UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti68pari

P
Fr. Lit.
R

« Supplément au numéro du 20 décembre 1930 de la Revue Bleue »

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

REVUE BLEUE

254395
5:5:31

P. et A. DAVY, IMPRIMEURS
IMP. DE LA REVUE BLEUE ET DE LA REVUE SCIENTIFIQUE
52, rue Madame, Paris (6e)

TABLE DES MATIERES

68e ANNÉE. — **Du 1er Janvier au 31 Décembre 1930**

Beaux-Arts

ANDRÉADÈS (A.). — Le Théâtre : La Saison à Londres, 506.
BOSCHOT (Adolphe). — La Musique : A l'Opéra-Comique, 219. — Cosima Wagner, 341.
CHASSINAT-GIGOT. — Alfred Tricot, 670. — Exposition Dahlskog, 701. — Petites Expositions, 734, 764.
ODILE (Claude). — Les Beaux-Arts : Peintres d'Alsace, 443.
PÉRATÉ (André). — Le Salon, 344, 377, 406.
SAUNIER (Charles). — Fernand Maillaud, Albert Marquet, le Bourgeois, 58. — Exposition Stubbe Tejelbjoerg, 90. — Ciels d'Orient : Marius Hubert Robert, Ciels de France : J.-L. Brémond, 220. — L'Impressionnisme à l'Honneur, 282.
VARIOT (Jean). — L'Ecran : La Catastrophe du Film parlant, 58. — La route n'est pas belle, 221.

Bibliographie

CHOISY (Gaston). — A travers les revues étrangères, 31, 158, 284, 348, 510, 605, 701, 764.

Biographie

ADAM (Charles). — Comenius, 673, 709.
ANDRÉADES (A.). — Portraits d'Hommes d'Etat étrangers : Alexandre Zaimis, 6.
BAUDUIN DE BELLEVAL. — Un grand Chef colonial : le Gouverneur Général Pierre Pasquier, 430.
LAVAUD (Guy). — Portraits de Jeunes : Marc Elder, 47.
LEBESGUE (Philéas). — Portraits d'Ecrivains : Le Poète portugais Teixeira de Pascoaes, 432.
LESCOFFIER (Jean). — Portraits d'Ecrivains : Peter Egge, 142.
PLANTÉ (Louis). — Grand Maîtres de l'Université : Henry de Jouvenel, 12. — Edouard Herriot, 74.
ROUSSON (Matei). — Portraits d'Ecrivains : Marius Ary Leblond, 583.
TESLAR (Joseph-André). — Portraits d'Ecrivains : Venceslas Sienoszewski, 198.

Bulletins Etrangers

DORA (N.). — Lettre de Roumanie, 413.
GROUBI (V.). — Les rapports italo-yougo-slaves, 93.
HISTORICUS. — Les origines de la Ville de Zara, 639.
MIRKOVITCH (B.-B.). — La construction des routes nationales et des ponts en Yougoslapie, 191. — Le tourisme en Yougoslavie, 255. — La Dalmatie, 286. — Zagreb, 383. — La Croatie, 574. — La Slovénie, 768.
LYER (Stanislas). — Bulletin tchécoslovaque : Le nouveau Gouvernement en Tchécoslovaquie, 63. — Le commerce extérieur tchécoslovaque en 1929, 93. — Le film en Tchécoslovaquie en 1929, 350. — La flotte danubienne et la Tchécoslovaquie, 384. — L'autonomie de la Russie subkarpathique, 447. — Les Tchécoslovaques à l'Etranger, 640. — Les lignes aéropostales en Tchécoslovaquie, 768.
SCHLOSSER (Général). — L'anniversaire du Roi Alexandre Karageorgevitch, 127. — L'Entente balkanique compromise, 223. — Manifestation française en Yougoslavie, 318. — La politique financière du Dr Chvrljouga, 414.

Bulletin Maritime

Bulletin maritime, 32, 63, 95, 128, 159, 192, 224, 256, 288, 319, 351, 415, 448, 480, 575, 607, 640, 703, 735.

Histoire

BOISLAIGUE (René). — Le Consul général Pierre Deval et la Conquête de l'Algérie, 205. — Un matin de Pâques : Sieyès-Petion-Chasles, 242. — Légende ou Vérité, 458.
BOURGEOIS (Emile). — Un Centenaire : Fustel de Coulanges, 161. — L'Irrédentisme polonais en 1813, 257.
CONSTANT (G.). — Le Divorce de Henri VIII, 18.
COUSSANGES (J. de). — La situation des Minorités en Allemagne, 298.
DARCY (Jean). — La Victoire de la Vistule (16 août 1920), 562.
FEYEL (Paul). — L'Histoire : De la Chrétienté à la Société des Nations, 439.
FUNCK-BRENTANO (Frantz). — La Vesture de la Pucelle, 358. — Les Crimes de Lucrèce Borgia, 577.
GAUVAIN (Auguste). — Le 80e Anniversaire du Président Masaryk et la Révolution, 193.
GODCHOT (Colonel). — Les trois coups de Chasse-Mouches du Dey d'Alger au Consul Deval, 453.
JULLIAN (Camille). — Les Forces éternelles de la Gaule, 1, 35.
LE GOFFIC (Charles). — Des Marins de la Garde aux Fusiliers marins, 737.
MUNIER-JOLAIN. — Histoire du Chevalier de Saint-Jorry et de Madame de Chastillon, 140. — Silhouettes d'avocats, 660.
PONTEIL (Félix). — Variétés : Pages posthumes d'un Maître de l'Histoire contemporaine, 380.
RICHARDSON (Luba M.). — L'Importance du Concile de Mâcon dans l'Histoire du Féminisme, 59.
TUPINIER (Baron). — L'Expédition d'Alger, 353.

Impressions

ABZAC (Comtesse Xavier d'). — Silhouettes périmées, 597.
AURIANT. — Le Voyage oriental de M. d'Entraignes, 293.
DALMA (Bogomir). — L'Ile de Port-Cros, 110.
BOISSE (Louis). — L'Impuissance du Mal, 79.
DALLY (Ph.) et MILLER (V.). — Le Duel et la Mort de Pouchkine, 528, 565.
DORBEC (P.). — Les Peintres de Barbizon et la Complainte des « Peint'à Ganne », 494.
ENTRAIGUES (Comte d'). — Hassan, Capitan Pacha, 296.
FAURE (Gabriel). — En Sicile, 264, 301.
GAULTIER (Paul). — Le Charme de la Suède, 609.
GHEERBRANDT (J.-E.). — Le Travail de Couleur dans nos Colonies, 368, 397.
LEBÈGUE (Raymond). — Malherbe, spéculateur à Toulon, 524.
MARQUIS (G.-E.). — Le Livre français au Canada, 178.
ROMAIN (Yvonne de). — Pénitentes franciscaines, 232.
WILD (Herbert). — La Chine ancienne et l'Antiquité méditerranéenne, 21.

Yamata (Kikou). — Retour au Japon, 649.
Zweig (Stefan). — Frédéric Nietzsche et la Maladie, 641.

Littérature (Histoire et Critique)

Bocquet (Léon). — Les Débuts de Deubel à Paris, 172.
Buzzini (Louis). — Gustave Flaubert et Gœthe, 635.
Rops (Daniel). — Le Roman d'aujourd'hui, 427.
Dostoievsky (F.-H.). — Lettre inédite, 481.
Dumont-Wilden (L.). — La Mort de Benjamin Constant, 715.
Dupouy (Auguste). — Un nouvel académicien : Charles Le Goffic, 741.
Fabre (Ferdinand). — Lettres inédites, 68.
Giraud (Victor). — Les Enfances de Bossuet, 485.
Rodier (Hubert). — Les Littératures étrangères : Guglielmo Ferrero, la Démocratie et la Paix, 153.
Jarblum (I.). — Monsieur de Balzac fait sa Publicité, 107.
Kellen (Tony). — Les Littératures étrangères : La Vie intellectuelle et artistique au Luxembourg, 86, 118.
Bradi (Lorenzi de). — Les Littératures étrangères : Swinburn est-il obscur et sans Pensée, 184.
Maury (Lucien). — Les Œuvres et les Idées : Amiel et Thibaudet, 84. — H. Bang, écrivain danois, 151. — M. Edouard Herriot et l'Idéologie de la Paix, 666. — Lettre ouverte à Bernard Grasset, 728.
Paraf (Pierre). — La Poésie : Alexandre Embiricos, 731.
Pauze (Marius). — Dieu en France, 694.
Reinhardt (E. A.). — Eleonora Duse et Gabriel d'Annunzio, 210.
Rosny aîné (J.-H.). — Un amour d'Honoré de Balzac, 225.
Roz (Firmin). — Le Roman : Le nouveau Roman du Mariage, 52. — Encore un Roman du Mariage, 113. — La Prédestination sans la Foi, 216. — Deux « Jeunes », 247. — Le Roman d'un Canadien français, 312. — Le Lys et le Croissant, 374. — Le Déséquilibre contemporain et l'Accord avec la Vie, 470. — Le jeune Homme moderne et la Femme, 503. — Un roman des Destinées arméniennes, 537. — Autour de la Vigne, 631. — L'Impuissance d'aimer et le cœur féminin, 757.
Vandervelde (Emile). — Racine, Maître de l'Eloquence française, 385.
Wolf (Maurice). — Le Centenaire d'une Savante : Clémence Royer, 324.

Contes et Nouvelles

Aleikhem (Chalom). — Un Conseil, 556.
Aslagsson (Olai). — Satisfait, 591.
Bennett (Arnold). — Le Parapluie, 513.
Bromfield (Louis). — Le Chat de l'Hôtel Ritz, 680.
Burns (Robert). — Tam O'shanter, 501.
Inclan (R. Del Valle). — Mystères, 33.
Demerliac (Marcel). — Forse Che Si, 77.
Egge (Peter). — Quand Peder Solberg revint au pays, 145.
Galsworthy (John). — Un homme du Devon, 289, 329, 361, 392.
Haukland (Andréas). — Les Loups, 492.
Jensen (Johannès V.). — La Paix de Noël, 751.
Kouprine (Alexandre). — Le Foudre, 237.
Hearn (Lafcadio). — Insectes musiciens, 129, 166. — Les Grenouilles, 519. — Fuji-No-Yama, 705, 745.
Nagler (G.). — Les Mains de quelqu'un, 718.
Noël-Benoist (Henriette). — Jeune fille, fleur, 459.
Numile (L.-G.). — Fortune, 652.
Perez y Gonzalez. — Les Restes de Don Martial, 274.
Saint-Valéry (Léon de). — Mérentine ou le Dévouement récompensé, 15.
Samat (Jean-Toussaint). — L'Homme aux 45 menus, 616.
Sieroszewski (Venceslas). — Chasse à la Baleine, 200.
Stephan (Raoul). — Le Grand mystère, 44.
Tchékov (Anton). — La nuit d'avant le Jugement, 65.
Valéra (Jean). — Le Baiser follet, 175.
Wast (Hugo). — Le Seuil ensanglanté, 417.
Zangwill. — Les Convertis, 97.

Philosophie

Grand (Georges-Guy). — Proudhon est-il Philosophe ? 268.
Perès (Jean). — Notes sur Jules Laforgue : Une Epoque, un Age, une Philosophie vécue, 133. — L'Ange et le Sentiment de l'Amour, 551.

Poésie

Allorge (Henri). — Poèmes, 244.
Bertrand (F.-L.). — Oiseaux de Guerre, 147.
Bocquet (Léon). — Poème, 109.
Cazamian (André). — Poèmes, 403.
Embiricos (Alexandre). — Poèmes, 466.
Fleury (Victor). — Les Poésies de Jules Lemaitre, 8.
Klersan (Monette). — Tamatave, 569.
Lebey (André). — Poèmes, 277.
Marti (José). — Poèmes, 692.
Murat (Amélie). — La Vie, 627.
Rezendé (Severiano de). — Hymne à l'Homme qui voudra, 583.
Pascoaes (Teixeira de). — Poèmes, 435.
Wencker (Jean). — Poèmes, 80.

Questions Extérieures

Brereton (A.). — La Crise agricole en Angleterre, 321.
Chessex (J.-C.). — Morale et Science aux Etats-Unis, 389. — Philosophie agricole américaine, 690.
Danysz (S.). — La politique minoritaire dans la Région de Vilno et l'Enseignement scolaire, 402.
Dumont-Wilden (L.). — La Politique étrangère : Liquidation de la Guerre, 25. — Les Difficultés de l'Allemagne, 49. — Le Bilan de la Conférence de La Haye, 81. — La Fin de la Dictature en Espagne, 111. — Le Dixième Anniversaire de la Constitution tchécoslovaque, 148. — A la Recherche d'un nouvel équilibre européen, 182. — Le Centenaire de l'Indépendance grecque, 214. — La Crise politique allemande, 244. — Le Bilan de la Conférence de Londres, 278. — Le Pont et le Protocole, 309. — Les Evénements de Roumanie, 371. — La Guerre douanière entre les Deux Mondes et la Fédération européenne, 403. — L'Europe inquiète, 436. — Les relations allemandes et l'Affaire de la Sarre, 467. — Les Documents français sur les origines de la Guerre, 533. — Crise en Allemagne, 570. — La Fédération européenne, 603. — Quand M. Brittling verra-t-il clair ? 627. — La Campagne pour la Révision des Traités, 663. — La France accusée, 696. — L'Enigme de l'U. R. S. S., 725. — Le Centenaire de l'Insurrection polonaise, 754.
Winterton (Lord). — La Vie sociale en France et en Angleterre, 449.

Questions Politiques, Economiques et Sociales

Baudet (André). — La Langue auxilieaire en Progrès, 646.
Bouniols (Gaston). — Quelle doit être la durée des mandats électifs ? 40.

GAIFFE (Félix). — L'Histoire des Langues et la Sociologie, 103.
LACHAPELLE (Georges). — L'Economique. — La Mise en valeur de l'Algérie, la Monnaie et le Crédit, 540.
NOGARO (Bertrand). — Le Problème de la Population en France, 196.
SINCAY (G. de). — L'Economique : Histoire de la Banque de France, 474.
XXX. — La Politique coloniale de la France, 545. — Les Grandes Concessions au Congo Français, 656.

Théâtre

RAGEOT (Gaston). — Le Théâtre : Le Renversement des Sexes, 56. — Les Jeux de Jean Giraudoux, 123. — Une Loi nouvelle du Théâtre : Le Grand Succès, 187. — Le Modernisme au Théâtre, 251. — Aux Fêtes dramatiques de Delphes, 315. — Le nouveau Réalisme au Théâtre, 346. — Problèmes d'esthétique théâtrale, 408. — Une double expérience théâtrale, 633. — La Vie romancée au Théâtre, 668. — De l'ancien Sacha Guitry au nouveau Jules Romains, 698. — Un renouveau de l'ancien Théâtre, 732. — Une contre-épreuve : le Succès de Charles Vildrac, 762.

Variétés

ALMÉRAS (Henri d'). — Les Pamphlets sous la Régence de Marie de Médicis, 155. — Une Exploration des Côtes barbaresques en 1663, 505.
AZORIN. — La Maison de Dulcinée, 615.
BARRÉ (Madeleine). — Le Salut, 477. — Le Bi-Millénaire de Virgile dans l'Ancien et le Nouveau Continent, 620.
CHAMPY (H.). — Les Tombes sentimentales, 662.
CLAVERY (E.). — Apothéose de Bolivar, 749.
DRAVAINE (Claude). — Combris-Combrias des Abeilles, 280.
EYCHÈNE (J.). — Le Goût des livres, 28.
HOLLANDE (Eugène). — Le vrai Don Juan, 699.
NUMILE (L.-G.). — Notes sur la Musique chinoise, 410.
noise, 410.
SAVANIER (André). — Un mois de Reportage vinicole, 305, 334.
WIT (Augusta de). — Dans la Jungle à Java, 339.

Table alphabétique des auteurs

Les noms des auteurs cités dans les comptes rendus sont en caractères *italiques*.

Abraham (Pierre). — 125.
ABZAC (Comtesse Xavier d'). — 597.
Achard (Paul). — 253.
ADAM (Charles). — 673, 709.
ALEIKHEM (Chalom). — 556.
Alem (Gilbert d'). — 413.
ALLORGE (Henri). — 244.
ALMERAS (Henri d'). — 155, 595.
ANDRÉADES (A.). — 6, 506.
Ariel. — 62.
ASLAGSON (Olai). — 591.
AURIANT. — 293.
Aymé (Marcel). — 249.
Ayrens (Jacques). — 92.
Azan (Général). — 480.
AZORIN. — 615.
Baillon de Vailly (Mlle L.). — 689.
Baldassera (Paul). — 125.
Baraude (Henri). — 353.
Baroja (Pio). — 253.
BARRÉ (Madeleine). — 477, 620.
Baschet (Armand). — 107.
BAUDET (André). — 646.
BAUDUIN DE BELLEVAL. — 430.
Bearn (Pierre). — 767.
Belvianes (Marcel). — 219.
Benès (Edouard). — 254.
Benoist (Charles). — 382.
Bernard (Tristan). — 733.
Blanchot (J.-L.). — 672.
BENNETT (Arnold). — 513.
Bennet J. Doty. — 638.
Berthelot (Paul). — 630.
BERTRAND (F.-L.). — 147.
Blumenfeld (L.). — 562.
Bocquet (Léon). — 573.
BOCQUET (Léon). — 109, 172.
BOGOMIR (Dalma). — 110.
BOISLAIGUE (René). — 205, 242, 458.
BOISSE (Louis). — 79.
Boissy (Gabriel). — 702.
Bordeaux (Henry). — 349.
BOSCHOT (Adolphe). — 219, 341.
BOUNIOLS (Gaston). — 40.
Bourdet (Edouard). — 56.
BOURGEOIS (Emile). — 161, 257.
Bourgeois (Emile). — 126.
BRERETON (Cl.). — 321.
Brion (Marcel). — 511.
BROMFIELD (Louis). — 680.
Bruneau de Laborie. — 766.
Brunot (F.). — 104.
BURNS (Robert). — 501.
BUZZINI (Louis). — 635.
Caillavet (Gaston de). — 733.
Carayon (Marcel). — 125.
CAZAMIAN (André). — 403.
Celles (Alfred de). — 573.
Chadourne (Marc). — 757.
CHAMPY (H.). — 662.
CHASSINAT-GIGOT. — 670, 701, 734. 764.
CHESSEX (J.-C.). — 389, 690.
CHOISY (Gaston). — 31, 158, 284, 348, 510, 605, 701, 764.
Clairmont (Marguerite). — 61.
CLAVERY (E.). — 749.
Cocteau (Jean). — 251.
CONSTANT (G.). — 18.
COUSSANGES (J. de). — 298.
DALLY (Ph.) et MILLER (V.). — 528, 565.
DANIEL ROPS. — 427.
DANYSZ (S.). — 402.
DARCY (Jean). — 562.
Delacour (André). — 252.
DEL VALLE INCLAM (R.). — 33.
DEMERLIAC (Marcel). — 77.
Derys (Gaston). — 638.
Deval (Jacques). — 61, 252.
DORA (N.). — 413.
DORBEC (P.). — 494.
Dorbec (Prosper). — 672.
DOSTOIEVSKY (F.-H.). — 481.
DRAVAINE (Claude). — 280.
Dumas (André). — 220.
DUMONT-WILDEN (L.). — 25, 49, 81, 111, 148, 182, 214, 244, 278, 309, 371, 403, 436, 467, 533, 570, 603, 627, 663, 696, 715, 725, 754.
DUPOUY (Auguste). — 741.
Dupuy (Pierre). — 312.
Duvernois (Henri). — 633.
EGGE (Peter). — 145.
EMBIRICOS (Alexandre). — 466.
ENTRAIGUES (Comte d'). — 296.
Ernest-Picard (P.). — 540.
EYCHÈNE (J.). — 28
FABRE (Ferdinand). — 68.

Faure (Gabriel). — 264, 301.
Fauré-Frémiet (Philippe). — 92.
Fels (Marthe de). — 91.
Feyel (Paul). — 439.
Flers (Robert de). — 733.
Fleury (Victor). — 8.
Francastel (Albert). — 616.
Fribourg (André). — 767.
Frondaie (Pierre). — 668.
Funck-Brentano (Frantz). — 358, 577.
Gaiffe (Félix). — 103.
Galsworthy (John). — 289, 329, 361, 392.
Gassies (J.). — 495.
Gauvain (Auguste). — 193.
Gérin (René). — 572.
Grekerbrandt (J.-L.). — 368, 397.
Giraud (Victor). — 485.
Glaeser (Ernst). — 62.
Godchot (Colonel). — 453.
Godoy (Armand). — 409.
Gohin (F.). — 105.
Goyau (Georges). — 32, 573.
Grivel (Amiral). — 737.
Grosclaude. — 767.
Groub (V.). — 93.
Guéroult (Martial). — 317.
Guitry (Sacha). — 698.
Guy-Grand (Georges). — 268.
Hanotaux (Gabriel). — 439.
Harmand (Adrien). — 358.
Haukland (Andréas). — 492.
Henri-Robert. — 190, 446.
Henry-Bordeaux (Paule). — 537.
Herriot (Edouard). — 666.
Heymans (Ch.). — 638.
Historicus. — 639.
Hollande (Eugène). — 699.
Hourticq (Louis). — 767.
Hubert-Rodier. — 153.
Istrati (Panaït). — 254.
Jarblum (L.). — 107.
Jensen (Johannès V.). — 751.
Jouvenel (Bertrand de). — 61.
Jullian (Camille). — 1, 35.
Jullian (Camille). — 189.
Kellen (Tony). — 86, 118.
Klersan (Mignette). — 569.
Kouprine (Alexandre). — 237.
Lachapelle (Georges). — 540.
Lacretelle (Jacques de). — 52, 113, 4[illegible].
Lalcadio Hearn. — 129, 166, 519, 705, 745.
Lahy-Hollebecque (Mme). — 253, 767.
Lalique. — 764.
Laloy (Louis). — 22.
Lamandé (André). — 470.
Lang (André). — 251.
Laporte (Henry). — 254.
Lavaud (Guy). — 47.
Lebègue (Raymond). — 524.
Lebesgue (Philéas). — 432.
Lebey (André). — 277.
Ledrew (Philippe). — 497.
Lefrançois-Pillion (Louise). — 91.
Le Goffic (Charles). — 737.
Le Roy (Edouard). — 125.
Lescoeur (Jean). — 142.
Logé (Marc). — 523, 749.
Lorenzi de Bradi. — 699.
Lorenzi de Bradi. — 184.
Loukomski (Emile). — 126.
Lucien-Hubert (Louis). — 446.
Lugan (A.). — 446.
Lyer (Stanislas). — 63, 93, 350, 384, 447, 640, 765.
Marquis (G.-E.). — 178.
Marti (José). — 692.
Maspero (Georges). — 638.
Mathiez (Albert). — 190.
Maucläir (Camille). — 766.
Maurice (Martin). — 52.
Maury (Lucien). — 84, 151, 666, 728.
Méré (Charles). — 633.
Mirkovitch (B.-B.). — 191, 255, 286, 383, 574, 768.
Moreau-Nélaton (E.). — 495.
Morel (Maurice). — 767.
Morgan (Claude). — 247.
Munier-Jolain. — 140, 660.
Mûrat (Amélie). — 627.
Muret (Maurice). — 382.
Nagler (G.). — 718.
Nemirowski (Irène). — 125.
Niessel (Général). — 196.
Noël-Benoist (Henriette). — 459.
Nogaro (Bertrand). — 196.
Nolhac (Pierre de). — 572.
Numile (L.-G.). — 410, 652.
Odilé (Claude). — 443.
Palamas (Castis). — 189.
Paraf (Pierre). — 731.
Pariset (Georges). — 380.
Paul (André). — 125.
Pauze (Marius). — 694.
Pératé (André). — 344, 377, 406.
Perès (Jean). — 133, 551.
Perez y Gonzalez. — 274.
Perutz (Léo). — 412.
Pétain (Maréchal). — 254.
Petit de Julleville. — 104.
Pilsudski (P.). — 563.
Pinon (René). — 439.
Planté (Louis). — 12, 74.
Ponteil (Félix). — 380.
Prévost (Jean). — 511.
Prévost (Marcel). — 503.
Prus (Boleslas). — 479.
Ragrot (Gaston). — 56, 123, 187, 251, 315, 346, 408, 633, 668, 698, 734, 762.
Ramon (Gabriel). — 474.
Reinhardt (E.-A.). — 210.
Renouard (J.). — 672.
Rey (Etienne). — 733.
Richardson (Luba M.). — 59.
Richeux (W.-A.). — 511.
Riotor (Léon). — 253.
Rodocanachi (E.). — 189.
Romain (Yvonne de). — 232.
Romains (Jules). — 52, 698.
Rosny aîné (J.-H.). — 225.
Rothmaler (Mlle A. de). — 754.
Roussou (Maléi). — 583.
Roustan (Désiré). — 606.
Roz (Firmin). — 52, 113, 216, 247, 312, 374, 470, 503, 537, 630, 757.
Sabatier (Pierre). — 252.
Saint-Valery (Léon de). — 15.
Samat (Jean-Toussaint). — 616.
Saunier (Charles). — 58, 90, 220, 282.
Saurat (Denis). — 254.
Savanier (André). — 305, 334.
Savoir (Alfred). — 668.
Sée (Edmond). — 125.
Schlosser (Général). — 127, 223, 318, 414.
Schwartz (Myrtil). — 573.
Schtchegolev (P.-E.). — 528.
Ségur (Nicolas). — 52.
Sensier (Alfred). — 498.
Severiano de Rezendé. — 583.
Sézan (Cl.). — 672.
Sieburg (Frédéric). — 694, 728.
Sieroszewski (Venceslas). — 200.
Sikorski (Général). — 563.
Sinçay (G. de). — 474.
Sollogoub (Comte V.-A.). — 529.
Soupault (Philippe). — 91.
Stephan (Raoul). — 44.
Tchekov (Anton). — 65.
Teixeira de Poscoaes. — 435.
Teslar (Joseph-André). — 198.
Tharaud (J. et J.). — 766.
Thérive (André). — 216.
Toukhatschewsky. — 562.
Tourette (Gilles de la). — 91.
Tupinier (Baron). — 353.
Valançay (Robert). — 285.
Valéra (Jean). — 175.
Vandervelde (Emile). — 385.
Variot (Jean). — 61.
Variot (Jean). — 58, 221.
Vérine. — 767.
Vildrac (Charles). — 762.
Wast (Hugo). — 417.
Wencker (Jean). — 80.
Wilbois (Joseph) et Letixerant. — 254.
Wild (Herbert). — 21.
Winterton (Lord). — 449.
Wit (Augusta de). — 339.
Wolf (Maurice). — 324.
Yamata (Kikou). — 649.
Yole (Jean). — 511.
Zangwill (I.). — 97.
Zweig (Stefan). — 641.
XXX. — 545, 656.

REVUE POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918

DIRECTEUR PAUL GAULTIER

Membre de l'Institut

68e ANNÉE

Du 1er Janvier au 31 Décembre 1930

PARIS

BUREAUX DE LA *REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE* (*REVUE BLEUE*)

ET DE LA *REVUE SCIENTIFIQUE*

286, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 286

1930

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 1 68e ANNÉE 4 JANVIER 1930

LES FORCES ÉTERNELLES DE LA GAULE (1)

Le cours de cet enseignement me conduit, cette année, au sujet le plus important de notre histoire, au sujet le plus souvent et le plus diversement traité : la création du royaume des Francs par Clovis. Car le règne de Clovis est le point de départ de la royauté française, c'est-à-dire de notre vie nationale ; et aujourd'hui encore, à quinze siècles de distance, nous sommes les tributaires de l'œuvre de Clovis, et, en quelque sorte, nous autres Français, les enfants de sa création. Mais l'importance de ce règne a fait que, chez les historiens eux-mêmes, les querelles humaines se sont déchaînées sur son histoire pour la dénaturer ; elle est devenue un champ de bataille pour les partis politiques, les zèles religieux, les amours-propres patriotiques. Les uns ont fait de Clovis un saint, et les autres l'ont traité de bandit. Des Allemands ont vu en lui le champion de la race germanique, rénovateur providentiel de l'Occident. Des Français l'ont considéré, ceux-ci comme le chef d'une noblesse conquérante, ceux-là comme le légataire partiel de l'Empire romain. Germanisme ou latinité, la foi catholique ou la violence des combats, toutes les forces matérielles ou morales qui ont pu engendrer ou dominer une nation, ont été mises en avant pour expliquer la victoire de Clovis et l'avènement de la France.

Eh bien ! malgré ce long espace de quinze siècles où les écrivains ont parlé de Clovis et des causes de son triomphe, depuis Grégoire de Tours jusqu'à Godefroid Kurth, aucun d'eux, que je sache, n'a su ou n'a osé produire et analyser la force essentielle qui suscita et soutint Clovis et qui forgea son royaume. J'ai sous les yeux un livre excellent qui lui est consacré (1) ; nous y lisons tous les arguments pour en faire un Germain ou un Romain, un fils de l'Eglise ou un batteur d'estrade : et je n'y trouve pas le mot qui est à l'origine de ses ambitions et à la conclusion de sa tâche, je n'y vois pas étudier l'énergie supérieure, le principe éminent dont il a été l'agent et le bénéficiaire ; et, dans ce livre sur Clovis, le nom de Gaule est à peine prononcé. Cependant, et c'est ce que je voudrais montrer dans cette première leçon, ce n'est point Clovis qui a refait la Gaule et préparé la France, c'est, tout au contraire, la Gaule qui a créé Clovis.

***

Car ce mot, ce nom de Gaule, comme tous les noms qui font corps avec des régions naturelles, avec des domaines, des domiciles d'humanité,

(1) Collège de France : cours d'histoire et d'antiquités nationales; leçon d'ouverture, 4 décembre 1929.

(1) *Clovis*, 2e édition, 2 vol. : 1923, Bruxelles, chez Albert Dewit.

tous ces noms et les contrées et les nations qu'ils encadrent, ces mots sont une force éternelle, une puissance dans le temps et sur l'espace, qui commande aux hommes, qui guide les chefs, qui maîtrise les destins. Les philosophes nous parlent aujourd'hui, et ils ont raison de le faire, d'idées qui sont des forces et qui s'imposent aux âmes à leur insu. Quand les chrétiens ont prononcé les mots de salut et de foi, ils ont lancé dans le monde des idées souveraines, créatrices d'actes sans nombre. Et de même, quand la nature a façonné la Gaule et que l'histoire l'eût sanctionnée, il s'est mis sur la terre une force impérieuse qui ne pouvait plus périr, et à laquelle les rois des hommes devaient se soumettre s'ils voulaient achever leur ouvrage. Et si Clovis a réussi, c'est parce que la Gaule a porté sa fortune.

***

— Mais, m'a-t-on opposé (car ce n'est pas la première fois que je dis ces choses), où donc voyez-vous la Gaule au temps de Clovis ? Vous pouvez entrevoir dans le lointain un empereur romain qui végète à Constantinople ; et, en Occident, des rois germains qui essayent de fonder de petits Etats des deux côtés des Alpes ou des Pyrénées, des bandes de Barbares circulant à travers les vallées ou débarquant sur les rivages, tout un monde en détresse que disloquent cent convoitises concurrentes : rien n'y ressemble à ce que vous appelez la Gaule. — A quoi je répondrai que la Gaule existait toujours, comme matière, comme nom, comme société, comme sentiment.

***

Comme matière, comme fait géographique, j'ai à peine besoin de dire que rien n'était changé.

Les Alpes et les Pyrénées se dressaient toujours ; et, les routes qui les traversaient étant alors fort mal entretenues, leur barrière n'en était que plus formidable ; mais il n'importait à la Gaule, qui, de ce côté, n'avait pas d'ennemis à craindre.

Sur les bords du Rhin, au contraire, les flots sans cesse grossissants de nouveaux envahisseurs faisaient ressembler les berges du grand fleuve aux lignes d'un rivage où déferleraient les vagues de la marée montante. Et de même, les deux mers de bordure, Océan et Méditerranée, depuis que les pirates infestaient les eaux, marquaient la lisière d'un monde hostile ou inconnu. Si jamais la France a senti le prix de ses limites visibles, c'est en ces années de misère où elle apprenait que ses chefs ne savaient plus les défendre, où ils ne comprenaient plus ce don de frontières fait par la Providence à un peuple naissant, pareils à des maîtres de maison qui ne voudraient point réparer les murailles protectrices de leur enclos familial.

***

Au dedans de ces frontières, les hommes de la Gaule pouvaient du moins continuer à jouir de ces merveilleuses voies naturelles qui les invitaient tous à se connaître, à s'entendre, à s'entr'aider. Nulle catastrophe de la terre, aucune sottise humaine n'avait brisé cette structure intérieure, harmonieuse et logique, qui fait de notre pays une terre d'unité, non point seulement par le cadre qui l'enveloppe, mais surtout par le réseau de ses routes tracées par les âges de la création. Et ce réseau, qui dirige le mécanisme de nos marches, de nos relations et de nos accords, qui règle le jeu et maintient la santé de ce corps humain qu'est la France, cet ensemble de chemins avait été respecté, complété, renforcé par les empereurs romains, héritiers en cela des rois celtiques. Loin de diviser la Gaule pour y régner, rois ou empereurs avaient tenu à fortifier la solidarité de ses terroirs.

Cette unité de la Gaule tenait surtout à la concordance de ses fleuves (et c'est, je crois, le mot que répétaient les Anciens) (1). Voyez combien est simple le schéma de ses lignes fluviales. D'un côté, six tracés de rivières qui s'acheminent vers l'Océan, à distance médiocre l'une de l'autre, Adour, Garonne, Loire, Seine, Meuse et Moselle ; de l'autre côté, en direction de la Méditerranée, une seule ligne, mais très longue, faite de la Saône et du Rhône, qui court du nord au sud, presque à toucher les têtes des fleuves qui partent pour le couchant. Et cela vraiment est un chef-d'œuvre, sur lequel s'extasiaient les géographes grecs, experts en beauté en tant qu'Hellènes.

***

Mais la nature, à ce rapprochement entre les

(1) Cf. Strabon, IV, 1, 2.

« chemins qui marchent », a mis un rude obstacle, en soulevant « le dos » des montagnes centrales. Petites Pyrénées, Cévennes, Auvergne, Morvan et Vosges. Et c'est une paroi rocheuse qui s'est bâtie entre deux aspects de la terre et du ciel même, l'horizon de l'Océan et celui de la Méditerranée : voilà la Gaule partagée en deux morceaux, que la montagne empêche de se joindre.

Rassurez-vous. La montagne ne rebutait pas nos ancêtres. Ils vivaient en elle, ils vivaient par elle. Elle était le lieu de leur sécurité militaire et le lieu de leur fraternité religieuse. Avant de se grouper dans le bas-fond du Tibre, les Latins ont eu sur les montagnes voisines le centre de leurs rendez-vous avec les dieux ; et Jupiter, avant de s'installer près du fleuve, a longtemps séjourné au faîte du mont Albain. Cherchez les plus grandes villes de la Gaule originelle : elles s'étalent sur les aires des hauts sommets, Gergovie sur un puy d'Auvergne, Bibracte sur une terrasse du Morvan ; et, plus haut que Bibracte et que Gergovie, encore plus près du ciel, vous contemplerez, au puy de Dôme, la résidence de la divinité suprême des tribus gauloises (1). Car c'est là, en ces massifs élevés, solides et dominateurs, que se sont formés les deux plus puissants peuples de la Gaule indépendante, ceux qui, de cette Gaule, ont le plus fortement entrepris ou réalisé l'unité nationale, les Eduens du Morvan et les Arvernes des puys. La montagne, c'était le noyau résistant, l'énorme et naturel donjon autour duquel se constituaient et se serraient les sociétés politiques. Vercingétorix, champion et martyr de toute la Gaule, est le fils de sa plus haute montagne.

Au temps de Clovis, il y a un demi-millénaire que Vercingétorix a été exécuté par ordre de Jules César, et que la Gaule est esclave de Rome. Mais la montagne n'a rien perdu de son prestige, et les empereurs n'ont point redouté sa prééminence religieuse, la force de cohésion qu'elle exerce sur les terres voisines. Le plus grand dieu, et presque le dieu souverain de la Gaule devenue romaine, ils l'ont laissé sur le Puy de Dôme, et c'est là que s'est élevé le temple le plus riche et le plus visité, comme si à l'unité politique espérée par Vercingétorix s'était substituée l'unité morale sous les auspices des Césars Augustes.

(1) Il m'est impossible de croire que le prestige, à l'époque romaine, du Mercure Arverne ou du Puy de Dôme ne dérive pas de la prééminence de Teutatès, installé aux mêmes lieux.

La montagne continue à ne point séparer les vallées des fleuves et les marches sur les chemins, mais à les relier. Montez, un jour d'été, au sommet du Donon dans les Vosges, l'un des lieux de la Gaule où la nature nous invite le plus à réfléchir sur l'histoire. De là-haut s'en vont vers le couchant, les eaux de la Sarre lorraine et, vers le levant, celles qui grossissent la Bruche, la rivière médiane de la Basse-Alsace. Dans le lointain, que vous devinez sans l'apercevoir, la Sarre et la Bruche s'écartent l'une de l'autre, pour finir l'une à Trèves, l'autre à Strasbourg. Mais ici, sur les flancs du Donon, on dirait que les rivières cherchent à se mêler comme si la montagne avait voulu faire jaillir de son sein les eaux nourricières de deux cités fraternelles. Et c'est pourquoi tant de générations d'Alsace et de Lorraine, gauloises, latines ou françaises, sont venues prier à son sommet divin, et que la croix chrétienne s'y dresse encore.

Les hommes de Gaule demeuraient les familiers, les passagers de leurs montagnes. Rome avait redressé les vieux chemins gaulois qui gravissaient et franchissaient les monts, et, à l'endroit où se présentaient les premières pentes des seuils, ils faisaient croître et prospérer de grandes villes, Clermont, fille de Gergovie, Autun, fille de Bibracte, Dijon, destinée à devenir une des éducatrices de la France, et Limoges, qui préparait déjà sa gloire sacrée. Et toutes ces cités, gardiennes de passages, avaient, grâce à leurs évêques, un regain de jeunesse au moment où parut Clovis.

***

Laissez-moi, pour vous montrer comment les Romains ont consolidé le corps de la Gaule, vous conduire en deux villes, alors maîtresses et demeurées maîtresses, Toulouse et Lyon.

A Toulouse, nous sommes au coude de la Garonne, à l'endroit où elle part pour gagner l'Océan du couchant. Mais au levant, par la large brèche ouverte dans la montagne, nous arrive la route de la Méditerranée, et, le long de ce chemin sans obstacle qui se déroule du Rhône à la Gironde, c'est une coulée de vignobles que rien n'interrompt, un même flot de vin qui s'ajoute au sillon de la route pour offrir aux voyageurs plus de gaîté et plus d'espérances. Or, ce sont les siècles romains qui ont permis à la vigne la traversée de la montagne et l'arrivée à Toulouse et à Bordeaux ; et voilà un trait d'union de plus qu'ils ont creusé sur la terre de France : car il y eut de la sève fran-

çaise dans le vin de Gaule. Puis, peu à peu, au delà de cette route toulousaine, la vigne montera et descendra vers le nord, jusqu'à Paris la cité de Julien, jusqu'à Trèves la cité de Valentinien, et jusqu'à Tournai la cité de Clovis (1). Et, par la vigne, notre esprit national recevra un nouveau ferment d'énergie et d'activité.

Les Romains ont reçu Toulouse du passé de la Gaule ; mais ce sont eux qui nous ont donné Lyon. Combien de fois vous ai-je dit, depuis vingt-cinq ans que nous parlons de la France, ce que Lyon fut pour elle : le carrefour solennel où, à l'ombre de Fourvières la colline d'Apollon, la Terre-Mère de la Gaule accueillait toutes les routes sorties des montagnes et toutes celles qu'entraînaient les eaux des rivières. Oh ! la magnifique vision de notre histoire nationale, la sensation intense de la puissance issue de la terre, et pour ainsi dire le sens de l'unité française, qui saisiront, j'allais dire qui étreindront votre âme, si, du haut de Fourvières, vous regardez autour de vous, vous méditez, vous vous souvenez ! Ici, les Alpes qui ferment la France ; là, les Cévennes qui s'abaissent pour vous montrer l'horizon de la Loire. La Saône arrive lentement à vos pieds, et vous apporte des flots ou des pensées qui viennent de la Seine, de la Moselle et du Rhin (2) ; et elle s'en va ensuite, tout près, rejoindre le Rhône, qui précipite aussitôt sa course vers le Midi, pour atteindre la grande route des vignobles, la Méditerranée de Marseille et le Languedoc de Toulouse. Tout ce qui est français, de corps ou d'âme, hommes ou provinces, pourrait trouver à Lyon son lieu de conjonction (3). Et s'il est vrai que Jules César a eu l'idée de Lyon, je serai presque tenté de lui pardonner sa victoire sur Vercingétorix : car, s'il a supprimé l'homme qui incarna un jour toute la Gaule, il a préparé pour cette Gaule le foyer d'une unité nouvelle.

Ce fut comme capitale, « tête » de la Gaule, que Lyon grandit au sommet de Fourvières et au confluent des fleuves. Là, se réunissait le conseil politique et religieux des représentants des cités gauloises ; là, se tenaient les foires « universelles (1) » ; là, s'élevait l'autel national des provinces fédérées ; là, enfin, souffrirent les martyrs et résidèrent les évêques qui firent entrer la Gaule dans la communion chrétienne.

D'où est donc venue aux chefs de l'Empire romain cette extraordinaire pensée, de donner une capitale à la Gaule, de fixer un point de ralliement pour ses forces matérielles et morales ? N'aurait-il pas été préférable, pour la sécurité de cet Empire, d'ôter aux Gaulois toute occasion de se rapprocher et de s'unir ? Pourquoi cette merveilleuse création d'un centre national au milieu d'une contrée naturelle, œuvre unique dans le domaine des Césars ?

C'est que Drusus, le créateur de cette œuvre, le plus intelligent et le plus noble de tous les chefs romains qui ait gouverné l'Occident, Drusus a perçu, de son esprit et de son cœur, ce qu'était la Gaule, ses traditions et son tempérament, et il n'a point voulu y violenter les âmes après la défaite des corps. Il a compris qu'elle était tellement une et homogène, du fait de sa nature et du fait de son histoire, tellement une société humaine enracinée dans le sol, qu'il lui fallait un foyer et un autel, comme il en faut à une famille et à une cité.

Aussi loin que je remonte dans l'histoire, aussi près de nous que je descende, je vois la terre de France aspirant à ce foyer, à ce feu central qu'est une capitale. Nulle grande nation au monde, ancienne ou récente, ne présente au même degré cet invincible désir d'un lieu sacré qui donnerait la chaleur d'une âme au corps d'un peuple. Et c'est pour cela que la Gaule est la seule contrée qui, comme patrie, unissant des sentiments et rassemblant des défenseurs, puisse être comparée aux cités antiques, Athènes, Carthage ou Jérusalem.

Des années, des siècles sans doute avant l'ère chrétienne, prêtres et fidèles s'en allaient prier ensemble dans un espace mystérieux de la forêt d'Orléans, dont il semblait que ce fût l'ombilic, le nombril, de cette déesse qu'était la nation de Gaule. Puis, Bibracte et Gergovie se disputèrent à qui en serait le chef-lieu politique ; et les Romains, au lendemain de leur victoire, convièrent au Confluent, pour s'y réconcilier dans la prière, les petits-fils de ces prêtres et les nobles de ces peuples. Quand Lyon tomba sous la misère des derniers temps de l'Empire, qu'il fallut regarder vers la frontière en péril, on eut

(1) Sur la culture de la vigne en pleine Belgique, cf. en particulier, Wendelin. *Leges Salicae* (1649), p. 196 : ce qui détruit l'objection, contre la rédaction de la *Loi salique* à Tournai, tirée de son titre XXVII (*vineam... vinum*).

(2) Les Romains avaient si bien compris ce rôle de la Saône, qu'ils songèrent à la relier par un canal à la Moselle.

(3) Strabon, IV, 6 11.

(1) C'est l'expression que je retrouve chez nos anciens géographes français à propos de Lyon.

Trèves pour capitale, la citadelle qui montait la garde près du Rhin au nom et pour le salut de toute la Gaule. Et l'on eut enfin Paris, lui aussi confluent de rivières à la manière de Lyon, lui aussi vigie près de la frontière à la manière de Trèves : Paris, que les guerriers, les marchands, les bateliers et les prêtres de la Gaule avaient disposé au rôle privilégié qu'allait lui assigner Clovis pour de longs siècles à venir.

***

Prééminence d'un lieu central, limites naturelles, chemins qui se croisent et peuples qui se groupent, voilà comment la Gaule apparut aux hommes de l'Ancien Monde. Et on la figurait tantôt en une Terre-Mère couronnée de tours, les mains pleines de gerbes d'épis et de grappes de raisins, tantôt en une seule cité à l'enceinte formidable, avec, au milieu d'elle, Lyon pour acropole (1). L'Italie, c'était alors une unité de convenance, faite de races diverses, assujetties peu à peu par les armes de Rome ; l'Espagne restait une juxtaposition incohérente de peuplades et de tribus, et son nom était presque synonyme de contrastes ou de dispersion (2). Mais le nom de Gaule faisait penser à un phénomène de concentration, au domicile propre d'une seule espèce d'hommes, et, disons enfin la parole nécessaire, au domicile prédestiné d'une patrie.

***

Peu importait que cette patrie fût, non point morte, mais asservie, et qu'il y eût, pour gouverner les hommes et la terre, des préfets ou des légats venus de Rome : on disait toujours la Gaule pour cet enclos de l'espace, et les Gaulois pour ses habitants.

Ouvrez le dernier livre d'histoire qui ait été écrit en Occident avant le siècle final de l'Empire. C'est l'ouvrage d'un officier romain, Ammien Marcellin, qui a séjourné chez nous, qui y a combattu pour délivrer la Gaule des Barbares, aux côtés de son chef, le César Julien. De cette Gaule, il ne parlera jamais en maître ou en indifférent, et il n'insistera pas sur les provinces en quoi les empereurs l'ont partagée ; mais il la voit surtout dans son ensemble, avec ses frontières et ses fleuves, dans son passé et son présent, avec sa population toujours pareille de soldats qui ne refusent jamais une bataille, avec ses Druides qui apprirent de Pythagore l'immortalité des âmes, terre réservée d'une race qui ne change point.

Lui aussi, le César Julien, traita la Gaule avec le respect que l'on doit à une personne à demi divine. Il sut ce qu'était le Rhin comme fossé protecteur, et il doubla son rôle par une ligne de forteresses. Il sut encore ce que valait Paris comme carrefour de routes et lieu de rendez-vous, et il y installa son palais, l'état-major de ses troupes et le concile de ses évêques (1). Et il sut enfin ce qu'était un Gaulois, un être humain de courage et de dignité, auquel même un empereur pouvait se confier.

Lisez maintenant, après l'Histoire d'Ammien Marcellin et les Discours ou Lettres de Julien, lisez ces petits manuels d'école où les enfants des générations qui suivirent apprirent les premières notions de la géographie. Assurément, on n'y oubliait pas les provinces, pas plus que nos traités scolaires n'oublient aujourd'hui nos départements et nos sous-préfectures : et je me garderai bien de blâmer les uns ou les autres; car après tout, provinces ou départements, sont les lignes conductrices de la vie courante des Gaulois ou des Français. Mais au-dessus de ces districts de circonstances (2), les géographes d'école plaçaient le nom de la Gaule (3), et l'esprit de la jeunesse restait imprégné de ce nom. Piètres documents que ces manuels, secs, rapides et puérils ; et l'on m'a parfois reproché de m'en servir. Mais ne croyons pas qu'ils furent stériles, qu'ils sont inutiles : car ils ont instruit l'enfance dans les derniers temps de l'Empire romain, et ils nous révèlent aujourd'hui les leçons qu'elle recevait, les impressions qui allaient l'accompagner dans la vie. On les répétait dans les écoles civiles et dans celles des cathédrales. Ils ont formé l'intelligence d'hommes qui devaient gouverner ; et rien, à la rigueur, n'empêche de croire que Clovis ou saint Rémi aient appris

(1) Je traduis tout cela de Strabon, IV, 6, 11.

(2) D'après Strabon, IV, 4, 2.

(1) Je ne puis croire que Julien n'ait pas sanctionné ou provoqué le choix de Paris pour ce concile de 361, qui eut, pour les destinées des églises de Gaule, l'importance de celui de Nicée pour l'Eglise œcuménique.

(2) C'était du reste la tradition depuis Strabon. Parlant de la Gaule, Strabon déclare nettement (IV, 1, 1) : « Le devoir du géographe est de s'en tenir aux divisions créées par la nature, et, quant aux districts de circonstance, πρὸς τοὺς καιρούς, un mot suffit » ; en d'autres termes, il entend étudier la Gaule φυσικῶς ἐθνικῶς

(3) Voyez les *Geographi Latini minores* de Riese.

par ces traités à prononcer pour la première fois le mot de Gaule, et que, désormais, il ne quittera plus leur pensée.

***

Etrange et mystérieuse puissance que celle de ce mot de Gaule ! J'ai supposé un jour (et je ne renonce pas à cette hypothèse) qu'il fut imaginé dans le lointain des âges ligures, lorsque les Druides cherchaient un nom sacré pour désigner la force magique qui émanait tout ensemble de la terre et de la société de leurs peuples : *nomen, numen*. Et il y avait dans ce nom et de la glèbe du sol et du souffle des hommes. Et bien après les Druides, sous la loi et presque par la volonté du Christ, ce nom conservait toute sa vertu divine, lorsque les prêtres célébraient la Gaule, terre de richesse et d'intelligence, empourprée par le manteau de ses rois et le sang de ses martyrs (1).

***

Car la Gaule a toujours été une patrie religieuse, j'oserai dire une Eglise, assemblée d'un culte commun. Les Romains eux-mêmes, malgré la toute-puissance des dieux internationaux, Jupiter ou Mithra, n'ont pas réussi à effacer ses habitudes de croire et d'adorer en fonction de peuple. Elle avait eu, au temps de l'indépendance, son génie national, Teutatès, et, pour l'invoquer, le sanctuaire fédéral dans les profondeurs de la forêt d'Orléans. Elle eut, sous les empereurs, ce prodigieux Mercure du Puy de Dôme, dieu de l'alliance de ses peuples, gardien de leurs routes, de leurs carrefours et de leurs foires, qui n'était sans doute qu'un Teutatès habillé à la romaine ; et telle était la vogue de ce Mercure gaulois, qu'il finit par passer le Rhin et qu'il imposa son nom au Wuotan germanique. Plus tard, quand le Christ fut accepté pour maître par les âmes gauloises, les foules accoururent dans le champ des morts de la ville de Tours, pour prier sur la tombe de saint Martin, l'apôtre de la Gaule et le plus grand des serviteurs du nouveau Dieu. Et si forte est la nature spéciale de la terre de France, si intense le besoin de ses habitants, de s'unir sous un chef qui les assemble et les protège, que Martin fut vraiment, au temps de Clovis, le roi divin de la Gaule, et que son royaume partait des bords mêmes de ce fleuve central de la Loire où Teutatès avait jadis manifesté son pouvoir et sa gloire.

(1) D'après Walafrid Strabo.

***

Comment, après cela, s'étonner qu'il y eût ce que les Anciens appelaient une « race gauloise » (1), un genre d'hommes distinct et original, avec son humeur, ses qualités et ses défauts, et comment s'étonner si nous les possédons encore, si nous sommes tels aujourd'hui que furent nos plus lointains aïeux ? Lisez ce que César en historien ou Strabon en géographe ont écrit sur cette nature gauloise, vive et intelligente, passionnée et querelleuse, hospitalière et crédule, frivole et laborieuse, ardente au combat et abîmée par la politique, et dites-moi si notre propre nature ne se présente pas aussitôt à notre pensée. Et cela est si vrai qu'il fut un temps, pas très loin de nous, où les adversaires de la France, la sentant si pareille à la Gaule vaincue par César, prédisaient sa décadence d'abord, et sa défaite ensuite.

Il est vrai que ces adversaires insistaient sur ses défauts, qui, en effet, furent un instant les plus forts, et qui amenèrent la victoire des Romains ; et qu'ils se gardèrent de noter les qualités, lesquelles furent les plus fortes aux journées de la Marne.

(*à suivre*)

CAMILLE JULLIAN.
de l'Académie Française.

(1) Je traduis ainsi le φῦλον de Strabon (IV, 4, 2), tout en remarquant qu'il entre dans ce mot moins l'idée de race suivant l'usage moderne, que celle de nationalité.

PORTRAITS D'HOMMES D'ÉTAT ÉTRANGERS

ALEXANDRE ZAIMIS

Voilà plus de trente ans que toutes les fois que la Grèce se trouve dans une situation difficile, elle fait appel à M. Alexandre Zaïmis ; successivement, le roi Georges, le roi Constantin, le roi Alexandre, M. Vénizelos et les chefs de tous les partis parlementaires se sont

tournés vers lui ; les grandes Puissances elles-mêmes n'ont pas hésité à imiter leur exemple, puisqu'en 1906, elles lui confièrent la fonction épineuse de gouverneur général de la Crète. Cela seul suffirait à indiquer des capacités peu communes, comme aussi la promptitude avec laquelle M. Zaïmis, une fois le défilé passé, rentre sous sa tente, trahit une soif modérée du pouvoir.

Mais ceci dit, la personnalité de l'ex-député de Kalavryta n'est pas facile à définir. A un groupe de Français résidant à Athènes, il rappelait un jour, successivement, Sadi-Carnot ou Casimir-Périer par l'illustration de sa famille, M. Briand, par le nombre des ministères qu'il présida, M. Jonnart, par la variété des missions dont il fut chargé et son empressement à donner sa démission, enfin, je ne sais plus quel personnage de Marivaux « par ses grands talents pour le silence ».

Il y avait du vrai dans toutes ses comparaisons ; chacune d'elle correspond à un des traits caractéristiques du nouveau président de la République grecque et explique sa carrière. Les Zaïmis sont la seule famille, où de père en fils, on ait accédé depuis trois générations à la présidence du Conseil. Alexandre Zaïmis doit incontestablement à sa lignée, aussi bien qu'au fait qu'il était simultanément neveu à la mode de Bretagne de Théodore Délyanni, la rapidité avec laquelle il est devenu ministre à trente-trois ans, président de la Chambre à trente-huit, et président du Conseil à quarante. Devant un nom moins illustre, des parlementaires blanchis sous le harnais se fussent moins facilement inclinés. Mais ce qui lui servit, à mon sens, plus encore, c'est qu'il héritait en même temps que d'un grand nom, d'une réputation méritée de modération et de sagesse. L'épithète *synetos* (prudent, sage) était régulièrement accolée au nom de son père Thrasybule, et c'était à cette *synessis* que celui-ci devait d'avoir été nommé Haut Commissaire dans les îles Ioniennes au moment de l'Union du Septanèse avec la Grèce, ou d'avoir été chargé de liquider les suites de la grande révolution crétoise de 1866-1869. Or, c'est justement cette sagesse qui a marqué la politique du fils. Ceui-ci n'a pas hésité, presque toutes les fois qu'il a pris le pouvoir, à suivre non la politique correspondant à ses désirs, mais celle dictée par les événements ; à consentir, au besoin, à des sacrifices indispensables, tout en les rendant moins humiliants par la rapidité et la dignité avec lesquelles il les consentait (exemple, l'établissement du contrôle sur les finances grecques en 1897-98). Un ministre qui liquide une situation difficile se retire rarement au milieu de feux d'artifices ; mais au fond, il acquiert l'estime et la confiance du public et c'est ce qui explique pourquoi M. Zaïmis, de 1897 à 1928, c'est-à-dire durant plus de trente ans, est devenu six fois premier ministre.

D'ailleurs, il ne l'a jamais été pour longtemps. Il ne sait pas monter à l'assaut du pouvoir (il a fait deux fois des élections sans augmenter sensiblement le nombre de ses partisans). Il ne s'y accroche pas non plus. Une fois sa tâche terminée, il s'empresse de donner sa démission. Ce goût de la retraite l'a, d'ailleurs, involontairement, bien souvent ramené au gouvernail. A plus d'une reprise, plusieurs chefs de partis qui ne craignaient trop mutuellement pour confier à l'un d'eux, la formation d'un cabinet de coalition, ont servi volontiers, sous M. Zaïmis, assurés par avance que celui-ci ne chercherait pas à exploiter la situation. Son goût pour le silence, son aversion pour les luttes de la tribune, ne lui ont pas, non plus, fait tort dans sa carrière. Dans les pays du Midi, les gens qui parlent bien sont plus nombreux que ceux qui savent bien se taire. Si bien que le silence en impose plus que l'éloquence, surtout quand on sait qu'il ne découle pas de l'incapacité de prendre la parole. Or, justement, M. Zaïmis, qui est, dans l'intimité, un causeur fin et spirituel, peut, quand il le veut, parler excellemment et non pas seulement dans sa langue maternelle. Ceux de nos lecteurs qui ont entendu le discours qu'il a prononcé à l'occasion de l'Exposition française d'Athènes et où il a si heureusement et si élégamment défini les rapports entre nos deux pays, peuvent en témoigner.

***

M. Zaïmis a occupé bien des postes. Il n'est pas même de poste élevé qu'il n'ait pas rempli ; il fut successivement ministre (1890), président de la Chambre (1895), président du Conseil (1897), et cinq autres fois depuis, gouverneur général de la Crète (1906), ambassadeur extraordinaire (1913), gouverneur de la Banque Nationale (1913-1920).

Cependant, il n'est pas de dignité pour laquelle il fut mieux désigné que celle de la présidence de la République. Un président trop ambitieux, ou simplement trop agissant, serait incompatible avec la conception qu'on se fait en Europe de la République parlementaire. Un

président trop effacé, manquant de prestige, à l'intérieur, à l'extérieur n'offrirait pas de moindres inconvénients. Avec M. Zaïmis, la Grèce évite l'un et l'autre de ces écueils ; son autorité auprès des étrangers n'est pas moindre que celle qu'il exerce auprès de ses compatriotes. Il ne gênera pas ses ministres, mais il pourra les guider de sa longue expérience. Il était, en somme, tout indiqué, pour succéder à l'ancien amiral Coundouriotis et malgré cela, il fut élu à la presque unanimité.

Le soir où j'appris son élection, j'étais en train de lire, dans une grande Revue, la dernière partie des Mémoires du duc de Broglie. Elle touche l'établissement de la République en France. Et je songeais que si leur auteur, qui offre avec M. Zaïmis bien des ressemblances, avait eu ainsi que lui, un vif sens des réalités, si la Constitution, une fois votée (et il reconnaît que ce vote était fatal), il avait accepté de collaborer avec le parti républicain et qu'il eût succédé à un maréchal de Mac-Mahon qui n'aurait pas fait le 16 mai, on aurait eu, en France, un précédent à l'élection grecque du samedi 14 décembre : le chef d'une grande famille conservatrice mais sympathique au libéralisme succédant à un glorieux vétéran.

A. Andréadès,
Membre de l'Académie d'Athènes,
Correspondant de l'Institut.

LES POÉSIES DE JULES LEMAITRE

Le critique, chez Jules Lemaître, est doublé d'un créateur. Cette faculté créatrice, ce don inné ou acquis, a contribué à rendre sa critique plus pénétrante et plus sûre, en l'initiant à la technique des genres littéraires dont il s'occupait.

Son bagage poétique est assez mince, à considérer ce qui nous en est parvenu : un unique volume, la valeur de quelques feuillets. Ce sont des poésies d'amour et des poésies descriptives. Dans *Puella*, sous une apparence fuyante, il retrace une aventure assez commune dont on peut reconstituer à peu près ainsi l'unité : une jeune fille s'est mariée, une de celles dont il était épris, car il les aimait toutes, mêlé à leur société, mais l'une d'elles a attiré plus particulièrement son attention ; il la rencontre deux fois par semaine à la promenade avec sa mère ; il l'aime depuis un an, la voit dans le monde où elle joue de la musique ; c'est une brune aux cils noirs et qui porte un châle bleu. Au moment où elle va se marier, il lui donne des conseils sur son futur ménage.

Quelques années plus tard, Jules Lemaître rencontrera la fillette de celle qu'il a vainement aimée dans sa jeunesse et cette rencontre lui inspire la gracieuse poésie :

Ton regard si clair et si noir
Qui déjà me trouble et m'invite,
Ta jeune mère a dû l'avoir
Quand elle était toute petite...

Dans *Une méprise*, le poète redit son union malheureuse avec la jeune fille qu'il a connue « un soir de vendange », à laquelle il déclara son amour, encouragé par ses propres avances ; trop jeune enfant qui venait à peine de quitter le couvent, qu'il avait prise en pitié à cause de l'isolement mélancolique dans lequel s'était écoulée son enfance, et qui lui avait paru une âme triste, une âme à consoler, tandis qu'elle n'était qu'inquiète, attirée par le mystère de la vie qu'elle ignorait encore, capricieuse et déjà coquette dès le temps de leurs fiançailles, car il semble qu'elle ait pris plaisir à se faire désirer, à « désespérer » le poète amoureux, sans répondre toujours à sa tendresse. Après le mariage vint la désillusion. Le poète se reproche alors de n'avoir pas tenté de retenir sa romanesque compagne, mais il n'y a plus aucune sécurité dans un amour sans confiance : la vie en commun leur réservait peut-être de nouveaux déboires, ils longeaient un abîme ; mieux valait de se fuir puisqu'ils n'avaient pas su se comprendre. Jules Lemaître souffre, tout en se raisonnant : il ne peut oublier à jamais son infidèle. Comme il le dit ailleurs, dans les *Petites Orientales*, au lendemain de la trahison, il porte « le deuil d'une chère espérance ». Comme Orphée après la perte de son épouse, il a souhaité ardemment la mort, et ce qu'il fait vibrer sur sa lyre, ce sont « les fibres de son cœur ».

Cette cruelle douleur lui a inspiré des accents de plainte touchante, une émotion sincère et délicate où rien ne retentit du fracas des grandes douleurs romantiques, une sorte de profond découragement qu'il exprime en simulant l'insouciance, l'indifférence, en s'efforçant de sourire, mais qui n'en est que plus triste.

Les poésies descriptives évoquent le milieu où

Jules Lemaître a vécu. Le poète a chanté son pays natal et sa terre de prédilection, la Touraine ; il en a vanté « le charme intime », les prés moelleux aux pieds, ses petits bois et ses bouquets d'arbres, les sources errantes à travers champs, les hauts peupliers alignés au bord des ruisseaux ou sur les rives du grand fleuve ondoyant, paresseux, dont il ne se lasse pas de redire la grâce, la « langueur câline » et la royale majesté : la Loire est une reine qui porte sur ses cheveux d'azur une couronne de châteaux et qui, entre ses deux rangs d'estafiers, laisse nonchalamment serpenter sa traîne. Il rappelle avec nostalgie, au cours de son exil en Algérie, la Loire qui s'étale « sur l'or des sables fins », le ciel « changeant et tendre » du jardin de la France, la fraîcheur de sa verdure et le murmure de ses feuillages, car il a aimé plus que personne son pays, cette terre gauloise, indécise et molle, propre aux rêveries, et dont les coteaux produisent un vin léger et clair.

Les *Petites Orientales*, qui représentent dans l'œuvre poétique de Jules Lemaître ce qu'il y a de plus fin et de plus personnel avec *Une Méprise*, sont une série de petits croquis, destinés à fixer les paysages algériens, les scènes pittoresques de la Kasbah et de la ville mauresque. Paysages si différents de ceux d'Occident, avec leur éblouissant et brûlant soleil, la rigidité de leur ombre, l'implacable monotonie de leurs deux couleurs : le bleu et le blanc. Paysages du désert, sous un soleil torride, sans bruit, sans fleurs, « où rien ne se meut, où rien ne végète ». Scènes de la rue et d'intérieur, si singulières et si fantasques : les voûtes, les escaliers étroits et tortueux, les maisons closes avec des grilles aux fenêtres et de lourdes ferrures aux portes ; les chambres oblongues, à demi-obscures, avec leur bric-à-brac, les bas divans, les narghilés ; l'odalisque avec son collier de sequins, ses joues tatouées, les sourcils et les ongles teints de henné ; toute une noce juive, les petits-fils d'Abraham en turbans, les descendantes de Judith et de Salomé dansant l'antique danse des mouchoirs ; les Bamboulas, jouant du tam-tam et du gnoubri ; les petits décrotteurs arabes, coiffés de leur chechia rouge, leurs yeux veloutés comme ceux des femmes ; les Kabyles du café maure en burnous déguenillés, indolemment étendus sur des nattes d'alfa, et vivant parfaitement heureux d'un peu de kouskous avec leur pipe de haschich...

Les *Médaillons* de Jules Lemaître, où se trouvent *Puellæ*, *Puella*, *Risus Rerum* et les *Lares*, sont une œuvre de débutant. Le poète s'excuse, dans sa préface, de ne pas égaler ses grands devanciers (Victor Hugo, Leconte de Lisle) ; il se reproche à lui-même d'avoir beaucoup trop lu pour écrire quelque chose de vraiment original :

D'autres ont déjà dit tout ce que j'ai pensé.

Un souci trop constant de l'image gâte en particulier ses sonnets qui ne semblent écrits, une fois la métaphore trouvée, que pour la développer ou la faire éclore, et toutes ces images ne sont pas d'une aussi belle venue. La plupart des poésies de *Puella* sont aussi maniérées (par exemple, la cruelle couturière qui joue avec la pensée du poète comme avec une trame de cachemire et avec son cœur comme avec une pelote d'épingles). Mais, parfois, cette ingéniosité est bien jolie, comme dans la pièce liminaire : le poète compare son amour à un vin capiteux que l'on tire de la cuve où il bouillonne pour le garder, le laisser vieillir, le boire plus tard, mûr et calmé ; il l'enferme en menus verselets,

Comme on met son vin en bouteilles.

La Muse de Jules Lemaître devient familière, même un peu bavarde : le poète découvre en lui un Don Juan intime et craintif qui ne possède les Elvires qu'en imagination ; longuement, il brode sur ce motif que la fiancée d'aujourd'hui appartenait hier à tous, tant qu'elle n'était à personne. Il oppose son désir platonique, chimérique, à un amour moins vague et qui ne se contente pas de « rêver aux étoiles ». Tandis que sa bien-aimée joue du piano, il lui semble qu'elle laisse voltiger ses doigts blancs sur le « clavier » de son cœur. Cette enfant au châle bleu ciel qu'il guettait tous les soirs à la promenade en aime un autre ; le poète se reproche ironiquement de n'y avoir vu « que du bleu ».

Plus de maîtrise s'affirme dans la seconde partie du recueil où sont groupés les *Petites Orientales*, *Une Méprise*, puis *Au jour le jour*. Les détails qui s'accumulent dans les poésies d'Algérie sont des détails vus, pittoresques, habilement choisis pour rendre tour à tour l'impression de lumière dure, « verticale », du ciel africain, ou la blancheur des maisons « cubiques », la crudité des couleurs, comme cette porte rouge de la Kasbah, surmontée d'une main peinte en bleu, ou les oripeaux étincelants des nègres. Sur la place du Gouvernement où se dresse, toute noire, la statue du duc d'Orléans, les palmiers ont l'air d'être « en zinc »,

les petits Biskris ont l'air de « coquelicots ». L'Algérie est pleine d'antithèses, car les deux civilisations s'y heurtent depuis la conquête : nos lits et les divans du pays, nos commodes et les cassolettes, les habits européens et les vêtements indigènes. Les Ouleds-Naïl sont minutieusement décrites avec leur diadème énorme et lourd, leurs nattes enguirlandées de chaînettes, leurs pendeloques, leurs bijoux baroques, les bracelets serpentins qui « flambent » à leurs bras et à leurs chevilles. Quelques-unes de ces *Petites Orientales* sont délicieuses, comme celle qu'il a dédiée à Barkaoum, la petite amie mauresque au visage peint, à la voix de clair métal, aux yeux si noirs, si longs, si doux sous le haïk ; ou cette charmante évocation de la petite maison ornée de faïences où il veut conduire celle qu'il aime pour y vivre, étendu sur des tapis près d'un jeu d'eau, en la regardant manger des confitures à la rose.

Le coloris est plus voilé dans *Une Méprise*. Coloris de pastel, même un peu trop de madrigal. Le ton redevient simple, émouvant, dans les poésies du désenchantement : le *Doute*, où il se demande si c'est elle-même ou son rêve qu'il aime d'un si grand amour ; *Après*, avec son douloureux symbole :

Feu de paille que nos amours,

et l'anxieuse question qui suit et qui demeure sans réponse !...

Il est bien certain qu'il y a une grande part de « réminiscence » dans toutes ces poésies. L'auteur ne le savait que trop, et sa veine poétique en a souffert. Il redoutait d'être trop bien servi par sa mémoire. Sans parler des souvenirs classiques qui abondent dans les *Médaillons* et ailleurs, Jules Lemaître doit beaucoup aux poètes contemporains. Assez peu à Victor Hugo, si ce n'est aux *Chansons des rues et des bois*. Extrêmement peu à Leconte de Lisle et même à Musset. Mais à Gautier, Baudelaire, Banville, Coppée et Sully Prudhomme, bien davantage. C'est ce dernier qu'il rappelle le plus, et c'est à son honneur, s'il est vrai que la poésie de Sully Prudhomme représente, dans notre poésie moderne, le plus juste équilibre de la pensée, du sentiment et de la beauté de la forme. Il le rappelle par les idées, par le tour de l'expression en général, et quelquefois de plus près encore. Ce qu'il dit du poète intime, du poète « inédit » qui sommeille en lui, fait songer aux vers de Sully Prudhomme : *Quand je vous livre mon poème*... Plusieurs de ses sonnets rappellent les *Epreuves* : le premier sonnet des Moralistes français — la *Prière*, le sonnet sur Pascal — *Rouge ou Noire*, les « brefs alinéas tout gonflés d'âcretés » du sonnet sur la Rochefoucauld — le quatrain : *C'était un homme doux, de chétive santé*... Souvent la ressemblance réside dans l'accent, comme dans *Nostalgie* qui ressemble à *Repentir*, ou la dernière stance d'*Après* (cf. *O morte, mal ensevelie*...). L'analogie n'est pas seulement manifeste, mais intentionnelle dans *Vers pour être chantés* qui ont le même refrain qu'*Ici-bas*.

Si Jules Lemaître n'avait pas connu *Emaux et Camées*, certaines stances de *Puella* et des *Petites Orientales* n'auraient peut-être pas vu le jour. On croirait lire du Banville en lisant le *Ru*, les ballades, ou la *Lyre d'Orphée*. Le *Chat* n'est qu'une transposition des *Chats* de Beaudelaire, qui avait décrit, avant lui, « leurs reins féconds, pleins d'étincelles magiques » et les « parcelles d'or » qui « étoilent leurs prunelles mystiques ». *Modesta, Orphana*, ou les *Fleurs du port* sont, à peu de chose près, du Coppée.

A côté de ces éléments étrangers, l'œuvre poétique de Jules Lemaître, si peu considérable qu'elle soit, révèle assez d'originalité pour se distinguer de celle de ses devanciers. Ce qui le caractérise, tout d'abord, c'est la précision, le choix personnel et familier de ses images. D'un mot, d'un seul, ou en quelques lignes brèves, Jules Lemaître campe un portrait, un tableau : le personnage nous apparaît nettement (la phtisique au corps émacié, la négresse avec son nez de singe et son museau d'ébène où éclatent ses dents blanches, ou le moine exsangue, roidi par l'oisiveté dans sa froide cellule) ; le paysage se détache avec relief (le ciel de lapis-lazuli au-dessus de la rade, l'immensité jaune et morte du désert, la Loire avec ses îles de sable roux et sa couronne de châteaux). Les meilleures de ses images sont empruntées à la vie champêtre. On y reconnaît un écrivain qui a vécu dès l'enfance au village, habitué à passer les mois d'été à la campagne, prenant plaisir, quand la matinée est belle, à descendre dans son jardin *à l'aurore*, à l'heure où la lumière est douce, l'ombre fraîche, les fleurs scintillantes de rosée ; prenant plaisir à écouter chanter les oiseaux et à respirer *ses roses* ; mêlé de bonne heure à tous les travaux de l'existence rurale, dans un pays de laboureurs et de vignerons ; oui, surtout accoutumé, dans un pays essentiellement vignoble, à prendre part tous les ans à la plus belle des récoltes, comme dit Gœthe, aux vendanges de septembre, à la cueillette du raisin, à la foulée

sous le *pressoir*. Nulle recherche, nulle affectation dans ces images, directement tirées de la réalité quotidienne et qui ont gardé la fraîcheur du matin, le parfum des fleurs et comme le goût du vin nouveau. Jules Lemaître choisit ses symboles avec simplicité toutes les fois qu'il ne suit que son instinct, se rappelle la nature toute proche, ou se contente de regarder monter ses rêves dans la fumée de sa cigarette.

Car il est modeste et flâneur. Ce qui, en second lieu, le caractérise, et même, ce qui le caractérise le mieux, c'est cette modestie, ce détachement, ce laisser-aller. Comme dans sa critique, il se donne ici pour ce qu'il est et ne cherche pas à nous éblouir. Il y a du scepticisme dans cette poésie à demi enjouée, à demi désabusée, dans les sentiments qui lui font dire :

Et le souffle me manque, et peut-être la foi.

Scepticisme qui s'applique à tout, et non seulement à lui-même, car il est au fond de sa conception du monde et de ses jugements sur l'humanité. Jules Lemaître ne croit pas au bonheur, et moins que jamais à partir de 1881 ; mais dès le début, dès l'origine, son âme est lasse. Pendant son séjour en Afrique, il oppose constamment les sentiments des décadents et ceux des primitifs ; il envie « l'inconscience première ». A force de penser, de méditer sur le problème de sa destinée, l'homme s'est rendu malheureux. La vie, pour l'Occidental, est un enchaînement d'illusions et de déceptions. Le désenchantement se retrouve dans toute son œuvre, mais il s'y voile d'un sourire.

C'est ce ton badin, désinvolte, ce ton de confidence qui plaît chez Jules Lemaître. La mélancolie n'est qu'indiquée, l'ironie domine. Il tient à nous amuser ; il aime à nous surprendre par le contraste, comme dans le sonnet de *Litterata* qui commence par cette déclaration inattendue :

Bleus, mais d'un bleu si tendre, ils sont tout [bleus... ses bas.

car il s'agit d'un bas-bleu ; comme dans le diptyque de *Britanna* (en face de la jeune Anglaise, fraîche et jolie, apparaît la vieille puritaine décatie, osseuse, parcheminée) :

Et penser que ses dents s'allongeront...
Que ça sera moral, sec, anguleux et rêche, etc.

Le lecteur est un ami pour Jules Lemaître : il lui livre ses réflexions. Une grande sincérité l'inspire, une franchise un peu trop consciente d'elle-même ; voilà tout ce qu'on peut lui reprocher. Contradictions, fluctuations, revirements, le public saura tout ; tout lui sera dévoilé, sans réticence et sans repli. Jules Lemaître pense tout haut, s'adresse au lecteur et lui parle. Il fait une consommation surprenante de locutions comme : « je vous prie », « en somme », « n'est-ce pas? », d'exclamations et d'interjections : « Mon Dieu ! », « voilà ! ». Le ton libre de la conversation lui convient, et volontiers il y recourt. Dans ses *Petites Orientales*, il obtient deux fois un heureux effet en imitant le jargon même des almées, leur parler petit-nègre.

Des imperfections se découvrent (à quoi bon le nier?) dans ces poésies dont quelques-unes pêchent par abus de précision, d'autres par excès de nonchalance. Dans les sonnets sur les Moralistes, où l'on peut voir une sorte de cours de littérature française en abrégé, Jules Lemaître a voulu faire tenir trop de choses en peu de mots ; à force de condenser, il finit par ne laisser aucun jeu, aucune échappée : c'est une énumération de faits, quasi une nomenclature. Il introduit dans le sonnet sur Montaigne une partie de la table des matières des *Essais* et dans le sonnet sur la Bruyère la liste presque complète des chapitres des *Caractères*. C'est intéressant, adroit, mais cela ressemble à une gageure. Sa poésie, quand elle devient prosaïque, ne vaut pas sa prose. Son goût, d'ordinaire exigeant, tolère çà et là des banalités, des platitudes.

Son œuvre poétique qui comprend à peine cent poésies ne perdrait guère si l'on en retranchait un peu plus d'une douzaine de pièces, comme *Mammosa*, *Lusca*, *La cruelle Couturière*, *Le Ru*, *Elégie Verte*, *Ballade sur des yeux*, le sonnet sur Madame de Sévigné, même : *O Nata Mecum*, qui sent trop l'imitation, et sans doute encore quelques autres qui n'ajoutent rien à sa gloire. Simple amateur en poésie, sans prétention, sans ambition, Jules Lemaître a manifesté dans le reste de son recueil un talent gracieux, familier, personnel, beaucoup d'art, une science consommée en même temps que de la bonhomie et de la candeur, une discrète sensibilité, un savoureux humour, de la malice et de l'émotion à la fois. Ses vers sont clairs et mélodieux. Il a eu le mérite d'écrire des poésies comme *Prévoyance*, le sonnet sur Pascal, le sonnet sur Racine, *A une Mauresque*, *Ses yeux*, enfin la poésie : *A Sully Prudhomme*, que l'on peut citer parmi les meilleures.

VICTOR FLEURY.

GRANDS MAITRES DE L'UNIVERSITÉ

HENRY DE JOUVENEL

On dit que c'est André Coffinhal qui a prononcé le mot fameux : « La République n'a pas besoin de savants... » C'est un mot horrible et juste dont toute révolution aussi bien que toute religion peuvent se réclamer dans des circonstances déterminées. L'âpreté dans la foi et le sectarisme dans l'action créent les partisans résolus et qui ne répugnent pas à l'aveugle violence. Mais le talent et la dilection qu'il implique ne sauraient plaire à la foule. En ce sens, pas plus que de savants, la République n'a besoin d'hommes de talent. Cette maxime, il semble bien que le cas « Henry de Jouvenel » en soit une des illustrations les plus frappantes de ce temps et la preuve qu'elle restera toujours de saison.

M. de Jouvenel est, en effet, de la génération qui a produit, entre autres, Paul-Boncour, Tardieu et de Monzie. Or, cette génération que lui-même et ses camarades nommaient — il le rappelle dans un de ses derniers ouvrages — « la génération », « comme il n'y en avait jamais eu qu'une », a été, sans conteste, une génération d'hommes de talent. Elle a apporté et mis en lumière les plus belles idées et les plus larges qui puissent illustrer une Répubique dont des esprits jeunes finissent par se lasser d'entendre dire qu'elle en est toujours aux heures dangereuses de ses débuts et qu'elle doit n'avoir d'autre objet que d'écraser « la réaction ». Mais, au tournant de la cinquantaine, restés probablement « coupables d'entreprise » comme l'écrit des Gambetta ou des Jules Ferry, M. de Jouvenel, ces esprits brillants ne se sont pas imposés et aucun d'eux n'a eu le libre exercice du pouvoir. Aucun — et de Jouvenel moins que tout autre — n'a fait prévaloir ses méthodes. Seul, peut-être, Tardieu a préparé sa voie (1) en acceptant de faire partie d'un Ministère qui répare plutôt, suivant de vieilles formulés, qu'il n'innove. Un Paul-Boncour, malgré son immense talent, une large intelligence, une volonté persuasive, conserve difficilement une position où il paraît tantôt le porte-parole d'un gouvernement bourgeois, tantôt le représentant d'un parti d'avenir défenseur des idées internationales, mais discuté et contenu dans ce parti même. De Monzie est passé comme un météore dans différents Ministères sans pouvoir se stabiliser et se définir nettement dans aucun d'eux. Quant à de Jouvenel, en dépit de la clarté de sa pensée, de la netteté de ses vues, du don d'une éloquence naturelle à laquelle il doit peut-être l'orientation de toute sa vie, malgré cette secrète ambition sans laquelle dépérit le talent, il est parvenu seulement à faire, comme ministre, une brève apparition de deux mois (30 mars au 8 juin 1924) à l'Instruction publique dans un Cabinet remanié. On comprend que la « génération », après s'être crue prédestinée, éprouve, avec une amertume contenue, que ce sont de tenaces vieillards qui dirigent obstinément les destinées des peuples...

Ce court passage au pouvoir ne saurait fournir aux historiens aucun élément propre à juger M. de Jouvenel. Il eût été invraisemblable d'ailleurs que ce passage fût éclatant. Qu'on se rappelle la situation. M. Poincaré, dont tout le monde a longtemps dit qu'il était un « homme de gauche », se trouvait, depuis 1921, le Président du Conseil d'une majorité parlementaire se réclamant, pour le moins, de traditions conservatrices. Ainsi arrivait-il une fois de plus à un parti victorieux de rester sans chefs et de ne pouvoir trouver une direction que hors de lui-même ! Mais les élections législatives approchaient et les tacticiens les plus consommés commençaient de prédire « qu'elles iraient à gauche ». Harcelé cependant par une opposition qui paraissait surtout viser la personnalité du Président du Conseil, à moins de trois mois de ces élections, le Cabinet démissionne. A qui confier le pouvoir dans un moment où l'on ignore, malgré tout, ce que sera la nouvelle Chambre et où l'ancienne, quelque agonisante qu'elle soit, a le droit, quelques semaines encore, d'avoir des volontés et de faire un testament ? M. Poincaré est donc à nouveau chargé de reconstituer le ministère. Il se sépare de quelques-uns des collaborateurs qui l'entourent depuis trois ans et dose un replâtrage dont on prétend qu'il devance habilement la consultation populaire. C'est dans ces condition que M. de Jouvenel, remplaçant M. Léon Bérard, s'installe, le 30 mars 1924, au ministère

(1) Ces lignes, depuis qu'elles ont été écrites ont reçu confirmation : M. Tardieu est parvenu à la Présidence du Conseil. Un proche avenir démontrera si, maître de son action, proscrivant les vieilles formules, l'homme est enfin venu qui réalisera les doctrines de la « génération ».

de l'Instruction publique, dans l'attente, murmure-t-on presque aussitôt, d'un remaniement plus vaste qui lui donnerait un Département à sa mesure, celui des Affaires Etrangères ! En fait, deux mois plus tard, une vague formidable, bousculant le nouveau Cabinet, emportera jusqu'au Président de la République, après la constitution d'un ministère éphémère de cinq jours, le ministère François-Marsal, le ministère du « message » de M. Millerand aux élus du 11 mai!

Au mois de mars, ces événements, si proches, rien ne les annonce, ou du moins si graves. Et il est tellement humain de prendre une belle matinée de printemps pour le présage d'un long bonheur ! Tout commence pour le nouveau ministre qui vient. A l'Instruction publique, M. de Jouvenel veut passer dans ses services ; il se fait présenter personnellement les plus humbles de ses collaborateurs, les interroge, les pénètre de son regard limpide, doucement ironique, qui se pose et comprend. Il restera, pense-t-on, en communication constante avec ses directeurs, ses bureaux. Ce journaliste, cet écrivain, si loin d'un pédagogue peut, même après M. Léon Bérard, apporter des vues personnelles intéressantes. Il a probablement des ouvertures plus directes sur le monde extérieur. Imbu d'idées modernes, familier avec la direction des affaires et des hommes, le voilà peut-être celui qui brisera enfin la routine administrative. Il y a en tout cas de la lumière et de la vie dans cet homme élégant, un peu mondain, souple et à la fois taillé en force : il plait et l'on souhaite de le garder longtemps, quand déjà la rumeur publique lui prête d'autres ambitions, et comme autrefois à M. de Chateaubriand, le dédain de ce ministère de « seconde zone » !

Est-ce cela, est-ce véritablement l'espérance d'aborder aux Affaires étrangères et, lui-aussi, enfin, « de parler à l'Europe au nom de la France » ? En tout cas M. de Jouvenel, après ce tour d'horizon où l'on aura cru saisir les promesses d'une impulsion et d'un contact quotidiens, disparaît littéralement à l'intérieur même de son ministère. Il semble qu'il gouverne par procuration et qu'il ait délégué à son cabinet politique tout le soin des affaires. Ou bien cet homme, qu'un jugement rapide doit éclairer, comprit-il vite — et cependant trop tard — la fragilité de la combinaison ministérielle à laquelle il s'était rallié, las d'attendre peut-être ? Eprouva-t-il, du premier coup, le dégoût d'un Département ministériel qui, plus que tous les autres, est établi sur un passé de lois, de décrets, de circulaires impératives, toute une charpente de pièces souvent disparates, mais où l'on ne sait comment engager la pioche ? Vit-il tout de suite qu'entouré de gens honnêtes et voulant bien faire, il était cependant tombé, lui l'homme de l'avenir, des larges expériences, dans le seul ministère où soit possible une épouvantable conjonction : celle d'un fonctionnaire et d'un pédagogue ? On ne sait. En tout cas, au 110 rue de Grenelle, il pensa davantage, certainement, au Ministère des Affaires étrangères et à Genève, tel un mari fixé près d'une épouse sans grâce dans une propriété lointaine, rêve de Paris et des salons où il brillait ! Un mois de mai riant vit dans le parc de Mme la comtesse de Sainte-Aldegonde, ex Mme Augereau, des réceptions et des garden-parties où les membres du cabinet politique, avec une aisance qui eût évidemment mieux convenu au quai d'Orsay, passaient, à une nombreuse et élégante société féminine, les petits fours et les macarons des cinq heures. Ne disons pas que cette atmosphère suffisait pour créer, à quelques rues près, l'illusion du quai d'Orsay. Mais, sans amusement ironique, il est certain que la personnalité de M. de Jouvenel, à l'étroit rue de Grenelle, apparaît d'une autre taille quand on songe au rôle qu'il a tenté de développer, après son passage à l'Instruction publique, à Genève et en Syrie. Cet homme construit en force, et dont la finesse se recueille en quelque sorte dans un corps robuste, on l'aperçoit volontiers, hors de toute emprise bureaucratique, discutant avec une habileté courtoise et redoutable des intérêts de son pays et gardant son équilibre dans les entreprises les plus difficiles et au milieu des passions les plus contraires. Et comme l'on pare toujours ce que l'on ignore des qualités les plus brillantes, pensons que c'est en effet le quai d'Orsay — où le contact des réalités contraignantes doit exclure la routine et le mandarinat comme l'évolution vitale proscrit la stagnation et la mort ? ? — qui peut le mieux convenir à un homme comme M. de Jouvenel, passionné de problèmes universels et que hantèrent probablement des méthodes bureaucratiques et des conceptions étroites dont nous supposerons humblement que le seul département de l'Instruction publique garde le privilège.

Du moins, M. de Jouvenel, ministre, a signé deux textes qui témoignent assez l'orientation que dût conserver son esprit pendant son court passage rue de Grenelle. Par décret du 30 mai 1924, — un des derniers textes que dût viser également le Président de la République, M. Millerand, si près d'engager avec la Chambre la

lutte qui aboutit à sa démission, M. de Jouvenel constitua auprès du Ministre de l'Instruction publique un « conseil des lettres » destiné à assister le Ministre dans l'étude des questions littéraires. Ce conseil devait se composer de 21 membres, dont 8 désignés par les Académies (5 pour la seule Académie française).

Les objets propres des délibérations du Conseil, dit l'article 3 du décret, sont les suivants :

Intérêts généraux de la littérature et des hommes de lettres.

Honoraires, pensions, secours, retraites.

Propositions pour les distinctions honorifiques et les récompenses.

Propriété littéraire.

Diffusion et protection des œuvres littéraires françaises hors de France.

Missions et représentations à l'étranger.

Accueil des hommes de lettres étrangers en France.

Un second décret, du même jour, créait un conseil des manufactures nationales et des arts appliqués à l'industrie.

Ce « Conseil des Lettres » ainsi institué huit jours avant le départ de M. de Jouvenel, ne fut jamais réuni ; les membres n'en furent jamais nommés. Et cependant l'article 5 de ce projet mort-né précise : « Le conseil se réunit une fois par trimestre. Il choisit, dans son sein, une commission permanente de sept membres, qui se réunit *tous les mois, au moins* ».

Tels sont les effets habituels de l'instabilité ministérielle...

S'il fallait terminer cette brève revue des actes de M. de Jouvenel Ministre par une note amusante, il resterait à signaler que dans un si court espace de temps son Cabinet a su, du moins, trouver le moyen de lui faire signer un décret nommant des chevaliers de la Légion d'honneur et, selon la phraséologie en usage, *portant promotion au grade d'officier* d'un certain nombre de chevaliers, dont le chef lui-même de ce Cabinet éphémère ! Trois autres arrêtés nomment des candidats aux palmes académiques ! Les deux derniers figurent coup sur coup à l'*Officiel* des 6 et 7 juin. Or, le lendemain 8 juin, l'*Officiel* publiait les décrets désignant les nouveaux ministres du Cabinet du « Message » ! Dans cette centaine de nomination *in extremis* on relève, avec une certaine surprise, les noms de plus de vingt candidats de la Gironde. Voilà du moins qui sauve l'honneur, puisque s'il y a là, après tout, quelque ingratitude pour la Corrèze dont, on le sait, M. de Jouvenel n'a cessé d'être le sénateur, on ne saurait trouver de causes immédiatement intéressées à cette liste de Girondins ! D'ailleurs, s'il est, à ces gestes vains, une sanction, l'ancien ministre, sans une mémoire très précise des signatures qu'il avait données, l'a découverte lui-même quand il a écrit, quatre ans plus tard, en 1928 : « Le soin de trouver « une majorité (mais en cette circonstance il « ne pouvait en être question. Alors ?...) occupe « les heures d'un gouvernement républicain, « lui inspire toute une diplomatie quotidienne « fondée sur la connaissance des annuaires « administratifs, l'art des promotions opportu- « nes dans la Légion d'honneur, le respect des « clientèles et un adroit exercice de l'arbi- « traire. » Evidemment, en écrivant cette phrase qui décèle quelque légitime mépris, M. de Jouvenel a oublié les palmes académiques.

Après cet intermède, il a été en Syrie et à Genève. Nous manquons de documents publics qui permettent de juger exactement son action. En Syrie, il est arrivé à une heure difficile, dans un pays bouleversé par les passions politiques et religieuses. Quand il l'a quitté, heureux a-t-on dit ironiquement de sortir d'un tel guêpier, une pacification, du moins apparente, était réalisée. Mais comment mesurer équitablement ces événements lointains quand, en France même, l'esprit de parti nous rend incapables d'apprécier sainement la politique quotidienne ! Il a certainement écouté tout le monde, avec patience, calme, et... scepticisme. De ce qu'il ne s'est pas prononcé avec rudesse, on en a conclu qu'il avait maintenu le plus longtemps possible, avec un art incomparable de l'équilibre, une situation contradictoire. S'il a réussi, mettant ainsi le temps de son côté, à user des passions qui s'émoussent dès qu'elles ne peuvent immédiatement s'épancher, il faudrait le demander à son successeur. De cet épisode, ce qui reste de plus clair, c'est que l'occasion d'être mis en vedette qui se refusait en France, on l'a voulu offrir ailleurs à M. de Jouvenel. Ainsi à Rome, les grand hommes méconnus de la République tentaient de faire leur preuve en s'en allant pacifier quelque province. Ensuite, d'un pas plus assuré, ils pouvaient s'en venir fouler le Forum.

Jusqu'ici pourtant, M. de Jouvenel n'a pas encore connu cette « ivresse des grands retours » qui serait, d'après lui, un phénomène républicain. Avec beaucoup de ministres, ses contemporains, brièvement passés comme lui au pouvoir, tout en gardant le contact, il s'est consolé en se retournant vers les lettres. Il a

donné une *Vie orageuse de Mirabeau* et, plus récemment, cet étonnant *Pourquoi je suis syndicaliste*, qui renferme tant de troublants aphorismes. Troublants, parce qu'ils dévoilent la lutte intérieure d'un esprit qui reste inemployé et d'une ardeur qui se consume sans objet. Nous avons beau faire ! Quand nous lisons ces phrases si bien frappées : « De tous les périls possibles, le génie fut celui contre lequel le pays se vit bientôt le plus sérieusement assuré », ou « Si l'individu cherchait à s'élever, la surveillance parfois s'achevait en délation », ou « Tous les sauveurs sont d'anciens suspects », ou « L'idée neuve, danger ! L'homme neuf, danger ! », ou bien enfin : « L'homme public « qui s'élève de chute en chute gagne le respect « en fatiguant l'injure. Un jour vient où il est « consacré par les accusations mêmes qui l'ont « lapidé au long de la route. Mais ce jour le « trouve las, dégoûté de ses contemporains, dé- « couragé de l'avenir.... L'habitude a pris chez « lui la place de l'espérance. Sans doute tient- « il encore au pouvoir, mais comme le vieil- « lard tient à la vie quand il ne sait plus qu'en « faire » — il est impossible que, par delà leur signification générale, nous ne songions pas, avec mélancolie, à M. de Jouvenel lui-même !

Il y a, en effet, en présence de ce livre, deux attitudes possibles. La première, celle du doute et du scepticisme. Que penser quand une individualité aussi marquée que celle de l'auteur, qui n'a d'autre raison d'être que de rester elle-même et d'éclater en perçant, prétend se vouer au « Syndicalisme? » Quoi ! dira-t-on, voilà un aristocrate de l'intelligence qui ne vaut que par sa façon unique et personnelle de penser et qui se déclare « syndicaliste ». Attention ! Si le syndicalisme est probablement une des formes sociales de demain, prenez garde qu'il ne demeure l'ennemi le plus mortel de « la personnalité » comme la foule demeure celui de « l'homme de talent ». Serait-ce donc qu'en politique nous comptons décidément plus d'intelligences que de caractères, plus d'intellectuels que d' « oseurs » ! Et cependant, « l'ivresse des grands retours », ces derniers seuls peuvent la connaître ! Que M. de Jouvenel se méfie. Son livre est la peinture transparente du débat intérieur qui, à l'heure actuelle, agite beaucoup d'hommes de talent comme lui. Le regret de l'aventure, à prendre ce mot dans son sens le plus noble, les pénètre de sa nostalgie. Ils sentent qu'ils ne se sont pas épanouis. Et ils cherchent, non sans amertume, la voie légale ou la voie à la mode, qui ne peuvent cependant consacrer qu'un insuffisant destin ! Nous revenons au mot du début : « La République n'a pas besoin de savants. » Mais le syndicalisme, non plus : comme tous les vastes groupements, il porte en soi sa force brutale. Les possibilités d'un de Jouvenel sont ailleurs. Quand on constate avec quelque grandeur que « la plaine ne sait pas que les monts la gardent », on ne se prête pas au nivellement de sa propre hauteur. A s'obstiner, ce serait trahir. Et vainement. Car ici encore, se trouveraient sans doute ces « Ephésiens » dont M. de Jouvenel a rappelé si à propos l'axiome : « Que personne parmi nous ne soit le meilleur. Sinon qu'il s'en aille. »

Il y a, rassurons-nous, une seconde attitude et c'est celle qu'il faut garder. Ce livre renferme le secret d'une renaissance et le plan « d'un grand retour ». Et on ne peut que s'incliner, quand la courbe de toute une vie se dessine dans le même sens. Lorsque M. de Jouvenel déclare : « réorganiser et rajeunir le Parlementarisme, « cette vieille chose qui date d'avant la va- « peur, en le régénérant par le syndicalisme « qui est, qu'on le veuille ou non, la formule « dominant partout la vie sociale moderne », c'est une passion de jeunesse que flatte la maturité d'un homme qui, pour avoir réfléchi, ne change pas ses amours.

Tirons de là deux conclusions. La première : la formule syndicaliste paraît véritablement bien puissante. Celle-ci enfin : il appartient au syndicalisme de réunir toutes les forces vives de la République et de n'en proscrire aucune. Quand une doctrine qui s'affirme rencontre de tels appuis, qu'elle n'ait garde de prendre ombrage de leur valeur et qu'elle s'annexe de tels chefs même s'ils sont demeurés « hors des cadres».

LOUIS PLANTÉ.

MÉRENTINE
OU LE DÉVOUEMENT RÉCOMPENSÉ

Nouvelle

La petite ferme, entre ses talus plantés d'ormes très hauts, était accroupie, tassée, avec un air d'être à l'affût, dans ce fond de vallée, étroit comme un gobelet, au bas de la côte d'Heuqueteville. Dans la maison basse, coiffée jusqu'aux chambranles d'un toit de chaume noirci, le vieux Numa Ridel habitait seul avec sa servante

Mérentine. Dans les étables, qui occupaient le côté de la cour faisant face à la route, perpendiculairement à la maison, logeaient cinq vaches et deux chevaux.

Maît' Numa couchait à côté de la large cheminée de « la maison » (1), dans le grand lit sculpté, en forme d'armoire, que des courtines d'indienne à fleurs fermaient. Mérentine se retirait le soir dans un appentis poussé comme une verrue sur le vieux corps de la ferme, où un cadre de bois, en tout pareil à une auge, contenait sa paillasse et sa couette de plumes.

— Bonsoir, not' maît'.

— Bonsoir, Tine.

C'était ainsi depuis trente ans, depuis le jour où la maîtresse Ridel et son nouveau-né s'en étaient allés au cimetière.

Numa, à soixante-six ans, était usé par ces trente années de veuvage ; trente années de ribotes, de jeu, de galanteries, dont personne n'avait le droit de lui demander compte. Son estomac n'était plus fameux et le médecin lui avait dit que ses artères ne valaient pas mieux. Ses jambes devenaient raides. Sa belle graisse, dure et copieuse comme du lard, dont il était fier, s'effondrait, toute molle dans la peau flasque. Sa face rouge s'infiltrait de veinules violettes, nombreuses, tortillées, enchevêtrées, grouillantes comme des larves de moustiques dans la bourbe d'une mare. Sa mémoire, parfois, fichait le camp, se cachait dans des coins de crâne où il suait sang et eau pour la retrouver, revenait subitement. Coucou !... la voilà !... Et ces jeux de cligne-musette l'inquiétaient fort, à cause de cette réputation qu'il avait à soutenir d'être un malin et un roublard.

Mérentine — Tine — vous avait de ces soixante-dix ans secs et verts qui font la pige à des quarantaines. Longue, osseuse, édentée, grisâtre de vêtements, de cheveux, de chair et d'humeur, elle avait, durant toute sa vie, travaillé comme une bête de somme qui penserait assez pour aimer vaguement sa besogne. Tout ce qu'elle pouvait posséder de sensualité s'était satisfait à manger sa potée de soupe, ses pommes de terre ou son hareng salé, à avaler d'une lampée ample sa goulée de cidre, à crouler dans son lit de plumes après le harassement des journées. Entre l'attention recueillie qu'elle apportait à son travail et les sommeils hermétiques de ses nuits, elle n'avait jamais trouvé le moment de penser au mariage, ni même à l'homme.

***

— Bonsoir, not' maît'.

Et Mérentine levait le loquet. Mais, au lieu du trentenaire « Bonsoir, Tine », elle entendait :

— Viens-t'en t'asseoir ici, Tine, j'avons à causer.

La stupeur la figea, une main en l'air, la bouche ouverte.

— Viens-t'en, que je te dis. Faut que j'te cause.

Hébétée, elle revint s'asseoir sur le banc, à sa place habituelle. Une grosse terreur perturbait ses viscères malhabiles à l'émotion. Qu'est-ce qu'elle avait pu faire de mal ? Il n'allait pas la renvoyer, pourtant, après quarante ans de services ?

Numa Ridel parla :

— Tine, j'ai toujours été un bon maître, qui n'te cherche point de raisons et qui n'te brutalise point ?

Eperdue, croyant, sous les précautions oratoires, voir la menace de renvoi, elle bafouilla :

— Bien sûr, not' maît' que vous avez toujours été un homme juste et poli et puis tout. Mais moi, j'ai-t'y point toujours été une bonne servante ?

— Oui. T'as bien travaillé pour ma défunte et puis pour moi. T'as toujours bien pris nos intérêts. T'es encore solide à l'ouvrage et bien propre et bien économe. Aussi voilà des temps que je pense à une chose à faire pour que tu sois bien heureuse...

Il s'arrêta, considérant avec l'attention d'un archéologue pour un silex tertiaire son couteau, qu'il aiguisait au bord de la table.

Rassurée, Mérentine n'éprouvait plus qu'une violente curiosité, le sentiment le plus intense qui eût encore agité son existence. Sans entraînement à cet exercice, son cerveau ne formulait aucune hypothèse. Elle attendait, de tout son être.

Numa reprit :

— J'nous connaissons, j'nous entendons bien, j'avons jamais de mots ; j'vivons quasiment comme mari et femme, honnêtement comme ça se doit pour des braves gens ; qui qu'opposerait alors que je nous mariions à c't'heure ?

Mérentine ne soufflait pas, estomaquée. Elle

(1) *La maison*, en pays de Caux, est cette pièce vaste qui, dans les chaumières, sert à la fois de cuisine, salle à manger et de réunion, chambre à coucher.

écoutait encore dans sa mémoire, se répétait les mots, n'étant point trop certaine d'avoir compris.

Il répéta :

— Voyons, Tine, qui qu'opposerait que j'nous épousions ?

Elle comprenait maintenant, et l'astuce de la race intervenait. Elle voulait se faire expliquer cette proposition insolite. Elle bêla un petit rire, comme pas persuadée :

— Et pour qui faire que vous m'épouseriez, not' maître ? J'fais votre ouvrage de bon cœur, et je ne suis point plaisante...

— T'es point déplaisante pus qu'une autre. T'es rudement conservée pour ton âge.

— C'est point un motif. D'où vient que vous voulez changer ce qui est depuis trente ans ?

— Parce que j'suis un homme juste, tu l'as dit à l'instant. T'as travaillé pour moi, j'veux qu'tu partages avec moi et qu'tu sois autant qu'moi : la maîtresse Ridel comme j'suis l'maître.

L'instinct de Mérentine ne croyait pas à cette cause morale ; mais sa raison ne lui fournissant aucune explication plausible, et son expérience lui rappelant que maît' Numa ne disait jamais que ce qu'il voulait dire, elle renonça à épiloguer. Tout sa vie d'obéissance répondit :

— Ça sera à votre volonté, not' maît'.

Numa rit avec bruit et empoigna dans ses paumes charnues la vieille patte sèche de la serve.

— Tope ! J'allons publier les bans.

Il cogna ses grosses lèvres violettes aux pommettes dures de Tine et fit péter dans l'air deux baisers éclatants comme des coups de fouet.

— Nous v'là promis, ma vieille Tine. Bonsoir.

— Bonsoir, not' maît'.

Ce soir-là, pour la seconde fois de sa vie, Mérentine, enlisée dans les délices de sa couette de plumes, ne dormit pas. La première fois, ç'avait été la nuit qui suivit l'enterrement de la maîtresse Ridel.

***

Au bout de quelques jours, la vieille Tine avait renoncé à comprendre. Elle s'habituait. De sa fierté et de sa joie, des illusions montèrent. Elle ne les exprimait pas, ni aux autres, ni même bien clairement pour elle-même. Mais de naïves coquetteries, qu'elle avait oublié d'avoir à seize ans, s'éveillèrent : elle se débarbouilla tous les jours, s'ajusta mieux dans ses nippes ; et l'on vit, le dimanche, aux vêpres, des coques de ruban bleu ciel cousues entre les « trois rangs » de son bonnet.

***

Un jour de marché, à Cany, Numa, qui sortait de boire sa « goutte » matutinale au café du Pigeon-Blanc, croisa Pascal Petit et sa femme Flore, un jeune ménage très beau, très rieur, très amoureux, dont le mari était vaguement son cousin.

Après les formules de civilité préalables, on devisa des choses intimes.

Flore demanda, avec son beau rire :

— Est-y vrai, maît' Numa, qu'vous vous êtes remarié avec Mérentine ?

— Mais oui, c'est vrai. Y a quatre semaines que j'avons dit oui devant l'maire et l'curé. Ça t'étonne, ma fille ?

— Dame oui. Aurait pas manqué d'autres femmes, moins anciennes et plus avenantes pour devenir maîtresse Ridel.

— Voir, la petite Flore !...

Il hésita une minute, pris entre l'ennui d'une confidence qu'il lui plaisait à demi de faire et la joie de se vanter d'une bonne malice :

— Voir ? Depuis trente ans que j'fais rouler les écus, ils ont roulé loin. Il peut pleuvoir sur ma maison, ça n'percera pas avec ce qu'elle est couverte d'hypothèques. Si je vis encore longtemps, on pourrait bien m'voir demander mon pain. Ce qui était point douteux ,dès à c't'heure, c'est que j'pouvais pus payer une servante. J'suis un homme juste, j'pouvais point non pus garder Mérentine sans gages. Et puis, y se serait trouvé des gens pour m'la soulever. C'est un cheval à l'ouvrage, c'te vieille. Alors, je l'ai épousée. De c'te manière, j'ai pus à la payer, et j'suis sûr et certain qu'elle ne s'en ira point.

LÉON DE SAINT-VALERY.

LE DIVORCE DE HENRI VIII

Au visiteur qui se hasarde au château de Simancas, village perdu de Castille, on montre le contrat de mariage entre Henri VIII et Catherine d'Aragon. S'il réfléchit, il ne peut se défendre d'une certaine émotion devant ce parchemin aux lettres d'or, aux enluminures fines et riches, qui fut comme le principe éloigné d'une révolution religieuse dont les effets subsistent sous nos yeux. Le divorce de Catherine d'Aragon, question ancienne et complexe sur laquelle ne manquent point les documents, occasionna la rupture de l'Angleterre avec l'Eglise romaine.

Catherine d'Aragon était la fille de Ferdinand et d'Isabelle d'Espagne. Elle n'avait pas trois ans quand fut négocié son premier mariage avec Arthur, fils aîné du roi d'Angleterre, Henri VII, désireux d'affermir sa puissance par des alliances étrangères. Les pourparlers durèrent longtemps entre deux princes aussi peu scrupuleux en affaires l'un que l'autre et qui n'avaient en ce mariage que des visées purement politiques. Enfin au mois de novembre 1051, Catherine, âgée de seize ans, épousait Arthur qui n'en avait que quatorze. Cinq mois et demi plus tard Arthur mourait (2 avril 1502).

Qu'allait devenir la dot ? De Catherine, on n'avait cure. Ferdinand réclamait ce qu'il avait déjà versé. Henri VII voulait avoir le reste ; il eut même l'idée saugrenue d'épouser sa belle-fille malgré son âge avancé. Isabelle se récria. On finit par s'entendre ; Catherine épouserait le frère d'Arthur, le futur Henri VIII, et l'on demanderait au pape la dispense d'affinité au premier degré qui résultait pour Catherine de son mariage précédent.

Jules II répondit d'abord que c'était une affaire fort grave, qu'il ne savait pas bien à première vue, *prima facie*, s'il convenait au Pape de dispenser en pareil cas ; et de fait, jusqu'au xve siècle on ne connaît pas de dispense au premier degré dans la ligne collatérale. C'est seulement un an et demi plus tard (novembre 1504), pour consoler Isabelle sur son lit de mort, que Jules accordait par bref la dispense demandée.

Quelques mois après, elle était expédiée à Henri VII sous forme de bulle. Les deux documents, antidatés l'un et l'autre du 26 décembre 1503, étaient de même teneur, sauf que la dernière bulle où se trouvait l'adverbe *forsan* émettait quelque doute sur la consommation du précédent mariage.

Il avait été réglé que le mariage de Catherine et du prince de Galles aurait lieu le jour où celui-ci atteindrait ses quatorze ans : le 28 juin 1505. Mais la veille, le jeune Henri protesta contre un contrat fait sans son consentement et durant sa minorité, le déclarant publiquement nul et sans effet. C'était la riposte de son père à Ferdinand qui n'avait pas encore payé la dot. D'ailleurs les événements d'Espagne avaient ouvert de nouveaux horizons politiques à Henri VII qui ne prisait plus autant une alliance avec l'Espagne. Quatre années s'écoulèrent ; et ce n'est qu'après la mort du roi d'Angleterre (21 avril 1509) que Henri VIII se décida à épouser Catherine, de six ans plus âgée que lui, pour obéir, disait-il, aux dernières volontés de son père.

Certains membres du Conseil royal, en particulier Richard Fox, évêque de Winchester, et Warham, archevêque de Cantorbéry, n'approuvaient guère ce mariage avec la veuve d'un frère défunt. Ferdinand d'Espagne avait dû écrire au jeune roi pour dissiper les « scrupules de sa conscience ». Toutefois, personne ne doutait alors de la validité de la dispense ; et ce fut Warham qui maria les deux fiancés le 11 juin 1509.

Le jeune roi atteignait sa dix-huitième année. Sa jeunesse, sa beauté, son amour du sport, la précocité de son esprit, sa dignité et sa bonne grâce lui avaient gagné tous les cœurs. « Sa Majesté, écrit l'ambassadeur vénitien vers 1510, est le prince le plus charmant que mes yeux aient jamais vu ; sa taille dépasse la moyenne, son mollet est élégant, son teint clair et brillant, ses cheveux châtains et coupés à la française, sa figure pleine et si charmante qu'elle siérait à une jolie femme. » A l'entrevue du Camp du Drap d'or (1520) les Français eux-mêmes le trouvèrent fort bien, « honnête, hault et droit, le plus joli prince qui ait jamais gouverné l'Angleterre ». « Son visage est angélique plutôt que beau, dira l'ambassadeur vénitien Falier en 1531. Dieu a combiné en lui une telle beauté à la fois corporelle et intellectuelle qu'on ne saurait trop s'en étonner... Qui ne serait surpris de contempler une si singulière beauté jointe à une si grande aptitude physique pour tous les exercices virils ? » Dans les sports nationaux : tennis, chasse, pugilat, comme dans les exercices de la guerre : tir à l'arc, combat singulier, lutte corps à corps, joute et tournoi,

Henri ne se connaissait aucun rival ; ce qui le plaça haut dans l'imagination populaire. Il aimait la danse où il était passé maître, la musique à laquelle les soins de l'Etat ne l'empêchaient pas de se livrer chaque jour ; entouré de ses ménestrels, il jouait du luth, de l'orgue et de la harpe. Il composait même ; et certaines antiennes favorites des cathédrales anglicanes sont de lui. L'art toujours l'attira ; et Holbein devait trouver à sa cour un accueil et un succès que lui avait refusés son propre pays. Avec les ambassadeurs, ravis de l'entendre s'exprimer si correctement, il se plaisait à parler français, latin, italien, espagnol. Erasme qui le vit tout jeune, chez Lord Mountjoy, fut surpris de la vivacité de son esprit qu'il continua à cultiver et à orner, et les amis des lettres saluèrent son avènement avec enthousiasme. « Ses talents et qualités, écrit Chieregati à Isabelle d'Este en 1517, sont si nombreux et si excellents qu'à mon avis, Henri surpasse tous ceux qui jamais portèrent une couronne. Heureux et béni peut se dire le pays qui possède un seigneur si digne et un si parfait souverain ! »

***

Le couple royal sembla d'abord heureux. « Le roi, rapporte Diego Fernandez, confesseur de Catherine, adore la reine, et la reine le roi. » Les premiers temps ne furent qu' « une fête continuelle » selon l'expression de Catherine. Les veillées d'hiver se passaient en mascarades et comédies, en jeux et réjouissances. C'est dans une de ces soirées que Henri fit connaissance d'Elisabeth Blount, sœur de Lord Mountjoy l'ami d'Erasme, qui devint sa maîtresse, une dizaine d'années après son mariage et dont lui naquit un fils, le duc de Richmond. Plus tard il eut des relations analogues avec Marie Boleyn, sœur de la fameuse Anne Boleyn. Mais rien n'annonçait un divorce. C'est en 1527 que le bruit commença à s'en répandre.

Toutefois, dès 1514, un Vénitien écrit de Rome : « On dit que le roi d'Angleterre pense répudier sa femme, fille du roi d'Espagne et veuve de son frère, parce qu'il ne peut en avoir d'enfants, et qu'il a l'intention d'épouser la fille du duc de Bourbon. Il veut obtenir l'annulation de son mariage, comme l'a fait le roi de France, du pape Jules II ».

L'idée première du divorce ne fut donc pas inspirée à Henri VIII par sa passion pour Anne Boleyn qui n'avait alors que sept ans. On l'attribue dans la lettre citée à son désir d'avoir un héritier. Constante fut en effet sa préoccupation d'assurer au trône d'Angleterre une succession qui maintiendrait sa dynastie et préserverait le pays d'une nouvelle guerre des Deux-Roses. Or, en 1514, Henri n'avait pas d'enfants. Le 18 février 1516 naquit la princesse Marie ; il se reprit à l'espoir : « Nous sommes tous les deux jeunes, dit-il à l'ambassadeur Giustiniani, si cette fois nous avons une fille, avec la grâce de Dieu les fils suivront ». Les fils ne suivirent point ; celui qui naquit le 10 novembre 1518 vint au monde mort-né. En 1519 Henri fait vœu d'aller en personne faire croisade contre les Turcs s'il lui naît un héritier. Non content de consulter des médecins anglais, il en fait venir d'Espagne. Le tout sans succès. En 1525, Catherine d'Aragon atteignait ses quarante ans et laissait Henri qui n'en avait que trente-quatre sans espoir de succession incontestée.

En effet, à cette époque, la loi qui défend aux femmes de régner existait quasi de fait en Angleterre, si bien que l'ambassadeur Falier écrit en 1531 « la loi anglaise exclut les femmes du trône ». Ce n'était pas vrai en théorie ; mais le passé de l'Angleterre avait créé cette impression. Une seule femme, Mathilde, avait voulu monter sur le trône d'Angleterre : elle avait exactement les mêmes droits que Marie, fille d'Henri VIII ; elle ne fut jamais couronnée et ses prétentions jetèrent le royaume dans une guerre civile de dix-neuf ans Le mariage de Marie donnait lieu à d'autres craintes. Si elle épousait un sujet, on renouvelait le cas qui fut le principe de la guerre des Deux-Roses ; si elle se mariait avec quelque prince du continent, le royaume courait risque de tomber sous un joug étranger ; c'est ainsi que l'Espagne avait acquis les Pays-Bas, que l'Autriche s'était annexé la Bohême et la Hongrie.

La question de succession avait rendu de bonne heure Henri VIII soupçonneux. Le duc de Buckingham avait des espérances à la couronne ; il les paya de sa vie. En 1521, il est accusé de trahison, jugé par ses pairs et décapité. Son crime était de descendre d'Edouard III.

La préoccupation du roi d'assurer sa succession se manifeste encore dans la façon subite dont il tira de la plus complète obscurité le bâtard qu'il avait eu d'Elisabeth Blount. En 1525, deux années avant le divorce, le roi et son conseil méditent un plan pour lui léguer la succession au trône ; il reçoit coup sur coup des titres et des charges qui ne laissent aucun doute sur les projets d'Henri ; et les ambassadeurs

anglais ont mission de négocier son mariage avec une nièce de l'empereur.

Que l'idée de succession ait joué un rôle dans le divorce d'Henri VIII il semble difficile d'en douter.

A cela se joignaient des griefs d'ordre domestique ou politique contre Catherine. Plus âgée que le roi de six ans, elle était vieillie par le chagrin, déformée par les fausses couches, sans nul charme, comme la dépeignait brutalemnt François Ier dès 1519. Puis Catherine représentait l'Espagne, dont Henri n'avait guère tiré que des déceptions.

*
* *

Au contraire, vers 1527, Anne Boleyn avait les yeux et le cœur du roi. Anne était d'une famille de riches marchands de Londres, dont l'un, son bisaïeul, fut lord-maire ; sa mère, Elisabeth Howard, fille du comte de Surrey et d'Ormond, descendait d'Edouard Ier. Son père, à l'avènement d'Henri VIII, avait profité de la rentrée en grâce des Howard : en 1511 il fut créé chevalier, gouverneur de Norwich Castle avec son beau-frère Sir Henry Wyatt ; l'année suivante, il est ambassadeur auprès de Marguerite de Savoie, régente des Pays-Bas et en 1515 de François Ier, plus tard, grâce peut-être aux condescendances de sa fille Marie pour le roi, il reçut diverses donations et devint vicomte de Rochford (1525), puis comte de Wiltshire. Anne naquit en 1503 selon les uns, selon les autres (et c'est la majorité) en 1507. En 1519, elle est à la cour de France, fille d'honneur de la reine Claude qui avait du goût, dit-on, pour l'éducation des jeunes filles de rang. A la veille de la rupture entre la France et l'Angleterre (1522), elle revient à la cour d'Henri VIII. On pense à la marier avec James Butler, un chef irlandais. Lord Percy brigue sa main, lorsque, selon le mot du poète Thomas Wyatt, qui rechercha aussi ses faveurs, Anne dit : *Noli me tangere*, j'appartiens à César. On ne sait exactement quand le roi supplanta les prétendants. Le premier document qui parle d'Anne Boleyn est l'instruction pour Rome d'Henri à son secrétaire Knight (automne 1527) ; la procédure pour le divorce avait commencé en mars de la même année.

Le secret de la fascination d'Anne Boleyn sur Henri fut une énigme pour les contemporains. « Madame Anne, écrit un Vénitien, n'est point tant s'en faut une des plus belles femmes du monde. Elle est d'une taille moyenne, son teint est basané, son cou long, sa bouche large, sa poitrine peu développée ; en fait, elle n'a pour elle que la grande passion du roi, et ses yeux qui sont noirs et beaux ». C'est à peu près l'impression que donne son portrait de la *National Portrait Gallery* de Londres ; elle a le type anguleux de l'anglo-saxonne. A l'un de ses ongles, qu'elle cherchait à dissimuler derrière les autres doigts, elle avait un léger défaut : ce qui fit dire à Sanders dans son *Histoire du Schisme* qu'elle avait six doigts. En France, elle apprit à faire valoir les quelques rares dons que lui avait départis la nature : ses yeux très beaux, ses cheveux qu'elle portait flottant, selon une coutume française. Cranmer la dépeint, lors de son couronnement, comme « assise dans sa chevelure, *sitting in her hair* » ; et l'ambassadeur vénitien la dit couverte de joyaux et les cheveux flottant *couli crinisparsi*, le jour où elle est créée marquise de Pembroke. De ses qualités d'esprit nous ne savons pas grand'chose, sinon qu'elle parlait l'italien et le français, dont l'orthographe lui était peu familière. Elle dut rapporter de la cour de France certaines grâces et manières qui, contrastant avec la raideur anglaise, piquèrent Henri. Nulle femme ne sut captiver plus longtemps cœur aussi volage. Instruite par l'exemple de sa sœur Marie qui n'avait reçu du roi que de maigres dotations, elle déclara qu'elle n'accepterait qu'un époux. Elle rejeta les propositions déshonnêtes d'Henri tout en lui faisant goûter de vifs agréments dans sa défaite, et sut changer son caprice en passion opiniâtre. Elle joua serré — l'enjeu était une couronne — non pendant quelques mois mais durant près de sept années. Elle ne céda que le jour où Henri, entraîné sur la pente du schisme, ne put la remonter, et pour hâter la conclusion d'un dessein mené avec persévérance.

Henri lors du divorce invoqua des scrupules de conscience qu'il n'avait point manifestés jusqu'ici. Jamais roi d'Angleterre n'avait épousé la veuve de son frère ; jamais roi d'Angleterre n'avait vu telle mortalité dans sa famille : cinq enfants mort-nés ou décédés presque aussitôt leur naissance. N'y avait-il pas là une relation de cause à effet ? L'Ecriture avait dit (Lévitique XX, 21) : « Celui qui épousera la femme de son frère fait une chose illicite... ; ils seront sans enfants ». Henri chercha à persuader que ces scrupules étaient partagés. Trois mois après la négociation de l'évêque de Tarbes relative au mariage du dauphin avec Marie, fille de Henri VIII, le roi et Wolsey déclarent que l'évêque a émis des doutes sur la légitimité de la princesse et la validité du mariage de Catherine.

***

Ce fut là le point de départ de la fameuse affaire du divorce. Le 17 mai 1527, Wolsey, légat du Saint-Siège en même temps que premier ministre, citait le roi à comparaître devant lui et l'archevêque de Cantorbéry Warham qui, dix-sept ans plus tôt avait été contraire au mariage de Catherine. L'idée d'Henri était de faire déclarer nulle par Wolsey la dispense de son premier mariage, d'épouser ensuite qui lui plairait et de faire confirmer par le pape la sentence du légat. Son beau-frère, le duc de Suffolk, avait jadis suivi une procédure analogue.

G. Constant (1).

(1) M. G. Constant publiera prochainement à la Librairie académique Perrin un ouvrage sur La Réforme en Angleterre.

LA CHINE ANCIENNE ET L'ANTIQUITÉ MEDITERRANÉENNE

Dans leur Histoire des Arts anciens de l'Egypte, de la Chaldée et de l'Assyrie, etc., Perrot et Chipiez s'expriment ainsi : « Pendant la période qui nous occupe, la Chine aurait aussi bien pu se trouver dans la planète Saturne, étant donnée la place qu'elle occupe dans l'antiquité : il est donc inutile d'en parler désormais... »

Cette opinion paraît trop absolue. Sans vouloir, comme Terrien de Lacouperie, faire du légendaire Houang-ti, l'« Empereur Jaune », le chef de tribus caspiennes ou identifier Chennong avec Sargon, il paraît bien qu'aux temps primitifs il y eut « quelque rapport entre les civilisations naissantes de la Chine et de la Chaldée (1) ». Mais, tandis que cette dernière, après avoir atteint son apogée, a disparu depuis des millénaires, la Chine, elle, a duré. Comme les palais assyriens et mèdes, les *trai* chinois se couvraient d'un revêtement de briques émaillées. Mais siècles après siècles s'écoulèrent, les palais du Grand Roi ne furent plus qu'un souvenir légendaire et les Chinois revêtaient encore leurs bâtiments de faïences vernissées.

(1) St. W. Bushell, *l'Art chinois*.

Il est certain, en tout cas, qu'après des rapports primitifs très vraisemblables avec la Chaldée, la Chine développa ensuite sa civilisation d'une façon tout à fait originale et personnelle, et, sous les trois dynasties anciennes, de 2205 environ à 255 av. J.-C., au moins, c'est-à-dire sous les dix-huit empereurs Hia, les vingt-huit Chang et les trente-cinq Tchéou, soit pendant près de deux mille ans, il n'y eut point de rapports avec l'Asie occidentale et, partant, avec les régions méditerranéennes. Les documents que nous possédons l'indiquent nettement. Rien dans les textes anciens des Annales sur bambou (1) ne permet d'admettre des rapports extérieurs et lointains. L'écriture chinoise qui prit naissance dans la vallée du Fleuve Jaune comme une production purement propre à cette région, se développe au cours des siècles en se perfectionnant sans relation avec aucun autre système d'écriture idéographique ou pictographique. L'art chinois de cette longue période, strictement personnel, n'offre aucun indice d'intervention étrangère. Les nombreux bronzes des Tchéou, ceux des Chang qui remontent à une période comprise entre 1766 et 1122 av. J.-C., portent la marque de conceptions artistiques fixées depuis longtemps, spéciales à la race qui peuplait la Vallée Jaune et gagnait lentement vers le Yang-tsu et le Ssen-tchrwan. La sculpture sur pierre offre, de l'avis des érudits chinois et étrangers, cette même originalité indiscutable, et les panneaux de pierre du Hiao-Trang-chan, au Chantoung, avec leurs représentations de divinités taoistes, leurs motifs mythologiques, leurs processions, leurs scènes de chasse, la facture des chevaux et des chars, témoignent d'un art sur lequel ne s'exerça aucune influence étrangère.

Dans le domaine de la pensée, aucune influence occidentale ne peut être décelée. Si, jusqu'au ve siècle av. J.-C., l'Inde elle-même n'a point de contact avec la Chine, à plus forte raison les pays plus éloignés vers l'ouest. La route du nord, par le Turkestan, qui sera plus tard le chemin des caravanes, n'est encore pas suivi,

(1) Les Chinois ont d'abord écrit et sans doute peint sur bambou, divisé en tablettes de dimensions variables. On grava d'abord les caractère au moyen d'un style de bronze. Le pinceau, *pi*, semble n'avoir apparu qu'au début du IIe siècle av. J.-C. On en attribue l'invention à Mong Trien.

au moins d'une façon régulière, et, de la Bactriane jusqu'au golfe de Leao-toung, les innombrables tribus Hiong-nou, Tartares que l'on a identifiées avec les Huns, pillardes et nomades, interdisent le passage. La philosophie chinoise se développe comme une plante absolument autochtone. Le Taoïsme, la religion de la Voie, admirable doctrine d'initiés, « par une critique qui devance et dépasse celle de Kant, fait rentrer dans les catégories de l'entendement, en leur déniant toute réalité intrinsèque, les qualités susceptibles d'être affirmées ou niées (1). » Pleine d'aperçus sur la relativité, sur la mutabilité des formes, riche d'une intense admiration de la nature, de superbes images poétiques, le Tao, la Grande Doctrine, trouve une expression rigoureusement étrangère à toute influence extérieure. Et le Confucianisme, son opposé sec et pratique, ce positivisme extrême oriental, « religion de la terre sans le ciel », suivant le mot de Herzen, témoigne lui aussi d'une conception libre de tout apport étranger.

Pendant les ve et ive siècles av. J.-C., ce qui était alors la Chine se trouvait divisé en six États féodaux : Tsrinn, Tsri, Wei, Yen, Rann (2) et Tchao, qui luttaient entre eux pour la suprématie. En 221, l'empereur Tsrinn (3) fit l'unité chinoise, et l'Etat de Tsrinn, qui occupait le Chan-si actuel, s'étendit beaucoup vers l'ouest et se fit connaître de l'Inde. Son nom s'imposa dans toute l'Asie et jusqu'à Rome, et nous l'employons encore dans sa déformation *Chine*. A cette époque, grâce aux commerçants du Sseu-tchrwan, le trafic commence à s'établir avec l'Inde à travers l'Assam et la Birmanie, et « les idées hindoues d'ascétisme et de régénération par la retraite dans les forêts pénétrèrent en Chine pour venir imprimer un caractère bien particulier au culte taoïste primitif..... (Bushell) ». Mais aucun écho du monde situé au-delà de l'Inde ne paraît encore être parvenu en Chine. A la prodigieuse aventure d'Alexandre, on ne trouve aucune allusion dans les Annales chinoises.

*
* *

Avec les dynasties des Rann, il va en être autrement.

Les dynasties des Rann, qui succédèrent à celle de Tsrinn, vont de 206 av. J.-C. à 266 de l'ère chrétienne. Elles correspondent à une époque de gloire militaire et à une floraison magnifique des arts, des lettres et des sciences. Sous les empereurs Rann une partie de la Chine va être praticable par de belles routes, des travaux d'art, ponts à piliers et ponts suspendus, organisation de relais et d'hôtelleries, analogues aux *mansiones* romaines. Les Hiong-nou sont refoulés et leurs incursions contenues par la Grande Muraille complétée déjà par Che Houang-ti, l'empereur Tsrinn. Des relations suivies vont pouvoir s'établir, par les routes au nord du Tibet, avec l'Ouest.

En 139 av. J.-C., Tchang Krien est envoyé en mission par l'empereur Wou-ti des Rann chez les Yueti ou Indoscythes, qui occupaient la région de l'Oxus. L'ambassade de Tchang-Krien eut une importance essentielle pour la connaissance de l'Occident en Chine. Tchang-Krien se mit en route, mais en passant chez les Hiong-nou (Huns) du Turkestan oriental, il fut arrêté par eux et retenu dix ans. Il put enfin repartir et traversa le Ferghana que les Chinois appelaient Ta Yuan. Il voyagea à travers la Bactriane où il trouva des bâtons de bambou, du drap et d'autres marchandises provenant du Sseu-Tchrwan. Il y avait donc déjà un commerce par route caravanière. Les produits chinois aboutissaient en Asie occidentale et de là gagnaient les régions circumméditerranéennes, par approximations successives pourrait-on dire, sans que l'exportateur sût où finissaient par aller ses produits ni le client définitif leur origine précise. Néarque, lieutenant d'Alexandre, portait des vêtements de soie qui parvenaient à travers la Perse aux régions méditerranéennes. Cos était le principal atelier de tissage des soies que teignaient les Phéniciens. Et ces soies venaient, disait-on, de pays aux confins du monde, les *ultimi Seres* des Latins.

Tchang-Krien revint de Bactriane par Khotan et le Lob-nor. Les Huns l'arrêtèrent encore. Il finit cependant par regagner la Chine en 126, après treize ans d'absence. Il rapportait en Chine la grenade, la luzerne, le raisin dont le nom grec βότρυς passa dans la langue chinoise déformé en *po-trao*, la transcription des deux syllabes grecques étant impossible dans les idéogrammes chinois. Il est intéressant de comparer ce fait avec l'appellation sous laquelle, dans le monde méditerranéen, on connaissait la soie. Le mot grec σηρικόν (d'où le latin *sericum*) provenait directement d'Extrême-Orient, la soie

(1) Louis Laloy. Légendes des Immortels.

(2) Nous préférons la graphie Rann à celle de Han, comme beaucoup plus conforme à la prononciation chinoise.

(3) Il ne faut pas confondre avec la dynastie Tsin du ive siècle ap. J. C.

se nommant *sir* en coréen et *sseu* en chinois. Ainsi, par un curieux échange, la soie était connue dans la langue grecque par un vocable chinois, tandis que la vigne gardait, à l'autre bout de l'ancien monde son nom grec déformé qu'elle possède encore aujourd'hui.

La soie devint à cette époque l'objet d'un commerce de plus en plus considérable avec l'Occident. Il suffit de se reporter à ce passage du moine Dionysius Periegetes, qui écrivait au IIIe siècle : « Les Sères (1) fabriquent de précieux vêtements à ramages qui ressemblent pour la couleur aux fleurs des champs et rivalisent pour la délicatesse avec les toiles d'araignée. » Et cela montre que la Chine n'exportait pas seulement les soies grèges, mais des étoffes tissées.

L'empereur Wou-ti fut extrêmement intéressé par le rapport de mission, dirions-nous, de l'explorateur Tchang-Krien. Il organisa une forte expédition qui devait chercher à en voir davantage encore. L'armée retourna par la route de Bactriane en soumettant les Huns et aboutit dans le Ferghana (2). Mais déjà le royaume parthe des Arsacides se constituait sur les débris de l'empire d'Alexandre et devenait puissant. L'armée chinoise n'alla pas au-delà. Mais désormais les grands courants commerciaux s'installaient définitivement sur la voie que les armées avaient parcourue et la Route de la Soie était établie.

De curieux indices apparaissent dans les objets d'art. Parmi les plus remarquables il faut retenir les singuliers miroirs de bronze si caractéristiques de la dynastie des Rann, qui sont ornés au revers de motifs gréco-bactriens, dont le principal est la feuille de vigne avec la grappe de raisin, accompagnées de chevaux marins (motif dit *hai ma po-trao*) ou de renards. Motifs essentiellement méditerranéens ! La vigne et le renard, thème de Babrius... J'ai sous les yeux un de ces miroirs Rann qui m'appartient. Le médaillon central porte quatre renards entremêlés de grappes pendant d'une moulure circulaire. Entre cette moulure et le feston extérieur formé de fleurs, se répètent les grappes de raisin et les pampres avec des faisans, des canards sauvages, des papillons et des libellules. Cette décoration nouvelle est très typique après les motifs des époques antérieures. M. Pelliot a fait remarquer que les recueils d'anciens bronzes indiquent pour l'époque des Rann des objets en forme de cornes terminées par des têtes d'animaux « qui reproduisent absolument les *rhytons* du monde grec ». Il y voit, et cela est d'un haut intérêt, un exemple frappant d'influence occidentale en Chine, au temps des Rann.

On retrouve aussi très fréquemment, sur les objets d'art chinois de tout genre les motifs géométriques dénommés grecques. Mais il paraît bien n'y avoir là qu'un simple phénomène de convergence. La « grecque » chinoise ; le *lei-wen* « feston en forme de tonnerre », dérive probablement du dessin de la foudre. En tous cas on le trouve non seulement sur des bronzes tchéou, mais sur des vases à sacrifice chang, c'est-à-dire sûrement antérieurs à 1122 av. J.-C. et pouvant remonter au XVIIe siècle av. J.-C. La grecque chinoise et la grecque occidentale ont peut-être une *origine* commune, mais la première ne saurait provenir de la seconde puisqu'elle existait avant l'art grec et sans doute la civilisation égéo-crétoise.

Après l'empereur guerrier Wou-ti, il y eut une période décadente en Chine, moment de faiblesse, avec anarchie, incursions de Huns, de Tibétains, révoltes dans le Sud. Ce fut assez court et en 25 ap. J.-C. le pouvoir est repris d'une main ferme par les Rann, dits « de l'Est » parce que leur capitale, Loyang, placée aux lieux du Honan-fou actuel, se trouvait à l'Est de Tchrang-ngan, capitale des premiers Rann, ou Rann occidentaux. Comme Wou-ti, ils vont s'entourer de lettrés, d'hommes de guerre savants et de diplomates, redonner un grand éclat à l'empire et reprendre les campagnes lointaines et les grandes explorations. En 97 de notre ère, Pan-tchrao, général-diplomate d'envergure, dont le nom est resté célèbre, guerroya dans la vallée du Tarim, soumit les Huns, franchit les Pamirs, et apporta de nouveau l'influence chinoise dans les régions de l'Oxus et de l'Iaxarte. Il paraît avoir conduit son armée jusqu'à Antiochia Margiana sur le fleuve Margus, c'est-à-dire jusqu'à la Merv actuelle et le Mourghab. Il s'en fallut de trois ans qu'il ne rencontrât des Romains. Il eût été bien curieux que Romains et Chinois se trouvassent en présence. Un espace bien faible séparait Pan-tchrao des légions de Trajan. Mais depuis Wou-ti, l'empire parthe avait grandi. Il y avait eu Carrhes et le désastre de Grassus, l'expédition avortée d'Antoine contre le roi parthe Phraate.

(1) Les Sères, Σῆρες étaient le peuple lointain qui fabriquait le σῆρικόν, la soie, que l'on croyait du reste dans le monde méditerranéen, au début, être la fibre d'une plante.

(2) Wou-ti fut un souverain conquérant. En 110, il annexa Kattigara, la Cochinchine, sous le nom chinois de Ie Nan (Sud du Soleil).

Personne n'a encore attaché d'importance à un passage très frappant d'une ode d'Horace à Mécène :

Tu civitatem quis deceat status
Curas, et Urbi sollicitus times
Quid Serès et regnata Cyro
Bactra parent et Tanais discors (1).

Ce passage, très caractéristique, montre qu'on avait eu à Rome connaissance des expéditions conduites par les Sères dans la direction de l'empire romain au temps de Wou-ti des Rann de l'Ouest et que Mécène s'en préoccupait.

Un siècle avant Pou-tchrao, la rencontre des Chinois et des Romains eût encore été possible. On peut même croire que si César n'avait pas été assassiné, il aurait mis à exécution son plan de campagne contre les Parthes. Il aurait alors été inévitable qu'il se trouvât, quelque part entre la Mésopotamie et l'Amou Daria, en présence des Chinois. Il est vain de rechercher les modifications qu'un tel contact aurait apporté aux développements de l'Histoire, mais on peut supposer qu'elles auraient été profondes, et que sans la croissance de la puissance parthe des relations importantes et des réactions mutuelles dans le domaine de l'art et de la pensée auraient imprimé des directions nouvelles aux deux extrémités de l'ancien monde. La *Route de la Soie* serait devenue une grande voie d'échanges spirituels et non plus seulement commerciaux. Mais tandis que sur chaque frontière de la Parthiène, Romains et Chinois se trouvaient si rapprochés, tout contact fut absolument interdit et ils continuèrent à ne se connaître que par des on-dits. Pourtant, malgré cela, des relations faillirent s'établir. Pan-tchrao apprit qu'au-delà de ce royaume parthe qui barrait sa route de la Caspienne au golfe Persique, il y avait un empire énorme et puissant. En 97, Pan-tchrao chargea son lieutenant Kan-ying de gagner le golfe Persique et d'aller en ambassadeur vers cette Ta-thsin (Rome) dont la renommée emplissait ces lieux lointains. Rome eût ainsi vu les hommes aux yeux bridés de l'Extrême-Asie contempler, au début du principat de Trajan, l'ensemble splendide des Forums et du Capitole.

(1) Toi cependant tu médites les lois que l'Etat réclame; gardien vigilant de Rome, tu redoutes les *projets futurs des Sères*, des Bactriens que gouverna Cyrus et les gens du Tanaïs que déchire la discorde (Horace, Odes, liv. I, Ode XIX).

Mais Kan-ying, parvenu aux bords du Golfe Persique, manqua de courage devant le long trajet et il revint sans avoir accompli sa mission. Et ici encore, la faiblesse d'un simple sous-ordre empêcha peut-être des conséquences d'une portée incalculable. D'ailleurs, les Parthes firent à Kan-ying un tableau très noir des tribulations qui l'attendaient. Et ils n'agissaient pas ainsi sans raison. L'unique route des caravanes entre la Chine et l'Occident, la grande Route de la Soie, passait chez eux et ils tenaient à rester les maîtres de son extrémité. Les annalistes chinois ont écrit plus tard à ce sujet : « Souvent les souverains de Ta-Thsin (Rome) ont voulu se mettre en communication avec la Chine, mais les Parthes (Ngan-si), jaloux de conserver le monopole des soies chinoises, les en ont toujours empêchés. » Rome, en effet, achetait les étoffes de soie par l'intermédiaire des Parthes et les intermédiaires, suivant la coutume, prélevaient un très gros pourcentage. Cela poussa les commerçants méditerranéens à se les procurer par une autre voie. C'est alors que la route maritime put avoir une importance considérable. Dès la fin du premier siècle ap. J.-C., un important trafic maritime se développa vers Taprobane (Ceylan) et la Chersonèse d'Or (Indochine). De nombreux « cargos » exécutaient de longs parcours depuis la Mer Rouge jusqu'au golfe Gangétique et jusqu'à l'Indochine. Ils revenaient au grand entrepôt de Myos-Hormos d'Egypte, chargés de marchandises d'Extrême-Orient. Mais ces communications par mer, bonnes pour les denrées non périssables, étaient trop longues pour permettre un commerce intellectuel. Il était dès lors impossible que des relations suivies pussent s'établir entre l'Occident et l'Extrême-Orient. Et par terre, la cloison parthe sera de plus en plus infranchissable, empêchant, elle aussi, toute communication directe et, par suite, toute influence mutuelle dans le domaine artistique et les choses de la pensée.

Dès lors, les deux grands empires se connaîtront seulement par les relations entre marchands qui se rencontreront dans les grands emporiums de Malacca. Les commerçants alexandrins vont aller constamment jusqu'en Indochine pour acheter le fil de soie et les étoffes. Nous possédons le récit de l'un d'entre eux. Puis ils s'efforceront d'aller plus loin, jusqu'aux centres mêmes de production. Et alors se produit un fait capital dont aucun auteur latin ne nous a transmis le souvenir, et qui, par contre, nous est transmis par les Annales chinoises. Selon la vieille chronique, des Romains parvin-

rent en Chine par la voie maritime sous l'empereur romain Antouen. Or, d'après la chronologie chinoise, l'homme qui présidait aux destinées de l'empire romain à la date indiquée par les Annales (166 ap. J.-C.), était Marc-Aurèle Antonin. Ainsi, et c'est un curieux sujet de méditation, tout renseignement de ce genre a entièrement disparu en Occident ; la littérature antique nous laisse dans l'ignorance absolue de la connaissance que les Romains pouvaient avoir acquise de la Chine, et nous trouvons mention d'eux-mêmes dans un texte chinois. Ce n'est pas tout ; les mêmes Annales nous enseignent qu'en 226, en 284 et à d'autres époques encore, des commerçants romains vinrent à Canton. De l'Inde, un puissant torrent de pensées se dirigeait vers la Chine, sous l'influence du bouddhisme, de même que dès avant l'ère chrétienne des moines bouddhistes venus prêcher à Alexandrie, y avaient sans doute jeté les semences de la morale chrétienne.

Les Annales chinoises des Rann, en parlant de l'Empire romain « signalent l'importation du verre, parmi les autres produits qui arrivèrent en Extrême-Orient à cette époque par voie de terre aussi bien que par voie de mer. Le verre coloré et diapré et les vases de verre importés en Chine semblent être provenus principalement des fabriques de verre d'Alexandrie, qui, nous le savons par Strabon et par Pline, était le grand centre de fabrication. Le *Wei-lio*, ouvrage historique chinois basé sur les Annales des Trois-Royaumes pendant la période 221-264 de notre ère, énumère dix couleurs de verre opaque (*liéou-li*) importées de l'Empire romain à cette époque... (Bushell). »

Ensuite, l'Empire chinois va se trouver démembré entre les Tartares Toba et les chefs chinois en lutte dans le Sud, et pour lui pendant un certain temps c'en sera fini des expéditions lointaines et des tentatives de relations avec l'Occident. L'Empire romain, lui aussi, va entrer en pleine anarchie, puis sera la proie des Barbares, et, du grand empire de Ta-Thsin, qui avait étendu sa renommée jusqu'à Loyang dans la vallée du Fleuve Jaune, il ne restera que les débris perdus dans la longue période trouble du Moyen-Age. L'Empire chinois, lui, ne disparaîtra pas. Il n'a jamais disparu. Depuis sa formation la Chaldée, l'Egypte, l'Assyrie, la Perse, la civilisation égéo-crétoise, la Grèce, Rome, tour à tour se sont levées, ont grandi et sont descendues dans la nuit. De nouveau, sous les Trang, au VIIe siècle, l'Empire chinois redeviendra prospère et puissant. Comme sous les Rann, il connaîtra une splendide floraison d'artistes, de lettrés hommes et femmes, de penseurs. Mais tout rapport avec l'Occident sera impossible. Les Parthes n'existent plus, mais les Arabes leurs vainqueurs, continuant leur politique, vont fermer non seulement les routes de terre, mais la route maritime vers la Méditerranée, afin de s'assurer le monopole du commerce.

Sous les amoncellements de la mobile Terre Jaune, bien des documents sont encore ensevelis. Les recherches futures nous feront-elles connaître d'autres rapports entre le monde antique méditerranéen et la Chine des Rann? C'est le secret de l'avenir.

Herbert Wild.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA LIQUIDATION DE LA GUERRE

C'était à la fin de 1918. On était dans l'ivresse de la victoire. Le philosophe René Berthelot, auprès de qui, aux plus mauvais jours de la guerre, ceux qui sentait vaciller leur foi, allaient chercher du réconfort, car il eut toujours la confiance la plus tranquille et la plus raisonnée dans l'issue finale du gigantesque conflit, nous dit un jour : « Nous ne sommes pas au bout de nos peines. L'Europe mettra dix ans à se remettre de cette secousse. » On le trouvait bien pessimiste ; il se trompait d'environ cinq ans, par excès de confiance en la sagesse humaine.

Le traité fut une première déception à la fois pour ceux qui croyaient aux vertus de la victoire et pour ceux qui croyaient à un ordre nouveau. Dans la hâte où l'on était de vivre et d'espérer, personne, d'abord, n'y regarda de trop près. A la Chambre, M. Louis Marin fut seul à faire une critique serrée de ce document diplomatique que parait l'immense prestige de Clemenceau et que tout le monde voulait accepter les yeux fermés, par besoin d'optimisme et peut-être aussi, un peu par paresse.

La critique, cependant, était facile. Une lecture un peu attentive du traité faisait voir ses lacunes, ses insuffisances et ses contradictions. M. Tardieu, qui y avait beaucoup travaillé, prit sa défense en un livre adroit et courageux, le

livre d'un homme qui sait accepter sans faiblir les plus lourdes responsabilités, mais au fond, il en reconnaissait les imperfections. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il plaidait les circonstances atténuantes, mais il disait comme son maître, Clemenceau : « Nous avons fait de notre mieux. Nous n'étions pas seuls. Dans tous les cas, il suffit d'appliquer ce traité tel qu'il est, avec intelligence et avec fermeté, pour en tirer , pour la France, le maximum d'avantages. »

A-t-on manqué d'intelligence et de fermeté où le traité contenait-il de telles imperfections et de telles contradictions, qu'on n'en pouvait tirer plus qu'on n'en a tiré ? C'est un débat auquel l'histoire donnera, peut-être un jour, une conclusion, mais qui, pour le moment, est assez vain. Ce qui est fait, est fait, et les responsabilités de ceux qui ont appliqué le traité, vaille que vaille, sont tellement enchevêtrées, qu'il est bien difficile de déterminer la part de chacun dans la série d'abandons, qu'on impute aujourd'hui, au seul M. Briand. Dans son discours du 27 décembre, M. Briand a dit à ses adversaires : « Quelle autre politique feriez-vous à ma place. Allez-vous nous séparer de nos alliés, repousser le plan Young, rester en Rhénanie ? » Personne ne lui a répondu. Sa politique, dite de Locarno, peut donner bien des inquiétudes ; il n'y a plus moyen d'en faire une autre.

Peut-être, à l'origine, y aurait-il été possible, à force d'énergie et d'esprit de suite, de tirer du traité, les avantages à laquelle la France avait droit, mais on y trouvait une contradiction fondamentale dont il était inévitable que les Allemands et les anciens alliés de la France cherchassent à tirer parti. Ce traité, en effet, avai essentiellement un caractère pénal et coercitif. Il mettait l'Allemagne, coupable de la guerre, au ban de l'humanité, lui imposant, pour se racheter, une véritable pénitence et sinon une amende, au moins l'intégrale réparation des dommages qu'elle avait causés. Mais ceux-là même qui lui avaient imposé ses charges étaient, dès l'origine, effrayés de leur poids. Ils comprenaient, d'autre part, l'impossibilité de reconstituer économiquement et politiquement l'Europe sans l'Allemagne ; enfin, sans oser se le dire, ils voyaient bien ce qu'un système de coercition, exercé pendant de nombreuses années, sur un peuple de soixante millions d'hommes, avait de chimérique. D'autre part, dès le lendemain de la victoire, il y eût, chez les alliés, avec la complicité des neutres qui, bientôt recommencèrent à compter dans le monde, une entente tacite pour empêcher la France de tirer de la victoire, les avantages auxquels elle avait droit. On craignait son hégémonie, ce qu'on appelait son « impérialisme ». Une véritable conspiration contre la France s'amorça pendant les négociations du Traité de Versailles. Clemenceau était seul. Ce fut, du reste, sa plus grande faute de ne pas s'être appuyé sur les petites puissances qui n'étaient peut-être pas très sûres, car elles aussi, cherchaient à se ménager les crédits américains, mais dont les intérêts étaient, au fond, les mêmes que ceux de la France.

Après la signature de la paix et dès la conférence de Spa, cette coalition tacite se reforma. Nous l'avons toujours trouvée devant nous, d'autant plus redoutable qu'elle se dissimulait sous le masque de l'amitié et de l'intérêt européens. Depuis le Traité de Versailles la France, en réalité, est seule. Quelques hommes d'Etat anglais, plus clairvoyants que leurs compatriotes, ont pu appuyer, par moment, la politique française ; l'opinion britannique a toujours été méfiante et cette méfiance s'est accrue depuis que les puritains travaillistes sont au pouvoir. Nous pouvons avoir, en Angleterre, quelques amis sincères ; c'est M. Snowden, qui représente l'opinion britannique, et cette opinion, produite par une tradition séculaire, veut à la fois, ménager l'Allemagne parce qu'elle est la vaincue et empêcher un rapprochement franco-allemand trop étroit.

Bien entendu, cela ne se dit pas. Il est convenu que la diplomatie moderne est menée par une absolue franchise et dans l'intérêt supérieur d'une humanité désormais pacifique, mais c'est cela le fond des choses, c'est cela qui nous oblige à une politique de rapprochement franco-allemand qui est, malgré tout, assez hasardeuse.

Que pense l'Allemagne ?

M. Briand lui accorde sa confiance. Dans son discours du 27 décembre, il a fait état des déclarations de MM. Stresemann et Hermann Miller, qui ont dit formellement que le pacte de Locarno impliquait pour eux la renonciation définitive à l'Alsace et à la Lorraine, et qui ont adhéré au pacte Briand-Kellogg, par lequel toutes les puissances signataires s'interdisent de recourir à la guerre comme instrument de politique nationale. L'Allemagne, d'ailleurs, n'a-t-elle pas accepté le plan Young ? Oui, mais une minorité ardente se prononce contre lui et le Dr Schacht qui apparaît de plus en plus comme le meneur politique du Reich, l'interprète de telle manière, qu'il n'en resterait plus grand'chose si sa thèse triomphait.

Au surplus, il est incontestable que l'Alle-

magne n'acceptera jamais le Traité de Versailles, qu'elle considère comme une œuvre de violence imposée par la force et dont elle ne veut pas comprendre le caractère pénal. Dès lors, en dépit de tous les discours et de toutes les manifestations de rapprochement, le malentendu subsiste. Le Gouvernement français dit : « j'applique le Traité de Versailles. » Le Gouvernement du Reich répond : « Je ne reconnais pas le Traité de Versailles mais, dans l'intérêt de la paix et de la bonne entente, en conformité du Traité de Locarno que j'ai signé librement, je consens à payer une partie des réparations. » Les deux thèses sont inconciliables et l'accord apparent est plein d'arrière-pensées. Que ferons-nous si, l'évacuation de la Rhénanie désormais inévitable, une fois faite, l'Allemagne se déclare incapable de payer les annuités du plan Young et réclame un réglement nouveau ? Recommencerons-nous, seuls, l'opération de la Ruhr ?

Il est à remarquer que le seul mot de sanction met la presse allemande, même de gauche, en ébullition :

« Les informations de Paris, d'après lesquelles Snowden aurait proposé de renflouer le droit de sanctions du traité de Versailles dont le *Worwaerts*, organe socialiste favorable au rapprochement, paraissent un peu fantastiques. Londres n'en parle pas. D'ailleurs, elles sont improbables en soi. La commission des réparations disparaissant, elle ne saurait évidemment être qualifiée pour constater un « manquement » de l'Allemagne ; de plus, l'adoption du plan Young supprimerait les clauses du traité de Versailles sur ce point. A vrai dire, le dernier débat à la commission des affaires étrangères de la Chambre française a montré que certains milieux de la droite attachent une grande importance de principe au maintien du droit de sanction. Ils ont ainsi donné un nouvel argument aux nationalistes allemands contre le plan Young qui supprime bien la commission des réparations et, par conséquent, la possibilité de prendre des sanctions, mais les maintient sur le papier. »

Et plus loin, il ajoute :

« A notre connaissance, ces efforts ne sont pas soutenus par le gouvernement anglais. Comme il s'agit de la suppression de la commission des réparations et que cette suppression est prévue par le plan Young, on ne voit pas très bien l'utilité de ces desiderata ; quoiqu'il en soit, les informations provenant de Paris, montrent que le mot de « sanctions » est bien de nature à troubler l'atmosphère des négociations de janvier... »

Tout cela découle de cette thèse allemande, d'ailleurs assez logique : « Nous sommes réconciliés depuis Locarno, la réconciliation implique la confiance. »

Et M. Briand a confiance. Il a confiance, parce que la méfiance condamnerait toute sa politique antérieure. Et M. Tardieu aussi, a confiance, moins peut-ère parce que, dans ce cas particulier, du moins, sa raison la lui dicte, que, parce qu'il a mis la confiance à l'ordre jour. Il a raison, sinon de l'éprouver, du moins de la manifester. « Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a » dit le proverbe. La politique de rapprochement, la politique de liquidation de la guerre nous est imposée par le passé, par les circonstances présentes, par cet espèce de *consensus omnium* auquel il est impossible de résister. Il serait maladroit de la faire de mauvaise grâce ; ce serait en perdre tout le bénéfice. M. Tardieu est bien inspiré de vouloir la faire avec le sourire, mais le sourire n'exclut pas la prudence...

Les débats parlementaires qui ont précédé le départ pour La Haye ont, du reste, montré par leur flottement même, que l'opinion, pacifique assurément, mais inquiète et troublée, estime que la France est arrivée à la limite des concessions. Il est impossible de revenir sur le passé, c'est entendu. Il est impossible de revenir sur les engagements formels qui nous lient à nos alliés : c'est incontestable, mais il est parfaitement possible de montrer que la politique de conciliation a un terme. Une espèce de conspiration pacifiste universelle a entrepris de faire de la liquidation de la guerre, la liquidation de la victoire, une liquidation que les liquidateurs semblent avoir voulue la plus désastreuse possible. Il est temps de montrer au monde que le peuple par qui, cette victoire fut le plus chèrement achetée, ne s'y résigne pas, et que c'est en vainqueur qu'il entend pratiquer la générosité et l'esprit de conciliation.

L. DUMONT-WILDEN.

VARIÉTÉS

LE GOUT DES LIVRES

« Les Enfants ont une curiosité illimitée, et vous pouvez, tout doucement, les mener au bout du monde ».

J. JAURÈS.

Si l'on croit les statistiques établies tous les ans dans les casernes, après l'incorporation des recrues, le nombre des illettrés reste encore important. On peut en être surpris devant les sacrifices de la IIIe République en faveur de l'instruction. Fait curieux : un grand nombre de ces illettrés ont fréquenté l'école pendant plusieurs années de leur enfance; mais, de douze à vingt ans, ils ont fermé leurs livres et ils ont tout oublié; ils savent à peine ânonner. Travail inutile, accompli dans le premier âge, s'il ne prépare pas le perfectionnement de l'adolescent et de l'adulte. L'école n'atteint pas son but si son influence n'est pas répandue sur la vie tout entière. Il est incontestable que, de toutes ses œuvres, celle qui consiste à faire naître, à entretenir, à développer le goût de la lecture chez les enfants est la plus éducative, la plus féconde. Un adolescent qui aime les livres porte en lui le plus précieux instrument de culture et de moralité. En avançant dans la vie, il ne cesse de s'instruire et de devenir meilleur.

***

Il importe donc, d'éveiller et de fortifier, de bonne heure, le goût de la lecture chez l'enfant.

Et d'abord, il faut lui apprendre à lire avec une facilité absolue, de telle sorte qu'il ne puisse plus l'oublier de la vie et que, dans n'importe quel livre, son œil ne s'arrête à aucun obstacle. Savoir livre vraiment, sans hésitation, ainsi que le disait Jaurès, « c'est la clef de tout ». J'ajoute que c'est la condition première pour aimer les livres.

Savoir bien lire, n'est-ce pas déjà, en effet, comprendre et s'intéresser ? Un morceau bien coupé, bien ponctué, est à moitié expliqué. L'intonation juste devient vite attachante si elle est bien conduite, si les critiques sont faites par les enfants eux-mêmes, et je crois qu'un maître qui la dirigerait avec goût et avec foi, en tablant sur les dispositions innées que montrent presque tous les enfants à jouer la comédie, obtiendrait vite des résultats encourageants.

A ce point de vue, la lecture à haute voix par les maîtres, les parents, les enfants eux-mêmes, nous paraît avoir une importance décisive. Grâce à « l'ébranlement que les sons d'une voix émue produisent dans tout l'organisme, l'imagination modèle et ressuscite les ombres indécises qui dorment dans les livres », dit Emile Boutroux. L'œuvre s'anime sous l'accent, le geste, la physionomie du lecteur comme elle s'anima dans le cœur de son créateur. La lettre morte, souvent stérile, prend alors toutes les apparences de la vie, et l'âme de l'enfant, qui ne demande qu'à vibrer, se sent profondément remuée, emportée et séduite.

Une autre coutume, parfois dédaignée cependant, a un charme et une vertu singulière : c'est celle d'apprendre par cœur. Celui qui aime un auteur, notamment un poète, qui peut l'évoquer sans cesse, le révéler à tout moment, à ceux qui l'écoutent, possède un précieux talisman capable de remuer le cœur de l'enfant déjà apte à sentir ce qu'il y a d'essentiellement poétique dans la poésie, et, par là même, de l'intéresser à l'œuvre des poètes. Il y a tel vers, d'une harmonie très douce, que nous aimons répéter parce qu'il caressa délicieusement notre oreille d'écolier; tel autre, d'une mélancolie pénétrante, que nous ne pouvons prononcer sans réveiller en nous des souvenirs naïfs et émus.

Réciter de beaux vers devant nos enfants, leur en faire apprendre et de bonne heure, même lorsqu'ils sont encore incapables d'en comprendre la beauté véritable, c'est leur donner une sorte d'avant-goût des joies esthétiques qu'ils apprécieront plus tard dans toute leur saveur; c'est leur communiquer le désir de communier avec les âmes nobles; c'est leur faire aimer les livres fortifiants, les livres consolateurs. « Quoi de plus naturel », écrivait naguère Félix Pécaut, en traçant leur devoir aux futures directrices des écoles normales, « que d'instituer des réunions hebdomadaires, le dimanche soir, par eexmple, où directeurs, maîtres et élèves, se donneraient le plaisir d'écouter ceux ou celles qui auraient préparé quelque belle page à lire ou à réciter » ! Une telle mesure préconisée pour les futures éducatrices, ne serait-elle pas également salutaire, à la formation de leurs jeunes élèves ?

***

Mais prenons garde. Ne faisons pas de la lecture ou de la récitation une obligation impérative, encore moins un pensum, en demandant à date fixe, un effort de commande. Il s'agit d'orienter chez nos enfants une curiosité instinctive, un goût naturel, d'en tirer parti pour faire naître en eux le besoin de voyager dans la cité des livres.

Pour cela, laissons-leur toute liberté; bornons-nous à une lecture, à un récit qui ne sera qu'une amorce pour éveiller un désir.

Une pratique, trop répandue dans les classes, et qui va souvent à l'encontre du but poursuivi, est celle qui consiste à exiger des enfants ou des adolescents des compte-rendus écrits ou des copies de morceaux choisis qu'on déclare propres à fixer les lectures faites ou les textes appris par cœur. Ce contrôle n'est qu'un expédient commode. Il serait préférable d'organiser des sortes de concours entre écoliers et de leur dire : quand l'un de vous aura lu un livre intéressant, il nous en fera part; quand il aura appris un beau poème, il le déclamera et nous accorderons la palme au plus méritant. Chez les Grecs, les vainqueurs des Jeux Olympiques étaient chantés par un Pindare, et leurs noms étaient gravés en lettres d'or sur des tables de marbre. De là, peut-être, les œuvres immortelles d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. C'est aussi l'ambition d'obtenir le premier prix qui « enflammera » l'esprit de nos enfants et qui inspirera toujours « plus d'ardeur que la surveillance des pédagogues et les vœux des parents ». Ajoutons que, par ce moyen, nous éveillerons l'initiative des écoliers dans le choix des ouvrages à lire : l'éducation du goût se fera naturellement, par la même occasion, puisque notre préférence ira toujours au meilleur.

***

Ceci nous conduit à aborder le point essentiel de notre

étude. Nous avons, en effet, jusqu'ici, supposé le problème résolu. Il s'agit de mettre en appétit les natures paresseuses papillonnantes, en leur offrant des mets savoureux, nous voulons dire des livres intéressants.

Dans ce choix réside surtout la difficulté.

Bien souvent, si les jeunes gens et les jeunes filles ne montrent aucun goût pour la lecture, c'est parce qu'ils ont été rebutés dans leurs premiers contacts avec les livres. Si l'intérêt ne jaillit pas au début, si l'étincelle n'est pas allumée dès le jeune âge, c'en est fait; la lecture apparaîtra toujours par la suite, comme un moyen d'instruction et un travail pénible, mais non comme un plaisir délicat et un délassement salutaire.

Notre intervention est parfois maladroite, parce que nous ne nous inspirons pas assez des indications que nous fournit la psychologie enfantine.

Et d'abord, sous prétexte qu'on ne doit pas trop s'élever, il ne faudrait pas porter son choix sur ces livres puérils et naïfs, comme il s'en trouve communément dans les bibliothèques spéciales pour écoliers. La puérilité marque la faiblesse d'esprit; elle déplaît à l'enfant comme une sorte d'insulte personnelle et imméritée. Ceux-ci veulent être traités en hommes. Il leur faut des auteurs qui les prennent au sérieux, non en pitié.

D'autre part, ce serait une grave faute de vouloir, tout d'un coup, arriver à l'attrait des idées générales qui caractérisent, par exemple, toute la littérature du dix-septième siècle. « Lisez donc les classiques », nous conseillait, il y a bien longtemps, un professeur, d'ailleurs excellent, qui nous ouvrait sa bibliothèque. Or, nous avions dix ans, et j'avoue qu'à cet âge nous n'étions guère capable ni de comprendre la philosophie amère de Molière, ni de goûter les accents du tendre Racine, ni de voisiner avec les volontés farouches de Corneille.

A vouloir nous imposer de telles lectures on nous eût certainement dégoûté des œuvres qui nous ont cependant passionné plus tard.

Je n'hésite donc pas à affirmer que la bibliothèque enfantine, au moment où elle se constitue, ne doit avoir en vue que le plaisir intellectuel de l'enfant. Les ouvrages amusants feront naître naturellement l'attrait des livres proprement instructifs. Le point important, pour nos bambins, c'est de contracter le goût de la lecture, et ce goût ne peut se manifester que grâce à des livres où se révèlent à eux, sous un aspect tantôt familier, tantôt imprévu, tantôt merveilleux, le milieu dans lequel ils évoluent, le monde qu'ils sentent vaguement s'agiter autour d'eux, ou l'univers que leur imagination embellit avant même de le connaître.

Encore ici, le plus sûr moyen de ne point s'égarer, est de suivre la nature. Le premier stade de l'humanité est celui de la perception sensible et de l'imagination. Donnons un aliment à ces forces premières. Laissons, tout d'abord, l'enfant dans son milieu en lui présentant les scènes de la vie familiale ou scolaire, les histoires d'animaux ou les enchantements de la nature. Grâce aux progrès de l'imagerie moderne, le charme des premières lectures peut être doublé.

Les illustrations de Boutet de Monvel, qui ornent délicieusement *Nos Enfants* et *Filles et Garçons* d'Anatole France; les dessins de Granville qui animent *La Vie privée et publique des animaux*, publié sous la direction de J. Stahl, plaisent infiniment à nos tout petits.

Que les parents et les maîtres lisent l'œuvre récente d'une enfant de neuf ans, Margaret Wyndham, romancière née et artiste dont les dessins ont une vie et un pittoresque extraordinaires. *Le roi des animaux*, (c'est le titre de son livre) leur montrera ce qui intéresse les « mômes de neuf ans », ce qu'ils aiment : aventures d'animaux, enfance du lion, ses malheurs quand on l'arrache à sa chère jungle, sa joie de retrouver sa famille... Après cette lecture, ils n'hésiteront pas à mettre entre les mains des tout jeunes écoliers des adaptations bien faites des fabliaux du Moyen-Age, tels que le *Roman de Renart*, ou même les œuvres du grand Kipling, fresques grandioses où passe le frémissement de la Jungle.

L'humoriste américain, qui a créé le charmant *Buster Brown*, a prouvé, lui aussi, qu'il connaissait le cœur exquis des garçons turbulents et tendres. Et quel dévouement montre *Bécassine* la naïve et laborieuse bretonne, si sympathique aux petites filles !

Christophe, à qui nous devons *La Famille Fenouillard*, *Le Sapeur Camembert*, *L'Idée fixe du savant Cosinus*, est un homme de science, doublé d'un artiste, qui a dessiné ces jolies et joyeuses images et qui en a écrit le texte. C'est en sortant de son laboratoire qu'il crayonnait pour amuser nos bambins. N'est-ce pas délicieux ?

A côté de lui, nous mettrions des auteurs d'un autre caractère, qui s'adressent aux sentiment naissants et qui éveillent des émotions tendres ou attristées : J. Aicard, avec son *Livre des petits;* Jules Renard et son *Poil de Carotte*, si douloureux et si courageux à la fois; Daudet et le *Petit Chose* (édition des écoles), dont le bamban reste toujours sympathique; Pierre Loti, évocatif et touchant, dans son *Roman d'un enfant*, dont nous lirions des extraits; A. France, aux anecdotes amusantes et naturelles du *Livre de mon ami*, que nous commencerions à faire connaître par fragments.

Certaines compositions d'un autre genre ,qui ne manquent ni de mérite, ni de saveur, tels les livres de Paul et Victor Margueritte *Poum*, *Zette*, ou d'André Lichtenberger *Mon petit Trott*, *La petite sœur de Trott*, *Liné*, intéresseront peut-être les enfants d'un certain milieu; ils sont peu goûtés par nos jeunes faubouriens ou nos petits campagnards.

*
* *

Mais déjà, avec ces derniers auteurs, nous nous adressons à nos écoliers de dix à onze ans. Nous n'avons pas encore puisé dans l'abondante moisson des Contes et des récits légendaires, car la jeune âme, encore fragile et tendre, risquerait d'être trop vivement ébranlée par les visions étranges et chimériques. « Les Conteurs refont le monde à leur manière, dit A. France, et ils donnent aux faibles, aux simples, aux petits, l'occasion de le refaire à la leur ». Mais encore faut-il que la conception de ces derniers ne soit pas extravagante. Voilà pourquoi nous pensons que l'âge des lectures de pure imagination doit être retardé. Sans doute, même nos tout petits d'aujourd'hui trouveraient que l'imagination de Jules Verne, est un peu paresseuse, un peu attendrie; que la maison à vapeur marche bien lentement; que le capitaine Némo n'a pas fait un miracle en construisant un sous-marin; mais il est bon qu'ils attendent « l'âge de raison » avant d'aborder les chimères.

Si, d'autre part, nous regardons de près les contes, par exemple, les Contes de Perrault, nous trouvons qu'ils ne sont pas très moraux. Comment approuver le bûcheron qui livre ses enfants aux bêtes de la forêt parce qu'il n'a pas de quoi les nourrir et qui leur fait bon accueil lorsqu'ils reviennent chargés d'or ? Le Petit Poucet est un

gamin éveillé, mais il ne recule pas devant la plus cruelle des ruses pour faire tuer, par leur propre père, les filles de l'Ogre. Il n'éprouve pas même de remords. Certes, Cendrillon a des vertus; mais elle ne doit sa fortune qu'à son petit pied. C'est une conclusion que les petites filles ne sauraient oublier, pas plus que les merveilleuses robes que possédait Peau d'Ane.

Fillettes et garçons sont ravis par la grâce de ces histoires merveilleuses; ils font souvent, sans doute, la différence entre le rêve et la réalité; néanmoins, pourquoi risquer de les égarer puisque nous avons, par ailleurs, de quoi les charmer sans danger?

Le choix ne sera pas difficile dès que nous estimerons le moment venu. A côté de nos conteurs, de Perrault; de Nodier (Contes de la veillée); d'Hégésippe Moreau (Contes à ma sœur); de G. Sand (Contes d'une grand-mère); d'Emile Pouvillon (Contes à mes enfants); d'Anatole Le Braz (Contes du soleil et de la brume); et de tant d'autres sans oublier jamais Erkmann-Chatrian, A. Daudet et Maupassant (Contes choisis, à réserver pour les grands élèves); nous ferons une place d'honneur à certains écrivains étrangers qui, tour à tour poétiques, tendres, railleurs ou profonds, ont su parler aux petits et faire vibrer leurs âmes, à Topffer, poète de la fantaisie; à Daniel de Foë, ingénieux et captivant; aux frères Grimm, à Swift, à Wells, dont les œuvres étonnent et enchantent; à Ch. Dickens, aventureux et sensible; à Andersen, qui sait « surprendre la plainte ou l'exaltation du vent, des nuées et des fleurs, des étoiles, de l'arbre de Noël, des mois de l'année et de la moelle de sureau »; à Selma Lagerlöf émule suédoise d'Andersen, et à qui l'on doit ce chef-d'œuvre : *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson;* à Sigfrid Siwertz, auteur fêté des *Pirates du Mœlar.*

Voici venue, maintenant, la période où l'adolescent aspire lui-même à prendre de la réalité une connaissance plus exacte. « Je veux, disait G. Sand, dans l'*Histoire de ma Vie*, qu'on donne du merveilleux à l'enfant tant qu'il l'aime et le cherche, et qu'on le lui laisse perdre de lui-même, sans prolonger systématiquement son erreur, dès que le merveilleux n'étant plus son élément naturel, il s'en dégoûte et nous avertit, par ses questions et ses doutes, qu'il veut entrer dans le monde de la réalité ».

C'est l'instant favorable pour le faire réfléchir aux principes qui doivent gouverner la conduite humaine en lui apprenant à connaître les *Grands Cœurs*, avec Ed. de Amicis; en l'intéressant à quelques peintures sociales, à la façon de Balzac *la Cousine Bette*, *Eugénie Grandet*, d'Edmond Le Roy *Jacquou le Croquant* ou de F. Hémon *Maria Chapdelaine;* c'est le moment de le mettre en contact avec les grands explorateurs, les grands voyageurs, comme Nansen *Vers le Pôle*, F. Dubois *Tombouctou le mystérieux;* Stanley *Comment j'ai retrouvé Livingstone;* de faire défiler à ses regards les épisodes les plus saillants *l'Odyssée*, les *Récits des Temps mérovingiens* (A. Thierry), *Jeanne d'Arc* (Michelet), *Quatre vingt-treize* (Victor-Hugo); de dérouler devant lui le vaste panorama de l'univers et le faire témoin des progrès de l'humanité en l'initiant à des œuvres où la science trouve sa part, ainsi que *La vie curieuse des bêtes* (Coupin), *La Vie des Insectes* (J.-H. Fabre), *La Guerre du Feu* (J.-H.Rosny), *Daah, le premier Homme* (Ed. Haraucourt), *La Tâche de Psyché* (Fraser).

C'est l'heure enfin des classiques, de nos grands classiques, sources éternelles des beaux enseignements, des grands enthousiasmes et des fortes émotions.

Un adolescent qui aime véritablement les livres et qui ne considère pas la lecture comme « une forme dangereuse de la paresse », ira naturellement vers eux, et il leur restera fidèle, plus tard, lorsque son expérience de la vie lui permettra de les pénétrer plus profondément.

*
* *

Nous n'avons pas la prétention, dans cette étude trop brève, de proposer un modèle de bibliothèque pour enfants. Nos indications n'ont d'autre but que de situer quelques sources fraîches et abondantes dans une littérature que l'on croît trop souvent ennuyeuse et pauvre et qui cependant offre de véritables chefs-d'œuvre à la portée des jeunes intelligences.

Et d'ailleurs, pas n'est besoin d'encombrer nos bibliothèques enfantines. Les petits aiment à relire les histoires qui les intéressent; ils reviennent souvent sur les récits qui les enchantent, de sorte que la quantité des livres importe moins que leur qualité.

Le danger est de suivre notre propre tempérament et de croire que les livres attrayants pour nous, ou même ceux qui le furent dans notre jeune âge, le seront toujours pour nos enfants. C'est l'expérience objective qui doit nous guider plutôt que nos propres inclinations. Tel livre qui n'a pas d'attrait pour celui-ci, intéresse celui-là : c'est à nous de découvrir la fibre sensible de nos petits lecteurs. Il y a quelques années, à la veille des étrennes, heure où les oncles et les vieux amis sont embarrassés pour acheter aux enfants de leur entourage des livres intéressants, le *Journal littéraire* posait cette question à des hommes de lettres : « Quel est le livre qui vous a produit la plus grande impression dans votre enfance »? *La guerre en forteresse*, répondit M. André Maurois. M. Louis de Robert, se prononça pour la *Dame de Montsoreau*, tandis que les préférences de M. J.-H. Rosny, allaient à *La jeunesse du Roi Henri*, de Ponson du Terrail. Quant à M. Henry Bordeaux, il opta pour *la Bible*, et M. Georges Goyau pour l'*Histoire de France*, de Guizot. J'avoue humblement que, malgré le choix recommandé par ces deux derniers écrivains, tous deux de l'Académie française, je ne gratifierais pas mes neveux naturels ou d'adoption d'ouvrages aussi édifiants, et j'aimerais mieux leur offrir *Le capitaine Hatteras* à l'exemple de Mme Colette Yver, ou *Sans famille* comme M. Henri Duvernois.

Réussirons-nous, d'ailleurs, à captiver ainsi, *à priori*, nos filles et nos garçons? Je le répète, consultons plutôt leurs goûts. Consultons aussi ceux qui, par leur contact constant avec la jeunesse, sont préparés à nous renseigner. Que les parents et les maîtres s'inspirent, par exemple, des sages indications données par M. Marcel Braunschvig dans ses *Poèmes pour l'Enfance* ou dans ses *Récits en prose pour l'Enfance*. Qu'ils consultent la bibliographie suggestive de M. André Fontaine dans l'opuscule *Comment constituer une petite bibliothèque scolaire*, publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, ou encore la liste d'ouvrages de Mme Marie Hollebecque, primée au concours de la Ligue française d'éducation morale, et publiée au bulletin n° 27 de l'*Union morale*. Qu'ils lisent enfin l'ouvrage récent de Mme Lahy Hollebecque, intitulé *Les Charmeurs d'enfants;* c'est une étude détaillée des meilleurs parmi les écrivains qui se sont penchés vers les enfants. L'auteur ne craint pas d'exprimer franchement ses idées personnelles, parfois discutables, mais souvent suggestives, qui nous mettront sur la trace des guides souriants et enchanteurs de la jeunesse. Sa foi communicative ne sera

pas inutile pour les professeurs et les instituteurs dont le devoir impérieux est d'entretenir le goût des livres chez nos jeunes générations peut-être un peu trop gagnées aux spéculations matérielles, aux sports violents et aux entraînements de la rue. Cultiver la flamme sacrée de l'idéalisme, c'est, avant tout, faire désirer et aimer les bonnes, les belles, les fortifiantes et saines lectures.

Et que l'on n'objecte pas les difficultés matérielles pour constituer des collections de livres. Si les enfants aiment la lecture, ils seront les meilleurs artisans des bibliothèques, car ils sauront trouver les ressources nécessaires pour les enrichir, et plus tard, devenus des hommes, ils pourront répéter en s'adressant à nous, éducateurs, les vers reconnaissants que Jean Richepin écrivait un jour sur son père :

« Béni soit le semeur, dont le geste étendu
Sut me jeter, au vent de hasard des étrennes,
Les bons grains bien triés de vénéneuses graines !
Béni sois-tu, ô père, ô tendre ami perdu !
Ah ! les chers livres !...

Tout ce que j'ai de bon, de noble me vient d'eux,
Et tout ce que je vaux, si je vaux quelque chose ! »
(*Mes Paradis*)

J. Eychène,
Directeur d'Ecole normale.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Allemagne.

Après avoir dit combien grande est la perte que l'Allemagne a faite en la personne de Sresemann et rendu à l'œuvre du ministre disparu l'hommage de rigueur, « Martellus » écrit dans la *Deutsche Rundschau* (« Chronique politique »; novembre) :

« Pour nous, l'heure devient grave tout à coup. La Bourse, dont le mouvement est toujours pour nous renseigner politiquement parlant aussi bien au point de vue économique, atteste le pessimisme général. La politique que nous avons adoptée était sans conteste la seule qui pût desserrer les entraves où le Traité de Versailles nous a emprisonnés et personne d'autorisé ne s'est d'ailleurs rencontré pour en proposer une autre. Mais cette politique, il s'agit de la continuer. La brèche, il s'agit de l'élargir...

« On nous rendra cette justice que nous ne nous sommes jamais borné ici à enregistrer les évènements ni davantage à critiquer purement et simplement. La situation au dehors nous a-t-elle semblé parfois requérir une particulière attention et un accord plus étroit dans les rangs de la nation, nous nous sommes fidèlement attaché à préconiser le ralliement autour du chef. Nous poursuivrons dans la même voie... La politique extérieure de Stresemann a, dans ses lignes essentielles, des bases solides. S'il est du reste aisé d'en voir l'esprit et le sens, la pratique en sera désormais plus difficile... »

Autriche.

M. Erwin Rieger célèbre dans la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève* (« Chroniques nationales »; novembre) Vienne « apothéose du très grand, du très puissant empire qui n'est plus. »

Cette Vienne à jamais disparue, c'est la ville de la danse, du théâtre et de la musique. C'est la *Kaiserstadt*, avec ses fêtes, sa garde blanche, ses généraux brodés d'or, ses femmes royalement belles et ses intrigues et ses scandales. Et c'est aussi la Vienne des petites gens, des piqueniques le long du Danube, des aimables promenades sous les arbres du Prater.

Cette vie également douce aux grands et aux humbles, elle ne va cependant pas sans quelque obscure, sans quelque sourde inquiétude... Pour percevoir, dix ou vingt ans avant la lettre, les signes avant-coureurs du cataclysme, un peu de sensibilité nerveuse suffit en effet... « Car, écrit M. E. Rieger, bien que l'école nous eût enseigné les noms des provinces, des rivières et des montagnes de notre vaste patrie; qu'elle en eût représenté l'histoire sous l'aspect d'une marche triomphale ininterrompue, voilant plus ou moins ingénieusement les défaites et les déconvenues; bien que la devise de François-Joseph *Viribus unitis* nous fût familière, cette unité des forces différentes, nous la cherchions en vain. « Après la mort de l'empereur, ce sera la révolution », — ces paroles remontent au temps de notre tout jeune âge... »

***

De Vienne, capitale impériale, une figure pittoresque entre toutes aura été le général Galgotzy, mort récemment plus que nonagénaire.

Toutefois, sa popularité lui venait justement, nous explique l'*Europe Centrale*, de ce qu'au milieu des officiers de salon si communs dans l'armée austro-hongroise, il personnifiait le type contraire. Ne connaissant rien en dehors du « métier », il poussait l'indépendance et le mépris des vanités à un degré rare. « Son dolman flottait et bâillait, son pantalon faisait des plis piteux et sa cape pourvue d'un col démesuré était célèbre dans toute l'armée. »

Un mathématicien plutôt qu'un guerrier... et qui avait « ses » formules pour redresser les erreurs de ses subordonnés. Ainsi dans ce rapport sur une journée de manœuvres : « Le temps était beau, le régiment mauvais ». Une autre fois qu'il faisait la critique d'une opération exécutée par un archiduc en personne : « Il n'y avait, dit-il, que deux solutions possibles : attaquer par le flanc ou essayer de tourner l'aile gauche. Votre Altesse impériale a préféré prendre le troisième parti ».

Bulgarie.

A proposode la mort de Radoslavov, dont le nom évoque des heures singulièrement graves pour les peuples mêlés à la dernière guerre, l'*Europe Centrale* rappelle (fasc. du 2 novembre), les circonstances dans lesquelles Ferdinand de Cobourg et ses ministres engagèrent leur pays aux côtés de l'Allemagne.

Pour la Bulgarie, cruel avait été le réveil au bout de la tentative où, encouragés par la Russie, les Balkaniques avaient fait bloc en 1912 contre le vieil empire turc. La querelle entre alliés et la lutte fraticide laissaient la Bulgarie meurtrie et mutilée. Alors, ce fut, « les russophiles » écartés, le retour au pouvoir des libéraux et de leur grand homme.

A l'ouverture des hostilités, en 1914, la neutralité est bien le mot d'ordre adopté par les gouvernants bulgares, mais... « En fait, ils sont déjà engagés avec l'Allemagne. L'emprunt secrètement conclu dès mai 1914, constitue un engagement politique autant qu'une opération financière. En présence des propositions — tardives, peut-être, et qui eussent pu être formulées avec plus de cohésion — que lui soumet l'entente, Radoslavov temporise. Il n'en informe point aussitôt ses collègues et, d'accord avec son souverain, attend que les négociations menées par ailleurs avec la Turquie, portent leur fruits... C'est bientôt la mobilisation sous couleur de « neutralité armée », puis, le masque définitivement jeté, la déclaration de guerre à la Serbie... »

GASTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

GEORGES GOYAU, *de l'Académie Française. — Dieu chez les Soviets.* Un vol. in-18. 247 pages. (Flammarion, édit.).

L'éminent académicien divise son livre en deux parties. 1° l'offensive juridique des Soviets contre Dieu; 2° l'offensive intellectuelle contre Lui. Péremptoirement, à l'aide d'une documentation irréfutable, il nous montre comment, sournoisement, par les moyens les plus détournés — quand la chose est possible, — mais sans reculer devant les crimes atroces, les Soviets poursuivent la volonté de Lénine exprimée dans son testament, *tuer chez le peuple russe toute croyance généreuse* et s'en prendre à Dieu d'abord. — Dieu que les Soviets accusent de forfaits comparables aux actes délictueux des plus grands criminels de la terre. —

Tout catéchisme est illégal et défendu, les enfants sont élevés sans Dieu et sans morale d'aucune sorte : tout leur est permis. Systématiquement les Soviets détruisent tout ce que respectait jadis la sainte Russie : les prêtres sont pourchassés, brimés, bafoués, quand on ne les martyrise pas. La famille elle-même est disloquée : l'avortement est légal; les enfants pris à leurs parents, élevés par l'Etat, instruits et encouragés dans l'immoralité absolue.

Sans récriminations, sans phrases, voilà bien, constitué par les seuls faits, le plus juste et le plus terrible des réquisitoires.

M. B.

BULLETIN MARITIME

LE LANCEMENT DU *FÉLIX ROUSSEL* A SAINT-NAZAIRE

Le lancement du *Félix Roussel*, qui avait été retardé, ainsi qu'on s'en souvient, par une grève, a eu lieu le 17 décembre, à 16 h. 15 de l'après-midi, par un temps magnifique.

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué ici, ce paquebot est construit pour le compte des Messageries Maritimes par les Ateliers et Chantiers de la Loire. Ce navire, commandé le 6 avril 1928, a été mis sur cale au mois d'août de la même année. Il doit être livré en octobre 1930. On s'est servi du système de construction ordinaire; la forme de l'étrave est droite et celle de l'arrière arrondie. Nous avons donné déjà les caractéristiques de ce paquebot, qui sera la première unité des Messageries Maritimes munie à l'intérieur d'une grande piscine, desservie par un ascenseur passant par tous les étages. Il aura, en outre, trois ponts complets et quatre ponts partiels. Les appareils de timonerie et instruments de navigation comprendront un radiogoniomètre, un compas Kelvite, deux indicateurs de sens de marche des machines, un répétiteur d'angle de barre, un appareil de manœuvre des portes étanches, deux taximètres, un compas gyroscopique de route Thomson, un soudeur Kelvite. Un réseau téléphonique permettra l'établissement de communications sans poste central entre les divers services du bord.

Ajoutons, enfin, que, parmi les personnalités présentes à la cérémonie du lancement, se trouvaient M. Georges Philippar, président du Conseil d'Administration des Messageries Maritimes; MM. Drancey, de la Direction des Messageries Maritimes; Paquet, directeur des Chantiers de la Loire; Haas, sous-directeur; Mahéas, directeur des Ateliers de Saint-Denis; Toscer, directeur des chaîneries; Painvin, ancien directeur des Chantiers de Bretagne à Nantes; Comte de Prascau du Plessis, du Croisic; Latty et Brunet, ingénieurs aux Chantiers de la Loire; Coqueret, directeur des Chantiers de Penhoët; Conard, chef du Service des Coques à ce même Chantier; Leguyader, administrateur de la Marine à Saint-Nazaire; Commandant Tixador; Clément Dupon, représentant des Messageries Maritimes de Saint-Nazaire, etc...

LES COMMUNICATIONS TÉLÉPHONIQUES EN MER

On lit dans le *Fairplay* du 15 décembre 1929, ce qui suit :

La communication téléphonique entre les paquebots de la White Star en mer et entre les paquebots en mer et le littoral est presque un fait accompli.

Il sera bientôt possible à un passager d'un paquebot de la *White Star* d'obtenir une communication téléphonique avec ses amis à terre, soit de sa cabine, soit d'une cabine téléphonique spéciale installée à bord du navire, aussi facilement qu'il peut obtenir une communication téléphonique ordinaire sur terre.

La clarté de ces appels, ainsi qu'il a été prouvé par les récentes expériences, est exactement la même que celle des téléphones installés à terre.

Tout ce que le passager aura à faire sera de donner le numéro de son correspondant à terre et l'appel sera lancé de la même manière qu'un appel téléphonique à terre.

Le coût sera favorable, comparativement au taux actuel des messages téléphoniques transatlantiques.

Le Gérant : M. HEDAN.

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 2 68e ANNÉE 18 JANVIER 1930

MYSTÈRES

AMES EN PEINE

Il y avait chez ma grand'mère une servante, très vieille, qui se nommait Micaela la Galana. Elle mourut comme j'étais encore tout enfant. Il me souvient qu'elle passait les heures à filer dans l'embrasure d'une fenêtre et qu'elle savait beaucoup d'histoires de saints, d'âmes en peine, de lutins et de voleurs. Maintenant, à mon tour, je répète ces contes qu'elle me disait, tandis que ses doigts ridés faisaient courir le fuseau. Ces histoires d'une naïveté mystérieuse et tragique ont peuplé mes nuits, durant mes années d'enfance, et je ne les ai point oubliées. De temps en temps encore, elles se lèvent toutes dans ma mémoire et, comme si un souffle silencieux et glacé passait sur elles, elles y font un murmure de feuilles sèches emportées dans une vaste ronde ! Un murmure de vieux jardin abandonné et romanesque !

Je crois, quoi qu'on dise, au démon familier ! Quand j'étais enfant, chaque soir, à la veillée, venait chez ma grand'mère une vieille femme qui savait les choses troublantes et terribles que renferme le mystère. C'était une dame de haut rang et dévote, qui habitait une grande maison dans la *Rûa de los Plateros*. Je me rappelle qu'elle passait les heures à tricoter derrière les vitres de son balcon, avec son chat sur les genoux. Doña Soledad Amarante était grande, consumée, avec une chevelure encore brune, malgré quelques lourdes mèches blanches, et des joues amaigries, des joues d'une douloureuse expression, qui paraissaient sevrées de baisers et de caresses. Cette dame m'inspirait une vague terreur, parce qu'elle racontait que, durant le silence des heures tardives, elle entendait le vol des âmes qui passent et qu'elle évoquait au fond des miroirs les visages livides qui ont les regards de l'agonie. Non, je n'oublierai jamais l'impression que j'éprouvais à la voir arriver au début de la veillée et s'asseoir sur le sofa de l'estrade, aux côtés de ma grand'mère. Doña Soledad étendait un moment, au-dessus du brasero, ses mains desséchées, puis elle tirait son tricot d'un sac de velours cramoisi et se mettait à l'ouvrage. De temps en temps lui échappait cette plainte :

— Ay, Jésus !

Un soir, elle arriva. J'étais à moitié endormi sur le sein de ma mère, et, néanmoins, je sentis le froid de ses yeux magnétiques qui me regardaient. Ma mère aussi dut éprouver le maléfice de ces pupilles, qui avaient le reflet vénéneux des turquoises, car elle m'étreignit plus fort dans ses bras. Doña Soledad prit place sur le sofa et, à voix basse, elle et ma grand'mère se mirent à causer. Je sentais la respiration anxieuse de ma mère qui les observait en cherchant à deviner leurs paroles. Une horloge sonna sept heures. Ma grand'mère passa son

mouchoir sur ses yeux et, d'une voix légèrement tremblante, dit à ma mère :

— Pourquoi ne couches-tu pas cet enfant ?

Ma mère se leva en me pressant dans ses bras et me porta sur l'estrade pour que je puisse embrasser les deux dames. Jamais je n'avais si vivement senti l'effroi que m'inspirait Doña Soledad. Elle passa sa main de momie sur mon visage et me dit :

— Comme tu lui ressembles !

Et ma grand'mère murmura dans son baiser :

— Prie pour lui, mon enfant !

Elles parlaient de mon père, détenu comme libéral dans la prison de Santiago. Et moi, tout saisi, je cachai ma tête dans le sein de ma mère qui m'étreignit avec angoisse :

— Pauvres de nous, mon fils !

Puis elle m'étouffa de baisers, tandis que ses yeux, ses yeux si beaux, s'attachaient sur moi, follement, tragiquement :

— Enfant de mon âme, un nouveau malheur nous menace !

Doña Soledad laissa un moment son ouvrage et murmura, d'une voix lointaine de sibylle :

— Ce n'est point ton mari qui est en butte au malheur.

Alors ma grand'mère soupira :

— Couche l'enfant.

Je me mis à pleurer, en jetant les bras au cou de ma mère :

— Je ne veux pas qu'on me couche ! J'ai peur de rester seul ! Je ne veux pas qu'on me couche!

Ma mère me caressa d'un main nerveuse qui me fit presque mal, puis se tournant vers les deux vieilles dames, elle supplia en sanglotant:

— Ne me torturez pas ! Dites-moi ce qui arrive à mon mari. J'aurai le courage de tout entendre.

Doña Soledad jeta sur nous un regard, un de ces regards qui avaient la couleur maléfique des turquoises, et elle parla d'une voix chargée de mystère, tandis que ses doigts de momie agitaient les aiguilles de son tricot :

— Ay ! Jésus !... Ton mari n'est point en butte au malheur. Il a un démon pour le protéger. Mais il a versé le sang...

Ma mère répéta d'une voix sourde et monotone, comme si l'âme en était absente :

— Il a versé le sang ?

— Cette nuit, en s'enfuyant de la prison, il a tué le geôlier. Je l'ai vu dans mon rêve.

Ma mère retint un cri, mais dut s'asseoir pour ne pas tomber. Elle était pâle, mais dans ses yeux avait passé la flamme d'une tragique espérance. Mains jointes, elle interrogea :

— Est-il sauvé ?

— Je ne sais.

— Ne pouvez-vous le savoir ?

— Je puis essayer.

Il y eut un long silence. Je tremblais sur les genoux de ma mère, les yeux fixés avec épouvante sur Doña Soledad. Le salon était à demi plongé dans les ténèbres ; dans la rue chantait le violon d'un aveugle, et la clochette des nonnes s'agitait pour annoncer la neuvaine. Doña Soledad se leva du sofa et, sans bruit, nous la vîmes s'éloigner dans la pièce, au fond de laquelle son ombre sembla s'évanouir. On distinguait à peine sa silhouette noire et la blancheur immobile de ses mains, en l'air. Soudain, elle se mit à gémir faiblement, comme si elle rêvait. Et moi, saisi d'effroi, je me mis à pleurer en silence, tandis que ma mère me pressait les lèvres et me disait d'une voix rauque, toute changée :

— Tais-toi, nous allons savoir ce qui en est de ton père.

Je séchai mes larmes, pour attacher mes yeux à la silhouette de Doña Soledad, qui s'en revenait dans l'ombre. Ma mère l'interrogea d'une voix résolue et sombre :

— Avez-vous pu le voir ?

— Oui... Il court par un chemin plein d'embûches, pour l'instant solitaire. Il est seul... Personne ne le suit. Il s'est arrêté au bord d'une rivière ; mais il hésite à la passer. Cette rivière est comme une mer...

— Sainte Vierge, qu'il ne la passe pas !

— Sur l'autre rive, il y a une blanche compagnie de colombes.

— C'est signe de salut ?

— Oui... Il y a un démon qui le protège, l'ombre du mort ne peut rien contre lui. Le sang qu'a versé sa main, je le vois tomber goutte à goutte sur une tête innocente...

Une porte battit au loin. Tous nous sentîmes que quelqu'un entrait dans la pièce. Mes cheveux se hérissèrent. Une haleine glacée me passa sur le front et les bras invisibles d'un fantôme tentèrent de m'arracher du giron de ma mère. Je me cramponnai, incapable de pousser un cri, et, dans le fond indécis d'un miroir, je vis les yeux du mort, puis surgit peu à peu la lividité mate d'un mort, puis sa silhouette tout entière, enveloppée d'un suaire et portant un poignard planté dans sa gorge ensanglantée. Ma mère, prise de frayeur en me voyant trem-

bler, m'étreignit contre sa poitrine. Je lui montrai le miroir, mais elle ne vit rien : le miroir se brisa avec un profond gémissement d'âme en peine. Doña Soledad laissa retomber ses bras, dressés et immobiles jusqu'alors, et, sortant des ténèbres comme d'un rêve, elle vint jusqu'à nous de l'autre extrémité du salon. Sa voix de sibylle semblait aussi venir de très loin.

— Ay, Jésus ! Seuls les yeux de l'enfant l'ont vu. Le sang tombe goutte à goutte sur la tête innocente. Autour de lui erre l'ombre vindicative du mort : toute sa vie, elle le suivra. Jamais elle ne pardonnera. Le mort se trouvait en état de péché quand il quitta ce monde. C'est un fantôme infernal. Il ne peut pas pardonner. Un jour il arrachera le poignard qui est dans sa gorge pour étouffer sa voix...

Elle parlait lentement, tandis que ses doigts de momie poussaient vivement les aiguilles du tricot ; elle parlait, et le vol mystérieux des âmes en peine qui reviennent au monde pour faire pénitence accompagnait ses paroles. De temps en temps, elle s'interrompait et gémissait d'un ton de plus en plus triste :

— Ay, Jésus !

Mes yeux d'enfant ont conservé longtemps l'épouvante de ce qu'ils virent alors et mes oreilles ont plus d'une fois réentendu le pas du fantôme qui chemine à mes côtés, implacable et funeste, sans permettre que mon âme, toute remplie d'angoisse, toute soumise au poids de terribles passions et de désirs très purs, s'échappe de la tour où elle rêve captive depuis trente ans.

RAMON DEL VALLE INCLAN.
de l'Académie espagnole.
(Traduit de l'espagnol par A. Francastel.)

LES FORCES ÉTERNELLES DE LA GAULE (1)

Caractère semblable en des frontières immuables, alliance devant les dieux et communion sous le nom sacré d'une mère, que de forces, depuis des milliers d'années, ont invité les hommes de Gaule et de France à former un même corps politique ! Certes, les heures de division, de défaite, d'esclavage ou de mutilation, n'ont point manqué à son histoire. Mais, comme chez les Stoïciens de l'Hellénisme, l'esclavage n'a point étouffé en lui la liberté de l'âme, la défaite n'a point eu de durée, les frères un instant ennemis se sont réconciliés, la mutilation n'a été que l'accident d'un jour, et la jeunesse de la victoire est revenue au lendemain des heures les plus mauvaises. Les proconsuls Domitius et César ont dissipé le rêve des rois arvernes Bituit et Vercingétorix, de faire de la Gaule une seule et grande nation, mais il a bien fallu que Drusus ébauchât à nouveau ce rêve, en appelant à Lyon les délégués des peuples les plus vivaces. Près d'un siècle plus tard, lorsque l'Empire parut sombrer à la mort de Néron et à la chute du Capitole, les chefs de ces mêmes peuples se réunirent à Reims pour délibérer s'ils obéiraient à un nouvel empereur. Par amour de la paix, ils décidèrent de rester Romains. Mais ils le firent en pleine indépendance, non pas comme des sujets révoltés qui se soumettent, mais comme une nation consciente et libre : *nomine Galliarum*, « au nom des Gaules », portait la formule du décret par lequel le congrès de la Gaule la rendit à César.

Bien longtemps après, quelques années à peine avant que parût Clovis, dans une circonstance semblable où il n'y avait plus d'empereur romain, les chefs de la noblesse gauloise se réunirent aux bords du Rhône pour nommer eux-mêmes un nouvel Auguste, et ils le choisirent parmi eux ; et les poètes du temps ne manquèrent pas de chanter que la Gaule avait sauvé l'Empire, qu'elle était la seule force active du monde, et que, sur son corps toujours vivant et intact, s'appuyaient les espoirs de l'Occident.

On croyait donc toujours, à l'époque de Mérovée et de Childéric, en la valeur individuelle de la Gaule. On parlait donc toujours d'elle comme d'une terre d'élection, d'une patrie d'affection, qu'on était fier d'habiter ou joyeux de revoir, et dont on déplorait les misères des frontières et l'incapacité des maîtres.

⁂

A côté des assemblées de chefs civils, se tenaient alors celles des chefs religieux, les conciles des évêques. Et le jour où saint Hilaire convoqua à Paris les prélats fidèles à la foi catholique, il y eut sur la terre de France un principe d'union qui rappelait les pieuses ententes des Druides dans la forêt d'Orléans.

Car les évêques parlaient des Eglises de Gaule, et bientôt ils parleront de l'Eglise de Gaule. Cette

(1) V. la *Revue Bleue* du 4 janvier 1930.

Eglise avait dès lors son histoire, qui commençait avec le martyre des Lyonnais, où Martin avait été le saint et Hilaire le défenseur, et qui avait préservé l'Occident de l'hérésie, comme le César des Gaules, Julien, avait arrêté les Barbares sur le Rhin. Et voilà, cette Eglise, l'énergie dominante qui fixera pour toujours l'œuvre de Clovis.

***

Depuis longtemps, un mot circule à ce sujet dans les livres d'histoire ou les pamphlets politiques, que « les évêques ont fait la France ». Et a-t-on bataillé sur ce mot, de manière à batailler en même temps pour ou contre le *Syllabus !*

Le *Syllabus* m'est parfaitement indifférent, et de ces polémiques de parti ou de culte, vous savez (car en cela je n'ai jamais rien caché de mes pensées) que je me suis toujours détourné ici avec colère ou mépris. Je ne souhaite pas pour la France la souveraineté de ses évêques, et soyez sûrs qu'ils ne la souhaitent plus : ils ont un rôle trop beau et trop difficile à gouverner les âmes pour songer à gouverner aussi les corps. Mais il s'agit ici, pour vous et pour moi, du temps de Clovis et non pas du temps présent, de la naissance de la France et non pas de ses destinées actuelles, de la vérité et non pas de politique ; et, sans faillir à mes opinions constantes de citoyen et de chrétien, je crois et je répète que les évêques furent les principaux auxiliaires de Clovis, et que, sans l'appui moral qu'ils donnèrent à ses ambitions, elles n'eussent pas réussi à recréer la Gaule sous le nom de France.

Car ils étaient bien « les rois » de la Gaule, suivant le mot d'un petit-fils même de Clovis. Ils l'étaient, parce qu'ils commandaient au nom du Christ. Ils l'étaient, parce que leurs Eglises réunies prolongeaient le nom et le souvenir de la Gaule. Ils l'étaient enfin, parce qu'ils représentaient et perpétuaient ces merveilleuses puissances locales, ces énergies millénaires qu'étaient les « cités » (1) ou les peuplades. Tout à l'heure, le concile des évêques nous a rappelé l'assemblée des Druides ; et maintenant, chaque évêque en son diocèse municipal nous apparaîtra comme l'héritier du prêtre, du roi et du vergobret d'un peuple gaulois.

(1) Cf. la [illegible] suivante.

***

Je veux insister sur cette persistance des cités gauloises, de nos forces municipales : car c'est le phénomène le plus surprenant de notre histoire.

Quand les Romains conquirent la Gaule, le pays était divisé en quatre-vingts peuplades ou « cités » (1), ayant chacune son nom, ses chefs, sa capitale ; et ces peuplades n'étaient point le résultat d'un hasard ou d'une volonté humaine, mais on eût dit que la terre elle-même les avait construites, tellement elles répondaient à une forme, à un aspect du sol. La peuplade des Parisiens était celle des confluents de la Seine, de l'Oise et de la Marne, avec, au milieu du rayonnement des rivières, l'île de Lutèce, esplanade dessinée par les dieux pour recevoir le foyer municipal. Plaine de Limagne et puys d'Auvergne s'étaient associés autour de Gergovie pour constituer la cité des Arvernes ; la Charente était l'axe du peuple de Saintonge ; Bordeaux présidait à l'estuaire où se mêlent les eaux de la terre et la marée de l'Océan ; et les Vénètes s'étendaient autour des îles et des caps de la mer intérieure du Morbihan.

Ce partage de la Gaule, de son sol, en terroirs municipaux, de ses hommes en familles locales, est une admirable chose. Et elle date de si loin ! Bien au delà sans doute des temps gaulois, peut-être même des premiers établissements de laboureurs, des plus anciens lieux de marché, des accords entre les tribus primitives.

Rome eut la sagesse de ne point toucher aux cités. Elle les respecta dans leurs limites, leur besoin d'une capitale, leurs habitudes administratives. Et quand le christianisme triompha et qu'il voulut grouper ses fidèles, il leur donna les cités comme diocèses, et à chacun de ces diocèses il donna un évêque. Dans le détail comme dans l'ensemble, le présent de la Gaule s'adaptait à son passé.

Voilà donc, dans cette cité des Arvernes où Celtill avait été dictateur et Vercingétorix roi, voilà qu'au temps de Clovis il y a l'évêque Sidoine Apollinaire, père et quasi roi de son peuple. La cité de Paris va obéir à saint Germain ; et, telle qu'elle était comme étendue lorsqu'elle résista à César, elle honore en Gene-

(1) J'emploie maintenant ce mot de « cité », non plus comme synonyme de ville, mais dans le sens latin de *civitas*, ensemble des citoyens d'une communauté, dans l'espèce, pour la Gaule, synonyme de « peuplade »

vière la sainte qui lui est envoyée par Dieu. Et saint Rémi, lorsqu'il souhaite la bienvenue à Clovis, commande aux mêmes terres rémoises de Champagne dont les chefs avaient jadis applaudi à l'arrivée du proconsul romain.

Qu'on m'excuse de célébrer une fois de plus l'inviolable résistance de nos énergies municipales. Je vois en elles un gage de solidité pour la France. Car un grand pays ne tient, ne respire et ne vit que par la santé de ses organes intérieurs. Et l'Auvergne avec ses Arvernes, et la Bourgogne avec ses Eduens, et la Gironde avec Bordeaux, qu'est-ce autre chose, que les organes intérieurs d'une nation, les pièces, les pierres naturelles d'un édifice naturel ? Tant qu'elles seront entières, l'édifice restera debout ou se réparera sans peine, quelles que soient les secousses dont la mauvaise fortune pourra l'ébranler.

Et ainsi, en soutien réciproque, Gaule et cités, France et diocèses, ont traversé les siècles pour venir jusqu'à nous. La Royauté a conservé les diocèses, et, en dépit de toute théorie, la Révolution a dû d'ordinaire les respecter : car elle a fait d'eux le principe de nos départements, qui sont devenus par là, le plus souvent, la suite des cités gauloises. Ainsi, le département de la Dordogne n'est autre que la cité du Périgord ; la Gironde est née de l'union des deux diocèses de Bordeaux et de Bazas (1), qui, depuis des siècles, vivaient de la même vie ; la peuplade des Parisiens se retrouve entière dans la Seine et la Seine-et-Oise ; et le Morbihan demeure pareil au terroir de ces Vénètes qui, durant les périodes du bronze et du fer, furent les souverains incontestés des mers occidentales.

Trois mille ans d'existence et d'histoire pour la cité armoricaine du Morbihan ! Aucun pays au monde ne présente un fait semblable de durée dans le temps, soutenue par une énergie sur l'espace. Et il y a bien d'autres valeurs de ce genre sur notre sol et dans notre histoire : valeurs irréductibles, dont le groupement solidaire fait la stabilité de notre nation. La France est le pays des choses qui durent, la patrie qui résiste par les forces de sa terre et par les forces de son passé.

(1) Je ne saurais trop protester, au nom de l'histoire, contre la suppression de la sous-préfecture de Bazas (au profit de Langon, son port sur la Garonne). Bazas, même après la suppression du diocèse, avait conservé son individualité propre, comme centre économique d'un terroir bien distinct, et avait également ses traditions intellectuelles et religieuses.

*
* *

Ce passé, nous le retrouvons, et toujours inscrit sur cette terre, non plus seulement dans les cadres de la vie publique, départements issus des peuplades gauloises, mais encore dans les domiciles des vies familiales, villes et villages, bourgades et communes, où nos lignées demeurent fidèles aux habitudes de séjour, d'existence et de travail que leur ont léguées, en un coin du sol, cent générations d'aïeux.

Assurément, il y a en France des villes que les Gaulois n'ont point connues, et j'ai nommé tout à l'heure la principale, Lyon, que les Romains ont fondée. Mais le nom de Lyon, *Lugdunum* ou « la colline lumineuse », est celtique, et telle était l'attraction de Fourvières que les Gaulois en prenaient le chemin lorsque César les y devança. Et de même, la plupart des villes qui furent « neuves » au début de l'ère chrétienne, Autun, *Augustodunum* ou « la colline d'Auguste », Clermont, l'homonyme latin de Lyon, d'autres encore, sont à vrai dire la suite de villes très anciennes, situées non loin de là, et qui se sont simplement déplacées. En France, les villes ne s'improvisent pas, et même Saint-Etienne ou La Roche-sur-Yon, sont le résultat d'un obscur travail des siècles et de secrets appels de la nature. Car c'est ici la terre de la logique et de la sécurité, où les résidences humaines ont une loi dès l'origine et où, par suite, elles ne s'effacent plus de la surface du sol. Vous ne trouverez pas en France de cités mortes, nous n'avons pas l'équivalent de Pæstum ou de Timgad, à tout jamais abandonnés, et les lieux de la terre gauloise où se trouvent le plus de ruines, Arles et Nîmes, sont ceux où les hommes font encore le plus de bruit.

Toutes les villes que vont rencontrer Clovis ou ses fils avaient reçu César ou Drusus cinq siècles auparavant, et il n'en est aucune qui n'accueillera un jour un roi de France.

Elles étaient là, à une place qui n'a jamais varié, jouant un rôle qu'elles n'oublieront plus; et l'épithète qu'on pourrait donner alors à chacune d'elles ne serait point démentie par l'avenir. Voici Marseille, porte de l'Orient ; Nîmes, dévote à sa fontaine ; Béziers, reine des vignobles ; Toulouse, disciple de Minerve ; Bordeaux, éloquente et cossue, mais déjà empreinte de la mystique de ses vins (1). Et plus loin, Stras-

(1) Si l'on veut bien comprendre ce que j'entends par ce mot de « mystique des vins », qu'on lise le beau

bourg, qui veille au passage du Rhin ; Lyon, laborieuse et sentimentale, lieu de foires et de prières ; Reims, la ville des consécrations religieuses et des conciliations politiques, industrielle, intelligente et lettrée ; et Paris, à la Seine toujours chargée de bateaux, la cité chère aux empereurs qui ont aimé la Gaule, où l'on se souvenait peut-être que ses mariniers avaient un jour reçu audience de Jupiter en son Capitole et de Tibère en son palais. Et aucune de ces demeures d'hommes n'avait perdu les traits qu'elles avaient reçus, à leur naissance, de la Terre-Mère des Gaules.

***

Ils étaient là aussi, presque tous nos villages de France, et, à l'endroit où s'élevera bientôt leur église et son clocher.

Quand on songea, en ces dernières années, à refaire les villages détruits de la France, de riches et généreux donateurs conseillèrent parfois de les rebâtir loin de leur site originel, en des lieux plus agréables, exempts de servitudes et de la tristesse des souvenirs. Les hommes du pays ne le voulurent point : là où avaient été leur église, la tombe de leurs aïeux, le berceau de leur enfance et les joies de leur jeunesse, ils voulurent vivre ou plutôt revivre ; et quelque dure que serait la pensée des angoisses subies, elle n'effacerait point celle des traditions familiales. Ce refus, c'était l'indice de la loi de la France, où le présent reçoit à chaque instant la sève du passé.

Sous le sol qu'abritent ces églises de nos campagnes, il n'est point rare de découvrir la mosaïque de la villa d'époque romaine ; et que de fois aussi, du milieu des briques et du ciment latins, avons-nous vu sortir des ferrures gauloises ou des silex de paysans néolithiques ! Lorsque Clovis s'installa à Paris, il trouva ses remparts, ses marais et sa colline environnés d'une ceinture continue de vieux et grands domaines, Issy, Gentilly, Ivry, Reuilly, Clichy, Passy, et ce *Catulliacus* qui serait devenu Chailly, si les reliques de saint Denys ne lui avaient valu de prendre le vocable d'un martyr chrétien. Et ces grands domaines (je vous supplie de ne point l'oublier), ce n'était point de Rome qu'ils tenaient leur existence : Rome leur avait donné un nom latin, mais ils avaient reçu de la Gaule des ancêtres, leurs limites, leurs cultures, les dieux de leurs bosquets, et le château dominateur du seigneur qui les possédait. Dans la montagne boisée qui abrite Taverny, villa romaine et villa franque, j'ai vu l'enceinte fortifiée du donjon qui fut la résidence de son maître gaulois. Et aujourd'hui encore (1) Taverny, Clichy, Ivry ou Gentilly, malgré les changements que le voisinage de Paris a imposés à l'aspect de la terre et aux sentiments des hommes, conservent, en tant que paroisses et communes, leur terroir traditionnel, leur église et leur mairie séculaires, tout ce qui fait l'unité matérielle et morale d'une petite patrie villageoise.

Je sais bien que ce sont là des êtres médiocres dans la grandeur de la France, et qu'elle en renferme trente mille de ce genre. Mais il n'est pas inutile à la force et à la durée de notre nation, qu'elle possède des milliers de domiciles terrestres et des milliers de familles municipales, solides et tenaces, inébranlables et perpétuels. De tous ces infiniment petits montent en la France des effluves d'éternité.

***

Ils étaient là enfin, nos vieux chemins et les rues directrices de nos villes. Et il faudra bien que l'avenir les garde. Même les audaces nécessaires de la voirie parisienne n'ont pu supprimer la rue Saint-Jacques, où les sorties bruyantes des écoles ont succédé aux cantiques des pèlerins partant pour « le Champ des Etoiles » de Santiago, comme ces pèlerins y ont succédé au cortège de Clovis revenant de Vouillé, et Clovis lui-même y a succédé aux légions de César marchant à la conquête de l'Occident et aux laboureurs gaulois descendant vers le marché de l'île de Lutèce. Elle est, cette rue Saint-Jac-

roman de l'écrivain bordelais Paul Berthelot, *Herlot de La Grandière* (1929), dont tous les détails, personnages et scènes, sont des transpositions d'êtres et de faits actuels et réels. Et voyez, à côté, ce que dit le petit-fils d'Ausone, Paulin de Pella, sur la maladie de ses vins.

(1) Je n'ignore pas que ces grands domaines ont été pour la plupart, démembrés dans les premiers siècles du Moyen Age, et que de *Catulliacus*, par exemple, sont nés sans doute Aubervilliers, La Courneuve, La Chapelle, Clignancourt. Mais ces communes ont ou avaient conservé les terroirs qu'on leur avait assignés dès l'origine. Et je me demande souvent si elles n'ont pas leur origine dans des *casae* ou divisions antiques d'un grand domaine. Et ce qui m'incline chaque jour davantage vers cette hypothèse, c'est que l'on me signale constamment des débris antiques au centre de ces communes démembrées d'un grand domaine en *-acus*.

ques, le chaînon qui n'a cessé de relier Paris à la vie universelle. Dans la campagne voisine, du pont de Notre-Dame aux ruisseaux de Saint-Denis, la route de Rouen et de la Neustrie était jalonnée, au temps de Clovis, par les tombeaux d'une voie romaine et par les tertres des âges préhistoriques, précurseurs de « monjoies » chrétiennes (1). De marcher sur ces pistes qu'ont tracées et foulées les aïeux, cela, encore, est une force pour la France.

*
* *

Chemin du passé, sillon d'histoire. A chaque pas que nous faisons sur ces rues et sur ces routes, les souvenirs s'éveillent en notre esprit.

Le 26 mars de cette année 1929, de Notre-Dame aux Invalides, nous suivions les restes mortels du grand soldat qui avait sauvé la France. Tour à tour, lentement, à travers ce Paris qui résume notre histoire, nous en avons revu les pages les plus fameuses : l'île de la Cité, où fut le foyer municipal de nos plus lointains ancêtres ; l'Eglise de Notre-Dame, dont le sol reçut le premier autel de la foi chrétienne ; le palais de nos rois, et les images des capitaines qui avaient combattu pour eux et pour la France, Coligny et Jeanne d'Arc ; cette place de la Concorde qui souffrit tant de douleurs nationales ; et, à la fin, les Invalides de Louis XIV et de Napoléon, où s'arrêta, pour le repos éternel, le corps de celui qui avait mis dans l'histoire de France sa dernière et plus juste victoire. Et les trente siècles de cette histoire s'étaient déroulés au passage du maréchal Foch.

Mais on m'a dit : qu'importe le passé à notre présent ? Pourrons-nous marcher en avant, faire ou suivre le progrès, et laisser sur notre route de nouvelles œuvres, si nous portons toujours sur nous le lourd fardeau de tant de souvenirs ? C'est fatiguer la France que de l'encombrer de son histoire.

Allons donc ! Notre histoire, nos souvenirs, nore passé, sont aussi une force, la dernière dont j'ai à vous parler ici.

D'abord, quoi que l'on dise et quoi que l'on fasse, on ne supprime point son passé. Fustel de Coulanges l'a écrit un jour à Strasbourg : on peut oublier ou haïr le passé, on le porte toujours en soi, et il agit toujours en nous. Notre âme, à une heure quelconque de sa vie, est faite des sensations qu'elle a éprouvées dès sa naissance, et de celles que l'hérédité lui a transmises de ses aïeux. Et de même, ce que nous sommes comme patrie, a été insensiblement façonné par des siècles de vie commune sur une terre toujours pareille.

— Mais alors, puisque cette force demeure et commande en nous à notre insu, à quoi bon chercher à la connaître ? — Et ces divins penseurs que furent les Grecs, les intelligences du monde qui ont le plus profondément pénétré dans les âmes des hommes et des peuples, les philosophes de la Grèce répondront aussitôt : « Connais-toi toi-même : c'est le principe de la sagesse pour un individu et pour une nation. Sache qui tu es, ce que les dieux et les ancêtres t'ont donné. Vis en accord avec ta nature et en harmonie avec tes aïeux. » De mieux connaître son passé, c'est un pouvoir de plus pour le présent. Nous-mêmes, êtres de vieillesse et de mort, est-ce que notre désir de bien faire, le meilleur de notre ouvrage ne viennent pas des chers aïeux que nous avons entrevus, des parents plus chers encore qui nous ont formés, des maîtres qui nous ont guidés, des amis qui ont encouragé nos premières tâches ? Et chercher à les reconnaître dans le lointain de notre vie qui passe, n'est-ce pas assurer aux brefs lendemains de cette vie un renouveau d'élan et d'espérances ? Et tout ainsi, dans une nation, qui est un être d'éternité, les souvenirs peuvent rappeler et ramener les joies et les vigueurs de l'adolescence aux heures des pires inquiétudes. Est-ce que, aux journées d'angoisses de 1914, certains noms sauveurs de notre passé, et Jeanne d'Arc ou Valmy, n'ont pas préparé la résistance victorieuse de nos soldats s'arrêtant sur la Marne ?

Ce passé de notre France, enfin, il faut le montrer aux autres peuples pour se garder de leurs mépris ou de leurs menaces, de nos défaillances ou de nos désespoirs : « Faisons confiance aux vertus historiques qui nous ont faits Français », a dit Clemenceau, le jour où il consacra à la France en péril les suprêmes ardeurs de sa vie (1). Se présenter au monde avec tant

(1) C'est à dessein que j'écris « monjoie ». L'étymologie *mons gaudii* n'est plus soutenable : c'est la traduction, faite au Moyen Age, du mot dès lors constitué sous sa forme actuelle. Je n'écarte pas *a priori* l'étymologie *mons Jovis*, encore que je ne trouve chez les Romains aucun usage correspondant. Et je me demande toujours s'il n'y a pas là l'équivalent roman correspondant à « murger » et signifiant quelque chose comme *tumulus*.

(1) Proclamation, ou, pour prendre le terme officiel, déclaration du 20 novembre 1917. Sur les variantes de cette pensée, avant que Clemenceau n'en eût fixé la forme définitive, voir Jean Martet, *Le silence de M. Clemenceau*, p. 222.

de siècles d'histoire, cette continuité miraculeuse qui unit les âges les plus anciens de la Gaule aux années les plus nouvelles de la France, ces unions nationales succédant à de misérables discordes, et ces brusques retours de santé répondant à ce mot de « peuple décrépit » prononcé par d'ignorants adversaires (1), tout cela, n'est-ce pas une couverture morale sanctionnant notre frontière militaire ? Sans doute, connaître ce passé, incitera les peuples du dehors à nous respecter, à nous estimer. Mais, à coup sûr, pour un Français, ignorer ce passé et supprimer l'histoire, c'est affaiblir, c'est trahir la France (2).

C'est donc pour avoir continué l'histoire de la Gaule, accepté toutes les forces de sa nature et de son passé, que Clovis remporta de si rapides triomphes, que son œuvre fut faite pour toujours, et que son destin marqua les premiers jours des destinées de la France. — C'est ce que j'essaierai de vous montrer dans les heures où nous réuniront ici l'habitude du travail et la recherche de la vérité.

CAMILLE JULLIAN.

De l'Académie française.

QUELLE DOIT-ÊTRE LA DURÉE DES MANDATS ÉLECTIFS ?

En 1869, année de fermentation politique en France, s'effectuaient des élections générales qui donnaient à l'opposition des succès caractéristiques — surtout à Paris. L'Empire autoritaire était à son déclin. Prévost-Paradol avait publié, l'année précédente, son livre retentissant, la *France nouvelle*, qui était en quelque sorte le cahier des revendications libérales (3).

Dans le même temps, Charles de Freycinet, ingénieur au corps des mines, adonné alors à des travaux purement scientifiques, qui, dans la suite, devait tant de fois occuper le pouvoir et jouer le rôle politique que chacun connaît, recherchait pour lui-même, pour la satisfaction de l'esprit, les moyens par lesquels peut le mieux se réaliser la souveraineté des majorités.

Il écrivait, au cours du second semestre 1869, ce qu'il appelle « un commencement de travail sur le mécanisme constitutionnel destiné à l'assurer », un essai qui n'a jamais vu le jour et qui, même aujourd'hui, après que soixante ans se sont écoulés, mérite d'être analysé.

A ses yeux, le problème se pose ainsi : « Etant donné que la majorité présente, souveraineté du jour, est obligée de respecter le droit de la majorité future, souveraineté de demain, quelle durée convient-il, pour que ce but soit atteint, d'assigner aux corps élus ? » En d'autres termes, à quelles conditions sera sauvegardé ce principe de la souveraineté nationale : « Il faut qu'à tout instant la volonté de la majorité puisse se faire connaître et se faire obéir » ?

L'auteur oppose à la formule courante, selon laquelle « un gouvernement se légitime par sa durée », celle-ci : « Plus un gouvernement dure et plus il est nécessaire que ses titres soient rénovés ».

Pour résoudre le problème, il commence par recourir — ce qui, assurément, n'est pas habituel — à l'annuaire du Bureau des Longitudes, qui a été longtemps son livre de chevet.

Il y découvre qu'en France la durée de la vie moyenne des électeurs ou des citoyens mâles âgés de plus de 21 ans est telle que la moitié d'entre eux ont disparu au bout de 20 ans (1). La majorité, qui a délégué le pouvoir, ayant perdu, dès la vingtième année de cette délégation, la moitié de ses mandants, devient illégitime à cette date, sans que les nouveaux arrivants aient pu la reconstituer puisqu'ils n'ont pas pu exercer leurs droits. Ici, l'auteur ouvre une parenthèse pour se demander si les changements de régime survenus en France au cours du 19e siècle, à des intervalles chaque fois inférieurs à vingt ans, ne sont pas attribuables à l'impatience qu'éprouvent, en présence d'un

---

(1) Le mot, en dernier lieu, a été prononcé par l'un des chefs du fascisme italien, Turati : voir Henri Béraud, *Ce que j'ai vu à Rome*, p. 220.

(2) Je m'inspire d'un mot du grand historien belge Pirenne.

(3) Voir, sur ce sujet, le numéro du 3 août 1929 de cette Revue.

(1) Il ne doit pas y avoir de malentendu sur le sens de cette affirmation. L'auteur veut dire qu'étant donnée une population électorale d'un million de têtes, dans 20 ans il ne survivra plus de ce groupement que 500.000 têtes. Telle était la constatation effectuée par la Statistique en 1869.

Aujourd'hui la disparition de cette moitié se réaliserait en vingt-deux ans et deux mois. On sait, en effet, que la durée moyenne de la vie est devenue sensiblement plus longue qu'elle n'était.

régime qu'elles n'ont pas fondé, les générations successives, imbues de l'idée de leur souveraineté depuis 1789. Il établira que si, au contraire, le pouvoir monarchique a pu se conserver héréditairement en Angleterre et en Belgique, c'est parce que ces deux pays ont introduit dans leur Constitution les conditions qui peuvent rendre l'hérédité compatible avec le principe de la souveraineté populaire. Comment ? En confiant au Parlement la direction et à la Couronne la mission d'exécution. L'impulsion vient de la Chambre; le monarque est le chef des services publics.

Revenons à sa démonstration mathématique. La majorité est disqualifiée bien avant que la vingtième année n'ait sonné, et voici pourquoi: le pouvoir qui a reçu l'investiture n'a pas été nommé à l'unanimité ; en effet, si l'on consulte les annales des nations parlementaires (Angleterre, France), on est frappé de la faiblesse relative du chiffre de la majorité ; d'après une moyenne fournie par l'expérience, la majorité peut être considérée comme n'excédant pas les trois cinquièmes. Dans un collège de 100.000 votants, ce sont 60.000 électeurs qui ont constitué la majorité moyenne, le surplus formant l'opposition. Or, sur ces 60.000 partisans du régime, la mortalité en atteint, en vingt ans, la moitié, soit 30.000, donc en un an quinze cents en moyenne. Par suite, étant donné ce rythme, il suffira de dépasser 6 ans 8 mois pour que le chiffre initial se trouve réduit à moins de 50.000 mandants. Ce jour-là, la majorité devient minorité. Elle est déchue de ses droits.

Une autre considération intervient ici pour abréger encore la durée de légitimité d'une majorité : c'est le changement d'opinion des électeurs qui joue toujours dans un sens défavorable à la majorité. Une raison mathématique, une raison psychologique concourent à cette démonstration. Raison mathématique d'abord, qui est formulée en ces termes: « Le Gouvernement, toutes choses égales d'ailleurs, a plus à perdre qu'à gagner ; car on peut se représenter toute mesure émanée de lui comme tendant soit à lui concilier, soit à lui aliéner une certaine partie de la population. Or, cette fraction se recrutant proportionnellement dans la majorité et dans la minorité, le gain des voix, quand il se produit, ne s'exerce que sur cette dernière, tandis que la perte, quand elle a lieu, porte sur les voix plus nombreuses de la première. Il suit de là que de deux mesures qui sembleraient devoir se contrebalancer, l'une fait en réalité moins de bien que l'autre ne fait de mal. J'éclaircis ma pensée par un exemple. Supposons que, la majorité étant des deux tiers, le Gouvernement prenne une mesure qui lui aliène les maîtres de forges et une autre mesure qui lui concilie les filateurs de coton; supposons, en outre, que la première industrie comprenne autant de voix que la seconde. Qu'arrivera-t-il ? Dans un cas, le Gouvernement, sur trois voix satisfaites, n'en gagne réellement qu'une, puisque deux lui appartenaient déjà comme faisant partie de la majorité. Dans l'autre cas, sur trois voix mécontentes, le Gouvernement en perd réellement deux, puisqu'une seule appartenait déjà à la minorité. En fin de compte, le résultat net des deux mesures sera d'enlever une voix au pouvoir. On voit donc qu'au bout d'un certain temps, un Gouvernement qui aurait pris une série de mesures ayant les unes plu et les autres déplu à un nombre égal de citoyens aurait par là même, et sans qu'il soit besoin de faire intervenir des causes spéciales, affaibli sa majorité. » La raison psychologique est celle-ci : « C'est une loi générale de la politique que tout Gouvernement tend à user lui-même sa majorité, et cela d'autant plus vite, relativement, que cette majorité est plus considérable. » A l'appui de cette affirmation, l'auteur cite l'exemple du Second Empire qui est le régime de la France à l'heure où il écrit.

Cette loi d'usure de la majorité se fait d'autant plus sentir que le pouvoir est investi de plus d'attributions. Plus il est dictatorial, plus il doit être limité dans le temps. A l'inverse, les Gouvernements patriarcaux, qui n'ont pour ainsi dire pas de contact avec les citoyens, s'usent à peine. Mais un Gouvernement normal n'est aucun de ces deux extrêmes ; il doit avoir une durée également éloignée des deux extrêmes, qui seraient un an dans le premier cas, six ans huit mois, (en chiffres ronds sept ans), dans le second.

Charles de Freycinet conclut :

« Quatre ans, tel est le terme assigné au pouvoir électif par la triple considération : 1° de la mortalité ; 2° du chiffre de la majorité initiale ; 3° de l'usure spontanée de cette même majorité. »

L'auteur entreprend, à cette occasion, une étude d'histoire et de législation comparée. Il constate qu'aux Etats-Unis le président est investi pour quatre ans et que la durée moyenne des deux Chambres qui composent le Congrès est de quatre ans aussi, que la République helvétique a des pouvoirs limités à trois années, que dans la plupart des monarchies euro-

péennes la pratique a réduit la durée théorique des Parlements.

Il rappelle qu'en France la Charte de 1814, en s'arrêtant au chiffre de cinq années, a tenu compte de la dépendance de la Chambre des Députés vis-à-vis de la Couronne et que, sous la monarchie de juillet, des dissolutions ont abrégé le temps du mandat. L'Asemblée de 1848, prépondérante par rapport au pouvoir exécutif, était élue pour trois ans seulement. La Constitution de 1852 s'est prononcée pour la durée de six ans, mais l'auteur, qui rédigeait son essai en 1869 et qui s'y montrait, il faut bien le dire, prophétique, écrivait : « On peut prévoir que le corps législatif nommé en 1869 n'épuisera pas sa carrière légale et qu'une circonstance quelconque amènera sa dissolution anticipée. »

En effet, dès l'année suivante, une circonstance tragique survenait.

Il admet, par dérogation, le mandat de six ans pour les Conseils généraux parce que les attributions de ces assemblées n'étaient pas de nature à user rapidement la majorité électorale ; c'était une manière d'innover encore puisque ces Conseils étaient élus pour neuf ans. Il réclame le mandat de quatre ans (au lieu de cinq) pour les Conseils municipaux en se fondant sur ce que l'intensité des passions locales, auxquelles se mêlent toujours des questions de personnes et l'intimité dans laquelle vivent administrateurs et administrés sont susceptibles de froisser à un haut degré les citoyens et de déplacer rapidement la majorité électorale.

II

Charles de Freycinet aborde ensuite d'autres faces du sujet.

Il se demande s'il faut adopter le suffrage direct ou le suffrage à deux degrés.

Examinant d'abord le suffrage direct, il pose en principe que la majorité est toujours plus grande dans le corps élu que dans le corps électoral, que si, par exemple, elle est égale à trois cinquièmes dans le pays, elle sera représentée par un chiffre plus grand, peut-être par deux tiers ou trois quarts, dans l'assemblée issue du suffrage.

Il en fait la démonstration de plusieurs façons : d'abord, en citant comme exemples les élections générales de 1863, où une majorité d'un peu moins des trois quarts obtint les neuf dixièmes des sièges, puis celles du 24 mai 1869, qui donnèrent à la majorité gouvernementale les sept douzièmes des voix seulement, et cependant les deux tiers des sièges au Corps législatif ; ensuite, en invoquant le calcul des probabilités, en ces termes :

« Le problème à résoudre est identique à celui-« ci, dont le calcul des probabilités donne la « solution : on a un certain nombre de boules « noires et un nombre moindre de boules blan-« ches, mélangées ensemble. On les distribue « en un certain nombre de groupes égaux et « l'on demande quelle est la probabilité que, « prenant ces groupes au hasard, les boules noi-« res s'y trouvent en majorité, ce qui revient à « dire combien il y aura de groupes où les « boules noires se trouvent en majorité. L'iden-« tité du problème est évidente : les boules « noires et blanches représentent les voix des « deux opinions en présence et les groupes entre « lesquels ces voix se distribuent sont les col-« léges électoraux ».

L'auteur édifie donc ce raisonnement : dans la plupart des collèges, où les deux partis ont des forces presque égales, il suffit de peu de voix pour faire gagner à l'opinion favorisée un nombre de voix plus que proportionnel. Pour ces motifs, 10 % de majorité électorale produiront 20 ou 22 % de majorité dans la Chambre.

Il en conclut que le mécanisme représentatif est destiné de sa nature à faire illusion sur les sentiments réels du pays, que les gouvernements n'ont devant leurs yeux qu'un miroir grossissant et trompeur, enfin qu'une majorité élective, par cela seul qu'elle est plus nombreuse qu'elle ne devrait l'être à raison du chiffre de la majorité électorale, tend à exagérer les sentiments de cette dernière. Ainsi, les majorités issues d'un sentiment conservateur deviennent anti-libérales, les majorités issues d'un sentiment contraire deviennent révolutionnaires.

Cela étant, le suffrage à deux degrés fournira une Chambre plus éloignée encore de la vérité. On pourrait même, au moyen de deux ou trois suffrages successifs, en arriver à faire disparaître presque entièrement toute trace de la minorité. Ainsi, une minorité qui, dans le pays, balance presque la majorité (45 contre 55) n'entre plus que pour un cinquième dans un Parlement à deux degrés et pour un huitième dans un Parlement à trois degrés. De tels effets ne seraient pas sans grands inconvénients. Après avoir été exclues du Parlement, les minorités, le jour où la balance se renverserait en leur faveur, y feraient tout à coup irruption avec une force exagérée. La machine gouvernementale procèderait par soubresauts successifs : violemment pen-

chée tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, elle ne connaîtra pas ces oscillations adoucies et régulières, inséparables d'une allure sûre, qui se produisent quand le pouvoir est la manifestation directe de la nation et demeure sensible à toutes ses variations.

L'auteur écarte donc le suffrage indirect. Il ne l'admet que dans la constitution d'un corps modérateur, tel que le Sénat, gardien du pacte fondamental. Cette Assemblée élue à deux degrés est destinée nécessairement à exagérer le sentiment de la majorité qui l'a nommée et par conséquent à faire prédominer l'idée qui avait cours au moment de son élection. Elle tendra à retarder l'avènement des idées nouvelles.

Il signale, en passant, le risque qu'il y aurait à faire élire tel ou tel corps politique par une Assemblée : elle ne désignerait que des membres de la majorité. Aussi, faudrait-il alors introduire une forme de proportionnelle, telle que nos Chambres la pratiquent aujourd'hui pour constituer leurs commissions.

III

On devine qu'animé, comme il l'est, du désir de permettre au pays de manifester pleinement ses aspirations, Charles de Freycinet se prononce contre le renouvellement partiel : système qui empêche l'esprit qui doit animer le corps nouveau de se faire jour, qui prétend, il est vrai, nous prémunir contre des commotions politiques, comme si elles étaient à redouter quand les pouvoirs sont renouvelés à bref intervalle et demeurent en communion intime avec le pays. Les pays qui pratiquent véritablement le self government, tels que l'Angleterre, la Belgique, les Etats-Unis, n'éprouvent jamais des manques de liaison entre les législatures successives. En outre, le système fausserait le scrutin en faisant voter sur le pied d'égalité des députés qui représentent nécessairement des nombres de voix très différents dans le pays, car il ne faut pas oublier qu'un député représente un nombre de voix s'affaiblissant sans cesse.

Répondra-t-on que les inégalités sont inévitables ? L'auteur réplique : « Les erreurs que nous ne pouvons pas ou que nous ne savons pas éviter ne sont pas la justification de celles que nous pourrions éviter. On doit s'abstenir d'introduire dans les assemblées un nouvel élément d'inexactitude. »

Toutefois il admet le renouvellement partiel pour les Sénats ou Chambres Hautes, qui jouent le rôle de pondérateurs (c'est ainsi qu'en Belgique, Hollande, Etats-Unis, le renouvellement partiel s'applique au Sénat tandis que le renouvellement intégral s'applique à la Chambre des Députés) et aussi pour les Conseils Généraux, qui, au moment où il écrivait, en 1869, n'étaient guère que des organes administratifs. Il l'exclut pour les corps qui exercent la vraie puissance : les Conseils municipaux sont du nombre ; ils doivent suivre les fluctuations de l'esprit public, donc se renouveler intégralement et non par fractions.

Enfin, dans un dernier chapitre, l'auteur met en lumière les progrès que réalise, un peu partout, la notion de souveraineté nationale. Elle tend (en 1869) à prédominer en Hollande, dans les Etats scandinaves, en Espagne, en Italie, en Allemagne, même en Autriche, même en France. Il montre le courant qui porte peuples et rois vers le Gouvernement parlementaire.

*
* *

Telle est la substance de ce manuscrit inachevé, ancien déjà, mais néanmoins actuel par divers côtés, qui propose des solutions s'inspirant des mathématiques, de la logique et de l'expérience. Il se trouve qu'elles ont prévalu dans la législation de la IIIe République, que, jusqu'à ces jours derniers, les Conseils municipaux étaient élus pour quatre ans, que la loi organique du 30 novembre 1875 a établi que les députés seraient investis aussi pour quatre années.

Ces solutions sont aujourd'hui, on le sait, remises en question : la loi du 10 avril 1929 a, un peu précipitamment, porté à six ans la durée du mandat municipal. De plus, la Chambre semble réclamer pour elle-même une durée égale ; même le renouvellement partiel reparaît à l'horizon. N'y a-t-il pas, dans ces aspirations nouvelles, si discrètes soient-elles, un affaiblissement de la notion de souveraineté populaire ?

GASTON BOUNIOLS.

LE GRAND MYSTÈRE

(Nouvelle)

A la mémoire de mon père.

Maman lui avait dit : « Amuse-toi bien tranquillement, mon chéri, ne fais pas de bruit : ton petit frère est très malade. » Elle avait les yeux gonflés, un pli plus marqué sous les paupières et, dans la voix, un tremblement proche des larmes. Papa aussi était soucieux, taciturne ; quand il revenait du travail, il allait droit à la chambre du petit sans s'occuper de l'aîné. L'homme noir, à la figure pâle, le docteur, avait reparu ce matin, et pourtant, n'était-il pas venu hier ?... Triste jeudi. Georges s'installa dans un coin de la salle à manger, près de la fenêtre, avec « un livre d'images », son *Histoire naturelle :* il s'assit avec précaution, sans faire grincer sa chaise. Il regarda distraitement le ciel gris, derrière les rideaux ; un moineau vint se percher sur une corniche, de l'autre côté de la rue, hocha la tête à droite, à gauche, comme un pantin, puis s'envola. Georges entendit ses cris menus se perdre. Le silence parut ensuite plus pesant. Le craquement d'un meuble étreignit l'enfant d'une angoisse. Comme tout semblait hostile aujourd'hui ! Il ouvrit son livre au hasard et, avidement, se pencha : un bohémien haillonneux faisait danser un ours ; l'animal maintenait avec ses pattes griffues un bâton derrière sa tête et se dandinait gauchement. Cette tête ronde avec son mufle épaté, ses grosses oreilles velues, sa langue pendante amusa l'enfant, qui éclata de rire. Mais aussitôt il leva les yeux, rougissant, comme surpris en faute, puis il se mit à tourner les pages sans joie.

« Ton petit frère est très malade », avait dit maman. Malade... Lui aussi avait été malade, il s'en souvenait. Il y avait longtemps. L'hiver dernier sans doute. On est tout drôle, on se sent fatigué, très fatigué, on a chaud, on a froid, on ne sait pas, la tête tourne. On reste dans son lit, immobile, et on se laisse dorloter. Plus de ces soupes interminables que les histoires seules aident à passer, des tisanes seulement, puis des potions très sucrées. Après tout, ce n'est pas désagréable d'être malade. Maman vous câline, papa ne vous gronde jamais. On ne s'amuse pas beaucoup dans le lit, mais on n'a pas envie de s'amuser. Le temps passe... passe.. Puis un jour on a envie de sortir du lit, d'aller trotter, de retrouver son cerceau, sa balle. Oui, il s'en souvenait. Grand-père était entré dans sa chambre avec un journal illustré qui sentait le papier frais et l'imprimerie, et qui représentait un président de la République avec une grande bande rouge en travers de son plastron : « Ça sent pas la rose, hé ? » plaisantait-il. Il semblait apporter la gaieté, le mouvement de la rue. Il ne l'avait pas embrassé, sans doute parce qu'il ne voulait pas attraper la rougeole, mais il lui avait fait toutes sortes de caresses de paroles. Alors, Georges eut envie de se lever. Maman l'habilla dans son lit, puis le souleva, le déposa sur le parquet. Il avait senti que ses jambes flageolaient comme du caoutchouc, et puis grand-père, le président de la République qui ne sentait pas la rose, maman, le lit, l'armoire, les tulipes de la tapisserie, tout s'était mis à tourner. Maman, prompte, l'avait recouché ; sans doute on attendit plusieurs jours pour renouveler l'expérience. La maladie, c'est vraiment drôle.

Cette image aussi est bien drôle : de petits cochons en caleçons de bains que leur opulente mère conduit à la rivière. Georges part d'un petit rire clair, puis il rougit de nouveau et regarde vers la porte. Non, la serrure n'a pas grincé : c'est la pendule du salon qui a fait un petit cric avant de sonner quatre coups argentins. La salle à manger en reste encore toute sonore ; le poêle grogne : il a mal au ventre.

« Peut-être que Roro va mourir », pense Georges en regardant un superbe tigre aux moustaches de chat. Mourir, voilà quelque chose de bien difficile à comprendre pour un cerveau de sept ans. Il est bien allé au cimetière, à la Toussaint. C'est un grand jardin avec des pierres blanches, des maisonnettes et des croix, et puis des cyprès, et beaucoup de couronnes sur les pierres blanches ou à la porte des maisonnettes. Ça n'a pas l'air triste, il y a des oiseaux dans les branches, beaucoup de fleurs, mais tous ces gens en deuil, ces femmes aux voiles de crêpes, ces grandes personnes aux yeux rougis, tout ça vous rend malheureux. Il se souvient d'une pauvre femme qui sanglotait sur une tombe étroite, la tête dans ses mains ; il revoit une coiffe noire agitée de soubresauts, il entend ses soupirs étouffés. On est allé près d'une tombe comme les autres, et maman a dit :

— Tu vois, mon Georges, c'est là que repose grand'mère Louise : tu ne l'as pas connue.

— Alors ?... a-t-il demandé, grand'mère Louise... est tombée dans la terre ?

Maman a fixé sur lui un long regard et n'a pas répondu. Il s'est mis à rougir avec le vague sentiment d'avoir dit une bêtise. Et puis il a été bien content quand on est sorti du cimetière. Ah ! voilà le renard à la queue en panache, un poulet entre les dents. Georges récite :

Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage.

Il sursaute parce que Mélanie vient d'entrer brusquement :

— Monsieur Georges, il vous faut goûter.

Il pousse un soupir. Rassuré, mais ennuyé, toujours manger ! Mélanie ouvre le buffet, tire le pain, le beurre, fait une tartine, râpe un peu de chocolat sur le tout :

— Voilà, mangez bien, vous ne voulez pas être malade, vous ?

Il ne sait pas. Il aime bien qu'on s'occupe de lui. Alors, quand on est malade... dame ! Il mordille sans entrain sa tartine.

— Faudra bientôt éclairer, dit Mélanie, les jours diminuent.

Elle met une sourdine à sa voix de lavandière. On dirait qu'elle ausi a des larmes dans la gorge Elle examine Georges en dessous, à la dérobée, avec je ne sais quoi de désapprobateur dans le pli des lèvres. Georges regarde par la fenêtre la maison d'en face, l'œil atone, puis il descend de sa chaise, écarte le rideau et, le nez contre la vitre, contemple les moineaux qui s'ébrouent sur le macadam de la rue. Mélanie s'en est allée. De loin en loin, Georges détache un morceau de sa tartine d'une dent dégoûtée. Brusquement, après un grincement de porte, la voix affolée de maman :

— Mélanie, venez vite !

Mélanie traverse en trombe la salle à manger, referme la porte. Qu'arrive-t-il ? Georges n'a pas faim : doucement il ouvre la fenêtre et jette le restant de sa tartine aux moineaux. Il referme la croisée avec autant de précautions, puis se rassied dans son coin, tout frissonnant. Comme il fait triste quand la nuit tombe ! Machinalement il dit une prière apprise. Le mica du poêle rougeoie comme un œil méchant. Les minutes sont lourdes. Crac, après son petit hoquet, la pendule du salon martelle cinq coups, rageusement on dirait. Georges pense à Henri quand il compte pour le jeu : Plon ! Combien faut-il de plombs pour bombarder la ville de Ly-on ? ou :

Une poule sur un mur,
Qui picotte du pain dur...

Mélanie revient enfin, toute rouge, larmoyante :

— Quelle misère ! Quelle misère !

Elle allume le gaz, puis court à la cuisine. Georges l'entend s'affairer à son fourneau, remuer les casseroles, puis elle repasse, un récipient fumant à la main. Georges descend de sa chaise, va chercher son jeu de patience. La sonnette de l'entrée retentit. Qui peut venir ? Le docteur, peut-être. Il retient son souffle. Des bruits de voix confuses. Non, ces cubes de bois ne lui disent rien. Il referme la boîte, la repousse et va chercher dans un coin un manège de chevaux de bois. En tirant une manette, les chevaux tournent si vite qu'on ne voit plus qu'un cercle papillotant. C'est très amusant. On parie pour un cocher : le rouge, le bleu, le vert... Et quand le cocher désigné s'arrête devant le petit drapeau, on a gagné. Allons, tournez, les petits chevaux !... La sonnette encore une fois, portes ouvertes, bruits de voix. Les chevaux ralentisssent, ralentissent. Georges les voit-il ? Machinalement, il tire la manette chaque fois qu'ils s'arrêtent pour s'hypnotiser sur ce petit tourbillon.

Mélanie revient, flanquée de Mme Bardin, la locataire de l'étage au-dessus. Mme Bardin secoue sa tête de chien frisé.

— Mon pauvre petit, s'exclame-t-elle avec commisération.

Puis, se tournant vers la bonne :

— Je vais l'emmener, ce petiot, vous le direz à sa maman : il passera la soirée chez nous. Même il pourra coucher. Ça vaudra mieux, allez !

Les deux femmes échangent des regards complices. A la pensée d'aller chez son petit camarade, son homonyme, Georges est tout ravigotté. Pour un peu il sauterait de joie. Il aime bien Georges Bardin, petit et vif comme un rat, un fez rouge sur son crâne tondu. Son père, un bonhomme trapu, rougeaud, souriant, qui a été zouave en Algérie, est bien amusant lui aussi. Puis il y a le frère aîné, Edgar, garçon un peu godiche d'une quinzaine d'années, aussi maigre et pâle que son père est replet et rubicond. Le soir à table, autour de la lampe, on est bien avec ces braves gens heureux. Georges a joué avec Georges au jeu de l'oie, au nain jaune, aux dominos. Il ne pense plus à Roro, à maman, il a presque faim. Cette soupe au tapioca glisse doucement, chaude. Après tout, ça n'est pas

toujours mauvais, la soupe. Et puis les choses sont simples ici, simples, claires, naturelles. Il y a un homme jovial qui parle beaucoup, une femme douce aux yeux tendres, ces yeux un peu noyés de sentimentale, d'où l'on croit toujours que des larmes vont couler, silencieusement, non des larmes de tristesse, mais des larmes d'ineffable amour, il y a un gamin malicieux, aux oreilles en éventail, qui rit des histoires de son papa, et un grand garçon blafard qui rit aussi, mais sans éclat, d'un côté seulement de son visage, comme un singe. Il y a bien tout autour la nuit, la Nuit qui vient regarder aux carreaux, semblable à ce grand poulpe monstrueux derrière le hublot du *Nautilus*, mais Georges n'y pense pas, il lui tourne le dos, et M. Bardin est si rigolo avec ses histoires d'Algérie. Il y est question de bicots, de moukhères, d'ânes teigneux, de chameaux et d'yaouleds. On ne comprend pas toujours bien, car M. Bardin lâche parfois le fil de ses imbroglios, mais il se raccroche à un épisode comique ou lance un mot drôle, et les rires fusent.

— Pourquoi ti mets dé la poisse à ton bateau ? qu'il disait, le bicot au marin.

— C'est pour qu'il marche mieux, l'arbi !

— Por qu'il marche mieux, que disait le bicot. Arroua ména, écoute un peu voir : ti pourrais pas mettre in po dé ta poisse à mon bourricot, qui veut pas marcher.

« Le marin se gondolait : il dit comme ça au bicot :

« — Lève la queue de ton bourricot.

« Ainsi fait. Le marin, avec son pinceau, fourre du goudron où vous devinez. Et bourricot de partir comme un fou. Le bicot lève les bras au ciel, appelle Allah à son secours, se frappe la tête, puis il a une idée : il retrousse son burnous :

« — Arroua ména, mets-moi in po dé ta poisse, que jé pouisse attraper bourricot. »

Les enfants se tordent avec les clins d'yeux canailles. Edgar s'enroue. Le visage fané de Mme Bardin s'élargit en un sourire dolent. Elle examine Georges, par moments, avec ce pli désapprobateur des lèvres qui ourlait, tout à l'heure, celles de Mélanie. Et M. Bardin aussi, sans y paraître, le scrute de son œil perçant de zouave joyeux. Et Yaouled, comme il surnomme son fils, a par saillies des yeux épieurs. Ils savent tous qu'à l'étage au-dessous il y a un mort, ils travaillent tous à cacher le secret à leur petit hôte, mais ils s'étonnent d'y réussir si facilement. Le bonhomme et sa femme doivent se dire en même temps :

— Qu'il est sec, cet enfant ! Il n'a pas l'air de penser du tout à son frère ! Il n'a pas de cœur.

« Avoir bon cœur », c'est la pierre de touche pour les gens simples, mais à quels signes tout extérieurs en jugent-ils ?

La verve volubile de M. Bardin s'apaise au dessert. Il casse des noix avec componction. Puis Mme Bardin verse le café pour elle et son mari, une tisane de verveine pour les enfants.

— Alors, tu as bien dîné, demande l'ancien zouave ?

Georges incline la tête avec un léger sourire. Il se sent un peu ensommeillé, enveloppé de béatitude et de songes. Dormir, dormir ! M. Bardin le regarde en dessous. Il tousse d'un air embarrassé, puis, persuadé qu'il a un devoir à remplir, il dit brusquement :

— Et ton pauvre petit frère ?

Un frisson parcourt l'enfant. Il sent quatre paires d'yeux braqués sur lui. Il rougit, baisse la tête, une sueur froide aux tempes. Tranquillement le gros homme continue :

— Il est très malade... Peut-être que *tu ne le reverras plus.*

Georges secoue les épaules comme pour rejeter un fardeau :

— Oh ! si, il guérira !

Il n'a pas la force, non pas la force de penser qu'il ne reverrait plus Roro. Pourquoi cet homme si gai voudrait-il le repousser dans le noir ? Ce n'est pas le moment de pleurer : il n'y a pas maman. Intensément il se sent tout seul devant ces *étrangers*. Le sourire de Mme Bardin est un sourire observateur. Yaouled, Edgar, comme ils sont loin ! Clémence du sommeil qui s'approche, consolateur. M. Bardin et sa femme échangent un regard muet, puis c'est tout.

— Au dodo, au dodo ! s'écrie Mme Bardin, le marchand de sable passe.

Son pitoyable sourire pardonne. On se lève. Vacillation. Le poulpe monstrueux regarde au hublot du *Nautilus*. Mais bientôt, quiétude, dans la chambrette qui sent la lavande et la savonnade, la chambrette aux deux petits lits jumeaux. Il va dormir à côté de son petit ami. Ses vêtements tombent. Non, ce n'est pas maman. Le lit est en bois noir, avec des rideaux blancs. Et Yaouled ?

— Je le déshabillerai après toi, dit sa maman. En barque !

Douceur de s'enfoncer entre les draps tiédis par la bouillotte. Il y a un ruban rose à la baguette du lit. Mme Bardin déshabille son Geor-

ges. Il a un corset comme une fille. Sa tête ballotte sur l'épaule de la maman. On l'embarque ainsi qu'un noyé. La prière. Yaouled s'endort au milieu. Mais Georges l'achève : il n'a plus aussi sommeil. Un baiser descend sur son front :

— Dors bien, mon chéri, fait une voix mouillée, dors bien, va !

Comme elle est triste, cette voix ! Elle semble dire : « Demain viendra bien assez tôt ! » Georges croit entendre encore le papa d'Yaouled : « Il est très malade... Peut-être que tu ne le reverras plus ! » Roro ! Je ne le reverrai plus... Une tête de mort qu'on lui a montré dans un livre grimace. Roro, sa jolie tête blonde, ses yeux bleus, il était si drôle, quand il se roulait à terre sur une couverture, se levait, retombait, se relevait et retombait encore avec des cris joyeux, des rires sonores.

« Je ne le reverrai plus, je ne le reverrai plus ! »

Il se rappelle un mot de maman à propos d'un enfant mort à dix-huit mois : « Le bon Dieu avait besoin d'un petit ange pour son paradis ! »

La tête de mort... Le paradis... Georges ne comprend pas, mais à la pensée qu'il pourrait bien ne plus revoir Roro, le cœur chargé par toute la lourdeur de cette journée, par toutes les lourdes choses qui pesaient sur lui, même dans ses rires, il éclate en larmes et pleure longuement, sans bruit, jusqu'à ce que le sommeil le prenne et le réunisse à son frérot dans le noir mystère.

Raoul Stéphan.

PORTRAITS DE JEUNES

MARC ELDER

Quand le prix Goncourt couronna, en 1913, *Le Peuple de la Mer*, Marc Elder fut tout naturellement classé comme romancier de l'Océan. La grande île de Noirmoutiers, *terra incognita* pour trente-huit millions de Français, avait rencontré son Homère, mais l'Atlantique aussi tenait son aède, en même temps poète et technicien ; interprète puissant des vastes fureurs abyssales, mais imprégné des mœurs marinières ; capable de construire, gréer et manœuvrer un sloop hauturier ; familier des courants, des parages dangereux, des bancs de pêche, des passes et des balises ; apte à jeter et à relever le filet ; parlant au surplus le rude et parfois vert langage des populations qui vivent de la mer — et qui en meurent.

Rien de superficiel, rien d'affecté dans cette technique, belle d'exactitude et de précision, et qui se bornait à retracer la vie de ces petits ports, d'allure heureuse et paisible, où brûlent pourtant d'âpres passions. *La Barque*, récit épique d'une rivalité entre marins pêcheurs jaloux des mérites de leurs bateaux respectifs ; *La Femme*, drame de l'adultère, à l'ombre d'un phare et d'un sémaphore, sur un îlot : *La Mer*, enfin, la mer qui séduit irrésistiblement et qui garde à jamais les quatre fils d'une famille où tout est mis en œuvre pour préserver les survivants de la fatale et mortelle séduction : ces trois tableaux, à la manière noire, du *Peuple de la Mer*, composent un triptyque véritablement eschylien, dont la sombre puissance émerveilla le public d'alors, ce public d'avant-guerre, si mal préparé pourtant aux œuvres tragiques.

La critique salua donc en Marc Elder un écrivain qui savait ce dont il parlait, qui maniait une langue riche, qui vibrait, faisait vibrer, avait à sa disposition d'inépuisables images neuves. Il était classé— mais classé dans un domaine assez étroit, limité par la baie de Bourgneuf au sud, l'estuaire de la Loire au nord, Grandlieu à l'est. A l'ouest, il est vrai, l'immense Océan qui n'a pas de bornes.

Ces parages d'estuaire, peuplés de grands navires, voient passer maints fantômes. La nuit, Marc Elder y discerne, parmi les paquebots long-courriers ceinturés de lumières et les cargos au frêt opulent, des silhouettes de bateaux bizarres ; sous le feu de proue scintillent des cariatides dorées et la poupe élève au-dessus de l'eau son château compliqué. Pas de cheminée, pas de fumée : les mâts et la voilure des anciennes frégates, le claquement de la toile, le pincement des cordages, le chant des matelots. C'est l'ancienne flotte marchande du port de Nantes, audacieuse Armada cinglant vers les Iles, chargée de pacotille et conquistadors sans scrupules, ou bien louvoyant devant le chenal de rentrée, avec de glorieuses avaries, mais les soutes pleines d'épices et de poudre d'or. Marc Elder les accompagne, ces prestigieux vaisseaux au nom léger ; il les suit dans les mers chaudes, participe aux négociations de leurs capitaines, essuie sa part des coups de main et des abordages, s'escrime à la manœuvre, par gros

emps, charge du « bois d'ébène », troque ses sclaves pour du rhum et de la vanille, fait vec l'équipage les quatre cents coups du diable, et revient à Nantes en assez mauvais équipage, les poches cependant remplies de doublons. Il lui faut de l'or, en effet, et du crédit, pour construire et orner une de ces magnifiques demeures comme il les aime, à trois étages le blanc tuffeau, avec de somptueuses fenêtres à nascarons et les lucarnes du comble s'ouvrant ur la perspective du quai et du fleuve, avec un legré de marbre et des trumeaux peints, et de arges salles confortablement meublées, et quelques singes ou perruches donnant la note exoique.

Cette maison, nous la reconnaissons : c'est elle de M. Louis-Philippe de Castouillet, l'important armateur de *La Belle Eugénie*, et c'est ussi, avant sa décadence picaresque, l'étonnante *Maison du Pas Périlleux*.

Marc Elder a écrit la *Maison du Pas Périlleux* vant la *Belle-Eugénie*, mais, sans doute, pensait-il au second roman en commençant le premier, car tout le chapitre initial de celui-ci nous répare plutôt qu'aux avatars d'une effarante ribu de chenapans contemporains, à des aventures de négriers se déroulant sous le règne du Bien-Aimé.

Mais l'un et l'autre sont à la gloire de Nantes : ville insigne ! Marc Elder tient Nantes pour a huitième merveille du monde, et, comme il ait la montrer, bien des honnêtes gens y sourriront. C'est d'ailleurs une question de moment lu jour, une affaire d'éclairage et de mise en aleur : « La lumière joue sur le fleuve aux ents bras et le long de ce canal aux berges ollandaises, pour l'enchantement de notre ille. Les quais où les vieilles maisons, fléchisant sur des pilotis instables, s'accotent l'une à 'autre, revêtent tour à tour des couleurs fines le pastel, jamais lourdes, jamais vulgaires. Une belle façade simple, harmonieuse, sous le ronton triangulaire, comme on les élevait voilà plus d'un siècle, du temps qu'il y avait encore en France des architectes, ajoute ici ou là les grements de sa noblesse. Le tuffeau qui la compose s'effrite et craque dans les bourrasques du ud. Mais quelle pierre admirable pour retenir es reflets fugaces ! J'ai vu nos quais dorés comme un marbre vénitien, perlés comme une gorge de tourterelle, et, dans les crépuscules de uillet, roses, violets ou réséda... »

Avec une pareille palette et ce pinceau, quels ableaux ne composerait pas Marc Elder ! Aussi abondent-ils, et tous de qualité rare, dans ce roman singulier, *La Maison du Pas Périlleux*, auquel il ne semble pas qu'on ait réservé dans nos bibliothèques la place qu'il mérite. C'est peut-être qu'il fut publié d'abord par une collection populaire, touchant ainsi beaucoup de lecteurs, mais principalement ceux qui lisent vite et ne relisent pas.

Il s'agit pourtant d'une œuvre solide, et belle, et de qualité. C'est l'histoire d'une vieille demeure nantaise, bâtie par un de ces orgueilleux traitants, sous l'habit de qui Marc Elder eût certainement voulu naître, ou tout au moins mourir. Après de nombreuses mutations, l'immeuble grandiose tombe aux mains d'un ramassis de gueux où l'on trouve tous les échantillons de la basse pègre nantaise, vivant de larcins, d'expédients variés et de prostitution. Cette horde est établie là comme en un fief franc et quitte de loyer, taille et taillon, et rien ne prévaut contre son occupation sans titre. La justice, l'administration, la police, y brisent leurs ongles et il faut enfin démolir la bâtisse pour en extirper ses hôtes. Sur cette trame, Marc Elder a brodé une tapisserie de basse-lice, tout un panorama de l'ancienne Nantes et de la moderne : il réserve à l'ancienne, bien entendu, ses complaisances majeures, mais pour traiter de la moderne, ses touches sont vastes et exactes, comparables a bien des égards à celles qu'employa Louis Bertrand en peignant Marseille dans *L'Invasion*. Peintre, Marc Elder, incontestablement. Architecte aussi. Non pas seulement au sens figuré et pour l'ordonnance de ses livres. Mais dans la courante acception. Car, là aussi, sa technologie est impeccable. Devant un pignon, sous une charpente, à l'ombre d'un arceau, le voici qui suit la ligne des bossages et des croisillons, suppute la charge des points d'appui, compte les arbalétriers et les flèches, mesure les courbes, blâme ou félicite à coup sûr le maître d'œuvre. Mais il n'admet que l'architecture ancienne. Depuis l'Empire, à son jugement, personne ne sait plus bâtir. D'ailleurs, n'a-t-il pas mis en épigraphe à son roman *La Belle-Eugénie*, cette phrase désenchantée de Valéry : « Le monde au sein duquel nous nous sommes formés à la vie et à la pensée est un monde foudroyé » ? S'il fût né dans le XVIIIe siècle, Marc Elder eût-il choisi d'étudier la géométrie et l'art du bâtiment sous Gabriel ou Louis, ou bien la peinture sous Joseph Vernet, ou encore de faire sa carrière dans le trafic d'outre-mer ? Sans doute tant de passions diverses eussent-elles été malaisées à mettre d'accord : mais, pourtant, l'existence agitée et haute en couleur de M. de

Castouillet, l'armateur de *La Belle-Eugénie*, montre que Marc Elder fût probablement arrivé à tirer bon parti de ses aptitudes variées et à les faire servir à un bonheur aussi complet qu'il est permis de le souhaiter. Peu de livres paraissent avoir été écrits avec autant de joie. Même les savantes résurrections de M. Henri de Régnier (je pense au *Bon Plaisir*, à la *Double Maîtresse* et à *La Pécheresse*) qui sont, on l'accordera volontiers, des chefs-d'œuvre, ne peuvent faire pâlir, à mon avis, les fraîches couleurs de *La Belle-Eugénie*, tant ce roman — qui est d'aventures et de mœurs — fait exactement revivre l'époque où il se situe.

C'est Nantes, l'orgueilleuse et opulente cité des années 1750, la ville des marchands, des négriers, des charpentiers, voiliers, cordiers, forgerons ; où les armateurs enrichis par la traite, installent leurs bureaux en de somptueux hôtels; où l'activité du négoce terrestre et maritime entretient une animation continuelle, où des mécènes basanés protègent, un peu hautainement, les arts et les lettres. C'est Nantes où prospère la famille de Castouillet, où le jeune Chrestien de Castouillet se livre aux frasques de son âge, et d'où part, sous le commandement de ce damoiseau, *La Belle-Eugénie*, jolie coque de 100 tonneaux, en route pour le tour du monde et la râfle des épices.

*
* *

Marc Elder a-t-il accompli le tour du monde à bord d'une frégate marchande de 24 canons, armée pour la course autant que pour l'honnête contrebande, dans le temps où le capitaine Cook achevait son périple fameux? On le croirait, sur ma foi, et les lettres qu'il fait écrire aux passagers de *La Belle-Eugénie* sont d'un tour « Bougainville » qui eût ravi M. Diderot et M. d'Alembert. Mais Elder ayant ramené son vaissau au port de Paimbœuf, a repris contact avec *Le pays de Retz ;* aussi ce fut l'occasion d'un beau livre dans la collection « Portrait de la France », d'une description de cette « mélancolie plate » comprise entre la Loire maritime, le lac de Grandlieu (peint par Henry Jacques dans *Jean-François de Nantes*) et la secrète Vendée. Ce fut l'occasion aussi des *Dames Pirouettes*, falotes vieillardes qui ne se risquèrent jamais sur les flots incertains. Et c'est assez pour composer un beau bagage de romancier maritime, de romancier provincial, même si l'on excepte de ce bagage *La Vie apostolique de Vincent Vingeance*, *Le Sang des Dieux*, *Thérèse ou la Bonne éducation* que nous avouerons moins goûter et où s'allient cependant à un pessimisme amer, une connaissance approfondie des milieux de petite ville et un souci curieux de la vie intérieure. Quoi qu'il ait écrit, quoi qu'il écrive encore, Marc Elder reste en effet pour nous le romancier de la mer, du port de Nantes, du pays de Retz, de Noirmoutiers, de la Loire maritime et par là, il rejoint la longue et belle lignée de ces romanciers provinciaux qu'on relira longtemps après qu'aura été oubliée la dernière indécence des romanciers du « Sens interdit ».

GUY LAVAUD.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES DIFFICULTÉS DE L'ALLEMAGNE

On va, cette année, célébrer beaucoup de centenaires. L'an de grâce 1830 fut l'année des révolutions : révolution en France, révolution en Belgique, insurrection en Pologne, émeutes en Allemagne et en Hongrie. Mais ce fut aussi l'année des grandes espérances. Les révolutions de France et de Belgique avaient brisé le système de la Sainte Alliance et consacré la première victoire décisive du libéralisme parlementaire qui devait, au cours du XIXe siècle, s'imposer à toute l'Europe. Hélas ! en dépit de toutes les formules oratoires qui seront mises en usage au cours des innombrables cérémonies officielles qui se préparent, l'année des centenaires consacrera les innombrables déceptions que le système a apportées aux peuples. Il n'y a pas de bon système de gouvernement ; il y en a de plus ou moins mauvais, selon les époques et les circonstances.

Le fait est que ce qui caractérise l'époque où nous sommes, ce sont les difficultés qu'éprouvent les Etats parlementaires à résoudre les immenses problèmes qui se présentent partout dans une société en pleine transformation ; en 1930, c'est le monde entier qui est en révolution. Dans certains pays où le parlementarisme était sans racines profondes, comme l'Italie et l'Espagne, on l'a tout simplement supprimé ; dans de vieux pays parlementaires comme la France et l'Angleterre, on assiste à un effort d'adapta-

tion du régime aux conditions nouvelles de la vie sociale, mais dans les Etats où il est d'importation récente comme la Pologne et l'Allemagne, il est aux prises avec des difficultés qui paraissent presqu'insurmontables.

Le cas de l'Allemagne est d'autant plus intéressant pour nous que, quelles que soient les garanties que nous obtiendrons sur le papier, après tant de laborieuses conférences, le paiement de la dette-réparation dépendra en dernière analyse de la santé et de la solidité du gouvernement du Reich. Or, le spectacle qu'offre en ce moment l'Allemagne politique et économique n'a rien de très encourageant. Au triple point de vue politique, économique et financier, elle traverse une crise qui explique, en partie, la difficulté des négociations.

Depuis l'installation de la République, il n'y a jamais eu au Reichstag, de majorité stable et solide — la même situation se retrouve dans tous les Parlements, mais ce qui complique les choses, c'est la crise interne de tous les partis. Le plus gravement atteint, c'est le parti national allemand, que, pour plus de commodité, nous appelons généralement le parti nationaliste. Le fait que 5.800.00- votants se sont prononcés pour le projet Hugenberg, instituant un plébiscite sur le plan Young, nous a d'abord paru assez inquiétant.

Ce n'était qu'une mimorité, mais une minorité agissante et qui comptait, disions-nous. A examiner les choses de plus près, le plébiscite Hugenberg fut un grave échec pour le nationalisme, et c'est lui qui a dissocié le parti. Il y avait quelque temps déjà que la dictature de M. Hugenberg pesait aux personnalités les plus marquantes du groupe ; l'échec du plébiscite et le désir de ne pas être entraîné dans d'autres aventures, par le bouillant dictateur, les a incités à rompre avec lui, avec le vague espoir de se rapprocher des populistes, espoir peu encouragé jusqu'ici, car les populistes craignent de voir l'axe de leur parti entraîné vers la droite. Toujours est-il que de 77, le groupe national-allemand du Reischstag est tombé à 65 membres, ce qui a permis à la *Vossische Zeitung*, cette constatation ironique qui ne manque pas de saveur :

« Pour notre bonheur et pour le sien, Hugenberg n'a pas obtenu la dictature dans le Reich. Mais il est devenu dictateur du parti national-allemand. Il l'est depuis un an. Le parti national-allemand est-il heureux ? La grande personnalité de son chef l'a-t-elle conduit vers des temps radieux ? A-t-on vu ce que signifie le gouvernement d'une volonté unique ? Le parti national-allemand est-il maintenant grand et puissant, la terreur de ses ennemis, le tombeur de la République, du régime parlementaire et du marxisme, le libérateur de la servitude du traité de Versailles ? Un an a suffi pour faire du parti bourgeois le plus fort et le plus discipliné un amas de décombres et de légitimistes conservateurs, des révolutionnaires mutinés. »

Parmi les dissidents du parti national-allemand, il n'y a d'ailleurs pas seulement des démissionnaires, il y a des exclus : les représentants des associations ouvrières nationalistes, et le *Vorwärts* n'a pu manqué de souligner la portée de cet incident :

« La séparation des éléments prolétariens et du parti bourgeois et anti-ouvrier s'effectue, dit-il. La preuve que le mot d'ordre « contre le marxisme » est dirigé contre les ouvriers, vient d'être faite par la décision du Comité directeur du parti national-allemand. Il serait monstrueux que les trois députés n'aient été exclus que pour avoir revendiqué « le droit de s'exprimer librement au point de vue politique et dans leurs conversations privées ». Hugenberg les a chassés, parce que de graves différends sociaux ont éclaté entre son groupe et eux. Les exclus sont soutenus par leurs organisations. L'importance de ce phénomène de décomposition dépasse de beaucoup l'importance numérique de la diminution de trois unités d'un groupe de 78 députés. »

Le parti populiste garde plus de cohésion, mais il a été découronné par la mort de M. Stresemann et l'élection de M. Scholz à sa présidence trahit un certain désarroi. M. Scholz dispose d'une certaine autorité sur le Reichstag, mais on n'a pas oublié qu'il était loin d'être toujours d'accord avec l'ancien ministre des affaires étrangères.

« Le parti populiste a élu le député Scholz président unique du parti, dit le *Tagebuch*. A cette nouvelle, on peut voir de nouveau ce que la mort de Stresemann signifie pour la politique allemande. Car c'est précisément contre Scholz, que Stresemann a dû soutenir ses luttes les plus violentes pour défendre sa politique extérieure, et surtout sa politique intérieure. C'est Scholz, dont les discours et les appels à la crise, devenus presque proverbiaux, ont provoqué sans cesse de nouvelles difficultés, que Stresemann a eu à résoudre et que, parfois, il n'a pas pu résoudre. On voit avec inquiétude cet homme devenir maintenant le chef unique d'un parti, qui occupe, en fait, une situation maîtresse et

qui est la clef de la politique allemande, bien que cela n'apparaisse plus aussi nettement qu'autrefois, depuis que les nationaux-allemands se sont éliminés eux-mêmes. On ne peut qu'espérer que le successeur de Stresemann, maintenant qu'il occupe une situation pleine de responsabilité, évolue de la même façon que le défunt... M. Scholz n'est pas encore trop vieux pour apprendre. »

Dans le centre catholique, mêmes hésitations et mêmes divisions ou peu s'en faut. Si la fraction la plus importante du parti reste fidèle au principe de la collaboration avec la social-démocratie, il y a une forte minorité groupée autour de la *Germania* qui ne rêve que de s'en affranchir. Les socialistes eux-mêmes ne sont plus sûrs ni de leur programme ni de leur discipline. La démission de M. Hilferding en est la preuve. S'ils lâchent l'important levier de commande qu'est le portefeuille des finances, c'est qu'ils ne veulent plus compromettre leur doctrine au contact des dures réalités financières de l'heure présente.

La situation financière du Reich est en effet fort inquiétante. En grande partie, par la faute des socialistes l'Allemagne, depuis sa reconstitution monétaire, vit au-dessus de ses moyens. Alors qu'en France, nous hésitons, peut-être à tort, devant les charges de l'aménagement moderne de nos grandes villes et principalement de Paris, nos voisins de l'Est n'ont regardé à rien. Les transformations du « Grand Berlin » peuvent nous faire envie. On n'a reculé devant aucune dépense pour renouveler l'outillage économique du pays. Les Etats, les communes et même les particuliers sont d'ailleurs aussi endettés que l'Etat. L'Allemand n'a jamais pratiqué l'économie à la française. Ce n'est pas le pays du bas de laine, mais la grande crise qui a suivi la défaite et la révolution a laissé derrière elle une démoralisation financière, dont nous nous faisons difficilement une idée. Depuis lors, tous les Allemands vivent au jour le jour, et il n'y a ni un parti ni un homme qui soit de force à leur imposer l'indispensable grande pénitence.

Le gouvernement, cependant, a fait un effort. Il a répondu au sévère réquisitoire qui se trouvait dans le fameux memorandum de M. Schacht, par un projet de réforme financière sur lequel il a posé la question de confiance, et le chancelier Muller a prononcé, pour le défendre, un important discours. Il a déclaré d'abord que le budget de 1930 ne pourrait pas être déposé en janvier sur le bureau du Reichstag, parce qu'il était nécessaire d'attendre, pour l'établir définitivement, les résultats définitifs de la Conférence de La Haye. Répondant au mémoire du docteur Schacht, il a déclaré que les principales critiques du Président de la Reichsbank retombaient sur les experts allemands et sur le Dr Schacht lui-même, qui n'avait pu faire triompher la thèse allemande sur ces points. En ce qui concerne les réformes financières, il a exposé les difficultés que rencontrait le gouvernement. Le déficit du Trésor atteint 1,7 milliard de marks, dont 800 millions proviennent du budget extraordinaire, 150 du déficit de l'exercice 1928 et 300 de l'exercice 1929. Sur ce déficit, il reste un découvert de 330 millions de marks. Le Chancelier a ensuite exposé les différents points de la réforme et posé la question de confiance.

Les négociations entre les partis ont finalement abouti, après des débats laborieux, à l'adoption d'une formule commune. Les résistances les plus vives se sont manifestées dans le groupe populiste, qui n'a accepté la formule transactionnelle que par 22 voix contre 17 et qui a décidé de ne pas poser la question de discipline à l'occasion du vote ; dans le groupe socialiste, dont une partie a refusé d'accepter la réorganisation des assurances ; enfin, dans le parti populaire bavarois, qui a décidé de s'abstenir, à cause de l'augmentation d'impôt sur la bière.

Le vote de confiance a été accordé par le Reichstag par 222 voix contre 156 sur 400 votants. On a remarqué que 14 députés populistes, parmi lesquels le secrétaire d'Etat au ministère des Territoires occupés, M. Schmid, ont voté contre la confiance au gouvernement, et que 29 socialistes et tout le groupe populaire bavarois se sont abstenus.

La presse catholique et quelques journaux démocrates sont à peu près les seuls à considérer ce résultat avec satisfaction. Encore font-ils quelques réserves. La *Kölnische Volkszeitung* écrit :

« Le calice de la crise gouvernementale a été évité au peuple allemand. Si compréhensible que soit le soupir général de soulagement poussé à ce sujet, la joie ne peut cependant être sans mélange. »

Le *Berliner Tageblatt* constate avec inquiétude la défection d'une partie du groupe populiste.

« Le succès numérique important du gouvernement du Reich est affecté de quelques taches. L'abstention du parti populaire bavarois était prévue et l'on n'en veut pas aux Bavarois de se singulariser. Ce qui est plus grave, c'est qu'un

grand nombre de députés populistes ont voté contre leurs propres ministres. »

De son côté, le *Vorwärts* considère sans enthousiasme le résultat obtenu :

« Il n'y a pas lieu d'entonner des hymnes d'allégresse. Mais une défaite du gouvernement, dans les circonstances présentes, aurait constitué, non pas un accident fâcheux pour tel ou tel parti, mais un danger pour le peuple tout entier. Pour sauver le crédit de l'Allemagne à la fin du mois et pour la rendre capable de négocier à la conférence de La Haye, 222 députés ont approuvé une résolution obtenue par de difficiles négociations entre les partis. »

Il y a évidemment là les indices d'une crise profonde et d'autant plus inquiétante pour les puissances créancières, que l'on voit déjà pointer le grand chantage qui a déjà si bien réussi à l'Allemagne. Ce n'est pas au gaspillage que l'on attribue les embarras financiers du Reich, c'est à la charge des réparations, et l'opposition générale qui, dès l'ouverture de la deuxième Conférence de La Haye, s'est produite contre la mention de sanctions ou de garantie dans le protocole pourrait bien impliquer l'arrière-pensée d'une prochaine déclaration de carence. Il est certain que l'on y songe dans les partis de droite, mais heureusement les puissances industrielles à qui le dernier mot reste toujours en Allemagne se rendent compte du danger de l'aventure. Depuis la grande crise de 1920, l'Allemagne s'est relevée miraculeusement. Elle est redevenue une puissance industrielle de premier ordre, elle a repris sa place dans la société des peuples civilisés. Seuls, des énergumènes comme Hugenberg ou Hittler peuvent songer à compromettre les résultats inespérés d'un tel effort.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

LE NOUVEAU ROMAN DU MARIAGE

Depuis que le mariage, perdant son caractère immuable et sacré, est ravalé au niveau des aventures ordinaires, il partage, avec les désordres de la passion et les orages des sens, le « privilège » d'inspirer les romanciers. Comme thème romanesque, il n'est pas seulement en faveur, il est à la mode. En une année, d'un automne à l'autre, nous avons vu paraître — pour ne citer que des œuvres dignes d'attention, — *Amour, terre inconnue* (1), de M. Martin Maurice, *Le Mariage charnel* (2), de M. Nicolas Ségur, *Quand le navire...* (3), de M. Jules Romains, *Amour nuptial* (4), de M. Jules de Lacretelle, et reparaître, dans une nouvelle version en un volume, l'œuvre si nuancée et si riche, si chargée d'expérience et à la fois si cruelle et si pathétique, de M. Jacques Chardonne : *L'Epithalame* (5). Elle était, à cet égard, d'un précurseur, et sa réimpression est un signe des temps.

Il ne nous vient pas à l'esprit — et le lecteur qui les aurait lus ne s'en étonnera point — de mettre ces cinq récits sur le même plan. Sans parler de leur inégale valeur littéraire, il y a entre leurs sujets une hiérarchie. Mais ils sont liés par la parenté d'un thème commun, ou plutôt, ils se meuvent sous l'impulsion d'une préoccupation commune ; ils posent un problème dont ils cherchent la solution : en quoi consiste l'union parfaite dans le mariage et comment la réaliser ?

***

M. Jules Romains avait répondu par l'union des corps, par la plénitude de l'amour physique, et il avait pris grand soin de nous faire entendre que la nuit de noces de Lucienne avait été exceptionnelle, non certes par la matière des actions, cela va de soi, mais par leur esprit, par l'attitude tout à fait extraordinaire de la jeune fille en particulier, « et que l'étrangeté des événements ultérieurs a là une de ses racines... ». Ce sont ces événements ultérieurs qui forment le sujet du troisième roman de la trilogie de « Psyché », commencée par *Lucienne*, continuée par *Le Dieu des Corps* et qui se termine avec l'œuvre nouvelle, assez déconcertante : *Quand le navire...*

Elle est extrêmement différente des deux autres, qui déjà ne différaient pas moins entre elles, et ce doit être un vrai plaisir pour la critique de rendre hommage à la variété, à la richesse du talent de M. Jules Romains. Après la délicieuse originalité d'un roman psychologique, auquel je ne connais pas d'équivalent

(1) *Nouvelle Revue Française.*
(2) Albin Michel.
(3) *Nouvelle Revue Française.*
(4) *Id.*
(5) Bernard Grasset.

dans son genre, nous avons été initiés au mariage de Lucienne et de Pierre Febvre, à l'intimité, dans tout son détail, de leur première nuit, à celle des premiers mois de leur union, et pressentant que l'auteur avait ses raisons d'appuyer comme il le faisait, nous comprenions fort bien son scrupule quand, poussé par le besoin de se rassurer lui-même, il nous expliquait, dans un commentaire très habilement alterné avec le récit, l'intérêt spéculatif que présentaient pour lui toutes ces précisions et nous déclarait qu'il ne parlait pas de ces choses pour le plaisir d'en parler.

Nous savons maintenant pourquoi il en parlait. Voici Pierre Febvre embarqué, à bord du navire où il a repris ses fonctions de commissaire. C'est Lucienne qui nous a conté l'histoire des fiancailles ; mais c'est de lui que nous tenons la suite du récit. Encore tout étourdi du départ, après « une seconde nuit de noces » que Lucienne est venue passer dans sa cabine, et qu'à faite plus libre encore la disparition de toute crainte, de toute réserve, la première idée que lui impose le déclanchement psychologique provoqué par les circonstances et le hasard d'une rencontre, est celle de séparation. Elle prend, dans son esprit, une place insolite.

Elle y creusait comme une cavité centrale, d'où se répandaient dans toutes les directions à la fois une douleur riche de pensée, une lumière poignante.

Ce n'était plus une idée entre autres. Elle devenait une des grandes catégories d'un univers mental brusquement remis au point. La séparation et l'absence. J'en découvrais l'ampleur, l'empire. Sous l'agrément de son décor et les complications de sa machinerie, le bateau était quelque chose de simple et de terrible : un instrument de séparation. Sa marche déroulait derrière lui non pas tant le loch que l'absence. Sa vitesse était une vitesse d'arrachement.

Le bateau l'a séparé de Lucienne : elle n'existe plus que comme une absente. Or, avec l'ancien compagnon qu'il vient de retrouver, il a suffi de la proximité, pour refaire sans effort une amitié réduite à rien par trois ans de séparation. « Entre les hommes, entre les vivants, tout est une question d'espace. » Orientées en ce sens, ses idées se précisent, s'ordonnent, et toute une philosophie de l'amour s'esquisse dans son esprit. L'amour n'est peut-être autre chose que le vertige de la présence, et Pierre Febvre est maintenant porté à croire qu'il ne peut trouver son plein épanouissement que dans le mariage où la femme rend présente à l'homme toute l'immensité féminine — et réciproquement. Un vertige : voilà pourquoi le sens commun s'en détourne, la sagesse pratique en a peur. Quand Pierre agite ces idées avec son ami, le médecin du bord, celui-ci résiste et s'arrête, comme au seuil d'un monde inquiétant où il ne veut pas le suivre, parce qu'il est plus sage de n'y pas pénétrer. Des jalons très habilement posés nous acheminent à l'idée d'un péril inconnu, ou tout au moins d'un risque dangereux.

Parfois, cependant, j'avais un besoin anxieux d'être seul. Mon affluence de pensées et de visions faisait place peu à peu à une seule image, qui s'immobilisait, et par sa consistance, ses dimensions, l'indépendance qu'elle prenait, semblait à mi-chemin entre une idée de l'esprit et un objet extérieur.

Nous pressentons l'hallucination.

De son côté, Lucienne, laissée à elle-même, a été travaillée par ces idées de l'amour, de la séparation, de l'absence. Pierre, quand il la revoit, est saisi par ce qu'elle lui paraît avoir de détaché, de mystérieux, d'inquiétant, il ne sait quel air inexplicable. Elle a découvert que sans Pierre elle n'existerait plus, et que « si l'on aime quelqu'un, il n'est plus possible qu'il vous quitte, qu'on le quitte. On ne peut pas supporter qu'il ne soit pas là. » L'absence ne peut être acceptée. Contre elle, Lucienne a l'intuition très profonde et très vague « qu'il y a des raisons encore cachées de croire à une espèce de ressource infinie », des raisons encore cachées qu'elle verra mieux quelque jour, si elle le mérite. En attendant, elle se demande si l'union a rendu l'amour plus fort contre la séparation, — plus fort ou plus faible. Elle sent s'accroître ce qu'elle appelle pour elle, secrètement pour elle, le « vide nuptial ». « Est-ce qu'un immense désir, une immense espérance n'ont pas été détournés, accaparés, puis déçus ? Est-ce qu'une promesse n'a pas été faite, qui ne pouvait pas être tenue ? » Il faut qu'elle s'explique avec l'amour.

Certes, il lui a révélé des merveilles, mais de tout autres merveilles que celles qu'elle attendait. Elle a découvert un « royaume », une terre des prodiges, et elle y est entrée avec ivresse, avec le sentiment aussi d'obéir aux ordres les plus impérieux que son âme eût jamais reçus. Mais l'amour lui a fait une promesse, et elle s'y accroche : il lui a promis de l'unir à Pierre, de la fondre en lui. « Mon âme a pris un tel élan dans ce sens-là, qu'il faudrait la briser pour qu'elle recule. » Alors une pensée s'impose à elle, non sans lui paraître un peu folle : elle se dit « que dans l'union, l'âme arrive à une

exaltation trop intense, à un sentiment de ses pouvoirs trop aigu, pour qu'ensuite quelque chose d'aussi grossier, d'aussi absurde que la distance suffise à tout effacer. » Voilà un nouveau jalon, et dès lors, la voie se dessine : Lucienne va tendre toute sa pensée, tous ses actes dans le même effort *d'abolir la distance*, de dresser sur l'obstacle abattu le triomphe de l'amour vainqueur.

Elle y parviendra par degrés. Un fragment de son journal nous la montre, qui s'entraîne, imaginant avec force, évoquant le navire, les deux cabines de Pierre, la disposition des meubles et de tous les objets, ses habitudes à bord. Mais ce qu'elle cherche, ce n'est pas « à passer le temps avec le jeu du souvenir, un triste jeu ! ». Elle a l'impression qu'autre chose que cela doit être possible. Son instinct lui dit que l'esprit peut faire mieux. Il faut qu'elle voie le navire, qu'il soit tout près d'elle, à sa taille, — qu'elle y soit presque. Elle se dit qu'il le faut absolument. Elle s'entraîne, elle s'épuise, s'arrête de lassitude, et le lendemain s'y reprend... Tandis que le journal de la jeune femme nous ratrace, avec une extrême précision, ses efforts, ses tâtonnements, ses demi-réussites et, bientôt, le succès final, nous connaissons, par le récit de Pierre, les résultats.

La première manifestation, assez singulière, mais assez vague aussi, qu'il ne parvenait point à s'expliquer et à laquelle il ne s'arrête guère, ce fut, un soir, durant une traversée de Marseille à la Méditerranée orientale, entre Malte et Alexandrie. Accoudé au bastingage, il regardait distraitement la mer : il ressentit une sorte de choc infinitésimal, qui lui donna l'envie, ou du moins coïncida avec l'envie de changer de posture. L'analyse de cette impression et des mouvements qu'elle provoque dans la sensibilité ou l'intelligence est très remarquable. Elle aboutit à cette conclusion que la chose lui semblait nouvelle comme fait constaté dans sa vie, « mais non pas foncièrement étrangère comme saveur de fait. » Pourquoi ? Pierre ne projette pas sur elle beaucoup de clarté quand il ajoute : « Elle allait retrouver dans quelque endroit reculé de ma tête je ne sais quelle notion instinctive... » Bien vite, d'ailleurs, il se ressaisit et n'y pense plus.

Mais il faut qu'il y pense. Le journal de Lucienne nous apprendra tout à l'heure qu'elle avait besoin d'un encouragement, d'une confiance, qu'à un moment donné, rien ne dépend plus d'elle, tout dépend de Pierre. La main de l'auteur apparaît ici d'une manière un peu trop manifeste et se trahit par un artifice. Reconnaissons qu'il est choisi avec beaucoup d'intelligence, présenté de façon fort habile. Il n'y a jamais rien, chez M. Jules Romains, ni d'un maladroit ni d'un naïf. L'objection qu'on peut lui faire ici, c'est qu'il eût été bien préférable de mettre son personnage dans les dispositions nécessaires par des moyens d'ordre tout intérieur et psychologique. Mais si je ne me méprends pas sur ses intentions, l'auteur a voulu du même coup nous disposer nous-mêmes à bien entendre sa pensée. Il traite d'une réalité mal connue, incertaine, fuyante, déconcertante aussi. Avec un art très subtil, une ingénieuse souplesse de procédés, il fait alterner le récit de Pierre et le journal de Lucienne. Dès le début, à l'ouverture même du livre, il a introduit un troisième personnage, le médecin du bord, qui permet à Pierre d'utiles éclaircissements sur ses idées et son état. En voici un quatrième, placé là trop évidemment pour le préparer et nous préparer nous-mêmes, mais bien vu, pittoresque, racontant les histoires qu'il faut et disant ce qu'il faut dire. Pierre le rencontre, pour la première fois, le soir même du jour où il a ressenti cette impression d'imperceptible choc. C'est un homme assez mystérieux, Polonais de Galicie, établi à Chicago ; il a la réputation d'un certain don de double vue, qui lui vaut d'y vivre riche et considéré. Rien d'un charlatan, d'ailleurs. Ecoutez-le s'expliquer avec Pierre Febvre, et se définir honnêtement, dans son français cosmopolite :

> Je ne sais si l'on vous a raconté de moi. Vous ne devez pas m'exagérer. Il vient peu de choses à ma connaissance, et presque toujours mal claires. Beaucoup de personnes, je pense, ont été là-dessus mieux douées que moi. Mais le peu que je dis est dans la réalité. Je n'ajoute rien. Ainsi je ne sais pas exactement ce qui se passe pour vous. Mais il se fait en ce moment pour vous quelque chose comme il ne se fait pour aucune des mille autres personnes du bateau. Cela, je le sens. Et je sens aussi que vous suivez votre chemin sans rien regarder. Répondez. Avez-vous conscience qu'il se fait pour vous quelque chose d'extraordinaire ?

Pierre est maintenant dans les conditions voulues. Le lendemain, dans sa cabine, il ressentit de nouveau l'impression de la veille, plus forte, plus précise et à laquelle il ne peut refuser, cette fois-ci, une origine extérieure. Il a, « si l'on peut dire, le sentiment non visuel d'une interposition » entre les objets et lui, « et d'une interposition qui n'était pas uniforme ni constante, qui se déplaçait ». Il en éprouve une tragique émotion. Vingt-quatre heures encore, et il re-

vient dans sa cabine, s'y réfugie entièrement, après avoir pris toutes ses précautions pour s'y assurer la solitude et préparer l'attente, ne pas « manquer » ce quelque chose, près de quoi il passe... Et l'apparition se produit : Lucienne devient présente : elle marche, s'assied, laisse sur la couchette, son empreinte, *qu'un témoin tout à l'heure constatera.* Puis la forme s'amollit, s'atténue, se dirige lentement vers la baie, passe tout près de Pierre, sans le regarder, entièrement reprise par l'effort de trouver son chemin...

La scène est belle, d'une parfaite maîtrise qui nous l'impose, ou plutôt nous la fait accepter sans effort, ne nous laissant d'autre initiative que celle d'une certaine liberté d'interprétation.

Mais celle-ci même se trouve fort restreinte par la confirmation que nous apporte le contre-récit, celui de Lucienne, dans son journal. Et tout ce qui nous reste, en fin de compte, c'est le soin de conclure, dans le sens où l'auteur a pris tant de soin de nous orienter. Jamais Pierre et Lucienne ne s'expliqueront sur ces choses. Mais ils ne se retrouvent plus tout à fait les mêmes, parce qu'elles représentent des circonstances extraordinaires qui travaillent à transformer le monde à leurs yeux. L'invisible est né dans le visible. Le « dieu des corps » n'est plus le seul objet de leur culte. Bien qu'ils n'aient nulle idée, nul désir de s'évader de son royaume, ils ne s'y sentent pas prisonniers, parce que l'état d'exaltation auquel ils y peuvent parvenir « se prête aussi, sans se rompre, aux plus difficiles aventures de l'âme, et ne demande qu'à les aider, si l'âme n'a pas le sot orgueil de le traiter comme un ennemi ». On ne peut se défendre de demander à M. Jules Romains s'il ne le traite pas, lui, avec trop de complaisance, en même temps qu'il l'ennoblit et le transfigure par une sorte de religieux respect. Ennoblissement, transfiguration qui peuvent séduire, mais qui ne sont pas sans danger, précisément par ce qu'ils justifient cette complaisance, la glorifient et l'exaltent. Dépouillées de la haute spiritualité, du bel équilibre que leur confère un génie profondément sain, lucide et harmonieux, comme celui de l'auteur, ces vues ne risquent-elles pas de conduire tout droit aux débauches d'un Raspoutine et au licencieux délire qu'elles provoquaient chez des natures en désordre ?

Ce qui est certain, c'est que le point d'arrivée de M. Jules Romains est tout différent. Il a voulu nous montrer l'absence, la distance, vaincues par l'amour, les lois mêmes du monde des corps vaincues *sur quelque autre plan.* Il a voulu nous ouvrir des perspectives sur l'invisible, — l'amour étouffant dans les limites de la vie et se heurtant à l'étroitesse du monde, son élan désespéré, puis « quand enfin, tout est par terre, et qu'il peut passer », la peur, qui fait trembler l'âme, quand les corps ne l'arrêtent plus, et qui l'arrête.

Cette peur maintient, elle sauvegarde, entre Pierre et Lucienne, le silence : car il y a un pacte, qui forme la seule frontière du monde où nous vivons, où il faut que nous continuions de vivre, et du monde inconnu, mystérieux, invisible, où nous n'avons pas normalement accès, — du moins par les voies qu'essaie d'ouvrir Lucienne. Mais ce serait ouvrir nous-même une autre question et mettre en cause toute la philosophie de M. Jules Romains, telle que l'expose la remarquable trilogie dont il vient de nous donner le troisième terme.

*
* *

Ce qui est digne de remarque, c'est que l'auteur de *Quand le navire...* revient, par un détour, à la notion du mariage immuable et sacré. On ne s'y attendait guère, peut-être, après *Le Dieu des Corps.* Mais un lecteur attentif avait le sentiment que le second terme de la série n'apportait pas le dernier mot. Nous sommes bien loin d'un pareil thème avec les autres romans que leur sujet apparente à celui-ci. *Amour, terre inconnue* n'est pas sans affinités avec *Le Dieu des Corps,* auquel il est postérieur de quelques mois. C'est aussi une glorification du mariage de chair, mais conçu sans rien au-delà et avec cette nuance nouvelle que le mari se montre parfaitement incapable d'aimer sa femme comme il convient, tant que celle-ci n'a pas appris dans l'infidélité les leçons par lesquelles elle l'élèvera à la hauteur de son rôle. L'immoralité d'une telle donnée n'est compensée — si elle peut l'être — que par le talent de M. Martin Maurice, qui est d'une qualité très fine et d'un charme presque irrésistible. La psychologie du mari, avec les diverses influences qui l'ont déterminée, est remarquable. Nous avons là un exemplaire achevé de protestant actif et discipliné, sans cesser d'être intellectuel, qui croit avoir fait sa part à l'amour et s'est installé confortablement dans le mariage jusqu'au jour où l'expérience, acquise ailleurs, de sa femme, lui révèlera son ignorance et l'erreur édifiée dessus, qu'il s'empressera, d'ailleurs, de réparer pour leur plus grand bonheur commun. M. Martin Maurice a un art de tout dire, sans ménagement,

qui conserve à cette œuvre audacieuse un agrément littéraire du meilleur ton.

Pourquoi faut-il que M Nicolas Ségur en ait repris, quelques mois plus tard, le thème, sans doute un peu renouvelé dans le détail, mais sensiblement aggravé ? Le mari d'*Amour charnel* s'est mis dans le même cas que celui d'*Amour, terre inconnue*. La différence est qu'il lui faut, pour en sortir, l'excitation de la « chose vue ». Nous ne voulons signaler ici que ce qu'il y a de désobligeant dans cette reprise et ce renchérissement. Nulle part les ravages de la mode ne sont aussi pernicieux qu'en littérature. Le Romantisme, tel qu'il s'épanouissait il y a juste cent ans, nous en apprendrait long à cet égard. Mais sans remonter si loin, il nous suffit de regarder le roman et le théâtre autour de nous.

FIRMIN ROZ.

P.-S. — Le curieux et remarquable roman de M. Jacques de Lacretelle nous introduirait dans un autre ordre de considérations. Il nécessite une étude à part et fera l'objet du prochain article.

LE THÉATRE

LE RENVERSEMENT DES SEXES

C'est au cours d'une tournée de conférences aux Etats-Unis que j'ai appris le nouveau triomphe d'Edouard Bourdet. Dès mon retour, ma première soirée parisienne a donc été consacrée au théâtre de la Michodière. Je m'excuse, auprès des lecteurs de la *Revue Bleue* de leur parler si tard d'une pièce que beaucoup sans doute ont déjà vue, sur laquelle ils auront certainement plaisir à reporter une fois encore leur esprit.

Edouard Bourdet possède les deux facultés maîtresses de l'auteur dramatique : le don de discerner le sujet, dans la confusion des mœurs, et le don de rendre scéniques toutes ses observations de moraliste par des personnages. Il vient de traiter un grand sujet et de créer un grand personnage.

Depuis longtemps, pour des raisons économiques et psychologiques que nous sommes tous appliqués, essayistes et romanciers, à dégager, auxquelles, pour mon compte personnel, j'ai toujours attaché beaucoup d'importance, nous assistons depuis vingt-cinq ans environ à un renversement des sexes. Avant la guerre, le rythme de cette évolution fut assez lent : il s'est naturellement précipité depuis 1920. L'avènement de la femme dans la vie économique, la conquête de sa liberté dans la vie sentimentale, l'instruction des jeunes filles, la pratique des sports ont provoqué, peu à peu, dans tous les pays du monde, une sorte d'égalité entre les hommes et les femmes. Dans l'ordre amoureux, les hommes ont cessé de faire la cour aux femmes. Bientôt, cette égalité, comme il arrive aux courses, quand un cheval en rejoint un autre, est devenue une inégalité, mais en sens inverse ; toutes les prérogatives avaient changé de côté et les hommes avaient cessé de mener le jeu... Ce phénomène, naturellement, devait se manifester avec d'autant plus de rapidité et de force chez les peuples où aucune tradition n'avait pu d'abord lui opposer de résistance. Il s'est donc particulièrement accusé en Amérique, et cette prédominance féminine est en effet réelle aux Etats-Unis. Il n'est pas douteux, pourtant, qu'elle doive être plus marquée encore si l'on met en présence des Américains et des Européens. On n'aura plus alors qu'à retourner l'ordre naturel des choses et à faire jouer à chaque sexe exactement le rôle de l'autre. Les hommes ne travailleront plus, ne penseront qu'au mariage qui est un établissement, et les femmes les choisiront, les paieront, les garderont tant qu'elles seront satisfaites d'eux ou les laisseront tomber. Les deux épithètes classiques « fort et faible » ont fait un chassé-croisé et l'ancien sexe fort est devenu le nouveau sexe faible.

Il faut donc admirer avec quelle précise opportunité Edouard Bourdet, en grand auteur dramatique qui sait que les observations les plus justes ne peuvent être soumises aux foules en leur toute première nouveauté, a saisi l'instant où ce prodigieux changement des mœurs pouvait être abordé dans une pièce... Il y a quelques mois peut-être, ce thème aurait pu choquer encore ; dans quelques semaines, sans doute, aurait-il perdu déjà de son originalité... Le point de maturité des grands thèmes dramatiques est aussi difficile à saisir et est aussi précaire que la jeunesse des êtres : entre la hardiesse qui enchante, l'audace qui choque et la banalité scandaleuse, où est la nuance ?... Il n'y a que les Maîtres qui la perçoivent à coup sûr, et la plus haute qualité d'Edouard Bourdet, c'est bien ce coup d'œil de moraliste.

Il nous a donc, dans le *Sexe faible*, proposé une pièce où se trouvent appliquées bien rarement les règles ordinaires d'une pièce. Point

d'intrigue, point d'histoire à péripéties... Nous sommes dans un grand hôtel international, à Paris, et la seule langue à parler, quand on a des secrets à dire, c'est le français. Là, une mère qui a charge de garçons (elle a une fille aussi, mais celle-là se débrouille toute seule)... Ses fils sont beaux, ils ne peuvent pas travailler, naturellement : il faut donc les établir. Pour l'un, le mariage est déjà fait, mais il faut protéger le ménage, éviter les accidents et le divorce, préparer des rapprochements entre les époux. L'affaire principale, pourtant, c'est de trouver une situation à celui qui reste. Une intrigue est en train avec une Américaine : il faut mener l'affaire à terme, mais le garçon n'est point trop docile (il a même une petite amie qu'il n'est pas éloigné d'aimer), et l'Américaine est très exigeante et autoritaire, elle est même d'autant plus américaine sans doute qu'elle ne s'adresse pas à un Américain : qui sait s'il n'y a pas de l'impérialisme jusque dans l'amour ?... Enfin, toutes les choses s'arrangeront le mieux du monde, puisque, Dieu merci, il y a pas seulement le mariage, mais le divorce. Le gentil petit garçon peut parfaitement faire un « extra » de deux ou trois ans, mettre un peu d'argent de côté sur sa pension et revenir à ses amours... Un camarade désabusé lui a fait d'ailleurs un tableau si noir de cette servitude masculine, qu'il a hésité un moment et a même pensé à un recours désespéré : le travail. Heureusement, sa maman veillait et est intervenue à temps pour empêcher une sottise.

Mais le mérite principal d'Edouard Bourdet, celui par lequel il s'égale aux plus grands dramaturges de tous les temps, c'est d'avoir créé un personnage, non seulement un personnage au sens ordinaire du mot, je veux dire un être vivant, mais encore un type, une figure absolument inédite au théâtre.

Qu'est-ce qu'Antoine ?... C'est l'homme le plus important de la vie internationale, celui vers lequel converge le monde, celui sans lequel les palaces n'auraient point d'âme et sans lequel tous ces êtres perdus de convoitise et d'ennui mourraient de solitude et de désespoir. Antoine est le maître d'hôtel, c'est-à-dire le confident, l'ami, le banquier, l'ambassadeur... Il est le chef aussi, il remplit l'hôtel comme le commandant le bateau. A-t-il une pensée, une âme, une philosophie ? Sans doute, mais comment le savoir ? Avec un art infini, qui n'est que sa nature, Victor Boucher enveloppe ce bonhomme, avec une voix égale et une insolente obséquiosité, d'un tel mystère que le comique se revêt par moments de grandeur... Que pense-t-il, de tout ce qu'il fait, de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il entend ?... Une seule parole humaine lui échappe. On ne sait à quelle heure de la nuit, quand sa tâche semble enfin terminée, ce complice de toutes les passions apparaît en pardessus : il rentre à pied chez lui, car il a besoin de changer un peu d'air !... Nous le voyons prêter des sommes considérables à ses clients, mais nous n'avons aucune idée de la manière dont lui-même se procure ces fonds... Notre imagination, ici, dépasse tout ce que l'auteur pourrait nous dire et de quelque manière que nous ayons pu voir Antoine réaliser n'importe quel bénéfice, cela n'eût diminué à nos yeux...

Apprenons, par ce seul trait, quelle délicatesse de nuances, souvent inaperçues, suppose le travail d'un artiste dans les réussites comme celles dont est coutumier maintenant Edouard Bourdet...

Quand on est un Français qui voyage beaucoup, on finit par acquérir, à chaque passage de la frontière, un sentiment nouveau et qui reste pour la majorité des Français inexistant, malheureusement. On prend, si j'ose dire, mesure de son importance, de sa valeur, et l'on souffre de tout ce qui peut diminuer ce prestige dont on est porteur, on se réjouit de ce qui peut rehausser ce même prestige... Longtemps, notre théâtre fut le premier du monde... Il a beaucoup perdu de terrain... D'abord, il en a perdu par lui-même et, ensuite, les autres en ont gagné... C'est donc avec une joie presque reconnaissante que l'on salue l'apparition de toutes les œuvres qui sont capables de conserver ou de rendre même à notre théâtre national son renom traditionnel... Edouard Bourdet est, à l'heure présente, notre meilleur propagandiste... Il l'est par son talent, bien entendu : il ne l'est pas moins par son caractère. Ayant connu des succès sans précédent, puisqu'ils sont aussi grands que s'ils n'étaient pas littéraires et qu'ils sont aussi littéraires que s'ils n'étaient pas fructueux, il n'en a nullement subi la griserie. Il n'a pas moins travaillé, ni plus vite, ni autrement. A chacune de ses œuvres, à la dernière comme à la première, il s'est posé le problème le plus difficile, courageusement, et, à force de réflexion et de sincérité, il est parvenu à offrir au public les œuvres tout à la fois les plus neuves et les plus faciles. Il mérite son succès : c'est sa grandeur.

GASTON RAGEOT.

LES BEAUX-ARTS

FERNAND MAILLAUD
ALBERT MARQUET
LE BOURGEOIS

Quand un recul nécessaire permettra de situer définitivement les artistes de ce temps, nul doute que la place dévolue à Fernand Maillaud ne soit enviable. Ses peintures lumineuses et harmonieuses, mesurées et modernes, miroir véridique et sympathique des plus belles régions de France, sans oublier Paris, ont tout ce qu'il faut pour triompher de l'épreuve des ans. Bien composées, de pâte souple et de couleur franche, elles séduisent par la limpidité de l'effet, le profond amour de la nature qu'elles révèlent. Déjà, les plus anciennes, par leur conservation excellente, peuvent témoigner d'une indiscutable valeur technique. Or, je suis de ceux qui estiment que pour apprécier une œuvre d'art, la constatation d'un métier solide est un des critériums qui ne devraient jamais être perdus de vue. Certes, un sophisme en cours, s'efforce de réduire le tableau à une fête de couleurs, sans lendemain. Qu'importe sa durée, si le présent exalte! Cependant, il n'est point indifférent que l'œuvre préférée ait une durable séduction, que chaque rencontre révèle un motif nouveau pour l'aimer. N'est-ce pas une telle raison qui rend si constant le succès de Corot dont les peintures conservent l'éternelle jeunesse?

Mais, trêve de considération... Qu'on aille voir à la Galerie « Sélection » l'ensemble des quelques cinquante toiles et esquisses exposées par Fernand Maillaud, on verra avec quelle sensibilité il a su rendre les particularités de chaque atmosphère, exprimant la douceur vaporeuse des bords de la Creuse aussi bien que l'intensité des visions de Provence qui prennent vie et relief des ombres fraîches courant sous les robustes platanes ou sous les pins parasols dressés sur des découverts brûlés de soleil. *Premières neiges dans la Vallée Noire, Matinée à la Calabre près Toulon, Marché de Villeneuve-lès-Avignon* sont, par exemple, des morceaux séduisants à l'extrême.

*
* *

L'œil d'Albert Marquet, peintre des mers et des fleuves, est l'un des plus délicats de l'heure. Il lui suffit d'une palette restreinte pour, jouant de valeurs délicates, procurer les plus saisissantes impressions de transparence et d'infini. Qu'il s'agisse de Rouen, de Paris, de Marseille ou d'Alger, c'est toujours le même sentiment vrai de l'atmosphère ici délicate, là chauffée à blanc, sous le grand ciel, que mirent de lumineuses eaux en avant d'un horizon sans limite. En même temps qu'étaient réunies à la Galerie Georges Petit quelques peintures bien choisies de ce peintre exquis, la Galerie Dru montrait entre autres aquarelles et dessins, des bords de rivière rapidement indiqués, mais qui à l'égal de ses plus belles toiles révélaient le métier libre, la vision sensible, le plaisir de peindre de cet artiste dont les bleus variés, les verts limpides sont d'une inestimable qualité.

*
* *

En dépit des tentatives de sabotage constatées ces dernières années, l'étude de l'animal demeure l'apanage d'une élite passionnée. Nos animaliers présentent de surcroît, l'attrait de n'avoir emprunté à leur grande ancêtre, Barye, que sa sincérité et sa ferveur. L'illustre maître avait poussé à l'extrême l'analyse de ses modèles, ceux qui lui succèdent, cherchent moins l'épisode, le détail que des attitudes, des états essentiels. Au premier rang de ces fervents de l'animal, se place le sculpteur Le Bourgeois qui s'est fait une si belle place en taillant dans le bois, à l'intention de départ d'escaliers ou d'amortissement de poteaux, de décoratives et véridiques silhouettes de quadrupèdes ou d'oiseaux. Mais, voici que son activité poursuit des buts nouveaux, ainsi que le révèlent de récentes fontes réunies à la galerie d'exposition de la fonderie Collin. Œuvres très différentes toutefois de celles auxquelles il a, jusqu'à présent, donné esprit et vie. Car, il aime trop son art, il a une conscience trop aiguë des exigences de la matière pour accepter la confusion des techniques. Au bois les superpositions des plans en profondeur, le détail amusant; au métal, les grandes masses, l'agencement des colonnes dans la lumière.

L'aboutissement est une réalisation décorative, puissante ampleur avec *Lion qui marche, Lama-Mouton*, de si curieuse silhouette, *Chien de course*, tandis que la finesse d'observation du sculpteur, son esprit amusé se montrent dans certain *Ecureuil* au malin regard, certain *Furet* ou encore ce *Martinet* qui, en dépit du bronze lourd, semble de ses longues ailes fines, prêt à s'élancer dans l'éther.

Non moins qu'à la forme et à la perfection des fontes, Le Bourgeois a apporté soins et recherches aux patines. Patines au chalumeau, chaudes et profondes; patines brun olive relevées d'une rougeâtre oxydation parent ces bronzes de revêtements d'une transparente richesse qui triomphe superbement des ordinaires badigeonnages au vernis, ou des oxydations simili-antiques qui, chez des fondeurs moins experts et consciencieux, masquent trop souvent des insuffisances de métal et les méfaits d'une ciselure par trop mercenaire.

CHARLES SAUNIER.

L'ÉCRAN

LA CATASTROPHE DU FILM PARLANT

C'est volontairement que nous sommes restés silencieux, durant plusieurs mois. Nous attendions. Actuellement, tout va si vite en matière de cinéma, tout se bouleverse avec une violence si décevante, la vérité d'hier devient si facilement un mensonge du lendemain, que l'on est bien obligé d'y regarder à deux fois avant d'émettre quelque opinion, que l'on souhaiterait judicieuse...

D'aucuns prétendent qu'il y a une crise du cinéma, qu'on appelle maintenant le « cinéma muet », parce que

quelques messieurs et dames américains et américaines ont aboyé, nasillé, gloussé, roucoulé, et fait entendre divers gargarismes dans des squetschs ou des morceaux de music-hall filmés et parlants à côté desquels les monstres littéraires de feu Scribe sont des chefs-d'œuvre raffinés de distinction et de tenue littéraire .

Le cinéma muet — puisque cinéma muet il y a — avait le mérite de nous débarrasser de la mauvaise littérature. Toutes les *Marche Nuptiale*, ou toutes les *Possession* d'un Henri Bataille; toutes les *Thérèse Raquin* d'un Zola, si elles nous montraient à l'écran des scènes à la suite les unes des autres, nous faisaient grâce, en somme, des propos faisandés et de la langue tarabiscotée ou vulgaire de leurs auteurs. Ce n'était pas un mince mérite. Un Bataille, un Zola devenaient à la rigueur supportables. — à condition bien entendu de n'y pas regarder de trop près. Le cinéma sauvait les mauvais auteurs et la morale nous commande de respecter les sauveteurs.

Vous rendez-vous compte du magma dans lequel nous tombons aujourd'hui tout naturellement, tout simplement, tout tranquillement ?

Le théâtre entre au cinéma, bouscule tout et rompt le silence, cela comme bien vos pensez, soit avec un charabia qui n'a de nom dans aucun pays, soit avec ce que le théâtre contemporain présente de quelconque et de plus plat. Le film parlant français a fait son entrée dans le monde avec deux fabricants de pièces dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils n'appartiennent pas à la littérature.

Tout est brouillé, et disons-le franchement, tout est révolutionné. Un art existait et atteignait presque à la perfection technique. Cet art était jeune et fort; l'art théâtral, qui est à peu près en décadence et qui n'a rien de bien nouveau à nous donner, pénètre dans les salles de cinéma. Je vous souhaite bien du plaisir.

Naturellement, sitôt l'apparition du film parlant, l'étonnante presse cinématographique a été à côté de la question, suivie gaillardement par les non moins étonnants producteurs de films. Tous en chœur, ces primaires et ces ignorants se sont mis à déclamer des sottises : ils ont affirmé que le film parlant ne serait pas du théâtre. Il n'a pas fallu trois mois pour les voir encaisser un éclatant démenti. Tout dialogue ressortit du théâtre, mauvais ou bon.

Nous nous demandions, depuis un an environ, pourquoi certaines scènes de films muets américains semblaient interminables, languissantes, sans intérêt, avec deux personnages remuant les lèvres, ce qui n'est guère « palpitant ».

C'est qu'en Amérique, où beaucoup de films sont « parlants » (souhaitons qu'il se forme une ligue pour la défense de la malheureuse langue anglaise), on avait aménagé pour la France ces films parlants, en version muette. L'intérêt, *auditif* en Amérique, perdait sa qualité auditive et ne prenait aucune qualité *visuelle* en remplacement. Cette vérité, simple comme toutes les vérités, n'arrive pas encore à s'imposer aux très arrogants producteurs de films qui ne comprennent rien à rien et prétendent juger les choses comme s'ils possédaient une intelligence à peu près moyenne.

Car enfin, nous en sommes là. Ce sont les gens qui ont tronqué *l'Argent* de Lherbier, qui est un maître, ou qui ont essayé de nous faire avaler des « navets » genre *Occident*, avec Madame Claudia Victrix, comme « vedette », ce sont ces gens sans goût et sans savoir qui vont tenir en main le sort du film-parlant ou chantant, et alors Mme Claudia Victrix va se mettre à chanter au cinéma... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre... Et le comble, c'est qu'on va entendre de l'Abel Gance !...

Il y avait, au cinéma, des médiocrités : celles de la mauvaise littérature théâtrale vont venir s'y ajouter. Je suis de ceux qui croient fermement qu'il faut décourager l'art médiocre. Les petites villes de province avaient cela de bon qu'elles étaient à l'abri du mauvais théâtre et de la mauvaise musique. Bon ! voilà le cinéma qui va les leur apporter !

Ayons tout de même le courage de ne pas nous gêner ! Disons que *les Innocents de Paris*, que le talent de Maurice Chevalier n'a pas réussi à imposer au public français, était le type même de ces pièces bêbètes qu'une production américaine en série va tenter d'acclimater chez nous. Disons que les pièces américaines et que ces fameuses *revues*, dont la presse du cinéma parlait avec une admiration tremblante, sont des âneries, tout bonnement, et que le public, s'il avale çà, ne tardera pas à s'abrutir.

Un drame comme le *Patriote* avec Emil Jannings, ou une comédie charmante comme *le Figurant*, avec Buster Keaton, (si supérieur à Chaplin), nous donnaient de très belles joies artistiques par le film muet. Là, (reconnaissons-le), la technique américaine et l'à-propos américain, qui savent choisir et payer les vrais talents, nous apportaient quelque chose de presque parfait. Ce quelque chose, on est en train de le tuer. Espérons que le condamné aura des réactions et saura se défendre.

Quoiqu'il en soit, il faut que surgissent un Copeau, un Dullin, un Jouvet, du cinéma parlant, si nous ne voulons pas voir les plus mauvais auteurs accaparer la forme nouvelle que prend le cinéma. Mais... puisque le cinéma parlant est du théâtre, qui empêcherait Copeau, Dullin, Jouvet, de jouer à l'écran ?

C'est notre seule espérance, dans le torrent de bêtises qui s'avance et menace de tout submerger.

JEAN VARIOT.

VARIÉTÉS

L'IMPORTANCE DU CONCILE DE MACON DANS L'HISTOIRE DU FÉMINISME

M. Joran dans un article publié le 17 novembre 1928 dans la *Revue Bleue* discute ce qu'il appelle « la légende du Concile de Mâcon. » Il y soulève trois problèmes principaux : 1°) s'il y a vraiment eu un *Concile* de Mâcon ? ; 2°) si le but en était de décider la question « mulierem hominem non posse vocitari » ? ; 3°) à quelle époque on a commencé à se servir de cette « légende » pour justifier les revendication féministes ?

Bien que, selon notre auteur, ce prétendu concile ne fût pas du tout un concile régulier, mais simplement « un synode provincial » (1). M. Hefele, dans son ou-

(1) JORAN (Th.). « La légende du Concile de Mâcon ». *Revue Bleue*, 17 novembre 1928, p. 699.

vrage intitulé : *Histoire des conciles d'après les documents originaux* le qualifie ainsi quand il en dit : « Le second concile de Mâcon, célébré le 23 octobre 585, eut une importance beaucoup plus grande, et fut une sorte de concile général de la nation franque » (2).

M. Joran a raison de dire que le concile ne fut pas réuni avec le seul objet de considérer le problème « si la femme a une âme ». Au contraire, cette discussion fut soulevée pendant le « concile » par la fameuse question d'un des évêques. Elle semble n'avoir occupé que peu de temps et se termina par une réprimande infligée à l'évêque par le concile. M. Joran a également raison, comme en témoigne l'histoire de Grégoire de Tours (3), quand il dit qu'on ne trouve dans les canons du concile de Mâcon, tel qu'ils nous ont été conservés, aucune trace de ce fameux débat.

Mais, il est absolument impossible de suivre M. Joran dans sa façon de résoudre le troisième problème. Selon lui, « ce sont nos douces féministes » qui se sont servi de cette *légende* pour la première fois « à l'époque ou commencent à se faire jour les revendications féministes », c'est-à-dire au moment où « sous la Terreur, le conventionnel Charlier s'avisa un jour de soutenir que les femmes devraient avoir le droit de former des *clubs*, à moins, disait-il, que l'on ne constate, comme dans un ancien concile, que les femmes ne font pas partie du genre humain » (4). Selon l'avis de M. Joran, « c'était la première fois qu'on faisait publiquement état de la légende du Concile de Mâcon » (5).

On peut hésiter sur le sens exact de l'expression « faire publiquement état de la légende », mais la petite bibliographie suivante pourra servir à prouver que cette question soulevée par un évêque quelconque au Concile de Mâcon ne dormit pas tranquillement depuis 585 jusqu'à l'époque de la Révolution, mais qu'on l'a discutée plusieurs fois pendant les premiers siècles du développement de l'esprit féministe moderne.

(1). Il y eut tout d'abord le petit pamphlet attribué par Brunet (6) à Acidalius Valens, intitulé *Disputatio periucunda qua anonymus probare nititur mulieres homines non esse*, 1595. Cet ouvrage fut traduit deux fois en français au XVIIIe siècle : la traduction de 1744 de Meunier de Querlon porte le titre *Problème sur les femmes*.

(2) Dans la même année suivit la réponse d'un certain Simon Geddicus, *Disputatio periucunda... cui opposita est Sim. Geddicus defensio sexus muliebri*. Bayle en dit, « Il (Geddicus) s'est amusé à faire dans toutes les formes l'apologie du sexe » (7). C'est probablement cette réponse que Meunier de Querlon met comme « ouvrage anonyme » à la suite de l'article de Valens sous le titre d'*Essai sur l'âme des femmes*.

(3). Berevovic, *De l'excellence des femmes* (8) publié selon Bayle en Hollande « pendant que Sorbière y demeurait » (9), et, au moment où la question fut extrêmement agitée. Il y eut d'abord « une dispute sur une thèse avancée par un Escholier qui vouloit exercer son esprit ; *mulieres non esse homines*. Cette dispute est passée de l'Académie dans l'entretien des meilleures compagnies, et il a esté déjà beaucoup écrit pour et contre » (10). Sorbière dans une lettre à Guy Patin écrite vers 1650 parla de l'ouvrage de Beverovic (11). Ce dernier essaie de démontrer « méthodiquement et par bonnes raisons que les femmes n'étoient point inférieures aux hommes en aucunes qualitez du corps et de l'esprit » (12).

(4). Bayle cite également un ouvrage intitulé *La Polygamia triumphatrix* dont il n'indique ni date ni lieu de publication. Il en donne la citation suivante : Cum inter tot sanctos Patres Episcopus quidam... statueret non posse nec debere mulieres vocari homines, res tanti est habita ut in timore Dei publice ibi ventilaretur, et tandem post multas vexatae hujus quæsitiones disceptationes concluderetur quod mulieres sint homines » (13).

(5). Selon Bayle, il y avait aussi un Italien qui s'est avisé de soutenir que les femmes n'ont point d'âme, et ne sont pas de l'espèce des hommes : « Che le donne non habbinno anima e che non sieno della degli uomini, e vienne comprobato da molti luoghi della Scrittura santa » (14). Ce livre, écrit d'abord en latin, n'a pas éveillé l'attention de l'Inquisition, mais aussitôt qu'il fut traduit en italien, il fut censuré et défendu (15).

(6). Brunet (16) cite une traduction italienne de l'œuvre attribuée à Valens sous le titre de *Discorso piacevole che le donne non sieno delle spezie degl'uomini*, Lione, 1649 in-12. Il parle aussi de deux traductions françaises du même ouvrage, dont une, celle de Meunier de Querlon a déjà été indiquée ci-dessus.

(7). Vigneul-Marville (17) parle de ce même livre italien cité par Brunet. Il en dit, « Les dames d'Italie prirent ce sistême bien diversement : les unes étoient fachées de n'avoir point d'ames, et de se voir si fort ravalées au-dessous des hommes, qui les traiteroient doresnavant comme des guenons : les autres, assez indifférentes, ne se regardant plus que comme des machines, se promettoient de faire si bien jouer leurs ressorts qu'elles feroient enrager les hommes » (18).

(8). Ce même auteur indique également un commentaire sur les *Epîtres* de St Paul, faussement attribué, dit-il, à St Ambroise, qui en parlant du chapitre onze de la

---

(2) Hefele (C.-J.). *Histoire des conciles d'après les documents originaux*, 8 vol., Paris, 1907-21, III, 1re partie, p. 208.

(3) Grégoire de Tours. *Histoire des Francs. Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, Paris, 1913, p. 318.

(4) Joran. *Op. cit.*, p. 699.

(5) *Ibid.*, p. 699.

(6) Brunet. *Manuel du libraire*, 6 vol., Paris, 1860-65. *Supplément*, 2 vol., 1878-80, II, *Disputation periucunda*.

(7) Beyle (P.). *Dictionnaire historique et critique*, 5 vol., Amsterdam, 1734, III, p. 23.

(8) Hoefer. *Biographie générale*, indique sous le titre *De excellentia fœminæ sexus* deux éditions latines publiées à Dordrecht, en 1643, 1639, et une version flamande, Dordrecht, 1643.

(9) Bayle. *Op. cit.*, III, p. 23.

(10) *Ibid.*, p. 23.

(11) « C'est la LIIIe de ses *Lettres* in-4 ». Bayle, *Op. cit.*, p. 24.

(12) *Ibid.*, p. 23.

(13) *La Polygamia triumphatrix*, p. 123, citée par Bayle, *op. cit.*, p. 24.

(14) Bayle. *Op. cit.*, p. 24.

(15) Cf. *Ibid.*, p. 24.

(16) Brunet. *Op. cit.*, *loc. cit.*

(17) Vigneul-Marville. *Mélanges d'histoire et de littérature*, 3 vol., Paris, 1725, I, pp. 18, 19.

(18) Vigneul-Marville. *Op. cit.*, p. 19.

première *Epître aux Corinthiens* dit que les femmes ne sont pas faites à l'image et ressemblance de Dieu : « Fœminas ad imaginem Dei factas non esse » (19).

(9). Voetius (G.). *Politica ecclesiastica*, 4 vol., Amsterdam, 1663-76, III, pp. 185, 186 discute ces mêmes questions. Selon Bayle il « réfute... la fausse thèse *mulieres non esse homines* et prouve en peu de mots et par trois raisons que la femme fut faite à l'image de Dieu » (20).

Bien que cette bibliographie puisse être incomplète, elle pourra suffire à montrer que depuis le commencement même de la lutte des femmes pour obtenir plus de liberté, on s'est servi de la « légende du Concile de Mâcon » comme d'un argument pour ou contre les droits des femmes. Certainement, on l'a employée de très bonne heure, et dès le XVIe siècle sans attendre la période de la Révolution. Et, en tout cas, l'*Encyclopédie* à l'article *Femme*, faisant allusion à l'ouvrage d'Acidalius Valens, nous informe que « tout le monde a entendu parler d'une *dissertation* anonyme, où l'on prétend que les femmes ne font point partie du genre humain, *mulieres homines non esse* » (21).

Lula M. Richardson,
Associate Professor of French
Wello College — Aurora, New-York.

(19) *Ibid.*, p. 19.

(20) Bayle. *Op. cit.*, p. 24.

(21) Diderot. *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 36 vol., Lausanne et Berne, 1779-1782, XIII.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans

Bertrand de Jouvenel. *La fidélité difficile*. (Flammarion, éditeur).

La fidélité difficile est une suite d'épisodes se déroulant au cours d'un été. Un jeune mari fort épris a une banale aventure que le lecteur ne peut prendre au sérieux. Pour rassurer sa femme, qui a découvert la chose et à laquelle il ne sait mentir, il part avec elle le soir même, au bord de la mer. Là quelques souvenirs, quelques regrets l'assiègent, souvenirs et regrets qui n'échappent pas à la perspicacité de l'épouse. Elle lui conseille de la quitter pour l'autre à titre d'essai.

Tout à coup, sans être prévenu autrement, le lecteur retrouve le mari tout seul en Allemagne enrôlé dans une bande d'*Oiseaux migrateurs*, hommes et femmes vivant en plein air, excursionnant, couchant sous la tente. — Drôle de fuite ! — Sans que nous comprenions comment, à l'aube d'une nuit passée non pas au camp, mais à la belle étoile, en compagnie d'une Allemande qui disparaît avec le jour, voilà l'épouse renseignée. Dieu sait par qui ! qui arrive de Paris, et le découvre effondré dans l'herbe assez mal en point. La Mercedès qui l'a conduite, ramène le mari enchanté de la fin de l'aventure, ravi de retrouver sa femme.

Suite d'épisodes sans corrélation apparente qui laisse le lecteur libre de les relier l'un à l'autre comme il l'entend. Style sans apprêts, poncif jetant une lumière crue sur tout et partout .Beaucoup de mouvement et de vie.

M. B.

Jacques Deval. — *Sabres de Bois* (1 vol. in-16, Albin Michel).

Sabres de Bois, c'est la plus simple histoire d'un pauvre bougre de soldat auxiliaire affamé d'aventures, et qui, myope comme une chaufferette, ne veut pourtant pas rester à l'arrière où les sacro-saintes circulaires le rejettent sans pitié. Mais cette simple histoire nous emporte dès les premières lignes dans les péripéties indescriptibles de la plus bouffonne des épopées.

A bout portant ,un monde de personnages, de silhouettes, depuis les plus augustes jusqu'aux plus humbles... A l'horizon, tantôt proche et tantôt lointain, le grondement impassible et monotone du front.

On ne pense, en lisant ce livre, qu'à son plaisir. Mais l'on s'aperçoit ensuite que, s'il ajoute peu à l'histoire des batailles, il ajoute beaucoup à celle de la guerre.

Marguerite Clairmont. *L'Aube inutile*. Librairie de la *Revue Française*.

Elle est bien touchante et bien mélancolique, l'aventure de Claude Darlange, jeune fille d'aujourd'hui. Au fond de la province , au bord de l'étang aux eaux calmes, que ceinture le sombre feuillage des pins, que de beaux rêves exaltent son ardeur juvénile !

Tout arrive, même le prodige. Voici que s'offre à elle l'occasion inespérée. Paris l'appelle. Paris l'attend. A elle la gloire littéraire ! A elle l'amour ! Hélas ! qu'ils se révèlent inconsistants et indésirables, les fantoches qui l'ont dupée !

Quelques semaines d'expérience parisienne La dure lumière du ciel d'Afrique, les découvertes intenses du retour : et c'en est fait. Du haut de tant de belles espérances c'est la dégringolade... L'oiseau, les ailes brisées, retrouvera-t-il l'apaisement dans le nid familial où il vient chercher son refuge ? Illusion ! pour Claude qui n'est plus la même, le vieux logis a, lui aussi, perdu sa magie... A l'aube inutile succède lourdement la nuit prématurée.

« Conversion » émouvante, presque déchirante, où nous surprennent et nous charment des qualités aiguës d'analyse et de sensibilité.

Jean Variot. — *Rapsodie Montagnarde, Résurrection du Feu* (1 vol. Nouvelle Revue Française).

Jean Variot, qui est un Rhénan, s'intéresse par dessus tout aux faits et gestes de son pays d'Alsace, cette porte de l'Europe Centrale, qu'il connaît dans ses réalités si différentes de ce que représentait un certain optimiste national. L'Alsace pittoresque et costumée ne se rencontre guère que dans le théâtre conventionnel ; et pour cette Alsace si fausse et si contraire à la véritable, Variot n'a qu'éloignement et dédain.

Mais la vie rude menée par des gens de montagne, cette vie, ignorée des promeneurs et des littérateurs, « cette vie entre ciel et terre », dans une nature implacable, présente d'étranges rapports avec ce que l'on peut deviner de la vie légendaire. Elle ne pouvait qu'attirer le peintre de *La Belle de Haguenau*, du *Chevalier sans nom*, de *La Rose de Rosheim*.

La *Résurrection du Feu*, œuvre toute moderne, d'un écrivain qui, jusqu'à ce jour, ne se consacrait guère qu'au passé, tente de nous prouver que dans la course de la terre à travers l'espace, rien n'est ancien et rien n'est actuel. Tout s'agite dans le même cercle, sans se renouveler ni changer.

Ernst Glaeser. *Classe 22*. Traduction de C. Knoertzer et J. Delage. (1 vol. in-16. Attinger).

Il y a là un enregistrement implacable des plus petits détails qui rend cette chronique de guerre d'un collégien infiniment vivante. Ces scènes de classes interrompues par des annonces de victoires — vraies ou fausses — cette traduction d'un festin d'Homère par un affamé qui s'arrête et n'en peut plus, tout cela est d'un saisissant rare.

A côté de la guerre, et tenant une place égale, il y a la crise traversée par l'adolescent tourmenté par ce qu'il appelle *le secret*. Eperduement, mais en toute innocence, il voudrait percer le mystère des rapports sexuels. Le livre se ferme par la mort de celle qui doit être l'initiatrice, tuée par les aviateurs français.

Nous sommes dans une petite ville de Hesse, nous y voyons les tout jeunes et les vieux remplaçant les hommes valides dans tous les domaines, y compris celui de l'amour.

Livre cruel, livre sombre, mais infiniment vrai et vivant.

M. B.

Ariel. — *Des histoires pour grands et petits*. Préface d'Anatole France. Bois de P. Tillac (1 vol. 25×17, 128 pages. Editions Excelsior).

Ces contes — dont certains sont de vrais contes de fées — plairont encore plus aux grands qu'aux petits : la philosophie souriante qui s'en dégage pourra bien passer quelquefois par-dessus la tête des petits, mais elle atteindra les grands à coup sûr.

Et puis, comme toutes ces histoires sont joliment contées ! Anatole France ne prévient-il pas les enfants dans sa délicieuse préface que *« ces contes sortent d'une bouche qui ne s'ouvre jamais sans qu'il en sorte des fleurs et des perles? Elle reçut ce nom d'une fée que sa maman lui choisit pour marraine. »* Précipitons-nous donc bien vite et tendons les mains pour recevoir ces fleurs et ces perles ; elles nous seront dispensées libéralement tout le long *« des pages animées et fraîches où tout est dit et peint pour le plaisir des cœurs et des yeux. »*

Embarquons-nous pour le pays du rêve où l'*Echelle miraculeuse* nous conduira vers *Les trois harpes d'or*, vers *Les sept fontaines du Paradis* et vers tant d'autres choses belles et douces qui rafraîchissent ou réchauffent la vie — selon le cours des saisons — et qui l'illuminent toujours. Laissons-nous envahir surtout par le bel optimisme de l'auteur qui voit en notre xxe siècle *« la justice se dévoiler, claire pour chacun. »*

M. B.

Histoire littéraire.

Le Livre du Centenaire. Cent ans de vie française à la Revue des Deux Mondes (1 vol. in-8° illustré, Hachette).

Cent ans de vie française à la Revue des Deux Mondes présente un tableau complet de l'activité de la *Revue* de 1829 à 1929, et du rôle qu'elle a joué dans la littérature, les arts, les sciences, la politique ,etc...

L'ouvrage est composé de deux éléments distincts : l'un est une histoire suivie de la *Revue*, l'autre est une série de monographies consacrées aux collaborateurs les plus illustres de la *Revue*.

Les monographies ont été rédigées par ceux des collaborateurs actuels de la *Revue* qui étaient les plus qualifiés pour rendre hommage à leurs grands aînés. Pour les romanciers et écrivains d'imagination : Paul Bourget, René Bazin, le maréchal Lyautey, Louis Barthou, Henry Bordeaux, Louis Bertrand, Mme M.-L. Pailleron. Pour les poètes : Gérard d'Houville, Henri de Régnier, Paul Berret. Pour les historiens, les philosophes et les savants : G. Hanotaux, Charles Richet, Camille Jullian, Louis Madelin, G. Lenôtre, R. Thamin, G. Deschamps. Pour les questions politiques, religieuses, sociales : Raymond Poincaré, René Pinon, Saint-René Taillandier, Georges Goyau, vicomte d'Avenel, Henri Malo, René La Bruyère. Pour la critique : G. Lanson, Victor Giraud, Paul Hazard, André Bellessort, André Chaumeix, Pierre Lasserre, Marcel Bouteron, O. Guihéneuc, Firmin Roz, Pierre Moreau.Pour la critique artistique et musicale : Robert de la Sizeranne, André Hallays, Louis Gillet, Camille Bellaigue.

Par la haute valeur de son texte, la variété de ses illustrations, le goût et le soin de la présentation, le *Livre du Centenaire* est digne de la grande lignée d'écrivains qu'il commémore.

Livres nouveaux déposés au Bureau de la Revue.

José Bruyr. — *Gérard de Nerval ou le Fol Délicieux*. Renaissance du Livre.

François Bardin. — *Dis-moi, Vénus*. Editions Argo.

E.-M. Bénech. — *Les pieds dans l'herbe*. V. Attinger.

Albert Bessières. — *L'agonie de Cosmopolis*. Edit. Spes.

Jeanne de Coulomb. — *Au revoir, Soleil*. Flammarion.

Gaston Calzadilla. — *La Cité tempérée*. Editions Argo.

M. Constantin-Weyer. — *Clairière*. Stock.

Capitaine Carbillet. — *Au Djebel Druse*. Editions Argo.

D. Draghicesco. — *La nouvelle cité de Dieu*. Mlle Lesage.

Michel Dentan. — *Devant le cimes blanches*. A. Rédier.

François Ducaud-Bourget. — *La clarté d'Oxford*. A. Rédier.

Contre-Amiral Forget. — *En patrouille à la mer*. Payot.

J.-N. Faure Biguet. — *Passage de l'Oiseau*. V. Attinger.

Jules Fiaux. — *Vers la Science*. Payot, Lausanne.

Georges Goyau. — *Rome chrétienne*. Flammarion.

Louis Gastin. — *Tu réussiras*. Editions Vallot.

Henri Hauvette. — *La France et la Provence devant l'œuvre de Dante*. Boivin.

G. Hanotaux. — *Histoire de la Nation française. Histoire politique de 1804 à 1926*. Plon.

Jean Paul Hippeau. — *Dorziana*. Editions S.E.T.

Krauss. — *Siek Society*. Chicago.

Laurence J. Keating. — *Le voilier Mary-Céleste*. Payot.

Dr Lucien Graux. — *Le maréchal de Beurnouville*. Honoré Champion.

A. Landini. — *Anthologie de la poésie italienne contemporaine*. Ecrivains réunis.

Emil Ludwig. — *Juillet 1914*. Payot.
Jean Martet. — *Le silence de M. Clemenceau*. A. Michel.
Lucie-Edwige Mayen. — *La colombe de Castellare*. Editions La Caravelle.
Henrich Mann. — *L'Empire. Les Pauvres*. Editions Kra.
Guillemette Marrier. — *Lokoma*. Les Lettres françaises.
André Michel. — *Histoire de l'art*. A. Colin.
Georges Riguet. — *Croquis*. Imprimerie de la Jeune Académie, à Nevers.
Françoise de Sourdon. — *Le Marocain, son âne et sa ville*. Renaissance du Livre.
Stefan Zweig. — *Romain Rolland*. Editions pittoresques.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Tchécoslovaque

LE NOUVEAU GOUVERNEMENT EN TCHÉCOSLOVAQUIE

M. Udrzal, président du Conseil du gouvernement démissionnaire, a enfin réussi à constituer un gouvernement dont les membres sont les suivants :

Présidence du Conseil : M. Udrzal (agrarien tchèque); *Finances :* K. Englis (fonctionnaire); *Affaires Etrangères :* E. Benes (national-socialiste); *Intérieur :* J. Slávik (agrarien tchèque); *Agriculture :* B. Bradác (agrarien tchèque); *Défense nationale :* K. Viskovsky (agrarien tchèque); *Commerce :* J. Matousek (national-démocrate); *Justice :* A. Meissner (social-démocrate tchèque); *Travaux publics :* J. Dostalek (populiste tchèque); *Instruction publique :* I. Dérer (social-démocrate tchèque); *Chemins de fer :* J. Mlcoch (petit commerçant); *Postes et Télégraphes :* E. Franke (national-socialiste); *Prévoyance sociale :* L. Czech (social démocrate allemand); *Hygiène :* F. Spina (agrarien allemand); *Ravitaillement :* R. Bechyne (social-démocrate tchèque); *Unification :* J. Sramek (populiste tchèque).

Le nouveau cabinet se compose de représentants de 8 partis qui ont, à eux tous, 201 députés (sur 300). Il faut y ajouter encore 2 sionistes, 2 Polonais et probablement aussi 4 députés allemands activistes et 3 petits commerçants allemands. Le gouvernement pourrait donc s'appuyer sur 212 voix. L'opposition ne compte que 88 députés : 19 populistes slovaques (abbé Hlinka), avec le dissident populiste tchèque Curik, 11 chrétiens sociaux allemands, 7 nationaux allemands, 8 nationaux-socialistes allemands, 9 Magyars, 30 communistes, 3 fascistes tchèques et le Magyar Kurtyak.

La coalition gouvernementale est formée par 109 députés bourgeois à côté de 92 socialistes. Ceux-ci renforcés par deux Polonais et deux sionistes auront 96 voix. Les partis bourgeois seront soutenus par quatre activistes allemands (parti Rosche) et par trois petits commerçants allemands : ils disposeront donc de 116 voix.

Jamais, en Tchécoslovaquie, on ne vit un gouvernement qui eût une si large majorité, laquelle est en mesure, le cas échéant, de modifier même la Constitution. Il est à souhaiter, par-dessus tout, que cet avantage détermine une grande activité. Mais malheureusement cette combinaison est le fruit d'une pressante nécessité, et les relations entre les partis bourgeois et socialistes laissent encore beaucoup à désirer. Ces deux groupes, quoique maintenant unis dans un même gouvernement, ont répudié toute sympathie réciproque; c'est que, en effet, la coalition bourgeoise démissionnaire ne manque jamais, trois années durant, de faire sentir un peu rudement son impuissance à l'opposition socialiste; d'ailleurs, la tactique pratiquée par les agrariens au cours de la formation du nouveau ministère n'était pas précisément faite pour opérer un rapprochement solide entre les deux adversaires.

Mais les partis bourgeois eux-mêmes ne sont pas si fermement assis qu'on le pouvait croire. Les dissensions qui régnaient entre agrariens et populistes tchèques ont déterminé la chute de l'ancien gouvernement et elles ne sont pas encore effacées. Même au sein du parti agrarien s'agitent certaines difficultés : sa droite ne peut pardonner aux éléments raisonnables d'avoir abandonné la majorité bourgeoise pour pactiser avec la gauche.

Il faut prendre une conscience nette de tous ces différends internes lors de la naissance du nouveau gouvernement. Mais il est sage d'espérer un prompt apaisement, apporté aux conflits intérieurs par une étroite collaboration de tous les partis; dans un effort commun, nul doute que les fractions extrêmes bourgeoises elles-mêmes reconnaîtront la fécondité opportune d'une formule plus démocratique que celle qui fut en vigueur pendant les trois dernières années.

Stanislas Lyer.

BULLETIN MARITIME

INAUGURATION DE L'AGENCE FRANÇAISE DE VOYAGES DE LA HAYE

Les Messageries Maritimes qui, d'accord avec d'autres Sociétés de Navigation françaises et les Compagnies de Chemins de fer, avaient déjà participé à la création d'offices communs de représentation à Bruxelles, à Madrid et à Rome, viennent de s'associer à l'établissement d'un office analogue en Hollande.

Le siège de cet Office (5 Lange Houtstraat, à La Haye) a été inauguré le 11 novembre dernier en présence de M. le Ministre de France et d'un certain nombre de personnalités appartenant au monde de l'industrie et du commerce.

Dans un discours intéressant et fort documenté, M. Béraud, administrateur-délégué des Consignataires Réunis, après avoir rapidement retracé les premiers efforts des navigateurs hollandais vers l'Extrême-Orient, et appelé l'attention de ses auditeurs sur la décoration particulièrement moderne et soignée des bureaux de l'Agence française de voyages, a passé en revue l'activité des différentes sociétés françaises qui ont concouru à la création de cette dernière.

Parlant des Messageries Maritimes et de l'impulsion sans cesse croissante que leur donne leur président actuel, M.

Georges Philippar, il a notamment évoqué leurs croisières en Méditerranée dont, a-t-il dit, « chacune est un véritable conte des Mille et une Nuits..., une page magnifiquement illustrée par les monuments et les sites, témoins des plus belles histoires de l'antiquité, du Moyen-Age et des temps modernes ».

M. Béraud a également fait une allusion aux services des Messageries Maritimes sur l'Indochine, le Japon et l'Australie, « sans parler des autres points du monde où l'on rencontre les bateaux de cette Compagnie universelle.»

CROISIÈRES ORGANISÉES PAR LES MESSAGERIES MARITIMES

Les Messageries Maritimes organisent en Méditerranée, au cours de l'année 1930, des croisières dont nous donnons ci-après un aperçu :

Croisière 4. — Départ de Marseille, 4 février 1930. Retour à Marseille, 28 février 1930. (25 jours). — Marseille, Alexandrie, Le Caire, Jérusalem, Nazareth, Damas, Baalbeck, Beyrouth, Alexandrette, Smyrne, Constantinople, Athènes, Naples, Marseille. — 1re cl.: 10.905 fr.; 2 cl.: 9.030 francs.

Croisière 5. — Départ de Marseille, 11 février 1930. Retour à Marseille, 20 mars 1930. (38 jours). — Marseille, Naples, Athènes, Constantinople, Smyrne, Rhodes, Larnaca, Alexandrette, Beyrouth, Baalbeck, Damas, Tibériade, Nazareth, Jérusalem, Le Caire, Assouan, Louqsor, Alexandrie, Marseille. — 1re cl.: 19.125 fr.; 2e cl.: 17.250 francs.

Croisière 6. — Départ de Marseille, 22 février 1930. Retour à Marseille, 27 mars 1930. (34 jours). — Marseille, Villefranche (Carnaval de Nice, Gorges du Loup, Menton, Monte-Carlo), Alexandrie, Assouan, Louqsor, Le Caire, Jérusalem, Tibériade, Damas, Baalbeck, Beyrouth, Alexandrie, Palerme, Marseille. — 1re cl.: 19.075 fr.; 2e cl.: 17.200 francs.

Croisière 7. — Départ de Marseille, 22 février 1930. Retour à Marseille, 3 mars 1930. (10 jours). — Marseille, Villefranche, Carnaval de Nice, Gorges du Loup, Menton, Monte-Carlo, Palerme (3 jours en Sicile), Taormina, Ajaccio, Marseille. — 1re cl.: 4.975 fr.; 2e cl.: 4.265 fr.

Croisière 8. — Départ de Marseille, 25 février 1930. Retour à Marseille, 10 avril 1930. (45 jours). — Marseille, Naples, Athènes, Constantinople, Smyrne, Rhodes, Larnaca, Mersina, Beyrouth, Baalbeck, Damas, Tibériade, Jérusalem, Le Caire, Assouan, Descente du Nil, visite Komombo, Edfou, Esneh, Louqsor, Denderah, Abydos, Assiout, Beni Hassan, Sakkara, Memphis, Le Caire, Alexandrie, Palerme, Marseille. — 1re cl.: 23.700 fr.; 2e cl.: 21.825 francs.

Croisière 9. — Départ de Marseille, 4 mars 1930. Retour à Marseille le 28 mars 1930. (25 jours). — Alexandrie, Le Caire, Jérusalem, Nazareth, Damas, Baalbeck, Beyrouth, Alexandrette, Smyrne, Constantinople, Athènes, Naples, Marseille. — 1re cl.: 10.905; 2e cl.: 9.030.

Croisière 10. — Départ de Marseille, 25 mars 1930. Retour à Marseille 1er mai 1930. (38 jours). — Marseille, Naples, Le Pirée, Constantinople, Smyrne, Rhodes, Larnaca, Mersina, Beyrouth, Baalbeck, Damas, Tibériade, Nazareth, Jérusalem, Le Caire, Assouan, Louqsor, Alexandrie, Marseille. — 1re cl.: 19.125 fr.; 2e cl.: 17.250 fr.

Croisière 11. — Départ de Marseille, 1er avril 1930. Retour à Marseille, 25 avril 1930. (25 jours). — Marseille, Alexandrie, Le Caire, Jérusalem, Nazareth, Damas, Baalbeck, Beyrouth, Alexandrette, Smyrne, Constantinople, Athènes, Naples, Marseille. — 1re cl.: 10.905 fr.; 2e cl.: 9.030 francs.

Croisière 12. — Départ de Marseille, 15 avril 1930. Retour à Marseille, 22 mai 1930. (38 jours). — Marseille, Alexandrie, Assouan, Louqsor, Le Caire, Jérusalem, Nazareth, Tibériade, Damas, Baalbeck, Beyrouth, Mersina, Smyrne, Constantinople, Athènes, Naples, Marseille. — 1re cl.: 19.125 fr.; 2e cl.: 17.250 francs.

Croisière de vacance. — *a*) Départ de Marseille, 29 juillet 1930. Retour à Marseille, 22 août 1930. (25 jours). — Marseille, Naples, Athènes, Constantinople, Smyrne, Rhodes, Larnaca, Beyrouth, Baalbeck, Damas, Beyrouth, Jaffa, Jérusalem, Le Caire, Alexandrie, Marseille. — 1re cl.: 8.900 fr.; 2e cl.: 7.025 francs.

— *b*) Départ de Marseille, 12 août 1930. Retour à Marseille, 5 septembre 1930. (25 jours). — Marseille, Naples, Athènes, Constantinople, Smyrne, Rhodes, Larnaca, Beyrouth, Baalbeck, Damas, Beyrouth, Jaffa, Jérusalem, Le Caire, Alexandrie, Marseille. — 1re cl.: 8.900 fr.; 2e cl.: 7.025 francs.

Croisière de Noël. — Départ de Marseille, 4 décembre 1930. Retour à Marseille, 9 janvier 1931. (37 jours). — « La nuit de Noël à Bethléem ». « Le Nouvel An à Louqsor ». Marseille, Naples, Athènes, Constantinople, Smyrne, Rhodes, Larnaca, Alexandrette, Beyrouth, Baalbeck, Damas, Tibériade, Jérusalem, Le Caire, Louqsor, Assouan, Alexandrie, Marseille. — 1re cl.: 18.625 fr.; 2e cl.: 16.750 francs.

En 1930, se sont ainsi groupées :

4 tours de la Méditerranée, les Croisières nos 1, 4, 9, 11.

2 Croisières comprenant l'Egypte, la Haute-Egypte, la Palestine, la Syrie, à l'aller, et retour par Alexandrie, avec arrêt en Sicile. Les Croisières nos 2 et 4.

Pour ces deux Croisières, le touriste a la faculté de remplacer le voyage en Palestine et Syrie, par neuf jours supplémentaires (sans excursions) en Egypte et Haute-Egypte: 3 jours à Louqsor, 3 jours à Assouan, 3 jours au Caire, ce séjour supplémentaire ne pouvant, en aucun cas, augmenter ou modifier le trajet en chemin de fer prévu au programme.

Le touriste a, d'autre part, la possibilité de remplacer le voyage prévu en Palestine et Syrie, par un voyage à Abu-Simbel (2e cataracte) qui demande environ 7 jours.

Dans ce cas, il est perçu un supplément de 1.500 francs.

2 Croisières comprenant la Méditerranée, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, la Haute-Egypte (voyage de 10 jours sur le Nil), les Croisières nos 3 et 8.

1 Croisière de courte durée sur la Côte-d'Azur, la Sicile et la Corse, la Croisière no 7.

3 Croisières comprenant la Méditerranée, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, la Haute-Egypte, les Croisières nos 5, 10 et 12.

2 Croisières de vacances comprenant le tour de la Méditerranée.

1 Croisière de Noël comprenant « La nuit de Noël à Bethléem » et « La nuit du Nouvel An » à Louqsor.

Le Gérant : M. Hedan.

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 3 68e ANNÉE 1er FEVRIER 1930

LA NUIT D'AVANT LE JUGEMENT

RÉCIT D'UN PRÉVENU.

(*Nouvelle.*)

— Monsieur, dit le cocher en se retournant vers moi et me montrant du fouet un lièvre qui traversait la route devant nous, voilà un signe de malheur !

Je savais, sans qu'il y eût besoin de rencontrer un lièvre, que mon avenir était désespéré. Je me rendais au tribunal d'arrondissement de S..., où je devais m'asseoir au banc des accusés sous l'inculpation de bigamie.

La température était effroyable. Lorsque, à la nuit tombante, j'arrivai au relais, j'avais l'aspect d'un homme que l'on aurait couvert de neige, arrosé d'eau et fortement battu de verges, tant j'étais morfondu, transpercé et abruti par les cahots incessants de la voiture. Le gardien du relais me reçut, homme à pantalon d'indienne, rayée de bleu, semblable à un caleçon, grand et chauve, avec des moustaches qui paraissaient lui sortir des narines et l'empêcher de sentir. Et cependant, il faut l'avouer, il y avait quelque chose à odorer ! Tandis que le gardien reniflant, marmottant et se grattant le col, m'ouvrait la porte des « chambres » du relais et m'indiquait du coude, en silence, le lieu de mon repos, je fus saisi par un si épais relent d'acidité, de cire à cacheter et de punaises écrasées, que ce fut tout juste si je n'en tombai pas suffoqué sur la table. Une lampe de fer blanc, qui éclairait des cloisons de bois non peintes, fumait comme une torchette de résine.

— Bigre, signor, quelle puanteur ici ! dis-je en posant ma valise sur la table.

Le gardien, humant l'air et secouant incrédulement la tête, dit :

— Ça sent comme d'habitude ; cela vous paraît ainsi parce que vous venez du dehors ; les cochers dorment dans les écuries, près de leurs chevaux, et les maîtres n'ont pas d'odeur.

Je congédiai le gardien et me mis à examiner mon logis passager. Le divan sur lequel je devais coucher, large comme un lit pour deux personnes, était de moleskine, froid comme la glace. Hors lui, la table et la petite lampe dont il a été parlé, il y avait dans la pièce un grand poêle de fonte, des bottes de feutre, un sac de voyage et un paravent, barrant un des angles. Derrière le paravent, quelqu'un dormait paisiblement.

Lorsque j'eus tout examiné, je me préparai un lit sur le divan et me déshabillai. Mon nez s'était vite habitué à la puanteur. Quittant ma redingote, mon pantalon et mes bottines, m'étirant longuement, souriant, ratatiné de froid, je me mis à sautiller autour du poêle levant haut mes jambes nues... Ces sauts m'ayant réchauffé, il ne restait qu'à s'étendre et à dormir, mais alors survint un petit incident.

Mon regard tomba par hasard sur le paravent et... figurez-vous mon effroi : une petite tête de femme, les cheveux défaits, les yeux noirs, les dents découvertes en un sourire me regardait.

Des sourcils noirs remuaient : de jolies fossettes jouaient aux joues : c'était donc que la femme riait.

Je fus troublé. La petite tête, remarquant que je l'avais vue, se troubla aussi, et se cacha. Baissant le regard, comme un coupable, je me dirigeai tout doucement vers le divan, m'y étendis et me couvris de ma pelisse.

« En voilà une histoire ! pensai-je. Elle m'a donc vu sauter ! C'est bête... »

Et, en me rappelant le petit minois, je me mis involontairement à rêver... rêver. Des tableaux plus beaux et plus séduisants les uns que les autres se pressèrent dans mon imagination et... et, littéralement, comme pour me punir de mes mauvaises pensées, je sentis soudain, à ma joue droite, une vive et brûlante douleur. Je portai la main à ma joue sans rien attraper, mais je compris ce que c'était : je sentis une odeur de punaise écrasée.

— C'est on ne sait quoi !... dit, au même moment, une petite voix de femme. Ces maudites punaises veulent sans doute me dévorer !

Hum !... je me souvins de ma bonne habitude d'emporter toujours en voyage de la poudre persane ; Je n'y avais pas manqué cette fois non plus. En une seconde, la boîte de poudre fut tirée de ma valise. Il ne restait qu'à offrir au joli minois cette médication, tirée de l'Encyclopédie, — et la connaissance serait faite. Mais comment la lui proposer

— C'est horrible !

— Madame, — dis-je de ma voix la plus insinuante, — autant que je comprenne votre dernière exclamation, les punaises vous piquent. J'ai de la poudre persane. Si vous le désirez, je...

— Ah ! je vous en prie !

— En ce cas, m'écrai-je ravi, je... mets à l'instant ma pelisse et vous l'apporte...

— Non, non... Faites-la moi passer par-dessus le paravent. Mais n'entrez pas ici !

— Je le sais bien que ce doit être par-dessus le paravent ; ne craignez rien: je ne suis pas un Bachi-Bouzouk...

— Mais, qui vous connaît? Vous êtes un passant...

— Hum... et même si j'entrais derrière le paravent... il n'y aurait à cela rien d'extraordinaire.., car je suis médecin, — dis-je avec effronterie, — et les médecins, les huissiers et les coiffeurs de dames ont le droit de s'immiscer dans leur vie intime.

— C'est vrai que vous êtes médecin? sérieusement ?

— Parole d'honneur. Alors, vous permettez que je vous apporte la poudre?

— Ah ! si vous êtes médecin, alors bien... Mais pourquoi vous déranger , Je peux envoyer mon mari la prendre... Fèdia ! dit en baissant la voix la brune personne. Fèdia ! mais réveille-toi donc, lourdaud ! Lève-toi et passe derrière le paravent. Le docteur a l'amabilité de nous offrir de la poudre persane.

La présence d'un « Fèdia » derrière le paravent était pour moi une nouvelle stupéfiante. Elle me fut comme un coup de massue... Mon âme fut remplie d'un sentiment pareil, à celui sans doute, que peut éprouver un chien de fusil qui rate : à la fois honteux, fâcheux et pitoyable...

Je me sentis très ennuyé, et Fèdia, lorsqu'il sortit de derrière le paravent, me sembla un être si abominable que j'eus peine à ne pas crier au secours, Fèdia était un homme grand, décharné, d'une cinquantaine d'années, portant de courts favoris gris, avec des lèvres pincées de fonctionnaire et un réseau de veines bleues sur le nez et sur les tempes. Il était en robe de chambre et pantoufles.

— Vous êtes très aimable, docteur, dit-il en prenant la poudre persane et retournant derrière le paravent. Merci. La tempête de neige vous a attrapé, vous aussi ?

— Oui, marmonnai-je en m'allongeant sur le divan et tirant rageusement sur moi la pelisse. Oui !

— Ah ! c'est ça... Zînotchka, tu as une punaise au bout du nez ! Permets-moi de te l'enlever !

— Tu le peux... fit Zînotchka en riant.. Manquée ! Conseiller d'Etat, tout le monde te craint, et tu ne peux pas attraper une punaise !

— Zînotchka, dit le mari en soupirant, sois raisonnable devant un étranger... Tu est toujours la même... ma parole !...

« Ces cochons ne me laisseront pas dormir ! » grommelai-je, irrité, je ne sais pourquoi.

Mais les époux se calmèrent bientôt. Je fermai les yeux, ne voulant penser à rien, de façon à m'endormir. Mais il s'écoula une demi-heure, une heure... et je ne dormais pas... A la fin, mes voisins se mirent à remuer eux aussi et à se quereller à mi-voix.

— C'est étonnant, grogna Fèdia, la poudre persane même n'y fait rien ! Ce qu'il y en a, de ces punaises ! Docteur, ma femme me prie de vous demander pourquoi les punaises ont une si répugnante odeur?

Nous nous mîmes à causer, parlâmes des punaises, du temps, de l'hiver russe, de la méde-

cine, dont j'ai aussi peu idée que de l'astronomie. On parla d'Edison...

Après la conversation sur Edison, j'entendis chuchoter :

— Ne te gêne pas, Zînotchka. Puisqu'il est médecin, ne fais pas de cérémonies et consulte-le. Il n'y a rien à craindre. Chervétsov ne t'a pas apporté de soulagement ; celui-ci, peut-être, y réussira...

— Demande-le lui toi-même ! murmura Zînotchka.

— Docteur, me demanda Fèdia, pourquoi ma femme éprouve-t-elle de l'oppression ? La toux, voyez-vous, l'oppresse, comme s'il y avait en elle quelque chose de coagulé...

J'essayai de me dérober :

— C'est tout un long entretien ; on ne peut pas dire ça d'un coup !

— Bah ! qu'importe que ce soit long? Nous avons le temps... Nous ne dormons pas .. Examinez-la, cher monsieur. Il faut vous dire que le docteur Chervétsov la traite... C'est un brave homme, mais... est-ce qu'on sait ? Je n'ai pas confiance en lui ! Je n'ai pas confiance ! Je vois que vous n'avez pas envie de donner une consultation, mais ayez cette bonté ! Examinez-la tandis que je vais dire au gardien du relais de nous apporter du thé.

Fèdia sortit, traînant ses pantoufles. Je passai derrière le paravent. Zînotchka, assise sur un large divan, entourée d'une multitude de coussins, tenait relevé son col de dentelle.

— Montrez votre langue ! commençai-je en m'asseyant à côté d'elle, et serrant les sourcils.

Elle me montra sa langue en riant. Une langue ordinaire, rouge. Je me mis à lui tâter le pouls.

— Hum !... fis-je, ne trouvant pas le pouls.

Je ne me rappelle plus quelles autres questions je lui posai en regardant sa petite figure riante. Je me souviens seulement qu'à la fin de mon diagnostic, j'étais si bête et si idiot que je ne me souciais positivement plus de ce que je lui demandais.

Je me trouvai enfin assis en compagnie de Fèdia et de Zînotchka près d'un samovar. Il fallait écrire une ordonnance, et je le fis selon toutes les règles de la science médicale :

Rp. *Sic transit* 0,05
Gloria mundi..... 1,0
Aquæ destillatæ..... 0,1

Une cuillerée à bouche toutes les deux heures.

A Madame Sélov,

Dr Zaïtsov (1).

Le matin, lorsque, tout à fait prêt à partir, ma valise à la main, je prenais congé pour toujours de mes nouvelles connaissances, Fèdia, me tenant par un bouton, me remit dix roubles, en disant :

— Non, vous êtes obligé de les prendre ! Je suis habitué à rémunérer tout labeur honnête. Vous avez étudié, travaillé ! Vous avez acquis votre savoir à force de peine. Je comprends ça !

Rien à faire. Il fallut prendre les dix roubles.

C'est ainsi, en bref, que je passai la nuit avant ma comparution en justice. Je ne décrirai pas les sentiments que j'éprouvai le lendemain lorsque la porte s'ouvrit devant moi et que l'huissier m'indiqua le banc des prévenus. Je dirai seulement que je pâlis et me troublai, lorsque, ayant jeté un regard derrière moi, je vis des milliers d'yeux me dévisager, et je lus mon *De profundis* quand je vis les mines sérieuses et graves des jurés...

Mais je ne puis vous décrire mon épouvante — et vous vous la représenterez ! — lorsque, ayant levé les yeux vers la table recouverte de drap rouge, je vis au siège du procureur, qui croyez-vous ? — Fèdia !

Il était assis et écrivait quelque chose. Je me ressouvins en le regardant et des punaises et de Zînotchka et de ma consultation ; et ce ne fut pas la chair de poule, mais tout l'Océan glacial qui me passa sur le dos.

Fèdia, ayant fini d'écrire, leva les yeux sur moi. Il ne me reconnut pas tout d'abord, mais ensuite, ses pupilles se dilatèrent. Sa mâchoire inférieure pendit faiblement... Sa main se mit à trembler. Il se leva lentement et fixa sur moi son regard de plomb. Je me levai également, je ne sais pourquoi, et le fixai, moi aussi.

— Prévenu, commença le président, dites au tribunal votre nom, etc...

Le procureur se rassit et but un verre d'eau. Une sueur froide perla à son front.

— Ça va chauffer, me dis-je.

Le procureur avait, selon toutes les présomptions, décidé de me saler. Il ne fit que s'irriter, éplucher les dépositions des témoins, être capricieux, grogner...

1) Le docteur signe d'un nom de fantaisie équivalent à De Lelièvre ou Des Lièvres. Il a, bien entendu, rédigé son ordonnance en latin comme le sont toutes les ordonnances en Russie. (Tr.).

Mais il est temps de finir. J'écris ceci au palais de justice, pendant la suspension d'audience de l'après-midi... Le procureur va à l'instant prononcer son réquisitoire.

Qu'en sera-t-il ?

ANTON TCHÉKHOV.

Traduit du russe, par Denis Roche. (Seule traduction autorisée).

LETTRES INÉDITES

FERDINAND FABRE INTIME

Notre confrère, Ferdinand Duviard, qui est le petit-fils de Ferdinand Fabre, a bien voulu, au cours de l'année dernière, détacher pour nous quelques feuilles du livre qu'il prépare sur la vie de son grand-père, d'après des documents inédits. La Revue Bleue *du 16 février 1929, a publié une première série de lettres qui pourraient prendre pour titre d'ensemble :* Les Raisons d'une Vocation littéraire. *Le 15 juin, une seconde série tentait d'éclaircir un problème presque insoluble, mais nécessaire et poignant :* Ferdinand Fabre et le Catholicisme. *Grâce à l'obligeance de M. Duviard, voici qu'il nous est donné de pénétrer plus avant encore dans la psychologie d'un maître écrivain. Les lettres et les pages du Journal intime qui suivent feront connaître au public un Ferdinand Fabre secret, celui du cabinet de travail, du foyer, du cœur. Nous présentons ces précieux papiers avec le minimum de commentaires ; — quelques liens, à peine, quelques mots de classement.*

Pour aller de l'artiste à l'homme, quel était, d'abord, l'idéal littéraire de Ferdinand Fabre ? Il le plaçait très haut, ainsi qu'en témoignent ces lignes, écrites après la lecture d'une lettre défavorable, qu'un directeur de Revue venait de lui écrire :

JOURNAL INTIME,

16 février 1886.

Je ne serais pas surpris que ce brave homme, peu littéraire sans doute, ou travaillé par quelque ennemi, ne voulût plus de *Merlette* (*M. Jean*) à présent. Le coup serait terrible pour moi après tant d'ennuis, pour placer ce récit, une de mes meilleures productions. Ah ! misères, faire de l'art pour les bourgeois !

L'art, déclarait-il, ne doit pas, en tous cas, servir à gagner de l'argent. Temps heureux...

JOURNAL INTIME,

11 novembre 1880.

Je suis allé dîner chez X... On a causé beaucoup. Mais, en vérité, je me suis cru plutôt chez des négociants que chez des artistes. Ces gens-là sont des commerçants de lettres. L'argent qu'ils gagnent est tout. Dieu, que je leur ressemble peu !

Il leur ressemblait en fait assez peu, aussi sévère pour lui que pour les autres, ce moine des lettres qui écrivait, le 17 juin 1881, à son ami le plus intime :

A ANTONIN MULÉ,

17 juin 1881.

Je me suis décidé à des amputations héroïques... L'art est implacable : il ne peut souffrir ce qui a été conçu en dehors de lui. Je voulais qu'on me fût utile, et j'écrivais *Jourfier* (Lucifer) un peu dans ce but. Eh bien ! me voilà replongé dans ma vie solitaire, abandonné. Je ne puis user des habiletés entrevues ; mon livre s'y oppose, il s'y oppose absolument. Je vous jure, brave et cher ami, que je ne puis faire autrement et je vous prie de ne pas m'en vouloir. Non, mon esprit ne saura jamais rien créer, rien inventer qui pousse mes affaires. J'ai l'entêtement de croire qu'il faut se donner tout entier à son œuvre, rien qu'à elle, sans les préoccupations qui la dépraveraient, la perdraient, la réduiraient à rien. *Jourfier* sera ce que mon talent le pourra faire, voilà tout.

Son idéal, à lui, c'était exactement ce que d'autres ont appelé, dans un sens un peu différent, « l'art pour l'art ». « Ma carrière est toute ma vie », écrivait-il le 20 juillet 1878 à l'éditeur Dentu. Malheureusement, sa santé, profondément atteinte dès la jeunesse par le rhumatisme, s'opposait sans cesse à la réalisation de son désir. Elle nous a fait perdre de beaux livres. Elle nous vaut les belles mélancolies et les belles pensées que voici :

JOURNAL INTIME,

27 février 1879.

Je suis toujours très souffrant. Anémie très profonde. Je suis fort découragé. Journées tristes, étant sans travail.

JOURNAL INTIME,

fin février 1879.

Ce mois-ci a été des plus pénibles. J'ai souffert à peu près chaque jour, ce qui m'a permis d'écrire à peine, au crayon, cinq ou six pages de *Célestin*. Affreuse situation que la mienne, pleine de tristesse et d'amertume. La grande réputation est à ma portée, un peu de travail, et je la tiens, et je ne puis pas travailler. Il n'est pas de plus cruel martyre que celui que j'endure... D'atroces pensées me traversent l'esprit. L'impuissance de travail me trouble les idées et fait de ma vie un long désespoir. Que Dieu vienne à mon aide ! Lui qui m'a comblé deux fois, par ma femme d'abord, puis par mon enfant !

Dans de brefs répits, il reprenait à la fois courage et conscience de sa valeur, sans méconnaître ses défauts, revers de farouches qualités.

A ANTONIN MULÉ,

Paris, le 19 avril 1876.

Que dire d'une vie tout entière acquise au travail ? Vous savez si j'aime notre art, et le courage qu'il m'a fallu pour poursuivre une carrière que tout me rendait difficile et la hauteur de mes caractères, et la hauteur des sujets que j'avais l'ambition de traiter. Par ces temps de littérature éhontée ou frivole, où trouver des lecteurs pour les *Courbezon*, pour *L'Abbé Tigrane* ? Et puis existe-t-il un auteur, une fois le livre réalisé, moins capable que moi de le lancer, de le produire? La critique s'est montrée bienveillante, mais qui sait si elle n'eût pas été empressée, si je l'eusse visitée ?

La maladie est venue servir de prétexte à ma nature farouche pour me confiner dans mon coin. Je n'ai pas bougé. Ah ! si j'eusse eu les jambes, l'aplomb des D., des Z. et autres ! Non, je ne pouvais, sans trembler, concevoir l'idée de tirer le cordon d'une sonnette, et les Batignolles, dont je n'ai pas su sortir...

Après tout, ai-je le droit de me plaindre ? Non. Que d'esprits qui me valent, qui valent plus que moi et pour lesquels le soleil ne se lèvera jamais ! J'ai beaucoup travaillé, j'ai beaucoup souffert ; mais quelques hommes supérieurs l'ont appris et m'ont envoyé un mot. Cela m'a suffi et j'ai continué, je continuerai, persuadé qu'aucun effort généreux, loyal, honnête, n'est perdu, et que les talents véritables ont leur heure.

⁂

Quelle vie menait Ferdinand Fabre, quand il n'était pas assis à sa table de travail, la petite table d'acajou que conservent pieusement sa fille et son petit-fils ? On imagine facilement que les distractions mondaines ne le séduisaient pas. Du reste, il était resté d'Eglise, en quelque manière...

JOURNAL INTIME,

30 avril 1891.

A dix heures, chez Il..., H..., très aimable, me présente à sa femme et je m'égare dans les salons. Je ne découvre pas une tête de connaissance. Je me sens devenir imbécile. Enfin, j'avise *Henri Houssaye*. Je me précipite, je l'aurais embrassé. Il m'offre une place sur un canapé et nous jabotons académie. Cela le passionne, pas moi. Nous allons au buffet et je tombe sur M..., de la bibliothèque, lequel a l'air de compter dans ce monde très décolleté. Je finis par m'évader. O la rue, quel délice !

Notes, du même genre, à bien des pages des agendas ; par exemple :

JOURNAL INTIME,

13 janvier 1886.

Somme toute, en dépit de l'amabilité de tous... je me suis ennuyé. Où est ma place si elle n'est pas parmi des gens qui aiment mes ouvrages ? Ma place est chez moi, à ma table. Hélas ! le monde ne vaut pas la peine qu'on se dérange beaucoup pour lui.

Les démarches faisaient à Ferdinand Fabre une horreur d'autant plus grande qu'elles étaient plus intéressées. Des amis trop zélés le poussaient vers l'Académie ; il se laissait pousser ; mais, à Antonin Mulé, seul, voici ce qu'il confiait :

A MULÉ,

1er juin 1884.

Pour ce qui est de l'Académie, je ne m'en

suis plus occupé. Vous me connaissez, j'ai horreur des démarches... Quelle misère, obligé de se faire valoir soi-même quand on a vingt-cinq ans de littérature, et quelques livres ! Au diable ! Mieux vaut écrire une page de *Merlette*.

Les quémanderies, même en faveur de ses œuvres, ne lui plaisaient pas beaucoup davantage. Cette lettre l'établit, en même temps qu'elle exprime quelques opinions intéressantes sur le théâtre de l'époque :

A Antonin Mulé,

Paris, le 31 octobre 1880.

La santé n'est pas bonne ; puis, vous le savez, l'art est si haut. Le roman, que tout d'abord je n'avais pas entrevu si complet a été repris dans les sous-sol, et je suis encore à maçonner les assises de ce petit monument, trop léger primitivement, et que je voudrais construire plus solide.

L'*Hospitalière* a paru. Qu'en sera-t-il de ce drame où les maladresses scéniques doivent être nombreuses, mais que j'ai l'orgueil de croire une œuvre de quelque force et de quelque grandeur ? Le théâtre est trop habile de nos jours, habile à ce point que l'habileté y a étouffé le génie. Qu'on me signale une création de quelque puissance dans ces dernières années ! Sardou, Dumas, Augier ; Augier, Dumas, Sardou ; Dumas, Augier, Sardou. Voilà. Les amusements de Gondinet ne valent pas qu'on s'y arrête. Pour mon compte, je crois à l'art simple, l'art naïf et, à moins que notre scène ne veuille mourir, c'est par un retour à la tradition des maîtres francs du collier qu'elle se sauvera. Quoi qu'il en soit, j'ai publié mon drame gauche et j'ai bien fait. Ceux qui ne le savaient pas apprendront que je dispose de quelques ressources du côté du théâtre, et que le roman pourrait n'être pas mon domaine exclusif. En attendant, article enthousiaste de Banville débutant ainsi : « M. Fabre, ce grand écrivain... » article contenu, aigre-doux, mais en tout cas surprenant de Daudet. Longue étude de Paul Lindau... Si ma pièce terminée, j'avais trente ans, j'aurais fait des démarches auprès des directeurs ; à mon âge, avec une situation acquise au prix de mon sang, je ne pouvais rien tenter. J'ai des fiertés farouches qui m'enlèvent ; il faut que mes amis me le pardonnent.

Quant aux requêtes de pur intérêt matériel, il ne put jamais s'y résoudre. Jules Ferry allait le nommer Conservateur de la Bibliothèque Mazarine. Ce billet adressé à Lavertujon pourrait s'intituler : « le romancier chez le ministre », scène... comique !

A Lavertujon,

8 juin 1883.

J'ai vu M. Ferry lundi. Il a été très accueillant et très aimable. Ah ! si j'avais su profiter de l'occasion ! Quelques mots dits chaudement, de ce ton que je sais trouver quand je parle de mon art, et j'enlevais mon indemnité de logement. Mais, — c'est une infirmité de nature — je n'ai jamais pu me passionner pour mes intérêts. Croiriez-vous que, tandis que je balbutiais quelques mots, j'entendais une voix me disant : « Tu n'es pas honteux, quand tant de graves « affaires préoccupent le Ministre, d'oser l'en« tenir de choses si misérables ! » M. Ferry a dû s'apercevoir de mon angoisse.

*
* *

La seule « distraction » de Ferdinand Fabre fut l'amitié. Ses trois amis les plus chers s'appelaient Jean-Paul Laurens, Hector Malot, Antonin Mulé. Ce dernier lui tenait particulièrement à cœur. Voici ce que Ferdinand Fabre, vieux et malade, lui écrivait, après trente ans de correspondance et d'entretiens :

A Antonin Mulé,

Nice, 6 janvier.
9, avenue Notre-Dame,

Mon cher, bien cher ami,

Aujourd'hui seulement, j'ai pu faire un tour dans le jardin, car, depuis près d'un mois que je suis ici, je n'ai cessé de souffrir. Pourquoi ai-je quitté Paris ?

Il me semble souvent que dans ma grande chambre si chaude de l'Institut, la névralgie rhumatismale qui m'a si cruellement tourmenté, m'aurait laissé quelque répit. Vous ne vous figurez pas par quel temps nous sommes arrivés à Nice : il y pleuvait, il y neigeait, il y gelait. Au milieu de ces grands ennuis du commencement de séjour, votre lettre si affectueuse m'a apporté un grand soulagement. Il m'a semblé tout à coup que je vous voyais, que je vous entendais et cela me faisait du bien. Je me suis bien promis, dès mon retour à Paris, de vous demander des visites plus fréquentes que celles

que vous me faites. Je suis malade, je suis vieux, et j'ai bien droit, pour la longue affection que je vous ai vouée, à vous serrer la main un peu plus souvent. C'est si bon, une amitié de plus de trente ans !

Pareille sensibilité a ses inconvénients. Ferdinand Fabre, sous des dehors sévères, était susceptible, ombrageux : un peu farouche. Voici la correspondance qu'il échangea avec Alphonse Daudet — un ami de jeunesse, un sensible, lui aussi, mais qui ne le cachait pas — à propos d'une place de théâtre :

A Alphonse Daudet, à Paris,
le 27 septembre 1876.

Mon cher Daudet,

Si, en ne m'envoyant pas de coupure pour la *première* de votre drame, vous avez voulu m'affliger, vous y avez pleinement réussi. En dépit de relations qui, sans que j'aie pu découvrir pourquoi, sont allées depuis deux ou trois ans s'embarrassant toujours davantage, recevant encore vos livres, j'étais fondé à croire que, le jour de la représentation de votre pièce, je ne serais pas oublié. Je me trompais. Vous avez craint que l'auteur de l'*Abbé Tigrane*, de *Barnabé* ne fût de trop dans la multitude de vos amis, et à l'heure où il lui aurait été particulièrement doux d'entrer au Vaudeville, vous avez pris la précaution de lui en fermer la porte au nez. Vous allez rire : je n'aurai nulle honte de vous avouer pourtant que les larmes me sont montées aux yeux à cette exclusion brutale, à cet affront en quelque sorte public que vous m'infligez sans que j'eusse rien fait pour le mériter.

. . . . . .

Vous avez voulu rompre avec moi, et comme j'ai l'affection tenace, vous avez jugé à propos de frapper un grand coup.

J'ai compris, j'ai senti, mon cher Daudet, et trouvant que, désormais, il n'y avait de ma part ni dignité, ni honneur à vous imposer l'ennui d'une amitié qui vous est devenue insupportable, je m'éloigne. Non seulement, nous n'échangerons plus nos livres, mais je ne vous importunerai plus de ces billets que mon cœur si bête vous envoyait trop souvent, comme un écho des sentiments qu'il vous conservait malgré tout. Hélas ! que de fois j'ai dû vous faire sourire, quand je ne vous ai pas agacé ! Pardonnez-moi, c'est fini.

D'Alphonse Daudet a F. F.,
Champrosay, 28 septembre 1876.

Votre lettre m'arrive à l'instant et me remplit d'émotion. Je vous donne ma parole d'honneur, d'honneur vous m'entendez bien, que je vous croyais parti. On m'avait affirmé que sitôt le feuilleton de la *Petite Mère* fini, vous étiez allé chercher dans les Cévennes le repos si fièrement et courageusement gagné. Voyons, vous n'en doutez pas, n'est-ce pas ? de ce que je vous dis. Pourquoi voulez-vous que j'aie pu vous faire un affront pareil? Je sais bien comme vous, qu'il s'est glissé je ne sais quel inexplicable courant d'air dans nos relations — si vous croyez qu'à la maison nous ne nous en sommes pas aperçus ! — Ma femme a fait l'hiver, je crois, plusieurs visites à Madame Fabre, pour essayer de raccrocher cette affection qui se déclouait. Evidemment, mon cher Fabre, nous avons eu le tort, l'un et l'autre, de ne pas nous expliquer franchement à ce sujet. Mais, en dehors de tout cela, il existe entre nous une réciprocité d'estime et de respect littéraires qui doit vous être un sûr garant de la parole que je vous donne ici. Je vous ai crus tous dans le Midi, sans quoi vous auriez eu vos places à *ma première*.

Ecrivez-moi bien vite que vous me croyez, mon cher ami, et ne me laissez pas sur le coup d'une lettre dont la lecture nous a gonflé le cœur.

Alphonse Daudet.

P.-S. — Présentez nos amitiés à Madame Fabre. Mais vous l'avez, vous aussi, ce succès, que diable ! Vous ne vous en rendez donc pas compte ? Tout n'est pas dans la vente chez le libraire, vous le savez bien, puisque vous êtes classé, et classé au premier rang, à votre place. Oh ! tenez, je voudrais vous tenir pour vous dire... Mais les lettres m'ennuient à écrire, j'y suis gauche. Il me tarde de vous voir. Si vous ne venez pas, j'irai.

A Alphonse Daudet,
29 septembre 1876.

Mon cher Daudet,

Je vous crois, et votre lettre émue efface la vilaine impression que me fit votre oubli le soir de la première de *Risler*. Comme vous le dites, il eût bien mieux valu nous expliquer franchement. J'ai tant souffert pour mon

compte de l'ambiguité de nos relations ! Cette explication, elle aura lieu à notre première entrevue, et vous acquerrez vite la preuve que je ne cessai jamais d'être un ami fidèle et loyal. Si vous saviez comme il est simple pour moi d'être honnête !

Cette sensibilité de Ferdinand Fabre, qu'on a méconnue, et dont l'excès, d'ailleurs, ne déborde pas dans ses livres, s'épandait en secret sur les choses — celles qui font partie de notre vie, comme les maisons que nous avons habitées. Voici ce qu'il écrivait, quand il déménagea de la rue Puteaux, aux Batignolles, où il avait habité vingt ans, pour aller occuper à l'Institut l'appartement réservé au Conservateur de la Bibliothèque Mazarine :

A Antonin Mulé,

Paris, le 3 juillet 1884.

...Maintenant aux paquets, car nous comptons nous installer le samedi 12 à l'Institut. Au moment de quitter les Batignolles, j'ai le cœur serré. Je vis tellement chez moi, que je m'attache aux murailles, à tout. Puis, j'ai tant travaillé dans ce pauvre logement de la rue Puteaux, j'y ai connu de si douces heures malgré les longs ennuis de la vie sotte que nous menons! Enfin, je m'éloigne de tout cela avec regret, grand regret.

Journal intime,

20 juillet 1884.

Mon arrivée dans une maison nouvelle n'a pas été pour moi sans émotion. J'ai quitté l'endroit où j'ai passé de si douces heures, où j'ai appris à connaître mon admirable femme, où j'ai vu grandir mon enfant, où j'ai tant travaillé. Cet appartement de l'Institut me déplaît, je le trouve bas, peu commode.

Journal intime,

21 juillet 1884.

Ma première nuit à l'Institut a été des plus mauvaises. Je n'ai pas fermé l'œil. Il me semblait que les innombrables voitures traversant la rue de Seine traversaient ma chambre. Quelles heures !... Pourvu que je me fasse à ce nouveau logement ! Hélas, je n'aurai plus la paix de mon cher réduit des Batignolles. Je ne cesse de penser à la rue Puteaux, de regretter la maisonnette entre cour et jardin où j'ai passé vingt-et-un ans de vie laborieuse, où j'ai écrit mes meilleurs livres. Travaillerai-je ici comme là-haut ?

On parlerait volontiers de romantisme. Et, sans doute... Mais la source où s'alimentait cette mélancolie, était la mauvaise santé de l'écrivain, dont nous avons dit quelques mots ci-dessus. On pourrait citer cent témoignages de cette lutte entre le corps et l'esprit, drame de toute une vie, de toute une œuvre. En 1881, Ferdinand Fabre confie à Blaze de Bury :

A Blaze de Bury,

27 janvier 1881.

. . . . . .

Je serais allé vous conter mes ennuis et bien d'autres choses encore, si je pouvais quitter la chambre. Malheureusement, voilà bientôt deux mois que je garde le coin du feu. Des critiques bienveillants ont écrit que mon œuvre est robuste, parbleu ! elle m'a pris jour à jour toutes mes forces, toute ma vie.

Le 26 février 1890, il note dans son « Journal intime » : « Pauvre guenille, qui s'en va ». Il avait soixante-trois ans. Mais, dès 1868 — à trente-et-un ans — il trouvait déjà matière à se plaindre.

A Mulé,

3 septembre 1868.

Figurez-vous, qu'ici, assis dans mon fauteuil, je ne puis empêcher ma tête de combiner nouvelles, pièces de théâtre, romans. Ah ! quel supplice, que cet effroyable irritabilité du cerveau, qui ne nous laisse ni repos ni trêve et qui nous dévore incessamment ! Si cet état douloureux est une nécessité du talent, j'envie l'homme qui, voué à des choses moins nobles, goûte la paix de son être dans la médiocrité de son esprit.

Ces souffrances, ces inquiétudes, devaient provoquer dans une nature aussi sensible et aussi généreuse des doutes — qui sont d'ailleurs le fait de beaucoup d'artistes. Certains honorent grandement Ferdinand Fabre. Tel, ce récit d'une visite à Pasteur, quand Ferdinand Fabre se présentait à l'Académie Française :

Journal intime,

11 décembre 1885.

Ce matin, à dix heures, je suis allé chez *M. Pasteur*, à l'Ecole Normale. Je suis ému,

très ému dès l'entrée. Des malades sont là, attendent la consultation. Un grand garçon, un berger, je crois, se tient la tête dans les mains. Il a été mordu par son chien, peut-être. Dieu ! que l'Académie est loin ! Je suis introduit. M. Pasteur pâle, l'air défait. Je m'excuse. Je sens toute la misère de ma pauvre littérature devant ce grand homme malade, paralysé, qui travaille toujours pour les hommes. Du reste, M. Pasteur est charmant. Il paraît touché de ce que je lui dis. Il sourit. Je me sauve, honteux.

D'autres scrupules méritent simplement la sympathie ; leur expression nous rappelle aussi l'idéal artistique de Ferdinand Fabre, qu'il définissait dans les premières pages publiées plus haut :

A Antonin Mulé,

Paris, le 9 juin 1880.

J'ai fini, en effet, le malheureux *Célestin*. Qu'allez-vous penser des derniers chapitres, si longs, si traînants ? Que j'ai eu de peine à faire mourir ce pauvre curé de Lignères ! Je sentais tant de choses pour lui et j'aurais voulu qu'il dît tant de choses avant de s'en aller ! Selon moi, la fin est à revoir. Il faut élaguer beaucoup de branches dans cet arbre touffu. Ah ! si je recommençais ce livre, que de choses je négligerais et combien d'autres je mettrais en lumière ! C'est le sort des talents incomplets de regretter, de regretter toujours. Pour le moment, je vague par les rues et n'écris pas un mot. Je suis trop fatigué. Il faut une grande énergie cérébrale pour entreprendre *Jourfier* (Lucifer) et je me sens épuisé par les derniers efforts de *Célestin*. — Cher ami, quelle continuité de souffrance renfermait pour moi l'atroce carrière où me jeta je ne sais quelle folle vocation ! Je n'avais rien pour être homme de lettres, et il faut être homme de lettres bon gré mal gré. En nos temps, on ne peut être écrivain sans être homme de lettres, c'est-à-dire sans prendre des mœurs de hasard, des habitudes de bruit, des audaces de réclame auxquelles je n'ai jamais pu et ne pourrai me faire jamais. Mais, que diable vais-je vous chanter-là ?...

Nous terminons ces citations par quelques aveux, encore, de doute et de souci comme en éprouvent tous les vrais créateurs devant leur œuvre, — créateurs humains devant une œuvre humaine. Les derniers mots sont d'ambition, d'angoisse, et d'appel — cet appel religieux que Ferdinand Fabre ne cessa de jeter, et auquel — nous l'avons montré en juin dernier — il avait peut-être reçu réponse.

A Malot,

12 novembre 1875.

Pourquoi me suis-je engagé dans un travail que tout me rend impossible, et ma santé et mes facultés si rétives ? Me sortirai-je d'affaire ? J'en doute quelquefois.

Journal intime,

14 novembre 1894.

Hélas ! je mourrai sans avoir réalisé le chef-d'œuvre entrevu ! Quel supplice !

Journal intime,

14 février 1889.

Il me faudrait plus de santé. J'ai travaillé vingt-cinq ans ; vingt-cinq ans on m'a laissé dans mon coin ; et maintenant, on me voudrait partout. C'est un triomphe. Mon triomphe à moi. Travailleur (un mot illisible) qui n'a jamais désespéré. Pourrai-je laisser un livre ? Oh ! vivre par delà la tombe !...

Journal intime,

30 octobre 1884.

En sortant de la Bibliothèque, je suis allé jusqu'à Notre-Dame. J'ai passé une soirée fort triste. Je puis dire, hélas ! comme *Jourfier* : « Mes appétits vont au-delà de ce qui est. »

Journal intime,

31 octobre 1884.

Je me lève et suis bien découragé, bien accablé. Pourquoi ? Si-je le savais ! Le poids, le poids horrible de la vie.

GRAND'MAITRES DE L'UNIVERSITÉ

ÉDOUARD HERRIOT

« L'on me dit tant de mal de cet « homme et j'y en vois si peu, que je « commence à soupçonner qu'il n'ait « un mérite importun qui éteigne ce- « lui des autres ».

LA BRUYÈRE.

Fin 1919, ou commencement de 1920, Edouard Herriot était rapporteur du budget de l'Instruction publique. En y réfléchissant bien, ceux que les cinq années de guerre avaient détournés de la vie publique, se rappelaient, assez vaguement, que ce professeur, avait quitté tôt l'Université, qu'il avait été un des conférenciers mondains des Annales, le plus jeune sénateur de France, le maire réputé le plus actif d'une des plus grandes municipalités françaises et, pendant la guerre enfin, quelque chose au Commerce ou aux Travaux publics, vaguement Sous-Secrétaire d'Etat ou Haut-Commissaire quelconque.

Sur cette énumération de *Petit Larousse* l'homme réel arrivait le visage éclairé, alerte et vif, quoique de large encolure, faisant claquer les pans d'une jaquette qui pouvait, en effet, paraître de récent conférencier hors de chaire et, à la même minute, tandis qu'il traitait à Paris des crédits de l'Université, concluait par téléphone avec Lyon, un marché d'électricité dont il avait étudié visiblement toutes les finesses...

...Depuis cette époque, il est devenu impossible de méconnaître, sinon volontairement, Edouard Herriot. Il a transporté son action et son éloquence dans le grand public, il a été d'une opposition toujours courtoise, s'attaquant aux principes plutôt qu'aux hommes, mais fiévreuse et pasionnée. Il a parcouru la France et il est l'homme de France qui doit le mieux connaître les horaires de chemins de fer et la meilleure utilisation des wagons, la nuit, pour la préparation de discours d'une beauté cependant vaste et élancée comme des arceaux de cathédrale, d'une forme sans heurts, tels qu'ils auraient pu être rédigés dans la retraite du plus secret des bureaux de travail. Il a mené, en 1921, à la plus écrasante des victoires, un parti qui se desséchait. Il a été deux fois Président du Conseil et, la dernière, dans des circonstances tellement critiques, que son nom est devenu un objet de contradiction, une sorte de symbole pareil à ceux qu'il a noté dans la *Forêt Normande* : « Un homme devient symbolique « du bien ou du mal : ne demandez plus à la « critique de s'exercer, même chez les êtres ins- « truits qui suivent, dès lors, le courant éta- « bli » (1). Mais il n'ajoute pas que ce signe de contradiction ne s'attache qu'aux seules grandes figures de l'histoire.

La sienne, dans cette lutte quotidienne, a perdu, surtout après la grande crise de juillet 1926, cette lumière qui, physiquement, lui donnait l'apparence d'un homme content de la vie, désireux d'un combat où il ne faut pas que de la puissance intellectuelle, mais la réserve du souffle, l'ampleur de la poitrine et la solidité du cœur. Quand il est arrivé à l'Instruction publique, comme Ministre dans le Cabinet Poincaré, au lendemain de sa chute de la présidence du Conseil, il portait les marques évidentes des lourdes responsabilités et des graves soucis qui, dès la victoire de 1921, n'avaient cessé de l'éprouver. On eût dit d'un chêne foudroyé. Des rides marquaient son front ; le regard de ses yeux plus profonds s'était agrandi. On chuchotai que cette croix était trop lourde, qu'elle l'accablerait, moqué qu'il était de ses adversaires, incompris de ses amis, ou qu'il la déposerait dans un jour de révolte ou de colère. Et il est resté ; il a surmonté la plus pénible des épreuves, fait taire tous les regrets, consenti les plus pénibles sacrifices d'amitié ; il a vécu selon la règle qu'il avait définie à la tribune même de la Chambre, le 21 juillet 1926, sentant déjà peut-être qu'il parlait pour lui-même et pour le lendemain qui suivrait sa défaite : « Je dis « qu'il y a des doctrines qui règlent la vie des « hommes. S'il y a quelque naïveté à y demeu- « rer fidèle, j'accepte cette naïveté » (2).

Cette acceptation réfléchie, cette conférence permanente d'un homme avec une règle interne dont il ne déviera pas, cette maîtrise de soi en

(1) Cf. *Revue Bleue* des 3 novembre 1928, 21 décembre 1929 et 4 janvier 1930.

(1) *La Forêt Normande*, page 263.

(2) Plus tard, en 1927, dans un de ses beaux discours, celui où il a célébré Bossuet, il dira dans sa péroraison : « S'il est vrai que l'honneur de la vie soit de se « consacrer à une forte conviction et d'y conformer ses « pensées ou ses actes, il nous est doux de nous incliner « devant cette magnifique mémoire avec autant de res- « pect que de liberté ».

un mot, c'est ce qui frappe avant tout chez l'Edouard Herriot d'aujourd'hui. Même son apparence de puissance physique confirme, jusqu'à anéantir toute autre impression première, l'existence en lui d'une énorme force statique dont on peut d'abord craindre, parce qu'elle masque ses autres ressources, que faute de savoir jamais s'infléchir, elle aille jusqu'à l'emportement brutal. Ce front rude où marque la trace des tempêtes, un peu bas parce que commence tôt la couronne de cheveux drus sur une tête solide, des traits marqués, un cou engoncé, il y a là, tout prêt pour la caricature, le dessin d'un mufle court de taureau redoutable. Le reste du corps confirme cette comparaison et n'en appelle d'autres que pour accentuer à chacune d'elles l'expression d'une forme nouvelle de la force, de la robustesse, de la puissance qui pourrait écraser si elle s'appesantissait.

Sous l'obsession de cette force massive, Edouard Herriot ne laisse pas d'apparaître, au regard d'une observation superficielle, comme un autoritaire dont la volonté se réalisera, s'il le faut, jusqu'à la tyrannie.

Mais l'exercice même de cette volonté, s'il arrivait qu'elle ne pût poursuivre sans colères, ne va qu'à arracher, en le soulevant, ce masque trompeur, à dresser, vers les hauteurs, une tête qui n'a pas été faite pour briser à l'aveugle tous les obstacles. Tandis que se hausse le visage encore contracté, les yeux, au regard soudain éclairci, cherchent on ne sait quoi, au plus proche horizon. De toutes parts, se pressent autour de l'intelligence la plus apte qui soit à saisir le moindre des appels extérieurs, les raisons de l'humanité, et le nez, le nez d'un don Quichotte pourfendeur de moulins ou d'un Cyrano chevalier d'utopie, lève, inattendu, son bulbe qu'on avait pas vu d'abord, retroussé du bout, et qui fait dire, le cœur battant : cette force est généreuse et bonne !...

...Tel est le trait qui rend Edouard Herriot accessible, celui qui magnifie tous les autres dons qui lui ont été si généreusement impartis. Avant tout et par dessus tout, sa force est humaine. Il est arrivé que l'on s'est tendu d'avance contre la violence qui seule, semblait-il, pouvait émaner de cet athlète. On a été surpris de trouver un homme attentif à ses semblables, tendre et pitoyable à leurs maux, aimant les petits d'un cœur généreux, aimant à aimer et, par là, conservant au moment même de ces déchaînements passionnés qui sont en horreur aux seuls tièdes, la plus belle des vertus humaines, le charme. Dans une vie si largement ouverte à toutes les querelles doctrinaires, à travers toutes les attaques qu'il a repoussées ou conduites, au milieu des entreprises les plus diverses qu'il a tentées : chef de parti d'une opposition que les circonstances commandaient irréductibles, maître du pouvoir, libre d'en appliquer les rigueurs et de venger « les injures du duc d'Orléans », partout et aux pires heures, il a su conserver cette grandeur tranquille, cette séduction du langage qui ne peuvent provenir que du commerce permanent avec les plus grandes idées...

...L'ampleur de la force, cette domination intérieure qui la maintient et la canalise en bonté, voilà donc l'essentiel d'Edouard Herriot. Ce schéma, on le devine, fait abstraction d'un monde en réalité immense et dont il n'y a rien de plus agréable que de peindre quelques-uns des divers aspects.

Notons d'abord que cet homme, de son temps certes, et qui sait en être plus qu'aucun autre, s'apparente indéniablement à une époque. Alors que les grandes individualités se font rares, il fait songer à ce XVIIIe siècle dont l'esprit, comprimé sous la pesanteur du harnais militaire, n'a cessé de témoigner, comme par la course rapide de brèves flammes, qu'il vivait sous la cendre des divers régimes. Edouard Herriot est, comme on disait alors, « sensible et vertueux » et toute sa politique est l'expression même de l'homme sensible et vertueux des philosophes. Ses ennemis et ses amis se rallieront vraisemblablement à cette formule, pour l'en louer ou l'en railler. C'est en ce sens qu'on a dit de lui qu'il est un « sentimental », en sous-entendant parfois, avec une finesse confinant à de la rouerie, qu'on peut tout en obtenir, dès qu'on fait auprès de lui appel au sentiment. Mais n'est-ce pas là une des conséquences de la bonté « originelle » ? Si elle lui est imputée à faute, il doit l'accepter certainement sans faiblesse, comme il accepte cette accusation de « naïveté » qui ne peut viser que son inaptitude à traiter les affaires de l'Etat et les rapports entre les peuples au nom d'une morale qui ne vaudrait pas pour les simples particuliers. Ce « côté cœur » qui a chez lui tant de résonnance, met à jour, quand on y frappe, d'étonnantes délicatesses. En présence de certains problèmes et de certaines questions, on a pu croire avec inquiétude que sa puissance trop accablante ne les aborderait qu'en les écrasant. Mais le cœur s'en mêle, et ce cœur d'homme sensible a ses divinations auxquelles la raison n'entend rien. C'est l'heure

aussi du nez cyranesque et d'une éloquence prenante, chaude, qui sait être magnifique, mais aussi habile et fine, ployant la force à son service pour comprendre et construire au lieu de dévaster.

Un autre des traits — caractéristique jusqu'à être devenu une sorte de lieu commun — du philosophe vertueux et sensible du XVIIIe siècle, c'est de croire avec Jean-Jacques que l'homme est né bon, mais que la société le dépravе. La pensée d'Edouard Herriot est également marquée de ce baptême, et cette rencontre, comme bien d'autres, ne cause un étonnement qu'autant qu'elle demeure sans explication. Cependant, l'art et la persévérance avec lesquels de fortes individualités comme la sienne font un axiome d'une profession de foi si raillée donnent une tournure assez désuète aux objections et aux moqueries qu'elle a suscitées. N'est-ce pas une affirmation récente du mysticisme catholique que, de toute éternité, et dans le cœur des plus coupables des hommes Dieu a placé un désir inapaisé de son amour et de l'amour du bien ? Après quels détours inattendus revient-on à justifier la part de vérité incluse dans la pensée de Rousseau comme dans toute parole humaine jaillie d'un cœur pénétré ! Ainsi, le spectacle de la société moderne peut conduire à épouser plus étroitement la thèse d'un contrat social dans lequel de puissantes organisations de classes ou de corporations concourent à la stabilisation de la société, instaurent les règles d'un jeu social et s'en réclament dans la mesure où elles leur sont profitables. Et, en face de ces sphinx gardant les routes de l'activité individuelle réduite pour s'exercer à donner un sens convenable à leurs énigmes, *l'homme*, c'est-à-dire l'isolé, le petit, le faible, animé, par définition des intentions les plus pures, de l'ardente volonté des belles actions, de l'instinct du beau, pleurant avec Margot au mélodrame, et portant, en tout cas, dans son cœur primitivement innocent ou pervers, le désir inapaisé de quelque Dieu !

L'homme « né bon », c'est donc ce déshérité, et c'est à lui que vont les préférences d'un Edouard Herriot. Comment l'homme « vertueux et sensible » et qui croit à la bonté originelle de la créature, ne s'apitoierait-il pas sur ce qu'il sait de plus pitoyable ? Il est porté à aimer surtout l'exemplaire de l'humanité qui le captive davantage parce qu'il porte, du plus bas au plus haut, un candide regard que les contingences ne détournent pas. Combien de fois a-t-on dit qu'Herriot savait parler au peuple, qu'il savait, selon l'expression consacrée, le prendre ! Mais le peuple ne se laisse facilement prendre que par ceux dont il sent l'amour et, s'il rend cœur pour cœur, c'est qu'il a bien compris qu'il occupe une place de choix dans les préoccupations de celui qui se tourne vers lui....

...Tous ces traits, sommairement indiqués, faut-il dire qu'ils dominent la physionomie d'Edouard Herriot, Président du Conseil après les élections de 1924, quand il s'est trouvé aux prises avec trop de passions intéressées pour que fût respecté l'exact et curieux dessin de la lutte qu'il voulait tenter? Miné ou attaqué ouvertement, menacé par tous les moyens dans son existence d'homme d'Etat, puis dans sa vie même, au cours de sa deuxième présidence, quand l'assassin qui exécuterait sur lui un beau coup était glorifié d'avance, il n'a cessé de prononcer dans l'absolu le jugement qu'il croyait juste. Les considérations du moment, le taux du change, la cherté de la vie, la crise économique, les incitations des partis, ont pu renforcer sa résolution, elles n'ont été que secondaires. C'est vraiment dans l'absolu qu'il a mené le combat, raillé par les fins politiques qui oscillent au gré des passions changeantes, se livrant de toutes ses forces, jusqu'au jour où, touchant des épaules, il a dû abandonner, bousculé par le plus violent des remous, ne croyant plus, pour une minute, à la Justice et abandonné un instant par ce peuple même dont on peut dire, en lui appliquant un de ses mots, qu'il s'était fait un devoir de chef « d'exalter tout ce qu'il enferme en lui de secrète noblesse et de générosité »...

Les mouvements de découragement ne peuvent être de longue durée chez un homme qui doit sa persévérance à une qualité propre : il est du petit nombre de ceux qui portent des antennes et que les orages influencent. Par là, s'affirment la singularité de sa personne et son importunité qui atteint et irrite le vulgaire. Quand l'empirisme est la seule philosophie à laquelle s'élèvent nos grands corps politiques, d'éminents parlementaires et les plus hauts magistrats de la République, quand cette doctrine est la seule que l'on trouve à dispenser après cette invraisemblable époque de la guerre dont on pouvait attendre qu'elle fouetterait les imaginations et apporterait dans les domaines intellectuel, moral et économique, des solutions nouvelles, Edouard Herriot est une des rares personnalités qui croient à la vocation des hommes, à leur genre spécifique et

à leur destination particulière. D'où sa fidélité à un certain nombre de principes conducteurs, sa faculté de voir haut, loin, et de pressentir. C'est un croyant, c'est un apôtre, mais c'est un mystique si, être mystique, c'est, hors de tout raisonnement, communiquer directement avec un aspect de la Vérité absolue ou d'une vérité que l'on croit telle et qui satisfait avec délices les aspirations secrètes d'une âme cultivée. Du mystique, il éprouve même ces vibrations qui ne touchent pas le commun des hommes et laissent quelques autres, si elles se propagent jusqu'à eux, dans l'incertitude, l'incrédulité ou la peur bourgeoise de phénomènes hors de proportion avec la nature quotidienne. Lui, c'est en ce sens aussi qu'il a des antennes. Il sent passer des appels ; il entend des voix, celles de la patrie, celles de la démocratie, celles, lointaines et comme étouffées encore, de l'Europe tout entière qui le désignent pour un des grands rénovateurs, un des grands constructeurs du monde nouveau des hommes de bonne volonté. Elles pointent, ces antennes, vers ces régions où s'élabore péniblement et en profondeur une sourde vérité que rien ne l'empêchera, quand il en aura trouvé l'interprétation en clair, de répandre. Parfois, on pourrait croire qu'il se tâte avec anxiété, mais son souci n'est fait que de la sévère confrontation qu'il s'impose de sa personne et de l'appel qu'il a perçu, auquel il répond enfin avec une fraîcheur toujours nouvelle d'illusions et de sincérité, dans un grand élan d'enthousiasme, les bras ouverts comme pour une étreinte, mais apportant, s'il le faut, à la lutte qui recommence, toutes les formidables ressources de son être...

LOUIS PLANTÉ.

FORSE CHE SI

Nouvelle

— Mon lieutenant, on a encore fait, cette nuit, des signaux lumineux à une des fenêtres de la villa.

— Laquelle ?

— Celle de la chambre de la signora, mon lieutenant.

— Bah ! nous sommes si loin du front !... Préviens-moi cependant si tu les revois. Et le lieutenant Remy congédia son ordonnance, le fidèle Gailleric, souriant instinctivement à la silhouette ainsi évoquée.

Depuis huit jours, le 21e régiment d'artillerie français se trouvait cantonné à Sermione, au bord du lac de Garde. Appelé dans les tranchées du Monte Tomba par le canon de Caporetto, il venait d'être ramené au repos dans la plaine. La villa où le lieutenant Remy était logé appartenait à un conseiller d'ambassade italien en congé, le signor Polidore qui évoquait à lui seul toute une époque. Avec sa redingote grise aux larges revers ornés d'un ruban rouge de dimensions insolites, sa figure mate surgissant d'une haute cravate blanche, ses pantalons flottants, ses escarpins vernis et sa houppe grise, on l'aurait pris pour le notaire du « Majorat » d'Hoffmann.

— *Per Bacco,* comme disent nos alliés, il faut tout de même tirer au clair cette affaire de signaux. Allons trouver le vieux Cassandre, ne serait-ce que pour entrevoir sa jolie femme. Il doit être dans sa camera.

Il y était, en effet. Elle se trouvait, cette chambre, dans le plus grand désordre. Des livres, des papiers partout. Aux murs ornés de glaces gondolées, dorées, bisautées et d'armes orientales de toutes formes étaient tendues, paradoxales, des cartes de guerre du front italien.

Le conseiller, en robe de chambre à ramages, debout, y piquait de petits drapeaux.

— Ah ! signor tenente (1). Comme vous arrivez à propos ! Où passe exactement notre première ligne sur le mont Sismole ? Vous ne le savez pas ! On dit que le 5e bersaglieri a encore reculé !... Ah ! signor tenente, comment pourrait-il en être autrement ? Une division bavaroise de renfort vient de passer au Brenner ! Continuer à tenir dans ces conditions ? Impossible ! Voyez plutôt.

Et le doigt crochu du signor Polidore suivait sur la carte la ligne du front qui, menaçante faucille, s'emmanchait à l'Adriatique pour diriger sur le lac de Garde et *sur lui* sa pointe menaçante.

— Rassurez-vous, Monsieur le Conseiller, la situation est en train de se stabiliser. Mais savez-vous qu'on a fait, la nuit dernière, des signaux lumineux à une des fenêtres de la villa, celle-ci, précisément ?

(1) Monsieur le lieutenant.

— Ah ! signor tenente, c'est sans doute ma femme qui a encore eu la fantaisie d'aller lire aux étoiles quelques poèmes de Carducci. Oh ! pas des poèmes de guerre ! Elle est très romanesque, ma femme, mais elle est d'origine autrichienne et elle n'aime pas beaucoup la guerre. Elle m'a chargé précisément de lui rapporter de Vérone le dernier livre de votre Romain Rolland.

— Vous allez à Vérone ?

— Ce soir même. Je ne rentrerai que dans deux ou trois jours. Voici la clef de la bibliothèque que vous m'aviez demandée. Vous y trouverez les derniers romans de chez vous.

Dès le lendemain, le lieutenant Remy fouillait dans ladite bibliothèque. Il y trouvait un assemblage d'ouvrages hétéroclites, depuis la Somme de saint Thomas, jusqu'à l'œuvre de Grazia Deledda, en passant par les petits poètes français du XVIIIe siècle, édition des Fermiers Généraux.

— Permesso, signor tenente, souffrez que je vous aide dans votre choix !

L'officier se retourna : la signora Polidore était derrière lui ; elle le regardait fixement, de ses grands yeux de cendre veinés d'or. Une odeur de clématite s'exhalait des plis mauves de sa tunique transparente.

— Quels sont vos goûts, Monsieur le lieutenant ? Seriez-vous tenté par les Pères de l'Eglise ? Les Mémoires de Cavour ? Non, vous n'êtes ni religieux ni diplomate. Pourtant, vous êtes Français... Aimez-vous notre d'Annunzio ?

— Vous faites bien de dire *notre* d'Annunzio, Madame... Il est vraiment *nôtre*. Le commando supremo vient de nous communiquer sa dernière proclamation aux fuyards de Caporetto : « Vos mères ne vous auraient pas reconnus, *vous ressembliez à l'ennemi...* »

— Oui, c'est le d'Annunzio seconde manière... Mais que connaissez-vous de l'autre, celui d'avant-guerre ?

— Je viens d'achever, Madame, « l'Enfant de Volupté ».

— Quel titre inexact ! Pour nous, cher Monsieur, c'est simplement « Il piscèze », mot que votre langue, trop précise, ne peut d'ailleurs traduire. Volupté, c'est trop, plaisir ce n'est pas assez ! — Mais, Monsieur le Français, savez-vous que vous me compromettez. Mon époux, j'y songe, est à Vérone pour deux jours, il a toutes les jalousies de l'ancien répertoire et je ne me sens pas la résignation d'une Desdemone ! Addios, signor tenente, lisez ce roman de *notre* d'Annunzio en songeant à moi. « Ad reviderla », peut-être ? (1)

Elle lui glissa en souriant un livre de la bibliothèque entre les mains.

Un froufrou de soie, un glissement de sandales, une draperie qui tombe, le lieutenant était seul.

— Shakespeare ? Boccace ? murmura-t-il, ou les deux ?

Hostie éteinte, le soleil s'enfonçait à l'horizon et la nuit triomphante s'étendait sur la plaine vénète.

A sa fenêtre, depuis de longues heures, le lieutenant Remy songeait : — Avec quelle insistance m'a-t-elle dit « au revoir », en soulignant l'absence de son mari !... Tiens, des lueurs dans le lointain ! Un feu vert, un feu rouge. Ils alternent. Non, ils ont disparu... Ce n'est rien.

« Allons, Roméo, Juliette t'attend peut-être !... On frappe ! C'est toi, Gailleric, que me veux-tu ?

— Mon lieutenant, j'ai vu dans la plaine, des signaux

— Moi aussi, et après ?

— Mon lieutenant, il y a un homme dans la chambre de la signora.

— Vingt dieux !... Mais qui monte dans l'escalier ?

Par la porte entr'ouverte, se profilait la mince silhouette du signor Polidore

— Ce n'est que moi, signor tenente ; le municipio (2) de Verone était fermé et j'ai dû précipiter mon retour.

— Avec quel à-propos ! Savez-vous que ce soir encore on a échangé des signaux avec la villa par la fenêtre de la chambre !

— Impossible, signor tenente.

— Et l'espion boche qui est avec votre femme, impossible aussi.

— Oh oui ! signor tenente.

Et le signor Polidore éclata de rire en se dirigeant vers la porte de la chambre suspecte. Il l'ouvrit et la referma derrière lui.

Quelques minutes passèrent, longues.

— Que diable peut-il faire ?! Entrons !

— Pas possible, mon lieutenant. Le vieux a verrouillé la porte... pour donner à l'homme le temps de s'échapper par la fenêtre.

— C'est, par Dieu, bien possible. Enfonce-la d'un coup d'épaule. Bon, c'est fait. Ah ! mon Dieu !

(1) Au revoir.
(2) L'hôtel-de-ville.

Debout au milieu de la chambre, les cheveux en broussaille, les yeux exorbités, le teint verdâtre, le signor Polidore étreignait des deux mains un sabre japonais sanglant, les pieds crispés sur un cadavre, celui d'un jeune homme dont la gorge ouverte saignait.

Cependant que, couchée au travers du grand lit de la chambre, la signora Polidore semblait dormir. Mais sa gorge étincelante était cerclée d'un mince filet rouge et sur son corps de neige, il avait plu du sang.

Avec un hurlement farouche, le meurtrier se précipita vers la fenêtre ouverte ; on entendit le bruit mou de son corps s'écrasant sur le sol.

— Tu le vois, Gailleric ; il ne s'agissait pas d'espionnage ; mais d'amour seulement, d'amour italien.

— En êtes-vous absolument sûr, mon lieutenant. Examinez ce portefeuille. C'est celui du boche. Il ne me paraît pas catholique.

De fait, de ce portefeuille, gonflé de documents militaires de source française et italienne surtout, émergeait une carte d'identité significative :

Graf von Lilienthal

Capitaine au 5e chevau-légers hongrois

La photographie de la carte était celle de l'homme étendu.

— Ah ! mon pauvre Gailleric, dans quel pays sommes-nous ? Trahison ? Amour ? ou les deux ?

Et le roman prêté la veille par la signora Polidore lui renvoya comme en réponse, son titre ironique :

« Forse che si — Forse che non » (1).

MARCEL DEMERLIAC.

(1) « Peut-être que oui. Peut-être que non ».

L'IMPUISSANCE DU MAL

Il y avait un pauvre homme qui était en train de mourir seul, avec le souvenir pesant de ses fautes. Il les revoyait plantées, droites et têtues, comme des arbres noirs sur des routes d'hiver. Parfois, plus mêlées à sa propre durée, elles lui apparaissaient solidement reliées, comme les grains serrés d'un bracelet fidèle. L'une avait entraîné l'autre ; il fallait les revivre toutes ; ce n'était donc pas assez de les avoir commises ; pourquoi cette peine dernière d'assister maintenant à leur résurrection, et de les sentir s'élancer, dans une sorte de tumulte ordonné, pour parvenir plus tôt à la zone claire d'une conscience désolée? Pourquoi ces grandes vagues de fond qui ramènent, à l'heure suprême, les boues opaques de la vie? Le mal ne serait-il point un mouvement de descente éternelle? Pourquoi le bien ne force-t-il pas, lui aussi, les portes de la mémoire? Pourquoi ce privilège de la vie trouble qui renaitrait indéfiniment dans les consciences usées? Il y avait un pauvre homme qui était en train de mourir seul, avec le souvenir pesant de ses fautes.

*
* *

Il dit : « Si mes quelques bonnes actions sont ensevelies à jamais, au point de ne pouvoir venir à mon aide, qui faut-il accuser : l'agressive insolence des vices, ou le trop modeste effacement des vertus? Mais, ici, la discrétion est une politesse coupable, puisque, à des moments décisifs, elle permet la rentrée sournoise du mal, ou la multiple effronterie de ses attitudes concertées. »

Il comprit, après un assez long temps, qu'il ne devait compter que sur lui-même. Le bien antérieur s'éloignait, au lieu de lui faire un cortège lumineux et secourable ; il avait l'air de céder la place sans combat, et, par une éclipse consentie, d'accepter la défaite.

C'était un pauvre homme qui, au moment de mourir, s'imaginait qu'il était seul, et que bien rares sont les amitiés obstinées. Combien nous laissent à moitié route ! Les fautes auraient-elles donc l'avantage du triomphe définitif? C'était un pauvre homme, qui était en train de mourir, avec un douloureux tourment dans sa pensée désaccordée.

De courtes flammes traversaient son esprit vacillant. Il sentait la permanence obséquieuse du mal, la majestueuse indifférence du bien, et la dédaigneuse condescendance de ce grand seigneur intermittent. Peut-être le quittons-nous parce qu'il est trop lointain, et nous retombons dans le mal, parce qu'il est, lui, toujours là, près de nous, attentif et soumis, humble et câlin comme une enfant perverse. C'était un pauvre homme, en qui montait, au moment de mourir, la colère de ne point comprendre, et

qui craignait ainsi de sombrer dans de doubles ténèbres.

*
* *

Il prit alors un grand parti : celui de mépriser les actions vertueuses sur lesquelles il avait fondé de périssables espoirs, et qui refusaient de lui renvoyer maintenant son image embellie. Puisqu'elles désertaient, pourquoi ne pas prendre lui-même, et, avant elles, l'initiative de l'abandon? Au moins, serait-il responsable de sa solitude, au lieu d'être écrasé par elle, et il la percevrait comme un orgueil, loin de la subir comme une persécution.

C'était un pauve homme qui, au moment de mourir, était seul avec le souvenir de ses fautes ; et il s'imaginait savoir pourquoi.

Comme il inclinait, par horreur du vide, à se délecter en elles, et qu'involontairement il les remerciait de leur présence, parce qu'il y trouvait une compagnie, ses péchés anciens se promenaient en somptueux atours dans les chemins raboteux de son âme épuisée. Ainsi des acquéreurs douteux parcourent un parc triste et froid, sans être très sûrs qu'ils en sont bien les authentiques propriétaires.

*
* *

C'était un pauvre homme qui commençait toutefois à hésiter devant cet opulent étalage de fautes dont plusieurs maintenant lui semblaient étrangères. Pourquoi ces suppléments de honte? Que venaient faire ces paons emphatiques ? Sans doute, ils développaient l'éventail de leurs mensonges criards pour couvrir des voix plus douces. Et il se prit à songer : peut-être que l'audace du mal, et la hantise qu'il nous impose ne lui viennent que d'une existence frêle, et d'une incertaine affirmation. S'ils nous assaillent si souvent, c'est que les vices n'ont pas la conviction qu'en leur cédant une fois, nous nous donnons à eux, pour toujours. Ce qu'ils revendiquent, c'est l'éternité de la possession ; ils ont l'appétit d'être consolidés ; c'est pourquoi leurs retours sont fréquents, bariolés et subtils.

C'était un pauvre homme qui comprit enfin que si le mal l'assistait seul, c'est qu'il tentait, à vrai dire, le suprême effort pour s'emparer de lui, à jamais. Tu ne m'assiégerais pas si tu m'avais déjà conquis. C'était un pauvre homme qui allait mourir, et qui vit, tout à coup, la grandeur muette du bien, et que la fidélité ne se mesure pas au bruit des appels insinuants, ni à l'ostentatoire défilé des personnages de parade dans une conscience affaiblie, ni aux discours de ceux qui parlent haut, dans la nuit, pour affermir leur marche craintive.

Et, parce que des images mauvaises rôdaient dans une chambre grise, il eut enfin confiance en l'amitié du bien qui refuse les sentiers obliques, qui sait l'éminente vertu de la délicatesse, et qu'il faut rester de bonne compagnie, jusqu'au chevet d'un agonisant. C'était un pauvre homme qui allait mourir dans la lumière, précisément parce que flottaient autour de lui les fantômes de l'ombre. Il ne s'irritait plus contre le bien ; il le sentait présent par son contraire, et ce silence lui prouvait un triomphe tranquille. Les fautes ne détruisent pas toute la vertu ; si elles étaient sûres d'elles-mêmes, elles ne mendieraient pas une audience décisive ; leur initiative atteste leur faiblesse ; on ne frappe pas à grands coups à des maisons ouvertes, et, dans les crépuscules glacés, aux heures mauvaises, seuls, courent précipités et agressifs, les chiens qui sont sans maître.

*
* *

C'était un pauvre homme qui mourut enfin, en sachant la misère bruyante du mal.

LOUIS BOISSE.

POEMES

UN SOIR TU ES VENU

Un soir tu es venu, le visage creusé
Par la douleur, par l'attente, par la fatigue.
Sans rien savoir de toi, jeune homme au cœur prodigue,
Je t'ai tendu la main, te sentant épuisé.

Tu t'es assis pensif, près de l'âtre irisé
Où la flamme montait comme une sombre digue,
Mais ton rêve suivait le vaisseau qui navigue
Dans l'or et dans l'azur d'un matin pavoisé.

Je t'ai dit : « dors ici, reste dans ma demeure,
Demain tu partiras sans retarder d'une heure
Ce voyage infini qui tous nous a tentés.

La chimère est en toi, fabuleuse, innombrable,
Et jamais le bonheur, ni la félicité
Ne pourront retenir ton âme impénétrable. »

UN JOUR, JE LE SAIS BIEN

Un jour, je le sais bien, ô mon cœur frémissant,
Vous vous endormirez, dans une paix mystique
Et la voix du passé d'un éternel cantique
Bercera votre sort, à jamais languissant.

Aurez-vous le regret du printemps florissant,
Dont vous avez porté le flambeau pathétique,
Ou bien, déçu de tout, fantôme énigmatique,
Tendrez-vous à la mort, des bras couverts de sang ?

Bien souvent me penchant sur les jardins du monde,
Que le soir triste et doux voile d'une ombre blonde,
J'entends l'appel glacé des éternels hivers.

Et mes yeux éperdus, où rêvent des étoiles,
Voient au seuil du tombeau, par de là l'univers,
Leur jeunesse qui meurt, comme un vaisseau sans voiles.

JAMAIS PLUS

Jamais plus, je le sens, apaisante nature
Je ne m'endormirai, dans vos jardins dorés.
Mes vingt ans ont suivi ces chercheurs éplorés
Dont l'âme est un désert, où nul ne s'aventure.

Sur les lèvres en feu, par des nuits de torture,
L'amour m'est apparu tordant ses bras ambrés
Vous ne me rendriez ces bonheurs empourprés
Qui dressent dans le temps leur tragique armature.

Les nénuphars neigeux qu'on voit sur les étangs,
Ils ont fleuri pour moi, près des corps sanglotants,
A l'heure où le plaisir frôle nos fronts torrides.

Et les bleus océans ivres d'éternité,
Je les ai vus s'enfuir dans tous les yeux arides
Qui tendent au bonheur leur vaine immensité.

JEAN WENCKER.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LE BILAN DE LA CONFÉRENCE DE LA HAYE

En dépit des problèmes extrêmement complexes et délicats qu'elle a à résoudre, la Conférence de Londres a commencé sous d'heureux auspices. Il est probable qu'au moment où ces lignes paraîtront, elle se trouvera aux prises avec de graves difficultés, car les intérêts, les obligations, les devoirs et aussi les traditions et les préjugés qu'il s'agit de concilier sont singulièrement contradictoires, mais elle s'est ouverte non seulement dans une atmosphère de bonne volonté, mais aussi de réalisme et de précision. Il ressortait du vigoureux discours de M. Tardieu qu'il ne saurait être question de sacrifier aucun des grands intérêts nationaux qui sont en présence à une vague mystique humanitaire et verbale, mais de les concilier de façon à donner à toutes les nations, ce sentiment de sécurité qui est la première condition de toute paix durable.

Ce qui a fortement contribué à donner à la Conférence de Londres cette heureuse atmosphère de début, c'est l'issue de la Conférence de La Haye. Qu'elle ait consacré les nombreux avantages que l'Allemagne doit à la ténacité avec laquelle elle a résisté au Traité de Versailles et, du même coup, les abandons successifs auxquels les anciens alliés et en particulier la France se sont résignés, qu'elle laisse peser de lourdes inconnues sur la mobilisation, et la commercialisation de la dette allemande, sinon pour la première tranche, encore quelque peu garantie par l'occupation, du moins pour les tranches suivantes, c'est incontestable, mais, étant donnés les conditions dans lesquelles elle s'était réunie et le lourd passé qu'elle avait à liquider, le résultat obtenu n'est pas mauvais. Les relations de l'Allemagne et des puissances créancières sont maintenant fixées de telle sorte que le Reich ne peut, sans affronter des difficultés infinies, essayer à nouveau d'ici quelques années de se soustraire à ses obligations.

D'ici quelques années... N'oublions jamais ce qu'Albert Sorel disait de tous les traités : « Les traités sont l'expression des rapports qui existent au moment où ils sont conclus entre les forces matérielles et les forces morales des Etats qui les concluent. Suivant que ces forces sont évaluées avec plus ou moins de justesse et d'étendue d'esprit, que les hommes qui les mesurent tiennent moins compte des faits accidentels et plus compte des conditions permanentes de la politique des Etats et des nations, les traités sont plus ou moins durables ». L'immense difficulté de la liquidation de la guerre fait qu'étant donnée l'énormité des sommes que l'Allemagne a à payer pour les réparations, tous les arrangements que l'on conclut avec elle portent sur un grand nombre d'années à venir et que cet avenir est singulièrement incertain. Dans ces conditions, il est bien difficile d'être assuré que les traités que l'on conclut avec elle seront des traités aussi durables qu'on le voudrait. Il est

probable que les puissances seront bientôt saisies de demandes de moratoires, du moins pour les paiements conditionnels. Du moins, grâce à la délégation française, a-t-on pris quelques précautions pour qu'ils n'aboutissent pas nécessairement à une révision déguisée.

Ces précautions sont-elles suffisantes pour éviter toute révision ? Ce n'est pas absolument certain. Puisque ces paiements conditionnels seront en somme simplement transférés aux Etats-Unis, c'est une fois de plus l'Amérique qui tiendra les clefs de la situation. Or, l'économie américaine évolue avec une telle rapidité que nous ne savons pas du tout ce que sera l'Amérique de demain. Mais, à chaque jour suffit sa peine. On a fait ce qu'on a pu...

***

La première Conférence de La Haye, assez mal préparée, avait été pleine de surprises désagréables et s'était assez mal terminée. Puisque le moment est venu de faire le point, il n'est pas sans intérêt de rappeler les différentes étapes des négociations.

C'est à Genève, au mois de septembre 1928, qu'elles furent amorcées par un communiqué des puissances créancières de l'Allemagne, qui s'étaient mises d'accord pour étudier là les moyens de liquider définitivement les réparations et de rendre possible l'évacuation anticipée de la Rhénanie. Il était entendu qu'un plan de liquidation définitive des réparations serait étudié au préalable par un Comité d'experts. Ils se réunirent à Paris et le 7 juin 1929 déposèrent le rapport qui a pris le nom de plan Young. Ce plan, qui instituait la Banque des règlements internationaux et la substituait à la Commission des réparations, laissait plus d'un point en suspens, notamment l'organisation de la banque. Ces points en suspens devaient être réglés par la Conférence de La Haye, à qui incombait également la tâche de donner au plan Young l'agrément des gouvernements.

Ceux-ci étaient loin d'être d'accord, et le gouvernement travailliste anglais, qui venait de s'installer au pouvoir, y arrivait avec un certain nombre de préjugés doctrinaux qui n'étaient pas faits pour faciliter la conversation. Aussi cette première Conférence de La Haye fut-elle assez orageuse, on s'en souvient. Les puissances créancières commencèrent par donner le spectacle de leurs divisions, et l'on se demanda même si l'entente cordiale survivrait aux exigences brutales de M. Snowden. Plutôt que de prolonger inutilement des discussions irritantes, la Conférence se sépara avant d'avoir accompli toute sa tâche et n'ayant adopté que des textes insuffisants. On comptait sur le temps pour arranger les choses et on confia à cinq Commissions le soin de préparer le travail pour la conférence future. C'étaient la Commission pour la liquidation du passé, la Commission pour les prestations en nature, la Commission pour les réparations non allemandes siégeant à Paris, la Commission pour l'organisation de la Banque siégeant à Baden-Baden, la Commission pour l'adaptation de 3 lois allemandes siégeant à Berlin, Paris et Baden-Baden. Enfin, un Comité de juristes se réunit à Bruxelles pour préparer l'esquisse d'un protocole final. D'autre part, les gouvernements créanciers faisaient étudier par leurs services ou leurs experts toutes les questions de trésorerie que pouvait soulever le plan Young, et des conversations officielles se tenaient à Paris, à Londres et à Berlin, de façon à préciser le plus possible le point de vue des gouvernements.

Cette fois, la Conférence était donc bien préparée... Elle n'en a pas moins été assez difficile. Dès le début, le memorandum du docteur Schacht sur les finances du Reich parut tout compromettre. Cela commença par une âpre discussion sur un point que l'on croyait réglé. A quelle époque du mois se feraient les paiements mensuels de l'Allemagne ? Selon la solution adoptée, les créanciers de l'Allemagne pouvaient être lésés ou non des jours d'intérêts qui portaient sur des sommes considérables représentant quatre ou cinq millions par an. Les Allemands voulaient que les paiements se fissent le 30 de chaque mois, les alliés le 15. Ce sont les alliés qui finalement ont obtenu gain de cause.

La question du moratoire éventuel à accorder à l'Allemagne était plus importante. Malgré les efforts obstinés de la délégation allemande, M. Tardieu a obtenu que le texte du plan Young fût respecté et que ces moratoires ne pussent être transformés en un moyen déguisé de révision : l'Allemagne ne pourra donc pas accumuler indéfiniment les moratoires.

Ce qui a occasionné les discussions les plus difficiles, c'est l'organisation de la Banque qui doit se substituer à la Commission des Réparations pour tous les rapports de l'Allemagne et de ses créanciers. Le docteur Schacht, qui, à Paris, avait accepté le principe de la banque et les règlements qui assuraient son fonctionne-

ment, avait commencé par refuser le concours de la Reichsbank à sa constitution. Le désaccord ici était non entre l'Allemagne et ses créanciers, mais entre le docteur Schacht et son gouvernement, représenté par MM. Curtius et Moldenhauer. L'indépendance de la Reichsbank donnait au premier une grande force, mais, comprenant les dangers auxquels l'échec de la Conférence aurait voué l'Allemagne, MM. Curtius et Moldenhauer ont pris l'engagement de faire voter une loi obligeant la Reichsbank à participer au capital de la banque internationale. Le docteur Schacht, alors, s'est incliné, tout en faisant entendre que l'atmosphère de méfiance est telle en Allemagne que le placement dans le public de la tranche mobilisée de la dette allemande sera malaisé.

C'est malheureusement exact ; personne ne sait quel accueil le public international fera à cet emprunt des réparations, et l'état des finances allemandes n'est pas fait pour inspirer une grande confiance. Tout dépend de la bonne volonté de la grande finance internationale et en dernière analyse de la finance américaine.

Ce qui, à la fin de la Conférence, a paru dans la presse prendre une importance capitale, c'est la question dite des sanctions. La presse nationaliste d'Outre-Rhin a voulu la dramatiser. Au fond, elle était peut-être moins grave qu'elle ne le paraissait. La *Gazette de Francfort* a fait à ce sujets d'assez justes réflexions :

« Dans la discussion entre Curtius et Tardieu, dit-elle, tout se ramenait en définitive à trouver une formule évitant de dire ce qui était désagréable à l'une et à l'autre partie : du côté des Français, que le droit à des sanctions disparaît dans tous les cas prévisibles, c'est-à-dire pratiquement cesse d'exister, et, du côté des Allemands que, dans le cas, absolument imprévisible et imaginaire, d'une destruction du plan Young par l'Allemagne, la partie adverse a le droit de prendre des contre-mesures. On a gaspillé, à la recherche d'une formule, beaucoup de temps et beaucoup de force précieuse. Grâce à la bonne volonté de part et d'autre, on a finalement trouvé une formule avec laquelle les deux parties croient pouvoir rentrer chez elles. En ce qui concerne le point de vue allemand, cette formule n'est pas absolument belle — et comment pouvait-il en être autrement ! — mais elle peut donner satisfaction.

La question est maintenant réglée. On peut constater qu'en la traitant, Curtius et son juriste Gans ont opéré avec une grande ténacité. Mais on peut constater aussi qu'en cette affaire M. Tardieu s'est montré un partenaire loyal et raisonnable. Les Anglais n'ont apporté là aucune aide, au contraire. M. Snowden, le chancelier de l'Echiquier du Cabinet travailliste anglais, qui n'approuvait pas qu'on discutât cette question, couvrit les Français sur presque tous les points quand la discussion fut néanmoins engagée. On a discuté sur un problème extrêmement théorique, et finalement on a trouvé une solution qui n'est pas un véritable accord et qui n'a pas besoin d'en être un, précisément parce que le problème est si en dehors des réalités. »

Il est heureux d'entendre dire cela à des Allemands, mais quel que soit le nom que l'on donne aux mesures de précaution qui ont été prises, il est heureux aussi que la façon de régler les litiges qui pourraient survenir ait été réglée.. Tant que l'Allemagne restera dans le cadre du plan Young, les contestations seront soumises au tribunal arbitral établi par le plan Dawes et que le plan Young a maintenu ; si elle en sort — et l'Allemagne elle-même, quoiqu'en pense la *Gazette de Francfort*, a dû reconnaître que cette éventualité n'est pas absolument impossible — la carence sera constatée par la cour internationale de La Haye, et les puissances reprendront leur liberté d'action. Mettons que cette hypothèse soit théorique, il est tout de même bon qu'elle ait été prévue.

***

La question des réparations orientales paraissait peut-être encore plus difficile à régler. Grâce à l'esprit politique des représentants de la Petite Entente, on est arrivé à des résultats appréciables.

Il est à remarquer que les intérêts financiers des Etats qui composent la Petite Entente n'étaient pas précisément identiques, mais leurs délégués n'en ont pas moins su subordonner les intérêts de leurs pays à la grande tâche politique qui leur incombait. Ils ont cherché avant tout à affermir la paix par un accord général sur les réparations orientales, accord sans lequel il serait impossible de donner aux peuples de l'Europe centrale et orientale le statut permanent qui leur permettra une collaboration économique indispensable à leur relèvement et à leur prospérité futures.

Aussitôt rentré à Belgrade, M. Marinkovitch, ministre des Affaires étrangères de Yougoslavie, a fait au journal *Politika* une déclaration qui résume très exactement l'œuvre accomplie.

« En ce qui concerne la Bulgarie et l'Autriche, a-t-il dit, les résultats sont complets : il ne dépendait pas de nous qu'il en fût de même avec la Hongrie. Je suis convaincu que la Hongrie avait tout à gagner à accepter l'arrangement qui lui était proposé. Nous n'avons pu aboutir qu'à une demi-solution, celle acceptée par la Conférence de La Haye. Puisqu'il n 'était pas possible d'obtenir le règlement que les intérêts de la paix générale d'Europe auraient dû imposer, nous nous sommes contentés d'un compromis qui garantit les intérêts financiers et les revendications légitimes de nos pays.

« Je dois faire observer en passant que la solution que nous avions proposée était tout aussi favorable que celle acceptée par l'Autriche, d'autant plus que la Hongrie est beaucoup plus riche que sa voisine et que la Bulgarie. Nous espérons que la question sera définitivement réglée par la Conférence de Paris dans le sens des décisions prises à La Haye. »

On peut l'espérer, car, en Hongrie même, une opposition se dessine contre le gouvernement du comte Bethlen qui, pour soutenir les intérêts de quelques centaines de féodaux attardés qui ne comprennent pas qu'il est des moments où il faut sacrifier quelque chose pour ne pas perdre le tour, a fini par mettre son pays au ban de l'Europe.

***

La seconde Conférence de La Haye s'est donc séparée sur une impression d'optimisme. C'est une étape heureusement franchie. Certes, il ne faut pas espérer que la « liquidation » soit définitive. Rien n'est définitif en politique. L'Allemagne, dit le *Berliner Tageblatt*, qui passe pour un journal pacifiste, l'Allemagne peut disposer d'une manière souveraine du droit qui lui est laissé d'obtenir un moratoire de transfert. Il ne fait pas de doute que ce moratoire une fois obtenu aurait pour conséquence logique la révision du plan Young. »

On voit la campagne qui déjà s'annonce ; mais si la France et l'Angleterre demeurent unies comme elles l'ont été à La Haye, et même si la France demeurait seule, nous sommes armés maintenant pour avoir le droit et le pouvoir de dire : non. Il semble que cette fois nous ayons cessé de glisser sur la pente des abandons successifs.

L. DUMONT-WILDEN.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

AMIEL ET THIBAUDET (1)

Vigneron, critique, philosophe, M. Albert Thibaudet exporte volontiers, pour le plus grand bien de notre rayonnement intellectuel, une parole et une pensée françaises associées à un très précieux arôme de terroir ; nul n'a mieux prouvé de notre temps que, pour être partout à son aise, il convenait préalablement d'être de quelque part. Albert Thibaudet est bourguignon et se glorifie de le demeurer ; ou mieux, tant l'esprit de partialité lui est étranger, son nationalisme provincial, dont il ne tirera jamais une religion à la Barrès, ne s'affirme que par une fidélité constante à une tradition, un caractère, un humour, une tournure d'esprit, par une affirmation de l'être et non du paraître, ou plus simplement, une participation heureuse à la forte santé physique et intellectuelle de l'une des plus vigoureuses races gauloises. Une personnalité dont l'accent paraît invoquer le témoignage de tout un peuple et la garantie d'une ancienne et opulente civilisation nous séduit plus sûrement que ces gloires dépersonnalisées et ces intelligences sans attaches terrestres ni racines saisissables, dont le progrès moderne semble annoncer la multiplication... N'en doutez pas, Albert Thibaudet, s'il n'était né à Tournus, s'il ne s'y était fortifié, enraciné, avec une persévérance filiale, et le dessein résolu de ne point chercher ailleurs le centre de sa Thébaïde ou de sa Thélème savante... Albert Thibaudet eût paru moins sincèrement parisien ; il eût acquis moins facilement droit de cité à Upsal hier, aujourd'hui à Genève.

Une carrière heureuse révèle des enseignements divers : celle-ci nous montre une harmonie secrète entre deux natures que l'on croit trop volontiers opposées. Et sans doute n'est-on pas surpris que l'activité et l'esprit même de Thibaudet nous apparaissent sous le signe de la conciliation. Le fait n'en a pas moins une portée générale que devront retenir les historiens de l'intelligence et les théoriciens des sociétés futures : la critique la plus universelle du temps présent — universelle de par la généralité de

(1) ALBERT THIBAUDET. *Amiel ou la part du rêve* (1 vol. Hachette).

ses problèmes et de sa philosophie, aussi bien que par son aptitude à se faire entendre au-delà de nos frontières — est une critique bourguignonne et française; et ces termes se déduisent l'un de l'autre avec une impressionnante facilité : bourguignonne, française, universelle.

La Suède hier, aujourd'hui la Suisse romande... Les canonicats universitaires conviennent merveilleusement à Albert Thibaudet: le moyen âge l'eût connu frère prêcheur, suivant jusqu'aux extrémités de l'Europe l'expansion de notre langue, ou abbé d'un ordre érudit et cosmopolite. (La Bourgogne, de tout temps, exporta ses Cisterciens et ses grands crus). Notre temps lui offre des chaires de Facultés des Lettres ! Thibaudet s'y installe sans s'y emprisonner jamais, en relation avec tout l'univers intellectuel, présent à son Université, mais non point absent de Tournus, ni de Paris, où sa plume laboure les vastes plaines, parfois ingrates, de notre presse (sans oublier le prône mensuel de la N. R. F.), présent partout, bénéficiant de cette ubiquité qui fut toujours le privilège de l'esprit mais que favorise de facilités nouvelles, le progrès des communications modernes... Il est le modèle et la plus éclatante justification de cette Université française, éparse à travers le monde, et qui associe notre effort aux recherches, aux élans de toutes les nations, entreprise féconde, l'une des plus efficaces et des plus riches d'espoir de notre époque si les liaisons spirituelles tiennent leurs promesses... Professeur, grand prédicateur de l'œcuménisme futur fondé sur l'intelligence et la liberté d'esprit, clerc, au sens le plus traditionnel du mot, esquissant, réalisant déjà la figure de l'intellectuel tel que le créeront nos enfants et nos petits-enfants... Et voyez : son succès mérité, sa juste gloire nous avertissent qu'une piété nouvelle est née en Europe : une carrière qui se fût confinée naguère entre Rennes et Nancy, ou Lille, Toulouse, Bordeaux et Lyon, il n'est point chimérique d'en imaginer la courbe idéale passant aujourd'hui par tous les grands centres d'enseignement de notre continent. Un Thibaudet suppôt, conseiller écouté, cardinal français d'une catholicité en formation (non point prophète, car il n'a aucun goût pour le prophétisme)... signe des temps.

Signe insuffisamment caractéristique si l'on ne relevait cette contrepartie trop évidente pour qu'on s'en avoue d'abord frappé : la mission extérieure qu'accomplit un Thibaudet va de pair avec cette activité qu'il s'arroge à l'intérieur de l'esprit français ; l'une ne nuit pas à l'autre ; elles se complètent et ne prennent tout leur sens que dans leur intime conjugaison... Nul n'en est surpris ; cela va de soi ; peut-être ici encore pourrait-on apercevoir le symptôme certain d'une évolution de la vie intellectuelle française, et d'une sorte de révolution qui bouleverse — et organise — sous nos yeux, l'économie des forces spirituelles dans le monde.

Genève et ses rencontres orienteraient dans cette voie l'esprit le moins sensible aux invites de notre époque. Un Thibaudet, si bien préparé par ses travaux et maintes expériences antérieures, épuise les virtualités de la cité cosmopolite par excellence. Il y interroge tant de vivants accourus de la terre entière — et bien entendu les morts. L'ombre errante et toujours éloquente qu'il lui arriva de fréquenter le plus assidûment ces dernières années, sous les fenêtres de l'hôtel des Bergues, aux environs du *Journal de Genève*, et de préférence en ces ruelles austères et pittoresques de la ville haute que domine la cathédrale Saint-Pierre, s'appelait Henri-Frédéric Amiel. Que de conversations! Le beau dialogue, interrompu ça et là par quelque bouffée d'une « bise » incommode et sournoise, sans cesse repris, nourri, diversifié avec cette ingénieuse abondance qu'engendrent deux têtes philosophiques... De ce feu d'artifice génevois, Thibaudet eût tiré à vingt ans une thèse hermétique, à trente un discours métaphysique en plusieurs tomes... aujourd'hui il n'en retient qu'un unique volume, enjoué, vivant, dont nul ne récusera la séduction. Quel démon me pousse à prétendre que nous n'y perdons rien, ou presque rien, et que cette aisance magistrale dans l'espacement des plans, le jeu des perspectives, l'opposition ou l'accord de la vie et des idées, est infiniment suggestive pour la pensée... au point de l'emporter à cet égard sur une méthode didactique plus strictement concertée !

Il n'entre pas dans mon dessein d'esquisser après Thibaudet, et d'après son saisissant pastel, le portrait de cet Amiel énigmatique, et peut-être mystérieux et qui, de la confession la plus minutieuse, patiente et vaste que l'on connaisse, ne permet de conclure qu'à l'énigme éternelle et au mystère profond de notre être et de notre nature. Amiel est mort il y a moins d'un demi siècle : une tradition orale fait vivre aux bords du Léman son image, et comme son double, de falot pédagogue et de bourgeois frileux, pareils à maintes figures réelles que l'on rencontre encore dans les rues de Genève... C'est presque un vivant qu'entend évoquer Thibaudet, avec cette pieuse irrévérence que l'on n'accorde guère aux

morts tout à fait morts. C'est une leçon de vie qu'il lui demande. Après la confession du questionné, voici un peu celle du questionneur.

Amiel ami des femmes, trop ami de toutes les femmes pour être l'amant d'aucune ; Amiel aimé des femmes et jusqu'à la fin de sa morne existence charmé et dorloté par un harem intellectuel; Amiel et le célibat, position de retraite du velléitaire et du rêveur; Amiel et le mariage ; Amiel et ses demi amours... Seriosa, Egérie, Nada, Philine; Amiel et l'heure du berger, qui est, nous dit Thibaudet, « l'heure du pasteur »; Amiel, Récamier masculin et par certains traits plus semblable encore à une vieille demoiselle... Thibaudet pénètre avec une affectueuse ironie dans l'intimité de ce vieux garçon qui nous a livré sur lui-même tant de secrets touchants et un peu ridicules. Mais l'intelligence d'Amiel, vouée à la liberté jusqu'à l'abnégation, à une sorte de martyre volontaire, n'était pas ridicule. Et ici, ce qui intéresse Thibaudet, c'est l'utilité intellectuelle qu'Amiel pouvait remplir et la vocation que lui destinait une Providence amie, et qu'il a refusée. Thibaudet, guidé par ses propres préoccupations, a bien vu où il fallait situer la plus regrettable défaillance d'Amiel : « il est fâcheux que la nature n'ait pas utilisé le cerveau de notre philosophe pour y installer un laboratoire de critique européenne, la critique d'un Sainte-Beuve lémanien, staélien, comopolite et philosophe *qui nous manque.* » D'autant plus fâcheux qu'Amiel était fin prêt ; sa double culture germanique et latine, qu'on lui a parfois reprochée en France, et que définit avec un sens équitable des valeurs Thibaudet, le prédestinait au rapprochement de l'Europe centrale et de notre Occident. A-t-il eu tort de ne pas émigrer, comme Cherbuliez et Marc Monnier, à Paris ? ou comme Schérer, Suisse d'adoption avant de devenir l'auteur des trois mille cinq cents articles du *Temps ?* On ne l'affirme pas, mais il est clair que Paris eût fait éclater la vocation née et mûrie à Genève.

Amiel épouse Genève : « c'est le seul mariage qu'il connaîtra. Mais c'est bien un mariage... un mariage de raison. » Amiel et Genève, Thibaudet connaît les deux parties et tient entre elles la balance égale : cette causticité de l'esprit de Genève, cette acidité cordiale d'un climat moral tonique aux uns, aux autres déprimant, Amiel en a souffert. Cet âpre jugement des gens « du haut » ne serait antipathique que s'il s'épargnait soi-même ; nous savions, par le témoignage de Robert de Traz qu'il ignore cette faiblesse : Thibaudet nous le prouve une fois de plus, et la vigueur de sa démonstration me paraît un gage bien remarquable de la confiante et franche amitié qui s'est nouée entre lui et ses auditeurs et lecteurs génevois ; il parle ici, il écrit comme pourrait le faire l'un d'entre eux..

Mais enfin, le critique européen qu'elle avait suscité, Genève ne l'a pas produit au monde, et l'a peut-être étouffé.

En serait-il de même aujourd'hui ? La Suisse romande visitée par tous les souffles du continent, manifeste une étonnante ferveur intellectuelle. Les Robert de Traz, les Jacques Chenevière, les Charly Clerc, les Buenzod... et, dans le domaine politique, les William Martin, récréent une critique proche parente de la nôtre, mais mieux placée peut-être pour multiplier au loin d'audacieuses reconnaissances, tenter des arbitrages, réaliser ces conquêtes nécessaires que sont les collaborations et les amitiés entre civilisations et génies antagonistes.

Albert Thibaudet rencontrera-t-il dans cette Genève nouvelle l'image flottante et encore imprécise du futur « critique européen » ? On le souhaite, on l'espère ; nul n'est plus digne de préciser les traits et de définir le rôle d'un personnage en qui nous devrons reconnaître son proche parent.

LUCIEN MAURY.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LA VIE INTELLECTUELLE ET ARTISTIQUE AU LUXEMBOURG

Le Luxembourg, situé entre l'Allemagne, la France et la Belgique, n'a jamais eu une vie intellectuelle et artistique aussi intense que ses grands voisins, et pourtant le développement de sa culture présente un intérêt spécial.

Comme les habitants du pays de Trèves et de la Sarre, les Luxembourgeois procèdent d'une fusion de tribus germaniques avec l'ancienne population celtique, mêlée à des autochtones inconnus. Ce furent des Francs et des Alamans qui s'établirent des deux côtés de la Moselle, lors de la grande migration des peuples. Plus tard, des éléments étrangers sont venus se mêler à la population du pays. Il y a eu des immigrations

d'individus et de familles entières, de l'Est aussi bien que de l'Ouest, et il y eut des contaminations inévitables avec les troupes qui, au courant des siècles, ont traversé le pays ou qui ont formé la garnison de la capitale. De ce mélange de races si diverses, est résulté un produit intermédiaire qui constitue la majorité de la population actuelle.

Jusqu'à présent, il n'existe pas de travail ethnographique sur le peuple luxembourgeois, mais on peut dire que le type brachicéphale, aux cheveux plus ou moins noirs, aux yeux bruns ou noirs, est numériquement supérieur au type dolichocéphale, aux cheveux blonds, aux yeux bleus et à la taille plus élancée que celle de l'autre type. Quant au caractère, le Luxembourgeois est avant tout un esprit positif, réfléchi, ni romanesque ni rêveur. N'ayant ni la vivacité méridionale, ni le sérieux et le flegme des septentrionaux, il se rapproche le plus de ses voisins, les Rhénans, gais et aimant à jouir de la vie, avec cela, un peu frondeurs et sarcastiques.

La culture luxembourgeoise est formée d'un amalgame d'éléments allemands, français et belges, avec une certaine prédominance des éléments français, dans le domaine de l'intelligence et de l'esthétique. Il ne faut pas oublier que les Luxembourgeois sont un petit peuple qui, depuis quatre siècles, a changé dix fois de nationalité, tour à tour allemand, lotharingien, bourguignon, espagnol, autrichien, français, hollandais, belge, pour redevenir, à la fin, ce qu'il était toujours resté au fond, luxembourgeois. Un tel peuple ne saurait avoir des aspirations nationales prononcées.

Le Luxembourgeois sait qu'il doit son indépendance à la rivalité des grandes nations voisines, et pour ce motif, un mouvement nationaliste tout pur, renonçant à une dépendance voulue d'une des grandes nations, n'a jamais pu prendre fortement racine dans le pays. Depuis que les souverains, issus de l'antique maison de Sigefroi, ne résidaient plus dans le pays et que celui-ci était dévolu à des princes de maisons étrangères, qui ne songeaient guère au duché que quand il s'agissait de lui imposer des contributions ou de lui demander des subsides, le pays fût trop souvent le théâtre de guerres sanglantes pour qu'il eût pu se vouer à une vie intellectuelle intense. De plus, il est clair que, dans un pays-tampon, la culture a un caractère éclectique et que notre dépendance séculaire des grandes puissances voisines et l'insignifiance de notre entité politique ont contribué à nourrir une certaine indifférence et ont causé dans différents domaines un retard regrettable.

Lorsqu'on accorda, en 1867, l'indépendance au Luxembourg, c'était un pays agricole assez pauvre, qui tirait sa nourriture intellectuelle de l'étranger. Depuis lors, les circonstances ont changé complètement ; à côté de l'agriculture en essor, il s'est développé une grande industrie qui a enrichi le pays. On comprend donc que le mouvement intellectuel et artistique s'accentue davantage.

Malheureusement, le pays est trop petit pour les grandes intelligences. A Luxembourg, tout le monde se coudoie. De là, ces animosités personnelles qui gâtent à beaucoup d'intellectuels et d'artistes la joie de vivre dans la patrie. C'est seulement dans l'industrie que quelques hommes éminents ont pu se créer une forte situation.

⁂

En général, les étrangers sont mal renseignés au sujet de la *langue* ou plutôt des langues qu'on parle dans le Luxembourg. Quand ils lisent « Luxembourg » sur les timbres-poste et quand ils voient, sur les devantures des maisons, des inscriptions françaises, ils croient que le français est la langue du pays. Or, la langue maternelle des habitants est le *luxembourgeois*, c'est-à-dire un patois allemand, entremêlé, surtout dans les villes, de vocables français. Tous les Luxembourgeois parlent également le *haut-allemand*, et en outre, beaucoup d'entre eux le *français*. Surtout, ceux qui ont fait des études possèdent ces deux langues.

Ce qui prête à l'usage du patois un caractère tout particulier, c'est que tous les habitants, depuis le ministre jusqu'au mendiant, s'en servent journellement. Tandis que, dans d'autres pays, les habitants parlent, en bonne société et dans les relations avec les fonctionnaires, une langue écrite, à Luxembourg, tout le monde parle le patois, sans distinction de classe. A l'encontre des autres pays où le patois se maintient seulement dans les basses classes, le luxembourgeois joue un rôle de plus en plus important ; il tend à devenir une langue littéraire, et une loi de 1912 l'a même introduit dans le programme des écoles primaires.

Il est vrai que le citadin a, ainsi que l'Alsacien, l'habitude d'employer pour un mot qui manque au patois ou qu'il ne trouve pas pour le moment, un vocable français ou haut-allemand, mais chez les habitants de la campagne,

cela arrive beaucoup moins souvent, parce que le patois leur suffit à exprimer les idées simples, les choses de la vie quotidienne, et les écrivains du patois s'efforçent d'éviter, autant que possible, les termes étrangers.

Il va de soi que les Luxembourgeois apprennent à l'école, en première ligne, le haut-allemand, mais l'enseignement du français commence dans les écoles primaires, dès la deuxième année. Dans les établissements supérieurs, l'allemand et le français servent de langues véhiculaires à titre égal. De cette façon, les Luxembourgeois ayant fait des études comprennent et parlent le haut-allemand et le français. Il est vrai que ceux qui ont fréquenté seulement l'école primaire ne manient parfaitement ni l'une ni l'autre langue, mais ce qu'ils en savent suffit aux besoins les plus pressants.

De même que le parler de Trèves et de l'Eifel, le patois luxembourgeois appartient à la langue franke occidentale de la Moselle. C'est un idiome moyen-allemand par son origine et par la majeure partie de son vocabulaire. Il est parlé, non seulement dans tout le Grand-Duché actuel, mais encore en Lorraine dans la circonscription de Thionville et de Sierck jusqu'aux environs de Metz, en Belgique, dans l'ancienne province de Luxembourg qui, autrefois, faisait partie de notre pays, dans le canton de St-Vith, annexé également par la Belgique, dans la Prusse rhénane, dans la circonscription de Bitbourg et sur la rive gauche de la Sûre inférieure. Dans l'Eifel, le pays de Trèves et de la Sarre, le patois luxembourgeois se confond peu à peu avec le patois de ces contrées, de sorte qu'il serait difficile d'y établir des limites exactes. On peut pourtant dire que le luxembourgeois est parlé par un demi-million de personnes, tandis que le Grand-Duché actuel compte seulement 285.500 habitants (1927).

Le bilinguisme ou plutôt le trilinguisme du Grand-Duché trouve son explication dans l'histoire politique, c'est-à-dire dans nos destinées historiques et les conséquences de ces vicissitudes. Il repose, non seulement, sur le fait que les descendants du Comte Sigefroi s'allièrent à des princes et des princesses d'origine française ou wallonne, mais encore que le pays comprenait depuis le XIe siècle, un quartier allemand et un quartier français (ou plutôt français et wallon), c'est-à-dire deux parties distinctes, au point de vue ethnologique et linguistique. Par suite de la différence du langage et du manque de relations commerciales, les deux quartiers conservèrent leur caractère propre. Le quartier français fut détaché en 1659, et le quartier wallon, avec une partie du quartier allemand (Arlon et environs) en 1839, mais, néanmoins, on garda dans le Grand-Duché les deux langues auxquelles l'administration s'était habituée.

Jusqu'au XIVe siècle, la plupart des actes étaient rédigés en latin. Le premier document français date de 1197. C'est seulement en 1328 que l'allemand s'introduisit également dans les bureaux de la chancellerie princière. Depuis ce temps, le latin disparaît de plus en plus. L'usage du français et de l'allemand varie selon les règnes. Au Conseil provincial, on se sert de l'une et de l'autre langue, au Siège des nobles seulement de l'allemand, mais dans la correspondance avec le gouvernement central à Bruxelles, du français. Les records de justice sont également rédigés en allemand.

Après la conquête du Luxembourg par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, le français obtint la prépondérance dans l'administration, et il conserva ce privilège même sous la domination presque séculaire de l'Autriche, ainsi que pendant la période néerlandaise. La diffusion du français, qui était la langue de la cour, de la noblesse et de l'administration, finit par exercer une influence profonde sur le caractère et la manière d'être de la population.

Au XIXe siècle, le Luxembourg faisait partie de la Confédération germanique, et de 1842 jusqu'à la fin de la guerre mondiale, il appartenait à l'Union douanière allemande. En conséquence, l'allemand était devenu pour ainsi dire la langue des affaires, mais depuis l'adhésion économique à la Belgique, c'est maintenant le français qui tend à le remplacer dans ce domaine.

D'après la Constitution, le français et l'allemand sont reconnus comme langues officielles, mais s'il y a une difficulté au sujet de l'interprétation, c'est le texte français qui décide. Le Mémorial législatif et administratif est rédigé dans les deux langues. Les débats à la Chambre des députés ont eu lieu autrefois, pour ainsi dire, exclusivement en français, mais l'allemand y est admis également, et les députés de la campagne ainsi que les représentants ouvriers s'en servent de préférence. Par contre, l'usage du patois est interdit par le réglement. Les comptes-rendus de la Chambre qui sont distribués aux électeurs donnent tous les discours en allemand.

Devant les tribunaux, l'audition des prévenus et des témoins se fait en allemand, mais les avocats plaident en français. Les jugements des tribunaux correctionnels sont en allemand. A la

campagne, dans les conseils communaux, on parle le patois.

Le clergé se sert du haut-allemand. Les journaux du pays (sauf une seule exception) paraissent en allemand, mais quelques-uns publient également des articles français.

Les gens de la ville qui ont fait des études, emploient le premier mot qui s'offre à leur mémoire, et si c'est un mot français, on lui donne tout simplement une désinence luxembourgeoise. Il en résulte parfois un jargon macaronique, comme ces phrases typiques du cousin Ficelle (dans *Kirmesgäscht*, de Dicks), qui, après son tour de France, parle de la façon suivante : « Pardon excuse, mei lewe Meschter. Ech hat ech de prime abord net remarkeert. Dir begreift, de ravissement, den eblouisssement, den d'vue subite vu menger adorabeler cousine mer okasioneert hut ass d'faute, dass mer eso e manque de savoir-vivre inqualifiable ganz innocemment eschappeert ass. »

Il est bien entendu que cet amalgame ne répond pas aux vœux des patriotes partisans du patois, et que les nationalistes cherchent à le garder tout pur.

Les Luxembourgeois, désireux de former une synthèse vivante des civilisations allemande et française, apprennent les deux langues pour avoir la possibilité de jouir des bienfaits de deux cultures. Il est vrai que le parler de beaucoup de Luxembourgeois ne saurait être comparé de tous points à celui des Allemands et des Français, parce qu'il est nécessairement plus pauvre et moins vivant, mais néanmoins le bilinguisme leur procure de nombreux avantages dans les relations intellectuelles et économiques avec les pays voisins.

Dans les petites villes et même à la campagne, l'Alliance française organise des cours de français, et pour inviter les habitants à y prendre part, on leur explique d'abord en patois luxembourgeois l'utilité de la connaissance du français.

L'étude simultanée des langues allemande et française nous est imposée par notre position géographique, et par les nécessités des relations intellectuelles et commerciales, auxquelles viennent se joindre des raisons politiques, dominées par une tradition plusieurs fois séculaire. C'est pourquoi, dit M. Nic Rives, « le dualisme est au fond de toutes les actions du Luxembourgeois : dualisme des races qui ont présidé à sa constitution physiologique, dualisme par son histoire et l'orientation de sa culture matérielle et intellectuelle, dualisme linguistique et psychique, c'est-à-dire dans tout ce qu'il sent, pense, croit, veut et fait. » Et le même auteur ajoute : « Il est vrai que ce bilinguisme retarde quelque peu la clarification des idées, tout comme il comporte quelque hésitation dans l'expression, en ce sens que les idées sont continuellement passées au crible des mots et de l'analyse comparative. Mais il est facile de concevoir que ce procédé à retardement entraîne des avantages d'ordre intellectuel. Si nous produisons peu et si l'on a pu reprocher aux bilingues une certaine stérilité littéraire, c'est que nous avons appris à nous défier des mots sonores et que nous préférons jouir de la perfection des autres plutôt que de vouloir passer pour des créateurs prétentieux. »

*
* *

L'enseignement a eu des périodes brillantes et des époques de décadence. Il est vrai que l'impératrice Marie-Thérèse avait déjà ordonné que chaque paroisse eût son école, mais de fait, l'enseignement primaire n'est devenu obligatoire qu'en 1881. Le principal établissement de l'enseignement moyen est l'*Athénée* de Luxembourg, l'ancien collège des Jésuites, fondé en 1603 et appartenant à l'Etat depuis 1773. Foyer glorieux de culture scientifique et littéraire, l'Athénée a puissamment contribué à développer les trésors de l'enseignement supérieur qui doivent former la grandeur intellectuelle et morale d'un peuple. De nombreuses jeunes générations y sont venues puiser, avec l'amour de la patrie, le goût du travail, de la science et de toutes les choses idéales qui ont plus tard fécondé leur action et embelli leur vie. Il en sortit une foule d'hommes distingués dans toutes les branches du savoir humain.

L'instruction moyenne qui, longtemps, était restée l'apanage de l'élite de la société, a été, dans la suite, établie sur une base plus large et mise à la portée des jeunes intelligences de toutes les couches sociales. En dehors du gymnase de la capitale, il y a encore des gymnases à Diekirch et à Echternach, des écoles industrielles et commerciales et des lycées pour jeunes filles à Luxembourg et à Esch sur l'Alzette.

Comme le pays n'a pas d'université, les jeunes gens se destinant aux carrières libérales doivent faire leurs études académiques à l'étranger, mais les diplômes étrangers n'étant pas reconnus officiellement dans le Grand-Duché, les candidats doivent subir des examens théoriques et

pratiques devant des jurys spéciaux, nommés par le gouvernement, pour être admis à la pratique d'une profession libérale (professeur, médecin, avocat, juge, notaire, etc.).

Le nombre des Luxembourgeois qui ont fréquenté des universités étrangères a été fort considérable, et c'est grâce à eux que le Luxembourg n'est pas resté étranger aux grandes manifestations de l'esprit humain. Il y a eu également un nombre assez grand de Luxembourgeois qui ont enseigné les lettres ou les sciences dans ces universités, et plusieurs d'entre eux ont acquis la réputation de professeurs distingués. Si donc les Luxembourgeois n'ont pas produit de ces sommités littéraires ou scientifiques qui impriment une marque indélébile à leur siècle, ils se sont pourtant distingués avantageusement parmi leurs voisins de France, de Belgique et d'Allemagne.

Parmi les *hommes éminents* originaires de notre pays, je nommerai seulement quelques-uns : Thomas de Septfontaines, grand-chambellan et ami de l'empereur Henri VII ; les deux frères Bauschleiden (Buslidius), l'un, Jérôme, fondateur du Collège des trois langues à Louvain, l'autre, François, cardinal-archevêque de Besançon, les savants humanistes Bartholomaeus Latomus d'Arlon, Johannes Mylius de Dudelange, Nicolaus Mameranus de Mamer, poète et historiographe à la cour de Charles-Quint, Jean Bertels, abbé de Munster et d'Echternach, auteur d'une « Historia Luxemburgensis » (1595), deux militaires distingués : le général Baron Aldringen et le général Beck qui s'éleva pendant la guerre de Trente ans au rang de baron, de maréchal de camp des armées de l'Empire et de gouverneur du Duché de Luxembourg et du Comté de Chiny, le jésuite Alexandre Manderscheid, confesseur de la reine Christine de Suède, mort à Rome pénitencier de la Basilique de Saint-Pierre, Nicolas Thomae, auteur de nombreuses poésies latines, les historiens Guillaume et Alexandre de Wiltheim, Jean-Frédéric Schannat, etc.

La plupart de ces hommes sont devenus célèbres à l'étranger. L'écrivain Henri Mameranus quitte sa patrie et fonde une imprimerie à Cologne, où il imprime au moins à partir de 1546, tandis que *l'art de l'imprimerie* n'a pénétré à Luxembourg que 150 ans après que Gutenberg eût imprimé ses premières feuilles. Il existe un écrit français portant la mention : « Imprimé en la ville de Luxembourg 1577 », mais sans indication de l'imprimeur. Ensuite, il y a trois ouvrages latins, parus en 1578 et indiquant comme éditeur Martin Marchand, à Luxembourg. Or, ce Marchand était imprimeur à Verdun, et l'on suppose qu'il a indiqué Luxembourg comme lieu de parution pour empêcher des contrefaçons dans les Pays-Bas. En tout cas, la première imprimerie permanente fut établie à Luxembourg, seulement en 1598, par Mathias Birton, échevin de la ville. A cette époque, Trèves et Metz possédaient déjà des imprimeries depuis plus d'un siècle. En 1675, il n'y avait à Luxembourg que deux libraires débitant des livres de piété et des ouvrages à l'usage des écoles.

Le premier *journal* du pays fut « La Clef du Cabinet des Princes ou Recueil historique et politique sur les matières du tems » qui, fondé à Verdun en 1704, parut à Luxembourg de 1716 à 1773. Il fut continué sous le titre de « Journal historique et littéraire » jusqu'en 1794. C'était un journal international qui comptait, parmi ses 2.500 abonnés, tous les princes de l'Europe.

Le premier journal luxembourgeois, mais publié par un Prussien du nom de Gaspard Weiss, fut le « Luxemburger Wochenblatt » (1821-26) qui fut supplanté par le « Journal de la ville et du Grand-Duché de Luxembourg ». Depuis la suppression de la censure en 1848, le nombre des journaux fondés à Luxembourg est assez considérable, mais beaucoup d'entre eux n'eurent qu'une existence éphémère.

Un cabinet de lecture fut ouvert à Luxembourg en 1822 ; on pouvait y lire les principaux ouvrages et journaux français et allemands. Plus tard, il y eut un Cercle littéraire dans le bâtiment derrière la grand'garde sur la Place d'Armes, et pour ce motif, le peuple désigne encore maintenant le nouveau Palais Municipal, construit à sa place, du nom de Cercle.

(*à suivre*) TONY KELLEN.

LES BEAUX-ARTS

EXPOSITION STUBBE TEGELBJOERG GALERIE ECALLE

Cet artiste-ci est danois. Graveur, il pratique l'eau forte et offre le grand intérêt de représenter uniquement soit par la pointe, soit en des dessins bien établis, les aspects de son propre pays. En cela, il tranche heureusement avec nombre d'étrangers qui ne trouvent rien de mieux,

pour donner un échantillon de leur talent, que de portraiturer, au dix-millième. Notre-Dame, les ports de Rouen ou de Marseille, un coin de Saint-Tropez.

Combien vraiment est plus éloquente à nos yeux l'œuvre d'art révélatrice d'une région nouvelle, résultant non d'une impression fugace, mais d'une compréhension soutenue. Ainsi apparaissent les gravures de M. Stubbe Tegelbjoerg qui rend à merveille dans ses eaux-fortes, la limpidité de l'atmosphère danoise, le caractère particulier des terres et du pays. Par l'indication accusée de quelque vieil arbre dépouillé, et il en est de forts beaux en Danemark, ou simplement la ligne sombre d'un buisson, il rend plus sensible telle nappe neigeuse qui se devine plus qu'elle ne se voit, *Jour d'hiver à Soroe*, *Dégel subit* de caractère presque japonais, *Collines couvertes de neige*, sont des pièces très prenantes, très particulières à une contrée déterminée.

Les fort beaux dessins qui les accompagnent et parmi lesquels *Les Collines*. *Paysage de dunes*, *Falaise*, nous ont particulièrement frappé, ajoutent à l'intérêt de l'exposition organisée par M. Stubbe Tegelbjoerg.

CHARLES SAUNIER.

LES LIVRES NOUVEAUX

Beaux-Arts

PHILIPPE SOUPAULT. *Paolo Uccello*. (Un vol. Rieder).

C'est sur l'émotion ressentie devant chaque œuvre du peintre que M. Soupault base sa certitude, en quelque sorte sentimentale, du génie de Paolo Uccello. Sans doute, l'émotion est, en fin de compte, le plus solide critérium pour un esthéticien; encore faut-il que, comme dans le cas de M. Soupault, après avoir donné aux nerfs leur plaisir, elle accorde à l'intelligence celui d'élucider ses causes. D'après les motifs que M. Soupault découvre à son émotion, celle-ci n'aurait pas pu rester longtemps simple délectation nerveuse. Elle contient des principes complexes, des rapports de valeurs et — raison ou résultat de cette tendance — par son vouloir de synthèse, de subordination des aspects à un aspect choisi qui est comme le centre expressif du tableau, Uccello s'écarte des formes d'art qui l'environnaient; il rejoint, quoique dans des conclusions moins absolues, les recherches les plus audacieuses de la peinture moderne. Les caractères de simplicité et d'unité qui marquent l'œuvre d'Uccello l'isolent de son époque et la projettent dans un avenir lointain, car la Renaissance ne connut pas le souci des ensembles. On sait, par ailleurs — et avant M. Soupault on ne savait guère autre chose — que Paolo Uccello fut le premier peintre qui appliqua la perspective, si même il n'en formula pas le premier les lois.

Avec une ferveur attentive, qui utilise une connaissance comme directe et concrète du xve siècle italien, M. Soupault étudie Uccello par rapport à son milieu, à l'état des esprits qui l'entouraient, aux influences probables qu'il a pu subir ou exercer; ensuite est analysée, avec la sensibilité visuelle d'un artiste et une science réfléchie qui mesure et compare, l'œuvre du peintre.

LOUISE LEFRANÇOIS-PILLION. *Les sculpteurs de Reims*. (Un vol. Rieder).

La cathédrale de Reims, c'est tout le complexe, multiple, passionné Moyen-Age qui survit, corps et âme, dans les attitudes et les visages de la pierre sculptée. La pierre n'est plus là un minéral inerte que des outils ont façonné; sensibilisée et frémissante, elle est une substance qui éprouve et qui exprime. Le xiie et le xiiie siècle sont par elle présents, avec les ferveurs de leur foi, leurs disciplines d'esprit, leurs libertés de rêve. L'anonymat des œuvres renforce cette impression que la foule entière d'une époque se livre à nous dans sa vie la plus totale et la plus intime.

Mme Lefrançois-Pillion isole de cette foule ceux qui l'ont représentée. Avant d'étudier les sculpteurs de Reims au triple point de vue de leur histoire, de leur technique, de leurs intentions, elle nous introduit dans le chantier des temps lointains où travaillent maîtres et compagnons, sous la direction des théologiens et des clercs chargés de leur fournir les données iconographiques. Du moins, de ces tailleurs de pierre, humbles ouvriers confondus parmi les autres tâcherons de la cathédrale, sort une statuaire où « le domaine tout entier de la plastique est parcouru, depuis l'expression de la pensée religieuse la plus définie jusqu'à ces recherches de beauté pure après lesquelles il semble qu'il n'y ait plus rien à imaginer dans le monde des formes. » Devant cette beauté des sculptures anonymes qui apparaissent comme une floraison spontanée de la pierre, il semble que l'auteur s'irrite de ne pouvoir rendre grâce à quelques hommes distincts pour les joies qu'elle prend à l'œuvre. Sachant les noms des artistes à jamais évanouis dans l'oubli, elle s'applique, avec une patience et une science critique parfaites, à dégager dans le peuple des statues celles qui révèlent la personnalité de quelques maîtres : le maître du St Paul et du St Pierre, le maître du Siméon, le maître de l'Annonciation, de la Visitation, de la reine de Saba et du Salomon. A défaut du nom humain perdu, un peu de l'âme créatrice reprend ainsi sa vie particulière.

GILLES DE LA TOURETTE. *Poussin* (Un vol. Rieder).

Pour la compréhension d'un artiste et de son œuvre, M. de la Tourette attribue une importance extrême au milieu et à la race. Cela, qu'on néglige trop souvent, est la logique même, lorsqu'il s'agit d'un artiste plastique, c'est-à-dire dirigé par des impulsions sensorielles autant, ou plus, que par la pensée. L'auteur commence donc par montrer que Poussin, dans son caractère et dans son œuvre, s'affirme très dépendant de son origine. Normand, il a pour conduite de sa vie la sapience et la prudence neustriennes; dans la forme de son art, la passion latente, la sensibilité inquiète et que l'intelligence maîtrise, des Scandinaves. De souche paysanne, il apporte à l'art une personnalité intacte, sans les retouches de la culture ou du monde, telle que l'a engendrée sa terre natale; il n'est pas détaché de cette terre que les siens travaillent, elle fait partie de sa chair et elle passe dans son œuvre avec tous les sucs de l'humus, toutes les sèves végétales, les dures substructions minérales : « On a l'impression que cette œuvre est comme une suite de la nature, qu'elle est roc et plante ». Mais cette bonne matière souple et compacte, vivante et immuable, le cerveau de l'artiste s'en empare totalement; il élève sa destination; il l'oblige à

prendre des apparences qui sont celles d'actions humaines, de visions mythologiques; le limon devient homme, héros, dieu.

Le livre est presque en entier composé d'études particulières sur chaque œuvre de Poussin. L'évolution du peintre y est suivie de bout en bout et expliquée par des constatations probantes : ses hésitations du début, ses erreurs, le développement lent de sa manière, où toujours la sensibilité oculaire reste sous le contrôle intransigeant de l'intelligence. La critique de M. de la Tourette est froidement objective. Il n'a pas subi cette imprégnation sympathique qui, souvent, identifie l'écrivain au sujet longuement pratiqué et déforme le jugement un peu de la manière que ferait l'amour-propre.

Marthe de Fels. *La vie de Claude Monet* (Un vol. Gallimard).

C'est une sorte de vie mystique qu'a écrite Mme de Fels; tout s'y déroule sur un unique plan de sentiment et sous une influence qui échappe à l'explication rationnelle. Né, ainsi qu'il a dit lui-même, « dans un milieu d'affaires où l'on affichait un dédain méprisant pour les arts », Monet fut conduit à la peinture par une vocation imprévue et un peu de la même façon illogique que venaient à la foi les confesseurs des premiers siècles, fils de païens. En lui, les choses se passent comme si une grâce spéciale opérait : l'appel confus qui menait à l'art l'adolescent Monet devient certitude à la parole de l'apôtre Eugène Boudin. Et désormais la vie de Monet n'est plus que claustration en face de son œuvre et de la nature, contemplation et oraison perpétuelles. Lié à la nature « au point qu'il n'en voulait être qu'un fragment », il se fond en elle, comme un extatique dans la présence de Dieu; toute sa pensée, toute sa sensibilité sont au seul service des formes et des lumières, pour les comprendre, pour les exprimer. Et l'inquiétude le torture, la mortelle et constante inquiétude des mystiques! A côté de quelques instants de délices, il connaît les heures de sécheresse, les heures crucifiantes de doute où il semble que le grand embrassement divin se desserre, que l'art se refuse.

Autour du solitaire, ravi dans son œuvre, Mme de Fels inscrit la Légende Dorée des peintres qui communièrent de sa vision nouvelle, qui devaient avec lui créer l'impressionnisme, et les traits se dessinent de ces anachorètes aux sensualités ferventes, grandes figures simples, pareilles entre elles parce qu'elles sont celles d'hommes possédés d'une idée unique : leur art.

Mme de Fels suit, dans chacune de ses phases douloureuses, l'effort si longtemps vain des impressionnistes. Avec une connaissance exacte des œuvres et une intuition subtile des milieux, elle recrée, à plusieurs époques assez distantes, l'atmosphère où vivait son héros.

Léon de Saint-Valery.

Gabriel Fauré, par Philippe Fauré-Fremiet. (Un vol. in-4° avec 60 planches en héliogravure. Editions Rieder).

Il est sans doute encore trop tôt pour assigner à l'œuvre de Gabriel Fauré sa place définitive; mais il n'est pas trop tôt pour retracer sa vie, nous indiquer ses tentatives, ses efforts, ses triomphes.

Aussi, le témoignage filial de M. Philippe Fauré-Fremiet est-il intéressant pour tous ceux qui aiment la musique de l'un des plus grands compositeurs modernes de la France.

Cet ouvrage nous précise la haute et pure figure d'un maître qui a consacré toute son existence à l'art. C'est d'ailleurs la première biographie complète de ce grand poète des Sons. La partie iconographique constitue, à elle seule, un document de valeur. C. M.

Poèmes

Jacques Ayrens. *La Neuvième vague* (Lemerre).

Inquiétudes, doutes complications sentimentales, froissements, émotions contradictoires, tout cela est exprimé avec un sens profond des nuances dans les *Lettres* qui forment la première partie du recueil. Il y a là un don aigu d'analyse, une incontestable maîtrise dans la fixation des impondérables dont est fait le sentiment que nous apprécions fort. De plus, une pensée juste, une vision nette des choses. La poésie de M. Ayrens est celle d'un esprit porté vers l'analyse, le raffinement psychologique. Mais la forme poétique ne se prête pas toujours à ce que de telles dissections renferment par endroits de sec et de précis.

La seconde partie du volume est, comme son titre l'indique, une série de « portraits » des poètes préférés de l'auteur. La justesse du sens s'allie dans ces pièces à la fluidité, à la couleur de l'expression. Ce sont assurément les meilleures pages du recueil. M. Ayrens qui est plutôt un cérébral qu'un imaginatif, réussit moins dans le lyrisme descriptif. Il ne comprend point, nous semble-t-il, la nature en soi; mais celle-ci n'existe pour son inspiration qu'en fonction de l'amour. Le poète le mêle constamment au souvenir de ses maîtresses. Là où M. Ayrens est plus heureux, c'est dans ses tableaux réalistes ou humoristiques rassemblés sous le nom de *Voyages*. A défaut du don lyrique on y trouve je ne sais quelle cocasserie, quel humour un peu âpre parfois cruel, qui s'exhale d'un vers au trait sombre et ferme. Enfin, dans les *Prières*, au dégoût, au pessimisme apparent d'un esprit qui ne se leurre pas d'illusions, se mêle une aspiration vers ce qui est grand et fort, une volonté inlassable de beauté et de bonté qui ajoutent aux mérites de ce livre un élan de spiritualité et d'élévation.

Alexandre Embiricos.

Livres nouveaux déposés au Bureau de la Revue.

Aristide Briand. — *Dans la voie de la Paix*. Stock.
Emile Bourgeois. — *Ce qu'il faut connaître du Passé de la France*. Boivin.
Bougle. — *Proudhon*. Alcan.
Mgr M. Caron. — *Guide du Pèlerin à Nazareth*. Lib. Haton.
Comité Bugeaud. — *La Colonisation officielle*. Société d'études géographiques.
R.-N. Coudenhove-Kalergi. — *Héros ou Saint*. A. Rieder.
Mathilde Delaporte. — *Sonnets*. A. Messein.
Jeanne E. Durand. — *Notre-Dame de Paris*. Bloud et Gay.
Michel Floristonne. — *Le Cardinal Dubois*. Bloud et Gay.
Jean Gaillard. — *La Pension Nugabure*. A. Rieder.
Raymond Groc. — *Le Désir mis à nu*. Le Bon Plaisir à Toulouse.
Pierre Guéguen. — *Jeux Cosmiques*. J.-O. Fourcade.
Rose-Laurence Gignoux. — *Macbeth*. Larousse.
Léon Lemonnier. — *Le baiser de Satan*. Flammarion.

C. Le Marguet. — *Myrelingues la Brumeuse.* 26, rue Thomassin, à Lyon.
Raoul Lecomte. — *Suite brève.* Jouve et Cie.
E. Oumanski. — *Le voyage solitaire.* A. Meissein.
J.-H. Rosny aîné. — *Les Conquérants du Feu.* Editions des Portiques.
Ernest Raynaud. — *Jean Moréas et les Satnces.* Société d'éditions littéraires et techniques.
J. Rouch. — *Un Ministre en Afrique du Nord.* Editions Pierre Roger.
Marcel Renaud-Rivière. — *Le Parfum d'aimer.* A. Meissein.
Jean Revire. — *Perdrons-nous la Sarre.* — Editions Prométhée.
Roux Servine. — *L'heure et l'amour.* Editions des Portiques.
Cte de Saint-Aulaire. — *La Mythologie de la Paix.* Editions Prométhée.
Jacques de Vasson. — *Andrée.* A. Rédier.
Henri-Jules Vincent. — *La Vraie république.* Librairie des sciences pol. et soc.
Géo Vallis. — *Nouvelles élévations.* Les Etincelles.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LE COMMERCE EXTERIEUR TCHECOSLOVAQUE EN 1929.

Les dates concernant le commerce extérieur tchécoslovaque pour les premiers dix mois de l'année passée qu'on a publiées en novembre 1929 ont montré la prospérité de la politique économique et commerciale tchécoslovaque.

La balance d'octobre 1929 présente un actif de 288 millions de Kc. et le déficit des dix premiers mois de l'année 1929 est tombé à 31 millions de Kc., c'est la preuve implicite que l'année passée s'est terminée sur un léger excédent, car les deux derniers mois ont certainement comblé le déficit insignifiant qui restait comme héritage des mois précédents.

Mais, il est évident que les actifs de 1929 ne peuvent pas égaler ceux des années 1926 et 1927 où l'exportation a dépassé l'importation de 2 milliards de Kc. Pour les dix premiers mois de 1929, la balance comporte une diminution de 1.583 Kc. par rapport à 1928.

Cet écart considérable des résultats du commerce extérieur tchécoslovaque au cours de l'année passée relativement aux années précédentes, serait néfaste, si l'on n'était pas persuadé qu'il est exceptionnel et que, à la suite des années de prospérité, c'est la seule année « maigre ». Puisque le commerce extérieur joue un rôle important dans le bilan tchécoslovaque, l'économie de ce pays souffrirait du jour où ce commerce extérieur présenterait, sur plusieurs années consécutives, des déficits ou même seulement d'insuffisants bénéfices. Il faut espérer que, au cours des années à venir, d'autres chapitres du budget s'accroîtront, par exemple le mouvement touristique le rapport des capitaux placés à l'étranger, etc.; ainsi n'aurait-on plus à se préoccuper si fort de cette classe d'affaires. Cependant, à l'heure présente, l'état économique de la République tchécoslovaque exige que l'on accorde des soins tout particuliers aux problèmes du trafic international.

Si l'on examine les comptes du mois d'octobre, on constate la diminution considérable de l'importation tant par rapport à l'année 1928 qu'aux mois précédents.

Dans la balance établie pour les premiers mois de 1929, on remarque des changements très grands, relatifs à certaines colonnes de l'importation et de l'exportation.

Les modifications les plus frappantes peuvent être remarquées dans le groupe de l'agriculture et des sous-produits industriels.

D'un côté, l'importation des céréales et des farines a beaucoup baissé (de 658 millions de Kc.); d'autre part, les quantités de sucre exporté ont fléchi dans de notables proportions (de 500 millions de Kc.).

Ces deux groupes, dont l'un présente un actif, l'autre un passif, marquent que les récoltes de 1927 et de 1928 — abondantes et riches — n'ont apporté aucun profit à la Tchécoslovaquie, au point de vue économique : ce qu'on a gagné par la diminution de l'importation des céréales et farines, a été contrebalancé par la baisse de prix du sucre.

Dans d'autres catégories, il y a lieu de noter que l'importation des matières premières a augmenté (de 743 millions de Kc.), que l'exportation du bois a baissé (de 225 millions de Kc.) et que l'exportation des produits ouvrés s'est maintenue, mais au prix de lourds sacrifices consentis sous la forme de baisse de prix sur le sucre, le verre et les tissus exportés.

La concurrence, qui devient de plus en plus redoutable, a rudement éprouvé l'exportation des articles en cuir, en métal et en terre cuite.

Mettre en parfait accord l'exportation et l'importation, assurer l'activité du commerce extérieur en prévision des années où l'on ne pourra compter sur d'autres abondantes — ainsi se pose le problème de la politique économique tchécoslovaque.

L'industrie a une tâche très difficile : lutter avec la concurrence étrangère, faute de traités commerciaux favorables, en prévoyant les cas où l'étranger se défendra contre l'industrie tchécoslovaque par ses propres procédés. Il n'est pas facile de consolider le marché intérieur, si, les consommateurs ne disposent pas d'une grande puissance d'achat; et, il importe de se défier de la dangereuse politique des primes pratiquées par le gouvernement précédent.

Il faut conjurer le péril d'une lutte entre l'industrie et l'agriculture, lutte qui fut l'œuvre des agrariens et qui a médiocrement contribué à relever la prospérité du commerce extérieur tchécoslovaque. La maxime devra prévaloir selon laquelle la politique économique doit toujours s'élever au-dessus des haines de parti et constituer la base de la sûreté de l'Etat — *suprema lex esto.*

S. Lyer.

LES RAPPORTS ITALO-YOUGOSLAVES.

Plus d'une fois depuis la guerre les rapports italo-yougoslaves attirèrent l'attention de l'opinion européenne. Il y eut même des heures où ils traversèrent une

véritable crise et connurent une tension qui était de nature à inspirer aux esprits soucieux de l'ordre et de la paix dans ce coin de l'Europe de sérieuses préoccupations. Ce fut particulièrement le cas au cours de la période qui suivit la conclusion et la publication des deux traités de Tirana, ainsi qu'à l'époque de la ratification par la Yougoslavie des fameuses conventions de Nettuno.

A vrai dire, ni le pacte de Rome, conclu en 1924 et expiré sans être renouvelé en 1929, ni aucun des accords ultérieurs ne parvinrent à enrayer les controverses qui durent toujours et empoisonnent pour ainsi dire l'opinion publique de part et d'autre. Ainsi, les rapports italo-yougoslaves à ce jour encore demeurent « ce qu'ils sont », selon l'expression même de M. Mussolini, c'est-à-dire dans un état qu'on ne peut autrement qualifier de fâcheux.

Mais, en marge d'une pacification générale de l'Europe, que l'on poursuit si activement à l'heure actuelle, le problème des relations entre la Yougoslavie et l'Italie devra être examiné tôt ou tard, à moins qu'on ne veuille garder là une porte ouverte aux surprises que d'aucuns auraient peut-être intérêt à voir se produire.

Des esprits curieux, mais procédant d'après une logique des choses superficielles pourraient se demander : pourquoi ces deux nations, alliées de la grande guerre et ayant combattu du même côté pour le triomphe des principes aussi chers à l'une qu'à l'autre, vivent-elles aujourd'hui en mésentente ? Ici, nous entrons dans le vif du problème et pour répondre à cette question comme il convient, nous croyons indispensable d'examiner auparavant les traits caractéristiques de la politique extérieure de la plus puissante de ces deux nations, c'est-à-dire de l'Italie. Nous disons bien et avec tout souci d'impartialité « de la plus puissante », parce que, en règle générale, c'est elle qui par ses moyens d'action plus considérables conditionne et en quelque sorte commande l'attitude de l'autre.

Or, la politique extérieure de l'Italie, du moins depuis l'avènement du fascisme au pouvoir, semble être commandée par un double souci : celui de consolidation intérieure du régime et, d'autre part, par le souci de donner le change au prétendu mécontentement du peuple italien au sujet du statut territorial issu des traités de paix.

Que le chef des « chemises noires » veuille assurer par des méthodes ordinaires l'exercice du pouvoir au régime qu'il a instauré et qu'il croit, à tort ou à raison, salutaire pour la nation italienne, aucun pays étranger ne saurait raisonnablement s'en inquiéter, cela étant une affaire qui regarde exclusivement le peuple italien. Mais, lorsqu'on cherche des bons points pour le régime dans le domaine de la politique extérieure, on conçoit quel danger il peut présenter pour les rapports internationaux. M. Mussolini paraît avoir choisi cette seconde voie puisque sa diplomatie ne cesse de faire une « politique de prestige », ainsi que le reconnaît et s'efforce de justifier un des théoriciens fascistes, le professeur Bodrero.

L'Italie fasciste, grande puissance faisant une politique de « prestige », on sait ce que cela veut dire, surtout lorsqu'elle se trouve en face d'un pays moins grand, tel la Yougoslavie. Cette politique de « prestige » italienne à l'égard de la Yougoslavie se traduit en pratique, nul ne l'ignore, par d'innombrables interventions du représentant de l'Italie à Belgrade, même quand on se trouve en présence des affaires les plus insignifiantes. L'action pour le prestige de la diplomatie fasciste semble impliquer, pour ne pas dire que ce soit son but, l'humiliation de la nation auprès de laquelle elle s'exerce et, à la longue, la « politique de prestige » finit par devenir une « politique d'intimidation » qui est loin de servir à l'amélioration des rapports internationaux.

Pour ce qui est du second souci de l'activité diplomatique de la Consulta, les revendications territoriales, on peut dire que c'est là l'aspect le plus dangereux de la politique extérieure de l'Italie. Son effet néfaste n'a pas manqué de peser, et cela d'une manière plus menaçante qu'ailleurs, sur les rapports italo-yougoslaves.

Dès la conclusion des traités de paix, et surtout depuis la prise du pouvoir par les fascistes, l'Italie a cru bon de s'écarter de ses anciens alliés et associés. Elle a préféré faire « cavalier seul », au lieu de collaborer à l'application du nouveau statut juridique, auquel elle a pourtant librement consenti et souscrit. Bien plus, les porte-parole de son régime actuel revendiquent ouvertement tantôt certains territoires français ou anglais, tantôt encore, et cela avec une insistance beaucoup plus audacieuse, des provinces yougoslaves. Sachant bien que du côté anglo-français, ils risquent d'essuyer quelque avertissement sérieux, les dirigeants fascistes se sont tournés vers l'Est, où les Balkans leur paraissaient être « la terre promise ». Tout l'appareil diplomatique fut mobilisé dans ce sens, habilement secondé par les appuis financier et militaire; l'Italie, avec ses vastes moyens de grande puissance et se souciant peu de la paix en Europe, entendait à tout prix étendre sa domination et son influence dans ces régions. Les nations balkaniques, se trouvant en pleine voie d'organisation, par-ci, par-là aux prises avec des difficultés générales d'après-guerre et en désaccord plutôt artificiel que réel, offraient un champ propice aux visées impérialistes du gouvernement de Rome. Il y eut même des éléments, comme les anciens militaires bulgares et amis de Ferdinand de Cobourg, qui croyaient qu'avec l'appui de l'Italie, ils pourraient de nouveau arriver au pouvoir et déclencher la guerre de revanche qu'ils ne cessent de prêcher.

Et, dans cet ordre de préoccupations de la diplomatie italienne, nous vîmes bientôt la conclusion des deux traités de Tirana dont la publication, on le sait, a provoqué une vive émotion en Europe. Ce fut la capitulation du jeune Etat albanais devant la formidable poussée impérialiste italienne. L'Albanie devint désormais la base militaire et stratégique de l'Italie sur la côte orientale adriatique, d'où celle-ci comptait diriger ses opérations futures.

Le seul obstacle solide contre cette politique de domination italienne, comme jadis contre semblables visées austro-allemandes, est constitué par la Yougoslavie. La noix est dure et, pour l'écraser, la diplomatie fasciste a dû s'y prendre d'une autre manière. Au lieu d'agir directement, selon sa méthode, elle s'est employée à créer autour de l'Etat yougoslave un anneau d'ennemis, en encourageant en Autriche, en Hongrie et en Bulgarie tous les éléments revisionnistes et revanchards, tandis que la presse italienne, naturellement toute gouvernementale, multiplie des provocations à l'adresse de la nation yougoslave, cherchant à la diviser et revendiquant ses territoires. Aux yeux des dirigeants de l'opinion publique en Italie, la mer Adriatique n'est qu'un « lac italien », italienne la Dalmatie, province purement yougoslave où sur une population de quelques 600.000 habitants, il y a à peine 5.000 Italiens. L'Adriatique « mare nostrum » et la Dalmatie « nostra Dalmatia », tels sont les accents qu'on relève journellement dans la presse italienne. A Rome, on s'ingénie à créer une sorte d'irrédentisme dalmate, on enseigne aux enfants que la Dalmatie est une province italienne qu'il

faudra un jour « libérer ». Tout cela, pour les quelques 5.000 Italiens qui vivent dispersés sur ce territoire et qui, du reste, ne se plaignent point, étant protégés par une législation minoritaire, on ne peut plus libérale. Cependant, du côté yougoslave, on doit se bien garder de prononcer quelque critique, si modérée soit-elle, au sujet du traitement dénationalisateur infligé à la minorité yougoslave en Italie qui est autrement plus importante (500.000).

Les conventions de Nettuno, qui accordent aux Italiens le long de la côte adriatique yougoslave des droits presque excessifs, conventions qui, on s'en rappelle, soulevèrent lors de leur ratification par le Parlement yougoslave une émotion unanime dans l'opinion yougoslave, ne suffirent pas pour modérer les prétentions italiennes et amener une accalmie dans les rapports entre la Yougoslavie et l'Italie. Tous les efforts et sacrifices faits par divers cabinets de Belgrade, en vue de créer une détente dans les relations entre les deux pays, furent vains. Les exigences de l'Italie semblent être au-dessus de ce que la nation yougoslave peut raisonnablement consentir en vue de l'amélioration des rapports avec sa voisine occidentale. Y accéder, cela équivaudrait à renoncer à sa souveraineté et à son intégrité territoriale et, c'est ce que nul n'a le droit d'exiger.

La Yougoslavie est allée, croyons-nous, jusqu'à la dernière limite de ses efforts en vue d'un rapprochement réel avec l'Italie et, si ceux-ci n'ont abouti jusqu'à présent à aucun résultat favorable, ce n'est sûrement pas à la nation yougoslave qu'on devrait demander des explications. Tant que l'Italie n'aura pas renoncé à certaines de ses prétentions à l'égard de sa voisine d'outre-Adriatique, prétentions qui sont, pour le moins qu'on puisse dire, blessantes pour cette dernière, les rapports italo-yougoslaves resteront « ce qu'ils sont », ainsi que les a qualifiés le « Duce » lui-même. Et, ceux-ci demeurés où ils sont, la paix européenne et peut-être mondiale n'est qu'une œuvre bien fragile.

M. V. Groub.

BULLETIN MARITIME

UN BEL EFFORT DE RECONSTITUTION DE LA FLOTTE DES MESSAGERIES MARITIMES DEPUIS 15 ANS

Le Président des Messageries Maritimes, M. Georges Philippar, dans le discours qu'il adressait aux membres de son personnel lors de la fête qui les réunissait le 21 janvier 1927, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de la fondation de la Compagnie, attirait l'attention de son auditoire sur le magnifique effort de reconstitution que venait d'accomplir cette Société depuis le début de la guerre 1914-1918 qui eut, pour l'industrie des transports maritimes, de si graves conséquences : « On peut dire, affirmer, répéter, disait-il en manière de conclusion, que la Direction de la Compagnie, ses Services administratifs et techniques, ont pendant ce temps accompli un effort sans égal dans la marine française et peut-être même dans les marines étrangères. »

Cet effort ne s'est point ralenti, ainsi que l'on en pourra juger par une rapide étude du relèvement de la flotte des Messageriss Maritims au cours des 15 dernières années écoulées.

***

En 1914, les Messageries Maritimes ont une flotte composée de 60 navires, représentant 284.000 tonnes, et au cours de cette année, elles parcourent 624.000 lieues marines.

A la fin de la guerre, elles n'ont plus que 40 navires soit 214.000 tonnes, et pendant l'année 1919 elles ont parcouru 166.000 lieues marines seulement.

En décembre 1929, elles ont 61 navires, représentant 804.033 tonnes, et au cours du dernier exercice écoulé, ces paquebots ont parcouru 959.260 lieues marines.

En ce qui concerne le tonnage, les Messageries Maritimes ont donc, en 10 années, presque quadruplé l'importance de leur flotte; en ce qui concerne la distance parcourue, elles ont presque sextuplé leur trafic.

Par rapport à l'avant-guerre, leur tonnage a augmenté presque dans la proportion de 1 à 3, bien que le nombre des navires soit resté sensiblement le même (par suite de la radiation d'unités vieillies), ce qui prouve l'augmentation considérable du tonnage unitaire.

En ce qui concerne la distance parcourue, elle est plus d'une fois et demie supérieure à ce qu'elle était avant 1914.

Pour mieux apprécier ce que représentent ces chiffres, reprenons la situation en août 1914 : Les Messageries Maritimes ont 60 navires en service, soit 284.000 tonnes.

Depuis cette époque jusqu'au 31 décembre 1929, elles ont vu sortir de leur flotte : par suite de faits de guerre, 22 navires, soit 117.000 tonnes; pour autres causes diverses (accidents, terme normal de carrière, etc.), 36 navires soit 195.225 tonnes; ensemble : 58 navires, soit 312.225 tonnes.

Pendant le même temps sont entrés dans cette même flotte : 63 navires qui représentent 591.250 tonnes.

Comment de tels chiffres ont-ils pu être atteints en 15 ans seulement, dont 4 années de guerre et près de 5 ans de réquisitions ? Entrons dans le détail :

Sur les 63 nouveaux navires, 4 étaient en construction en 1914 et furent achevés pendant la guerre; 7 furent importés de l'étranger; 9 ont été achetés à l'Angleterre sur la part que l'Allemagne devait remettre aux Alliés; 4 autres furent achetés pour l'exploitation des contrats coloniaux. Le reste de la flotte fut construit dans des chantiers français, à l'exception de 2 paquebots construits dans des chantiers allemands au titre des Réparations.

Il va de soi que les navires achetés durent subir, avant d'entrer en service sur les lignes auxquelles ils étaient destinés, d'importantes transformations, parfois même de complètes refontes. Le cas le plus frappant, dans ce dernier ordre d'idées, est celui de l'*Atlantique*, gravement avarié par une torpille et qui, après une refonte complète, est devenu le beau paquebot moderne *Angkor*.

On se représente donc, étant donné les origines si différentes de ces unités nouvelles, ce qu'ont pu être la surveillance en tant de ports divers, la mise au point et l'organisation des constructions, transformations et adaptations qu'a nécessité, au cours de ces 15 années, un mouvement qui fait que si les Messageries Maritimes avaient bien encore en ligne quelques navires antérieurs

aux hostilités, il est cependant entré dans leur flotte un nombre d'unités supérieur à ce qu'elles possédaient à l'ouverture de ces hostilités (1).

Si l'on peut, sans crainte d'être taxé d'exagération, déclarer que les Messageries Maritimes ont obtenu des résultats remarquables dans leur effort de reconstitution, en ce qui concerne le nombre et le tonnage des unités entrées en service depuis 15 ans, il convient encore de faire remarquer que cet accroissement a été aussi un accroissement *en valeur :* Cette flotte, en effet, a « rajeuni » et a été, en outre, dotée de tous les perfectionnements les plus récents mis par la science moderne à la disposition de l'industrie.

***

Si l'on s'en tient, par exemple, aux seuls 37 paquebots des Services Contractuels, on voit que leur tonnage moyen de déplacement en charge normale est de 14.234 tonnes. Ce chiffre, d'ailleurs, s'élèvera prochainement à 19.349 tonnes lorsque seront entrés en service les 5 paquebots actuellement en cours de construction : le *Félix Roussel*, le *Georges Philippar*, le *Jean Laborde*, le *Maréchal Joffre* et l'*Aramis*.

L'age moyen de cette flotte est de 14 ans, encore cette moyenne se trouve-t-elle alourdie par la présence de quelques rares unités de date ancienne; en effet, l'âge moyen du plus grand nombre des paquebots ne dépasse pas 10 ans.

En ce qui concerne le mode de propulsion, on se rappelle que le premier paquebot français à moteur à combustion interne fut le paquebot des Messageries Maritime, le *Théophile Gautier*, actuellement en service en Méditerranée; un second paquebot, l'*Eridan*, vient d'entrer en service; les 5 autres paquebots en cours de construction auront également des moteurs à combustion interne.

Parmi les autres, 13 paquebots chauffent au mazout, avec possibilité de retour à la chauffe au charbon.

En ce qui concerne les améliorations des installations pour passagers, on peut dire qu'elles ont été au premier plan des préoccupations de M. Georges Philippar, président des Messageries Maritimes. Elles sont si nombreuses que nous ne saurions les énumérer toutes ici. Rappelons seulement les principales.

Pour ce qui est, tout d'abord, des cabines, toutes les cabines de première classe donnent maintenant sur la mer. Celles qui se trouvent à l'intérieur de la coque sont reliées par une sorte de couloir au flanc du navire et prennent jour directement sur l'air libre. Dans cette même classe, il n'existe plus de couchettes superposées; les cabines à trois couchettes comportent deux lits et un divan à dossier rabattable, formant lit. Partout où cela a été possible des soutes à bagages privées, des tables rabattables, des lampes de chevet, des porte-livres, ont été mis à la disposition des passagers. Dans les cabines de construction récente, qui comportent de véritables lits, des portes de communication réunissent entre elles deux ou trois cabines, formant une suite d'appartements à l'usage des familles.

Les installations de toilettes sont autant que possible dissimulées derrière des rideaux. Dans les plus récentes unités, de petits cabinets de toilette privés ont été pratiqués à côté de chaque cabine, laissant à la pièce son aspect de « petit salon » si fort apprécié des passagers. Dans les plus récentes cabines également, les revêtements de bois blanc peint ont été remplacés par des revêtements de très beaux bois coloniaux vernis, égayés de gravures, qui donnent à ces pièces un aspect de très grande élégance.

En ce qui concerne les locaux communs, on peut signaler, à bord des unités nouvelles, l'installation de piscines avec bars, de jeux divers, de garages pour automobiles, de magasins de luxe, etc., etc. Les salles à manger, les salons, les halls, sont maintenant des pièces de plus en plus vastes et élevées de plafond où l'air circule largement. La lumière, la chaleur, sont largement dispensées par des appareils perfectionnés, radiateurs électriques ou à eau chaude, rampes et plafonds lumineux, projecteurs.

Mais ce qui fait la caractéristique des paquebots des Messageries Maritimes, c'est la parfaite harmonie de leur décoration et sa nouveauté absolue par rapport aux formules courantes déjà vieillies.

La décoration de style pharaonique égyptien, appliquée, par exemple, à bord du *Mariette Pacha* et du *Champollion*, la décoration d'art khmer qui sera celle du *Félix Roussel*, sont des formules tout à fait neuves et des plus heureuses, qui ont fait franchir à l'architecture navale un pas décisif et qui, d'ailleurs, font école.

Personne, en effet, croyons-nous, avant le Président actuel du Comité Central des Armateurs de France, n'avait eu l'idée d'utiliser pour la décoration intérieure des paquebots, non plus seulement les grands styles classiques français, mais aussi les styles régionaux particuliers à certaines provinces françaises : le XVIIIe siècle bressan, par exemple, l'art spécial des meubles bretons, tel qu'on en voit des spécimens dans les fumoirs de première classe de l'*Athos II* et de l'*Eridan*. Personne peut-être non plus n'avait songé à prendre, dans l'art propre de nos colonies ou des autres pays desservis par ces mêmes paquebots, des formules d'inspiration artistique. C'est ce qui rend si personnelle et si remarquable la décoration des paquebots *Mariette Pacha* et *Champollion*, notamment, dont nous venons de parler.

Au surplus, cette décoration fait partie d'un plan d'ensemble d'un ordre d'idées plus élevé et qu'il convient de souligner en terminant, à savoir que chaque paquebot, incarnant une idée, est vraiment un symbole : en vertu du nom qu'il porte et de la région qu'il dessert, chaque paquebot des Messageries Maritimes est entièrement aménagé en fonction de son service propre. Sa décoration et le choix des livres placés dans les bibliothèques à la disposition des passagers, sont étroitement inspirés par tous ces facteurs, en sorte que, se rendant au terminus de sa ligne ou revenant vers son port d'attache, le paquebot est en tout, pour tous et partout, un véritable ambassadeur de la France, représentée dans ses éléments les meilleurs, les plus vivants, les plus frappants.

(1) Cette apparence de contradiction s'explique très facilement par le fait que certains des navires mis en ligne entre 1914 et 1929 ont été rayés de la flotte avant que tous les navires existant en 1914 aient cessé d'être utilisés.

Le Gérant : M. Hedan.
Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 4 68e ANNÉE 15 FEVRIER 1930

LES CONVERTIS

I

Assis sur un dur escabeau, dans l'atelier aux murs blanchis à la chaux, qui domine le Bowery, collant maladroitement un flamboyant portrait sur les boîtes de cigares « Yvonne Rupert », Elkan Mandlc s'interrogeait tristement... Une fois passé le premier élan de joie causée par le fait de trouver enfin du travail, après des semaines de jeûne forcé, il songeait à l'étrange destinée qui établissait de nouveau un rapport — pourtant lointain — entre lui et la vie de théâtre.

C'est que, même aux oreilles d'Elkan, tout claustré qu'il fût dans son ghetto, la réputation d'Yvonne Rupert, était parvenue ; réputation d' « étoile » parisienne et de... reine de la réclame.

Depuis le jour où le simple engagement d'une semaine au Vaudeville lui ayant permis d'approvisionner de cent onze bouquets un fleuriste juif, qui refusait de les lui payer, elle l'avait cité en justice, les journaux ne manquaient pas de publier ses moindres aventures drôlatiques et réclamistes.

Non pas qu'il existât beaucoup de ressemblance entre l'étoile new-yorkaise et certaine actrice de l'humble théâtre yiddish de Londres ; si ce n'est l'auréole de cheveux crêpelés qui, en somme, appartenaient plutôt à la race qu'à l'individu, mais comme les charmes brillamment enluminés de la grande Yvonne allaient se répétant sur chaque couvercle des boîtes qu'il manipulait, (soixante-quinze cents, le cent), il finit par y voir apparaître peu à peu le visage de sa Gittel, et un passé splendide, mais hélas ! honteux, surgit comme d'une tombe et se dressa lentement devant lui.

Il se revit même à son début, dans la mansarde du ghetto ; maître tailleur en même temps qu'occupé de bonnes œuvres, il recevait des mains de S. Cohn, d'Holloway Road, des travaux de premier ordre, quand il fut, un jour, prié de monter pour aider à recevoir un groupe d'immigrants polonais en détresse.

C'est là qu'elle était assise, l'ensorceleuse diabolique, perchée sur une table branlante qui constituait à elle seule un foyer. Morveuse de onze ans, à la frimousse piquante, aux yeux noirs, malgré les cheveux d'or ; pleine d'indifférence et même relativement pimpante au milieu du grouillement pleurard des parents et de la marmaille.

« Arrangez cela entre vous, semblait-elle dire superbement. Quand il y aura des chaises... eh bien ! je m'asseoirai ; quand le couvert sera mis, j'irai à table. Quand un philanthrope dévot fournira du chauffage, je ronronnerai au coin du feu... ». Ah ! ç'avait été lui, le dévot philanthrope ! Pourquoi Satan pose-t-il de pareils pièges sur le chemin d'un employé irréprochable, trésorier de la Synagogue des « Portes de la Mi-

séricorde », père de plusieurs enfants, époux de la meilleure des femmes ! N'avait-il pas prié chaque jour pour se voir délivré du « Satan Mekatrig » ? N'avait-il pas cru faire pour le mieux en la prenant dans son atelier ?

Mais, à l'âge de seize ans, Gittel Goldstein avait quitté la chambre où bourdonnaient les machines, pour accepter la position plus lucrative et plus glorieuse d'actrice au théâtre Yiddish Goldwater de Londres : il avait alors compris à quel point la fantasque et coquette petite créature s'était emparée de son être.

Folie ! folie, leur fuite à tous deux, en Amérique, avec toutes ses économies ! Folie, l'abandon de sa femme et de ses enfants !...

Pourtant, insouciants, prodigues, quel délicieux délire ils avaient connu cette année-là, à New-York, jusqu'au jour où, les fonds disparus, elle avait disparu, elle aussi !

Et maintenant, il était là, après environ sept années d'apathie, pendant lesquelles la nécessité de gagner sa vie l'avait seule poussé à vivre ; heureux de prendre la place d'une femme quand le travail des femmes rapportait cinq cents de plus sur cent.

Les larmes amères d'autrefois montèrent à ses yeux, lui cachant son morne entourage : ces hommes râpés, ces femmes sans attraits, flanqués de leurs pots à colle ; le pêle-mêle bariolé des boîtes vides peintes, et le long rayon chargé de pelotes de ficelle. Et tandis qu'il pleurait, les vaines gouttes salées humectaient le portrait d'Yvonne Rupert.

II

Alors elle devint une véritable obsession, cette chanteuse et danseuse franco-américaine, occupé qu'il était à coller, et coller, en caressant de ses doigts englués le visage peinturluré. De brefs intervalles le libéraient pourtant de cette image, quand il fixait les bords ou l'envers, ou quand il doublait de papier mui le fond des boîtes ; mais Yvonne Rupert revenait deux fois sur chacune d'elles : une fois en grand, à l'intérieur, une fois en petit au dehors, sur une saillie gommée qui devait se coller, une fois les cigares alignés dans la boîte, et la fermer. Il se rappelait alors ce qu'il avait lu sur son compte, l'éducation de couvent qui l'avait maintenue honnête et distinguée malgré la vie corruptrice du théâtre ; les longs jeûnes du Carême, par elle endurés (et révélés par les notes de marchands de poisson qu'elle discutait devant les tribunaux) ; le crucifix qu'elle cachait sur sa personne, peu mystérieuse d'autre part, et l'adorable accent français qui mettait en joie le gros public. Et puis le somptueux wagon privé dans lequel elle traversait les Etats-Unis ; sa petite chapelle donnant sur la salle de bains ; sans compter ce bravache, le marquis de Saint-Roquière, qui, passant le détroit à sa suite, avait par méprise enlevé la femme de chambre au lieu de la maîtresse. Enfin, le collier de diamants offert par le rajah de Singapour, volé dans une soirée à San-Francisco, et, retrouvé ensuite par pierres séparées, dans un bouge à New-Orléans.

En dépit de ce miroitement d'images menteuses, une pensée lointaine, vague d'abord, puis, se faisant de plus en plus nette, s'imposait bientôt à son esprit. Cette auréole de cheveux d'or, ces provocants yeux noirs !... Ah ! l'Yvonne que les journaux lui avaient rendue familière manquait de ce coloris révélateur... Alors, cette étincelante célébrité serait la Gittel perdue ? Non, non ! La misère le rendait puéril...

Il est vrai que Goldwater avait prospéré, depuis les jours où il louait une salle dans Spitalfield ; et, bien que sa renommée, exclusivement yiddich, se limitât à l'East Side... Mais Gittel ! Comment une simple « veilleuse » obscure du Ghetto-Théâtre londonien, eût-elle pu briller comme « étoile » à Paris et à New-York ? Identifier la jeune demoiselle, fidèle observatrice du Carême, avec la petite juive polonaise qui avait mangé le pain de Pâques à sa propre table, aux jours heureux d'autrefois ! Supposer que cette idole dorée n'était autre que la miséreuse Gittel qu'il avait serrée dans ses bras ! Allons donc !

— Avez-vous jamais vu cette Yvonne Rupert ? demanda-t-il à sa voisine, jeune personne marquée de la petite vérole, portant lunettes, qui, en sa qualité de vérificatrice des comptes de l'établissement, avait refusé de prendre part à la grève des 150 cents par jour.

Celle-ci tira prestement un couteau du seau en bois placé près d'elle, se mit à râcler une charnière raboteuse, et répliqua :

— Non, mais je devine que c'est l'actrice qui prend toutes les fleurs et qui refuse de les payer !

Il ne prit pas la peine de lui expliquer qu'elle faisait une confusion entre les deux cas. Mais cette description semblait précisément ressusciter sa Gittel... Oui, Gittel avait toujours su accaparer les fleurs de la vie... et refusé de les payer. Habileté diabolique que la sienne ! Et son ambition ! Son manque de scrupules ! Qui donc se fût senti capable de fixer une limite à ses ma-

nœuvres, à ses intrigues ? Elle s'était servi de lui, puis l'avait rejeté sans un mot, sans un regret. Elle s'était « lavé les mains » de lui, d'un cœur aussi léger qu'il se débarrassait de la colle sale qui lui engluait les doigts.

Quel autre « dévot philanthrope » avait-elle déniché pour le remplacer ? Où avait-elle fui ? Pourquoi pas à Paris, pour y perfectionner ses dons scéniques ? Ce charme ensorceleur, ce chic qu'on lui attribuait, Gittel ne le possédait-elle pas ? Les héroïnes qu'elle représentait, n'avaient-elles pas fait les délices du ghetto ? Bah ! tout cela n'était qu'une rêverie insensée, aussi peu réelle que les colonnes de fumée du cigare « Yvonne Rupert ».

III

Mais l'obsession persistait. Dans sa misérable mansarde d'Hester Street qui lui rappelait — quoique moins près du ciel de beaucoup d'étages — celle où il avait trouvé Gittel, il la revoyait, et se réchauffait à cette image souriante, lumineuse, voluptueuse. La nuit et le sommeil lui fournissaient des combinaisons variées, des visions quelquefois grotesques : Gittel fumant des cigarettes dans une salle de bains... Yvonne Rupert jouant dans une chapelle les héroïnes yiddish...

A la clarté du matin, ces absurdités s'évanouissaient ; il se rendait compte que cette identification était insensée, mais un après-midi passé devant la table à coller ne manquait pas de ramener l'idée fixe.

A midi, il dépensait pour un cigare « Yvonne Rupert » les dix cents de son déjeuner, et le fumait avec la sensation morbide qu'il repossédait sa Gittel. Et cela lui paraissait délicieux.

Alors, il errait dans l'atelier où se clouaient les boîtes ; il allait trouver l'homme qui, assis sur un amas de bois des îles, mordait à même dans un saucisson, et envoyait ainsi au nez du fumeur insouciant des relents faits pour lui couper l'appétit.

— Vous avez déjà vu cette Yvonne Rupert ? demandait-il ardemment.

— Autant me demander si j'ai fumé ses cigares ! grommelait le cloutier.

— Mais il y a un théâtre chez Webster et Dixie ?

— Pour sûr !

— J'ai idée que j'irai un de ces jours, par curiosité...

Mais il apprit que l'étoile resplendissait pour l'instant dans un orbite provincial. Il fallait attendre.

Entre temps, muni d'un billet de deux dollars dans une poche où cliquetaient quelques cents, il flâna du côté d'un petit restaurant où se rassemblaient de jeunes Russes, collaborateurs du journal le *Yiddish Labour* : là, il apprit tout. Décidé à tirer d'eux les détails concernant Yvonne Rupert, il s'était assis à une table où des libres penseurs aux longs cheveux et aux longs doigts buvaient du chocolat et discutaient Lassalle. — Ah ! la façon dont, petit collégien, il sautait sur la table pour protester contre l'injustice d'un maître envers un de ses camarades ! Comme la flamme divine l'animait déjà !

Et la conversation se poursuivait entre ces bruyants sceptiques, ils développaient la légende de Lassalle, la brodaient, l'ornaient de mythes messianiques avec la même invention fantaisiste et orientale qui avait enluminé le Pentateuque de vignettes pleines d'imagination, et transfiguré les abstractions arides du socialisme en une personnification passionnée.

Il les écoutait avec impatience. Jamais il ne s'était laissé prendre au socialisme, même en ses jours de famine. Il avait jadis été patron lui-même et le point de vue subsistait... Ils parlèrent ensuite de la femme qui avait causé la mort de Lassalle. L'un d'eux l'avait vue sur une scène américaine, actrice bruyante et plutôt burlesque.

— Comme Yvonne Rupert ? se risqua-t-il à demander.

— Yvonne Rupert ?

Ils se mirent à rire.

— Ah ! si Yvonne Rupert avait seulement connu pareille aubaine ! S'être jouée d'un Lassalle, qui se serait fait tuer pour elle ! Quelle fameuse réclame ! s'écria Melchissédec Pinchas.

— On l'aurait imprimé sur l'affiche, acquiescèrent les autres.

Il demanda si Yvonne avait du talent.

— Pas l'ombre, au théâtre. Mais à la ville... oui ! dit Pinchas, et la table éclata de rire, comme à la meilleure des plaisanteries.

— En tout cas, j'ose dire qu'elle jouerait mon Ophélie aussi bien que Mrs Goldwater, ajouta Pinchas d'un air entendu.

— On dit qu'elle a l'accent yiddish, risqua de nouveau Elkan.

La table rit plus fort :

— J'ai déjà entendu du yiddish allemand, s'écria Pinchas, mais du yiddish français, jamais !

Elkan Mandle se sentit glacé.

Alors son désappointement lui fit comprendre

qu'il avait espéré la revoir et que tout ressentiment était mort en lui.

IV

Mais l'espoir ne voulait pas mourir. Il se mit à étudier les annonces théâtrales, et quand l'étoile revint briller sur New-York, il s'arrangea pour aller la contempler. Hélas ! le siège lointain, le seul qu'il pût s'offrir, (car, impossible vraiment de risquer une semaine de son salaire sur une simple probabilité) se trouvait beaucoup trop loin pour une identification précise, surtout sous le grimage qui, évidemment, la transformait. Non, il conçut un plan plus sage et plus économique : il irait la guetter à l'entrée des artistes, où il avait jadis l'habitude d'attendre Gittel, et il resterait en faction jusqu'à ce qu'elle parût.

La course était longue jusqu'au Variety Theatre, et par ce temps pluvieux, à peine une place debout dans l'omnibus, dont chaque pouce carré, tandis qu'il roulait et tanguait dans la nuit brumeuse, à la façon d'un navire, ne contenait qu'un véritable fouillis humain serré sur les banquettes, s'agrippant aux lanières de cuir, suspendu ou fourmillant comme des mouches sur les plates-formes d'avant et d'arrière. La compression et l'odeur s'intensifiaient encore par les poussades, les coups de coudes des voyageurs trempés qui montaient et descendaient, et par les frétillements désespérés du malheureux et patient receveur qui cherchait à percer cette masse compacte.

Elkan descendit avec un violent mal de tête, presqu'heureux de sentir l'averse lui rafraîchir le visage. La file des brillants équipages assemblés devant la façade du théâtre le fit, cette cette fois, tressaillir d'une amère révolte. Mais il n'osa se glisser au milieu des femmes parfumées, drapées de blanc, et des hommes élégamment vêtus ; il se faufila seulement jusqu'à l'entrée du portique, qu'il franchit, et se mit à examiner les portraits d'Yvonne qui encombraient les murs. Enfin, il trouva la porte de la scène, et se plaça extérieurement à un point d'où, partiellement abrité de la pluie, il ne pouvait manquer de suivre les mouvements des entrants et des sortants. Mais les heures, lourdes comme du plomb, passèrent sans qu'elle parût. Une fièvre d'attente, avec alternance de chaleur suivie de frissons, le traversaient.

Les acteurs entrèrent, sortirent, s'en allèrent, la plupart à pied. D'étranges figures, indéfinissables, passèrent ainsi par cette porte, si jalousement gardée. Trempé jusqu'aux os par l'accumulation des gouttes tombant sans arrêt, il vit tout à coup stopper un élégant brougham. Un groom de haut style ouvrit un parapluie ; alors apparut une élégante, une inimaginablement élégante... Gittel Goldstein. Oui ! l'invrai semblable se révélait vrai ! Sous le voile coquet, sous l'auréole des cheveux d'or, brillaient les yeux provocants qu'il avait baisés tant de fois.

Il resta pétrifié, immobile, ébloui, les yeux fixes. Elle franchit la porte, tenue grande ouverte par le groom. Le concierge, par son guichet, tendit quelques lettres.

Il reconnaissait chaque mouvement de ces épaules, chaque tour de ce cou... Elle s'arrêta, examinant les enveloppes, et, tandis que le groom laissait retomber la porte et s'éloignait, il s'élança en avant, et la rouvrit avec force :

— Gittel ! cria-t-il, sans souci des convenances.

D'un brusque mouvement de la tête, elle se retourna, et il comprit en voyant le visage effaré devenir écarlate, qu'elle était pleinement consciente, mais il ne sut pas s'il était reconnu. L'ancien parfum accoutumé émanait de la lumineuse toilette, et faisait revivre en lui mille émouvants souvenirs.

— Ne me reconnais-tu pas ? s'écria t-il en yiddish.

En une seconde, le visage, ainsi doublement voilé, ne trahit plus qu'une expression de surprise hautaine.

— Quel est ce monsieur ? demanda-t-elle avec un charmant accent français-anglais.

Alors, il revint à l'anglais.

— Je suis Elkan, ton Elkan !...

Ah !... la poussée des doux, des amers souvenirs ! Si près, si près encore une fois de la séduisante ensorceleuse ! Il essaya de saisir la main finement gantée, mais elle recula avec un frisson, et ouvrit précipitamment la porte qui menait aux loges d'artistes, derrière la scène.

— Cet homme est fou ou ivre !

Et elle disparut avec le gracieux mouvement d'épaules qui avait captivé les Etats-Unis.

La fureur, une fureur insensée le saisit. Quoi ! Cette créature qui lui devait sa gloire, à lui qui l'avait tirée du Ghetto-Théâtre de Londres ; cette effrontée sans cœur, si heureuse alors de se blottir dans ses bras, osait se moquer de lui, l'ignorer avec cette insolence ! Il s'élança derrière elle. Le concierge aussi, s'élança de sa loge, mais il fut repoussé après une lutte folle, rapide, et Elkan, en un court instant de vision rouge, se

trouva clignotant et trempé, au centre de la scène, en face d'un auditoire bourdonnant, assis sur de longues rangées de banquettes en gradins. Il se rendit compte qu'il était en face de deux comédiens burlesques dont il interrompait le dialogue, et à qui la présence d'esprit manquait pour le saisir au vol et l'y mêler ; de sorte que le public, qui avait ri à son entrée précipitée, rit encore plus fort en comprenant sa méprise. Mais ce délicieux instant de répit sensationnel fut de courte durée. En un clin d'œil, les mains vengeresses du concierge happèrent le collet de l'intrus.

— Je veux Yvonne Rupert ! criait Elkan en se débattant. Elle est à moi, elle m'appartient. Elle m'a aimé jadis !

Vigoureusement poussé dehors et accompagné par une monstrueuse vague de rire, il fut remis aux mains d'un policeman, sous l'inculpation de tapage insolite et d'attaque contre la personne du concierge.

V

Affalé dans sa cellule, il ruminait une vengeance. Eh ! bien oui ! qu'on le traîne devant les tribunaux, il la dénoncerait, l'hypocrite, la fausse catholique... Jolie convertie !... Un autre que lui, se disait-il avec une vertueuse indignation, eût cherché à l'exploiter et particulièrement au milieu d'une telle crise de détresse. Mais lui ! L'idée n'avait même pas traversé son cerveau. Il n'avait pas même songé à lui demander assistance. Il ne voulait rien que la joie de la retrouver.

Dans la froidure matinale, après une nuit d'insomnie, il comprit tout à coup, non sans appréhension, le sentiment de son insignifiance devant l'autorité écrasante de l'Ordre et de la Loi.

Toute l'énergie provenant d'une amertume lentement accumulée le maintenait là, debout, rigide, devant le juge de paix. Il entendit prononcer l'accusation ; avant même qu'on l'eût interrogé, il eut la vision désespérante d'Yvonne Rupert, moqueuse, inaccessible.

On lui demanda quelles étaient ses occupations.

— Dans une fabrique de boîtes à cigares, répliqua-t-il brièvement.

— Ah ! vous fabriquez des boîtes à cigares ?

— Pas exactement. Je colle.

— Vous collez ? Quoi ?

Il hésita.

— Des portraits d'Yvonne Rupert sur les couvercles.

— Ah ! c'est le cigare « Yvonne Rupert » !

Il eut, même avant d'avoir aperçu le sourire du juge, deviné sa bienveillante méprise, et la conclusion facile : « cervelle troublée par la contemplation prolongée de la séduisante image... ».

A partir de cette minute, son cœur s'endurcit. Il serra les lèvres et s'enferma dans un silence farouche. A quoi bon parler ? Tout ce qu'il dirait serait mis au compte de cette conclusion diabolique. Et même sans cela, l'histoire n'était-elle pas incroyable, inadmissible, ne justifiant nullement son attaque contre le concierge ?

— J'étais ivre.

Telle fut sa seule défense.

Mis en jugement, comme il n'avait personne pour le faire libérer sous caution, il se vit enfermer en cellule avec d'autres délinquants jusqu'à ce que le fourgon du tribunal vînt le prendre pour le mener devant les juges. On le hissa dans un ascenseur, sous les plis réprobateurs des « stars and stripes ». On ne lui infligea qu'un emprisonnement de quinze jours, mais ce fut suffisant pour lui permettre de constater qu'il avait fourni à Yvonne Rupert une des meilleures réclames de sa vie. Son amertume se serait accrue s'il avait pu apprendre, ce que le monde extérieur connut alors, qu'il était un pauvre hère à la solde de la donzelle, et que tout New-York faisait des gorges chaudes sur le bon tour, si ingénieux et original, par lequel elle avait affirmé de nouveau sa maîtrise en l'art du puffisme !

Délicieux ! Immense !

VI

Ce court terme de captivité coïncida, il en fut surpris, avec la période de pénitence juive ; et le Jour des Expiations tomba juste au beau milieu. Un riche et dévot philanthrope israélite avait organisé un service de prières dans la prison. Elkan saisit avidement cette occasion de rompre la monotonie des jours. Plusieurs prisonniers qui, pour le même motif se faisaient passer pour juifs, furent dépistés et réprimandés ; mais Elkan comprit, avec ce nouveau sens de l'humour, que ses réflexions sur Yvonne Rupert et sur le public dupé par elle avaient développé en lui, qu'il était aussi peu juif qu'aucun d'entre eux.

Cette fugue en Amérique avait creusé un fossé entre lui et son passé religieux. Il n'avait pas

pénétré une seule fois dans les synagogues américaines. Gittel n'allait pas à la synagogue.

Il arriva donc dans la salle aménagée à l'improviste pour les prières, avec le sentiment ironique qu'il faisait sa rentrée dans le Judaïsme, par la porte d'une prison chrétienne. Or, la cérémonie le bouleversa terriblement. Il en oublia de trouver plaisante la déconvenue d'un malheureux imposteur, que le jeûne, non prévu pendant toute la journée du Grand Pardon, avait désagréablement surpris.

Les clameurs du « Razenn » vieux jeu, les appels solennels et les trémolos du cor qui, jadis, ne produisaient qu'un effet esthétique sur le maître tailleur en renom, se chargeaient maintenant pour lui d'une menace de fatalité et de châtiment. La vue seule des livres hébraïques et des Rouleaux de la Loi, lui rappelait mille souvenirs de foyer et d'innocence.

Oh Dieu ! quel péché que le sien ! « Pardonne-nous aujourd'hui ! » se lamentait-il en se frappant la poitrine et en se balançant de droite et de gauche... Sa pauvre femme abandonnée !... Ses pauvres enfants !... Quel coup terrible pour Haigitcha de s'éveiller un beau matin et de ne plus le trouver là ! Ah !... Dieu l'avait payé en même monnaie : œil pour œil, dent pour dent !

Le philanthrope prêchait en personne et disait que Dieu ne pouvait pardonner avant que le pécheur eût réparé le tort fait à ses semblables... Voilà la vérité !... S'il pouvait seulement retrouver sa famille ! S'il pouvait, par l'amour et par un dévouement total, essayer de réparer, d'expier son passé !

Alors sa vie aurait-elle peut-être de nouveau un but !... Pauvre, pauvre Haigitcha ! Comme il pleurerait avec elle, comme il l'aimerait ! Et ses enfants ! Ils avaient grandi... Son Yankélé... presqu'un jeune homme ! Eh ! il allait sur ses dix-sept ans maintenant... Et Rachel, cette mignonne, si câline !... Il n'avait pas osé, pendant toutes ces années, laisser s'arrêter sur eux sa pensée ; derrière ces mille lieues d'océan, son passé lui apparaissait comme un rêve brumeux. Maintenant, voilà qu'il se dressait devant lui avec les couleurs de l'aurore, chaud, attirant. Oui, il retournerait aux chers êtres qui avaient sans doute besoin de sa protection et de sa tendresse ; il plaiderait, il obtiendrait son pardon et finirait pieusement ses jours au foyer sacré du devoir. Mais comment retourner en Angleterre ?

C'est alors qu'il fit appel au philanthrope dévot, et malgré sa contrition, ne craignit pas de mentir : le désespoir de la séparation d'avec les siens l'avait amené à boire ; l'amour du lucre l'avait entraîné au-delà de l'Atlantique... A présent, assagi et triste, il se contenterait d'un gain modique avec la femme de son cœur !

VII

Il arriva enfin, la poche garnie de quelque menue monnaie due à la charité, et se retrouva dans la ruelle familière de Spitalfields, reconnaissable par trois poteaux de fer sur lesquels il avait jadis vu sauter son Yankélé. Le cœur plein d'émotion et de souvenirs, il regardait autour de lui... Ah ! voici l'étal du boucher, juste sous le vieux logement, avec ses étiquettes d'étain fichées dans la viande koscher... et voici Gédéon, le gros et joyeux boucher, qui brandit comme autrefois son grand couteau, mais sans l'ancien sourire de fraternelle camaraderie. La froideur de Gédéon le glaça ; c'était là un présage fâcheux, le symptôme d'un changement définitif.

— Madame Mandle habite-t-elle encore ici ? demanda-t-il avec un violent battement de cœur.

— Oui... premier étage, dit Gédéon, en le regardant fixement.

Son cœur se remit à bondir. Haigitcha ! sa chère Haigitcha ! Il grimpa l'escalier poussiéreux et se heurta presque contre un jeune et beau garçon qui descendait en courant... Il se retourna avec la conviction soudaine qu'il voyait passer son fils. Son cœur se gonfla d'orgueil et de tendresse, mais avant qu'il eût pu crier : « Yankélé » ! le jeune homme était loin.

Il entendit le ronflement des machines... Elle avait donc gardé l'atelier, cette admirable créature, quoique paralysée par l'abandon de son mari, et par le manque de capital. — Sans doute, la compatissante firme de S. Cohn l'avait-elle aidée à traverser la crise. — Ah ! qu'il se jugeait sévèrement ! Et elle ! Seule et sans appui, elle avait élevé les enfants ! Chère Haigitcha ! Par quelle aberration avait-il pu l'abandonner ? Mais il se confesserait, il expierait dans le repentir. Il se glisserait de nouveau dans l'ancien nid, reprendrait l'ancien fardeau et les anciennes joies, et qui sait ?... redeviendrait peut-être trésorier des « Portes de la Miséricorde ?... Il frappa. Haigitcha elle-même lui ouvrit. Il voulut l'appeler par son nom, mais ce nom lui resta dans la gorge... Car ne n'était plus son Haigitcha. La femme qu'il contemplait dans le cadre sombre de l'escalier, froide, rigide, tragique, prématu-

rément vieillie, n'avait dans les yeux nulle expression de joie ou de ressouvenir.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Je suis Elkan. Tu ne me reconnais pas ?

Elle ouvrit la bouche, le regarda fixement et sa poitrine plate se souleva légèrement. Puis d'un ton glacial :

— Que voulez-vous ? dit-elle.

Lui, d'une voix altérée, murmura en yiddish :

— Je suis revenu...

— Et où est Gittel ? reprit-elle dans le même idiome.

Il lui sembla que toutes aiguilles des machines s'enfonçaient dans son crâne. Ainsi Londres savait qu'il s'était enfui avec elle !

Il baissa la tête.

— Je ne suis resté qu'un an avec elle, dit-il à voix basse.

— Eh bien ! retourne à ton fumier !

Et elle voulut refermer la porte, mais avant qu'elle y fût parvenue, il interposa son pied.

— Haigitcha ! cria-t-il, laisse-moi entrer. Pardonne-moi ! Pardonne-moi !

Ce fut une vraie lutte. Il força la porte à s'ouvrir : il eut la vision de « mains » surprises, arrêtant net leurs machines, et d'une belle jeune fille étonnée qui tenait les deux bouts d'une nappe à demi-étalée sur la table... sa Rachel, oh ! sa Rachel !

— Ouvrez la fenêtre, vous autres, haleta Haigitcha, les épaules encore appuyées contre la porte, appelez un policeman, cet homme est ivre !

Il chancela et lâcha la porte qui se ferma avec un claquement. Cette répétition de l'expérience d'Yvonne Rupert le calma subitement. Quel droit avait-il, en effet, de s'imposer à cette femme, à ces enfants, pour qui il n'existait plus ?

C'était comme si un suicidé gardait l'espoir de regagner sa place dans l'ancienne vie. La vie avait continué sans lui, n'avait plus besoin de lui. Quel châtiment Dieu lui avait réservé ! Portes fermées sur le passé, portes fermées partout. Et cette terrible sensation de l'exclusion n'avait pas comme l'autre fois le palliatif du ressentiment justifié. Avec Yvonne Rupert, l'étincelante, la vicieuse, l'ingrate, il était en somme l'offensé, la victime. Mais devant cette épouse-veuve, devant cette tragique créature de devoir, de dur travail, le mépris de lui-même le dominait. D'un pas chancelant, il descendit l'escalier. Comment gagnerait-il son pain, lui dont la triste aventure était sans doute la fable du ghetto ? Ah ! que ne pouvait-il s'emparer du couteau de Gédéon !

VIII

Mais il ne commit point de suicide, et il ne mourut pas de faim.

Il existe toujours un refuge pour les faillites du ghetto, et la facile expérience d'Elkan avec le philanthrope israélite avait préparé la voie à un arrangement avec le chrétien...

Aujourd'hui le Révérend Moses Elkan, le « juif converti », prêche éloquemment pour ses frères aveuglés (qui, d'ailleurs, ne viennent jamais l'entendre) car il a trouvé « la lumière ». L'exposition, à Exeter Hall, des prophéties juives, lui a ouvert les yeux, et s'il a maintenant pour ennemis ceux de son propre sang, il ne manque pas de se rappeler le terrible texte :

« Celui qui aime son fils ou sa fille plus que Moi n'est pas digne de Moi. »

Alors il a chargé sa croix sur ses épaules, et a suivi le Christ seul...

Et même si les bonnes âmes, dispensatrices des millions dont il représente l'intérêt annuel, découvraient son véritable passé (par ce conteur ci ou par un autre), est-ce qu'il n'y a pas d'autant plus de joie au ciel pour le pécheur repenti?...

Devoirs oubliés, péchés mortels traînant à travers le monde leurs immuables, leurs irrévocables conséquences, tout cela ne compte pour rien : « Il a trouvé la lumière ».

Ainsi, pendant qu'Haigitcha continue à marcher dans l'ombre, Yvonne prie dans sa chapelle et Elkan prêche dans son église.

Israël ZANGWILL.

(*Texte français de Mme Marcel Girette*).

L'HISTOIRE DES LANGUES ET LA SOCIOLOGIE

« Le XVIIIe siècle, qui a transformé tant de choses, a changé aussi l'organisation du travail. C'est alors que l'exploitation en grand du charbon de terre a commencé et que les importations de coton ont bouleversé l'industrie textile... »

Qui ne gagerait que ces lignes sont extraites

d'un manuel d'économie politique ou d'une histoire de la civilisation française ? Il n'en est rien : si paradoxal que cela puisse paraître, elles figurent au tome VII de l'*Histoire de la Langue Française* de M. Ferdinand Brunot. Comment ces considérations, si étrangères, semble-t-il, au sujet propre du livre s'y rattachent pourtant étroitement, c'est ce que l'on comprendra sans peine en les complétant par la phrase qui termine le paragraphe : « D'où des mouvements importants de population, une circulation d'ouvriers qui a achevé de troubler la vie des dialectes. »

Cet exemple pris entre vingt autres permet de saisir sans peine ce qui constitue l'originalité et l'intérêt très vaste des études actuellement mises au jour par l'éminent philologue. Dans les derniers volumes de sa monumentale *Histoire de la Langue* (1), une part de plus en plus grande est faite aux rapports du langage avec la vie sociale. C'est ainsi que le tome VII nous montre la place prépondéranté prise progressivement par la langue française dans la France même, où elle avait à lutter contre la double concurrence des patois et du latin. L'auteur examine l'un après l'autre les différents domaines dans lesquels la propagation de la langue nationale s'est étendue : vie intellectuelle, éducation, vie matérielle. Le triomphe du français comme seule langue littéraire, sa victoire sur l'antique tradition latine dans les ouvrages scientifiques, sa diffusion par la presse, le livre, le théâtre, le sermon ; sa concurrence avec le latin dans les divers ordres d'enseignement, la place grandissante qu'il prend dans le monde administratif et dans le monde du travail, sa situation dans les diverses provinces, fort différente suivant que leur rattachement au domaine national est plus ou moins ancien et qu'on parle un patois, frère rustique du dialecte de l'Ile de France ou un idiome tout à fait étranger (breton, basque, italien, allemand, etc.), tous ces faits qui sont indiscutablement d'ordre linguistique, sont pourtant en rapport étroit avec l'histoire politique et sociale ; ou, pour mieux dire, ils ont une double face, l'une philologique, l'autre historique et sociologique : envisager l'une et l'autre, montrer le rapport étroit de la première et de la seconde, chercher dans l'évolution de la langue un reflet de l'évolution sociale, voilà quelle est la tâche entreprise par M. Ferdinand Brunot.

Une telle conception n'était assurément pas absente des volumes qui ont précédé celui-ci. On a pu y voir, par exemple, comment le français mis au service de l'humanisme par le prodigieux mouvement de la Renaissance pénétrait dans des domaines nouveaux pour lui : les sciences médicales, mathématiques, historiques ; on a pu suivre l'épanouissement de la littérature en langue nationale, aidé par l'influence centralisatrice de la royauté, contrarié ou retardé par la tradition latine de l'Eglise et de l'Ecole. Au XVIIe siècle, M. Brunot a montré l'évolution de la langue reflétant comme un miroir fidèle le triomphe de l'esprit de politesse, de la logique, du rationalisme, de la hiérarchie et de la discipline.

Mais, à mesure qu'il avançait dans son travail et que les faits, plus voisins de nous dans le temps, nous touchaient de plus près dans leurs conséquences, l'auteur de l'*Histoire de la Langue Française* sentait de plus en plus combien le côté historique et social des phénomènes étudiés l'emportait en intérêt sur la simple constatation — si complète, si précise et si ample qu'elle soit — des transformations subies par le vocabulaire et la syntaxe. Attiré en même temps par la présentation pédagogique des faits grammaticaux, il constatait par l'observation critique et par la pratique de l'enseignement qu'une pareille matière ne prenait tout son sens et ne devenait vraiment vivante que si elle était constamment dominée et éclairée par l'actuel devenir des vocables et des tours, par cet incessant mouvement du langage qui s'effectue sous nos yeux en rapport étroit avec les transformations des manières de penser, de sentir et de vivre. Le trajet parcouru par M. Brunot de son *Précis de grammaire historique*, écrit au sortir de l'Ecole Normale, jusqu'à la synthèse audacieuse et si discutée de la *Pensée et la Langue* a son équivalent dans la distance qui sépare les chapitres écrits pour l'*Histoire de la Littérature Française* de Petit de Julleville, des volumes actuellement sous presse ou en préparation, qui couronneront l'*Histoire de la Langue*. Plus il avance vers la fin de sa carrière où il n'a cessé de se renouveler, au risque de provoquer l'étonnement, les résistances ou même le scandale, plus le savant philologue a senti s'imposer à lui la prédominance de ce qui vit, de ce qui est proprement humain et social sur l'amas inerte et livresque de phénomèmes enregistrés pour eux-mêmes et

(1) F. Brunot. *Histoire de la Langue Française des origines à* 1800. Tome VII. La propagation du français en France jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Tome IX : La Révolution et l'Empire. Première partie : le français, langue nationale.

sans souci de leur signification par rapport à l'histoire de la pensée et de la vie humaine.

Cette évolution de la méthode ou pour mieux dire, cet élargissement de l'objet même de la science apparaîtra mieux encore au jour prochain où seront livrés au public les volumes suivants qui seront édités, non dans l'ordre de tomaison, mais selon les rapports des sujets traités. C'est ainsi que, précédant les tomes VI et VIII, le tome IX a vu le jour immédiatement après le tome VII dont il forme la suite naturelle. Il montre comment, sous l'influence des nouvelles nécessités politiques et des aspirations révolutionnaires, le français s'est décidément affirmé comme la seule langue nationale ; on y constate le triomphe éclatant, rapide et imprévu de cette idée que l'unité de langage est la caractéristique essentielle d'une nation digne de ce nom. Ceux qui tiennent l'histoire du langage pour une science abstraite et sèche ont pu être surpris d'y lire des pages éloquentes sur l'esprit de la révolution appliqué à la question de la langue nationale et un commentaire animé d'un souffle puissant sur la composition, la diffusion, et l'influence de la *Marseillaise*. La lutte entre l'enthousiasme unitaire et les routines particularistes, entre la rigueur des principes et les concessions nécessaires de l'application, s'y trouve retracée en traits précis et parfois émouvants ; l'attitude de chaque assemblée, de chaque organe directeur devant ce problème particulier mais vital de la langue nationale, en ressort clairement comme le symptôme le plus frappant de leur fidélité plus ou moins parfaite à l'idéal de ceux qui, dès le début de la Révolution, considéraient la pratique du langage national comme un des éléments du culte rendu à la Patrie.

Il ne semble pas que la connexité puisse être plus étroite entre l'étude de la vie linguistique et celle de la vie nationale et sociale. La fusion peut cependant être plus complète et c'est ce que montrera la première partie du tome VI, qui vient de paraître. Ici, un pas nouveau est franchi : il ne s'agit plus de déterminer l'espace plus ou moins étendu qu'occupe dans la vie du pays ce bloc qu'est la langue française, de voir s'il s'étend, se rétrécit, se consolide ou s'effrite ; on va maintenant cesser de le considérer comme un bloc, en dissocier les éléments essentiels et constater que les modifications apportées à chacun d'eux sont en rapport étroit avec l'évolution des institutions, des idées et des mœurs. Tout le XVIIIe siècle français est dominé par un fait capital : la diffusion de l'esprit philosophique ; c'est de là que part M. Brunot pour étudier les transformations subies par notre langue durant cette période, et il renouvelle du tout au tout cette étude qui a pourtant été faite déjà, avec beaucoup de méthode, de diligence et de succès (1), mais du point de vue purement interne, sur le plan de la grammaire traditionnelle et sans que l'évolution des mots et des tours soit confrontée et reliée avec celle des idées.

La philosophie, en affirmant sa prépondérance dans la vie intellectuelle, morale et même matérielle du XVIIIe siècle, n'a pas seulement introduit dans la langue les termes nouveaux qui lui étaient nécessaires pour l'expression d'idées et de tendances nouvelles ; elle a surtout modifié le vocabulaire dans d'autres domaines ; aussi, après avoir montré la diffusion des termes propres à la langue des philosophes et des économistes, après avoir précisé par l'étude de leur expression, l'origine et l'évolution des grandes idées générales qui dominent tout le siècle, M. Brunot montrera comment la langue des finances, de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, des sciences et des arts subit à son tour, la même influence.

Dans ce travail qui exigeait une rare aptitude à la généralisation et un vaste effort de construction, il ne s'agit point d'établir sur des bases fragiles et sur un plan fantaisiste un édifice sociologique plus ambitieux que solide. Pas un instant le terrain des faits n'est abandonné ; mais ils parlent d'eux-mêmes pour qui sait les interroger. L'érudition et la conscience ne suffisent pas ici : il y faut la sagacité, le don de s'élever au-dessus de la poussière des mots et de l'amas des fiches, le souci constant de saisir, à travers le langage, la marche générale de la vie. Enregistrer l'apparition, à une certaine époque, d'un vocable nouveau, voilà qui est bien, car c'est à noter, soit qu'une idée nouvelle apparaît, soit que d'abord confuse et mal délimitée, elle a enfin trouvé ses contours et son expression. Mais souvent, un changement apporté au sens d'un mot déjà courant dans la langue, l'alliance inédite de deux termes parfaitement usuels sont au moins aussi instructifs : le mot *philosophe* figure dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie, mais les différentes acceptions qui s'y trouvent signalées ne suffisent point à faire comprendre le sens où on le prendra

(1) F. Gohin. *Les transformations de la langue française pendant la deuxième moitié du* XVIIIe *siècle*. Belin 1903.

durant tout le XVIIIe siècle ; lorsque Philinte dit à Alceste :

« Mon flegme est philosophe autant que votre bile ».

le mot qu'il emploie, recouvre une idée absolument différente de celle de Fréron vitupérant « la secte des philosophes ». Quoi de plus commun que le nom *produit* et l'adjectif *net ?* Sous prétexte qu'ils sont très anciens dans l'usage, omettra-t-on de noter l'apparition de leur assemblage, *le produit net* des économistes qui introduit une notion fondamentale, sur laquelle des systèmes entiers sont bâtis ?

On voit comment une étude attentive de l'évolution linguistique apporte des documents abondants et précis sur la transformation des idées, des mœurs, de toute l'activité sociale. Il serait vain de reconstituer artificiellement, d'après les mots, une histoire des faits que nous connaissons par des données plus directes. Mais cette histoire même, peut s'en trouver singulièrement éclairée, nuancée, approfondie : l'extension prise par un courant d'idées se traduit fort clairement par les modifications qu'il apporte dans le langage et une certaine façon de penser ou de sentir se répand à une date, suivant des modalités et avec une intensité dont l'histoire des mots et des tours fournit le fidèle témoignage.

Ainsi conçue, *l'histoire de la langue* constitue une branche nouvelle des sciences qui ont les choses humaines pour objet. Elle ne se confond pas avec ce que l'on a longtemps appelé la *grammaire historique* ; elle ne la supprime pas non plus ; elle se l'annexe et en fait son support, à peu près comme la géographie humaine s'appuie sur une base géologique pour en tirer des conclusions d'une ampleur et d'une portée qui furent longtemps insoupçonnées. Dans les deux cas, une science sociologique se fonde sur des résultats obtenus par la méthode propre aux sciences naturelles.

Il faut voir là, non une rénovation soudaine, éclatant sans signes précurseurs, intuition personnelle d'un savant unique, mais l'aboutissement naturel de tout un mouvement collectif et l'exemple le plus frappant jusqu'ici de ce qu'on pourrait appeler l' « humanisation » des sciences linguistiques. L'originalité de M. Brunot est assez grande pour que ses plus fervents admirateurs n'éprouvent pas le besoin de lui sacrifier celle d'autres savants qui, sans plan concerté et sans entente préalable, ont évolué dans le même sens. Parallèlement aux recherches dont est sortie l'*Histoire de la Langue Française*, il s'en poursuivait d'autres en des domaines voisins dont l'orientation présentait avec celle des travaux de M. Brunot, ce caractère commun de réintégrer la notion de psychologie humaine dans l'étude du langage, qui est, de toute évidence, un phénomène humain. Cette évidence, on avait pu l'oublier, lorsque, par réaction contre les romans métaphysiques bâtis *in abstracto* sur l'origine des langues, on en était venu à les étudier en soi, comme un produit donné dont l'origine importait peu. Leur restituer cette valeur humaine qu'on semblait vouloir ignorer, — comprendre que derrière la parole c'est l'homme parlant qui peut susciter l'intérêt le plus passionné, — au-delà des lois qui régissent la transformation des sons, des mots et des tours et semblent les régler comme une matière inerte et passive, apercevoir d'autres lois tirées de notions physiologiques, psychologiques, sociologiques ou historiques, c'est-à-dire toutes humaines, — ce n'a pas été l'œuvre d'un jour, ni d'un homme, mais l'irrésistible courant qui a, depuis une cinquantaine d'années, entraîné tous les hommes marquants qui ont étudié les faits du langage ; en y cédant, ils ont rendu leurs découvertes singulièrement plus fécondes et plus attrayantes en même temps.

Pour se borner à quelques noms pris parmi les savants de langue française, ne voit-on pas que c'est à cette réintégration du rôle de l'homme dans la vie des mots que la *Sémantique* de Michel Bréal empruntait surtout sa nouveauté et son intérêt? Tandis que les amples généralisations de M. Meillet relient la linguistique à l'ethnologie, les travaux du regretté Maurice Cahen éclairent par la Sémantique les obscurités de l'histoire des religions ; M. Vendryès et M. Delacroix, partant chacun d'un point différent, unissent l'une à l'autre l'étude du langage et la psychologie générale. Leurs travaux ne se confondent pas plus avec ceux de M. Brunot que ceux de M. Bergson avec ceux de Durkheim. Mais comme lui, c'est le langage, fait humain qu'ils étudient : ici l'étude est individuelle, là, elle est sociale, mais l'esprit qui les anime est le même.

Cette importance accordée à l'élément social donnait déjà un prix singulier aux études stylistiques de M. Bally. Elle est l'âme même du grand ouvrage de M. Brunot, la *Pensée et la Langue*. Mais, dans son histoire, ce n'est plus le le français actuel, considéré presque à l'état statique qui fait l'objet de l'étude : c'est le français d'autrefois, image de la vie d'autrefois. Par là, l'*Histoire de la Langue Française* vient prendre

sa place dans l'histoire de nos mœurs et de notre société ; elle devient un des chapitres — et non le moins curieux ni le moins passionnant — de l'*Histoire de France*. Considérée sous cet angle, l'histoire de notre langue, et aussi l'histoire de toutes les langues, offre un terain de recherches d'une frappante nouveauté et d'une richesse insoupçonnée : on en verra la preuve dans les prochains volumes où M. Brunot se défend de prétendre épuiser son sujet, mais espère à juste titre montrer à ses successeurs des filons inexplorés. Il se peut que cette évolution si remarquable déplaise à quelques myopes collectionneurs de faits ou à quelques métaphysiciens qu'attire le vertige de l'abstrait. Je suis persuadé qu'en rattachant l'étude du langage à l'humanité et à la vie, elle ne fera que la rehausser en dignité et en importance aux yeux du public cultivé et des savants eux-mêmes.

FÉLIX GAIFFE.

M. DE BALZAC FAIT SA PUBLICITÉ

C'est Gautier qui disait d'Honoré de Balzac : « Nul auteur ne fut plus insoucieux que lui à « l'endroit de ses livres ; il laissait sa réputa- « tion se faire seule sans y mettre la main et « jamais il ne courtisa les journalistes. »

Ce n'est pas l'unique témoignage que nous ayons de ce désintéressement de Balzac : Sainte-Beuve lui-même en convient. Sainte-Beuve qui, durant toute sa vie, pourchassa Balzac comme son « gibier favori » ! Bien d'autres encore devaient affirmer que l'opinion de la presse et du grand public était indifférente au démiurge de *La Comédie Humaine*.

Mais celui qui apporta le plus de chaleur à imposer cette opinion comme vérité d'Evangile, ce fut Balzac lui-même. Que de fois se prétend-il supérieur aux attaques et aux éloges des chroniqueurs et de leur public ! Il se soucie « comme du sable qui s'attache à ses pieds » de l'opinion des indifférents, écrit-il à sa sœur Laure de Surville en 1830. « Quand on bâtit un monument, on s'inquiète peu de ce que les effrontés écrivent sur les barrières. » Il assure Mme Hanska, en 1838, qu'il est « aussi indifférent à l'éloge qu'au blâme des gens qui ne sont pas les élus de son cœur et surtout à l'opinion du journalisme et, en général, de ce qu'on appelle le public ». Dans une préface des *Chouans* (1) il a soin de dire qu'un homme qui prend sur lui une tâche comme la sienne « ne doit pas s'embarrasser des criailleries. »

Et ces déclarations péremptoires, solennelles, d'indépendance d'esprit et de mépris de la réclame, ne sont pas des pointes capricieuses et accidentelles à l'adresse des journalistes : Balzac les a multipliées dans son œuvre. Qu'on se rappelle sa *Monographie de la Presse Parisienne* et dans *La Comédie Humaine* la peinture satyrique de ce petit monde vaniteux et agité de la chronique : les personnages de Blondet, de Lousteau, de Claude Vignon, chargés à plaisir de tous les travers de leur profession.

Cette importance du journalisme dans *La Comédie Humaine*, l'amertume que Balzac laisse paraître en parlant de la presse et de sa puissance, voilà cependant qui devrait mettre en doute le détachement qu'il professe.

Ce détachement exagéré, ne laisse-t-il pas plutôt percer le dépit d'un homme à qui « l'idée qu'on vint d'un coup de plume fantaisiste détruire un ou plusieurs ouvrages qu'il avait mis des mois à écrire était intolérable ? (2) ».

Quand, pour nous donner l'idée de la puissance de la réclame, il cite l'exemple d'un ouvrage de Chateaubriand gisant en un fond de magasin « à l'état de rossignol », et qu'un seul article d'un jeune homme dans le *Journal des Débats* fit vendre en une semaine, n'est-ce pas que la pensée le chagrine de quelqu'autre livre qui se vend mal et de sa réputation qui tarde à venir par manque d'une réclame appropriée ou par la faute de critiques inopportunes?

Certes, et nous en avons plus d'un exemple.

A propos d'une visite que Buloz devait faire à sa mère en son absence, écoutons-le insister pour que le directeur de la *Revue des Deux Mondes* « s'engage à ne rien mettre qui lui soit désagréable dans la Revue... et ce, soit directement, soit indirectement. » Il devra « faire faire un bel article sur les *Scènes* et sur le quatrième volume des *Contes Philosophiques* (3). » Dans une autre lettre il recommande à sa mère d'exiger de Pichot, directeur de la *Revue de Paris*, une « lettre écrite » où ce dernier garantirait que tant qu'il dirigerait la Revue rien

(1) Préface inédite. Collection Lovenjoul.
(2) ARMAND BASCHET. *Balzac*. Chez Blesse, 1851.
(3) Lettre à Mme de Balzac, 22 août 1839.

n'y serait mis sur Balzac de désagréable (1). Dans une lettre à Henri de Latouche, alors son ami, Balzac déclare que « pour vendre un livre, il faut un bon article dans trois journaux, mais un article inséré dans le corps du journal, à l'article Paris ». Et il ajoute : *Le Chouan* se vendra comme cela et pas autrement (2) ». En juillet 1831 il assure son éditeur, Gosselin, qu'il a bien préparé le succès de *La Peau de Chagrin*. Il est possible que Balzac entende, par cette « préparation du succès », la publication des fragments de l'ouvrage dans les Revues, ou les lectures dans les salons, notamment dans celui de Mme Récamier. Mais il pense certainement aussi à la publicité de presse ; nous le voyons, par exemple, en 1832, écrire à Charles de Montalembert, rédacteur de *l'Avenir*, dans l'espoir que le journal parlera de son livre ; et la liste de requêtes de ce genre pourrait être aisément allongée.

Mais Balzac n'a pas seulement fait appel aux comptes-rendus élogieux : il a su également fort bien jouer de la « préface », et sous le couvert de préfaciers amis et habilement choisis s'est décerné les éloges les plus chaleureux, on pourrait presque dire les plus éhontés.

Ces éloges, Balzac ne manque pas de les placer sous les yeux des belles qu'il veut conquérir : il recommande à la marquise de Castries de lire attentivement certaine préface de Philarète Chasles aux *Contes Philosophiques* où la seule part d'auteur de Philarète devait certainement être sa signature. De même les préfaces aux *Etudes de mœurs au* XIXe *siècle* signées de Félix Davin sont non moins certainement écrites avec l'encre de Balzac.

Nous voici bien loin de l'image que nous présentait le bon Théo d'un Balzac laissant sa réputation se faire seule, « sans jamais y mettre la main ». Mais il y a mieux encore : des comptes-rendus intégralement rédigés par Balzac lui-même — et de quelle manière !

Sous le pseudonyme de *Comte Alexandre de B...*, c'est en effet lui qui, en termes dithyrambiques, présente sa *Peau de Chagrin* aux lecteurs de *La Caricature* (3). L'article n'est qu'une longue énumération des qualités de ce livre qui a « une haute portée de morale et de philosophie », où « la vie humaine est représentée, formulée, traduite comme Rabelais et Sterne, les philosophes et les étourdis, les femmes qui aiment et les femmes qui n'aiment pas la conçoivent ». Tout y est admiré, jusqu'au style « le plus ébouissant » qui « encadre ce conte oriental, fait avec nos mœurs ». Mais il faut savourer le comique de la péroraison : « Nous recommandons cet ouvrage à ceux qui aiment la belle littérature », conclut l'auteur de l'article et du roman, « parce que nous avons autant d'amitié que d'admiration pour M. de Balzac. » Si ce n'est pas de l'adresse, au moins il y a dans cet aveu de la franchise, ce qui est rare en fait de journalisme.

Même manœuvre sous le masque pour la seconde édition de *La Peau de Chagrin*. Dans un article, cette fois anonyme, s'extasiant sur le rapide épuisement de ce roman, l'auteur constate qu' « un pareil succès renferme tous les éloges que nous n'avons pas osé accorder à l'œuvre d'un ami ». Admirons la délicatesse de cette amitié !

Balzac annonce, en outre, un troisième volume dont est enrichie la nouvelle édition de *La Peau de Chagrin*. On y retrouve, dit-il, *Le Dialogue des Morts* qui parut dans un des premiers numéros de *La Caricature* et dont « la piquante originalité révélait assez cette vraie modestie du talent qui se cache sous le pseudonyme ». Il est vrai que, dans une préface des *Chouans*, le romancier n'hésitait pas à célébrer une modestie toute contraire qui consiste précisément à signer ses ouvrages « alors que tant de gens ont fait de l'anonymat une spéculation d'orgueil ! »

De nouveau dans *La Caricature*, on trouve à la date du 16 février 1832 un curieux article critique et anonyme de Balzac à propos des *Contes Bruns* qu'il avait composés en collaboration avec Philarète Chasles et Charles Rabou. Après avoir parlé de l'originalité, de la nouveauté, du fantastique attachant de tous ces contes en général, il en dégage un pour lui accorder un éloge spécial. Tout naturellement c'est un des siens : le *Grand d'Espagne*, une des deux compositions qui le représentaient dans ce recueil : les vingt pages du *Grand d'Espagne* valent, écrit-il, tout un volume. C'est « une narration ravissante si le fait est vrai, petit chef-d'œuvre d'imagination, s'il a été créé à plaisir, pour empêcher de dormir ceux qui le liront au lit ». Suprême louange aux yeux de Balzac, puisqu'il la réédite à plusieurs reprises ; une fois notamment sous la plume de Davin à propos de *La Duchesse de Langeais* : « Ce drame... doit troubler le sommeil des femmes » ; une autre fois encore, dans un article resté manuscrit, à pro-

(1) Lettre à Mme de Balzac, août 1832.
(2) Août 1831.
(3) Le 13 octobre 1831.

pos de ses *Contes Philosophiques* : « ils jettent l'insomnie dans l'hôtel du riche et dans la mansarde du poète (1) ».

Ce dernier article de Balzac sur Balzac est d'ailleurs un modèle du genre et nous aurions scrupule à ne pas en transcrire le passage que voici : « J'ai lu quelque part que Dieu mit au « monde Adam, le nomenclateur, en lui di- « sant : *Te voilà homme !* Ne pourrait-on pas « dire qu'il mit aussi dans le monde Balzac le « conteur en lui disant : *Te voilà conte !* Et « en effet, quel conteur ! que de verve et d'es- « prit ! Quelle infatigable persévérance à tout « peindre, à tout oser, à tout flétrir ! Comme le « monde est disséqué par cet homme ! quel « annaliste ! quelle passion et quel sang-froid ! »

Les préfaces élogieuses, les comptes rendus dithyrambiques ne sont pas les seuls instruments que mania Balzac. Nous savons qu'il daigna composer même les prospectus de ses libraires-éditeurs, entre autres celui de Gosselin pour les *Contes drôlatiques*.

Après ce rapide examen la cause nous semble entendue : contrairement à l'opinion communément reçue, propagée par les amis de Balzac, par Balzac lui-même, le romancier fut toujours très attentif à soigner sa renommée. S'efforcer d'empêcher à tout prix des critiques sévères, s'employer à obtenir de ses confrères, à leur inspirer des comptes rendus élogieux, mettre soi-même la main à la pâte pour pouvoir, le visage voilé du masque de l'anonymat ou du pseudonyme, en écrire de plus élogieux encore, n'est-ce pas sans contredit tenir à sa réputation journalistique?

Et ce que l'amitié de Gautier, si clairvoyante dans l'admiration, mais moins pénétrante dans la critique, n'avait pas su montrer, un bref article du *Petit Courrier des Dames* (2), écrit sans éclat, sans talent, par un contemporain anonyme, nous le fait sentir au vif : « M. de Bal- « sac sait que souvent les petites choses font « les grands hommes, que les plus brillantes « renommées se nourrissent de hors-d'œuvre, « que la gloire fait sa fumée de tout et que la « célébrité doit avoir ses coquetteries, ne né- « gliger aucun détail et se composer une in- « génieuse auréole de futilités. »

Mais les taches d'un soleil ont-elles jamais empêché d'en saluer l'éclat !

IRÈNE JARBLUM.

(1) Cet article, destiné sans doute à être inséré dans une Revue, fut reproduit pour la première fois par l'*Amateur d'Autographes* du 15 mai 1865.

(2) 10 juin 1836.

POEME

Entre le cadre étroit de l'unique fenêtre,
Un morceau de ciel bleu, tout là-haut, apparaît,
Tandis que, bouquets verts et pourpres, au retrait
D'un jardin deviné, quelques arbres (peut-être
Quatre peut-être trois), balancent, dans le vent
Et parmi le soleil, un feuillage émouvant.
Et c'est tout ! Et c'est tout ! sauf les tuiles des toits.
Et, claustré par le mal dans ma chambre, je vois
Ce tableau-là, depuis des jours et des semaines
Qu'ici vous retenez, ô misères humaines,
Ma pauvre âme et mon corps captifs, mon corps meurtri
Qui jette au vieux désir de vivre un humble cri.
Mais rien que ce lambeau d'azur contre la nue,
Que ces branches d'autrui que l'on dirait venues
Par charité distraire un homme en sa prison ;
Ou, quelquefois, glissant vers le libre horizon,
Un nuage, fugace et blanc, que le vent chasse.
Images de ma vie avare de bonheur,
Ce pan de ciel, cette ombre inutile qui passe,
Par instant, sur l'ennui sans recours de mon cœur,
Un remuement léger de brises et de feuilles.
Je clos les yeux, j'évoque en moi-même et j'accueille,
Visage d'amertume et de joie ébloui,
L'amour, mon éphémère amour, évanoui.

Après ce mois d'exil et ces nuits d'insomnie
Et de réclusion morose sur le lit
Où le mal tenaillait ma chair à l'agonie,
Lorsque, ressuscité des ombres et pâli,
Sur un bras fraternel appuyé, vers la rue,
A pas lents, j'ai traîné mon corps convalescent,
Ce fut soudain, au seuil de la vie apparue,
Comme un grand désarroi dans mon cœur et mon sang.
Devant le jour, devant ce ciel bleu des dimanches
Sur lequel s'émouvait un vert frisson de branches,
Ma mémoire, eût-on dit, cherchait un rêve absent.
Une sourde, une molle et capiteuse ivresse
Qui venait sur le vent timide et lumineux
Et chavirait mes yeux, mon âme et ma faiblesse
Ainsi qu'au coup d'étrier d'un vin trop généreux.
Me fit, sous un brutal afflux de sève neuve,
Pencher le front, tendre les mains et chanceler.
Et déjà la souffrance était loin et l'épreuve
Oubliée !... Oh ! le monde immense révélé !
Les clairs rayons et l'air brusque sur mon visage !
Je sentais à ma bouche un goût d'herbe sauvage.
J'avais failli vous perdre, ô bel azur vivant,
Vous, caresse d'en haut sur les choses, lumière.
Et j'ai pleuré d'extase en fermant les paupières
Sous les divins baisers du soleil et du vent.

LÉON BOCQUET.

L'ILE DE PORT-CROS

Dès le matin, nous nous sommes embarqués sur le yacht *Minousse*, qui quitte l'île de Porquerolles pour sa sœur en beauté, l'île de Port-Cros, dont le seul nom fait rêver les couples de jeunes mariés en quête d'un lieu enchanteur, où leur sensualité s'épanouira jusqu'au paroxisme, en harmonie parfaite avec la vie enivrante de cette Cythère.

Nous passons devant l'île Bagueaud, allongée comme un lézard et couverte de rares arbrisseaux chétifs. On se révolte presque de voir cette morne étendue de terre cacher l'île-fée.

Tout de suite après, l'anse de Port-Cros nous apparaît, rayonnante de lumière. Le hameau, avec ses maisons roses, est blotti sur la grève blonde comme une tête d'amante langoureuse posée au creux de l'épaule puissante de son amant.

Au-dessus du village, un vieux château-fort, doré comme une galette sortie du four, semble somnoler comme un pêcheur après une fameuse bouillabaisse. Et tout de suite commence la forêt. A peine débarqué, je m'élance vers sa luxuriance, qui n'a rien d'africain, mais qui est une orgie de couleurs et de senteurs toute latine.

Je passe devant une minuscule église, dont le clocher ressemble à un pigeonnier, et qui étonne dans ce décor païen. Il n'y a pas de place pour la prière dans cette île saturée de vénusté ; seul Eros est le dieu vénéré ; et la seule religion est la religion de l'amour, ceux qui viennent ici, c'est pour aimer, et aimer, n'est-ce pas recommencer sa vie ?

Je monte par un sentier folichon à travers la forêt touffue, dont le parfum d'ambre sauvage me grise mieux que n'importe quel alcool. Voici, sur un promontoire étreint et encerclé par la forêt, trop amoureuse pour être sincère, le fort d'Estissac, blanchâtre et gris perle, qui se décompose lentement au soleil de feu comme une carcasse dans le Sahara. Des pierres tombent une à une dans les douves, couvertes de broussailles inextricables. Une douce tristesse plane sur les murailles de ce fort d'Estissac, que l'on imagine difficilement habité. Il a l'air d'avoir surgi de la terre. Une sorte de lierre desséché répand sa chevelure grisonnante comme un voile d'oubli.

Je continue ma promenade en écartant doucement les milliers de poignards inoffensifs que me lance la forêt, courroucée d'être troublée dans sa divine solitude.

Je découvre près d'un fort, trapu et banal, une maisonnette cachée sous les pins géants. Du front de sa porte, elle me demande : « Quo Vadis ? » Justement, je ne sais pas où je vais, et je m'adresse à un garçonnet blond, à peine bruni, qui avait l'air doux comme un agnelet et intelligent comme un disciple d'Edison. Je lui adressais la parole :

— Dites, mon petit, quel est ce fort ?

— C'est le fort Eminence, — puis, soulignant, — à Port-Cros, Var.

Le renseignement était complet ; on ne pouvait se tromper.

Comme je regardais dans la véranda de la blanche villa, une sorte de grande cage suspendue, il satisfit ma curiosité.

— Il n'y a pas d'oiseau dedans, nous y mettons des tomates, des fruits.... enfin, ce qu'on a, pour les préserver des mouches, bien embêtantes en ce moment !

— Quel âge as-tu ? lui ai-je demandé.

— Six ans. Puis il ajouta candidement pour se donner un peu d'importance : — Six ans... presque et demi.

Puis il m'indiqua le chemin qui descend au Port-Man.

Quel séducteur que ce chemin qui passe, calme, à travers la forêt, aux cent parfums, s'exhalant des plantes sèches, inflammables comme un ultimatum ! Une seule allumette, et tous les bois brûlent. Mais je ne fume pas et ceux qui viennent ici adorent les arbres comme des êtres vivants et les embrassent quelquefois, avec de la tendresse au fond des yeux.

Une cigale impertinente et plus confiante en la paix que M. Briand se posa résolument sur ma main droite, au-dessus du pouce. Lorsque je balançais, au cours de ma marche, un peu plus ma main, je sentais ses pattes se serrer davantage, de peur de tomber. Pendant un trajet d'une heure, elle resta accrochée ; arrivé au bord de la mer, au-dessous de Port-Man, je fus obligé de souffler sur la divine cigale, trop fidèle, qui ne voulait pas s'en aller.

Elle s'envola dans l'azur, fit un cercle autour de la grosse tour ronde, à plus de trente mètres de hauteur, pour disparaître, point doré vers la forêt maternelle.

Assis à l'ombre bleue du fort, je regarde de tous mes yeux, avec l'intensité d'un naufragé qui scrute l'horizon, la mer d'un bleu céruléen

foncé, strié de veines capricieuses d'un bleu céleste très pâle, comme les dessins imprévus d'un batik de soie. J'admire les silhouettes des voiliers, où le cœur du vent est capté par la ruse millénaire des hommes. Les uns diminuent à l'horizon comme un souvenir infidèle, les autres grandissent comme un amour puéril et insensé. Au-dessous des rochers, dans les eaux vertes et incroyablement transparentes, je vois nager les poissons, ivres de sel et de l'immensité.

Des centaines d'oursins sont fixés sur la paroi plate des rocs verdis, et semblent être des grains de beauté, à l'usage de je ne sais quelles monstrueuses coquettes sous-marines.

Les poissons volants faisaient de courts trajets, d'une vingtaine de mètres, comme des aéroplanes minuscules, leurs nageoires transformées en ailes rigides et luisantes.

Le soleil couchant transformait en plaques d'or les pierres, étincelantes de mica, éparpillées sur la grève.

Je me hâtai pour remonter au fort d'Estissac, afin de voir le soleil s'ensevelir dans la mer. Comme un fils qui arriverait trop tard au chevet d'un parent mourant, je ne trouvai que les traces sanglantes d'une agonie.

Un crépuscule d'une douceur inexprimable déployait sa magie. Le soleil avait disparu là-bas, très loin, derrière l'île de Porquerolles, qui bleuissait.

Les cigales se sont tues, sauf une, tenace en son culte du soleil, qui chante encore, mais son chant n'est plus qu'un sanglot pour les dernières lueurs de l'astre du jour.

Les araignées ont tendu entre les arbustes leurs filets aux dessins perfidement décoratifs, et, se tenant au milieu, guettent leur proie.

Les lys de sable, éclos à deux pas de la mer, répandent un parfum suave et troublant. La mer est devenue d'un bleu maladif comme les veines des jeunes tuberculeux, au dernier stade de leur acheminement vers la mort inéluctable.

Les montagnes de la Côte des Maures, qui, pendant le jour, sont langueur passive et majesté douloureuse, deviennent le soir assombries, menaçantes et redoutables. Les pins, si tendrement lumineux le jour, sont devenus noirs, inquiétants comme des spectres, et l'on s'attend à chaque instant à les voir marcher. Toutes les lueurs du ciel sont mortes, et la mer est devenue une immense dalle de marbre noir poli, sur le tombeau éphémère de la divine lumière.

BOGOMIR DALMA.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA FIN DE LA DICTATURE EN ESPAGNE

Tous ceux qui suivaient d'un peu près la politique espagnole savaient que les jours du gouvernement dictatorial du général Primo de Rivera étaient comptés et quelques-uns d'entre eux craignaient que sa chute, devenue inévitable, ne fut l'occasion de troubles assez graves. Il n'en a rien été. Tout s'est borné à l'incendie d'un kiosque de journaux, à Madrid. Le dictateur s'en est allé comme il était venu, sans tambour ni trompette. C'est tout juste si le peuple a consenti à détourner la tête pour voir son triomphe ou sa déconfiture.

C'est à l'éloge de celui que ses amis appellent maintenant le moderne Cincinnatus. Il aurait pu se cramponner au pouvoir, résister à la voix publique, au risque de répandre un peu de sang. Il a préféré se retirer de bonne grâce... ou presque, en remettant sa démission au roi. Parfait galant homme, ardent patriote, ce dictateur n'avait pas du tout le tempérament d'un tyran. Il avait dit un jour qu'il était le dictateur malgré lui. Il était probablement sincère. Il croyait à l'Espagne ; il a cru à la nécessité de la sauver de l'anarchie parlementaire ; il ne croyait pas beaucoup à la dictature ni peut-être à lui-même. A la différence de M. Mussolini, il n'avait pas de doctrine. Tandis que le Duce apportait sous le nom de fascisme une philosophie politique et même une morale qu'on peut ne pas aimer, mais qui se tient et qui paraît convenir à l'Italie du xxe siècle, Primo de Rivera avait de la dictature une conception beaucoup plus exactement romaine. Il a toujours dit qu'il la considérait comme une magistrature exceptionnelle et provisoire.

Cela ne rendait pas son départ plus facile. C'est en matière de gouvernement surtout que le provisoire a des tendances à croire à son éternité. Le général Primo de Rivera avait toute une clientèle, qui ne tenait pas du tout à ce qu'il démissionnât et qui, chaque fois qu'il a tenté de revenir au régime constitutionnel, l'a retenu par les basques. Il ne savait du reste pas comment organiser sa succession, et ses adversaires,

en le précipitant du pouvoir, lui ont probablement rendu service.

Ont-ils, du même coup, rendu service à l'Espagne ? C'est ce qu'on verra par la suite des événements.

***

Sans être aussi glorieux qu'on le disait, il y a environ un an encore, le bilan de la dictature est fort honorable. Quand le général Primo de Rivera, il y a six ans, s'empara du pouvoir avec une facilité qui montra combien la poire était mûre, le pays se trouvait dans une situation extrêmement difficile. Le désastre d'Anual lui avait causé une humiliation sans précédent. L'aventure marocaine paraissait sans issue. Elle était devenue tellement impopulaire que les soldats refusaient de s'embarquer, et pourtant aucun Espagnol n'eût pardonné à un gouvernement quelconque de rester sous le coup d'un pareil camouflet. L'anarchie parlementaire était aussi grave qu'en Italie à la veille de la marche sur Rome, et si les troubles sociaux n'étaient pas aussi inquiétants, la Catalogne ne s'en agitait pas moins dangereusement. L'administration était découragée et corrompue par la politique alimentaire, et le pays était loin d'occuper la situation internationale à laquelle il avait droit.

Le général Primo de Rivera a redressé la situation. Il a commencé par mettre fin, fort honorablement, à l'affaire du Maroc, en s'entendant loyalement avec la France. Il a imposé le respect, avec une rudesse nécessaire mais sans violence, aux éléments révolutionnaires ; il a réformé l'administration et donné aux forces économiques du pays une impulsion dont profiteront peut-être ses successeurs. Dans les affaires internationales, il a remis l'Espagne à son rang, et quand, pour mettre fin à l'anarchie parlementaire, il s'est contenté de supprimer le Parlement, tout le monde, au début, lui en a su gré, même un bon nombre de parlementaires.

Malheureusement pour lui, il n'a pas su, à l'exemple de Mussolini, se concilier la jeunesse et les classes intellectuelles. En Italie, dès qu'un jeune homme intelligent, avocat, ingénieur, professeur, fonctionnaire, homme de lettres, ou journaliste, adhère sans détour au fascisme, sa carrière est faite ; le régime tout entier le soutient. Quant aux vieilles classes de l'*Intelligenzia*, elles ont été gagnées presque tout entières, sauf les irréductibles, qui sont en exil. Beaucoup plus doux que le régime mussolinien, le gouvernement du général Primo de Rivera a laissé monter contre lui l'opposition grandissante du monde universitaire de la bourgeoisie lettrée et puis enfin, de cette classe semi-intellectuelle qu'est l'armée dans l'Espagne ignorante. Tout comme le Duce, il a tout d'abord été soutenu par le monde industriel et financier et, en général, par toutes les puissances économiques ; la cause profonde de sa chute est peut-être dans leur indifférence, sinon leur hostilité d'aujourd'hui. La baisse de la peseta a été un coup dont il ne s'est jamais relevé.

Il avait cru d'abord lutter avec succès contre cette baisse en intervenant sur le marché des changes. Il ne réussit pas et il engloutit dans cette spéculation des sommes si considérables qu'au commencement de décembre 1829 il dut émettre un emprunt intérieur de 350 millions de pesetas or, destiné à liquider le solde débiteur de l'opération. Bien entendu, la Banque d'Espagne déclara que le résultat de l'emprunt avait dépassé les prévisions les plus optimistes, mais la situation monétaire demeura cependant telle qu'on dut publier un décret prescrivant le paiement en or des droits de douanes.

D'autre part, l'organisation des monopoles d'Etat n'apporta pas au Trésor les ressources qu'on en attendait et causa de vifs mécontentements parmi les producteurs. Dès lors, le Directoire se trouvait comme on dit « en l'air ». Il était sans soutien réel comme sans doctrine. Il ne tenait plus que par la force de l'habitude : il devait succomber au moindre incident.

Le roi lui-même, d'ailleurs, ne le défendait plus que mollement depuis quelque temps déjà. Le défendait-il ?

Il faut toujours se méfier de ce qui disent les journaux socialistes quand il s'agit de dictature, mais le *Vorwaertz*, au lendemain de la démission du général Primo de Rivera en a donné un commentaire pour le moins curieux.

« Il n'y a pas lieu, dit-il, d'exulter de joie au sujet de la retraite de Primo de Rivera, surtout quand on apprend que le roi Alphonse XIII a confié le soin de former le nouveau Cabinet à un autre général, l'ennemi mortel de Primo, le général Berenguer.

« Berenguer, également intime et favori du roi, a, par complaisance à l'égard du monarque, mis en scène, en 1923, cette offensive de Tétouan, au Maroc espagnol, dont l'issue fut une catastrophe. Pour sauver sa couronne, menacée alors par la colère du peuple, le roi Alphonse — qui avait poussé le général Berenguer dans

l'aventure — l'abandonna tout simplement et mit en selle Primo de Rivera.

« Mais au cours des années, le roi s'est lassé de son dictateur. Il n'a pas osé, sans doute, agir ouvertement contre lui, car si le peuple avait eu à choisir entre Primo et le roi, il eut préféré, surtout dans la population ouvrière des villes, le général bohème à l'héritier d'une dynastie royale dégénérée. Le roi fit donc intriguer et faire de l'agitation en sous-main contre Primo de Rivera par la cour, par des militaires... ».

Le général Berenguer ennemi mortel du général Primo de Rivera ! Peut-être jadis, mais maintenant... Ils ne font que dire du bien l'un de l'autre. Politesse espagnole et solidarité gouvernementale ?

Toujours est-il que ce sont des intrigues militaires et des intrigues de cour qui ont provoqué la démission brusque du dictateur. Se sentant de plus en plus ébranlé, le général a eu l'idée singulière de demander aux « hautes autorités militaires », c'est-à-dire aux capitaines généraux de l'armée et de la marine, aux chefs des forces espagnoles au Maroc, aux directeurs généraux de la gendarmerie et des carabiniers, si le régime dictatorial avait encore leur confiance. Les dictatures ont eu souvent recours au plébiscite. Elles suivent l'exemple des deux Bonaparte, les maîtres dans cette forme un peu particulière du droit public.. Mais les Bonaparte, et depuis M. Mussolini, ne se sont fait plébisciter que par tout un peuple et quand ils ont été sûrs de tous les cadres électoraux. Un général recourant au plébiscite de... ses rivaux fait preuve d'une candeur toute militaire.

Le marquis d'Estrella l'a appris à ses dépens. Il n'a du reste pas eu à attendre le résultat de cette singulière consultation. Elle n'était pas encore terminée qu'il soumettait au roi un décret destituant l'infant don Carlos, capitaine général d'Andalousie et le général Goded, gouverneur militaire de Cadix. Il est permis de supposer qu'il voulait faire prendre cette mesure de rigueur parce que ces deux personnages lui avaient donné une réponse défavorable. Toujours est-il que le roi refusa de signer, à la suite de quoi le général Primo de Rivera, reconnaissant son erreur et sentant l'impossibilité de se maintenir autrement que par la force, donna sa démission.

Et maintenant, que va faire le général Berenguer, qui a repris la succession dictatoriale mais tout à fait provisoirement ? Il n'est là que pour liquider dictatorialement la dictature. Tous les journaux redevenus relativement libres le lui conseillent et parlent de revenir tout simplement à la Constitution de 1876.

« Le retour vers une situation normale, qui commence aujourd'hui, dit l'*A. B. C.*, exige que finisse pour toujours toute intervention de l'armée dans la politique. Nous savons que telle est la pensée de l'armée. En tant que collectivité, elle ne doit ni ne veut intervenir, ni même donner son opinion en matière politique, ni porter atteinte à la dignité civile, ni compromettre la paix publique, ni devenir un élément incompatible avec la nation... La solution de la crise est ce qu'elle devait être : une détermination prise en toute liberté par le roi, et dans laquelle ni pressions ni interventions ne sont entrées en jeu.

« Avec la démission du général Primo de Rivera, la dictature prend virtuellement fin. »

Par quoi va-t-on la remplacer ?

La Constitution de 1876, le retour au régime parlementaire ? Fort bien, mais il semble peu probable qu'en ces six années de silence, les partis aient fait cette éducation politique qui leur a manqué jusqu'ici. La dictature a remis de l'ordre dans le pays. Elle lui a permis de prospérer, mais elle n'a résolu aucun des problèmes essentiels que l'Espagne a à résoudre, et l'on en est encore à se demander ce que pense le peuple qui l'a vu venir avec tant d'indifférence et qui la voit s'en aller de même.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

ENCORE UN ROMAN DU MARIAGE

Amour nuptial, de M. Jacques de Lacretelle, développe, à certains égards, la contre-partie du thème sur lequel est fondée la trilogie de M. Jules Romains : *Lucienne*, *Le dieu des corps*, *Quand le navire*... (1) Mais ce n'est là qu'un des éléments — le principal, il est vrai — de cette œuvre complexe dans son apparente simplicité et chargée de sens sous son allure dégagée, rapide.

(1) Voir notre précédent article : *Le nouveau roman du mariage*, Revue Bleue, 18 janvier 1930.

La donnée essentielle et, à vrai dire, le sujet du livre, c'est l'histoire d'un désaccord intime, d'une « guerre sourde », à quoi se réduit la vie conjugale d'Elise et de son mari. Or, la raison de ce désaccord, de cette guerre, c'est précisément la conviction qu'a le mari « que, pour certains êtres qui aiment, l'union des sens et du cœur est impossible, tant ils mettent haut leurs raisons d'aimer ». Il n'en est venu à voir tout à fait clair dans son cas qu'au terme de la douloureuse aventure, quand Elise va mourir. Et c'est alors seulement, le cœur étant libéré de ses chaînes et de ses servitudes corporelles, qu'il se réconcilie avec le mariage et que lui apparaissent enfin « la grandeur et la beauté d'être un couple ».

Ce n'est pas le hasard qui, lorsqu'on parle de ce personnage, amène sous la plume l'expression de « son cas ». Au sens fort et précis du mot, en effet, c'est assurément un « cas ». Il a longtemps hésité à se marier, parce qu'il était incapable d'accepter une femme qu'il n'eût aimée ni désirée, tandis que, d'autre part, il sentait une sorte de répugnance à la pensée d'en choisir une, comme compagne de toute sa vie, pour laquelle il éprouvât un désir physique. S'il a pu, un jour, se décider, c'est à la faveur d'une illusion passagère, quand ce désir, provoqué soudain par la pureté même d'Elise, réveilla en lui l'éternel instinct qui allait se trouver en contradiction avec sa propre nature. De ce malentendu initial va sortir tout le conflit. Le point de départ est donc dans ce singulier postulat de la séparation des deux éléments que réunit le mariage et qu'il doit harmoniser.

Pour le personnage que nous considérons ici, le plaisir sensuel a toujours été strictement isolé des facultés morales, et il ne peut s'habituer à le voir apparaître maintenant parmi les objets les plus sérieux de ses pensées et s'installer dans le courant de sa vie. La vie conjugale ne pouvait dès lors lui apparaître que sous l'aspect d'une discordance fondamentale et devait nécessairement lui imposer un malaise, grandissant jusqu'à l'exaspération et à la souffrance. Le mari va souffrir; il va faire souffrir sa femme, dont il deviendra peu à peu l'ennemi, allant jusqu'à « mésestimer sa noblesse morale », et même à s'en « moquer secrètement ». Un pas encore, inévitable dans la fatalité de cette progression, et il en sera à considérer avec ironie ces principes vertueux qu'Elise et son institutrice, Mlle Maréchal, demeurée auprès d'elle, s'entendaient si bien à faire régner dans la maison. Bientôt, il regarde « avec une sorte de fureur contenue la vertu, l'ordre et leurs arrangements bienfaisants ». Puis, quand, avec l'installation définitive dans son appartement de Paris, c'est l'impression d'un mécanisme qui règle ses jours et les use en même temps, comme le tic-tac de toutes ces pendules que ne pouvait supporter l'oreille trop sensible d'un de ses amis. Le plaisir de la chair lui semble alors « une triste convention », imposée par l'état de mariage, et qui lui en devient odieuse.

Odieuses aussi les qualités d'Elise — pureté, sincérité, générosité, qui, en soi, ne lui déplaisent pas — lorsqu'elles sont érigées en système, en dogme. Tous les efforts tentés par la jeune femme pour réaliser entre eux l'harmonie ne feront que provoquer, entretenir et développer en lui une « volonté de résistance », qui l'oriente vers le pôle opposé. Par réaction, il en vient à juger le mal, du point de vue de l'esprit, supérieur au bien, doué d'un caractère plus « insigne », avec « des propriétés rares et éminentes que le bien n'a pas ». Pris en eux-mêmes, détachés des notions morales et de l'idée de mérite, considérés en quelque sorte comme une matière que pourrait ouvrer l'esprit, le mal, qui seul peut être pur et sans mélange, lui apparaît supérieur au bien, toujours mêlé de mal. « Si l'on transmuait le bien et le mal en métaux, le mal serait le métal noble ». L'action de la sage et vertueuse Elise sur un mari auquel elle s'efforçait de donner à tout instant le bien en spectacle, d'imposer une vie vertueuse, ordonnée, paisible, a eu pour effet de le conduire au bord du satanisme.

*
* *

L'explication devait éclater un jour ; elle éclate, quand Elise demande à son mari pourquoi il a changé, qui l'a changé. « Toi... » C'est sur ce petit mot que tourne, comme sur un pivot, tout le récit, toute l'action. Il n'en fallait pas plus pour déclencher le renversement. « Ce *toi*, par lequel j'avais accusé Elise, cette simple riposte dite presque machinalement, avait été comme la clef d'un effroyable secret. Subitement, j'avais eu sur le drame de notre vie conjugale et sur moi-même une révélation éclatante. Les mots arrivaient à mes lèvres durement, formés par le sentiment d'une irrésistible vérité. » Il continue avec une exaltation croissante et accable Elise sous l'affirmation ré-

pétée de cette même évidence monstrueuse : chaque fois qu'elle lui montre en exemple le bien, elle lui donne le désir de résister à cet exemple, et toutes les inspirations qu'il accueille à présent ont leur origine *dans la volonté de résistance que tous les actes de sa femme font naître en lui.* Il est ainsi fait que tout beau sentiment ou toute noble pensée fait immédiatement apparaître devant ses yeux son contraire, qu'il ne peut agir contre cela et qu'ainsi s'explique tout le malentendu de leur vie commune : son attitude de défensive d'abord, puis de méfiance et enfin d'hostilité. Quel effondrement pour elle, et comment ne resterait-elle pas prise de vertige au bord de ce gouffre ouvert soudain, quand il conclut : « J'aime tout ce que tu es, j'admire tout ce que tu représentes.., mais, mais... je ne me comprends pas moi-même. »

Elle est ici, en effet, devant le mystère de cette nature, qu'elle avait pressenti quand elle avait failli être détournée de l'aimer à cause de son regard, non pas fuyant, lui avait-elle dit : au contraire, il est droit, mais il est comme étranger, un regard qui ne se pose pas sur la personne, qui la traverse sans s'arrêter, sans s'attacher, — un regard retenu seulement par l'image subjective à quoi un esprit trop personnel et égoïste s'intéresse plus qu'à la personne réelle.

Elise comprend-elle son mari ? Ce n'est pas sûr ; elle comprend du moins que son mariage est une tragique faillite. Mais le mari, lui, s'est ainsi expliqué à lui-même. Il se comprend, et nous le comprenons. Nous comprenons avec lui que, jusqu'à son mariage, il avait su dissocier du domaine intellectuel l'aventure et le plaisir, préserver son idéal, liguer son imagination et ses aspirations spirituelles contre les actes de sa vie : sa pensée s'opposait à sa conduite et se manifestait comme « une noble évasion ». Si la pensée ne joue plus chez lui ce rôle, si elle ne remplit plus cet office, elle devient faible et languissante. C'est donc par une réaction de défense qu'elle s'est évadée, après le mariage, de cet ordre vertueux dont Elise encadrait sa vie et où il se sentait étouffer. Mais ce n'est pas tout encore. Cette pensée a un tel besoin de liberté que le fait même de se trouver associée à un autre lui devient une contrainte insupportable. Le compagnonnage spirituel ne l'entrave pas moins que les liens charnels d'une part ou, d'autre part, l'ordre harmonieusement voulu autour d'elle.

Il s'en apercevra aussitôt qu'un concours de circonstances lui aura rendu pour un temps cette pleine liberté. Sa femme souffrante se repose à la campagne et certains travaux rendant son appartement inhabitable, il s'est installé à l'hôtel. Alors, il a l'impression d'un renouvellement des sens et de l'esprit. Il pénètre plus avant dans les causes secrètes, intimes, qui font qu'Elise — et lui-même peut-être — a cru leur « union » un désaccord irrémédiable. « Je m'aperçus combien il est difficile qu'une vie intellectuelle partagée soit féconde. Nul être n'était sans doute plus désireux que ma femme de stimuler chez moi cette activité ; à tout instant, dans nos entretiens, à propos d'un fait, d'un livre, elle m'amenait habilement à raisonner : mais sa présence même était un obstacle au développement de mes idées ; je lui devais des explications, j'étais accroché par des résistances ; bref, son cerveau toujours prêt à m'escorter et à se dévouer au mien était une charge que je tirais derrière moi. » Par l'éloignement, par la séparation, il s'en libère ; par l'abandon aux plaisirs faciles et vulgaires, il se libère aussi de toute solidarité des sens et de l'esprit.

C'est encore une réaction qui le rejette soudain vers sa femme, dans l'instant même où il en était le plus éloigné, perdu à Paris dans sa frénésie sensuelle : il a suffi qu'il entendît d'un autre homme, adonné aux mêmes expériences, l'éloge de ce genre de vie. A Sauveterre-de-Béarn, où elle s'est réfugiée avec son enfant, il retrouve une Elise malade, épuisée, déjà presque condamnée. Il peut maintenant l'admirer et l'aimer sans contradictions, sans réserves. C'en est fait « de ces mouvements hostiles », de cette sorte de rancune, que provoquait naguère, qu'entretenait la pensée de vivre auprès de ses perfections sans jamais les égaler. Il a besoin maintenant de vivre près d'elle, de lui témoigner son amour, de se dévouer ; et son mariage, « qui avait ressemblé jusqu'alors à une pente monotone et de jour en jour plus morne », lui « inspirait tout d'un coup une vocation passionnée ». Rien, au fond, n'est changé en lui. Du village basque où il est installé auprès de sa femme, il s'enfuit fréquemment vers Pau ou Biarritz, « tout à la fois grisé et affamé ». Il se rue vers le plaisir, « cherchant moins la sensation que l'excès », attiré par la croyance qu'il atteignait, dans la volupté, « à la connaissance suprême et irréfutable des âmes ». Et il se rejette avec exaltation vers la pureté d'Elise, s'élance vers « la victoire qu'il avait le sentiment de remporter quand il la retrou-

vait et tenait enfin entre ses mains la main pure qu'elle lui tendait ». Elise, de son côté, n'est peut-être pas dupe ; mais si elle sait, son ravissement n'en est pas diminué : « Dans les amours de l'âme », a-t-elle écrit à propos d'une pensée de Vigny affirmant que ceux-là ne pouvaient rien pardonner, « une femme recueille parfois, sous une parole ou au fond d'un regard, une goutte enivrante, distillée pour elle seule, et dont la possession lui fait pardonner tout ».

Chez lui, pourtant, comment comprendre cette qualité? Comment expliquer que le même cerveau, comme il dit, engendre tour à tour « l'adoration de la sainteté et le désir des fureurs sensuelles ? » *Homo duplex :* déjà nous l'avions entrevu, lorsqu'au temps de ses fiançailles avec Elise, à une audition de *Parsifal*, tandis que le langage idéal de la musique l'entraînait avec la jeune fille « dans la région la plus élevée où l'amour puisse prétendre, et qu'il unissait son esprit au sien avec ferveur, cependant son regard revenait sans cesse aux souliers de satin marron d'une voisine, parcourait la jambe, le buste et se fixait comme dans une obsession sans que lui-même fût détourné de son ravissement spirituel ».

***

Cette dualité n'aurait-elle pas dû être combattue, atténuée du moins par la naissance de l'enfant ? Il l'avait cru, mais s'aperçut bien vite qu'il s'était trompé. Tandis que l'idée de cette naissance le troublait, lui donnait une fièvre d'espérance et de crainte, qu'il envisageait ses devoirs et ses responsabilités en les grossissant, il voyait au contraire sur le visage d'Elise, à la pensée de sa maternité prochaine, une expression d'allégresse et de confiance. « Elle songeait à cette naissance avec gravité, mais comme à une chose assez naturelle et pour laquelle on se sent assez fort. » Il ne veut pas que l'enfant naisse dans le domaine familial d'Aiguesbelles, parce qu'il ne lui paraît pas bon qu'il soit comme encadré, à son entrée en ce monde, par les forces du passé. Il a « décidé de faire de lui, surtout si c'est un garçon, un être libéré de toute marque héréditaire, de tout dogme traditionnel. Ces voix d'invisibles génies funèbres m'avaient hanté tout au long de mon enfance. Mais je ne voulais pas de tels spectres autour de mon fils ». Et quand l'enfant est né, c'est d'abord « un mouvement d'indifférence et même de recul », au fond duquel il trouve, quand il y réfléchit, « le clair pressentiment de son impuissance ». Ses expériences d'éducateur le conduisent tour à tour à considérer l'enfant comme un « sujet » — nuisible excès d'analyse, — puis à s'efforcer, à mesure qu'il grandissait, de le diriger selon certains préceptes qui correspondent à son propre idéal. Dans une troisième phase, lorsque l'enfant est en âge d'apprendre, le père s'irrite de la docilité avec laquelle son fils acceptait certaines choses qui sont en contradiction avec ses idées. Ces germes d'opposition firent qu'il suivit avec moins d'intérêt le progrès de son esprit. Il les retrouve, lorsque, s'étant mis à voyager, il s'aperçoit, à chaque retour, que l'enfant s'intéresse à ses récits, mais pour des raisons différentes de celles qu'il espérait. Alors, il reconnaît, dans ce jeune esprit, l'imagination et la curiosité qu'il avait eues à son âge, mais tournées vers de tous autres objets. Il ressent même un peu de jalousie, quand on lui parle des qualités de l'enfant, à entendre louer une nature qu'il voyait chaque jour s'écarter davantage de la sienne. Dernière phase : il se décide à délaisser tout à fait l'éducation de son fils, beaucoup moins, sans doute, par suite de ce sentiment que parce qu'il se fait scrupule d'intervenir pour le moment dans la croissance de ce cerveau qui lui était étranger. Interviendra-t-il plus tard, comme il en avait alors ajourné la possibilité un peu vague ? Cet espoir dans l'avenir sera déçu, à mesure que se retrouvant seul avec son fils, après une séparation, il le verra chaque fois « marqué un peu plus profondément par sa destinée ».

Et il comprendra enfin, quand il verra mourir sa mère, que son fils est pour lui à peu près ce qu'il a été lui-même pour elle. C'est d'ailleurs pourquoi peut-être la grand'mère a mis dans cet enfant tant de complaisances et réservé pour lui la dernière parcelle de ses forces. Le père, alors, comprend comment, en quoi sont fils lui ressemble : « C'est la même manière de regarder, de juger, d'établir secrètement sa vie. » Entre les trois générations, il perçoit l'unité de conscience et la continuité. Les idées et les goûts du fils diffèrent radicalement de ceux du père: mais il la même manière hardie de les défendre. « Oui, pensai-je, il me ressemble, mais il ne veut pas me suivre, et c'est ce qui fera sa force. Les qualités que nous léguons à nos enfants ne valent rien s'ils essayent de les monnayer comme nous-mêmes l'avons fait. Il faut qu'ils reforment un lingot et fassent une nouvelle frappe. » Quand nous avons com-

pris cela, nous ne leur demandons plus d'habiter notre maison, de la conserver et de l'entretenir précieusement ; nous les regardons avec douceur bâtir la leur sur la nôtre.

*
* *

Nous voici loin, en apparence, du thème propre d'*Amour nuptial*. Oui, en apparence seulement. Ce qui fait la richesse du roman de M. Jacques de Lacretelle, c'est que d'autres thèmes s'ajoutent à celui qui en fait le fond. Le cas du mari, son caractère, son attitude dans le mariage, le caractère d'Elise : tout cela se tient. Tout cela s'éclaire finalement, si nous ne perdons pas de vue que les deux personnages principaux forment comme un diptyque de psychologie protestante. Elise est installée avec sérénité dans l'ordre héréditaire. Son mari est révolté contre cet ordre, non point délibérément, mais, au contraire, en dépit de sa volonté. Il souffre de ne plus s'y trouver soumis : c'est la faute des circonstances, non la sienne. Si les conditions de vie s'y étaient prêtées, cette rupture ne se serait point produite, et il serait plus heureux. C'est l'impression qu'il ressent lorsqu'il se retrouve, en Angleterre, avec un cousin éloigné, d'une branche de la famille qui s'y est retirée jadis, au temps de la Révocation. Au club où ce cousin l'a installé, il a le sentiment qu'il aurait pu mener ici la vie qui lui convient, et où sa nature eût trouvé son équilibre, « cette vie très riche de sensations, mais qui restait en apparence très froide, comme si dans le même être l'esprit ignorait les impulsions de la chair ou s'en séparait méticuleusement » : toujours son idée fixe, on le voit. Dans le désaccord fondamental qu'a représenté pour lui le mariage, et avec la volonté de résistance que ce désaccord a développée chez lui, il se trouvait mal préparé à l'éducation d'un fils : de là ses incertitudes et tergiversations jusqu'à l'évidence finale, qui lui impose l'acceptation de la loi avec la conscience d'une continuité persistant sous l'opposition.

Ajoutons enfin un autre élément, dont nous n'avons pas tenu compte encore et qui ne saurait pourtant être négligé, car il occupe dans l'œuvre une grande place : ce personnage est un intellectuel; il est même un romancier. Un romancier intellectuel, voilà ce que, par surcroît, M. de Lacretelle a voulu nous peindre. On écrirait tout un article sur le livre pour expliquer ce seul aspect. L'essentiel est de noter ici d'abord comment il se rattache aux précédents. Le héros d'*Amour nuptial* écrit des romans. C'est lui qui raconte ici son histoire, comme c'est lui qui en a raconté un autre épisode dans *Silberman*. Or, il entretient soigneusement en lui la faculté de concevoir, d'imaginer et d'écrire. Ecoutez cet aveu : « L'aventure, le risque, l'incursion dans l'anarchie, voilà ce qui renouvelle les forces de l'esprit,.. Et le mariage m'a mis sur une autre voie. » Il en veut au mariage. Il en veut particulièrement à celle avec qui il y est engagé. De là sa résistance. Elle ne s'expliquerait pas si l'atavisme protestant n'était combattu par les aspirations, les besoins de l'intellectuel et du romancier.

Par les confidences qu'il nous a faites, nous savons comment il conçoit le roman, comment il compose, quelle place il accorde à ses souvenirs et à l'analyse personnelle, quelle part il fait à l'imagination, chargée de « reprendre les données éparses de l'observation, les derniers résultats de l'analyse, et refaire librement la synthèse », de donner ainsi aux caractères, par son mensonge, leur tenue et leur aspect vraisemblable. Nous ne devrons pas manquer de les apprécier et de les juger à la clarté de ces principes. Nous savons aussi que l'impartialité de cet écrivain, beaucoup moins porté à exalter les belles actions qu'à aggraver les mauvaises, consiste principalement à distribuer des coups aux uns et aux autres ; et voici une déclaration qui n'éclaire peut-être pas moins son caractère que son esthétique: « Quand j'analyse un sentiment, il est certain que j'aime mieux perdre l'approbation de cent lecteurs, plutôt que d'encourir, d'un seul côté, le reproche d'être niais ou crédule. Je n'entends pas faire l'apologie de ce qui est mal, mais je veux que l'on me sache capable de supposer le pire. » Oserons-nous dire que cette préoccupation est elle-même une niaiserie et constitue pour le romancier une faiblesse ? Devant son esprit, la question ne devrait pas être posée. Mais quelle lumière cet aveu projette sur le personnage, si souvent dressé dans sa résistance, et obéissant alors, nous dit-il, à la voix qui lui soufflait « de n'être pas dupe des beaux sentiments ».

Tant d'éléments ne s'entrecroisent pas sans que l'unité de la composition et son harmonie perdent quelque chose à cette complexité

*
* *

Sur la forme même, telle que le narrateur la conçoit, nous ne sommes pas moins nettement fixés. S'il a suivi avec curiosité, chez

les jeunes hommes de son âge, — parce qu'il s'est toujours intéressé à la découverte de la pensée intime — les tendances qui « concouraient à faire de l'art en général une encyclopédie de données subjectives », il n'a jamais été tenté de lui assigner pour fin « la représentation mentale des choses », glissant « de la vision déformée des impressionnistes aux signaux incontrôlables des cubistes ». Il n'admet pas que, sous prétexte d'explorer « une région où il n'y a, en apparence, ni contrôle raisonnable, ni logique », on laisse aux écrits un aspect informe. « A quoi bon me conduire au plus profond de vous-mêmes si ce n'est pour me faire voir clair ? » On ne saurait dire plus juste. Il tient donc pour l'ordre et pour la clarté. Cet écrivain moderne, qui est, aussi bien qu'aucun autre de son temps, reste dans la tradition française et classique.

Ce sont ces caractères qui donnent aux romans de M. Jacques de Lacretelle une grande valeur littéraire. Ils n'appartiennent pas moins à notre meilleure tradition par leur richesse psychologique. L'auteur de *Silberman*, de *La Bonifas* et d'*Amour nuptial* est au premier rang des jeunes romanciers d'aujourd'hui de qui on peut attendre, bien qu'ils aient déjà fait leurs preuves, plus encore qu'ils n'ont donné.

FIRMIN ROZ.

LA VIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE AU LUXEMBOURG (1)

Si nous jetons maintenant un coup d'œil rétrospectif sur les *belles-lettres*, il faut constater d'abord que, depuis le moyen âge, la grande masse du peuple a dû consumer ses forces dans la lutte pour l'existence et qu'il n'avait pas les moyens de s'occuper de littérature. Même les châtelains du pays n'ont guère connu le luxe, et, il n'y en eut pas un seul qui eût songé à protéger les belles-lettres. Par suite, le moyen âge n'a produit, dans le pays, aucun ouvrage poétique de valeur. On pourrait nommer tout au plus, la légende de Yolande de Vianden, écrite en vers par un dominicain du nom de *Hermann* de Luxembourg qui vécut vers 1290 au couvent de Mariental. Ce poème épique est remarquable en ce sens que le haut-allemand moyen, dans lequel il est écrit, fait deviner des traces du patois. Dans les documents du moyen âge, les actes notariés, les anciens noms de lieux et de familles, il se trouve également des formes rappelant le parler du pays, mais jusqu'au commencement du XIXe siècle, il n'y a aucun document du patois. Les premiers textes de ce genre se trouvent dans le *Luxemburger Wochenblatt* de 1821. Ce sont de petits articles et des vers en patois, des anecdotes de la vie quotidienne sans aucune prétention littéraire.

Le premier ouvrage en patois luxembourgeois date d'il y a cent ans. C'est le Luxembourgeois Antoine *Meyer* (1801-1857), professeur à l'Université de Liége, qui publia, en 1829, une petite collection de ses poésies sous le titre : « E Schrek ob de Letzeburger Parnassus » (Un pas sur le Parnasse luxembourgeois). Le patois est encore rude chez lui, mais il est déjà un peu plus maniable chez Jean-François *Gangler* et Jacques *Diedenhoven*. Gangler a, du reste, composé déjà un petit lexique du patois.

Les véritables poètes nationaux furent Lentz, Dicks et Redange.

Michel *Lentz* (1820-1893), conseiller à la Chambre des Comptes, a publié de nombreuses poésies en patois, rassemblées dans les trois volumes « Spass an Iersch », « Hierschtblumen » et « Wantergreng ». Il aime la nature et la vie paisible qu'il décrit dans de petites idylles, mais il chante avant tout son pays natal, et c'est par ces poésies qu'il est devenu célèbre. Il a créé sans le vouloir notre chant national. Le « Feierwon » (la voiture de fer, la locomotive) est une poésie qu'il avait écrite pour l'inauguration des premiers chemins de fer à Luxembourg, en 1859. Tout en célébrant la grandeur de ce moment historique, où notre pays sortait de son isolement et entrait en communication plus directe et plus rapide avec l'Allemagne, la France et la Belgique, le poète invite les voisins à venir constater de près, « combien nous sommes contents » dans notre coin de terre et quelles bonnes raisons nous avons « de vouloir rester ce que nous sommes ». Le « Feierwon » plut si bien aux contemporains, qu'ils l'ont adopté comme chant national, et depuis lors on l'entend retentir dans toutes les circonstances où les Luxembourgeois veulent affirmer leur attachement à leur pays, à ses institutions et à son indépendance. Dans ses nombreuses autres poésies, Lentz est sans grand essor poétique, mais il a développé et enrichi le patois, en y

(1) V. la *Revue Bleue* du 1er février 1930.

mêlant, il est vrai, des termes de haut-allemand, inconnus à la langue usuelle et dont une partie seulement a reçu le droit de cité.

Dicks, de son vrai nom Edmond de la Fontaine (1823-1891), juge de paix à Vianden, écrit un luxembourgeois plus pur et plus savoureux que Lentz. Il a su dépeindre avec beaucoup de vérité, la vie intime d'un petit peuple, en composant des vaudevilles avec couplets, qui sont devenus très populaires. C'étaient les premières pièces de théâtre en patois, et sans être construites artistement, elles ont été accueillies avec enthousiasme, parce qu'elles sont remplies de fraîche gaité.

L'ouvrage le plus considérable en patois est le « Renert » de Michel *Rodange* (1827-1876), une épopée animale comique qui raconte en quatorze chants les exploits fameux du renard, adaptés au caractère et aux paysages du Luxembourg. Le renard que le poète nous présente est « en habit et de taille humaine », ce qui veut dire que les faits et gestes du héros aussi bien que des autres animaux rappellent ceux des contemporains de Rodange. En effet, l'ouvrage est rempli d'allusions satiriques à la génération de 1872. Les contemporains qui s'étaient reconnus dans les animaux personnifiés se concertèrent pour faire le silence autour de cet ouvrage indiscret, et c'est seulement longtemps après la mort du poète que la nouvelle génération reconnut la grandeur de cette œuvre qui, selon l'expression de M. Tresch, n'est pas seulement le miroir d'une époque, mais l'expression la plus complète, la plus adéquate et la plus vivante de la race dont elle a enrichi le patrimoine intellectuel.

Rodange, qui manie parfaitement les vers et qui emploie à propos les locutions proverbiales spécifiquement luxembourgeoises, n'a pas trouvé de successeur qui eût osé entreprendre en vers une œuvre d'une aussi grande envergure que le Renert. Par contre, les nombreux successeurs de Dicks ont enrichi la littérature dramatique de toutes sortes de pièces qui reflètent très bien le caractère des Luxembourgeois, et, il y a lieu de nommer ici André *Duchscher*, Nicolas *Pierret*, Nicolas *Steffen*, Batty *Weber*, Max *Goergen*, etc.

En dehors des pièces de théâtre, le patois est employé également dans des nouvelles et des romans. Ad. *Berens* a écrit un roman en quatre volumes « D'Kerfegsblom », et *Siggy vu Letzlburg* un roman nationaliste « Ketten ».

Pour la poésie lyrique, il faut citer encore Jean-Henri *Wachthausen* et surtout Guillaume *Goergen*, le véritable continuateur de Lentz; ensuite, Dominik *Schlechter* et d'autres jeunes Luxembourgois.

Grâce aux efforts de ces poètes, le patois n'est plus aussi pauvre qu'il l'était encore il y a un demi-siècle. On est même parvenu à exprimer en patois des sentiments élevés et des idées abstraites.

Même en Amérique, il y eut des poètes parmi les nombreux Luxembourgeois qui y ont trouvé une seconde patrie : Nicolas *Gonner*, J.-B. *Nau*, Nicolas *Becker* et de nos jours, J.-B. *Merkels*.

*
* *

Le nombre des ouvrages écrits en latin, en allemand ou en français par des Luxembourgeois et publiés à Luxembourg ou ailleurs, est considérable. Les ouvrages théologiques et philosophiques prédominèrent longtemps, et c'est seulement dans ces derniers temps que des Luxembourgeois se sont aventurés également dans le domaine des belles-lettres.

Le Luxembourgeois, né frondeur, aime mieux critiquer qu'admirer, et pour ce motif, l'imagination créatrice a sommeillé longtemps chez lui. Beaucoup d'esprits productifs sont allés à l'étranger, et chez ceux qui sont restés dans la patrie, l'inspiration poétique s'est endormie bientôt.

On a été, du reste, trop pessimiste au sujet de la productivité intellectuelle des Luxembourgeois. Il est vrai que la critique et la compilation les tentent davantage que les productions dans le domaine de la poésie, mais depuis une vingtaine d'années, nous avons vu des Luxembourgeois écrire, en allemand ou en français, des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre, des esquisses, etc., et nous avons tout lieu d'espérer que le Luxembourg saura conquérir également dans les belles-lettres une place au moins équivalente à celle d'un pays allemand ou d'une province française.

En ce qui concerne le *haut-allemand*, ce fut un Allemand, Henri *Stammer*, de Boppard (1785-1859), professeur à l'Athénée, qui a su inculquer à ses élèves l'amour de la poésie allemande, et c'est de cette période que datent les premiers essais de vers allemands dans le Luxembourg. Plus tard, Ernest Koch, un Hessois, auteur de « Prinz-Rosa-Stramin », également professeur à l'Athénée, écrivit des poésies publiées seulement après sa mort. Un autre professeur, mais cette fois-ci un Luxembourgeois, Pierre *Klein*, qui avait publié le premier ouvrage

scientifique sur le patois luxembourgeois (1855), a laissé également des poésies qui ont paru après sa mort. L'avocat Charles-Théodore *André* publia, sous le pseudonyme Sempronius, des poésies et l'histoire de Nana Sahib. L'abbé Jacques *Prott* écrivit dans une belle langue poétique, « Parzival und Liasse ». Le professeur Bernard *Krack* donna une collection de distiques spirituels sous le titre « Worte des Einsiedlers ».

Deux Luxembourgeois se sont fixés en Allemagne : Tony *Kellen*, l'auteur de cet article, et Norbert *Jacques*, romancier et auteur de récits de voyages.

Dans la patrie, Nicolas *Welter* s'est distingué comme poète lyrique et dramatique, et il a publié en outre des ouvrages de critique littéraire. Parmi les poètes, il convient de nommer encore M. *Hein*, Hermann *Berg* et Albert *Hoefler*, ce dernier avec des tendances très modernes. Batty *Weber*, J.-P. *Erpelding* et Jacques *Kinzelé* ont écrit des romans dont la scène est dans le Luxembourg. Du côté féminin, n'oublions pas Marie-Henriette *Steil*, qui a écrit un volume charmant « Mensch und Tier » et dont le talent est encore en éclosion.

Parmi les Luxembourgeois qui se servent de la *langue française*, il faut citer en première ligne Félix *Thyes* (1830-1855), auteur d'un petit roman d'artiste « Marc Bruno ».

Frantz *Funck-Brentano* est resté en France où il est devenu un des historiens les plus populaires, mais nous avons du moins encore des critiques de valeur : Nicolas *Ries* (Philinte) et Mathias *Tresch*, auteur d'un ouvrage important sur l'Evolution de la chanson savante et populaire en France. M. *Esch* a écrit des études sur Maeterlinck et Verhaeren. Paul *Palgen* mérite d'être cité comme auteur de poèmes.

En tout cas, il y a maintenant chez nous des gens de lettres qui s'efforcent d'affirmer dans l'une ou l'autre langue notre personnalité littéraire en ce qu'elle a de spécifiquement luxembourgeois.

Le premier *journal littéraire* fut « Das Vaterland », rédigé par Nicolas Steffen (1869-70). Plus tard, il y eut d'autres essais, surtout « Das Luxemburger Land » (1882-1886), malheureusement tous de courte durée. Une petite Revue « Floréal » (1907-1908) voulait intéresser les Luxembourgeois à l'art des symbolistes et des réalistes français et allemands, mais elle disparut bientôt. Notre première grande Revue, d'un caractère autochtone, avec de fortes senteurs de terroir, ce sont les « Cahiers Luxembourgeois », fondés en 1923, une Revue des lettres, des sciences et des arts, qui s'occupe heureusement aussi du folklore indigène. A côté des « Cahiers Luxembourgeois » on peut citer encore la Revue critique « Jong-Hennecht » (depuis 1926), qui critique spécialement la production dramatique, et pour ceux qui aiment le patois, le journal humoristique « De Gukuk » (depuis 1921).

En fait de collections la Bibliothèque Nationale à Luxembourg compte 80.000 volumes. En outre, il y a la Bibliothèque professionnelle et commerciale et des bibliothèques populaires répandues dans tout le pays.

Dans la capitale, il y a encore un musée archéologique, un musée d'histoire naturelle et une galerie de peinture.

En 1845, un certain nombre de savants et patriotes, professeurs, magistrats, avocats, médecins, prêtres, etc., désireux d'arracher à l'oubli et à la destruction les souvenirs et les monuments historiques du pays, fondèrent la Société archéologique du Grand-Duché. En 1850, se constitua la Société des sciences naturelles, et en 1862, les médecins du pays formèrent également une association scientifique. En 1868, les trois sociétés, tout en restant distinctes dans leur organisation intérieure et dans le but que chacune d'elles poursuit, furent réunies en une seule sous le nom d'Institut Grand-Ducal. En outre, il s'est formé assez tard, en 1924, une Société luxembourgeoise d'études linguistiques et dialectologiques.

Les sociétés pour l'éducation populaire fondent des bibliothèques, organisent des conférences et des représentations théâtrales et cherchent à relever le niveau des amusements publics. La Société « Londwuold — Retour à la terre » s'occupe également de folklore.

Il nous manque encore une description complète et scientifique du pays. Un premier essai de ce genre avait été tenté par le Dr Glaesener, dans son ouvrage « Le Grand-Duché de Luxembourg, historique et pittoresque » (1885), dans lequel il avait condensé le résultat des recherches scientifiques, mais jusqu'à présent, il n'a pas trouvé de continuateur. De même, l'histoire du Luxembourg, laissée inachevée par Jean Schoetter, n'a jamais été continuée. Nicolas van Werveke a élucidé beaucoup de points de l'histoire nationale, et il a traité, en trois volumes, l'histoire culturelle du pays, mais sans épuiser la matière.

*
* *

Ce n'est pas seulement la poésie qui a manqué

longtemps de protection dans le pays, mais il en est de même de *l'art*.

Un pays sans tradition artistique et sans enseignement des beaux-arts dépend complètement de l'étranger.

Avant le XIXe siècle, on ne peut citer qu'un peintre, le frère *Abraham*, de l'abbaye d'Orval (de son vrai nom Jean-Henri Gilson, 1741-1809). Longtemps, le pays de Luxembourg n'a guère attiré les peintres, mais il y eut, du moins, quelques artistes indigènes, qui surent transposer les paysages pittoresques de notre patrie sur toile ou sur papier. Ces peintres de la première heure, furent J.-B. *Fresez*, Nicolas *Liez*, Jacques *Sturm*, Michel *Engels*, Ferdinand *d'Huart* et François *Seimetz*.

J.-P. Pescatore légua à la ville de Luxembourg une collection de tableaux, surtout des écoles française et hollandaise, qu'il avait réunis à partir de 1884, à Paris. Plus tard, l'intérêt pour l'art fut singulièrement éveillé par le séjour du peintre hongrois Michel de Munkacsy qui, ayant épousé une Luxembourgeoise, résidait souvent au château de Colpach. Le *Cercle artistique*, fondé en 1894, fut reconstitué sur des bases nouvelles et strictement professionnelles, en 1906. Il n'a cessé, depuis, d'affirmer sa vitalité et ses progrès, par des expositions annuelles. Ses efforts tendent autant à encourager les artistes qu'à susciter et à cultiver, dans la population, le goût des beaux-arts. Dès le début, le Cercle comptait parmi ses membres André *Thyes*, Jacques *Dasbourg*, Pierre *Blanc*, Paul *Kellen*, Michel *Runau*, etc. Assez longtemps, ses expositions passèrent quelque peu inaperçues, mais à partir de 1922, les tendances expressionnistes de quelques jeunes peintres ayant étudié à l'étranger provoquèrent des discussions passionnées, au bout desquelles six membres (Trémont, Schaack, Rabinger, Kutter, Klopp et Cito) quittèrent le Cercle artistique pour former un groupe expressionniste à part. Ces jeunes organisèrent le premier Salon de la Sécession, en 1927.

Gustave Trémont est peintre et sculpteur ; il est allé à Paris où il peint les hommes et avec prédilection les fauves du Jardin des Plantes. Il aime la condensation synthétique. Jean *Kutter* est un maître du portrait, Jean *Schaack*, le peintre des hommes simples et souffrants. Harry *Rabinger* est un coloriste pathétique, qui nous a donné des vues particulièrement intéressantes du Bassin minier. Nico *Klopp*, fils de la Moselle, dessine les paysages de notre patrie, dans le genre des vieilles gravures sur bois. Claus *Cito* est un sculpteur de talent.

En fait de *monuments*, la capitale possède une statue équestre en bronze de Guillaume II, rois des Pays-Bas, par A. Mercié, la statue de la Princesse Amélie, des Pays-Bas, par Ch. Pêtre, et le monument peu réussi des poètes nationaux Lentz et Dicks qui fait un effet pitoyable en comparaison avec le monument érigé aux Luxembourgeois qui ont pris part, dans l'armée française, à la guerre mondiale. C'est une colonne surmontée d'une statue en bronze doré, la Victoire, œuvre de Claus Cito.

Dans le reste du pays, il y a seulement le monument de Dalheim, rappelant une station romaine, et le monument de la guerre des paysans à Clervaux avec deux bas-reliefs.

Dans le domaine de *l'architecture*, le pays paraît avoir eu une première période florissante au temps des Romains, car Ausone vante dans son poème « Mosella » (vers l'année 370) les formes architecturales des villas et l'ornement des jardins. Il nous en reste seulement des débris : des mosaïques, une ara à quatre divinités et d'autres antiquités.

Les châteaux du moyen âge ont été détruits, la plupart sous Louis XIV.

Dans la capitale, il y a encore de vieilles maisons, surtout autour du Marché aux poissons, entre autres la maison avec balcon sur arcades. Le Palais grand-ducal, ancien Hôtel de Ville, construit de 1563 à 1572, sous Philippe II, en style de la Renaissance espagnole, est resté, pendant des siècles, la construction la plus remarquable de la ville. Il a été restauré et agrandi de 1893 à 1894. L'Hôtel du Gouvernement, ancien refuge de l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, a quelques belles salles avec plafonds, portes et mobilier rococo. La cathédrale (1613 à 1621) a une façade en style Renaissance, tandis que l'intérieur est en partie roman, en partie gothique, le jubé de style baroque.

Tous les autres bâtiments importants de la capitale sont modernes : la Fondation J.-P. Pescatore, maison de retraite (1872), le Palais municipal sur la Place d'Armes, en style de la Renaissance française avec salles de fêtes et de réceptions, (la grande frise de la façade, œuvre du sculpteur P. Federspiel, représente un épisode de l'histoire : la Comtesse Ermesinde remet la charte d'affranchissement aux représentants de la ville de Luxembourg), l'Hôtel des Postes et Télégraphes, celui de la Caisse d'épargne, en style Renaissance, et de l'autre côté, celui de l'administration des chemins de fer Guillaume-

Luxembourg en style baroque, est surtout l'Hôtel directorial de l'Arbed (Aciéries réunies de Burbach, Eich, Dudelange), construit de 1919 à 1922, en style Renaissance, un édifice de grande allure. Le bâtiment de la gare présente quelque peu l'aspect d'une somptueuse abbaye du XVIIIe siècle ; le joli pavillon Louis XV du parc d'Echternach a servi de modèle pour le salon princier à l'aile nord.

A Luxembourg, il convient de mentionner encore les ponts monumentaux franchissant les vallées de l'Alzette et de la Pétrusse, surtout l'audacieux pont Adolphe construit en pierre avec une arche centrale d'une portée de 84 mètres.

A Echternach, la basilique de Saint-Willibrord (XIe et XIIe siècles), restaurée et rendue au culte, est un monument de l'art roman ; elle contient la châsse de son saint fondateur en marbre de Carrare. Le Dingstuhl (Denzelt) à Echternach, bâti vers 1530, où les échevins rendaient la justice, sert actuellement d'Hôtel de Ville.

L'abbaye de Saint-Maurice, à Clervaux, a été construite de 1909 à 1912, en style roman français.

Même les vieilles églises du pays ne contiennent guère d'objets d'art de la période gothique et de la Renaissance, parce qu'elles ont été trop souvent pillées jusqu'à la Révolution française inclusivement.

Dans les nouveaux quartiers de la capitale et des autres villes du pays, les maisons de la bourgeoisie aisée sont construites de préférence en style français, de sorte que l'on a parfois l'impression d'être dans une ville française de la province.

L'art rural a une forte tradition régionale. Il y a, à la campagne, encore des maisons du XVIIIe siècle, qui s'adaptent d'une façon excellente au cadre du paysage, et l'on y trouve parfois encore des pièces de l'art mobilier et de la ferronnerie dignes de tout éloge. Malheureusement, il y a également beaucoup de maisons rurales d'une laideur décourageante, et c'est la société Landwuol qui pourrait montrer aux gens de la campagne des maisons modèles qui, tout en n'étant pas plus chères que les maisons embourgeoisées, répondraient mieux à un goût cultivé !

*
* *

Le Luxembourgeois ne *chante* pas aussi impulsivement que l'Allemand, mais au fond de la campagne, il existe encore de vieilles chansons allemandes, parfois étrangement mutilées, que Brouilli a conservées dans son recueil « Aus der Ucht ». En outre, il y a quelques chansons de Dicks pleines d'une gaîté de bon aloi. M. le professeur Tresch vient de publier un ouvrage très intéressant et très substantiel sur la chanson populaire dans le Luxembourg.

Depuis 1821, il y eût des *concerts* d'artistes étrangers à Luxembourg, et en 1822, le professeur de musique Henri-Joseph Cornély, originaire d'Andernach, sur le Rhin, y fonda le premier *Conservatoire de musique*. Le Conservatoire actuel est entretenu par la capitale : ses concerts sont le facteur le plus puissant de l'éducation musicale dans le Grand-Duché. En outre, les concerts de la musique militaire jouissent d'une bonne renommée.

Il y a des *sociétés chorales* ou *d'harmonie* dans presque chaque village. Elles sont encouragées par des subsides importants de la part du gouvernement et des communes, et elles organisent souvent des concours de chant et des festivals.

Quant au *théâtre*, il y avait bien au moyen âge quelques représentations de mystères, car dans l'exercice 1471-72, la caisse municipale de Luxembourg a payé 4 florins « aux compagnons qui on fait le jeu de Marie et Joseph », et au XVIIe siècle, ce furent les élèves du Collège qui ont donné des représentations, mais c'est seulement à partir de 1821 qu'il y eut à Luxembourg, sur des scènes d'amateurs, des représentations françaises et à partir de 1822, des représentations allemandes ; en 1827, on a donné même en plein air les Brigands, et Guillaume Tell, de Schiller.

Comme la capitale ne saurait se payer le luxe d'une troupe permanente, le théâtre municipal aménagé dans l'ancienne église des Capucins, donne seulement une vingtaine de représentations par hiver, auxquelles on convie des tournées françaises, belges et allemandes. Les spectacles offerts par des ensembles si différents présentent une grande variété, tant au point de vue des pièces classiques ou modernes, que de l'interprétation. Au fond, une capitale de 40.000 habitants pourrait bien avoir un théâtre permanent, mais il faudrait avoir trois troupes différentes pour jouer des pièces allemandes, françaises et luxembourgeoises, ce qui serait beaucoup trop coûteux, et de cette façon, la ville se contente de donner au théâtre un subside pour couvrir le déficit résultant des représentations des tournées en question, et de temps à autre, on met la salle du théâtre à la disposition d'une

société luxembougeoise pour des pièces en patois. Les représentations d'un drame musical, d'un opéra ou d'une opérette sont des soirées de grand gala qui font toujours salle comble, parce que les Luxembourgeois aiment la musique. Il y a, en outre, une salle de spectacle au Pôle Nord à Luxembourg et à Esch sur l'Alzette, où l'on donne des opérettes allemandes et des pièces françaises modernes.

Les Luxembourgeois ne sont donc pas isolés du mouvement littéraire, et s'ils ont un sens critique très prononcé, c'est qu'ils sont suffisamment lettrés pour comparer les valeurs littéraires, morales ou sociales, ainsi que le niveau artistique des troupes.

C'est ainsi que dans ce pays on oscille entre deux cultures différentes, et comme les Luxembourgeois sont pacifiques et assez peu militaristes, ils souhaitent avant tout que la paix soit maintenue, que leur pays ne devienne pas le champ de bataille des grandes nations voisines et qu'ils puissent jouir des progrès intellectuels et économiques d'une Pan-Europe de l'avenir.

TONY KELLEN.

LE THÉATRE

LES JEUX DE JEAN GIRAUDOUX

Il arrive que l'on soit original comme on est blanc ou noir : Jean Giraudoux est un de ces privilégiés dont l'originalité est essentielle. Il arrive aussi que cette particularité réside dans l'inteligence ou dans la sensibilté. Jean Giraudoux appartient à cette suprême élite dont l'originalié est toute intellectuelle. Son art est un jeu d'esprit. Or, tous les jeux s'apprennent ; il n'est donc pas étonnant qu'après avoir pratiqué la technique du romancier, il se soit appliqué avec une maîtrise égale à celle du dramaturge, et il est encore moins étonnant que, depuis qu'il a prix possession de la scène, il ait substitué à l'observation de *Siegfried* la fantaisie *d'Amphitryon* 38.

Quelques spectateurs, à vrai dire, surtout dans les débuts, ont paru un peu surpris que la seconde œuvre ressemblât si peu à la première. C'est qu'ils n'avaient pas dégagé suffisamment cette intellectualité supérieure qui est la marque propre de l'auteur, qui constitue son plaisir à écrire et le nôtre à l'écouter. La marche de l'esprit, en effet, est exactement la même dans les deux cas et la constitution logique des deux œuvres est identique. Dans le premier cas, il s'agit de mettre en parallèle deux peuples et en scène, deux séries de caractères ; dans *Siegfried*, les événements et les caractères sont destinés à peindre, l'une en regard de l'autre, la France et l'Allemagne. De même *Amphitryon* 38 repose sur une comparaison, celle des dieux et des hommes.

Jean Giraudoux fait ses pièces aujourd'hui comme les orateurs faisaient jadis des « parallèles »... Nouveauté, comme on le voit, toute théâtrale, mais, comme théâtre, quelle nouveauté !...

D'autre part, on peut remarquer qu'il existe aujourd'hui un double snobisme autour de Giraudoux : les uns l'admirent de confiance et les autres commencent à le critiquer d'instinct. J'ai donc entendu une surdélicate déclarer avec une moue de dédain : « Ce n'est là qu'une parodie !... » Vue mondaine qui, comme toutes les vues mondaines, est approximative. Il est exact, en effet, que la présence des dieux antiques dans une comédie moderne évoque essentiellement l'idée de la parodie qui procède par dégradation : ainsi arrive-t-il, toutes les fois que l'on abaisse les Immortels aux petits travers des mortels... Mais la parodie est ici, comme tout ce qui touche Giraudoux, renouvelée ; renouvelée, si j'ose dire, par retournement, en renversant le courant de l'esprit. Dans la parodie, en effet, quand on passe des dieux aux hommes, on descend : ici, l'on monte... On assiste, contre l'usage, à un agrandissement, et le thème continu du développement, c'est l'émerveillement des dieux devant l'humanité. Les dieux ne connaissent pas l'amour, ni le vrai plaisir, ni l'amitié, ni la vieillesse, ni la mort... Comme Jupiter vient de revêtir un corps tout neuf, il a une peau trop douce, inhumaine, ce que Mercure appelle avec un suprême dédain « une peau d'enfant »... On sent la nuance... Elle est extrêmement curieuse, et surtout ce qui est passionnant à suivre, c'est l'effet qu'elle produit sur le public...

J'ai assisté à plusieurs représentations de la pièce... Il est rare que le public éclate de rire : ce sont des rires dispersés, presque individuels, au hasard des mots. Suivant l'expression des vieux routiers de théâtre, on a presque l'impression que le dialogue ne passe pas la rampe. Et

cependant l'auditoire est pris... captivé plutôt qu'amusé... Plus exactement encore, les spectateurs ont le sentiment qu'ils se trouvent en présence d'un spectacle si délicat, si fuyant, si rapide qu'on n'a pas le temps de s'attarder à un « effet » et qu'en riant, on se ferait semer... Avant tout, il faut suivre et ne rien perdre... Le charme de Jean Giraudoux est donc cette fois encore extrêmement difficile à définir... Sans doute, son œuvre, comme une parodie, est gaie, mais peut-on dire qu'elle soit comique, puisque cette apologie des hommes au détriment des dieux provoque justement dans l'esprit un mouvement d'idées contraire à celui de la parodie... On sent bien que c'est là un jeu, et un jeu amusant, mais aussi que c'est un jeu d'idées, et toutes les idées ne sont-elles pas sérieuses et ne sent-on pas dans ce sourire une gravité toute philosophique ?...

*
* *

Jean Giraudoux avait manifesté assez d'originalité dans l'inspiration et le ton de son œuvre pour n'avoir point besoin d'en chercher encore dans l'affabulation.

Nous voyons donc les personnages classiques accomplir les actes rituels : Jupiter prend la forme d'Amphitryon ; il ne semble pas, d'ailleurs, qu'en amour la divinité surpasse l'humanité, puisque la nuit qu'Alcmène passe avec son amant céleste lui paraît une des plus bourgeoises, plus « conjugales » même qu'elle ait jamaie eue avec son mari. D'ailleurs, il est dans le pauvre destin de Jupiter de ne parvenir jamais à émerveiller la mortelle... Il tente en vain de lui raconter la création et de faire briller les charmes de la vie éternelle : Alcmène préfère la jeunesse et l'amour des jeunes femmes amoureuses... Ce qui vaut bien mieux que la puissance des dieux, c'est la vie...

Jupiter a donc manqué son effet dans l'incognito : réussira-t-il mieux en excipant franchement de sa qualité divine ? Mercure l'annonce officiellement à Alcmène et il publie même dans l'univers la prochaine naissance du fils qui portera le nom d'Hercule... D'abord, il est certain qu'Alcmène est une femme vertueuse, c'est-à-dire amoureuse de son mari, mais surtout les dieux ne lui disent absolument rien... Elle ne songe donc qu'à se protéger contre Jupiter... C'est alors que Jean Giraudoux s'est avisé d'une péripétie qui, non seulement est divertissante, mais va porter plus haut encore le prestige de l'humanité par rapport aux dieux... Alcmène, en effet, a eu la sage idée de consulter une femme d'expérience comme Léda ; celle-ci suggère que Jupiter se présentera sans doute sous la forme d'Amphitryon et Alcmène n'hésite pas à demander à Léda un service : pourquoi Léda ne recommencerait-elle pas ce qu'elle a déjà fait ?... Et voici quelqu'un qui ressemble à Amphitryon : et c'est Amphitryon, en effet, que la rusée Alcmène dirige dans la nuit vers l'invisible Léda... Elle se croit bien habile et proclame lyriquement la facilité avec laquelle l'intelligence humaine peut conjurer les risques de la fatalité. Et il est bien vrai, en effet, que les dieux ne sont pour rien dans la petite disgrâce dont la jeune femme est l'objet : c'est elle-même qui l'a préparée de ses propres mains... Ainsi les hommes et les femmes se mettent bien aisément à l'abri des dieux, mais non pas à l'abri d'eux-mêmes...

*
* *

Ainsi donc, à l'école de la mortelle, le dieu des dieux aura tout appris du monde : la vie, l'amour, toute la palpitation de la vie, toutes les nuances de l'amour... Il avait commencé par avoir une « peau d'enfant »... Il semble, au dernier acte, qu'il ait une âme d'enfant... Heureusement que sa divinité lui sert, du moins, à apprendre très vite et qu'il lui suffit d'une expérience pour s'initier à tous les beaux secrets de la condition humaine... Et le trait le plus divin qu'ait fourni Jupiter, réellement, c'est de comprendre...

*
* *

Sans doute de tels jeux n'agitent pas profondément l'âme des foules et ne visent point à révéler des vérités nouvelles : ils sont, dans le sens le plus littéral et le plus noble, des divertissements... Ils distraient les spectateurs, mais sans frivolité et sans complaisance... A tous ses autres mérites d'esprit et de talent, Jean Giraudoux en ajoute donc un qui suffirait à l'élever bien haut ; par un prestige qui n'appartient qu'à lui, il force tous ses admirateurs à se forcer eux-mêmes pour le suivre et l'aimer... Il éveille ou fortifie en eux une sorte de bonne volonté intellectuelle, de docilité supérieure... Il est, essentiellement, un entraîneur d'esprits...

GASTON RAGEOT.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans

IRÈNE NEMIROWSKI. *David Golder* (1 vol. Grasset).).

Ce roman est le meilleur roman qui ait jamais été écrit sur la tyrannie de l'argent. David Golder est considéré par sa femme, sa fille, ses amis comme une machine à produire de l'argent. Tous sont des parasites, qui vivent à ses dépens. Ce roman est la peinture vigoureuse d'une famille et d'un caractère pour qui l'argent seul compte. Elle s'effondre avec la ruine volontaire de Golder, qui ainsi se venge de la rapacité des siens.

Poèmes

PAUL BALDASSERA. — *Reçois mon cœur, ô Vie* (Editions de la *Revue Mondiale*).

Contrairement aux deux recueils précédents qui s'inspirent de la nature, voici un album d'impressions parisiennes. Sensations rapides, notées avec grâce, visions furtives mêlées à une pensée plus profonde. Comme M. Aragon, M. Baldassera est, lui aussi, un « paysan de Paris ». Seulement il l'est avec mesure et naturel, sans obscurité ni désir d'épate. Il doit sans doute cette modération à l'instinct de sa race, car il est, si je ne m'abuse, d'origine grecque.

Quoique dans ces petites pièces en vers libres, M. Baldassera fasse preuve d'un esprit fin et pénétrant, il faut avouer que ces évocations de la vie de grande ville, la série des figures modernes nommément, sont d'une originalité qui est depuis longtemps tombée dans le domaine public. Ce qui nous plaît, chez ce poète, ce sont les fragments de pensée qui percent à travers ces notations légères. Pensée fière et élevée, empreinte d'un optimisme volontaire. Ces hautaines aspirations se font encore mieux jour dans la partie du volume intitulée : *Les Statues qui parlent*. Il y a là surtout le remarquable morceau d'*Apollon* qui vaut autant par sa facture régulière et pure que par le souffle viril qui l'anime. Espérons que c'est en ce sens que le talent de M. Baldassera s'affirmera dans l'avenir.

Théologie

EDMOND LE ROY, de l'Institut. *Le Problème de Dieu* (1 vol. Cahiers de la Quinzaine).

Ce livre pose le problème de Dieu dans toute sa force en partant de la critique des preuves traditionnelles. Il les renouvelle, d'ailleurs, conformément aux exigences de la pensée moderne en faisant appel à l'inquiétude morale, qui est déjà croyance en la suprématie morale et, par suite, en la divinité, inquiétude morale, dit l'auteur, qui travaille plus ou moins tous les hommes. Livre d'une grande profondeur qui fait appel à l'intention de chacun et, visiblement, éveille le sens de Dieu.

ANDRÉ PAUL. — *L'Unité chrétienne*. schismes et rapprochements (Un vol. Rieder).

On constate à notre époque, dans les diverses industries un important mouvement d'union et de concentration qui réunit les firmes concurrentes et les états concurrents pour des intérêts communs.

Au moment où le matérialisme tend à se développer, pourquoi n'en serait-il pas de même dans le domaine religieux ?

Aussi bien l'histoire des essais sept fois centenaires de réunion des églises montre-t-elle les progrès réalisés à cet égard — les questions à trancher ayant été simplifiées dans leur nombre et dans leurs termes.

Il faut savoir gré à M. Paul André d'avoir exposé clairement le problème en un ouvrage d'ensemble.

C. M.

Littérature

BALZAC. *Recherches sur la création intellectuelle*, par PIERRE ABRAHAM (avec 60 planches en héliogravure. Editions Rieder).

Si riche est la bibliographie balzacienne qu'il paraît difficile d'écrire quelque chose de nouveau sur l'auteur des 97 romans de la *Comédie humaine*.

Cependant, si nous connaissons bien l'homme, on est bien loin d'avoir tout dit sur la conception de son œuvre.

S'il paraît difficile d'éclairer la création intellectuelle de Balzac à l'aide de quelques formules : *mensonge* « de belle humeur », *appétit*, *servilité*, comme l'indique Pierre Abraham, nous sommes d'accord avec l'auteur de cet essai pour bien séparer l'existence visible de Balzac et son existence secrète ; son existence de travail nocturne avec son inlassable effort, avec ses doutes, ses angoisses.

N'écrivait-il pas en novembre 1837, ayant alors publié : *La peau de chagrin*, *Eugénie Grandet*, *Le Père Goriot*, etc., « Je ne crois pas à ce qu'on appelle mon talent, je passe les nuits à me désespérer ».

Une abondante illustration — reproductions de caricatures, portraits — nous conte, entre autres, l'histoire d'une page de Balzac, en représentant les remaniements et corrections qu'il apportait à ses manuscrits et à ses multiples épreuves.

Qui veut étudier Balzac, ne saurait négliger l'intéressante étude de Pierre Abraham.

CAMILLE MEILLAC.

EDMOND SÉE. *Théâtre Complet*, Tome IV (1 vol. Flammarion).

Avec *Le bel amour*, magnifique synthèse du drame d'aimer, c'est une descente vertigineuse de la passion idéalisée vers les bas-fonds de l'instinct ; la possession anéantissant en fauve déchaîné la chimère, dégrisant l'esprit.

Après la chair qui exalte et dissocie, *Le métier d'amant*, d'une vérité cruelle, cynique, divertit et réveille d'angoissants souvenirs. Une femme mariée peut aimer : à l'amant l'égoïsme, les caprices, les crises de nerfs ; au mari trompé, le dévouement, le sacrifice.

MARCEL CARAYON. — *Lope de Véga*. Ouvrage comprenant 60 planches en héliogravure (Rieder).

On ne saurait trouver meilleur guide pour comprendre l'œuvre énorme de Lope de Véga que la vivante étude de M. Marcel Carayon qui retrace l'histoire de cette vie tumultueuse et passionnée.

Prodige de la nature, Lope fut un monstrueux enfant gâté racheté par la flamme ; son œuvre est d'un monstrueux homme de lettres racheté par un grand poète.

Poète du moi, Poète du monde où il baignait, c'est-à-dire de l'Espagne...

Les étapes de son existence amoureuse se retrouvent dans sa production dramatique ou non scénique; et il est juste de noter dans le rapport de ses passions et de son œuvre, un côté goethéen.

C. M.

Histoire

Emile Bourgeois, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne. *Ce qu'il faut connaître du passé de la France* (1 vol. Boivin).

M. Emile Bourgeois prend la France à ses débuts et l'accompagne jusqu'en 1870. Là il arrête l'œuvre. Il estime qu'il ne possède plus le recul suffisant pour pouvoir juger en indépendance absolue, évènements et hommes. Il achève donc son livre sur l'ébauche de la *nouvelle figure de la nouvelle France dans le monde.*

Les pages écrites par M. Bourgeois sont vigoureuses, animées d'une foi robuste dans les *trois destinées de la France, l'une tournée vers le continent, les deux autres qui regardent la Méditerranée et l'Océan.* Elles seront dignes d'un *peuple qui a eu conscience et volonté de se faire lui-même au prix de durs travaux, de longues souffrances sans jamais désespérer de son avenir.*

L'auteur perçoit à travers l'histoire ce *langage du passé* de la France, *ces voix lointaines ou proches des humbles, des chefs et des héros.* Il glorifie ce pays, *cette terre fertile, ce ciel harmonieux, ces rivages ouverts à la brise du large et aux vastes espoirs.* Il croit en la vertu de sa race.

En vérité, ce petit volume est mieux qu'une production magistrale d'un historien réputé, plus qu'un simple ouvrage de vulgarisation; non seulement il éclaire et nourrit l'esprit, mais il l'élève.

C'est de la bonne et saine littérature, un livre bien français écrit par un des meilleurs d'entre nous.

G.-K. Loukomski. — *Les Russes.* Bibliothèque Générale illustrée (Rieder).

Bien que l'on ait beaucoup écrit sur la Russie, peut-être ne la connaissons-nous pas suffisamment. Aussi prendra-t-on avec intérêt connaissance de l'ouvrage de G.-K. Loukomski, petite encyclopédie de la Russie d'avant-guerre.

L'auteur étudie successivement le pays, la population, la religion et le mysticisme, l'état et la vie russe du XV au XIXe siècle, ainsi que l'art, le théâtre, la musique. En dépit des changements de régime l'âme russe garde ses traits principaux.

Soixante planches en héliogravure nous montrent divers aspects de l'ancienne Russie.

C. M.

Général Niessel. *Préparons la défense anti-aérienne* (Un vol. Taillandier).

« On oublie trop souvent en France que les attaques aériennes n'intéressent pas seulement les combattants. Elles peuvent s'exercer dans tout l'intérieur du pays en guerre, même bien loin en arrière de la zone des armées. »

La nation française tout entière doit donc être au courant de ce que peuvent être ces attaques dans la guerre future — attaques qui se déclancheront vraisemblablement avant la déclaration des hostilités; — elle doit savoir ce que seront les gaz mortels que prépare actuellement la chimie allemande, les germes pathogènes, les virus d'épidémies, l'empoisonnement des fleuves, la déposition en territoire français de rats porteurs de la peste, etc., etc., tout cela organisé scientifiquement pour être répandu par les soins de l'aviation ennemie.

Tous les Français doivent être instruits de la manière de se défendre contre les bombardements diurnes et nocturnes, les gaz délétères et les germes pathogènes; de la façon dont ils doivent se servir des masques, etc...

Les autorités civiles comme les autorités militaires sont tenues de savoir quels dangers terribles attendent les non-combattants; elles ont à prévoir de vastes abris pour mettre la population à couvert; ce sont des problèmes de vie ou de mort qu'il importe dès maintenant d'étudier et de résoudre.

C'est pour éclairer les autorités civiles et la nation entière que le Général Niessel, après avoir brièvement exposé la question dans un précédent volume : *La Maîtrise de l'air*, nous instruit aujourd'hui sur la nécessité d'organiser au plus tôt *la Défense anti-aérienne.* Il le fait clairement, se mettant à la portée de tous et apprenant à tous ce qui touche à la défense et ce qu'il importe qu'elles sachent.

M. B.

Livres nouveaux déposés au Bureau de la Revue

Bille d'Ivoire. — *Jour et gagner.* Editions Argo.
Henry Bordeaux. — *L'abbé Fonque.* Flammarion.
Hector C. Bywater. — *Les Marines de Guerre.* Payot.
Henri Duvernois. — *Nouvelles comédies en un acte.* Flammarion.
Doty. — *La Légion des Damnés.* Stock.
J.-L. Duplan. — *Sa Majesté la Machine.* Payot.
Georges de La Fouchardière. — *La Chienne.* A. Michel.
Jean Giono. — *Un de Baumugnes.* Grasset.
Mgr Gerlier et Georges Goyau. — *Nos jeunes.* Bloud et Gay.
A. Godoy. — *Quatre Nocturnes.* Emile Paul.
Michel Jonval. — *Les Chansons mythologiques lettonnes.* Lib. Picart.
André Levinson. — *Figures américaines.* V. Attinger.
J. Lucas-Dubreton. — *La manière forte, Casimir-Périer et la Révolution de 1830.* Grasset.
Albert Londres. — *Le Juif errant est arrivé.* A. Michel.
Paul Lesourd. — *La Cité de César et la Cité de Dieu.* Ed. des Portiques.
Pierre Lyautey. — *Le Voyage de Paris.* Ed. des Portiques.
Paul Morand. — *New-York.* Flammarion.
Don Claude Martin. — *Marie de l'Incarnation.* Desclée et Debrouwer.
Hermann Melville. — *Typee.* Lib. des Champs-Elysées.
Georges Musset. — *Glossaire des Patois de l'Aunis et de la Saintonge.* Masson, à La Rochelle.
Albert Mousset. — *L'Albanie devant l'Europe.* Delagrave.
Irène Némirowsky. — *David Golder.* Grasset.
Ossip-Lourié. — *L'Arrivisme.* F. Alcan.
Jacques Prado. — *Holocauste.* A. Messein.
Armendo Palacio Valdès. — *La Sœur St-Sulpice.* Morpon.
Ribemont-Dessaignes. — *Adolescence.* Emile-Paul.
Romain Rolland. — *La Vie de Vivekanauda.* Stock.
Robert Randau. — *Dika, Frère de la Côte.* A. Michel.
Virginia Woolf. — *La Promenade au Phare.* Stock.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

L'ANNIVERSAIRE DU ROI ALEXANDRE KARAGEORGEVITCH.

La légation du Royaume de Yougoslavie et la colonie yougoslave ont fêté le 17 décembre l'anniversaire du Roi Alexandre. Cet événement a revêtu un éclat tout particulier cette année.

Après un *Te Deum* à l'Eglise russe de la rue Daru, auquel assistait M. Spalaikovitch, avec tous les amis avérés du monarque yougoslave, l'ambassadeur et l'ambassadrice ont donné dans leur hôtel particulier, 7, square Thiers, une brillante réception, au cours de laquelle nous avons vu défiler l'élite de la société parisienne.

La fête anniversaire du Roi Alexandre fut l'occasion d'une manifestation politique grandiose en Yougoslavie. De tous les coins du Royaume affluaient à Belgrade des milliers de délégations du peuple yougoslave, venues toutes pour présenter leurs hommages au Roi, parmi lesquelles les délégations croates étaient en tête comme nombre. La délégation dalmate, seule, comprenait 500 délégués de la Banovine, de la Save et de la région côtière de la Dalmatie. Les délégués dalmates furent conduits par MM. Ratchitch et Bulitch, respectivement maire et adjoint au maire de Split. De même, M. Srkoulj, maire de Zagreb, et Mgr Rittig, archiprêtre de Saint-Marc de Zagreb, promoteurs de la manifestation, conduisirent plus de 1.000 délégués des villes et des localités de la Croatie, venus à Belgrade pour apporter au souverain l'hommage reconnaissant des populations de toutes les régions. Se rendant à 9 heures, à la séance solennelle du Conseil Municipal de Belgrade, ils furent acclamés sur leur passage. A 10 h. 30, a eu lieu à la Cathédrale un service religieux en présence du roi, de la reine, du prince Paul, des membres du gouvernement, du corps diplomatique, des hauts fonctionnaires et de toutes les délégations croates.

A dix-sept heures, les délégations furent reçus au Palais Royal, en audience spéciale par le roi. Le maire de Zagreb, prenant la parole au nom de tous les délégués, prononça une allocution magnifique, « soulignant l'indéfectible attachement des Croates au roi, à l'Etat et à l'unité nationale, donnant au souverain l'assurance que tous les Croates mettent toutes leurs forces au service de la patrie ». Le roi répondit en disant :

« Je vous remercie des vœux que vous venez d'exprimer et des déclarations patriotiques que vous avez faites à l'occasion de mon anniversaire. Je me réjouis de voir en ce jour les délégués des banovines de la Save et du littoral, et d'entendre de vous, les représentants des villes et des associations croates, que le peuple a justement compris et unanimement approuvé mes efforts et mes décisions du 6 janvier et du 3 octobre, visant uniquement l'affermissement indissoluble de l'unité nationale, l'affection fraternelle, la pleine égalité, la consolidation économique et le relèvement social du beau Royaume de Yougoslavie.

« Je tiens tout particulièrement à remercier les représentants de la ville de Zagreb pour l'initiative qui trouva un écho si puissant dans tout le Royaume et donna l'occasion des manifestations générales et enthousiastes en faveur de la Yougoslavie et de l'unité nationale. Zagreb demeurera, j'en suis persuadé, à l'avenir, aussi fidèle à ses hautes traditions, veillera jalousement et cultivera cet enthousiasme qui soulève toute la nation ».

Les paroles du roi ont soulevé les acclamations des délégués. Le roi s'entretint familièrement avec tous, s'intéressant aux besoins des régions.

A 19 heures, une retraite aux flambeaux parcourut les principales rues de la capitale. Le cortège, à la tête duquel se trouvaient le maire de Belgrade et le maire de Zagreb, circulait au milieu d'une foule dont l'enthousiasme ne se démentit pas une minute. Devant le Palais Royal, la musique militaire a joué l'hymne national, et le roi dût paraître à plusieurs reprises au balcon, soulevant des acclamations réitérées.

En comparant cette fête nationale avec celle de l'année dernière, nous constatons de suite le changement formidable qui s'est opéré dans l'esprit yougoslave.

La déclaration de Mgr Rittig, faite aux représentants de la presse, nous explique cet état de choses : « Depuis le 6 janvier et le 3 octobre, il y a une situation nouvelle qui permet à Zagreb, tête de la Croatie, de renouveler l'expression de ses sentiments de fidélité envers le roi et l'idée yougoslave ».

Pour remettre le cours de l'histoire yougoslave sur la voie qui devait aboutir à l'organisation de la Yougoslavie moderne, le roi Alexandre fit le geste nécessaire (le 6 janvier 1929). La Constitution de Vidov-Da fut abolie.

Son énergique et très capable ministre de la Justice s'était mis au travail extraordinaire d'unifier six différentes législations de la Yougoslavie qui, pendant les dix dernières années, empêchèrent la formation de l'unité yougoslave.

Le ministre Srchkitch s'est acquitté de cette mission avec beaucoup d'honneur et de dignité. Au cours de ces dix mois de dictature libérale, il a achevé le code civil, le code pénal, l'instruction criminelle, la loi sur les juges, les avocats, l'organisation des tribunaux, etc.

C'est ainsi que le grand législateur yougoslave, le ministre Srchkitch, prépara l'arrivée du 3 octobre ayant fait une nouvelle législation d'après laquelle le Royaume de Yougoslavie est divisé en neuf banovines (grandes provinces).

Par le décret royal du 3 octobre, le roi Alexandre a proclamé son Royaume le Royaume de Yougoslavie. Le nom de Royaume des Serbes, Croates et Slovènes qui symbolisait une époque transitoire dure appartient déjà à l'histoire. Ainsi s'effaçait, dans la terminologie officielle la distinction des trois branches du peuple yougoslave qui formaient l'armature du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes. Et cela est un bien. Dans sa passion constructive, le roi Alexandre a brûlé une étape historique, voulant soumettre tout à l'idéal qu'il s'est formé de l'Etat moderne. Que cet événement ait eu sur la politique intérieure de la Yougoslavie une répercussion immédiate, la chose n'était pas douteuse. La manifestation actuelle en est une preuve.

Le vivant témoignage de cette vérité, que la fortune des masses peut encore dépendre de la grandeur d'un seul homme, nous le trouvons en la personnalité historique du grand réformateur yougoslave, le roi Alexandre.

L'époque européenne actuelle dans laquelle se manifestent nos humbles actions, est caractérisée par la lutte gigantesque des hommes qui aspirent à imposer leurs sen-

timents et leurs pensées à la nouvelle direction de la destinée européenne.

La grandiose figure pacifique du roi Alexandre se dresse dans le proche Orient comme un géant. En poursuivant son idéal politique si élevé, il n'a jamais perdu de vue le sens de ce qui est pratique. Le roi Alexandre peut donc revendiquer avec orgueil les résultats comme les risques de son action.

Personne n'ignore aujourd'hui que toutes les tendances du régime actuel yougoslave, qui est du reste seulement transitoire, sont concentrées pour assurer la paix à l'extérieur, l'ordre à l'intérieur. Vu l'atmosphère politique de l'Europe, ce régime de dictature libérale fut indispensable à l'Etat et à l'unité yougoslave, ainsi qu'à la partie pacifique de l'Europe d'après-guerre.

Le régime du roi Alexandre est jugé à ses actes, qui permettent d'apprécier l'étendue de son œuvre et sa conduite pacifiste à l'égard de ses voisins.

La compétence et la méthode du général Jivkovitch, et la diplomatie habile et perspicace de M. Marinkovitch, sont bien faites pour servir les besoins de la Yougoslavie, et les intérêts de l'Europe nouvelle.

Le roi Alexandre représente, pour ainsi dire, la mascotte nationale yougoslave. C'est bien de lui qu'on peut dire : « Audaces fortuna juvat ». L'entreprise qu'il avait assumée était audacieuse; il a fort bien réussi. Pourtant, c'est avec confiance que nous l'avons vu à l'œuvre constructive dont la Yougoslavie avait tant besoin.

Délivrés des luttes stériles de la politique intérieure, avec devant eux un avenir assuré, la Yougoslavie et son gouvernement se sont remis au travail intense. Toujours, en ce qui nous concerne, nous avons défendu cette thèse qu'il y avait des forces neuves à capter et des richesses à créer en Yougoslavie, que les régimes précédents gaspillaient si imprudemment. La vérité a une force maîtresse : elle finit toujours par avoir raison, c'est ce qui est arrivé en Yougoslavie, grâce à l'action personnelle du roi Alexandre.

Le peuple yougoslave a raison de fêter son anniversaire avec tant d'éclat et de sincérité.

Cet ami de la France a bien mérité cet honneur.

Tout est maintenant bien clair dans les Balkans. La monarchie yougoslave reste désormais la forteresse de la paix de l'Europe nouvelle dans ce canton du monde. Il serait facile d'en faire la démonstration. Les événements s'en sont bien chargés.

La victoire de la paix du roi Alexandre a la solidité et la profondeur.

Général SCHLOSSER.

BULLETIN MARITIME

LA RÉORGANISATION DES SERVICES FRANÇAIS SUR L'OCÉANIE

La Cie des Messageries Maritimes et la Cie Navale et Commerciale de l'Océanie viennent de s'unir pour assurer l'exécution d'un service combiné de navires mixtes entre l'Europe et certains ports du Pacifique.

Dorénavant, les départs de Dunkerque, du Havre, de Bordeaux et de Marseille seront alternés et auront lieu à dates fixes chaque mois. Les navires du service combiné quitteront Marseille le 10 de chaque mois. De Marseille, deux itinéraires différents seront suivis.

Les navires mixtes des Messageries Maritimes *Ville-de-Verdun*, *Ville-de-Strasbourg*, *Andromède*, *Antinoüs*, escaleront à : La Pointe-à-Pitre, Fort-de-France, Cristobal-Colon, Papeete (Tahiti), Raiatia, Suva (Iles Fidji), Port Vila (Nouvelles-Hébrides), Nouméa (Nouvelle-Calédonie) et effectueront leur retour par le Canal de Panama.

Les navires mixtes de la Cie Navale et Commerciale de l'Océanie *Saint-Luc*, *Saint-Eloi*, *Saint-Roch*, *Saint-Augustin* escaleront à : Port-Saïd, Colombo, Batavia, Soerabaya, Port Moresby, Salamuoa, Rabaul, Port Vila (Nouvelles-Hébrides), Nouméa (Nouvelle-Calédonie) avec retour par le Canal de Suez.

Ces dispositions ont pris effet le 1er janvier courant.

Les deux Compagnies pratiqueront les mêmes frêts, les mêmes conditions accessoires, telles que frais d'embarquement, frais de débarquement, clauses des connaissements. Pour les réexpéditions depuis Port-Vila et Nouméa jusqu'aux ports secondaires de l'Océanie, les marchandises seront transbordées sur les annexes de la Cie des Messageries Maritimes, de la Cie Navale de l'Océanie et de la Cie Française des Nouvelles-Hébrides.

LA SICILE ET LA CORSE PAR LES MESSAGERIES MARITIMES

Un mouvement important de tourisme se dessine actuellement en faveur de la Sicile.

La température printanière qui règne toute l'année dans cette île célèbre y attire les habitants de nos contrées où l'hiver est trop souvent pluvieux et désagréable.

Qui de nous n'a pas fait, ne fait pas chaque année, le projet d'aller se reposer en hiver sur un rivage ensoleillé ? Mais, au moment de la réalisation de ce beau rêve, que de difficultés surgissent !

Ainsi, pour la Sicile, il n'existe pas de service régulier la reliant à un port français : force est donc pour s'y rendre, de prendre le train pour Naples et d'emprunter dans ce dernier port un service local. Voyage compliqué, interminable !

Les Messageries Maritimes ont simplifié cette question. Une croisière faite par les deux paquebots les plus luxueux de la Société, le *Mariette-Pacha* et le *Champollion*, conduit directement, avec faculté de s'embarquer à Marseille ou Villefranche-Nice, les touristes de France à Palerme.

Et c'est l'enchantement !

La traversée de la Sicile en voiture automobile est une excursion unique au monde.

Au retour, une escale du navire à Ajaccio permet de saluer la Corse.

A partir du premier prix de 4.265 francs (somme dans laquelle tout est compris : excursions inscrites au programme, frais d'hôtel à terre, pourboires, guides, automobiles), les touristes, en cours de voyage, n'ont à s'occuper d'aucun détail.

Il y a lieu de rappeler que les Messageries Maritimes organisent également des croisières en Méditerranée, en Extrême-Orient et en Adriatique, dont le succès, aujourd'hui consacré, croît légèrement d'année en année.

Le Gérant : M. HEDAN

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 5 68e ANNÉE 1er MARS 1930

INSECTES MUSICIENS

Mushi yo mushi
Naïté ingwa ga
Tsukuru nara ?
O insecte, insecte, crois-tu que le Karma puisse être épuisé par la chanson ?

Poème japonais.

I

Si jamais vous allez au Japon, n'oubliez pas d'assister au moins à un *en-nichi*, — ou festival religieux. Il faut le voir la nuit, alors que tout ressort mieux à la lumière des lampions et des lanternes sur lesquels sont peints des visages monstrueux. Vous verrez des jongleurs, des acrobates, des danseurs de sabre, des diseurs de bonne aventure et partout, dominant le tumulte des voix, vous entendrez le roulement incessant des tambours et les sifflements des flûtes. Il se peut que tout ceci ne vaille pas qu'on s'y arrête. Mais je suis presque certain que bientôt vous interromperez votre promenade pour regarder une baraque illuminée comme une lanterne magique et remplie de minuscules cagettes hors desquelles s'échappent des trilles incomparables. Cette baraque est celle d'un marchand d'insectes chanteurs ; et ce sont eux qui produisent cette tempête de bruits. Le spectacle en est curieux et attire presque toujours l'étranger.

Mais, ayant satisfait sa curiosité momentanée, celui-ci poursuit généralement son chemin avec l'idée qu'il vient simplement de voir une autre variété de jouets pour enfants. On pourrait facilement lui apprendre qu'à Tokio seul, le commerce d'insectes atteint des milliers de dollars — mais il s'étonnerait très certainement si on l'assurait que les insectes eux-mêmes sont très estimés pour le caractère particulier des sons qu'ils émettent. Il ne serait pas facile de le convaincre que dans la vie esthétique d'un peuple extrêmement raffiné et esthétique, ces insectes occupent une place qui n'est pas moins importante, ni moins méritée que celle occupée dans notre civilisation occidentale par les alouettes, les fauvettes, les rossignols ou les canaris. Quel étranger pourrait supposer qu'il existe toute une littérature vieille de mille années et toute imbue d'une curieuse et délicate beauté, basée sur ces insectes aux vies si éphémères ?

Le but de cette étude est de montrer, en élucidant ces faits, à quel point les voyageurs peuvent inconsciemment juger superficiellement les détails les plus intéressants de la vie japonaise. Mais ces méprises sont aussi naturelles qu'inévitables. Car avec la meilleure des intentions, il est impossible d'estimer correctement à première vue quoi que ce soit d'extraordinaire dans la coutume japonaise, car l'extraordinaire se rapporte presque toujours à des sentiments, à des croyances ou à des pensées au sujet desquels l'étranger ne peut rien savoir.

Avant d'aller plus loin, permettez-moi d'ob-

server que les insectes domestiques dont je vais vous parler sont, pour la plupart, des chanteurs nocturnes et ne doivent pas être confondus avec les *semi* (cigales) mentionnés dans certaines de mes études précédentes. Je crois que les cigales, même dans un pays aussi exceptionnellement riche en insectes musiciens que le Japon, sont, à leur façon, des mélodistes merveilleux. Mais les Japonais font autant de distinction entre les notes des insectes nocturnes et celles des cigales, que nous en remarquons entre celles des alouettes et des moineaux : et ils relèguent les cigales à la place de vulgaires moineaux. Les *semi* ne sont jamais mis en cage. Le goût national pour les insectes en cage ne signifie pas un goût pour le bruit. Et la note de tout insecte jouissant de la faveur publique doit ou bien posséder quelque charme rythmique, ou quelque qualité mimétique célébré dans la poésie ou la légende. Le même fait est exact du goût japonais pour le chant des grenouilles. Ce serait une erreur de croire que *toutes* les grenouilles sont considérées musicales ; mais il y a des espèces particulières de très petites grenouilles qui ont des notes très douces ; et celles-là sont mises en cage et choyées.

Bien entendu, les insectes ne chantent pas, au sens propre du terme ; mais dans les pages suivantes, il se peut que j'emploie les termes chanteur ou insecte-chanteur, un peu à cause de leur commodité, et un peu à cause de leur correspondance dans le langage des marchands d'insectes et des poètes japonais, qui décrivent les « voix » de ces créatures.

II

L'ancienne littérature japonaise classique est remplie d'allusions à la coutume d'élever des insectes musiciens. Ainsi dans le chapitre intitulé *Nowaki* (1) du célèbre roman « Genji Monogatari », écrit à la fin du dixième siècle par la dame Murusaki-Shikibu, il est dit : « Les servantes reçurent l'ordre de descendre dans les jardins et de porter de l'eau aux insectes. » Mais la première mention bien définie de cages destinées à des insectes chanteurs se trouve dans le passage suivant d'un ouvrage intitulé *Chomon-Shû* : « Le douzième jour du huitième mois de la deuxième année de Kaho (1005 de notre ère), l'Empereur ordonna à ses pages et à ses chambellans d'aller à Sagano y trouver des insectes. L'Empereur leur remit une cage faite d'une résille de fils brillants. Tous, y compris l'aumônier en chef et ses suivants, prirent des chevaux des Ecuries Impériales de droite et de gauche, et partirent à la recherche d'insectes. Tokinori Ben, qui détenait, à cette époque, le poste de Kurando (1), suggéra à la cavalcade, tandis qu'elle chevauchait vers Sagano, le sujet suivant comme thème de composition poétique : « Cherchant des Insectes dans les Champs ». En arrivant à Sagano, toute la troupe mit pied à terre, et marcha dans différentes directions, pendant un peu plus de dix *chô* ; puis ils envoyèrent leurs serviteurs à la recherche des insectes. Le soir venu, ils regagnèrent le palais. Ils placèrent dans la cage du haji (2) et du *omina-meshi* (pour les insectes). La cage fut respectueusement présentée à l'Impératrice. Ce soir-là on but du saké au palais, et l'on composa beaucoup de poèmes. L'Impératrice et ses Dames d'honneur prirent part à la composition des poèmes. »

C'est là, croyons-nous, la plus ancienne allusion japonaise à une chasse aux insectes, bien que cette distraction fût peut-être inventée à une période bien antérieure à celle de Kaho. Dès le septième siècle cette chasse apparaît comme une distraction très populaire, et les chasses nocturnes étaient aussi en vogue que les chasses de jour. Dans le *Teikoku Bunshû*, ou œuvres réunies du poète Teikoku, qui mourut dans la deuxième année de Shôwô (1653), on a conservé une des lettres du poète qui contient un passage très intéressant relatif à ce sujet :

« Allons à la chasse aux insectes ce soir, écrit le poète à son ami. Il est vrai que la nuit sera très sombre puisqu'il n'y aura pas de lune, et il peut paraître imprudent de sortir. Mais il y a beaucoup de personnes en ce moment qui sortent chaque nuit afin de se rendre aux cimetières, car le festival du Bon (3) approche ; donc, le chemin menant aux champs ne sera

(1) *Nowaki* est le nom donné à certains orages très destructifs qui ont généralement lieu à la fin de l'automne. Tous les chapitres du Gengi Monogatari ont des titres poétiques et très descriptifs. Il existe une traduction anglaise des dix-sept premiers chapitres par M. Kencho Suyematsu. Mlle Kikou Yamata en a donné une traduction française, d'après la récente version anglaise de M. Arthur Waley.

(1) Kurando ou Kurôdo, fonctionnaire chargé du soin des archives impériales.

(2) *Hagi*, nom donné généralement au trèfle ; *Omina-meshi* est le nom ordinaire de la valériane officinale.

(3) C'est-à-dire : il y a maintenant beaucoup de personnes qui vont tous les soirs aux cimetières afin de décorer et préparer les tombes en vue du grand Festival des Morts.

pas solitaire. J'ai préparé plusieurs lanternes, de sorte que les *bata-ori*, les *matsumushi* et autres insectes viendront sans doute en grand nombre voleter autour de nos lumières. »

Il semblerait que la profession de *mushiya* ou vendeur d'insectes ait existé dès le dix-septième siècle. Car, dans un journal intime de cette époque, connu sous le nom de *Journal de Kikaku*, l'auteur parle de sa déception de ne point trouver de marchands d'insectes à Yédo, ce qui est une preuve suffisante qu'il en a rencontré ailleurs. « Le treizième jour du sixième mois de la quatrième année de Teikyo (1687), dit-il, je sortis à la recherche des vendeurs de *kirigirisu*. Je les ai cherchés à Yotsiya, à Kojimachi, à Hongò, à Yushimasa et dans les deux quartiers de Kouda Sudamacho ; mais je n'en ai point trouvé. »

Comme nous le verrons plus tard, le *kirigirisu* ne fut vendu à Tokio que cent-vingt ans plus tard.

Mais, bien avant que la mode décrétât de garder en cage des insectes chanteurs, leur musique avait été célébrée par les poètes comme étant un des plaisirs esthétiques de l'automne. On trouve de charmantes allusions aux insectes chanteurs dans certaines collections poétiques réunies pendant le dixième siècle, et contenant, sans doute, de nombreuses compositions d'une date beaucoup plus reculée. Et, de même que les endroits renommés pour leurs cerisiers, pruniers ou autres arbres à fleurs sont encore visités régulièrement chaque année par des milliers de personnes désireuses d'admirer les fleurs à leurs différentes saisons, ainsi dans l'ancien temps, les habitants des villes firent-ils, en automne, des excursions à la campagne afin d'entendre les chœurs frémissants des grillons et des sauterelles qui sont surtout des chanteurs nocturnes. Il y a des siècles de cela, certains endroits étaient célèbres simplement pour cet attrait mélodieux ; tels étaient Musashino (aujourd'hui Tokio), Yatano dans la province de Echizen, et Mano dans la province de Omi. Un peu plus tard, sans doute, les gens découvrirent que chacune des espèces principales d'insectes chanteurs hantaient de préférence certaines localités. Et ce fut ainsi que pas moins de onze endroits différents devinrent célèbres pour diverses variétés de musique d'insectes.

Les meilleurs endroits pour entendre le *matsushi* étaient :

1. Arashiyama, près de Kyòto dans la province de Yamashiro ;
2. Sumiyoshi, dans la province de Settsu ;
3. Miyagino, dans la province de Mutsu.

Les meilleurs endroits pour entendre le *suzumushi* étaient :

4. Kagura-ga-Oka, dans Yamashiro ;
5. Ogura-yama, dans Yamashiro ;
6. Suzuka-yama, dans Isé ;
7. Narumi, dans Owari.

Les meilleurs endroits pour entendre le *kirigirisu* étaient :

8. Sagano, dans Yamashiro ;
9. Takedo-no-Sato, dans Yamashiro ;
10. Tatsuta-yama, dans Yamato ;
11. Ono-no-Shinowara, dans Omi.

Plus tard, lorsque l'élevage et la vente des insectes devinrent un commerce lucratif, on perdit l'habitude d'aller à la campagne afin de les écouter. Mais, même aujourd'hui, les habitants des villes ont coutume, lorsqu'ils donnent une fête, de placer parfois des cages contenant des insectes chanteurs parmi les arbustes de leurs jardins, afin que les hôtes puissent jouir non seulement des mélodies produites par les petits musiciens, mais aussi des souvenirs ou sensations de paix rurale que cette musique évoque.

III

Le commerce régulier en insectes musicaux est d'une origine relativement moderne. A Tokio, ses débuts ne datent que de l'ère de Kwansei (1789-1800), période à laquelle la capitale du Shogunât était encore appelée Yédo. J'eus récemment entre les mains une histoire complète de l'entreprise, histoire composée en partie d'après des documents anciens, en partie d'après les traditions conservées dans les familles de plusieurs marchands d'insectes bien connus d'aujourd'hui.

Le fondateur du commerce de Yédo était un marchand ambulant appelé Chûzô, originaire de Echigo, qui s'établit dans le quartier Kanda à la fin du dix-huitième siècle. Un jour, en faisant sa tournée habituelle, il lui vint à l'esprit d'attraper quelques *suzumushi* ou « insectes-cloches » qui abondaient alors dans le quartier de Negishi, et d'essayer de les nourrir chez lui. Ils prospérèrent et, emprisonnés, se mirent à faire de la musique. Plusieurs des voisins de Chûzô, charmés par leurs sons mélodieux, lui demandèrent de leur procurer des *suzumushi* moyennant une compensation. Bientôt les commandes des *suzumushi* furent si nombreuses,

que le marchand de comestibles résolut de renoncer à son ancien commerce et se fit marchand d'insectes.

Chûzô se borna à attraper et à revendre des insectes. Il ne songea jamais qu'il serait peut-être plus profitable d'en faire l'élevage. Mais ce fait fut bientôt découvert par un de ses clients, Kirayama, alors au service du Seigneur Aoyama Shimodzuké-no-Kami. Kirayama avait acheté plusieurs *suzumushi* à Chûzô et il les tenait dans un bocal à demi rempli d'argile humide. Ils moururent pendant la saison froide, mais au printemps Kirayama fut agréablement surpris de découvrir que le bocal était peuplé de plusieurs jeunes insectes, évidemment éclos des œufs pondus par les premiers prisonniers. Il les nourrit avec soin et eut bientôt le plaisir, comme l'assure le chroniqueur « de les entendre commencer à chanter avec de petites voix ». Alors il résolut de faire quelques expériences, et, aidé par Chûzô, qui lui fournit des mâles et des femelles, il réussit à élever non seulement les *suzumushi*, mais trois autres espèces d'insectes chanteurs : le *kantan*, le *matsumushi* et le *kutsuwamushi*. Il découvrit, en même temps, qu'en gardant ces bocaux dans une chambre chauffée, les insectes naissaient bien en avance sur la saison naturelle. Chûzô vendait ensuite pour Kirayama ces chanteurs, et les deux hommes constatèrent que cette entreprise était d'un rapport qui dépassait toutes leurs espérances.

L'exemple donné par Kirayama fut imité par un *tabiya*, ou fabricant de chaussettes, nommé Yasubei, qui vivait à Kanda-Ku et qui était généralement connu sous le nom de Tabiya Yasubei, à cause de sa profession. Yasubei fit également une étude approfondie des habitudes des insectes chanteurs au point de vue reproduction et nourriture. Il fut bientôt à même de les vendre. Jusqu'alors les insectes vendus à Yédo semblent avoir été tenus dans des bocaux ou dans des boîtes. Yasubei conçut l'idée ingénieuse de faire à leur intention des cages spéciales. Un homme nommé Kondô, vassal du Seigneur Kamei de Honjô-ku, s'intéressa à l'entreprise et fabriqua quelques jolies cages qui enchantèrent Yasubei et lui valurent une commande importante. La nouvelle invention fut tout de suite bien accueillie du public, et bientôt Kondô établit la première fabrique de cages à insectes.

La demande pour des insectes-chanteurs devînt si grande que Chûzô se vit dans l'impossibilité de fournir directement tous ses clients. Il décida donc de ne plus s'occuper que de la vente en gros à des détaillants. Afin de pouvoir satisfaire aux commandes qui affluaient, il s'approvisionnait directement chez les paysans dans les faubourgs et ailleurs ; il employait beaucoup de personnes, et Yasubei et d'autres lui payaient annuellement une somme fixe pour divers droits et privilèges.

Un peu plus tard, Yasubei devint le premier marchand ambulant d'insectes-chanteurs. Il circulait dans les rues en criant ses marchandises, mais il avait engagé quelques domestiques pour porter les cages. La tradition dit que lorsqu'il faisait ses tournées, il portait un *katabira* fait d'une soie très estimée et appelée *sukiya*, et une belle ceinture de Hakata, et que cette façon élégante de s'habiller lui fut très utile dans ses affaires.

Deux hommes dont on a conservé les noms firent bientôt concurrence à Yasubei. Le premier était Yasakura Yasuzô de Honjô-ku, dont l'occupation précédente était celle d'un *sahainin* ou agent de location. Il fit fortune et fut bien connu sous le nom de Mushi-Yasu. Ses descendants qui vivent aujourd'hui à Tokio sont des fabricants de *amé*. Mais, pendant les mois d'été et d'automne, ils continuent encore leur commerce héréditaire d'insectes ; et un des membres de cette firme eut même l'amabilité de me donner beaucoup des renseignements contenus dans cet article.

Chûzô, le fondateur de ce curieux commerce, mourut sans enfants. A une date indéterminée de la période de Bunsei (1818-1829) ses affaires furent reprises par un parent éloigné appelé Yamasaki Seïchirô. Yamasaki adjoignit son propre commerce de marchand de jouets à celui de Chûzô. Vers la même époque on passa une loi limitant à trente-six le nombre de marchands d'insectes dans la commune. Ceux-ci se formèrent ensuite en une guilde appelée Oyama-Kô (la société Oyama), dont le patron était le dieu Sekisen-Sama, du mont Oyama dans la province de Sagami (1). Mais en affaires, l'association était connue sous le nom de Yedô Mushi-Kô.

Ce n'est qu'après la consolidation du commerce que nous entendons dire que le *kirigirisu*, le même insecte musicien que le poète Ki-

(1) Le Mont Oyama en Sagami est très fréquenté par les pèlerins. Il y a un temple célèbre dédié à Iwanaga-Himé (Princesse du Long Rocher), sœur de la belle Déesse de Fuji. Sekisen-San est un nom populaire qui désigne à la fois la Montagne et le Dieu.

kaku avait vainement essayé de se procurer en 1687, est vendu à Yédo. L'un des membres de la guilde, connu sous le nom de Mushiya Kojiro (Kojira, le marchand d'insectes) qui avait un commerce à Honjô-Ku, en revenant à son village natal de Kadzusa, ramena avec lui plusieurs *kirigirisu* qu'il vendit avec un bon profit. Bien qu'étant depuis longtemps déjà célèbres dans d'autres parties de l'Empire, ces insectes n'avaient jamais, jusqu'alors, été vendus à Yédo.

« Lorsque Midzu Echizen-no-Kami, dit la chronique, devint *machi-bugyô* ou magistrat en chef de Yédo, la loi limitant à trente-six le nombre des marchands d'insectes fut abolie. » Mais la chronique omet de nous dire si la guilde fut ensuite dissoute.

Kirayama qui, le premier, tenta l'élevage artificiel des insectes, avait, comme Chûzô, développé un commerce très prospère. Il laissa un fils, Kaméjiro, qui fut adopté par la famille de Yumoto, habitant à Waséda, Ushiyoma-ku. Kaméjiro, hérita les secrets de valeur sur l'occupation de son père, et la famille Yumoto est encore célèbre pour l'élevage des insectes.

Aujourd'hui, le plus important négociant en insectes de Tokio est un certain Kawasumi Kanésaburo de Samonchô Yotsuya-ku (1). La plupart des marchands moins importants obtiennent leur stock d'automne chez lui. Mais les insectes élevés artificiellement qui sont vendus l'été, sont pour la plupart fournis par la maison Yumoto. D'autres marchands connus sont Mushi-Sei, de Shitaya-Ku, et Mushi-Toku de Asakusa. Ceux-ci achètent des insectes attrapés dans la campagne par les paysans qui viennent les vendre ensuite à la ville. Les marchands en gros fournissent cages et insectes à une foule de marchands ambulants qui travaillent, surtout dans le voisinage des temples pendant les *en-nichi* ou festivals religieux, pendant les mois d'automne et d'été (2).

(*à suivre*)

LAFCADIO HEARN.

(Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ).

(1) Hearn écrivit cet article en 1897.

(2) Les douze espèces d'insectes les plus recherchés pour leur chant sont les suivants : Suzumushi, Matsumushi, Kantan, Kin-hibari, Kusa-hibar, Kuro-hibari, Kutsuwamushi, Yamato-susu, Kirigirisu, Emma-kôrogi, Kanétataki, Umaoi.

NOTES SUR JULES LAFORGUE

UNE ÉPOQUE, UN AGE DE LA VIE UNE PHILOSOPHIE VÉCUE

I. — Peut-être y a-t-il quelque paradoxe à chercher d'abord la personnalité d'un poète dans ses écrits de critique, bien qu'à la rigueur ce soit aller de l'extérieur à l'intérieur. Mais on n'a pas toujours assez remarqué cette puissance de critique peu commune que Laforgue allia aux dons de l'artiste et qui nous est révélée par tant de fragments définitifs de ses œuvres posthumes. Tournée sur lui-même, elle lui a fait détruire ou laisser impubliés des milliers de vers qui ne donnent pas satisfaction à cette volonté d'être personnel qui se confond pour lui avec la volonté d'être vrai ; en quoi il a, auteur difficile, dérouté bien des gens qui eussent été des admirateurs à bon compte ; mais ce passionné de la vocation littéraire fuit tout ce qui n'est que littérature. A l'égard des maîtres, des talents dans les divers genres, le volume des *Mélanges* contient sur Baudelaire, sur Hugo, sur Rimbaud, sur Corbière, des pages d'une critique deux fois créatrice, car le poète, dans ces aperçus, se différencie lui-même et se construit en définissant ses pareils ou ses contraires.

Les pages de *Critique d'Art* forment une suite plus étendue que les fragments intitulés *Littérature*. Laforgue nous y apparaît plus peintre que poète quand il s'élève au nom de l'optique physiologique contre le critérium littéraire d'appréciation commun en matière de beaux-arts aux esthéticiens et à Taine. Mais à vrai dire, qu'il parle poésie, musique ou arts plastiques, il les fait se rejoindre en certaines conditions pareilles. Le vocable ou même la locution ont leurs harmoniques. Le symbolisme donne la main au relativisme impressionniste. Ici « le spasme de l'œil », ailleurs « les nerfs plaintifs », et jusqu'à la délectation sensorielle de l'assonance mettent en tout art une base physiologique. Les objets ont des répercussions de nuances comparables aux associations imprévues qui sont les petits bonheurs de la rime et des affinités verbales. Ce sont là jeux de l'Inconscient suivant la philosophie que Laforgue va faire sienne et au nom de laquelle non seulement l'individualité générale ou artiste fait loi,

mais encore la souveraineté de l'instant au sens impressionniste est érigée en dogme.

Mais bien qu'ayant la hantise des correspondances, Laforgue, à la différence des symbolistes qui veulent « de la musique avant toute chose », serait plutôt un adepte de l'art *apollinien*, non toutefois sans percevoir, en bon impressionniste, sous l'immobilité apparente du phénomène optique, toute la vie mouvante d'une symphonie de valeurs. La génération qui sort de pages vers les années quatre-vingts a, — sans compter Hugo sur son Olympe — ses dieux plus proches en la personne des Flaubert, des Gautier, des Taine et ces maîtres de l'heure — sauf Renan le Celte — sont des ciseleurs de style, des coloristes, des visuels. L'affinité est grande entre l'auteur des Complaintes et ces maîtres de l'écriture artiste que furent les Goncourt avec leur *Charles Demailly*, le roman de la profession littéraire, et les *Frères Zemganno* qui, autant par le sujet que par le rendu, joignent au factice de la modernité la beauté du bas-relief antique. Le mouvement d'intérêt qui porte alors à découvrir un élément d'art, et même avec Banville une modalité de l'idéal, dans les métiers dédaignés et forains de l'acrobate et du clown « ces virtuoses en plastique personnelle », inspirera au talent compréhensif de Jules Lemaître de brillantes variations sur l'esthétique du cirque. Il y a là une manifestation de cette attitude artiste devant les multiples aspects de la vie qui trouve précisément sa forme exemplaire dans le *Journal des Goncourt*, cahier d'études sur nature pour le romancier, mais renfermant la suggestion d'aller au devant de l'impression des choses sans l'interposition de la fiction.

Un trait général de cette époque où une jeunesse d'opposition fraternelle aux artistes va parvenir aux réalités du pouvoir, c'est une curiosité plus répandue pour les beaux-arts. Et la faveur dont bénéficient les arts plastiques s'étend aux poètes et aux littérateurs, quelques-uns jusque-là incompris, de qui la préoccupation de la forme parfaite et une attitude distante à l'égard du *profanum vulgus* correspondent à l'idée que l'on se fait de l'artiste. Il y a dans les beaux-arts et ce qui s'y associe, l'atelier, les cénacles de brasserie, un côté réaliste, libre, franchement sensuel et même un peu ouvrier par quoi s'élargissent les frontières d'un goût trop professoral, mais qui va d'ailleurs s'aristocratiser sur de nouvelles bases.

L'orientation naturelle de Laforgue concordait précisément avec ces caractéristiques du moment. Poète, né par ses nerfs et son âme, il est cependant en quelque sorte venu de l'art à la littérature et à la poésie qui ne sont pas son seul moyen d'expression. Avant d'être l'autodidacte qui, de toute l'ardeur de son adolescence, s'arme pour la vie littéraire par un labeur de bénédictin, élève fantaisiste, ses cahiers de classe ouverts au hasard, montrèrent souvent, parmi les textes de version et les matières de vers latins, des aquarelles studieusement lavées ; et par la suite la planche de cuivre du graveur lui resta familière. Il a pratiqué cet art de l'œil et de la main comme une détente, un retour à la réalité tangible. Et il lui arrive de définir dans ses vers un paysage en aquafortiste.

> A travers le lacis des branches dépouillées
> Dont l'eau forte sabrait le ciel bleu clair et froid (1).

Mais il va sans dire que pendant ces années où les études classiques n'eurent encore de lui qu'une attention distraite et qui ne laissait pas d'être assimilatrice, le poète qui était en lui, sans qu'il s'en doutât s'approvisionnait d'émotions et s'enrichissait même de ses misères d'enfant ; il est déjà une âme choisie et fine, souriante et humoristique dans ses tristesses. Et ainsi, en dépit de ses rares dons de visuel, sa manière ne sera pas exclusivement l'écriture artiste. Plus près de Baudelaire que de purs mosaïstes tels que Gautier et Flaubert, il s'en différencie par l'émotion, une émotion qui n'est pas seulement un caprice des nerfs. Il a conservé d'ailleurs tout le meilleur de l'écriture artiste. Ses images n'ont rien d'appuyé ; souvent deux traits de pinceau y suffisent comme en un dessin japonais :

> Un fin sourire, (tel ce triangle d'oiseaux
> D'exil sur un ciel gris !) peut traverser mes heures (2),

Il a de merveilleuses concisions, dans lesquelles la note affective et le mythe se combinent au détail visuel justement observé. Quel renouvellement de la fable dans ce bref tableau : « l'éventail de l'averse d'amour sur les prairies haletantes » (3). La comparaison trop convenue qui s'étale devient matière à ironie comme dans cette phrase : « sa bouche rose et souriante peut être qualifiée de grenade ouverte ». Parfois il y a dans le raccourci de l'expression, comme

(1) Poésies. *Le Sanglot de la Terre. Couchant d'hiver*, page 38.
(2) Poésies, page 388.
(3) Mél. posth., page 26.

une version d'atelier : le mot direct et un peu gavroche, ainsi qu'entre initiés, campe la chose vue avec le commentaire du geste. Parfois aussi Laforgue décrit comme on peint, posant des touches successives : après une scène d'idylle, il fait un silence des choses, une lisière des bois, des oiseaux s'égosillant dans les buissons ; mais cela en se moquant un peu et l'air de dire : voilà comment je fais, voici un paysage, etc. En sorte qu'au lieu de la description faisant tableau, nous avons à la fois le tableau et l'artiste en action de peindre, ce dernier ne voulant pas être pris au sérieux, tour à tour se livrant et se tenant en dehors, raillant sa propre virtuosité. Selon une disposition qui lui est un point d'affinité avec le poète Tristan Corbière. Le décor romantico-réaliste qu'il met autour de son *Hamlet*, il le saccage presque aussitôt par l'intrusion de facéties parodiques, de coq à l'âne, ou de quelque brutal anachronisme précisément au moment où cela allait devenir *décor* ; voulant peut-être signifier par là qu'il n'appartient pas à l'art littéraire d'empiéter par la description et le pittoresque sur le domaine de la peinture autrement que par une sorte de jeu. Mais c'est aussi le fait, chez ce passionné de l'art, d'une sensibilité au plus léger soupçon de factice et de théâtral dans l'art.

II. — Avec les moyens et les goûts d'un artiste à qui « la pure joie de l'œil est tout », Laforgue n'en est pas moins un poète avec l'intensité de vie intérieure que ce mot implique et sans la préoccupation de peindre avec les mots. Il est cependant un point sur lequel ses dons de visuel intéressent non seulement sa manière mais encore son inspiration ; nous voulons parler de la note de modernité qui est inhérente à sa poésie. Le sentiment de la modernité est aussi un trait de l'époque en corrélation avec la vision artiste, Le goût du détail évocateur en histoire est devenu dans la fiction le goût de l'actuel, une passion de la modernité que satisfont indifféremment le poème « en bottines vernies et en habit noir » (1) que tente de réaliser P. Bourget dans son *Edel*, et la restitution d'une civilisation compliquée et décadente, à la façon de Salammbô, qui nous rend contemporains d'une société disparue à l'aide du détail éphémère que l'on sent avoir été actuel. Le plus artificiel de l'attirail de la vie de la Capitale allait devenir le caractéristique, l'intéressant, non sans quelque badauderie « de provinciaux ahuris d'un tour de boulevard » devant un Paris rajeuni par les inventions du progrès, globes Jablockoff versant une lumière lunaire sur la nouvelle avenue de l'Opéra, bâtisses d'Exposition Universelle, etc. Mais ce modernisme a son revers comme les engouements éphémères que suscitent les tentatives récentes en matière de style moderne. Il porte déjà en lui-même sa tristesse comme l'œuvre des caricaturistes, les Gavarni, les Daumier, dont s'inspirent les artistes de l'heure présente. Leur thème, c'est la grimace, le costume, le décor ; et le décor évoque les trucs, les ficelles, la coulisse. Les splendeurs de Paris s'accompagnent des laideurs amères de la zône. L'artificiel des élégances coûteuses côtoie le contraste des tristes réalités où la laideur reprend l'avantage de la nature sur le factice. Aussi chez beaucoup d'artistes de ce temps le modernisme des élégances boulevardières tourne au réalisme prosaïque et douloureux. Quant à Laforgue, il a senti en visuel tout le charme frelaté de la modernité, mais « cœur humain à l'œil artiste », sa sympathie ira, et même sa sympathie d'artiste, aux prosaïques réalités. Au sortir du calme de la province, il a goûté cette fièvre parisienne qui est une participation anonyme au génie des capitales, mais il a aussi senti, succédant, à l'exaltation, cet isolement qui est la misère des grandes agglomérations, et dans cette impression d'isolement nous touchons à l'une des sources de son inspiration.

Ce n'est pas toutefois la seule. Laforgue est, avec la maturité d'un art consommé, le poète de ce moment de la vie qu'il a dépassé de peu d'années dans sa brève existence, le poète de la puberté. Ce n'est pas la rêverie un peu romance des stances de Sully-Prudhomme *à la fiancée inconnue*. Rien non plus de la chanson de Fortunio ou de Chérubin. Dans la puberté si proche de l'enfance que les Anciens incarnent Eros dans un enfant, Laforgue voit le moment pathétique de la vie de l'espèce, car l'impulsion sexuelle, « cette lubie de croissance », y est neuve, intacte, inconsciente d'elle-même comme est intacte l'énigme de la femme, créature fraternelle ou servante complice de l'Inconscient. « Nous poètes, dit-il, restons des enfants de quinze ans toujours pubères » (1). Et c'est en effet par une sorte de prolongation de la puberté que le problème de la femme et de l'amour lui reste nouveau, non résolu. Là où il généralise moins et semble exprimer pour son compte la

(1) *Edel*, préface. 1878. Lemerre, p. 2.

(1) Mél. posth. *Sur la Femme*, p. 55.

préparation de l'âme au grand mystère, à la venue de la *dilecta*, son langage est à la fois chaste et brûlant de mysticisme. « Les nudités lui sont pudiques comme des végétaux » ; on songe à l'imagination d'une jeune fille pure méditant en toute ingénuité sur la possibilité de l'amour, théoriquement renseignée par les précisions de l'histoire naturelle. Mais soit qu'une méditation trop distante de son objet l'incline à philosopher, soit froissements de l'expérience, soit pessimisme foncier, il revient périodiquement, — en des alternatives qui, dans un plan différent, rappellent la lutte d'un anachorète contre la tentation, à cette idée que la puissance séductrice de la femme, « vestale du jeu de l'idéal », ses artifices instinctifs, tout ce qui nous la rend si différente et étrangère, n'est qu'un mirage de l'Inconscient. Il semble consentir à ce mirage en tant que la femme — de qui procède toute beauté — inspire et domine l'art qui, en retour, l'idéalise. Le génie lui-même n'est-il pas « prêtre immédiat de l'inconscient » ? Mais cet idéal dont les arts avec leur côté génésique, — « la toilette, premier des arts » — et la vie sociale avec ses rites mondains, se font propagateurs et complices, dans ses formes les plus hautes comme dans les plus frelatées, recouvre en définitive la volonté aveugle d'une nature perpétuant des recommencements sans but auxquels le néant libérateur serait préférable et tout au moins l'existence sans conscience du madrépore ou de l'éponge. Rsete comme seul but pratique, qu'enfin désabusés de l'idéal, réalisant une oasis de douceur mutuelle et de simplicité, ceux, qui ayant usé leur inquiétude de l'au-delà, se résigneront à « vivre monotone », à « pâturer les vergers empiriques ».

III. — Mais avant d'en arriver à l'alternative pessimiste d'appeler le néant ou de « se courber sous l'à quoi bon », Laforgue a été le poète de l'inquiétude métaphysique, inquiétude faite des terreurs de la mort et des tristesses de la solitude qu'il finira par exorciser en se faisant bercer aux bras de l'inconscient. Dans sa solitude, il ressent l'isolement de la Terre perdue dans les espaces, l'isolement des mondes les uns pour les autres.

Tout est seul ! Nul témoin ! Rien ne voit, rien ne pense.
Oui ! des frères partout ! (je le sais, je le sais !)
Ils sont seuls comme nous.

(Poésies, le *Sanglot de la Terre*, p. 42).

Dans sa brève existence d'être humain il ressent le bref éclair de conscience qu'est la vie de la planète, « la terre, un éclair dans la nuit ! » Il donne une voix à l'inquiétude de l'au-delà, et ce cri reste sans réponse. Ayant fait le rêve mystique et délicieux d'une Terre qui serait « le cœur universel du monde » afin que « tout soit consolé », il se heurte comme à une borne à cette idée d'un « après lui » où tout se fera sans lui ». Mais avant que son cri de supplication ou de défi se soit changé en cette question : pourquoi la conscience, pourquoi la vie ? Il aura donné des larmes douces à la réminiscence des croyances quittées qui lui furent maternelles :

Ah ! ces voix dans la nuit chantant Noël ! Noël !
M'apportent de la nef qui là-bas s'illumine.
Un si doux, un si tendre reproche maternel
Que mon cœur trop gonflé crève dans ma poitrine.

(Poésies, *Noël sceptique*, p. 42).

« Comment s'est passée notre puberté (corps et imagination), tout est là, tout vient de là. Il y a une heure de nos quinze ans d'où dépendra notre caractère, notre mirage personnel de l'univers. » Ces lignes de Laforgue qui relationnent la sensibilité artistique et morale avec l'idéal sexuel font comprendre comment a pu s'intégrer et s'infiltrer dans sa pensée une veine de pessimisme précoce qui l'amène à faire sienne la Philosophie de l'Inconscient connue à travers quelques traductions de Schopenhauer et de Hartmann, sûrement aussi grâce à cette merveille d'exposition lucide qu'est la *Philosophie de Schopenhauer par Th. Ribot*. Mais comme l'a dit Bourget « nous n'acceptons que des doctrines dont nous portons en nous le principe ». Peut-être, pour se conformer au mouvement logique de la pensée, Laforgue se veut-il parti de l'inquiétude métaphysique pour aboutir à la sérénité conquise du nirvâna ou de la pitié mutuelle. Mais du plus loin qu'on le puisse apercevoir dans son passé, il est déjà l'ascète bouddhiste « courbé sous l'à quoi bon », quelles que soient les nuances qui diversifient chez lui ce motif de l'isolement sur lequel l'absorption sans mesure des philosophies et des théogonies, jointe à cette mégalomanie de la puberté qui prend au tragique le problème de la destinée, brodera l'inquiétude métaphysique.

Ainsi les philosophies de Schopenhauer et de Hartmann ne sont pas pour la pensée de Laforgue un affublement de mode en un temps où la phraséologie amoureuse des adeptes de l'Inconscient a les honneurs de la Comédie avec le *Bellac* du monde où l'on s'ennuie. Comme il entre de plain pied dans cette philosophie Bouddhiste ! La psychanalyse de Freud et de Breuer,

exégèse des rêves affectifs appliquée à la recherche de l'oublié, viendrait ici à propos pour retrouver sous les allusions éparses dans les poésies la réminiscence des impressions qui ont déterminé le caractère, et fait de l'auteur des *Complaintes* comme le poète d'un Cantique des Cantiques bouddhiste. Le voici au seuil de l'adolescence :

Il se rêvait seul, pansant Philoctète
Aux nuits de Lemnos, ou loin, grêle ascète,
Et des vers aux moineaux
Par le lycée en vacances, sous les préaux (1).

A l'approche des quinze ans « une passion sublime de collège ». Il se réchauffe de nouveau au foyer des affections familiales ; hors des murs du lycée, cage entr'ouverte, il connaît les soirs et les dimanches de la vie provinciale où tout lui est encore nouveau et frais avant de le blaser de monotonie et de le blesser d'indifférence.

Un couvent dans ma ville natale
Douce de vingt mille âmes à peine
Entre le lycée et la préfecture
Et vis-à-vis la cathédrale.

« Les cloches des beaux dimanches sur la province tranquille ». Dans les rues recueillies la théorie d'un pensionnat de jeunes filles à la promenade où aux offices.

Jupes de quinze ans, aurores de femmes.

Moment des rêves mort-nés que le poète recueillera plus tard en « refrain de souvenance ».

Tiens, laisse-moi bêler tout aux plis de ta jupe
Qui fleure le couvent.

Derrière les hauts murs — « cœurs en prison » — leurs jeux sous les arbres, leurs rêveries, leur vie enclose devinée par transposition des années de collège si proches.

Préaux des soirs,
Christs des dortoirs !

« Berquinades de couvent » ritournelles au piano, propos puérils, soupirs, mysticismes où commence à poindre et s'enveloppe le mystère de l'instinct.

Couvents gris, chœurs de Sulamites
Sur nos seins nuls croisons nos bras.

(1) *Les Complaintes*. Vanier, p. 41.

Le poète transpose en elles ses émois. Elles lui figureront l'Eternel Féminin, la soumission à l'Inconscient des servants de l'Illusion, « communiantes et voluptantes sous le figuier bouddhiste ».

IV. — Son *Lohengrin fils de Parsifal* et son *Pierrot fumiste*, dans une note bien diverse, seront d'une signification analogue relativement à son purisme sentimental. Chez ce délicat et ce timide qui pendant des années de Paris, ivre de solitude, exténué d'art, ne se nourrissait que vaguement par crainte ou ennui d'entrer dans une salle de restaurant, les délicatesses du sentiment prolongent les attentes de la puberté. Il n'est point « une âme leste ». Ces yeux qui, soudainement « se fardent de mystère », ces artifices de coiffure, cette croupe, ces idéalismes qui sonnent faux, tout ce qui fait la femme si dissemblable et protéiforme, animale et divine, « Madone ou Bacchante », le découragent de trouver en cette sphynge l'âme sœur. Ainsi se replie Laforgue dans son ascétisme de philosophe imbu de Helmoltz et de Spencer, et d'artiste tout à son art, pour qui

Tout est frais dès qu'on veut comprendre la nature (1).

Mais son imagination métaphysique a beau confondre sur un même plan les choses du monde visible et les idéalités de la pensée pure,

En voyage sur les fugitives prairies
Vous me fuyez : ou du ciel des eaux vous m'invitez
Ou m'agacez au tournant d'une vérité.

Les livres, les tableaux, les bibliothèques, cela n'est pas vivre.

Quoi ! la vie est unique, et toi, sous ce scaphandre,
Tu te racontes sans fin et tu te ressasses !
Seras-tu donc toujours un qui garde la chambre ?

Et tour à tour, c'est alors chez l'adolescent l'étonnement de n'être point pareil aux autres, — « j'ai du génie enfin, nulle ne veut m'aimer ». C'est plus tard, quand de vrais yeux lui ont dit au revoir, l'espoir de « l'oasis fondant au rendez-vous ». Ou bien, dans une note moins lyrique, le poète au coin du feu rêve,

De la petite qui unirait
Au charme de l'œil ceux du chardonneret.

L'originalité de Laforgue aura été de concen-

(1) *Les Complaintes*. Vanier, p. 43.

trer dans ce moment psychologique de la puberté toute la poésie de l'amour, ingénuité de l'instinct, transcendance d'un ressort souverain de la vie, rêve de l'amour qui s'attarde en préparation et comme en l'attente d'un miracle. Cela, c'est le thème triomphal de la *Complainte du pauvre chevalier errant*. « Qui veut enfin des palais de mon âme ? ».

Thème à conclusion trivialement pessimiste. Sa destinée lui réserve-t-elle de la reconnaître, Elle, l'Unique, reconnaissable « en ce qu'elle aura deviné que je suis moi » ?

Mais si sa tristesse prend la forme de l'attente ou du regret nostalgique de l'amour et s'en aggrave ou en emprunte le prétexte de par l'élément d'illusion poétique qui entre dans le chagrin d'amour, elle a des racines plus profondes. Cela est bien sensible dans la *Complainte d'un certain Dimanche*. Le poète y rumine les misères de la vie et presque ironiquement et amèrement semble s'aviser que sa tristesse actuelle a pour cause un fait particulier perdu de vue, une séparation.

> Elle est partie d'hier. Suis-je pas triste d'elle ?
> Mais c'est vrai ! Voilà donc le fond de mon chagrin.
> Oh ! ma vie est aux plis de sa jupe fidèle
> Son mouchoir me flottait sur le Rhin.

Car le motif général des exils, des solitudes, des malentendus, en accord avec la tristesse des soirs et les mélancolies automnales, dépasse beaucoup l'épisode actuel, avec ce vers le plus poignant qu'il ait écrit, plaintes des années d'ascétique labeur dans le désert de la grand'ville, et de l'errant nulle part attendu, plainte même du quasi orphelin des années d'enfance.

> Oh ! qu'il fait seul ! Oh ! qu'il fait froid (1).

C'est la solitude qui l'a induit en cette méditation de la mort qui a évolué vers un effort d'ataraxie bouddhiste. Solitude de travailleur qui a pourtant ses joies, mais trop idéales. On se lasse d'un monde de fiction dont tous les sentiments et toutes les images sont autant d'excitations poussant l'homme vers la vie réelle. Ce besoin d'agir, de vivre pour son compte mis à part, quelles jouissances pures de visuel n'aurait-il pas dans ce Paris si vibrant d'art, avec ses sens ouverts à tout, agiles à percevoir les plus subtiles nuances? Et sa solitude s'aggrave d'un cœur amoureux de l'amour, « consumé d'élans ». Sa poésie est faite de ce désir, de cette souffrance et de ce rêve ; elle est faite aussi des chutes de l'âme du poète du haut de son rêve. *Les Complaintes*, un titre mélancolique, voulu un peu ridicule et romance. Des sublimités du sentiment, « des perles curieusement taillées », côtoient le prosaïsme des choses éphémères, la sentimentalité bête, le pseudo-idéal pour orgue de Barbarie. C'est qu'il n'est plus pour le poète d'autre transcendant que l'Inconscient. A la mégalomanie des grands problèmes ont succédé les cosmogonies transposées dans le thème bouddhiste, modernisées par le détail scientifique ou pris sur le vif dans le terre-à-terre de l'existence quotidienne.

V. — Dans l'art le poète va à l'art le plus moderne, fondé sur l'éréthisme de l'œil, art qui exprime l'instant où viennent confluer une sensibilité et un état des choses. Le thème de cet art par conséquent : Une suite de hasards ; la vie et rien de plus dans son inconscience. L'artiste plastique mettant son art à être le jouet de ses sens comme le physicien épicurien pour qui la lune a la largeur des deux mains. Imaginons de même chez Laforgue poète, écrivain, la pensée d'un visuel bigarrée des mille spectacles de la vie moderne. C'est là son objectif comme d'être en apparence le jouet d'associations innombrables nées des lectures, des clichés de multiples obsessions verbales, des annonces. « Fuite de représentations », mais qui se joue à la surface de sa pensée, lui retiré au dedans. Ainsi les hasards de l'à peu près, du coq à l'âne, du calembour lui sont des moyens d'expression qui, par un jeu capricieux des forces inconscientes, l'inspirent, et qu'il capte et maîtrise. Comme il le dit lui-même de Corbière, « ces Gongorismes ne sont pas un jeu en l'air, il y a des racines ». De même que chez Maurice Donnay, Alphonse Allais et autres célébrités issues de l'école du *Chat Noir*, chez Laforgue l'à peu près, le presque calembour, la liaison par assonance, en ayant l'air de délaisser le sens pour le son des mots, procurent un jaillissement de fantaisie et d'imprévu au rapprochement d'idées suggestif et profond. Nonchalante désinvolture sous laquelle se cache une foi dans le verbe qui ne peut exister que chez les maîtres du verbe.

Un poète est un créateur de mots comme il est un créateur de mythes. Laforgue se forge une langue volontaire expressive. Certaines exclamations vagues et comme ésotériques, liées à d'obscures réminiscences « Inguérissable automne, tout est pas plus, ah ! que la vie est quotidienne ! » et qui reviennent comme des traits

(1) Poésies. *Le Sanglot de la Terre*, p. 10.

familiers se chargent de sens par la répétition. Parfois aussi, en même façon que bêtifie son *Elsa* amoureuse dans *Lohengrin fils de Parsifal* : « Aime-moi à petit feu, inventorie-moi, massacre-moi, massacrilège-moi », il trouve des lapsus expressifs par répercussion de vocables conjoints : « Eternullité, voluptés à vif, se délivrer de l'extase, radeaux du Nihil. » Quant à l'obscurité qui en fait un auteur difficile, elle vient moins d'une recherche à tout prix du nouveau que d'avoir cherché ce vrai qui dans l'espèce est la vérité d'un moment. Et parmi ces obscurités mêmes, un de ces vers poignants qui illuminent une âme, une vision psychologique et optique en trois mots donnent confiance à qui veut comprendre ; ainsi dans la *Logique* de Hegel, un passage lumineux, véritable intuition de l'absolu, s'irradie hors des broussailles scolastiques ; mais peut-être étaient-elles nécessaire. L'ensemble de l'œuvre présente une évolution vers le raccourci de l'expression, puis vers une sorte de simplicité rêveuse, le sens des vocables étant complété par les mouvements de l'âme, les attitudes que l'on devine à mesure que l'âme du poète nous devient plus familière. Une évolution parallèle le conduit d'abord à une plus grande variété de rythmes, et enfin à l'emploi du vers libre. Liberté compensée par une sorte de rythme intérieur rendant possible sous l'asymétrie apparente une symétrie d'ordre affectif. On pense à ces musiques modernes où le motif à peine esquissé est rompu, de peur de choir dans la romance.

VI. — Les œuvres en prose, les Moralités légendaires sont d'un art réticent. Laforgue y recrée les légendes. Il a de puissantes évocations de l'antique ou de la fable, plus vraies par un mélange d'anachromisme voulu. « Le temps n'enchaîne pas le poète » (1). Et rien ne s'accorde mieux avec l'éternité de certaines situations et de certains types que cette sorte de jeu parodique qui ne distingue pas entre les contingences d'époques variées. La parodie naîtra en même temps de l'opposition entre une de « ces créatures cristallisées en légende », suivant l'expression de Laforgue et « sa vie quotidienne ». Ainsi de son *Hamlet ou les suites de la piété filiale* (2). Ce sera la réversibilité sur Hamlet considéré comme personne réelle de tout ce qui a été philosophé sur son cas ; ce sera le contraste du héros psychologique qui vit avec le personnage de théâtre en lequel il aura été changé. — Dans sa moralité légendaire intitulée *De Lohengrin fils de Parsifal*, Laforgue qui parle quelque part de ces paysages de la Forêt noire « plus beaux que nature et qui écœurent », semble faire de l'anti-romantisme. Ainsi que dans Hamlet le poète se projette lui-même en ironisant sur son cas sentimental dans le Chevalier au Cygne, sorte de « Roi-Vierge » ayant pour « isomère » comique le blanc, l'immaculé et lunaire Pierrot, tous deux sous l'influence de la chaste Phébé, Notre-Dame des Soirs, astre stérile et mort.

Ces deux moralités le *Lohengrin* et la *Salomé*, celle-ci surtout qui est la féerie de l'Inconscient, ont un air de fantasmagorie, un accent de rêve, le mouvement étourdissant de la *Tentation* de Flaubert. Avec les deux derniers épisodes légendaires, l'âme du poète semble avoir retrouvé son équilibre dans un retour aux temps antiques et à la nature enfin bonne. *Persée et Andromède*, c'est, joint à une évocation des temps fabuleux et héroïques dans la note grandiose de certaines scènes du second Faust, le reniement des doctrines qui prêchent « la dérision de l'être et le divin du néant » ; un grandiose mitigé de moment en moment par une ironie qui reste si naturellement poétique même lorsqu'elle joue comiquement à prendre les choses — « un couchant de soleil qui fait le beau » — en flagrant délit d'affectation.

La légende de *Pan et la Syrinx* nous ramène plus avant encore dans le monde des mythes. Un apaisement divin plane sur cet ouvrage. Une ironie sans amertume s'amuse au détail familier qui met le sceau de l'instant éphémère sur l'épisode éternel, tel un beau nuage sur le ciel d'un paysage antique. Un soleil réel réchauffe la scène. Dans la poursuite de la Nymphe, le poète nous rend, divinisé, l'essor des puissances primitives dans une nature inviolée, les ingénuités du désir, ses naïves invectives contre les obstacles et les défenses et, — non sans un anathème à la froide déesse des Nuits — son renoncement dans l'art, l'art « qui n'est que le désir perpétué ». Le badinage et la fantaisie qui rentrent dans la manière ordinaire de Laforgue conservent ici leurs droits ; que par une étymologie tendancieuse le dieu Pan cherche dans le mot anglais *aim*, but, la signification du verbe aimer, cela n'est pas pour altérer la pureté de bas-relief antique, de symphonie pastorale de ce beau poème en prose. Rarement, on vit mieux s'unir l'esprit et la poésie en une

(1) Goethe, trad. Porchat-Faust, p. 341.

(2) Cf. Anticipation du principe de la psychoanalyse dans l'œuvre d'un poète français (*Journal de Psychologie*, décembre 1922).

sorte de fantaisie ailée, une sublimité divine de sentiment où l'esprit atteint à la spiritualité.

VII. — Le mythe Gœthéen d'Hélène de Sparte accueillie par Faust dans un castel du Moyen âge se vérifie une fois de plus. Parti du romantisme comme Schopenhauer, comme Nietzsche, c'est à une rénovation des légendes antiques, vivifiées par l'anachronisme, que notre poète devra d'avoir connu et exprimé la joyeuse sérénité du cœur. Et ce dédain des contingences, ces rappels du temps présent qui unissent plus étroitement l'œuvre et le poète, qui accentuent le caractère de jeu, évitent l'artificiel de l'œuvre subsistant par soi toute seule et « gardant la pose ». Ils affirment aussi ce caractère éternel des mythes de la sagesse grecque, qui les met en dehors du temps, au-dessus de l'anachronisme ; conception classique sans doute, mais à laquelle l'adhésion des philosophies que Laforgue a faites siennes avec leur doctrine de l'irréalité du temps, a apporté un surcroît de preuves.

Conquis à la « douceur des légendes de l'âge d'or » (1), Laforgue nous paraît dans les deux épisodes empruntés à la fable avoir atteint une sphère où toutes les tendances de son esprit et de son âme sont réconciliées. Son sentiment de l'à quoi bon, et la doctrine pessimiste elle-même devaient le ramener à ce premier des trois stades de l'illusion du genre humain, représenté par l'idéal classique de la perfection esthétique et du bonheur terrestre. Sa passion de visuel pour l'œuvre d'art plastique, qui a été sa défense instinctive contre une doctrine du néant, n'est peut-être pas étrangère à l'impression de sérénité qui se dégage de ces deux poèmes en prose. La nature des sujets fait que les épisodes autour desquels se joue son inspiration, se composent plastiquement. Enfin tandis que les autres œuvres de Laforgue reflètent les contrastes, les troubles et les ironies de son âme inquiète, dans *Persée et Andromède* et dans *Pan et la Syrinx*, il a atteint un moment, — si près de la fin, — à l'expression apaisée et presque confiante du double idéal de sa destinée et de son art, l'alternative de la mutuelle élection dans l'amour partagé, et d'une poésie où le désir s'épanouit en rêve.

JEAN PÉRÈS.

(1) « Ah ! ce n'est plus l'automne, alors,
Ce n'est plus l'exil,
C'est la douceur des légendes de l'âge d'or,
Des légendes des Antigones,
Douceur qui fait qu'on se demande
Quand donc cela se passait-il ? »
Poésies, derniers vers, p. 322.

HISTOIRE DU CHEVALIER SAINT-JORRY ET DE MADAME DE CHASTILLON

Donc, en cette année 1712, un vent propice poussait le bateau qui portait sur les eaux de la vie Louis Rostang de Saint-Jorry, chevalier, gentilhomme ordinaire de Son Altesse Royale le Régent. Il possédait encore Madame sa mère et Monsieur son père, conseiller au Parlement de Metz, intendant des maisons et finances de Monseigneur le duc d'Orléans, et grand maître des Eaux et Forêts. En novembre 1711, l'idée vint au chevalier de se rendre à Villers-Cotterêts, parce que le beau château de cette ville appartenait à la maison princière qu'il servait, et qu'il y jouissait d'une aimable retraite. Il y rencontra par hasard une femme sur les charmes de laquelle les meilleurs témoins différaient. Les uns disaient qu'elle se présentait bien, et les autres qu'elle s'asseyait mal ; les prôneurs, qu'elle dansait noblement, et les moqueurs qu'elle marchait comme une *cane*. Les uns et les autres affirmaient qu'elle paraissait grande, sèche, « bise » et que son esprit, manquant de bon sens, procédait par pétards et fusées.

Monsieur le chevalier ne se laissa pas éblouir : à l'inverse, Jeanne Aubert de Chastillon s'enflamma. Elle se voyait sous la férule d'un père, riche contrôleur du trésor royal, qu'elle ne consultait presque jamais. Elle informa le chevalier qu'elle était prête à lui accorder toutes les faveurs dont une femme dispose, oubliant qu'elle venait de dire la même chose à M. de R... ; seulement, depuis hier, M. de R... la laissait insensible, tandis que tout lui criait Saint-Jorry. Celui-ci s'accommodait merveilleusement aux circonstances ; dès qu'il sut que Mme de Chastillon avait de « grandes espérances », ce que l'on voyait de « bis » dans son visage disparut.

Des deux côtés, on marcha tambour battant. Toutefois, le favori prit ses précautions en jeune homme qui savait commander à ses feux. Un bon traité, rédigé en autant d'exemplaires que de parties, garantit chacun des contractants contre les versatilités de son complice :

« Nous, Louis Rostang de Saint-Jorry et Jeanne-Geneviève Aubert de Chastillon, reconnaissons devant Dieu nous être pris pour légi-

times époux, et nous engageons mutuellement notre foi, promettant de nous présenter à la sainte Eglise pour y célébrer notre mariage, et de passer contrat quand un de nous le requerrera de l'autre, sous peine de trente mille livres de dommages intérêts, pour celui qui voudra se dédire ; attendu que, pour nous unir ensemble, nous avons, de part et d'autre, refusé des partis qui nous convenaient.

» Fait à Villers-Cotterêts, le 18 octobre 1711, en double, entre nous. »

Le lendemain, Mme de Chastillon écrivait à M. Rostang père cette lettre :

« Pour cette fois, et contre ma coutume, ma crainte a prévalu sur mon plaisir, et je me prive du plaisir que j'aurais eu à retenir encore Monsieur votre fils. L'appréhension de vous déplaire, en prolongeant son absence, me fait consentir à son départ. Tenez m'en compte, je vous en prie, puisque j'y ai beaucoup de mérite. Il est juste, en attendant, que vous soyez instruit de la conduite que nous avons eue tous deux. Premièrement, nous nous sommes toujours trouvés d'accord et il ne m'a pas été possible de rien refuser. Aussi Monsieur votre fils doit être content de moi. Je ne le suis pas moins de lui, puisqu'il m'a appris plusieurs choses que je savais pas. Il vous les dira, s'il le juge à propos. »

On ignore l'opinion de M. de Rostang. Son fils quitta Villers-Cotterêts, où Mme de Chastillon demeura. Aussitôt, des tiers complaisants prévinrent le chevalier de la réapparition de M. de R... Je ne crois pas que le chevalier se fâcha. Il écrivit des lettres qui attirèrent les réponses suivantes :

1er *Janvier* 1712.

« A l'égard des reproches que tu me fais sur M. de R..., je ne suis pas dans le cas de les mériter, puisque je ne l'ai pas mandé. Peut-être a-t-il entendu parler de mes nouvelles amours, et qu'il vient lui-même en apprendre la vérité. Il est à plaindre de n'être pas revenu plus vite recevoir les assurances de ma tendresse. Je ne puis m'empêcher d'en avoir pour un amant aussi constant qu'aimable. Adieu, car je sens déjà ton dépit de ce petit aveu. Je suis à toi.

» Ta femme,
» Chastillon de St-Jorry. »

Au bout d'un mois et demi, la signataire du présent billet ne tutoyait plus « son mari ».

15 *février* 1712.

« En grâce, reprenez votre colère. Elle me plaît et me convient mille fois mieux que les assurances que vous me faites de n'être jamais qu'à moi. Elle a un certain vif que j'aime à la fureur. S'il ne tient, pour vous y mettre, qu'à vous en fournir les sujets, vous n'en manquerez pas ; je ferai plutôt l'impossible. Je vous remercie, Monsieur, de ce que vous voulez bien faire pour me plaire, mais je vous en tiens quitte. Je ne veux plus vous voir désormais, ni complaisant, ni amoureux ; je ne vous souhaite qu'en colère. Adieu..., j'apporterai tous mes soins à vous en procurer tous les jours de nouveaux sujets. Je n'en suis pas moins pour cela, Monsieur, votre très humble servante.

Comme bouquet, Mme Aubert de Chastillon informa l'ami disgracié de la durée du goût qu'elle avait eu pour lui :

« Je vous ai aimé un jour et demi à la fureur, pas un moment de plus. M. X..., que je prie de vous le marquer, ne veut pas s'en charger lui-même. Je vous en instruis moi-même. Adieu ! »

Adieu ! Mme Aubert se trompait. On n'en finissait pas ainsi avec le gentilhomme du régent. Sans se fâcher, il sortit de sa cachette la promesse du mariage, ce qu'il chérissait le plus du roman. Il fit obstacle à l'union de son éphémère fiancée avec M. de R... Cela provoqua une riposte devant l'official, qui annula la promesse et renvoya, pour les dommages-intérêts, devant le Châtelet. On n'y vint pas tout de suite; on y vint pourtant. M. le chevalier inonda Paris de *Mémoires* où la personne, qu'il avait pris tant de peine à aimer, apparaissait dans son physique, son humeur et son style. Il la déshabilla, donna au public les lettres qu'il conservait, entre autres celle-ci :

« Je suis enceinte des œuvres d'un autre que vous, depuis cinq mois. Cependant je suis prête à vous épouser. Prenez, pour réfléchir, huit jours. Sinon, donnez-moi main levée de votre opposition et permettez-moi d'épouser R... »

Sottise ! le chevalier ne voulait rien permettre. Il ne voulait rien défendre non plus. Il exigeait seulement son dédit. Il disait :

« Après ses aveux, un misérable seul peut épouser cette demoiselle. » Il le toucha, son dédit. Le père de la pauvre folle se saigna, afin d'éviter le scandale. Le chevalier, nanti, s'amusa à raconter l'histoire, où il jouait un rôle qui ne le gênait pas — et tant pis ! Mlle de Chastillon épousa M. de R... Peu de semaines après, elle

régala son mari d'un « fruit prématuré ». Il y eut de grands débats dans le ménage.

Le mari, injurié, brisa miroirs, porcelaines, et traita parfois sa femme comme il traitait ses meubles. Il chassa la nourrice et l'enfant.

La mère envoya l'une et l'autre chez moi, dit Saint-Jorry, en restitution. « Elle me la devait déclara-t-elle, en conscience. » Je me piquai de générosité et lui fis remise de sa dette. Elle mourut peu de temps après dans une situation fort triste (1).

MUNIER-JOLAIN.

(1) M. Meunier-Jolain va publier sous le titre : *Les mères coupables*, un curieux volume. (J. Taffandier, édit.).

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

PETER EGGE

Parcourez la Norvège, la vaste Norvège, à vol d'oiseau : du sud — je veux dire d'Oslo — remontez la longue vallée du Gudbrandsdal ; franchissez les montagnes du Dovre et leurs inébranlables assises de granit, symbole de la durée et de la force norvégiennes : quand enfin la pente commence à redescendre, l'aigle qui plane découvre un des plus larges horizons qui soient aux pays du Nord : des vallées profondes et de sombres forêts, de clairs districts fertiles, dans le lointain un large fleuve, une ville dont les toits brillent au pied d'une vieille cathédrale, et enfin, détaché de la mer et large comme elle, un fjord qui se ramifie en d'autres fjords : cette province magnifique est la région de Trondhjem. Et si Trondhjem a cessé d'être la capitale du pays, la province reste une des sources inépuisables de la vitalité nationale.

Comme les autres provinces, celle-ci aussi a été peu à peu conquise par la littérature, annexée par les poètes à la vie spirituelle de la Norvège. On connaît en France un de ses fils les plus doués, Johan Bojer. Le jour est proche, il faut l'espérer, où l'on traduira des fragments de la puissante épopée paysanne que bâtit sans hâte, au nord de Trondhjem, le romancier Olav Duun. Mais l'écrivain qui, sans doute, est le représentant le plus autorisé de la province, de ses fortes qualités, de sa pénétrante poésie, c'est Peter Egge.

*
* *

Pour exprimer l'art et les mœurs de sa terre natale, le sort, jusque dans les épreuves qu'il lui imposait, avait assez bien servi Peter Egge. Il le faisait maître de petites gens, venus de la campagne à la ville, et lui donnait ainsi une connaissance intime de ces deux mondes. Il lui ouvrait un instant la voie des études, mais faute d'argent, la porte du lycée se refermait brutalement sur lui, et il ne restait à Egge que cette soif de science qu'il a décrite tant de fois et si bien. La mer l'accueillit alors, et il est heureux pour les Norvégiens qu'il n'ait pas fini, comme tant d'autres, en Amérique, dans ce gouffre où l'émigration verse la moitié de leur substance. La mer a enrichi sa mémoire d'expériences et de visions et il a entendu, sur les lèvres des matelots, dans les chants de leurs accordéons et dans leurs silences, une des voix de la grande nostalgie populaire. Mais Egge n'est pas de ceux qui s'abandonnent au sort : sa volonté se trempait, sans que jamais son caractère se soit aigri. Il voulait écrire. Et le petit journaliste qu'il était devenu envoyait à Hamsun son premier livre, aussitôt imprimé (*Peuple*, 1891). L'auteur avait vingt-deux ans.

Né du peuple, Egge a peint d'abord, avec un bonheur amusé et ému, des paysans, des voituriers, des citadins d'humble condition : petit peuple qui, sans doute existe partout, mais qui a rarement la cohésion qu'on lui trouve au pays de Trondhjem. Il a recueilli ces études dans les deux volumes si pleins, d'une fraîcheur si vive de sentiment qui s'intitulent : *Tableaux de la vie populaire*. Comment en dire le charme? C'est un peuple sans plèbe. Egge le voit ainsi. Il est ainsi. La grande ville de la province n'a rien de tentaculaire. Elle est saine, aérée, nourrie de vie paysanne. De leur côté, les paysans sont attachés au sol plus qu'en toute autre région et on n'y compte pas les familles qui vivent dans la même ferme depuis des siècles. Même en Norvège, on a peint souvent l'attrait des villes et le lent effacement de la civilisation paysanne. Un large roman de Peter Egge, *Dans les fjords* (1926), montre le mouvement contraire. La culture paysanne est si ancienne et si forte, les paysans sont une si naturelle aristocratie qu'ils attirent à eux tel parvenu enrichi, telle fille d'un bourgeois orgueilleux. Celle-ci

s'adapte assez mal encore, mais sa fille, après des épreuves, rentrera enfin, pour son bonheur, dans les vieux et solides cadres paysans. On croit trouver ici le centre de gravité de la Norvège.

Qu'il y ait, d'ailleurs, entre les différents mondes de cette province, entre paysans et manœuvres, entre peuple et bourgeois, mille contrastes et conflits, cela va de soi. Mais ce n'est jamais l'essentiel chez Egge. On dirait qu'un voile s'abaisse sur ces luttes dont on devine, à l'arrière-plan, la rudesse et les souffrances. En revanche, nous voyons s'entr'ouvrir un domaine où règne l'auteur, celui des âmes. Des âmes discrètes, troublées et fortes. Dans une œuvre inégale qui a déjà de belles parties, *Le pasteur Hals* (1909), Egge raconte une scène où se durcit une âme d'enfant : un père très pieux, que son fils accompagne en mer, est surpris par la tempête, et, dans le danger, un autre homme apparaît brusquement en lui ; un rude fond païen, — jurons, révolte et violence tendue contre Dieu — éclate furieusement et laisse l'homme abîmé dans l'épouvante et le remords. Un autre roman de Egge, *Le rêve* (1927), est l'histoire d'un paysan pauvre qui aime une fermière riche et qui en est aimé. Tout un drame en résulte, avec infanticide, jugement et prison. Mais il est caractéristique que rien de ceci, ou presque ne paraît dans l'œuvre : elle est avant tout, sur un fond de réalité douloureuse, la vie intérieure d'un homme simple, fort, fidèle, doucement entêté à suivre la vision qui a ébloui son enfance. Il patientera des années, jusqu'au jour où celle qu'il aime sortira de prison, et tout le bonheur que la vie lui offre en attendant, il le repousse. Il a vécu son rêve. Le roman, au fond, est un poème.

*
* *

Ce n'est pas sous cet aspect qu'on a voulu, le plus souvent, voir l'œuvre de Peter Egge. On a surtout vanté le réalisme de ses peintures. Et la chose est hors de doute : il est l'observateur le plus scrupuleux, le plus soumis aux choses. Sa minutieuse sincérité, dès la première page, a convaincu le lecteur. On croit Egge, on voit ce qu'il voit. Mieux encore : on sent, on touche les choses qu'il nous montre. « Le toit est bas, dit-il en décrivant des maisons de pêcheurs. Rarement, un escalier mène de la rue à la porte. Mais s'il y a une porte sur la rue et qu'on entre, on pénètre tout d'un coup, en trébuchant dans la chambre et la porte, en s'ouvrant, renverse une chaise. » Il est difficile d'obtenir par des moyens plus simples une impression plus directe.

La Norvège ne manque pas d'auteurs qui prennent d'assaut le lecteur : le souffle de tempête qui passe sur Brand, la chaleur rayonnante, irrésistible, de Björnson, l'ardeur intense et concentrée de Kinck, pour ne citer que ces exemples, sont des expressions diverses de la puissance norvégienne. Avec Peter Egge, il en va autrement. Ces histoires de petites gens et de bourgeois, ces vies grises, courageuses et fidèles, ce récit fait de menues touches — d'ailleurs étonnantes d'exactitude et de sûreté, rien de plus simple, de plus discrètement réaliste en apparence. Mais continuez la lecture : avant qu'on ait réfléchi et vu comment cela s'est fait, les choses n'ont plus la même couleur, ni la vie le même sens ; un charme subtil vous a pris ; vous êtes entré dans le royaume de Peter Egge. Il est un des maîtres de la poésie intime.

Le peintre, ici, est à la hauteur du psychologue. La tentation était forte de céder aux attraits de la féerie que déroule, au cours des saisons, la grande, l'idyllique ou terrible nature norvégienne. Et je n'ai garde d'oublier tant d'échappées sur le mystère des choses, sur la légende, toujours si riche en Norvège, sur le merveilleux où se plaît l'imagination du paysan et du marin. Egge se contente de faire deviner des richesses ; elles sont comme assourdies, ne jettent que de chauds reflets dans l'œuvre. Mais quel art des nuances et quelle intimité encore dans ce clair-obscur ! Témoin cette simple scène, un repas de paysans, le soir, dans une grande ferme :

« La cuisine occupait toute la largueur de la ferme et avait des fenêtres à l'est et à l'ouest ; seule, une faible lueur rappelait encore le jour qui venait de passer. La lumière d'une longue et maigre chandelle s'assoupissait, puis se réveillait à la vie, de temps en temps, comme un homme fatigué qui sommeille et sursaute. Dans l'âtre, quelques braises s'allongeaient, rouges, dans la cendre claire. La pénombre se répandait dans l'air comme une fumée et obligeait les corps, des deux côtés de la table, à se pencher plus profondément qu'à l'ordinaire, sur la nourriture. Les visages se levaient à peine pour voir en face ou de côté. »

*
* *

On n'ignore pas les risques de cet art, ni l'excès où peut tomber l'émotion, dans la

peinture des vies humaines. Le péril chronique, aux pays du Nord, de la sentimentalité, est presque toujours conjuré chez Egge par son absolue sincérité, par son extrême sobriété, et surtout par une délicieuse veine d'humour. C'est le lieu de rappeler qu'il est aussi un poète comique. A côté de drames importants, qui ont connu de vifs succès en Norvège et hors de Norvège : *Fêlures* (1914), *Le Bouffon* (1917), *Les choix difficiles* (1924), œuvres graves, que soutient le dévouement résigné de quelques femmes d'élite, il a écrit des comédies populaires fort réjouissantes : *Le fonds nuptial*, *Sivert et ses hésitations*, etc. Et dans *Jakob et Kristoffer* on ne s'étonnera pas de trouver, à côté de scènes de voleurs presque naïves dans leur vérité, tel tableau d'intérieur — le bureau sévère et patriarcal d'un commerçant du vieux temps — qui est digne du meilleur pinceau d'un Hollandais et qui est en même temps d'excellent théâtre.

*
* *

L'art de Peter Egge est accessible aux lecteurs français grâce à l'excellente traduction que P.-G. La Chesnais a donnée récemment de *Hansine Solstad* (1). Ils y trouveront, portées à leur pleine maturité, les rares et multiples qualités de l'auteur. En attendant qu'on le traduise aussi, on ne saurait laisser dans l'ombre un des romans les plus remarquables qu'ait écrits Egge : *Jaegtvig et son Dieu* (1923).

Un petit paysan mis aux études est obligé d'y renoncer et se voit exclu du paradis de la science et de la vérité. Une nostalgie le poursuivra toute sa vie.

Il vient à la ville ; il a des malheurs et n'arrive qu'à être cordonnier. Mais si la main est peu habile, l'esprit travaille. Jaegtvig médite et cherche la vérité.

Il est libre-penseur. Il a écarté les rites et les superstitions ; sa religion, c'est la nature, que la science explique et qui révèle aux inspirés, comme lui, le secret de la création. Jaegtvig écrit. Ses pensées, ses visions seront la Bible nouvelle.

Il a des épreuves. Sa femme est une brave ménagère, mais elle ne le comprend pas. Il a de nombreux enfants ; la dernière est rachitique et idiote. Toute sa famille veut la guérir par l'imposition des mains et la prière en commun. Il refuse, puis cède, puis s'enivre, par remords. Les tourments recommencent à d'autres occasions. Mais, chaque fois, le savetier libre-penseur secoue sa vieille barbe, relève la tête plus haut encore et retourne à ses visions.

Puis les épreuves s'aggravent et cette fois le brisent. Il serait trop long de les conter, et la fin n'est sans doute pas la partie la plus forte du livre. Mais peu de grandes œuvres ont la densité, la vigueur tendue de toute la première moitié. On ne peut oublier cet humble prophète, un peu ivrogne, touchant et toqué ; et l'humour et la pitié se muent peu à peu en admiration pour cet acharnement obscur contre l'éternelle énigme. Les enfants même de Jaegtvig ont un reflet du mystère. Avec une force plus naïve et tout l'élan de leur jeunesse, ils vivent leur pauvre vie dans la douce attente angoissée d'un merveilleux bonheur. Ces appels du rêve et du mystère, sans cesse, ils se font entendre dans l'œuvre de Peter Egge, et chaque fois ils nous livrent un peu du secret de l'âme norvégienne.

*
* *

L'œuvre de Peter Egge est un progrès obstiné vers la perfection. On a vu ses débuts difficiles, traversés de doutes. Il élargit le champ de ses descriptions populaires ; il gagne devant le grand public une victoire décisive avec un roman : *Le cœur* (1907). Dramaturge, romancier, conteur, il n'a d'autre préoccupation que son art. De nouveaux succès jalonnent sa route : *Le pasteur Hals*, *Septembre*, *Dans les fjords*, etc. *Jaegtvig*, *Hansine Solstad*, *Le rêve*, apparaissent comme les sommets de son œuvre. Sa langue est plus ferme et plus norvégienne que jamais, ses personnages plus riches de vie intérieure, sa sympathie pour eux plus discrète à la fois et plus chaude. Au cours des années, son horizon intellectuel, grâce aux lectures et aux voyages, n'a cessé de s'élargir. Et ce vigoureux autodidacte sent en lui un amour toujours plus fort, toujours plus grave, pour la vie et son chant alterné de tristesse et d'espoir. Il l'aime « comme un enfant cruel et magnifiquement doué. Car elle vaut malgré tout le terrible prix dont on la paie. » Nous avons le droit d'attendre encore, d'autres grandes œuvres de la plume de Peter Egge.

JEAN LESCOFFIER.

(1) [illegible] la *Bibliothèque scandinave*, publiée sous la direction de M. Lucien Maury. (Stock, éditeur).

QUAND PEDER SOLBERG REVINT AU PAYS

Nouvelle.

La petite maison qu'habitait la femme du matelot Peder Solberg donnait sur le chemin des jardins. La fenêtre était ouverte ; c'était l'après-midi, par une journée chaude de juin. Au bout de la pièce, la femme était assise, tournant le dos au jour. Elle cousait, mais son ouvrage avait glissé de ses genoux sur le plancher, frais lavé et clair.

A quelque distance, sa fille était assise à une table, penchée sur une petite machine à coudre. Elle regardait du côté de sa mère, ou, plus loin, dans la rue, où tout était aussi calme que dans la chambre.

A côté de la machine à coudre était une lettre que la fille venait de lire à haute voix pour sa mère. A présent, on n'entendait plus un mot et aucune d'elles ne bougeait. Mais, de temps en temps, la fille prenait la lettre et y jetait un coup d'œil, puis la reposait. Alors, elle regardait de nouveau du côté de sa mère, ou plus loin, dans la rue.

— Oui, maintenant, c'est pour de bon, dit la mère. Elle ramassa son ouvrage.

— Oui, cette fois, il reviendra à la maison, l'père, tout d'même... C'est la fille qui parlait. Elle s'appelait Gunélie. La veille, elle était revenue chez sa mère, car elle avait quitté sa place et n'allait commencer le travail dans la nouvelle que le surlendemain.

Elle n'avait que dix-huit ans, mais ses épaules étaient si larges et si fortes que le chagrin semblait ne pouvoir jamais les abattre et sa poitrine s'avançait, volontaire et hardie.

— L'mois prochain, ça f'ra cinq ans qu'il est parti, oui.

— Oui, dit Gunélie, qui se mit à faire tourner la machine.

La mère reprit aussi son ouvrage. Il s'agissait de bien employer le temps, les deux jours que Gunélie pouvait l'aider.

Maintenant, ni l'une ni l'autre ne parlait plus du retour du père.

Tard dans la soirée, comme elles se déshabillaient pour se coucher, la mère dit :

— S'il vient avant que tu partes, nous pourrons faire ton lit là-bas. Elle montrait le coin, près de la fenêtre.

— Oui, on pourra le faire.

Et puis, elles parlèrent d'autre chose.

***

Le surlendemain au matin, Gunélie quitta la maison de bonne heure pour commencer son service chez ses nouveaux maîtres. Un gamin aux jambes nues poussait sa petite malle dans une voiture d'enfant.

On attendait, vers la fin de l'après-midi, le bateau d'Angleterre qui ramenait Peder Solberg. Car il avait quitté son équipage à Londres. Mais l'heure exacte du bateau, personne n'aurait pu la dire. Il pouvait arriver tôt, comme il pouvait arriver tard. Cela dépendait de bien des choses, du temps, de la cargaison.

Le repas fini, les tasses lavées, la femme cousait. La machine à coudre ronflait et elle la poussait de toute sa force, comme si elle était pressée.

Ah oui ! Peder ; il avait quarante-six ans, juste le même âge qu'elle. Des changements, il en trouverait beaucoup, cette fois-ci, à son retour... Anton et Johan, les jumeaux : embarqués de ce printemps... Il n'en savait rien sans doute ; car il n'avait pas dû les rencontrer dans les ports. Et la mort de Kristine? C'est vrai, il la connaissait. Non, il n'était pas bien habile à manier la plume, son Peder, et elle n'était pas plus habile que lui... Une fois, elle avait cru pour de bon qu'il l'avait oubliée. Mais l'Anglais qui l'avait engagé n'avait pas dû être commode. Et voilà qu'il revenait tout de même ! Tant de fois il avait songé à rentrer au pays ; mais le voyage était long — c'était si loin vers le Nord ! — et coûteux... Et la paye de matelot ne menait pas loin quand il fallait élever les enfants, ou quand ils mouraient, et qu'on devait les mettre en terre. Si bien qu'il avait fallu le remettre et encore le remettre, ce voyage au pays.

Elle tournait à toute vitesse la roue de la machine et se donnait le temps de lever les yeux à chaque fois qu'elle l'arrêtait. Tant elle était pressée.

Il pouvait bien être sept heures quand elle entendit des gens qui arrivaient et qui entraient dans la cuisine, portant et traînant quelque chose.

Vite, elle se leva et sortit. Peder, son homme, était là, sa bourse à la main. Il était en train de payer un gamin qui l'avait aidé à porter son coffre, qu'ils avaient déposé dans un coin. Le gamin partit.

L'homme et la femme restèrent immobiles un instant. Puis elle lui tendit la main et dit :

— Sois le bienvenu à la maison.

— Merci.

— Le bateau est déjà arrivé?

— Oui, il arrive tout juste.

Elle passa devant. Il entra derrière elle, d'un pas lent et lourd, dans la chambre. Il releva son chapeau à large bord et un instant après il s'assit près de la porte. Les yeux étaient sombres et creux, avec des poches grises, et il regardait volontiers un peu de côté. Le plus souvent, il détournait la tête à demi. Son visage était pâle avec une longue barbe noire.

La femme dit :

— T'as bien changé, que j'vois.

— Ah... ah oui !

Il attendit une seconde avant d'ajouter :

— J'en peux plus.

La femme hocha seulement la tête, et son visage exprimait la réflexion :

— J'm'en doutais un peu, murmura-t-elle. Ça doit être le naufrage, là-bas, en Méditerranée, qui t'a brisé.

— Oui.

— Tu s'rais rev'nu tout de suite, après le naufrage, tu te s'rais peut'êt' bien remis? demanda-t-elle.

Toujours, avant de répondre, il semblait hésiter.

— Ah ! les deux années depuis l'accident n'ont pas été bonnes, non.

Il se pencha en avant, mit les coudes sur ses genoux ; et tout son corps suivit et put se reposer. Il avait toujours son chapeau sur la tête.

Au bout d'un moment, il demanda :

— Est-ce que les petits sont là?

— Non ; ils sont partis au printemps.

— Je me l'suis dit, aussi. L'an dernier, tu as écrit qu'ils seraient confirmés après l'hiver.

— Oui.

Et tous les deux restèrent muets quelques instants ; puis elle dit :

— J'vais te donner tout de suite à manger. Et du café.

Elle passa dans la cuisine en laissant la porte grand'ouverte. Il restait assis. De temps en temps, il redressait la tête et tournait les yeux vers la fenêtre, comme s'il regardait un passant qu'il eût reconnu. Mais bien que la fenêtre fût à l'autre bout de la chambre, il ne fit pas un pas sur le plancher, pour voir mieux. Dans la cuisine, le feu pétillait sous la cafetière, et il entendait qu'elle coupait les tartines.

Pendant que le café déposait, elle entra dans la chambre, ramassa son ouvrage et le mit de côté.

— Tu n'manques jamais de travail, dit-il en jetant un regard sur l'étoffe.

— Non..., non, dans les derniers temps ; mais je n'suis pas une fine couturière, et alors on n'est pas tellement payée.

Brusquement, elle demanda, en montrant du doigt :

— Qu'est-ce que t'as eu à la main?

Il regarda sa main droite. Le petit doigt et l'annulaire manquaient.

— Ah oui ! Je n'te l'ai jamais écrit?

— Non.

— Je croyais que j'te l'avais écrit. A fallu que le docteur les coupe.

Un instant elle regarda la main estropiée :

— Seigneur Dieu !

Elle apporta les tartines et le café et il s'approcha de la table. Il mangeait et buvait. Mais elle n'avait pas faim. C'est pourquoi elle se servit une demi-tasse de café qu'elle versa dans sa soucoupe ; et elle soufflait dessus avant de boire.

Quelque temps après, elle alla à la fenêtre et l'ouvrit. Il était presque dix heures ; de la chambre, on ne pouvait plus voir le soleil, mais la moitié du ciel était rouge et les rayons tombaient sur toutes les maisons de la ville en une lumière pourpre, que tout le monde ne pouvait faire autrement que de remarquer ; car c'était à n'y pas croire — et pourtant le soleil, d'ordinaire, quand il descend sur cette ville, est plus beau qu'en aucun lieu du monde.

— As-tu senti le merisier de l'église, comme il sentait bon, ce soir? demanda la femme.

— Oui, comme le soir que j'suis parti.

Un instant après, elle dit :

— Ça fait cinq ans à présent.

— Ça ne fait pas plus longtemps?

— C'est assez long, je pense.

— Oui, tu as raison.

Elle faisait le lit ; mais lui restait assis à la table, là où il avait mangé, et ni l'un ni l'autre ne disait plus rien ; et la lumière pourpre s'affaiblit, disparut. Le ciel devint bleu, sans rouges traînées de soleil, et, dans la chambre se glissait une lumière blanche, assourdie. On n'aurait pas pu dire exactement, à voir la lumière, quelle heure du jour il était. Mais on pouvait lire facilement les fines lettres du psautier, comme en plein jour. Car la ville est située bien loin vers le Nord, et le soleil est d'ordinaire bon pour elle, qu'il soit tout proche ou qu'il soit bien loin.

— Qu'est-ce que j'vas faire à présent, penses-tu, quand la mer ne veut plus de moi?

Elle le consolait du regard en disant :

— Tu vivras, à présent, aussi longtemps que j'vivrai et que j'pourrai coudre.

De nouveau le silence se fit un instant et, lentement, tous deux se déshabillèrent et se couchèrent. Il la serra dans ses grands bras et la tint longtemps ainsi avant de dire d'une voix qui tremblait :

— Oui, tout de même, me voilà rev'nu.

Et alors elle retira sa tête qu'elle avait appuyée contre sa poitrine, et maintenant elle regarda son visage ; mais sa voix tremblait de pleurs et de tendre abandon, tandis qu'elle répondait :

— Oui, Dieu soit loué ! Y a d'la place pour toi aussi, à présent que nous sommes seuls.

PETER EGGE.

Traduit du norvégien par J. LESCOEUR.

POEME

OISEAUX DE GUERRE

A l'escadrille F. M.

I

Sur les plateaux que les grands bois ourlent de vert
Et dont le sol de craie est riche de pâtures,
Dans la nuit, s'est dressé sur de fines mâtures,
Un village de toile.

Et là, sous le couvert
De hangars arc-boutés de cordes et d'armatures,
Dorment, prêts à bondir, les cavaliers de l'air.
Qu'un signal soit lancé, un tonnerre, un éclair...
Et l'avion s'envole en un rauque murmure.

Parfois, ils partent tous, en triangle : on croit voir
Un grand vol migrateur de cigognes frileuses.
Puis, dans l'air, ouatés, des bruits de mitrailleuses...
Hélas ! tous les oiseaux ne rentrent pas le soir !

II

Nous marchons, suffoqués par l'odeur d'ypérite
Qui donne la nausée; et soudain, dans l'air lourd,
Parmi les gros nimbus, des coups de feu très sourds.
Dix avions tournoient et leurs armes crépitent.

Quel Homère écrira ce combat émérite ?
Les *croix* planent, et les *cocardes* vont si vite
Qu'on ne distingue plus que leurs vagues contours.
Brusquement l'un tombe, et se dresse, et palpite,
Frémit, vrille en vain l'air, tourbillonne et s'agite.
Pauvre alouette aux flancs percés par les vautours.

Mais son pilote est sûr : l'avion qui chancelle
A repris cependant l'équilibre des ailes
Et vient se poser, las, parmi d'anciens labours.

Dans le ciel orageux passent encore des balles
Dont le sifflement dur se mêle à la rafale.
L'escadrille d'A. N. Z. A. C. attaque les Germains.
Les fait s'évanouir vers l'Est, couleur d'opale.

Et nous restons figés par ce chœur surhumain,
Dans nos « boyaux » gluants aux multiples dédales.

III

A côté du *Vieuport*, nain roi des altitudes
Qui devance la foudre et sème la terreur
Mais ne veut emporter qu'un unique chasseur,
Un géant est posé sur le sol.

Quelle étude
A pu donner ainsi des ailes au moteur
Que son poids condamnait, comme la multitude,
A ramper sur le sol ? L'absurbe qu'on élude
N'est parfois que le vrai sous un aspect trompeur.

Avec trois passagers et six bombes, sans bornes,
Le *Bréguet* volera vers le Rhin, dans la nuit.
Le Walhall étonné frémira de son bruit.
Et croiront au retour du Monstre, les trois Nornes.

IV

Oh ! fuir, après la mort, l'atroce pourriture :
Quel rêve cher à ceux dont l'Idéal est pur !
S'abolir tout entier comme un nuage, sur
Le coteau, quand le soir apaise la nature !

Vous le vivez, Héros dont le courage sûr
Anime chaque jour une frêle voilure
Pour conquérir l'espace et tenter l'aventure
Qui ravit l'Homme au sol pour lui donner l'azur.

Souvent je suis ému quand mon regard pénètre
Vos yeux déjà pensifs à l'âge où l'on aimait
Quand la mort n'était pas un permanent « peut-être !..

Je songe à Guynemer qui ne revint jamais
Et, pour s'unir aux dieux dont il possédait l'âme,
Disparut, en plein ciel, sur des ailes de flamme.

(Bois l'Abbé, Front de Picardie, juillet 1918).

FRANÇOIS-LOUIS BERTRAND.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LE DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA CONSTITUTION TCHÉCOSLOVAQUE

La Tchécoslovaquie célèbre le dixième anniversaire de sa Constitution. Il y a dix ans que l'antique Bohême ressuscitée après tant de siècles est redevenue un Etat souverain, maître de ses destinées, facteur important de l'équilibre de l'Europe. Dix ans ! C'est bien peu de chose dans la vie d'un peuple, mais pour la Tchécoslovaquie, ces deux lustres ont été décisifs, et les difficultés mêmes que le jeune Etat a rencontrées à sa naissance légitiment la fierté avec laquelle le gouvernement de la République célèbre cet anniversaire.

De tous les nouveaux Etats nés de la grande guerre, la Tchécoslovaquie était peut-être celui en qui les politiques de la vieilles école avaient le moins confiance. Sa conformation géographique et ethnographique autorisait le scepticisme. Il y avait communauté d'origine entre les Tchèques et le Slovaques, mais différence de religion et de développement social. D'autre part, une immigration allemande, vieille de plusieurs siècles, avait constitué dans toute la Bohême une minorité ethnique et linguistique d'autant plus redoutable qu'elle constituait une élite économique et sociale ; enfin, il fallait considérer que si le nouvel Etat tchévoslovaque se trouvait l'héritier des plus puissantes industries de l'ancienne monarchie autrichinene, il se trouvait privé des principaux marchés qui les faisaient vivre. La crise économique, la disette, le chômage, ces fléaux des sociétés industrielles et leurs conséquences, les troubles révolutionnaires menaçaient la jeune République comme toute l'Europe, mais étant donné sa jeunesse et sa faiblesse,plus que toute l'Europe. D'autre part à ses débuts, la République tchécosvolaque ne rencontra pas chez les grandes puissances anglo-saxonnes tout l'appui qu'elle avait cru pouvoir escompter. Jugeant politique de prendre la défense des vaincus et particulièrement de la Hongrie, l'Angleterre commença par considérer les nouveaux Etats, et principalement la Pologne et la Tchécoslovaquie, avec une singulière défiance ; elle voyait en eux des satellites de la politique française. Quant aux Etats-Unis, aussitôt après la disparition de M. Wilson, ils s'étaient bruyamment désintéressés de l'Europe. En France même, où dès les débuts, la Tchécoslovaquie avait rencontré ses amis les plus solides — faut-il rappeler qu'Ernest Denis qui a sa statue à Prague est considéré comme un des fondateurs de l'Etat tchécoslovaque? — tout le monde n'avait pas confiance. Le Comité national constitué à Paris, dès les débuts de la guerre, s'était acquis beaucoup de sympathie ; à cause de leur discrétion même, de leur sérieux, de leur patriotisme tranquille et dédaigneux de l'éloquence, des hommes comme M. Masaryk et M. Bénès y jouissaient d'un véritable prestige, mais on pouvait se demander quelle était leur autorité dans le pays et comment se ferait la soudure entre cette Tchécoslovaquie idéale de l'exil et la Tchécoslovaquie vraie, celle qui avait souffert de la guerre et qui avait peut-être été empoisonnée par la guerre. Ce pays mi-industriel mi-agricole, dont tous les cadres sociaux appartenaient aux Etats vaincus, n'allait-il pas d'ailleurs être submergé par la vague révolutionnaire qui. venant de l'Est, avait un moment recouvert la Hongrie ?

La jeune République tchécoslovaque a donné tort à tous ces prophètes de malheur. Elle n'est pas au bout de ses difficultés, mais elle a triomphé des plus graves, et elle est assurée de vivre et de jouer dans l'Europe centrale un rôle capital et singulièrement utile à la paix de tout notre vieux continent.

⁂

Ces difficultés, comment le gouvernement tchécoslovaque, toujours assez instable comme tous les gouvernements démocratiques, les a-t-il surmontées ?

C'est toute une histoire et une belle histoire, une histoire d'autant plus intéressante que c'est le seul des nouveaux Etats démocratiques et parlementaires qui ait pu faire l'économie d'une dictature plus ou moins avouée. Peut-être cela tient-il à ce qu'il a accepté volontairement la dictature purement morale d'un homme supérieur aussi bien par la conscience que par l'intelligence, le président Masaryk.

Née d'une insurrection populaire encadrée par une conspiration de professeurs, tous plus ou moins autodidactes et d'origine populaire, dans un pays dont les hautes classes étaient irrémédiablement compromises parce qu'elles avaient fait cause commune avec le pouvoir

étranger et qui, d'ailleurs, étaient en partie d'origine étrangère, la République tchécoslovaque ne pouvait se donner qu'une Constitution démocratique, mais elle alla immédiatement à l'extrême. La première Assemblée, qu'on pourrait appeler la Constituante, n'était pas précisément une assemblée élue ; elle était composée des délégués de tous les partis et parmi eux, il est probable que se soient glissés quelques représentants du peuple qui s'étaient tout simplement délégués eux-mêmes et qui ne tenaient leur pouvoir que de leur propre volonté. Cependant, l'événement a prouvé que cette espèce de Parlement provisoire et spontané représentait assez exactement les aspirations de la Nation. Les minorités ethniques et notamment les Allemands n'y avaient pas de députés. Cependant, leurs droits furent intégralement reconnus. Sans doute, étant donné les principes wilsoniens reconnus solennellement par l'Entente d'où dépendait l'existence même de la Tchécoslovaquie, eût-il été impossible de faire autrement ; mais il faut reconnaître que dès cette époque, et, bien que les Allemands de Bohême aient commencé par bouder le nouvel Etat et même par conspirer contre lui, la majorité tchèque et slovaque montra la plus large tolérance. La Constitution qui fut promulguée le 19 février 1920 fait de la Tchécoslovaquie une pure république parlementaire. Le pouvoir législatif est exercé par une assemblée nationale composée d'une Chambre des députés et d'un Sénat ayant la même origine, c'est-à-dire dont les membres sont élus par le suffrage universel direct et secret avec application de la représentation proportionnelle. Peu importe que pour le Sénat l'âge de l'électorat soit retardé jusqu'à vingt-cinq ans et l'âge de l'éligibilité jusqu'à quarante-cinq, ou que les électeurs soient répartis en 13 circonscriptions au lieu de 23, le Sénat n'exerce qu'un rôle secondaire et nullement modérateur. D'autre part, l'application de la représentation proportionnelle intégrale favorise l'émiettement des partis surtout dans un pays où l'on a la passion de la politique et où il y a des nationalités, des langues et des formations sociales si diverses. Aussi la carte politique de la Tchécoslovaquie ne comporte-t-elle pas moins de trente-et-un partis.

Dans ces conditions, les gouvernements sont forcément instables. Or, un pays qui, à ses débuts, n'avait pas d'armée (ses soldats, les admirables légions, étaient répartis sur tous les fronts et le plus grand nombre combattaient en Sibérie, à l'autre bout de la terre), qui avait à parer à la disette et au désarroi financier laissé par le gouvernement autrichien en déconfiture, dont l'industrie se trouvait sans matières premières et sans débouchés et qui, par dessus le marché, avait à s'imposer à l'Europe, par une sagesse exemplaire, avait besoin par dessus tout, d'un gouvernement stable. Cette stabilité... relative, la Tchécoslovaquie l'a trouvée, non dans ses ministères, qui ont été aussi changeants que dans tous les pays parlementaires et qui ont eu généralement la faiblesse de tous les gouvernements de coalition, mais dans une sorte de gouvernement spontané et dont le gouvernement officiel a toujours accepté l'autorité morale, le gouvernement fait de l'entente des deux fondateurs : le président Masaryk et M. Bénès, ministre perpétuel des Affaires étrangères.

Ils sont bien différents, ces deux hommes. L'un, le président, fils d'un serf de Moravie, et pour qui. la culture intellectuelle, si durement conquise, est restée la source de toute noblesse, met, dans sa politique par ailleurs si pratique et si sage, une sorte de mystique puritaine qui l'apparente aux hommes de 1848 ; l'autre, d'une toute nouvelle génération formée à la dure école réaliste de l'exil et de la conspiration. M. Masaryk, grand vieillard errant aux dures heures de la guerre pour refaire une chimérique patrie, a quelque chose d'une noble figure romantique ; M. Bénès, lui, est le moins romantique des hommes, le moins enclin surtout à mettre un mot à la place d'une idée, un sentiment à la place d'une nécessité. Il nous en émeut d'autant plus lorsque, dans ses *Souvenirs du temps de guerre*, il raconte les doutes qui assaillaient M. Masaryk et lui-même dans leurs longues promenades d'exilés autour d'Oxford, aux moments les plus sombres de la guerre. C'est alors que les deux hommes sentirent cette amitié profonde qui est aujourd'hui encore « un bienfait des dieux » pour la Tchécoslovaquie. Jusqu'alors, M. Masaryk n'avait guère été pour M. Bénès qu'un professeur, puis un coreligionnaire politique, puis un collègue d'université beaucoup plus âgé. Certes, il se sentait intimement attiré vers lui. « Mais, dit le jeune ministre, qui passe pour un homme sec, le sentiment est à mes yeux quelque chose de si grand, de si élevé, de si précieux, que je crains toujours de le profaner par une expression qui n'en serait pas tout à fait digne. »

En ces jours d'épreuve, il rencontra chez le philosophe proscrit des sentiments aussi délicats, aussi farouches que les siens. L'amitié entre ces deux hommes donne aujourd'hui encore

son unité à la politique d'un pays qui compte une demi-douzaine de nationalités et, comme je l'ai dit plus haut, trente-et-un partis politiques. Or si, au fond du réalisme scientifique de M. Masaryk, le souci moral et philosophique presque religieux demeure prédominant, ce sont là des problèmes sur lesquels M. Bénès ne doit guère attarder ses réflexions. M. Bénès est avant tout un politique, donc un opportuniste qui s'avouerait volontiers satisfait de travailler pour un demi-siècle. Et cependant, il n'est pas de question sur laquelle les deux hommes, au bout de dix minutes de conversation, ne se soient trouvés d'accord.

Travaillant sur l'immédiat, bornant volontairement son action au réalisable, M. Bénès n'en est point suspect pour cela de réalisme à courtes vues. « Chaque homme s'efforçant d'ennoblir son idée du monde, s'efforce du même coup d'ennoblir ce monde lui-même. Pour le sage, s'il n'est point de victoire décisive, il n'est point non plus d'échec sans espoir. » Ainsi M. Bénès a vu sans étonnement l'esprit du Protocole de Genève renaître de ses cendres encore chaudes pour s'incarner dans le Pacte Kellogg. Avec la même patience, il ne perd pas une occasion pour dire : « Nous sommes prêts à causer : on s'entendra toujours » à la Hongrie, chaque fois qu'elle rue avec éclat dans les brancards du traité de Trianon. Mais cette manière douce est, au fond, une manière forte.

Ce ministre des Affaires étrangères à l'état pur et par excellence, s'il n'est point étranger, autant qu'on le lui reproche, aux affaires du Landerneau de la politique intérieure, ne peut cependant pas se désintéresser de la vie des partis. Le sien — le « parti socialiste tchécoslovaque » — décide un beau jour de se retirer du gouvernement de coalition où M. Bénès le représente. D'après toutes les règles du jeu parlementaire, la démission du ministre devait suivre. Mais la légende nous raconte selon Mme Junka Letty, qu'au télégramme de mise en demeure que son parti lui aurait envoyé « réponse payée », le ministre, de Paris, ou de Londres, ou de Genève, aurait répondu par la même voie : « Votre télégramme pas arrivé. Bien à vous. Bénès. »

Le fait est qu'en dépit de toutes les fantaisies de son parti, le docteur Bénès a trouvé le moyen de rester inamovible au poste où il se sent utile. Encore un dictateur ! dira-t-on. Nullement.

Ce démocrate courtois et souple a horreur des allures matamoresques, que le plus intelligent des dictateurs est souvent obligé de prendre.

Qu'il s'agisse de la prospérité de la Petite Entente, qui est un peu sa fille, ou de cet Anschluss « dont il est aussi vain de parler que de ce qui se passe dans la lune », M. Bénès garde toujours cette même allure de modérateur, le même geste qui invite à ne pas s'emballer — et aussi la même préoccupation de grandes idées qui s'abritent sous des buts partiels et passagers.

Une sorte de gaîté prête à tout est le trait le plus apparent de son caractère, et ce nerveux qui se domine jusqu'au flegme, ce petit homme sensible à tout, mais dont le sourire est la réaction naturelle aux difficultés, est un des plus importants facteurs de stabilité et de beau temps dans l'Europe centrale agitée et disparate.

***

Le fait est que cette Tchécoslovaquie dont on disait qu'elle n'était pas viable et qui, en effet, semblait en proie à des difficultés d'ordre économique et d'ordre politique insurmontables, est aujourd'hui la pierre angulaire de l'ordre, en Europe centrale. Elle a eu la sagesse de faire une place aux éléments allemands dans son gouvernement, ce qui a mis fin à leur opposition boudeuse et au rôle d'arbitre entre les partis qu'ils avaient commencé à jouer. Comme tous les pays où le parti socialiste participe au pouvoir, elle a connu une crise du socialisme qui menaçait de rejeter au communisme « moscoutaire » une partie des masses ouvrières. Elle a eu et elle a encore à résoudre une question catholique slovaque où l'on retrouve tous les éléments dangereux qui ont provoqué l'autonomisme alsacien en France et le séparatisme flamingant en Belgique, mais elle donne malgré tout une impression de vigueur et de santé que nous constatons avec d'autant plus de joie qu'au travers de toutes les tribulations de ces dernières années, elle est demeurée l'alliée fidèle et sûre de la France et peut-être le pays de l'Europe entière où l'on fait le plus d'accueil à notre culture et à notre pensée.

L. Dumont-Wilden.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

HERMAN BANG
ÉCRIVAIN DANOIS (1)

Un foyer danois, simple et patriarcal, vers le milieu du siècle dernier. La mère, liseuse infatigable, rassemble chaque soir ses enfants sous la lampe, et bien qu'elle les sût à peu près par cœur, prolonge la lecture des tragédies d'Œhlenschläger, préface aux rêves nocturnes. Elle lit pour elle-même des journées entières, « semblable au buveur qui s'enivre et prolonge son ivresse et ne veut pas s'éveiller ». Elle lit à perte de vue, et s'irrite de l'inutilité de tant de livres ; elle s'en plaint à sa jeune voisine, amie et confidente, cette Tine rieuse, fille du maître d'école et sacristain, qu'il ne faudrait pas prendre pour une domestique... Tous les livres mentent.

— Tous les livres traitent de l'amour, s'écrie Tine.

La mère sourit.

— C'est tout justement ce qu'ils ne font pas.

— Mais si !

— Non, tout justement non, ils défigurent la vie, et nous ôtent le courage de voir la vérité en face.

— Quelle vérité ?

— La vérité !...

Le dialogue rejaillit quelques instants entre les deux femmes ; l'inexpérience confiante résiste à la rêveuse mélancolie ; puis, la mère s'assied au piano et chante un beau poème...

Cette mère aime les histoires de revenants ; elle en invente. Par les claires nuits d'été, elle adore les étoiles, auxquelles elle prête les noms de ses amis. Certains jours, elle et Tine s'évadent, parcourent la campagne environnante, jamais lasses d'admirer le paysage danois, si fraîchement vert, d'un lyrisme tendre, apaisant.

Des visites surviennent pendant la belle saison ; entre les amies en crinoline, la plus brillante est cette « lady », qui évoque les Tuileries, la Cour impériale, les hommes célèbres, les écrivains, les artistes ; on l'interroge, on veut tout savoir de ce poète élégant, nonchalant, si supérieur aux trivialités de l'existence qu'il enchante les femmes en méprisant les réalités physiques de l'amour. Les beaux mépris de ce raffiné qui se vante d'appartenir au groupe des « désintéressés » ! Ses vers contraignent les mémoires ; la mère les saisit au vol et les déclame en improvisant des accords passionnés.

Dans cette maison où règnent et s'épousent de l'aube à la nuit caprice, musique, chimère et poésie, le père apparaît à peine. Nous sommes au presbytère luthérien, qui fut si souvent, en pays scandinave comme en Angleterre, le refuge de l'art et des lettres... Le pasteur s'enferme volontiers dans son austère bibliothèque, et certains soirs, avec les confrères qui s'assemblent pour jouer aux cartes et boire jusqu'au matin. Le pasteur, honnête homme, guetté par la folie qui le tuera (1)...

Des enfants, l'un au moins demeurera sous le charme de ces années heureuses et continuera le rêve maternel en y mêlant quelque chose de l'amertume et de l'inquiétude du père. Idylle trop tôt anéantie. Herman Bang (2) a six ans lorsqu'en 1864 les troupes prussiennes envahissent le Sleswig ; sa famille s'enfuit en Fionie ; il ne verra rien de la lutte qui s'immobilise (déjà) en des lignes de tranchées, puis après la chute de Dybböl, livre par surprise aux envahisseurs cette île d'Als où il est né, où il a jusque-là vécu... Mais son île, devenue allemande, son bonheur, sa joie enfantine ont sombré dans le désastre et ne lui apparaissent plus désormais qu'à travers un voile de sanglantes nuées (3).

Il sent peser sur lui d'autres fatalités tragiques ; il est fier d'une lignée de savants, de médecins, de pasteurs dont il craint de n'avoir hérité qu'un sang épuisé et des nerfs affinés, mais ébranlés ; aristocrate d'instinct, sa précoce jeunesse redoute un trop lourd atavisme ; toute sa vie, ce bourgeois exaltera ses ancêtres et courbera de trop frêles épaules sous le poids d'écrasantes mémoires.

Il étudie le droit, se voue au théâtre où il échoue, se résigne à écrire, mais ne cessera jamais de se croire né pour être acteur. Ses premiers articles lui ouvrent la presse danoise ; il les réunit en volumes qui nous révèlent sa formation littéraire : études sur Balzac, Flaubert, Zola, Daudet, Feuillet, Dumas fils et leurs disciples scandinaves, entre lesquels Bang distingue au premier rang Vilhelm Topsoé. Critique, mais d'abord profession de foi, Bang admire Zola. Il entre dans les lettres, sous le drapeau quelque peu agressif du naturalisme.

(1) Herman Bang. *Tine*. Roman, traduit du danois par T. Hammar (1 vol. de la Bibliothèque scandinave, Stock).

(1) *Det hvide hus*.

(2) Né en 1857.

(3) L'île d'Als, conquise par la Prusse en 1864, a été restituée au Danemark, après plébiscite, en 1919.

Qu'on n'aille pas, sur ce mot, imaginer des *Pot Bouille* ou des *Nana* scandinaves : le naturalisme est, aux yeux de Bang, une méthode d'art, un acheminement vers les drames ignorés des plus pauvres existences ; poète de la dégénérescence, le naturalisme flatte en lui un pessimisme foncier, mais ne le décourage pas d'interroger la vie intérieure : il n'aime ni l'outrance ni l'ordure gratuite. En outre, son souci de vérité hardie se nuance de dandysme et de décadentisme. Et enfin et surtout, par delà les préceptes de l'école, il obéit à son instinct profond d'artiste sensitif, nerveux, fébrilement partagé entre le rêve et l'action. « Si le flegme et le sang-froid, écrit Brandès, sont qualités danoises, Herman Bang est très peu danois. ». Il brûle sa vie, habile régisseur, metteur en scène, passionné de théâtre, courant l'Europe — on le verra, à Paris, collaborer avec Lugné Poe et Réjane, — récitateur, conférencier, poussant jusqu'aux Etats-Unis une tournée d'où il ne reviendra pas (1)... Une vie d'intense agitation : Bang, par son culte du mouvement et de la vitesse semble un homme d'aujourd'hui. On s'étonne que de cette agitation, de cette vitesse et de ce mouvement forcené puisse surgir une œuvre considérable — journalisme, essais, proverbes, drames, poèmes, contes et romans. On est moins surpris que l'écrivain recherche de plus en plus le trait bref, la note juste, profonde, instantanée, ce rythme haletant, ce style hâtif, artiste, cinématographique avant le cinéma, qui le conduira tout droit à l'impressionnisme. Bang, à de certains instants de sa carrière — lorsqu'il peindra la vie du cirque ou les piètres aventures d'artistes misérables — se sentira proche des Goncourt. Ses compatriotes le revendiquent toutefois hautement et distinguent en sa complexe musique deux notes que d'illustres devanciers leur avaient rendues inoubliables : l'émotion selon Andersen, la passion profonde selon J.-P. Jacobsen.

Ses premiers proverbes, ses premières nouvelles sont négligeables. Tout à coup, un grand roman le classe au premier rang des écrivains de son pays.

Générations désespérées paraît en 1880, la même année que *Niels Lyhne*. Jacobsen a dix ans de plus que Bang. Deux générations se révèlent et s'affrontent en ces deux ouvrages qui exerceront sur la littérature danoise une longue influence. Niels Lyhne marque l'apogée d'un romantisme qui ne meurt pas avec lui sur le champ de bataille de 1864, puisque l'Europe s'est éprise de cet étrange rêveur et que de bons juges aujourd'hui encore interrogent anxieusement cette âme de langueur et d'illusion. William Hög, le héros de *Générations désespérées* n'a pas connu la même fortune européenne; et sans doute des deux romans un seul est un chef-d'œuvre. Pourtant, ce William Hög illustre assez fortement une de ces heures de doute et d'abandon que nous avons vécues nous-mêmes au lendemain de 1870 : lendemains de défaite, courbature étrange de l'esprit — Bang parle de la « fièvre traumatique de Dybböl » — William Hög, délivré des illusions tenaces de Niels Lyhne, ne sait découvrir que l'aspect affligeant et morne de la réalité quotidienne... Jacobsen est un maître du style éclatant, chatoyant. Bang ne veut qu'une livrée grise à son récit quasi-autobiographique, à l'histoire de ce William Hög, acteur raté, déchu, condamné au désespoir des paradis artificiels... Les deux faces du globe terrestre sous l'éclairage solaire ; éternel cycle de la nuit et du jour.

Après *Phèdre* (1883), qui est une Maman Colibri plutôt qu'une réplique moderne de l'héroïne antique, — morphine et fatalité — après *Nouvelles excentriques* (1885), après *Stuc* (1887), sombre épopée qui évoque la croissance du moderne Copenhague, voici *Tine* (1889), l'une des œuvres essentielles d'Herman Bang, et peut-être celle où s'expriment à leur point de plus complète maturité son art, ses dons poétiques, les nostalgies et les aspirations qui ont illuminé sa vie.

On a comparé *Tine* à *La Débâcle* sans autre raison plausible que des similitudes extérieures. Ici et là le désastre — 1864-1870; mais entre l'élan puissant, le génie plébéien, la violence tendue de Zola et le récit nerveux, le talent rapide et subtil, l'humanité d'Herman Bang, quoi de commun ? Zola esquisse avec ses forts pinceaux naturalistes une fresque d'histoire. Herman Bang arrange et compose selon son cœur les récits qui attristèrent son enfance. Et c'est la guerre, et peut-être ne saurait-on peindre de façon plus poignante les reflets de l'incendie, aux abords du combat, mais ce sont d'humbles « civils » qui portent témoignage ; le combat lui-même nous échappe ; nous n'en éprouvons sans doute que plus violemment l'irradiation de cette sourde douleur, de cette désagrégation de l'humain, de cette horreur qui contaminent en arrière du front tout un peuple. Voici la guerre et son tumultueux désordre, mais aussi

(1) Il est mort à Ogden (Etats-Unis), en 1912.

la douce voix du passé, des paysages aimés, du jardin, du foyer, et la beauté saccagée de cette chère île d'Als. Et enfin, trait digne d'Herman Bang, la guerre, le désastre national, c'est le déchirement d'une âme de femme, la passion de cette Tine si simplement pathétique, et qu'il n'a pas eu besoin d'inventer, qui n'est pas un personnage fictif, puisqu'il nous l'a montrée, figure alerte et souriante, inséparable du souvenir de sa mère.

Deux recueils de nouvelles, *Vies silencieuses* (1886), *Sous le joug* (1890) contiennent les récits qui passent en Danemark pour les chefs-d'œuvre d'Herman Bang : *Au bord de la route. Un beau jour, Irène Holm ;* courts chefs-d'œuvre en effet si l'art et l'artiste s'y font oublier dans la transparence de vies toutes modestes et dérisoirement tragiques, dressées sous nos yeux par on ne sait quelle magie.

La Maison blanche (1898) et *La Maison grise* (1901), poétisent, sans d'ailleurs les dénaturer, ni altérer le vrai visage de l'auteur, des souvenirs d'enfance et de jeunesse. (On en rapprochera *Dix années* où Bang relate « avec le sourire » ses débuts de conférencier et de globe-trotter).

Ajoutez quatre romans : *Ludvigsbakke* (1896), *Joies d'été* (1902), *Mikaël* (1904), *Les sans-patrie* (1905), ainsi s'achève la nomenclature des livres qui comptent dans cette carrière prématurément close, et surabondamment féconde.

Mikaël pose, dans un cadre parisien, le problème du génie : le peintre Claude Zoret (Monet) meurt victime de l'Eros hellénique. Autre aspect du même problème, le musicien Jean Ujhazy (Les sans-patrie) tente vainement d'échapper à la solitude ; un récit d'une puissante concentration nous le montre épuisant en quelques heures l'espoir et la désillusion qui naissent de médiocres amitiés.

***

La préface de Ludvigsbakke, roman d'une infirmière, s'ouvre sur ces notes : « L'un des buts du poète n'est-il pas d'exprimer la plainte de ceux qui jamais ne se plaignent ? ».

Ce but, Herman Bang semble ne l'avoir jamais oublié ; il est le confesseur apitoyé, fraternel, incorruptible, du mal et de la souffrance; deux sujets l'ont hanté : la déchéance et la solitude. « Il a fait de sa poésie, écrit Vilhelm Andersen, le refuge des vaincus et des isolés. Par là, il est sain ; il n'est pas seulement un grand souffrant, mais un médecin. »

Médecin de l'âme ! Parfois Herman Bang avait conscience de continuer dans le domaine de l'art la tradition des praticiens de sa famille, dont le dernier, son grand-père, avait été une des gloires de la thérapeutique danoise.

Cette pitié, ce souci de la misère inexprimée, cette « sympathie » instinctive, si profonde et si vraie, partout répandues dans son œuvre sont des valeurs universelles, et c'est par là sans doute qu'Herman Bang, seul entre les naturalistes du Danemark, a obtenu de parvenir jusqu'à nous. On a coutume de dire en Danemark qu'il se distingue des Pontoppidan, des Peter Nansen et des Gjellerup, génies mâles, par une nuance de sensibilité féminine ; bienheureuse féminité, quoi qu'en ait pu penser Brandès, car elle implique surtout une science innée du sentiment, une divination infaillible des drames cachés, ce sens enfin, et ce respect des plaies inavouées qui élargissent mystérieusement le retentissement de l'intelligence et de l'art. On pense à Jonas Lie, aux meilleures pages d'Alphonse Daudet. De tels mérites furent toujours goûtés en France où l'on devrait plus aisément qu'en n'importe quel pays d'Europe comprendre cet Herman Bang si proche de nous par sa sincérité, la clarté de son analyse, son art aigu aux curiosités, aux recherches parfois morbides, mais si intensément vivant.

D'autres écrivains de son pays surent mieux que lui définir les grands aspects abstraits des problèmes humains ; il nous est cher parce que bien peu furent comme lui capables d'en enclore l'inquiétude dans la fulgurante et inoubliable sensation du fugitif et du concret.

LUCIEN MAURY.

(1) Cf. le volume : *Au bord de la route*. Traduit par le vicomte de Colleville et Fritz de Zépelin (Ed. de la Plume, 1902).

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

GUGLIELMO FERRERO
LA DÉMOCRATIE ET LA PAIX

Guglielmo Ferrero est à Paris ; voici vraiment un signe des temps. Tous les lecteurs de *l'Illustration* savent qu'il est le plus grand médecin consultant des maladies politiques dont

souffrent périodiquement les corps sociaux, quelque chose comme le plus grand clinicien que l'Europe ait connu depuis Tocqueville.

Or, personne, plus que lui, n'est un zélateur de la paix, de l'Entente entre les peuples, de la Société des Nations. A l'heure où se décide le statut futur de l'Europe à la conférence de La Haye, à l'heure où tous les Etats envoient leurs *missi pacis* pour mener, parmi les Nations, la croisade de la concorde universelle, il est bon d'évoquer pourquoi, selon Ferrero, l'avènement de la démocratie dans le monde a posé le problème de la paix d'une façon toute nouvelle et plus que jamais impérative.

L'œuvre de Ferrero se développe autour d'un thème central, le thème du progrès. Il l'a rencontré en écrivant son histoire de Rome. A mesure que l'astre de Rome monte et irradie de plus vastes surfaces de terre, *urbi orbi*, les écrivains, témoins de cette ascension, la décrivent comme une décadence : au siècle d'Auguste, au siècle des Antonins, ils ne parlent que de corruption et regrettent les temps candides et héroïques de Nerva et de Paul-Emile.

Inconsciemment, ces censeurs des mœurs nouvelles posent le problème moral du progrès. Le progrès consiste-t-il dans un idéal mesuré de perfection qualitative ou dans un idéal sans limites de puissance quantitative ; dans la sélection d'une élite poussée à son maximum d'élévation ou dans l'égalisation des conditions et l'accroissement du *standard* de vie du grand nombre ; dans la primauté du spirituel ou le primat de l'Economique ; dans la recherche d'un maximum de culture ou d'un maximum de justice? Suivant la réponse que l'on donnera à cette question, on se fera une idée différente de la philosophie de l'histoire.

Posés en termes de progrès, comment se présentent à nous l'avènement de la démocratie et le problème de la paix dans les Etats démocratiques?

Qu'est-ce que la démocratie en son essence? C'est une certaine façon de résoudre le problème du fondement et de l'attribution de la puissance politique par l'idée de *délégation*. Les habitants d'un même Etat délèguent, en vertu d'une sorte de pacte social, la puissance politique à des mandataires, responsables devant l'opinion publique et révocables en tant que cela. Cette conception implique l'égalité civile de tous les citoyens, fondée, elle-même, sur la croyance en l'égalité naturelle, en tant qu'êtres également doués de raison et de conscience morale.

L'idée de la *délégation* du pouvoir s'oppose à celle de l'exercice du pouvoir par *droit divin*, sur laquelle reposent les gouvernements monarchiques ou oligarchiques de l'antiquité. On considérait alors que les familles humaines ne sont pas de même essence parce qu'elles ne sont pas de même origine.

Pour les familles humaines, il en est qui descendent des dieux ou des demi-dieux, de Jupiter, de Mars, de Vénus, d'Apollon, d'Hercule. Platon, après avoir énuméré dans le *Timée*, les dieux visibles ou invisibles de l'Univers, en vient aux dieux mythologiques et déclare qu'il vaut mieux laisser à leurs descendants le soin d'en parler. Alexandre et ses successeurs se présentèrent comme des dieux vivants à leurs sujets éblouis. Marc Antoine se donna aux populations de l'Orient pour une réincarnation de Bacchus, du dieu gréco-hindou marié à Isis Cléopâtre ; César se prétendait descendant de Vénus.

Les empereurs romains, encensés de leur vivant comme *Divi*, c'est-à-dire bienheureux, rentraient après leur mort, par l'Apothéose, au nombre des *Dii*, des immortels. Les rois des dynasties de France et d'Angleterre passèrent aux yeux de leurs sujets pour des personnages dont le caractère sacro-saint se manifestait par un pouvoir thaumaturgique de guérir les écrouelles, et de consacrer des anneaux spécifiques contre les attaques d'épilepsie. C'est la croyance en la divinité de leur origine qui fondait le droit des familles nobles à gouverner les plèbes dociles.

C'est cette croyance que le christianisme était venu détruire cependant en proclamant tous les hommes fils de Dieu ; en les tenant tous, juifs et gentils, barbares et Romains, esclaves et hommes libres, nobles et roturiers, pour également héritiers des promesses faites à Abraham.

Après le christianisme, il n'y eut plus de véritable aristocratie, sinon dans la mesure où survécurent les croyances du paganisme et les coutumes des pays barbares, celles des Germains en particulier. Le christianisme a été ainsi le grand facteur de la démocratie dans le monde.

Celle-ci a été réalisée le jour où l'homme du peuple vint à penser : « Dans le paradis, où donc sera ce gentilhomme? »

En proclamant l'égalité des droits de l'homme et, comme corollaire, du citoyen, en mettant la liberté individuelle au nombre de ces droits naturels et imprescriptibles, la démocratie, sorte de laïcisation du christianisme, a servi

un idéal de dignité et de justice. C'est son impérissable honneur, et cela doit être porté en lettres d'or à son actif. Mais voici d'autres incidences des phénomènes démocratiques.

Par le suffrage universel, la démocratie a inauguré l'avènement des masses au gouvernement des Etats. A la diplomatie des cours princières elle a substitué le régime de l'opinion publique qui est affective, crédule, mobile et passionnée. Elle a, en second lieu, conféré à la puissance publique un empire illimité. Le roi très chrétien était bridé continuellement par les lois organiques du royaume, les privilèges de la noblesse, du clergé, des parlements, et il ne pouvait ni recueillir beaucoup d'impôts, ni lever beaucoup de recrues. La monarchie française au XVIIIe siècle est morte de cette impuissance constitutionnelle. Un gouvernement démocratique ne connaît pas ces entraves. La loi, censée être l'expression de la volonté générale, est, comme telle, acceptée de tous, comme l'incarnation expresse de la volonté d'un chacun. On ne saurait, sans contradiction, s'y soustraire. Dès lors, sa juridiction ne connaît plus de bornes.

Un état démocratique peut mobiliser tous ses adultes valides, prendre aux citoyens 80 % de leur fortune, sans qu'ils trouvent rien à redire, puisque, en principe, l'Etat ne décrète que ce qu'ils veulent. C'est ainsi que la démocratie, mise cette fois au service d'un idéal quantitatif, a créé la guerre intégrale.

La démocratie diminue tout à la fois les risques de guerre, mais en augmente le danger, en le rendant beaucoup plus redoutable. Elle diminue les risques de guerre parce que les citoyens d'un Etat démocratique, sachant qu'ils en paieront les frais de leur fortune et de leur vie, s'épargnent *les guerres de prestige et de majesté* qui entraient dans le style de la vie des cours.

Elle les rend beaucoup plus redoutables parce que, par la conscription, elle a transformé les armées de métier en nation armée.

Les souverains de l'ancien régime entretenaient des armées de métier, dont on épargnait le sang parce qu'elles étaient onéreuses et difficiles à reconstituer. Formées de soldats de carrière, ces armées avaient créé la tactique et la stratégie qui étaient avant tout l'art de faire la guerre suivant les règles de l'honneur et du droit des gens qui en limitaient l'horreur en respectant la propriété et la vie des populations civiles.

La démocratie a créé les levées en masse et la nation armée, ce qui revient logiquement à abolir toute distinction entre la population civile et la population sous les armes. Elle a pratiqué la réquisition forcée qui ruine les populations civiles des territoires occupés. Les Impériaux avaient raison lorsqu'ils disaient de Bonaparte, ravitaillant ses troupes sur le pays et s'épargnant ainsi d'alourdir la marche de son armée par des services d'intendance : « Ce n'est pas ainsi que l'on fait la guerre. » La guerre démocratique a cessé d'être un art contenu dans les règles de l'humanité et de la courtoisie pour devenir une tuerie généralisée où sont engagées sans limite toutes les forces des Etats belligérants.

L'Europe n'avait pas encore fait l'expérience d'une guerre démocratiquement conduite à grande échelle comme fut celle de 1914. La révélation qu'elle eût alors des effets de la guerre intégrale a suscité en elle tant d'horreur qu'elle est prête aux plus grands sacrifices d'orgueil et d'ambition pour asseoir une paix définitive sur la sécurité, l'arbitrage et le désarmement. Une guerre future serait le naufrage de la civilisation occidentale. Voilà ce que nous enseigne Guglielmo Ferrero. Voilà la leçon que doivent méditer les hommes d'Etat qui, à La Haye, à Genève et à Londres, vont essayer de déclarer définitivement la guerre à la guerre et de réaliser, pour la seconde fois dans l'histoire, l'ancienne majesté de la paix auguste.

G. HUBERT-RODIER.

VARIÉTÉS

LES PAMPHLETS SOUS LA RÉGENCE DE MARIE DE MÉDICIS

Dans les premières années du XVIIe siècle, il existait, à Paris, sur le quai des Augustins, rue Saint-Jacques ou au Palais, de grands libraires, très estimés, qui exerçaient leur profession comme un sacerdoce, et se croyaient un peu les auteurs des livres qu'ils éditaient.

Tels étaient, pour ne citer que ces deux exemples, Relin Thierry, marguillier de Saint-Be

noit (1), et Courbé, dont une estampe d'Abraham Bosse représentait la boutique très achalandée « petite salle du palais, à la Palme ». Il avait, en effet, comme marque, une palme courbée, avec cette devise : *Curvata resurgo.*

Il y avait aussi, et plus nombreux sans doute, des libraires faméliques, prêts à toutes les besognes, et des imprimeurs clandestins, qui ne se préoccupaient que du profit. De chez eux surtout, mais pas uniquement, sortaient, malgré les édits, malgré les règlements, malgré les sanctions qui pouvaient aller jusqu'à la peine de mort — avec des almanachs plus ou moins astrologiques, avec des canards destinés à un public populaire (sur des pluies de sang, des apparitions de croix ou de combattants dans le ciel, des usuriers mangés par des rats, des incrédules emportés par les démons, ou une fille nourrie pendant trois ans dans une caverne par un ours) avec des pièces de circonstances assez anodines (comme le *procès du melon*, en 1607, sur un melon qui avait rendu Henri IV malade) avec toute une littérature de colportage ouvertement débitée — des pamphlets, de véritables pamphlets, qu'on ne vendait qu'avec précaution.

Indulgent pour les obscénités, le Gouvernement laissait publier, en 1615 et 1617, par le libraire Estoie, les *Satyres bâtardes et autres œuvres folâtres* du Cadet Angoulevent (2), et, en 1622, par le libraire Antoine de Sommaville, les *Rencontres Tabariniques*, sans compter beaucoup d'autres ordures du même genre.

En revanche, il se montrait très rigoureux, au moins en principe et quand sa faiblesse ne désarmait pas sa sévérité, pour les injures ou les simples critiques. L'ordonnance de 1616, notamment, en interdisait la vente.

Le commerce des libelles était périlleux (et encore pas toujours) mais lucratif. Ce genre de littérature, très recherché, parce qu'il plaisait à l'humeur frondeuse des Français, donnait lieu à des plus-values certaines. Lestoile raconte qu'ayant acheté le *Dialogue du Maheustre* (soldat) *et du Manant*, le célèbre pamphlet contre le duc de Mayenne et son parti, qui avait paru le 5 novembre 1592, il le revendit, le lendemain, 3 écus, à une brocanteuse qui le vendit 6 écus. Puis, dans l'espace de quelques jours, cette brochure, dont on ne trouvait plus d'exemplaires, monta à 10 écus, jusqu'au moment où le roi envoya à Paris un certain Delsacq, pour l'acheter à quelque prix que ce fût.

Les choses n'avaient pas changé sous la régence de Marie de Médicis. Les pamphlets, malgré la police qui, de temps en temps, faisait des perquisitions presque toujours inutiles, s'enlevaient comme du pain — mais ils coûtaient beaucoup plus cher.

Pour échapper aux recherches, le plus souvent le nom de l'imprimeur ou du libraire n'était pas donné sur la feuille de titre. Ainsi un pamphlet publié en 1617, le *Définiment* (1) *de la guerre apaisée par la mort de Concino Concini, Marquis d'Ancre* porte simplement cette indication : « De l'imprimerie de la voie publique qui chante Vive le Roy. »

Où les vendait-on, ces libelles dont se repaissaient la badauderie et la malice parisiennes? Un peu partout, avec précaution, mais, généralement, sous les charniers des Innocents, peuplés de fripiers et de brocanteurs, sur le quai des Augustins, où abondaient les libraires, et, tout près, sur le Pont-Neuf. Là chaque niche abritait un petit libraire bouquiniste, et il y avait des étalages, des amoncellements de livres, sur les parapets, sur ce que Boileau appellera « les rebords du Pont-Neuf ». Il y en avait devant la Samaritaine, qui deviendra, une trentaine d'années plus tard, « la Bibliothèque de la Fronde ».

Tabarin ne débutera, à la place Dauphine, qu'en 1618. Mais, déjà, le Pont-Neuf était le rendez-vous des désœuvrés, des gobe-mouches, des filous, des spadassins, des chercheurs d'aventure, des amateurs d'informations, vraies ou fausses, et des acheteurs des livres nouveaux.

Les charlatans, les bouquinistes, les *camelots* y pullulaient, chacun sur sa borne ou dans son coin, et on y voyait fréquemment, vêtus de costumes bizarres, deux personnages que nous retrouverons bientôt, Maître Guillaume et Mathurine la Folle, débitant eux-mêmes les pamphlets assez anodins dont ils étaient censés les auteurs.

Sur les vrais auteurs de tous ces opuscules qui se répandaient dans Paris comme un vol de guêpes, on ne sait rien ou à peu près rien. Tout le

(1) L'ancêtre de cette famille, le Champenois Pierre Thierry était venu en 1514 à Paris, chez Galliot Dupré, pour y apprendre le métier de libraire.

Robin ou Rollin Thierry, son petit neveu, était établi rue Saint-Jacques, à l'enseigne du Soleil d'or. Il avait adopté comme marque, par allusion à son nom trois épis de riz (Thier-ris).

(2) Nicolas Joubert, Prince des Sots.

(1) La fin, le dénouement.

monde, alors, se croyait apte à parler des affaires publiques, et on n'avait besoin pour cela ni d'idées ni de style. Tradition qui s'est conservée.

Duplessis-Mornay écrivait à la fin du XVIe siècle :

« Aujourd'hui il n'y a boutique de factoureau (1), ouvroir d'artisan ou comptoir de clergeau qui ne soit un cabinet de prince et un conseil ordinaire d'Etat ; il n'y a aujourd'hui si chétif et si misérable pédant qui, comme un grenouillon au frais à la rosée, ne s'émeuve et ne s'abatte sur cette connaissance. »

La plupart des écrivains, à cette époque, même les mieux doués, comme Régnier et Théophile de Viau, s'attachaient à un Mécène, à un grand seigneur, et vivaient, plutôt mal, de ses gratifications, pour ne pas dire de ses aumônes. Qu'on en ait utilisé plus d'un pour fabriquer des libelles concinistes ou anti-concinistes, c'est plus que probable.

Il y avait aussi les convaincus, les sincères, qui défendaient leur idéal et bataillaient pour leur propre cause. C'était d'ordinaire, à en juger par le ton et la forme de leurs polémiques, des cuistres d'université ou des suppôts de Justice, tout gonflés et enflammés par une rhétorique agressive, enragée, où l'on sentait à la fois le pédantisme du régent, du robin, et le fanatisme du partisan.

Quelques-uns de ces libellistes, on doit le reconnaître, avaient de la verve et du souffle, tel ce François Lenglan de Fancan qui a laissé quelques belles pages sur la misère du peuple, très réelle, trop réelle.

D'autres ne nous sont guère connus que par leur nom, sans que rien les recommande à l'admiration ou à l'estime du lecteur, par exemple, Nicolas le Masson, avocat à la cour et poète, et Horry, de Barges-en-Bassigny, qui publia, en 1612, sur un petit événement dont nous aurons à parler, une *lettre consolatoire du rétablissement des crocheteurs*.

Parfois, se substituant à leurs auteurs à gages, à leurs domestiques de lettres, certains grands seigneurs daignaient mettre la main à la pâte et ne plus injurier par procuration. Le père Griffet range parmi ceux-là le maréchal d'Estrées, le meilleur écrivain de la faction.

Pour mieux les accréditer, pour les vendre plus facilement, on attribua fréquemment ces pasquins à des personnages connus, vivants et bien vivants, mais qui auraient été fort incapables d'en écrire une seule ligne. J'en ai déjà cité deux, Mathurine la folle et Maître Guillaume.

Guillaume Marchand ou le Marchand, né vers 1550, à Louviers, avait débuté comme apothicaire, avant d'exercer la profession de fou — bien moins fou qu'il ne semblait l'être — d'abord au service du cardinal de Bourbon, puis à la cour d'Henri IV. Il garda son office sous Louis XIII et garda également sa finesse de paysan matois, et qui pis est, normand, un mélange de malice et de balourdise.

On a recueilli, à lui attribuées ou dans lesquelles il figurait, 72 pièces, de 1605 à 1623, mais il y en avait beaucoup d'autres antérieures à cette période, et qu'il vendait lui-même, comme nous l'avons vu, sur le Pont-Neuf, à moins qu'il n'allât les apporter à domicile : « J'ai baillé ce jour (16 septembre 1600) écrivait Lestoile à Maistre Guillaume pour cinq bouffonneries de sa façon, qu'il portait et distribuait lui-même, cinq sols, qui ne valent pas cinq deniers, mais qui m'ont fait plus rire que dix sols ne valent. »

Maître Guillaume avait un concurrent dans Mathurine la folle (folle en titre d'office sous Henri III, Henri IV et Louis XIII) laquelle, vêtue en amazone de fantaisie, avec un chapeau à plumes, un baudrier et une épée, débitait aussi ses brochures, dont le produit s'ajoutait à ses gages, qui étaient assez élevés. En 1622, elle recevait une pension de 1.200 livres (plus de 20.000 fr. d'aujourd'hui) et une quittance, signée par elle le 29 juillet de cette année, nous la montre, sous le nom de « Marguerite de Vallois », constituant cent livres de rentes à Albert Zanichingua « nain ordinaire du Roi ».

Le plus souvent, un personnage de fantaisie, un type traditionnel et consacré, représentant un pays, une classe, une profession, etc... prêtait son nom à ces libelles que leurs auteurs n'osaient pas signer.

C'étaient, tour à tour, des hommes du peuple, *Jacques Bonhomme*, *Guillaume sans peur*, que nous verrons reparaître pendant la Révolution, le *sire Benoit* « ferreur d'esguillettes », *Alexandre le Forgeron*, le crocheteur (clocheteur) du Pont-Neuf ou de la Samaritaine, ou *Pierre du Coignet*, manant, « habitant l'église Notre-Dame-de-Paris ». Des *Royalistes*, des *Soldats françois*, des *Serviteurs fidèles*, des *Hommes d'Etat* leur répondaient, et, dans cette lutte de plumes plus ou moins acérées, intervenaient, tantôt pour donner des coups, tantôt pour en recevoir, le *capitaine Giraud*, cadet de Gasco-

(1) Petit fabricant.

gne, toujours à l'affût d'une belle aventure ou d'une bonne affaire, le *capitaine Diégo* et le *capitaine Stéphanopoli*, un Italien et un Espagnol, également détestés.

Le Flamand Jean Lintlaër, le constructeur de la Samaritaine, d'abord appelée Pompe du Pont-Neuf, et qui commença à fonctionner en 1608, avait placé au dessus de l'horloge un clocheteur ailé qui frappait les heures avec un marteau. Ce petit bonhomme de bronze devint rapidement très populaire à Paris, où on lui fit jouer le rôle d'un Pasquin ou d'un Marforio.

Dans les pamphlets et les chansons où il figurait, soit qu'il chantât, soit qu'il parlât, il se montrait si indiscret, si malicieux, que la police, un beau matin, pour le condamner au silence, le descendit de sa niche En 1611, on lui substitua une fleur de lis, moins séditieuse. Mais, s'il avait disparu de la façade de la Samaritaine, il se maintint, tenace et invincible, sur la couverture des brochures anti-gouvernementales. De guerre lasse, on se décida, on se résigna, en 1612 (1), à le rétablir, mais en lui enlevant son marteau, remplacé par une bouteille. Il ne frappait plus les heures, il les buvait.

Plusieurs de ces pamphlets avaient pour auteur fictif, *Guéridon*, personnage imaginaire, paysan languedocien, à l'origine, et qui, depuis 1611, dans un français assaisonné de patois, avec une apparence de bonhomie et même de naïveté rustique, s'exprimait très librement, et sans aucune indulgence, sur les affaires du temps. On l'associait parfois à *Arnauton*, autre paysan, et à *Panurge*, et les trois compères se donnaient la réplique. Son nom servit de refrain à plus d'une chanson, dans le genre de celle-ci :

Si la reine allait avoir
Un enfant dans le ventre
Il serait bien noir,
Car il serait d'Ancre.
O guéridon, guéridon, dondaine
O guéridon, guéridon, dondon.

A Paris, comme en province, à Rouen, Lyon, etc., etc., existaient, sans aucun doute, des officines de pamphlets, entretenues, soldées par le parti des princes, hostile à Marie de Médicis. Il dût en sortir plus d'un de chez Pierre Durand, qui avait le titre d'imprimeur du prince de Condé et de l'Université. Simple conjecture, j'en conviens, mais très vraisemblable. Ce qui est certain, c'est qu'en 1611, le duc de Mayenne faisait publier un factum, de *la Monarchie aristocratique*, contre la Régence.

De temps en temps, le gouvernement essayait de se défendre et de sévir. Le 4 décembre 1610, on avait saisi chez l'imprimeur l'*Anti-Coton*, de César Dupleix, dirigé contre les Jésuites. En 1614, on condamna aux galères le pseudo astrologue Morgard, pour son almanach séditieux et injurieux. Les pamphlets se déguisaient quelquefois en almanachs. Ils augmentaient ainsi leur débit, vendus par les merciers et colporteurs qu'un arrêt du Parlement du 28 février 1609 obligeait à ne débiter dans les campagnes que ce genre de livres.

Arrêter ces pamphlets innombrables, poursuivre ceux qui les écrivaient, les imprimaient, les vendaient, c'était quasi impossible. Il valait mieux essayer d'y répondre. Ceux que la Cour inspirait, payait, beaucoup moins lus que les autres, se plaçaient volontiers sur le terrain patriotique. Ils montraient (et c'était facile) l'ambition, l'avidité, la jalousie des princes, les ravages et pillages auxquels se livraient leurs armées, le mal qu'ils faisaient au pays — et ils opposaient à ce prince de Condé, si coûteux à l'Etat, le maréchal d'Ancre, traité d'étranger, et qui ne s'entourait que de bons Français et ne songeait qu'à la France.

De part et d'autre, on cachait sous les phrases patriotiques les ambitions et les appétits. Et cela aussi n'a pas changé.

HENRI D'ALMERAS.

(1) Un siècle plus tard, en 1712, tout le bâtiment, qui menaçait ruine, fut restauré.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Outre-Océan.

M. Duncan Ackman traite dans *The Harper's Magazine* du développement et de « la manière » de la ploutocratie outre-Océan.

Aux Etats-Unis, un revenu oscillant entre 1.000 et 5.000 dollars est dès maintenant la part courante dans les masses. Le fermier américain tenait pour un luxe, il y a à peine une trentaine d'années, de manger trois œufs à son déjeuner : aujourd'hui, il connaît bien d'autres plaisirs et il a en outre le loisir de participer à la vie de la cité. Mais cette aisance générale souligne trop cruelle-

ment, hélas! la vulgarité d'esprit et de mœurs d'une société où ceux-là sont clairsemés qui se montrent capables d'une conversation tant soit peu « intelligente ».

Voilà un quart de siècle, pas de petite ville, en Amérique, qui n'eût « ses aristocrates » — lesquels, pour si modestes que pussent être leurs moyens financiers et si bon marché fissent-ils d'ailleurs de la prétention d'éblouir personne, ne se distinguaient pas moins de la grosse espèce par leur culture autant que par leurs origines et leurs goûts. Autour de cette élite évoluaient le monde des bureaux et celui du commerce. De cette seconde catégorie la grande ambition était d'accéder au niveau de la première et de figurer dans ses rangs : toutefois, de quelque estime que l'on jouit, encore y fallait-il un certain temps... et la durée souvent de trois générations.

Le bouleversement économique qui caractérise notre époque a emporté ces barrières et ses bénéficiaires immédiats ont de l'argent et de son emploi une conception trop épaisse pour rien tenter en vue de se dégrossir, voire pour seulement y songer.

Il y a cependant lieu d'espérer que les fils — qui fréquentent les écoles — comprendront la nécessité de ne pas assourdir son interlocuteur, de ne pas gesticuler à l'excès, de s'exprimer à peu près correctement, qu'ils acquerront cent autres choses d'importance non moindre et qu'ils s'abstiendront, devenus majeurs, de faire sonner leur or dans leur gousset.

Allemagne.

Dans sa « chronique politique » de janvier, soit à la veille de la réunion de la seconde Conférence de La Haye, « Martellus » engageait les lecteurs de la *Deutsche Rundschau* à ne pas exagérer le pessimisme. La France et l'Angleterre s'étaient trop manifestement concertées et entre elles l'entente était trop certaine pour qu'il ne convînt pas de s'attendre à « quelques pénibles surprises, d'accord! « L'avidité de Snowden » et « la dureté de Tardieu » conjuguées... Mais, à l'étranger, les esprits les plus insatiables dans la cupidité n'ignorent pas que l'Allemagne a atteint l'extrême limite de ses moyens pour donner satisfaction à ses adversaires... et puis, « le créancier risque désormais d'y perdre plus que le débiteur ».

Dans son article de février, notre chroniqueur débute par « cette variation » — à tout le moins peu claire, si elle n'est pas incommensurablement naïve — sur l'argent :

« Un observateur attentif aux grands événements de ce temps et s'appliquant à en juger sagement ne peut pas ne pas compter d'abord avec cette constatation que l'argent joue aujourd'hui dans la politique un rôle qu'il n'y a jamais eu. L'or n'est plus seulement un élément de force et un moyen d'action. Il suscite, il appelle sans cesse de nouvelles cupidités... Il se laisse manier, endiguer et conduire par des voies imprévues avec une merveilleuse aisance et sans que les populations s'en doutent nulle part. »

Suisse.

La *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève* reproduit, dans son fascicule de janvier un appel que Mgr Antoine, président du Synode de l'Eglise orthodoxe russe à l'étranger, communiquait à la presse, en novembre dernier.

Cet appel, que peu de journaux d'ailleurs ont publié, n'a rencontré nul écho.

M. Robert de Traz y répond à sa manière dans la revue qu'il dirige — et la manière en vaut une autre, assurément.

« On ne peut s'empêcher de penser, écrit-il, que la douleur, la maladie, les privations peut-être, ont troublé la cervelle de ce dignitaire de l'Eglise orthodoxe. Tremblant, bégayant, les yeux rougis par les larmes, ce pauvre vieux s'imagine donc que ses plaintes nous intéressent? Nous savons bien qu'on massacre et qu'on torture à travers toute la Russie : nous n'en ferons pas moins nos quatre repas par jour. Nous allons nous émouvoir au cinéma avec des histoires inventées et nous courtisons des femmes qui ne seront jamais violées, elles. Nous sommes des natures cultivées et sensibles : la saleté qu'on voudrait nous faire respirer nous dégoûte. Nous allons aussi à l'église et nous nous y rassurons sur nous-mêmes. Qu'on nous laisse donc tranquilles avec « les sanctuaires profanés », les prisons remplies d'innocents qui « y pourrissent et y meurent de faim... »

Monseigneur, vous savez que M. Ramsay Macdonald, chrétien pratiquant, que M. Henderson, que j'ai vu de mes propres yeux, dans un service religieux, donner les marques les plus touchantes de piété, que ces deux ministres de George V, « roi par la grâce de Dieu », sont en train de reprendre les rapports officiels avec les Soviets, ennemis acharnés du christianisme... »

GASTON CHOISY.

BULLETIN MARITIME

« EGYPTE - FRANCE »

Sous le titre symbolique de « Egypte-France », un bel ouvrage vient d'être publié (1) sur l'initiative de M. Georges Philippar, de l'Académie de Marine et de l'Académie des Sciences Coloniales, président du Comité Central des Armateurs de France, président des Messageries Maritimes, et qui a été, on s'en souvient, le président du Comité d'Organisation de l'Exposition Française qui se tint au Caire, il y a quelques mois.

Un des vice-présidents de ce Comité, M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie Française, ancien Ministre des Affaires Etrangères, à qui le roi Fouad 1er d'Egypte a confié, comme on le sait, le soin d'écrire « L'histoire du peuple égyptien », a fait, sous la forme d'un spirituel « Avant-Propos », la préface de cet ensemble si remarquable d'études. Le grand artiste Mathurin Méheut a composé pour la couverture un dessin magistral, juxtaposant le menhir breton et la pyramide égyptienne, ainsi que plusieurs vignettes et des lettres ornées qui donnent à cet ouvrage un caractère artistique de grande valeur. Bibliophile impénitent, M. Georges Philippar n'a pas voulu laisser passer une occasion d'être agréable à ceux auxquels il s'apparente à ce point de vue.

(1) « Egypte-France 1929 », in-4° coquille, Imprimerie Desfossés. Néogravure.

La perfection de la forme et l'intérêt des articles réunis ne sont pas, d'ailleurs, inférieurs à la présentation, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en passant rapidement en revue les sujets traités.

Destiné à conserver, autant que possible, le souvenir d'une manifestation dont le succès fut d'ailleurs éclatant, cet ouvrage contient, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, sous la plume autorisée de M. Alexis Charmeil, délégué du Gouvernement français à l'Exposition Française au Caire, la description des groupes et des classes de cette Exposition, réunis dans le Parc Ghézireh et au Palais Tigrane, représentant l'élite de l'industrie et du commerce français, ainsi que le récit détaillé des fêtes d'inauguration de cette Exposition, à laquelle S. M. Fouad Ier et la Reine d'Egypte manifestèrent un très vif intérêt.

Mais ce serait mal connaître l'esprit curieux de M. G. Philippar et ses conceptions les plus chères, les plus fermement arrêtées aussi, que de supposer qu'il n'ait pas cherché à donner une portée plus générale encore, si possible, à une publication entreprise sur sa demande.

De même qu'il avait tenu à rehausser l'intérêt de la manifestation d'ordre économique qu'était l'Exposition du Caire par une série de conférences et de concerts, qui lui donnèrent, en réalité, le caractère d'une manifestation nationale, de même, dans cet ouvrage, il a voulu retracer jusqu'aux âges les plus anciens les origines des liens multiples et si vivants qui unissent et ont toujours uni la France et l'Egypte, liens qui se sont encore resserrés, on peut le dire, grâce à la manifestation d'ordre économique organisée l'an dernier.

C'est ainsi qu'à côté d'articles consacrés à l'Egypte elle-même, tels que celui de M. Charles Boreux, conservateur des Musées nationaux, sur « L'architecture égyptienne », celui de M. Charles de la Roncière, conservateur à la Bibliothèque Nationale, sur « Les villes mortes des déserts africains », et celui de M. Gaston Migeon, directeur honoraire des Musées nationaux, sur « L'Egypte musulmane monumentale au XIIIe siècle », d'autres nous montrent ce qu'a été la vie française, l'influence française en Egypte dans le passé : M. Charles Roux, dans une magistrale étude pleine de détails vivants et pittoresques sur « L'échelle française d'Egypte », résume toute l'histoire des relations officielles de la France et de l'Egypte depuis les Croisades; M. Henri Dehérain, conservateur de la Bibliothèque de l'Institut de France, fait un intéressant exposé sur « L'Institut français d'Egypte », créé par Napoléon Bonaparte à la fin du XVIIIe siècle. Ce sont des membres de cet Institut français qui, à la demande de Napoléon, écrivirent cette magnifique « Description de l'Egypte » en douze volumes qui est analysée en une autre partie du volume. Les dessins remarquables, fort nombreux, composés également par des membres de l'Institut français, constituent, depuis plus de cent ans, l'une des plus précieuses documentations existant sur l'Egypte. Certains d'entre eux, choisis parmi les plus caractéristiques et les plus beaux, sont reproduits dans « Egypte-France », fournissant à ce volume une illustration vraiment incomparable.

M. André Lebon, ancien ministre, fait, enfin, dans cette même partie de l'ouvrage, sous le titre « Le Canal Maritime de Suez », l'historique de la belle entreprise française qui eut et continue à avoir sur l'économie française une si profonde influence.

A titre d'indication et sans sortir du sujet général de l'ouvrage, M. Rodolphe Rey, ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats près la Cour d'Appel d'Alger, qui était l'un des vice-présidents du Comité d'Organisation de l'Exposition, nous montre ailleurs ce qu'a été le « Renouveau des Arts indigènes en Algérie », province de l'Afrique du Nord, où la France a pu librement exercer son influence civilisatrice sur le génie local.

M. G. Philippar, président de la grande Compagnie de navigation, dont les magnifiques paquebots transportent chaque année, en si grand nombre, les touristes égyptiens, n'a pas voulu que fût oublié, dans ce mémorandum des relations franco-égyptiennes, l'attrait réciproque qu'exercent l'un sur l'autre les deux pays, Egypte et France, par la beauté naturelle de leurs paysages, la splendeur de leurs monuments. Il s'est réservé le rôle délicat et qui lui revenait de droit d'évoquer d'abord, utilisant pour ce faire ses très intéressantes notes de voyages de 1911 et de 1922, les impressions d'un voyageur français contemporain en Egypte, puis, en une autre partie de l'ouvrage, il nous donne les impressions d'un voyageur français en France, plus particulièrement dans cette « Vallée de la Loire », qui est le visage même de la France et qui lui inspira ce très beau poème en prose composé à la gloire de la pensée française, telle qu'elle se révèle sur les rives du fleuve où tant d'artistes ont puisé leur inspiration.

Vallée de la Loire, Vallée du Nil, symboles toutes deux du pays qu'elles traversent, elles ont été le berceau de l'art national : de magnifiques monuments les bordent, élevés à des époques différentes certes, mais qui demeurent aujourd'hui encore le lieu de pèlerinage de tant d'admirateurs passionnés et M. G. Philippar, dans un rapprochement très heureux, qui est comme l'idée centrale de l'ouvrage entier, nous ramène à cette pensée que les peuples sont pareils, qu'ils ont à travers les âges les mêmes réflexes et que, partant, malgré leurs différences, ils sont faits pour se comprendre, pourvu qu'ils se connaissent.

« Tout cela », écrit-il à propos de remarques faites en Egypte, « nous faisait songer encore à la grande difficulté pour les hommes de se comprendre et de s'entendre, raison de plus, comme je l'affirmais précédemment, pour se voir et se fréquenter, persévérer dans tous les efforts et dans toutes les œuvres qui peuvent contribuer au rapprochement par une meilleure compréhension, une meilleure connaissance ».

« Bonne curiosité du voyage, vertu salutaire, comme on serait heureux de croire qu'on a pu t'aviver ! Connaître c'est comprendre, comprendre, c'est excuser et tout le secret de la vie n'est-il pas l'indulgence ? »

« Voilà pourquoi, au retour des pays lointains, j'en parle volontiers aux gens de mon pays ».

« Se connaître... », telle est l'idée qui a présidé, en somme, tant à l'Exposition elle-même qu'à la publication de cet ouvrage, qui enrichit si précieusement la bibliographie française. Remercions M. G. Philippar d'avoir permis à ceux qui ne purent, l'an dernier, répondre à son appel, d'apprécier, néanmoins, une fois de plus, en parcourant ces pages, comment il s'efforce de servir son pays.

Le Gérant : M. Hedan.

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 6 68e ANNÉE 15 MARS 1930

UN CENTENAIRE : FUSTEL DE COULANGES

L'Académie des Sciences morales et politiques m'a fait l'honneur, il y a dix ans, de m'appeler au fauteuil qu'avaient successivement occupé deux de mes maîtres les plus chers, deux très grands maîtres, Fustel de Coulanges et Vidal de La Blache.

Envers le dernier, j'ai pu alors, dans une notice sur sa vie et ses travaux, m'acquitter de la dette que les étudiants de ma génération à l'Ecole normale et moi-même avions contractée, du temps où son effort constituait, pour nous les enseigner, les méthodes de la science géographique.

Aujourd'hui, l'initiative prise par les amis de l'Ecole normale de célébrer le centenaire de Fustel de Coulanges m'invite à rendre à la mémoire du maître de l'histoire, qui fût le nôtre, un même témoignage de gratitude et d'admiration.

Tous ceux qui ont eu le privilège d'entendre le maître à Strasbourg, où il enseigna de 1861 à 1870, à l'Ecole normale entre 1870 et 1877, à la Sorbonne où il eut, devant un auditoire plus nombreux qu'à l'Ecole, le même succès qu'à Strasbourg, ne peuvent oublier ses leçons. M. Fustel était un professeur incomparable : son aspect froid, son maintien un peu raide, sa figure sévère, ses gestes rares, son langage sobre n'étaient pas faits, en apparence, pour séduire et entraîner un auditoire. Il avait une autre influence plus durable : il savait convaincre, sans paraître y tâcher. Il redoutait pour lui-même et pour ses élèves le prestige des « conceptions supérieures » et des grands mots. Chacune de ces leçons prenait la forme géométrique d'un problème. Il le posait simplement, puis il lisait les textes, écoutait avec une religieuse attention les témoignages des contemporains, pesait les termes, en dégageait le sens précis et d'un mot indiquait la solution. Il y a des solutions géométriques qui ont leur élégance. La méthode de M. Fustel, si rigoureuse, avait un charme de ce genre : elle flattait la raison en la pressant. La simplicité du maître augmentait encore l'effet de la leçon. Il ne parlait pas pour laisser parler les textes. Il s'effaçait, et la vérité éclatait dans la pleine lumière de l'évidence. Je ne crois pas que l'art le plus consommé ait jamais donné l'impression que faisait cette manière si simple et si sévère d'enseigner.

Les élèves nombreux qu'a formés M. Fustel de Coulanges, « quatre ou cinq chaque année, pendant vingt-cinq ans », et qui sont devenus des maîtres à leur tour, ont témoigné de la valeur de cette méthode. Ce n'était pas un enthousiasme passager qu'elle provoquait : on se sentait pris du désir de l'appliquer à son tour. La grande supériorité de cet enseignement, c'est qu'il ne disparut point avec celui qui le donnait : tant il s'efforçait de le rendre, pour ainsi dire, impersonnel ! La mort ne l'interrompit point, elle l'a consacré.

A plus forte raison l'œuvre de M. Fustel, son œuvre écrite, scientifique, est-elle assurée de durer. Dans les derniers temps de sa vie, épuisé par la maladie qui l'envahissait peu à peu, au point de se croire âgé à 59 ans, il écrivait, dans une préface, son testament à ses lecteurs « qu'il tenait désormais les yeux uniquement fixés sur la science ». Cette préoccupation n'a pas été seulement de la dernière heure. Elle a été la règle unique de sa vie trop courte et si remplie. S'il a paru s'en écarter quelque temps pour accepter en 1880 la lourde succession de Bersot à la direction de l'Ecole normale, ce fut par devoir, et l'on peut dire avec regret, quoique avec un dévouement entier, digne de celui qu'il remplaçait. Encore s'est-il efforcé, aux dépens de sa santé, de poursuivre ses travaux scientifiques dans la condition nouvelle qu'il s'était imposée. Tandis qu'il tenait les yeux toujours fixés sur la science, le monde savant avait les yeux fixés sur lui. Chaque ligne qu'il faisait paraître, la plus courte étude devenait un événement scientifique. C'était toujours le sujet de discussions très vives qui marquaient un grand respect pour l'auteur et le compte qu'on tenait de ses opinions.

C'était plus encore pour ses élèves, une nouvelle leçon qui ravivait le souvenir des leçons entendues jadis, et les guidait au milieu de travaux entrepris par la même méthode et dans le même esprit. Par ses livres, M. Fustel avait conscience d'enseigner encore : « il enseignait à chercher ». Son œuvre, pourtant si grande, ne se compose pas seulement de ses travaux, mais aussi de ceux qu'il a provoqués. Les conquêtes de la science sont, comme les succès militaires, une œuvre collective où les plus obscurs ont leur part. Mais la postérité ne s'y trompe pas : chefs d'armée ou chefs d'école, la gloire durable est à ceux qui ont su vaincre en organisant la victoire. Ils ont leur part légitime de succès qu'ils ne voient pas, mais qu'ils ont préparés. L'œuvre de M. Fustel de Coulanges, à laquelle il a donné sa vie et qui ne périra point, pour la gloire de la science française, c'est plus encore que ses livres et son enseignement, la méthode qu'il nous a laissée.

I

Cette méthode lui était venue de ses premiers travaux sur l'antiquité grecque et latine. Ces travaux, si l'on n'en prend que le titre, paraissaient des études toutes spéciales qui n'annonçaient point d'abord une nouvelle conception de l'histoire et de ses procédés. Des recherches sur le culte de Vesta, à Rome, sur la conquête de la Grèce par les Romains, en quelques centaines de pages, ne semblaient que l'examen de problèmes intéressants, mais limités. En réalité, c'était déjà toute l'histoire des cités antiques que l'auteur se proposait, depuis leurs origines religieuses jusqu'aux raisons de leur décadence.

Le culte de Vesta, comparé au prytanée grec, était présenté comme le plus ancien et le plus important de tous les cultes, celui sur lequel s'étaient constituées, dans les premiers temps, la cité et la famille. M. Fustel formulait déjà cette conclusion qui a servi de principe au plus célèbre de ses livres, que la religion avait fondé à l'origine la cité antique et le droit municipal. Il concluait d'autre part, après avoir examiné avec Polybe la décadence des cités grecques, qu'avant la conquête romaine, elles avaient cessé d'être, le jour où la religion du foyer municipal s'était éteinte, où les partis, pauvres et riches, préférèrent une constitution politique, celles d'Athènes ou de Sparte, aux vieilles formes sacrées de leur propre cité. La *Cité antique*, ce beau livre qui, par l'ampleur des idées et l'harmonie de la forme fit la réputation de M. Fustel, était en germe déjà dans cette double étude, si spéciale en apparence : l'une en était les prémisses, l'autre la conclusion.

Lorsque la *Cité antique* parut en 1864, le public, non pas le public savant, mais celui qu'on est convenu d'appeler le grand public, l'accueillit comme le livre le plus considérable que, depuis Montesquieu, on eût produit sur les causes de la grandeur et de la décadence des sociétés anciennes. On y retrouva même avec raison, moins « l'esprit sur les lois », la forme de Montesquieu, c'est-à-dire la formule, des explications très simples présentées comme des définitions. La simplicité de l'explication et les formules inquiétèrent certains critiques dans une science qui est peut-être la plus difficile à faire et la moins faite. Mais le public fut séduit, et depuis, les historiens ont reconnu l'influence bienfaisante de cette synthèse hardie mêlée de quelques erreurs, et surtout de cette méthode sévère appliquée très strictement à la recherche de la vérité.

Pendant les dix années qu'il consacra à l'étude de l'antiquité, M. Fustel de Coulanges fit plus, en effet, que d'en dégager certaines vérités. Ses

thèses et sa *Cité antique* ne furent pas seulement des recherches très suggestives et très savantes : ce furent des déclarations de principes. Il formula à la fois certaines opinions sur le monde antique et toute une méthode d'histoire.

Il avait été frappé dès l'abord des préjugés que, depuis le XVIIe siècle, les Français avaient introduits dans l'histoire de l'antiquité, dans l'histoire en général. L'esprit classique, dont ils étaient pénétrés dès l'enfance, les avait habitués à considérer Rome et la Grèce antique comme les foyers primitifs de la liberté politique, leurs gouvernements comme les seules formes possibles des gouvernements libres, le monde ancien comme un âge d'or dont ils souhaitaient avec passion le retour. Ces habitudes d'esprit anciennes s'étaient fortifiées des doctrines nouvelles de Rousseau, pour qui l'homme, en s'éloignant de ses origines, avait perdu peu à peu son bonheur et ses libertés. Ces préjugés, en politique, nous ont fait commettre, pendant et depuis la Révolution, bien des fautes.

Taine et Sorel ont mis en pleine lumière l'influence fâcheuse qu'ont exercée sur les destinées de la France ce tour d'esprit des Français et leur manière d'envisager l'antiquité classique. M. Fustel de Coulanges avait signalé le mal bien avant eux. Dès 1864, il écrivait : « L'une des grandes difficultés qui s'opposent à la marche de la société moderne est l'habitude qu'elle a prise d'avoir toujours l'antiquité grecque et latine sous les yeux. » Il signalait aussi le tort que ces préjugés avaient fait à l'histoire et par conséquent à la vérité. « Nous regardions les peuples anciens à travers les opinions et les faits de notre temps, et nous nous trompions sur eux comme sur nous (1). »

Ce mélange de demi-érudition traditionnelle et de politique, M. Fustel le condamna résolument au profit de la société française et de la véritable science. Il se fit dès lors de la science historique une idée très haute que nous trouvons aujourd'hui toute simple : elle était alors plus neuve qu'on ne le pense. Les philosophes du XVIIIe siècle avaient manié l'histoire comme une arme de combat ; au XIXe siècle, Aug. Thierry l'avait mise au service de la bourgeoisie, Louis-Blanc de la démocratie. Michelet lui-même, si érudit pourtant, l'employait à « la glorification de la France ». M. Fustel de Coulanges la voulut dégagée de toutes préoccupations patriotiques ou politiques, vivant de la vérité et pour la vérité seulement (1). Pendant vingt-cinq ans, il se tint obstinément à ce dessein. De 1864 à 1885, on relève dans ses différentes préfaces des phrases comme celles-ci : « Il ne faut pas, en histoire d'idées préconçues : voilà le mal ordinaire de notre époque. » — « Le patriotisme est une vertu, l'histoire est une science : il ne faut pas les confondre. — L'histoire est une science pure. »

L'histoire est une science pure : il y a dans cette formule deux parties, une négation et une affirmation, comme la tâche de M. Fustel se composa d'un double effort, l'un qui consista à écarter résolument de l'histoire du passé les idées modernes introduites par une fausse méthode, l'autre à constituer la science historique, avec ses véritables méthodes.

Ce second effort ne fit pas moins honneur que le premier à notre maître, et fut le plus fécond encore en résultats.

Si l'histoire est une science, rien qu'une science, elle est d'abord une science d'observation. L'historien n'a rien à imaginer, il n'a qu'à voir et tâcher de bien voir. Systématiquement fermé aux idées et aux sentiments de ses contemporains, il doit entrer en communication avec ceux des anciens par les œuvres qu'ils nous ont laissées. Étudier directement les textes, et n'étudier qu'eux, ne croire que ce qu'ils démontrent, voilà la règle essentielle et le fondement unique de la méthode historique. C'est le précepte du sage, qui s'isole du monde pour n'admettre rien qu'il ne prouve. A toute explication qu'on lui proposait, M. Fustel demandait invariablement, avant de l'accepter, qu'on lui produisît un témoignage certain, un texte contemporain. Et plus rigoureux encore envers lui-même qu'envers les autres, il s'interrogeait longuement avant de conclure, après avoir interrogé avec un scrupule infini les écrivains de l'époque qu'il étudiait. Il n'a jamais failli à cette règle : s'il a commis des erreurs, c'est plutôt par excès que par défaut de scrupule. Il y a telle ligne de ses ouvrages qui représente une somme considérable de recherches et de discussions de textes ; par exemple, l'explication du tirage au sort des magistratures athéniennes qui, donnée en cinq lignes dans la *Cité antique*, lui fournit depuis pour une Revue un article de quarante pages (2).

(1) *Cité antique*. Introduction.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1872, p. 241-251.

(2) *Cité antique*, 7e édition, p. 212. — *Nouvelle revue historique du Droit*, 1879.

M. Fustel aurait trouvé étrange qu'on lui attribuât l'invention de cette méthode. Nous avons eu de savants historiens qui l'ont pratiquée en France pendant tout le XVIIIe siècle, les Académiciens, Bréquigny, Pardessus et les Bénédictins surtout. Leurs noms sont restés moins grands que le sien ne demeurera, leurs travaux ont été absorbés dans une œuvre collective. Mais leur exemple n'était plus guère suivi au XIXe siècle ; cette méthode était négligée, à mesure que, préoccupés uniquement de notre avenir difficile, nous perdions le souci de notre passé. Le vrai mérite de M. Fustel, c'est de l'avoir reprise et pratiquée avec tant de bonne foi et de talent que ses élèves convaincus et séduits n'en ont plus accepté d'autre et ne l'abandonneront plus.

Comme il arrive presque toujours aux hommes qui ramènent l'esprit humain vers une vérité négligée ou méconnue, les efforts de M. Fustel de Coulanges se sont produits à un moment favorable pour le succès de ses idées et de sa méthode. A la veille des désastres de 1870, qui eurent au moins le bon effet de nous ouvrir les yeux sur notre légèreté, un mouvement historique s'annonçait en France, qui nous ramenait, à l'exemple de l'Allemagne et de l'Angleterre, aux sources véritables de la science. M. Renan l'élève de Kreuzer, sous la direction de Guigniaut retrouvait la méthode de l'histoire des religions et louait l'Allemagne d'avoir compris l'histoire comme une science (1). Toute une pléiade de jeunes gens, qui ont été nos maîtres depuis, MM. Bréal, Gaston Paris, Ernest Lavisse, Gabriel Monod, revenaient à l'étude historique des langues et des institutions qu'ils avaient pratiquée à l'école de Bopp, de Diez et de Waitz. L'Ecole des hautes études était fondée, et la *Revue critique*. En même temps, l'influence du darwinisme s'exerçait sur l'histoire, comme sur toutes les connaissances humaines : Summer Maine étudiait scientifiquement les origines des sociétés humaines, Peschel les rapports de ces sociétés avec leurs milieux naturels. Ces diverses influences concouraient au but que s'était proposé M. Fustel de Coulanges : elles faisaient de l'histoire de l'humanité une science positive, libre de toutes considérations patriotiques ou artistiques, pourvue d'une méthode propre. Elles servirent son dessein, mais il ne s'asservit point à elles. Dans la voie qu'il s'était tracée, il n'eut d'autre guide que ses propres idées, ni d'autre souci que de ne s'écarter jamais de la vérité.

C'est là ce qui fit son originalité, parmi ses devanciers ou ses contemporains. Il ne fut jamais d'aucune école, se gardant tout entier au service de la science et de la vérité, et faisant bonne garde autour d'elles. Sa méthode lui vint de ses premières recherches et dirigea exclusivement les suivantes. Il resta toujours lui-même, c'est-à-dire un homme très complexe comme tous les hommes de réelle valeur, modeste pour sa personne, très orgueilleux de ses idées, excluant le patriotisme, l'art et la politique de ses études, très patriote pourtant, très artiste, et toujours préoccupé de la situation intérieure de la France. Il ne fut ni un successeur des Bénédictins, ni un disciple des Allemands, ni surtout des philosophes anglais : sa méthode ressemblait à la leur, mais elle lui appartenait en propre. C'est de la complexité de sa nature et de sa pensée qu'il faut la dégager, au risque de n'en comprendre ni l'origine ni la vraie portée.

« Le patriotisme est une vertu, l'histoire est une science », a dit M. Fustel de Coulanges (1), et nul n'a blâmé plus que lui les erreurs de l'école historique nationale allemande. Nul pourtant n'a été plus patriote : la guerre de 1870 lui a inspiré des pages éloquentes et vraies qui sont parmi les plus belles qu'il ait écrites, et même qu'on ait écrites alors. L'historien compare l'œuvre de Bismarck à celle de Louvois. Il était bien placé à Strasbourg, qu'il quitta seulement en mars 1870, pour faire cette comparaison entre le Palatinat qui garde la trace des violences de Louis XIV, et l'Alsace qui dut subir celles des Allemands. Des deux côtés du Rhin, il jugeait les effets de la politique de conquête scientifique qu'avait inventée Louvois et que M. de Bismarck a pratiquée supérieurement. C'était à la fois un aveu et une prophétie (2).

« Toutes les fois que les chefs de notre nation ont poursuivi la politique d'envahissement, l'état de l'âme française en a été profondément troublé. Beaucoup de défauts dont on nous accuse nous sont venus de nos guerres heureuses : la vantardise, la fanfaronnade, l'admiration naïve de nous-même, le dédain de l'étranger ont été introduits dans notre nature par notre habitude du succès. Toute nation qui recher-

(1) RENAN. *Questions contemporaines*, 2e édition, p. 252 (article de 1857).

(1) *La Monarchie franque*, p. 31.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1871.

chera, comme nous, la gloire militaire et qui comptera autant de victoires que nous, aura les mêmes défauts. L'Allemagne n'échappera pas à cette fatalité. »

A cinquante ans d'intervalle, cette prophétie nous paraît si justifiée, elle est si en dehors de la manière ordinaire de M. Fustel de Coulanges, que nous ne pouvons résister au désir d'en reproduire les termes éloquents : « Qu'on ne pense pas que ce soit nous que cette détestable guerre ait le plus frappé. Car nous, nous levons la tête, sûrs de notre droit, et de notre conscience. Ceux qui souffriront le plus, ce sont les envahisseurs. Il n'est pas impossible que cette guerre soit le commencement de notre régénération. Elle est peut-être aussi le commencement de la décadence de l'Allemagne. M. de Bismarck a voulu se faire un grand nom : qu'il soit satisfait ! Il peut être assuré que son nom ne périra pas. Mais il a certes assumé une lourde responsabilité, en se chargeant des destinées d'une nation entière et en prenant pour ainsi dire dans sa main toute la vie et toute l'âme de cette nation.

« Il en devra un terrible compte. Si l'Allemagne s'aperçoit plus tard que cette guerre l'a jetée hors de sa voie, a arrêté son progrès, lui a fait rebrousser chemin, elle détestera l'auteur de cette guerre et sa politique rétrograde. Alors elle maudira M. de Bismarck, comme nous maudissons Louvois, et la haine qui pèsera le plus sur la mémoire du ministre prussien, ce ne sera pas la haine de la France, ce sera la haine de l'Allemagne. »

Que de vérités ; quelle vue sur notre passé et sur l'histoire du nouvel Empire allemand ! L'homme qui les a exposées n'a pu considérer l'histoire comme un passe-temps ou une satisfaction de curiosité. S'il a voulu qu'elle fût une science pure, c'est qu'il voulait qu'elle fût vraie, pour être un jour utile, par son impartialité même.

Quelle forme aussi et quel talent ! M. Fustel ne voulait pas qu'on fît de l'art en histoire, et toutes ses œuvres pourtant, comme cette page, sont d'une très belle forme. Ce qu'il répudiait en effet, c'était une manière d'écrire l'histoire où la vérité eût été sacrifiée au désir de séduire le lecteur, à des développements soi-disant dramatiques ou philosophiques. Mais l'art véritable et vraiment français qui consiste à disposer ses pensées de la façon la plus propre à produire la conviction, à les exprimer avec le plus de clarté possible, il le respectait, il l'a pratiqué constamment ne fut-ce que pour imposer au public français les idées qu'il lui apportait. Si la *Cité antique* a eu une fortune que n'ont pas d'ordinaire les ouvrages d'érudition, c'est qu'elle est à la fois une des plus solides synthèses qu'on ait faites de l'antiquité classique, et l'un des chefs-d'œuvres de notre langue. Puisque le style est l'homme même, on relira, pour juger celui de M. Fustel de Coulanges, ces préfaces magistrales où il livrait au public ses pensées, ses doctrines et jusqu'à ses dernières espérances que la mort a déçues : elles sont d'une ampleur, d'une fermeté et parfois d'une émotion, qui marquent une vigueur d'esprit et une chaleur de sentiment presque égales.

On s'était habitué surtout en ces derniers temps, et presque par déférence pour le maître, à accepter l'idée qu'il voulait donner de lui-même, un vrai Bénédictin, étranger à toute passion, à toute émotion, d'un homme absorbé dans ses livres et par ses recherches. Nous ne croyons pas diminuer sa mémoire, en rappelant qu'il était tout autre à sa table de famille, où ses élèves étaient admis : ses idées sur l'histoire en général et sur l'histoire de France lui venaient d'un amour ardent de la France, d'autant plus grandes qu'elles avaient pris naissance, non dans sa raison seulement, mais dans son cœur.

Il savait et il déplorait les maux dont souffrait notre pays depuis 1789, « ces discordes intestines compliquées de guerres étrangères (1) ». Il crut en avoir trouvé la source dans la connaissance superficielle que les Français avaient du passé, dans leur imitation maladroite des Grecs et des Romains, dans leur admiration conventinnelle pour certaines institutions du moyen âge, dans leur mépris pour les autres. Chercher la liberté à Sparte ou à Rome, et la pratique des institutions parlementaires chez les Germains du ve siècle, lui parut la double erreur d'où venaient toutes nos hésitations et toutes nos souffrances. Il résolut de la combattre à tout prix, et, depuis 1858, il l'a combattue de toutes ses forces, il a donné sa vie à ce devoir qu'il s'était tracé. Il a ruiné du même coup les préjugés qui encombraient l'histoire du passé, et la fausse science qui compromettait l'avenir de la France.

Grâce à lui, « l'histoire est redevenue cette vraie science française d'autrefois, cette érudition si calme, si simple, si haute de nos Bénédictins, des Beaufort, des Fréret, de tant d'autres, illustres ou anonymes, une science pure

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1872.

absolument désintéressée, planant dans cette région sereine où il n'y a ni passions, ni rancunes, ni désirs de vengeance. Elle a eu ce charme d'impartialité sereine qui est sa chasteté (1) ».

Mais aussi, et surtout « elle a cessé d'être une sorte de guerre civile en permanence, nous enseignant à nous haïr les uns les autres, attaquant toujours par quelque côté la France (2) ».

Voilà le dernier mot de l'œuvre de M. Fustel de Coulanges, œuvre non de curiosité seulement, mais de devoir, non de raison pure, mais de raison pratique : il n'a cherché une méthode nouvelle à l'histoire que pour donner la paix à la France. La patrie ne lui doit pas moins que la science. Puisse-t-elle, au xxe siècle, ne pas perdre le bienfait de son exemple et le profit de ses leçons !

EMILE BOURGEOIS,
Membre de l'Institut.

INSECTES MUSICIENS (3)

IV

Comme on le verra d'après la dernière note douze variétés d'insectes musiciens sont vendus à Tokio. Neuf d'entre eux peuvent être élevés artificiellement : ce sont le *suzumushi*, *matsumushi*, *kirigirisu*, *kantan*, *kutsuwamushi*, *Emma-kôrogi*, *kin-hibari*, *kusa-hibari* (aussi nommé *Asa-suzu*), et le *Yamato-suzu* ou *Yoshiro-suzu*. Trois autres variétés sont attrapées vivantes dans les champs : les *kanétataki*, *umaoi* et *kuro-hibari*. Mais un nombre considérable d'insectes mis annuellement en vente sont attrapés dans leur habitat naturel.

Les chanteurs nocturnes sont, en règle générale, faciles à attraper. On les prend à l'aide de lanternes. Etant vite attirés par la lumière, ils s'approchent des lanternes. Lorsqu'ils sont assez près pour qu'on puisse les observer, il est facile de les recouvrir de filets ou de petits paniers. On attrape, en général, mâles et femelles en même temps, car ces insectes vont et viennent par couples. Seuls, les mâles chantent, mais on prend toujours un certain nombre de femelles afin de les faire féconder. On ne les laisse jamais ensemble dans une cage, car le mâle cesse de chanter dès qu'il a sa compagne auprès de lui. Il meurt, du reste, peu de temps après l'accouplement.

Les couples reproducteurs sont conservés dans des bocaux ou autres récipients de terre à moitié remplis d'argile humide, et on leur donne chaque jour de la nourriture fraîche. Leur vie est brève ; le mâle meurt le premier et la femelle ne survit que le temps nécessaire pour pondre ses œufs. Les jeunes insectes rejettent leur peau environ quarante jours après leur éclosion, après quoi ils grandissent vite et atteignent bientôt leur développement complet. A l'état naturel ces insectes écloraient un peu avant le Dayô, qui était, selon l'ancien calendrier japonais, la période de la plus grande chaleur, c'est-à-dire vers la mi-juillet. Et ils commencent à chanter en octobre. Mais lorsqu'on fait éclore les œufs dans une pièce chauffée, les insectes naissent en avril, et si on prend grand soin de leur nourriture, on peut les vendre à la fin de mai. Lorsqu'ils sont très jeunes, leur nourriture est soumise à une trituration savante, et elle est étalée sur une spatule de bois. Mais on donne aux adultes de la nourriture non préparée, comprenant des écorces d'aubergines, de melons, de concombres ou la pulpe d'un oignon blanc. Plusieurs insectes, cependant, reçoivent une nourriture spéciale ; le *Abura-Kirigirisu*, par exemple, est nourri d'eau sucrée et de tranches de melon muscade.

V

Tous les insectes vendus à Tokio ne présentent pas un intérêt égal. Certains d'entre eux ne paraissent pas avoir été encore classés scientifiquement, et je ne suis pas entomologiste ! Pourtant je puis donner quelques aperçus sur les plus importants de ces petits artistes, et des traductions de quelques-uns des innombrables poèmes qu'ils ont inspirés, à commencer par le *matsumushi* qui fut célèbre dans la poésie japonaise il y a dix siècles de cela.

MATSUMUSHI.

Tel qu'il est écrit idéographiquement, le nom de cet insecte signifie « l'insecte-pin »,

(1) *Ibidem.*
(2) *Ibidem.*
(3) V. la *Revue Bleue* du 1er mars 1930.

mais tel qu'on le prononce, il pourrait également vouloir dire « l'insecte qui attend », car le verbe « matsu » attendre, et le substantif « matsu » pin, ont un son identique. Et c'est surtout sur la double signification de ce mot tel qu'il est prononcé que sont basés les nombreux poèmes japonais écrits sur le matsu-mushi. Certains de ceux-ci sont très anciens et datent au moins du dixième siècle.

Bien que n'étant à aucun point de vue un insecte rare, le *matsumushi* est très estimé pour la clarté et la douceur toute particulière de ses notes (qui sont rendues en japonais par les onomatopées poétiques de *chin-chirorîn, chin-chirorîn*), petits trémolos argentés qui ressemblent au bruit d'une sonnette électrique entendue de loin. Le *matsumushi* hante les bois de pins et chante la nuit. C'est un très petit insecte au dos bombé et au ventre jaunâtre.

Les vers les plus célèbres écrits sur le *matsumushi* sont peut-être contenus dans le *Kokinshû*, anthologie compilée vers l'an 905 par le poète de la cour, Tsurayuki, et certains de ses nobles amis. C'est ici que nous trouverons, pour la première fois, ce jeu de mots sur le nom de l'insecte tel qu'il est prononcé, et qui fut répété sur mille tons différents par une multitude d'autres poètes à travers la littérature de plus de neuf siècles :

Aki no no ni
Michi mo madoinu ;
Matsumushi no
Koe suru kata ni
Yadoya karamashi.

« Je perds mon chemin dans les champs d'automne ; peut-être pourrai-je demander asile dans la direction du cri de l'insecte qui attend, (c'est-à-dire : dormir ce soir sur l'herbe, là où les insectes m'attendent.) »

Mais il y a dans le même ouvrage un poème beaucoup plus charmant sur le *matsumushi* composé par Tsurayuki :

« Avec le crépuscule, le mâle de l'Insecte qui Attend commence à crier ;
Moi aussi, j'attends ma bien-aimée et, en écoutant l'insecte, mon désir s'accroît. »

Les poèmes suivants sur le même insecte sont beaucoup moins anciens mais non moins intéressants :

« Pour toujours passée et disparue est l'heure de la venue promise ;
En vérité, la voix de l'Insecte qui Attend est maintenant celle de la tristesse. »

« La séparation est toujours douloureuse, même celle avec l'automne !
O plaintif matsumushi, n'ajoute pas à ma douleur ! »

« Toujours plus claire, plus aiguë, à mesure que s'approfondit le silence de la nuit,
Est la voix de l'Insecte qui Attend ; et moi, qui attends dans le jardin,
Je sens pénétrer ensemble dans mon cœur et la voix et la lune. »

SUZUMUSHI. (*Homeogrillus Japonicus.*)

Ce nom signifie *l'insecte cloche ;* mais la cloche au son de laquelle il est fait allusion, est une très petite cloche ou plutôt une grappe de petites clochettes, comme celles dont la prêtresse Shinto se servait autrefois dans les danses sacrées. Le *suzumushi* est un favori des marchands d'insectes, qui l'élèvent en grand nombre. On le trouve à l'état sauvage dans plusieurs parties du Japon, et, la nuit, le bruit produit en certains endroits solitaires par des multitudes de *suzumishi* pourrait être facilement pris pour un bruit de torrent. Les Japonais déclarent, très justement, que l'insecte ressemble à une graine noire de melon d'eau. Le *suzumushi* est très petit avec un dos noir et un ventre blanc ou jaunâtre. Sa tintinnabulation, *ri-i-i-i-in !* selon l'onomatopée japonaise employée pour décrire ce son, pourrait être facilement prise pour le gringlotement d'un *suzu*. Le *matsumushi* et le *suzumushi* sont tous deux mentionnés dans des poèmes japonais de la période de Enji (901-923).

Certains des poèmes suivants sur le *suzumushi* sont fort anciens ; d'autres sont d'une date relativement récente.

« Oui, ma demeure est ancienne, les herbes croissent sur le toit,
Mais la voix du suzumushi ne vieillira jamais. »

« Aujourd'hui nous sommes unis dans l'amour, nous qui nous rencontrons si rarement.
Entendez-vous comment chantent les insectes, leurs cloches tintent en cadence avec nos cœurs. »

« Les tintements des petites clochettes, les voix des suzumushi.

Je les entends dans le crépuscule d'automne, et je songe aux champs de chez nous. »

« *Même la clarté de la lune dort sur la rosée des herbes du jardin.*
Rien ne bouge dans la nuit, sauf la voix des suzumushi. »

« *Perçue dans ces champs étrangers, la voix du suzumushi,*
Si douce dans le crépuscule du soir, évoque les bruits de chez nous. »

« *En vain le suzumushi épuise-t-il ses dons de plaire,*
Toujours pendant la longue nuit, mes larmes continuent à couler. »

« *Ecoutez ces sons, tintinnabulants, le chant du suzumushi,*
Si le joyau de la rosée pouvait chanter, il tinterait avec une voix semblable. »

« *Je suis devenu bien sot et sensible ! Je plains le suzumushi !*
Que fera-t-il au moment des grandes pluies? »

Hataori-Sushi.

Le *hataori* est un très beau grillon d'un vert éclatant et d'une forme extrêmement gracieuse. Deux raisons expliquent son nom curieux qui signifie *le tisseur*. L'une est que lorsqu'on le tient d'une façon particulière, les gestes qu'il fait pour se dégager ressemblent aux mouvements d'une fille qui tisse. L'autre est que sa musique imite le bruit du peigne et de la navette d'un métier à main en marche : *Ji-i-i-i-chon-chon ! Ji-i-i-i-chon-chon !*

Il existe une jolie légende populaire au sujet de l'origine du *hataori* et du *kirigirisu* que l'on racontait autrefois aux petits Japonais. Il y avait une fois, nous dit le conte, il y a fort longtemps de cela, deux filles très dévouées qui entretenaient leur pauvre vieux père aveugle, grâce à leur travail. La fille aînée tissait et la plus jeune cousait. Lorsque le vieil aveugle mourut enfin, ces filles dévouées en eurent un chagrin si vif qu'elles moururent bientôt à leur tour. Or, un beau matin, on découvrit des insectes d'une espèce inconnue qui faisaient de la musique sur la tombe des deux sœurs. Sur la tombe de la sœur aînée il y avait un joli insecte vert qui produisait des sons pareils à ceux d'une fille occupée à tisser : *ji-i-i-i-chon-chon ! ji-i-i-i-chon-chon !* C'était le premier *hataori-mushi*. Sur la tombe de la sœur cadette il y avait un insecte qui ne cessait de crier : « *Tsuzuri-sasé, sasé ! tsuzuré, tsuzuré-sasé, sasé, sasé !* (Habits déchirés, rapiécez, rapiécez !) C'était le premier *kirigirisu*. Alors tout le monde comprit que les esprits des deux sœurs avaient assumé ces formes. Et toujours, chaque automne, ces insectes continuent à avertir les épouses et les jeunes filles de bien travailler au métier et de raccommoder les vêtements d'hiver avant la venue du froid.

Les poèmes que j'ai pu obtenir sur le *hataori* ne sont que de gracieuses fantaisies. Deux sont très anciens ; le premier étant de Tsuratuki, et le deuxième de la poétesse qui est connue dans les classiques japonais sous la désignation de « la Fille d'Atinaka ».

« *J'entends les insectes tisserands ! Les champs dans leurs couleurs d'automne,*
Ressemblent à des brocards chinois : c'est l'œuvre du « tisserand ».

« *Des fils légers et aériens s'étendent sur les arbustes et les arbres ;*
J'entends les insectes tisserands ; tissent-ils avec des fils d'araignée? »

Umaoi

Le *umaoi* est parfois confondu avec le *hataori*, à qui il ressemble beaucoup. Mais le vrai *umaoi*, appelé *junta* dans la province d'Izumo, est plus court et plus trapu que le *hataori*, et il porte, au bout de la queue, une protubérance en forme de hameçon qui le distingue de l'insecte tisserand. De plus, il existe une certaine différence dans les sons émis par les deux insectes. Selon les dires des Japonais, la musique du *umaoi* n'est pas « *ji-i-i-i-chon-chon !* » mais « *zu-i-in-Tzo ! zu-i-in-Tzo !* »

Kirigirisu (*Locusta japonica*).

Il existe différentes variétés de cet insecte si estimé : le *abura-kirigirisu*, chantre diurne, est très délicat et doit être nourri avec le plus grand soin, lorsqu'on l'élève en cage ; le *tachi-kirigirisu*, chanteur nocturne, est celui que l'on trouve le plus fréquemment sur le marché. Les *kirigirisu* vendus à Tokio provien-

nent, pour la plupart, des environs de Itabashi, Nieso, Todogawa, et ceux-ci, étant considérés les meilleurs, atteignent des prix élevés ; ce sont de grands insectes vigoureux qui émettent des sons très clairs. D'autres *kirigirisu*, beaucoup moins coûteux, proviennent de Kujïukuri en Kadzusa. Mais ceux-ci ont une odeur désagréable ; ils sont soumis aux attaques d'un parasite particulier et sont de très médiocres musiciens.

Comme nous l'avons déjà dit, les sons produits par les *kirigirisu* ressemblent soi-disant à ceux des mots japonais « *tsuzuré-sasé, sasé !* » (« vêtements déchirés, rapiécez ! rapiécez ! » Et une grande proportion des nombreux poèmes écrits sur cet insecte dépendent, pour leur intérêt, d'allusions faites à ces mots ; ils sont ingénieux, mais intraduisibles. Je ne donne donc que deux poèmes sur le *kirigirisu* : le premier, d'un poète inconnu, se trouve dans le *Kokin-shû* ; le deuxième est de Tadafusa :

« *O Kirigirisu ! Lorsque le trèfle change de couleur,*
Les nuits sont-elles aussi tristes pour toi que pour moi qui ne puis dormir ? »

« *O Kirigirisu ! Ne pleure pas si fort, je t'en prie.*
En t'écoutant, mon chagrin s'accroît et la nuit d'automne est longue ! »

Kusa-hibari.

Le *Kusa-hibari*, ou alouette d'herbe, est aussi appelée *Asa-suzu* ou la Cloche du Matin ; *Yabu-suzu*, ou la Petite Cloche du Bosquet de Bambous ; *Aké-kazé*, ou Vent d'Automne, et *Ki-suzu-mushi*, ou Enfant de l'Insecte Cloche. Il chante le jour. Il est très petit, étant peut-être le plus petit de tout le chœur d'insectes, sauf le *Yamato-suzu*.

Kin-hibari.

Le *Kin-hibari*, « ou alouette dorée », se trouve en nombre considérable dans les environs du célèbre étang de lotus du Parc Uyeno de Tokio, appelé Shino-bazu-no-iké. Mais il y est devenu fort rare au cours des dernières années. Les *kin-hibari* vendus aujourd'hui dans la capitale viennent de Todogawa et de Shimura.

Kuro-hibari.

La *Kuro-hibari*, ou « alouette noire », est assez rare, et relativement coûteuse. On l'attrape dans la campagne des environs de Tokio, mais on ne l'élève jamais artificiellement.

Kôrogi.

Il existe plusieurs variétés de ce criquet nocturne appelé *kôrogi* à cause de sa musique « *kri-kiri-kiri kiri ! kôro- kôro-kôro-kôro ! ghi-i-i-i-i-i-i-i !* » L'une des variétés, le *ebi-kôrogi* ou *kôrogi* crevette, ne fait pas de bruit. Mais le *uma-kôrogi*, ou « *korogi* cheval », le *Oni-korogi* ou *kôrogi-démon* et le *Emma-kôrogi* ou « criquet de Emma » (le roi des Morts) (1) sont tous d'excellents musiciens. Ils sont d'un noir brunâtre ou noir ; les meilleurs chanteurs ont de curieuses marques ondulatoires sur les ailes.

Il est intéressant de noter que l'on trouve le *Korogi* mentionné dans le plus ancien recueil de poèmes japonais qui soit connu : le *Manyôshu*, qui fut sans doute compilé vers le milieu du huitième siècle. Les vers suivants d'un poète inconnu, qui le mentionnent, ont donc probablement beaucoup plus de huit cents ans :

Niwa-kusa-ni
Murasamé furité
Kôrogi no
Naku oto kikeba
Aki tsukinikeri.

« *Les averses ont arrosé l'herbe du jardin ; entendant le cri du Korogi, je sais que l'automne est là.* »

Kutsuwamushi.

Il existe plusieurs variétés de cet être extraordinaire, appelé également *gatcha-gatcha*, et que les dictionnaires se bornent à décrire comme étant « une espèce de criquet bruyant ». La variété qui se vend ordinairement à Tokio a le dos noir et un abdomen d'un blanc jaunâtre. Le *kutsuwamushi* est difficile à attraper, mais facile à élever. De même que le *tsuku-tsuku-bôshi* est le musicien le plus remarquable parmi les *semi* amoureux du soleil, de même le *kutsuwamushi* est le plus merveilleux des insectes nocturnes. Il doit son nom, qui signifie

(1) Sanscrit *Yama*. Ce nom fut sans doute donné à cet insecte à cause de ses grands yeux protubérants. Le Roi Emma est toujours représenté avec d'énormes yeux terrifiants.

« l'insecte aux gourmettes », à son bruit qui ressemble au tintement du *kutsuwa*, l'ancienne gourmette japonaise. Mais ce bruit est, en réalité, beaucoup plus fort et plus compliqué que ne fut jamais le tintement d'un seul *kutsuwa*, et, tandis que l'insecte crisse près de vous, on ne distingue pas très bien la justesse de la comparaison. Sans l'évidence de ses propres yeux on aurait de la difficulté à croire qu'un être aussi minuscule puisse produire un bruit aussi prodigieux. L'appareil vibratoire de cet insecte doit être fort compliqué. Le son commence par un sifflement mince et aigu, comme celui d'un échappement de vapeur, et devient peu à peu plus fort. Au sifflement s'ajoute brusquement un fracas rapide et sec comme celui de castagnettes, et puis, au moment où le mécanisme tout entier se déclenche, on perçoit un torrent de tons rapides et résonants comme ceux d'un gong. Ceux-ci, les derniers à entrer en jeu, sont également les premiers à se taire ; puis les castagnettes s'arrêtent et enfin le sifflement s'éteint, mais le grand orchestre peut fort bien jouer sans une pause pendant plusieurs heures de suite. Entendu de loin, la nuit, ce bruit est vraiment agréable et ressemble à un tel point au tintement d'une gourmette qu'en l'écoutant on ne peut s'empêcher de sentir à quel point la vraie poésie s'attache au nom de cet insecte qui fut célèbre dès les temps les plus reculés pour « jouer à l'escorte fantôme en des endroits où nul homme ne saurait passer ».

Le plus ancien poème écrit sur le *kutsuwamushi* est peut-être le suivant, par la dame Iôzumi-Shikibu :

Waga seko wa
Koma ni makasété
Kinikeri to,
Kiku ni kikasuru
Kutsuwamushi kana !

que l'on pourrait traduire librement ainsi :

« Ecoutez ! la gourmette tinte ! C'est sûrement mon mari
Qui se hâte vers son logis au galop de son cheval.
Oh ! mon oreille m'a déçue ! Ce n'est que le Kutsuwamushi ! »

KANTAN.

Cet insecte appelé aussi *Kantan-gisu* et *Kantan-no-kirigirisu* est un criquet nocturne brun foncé. Sa note, « *zi-i-i-i-in* » est très particulière. Je ne puis que le comparer à la vibration prolongée de la corde d'un arc. Mais cette comparaison n'est pas satisfaisante, car la note du Kantan a une qualité métallique et pénétrante impossible à décrire.

VI

En plus des poèmes célébrant certains insectes particuliers, il existe d'innombrables poèmes japonais, anciens et modernes, qui se rapportent, en général, à la saison d'automne. J'en ai choisi et traduit quelques-uns des plus célèbres, comme étant typiques du sentiment exprimé dans des milliers d'autres. Bien que certaines de mes transcriptions soient loin d'être exprimées en un langage littéraire, elles rendent, me semble-t-il, assez fidèlement, la pensée et les sentiments des originaux.

« Je sais, la venue de l'automne n'est pas pour moi seule ;
Pourtant, à entendre chanter les insectes, mon cœur s'attriste immédiatement. »

KOKINSHU.

« Le chœur des voix d'insectes résonne faiblement sous le clair de lune ;
Aujourd'hui la tristesse de l'automne s'exprime dans leur ton plaintif. »

« Je ne puis jamais trouver de repos pendant les nuits fraîches d'automne.
A cause de la douleur que je perçois dans le chant plaintif des insectes. »

« Comment fait-il dans les champs où la rosée tombe drue !
Dans les voix d'insectes qui parviennent jusqu'à moi, j'entends la vibration du froid. »

« Je n'ose jamais frayer mon chemin à travers l'herbe l'automne,
Car qu'éprouverais-je si je piétinais des voix d'insectes? »

« La chanson est toujours la même mais les sons diffèrent,
Peut-être leurs chagrins varient-ils suivant leur cœur ? »

IDZUMI SHIKIBU.

« Ma demeure d'enfance est changée, sauf pour les voix d'insectes
Je crois qu'ils essayent de me parler des jours heureux d'antan »

« Ces rosées tremblant sur l'herbe seraient-elles des larmes versées pour la mort de l'automne ?
Les larmes des chantres insectes qui pleurent si tristement ? »

On pourrait croire que plusieurs des poèmes donnés plus haut étaient destinés à exprimer une sympathie véritable ou affectée avec la douleur des insectes. Mais ce serait une interprétation erronée. Dans la plupart des compositions de cette classe, le but artistique est de suggérer, par des moyens indirects, différentes phases de l'émotion, de l'amour, — et en particulier cette mélancolie qui prête sa propre voix passionnelle aux aspects et aux voix de la nature. L'idée que la rosée pourrait être des larmes d'insectes tend par son exagération à indiquer l'extravagance de la douleur et à suggérer que des larmes humaines viennent d'être versées.

Les vers dans lesquels une femme déclare que son cœur est devenu trop tendre, puisqu'elle ne peut s'empêcher d'éprouver de la sympathie pour l'insecte cloche au cours d'une forte averse, expriment vraiment la tendre inquiétude ressentie pour une personne absente, bien-aimée, vogageant à l'époque des grandes pluies. De nouveau, dans le poème où il est fait allusion au fait de « piétiner les voix d'insectes », le scrupule n'est exprimé que pour décrire cette intensification de tendresse féminine que vient créer l'amour. On trouve un exemple encore plus remarquable de cette double entente indirecte dans le petit poème qui sert de préface à cet article :

« O insecte, insecte ! crois-tu que le Karma puisse s'épuiser par la chanson ? »

Le lecteur occidental supposerait sans doute que l'on fait ici allusion à la condition ou à l'état d'insecte. Mais la véritable pensée de l'interlocuteur, qui est fort probablement une femme, est que son propre chagrin résulte de fautes commises dans un état précédent, et qu'il est donc impossible de les alléger.

On remarquera que la plupart des vers présentés font allusion à l'automne et aux sensations de l'automne. Certes, les poètes japonais n'ont pas été insensibles à la véritable mélancolie inspirée par l'automne, — le renouveau annuel, vague et étrange, de la douleur ancestrale, — chagrin indéfini transmis par des millions de souvenirs associés depuis des millions d'années à la mort de l'été ! Avec ses changements de couleurs, la chute des feuilles, et la plainte irréelle de ses voix d'insectes, l'automne symbolise d'une façon très bouddhique l'impermanence, — la certitude de la séparation, la douleur qui s'accroche à tout désir, et la tristesse de l'isolement.

Mais même si ces poèmes sur les insectes furent primitivement destinés à projeter des ombres sur l'émotion amoureuse, ne reflètent-ils pas aussi pour nous les influences les plus subtiles de la nature, de la nature sauvage, sur l'imagination et le souvenir ? La place accordée aux mélodies des insectes dans la vie comme dans la littérature du Japon ne prouve-t-elle pas une sensibilité esthétique développée dans certaines directions qui demeurent presque inexplorées pour nous ? Et la boutique toute frémissante de crissements d'un marchand d'insectes ne proclame-t-elle pas la compréhension populaire et universelle de choses qui ne sont devinées dans l'Occident que par nos poètes les plus rares : — le plaisir douloureux de la beauté de l'automne ; la douceur étrange des voix de la nuit ; l'éveil magique du souvenir par les échos de la forêt et des champs ? Assurément, le peuple auquel le simple chant d'un grillon sait éveiller des essaims féeriques de conceptions tendres et délicates, a bien des choses à nous apprendre. Nous pouvons nous vanter d'être maîtres en fait de mécanique, — et de lui avoir enseigné l'artificiel dans toutes les variétés de la laideur. Mais dans la connaissance du naturel, dans le sentiment de la joie et de la beauté de la terre, il nous dépasse autant que les anciens Grecs. Cependant, il se peut que lorsque notre industrialisme agressif et aveugle aura gâché et stérilisé leur paradis, substituant partout l'utilitaire, le conventionnel, le vulgaire et le totalement hideux à la beauté, nous commencerons, avec une stupéfaction pleine de remords, à comprendre le charme de ce que nous aurons détruit ?

LAFCADIO HEARN.

(Traduit de l'anglais, par Marc Logé).

LES DÉBUTS DE DEUBEL A PARIS(1)

Léon Deubel n'a plus un sou vaillant quand de Boulogne le train l'emporte vers sa destinée de misère, à Paris. Un ami, Eugène Chatot, de Pontarlier, où il était répétiteur, a fait les frais du voyage. Oh ! pas à lui seul. Comment l'aurait-il pu ? Il a prélevé sur sa bourse peu fournie le premier argent, puis arrondi et parfait la somme en sollicitant la participation des amis communs : MM. Georges Guy-Grand, J.-B. Carlin, Charles Patris et Louis Chicon, Léon Vannoz, ces deux-ci disparus depuis, quelques autres dont les noms s'inscriront maintes fois en dédicace aux livres de poèmes. Ces fidèles de la première heure et de la dernière, Deubel les rembourse aujourd'hui en les associant à sa gloire lente à venir. Il a payé le plus souvent avec cette monnaie de gratitude, ne pouvant mieux faire, dans son destin de pauvre bougre, pour acquitter ses dettes.

Sur de médiocres budgets de pions accrus du produit aléatoire de rares leçons, sur les économies amassées, liard par liard, en prévision d'un voyage aux vacances ou d'une partie de plaisir, celui-ci avance vingt francs, celui-là en envoie dix. Louis Pergaud, à cette époque encore élève à l'Ecole normale d'instituteurs de Besançon, se démène afin de placer parmi les internes les plus fortunés *La Chanson Balbutiante*, ce recueil tout réminiscent de Verlaine. Quatre ou cinq exemplaires furent ainsi vendus. Ce premier public de Deubel n'apprécia d'ailleurs en aucune façon le voluminet imposé. Il ne marchanda pas les critiques verbales au démarcheur.

La suite témoignera du dévouement de Pergaud à la cause du poète famélique, mais voici le lieu de marquer, à l'éloge des belles amitiés, combien fut admirable et constante la générosité de ces jeunes gens envers leur camarade. On s'explique mieux, dès que l'on pénètre leur désintéressement à l'épreuve comment Deubel a pu subsister des années en proie à une indigence confinant au plus absolu dénuement. Leur charité inlassable veillait. Du moins, était-elle toujours prête à répondre aux signaux de détresse lancés des taudis de la capitale où le poète, dans une apathie inféconde et une confiance touchante, s'obstinait à attendre son heure.

La plupart se doutaient bien qu'il n'y avait pas d'issue possible à la voie aride où les pas du rêveur s'engageaient. Beaucoup pensaient comme M. Georges Guy-Grand que s'y acharner c'était plonger en eau vaseuse. « Il faudrait, conseillait-il, qu'il ait le courage et la volonté de préparer une administration quelconque. L'aura-t-il ? »

Rendons justice à la perspicacité de M. Guy-Grand. Il a vu clair, dès le début, dans le cas Deubel et pronostiqué, hélas ! dès le mois de mai 1900, le dénouement fatal d'une existence ravagée par l'aléa et l'incurie et le danger de se tenir en marge de la pressante réalité pour qui ne soutient pas un robuste et persévérant vouloir. Aux exigences que requiert la vie ne suppléent ni le talent, ni le don de poésie ni la passion créatrice et la foi en sa vocation.

« J'ai peur, écrivait-il, que les jouissances d'art éprouvées ne paient pas notre ami des désillusions et des amertumes qui le guettent. J'ai peur que le résultat ne réponde pas à l'effort, parce qu'il faut du génie pour immortaliser la douleur... Et je vois que Deubel traînera une vie misérable, sans idées fortes et sans beauté, sans connaître la joie intense ou la révolte réfléchie d'une pensée mûre. Il traînera sa misère comme un fardeau trop lourd pour lui. »

Ce qui ne l'empêchait pas d'envoyer sa quote-part à joindre aux oboles recueillies afin de donner au malheureux un réconfort momentané.

Deubel arrive à Paris le 1er mars 1900. Il prend logement rue des Vinaigriers, dans un hôtel punais où grouillent de porte à porte des traîne-savates et des claque-dents. Il paie cinq francs par semaine son réduit maladorant et mal famé et le droit de coucher entre des draps douteux. L'ère des grandes calamités commence. Epoque lamentable et terrible entre toutes, où la solitude, les privations, la promiscuité et la honte se coalisent pour dresser devant ses yeux candides le visage redouté de la déchéance et de l'abjection. Cela, durant des jours, des nuits, des semaines, au point que le patient a pu m'en

(1) Notre ami et collaborateur Léon Bocquet va publier dans la Collection « La Vie de Bohême », une biographie critique : *Léon Deubel, roi de Chimérie*. Léon Deubel est ce jeune poète qui se suicida en se jetant dans la Marne, le 12 juin 1913 et dans les poches de qui on retrouva seulement six sous et un livret militaire au nom de Louis-Léon Deubel, répétiteur, né à Belfort en 1879. Deubel avait été révoqué de l'Université pour une fugue à Boulogne. Du 1er mars 1900, jusqu'à sa mort, il a vécu à Paris dans la pire misère.

écrire : « On ne vit pas deux fois comme cela. »

Le moment ne tarde pas à venir, en effet, où Deubel n'est plus assez fourni d'argent pour manger à son content, n'importe en quelle gargotte, n'importe quelle horrible portion. Bientôt, il n'a plus même de quoi seulement se sustenter. C'est le temps que, debout devant les boulangeries, il renifle, attisé de convoitise, l'odeur du pain ; le temps aussi que voltigeur bénévole aux halles, il apaise sa famine par des légumes crus que les faux mouvements des porteurs laissent choir à sa portée. Il fuit ensuite, emportant comme un rapace, son piètre butin que, vite, vite, il dévore à l'écart. Et la tentation le harcèle de prendre, puisque la mendicité est interdite. Mais il ne vole pas. Et son estomac vide continue de le torturer. Alors, nouveau Benoît Labre, sans esprit de mortification d'ailleurs, il fouille parmi les denrées périssables, rebut des resserres, les fruits avariés que le balai municipal doit pousser à l'égoût. Et il se repaît de reliefs innommables.

Vers ce pauvre, cependant, le bon Chatot a dépêché, porteur de maigres subsides récoltés, un compatriote, Louis Chicon, boursier au lycée Louis Le Grand. Le messager trouve Deubel étendu sur son lit de sangle et à demi hébété par la faim et la soif, les mâchoires entrechoquées de fièvre. Depuis quarante-huit heures, il ne sait plus le goût de la nourriture. Depuis longtemps, il n'a pas fumé pour tromper l'atroce faim qui lui vrille les entrailles et l'empêche de sombrer au sommeil réparateur.

— Mais pourquoi rester là ? s'étonne Chicon.

— J'attends, répond l'autre imprécis.

Il attend. Quoi ? Une lettre chargée ? L'arrivée secourable d'un ami ? La manifestation de l'inconnu ? La charité qui passe et qu'un instinct guide vers les détresses matérielles et morales ? Peut-être ignore-t-il lui-même ce qu'il attend. Mais il ne bouge pas, perclus par cette sorte de fatalisme oriental qui réside, nul ne sait d'où venu, au tréfonds de sa nature indolente et molle. Sous sa charpente d'athlète trapu, malgré sa large carrure et son menton brutal, Deubel n'est qu'un type faible et un timide, énigmatique aux autres et à lui-même.

Or, Louis Chicon est tellement ému au spectacle de cette passivité souffrante qu'il abrège sa visite pour se reprocher, chemin faisant, de n'avoir pas su trouver en son cœur les paroles qui réconfortent et stimulent. Peut-être est-il persuadé, en outre, de l'inutilité de réagir pour le moment contre cette acceptation navrante et sans révolte aux coups du sort. Comme M. Georges Guy-Grand, il constate la vanité de tous commentaires. Il fait mieux. Le soir de ce même dimanche, rentré au lycée, il organise entre ses condisciples une collecte au bénéfice du pauvre que le ciel aidera, cette fois.

Et Deubel recommence d'attendre. Et il vient quelqu'un encore : une femme qui lui apporte les deniers de l'amour. Celle-ci était une jeune herboriste, sensible, passionnée et poète. Elle répondait d'ailleurs, comme par prédestination, au prénom médiéval et légendaire d'Edwige. Dans la Franche-Comté natale, l'année que le recueil parut, sous les ombres propices aux rêveries du jardin familial, elle avait lu *La Chanson Balbutiante*. Ame romanesque, elle s'était émue des vers de l'*Offrande :*

Voici ma vie, humble et plaintive,
Qui chante son espoir vers vous.
Entrez en elle, voulez-vous ?
Elle est si morne d'être vide.

Une occasion s'offrait d'approcher le « pauvre Gaspard », de lui être utile et de le consoler. Un ami mandait à la jeune fille : « Il est seul ; il est misérable et fier ; il a besoin d'aide et de réconfort. Prends l'argent en réserve pour le mois que je voulais passer en ta compagnie à l'Exposition. Cours lui remettre ce peu de ma part et parle-lui, admire-le. Qu'il ne soupçonne pas surtout que d'accepter va différer la joie de notre prochaine rencontre. Va et persuade-le, s'il résiste ; cours, c'est urgent. »

Et Edwige grimpe au galetas perché sous les combles : Deubel en est absent. Elle y retourne le lendemain ; Deubel est sorti de bon matin. A la troisième fois, la messagère croise le poète sur le seuil. Fine, délicate et tendre, elle s'agenouille en pensée devant cette fierté minable qu'il s'agit d'aborder comme un roi en haillons. Elle dit son admiration d'une voix qui tremble un peu, mais que sa sincérité même rend à son insu éloquente et persuasive. Sur les plaies secrètes et qui saignent des mains d'infirmières se posent avec une lenteur calculée et si doucement que Deubel ne s'effarouche pas de ce contact. S'il ne sait d'abord que balbutier un banal merci, l'eau soudaine, dans ses yeux embués, répond pour lui et trahit son émotion et sa reconnaissance devant la sainte pitié qui illumine de sa bonté et de sa grâce le noir logis et le cœur plus sombre encore.

Quant à Edwige, son imagination lui avait dépeint, conta-t-elle, le tableau du pire dénuement. Ah ! comme l'image était pâle et fade,

comparée au modèle vivant. Inoubliable vision de gueuserie. Les souliers de son poète, à eux seuls, étaient un symbole hurlant de la misère. Souillés, crevés, sans talons, usés des contreforts aux empeignes, ils bâillaient du bout, aérant les orteils nus. Aussi, racontaient-ils les démarches vaines en quête d'un incertain travail, les randonnées inutiles à travers l'immense Paris indifférent et les sollicitations humiliantes. Le trimardeur qui les portait avait sonné à des portes, demandé de l'embauche, mendié des secours. Chez les riches, qui ont leurs pauvres et leurs œuvres, on l'avait éconduit ; chez les députés de l'Est, on avait repoussé cet électeur abstentionniste ; dans les bureaux de placement, réclamé des certificats. Même un restaurateur, à une offre de services, avait toisé d'un œil soupçonneux le plongeur à la manque et haussé les épaules.

Que pouvaient les menues charités de quelques amis ? Les potaches de rhétorique supérieure à Louis-le-Grand commençaient de trouver que Chicon les « tapait » trop souvent. Les collectes, au bout d'un mois, ne rendaient plus. Il y eut un dimanche où n'ayant lui-même en poche que quelques sous, Chicon les abandonna.

Le loyer, cette semaine-là, demeurant impayé, le tenancier prit en gage la malle du poète et son contenu : peu de choses, à la vérité, des loques sales, autant dire. Et le soir, alors que l'estomac aux talons usés par une journée de cheminements, le locataire infortuné rentre pour seulement s'étendre et, s'il se peut, dormir, il trouve close la porte du réduit. N'ayant où gîter, il n'a plus qu'à s'en aller à l'aventure.

La nuit d'avril est douce et parfumée. Il suit machinal les rues obscures. Des amoureux, grisés par le printemps qui flotte, insidieux, se répètent les vieux mots de l'éternel mensonge et se désenlacent à son approche importune. Des couples encore sur les quais de la Seine, qu'il suit un moment. Partout, la joie de vivre et l'aspiration au bonheur. Cette vue lui rappelle les heures idylliques d'Arbois et lui fait mal. Il descend sur la berge et s'assied devant un ponton désert sous les platanes aux jeunes feuilles. Une odeur amère s'élève du fleuve avec la fraîcheur. De loin en loin, des rôdeurs glissent, inquiétants, sur leurs espadrilles. Il se sent frôlé par des présences louches. Il a peur des ombres patibulaires, peur aussi de l'attirance mortelle de l'eau. Il remonte, traverse les guichets du Louvre et s'affale sur un des bancs de soubassement au-dessus de quoi une avancée d'architecture fait de l'ombre. Une heure sonne quelque part. Le silence règne sur la place du Carrousel, troublé, à intervalles réguliers, par le pas d'une sentinelle qui martèle les dalles sonores devant le ministère des Finances.

Deubel n'est pas dérangé. Il ne dort pas, d'ailleurs. Il rêve à ce destin qui le veut seul et affamé. Il songe à son passé. Et des vers naissent en lui, qui auront l'accent pathétique de la sincérité et que deux ou trois mots seulement empêchent d'être un chef-d'œuvre :

Seigneur ! je suis sans pain, sans rêve et sans [demeure.
Les hommes m'ont chassé parce que j'étais nu,
Et ces frères, en vous, ne m'ont point reconnu.
Parce que je suis seul et parce que je pleure.

Mais j'ai bien faim de pain, Seigneur, et de [baisers.
Un grand besoin d'amour me tourmente et [m'obsède.

Et voici déjà du rêve dans cette ascension de la lutte haute dans le ciel et la féerie qu'elle verse sur les arbres et les monuments royaux. Philtre d'oubli, enchantement des yeux. Trois heures du matin. Et tout à coup, là-bas, sur les jardins des Tuileries et sous l'arc immense et triomphal au bout des portes d'or, surgit l'aurore. Le réveil de la nature et, bruit à bruit, le recommencement énorme de la vie. A grands fracas de bidons entrechoqués, une voiture de laitier secoue le pavé. Des coquetiers, ensuite, et la procession des maraîchers et des verduriers gagnant les Halles, toutes bâches tendues pour le ravitaillement de Paris qui dort.

Deubel se lève et suit. Une rave dégringole à ses pieds. Elle est nette et lavée et sent bon. Avidement, il croque la pulpe fraîche. Il en mange ainsi plusieurs, roulées providentiellement d'un chariot empli jusqu'aux ridelles. Des carottes en tas dans une ruelle obscure lui semblent tellement appétissantes qu'il se risque à un léger et pardonnable larcin.

Maintenant que son ventre ne crie plus famine, un semblant d'optimisme renaît en Deubel. D'un paquet de Maryland, qu'il doit à la générosité de Chicon, il tire une cigarette et, ménager du tabac de l'aumône et du délice qu'il procure, il fume à petits coups sybarites. Il se sent moins gueux ainsi. Dans l'aube blafarde, on dirait que toute la misère de la ville s'est déposée contre les murs de Saint-Eustache. Des vieilles, plus fripées que leurs nippes salies, achèvent sous le porche leur nuit de cauchemar.

Ce spectacle lui est intolérable. Il s'éloigne du champ d'activité d'où montent des clameurs et des rires, vers des quartiers de boutiques closes et d'immeubles en sommeil. Qu'il dormirait volontiers, lui aussi !

A coups espacés, sonne un angelus ou une messe matinale. Notre-Dame des Victoires. Des dévotes, à pas feutrés, traversent le parvis. Machinalement, il entre après elles dans l'église où, sur l'autel d'une chapelle latérale, vacillent de petites lueurs de cierges. Le reste est noyé d'ombres. Va-t-il, comme Hégésippe Moreau, faire son quart d'heure de dévotion ?... Un murmure contagieux de prières emplit la nef. Et Dieu, qu'il a tout à l'heure invoqué sur le banc de pierre rude et le bedeau distrait permettent que le poète harassé se repose et dorme un peu, la tête inclinée comme pour l'oraison.

LÉON BOCQUET.

LE BAISER FOLLET

(Nouvelle)

I

Un hôte des plus considérables était descendu au couvent des capucins de la ville, aux environs de l'année 1672. Il était renommé, cet hôte, en tout pays, pour sa vivacité d'esprit, pour le profond savoir qu'il s'était acquis et pour les œuvres scientifiques qui lui servaient à le répandre. Il suffira de dire, car c'est tout dire, que l'hôte était le Révérendissime Père Antonio de Fuente la Peña, ex-provincial de l'ordre.

Après qu'il eût dîné d'excellent appétit et dormi le temps d'une bonne siesta, afin d'effacer toute fatigue du voyage, Frère Antonio reçut dans sa cellule le Père gardien, Frère Domingo, et, seul à seul, il s'entretint avec lui de l'important événement qui l'avait engagé à venir en cette sainte maison.

— Je sais par divers échos, lui dit-il, le cas singulier de la señora doña Eulalia, fille unique de l'illustre seigneur D. Cesar del Robledal. Et, l'ayant bien examiné et tout bien pesé, je m'enhardis à soutenir que la jeune fille n'est ni possédée ni obsédée.

— Votre Révérence me pardonnera si je la contredis. Je ne vois aucune preuve contre la possession ou l'obsession de la jeune fille. Bien qu'il siée mal à moi-même de le dire, on sait bien que, Dieu soit loué, j'exerce un suffisant empire sur les esprits malins et que je les ai chassés de plus d'un corps qu'ils venaient tourmenter. Si ceux-là qui tourmentent aujourd'hui la jeune doña Eulalia ne veulent m'obéir, ce n'est pas qu'ils ne soient pas en elle ou autour d'elle, mais c'est qu'ils sont très déliés et pleins dangereusement de malice. Lorsqu'ils sont en elle, ils se cachent, s'abritent et s'embusquent de telle sorte qu'ils se font sourds à mes conjurations ; et s'ils rôdent autour d'elle, pour la tourmenter, ils demeurent sur sa voie, tout prêts, du reste, à prendre le large lorsque j'arrive et à ne revenir à cette trace que lorsque je m'en suis allé. Les symptômes du mal sont, nonobstant, évidents. L'unique point sur quoi je suis indécis et ne dispute pas, c'est à savoir si le mal est possession ou obsession.

— Eh bien ! répliqua Frère Antonio, ma conclusion est entièrement opposée, et plus je viens à réfléchir sur ce point, plus il se confirme pour moi. Doña Eulalia n'a jamais prononcé un mot de latin ni d'aucune autre langue qui ne soit le castillan le plus pur et le plus châtié ; ses pieds posent toujours sur le sol, sauf lorsqu'elle est assise ou couchée ; au lieu de montrer un visage flétri, des joues pâlies, des yeux cernés, je sais qu'elle est fort jolie et d'un teint si frais qu'elle ressemble à une rose de mai. Quant à son refus d'épouser aucun des fiancés que lui a présentés son seigneur père, quant à ses allures mélancoliques et retirées, quant aux entretiens nocturnes et particuliers qu'elle a dans la retraite de sa chambre, colloques mystérieux avec des êtres invisibles, rien de tout cela ne fournit des preuves qu'elle soit démoniaque, ni rien d'approchant. Les démons ne se montrent jamais si bénins et paisibles avec une créature. C'est un être, par conséquent, d'essence beaucoup moins perverse que ces anges déchus qui entretiennent des relations et des colloques avec la señora doña Eulalia. *Ergo*, ce n'est pas un démon, mais bien un follet qui la visite et qui cause avec elle. Et comme ce fait est venu jusqu'à moi et que telle est mon inclination à l'étude des follets, ainsi qu'en témoigne mon livre déjà très célèbre, *L'Etre élucidé*, je suis venu ici afin de voir si, en entrant en relation avec le follet qui visite doña Eulalia, je ne saurais parvenir à

l'écarter d'elle, fort des moyens que me fournit la science.

— Il est étrange, dit Frère Domingo, que Votre Révérence puisse affirmer tout cela sur de pures conjectures.

— Ce ne sont pas de pures conjectures, répliqua Frère Antonio. Bien que, pour mes péchés, je ne me sois jamais trouvé digne d'avoir des révélations surnaturelles, celles qui sont d'ordre naturel, au contraire, se présentent à moi très fréquemment, et tel est bien le cas à l'heure actuelle. Nous sommes seuls ici et nous pouvons parler en liberté, sous le sceau indispensable de la confiance.

Frère Domingo fit signe qu'il ne révélerait rien de ce qu'on lui dirait, et Frère Antonio poursuivit d'une voix mystérieuse et basse :

— Le follet qui visite doña Eulalia s'est découvert à moi et m'a donné l'explication de tout. On comprend assez que je sois apprécié, vénéré dans la familiarité du monde des follets, que j'ai défendus de toutes les injures et calomnies que propage contre eux l'ignorance du vulgaire. N'ai-je pas démontré qu'ils ne sont ni des diables ni des âmes en peine, mais des créatures infiniment déliées et invisibles, le plus souvent espiègles et joyeuses, qui s'engendrent dans les parties les plus subtiles de l'atmosphère ? Rien de singulier à ce que les follets reconnaissants s'empressent à venir converser avec moi. Aussi bien, mes études et mes méditations sur tous les secrets de la mère Nature, ainsi que les investigations que je poursuis au sujet des êtres les plus infimes et presque dénués de corps, ont aiguisé mes sens de telle sorte que je puis voir, toucher, entendre ce que, par la dureté innée de leurs sensations grossières, ne peuvent remarquer ni découvrir les autres mortels. Pardonnez-moi cette prétention : je découvre, lorsque je porte mes regards pénétrants à travers l'univers cent fois plus de vie et d'intelligence que ce qu'en aperçoit l'immense majorité des hommes. Bref, pour nous en tenir à la singularité du cas actuel, le follet qui, au cours d'une période de dix années, depuis que doña Eulalia eut ses quinze ans jusqu'à l'époque où, dans trois jours, elle accomplira sa vingt-cinquième année, s'est mis d'intelligence avec elle, l'éloigne du commerce du monde et la rend farouche et quelque peu hagarde ; mais il m'a averti qu'il la quitterait avant ces trois jours et même qu'il se laisserait voir auparavant sous la figure d'un jeune galant. Doña Eulalia se trouvera libre désormais de toute importunité, et, bien que toujours sage, honnête et réservée, elle dépouillera son dédain ; elle cessera de se montrer sauvage et se révèlera pour tout le monde d'un commerce agréable et facile.

— Sans doute, afin que la révélation n'ait pas été faite à demi, le follet aura-t-il fait prévoir à votre révérence le lieu et l'heure de sa propre disparition et de l'apparition du galant ?

— Oui, il me l'a fait prévoir, répondit Frère Antonio. Ce sera à minuit, dans le propre appartement de doña Eulalia, où nous ne manquerons pas de nous trouver, discrètement, sans que doña Eulalia ni personne ne puisse s'en douter, son propre père désarmé afin d'éviter quelque funeste éclat de sa colère, votre révérence avec ses exorcismes, et moi-même muni de ma science *ès-choses follettes*. J'ai la certitude absolue que tout trouvera là son plus heureux dénouement.

II

La nuit et l'heure fixées trouvèrent déjà réunis de concert D. Cesar et les deux révérends qui avaient gagné dans un mystérieux silence et sur l'extrême pointe des pieds la porte de l'appartement de doña Eulalia. Frère Domingo était armé du livre des exorcismes et d'un goupillon ; Frère Antonio était armé d'un encensoir qui laissait échapper la fumée des herbes magiques qu'il y consumait ; et D. César n'était armé que de patience, car il avait promis en toute solennité de ne point la perdre et de ne point s'enflammer quoi qu'il pût arriver.

Quand ils eurent procédé à leurs rites et à leurs évocations, Frère Antonio et Frère Domingo ordonnèrent à D. César de heurter vivement la porte de l'appartement de doña Eulalia qui était fermée à clef et d'ordonner qu'elle fût ouverte toute grande, immédiatement, sans excuses ni prétextes d'aucune sorte.

Il n'y avait moyen ni de se dérober ni de retarder, et la porte s'ouvrit toute grande et sur-le-champ. Au centre, comme quelque magnifique portrait de Claudio Coëllo entouré de son cadre, apparut le plus magnifique et le plus gracieux des galants ; il portait le costume et les insignes de capitaine, une large épée à sa ceinture, des plumes flottantes sur son chapeau, qu'il gardait dans sa main droite, une riche chaîne d'or autour du cou et des croix qui brillaient sur sa poitrine ; et d'or aussi étaient les éperons attachés à ses vastes bottes de voyage.

D. César, qui était très violent et très jaloux de son honneur, n'aurait pas su se contenir et

serait tombé sur l'intrus si les deux Frères ne l'avaient maintenu de chaque côté.

Le galant, d'une voix tranquille et sereine, prit alors la parole :

— Apaisez-vous, Sr D. César, et ne prenez pas à mal que je me présente à une heure si indue. Je suis le capitaine D. Pedro Gonzalez de la Rivera, dont la fortune et le rang ont été indiqués à Votre Seigneurie par mon ami le banquier génevois Jusepe Salvago, et dont les hauts faits d'armes en Portugal, en Flandre, en Italie et jusqu'au plus lointain Orient, ont été maintes fois rapportés par d'autres personnes des plus respectables. J'aspire à la main de Doña Eulalia ; elle-même m'a prouvé qu'elle me désirait pour époux ; seul nous manque le consentement paternel et aussi la bénédiction du Révérend Père Frère Antonio, que voici et qui, je l'espère, ne refusera pas de nous la donner.

— Tout cela serait fort bien, répondit D. César, réprimant mal sa colère, si Votre Grâce n'eût seulement adressé sa demande avant d'avoir offensé mes cheveux blancs, souillé ma maison et foulé aux pieds tout respect.

— Et moi, Sr D. César, reprit en souriant le capitaine, j'avais à venger par cette injure visible celle, invisible, que Votre Grâce me fit voici quelque dix ans, lorsqu'elle me surprit dans cette même situation, au milieu d'un entretien avec la señora Eulalia, qui n'avait pas encore ses quinze ans accomplis. J'étais moi-même alors un jouvenceau de seize ans, et Votre Grâce me chassa d'ici d'une main nullement paternelle. Pour l'amour de Doña Eulalia, je supportai tout, et j'aurais supporté un pire affront si l'on pouvait en concevoir de pire. J'ai assez montré depuis ma valeur. Mon honneur est lavé. La fortune m'a d'ailleurs souri. La satisfaction que j'attends, que je réclame pour les injures passées est que Votre Grâce m'accepte comme gendre.

A ce moment, Doña Eulalia se mit au côté du galant. Elle était extrêmement jolie, très élégante et richement parée de magnifiques joyaux et, sur son visage juvénile et candide, s'exprimait la satisfaction la plus intime. Que pouvait faire Don César ? Il consentit à tout et embrassa affectueusement ses enfants, non sans s'exclamer en considérant le capitaine :

— Dieu soit loué, mon garçon, comme tu as grandi et pris de l'embonpoint en ces dix années! Qui donc, à première vue, reconnaîtrait en toi l'espiègle et blondin moinillon qui, chez les capucins, sonnait si bien les cloches ?

III

Toute la respectueuse considération que Frère Antonio inspirait au Père gardien ne put retenir celui-ci de dire tout net que si, en effet, il n'y avait pas eu de démon, il n'y avait pas eu davantage de follet, car, en tout ceci, il n'y avait eu qu'une farce.

Frère Antonio voulut alors se justifier, et, avant de s'en retourner à Madrid où il résidait d'ordinaire, il tint au Père gardien le discours suivant :

— Non seulement il y a bien eu follet, mais encore un des follets les plus poétiques qu'on puisse rencontrer dans ce monde sublunaire. Elle était si pure, si candide et si ignorante du mal qu'à quinze ans elle paraissait un ange et non une femme. Il était, comme elle, d'un naturel simple et bon. Tous deux, en s'aimant, cédaient à la plus ardente effusion de leurs âmes, sans la moindre malice, sans que la sensualité endormie en eux se fût éveillée. Ils aspiraient à s'unir d'un lien étroit et sacré ; à vivre unis jusqu'à la mort dans l'union la plus chaste, comme dès leur enfance ils avaient vécu. A ce rêve s'opposait l'inégalité des positions sociales. Il fallait à Perequito acquérir situation, nom, gloire et biens de fortune. A l'instant de se séparer, comme il entreprenait cette tâche, nulle ardeur vicieuse ne les vint presser, mais dans leur innocence d'enfants, cédant à la ferveur d'un amour céleste, leurs bouches s'unirent dans un baiser longtemps prolongé. Sans doute qu'entre leurs lèvres se glissa-t-il alors quelque subtile molécule d'éther, atome indivisible, germe d'intelligence et de vie ? La flamme qui embrasait leurs âmes énamourées se communiqua à l'atome, elle le rendit brillant et pur ; et tout ce qui, dans le monde, existe de noble et de beau vint se refléter en lui comme dans un miroir enchanté qui purifiait et sublimait toutes choses. Les ardeurs de l'amour très pur qui les brûlaient tous deux fondirent ensemble, et sans se retirer entièrement de leurs âmes, elles animèrent durant cette mystérieuse union un être rare, doué d'une substance propre et en quelque manière d'une conscience inconnaissable et exceptionnelle. Les amants se séparèrent. Il s'en fut très loin ; il voyagea et combattit. Durant dix années, elle ne sut rien de lui ni lui d'elle par les moyens ordinaires et vulgaires. Mais le désir confondu de leurs deux âmes, ce follet, aux ailes colorées de papillon, qui naquit d'un

baiser, volait plus rapide que l'éclair d'une extrémité à l'autre de la terre ; et il se posait tantôt sur elle, tantôt sur lui ; il renouvelait pour chacun d'eux le chaste baiser d'où il était né, non comme quelque vain souvenir, mais comme si, de nouveau, avec une ardeur égale ou plus grande encore, il leur eût été donné de se baiser. Que Votre Révérence ne mette donc plus en doute que ce follet existe ou a existé. Et comment expliquer sans lui la ténacité, durant dix ans, des mêmes persistantes amours ? Le désir n'était pas seulement en elle. Le désir n'était pas seulement en lui. Il était en chacun d'eux, mais lorsqu'ils s'unirent, il quitta leurs deux êtres, tandis que leur union même créait un être particulier. Cet être n'a plus désormais aucune raison d'exister ; il disparaît, mais il ne meurt pas. On ne saurait dire qu'est mort ou que va mourir la mollécule intelligente, enrichie de la représentation vivante de toute la beauté de la terre et du ciel, lorsqu'ayant accompli la mission pour laquelle elle fut créée, elle vient à se diluer, au sein de la mer immense de l'intelligence et du sentiment toute imprégnée de puissance harmonieuse d'où jaillit la lumière et d'où se répand la vie dans l'immensité des mondes qui gravitent dans les amplitudes de l'éther .

Frère Domingo écouta avec attention ces considérations et bien d'autres que lui exposa Frère Antonio, et il finit par admettre l'existence des follets ; les uns prosaïques, les autres poétiques, comme celui de D. Pedro et de doña Eulalia, puisqu'aussi bien la théorie de Frère Antonio ne heurtait en aucune manière la vérité catholique, mais qu'elle tournait à la plus grande gloire de Dieu, dans les limites où il est donné de la concevoir au faible entendement des humains.

JUAN VALERA.

(Traduit de l'espagnol par A. Francastel).

LE LIVRE FRANÇAIS AU CANADA

Il y en a de deux sortes : l'indigène et l'importé.

Le Canada, colonie anglaise depuis au-delà d'un siècle et demi, est un vaste pays habité par une population très clairsemée, soit environ 10.000.00 d'âmes, éparpillées sur un territoire aussi grand que l'Europe entière, ou tout près.

La France y serait contenue 17 fois et la Grande-Bretagne 28.

Il se compose de 9 provinces, dont 8 où la majorité est de langue anglaise et une, celle de Québec, où les trois-quarts des habitants sont d'origine française.

L'émigration française au Canada, qui s'appelait jadis la Nouvelle-France, commença au début du XVIIe siècle, pour se terminer, à bien dire, au commencement du XVIIIe.

Pendant ce siècle, quelques milliers de souches françaises, entre 5.000 et 7.000, s'implantèrent sur les bords du Saint-Laurent et ses principaux tributaires, et les rameaux qui sortirent de ces souches s'étendent aujourd'hui un peu partout, dans l'Amérique du Nord.

Dans la province de Québec, les francophones ne sont pas loin de 2.500.000 et il y en a environ un demi-million dans les autres provinces du Dominion du Canada.

L'on estime qu'il y a aujourd'hui, aux Etats-Unis, surtout dans l'Est, c'est-à-dire dans les Etats de la Nouvelle Angleterre, une population d'origine française qui dépasse le million. De sorte que l'on compte au moins 4.000.000 de descendants français dans l'Amérique du Nord.

***

Au lendemain de la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre, après les luttes héroïques de la Guerre de Sept-Ans, une partie de la noblesse retourna en France et les 60.000 paysans qui restèrent se groupèrent autour du clocher de leur village, sous la houlette presqu'unique du prêtre.

Les maisons d'éducation étaient rares à cette époque, si l'on en excepte le séminaire de Québec et le couvent des Ursulines, tandis qu'à

Montréal les Sulpiciens et les Sœurs de la Congrégation Notre-Dame étaient à peu près seuls à donner l'éducation à la jeunesse de l'époque.

Dans les campagnes, il n'y avait pas, à bien dire, d'institution d'enseignement, et des maîtres d'écoles ambulants enseignaient les éléments aux enfants qu'on voulait bien leur confier.

Bien plus, de 1760 à 1855, soit pendant tout près d'un siècle, toutes relations entre les habitants de langue française de la Nouvelle-France et la mère patrie furent interdites : pas d'échange commercial, pas de livres, pas de journaux, pas de revues, pas même de correspondance suivie entre les parents que séparait tout un océan.

Puis la lutte pour obtenir le respect des garanties constitutionnelles fut longue et âpre. Le vainqueur voulait asseoir sa suprématie par l'écrasement du vaincu.

Il accapara toutes les places et tous les postes importants dans le commerce, l'industrie, la finance, le gouvernement, la justice, etc.

Nos compatriotes luttèrent vaillamment et arrachèrent des lambeaux de justice. Il serait trop long de faire l'énumération de ces luttes. Qu'il suffise de dire que, de 1760 à 1867, soit plus d'un siècle, la lutte constitutionnelle fut constante et les esprits s'échauffèrent tellement qu'à un moment donné, en 1837, le sang coula, l'échafaud fut dressé pour réprimer la révolte de nos compatriotes, et qu'un bon nombre furent condamnés à l'exil. L'Angleterre s'émut et, mieux renseignée que jadis, elle nous accorda bientôt des libertés constitutionnelles plus grandes, jusqu'au jour où quatre provinces canadiennes formèrent une confédération à laquelle s'ajoutèrent, depuis 1867, cinq autres provinces.

***

C'est donc à partir de la Confédération que nous avons pu songer à nous organiser et à fonder des institutions d'enseignement.

Ce n'est pas à dire, toutefois, que nos ancêtres étaient tous des illettrés, puisqu'au lendemain de la visite de la *Capricieuse* (1855), première frégate française qui remontât le Saint-Laurent depuis la conquête du pays, l'on a vu se fonder une école littéraire dont les activités se signalent d'une façon tout à fait remarquable, à partir de 1860.

Un historien, entre plusieurs, avait même commencé, avant cette époque, à lire nos annales, afin d'en écrire une synthèse. Je veux parler de François-Xavier Garneau qui, au cours de la période s'étendant de 1845 à 1852, a écrit notre histoire nationale. D'autres l'ont suivi, comme d'autres l'avaient précédé, mais aucun ne s'est élevé à sa hauteur.

De 1860 à 1900, soit pendant 40 ans, nous voyons une foule d'écrivains de chez nous produire des œuvres littéraires remarquables pour l'époque. Mais cette production se ressent beaucoup de nos luttes passées et des souffrances de nos ancêtres. Ce n'est pas une littérature que ces écrivains présentent, mais une suite d'événements plutôt tragiques qui mettent en lumière les nombreuses injustices dont furent victimes nos pères, de même que les revendications que firent entendre nos hommes politiques, pour obtenir les libertés constitutionnelles dont nous jouissons tout particulièrement depuis la Confédération (1867).

Avec le siècle en cours, une nouvelle école voit le jour et notre littérature présente, aujourd'hui, des pages plus variées, mieux ciselées et renfermant davantage l'âme canadienne, vue sous ses aspects les plus variés.

***

Nous avons des écoles de tous genres et il n'y a plus, à bien dire, d'illettrés, dans la province de Québec.

Les écoles primaires sont fréquentées par toute la population de 7 à 14 ans, puis nos collèges classiques, au nombre de 22, donnent l'enseignement secondaire à plus de 10.000 jeunes gens, pendant qu'un grand nombre d'écoles supérieures, dirigées par des religieuses, forment les jeunes filles.

Nous comptons 4 universités, dont 2 catholiques et 2 protestantes. Plus de 3.500 étudiants fréquentent ces universités.

Outre ces trois catégories d'écoles, la province de Québec possède encore un grand nombre d'institutions variées, fréquentées par des milliers d'étudiants, sans compter les chaires nombreuses dans lesquelles se font entendre des professeurs de chez nous ou des professeurs empruntés d'universités étrangères.

Nos bibliothèques contiennent bon nombre de volumes et c'est surtout le volume français, d'origine canadienne ou française, qui y domine.

Il n'est pas possible de donner un chiffre,

même approximatif, au sujet des bibliothèques privées, mais nous possédons des statistiques assez récentes sur les *bibliothèques publiques, paroissiales* et *scolaires,* grâce à l'Office de la Statistique qui poursuit une enquête à ce sujet, tous les cinq ans.

Sous le régime français, il y eut bien peu de bibliothèques chez nous, car nos ancêtres étaient plus occupés à se défendre contre les Indiens et à défricher le sol qu'à écrire de belles pages.

Du jour où le drapeau fleurdelysé replia son aile pour retourner en France, jusqu'à la venue de la *Capricieuse,* nos ancêtres ne possédaient qu'une poignée de livres français, à bien dire, qu'ils se prêtaient les uns aux autres et, dans les écoles, les principaux manuels étaient copiés à la longue plume, pendant que le livre original imprimé reposait sur un appui, et seul le maître était autorisé à en tourner les pages, quand les élèves avaient appris leurs leçons.

Le français que nous avons conservé, que nous parlons et que nous écrivons, n'a pas évolué, aussi rapidement, chez nous, que dans la Vieille-France, si l'on en excepte quelques milieux cultivés et qui se tiennent en contact constant avec le mouvement littéraire français de là-bas.

Toutefois, il y a une chose que nous pouvons affirmer avec fierté : c'est que si nous parlons sans accent particulier, nous avons une langue uniforme, et les Canadiens de langue française, qu'ils soient d'une province ou d'une autre du Canada, de la Nouvelle-Angleterre, de la région de la Louisiane ou de l'Etat de Washington, sur le Pacifique, ont une même langue et se comprennent parfaitement lorsqu'ils s'abordent, comme nous disons encore.

C'est donc la tradition orale qui s'est propagée chez nous et c'est elle qui nous a conservé le verbe français, bien qu'un peu chargé d'archaïsme, plutôt que le livre, la Revue ou le journal importé.

⁂

Les productions littéraires sont nombreuses, chez nous, si l'on tient compte de notre population et du fait que plus de 50 o/o de cette population vit à la campagne où, à bien dire, à part le journal, le livre est peu répandu.

Le gouvernement de la province de Québec encourage la littérature de plusieurs façons et se fait un devoir de propager les livres de nos écrivains.

Les Commissions scolaires sont aussi tenues de consacrer une partie de leurs fonds destinés aux récompenses, pour l'achat de livres canadiens.

Les importations de livres français sont nombreuses et l'on peut trouver, dans nos principales villes, comme Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, Saint-Hyacinthe et bien d'autres encore, des libraires qui en importent des quantités considérables et qui tiennent, sur leurs rayons, les *derniers parus* de notre ancienne mère patrie.

Il serait difficile d'établir dans quelle proportion se vendent, chez nous, le livre français d'importation et le livre français de création indigène. Quoi qu'il en soit et quelque différence qu'il y ait entre les deux, nous pouvons affirmer qu'au Canada français, de plus en plus, l'on s'adonne à la lecture ; que nos bibliothèques publiques sont de plus en plus fréquentées, et qu'à chaque jour l'on voit se fonder des bibliothèques paroissiales et scolaires, où vont puiser les populations rurales, pour se récréer et s'instruire, surtout pendant les longues soirées d'hiver.

Il y a environ cinq ans, l'inventaire dressé par l'Office de la Statistique établissait que nous avions alors, dans la vieille province française du Canada, 15 grandes *bibliothèques publiques,* dont 6 à Montréal, 7 à Québec, une à Sherbrooke et une dernière à Shawinigan.

Ces 15 bibliothèques renfermaient au-delà d'un demi-million de volumes reliés, sans compter de nombreuses brochures.

Les *bibliothèques* paroissiales, c'est-à-dire sous la haute surveillance des curés, étaient alors au nombre de 225 et contenaient plus de 140.000 volumes et plusieurs milliers de brochures. Ces bibliothèques avaient encore souscrit des abonnements à 228 revues.

Enfin, les *bibliothèques scolaires,* dans les universités, les collèges classiques, les écoles normales et autres institutions d'enseignement, étaient au nombre de 1.659 et possédaient plus de 3.000.000 de volumes.

Résumons : l'on comptait donc, à cette époque, dans la province de Québec, près de 1.900 bibliothèques publiques, de sociétés, paroissiales ou scolaires, qui contenaient près de 4.000.000 de volumes reliés et de brochures.

Nous pouvons affirmer de façon assez positive que, sur ce chiffre, les livres français de chez nous ou de l'ancienne mère patrie comptaient pour plus de 3.000.000.

L'on se demandera peut-être comment nous

nous comparons avec les autres provinces, au sujet des bibliothèques, et quel est le rang occupé par notre voisine de l'Ouest, la province d'Ontario, qui contient un demi-million de plus de population, province qui s'intitule modestement « The Banner Province », c'est-à-dire la province qui tient la bannière et qui marche à la tête des autres unités de la Confédération.

Dans les bibliothèques publiques de la province d'Ontario, l'on comptait, il y a cinq ans, 2.208.757 volumes et, dans les bibliothèques scolaires, 1.106.489 volumes, formant un grand total de 3.315.246. La province de Québec avait donc, à cette époque, plus d'un demi-million de volumes de plus, dans ses bibliothèques ouvertes au public ,que la « Banner Province ».

Il y aurait des pages intéressantes à écrire sur les débuts de l'imprimerie dans la Nouvelle-France, mais cet exposé mènerait trop loin. Qu'il suffise de dire que pendant tout le régime français, il n'y eut pas de presse à imprimer dans la Nouvelle-France, et que ceux des nôtres qui tentèrent de publier des journaux, pour soutenir nos défenseurs dans les luttes politiques qui se livraient jadis, furent opprimés, emprisonnés et leur matériel d'imprimerie saisi.

Le premier journal qui ait vu le jour au Canada, la *Gazette de Québec*, fut fondé en 1764 et, l'année suivante, paraissait le premier *Almanach de Québec*. Les imprimés de chez nous, antérieurs à 1810, constituent nos incunables ; on en compte environ 140, et encore sont-ils de peu de valeur, au point de vue littéraire et historique. Le premier roman de langue française écrit au Canada, sur un sujet canadien et imprimé au pays, fut *Le Chercheur de Trésor*, par Philippe-Aubert de Gaspé fils, publié en 1837.

Comme on le voit, nos premières productions littéraires remontent à moins d'un siècle et il n'est pas étonnant que notre peuple n'ait pas encore la culture de celui qui avait déjà atteint son plein épanouissement, il y a plus de trois siècles.

On m'a souvent demandé, lors d'un voyage que je fis en France, il y a quelques années, si nous avions des journaux français publiés dans la province de Québec; et, à chaque fois, j'ai énuméré les principales publications quotidiennes qui renseignent la population de langue française du Canada sur les différents événements qui ont cours au pays même ou à l'étranger.

Nous avons, non seulement de grands journaux de langue française, mais ceux-ci sont en relations constantes, au moyen d'Agences, avec tous les pays du monde. Ces grands journaux sont abonnés à ces Agences et ils reçoivent d'elles des dépêches qui leur permettent de tenir leurs lecteurs au courant des faits et gestes de tous les peuples de la terre.

Montréal, la grande Métropole canadienne, dont la population atteindra bientôt le million, possède quatre quotidiens ; Québec, la capitale, dont la population touchera bientôt 150.000, possède trois quotidiens de langue française, et dans plusieurs autres villes, comme Trois-Rivières, Chicoutimi, Sherbrooke, Saint-Hyacinthe et ailleurs, il y a un journal publié, chaque jour, dont la circulation se répand dans les villages et les campagnes avoisinantes.

Nous avons encore de nombreuses Revues littéraires et une foule de petites Revues religieuses.

Nous recevons de l'ancienne mère patrie un grand nombre de journaux, surtout ceux qui contribuent le plus à former l'opinion publique et publiés dans la grande capitale, de même que les principales Revues littéraires et les volumes qui sortent des imprimeries, nombreux chaque jour.

C'est donc à dire qu'il y a, chez nous, une élite parfaitement au courant des idées qui ont cours en France et qui suit attentivement ses mouvements politiques, littéraires et religieux.

Si nous n'avons pas, dans la province de Québec, de ces philanthropes, millionnaires américains, qui ont doté les Etats-Unis de riches bibliothèques publiques, nous entretenons au moins l'ambition de voir la race dont nous sommes continuer à maintenir allumé, sur la terre canadienne, le flambeau que notre mère patrie n'a cessé de faire briller d'un si vif éclat sur tous les problèmes qui intéressent le bien-être de l'humanité, depuis des siècles, ce qui lui a acquis, dans le monde, cette réputation d'intellectualité dont elle est si fière à bon droit.

Nous sommes fils de son sang et nous voulons, de plus, être les enfants de sa pensée limpide, de son verbe harmonieux et de son cœur généreux, en communiant le plus possible à la source vivifiante et abondante de son patrimoine littéraire, afin que le livre canadien de langue française, lui aussi, s'apparente de plus en plus avec les nombreux chefs-d'œuvre de la pensée française.

G.-E. MARQUIS.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

A LA RECHERCHE D'UN NOUVEL ÉQUILIBRE EUROPÉEN

Au moment où j'écris, la conférence de Londres, mise en sommeil par la crise ministérielle française, reprend ses travaux. Piano, piano. La hâte avec laquelle la presse italienne a annoncé son échec définitif a un peu l'air d'une manœuvre : il s'agit de faire endosser à la France la responsabilité de cet échec, mais il n'en est pas moins vrai que, du train dont vont les choses, cet espèce de congrès des puissances navales semble n'en être plus qu'à rechercher la formule qui lui permettra de masquer son impuissance.

Cette impuissance que la presse italienne unanimement et presque toute la presse anglaise, presque toute la presse américaine et presque toute la presse allemande veulent imputer à la France, vient, au fond, de la nature des choses. Le problème a été mal posé. Le désarmement, qu'il soit naval ou terrestre, ne peut être que général et total. Il doit suivre une organisation complète et obligatoire de l'arbitrage international avec sanctions. Sans cela, il ne sera jamais qu'apparence et faux-semblant. C'est là et ce fut toujours là, la thèse de la France : c'est la seule loyale, la seule qui permette peut-être d'aboutir un jour à un résultat positif. On veut limiter le droit des nations de s'armer aux besoins de de leur sécurité. Il est impossible de concevoir qu'elle n'en soient pas seules juges. On ne pourra jamais empêcher une nation qui croit ses frontières menacées de faire, pour sa défense, les sacrifices qu'elle croit nécessaires. L'Angleterre pourrait-elle admettre qu'on assurât à sa place, par des traités et des conventions, la sécurité de ses routes maritimes ? On s'est étonné en France de ce que l'Italie réclame la parité alors qu'elle n'a pas de colonies lointaines ni trois mers à défendre : les Italiens sont convaincus, qu'étant donnée la pauvreté relative de leur sol et leurs excédents de population, ils ne peuvent se passer d'une flotte égale à la nôtre, de sorte que, si la conférence du désarmement naval aboutissait, son premier résultat serait de permettre, presque d'obliger l'Italie à construire quelques navires nouveaux. Comment leur démontrer qu'ils ont tort ? Est-il certain qu'ils aient tort ? Dans tous les cas, leur position à Londres a eu le mérite de la franchise. Les deux grandes puissances anglo-saxonnes veulent faire croire au monde qu'elles avaient réalisé à elles deux un accord pacifique que les autres puissances maritimes n'avaient qu'à accepter pour que la paix définitive régnât sur les mers. Il n'en est pas tout à fait ainsi, et les Italiens, aussi bien que les Français, sans parler des Japonais l'ont très bien vu. Dans un récent article de la *Tribuna*, M. Roberto Forges Davanzattti met les points sur les *i* avec beaucoup de bon sens et d'énergie :

« Il est bon de préciser quelques points qui pourraient demeurer obscurs, dit-il, à un moment où l'on voudrait faire croire que l'insuccès éventuel de la conférence est dû exclusivement à la divergence franco-italienne. La responsabilité assumée par la France en demandant un tonnage maximum ne doit pas nous faire fermer les yeux sur le fait que la réalisation pratique de la parité entre les Etats-Unis et l'Angleterre et de la proportionnalité avec le Japon, grâce à une réduction des flottes, est encore extrêmement problématique. L'accord préalable anglo-américain s'est révélé extrêmement vague. Réduit à sa valeur diplomatique, il consistait en une renonciation au malheureux compromis naval franco-anglais et en une entente de principe pour la réunion d'une conférence capable d'effacer le désaccord constaté, lors de la conférence navale de Genève, où l'absence de l'Italie et de la France avait mis à nu le désaccord intrinsèque entre les Etats-Unis et l'Angleterre. Le problème de la réalisation pratique de la parité entre ces deux puissances navales reste entier, surtout si on le considère comme une réduction effective des armements. Que ce problème reste entier, c'est ce qu'est venu nous dire, dans un discours qui ne peut passer pour une simple manœuvre d'opposition, M. Winston Churchill, ministre de la marine pendant la guerre et, par conséquent, interprète artorisé de la volonté de l'Amirauté, autrement dit de la traditionnelle politique navale britannique.

« Churchill a dit clairement, en pleine conférence, que la parité entre les Etats-Unis et l'Angleterre constitue en fait une infériorité pour l'Angleterre dont la flotte est un besoin pour la nation et pour l'Empire, tandis que la flotte des Etats-Unis exprime uniquement la vo-

lonté d'enlever à l'Angleterre la domination absolue des mers.

« Que signifie cela ? Cela signifie que la politique navale travailliste est tout simplement une orientation diplomatique tendant à alléger ou à masquer le désaccord avec les Etats-Unis, mais qu'entre la politique navale traditionnelle de l'Empire et la nouvelle politique navale des Etats-Unis le désaccord intrinsèque existe et ne peut être éventuellement aplani que par des accords extrêmement fragiles, transitoires, superficiels. Ce sont d'ailleurs les seuls qui, dans la plus favorable des hypothèses, pourront sortir de la conférence de Londres.

« Dans un certain sens, à la brusque intervention de Winston Churchill, répond la proposition du sénateur MacKellar qui a demandé que la délégation américaine soit rappelée de Londres, étant convaincu qu'à la conférence on n'obtiendra aucune réduction des armements.

« En somme, le but de la conférence : réduction effective des armements, est déjà manqué. Le pourcentage plus élevé que demande le Japon pour ses croiseurs, le maximum de puissance navale réclamé par la France, confirment cet échec. »

Naturellement, M. Forges Davanzeti termine son article en accusant la France d'impérialisme. Ça, dans la presse italienne c'est une clause de style, mais son article n'en jette pas moins une utile clarté dans les brumes de plus en plus impénétrables qu'accumulent les déclarations humanitaires de tant de prétendus hommes d'Etat qui ne savent plus très bien eux-mêmes s'ils croient encore à ce qu'ils disent.

Le malheur, c'est que personne ne joue carte sur table. N'entend-on pas le rire de Voltaire, quand on songe à ces puissances, partant du Pacte Kellogg, lequel prétend supprimer la guerre, pour évaluer leurs armements réciproques uniquement dans l'hypothèse d'une guerre ? Tout le monde parle de la paix. Dans toutes les occasions qui leur sont offertes de s'adresser aux peuples, les chefs de gouvernements, les diplomates, fut-ce les simples députés, commencent par chanter un hymne à la paix, qui fait penser à des paroles incantatoires destinées à conjurer le spectre de la guerre. Et dans le même temps, toutes les puissances, au nom desquelles ils parlent, ne songent qu'à s'assurer des alliances.

Après tant d'efforts pour substituer la notion juridique de la Société des Nations à la notion politique de l'équilibre, après avoir attribué à cette notion forcément instable de l'équilibre toutes les guerres du passé, c'est à elle que l'on revient obscurément et par les voies les plus détournées. C'est la notion d'équilibre qui plane sur la conférence de Londres ; c'est la notion d'équilibre qui a présidé à l'entente anglo-américaine ; c'est elle qui est à l'origine de la sourde hostilité que la France a rencontrée chez ses anciens alliés, parce que ses anciens alliés étaient persuadés que l'équilibre était rompu en sa faveur. L'Italie en est obsédée. On lisait dernièrement dans la *Stampa* :

« Dans la présente situation de la politique étrangère européenne, ce qui domine surtout, c'est une précarité et une confusion très désagréablement caractéristiques... Ni équilibre, ni hégémonie. Il y a trop d'éléments incertains, trop de forces comprimées, trop de puissances en voie de développement : on ne pouvait atteindre l'équilibre que quand on avait à faire avec un état de choses dont chaque élément était bien connu et possible à évaluer, quand les jugements traditionnels de valeur correspondaient à une réalité certifiée et certifiable. Aujourd'hui, l'équilibre n'est pas possible parce qu'on ne joue pas carte sur table et qu'il est difficile de deviner les jeux, qu'en outre quelques puissances n'occupent pas la place qui leur revient. L'hégémonie est moins possible encore lorsque le pays qui y aspire et qui, à cause de sa situation militaire, diplomatique et coloniale enviable, a le droit d'y aspirer — trouve pour lui barrer la route, d'autres pays qui parlent le langage de la réalité la plus limpide et, bien loin d'être ses ennemis sont ses alliés dans la guerre d'hier, ses garants de la paix d'aujourd'hui. »

Et l'article se termine ainsi :

« On peut se demander si tout pas en avant vers une semblable aberration n'obtiendrait pas le résultat de hâter davantage la crise elle-même. Ce qui est urgent, c'est de comprendre la nécessité vitale, la véritable réalité de l'heure : c'est de permettre à notre continent de retrouver l'assiette qu'il a complètement perdue depuis la paix et qu'il ne pourra retrouver tant qu'on refusera à de nombreux pays la place qui leur revient de plein droit. On ne peut rien construire sur des bases aussi totalement fausses que celles du traité de Versailles et de la situation actuelle, c'est-à-dire sur l'absence de reconnaissance du droit à la vie d'un grand peuple et sur l'obligation faite à l'Italie et à d'autres nations de demeurer dans des situations depuis plusieurs années dépassées. »

On en revient donc toujours au même point : la guerre au traité de Versailles et à tous les

traités de 1919. Faut-il s'en étonner ? Après la chute de l'Empire et la défaite de la France, le principal objectif du peuple français et de tous les peuples qui, à tort ou à raison, se croyaient lésés par les traités de 1815, n'a-t-il pas été de les déchirer ? Nous le savons bien, que les traités de 1919 ne sont pas parfaits, mais en ce moment, si on s'avise de les remettre en question c'est tout le statut d'Europe que l'on remet en question, et je ne vois pas comment, sans recourir à la force, on pourrait concilier les exigences des nations qui veulent reprendre leur place et celles des nations qui, d'abord victimes, puis bénéficiaires de la grande guerre, ont grandi ou se sont formées à leur dépens.

Les Italiens, depuis le voyage de Schober à Rome, reparlent avec une certaine complaisance d'une nouvelle triplice ; si leurs anciens alliés ne leur font pas la place « à laquelle ils ont droit », ils les menacent d'une nouvelle entente avec les puissances germaniques ; à la France « hégémonique » comme ils disent, à la France appuyée sur la Petite Entente, ils parlent d'opposer un groupe italo-germanique, le groupe anglo-saxon servant d'arbitre. Ce ne sont peut-être là que des rêveries mais que devient dans tout cela la Société des Nations ? Si la Société des Nations est une force, la notion d'équilibre est tout à fait vaine. Que les Etats-Unis qui ne font pas partie de la Société des Nations veuillent y revenir, cela se conçoit, mais on comprend beaucoup moins l'attitude du gouvernement travailliste anglais qui, lui, fait profession de croire à l'avenir de l'institution génevoise. On ne peut chercher un nouvel équilibre européen sans détruire les formules de paix de cette Ligue des Nations en qui les peuples pacifiques ont mis leur espoir.

L. Dumont-Wilden.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

SWINBURNE EST-IL OBSCUR ET SANS PENSÉE ?

A André Bellessort.

Depuis mon adolescence, j'ai fait du maquis corse mon endroit préféré pour lire et écrire. Là-bas, c'est bien l'étincelante solitude que hantent les voix des vents et de la mer. Quand celle-ci est à peine murmurante et que l'air est paisible dans sa limpidité, des accents mélancoliques s'élèvent, comme le chalumeau du pâtre, le bêlement d'une brebis, le cri du bouvier ou la chanson antique d'une jeune fille au milieu des myrtes, des lentisques, des arbousiers. Mais, souvent, le *leit-motiv* de cette solitude est le tintement d'une source d'eau vive qui semble comme la suavité réalisée de toutes ces choses sauvages et odorantes d'où elle jaillit. Il est certain que nulle lecture ne peut être aussi profonde, aussi agréable que là. Et là aussi, l'imagination, dépouillée de toutes les images indiscrètes, loin du bruit des ruées humaines, des tentations démoralisatrices, plus qu'ailleurs, tressaille d'élans créateurs, d'idées qui se ressentent de la puissance et de la lumière des éléments.

J'ai essayé de lire dans le maquis certains auteurs que la mode portait aux nues ; je n'ai pas pu. Qu'ils me paraissaient lamentables ! Les choses tout autour de moi semblaient ironiques. Tout devenait morne et sans rêve.

Mais, par contre, j'ai passé des journées de magnificence intellectuelle à lire les grands créateurs anciens et modernes. Pourrai-je dire assez exactement l'éblouissement que j'éprouvai devant les poèmes de Swinburne? J'avais acheté *Poèmes et Ballades* chez un bouquiniste parisien et j'avais emporté le livre dans le maquis. Vous décrirai-je la grotte où je l'ai lu? Elle est si lointaine du monde et si sauvage ! Les mousses tapissent ses parois et les fleurs les plus fraîches la parfument, disséminées au milieu des broussailles et des arbustes enchevêtrés qui l'environnent. Parfois, j'y reçois la visite d'un petit lézard émeraude qui grimpe sur l'âpre granit. C'est un visiteur bien discret et bien craintif. Je tends l'oreille aux souffles dans les feuillages et mon regard est distrait par le vol d'un épervier, d'un aigle ou d'un corbeau. C'est un coin bien solitaire où toutes les visions de l'idéal apparaissent le long des heures les plus quiètes de la terre.

Je connaissais Swinburne. Je savais que sa poésie avait soulevé en Angleterre des tempêtes. La critique anglaise s'était voilé la face en poussant des cris. Je n'ignorais pas que ce poète extraordinaire se donnait volontiers un aspect singulier tenant plutôt du fantastique que du réel. On me l'avait représenté d'une maigreur extrême avec un cou de héron portant une longue figure qui se terminait sur le crâne par une chevelure désordonnée, hérissée, et au menton par une barbe courte, comme acérée, Mais si le

corps paraissait disgracieux avec un côté satanique, les yeux saisissaient par leur lueur profonde et non sans mélancolie, cette mélancolie qui hante le génie.

Cet homme étrange avait un accueil charmant. Sa parole était aisée et sa conversation, originale au plus haut point, affectait parfois un tour pervers avec une pointe de sadisme. Il aimait, d'ailleurs, à étonner ses semblables par quelques excentricités. Il s'entourait chez lui de choses macabres. Les ossements humains dont il ornait ses meubles semblaient indiquer la force et la sérénité de sa pensée devant le néant. C'est qu'il méprisait tout préjugé, toute convention, la morale issue de l'hypocrisie de la société. Cherchait-il à se singulariser? Non. Il suivait, il écoutait les penchants de sa nature. N'était-il pas poète? Il passait pour un descendant dégénéré de deux des plus anciennes familles de l'Angleterre et du côté de son père et du côté de sa mère. Ses quartiers de noblesse ne l'empêchaient pas d'avoir des idées républicaines qu'il devait tenir d'un ascendant qui vivait sous Cromwell.

Il est certain qu'il évoquait physiquement Edgar Poë. Mais les deux génies ne s'apparentent que par un don de suggestion. Les sensations que j'éprouvai en les lisant dans le même lieu furent tout à fait différentes. Si Edgar Poë dans sa puissance d'horreur est plus maître de son art, Swinburne est plus près de nous dans la vie, dont il exprime, avec une splendeur lyrique, inusitée jusqu'à lui, la profonde, chantante et vibrante sensualité sans laquelle l'existence est un paysage aride et sec.

Ah, la sensualité humaine ! Nul ne l'a rendue avec autant de force et de ferveur que Swinburne. Il a incarné le rythme sensuel dans toutes ses ivresses. Un souffle antique, surtout grec, l'anime. Une comparaison m'obsède : des pentes immenses de hautes frondaisons dévorées par le feu pendant un jour du mois d'août. Mais de ces flammes émergent, triomphants, des débris du Parthénon. La lyre d'Eschyle couronne le brasier dont les fumées vers le ciel dessinent l'ombre de Phidias.

On demeure confondu. Ce génie, sorti des brouillards britanniques, a su trouver les accents les plus enivrants, les images les plus enflammées, pour chanter le mystère de la sensualité. Mais, ne vous y trompez pas. La sensualité de Swinburne, essentiellement humaine, ne dérive jamais vers les bas-fonds. Elle est drapée comme une belle statue. Elle est loin des immondices de la vie. Elle chante comme la nature. Doit-on se détourner des chaudes réalités de l'existence? Les poèmes de Swinburne se déroulaient comme des symphonies parmi les maquis, qui descendaient vers les grands rochers, ces sphinx du golfe de Valinco, pendant que je les lisais à haute voix, accompagné par l'énorme murmure de la mer qui montait comme une liturgie laudative. J'étais dans le délire. Je prends à témoins ceux qui ont lu dans la solitude des chants comme *Laus Veneris*, *Dolorès*, *Fragoletta*, *Faustina*, les *Deux Rêves*, *Satia te Sanguine*, la *Lépreuse*, *A Eleusis*, et tant d'autres. Il me semblait que de telles œuvres eussent été composées, non dans quelque coin d'Eton, d'Oxford ou de Londres, mais dans cette île de Corse, magique à force de beauté lyrique, et où passe le souffle éternel des antiquités grecque et latine. Voilà ce que l'on respire dans les poèmes de Swinburne qui est imprégné, il faut le répéter, du génie antique. Il l'a transposé dans les magnificences de sa nature à lui, toujours avec cette noblesse qui sonne dans les aèdes des premiers âges. C'est ce que n'ont pas compris les critiques anglais de l'époque, tels que Robert Buchanan, qui prit à partie Swinburne aussi violemment que faussement dans son livre intitulé : *L'Ecole sensuelle*, comme si le grand poète était un pornographe ou un dément de la dépravation.

On a écrit que Swinburne est obscur? Non, il ne l'est pas. Il l'est pour ceux qui ne savent pas s'élever, que le terre-à-terre enracine, qu'un lyrisme concentré, flamboyant, effraie, que l'image, jaillie d'une imagination planant dans les sphères qu'elle dévoile, étonne comme étonnent ces oiseaux ignorés à vaste envergure, qui traversent, au-dessus des cimes de la terre, les espaces. Les poètes obscurs, illisibles, sont ceux qui, sans génie, patiemment, par calcul, alignent et ajustent des mots qui forment des vers incompréhensibles à eux-mêmes, laissant aux niais le soin de les interpréter. Où est le génie d'un Stéphane Mallarmé? Même dans sa nuit il apparaît incolore, étriqué. Il fut habile. Mais l'habileté n'est ni le génie ni le talent. Au commencement, engagé dans la voie de l'école parnassienne, il sentit qu'il y ferait petite figure ; aussi eut-il l'idée d'écrire des vers hermétiques en attirant tous les énervés de la poésie afin de paraître grand dans ses ténèbres. Tout être excentrique trouve des admirateurs, des adulateurs. Mallarmé se forma une cour de jeunes gens dont quelques-uns, heureusement, se débarrassèrent de son joug. Après sa mort, ceux qui avaient tout intérêt à exploiter la sottise

humaine, continuèrent la chapelle mallarméenne. Mais le public français *guarda e passa*, comme disait Dante, à l'exception d'une certaine clientèle étrangère qui ne cherche qu'à discréditer notre littérature en prônant ses scories et ses déchets.

Or, en 1866, quand parurent *Poèmes et Ballades* de Charles Algernon Swinburne, déjà connu des lettrés par *La Reine-Mère* et *Chastelard*, le public anglais conquis, charmé, se mit à acheter ce livre qui faisait entendre une voix nouvelle, exaltant les merveilles et les amertumes de l'amour, de la volupté, dans une poésie où le rythme antique était coloré par l'esprit enflammé des Prophètes d'Israël. L'a-t-on dit? Un air biblique circule dans les poèmes païens de Swinburne. Si ce génie n'ignore pas les arcanes du grec et du latin, il n'ignore non plus ni l'infini poétique qui règne de la Genèse à l'Apocalypse ni la philosophie, profonde, très humaine, de l'Ecclésiaste. Isaïe et Jérémie rejoignent Lucrèce et Sophocle dans l'une des plus étonnantes personnalités lyriques de l'humanité.

Ceux qui sont éblouis par les fresques des poèmes de Swinburne, par la profusion inouïe des images, dont l'opulence se renouvelle sans cesse, sont portés à croire, s'ils ne vont pas tout à fait au fond des choses, que ce très haut poète n'est qu'un temple de couleurs, de tableaux, sans idées, sans pensées ; que ce génie est tout en sonorités étranges, en paysages que n'émeuvent ni âme, ni sensibilité, ni sentiment. Ils se mettent à crier à l'artifice. Mais les artifices valent ce que vaut un engouement. Quelle erreur est la leur ! Ne fit-on pas le même reproche à Victor Hugo, surtout lorsque sévissaient les malheureux décadents dont quelques-uns, appuyés par Edmond Biré, pauvres cloportes au seuil du temple, le traitaient de pompier ou de tambour-major en délire, que sais-je ! Or, qu'on le veuille ou non, Hugo est penseur à l'égal de Rabelais, Corneille, Rousseau ou, pour prendre un terme de comparaison dans un de ses contemporains, de Vigny ; et il a sur eux tous cette supériorité de dérouler dans le torrent de ses vers les images comme l'Océan, ses flots.

Lisez tel poème, à votre choix, de ce recueil de Swinburne qui soulevait l'indignation de la critique anglaise ; lisez-le, et vous serez pris, à travers la forêt vierge des images, par une pensée ardente ou suave, tantôt amère, tantôt mélancolique, mais toujours humaine et personnelle. Quels chantres sont plus profonds et plus élevés que ceux des tragédies et des ivresses de l'amour, lesquelles touchent l'humanité entière ! On ne peut contester que le Swinburne des *Poèmes et Ballades* est l'un d'eux. Relisez-les : leurs délices, leurs accents d'amour sont les nôtres comme sont les nôtres leurs amertumes et leurs douleurs. Il n'y a pas à dire : les grands poètes de l'amour sont des poètes éternels, et parmi eux il faut faire place à Charles-Algernon Swinburne.

Il semble, hélas, que certaine critique tâtillonne et rétrograde, entêtée de fausse pudeur, ait eu une influence sur les autres œuvres de Swinburne. Il brisa la lyre des *Poèmes et Ballades*. Il brisa sa lyre. Il jeta son génie à travers les idées politiques, sociales ; il le gorgea de républicanisme ! Mais il eut beau chanter, il se battait les flancs. Le cygne avait quitté, la laisse au cou, les rivages de fleurs et de soleil pour des pentes désertiques. Comme sa voix, Dieu juste ! y est rauque. En amour, parmi d'innombrables beautés même ses incohérences étaient ardentes, généreuses, et plaisaient. Mais dans les *Chants d'avant l'Aube*, le *Chant des deux Nations*, etc., elles apparaissent loin de leur véritable lumière, telles qu'elles sont : lourdes, prétentieuses, ampoulées. L'esprit n'y est plus. Son génie n'avait pas de place dans cette galère. Allez donc demander à Ezéchiel d'être comique, à Shakespeare les accents de Théophile Viau, à Victor Hugo d'être Mallarmé, à Juvénal de devenir le barbare Névius, à Dante d'être Boileau !

Ces *Poèmes* et *Ballades*, que Swinburne traitait sur le tard de péchés de jeunesse, avec le regret, sans doute, de les avoir écrits, ont fait sa grandeur et la maintiennent. Il est sûr que de toute l'œuvre de ce poète seuls ils survivent au premier rang de la littérature anglaise et universelle. Combien d'exemples du même genre dans toutes les littératures ! Citerai-je, entre autres, Alexandre Dumas fils dont l'œuvre dramatique si célèbre s'effrite déjà dans l'oubli tandis que *La Dame aux Camélias*, nouvelle qu'il composa en huit jours, comme en se jouant et sans y attacher aucune importance, restera aussi longtemps qu'il y aura des pécheresses sur la terre. Souvent, les péchés de jeunesse sont les plus belles, émouvantes, humaines et durables choses.

Or, ceux de Swinburne, c'est toute l'humanité qui souffre, rit, chante, s'enivre, délire dans et par l'amour, dont la loi inéluctable est la bienvenue autant chez l'homme, chez les bêtes que chez les choses qui vivent. La vie énorme et sublime de l'amour est dans *Poèmes et Ballades* avec ses grâces, ses ivresses, ses folies, ses dé-

bauches, ses drames, ses crimes, ses plaies, ses douleurs, ses joies, ses exaltations, son ciel, ses abimes, ses infinis, ses fleurs, ses jardins, ses forêts vierges, ses landes, ses pampas, ses déserts, ses feuilles mortes, ses bises, ses tempêtes, ses sérénités, ses brises, ses parfums et son fumier. Et c'est devant une telle œuvre que son auteur, vieilli, faisait la moue en lui préférant ses chants républicains !

Heureusement, la Postérité, plus juste, se moquant des opinions pour ou contre, remet toujours les œuvres et les hommes dans leur véritable rang.

LORENZI DE BRADI.

LE THÉATRE

UNE LOI NOUVELLE DU THÉATRE
LE GRAND SUCCÈS

Le commerce littéraire est soumis aux lois générales de l'économie politique : à plus forte raison l'industrie théâtrale. Il y a longtemps que nous en sommes, pour les articles courants, au régime des grands magasins et la clientèle a l'habitude de se rendre tout entière au même endroit: ainsi, au théâtre, depuis Pagnol et Bourdet. C'est un régime nouveau. Il n'y a plus, d'une manière absolue, de succès d'estime, comme on l'a pu constater au théâtre Pigalle, avec la mésaventure, non pas d'un écrivain, mais d'un directeur, car le public ne condamne plus une pièce, mais un spectacle. Il serait donc tout à fait inexact de parler d'une « crise de théâtre », puisque les affaires de théâtre n'ont jamais été plus prospères, quand elles le sont ; mais il est nécessaire d'enregistrer la crise d'une certaine catégorie de productions théâtrales : ce sont les œuvres, à demi réussies, (j'entends réussite dans le sens de conformité au goût du public) qui se défendaient par un certain caractère littéraire, que la critique avait louées et qui fournissaient une très honorable carrière d'une soixantaine de représentations — ce qui fournissait largement l'occasion d'un souper de centième. Ces demi-succès tendent de plus en plus à disparaître : il faut mettre dans le mille, — et même dans le millième !... Les gens ne font plus la dépense d'une soirée au théâtre qu'à coup sûr et pour assister à un spectacle qu'il n'est pas permis de ne pas avoir vu. C'était fatal : voici le théâtre soumis au rythme implacable de la grande production. Les salles seront louées d'avance pour quinze jours ou bien resteront vides. Ainsi, le fait le plus marquant de l'histoire du théâtre dans ces dernières années serait un fait d'ordre purement économique, à savoir les gros succès sans précédent.

Il est clair que de tels résultats tiennent à un grand nombre de causes, au premier rang desquelles figure le talent des auteurs et surtout la finesse de la psychologie qu'ils ont su faire préalablement du public, auquel ils veulent s'adresser... Il est moins clair que cette psychologie devra être très exacte, mais très sommaire, et consistera uniquement à distinguer les grands courants du moment. Un succès d'estime pouvait dépendre de la valeur d'une œuvre : un triomphe commercial ne peut guère dépendre que des dispositions de la foule... Sans doute, les courants de cette puissance sont-ils peu nombreux et d'espèce peu variée et c'est pourquoi il n'est pas difficile de reconnaître que, depuis une dizaine d'années, le plus nouveau et le plus fort a été l'engouement politique.

Il n'est pas besoin de remonter très haut, en effet, pour observer que l'un des chefs-d'œuvre du théâtre d'avant-guerre, *La Vie Publique*, d'Emile Fabre n'avait connu qu'un de ces demi-succès dont nous constations plus haut la disparition. Dans ce temps-là, on ne s'intéressait donc pas à la vie et aux mœurs des hommes publics... Il y avait antinomie entre la littérature et la politique... Le sentiment gardait le privilège d'intéresser la clientèle théâtrale... Mais, après la guerre, le parlementaire est devenu à la mode... Il a soudain primé l'artiste, l'homme de lettres, le comédien et le virtuose... Les premiers observateurs de ce phénomène et les plus habiles à saisir l'opportunité d'un nouveau thème théâtral, ce furent le grand Robert de Flers et notre exquis Francis de Croisset avec *Les Nouveaux Messieurs*... Dès lors, Pagnol n'avait plus qu'à paraître, avec sa satire municipale et, après lui, Romain Coolus et André Rivoire avec leur satire gouvernementale.

M. Trébor est un habile directeur, mais qui ne résiste pas toujours à des sentiments personnels d'estime et d'amitié à l'égard de ses auteurs. Avait-il prévu l'extraordinaire fortune de *Pardon, Madame !* ou bien avait-il surtout cédé, en montant cette œuvre, à l'estime et à l'affection que lui inspirent Romain Coolus et

André Rivoire ?... Le certain, c'est que cette pièce n'est pas la meilleure de toutes celles qu'ont écrites ces deux auteurs, dont l'un fut d'abord philosophe et l'autre poète, soit séparément, soit ensemble... Elle est pourtant la plus heureuse, précisément et sans doute uniquement parce qu'elle tombe sous les deux lois que nous venons de formuler, celle du grand succès et de la politique.

Le rideau se lève sur une antichambre de ministère : on s'intéresse aujourd'hui aux antichambres de ministère comme on s'intéressait, il y a quelques années, aux coulisses des théâtres. Tout de suite les personnages sont marqués du trait de ridicule qu'attend le public, car, depuis Richelieu, le Français n'a jamais pu parler ni entendre parler du pouvoir sans ironie, c'est un caractère national. Voici un chef de cabinet maniéré, préposé à la vie galante du Ministre de l'Agriculture. Cette tâche du chef de cabinet est d'autant plus délicate que le Ministre, négligeant l'Agriculture, ne s'occupe que de dames et que, par surcroît, il est marié. Survient une amie officielle du patron qui a du goût pour le serviteur. Surviennent aussi deux personnages qui vont rester les deux personnages principaux de la pièce, avec le Ministre. Le premier, c'est une sorte de poète, bohême d'aujourd'hui, qui lit Virgile, a passé une thèse de doctorat et joue aux courses. Il s'est souvenu de ses anciennes relations avec le chef du cabinet et il est venu solliciter une carte permanente d'entrée sur tous les champs de course... Il se rencontre, en attendant, avec une inconnue, à laquelle il fait la cour la plus fantaisiste et la plus ingénieuse ,et qu'il séduit incontinent... C'est la femme du Ministre, qui n'est même pas connue dans le ministère, puisqu'elle y vient pour la première fois : fâcheuse idée, d'ailleurs, car le Ministre arrive et, entrant dans son cabinet, découvre que son chef de cabinet et sa maîtresse s'entretiennent avec trop de passion sur un canapé du mobilier national. Il jette le coupable à la porte avec une violence qui ne peut guère laisser à l'épouse de doute sur la cause d'une colère si soudaine et si forte... Aussi n'hésite-t-elle pas à proposer la nouvelle connaissance qu'elle vient de faire au choix du Ministre...

On devine le reste : le poète fera merveille dans la politique agricole et, lorsque le Ministre découvrira de quel prix il risque de payer ses nouveaux succès, il n'aura pas le choix et le point culminant de la pièce sera marqué par le geste professionnel du politicien, secouant une sonnette de président et déclarant emphatiquement « l'incident clos... ».

Ce ministre est une pure ganache : cela suffirait à faire de lui un héros populaire... Mais les auteurs l'ont traité avec beaucoup de verve et d'esprit.

Il faut ajouter que, tout le long du dialogue, ils ont su tirer le meilleur parti de leur pièce et qu'ils sont même parvenus à nous faire écouter avec ravissement les propos d'amour les plus romanesques.

Tout bien pesé, il est donc vrai que les auteurs ont bien leur part, malgré tout ce que nous avons dit sur les conditions nouvelles du théâtre et les dispositions du public, dans leur grand succès.

Maintenant, si, en regard de ces pièces triomphales qui attirent la foule de ceux qui ne vont guère au théâtre, on rapproche entre eux quelques-uns de ces échecs qui ne nous sont pas épargnés pour le moment et sur lesquels il est inutile d'insister, on découvre bien vite que, du côté du bonheur, persiste intégralement toute la technique éprouvée du théâtre, tandis que de l'autre côté, on ne constate, dans un sens ou dans l'autre, logiquement ou scéniquement, peu importe, que des dérogations à ces règles essentielles de tout spectacle dialogué. Depuis dix ans, sous prétexte de modernisme, par imitation soit du cinéma, soit du music-hall, lui-même déjà mort, on n'a pas cessé de surmener le théâtre et l'on s'est évertué uniquement à le faire sortir de lui-même. Depuis les premières tentatives de Firmin Gémier entreprenant de monter *Œdipe-Roi* dans un cirque jusqu'à la construction de la machinerie qui embarrasse tellement M. Gaston Baty, pourtant si avisé et si habile, au Théâtre Pigalle, on s'est obstiné à ôter au théâtre, non seulement tout caractère littéraire, mais tout caractère proprement théâtral. Or, peut-être cette longue erreur achève-t-elle de se consommer, sinon chez les auteurs et les directeurs, au moins dans le public. Peut-être ce que l'on pourrait appeler la crise cinématographique du théâtre touche-t-elle à sa fin. Que l'on réfléchisse, en effet, sur le caractère que présentent en commun toutes les pièces capables de répondre à l'exigence nouvelle du grand succès, et l'on découvrira que ce caractère est très simple : ce sont des pièces dans lesquelles on trouve un sujet, des personnages et du dialogue. Ainsi, le jour, sans doute prochain, où le théâtre sera redevenu du théâtre, la littérature sera sauvée...

GASTON RAGEOT.

LES LIVRES NOUVEAUX

Poésies

CASTIS PALAMAS. *Le Tombeau* (Traduction P. Baudry). (Ed. Belles-Lettres).

M. Pierre Baudry qui a beaucoup fait pour le resserrement des liens intellectuels franco-helléniques, vient de nous donner une traduction d'un recueil du poète Palamas — dont nous avons eu autrefois l'occasion de parler dans la *Revue Bleue* — intitulé *Le Tombeau*.

Le Tombeau, écrit en 1898, est déjà un livre de la maturité de l'écrivain et occupe dans son œuvre une place à part. Tiré des harmonieuses méditations où plonge et s'absorbe sa pensée, par un événement qui le touche douloureusement, la mort de son enfant, le poète met dans ses vers une souffrance sincère et poignante qui nous émeut précisément par ce qu'elle possède de direct et de non apprêté. Pourtant, derrière tout le circonstanciel on retrouve la grande personnalité de Palamas, l'essence médiatrice de sa poésie et ses dons caractéristiques de coloris et de chaleur. Les images du poète grec ne sont point uniquement les virtuosités d'une imagination fertile : il entre en elles de la pensée, de l'âme, un sens tragique aigu. Elles se colorent à son émotion, s'imprègnent de son sentiment et par cela cessent d'être un simple ornement verbal et participent intensément à la vie du poème.

Palamas est le chantre de la douleur. Je ne connais point de poète moderne qui ait mieux approfondi que lui l'essence tragique de l'existence humaine. Le fond de la vie est fait de souffrance. Palamas a le courage de sonder jusqu'au bout cette souffrance, de descendre jusqu'à ce fond où ne brille nulle lueur d'espoir. Il n'est point de ceux qui cherchent à oublier, à se bercer de visions gracieuses et souriantes pour masquer l'horreur profonde de la vie. Il est conscient, il voit. En phrases où l'on retrouve comme un écho de chœurs des tragédies antiques, il dit la douleur universelle qui est sa propre douleur.

On ne se lasse pas d'admirer dans *Le Tombeau* la variété des tons sur lesquels le poète module le thème unique de la mort. Il y a des pièces âpres, sombres, désespérées, pleines de pensées d'anéantissement, de suicide moral. Il y en a parfumées d'une ineffable mélancolie, d'exquises et de tendres comme les fleurs des couronnes mortuaires. Il y en a enfin qui respirent une note intime et familière et ce sont peut-être les plus touchantes. Cependant, dans les accents de la détresse la plus sombre, il y a déjà les germes d'une aurore future. L'ardent idéalisme du poète triomphe du désespoir. Son intuition mystique trouve dans les cendres mêmes du trépas les éléments qui donneront jour à une vie nouvelle.

La traduction de M. Baudry est faite en vers rythmés et assonancés. Je ne crois pas que ce soit là la façon la plus sûre de rendre un poète dans une langue étrangère. Ou l'on fait œuvre nouvelle, ou bien, si l'on veut rester fidèle au caractère et à la tournure du texte, on se propose une tâche surhumaine. Ainsi, il faut reconnaître que l'expression attribuée au poète par le traducteur est par endroits faible, médiocre, dénuée de la vigueur et du pittoresque de l'original. Encore pouvait-on soumettre aux exigences de l'octosyllabe français quasi régulier qu'emploie M. Baudry, une poésie conçue sur un registre tellement différent sans payer chèrement le prix de cette transposition ? Mais, rendons justice au traducteur. Nulle part il n'a trahi la pensée de Palamas. Ce n'est point peu de chose et M. Baudry a droit, pour cela, à nos félicitations.

ALEXANDRE EMBIRICOS.

Histoires

CAMILLE JULLIAN, de l'Académie française. — *Au seuil de notre Histoire* (Boivin et Cie).

M. Jullian, historien de la Gaule, plaide dans ce volume, où il a réuni pour notre instruction et notre plaisir ses leçons inaugurales annuelles au Collège de France depuis 1905, la cause de la préhistoire et des méthodes qui en justifient l'existence. Inutile de dire qu'il a cause gagnée depuis longtemps, aussi bien auprès de ses auditeurs et disciples du Collège que des lecteurs de la *Revue* qui ont eu la primeur de son enseignement écrit. Le livre leur apportera, en outre, la nomenclature des sujets étudiés en détail au cours de chaque année dont la première leçon de l'automne constitue le programme et comme le support. Ils y trouveront le témoignage de longues et patientes recherches qui veulent aller au fond des choses, non seulement minutieuses, mais animées par une imagination à la fois puissante et disciplinée, — celle d'un élève de Fustel, artiste et savant en même temps, et digne du maître. Peut-être, par goût naturel, auront-ils quelque prédilection pour ces magnifiques chapitres où l'auteur restitue, soit pour Paris, soit pour la France, les « suites » historiques qui proviennent de la structure et du sol français. Ils restent, ces chapitres, avec ceux qui traitent des temps primitifs de notre pays, paléolithiques et néolithiques, les modèles d'un exposé où pouvait seule réussir, à travers obscurités et légendes, une intelligence comme celle de M. Jullian, toute nourrie de souvenirs et de textes antiques, plastique aussi et toute prête à épouser les contours des matières les plus diverses ; — toute pénétrée enfin du sens national de chez nous. Et cela, c'est comme le sel de ce livre.

P. F.

E. RODOCANACHI, membre de l'Institut. — *Histoire de Rome. Le pontificat de Jules II* (1503-1513). (Hachette).

Jules II n'a gouverné l'Eglise romaine que neuf ans, trois mois et vingt-et-un jours ; mais ce pontificat à toutes les allures d'un grand règne. Non seulement, il conserve à la papauté ce caractère de cour princière que M. Rodocanachi, en un précédent volume, avait étudié au temps de Sixte IV, d'Innocent VIII et de l'Espagnol Alexandre VI Borgia ; il l'a intéressée à toutes les démarches de la politique européenne, de manière à la rendre, — par quels moyens souvent si peu « apostoliques » ! — « maîtresse du jeu de ce monde ». Souverain pontife assurément et signataire, tout comme un autre, de brefs et de bulles multiples pour le gouvernement spirituel et, au besoin, la réforme de l'Eglise du Christ, mais prince italien davantage encore et prince de la Renaissance, contemporain du « cardinal » César Borgia, le « Valentinois », et de l'ambassadeur des « Dix de la liberté », Nicolas Machiavel en personne. L'auteur a pris soin particulièrement de mettre ce point en lumière. Et comme

il a raison ! Depuis le jour où le Pontife se mit en tête de reconstituer le Domaine de Saint-Pierre contre les prétentions vénitiennes à l'occupation des forteresses du Nord et les ambitions territoriales du Borgia, ancien gonfalonier de l'Eglise, jusqu'au moment où la mort le délivra du génie militaire de Gaston de Foix, il n'a guère respiré que pour cette œuvre. Et, c'est strictement l'œuvre d'un politique : soumettre l'Italie à la papauté ; s'appuyer d'abord des *Barbares* qui l'ont prise pour champ de lutte, Français après que leur aide aura maté Venise, Espagnols après qu'ils auront chassé les Français. Mais le temps d'achever la besogne lui fut refusé et il laissa Espagnols et Suisses (sans compter les Impériaux) installés après lui dans la péninsule. Beau résultat et qui placerait le pape « à la bougrisque barbe » de notre Bayard dans une position peu avantageuse au regard de l'histoire si la protection accordée par lui à Bramante et à Michel-Ange et le dessein de magnifier Rome par les chefs-d'œuvre de l'art ne témoignaient pour la hauteur et l'étendue de son esprit. M. Rodocanachi, nous en rend un compte exact et fait revivre, par de belles reproductions d'œuvres du temps ce qui subsiste de plus significatif dans le développement artistique et humaniste de ce début du XVIe siècle.

P. F.

HENRI ROBERT, de l'Académie française. — *Louis XVI* (Flammarion).

Qu'accablé par l'adversité, Louis XVI ait montré beaucoup de courage, de hauteur de caractère et de grandeur d'âme, c'est ce que le lecteur accordera volontiers à M. Henri Robert. Et le simple récit de sa mort — évidemment imméritée — suffira pour toujours à émouvoir. Mais le roi a-t-il été un « grand cœur », ce qui, faute d'autre définition, équivaut en quelque manière à être un grand homme ? L'auteur réussit moins bien à nous en persuader. Un grand homme est un homme, qui, étant roi, fait d'abord son métier de roi. A quelle époque Louis XVI l'a-t-il fait ? En tout cas, le caractère trop flagrant d'apologie donné à ce volume empêche de le ranger parmi les ouvrages strictement historiques. Il y aurait à discuter longuement sur tel ou tel point à propos desquels une simple affirmation recueillie chez Taine ne saurait tenir lieu d'étude et de preuves. Mais ce serait faire tort à cet « essai », comme disent les Anglais, de lecture très agréable et qui nous restitue avec charme la physionomie d'un souverain malheureux.

P. F.

ALBERT MATHIEZ. — *La Réaction thermidorienne* (Armand Colin).

Ce volume complète, de la manière la plus heureuse, les trois précédents donnés par l'auteur sur *La Révolution française* (même librairie), arrêtés au 9 thermidor. M. Mathiez, à qui sans doute ont échappé bien peu de documents sur une époque dont il a fait sa province, en exprime ici en quelques chapitres toute la signification. Fin de la dictature du Comité du Salut public, fermeture du Club des Jacobins, rappel des Girondins (ou de ce qui en reste) à la Convention nationale, amnistie aux insurgés de Vendée et de l'Ouest, réouverture des églises, autant de faits qui, selon lui, marquent l'épuisement de ce pouvoir fortement concentré pour la défense de la patrie qui s'était appelé le gouvernement révolutionnaire et dont la forme exaspérée fut la Terreur. Ce qu'il a mieux fait sentir encore, c'est cette sorte d'usure de la grande Assemblée, son énervement en face des oppositions grandissantes en audace, la lente décomposition d'un régime qui ne profite plus qu'à une oligarchie de politiciens : les « Perpétuels », ancrés en place par le décret des deux-tiers annexé bon gré mal gré à la Constitution de l'an III, appuyés sur les acquéreurs de biens nationaux et les fournisseurs des armées. Plus tard, Tocqueville expliquera, par de pareilles complicités de friponneries dans le « pays légal » censitaire, la chute de la monarchie de juillet. De même ici, le régime sent le cadavre. Tout le fonctionnement du parlementarisme auquel présidera le Directoire en est déjà faussé. Ainsi, rendue fatale par les agissements des hommes de thermidor, se prolongera, de vendémiaire an IV à brumaire an VIII, l'agonie de la Révolution française.

P. F.

Livres nouveaux déposés au Bureau de la Revue

MARCEL ARLAND. — *L'Ordre*. Nouvelle Revue française.
NORÉ BRUNEL. — *Un Amour*. Renaissance du Livre.
HENRI BRÉMOND. — *Divertissements devant l'Arche*. Grasset.
SERGE BARRAULT. — *La Sainte France contemporaine*. De Gigord.
HENRI BÉDARIDA. — *Parme dans la politique française au XVIIIe siècle*. Alcan.
ANDRÉ BELLESSORT. — *Victor Hugo : Essai sur son œuvre*. Perrin.
JEAN BATAILLE. — *Au long des routes, à cau des routes*. A. Messein.
MARIUS BIENCOURT. — *Nuits de Californie*. A. Messein.
JACQUES BARDOUX. — *Le Socialisme au pouvoir : l'Expérience de 1924*.
VICTOR DU BLED. — *Le Salon de la Revue des Deux-Mondes*. Bloud et Gay.
JOHAN BOJER. — *La Visage du Monde*. Hachette.
GEORGES BONNEAU. — *Le Symbolisme dans la poésie française contemporaine*. Boivin.
PIO BAROJA. — *A l'Aventure* (*Les bas-fonds de Madrid*). André Guilmain.
PIERRE COUTRAS. — *Les piquants du marron*. Editions de Pro Arte.
J. CRÉPIEUX-JAMIN. — *A. B. C. de la Graphologie*. Alcan.
MATHILDE DELAPORTE. — *Sonnets*. A. Messein.
LÉON DEUTSCH. — *Bas bleus et Jambes nues*. Editions des Portiques.
GEORGES DAHRIMAN. — *Pour les Etats confédérés d'Europe*. Editions Arago.
AUGUSTE DIÈS. — *Platon*. Flammarion.
LÉON DAUDET. — *Charles Maurras et son temps*. Flammarion.
CLAUDE FAVILLE. — *Quand le Cœur l'emporte*. Editions Argo.
CLAUDE FARRÈRE. — *La Porte dérobée*. Flammarion.
CHARLES GÉNIAUX. — *Les hiboux*. Flammarion.
ANDRÉ GODARD. — *Le Messianisme*. Perrin.
J.-S. DE GIVET. — *Aristide Briand*. Editions Prométhée.
RENÉ GÉRIN. — *Les Hommes avant l'Histoire*. Gauthier-Villars.
HUGUETTE GARNIER. — *Les Miroirs jumeaux*. Flammarion.
REYNALDO HAHN. — *La grande Sarah*. Hachette.
G.-J. HOOGEWERFF. — *Benozzi Gozzoli*. Alcan.

HENRI-ROBERT. — *Les Grands Procès de l'Histoire*, 7e série. Payot.
CAMILLE JULLIAN. — *Au Seuil de notre Histoire*. Boivin.
KADMI-COHEN. — *La domination américaine*. Flammarion.
HENRY LYONNET. — *Les Premières de Victor Hugo*. Delagrave.
LEBIEU. — *Les Dernières années de Bossuet*. Desclée, de Brouver.
LOUIS LE LEU. — *La Logique*. Editions Vallot.
K.-S. LAURILA. — *La Théorie du Comique de M. Henri Bergson*. A. Helsinski.
LAPPAT RAI. — *L'Inde malheureuse*. Editions Rieder.
CLAUDE MORGAN. — *Une bête de race*. Flammarion.
ALBERT MOUSSET. — *L'Attentat de Sarajevo*. Payot.
COMTESSE DE NOAILLES. — *Choix de Poésies*. Fasquelle.
OSCAR NEUFANG. — *The United States of the New-York*. Putinan, à New-York.
GASTON CH. RICHARD. — *Le Tzar Rouge*. Lemerre.
HUGUES REBELL. — *Chants de la Patrie et de l'Exil*. Librairie de France.
JANE SANDELION. — *L'Age où l'on croit aux Iles*. Renaissance du Livre.
ALMA SÖDERDJELM. — *Fersen et Marie-Antoinette*. Editions Kra.
LÉON VÉRANE. — *Le Livre des Passe-Temps*. Emile-Paul.
VÉRINE. — *L'Enfance*. Lemerre.
ROSE WORMS-BARRETTA. — *Lucinde au Miroir*. Librairie de la Revue française.
KAZIMIERZ WIERGYNSKI. — *Laurier olympique*. Gebethner et Wolff.
ARNOLD ZWEIG. — *Le Cas du Sergent Grischa*. A. Michel.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LA CONSTRUCTION DES ROUTES NATIONALES ET DES PONTS EN YOUGOSLAVIE.

Au cours de l'année écoulée, le Ministère des Travaux publics a effectué d'importants travaux de construction de routes nationales.

La loi sur les routes nationales, du 8 mai 1929, avait prévu la construction d'un réseau comprenant 50 routes se développant sur environ 9.687 kilomètres. De ce programme, il ne reste plus qu'environ 500 kilomètres de routes à construire. Les travaux seront abordés dès que les possibilités financières le permettront. Tout de même, au cours de l'année présente, des travaux seront entrepris, sur les ressources budgétaires normales, dans des proportions moins importantes, et dans la limite des nécessités pour assurer les jonctions de moindre importance et pour aborder les travaux de plus grande envergure dans la Banovine de la Zeta.

Il sera également procédé à la construction de chaussées asphaltées sur les routes Belgrade-Avala et Belgrade-Rakovica.

L'année dernière, il a été construit la route nationale Bielo Poljc-Berane, artère de communication très importante au point de vue économique dans la Banovine de la Zeta. La route empruntant la vallée de l'Ibar, reliant Kraljevo à Rachka, et extrêmement importante à tous les points de vue, a été achevée. Les travaux de construction de la route Uzice-Vardichte, voie de communication importante dans la Banovine de la Drina, est en voie d'achèvement. Le dernier secteur de la route Rudine-Pljevlje, destiné à relier au réseau ferroviaire la majeure partie de la Banovine de la Zeta, est en voie de construction, de telle sorte que ces travaux seront achevés définitivement à bref délai.

Au cours de l'année passée, 177 kilomètres de routes nouvelles ont été achevés et livrés aux communications.

En ce qui concerne le réseau existant des routes nationales, une attention spéciale a été vouée à l'amélioration des chaussées, partie essentielle de la route, comme aussi à l'aménagement, la réparation, la reconstruction et les adaptations des ouvrages d'art.

En dehors de ces travaux, il a été procédé également à des rectifications de tracés de routes et de nivellement. Ces travaux ont été exécutés à l'aide des ressources budgétaires ordinaires. Une somme de 100 millions de dinars environ a été absorbée par ces travaux.

Des communications automobiles ont été inaugurées sur les routes nationales Skoplje-Katchanik-Urochevac. La route Berane-Andrejevica a été terminée. Des travaux importants ont été exécutés sur les routes nationales Belgrade-Smederevo et Belgrade-Stepojevac-Lazarevac, afin d'adapter ces chaussées aux communications actuelles. Sur la route Prijepolje-Bijelo Polje, on a effectué des corrections importantes.

D'après le rapport du Ministère des Travaux publics, pendant l'année 1929 on a achevé définitivement la construction des ponts suivants :

1° Le pont métallique sur la Drina, près de Zvornik, d'une longueur totale de 208 mètres;

2° Le pont métallique sur l'Ibar, à Kraljevo, d'une longueur totale de 180 mètres;

3° Le pont métallique sur la Tisa, près de Titel, d'une longueur totale de 434 mètres;

4° Le pont en béton armé sur la Bosna, à Visoko, d'une longueur totale de 100 mètres;

5° Le pont métallique sur le Vardar, à Veles, d'une longueur totale de 150 mètres;

6° Le pont métallique sur la Morava, près de Manojlovac, d'une longueur de 120 mètres.

Les travaux importants suivants sont en voie d'achèvement : 1° Travaux de montage du pont routier et des chemins de fer sur la Sava, près de Chabac, sur une longueur totale de 680 mètres; 2° montage du pont métallique sur la Neretva, près de Tchaplina, d'une longueur de 150 mètres; 3° montage du pont métallique sur la Krka, près de Skradin; 4° pont sur la Kupa, à Sisak; 5° pont métallique sur la Morava, près de Techica, sur une longueur de 150 mètres; 6° pont métallique sur la Resava, près de Despotovac, sur une longueur de 50 mètres.

Dans la série de ponts nouvellemnt projetés, il faut citer pour l'instant :

1° Le pont métallique sur l'Ibar, à Kosovska-Mitrovica;

2° Le pont métallique sur la Crna Reka, près de Vozarci;

3° Le pont métallique sur la Zermanja, à Oborvac;

4° Le pont métallique sur la Rasina, près d'Obilitchevo;

5° Le pont métallique sur la Nichava, à Nich;
6° Le pont métallique sur le Skrapez, près de Pozega;
7° Le pont métallique sur la Sora, à Medvode;
8° Le pont en béton armé sur la Sava, à Gozd.

Il a été déjà procédé à l'acquisition, au titre des réparations de guerre, des constructions métalliques pour tous ces ponts.

Enfin, pendant l'année 1929, il a été procédé au remplacement, par des constructions métalliques, de certains ponts usagés.

La construction de nouvelles voies de communication et de ponts, dont les travaux se poursuivent depuis un an dans tout le Royaume, aura sans doute une heureuse répercussion sur la vie économique du pays.

BORIVOÏÉ B. MIRKOVITCH.

BULLETIN MARITIME

LE COMITE CENTRAL DES ARMATEURS DE FRANCE A SAINT-MALO.

Le dimanche 2 mars a eu lieu à Saint-Malo, à 2 heures de l'après-midi, la bénédiction solennelle, par S. E. le Cardinal Charost, Archevêque de Rennes, des trois-mâts goëlettes, qui vont partir pour la pêche à la morue sur les Bancs de Terre-Neuve et d'Islande et aussi, pour la première fois cette année, dans le Détroit de Davis, entre le Groenland et le Canada, où quelques marins, l'an dernier, ont fait des pêches exceptionnelles.

Cette belle cérémonie, qui se déroule chaque année en présence d'un public nombreux, que la pensée des dangers auxquels vont s'exposer les courageux marins bretons émeut vivement, a revêtu, cette année, un caractère de particulière solennité.

Désireux de mettre en relief les efforts accomplis par sa « Section des Pêches » qui a été sans cesse en se développant au cours de ces dernières années, le Comité Central des Armateurs de France a eu l'idée de faire coïncider, avec le Pardon des Terre-Neuvas, la réunion habituelle de cette Section. Pour la première fois, depuis les 27 ans qu'existe l'important groupement que constitue le Comité Central des Armateurs de France, son Président a tenu à venir personnellement présider cette réunion, à laquelle en d'autres circonstances aurait également assisté le Ministre de la Marine Marchande.

Au cours de la réunion de la Section des Pêches qui a eu lieu le samedi matin, dans la Salle des Fêtes de la mairie de Saint-Malo, M. Georges Philippar, Président du Comité Central des Armateurs de France, rappela comment est née la Section des Pêches et comment elle se développa au grand profit de l'armement. Il évoqua ensuite les services rendus par la Section des Pêches dans l'ordre matériel, l'ordre législatif et l'ordre commercial, faisant allusion à ce dernier point de vue à l'heureuse création du « Comité de propagande pour le développement de la consommation de la morue en France ».

Le soir de ce même jour, au cours d'un dîner offert par les Armateurs de Saint-Malo aux Armateurs faisant partie de la Section des Pêches du Comité Central des Armateurs de France, M. Georges Philippar prit de nouveau la parole. A propos de la valeur que représentent les grandes pêches dans l'économie nationale, il fournit les renseignements suivants : « Les quantités de morues rapportées par nos pêcheurs fréquentant les Bancs de Terre-Neuve et d'Islande représentent une somme d'environ 200 millions de francs. La moitié environ de la morue pêchée est consommée en France; le reste est exporté. Les exportations se montent, cette année, à 93 millions de francs : c'est donc de l'argent étranger qui entre en France, contribuant ainsi à la bonne tenue de notre balance commerciale ».

« La grande pêche occupe plus de 5.000 marins et fait vivre un grand nombre de travailleurs par ses industries, annexes : salaisons, séchage de la morue, fabrique de filets, etc... Son capital, en tant que voiliers, se chiffre par 40 millions de francs, son capital, en ce qui concerne les chalutiers, par 90 millions, soit un total de 130 millions environ ».

L'orateur signala, d'autre part, la diminution regrettable du nombre des voiliers de grande pêche, qui est passé de 147 en 1924 à 107 en 1929, et rappela les mesures que, depuis 10 ans, par l'intermédiaire de leur Section des Pêches du Comité, les Armateurs à la pêche n'ont cessé de demander au Gouvernement de prendre, pour permettre à la grande comme à la petite pêche de subsister.

Parmi les mesures les plus urgentes, il signala que la taxe sur le chiffre d'affaires ne devrait pas être appliquée à la pêche, non plus que l'impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux, en ce qui concerne l'amortissement des bateaux. Les droits de douane, enfin, pour lesquels l'application du coefficient 1,7 seulement a été obtenue devraient être relevés.

M. Philippar indiqua qu'il convenait d'obtenir des Pouvoirs Publics toute leur aide et toute leur protection pour permettre aux pêcheurs de remplacer leurs vieilles unités à voiles par des navires modernes, voiliers à moteurs ou vapeurs, accompagnés de doris à moteurs. De grands progrès, d'ailleurs, ont été faits récemment dans cet ordre d'idées : de grands chalutiers modernes viennent d'être mis en service, en sorte que l'on peut espérer d'ici peu une grande amélioration dans la livraison du poisson à la consommation nationale.

Le Président du Comité Central des Armateurs de France termina par ces mots : « Je suis convaincu que l'initiative hardie de nos armateurs et de nos marins, aidés par l'action intelligente et avisée des Pouvoirs Publics, nous permettra de franchir, sans d'irréparables dommages, la mauvaise période dans laquelle nous sommes.

« Puissions-nous retrouver un jour la prospérité ancienne de notre grande pêche traditionnelle, c'est sur ce vœu que je désire terminer un exposé de l'aridité duquel je m'excuse, en disant encore une fois à tous ceux qui sont ici combien il m'a été agréable de passer ces quelques moments en leur compagnie et de pouvoir m'entretenir avec eux de ces problèmes vitaux, à la fois si angoissants et si passionnants ».

Le Gérant : M. HEDAN.
Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 6 68e ANNÉE 15 MARS 1930

LE 80e ANNIVERSAIRE DU PRÉSIDENT MASARYK ET LA RÉVOLUTION

Le 26 février, l'Assemblée nationale de la République tchécoslovaque a voté la loi suivante :

1. *T.-G. Masaryk a bien mérité de l'Etat.*

2. *Ces mots seront gravés dans la pierre, en souvenir éternel, dans les deux Chambres de l'Assemblée nationale.*

Cet hommage exceptionnel est le premier de ceux, innombrables et partis de tous les coins du monde, qui viennent d'être rendus au président Masaryk à l'occasion de l'accomplissement de sa 80e année. Le 7 mars, le jour anniversaire de sa naissance, les délégations officielles et les cortèges populaires se sont succédé à Prague près du chef de l'Etat. Maintes harangues ont été prononcées. Tous les peuples civilisés et libres ont envoyé leur tribut de respect et d'admiration au libérateur du peuple tchécoslovaque. De rares fausses notes, émises par des caudataires des empires centraux disparus, ont été perçues dans ce concert universel d'éloges. C'est que, avant, pendant et après les bouleversements d'où l'indépendance de la Tchécoslovaquie est sortie, Thomas Garrigue Masaryk, fils d'un cocher slovaque, né serf, et d'une mère d'humble condition, issue d'une famille tchèque germanisée, a constamment offert le magnifique exemple d'une vie probe et droite, d'un labeur persévérant, d'un dévouement absolu à son pays, d'une intelligence lucide, d'un caractère inaccessible aux défaillances, d'un désintéressement complet.

Thomas Masaryk est peut-être le seul fondateur d'Etat, du moins dans les temps modernes, qui ait réussi cette grande entreprise sans avoir commis une seule de ces mauvaises actions ou de ces crimes par lesquels les ambitieux se frayent le passage vers le pouvoir suprême. Il n'a jamais eu à justifier ses actes par l'adage si commode aux personnages sans scrupules : la fin justifie les moyens. Il n'a jamais couvert de la raison d'Etat des offenses à la justice et au droit. La passion de bien servir son pays ne lui a inspiré que des sacrifices. Si ardent que fût son désir de libérer son pays de l'asservissement aux Habsbourg, il n'a jamais, avant le mois d'août 1914, fomenté de complot ni de troubles contre le gouvernement légal. Il n'encourt aucune responsabilité pour le déclenchement de la conflagration. Bien au contraire, il s'est efforcé de prémunir le gouvernement de Vienne contre les erreurs et les imprudences. Il a prodigué, au péril de sa liberté et de sa vie, les avertissements prophétiques. La crise une fois éclatée malgré lui, il en a profité. Jugeant d'un coup d'œil sûr la situation, il a vu tout de suite que la seule solution raisonnable de la question tchèque et de la question austro-hongroise était le retour de la Bohême à l'indépendance et la dislocation totale

de la monarchie habsbourgeoise. Il a, dès lors, poursuivi son but, avec la collaboration de disciples aussi dévoués qu'avisés, sans se laisser rebuter ni décourager par rien. Mais la responsabilité du sang versé retombe exclusivement sur les hommes de Vienne dont on peut justement dire : *quos vult Jupiter perdere dementat prius.*

Durant les 63 premières années de T. Masaryk on chercherait en vain dans sa vie de ces épisodes dramatiques ou de ces péripéties qui abondent dans la carrière des grands révolutionnaires. Révolutionnaire, l'histoire dira sans doute qu'il l'a été d'un bout à l'autre de son existence ; elle voudra rattacher tous ses actes à la reconstitution de l'Etat indépendant de Bohême, par un peuple insurgé contre ses maîtres, sur les ruines de l'Autriche vaincue. Et elle aura raison en un sens. Pourtant, jusqu'au jour où l'empereur François-Joseph, encouragé par Guillaume II, jeta sa monarchie dans une aventure criminelle, le professeur et député Masaryk se comporta comme un citoyen respectueux des lois et de l'ordre établi. Il fit œuvre de révolutionnaire seulement en réveillant la conscience nationale assoupie, en professant la justice dans un Etat où elle était foulée aux pieds, en s'acharnant à découvrir la vérité voilée systématiquement par les gouvernants, en détruisant les légendes, en dénonçant les erreurs, en se dressant contre les crimes. Il mobilisa les forces morales, non des bandes ou des armées, contre les oppresseurs. Il puisa ses armes dans l'histoire et la philosophie, surtout dans la philosophie. Mais, au contraire de la plupart des philosophes qui s'absorbent dans les abstractions, il concentra ses efforts sur l'application des principes, sur la réalisation des idées. S'il était mort vers sa soixantième année, il aurait laissé le souvenir d'un patriote à la fois ardent et modéré, d'un historien consciencieux, d'un philosophe bien équilibré, d'un parlementaire courageux, d'un éducateur politique des masses. Mais il n'aurait pas eu l'occasion de donner sa mesure, et probablement aurait-il été considéré comme un théoricien ou comme un apôtre. Heureusement, il a vécu assez longtemps pour mettre en œuvre ses idées, pour les faire triompher au milieu de difficultés extraordinaires, pour organiser un Etat suivant ses principes et montrer que, tout bien pesé, les forces morales, dédaignées trop souvent par les hommes dirigeants, pèsent autant que le glaive dans les destinées d'un peuple si elles sont bien conduites. Il s'est révélé homme d'Etat constructeur. Il a bénéficié dans sa vieillesse des longs sacrifices de sa jeunesse et de son âge mûr. Le temps lui a permis de consommer une révolution, de mettre debout un Etat et de le gouverner pendant plus de dix ans avec l'assentiment général. La providence l'a comblé ; mais il le méritait.

***

Ecolier et étudiant obligé de gagner sa vie tout en poursuivant ses études, Thomas Masaryk acquit de bonne heure le sens aigu des réalités. Elevé dans un milieu des plus modestes, sans relations de société, il puisa ses premières observations au milieu du peuple. Précepteur pendant quelques années, à Vienne, chez un directeur de police, puis dans la famille d'un membre important de la Banque anglo-autrichienne, il contrôla ses idées de jeune prolétaire avec celles de milieux bourgeois. A l'Université, il entra en contact avec des camarades et des professeurs d'origines diverses. Pendant cette période il ne fit point de politique. Il ne se livra à aucune agitation. Il s'instruisit, regarda, réfléchit. Sa thèse de doctorat, soutenue en 1876, traite de l'essence de l'âme dans Platon, avec ce sous-titre : étude critique du point de vue empirique. L'ouvrage, qui lui valut, en 1879, sa nomination d'agrégé de philosophie à l'Université de Vienne était intitulé : « Du suicide comme phénomène collectif de la civilisation moderne ». Il n'aborda la politique qu'à cette époque, dans un journal thèque où il combattit l'opposition passive, alors en honneur chez les hommes politiques tchèques ; il recommandait la participation aux débats du Parlement de Vienne. Ses neuf articles sur ce sujet contribuèrent-ils à convaincre ses compatriotes? Toujours est-il que, peu après, les députés tchèques se décidèrent à entrer au Reichsrat. Ils obtinrent un premier succès qui orienta définitivement la vie de Masaryk : l'Université de Prague, fondée par Charles IV au XIVe siècle et germanisée ensuite par les Habsbourg, fut divisée en deux universités : l'une allemande, l'autre tchèque. Et, en août 1882, Masaryk fut appelé à cette dernière comme professeur extraordinaire de philosophie.

Dès lors, sa personnalité s'accuse. Il forme des disciples, fonde une revue, *L'Athéneum*, expose ses doctrines dans des livres. Politiquement il entre en relation avec le monde tchèque, sans toutefois épouser certains de ses préjugés. Imprégné d'esprit philosophique et européen, il n'hésite pas à compromettre, en 1886,

son autorité naissante en ouvrant sa revue aux professeurs Gebauer et Goll qui veulent prouver l'inauthenticité des fameux « Manuscrits » que la nation tchèque est habituée à considérer comme un des fondements de ses droits historiques. Une tempête s'élève contre lui. Il persiste et soutient fermement ses collaborateurs. La tempête redouble. Il tient tête et s'arcboute sur le précepte de Jean Huss : « Cherche la vérité, écoute la vérité, apprends la vérité, dis la vérité, tiens ferme à la vérité, défends la vérité jusqu'à la mort. » Aux accusations de trahison, même de vénalité, il oppose l'affirmation qu'il y a plus de moralité et de courage viril à reconnaître l'erreur qu'à la défendre, même si elle est partagée par toute la nation. Il triomphe de l'orage. Mais les professeurs de l'Université, partisans de l'authenticité des manuscrits, lui font payer ses révélations de huit ans de retard dans sa nomination de professeur titulaire.

Logique dans sa conduite, il s'attache à détacher le peuple tchèque de « l'historicisme » étroit où ses éducateurs nationaux l'ont enfermé. Il élargit les horizons et, patiemment réaliste, pose les bases philosophiques et historiques du droit des Tchèques à l'indépendance sur le terrain où l'Europe d'alors évolue. Il regarde plutôt vers l'Ouest que vers l'Est. A la différence de quelques-uns de ses plus brillants camarades de la phalange jeune-tchèque, de M. Karel Kramar en particulier, il ne met pas tous ses espoirs nationaux dans la Russie et ses tsars. Il se méfie de l'impérialisme russe. Son slavisme est critique. Il ne professe pas de culte pour Tolstoï. Il est foncièrement hostile à la doctrine de non-résistance au mal. Son admiration pour l'écrivain génial n'entraîne pas son assentiment à une doctrine qui conduit à la ruine des Etats et des sociétés organisées. Cependant il déconseille la violence : « Ce n'est pas par la violence, écrit-il dans sa nouvelle Revue *Notre Temps*, mais par la conciliation, non par l'épée, mais par la charrue, non par le sang, mais par le travail, non par la mort, mais par la vie, que l'on marche à la vie. » Avec François Palacky, il rappelle que les victoires tchèques dans le passé sont dues à la supériorité de l'esprit, et que les défaites tchèques sont dues à l'insuffisance d'activité spirituelle, de vaillance morale et de courage. Il conclut : « Notre renaissance n'est pas encore terminée ; la renaissance linguistique et politique, oui, mais pas la renaissance du caractère. » Cette conception de l'activité patriotique lui vaut les sarcasmes et les critiques des politiciens.

Elu député pour la première fois aux élections générales de mars 1891, qui balayèrent les vieux-tchèques réputés trop faibles envers le gouvernement, Masaryk se trouve mal à l'aise au Parlement. Il juge le patriotisme de ses amis jeunes-tchèques plus verbal que pratique, leur prétendu réalisme plus apparent que réel. Il se sent suspect de modérantisme théorique, de passivité, près d'hommes impatients de parvenir au pouvoir. Il donne sa démission deux ans après, et ne se représente aux suffrages des électeurs que quatorze ans plus tard. Dans l'intervalle, il risque encore une fois sa popularité dans une affaire aussi scabreuse que celle des « Manuscrits ». Indigné de la condamnation, sans preuves, du vagabond juif Hilsner, accusé d'un meurtre rituel sur une jeune chrétienne, il engage et poursuit contre l'arbitraire judiciaire une campagne persévérante qui ameute contre lui tous les antisémites à un moment où l'antisémitisme régnait à Vienne avec le fameux Lueger. Il est renié par les étudiants. Assailli de tous côtés dans cette tourmente qu'il a bénévolement déchaînée, il songe à passer en Amérique. Il se ressaisit pourtant, mais quitte le parti jeune-tchèque et fonde le parti populaire qui prend, en 1905, le nom de progressiste. Il devient un chef.

En 1902, il entreprend en Amérique une grande tournée de conférences en anglais sur la situation des Slaves. Il parle devant les Tchèques et les Slovaques des Etats-Unis. Il ne sépare pas la question tchèque de la question slovaque. N'étant point l'esclave de « l'historicisme », il n'est point gêné par le fait que la Slovaquie relève depuis mille ans de la couronne de Hongrie. Il établit, sur des bases ethniques et morales, non sur l'histoire, le droit des Slovaques à vivre en communauté avec les Tchèques.

Rentré au Parlement en 1907, il trouve en 1909 l'occasion de manifester une fois de plus son courage civique, sa passion pour la vérité, et son patriotisme slave. La crise bosniaque l'oblige à prendre position dans la question d'Autriche. Jusque là, comme on vient de le voir, il n'a comploté ni au dedans, ni au dehors, contre la Monarchie. Comme tant d'autres, il a tout d'abord pensé à résoudre le problème austro-hongrois par le fédéralisme. Mais, à mesure qu'il connaît mieux l'Etat habsbourgeois, il reconnaît de plus en plus l'impossibilité d'y instaurer un système fédératif assurant

aux peuples confédérés les libertés nécessaires. En 1909, il constate dans le gouvernement de Vienne, à propos de la guerre au serbisme, une telle corruption, une telle malhonnêteté, une telle sauvagerie, qu'il prend définitivement parti pour la rupture complète avec la Monarchie. Il dénonce devant les Délégations les procédés criminels employés par les agents austro-hongrois pour compromettre la Serbie et convaincre les Croates de haute-trahison. Il prouve que les documents utilisés par le professeur viennois Friedjung pour attaquer les Serbo-Croates dans la *Nouvelle Presse libre* lui ont été communiqués par le ministre des Affaires étrangères et qu'ils ont été fabriqués à la légation austro-hongroise de Belgrade. Il cloue au pilori le comte d'Aehrenthal. L'opinion européenne est édifiée. Le procès d'Agram s'effondre dans la honte des accusateurs. Quand, dans l'été de 1914, le comte Berchtold reprendra les procédés du comte d'Aehrenthal en vue de « l'exécution » de la Serbie, il sera disqualifié. Malgré le secret de la préparation et la rapidité de l'exécution, le coup austro-hongrois sera manqué. Quels que soient les résultats de la guerre, la révolution s'effectuera dans la Monarchie. T. Masaryk emploie quatre ans de propagande à la faire tourner en faveur de la Tchécoslovaquie. Sa verte et lucide vieillesse, unie à l'optimisme intrépide de jeunes collaborateurs d'un dévouement à toute épreuve, réalise la libération d'un peuple asservi depuis 1630. Il n'attend pas la fin des hostilités pour consacrer les résultats virtuellement obtenus. Le 18 octobre 1918, prévenant toutes les combinaisons de sauvetage imaginées à Vienne, il proclame, de Washington où il se trouve, l'indépendance de la Tchécoslovaquie. Et, le 28 octobre, donc avant l'armistice, avant la capitulation des deux empereurs, l'Assemblée nationale réunie à Prague proclame l'indépendance de la Tchécoslovaquie, et élit à l'unanimité Thomas Masaryk président de la République.

La révolution ainsi accomplie porte le caractère que marquait Fustel de Coulanges dans une de ses *Leçons à l'Impératrice* sur la révolution monarchique. « J'appelle révolution, dit le grand historien dont on vient de célébrer le centenaire, non pas ces événements bruyants, violents qui, souvent, ne produisent rien : une révolution, c'est un changement réel, efficace, durable. Il y a des révolutions de toute nature, démocratique, aristocratique, monarchique. » La révolution de T. Masaryk est démocratique. Le changement réel, efficace, durable, dont parle Fustel de Coulanges a commencé en Bohême, bien avant 1914, par des moyens pacifiques. Il s'est achevé ensuite dans la violence. Mais ce n'est pas T. Masaryk qui a pris l'initiative de la violence ; c'est le gouvernement de Vienne, engagé dans une politique de suicide. Au sens péjoratif du mot les véritables révolutionnaires austro-hongrois sont le comte d'Aerenthal, le comte Forgach, le comte Berchtold et le comte Etienne Tisza.

AUGUSTE GAUVAIN,
Membre de l'Institut.

LE PROBLÈME DE LA POPULATION EN FRANCE

Le problème démographique français a, depuis longtemps, appelé l'attention de l'étranger. En effet, la France a sans doute été, depuis la seconde moitié du XIXe siècle, le pays où la baisse de la natalité s'est fait le plus sentir. Aussi parlait-on souvent de « dépopulation » française. Cependant, entre un recensement quinquennal et l'autre, on a toujours enregistré, en France — sauf pendant les périodes de guerre — un accroissement de population dû à l'excédent des naissances sur les décès et, de plus, à l'immigration. Mais il reste vrai que l'accroissement de la population française a été particulièrement faible, et il est certain que ce phénomène démographique a contribué à créer, hors des frontières françaises, un état d'esprit qui n'a pas été sans influence sur les événements politiques.

*
* *

Aujourd'hui, la France n'est certainement plus, au même degré, le point de mire de ceux qui se préoccupent du problème de la population, en tant, surtout, qu'il s'agit de l'abaissement de la natalité. En effet, le taux de la natalité a cessé d'être anormal ; il est sensiblement égal à celui de l'Allemagne, supérieur à celui de la Grande-Bretagne, de la Suisse, de la Suède. Cela tient à ce que la natalité a diminué partout, parmi les peuples de race blanche, et que la natalité ne reste élevée que dans un petit nombre de pays tels que l'Espagne, la Pologne et l'Italie. D'ailleurs, la natalité en France est désor-

mais à peu près stationnaire, alors qu'elle continue à décliner ailleurs.

Cependant, la situation démographique de la France reste exceptionnelle, et médiocrement satisfaisante, si l'on admet qu'un rapide accroissement de population soit chose désirable. Cela tient à ce que, avec une natalité désormais à peu près normale, la France a une mortalité plus forte que les autres pays à natalité modeste. Ce phénomène s'explique, pour une part, par le fait que la mortalité est plus élevée chez les gens d'âge moyen— entre 15 et 45 ans — en France que dans beaucoup d'autres pays, — et il est probable que l'insuffisance des dépenses consacrées aux institutions publiques d'assistance médicale en est cause. Mais le taux relativement élevé de la mortalité française tient surtout à ce que la proportion des jeunes gens est moindre, et celle des vieillards plus forte, en France qu'ailleurs. En cela, on doit dire que le taux actuel de la mortalité française est la conséquence de son taux de natalité antérieur : en effet, c'est par suite de l'abaissement continu de la natalité, en France, depuis la seconde moitié du XIXe siècle que chaque génération est moins nombreuse que la précédente.

***

La situation démographique de la France étant ainsi définie dans ses éléments essentiels, il convient, cependant, de l'analyser d'un peu plus près, si l'on veut se faire une idée vraisemblable des perspectives qu'elle nous offre.

En effet, si le taux de la natalité, en France, n'est plus aujourd'hui très différent de ce qu'il est dans beaucoup d'autres pays, il faut cependant observer qu'il présente quelques particularités dignes d'être remarquées. On peut ainsi noter d'abord que, s'il se maintient assez bien, c'est surtout en raison du nombre des mariages ; ainsi la Suède et l'Angleterre même, bien qu'ayant un nombre de naissances sensiblement moins élevé que la France par rapport au nombre des *habitants*, ont encore une proportion de naissances un peu plus forte par rapport au nombre des *ménages*.

D'autre part, la natalité des villes est sensiblement plus forte en France que dans beaucoup d'autres pays, notamment en Allemagne. En effet, la diminution de la natalité en France, contrairement à beaucoup d'autres pays, est venue surtout des campagnes. C'est certainement une conséquence de la prédominance de la petite propriété, combinée avec un régime successoral égalitaire ; c'est, en effet, la crainte de diviser le patrimoine, et non la diminution de l'esprit de famille, qui a été la grande cause de diminution de la natalité française.

Aujourd'hui, cependant, un revirement se manifeste, et la natalité se relève dans certains départements essentiellement agricoles, et, parmi ces derniers, même dans des départements où il n'est pour ainsi dire pas venu d'éléments étrangers. Elle se relève aussi dans certains centres industriels, où les conditions économiques — logement, etc. — sont devenues plus favorables à l'accroissement des familles. Au total, il y a actuellement en France deux courants démographiques, de sens inverse ; l'un qui tend comme partout ailleurs, vers l'abaissement de la natalité, l'autre, qui tend à son relèvement.

D'autre part, la cause essentielle de forte mortalité tend, en France, à disparaître ; car, du fait que la natalité a cessé de diminuer rapidement, les nouvelles générations vont cesser d'être moins nombreuses que les anciennes, et la proportion respective des vieillards et des jeunes gens va redevenir plus voisine de la normale, tandis qu'un phénomène va se manifester dans les autres pays d'Europe, où la natalité a subi un brusque déclin depuis une dizaine d'années.

Cependant l'accroissement de la population française reste faible, et, pour qu'il devienne comparable à celui des pays voisins, il faudrait, tant que la mortalité restera plus forte en France qu'ailleurs, que le taux de la natalité fût plus élevé.

Il convient enfin de se demander si un accroissement plus rapide de la population française est souhaitable. A cette question, il convient de répondre présentement par l'affirmative. Car la France bénéficie actuellement d'une activité industrielle largement accrue, sur son sol métropolitain, et d'un développement économique rapide de ses possessions d'outre-mer.

Cependant, peu de colonies françaises sont vraiment des colonies de peuplement. L'Afrique du Nord elle-même porte une population indigène de race blanche, qui possède la plus grande partie du sol, et l'œuvre colonisatrice de la France consiste plutôt à assimiler, dans toute la mesure du possible, ces populations indigènes à la population d'origine française qu'à implanter un très grand nombre de colons sur le sol de ses colonies.

BERTRAND NOGARO,

Député, ancien Ministre.

VENCESLAS SIEROSZEWSKI

Une suite douloureuse de revers et d'infortunes n'a jamais affaibli en Pologne l'espérance et la foi vitale, et l'idée prédominante de la littérature polonaise, à partir de 1830, a été ce véritable dogme affirmé par les poètes-soldats dans les légions polonaises :

Tant que l'esprit conserve ses armes,
Le pouvoir de l'oppresseur est fragile comme la [glaise...
S'il n'a vaincu que le corps, il n'a pas la vic- [toire :
Celui-là seul est vainqueur qui domine l'esprit.

De la dernière insurrection de 1863, des célèbres *Faucheurs de la mort*, est issu le héros tant désiré et annoncé par le poète : Joseph Pilsudski, ; mais, outre les grands poètes romantiques, cet homme d'action a eu de nombreux précurseurs : Wyspianski, Zeromski, Strug, Danilowski et ce Sieroszewski qui nous occupe aujourd'hui.

Il est bien curieux, en effet, de constater dans la vie et dans l'œuvre de Sieroszewski ce parallélisme de l'action et de la création artistique, issu des conspirations insurrectionnelles.

Sieroszewski, comme plus tard Pilsudski, a été prisonnier du célèbre dixième Pavillon et déporté en Sibérie, et tous deux se sont trouvés finalement les armes à la main sur le champ de bataille...

La vie de Sieroszewski représente, dans une simplicité émouvante, le sacrifice absolu à la cause sacrée.

Né à Wolka Kozlowska, près de Varsovie, en 1860, de parents dont les biens furent confisqués après la révolution de 1863, et bientôt orphelin, il abandonna volontairement ses études au Lycée pour se ranger dans les cadres socialistes ; ceux-ci constituaient, à cette époque, la seule force s'opposant, par ses conspirations et ses tentatives révolutionnaires, aux ignobles persécutions qui écrasaient alors toute liberté de pensée et toute vie nationale. Le jeune Sieroszewski apprit le métier de serrurier, mais il n'en continua pas moins à s'instruire. Son activité politique ne tarda pas à attirer l'attention de la police russe. Arrêté en 1878, il fut emprisonné à la citadelle de Varsovie. A la suite d'une mutinerie de prisonniers, il fut traduit devant le conseil de guerre ; il encourait la peine de mort, mais, en raison de son âge, il ne fut condamné qu'à six ans de travaux forcés. Cette peine fut ensuite commuée en déportation à vie sur les confins de la Sibérie.

C'est ainsi qu'en 1880, il arriva « en convoi vers la Sibérie » à Verkhoyansk, le point le plus froid du globe (67°8 au-dessous de zéro). Là, il commença sa carrière d'homme de lettres. Ses tentatives répétées pour s'évader lui fournirent le thème de son livre : l'*Evasion* (1). Il fut repris et déporté cette fois « sur la lisière des forêts » de Kolym et, plus tard, aux environs de Yakoutsk.

Vivant comme un simple paysan et labourant la terre, il étudia pendant de longues années la vie des Yakoutes, sans cesser jamais d'écrire des romans et des nouvelles. A Irkoutsk, à partir de 1893, il rédigea pendant trois ans son admirable étude ethnographique : *Douze ans au pays des Yakoutes* — œuvre couronnée d'une médaille d'or par l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg. Ce succès lui fit accorder la grâce de rentrer en Pologne (1896).

Hélas ! Déjà célèbre romancier — notre incorrigible révolutionnaire recommence à conspirer. Aussi, en 1900, il est arrêté de nouveau, puis on l'éloigne de Varsovie en le chargeant d'une mission scientifique, qu'il racontera dans son récit : *Au-delà du cercle polaire*, et qui lui permet de visiter la Chine du Nord, la Mandchourie, le Japon, Sakhaline et la Corée. Il en rapporte ses beaux livres sur la Corée et le Japon, son charmant récit : *Une expédition chez les Aïnos poilus* et la matière de plusieurs romans et nouvelles.

Le voici rentré en Pologne : la révolution de 1905 le met aux premiers rangs du peuple en révolte qui l'arrache par deux fois aux mains de la police. Il se réfugie enfin en Galicie, où il s'installe à Zakopane, dans les Tatras.

En 1910, Sieroszewski part pour Paris, où il prépare ses deux grands romans d'aventures : *Beniowski* (le fameux Polonais, roi de Madagascar) et l'*Océan*. Il est tout naturel que, pendant ce séjour, il entre en relations avec les émissaires de Joseph Pilsudski et se prépare au futur métier des armes dans la section parisienne de l' « Association des Chasseurs » polonais.

Et, en effet, au moment où la guerre mondiale permet aux Polonais de réaliser leur rêve sécu-

(1) *Ucieczka*. Trad. en anglais *A flight from Siberia*, London Huthinson and Comp. Patersoster Rev., 1909.

laire de la formation d'une armée polonaise, on le trouve dans les rangs du premier groupe de chasseurs de la première brigade de Pilsudski. Il passe ensuite dans les fameux uhlans de Belina de la même brigade et prend part à quelques engagements des Légions contre les Russes.

Plus tard, il est envoyé par Joseph Pilsudski en missions politiques et de propagande. Désigné comme Chef du Bureau de Presse au Comité Central National de Varsovie, il assiste au Congrès des Nations opprimées organisé en 1916 à Lausanne. Après l'arrestation de Joseph Pilsudski en 1917, Sieroszewski, membre de l'Organisation Militaire Polonaise (célèbre organisation clandestine anti-prussienne), tombe aussi dans les mains de la police allemande à Varsovie. Il s'évade et brave la police, en continuant ouvertement son travail politique. Au moment de la débâcle finale des Allemands, il est désigné comme « Ministre de la Propagande » du premier gouvernement polonais révolutionnaire de Lublin, le 10 novembre 1918, et se met ensuite aux ordres de Joseph Pilsudski qui, sorti de sa prison de Magdebourg, arrive le lendemain à Varsovie.

A partir de ce moment, l'activité de Sieroszewski, qui n'est plus contrecarrée par personne, ne cesse d'émerveiller ses admirateurs. Tout en continuant ses travaux littéraires, il assume les devoirs de président de nombreuses associations politiques et sociales (il est Président d'honneur de l' « Association des Chasseurs » — ce berceau des Légions de Pilsudski. Président ou membre de plusieurs sociétés savantes et d'hommes de lettres, membre d'honneur et délégué de la Pologne au Pen-Club de Londres, Président de la Société Polono-Chinoise, Vice-Président de l'Association Nationale des Polonais en Amérique, enfin, déjà titulaire de nombreuses décorations militaires, il est nommé Commandeur et Membre du Conseil de l'Ordre « Polonia Restituta »).

Son œuvre d'écrivain représente aujourd'hui toute une bibliothèque, dont plusieurs volumes ont été traduits en français (1), en anglais, en allemand, en italien, en espagnol, en russe, en tchèque, même en japonais.

Ajoutons encore que c'est lui qui a publié une des premières biographies de Joseph Pilsudski, qui est un véritable document historique, tant par la pénétration de l'auteur que par sa riche information (1).

Auprès du grand public, Sieroszewski est surtout considéré comme un auteur de romans exotiques, de romans de voyages et d'aventures, mais ce n'est pas l'aventure qu'il a cherchée, ni dans les péripéties de ses voyages aux confins du monde, ni dans ses récits, où il nous raconte la vie pleine de misères et de charme des Kirghises, Toungouses, Yakoutes, Chinois, Coréens, Japonais et Aïnos. Il a cherché le chemin de l'indépendance de sa nation et ce sont les gendarmes du tzar qui l'y ont forcé, à travers le désert blanc de Sibérie...

C'est un fait essentiel qu'il faut bien retenir pour juger, avec autant de compréhension que de sympathie, son œuvre unique en son genre — qui est plutôt une suite de romans d'aventures, un grand journal de son voyage cruellement entravé, voyage vers la Cité Sainte de la Liberté !

Il écrit en véritable artiste — c'est un paysagiste né — nul mieux que lui n'a conté les malheurs des peuples des confins de l'Asie. Ajoutons ici que les spécialistes des sciences religieuses ont beaucoup apprécié son étude, la seule existante, du *Chamanisme*, d'après les croyances populaires des Yakoutes (2).

Mais, au travers de toute son œuvre littéraire, il nous révèle son cœur simple et d'une bonté toute évangélique, entièrement consacré à son idéal, d'une humanité libre et fraternelle. Ceci n'est-il pas prouvé d'une façon touchante et à la fois symbolique par le fait que les demi-sauvages Aïnos l'aient accepté presque rituellement dans leur communauté nationale comme citoyen-frère ?

Il faut lire : *Sur la lisière des forêts* et *Amours d'Exilés*, ou ses autres livres, qui ne sont pas encore traduits en français (l'*Evasion, Beniowski, l'Océan, le Gouffre, Ol-Soli-Kisan, Messire Twardowski* et plusieurs volumes de nouvelles), pour goûter tous les charmes de ce talent (3).

(1) Trois de ses romans : *Sur la lisière des forêts*, *Yang-Huy-Tsy* ou le *Diable étranger* et *Amours d'Exilés* ont été traduits en français (le premier par Mme Rakowska, éd. *La Plume*, Paris 1902, le deuxième par Kozakiewicz (traduction médiocre), éd. Aujarric, 1904, le troisième par G. de Nussac et St- Duval, éd. du *Monde Nouveau*, Paris, 1923). Outre ces trois romans, on a publié dans différentes Revues françaises : *Chaylach*, *Boxeur*, *Les coolies*, *Sacrifice aux dieux*.

(1) Un abrégé de cette biographie a paru, en français à Varsovie : *Joseph Pilsudski;* Société des Publications Internationales, 1921.

(2) *Rev. d'Hist. des Religions*, 1902, publiée aussi chez Alcan.

(3) Le lecteur français dispose d'une introduction très intéressante et très utile à la lecture des romans de Sieroszewski, grâce à la belle préface qu'en son temps MM. Ma-

Mais, de toutes ces œuvres, aucune ne nous apporte autant de réalité auto-biographique que ces simples récits, appelés par lui-même, avec une modestie charmante : *Récits populaires* et que nous présenterons prochainement au public français, sous le titre : *A travers le désert blanc.*

Ce sont : *En convoi vers la Sibérie, Au-delà du Cercle Polaire* et *Mon expédition chez les Aïnos poilus.* Nous y avons ajouté un véritable joyau en son genre : *Chasse à la baleine.*

D'un côté, ce sont des souvenirs personnels de ses deux voyages forcés en Orient, de l'autre une œuvre littéraire, où nous rencontrons à chaque pas des tableaux sobres et vivants de la nature sauvage de ces pays du froid polaire et de la tristesse sans pareille. Cette ambiance n'empêche pas d'ailleurs l'auteur de conserver toujours sa bonne humeur et sa sérénité d'esprit, marques d'une conscience et d'un cœur purs et équilibrés.

Dans ces récits, avec Sieroszewski, et grâce à lui, nous sommes à même de comprendre les âmes de ces pauvres idéalistes, révolutionnaires russes, déportés dans le même convoi, et nous sommes désemparés par leur naïveté et leurs frêles espérances. Nous admirons des types de demi-sauvages, tels que le Cosaque philosophe Alexis, dit « Trois-Lèvres », ou le fidèle Toronsts et toute sa famille Aïnos avec leurs *inaou* et leurs *nouça* (dieux) et leur *saké* (boisson rituelle enivrante). Nous goûtons la compréhension fraternelle de l'écrivain pour des peuplades lointaines, toujours en lutte avec la nature et avec la non-moins cruelle domination étrangère, compréhension fraternelle qui s'étend encore aux peuples russes gémissant sous le régime tzariste. Sa commisération va même à ces bonnes bêtes de baleines...

Les observations concernant les mœurs, les costumes, les habitations et les rites sont, en outre, d'un ethnographe accompli et non pas seulement d'un amateur.

Le style de ces récits est simple, leur prose claire et attrayante. Aucun artifice, aucun embellissement ou ornement purement littéraire ne dépasse ces pages touchantes par leur simplicité et leur vérité vécue.

Et, en voyageant ainsi « à travers le désert blanc » avec Sieroszewski, déporté politique, si le lecteur contemple la nature et les mœurs des pays exotiques, il pénètre aussi, sans s'en apercevoir, dans l'âme polonaise de cette génération, à laquelle la Providence divine a accordé de recouvrer la liberté du pays, les armes à la main et sous le drapeau de l'Aigle-Blanc.

Il est impossible de lire, sans émotion, ces pages écrites de la même main qui a porté les fers du prisonnier et les armes du soldat polonais. Les fers rompus — les armes victorieuses — et la plume de l'artiste — voilà les trois emblèmes de ces pages si précieuses et typiques à la fois de la littérature polonaise restée trop lontemps méconnue en France.

JOSEPH-ANDRÉ TESLAR.

rius-Ary Leblond ont placée en tête de la traduction *d'Amours d'Exilés*, grâce aussi au remarquable article de M. Z.-L. Zaleski : les *œuvres de V. Sieroszewski* (*Mercure de France*, 1er février 1930), étude singulièrement pénétrante et vibrante des valeurs de l'œuvre du grand écrivain, enfin dans l'esquisse un peu sommaire, mais judicieuse de M. Jan Topass qu'on trouvera dans son livre : *Visages d'écrivains : Les aspects du roman polonais* paru récemment chez Alcan.

(1) Traduction en collaboration avec le comte Jacques de France de Tersant (sous presse).

CHASSE A LA BALEINE

(Nouvelle)

Schimps (Littoral oriental de la Corée).

L'aube ambrée naissait au-dessus du golfe arrondi et paisible comme un lac. Dans le ciel, les étoiles ne disparaissaient pas encore ; au Sud resplendissait le merveilleux Orion ; au Nord, la queue de la grande Ourse effleurait déjà la mer. Vénus, rosée par l'éclat du soleil encore lointain, brillait comme un rubis sur l'horizon pâlissant.

Nous quittâmes en foule le grand vapeur de fer qui était à proprement parler la vaste cuisine où se traitaient les baleines, et passant sur une petite chaloupe à vapeur, nous montâmes sur le bateau de chasse, œuvre des chantiers norvégiens. Long de 96 pieds à peine, et large de 18, il était ramassé, trapu, puissant et maniable. Il ne possédait pas une grande vitesse et filait 11 nœuds (11 milles marins) à l'heure. Mais, pour ces bateaux, la vitesse a moins d'importance que la souplesse et la puissance de la machine, car le rythme du travail varie sans cesse et subit de violents à coups.

Dans l'heure qui suivit le départ, nous étions

déjà en pleine mer et voguions droit à l'Est, où le soleil, dans une gloire d'or, sortait des flots glauques, comme un bûcher de braises pourpres. Un moment encore et l'immense globe de fer doublé par la réfraction bondit au-dessus de l'horizon comme une balle, éclata et, sur l'onde aux ondulations majestueuses, éclaboussa la voile de ses étincelles d'or.

Tout autour volaient de blancs goélands aux ailes fourchues. Haut dans le ciel, la noire corneille de mer au bec pointu arrivait du large vers la terre que nous laissions derrière nous.

A droite à quelques brasses nageait un autre vapeur baleinier, appartenant à la même Société, et l'horizon s'embrumait légèrement de flocons de fumée des « norvégiens » qui avaient patrouillé toute la nuit et chassaient déjà.

En peu de temps, nous nous trouvâmes à la place même où, la veille, nous avions tué une grande baleine rayée.

— « Jet », dit tranquillement le gros pilote letton de la Baltique.

— « Où ? »

Nous le cherchâmes à la lorgnette, il avait disparu déjà et à l'œil nu personne ne pouvait se mesurer avec le vieux « loup du Nord ».

La bateau ralentit sa course. Un vol de canards se leva derrière nous et en longue file tira vers la Corée aux rivages élevés, roses et embrumés. Un essaim de petits oisillons de mer, qui font reconnaître aux chasseurs les pâturages de baleines, passa au-dessus de nous. Le soleil montait, rapidement, comme toujours sous les latitudes polaires ; son éclat dorait les flots bleus toujours plus largement. Le vent fraîchit. Un nouveau jet apparut au loin. Cette fois, nous aperçûmes tous à temps le petit nuage blanc que le vent emportait. Un matelot, en hâte, s'élança par l'échelle de corde à la cîme du mât au nid de corbeau. Le tireur s'approcha du canon placé à l'avant du bateau chargé du harpon et s'appuya dessus.

Nous changeâmes de direction, nous avions ainsi le vent de côté.

« A toute vitesse », dit le pilote par le tube au machiniste.

Le bateau se mit à vibrer comme sous une attaque de fièvre. Les lames se lançant contre lui l'inondaient d'écume et le secouaient violemment. Nous le poussâmes en biais sur les jets aperçus déjà deux fois.

Un nouveau jet, déjà tout proche, jaillit des flots dansants. Une vague monstrueuse inonde soudain l'avant du bateau, couvre le tireur, le canon et arrache du treuil la ligne du harpon lovée en cercle. Sur un signal, les matelots accourent pour la remettre en ordre, en barbotant sur les planches du pont à chaque instant inondé et cabré. Le tireur secoue négligemment l'eau de sa casquette et de sa veste.

« Les vagues sont terriblement agitées, dit le pilote. Il sera difficile de tirer. »

Nous ne changeons cependant pas de direction, et nous hissant de lame en lame, nous poursuivons le jet qui fuit devant nous, de plus en plus loin. Il disparaît, on n'en voit plus trace nulle part. De toutes nos forces, nous fixons tous les yeux sur l'horizon bleuâtre qui se balance comme une toile secouée par le vent. Partout, les crêtes des vagues blanchissent. Le vent enlève l'écume de certaines et l'emporte très haut dans le ciel, il est facile de se tromper et de la prendre pour les colonnes d'eau lancées par les baleines. Parmi ces embruns, s'élèvent en troupes les goélands blancs comme l'écume. La mer, bleu de grenade, s'élance avec rage vers le ciel irritant de clarté, ensoleillé, sans trace de nuage.

« Pas de chance ! bougonne le pilote. Pas trace de baleines, je ne sais où elles ont pu se fourrer.

La machine vibre à peine. Le bateau, avec la pointe du harpon tendue, à l'avant, tournoie et plonge comme un aigle dans les nuages, parmi les tourbillons bouillonnants en quête d'une proie. Les instants se traînent longuement comme des heures. Sur le pont c'est le silence.

Un cri retentit du nid de corbeau :

— Attention ! A droite !

— Attention ! Derrière ! Tout près ! répète la même voix.

Le pilote se penche jusqu'au plancher, tournant la roue du gouvernail, parmi l'écume, les hurlements du vent et la ruée des vagues. Le bateau comme une toupie tourne presque sur place.

— Toute ! tonne le pilote. Tout vibre à une vitesse folle...

« Lame, fais place ! bourrasque écarte-toi !... »

Inquiets, nous examinons trois énormes mammifères émergeant tour à tour de l'eau et lançant vers le ciel de hauts geysers blancs. Les dos bruns luisent au soleil, confondant avec les vagues leurs lignes onduleuses.

— Au fond ! dit avec découragement le capitaine, lorsque ces dos puissants, ayant décrit dans l'air un majestueux arc de cercle, les queues fourchues passent comme l'éclair au-dessus de l'eau et disparaissent.

« il y en a encore une, avertit le pilote. Nilson, attention... crie-t-il au tireur.

Celui-ci se tient sur ses gardes depuis longtemps déjà, il a écarté du pied la vis retenant le mouvement de pendule du canon ; de la main droite il saisit la poignée de bois où se trouve le chien. Une énorme colonne d'eau pulvérisée s'élève alors devant la proue du bateau, puis un dos sombre, luisant et énorme comme un bas-fond apparaît.

Le tireur penché sur le canon attendait toujours. La baleine est trop loin à son gré : on ne peut guère tirer le harpon à plus de 20 brasses ; encore quelques vigoureux tours d'hélice et le bateau va l'atteindre... Mais le monstre aussi nous a aperçus et s'enfonce avec un ronflement pareil au fracas d'une vague qui déferle.

— Stop ! crie le pilote dans le tube.

Le capitaine nous invite aimablement à passer dans la cabine pour déjeuner. « Nous avons le temps, dit-il. Elle ne reviendra pas tout de suite maintenant... ».

Après le déjeuner, c'est la même chose. Le bateau tournoie au milieu du chaos des eaux bleuâtres ; inondé par les panaches d'écume et par la poussière d'eau, secoué par l'ouragan, il redouble sans cesse d'efforts pour ne pas perdre de vue parmi ces méandres les troupeaux de baleine poursuivis. On en voit beaucoup à l'horizon, les nuages blancs des jets éclatent tantôt ici, tantôt là comme de petits volcans. Mais il vaut mieux poursuivre toujours le même troupeau, et le pilote les surveille avec attention parmi les tourbillons qui s'enchevêtrent. Lorsque les monstres disparaissent, le vaisseau ralentit sa course et titubant ou tournant sur place, il cherche et épie le lieu où ils paraîtront de nouveau. Quelquefois, le pilote devine la route des animaux à la direction de leurs dos au moment où ils plongent, au sillage qu'ils laissent derrière eux en nageant, et à la façon dont ils lancent leurs jets. Alors, le bateau décrit un demi-cercle et s'élance à toute vapeur vers le lieu où la proie doit reparaître. Mais les baleines peuvent se mouvoir avec une rapidité considérable et peuvent demeurer sous l'eau près d'une demi heure, et, en une demi-heure, elles font facilement 10 milles marins (2 1/2 de nos milles). Souvent aussi, elles changent de direction sous l'eau. Il s'ensuit que plus d'une fois elles émergent d'un côté absolument opposé à celui qu'escomptait le pilote le plus expérimenté.

— Il est particulièrement difficile de les suivre aujourd'hui. Leurs dos se confondent avec les vagues, dit le pilote en manière de justification.

Le vent augmentait, devenait plus impétueux et inconstant. Au ciel apparaissaient des nuages hauts et floconneux et il se formait là un éventail brumeux avec des extrémités enroulées en spirale.

— Annonce de typhon. Demain, au plus tard après-demain, il y aura une tempête.

— Mais aujourd'hui, est-ce que nous réussirons à tuer quelque chose ?

Le capitaine se détourne en silence.

— Il ne faut jamais demander cela à un marin, me prévient mon compagnon.

De grosses vagues, lourdes, désagréables se brisaient contre le navire qui, tout à coup, sembla perdre son agilité. La poussière d'eau salée soufflée par le vent atteignait la passerelle du capitaine. Ma casquette et mon carnet étaient entièrement couverts de gouttelettes d'eau, l'ouragan ne permettait pas de sortir le visage de l'abri entoilé du bord. Le bruit et les secousses du bateau commençaient à me troubler légèrement la tête, et mes compagnons, marins expérimentés, se montraient incapables cette fois de compatir à mon trouble.

Sans parler, je descendis dans la cabine pour m'étendre un instant. Le calme, et une casquette chaude sur la tête, c'est le meilleur remède contre le mal de mer. Je m'étendis sur une couchette, accablé de lassitude, car j'avais passé une nuit presque blanche, j'avais développé des photographies faites en mer. Mais je ne pouvais m'endormir, tout résonnait et volait autour de moi, une lampe déboulonnée grinçait, et par le tube passant au-dessus de la couchette du capitaine arrivait du compartiment des machines la chanson triste et monotone des chauffeurs et les ordres envoyés :

— Toute... Stop... Lentement...

Bientôt, mes compagnons descendirent aussi d'en haut à la salle à manger où, par ordre, assiettes, verres, bouteilles, fourchettes et couteaux étaient attachés par des chevilles à la table.

Avant même de nous mettre à table nous fûmes appelés sur le pont par un vigoureux coup de sifflet.

— Baleine tout près... cria brutalement le pilote. Avant qu'il eût achevé, la mer s'ouvrit avec fracas, une haute colonne d'eau s'éleva et un dos brun sortit des profondeurs des eaux.

Un monstre nageait vers nous en oblique, grand comme un récif. Le tireur se pencha sur l'objectif et le suivit de la pointe du harpon. Le

monstre décrivit lentement un arc au-dessus de l'eau, se dirigeant vers les profondeurs, déjà sa petite nageoire caudale brillait dans l'air...

— Trop tard, imbécile, grogna le pilote.

En même temps, dans les sifflements du vent éclata un coup de fusil, et l'éclair noir du déroulement de la corde coupa l'éclat de la mer. La fumée de la poudre cacha un instant le projectile et la victime, le tireur leva la tête, interrogateur.

—Dans l'eau... lui répondit le guetteur.

Déconcerté, Nilson enfonça les mains dans ses poches et s'écarta du canon, mais un instant après il se ravisa et revint en hâte. Les matelots et le pilote couraient déjà à grand bruit pour recharger aussitôt le canon tiré.

— Attention, abrutis, vous voulez me crever les yeux, criait le pilote, en colère, aux marins qui tiraient la ligne.

— La bombe n'a pas éclaté. Attention.

Ils jetèrent une corde sur le long trait de fer heurtant le bordage, à son extrémité était fixée une grande poire pointue en fonte attachée à l'ailette du harpon et contenant deux livres de poudre et un détonateur. Quand ces ailettes, secouées par le corps frappé s'ouvrent comme des crocs dentelés, le fil de fer qui s'y trouve fixé frotte un mélange inflammable, la bombe éclate et fait à l'intérieur de l'animal blessé des ravages effrayants.

Quoique les vagues inondassent toujours les travailleurs, le canon fut vivement chargé et de nouveau son dard commença à chercher attentivement une victime parmi les tourbillons. Mais les monstres effrayés avaient disparu. Et longtemps, nous fûmes secoués et nous voguâmes parmi les sinuosités des vagues avant d'apercevoir à l'horizon les jets alléchants.

La seconde partie de la journée fut également consacrée à la poursuite. Le soleil baissait ; il restait tout au plus une heure de jour. Découragés, les hommes travaillaient mollement. Le tireur, les mains dans les poches, quoiqu'il n'abandonnât pas le canon, regardait nonchalamment de côté.

Seul, le pilote, ardemment, tournait en cercle avec le bateau et criait comme auparavant par le tube :

— Toute... Lentement... Stop... en arrière...

Avec cela, comme si, elles sentaient qu'elles pouvaient faire moins attention à nous, les baleines croisaient de plus en plus près et demeuraient de plus en plus longtemps à la surface assombrie de l'océan. Les courbes monstrueuses de leurs dos semblaient encore plus grandes dans les rayons obliques du couchant. Un trio de géants bruns se comportait d'une façon particulièrement provocante. Ils se montraient ensemble si près du flanc du bateau que les clapotis de leurs jets d'eau et le grondement de leur respiration nous remuait tous. Ce fut leur perte. La passion s'alluma de nouveau chez les chasseurs et une poursuite enragée commença. Les baleines, enhardies par l'approche du crépuscule, se moquaient de nous, et peut-être habituées à se rassembler en troupes, prenaient la coque sombre de notre navire pour l'estomac d'un de leur congénères. Cela suffit au pilote pour les atteindre, à plusieurs reprises, au moment où elles émergeaient, pour leur couper le chemin. Le tireur, à ce moment, ne lâchait pas la poignée du canon. Mais la nuit aussi tombait vite, et le soleil touchait déjà l'horizon.

Enfin, le coup partit...

— Hourra... Touché... Touché...

La proue du vapeur s'inclina fortement, attirée vers l'eau avec vigueur.

La ligne, attachée à la corde du harpon, avec un frôlement de serpent se déroula sur le tambour métallique, se dévida en frétillant à travers le pont et l'écubier de la proue et s'enfonça dans les profondeurs glauques.

C'est là que voguait la baleine blessée.

Tous accoururent à l'avant du bateau, et, penchés, observaient le frétillement de la ligne. Le bateau, quoique forçant de vapeur en arrière, glissa d'abord à la vitesse de 6 nœuds (6 milles à l'heure) entraîné par le titan marin.

— Elle a pris déjà 120 brasses, remarqua le capitaine.

— Enrayez la ligne un instant, ordonna le tireur, éprouvant du pied la tension de la corde.

La ligne, freinée sur le treuil, commença à se dérouler plus lentement du tambour, mais bientôt, il fallut la lâcher, car les secousses venant du fond étaient encore trop fortes et pouvaient casser la ligne et endommager le bateau. Enfin, après une longue course, la tension de la ligne diminua et elle commença bientôt à adopter une direction horizontale.

— Elle va revenir dans un instant.

En réalité, il ne se passa pas 5 minutes avant que, à un quart de verste de la proue du bateau, les vagues bouillonnassent; une fontaine jaillit et, de l'écume ensanglantée, la baleine émergea avec le fer planté dans le dos.

Une petite chaloupe descendue du bord avec deux rameurs se glissant comme une petite co-

quille parmi les grandes collines d'eau courut vers la proie. Au milieu de la chaloupe, se tenait le pilote avec une lance immense prête à frapper, suspendue horizontalement sur l'épaule. La baleine les aperçut et fit un plongeon, mais elle faiblissait. Déjà, elle n'était plus capable de supporter un long séjour sous l'eau et, après un instant, elle émergea de nouveau, lançant en l'air de l'eau et du sang. Autour d'elle, la mer se teintait de pourpre. La barque l'atteignit en un clin d'œil et, la longue lance du pilote portée vigoureusement s'enfonça comme une aiguille dans le corps monstrueux, cherchant le cœur.

L'énorme mais débonnaire créature, affolée par la douleur qui lui faisait perdre le sens, se débattit, frappa les eaux de sa queue puissante, lança des fontaines, ouvrit sa vaste bouche, mais évidemment elle ne savait pas où chercher l'ennemi ni que faire pour s'en délivrer. La barque sautait autour d'elle comme une petite feuille mais ne s'enfuyait pas et l'horrible et froid aiguillon s'enfonçait coup sur coup de la main du pilote dans les viscères de la victime. Parfois une troupe de requins avaient martyrisé de la même manière une baleine, mais elle avait pu leur échapper, même quand ils avaient réussi à lui arracher une nageoire ou à lui enlever un lambeau de graisse. A ces nouvelles créatures inconnues de lui, le malheureux monstre ne pouvait absolument échapper, quelque chose le retenait et lui causait une douleur si extraordinaire qu'il préférait tournoyer sur l'eau et se soumettre aux piqures pénétrantes, plutôt que de fuir dans les profondeurs et déchirer ses douloureuses entrailles.

Enfin, le dard du pilote atteignit le cœur. Le prince des mers se dressa sur les flots et retomba dans l'eau avec fracas.

La barque s'enfuit rapidement vers le bateau.

Le soleil s'éteignait. Le crépuscule d'or caressait l'écume des vagues, sur lesquelles se balançait, paisiblement le corps énorme, allongé, luisant au milieu de l'écume, corps satiné au ventre blanc et aux nageoires pointues, grandes comme des oreilles de mammouth.

Sur le bateau, le tambour grondait rapidement, tirant la proie avec la ligne.

Il fallait se hâter, car, parfois, la baleine morte enfonce et il n'est pas facile de la remettre à flot. Pour comble, les vagues soulevées pouvaient, à la moindre maladresse, casser la ligne ou détacher le harpon et... ravir la proie.

« La baleine est à nous, quand elle est dans la chaudière, dit le propriétaire du vapeur. Même arrimée au bateau, elle peut se détacher par une mer démontée et aller au fond. Chacune d'elles, pourtant, pèse autant qu'un troupeau de bœufs. 76.000 livres de graisse et de viande et dix mille livres d'os. C'est une fortune entière, Monsieur. En hiver, lorsqu'on peut transporter la chair fraîche au Japon, nous la vendons 20.000 roubles. En été, surtout, lorsqu'elle est fondue en huile, nous touchons à peine 1.200 roubles par pièce. La viande et les os sont alors séchés et mélangés pour faire de l'engrais. Le prix n'en est pas mauvais, mais moindre que pour la viande fraîche ou salée. Les Japonais paient volontiers à Nagasaki 10-12 kopecks la livre de viande fraîche, comme pour du bœuf. Nous mettons la baleine coupée en morceaux dans des paniers que nous plaçons sur le pont, dans un endroit aéré. Les vents sont froids en hiver et, pendant les deux jours de traversée pour le Japon, la viande ne se gâte pas. La chair est savoureuse, analogue à celle du porc. Sur le marché japonais elle est enlevée en un clin d'œil. Le rapport serait bon si on pouvait toujours deviner où ces coquines se trouvent. Mais parfois, après plusieurs jours de chasse, on arrive à peine à en attraper une, et les frais d'entretien des bateaux, des équipages, d'installation des cuisines flottantes dépassent 1.000 roubles par jour.

« Il est vrai qu'il y a des jours où nos deux bateaux de chasse attrapent trois ou même quatre baleines, ou capturent une baleine « bleue » qui en vaut quatre et donne plus de 4.000 roubles de marchandise, mais cela arrive rarement.

« D'ordinaire, on peut à peine compter sur une ou deux pièces par jour.

« Les baleines d'ici sont beaucoup plus petites que celles du Nord, dont la valeur approche de 20.000 roubles, mais on peut les chasser en tout temps. La chasse dure toute l'année, interrompue seulement quand la tempête fait rage, ou qu'il neige en tourbillons.

— Est-ce qu'il y a souvent des tempêtes de neige ici ?

— Monsieur, ici, en hiver, sur mer, il fait parfois aussi froid qu'en Sibérie, les lignes gèlent à tel point qu'elles ne peuvent se dérouler, et les vagues inondent les hommes comme aujourd'hui. Que faire ?... C'est dur, mais le butin d'hiver a plus de valeur, car on peut le vendre plus facilement et avec plus de profit... »

Pendant notre causerie, on avait tiré la baleine près du vapeur et on l'avait arrimée par la queue avec des chaînes à l'avant du bateau qui, fortement penché sur le côté, sous le poids du

butin, s'avançait parmi les sombres vagues mugissantes vers la terre invisible.

Par quel miracle le capitaine pouvait-il trouver son chemin dans des eaux si agitées, au milieu des récifs et des îlots rocheux sans phare et sans bouées ? Cela demeurait pour moi un mystère.

Debout sur la passerelle du capitaine, je contemplais les abîmes mugissants qui s'élançaient contre nous avec une rage renouvelée pour venger le rapt de leur enfant.

Le corps blanchâtre de ce gigantesque enfant qui, dressé sur sa queue aurait atteint facilement un deuxième étage, se traînait à côté du bateau, qui semblait presque plus petit. Nous avions l'air d'une petite fourmi noire, remorquant un énorme puceron blanc.

Le vapeur haletait péniblement et dansait dans le vent et les courants avec cette charge considérable. Nous avançions lentement. Pour abréger le temps, nous parlions des baleines.

Il s'avérait que nous savions très peu de choses sur leur genre de vie. La seule chose certaine, c'est qu'elle se nourrissent de petits mollusques et qu'elles sont de parfaites machines à transformer ces animalcules en graisse, chair et fanons précieux pour l'homme.

Ces fanons sont, à proprement parler, des filtres, espèce de moustaches placées dans la bouche, par lesquels la baleine, en serrant les mâchoires, laisse échapper l'eau qu'elle a puisée pour filtrer les mollusques saisis avec le liquide. Elle ne rejette pas du tout l'eau par les évents, et les jets proviennent de l'air soufflé à travers l'eau, qui lance en l'air un jet haut de 15 toises environ.

Ce gigantesque mammifère, doux et persécuté, qui peut difficilement avaler un hareng et est incapable de faire tort à personne, à l'exception de misérables mollusques, se rencontre encore assez communément dans les eaux coréennes et plus loin à l'Est et au Nord. Mais la chasse barbare que lui fait l'homme le menace d'une prompte extermination. Comme les époques de l'accouplement et de la parturition sont inconnues ainsi que les lieux de séjour, on n'a édicté jusqu'à ce jour aucun règlement qui restreigne la chasse à la baleine. Les baleiniers, sans grand profit pour eux, tuent des mères pleines. J'ai vu des femelles avec les mamelles gonflées de lait.

Les baleines sont très propres, ont la peau nette, fine et délicate, sans trace de vase. Leurs corps souple, en forme de cigare, est terminé par une queue en éventail, svelte et puissante.

J'avoue que je souffrais pour ces créatures silencieuses qui, comme moi, avaient sucé le lait maternel. Et j'aurais voulu que, de temps en temps, l'homme s'abstînt de les massacrer mais les fît paître dans les flots azurés pour profiter de leur laitage comme de celui des troupeaux terrestres.

Il se passa bien deux heures, avant que la ligne montagneuse de la terre se dessinât distinctement sur le ciel nocturne, mais on ne pouvait encore apercevoir aucun détail, les nuages cachaient les étoiles et le crépuscule n'était éclairé que par l'écume des flots phosphorescents. Et cette étrange clarté rendait plus sombre encore le crépuscule.

Par bonheur, on nous attendait dans le golfe, et les rayons du réflecteur électrique croisaient sur la contrée comme les ailes d'un moulin à vent lumineux s'élançant vers les hauteurs du ciel ou dardées sur la mer, et nous indiquaient la route.

Leur lumière mystérieuse et blanchâtre faisait apparaître soudain tantôt les rochers nus et lointains crevassés et couverts de broussailles, tantôt les rideaux d'écume de la mer bondissante et bouillonnante, tantôt les nuages cotonneux accrochés aux cieux.

Une petite étoile rouge passa près de nous et l'air nous apporta l'écho des chants tristes des rameurs coréens. Surpris par la tempête, les pêcheurs attardés rentraient chez eux.

Venceslas SIEROSZEWSKI.

(Traduit du polonais par le comte J. de France de Tersant et J. A. Teslar).

LE CONSUL GÉNÉRAL PIERRE DEVAL ET LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

L'éventail chasse-mouches du dey Hussein pacha est incontestablement la cause de la conquête de l'Algérie...

La légende veut que, le 30 avril 1827, le dey ait frappé au visage, avec cet éventail, M. Pierre Deval, consul général de France et chargé d'affaires du roi Charles X. La légende... Depuis lors, en effet, des controverses, des polémiques

ont eu lieu sur le point de savoir si le consul général fut vraiment frappé par le dey, ou si ce dernier fit seulement un geste de violente menace à l'égard du représentant de la France à Alger. Il semble bien qu'on ait en vain recherché jusqu'ici des précisions à ce sujet. Le consul général Pierre Deval mourut en 1829, un an avant la conquête d'Alger, à Villiers-le-Bel, en Seine-et-Oise. Il ne laissa officiellement aucun document concernant la scène du 30 avril 1827. Bien plus, malgré son rôle joué à l'occasion de la conquête de l'Algérie, sa personnalité n'a pas intéressé les encyclopédistes et il est assez difficile de trouver des détails concernant sa biographie et son action historique. Ces détails existent cependant dans les archives de la famille du consul général, que son dernier descendant a bien voulu nous communiquer (1).

De la tradition, il semblerait résulter que la famille Deval — ou plutôt De Val — est originaire de Touraine, qu'elle est d'une noblesse authentique et fort ancienne. Ses armoiries seraient : « de Gueules, à l'épée croisée surmontant le croissant de Sinople au chef d'azur, portant au centre l'étoile d'argent. »

Les documents et les souvenirs de la famille ne permettent pas de remonter au-delà d'Alexandre Deval, qui avait été envoyé en mission diplomatique dans le Levant, vers 1740. Il s'y maria et eut sept enfants : cinq fils, dont deux morts en bas âge et deux filles, qui moururent célibataires. En raison des fonctions diplomatiques du père, les trois fils, Mathieu, Pierre (celui qui nous occupe) et Constantin furent élevés à Paris, aux frais du roi, à l'école dite des *Jeunes de langue*, dépendant du collège Louis Le Grand. Tous les trois entrèrent dans la carrière diplomatique, comme leur père. Mathieu Deval devint conseiller d'ambassade à Constantinople, où il mourut. Constantin Deval, mort en 1816 premier drogman de l'ambassade de France à Constantinople, avait, sous l'Empire, occupé les hautes fonctions de chargé d'affaires du roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, auprès de la Sublime Porte. Enfin, Pierre Deval fut consul général à Alger.

***

Pierre Deval, qui a légué son nom à l'Histoire, était né aux environs de 1760, autant qu'il est possible d'en juger par les documents restés dans sa famille. Il était donc déjà un vieillard quand il eut, avec le dey Hussein, la scène violente qui fut le prélude de la conquête de l'Algérie.

Entré tout jeune dans la diplomatie, Pierre Deval débuta comme consul du roi Louis XVI à Damas. Puis il vint en même qualité à Alger. Royaliste fervent, il quitta son poste quand il vit les progès de la Révolution et il émigra. Il résida d'abord à Vienne, puis à Trieste où il s'occupa d'affaires commerciales. Rentré en France, lors du décret de Bonaparte, premier consul, qui autorisait le retour des émigrés, Pierre Deval vécut à Paris, obscurément, sous tout l'Empire, qu'il ne voulut pas servir, contrairement à son frère Constantin, qui fut des familiers de Joseph Bonaparte. Mais, à la Restauration, il fut immédiatement réintégré à Alger et, cette fois, en qualité de consul général et de chargé d'affaires du roi de France.

La lettre signée de Louis XVIII, revêtue du sceau royal, accréditant Pierre Deval auprès du dey, est du 1er décembre 1814.

***

Dix ans passèrent, pendant lesquels les difficultés ne cessèrent de grandir entre le gouvernement du roi de France et le dey d'Alger. En 1827, la situation était extrêmement tendue. Voici comment, d'après les documents conservés par la famille Deval et conformément aux déclarations maintes fois faites par le consul général à ses proches, on peut résumer les griefs du gouvernement français : (ces griefs étaient d'ordre général et d'ordre particulier).

D'ordre général d'abord.

Avant 1793, diverses Compagnies, à l'instar de la Compagnie des Indes, avaient acquis des Arabes, moyennant certaines redevances, une étendue de côtes assez considérable, que l'on désignait sous le nom de *Concessions d'Afrique*. La première idée de ces Etablissements vient de l'époque de la croisade de Saint-Louis en Afrique. L'établissement des Français sur la Côte d'Afrique remonte à 1450.

Les droits de propriété des Français furent reconnus par plusieurs sultans : Sélim-Ier, 1518 ; Achmet, 1692. En 1694, les traités furent reconnus par le dey régnant alors, puis furent renouvelés en 1801 et 1817.

Depuis 1817, les deys d'Alger refusèrent de reconnaître ce qui avait été antérieurement convenu, et les quelques négociants français éta-

(1) M. Charles Deval, facteur de piano et professeur de musique à Chartres.

blis sur les côtes d'Afrique furent obligés de rentrer dans leur patrie.

Indépendamment des traités ci-dessus, la France avait le privilège de la pêche du corail sur une étendue de 60 lieues de côtes environ, moyennant une redevance annuelle primitivement fixée à 17.000 francs, qui furent successivement portés, par suite des exigences des deys, à 200.000 francs.

En 1826, le dey régnant décida que toutes les nations pourraient, malgré les traités, faire la pêche du corail, ce qui ne l'empêchait pas de réclamer de la France le paiement de la somme de 200.000 francs annuellement.

A la suite du Congrès d'Aix-la-Chapelle, en 1819, la France et l'Angleterre, agissant d'accord, intimèrent au dey l'ordre de cesser la piraterie. Il répondit qu'il se réservait le droit de réduire en esclavage tous les individus qui seraient pris par lui et avec les nations desquels il n'entretiendrait pas de relations diplomatiques (cela voulait dire les nations qui ne lui payaient aucun tribu).

En 1825, sous prétexte de contrebande, le dey fit fouiller la maison de l'agent consulaire français à Bône. La fausseté de l'accusation fut reconnue après enquête.

Egalement en 1825, la France décida qu'elle accordait sa protection au pavillon romain qui n'entretenait pas d'agent consulaire dans les Etats barbaresques. Le dey reconnut que cette protection était toute naturelle, à cause des relations qui unissaient la France au chef de la chrétienté. Ce qui ne l'empêcha pas de faire capturer et confisquer deux bâtiments romains.

Le dey refusa, en outre, de se conformer à nos capitulations (traités avec la Porte, dont il était le vassal) et il émit la prétention de visiter tous les navires qu'il rencontrerait en Méditerranée. Ces visites, inqualifiables au point de vue du droit des gens, étaient l'occasion de faits de piraterie constants.

Tels sont les griefs généraux.

Voyons maintenant les griefs particuliers.

Sous le Consulat et l'Empire, les juifs Busnach et Bacri avaient fait des fournitures de grains à la France. Le gouvernement du dey avait participé lui-même à une partie de ces fournitures sous le nom de Busnach et Bacri (les deys avaient en réserve des quantités immenses de grains qu'ils recevaient en nature comme impôts de leurs tributaires).

La somme due à Busnach et Bacri n'était pas encore liquidée au moment de la Restauration. Le 28 novembre 1819, une transaction régulière intervint entre les commissaires du roi et les mandataires des Juifs, approuvée par le roi de France et le dey d'Alger, et la créance fut arrêtée à 7 millions payables par douzièmes, à partir du 1er mars 1820.

Mais Busnach et Bacri avaient en France des relations commerciales fort étendues. Ils y avaient aussi de nombreux créanciers.

La France, voulant sauvegarder les intérêts de ces créanciers, qui avaient fait de nombreuses réclamations, stipula expressément (article 4 de la Convention) que les créanciers pourraient pratiquer des saisies-arrêts ès mains du Trésor public au préjudice de Busnach et Bacri et que les sommes par eux réclamées seraient tenues en réserve jusqu'à ce que les tribunaux français eussent statué sur le mérite et la validité de ces saisies-arrêts ainsi que sur la valeur des créances réclamées.

Les réclamations, et, par suite, les oppositions des sujets français s'élevèrent au chiffre de 2.500.000 francs. Le Trésor paya donc à Busnach et Bacri 4.500.000 francs et le solde fut versé à la Caisse des dépôts et consignations à Paris.

La France exécutait littéralement la convention, mais le dey, qui connaissait peu le Code et la procédure civile, et qui était créancier sinon apparent, du moins réel, prétendit que le gouvernement français ne cherchait qu'à embrouiller les choses pour le frustrer de ce qui lui était dû.

Le consul Pierre Deval expliqua plusieurs fois au dey tout ce que ses prétentions avaient de ridicule. Il transmit néanmoins à son gouvernement les réclamations de Hussein Pacha, en faisant remarquer combien elles étaient insolites et injustes. Le dey persistait et demandait que les 7 millions lui fussent versés en totalité, sauf aux créanciers de Busnach et Bacri à venir réclamer auprès de lui.

Le dey Hussein, voyant que les lettres envoyées par lui au gouvernement français par la voie diplomatique ne recevaient pas de réponse favorable, et s'imaginant que le consul Deval était pour quelque chose dans ce résultat, écrivit directement au baron de Damas, ministre des Affaires étrangères, d'une manière si hautaine et si insolente que le ministre ne répondit pas. Mais le consul fut avisé par le ministre, qui lui recommandait de maintenir fermement les droits de nos nationaux et de ne souffrir de la part du dey aucun acte qui put porter atteinte à notre dignité.

Le consul devait, une dernière fois, déclarer

nettement à Hussein que sa demande ne serait pas accueillie. Et ce fut au cours de la fameuse scène du 30 avril 1827, dont nous copions textuellement le récit suivant dans les archives de la famille Deval. (Ce récit est celui que le consul général lui-même fit plusieurs fois à son entourage intime.)

On était au moment de la fête du Courbam-Bayram. L'usage voulait qu'à cette époque de l'année, tous les agents diplomatiques accrédités auprès du dey se rendissent en cérémonie au palais de la Casbah pour le complimenter. Vêtu du costume qu'il portait habituellement, et entouré de tous ses officiers chamarrés d'or, le dey souhaita la bienvenue aux consuls, puis avisant M. Deval, il lui dit d'un ton hautain : « J'ai écrit à ton gouvernement à propos des Juifs ; comment se fait-il qu'il ne me réponde pas ? »

Le consul répliqua en langue turque, qu'il parlait parfaitement. Il répondit avec beaucoup de modération, ainsi d'ailleurs que l'a fréquemment attesté son neveu, M. Casimir Jobert, qui assistait à la réception. (Car il est absolument inexact, bien qu'on l'ait dit souvent, qu'il ait répondu d'une manière hautaine.)

« Je t'ai souvent entretenu de cette affaire ; je t'ai dit que ta prétention n'était pas juste, puisqu'elle est contraire à la convention que tu as discutée et approuvée par ta signature. Mon gouvernement soutient les intérêts de ses sujets. Mon maître ne t'a pas répondu, et s'il te répond, ce sera par moi qui suis son représentant. »

(En effet, le lendemain de cette entrevue, le consul recevait du ministre des instructions par lesquelles il l'invitait à faire comprendre au dey tout ce que sa demande avait d'impossible.)

Le dey s'impatienta alors et répondit au consul :

« *Retire-toi de ma présence ; tu n'es qu'un chien de chrétien.* »

En disant cela, il fit le geste de lui donner un soufflet avec son chasse-mouches.

(Il est faux qu'il l'ait frappé ; le consul était à une trop grande distance pour que cela fût possible.)

M. Deval répondit alors :

« *Tu viens de m'insulter mortellement, souviens-toi qu'en outrageant ma personne, tu as insulté le gouvernement de la France ,qui saura en tirer vengeance.* »

Et il se retira.

Aussitôt après, il fit amener son pavillon et demanda des instructions.

On lui répondit qu'il eût à exiger des réparations et des excuses ; mais le dey ne voulut rien accorder. Par suite, il lui fut adjoint de s'embarquer avec tous les agents du Consulat. Il prit passage avec tout son personnel sur le vaisseau *La Provence*, qu'on lui avait envoyé à cet effet de Toulon, et il rentra en France.

*
* *

Ce fut alors que le consul général Pierre Deval, fixé désormais à Paris, commença la lutte contre la politique ignorante, incertaine et pusillanime du gouvernement français, contre les intrigues menaçantes de l'Angleterre, qui prétendait s'opposer à ce que la France vengeât l'insulte faite à son représentant et qui, plus tard, eut un tel dépit du succès des armes françaises que longtemps encore après l'occupation d'Alger, son consul général, M. de Saint-John, resta, par une sorte de ridicule fiction, accrédité auprès du dey au lieu de l'être auprès du gouvernement français. Mais rien ne décourageait M. Pierre Deval. Animé par le sentiment de la justice plus encore que par son patriotisme, il multipliait ses efforts, rédigeant mémoires sur mémoires, dans lesquels il s'efforçait de faire connaître les richesses réelles de l'Algérie et de montrer tout le profit immense que la France pouvait tirer de la conquête. Accompagné de ses neveux, Alexandre Deval et Casimir Jobert, il se rendait soit chez le roi Charles X, soit chez les ministres des Affaires étrangères, de la Guerre ou de la Marine, pour fournir tous les renseignements nécessaires, indiquer tous les moyens de succès que sa longue expérience des hommes et des choses d'Alger pouvait lui suggérer. Ses deux neveux lui apportaient dans ces conférences un précieux concours. Ce fut notamment M. Casimir Jobert qui désigna la baie de Sidi-Ferruch comme étant le point le plus favorable des environs d'Alger pour le débarquement des troupes, et qui traça la marche qu'elles auraient à suivre pour se diriger de ce point sur la ville.

On avait considérablement exagéré le montant du Trésor du dey. M. Pierre Deval fournit un état de ce Trésor qu'il évaluait à 42 ou 43 millions qui furent, en effet, trouvés lors de la conquête dans les coffres de la casbah.

Mais, le plus souvent, le consul général Pierre Deval revenait de ces conférences, sinon découragé, du moins navré du peu de patriotisme et de la profonde insouciance qu'il rencontrait. A ce point que, vers le milieu de l'année 1829,

il paraissait convaincu que le gouvernement du roi Charles X négocierait finalement avec le dey, pour peu que ce dernier fît les moindres concessions. C'est ainsi, sans doute, que les choses se seraient arrangées sans les coups de canon qui furent tirés, en juillet 1829, des forts d'Alger, sur un vaisseau parlementaire commandé par M. de la Bretonnière, et aussi sans le pillage par les indigènes, sur la côte où la tempête les avait fait échouer, de deux bricks de guerre, le *Silène* et l'*Aventure*, qui faisaient partie de l'escadre de blocus, et dont les équipages furent massacrés. Sous la pression de l'opinion publique, le gouvernement de Charles X finit, en dépit de la mauvaise humeur de l'Angleterre, par se décider à la conquête. Mais il n'en n'est pas moins évident (cela est de tradition dans la famille Deval et bien connu de tous ceux qui ont vu les choses de près) que M. Pierre Deval fut, en réalité, la *cheville ouvrière* de l'expédition, et que, sans ses travaux et ses efforts, ou elle n'eût pas été entreprise ou elle eût échoué...

On peut dire, aussi bien, que ces efforts usèrent les dernières forces du dernier consul général de France à Alger et hâtèrent sa fin. Il était septuagénaire. Il avait toujours vécu dans les climats orientaux et il ne pouvait supporter l'âpre hiver de la région parisienne. Les lettres qui restent de lui, dans les archives familiales, sont, à ce point de vue, fort émouvantes. Le 30 avril 1829, il écrit notamment à une de ses nièces : « Nous avons eu un hiver détestable à Paris ; il y a eu beaucoup de maladies. J'en ai été atteint gravement et je n'en suis pas quitte. Un peu d'air de campagne me remettrait entièrement, mais à quand la campagne ? Il pleut, depuis un mois, des torrents d'eau. Si cela continue, suivant l'usage, tout mai, juin et juillet, même la mi-août, il n'y aura pas moyen pour moi d'exister. Je ne me fais pas à cette immense humidité et à cet ennui mortel d'un mauvais temps éternel. Vous êtes bien heureuse, ma chère nièce, d'être fixée dans un bon climat, où vous pouvez reconnaître du moins quelle couleur a le soleil. Cela me fait ressouvenir du mot de M. le marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples à Londres, au roi d'Angleterre : « La lune du roi mon maître est plus chaude que le soleil de Votre Majesté ! »

Comme les hommes de son temps, le consul général Pierre Deval, avait, on le voit, la coquetterie de soigner sa correspondance.

Dans une autre lettre, écrite celle-là à un de ses neveux, le 20 juin 1829, le consul général laisse paraître davantage encore son immense fatigue morale et physique : « Ma très tardive convalescence, écrit-il, me laisse dans un abattement et un dégoût tels que je languis inutilement pour moi et pour les miens. Le froid et l'humidité me contrarient et nuisent à ma santé. Nous espérons, cette année, de plus beaux jours que l'an passé ; j'ai besoin d'un peu plus de chaleur et de beau soleil qui n'en fait ordinairement à Paris pour me remettre. Ajoutez à cela cette interminable affaire algérienne qui me donne du chagrin et du dégoût par les immenses travaux auxquels je me suis livré à ce sujet et qui me deviennent tous les jours plus inutiles par ce changement continuel de ministère. Si j'ai vu, pendant douze ans de résidence à Alger, se succéder douze ministères des Affaires étrangères, à Paris, j'en ai déjà vu trois depuis dix-huit mois que j'y suis : M. de Damas, M. de la Ferronays et M. de Portalis. On attend chaque jour la nomination de son successeur. »

Peu de temps après avoir écrit cette lettre, le consul général allait s'installer à Villiers-le-Bel pour y trouver un peu de cet air de campagne dont il avait tant besoin. Mais c'était trop tard. Le travail, les émotions, les luttes trop ardentes, l'âge aussi, hélas ! eurent raison de sa volonté et de sa force de résistance. Il mourut avant d'avoir pu voir le commencement de cette conquête dont il avait tant affirmé la nécessité et l'intérêt. Il était commandeur de la Légion d'honneur, chevalier des Ordres Royaux du Lys et de Saint-Louis.

Ses deux neveux, qui avaient été pour lui les plus fidèles collaborateurs, MM. Alexandre Deval et Casimir Jobert, firent partie de l'état-major du maréchal de Bourmont, commandant en chef de l'armée expéditionnaire chargée de la conquête d'Alger. Le consul général Pierre Deval n'était plus là, mais sa pensée animait ses descendants.

M. Alexandre Deval parlait couramment le turc. Lui et M. Jobert connaissaient les Arabes. L'expérience de toute leur vie les avait familiarisés avec les usages et les mœurs des peuples mahométans. C'est dans ces conditions qu'il leur fut possible de rendre les plus intéressants services dans les premiers temps de la conquête.

M. Alexandre Deval fut membre du Comité du gouvernement et chargé en cette qualité de l'organisation de la justice et de divers services civils. Il est notoire qu'il s'acquitta remarquablement de sa tâche. La croix de chevalier de la Légion d'honneur fut d'ailleurs sa récompense. M. Casimir Jobert l'assista dans tous ses travaux.

⁂

Il est donc absolument incontestable que le nom de Deval est bien à l'origine de la conquête de l'Algérie. Il est non moins certain que si l'Histoire a retenu ce nom, c'est seulement dans l'évocation de la fameuse scène du 30 avril 1827. Il y a là une grosse lacune qui doit être comblée, une regrettable injustice qui doit être réparée.

Dans les grandes fêtes du Centenaire, qui vont être célébrées bientôt, quand, devant les plus hautes personnalités officielles, on glorifiera l'Algérie française, il sera bien, il sera juste de donner un souvenir au consul général Pierre Deval, qui, malgré l'âge, malgré le climat contraire et déjà touché par la mort, se traînait d'antichambre en antichambre, pour rendre possible, cent ans plus tard, cette magnifique commémoration célébrée dans l'apothéose de tant de progrès accomplis, de tant de richesses épanouies...

René Boislaigue.

ELEONORA DUSE ET GABRIELE D'ANNUNZIO

La gloire agit comme un aimant. Les fronts que nimbe son auréole attirent non seulement les faibles et les nécessiteux de ce monde, mais tout aussi bien l'élite ennoblie par son travail. Eleonora Duse rencontra beaucoup de ces derniers. Rencontres la plupart du temps passagères ; cependant, désireuse toujours de trouver en chacun ce qu'il avait de plus grand, elle avait le don de reconnaître l'essence d'un être dans un mot, un regard, un geste, auxquels d'autres peut-être n'eussent guère prêté d'attention. Que de personnalités jalonnaient sa route ! Ceux dont la fumée de la gloire embrumait l'image, elle les avait vite oubliés. Mais il y en avait d'autres à qui elle envoyait souvent une pensée, à qui elle donnait le nom d'amis, car il avait suffi d'un éclair pour lui faire reconnaître la beauté de leur âme.

Oui, que de personnalités ! Que de peintres avaient voulu faire son portrait, fixer ses traits en un croquis ou, au moins, la contempler de près !

Que d'autres encore... Quelques-uns habitaient d'autres royaumes de l'esprit : Mommsen, Helmholtz, tous ces *pezzi grossi* que si souvent elle avait entendu nommer. Et puis, un jour, elle s'était trouvée en face d'eux, elle avait senti leur âme et vu luire dans leurs yeux quelque chose qui était allé à la sienne.

Et tous les poètes — et ceux qu'autrefois elle avait pris pour des poètes, Alexandre Dumas, avec qui elle avait échangé une longue correspondance et qu'elle avait fini par voir un jour. A peine remise de l'une de ses maladies — qui toutes n'étaient que des accès du même mal — elle était venue le voir à Marly, pour quelques heures seulement, car elle retournait à son travail. Et lui qui, autrefois, avait mis aux pieds de ses vingt ans toutes les richesses de ses œuvres et qui était un vieillard à présent, il lui apporta à la gare toutes les roses de son jardin.

Ils étaient légion, ceux contre qui elle avait su défendre son besoin de solitude. Mais son activité portait trop loin pour ne pas frayer un passage à nombre d'autres et son cœur était trop grand pour ne pas ouvrir le cercle magique à tous ceux qui avaient un réel besoin d'elle. Elle se laissait attendrir par tous les poètes, ceux qui étaient connus et les autres, qui, tous recouraient à elle et lui envoyaient leurs œuvres, désirant qu'elle les interprétât. Elle lisait chaque manuscrit, non seulement dans l'espoir de découvrir le poète rêvé, mais parce que chacun demandait un mot d'elle et que tout jugement comporte une responsabilité. Parfois, quand elle sentait de la vie et du talent dans l'un de ces drames inutilisables au théâtre, elle était prise de l'envie de conseiller l'auteur et de lui parler de l'œuvre de ses désirs. Mais tous ils étaient trop faibles. Elle leur faisait part de son jugement sur leurs drames, mais d'une façon consolante et toujours sur le ton de camaraderie sur lequel elle écrivait au poète dramatique Sinimberghi : « Vous me dites que vous êtes en train d'écrire votre pièce. Je vous en remercie et je suis très heureuse d'avoir pu vous pousser, si peu que ce soit, à perfectionner l'idée que vous aviez certainement déjà. Et pourtant, prenez garde à ce que je vais vous dire : ne vous arrêtez pas à moi ! Poursuivez votre idée sur le chemin de l'idéal, vers la bonté et la beauté qu'est l'Art, mais ne fondez pas votre drame sur — comment dire ? — sur la personnalité

d'une actrice. Je pourrais vous dérouter et pour arriver à l'art, il n'y a que l'art qui guide. Pensez-y, bâtissez — mieux que je ne sais vous le dire, — sur cette pensée, et travaillez. Et quand vous jugerez votre œuvre achevée, envoyez-la-moi. Je vous promets que je saurai la lire et que je m'efforcerai de faire comprendre au public votre pensée. Mais, je vous le répète, rejetez loin de vous la pensée d'écrire pour l'actrice. Nous sommes aujourd'hui, et demain nous ne serons plus... Mais celui qui écrit doit demeurer dans son œuvre. »

Des personnages vont et viennent. De nouveaux visages apparaissent, disparaissent, comme les stations devant lesquelles le rapide passe et comme les autres où il s'arrête. Mais quand elle rentre chez elle et tire le rideau de sa solitude, tous les visages, toutes les stations se brouillent dans une vision de voyage, de traversée vers un pays inconnu pour lequel dans les jours de fièvre on trouve mille noms et dont l'attente prend mille formes.

Un soir, à Rome, où elle avait joué *La Dame aux Camélias* et prêté à la passion et au renoncement de Marguerite Gautier l'ardeur qui se consumait en elle, — tandis que, toute en pleurs, bouleversée, épuisée, elle retournait à sa loge, elle rencontra un jeune homme qui fixa sur elle la flamme de ses yeux clairs et prononça ces seules paroles : « *O grande amatrice...* » Elle ne répondit pas. Plus tard, lorsqu'elle fut redevenue Eléonora Duse, on lui dit que cet élégant jeune homme mince, au regard métallique, était le poète de qui, depuis quelques années, on parlait le plus en Italie, un ami d'Adolfo de Bosis, Gabriele d'Annunzio.

Elle n'écoutait jamais les bavardages ; cependant, tout ce qu'on racontait sur lui n'était pas de ce domaine personnel dont elle avait pour elle-même et pour les autres le respect et la pudeur. Non, ces particularités connues de toute l'Italie, faisaient bien plutôt partie de l'œuvre du poète. Elle savait donc, comme tout le monde, qu'il était l'époux d'une princesse, que chaque jour il commettait avec un divin sérieux les plus grandioses folies; que le vieux Carducci, ému aux larmes, avait lu et relu ses premiers vers ; que la jeunesse entière, folle de lui, voyait en lui non seulement son poète, mais celui qui, comme l'annoncent ses vers, lui tracera la voie vers une vie nouvelle.

O grande amatrice !... Ces paroles et ce regard, de sa vie elle ne devait plus les oublier.

Puis une nuit, à Venise, — toute une vie s'était écoulée depuis, qui leur était à chacun apporté la gloire, — une nuit d'insomnie, elle quitta sa chambre, ne trouvant ni repos, ni air respirable, et, pendant des heures, elle s'en alla en gondole sur les canaux. Ce fut seulement quand le ciel commença à verdir et les coupoles de Santa Maria della Salute à briller au soleil, quand commencèrent à arriver les barques pleines de poissons et de légumes, qu'elle se décida au retour. Une gondole aborda en même temps que la sienne et un jeune homme en descendit. Lui non plus, son cœur ne l'avait pas laissé dormir ; mais c'était une inquiétude d'autre nature qui le poussait à ces promenades solitaires. Elle le reconnut. Il s'approcha d'elle, et ils s'en retournèrent par cette aube vénitienne, dont la fraîcheur dorée dissipait en elle les langueurs de la *smara* et en lui la fatigue d'une nuit emplie de la fantasmagorie de ses rêves de puissance surhumaine. Leurs cœurs étaient clairs et simples, et ils s'en allaient, parlant des choses de cette matinée comme deux enfants qui, se réveillant très tôt le matin d'un jour de fête attendu longtemps, regardent par la fenêtre pour voir le visage de la ville natale, qui, aujourd'hui leur semble tout neuf...

Avant de se séparer, comme les gens commençaient à sortir des maisons, elle lui demanda pourquoi il n'écrivait pas pour le théâtre. Et il lui répondit d'un sourire malicieux.

⁂

En songeant à cet homme entré si brusquement dans sa vie, Eleonora Duse vit qu'elle en savait plus long sur lui qu'elle ne l'avait cru. Il était dans sa trente-troisième année. Il avait publié une quantité considérable de vers, de nouvelles, de romans et se racontait dans toutes ses œuvres. Mais, quand même, il suivait une voie que caractérisait clairement sa glorification de la chair, de la jouissance et du désir, elle ne voyait en lui que le poète à ses débuts, qu'elle avait aimé pour ses beaux vers prenants et colorés ; et c'était ce poète qu'elle retrouvait dans l'histoire pourtant toute ensanglantée d'horreur de Giovanni Episcopo et dans *L'Innocente*, ce roman qu'elle aimait parce qu'il idéalisait une passion au-delà de toutes bornes. Oui, c'était bien l'autre visage de la sensualité, que ce goût de l'horrible qui lui avait dicté ces histoires sur sa patrie des Abruzzes ; et toutes ses visions d'inceste, d'amour meurtrier, de cruauté héroïque étaient les autres visages de ce désir effréné de puissance et de domination du monde.

Elle réfléchissait à présent à ce qu'avaient raconté sur lui tous ses amis, — Mathilde Serao qui le connaissait de longue date et son mari, Edoardo Scarfoglio, qui avait été son ami. Elle se souvenait d'avoir vu la belle princesse Galese, son épouse, dont il vivait séparé. Il lui semblait maintenant que tous ne lui avaient parlé que de lui. Elle se rappela avoir entendu dire que son grand talent était à son déclin. Elle avait eu connaissance d'une lettre adressée à Sarfoglio, où d'Annunzio lui disait le vide du cœur et de l'esprit qu'il éprouvait après ces années si remplies de travail et de débauche, et elle revit en esprit les vers où il confesse la gande tristesse de la chair assouvie. Mais depuis, elle l'avait vu et — elle avait confiance en ses propres yeux, — rien en lui ne parlait de décadence et de déclin. Elle se dit que les autres se trompaient, croyant que ses forces s'épuisaient alors qu'elles ne faisaient que prendre une direction nouvelle. Il en serait de même d'elle lorsqu'elle aurait trouvé la nouvelle voie vers laquelle sa vie s'orientait, quand elle ne jouerait plus comme elle jouait aujourd'hui, mais que, libérée de tout le tragique bourgois de ce théâtre, elle vouerait ses forces à la création des grands symboles d'une vie plus élevée. N'éprouvait-il pas aussi ce qu'elle avait éprouvé elle-même? Lui, qui devait la célébrité à ses œuvres réalistes, n'était-il pas las, comme elle, du vide de cette réalité ?

Elle le revit ; elle le vit de plus en plus souvent, car elle habitait alors Venise. Ses amis commencèrent à s'inquiéter et voulurent la mettre en garde contre la fascination que cet homme exerçait sur qui il voulait. Elle ne se fâcha pas même. La prévenir ? Etait-elle donc une petite fille, facile à enjôler ? Il s'agissait là de bien autre chose ; il s'agissait de création et de travail. Elle avait enfin trouvé en lui le génie capable de créer ce théâtre dont dépendait son salut et le salut de tous. Du danger ? Peut-être cela aussi : « ... Le sourire innocent, clair et prenant d'un enfant... et, en même temps dans ses grands yeux pâles le froid regard d'acier d'une volonté consciente de son but, d'une volonté inflexible, et cruelle aussi peut-être (1)... ». Elle le voyait bien ; mais celui qui aspire à la puissance, à la profondeur et à la plénitude, celui qui a conscience d'être lui-même une force active de l'univers, celui-là aussi est danger et il n'y a place dans sa vie ni pour la tranquillité, ni pour un paisible travail. Et celui dont le destin est de marcher et qui ne voit devant lui qu'un seul chemin n'a pas à choisir.

Que pouvaient lui importer les racontars sur les femmes qu'il avait abandonnées, sur ses vices, sur ses dettes ? Quand même tout cela eût été mille fois vrai, c'était avec d'autres yeux qu'elle le voyait. Elle savait ne voir que la volonté formidable qui était le levier de cette âme, sa soif de passion qu'aucune possession ne pouvait assouvir et qui renouvellerait sans cesse la forme de ses besoins infinis jusqu'au jour où elle aurait trouvé le mot définitif. N'avait-il pas écrit d'Andrea Sperelli ,ce héros de l'un de ses romans qui lui ressemblaient comme un frère ces mots où elle escomptait une promesse : « Par l'épuisement même de la coupe du plaisir et par l'amertume qui en restait dans son âme, par la fatigue qu'en gardait son corps, il comprit le vide et la misère et il se sentit attiré vers la grande délivrance des anachorètes de l'humanité moderne, vers la vie multiple, tumultueuse, délivrante et ailée et vers le grand art qui est le miroir des figures et des passions du monde. »

Le grand art... oh ! il réunit tout, — l'ardeur et sa floraison de passion et de tourment, de conquête et d'humilité, — tout ce qui était resté inexprimé du martyre et des félicités d'une vie humaine ; il embrasserait toutes ces forces contradictoires sous la loi d'une forme définitive. Elle croyait à la force de son poète et à sa mission de rassembler comme en une gerbe les forces dispersées de son temps, pour en transposer l'image en un mythe idéal. Elle présageait de grandes choses. Comment n'eût-elle pas été heureuse et fière qu'il lui fût permis d'y collaborer ?

Il était là et il lui parlait de ses projets — et sa façon de peindre était telle qu'elle se passionnait pour tout. Il parlait — et dans sa bouche les mots prenaient une forme ; ils devenaient des paysages ardents, qu'elle croyait reconnaître, et cependant reculaient bien loin dans la nuit des temps, définitifs comme l'est tout symbole. Et toutes les choses humaines et grandes auxquelles il touchait arrivaient à elle, passaient par elle, proches et familières, et inaccessibles cependant, — avec le lointain sourire de la Beauté. Ame vibrante d'adoration devant toutes les beautés de la terre, amoureuse des couleurs, éprise comme d'une chose vivante de la volupté des étoffes chatoyantes, heureuse

(1) Prince F. de Hohenlohe-Waldenburg. Erinnerungen an G. d'Annunzio u. Eleonora Duse (Deutsche Revue, août 1914).

au milieu des fleurs, comme parmi des caresses inépuisables de la terre, persuadée à travers ces paroles ardentes et sonores de la sincérité de cette profondeur et de cette ardeur, elle crut voir s'irradier en elle cette puissance qui sait donner un nom à l'inexprimable et qui met sur la vie cette suprême couronne de l'Art qui consacre la Beauté. Il lui parlait du grand penseur dont l'œuvre l'avait bouleversé pendant ces dernières années, de Friedrich Nietzsche et de sa doctrine de surhomme. Par ses yeux, elle le voyait tout autre que le lui avaient décrit et interprété ses amis. Mais chez ceux-là, tout n'était que pensée, alors que lui savait tout transformer en force vivante. Il avait donc raison. Il parlait de poètes qu'elle croyait connaître — et elle les découvrait transposés, assimilés à sa vie, devenus force agissante de sa propre nature. Et si même il leur avait fait violence, — c'était qu'il en avait reçu le pouvoir ; il fallait donc qu'ils lui servissent d'instruments.

Cependant, dès qu'elle retrouvait sa solitude, elle songeait aux longues années pleines d'une sévère discipline, à cette existence où sa seule patrie était son labeur et dont le cercle se rétrécissait avec les années. Elle y songeait comme à quelque chose à jamais passé. Et bien qu'elle s'en défendît, elle y songeait avec un regret de cette partie d'elle-même qui lui avait coûté tant de souffrances et tant de combats. Mais alors, se souvenant de la soif de transformation qu'elle avait ressentie, elle se reprochait la lâcheté dont elle faisait preuve, maintenant que le moment était venu. Puis, elle évoquait l'image de ses amis, — de l'ami, si loin d'elle, dans un monde où son activité à elle ne trouvait pas de place, — et ses regrets en devenaient plus cuisants. Mais toujours cet homme était devant ses yeux. Dans son regard, elle sentait l'esprit de la terre, l'infini humain ; et toutes les puissances obscures de son être, tous les besoins étouffés de sa jeunesse qui, jusque-là s'étaient résolus en inquiétude et en nostalgie, elle les sentait crier vers lui... Cela jusqu'au jour où les forces de son esprit entrèrent en révolte contre cette domination qui voulait s'imposer. Un jour, où il s'en était allé et où elle sentait peser moins fort sur elle la puissansce de sa volonté, soudain il lui sembla s'éveiller d'un cauchemar. Elle revit sa longue vie de solitude, avec tout ce qu'elle avait de bon et de triste, le travail de longues années, et elle sentit qu'autour de sa possession et de son attente, déjà sa passion pour cet homme commençait à croître comme l'ivraie qui étouffe le grain. Déjà elle errait, incertaine, et bientôt le fourré serait trop épais pour qu'elle retrouvât sa route. Non ! non ! non ! Elle parcourut toutes les pièces de son appartement (le premier de sa vie !) où elle s'était entourée de tant de trésors, souvenirs de ses voyages, — objets qui tous déjà portaient la marque de sa nouvelle passion. Elle vit de la fenêtre sa ville de Venise et embrassa d'un coup d'œil tout ce qu'il lui faudrait laisser. Et puis elle donna ordre de préparer ses malles, d'enlever les meubles et d'expédier à Rome tout ce qui lui appartenait (1). Elle écrivit au comte Primoli et lui demanda l'hospitalité pour tous ses biens jusqu'au jour, qui viendrait peut-être, disait-elle, où elle pourrait se créer un chez soi.

Elle partit. Elle avait l'intention de se remettre au travail et d'arriver par ses propres forces à réaliser son théâtre. Un ami, dans l'âme duquel semblait renaître la vie antique, Angelo Conti, lui avait appris à comprendre la tragédie grecque. Cela lui semblait être sa voie ; elle voulait jouer *Antigone* et l'*Orestie*. Ce serait la réalisation du grand théâtre de ses rêves. Elle avait mûri assez pour qu'il lui fût permis d'en animer de sa propre vie la forme puissante. L'accomplissement de cette tâche lui procurerait la paix et la délivrance. Elle partit pour Rome. Son théâtre devait y être bâti, — un amphithéâtre, aux abords de la ville, dans un paysage antique où croissaient les chênes rouvres et les lauriers d'Albanie. Elle avait fui devant elle-même. Mais lorsqu'il parut sur son seuil, elle comprit qu'on se retrouve en tous lieux. Et, consciente, ardemment consentante, elle s'abandonna à l'inévitable.

Maintenant qu'elle était une amoureuse, elle mettait son orgueil à l'être avec des forces toujours plus parfaites. Et lorsque son cœur, effrayé de la floraison inconnue qui l'envahissait, voulait se réfugier dans la nostalgie de ce qu'elle avait perdu à jamais, une douce voix de tout temps familière, lui murmurait que ce qui peut se perdre ne vaut pas d'être conservé. Il remplissait sa vie, toujours plus intensément, toujours plus profondément, toujours plus exclusivement. Elle savait imposer silence aux

(1) Elle avait fait tendre d'étoffe rouge tout l'escalier qui menait à son appartement, situé à l'étage le plus élevé. Quand on avait enlevé déjà tous les meubles, cette tenture restait encore aux murs, dans toute sa splendeur. Son regard y erra : « Cela aussi, c'était lui, avec son amour du faste », et lorsque de nouveaux locataires se présentèrent pour visiter l'appartement, elle leur fit don de cette énorme quantité de tissu précieux.

reproches de son âme. Son théâtre sera mon théâtre, et c'est à ses figures que je donnerai ma force et ma vie. Le temps n'est pas encore venu. Lorsque je serai entrée complètement dans sa vie, il soutiendra mon désir et mon œuvre comme moi je servirai les siens. Elle s'exhortait à la patience. Il fallait qu'elle crût qu'il lui donnerait son théâtre, puisqu'il était devenu son univers. Et elle se promettait que ce théâtre serait le plus beau qui eût jamais été au monde et qu'il y aurait un combat passionnant pour mener le public vers cet idéal. C'est ainsi qu'elle vécut dans sa servitude, et son rêve d'un théâtre selon l'idéal antique fut relégué dans l'ombre, avec d'autres rêves...

Schurmann la pressait de signer l'engagement d'une nouvelle tournée en Amérique, qui s'offrait à des conditions spécialement brillantes. L'Amérique... A quoi bon ce pays, pour lequel, malgré l'accueil qu'il lui avait réservé, malgré les sympathies chaleureuses et naïves qu'elle y avait rencontrées, elle éprouvait une répulsion aussi déraisonnable qu'invincible ?

D'ailleurs, tout départ lui était une épreuve. Schurmann, cependant, lui parla du gain immense que ce voyage représenterait. Et elle, qui avait donné à cent reprises les preuves d'un désintéressement absolu, elle se laissa tenter, sachant qu'il lui faudrait une fortune afin de monter les drames qu'écrirait pour elle son poète. Son voyage fut décidé (1).

E.-A. Reinhardt.

Traduit de l'allemand par Odile de Bancalis.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LE CENTENAIRE DE L'INDÉPENDANCE GRECQUE

Nous sommes dans l'année des centenaires. L'an de grâce 1830 fut une année climatérique, l'année où les peuples, éveillés à la vie politique par les répercussions de la Révolution française, brisèrent la Sainte Alliance inventée par les diplomates de l'école de Metternich pour les contenir.

En présence des déceptions de la politique démocratique et de la confusion qu'elle a fait régner dans une Europe qui manifestement ne sait où elle va, perpétuellement hésitante entre un internationalisme juridique et... verbal et un nationalisme économique et passionnel, toute une école a tenté la réhabilitation de la politique de la Restauration et même de la politique de Metternich. En réalité, cette politique est indéfendable, même en dehors de toute considération morale et en admettant la doctrine de la raison d'Etat telle qu'on la pratiquait au XVIIIe siècle. Elle allait contre la force des choses, elle se heurtait à des contradictions inextricables dont l'histoire diplomatique de l'indépendance grecque est le plus éclatant témoignage. C'est une histoire pleine d'enseignements et fort actuelle. Aussi bien la Grèce contemporaine, qui cherche tant bien que mal à se remettre des terribles conséquences de la dernière guerre turque, a tenu à montrer, en célébrant le centenaire de l'Indépendance, quelle était, malgré tout, la solidité des liens qui l'attachent aux puissances occidentales et en particulier à la France.

La date choisie par le gouvernement hellénique a été le 25 mars, jour de la fête nationale. C'est, en effet, le 25 mars 1821 que l'étendard de la révolte, pour employer le style du temps, fut levé au couvent de Hagia Lavra, par André Zaïmis de Kalavryta, André Loutos de Vostitsa et Mgeur Germanos, archevêque de Patras. En consacrant cet événement, il semble qu'on ait voulu souligner le caractère populaire et national de l'insurrection que la diplomatie européenne ne devait consacrer que neuf ans plus tard.

En réalité, l'indépendance grecque date du 3 février 1830, date à laquelle fut signé, à Londres, par le prince de Liéven, lord Aberdeen et le duc de Montmorency-Laval le protocole dont l'article premier disait : « La Grèce formera un Etat indépendant et jouira de tous les droits politiques administatifs et commerciaux attachés à une indépendance complète. »

A la suite des autres articles, qui fixaient les frontières du nouvel Etat et réglaient ses relations avec la Porte ottomane, les signataires ajoutaient : « Arrivés au terme d'une longue et difficile négociation, les trois Cours se félicitent sincèrement d'être parvenues à un parfait accord, au milieu des circonstances les plus graves et les plus délicates. Le maintien de leur union, dans de tels moments, offre le meilleur gage de sa durée, et les trois Cours se flattent que cette union, stable autant que bienfaisante,

(1) La librairie Perrin va publier prochainement une Vie d'Eleonora Duse, par E. A. Reinhardt.

ne cessera de contribuer à l'affermissement de la paix du monde. »

Vains souhaits ! En réalité, les trois Cours venaient de porter la première atteinte au système politique périmé qu'elle ne maintenaient que par la force. En cette même année 1830, l'insurrection belge (septembre), l'insurrection polonaise (novembre) et les troubles d'Allemagne devaient le faire tomber en morceau. Entre temps, au surplus, une des trois Cours avait été remplacée par une autre Cour d'origine révolutionnaire.

Et rien ne montre mieux que cette histoire que les politiques, même quand ils ont raison, sont incapables d'enrayer un mouvement d'opinion. Les politiques de la Restauration sentaient le danger qu'il y avait pour le système monarchique de la Sainte Alliance à soutenir, fût-ce contre les Turcs, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. De son côté, en 1820, le tsar avait signé à Tropau, avec l'empereur d'Autriche et le prince royal de Prusse une déclaration interdisant aux peuples de modifier le régime monarchique et obligeant les signataires à recourir à « une force coercitive » pour ramener éventuellement au sein de l'alliance les nations qui auraient voulu la rompre. N'empêche que, sous la pression de l'opinion publique panslaviste et des traditions séculaires de l'Empire russe, le tsar n'allait pas tarder à inciter les principautés danubiennes à s'insurger contre le « Barbare », c'est-à-dire contre le Sultan de Constantinople. De même, c'est sous l'impulsion de l'opinion publique et même de l'opinion libérale que le gouvernement de Charles X se décida à intervenir.

La préoccupation principale de M. de la Ferronnays, ministre des Affaires étrangères dans le Cabinet Martignac, avait été de limiter l'ambition russe en Turquie. Navarin, disait-il, signifiait que la Grèce doit être libre, mais non que la Turquie doit être conquise. » Il eut l'adresse de faire confier à la France par la conférence de Londres le soin de défendre la Grèce contre les Turcs. Le maréchal Maison, à la tête d'une armée de 14.000 hommes, occupa le Péloponèse. Les troupes du pacha d'Egypte, qui l'occupaient, l'évacuèrent sans difficultés, mais lorsque Maison voulut franchir l'isthme de Corinthe pour affranchir l'Attique, le ministre le rappella. Tous les gouvernements hésitaient, rusaient, tergiversaient. Alexandre Ier, défenseur de la légitimité, promoteur de la Sainte Alliance avait des trésors d'indulgence pour les révolutions dont il espérait profiter ; le gouvernement de Charles X ne songeait qu'à détourner l'attention des Français des fautes de sa politique intérieure en flattant leur amour-propre par les succès de sa politique extérieure. Obtenir par l'Alliance russe le retour aux frontières naturelles, n'était-ce pas consolider à jamais les Bourbons, leur rallier la France libérale qui haïssait autant en eux les signataires des traités de 1815 que les revenants de l'émigration ? Et les rêveurs politiques, qui étaient aussi inventifs en 1828 que de nos jours, imaginaient que la guerre de Turquie pourrait être le point de départ d'un grand remaniement de l'Europe où la France reprendrait la frontière du Rhin.

Toutes ces rêveries aboutirent au protocole du 3 février 1830, qui se contentait d'exprimer d'espoir que l'union des trois Cours contribuerait à l'affermissement de la paix du monde. On voit que ce n'est pas d'aujourd'hui que les protocoles expriment de beaux espoirs...

Toujours est-il que, s'il n'affermit pas la paix du monde, le traité de 1830 fonda la nationalité grecque qui a subsisté pendant un siècle, malgré toutes sortes de péripéties, parce qu'elle est une véritable nationalité.

« La Grèce moderne, a dit M. Croiset, au cours de la cérémonie qui fut célébrée à la Sorbonne en l'honneur du centenaire de l'indépendance hellénique, a droit à notre reconnaissance pour nous avoir montré ce que peut la force spirituelle d'une nation. » C'est, en effet, à cette force spirituelle que la Grèce a dû de survivre aux pires difficultés. Comme tous les peuples très intelligents, les Grecs sont difficiles à gouverner. Ils passent facilement, tels leurs ancêtres de l'époque classique, de la démagogie à la tyrannie et vice versa. A la suite de la funeste guerre contre les Turcs où la Grèce se laissa entraîner avec une imprudence folle, le pays s'est trouvé aux prises avec les pires difficultés financières économiques et sociales. Ajoutez à cela qu'il s'est donné un régime électoral basé sur la représentation proportionnelle qui favorise l'émiettement des partis dans un pays où l'on a toujours souffert des querelles des partis et des clans. Malgré tout, elle a su se maintenir et jouer son rôle dans la politique balkanique et méditerranéenne. Elle a su se maintenir parce que ce peuple de politiciens, qui a la passion de l'intrigue et de l'éloquence, possède un instinct national extrêmement puissant. « L'histoire de la Grèce antique, c'est le martyrologe de ses grands hommes », dit-on. M. Venizelos a connu tous

les triomphes de la popularité et toutes les amertumes de l'ingratitude populaire. A présent, il dispose de nouveau d'une majorité formidable que ses ennemis disent artificielle, mais qui du moins lui a permis de remettre de l'ordre dans le pays.

« Nous avouerons, déclarait dernièrement le journal *Hestia*, que la façon actuelle de gouverner le pays n'est pas la plus idéale ni la plus infaillible. Mais nous estimons que l'état de choses parlementaire actuel, même régi par une volonté toute-puissante, est le seul qui pouvait nous sauvegarder contre les dangers vers lesquels nous menaient les gouvernements de la représentation proportionnelle. »

Dans tous les cas, c'est cet état de chose qui a permis à la Grèce de célébrer paisiblement et magnifiquement son centenaire aux applaudissements de tous ceux qui en Europe savent le rôle capital que la Grèce est appelée à jouer dans le Proche Orient.

L. DUMONT-WILDEN.

LE ROMAN

LA PRÉDESTINATION SANS LA FOI

M. André Thérive est un des esprits à la fois les plus souples, les plus actifs et les plus fertiles de ce temps. *Le Charbon ardent* (1) est son septième roman. Mais il faut ajouter aux œuvres d'imagination — sans parler d'un charmant volume de vers, *Poèmes d'Aminte* (2), qui mériterait pourtant bien qu'on parlât de lui — les ouvrages d'histoire littéraire et de critique : *Le Retour d'Amazan*, histoire de la littérature française (3) : *Opinions littéraires* (4) ; *Du siècle romantique* (5) ; *Critiques et essayistes romantiques* (6) ; *Le Parnasse* (7) ; de pénétrantes monographies : *J. K. Huysmans et son œuvre* (1), *Essai sur Abel Hermant* (2) ; *Georges Duhamel* (3) ; et une troisième catégorie encore, formée des piquantes études de langue, en si grande faveur aujourd'hui : *Le français, langue morte ?* et *Les soirées du Grammaire-Club* (4), en collaboration avec Jacques Boulenger ; *Querelles de langage* (5). Ce n'est pas encore tout, puisqu'il reste des études comme: *Le Limousin* et *Blason de la Pologne* (6), d'autres peut-être. Cette activité ne chôme jamais, puisque M. André Thérive, en même temps que romancier, est journaliste. Sans quitter l'*Opinion*, où il s'était fait remarquer par une brillante campagne de critique, il a recueilli au *Temps* le feuilleton hebdomadaire de Paul Souday, « Les Livres », et il se meut allègrement à travers les six colonnes de ce rez-de-chaussée qu'il doit aménager, pour notre plaisir et notre profit, en exposition permanente et sans cesse renouvelée des spécimens les plus caractéristiques de la production littéraire. C'est merveille qu'il suffise à toutes ces tâches et qu'il n'y paraisse jamais las. Il est du petit nombre des heureux, *the happy few*, qui se reposent d'un travail par un autre et n'ont pas besoin d'une autre détente que celles qu'ils trouvent dans ce changement. C'est comme romancier que M. André Thérive nous appartient ici. Voyons comment il se repose de la critique par le roman.

Nous remarquerons d'abord qu'il y transporte, non seulement ses préoccupations, mais ses habitudes et sa subtile pratique d'analyste des tendances et des idées de son temps. Il n'est pas défendu à un romancier d'être psychologue et moraliste, ni même d'avoir une philosophie de la vie, pourvu qu'il l'exprime, non en philosophe, mais en romancier. C'est ce que fait M. André Thérive. *Le Charbon ardent* est un roman, disons même un roman naturaliste, et il pourrait être lu comme tel pour le seul intérêt qu'il présente comme peinture des personnages, de leur vie médiocre et grise, du milieu dans lequel s'en déroulent les péripéties ou les incidents, comme histoire aussi de celui qui forme le centre du tableau et dont l'aventure tout ordinaire n'en éveille que plus aisément

(1) *Le Charbon ardent*. 1 vol. Grasset, éditeur.
(2) Garnier, éditeur.
(3) Bernard Grasset, éditeur.
(4) Bloud et Gay, éditeurs.
(5) *Nouvelle Revue Critique*.
(6) Le Trianon, éditeur.
(7) Les Œuvres représentatives.

(1) *Nouvelle Revue Critique*.
(2) Le Livre, éditeur.
(3) Rasmussen, éditeur.
(4) Plon, éditeur.
(5) Stock, éditeur.
(6) Emile-Paul, éditeur.

notre sympathie. Jean Soreau, employé dans une petite banque de banlieue, semble prédestiné à la monotonie douloureuse de son existence. Tout le nécessaire est dit pour nous faire entendre que sa naissance illégitime fut particulièrement irrégulière et inavouable. Il ignore son père ; sa mère, une pauvre femme sans moyens d'aucune sorte, fille de ferme d'abord, puis servante à la ville, ne s'est jamais occupée de lui. Il a été élevé par charité dans une école des Frères. Il s'est marié sans amour avec une jeune fille sans grâce, pourvue d'une demi-culture qui aggrave sa prétention méthodique et son rigorisme raisonné. Il rencontre une petite violoniste de cinéma, dont il s'éprend sans grande ferveur et qui se donnerait à lui sans grande passion. Avec elle, il pourrait essayer de refaire sa vie ; il n'essaiera pas et finira par reprendre la morne vie commune, un instant interrompue, avec l'épouse plus ou moins rébarbative qui s'était retirée chez son père, à la campagne. Tout cela est d'une tristesse profonde, où perce une pointe de l'humour le plus amer. M. André Thérive aime et connaît bien Huysmans, auquel il a, nous l'avons rappelé, consacré toute une monographie : le taudis de Mlle Brièle « une vieille dévote, ou même une punaise de sacristie », qui servait à Jean Soreau « de correspondante, et, en somme, de mère », l'atmosphère de la Banque industrielle, commerciale et agricole des Participations, succursale d'Arcueil, les figures, mœurs, coutumes et manies de ses commis, employés ou garçons de bureau, les restaurants (tonnelles et jardins) et magasins de leur quartier, nous rappellent l'air que nous respirions dans *Les Sœurs Vatard*, *En ménage* et *A vau-l'eau*. Le personnage de M. Latapie, le fondé de pouvoirs dont l'apparence bourgeoise cache des vices mystérieux, appartient à l'extrême naturalisme. Mais il y a bien autre chose dans le roman de M. André Thérive : il y a tout ce qui en fait l'essence et ce qu'exprime le titre même.

Cet élément nouveau et tout différent, nous en sentions la présence dès les premières pages. Jean Soreau n'est pas comme les autres, et il fait allusion à un secret, « le véritable, le profond secret », qui l'empêche d'être compris et peut-être de se comprendre lui-même. Nous le voyons s'accuser, se préciser, quand Soreau retrouve un ancien camarade des tranchées, La Provenchère, marié maintenant, installé avec son beau-père dans un manoir normand et faisant valoir ses terres, menant là ce qui apparaît à son compagnon de guerre comme « sa vie nouvelle, sa vie inconcevable ». Peu à peu, au fil des souvenirs, quand c'est le passé qui revit, ils se retrouvent en confiance, « à force de nier le présent », chacun s'acharnant à découvrir « des liens secrets qui ne fussent pas rompus ». Là, au milieu de cette famille heureuse — le grand-père, la fille, et le gendre, le bébé qui s'ébat — il a l'impression que La Provenchère « était exilé presque autant que lui-même, l'hôte passager ». Qu'est-ce donc ? Eh bien! voici :

> Tous les La Provenchère étaient restés ailleurs, oubliés, reniés, ou vénérés malgré eux par des successeurs qu'ils n'avaient pas choisis, qui ne tiendraient rien d'eux. Personne à Neumesnil ne gardait la mémoire des deux frères de Paul tués sans descendance, ni même du géographe maniaque dont les livres avaient été vendus... Allons, Paul, mon vieil ami, vous devez savoir comme moi que la vie ne se soucie pas des morts, que sa victoire consiste à leur défaite ! Pourquoi mentir, pourquoi parler de lignée, d'héritage, de tradition ? Vous, moi, tous les autres, nous mourrons seuls... Tous ces gens assemblés sous leur toit, et qui croient se tenir chaud, ils se mentent pour avoir moins peur ; sinon ils auraient peur comme moi de la solitude, de la stérilité...

Nous sommes maintenant au cœur du récit, très exactement, je veux dire en son milieu et au point où se précise sa signification. Nous arrivons au chapitre « cardinal », celui qui sert de gond ou de pivôt. Sept le précèdent et le préparent, comme il commande à son tour les sept qui vont suivre. L'œuvre, parfaitement équilibrée, tourne sur cet axe central. Regardons s'accomplir la « révolution ».

C'est au cours de sa visite à son ancien compagnon, La Provenchère, dans le bon lit campagnard où, environné de calme, il ne peut dormir, que Jean Soreau prend conscience de sa véritable situation et des raisons de son profond malaise. Son erreur est de croire qu'il soit le seul à qui cette aventure soit arrivée. De saisissantes scènes de guerre revivent soudain dans sa mémoire, où elles ont gravé leur ineffaçable empreinte, reprennent possession de sa pensée qu'à vrai dire, et plus encore qu'il ne le croit, elles ont façonnée en même temps qu'elles s'emparaient à jamais de sa sensibilité. En réalité, qu'il le sache ou non, qu'il mesure ou non la portée de cette révélation, la guerre a fait naître et développé chez lui le sentiment de la malfaisance radicale de la vie :

> ... La vie, c'est peut-être le seul démon ennemi des hommes. Je ne le comprends pas bien encore, mais je le devine : le droit à vivre, c'est le droit à répandre des révoltes et des tortures, sous le nom d'amour et de bon-

heur ; c'est le droit de rejeter la souffrance quand elle vous fait l'honneur d'une visite, quand elle vient vous apprendre ce qu'est la destinée véritable, le but final de vos agitations, de votre travail, ce que votre bureau, votre tramway, vos journaux, votre restaurant vous empêchent de savoir...

Peut-être entendons-nous ici l'accent de l'auteur plus que la voix du médiocre Jean Soreau. Mais l'auteur, très habilement, va au-devant de l'objection et atténue l'invraisemblance quand il insiste sur le caractère exceptionnel de cette méditation nocturne et nous montre Jean Soreau saisi lui-même comme d'un vertige devant la profondeur soudaine, inexplicable et inquiétante de ses pensées : « ces mots me paraissent très clairs, je les comprendrai peut-être demain au jour, s'ils me reviennent : y aurait-il des vérités qui ne luisent que dans les ténèbres ? ou suis-je en train de devenir fou ? » Il ne devient pas fou. Disons plutôt qu'il devient sage, quand il entrevoit les plus hautes vérités de la vie morale et religieuse : Dieu, donnant à ceux qu'il distingue « les épreuves, la sensibilité, le mal enfin, c'est-à-dire la vie à un degré supérieur » ; la Bonté suprême, que nous accusons de nous faire souffrir et qui souffre peut-être elle-même « d'être si peu comprise, d'être reniée au nom de la joie, elle qui est la douleur suprême puisqu'elle est la pensée suprême ». Ainsi cet humble, ce misérable, ce déshérité a eu sa révélation. Veillons encore un peu avec lui dans cette nuit d'insomnie ; écoutons-le : cela en vaut la peine.

On rirait bien à savoir les prétentions de Soreau Jean, qui ne rentrera à son bureau que demain à huit heures trois quarts et qui, en ce moment, couche en invité dans une riche maison où de bons bourgeois lui ont offert de la mangeaille à en crever... Mais ma personne ne compte pas pour juger le monde, ni la personne des mendigots que je pourrais interroger, ni même celle des soldats qui ont souffert par hasard des horreurs surhumaines. Ce qui compte, c'est la conviction que voilà le vrai fonds de l'existence, une chose monstrueuse à juger comme nous devrions la juger, une affaire manquée, une partie perdue. A moins que... à moins de l'accepter pour telle, de le savoir, et d'appeler monstrueux au contraire, absurdes, et au fond redoutables les bonheurs, les réussites, les contentements...

Voilà le secret, voilà ce qu'il ne faut confier à personne, ce que presque personne n'écouterait.

Jean Soreau vivra donc, comme il le faisait déjà, avec ce secret, qui l'isole de ses semblables. En sa nuit d'insomnie, il a atteint la plus haute cîme du désespoir, celle d'où il peut prendre la plus sombre vision de la destinée, la plus désolée et la plus pessimiste : « Il n'y a de vrai au monde que la douleur ; le reste est illusion. » Et il profère cette parole terrible : « Ah ! mettez-vous vite du parti de la mort. » D'autres vivront : ce qu'ils appellent vivre, avec « du bon vouloir, de la patience, qualités de bonnes gens ». Mais Dieu « réclame à quelques-uns, choisis je ne sais pourquoi, l'angoisse et la terreur ; il les traîne devant lui ; il leur brûle les lèvres une seule fois, comme au prophète, avec un charbon ardent. Et ils en portent à jamais la cicatrice. Ils sont marqués pour sa colère, qui n'est autre que son amour. » Le charbon ardent : comprenez-vous maintenant ? Jean Soreau ne peut plus parler, ne peut plus penser comme les autres hommes. Il est mis à part, puisqu'il a été choisi : toute sa vie en sera changée. « S'il m'a été donné déjà quelque chose comme un mérite, une grâce, c'est de ne pas me révolter contre ce qui révolte les autres, de me révolter contre ce qu'ils acceptent. » Il accepte ce qui les révolte : la souffrance, les forces mystérieuses qui nous l'imposent et ce qu'il a appelé, d'un raccourci tragique, « le parti de la mort ». C'est à cette acceptation que, désormais, il est voué.

Non pas toutefois qu'il s'y rallie en vertu d'une décision formellement et volontairement prise, ni sans les tergiversations par où doit passer un pauvre être plus ou moins faible et désarmé devant la vie. Il s'abandonnera d'abord au sentiment assez incertain que lui inspire la petite violoniste du cinéma, la sage et raisonnable Gaby, si peu exigeante et prête à s'accommoder d'une existence dans laquelle Jean Soreau entrevoit la possibilité d'un médiocre bonheur. Mais il n'est pas libre. Pourquoi ne se libère-t-il pas ? Pourquoi ne prend-il pas l'initiative et la responsabilité de diriger sa vie ? Ou bien, pourquoi ne se borne-t-il pas à chercher tout simplement son plaisir, comme tant d'autres ? Même en dehors du divorce, il ne dépendrait que de lui de s'installer avec Gaby, comme l'y invite la sœur très délurée de la jeune fille. Il en est empêché par l'étrange sentiment qui pèse sur lui d'une vocation du malheur. Parfois, il se reproche ce sentiment comme une lâcheté, la capitulation d'un malchanceux fainéant, d'un guignard découragé qui couvre de grands mots sa faiblesse et lui cherche des explications compliquées. Poussé par le besoin de voir clair dans un tel état, de remonter à sa cause initiale, il va voir sa mère, il tente de lui arracher le secret de sa naissance. De cette pénible rencontre, il ne rapporte rien qu'un accroissement de sa misère. S'il lui était encore

possible de s'étourdir, d'en finir avec l'idée qui l'obsède, de se ranger du côté de ceux qui obéissent à leurs instincts, qui suivent leur pente, l'exemple de son chef, le fondé de pouvoirs Latapie, surviendrait à point pour le rejeter vers son ascétisme : cet esclave de ses passions n'a pas voulu survivre à la facilité de les satisfaire. C'est par un coup de revolver qu'est sorti de la vie un de ces hommes dont on dit qu'au moins, ils savent l'aimer. Que l'acceptation soit donc complète et résignée, que le dénouement de l'aventure consiste à remettre Jean Soreau au point où il était avant qu'elle ne commence. Rien n'est changé, sinon qu'il *sait* maintenant, qu'il a compris et qu'il se fera volontairement le complice des forces qui l'écrasent. Mais peut-on dire dès lors qu'il en soit encore écrasé ? Puisqu'il se range avec elles, l'antagonisme disparaît. L'épreuve de Jean Soreau a fait de lui un ascète moral qui ne pourrait trouver que dans la foi chrétienne l'accord avec lui-même et le sens de sa destinée. C'est sans doute pour enlever à son roman tout aspect apologétique et pour lui laisser un caractère strictement humain que M. André Thérive s'est arrêté au seuil de cette conclusion. Si le roman s'en trouve, à certains égards, plus faible, c'est aussi, en un autre sens, ce qui fait sa force. C'est aussi ce qui maintient à l'œuvre, si nettement naturaliste dans la peinture des humbles existences et d'un si morne pessimisme dans son orientation générale, sa parfaite unité.

FIRMIN ROZ.

LA MUSIQUE

A L'OPÉRA COMIQUE

DEUX PIÈCES LYRIQUES D'APRÈS MOLIÈRE.

Spectacle agréable. — Moins gai, moins alerte, fantaisiste ou bouffon que l'on aurait espéré, d'après les titres des deux comédies-ballets de Molière... Toutefois, on voit et l'on entend, avec un plaisir calme et de tout repos, ces deux pièces nouvelles. On y prend un plaisir à quinze degrés : regardez le thermomètre de votre chambre ; vers quinze ou seize degrés, c'est la chaleur moyenne des appartements. Ni trop froid, ni trop chaud, mais agréable, tempéré... De même les deux compositeurs sont deux talents tempérés et agréables. Sans négliger une différence que nous signalerons bientôt, on les félicite d'être des gens de bonne compagnie.

Dans ces quelques lignes, nous les réunissons, comme ils sont rapprochés sur l'affiche du théâtre. Et déjà vous pressentez une erreur de l'Opéra-Comique. Quand deux spectacles se ressemblent, on ne les donne pas dans une même soirée. L'un près de l'autre, ils se nuisent mutuellement. Le malicieux La Fontaine disait : « Diversité, c'est ma devise ». Durant toute une soirée, durant cinq actes, on désire de la variété.

Les deux compositeurs ont emprunté leurs deux sujets à Molière. Celui-ci, comme chacun sait, n'écrivit pas que des *Misanthrope* ou des *Tartufe* : outre ses hautes comédies, il dut improviser, sur commande, des bouffonneries, des spectacles chantés et dansés, des parades avec entrées de ballet. Le *Sicilien*, donné en 1667, est une comédie-ballet. *George Dandin*, l'année suivante, reçut de la musique de Lully (ou de ses fournisseurs en sous-ordre), et devint un « grand divertissement royal ».

Le roi, alors, était jeune et galant ; les enlèvements ne lui déplaisaient pas, quand ils étaient à son profit. On lui montrait donc, sur la scène, des héros jeunes, galants et qui daubaient les barbons.

Et les voici de nouveau.

I. — GEORGE DANDIN.

Vous connaissez Dandin. C'est une figure devenue légendaire ; c'est un *type*. D'autre part, c'est le barbon qui a épousé une femme trop jeune pour lui, et cette erreur est aussi vieille que le monde : on peut donc la retrouver dans toutes les littératures. D'autre part, Molière a fait de son Dandin une façon de parvenu ou de nouveau riche : gros bourgeois, tout cousu d'or, Dandin redore le blason d'une famille noble, mais appauvrie. Notre Dandin sera donc berné pour plusieurs motifs.

Les trois actes de la bouffonnerie de Molière ont été accommodés en livret par M. Marcel Belvianes, et mis en musique par M. Max d'Ollone. Les deux auteurs ont atténué ou amorti la verte gaieté et l'âpre rire de Molière. Leur conception est moins voisine de la comédie-ballet et bouffe que de la féerie de fête galante. Dans leur dosage, il y a moins de coups de bâton, mais il y a davantage de clair de lune.

Le talent si fin, si distingué, si délicat du com-

positeur faisait prévoir cette nuance nouvelle. Sans prétendre enfermer personne dans une formule, on peut, quand un auteur est parvenu à la maturité, indiquer sa caractéristique. M. Max d'Ollone est un talent *andantino sostenuto*, mais c'est un mouvement modéré ; c'est une démarche élégante, qui se regarde un peu marcher, afin de ne rien compromettre de sa distinction. On emploierait volontiers le mot de « compassé », mais avec le sens d'autrefois, qui était « exactement mesuré » et qui contenait surtout un éloge.

Le théâtre demande peut-être un certain grossissement, — ou du moins quelque chose de plus net, de plus vif, de plus incisif. Sous la lumière de la rampe, les nuances trop fines se changent en grisaille. Toutefois, on admire l'aisance du style, sa pureté, sa limpidité. Formé sous l'ascendant de Massenet, et sensible au charme de Gounod, le compositeur a su écrire, çà et là, des pages d'une grâce touchante, spirituelle et attendrie. Dans les duos galants, dans la scène espiègle entre les deux domestiques, dans les chœurs lointains chantés par les masques, et dans toute l'instrumentation à la fois légère et colorée, on reconnaît un artiste qui fait le meilleur usage de ses dons personnels. La Chanson de mai, traitée pour les voix et qui fournit aussi un prélude orchestral est une idée gracieuse et poétique.

II. — Le Sicilien.

Le Sicilien ou l'Amour peintre est remis en œuvre par M. André Dumas dont on connaît les romans et les poèmes, et par le distingué compositeur M. Omer Letorey. Chez Molière, *le Sicilien* est d'un caractère plus nettement bouffe que *George Dandin*. Les deux auteurs récents ont conservé cet entrain et cette gaieté.

Cela n'empêcha pas le musicien d'écrire, dès le début de sa partition, toute une scène nocturne où l'enchantement de la nuit est évoqué avec une poétique émotion. Il y a là une réussite qui fait honneur à un artiste et qui le situe en bonne place.

« Carnaval, carnaval », chante le chœur. Le spectateur n'hésite donc pas : voici une fantaisie, et avec des masques. Tout de suite, M. André Dumas utilise, et avec raison, une ligne de Molière, qui est un alexandrin :

« *Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche* »

Quel beau vers en style Louis XIII, avec panache héroï-comique, façon *Cyrano*, — et d'avance façon Gautier, Banville ou Rostand... Plus de doute : nous allons voir une parade bergamesque, une turquerie, une bastonnade avec divertissement dansé.

La musique souligne ce caractère joyeux. Elle en prend à son aise en mélangeant les styles : elle le fait d'ailleurs avec tact. Tantôt, elle retentit avec quelque exubérance, tantôt elle subtilise dans les modulations raffinées ; ou bien voici une amorce de *fugato* strict et classique, ou un menuet qui accompagne une entrée comiquement grave ; ou encore, puisque nous sommes en Sicile et chez le Sicilien, voici une allègre Sicilienne. Enfin, ainsi que l'avait demandé Molière, « plusieurs Maures font une danse entre eux, par où finit la comédie ».

Cette pièce a donc plus d'une raison pour plaire. On y chante, on y gesticule, on y danse, et elle plaît.

Pour monter ces deux pièces, l'Opéra-Comique fit preuve de goût et de soin. Félicitons les deux directeurs, MM. Ricou et Masson. Ce dernier dirige l'exécution de *Dandin*, et M. Fourestier celle du *Sicilien*. Compliments aux deux chefs d'orchestre.

Dans les deux pièces, Mme Gauley fait entendre sa voix agréable et bien conduite.

Dans *George Dandin*, l'ensemble des hommes est nettement supérieur à l'ensemble féminin. Félicitons les hommes et citons les femmes. D'un côté, MM. Musy, Claudel, Hérent et Babon; de l'autre, Mmes Luart et Tiphaine.

Dans *Le Silicien*, il faut surtout complimenter MM. Pujol et F. Vieuille, Mmes Gauley, Cernay et Jérôme, sans oublier ni leurs autres partenaires, ni les danseuses du divertissement.

Adolphe Boschot,
de l'Institut.

LES BEAUX-ARTS

CIELS D'ORIENT : MARIUS HUBERT-ROBERT ; CIELS DE FRANCE : J.-L. BRÉMOND

L'heure appartient aux pays de soleil. Des croisières, des caravanes nordiques vont, à l'occasion du centenaire de la conquête de l'Algérie, traverser la Méditerranée, gagner Alger, Biskra, le désert ; déborder sur Tunis et Fez. Des circulaires, des tracts invitent au voyage. Mais quoi de plus persuasif qu'une belle peinture disant la splendeur

du ciel africain, l'ardeur d'une végétation fabuleuse, la couleur de souks peuplés de burnous blancs, où, aux fruits éclatants se mêle la splendeur des tapis de laine aux cent combinaisons décoratives. Les peintures réunies par Marius Hubert-Robert à l'Office privé des Colonies françaises, rue Pasquier, remplissent pleinement cet objet. Œil sensible, le peintre ne se contente pas, à l'exemple de tant de manœuvres de la couleur, de découper sur un ciel froid à force d'être uniformément bleu, des murs bas et un terrain décoloré. Lui, sait choisir l'heure, la nuance; il s'ensuit que ses peintures ont une atmosphère : on y est pénétré, ici, de la fraîcheur du matin; là de l'extrême chaleur d'une fin de journée. Par dessus tout, pour reposer le corps, charmer les yeux et l'esprit, il y a, assurances de bon repos, les *Oasis de Tozeur* aux palmiers et aux dattiers prospères, de *Nephta*, ou cet *Oued* qui apporte à qui s'en approche, une si douce impression de fraîcheur. Ainsi, Marius Hubert-Robert avec *Rue à Kairouan*, *Marchands de tapis à Marrakech*, *Damas*, *Marché à Toggourt*, promet à ceux qui passeront la Méditerranée, maints prétextes à flâneries et motifs à enchantement.

*
* *

J.-L. Brémond n'a exposé que quelques peintures et pastels, mais l'ensemble révèle un amour sincère de la couleur et la faculté de rendre avec puissance un beau crépuscule au ciel de feu ou une mer mouvante. Mais où il se montre supérieur, c'est dans une série d'eaux fortes, prétextes à évolutions de nuages et à fulgurantes clartés. Car J.-L. Brémond est un grand poète des ciels et ce sont eux qui donnent tout leur dramatique au *Retour de la chasse*, aux *Ormes*, à la *Vue du vieux pont de Sèvres*. Le signataire de la préface au catalogue, le grand peintre Albert Besnard, après avoir salué en cet artiste-ci un « Romantique en 1930 », écrit très justement : « Toutes ces révoltes du ciel, il les a notées avec une fougue qui est son style à lui. Mieux qu'un autre, il a rendu la misère des bois, la désolation des campagnes sans toits. Parce que cet artiste est un solitaire, il a mieux compris toute la désolation qui peut faire naître la solitude et le contraste quelquefois douloureux du ciel avec la terre... »

Et cela vaut mieux que de peindre lui, mille neuf cent soixante douzième, trois pommes malades dans un compotier bancal, posé sur une nappe qui fut naguère blanche.

CHARLES SAUNIER.

L'ÉCRAN

LA ROUTE N'EST PAS BELLE

La catastrophe du film parlant continue. Cette merveilleuse invention, qui passionne les foules, et qui peut donner une vie nouvelle à l'art dramatique, est présentement menée par des gens fort ignorants des arts, ou, si l'on préfère, trop connaisseurs en matières commerciales.

Ici même, nous avons dit, l'été dernier, tout ce que le film parlant pourrait, quelque jour, apporter d'éléments extraordinaires à l'art du théâtre. En attendant ce jour tant souhaité, force nous est de constater que le film parlant ne produit que des opérettes (genre viennois) ou de déplorables pièces, comme les *Trois masques*, *La nuit est à nous*, enfin et surtout *La route est belle*, qui n'est pas belle du tout. C'est-à-dire que nous en arrivons à regretter amèrement le cher film muet, qui nous débarrassait de la mauvaise littérature.

Force nous est de constater que la plus ordinaire, production dramatique s'installe à l'écran ; que non seulement les pièces ainsi données ne sont pas bonnes, mais que les techniciens chargés de nous fabriquer ces films ne cherchent même pas à savoir si la voix des acteurs s'accorde avec les exigences du haut-parleur. On nous a dit qu'une petite fantaisie, intitulée *Chiqué* (et d'ailleurs d'un complet mauvais goût) marquait un progrès du film parlant. Ce n'est pas exact. Les acteurs (sauf un, M. Lamy) n'ont pas la voix microgénique : Mlle Franconnay, qui est une fine diseuse et une bonne artiste pour la chansonnette, est parfaitement méconnaissable dans cette banale petite pièce. Tous ses camarades « zezeutent » à qui mieux mieux, et on ne les entend que fort mal.

Il est certain que des acteurs de grande classe ne vaudront souvent rien devant le micro. La voix « comédie française » est parfaitement absurde à l'écran. Les acteurs du film parlant devront être des acteurs spéciaux. Tant que cette vérité première ne sera pas admise, tant que l'on ne prendra pas des acteurs à voix microgénique, nous aurons des films parlants de la catégorie de *La nuit est à nous*, où Mlle Marie Bell a déçu à peu près tout le monde. Ne peut pas parler devant le micro qui veut !

Nous l'avons bien constaté, dans *La route est belle*, que la critique a malmenée, — pas assez à notre gré.

Les opérettes américaines ne présentent certes rien de génial et leur médiocrité a quelque chose de décevant. *Les Innocents de Paris*, et *Parade d'amour*, avec Maurice Chevalier, sont des films composés tout exprès pour des cerveaux qui fonctionnent au ralenti. Mais enfin, il y a dans ces grosses naïvetés une qualité importante : elles n'ont aucune prétention à l'Art. Elles sont bêtement neutres. Elles ne nous choquent pas. Techniquement, elles sont bien faites.

Il y a, dans *La route est belle*, un sujet qui

dépasse en médiocrité tout ce que l'on peut imaginer : une littérature de dernier aloi ; des attendrissements comiques à force de maladresse, et, chose plus grave, des manques de tact. L'interprétation est franchement mauvaise. M. Baugé en tête.

L'auteur de cette pauvreté, M. Pierre Wolff, a envoyé des lettres de protestation aux critiques éberlués par cet étonnant « navet » ; disant qu'on n'est guère aimable pour *La route est belle*, qui a été le premier film parlant français. Outre que cela est inexact, puisque *La route est belle* a été tournée en Angleterre (de même que *La nuit est à nous* a été tournée en Allemagne), nous sommes en droit de déplorer qu'un auteur soit descendu aux pires médiocrités de la foule au lieu de tenter un effort pour s'élever quelque peu.

Nous avons le regret de constater que les films parlants de langue française ont été un mauvais début.

Mais, n'est-ce pas la faute des bons auteurs, si les mauvais accaparent l'écran? Les bons auteurs vont-ils continuer de mépriser une technique et un système qui vont tout bouleverser? Quand toutes les places auront été prises par les pires, les meilleurs n'auront plus que leurs yeux pour pleurer...

Pourquoi, dira-t-on, montrer tant de sévérité à l'égard des mauvais films parlants?

Ma réponse sera simple : le cinéma, parlant ou non, le cinéma a une clientèle de plusieurs centaines de millions de personnes par le monde. Le théâtre et le livre n'en peuvent pas compter autant... Le cinéma est un puissant moyen de propagande ; le plus puissant peut-être. Il est appelé à répandre sur la planète, avec des moyens formidables, l'image intellectuelle de chaque nation. Il est une force nouvelle, qu'il serait absurde de négliger. Si nous ne faisons pas la guerre aux sottises qui menacent de l'envahir, le monde ne tardera pas à se faire une sotte image de notre pays. Et c'est cela que nous avons raison, j'imagine, de ne pas vouloir.

JEAN VARIOT.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoires

EMILE BOURGEOIS, membre de l'Institut. *Ce qu'il faut connaître du passé de la France.* Paris 1930.

Dans ce livre qui contient sous une forme concise mais complète, l'histoire morale de la France, M. Emile Bourgeois, membre de l'Institut, a montré le rôle des diverses forces sociales qui ont contribué à donner à notre pays son admirable unité et cette volonté de ne jamais se laisser engloutir par les événements malheureux qu'expriment si bien les armes de sa capitale. Il marque le rôle éminent « des laboureurs de bras », travaillant sans charrue mais animés d'un puissant amour pour le sol, de cet amour qu'on retrouve après chaque crise et qui ramenait dans leurs maisons détruites, dans leurs champs semés d'obus prêts encore à éclater, les paysans des régions dévastées. Ce furent eux qui, au lendemain de la guerre de Cent ans, procurèrent au fisc les ressources grâce auxquelles le cœur de la France, l'île de France, la Normandie, la vallée de la Loire, la Provence, le Dauphiné purent redevenir le centre de la vie nationale et le noyau attractif du pays. En même temps, deux autres destinées s'offraient à la nation, deux autres domaines à exploiter, la Méditerranée et l'Atlantique. Une race de marins se constitua, aussi attachée à la mer que le paysan au sol, aventureuse, âpre aussi au gain mais au gain souvent rapide, disputé aux tempêtes, aux fortunes de mer et aux chances du commerce, et non acquis par un long et inlassable effort. Cette race fit non moins pour la grandeur de la patrie que la race terrienne : elle en établit le renom au dehors et y amena les richesses lointaines.

Comment la royauté usa-t-elle de ses ressources? M. Bourgeois en suit pas à pas l'évolution jusqu'à son détachement complet de la nation, son isolement superbe dans le faste de Versailles. Versailles, dit-il avec raison, fut une faute capitale. Le peuple continua à chérir son souverain, il le vénérait encore en 1792 mais le souverain ne le connaissait pas. En 1663, des commissaires enquêteurs sont chargés d'apprendre au roi si telle ou telle province « est maritime ou non, si elle contient des terres fertiles, des bois, des populations laborieuses, des marins habiles.» Le schisme est complet au XVIIIe siècle et ce qui l'accentue, c'est le désordre des finances, le gaspillage. Les représentants du roi sont surtout des exacteurs.

Cependant, ce fut par la royauté que se fit la nation; Napoléon disait qu'il avait fondé grâce à son génie militaire « la grande nation », Sièyes lui répondait que les constituants avaient, eux, fondés « la nation »; l'un et l'autre se trompaient, à ce qu'il semble. La nation s'était constituée par des siècles d'amalgamation continue, sous l'égide des rois dont le culte remplaçait le patriotisme depuis l'époque de la pure Lorraine, et c'est précisément ce long temps employé à ce travail qui en a rendu la solidité si parfaite; nulle nation n'est aussi parfaitement unie, si admirablement amalgamée dans toutes ses parties que la nation française, « l'une des plus hautes figures de nation qui aient illustré l'histoire », comme le disait Ernest Lavisse.

Il faut sortir de France, prendre du recul pour se rendre compte de la grande estime où elle est tenue à l'étranger surtout depuis l'héroïque lutte de la grande guerre et le triomphe qui la couronna. On en reste émerveillé et touché, infiniment flatté.

Il était excellent et fort utile qu'un historien de la compétence de M. Emile Bourgeois, aussi instruit que lui de l'ensemble et du détail de notre histoire, ait entrepris l'exposé des causes qui ont amené ce résultat.

E. ROBOCANACHI,
Membre de l'Institut.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

L'ENTENTE BALKANIQUE COMPROMISE

Depuis la conclusion de l'accord serbo-bulgare à Sofia du 14 février, les comitadjis bulgares ont perpétré 4 attentats pour essayer de détruire cet accord.

Il est à remarquer que chaque fois qu'il s'agissait du rapprochement bulgaro-yougoslave les comidtadjis bulgares se mettaient à l'œuvre pour en empêcher la réalisation.

La Commission permanente mixte qui se réunit à Tsaribrod, sur le désir du gouvernement yougoslave, après examen du dossier complet qui lui a été soumis par les autorités yougoslaves relativement aux attentats commis à Kotchane, Pirot, Kriva Palanka et Stroumitza, a formulé les conclusions suivantes :

1° La Commission blâme de la façon la plus sévère les attentats comme contraires aux buts généraux dont s'inspirent les accords du 14 février;

2° L'examen des documents du dossier soumis par la délégation yougoslave a démontré, une fois de plus, que les auteurs des attentats sont arrivés de Bulgarie et après l'exécution de leurs forfaits ils se sont enfuis en Bulgarie. La délégation bulgare s'engage à transmettre le dossier à son gouvernement et à toutes fins utiles;

3° La Commission est convaincue que le gouvernement bulgare étudiera et complètera ce dossier dans le plus bref délai et prendra contre les coupables les mesures prévues par l'article 5 des accords du 14 février;

4° Dans l'intérêt de la régularité et de la rapidité de l'enquête, il est nécessaire que les deux gouvernements s'informent régulièrement des mesures prises et des résultats obtenus au cours de l'enquête.

Aux procès-verbaux sont joints 15 documents relatifs aux attentats en question.

Les décisions de la Commission mixte ont été prises à l'unanimité entre les délégués bulgares et yougoslaves et établissent l'entière responsabilité de la Bulgarie.

Cette reconnaissance signée aussi par les représentants du gouvernement bulgare, a une très grande importance. C'est la première fois depuis que les bandits venant de Bulgarie ont passé la frontière et commis des crimes inouis, que les représentants officiels de la Bulgarie ne nient pas la véracité des informations yougoslaves que les criminels se trouvent en Bulgarie même, où ils vivent constamment et librement, se procurant des bombes et des armes et passant ensuite la frontière pour commettre sur le territoire yougoslave des crimes monstrueux, faisant des victimes parmi les enfants innocents, des femmes et des hommes.

En voici un commentaire de l'officieux *Democratitchesky Zgovor* sur les récents attentats :

Des actes pareils à ceux signalés dernièrement à Pirot, Kotchane et Palanka ne peuvent susciter dans les pays civilisés que l'indignation et le dégoût. Quels que soient les véritables auteurs et quels que puissent être leurs mobiles, l'opinion bulgare les accueille de la même manière, car elle ne manque pas de sentiments d'humanité en face du sang coulant à flots de citoyens paisibles et sa raison n'est pas obscurcie jusqu'à la rendre incapable d'apprécier sainement l'effet moral et les résultats fâcheux d'une pareille lutte.

L'article 5 des accords de Sofia, sur les recherches et la punition des coupables, dit : que le premier devoir du gouvernement bulgare est d'entreprendre la dissolution du Comité promacédonien.

Il n'en demeure pas moins qu'il est avéré que le gouvernement bulgare se trouve comme auparavant, dans l'impossibilité de dissoudre cette fameuse organisation sanguinaire et d'empêcher qu'elle exécute ses attentats.

La situation est d'autant plus grave, que le président du Conseil bulgare, M. Liaptchef, à la réunion de la Commission parlementaire, réunie pour entendre le Ministre des Affaires Etrangères relativement aux conventions bulgaro-yougoslaves et aux récents attentats, fit observer : que ces attentats étaient dirigés autant contre lui que contre la Yougoslavie. Ce qui signifie pratiquement qu'il est impuissant à empêcher que des nouveaux attentats se produisent.

Le Ministre de Yougoslavie à Sofia, M. Nechitch, a fait jeudi dernier auprès du gouvernement bulgare une démarche relative aux récents attentats. Le Ministre est chargé de demander au gouvernement bulgare quelles mesures il compte prendre pour assurer l'exécution des accords signés le 14 février à Sofia et relatifs au maintien de l'ordre et de la sécurité dans les régions de la frontière.

Dans les milieux diplomatiques de Belgrade, on estime que la démarche franco-anglaise à Sofia, au sujet des récents attentats exécutés par des bandes macédoniennes en territoire yougoslave, sera à faire, si le gouvernement bulgare se trouve dans l'impossibilité de tenir compte des demandes formulées par le gouvernement de Belgrade en ce qui concerne la recherche des coupables, comme aussi l'application de mesures susceptibles d'empêcher de nouveaux crimes.

Ainsi donc, ce mouvement qui se dessinait dans l'Europe Orientale en faveur d'une entente politique entre les divers Etats de cette région agitée, se trouve arrêtée net. Espérons-le provisoirement.

Lancée par la presse, cette idée de l'entente balkanique, fort opportune, a trouvé des champions parmi les hommes d'Etat dans les Balkans. L'honneur revient souvent à notre très distingué confrère, M. Léon Savadjian, directeur de la *Revue des Balkans*, d'avoir mené une campagne inlassable dans ce sens et pour laquelle les peuples balkaniques lui doivent la reconnaissance.

Fort heureusement pour les pacifistes européens, le Ministre des Affaires Etrangères yougoslave, M. Marinkovitch, a su ramener ces attentats à leurs justes proportions. Tout en déplorant que le gouvernement soit impuissant à appliquer les accords signés, il convient de reconnaître que l'activité néfaste des promacédoniens ne pourra pas empêcher l'aboutissement des efforts déployés en vue du rapprochement des deux pays.

Malgré les bombes bulgares lancées en série, cette fois-ci sur le territoire yougoslave, la Yougoslavie continue tranquillement la route pacifique que lui a tracée son Ministre des Affaires Etrangères.

Cependant cet état de choses ne pouvait plus être toléré sans danger pour la paix du monde. Si le gouvernement bulgare est impuissant, une fois de plus, pour dissoudre cette organisation promacédonienne véritable maître de la Bulgarie actuelle, il faut chercher d'autres moyens plus efficaces.

Le moment nous paraît venu pour la Société des Nations d'intervenir pour détruire le foyer de ces bandes de tueurs professionnels à la solde du plus offrant.

La réussite de la grande politique pacifiste du Ministre des Affaires Etrangères yougoslave dans les Balkans est une nécessité internationale. Elle enlèvera à cet éternel problème tout ce qu'il a d'irritant, elle le placera sur le terrain des possibilités, elle clarifiera ainsi l'atmosphère européenne et inaugurera une ère d'apaisement.

Il s'agit de consacrer la paix balkanique, l'œuvre de l'homme d'Etat yougoslave et Ministre des Affaires Etrangères, M. Marinkovitch.

Nous espérons que l'Europe, dont la majorité a fait de cette œuvre une œuvre européenne, scellera de son vote les mesures qu'il emploie en ce moment pour protéger la paix du monde, tant nécessaire à la collectivité européenne.

C'est un chef qui a fait ses preuves sur de nombreux champs de bataille politiques et diplomatiques. Il n'est pas de ceux qui sont qui sont tentés d'abandonner, lorsque l'action est engagée, une troupe momentanément ébranlée par une attaque imprévue ou par des manœuvres sournoises.

On ne fera croire à personne, en Europe et hors d'Europe, que M. Marinkovitch n'est pas un homme d'Etat qui ait servi depuis des années avec plus de généreuse passion la cause générale de la paix et qui ait déployé les plus grands efforts dans les Balkans pour donner à l'organisation de la paix la seule base possible d'une sérieure garantie de la sécurité.

Général SCHLOSSER.

BULLETIN MARITIME

INAUGURATION D'UN MONUMENT COMMÉMORATIF DE LA DÉFENSE DU CANAL DE SUEZ

Le 3 février dernier a été inauguré, non loin d'Ismaïlia, exactement sur le vaste plateau du Djebel Mariam dominant le lac Timsah, que traverse le Canal de Suez, un très beau monument élevé par les soins de la Compagnie Universelle du Canal Maritime de Suez, en mémoire de l'héroïque défense du Canal en février 1915.

Ce monument commémoratif est l'œuvre de deux artistes français, Grands Prix de Rome, M. Michel Roux-Spitz, architecte, et M. Raymond Delamarre, sculpteur. Il se compose essentiellement de deux immenses pylônes de 40 mètres de hauteur, visibles pendant plusieurs heures pour tous les navires qui empruntent le Canal. Ces uylônes, qui rappellent à la fois l'obélisque et la pyramide, mais traités dans un style architectural nettement moderne, sont complétés par deux figures ailées géantes, hautes de 8 mètres, qui symbolisent la Civilisation et la Force. Ce monument a été taillé et sculpté dans un granit rosé provenant de la petite île de la Maddalena, entre la Corse et la Sardaigne. Il fallut quatre ans d'études et de travaux pour l'élever.

L'inauguration officielle eut lieu le 3 février, en présence de Sir Percy Loraine, Haut-Commissaire anglais en Egypte, le général de Piépape, les amiraux français Darrieu et Loiseau, le général Strickland, commandant en chef des troupes britanniques en Egypte, le Ministre de France, M. Gaillard, etc., etc... Le croiseur français *Valmy* et le croiseur anglais *Caledon* avaient été envoyés pour rehausser l'éclat de cette inauguration à laquelle participaient des troupes britanniques.

M. le Marquis de Vogüé, président de la Compagnie Universelle du Canal Maritime de Suez, dans un beau discours qu'il prononça au cours de cette cérémonie internationale, remercia d'abord les autorités présentes, puis il parla de l'indépendance absolue du Canal à laquelle Ferdinand de Lesseps tenait essentiellement, rappelant qu'il avait tout fait, personnellement, pour soustraire le Canal, « cette artère bleue où bat le pouls du monde », aux moindres atteintes de la guerre.

« Jamais », dit-il, « la Compagnie du Canal de Suez n'a refusé le pilote à un navire qui le demandait. Ce n'est pas par son fait qu'au cours des hostilités, les navires de certains pays belligérants ne se sont pas présentés aux entrées du Canal. Mais elle avait aussi l'obligation de préserver de tout accroc la route maritime dont elle est responsable, d'empêcher tout ce qui pouvait y faire obstacle à la sécurité de la navigation. Et quand il fut avéré qu'une entreprise de grande envergure était dirigée contre le Canal, avec le dessein non dissimulé d'y rendre la circulation impossible, elle décida de prêter assistance, sans hésitation et sans réserve, à l'autorité qui assuma sa défense. En prenant ce parti, elle ne manquait pas à son statut, elle eût manqué à son devoir en ne le prenant pas. »

Puis, le Marquis de Vogüé retraça les deux épisodes de l'attaque du Canal de Suez en février 1915. D'abord, « l'effet de surprise » dénoncé par un religieux, puis vérifié par des avions et anéanti, en quelques instants, par des fantassins Gurkhas, Rajputs et Punjabis, des artilleurs du Lancashire et d'Egypte, et les feux croisés du croiseur britannique *Hardinge* et du garde-côtes français *Requin*. Puis, le lendemain, « l'effet de masse » : tandis que les vaisseaux sont visés, les hôpitaux même, les infanteries en viennent aux prises. Après des combats acharnés, le Canal reste finalement entre les mains des défenseurs et les armées de l'Empereur Guillaume avec les soldats du Sultan remontent vers le Nord, poursuivis par les troupes britanniques, françaises et italiennes, jusque sur les routes de Palestine et de Syrie.

Dès le lendemain, le transit reprenait dans le Canal de Suez, dont, désormais, des troupes australiennes vinrent renforcer la garde. L'auteur termina en ces termes : « Le monument qui s'élève sur le Djebel Mariam dira aux passants que des hommes venus de l'Orient et de l'Occident ont subi ou bravé ici la mort pour protéger, dans cette Egypte qui fut le berceau des civilisations anciennes, un des centres vitaux de la civilisation moderne. Le talent de l'artiste et la majesté des lieu donnent à ces pierres une éloquence digne des grands souvenirs qu'elles évoquent. »

Le Gérant : M. HEDAN.

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 7 68e ANNÉE 19 AVRIL 1930

UN AMOUR D'HONORÉ DE BALZAC

Le temps était venu où Honoré allait connaître sa plus vive passion amoureuse. Il semble qu'elle dépassa en intensité toutes les autres, encore qu'elle ne fût jamais tendre et qu'elle devînt haineuse par intermittences, avant de le devenir définitivement.

Celle qu'il aima après ses deux Laure était une plus grande dame qu'elles, et plus jeune. Or, Balzac voulait ardemment de la chair fraîche. Il souffrait dans son amour-propre de n'avoir eu que des maîtresses au décours de l'âge.

Celle-ci apportait le fruit vert. Fille du duc de Maillé, elle épousa le marquis de Castries, et fut finalement duchesse. On a écrit d'elle : « Qui n'a vu se glisser légère, touchant à peine le parquet, si mouvante qu'on n'apercevait en elle qu'une grâce, avant de savoir qu'elle était une beauté, une jeune fille à la chevelure blonde et hardiment dorée ; qui n'a vu alors apparaître la jeune marquise de Castries dans une fête, ne peut se faire une idée de cette nouvelle beauté, charmante, aérienne, applaudie et honorée dans les salons de la Restauration (1).

Elle était apparentée aux plus nobles familles et liée avec l'élite du Faubourg, familière de la duchesse de Berri, fêtée, aimée, victorieuse, et avait eu, lorsqu'elle vint à Balzac, une liaison avec le jeune comte de Metternich (et non le prince, l'astucieux rival de Talleyrand).

J'ai dit qu'elle vint à lui — sous les espèces d'une lettre. Honoré venait de publier la *Physiologie du Mariage*, qui fut son premier succès retentissant. Ce livre était fort goûté par les femmes. On a peine à comprendre aujourd'hui son brillant succès : il faut se reporter à l'époque ; il semblait alors fort audacieux, voire téméraire. De surcroît, il était favorable à la cause féminine : comme de nos jours, les femmes formaient le plus clair de la clientèle des hommes de lettres.

Elle écrivit à Balzac une lettre qui contenait maintes critiques.

Il y répondit :

« *La Physiologie du Mariage* fut un livre, Madame, entrepris dans le but de défendre les femmes ; je compris que, si pour commencer à répandre des idées favorables à votre émancipation et à une éducation plus large, plus complète, je m'y prenais vulgairement et en annonçant d'avance mon dessein, je passerais tout au plus pour l'auteur ingénieux d'une théorie plus ou moins estimable ; qu'il me fallait développer mes idées et les rouler, pour ainsi dire, dans une forme nouvelle, acerbe et piquante, qui réveillât les esprits en leur laissant des réflexions à méditer... Donc, pour une femme

(1) *Docteur Véron*. Cité par Mme Juanita Helm Lloyd.

qui a passé par les orages de la vie, le sens de mon livre est l'attribution de toutes les fautes commises par les femmes à leurs maris. C'est, en un mot, une grande absolution... »

Mme de Castries avait gardé l'anonyme, en prenant les mesures utiles pour recevoir une réponse de Balzac.

Une correspondance s'ensuivit, puis la marquise, se nommant, invita Honoré à lui faire visite.

Voilà notre héros tout ébloui en apprenant que l'inconnue était une grande dame, femme d'un pair de France.

Il s'informa, il sut qu'elle était jeune et ravissante et déjà il déraisonnait.

C'était l'époque où il commençait à se faire remarquer par des extravagances de costume et de tenue. Il faisait grande dépense chez son tailleur, qu'il payait rarement ; il sortait armé de cannes étonnantes dont une devint légendaire.

Il soigna fort sa toilette pour aller chez la marquise, il la soigna trop : elle était voyante. Sa stature trapue, qui inclinait à l'obésité, le visage trop plein où l'on pouvait voir l'esquisse d'un double menton, sa démarche, tout, sauf les beaux yeux, les belles mains, le front magnifique, manquait d'élégance. Même bien vêtu, il avait je ne sais quel air débraillé ; il se tenait mal, parlait trop fort, gesticulait à outrance.

Dès l'abord, il fut conquis. Cette fine femme blonde, cette beauté légère où tout était grâce et « aristocratie », grisa l'homme dont elle concentrait, dont elle symbolisait toutes les aspirations.

Ah ! cette fois, c'est ensemble la grande dame et la jeune femme. Si elle l'aime, il aura eu son vrai roman d'amour, celui que déjà il rêvait au collège...

Elle cependant, avec un air de négligence, l'examina de ce regard féminin qui, en un éclair, évalue l'homme physique, et le jugea vulgaire de tournure, lourd, manquant de goût, manquant de tact — mais elle sut reconnaître sa puissance, son feu, sa verve, cette intelligence souveraine qui jetait les pensées à foison, et souhaita être son amie — rien de plus.

Ils causèrent. Comme toujours, il parla éperdument — après les première minutes, où tant de grâce, une si dédaigneuse élégance le mirent mal à l'aise.

Elle le flatta avec de jolis sourires et des mots charmants. Aussi la jugea-t-il d'emblée intelligente autant que belle, magnifia-t-il ses mots où il voulut voir des mondes de sous-entendus.

Elle ne put guère se dissimuler qu'il lui ferait la cour, que peut-être cette cour serait ardente. Pourquoi pas ? Elle en avait vu bien d'autres ! Qu'il s'engouât, qu'il se passionnât, elle saurait bien le tenir à distance et, s'il s'avançait trop, le sidérer.

Ce pouvait être un jeu attrayant. Il ne serait pas désagréable de voir ces beaux yeux semés d'or s'illuminer d'amour et d'espoir. Eve était curieuse aussi de savoir ce que l'homme ferait de son éloquence aux heures de grand trouble.

Enfin ! cela valait la peine pour une jeune femme ennuyée, que les suites d'une chute dangereuse condamnaient à de longs repos ; cela la changerait des hommes de son monde qui se ressemblaient trop.

Les choses allèrent d'abord comme elle les voulait. Avec des airs désenchantés, elle se montra mélancolique, lasse des passions ; elle fit entrevoir que, pour quelque temps, il fallait lui épargner ce qui lui rappellerait des souvenirs pénibles, parfois odieux.

Pour ne pas noyer le poisson, elle laissa, par des allusions nébuleuses, entrevoir que, peut-être, un jour, elle guérirait, et qu'alors un homme supérieur pourrait la consoler :

Il accepta le stage :

« Il faut la conquérir ! Et le temps travaillera pour moi. Je le sais bien, parbleu, que je ne puis pas compter sur le coup de foudre. C'est à me voir et me revoir qu'elle connaîtra ma valeur. »

C'était bien raisonner. Il gagnait invariablement à être connu. On finissait par oublier ce qu'il avait de vulgaire, de gauche et de pesant, on subissait l'empire de cette intelligence foudroyante, de cette imagination qui emportait tout.

Cependant, il s'efforçait à l'élégance et rêvait le grand luxe. Il ne fut jamais plus ardent à « s'adoniser », se vêtit ou crut se vêtir magnifiquement, sa garde-robe emplie d'innombrables et éblouissants gilets, des boutons d'or à ses habits, des culottes merveilleuses, une canne ornée d'or et de gemmes, énorme d'ailleurs et qui devint célèbre. Il eut voiture et chevaux, un valet de chambre grand style, des tableaux, des meubles anciens plus ou moins authentiques : il s'enfonçait dans les dettes jusqu'au cou.

Les Chouans, qui devaient tant à Laure de Berny et à Mme de Jargayes, avaient des admirateurs et surtout des admiratrices enthousiastes. De vrai, aucun roman historique de cette époque ne le valait : par comparaison, le *Cinq-Mars* de Vigny est froid, ralenti et fade.

Dans son désir de plaire à Mme de Castries, non seulement il dépensait beaucoup d'argent à sa toilette, non seulement il s'adressait aux tailleurs les plus fameux, mais il demandait conseil à Mme de Berny qui, hélas ! le rendit presque élégant pour le compte d'une rivale. Mais, bien vêtu, et même magnifiquement, il portait mal ses habits qui semblaient toujours ajustés à la diable et fripés. De surcroît, il abusait des parfums :

— Un homme, disait pourtant Laure, doit être *imperceptiblement* parfumé.

Sa renommée grandissante séduisait la marquise, mais l'homme physique continuait à lui déplaire et ses façons, son manque de retenue la choquaient. Acharnée à en faire un écrivain essentiellement monarchiste et catholique, elle disait :

— Si vous voulez être un Racine ou un Chateaubriand, il faut défendre la tradition et la religion !

— Je suis pour l'Eglise et l'Autorité !

— Vous devez être aristocrate par destination !

— Je crois aussi, affirmait-il, l'être par la naissance... Mes aïeux ont laissé tomber leurs titres... la Révolution a rendu l'abdication définitive.

— Il n'est pas impossible de vous les faire rendre ? Ah ! si nous avions encore le vrai roi... rien ne serait plus facile. Mais enfin...

Balzac se trouva dans l'état d'esprit qu'il attribuera plus tard à Lucien Chardon dit de Rubempré.

Elle l'enrôla, l'entraîna dans son clan et le présenta au duc de Fitz James qui faillit faire de notre héros un personnage politique... Sous l'inspiration de ce gentilhomme, il rédigea plus tard la fameuse déclaration qui l'affiliait définitivement aux légitimistes.

Le duc avait du goût pour lui, il l'écoutait volontiers, il l'estimait éloquent, plein de bonnes idées et très propre à devenir un orateur politique :

— Il est bien un peu brouillon, disait-il à la marquise, mais la plupart de nos députés, à quelque parti qu'ils appartiennent, ne le sont-ils pas ? Il vaut bien ce bavard de M. Thiers, à qui l'on prédit un bel avenir... il vaut plus peut-être. Je serais heureux de l'attacher à mon groupe...

— Vous auriez bien raison ! dit-elle, car, à distance, elle était fière de l'avoir comme ami.

Et quand elle revoyait Balzac :

— Savez-vous que Fitz James vous aime beaucoup et croit que vous seriez un grand orateur.

Déjà, il se voyait, domptant les assemblées, entraînant les foules, renversant la royauté usurpatrice pour la royauté légitime.

Tout cela n'empêchait pas son amour de croître. Cette femme si fine, si impérieuse dans sa grâce, si délicieusement impertinente, d'un geste, le réduisait au silence et le remplissait d'une admiration fétichiste.

Elle était pour lui la fine fleur de cette élite singulière qui, de sa seule naissance, conçoit le plus intangible des orgueils. Il abondait dans un tel orgueil ; jamais homme n'eut tant d'admiration pour l'aristocratie, qu'à telles heures, il savait pourtant décrier et même bafouer. Même lorsqu'il poussait le plus loin sa raillerie, il gardait au fond un culte pour ce monde fermé dont Mme de Berny et Mme de Jarjayes lui avaient raconté de si belles et tragiques histoires.

La marquise, tout en continuant à le tenir à distance, parfois, par caprice ou par politique, le laissait s'avancer : elle l'écoutait comme rêveuse.

Il glissait sur la pente des aveux, il disait, avec des soupirs :

— Ah ! Madame, savez-vous seulement ce qu'est l'amour ?

— Il me semble, disait-elle avec un sourire assez doux, dont il ne voyait pas l'ironie...

Il poursuivit, hyperbolique :

— Savez-vous ce qu'est un être aimé... un être qu'on préfère à tout l'univers... un être pour qui les autres sont comme s'ils n'existaient plus ?... Un être dont une parole nous jette dans les joies du ciel ou dans les tortures de l'enfer... à qui l'on donne toutes ses pensées... toute son âme... dont la moindre mélancolie nous emplit d'une affreuse tristesse, dont une bouderie nous réduit au désespoir ?

— N'exagérez-vous pas ? Vous avez tant d'imagination !

— Exagérer ! Grands dieux, mais je reste au-dessous de la réalité... il n'est pas de mots pour exprimer ce qu'est un grand amour... un amour comme celui que... j'éprouve... oh ! Madame, si vous saviez ce que vous êtes pour moi ! Comment le dire ! Vous m'emportez dans un monde miraculeux, où tout revêt une beauté merveilleuse qui est le reflet de votre beauté. Non, vous ne savez pas ! Je voudrais trouver des mots plus beaux que les pauvres mots de notre langue, je voudrais parler une langue inconnue. A quels sacrifices ne consentirais-je pas ? Pour un jour de votre amour, de tout votre amour, je donnerais dix ans de ma vie... et pour que vous

soyez à moi pendant une saison, ma vie tout entière...

Elle écoutait, ravie malgré tout, ces tirades romantiques. Jamais aucun homme ne lui avait parlé avec ce feu et cette éloquence. L'élégant et mesquin Metternich en était bien incapable...

En même temps, elle était un peu choquée ; une si violente ardeur semblait presque inconvenante — et les gestes de Balzac allaient contre toutes les habitudes d'une société où les gestes sont apprivoisés dès l'enfance.

— Quelle imagination est la vôtre ! soupirait-elle, avec des airs de femme prête à céder.

— De l'imagination ! La vérité toute nue, la vérité du cœur, Madame...

— Je voudrais vous croire...

— Que je meure si je ne suis sincère...

— Ah ! murmurait-elle.

Il eut sa minute d'audace, et d'un mouvement imprévu, passa le bras autour de l'épaule de la jeune femme.

Elle se taisait, les yeux entreclos, attentive, aux aguets. La bouche d'Honoré s'abaissa. Elle rencontra le vide...

— Pas maintenant... *Pas encore* maintenant ! gémit-elle.

Il ne vit pas l'imperceptible sourire de la jolie bouche, sourire d'ironie, sourire de victoire aussi et qui, tout de même, se nuançait d'émotion...

Elle avait gentiment élevé ses bras : il tenta encore de joindre cette bouche charmante ; ses lèvres effleurèrent le front, la chevelure de soie d'or ; les jolis bras furent inflexibles... Alors, avec un cri rauque, découragé, désespéré, il cria :

— Vous n'avez pas de cœur...

— Oh ! si, fit-elle, grand enfant... et même, je faiblissais... mais il ne faut pas... une femme doit résister jusqu'au bout. Ne soyez pas vraiment impatient... respectez notre faiblesse et notre pudeur. Dieu sait si vous ne serez pas récompensé au centuple.

— Si je pouvais l'espérer !

— Il faut toujours espérer ! fit-elle avec une pudeur pleine de coquetterie... Je vous aime bien.

— Si vous pouviez supprimer ce « bien ».

— Je vous aimerai mieux.

— Ce mieux aussi.

— Allons ! fit-elle avec un petit rire sournois... ce mieux pourra tomber aussi.

— Le ciel, ce serait le ciel ! exclama Balzac, ébloui.

— Je suis lasse ! murmura-t-elle. Cette scène m'a brisée... Sans force, mon bon ami ! Il faut parler d'autre chose... de choses qui nous lient, qui nous associent... la Religion et la Monarchie... légitime. Nous avons convenu avec le duc d'un grand manifeste... pour la défense des principes traditionnels... pour appeler à nous tous les esprits qui veulent retirer la France de son bourbier orléaniste... C'est vous qui le rédigerez... ce sera magnifique... je suis sûre qu'on n'aura jamais rien fait de plus beau...

— C'est moi qui... oui, c'est moi qui le rédigerai ! fit-il, encore tout troublé, je dirai...

Les idées coururent comme un torrent ; l'enthousiasme embrasa cette âme toujours prête à flamber :

— Oui... oui... je vois... Le Roi, la Religion, la Famille, la Propriété... les grandes assises sociales... l'Autorité, l'Ordre, l'Harmonie, cela peut être beau... ce sera...

— Ce sera magnifique, dit-elle avec un battement léger de ses petites mains. Quel génie vous êtes...

— Si vous m'aimiez, ce génie grandirait.

— Est-ce que c'est possible ? Il me semble que tout l'intelligence de la terre est en vous.

Il ne souffrait plus ; ces éloges faits d'une délicieuse voix pateline cicatrisaient la blessure :

— Savez-vous quoi ? reprit-elle. Vous devez être député... vous le devez être et vous le serez... Fitz James le désire et moi... si j'osais... est-ce que j'ose ?

— Oh ! oui... vite... vite !

— Eh bien, moi, je le veux.

— Vous êtes exquise, je vous pardonne de ne pas... *pas encore* m'aimer comme c'est votre devoir de le faire.

— Ne prononcez pas de tels mots. L'amour ne veut pas de devoirs.

— C'est vrai, c'est vrai ! gémit-il... Mais vous le devez tout de même, parce que jamais personne ne vous a aimée, ne vous aimera comme moi...

— Cher grand enfant !... Quand le Roy reviendra, et il reviendra, j'en ai le pressentiment, il vous fera comte et pair de France.

Balzac exulta. Il était déjà comte, il était déjà pair !

Rentré chez lui, mi-douloureux mi-ébloui, tout de suite, il traça les grandes lignes d'un programme catholique et royaliste. Puis, apaisé, il rêvassa, il songea à Laure. Il n'était pas sans remords, encore qu'il se fût absous d'avance. Ah ! Laure... Laure tendre, fidèle, noble et généreuse. De surcroît, si intelligente, si pleine de tact et tout imprégnée du talent de Balzac,

dont elle corrigeait les épreuves et à qui elle donnait des conseils inappréciables.

— Elle est sublime ! murmura-t-il.

Et dans le fond ténébreux de la conscience :

— Oui... mais vieillissante... tandis que l'autre... qui ne la vaut certes pas... La jeunesse !

Il prit des vacances. L'image de Mme de Castries le suivait... et aussi les lettres de Laure. Un billet de la première l'émouvait beaucoup plus que les plus belles pages de la seconde. Quelles lettres pourtant, après dix ans d'amour !

— Ah ! faisait-il, comme je l'aime !... quel regret de ne pouvoir lui être fidèle. Car de l'autre, je le sais trop, aucune vraie tendresse à espérer...

Il relisait une autre lettre où Laure écrivait :

« Chéri, mon cœur te donne d'autant plus que je n'ai que lui à t'offrir !... Pour me soulager un peu, je te presse dans mes bras *et je m'épuise dans cette étreinte.* »

— Comme elle m'aime ! Et quelle magnifique exclamation ! Quel écrivain... je dis le plus grand, trouverait mieux que ce cri du cœur !...

Encore le remords, encore la mélancolie, puis:

— Pourtant, faut-il sacrifier ce grand désir... cet amour éblouissant... cette jeunesse... cette claire jeunesse... Je lui reviendrai. Elle me pardonnera. Que dis-je ? Je ne la quitte pas... je ne la quitterai jamais et je suis pardonné d'avance.

Ses rêves d'ambition renaissaient, mêlés à la passion. Il avait écrit une proclamation superbe; il allait poser sa candidature dans trois circonscriptions... Laure le savait et l'avait mis en garde : « N'est-ce pas par la Chambre que tu veux arriver ?... Et toi, innocent (elle faisait allusion à des menées conspiratrices), tu seras confondu avec de monstrueux égoïstes... »

Ou encore :

« Je frémis de te voir accolé avec un C... B. (Chateaubriand). Je méprise souverainement cet homme et sa dernière lettre si spécieuse, où sont exprimées des idées si fausses, capables de le faire chasser du territoire ou incarcérer à tout jamais, si le gouvernement était conséquent, a encore ajouté à la profondeur de mon mépris. »

Mais Honoré, qui était bien fier d'être reçu avec tant de prévenances par la belle Récamier et son dédaigneux amant, songeait :

« Je serai élu, grâce à Fitz James. »

Il devait échouer, d'ailleurs, ce qui fut sans doute heureux pour lui, heureux pour la littérature : son œuvre exigeait moins de style mais bien plus de travail que celle de Chateaubriand. Homme politique, qui sait s'il nous aurait donné *La Cousine Bette, Le Cousin Pons, Le Père Goriot, Un Ménage de garçon, Splendeur et Misère des courtisanes, Grandeur et Décadence de César Birotteau, parfumeur...*

En même temps que les lettres de Laure, il recevait celles — plus courtes et combien plus froides — de celle qu'il nommait l'enchanteresse, lorsqu'elle lui donnait de l'espoir, et la sorcière, lorsqu'il recevait la douche froide ou tiède...

Pourtant, cet été de 1832 devait être le dernier où Laure et Honoré échangeraient les caresses des amants — tout en conservant l'un pour l'autre une amitié indestructible.

En août, comme le montre une lettre de Laure, et même plus tard, comme le laisse entrevoir un fragment, le lien subsistait encore : « Mon Dieu ! chéri, je ne puis le croire, j'en perds la respiration : comment, tu pars aujourd'hui et je puis être enlacée dans tes bras après-demain. Mon Didi, laisse-moi respirer, et bien m'assurer que je veille... Viens donc... oh ! viens donc ! je ne puis que répéter ces mots, j'en tremble et je n'ai pas une idée nette et précise, mon cœur envahit tout, oui, tout mon être ; il m'enlève les pensées et ne me laisse que mon amour, mais quel amour ! Oh ! grâce à toi de m'avoir fait femme ! Se sentir vivre des cheveux aux pieds ! Se sentir enserrée de partout par de chères espérances...

Et dans le fragment :

« Avant de te connaître, j'avais déjà une certaine dose de chaleur répandue dans toute ma personne, mais il me semble qu'elle n'y était qu'en germe... il ne se passe pas de jour où je ne te rende grâce... tu m'as donné mille jouissances inconnues avant toi... »

C'était le dernier acte, non de la tendresse, mais de la passion. Ils se revirent. Ils connurent encore quelques beaux ravissements. Et quand il se trouva prêt à accompagner Mme de Castries en voyage, il était libre, en somme, il pouvait tout prendre et tout donner sans remords...

La pauvre Laure avait dépassé ses cinquante ans...

Il retrouva l'ondoyante Castries avec ivresse ; elle ne tarda pas à le traîner derrière elle, à Aix, en Savoie. Honoré vécut les jours de la grande espérance dans cette charmante terre gallo-romaine, aux sites si doux, à l'atmosphère chargée de bonheur.

Elle le laissait s'abandonner à ses rêves, elle se refusait et semblait se promettre. Cet homme si habile à disséquer les cœurs, et qui mieux que tout autre, dépeignit les ruses, les fourberies, la duplicité féminines, se laissait illusionner, non

par candeur, mais par ardeur native, par une sorte de bonne foi et par excès d'imagination.

Tout frémissant de passion, il travaillait pourtant — par nature et parce qu'il lui fallait à toute force de l'argent pour voyager. Levé à cinq heures du matin, le malheureux écrivait jusqu'au soir :

— J'ai des crampes dans les doigts ! disait-il.

Il lui arrivait d'abattre vingt, trente pages dans sa journée ; un copiste n'aurait pu le suivre :

— Je suis un bon bûcheron ! disait-il encore, et donc, si le travail est une vertu, un homme bien vertueux.

La duchesse l'encourageait dans son labeur, quoiqu'il lui agréât de le voir épris ; toutefois, elle ne désirait pas consacrer trop d'heures à ce spectacle.

S'il ne lui plaisait guère plus, physiquement, qu'à leurs premières rencontres, elle s'adaptait à sa conversation, et y trouvait un charme qu'elle n'avait connu près d'aucun homme.

Elle eut vers lui quelques élans, mais brefs et que les gestes du romancier éteignaient vite, car si l'exubérance verbale cessait de la choquer, celle des gestes l'énervait toujours.

Il est bien vrai qu'il n'embellissait pas avec l'âge, plus trapu, plus épais, ce que soulignaient son luxe criard et cette canne mémorable, constellée de gemmes, qu'il portait avec ostentation, et dont elle avait horreur.

Elle l'entraîna à Genève. Il était à bout de patience, d'autant que sa passion physique croissait démesurément. Il la désirait non seulement comme un amoureux normal, mais comme un homme humilié par cette résistance, qu'il jugeait incompréhensible.

A la fin, exaspéré, il résolut de brusquer les choses.

Ce fut par une de ces belles journées, qui font du lac de Genève le séjour des enchanteurs, des fées et des ondines. L'eau était si paisible que la marquise, malgré la faiblesse de ses reins, suite inguérissable d'une chute de cheval, avait consenti à une promenade en bateau.

Une barque à voiles, manœuvrée par deux hommes, silla lentement, avec une telle douceur que la jeune femme, plutôt qu'une lassitude, ressentait un aimable soulagement. L'air tiède, d'une pureté incomparable, un soleil mi voilé par les nues, le conclave des montagnes, violettes, émeraude sombre ou étincelantes comme l'argent, le déroulement des champs et des vignobles, les villas si fraîches apparues comme des promesses de bonheur, je ne sais quelles odeurs suaves venues des rives, âmes odoriférantes des végétaux, elle était bien un peu grise et lui fou d'amour.

Longtemps, il se borna à la contempler, ensevelie dans un fauteuil emprunté à l'hôtel, ne parlant que par intervalles. Comme ils venaient de passer devant Vevey, il chuchota :

— Me ferez-vous longtemps souffrir encore !

— Souffrir ! exclama-t-elle, avec un cri de surprise... vous souffrez, mon ami ?

— Si je souffre, vous le savez bien.

— Par ce temps adorable !... Je ne comprends pas ! Quand tout pousse au bonheur...

— Vraiment, le bonheur vous rend malheureux...

Elle poussa un léger soupir, sourit et, avec une ironie imperceptible :

— Vraiment, le bonheur vous rend malheureux !

— Ne vous moquez pas de moi ! Le bonheur que je veux, le seul qui puisse me combler, et sans lequel je ne puis rien, c'est vous-même.

— Eh bien, mais je suis ici, tout près de vous!

— Oh ! gémit-il avec une colère subite, encore ce maudit badinage... encore ces gouttes d'eau tiède quand le feu me dévore !

Il parlait bas, à cause des bateliers, quoique ces braves gens fussent à quelque distance et tout occupés de la manœuvre :

— Encore votre folie !

— Mon amour, Madame... un amour qui me consume... qui me tourmente nuit et jour... vous m'avez cent fois donné de l'espoir...

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— C'est que je vous aime beaucoup... mais pourquoi tant d'impatience ? La vie n'est-elle pas charmante ainsi ? L'attente est un bien pour l'homme autant que pour la femme !

Il eut envie de lui jeter le nom du comte de Metternich à la tête... Ah ! celui-là ! Il en était aussi jaloux que s'il avait encore été l'amant de la marquise. Connaître ce gentilhomme afin de faire effort pour lui ressembler, au moins par l'allure !...

— L'attente ! Après trois saisons...

— Trois saisons ! Et qu'est-ce ? Croyez-vous que vos aïeux en littérature, Dante et Pétrarque, n'eussent pas rougi de montrer une telle impatience...

— Dites-le moi franchement enfin. Faut-il désespérer ?

— Toujours des exagérations.

Ces eaux bleues, cette lumière d'ambre, ces sites pleins de grâce, faisaient un cadre merveil-

leux à cette beauté blonde, au teint aussi pur mais plus délicat que les pétales du lys. Le parfum léger de la marquise semblait l'émanation même de sa chair ; un tel désir gonflait Balzac qu'il avait envie de pleurer.

Il passa un mauvais soir et une nuit de fièvre. Le même projet le hantait, simple, ardent et, à ce qu'il croyait, nécessaire.

— Tant pis ! se disait-il, exalté... les paroles n'y pourront jamais rien... les gestes discrets ont échoué... et bien, je serai brutal... et si j'échoue c'est que je devais échouer... nul ne change son destin !

Il s'endormit après une longue insomnie, mais alors, il dormit comme un bloc et se leva plus tard que d'habitude...

Ses premières paroles à lui-même furent :

— Je ne travaillerai pas !

Ce qui, pour lui, était grave. Sa résolution persistait, elle devenait une hantise. Il attendait l'occasion qui ne se présenta pas pendant toute la matinée. La toilette de la marquise, quelques visites, interdirent le tête-à-tête...

C'est presque par hasard qu'il se trouva seul avec elle, vers le déclin du jour.

Des nues fiévreuses voilaient le soleil, un nimbus couleur d'ardoise s'avançait à l'extrémité occidentale du lac, tandis qu'un vent sournois s'abattait en tourbillon. La vie étrange de l'orage se répandait sur tout le site, la jeune femme la respirait avec inquiétude :

— Ce temps est abominable !

— Comme il palpite ! fit-il, les yeux fixés sur les beaux yeux dilatés... Les météores ont soudain le sentiment de leur existence... C'est passionnant !

— Que vous êtes étrange ! On dirait presque que vous aimez l'orage.

— Je l'aime et le déteste à la fois... il a sa sombre beauté... ses menaces ont je ne sais quelle grandeur noire.

— Je le trouve simplement exécrable.

Le sein de la jeune femme se soulevait comme si elle respirait difficilement, le trouble de Balzac augmentait à mesure.

Un silence. Il s'était rapproché. Il la contemplait mi couchée sur une chaise longue, il se demandait, en romantique, quel mystère se cachait derrière ce front charmant...

Enfin, tout doucement, il s'agenouilla près d'elle, il dit à voix basse :

— Je vous aime ! je vous aime !...

Elle l'épiait, amusée, croyant que d'un geste ou d'un mot elle saurait le retenir — comme elle avait fait si souvent. Malgré les yeux étincelants et le pourpre qui montait au visage d'Honoré, elle ne devinait pas que l'esclave était sur le point de se révolter.

— N'êtes-vous pas victime de vos illusions ? reprit-elle. Qui sait ! vous m'aimez peut-être beaucoup moins que vous ne le croyez...

— Non ! plus cela... plus ces propos vides ! fit-il avec une violence contenue. Je ne puis plus vivre ainsi... je veux... je...

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Que vous m'aimiez comme je vous aime.

— Je vous aime peut-être mieux.

Un éclair jaillit sur la montagne. Elle ferma les yeux, légèrement effrayée — et lui, prompt à la chimère, soupirait :

— Oh ! si c'était vrai... j'aurais vécu...

Il avait avancé le bras, et comme elle le soulevait un peu, ce bras la saisit à la taille.

— Que faites-vous, mon ami !...

Il ne répondit pas. Saisi de vertige, il attira le corps léger, il chercha les lèvres. Elle détournait la tête. Il s'enflamma. Il l'étreignit plus fort, il trouva malgré elle la bouche et ses lèvres s'y attachèrent violemment...

— Vous me faites mal... lâchez-moi !

Inconscient, il resserrait l'étreinte, il couvrait la marquise de baisers voraces.

—Ah ! cria-t-elle d'une voie aiguë... laissez-moi... Laissez-moi donc... Je ne veux pas... vous me faites horreur... horreur !

Elle s'essuyait la bouche d'un air de dégoût, et lui, comme frappé par la foudre qui commençait à gronder au large, se releva, humilié, indigné, presque haineux :

— Misérable coquette ! cria-t-il.

— Horreur, répéta-t-elle, saisie de colère... horreur !

Titubant, il s'éloigna, il sortit sans presque savoir ce qu'il faisait, écrasé par la pire humiliation de sa vie, et murmurant avec rage :

— Ce n'est pas une femme... c'est un monstre !... Pas de cœur... pas de sens... et pas même intelligente !

Il lui sembla que c'était le jour le plus triste de sa vie. Qu'il eût pu exciter une telle horreur, un tel dégoût, passait son imagination. Il aurait pleuré si l'orgueil et l'indignation ne l'eussent soutenu.

— Je ne la verrai plus ! se dit-il... plus jamais. Quelle affreuse créature quand j'y pense... une âme vile et vaine... il n'y a rien là-dedans... c'est une poupée bourrée de son... et moi... un idiot ! Comment n'ai-je pas compris dès le pre-

mier jour ! Bien des hommes que j'ai l'aplomb de dédaigner auraient compris ce qu'Honoré de Balzac, qui veut devenir le plus grand romancier du siècle... et qui se vante de dépeindre mieux que personne le cœur humain... ce que cet imbécile d'Honoré de Balzac a mis trois saisons à comprendre... Ah ! je me vengerai... elle regrettera amèrement l'affront qu'elle vient de me faire... je la clouerai au pilori !

Il se mit à rire avec une amertume pleine de rage et de désolation.

— Mais non... c'est encore le niais qui parle... elle ne le mérite pas... tu gaspillerais ton encre et ton papier... Dire qu'il y a des Laure dans ce monde, des êtres délicieux par le cœur autant que par l'esprit... des âmes angéliques... et que j'ai perdu neuf mois d'illusion stupide...

Il s'interrompit, il se regarda dans la glace :

— Suis-je si laid que ça ?

Il vit un homme petit, trapu, assez mal taillé, et, de dépit se détourna :

— Des illusions... pas même ! Je savais dès le début... Est-ce que je pouvais m'y laisser prendre ? Bon ! mais alors, pourquoi ? Parbleu ! parce que j'espérais, non pas être aimé mais du moins récompensé. La gueuse, oui, oui, la gueuse !

Il allait ainsi, désespéré, furieux, incohérent, en tout cas décidé cette fois à fuir....

Ce qu'il ne manqua pas de faire.

J. H. Rosny aîné,
Président de l'Académie Goncourt.

PÉNITENTES FRANCISCAINES

Le vertige et l'inquiétude saisissent devant certaines âmes de saints comme au seuil du gouffre, étincelant de neige et de soleil, qui creuse le flanc des glaciers. Héros d'une race mystérieuse, née aux pays fabuleux d'outre-terre, les saint Jean de la Croix, les Ruysbroeck, les Gertrude, les Catherine de Sienne portent avec eux l'effroi d'une destinée excessive, toujours flottant de l'extrême douleur à l'extrême joie, et dont la surface éclatante cache des abîmes de mort. Nous les appelons des *Mystiques*, mot de sens trop vaste qui, pour les incrédules, est synonyme de folie et que les chrétiens eux-mêmes appliquent à tout état d'esprit religieux élevé au-dessus de leur entendement.

Les « Mystiques », en réalité, sont simplement des âmes que Dieu convie à de plus larges intuitions de sa divinité, à de plus proches contacts avec cet ineffable et cet inexprimable qui faisait dire à leur prince et maître, saint Jean, « Dieu est amour et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu ».

Tous les saints méritent donc l'épithète, mais elle désigne particulièrement ceux dont la pensée nous arrive sous le voile d'écrits obscurs où l'initié lui-même ne suit qu'un tracé d'éclairs. L'émotion mystique est d'une qualité céleste qui l'isole du champ de notre expérience : en voulant la rendre avec des mots propres à dire seulement cette expérience commune et quotidienne, l'écrivain le plus habile échoue. Il est difficile déjà de convertir en paroles, sans les dénaturer, nos sentiments humains. Quand certains êtres, certains souvenirs, certains paysages s'offrent au regard ou à la mémoire, le cœur ne peut que s'abîmer dans les silences de l'amour. Traduira-t-on mieux ses impressions s'il s'agit des mystères divins, des océans de béatitude où la pensée de l'homme apparaît, comme celle de l'ange, libérée du discours ?

La plus célèbre des pénitentes franciscaines, Sainte Angèle de Foligno, compte parmi ces détenteurs des éternels secrets. Son « Livre », présenté par Ernest Hello, commenté par Baumann et rendu par le Père Doncœur au mystère archaïque de la première rédaction, est l'œuvre d'abîmes et de ténèbres qu'on ne peut étudier sous le signe du raisonnement. Il apporte, suivant l'expression même de l'auteur « l'enseignement de divine sapience » aux profondeurs duquel pénètrent seuls les privilégiés du Christ.

Angèle communique ses découvertes par des mots traîtres dont l'impuissance et la matérialité lui arrachent des gémissements. « Ce qui est néant, dit-elle en retrouvant sa parole sous la plume de son secrétaire, tu l'as bien écrit, mais du précieux que sent mon âme, tu n'as rien écrit. » Son émule, Sainte Marguerite de Cortone, parvenue à son tour sur ces altitudes qu'on nomme en théologie « le mariage spirituel » ou « l'union transformante » perd jusqu'à la faculté de prononcer des mots. Aux frontières de la béatitude, le seuil unique est le silence ; l'âme n'y descend plus à l'acte verbal qui l'exprimait dans le monde des hommes.

Le génie des deux converties se réclame de ce siècle de Saint Louis et de Saint François, qui fut vraiment le siècle des âmes, né sous la double étoile de la justice et de la pauvreté, et dont toutes les grandeurs relèvent du mendiant ou du roi. Les conditions de leur existence première et la différence des tempéraments seules les séparent ; dans l'histoire, elles sont « une » par leur ardeur et leurs excès, comme dans l'Eglise par cette identité de la foi et cet éclat des vertus qui font le secret d'harmonie de la sainteté catholique.

Marguerite sort d'une famille paysanne, Angèle d'un milieu mondain, plus instruit, où pénétrait l'écho des batailles universitaires. La première traite sans art, avec des larmes et des prières surtout, les questions politiques ou religieuses que les saints du moyen âge étaient appelés si souvent à résoudre. Ses triomphes s'accomplissent dans l'ombre et sous des noms étrangers. Près de l'évêque de Cortone, Guillaume Ubertini Pazzi, qui exerçait sur la ville une souveraineté brutale de condottière, elle intervient par Fra Giunta, son confesseur, envoyé au tyran simoniaque pour l'exhorter à vivre en prince de l'Eglise et père des âmes. Quand il s'agit d'apaiser le roi de Sicile et l'empereur d'Allemagne, prêts à guerroyer au sujet de trois provinces, Marguerite offre sa vie dans les silences de l'oraison jusqu'au jour où, sous l'action de Nicolas III, une alliance est formée, qui satisfait les deux rivaux. Fra Giunta aura pour mission encore de prêcher la paix aux habitants de Cortone, divisés entre guelfes et gibelins, comme dans toutes les cités-forteresses de l'Italie. Que de fois cette Italie véhémente et désunie du Moyen âge vit ses destins plier sous la prière des saintes! Les Pénitentes et les Vierges d'Assise, dans leur robe de cendre et de neige, passent entre les combattants, comme des tourterelles au milieu d'oiseaux de proie, rués sur le charnier des batailles. Et, derrière elles, la grâce de François rayonne, les cœurs s'ouvrent, les haines se calment et, dans le soir chargé d'or, on entend de nouveau, d'un campanile à l'autre, flotter l'angélus franciscain.

Douée du discernement des esprits et désignée par Dieu, en d'ineffables communications, pour opérer des miracles et des conversions, Marguerite ose à peine obéir. L'humilité et le repentir la tiennent sous l'écrasement du doute : une pécheresse si coupable pourrait-elle s'arrêter au frisson des extases et croire aux allégresses du pardon ? Elle demeure faible, incertaine, douloureuse, comme au temps de sa vie rustique parmi les populations languissantes de Chiana, dans une atmosphère qu'empoisonnaient les fièvres. Son désir unique est de servir les pauvres, mendiant pour eux et faisant partager à son fils le poids de ses privations avec cet amour enthousiaste qui, sous les guenilles et dans les plaies, ne voit que la beauté du Roi. Elle tremble quand sa vocation l'entraîne vers l'ermitage perché sur les hauteurs de Cortone où ses dons de thaumaturge et de voyante auront à s'exercer. Les sereines audaces d'Angèle annonçant « la vraie voie où nous pouvons suivre les traces du Rédempteur » lui sont inconnues. Jusqu'à la mort, et dans l'ivresse même des entretiens célestes, son cœur navré porte la terreur de pouvoir pécher encore.

Ce repentir angoissé que la pénitence exaspère, a pour origine la fuite de Marguerite avec un gentilhomme de Montepulciano qu'avaient enflammé ses yeux tristes et cette grâce de la paysanne italienne dont les mouvements se rythment encore sur l'allure des cortèges panathénaïques. Elle oublia pour lui la maison paternelle de Laviano et le lac au beau nom, le Trasimène, qui a vu passer la splendeur d'Annibal et l'humilité de saint François. Son roman dura neuf ans. Elle le vécut dans un des châteaux de rêve où le Moyen Age mêle les chansons d'amour et les cris de guerre, éblouie d'être la « Dame » qu'un chevalier sert, comme dans les récits des Jongleurs provençaux. Mais la foi populaire que les sophismes n'écartent pas de la droiture laissait en elle l'inquiétude catholique du péché. La mort de son amant la rendit à Dieu et au saint d'Assise. D'une vie de luxe et de joie, le repentir la jette alors aux exaltations et aux fièvres de la pénitence, à ce martyre du cœur de l'orgueil et du corps qui ouvre au pêcheur les routes et les paradis de l'innocence. Confessions publiques, flagellations, larmes, pauvreté commune avec les lépreux, renoncement aux tendresses maternelles, prière incessante pour obtenir miséricorde, telle devient sa destinée de convertie où, sur un fond d'orage et de nuit, passe l'éclair des miracles.

La mission d'Angèle « Fidèle du Christ », est d'ouvrir à ses fils spirituels les arcanes des grandes révélations, et c'est la plume de Frère Arnaud qui défaille à vouloir capter le jet de flamme de sa dictée. Sur les cîmes où l'oraison l'élève, on sent que l'intelligence essoufflée perd contact avec toute mesure ordinaire de sainteté. Lors du célèbre schisme franciscain, sa voix, qui porte la sagesse de l'Eglise, domine le cri d'angoisse des Spirituels, et le superbe révolté

de l'Alverne, Ubertin de Casale, la déclare « Mère du bel amour » établie pour conduire à Dieu des fils innombrables et purs. Frères Mineurs, théologiens, savants ou poètes, recueillent dans cette voix brûlante l'accent des anges qui, nuit et jour, se tiennent devant la face de Dieu. Angèle n'enseigne pas moins efficacement par les immolations de sa chair : elle ramène aux compréhensions de la Règle les Franciscains trop rigoristes en vivant sous leurs yeux, comme François, la vie haute et sacrifiée de l'obéissance. « O mes petits enfants, leur dira-t-elle en mourant, efforcez-vous d'être petits ! »

Angèle a connu plus profondément que Marguerite l'ivresse des nourritures terrestres. Ses confessions dénotent une science du mal très éloignée de cette simplicité de la pécheresse amoureuse et mélancolique dont le cœur déterminait les passions. Elle semble avoir exercé la royauté d'être belle avec un art sec et professionnel de coquette. Ses nuits se passent en orgies, ses jours à parer son corps ou à farder son visage qu'elle couvre « des lotions et des onguents jugés nécessaires pour plaire aux hommes misérables et mendier leurs faveurs ». Vanité où le besoin de nuire l'emporte sur celui de charmer. La matière la possède ; il lui suffit d'un monde artificiel; sans espace et sans astres, dont le plus vaste horizon serait une salle de festin et le rythme, un pas de danse. Et d'un tel fond de débauche on la verra monter dans l'extase jusqu'aux sommets où parviennent seuls les grands privilégiés de l'amour divin.

Ses biographes ignorent l'influence qui l'arrache à sa vie de désordre pour la jeter, enflammée et broyée, dans le tumulte d'une conversion faite de cris, de larmes, de visions et d'oracles. En ces âmes du XIIIe siècle, d'une seule pièce et d'un seul mouvement, qui vont au surnaturel avec la même assurance qu'aux réalités tangibles, l'enfer et le ciel ont les contours de la terre et son authenticité. Elles vivent loin de nos demi-mesures et de nos demi conversions. Intégrales dans l'action comme dans la foi, sûres que Dieu aime et châtie, elles se séparent de lui et reviennent à lui d'une même course ardente, absolues dans le renoncement aux joies célestes comme dans ces retours violents et accablés vers le Maître qui pardonne. Dès qu'Angèle entend la voix dont Verlaine en prison perçut l'écho : « Mon fils, il faut m'aimer », elle se lève, emportée par le vent de l'esprit, et court, comme Madeleine, briser sur « les pieds offensés » du Christ le vase d'un cœur ivre et débordant. Le XIXe siècle, dans sa religiosité, et son individualisme romantiques, ne connaîtra pas cette logique de l'amour : Verlaine rendu au monde en goûte de nouveau les poisons. Mais les saintes franciscaines descendent d'un âge où il suffisait de dire « Dieu le veut » pour voir la mer se couvrir de vaisseaux et le plus grand des rois s'en aller mourir de la peste sur les sables en feu de Carthage. Elles sont attachées à leur Maître par cet amour véhément dont François livra le secret à la terre et qui fut en lui-même d'une passion et d'une force telles que, pendant deux ans, sa chair saigna du sang de Jésus.

Les larmes, les tourments, les ténèbres, les ravissements, les transports font la vie d'Angèle tempêtueuse et magnifique, comme l'océan soulevé par l'incessante marée où se révèle l'attraction du ciel. Elle ne songe qu'à souffrir, moins de ses propres douleurs, du martyre de son corps qu'elle veut misérable, affamé, tremblant de honte et de froid ou de la détresse de son âme hantée par le souvenir, que de ces plaies qui saignent sur les membres de son Dieu, de l'angoisse de ce cœur broyé ou frappera la lance du soldat. L'imagination franciscaine est naturellement portée vers les formes théâtrales, les mises en scène dont le relief et l'intensité ajoutent à l'émotion. Saint François mimait ses discours, les leçons qu'il donnait à ses fils et même ses sentiment particuliers. On le vit un jour se déguiser en mendiant et manger par terre pour humilier les Frères qui avaient succombé à la tentation de déjeuner autour d'une table avec des couverts. En présence des religieuses de Sainte-Claire, qui attendaient un sermon, il se couvre la tête de cendres et demeure en prière dans le silence, indiquant par là toute la grandeur de la pénitence et de l'oraison. D'autres fois, sous l'action de l'Esprit, et quand l'ivresse d'aimer l'oblige, comme David dansant devant l'Arche, aux extériorités du geste, il s'empare de deux bâtons figurant l'archet et le violon et chante, en feignant de s'accompagner, les hymnes jaillis de son cœur triomphant. Chacun enfin connaît l'épisode des statues de neige façonnées de ses propres mains dans une nuit de tentation et qu'il apostrophait comme les mêmes créatures de chair dont la pensée l'avait troublé.

Angèle possède ce don italien de créer des images théâtrales et de les fixer dans le cadre le plus propre à les intensifier. Elle ne prend

pas une part active au drame comme François, mais ses écrits témoignent d'une imagination toujours prête à donner aux choses un caractère scénique. Perdue dans la méditation continuelle de la Passion, elle *voit* réellement s'accomplir au Calvaire, la tragédie d'amour : les bourreaux qui ricanent, les femmes en pleurs, la croix terrible et haute, la Victime aux yeux pleins de pardon : « Ah ! dira-t-elle, combien n'a-t-il pas souffert du fait des clous qui l'attachaient à la croix ! C'étaient des clous grossièrement équarris, énormes, et qui traversaient ses pieds et ses mains de part en part, déchiraient cruellement sa chair, la réduisaient en charpie lamentable... Et les bourreaux ne se sont pas contentés d'enfoncer les clous dans les membres du Sauveur : pour le mieux attacher au plus dur du bois, pour l'y serrer plus étroitement, ils lui ont tiré violemment les pieds et les mains, de manière à disloquer tout le corps, à rompre les nerfs, à faire saillir les os hors des articulations... » Marguerite, à son tour, dira : « Je vois défiler devant lui les faux témoins, les juges impies, les Juifs perfides, j'entends le bon larron prendre sa défense et Jésus lui pardonner... je vois le Sauveur abreuvé de fiel, le soleil obscurci, les rochers fendus, puis mon Seigneur qui incline la tête, et remet son âme aux mains du Père céleste. »

Ces visions d'une intensité plastique si forte et dont l'âme des deux saintes demeure ébranlée et frémissante, rompent entre elle et la terre tout contact. Leur vie ne s'enracine qu'au Calvaire, point où converge le double mouvement des intelligences et des mondes et dont le chemin empourpré s'ouvre sur les champs infinis de la divinité. Elles semblent ignorer les attendrissements de François devant les petitesses et les suavités de la crèche, ses effusions au nom de Marie, « la sainte Mère de Dieu douce et belle », son libre commerce avec l'Archange, compagnon de ses jeûnes dans l'île posée comme une fleur sur les eaux du Trasimène. L'innocence de cette âme séraphique où s'unissaient l'esprit d'enfance le plus humble et le génie apostolique le plus conquérant de l'Eglise, s'épanouit en allégresse inconnues aux coupables dont les pieds se plaisaient à courir vers l'amour criminel et les cœurs, terrassés par l'or, à convoiter d'impures richesses et de bas plaisirs.

Mais au Calvaire, le pécheur est chez lui, dans l'héritage reconquis de sa gloire et sous le signe de son affranchissement. Il sait que l'homme crucifié entre deux voleurs est là pour que ses souillures lavées dans le sang et sa misère transformée en béatitude ravissent le regard des anges, pour que de cette ombre où le Fils agonise, la lumière vienne à lui plus rayonnante que de l'Etoile en marche devant les Mages. Ce n'est point dans les concerts et les clartés du paradis, c'est au pied du gibet qui porte sa honte qu'il entre en communication profonde avec son Dieu.

Marguerite et Angèle ne se détachent pas de la croix. Elles y sont clouées, comme le Bien-Aimé, par la soif de réparer l'outrage fait au Créateur. Et comme elles-mêmes ont besoin de pardon et veulent effacer sous les yeux du Christ innocent toute trace de leurs crimes, la folie des immolations devient l'expression de leur remords. Ames brûlées de souvenirs, elles cherchent avec une sorte de frénésie les humiliations et les tourments qui rachèteront le passé, l'une et l'autre ne cessant de confesser devant tous, à voix haute, leurs turpitudes et leurs mensonges. « Je suis fille de colère et d'enfer et d'orgueil » ! crie Angèle à ses fils, témoins des extases où l'Esprit l'emporte et qui ont cueilli sur sa bouche prophétique l'accent des sphères célestes. Et Marguerite lui fait écho: « Je suis la sentine de tous les vices, un vase abominable et détestable, une porcherie... » Paroles qu'on est tenté de mettre sur le compte de l'outrance italienne, mais qui reflètent la pensée des converties. L'attitude d'adoration et d'abaissement où elles se tiennent, nuit et jour, sous la croix, les ont établies dans la connaissance véritable du péché et de ses conséquences inouïes : la mort d'un Dieu. Elles se savent responsables de cette mort. Quels châtiments seraient assez grands pour l'expier ?

On frémit en suivant le récit des tortures consenties par Angèle et Marguerite et comment ces beaux visages, ces cheveux soyeux et mêlés de perles, ces corps délicats, ces tendres mains pleines de caresses furent déchirés, meurtris, couverts de cendre et de suie pour qu'effacés sous un voile de laideur ils devinssent un holocauste offert à l'amour. L'autorité de son confesseur empêche seule Marguerite de se couper la lèvre supérieure et le nez « pour imposer, dit-elle, à ce corps que je hais le tourment auquel je songe depuis longtemps... et venger contre lui l'offense faite à Dieu. » Les maux d'Angèle ont déformé ses membres et flétri son visage, une vieillesse prématurée ronge sa chair, mais le désir des souffrances la hante, comme autrefois celui des plaisirs, elle ne veut que dégoûts, supplices et broiements pour

expier ces jours où les hommes couraient au vertige de sa grâce en fleur et de sa bouche éclatante. Sa vie, faite d'éruptions comme celles d'un volcan toujours en travail, comporte des gestes excessifs, des convulsions, des flammes. Elle jette dans ses extases des cris de possédée, l'aspect d'un crucifix lui donne la fièvre et, non contente de baiser, comme son Père, les ulcères des lépreux, elle boit l'eau où l'un d'eux vient de tremper ses mains pourries. On la voit tomber en hurlant au seuil de l'église Saint-François, lors du fameux pèlerinage d'Assise. Beaucoup la déclarent folle ou livrée aux démons. Mais sous ce délire, elle cache une pure sagesse théologique et des connaissances de Voyante où l'Eglise, comme Moïse lisant dix fois dans les éclairs le commandement du Seigneur, perçoit l'accent de l'éternelle vérité. Cette femme tourmentée, violente, embrasée, qui pleure, crie, tombe en convulsions, vocifère, est la dispensatrice d'une haute et saine doctrine où l'erreur n'a jamais projeté d'ombre. Elle parle au fond des nuées, dans un langage que l'idée brise, comme la matière en ébullition brise les parois du verre, avec des mots heurtés, haletants, chargés de mystère et d'infini, mais sans qu'une apparence de mensonge ou d'hérésie voile la pureté de son enseignement. Mère spirituelle des Franciscains que leur fidélité à la règle initiale faisait nommer « Rigoristes », elle partage leurs austérités, approuve leur intégralisme et, pourtant, ne tombe pas une fois dans les excès où l'orgueil entraîne les meilleurs d'entre eux : un Olive, un Clareno, un Ubertin de Casale et même un Jacopone. Chose prodigieuse que de cette vie exaspérée une parole de sagesse et d'équilibre demeure !

Nous avons tendance à voir dans la sainteté des analogies avec les phénomènes psychiques d'ordre inférieur qui se traduisent par des aberrations d'esprit ou des crises de nerfs. L'étroite et lourde union de l'âme et du corps déconcerte : on refuse de comprendre que les élans, les ivresses, les fièvres de l'une aient sur l'autre des répercussions qui évoquent la maladie ou la folie. Mais quoi d'étonnant si le « frère âne » de François, le corps, fait de matière et de limites, succombe sous la pression des exigences divines dont l'accablent certaines âmes?

Tous les saints n'ont pas le génie de mesure et de force qui orne de prudence et tempère de raison les gestes d'une Jeanne d'Arc ou le mysticisme d'un François de Sales. La sainteté italienne nourrit sa fleur à d'autres racines que l'antiquité classique et la puissante histoire d'où jaillirent les flèches de Chartres et la Rose de Paris. Elle s'épanouit sur une terre, ravagée par la guerre et l'hérésie, où l'individualisme des cités favorise l'anarchie générale et dont le mysticisme lui-même ne peut s'exprimer qu'à travers des âmes et des doctrines de feu. La passion révélée par Giotto dans ses fresques de l'Arena de Padoue et par Dante à chaque ligne de « La Divine Comédie » marque les saints contemporains, particulièrement ces Franciscains que la littérature représente occupés de jeux, d'agneaux, de fleurs et de chansons dans les jardins circonscrits de la légende. La vocation de la douleur est en eux depuis les martyrs du Maroc jusqu'à cette humble sainte Hyacinthe de Mariscotti, qui se nourrissait d'herbes amères et dormait sur un fagot de sarments, avec une pierre en guise d'oreiller, suivant l'exemple de François aux Carceri. Tous brûlent d'un désir de souffrances et d'humiliations qu'aucun excès n'apaise ; sous les fouets, les cilices, les chaînes, dans la faim, le froid, l'épuisement, la fièvre, ils ne savent dire qu'une parole ; « Encore ! » Mais, du fond de cette immense agonie corporelle, leur esprit monte jusqu'à l'inconnu divin, « la Ténèbre », pays d'abîme qui s'ouvre au-delà des mots, des pensées et de la forme, au-delà même de l'amour, et dont Angèle revenait disant magnifiquement : « Dans l'immense ténèbre, je vois la Trinité sainte, et dans la Trinité aperçue dans la nuit, je me vois moi-même, debout, au centre. »

Le mystère de la sainteté réside en cette admirable contradiction ; être dans l'allégresse et souffrir. La pénitente au cœur broyé rejoint au fond des délices la vierge dont les pas s'attachèrent à l'Epoux et qui le suivit parmi les lis. Peut-être même son regard ira-t-il plus loin dans la « Ténèbre » ouverte sur l'infini sans nom. Combien magnifiques les pardons et les secrets que le Chrit réserva pour la Samaritaine, la femme adultère et Madeleine, présente à côté de la Vierge sous la croix !

Telles nos Pénitentes franciscaines. Le cri d'amour qu'elles jettent dans l'histoire monte de ce gouffre de l'Alverne où François vit descendre le Séraphin crucifié. Avec la même joie triomphante, Angèle et Marguerite iront vers la mort que leur Père accueillit sur la cendre par un chant de louange et d'amour. La logique féminine que satisfait seul un absolu sentimental les a conduites au point où François, « Miroir du Christ » sera lui-même reflété en elles, devenues

les « Miroirs de François ». Ames d'ascension, dont tout le génie fut d'obéir à cette logique intérieure qui emporte les saints franciscains vers l'impossible et fait leur vie débordante de miracle et de folie ! En regard du pacte éternel qui les lie au cœur d'un Dieu martyr, comment juger l'amour limité, changeant et peureux, que les hommes attendent de la terre et dispersent dans le temps ?

Ne marquons pas de mesure à la sainteté. Elle se nourrit de ce qui dépasse et contredit la mesure. Il n'est aujourd'hui place pour les chercheurs d'étoiles qu'aux pays bleus où mène la belle aventure du renoncement. Le vent qui passait sur la mer des Croisés ne gonfle plus les voiles héroïques, et le chevalier, redresseur de torts, a cessé de parcourir la terre. Mais dans le domaine spirituel, l'absolu, l'excessif, le « déraisonnable » affranchit encore les hommes et permet qu'ivres d'être des âmes, ils retournent aux conquêtes divines et vers l'unique amour. Heureux ceux qui répondent à l'appel et partent sur les traces du saint que les forêts ombriennes entendirent prêcher aux oiseaux !

YVONNE DE ROMAIN.

LE FOUDRE

(*Nouvelle.*)

Cette année-là, à Ialta, la saison fut particulièrement élégante. A vrai dire, on compte en Crimée jusqu'à trois saisons : une de percale, une de soie, une de velours.

La saison de percale, de beaucoup la plus longue, la plus calme, la moins intéressante, réunit des étudiants et des étudiantes en vacances, de petits fonctionnaires, surtout des malades. Ces gens-là ne montent pas à cheval, ne boivent pas de champagne, ne flirtent pas avec les guides. Ils se logent quelque part au-dessus de Ialta, et leur point faible, c'est d'envoyer chez eux des cartes postales illustrées aux descriptions enthousiastes. Entassés dans une immense et disgracieuse diligence, ils visitent les environs, peuplés de Tatars, dont la fonction principale est d'écorcher les touristes, et qui regardent de haut ce menu fretin.

La saison de soie est évidemment plus riche et comporte plus de luxe. Son public se compose de gros commerçants, de hobereaux, de fonctionnaires d'un grade plus élevé, etc., qui mènent plus large vie : beaucoup font des promenades à cheval dans la montagne, mais non sans avoir longuement marchandé avec le loueur. Au casino, les bals commencent et, le soir, un excellent orchestre joue dans le parc. Presque tous les appartements des hôtels sont occupés, et le prix des choses nécessaires ou superflues augmente du double ou du triple.

Mais la *saison de velours !* Voilà les jours dorés de Ialta et même de tout le littoral. Elle ne dure qu'un mois à peine, de la Semaine Sainte à celle de Quasimodo. Les uns désirent échapper à la fastidieuse corvée des visites pascales, d'autres font leur voyage de noces. La plupart, cependant, obéissent à la mode : Ialta est alors le rendez-vous des gens riches ou connus ; on y peut étaler ses toilettes, y nouer des relations utiles. Personne, bien entendu, ne fait attention à la nature. Et pourtant, revêtue de la parure rose et blanche de ses pommiers, amandiers, poiriers, pêchers, abricotiers, vivifiée par la fraîcheur enchanteresse de la brise marine, la Crimée, en ce jeune printemps, est d'une incomparable beauté. Maintenant, on ne marchande pas avec les Tatars. On loue chevaux et guides pour la saison, personne ne s'informe des prix. On retient par dépêche des chambres à l'hôtel le plus chic ; on sème l'or à pleines mains comme s'il s'agissait de galets.

Durant l'une de ces *saisons de velours*, restée célèbre par son luxe dans la mémoire des vieux habitués, arriva à Ialta, Ignati Ignatiévitch, Léchedko, jeune substitut de Saint-Pétersbourg, possédant déjà des relations, une certaine fortune et une situation en vue ; malgré sa jeunesse, il avait réussi à faire condamner trente-six prévenus ! Par un heureux hasard, il avait pu trouver une chambre à l'hôtel de Russie, au dernier étage, c'est vrai, mais le renom de l'hôtel vaut bien quelque chose !

Bientôt, il fit des connaissances, avec cette rapidité qui ne se voit qu'à Ialta ; deux à trois personnes rencontrées dans le monde, entre autres un industriel, contre lequel il avait requis l'hiver précédent — sans succès, avouons-le — et un chanteur célèbre qui ne le reconnut pas, mais n'en parut pas moins enchanté de le voir, et lui serra chaleureusement les deux mains, en roucoulant avec un sourire de jeune premier :

— Comment, mais comment, mon cher ! Je suis on ne peut plus heureux de vous revoir !

Eh bien, quoi de neuf... Excusez-moi, j'ai tout-à-fait oublié votre nom ! Léchedko ?... Ah ! parfaitement ! C'est ce que je voulais dire, mais j'avais peur de me tromper et alors, vous comprenez, c'est si ennuyeux !

Il y avait aussi à Ialta deux demi-mondaines, avec qui le procureur avait naguère passé d'agréables moments, à l'Ours ou à l'Aquarium. Maintenant, il jugeait inutile de les saluer ; à chaque rencontre, il détournait peureusement les yeux ou se plongeait dans l'examen des étalages. Et, s'il se trouvait en compagnie de dames, il se sentait devenir tout glacé ! En effet, qu'eût-il coûté à ces effrontées créatures de lui crier :

— Eh ! bonjour, mon petit ! C'est mufle, sais-tu, de ne pas reconnaître ses amis ! Dis-donc ; n'oublie pas que tu dois toujours cent roubles à Zina.

Ces rencontres lui étaient surtout pénibles parce que, en ce moment, il s'intéressait fort à une délicieuse créature, la baronne Menzendorf, jeune veuve de trente ans, d'une radieuse beauté, écervelée, capricieuse et puérile.

Etait-ce de l'amour ? Il est malaisé de pénétrer l'âme des jeunes gens d'à présent, surtout celle d'un substitut, décidé à faire une brillante carrière. Sans doute y avait-il dans ses sentiments une part de sensualité et l'orgueilleux plaisir de se montrer en compagnie d'une femme du monde, à qui ses toilettes de Paquin, sa beauté éclatante, sa gracieuse excentricité avaient conquis le haut titre de reine de la saison. Enfin, qui sait ? Les millions de la jolie baronne avaient peut-être, eux aussi, leur part d'attraits.

Chaque jour s'organisaient piques-niques, cavalcades, promenades à cheval ou en légère voiture d'osier. Léchedko sentait qu'on le regardait avec bienveillance ; un flirt innocent se dessinait entre la baronne et lui. Le destin semblait lui sourire. Pourtant, trois choses le troublaient.

Tout d'abord, il montait mal à cheval. Debout, il était non seulement correct, mais assez bien de sa personne : de taille moyenne, bien pris dans une étroite culotte bleue et une courte veste à blancheur de neige, un lorgnon sur le nez, une cravache à la main dont il tapotait négligemment ses bottes vernies, il avait l'air d'un jeune chien de race. A cheval, tout son prestige s'évanouissait. Encore, lorsque la bête allait au pas, il pouvait, imitant les officiers de cavalerie de sa connaissance, garder une certaine allure, guindée, mais correcte. Mais hélas ! quand la cavalcade prenait le trot ou le galop, le procureur perdait toute contenance : la casquette sur la nuque, les coudes ballants comme ceux des gamins de village qui montent des chevaux non sellés, les pieds enfoncés jusqu'aux talons dans les étriers, il finissait toujours par se cramponner malgré lui à la crinière !

« Que diable, se disait-il, en ces pénibles minutes, quelle stupidité de sauter ainsi comme des fous ! Rien ne nous presse, la pluie ne nous tombe pas dessus. La sotte fantaisie ! »

Et pour comble de malheur, la baronne, à ces moments-là, riait de lui sans vergogne. Par contre, au bal, elle choisissait toujours pour cavalier Léchedko. Léchedko, rendons-lui cette justice, était fort élégant, et dansait avec grâce et légèreté.

Second mécompte : il ne pouvait jamais rester seul avec la délicieuse baronne. Elle était toujours entourée de jeunes gens, d'hommes mûrs, voire de respectables vieillards. Tous les efforts pour obtenir quelques minutes de tête-à-tête demeuraient vains.

Le troisième malheur, le plus grave, c'est que l'entourage de la baronne, esclave de ses caprices et de sa fantaisie, menait la vie à grandes guides. Entraîné dans cette course vertigineuse, Léchedko comprenait que tôt ou tard, il s'y romprait les os.

La saison battait son plein ; les prix montaient comme le mercure d'un thermomètre que l'on tient au-dessus d'une lampe. « Non, disait-il chaque matin, tandis qu'il prenait son café, examinait sa note d'hôtel et se polissait les ongles, non, que diable, je fais fausse route. Il me faut accomplir une action hardie, héroïque, extraordinaire, un de ces exploits qui vainquent le cœur romanesque des femmes. Oui, mais quoi, quoi ? »

Un beau jour, le groom, à la veste marine couverte de haut en bas de boutons dorés, lui apporta une lettre de la baronne. C'était la première fois qu'Anna Vladimirovna lui écrivait. Non sans émoi, il déchira la longue enveloppe chiffrée au coin gauche. La narine frémissante, il s'enivra de l'étrange et troublant parfum qui embaumait la feuille de bristol à bords dorés. Enfin, il lut fébrilement ce qui suit : « Venez vite, j'ai une proposition très intéressante à vous faire. »

Dans le salon de la baronne, il trouva un autre visiteur : aussitôt, sa joie s'éclipsa. C'était l'homme le plus populaire de tout Ialta, Iakov Serguiévitch Kalinovitch, médecin de talent, charmant écrivain et de plus marcheur infati-

gable. Dès qu'il avait quelques jours de liberté, cet original se mettait en route : il faisait de si grands pas qu'un cheval de poste l'eût difficilement dépassé, et se tenait à haute voix, tout en marchant, de continuels discours. « Oui, Non. C'est idiot ! Au diable ! » En même temps, de sa canne, il envoyait rouler les pierres du chemin. Grâce à cette passion pour les voyages, il connaissait tout le monde, et tout le monde l'estimait et chacun imitait sa manière de bégayer au moment le plus passionné des discussions, menton levé, bras ballant hors des manchettes.

Le docteur était assis sur un pouf bas et capitonné ; les genoux de ses longues jambes de marcheur lui arrivaient presque sous le menton. Il souhaita le bonjour à Léchedko, qu'il connaissait depuis longtemps, et poursuivit son propos.

— Alors, entendu. Je suis jus-us-tement invité pour aujourd'hui. Evidemment, si vous préférez y a-a-ller seule, les vignerons vous feront le plus fervent accueil. Mais, si vous le permettez, je me ferai le plus grand plaisir de vous a-ac-compagner. J'eus naguère la chance de guérir d'une assez grave maladie la femme du gérant. Depuis lors, celui-ci m'a prié au moins vingt fois d'aller visiter ses caves. Je me suis laissé tenter par l'annonce d'un vin extraordinaire, qui date de l'époque où les vignobles de Massandra n'appartenaient pas encore au gouvernement. Il n'en reste plus, paraît-il, que quelques douzaines de bouteilles. En boire constitue une véritable aubaine pour les connaisseurs les plus difficiles. De plus, nous disons un tas de choses intéressantes. Eh bien, êtes-vous décidée, ma charmante ?

Une heure après, une compagnie nombreuse, qui, à cheval, qui en voiture, galopait sur la route de Massandra en soulevant des tourbillons de blanche et brillante poussière. La route, tracée dans la montagne, était encadrée par une haie compacte de chênes de Crimée tout couverts de lierre. On arriva rapidement à Massandra, où l'on entre dans la vaste cour de l'exploitation vinicole. Presque tous les employés accoururent à la rencontre des visiteurs. La popularité de Iakov Serguévitch, le prestige de la baronne firent que tous s'empressèrent de montrer à la compagnie ce que Massandra offre de remarquable : un tunnel de plus d'un kilomètre de long, percé dans la montagne, où la température ne varie jamais, hiver ni été, même d'un centième de degré ; un million et demi de bouteilles de vins divers, rangées de chaque côté du tunnel, tel un massif et interminable prisme; des foudres pour le coupage des vins, qui peuvent contenir plus de vingt mille bouteilles et dont la hauteur atteint celle de deux hommes. Puis on les initia aux multiples opérations du lavage des bouteilles, au bouchage, au cachetage, au collage des étiquettes. Tout cela était exécuté rapidement, sans bruit, avec une inconcevable et quasi mécanique dextérité par une douzaine d'ouvriers et d'ouvrières aux uniformes tabliers de coutil rayé. Cependant, sous ce tunnel, il faisait froid et humide. La baronne, comme toujours fort légèrement vêtue d'une robe de dentelle ajourée, éprouva la première un frisson et demanda à remonter au soleil.

On passa alors dans la salle qui précédait les caves ; la température y était agréablement fraîche ; un caressant soleil méridional y faisait irruption par la large porte, ouverte à deux battants. Tout le monde prit place autour d'une grande table couverte, en guise de nappe, d'une épaisse plaque de verre.

En premier lieu, on fit signer tous les visiteurs sur un immense registre ; puis commença la sacro sainte cérémonie, qui a nom dégustation. Il faut dire que ce genre de distraction peut devenir funeste à ceux qui n'y sont pas habitués. Pour commencer, on servit des vins légers blancs et rouges de divers crus ; ensuite ce furent les vins rouges plus forts, les vins blancs capiteux. Puis vinrent, toujours dans le même ordre, les vins doux, tels que Porto, Xérès, Asti et Spumante, enfin les vins liquoreux comme le Lacryma Christi et jusqu'à la *liqueur de roses !* Déjà, la tête tournait à tous, et toujours, sur l'ordre du gérant, le caviste apportait bouteilles sur bouteilles. Le plus grave, c'est que rien n'accompagnait cet épouvantable mélange ; si l'on avait au moins servi du fromage ou des noix ! Mais les vrais amateurs méprisent ces « biscuits d'ivrognes ». La tête tournait aux amphitryons eux-mêmes, habitués pourtant à cet exercice ; ils faisaient parade devant leurs hôtes — surtout devant la baronne — des épithètes les plus bizarres, les plus incompréhensibles.

— Ce vin est coulant. Celui-ci n'est pas encore dépouillé. En voici un digne d'être siroté. Celui-ci ne veut que d'être bu. Ce petit vin est têtu, mais, patience, il se fera. Ce Laffitte manque de caractère, mais ce Saint-Estèphe promet.

A la fin, sur un signe mystérieux du gérant, un employé disparut pendant quelques minutes et revint avec un panier, dans lequel reposait une bouteille poudreuse. On eût dit une vigi-

lante vieille nourrice dorlotant un nouveau-né, tant il faisait attention à ses mouvements, tant dévotement il tenait le panier à bras demi tendu. On plaça le vin dans un appareil à décanter (sorte de chevalet qui, mécaniquement, par rotation de la manivelle, abaisse le goulot de la bouteille et en enlève le fond de façon à ne pas troubler la précieuse liqueur).

— 1863, Messieurs ! annonça le gérant d'un ton solennel. Apprêtez toute votre attention.

Mais, à ce moment, il se passa quelque chose d'inouï de quasi épouvantable ! Le brave docteur Kalinovitch se souvint tout à coup des temps lointains où, étudiant à Moscou, son infaillibilité à juger de la qualité de la bière à sa couleur, l'avait rendu célèbre parmi ses camarades. Il saisit la précieuse bouteille par le goulot, et la renversa de haut en bas, la mirant au soleil d'un œil de connaisseur. Comme un seul homme, tous les viticulteurs poussèrent un cri d'horreur et d'indignation. Prêt à s'évanouir, le caviste gémit, pâlit, se couvrit le visage des deux mains. On le pria d'apporter une nouvelle bouteille et de remettre en place celle que le docteur avait secouée, afin qu'elle se reposât une dizaine d'années. La seconde fut versée sans incident ; la troisième de même. Le vin était tout à fait clair, pareil à un verre d'eau où l'on aurait écrasé une ou deux framboises. Il sentait aussi la framboise. Son effet fut terrible. Lorsqu'on eût achevé la quatrième bouteille, personne de la Société, sauf la baronne et les viticulteurs entraînés à de telles libations, personne n'avait plus ses esprits. L'expression est d'ailleurs trop faible. A la vérité, tout le monde était ivre, le procureur plus que tous

A ce moment, par malheur, un des foudres attira l'attention de la baronne. L'immense tonneau vide présentait, sous son fond, une ouverture carrée, sombre, béante, d'environ trente centimètres de haut sur trente de large. La baronne se pencha sur le trou et cria : Ou-ou-ou-ou !

Un sourd mugissement, pareil à ceux que devaient pousser à l'aube de l'humanité le diplodocus ou l'ichtyosaure, lui répondait.

— Dites-moi, Messieurs, à quoi sert ce trou ? demanda la baronne.

Un des vignerons lui expliqua que cette ouverture livre, quand besoin est, passage à un homme, chargé de nettoyer l'intérieur du foudre ; en effet, le dépôt du vin forme, sur les parois, une couche qui atteignent parfois quinze centimètres d'épaisseur.

— Mais c'est impossible, s'écria-t-elle, je suis certaine qu'un enfant de douze ans ne passerait pas par cette fente !

— Vous croyez ! Hé ! Trofimox, cria-t-il à l'un des ouvriers, grimpe.

Un long garçon roux, pas trop maigre, ma foi, s'avança d'un air gauche, ôta sa veste, sa ceinture, ne gardant que sa chemise bleue. Courbé vers le trou, il allongea le bras droit, étroitement serré contre sa tête ; puis, pareil à une couleuvre, il commença à introduire par l'ouverture d'abord le bras et la tête, ensuite l'épaule droite, puis l'épaule gauche, puis le torse. Au bout d'une minute et demie il était entré dans le tonneau. Une minute plus tard, il en était sorti.

La baronne lui donna une pièce d'or et dit avec admiration :

— Ma parole, jamais je n'aurais cru pareille chose possible !

— C'est vrai-ai-ment su-ur-prenant, dit le prince Abachidze, vieil admirateur sans espoir de la baronne.

— Bien certainement, aucun de vous, Messieurs, n'en ferait autant ? ajouta celle-ci. Voulez-vous essayer ? Je promets un baiser à l'audacieux.

Léchedko bondit aussitôt de sa place, non sans dévier fortement de côté.

— Je le ferai, moi ! dit-il en se frappant la poitrine à grands coups.

— Ah ! grand-Dieu, mais votre jolie veste blanche toute neuve ?

— Qu'importe !... Cependant, ces dames me permettront peut-être de l'enlever ?

Sa veste ôtée, le procureur, imitant l'ouvrier, s'agenouilla devant l'ouverture, appuya sa tête contre un bras tendu et commença à s'introduire dans le foudre.

Un dieu protège les ivrognes. Au bout de dix minutes Léchedko était parvenu à se glisser jusqu'à mi-corps, de sorte que l'on ne voyait plus que ses jambes. Il les agita convulsivement une vingtaine de fois, et disparut aux yeux de l'assistance. Tout d'abord, aucun bruit ne parvint du tonneau. Ensuite, retentit un sourd mugissement, que l'on ne pouvait entendre sans épouvante. Puis, à ces sons inhumains s'unit un piétinement semblable à celui d'un régiment d'artillerie passant sur la chaussée. Avec curiosité, la baronne colla l'oreille à l'orifice et s'écria stupéfaite :

— Savez-vous, Messieurs ? Il danse et chante le tango ! Allo, allo, Ignati Ignatievitch, vous sentez-vous bien dans le ventre de la baleine ?

— Bou-ou-ou répondit-on du tonneau.

Tout à coup, le visage du gérant s'assombrit :

— Tout de même, Messieurs, il serait temps de cesser cette plaisanteie. Mieux vaut avaler dix bouteilles de vin que respirer ces émanations d'alcool. Sachez que là-dedans, en plus des vapeurs de vin, il n'y a pas une goutte d'air frais !

S'approchant de l'ouverture, il cria :

— Eh, là-bas, Monsieur, sortez donc. S'il ne vous arrivait un accident, nous serions responsables ! Votre pari est gagné, cela suffit, voyons ! Mais sortez donc, que diantre ! Sortez ou j'ordonne que l'on vous sorte de force !

A l'ouverture carrée se montra la figure blême et couverte de sueur de Léchedko. Il avait perdu son lorgnon, ses yeux louchaient, son regard était trouble, hébété. Sa bouche happait l'air comme un poisson hors de l'eau, et sa langue marmottait on ne sait quels sons incompréhensibles, qui n'avaient plus rien de commun avec la parole humaine.

— Mais, voyons, malheureux jeune homme, étendez le bras, mettez votre tête tout contre ; c'est cela, maintenant, glissez-vous dehors !

Le procureur, en qui l'instinct parlait encore, essaya de faire ce qu'on lui disait ; mais sa tête resta coincée dans l'ouverture ; il ne put ni avancer ni reculer. Après de grands efforts, le gérant et le caviste parvinrent enfin à le dégager jusqu'au cou. Ils ne purent faire davantage : le col, la cravate, de superbes bretelles brodées d'or empêchaient le malheureux d'avancer, fût-ce d'un millimètre.

— Ahi, vous m'arrachez le bras ! criait-il plaintivement.

En ce cas, il ne reste plus qu'une chose à faire, conseilla quelqu'un d'expérience. C'est qu'un ouvrier entre dans le foudre et tâche de le pousser par derrière. Eh ! Diogène, reculez-vous ! Trofimox, monte là-dedans, et aide monsieur à en sortir !

Avec la même agilité disgracieuse, l'ouvrier se coula dans le foudre. Bientôt après, apparut de nouveau à la lumière du jour le lamentable visage aux yeux troubles de frayeur et d'ivresse, au front barré d'une éraflure rouge. Comme la première fois, le gérant et le caviste le tirèrent par le bras et par la tête. Martyrisé, le procureur poussait des glapissements hystériques ; apparemment, il avait perdu le don de la parole. De plus, l'affreuse ivresse due aux vapeurs de vin se faisait sentir : loin d'aider aux efforts de ses sauveteurs, il ne faisait que les entraver.

— Tire-le en arrière, Trofimox, criait le gérant en rage ; mais tire-le donc, on te dit !

Pour la troisième fois, le procureur disparut dans la sombre profondeur du foudre. Alors, le gérant cria dans l'orifice :

— Déshabille-le ! Entends-tu? Quoi? Parle plus distinctement. Eh bien, oui, mets-le tout nu !

Et voilà que du trou noir volèrent, lancés comme par une force magique, cravate, col, pantalon et bottes vernies.

— Je conseillerais aux dames de s'éloigner, proposa l'un des visiteurs.

Les dames l'écoutèrent et s'en furent à l'air frais. Leurs cavaliers les suivirent. Le spectacle devenait effrayant. Quand les vignerons, les ouvriers et le docteur furent seuls, ils cessèrent toute cérémonie envers le corps du pauvre Léchedko qui, même entièrement nu, ne voulait à aucun prix sortir du foudre.

— Messieurs, dit le docteur, d'un ton sérieux, je ne vous permettrai pas de torturer un homme en ma présence, soyez plus doux dans vos mouvements !

— Arrêtez ! s'écria le caviste. J'ai une idée ! Enduisons-le d'huile à graisser. Grichenko, cours vite en chercher. Dépêche-toi surtout, que Monsieur n'aille pas nous rester dans les mains !

On apporta l'huile, qui fut passée à Trofimov; et longtemps encore, on entendit des gémissements, des vociférations, des claques appliquées sur un corps nu.

Enfin, pour la quatrième fois, surgit hors du tonneau, la tête du procureur, encore plus moite que précédemment. Mais l'huile à graisser et l'effort réuni des trois hommes, exaspérés par cette absurde histoire, firent leur œuvre. Tiré jusqu'à la ceinture, Léchedko fut projeté hors du tonneau, tel le bouchon d'une bouteille de champagne tiède.

Ah ! si les nombreux coupables que le procureur avait déjà envoyés au bagne l'avaient pu voir à cette minute, ils auraient été pénétrés de pitié à son égard ! Nu, se tenant à peine debout, brillant d'huile, sentant le pétrole, tout marbré d'éraflures et d'ecchymoses, la tête penchée sur le côté droit, il était vraiment lamentable. Les vignerons eux-mêmes en eurent compassion. S'aidant de draps et de serviettes-éponge, ils lavèrent et séchèrent avec sollicitude le pauvre corps meurtri. On lui remit ses vêtements, nettoyés de leurs taches de vin, et on le porta avec précaution jusqu'à la voiture qu'en s'en allant, la compagnie avait laissée.

A tout hasard, le procureur s'y affala, s'endormit dans les bras maternels du médecin, et ne se réveilla qu'à Ialta.

Le lendemain, dès l'aube, rompu, en proie à un affreux mal de tête, torturé par une honte brûlante, il fit ses malles, paya sa note, et prit place sur le premier paquebot en partance pour...

Au reste, que lui importait la destination du paquebot ?

Alexandre KOUPRINE.

(Traduit du russe par HENRI MONGAULT).

UN MATIN DE PAQUES

SIEYÈS, PÉTION, CHASLES

Le matin de Pâques 1786. A la cathédrale de Chartres. La messe pontificale est achevée. L'évêque, Mgr de Lubersac, quitte son trône et s'avance à l'entrée du chœur pour donner la bénédiction papale, dispensatrice d'indulgences. Le chanoine Sieyès, son vicaire général et le chancelier de son évêché, est à ses côtés.

Mgr de Lubersac a quarante-six ans. Il est solennel à souhait avec, toutefois, un air de grande bonté, de bonté un peu naïve.

M. le chanoine Sieyès a trente-huit ans. Il est de taille moyenne, mais qui semble assez haute, tellement il est maigre, avec ses épaules étroites. Son visage est singulièrement pâle, encadré de cheveux très noirs qui n'ont pas reçu l'apprêt de la poudre, comme le voudrait la mode du temps. La bouche est mince et pincée. Les yeux gris d'acier ont le regard froid et indifférent. C'est un Provençal sans exubérance, compassé et renfermé. Espère rare et inquiétante. Mais sous la froideur apparente, une ambition formidable domine cette âme. Et cette ambition est contrariée par une prudence sans courage. Sa volonté est amoindrie par le souci d'employer surtout de tortueux moyens. On pourrait trouver peut-être à l'indécision sournoise de cette nature impénétrable, à ce caractère aigri et sauvage, une explication dans cette tare physique ! Un accident d'enfance a fait de Sieyès un autre Abélard !... C'est pour cela, sans doute, que le spectacle de la nature et des cœurs en fête dans le renouveau du printemps semble laisser indifférent ce déshérité de la nature.

L'assistance se disperse, tandis que l'évêque, gagnant le portail nord de la cathédrale, rentre à son palais à travers une haie de fidèles courbés, une dernière fois, sous sa bénédiction... Il y a là, aussi, des indifférents et des curieux, venus surtout pour voir, à la sortie de la messe solennelle, les belles dames de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie qui ont arboré, en ce jour de Pâques, leurs riches toilettes d'été. Les robes à paniers font fureur, et les filles du peuple, plus simplement mises, s'amusent beaucoup de voir les difficultés qu'éprouvent les personnes de qualité pour se caser, avec tous leurs falbalas, dans leurs chaises à porteurs.

Au coin de la grille de l'évêché, le chanoine Sieyès, qui accompagne toujours son évêque, salue d'un signe d'intelligence un jeune homme de fier visage, très élégamment vêtu et qui paraît peu impressionné par le passage du cortège épiscopal. Il semble plus préoccupé de regarder, à une fenêtre voisine, une délicieuse jeune fille qui lui sourit furtivement. Ce jeune homme, c'est Jérôme Pétion, avocat à Chartres, où il est né trente ans plus tôt, d'une vieille famille de robe. Il se fait appeler Pétion de Villeneuve. Mais il ne cache pas son enthousiasme pour les encyclopédistes, ni son admiration passionnée pour les idées de Jean-Jacques Rousseau. La vue du chanoine vicaire général et chancelier de l'évêché a amené un sourire aux lèvres de Pétion : « Ce pauvre Sieyès a l'air encore plus ennuyé que de coutume », dit-il à son compagnon, le jeune François Séverin Marceau-Desgraviers, un superbe adolescent de 17 ans, qui porte avec coquetterie l'uniforme du régiment de Savoie-Carignan. Il s'est engagé l'année précédente et il est en ce moment près des siens en permission.

A l'évêché, Mgr de Lubersac traite somptueusement son chapitre. Les chanoines de Chartres font honneur à des mets succulents, plus appréciés après les jeûnes de la semaine sainte... La chaleur communicative des banquets anime les propos ecclésiastiques qui auraient tendance à se transformer en propos païens ou simplement gaulois...

Seul, dans cette gaieté gastronomique, M. le chanoine Sieyès reste froid et renfermé. Il est pourtant assis près de son évêque, qui lui prodigue les marques réitérées de sa bienveillance. L'air lointain, M. le vicaire général-chancelier ne répond que par des mots brefs. Son voisin de droite, c'est l'abbé Pierre Jacques-Michel Chasles, chanoine de Tours, qui a quitté pendant quelques jours son archevêque, M. de Conzié, pour venir passer les fêtes de Pâques près de

ses parents à Chartres, où il est né en 1752. Il est alors un adversaire véhément du parti philosophique. Il n'a que sarcasmes et invectives pour les idées du « sieur Voltaire », pour les théories du « vaurien Jean-Jacques », comme il se plaît à dire.

Après le festin, l'évêque et ses invités font un tour de digestion sur la belle terrasse du jardin de l'évêché, qui domine la basse ville. L'air printanier est un peu frais encore, mais les convives, échauffés par la vapeur des mets et des vins généreux, ont tous la mine fleurie. Sauf Sieyès, obstinément blême. Il s'est éloigné un peu à l'écart, en compagnie de Chasles, qui le questionne affectueusement sur son air las, sur sa misanthropie que rien ne peut vaincre, sur les longs silences dans lesquels il reste plongé.

Sieyès, alors, a un élan vers Chasles, dont il aime l'ardente franchise. Et il lui dit farouchement le désenchantement dont il souffre, l'ambition qui le ronge, le manque de foi qui lui fait trouver son état insupportable... Cet évêque à qui, pourtant, il doit tout, il le hait, parce qu'il n'a pas voulu lui faciliter l'accès de la cour comme aumônier de Madame Sophie, fille de Louis XV... Les nobles, il les hait. Il se sent une âme de révolté. Il n'a l'esprit préoccupé que de systèmes politiques. Il attend impatiemment la venue des bouleversements sociaux que tout le monde pressent. Il est membre, avec le jeune avocat Pétion, d'un Comité secret qui, à Chartres, prépare dans l'ombre les revendications populaires. Il rêve déjà des Constitutions à donner à la France affranchie.

Chasles l'entend s'exalter avec presque de l'effroi. Il le calme, de peur des indiscrets. Il lui affirme la solidité du vieux monde, la force invincible de la foi, le néant des idéologies ; il se lance à fond dans ses familières diatribes contre Voltaire et Rousseau...

*
* *

Dix ans après cette journée de Pâques 1786, en 1796, Sieyès n'est plus ni chanoine ni prêtre. Député de Paris à l'Assemblée nationale constituante, puis à la Convention, il a déjà joué le rôle important qui l'a fait surnommer « l'architecte de la Révolution ».

Un jour, il a quitté sa stalle de chanoine de la cathédrale de Chartres. Il s'est évadé des « tièdes ténèbres de la futaie sourde » (1) pour donner des ailes à la Liberté, et aussi pour préparer la mise en marche de la machine à couper les têtes... Il a écrit sa brochure fameuse. Il a mis « toute la révolution dans un pamphlet » (1). Le Tiers Etat n'est rien, il doit être tout. Rien. Tout. La formule des bouleversements est trouvée. Elle subsiste dans l'*Internationale*....

Après avoir donné la main à Mirabeau pour commencer la révolution dont les excès l'ont fait trembler, Sieyès, en 1796, se prépare à donner la main à Bonaparte pour finir la Révolution. « La France, pense-t-il, a besoin d'une tête et d'un sabre. La tête, ce sera moi, le sabre ce sera lui. Une fois que le sabre aura opéré, la tête agira seule. » Lourde erreur. Bonaparte devait être à la fois la tête et le sabre !...

*
* *

En 1796, l'abbé Pierre-Jacques-Michel Chasles n'est plus ni prêtre ni chanoine. Il s'est lancé tête baissée dans la Révolution. Il a été député d'Eure-et-Loir à la Convention. Il a — comme Sieyès — voté la mort du roi sans sursis ni appel. Il a présidé la fête de la Raison dans la cathédrale de Chartres... Délégué de la Convention aux armées, il a reçu, à la bataille d'Honschoote, une grave blessure qui lui a valu le titre de général.

C'est un idéologue, une âme ardente et passionnée. Il a cru à la nécessité des hécatombes, trouvé des excuses aux pires excès. L'avènement du Directoire lui a causé toutes les désillusions, et a provoqué en lui tous les dégoûts. Et il est à la veille de connaître d'autres désenchantements que ceux de la politique. Sa vie intime va être marquée par plus de douleurs que de joies. Il va épouser une jeune femme, veuve d'un royaliste guillotiné sous la Terreur, et qu'il a pu sauver elle-même de l'échafaud. Mais elle ne cessera de languir dans le souvenir de son premier mari. Un enfant naîtra, pourtant, de cette triste union entre cette jeune femme à jamais meurtrie et cet homme de quarante-cinq ans, tout replié sur ses passions physiques et morales. Cet enfant, ce sera le brillant écrivain Philarète Chasles, l'un des talents les plus variés, l'un des érudits les plus complets du XIXe siècle.

*
* *

En 1796, Jérôme Pétion, proscrit avec les Girondins, est mort depuis deux ans, mort de faim, de fatigue et de froid, dans la campagne

(1) Huysmans. *La Cathédrale.*

(1) A. Thiers.

bordelaise, après avoir été maire de Paris, député d'Eure-et-Loir et président de la Convention...

En 1796, Marceau, jeune général de la République, meurt pour la patrie, à 27 ans, auréolé d'une gloire impérissable !...

René Boislaigue.

POEMES

LA COUPE

J'avais aussi ma coupe, ô vieux roi de Thulé;
Elle n'était pas d'or, mais de cristal fragile;
Les soupirs de mon rêve ardent avaient soufflé
Son calice idéal, pour ma soif juvénile.

J'aurais voulu, sous la tempête et les éclairs,
Rassembler en mon cœur tout le sublime, et boire,
D'un seul coup, toute la beauté de l'univers,
Tous les philtres d'amour, de puissance et de gloire...

Mais, un jour, la tourmente arracha de mes mains
Le fragile cristal, plein de mon espérance,
Qui semblait refléter tous les bonheurs humains,
Et le jeta dans l'océan de la souffrance,

Où jadis, je cherchais en vain les Iles d'or;
Et, pleurant mon destin, qui peut-être s'achève,
Je laisse errer mes yeux, tristes jusqu'à la mort,
Sur la mer sans rivage, où s'engloutit mon rêve !

CENDRES

Une bûche, craquant, fait, dans la cheminée,
Jaillir comme des fleurs de feu;
Mon cœur las, sur lequel souffle la destinée,
A tout mon passé dit adieu.

Que ma jeunesse en fit s'embraser, de ces flammes,
Qui semblaient défier le ciel !
Mais l'implacable Temps, s'il épure les âmes,
Nous ronge, comme un mal cruel.

Cœurs orgueilleux, passionnés, ardents ou tendres,
Voilà ce qui reste de vous :
Quelques tisons mourants, sous un monceau de cendres...
Seigneur, ayez pitié de nous !

POUSSIÈRE

Le vol du Temps a mis sa neige de poussière
Sur les objets du cher logis;
Ses atômes légers dansent dans la lumière,
Recouvrant tout d'un manteau gris.

Ah ! Sur mon cœur aussi, la poudre des années
Met un linceuil sinistre et noir;
Que tu nous assombris, neige des destinées;
Quand notre jour touche à son soir !

Tes flocons de souffrance et de mélancolie
Tombent, de plus en plus pressés;
Poudre des vieux chagrins, que jamais on n'oublie,
Cendre de tous les bonheurs passés...

— Non, poète; guéris ta désespérance; ose,
En te purifiant le cœur,
Laisser tomber, au gouffre où finit toute chose,
La poussière de ta douleur !

Henri Allorge.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CRISE POLITIQUE ALLEMANDE

Dans l'œuvre difficile de la consolidation de la paix européenne, alors que tant de conflits latents ne sont pas apaisés, le facteur allemand demeure d'une importance primordiale. Dès le lendemain de l'armistice le problème se posait ainsi pour l'ensemble des alliés vainqueurs :

On bien l'Allemagne vaincue, humiliée, désemparée tombera en dissolution et alors l'anarchie et le bolchevisme à la russe atteindront les frontières de France, rendant impossible ces réparations à quoi nous entendons bien que l'Allemagne soit condamnée ; ou bien, grâce à la mansuétude, sinon à l'appui direct, des vainqueurs, sans compter son labeur et son énergie propres, l'Allemagne se relèvera, retrouvera la force et la confiance en soi des grands peuples et alors elle ne tolèrera plus ni son abaissement ni son humiliation, ni peut-être la charge des réparations.

Comment concilier ces inconciliables ? La diplomatie des anciens alliés s'y est appliquée malheureusement sans aucun concert ni aucun plan d'ensemble. De là les incohérences, les incertitudes, les alternatives de faiblesse et de brutalité qui ont caractérisé la politique interalliée à l'égard du Reich.

Restait une troisième solution : l'entente avec l'Allemagne, la confiance. Ne pouvait-on persuader à ce peuple qui, incontestablement, a joué un rôle de premier plan dans la civilisation

européenne, que son intérêt véritable était de travailler lui-même avec ses anciens ennemis à panser les plaies de l'Europe, et par conséquent à payer de bonne grâce les réparations auxquelles il a été justement condamné ?

C'est à cette solution que, bon gré mal gré, les puissances, dans l'impossibilité où elles étaient, de s'entendre pour en faire prévaloir une autre, se sont finalement arrêtées

L'Allemagne s'y prête-t-elle sans arrière-pensée ? C'est ce qu'on n'est jamais parvenu à savoir et ce qu'elle ne sait probablement pas elle-même.

Elle n'a jamais accepté sa condamnation. Elle n'a cessé de protester contre la « dictée » de Versailles. Elle s'est appliquée avec toute sa méthode traditionnelle, à obscurcir la vérité historique sur les origines et sur l'évolution de la guerre, mais elle s'est néanmoins résignée à en accepter les conséquences puisqu'elle a effectué des paiements à la Commission des réparations, puisqu'elle a accepté le plan Dawes, puis le plan Young. Le tout est de savoir si elle n'arrivera pas à le saboter pour en obtenir la révision. Voudra-t-elle faire face à sa créance réduite, le pourra-t-elle ? Tout le problème est là.

Les événements qui viennent de se produire dans l'ordre politique ne sont guère encourageants. « La stabilité allemande est une des conditions essentielles de l'ordre et de la paix, dit M. Maurice Pernot. Il suffirait d'observer du dehors les événements qui se passent chez nos voisins pour se convaincre que cette condition n'est pas réalisée. »

C'est, hélas, incontestable, et la chute du cabinet Muller n'est pas un simple incident de la vie parlementaire mais un inquiétant symptôme du trouble politique profond qui existe en Allemagne.

Le gouvernement Hermann Muller était arrivé à faire ratifier le plan Young à une majorité honorable et l'accord germano-polonais à une majorité beaucoup plus faible mais suffisante ; on lui a fait payer sa victoire en le renversant sur la réforme financière.

Il s'appuyait sur trois grands partis : la social-démocratie (152 députés), le centre catholique (78 députés, les Bavarois compris) et les populistes (45 députés), sans compter quelques fractions moins importantes. Il suffisait que ces trois partis s'entendissent pour que le plan Young, acceptée à La Haye, fût ratifié par le Parlement allemand. Ni les populistes, ni les centristes, ni, à plus fortes raison, les socialistes, ne contestaient la nécessité pour l'Allemagne d'accepter le plan Young. Tous reconnaissaient qu'il était infiniment plus avantageux pour le Reich que le plan Dawes dont il prenait la place, mais après l'agitation provoquée par la presse de M. Hugenberg contre la ratification le gouvernement et les partis qui ratifiaient, assumaient devant l'électeur une responsabilité gênante : la résistance aux « exigences » de l'étranger est une excellente plateforme électorale pour les partis de droite ; la résistance au « capitalisme étranger » fournit le plus commode des thèmes aux orateurs du communisme.

Les trois partis ont donc essayé, comme ils ont pu, de tirer leur épingle du jeu. Le centre surtout. Après avoir d'abord essayé de lier la ratification du plan Young à la solution de la question de la Sarre, il déclara qu'il n'approuverait pas le règlement des réparations avant que le gouvernement n'eût déposé un programme de réformes financières qui mît le budget en équilibre et qui assainît la trésorerie.

Le centre eût eu l'intention préméditée de renverser le cabinet Muller qu'il n'eût pas agi autrement. Les trois partis qui le soutenaient étaient en effet loin d'être d'accord sur ces réformes financières. Aussi, M. Muller et ses collaborateurs, MM. Curtius et Moldenhauer, en furent-ils réduits à ruser, à marchander avec leurs propres amis comme avec leurs adversaires. Pour désarmer les grands propriétaires fonciers de l'Est, que le centre tient à ménager, on promit au gouvernement prussien le paiement d'une indemnité à répartir parmi les propriétaires lésés par l'accord germano-polonais ; aux catholiques rhénans et bavarois, on promit une réforme financière conforme au pur programme centriste. Il fallait, de plus, faire face aux charges formidables des lois sociales et en particulier de la caisse d'assurance contre le chômage. Allait-on recourir aux impôts de consommation, ce dont les socialistes ne voulaient pas entendre parler, ou grever encore l'industrie, ce à quoi les populistes s'opposaient de toute leur force ? M. Moldenhauer chercha en vain un compromis introuvable. Son dernier projet, approuvé sans enthousiasme par les populistes et par le centre, échoua devant l'opposition formelle des socialistes. Dès lors, il n'avait plus qu'à céder la place.

⁂

Cette retraite, au lendemain de la ratification du plan Young, a vivement inquiété l'étranger ainsi que l'opinion moyenne de l'Allemagne même. On se demandait quelle coalition on pour-

rait substituer à celle qui venait de s'effrondrer. On parlait de recourir à l'article 48 de la Constitution qui permet au président du Reich d'exercer une sorte de dictature ou de dissoudre le Reichstag et de recourir à de nouvelles élections générales. Il est apparu que la première solution eût risqué d'inquiéter l'Europe en proclamant d'une manière trop éclatante les difficultés politiques de la République allemande. Quant à la seconde, on a estimé qu'elle ferait le jeux des extrémistes de droite et de gauche.

Après beaucoup d'hésitation, le maréchal Hindenburg s'est arrêté à un moyen terme : il a fait appelé M. Brüning, leader du centre...

Au premier abord, un cabinet Brüning a semblé assez paradoxal; mais ce M. Brüning est peut-être le seul centriste que les socialistes puissent tolérer. C'est un homme nouveau, et la *Kœlnisch Volkszeitung* le considère comme un politique de grande envergure. On a pensé à lui... pour un premier ministère.

Il faut faire remarquer, ajoute le journal rhénan, que Brüning est de la génération des anciens combattants. De 1915 à1918, il a fait partie, sur le front occidental, d'une section de mitrailleuses d'élite, a été blessé et décoré de la Croix de fer. Si nous soulignons ce fait, c'est que l'exercice du front a donné certainement à l'élite intellectuelle, plus que n'importe quelle expérience, un sens profond des responsabilités nationales et un mépris de toutes les mesquineries.

Il est originaire de Westphalie, de cette race peu loquace mais opiniâtre dans la réalisation des décisions prises. Il est né à Münster, le 26 novembre 1885. Ses études lui firent connaître différentes régions de l'Allemagne. Il a étudié l'histoire, la philosophie et les sciences politiques à Munich, Strasbourg et Bonn. En 1911, il a passé l'examen du professorat de l'enseignement secondaire, mais préféra, au lieu d'enseigner, faire d'abord des voyages d'études en France et en Angleterre, où il prit contact avec la vie économique. A son retour, il reprit ses études, mais en économie politique, pour lesquelles il fut diplômé en 1915.

Après la guerre, il fut d'abord référendaire au ministère prussien de la prévoyance sociale, puis devint en 1921 secrétaire général de la fédération des syndicats allemands. C'est avec ce titre qu'il fut élu au Reichstag, en mai 1924, sur la liste du centre pour la 7e circonscription (Breslau). Au groupe du centre, le jeune député prit bientôt une place de premier plan. Il se spécialisa dans la politique financière au point d'être bientôt considéré comme celui qui connaissait le mieux le budget et la législation fiscale. Cependant, il évita les dangers d'une spécialisation excessive. Il s'occupa des questions relatives à la réforme du Reich. Il eut à faire face à de grandes tâches politiques, lorsque, le 5 décembre 1929, le groupe des députés du centre l'eût nommé premier président. Depuis le congrès du parti du centre à Cologne, il avait étroitement collaboré avec le leader du parti, Kaas.

Non seulement, ils étaient d'accord sur les questions politiques, mais il régnait entre eux deux une très grande confiance. Il eut, dès lors, à s'intéresser à la politique extérieure. A la première conférence de La Haye, il assura la liaison entre le parti du centre et la délégation de La Haye pour les questions intéressant la position des pays rhénans par rapport au droit des gens.

Le coefficient personnel compte assurément pour beaucoup, même en Allemagne. Cependant, on peut douter que malgré toute sa souplesse, toutes les sympathies dont le démocrate-chrétien dispose dans le parti de gauche, il sorte d'une situation qui, au premier abord, semble inextricable.

Le nouveau cabinet, dit la *Kölnisch Zeitung*, aura un caractère purement bourgeois. Le centre de la coalition sera formé par les groupes bourgeois de la majorité précédente : le parti populiste, le centre, les démocrates et le parti populaire bavarois. Mais ces groupes réunis ne disposent que de 148 voix sur 491 députés ; le cabinet trouvera, de prime abord, en face de lui, une opposition formée des social-démocrates, des communistes et des nationaux-socialistes, qui ont ensemble 224 voix. La tâche du nouveau cabinet doit donc être de trouver du renfort dans les autres partis bourgeois. Ce seraient tout d'abord les 22 membres du groupe des chrétiens-nationaux, qui se compose des paysans et de la communauté de travail nationale-allemande. On croit, en outre, pouvoir compter sur l'appui du parti économique, qui dispose de 23 voix. Cela ferait un ensemble de 193 voix pour le gouvernement, mais le cabinet resterait encore en minorité, même si l'on ajoutait à ses partisans les 23 membres que comptent le parti des paysans-allemands, le parti allemand-hanovrien et le parti des droits du peuple. En effet, cela ne ferait encore que 206 voix.

Il y a donc deux possibilités. L'une est que le nouveau cabinet se présente devant le Reichstag comme un cabinet minoritaire et cherche la décision dans la lutte ouverte, mais alors le chancelier ne pourrait assumer le risque d'une issue négative que s'il s'était préalablement assuré

l'assentiment du président du Reich à la dissolution du Reichstag récalcitrant. On croit pouvoir admettre que le président du Reich accorderait facilement d'avance à un cabinet minoritaire Brüning le décret de dissolution. Alors, il y aurait des élections nouvelles.

Il existe cependant une autre possibilité, dont on discute aussi beaucoup dans les milieux parlementaires. Elle se rattache à des idées qui, ces derniers temps, ont été souvent émises dans le public sous le titre d'un « bloc d'assainissement » des partis bourgeois. Il s'agirait d'une coalition et d'un cabinet qui serait d'abord en minorité au parlement, mais qui aurait d'une partie de la droite des promesses précises de soutien.

Ces combinaisons, qui eussent scandalisé de vieux parlementaires, ne nous étonnent plus beaucoup ; nous avons vu aussi bien sinon mieux en France et même en Angleterre, mais dans un pays où le parlementarisme est aussi neuf qu'en Allemagne, elles sont plus inquiétantes. Elles trahissent le désarroi profond d'une opinion qui ne sait véritablement pas ce qu'elle veut. En Allemagne aussi, on se trouve devant une poussière de partis ; en Allemagne aussi, les grandes questions nationales sont jugées du point de vue le plus étroitement électoral ; mais les questions nationales que l'Allemagne a à résoudre, sont particulièrement importantes pour son avenir et pour l'avenir de l'Europe.

⁂

Cependant, à voir les choses d'un peu plus haut, il semble que trois grandes tendances se dessinent. Au centre, la social-démocratie qui, tout en maintenant officiellement les principes marxistes, tend à une conception petite-bourgeoise de l'Etat tout en renforçant l'Etat à l'extrême. A l'extrême gauche, les révolutionnaires : communistes et ultra-nationalistes qui ne rêvent que troubles et qu'aventures. A droite, les partis bourgeois qui, populistes ou centristes, sont alarmés de la prépotence croissante de l'Etat et voudraient y mettre un terme. Ce sont ces partis bourgeois que représente le cabinet Brüning. Nous avons vu qu'il est à la merci des social-démocrates. Mais ceux-ci craignent autant que les « bourgeois » l'agitation à laquelle pourraient se livrer les révolutionnaires de droite et de gauche à la faveur d'une nouvelle crise ministérielle. C'est pourquoi ce cabinet de minorité a quelque chance de vivre.

Pouvons-nous attendre de lui une entière bonne volonté dans l'exécution du plan Young ? C'est assez douteux. Avec des nuances infinies, tous ces partis bourgeois inclinent vers un nationalisme plus ou moins modéré. Cependant, les forces profondes, celles qui dirigent véritablement l'Allemagne nouvelle, ne sont pas du tout avec Hugenberg. Dans le monde intellectuel il y a certainement des nationalistes forcenés, mais la haute intelligence allemande, de même que la grande industrie et la grande finance, ne songent nullement à la revanche. Ils disent publiquement, et il semble bien qu'il faille croire à leur sincérité, que l'Allemagne ne peut reprendre sa place dans le monde que par la paix, et ils comprennent très bien qu'un nouveau conflit européen créerait des bouleversements dont l'Allemagne serait la première à souffrir. Peut-être essaieront-ils encore d'obtenir des adoucissements au plan Young, mais pour peu qu'on s'y tienne fermement ils finiront par l'exécuter.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

DEUX JEUNES (1)

C'est un heureux début que celui de Claude Morgan, avec ce roman dédié à un père dont il a hérité « l'amour désintéressé du beau métier littéraire, à la manière de Flaubert, d'Edmond de Goncourt et d'Alphonse Daudet ». L'œuvre, toute brillante de jeunesse et de poésie, atteste le don du récit et une habileté déjà remarquable à le conduire. Le maître en cet ordre, M. Pierre Benoît, dans une préface qui est un morceau de haute critique, a apporté son témoignage et l'a justifié. Il ne lui a fallu qu'un trait pour marquer comment « la règle du jeu est ici appliquée par quelqu'un qui a eu le rare bon-

(1) Claude Morgan : *Une bête de race*. Ernest Flammarion. Marcel Aymé : *La Table-aux-Crevés*. Editions de la Nouvelle Revue Française. Du même : *Brûlebois* (1926), *Aller-Retour* (1927), *Les Jumeaux du Diable* (1929), même éditeur.

heur, pour son coup d'essai, de s'en rendre maître ». Mais il avait pris soin de montrer d'abord — car la règle du jeu, il le sait bien, n'est pas tout — que les deux conditions profondes d'un vrai roman se trouvent réunies dans *Une bête de race !* valeur historique ou documentaire, précise et déterminée, particulière et locale, par quoi le roman appartient à son temps et en porte la date, à son milieu et en reflète l'image ; valeur humaine ou, si l'on veut, signification psychologique et durable. Ce sont là trois raisons excellentes d'aimer ce livre et de s'y plaire. Elles se développent d'elles-mêmes dans l'esprit de chaque lecteur. Nous ne voulons ici que préciser notre propre réaction.

Il y a d'abord comme une sensation d'aise et de bien-être à lire un roman qui est un roman. C'est ici vraiment une histoire qui nous est contée, une très simple histoire — ce sont les plus belles — avec un commencement, un milieu et une fin. Au milieu, comme il convient, elle se noue, et c'est en ce point que M. Pierre Benoît nous invite à saisir sur le vif l'habileté de l'auteur. Son personnage, Jacques Chalmin, a fait un mariage qui ne peut le conduire qu'à une faillite. Il a été dupe d'une illusion explicable, généreuse même, et il essaie de la prolonger. A travers des alternatives d'espoir et de découragement, il y persiste, il continue de s'y raccrocher, lorsqu'un jour un petit fait vient lui révéler qu'on le trompe, qu'il est le jouet d'une intrigue, que la mission confiée par son beau-père est fallacieuse et que celui-ci s'est fait, pour l'éloigner, le complice de sa fille. Il revient en hâte, et voilà déclenchée l'action dont les péripéties nous conduisent au dénouement. Claude Morgan était fondé à dire qu'il aime « le beau métier littéraire ». Il le pratique aussi. C'est un goût, c'est un art, qui ne sont pas communs dans sa génération. Par là, il s'en distingue.

En même temps, il lui appartient, et ses personnages comme son récit n'ont pas seulement la couleur, ils ont le rythme de notre temps. L'action se passe au lendemain de la guerre, dans cette frénétique reprise de la vie qui s'accompagna presque partout d'ivresse et de délire. L'auteur, pour que toutes les conditions soient réunies et portées à leur maximum, l'a placée au pays même où s'épanouissent le plus librement la sensualité et le plaisir, dans les palais et les palaces de la Côte d'Azur. Là, Jacques rencontre Sylvine, « sportive, énigmatique, audacieuse, moderne », la fille d'un grand constructeur monstrueusement enrichi. Il l'épouse, croyant qu'il pourra l'intéresser à sa vie, à son art, à l'art, à la vie : c'est lui qui est entraîné dans le tourbillon de cette existence folle, absurde, dans l'engrenage de cette existence mécanique, réglée sur les cadences nouvelles de l'auto, de l'avion, du jazz, et du cinéma. Peut-être entreprendrait-il de lutter contre une telle emprise et réussirait-il à vaincre, si toutes les forces conjurées, ne se personnifiaient en un de ces hommes qui expriment le pire d'un milieu et d'un temps. Parmi d'autres silhouettes prises sur le vif, comme celles du peintre futuriste Aridia, du jeune écrivain de Guerche et du décorateur Des Oiseaux, se dresse, infiniment plus saisissante et dangereuse, la figure du musicien Erikson, le compositeur à la mode, l'auteur des « danses mutines » et des « danses nues ». Dans l'atmosphère des tangos et des bars, celui-là, le don Juan nouveau, indifférent et glacé, avec son cœur sec et ses nerfs d'acier, est le vainqueur prédestiné. Mais sa victoire elle-même ne saurait avoir de lendemain et n'en aurait point, même s'il n'eût pas été abattu comme un méchant fauve. Sa raison d'être est d'avoir exorcisé l'illusion de Jacques et relancé Sylvine loin de lui, dans sa véritable voie.

Car il y a une voie dans la vie pour Sylvine et une voie pour Jacques, et elles sont divergentes : c'est là l'élément essentiel, universel, humain, du roman de Claude Morgan. Ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre, et le conflit de leurs âmes, de leurs cœurs, l'antagonisme de leurs deux destins est le fond de cette tragique aventure. Par là, Claude Morgan se relie à la belle tradition du roman français, et son œuvre, reflet de la vie d'aujourd'hui, laisse transparaître une vérité plus durable. Pour Jacques, l'amour « c'est l'association de deux êtres tendus vers le même effort, un équipage mû par le même rythme ». La première partie du récit nous fait assister à ses inquiètes et tristes tentatives, tout le reste demeurant en suspens, pour amener sa femme à ne former plus avec lui « qu'un équipage harmonieusement uni » : après quoi, il reprendrait sa route et son œuvre. Les tentatives échouent, et l'auteur a su très bien nous montrer pourquoi. A une autre époque, dans un autre milieu, des tentatives analogues pourraient échouer pour d'autres raisons. Chaque siècle, ou plutôt chaque génération a ses problèmes, qui sont des formes changeantes, diverses, de problèmes éternels, sans cesse renouvelés. Nous voyons ensuite les oscillations de Jacques pour reprendre son équilibre. Il reste un temps engagé dans le mécanisme de

cette vie par lequel il s'était laissé prendre, captif de ces décors associés à son amour. Il y a une lutte pathétique, très bien observée, très bien décrite. Mais, dès le premier jour, un rayon de lumière indiquait l'issue. Nous savions — et je dirai même que nous savions trop : c'est le côté un peu artificiel de l'histoire — comment tout cela finirait. L'étrange et charmante Militza, symbole de la tendresse féminine et de la poésie nécessaire à tout véritable artiste, achèvera la guérison de Jacques. Passive et plastique (c'est ce qui est encore très bien vu par Claude Morgan), elle s'adaptera au vœu profond de sa nature et aux exigences de son talent. La pensée de l'auteur est très ferme là-dessus : « Ils seront unis comme un équipage d'avion au cours d'un raid. » C'est dans le langage d'aujourd'hui l'expression de cet idéal de toujours : « Ils auront les mêmes grandes joies, les mêmes grandes souffrances et le bonheur sain d'un effort commun et créateur. »

Mais qui, finalement, est, au vrai sens de l'expression, « une bête de race ? » L'auteur pense à Sylvine, qu'il a voulu nous peindre sous cet aspect. Plus d'un lecteur choisira, j'imagine, Jacques Chalmin. Ce ne serait pas tout à fait à tort, car si Jacques n'était pas le principal personnage, il y en aurait deux d'égale importance, et il s'en faudrait de peu que le roman n'eût deux sujets.

*
* *

M. Marcel Aymé, lui aussi, sait conter, et ce don aujourd'hui n'est pas des plus communs. D'aucuns l'auraient peut-être, qui ne daignent en faire usage ; ceux qui ne l'ont pas ne cherchent point à l'acquérir : c'est un mérite qui n'est plus à la mode, encore que sans lui pourtant il ne soit guère possible de concevoir l'art du roman. L'auteur de *La Table-aux-Crevés* est un conteur-né. On l'avait bien vu dès son premier récit, ce *Brûlebois*, publié voici quatre ans, dans les « Cahiers de France » et que la Société des Gens de Lettres mit en lumière en lui décernant son Prix Corrard. Depuis, avec une régularité où s'affirme, en même temps que le don de produire, la discipline du travail créateur, se sont succédé *Aller Retour* (1927), *Les Jumeaux du Diable* (1928), *La Table-aux-Crevés* (1929). Dans ces quatre récits, allègrement menés, les mêmes qualités se retrouvent, aboutissant toutes au pittoresque expressif des personnages et à la saveur non moins expressive du style. On peut se demander si ce n'est pas ce pittoresque et cette saveur qui donnent aux récits de terroir de M. Marcel Aymé leur accent de réalisme et à ses personnages un air d'avoir été saisis sur le vif, puis rendus dans leur vérité. Il n'est pas douteux que dans tout ce qu'il écrit l'invention se mêle au sens du réel et la fantaisie à l'observation. Les deux éléments s'équilibraient dans *Brûlebois*, d'une si heureuse manière que ce fut pour les lecteurs une surprise. La prédominance de l'invention, de la « construction » est déjà perceptible dans *Aller Retour;* elle s'affirme avec une rigueur exclusive dans *Les Jumeaux du Diable*, qui ne sont plus qu'une fantaisie philosophique. Avec *La Table-aux-Crevés* — disons en passant que c'est tout simplement le nom d'une pièce de terre — l'auteur revient à cette mesure et à cet accord qui avaient assuré la parfaite réussite de son début. Il semble que ce soit là sa note juste et sa vraie originalité.

Un village aux environs de Dôle, le Dôle de Brûlebois et de La Lune, du ménage Reboudin, et du capitaine de gendarmerie Beudot. L'Aurélie vient de se pendre à une grosse ficelle, dans sa cuisine bien propre, parce qu'elle était éreintée de travail et souffrait de son ulcère. Elle s'est pendue, parce qu'elle en avait assez d'une vie où les peines l'emportaient de loin sur les plaisirs et qu'elle aspirait au repos dans la bonne terre maternelle. Rien de plus naturel et de plus simple. Le beau-père d'Urbain Coindet n'est point de bonne foi, quand, après avoir essayé de lui passer une autre de ses filles, il va semant contre lui l'accusation perfide d'assassinat camouflé en suicide. Il n'en sera rien, d'ailleurs, sinon de faire mieux ressortir les dissensions politiques et religieuses de la commune et l'opposition du bourg de Cantagrel, où vivent les cultivateurs, avec le hameau de Cessigney, situé en plein bois, et dont les habitants sont bûcherons, charbonniers, braconniers, contrebandiers. Les gens du hameau ne s'occupent pas de politique, mais ils ont, lorsqu'il s'agit de questions religieuses « une façon de donner leur avis qui sentait le sang frais ». Leur piété, encore qu'exacte, n'en reste pas moins fort engagée dans le paganisme et plus à l'aise dans la forêt qu'à l'église. Tels quels, ils sont un bon renfort pour les « cléricaux » du Conseil municipal, tandis que le veuf, Urbain Coindet, y figure parmi les « républicains ». Quelle belle occasion pour les deux camps de se quereller sur un cadavre ! La foi chrétienne de l'Aurélie n'était pourtant pas à suspecter ; son mari le

sait mieux que personne et ne se gêne pas de le dire aux amis de son bord. Mais ils auraient gros cœur de laisser échapper l'aubaine d'une manifestation anticléricale. Tout ce débat est rendu avec une impitoyable vérité.

On la retrouve dans les sentiments que M. Marcel Aymé se plaît à nous représenter. Il ne veut rien voir d'autre dans la nature humaine que des instincts élémentaires, et c'est pourquoi les paysans de *La Table-aux-Crevés* sont, avec Brûlebois, ses créations les meilleures. « Nous autres de la terre, on ne veut pas ce qu'on veut », dit Coindet au curé du village, quand celui-ci lui reproche d'accepter l'amour de Jeanne Brégard, une enfant, et d'aller ainsi au-devant d'une catastrophe. Frédéric Brégard, en effet, le frère de Jeanne, est animé contre Coindet d'une rancune mortelle. Récemment sorti de prison après une condamnation pour braconnage, il croit qu'il avait été dénoncé par Coindet. Si sa sœur épouse l'ennemi détesté, il le tuera. Frédéric est un homme du hameau, un fils de la forêt, violent, sauvage. Avec sa sœur, plus jeune que lui de dix ans, et qu'il aime d'une tendresse protectrice, quasi paternelle, il est tour à tour caressant et brutal. Elle ne peut fléchir sa haine contre Coindet ; plutôt que de céder, il ne l'épargnerait pas elle-même. Pourtant, entre les deux hommes, la haine n'est faite que de cette rancune chez l'un, du dépit chez l'autre de se voir soupçonné à faux et de se sentir incapable de redresser un jugement borné, têtu. Tout cela est de la plus rigoureuse, de la plus juste précision. Non moins juste et précise, toute la suite des impulsions de Coindet des actes qu'elles déterminent : le départ pour Dôle, sous la menace du danger immédiat et les instantes pressions de l'abbé Richard, après que Jeanne était venue braver le danger auprès de son amant, et jeter le défi à son frère ; le séjour dans la ville, avec la nostalgie du travail des champs, l'ennui de l'oisiveté, le vide du tête-à-tête amoureux, dont rien n'alimente ni ne renouvelle les joies trop courtes et trop monotones ; le retour au village, au labeur familier, aux bêtes bien soignées et prospères, au cadre aimé des prairies et des champs... Puis, soudain, la hantise de cette menace toujours présente, de la mort embusquée, qui guette... Et le vertige où elle précipite un jour ceux qu'elle obsède : Coindet, son ami Victor Truchot, entraîné solidairement dans l'aventure, l'étonnante scène d'ivresse où ils se précipitent ensemble avec Jeanne et qui s'achève dans une sorte de délire dyonisiaque. Avec une parfaite simplicité, le réalisme de M. Marcel Aymé atteint à la grandeur.

Tendues à ce point, il faut aux sensibilités la détente brusque de l'acte. Victor Truchot et Coindet, d'un côté; Frédéric Brégard et son ami Rambard de l'autre, se sont mis en route pour le dénouement final. Entre les deux adversaires, invisible dans un fourré du bord, c'est une innocente victime qui sera frappée : Capucet, le garde-champêtre, le bon et innocent Capucet, aimé de tous, le personnage favori de M. Marcel Aymé, celui qui se laisse vivre, mais n'offre aucune résistance à la vie, obéit à ses instincts, ne fait de mal à personne, ne fait pas de bien non plus, ne fait rien, n'est propre à rien, mais se montre bon à tout et bon pour tous. Dans le Capucet de *La Table-aux-Crevés*, nous reconnaissons, malgré les différences que lui donnent un tout autre aspect et une tout autre allure, Brûlebois lui-même, et le Bombé d'*Aller Retour* et le Nimbu des *Jumeaux du Diable*. Il y a peut-être, semble nous dire l'auteur, non sans quelque mélancolie, plus de sagesse en eux que dans tous les autres, sagesse assez vaine, d'ailleurs, puisque, pas plus qu'une autre, elle n'assure infailliblement le bonheur. Capucet tombe sous une balle aveugle qui ne lui était pas destinée ; Brûlebois meurt à l'hôpital, usé par l'ivresse et sans pouvoir obtenir le suprême réconfort d'un dernier litre de vin ; Nimbu et Le Bombé se tirent assez bien d'affaire, trouvant quelques satisfactions dans la platitude lamentable de leur vie.

Ce n'est ni gai, ni tonique. Il plaît manifestement à l'auteur qu'il en soit ainsi. Nous ne doutons pas qu'il n'entre de l'observation dans ses peintures : elles nous donnent parfois la sensation de réalité, mais plus souvent encore nous laissent une impression de réalisme voulu, car on ne saurait contester non plus qu'il ne stylise. Et quand il se plaît à imaginer, comme dans *Les Jumeaux du Diable*, qui sont une fantaisie, la fiction prend le même tour, le monde imaginé se dessine suivant les mêmes lignes et se colore des mêmes teintes sous lesquelles apparaît aux yeux de l'auteur le monde réel. Il n'est pas jusqu'aux détails du style, et je devrais dire à ses partis-pris, qui ne trahissent le pli, naturel ou volontaire — naturel d'abord, assurément, volontaire ensuite, peut-être — de l'imagination. Un exemple entre mille : « L'abbé Richard, en s'installant à la cure de Cantagrel, avait espéré d'autres résultats, une dévorante flambée d'amour pour l'Eucharistie » (c'est très bien : attendez !) « toute la paroisse s'accrochant

à Jésus comme une teigne ». Nous y voilà. Ce dernier trait dénonce à la fois la tendance et le système. Celle-là n'est guère sympathique et celui-ci devient assez vite un peu irritant.

M. Marcel Aymé ne semble pas avoir d'autre souci que celui de son art, qu'il conduit avec beaucoup d'habileté le long de sa pente, sans lui rien demander sinon de réaliser toute sa puissance d'expression. Rien n'est plus légitime chez un écrivain et nous ne saurions que l'en louer. Il est loué mieux encore et récompensé par le résultat. Du premier coup, il atteignait, avec *Brûlebois*, une sorte de maîtrise. Elle s'est assurée, élargie. *La Table-aux-Crevés* est une œuvre très remarquable, qui place l'auteur entre les premiers de sa génération.

FIRMIN ROZ.

LE THÉATRE

LE MODERNISME AU THÉATRE

Lorsque l'on se trouve dans le salon où la salle à manger d'un jeune ménage, on n'hésite pas, devant certaines formes de meuble, à reconnaître là le style « moderne » ; au concert aussi, dans les expositions de peinture, la manière du jour offre à l'esprit quelque chose de précis et de net. Certains écrivains, dans les vers et la prose, sont également parvenus à réaliser une littérature franchement moderniste. Certes, les traits sont déjà plus difficiles à déterminer que dans l'ameublement ou dans les arts plastiques et même phonétiques. Toutefois on s'entend encore... Il n'en va plus de même au théâtre, et la définition du genre le plus nouveau devient tout à fait délicate où même impossible.

La raison de cette différence entre le théâtre et tous les autres arts repose sur la nature même du théâtre, lequel se trouve soumis, par essence, à des règles si rigoureuses qu'on ne peut, sous couleur de nouveauté, les violer impunément. Partout ailleurs, il semble que l'originalité reste sans limites : ici, au contraire, ce qui apparaît d'abord, ce sont ces limites. Dans l'idée même d'un modernisme théâtral, il y aurait une sorte de contradiction essentielle, et tout le malaise contemporain du théâtre viendrait précisément de la méconnaissance perpétuelle de cette nécessité première. La plupart des jeunes auteurs dramatiques se battent contre l'impossible. Dès qu'une pièce réussit, c'est qu'elle n'a rien de moderne — au sens moderniste du mot, si j'ose dire.

La Comédie Française, par exemple, nous a donné deux spécimens éclatants de l'originalité au théâtre, avec la petite pièce triomphale de Jean Cocteau et la grande fresque historique d'André Lang.

Le seul nom de Jean Cocteau fait étendard. Il est vrai que le prince des originaux a fourni une nouvelle preuve de la plus grande ingéniosité de mise en scène, en réalisant simplement un long monologue téléphonique. D'abord, à y regarder de près et du point de vue moderniste, ce dispositif n'a rien d'inattendu ni de révélateur au théâtre. Quant au fond, c'est l'étude d'un état de sensibilité fort connu, à savoir la tristesse désespérée et pourtant résignée d'une femme que son amant délaisse gentiment pour se marier... Sans doute est-ce un fait tout actuel qu'une rupture au téléphone, mais, la première minute passée, l'appareil disparaît pour le spectateur et il ne reste plus que la désespérée. Et cette femme souffre comme tout le monde, nécessairement, sans quoi elle n'intéresserait personne. Voici donc un phénomène très curieux et qui n'a pas été, en effet, sans décontenancer la critique : on a cherché la hardiesse et la nouveauté là où elle n'était pas, soit dans la forme, soit dans le fond, soit dans le téléphone, soit dans le cœur du personnage, alors que la véritable initiative et l'essentielle originalité de Jean Cocteau avait été tout bonnement de revenir à la conception de Molière et de Shakespeare, c'est de savoir composer un scénario qui permit à une comédienne de se déployer de son mieux. Le Théâtre, n'est-ce pas l'acteur, plus que l'auteur?...

Jean Cocteau s'effaçant devant Berthe Bovy et offrant seulement à celle-ci, très modestement, l'occasion de se révéler, voilà la véritable « modernité » de cette petite trouvaille scénique intitulée : *La voix humaine*...

D'autre part, André Lang, quoique fort jeune, est classé comme novateur officiel. Il a entrepris de mettre une page d'histoire à la Comédie Française, ayant sans doute réfléchi que ce qui avait réussi dans le livre devait trouver même faveur au théâtre et il est à craindre, en effet, que le désordre provoqué dans l'esprit contemporain par l'abus de l'histoire romancée ne se fasse bientôt sentir jusque dans l'art

dramatique. Pour l'instant, — et c'est un grand compliment à adresser à l'auteur des *Trois Henri*, — il semble que M. André Lang se soit surtout évertué à faire, non pas de l'histoire dramatisée, mais du drame réellement historique. A voir le détail et la minutie avec lesquels il s'est appliqué à nous restituer, par exemple, l'assassinat du duc de Guise et la mort du roi Henri III, on ne peut manquer d'admirer ses scrupules et son goût de la vérité. C'est là, incontestablement, l'intention première et l'originalité de l'œuvre. Malheureusement, il y a une distinction à faire entre la vérité matérielle des faits et la vérité psychologique des caractères. André Lang le sait mieux que personne. La preuve, c'est le soin qu'il a pris d'étudier, de nuancer et, par conséquent, de réhabiliter, dans une certaine mesure, le personnage si décrié d'Henri III. Malheureusement encore, malgré cette louable préoccupation et l'excellente interprétation d'un comédien comme Yonnel, la part de cette vérité psychologique est trop mince par rapport à l'exactitude matérielle. L'ensemble manque d'équilibre, et l'on pourrait dire, sans paradoxe, que la pièce d'André Lang est exactement le contraire d'une tragédie de Corneille : Corneille négligeait trop ce qui préoccupe uniquement André Lang, et André Lang néglige trop ce qui passionnait exclusivement Corneille... Espérons que, la prochaine fois, nous aurons — définitive formule moderne de théâtre — tout à la fois Corneille et Lang.

Suivant une loi à peu près constante, un événement n'arrive jamais isolé au théâtre et les observations qui sont suggérées par une ou deux œuvres se trouvent instantanément confirmées par une troisième ou même par une quatrième.

J'ai écouté avec le plus vif intérêt la pièce de Pierre Sabatier, jouée par Sergine à la Renaissance, *Business*... Rien de plus actuel, en vérité, et par les personnages, et par la composition technique. Les personnages, c'est un homme d'affaires et d'amour, une femme d'amour et d'affaires, et les affaires, ce sont n'importe lesquelles, depuis l'espionnage jusqu'à l'agiotage... La composition technique, c'est un découpage en tableaux comme il est d'usage depuis que le théâtre a subi l'influence du cinéma. Mais, c'est une justice à rendre à Pierre Sabatier, le procédé est avec lui tout à fait mesuré et convenable, et il semble bien, après cette expérience, que cette manière nouvelle ait fait ses preuves et puisse être adoptée comme un assouplissement du théâtre... Malgré toute cette nouveauté apparente, dans l'ordre matériel et moral, ce qui fait le mérite de l'œuvre, ce qui atteste les progrès accomplis par son consciencieux et laborieux auteur, ce sont les grandes scènes où s'affirment les qualités classiques du dialogue et de la vérité psychologique... Ce qui, en revanche, aura retenu auprès du grand public l'essor de cette pièce qui peut aller tout de même très loin, c'est une certaine obscurité que prolonge et même renouvelle de tableau en tableau la coupe adoptée par l'auteur... Il y a plus de variété, certes, pour les yeux et plus de rapidité dans l'action, mais il y a aussi plus de flottement et de lenteur dans l'esprit... Ainsi, au théâtre, toute nouveauté se paie.

Aussi adresserai-je des félicitations sans réserve à M. Jacques Deval qui vient enfin, après des essais diversement heureux, de nous donner une bonne petite pièce, toute charmante, toute naturelle, toute régulière, toute ordinaire en ses procédés de composition, et qui enchante le public par l'apparence heureuse d'une grande originalité et même d'une grande hardiesse dans l'observation des mœurs et des caractères... Tout cela est clair, précis, accessible et même vrai... Etienne est un gamin d'aujourd'hui, présenté dans une œuvre qui pourrait être d'hier... N'est-ce pas la formule, en même temps que la plus heureuse, comme on peut le voir, la plus sage et la plus essentiellement dramatique?

Du même point de vue, nous aurons à discuter longuement, la prochaine fois, d'une œuvre incontestablement marquante et qui vient de remporter un beau succès au Théâtre de l'Œuvre, l'*Acheteuse* de Stève Passeur.

GASTON RAGEOT.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans

ANDRÉ DELACOUR. *Mon cœur au micro*. Roman. (1 vol. Baudinière).

Journaliste d'affaires quasi génial, Michel Quayrat a compris l'énorme importance de la radiophonie dans la société moderne; il crée un journal politique *Le libre Essor*, un poste d'émission radiophonique, et enfin un journal parlé, qui lui assure une immense influence. Il a dû s'assurer le concours du financier Samuel Mulheim,

entre en lutte avec lui, avec le gouvernement..., se voit dépossédé de sa licence. Son collaborateur Philippe Dortègue, musicien éminent, s'éprend de la belle Mme Mulheim; leur passion éperdue éclaire d'un fil d'or la trame de ce drame bien moderne, de finance et d'affaires...

Quel que soit l'intérêt dramatique de l'intrigue, ce n'est pas l'aventure des personnages qui confère à ce récit une portée toute particulière. M. André Delacour a voulu écrire le roman de la radiophonie, qui, présentement, en France, vit sans doute l'une des heures les plus pathétiques de son histoire : « la découverte de la T.S.F. est, depuis celle de l'imprimerie, la plus grosse de conséquences pour l'avenir des hommes. » Nos compatriotes s'en doutent-ils ? On sait notre retard, et que les nombreux problèmes que nous propose l'exploitation de cette découverte sont fort loin d'être résolus en France. La radiophonie sera-t-elle confisquée par des intérêts financiers, des entreprises de publicité ? Sera-t-elle domestiquée, avilie par l'Etat ? Faisons bien attention aux prédictions pessimistes de Philippe Dortègue : « Il en sera de la radiophonie comme du cinéma. Aux mains des puissances spirituelles, le sceptre d'Iris aurait fait régner un peu plus d'ordre et de beauté sur le monde. Il va passer aux mains des marchands qui s'en serviront pour livrer les hommes à leurs seuls appétits. Le besoin de l'information tuera en nous le goût de la discussion et de la pensée. Vivant dans l'éphémère, uniquement occupés de l'instant que nous voudrons saisir et dilater, nous perdrons le sens de la durée et le souci de l'éternel. »

Laissera-t-on faire ? Nul n'était plus exactement désigné — par sa compétence et par son grand talent de poète — que M. André Delacour, pour lancer cet éloquent appel aux puissances suprêmes de la raison. Il faut lire et répandre ce roman qui fera comprendre à tous l'urgente gravité d'un problème national. V.

Mme Lahy-Hollebecque. *Agnès et le Vaste Monde* (1 vol Colin).

Ceux d'entre nous qui s'intéressent à la vie imaginative des adolescents s'affligent de constater à quel point, le plus souvent, les livres pour la jeunesse sont chez nous de pauvre qualité. Serait-ce donc là un genre auquel nos auteurs ne pourraient prétendre, soit qu'ils visent plus haut, soit qu'ils aient perdu, avec les années, cette fraîcheur d'âme et cette vivacité d'esprit qui, seules, importent à la jeunesse ?

Or, ce que tant d'écrivains se refusent à faire, une femme, courageusement, l'a tenté et, du premier coup, a atteint le but. Une épopée en prose à « cent actes divers », où toutes les religions et toutes les civilisations défilent devant les yeux éblouis de deux enfants, où la documentation disparaît sous les parures éblouissantes du lyrisme et de la fantaisie, voilà ce que nous offre Mme Lahy-Hollebecque dans *Agnès et le Vaste Monde*.

D'un coup d'ailes, son imagination a balayé la poussière des vieux textes. Nous trouvons maintenant que les savants ont tort de loger ces histoires dans le passé, comme si la nymphe Ganga et la barque d'Osiris ne pouvaient pas toujours bondir ou glisser à travers de lumineux paysages, bien faits aussi pour accueillir les héros d'Andersen ou de Kipling.

Dans *Agnès et le Vaste Monde*, les plus anciennes légendes redeviennent fraîches, vivants, actuelles. C'est un roman d'aventure, les belles aventures de l'âme humaine mises à la portée de la jeunesse, de nos petits contemporains à la fois pratiques et fantaisistes, précis et audacieux.

Si quelques-uns avaient la tentation de rapprocher ce livre du Nils Holgerson de Selma Lagerlöf, disons bien vite, pour les en détourner, qu'il a été composé bien avant l'apparition de Nils en France et que, entre les deux thèmes, qui semblent voisiner, les différences apparaissent vite au lecteur un peu attentif. La pensée latine, plus soucieuse du réel, puise son inspiration dans la psychologie enfantine, non dans le mirage des faits légendaires. Tandis, que Nils improvise son voyage à travers la Suède grâce à l'intervention d'un gnôme, Agnès n'entreprend ses investigations à travers le vaste monde que parce qu'elle possède, comme tous les enfants bien doués, le don imaginatif de s'incorporer dans les êtres et de « jouer » les événements de l'histoire.

M. G.

Pio Baroja. *A l'Aventure* (Les bas-fonds de Madrid). Traduit de l'espagnol par Georges Pillement. Editions A. Guilmain.

M. Georges Pillement a été heureusement inspiré en nous faisant connaître les œuvres de Pio Baroja : *Zalacain l'Aventurier*, *L'Arbre de la Science*, *A l'Aventure*.

Ce dernier roman, — qui est peut-être le chef-d'œuvre de Pio Baroja, — nous révèle les pittoresques et émouvants bas-fonds de Madrid; il dépeint toute une misérable population grouillante de voleurs, chiffonniers, brocanteurs « chulos » et « golfos », vivants types madrilènes.

Le traducteur a su garder la couleur et le relief du texte espagnol.

C. M.

Paul Achard. — *Nous, les Chiens*, préface de Tristan Bernard (1 vol. Editions des Lettres Françaises).

Nous, les Chiens... n'est pas une simple monographie, non plus une banale étude psychologique; c'est une véritable épopée, ou pathétique (comme dans le chapitre où le Chien rêve d'un monde à l'envers), ou bouffonne (comme dans les pages où il avoue joyeusement ses petits vices); une épopée amère tour à tour et légère, caricaturale par endroits, toujours émouvante et vraie.

Une œuvre neuve, vivante, écrite en un style alerte et piquant, toute fourrée de malice et de bonne humeur. Une œuvre qui procurera à tous ses lecteurs deux heures du plus charmant divertissement.

Léon Riotor. — *Une Famille de Loups*. (1 vol. Société française d'Editions pour tous).

L'auteur de « La Colle », récit du temps de Montmartre, nous donne aujourd'hui un conte romantique étrange et passionnant.

Amours, crimes, aventures violentes, tout s'y mêle savamment dans un décor prestigieux.

Histoire

MARÉCHAL PÉTAIN. — *La bataille de Verdun* (Payot).

Livre infiniment précieux. Le grand chef qui, après les tout premiers assauts du 21 février 1916, fut chargé de défendre Verdun contre la ruée de la Ve Armée allemande, n'égrène pas seulement ses souvenirs de commandement. C'est une véritable étude qu'il nous livre, des préliminaires de l'attaque, du plan ennemi pour user en chocs répétés l'armée française, de l'écrasement obtenu dans les premières journées, du martelage incessant de la « Région fortifiée de Verdun » par l'artillerie de tout calibre, de la riposte nécessaire des Français. Riposte méthodique, qui suppose une « organisation du champ de combat », aménage en secteurs les deux rives de la Meuse, se continue par la défense pied à pied de la ligne de la résistance et des forts, se termine par les offensives acharnées menées à l'automne de 1916 par les corps de Mangin, en attendant la libération totale au cours de l'année suivante. Sobre récit, sans ornements, sans fausse sensibilité, tout en faits bien enchaînés et en raisonnements de valeur strictement militaire. Non sans émotion toutefois, quand le chef, responsable du salut du pays sur ces hauts de Meuse, regarde monter au feu les jeunes recrues de 1916 et quand, ramassant ses impressions, il dessine en quelques traits la physionomie spirituelle du « soldat de Verdun ». Peu de pages écrites sur la guerre se présentent à la sympathie du lecteur aussi riches de substance et fortes de pensée.

P. F.

HENRY LAPORTE. — *Le premier échec des Rouges* (Payot).

C'est une chance pour nous que M. Laporte, chargé comme officier d'une mision en Russie, en décembre 1917, ait été mêlé à l'exode des Français et des autres Européens à qui le Gouvernement des Soviets avait, à partir du début de 1918, rendu la vie impossible. Doué, comme il est, de bonnes facultés d'observation, il a pu noter au jour le jour les procédés de l'équipe qui allait consommer la décomposition de ce qui restait de la Russie. Il n'y a pas manqué et la première partie de son livre, pleine de « choses vues » à Pétrograd et lucidement commentées, ne le cède en intérêt à rien de ce qui a été rapporté par d'autres voyageurs de renom. Mais la seconde s'atteste plus captivante, qui nous fait assister aux efforts des bandes bolchevistes pour asservir la Finlande. Les Finlandais, à peine échappés à la russification à outrance pratiquée par Nicolas II, n'étaient pas d'humeur à tendre le cou au collier de misère que, pour entrée en jeu, leur offraient les bons apôtres de la Révolution universelle. Et ils le firent bien voir. Leçon sévère et définitive d'où sortit l'indépendance du pays. Le hasard a voulu que les missions diplomatiques, gagnant la Suède, se soient trouvées en pleine mêlée et aient constaté à Tammerfors, en avril 1918, la défaite et la fuite des gardes rouges. On en trouvera le récit dans les pages alertes de M. Laporte — avec cet enseignement qu'il existait en Finlande, grâce à la résitance menée depuis un siècle contre la russification, sournoise ou brutale, un état d'esprit politique raisonné, capable de réagir victorieusement contre la bestialité sophistique, inaugurée à l'usage du moujik par les dictateurs moscovites. A ce titre, le témoignage doit être enregistré avec soin.

P. F.

EDOUARD BÉNÈS, Ministre des Affaires Etrangères de la République tchécoslovaque. — *Souvenirs de guerre et de révolution*, tome I (Ernest Leroux).

M. Bénès se définit lui-même : « Un Européen politiquement et philosophiquement formé à Paris et à Londres ». Il y paraît à la présentation du premier volume de ces *Souvenirs*, à leur belle ordonnance, à la clarté toute française avec laquelle l'auteur débrouille et expose comment il a, pendant la guerre, su mener, d'accord avec le professeur Mazaryk (et quelques autres) la révolution tchèque dans le cadre de la politique mondiale. Les Parisiens se rappellent de quel accent passionné il affirmait, dès 1915, la nécessité de détruire l'agrégat disloqué de nationalités qui s'appelait encore l'Autriche-Hongrie et la nécessité parallèle de constituer sans retard une armée tchécoslovaque, symbole du futur Etat indépendant. Ce n'est, il est vrai, que le 7 février 1918 qu'un accord Clemenceau-Bénès réalisait cette armée; mais, dès juillet 1916, le « Secrétaire général du Comité national tchécoslovaque » traitait utilement avec le Quai d'Orsay de l'avenir de son pays. Besogne lente, mais relativement simple, au regard des intrigues nouées en Russie, en Autriche, ailleurs encore, — et en Bohême même, — pour faire avorter, sous couleur de fallacieuse autonomie, les efforts déployés par les patriotes pour restituer aux fils des vaincus de la Montagne-Blanche leur existence nationale. Par bonheur, « la finasserie est condamnée toujours à échouer en politique ». M. Bénès, qui le professe hardiment, a fini par avoir raison contre les pauvres « finasseries » des gens de Vienne. Le magnifique acte de foi, formulé en 1914 et soutenu jusqu'à 1918, malgré déceptions, échecs temporaires, défaillances de certaines amitiés, a triomphé de la ruse. Au prix de quelle activité! ces *Souvenirs* en témoignent. Ils montrent également, par l'aisance avec laquelle leur auteur a passé de la préparation politique à l'exercice du pouvoir que, chez lui, « les actes du Révolutionnaire et l'œuvre du Ministre des Affaires Etrangères forment un tout indivisible ». On évoque naturellement Cavour et son œuvre de remembrement territorial italien, laissée par lui inachevée. Plus heureux, M. Bénès aura vu la terre promise... Mais, sans doute, plus que l'autre, il le méritait.

P. F.

Divers

JOSEPH WILBOIS et LETIXERANT. — *Comment faire vivre une Entreprise* (1 vol. F. Alcan).

Ce petit livre est le fruit d'une longue expérience. MM. Wilbois et Letixerant ont su dégager les lois qui régissent les entreprises et auxquelles il est nécessaire de se conformer si l'on veut qu'elles réussissent.

Ce livre est d'une méthode et d'une clarté qui se font le guide sûr de tous ceux qui ont la charge des affaires.

DENIS SAURAT. *La littérature et l'occultisme* (Rieder).

M. Denis Saurat, professeur au King's College (Université de Londres) qui a étudié précédemment Milton, Blake et la religion de Victor-Hugo, s'est proposé d'étudier la poésie philosophique moderne.

Il était, certes, tentant de rechercher dans les œuvres des poètes-philosophes l'influence des croyances et des tra-

ditions de l'humanité depuis ses débuts et particulièrement comme ils ont été séduits par certaines théories de l'occultisme et ce qu'ils ont emprunté à la cabale.

Tâche considérable pour laquelle M. Denis Saurat fournit dans ce nouvel ouvrage des éléments intéressants.

C. M.

PANAÏT ISTRATI. *La Russie Nue* (Rieder).

C'est un livre qu'il faut lire si l'on veut être renseigné sur la Russie.

Témoignage écrasant — et qui émane d'un homme parfaitement documenté, qui connaît ce pays et sa langue, ayant travaillé dans les entreprises russes.

Témoignage d'autant plus probant qu'il est l'œuvre — que l'on sent sincère — d'un révolutionnaire ne craignant point de montrer les ombres du régime soviétique.

C'est là un document d'un très haut intérêt.

C. M.

Livres nouveaux déposés au Bureau de la Revue

L.-L. BLANCHOT. — *Les bijoux anciens*. Edit. pittoresques.
CLARENCE D. BRENNER. — *L'Histoire nationale dans la tragédie française du* XVIIIe *siècle*. Univ. Calif. Press, à New-York.
JUSTINIEN BAUDASSÉ. — *Melancholia*. Lib. Cavaillès-Montels, à Béziers.
PAUL BARLATIER. — *Au Sud de Tarascon*. A. Tacussel, à Marseille.
Le Centenaire de Lazare Carnot. La Sohretsche.
NICOLAS DE CUSA. — *De la docte ignorance*. Alcan.
CÉSALPIN. — *Questions péripatéticiennes*. Alcan.
PIERRE CHAULAINE. — *Le Poison intérieur*. Nouv. Soc.
PIERRE CHAULAINE. — *Le Poison intérieur*. Nouv. Soc. d'édit. française.
F. CAMBO. — *Les Dictatures*. Alcan.
MAURICE DELORME. — *De Moréas à Bédarieux*. 139, rue du Château, Paris.
HENRI DUVERNOIS. — *Le Journal du pauvre homme*. Flammarion.
STÉPHANE FAYE. — *La Terre qui console*. Renaissance du Livre.
ANDRÉ FRANÇOIS-PONCET. — *Discours français*. B. Grasset.
VICTOR GAUVAIN. — *La Maison dans l'ombre*. Perrin et Cie.
P.-D. HARN et W.-L. ROOT. — *La Vérité sur Wagner*. Stock.
LORD HALIFAX. — *Les Conversations de Malines*. P. Allan, à Londres.
JAN-TOPASS. — *Visages d'Ecrivains*. Alcan.
JIMENEZ. — *Sonaja*. Lib. Fe, à Madrid.
LUCAS-DUBRETON. — *La Vie amoureuse de Lamartine*. Flammarion.
PAUL LAFFITTE. — *Golconde*. A. Michel.
LUCIE-EDWIGE MAYEN. — *Rosalia*. La Caravelle.
MAURICE MAGRE. — *Wagienns et Illimunés*. Fasquelle.
CAMILLE MAUCLAIR. — *Un Siècle de peinture française*. Payot.
ROLAND MEYER. — *Komloh. Visions d'Asie*. Edit. Pierre Roger.
J. MORA. — *Le vrai visage de l'Ecole unique*. Flammarion.
MENOTTI-CORTINI. — *Canti d'Africa*. Arte della Stampa à Firenze.
NORÉ BRUNEL. — *Sous le chant des Sirènes*. Edit. des Portiques.
FERNAND NEURAY. — *Entretiens avec Clemenceau*. Edit. Prométhée.
SULLY-ANDRÉ PEYRE. — *Choix de Poèmes*. Edit. Martyas.
ALEXANDRE PILENCO. — *Les mœurs du suffrage universel en France* 1848-1928. Revue mondiale.
MARCELLE PRAT et BERTRAND DE JOUVENEL. — *L'Homme rêvé*. Flammarion.
GEORGES PHILIPPAR. — *Egypte-France*.
ARMANDO PALACIO-VALDIS. — *La Sœur St-Sulpice*. Marpon et Cie.
LUCIEN ROMIER. — *Promotion de la femme*. Hachette.
LT-CL REBOUL. — *Les Revenants*. Les Etincelles.
CLAUDE SÉZAN. — *Les Poupées anciennes*. Edit. pittoresques.
ALBERT SARRAUT. — *Variations sur la peinture contemporaine*. Edit. des Quatre-Chemins.
ALMA SÖDERJHEBN. — *Fersten et Marie-Antoinette*. Edit. Kra.
ALBERT-EMILE SOREL. — *Régine et nous*. Lemerre.
EMILE SAUVAGE. — *Pensées et Maximes*. A. Rédier.
CHARLES TORQUET. — *Le Camelot de Zizi*. Edit. des Portiques.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

Bulletin yougoslave.

LE TOURISME EN YOUGOSLAVIE

Le principal attrait du voyage à travers le royaume de Yougoslavie est dû au caractère encore vierge du pays, qui, avec ses trois cents sources thermales, ses régions montagneuses, ses plaines fertiles, ses édifices, ses monuments et vestiges artistiques des temps préhistoriques jusqu'à une époque plus récente, est en raison de ses communications primitives, demeurée jusqu'ici peu fréquentée par le flot international des touristes.

Qui peut se vanter d'avoir dépassé les poteaux bleu-blanc-rouge de la frontière yougoslave et contemplé les dix-sept lacs de montagnes de Plitvice, en Croatie, alternant paisiblement avec des forêts et reliés entre eux par des milliers de cascades se précipitant du haut des murs de rochers ? Ou d'avoir pénétré à travers les forêts de la Bosnie, avec leur flore et leur faune merveilleuse, éloignées d'une journée à peine du cœur de l'Europe, où les touristes trouvent des logis confortables et toutes les facilités pour raccourcir leur voyage ? Qui a eu l'occasion de contempler et d'admirer les fresques superbes et les œuvres d'art que l'on trouve dans tous les couvents de la Serbie du Nord, à l'extrémité la plus méridionale du pays, fidèles dépositaires de la civilisation yougoslave du Moyen-Age, et qui s'étaient acquittés en tous points de leur tâche en protégeant l'Europe contre l'invasion des Turcs.

Cependant, les Alpes Slovènes ne sont pas à la mode, en dépit du fait que leurs hauts plateaux, leurs défilés, leurs montagnes, leurs vallées de Logarska, comptent parmi les plus pittoresques des Alpes.

Qui connait les chutes d'eau de Krk, près de Chibénik,

en Dalmatie, ou de Plive, aux environs de Jajce, en Bosnie ?

La Yougoslavie possède un nombre infini de défilés pittoresques, tels que ceux de Vintgar, en Slovénie, le merveilleux défilé de Neretva, en Herzégovine, la vallée de Drina, en Bosnie, avec une source ferrugineuse, la gorge de Sitchévatchka, en Serbie, et une quantité innombrable d'autres, accessibles aux touristes jusqu'au défilé du Danube à Demir-Capou.

Restreint est le nombre des visiteurs privilégiés qui ont eu l'occasion de bénéficier du climat enchanteur et du soleil vivifiant du Midi sur le littoral de la fabuleuse Adriatique, avec ses côtes pittoresques, ses centaines de fjords, qui déroulent aux yeux des voyageurs naviguant confortablement sur ces flots, un écrin de merveilles créées par les effets de lumière sur cette mer d'un azur infini, telles que la grotte bleue de Bichevo, celles des environs de Doubrovnik et un grand nombre d'autres. La beauté de ce spectacle ne saurait être égalée que par celle, plus importante encore, des merveilles du Karst yougoslave, qui engloutit une série de lacs dans la période de sécheresse.

Cette variété est suffisante pour satisfaire les touristes les plus exigeants et offre un véritable Eldorado aux amateurs de la nature, auxquels il est donné de l'étudier de plus près.

La population yougoslave est des plus hospitalière; l'on ne peut manquer de conserver une impression des plus intéressantes d'un séjour de quelques jours parmi elle avec ses beaux costumes multicolores, ses mœurs et ses danses nationales, ayant conservé toute la variété de leur caractère primitif.

Les personnes, préférant le confort trouvent également une occasion de les observer en certaines circonstances dons les villes ou les stations balnéaires et climatériques, de même qu'en d'autres centres fréquentés de ces contrées, où l'on trouve partout de bons hôtels et toutes les autres commodités de la vie journalière.

Il ne faut pas manquer de rappeler à cette occasion le coloris oriental d'un grand nombre de régions. La population musulmane que l'on rencontre dans la région la plus méridionale de la Yougoslavie a conservé encore partout ses mœurs et ses coutumes de façon qu'il est permis d'affirmer à bon droit que la Yougoslavie offre une occasion unique de se sentir transporté au milieu de la civilisation et du confort occidental, dans un conte des mille et une nuits..... B. B. M.

BULLETIN MARITIME

L'EXPOSITION FRANÇAISE AU CAIRE

Le *Journal Officiel* a publié, ces jours derniers, les nominations et promotions dans la Légion d'honneur faites par le Ministre du Commerce et de l'Industrie, à la suite de diverses Expositions à l'étranger et, notamment, de celle du Caire.

A l'occasion de l'anniversaire de cette belle manifestation nationale, qui eut, on s'en souvient, un très vif succès, MM. Fernand Chapsal, sénateur, ancien ministre, président du Comité Français des Expositions, et Georges Philippar, président du Comité d'Organisation de l'Exposition Française au Caire, avaient invité les nombreuses personnalités égyptiennes et françaises qui se sont intéressées à cette manifestation, à assister, le mercredi 12 mars, dans les Salons de l'Hôtel Claridge, à une soirée donnée à l'occasion de la projection d'un film réalisé en Egypte et en Palestine en mars 1929.

Parmi les personnalités qui avaient répondu à l'aimable invitation de MM. Chapsal et Philippar, nous avons noté Son Excellence Fakhry Pacha, ministre d'Egypte à Paris, entouré de plusieurs de ses collaborateurs de la Légation d'Egypte, M. le Colonel Goudouneix, qui représentait M. Gaston Doumergue, président de la République Française, M. Flandin, ministre du Commerce, M. Roullier, qui représentait le Ministre de la Marine Marchande, Son Excellence Bitwedede Guetatcheou Abaté, ministre d'Ethiopie en France.

Dans un des salons, brillamment éclairé et fleuri, MM. Chapsal et Philippar reçurent d'abord leurs hôtes; puis, le spectacle commença, l'un des plus délicats qu'il ait été donné à des Parisiens d'applaudir cet hiver.

Dirigé par M. Szyfer, de l'Opéra, un orchestre composé d'artistes des concerts Straram, exécuta, avec un art raffiné, des morceaux de Mozart, Fauré, Saint Saëns, Debussy, Ravel, accompagnant, tantôt Mme Suzanne Balguerie, de l'Opéra, dont la voix si belle est guidée par une intelligence d'interprétation exceptionnelle, tantôt Mme Zambelli et M. Aveline, de l'Opéra, exécutant, avec la science que l'on sait, les danses gracieuses de Busser, ou celles, franchement comiques, de Liadow.

A la grande joie de tous, l'excellent musicien qu'est Betove déploya, une fois de plus, dans ses « Imitations », son talent et sa verve.....

La soirée s'acheva, après un entr'acte pendant lequel les invités purent apprécier un buffet parfaitement servi, par la présentation, fort intéressante, du film de l' « Exposition Française au Caire ».

Les spectateurs assistèrent à l'arrivée des Exposants en Egypte, à l'inauguration officielle des stands du Parc Ghezireh et de ceux du Palais Tigrane, les 9 et 10 mars, par Sa Majesté Fouad 1er roi d'Egypte, et M. Georges Bonnefous, ministre du Commerce et de l'Industrie, sous la conduite de MM. Chapsal et Philippar. Puis, ils parcoururent les divers stands ,admirèrent les chars d'un brillant corso fleuri, qui se déroula au Caire, pendant l'Exposition, sur l'initiative de nos compatriotes. Enfin, le film les conduisit à travers le Caire, en Haute-Egypte et en Palestine, où des excursions avaient été spécialement organisées pour les Exposants.

Les personnalités présentes qui, pour la plupart, avaient reçu quelques jours auparavant le volume *Egypte-France* dont M. G. Philippar leur avait fait hommage en souvenir de l'Exposition Française au Caire, se montrèrent très vivement intéressées par ce nouveau témoignage de l'activité française en Egypte, si précieusement aidée et encouragée, à l'occasion de cette exposition, par une série de manifestations qui contribuèrent à resserrer encore les liens existant, depuis tant de siècles, entre l'Egypte et notre pays.

Le Gérant : M. Hedan.

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 8 68e ANNÉE 3 MAI 1930

L'IRRÉDENTISME POLONAIS EN 1813 DANS LE ROYAUME DE PRUSSE

D'APRÈS LES ÉTUDES ET DOCUMENTS DU GRAND ÉTAT-MAJOR PRUSSIEN

I

Mon dessein, que je tiens à préciser, au début de cette étude exclusivement historique, n'est pas d'aborder, fût-ce par un détour, surtout pas par un détour, l'examen d'un problème politique, l'un des plus délicats qui se soit posé en 1919 à la Conférence de la paix, celui des frontières occidentales de la Pologne, depuis la Mer Baltique jusqu'à la porte Morave.

Examinant avec mes élèves, en Sorbonne, l'histoire de la levée nationale de 1813 en Prusse, j'ai recouru à des textes assez peu connus, quoique signalés par M. Godefroy Cavaignac dans son *Histoire de la Prusse contemporaine*, les documents recueillis par le grand Etat-Major prussien, de 1846 à 1858, dans ses propres archives, dans celles du ministère de la Guerre et de la Chancellerie d'Etat à Berlin, enfin dans les archives des provinces où sont conservés la correspondance et les rapports de leurs différentes autorités, Régences, Commissions et gouverneurs.

Ce grand Etat-Major, réorganisé en 1816 par Grolman, Boyen et Krauseneck, d'après le plan de leur maître, Scharnhorst, désigné par eux sous Frédéric-Guillaume III pour former leurs successeurs, de Moltke et Roon, a été le lien entre les généraux de la délivrance et ceux de la conquête. C'était le temps où Grolman, en 1840, y enseignait aux chefs de l'armée la doctrine de la concentration nécessaire à Trêves, « pour dicter la loi de la guerre et la terminer par de grands événements, selon le principe appliqué avec bonheur de 1813 à 1815. » Les liens qui rattachaient ainsi les hommes dont la Prusse célébrait, au milieu du XIXe siècle, les victoires dans le passé ou attendait celles de l'avenir, n'étaient pas établis sur la stratégie seulement, mais sur l'histoire.

Dès son début, le grand Etat-Major a compris dans ses quatre départements une section historique qui, dès 1819, publiait tous les plans des batailles de la guerre de la Délivrance. A partir de 1840, cette section s'est employée à rédiger l'histoire de l'organisation de la Landwehr, d'après les Archives prussiennes dans les différentes provinces, Prusse orientale et Prusse occidentale, Poméranie, Nouvelle Marche et Marche Electorale, Silésie, Pays de l'Elbe, Hanovre et Westphalie. Ces études rédigées par les disciples de Scharnhorst, dont Grolman craignait qu'on ne fît une « caste de savants », précieuses par leur documentation, ont paru de

1846 à 1858 en fragments successifs, en annexes (Beihefte) à un journal militaire la *Militär Wochenblatt*, publication officielle en dépôt chez Mittler und sohn à Berlin. Ces précisions — dont je m'excuse — sont nécessaires pour fixer l'origine et la nature des documents conservés à l'histoire par le grand Etat-Major prussien, et la portée des commentaires que ses officiers y ont joints.

« Les rédacteurs, dit le dernier cahier paru en 1858, ont accompli cette tâche pour écrire la préface des événements de l'armée du Nord » (1), c'est-à-dire de l'armée qui, formée des Landwehriens de Brandebourg, de Poméranie et de Prusse, à Grossbeeren, le 23 août, sous la direction de Bulow et Boyen, sauva Berlin des menaces d'Oudinot, rejeta Davout au-delà de l'Elbe à Hagelberg, le 27 août, et à Dannewitz se prépara par sa victoire sur Ney, au rôle décisif qu'elle allait jouer le 18 octobre dans la bataille des Nations. Armée de paysans, de bourgeois, d'étudiants et de nobles, armée nationale de soldats équipés et instruits en quelques mois pour la défense du pays dont la Prusse, libre et victorieuse, demeura longtemps fière.

Vingt-cinq ans plus tard, cependant, l'institution de la Landwehr était discutée en Prusse avec « ses officiers de camelote », disait le prince Guillaume, le futur empereur, et ses recrues mal instruites. Boyen, rappelé au ministère en 1841 par Frédéric-Guillaume IV, quand son peuple lui demandait une nouvelle guerre contre la France, Grolman, qui commandait à Posen, Krauseneck, le chef du *General Staab* s'efforcèrent, pour défendre l'œuvre de Gneisenau, de réveiller par ces grands souvenirs l'esprit de 1813. Par leur ordre et sous leur direction, la section historique de l'Etat-major s'y appliqua.

Le soulèvement de la Prusse contre Napoléon, quoiqu'inspiré et précédé d'une ardente prédication patriotique, n'a pas eu les caractères d'un élan populaire. Le rapport de l'anglais Lowe, qui l'observa à Berlin pour renseigner son gouvernement, a bien marqué la différence de ce soulèvement avec celui des Espagnols : « Il s'accomplit dans l'ordre le plus parfait », et par ordre. Ordres d'abord du 7 février 1813 aux Etats de la Prusse orientale convoqués sous la présidence du comte Louis Dohna par le tsar et Stein pour la formation immédiate d'une milice destinée à la défense de la province et qui n'en devait pas sortir ; ordre royal surtout du 17 mars 1813, que Scharnhorst à Breslau fit signer, non sans peine, par Frédéric-Guillaume III qui devait constituer, dans toutes les provinces et pour la défense de toute la monarchie, les Landwehrs.

L'ordonnance du 17 mars assujettit à ce service obligatoire tous les Prussiens capables de porter les armes, de 17 à 40 ans, sauf les possesseurs de grands biens nobles et les fonctionnaires, au cas où ils ne seraient pas désignés comme officiers. Elle ne les appela même pas tous ; le pays avait besoin de main-d'œuvre ; elle appelait d'abord des volontaires, puis par tirage au sort, le 6e ou le 7e, environ et seulement, du contingent. Pour le tirage au sort, dans chaque cercle de chaque province, des Commissions furent formées de deux députés élus par les propriétaires nobles, de deux délégués des villes et des paysans choisis par le gouvernement. Les opérations d'appel, de choix, d'équipement des Landwehriens furent confiées, d'accord avec ces commissaires, au soin et au zèle des fonctionnaires des cercles ou de la province, du gouverneur civil et du chef militaire.

Cette organisation devait se faire au plus tard pour le 15 avril 1813, après la retraite des troupes françaises, qui continuèrent cependant à occuper Dantzig et Glogau en Silésie.

On ne la tenta même point dans la vaste province que la Prusse avait prise à la Pologne de 1793 à 1795, et que Napoléon lui avait reprise pour constituer le grand-duché de Varsovie, de Posen à Thorn et Varsovie. Le tsar Alexandre Ier en avait pris possession ; il se préparait à en dépouiller la Prusse à son tour. En l'absence de tous fonctionnaires prussiens, comment le roi Frédéric-Guillaume III aurait-il pu adresser, et il ne le fit pas, aux Polonais l'appel qu'il adressait à son peuple le 17 mars, « Brandebourgeois, Silésiens, Poméraniens, Lithuaniens », évoquant les temps glorieux du Grand Electeur, et du grand roi Frédéric II et « l'exemple de tous les peuples passés et présents, qui combattirent pour leur liberté, Suisses et Hollandais, Espagnols et Portugais » ? L'appel eût été vain dans le pays de Kosciuszko.

En revanche, les documents publiés et cités par les historiens de l'Etat-Major et leurs commentaires nous renseignent, avec une précision singulière de détails, sur l'accueil que cet appel a reçu des populations polonaises dans les provinces prussiennes où elles formaient alors entre la Vistule et l'Oder (*Prusse occidentale*) près de la moitié, dans la *Haute-Silésie* plus des

(1) Geschichte der Organisation der Landwehr in Pommern u. Westpreussen im Jahre 1813 (*Militärwochenblatt*, 3e et 4e trimestres 1858). Bib. Nat. 8e M 67 à 97.

trois quarts de la population totale de ces provinces.

De cette conscription imposée par le gouvernement prussien, pour la libération de la patrie à des sujets incorporés à cette patrie par la force, l'histoire présente un véritable intérêt pour les rapports de la Pologne et de la Prusse, surtout quand elle peut se faire sur des textes recueillis et commentés par les historiens du grand Etat-Major de Prusse.

II

Je commencerai par l'étude des résistances opposées en Silésie à l'édit royal du 17 mars (1). La capitale de cette province se trouvait, au mois de mars 1813, depuis que Frédéric-Guillaume avait quitté Berlin, comme la capitale de l'Etat. Autour du roi, longtemps hésitant à se déclarer contre la France, et de son ministre, le chancelier Hardenberg, se rencontraient tous les patriotes qui s'étaient donné rendez-vous à Breslau pour le décider. Scharnhorst, qui avait repris la charge des institutions militaires, et le 3 février, appelé les volontaires à former des corps de chasseurs; Stein, venu de Kalisch, quoique très gravement malade, pour apporter le 25 février du camp d'Alexandre Ier et imposer au roi la convention d'alliance qui, le 26 février, le liait à la Russie, et Louis Dohna, envoyé par les Etats de Prusse orientale, pour lui faire approuver la décision prise par la province de mobiliser ses habitants contre la France. C'était enfin à l'Université de Breslau, la première avertie des instructions royales, que, le 8 février 1813, le professeur Henri Steffens, interrompant son cours, avait appelé les étudiants à prendre les armes pour la délivrance de la patrie, signal d'un élan patriotique, qui avait entraîné, à la grande joie de Scharnhorst, la ville et la province. Breslau semblait devoir être le cœur de « la nouvelle armée nationale ».

Et, cependant, deux mois plus tard, le 10 mai, le gouvernement royal adressait un blâme officiel aux autorités silésiennes trop lentes à organiser la Landwehr, dans cette province menacée de l'approche de Napoléon, vainqueur à Lutzen le 2 mai, bientôt vainqueur à Bautzen et à Wurtschen, le 21 mai, à dix lieues de Breslau. Que fut devenue cette organisation, en effet, si Napoléon n'eût pas accordé l'armistice de Plessvitz, qui lui fut fatal, le 4 juin 1813 et permit à la Prusse de s'armer ?

Gneisenau, appelé à la direction de cette Landwehr, le même jour, donna aussitôt dans une lettre datée du 6 juillet, de Patschkau, au roi, l'explication des retards apportés à ses ordres : « Il n'y a pas à nier que quelques-uns des cercles de la Haute-Silésie ne se sont pas distingués avantageusement. C'est la conséquence de la misère générale de ses sujets, de leur condition au plus haut degré infortunée, sans aucun lien qui la rattache à la patrie. » Explication insuffisante d'ailleurs, et que d'autres rapports complètent. On y voit que dans les cercles de Pless, Lublinitz et Rosenberg, les Landwehriens polonais, aussitôt réunis, après avoir prêté serment, s'enfuirent presque tous par-delà la frontière. La Régence ordonna aux chefs de cercle, au mois d'avril, de se mettre en rapport avec les gardes-frontières russes pour les ressaisir. On décida alors de ne pas fournir d'armes jusqu'à nouvel ordre dans les cercles d'Oppeln, de Lublinitz, de Gross-Strelitz, de Kosel, de Tost, de Neustadt, de Ratibor, Leobschutz, Pless et Rybnik. Puis on leva de force les récalcitrants, pour les envoyer sous bonne escorte dans les forteresses de Neisse et de Glatz, avec menace d'arrêt de quatre à six semaines et de sévères bastonnades, menace de mort en cas de récidive, et confiscation des biens des familles rendues responsables.

De cette résistance, l'un des plus grands seigneurs de la Haute-Silésie, le prince d'Anhalt-Pless a dressé le tableau complet dans sa lettre du 17 mai 1813 à la Régence de Breslau : « Les mœurs du paysan sont dégradées au plus haut point. L'ivrognerie bestiale satisfait tous ses vœux. Il ne *connaît pas le patriotisme*. On relève à la rigueur chez ce paysan de la *dévotion* et de la *bigoterie*, mais qui n'influent pas sur son moral.

« L'influence que le seigneur aurait pu avoir sur ses sujets a été perdue, depuis qu'on les a déliés des obligations bienfaisantes et sacrées créées autrefois pour le bien général. Ces paysans sont couards et poltrons ; ils ont une aversion absolue pour le métier de soldat. Depuis soixante ou soixante-dix ans déjà, pour assurer le recrutement cantonal, il fallait, dans la nuit et le brouillard, les prendre au piège, comme des bêtes sauvages, et les amener liés au régiment. On ne gagnait rien à vouloir atténuer la rigueur

(1) Zur Geschichte des Jahres 1813 : Organisation des Landwehr in Schlesien. *Militärwochenblatt* (Beiheft, 2e trimestre, mai-juin, 1845).

des châtiments corporels, leur naturel ne se corrigeait pas.

« Alors, quand on voulut former la Landwehr, la plupart des hommes capables de servir ont passé la frontière, encouragés par la noblesse polonaise. Quelques-uns revenaient de-ci, de-là dans leurs familles, mais les désertions en masse ont rendu impossible la levée régulière. »

Le tableau ainsi dressé par le prince de Pless des Silésiens polonais de ces domaines qui « n'ont ni moral, ni patriotisme allemand » ne diffère guère de celui que présentait, en 1911 encore, le géographe Partsch dans son étude en deux volumes sur la Silésie. Il l'a comparée à l'Irlande, avec cette réserve toutefois que l'exploitation du bassin houiller vers la fin du siècle avait enrichi le pays et amélioré la condition du peuple.

Les plateaux de calcaires à coquilles qui séparent à trois cents mètres d'altitude les hautes vallées de l'Oder et la Vistule, couverts de forêts et de maigres cultures, ont été, pour les habitants polonais soumis aux seigneurs allemands, des terres de misère, vastes latifundia où les princes et les ducs se partageaient, par la pratique des fidéi-commis et malgré la législation de 1811, le quart *et parfois* le tiers de la propriété. Quelle ironie que ces « obligations bienfaisantes » appliquées par les princes à leurs sujets, dont les regards dans leurs misères allaient vers leurs frères de race, vers les nobles polonais de même religion qu'eux, et s'éveillant, sous l'influence des idées et des mœurs françaises, à des tendances plus humaines !

Ce fut alors dans cette province de Silésie, en avril et mai 1813, une véritable chasse à l'homme, dans les districts surtout de Beuthen et de Lublinitz, qui dura jusqu'au mois de juillet 1813. L'autorité militaire en fut chargée : poursuites dans les bois où les Polonais se cachaient, et que les troupes russes appelées à l'aide cernèrent ; les familles frappées de saisie, et les déserteurs amenés s'ils étaient arrêtés, au dépôt, comme des criminels, enfermés la nuit sous bonne garde. Les historiens de l'Etat-Major ont établi sur des listes officielles qu'en Haute-Silésie, malgré toutes ces rigueurs et poursuites, le tiers des Landwehriens se déroba à l'appel de l'arrière-neveu du grand Frédéric II. Ces Polonais misérables « manquaient de patriotisme ». Ils se refusaient à combattre pour les Hohenzollern qui les avaient conquis et livrés aux seigneurs allemands, comme Cromwell aux conquérants de l'Irlande.

III

Du sud de la Prusse, venons au nord, du haut Oder, à la basse Vistule. Frédéric II y avait constitué, en 1772, par le premier partage, une nouvelle province de sa monarchie, particulièrement utile pour relier le centre du royaume à la Prusse orientale, cette colonie germanique en terre slave, hors des limites du Saint-Empire. C'était ce qu'on appelle aujourd'hui *le corridor* ou *le couloir*, qui a tout de même en sa plus petite largeur de 70 à 100 kilomètres. Après l'annexion complémentaire en 1793 de Thorn et Danzig, le gouvernement avait donné à sa conquête le nom de Prusse occidentale.

Elle comprenait sur les deux rives de la Vistule, après avoir été démembrée en 1807 par le traité de Tilsitt, qui en détacha la partie méridionale, les cercles de Culm et Michelau, de Graudenz et la région de la Netze avec Bromberg, au profit du Grand-Duché de Varsovie, sept cercles et districts : deux sur la rive droite du fleuve, ceux de Marienburg et Marienwerder, cinq sur la rive gauche jusqu'à la frontière de Poméranie, Dirschau, Stargard et Konitz, Cammin et Deutschkrone. Dans les cercles de la rive droite où l'élément germanique prévalait, l'élan donné par les Etats de la Prusse orientale à la levée nationale avait décidé les habitants à répondre vite à l'appel des patriotes de cette province, à se joindre aux Landwehriens du général York et du comte de Dohna, même avant le 17 mars 1813 (1).

L'ordre royal ne fut donc adressé qu'aux habitants des cinq districts de la rive gauche, 218.000 habitants qui devaient fournir environ 40.000 Landwehriens, le sixième de la population. « Cette population, dit l'Etat-Major, n'avait été que peu germanisée ; elle était en majorité polonaise, 130.000 contre 83.000. On la distinguait par sa religion. » (2) Pour certains auteurs allemands, dont un agrégé de notre Université, M. René Martel, vient de reprendre la thèse par une polémique où je ne le suivrai pas, ces catholiques seraient les survivants d'un vieux peuple slave, rattachés par leur dialecte plutôt aux Poméraniens qu'aux Polonais, les Kachoubes. Ce plateau, parsemé de jolis lacs, couvert de forêts qui, jusqu'à Collberg, se dresse en falaises sur la Baltique, et a été comparé par

(1) Organisation der Landwehr in Ost und Westpreussen *Militärwochenblatt* (Beiheft, 1846).

(2) Organisation der Landwehr in Pommern und Westpreussen. *Militärwochenblatt* (Beiheft, 1858).

Elisée Reclus à une Suisse prussienne, devrait peut-être pour ces auteurs devenir un nouvel Etat à créer entre l'Allemagne et la Pologne, encore un ! la *Kachoubie*.

Pour le moment, je préfère m'en rapporter à ce qu'écrivaient en 1813 les officiers érudits de l'Etat-Major : « Nous avons là affaire à un pays essentiellement distinct des autres parties de l'Etat prussien, puisque plus de la moitié des habitants étaient non allemands. Plusieurs des petites villes et le plat pays étaient exclusivement peuplés de Polonais. La langue polonaise y était la langue dominante, surtout dans les cercles de Dirschau, Stargard, Konitz et Cammin ; à Deutschkrone, la langue allemande dominait. Et ce n'était pas seulement le bas peuple, mais la majeure partie des grands propriétaires qui étaient de nationalité polonaise dans cette région. »

« Outre sa langue, cette partie de la population avait conservé les particularités du caractère polonais, et avant tout le désir d'une Pologne une et indépendante. » *Particularité*, pour ces historiens évidemment, ce désir d'unité nationale et d'indépendance, mais qui leur était commun avec beaucoup de peuples, et avec les Allemands à la même époque.

Pour cette raison, le 25 mars 1813, la convocation fut adressée aux Landwehriens de la province en langues allemande et polonaise. Le vice-président de la Régence, Wurz, invité par le roi à garder à la levée « son vrai et unique caractère » d'une initiative prise par les Etats et la nation, d'un mouvement national, ne put s'empêcher de répondre : « Sur la rive droite de la Vistule, la population rivalise de zèle avec celle des plus vieilles provinces. Mais ce n'est pas le cas des habitants de la rive gauche, du moment qu'ils parlent polonais et ont des liens de famille avec des Polonais de la région de Varsovie. Encore récemment, beaucoup de propriétaires ont eu des intrigues coupables avec la garnison française de Dantzig. Il faut les tenir sous une étroite surveillance. On ne peut s'attendre avec certitude que le dessein de Sa Majesté puisse dans ces cercles être réalisé comme elle le souhaiterait. »

Prudemment alors, il conseillait aux gouverneurs civil et militaire, Beyme et Tauenzien, de laisser plutôt l'affaire au soin des Etats de la Prusse orientale et de ne pas y employer l'influence des fonctionnaires, tant qu'ils ne jugeraient pas à propos de prendre certaines mesures nécessaires à son succès. Il dut cependant s'en charger. Les Commissions des cercles furent nommées. Elles ne comptèrent guère que des fonctionnaires et des officiers, 18 sur 20. Deux propriétaires polonais avaient été élus par les nobles de Stargard, « gens à surveiller ». Les autres méritaient la confiance, quoique de race polonaise, « parce qu'ils savaient se placer au-dessus des préjugés périmés pour réaliser les vœux du souverain avec tout le zèle digne d'une grande cause ». *Préjugés périmés*, pour ce fonctionnaire prussien que l'attachement à la patrie opprimée, mais assez forts pour empêcher les Polonais de la province de se dévouer à la libération de la Prusse. A cent ans d'intervalle, on croirait entendre le jugement de certains fonctionnaires allemands sur le patriotisme alsacien. Il y avait donc en 1813, en Prusse occidentale, comme au-delà des Vosges, après 1871, le « préjugé » d'un patriotisme polonais. Incapable de le comprendre, le président de la Régence s'en défiait. Il craignait que son zèle ne fût peut-être pas de force à vaincre ce déplorable obstacle. Il priait ses supérieurs de prendre les mesures nécessaires d'une façon générale au succès de la cause nationale.

On lui envoya du renfort de Marienwerder pour assurer l'élection d'un commissaire général, le prélat comte de Blankensee, tandis que le commissaire général nommé par le roi, le baron de Schrötter s'installait à Stargard, près de Stettin, pour diriger cette affaire malaisée de concert avec les deux gouverneurs de Poméranie, civil et militaire.

Les Commissions ayant été nommées en avril 1813, on convoqua les hommes pour le tirage au sort. Il ne vint que des infirmes et des vieillards. Tous les hommes valides s'étaient enfuis vers le Grand-Duché, à Dantzig, ou cachés dans les forêts. Les documents que j'ai sous les yeux donnent le détail par cercles de tous les efforts des fonctionnaires pour vaincre ces résistances et de leur inutilité. Et ce détail est parfois plaisant, en tout cas pris sur le vif : dans les villages du cercle de Stargard, les gendarmes prussiens se sont présentés trop tard : tels les carabiniers d'Offenbach, tous les oiseaux étaient envolés. Ailleurs, à Konitz, quand on a procédé au tirage au sort, on s'est aperçu que les listes dressées par les maires polonais étaient fausses pour la plupart, ou manquaient. A Cammin, les Juifs se dérobèrent ; la communauté offrit de l'argent pour les remplacer. Ceux de Deutsch-Krone, l'un des villages les plus allemands cependant, invoquèrent pour excuse la fête de Pâques, ou des certificats de médecin suspects. « Il est incroyable, dit le fonctionnaire surpris,

ce qu'il y en a d'atteints de hernies. » Après tout, ajouta-t-il, c'est peut-être la conséquence des grosses et lourdes pacotilles dont ils se chargent dès la jeunesse pour porter leurs marchandises à travers le pays. Les plaintes des agents de l'autorité sont comiques dans leur naïveté : « Il ne faut pas espérer que ces Polonais répondraient à une seconde convocation. Même incorporés et leur serment prêté, à l'exercice, dans les marches, presque tous abandonneront la compagnie plutôt que de rester avec des Allemands ; on a beau prendre la précaution de ne les armer que de piques, ils seront dangereux. » Et un autre de conclure, à Cammin : « Ces gens du commun dans ces districts n'ont aucun sentiment patriotique », pour la Prusse bien entendu.

Le plus intéressant de ces rapports est peut-être celui du juge de paix de Konitz, un bon Prussien, celui-là, le sieur Kunzel, dont l'indignation a provoqué cet aveu caractéristique : « La plus grande partie des habitants de ce district, dans lequel je dois, pour mon malheur, remplir mon office de Justizrath, est faite de Polonais qui *n'ont pas les sentiments de gratitude qui leur permettront jamais de devenir des Prussiens patriotes.* » Et les sentiments de la haute classe, non moins ingrate, ne valent pas mieux. « De certains grands villages, ces nobles constituent toute la population, gens sans culture, ne sachant ni lire ni écrire, et pourvus cependant de privilèges de noblesse. »

Les colères plutôt comiques de ce juge de paix, étonné de l'ingratitude d'un peuple conquis eurent bientôt des effets tragiques. Avec son confrère de Cammin, il en venait à l'idée de requérir l'aide du gouverneur russe de Bromberg. « Si l'on s'en tient aux moyens doux employés jusqu'ici, avec ces gens, la levée ne se fera pas. Et se ferait-elle qu'on peut tout craindre pour les Landwehriens allemands, de ces hommes en relation avec les Polonais de la frontière. » Désormais, les Polonais allaient être traités en suspects. Singulière armée nationale que ces soldats livrés par les Cosaques à leurs officiers !

Le gouverneur militaire de Poméranie, général Tauenzien, estima, d'après ces rapports, qu'il y avait lieu de prendre des mesures décisives, pour organiser la Landwehr de ces districts avec la rapidité que réclamait l'état menaçant de la patrie. Il concluait à la nécessité d'écarter de la Landwehr les éléments polonais, sans admettre pourtant qu'ils fussent « libérés de leur devoir de défendre la patrie par les armes », ni que toute la charge ainsi retombât sur la population allemande.

Alors, il proposa au roi « à titre de respectueuse suggestion, des mesures sans doute arbitraires » : « se saisir des Polonais, aussitôt qu'ils reviendraient en leurs foyers, était impossible. A la première occasion, ils déserteraient encore avec leur équipement et leurs armes dont ils se serviraient peut-être, en certaines circonstances, contre Votre Majesté. Il faut les mettre à part de l'organisation régulière de la Landwehr, faire appel le plus tôt possible à la force armée pour les prendre et les conduire à Collberg et Graudenz, les instruire et les incorporer de force. » Le roi approuva le 13 mai, à la condition que la mesure ne s'appliquât pas à toute la province, mais « seulement aux Polonais qui ne manifestent pas des sentiments patriotiques certains : l'accès à la Landwehr sera une marque d'honneur dont on les privera. » Le loyalisme par force et sous la menace.

L'opération se fit après qu'on eût pris soin de délimiter les districts et les villes dociles ou résistants. Une grande Commission fut réunie sous la présidence du comte de Blankensee, à Konitz, pour y procéder dans le plus grand secret. Elle prescrivit des perquisitions dans les fermes et villages par les gendarmes, les forestiers et les Landwehriens allemands, pour la nuit du 19 au 20. Elle choisit un dimanche parce que les Polonais « cachés dans les bois pendant la semaine reviendraient sûrement pour entendre la messe et se réunir au cabaret ». On avait placé des gardes à la frontière, et fait agir le conseiller prussien à Varsovie auprès des autorités russes pour leur demander d'arrêter et livrer les déserteurs. Le filet était ainsi tendu dans tous les cercles. Les Juifs de Cammin et de Dirschau passèrent encore à travers les mailles. Les caisses de la province étaient vides : ils n'étaient pas Polonais et purent verser, ici 12.000 thalers, là 11.000. Un commerçant, chef de la communauté de Cammin, *bon patriote*, proposa un marché pour ses coreligionnaires, en présentant de bons arguments : couards et poltrons, ils ne seraient d'aucun secours. Et en ce temps, 10.000 thalers de bon argent seraient beaucoup plus utiles ». On accepta.

En général, le gouvernement eut à se féliciter de ses fonctionnaires, de leur zèle, le juge de paix et le percepteur d'impôts de Konitz, le capitaine en retraite de Czarnecki, qui, à la tête de deux bataillons et d'un escadron, dans deux districts arrêtèrent près de 100 Polonais. A Dirschau, ils avaient dû reculer devant le risque

d'une émeute générale presque certaine. A Cammin, on évaluait à près de 1.000 les hommes qui trouvèrent le moyen de passer la frontière.

Mais combien furent à plaindre les pauvres gens qu'on expédia en masse à Collberg : ils tentèrent bien de se révolter contre le brigadier de gendarmerie, baron de Moltke, qui ouvrit le feu sur eux, en tua un certain nombre et amena le reste à Collberg. Dans quel état ! « peu réjouissant, dit l'historien prussien, les vêtements en haillons, couverts de vermine. Ce fut à qui dans la ville ne les logerait pas ». Et le narrateur conclut le récit de ces razzias cruelles : « L'emploi de la force n'a pas donné les résultats espérés. Il ne produisait dans ce bas peuple qu'une crainte passagère. » Nombreuses furent partout les plaintes des autorités « sur les désertions qui se comptèrent par centaines, l'état physique des recrues, leurs suicides. »

Le 26 août 1813, la guerre avait recommencé contre Napoléon. La Prusse avait besoin de son armée. Le gouverneur militaire de Poméranie en vint aux grandes mesures, un véritable état de siège. Près de 2.000 hommes, réguliers et Landwehriens, soldats russes et cosaques de Graudenz à la frontière poméranienne et de Dantzig à Thorn, sous la direction de sept commissaires civils parlant polonais et russe furent alors mobilisés à la recherche des déserteurs. Cette petite armée, même aidée par les Russes, ne triompha guère mieux de la résistance polonaise. Au mois d'octobre, le tiers de l'effectif manquait à la Landwehr de la province, malgré tant de persécutions.

« La levée demeura singulièrement défectueuse », a dit, en terminant son historique, l'officier qui l'a établi sur les textes et ne se méprenait pas sur la cause principale.

« Une antipathie des deux nations, qui ne s'est vue nulle part au même degré dans les autres provinces de la monarchie », entre la nation conquérante et la nation esclave.

IV

Il faudrait encore noter les résistances qui se produisirent durant ces trois mois à la lisière de la province, dans cette partie de la Poméranie conquise sur la Pologne par le grand Electeur, et non encore assimilée en raison de son étendue, de son éloignement de Berlin, et de ses rapports naturels avec les pays de la Vistule. L'Etat-Major allemand leur a consacré aussi une étude documentée. « Dans les districts de Stolpe, de Rummelsbourg, de Lauenburg, de Butow, le bas peuple se fit remarquer, dit-il, par son manque d'esprit patriotique, se cacha dans les forêts ou passa la frontière. » Et toujours la même histoire d'hommes qui se dérobaient, ou incorporés désertaient en grand nombre. Et le même récit de répressions brutales sur des villages autour de Neu-Stetin en révolte ouverte contre l'ordre d'appel royal : les récalcitrants empoignés, conduits sous bonne escorte à Collberg, les meneurs condamnés à la prison, battus de verges, mis au pain et à l'eau, que les autorités frappaient de jugements militaires et châtiaient par des peines exemplaires. « Car, disent-elles, on rencontre en ces districts des difficultés que ne présente aucun autre endroit de la monarchie. »

Dans tous ces rapports, on relève, on entend le même langage, que ces fonctionnaires soient de Poméranie, de Silésie ou de Prusse occidentale. Ils se trouvent plus à plaindre que personne dans le royaume d'avoir à recruter pour l'armée nationale des sujets si peu dévoués à la cause du roi et de la patrie. Ils disent leur sort plus malheureux que celui des collègues des autres provinces d'avoir, sur toute la lisière orientale de la Prusse, à combattre l'action des populations polonaises, ces Slaves récalcitrants. Les Hohenzollern n'ont pas réussi à les absorber, à les exterminer, comme avaient fait les margraves ascaniens ou les Teutoniques, parce qu'ils se sont heurtés à une nation forte de sa conscience religieuse et historique.

Les études publiées par l'Etat-Major prussien sur la levée nationale de 1813 dans les provinces frontières sont des aveux formels de cet échec, que l'histoire enregistre, de la conquête prussienne, à l'Est aussi bien qu'à l'Ouest, sur l'Oder et la Vistule, comme sur le Rhin.

L'aveu n'est-il pas complet dans ces lignes de la préface écrite par les officiers de l'Etat-Major en 1858 pour l'histoire de l'organisation de la Landwehr en Prusse occidentale :

« En ce pays l'aversion contre tout ce qu'on pouvait estimer une germanisation, la résistance aux mesures du gouvernement prussien, la haine contre ses fonctionnaires, étaient des sentiments qui se manifestaient de mille manières, en lien étroit avec le désir d'une Pologne unie et indépendante, avec tous les efforts capables de la réaliser, aussi bien qu'avec les plus vives sympathies pour Napoléon, exprimées sans contrainte.

« Dans les succès de l'Empereur, on vit d'abord la possibilité de réaliser ces espérances.

« Les regards de tous les Polonais étaient alors dirigés sur Varsovie : là se concentraient leurs intérêts matériels et spirituels. A cette époque c'était, en un certain sens, le mot d'ordre pour toute la nation.

« Dans toutes les parties du Grand-Duché régnait, au moment où commence cette histoire — en mars 1813 — la plus grande animation et activité. Tout indiquait un soulèvement proche et général. Près des frontières prussiennes se tenaient chaque jour en certains lieux des conciliabules de personnes de la noblesse. La ville de Zirke surtout fut un tel lieu de réunion. Et le bas peuple d'ici était entraîné et excité par des moyens révolutionnaires fort sérieux.

« On comprend donc que de cette partie de la population, il n'y avait à espérer ni enthousiasme, ni élan pour la délivrance de la Prusse du joug napoléonien, ni à attendre d'elle le moindre esprit de sacrifice. »

A l'appel de la patrie prussienne, en 1813, les sujets polonais du roi Frédéric-Guillaume II n'ont pas répondu, ne voulaient pas répondre. Ce sont des fonctionnaires prussiens qui en ont témoigné alors dans leurs rapports. Et l'histoire de leur résistance écrite au grand Etat-Major, trente et quarante ans plus tard a confirmé leur témoignage, qui demeure. Séparés de leur vraie et seule patrie, ils ont cru la retrouver alors, par les victoires de Napoléon, dans ce grand duché de Varsovie que la Prusse dut abandonner en 1815 aux Russes. Au moment où l'Etat-Major allemand recueillait et commentait ainsi les preuves de leur fidélité au passé, le patriotisme polonais allait bientôt armer les insurgés de 1863 : *Préjugés périmés*, disait en 1813 le président de la Prusse occidentale dont, par la victoire du droit, les événements ont fait une vérité.

EMILE BOURGEOIS.
Membre de l'Institut.

EN SICILE

(Pages d'un carnet de voyage.)

Palerme

Si peu chauvin qu'il soit, un Français n'est pas insensible aux souvenirs que Palerme garde des lointains compatriotes qui firent d'elle une capitale. Ni les guerres, ni les changements de maîtres, ni même les Vêpres siciliennes n'ont pu entamer le prestige de ces seigneurs de Hauteville, qui parvinrent à se tailler un royaume sur les bords de la Méditerranée. Ils dotèrent la Sicile de monuments magnifiques, sans vouloir imposer leur civilisation, leurs conceptions artistiques et leurs goûts. En bons Normands qu'ils étaient, ils surent concilier gens et choses les plus opposés. Les églises qu'ils élevèrent sont conformes aux règles romanes et aux habitudes des moines cisterciens qui les accompagnaient ; mais, pour les décorer, ils choisirent artistes, mosaïstes, sculpteurs des pays méridionaux.

Le chef-d'œuvre de cet art composite est la chapelle Palatine. Par son plan architectural et ses trois nefs, c'est une église comme les nôtres ; par son chœur surélevé, ses clôtures de marbre et sa coupole, c'est une église d'Orient; par son pavement, sa décoration d'émaux polychromes, son plafond à rosaces et ses peintures, elle est arabe ; elle est byzantine, enfin, par ses splendides mosaïques à fond d'or. Le tout forme un ensemble unique. Pénétrer pour la première fois en cette chapelle est une de ces impressions d'art qui marquent dans une vie.

*
* *

Je suis très étonné et très frappé aussi par la survivance de nos chansons de gestes dans l'imagination des gens du pays. Presque toutes les charrettes siciliennes, si amusantes et si pimpantes avec leur bois doré, ajouré comme de la dentelle, et leur attelage disparaissant sous les sonnettes, les plumes et les pompons, sont décorées de panneaux peints représentant des scènes de l'histoire de Charlemagne.

Pas un gamin des rues qui ne connaisse — bien mieux que les nôtres — Roland, Ganelon, Olivier, Turpin et la belle Aude. Des *contastorie*, — narrateurs en plein air — leur racontent, aux carrefours et sur les places, nos vieilles légendes, peu à peu enrichies au cours des siècles de toutes sortes d'épisodes adventices, au point, paraît-il, qu'il y a un récit pour chaque jour de l'année. Les fameux théâtres des marionnettes, les *Pupi siciliani*, achèvent de les familiariser avec nos chevaliers.

Pour vingt ou trente centimes — c'était un sou avant la guerre — on pénètre dans une extraordinaire salle de spectacle, moins grande que la chambre d'hôtel où j'écris ces notes, garnie d'inconfortables bancs de bois, si rapprochés que l'on a de la peine à glisser les jambes

entre eux. Je regrette de ne pas assister à une véritable séance populaire, où le public trépigne de joie ou crie sa colère à mesure que les épisodes se déroulent, interpellant les marionnettes, les insultant ou les acclamant, car elles vivent pour lui autant que de vrais acteurs. Quand Roland massacre les infidèles, leur tranchant la tête ou les pourfendant de haut en bas, le délire ne connaît plus de bornes ; ici encore, Roland est le héros aimé de la foule.

Comme on savait que je devais assister à la représentation, tous les paladins ont leur cuirasse barrée d'un grand ruban tricolore et font leur entrée en scène au cri de *Evviva la Francia !* tandis que le piano mécanique joue la marche royale. Par le plus charmant des anachronismes, les compagnons de Charlemagne se réunissent autour de leur empereur dans un palais Renaissance, au son de l'hymne italien. En une heure, que d'actions d'éclat, de batailles terribles, de corps à corps épiques, de duels invraisemblables où les adversaire se taillent véritablement en pièces ! Et tout cela se passe dans un vacarme effroyable, un cliquetis d'armes et d'armures, de cris, de vociférations, qui semblent nécessiter une multitude d'opérateurs. Ils ne sont que deux pourtant, Ermenegildo Greco et son frère pour faire mouvoir et parler ce peuple d'acteurs. Ce sont les descendants de Gaetano Greco, un des compagnons de Garibaldi, qui, au milieu du siècle dernier, modifia et perfectionna les vieilles marionnettes de bois ; il leur donna la silhouette actuelle et leur mobilité, en les faisant mouvoir par des fils d'acier manœuvrés du cintre. Tous les personnages ont des signes caractéristiques et accomplissent des gestes traditionnels. Charlemagne tient toujours la main droite fermée. Renaud a un lion sur son casque. Un aigle surmonte le cimier de Roland dont, je ne sais pourquoi, les yeux louchent.

Monreale.

Tout en admirant le magnifique dôme, rival de la Palatine, et son fameux cloître, où l'on peut se croire, par moments, dans l'Alhambra, j'attends quelque chose. Je suis comme Henri de Régnier qui, au cours de cette même visite, se sentait attiré au dehors par un parfum de fleurs invisibles. J'ai hâte qu'on m'ouvre la porte du jardin où il pénétra un soir, alors que montait l'odeur déjà nocturne des orangers. Moi, c'est par un matin de mars que je contemple la *Conca d'Oro*, toute parée des guirlandes blanches et roses des amandiers en fleurs.

Quel cadre pour les scènes d'amour d'un roman ! Mais il serait difficile de n'y pas faire succomber les amants les plus platoniques. Comme au bord du lac de Côme, il me revient une phrase de Chateaubriand dans ses *Martyrs :* « Peut-être est-il des climats dangereux à la vertu par leur extrême volupté. » A certains jours plus chauds, de tels effluves, dit-on, s'élèvent de cette conque embaumée que les habitant de Monreale ne peuvent laisser leurs fenêtres ouvertes et que les chiens, sur le sol, perdent la trace du gibier...

Sous les arbres qui ombragent le minuscule jardin, accoudé au petit mur qui borde la terrasse, je prolonge ma rêverie. On est suspendu au-dessus de la *Conca d'Oro* comme, du jardin de Pérouse, on domine la plaine ombrienne. Mais alors que, là-bas, c'est une vision d'austérité et de recueillement, en face des blanches murailles d'Assise, ici, c'est le plus langoureux des paysages. A l'horizon, au bord de la mer bleue, Palerme étale ses palais, ses maisons et ses jardins. A mes pieds, c'est la vaste plaine, couverte d'orangers et de citronniers, qui s'étend jusqu'aux collines de Parco. Quelques maisons claires, quelques oliviers gris, quelques touffes d'amandiers fleuris en rompent la verte monotonie. A droite, comme pour compléter le décor, une montagne neigeuse se détache sur l'azur.

On comprend que ce paysage, où Renan retrouvait les vergers de Damas, ait séduit tous les voyageurs venus des contrées septentrionales. Même les Normands du moyen âge s'y montrèrent sensibles. Le vieux chroniqueur Hugues Falcand, fut stupéfait d'admiration devant la végétation, inconnue de lui, qui couvrait ce pays enchanté.

Une ivresse printanière émane de cette campagne où tout, jusqu'aux fermes, prend un air de fête. Comment, ici, ne pas savourer la douceur de vivre ? Certes, ainsi qu'ailleurs, les êtres y souffrent et meurent. Mais faut-il s'étonner qu'ils ne voient pas les choses du même œil qu'un paysan de la Maurienne ou un mineur des Flandres, n'ayant pour horizon que des terres noires ou glacées, avec des silhouettes de rochers nus ou de mornes corons ?

Ségeste.

Voici sans doute la plus forte impression de mon voyage. Qu'est-ce pourtant ? Un temple à demi ruiné dans un décor de collines pelées.

Impossible d'imaginer plan, lignes, décoration plus simples. Si près de Palerme, que nous sommes loin de l'art merveilleux, mais si compliqué de la Palatine ou du dôme de Monreale ! Pas la moindre recherche ; et cependant, une émotion naît, peut-être plus profonde, de cette perfection et aussi de l'énigme que pose ce temple régnant sur le silence et la solitude. Sauf pendant la *primavera siciliana*, nul ne vient troubler son farouche isolement. Qu'il doit être beau, dans la splendeur de l'été torride ou la désolation des jours d'hiver, quand les corbeaux et quelques grands rapaces animent seuls de leurs cris rauques le silence des monts déserts ! Abandonné et n'élevant aucune prière vers des divinités oubliées, il garde la fierté des temps où les hommes savaient bâtir des temples dignes de leur idéal. Il proclame à la fois la puissance de ceux qui le dressèrent et leur fragilité, puisqu'il ne reste rien d'eux, pas même un nom dans la mémoire des autres hommes, pas même leur poussière dans un tombeau.

Par la justesse de ses proportions, il emplit et domine le cadre des coteaux qui le surplombent. La grandeur d'un monument ne tient pas à son étendue, mais à l'équilibre de ses mesures et à ses rapports avec ce qui l'entoure. Ce temple, net et précis, s'impose à ce paysage parce qu'il l'exprime et le complète. La colline sur laquelle il est bâti lui sert de piédestal ; il fait corps avec elle, il en est le couronnement.

Peut-être avons-nous pour lui une tendresse particulière de savoir qu'il ne fut jamais achevé. Les cannelures des colonnes ne sont même pas commencées ; la *cella* ne fut pas construite; l'architrave et les métopes non sculptées sont telles qu'elles étaient lorsque la guerre interrompit sa construction, il y a vingt-cinq siècles. Aucun restaurateur ne s'interpose ici entre l'antiquité et nous.

Quels merveilleux et complets artistes furent ces Grecs qui choisissaient les plus nobles emplacements pour y dresser leurs chefs-d'œuvre et les rendre dignes de l'emplacement même ! L'art suprême est l'achèvement de la nature par l'homme. Ajouter de la beauté à la beauté de la terre : tour de force que réalisèrent presque seuls les Athéniens du ve siècle.

Sélinonte.

Quatorze colonnes de l'un des temples écroulés viennent d'être relevées avec leur entablement. L'effet me paraît des plus heureux et la tentative tout à fait justifiée. Cette reconstruction a pourtant rouvert la vieille querelle, toujours pendante et presque insoluble quand il s'agit des monuments romains ou du moyen âge. En ce qui concerne les édifices grecs, elle ne me semble avoir aucune raison d'être. Pour les premiers, la qualité et la multiplicité des matériaux, aussi bien que l'usage du ciment qui liait ceux-ci entre eux, ne permettent pas une restauration faite avec les seuls morceaux retrouvés sur l'emplacement ; de plus, la construction des arcs, des voûtes et des coupoles soulève des problèmes techniques qui peuvent recevoir diverses solutions. Un temple grec, au contraire, était fait, de la base au sommet, avec des blocs de pierre taillés à l'avance et placés simplement les uns au-dessus des autres, reliés tout au plus par une tige de fer. C'était une technique rudimentaire, et ces murs énormes et ces colonnes gigantesques n'avaient à soutenir que des toits plats, le plus souvent en bois. Que ce temple s'écroule, et l'on retrouve, presque toujours dans l'ordre même où ils s'élevaient, les blocs formant les colonnes et les murs. Il n'y a qu'à les poser les uns au-dessus des autres comme ils étaient, et le temple se dressera tel que le virent les ouvriers qui le bâtirent. Impossible ici de parler de restauration, ce n'est qu'une remise en place.

Je crois, d'ailleurs, que la meilleure solution est de relever seulement les parties les mieux conservées, comme on l'a fait ici, en laissant les autres dans leur désordre même. Ces quatorze colonnes se découpant sur le ciel bleu et surgissant des blocs écroulés donnent une idée exacte et de l'état ancien du temple et de l'étendue réelle du désastre. Le pittoresque subsiste et, de plus, un peu de vie semble émaner encore de ce qui, avant la restauration, était l'image de la mort. La ruine devient en quelque sorte œuvre d'art. Le long de la colonnade relevée de Sélinonte, le rêve se fait plus humain. Ce qui n'était qu'un champ de travail pour érudits se pare d'une émouvante poésie.

J'erre parmi les pierres qui n'ont encore été envahies que par de maigres végétations, parce que le sable de la grève proche les recouvrit longtemps et les protégea. Beaucoup de fenouils, de chardons, d'acanthes, et surtout de ce persil sauvage dont les petites feuilles trilobées figurent sur les monnaies de la ville, à qui elles donnèrent son nom. D'innombrables lézards verts savourent le soleil du printemps; ils fuient à mon approche ou me regardent de leurs yeux luisants, tandis qu'assis sur un fût de colonne,

je contemple l'éclatant paysage que forment ces ruines d'un blanc doré entre le double azur de la mer et du ciel. Pourquoi faut-il que la déplorable maison du gardien des fouilles vienne mettre sa note discordante dans cette antique symphonie s'élevant, au bord de l'eau cérulléenne, de ces restes de Sélinonte, en face de Carthage qui fut son amie et son bourreau?

Agrigente.

L'arrivée à Agrigente, quand on a vu Ségeste et Sélinonte, déçoit un peu. Fut-elle, comme le déclare Pindare, l'une des plus belles cités du monde ? C'est possible. Mais l'Agrigente d'aujourd'hui, au-dessus et en dehors de la ville antique, trop loin de la mer pour en jouir et en profiter, semble figée dans la tristesse d'avoir été et de n'être plus. Que sont devenues ses richesses fabuleuses qui la rendaient célèbre sur toutes les rives méditerranéennes ? Elle est pourtant redevenue plus hospitalière que du temps de Gœthe, où l'on n'y trouvait même pas une auberge ; l'auteur de *Faust* dut coucher dans une fabrique de vermicelle.

De la ville moderne, les restes des temples, disséminés dans les cultures, ne se détachant ni sur le ciel ni sur l'eau, ne produisent pas grand effet. C'est du rivage qu'il fallait voir la ligne d'édifice se profiler sur l'azur, le long des remparts.

Arduus inde Acragas ostentat maxima longe
Mœnia...

Ainsi apparut-elle à Virgile, qui ne se souciait guère de savoir si, à l'époque de la guerre de Troie, la ville était comme il la décrit : préoccupations d'historien et d'archéologue qui ne le touchent pas.

Du bel hôtel où je suis logé, au milieu de jardins luxuriants, je contemple le paysage. Dans la campagne, plus avancée sur ce littoral qui regarde l'Afrique, les amandiers défleuris ont déjà leurs feuilles ; je regrette d'arriver ici quelques jours trop tard pour voir les temples se dresser parmi cette floraison blanche qu'un poète d'Agrigente a chantée dans une pièce intitulée : *Neve di Sicilia.*

∴

Le temple de la Concorde est le mieux conservé de tous les sanctuaires grecs. Devant ses 34 colonnes, avec leurs entablements et leurs frontons, on se fait une exacte idée de ces monuments doriques et de leurs merveilleux chapiteaux, la plus belle chose, au dire de Renan, que l'homme ait jamais inventée. Pourtant, si je n'avais peur d'être traité de profane, je reprocherais à ces colonnes d'être un peu massives et trapues, un peu trop rapprochées aussi, étant donné le poids relativement léger qu'elles supportaient. Mais il faut songer que les architectes bâtissaient ici sur un sol agité et mouvant ; ils se sont résignés à faire leurs monuments moins élégants pour qu'ils fussent plus solides ; et ils y ont réussi, puisque l'un d'eux existe encore presque en entier.

Ce qui contribue également à l'effet de lourdeur, c'est que les colonnes ne sont pas en marbre comme celles d'Athènes, mais en un calcaire grisâtre, de qualité inférieure, que dégradent facilement l'humidité et les changements de température. On dissimulait les tares de la pierre par un revêtement de stuc ; celui-ci tombé, tous les défauts paraissent. Du reste, ces temples ne furent pas élevés avec les soins que les Grecs apportaient à ces mêmes édifices sur le sol de leur patrie. Renan, qui avait vu Athènes quand il visita la Sicile, fut particulièrement sensible à ces imperfections et à ces négligences. Et il cite l'exemple du Parthénon, près duquel on a trouvé des morceaux de colonnes mis de côté pour d'insignifiants défauts que l'œil, même prévenu, a de la peine à découvrir.

Ce temple de la Concorde n'en est pas moins fort impressionnant, surtout à la chute du jour, lorsque le soir tombant dore ses pierres et cache leurs tares sous la magie de la lumière agonisante.

Au loin, la mer se pare de reflets changeants. C'est elle qui complète le décor et lui donne sa véritable grandeur. Assis sur les degrés de ce sanctuaire, qui porte le nom si beau de temple de la Concorde, je regarde la mer dont le murmure berça les premières civilisations, la mer au bord de laquelle naquirent les deux plus nobles cultes sortis du cerveau de l'homme, ceux de la Raison et de la Pitié.

(*à suivre*)

GABRIEL FAURE.

PROUDHON EST-IL PHILOSOPHE?

La *Justice dans la Révolution et dans l'Eglise* est une œuvre de combat. Mais c'est autre chose encore, d'autrement substantiel, de plus fort. Lisons les surtitres : « Essais d'une philosophie populaire » ou « Principes d'une philosophie pratique ». Voilà des mots sur lesquels on tombe en arrêt. L'intention du polémiste y apparaît à plein. Il veut être philosophe, opposer un système à celui qu'il combat, et un système susceptible d'être compris par tous. Légitime ambition: est-elle justifiée ?

Philosophie pratique ne choque pas trop, quoique au prix d'un contresens, car Proudhon entend l'expression dans un sens beaucoup plus large, beaucoup plus « utilitaire », que celui de philosophie morale qu'on lui donne traditionnellement. Mais *philosophie populaire* scandalise dès l'abord, car s'il est deux vocables qui jurent d'être accouplés, ce sont bien ces deux-là. La philosophie est, par essence, dans sa technique, la plus aristocratique des disciplines ; elle ne souffre pas d'être « popularisée ». Et ceux qui s'y sont risqués ne sont pas, en général, considérés comme de vrais philosophes. C'est pourtant l'expérience que va tenter Proudhon, il nous en avertit sans délai. « *Avènement du peuple à la philosophie* », ainsi s'intitule le premier paragraphe du « Programme » qui ouvre la seconde édition. Et l'on trouve dans ce « programme » des déclarations propres à faire sursauter le philosophe le plus placide. Celle-ci, par exemple, que « la métaphysique est du ressort de l'instruction primaire », ou cette autre, tout au début, que « la philosophie peut se trouver tout entière dans le métier », c'est ainsi qu'elle est « pratique ». Il est clair que l'homme qui tient un langage aussi effarant ne se soucie pas beaucoup des distinctions traditionnelles de l'école !

Ajoutons que le ton du livre n'est guère propre à lui donner crédit auprès des penseurs. La philosophie traditionnelle est personne discrète, un peu gourmée, parfois pédante, qui enveloppe, dans un jargon volontiers inintelligible au commun des mortels, une pensée très abstraite, quand elle n'est pas purement scolastique. Elle a horreur de tous les éclats, comme elle se défie de toutes les grâces. Très hardie intellectuellement, au point d'en être parfois nihiliste, ne concevant pas de limites à la liberté de la pensée, elle revêt toujours cette hardiesse d'une forme décente, et ne scandalise que quant au fond. Elle ne veut ni émouvoir la sensibilité, ni faire perdre le contrôle du jugement par l'éloquence, elle ne prétend toucher que la pure raison. Dans ce jardin bien ratissé, aux compartiments très tranchés, à l'atmosphère éthérée ou glaciale, l'arrivée d'un homme comme Proudhon, journaliste, polémiste, autodidacte, défricheur et bûcheron plus qu'artiste jardinier, discuteur qui se rue dans toutes les matières de la philosophie sans avoir été formé aux bonnes disciplines, devait produire une impression de stupeur. On le lui fit bien voir.

Bien des choses desservent donc Proudhon, l'empêchent d'être pris tout à fait au sérieux par les philosophes professionnels, et les poussent même à le considérer avec une sorte de gêne. C'est d'abord ce ton polémique et ces excès de plume auxquels un penseur ne doit pas se laisser entraîner : cela est choquant, de mauvais goût, cela ne se fait pas. C'est aussi, plus encore peut-être, la matière même de ses réflexions et l'objet de ses attaques. La philosophie pratique, Proudhon ne l'étudie pas chez les philosophes d'école, les métaphysiciens qui en font l'objet de spéculations souvent sans rapport avec la vie, mais dans les systèmes d'idées et de sentiments où elle s'est d'abord réellement affirmée et où elle continue d'agir : à savoir les religions. Car les religions ont donné naissance aux métaphysiques, elles sont des métaphysiques, mais vivantes, complètes, qui saisissent tout l'être ; les métaphysiciens classiques font-ils autre chose que de prétendre justifier par la raison pure des conclusions qui leur viennent d'ailleurs, et auxquelles ils souhaitent de rester fidèles ? Ce que n'avaient osé ni un Descartes, ni un Spinoza, ni un Kant, s'en prendre directement à un système de croyances vénérables et sacrées, Proudhon le tente brutalement, sans ménagements. Cette sorte de franchise, quand elle ne séduit pas par sa loyauté, indispose. On aime mieux discuter des philosophes que des textes sacrés. On se garde ainsi l'esprit plus libre, tout en continuant, par prudence, de tirer son chapeau à des disciplines auxquelles on ne croit plus, mais qui sont restées puissantes socialement.

Et ce n'est pas non plus d'un public de philosophes que Proudhon recherche l'audience. Pas davantage d'un public d'hommes cultivés, d' « honnêtes gens », comme on eût dit au dix-septième siècle. C'est du public le moins préparé, semble-t-il, à philosopher, à savoir le peuple lui-même. Un système de croyances pour

soutenir ses mœurs, voilà ce que Proudhon veut donner à ce peuple qui, dit-il, n'a jamais fait jsuqu'à présent que prier et payer, qu'il faut enfin amener à philosopher. D'autres, comme Lamartine, rédigent pour lui des cours de littérature. Proudhon, lui, qui sera dur à Lamartine, se fait maître de philosophie (1). Cela est nécessaire pour que le peuple, brusquement devenu souverain, possède ce que Proudhon appellera plus tard la capacité politique. Cela est plus nécessaire encore pour qu'il possède la capacité simplement humaine, qui est la base de toutes les autres. De cet « avènement du peuple à la philosophie » Proudhon le croira digne, et s'efforcera de le prouver. Mais on entend bien que la philosophie dont le peuple a besoin n'est pas un exercice scolaire, c'est une réflexion constante sur les réalités au milieu desquelles il est plongé, qui sont la trame de sa vie : l'éducation, la nature, la famille, le travail, le mariage, la mort. La philosophie, pour Proudhon, n'est ni un jeu ni une spéculation abstraite, si noble qu'elle soit ; c'est le pain quotidien qui soutient l'homme dans le combat de l'existence. Et que le peuple l'ait réellement compris, c'est une autre question ; Proudhon lui-même ne se faisait guère d'illusion à cet égard, il lui suffisait d'être en communion avec son instinct (2). Mais cette façon d'envisager la philosophie est encore bien propre à dérouter des professionnels. De toute façon, cet intrus bouscule les positions établies.

Il en avait d'ailleurs conscience, et loin de s'en excuser, il insistait là-dessus énergiquement, lourdement. Bien qu'il n'aime pas les Jacobins, il se présente au cardinal Matthieu comme le *sans-culotte* de la philosophie (3), un sans-culotte qui, d'ailleurs, malgré toutes les traverses, avait fait de bonnes études et écrivait le latin comme le français. Ou d'une expression plus juste encore, il avoue qu'il a pris pour modèle « le paysan du Danube parlant au sénat de Rome ». « Je me suis mis en esprit devant l'Eglise, avec ma blouse d'ouvrier, mes sabots de paysan, ma plume de journaliste, et je n'ai songé qu'à frapper juste et fort » (4). Ah ! certes, nous ne sommes pas ici devant un « clerc » contemplatif. Proudhon ne craint pas d'entrer dans la bataille, de se mêler à la vie sociale, au risque d'en recevoir quelques souillure et de perdre « quelque chose de son innocence et de sa justice ». Il n'a pas peur de « trahir », puisqu'il paraît que c'est là trahir. La philosophie, à ses yeux, n'est pas seulement contemplation, elle est vie intégrale, action et combat aussi bien que pensée. « Honneur à ceux qui ont vaincu, et pardon aux tombés ! Mais honte aux puritains qui s'abstiennent, et qui prétendent, après la bataille, gourmander leurs frères et leur commander ! » (1). Celui qui comprend ainsi la philosophie ne peut s'attendre à aucune indulgence de la part de ceux pour qui elle est pure spéculation.

(1) Proudhon écrivait à Chaudey, le 18 juin 1859 : « Lamartine a essayé de faire un cours de littérature populaire ; moi, je ferai de la philosophie populaire, et chacune de mes publications sera une leçon ». (*Correspondance*, IX, page 100).

(2) « Le peuple ne me lit pas, reconnaissait-il, et sans me lire il m'entend.» *Corresp.*, t. VIII, p. 47, 21 mai 1858.

(3) Douzième étude, préambule, IV, p. 260.

(4) Douzième étude, conclusion, IV, pp. 351, 352.

*
* *

Aussi ne nous étonnons pas qu'en tant que philosophe, Proudhon ait été traité avec sévérité par les mandarins de la confrérie. Comme économiste, comme socialiste, qu'on accepte ou qu'on repousse ses doctrines, elles sont incorporées à la science sociale ; leur auteur est classé. L'écrivain non plus n'est pas contesté ; c'est un des maîtres de la grande prose française, de la race de Bossuet ; on ne nie pas non plus qu'il soit un de nos plus grands moralistes. Mais le métaphysicien qu'il se vantait d'être, le penseur qui prétendait renouveler la philosophie, que vaut-il ? C'est sur lui que pleuvent dédains et moqueries. Scherer, critique à vrai dire plutôt que philosophe, a cru écraser la *Justice* sous un article impitoyable : « M. Proudhon ou la banqueroute du socialisme » (2). Le livre lui-même, « mal fait et mal écrit », lui paraît une « rhapsodie », un « étrange réceptacle ». Quant au système, il est « faux, mais discutable », et, au total « moins faux qu'incomplet ». Le penseur est « inégal, inculte » ; tout au plus, Scherer consent-il à reconnaître qu'il n'est « pas absolument vulgaire ». Ce jugement d'une sévérité puritaine n'est aujourd'hui intéressant que parce qu'il montre à nu la prévention de la haute bourgeoisie cultivée de l'époque contre celui que Scherer encore appelait, dans le même article, le « sanglier qui fait sa trouée ».

Renouvier est plus compétent, d'esprit plus libre, mieux préparé à ne pas s'offenser, et sur beaucoup de points de la lignée de Proudhon.

(1) Cinquième étude, III, XIV, II, p. 165.

(2) Recueilli dans les *Mélanges de critique religieuse*, Paris, 1860.

Mais le spécialiste de la philosophie se cabre, lui aussi, devant cet amateur. Proudhon, disait-il, « n'avait pas étudié les philosophes et ne comprenait bien, ne traitait correctement aucune question de leur ressort » (1). Parlant ailleurs de la *Justice* même, il y découvrait, entre autres « fautes intellectuelles », « trop de philosophie technique, une confiance excessive dans le raisonnement et les déductions scolastiques, une puissance déconcertante d'illusoire certitude, des digressions sans intérêt ni instruction (franc-maçonnerie), un abus parfois ridicule de la méthode d'interprétation symbolique ». Le verdict est rude et il n'est pas faux ; il condense tout ce que peuvent dire contre ce profane les officiants de la chapelle. C'est aller trop loin cependant que de dire que Proudhon n'avait pas étudié les philosophes. Il les avait lus, au moins ceux qui écrivaient ou étaient traduits en français, mais dans la fièvre ou la bataille, sans avoir le loisir de les digérer. Il est donc mal au courant des systèmes ou des méthodes, rapportant tout à sa puissante personnalité, bref le contraire d'un historien ou d'un contemplateur. Accordons que Proudhon ne soit pas, à proprement parler, un philosophe ; là, comme ailleurs, il est à part. Il en avait d'ailleurs conscience et c'est lui-même qui s'est qualifié d' « aventurier de la pensée ». Aventurier, soit, il s'est bien jugé. Mais quelles magnifiques aventures !

Un passage du jugement de Renouvier doit être spécialement relevé, parce que Proudhon s'est senti piqué au vif et qu'il a répondu de sa belle encre. L'auteur des *Essais de critique générale*, tout en reconnaissant que le livre renferme « tant de belles choses, tant de choses vraies, fortes, hardies » lui reproche d'y mêler « mille autres inapprouvables », et de lancer le tout « *à toute vapeur*, à grand renfort des procédés de l'éloquence, trop souvent de l'invective, plutôt que composé avec une méthode sévère, et mûri dans le détail comme pour l'ensemble » (2). Là-dessus, Proudhon proteste. Il confesse que son livre « a été fait vite », et qu'il y a mis « un peu de tempérament » (Cet *un peu* est délicieux !). Mais aujourd'hui, il ne l'en a pas moins énormément travaillé. Dans la seconde édition (c'est ce qui en fait l'intérêt), on « trouverait peut-être plus de dix mille corrections, tant pour l'idée que pour le style ». Proudhon n'est donc pas moins sévère à lui-même que ses aristarques. Mais c'est surtout l'accusation d'*éloquence* qu'il a sur le cœur. Eloquent, certes, il l'est, et il veut l'être ; on n'en pourra pas dire autant de Renouvier ! L'éloquence est nécessaire au philosophe, et d'une façon plus générale *l'art*. « Je dis que l'idée, en philosophie, n'est pas tout ; que le raisonnement, même le plus concluant, s'il est seul, ne suffit pas toujours... L'art, quoi qu'on dise, ou, pour parler plus exactement, l'idéal, est une partie du vrai... Suffirait-il d'une *analyse logique*, comme on dit à l'école, pour faire comprendre la péroraison de l'oraison funèbre du Grand Condé ? » Ce point tient à cœur à Proudhon, il l'avait déjà développé dans la huitième étude. Il exige du philosophe « de l'esprit, de l'éloquence, de la finesse, en un mot de la beauté. Ce n'est pas tout de convaincre ; il faut persuader, toucher, plaire, émouvoir ». « Il est certain que le génie oratoire de Platon, le charme de ses dialogues, son divin langage, font partie essentielle de sa philosophie et témoignent pour elle » (1). Proudhon cite encore bien d'autres exemples, qu'il faudrait regarder de près dans l'examen de ses idées sur l'art. On retrouve là l'éternel antagonisme entre les philosophes qui ne sont que philosophes, les « clercs » qui ne sont que clercs, et les penseurs pétris en pleine pâte, qui sont en même temps des hommes d'action et des écrivains. Les premiers ne pardonnent pas Proudhon son éloquence, à Renan son enchantement, à Bergson ses métaphores ; les autres se détournent d'une pensée squelettique. Et certes l'éloquence, à elle seule, ni l'art ne peuvent tenir lieu de pensée. Mais quand ils revêtent une pensée forte, pourquoi les repousserait-on ? (2)

(1) *Philosophie analytique de l'histoire*, tome IV, p. 225.

(2) *Essais de critique générale*, tome II, cité dans les Notes et éclaircissements à la huitième étude : Liberté, M. Ch. Renouvier, VI, page 76.

(1) Huitième étude, VI, XXXIX, III, p. 221.

(2) Voir encore de Renouvier sur Proudhon des études dans l'*Année philosophique*, 1867, pages 60 et suiv. (au cours d'une Introduction, De la philosophie au XIXe siècle en France) ; dans la *Philosophie analytique de l'Histoire*, tome IV, pp. 213 et suiv. ; dans la *Critique philosophique*, 1872, tome II, pp. 380-383. (L'article n'est pas signé, mais il est vraisemblablement de Renouvier). L'auteur y insiste sur la « pensée constante, de *derrière la tête* » de Proudhon, « son sentiment premier et profond de prolétaire... *son serment*. » Il résume sa pensée en ajoutant que l'œuvre de Proudhon « ne fut point au niveau de son génie, et qu'il ne se montra pas aussi honnête penseur qu'il était honnête homme ». Dans la *Critique philosophique* de 1874, tome II, pp. 289 et suiv., M. Pillon a consacré un long article, assez malveillant, à l'antithéisme de Proud-

D'ailleurs, même parmi les philosophes d'école ou de tradition, Proudhon a des admirateurs, des amis. Auguste Comte lui montrait de la sympathie, bien qu'ils fussent aussi différents que possible. (Il est vrai que Comte lui-même fut, en son temps, un hors-la-loi) (1). S'ils sont aux antipodes par leur façon de concevoir le droit, leurs idées sur la famille et l'évolution humaine les rapprochent, et aussi certaines conceptions proprement sociologiques. Renouvier, tout en le critiquant, ne se retient pas d'admirer sa « vigueur de pensée », sa « puissance de passion », sa « plénitude d'honnêteté », et de trouver dans son livre « tant de belles choses... parmi lesquelles l'idée même qui l'a inspiré ». Cournot lui témoigne une estime d'ailleurs partagée. Taine, Renan, Prévost-Paradol le suivaient attentivement, ainsi que les normaliens de ce temps. Selon Edouard Droz, Proudhon a pu être, pour Taine, un répétiteur de l'hégélianisme (2). Renan l'a finement, quoique imparfaitement, jugé. Proudhon « bien qu'ouvert à toute idée, grâce à l'extrême souplesse de son esprit, et capable de comprendre tour à tour les aspects les plus divers des choses », ne lui semble pas « avoir conçu la science d'une manière assez large... Sa science est trop exclusivement abstraite et logique » (3). Plus près de nous, Fouillée et Henry Michel ont parlé de notre auteur avec équité. Fouillée regrette qu'on n'ait pas toujours apprécié à leur véritable valeur ses idées philosophiques (1). Henry Michel surtout signale chez Proudhon, un trait qui, dit-il, « le place très haut parmi les penseurs. Il a eu le sentiment de la liaison qui existe entre les problèmes moraux et sociaux et les problèmes de la philosophie première » (2). C'est, en effet, à ce sentiment, qu'on reconnaît le véritable esprit philosophique. Puis les grandes études sont venues, tant des universitaires que des penseurs « en marge », comme il le fut lui-même. A la Faculté de Besançon, son compatriote Edouard Droz lui a consacré un cours de trois années. En Sorbonne, M. Bouglé a mis en relief pendant un an sa « sociologie ». M. Marcel Bernès a étudié sa morale d'une façon singulièrement dense et substantielle. Gabriel Séailles, qui a publié des extraits du moraliste, préparait pour une réédition de la *Justice* une préface que la mort a interrompue (3. En face de ces « officiels », et non sans sarcasmes à leur égard, leur fantasque et intuitif adversaire, Georges Sorel, a proclamé Proudhon « le seul grand philosophe qu'ait eu la France au dix-neuvième siècle » (4). Et l'on annonce que de jeunes philosophes se préparent à mettre en valeur sa métaphysique, qu'ils admirent même quand ils la combattent. Si le grand découvreur d'antinomies vivait encore, il admirerait ce retour ironique, qui le venge de stupides dédains...

*
* *

Et, en effet, si l'on prend le mot de *philosophe* dans son sens plein, il est peu de penseurs qui le méritent autant que Proudhon. Mais il faut s'entendre. Nous savons déjà ce qu'il n'est pas, ce qu'il ne donnera pas. Pour tout ce qui est exposé ou discussion purement abstraite des systèmes, il serait imprudent de se fier à lui. Si l'on veut discuter à la manière des métaphysiciens classiques sur la matière, la force, la substance, ses modes ou ses attributs, qu'on ne prenne pas ce guide. Ce n'est pas là qu'il est original ; il ne fait que répéter des leçons apprises, hâtivement assimilées, plaquées sur sa pensée plutôt que véritablement entraînées par

---

hon, « écrivain médiocrement soucieux de respecter la vérité et de respecter ses lecteurs ».

Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, du 15 janvier 1866, sur Proudhon et ses œuvres complètes, Eugène Pelletan estime qu'il y a de temps en temps dans cette « œuvre décousue » (la *Justice*) « une page de lyrisme ». « La page est en général la gloire de Proudhon... Il y a entre autres beautés de style, une tirade sur la mort qui donne envie de mourir » (p. 347).

(1) Proudhon alla à ses obsèques. « Je puis venir aujourd'hui, dit-il, autrefois je n'aurais pas pu m'entendre avec lui ». (*Notes sur Auguste Comte par un de ses disciples*, p. 123).

(2) *P.-J. Proudhon*, p. 89, note. Gréard cite une lettre de Prévost-Paradol à Taine, du 26 mars 1849, où il souligne l'esprit de système. « M. Proudhon publie une série d'articles qui fait sortir directement du polythéisme et du christianisme la banque d'échange et l'abolition de la rente. » (*Prévost-Paradol*, p. 145).

Le jeune Sarcey, après avoir entendu Proudhon, s'écriait : « Je voudrais que tous nos professeurs fussent aussi spirituels et parlassent aussi agréablement que lui ». (Cité par M. Bouglé dans son discours du centenaire de Taine à la Sorbonne, *Temps*, 25 mai 1928).

(3) Cité par Faguet : *Politiques et Moralistes*, 3e série, p. 121.

(1) *L'Idée moderne du droit*, p. 106.

(2) *L'Idée de l'Etat*, p. 410.

(3) Voir aussi ses pages choisies de *Proudhon moraliste*.

(4) *Matériaux d'une théorie du prolétariat*, p. 416. On sait aussi que Proudhon a été revendiqué récemment comme un des « maîtres de la contre-révolution », ce qui est un retour encore plus ironique.

son courant. Certaines pages de la *Création de l'Ordre*, de la *Philosophie du Progrès*, parfois même de la *Justice* (1) semblent des notes ou des résumés de cours. Il ne serait pas difficile non plus de faire le dénombrement ou le recoupement des influences qu'il a subies, comme tout penseur, du reste. Ce qu'il doit à la Bible, au droit romain, aux Encyclopédistes, à Rousseau, à Kant, à Hegel, aux économistes, à Fourier, à Saint-Simon, à Comte, à ses contemporains, tant amis qu'adversaires, ce serait un travail utile de le coucher sur fiches. La hiérarchie familiale, l'égalité sociale, la liberté, la propriété, le progrès, le rationalisme antireligieux, le contrat, l'autonomie, l'antinomie et la dialectique, la régression du pouvoir politique et la prépondérance de l'économique, l'organisation du travail et la vie collective, on voit assez à quels antécédents, à quelles sources si l'on veut, on peut rattacher chacun de ces éléments de la pensée proudhonienne. Mais cette énumération ne nous donne pas plus la clé de sa pensée que l'assemblage des membres épars d'un corps écartelé ne donne le secret de la vie. Il faut aller jusqu'au cœur, jusqu'au tempérament qui anime le tout, jusqu'à l'idée maîtresse aussi qui domine constamment et ordonne ce bouillonnement d'idées en apparence contradictoires. Car s'il est vrai qu'on pourrait découvrir chez Proudhon non seulement deux sociologies, mais plusieurs philosophies, il n'est pas moins vrai que, de même que les deux sociologies s'accordent et se complètent, les philosophies s'éclairent dans une vue plus compréhensive de l'homme et du système.

A procéder ainsi, on découvre d'abord chez Proudhon ce qu'il est foncièrement, ce que tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il est : un paysan franc-comtois, un artisan opiniâtre, un Français de vielle roche, l'incarnation géniale du peuple français. Mais ces définitions ne touchent pas encore au caractère original de sa pensée, à la puissance de son système. Car ce penseur a un système, qu'il veut opposer à celui qu'il combat, une doctrine qu'il édifie, selon sa promesse, après avoir démoli, et sur le bien-fondé de laquelle il n'a jamais connu aucune espèce de doute (2). Ce système, c'est celui de la « Révolution », cette doctrine, c'est celle de la « Justice », et le conflit des deux façons antagonistes de concevoir la Justice, selon la Révolution et selon l'Eglise, c'est le sujet de son grand livre. La *Justice*... Proudhon l'a toute sa vie cherchée, ou plutôt il a été toute sa vie certain de l'avoir découverte. Elle a été pour lui à la fois un fait et une règle, la loi de la conduite et la loi même du monde, l'axiome fondamental de la morale, de la science et de la métaphysique. Quant à la *Révolution*, Proudhon s'en donne constamment comme l'interprète, bien que son interprétation ne soit pas toujours très orthodoxe. La Révolution... entendez la grande, la Révolution française, les Principes de 89, que Proudhon croit vraiment immortels, bien qu'ils sortent tout armés de son cerveau plus que de l'histoire réelle. Parmi ces principes (1), en effet, Proudhon compte la théorie du mariage et des réalités collectives, ce qui ne s'accorde guère avec l'individualisme de la Déclaration des Droits. Son antithéisme ne peut pas être mis non plus sous le signe de l'Etre suprême, et son antijacobinisme et son fédéralisme ne cadrent pas davantage avec la République une et indivisible de la Convention. On peut donc discuter certains détails de ce système comme l'idée même de la Justice. Mais que la Justice soit vraiment l'idée centrale de Proudhon, une « construction philosophique », qu'elle lui fournisse une conception générale, puissamment sentie et fortement articulée, de la vie et du monde, c'est ce qu'il paraît difficile de contester.

*
* *

Ainsi, voyons bien Proudhon. Ne lui donnons pas un visage qui n'est pas le sien. Proudhon n'est pas, ne sera jamais un philosophe classique ; ne l'imaginons pas sous la robe et la toque. Toute sa vie, il fut en marge. Ecolier qui ne mangeait pas toujours à sa faim, il n'a pas fait de paisibles études, et c'était un gars ombrageux. Boursier, il scandalise ses bienfaiteurs par son « serment » ; on le regarde dès lors comme un dogue égaré dans la bonne société. Economiste, « inscrit au rôle », il effarouche les honnêtes savants de la « coterie » libérale et le bon Guillaumin, comme il effraiera à peu près tous ses éditeurs ; il y allait en ce

(1) En particulier la septième étude, sur les Idées.

(2) Il rappelle, au début de la douzième étude, qu'il n'a pas voulu se renfermer « dans une froide et savante critique », mais « tendre à une société défaillante cette branche de salut » à laquelle il invite l'Eglise à se raccrocher, IV, p. 261.

(1) Proudhon les ramène à huit, dont on trouvera l'énumération dans la *Justice poursuivie*, Première partie, § I, v. p. 139. Ce sont en réalité ceux de la philosophie.

temps de la saisie et de la prison. Ne soyons pas surpris que, philosophe, il déconcerte davantage encore les abstracteurs de quintessence. Il est d'ailleurs, par une sorte de décret nominatif de la Providence, le scissionnaire qui fait bande à part. En pleine mêlée, il ne cesse de s'en prendre à ceux qui sont le plus proches de lui, qu'on pourrait croire ses compagnons d'armes. Socialiste, il ameute contre lui les socialites ; démocrate, il exècre ceux qui s'appellent de ce nom. Il en subit les conséquences. Artisan, paysan, « petit-bourgeois », héros du travail, il est infiniment plus près du peuple que Marx, grand intellectuel, grand bourgeois, rompu aux disciplines d'école ; mais le doctrinaire au système simple et violent, qui tend toutes les énergies vers la lutte des classes, mord davantage sur la sensibilité révolutionnaire que le plébéien épris d'équilibre : c'est Marx qu'on cite comme le type classique du socialiste. Saint-Simon est un grand seigneur pittoresque, les saint-simoniens des industriels de haut parage et des mystiques qui se disent chrétiens : que ne passe-t-on pas à ces originaux si amusants ! Rousseau, Michelet, eux, sont peuple autant que Proudhon, de même origine et de même fidélité ; mais on pardonne tout au vagabond vicieux qui a su enchanter et attendrir, deux exercices auxquels le mâle Proudhon répugne absolument. Et quant à Michelet, c'est un romantique lui aussi, voire un « femmelin », bon gage de succès ; son style tout sensuel et concret, tantôt d'une suave tendresse et tantôt épileptique, retient davantage l'audience des lettrés amateurs de sensations que celui de Proudhon, dialectique, oratoire, sans grâces ni mièvreries, pliant l'image et le mouvement au seul service de la doctrine. Pour le surplus grand historien, grand professeur, sachant remarquablement administrer sa vie, Michelet reste jusque dans ses excès un humanitaire de haut style et de bonne compagnie, qu'on peut avouer. Tandis que Proudhon, hérissé, gouailleur, sans aucun respect humain, sans aucun attrait académique ni de salon, sans complaisance de parti, on ne sait où le prendre, ni comment l'amadouer. Qu'il reste dans son isolement orgueilleux : c'est bien fait pour lui !

***

De là vient qu'il est si difficile de le saisir, il échappe à toute classification. Dès qu'on croît l'enrôler dans une famille d'esprits, par un trait imprévu il se dérobe. Il se plaint très sincèrement de n'être pas compris, mais il fait tout ce qu'il faut pour ne pas l'être, par son goût des contradictions, des antinomies, des paradoxes. Aussi n'a-t-il pas de chance avec les critiques, même ceux qui sont bien disposés. Sainte-Beuve avait entrepris sur lui une étude qui l'honore autant qu'elle honore son auteur. Devant ce contemporain qui ne le gênait pas, qui ne voulait être à aucun degré un littérateur, le grand critique a retrouvé la même liberté d'esprit que devant les classiques, et il a senti la grandeur. Mais la mort a brisé sa plume quand il arrivait à la période de maturité. M. Daniel Halévy, curieux de tous les « hommes représentatifs », devait s'intéresser à celui-là, mais il n'a conduit sa *Jeunesse de Proudhon* que jusqu'au seuil de la pension Suard, effrayé par tant de dialectique et peut-être offusqué de tout ce qu'il découvrait ensuite. Proudhon attend encore un biographe complet et digne de lui, mais celui-là même, il est probable qu'il ne l'admirera pas sans de fortes réserves, sans se battre parfois contre lui, au risque d'irriter ses mânes toujours frémissantes. Car la destinée de Pierre-Joseph Proudhon est d'être toujours seul, à l'écart, solide et protéiforme, farouche comme le peuple dont il est le héros, et qui n'est pas encore vraiment incorporé dans la société.

Mais si cette incorporation s'accomplit un jour, et si la philosophie, au lieu de n'être qu'une discipline abstraite, devient vraiment ce qu'elle doit être, une réflexion sur toute la vie laborieuse, peut-être ce jour-là, dans cette ère industrielle et grosse d'une spiritualité nouvelle qu'il nous est arrivé de nommer « l'ère Proudhon », l'auteur de la *Justice* apparaîtra-t-il avec une grandeur aujourd'hui mal soupçonnée. Cet avènement et ce reclassement s'accompliront-ils ? C'est le secret de l'avenir (1).

Georges Guy-Grand.

(1) M. Georges Guy-Grand va publier prochainement, avec une introduction, une édition nouvelle de la *Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, dans la collection les Œuvres complètes de Proudhon dirigée par MM. C. Bouglé et H. Moysset (Marcel Rivière, éditeur).

LES RESTES DE DON MARTIAL

(*Nouvelle.*)

Pauvre don Martial ! Tous ceux qui le voyaient et lui parlaient pour la première fois ressentaient trois impressions profondes, successives et différentes : la première, inévitable et très rapide, de frayeur ; la seconde, également passagère et irrémédiable, de rire ; la dernière, qui était la seule permanente, d'admiration.

Il manquait à don Martial la jambe droite, remplacée par un appendice en bois aminci à son extrémité inférieure qui se terminait par une grande virole de fer et ne pouvait sûrement servir de modèle, ni d'échantillon aux perfectionnements orthopédiques modernes. Le bras gauche lui faisait défaut également, et la manche de l'ample houppelande qu'il mettait en hiver ou de la veste légère qu'il portait en été, tombait, adhérente à son corps long et osseux, s'agitant quand il marchait ou que le vent soufflait avec violence comme une banderole à laquelle sa personne très grande et disgracieuse de vétéran aurait tenu lieu de hampe.

Sa figure sèche, longue et étroite, toujours soigneusement rasée, était traversée par une horrible cicatrice, laquelle, partant du côté gauche du front, passait par la profonde et obscure cavité de l'œil, qui avait disparu, et par le nez complètement défiguré et allait finir à l'extrémité droite de la bouche, sujette, pour cette raison, à une perpétuelle contraction. Celle-ci se changeait, quand il se fâchait, en une moue gigantesque qui faisait rire, et, quand il riait, en une grimace horrible qui frappait d'épouvante.

D'autres cicatrices nombreuses parsemaient sa tête presque entièrement chauve, semblable, par la forme comique et accidentée du crâne, à une montagne sillonnée de multiples versants et de sentiers, au pied de laquelle paissaient tranquillement quelques troupeaux dispersés ; on ne pouvait guère, en effet, comparer à autre chose les rares mèches frisées de ses cheveux d'un blanc de neige qu'il conservait sur les tempes et près de la nuque. Son œil droit formait un étrange et singulier contraste avec le trou béant et obscur laissé par l'œil gauche ; il était petit, à fleur de tête, gris, brillant et se distinguait par une vivacité et une mobilité extraordinaires.

Don Martial comptait plus de quatre-vingts ans. Malgré cet âge avancé et les imperfections de son corps démantibulé, il marchait toujours raide avec toute l'élégance et la crânerie possibles, s'appuyant sur une grosse canne à poignée noire, en forme de béquille et avisant de son passage en quelque lieu qu'il allât, par les coups redoublés, rythmés et sonores de la virole de sa jambe de bois sur les dalles ou le pavé des rues. Quand les habitants des endroits par où il passait entendaient le bruit déjà bien connu de la virole, ils se disaient les uns aux autres, avec un sourire où perçait plus d'affection que de moquerie : « Voici venir les restes de don Martial ! »

Toutes les après-midi de l'année, en hiver à deux heures, et à cinq heures en été, don Martial se dirigeait vers une promenade entourée de magnifiques jardins et située dans la ville qu'il habitait. Là, toujours assis sur le même banc de pierre, entre deux autres vétérans, vieux compagnons d'armes, et, d'ordinaire, environné de quelques amis qui aimaient entendre le récit si souvent répété de ses aventures, ainsi que de quelques enfants qui se plaçaient en face de lui, soit debout, soit assis par terre à la façon des Mores et restaient bouche bée, écoutant les exploits et les prouesses qu'ils savaient depuis longtemps par cœur, le vétéran évoquait les souvenirs de cette mémorable épopée, honneur et gloire du peuple espagnol, que conservent nos annales sous le nom de « Guerre de l'Indépendance ».

Il faut avoir fait en certaines circonstances, partie de l'auditoire de don Martial, non pas seulement pour donner, mais pour pouvoir même se former une idée de la transfiguration qu'éprouvaient son visage et sa personne. A mesure qu'il avançait dans son récit, sa physionomie s'animait du plus vif éclat, son œil unique brillait d'une lumière vraiment fascinatrice ; sa voix, généralement aigre et rude, qui, en toute occasion, semblait être celle du commandement, prenait alors des tons, tantôt doux et pathétiques, tantôt farouches et terribles, sans cesser d'être harmonieux et émouvants ; en un mot, tout, chez lui, respirait tant de majesté, tant de grandeur, tant de passion, tant d'enthousiasme que ses auditeurs finissaient toujours par l'embrasser avec des transports d'admiration et d'amitié, se retirant, les yeux noyés de larmes, le cœur pénétré de l'amour de la patrie et les lèvres s'agitant machinalement et murmurant comme une prière, ces

mots : « Don Martial est un héros, un grand homme, un personnage digne d'éloges et... même beau ! »

Quelquefois don Martial ne dédaignait pas la note comique et faisait rire aux larmes tous ceux qui l'écoutaient. Il rappelait des faits bizarres et des aventures piquantes relatifs à ses camarades, et entonnait d'une voix aussi exécrable que son oreille était mauvaise les petits couplets allusifs en vogue en ce temps là, mais d'une façon toute particulière, ceux qui tournaient en ridicule *Napoladron*, *Morral*, *Pepe Botellas* (1), et tous les coquins de *gavaches* (2) qui sétaient figurés que le lion espagnol était aussi facile à apprivoiser que ces lionceaux de pacotille au moyen desquels font miroiter leurs talents dans les cirques quelques dompteurs français de l'espèce la moins estimable.

Quand il commençait sur ce ton badin, le discours de don Martial finissait le plus souvent par la note la plus tragique et la plus terrible car, à son insu, des railleries dont les Français étaient l'objet, il passait aux injures à l'adresse des « Francisés » qu'il détestait comme mille fois plus traîtres et plus infâmes que les Français d'origine. En effet, par une conséquence toute naturelle, ces singuliers compatriotes avaient été cause de la faveur et de la sympathie dont jouit maintenant dans notre pays tout ce qui est étranger, et notamment ce qui vient de France. Les modes, les coutumes, les livres et même les mots français introduits en Espagne constituaient, à ses yeux, une invasion plus humiliante et plus honteuse que l'autre, car celle-là fut imposée par les armes et repoussée aussitôt avec héroïsme, et celle-ci est amenée par les Espagnols eux-mêmes qui la maintiennent et propagent avec une bassesse servile.

Arrivé à ce point, le brave don Martial perdait pied, c'est-à-dire perdait son pied, car il n'en avait qu'un à perdre. Son horreur des Français, loin d'avoir diminué ou de s'être amortie avec le temps, semblait croître et s'aviver d'un moment à l'autre. Alors son œil mobile tournait avec une rapidité vertigineuse, lançant de sinistres éclairs. Il fronçait fiévreusement les sourcils, tandis que se joignaient les cicatrices de son front, comme s'il eût voulu y concentrer tous les aiguillons de sa haine et toutes les impulsions de sa vengeance. Il contractait péniblement la bouche, rendant encore plus horrible et plus épouvantable la grimace de son visage. Ses lèvres vomissaient des malédictions, des rugissements et des outrages. Il martelait le sol avec sa jambe de bois et frappait de terreur ses auditeurs qui, alors, se retiraient surpris et anxieux, pensant ou disant à voix basse pour que leurs mots ne parvinssent pas à ses oreilles : « Ce don Martial est un héros, un grand homme, mais quand il parle de ces choses, il se précipite aux extrêmes : il est effrayant, il fait peur et puis... il devient si laid ! » Inutile de dire que don Martial, dont l'aversion pour tout ce qui est français était aussi profonde que s'il eût continué à vivre à cette époque de 1808 à 1812, n'usa jamais non seulement d'objets provenant de France, ni même d'une imitation d'articles à la mode de l'autre côté des Pyrénées. En une certaine occasion un ami voulut lui faire cadeau d'une magnifique jambe, parfaitement articulée et disposée avec un pied de façon qu'en lui permettant de marcher tout à son aise, elle rendît son amputation presque imperceptible ; mais, apprenant qu'il s'agissait d'un appareil construit en France, il fut presque sur le point d'insulter celui qui croyait lui venir en aide en le gratifiant d'un pareil objet. Depuis ce moment, le rayant à jamais du nombre de ses intimes, il se refusa à échanger avec lui un mot, un salut ou même un regard.

Don Martial vivait en tout à la mode espagnole, mais à la mode espagnole d'antan ; il se nourrissait des mêmes mets et aux mêmes heures que ses ancêtres. Quant à ses habits, il veillait, avec une attention toute spéciale, à ce qu'il n'y eût ni dans la toile, ni dans la façon

(1) Il est aisé de reconnaître sous ces déformations plaisantes Napoléon, Murat et le sobriquet donné au roi Joseph par ses sujets rebelles. L'habitude de défigurer les noms propres de souverains se trouve chez tous les peuples. Suétone nous apprend que, sous l'Empire romain, on disait *Biberius* au lieu de *Tiberius* et on substituait *Caldius* à *Claudius*; *Néron* était surnommé *Méro*, ce qui, en mauvais latin, signifiait *buveur*. Addison, à son tour, nous parle dans le *Spectateur* d'un certain capitaine, originaire d'Espagne, auquel le frère de Napoléon devait plus tard ressembler sur certains points, si l'on en croit la malignité publique : « Ce personnage se fit proclamer empereur dans les Gaules, mais ayant été complètement battu, il fut condamné à la pendaison..... Il était, d'ailleurs, si adonné à l'ivrognerie qu'un de ses ennemis qui le vit au gibet l'appela « Bouteille pendue ». Enfin on sait qu'une chanson de 1848 satirisait ainsi l'ex-roi des Français :

Tout en fumant vot'pipe,
Si vous n'êtes pas content,
Rappelez *Louis Fil'pite* :
Il vous sera constant.

(2) *Gavache*, esp. gabacho, désigne, à proprement parler, les habitants de quelques villages des Pyrénées, près du fleuve Gabas.

même rien qui ne fût espagnol pur et légitime, comme espagnol était le tailleur qui confectionnait ses vêtements. En hiver, il portait une grande houppelande et un immense chapeau de feutre à bords très larges, et en été un costume de nankin et un chapeau de paille dont les ailes pouvaient rivaliser dignement avec celles du chapeau de feutre (1).

Quelques farceurs le voyant, un certain soir, avec ses habitués de tous les jours, complètement vêtu de jaune, et chantant des couplets bien connus contre les *gavaches*, lui appliquèrent le sobriquet de : « serin moins sonore ».

Par une après-midi du mois d'août, don Martial quitta sa maison à l'heure accoutumée et avec la lenteur à laquelle le condamnaient sa jambe et ses années, mais toujours raide et élégant dans la mesure du possible. Il dirigeait ses pas à la recherche de ses compagnons et de son auditoire, faisant résonner sur les dalles du trottoir les coups métalliques et cadencés de sa patte de bois, ce qui, comme d'ordinaire, porta les habitants des rues où il passait à s'écrier suivant leur habitude : « Voici venir les restes de don Martial ! » Bientôt on entendit une rumeur lointaine de voix, de cris, de pas précipités qui, par moment, s'approchaient au point de pouvoir distinguer ces mots nettement : « Un taureau ! un taureau ! » Deux minutes plus tard, un groupe d'hommes, courant désespérément, comme si la peur leur eût donné des ailes, entrèrent dans la rue où se trouvait don Martial et glissèrent à ses côtés avec la rapidité d'un cyclone : c'est bien par miracle qu'ils ne lui passèrent pas sur le corps.

Peu de temps après, parut à l'entrée de la rue, un grandissime et magnifique taureau noir, lequel s'arrêta et demeura interdit comme quelqu'un qui a perdu la piste de ceux qu'ils poursuivait.

Dans la rue longue et étroite, don Martial était resté seul, retenu par la surprise due à ce tumulte si inattendu.

Il n'était pas possible de perdre un instant pour parvenir à se mettre à l'abri, car le taureau pouvait partir au moment où on y penserait le moins, et l'infortuné vétéran n'était pas à même de faire des passes de toréador, pas plus qu'il n'avait la faculté de marcher vite et encore moins celle de courir. Du reste, même en prenant ses jambes à son cou, s'il avait pu user de cette ressource, don Martial, à cause de sa situation, au beau milieu de la rue, eût difficilement échappé maintenant au péril dont il était menacé. Il fallait chercher un endroit qui lui servît de cachette jusqu'à ce que l'animal se retirât ou continuât son chemin. Ce n'est pas la peur qui, jamais, ne réussit à s'implanter dans le cœur généreux du vieux militaire, mais l'instinct naturel de la conservation et la certitude qu'en certain cas la témérité est une espèce de suicide, répugnant à son âme chrétienne, qui lui firent porter ses regards de tous les côtés pour découvrir une voie de salut. A droite il n'y avait qu'une église dont la façade tenait presque toute la longueur de la rue et dont la porte, à cette heure, était fermée comme de coutume. A gauche se trouvait un grand palais dont les portes, au contraire, étaient ouvertes de part en part et lui offraient asile et protection. C'est là qu'il se rendait en toute hâte lorsque sa vue se porta vers le balcon principal du bâtiment où, sur un écusson enfermé dans un cadre doré, se détachait, légèrement incliné au dehors, une hampe soutenant le pavillon tricolore de la République française. Don Martial, qui avait déjà fait un bout de chemin, s'arrêta tout d'un coup. Il fronça les sourcils, accentua sa grimace, et lança de son œil gris un regard étincelant de colère où se confondaient toutes ses haines et toutes ses insultes au drapeau qui semblait l'inviter affectueusement à entrer par la grand' porte.

En cet instant résonna un souffle horrible, capable de glacer le sang dans les veines d'un individu moins valeureux. Le taureau avait remarqué la présence de don Martial ; il fonça sur lui avec une impétuosité farouche. Notre invalide dirigea un regard de résignation douloureuse vers la maison du Seigneur qui restait fermée et un autre plein de rancune et de dédain vers le drapeau du palais consulaire de France qui demeurait ouvert. Puis il attendit. La bête furieuse parvint jusqu'à lui et le fit voltiger dans les airs ; elle se retourna dès qu'elle le vit à terre et le reprit pour lui faire subir de nouvelles évolutions. Ensuite, comme si quelque autre objet eût frappé son attention, ou comme s'il n'avait pas cru désormais nécessaire de s'acharner davantage contre sa proie, le taureau continua sa marche vers l'extrémité de la rue. Don Martial, faisant un effort suprême, réussit à se remettre sur pied, mais il ne resta debout que quelques brèves secondes et tomba enfin pour ne plus se relever. Il portait deux blessures mortelles, une au côté droit du cou,

(1) Pérez Galdós, dans son roman de *Cádiz*, prête à un de ses personnages, Don Pedro, des sentiments à peu près identiques à ceux de Don Martial, touchant la façon de de se vêtir.

l'autre au-dessus du cœur. Quand, le péril éloigné, quelques personnes, libres de toute crainte, accoururent à son secours, elles s'arrêtèrent émues ; d'autres s'agenouillèrent, toutes se découvrirent respectueusement.

Le vieux soldat si attaché à l'Espagne et si résolument ennemi de la France était mort, couché sur le dos, au milieu de la rue, le visage tourné vers le consulat français. Son œil voilé par les affres de la mort et cependant tout grand ouvert, paraissait regarder avec horreur le drapeau tricolore qui, le vent ne soufflant plus, avait cessé de s'agiter et adhérait, replié, à la hampe. Le bras droit du vétéran reposait sur sa poitrine où le sang, s'épanchant des deux bressures et coulant sur le gilet jaune, avait tracé deux larges franges rouges. Il semblait que cet infortuné, réalisant le rêve de toute sa vie, était tombé en serrant dans ses bras, le drapeau de son pays (1).

F. Pérez y Gonzalez.

(Traduit de l'espagnol par H. Barthe.)

(1) Rapprochez de ce portrait de Don Martial celui que P. A. de Alarcon trace de quelques autres soldats qui s'étaient vaillamment distingués comme lui en 1808 : « Certains militaires retraités, et, parmi eux, notre bon capitaine, avaient endossé le vieil uniforme contemporain de la guerre de l'indépendance. Certes, ils étaient beaux à voir, sanglés dans leurs casaques à col élevé et pourvue d'égouttoir, avec la large contre-épaulette et la longue épaulette attachées aux épaules avec l'inflexible hausse-col de baleine, qui les empêchait de baisser les yeux au niveau du genre humain, et le morion à jugulaire et en forme de cloche dont le dieu Mars lui-même n'eût pu supporter le poids ».

Enfin ajoutons qu'Emile Souvestre nous représente presque sous les mêmes traits dans son *Philosophe sous les toits* un glorieux vétéran des armées de notre première république. « Le père Chaufour n'est plus qu'une ruine d'homme. A la place d'un de ses bras pend une manche repliée; la jambe gauche sort de chez le tourneur, et la droite se tire avec peine; mais au-dessus de ces débris se dresse un visage calme et jovial. En voyant son regard rayonnant d'une sereine énergie, on sent que l'âme est restée entière dans l'enveloppe à moitié détruite. »

POEMES

UNE BIBLE, UN CORAN

A Mario Meunier.

Le vieux respect biblique entr'ouvre vers nos cœurs
Des souvenirs plus forts qu'un vain désistement
Par le Livre où s'inscrit le double avènement
Dont d'anciens fronts ridés sanctifiaient leurs labeurs.

Ses récits où palpite au sommet de ses lueurs,
Comme pour avertir à jamais l'Occident,
L'essence d'éternel qu'évapore l'Orient
Ourlent encor de ciel et d'astres nos malheurs.

J'ai sur un des rayons clos de mon oratoire
Une Bible hébraïque à côté d'un Coran.
Leurs signes de jadis décorent ma mémoire.

Et, dans les nuits de veille où un esprit attend,
J'entends par-delà l'un et l'autre Testament,
Le Troisième, à pas lents, préparer sa victoire.

PASSÉ D'ARABIE

Par cette nuit dont l'ombre est d'azur sur ses feux
Plus proches de la terre où leur géométrie
Espère en scintillant l'élan d'une autre vie
Qu'elle incite à franchir l'espace lumineux.

Sur l'ardeur de l'été dont le brasier persiste,
A travers la fraîcheur d'un vent voluptueux,
L'Asie à l'horizon de mon songe où les cieux
Cueillent l'être étonné que plus rien n'y résiste.

La lune, entre deux ifs, semble m'attendre, prête,
A tisser d'argent clair l'étendard du prophète,
Le ciel astrologique offert à l'astrolabe.

Sur mon passé perdu devenu talisman,
Comme si Mohammed m'avait fait musulman
Quand flambait le galop vert de l'empire arabe.

ÉPÉE TOUAREG

D'un beau cuir, rouge et noir, le fourreau du grand glaive
Rejoint la poignée haute, unie, aux mêmes tons;
Le métal n'y venait qu'au-dessus des quillons
D'or pâle, où le symbole apparaît une trêve :

Trois signes d'autrefois, allongés sur leur rêve,
— La croix ansée entre deux barres dans un rond —
Creusent le millénaire emblème qui les fond
Sous une cire jaune où le soleil se lève.

La lame est d'un acier si clair aux tons d'argent
Qu'il semble que la lune ait trempé son feu blanc
Avant que le désert n'en ait poli la flamme.

Au souffle de son sable : immense, soulevé,
Et sur l'autre côté, s'use un sceau losangé,
Mystérieux, fermé comme celui d'une âme.

André Lebey.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LE BILAN DE LA CONFÉRENCE DE LONDRES

Après d'interminables débats, souvent irritants et d'autant plus irritants qu'ils n'ont cessé d'être dominés par des arrières-pensées informulables mais toujours présentes, la Conférence de Londres s'est terminée d'une façon relativement satisfaisante.

Assurément, on est loin des espérances qu'avaient conçues les pacifistes de tous les pays, mais quiconque avait examiné avec un peu d'attention et sans illusions préconçues les problèmes qui se trouvaient posés, s'était rendu compte de la vanité de ces trop magnifiques espoirs. Il est des questions insolubles — au moins pour le moment — auxquelles il est toujours imprudent de s'attaquer et l'on a pu craindre à certains moments que cette conférence du désarmement n'aboutit en fin de compte à la démonstration péremptoire de la nécessité des armements. Les gouvernements s'en tirent à meilleur compte et leurs délégués ont pu se séparer avec une apparente cordialité et une apparente bonne humeur. Toutes les puissances ont pu se déclarer satisfaites : les Etats-Unis parce qu'ils ont fait sanctionner le principe de la parité navale avec l'Angleterre, le Japon parce qu'il a obtenu le tonnage qu'il réclamait, l'Italie parce que, pour la première fois, elle a traité d'égale à égale avec les plus grandes puissances navales du monde, la France parce qu'elle garde les mains libres et qu'aucune atteinte n'a été portée à ses revendications légitimes, la Grande-Bretagne parce que la réduction du nombre des grandes unités prescrites par l'accord à trois (Angleterre, Etats-Unis, Japon) lui permettra de réaliser des économies.

Le gouvernement britannique surtout avait grand besoin, au point de vue de sa situation parlementaire, que cette conférence fût un succès. Aussi s'est-il empressé de publier un *Livre Blanc* pour faire croire qu'il en était un. Naturellement, ce document officiel insiste particulièrement sur l'accord tripartite.

« Il attire spécialement l'attention, dit le *Times* qui l'analyse avec bienveillance, sur le fait que les Etats-Unis ont l'intention de ne pas achever plus de 15 nouveaux croiseurs armés de canons de 8 pouces avant 1935. Si ce chiffre doit être dépassé, ils mettront en construction un navire supplémentaire en 1933 ainsi qu'au cours de chacune des deux années suivantes et le Japon aura la faculté de demander à la conférence de 1935 une augmentation du nombre de croiseurs (12) de cette catégorie qui lui a été accordé par l'accord actuel. Si le gouvernement américain n'entreprend pas la construction de ces trois navires supplémentaires, les Etats-Unis auront le droit d'augmenter leur tonnage de croiseurs à canons de 6 pouces qui passera de 143.500 tonnes à 189.000 tonnes ; et de ce fait, le tonnage total des Américains, en croiseurs, destroyers et sous-marins, se trouvera égaler celui des Anglais, c'est-à-dire atteindra le chiffre de 541.700 tonnes. Naturellement, l'accord contiendra une clause permettant de maintenir notre situation respective à l'égard des programmes de construction des autres pays, et sous ce rapport le memorandum fait remarquer que le chiffre britannique du tonnage en destroyers (150.000 tonnes) devra dépendre de la force de la France et de l'Italie en destroyers et en sous-marins. Et il prévoit que ce point fera l'objet de négociations ultérieures avec ces deux puissances.

« Comme ce Livre Blanc paraît immédiatement après le budget, il est particulièrement intéressant de noter l'évaluation qu'il donne des économies que la Conférence permettra de réaliser. Il est évident que ces évaluations ne peuvent guère être que des conjectures, car personne ne peut dire ce que nous aurions eu à construire dans le cas où aucun accord n'avait pu être conclu, ou si, effectivement, nous construirons jusqu'à l'extrême limite du tonnage actuellement autorisé .

« Cependant — et nous donnons cette évaluation pour ce qu'elle vaut — le Livre Blanc estime que d'ici la fin de 1936, l'économie sera, pour le contribuable britannique, de 67 millions de livres sterling, dont 50 millions représentent le prix des nouveaux navires que nous aurions pu construire d'après le traité de Washington, 4 millions l'économie réalisée du fait de la réduction immédiate à 15 navires de la flotte des cuirassés et 13 millions l'économie réalisée sur les croiseurs, les destroyers et les sous-marins en prenant comme base de comparaison les dernières propositions britanniques à la Conférence de Genève. Mais, comme le fait remarquer le Livre Blanc, plus importantes en-

core que l'économie effectuée seront la suppression de la course aux armements entre l'Angleterre, les Etats-Unis et le Japon et l'amélioration qui s'en suivra dans leurs relations politiques ».

Telle est la version officielle du gouvernement de M. MacDonald, mais il s'en faut que tous les Anglais partagent cet optimisme de commande. Il en est comme le capitaine de corvette Kenworthy, membre de la Chambre des Communes et collaborateur du *Daily Chronicle*, qui constatent sans ambages l'échec du désarmement naval : « Le résultat net, dit-il, est que, à part la démolition de quelques vieux navires de guerre, il y aura en réalité une augmentation des marines, augmentation que maintiendront les trois principales nations maritimes. C'est un résultat pitoyable après le pacte Kellogg et en ce qui nous concerne, nous et les Japonais, c'est une infraction à l'article 6 du Covenant au terme duquel les armements doivent être réduits au niveau le plus bas, compatible avec la sécurité nationale ».

« Le niveau d'armement compatible avec la sécurité nationale », c'est toujours affaire d'appréciation, mais la déception des pacifistes anglais n'en est pas moins certaine. L'inquiétude des patriotes, des Anglais qui n'ont pas renoncé à leur vieil orgueil national, est plus grande encore.

Le résultat le plus clair de la Conférence de Londres, en effet, c'est l'abdication de la Grande-Bretagne devant les Etats-Unis. Pour les Etats-Unis, qu'est-ce que la parité sinon le droit d'avoir une flotte égale à celle de l'Angleterre pour des besoins moindres et par conséquent la possibilité de construire de nouveaux croiseurs? Tout cela se trouve inscrit dans le fameux accord à trois qui, dans l'esprit des Anglo-Saxons est destiné à servir de base à de futurs accords à cinq ; et ici quoiqu'on dise, l'avenir est engagé, car, dans leur forme définitive, ces futurs accords à cinq comprendront un traité de « vacances navales » comme on dit dans le nouveau jargon politique, c'est-à-dire un traité qui prescrira l'arrêt des constructions de navires et contiendra une « clause de sauvegarde » reconnaissant à l'Angleterre, aux Etats-Unis et au Japon, le droit d'augmenter leurs armements dans la mesure où la France et l'Italie augmenteraient les leurs. Les trois auraient donc le droit de rendre tel ou tel peuple responsable de l'augmentation des armements. Quand on vit sous des régimes d'opinion, c'est un pouvoir assez dangereux .

N'empêche que le fait dominant de la Conférence, le fait historique, c'est la reconnaissance de la parité anglo-américaine, c'est-à-dire en fait, la reconnaissance de la supériorité américaine. Car, qu'est-ce que la parité pour les Etats-Unis si ce n'est le droit d'avoir une flotte égale à celle de l'Angleterre pour des besoins moindres ? (Ce droit se traduit du reste par la possibilité immédiate pour les Américains, de construire de nouveaux croiseurs). En le reconnaissant, la Grande-Bretagne renonce donc à son antique primauté navale. *Britania rule the Waves*. Oui, mais désormais en partage et avec la permission des Etats-Unis. Tout ce que l'on dira sur la parenté anglo-saxonne et sur l'Entente cordiale et impérissable de Londres et de Washington n'empêchera pas que pour l'ex-première puissance maritime du Globe, c'est un peu humiliant. On n'en dit rien, mais on le sent parfaitement à l'Amirauté.

Et ce qu'il faut considérer comme un symptôme assez grave, c'est que l'Angleterre accepte cette diminution d'un cœur *officiellement léger*. C'est qu'elle a accepté bien des choses depuis douze ans, l'orgueilleuse Angleterre ! Elle a accepté que ses Dominions se détachassent de plus en plus de la mère-patrie que l'Irlande et le Canada, en attendant l'Australie et l'Afrique du Sud, eussent une représentation diplomatique indépendante ; elle a accepté la diminution de son prestige en Chine et dans les mers d'Extrême-Orient ; elle a accepté l'indépendance de l'Egypte et tout le monde a bien senti que son libéralisme, au fond, cachait son impuissance.

Il n'est pas de peuple en Europe qui, dans le désarroi général, n'ait eu un certain nombre d'échecs et de déceptions à enregistrer, mais l'Angleterre en a eu plus que son compte. Elle a voulu faire une politique financière de prestige et elle n'est arrivée qu'à compromettre son industrie au moment même où celle-ci avait à renouveler et à moderniser un outillage — le taux élevé de la livre est certainement pour beaucoup dans la crise du chômage. — Elle a un gouvernement socialiste et en réalité sa législation sociale est, sur bien des points, moins avancée que celle de beaucoup d'autres pays ; elle a tout sacrifié à sa puissance financière et elle a cessé d'être la première puissance financière du monde. Et voilà qu'elle abandonne l'espoir de rester la première puissance navale du monde !

On serait peut-être tenté en France de voir là un « juste retour des choses d'ici-bas ». « Par-

tout, depuis la paix, je vous trouve dressée contre nous ! disait Clemenceau à Lloyd Georges, en 1920.

— N'est-ce pas la politique traditionnelle de l'Angleterre ? » répondait l'Anglais.

En effet, c'était la politique traditionnelle de l'Angleterre, de combattre ou du moins de contrecarrer la première puissance du continent, mais ce que ne comprenait pas cet ondoyant Gallois, c'est que cette politique traditionnelle avait fait son temps. La France et l'Angleterre ont, en fait, dirigé la coalition victorieuse de l'Allemagne. Elles ont fait la paix de Versailles. C'était à elles de la maintenir et de l'appliquer. On l'avait immédiatement compris en France où l'Entente cordiale restait le principe fondamental de la politique extérieure, mais le gouvernement britannique, tous les gouvernements britanniques à quelques nuances près, n'ont cessé de travailler à la rendre inopérante. Chaque fois qu'il s'est agi, naguère, d'obliger l'Allemagne à tenir ses engagements, nous nous sommes heurtés à la timidité, à la germanophilie, à la mauvaise volonté sournoise ou avouée du ministère britannique. Il semble que toute l'Angleterre ou presque toute l'Angleterre ait cru à l'absurde légende de l'impérialisme français, du militarisme français. Elle n'a pas compris que, l'eût-elle voulu, la France exsangue et d'ailleurs éperdument démocratique, n'eut pas pu viser à l'hégémonie. La France voulait assurer sa sécurité et se faire payer les réparations qui lui étaient dues et rien autre chose. Dans cette double revendication, l'Angleterre aurait dû être solidaire de la France. Elle ne l'a pas compris : c'est cette erreur qu'elle paie aujourd'hui.

Nous n'avons, du reste, nullement à nous en réjouir. Quelles que soient les déceptions que nous a causées l'amitié anglaise, l'Entente cordiale demeure une nécessité politique primordiale et la meilleure garantie de paix dans le monde. Nulle part, les intérêts vitaux des deux peuples ne s'affrontent ; en divers points du globe, ils sont intimement liés. N'oublions jamais qu'une défaite de l'Angleterre en Asie, serait pleine de conséquences incalculables pour la France et pour l'Europe entière. Si lourdes que soient ses erreurs politiques, elle continue à tenir là-bas le drapeau de la civilisation occidentale. Mais pourquoi l'Angleterre a-t-elle si souvent oublié que l'appui de la France lui est aussi nécessaire que l'appui de l'Angleterre est nécessaire à la France?...

DUMONT-WILDEN.

VARIÉTÉS

COMBRIS, COMBRIAS DES ABEILLES

Au pied de la montagne (1), qui la protège des vents du Nord, dans le dernier pli avant la plaine, s'étend une longue bande de terrain assez fertile et peu accidenté, où les pruniers fleurissent avant que la neige ait quitté les cimes proches. Bien exposés au soleil les vergers donnent toutes sortes de fruits, surtout des pêches. Sur les murs, la vigne fournit suffisamment pour faire une pièce de vin les bonnes années. « C'est un raisin noir qu'on appelle le malaga, au grain plus petit encore que le nôtre ici, mais on en récolte en masse. Le tiers d'une maison donne soixante, soixante-dix litres ».

Sorte de couloir où s'engouffre sauvagement le vent du Sud, où parfois la traverse, le vent de l'Ouest, l'hiver rabat rageusement les tuiles les unes sur les autres si l'on a négligé de les fixer comme plus haut avec des pierres, le climat en reste singulièrement plus doux que celui de la montagne en arrière. Aussi des bourgeois de la ville y avaient jadis leur résidence d'été. Une métairie témoigne de ces temps passés. L'entrée en est monumentale, avec son portail de pierre aux montants terminés en pyramides que surmontent des boules de pierre. Le jardin plus élevé que le chemin dresse son haut mur sur celui-ci. Au bout, une tonnelle de bois à claire-voie, sorte d'observatoire sur la plaine. C'était le jardin des maîtres, et les métayers avaient le leur dans le pré. Les pièces du premier étage, aujourd'hui chambre des fermiers qui ont acheté la propriété, chambres de débarras, montrent encore des papiers de tenture à personnages, des encadrements de trumeaux, des solives moulurées. Combrias possède même une assez belle villa de plaisance. Aujourd'hui n'habitent plus là que des paysans, aussi intéressants que ceux de la vraie montagne, dont la plupart, du reste, sont originaires par un de leurs ascendants proche ou lointain.

Nulle part ailleurs, on ne récolte de miel plus transparent, plus abondant. Ce n'est plus le miel de montagne, brun ou roux, dont le goût est trop prononcé, c'est une matière d'ambre et d'or, au loin renommée. Les innom-

(1) Région d'Ambert.

brables cérisiers du lieu sont, au printemps, de blancs bouquets à musique. Ils vous jettent au passage leur grisant parfum d'amande et de miel, avec ce bruissement harmonieux des brunes abeilles de nos pays, devenues d'or au soleil. Riche de tant de pollen, chaque ruche essaime plusieurs fois. Rondes ruches de paille qui s'alignent dans la cour des fermes à l'abri d'un toit contre le mur des granges. Sur la planche la plus basse, l'enfumoir rustique, un vieux pot que l'on bourre de graines de foin, et l'on souffle par un trou rond dans le fond. Rien de trop perfectionné chez nous. Nos gens s'y méfient, et justement, du progrès moderne, qui n'est point fait pour eux. Même ici où il fait assez chaud, les ruches à cadres périraient, c'est prouvé.

...Ce jour-là, on chargeait un char de foin dans ces prés mouillés sur quoi ouvre la cour de la ferme, diversifiés auprès par de sombres bouquets d'ormes, tandis qu'au lointain courent les monts du Livradois, d'un bleu fumeux comme le duvet de la prunelle. La femme de la maison vint me rejoindre. Une petite de huit à neuf mois, au bonnet à trois pièces, installée à l'ombre d'un parapluie sur un monticule, regardait de ses grands yeux gris-bleu terriblement sérieux. Un coup de vent enleva le parapluie, et elle se mit à pousser des cris perçants. Ma présence enlevant toute efficacité aux consolations de la jeune grand'mère, la mère accourut et la prit dans ses bras. Elle quitta son chapeau et m'apparut un beau visage aux traits réguliers, des bandeaux noirs lustrés, un profil de médaille. Je compris, lorsqu'on me dit par la suite, que le jeune homme de la maison, à qui la petite ressemble avec son visage en conque, son grand front étrange, tint à l'épouser malgré le manque de « richesse », l'inégalité des fortunes.

Souvent, je pris le chemin d'ombrage qui a grand air entre le mur du jardin des maîtres et le muret qui monte au ras du pré, planté au bord de noyers, de cerisiers, de pommiers, de très hauts poiriers de plein vent au port élégant. La jeune femme travaillait aux champs avec son mari, ou bien gardait les vaches. Je conversais avec sa belle-mère, cette femme aux yeux de voyante, couleur des gentianes de la haute montagne, au regard profond, insistant. Plus d'une fois, elle se changea sous mes yeux en prophétesse inspirée. Mais j'ai raconté ailleurs ce qui concerne « le livre des pronostics ».

A l'automne, dans la haute chambre, la petite fait sa sieste dans le cros de bois, bien attachée par la corde qui passe dans les trous en forme de cœur pratiqués sur les côtés : on ne peut toujours la garder. Mais en ces jours-là, nous pouvions nous asseoir près de la fenêtre ouverte et regarder la longue vue vers les bois de pins roses et sveltes, qu'on abat jeunes pour en faire des poteaux de mines. C'est une spécialité de l'endroit. On coupe à blanc, on laboure sans fumer, et pendant cinq ou six ans, on a de belles récoltes de seigle et de pommes de terre. Alors, on sème la graine de pin, qui prend facilement. Ne sommes-nous pas presque en « bon pays », comme disent ceux du haut?

Dans le pré, avec son jeune frère, le fils qui est habile pour tout faire, creuse un réservoir. On y fera venir l'eau du mince ruisseau, qui est à eux deux jours par semaine. On aura de la force pour les travaux de la ferme et pour la lumière électrique. Il n'y eut jamais rien sur ce faible cours d'eau, sauf dans les temps, un moulin brut pour écraser le grain, quand on se contentait de le cribler au travers de tamis de soie. « On faisait du pain noir. On était mieux portants quand même. »

Que de propos ! J'appris là bien des choses : par exemple, qu'une écrémeuse n'est pas ce qu'il faut dans les petites fermes. Vous devez économiser deux ans pour l'acheter, et après vous avez plus de crème, vous faites plus de beurre, mais les fromages — toujours fabriqués avec le lait écrémé — sont immangeables.

Les récoltes, les vaches, sa maladie de foie, sa saison de Vichy... Elle habitait dans un jardin plein d'oiseaux qu'elle écoutait le matin de son lit. Ici, elle n'en a guère le loisir. Tant à faire ! Seulement, pendant ces heures du milieu du jour, quand elle maniait sa pince à chapelets, coupant le fil de fer, l'arrondissant autour de la perle bleue ou rose, elle pouvait réfléchir en paix, se souvenir des histoires du temps passé, alors qu'il arrivait toutes sortes de choses étranges.

Son père avait acheté, de gens partis chiffonniers à Lyon, une maison dans le milieu du village de Combrias. Ma mère a dit : « Bon sang ! qu'on serait bien de coucher là-bas ! C'est grand ; il y a de l'air ». Ils y sont allés coucher, deux garçons et deux filles. Pendant quelques nuits tout fut tranquille. Peu à peu, on entendit des bruits. D'abord des boules qui roulaient sur le plancher d'en haut, qui descendaient l'escalier. Puis des chaînes, des chiens d'enfer... Ils ont pris peur et n'y retournèrent pas. Avant et après, les voisins voyaient à l'intérieur, par les fenêtres, des feux qui se déplaçaient. « Des

hommes de raison disaient que les anciens maîtres avaient des peines à rendre. Il y a cinquante ans passés, ma mère avait quinze alors. »

On faisait des tours. De mauvaises personnes « tiraient », attiraient le lait des vaches. Comment? Il y a bien des moyens. « Mon père avait appris qu'il faut pour ça posséder une épingle qui ait trempé dans le petit orteil d'un mort. Cette épingle pouvait aussi servir pour arrêter un char de foin, le renverser... Il y avait un remède, une vengeance contre qui « tirait » le lait. On achetait un pot neuf, qu'on remplissait du lait de cette vache, et qu'on mettait près du fumier. On prenait un bâton et on tapait. On faisait sauter le lait ; on mettait le pot en miettes, tout en miettes. Et autant de coups de bâton donnés sur le pot, autant la personne qui « tirait » le lait en recevait. C'est vrai, sûr. Une fois, la femme qu'on soupçonnait n'a pas pu sortir de six mois.

» Il y avait un secret pour empêcher de porter malheur aux vaches. Un de mon village, quand il voyait une jolie vache, le lendemain, celle-ci ne donnait pas moitié de lait comme avant. Il ne fallait pas qu'il la voie tant qu'on n'était pas garanti. On prenait un morceau de soie rouge vif, écarlate, un morceau grand comme quatre ongles. On le cousait en croix, on fendait la queue de la vache, la pointe de la queue, en quatre, on en mettait un bout dans chaque fente. Ça ne se voyait pas dans les crins. Alors, il ne lui pouvait plus rien. »

Et cette vache que celui de La Masse avait achetée à Job, il y a peut-être trente ans, peut-être moins, quelque chose la détachait et la rattachait, de telle façon que le maître ne pouvait plus la détacher ensuite. Il la vendit pour en acheter une autre. C'était là sans doute l'ouvrage de quelque lutin, bien qu'ils s'en prennent presque toujours aux chevaux, et restent au même endroit. Or, il semble que ce follet-ci fût attaché à sa bête.

Dans nos campagnes, il est bien difficile d'être « raisonnable » à la façon philosophique...

La plus belle histoire est celle qui arriva à son autre grand-père. Il était loué dans une petite commune. Tous les dimanches, il se rendait à la première messe, afin d'être revenu pour soigner, pour garder le bétail pendant la grand'messe à laquelle assistaient les autres.

Il entendit sonner la messe — on n'avait ni horloge ni montre. Il alla réveiller des voisins qui allaient avec lui. « Vite, levez-vous, ou nous n'aurons pas la messe. Nous sommes en retard. » Il faisait clair, on aurait dit le jour.

Ils partirent. Quand ils entrèrent dans l'église, celle-ci était pleine de monde. Il y en avait beaucoup plus que de coutume. Le prêtre disait la messe. Son grand-père demanda à un voisin : « Il y a longtemps que la messe est commencée? » Pas de réponse. Tous les assistants étaient des paysans comme eux, vêtus à peu près comme eux, mais ils ne reconnaissaient personne. Ils se tinrent cois, sans rien se dire entre eux, comme c'était la manière dans ce temps. Après la messe, à mesure que les gens sortirent, ils ne les virent plus, ils disparaissaient...

Très troublés, ils allèrent réveiller un cabaretier. « Où voulez-vous aller si matin? » Du temps la lune avait disparu, et on voyait bien que c'était encore la nuit. « Ouvrez-nous ! » Le cabaretier alluma une lampe et les introduisit dans sa salle. Ils ne prirent pas la peine de s'asseoir, ils lui racontèrent ce qui venait de leur arriver. « Vous savez bien, leur dit le cabaretier — c'était un homme quelque peu instruit — vous savez bien que lorsqu'un prêtre meurt, on l'habille comme quand on dit la messe. Eh ! bien, ce prêtre est revenu dire la messe avec les pauvres morts. »

CLAUDE DRAVAINE.

LES BEAUX-ARTS

L'IMPRESSIONNISME A L'HONNEUR

C. Pissaro. — Sisley, — P. Signac, — Maufra.

Des artistes hors tradition témoignent d'une vision nouvelle ; pour la vérité révélée, ils subissent les pires négations, mènent durant des années l'existence la plus difficile. Bien des lustres s'écoulent et sonne l'heure de la justice. Force est aux gens détrompés, aux confrères revenus de leur systématique hostilité, de reconnaître le vivant apport de ceux qui libérèrent l'art de leur temps des triturations bitumeuses de Robert Fleury, à moins qu'il ne se diluât dans les impersonnels paysages de Louis Français dont toutes les consécrations imaginables portèrent au loin, un bon moment, la fade réputation.

Par eux, la lumière reprend son éclat, l'eau sa limpidité, les ombres leur transparence.

Telle fut la destinée des peintres impressionnistes qui, plus heureux cependant, que bien d'autres novateurs, ont eu la fortune de vivre assez âgés pour connaître l'instant de la réhabilitation. Deux d'entre eux, Claude Monet, Renoir, ont même pu jouir de la grande notoriété, si les autres, partis avant eux, ont eu seulement l'assurance de l'estime durable.

Si vite vont les années que, déjà, il s'agit de célébrer de l'un d'eux, le centenaire. Et c'est de Camille Pissaro qu'il s'agit, de celui qui vécut le plus volontiers loin de la ville, insoucieux des possibilités de réputation qu'on y peut accrocher. Pourtant elle lui est venue, et, mieux encore, l'estime et l'admiration de ceux demeurés susceptibles d'enthousiasme pour une œuvre sincère ! Présentement, ce n'est rien moins qu'un monument national, le Musée de l'Orangerie des Tuileries, qui réunit la rétrospective de ses œuvres, belles pages de nature et de vie champêtre. Car Pissaro a été, par excellence, le portraitiste des hameaux tranquilles dont les logis se groupent à mi-côte des pentes douces d'une colline d'Ile-de-France, l'observateur du clair ruisseau enjambé par un ponceau de fortune, il a animé enfin ses compositions de figures rustiques rigoureusement observées dans leur allure, leurs mouvements essentiels, alors que ses camarades Monet, Sisley ne visaient que le décor.

Comme cela était paré d'une belle lumière et de ciels légers, peint avec sympathie, le charme a opéré. Et, le Pissaro dont Adolphe Tabarant a raconté avec tant de précision la vie de misère étendue sur trop d'années (1), est devenu le maître applaudi dont Georges Lecomte a chanté l'œuvre triomphante (2).

Sensible, dans une certaine mesure influençable, Camille Pissaro, a varié ses façons d'exprimer. Au début, il est sous le charme de Corot dont il reçoit les conseils directs, puis il connaît Daubigny et, quelque note personnelle qu'il apporte, l'influence des deux maîtres se reconnaît dans celles de ses œuvres qui rappellent le premier contact avec Pontoise (Coll. Simon-Bauer), Louveciennes et la visite aux environs de Londres. Suite exquise de peintures très ordonnées, aux verts et aux bleus délicats, où chante en cours de route un accident coloré, tandis que les fonds se voilent d'un gris délicieux.

La plus belle période de Camille Pissaro est comprise dans les années qui suivent la guerre. Sa vision s'élargit, sa palette s'éclaire, sa ligne prend forme, ses figures parfois résumées en un geste essentiel ont un impressionnant naturel. C'est alors qu'installé à Pontoise il rayonne sur l'Hermitage (Coll. Ivan Churchill), sur Auvers, sur Louveciennes, sur Marly, peignant *La Haie*, paysage d'automne (Coll. Donop, de Monchy), et pousse jusqu'à Montfoucault où habite son ami le peintre Piette, dont il représente la maison par la neige (Coll. P.-E. Pissaro).

La poésie de la neige, son charme ouaté ! C'est, du reste, pour Camille Pissaro l'occasion de peintures exquises où l'artiste varie les plus délicieux jeux de blanc. Mais les toiles dont l'effort est reporté sur le ciel, ne leurs cèdent cependant pas en charme. Le peintre y saisit à merveille les variations de l'atmosphère, le sens et les conséquences des écrans nuageux, la qualité de la lumière qu'ils laissent transparaître. Ciels de Paris où sur fond bleu courent de petits nuages (*La Seine et le Louvre*, 1901), ciels brouillés de Rouen que s'efforce de percer un rayon de soleil (*La Côte Sainte-Catherine*, 1896), ciels champêtres aux cumulus menaçants (*Route d'Osny*, 1877, au Dr G. Viau).

Séduit par les panneaux et toiles aux si curieux accords de G. Seurat, Camille Pissaro, un peu plus tard, adopte la méthode divisionniste. Mais alors qu'elle ajoutait aux dons naturels de Seurat, de P. Signac, on ne peut dire qu'elle le servît vraiment, car telles de ses toiles du fait de modifications pigmentaires, ont, avec le temps, pris une apparence cotonneuse, une uniformité à laquelle le peintre était loin de s'attendre. Mais la composition demeure, et avec elle la noblesse de belles attitudes des paysannes. Aussi ne peut-on oublier *Rameuses de pois*, 1891 (Coll. Michel Monet), la *Gardeuse de Vaches* (1889).

Sans renoncer dans tel cas particulier aux ressources de la division du ton, Camille Pissaro se libérant d'une discipline trop étroite, devait donner dans la suite, la si intéressante série de ses coins de villes, Pontoise, Dieppe : *Foire*, *Eglise Saint-Jacques*, de ses vues de Paris : *Pont-Neuf*, *Tuileries*, *Avenue de l'Opéra*, qui marquent une compréhension si vive de l'agitation urbaine, des mouvements de foules, si bien rendus déjà ailleurs, notamment dans les études de *Marchés normands* exécutées à la gouache, — un procédé qui l'a servi à merveille.

Il y a quelques années, on ignorait tout des eaux fortes de Camille Pissaro. Un catalogue de l'œuvre gravé, dressé par le si fin connaisseur que fut Loys Delteil, les a remises en honneur. Et elles méritent, en effet, la plus grande attention. Parmi les plus remarquables, nous citerons : *Paysanne dans les choux*, *l'Oise à Pontoise*, *l'Ile Lacroix à Rouen*, *Faneuses d'Eragny*, toutes dignes des portefeuilles les plus sélectionnés.

Pendant que s'affirmait au Musée de l'Orangerie, la maîtrise de Camille Pissaro, la galerie Durand-Ruel réunissait un ensemble de 65 peintures de Sisley, appartenant aux diverses étapes de sa production (1871-1895). Et ce rappel n'est que justice. Un peu éclipsé de son vivant par des renommées plus claironnantes, il est cependant de tous les maîtres du groupe impressionniste, celui dont la peinture est demeurée la plus fraîche : le temps ne marque pas ses ombres restées transparentes, ni non plus ses lumières respectées des mystérieuses chimies destructives. La série des peintures de Moret qui correspondent à la dernière partie de sa carrière, est justement réputée, et on en revoit l'ensemble avec plaisir. Mais que de toiles vraiment merveilleuses il peignait en 1872-1874 à Louveciennes et Marly ! Il en est ici qui présentent les visions de nature les plus belles et rendues avec des couleurs qui passant la richesse escomptée, luisent ainsi que de belles gemmes. Au premier rang de cette catégorie de toiles, on placera certaine *Rue de Marly*, 1876 (à M. Savard).

L'importance d'un grand courant artistique se mesure à sa répercussion produite sur les générations qui suivent. Si l'art romantique demeure encore prenant, c'est que, durant tout le XIXe siècle, il a satisfait les aspirations d'une élite. De même, maints artistes doivent à l'impressionnisme le développement de leurs qualités latentes, quelque différente que soit leur méthode, et nouveaux les buts qu'ils poursuivent. Et si vite passent les années que ces initiés d'hier se présentent aujourd'hui avec tout le prestige de la maîtrise. Au premier rang de ceux-ci, se place Paul Signac qui, en accordant ses dons naturels aux ressources offertes par les lois optiques de la division du ton et du contraste simultané des pigments colorés en vue de plus de lumière, a doté ses peintures et plus encore ses magistrales aquarelles d'accents nouveaux bien propres à parer ses œuvres du plus enviable prestige. Elles plaisent par leur construction, la transparence de leurs tonalités, la fête colorée qu'elles ne cessent de présenter. Perpétuellement, elles invitent au voyage. Récemment réunie, galerie Georges Petit, ce fut une suite

(1) Ed. Rieder et Cie.
(2) Ed. Bernheim jeune.

d'aquarelles que, pour la joie des yeux, on aurait voulu plus nombreuses encore. Mais telles quelles supérieurement choisies. C'étaient, pour la plupart, des notations de voiliers aux hautes matures, ancrés dans de petits ports français : Saint-Malo, triomphant en couleur et en pittoresque, Concarneau qui a conservé son charme d'autrefois, Bayonne aux rives harmonieuses, Saint-Tropez, La Turballe au beau ciel. Puis un grand saut, pour rejoindre sur la Loire le vieux pont médiéval de Gien, appuyé sur des bords pittoresques.

⁂

Parce qu'il recruta de chaudes sympathies du côté des amateurs indépendants qui avaient, avant sa venue, fêté l'Impressionnisme. Maxime Maufra est communément rattaché à ce groupe. A la vérité, l'exposition rétrospective de son œuvre organisée également à la galerie Georges Petit révèle qu'il ne lui doit que la certitude de liberté par Monet, Renoir, Pissaro et leurs émules, conquise. Car ce que prouve surtout la présente exposition, c'est la farouche indépendance de l'artiste. Elle montre avec quelle volonté, quelle netteté, il affirma sa vision du jour où, par délassement à d'autres occupations, — sa famille voulait faire de lui un armateur, — il tient une palette. Est-ce à dire qu'il ne dut rien à personne ? Non pas. L'on sait que, jeune homme, il eût à Londres, la révélation de Turner ; que plus tard Gauguin le confirma dans la recherche du caractère qui, d'intuition, prédominait chez lui ; qu'enfin Charles Le Roux, le vieux peintre nantais ami de Th. Rousseau, lui tint des propos précieux. Mais, à tous, il ne demanda que la confirmation de ce qu'il voulait exprimer. Avant comme après ces rencontres, ce fut du Maufra qu'il exécuta. Il est ainsi tels sites qu'il a dotés de sa marque. Belle-Isle, par exemple, où il a beaucoup travaillé, exprimant supérieurement la richesse de ses ciels et le bleu transparent de ses eaux, rendant la chaude couleur de ses récifs. Aussi peut-on affirmer que, plus que Monet qui n''y fit d'ailleurs que de courts séjours s'il couvrit beaucoup de toiles, il est par excellence, le peintre, le chantre de cette île demeurée inoubliable dans l'esprit de ceux qui l'ont parcourue.

D'ailleurs, cette région d'Océan et des côtes morbihanaises, n'était-ce pas un peu son pays, à lui, Nantais ; n'était-il pas depuis l'enfance habitué à déchiffrer ses ciels, à interroger la transparence de ses eaux ! Dès lors, comme on comprend que des toiles telles que *Baie du Port-Goulphar*, 1908, *Soleil d'hiver à Belle-Isle*, 1911, puissent demeurer d'un intérêt puissant. Mais de *Saint-Jean du Doigt*, 1906, d'Auray, — *Coin du port*, 1903, il avait rapporté des œuvres non moins excellentes, tandis qu'un effet de neige, *Les bords du Boulon en hiver* (1918), montre à quelle maîtrise il était parvenu au moment où la mort le frappa.

Un artiste véritable vaut autant et même plus, parfois, par ses études et dessins que par ses compositions achevées. Or, Maufra a produit de nombreux et fort beaux dessins rehaussés de pastels et d'aquarelles. Et, encore ici, Belle-Isle conserve une place privilégiée avec des notations telles que *Pointe des Poulains*, 1905, (au ministre Briand), *Port-Goulphar*, 1907, *Les Vagues*, 1908, œuvres annoncées déjà par les notations plus anciennes d'Ecosse, — de l'Ecosse richement parée de verdures veloutées et de lacs aux eaux profondes.

CHARLES SAUNIER.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Allemagne.

Dans la *Deutsche Rundschau* (« Chronique politique », fasc. d'avril), « Martellus » écrit, après s'être félicité de la ratification du plan Young :

« Il s'en faut d'ailleurs que la tâche soit épuisée parce que l'on a franchi la mauvaise passe...

« Nous tenons quant à nous que, des problèmes qui demeurent en suspens, celui qu'il convient de résoudre au plus tôt est celui qui intéresse la situation dans la Sarre. Les pourparlers autour de la question traînent depuis des mois sans avoir abouti jusqu'ici au moindre résultat. Vraiment, il est temps pour nous de presser le gouvernement français de prendre une détermination... Qu'attend donc celui-ci pour se rendre à l'évidence et pour s'apercevoir que l'heure sonne d'en finir si l'on ne veut pas obliger l'Allemagne à orienter différemment sa politique extérieure ? Entre la question de l'évacuation et celle des réparations, tout rapport a aujourd'hui cessé d'exister... et personne ne saurait plus raisonnablement songer désormais à exercer sur nous aucune sorte de contrainte. Le Centre n'a pas manqué, dans la discussion par le Reichstag du plan Young, de formuler assez nettement sa pensée en ce qui concerne notre politique étrangère. La question de la Sarre est tout particulièrement susceptible, nous semble-t-il, d'entraîner un changement dans notre manière au dehors. Ou la France souhaite l'entente avec l'Allemagne ou elle prétend encore lui imposer des sacrifices impossibles et, dans ce cas, nous nous en remettrons à la consultation des populations intéressées, qui proclameront devant le monde entier leur unanime volonté de rentrer dans l'unité nationale ».

Tchécoslovaquie.

La Bohême vient de perdre dans Aloïs Jirasek le plus spécifiquement national de ses grands romanciers, — « le dernier et le plus grand des bardes nationaux », écrit dans l'*Europe Centrale* (fasc. 23) M. H. Jelinek.

On trouvera sous la plume de notre confrère d'émouvants détails sur l'enfance et les débuts littéraires de l'auteur des *Têtes-de-Chiens*, et ce rappel d'une profession de foi datée de 1888 : « Tant que le roman historique saura se conformer au progrès de la science et surtout tant qu'il respectera la vérité entière, sans oublier bien entendu les exigences de l'art, il justifiera son existence et il se maintiendra envers et contre toutes les attaques. De plus, pour nous autres Tchèques, il est indispensable de n'oublier jamais le passé... Si cette lecture ennuie quelqu'un, tant pis ! Des centaines de cœurs s'y réchauffent... Le souci de défendre une thèse, le désir de prouver peuvent être, il est vrai, préjudiciables à l'art. Mais nous sommes au combat, nous luttons à la vie et à la mort et le bien de la nation passe avant tout ».

Après s'être fait l'apôtre des énergies de sa race, un rôle particulièrement glorieux était réservé au vieux maître. « Aux heures les plus sombres de la guerre, tandis

que ses œuvres étaient le viatique des légionnaires luttant sous tous les drapeaux des Alliés pour reconquérir l'indépendance nationale. Jirasek se mit à la tête des écrivains tchèques en signant le manifeste que les hommes de lettres adressaient aux hommes politiques pour les exhorter à ne pas désespérer de la patrie ». Et, dans la journée historique du 13 avril 1918, il fut le premier à jurer fidélité à l'idéal tchèque.

Suisse.

Dans le fascicule de mars de la *Bibliothèque Universelle* et *Revue de Genève*, l'une des filles du Président Masaryk, Mme Olga Révilliod-Masarykova, consacrait à son père, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de celui-ci, quelques pages tout à tour graves et plaisantes.

Détachons-en d'abord cette note, qui réjouira tous les amis des bêtes : « Masaryk a toujours trouvé des amis personnels parmi les animaux. A Bistricka, il y avait une chienne basset appelée Voldyna. Dès notre arrivée, elle ne quittait plus mon père. Elle l'accompagnait à la chasse et dans ses longues promenades ou bien restait couchée à ses pieds. Et pourtant, c'était la chienne du voisin... Pendant la guerre, à Londres, nous étions tristes et préoccupés tous les deux, mais on m'avait donné un beau petit chat angora, de couleur bleu-argenté. Un jour, je trouvai dans la chambre de mon père un bout de papier rouge qui pendait à une longue ficelle. Donc, mon père s'amusait avec mon chat, quand il se croyait seul ».

L'auteur s'étend volontiers sur les rapports du père avec ses enfants, auxquels — contrairement à la règle générale parmi les grands travailleurs, assure-t-on — il avait toujours du temps à consacrer. De ce que nous en dit Mme O. Révilliod-Masarykova, un éducateur dégagerait sans peine une haute leçon. « Penser fait mal, mais c'est inévitable », a écrit le Président philosophe. Et, logique avec ses doctrines : « il voulait que nous regardions la vie en face et que nous nous construisions nous-mêmes... Nous devons beaucoup à ce principe, beaucoup, y compris des luttes et des souffrances. Car nous avons grandi dans une atmosphère d'idéalisme, mais nous ne sommes entrés que peu à peu en contact avec l'existence réelle... Notre famille était un peu comme une démocratie où chaque citoyen doit apprendre à se gouverner et à remplir de son mieux ses devoirs ».

***

M. Edmond Rossier rappelle dans le n° d'avril de la même publication qu'il émettait le vœu, il y a deux mois, que la France, comprenant combien délicate est sa situation sur le terrain international, assurât à son gouvernement « l'appui dont il a si grand besoin ». Or, c'est le contraire qui s'est produit... Et, à ce propos, de formuler ces graves réflexions : « Ces discussions stériles, ces aigres querelles, ces incessantes culbutes de ministères ne font évidemment pas sur l'opinion française une impression très avantageuse. Les journaux commentent le cas; ils constatent que le pays n'a pour le parlementarisme qu'une estime de plus en plus diminuée... Sans doute, il est légitime de s'attendrir sur les vertus de la France qu'on ne voit pas et qui corrigent les agitations de celle qu'on voit. Mais, si la France des politiciens n'est pas la vraie France, il faut reconnaître que l'une fait un singulier tort à l'autre ».

GASTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Beaux-Arts

ROBERT VALANÇAY. *Visite à Jacques Villon.* (Charleroi, éditions du Sang Nouveau).

L'étude succincte de M. Valançay assemble une suite d'observations qui donnent un juste aperçu de la personnalité complexe du peintre-graveur Jacques Villon. Intelligence écartelée entre deux modes — abstraction, art plastique — dont les signes représentatifs semblent de nature et de structure absolument différentes, Jacques Villon a pour vouloir directeur de les unifier par l'expression. Comme son frère, le statuaire Raymond Duchamp-Villon, mort à la guerre en pleine force créatrice, Jacques Villon eût pu être métaphysicien, explorateur de l'idée; mais ni l'un ni l'autre ne se sentait attiré par la représentation écrite de son monde intérieur. L'abstrait s'organisait dans la pensée du sculpteur par des équilibres de volumes, des correspondances de plans; pour le peintre il prend apparence ostensible et transmissible dans la couleur que la ligne, invention cérébrale, enserre de son graphisme significatif. Aussi Jacques Villon s'est-il éloigné de la peinture qui fixe des réalités ou une vie extérieures à l'artiste. Il ne demande à l'objet, paysage ou figure humaine, que d'être cause de sa méditation et de susciter des formes qui soient celles de sa propre sensibilité, incitée par le concret.

M. Valançay consacre des lignes substantielles à l'œuvre gravée de Jacques Villon. Il montre qu'ayant été l'un des rénovateurs de la gravure en couleurs, l'artiste en reste le maître incontesté dans sa technique moderne.

LÉON DE SAINT-VALERY.

FRANCE-EGYPTE. *Exposition française au Caire* 1929. Avant-propos de Gabriel Hanotaux. 1 vol. de luxe sur papier Lafuma numéroté. Illustrations, d'après les dessins originaux, de Mathurin Méheut.

L'actif Président des Messageries Maritimes a eu l'heureuse idée d'entreprendre la publication du somptueux ouvrage, illustré de reproductions artistiques, qui rendent tangibles aux Français les merveilles de l'antique Egypte, de même qu'elles familiarisent les Egyptiens avec l'aspect riant des bords de la Loire, avec ses beaux châteaux historiques. La civilisation de la plus vieille terre du monde, comme l'histoire, le pittoresque, l'activité de notre pays de France sont traités là par les plumes les plus autorisées, et permettent à tous de faire à domicile, non seulement dans le présent, mais encore dans le passé, de merveilleux voyages en Egypte d'abord, puis même dans notre Algérie que les Fêtes du Centenaire font en ce moment le rendez-vous du Monde entier.

M. B.

Livres nouveaux déposés au Bureau de la Revue

AUREL. — *La Vierge involontaire.* A. Messein.
GÉNÉRAL ALVIN et PAUL TUFFRAN. — *La Grande Guerre.* Gauthier-Villars.
MARCEL AYMÉ. — *La Table aux Crevés.* Gallimard.
HENRI ALLORGE. — *Le Grand Cataclysme.* Larousse.
RAOUL AUDIBERT. — *Montagnes.* A. Rédier.

Claude Anet. — *Mayerling*. Grasset.
Alexandre Arnoux. — *Une âme et pas de violon... Tristan Corbière*. Grasset.
Mgr Baudrillart. — *Les Accords du Latran*. Bloud et Gay.
Victor Bérard. — *La Résurrection d'Homère*. Les Cahiers verts.
Pierre Billotey. — *Sao Kéo ou le bonheur immobile*. A. Michel.
Pierre Bouchardon. — *Le Cocher de M. Armand*. Edit. des Portiques.
Alphonse Bayot. — *Le Poème moral*. Vaillant-Carmonne à Bruxelles.
L. Barbedette. — *Face à l'éternité*. Pattegay à Luxeuil.
Gaston Bachelard. — *La valeur productive de la Relativité*. J. Vrin.
Gabriel Boissy. — *Stances du mortel sourire*. Flammarion.
Boleslaw-Prus. — *L'Avant-Poste*. Gallimard.
Emile Bréhier. — *Histoire de la Philosophie*. Alcan.
Bô Yin Ra. — *Le Livre de l'Au-delà*. Edit. Maisonneuve.
Henri Bernier. — *La raison des fous*. Les Etincelles.
Paul Choisnard. — *La méthode statistique et le bon sens en Astrologie scientifique*. Alcan.
André Chamson. — *Tyrol*. Grasset.
Henry Champly. — *Le Pèlerin de Vénus*. Fasquelle.
Roger Dorient. — *Le Grand jeu*. Berger-Levrault.
Maurice Delavelle. — *Musiques*. Librairie Istra.
Georges Doyme. — *Le Fisc contre la Patrie*. Edit. Bossard.
Emmy-Denghy. — *Tania ou Entre les races*. Edit. Argo.
Henry Daguerches. — *Le kilomètre 83*. Collection Nelson.
M. Elemer Kovats. — *Le Chemin le plus court de la pensée juridique*. Presses universitaires.
Waldo Franck. — *Nouvelle découverte de l'Amérique*. Grasset.
M. Forster. — *Morale sexuelle et Pédagogie sexuelle*. Bloud et Gay.
Louis Guilloux. — *Dossier confidentiel*. Grasset.
Georges Goyau. — *Le Cardinal Mercier*. Flammarion.
Armand Godoy. — *Le brasier mystique*. Emile-Paul.
L. Lucien Hubert. — *Figures parlementaires*. Flammarion.
Gabriel Huan. — *Considérations sur le Christ de l'Eglise intérieure*.
Jehan d'Ivray. — *L'Appel de l'ombre*. Nouv. Soc. d'Edition.
André Joussain. — *Les sentiments et l'intelligence*. Flammarion.
P. Jurevics. — *Le Problème de la Connaissance de la Philosophie de Bergson*. J. Vrin.
L. Joubin. — *Eléments de biologie marine*. Gauthier-Villars.
Marguerite Jouve. — *Le Maléfice*. Edit. du Tambourin.
H. Jeanmaire. — *Le Messianisme de Virgile*. J. Vrin.
Gal de Kochko. — *Souvenirs d'un détective russe*. Payot.
S. Kierkegaard. — *Le Journal du Séducteur*. Stock.
G. Lacour-Gayet. — *Talleyrand*, 1754-1838. Payot.
Bernard Lecachi. — *Les porteurs de croix*. Edit. des Portiques.
A. Landry. — *L'Hygiène publique en France*. F. Alcan.
Jeanne Leuba. — *La brève lumière*. Flammarion.
A. Maraval-Berthoin. — *Miguel*. A. Michel.
Lieut.-Col. Emile Mayer. — *Nos Chefs en 1914*. Stock.
Michelle Michelle Bléroy. — *Dans le Charme païen et sous les forces chrétiennes du Béarn*. Renaissance du Livre.
Jeanne Maxime-David. — *La Vie n'est pas un roman*. Flammarion.
Noray James. — *La Voine équipée*. Stock.
Jean Pont. — *Le Pré Maltry*. Edit. S. E. T.
D. Parodi. — *Du Positivisme à l'Idéalisme*. J. Vrin.
Marie-Louise Pailleron. — *Pauline de Beaumont*. Edit. Excelsior.
Rem. — *Trottoir roulant*. Edit. Argo.
Louis Roubaud. — *La Chose judiciaire*. Grasset.
Noëlle Roger. — *En Asie Mineure*. Fasquelle.
Reynak. — *L'Attention*. Edit. Spès.
Louis Roule. — *La Vie des Rivières*. Stock.
Firmin Roz. — *Histoire des Etats-Unis*. A. Fayard.
A. Richeux. — *L'Espagne*. P. Roger.
Gabrielle Réval. — *Allesse impériale*. Edit. des Portiques.
Jean Romagne. — *Souvenirs épiques*. A. Michel.
Paul Simon. — *Fanion bleu-jonquille*. Edit. Argo.
Frana Sramek. — *Le Soldat étonné*. Grasset.
Henry David Thoreau. — *Un Philosophe dans les bois*. Boivin.
Paul Valéry. — *Variété II*. Gallimard.
Maurice Verne. — *Musées de Voluptés*. Edit. des Portiques.
Rolande de Willenich. — *Cabine de luxe*. Edit. Argo.
Z.-L. Zalewski. — *Vinceslas Sieroszewki*. Gebethner et Wolff.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LA DALMATIE.

A vol d'oiseau, la côte dalmate est longue de 550 kilomètres. En réalité, grâce à ses sinuosités, elle mesure effectivement 1.565 kilomètres, et même, si l'on y ajoute les contours de toutes les îles, on parvient à près de 5.000 kilomètres.

Sur environ 900 îles, îlots et écueils, plus de 50 sont habités et plus de 20 ont au moins 10 kilomètres carrés. La côte yougoslave possède un nombre considérable de ports naturels splendides, de grandes et de petites baies et de fjords. Les ports pourvus de quais ou docks accessibles aux bateaux pour le chargement et le déchargement des marchandises et l'embarquement des voyageurs sont au nombre imposant de 363.

Le caractère varié du littoral de l'Adriatique, avec ses innombrables îles et falaises, présente un grand nombre de localités aussi pittoresques que salubres, des plus favorables à un séjour d'hiver. Les nombreuses plages sablonneuses sont tout particulièrement appropriées aux bains de mer que l'on peut y prendre pendant 7 mois de l'année (d'avril à novembre).

Ce littoral offre le plus grand choix de localités aménagées avec le confort le plus luxueux de même qu'avec des conditions plus modestes.

En allant du littoral croate au Midi, en naviguant à travers des nombreux canaux, bordés par des montagnes à pic sur la mer, semblables aux fjords de la Norvège, et en cotoyant des îles et des îlots, on accède par une entrée très étroite et difficile, dans le port de Chibénik, ancien port militaire autrichien, d'où une voiture nous conduit facilement aux formidables chutes de Krka.

Poursuivant le voyage par la baie des « Sept-Châteaux », on arrive bientôt dans le port de Split, aujourd'hui le premier port de la Dalmatie, qui est en même temps la capitale de cette province, avec 39.000 habitants.

Située au pied du mont Maryan, la partie la plus ancienne de la ville est construite dans l'enceinte du palais de l'empereur Dioclétien. On peut y admirer le temple d'Esculape, bien conservé, et le mausolée de Dioclétien, aujourd'hui cathédrale de Saint-Dujmo, avec une tour, qui est un véritable chef-d'œuvre.

De nombreux hôtels et pensions très confortables existent déjà, et d'autres sont en construction. Ce centre commercial, maritime et industriel possède un musée ethnographique et archéologique très important.

Dans sa population et dans son architecture est mis en évidence l'heureux mélange de la tranquillité de l'ancien temps et de l'activité infatigable d'une ville commerciale moderne et d'un port, qui aspire au progrès. Richement doté de la nature par sa situation, et aussi au point de vue de l'art, surtout de l'époque de Dioclétien, Split est le point de départ pour les « Sept-Châteaux », pour Solin et pour Trogir.

Les bains Batchvitzé, à Split, sont les plus grands de toute l'Adriatique yougoslave. Aux environs de Split, citons les Sept-Châteaux, villégiature estivale, Solin, construite sur les ruines de la ville historique de Salona, puis Trogir, ville très romantique, avec sa cathédrale de Saint-Ivan, dont la porte ornait jadis le palais des rois croates, à Bihatch.

Vis-à-vis de Split, citons l'île de Hvar, avec la ville du même nom, connue sous le nom de « Madère yougoslave », avec ses bains de mer, puis le canal de Kortchoula, formé par l'île du même nom et la presqu'île de Péliéchatz. Ce canal ressemble étrangement à un fjord norvégien. Une partie de chasse aux chacals, dans l'île de Kortchoula, nous permettra d'admirer la vue magnifique des montagnes dalmates, vers l'Est, tandis que tout au fond, dans la direction Sud-Est, nous apercevons la perle de l'Adriatique Doubrovnik, l'Athènes yougoslave. Pendant que la République libre de Doubrovnik florissait et voyait se créer, sous l'influence de sa prospérité, une admirable civilisation, le reste de la Dalmatie, dominé par Venise, offrait le tableau de la plus grande misère, due à l'état de négligence dans lequel il était tenu. La littérature de Doubrovnik de cette époque est devenue le patrimoine de la littérature serbo-croate.

Les Français, qui l'occuèrent en 1806, n'y trouvèrent pas une école publique, pas un kilomètre de chaussée. Cependant, sous la domination française, de 1806 à 1815, qui fonda les premières écoles et construisit les premières routes, la Dalmatie se ranima.

La ville compte actuellement 13.500 habitants. Ses vieux murs nous parlent de sa splendeur antique et des luttes victorieuses contre les Vénitiens et les Turcs. Aux environs se trouve Lokroum, îlot féerique, embaumé du parfum des fleurs même en hiver.

Par sa position géographique et son climat extrêmement doux, par ses établissements de bains, par ses hôtels modernes, Doubrovnik, jadis villégiature préférée des archiducs et souverains autrichiens, ainsi que de l'élite mondaine de l'ancienne monarchie austro-hongroise, peut rivaliser avec les plages les plus réputées de l'île de Capri, en Italie, de Nice et de la Côte d'Azur, en France. Tous les visiteurs s'accordent à louer l'extrême politesse, l'hospitalité et la propreté de ses habitants.

La ville possède une Ecole navale supérieure, plusieurs lycées, une Ecole normale pour jeunes filles, d'anciennes bibliothèques et archives, la belle cathédrale de Saint-Vlaho, l'ancien palais des princes, etc... C'est la patrie de l'immortel poète yougoslave Ivan Goundoulitch, de l'illustre poète Ivo comte Voïnovitch et de nombreux autres éminents patriotes yougoslaves.

Doubrovnik, ville des anciens patriciens libéraux yougoslaves, avec les splendides monuments de son éclat et de sa grandeur du Moyen-Age, promet, par la douceur de son climat et la richesse de sa végétation subtropicale, de devenir le centre de la Riviera yougoslave de l'île de Mljet jusqu'à la baie de Kotor.

A un quart d'heure de tramway de Doubrovnik, se trouve Grouz, port naturel, de grand avenir. De là, en naviguant vers le Sud-Est, tout le long de la côte, on arrive à l'entrée de la *Boka-Kotorska*. A gauche, on aperçoit Ercog-Novi, et au fond, à droite, dans une grande baie, le port militaire de Tivat, avec son arsenal et ses chantiers, puis, en passant par un canal très étroit, appelé Vérigué, nous apercevons, à droite devant nous, Pérast, et à gauche, deux petits îlots, avec des chapelles de la Gospa (Notre-Dame).

En virant de bord, à droite, on arrive à Kotor. En suivant toutes les sinuosités de ce fjord magnifique, on est impressionné par la hauteur des montagnes et les nombreuses baies qui s'ouvrent continuellement, au fur et à mesure qu'on dépasse les innombrables promontoires.

Avant la guerre, et même actuellement, de nombreux yachts américains et anglais viennent visiter ce canal pittoresque, qui dépasse en beauté le Bosphore. Juste au-dessus de Kotor s'élève le mont Lovtchen, désormais historique, haut de 1.759 mètres, et qui domine fièrement les Bouches-de-Kotor, jusqu'à Boudva. On peut gagner en autocar Cettigné, l'ancienne capitale du Monténégro, en suivant une route en lacets, qui gravit le Krstac (1.308 mètres), d'où l'on jouit d'un panorama unique sur la Boka-Kotorska.

Kotor, l'ancien « Ascrivium » romain et le « Decatera » du Moyen-Age, dont on attribue la fondation à Denys de Syracuse, possède une cathédrale très ancienne, dénommée Saint-Trifoun. Le début de sa construction remonte à l'année 709 et son aspect actuel date du XIe siècle.

La flotte de la Boka, comme d'ailleurs celle de Doubrovnik, comptait, au début du XIXe siècle, 360 voiliers au long cours, 100 caboteurs et 300 voiliers de moindre tonnage. L'association des anciens marins, appelée « Mornaritza », date de 1463, et ces braves navigateurs se rencontraient dans toutes les parties du monde. Plusieurs firent partie de l'équipage de Christophe Colomb. Une très jolie fresque, que l'on conserve à l'hôtel de ville, de Pérast, nous montre les capitaines de Boka enseignant la navigation et l'astronomie nautique aux « boljares » russes de la Mer Noire.

Kotor, qui compte 5.000 habitants environ, est le siège d'une Ecole navale supérieure, de plusieurs lycées et écoles professionnelles. C'est un centre commercial pour les contrées du Monténégro.

Citons, enfin, à la pointe méridionale de la Dalmatie, la petite ville pittoresque de Boudva, entièrement entourée de murailles, patrie du poète serbe Stéfan Lioubicha et d'autres remarquables patriotes serbes. A signaler à Boudva, la « Velja-Vrata » et « Mala-Vrata », anciennes portes, construites par le Vénitien Nicolo Memo, puis « Na-Pizanu » et le vieux et pittoresque quartier de Piskara.

B.-B. M.

BULLETIN MARITIME

L'INAUGURATION DE LA GARE DU CHEMIN DE FER FRANCO-ETHIOPIEN A ADDIS-ABEBA.

L'attention a été particulièrement attirée, ces temps derniers, sur l'Ethiopie, en raison du décès de l'Impératrice Zaoditou, fille du grand Empereur Ménélik, à qui revient la gloire d'avoir créé, en quelque sorte, l'Abyssinie moderne. L'Impératrice, on le sait, vient d'avoir pour successeur son mari, le Négus Taffari, après quelques troubles dont les détails ne sont pas bien connus.

C'est le cas, pensons-nous, de revenir un peu en arrière et de rappeler un événement d'ordre économique, celui-là, qui a peut-être passé assez inaperçu en France et qui, cependant, n'était pas sans importance : nous voulons parler de l'inauguration officielle de la gare du chemin de fer franco-éthiopien à Addis-Abeba.

Ce bâtiment à voyageurs est l'œuvre de M. Barrias, architecte parisien, assisté, dans ses travaux, de M. Chevillard et de M. Beucherie. C'est un monument d'une architecture sobre et élégante, dont on s'est plu à dire qu'elle donnait à Addis-Abeba un cachet de modernisme nouveau, lui faisant doublement mériter son appellation de « Addis-Abeba », c'est-à-dire « nouvelle fleur ».

En même temps, on inaugurait dans la cour de cette gare un monument élevé par la Compagnie du chemin de fer franco-éthiopien à la mémoire de S. M. Ménélik II. Ce monument se compose d'un superbe lion en bronze doré, emblème de la force des Empereurs éthiopiens, élevé sur un piédestal en pierres taillées, dont le socle porte sur chacun de ses quatre côtés des plaquettes représentant S. M. Ménélik II, S. M. Zaoditou, S. M. Taffari Ier et le Ras Makonnen, père de ce dernier.

Ce monument symbolise ainsi la reconnaissance des dirigeants du chemin de fer franco-éthiopien envers ceux dont le concours a permis la réalisation de la voie ferrée qui relie Addis-Abeda à Djibouti et au monde entier.

On sait que c'est en 1894 que S. M. Ménélik, afin de réaliser l'unité de son Empire, décida la construction de ce chemin de fer qui devait faire cesser son isolement.

La guerre franco-européenne de 1914-1918 et toutes les conséquences d'ordre financier qui devaient en découler ont sensiblement retardé l'achèvement de la gare d'Addis-Abeba, et c'est ce qui explique que cette inauguration ait eu lieu, il y a quelques mois seulement.

M. Maxime Getten, Président du Conseil d'administration de la Société des chemins de fer franco-éthiopiens, avait tenu à venir de France pour l'inauguration, assisté, d'ailleurs, d'un grand nombre de ses collègues. Les officiers et marins du *Tourville* étaient, d'autre part, venus de Djibouti pour représenter la marine française à ces fêtes d'inauguration. Plusieurs réceptions eurent lieu pendant les jours qui précédèrent cette cérémonie, auxquelles prirent part notamment M. Verchère de Reffye, Ministre de France, S. E. Balaten Ghieta Herrouy, M. Eybert, Consul de France à Diré-Daoua, etc..., etc...

Le jour même de l'inauguration, le 3 décembre, deux trônes magnifiques avaient été réservés dans une des grandes salles du bâtiment à voyageurs pour Leurs Majestés l'Impératrice Zaoditou et le Ras Taffari, accompagné de son fils, le jeune Prince Asfaou.

La souveraine arriva d'abord dans une voiture entourée, suivant l'usage, d'un rideau de soie. Puis, S. M. Taffari prit place à sa droite et la cérémonie commença.

M. Getten, dans un discours vivement applaudi, fit l'historique de la ligne, évoquant les difficultés de toutes sortes que durent rencontrer les travaux des ingénieurs.

« L'édification d'une gare moderne à Addis-Abeba », dit-il en terminant, « en même temps qu'elle consacre l'achèvement de notre œuvre, attestera à la génération future, l'effort considérable qui fut déployé par la génération présente. D'ores et déjà, elle apparaît comme la porte d'entrée d'une capitale qui sous l'égide tutélaire de l'Illustre fille de l'Empereur Ménélik et du Négus, si profondément attaché à toute idée de progrès, non seulement se pare chaque jour de nouveaux attraits, mais prend aussi une place de plus en plus marquante dans les transactions de l'économie mondiale. C'est devant cette perspective et plein de confiance dans l'avenir qu'au nom de la Compagnie du chemin de fer franco-éthiopien, je prie S. M. l'Impératrice Zaoditou et S. M. le Négus Taffari Makonnen, d'agréer, avec l'hommage de notre respectueux attachement, l'expression des vœux que nous formons pour leurs Augustes Personnes et pour la prospérité de l'Empire d'Ethiopie. »

M. Verchère de Reffye, Ministre de France en Ethiopie, prit ensuite la parole, félicitant la Compagnie du chemin de fer franco-éthiopien, au nom de la France, de ses travaux persévérants, puis S. M. le Ras Taffari la félicita à son tour pour la création de cette ligne si profitable au développement économique de l'Ethiopie.

Pendant toute la cérémonie, trois avions survolèrent la gare. Dans la soirée, à l'issue d'un banquet, un feu d'artifice fut organisé, suivi d'un bal magnifique.

Le 4 décembre, la belle gare d'Addis-Abeba, définitivement livrée au public, reçut S. A. R. le Prince Asfaou, qui partait pour Djibouti, où il allait visiter le croiseur *Tourville*, mouillé dans la rade.

*
* *

Cette inauguration n'est, d'ailleurs, qu'une des étapes du développement important que prend actuellement l'Ethiopie.

On sait que les Messageries Maritimes ont organisé, depuis quelques années, de grandes croisières de tourisme, en particulier, pendant la saison des grandes chasses, de manière à attirer de plus en plus les voyageurs vers ces régions d'Afrique, encore peu explorées.

Déjà des échanges économiques d'une certaine importance entre la France et l'Ethiopie laissent espérer qu'il pourra y avoir de grandes possibilités dans l'avenir pour le trafic maritime entre ces deux pays.

Le Gérant : M. Hedan.

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 10 68e ANNÉE 17 MAI 1930

UN HOMME DU DEVON

(*Nouvelle*)

I

Moor, 20 juillet.

...La vie est calme ici, ou plutôt sommolente — une ferme n'est jamais calme ; la mer, d'ailleurs, n'est qu'à deux cent-cinquante mètres, et quand il fait du vent, le bruit des vagues traverse la combe ; si l'on veut des distractions, il faut faire quatre kilomètres pour aller à Brixham, ou cinq et aller à Kingswear, et même là on n'en trouve pas beaucoup. — La ferme est dans un endroit abrité, creusé, pour ainsi dire, assez haut au flanc de la combe ; derrière s'élèvent des champs, au-delà s'étendent des dunes. On a l'impression qu'on pourrait voir très loin; impression trompeuse, comme on s'en aperçoit dès qu'on marche. C'est la vraie campagne du Devon, — collines, creux, haies, chemins qui s'enfoncent dans la terre ou s'élèvent comme des murs ; taillis, champs de blés, et des ruisseaux partout où il y en a la place ; mais les dunes le long de la falaise, couvertes de genêts et de fougères, sont incultes. La combe s'achève par une haie de sable, avec un rocher noir d'un côté ; de l'autre, des falaises rougeâtres vont jusqu'au promontoire, — et on trouve un poste de douaniers. En ce moment, la moisson approche, et la campagne a pris son aspect le plus éclatant ; les pommes mûrissent, les arbres sont presque trop verts. Le temps est chaud est calme ; la terre et la mer semblent dormir au soleil. Devant la ferme, une demi-douzaine de pins ont l'air dépaysés, mais derrière, les arbres du verger sont aussi vigoureux, noueux et orthodoxes qu'on peut le désirer. La maison, long bâtiment blanc, avec trois toits de hauteurs différentes et parsemés de taches brunes, semble s'enfoncer dans le sol. Il y a deux ans, on l'a recouverte d'un nouveau toit de chaume — et c'est la seule chose neuve qu'elle possède ; on dit que la porte de chêne aux serrures de fer a au moins trois cents ans. Vous pourriez toucher les plafonds du doigt. Les fenêtres certainement pourraient être plus grandes — c'est cependant une délicieuse vieille demeure qui sent les pommes, la fumée, l'églantier, le lard, le chèvrefeuille et la vieillesse.

Le propriétaire est un homme appelé John Ford, d'environ soixante-dix ans, et qui pèse cent kilogs — très gros, sur de longues jambes, avec une barbe grise et hérissée, des yeux gris et humides, un cou court et un teint pourpre ; il est asthmatique et il a des manières courtoises

et autocratiques. Il est vêtu de tweed — excepté le dimanche où il met du noir ; — il porte une bague cachet et une épaisse chaîne d'or. Il n'a ni petitesse, ni vulgarité ; je soupçonne qu'il a un cœur chaud, mais il ne se livre pas. Il est né dans le nord et a passé toute sa vie en Nouvelle-Zélande.

Cette petite ferme dans le Devon est maintenant tout ce qui lui reste. Il avait autrefois une grande résidence au nord de l'île, jouissait d'une grande considération, tenait maison ouverte, et on devine qu'il faisait tout largement mais avec étroitesse d'esprit. Tout à coup, il eut des malheurs, je ne sais pas comment. Je crois que son fils unique perdit de l'argent aux courses, et, craignant son père, se tua d'un coup de revolver : si vous aviez vu John Ford, vous pourriez le comprendre. Sa femme mourut la même année. Il paya jusqu'au dernier sou et revint en Angleterre vivre dans cette ferme. Il m'a dit l'autre soir qu'il n'avait plus au monde que sa petite-fille, qui habite ici avec lui. Pasiance Voisey — vieille orthographe de Patience, mais on prononce Pash-yence — est assise près de moi en ce moment sur une sorte de loggia rustique qui donne dans le verger. Ses manches sont relevées, et elle égrène des cassis pour en faire du sirop. De temps en temps, elle s'accoude à la table, mange un fruit, fait la moue et recommence. Elle a un petit visage rond, un long corps mince, des joues pareilles à des coquelicots, d'épais cheveux bruns et des yeux bruns ; presque tous ses mouvements sont vifs et doux. Elle aime les couleurs voyantes. Elle ressemble un peu à un petit chat : parfois, elle est toute tendresse, puis au bout d'un moment, dure comme de l'écaille. Elle est impulsive ; cependant, elle n'aime pas montrer ses sentiments, je me demande parfois si elle en a. Elle joue du violon.

C'est bizarre de les voir tous les deux, bizarre et un peu triste. Le vieillard a pour elle une tendresse farouche et enracinée au plus profond de son cœur. Je le vois déchiré entre cette tendresse et sa froide horreur d'homme du nord pour les sentiments : la vie familiale est pour lui une torture inconsciente. La petite est turbulente et taquine, assez grave par moments, puis s'abandonnant à des discours moqueurs, à des éclats d'un rire dur. Cependant, elle l'aime à sa manière : elle l'a embrassé devant moi, un jour qu'il était endormi. Elle lui obéit en général, mais comme si elle ne pouvait respirer en le faisant. Elle a eu une éducation bizarre — histoire, géographie, mathématiques élémentaires, et c'est tout ; elle n'est jamais allée en classe ; on lui a donné quelques leçons de violon, mais elle a appris seule presque tout ce qu'elle sait. Elle connaît tout ce qu'on peut connaître sur les oiseaux, les fleurs et les insectes, elle a trois chats qui la suivent partout, et elle est pleine de malice. L'autre jour elle m'a crié : « J'ai quelque chose pour vous. Tendez la main et fermez les yeux ». C'était une grosse limace noire. C'est l'enfant de la fille unique du vieux, qu'on avait envoyée faire ses études à Torquay, et qui s'enfuit, puis se maria avec un fermier, un certain Richard Voisey, qu'elle avait rencontré à la chasse. John Ford fut furieux — ses ancêtres paraît-il, conduisaient des brigands sur les frontières du Cumberland — il considérait le Squire Rick Voisey un peu au-dessous de lui. Ce dernier était appelé Squire, autant que j'ai pu le comprendre, parce qu'il jouait aux cartes tous les soirs avec un prêtre du voisinage qu'on appelait le « Diable » Hawkins. Il ne faut cependant pas mépriser la race des Voisey. Ils possèdent cette ferme depuis qu'elle fut accordée à un Richard Voisey par un acte daté du 8 septembre 13, Henry VIII. Mme Hopgood, la femme du régisseur — une chère vieille femme, drôle et sereine, les joues pareilles à une pomme rose et ridée et le cœur plein d'amour pour Pasiance — m'a montré le document.

« Je tiens serré », a-t-elle dit. « Mr. Ford, il a son orgueil pour sûr, mais les autres y z'ont aussi le leur. C'est une vieille famille ; toutes les femmes s'appellent Margery, Pasiance ou Mary ; tous les hommes Richard, John et Roger : y sont vieux comme les pommiers. »

Rick Voise était un peu noceur, il aimait la chasse, et hypothéqua la vieille ferme jusqu'à son toit de chaume. John Ford se vengea en achetant les hypothèques, et en ordonnant à sa fille et à Voisey d'habiter là, sans payer de loyer. Ils obéirent, mais ils furent tués tous les deux dans un accident de voiture, voici huit ans. La ruine du vieux Ford eut lieu un an plus tard, et depuis il a toujours vécu ici avec Pasiance. J'imagine que c'est le mélange de races qui rend cette enfant si turbulente, si inconséquente. Si elle appartenait complètement à ce pays, ou si elle lui était tout à fait étrangère comme John Ford lui-même, elle aurait pu y être heureuse, mais les deux races, luttant pour la suprématie, ne semblent lui laisser aucun repos. Vous penserez que c'est une théorie compliquée, mais je crois qu'elle est vraie. Pasiance reste les lèvres serrées, les bras croisés sur son étroite poitrine, regardant comme si elle pouvait voir au-delà de

ce qui l'entoure — puis quelque chose attire son attention, ses yeux deviennent rieurs, doux ou méprisants en une minute. Elle a dix-huit ans ; en bateau, elle ne craint rien, mais vous ne pourriez la faire monter à cheval — et c'est un chagrin pour son grand-père qui passe la plus grande partie de ses journées sur un petit cheval maigre, et de race mélangée qui le porte comme une plume, malgré son poids.

On m'a logé ici par faveur pour Dan Teeffy ; il a un arrangement de livres, de shillings et de pence avec Mme Hopgood, à l'arrière-plan. Ils ne sont pas riches du tout. C'est la plus grande ferme des alentours ; mais elle ne rapporte pas beaucoup. Quand on regarde John Ford, on s'étonne qu'il puisse manquer d'argent — il est trop gros.

Nous avons les prières familiales à huit heures, puis le petit déjeuner — après cela on est libre d'écrire ou de faire autre chose jusqu'au souper et aux prières du soir. Je me débrouille tout seul pour le repas de midi. L'église est à deux kilomètres et, le dimanche, il faut y aller deux fois pour jouir des bonnes grâces de John Ford... Quant à Dan Treffy, il habite à Kingswear. Il dit qu'il a ramassé un petit magot ; il se plaît ici — c'est comme un sommeil après des années où l'on n'a pu dormir ; il a passé du mauvais temps en Nouvelle-Zélande avant que la mine l'ait enrichi. Vous le reconnaîtrez à peine ; il me rappelle son oncle, le vieux Nicolas Treffy ; la même manière lente de parler avec une hésitation et l'habitude de répéter votre nom à chaque phrase ; il est gaucher comme lui, il cligne aussi lentement des yeux. Il a une courte barbe noire et des joues d'un rouge brun ; ses tempes se dégarnissent et il grisonne, mais il reste dur comme le fer. Il se promène à cheval presque chaque jour, suivi d'un épagneul noir qui a un nez extraordinaire — et l'horreur des jupons. Il m'a raconté des tas de bonnes histoires sur John Ford lorsqu'il était colon ; les exploits équestres de celui-ci ne sont pas encore oubliés ; et il a fait les guerres contre les Maori, dit le Dan, « c'est un homme comme les aime l'oncle Nic ».

Ils sont très bons amis et se respectent mutuellement. Dan a une grande admiration pour le vieillard ; mais c'est Pasiance qui l'attire. Il parle très peu en sa présence, mais la regarde du coin de l'œil d'un air pensif. La conduite de Pasiance à son égard serait cruelle s'il s'agissait de toute autre, mais d'elle on accepte tout. Dan s'en va et revient toujours — ne vous en déplaise, — calme et obstiné.

Hier soir, par exemple, après souper, nous étions assis dans la loggia. Pasiance effleurait les cordes de son violon, et tout à coup Dan (il n'a pas l'habitude d'être aussi audacieux) lui demanda de jouer.

« — Quoi, dit-elle, devant des hommes? Non, merci...

« — Pourquoi pas?

« — Parce que je les déteste ! »

Le poing de John Ford s'abattit sur la table d'osier. « Tu t'oublies ! Va te coucher ».

Elle jeta un coup d'œil à Dan et partit ; nous l'entendîmes jouer dans sa chambre : cette musique ressemblait à une danse de fantômes, et quand on la croyait finie, elle reprenait de nouveau comme un éclat de rire. Bientôt John Ford s'excusa avec cérémonie et sortit lourdement. Le violon s'arrêta ; nous entendîmes la voix du vieillard qui grondait la jeune fille ; puis il redescendit. Tandis qu'il s'installait dans son fauteuil un doux sifflement retentit et un objet sombre passa à travers les branches de pommier. Le violon ! Il fallait voir le visage de Ford. Dan aurait retenu l'instrument, mais le vieillard l'en empêcha. Plus tard, de la fenêtre de ma chambre, je vis John Ford sortir et regarder le violon. Il leva le pied comme pour le piétiner. Enfin, il le ramassa avec soin, et l'emporta dans sa maison.

Ma chambre est près de celle de Pasiance. Je l'entendis rire, j'entendis aussi un bruit comme si elle traînait quelque chose dans la pièce. Puis je m'endormis, mais je me réveillai en sursaut et allai à la fenêtre respirer une gorgée d'air frais. Quelle nuit noire et étouffante ! On ne voyait rien sauf les branches tordues et plus noires encore ; pas le plus léger frisson des feuilles, aucun bruit, sauf les grognements étouffés qui venaient de la vacherie, et de temps en temps un faible soupir. J'avais une impression bizarre d'inquiétude et de crainte, le dernier sentiment que pût inspirer une telle nuit. Il y a une chose troublante ici, une sorte de lutte réprimée. De ma vie, je n'ai vu un être humain aussi inconséquent que cette enfant ou de si intransigeant que le vieillard ; je continue à penser au geste avec lequel il a essuyé le violon. On dirait qu'une étincelle va mettre le feu à tout... Une tragédie nous menace — ou peut-être est-ce seulement la chaleur ou le souper de mère Hopgood...

Mardi.

...J'ai un nouvel ami. J'étais allongé dans le verger et tout à coup, sans me voir, il est arrivé

— c'est un homme de taille moyenne, d'un équilibre parfait et sans lourdeur — de vieux vêtements bleus, une chemise de flanelle, une cravate rouge foncé, des souliers marrons, une casquette avec une visière de cuir baissée sur le front ; un visage long et étroit ; un beau front. Une moustache brune, une barbe taillée en pointe, noircissant près des joues ; son menton est invisible, mais à en juger par la croissance de la barbe, il doit être gros ; une bouche qui me paraît sensuelle. Un nez droit et des yeux gris avec un regard trop plein de défi pour être franc, deux sillons parallèles sur chaque joue, l'un partant du coin de l'œil, l'autre de la narine ; environ trente-cinq ans. Par son visage, son attitude, ses mouvements, il donne l'impression d'un être plein de vie, de souplesse, d'audace et sans aucun principe.

Il restait devant la loggia, mordant ses doigts, sorte de pirate du XIXe siècle, et je me demandais ce qu'il faisait dans cette galère. On dit qu'on peut reconnaître un homme du Kent ou un homme du Somersetshire ; certainement on peut souvent reconnaître un homme du Yorkshire, et ce garçon ne pouvait être qu'un homme du Devon, un des deux principaux types trouvés dans cette région. Il siffla ; et Pasiance sortit vêtue d'une robe couleur géranium, ressemblant à un grand pavot — vous connaissez la légère courbe de la tête du pavot et la façon dont le vent agite sa tige... C'est un pavot humain, ses cheveux sombres et frisés sont comme le cœur noir et sans éclat de cette fleur ; du pavot elle a encore ce charme qui ne satisfait pas le désir et parfois inspire un sentiment de répulsion, un charme mauvais et peut-être fatal. — Elle alla à mon nouvel ami, puis m'apercevant, s'arrêta net.

« — Je vous présente » me dit-elle, « Zacharie Pearse ». « Je vous présente » lui dit-elle « notre pensionnaire». Elle le dit avec une douce malice surprenante. Elle désirait égratigner, elle égratignait. Une demi-heure plus tard j'étais dans la cour lorsqu'arriva ce Pearse.

« — Je suis content de vous connaître », me dit-il en regardant pensivement les porcs. « Vous êtes écrivain, n'est-ce pas ? ».

« — Quelque chose de ce genre », répondis-je.

« — Si par hasard » reprit-il brusquement, « vous cherchez de la besogne, je pourrais vous indiquer quelque chose. Venez jusqu'à la plage avec moi et je vous expliquerai ; mon bateau est à l'ancre ; c'est le plus beau de la région. »

Il faisait très chaud, et je n'avais pas le moindre désir de descendre à la plage. J'y allai tout de même. Nous n'étions pas loin lorsque John et Dan Treffy parurent dans le chemin. Mon ami eut l'air un peu déconcerté, mais se remit bientôt. Nous nous rencontrâmes au milieu du sentier, où il y avait à peine la place de passer. John Ford, très hautain, mit son pince-nez et regarda fixement Pearse.

« — Bonjour », dit Pearse, « beau temps » ! Je suis allé inviter Pasiance à faire une promenade en bateau. C'est décidé pour mercredi si le temps le permet ; ce monsieur viendra. Peut-être viendrez-vous aussi, M. Treffy. Vous n'avez jamais vu ma maison de campagne. Je vous donnerai à déjeuner et vous montrerai mon père. Il vaut bien deux heures de bateau. » C'était dit d'une façon si bizarre qu'on ne pouvait s'offenser de son impudence. John fut saisi d'un accès d'éternuement et sembla sur le point d'éclater ; il me jeta un coup d'œil et se contint.

« — Vous êtes très aimable », dit-il avec une politesse glacée, « ma petite-fille à d'autres occupations. Vous, messieurs, faites ce qu'il vous convient », et avec un très léger salut il s'en alla en clopinant à la maison. Dan me regarda, et je le regardai.

« — Vous viendrez? » dit Pearse d'un air un peu soucieux. Dan balbutia : « Merci, M. Pearse; j'aime mieux les chevaux que les bateaux, mais, merci ». Ainsi poussé dans ses derniers retranchements, c'est un être timide et doux. Pearse remercia d'un sourire. « Mercredi alors à dix heures ; vous ne le regretterez pas » .

« — Quel entêté » grommela Dan dans sa barbe et je continuai à descendre le sentier à côté de Pearse. Je lui demandai ce qu'il avait bien voulu dire, en affirmant que j'acceptais une invitation qu'il n'avait pas faite. Il répondit sans se troubler :

« — Vous voyez, je ne suis pas ami avec le vieux, mais je savais qu'il ne serait pas impoli avec vous, aussi j'ai pris cette liberté. »

Il savait évidemment s'y prendre pour changer la colère en curiosité. Nous étions dans la combe maintenant ; la marée descendait et le sable était tout sillonné de petites rides mouillées et luisantes. A cinq cents mètres, les lames balançaient un cutter dont la voile brune était à demi baissée. Le soleil rayonnait sur les falaises roses d'une façon merveilleuse, et tournait en posant sur la mer des taches brillantes, pareilles à des bancs mouvants de poissons rouges. Pearse grimpa sur son canot et regarda en s'abritant les yeux de la main. Il semblait éperdu d'admiration.

« — Si nous pouvions seulement prendre au filet quelques-unes de ces paillettes », dit-il « et en faire de l'or, — plus de travail alors. »

« — J'ai entrepris une grande besogne », dit-il au bout d'un moment. « Je vous en parlerai mercredi. J'ai besoin d'un journaliste. »

« — Mais je n'écris pas dans les journaux », répondis-je, « mon travail est tout différent. Je m'occupe d'archéologie. »

« — Cela ne fait rien », dit-il, « l'imagination, voilà ce qu'il me faut .Ce serait épatant pour vous ! ».

Son assurance me surprenait, mais l'heure du souper était passée, et la faim triompha de ma curiosité ; je lui souhaitai le bonsoir. Lorsque je me retournai, il était encore là, sur le bord de son bateau à contempler la mer. C'était un drôle de type, mais séduisant de quelque façon.

Personne ne parla de lui ce soir-là ; mais une fois, le vieux Ford, après avoir fixé longtemps Pasiance, murmura sans cause : « Enfant désobéissante ». Elle était plus souple que de coutume ; écoutant tranquillement notre conversation et souriant quand on lui parlait. Quand l'heure de se coucher fut venue, elle alla à son grand-père sans attendre l'ordre habituel : « Viens m'embrasser mon enfant ».

Dan n'est pas resté à souper et n'est pas revenu depuis. Ce matin, j'ai demandé à la mère Hopgood qui est Zacharie Pearse. C'est une vraie femme du Devon ; si elle déteste quelque chose, c'est de se compromettre par une affirmation nette. Elle répondit longuement et finit par dire que c'était le fils « du vieux capitaine Jean Pearse, de Moulin-Noir. C'est une vieille famille de Dartymouth et Plymouth », continua-t-elle dans un élan d'expansion. « On dit comme ça que Francis Drake a pris cinq de ces Pearse avec lui pour combattre les Espagnols. Du moins, je l'y ai entendu dire à M. Zachary ; mais Hopgood peut vous le dire ». Pauvre Hopgood. de quel amas de connaisances elle le charge au cours de la journée. M'ayant donné ainsi à comprendre qu'elle était à sec, elle se hâte de continuer :

« — Le capitaine Jan Pearse, il en a eu des aventures ! Il est ben vieux maintenant — on dit qu'il a près de cent ans. Hopgood peut vous le dire !

« — Mais le fils, Madame Hopgood? »

Ses yeux étincelèrent d'une malice soudaine. Elle haussa placidement les épaules.

« — Qu'est-ce que vous aimeriez pour vot'dîner aujourd'hui. Y a du canard p'têtre bien ; ou du bœuf en pâté avec une tarte aux pommes ; ou bien... Eh bien ! on verra c'qu'on peut faire. » Et elle partit sans attendre ma réponse.

C'est demain mercredi. Je ne serai pas fâché de jeter un autre coup d'œil sur ce Pearse...

(*A suivre*) JOHN GALSWORTHY.

Traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire.

LE VOYAGE ORIENTAL DE M. D'ENTRAIGUES

M. de Saint-Priest, ambassadeur du Roi à la Sublime Porte, avait emmené avec lui à Constantinople le jeune comte d'Entraigues, son neveu, qui, « pénétré de la lecture des anciens auteurs de la Grèce », se disait « épris de l'ardent désir de parcourir les lieux qui les virent naître ». Ayant voué une admiration sans bornes aux républiques antiques, il ne voyait de bonté qu'en elles. Par comparaison, son siècle lui paraissait méprisable, et il le dénigrait, singulièrement dans la façon dont les contemporains se laissaient gouverner, qu'il avait entendu critiquer à la fois par M. Rousseau et M. de Voltaire. Disciple de l'un et de l'autre, M. d'Entraigues avait de bonne heure renoncé aux communs préjugés. Il ne croyait à rien, méprisait tout le monde, sauf lui-même. La seule ingénuité qu'il eût gardée était pour les choses de l'amour, vers quoi le portait une naturelle prédilection. Il aimait les femmes, et les aimait éperdûment. Rien ne le régalait tant qu'une anecdote libertine. A Péra, sur ce chapitre, il fut servi à souhait, s'étant lié avec Alexandrine Ghika, princesse valaque, marchande à la toilette, favorite de la Sultane, qui était au fait de tous les galants mystères du sérail, dont elle contait mille historiettes, auprès de quoi les plus salaces inventions de M. Crebillon le fils ou de M. le Chevalier de la Morlière n'étaient que berquinades. Lesbos et Sapho firent oublier à M. d'Entraigues Lacédémone et Lycurgue. Il était sans cesse fourré chez la princesse, on les rencontrait ensemble par la ville et les faubourgs, à la campagne, si souvent qu'on en jasait, et on en jasait tant que M. de Saint-Priest jugea expédient de rappeler à son neveu que Constantinople n'était point le terme, mais la première étape,

où il s'était attardé plus que de raison, de ses voyages. Il l'engagea donc à se remettre en route, et, pour lui rendre plus commode le séjour de l'Egypte, où il devait se rendre en premier lieu, il le recommanda par lettre au pacha du Kaire, et lui confia une mission, le chargeant d'examiner si les échelles de ce pays se trouvaient bien des changements qui y avait décrétés M. de Tott, sot personnage qu'il ne pouvait souffrir et dont M. d'Entraigues convenait avec lui qu'il n'était pas plus à craindre à la guerre qu'en pleine paix, mais également cher à entretenir en tout temps.

Des Dardanelles à Alexandrie, la traversée eut été pour M. d'Entraigues d'un intolérable ennui si, les dix jours qu'elle dura, il ne s'était trouvé engagé, derrière le dos de leurs eunuques, dans une conversation secrète et galante avec les femmes d'Ismaël Pacha, ci-devant *réïss-effendi* que le caprice de la Porte venait de retirer de Chio, où le ramage des oiseaux et les cajoleries de ses bardaches le consolaient de sa splendeur perdue, pour l'envoyer *ouali* en Egypte. Il y mandait ses huit épouses et concubines, moins pour flatter sa sensualité que pour se conformer à l'étiquette qui voulait que le « premier pacha de l'Empire eût une maison montée et par conséquent un harem, comme l'on voit en France de grands seigneurs avoir dans leur écurie mille chevaux dont ils ne se servent pas, mais qu'ils nourrissent pour le public ou plutôt pour faire nombre à l'occasion ». L'œil collé à un trou pratiqué dans la cloison qui séparait sa cabine de la cabine du harem, tantôt par gestes, tantôt par l'entremise de son drogman, M. d'Entraigues se montrait curieux d'apprendre des recluses apprivoisées si les « goûts particuliers du pacha n'en avaient pas fait naître d'autres chez elles ». Leurs confidences l'enchantaient, et quand le vaisseau pénétra dans le Port-Neuf, il n'ignorait plus rien des habitudes intimes du flottant sérail.

Débarqué le 2 janvier 1779, à Alexandrie, M. d'Entraigues ne fit qu'un bref séjour dans cette ville. Après être allé baiser la veste d'Izzet, le pacha déchu, et celle d'Ismaël, le nouveau *ouali*, il partit pour Saint-Macaire. A sa requête, M. Taitbout de Marigny, vice-consul du Roi, autorisa le premier drogman Adanson à l'accompagner dans cette excursion et dans toutes celles aussi bien qu'il se proposait d'entreprendre. Le sieur Adanson maniant le crayon et le pinceau avec aisance et sûreté, comme l'attestaient maintes planches où son art avait su fixer la forme et la teinte des plantes du désert et des poissons du Nil, M. d'Entraigues l'avait décidé à faire de ses talents un usage plus relevé en dessinant pour lui les sites et monuments les plus remarquables de l'Egypte.

Sous l'escorte de deux janissaires et d'une douzaine d'Arabes, M. d'Entraigues et sa suite, juchés deux par deux sur des chameaux, ayant traversé le *Bahr Belama*, ou mer sans eau, qui est un lac de sable, atteignirent le couvent de Saint-Macaire où des moines coptes, « hâves, maigres, abrutis par la prière et le jeûne » lui firent bon accueil. Leur supérieur lui ayant donné licence de fouiller dans la bibliothèque, M. d'Entraigues eut la joie de découvrir dans un amas de précieux manuscrits les hypothyposes de saint Clément d'Alexandrie, un Diodore de Sicile complet, un Polybe du IIIe siècle, un Héraclius du VIIIe et un Pausanias du VIIe, que les moins misérables mais superstitieux refusèrent de lui céder, quelque prix qu'il en offrît.

Au retour de cette course dans le désert, M. d'Entraigues quitta Alexandrie à la suite d'Ismaël Pacha, de qui il se sépara à Rosette pour s'embarquer sur le Nil. Des négociants français, qu'il avait fait prévenir de son arrivée, furent à sa rencontre à Boulak, vêtus à la turque et montés sur des ânes. Il côtoya avec eux l'étang de l'Ezbékiéh et trotta jusqu'au Mousky, longue rue qu'on désignait sous le nom de « Contrée des Francs », qui était fermée à l'une de ses extrémités par une porte massive que gardaient des janissaires et terminée à l'autre bout par un jardin, propriété des franciscains, qui y avaient aménagé des allées. Dès que le soir tombait, les Francs venaient prendre le frais et se promener en cet enclos qui rappelait étrangement un préau de prison. M. d'Entraigues s'y étant rendu en compagnie du sieur Magallon et de son épouse, qui l'hébergeaient en leur okkel, rencontra le signor Rossetti (1) et le signor Calvi, M. Baldwin, M. Robinson, ci-devant canonnier du fameux Ali Bey, mêlés à des commis, des prêtres, des voyageurs et des capitaines de navires, qui tous ensemble, par la façon dont ils étaient accoutrés, vêtus à la turque et coiffés du kalpak ou de la seste druse, composaient la plus bouffonne assemblée de mamamouchis qui se pût rêver. Ils commentaient les nouvelles de France, d'Angleterre et de Venise, qui étaient un tantinet défraîchies, et les événements du jour qui roulaient sur les cabales des Beys,

(1) Voyez sur ce personnage : *Un Aventurier vénitien au XVIIIe siècle : Signor Carlo Rossetti*, dans *l'Acropole* octobre-décembre 1929.

le départ d'Izzet et l'arrivée d'Ismaël, et sur une étrange maladie de genoux, qui affligeait pour lors et consternait les indigènes. La nuit venue, on se réunissait chez l'un ou l'autre des résidents pour entendre un peu de musique de chambre ou jouer au pharaon. M. d'Entraigues n'était pas loin de penser, avec l'illustre Bruce, que ces Francs du Kaire étaient de braves gens, polis, industrieux, mais par quelque fatalité condamnés à ramer sur une galère. Il lui paraissait toutefois qu'ils s'accomodaient fort de cette galère où, parmi les insultes et les coups, ils trouvaient des piastres et des sequins à ramasser. Le sieur Magallon, à force de souplesse d'échine, de salamalecs, de complaisances et une foule de services qu'il leur rendait, était devenu une sorte de favori auprès des deux Beys principaux. Très au courant de leurs faits et gestes, il révélait à M. d'Entraigues de curieuses anecdotes sur Mourad et Ibrahim et les kachefs de ces mamelouks, quant à Mme Magallon, qui était indiscrète par nature, elle racontait sans cérémonie ce qui se passait dans les harems où, ayant libre accès, elle jouissait d'un grand crédit, particulièrement dans celui de Mourad bey.

Après avoir vu ce que le Kaire offrait de plus remarquable, à l'exception des mosquées, d'où les chiens de chrétiens n'osaient approcher, M. d'Entraigues pensa à poursuivre ses voyages, et tout d'abord à tenir la promesse que naguère il avait faite à M. le duc de Chaulnes. Ce gros homme était tourmenté par l'idée fixe, dont il importunait quiconque s'aventurait en Egypte, de se procurer l'empreinte des inscriptions décorant l'orifice d'un trou, vulgairement appelé puits des oiseaux, creusé dans le sable, à deux cents pas environ de l'angle N.-E. de la pyramide de Saccara, se flattant de découvrir par l'examen de cette empreinte la clé de la langue sacrée des prêtres égyptiens, laquelle une fois connue, « tous les monuments couverts d'hiéroglyphes deviendraient autant de livres qui nous instruiraient de l'état des sciences et des arts dans ces temps reculés, et peut-être même de l'histoire des siècles qui les avaient précédés ». Du moins l'assurait-il dans un mémoire, d'après les indications duquel M. d'Entraigues put aisément retrouver le « trou », mais l'imbécile méfiance des Turcs l'empêcha de poursuivre son entreprise.

M. d'Entraigues partit peu après pour Suez, et de là s'embarqua pour Tôr. Il grimpa sur le mont Horeb, explora le mont Sinaï, se fit hisser sur le couvent que les moines grecs y ont bâti, et revint sur ses pas lesté de méditations et de cailloux, mais plutôt mécontent d'un voyage qu'il trouvait, tout compte fait, « fatigant et peu curieux ». Son dessein avait été de pousser jusqu'aux cataractes, il dut y renoncer à cause d'Hassan bey Djeddaoui, ennemi de Mourad qui, posté aux environs d'Edfou et d'Assouan, était maître de la Haute-Egypte. Il prétendit alors gagner Thèbes, mais ne put s'aventurer plus loin qu'Antinoé, où il trouva campé ce même Hassan qui lui dit : « Je te porte sur mon dos, tu seras mon *moussafir* », et néanmoins lui fit défense de passer outre. « Voilà des chagrins qui affaiblissent un peu le plaisir du voyage », se disait M. d'Entraigues. Il en avait pris philosophiquement son parti, ayant éprouvé en de nombreuses rencontres que « la meilleure école pour devenir patient était de voyager en Egypte ». Sa raison et son amour-propre avaient été soumis à de rudes épreuves. Il lui avait fallu essuyer sans murmure force avanies, insultes, et quolibets, baiser des vestes et, pour se rendre propice d'avides tyrans, distribuer à profusion des montres, des aunes de satin, des sequins, libéralités qui avaient aplati sa bourse sans aucunement servir ses projets. L'expérience égyptienne le dégoûtant de l'Orient, craignant peut-être pour ce qui lui restait d'illusions, il renonça à visiter Candie, comme, à l'aller, il avait renoncé à parcourir la Morée, sur l'avis qu'on lui avait donné que les Albanais ravageaient ces pays où le Grand Seigneur avait encore moins d'autorité qu'en Egypte. Il n'avait plus maintenant qu'une hâte, qui était de revoir Constantinople et d'y retrouver sa chère Alexandrine.

Le 27 février 1779, M. d'Entraigues se rembarqua à Alexandrie, emportant des caisses de coquillages et de madrépores achetés sur les bords de la Mer Rouge, deux ou trois cahiers remplis d'observations et d'anecdotes, un portefeuille de dessins faits par le sieur Adanson, et quelques notes fournies par ce premier drogman et par le sieur Magallon, qui devaient lui servir à rédiger le mémoire sur l'Egypte que M. de Saint-Priest lui avait demandé.

Arrivé à Chio le 15 mars, il en repartit le 17 et toucha à Tchesmé, se dirigea sur Smyrne d'où, enfin, il s'en fut en droiture à Constantinople. Il y passa deux mois encore auprès d'Alexandrine Ghika, qui tint à l'accompagner jusqu'en Pologne lorsqu'il reprit le chemin de la France.

Ce fut sans doute cette Levantine qui incita M. d'Entraigues à publier le récit de son voyage en Orient. Pour plaire à la princesse, il se mit à lui écrire une série de lettres, dans lesquelles

il se montrait tour à tour galant et libertin, philosophe, naturaliste, et toujours docte et véridique.

Ces lettres eussent été appelées à un très grand succès, si M. d'Entraigues n'avait pas été indifférent à la gloriole littéraire. « Je vois tout par moi-même, je fais tout dessiner, écrivait-il du Caire au duc de Chaulnes ; mais bon Dieu, n'allez pas, je vous en supplie, imaginer que ce soit pour me donner le ridicule de me faire enluminer aux frais de quelques souscripteurs et de me produire dans le monde relié en veau et tranche dorée. Non, je voyage pour moi, pour mes amis, pour rire avec eux des grossiers mensonges dont on nous amuse, et c'est ce que nous ferons quelquefois ensemble dans votre cabinet. Ah ! si le bon abbé Fontana voyageait dans le Levant, lui, l'ami de la vérité et qui est fait pour la faire aimer, de quelle indignation il serait saisi ! Oui, je vous en donne ma parole d'honneur, excepté Spon que j'ai trouvé quelquefois vrai, tous les voyageurs ont été ou ignorants, ou fripons, ou hébétés ».

M. d'Entraigues raconta ce qu'il avait vu et ne publia rien (1). Il critiqua les mœurs de Constantinople et du Caire, un peu comme Usbeck avait frondé celles de Paris. Le suffrage de ses amis lui suffit, il n'en rechercha point d'autre.

AURIANT.

HASSAN, CAPITAN PACHA

Hassan était fils d'un pauvre pêcheur habitant les bords de la mer Noire. Son indigence était extrême et sa famille nombreuse. Hassan était son troisième fils. Dès l'âge de quinze ans, il s'engagea avec le Kapy Kiaoua du bey d'Alger qui rôdait sans cesse dans les provinces pour recruter les Turcs qui composent la garde du Dey qui lui-même est bey de ce corps. Hassan plut à ses chefs par son adresse à manier le djerid. Le Dey qui régnait alors à Alger lui donna le grade de cuisinier de l'oda de ses gardes, mais cette faveur fut de courte durée. A la mort de ce Dey, les révolutions se multiplièrent. Quatre beys furent élus et assassinés dans une semaine et celui qui fut rendu enfin aux secours multipliés répandit des torrents de sang. Hassan fut désigné par lui pour périr, après avoir attendu deux jours dans un cachot le moment de subir son arrêt. Le Dey fatigué des supplices, ordonna que ceux qu'il avait désignés et qui n'avaient pas subi leur sort fussent mis aux galères pour leur vie. Hassan languit huit ans dans un bagne, roué de coups, succombant aux fatigues du travail le plus rude. Enfin, le capitaine de la galère avait tellement irrité les forçats par ses cruautés qu'il se forma un complot pour l'assasiner. Hassan fut celui qui dirigea l'entreprise, mais il ne la dirigea que pour perdre ses confrères et élever sa fortune. La veille de l'exécution, il découvrit au capitaine qui était favori du Dey, le complot qu'on tramait contre ses jours. Vingt esclaves furent précipités dans les flots et deux déchirés dans les tortures et empalés. Cette trahison de Hassan fut récompensée par la liberté qu'on lui rendit. Le Dey même voulu le connaître et le fit officier de ses gardes. Hassan détestait le service de terre. Il désirait emploi dans la marine et il obtint du Dey le commandement d'un chebec. Avec de si faibles moyens, il ravagea les côtes de Sardaigne, fit plusieurs prises et montra un courage digne d'être admiré par ces hardis pirates... Le Dey admirant sa hardiesse le combla de faveurs. Hassan fut assez heureux pour découvrir une conspiration formée contre le Dey par le grand écuyer et quelques principaux officiers. Il poignarda de sa main le grand écuyer et chargé par le Dey du soin de sa vengeance il remplit Alger de meurtres et de terreur. Hardi dans l'exécution, fécond en ressources, méprisant les difficulrés, ne connaissant ni prudence ni modération, un tel homme était un héros chez une telle nation, endurant aux plus rudes fatigues, couchant toujours sur la terre, patient à souffrir la faim, la soif, toutes les rigueurs du mal être, il était admiré malgré ses fureurs et chéri malgré ses cruautés. Le Dey qui l'aimait finit par le craindre. Hassan s'en aperçut et demanda pour récompense de ses services d'être fait bey de Constantine, ce qui lui fut accordé. Il se flattait que, jouissant d'un puissant gouvernement, accumulant l'argent des peuples, il serait à même de le répandre à propos et pourrait être élu dey d'Alger après la mort de celui qui l'employait. Un tel projet eut pu réussir, mais Hassan était incapable de cette profonde politique qui prépare les événements en silence et attend les succès avec patience. Son goût pour

(1) Un choix de ses lettres paraîtra prochainement à la *Centaine* (Paris, Jacques Bernard, éditeur) sous le titre : *Lettres galantes et pittoresques sur l'Egypte.*

la mer le maîtrisait, il ne put résister. Il fait équiper un navire et sans la permission du Dey, il s'embarque pour courir infester les mers. A l'instant le Dey ordonne sa mort et lui donne un successeur. Le vaisseau de Hassan fut rencontré par deux vaisseaux de guerre espagnols. Hassan se battit en désespéré, au point que, voyant son navire hors d'état de se défendre, il courait mettre le feu aux poudres quand ses officiers se jettèrent sur lui, l'attachèrent et le livrèrent dans cet état aux Espagnols. Il fut conduit en Espagne. Son équipage pris et lui-même ainsi que ceux qui montaient le vaisseau, furent condamnés aux galères. Hassan se vit pour la seconde fois de sa vie ramené à ce même état d'où il était parti pour être bey de Constantine. Il supporta ce revers sans plainte, mais attendant tout du sort et de sa valeur. Détenu dans les fers, il écrivit à Constantinople à un homme de loi qu'il avait accueilli à Alger. C'était le seul homme qu'il connût en Turquie. Il lui peignit l'état de misère où il était réduit et lui décrivit ses malheurs. Condamné à passer sa vie dans les fers ou à périr par la main du bourreau si on le rendait au Dey d'Alger, il réclamait sa qualité de sujet de Sa Hautesse.

Prévoyant néanmoins l'inutilité de ses demandes, il finissait par supplier son ami de lui envoyer quelques secours afin d'adoucir la sévérité de ses gardiens. Son ami espérant peu d'intéresser la Porte au sort de Hassan s'adressa à l'envoyé du Roi de Naples et d'Espagne à Constantinople. Il lui représenta combien un homme tel que Hassan pouvait devenir utile à son maître, que sa valeur était connue, que désormais ne pouvant plus retourner à Alger, il allait se dévouer au service de Sa Hautesse et que la constitution de cet Empire ne bornait pas ses espérances, qu'enfin le Roi d'Espagne plairait au « Grand Seigneur en lui rendant pareil esclave ». Cet homme de loi engagea le Reïss effendi à écrire à peu près les mêmes choses à l'Envoyé. Celui-ci, dont la correspondance avec sa cour n'est rien moins que politique et qui pour l'ordinaire ne lui envoie autre chose d'intéressant que l'état de sa santé, saisit avec ardeur cette occasion de paraître utile. Avec l'exagération ordinaire à ces missions, il instruisait sa cour que, par son adresse, il avait découvert tout l'intérêt que le Grand Seigneur prenait à Hassan, que tout l'Empire s'entretenait sur lui, que rien ne pouvait être plus utile au Roi que de s'attacher cet illustre captif par ses bienfaits. Le roi d'Espagne ordonna à l'instant que Hassan fût élargi et lui fit rendre son équipage, lui fit présent de deux mille ducats pour sa route et le renvoya sur une frégate à Constantinople. Hassan ne pouvait imaginer quel heureux hasard l'avait si bien servi. A son arrivée à Constantinople, il courut chez son homme de loi, celui-ci le conduit chez le Ministre. Hassan lui témoigne sa reconnaissance et rentre dans la foule du peuple. Il fut fait lieutenant de frégate. Il garda sept ans cet emploi, enfin languissant dans l'obscurité, sans place, sans moyen, sans argent, il s'éleva par ancienneté au grade de capitaine de vaisseau. Tel était son grade lorsque la dernière guerre des Russes éclata. Hassan donna plusieurs preuves de valeur, mais infructueusement. Enfin désespéré, fatigué de lutter contre la fortune, Hassan résolut de mourir ou d'être connu. Il fit voile à Constantinople, il y annonça cette triste nouvelle et vint mouiller dans le port sans firman du Sultan. Cette conduite inouïe irrita Mustapha. Il envoya son Selictar au bord d'Hassan lui en demander le motif. Hassan couvert de blessures était étendu dans sa chambre. Quand le Selictar lui eût annoncé sa commission : « Dites au Sultan, lui dit Hassan, que son esclave vient lui découvrir un secret qui intéresse la sûreté de son trône et qu'il lui apporte sa tête et un corps couvert des blessures dont ses ennemis l'ont accablé. » .

Le Sultan étonné ordonna au kiaya d'aller au bord d'Hassan lui demander quel était son secret ; le kiaya s'y rendit, mais la réponse fut la même et les menaces du kiaya ne purent l'obliger à le lui révéler. Le Sultan prit alors le parti d'ordonner qu'on le lui présentât et ordonne qu'une de ses barques aille le prendre à son bord et le conduise à son kiosque sur la marine, ne voulant pas que le public fût instruit de cette entrevue. Hassan se rendit aux pieds du Sultan dont l'abord farouche ne l'intimidait pas. Le Grand Seigneur lui demanda quel secret il avait à lui révéler et quelle excuse pouvait retarder son supplice. Hassan apercevant le Vizir à côté du Sultan refusa absolument de s'expliquer devant lui et il dit à Mustapha : « Ma vie est à vous, Sublime Sultan, et je mourrai content aux yeux du Prophète, mais mon secret est à moi, et je le confierai à vous seul ou je l'emporterai au tombeau. ».

Le Grand Seigneur étonné ordonna au Vizir de se retirer. Il eut avec Hassan une conversation de trois heures. C'est peut-être la première fois qu'un Grand Seigneur a parlé aussi longtemps avec un de ses sujets. On ne peut savoir quel fut le sujet de cette singulière conférence,

mais quand le Grand Seigneur fit rentrer ses gardes, il dit au Bostangi-Bachi de ramener Hassan à son bord, d'y rester auprès de lui et qu'il lui répondrait de lui sur sa tête.

Dès le lendemain, le Vizir fut étranglé, le kiaya exilé à Lemnos, deux capidgi-bachis allèrent chercher la tête du grand amiral de l'Empire. Hassan fut fait pacha à trois queues. Il alla baiser les pieds du Sultan.

Telle est la singulière fortune de cet homme. Son courage est digne, mais il fut cruel à un excès inouï. Son activité ne peut être modérée ni par ses mœurs, ni par son âge. A la mort du Sultan, Abdul Hamid l'a conservé parce que c'était le seul homme de son Empire en état de le gouverner. En deux ans, il a fait construire 30 vaisseaux, mais pour y parvenir il a tué plus de mille personnes de sa main qui travaillaient trop nonchalamment à son gré. Il est doux quand il parle et affecte de n'avoir de rude que l'extérieur, mais ses soldats tremblent à son nom, il est l'effroi de son pays. Les présents lui ont acquis la protection de la Sultane et d'Abdallah. Il leur en fait sans cesse et cette année, au retour de son expédition en Crimée, tout le monde croyait que sa tête payerait son peu de succès, mais ses protecteurs l'ont soutenu et il est reconnu plus fort et plus terrible qu'il ne l'a jamais été.

Peu de jours avant ce combat, si fatal à la marine turque, le Grand Seigneur fit rassembler devant lui tous les amiraux et capitaines de ses vaisseaux et il leur ordonna de délibérer sur les moyens à prendre pour détruire la flotte russe qui infestait l'Archipel. Ces ignorants furent fort embarrassés et on se doute bien que le Grand Seigneur ne tira pas de grandes lumières de leurs décisions. Hassan pacha, quand ce fut à lui à parler se leva et dit qu'il s'étonnait à trouver si peu de ressources en des musulmans quand il s'agissait de servir leur maître et de sauver l'Empire, qu'il convenait de la supériorité des Russes pour la manœuvre mais qu'ils n'avaient que 17 vaisseaux, que le Grand Seigneur en avait 27, qu'il fallait chercher l'ennemi et que dès qu'on l'aurait joint, 17 vaisseaux turcs devaient s'accrocher aux 17 russes et se sacrifier pour les perdre, en faisant sauter et en embrasant les deux flottes, qu'alors il resterait encore 10 vaisseaux à l'Empereur, et qu'il demandait, si cet avis était agréé, l'honneur d'attaquer le vaisseau amiral. Le Grand Seigneur approuva cet avis, ses amiraux furent forcés d'y souscrire, mais ils se gardèrent de l'exécuter. Hassan seul à la vue de Scio, exécuta ce qu'il avait promis, brûla son vaisseau et celui du comte Orloff et s'échappa seul, troisième de 600 qui composaient son équipage. Il reçut 13 blessures et ayant vu, la nuit d'après du combat, la flotte turque incendiée par les Russes à Tchesmé, il fit voile à Constantinople.

ENTRAIGUES.

LA SITUATION DES MINORITÉS EN ALLEMAGNE

La Constitution allemande de 1919 contient un paragraphe, le paragraphe 113, en faveur des minorités. Il est formulé ainsi : « La législation et l'administration ne doivent pas mettre obstacle au libre développement national des populations du Reich qui parlent des langues étrangères, nommément à l'usage de leur langue maternelle dans l'enseignement, dans l'administration et devant les tribunaux. »

Le 15 février 1922, l'Allemagne réglait par la Convention de Genève avec la Pologne la situation des Polonais de la Haute-Silésie qui répondait à celle des Allemands de la Haute-Silésie polonaise. Aussi les droits de ces populations polonaises, qui peuvent porter leurs plaintes devant un tribunal mixte et par delà au Conseil de la Société des Nations sont-ils bien plus étendus, sauf pour ce qui touche à la représentation parlementaire, que ceux des autres minorités de l'Empire.

Le paragraphe 113 n'avait été appliqué ni par des lois ni par des ordonnances. Cependant, les Allemands, les uns dans le but secret de déterminer une modification de frontière, les autres simplement pour maintenir le sentiment national parmi les Allemands de l'étranger, se préoccupaient des grandes colonies germaniques dispersées par îlots à travers toute l'Europe. Une association des Allemands de l'Europe orientale avait été fondée à Vienne en 1922. Mais quand les dirigeants allemands furent amenés à prendre le rôle de champions des minorités, ils se trouvèrent en face des leurs sur lesquelles ils avaient d'abord tenté de faire silence, se basant sur ce qu'on ne leur avait imposé dans le traité de Versailles aucune obligation à cet égard.

Pour la première fois, on entendit parler

officiellement du droit des minorités d'Allemagne lorsque Stresemann inaugura, le 21 mai 1925, l'Institut des Allemands à l'étranger de Stuttgart. Tout en revendiquant pour le germanisme à l'étranger l'autonomie culturelle, il déclara qu'il verrait avec satisfaction les Etats d'Allemagne réaliser chez eux ce que les Allemands désiraient pour les gens de leur race vivant hors des frontières de l'Allemagne. Les leaders de ces minorités allemandes hors d'Allemagne avaient eux-mêmes manifesté le désir que la condition des minorités d'Allemagne fût améliorée. La période d'oppression qu'elles avaient traversée fut donc close. Mais les changements à leur position ne furent apportés que par degrés avec des tâtonnements, des inégalités et ne le furent jamais par une loi d'Empire qui eût été applicable aux six minorités d'Allemagne.

Avec les minorités polonaise, danoise et serbe de Lusace, restes de l'ancienne population slave qui a précédé les Allemands sur le sol de l'Allemagne, il y a les minorités lithuaniennes, frisonnes et tchèques. Afin de défendre en commun leurs intérêts, elles ont fondé une association, *Die Verbande der nationalen Minderheiten Deutschlands*, dont le siège central est à Berlin. Elles viennent de publier une brochure, *Die nationalen Minderheiten im Deutschen Reich und ihre rechtliche situation* (1), qui donne un aperçu succinct et précis de leur nombre, de leurs ressources, des lois qui les régissent, de l'enseignement que reçoivent leurs enfants.

⁂

La minorité qui l'emporte par le nombre est la polonaise, qui compte, autant qu'on en peut juger sans statistiques absolument exactes, près d'un million d'individus. Les uns, ouvriers agricoles et ouvriers industriels, petits propriétaires, sont établis et l'ont été de tout temps dans la partie de la province de Posen qui n'a pas été rendue à la Pologne, dans la Prusse orientale et dans la Haute-Silésie allemande. Les autres, les Polonais de la Haute-Silésie rhénane, de Berlin, des districts charbonniers de la Prusse moyenne, ont émigré volontairement ou par force pendant la période du hakatisme, le système d'expropriation pratiqué avant la guerre, et ce sont généralement des ouvriers industriels. Ils ont des associations, l'Union des Polonais en Allemagne, l'Association des écoles polonaises, etc., des banques et six journaux en polonais.

Les Danois habitent dans le centre du Slesvig les cercles de Tœnder méridional, de Flensborg et de Slesvig. Au plébiscite de 1920, décrété par les Alliés, leurs voix ont atteint le chiffre de 12.800 *contre* 51.274 voix allemandes ; ils forment donc *un quart* de la population, mais il y en a qui vivent dispersés dans une partie plus méridionale, désignée sous le nom de troisième zone, à laquelle avait été retiré par la rédaction définitive du traité de Versailles le droit de prendre part au plébiscite. Composée de paysans et d'artisans de Flensborg en général, c'est de toutes les minorités d'Allemagne la mieux organisée. L'*Union slesvigoise* a la direction politique, l'*Union de l'Ecole*, la direction de ce qui touche à l'enseignement ; elle a deux journaux, des banques et elle dispose à Flensborg et dans de nombreux bourgs et villages de maisons d'assemblées.

Les Tchèques sont répandus en Silésie inférieure et en Haute-Silésie ; ils y ont émigré avant que la Silésie ne fût annexée à la Prusse et depuis, sous le grand Frédéric. Il y en a aussi à Berlin et à Dresde ; leur nombre doit être de 50.000 environ. Ce sont de petits paysans et des ouvriers agricoles ; ils reçoivent de Tchécoslovaquie les livres et les journaux dont ils ont besoin.

Les Lithuaniens habitent un territoire qui touche à la Lithuanie et qui a pour capitale Tilsitt ; ils seraient 125.000 environ. Mais ici les chiffres sont très incertains. Petits paysans, pêcheurs, artisans, ils forment une association et éditent un journal en lithuanien.

Les quatre minorités dont nous venons de parler se rattachent par la langue, la culture et la nationalité à des peuples jouissant de l'indépendance politique qui fournissent un appui moral à leur sentiment national et à leur développement intellectuel. En revanche, il y en a deux qui ne tirent que d'elles-mêmes leurs ressources morales et intellectuelles, les Serbes de Lusace et les Frisons.

Les premiers, vestiges de la race slave, les Vendes, qui a peuplé l'Allemagne et qui a été, pour la plus grande part, conquise, anéantie ou absorbée par les Allemands, forment encore un îlot de 7.000 kilomètres carrés, qui monte au Nord jusqu'à une distance de 80 kilomètres de Berlin et s'étend au Sud, à 10 kilomètres de la frontière tchèque. On en

(1) Les minorités nationales en Allemagne et leur situation légale, publié par J. Bogensee et J. Skala. Schulze, Bautzen, 1929, 24 pages.

rencontre dans d'autres régions de l'Allemagne, mais trop dispersés pour être comptés, tandis que leur groupement de Lusace, à cheval sur la Prusse et la Saxe, comprend 160.000 âmes environ, et peut-être davantage, en partie catholiques en partie protestantes. D'origine paysanne, ils ont pourtant des traditions littéraires qu'ils doivent à des écrivains et à des poètes. Leur périodique hebdomadaire existe depuis quatre-vingt-douze ans, leur journal depuis quatre-vingt-huit ans. Leurs quatre vingt-dix associations politiques et culturelles sont fédérées en une grande association, *Domowina*.

Les Frisons, massés sur la côte slesvigoise de la Mer du Nord, ne sont pas regardés comme une minorité nationale par les Allemands, quoique des savants allemands aient reconnu que leur langue était bien une langue et non un patois. Ces 15 à 16.000 pêcheurs et paysans ont un type très marqué et des mœurs tout à fait caractéristiques qui les distinguent de leurs voisins slesvigois ou allemands. Ils se divisent en deux associations politiques dont l'une tend à les germaniser et l'autre revendique leur qualité de minorité nationale.

On a pu remarquer, que la classe dominante parmi toutes ces minorités était celle des ouvriers et des petits paysans ; il y a donc eu dans la lutte contre le germanisme, pour l'affirmation de leur nationalité, un immense retard. Nous allons voir à présent quelle situation leur est faite dans l'Empire allemand.

*
* *

L'administration des régions qu'habitent les minorités nationales est entièrement allemande; les membres des minorités ne peuvent s'adresser qu'en allemand aux fonctionnaires et ceux-ci ne sont aucunement tenus de savoir la langue de la minorité. Lorsqu'on élit des jurés ou des administrateurs communaux appartenant à la minorité, on leur interdit, pour une raison ou une autre, de remplir leurs fonctions. Tout le monde est contraint de porter un prénom allemand et, dans les actes d'état civil et les actes judiciaires, les Serbes de Lusace ne peuvent se servir que de leurs prénoms et noms de famille germanisés. La justice est rendue en allemand ; on consent seulement qu'un interprète soit mis à la disposition des personnes qui ne parlent pas allemand.

Quand les Allemands du Slesvig désannexé réclament avec tant d'arrogance leur part au parcellement des terres opéré au centre du Slesvig par le gouvernement danois, on ne peut s'empêcher de penser à la vieille politique de colonisation pratiquée avant la guerre, qui vient d'être reprise dans les régions septentrionales et orientales de l'Allemagne. Les Slesvigois de sentiment danois et les Polonais ne peuvent acquérir de propriété à moins qu'ils ne renient leur origine et ne se déclarent de souche allemande. En Lusace les propriétaires de mines ont même le droit d'exproprier les détenteurs du sol qui font partie de la minorité serbe s'ils refusent de vendre leur bien. Les minorités vivent donc sous un régime d'exception.

Ni les Tchèques ni les Lithuaniens ni les Serbes ni les Frisons n'ont d'école où l'enseignement soit donné dans leur langue. Il y a bien quelques ordonnances qui le permettraient, mais elles ne sont pas mises en vigueur et même l'enseignement religieux se fait en allemand. Les Polonais et les Slesvigois sont, sous ce rapport, plus favorisés. Une ordonnance prussienne de 1926, complétée par celle de 1928 a réglé la question pour les Slesvigois. Ils ont le droit d'avoir des écoles communales danoises dès qu'il y a au moins vingt-quatre enfants parlant danois, mais jusqu'ici il n'y en a qu'une à Flensborg. Ils peuvent ouvrir des écoles privées auxquelles l'Etat accorde des subventions. Ils ont donc fondé à Flensborg une école secondaire, dans la campagne cinq écoles primaires et des jardins d'enfants ; six instituteurs itinérants font la classe dans les maisons. Ce que l'ordonnance contient d'essentiel, c'est le choix laissé aux parents de l'école, allemande ou danoise, où ils *veulent* envoyer leurs enfants, tandis qu'auparavant c'étaient les autorités qui en décidaient.

Les ordonnances de 1928 et 1929, moins libérales que celles qui visent la région frontière du Slesvig, sont applicables aux Polonais, et par extension aux autres minorités nationales de la Prusse. Elles autorisent la fondation d'écoles privées qui doivent devenir communales dans un certain délai, mais à tant de conditions qu'il semble qu'il soit presqu'impossible d'y satisfaire. Pourtant, la minorité polonaise, quoiqu'elle ne dispose pas de grandes ressources, a pu, cette année, ouvrir 35 écoles primaires, comportant 53 classes, que fréquentent 1.449 enfants.

La chose la plus incroyable, c'est que les minorités d'Allemagne n'aient aucun représentant au Reichstag ni au Landtag de Prusse, bien

qu'elles en aient eu avant la guerre (1). Les Serbes de Lusace seuls ont deux députés au Landtag de Saxe, l'un appartenant au parti paysan, l'autre au parti socialiste. Cette absence de représentation, malgré les 119.376 électeurs minoritaires, chiffre bien inférieur à celui que devrait donner le chiffre total des minorités dont nombre de membres votent pour les partis politiques auxquels les rattachent leurs intérêts, s'explique par la loi électorale qui exige qu'un parti ait obtenu 60.000 voix dans une seule circonscription, lui donnant droit d'avoir un député au Reichstag, et 40.000 voix lui donnant droit d'avoir un député au Landtag de Prusse, pour que les fractions de voix données dans les diverses circonscriptions soient additionnées. Depuis 1924, les minorités nationales présentant une seule liste n'on pas eu plus qu'aux précédentes, de député au Reichstag. Les Polonais ont obtenu en 1922 et en 1924 au Landtag de Prusse deux députés, grâce aux 41.726 voix de la Haute-Silésie. Ils ont souvent pris la parole au Landtag, non seulement en faveur de leur minorité, mais aussi pour la défense des autres minorités de Prusse. Aux élections du 20 mai 1928, la liste des minorités ne recueillit en Haute-Silésie que 34.306 voix, par suite de la campagne active menée par le Centre ; ce parti aurait, dit-on, déjà reçu, en 1924, une somme de 175.000 marks pour combattre les Polonais de Haute-Silésie. Aussi bien en Saxe que dans les régions habitées par les Polonais, le clergé, qui jouit d'une grande influence, travaille à germaniser la population ; il a même pris, en Saxe, une attitude des plus haineuses à l'égard des Serbes.

L'association des minorités d'Allemagne a l'intention de porter devant le tribunal d'Empire la question de leurs droits à être représentés, mais le jugement rendu récemment, qui déboutait de leur plainte des partis peu nombreux, se trouvant dans le même cas que les minorités nationales, doivent leur laisser peu d'espoir de réussir.

Les conditions dans lesquelles vivent en Allemagne les minorités nationales sont évidemment meilleures qu'à l'époque qui a précédé la guerre, mais elles ne comportent pas moins de graves atteintes aux droits individuels au milieu d'un peuple qui ne craindrait pas de troubler la paix dont jouissent les autres pays afin d'obtenir des privilèges en faveur des Allemands qui y sont en minorité.

Jacques de Coussanges.

(1) Il paraît étrange, vu les faits constatés ici, que dans les entretiens récents des catholiques français et allemands on ait pu, du côté allemand, soutenir que la situation des Polonais en Allemagne était bien meilleure que celle des Allemands en Pologne.

EN SICILE (1)

Géla.

Terranova di Sicilia, qui vient de reprendre son antique nom de Géla, était jadis, après Syracuse et Agrigente, la plus florissante des villes grecques. Les environs fertiles furent chantés par Virgile et, avant lui, par Eschyle, qui célèbre les fécondes plaines où il vécut ses trois dernières années. Combien je regrette, durant une panne d'auto qui m'immobilise plus d'une heure au sortir de la ville, de ne pouvoir aller en pèlerinage au tombeau du grand tragique !

Eschyle errait à la brune
En Sicile, et s'enivrait
Des flûtes du clair de lune
Qu'on entend dans la forêt...

Que de bêtises auront fait écrire les exigences de la rime ! Si encore Victor Hugo parlait de Théocrite ! Mais je vois mal le glorieux vieillard, retiré à Géla pour y finir ses jours, rêvant dans des forêts du reste inexistantes. De tout temps, la ville ne fut entourée que de champs de blé à perte de vue. Et les soucis d'Eschyle devaient être d'un autre ordre. Qu'on se rappelle l'épitaphe qu'il composa lui-même et qui fut gravée sur sa tombe : « *Ce monument couvre Eschyle, fils d'Euphorion. Né Athénien, il mourut dans les fécondes plaines de Géla. Le bois renommé de Marathon et les Mèdes aux longs cheveux diront s'il fut brave : ils l'ont bien vu !* » Hélas ! la cité, détruite par les Carthaginois, et saccagée par ses rivales voisines, n'a pas gardé les restes du premier des poètes tragiques. Mais comme il devait peu s'enivrer des flûtes du clair de lune, celui qui voulait ne passer à la postérité que pour avoir combattu à Marathon !

(1) Voir le n° 9 du 3 mai 1930.

Syracuse.

Le seul monument qui nous permette d'évoquer la splendeur de celle que Pindare appelait « la reine des cités » et Cicéron « la plus belle des villes grecques », c'est le théâtre qui s'élevait sur les pentes du plateau de l'Achradine, face à la mer. Ses dimensions sont imposantes : près de 150 mètres de diamètre et 60 rangées de gradins pouvant contenir 20.000 spectateurs. Ces gradins, taillés dans le roc, subsistent en partie et servent au public, lors des spectacles classiques qu'on donne à Syracuse depuis quelques années. De la scène, il reste fort peu de chose ; et le décor environnant lui-même ne rappelle guère celui de jadis, puisque rien ne subsiste des palais qui s'élevaient entre les Epipoles et le rivage. Quelques murs d'usines, des cheminées de brique remplacent mal les colonnes de marbre et les toits multicolores. Mais il y a toujours, à l'horizon, la mer et le port où fut détruite la flotte athénienne, et, pour moi, quelque chose de plus poignant encore : le souvenir de ces représentations des *Perses*, où les récents vainqueurs d'Himère retrouvaient comme un écho de la lutte qu'ils avaient eux-mêmes soutenue contre les barbares. De ce premier rang des gradins où je m'assieds, peut-être le vieil Eschyle a-t-il surveillé les répétitions de sa tragédie...

*
* *

Je me demande d'où a pu venir l'éclatante renommée de la fontaine Aréthuse. Il faut vraiment se monter l'imagination, évoquer la légende de la nymphe changée en fontaine et tâcher d'oublier les constructions modernes qui l'entourent, pour trouver quelque poésie à ce bassin d'eau douce où poussent des papyrus et où nagent des canards.

*
* *

Tout à côté de l'hôtel où je suis logé, s'ouvrent les *latomies* des Capucins, profondes excavations creusées par les Syracusains pour tailler les blocs nécessaires à leurs constructions publiques ou privées. On se rend compte de la façon dont ils exploitaient ces carrières et coupaient à la scie les énormes cubes de pierres. Ces trous sont envahis aujourd'hui par une végétation abondante ; le sol disparaît sous les orangers et les citronniers, les arbustes et les fleurs de toutes sortes. Sur les parois, lianes, mousses, lierre, vignes onduleuses, cheveux de Vénus, plantes grimpantes ou plutôt tombantes se sont agrippées, formant une épaisse tapisserie verte ; parfois même des figuiers de Barbarie ont profité d'un saillant de terre pour s'implanter dans la muraille. Des fragments de piliers et de voûtes, couverts aussi d'exubérantes verdures, ajoutent au pittoresque de cet étrange jardin clos, où les senteurs s'exaspèrent dans l'air surchauffé. On s'attend à rencontrer, à chaque détour du chemin, je ne sais quel sultan étendu à l'ombre d'un oranger, écoutant les récits amoureux d'une Schéhérazade à demi-pâmée dans les parfums... Comment croire que ces vergers furent un lieu de tortures ? Ici, pourtant, souffrirent et moururent plusieurs milliers de prisonniers grecs après la terrible défaite de 413. Ici s'acheva l'agonie des soldats de Nicias, agonie si atroce qu'on ne saurait l'imaginer si l'on n'a pas le récit de Thucydide sous les yeux... Quel étrange mélange de cruauté bestiale et de culture raffinée chez les Syracusains d'alors, s'il est vrai qu'ils épargnèrent cette horrible mort à ceux des captifs qui pouvaient leur réciter par cœur des vers d'Euripide !

*
* *

Dans le riche musée de Syracuse, qui peut s'enorgueillir de garder quelques-unes des plus belles monnaies du monde, les visiteurs ne vont guère admirer que l'*Aphrodite* exhumée en 1804. Elle souleva de bruyants enthousiasmes. Pour Maupassant, qui avait le délire facile, elle était le miracle de la statuaire et la plus parfaite représentation de la femme, telle du moins qu'il la concevait, « celle qu'on rêve couchée en la voyant debout ». C'est évidemment une créature de volupté, dont le dos et les hanches sont d'un tel réalisme qu'ils donnent envie de les caresser. L'ambiguïté même de la pose ajoute à son charme. Du geste de la main relevant les draperies, veut-elle voiler sa nudité ou l'offrir davantage ? Ces jambes qui se serrent nerveusement l'une contre l'autre, ces genoux qui se frôlent presque, trahissent-ils un mouvement de pudeur ou un frémissement de désir ? Tant de sensualité se dégage de cette chair amoureusement polie par le statuaire qu'il faut n'y chercher qu'une rivale de la *Callipyge*. Elle appartient au groupe de ces innombrables statues où les imitateurs de Praxitèle s'inspirèrent de l'incomparable *Aphrodite de Cnide*. Mais une certaine lourdeur dans l'ensemble et surtout la disposition si disgracieuse des draperies ne per-

mettent pas de la ranger — qu'elle soit copie ou création originale — parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque.

***

Ce port de Syracuse, fermé au loin par d'harmonieuses collines, c'est bien le paysage chanté par Hérédia,

Le golfe aux belles lignes,
Où l'Hybla plein de miel mire ses bleus [sommets..

Je le contemple de la barque qui me conduit vers la rivière Cyané, excursion classique, obligatoire en quelque sorte pour tous les touristes. Elle en déçoit beaucoup qui ne comprennent pas pourquoi on leur fait accomplir cette promenade sur une étroite rivière coulant entre des rives plates, au milieu de champs d'avoine et de maïs. Les poètes, au contraire, en gardent le plus exquis des souvenirs. Rien que les mots « sous les papyrus de Syracuse » m'enchantaient à l'avance et je prends plaisir à me répéter ces fluides syllabes tandis que, parmi les hautes tiges flexibles, j'arrive à la source, petit bassin circulaire où de longues algues frémissent aux remous de l'eau qui jaillit du fond. Cette eau, miracle de limpidité azurée, est de ce beau bleu des bluets champêtres qui lui donnèrent son nom. Sa pureté est bien digne de la nymphe qui ne put survivre au chagrin de voir Pluton enlever Proserpine et se métamorphosa en fontaine, à force de pleurer...

Quand Gide, dans les *Nourritures terrestres*, évoque ses souvenirs de Sicile, c'est la Cyané merveilleuse qu'il aperçoit parmi la campagne solitaire. Où j'ai l'impression de ces paysages japonais que je ne vis que sur des estampes, il pressentait l'Afrique tropicale qu'il n'avait pas encore visitée et songeait aux piscines de Gafsa, où des poissons frôlent les nageurs et où des serpents bleus rampent sur les dalles. Evidemment, les couples tranquilles qui lisent leur Baedeker ou mangent des pâtisseries, tandis que le rameur pousse la barque, n'y découvrent pas tant de belles choses. Il y a surtout dans les paysages ce que nous y mettons ; peut-être même n'y a-t-il que cela. A défaut de poètes, cette promenade de la Cyané devrait être réservée aux amoureux. Lasse d'avoir tant pleuré, la chaste nymphe ne s'indigne plus, quand son miroir d'azur reflète l'image renversée de visages heureux.

Sur la lave.

La neige descend trop bas sur le flanc de l'Etna pour que nous puissions songer à la moindre ascension. Mais je tiens à voir la coulée de lave qui, en novembre dernier, coupa la route que nous suivons et la voie ferrée parallèle, sans arriver pourtant jusqu'à la mer. Une animation inusitée, le chemin détourné, les champs encombrés de camions et de chantiers, m'avertissent que j'approche. Et, en effet, voici l'extrémité du fleuve de boue en fusion qui s'arrêta aux portes de Giarre. Quelles heures terribles pour la petite ville ! Combien plus terribles encore celles que vécurent les paysans de Mascali, le village voisin, en voyant peu à peu leurs demeures ensevelies sous le mouvant linceul ! Un incendie, une inondation sont choses terrifiantes, mais dont la soudaineté ne laisse guère le temps aux affres atroces de l'appréhension. Tandis que regarder avancer de quelques mètres par heure la menaçante coulée, hésiter jusqu'au dernier moment avant de déménager ses meubles, ses récoltes, ses troupeaux, vivre dans l'alternative de l'espoir d'un arrêt possible et l'angoisse de l'approche du fléau qui, plus que le feu ou l'eau anéantit, puisqu'il détruit jusqu'à la place même du domaine qui était toute leur richesse, tout leur amour, toute leur vie, quelles plus effroyables tortures pourraient être infligées à des cultivateurs ?

Je descends d'auto pour aller sur la lave encore tiède, où l'on enfonce comme dans l'asphalte à certains jours d'été ; par endroits, elle fume et une odeur de soufre m'étreint à la gorge. Des enfants me conduisent sur l'emplacement du village. Une perche fixée dans le sol indique la situation approximative de l'église. Je regarde ce que mon guide, édité avant la catastrophe, dit de Mascali, gentille bourgade parmi des vergers d'orangers et de citronniers, où l'on fabriquait des essences et des parfums. C'est une impression particulièrement poignante de lire cette description, en pensant que tout cela est sous mes pieds, à jamais figé dans la boue solidifiée...

Me voici près d'une ferme vide, mais dont les murs sont intacts ; la coulée s'est arrêtée à moins d'un mètre d'elle ; et voici même un oranger tout verdoyant d'un côté, brûlé de l'autre par la lave qui semble avoir expiré à son ombre...

Les enfants tiennent à me faire voir la place supposée de leur demeure ; ils ne pleurent plus, car voilà déjà quatre mois qu'ils y viennent

chaque jour ; mais ils ont un air grave et sérieux. Ils me reconduisent jusqu'à mon auto ; ils acceptent les quelques *lire* que je leur donne, mais ils n'avaient même pas tendu la main... Alors, je songe aux plaintes de Maeterlinck au sujet de la mendicité sicilienne, et je ne comprends plus. Nulle part, je n'ai vu gens moins quémandeurs. Pas une fois, au cours de mon voyage, je ne fus importuné par un mendiant. On a beau me dire que c'est le fascisme qui a changé les mœurs et la mentalité de ce peuple, je n'accepte pas l'explication. Il fallait que la race sicilienne fût particulièrement digne et réservée, que cette liberté fût bien l'expression même de son tempérament, pour que, sur les ruines encore fumantes de ce qui était leur richesse, nul ne cherche à tirer parti de l'émotion du visiteur.

Taormine.

Taormine et le paysage qu'elle domine sont d'une telle beauté matérielle, si j'ose dire, que nul n'y résiste. Ils donnent une véritable jouissance physique ; on ne saurait imaginer un spectacle qui comblerait plus vite et plus à fond tout ce que peut désirer le regard humain. Des jardins suspendus, couverts de l'exubérante flore sicilienne, avec, pour toiles de fond, l'immense azur miroitant de la mer d'Ionie et les flancs glacés de l'Etna ; quel autre site d'Europe offre pareille richesse ?

Jadis Barrès, sur les flancs du Vésuve, s'exalta au contraste de l'heureux paysage et de la menace sur lui suspendue. « On doit ce paradis à l'enfer qui le porte, déclare-t-il dans ces *Notes sur l'Italie*, que j'ai publiées récemment. Par ce beau jour, je m'enivre, avec une claire conscience, aux deux coupes du monde, l'une bleue frangée d'écume et l'autre enveloppée de vapeurs funèbres. Ces deux coupes de vie et de mort, posées sous le plus beau ciel, c'est un drame mystique, une messe, l'éternel office divin. » Ce côté mystique disparaît ici dans l'allégresse vernale. La Sicile n'est qu'une terre de volupté à laquelle l'Etna ajoute les raffinements du danger et de la peur. La plupart même des milliers de touristes qui envahissent Taormine y savourent le plaisir à l'ombre dorée des orangers et dans le parfum des tubéreuses, sans penser à la Mort, comme ces amants de la fresque de Pise, qui ne voient pas voler derrière eux la vieille virago aux ailes de chauve-souris...

*
* *

On pénètre librement dans les ruines du théâtre, sans être importuné par les commentaires d'un guide. Je circule parmi les blocs et les colonnes brisées, au milieu des acanthes et des asphodèles en fleurs. Assis sur l'herbe des gradins, je reste des heures à suivre les jeux mouvants de la lumière. Entre les trois baies qui s'ouvrent derrière la scène, on aperçoit la mer et l'Etna. Et l'on a beau être blasé par toutes les merveilles de la Sicile, l'admiration fige les paroles sur les lèvres. Vraiment, la sagesse est de garder cette vision pour la fin du voyage. Mieux qu'à Ségeste encore, on se rend compte de la sûreté du goût et du sens inné de la beauté qu'avaient les Grecs pour adapter ainsi la perfection d'une architecture à la perfection d'un paysage. Et certes, je n'ignore pas que ce théâtre fut presque entièrement reconstruit par les Romains ; mais l'idée ne pouvait émaner que des artistes merveilleux qui surent faire épanouir les fleurs les plus rares de l'art humain aux plus beaux lieux de la terre. C'est surtout à cause du décor que ce théâtre a mérité d'être appelé par Renan « le premier du monde ».

*
* *

Dernier soir en Trinacrie. Du balcon de ma chambre, au-dessus des jardins du couvent de San Domenico, transformé en palace, je regarde l'Etna dégagé enfin de son capuchon de brume. Presque irréel dans sa blancheur, le cône se détache sur le fond sombre du ciel. A travers les arbres qu'éclairent les globes électriques, par-dessus les lumières clignotantes de la petite ville, c'est presque une apparition de rêve. Je songe à ce Fousi-yama que l'on aperçoit, entre des branches fleuries, à l'arrière-plan de tant d'estampes japonaises. A peine distingue-t-on le mince panache de fumée, juste ce qu'il faut pour mettre comme un léger piment dans mon plaisir.

Pourquoi faut-il qu'un vent froid m'empêche de jouir plus longtemps du spectacle ? Printemps trop tardif, je t'en veux de ne pas me donner une de ces chaudes soirées de Sicile, où, dans les jardins assoupis, on se sent défaillir sous les parfums, une de ces belles nuits païennes où l'on rêve de Phœbé et d'Endymion... Je m'endormirai du moins au murmure de cette mer qui entendit les strophes alternées des bergers de Théocrite et les soupirs de Sapphô.

GABRIEL FAURE.

UN MOIS DE REPORTAGE VINICOLE

A Mme VEUVE J. CASTEL, VIGNERONNE

Paris, 2 février 1930. — On m'a dit, à la gare de Lyon, le matin même de mon départ :

— Ils se démènent dans le Midi !

— Ah ! Et pourquoi ?

— Vous savez bien, voyons, le vin...

— Non.

Je niais, point fâché de commencer déjà mon reportage par l'exposé inattendu de ce vague ami voyageur de commerce. Je me défie un peu de cet air de blague qu'on prend volontiers dans le Nord pour parler du Midi. Des histoires marseillaises, gasconnes, catalanes, languedociennes, voire auvergnates, inventées et contées sur place puis diffusées, déformées, racontées dans le Nord entre gens qui en ignorent l'origine se retournent contre leurs auteurs malicieux et finissent par dépeindre les Méridionaux sur la foi de caricatures méridionales. J'interrogeai :

— Alors, ils se démènent ?

— Faut voir ça ! Ils parlent de mettre toute la France, et l'Algérie, et la Grèce, et je ne sais quelle partie du monde encore à feu et à sang parce qu'ils ne peuvent vendre leur vin plus de 300 francs l'hectolitre.

Mon interlocuteur, qui est né Parisien, mais dont le propre père et le nom propre furent importés de quelque part, là-bas, dans les Balkans, ajoutait, déformant, sans se douter du crime, un français qui n'est sa langue qu'à demi :

— Oui, à ce qu'il paraît qu'ils font un foin de tous les diables...

C'est à peu près tout ce que savait de la matière mon voyageur, qui revenait de Lyon. Je le quittai, dînai dans un de ces restaurants parisiens où l'on a su industrialiser l'illusoire à tel point que les assiettes y sont devenues soucoupes, afin de déguiser en magnifique portion un affreux petit contenu débordant, bus un vin fort pauvre d'alcool pour 1 fr. 50 le demi-setier, puis m'embarquai dans le train qui ramenait à Sète, sous de sportives acclamations, l'équipe d'un football vainqueur.

***

Sommières (Gard), 4 février. — Je suis né quasi sur une cuve ; et c'est dans ma maison natale, que hantent pour ma dévotion mes aïeuls vignerons, que je suis venu chercher les moyens de connaître le plus possible de la crise des marchés de vins.

Je revois mon grand-père à la blouse bleue, aux grandes mains noueuses, tailler, déchausser, soigner comme de jeunes enfants les souches de ses vignes qui lui donnèrent, pour tant de mal, si peu de biens ; je le revois conduire dans le soleil l'attelage de ses vendanges, à la mode d'un char romain ; ou trouiller le raisin, sur sa cuve, mains crispées aux soliveaux des caves, avec le geste de ces images antiques gravées aux tombeaux égyptiens ; et goûter sa récolte, au bout de septembre, lorsque, ouverte à grand van aux bouillonnements roses, les deux cuves baignaient d'un parfum bachique, sous la voute romane, sa stature de patriarche. Enfin, je le revois, plus tard, s'appuyer sur sa dernière canne lorsque, monté sur la colline où est bâti l'hospice des vieillards et réchauffant à la lumière chaude du jour son corps trop vieux, il caressait d'un même regard les vignes qu'il ne cultiverait plus et le cimetière qui le prendrait bientôt.

Je me suis rendu dès le matin sur le pont, où se retrouvent, de l'aube à la nuit, la plupart des hommes d'ici. Tous parlent du vin... non, on parle aussi de sport, du vin et du sport. J'ai rencontré d'abord le chauffeur du taxi, discuteur, au milieu d'un groupe :

— Hébé ? Et cette crise ?

Joseph, marseillais d'origine, a arrêté sa bagnole devant le café et interroge Saint-Christol, un vieux cultivateur de ladite localité. Celui-ci hoche la tête.

« Ça devient mauvais, dit-il, très mauvais... Ils parlent de contingenter... Dé qu'es acco ? Ça me semble pas clair. Enfin, quelque chose comme ça : je fais 1.000 hectos de vin à 10 degrés. Le gouvernement m'en réquisitionnerait dix, qu'il me payerait 1 franc le degré ; total : 1.000 francs.

« Ils disent que les 900 hectos qui me resteraient, je les vendrais 130 francs au lieu de 70 qu'il se vend maintenant.

« Bon ! Moi, je veux bien, mais s'ils se trompent ! Digue Joseph, s'ils se trompent, regarde un peu que le vin me revient à 80 francs de frais par hecto. Je perds déjà sur 100 hectos 7.000 francs, arregarde ce que je vais perdre si les prix ne remontent pas... C'est qu'il faut en avoir à perdre...

— Vous êtes toujours les mêmes, les paysans,

l'interrompt alors Joseph. Le vin s'est vendu, après la guerre, tellement que vous saviez plus où mettre l'argent. Vous avez planté partout des vignes, acheté des terres, des maisons, des pianos et des autos. Quand le voisin commandait une nouvelle marque, vous commandiez une autre nouvelle marque encore plus chère. Vous parcouriez 50 kilomètres pour aller chercher à Nîmes une paire de lacets. C'était lundi, jour de marché. Vous partiez, toute la famille. Vous rapportiez des lacets jaunes. Et le mardi, zou! vous rouliez encore auto, cinquante kilomètres de plus pour aller acheter des lacets noirs au marché de Montpellier...

« Le vin se vend moins ? Ça vous dressera. Vous n'êtes pas à plaindre. Faut bien que la vie commence à baisser par quelque bout... »

Le vieux Saint-Christol est parti fâché. Alors, le bourrelier, qui n'avait rien dit, a pris à partie Joseph le Mécano :

— Bardot ! Tu comprends rien. Tu vois pas qu'il a pas le sou ? C'est pas lui qui risque d'acheter des automobiles. Il couche dans ses vignes, presque, pour les travailler...

— Et après ?

— Après, après... La vigne et le vin, ça regarde tout le monde, ici. Moi, si les paysans vendent pas leur vin, ils risquent pas de me faire faire des colliers neufs... et de se ballader dans ton taxi non plus. Et c'est pour tous les métiers pareil.

***

J'ai quitté mes amis pour lire les journaux locaux, presque emplis de nouvelles de la crise. Je les ai lus sans trop comprendre, à cause des mots spéciaux, techniques, dont j'ai cherché vainement le sens précis : contingentement, bloquage, etc... C'est en conversant avec des hommes simples, dont l'idée s'expose toujours à la mesure d'un parler clair, issu juste des mots qu'il faut, que j'ai appris assez de ce vocabulaire vinicole pour me faire un petit dictionnaire. J'ai noté là, précieusement, chacune de leurs définitions, qu'il ne s'agissait plus que de comparer, opposer, appliquer à leur emploi, ou concerter avec le langage vivant, imagé, objectif des viticulteurs assez naturels pour parler des préoccupations et des peines de leur vie avec le verbe même de leur nature.

Au milieu de ces mots nouveaux, que jargonnent le plus souvent ceux qui, ayant appris leur journal le matin, le récitent toute la journée, un m'effraye plus que tous : contingentement. Son sens n'est pas « répartition ». Ça ne collerait pas, je l'ai donc défini particulièrement : opération par laquelle l'Etat *réduirait* à une quantité donnée (contingent) le contenu du marché des vins dont l'excessive production a causé le mépris des ventes.

Est-ce bien cela ? Je verrai. Ce mot est en tout cas au centre de ce trouble dans les affaires qu'on a nommé à bon droit « crise ». La chose qu'il désigne en serait le principal remède. L'autre remède préconisé est le remplacement de l'impôt sur le chiffre d'affaires par une taxe particulière aux vins, réduisant présentement au plus petit nombre possible la maltôte d'Etat, en attendant la hausse désirée des cours. On appelle celui-ci : taxe unique.

Mais définissons notre crise... Elle consiste dans ce fait que les vins, vendus à peu près régulièrement par leurs producteurs, depuis deux ans, à un prix moyen de 150 francs l'hectolitre, ne peuvent plus s'offrir utilement à plus de 85 francs, en moyenne, et ce nombre paraît, aujourd'hui, tendre à diminuer, alors que, de l'avis unanime des viticulteurs, le prix de revient d'un hectolitre de leur vin dépasse ce prix. Il atteint même, selon d'autres, 100 francs.

C'est des causes de ce trouble, des remèdes proposés, des effets directs que chacun subit que la parole, l'écrit, le geste du public se sont émus.

***

J'ai visité l'après-midi la cave coopérative, une maison démesurée à terrasses rayées de rails, laide à faire peur, qui tient du mas, du fortin et du tombeau. L'intérieur, tout de ciment, dissimule le cloisonnement des diverses cuves ou amphores sous des parallélépipèdes gris, décorés de beaux chiffres noirs qui inscrivent des numéros d'ordre sur chaque chapelle de cette espèce de nécropole, où souffre et meurt le fruit, où le dieu né du crime bouillonne, fermente, subit cette métamorphose chimique qu'on nomme vinification et puis dort, enfin, attendant l'acheteur. On a découvert pour moi les petites dalles funéraires, percées d'un trou rond, pour qu' « il » respire, et je me suis agenouillé devant le flot immobile, pesant, de ce « liquide capital », comme le nomme Jean Royère, sur quoi la lumière électrique étendait la couleur du sang.

Il dormait là, plus de 10.000 hectolitres... des 24.000 de l'année. On m'en a fait goûter, dans la tasse d'argent. Il pèse 9 degrés, pris dans

toutes les amphores, la cave fonctionnant ici au « degré unique ». Il a belle couleur.

— Voulez-vous goûter le rosé ? C'est dans cette cuve-ci... Voyez, je l'ai obtenu, m'explique le gérant, en vinifiant la dernière vendange, cueillie après les pluies. Que voulez-vous ! Ils m'apportaient tous du raisin pourri, alors, j'ai vinifié au rosé... Voyez, quelle couleur ! Pour ça, j'a bien réussi. Il pèse 10 degrés ».

Ainsi, on a fait du beau vin avec de la pourriture ! Je le goûte :

— Il est très bon.

C'est vrai. On croirait de ce vin de Bellet, vendangé proche Nice, qui, bu sur « l'anchoïade » ou la « peïssaladière » vous transforme un homme en génie, en un clin d'œil... J'avoue pourtant que ce mot : *vinifié* me tourmente, car la vinification étant devenue affaire de publicité pour spécialités œnologiques, comme l'est devenue pour spécialités pharmaceutiques la médecine, je crains beaucoup, ici et là, un tel savant excès de beaux remèdes. N'amèneront-ils point le mal bien plutôt que toutes guérisons promises ?

Je buvais bien plus volontiers le vin que faisait mon grand-père qui, pour un boulet de canon, n'eût jeté dans sa cuve un grain pourri, un vin dont aucune formule chimique n'avait besoin d'améliorer le bouquet venu très naturellement du jus mûri, chauffé, cuit au soleil, sur les coteaux d'où nous l'avions ravi.

Combien l'endocarpe, l'épicarpe, le mésocarpe du grain contenaient-ils de sucre, de tanin, d'huile, de matières azotées ou d'acide tartrique ; son moût de glucose, d'acide picrique ou de bitartrate de potasse ? Quels acides, brûlés par la chaleur solaire, s'étaient-ils, aux envols de moineaux ou d'abeilles, dégagés de ses vignes sous forme de CO^2 ? Mon grand-père l'ignorait bien plus que son latin. Mais il savait qu'un an de foudre ne pouvait casser ni piquer son vin, et que deux ans de bouteille le rendaient fameux.

Quel diable de « passéiste » je fais...

⁂

5 *février*. — J'écris dans le train. Je me rends à la ville pour visiter un grand confrère. On m'a dit : « C'est le meilleur journaliste vinicole. Vous ne devriez rien écrire sans le consulter... » J'y vais.

Avec moi, voyage un vieillard de 81 ans, qui, la pipe au bec, contemple les vignes. C'est un vigneron en retraite, si l'on peut dire, chez ses enfants, et qui se rend de chez l'un chez l'autre. Je l'interroge :

— Que pensez-vous du vin ?

Il parle haut, net :

— Le vin, cette année, il n'est pas bon. Celui qui sera été amassé d'avant les pluies, il piquera ; et celui qui est ramassé après les pluies, hé !... il pourrait bien se faire qu'il casse.

J'ai souri : acide tartrique et tanin ont déjà probablement guéri cassure et piqûre. Ne sait-il pas, ce bon grand-père, qu'on peut « vinifier » la pourriture pour en faire du vin de dessert ?

— Et la crise ? Qu'en pensez-vous ?

Il m'a dévisagé, ses petits yeux durs, embroussaillés, hors de l'ombre de son grand chapeau noir, me fouillaient. Enfin, il m'a jeté au visage :

— Le plus grand mal, là-dedans, c'est les journalistes. Autrefois, le vin se vendait, se vendait pas, nous nous arrangions entre nous... et la crise passait. Et... nous en avons vu des crises, autres que ça... Seulement, de mon temps, on craignait pas le travail comme aujourd'hui. C'est plus des hommes maintenant... »

Il s'est interrompu pour jeter les yeux sur des cépages de mauvaise mine, au milieu d'une vigne bordée par la voie, et il a prononcé pour lui, penchant la tête et soupirant :

— Les vignes tiendront pas le coup. A force d'y mettre des saletés... il finira par s'y déclarer une maladie, comme le phyloxéra en Septante ! Hé ! Les vignes, c'est comme les gens, il leur faut pas trop de poutringues... »

⁂

J'ai vu mon éminent journaliste vinicole, dans son bureau américanisé en désordre tout autant qu'un autre. Je lui ai dit mon intention d'écrire « sur » le vin.

— Vous connaissez la question ?

— C'est-à-dire... J'ai toujours assez aimé le vin pour en connaître...

— Je ne veux pas dire cela. Connaissez-vous le problème compliqué de la crise ?

— Non monsieur.

— Tant mieux, monsieur. Pour bien faire notre métier, ça vaut mieux. Moi, je suis arrivé un jour d'Amérique sans en connaître plus que vous. Je voulais seulement gagner de l'argent. Cela seul importe. Je m'y suis mis, et vous voyez, je suis le meilleur journaliste de la région. Vous ferez comme moi. Je vous expliquerai...

J'étais stupéfait.

— Je vous avoue, monsieur, que je comptais opérer plus simplement, après avoir connu votre opinion...

— Ah ! Et que comptiez-vous faire?

— Me rendre sur les marchés de vins, me mêler aux vignerons, dont je parle le patois, écouter ce qui s'y dit, comprendre ce qui s'y fait, me rendre ensuite sur place, dans la campagne où j'ai des parents, des amis, les interroger, savoir, juger enfin...

— Non, monsieur. D'abord les vignerons ne parlent point le patois. Ce sont des messieurs comme vous et moi, qui ont une auto et qui ne vont sur le marché que pour y conduire leur dame. Non... n'allez pas sur le marché. C'est inutile. Vous lirez la collection de mon journal. Vous explorerez soigneusement, chaque matin, la littérature vinicole de chacun des journaux régionaux. Quand vous vous serez fait une idée, venez me voir. Je vous mettrai au courant du reste...

*
* *

Sommières, 8 février. — J'ai lu des articles et des articles, des colonnes de six, de sept, de huit points, sur toutes les « justifications ». Des mots... Et bien, non, j'avais cru comprendre, mais maintenant tout s'est brouillé. Ou plutôt rien dans cette littérature n'ajoute à la seule phrase dans laquelle j'ai osé essayer d'enclore toute la crise des vins, sinon qu'on a pu voir, ouir, écrire en tel lieu, tel journal, des manifestations, des conférences, des proclamations, des ordres du jour. Si pourtant, j'ai connu par les journaux que la Confédération générale des viticulteurs, organisme créé en 1907, portait dans son sein, comme tout groupement ancien, des minorités plus enthousiastes, plus actives, vraisemblablement plus populaires qu'elles : le Syndicat du Sud-Est et le Comité de Puichéric.

J'ai ouvert ma fenêtre au soleil. Bonjour, soleil ! Je sors, me mêle aux gens. Bonjour, tous... C'est le marché de Sommières. Que pourrait entendre ici mon nouvel ami, l'éminent journaliste, qui n'entend pas le patois ?

*
* *

10 *février.* — Nous partons pour Nîmes, sous la pluie, et trouvons la neige hors Sommières. Par-delà buissons et chênes-verts déjà blanchis, les vignes ont l'air de velours ou d'hermines royaux. Des rangées de souches y impriment en noir sur blanc des rayures fleurdelysées. L'auto dérape aux portes de Vaunage.

L'ami qui me conduit est président d'une cave coopérative de la région. Il m'explique le fonctionnement de cette forme moderne de la production en commun, qui a donné aux petits vignerons les moyens de fabriquer et de loger leur vin à l'aide d'un outillage perfectionné, et les avantages des combinaisons commerciales, inaccessibles à de petites gens, dont sont capables les seuls techniciens appliquant leur science du jeu des affaires à la vente ou à l'achat du vin.

— Voulez-vous, m'a offert cet ami, assister aujourd'hui à une importante réunion des présidents de caves coopératives ? Vous savez l'essentiel de la crise ? En 1927, nous vendions le vin plus de 300 francs l'hecto. Durant plus d'un an, le commerce l'a acheté et revendu à la hausse, y gagnant constamment et beaucoup. Ensuite les prix sont revenus à des chiffres normaux, sans que le commerce de détail, dans le Nord surtout, baissât ses prix, établis sur la plus forte cote.

« Entre temps, chaque vigneron, tenté par une abondance que jamais il n'avait connue, s'appliquait à produire davantage. Ainsi, des particuliers étrangers à la vigne, venus de la ville avec leurs capitaux, les investissaient là, créaient ou augmentaient un nouvel outillage, arrachaient oliviers, mûriers, agençaient de vieux mas, amélioraient des terres de guarrigues. Et la campagne s'est couverte de plantations nouvelles, de plantiers, comme on dit ici.

« Ce fut pire en Algérie. D'innombrables sociétés installaient, en un rien de temps, et standardisaient d'immenses vignobles en des terres préparées par la dynamite, fertilisées par la chimie. Etayés des mille capacités d'un institut agricole qui est sans doute un des mieux placés et dirigés du monde, ces vignobles portaient de 9 millions en 1926 et 27 à près de 14 millions en 1928-29 la production d'un vin riche en alcool, alors que les dernières vendanges méridionales, faites sous la pluie, dans la boue, en abaissant la qualité du nôtre, l'appauvrissaient...

« Vous comprendrez la déconvenue des vignerons d'ici si vous voulez bien vous pencher sur les chiffres saisissants qui marquent la différence entre les charges inférieures supportées par les vignerons d'Algérie et celles, écrasantes, des Français. Vous comprendrez aussi que soient si populaires, ici, les mots de contingentement algérien et de taxe compensatrice.

« Voulez-vous assister à ma réunion ? »

⁂

J'ai accepté. Me voici en séance. Je croirai bon de ne nommer personne parmi l'auditoire d'hommes réfléchis, sympathiques, choisis chacun pour son honnêteté, sa compétence, par des populations rurales qui ont voulu donner la direction de l'intérêt commun à celui qu'on juge le plus valeureux du pays. Le président, aux moustaches bien françaises, au masque de médaille, qui parle avec l'accent musical et doux de Provence, conduit rondement, familièrement le débat, que chacun entretient brièvement, soucieux du temps mesuré, sans effet, comme on fait au sein d'une famille. De toutes les réunions où j'entrerai, aucune ne satisfera autant que celle-ci mon désir humain, psychologique, de découvrir la vérité des faits exprimés dans le geste, la voix, le regard qui les expriment, autant que par la logique, la raison dont ils semblent issus.

On discute très professionnellement l'article II de la loi du 1er janvier 1930, destiné à combattre la fraude. Un délégué craint que sous les nuances voulues d'un texte qui, évidemment, essaie de concilier les droits de l'exploitant et du commerçant, il soit trop laissé aux fraudeurs la liberté, la légalité de cacher leur fraude. Ce n'est pas l'avis unanime. « Si cet article, si cette loi, disent-ils, sont scrupuleusement appliqués, — et c'est aux producteurs à veiller à ce qu'ils le soient, — nul acte frauduleux ne pourra éviter la sanction prévue... »

Tous demandent que soit accordé aux agents du Fisc le libre accès des caves coopératives.

La « situation » est exposée, discutée entre soi... Je peux révéler qu'elle n'est pas égale pour tous : les riches propriétaires ont, il est vrai, une part de leur capital immobilisée dans la cuve, soumis aux risques que court le vin. Mais les propriétaires pauvres, plutôt que de vendre à perte leur petite part de coopérateur, demandent à l'emprunt, par warrant, un précaire moyen de faire bouillir leur marmite.

Ces choses sont connues des présidents, qui veulent joindre leur fermeté pour décider des volontés corporatives. « Il faut, disent-ils, organiser des réunions, créer parmi les producteurs un mouvement d'opinion favorable à l'action directe. Seule, l'action directe peut résorber la crise, prévoir des crises plus graves encore et ramener les ventes des futurs marchés à des gains honorables. Ce qui importe au gouvernement, ce qui le force à agir, c'est les troubles sociaux... »

Tous ces gens pondérés, polis, calmes sont décidés.

« Il faut nous faire craindre. Le ministre tout-puissant se dit : « Si je ne te crains pas, je te joue... »

Il est dit un autre verbe, plus précis, que les soldats comprennent le mieux.

Un vieillard à barbe blanche interrompt, va plus loin : « Il faut descendre dans la rue... »

Le président a répliqué:

« Ne nous emballons pas. Le moral, la morale, la mentalité du peuple ont changé depuis 1907. Prenons garde de ne point déclancher de manifestations qui puissent, menées par d'autres, se retourner contre nous... »

On a transmis à la Chambre d'Agriculture une liste de revendications, de suggestions, issue des Comités de défense créés. L'action de la C. G. V. sera non seulement soutenue, mais dépassée ; celle des parlementaires des groupes vinicoles est impatiemment attendue. C'est sérieux. Si cela ne suffisait pas, on agirait d'autre manière...

⁂

Nous avons regagné Sommières à la nuit, sous une pluie diluvienne. Le Vidourle, limoneux, charrie. Des groupes de curieux, prudents, surveillent l'étiage, au pont romain. En 1907, je me souviens, la plus violente des crues accompagna la crise vinicole la plus grave. Pourvu que cette dernière nous suffise, cette année-ci...

(*A suivre.*)

André Savanier.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LE PONT ET LE PROTOCOLE

Tandis que la Conférence de Londres accaparait encore l'attention du monde politique européen, un acte diplomatique, au fond beaucoup plus important, se signait à Paris : l'accord sur les réparations orientales.

Amorcées à La Haye, les négociations ne paraissaient pas commodes. Les thèses juridiques se heurtaient violemment, plus violemment en-

core que les intérêts. Le mérite de M. Loucheur qui, depuis La Haye, représenta la France dans cette négociation, c'est d'avoir mis au second plan ces thèses juridiques inconciliables et d'avoir abordé délibérément les questions d'intérêts qui l'étaient beaucoup moins ; au fond, toutes les puissances en cause avaient hâte d'en finir.

Aussi, chacun y a-t-il mis du sien : la Roumanie, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et même la Hongrie. Quant aux trois grandes puissances, France, Italie, Grande-Bretagne, elles ont donné la meilleure preuve de bonne volonté en augmentant sensiblement l'aide financière que dès La Haye, elles avaient décidé d'apporter en vue du règlement final.

On connaît l'économie de l'accord :

D'une part, se trouve constitué un fonds agraire qui se substitue complètement à la responsabilité des trois Etats, Roumanie, Yougoslavie, Tchécoslovaquie, pour les procès relatifs à des litiges agraires. On a d'ailleurs étendu beaucoup la limite des litiges dont serait responsable le fonds agraire pour que, dans la plupart des cas, on puisse considérer que le coup d'éponge final est donné. Pour cela, certains apaisements ont été donnés à la Hongrie. Chacun a pu mesurer l'étendue du risque et l'accepter.

D'autre part, en ce qui concerne les questions qui ne sont pas relatives au fonds agraire, il reste des procès possibles. La procédure en a été simplifiée, des garanties plus grandes ont été données. On a maintenant la constitution du fonds d'assurance consenti par les trois grandes Puissances en faveur des Puissances de la Petite Entente. C'est ce qu'on appelle le fonds B. Il a un capital de cent millions de couronne-or.

L'importance immédiate de ces accords, c'est qu'ils permettent l'application du plan Young et le fonctionnement des règlements internationaux. Mais leur importance lointaine est beaucoup plus considérable encore. Cette question des réparations orientales empoisonnait non seulement les rapports de la Petite Entente et de la Hongrie, mais même jusqu'à un certain point les rapports de peuples de la Petite Entente entre eux. Maintenant que tout est réglé à la satisfaction générale, une véritable détente ne manquera pas de se produire. Sans doute, un certain nombre de questions seront encore portées devant la S.D.N. mais les Puissances intéressées ne s'affronteront plus en adversaires.

Au même moment, une nouvelle nous arrive qui n'est qu'indirectement d'ordre politique, mais qui souligne cette heureuse impression de bonne entente qui nous vient de l'Europe centrale : il y a quelques jours, des experts roumains et yougoslaves se réunissaient à Belgrade pour fixer l'emplacement exact du nouveau pont de Prahovo. C'est le signe que le lien économique vient fortifier le lien politique.

Ce pont, dont les premiers projets remontent à 1880, a toujours eu la valeur d'un symbole. En ce temps-là, pour les Serbes qui n'étaient encore que les Serbes de la petite Serbie, l'idée de ce pont était la manifestation du désir de se soustraire à la tutelle économique de l'Autriche-Hongrie. Le krach de l'Union générale qui avait obtenu la concession des travaux remit tout en question. Le projet fut repris en 1897, sous le gouvernement du Dr Vladan Djorjevitch, mais le changement de dynastie arrêta tout. Au commencement du règne de Pierre Ier, la question des chemins de fer et du pont de Prahovo revint au premier plan. En 1907, on construit la première ligne de la Serbie orientale (Prahovo-Zayetchar). En 1908, le gouvernement serbe lance l'idée d'une grande ligne transbalkanique qui se heurte à l'opposition de l'Autriche-Hongrie. En 1910-1911, on commence les travaux de modernisation du port fluvial de Prahovo, et les guerres balkaniques ayant rendu définitive la rupture de la Roumanie et de l'Autriche, une convention serbo-roumaine pour la construction en commun du pont fut ratifiée par la Skoupchina, le 24 mai 1914... Tout semble décidé, tout fut de nouveau remis en question, et par quels événements ! Mais l'heureux dénouement de la guerre ne pouvait que resserrer encore les liens traditionnels qui unissent les deux nations.

Il est vrai qu'on aurait pu croire que le fameux pont danubien allait perdre de son importance par le fait que Roumains et Yougoslaves sont aujourd'hui en contact dans le nord de la région danubienne. Il n'en est rien. « Les raisons économiques qui militaient naguère en faveur de cette liaison gardent toute leur valeur, dit M. Albert Mousset dans l'*Europe Centrale*, et de plus, le troisième Etat de la Petite Entente, la Tchécoslovaquie, trouvera dans la réalisation du projet un moyen de communiquer, en cas de crise, avec la Yougoslavie et l'Adriatique par une voie détournée, située toute entière en territoire allié.

« Les communications ferroviaires actuelles entre la Yougoslavie et la Roumanie ont un caractère d'improvisation : ce sont des tronçons de lignes secondaires ou de grandes lignes na-

guère orientées vers Budapest, raccordés et adaptés à la circulation des trains express.

« Par rapport au transit international, la ligne partant de Belgrade vers l'est de la Serbie et le Bas-Danube constitue le prolongement rationnel de la voie qui rattache la France à la Roumanie : c'est la véritable continuation de la ligne du 45° parallèle, dont le tracé par le Banat n'est qu'un *Ersatz*.

« Evidemment, l'intérêt primordial de la liaison projetée reste d'ordre économique. Les échanges de la Roumanie et de la Yougoslavie, pays de production similaire, ne sont pas très intenses, mais les deux pays ont un commerce de transit actif. On en jugera par ce chiffre : en 1929, sur un total de 497.430 tonnes de céréales yougoslaves exportées en Roumanie, il y avait 410.113 tonnes de blé et 44.164 tonnes de maïs en transit.

« Grâce au pont de Prahovo, la Roumanie apportera un surcroît de rendement à la ligne adriatique débouchant sur Kotor par Nich et le Kossovo, tandis que la Yougoslavie avivera le trafic des ports de Braïla et de Galatz ».

Mais ce qui n'est pas moins important, c'est que le pont de Prahovo favorise également l'économie tchécoslovaque. Il facilite puisamment les communications de la Tchécoslovaquie avec la mer Noire et avec l'Adriatique.

Jusqu'à présent, la majeure partie du commerce tchécoslovaque a passé par Hambourg et par Trieste ; grâce au pont de Prohovo, un courant commercial important ne manquera pas de s'établir entre les usines tchécoslovaques et les ports yougoslaves de l'Adriatique d'une part, les ports roumains de l'autre. Trieste n'est plus rapprochée que d'une partie de la Tchécoslovaquie et les port de Chibenik et de Split, plus près de la mer libre, offrent, à bien d'autres points de vue, des avantages. Le débouché actuel sur Split est assuré par la ligne de la Lika. Ce tracé a des inconvénients, mais ils disparaîtront le jour où la Yougoslavie aura achevé la ligne de l'Ouna. Grâce à cette ligne, le trajet Bratislava-Split ne sera pas sensiblement plus long que le trajet Bratislava-Trieste.

Rien ne rapproche plus sûrement les peuples qu'une voie commerciale commune, et l'identité des intérêts économiques de tous les Etats danubiens n'est pas loin d'avoir définitivement raison de la rivalité des races et de tant d'anciennes rancunes. La Conférence qui s'est tenue récemment à Bratislava en est une preuve nouvelle. Sans doute, elle a abouti à repousser, pour l'instant du moins, le régime préférentiel dont on avait parlé.

En examinant les choses de près, on s'est aperçu qu'il était plein de danger — au fond, il semble bien que le régime préférentiel ne soit possible qu'entre une métropole et ses colonies ou entre des Etats qui tendent à l'union douanière — mais on a abordé, avec beaucoup de chances d'aboutir, diverses questions plus modestes d'une grande portée pratique : atténuation des formalités administratives, simplification et unification de certaines taxes, abaissement des tarifs postaux. Comment ne verrait-on pas là tout un ensemble d'heureux symptômes ?

Tous ces jeunes Etats de l'Europe centrale et orientale qui doivent leur existence ou leur développement inespéré aux traités de 1919, sont en train de se fortifier singulièrement en s'appuyant les uns sur les autres. Dans les premières années de leur existence, ce fut presqu'un dogme pour les augures de la politique, de leur témoigner de la méfiance. On hochait la tête. On se refusait à croire qu'ils viendraient à bout des difficultés, à la vérité considérables, qu'ils avaient à surmonter : minorités à absorber, réformes agraires à réaliser, unité nationale à faire ou à refaire, questions financières à résoudre. On avait compté sans le puissant sentiment national qui anime ces peuples jeunes. Ce qui fait une nation, dit Renan, c'est le souvenir des grandes choses que l'on a faites en commun dans le passé ; c'est la volonté de faire de grandes choses en commun dans l'avenir. Dans le passé, ces peuples ont, entre autres souvenirs communs, celui des dures années de la grande guerre et des traités à quoi ils doivent leur existence ; dans l'avenir, ils ont la volonté de se débalkaniser complètement et de jouer un rôle en Europe. Ce rôle peut être considérable. Les peuples de la Petite Entente, ainsi que la Pologne, contribuent désormais à la balance des forces à quoi l'on sera bien obligé de revenir, quand quelques autres Conférences de Londres auront démontré que la confiance que les peuples peuvent avoir dans le covenant ou le pacte Kellogg, pour assurer leur sécurité, sont plutôt théoriques. A côté des Puissances qui ont mis tout leur effort politique dans la révision du Traité de Versaille et des traités annexes, il en est qui considèrent que le maintien de ces traités est indispensable à leur sécurité. C'est fort heureux pour la France.

L. DUMONT-WILDEN.

LE ROMAN

LE ROMAN D'UN CANADIEN FRANÇAIS

Le Canada a fait, il y a quelques années, une triomphante entrée dans la littérature française avec *Maria Chapdelaine*. L'année dernière, c'est avec un roman canadien, *Un homme se penche sur son passé* que M. Maurice Constantin-Weyer, complétant par là tout un cycle (*Manitoba, La Bourrasque, Cinq éclats de silex, Cavelier de la Salle*), enlevait brillamment le Prix Goncourt. Invisible et présent, le même pays transparaissait encore derrière le thème et effleurait sous quelques-unes des scènes du roman auquel était décerné le Prix Fémina en 1927 : *Grand Louis l'Innocent*. Il fournit le cadre et l'atmosphère du nouveau roman du même auteur, Mme Marie Le Franc : *Hélier, fils des bois*. Si nos romanciers ne se sont pas avisés plus tôt des ressources magnifiques que leur offrait cette terre de beauté et de vaillance où s'épanouit un arbre vigoureux, aux racines françaises, c'est qu'ils ne voyageaient guère. Il a fallu bien des hasards pour qu'un Louis Hémon, un Constantin-Weyer, une Marie Le Franc se trouvent attirés et retenus là-bas, mis en mesure d'y saisir la vérité des paysages et des âmes et de pénétrer plus avant encore, jusqu'à leur poésie. Il reste à regretter maintenant qu'à côté de ces jeunes écrivains, dont l'inspiration s'est éveillée à ce contact, quelque grand romancier de la terre de France et des plus pures traditions françaises, un René Bazin, un Henry Bordeaux, soit appelé à son tour lui aussi, retenu par ce qui fut jadis la Nouvelle-France, où revit aujourd'hui quelque chose de la Vieille France, de la France éternelle. Il n'est pas trop tard, et nous pouvons former encore un tel vœu.

∴

Mais ce n'est pas seulement dans quelques œuvres de romanciers français que nous souhaitons trouver le reflet de la vie et des âmes canadiennes, des paysages canadiens. Il existe déjà, incomplète encore, incertaine et comme hésitante, ainsi qu'il est naturel dans une jeune nation — l'origine de la Confédération actuelle ne date que de 1867 — une littérature nationale, ou, pour être plus exact, deux littératures, une de langue française, une de langue anglaise. Bien des signes indiquent que le temps est venu où elles s'affirmeront, l'une et l'autre, chaque jour davantage, accusant leurs traits respectifs et leur originalité distinctive. On peut rattacher à ce mouvement le roman que vient de publier M. Pierre Dupuy sous ce titre : *André Laurence, Canadien-Français* (1).

C'est un livre très intéressant, d'une grande nouveauté pour nous, et d'une précieuse signification. Il nous révèle l'état d'esprit d'un Canadien-Français qui prend conscience de sa vocation littéraire et des responsabilités qu'elle lui impose envers son pays. « S'il peut être intéressant de voir ce que mes compatriotes ont gardé de leurs origines — écrit l'auteur dans son avant-propos, — il ne l'est pas moins de constater qu'ils forment aujourd'hui un peuple distinct, foncièrement canadien. » Ce peuple a dû accomplir une rude tâche : s'enraciner dans un sol vierge, défricher ses champs, fonder ses foyers, et plus tard, quand les vicissitudes de l'histoire l'on fait passer sous la couronne d'Angleterre, défendre et maintenir sa foi, ses traditions, sa langue, ajuster sa vie aux conditions nouvelles, réaliser l'accord des deux races qui devaient former une seule nation. Cette tâche, il l'a accomplie. La « Nouvelle-France », qu'avait fondée Champlain, au début du XVIIe siècle, que Louis XV a perdue en 1763, le peuple canadien l'a maintenue, l'a développée, étendue. Les 60.000 colons français que le Traité de Paris abandonnaient à l'Angleterre, sont devenus un peuple de trois millions et demi d'habitants, maître chez lui dans le Bas-Canada, qui fut son berceau et qui forme aujourd'hui, dans le Dominion, la Province de Québec, trois fois grande comme la France. Il s'est fait une place dans le Haut-Canada, devenu la Province d'Ontario. Il a essaimé dans les autres et il n'est pas une des dix provinces de la « Puissance » du Canada, où ses colons ne soient établis, où l'élément français ne soit représenté. Dans le gouvernement fédéral, à Ottawa, il occupe une large place. Sans lui, il n'y aurait de l'embouchure du St-Laurent à Vancouver que des colons anglais ; c'est à sa ténacité, c'est à sa volonté de vivre, qu'est dûe l'existence d'une nation canadienne, associée à d'autres dans le cadre de l'Empire britannique, mais de plus en plus autonome,

(1) Paris, Librairie Plon, 1930.

puisqu'elle a même obtenu aujourd'hui, à Washington, à Paris, à Tokio, sa représentation diplomatique.

Ce peuple, avant tout, il lui fallait vivre et par conséquent créer, puis fortifier tous les organes indispensables à sa vie. Les élites dirigeantes furent d'abord son clergé, qui représentait pour lui, en même temps que la direction religieuse, la direction intellectuelle ; ses magistrats, ses avocats, qui assumaient la responsabilité légale et sociale ; ses médecins, dont le nombre devait se multiplier avec l'accroissement de la population. Ce sont là les professions vers lesquelles se dirigea la jeunesse formée par les écoles secondaires et l'enseignement supérieur. Les habitudes étaient prises, les traditions établies, la structure sociale constituée quand vint l'âge de l'effort industriel, commercial et financier. L'énormité des ressources naturelles ouvrait des possibilités infinies. Elles attirèrent des éléments nouveaux, actifs, qui venus de Grande-Bretagne ou des Etats-Unis voisins, appartiennent aux races anglo-saxonnes, particulièrement aptes à ces formes d'activité. Les Canadiens-Français ne prendraient-ils pas leur part de ce mouvement? Ne seraient-ils pas tentés, eux ausssi, de s'enrichir? N'est-ce pas pour eux, en dehors du plaisir et du profit, un devoir, — l'obligation morale de tenir leur place, de jouer leur rôle, de prendre ainsi dans la vie économique de la nation une part en rapport avec leur importance numérique, leur influence politique et sociale?

Voilà une première question qui se pose. Mais il s'en pose une autre aussi, plus grave encore, peut-être, et plus décisive. Un peuple n'atteint la plénitude de son développement, il ne réalise la plénitude de son existence, que quand il arrive à s'exprimer lui-même par la littérature et par l'art. Le Canada n'a pas eu encore le loisir de chercher, le bonheur de trouver l'originalité de l'expression littéraire et artistique. L'autre devoir du Canadien-Français, son suprême devoir peut-être, ne serait-il pas, quand il se sent doué pour cette tâche, de s'efforcer à la réaliser?

Tels sont les deux problèmes qui ont éveillé l'inspiration de M. Pierre Dupuy, en sollicitant sa pensée. Telle est la double donnée de son roman.

Nul ne se trouvait mieux préparé que lui pour l'écrire. Né à Montréal, la puissante métropole commerciale et financière de la province dont Québec est la noble capitale. élève d'un de ces collèges classiques qui remontent par leur tradition au XVIIe siècle et, continuant celle de notre enseignement d'alors, conduisent comme lui au « baccalauréat es-arts », il passe à l'Université et il y prend sa licence de droit. Puis il vient à Paris ,comme boursier du gouvernement de la province, pour y poursuivre ses études supérieures et devient licencié ès-lettres de la Sorbonne. Un poste l'attendait au Canada et l'Université où il avait été étudiant était prête à l'accueillir comme professeur. Mais l'occasion le retint à Paris, comme secrétaire du Commissariat général du Canada en 1923, puis de la Légation qui succéda au Commissariat en 1928.

Formé à la vie intellectuelle dans son pays et dans le nôtre, apte à y prendre part des deux côtés, préparé à la tâche par sa collaboration à des périodiques de chez lui et de chez nous, il était mûr pour l'entreprise qui fut sans doute le rêve de sa jeunesse comme elle est celui de son héros.

∴

André Laurence qui a toujours eu le goût d'écrire, a senti s'éveiller en lui, non seulement la vocation, mais l'ambition littéraire sous l'influence d'un agrégé français dont il a suivi, pendant sa dernière année d'école secondaire, les cours à l'Université de Montréal. Il partirait pour Paris aussitôt en possession de son baccalauréat et il tenterait l'aventure des lettres, dans les mêmes conditions, après tout, qu'un bachelier français qui vient de sa province, si les circonstances ne se trouvaient pour lui, à deux égards au moins, sensiblement différentes.

Tout d'abord, en effet, l'aventure apparaît dans son cas plus hasardeuse, la décision plus importante et plus grave. Non seulement il lui faut venir de plus loin et s'expatrier un temps, mais, ce qui est plus grave encore, rompre avec la tradition constante des gens de son pays et de sa race qui ne sont pas accoutumés de demander aux lettres une carrière et, dans ce vaste cadre où l'activité peut se mouvoir avec tant d'aisance, répondent d'ordinaire à l'appel de travaux plus positifs et de professions plus lucratives. Il y a là un premier conflit, d'ordre intellectuel et social, qui donne au sujet traité par M. Pierre Dupuy une substance plus riche et en même temps le porte à un plus haut degré de noblesse. Mais ce n'est pas tout, et voici, d'autre part, un nouveau conflit, d'ordre sentimental.

André Laurence, conformément aux mœurs canadiennes qui favorisent le mariage précoce, s'est fiancé à dix-huit ans, quand il était encore

au collège. La jeune fille, intelligente et studieuse, comprend son idéal et se montre tout-à-fait digne d'en aider la réalisation. Elle peut même compter sur la complicité bienveillante de sa mère, qui apprécie les qualités d'André et ne désapprouve pas ce choix. Mais il n'en va pas de même avec le père, esprit positif, banquier prospère, aux yeux duquel la profession d'homme de lettres apparaît trop vague et trop incertaine pour qu'on puisse établir sur elle la fondation d'un foyer. André aura donc à choisir, au moins pour le présent immédiat, entre Jacqueline Lambert et la littérature. S'il avait la certitude absolue de réussir, il se résignerait à tenter seul l'aventure ; il partirait pour Paris, travaillerait pendant deux ou trois années, puis, ayant fait ses preuves, reviendrait au Canada et renouvellerait sa demande. Mais comment avoir en lui une telle confiance, lorsqu'il sait qu'on voit échouer tant de jeunes Français, non moins bien doués sans doute et mieux préparés que lui? Insensiblement, il s'oriente vers le compromis que lui suggère son désir de ne pas s'éloigner de Jacqueline. Pourquoi ne resterait-il pas au Canada, comme ont fait d'autres écrivains d'une certaine notoriété et n'essaierait-il pas d'y concilier les nécessités de l'apprentissage littéraire avec l'exercice d'un emploi qui désarme l'opposition de M. Lambert? Les choses paraissent s'arranger au mieux, quand cet excellent homme, qui ne souhaite rien tant au fond que de favoriser les desseins de sa fille, offre au jeune homme un secrétariat dans sa banque.

Mais c'est alors que les difficultés commencent pour André Laurence, ou plutôt que s'ouvre véritablement la crise dans laquelle vont s'opposer sa vocation et les conditions de la vie nouvelle. Il y a là une étude discrète et sobre, mais juste et pénétrante, du malaise toujours croissant dans lequel il se débat, de l'antagonisme toujours plus douloureux entre son idéal littéraire, et son travail quotidien. Malaise, en vérité, qui pourrait exister ailleurs, antagonisme dont le Canada n'a point le monopole. Mais l'un et l'autre — et c'est sans doute ce qu'a voulu montrer l'auteur — sont aggravés par cette atmosphère du Nouveau-Monde, si différente de celle que voulait venir chercher à Paris André Laurence et qu'il y aurait trouvée. Ici le jeune Canadien-Français eût respiré un air tout différent, saturé de spiritualité, d'art et de pensée. Il eût noué des camaraderies avec des jeunes gens dominés par les mêmes rêves. Il eût trouvé à leur contact un stimulant pour sa propre activité. A Montréal, grande cité industrieuse, dont les forces vives ne peuvent se soustraire à l'appel du travail producteur, ni échapper au commandement de fabriquer de la richesse, André ne se sent accordé ni avec son milieu ni même avec ses amis. L'œuvre qu'il avait conçue dans l'enthousiasme et entreprise dans la confiance pendant des vacances avec sa fiancée sur les bords du Saint-Laurent, *Le Fleuve*, languit et se traîne péniblement au long des soirs découragés après la fatigue du jour. D'autre part, il sent le danger d'être saisi lui-même par l'engrenage, de ne plus penser qu'à l'argent, de laisser s'éteindre en lui la petite flamme qui éclairait et réchauffait sa jeunesse. N'a-t-il pas, déjà, comme ses camarades, comme tout le monde dans ce pays des vastes possibilités où l'amour du gain et le goût du risque se concilient dans la passion du jeu, spéculé à la Bourse avec ses quelques dollars d'économie? On n'échappe pas à la pression des circonstances, des habitudes, des mœurs. Dans la crise de malaise et de mécontentement qu'il traverse, une certitude du moins se fait jour et s'affirme de plus en plus nette : il faut qu'il s'arrache à l'emprise de toutes ces forces, il faut qu'il parte s'il veut sauver son rêve.

Il partira donc, et pour que la décision réalise plus pleinement tout ce qu'elle comporte de sens et de mérite aussi, il la prendra dans le moment même où M. Lambert lui offre la situation plus importante qui rendrait le mariage possible. Il partira quand Jacqueline, voyant enfin venir le moment où ils n'ont plus qu'à étendre la main pour toucher le bonheur, lui conseille de rester. Il partira par une libre détermination de sa volonté, clairement consciente des choses qu'il lui reste à faire. Et ce choix, il le fait non seulement parce qu'il est conforme à sa vocation, mais aussi parce qu'il l'estime conforme à son devoir national. André n'exagère rien lorsqu'il affirme à son ami Marchand, bon Canadien, enclin à faire bénéficier son pays des méthodes américaines, qu'en se décidant à partir malgré tout il aura plus fait pour servir vraiment la cause du Canada français que ne le font sur place ceux dont l'action s'inspire du programme des patriotes.

⁂

Deux grandes idées dominent donc ce récit dans lequel l'auteur a voulu exprimer l'idéal spirituel du Canadien-Français : l'idée d'une

vocation et celle d'un devoir national, qui toutes deux méritent des sacrifices, parce qu'elles sont bien dignes de les imposer. Quand ces deux idées entrent en conflit avec des sentiments, en particulier avec un jeune amour, tout entier tourné, lui aussi, vers l'avenir, il est naturel qu'une crise se déclare dans le cœur que ce conflit déchire, — et il n'y a pas de plus beau, de plus grand sujet de roman. M. Pierre Dupuy l'a traité avec une mesure, une justesse, une discrétion qui sont les mérites essentiels de son livre. Ce ne sont pas, dans un tel sujet surtout, de minces mérites. A nous de ne pas lui en demander d'autres, de ne pas chercher le mordant d'une eau-forte ni les tons chauds d'un coloriste dans ce correct et élégant dessein, parfois rehaussé de gouache, où tous les traits sont nets, bien en place, les proportions exactes. Il n'est d'ailleurs manifestement que le premier volet d'un triptyque. L'auteur nous annonce en préparation, *Découverte de Paris*. Attendons-nous à voir son jeune héros chez nous, dans la grande ville, en quête de cette ivresse qu'exprimaient, au temps de la Renaissance, les deux enthousiastes vers de notre du Bellay :

Paris est en sçavoir une Grèce féconde ;
Une Rome en grandeur, Paris on peut nommer.

Il faudra, à n'en pas douter, qu'il nous le montre ensuite de retour dans son pays, rapportant ce qu'il aura pris dans le nôtre, préparé ainsi à remplir la mission d'art qu'il s'est noblement et courageusement assignée. M. Pierre Dupuy, quand il aura achevé cette trilogie, pourra se flatter d'avoir lui-même réalisé un beau dessein, d'une ampleur peu commune, mais aussi, par heureuse fortune, d'une extrême précision. Et c'est encore une autre chance, non moins favorable, que ce dessein soit d'un si haut intérêt pour les deux pays auxquels il se rapporte. Il faut souhaiter qu'en France et au Canada, l'attention de la critique, la faveur du public en encouragent et en récompensent la réalisation.

FIRMIN ROZ.

LE THÉATRE

AUX FÊTES DRAMATIQUES DE DELPHES

Invité par le gouvernement grec à voir les représentations dramatiques de Delphes, j'ai pu, dès mon arrivée à Athènes et mon premier contact avec le Comité des Fêtes, constater les aptitudes organisatrices de ce peuple, si vieux par son histoire, si jeune dans son indépendance. La modernisation de la Grèce, si rapide et si sûre, voilà le premier et peut-être le plus émouvant spectacle qui frappe les yeux. Quel peuple de l'Europe, en effet, aurait été capable de recevoir d'un coup, de secourir et d'assimiler une proportion aussi considérable de réfugiés que le fut pour la Grèce le flot misérable de quinze cent mille exilés de Smyrne?...

Du point de vue touristique et hospitalier, le vieux sanctuaire de Delphes, en son site sublime au milieu du massif du Parnasse, est aussi dénué que possible et l'entreprise d'y loger et d'y nourrir pendant trois jours une foule de spectateurs était pleine de difficultés. Les organisateurs se sont donc ingéniés, avec le plus grand bonheur, à utiliser toutes les ressources et à en inventer. Une compagnie de navigation avait aménagé un bateau qui, mouillant pendant trois jours dans la baie d'Itea, fournissait un excellent hôtel. De belles autos, matin et soir, sur une route merveilleuse, transportaient dans un ordre parfait les privilégiés du yacht.

Mais arrivons au vrai miracle, réalisé pour la seconde fois par un ménage qui inspira l'esprit sacré de Delphes, M. et Mme Sikelianos.

*
* *

Lorsque l'on a parcouru les ruines de Delphes, visité son musée et admiré ses « trésors », lorsque dans le décor unique de ce cirque de montagnes qui s'enveloppe d'harmonie, certes, mais aussi de cette majesté et de cette terreur qui révèlent la présence des dieux et le contact direct avec le destin, quand on s'est assis sur les gradins du théâtre presque aussi beau que celui d'Epidaure et que l'on aperçoit la toile de fond qui est le flanc de la colline et cette scène dont le soleil est la rampe, avec quelle intensité s'évoque dans l'esprit la vision d'une représentation antique. Comme on comprend l'espèce de possession, d'inspiration fixe dont est née chez un

poète, qui tient du prophète, la réalisation des fêtes d'aujourd'hui... C'était devenu un « besoin mortel », pour le magicien, de ressusciter la magie du passé.

Deux représentations ont été données : une du *Prométhée* et l'autre des *Suppliantes*. Disons tout de suite qu'elles ont été pareillement réussies, l'une ayant surtout produit un effet de beauté poétique et littéraire, et l'autre un effet de beauté plastique et dynamique. Peut-être est-ce dans la seconde représentation que l'effort artistique et la réussite technique apparaissent davantage.

Mais essayons de préciser le sens de cette extraordinaire et merveilleuse tentative.

A l'égard d'une œuvre antique, deux attitudes d'esprit sont naturelles. La première, c'est d'essayer, quand on se trouve dans les conditions matérielles de théâtre et de paysage, devant l'horizon même qui vit se dérouler le chœur original, de reconstituer le plus exactement possible l'apparence du premier spectacle. L'idéal, dans ce cas-là, ce serait de nous rendre intégralement l'apparence d'un *Prométhée* mis en scène par Eschyle lui-même... Ce serait la restauration artistique de l'histoire.

La seconde conception, ce serait tout bonnement celle d'une adaptation. Dans ce cas, le poète ou le metteur en scène s'accordent toutes les libertés qu'il leur plaît et s'attribuent tous les droits d'interprétation et d'arrangement : Jean Cocteau n'a-t-il pas entrepris cette sorte de modernisation d'*Antigone?* Sur des drames antiques faisons des scénarios nouveaux...

Visiblement, M. et Mme Sikélianos n'ont eu ni l'un ni l'autre de ces deux préoccupations et leur originalité est justement d'avoir obéi à une troisième inspiration qu'il n'est pas aisé de définir.

Ils ont d'abord prouvé qu'ils ne cherchaient point à reconstituer une véritable et authentique représentation de l'antique par le seul fait que le texte lui-même a été modernisé et que les acteurs ne parlent point le grec ancien, mais la langue d'aujourd'hui. Dès lors, il leur a été permis de prendre toutes licences et de faire part à leur fantaisie dans l'interprétation des œuvres représentées. Exemple : il y a trois ans, lors de la première représentation du *Prométhée*, le personnage était attaché à un rocher. Aujourd'hui, le rocher a disparu et le poète s'est appliqué à une stylisation plus haute et plus pure : une stèle de pierre grise remplace le rocher et Prométhée s'y trouve attaché, debout, comme un Christ à la croix... Afin que cette idée d'une transfiguration de la roche en calvaire produise tout son effet, on s'est appliqué à la rendre plus sensible encore par le costume de l'acteur qui est revêtu d'une robe de bure... Les archéologues et les historiens n'ont pas tous approuvé ce dispositif scénique : les artistes, en revanche, n'ont pas manqué d'être émus par ce sublime tableau d'un dieu attaché tout droit, sur la tête duquel tombait le suprême rayon du soleil couchant, puis bientôt l'ombre ; et les philosophes admiraient que le poète, dans sa libre interprétation du drame eschylien, eût pu rendre si sensible et si belle la perpétuité et l'uniformité du sacrifice. Prométhée et Jésus, images pareilles de la pitié, et pourtant si distinctes et même contraires, puisque la pitié de Jésus pour les hommes ne fait que le soumettre plus docilement à la volonté de son père, tandis que la source de la pitié pour les hommes chez Prométhée, c'est sa révolte contre les dieux !...

D'autre part, on peut tenir pour assuré que nous n'avons pas assisté à un essai de modernisation ni d'adaptation proprement dite. Les acteurs ont des masques, parfois des cothurnes et l'aménagement de la scène, de l'orchestre pour l'évolution des chœurs, sont destinés à figurer une exactitude entièrement comparable à celle que l'on attend des ruines mêmes du théâtre et du paysage. Dans les *Suppliantes*, on peut même affirmer que Mme Sikelianos (il paraît que c'est elle qui, durant des mois, à Athènes, d'abord, puis sur les lieux mêmes, a fait travailler les cinquante jeunes filles qui composent l'incomparable chœur des suppliantes) a réalisé la plus parfaite reconstitution du mouvement orchestral dans une représentation antique. Là, le succès est entier et le miracle technique accompli. Cette guirlande de jeunes filles, comme une arabesque indéfinie, se déploie et s'enroule sans que jamais le même motif de figuration se répète... Là, le mouvement est si ample, si harmonieux et si varié, que le sujet même de l'œuvre disparaît et que *Les Suppliantes*, œuvre bien moins belle littérairement et philosophiquement que le *Prométhée*, arrive à nous émouvoir d'une émotion plus originale et pour moi-même entièrement inconnue, qui est l'impression de la douleur collective, comme si le petit chagrin de chacune de ces pauvres filles se trouvait, non pas seulement multiplié par cinquante, mais transfiguré.

*
* *

Nous vivons en un temps où toutes les forces de la terre conspirent contre l'esprit. J'ai ad-

miré l'effort moderne de la Grèce et je souhaite de tout mon cœur reconnaissant que cet effort devienne de plus en plus heureux et fécond. Toutefois, n'est-il pas à craindre que les peuples, comme la Grèce et la France, qui sont dépositaires des belles traditions humaines, ne se laissent détourner de cette mission par la terrible pression du matérialisme moderne? Les Grecs ont échappé aux Turcs : échapperont-ils aux Américains ? Bien plus, ils ont résisté moralement aux Turcs et le Grec a donné jusqu'ici la preuve qu'il était le plus imperméable des peuples ; résistera-t-il à la machine, au dollar, au trop facile bien-être?... Quoi qu'il en soit, la fontaine de Castalie était l'eau, non pas des poètes, comme on le croit, mais seulement des prophètes... N'est-ce pas uniquement de son eau que boit Sikelianos?... Que l'univers entier se rende en pélerinage, afin de racheter sa complaisance à la matière, en tous les lieux où souffle l'esprit éternel. Que revive l'oracle de Delphes, et que l'univers entende, avec les cris de Prométhée et les plaintes chantantes des suppliantes, l'éternel appel de la douleur et de l'abnégation, seules sources du bonheur des hommes...

GASTON RAGEOT.

LES LIVRES NOUVEAUX

Philosophie

MARTIAL GUÉROULT. *L'évolution et la structure de la doctrine de la science chez Fichte.* (Strasbourg. Publications de la Faculté des Lettres, 2 vol.).

Œuvre de tout premier ordre par sa méthode rigoureuse dans le classement et l'examen des idées, par ses précisions historiques, par la lumineuse netteté de son expression, l'ouvrage de M. Martial Gueroult a pour objet d'étudier les conditions internes de la constitution et de l'évolution du système de Fichte. Il embrasse toute la carrière du philosophe, de 1790 à 1814, et se divise en trois parties, précédées d'une introduction. Dans l'introduction, l'auteur pose le problème de la philosophie allemande à la fin du XVIIIe siècle, l'opposition entre le savoir et la foi, qui s'exprime avec force dans l'alternative offerte par Jacobi : il faut choisir entre la philosophie et la croyance, entre la nécessité et la liberté, car toute philosophie spéculative rationaliste ruine inéluctablement la liberté, et toute liberté, objet de libre affirmation, contredit à la nécessité démonstrative. Le kantisme a, en quelque sorte, légalisé le conflit, sans y mettre fin. La philosophie fichtéenne est un puissant effort pour concilier le savoir et la foi dans une unité génétique rationnelle; elle se réalise en dépassant à la fois Kant et ses successeurs ou critiques immédiats — Jacobi, Reinhold, Maïmon, Schwab, Flatt, Schulze (Enesidème) — et, en élaborant en vue de leur pénétration intime les facultés théoriques et les facultés pratiques. Mais le concept du Moi pur, auquel elle aboutit, et qui est le principe de la genèse, unit d'une façon équivoque le sentiment et l'intuition, la croyance et l'évidence, et cette équivoque renferme le germe de l'évolution ultérieure du système, suivant que celui-ci se trouve contraint tantôt à accuser l'élément intuition, tantôt à accuser l'élément croyance.

Les trois parties de l'ouvrage décrivent les trois « moments » par lesquels passe successivement la doctrine de la Science : le premier (1790-1800) est le moment de la subjectivité absolue : le Moi lui-même est érigé en absolu, l'intuition intellectuelle est fondement réel; le second (1801) est le moment du réalisme absolu : une force étrangère au moi est érigée à son tour en absolu, mais cet absolu reçoit malgré tout les caractères du Moi, la croyance est le fondement du réel; le troisième (1804-1814) établit dans un principe supérieur l'union du sujet et de l'objet, de l'intuition intellectuelle et de la croyance; la liberté apparaît comme le résultat d'un engendrement nécessaire saisi par une intuition rationnelle. La W.-L. (1) 1804 présente une dialectique phénoménologique toute proche de la dialectique phénoménologique de Hegel.

Chemin faisant, M. Martial Gueroult indique les diverses influences — Jacobi, Schelling — qui ont pu précipiter ou occasionner l'évolution; ces influences ne constituent pas pour lui la *cause*, à proprement parler, de la transformation, mais seulement son *occasion*. La démonstration s'appuie sur une analyse très précise des œuvres successives de Fichte, en particulier, sur une reconstruction, synthèse par synthèse, des doctrines de 1801 et de 1804.

Offrant un double intérêt au point de vue de l'histoire des idées et au point de vue de la philosophie générale, l'ouvrage de M. Martial Gueroult n'a pas son équivalent en Allemagne, où pourtant la littérature fichtéenne est extrêmement abondante. L. S. V.

Livres nouveaux déposés au Bureau de la Revue

ALBERT AUTIN. — *Laïcité et Liberté de conscience.* F. Alcan.
ROBERT DE BARY. — *Brisques.* A. Rieder.
HENRI BARAUDE. — *Par la souffrance.* A. Rieder.
Colonel BUJAC. — *Les campagnes de l'armée hellénique* 1918-1922. Lavauzelle.
ANDRÉ BERNIS. — *Les nuits de Yang-Tsé.* Edit. de France.
H. BEDARIDA. — *L'Italie au* XVIIIe *siècle.* Ernest Leroux.
NORÉ BRUNEL. — *Vichy-Amour.* La renaissance du Livre.
LOUIS BERTRAND. — *Nuits d'Alger.* Flammarion.
EMILE BAUMANN. — *Abel et Cain.* Grasset.
MAURICE CHAPELAN. — *Sylvère.* Revue Mondiale.
MARC CHESNEAU. — *Quand le roseau le veut.* Editions de La Caravelle.
JACQUES CHARDONNE. — *Eva ou le journal interrompu.* Grasset.
ALBÉRIC CAHUET. — *Irène, femme inconnue.* Fasquelle.
HENRI DE CURZON. — *Acteurs et actrices d'autrefois : Elleviou.* Alcan.
JEAN DORSENNE. — *Impureté.* Lemerre.
HENRI DUVERNOIS. — *Apprentissages : Souvenirs des années* 1885-1900. Hachette.

(1) Abréviation habituelle à Fichte pour Wissenschaftslehre, doctrine de la science.

CARLO FORMICHI. — *La pensée religieuse de l'Inde avant Bouddha*. Payot.
GILLE VERRET. — *Coq de France*. Revue Mondiale.
JEAN FONTAINE. — *La Roulotte bleue*. Revue Mondiale.
FERNANDE FÉRON. — *Préface d'une vie*. Flammarion.
LOUIS GASTIN. — *Le secret des guérisseurs*. Editions Vallot.
GRÉGOIRE DE TOURS. — *Calamités et miracles*. Stock.
PAUL GAULOT. — *Acteurs et actrices d'autrefois : Les trois Brohan*. Alcan.
EDOUARD GARGOUR. — *Premiers essors et souvenirs de jeunesse*. Figuière.
EDOUARD GARGOUR. — *Confidences*. Boîte postale 1222 à Alexandrie.
HENRI HAUSER. — *Les origines historiques des problèmes économiques actuels*. Vibert.
E. T. A. HOFFMANN. — *Princesse Brambilla*. V. Attinger.
VICTOR JONESCO. — *La personnalité du Génie artiste*. Revue Mondiale.
BERNHARD KELLERMANN. — *La mer*. Flammarion.
JACQUES LOMBARD. — *Bagheera*. Lemerre.
GUILLAUME L'HÉSTIN. — *Lorsque le cœur dispose*. Revue Mondiale.
A. LEGAN. — *Le grand poète moine du siècle d'or espagnol : Luis de Léon*. Les Belles Lettres.
JACQUES LYN. — *Une consolatrice et consolée*. Edit. Argo.
R. P. LECANUET. — *Les signes avant-coureurs de la séparation*. Alcan.
ANDRÉ MÉRAND. — *Des fleurs sur un berceau*. A. Messein.
MARC MUTZNER. — *Les plaines du désert verdiront*. Revue Mondiale.
MAURICE MULLER. — *Le suicide par le crime*. Revue Mondiale.
ANDRÉ PHILIPP. — *L'Inde moderne*. Alcan.
NELIA PAVLOVA. — *Au pays du Ghazi*. Revue Mondiale.
ANDRÉ RENAUDIN. — *Océanic-Bar*. Nouvelle Société d'Edit.
J. H. ROSNY aîné. — *La vie amoureuse de Balzac*. Flammarion.
GABRIEL TRARIEUX. — *Cassandre*. Stock.
PIERRE TISSERAND. — *Œuvres de Maine de Biran*, tomes VI et VII. Alcan.
JEAN-JOSEPH VIRATEL. — *Paysages et Paysans*. A. Messein.
HERBERT WILD. — *L'autre race*. A. Michel.
JEAN WENCKER. — *Le Temple du rêve*. A. Lemerre.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

MANIFESTATION FRANÇAISE EN YOUGOSLAVIE.

Actuellement nous assistons, en Yougoslavie, à une série de manifestations françaises qui revêtent une signification particulière pour nous.

La jeune flotte yougoslave, peu à peu organisée et augmentée, qui représente aujourd'hui un groupement d'unités défensives très appréciable accomplit l'an dernier une visite à nos ports, se rendant à Toulon pour effectuer le transfert des corps de soldats serbes décédés en France pendant la grande guerre. Ce pieux voyage effectué rendait plus urgent une contre-visite de nos marins qui avaient fait un très cordial accueil à leurs frères d'armes yougoslaves.

Ce furent trois des plus fins limiers de notre marine à qui échut l'honneur d'aller représenter aux eaux yougoslaves notre flotte : *le Panthère*, *le Jaguar*, *le Tigre*. L'amiral Dubois présida cette visite, aux fêtes organisées en leur honneur. Les réceptions se succédèrent avec un enthousiasme inégalé jusqu'à présent, qui réveillait de vieux et précieux souvenirs d'une amitié invariable franco-yougoslave.

Une deuxième manifestation de même importance se produisit au mois d'octobre. Les Yougoslaves célébrèrent le 120e anniversaire de la fondation de l'Illyrie napoléonienne, à Ljubljana, ancienne capitale de l'Illyrie. En présence de notre ambassadeur M. Emile Dard, un monument fut inauguré en l'honneur de Napoléon Ier, initiateur et précurseur de l'unité yougoslave, en témoignage de la reconnaissance que les Serbes, Croates et Slovènes, unis dans un seul Etat, gardent aujourd'hui au grand empereur.

Dans son amour pour la France la population belgradoise ne voulait pas être en arrière de celle de Ljubljana.

L'exécution du monument de reconnaissance à la France, qui s'élèvera dans le jardin de Kalemegdan à Belgrade a été confiée au fameux sculpteur yougoslave, connu dans le monde entier, M. Mechtrovitch ; il est le plus célèbre sculpteur de l'Europe centrale et orientale et rivalise avec succès avec notre Rodin.

Notre ministre a donné en l'honneur du statuaire un déjeuner auquel assistaient les personnalités et les membres du comité d'organisation.

A la mémoire de Clemenceau a eu lieu également, dans le grand amphithéâtre de l'Université de Belgrade, la commémoration solennelle du père de la Victoire. La fête fut organisée par la Société « Les Amis de la France ».

La cérémonie a été présidée par M. Koumanoudi, Ministre des Affaires Etrangères par intérim, qui a pris le premier la parole pour faire l'éloge du grand homme d'Etat français. Il a déclaré que le gouvernement yougoslave considérait comme son devoir le plus haut de s'associer pleinement à l'hommage rendu à la mémoire du grand citoyen français, qui ne fut ni un homme de guerre, ni un partisan de la guerre, mais qui, mis à la tête de son pays, aux heures les plus tragiques de ces années terribles, et entraîné dans la mêlée par ses responsabilités d'homme d'Etat, se transforma tout à coup en guerrier ardent, décidé à poursuivre jusqu'au bout, sans défaillance, la tâche fixée.

Nous autres Yougoslaves, a-t-il dit, nous devons à Clemenceau d'avoir soutenu nos aspirations nationales. Nous garderons le souvenir impérissable de l'homme qui ne faillit jamais et qui sauva, par son indomptable énergie, la civilisation et la liberté du monde. Le respect et la gratitude de notre nation suivent Clemenceau jusque dans sa tombe, là-bas dans sa Vendée natale.

Notre Ministre, M. Emile Dard, après d'autres orateurs, a parlé le dernier pour remercier les orateurs et l'assemblée. Clemenceau, a-t-il dit, a toujours été un grand ami de la Yougoslavie. Dans les cruelles épreuves de l'armée serbe, sa voix puissante se fit entendre la première. Quand sonna l'heure de la reconstitution de votre unité nationale, il ne cessa pas d'être pour votre gouvernement, un appui,

un guide vigilant. Il aimait votre vieux Roi. M. Patchitch et lui, étaient faits pour se comprendre et se sont compris.

La péroraison du Ministre a été longuement applaudie par l'assistance de l'élite de la société de Belgrade, le corps diplomatique et de nombreuses personnalités politiques.

Lorsque M. Koumanoudi déclara la séance levée, des cris de « Vive la France » ont éclaté.

Au cours de la saison hivernale, cette même société « Les Amis de la France » organisa dans la grande salle des fêtes du cercle des officiers de la garnison de Belgrade un bal annuel.

Le succès de cette manifestation franco-yougoslave a été complet, et c'est devant l'élite de la société belgradoise que M. Koumanoudi et notre ambassadeur M. Dard ouvrirent le bal par le classique kolo (danse nationale serbe) Srbijanka.

Au programme figurait un intermède de danses françaises anciennes exécutées par un groupe gracieux de jeunes filles serbes, en costume de l'époque et les officiers de la garde royale.

Mais voici que Zagreb, la capitale de la Croatie ne veut pas se laisser battre par Belgrade et Ljubljana, en témoignage d'amour pour la France.

Une grande exposition artistique d'œuvres françaises de peinture, sculpture et gravure aura lieu ce mois-ci à Zagreb, sous les auspices de l'Institut français de Zagreb et sous le haut patronage du maire de cette ville.

D'autre part, notre ambassadeur, M. Emile Dard, inaugurera prochainement le nouvel immeuble du cercle des « Amis de la France » à Zagreb.

Au moment où nous écrivons ces lignes une nouvelle importante nous arrive.

En présence du maire, du commandant d'armes et des autorités civiles et militaires, l'Université de Zagreb, a reçu le 3 mai, solennellement, notre ambasasdeur. La séance a été ouverte par le recteur, qui a prononcé un discours d'une haute tenue littéraire, fréquemment interrompu par les applaudissements de l'assistance. Le recteur fit un vibrant éloge du rôle civilisateur de la France et de sa générosité inépuisable, comme de son dévouement à la grande cause de la liberté, déclarant qu'il n'est pas de peuples au monde ayant fait pour la liberté des sacrifices analogues è celui du peuple français, qui a droit à la gratitude du monde entier.

Ainsi donc les capitales yougoslaves rivalisent entre elles, se disputant l'honneur d'aimer le mieux la France, éternellement généreuse, humanitaire et glorieuse.

A ces manifestations de sympathie, n'oublions pas d'ajouter celles provoquées par nos artistes en tournée en Yougoslavie, notamment, par Mme Robin et M. Alexandre, Mme Kousnetzoff, ainsi que par les artistes de la Petite Scène, qui eurent un succès retentissant partout où ils passèrent.

Mais les manifestations françaises les plus populaires qui se déroulent en ce moment sur tout le territoire yougoslave et auxquelles participent les couches sociales les plus vastes, c'est celles pour les sinistrés du Midi de la France. Un grand courant de compassion s'est dessiné en Yougoslavie pour nos sinistrés.

A titre d'exemple, citons cette lettre de la présidente de la Société pour la défense de la jeune fille, Mme Voukitchevitch, femme de l'ancien président du Conseil, à notre Ministre à Belgrade.

« M. le Ministre, dit-elle, le grand malheur qui frappe le peuple français nous touche profondément. Quoique pauvre, notre société considère de son devoir sacré d'aider les sinistrés du Midi de la France, ne serait-ce qu'avec son obole infime. Nous vous prions M. l'ambassadeur d'accepter cette petite somme avec la conviction qu'elle vient du cœur. Présidente Voukitchevitch. »

Une journée française eut lieu le 8 avril. Ce geste rappelle la fameuse journée serbe organisée en France aux heures tragiques de la guerre. Partout des comités locaux se sont constitués sous les auspices d'un comité central où collaborent tous les représentants des classes, des confessions, des sociétés yougoslaves.

A la même heure dans toutes les écoles du royaume, les professeurs de français, dont beaucoup ont ces dernières années étudié en France, diront à leurs élèves le désastre de la France inondée et leur rappelleront le passé de la France, sa place dans le monde, son rôle civilisateur, et l'aide qu'elle a apportée aux Serbes dans les heures tragiques.

Tous les journaux reproduisaient l'appel à la population lancé par les comités de secours aux sinistrés du Midi de la France.

L'appel dit que le moment est venu de montrer que la nation yougoslave tout entière s'associe au deuil qui a frappé si douloureusement les plus belles régions de la France; et que dans son malheur, le grand peuple français pouvait compter sur l'affectueuse amitié de ceux qui reçurent pendant les heures les plus terribles de leur histoire, tant de marques de sympathie. L'appel conclut en disant que la plus petite obole n'est pas à dédaigner puisqu'elle est surtout destinée à manifester les sentiments que la Yougoslavie nourrit à l'égard de la France.

Ainsi donc une vague d'amour pour notre belle France déferle, de plus en plus puissante, sur le territoire yougoslave, qui nous touche profondément; nous saurons apprécier à notre tour, la sincérité et la profondeur de ces sentiments qui se manifestent pour nous, en nous réjouissant de constater une fois de plus que nous pouvons compter sur l'amitié yougoslave dans les bons comme dans les mauvais jours.

GÉNÉRAL SCHLOSSER.

BULLETIN MARITIME

PASSAGERS ILLUSTRES.

Nous avons parlé, il y a quelque temps, du paquebot que les Messageries Maritimes font actuellement construire pour leur ligne de l'Océan Indien et qui portera le nom du Maréchal Joffre.

Il nous a paru intéressant, à ce point de vue, de rechercher dans quelles conditions cet illustre soldat avait été déjà en relations avec les Messageries Maritimes.

*
* *

En novembre 1921, on se rappelle que le Gouvernement français avait chargé le Maréchal Joffre d'aller porter

le salut de la France aux Chefs et aux Gouvernements des Etats de l'Extrême-Orient, qui avaient participé à la victoire des Alliés. Il s'agissait, d'une manière générale, de resserrer les liens d'amitié qui unissaient la France à ces pays et plus particulièrement de rendre au Japon la visite que le Prince héritier Hiro-Hito avait faite à notre pays au printemps de 1921.

Le Maréchal Joffre, accompagné de la Maréchale et de sa fille, arriva à Marseille le 11 novembre. Il visita, tout d'abord, les chantiers de l'Exposition Coloniale qui devait être inaugurée l'année suivante et apposa sa signature sur le Livre d'or de cette Exposition. Après quelques visites officielles dans la ville de Marseille, le Maréchal Joffre s'embarqua le soir sur le *Porthos*, où était venu le saluer M. Georges Philippar, à l'époque Directeur Général des Messageries Maritimes. C'est dans la cabine de luxe des appartements spécialement aménagés pour le Maréchal et sa famille que M. Philippar lui présenta le Commandant Piétri, commandant du *Porthos*, ainsi que son Etat-Major. M. Philippar prononça ensuite quelques paroles témoignant du grand honneur que faisait à sa Compagnie le Maréchal Joffre en voyageant sur l'un de ses paquebots et il le pria d'agréer ses vœux de bonne traversée.

Sur le cahier du bord du *Porthos*, on peut lire, de la main du Maréchal lui-même, cette phrase : « Je me déclare très satisfait de mon voyage à bord du *Porthos*, le 6 décembre 1921. Maréchal Joffre. » En effet, sur tout le parcours, le nécessaire avait été fait pour que la vitesse du navire fût augmentée, en sorte que les escales purent être prolongées et les réceptions organisées en l'honneur du Maréchal reçurent toute la solennité voulue.

A Port-Saïd, le Maréchal fut reçu par le Consul de France et la colonie française.

Le Maréchal Joffre avait quitté le *Porthos* à Singapour pour prendre passage à bord du croiseur *Montcalm*, qui devait le conduire jusqu'en Extrême-Orient. Le 9 décembre, au cours de la réception organisée en l'honneur du Maréchal Joffre à Saïgon, l'Agent de la Compagnie des Messageries Maritimes avait été invité et les Officiers d'ordonnance du Maréchal lui renouvelèrent l'expression de la satisfaction de leur Chef pour toutes les attentions dont il avait été l'objet, ainsi que sa famille, à bord du *Porthos*.

*
* *

Puisque nous en sommes venus à parler d'un illustre passager des Messageries Maritimes, il nous faut aussi dire un mot du voyage accompli, en 1920, par M. Georges Clemenceau, ancien Président du Conseil, voyage auquel il est fait largement allusion, d'ailleurs, dans des ouvrages récemment consacrés à notre ancien grand Ministre.

C'est le 3 février 1920 que s'embarqua M. Georges Clemenceau. Arrivé de Paris le matin, accompagné de son fils, de son médecin particulier et de son domestique, il fut, dès sa descente du train, l'objet d'une ovation, en dépit du désir à plusieurs reprises exprimé par lui, au cours de ce voyage : « Pas de cérémonies..., je voyage comme tout le monde... »

Il prit place dans une automobile, mise à sa disposition par les Messageries Maritimes, et alla tout de suite examiner son installation à bord dont il se montra entièrement satisfait. Après une promenade sur la corniche, qui suivit le déjeuner, M. Clemenceau revint à bord du *Lotus*, où M. Georges Philippar, à l'époque Directeur Général des Messageries Maritimes, l'attendait pour le recevoir. Au seuil du salon du *Lotus*, M. Philippar lui présenta l'Etat-Major du paquebot, lui exprimant, d'autre part, ses meilleurs souhaits de voyage et l'assurant du grand honneur qu'il faisait aux Messageries Maritimes en voyageant par un de ses navires.

M. Clemenceau, après avoir félicité chacun des officiers présents sur leur conduite pendant la guerre, dont témoignaient leurs belles décorations, répondit à M. Philippar en ces termes : « Vous vous êtes défendu de prononcer un discours et vous venez d'en faire un, et le plus beau de tous. Cette revue de héros, dont vous avez dit les hauts faits, témoigne éloquemment de la moisson de gloire amassée au cours de la guerre, par les marins, et je ne sépare point, certes, dans mon admiration, ceux de la marine marchande de la marine de l'Etat. Ils ont été les dignes frères des héroïques poilus et ont rehaussé de je ne sais quelle fleur de magnificence française leur haute réputation traditionnelle. Ce sont de bons Français de notre belle France, celle qui a été forgée dans les combats de la guerre et qui a donné au monde un si admirable exemple d'endurance et de bravoure ». Puis, il parla ensuite de la marine marchande, disant quelle fut son humiliation et ses regrets quand les Américains lui apprirent qu'ils ne pouvaient pas nous envoyer autant de soldats qu'ils auraient voulu, nos ports ne pouvant pas recevoir quelques-uns de leurs gros navires. Il déclara qu'il fallait que le pays tendit tous ses efforts pour reconstituer d'abord et pour améliorer sans cesse ensuite sa marine marchande.

« Voyez », dit-il « ce que l'Angleterre a fait ! Nous pourrions faire comme elle, si nous le voulions fermement. Il faut que tous les bons Français s'unissent pour donner au pays une marine marchande digne d'elle ! »

M. Clemenceau se rendit en Egypte ; puis, en septembre de la même année, il s'embarqua de nouveau sur un paquebot des Messageries Maritimes, le *Cordillère*, qui le conduisit, cette fois, jusqu'aux Indes.

A Calcutta, une réception fut organisée en son honneur, à bord du *Dupleix*, navire annexe de la même Compagnie, sur lequel il prit passage avant son retour en France.

Ce sont là de petits faits de la grande Histoire, mais qui méritent, nous semble-t-il, de retenir un instant l'attention. Sur les maisons où habitèrent, même pour peu de temps, d'illustres personnages, l'usage veut aujourd'hui que l'on appose des plaques commémoratives. Les paquebots aussi sont des demeures : ils retiennent les passagers entre leurs flancs, pour toute la durée d'un voyage, plus complètement que ne le fait une maison où l'on dort et prend quelques repas entre tant de sorties si fréquentes. A ce point de vue, le souvenir d'un passager sur un paquebot est plus vivace que celui d'un habitant dans quelque demeure à terre. Le *Porthos* et le *Lotus* conservent précieusement le souvenir des passages du Maréchal Joffre et du Président Clemenceau, en attendant que le *Maréchal Joffre* se glorifie à son tour de transporter vers l'Océan Indien de nouvelles gloires françaises.

Le Gérant : M. Hedan.

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 11 68e ANNÉE 7 JUIN 1930

LA CRISE AGRICOLE EN ANGLETERRE

L'Angleterre, comme la France, a ses régions de cultures diverses. Il y a, par exemple, des pays à beurre ou à fromage, des industries du lait, un peu partout, mais particulièrement au voisinage des grandes villes, des pays de grand élevage (bovins ou moutons) et surtout à l'est de l'Angleterre des régions qui rivalisent avec la Beauce dans la production sur une vaste échelle des céréales : blé, orge, avoine. A ces catégories, il faut ajouter celle des maraîchers et producteurs de légumes et de fruits de toute espèce, catégorie qui s'est énormément multipliée ces dernières années, mais a beaucoup souffert récemment du fait des importations à bon marché (dumping) de Hollande et d'Espagne. Mais si la condition du maraîcher est loin d'être brillante, celle du cultivateur de blé est désespérée. Encore un an ou deux et il sera rayé du cadastre national.

Les causes de la crise actuelle sont complexes. La grande majorité de ces cultivateurs exploitent des fermes de 50, de 100, de 200 hectares et plus encore, ce qui nécessite l'emploi d'une main-d'œuvre assez abondante. Et les salaires de cette main-d'œuvre sont fixés d'après la loi de 1924 par des comités régionaux. Un tiers des membres de ces comités est nommé par les exploiteurs ; le second tiers par les ouvriers agricoles ; le dernier est choisi par le gouvernement, qui tient ainsi la balance du pouvoir. Ces délégués du gouvernement semblent avoir pour doctrine que les salaires doivent être fixés d'après un certain niveau de vie, une sorte d'étalon de subsistance, idée très louable, mais ayant peu de rapport avec le rendement économique actuel de l'ouvrier rural. En fait, si l'on compare son salaire (180 francs par semaine) avec ce que gagne un ouvrier qualifié, un tisserand, par exemple, personne ne peut le trouver excessif. Il est plutôt dérisoire, en face du salaire exagéré d'un simple balayeur des rues, qui, pour un travail ne demandant aucun apprentissage, gagne dans plusieurs municipalités socialistes la somme de 480 francs par semaine !

Malheureusement, les prix que reçoit le fermier pour ses récoltes ne sont pas fixés par l'Etat, mais par la loi d'airain de l'offre et de la demande, aggravée par l'action malfaisante sur le marché intérieur des mercantis de tout

(1) L'auteur de cet article n'est pas un inconnu pour le public français. M. Cloudesley Brereton est un Anglais, poète, critique et essayiste de grand talent, qui n'a pas seulement écrit beaucoup dans la presse londonienne, mais aussi dans les grandes Revues françaises, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue Bleue* et d'autres, notamment sur Jeanne d'Arc, la Génération présente en Angleterre et l'Enfant français à la maison et à l'école, articles dont le souvenir reste peut-être encore dans la mémoire des lecteurs français.

acabit, bouchers, meuniers, boulangers, et par la surproduction mondiale des céréales ; car cette surproduction existe en dépit du fait paradoxal que bien des peuples souffrent en ce moment de sous-consommation, en d'autres termes, ne mangent pas à leur faim.

Ces bandes si fortement organisées des intermédiaires entre les cultivateurs et le public sont une *damnosa hereditas* que nous a léguée la guerre. En effet, pendant la guerre, afin de pourvoir à la juste distribution des denrées parmi la population, on a réuni, et avec raison, ces anciens rivaux commerciaux, soit bouchers, soit boulangers, pour organiser l'alimentation nationale ; ce qu'ils ont fait, il faut le reconnaître, d'une façon efficace. Par malheur, dans ce rapprochement obligatoire, ils ont appris les avantages des combinaisons, ententes et cartels sur la concurrence à outrance d'autrefois, et depuis ils ne cessent pas de mettre à rançon et le producteur et le consommateur.

Deux exemples. Le prix du blé a baissé continuellement ces derniers mois, et pourtant, à la barbe du Conseil National de Consommation, les boulangers de Londres proposent d'augmenter le prix du pain !

Autre exemple : beaucoup de fermiers de l'Est de l'Angleterre ont la coutume d'acheter des bœufs pour les engraisser. Ils les gardent généralement six mois. Si, à la fin de cette alimentation intense, la bête se vend à 3.300 francs, le bénéfice du fermier ne dépassera pas 600 francs; il est souvent moindre. La bête peut tomber malade, le marché devenir mauvais. Au contraire, le boucher qui achète la bête n'a qu'à la transformer en viande fraîche pour en trouver la valeur augmentée aussitôt environ de 1.500 francs. Si on se rappelle que le fermier met six mois au moins pour rentrer dans son argent, tandis que le boucher met à peine une semaine, l'injustice saute aux yeux.

Grâce à la surproduction mondiale du blé, de l'orge et de l'avoine, une véritable avalanche de céréales s'est déversée sur l'Angleterre, seul pays qui reste libre-échangiste au milieu d'un monde protectionniste ; mais les bandes de mercantis ont bien pris soin d'empêcher le gros public de bénéficier des prix bas qui auraient dû en résulter. Qui pis est, en Allemagne un boni a été donné par l'Etat à l'exportation du blé et de l'avoine ! Le fermier britannique ne se trouve donc pas seulement en concurrence avec d'autres cultivateurs ou même avec des trusts et des cartels ; non, il est concurrencé par un Etat armé de pied en cap. La bourse de l'Allemagne a été jetée dans le plateau de la balance. Rien d'étonnant donc si devant ce nouveau Brennus le sort du fermier britannique soit désespéré.

Vae victis !

C'est, en effet, grâce à la prime accordée à la culture de la betterave, seul produit qui rapporte encore, que le fermier se tient debout, mais le nombre des usines de betteraves est limité, ce qui limite à son tour le volume possible de la production. Il ne reste donc à la plupart de nos cultivateurs qu'à abandonner la partie, ou à transformer leurs cultures, mais à cause de la nature du sol, la prairie artificielle n'est pas toujours possible.

Naturellement, les propriétaires fonciers sont menacés du même, sort qui guette les fermiers. Même aujourd'hui leur part dans les bénéfices est minime ou nulle. En voici un exemple tout récent.

Une ferme que je connais bien, contenant 250 hectares de bonnes terres, vient d'être louée pour 5 ans après beaucoup de peine, à raison de 120 francs l'hectare ! En outre, le propriétaire a promis au preneur de bâtir de nouvelles étables, ce qui coûtera au moins 18.000 francs. De plus, la terre est assujettie à la dîme ecclésiastique, qui est de 85 francs par hectare, somme payée aujourd'hui par le propriétaire, ses pertes seront certaines, puisqu'il y moins le propriétaire ne recevra rien ; au contraire, ses pertes seront certaines, puisqu'il y en a en sus les impôts ordinaires à acquitter. Dans le cas présent, le locataire paiera probablement son loyer, mais si le contraire arrive, le propriétaire sera obligé de le déposséder. Ensuite, faute de capital, il faudra qu'il laisse les terres en friche ; alors le nouveau loyer ne sera que le quart de l'ancien, mais la dîme restera au même chiffre. D'où la banqueroute du propriétaire, suivie de près par la ruine financière de l'Eglise, au moins à la campagne.

C'est donc bien l'écroulement de l'économie rurale, entraînant à son tour la dissolution de la vie villageoise. Déjà, les fermiers sont en train de licencier en masse les ouvriers agricoles. Le fait peut sembler sans importance au citadin qui regarde le chômage des ouvriers d'usine en morte saison presque comme une loi de la nature. C'est bien autre chose au village, où tout le monde se connaît. Même là où existent des divergences politiques entre patron et ouvriers, il y a toujours plus entre les deux que de sim-

ples rapports d'argent. Ceux parmi nous qui se sont vus obligés de renvoyer de bons ouvriers agricoles pour des raisons où ils ne sont nullement en cause, éprouvent un serrement de cœur quand ils les rencontrent sur la grande route à la recherche de travail auprès de la Commission départementale. Ont-ils la chance d'en trouver, ils ne gagnent que la moitié de leur modique salaire d'autrefois. Sinon, ils sont obligés de s'adresser à l'Assistance publique.

Et cela n'est que le commencement. Encore une année de ces prix désastreux, où nos récoltes ne rapportent qu'un peu plus de la moitié de l'année précédente, alors que la moisson a été exceptionnellement bonne, et tout le monde sera obligé de laisser ses terres en friche. Ce qui veut dire que sur une ferme de 280 hectares, on gardera 4 ou 5 hommes, et qu'on en renverra 11 ou 12.

Les Latifundia de Rome et les pâturages à moutons de Henri VII seront reproduits dans ce pays de villages abandonnés. La solitude de nos campagnes, voilà le prix dont nos libres échangistes myopes paieront leurs vains efforts pour acheter une bienveillance internationale grandement illusoire.

D'autres pays se sont déjà aperçus de la gravité de cette crise agricole, qui est en réalité mondiale. Depuis plus d'un an, le Canada a établi un cartel central pour écouler son blé. Les Etats-Unis ont voté des millions de dollars pour fonder une pareille agence. Plus récemment, le Reichstag a pris des mesures douanières afin de parer à la concurrence mortelle pour les agriculteurs allemands de l'avoine russe. Seule l'Angleterre ne fait rien. Cependant, c'est une question d'importance capitale qui concerne tous les partis politiques. Les « travaillistes » ont tout intérêt à ne pas voir les travailleurs de la terre abandonner en masse les campagnes pour grossir les rangs des chômeurs dans les villes. Si leur dogme du libre-échange les empêche d'imposer des droits d'entrée aux blés étrangers, produits par une main-d'œuvre moins rétribuée et importés chez nous à bas prix, grâce aux sommes payées aux exportateurs par les pays d'origine, ils pourraient au moins augmenter les pouvoirs du Conseil des consommateurs. En effet, ils viennent dans ce but d'introduire au Parlement un projet de loi, mais qui sera apparemment combattu par les conservateurs. Ceux-ci, qui semblent en train d'adopter la politique de protection en détail (safeguarding) sur une plus grande échelle, ont un intérêt spécial à protéger l'agriculture, parce qu'elle touche de près à l'avenir de l'aristocratie terrienne, déjà ébranlée par les droits de succession de plus en plus écrasants.

Seuls, les libéraux aux idées surannées n'ont rien qui vaille à proposer. La question étant vraiment nationale, le mieux serait que tous les partis fassent un programme commun, mais cela n'est guère probable. Si, grâce à des élections générales nouvelles, les conservateurs revenaient de suite au pouvoir, la situation serait sauvée.

De même si le ministère actuel, comme on l'a suggéré dans quelques milieux de travaillistes, établissait un Bureau National pour régler l'importation des céréales étrangères et maintenir ainsi le prix du blé, et de l'orge à un certain niveau, le danger serait également écarté. Mais tout cela n'est qu'hypothèse. Ce qui est clair, ce qui est certain, c'est que si le présent laisser-aller persiste, la question agricole se résoudra d'elle-même, puisque la culture des céréales aura cessé d'exister.

Telle est la situation présente en Angleterre, mais, comme on l'a déjà indiqué, le mal sévit plus ou moins dans tous les pays du monde. Les producteurs de denrées alimentaires en général font de mauvaises affaires, mais surtout les cultivateurs de blé. Les remèdes sont faciles à suggérer, mais bien difficile à appliquer. Primo, il faut que le mercanti, créature née de la guerre, soit contraint à réduire ses prix. Les prix de gros, de par le monde, ont baissé de 22 %, les prix de détail ne sont tombés que de 5 %. En un mot, le *justum pretium* du moyen âge redevient une question brûlante pour toutes les nations. Partout, il faut que l'Etat intervienne pour veiller à ce que producteur et consommateur ne soient plus dévalisés. La vie chère est en grande partie l'œuvre des combinaisons de ces distributeurs des produits du travail.

Secundo, les tarifs mondiaux ont atteint en beaucoup de cas des hauteurs vertigieuses. Comment les diminuer ? Le problème ressemble sous plus d'un aspect à celui du Désarmement. Dans les deux cas, il faut faire des sacrifices réciproques. L'essentiel est d'avoir quelque chose à sacrifier. Tant que l'Angleterre restera libre-échangiste, elle aura les mains vides, mais le jour où elle adoptera le protectionnisme, toute la question changera de face. On pourrait me taxer de paradoxe, et pour-

tant j'aime à croire qu'une telle démarche tournera à la longue non seulement au profit de l'Angleterre, mais de l'Europe, voire du monde entier. La disposition du dernier marché libre mettra en pleine lumière la folie de ces tarifs à outrance et posera ainsi sans évasion possible le problème de leur réduction scientifique. Tous les Etats de l'Europe seront obligés d'étudier la question, soit à Genève, soit ailleurs, surtout si les Etats-Unis de l'Europe (modèle Briand) se réalisent). Un Zollverein européen, même imparfait, même rudimentaire, aurait une répercussion énorme. Il ébranlerait cette muraille de Chine que les Etats-Unis ont essayé de dresser contre le monde entier. Vis-à-vis d'une Europe refusant d'accepter les produits américains sans avantages réciproques, les Etats-Unis seraient obligés d'abandonner leur intransigeance fiscale au grand bénéfice, y compris le leur, de toutes les nations de la terre.

CLOUDESLEY BRERETON.

LE CENTENAIRE D'UNE SAVANTE
CLÉMENCE ROYER

Les groupes féministes vont célébrer prochainement avec un grand éclat le centenaire de l'extraordinaire savante que fût Clémence Royer.

Nulle existence n'est plus qualifiée pour répondre victorieusement à des objections de principe sur la capacité du cerveau féminin, et témoigner que certaines femmes d'élite sont, à l'égal des meilleurs esprits masculins, capables d'embrasser l'immensité de la science et d'ajouter même par leurs recherches au patrimoine scientifique de l'humanité !

⁂

Clémence Royer était née à Nantes le 21 avril 1830, de souche bretonne, mélangée de quelques gouttes de sang batave de par sa grand' mère paternelle, originaire de Flessingue. Très jeune, elle manifesta une propension pour la méditation solitaire, mélangeant d'ailleurs dans ses préférences, le goût de la poésie avec celui des sciences exactes, notamment des mathématiques.

Une éducation soignée dans un couvent de Paris, un voyage en Suisse, dans cette même Suisse qui devait plus tard favoriser ses débuts scientifiques, achevèrent de préparer son cerveau à la noble tâche qu'elle avait dessein d'entreprendre.

Mais ce sont les dures nécessités de l'existence qui vinrent heureusement, pourrait-on dire, l'orienter dans sa voie véritable. Elle a dix-neuf ans lorsque son père meurt, la laissant quasi sans ressources, et seule avec une mère qui ne l'a jamais aimée ni comprise.

Il lui faut conquérir son indépendance, et elle y travaille avec acharnement par la préparation d'examens qui lui permettront de donner des leçons et d'ouvrir des cours pour les jeunes filles. Tout d'abord, avec la décision qui sera la marque de son caractère, elle décide de faire un séjour en Angleterre pour en apprendre la langue, ce qui lui permettra plus tard de faire connaître la première aux Français, l'*Origine des Espèces* de Darwin. Revenue en France, les hasards d'un préceptorat en Touraine la conduisirent dans un vieux château où, dans une sorte de cachette pratiquée dans un vieux mur, elle découvre les œuvres complètes des Encyclopédistes du XVIIIe siècle, qui sont pour elle une révélation, et autour desquelles cristallisera sa propre pensée scientifique.

Puis elle prend une résolution virile : munie de peu d'argent, elle part pour Lausanne dont la bibliothèque jadis entrevue semble l'appeler, car elle sait devoir y trouver la pâture nécessaire à son immense faim scientifique. Elle se retire pour méditer dans son poêle comme Descartes, mais ce poêle c'est une chambrette louée à de braves paysans, à quelques kilomètres de la ville, et bientôt s'entassent dans cette chambrette les livres de toute sorte qu'elle emprunte à la bibliothèque universitaire, et qu'elle lit inlassablement.

Toutes matières lui semblent bonnes à nourrir son esprit : droit, économie politique, philosophie, mathématiques, géologie, physique, histoire naturelle, une véritable encyclopédie de connaissances s'accumule dans son cerveau.

Toute autre se serait perdue dans cette masse de connaissances si hâtivement accumulées. Elle, au contraire, organise toute cette science dans son cerveau avec une admirable méthode, et elle se l'incorpore si bien qu'elle se juge bientôt assez mûre pour en distribuer une partie aux

autres, et elle ouvre à Lausanne un cours, le premier peut-être de ce genre par ses audaces, pour enseigner à des jeunes filles surtout étrangères les éléments de la philosophie de la nature.

∴

Mais bientôt une occasion plus brillante s'offre à elle de révéler les hautes possibilités de son cerveau et de rendre d'un seul coup son nom notoire: le Département d'Etat de Lausanne, désireux d'apporter des réformes populaires vient de mettre au concours un projet de refonte générale des impôts. Clémence Royer n'hésite pas à adresser un copieux mémoire sur ce difficile sujet, et elle emporte le prix concurremment avec Proudhon, le fougueux pamphlétaire, déjà connu par des œuvres comme *Justice* et *Révolution*, et qui, chose curieuse, s'est toujours déclaré adversaire résolu du féminisme.

Ce mémoire, Clémense Royer le reprend et l'augmente pour le faire paraître en deux volumes (Lausanne 1862) sous ce titre fort savant : *Théorie de l'impôt ou de la dîme sociale*. Ce remarquable ouvrage se distingue par des qualités pesonnelles: d'abord la jeune économiste prétend associer intimement ses théories économiques avec la morale et même avec l'hygiène ; ensuite elle passe en revue les différentes doctrines sur la matière, et juge tous leurs auteurs avec la plus entière indépendance.

C'est que, sans s'inféoder à aucune école, Clémence Royer prenait partout ce qui semblait juste et bon chez chacun des économistes qu'elle connaissait à fond en y ajoutant ce qu'une connaissance vraiment précoce des hommes et des choses lui suggérait d'essentiel, et c'est ce qui, dans son essai, donne une vie propre à cette matière ordinairement aride. Elle conçoit l'impôt comme la contribution de tous, puisque tous bénéficient des bienfaits de la collectivité, mais elle veut qu'il soit étroitement limité aux besoins nécessaires de l'Etat et strictement proportionnel à la capacité personnelle de chaque imposé. Elle admet donc au besoin un impôt spécial sur le capital, mais qui doit se confondre avec l'impôt sur le revenu, si celui-ci peut atteindre la totalité de la fortune imposable. Pas d'impôt somptuaire d'ailleurs : chacun doit être libre de dépenser son argent comme bon lui semble, et cette philosophe vraiment libérale reconnaît l'importance essentielle du luxe, qu'il ne faut pas frapper maladroitement sous peine de détruire une source bien plus importante de revenus normalement imposables, d'autant plus que l'amour du luxe peut se transformer en amour de l'art dont tout le monde jouira. Adversaire décidée de toues formes d'impôts indirects qui se présentent — leur nom l'indique — d'une façon détournée, et nuisent au bien-être général en lassant aussi la bonne volonté des citoyens, Clémence Royer a d'ailleurs qualifié d'une manière très heureuse les qualités d'un impôt parfait : il doit être direct, mais au surplus il ne doit être contraire ni à la morale, ni même à la salubrité publique, ce qui arrivera nécessairement si l'on grève les matières indispensables à la vie.

Libre échangiste décidée au surplus, car elle voit dans cette mesure l'amorce d'un rapprochement entre les peuples par de constantes relations, et considère le protectionnisme comme un élément de mort pour les Etats qui le pratiquent.

En d'autres questions d'économie politique et sociale elle apporte des convictions arrêtées, qui paraîtront souvent discutables mais qu'elle appuie sur des arguments spécieux : elle se représente la propriété du sol indivise au début de l'humanité, et tout en admettant l'effort personnel de groupements ou d'individus pour échafauder une fortune par leur industrie personnelle, elle voudrait, pour limiter ces fortunes mêmes ou en assurer le bon emploi, faire retour à l'Etat de la propriété foncière que ce dernier administrerait exclusivement en l'affermant seulement par des baux amphythéotiques. De cette propriété personnelle, l'Etat utiliserait le revenu à l'entretien des services publics, d'où suppression de tous les impôts qui grèvent trop lourdement les prolétaires et les salariés. Cette organisation bien difficile à réaliser dans l'état actuel de la société, aurait pour elle l'avantage de limiter les enrichissements excessifs en assurant de plus l'exploitation intense du sol par un droit de reprise sur toute terre demeurée en friche ou insuffisamment exploitée.

C'est dans le même esprit de plus grande justice sociale qu'elle n'admet l'héritage qu'en ligne directe et non collatérale, basant son opinion sur cette affirmation curieuse que seuls les héritiers directs peuvent se prévaloir de la nécessité pour eux de vivre dans la situation que leur ont faite leurs parents, tandis que les collatéraux n'ayant pas les mêmes besoins, ne peuvent être admis au bénéfice d'un privilège injustifiable à leur endroit. Discutable en plus d'un point et par sa trop grande rigueur, la théorie étatiste de Clémence Royer se justifie mieux si l'on

pense qu'elle songe, pour assurer le gouvernement des Etats, à la suprématie d'une aristocratie intellectuelle élective et démocratique, consultative surtout, car son rôle serait justement d'éclairer la nation sur ses véritables intérêts. Ce quatrième pouvoir, essentiellement régulateur, disposerait de la faculté de distribuer l'enseignement, et d'opposer son veto aux folles décisions de la multitude ! Prétention peut-être un peu chimérique dans sa rigoureuse exigence mais dont le minimum pourrait consister à appliquer tout au moins ce juste principe posé par la philosophie : « Qu'en fait d'administration d'un Etat, mieux vaudrait pouvoir peser les suffrages que de simplement en recenser le nombre. »

*
* *

Mais comme je le disais tout à l'heure, c'est sa traduction du livre de l'*Origine des Espèces* de Darwin, précédée d'une étude solide, audacieuse et même combative qui la sortit de l'ombre et la classa parmi les femmes supérieures de son temps. Il semblait qu'elle n'eût attendu que cette heureuse circonstance pour mettre au jour, à la faveur d'une thèse retentissante, des idées déjà solidement arrêtées dans son cerveau, poussant la théorie de l'évolution alors dans sa nouveauté à des conclusions absolues, arbitraire même, et que le grand Darwin fut le premier à désavouer. Munie désormais d'une arme redoutable contre le *créationnisme*, fonction jusque là attribuée à un Dieu qui lui semblait superfétatoire, elle instituait de son chef une sorte de matière pensante perpétuellement en mouvement, et se concentrant dans des formes successives, l'homme étant l'une d'elles et lui-même s'agitant au centre de mondes soumis, eux aussi, à de lentes évolutions cosmiques. Pour ce qui concerne l'homme même, elle franchissait hardiment ce Rubicon, devant lequel s'était arrêtée l'induction darwinienne, affirmant l'absolue parenté du singe et de l'homme grâce à une descendance normale, dont les grands anthropoïdes nous montraient le plus proche échelon. Et elle s'était mise sérieusement dans l'idée de faire créer au parc de Montsouris une sorte de laboratoire d'essai où de grands singes seraient peu à peu élevés, en attendant mieux, pour des occupations de notre vie domestique, et qui débarrasseraient d'autant leurs frères momentanément supérieurs.

La théorie de la lutte des espèces et de la sélection naturelle lui paraissait être aussi susceptibles de revêtir un caractère de généralité que n'avait pas affirmé Darwin lui-même, mais qui cadrait avec le cerveau de Clémence Royer, de formation toute mathématique. Elle lui inspirait une théorie de l'inégalité foncière dans la nature qu'elle devait porter plus tard sur le terrain social, s'appuyant sur cette constatation que toutes les races vivantes fournissaient la preuve dans leur constitution physique et dans leurs mœurs de cette loi générale, et que les hommes eux-mêmes, dans leur relative sagesse, avaient toujours éprouvé le besoin de se donner des supérieurs et des maîtres.

Partant du même principe, elle s'aventurait sur un terrain plus périlleux: celui de la séparation de l'humanité en races supérieures et races inférieures, ces dernières n'étant qu'à un stade plus ou moins primitif de leur évolution, stade que ne lui paraissaient pas non plus avoir dépassé les criminels ou les outlaws de nos civilisations avancées. Et la scrupuleuse savante s'élevait avec force contre tout, mélange entre des êtres de civilisations différentes, mélange capable d'amener de fâcheuses régressions sur le domaine des civilisations ascendantes. Quelque juste en général que puisse être ce principe, en s'appuyant sur la doctrine de l'hérédité, on voit d'autre part à quelles exagérations il peut aboutir, et la discrimination des races supérieures et des inférieures n'est pas en réalité si facile à établir, car l'injuste préjugé de races vient souvent fausser les données primitives du problème. Par contre, on peut approuver sans réserves la critique qu'elle fait du paradoxe de Rousseau sur l'ingénuité des hommes primitifs, de même qu'elle soutient encore à l'encontre du citoyen de Genève l'existence nécessaire d'une inégalité foncière entre les hommes, qui semblerait même justifier pour elle l'idée de catégories distinctes et même de castes, où d'ailleurs l'intelligence seule serait la marque de la primauté.

*
* *

L'histoire de l'humanité primaire la passionne maintenant, comme l'a passionnée au début de sa carrière l'économie politique, comme vont la passionner l'anthropologie, la démographie, l'histoire de la constitution du monde, la recherche de bien moral, nulle branche du savoir humain ne devant, semble-t-il, demeurer étrangère à sa recherche passionnée. Préhistorienne et anthropologue dans les bornes de l'évolution, elle nous représente l'homme primitif brutal, batailleur, anthropophage même au be-

soin, le sacrifice humain lui semblant être la dernière survivance de ces coutumes barbares.

D'où serait donc venue la civilisation? Et quelle force lui a permis cependant de se développer. C'est grâce à cet instinct social que Th. Ribot, d'accord ici avec Clémence Royer, qualifiera plus tard d'*instinct grégaire* ou de troupeau, et qui, s'il n'a dû pousser que lentement ses racines, a cependant triomphé de la force brutale et sanguinaire pour permettre le développement des sociétés qui, sans lui, n'auraient pu naître, et faire peu à peu dominer sur les races guerrères et destructrices les races travailleuses et industrielles. Mais quel a pu être dans ses débuts le grand véhicule de la civilisation, sinon la Femme, pour laquelle Clémence Royer — c'est bien son droit de femme supérieure — tient à revendiquer le rôle prépondérant par des raisons qui ne manquent ni de vraisemblance ni de logique ?

Dans les débuts de l'humanité, elle nous fait voir la femme totalement égale à l'homme, même quant à la force physique, et soutenant comme lui la lutte contre toutes les embûches de la nature.

Même, dans ces âges lointains de l'humanité, la femme a pu établir une sorte de primauté dans la civilisation et ce fut le *matriciat* qui, sinon généralisé, a dû cependant exister chez certaines peuplades, que dis-je, existerait encore à en croire l'exposé récent d'un officier supérieur, sincère zélateur de notre philosophe, et l'un des premiers conquérants du Sahara, et qui reportait aux théories de Clémence Royer l'honneur de lui avoir donné la clé de la civilisation touareg jusque-là, pour lui totalement fermée. Dans un tel état de civilisation dans lequel Clémence Royer veut retrouver l'origine de la *gens* romaine, c'est autour de l'aïeule ou de la matrone que se groupent les jeunes couples ; c'est elle qui assure la continuité de la race par la continuité du nom maternel ; c'est le matriciat qui garantit à l'enfant le droit de porter toujours un nom, celui de la véritable génitrice : la mère.

Clémence Royer serait disposée à vouloir appliquer aux temps modernes la formule générale du matriciat ; et si elle ne songe pas à faire revivre la *polyandrie* qui fut antécédente ou peut-être contemporaine de la *polygamie*, du moins préconise-t-elle un élargissement sensible des liens du mariage qui rendrait à la femme le droit d'élever ses enfants, et substituerait à un état qui la fait servante, un retour à des prérogatives du matriciat qui la font souveraine. D'ailleurs, affirme-t-elle, l'avancement progressif de la civilisation et l'avènement d'un état social supérieur sont à ce prix ; et Clémence Royer ne craint pas de prophétiser pour l'avenir le plus sombre destin aux civilisations coupables de retenir la femme dans l'état de sujétion, où son époque la trouvait encore, et d'interdire sa libre et légitime ascension. Ne sent-on pas là comme un écho de la rancœur de la femme savante à qui des savants masculins se refusèrent trop longtemps à rendre justice ! (1)

De l'origine des sociétés, elle passe à l'origine et à la constitution des mondes, et consacre un fort volume de près de mille pages à développer des théories qui, pour hypothétiques qu'elles soient, dénotent une somme de lectures considérable, et marquent à la fois la puissance de sa logique et la force de ses déductions mathématiques. C'est un univers animé et mouvant qui peuple à son avis les immensités de l'espace, république d'astres increés et indestructibles, en évolution perpétuelle, les petits nourrisant les plus gros jusqu'à ce que ceux-ci éclatent à leur tour et se résolvent en une infinité de mondes nouveaux, et appelés à jouer tous les rôles dans le devenir perpétuel de la nature.

Elle adopte, pour expliquer la formation des mondes, une théorie atomique renouvelée de l'antique, mais à laquelle elle infuse un sang plus riche en accordant à cet atome qui est aussi bien la cellule vivante, à la fois force dynamique de réalisation, et intelligence diffuse pour la création.

Et c'est ainsi que la philosophe prétend assez habilement concilier les deux thèses, semble-t-il irréductibles, des matérialistes et des spiritualistes. La matière, en se transformant, peut justifier toutes les créations du cerveau, assurent les matérialistes, sans pouvoir d'ailleurs justifier leur affirmation ; et les spiritualistes d'accorder au contraire à l'esprit toute domination sur la matière. Antagonisme facile à résoudre, assure triomphalement Clémence Royer, qui prétend démontrer que matière et esprit ne sont que les manifestations extérieure et intérieure d'une substance unique, à la fois force, vie et intelligence, car l'atome devient ainsi une réalité concrète, une individualité vivante, élémentaire, possédant en soi toutes les virtualités qui détermineront sa condition par le simple jeu des forces de la nature.

(1) Précisons cependant que lors du Banquet offert en 1894 à Clémence Royer par ses admirateurs, le grand économiste Levasseur en accepta la présidence, et nombre de savants qualifiés adressèrent des messages.

Mais ces atomes mêmes portent en eux un principe de différenciation et d'autonomie personnelle ; l'espace est le terrain de leur lutte pour l'existence ; des alliances et des hostilités se font jour ; ils essaient de se dégager de la contrainte d'atomes voisins ; de là, des phénomènes d'attirance et de répulsion, mais aussi de vaporisation et de sublimation, sans compter les phénomènes de radio-activité dont Clémence Royer, ici véritable précurseur, a conçu l'existence et la haute signification.

∴

La savante arrêtera-t-elle là son enquête sur l'énigme du monde? Que non pas, car une autre question aussi vaste en son genre va maintenant solliciter sa recherche : le problème du Bien et de la Loi morale.

Esprit avide d'absolu tout en demeurant dans la recherche expérimentale, elle s'essaiera à construire une morale qui puisse être comme le couronnement de sa conception théorique du monde et découler directement d'une connaissance rationnelle de la nature et de ses lois. Or, la morale qui se revendiquera de ces principes sera à la fois une morale utilitaire et pratique, en même temps qu'elle s'associera à une recherche du Bien absolu qui doit être la fin dernière de l'univers, c'est-à-dire la conquête de la plus grande somme de bonheur possible.

Et Clémence Royer aboutira à cette loi générale qui résume pour elle l'idéal moral en tant qu'il concorde avec la marche du progrès dans l'humanité : tout ce qui augmente dans le monde la somme de bonheur est bien, tout ce qui la diminue est mal. On voit tout de suite la tendance : tout ce qui est mal et souffrance doit être évité, et l'humanité a le droit d'aspirer continuellement vers la possession du Bonheur. Cette morale qui pourrait être acceptable par quelque endroit, en l'associant comme elle le fait à la conquête du Beau et au progrès des sciences, des lettres et des arts, qui ne voit qu'elle aboutit d'autre part à une doctrine trop strictement utilitaire ? C'est la morale de l'intérêt bien entendu. La philosophe la formule d'ailleurs encore sous une autre forme, en l'associant à la doctrine de l'évolution et même de la sélection naturelle que, là aussi, elle pousse à ses extrêmes conséquences : la morale d'accord avec la recherche du bonheur admet que toute activité normale doive être favorisée dans son développement harmonieux, et cette règle vaut non seulement pour l'individu, mais aussi pour l'espèce, ce qui constitue une acception très étendue. Morale scientifique peut-être mais sans valeur universelle, car la recherche du souverain bien, qui équivaut ici à l'accomplissement de la morale, consistera dans l'équilibre parfait, pour chaque individu, de ses besoins avec les possibilités de les satisfaire. Ajoutez à cela la fameuse considération de l'inégalité foncière de la nature dans les individus et dans les races, et vous aboutissez à cette conclusion pour le moins discutable : c'est qu'aux individus plus conscients comme aux races plus évoluées, doivent être accordées les facilités les plus grandes d'accomplir tout leur destin et de développer en tous sens leurs activités rayonnnantes. Ce qui amènerait même Clémence Royer à formuler une sorte de loi de Malthus à double face : restriction des naissances chez les inférieurs par manque de possibilités pour leur expansion, et multiplication au contraire dans les classes supérieures, si elles sont assurées de pouvoir garantir à leur progéniture un débouché à toutes leurs légitimes aspirations — morale des supérieurs et des inférieurs qui rappelle la fameuse distinction de Nietzsche entre la morale des maîtres et celle des esclaves, morale autoritaire à qui manque après tout la grandeur du devoir ou la douceur du sentiment, morale toute relative et d'une extension qui en restreint la force, puisque la moraliste va jusqu'à se demander s'il existe vraiment une action bonne ou mauvaise en soi, ou si la règle ne serait pas plutôt de se demander « s'il n'y a pas seulement d'actions plus ou moins utiles ou nuisibles à l'espèce dans laquelle l'individu se trouve compris, ou, à d'autres espèces avec lesquelles l'individu entre en relations ». C'est donc la race plus que l'individu même qui devient le critère de la morale — ce qui restreint vraiment trop la responsabilité personnelle.

∴

J'ai fait consciencieusement, je crois, le tour de la pensée scientifique de Clémence Royer — mais il resterait encore à signaler, tant son amour de la recherche fut inlassable, ses communications à l'Académie des Sciences ou à la Société d'anthropologie, ses recherches sur la paléontologie et la géographie humaine, qu'elle développa dans de curieuses études comme celle consacrée au bassin de Paris dans les temps préhistoriques. Elle avait aussi des vues sur l'origine et le développement du langage, sur le fossé qui sépare la pensée de la parole, et elle souhaitait l'avènement d'une langue unique qui faciliterait singulièrement les progrès de la science et le rapprochement des peuples !

Enfin n'avait-elle pas voulu même ajouter un fleuron romanesque à sa sévère couronne de lauriers en composant ce roman introuvable aujourd'hui : *Les Jumeaux d'Hellas*, dont le cadre est le beau ciel d'Italie, où elle vécut quelques années, mais dont le thème est par-dessus tout une belle glorification de l'idéal scientifique. Et comment mieux finir sur la vie et la carrière de Clémence Royer qu'en empruntant à ce roman même cette belle profession de foi de toute une vie consacrée au service du vrai? « Dans le bruit universel, dans le tourbillon, j'observerai le silence de Pythagore, je regarderai, j'écouterai, je palperai attentivement le monde physique et moral pour en faire l'analyse en chimiste, pour le mesurer et le compter en mathématicienne. »

Et, s'émouvant encore dans une péroraison lyrique : « O science, ô vérité, ô raison, s'écrie-t-elle, lois de la pensée et de l'être, vous êtes mes dieux, je vous adore ! »

Clémence Royer aura bien mérité que très prochainement, dans cette Sorbonne qui ne l'eût pas accueillie de son vivant, la voix de savants autorisés vienne exalter, avec son grand désintéressement, son immense labeur scientifique, la vaste étendue de ses connaissances et l'originalité de certaines de ses vues en des domaines que rarement un seul cerveau, si puissant soit-il, peut complètement et définitivement explorer.

MAURICE WOLFF.

UN HOMME DU DEVON (1)

(*Nouvelle.*)

Vendredi, 29 juillet.

...Pourquoi me posez-vous tant de questions, et me poussez-vous à parler de ces gens au lieu de m'occuper de ce qui me regarde? Si vraiment cela vous intéresse, je vais vous raconter les événements de mercredi.

C'était une matinée splendide ; et Dan arriva, à ma grande surprise — quoique j'eusse dû savoir qu'il tient toujours ses promesses. John Ford sortit pour lui serrer la main, puis se rappelant pourquoi il était venu, soupira et rentra sans rien dire. Pasiance était invisible, et nous descendîmes ensemble à la plage.

« — Je n'aime pas ce Pearse, George, » me dit Dan en chemin ; « j'ai été assez bête pour dire que j'irai et il le faut, mais que cherche-t-il? Ce n'est pas un homme à agir sans raison, croyez-le bien. »

Je répondis que nous le saurions bientôt.

« — Je n'en suis pas bien sûr ; c'est un drôle de type ; il me fait toujours penser à un pirate. »

Le cutter était dans la baie comme s'il n'en avait jamais bougé. Et Zachary Pearse était là aussi, assis sur le bord de son canot.

« — Un vent de cinq nœuds, dit-il. Nous y serons dans deux heures. ». Il ne posa aucune question sur Pasiance, mais nous prit dans sa coquille de noix et rama vers le cutter. Un garçon aux joues creuses nommé Prawle, avec une barbe en pointe, la lèvre supérieure longue et glabre et le teint bronzé — un véritable oiseau des tempêtes — nous reçut.

Le cutter était d'une propreté remarquable ; construit pour un pêcheur de Brixham, il avait encore son numéro — D-H-113 —. Nous plongeâmes dans une espèce de cabine aérée, mais sombre, garnie de deux couchettes et d'une petite table sur laquelle étaient posées quelques bouteilles de bière ; il y avait aussi des étagères et des patères pour les vêtements. Prawle, qui nous faisait visiter, semblait très fier d'un arrangement à la vapeur pour baisser les voiles. Quelques minutes se passèrent, puis nous remontâmes sur le pont, et dans le canot, qui venait vers le cutter, était assisse Pasiance.

« — Si j'avais su, » balbutia Dan, devenant très rouge, « je ne serais pas venu. » « Elle nous avait joués, et nous n'y pouvions rien. »

Ce fut une promenade très agréable. Un léger vent du sud-est soufflait ; le soleil était chaud, l'air doux. Au bout d'un moment, Pasiance se mit à chanter :

« Colomb est mort et gît dans sa tombe,
Ohé, ohé, ohé, et gît dans sa tombe ;
Au-dessus de lui les pommiers s'agitent,
Ohé, ohé, ohé, les pommiers s'agitent...

Les pommes sont mûres et prêtes à tomber,
Ohé, ohé ,ohé, et prêtes à tomber ;
Et vint une vieille pour les cueillir toutes
Et vint une vieille pour les cueillir toutes,

Les pommes cueillies sont sur l'étagère,
Ohé, ohé, ohé, sont sur l'étagère ;
Si ce chant vous plaît, chantez-le vous-même,
Ohé, ohé, ohé, chantez-le vous-même. »

(1) V. la *Revue Bleue* du 17 mai 1930.

Sa petite voix aiguë nous arrivait par trilles et par saccades, comme le vent le permettait, pareil au chant d'une alouette perdue dans le ciel. Pearse monta auprès d'elle et chuchota quelque chose. Je l'aperçus semblable à une créature sauvage et effrayée ; reculant, rejetant ses cheveux, riant, tout à la fois. Elle ne voulut pas continuer à chanter, mais se blottit à l'avant, le menton dans les mains, et le soleil tombait sur sa joue ronde, veloutée, rose comme une pêche...

Nous dépassâmes Dartmouth et une demi-heure plus tard, nous entrâmes dans une petite baie boisée. Sur une falaise basse et rougeâtre, s'élevait une maison entourée de pins. Une jetée brisée sortait de la falaise. Nous y jetâmes l'ancre pour débarquer. Un vieux qui ressemblait à un poisson vint lourdement et prit le cutter sous sa garde. Pearse nous conduisit vers la maison, Pasiance le suivait, brusquement très intimidée.

La maison était surmontée d'un chaume sombre, fait avec les roseaux qui poussent dans les marais, aux alentours ; c'est tout ce qui me frappa. Elle n'était ni vieille, ni neuve, ni belle, ni exactement laide, ni propre, ni entièrement sale ; elle était perchée là avec toutes ses fenêtres sur la mer ; tournant avec mépris le dos à la terre.

Sous une sorte de porche, près d'un immense télescope, était assis un très vieil homme coiffé d'un panama, une canne de rotin à la main. Sa barbe et ses moustaches d'un blanc net et ses sourcils presque noirs donnaient une expression perçante et singulière à ses petits yeux inquiets, gris foncé ; ses joues d'acajou étaient toutes couvertes d'un réseau de fines rides. Il était assis très droit en plein soleil, et ne clignait pas des yeux.

« — Papa », dit Zachary, « voici Pasiance Voisey ». Le vieillard tourna les yeux vers elle et murmura : « Comment allez-vous, Mademoiselle ? » puis ne fit plus attention à elle. Et Pasiance, qui sembla s'offenser, s'esquiva bientôt et alla errer au milieu des pins. Une vieille femme apporta quelques assiettes et des bouteilles et les posa au petit bonheur sur une table et nous nous assîmes autour du vieux capitaine Pearse, sans un mot, comme si nous étions tous retenus par un charme.

Avant le déjeuner, une petite scène eut lieu entre Zachary Pearse et Dan, pour savoir lequel des deux irait appeler Pasiance. Pour finir, ils y allèrent ensemble, mais revinrent sans elle. Elle ne voulait pas déjeuner, et resterait au milieu des pins.

Pour déjeuner, on nous servit des côtelettes, des pigeons sauvages, des champignons, et de la confiture de mûres et nous bûmes un madère étonnant dans des verres communs. Je demandai au vieillard où il l'avait trouvé ; il me jeta un regard bizarre et répondit avec un petit salut :

« — Deux shillings la bouteille, monsieur. En 1830 ; deux shillings la bouteille ; il n'y a plus de vin comme cela de nos jours ; et, ajouta-t-il en regardant Zachary, plus de tels hommes ».

Zachary sourit et dit : « Vous n'avez rien fait d'aussi extraordinaire, papa, que ce que je cherche à faire maintenant. »

Les yeux du vieillard eurent une sorte de dédain.

« — Tu iras loin alors avec la « Sorcière », Zachary ? »

« — Oui, répondit Zachary.

« Et où peux-tu aller dans cette vieille guimbarde noire »

« — Au Maroc. »

« — Heu ! » dit le vieillard, « il n'y a rien là ; je connais cette côte comme ma main. » Il étendit une main couverte de veines et de poils.

Brusquement, Zachary se mit à parler avec volubilité.

« — Après Mogador, un type qui est là-bas... un de mes amis... il y a deux ans maintenant. Concessions... commerce... Poudre à fusils... Croisières... révoltes... argent... chefs... carabines... rébellion... or. » Il détailla un plan téméraire, sordide, hardi, qui, sur le pivot d'une aventure commerciale, devait faire tourner toute une roue de convulsions politiques.

« — Ils ne te laisseront jamais aller là », dit le vieux Pearse.

« — Non », reprit Zachary. « Oh ! si, et quand je partirai il y aura une autre dynastie et je serai riche. »

« — Tu ne partiras jamais », répéta le vieillard.

Zachary prit une feuille de papier couverte de chiffres. Il avait étudié l'affaire à fond. Tant... l'équipement, tant... le commerce, tant... les concessions, tant... l'imprévu. « C'est la dernière fois que je raconte tant de boniments ! » dit-il. Il me faut mille livres ; le bateau est prêt, et si je n'y suis pas dans un mois, l'occasion sera perdue. »

Tel était le fond de sa confidence, une demande d'argent et nous nous regardâmes tous,

comme le font les hommes quand ce sujet vient sur le tapis.

« — Il est fou ! » grommela le vieux en regardant la mer.

« — Non », dit Zachary. Ce seul mot était plus éloquent que toutes ses autres paroles. Ce garçon n'est pas un visionnaire... Son plan peut être audacieux et sans principes, mais il sait ce qu'il cherche.

« — Eh bien », dit le vieux Pearse, « je te donne cinq cents livres, quand ce ne serait que pour apprendre ce que tu as dans le ventre. Aide-moi à rentrer. » Zachary poussa le fauteuil dans la maison, mais revint bientôt.

« — Le chèque du vieux pour cinq cent livres », dit-il en le montrant. « M. Treffy, donnez-m'en un autre, et vous aurez un tiers des bénéfices. »

Je pensais que Dan refuserait tout net. Mais il demanda seulement :

« — Cela vous permettrait-il de partir. »

» — Avec cela, dit Zachary, je puis être en mer dans une quinzaine ».

« — Bien », dit lentement Dan. « Donnez-moi une promesse écrite. En mer, dans quatorze jours et ma juste part sur les cinq cents livres, ni plus, ni moins. »

Je crus que Pearse allait sauter là-dessus, mais il appuya son menton sur sa main, et regarda Dan, et Dan le regarda. Tandis qu'ils se fixaient ainsi, Pasiance arriva avec un petit chat.

« — Voyez ! » dit-elle, « c'est un amour ! » Le chat grimpait dans son cou en la griffant. Je vis les yeux des deux hommes se lever sur elle et je compris brusquement leur rivalité. Le chaton se frotta à la joue de Pasiance, perdit l'équilibre et tomba, le long de sa robe, les griffes tendues. Elle le rattrapa et s'éloigna. Quelqu'un, je ne sais lequel d'entre nous, soupira, et Pearse cria: « C'est fait. »

Le marché était conclu

« Au revoir, Pearse » dit Dan. « Je suppose que vous n'avez plus besoin de moi? Mon cheval m'attend au village. George, vous ramènerez Pasiance chez elle »

Nous entendîmes les sabots de son cheval résonner sur la route; tout à coup, Pearse s'excusa et disparut.

Son entreprise peut paraître romanesque et absurde, mais elle est assez prosaïque. Il cherche de l'argent. Ombres de Drake, de Raleigh, d'Hawkins, d'Oxenham. Le ver du soupçon ronge la rose de l'aventure. Ces aventuriers n'ont-ils cherché aussi que le profit ?

Je me dirigeai vers le bois de pins. La terre était couverte de raies noires et or comme le corps d'une abeille ; la mer bleue s'étalait en bas; des nuages blancs et somnolents passaient, et des frelons bourdonnaient sur la bruyère ; c'était une molle journée d'été, une vraie journée du Devon. Soudain, j'aperçus Pearse ; il était debout, au bord de la falaise, et Pasiance, assise à ses pieds dans un petit creux, levait les yeux vers lui. Il disait :

« — Pasiance..., Pasiance... » Sa voix, et le doux visage étonné de la jeune fille me rendirent furieux. A son âge, aurait-elle dû s'occuper de l'amour ? Et qui leur avait permis de s'éprendre l'un de l'autre ?

Il me dit au bout d'un moment qu'elle était retournée chez elle et me conduisit au bac derrière un vieux cheval gris. En chemin, il revint sur son offre de l'autre jour.

« — Venez avec moi », dit-il. « Il ne faut pas négliger la presse ; vous voyez comme c'est avantageux. Il reste peu de pays comme celui-là. Une fois que cette affaire sera lancée, qui sait jusqu'ou cela ira ? Vous auriez les voyages gratuits et ce que vous désireriez, si c'était raisonnable. »

Je répondis aussi rudement que je pus — mais moins que je l'aurais voulu — que son plan était fou. En réalité, il était beaucoup trop sensé pour moi ; car, quel que soit le corps d'un plan, son âme est de la même fibre que celle de son auteur.

« — Pensez-y », insista-t-il, comme s'il pouvait voir en moi. « Vous en tireriez tout ce que vous voudriez. Vous feriez des articles pour la presse, bien entendu. Mais, c'est mécanique ; je pourrais les faire, moi-même, si j'avais le temps. Quant au reste, vous serez aussi libre, aussi libre qu'un homme. »

Tout Pearse est contenu dans ces cinq mots d'une syllabe chacun. « Aussi libre qu'un homme. » Pas de règle, pas de loi, pas même les chaines mystérieuses que les hommes forgent eux-mêmes. Aussi libre qu'un homme. Pas d'idéal; pas de principes ; aucune toile à adorer ; aucun nœud dont il ne puisse s'affranchir. Mais il a aussi la ténacité d'un vieux dogue du Devon. Il n'accepte pas une réponse négative.

« — Réfléchissez », dit-il, « je ne suis pas pressé, j'ai une quinzaine... Regardez. La voici. » Je croyais qu'il voulait parler de Pasiance, mais c'était la « Sorcière », vieux bateau lent et noir dans le soleil flamboyant avec une cheminée jaune et blanche et aucun être vivant sur ses ponts. »

« — C'est elle, la « Sorcière ». Elle fait ses

douze nœuds ; vous ne l'auriez pas cru. Eh bien ! bonsoir. Vous feriez mieux de venir. Vous n'aurez qu'un mot à dire quand vous vous déciderez Je vais à bord, maintenant. »

Tandis que le bac me transportait, je le vis nonchalamment appuyé à l'arrière d'un petit bateau, et le soleil baignait de gloire son chapeau de paille.

Je rencontrai Pasiance à un kilomètre sur la route, assise dans la haie. Nous marchâmes ensemble entre les talus — des talus du Devonshire, hauts comme des maisons, couverts de lierre, de fougère, de ronce, de rameaux, de coudriers et de chévrefeuille.

« — Croyez-vous en Dieu! » dit-elle tout à coup. « Le Dieu de grand-père est terrible. Quand je joue du violon, je peux sentir Dieu ; mais le Dieu de grand-père est vieux comme une momie, vous comprenez ce que je veux dire : la mer, le vent, les arbres, les couleurs, cela fait sentir Dieu. Mais je ne crois pas qu'il faut que nous soyons sages dans la vie. N'y a-t-il rien de mieux que d'être « sage ». Quand je suis « sage », je me sens tout simplement mauvaise ». Elle s'étira, attrapa une fleur dans la haie et déchira lentement ses pétales.

« — Que feriez-vous », murmura-t-elle « si vous désiriez une chose, mais que vous en ayez peur. Mais je suppose que vous n'avez jamais peur », ajouta-t-elle, se moquant de moi. J'avouai que j'avais quelquefois peur et souvent peur d'avoir peur.

« — C'est compliqué. Je n'ai pas peur de la maladie, ni de grand-père, ni de son Dieu, mais je désire être libre. Quand on désire beaucoup une chose, on en a peur. »

Je pensais aux mots de Zachary Pearse « libre comme un homme ».

« — Pourquoi me regardez-vous comme cela ? » dit-elle.

Je balbutiai : « Qu'entendez-vous par liberté ? »

« — Savez-vous ce que je ferai ce soir ? répondit-elle, je sauterai de la fenêtre en me tenant aux branches du pommier, et j'irai jouer dans le bois. »

Nous descendions un sentier escarpé le long d'un bois toujours plein d'une odeur de sève, et du souffle des vaches qui cherchent l'ombre de la haie.

Une chaumière s'élevait au fond, et un petit garçon, assis dehors, jouait avec un tas de poussière.

« — Hallo, Johny », dit Pasiance. « Allonge ta jambe et fais voir l'endroit qui te fait mal. » Le petit garçon défit un bandage qui entourait sa petite jambe sale et nue et montra fièrement une blessure.

« — C'est affreux », cria Pasiance avec pitié. rattachant le bandage, « pauvre petit Johnny, vois, ce que je t'ai apporté. » Elle sortit de sa poche un bâton de chocolat, un soldat de cire et un sixpence tordu.

Elle se montrait sous un nouveau jour. Tout en allant vers la maison, elle me racontait l'histoire de la famille du petit Johnny; quand elle arriva à la mort de sa mère, elle éclata. « C'est épouvantable, n'est-ce pas, et ils sont si pauvres, cela aurait bien pû être une autre qui meure au lieu d'elle. J'aime les pauvres, mais je déteste les riches, les sales bêtes. »

Mme Hopgood regardait par-dessus la barrière, sa coiffe de côté, et un des chats de Pasiance se frottait à ses jupes. En nous voyant, elle se réjouit.

« — Où est grand-père ? » demanda Pasiance. La vieille dame secoua la tête.

« — Est-il en colère ? » Mme Hopgood se tortilla et lâcha la vérité.

« — Avez-vous pris votre thé, ma jolie? Non. Eh bien! quel malheur! vous irez au lit sans souper ce soir. »

Pasiance secoua la tête, saisit le chat et rentra en courant. Je restai les yeux fixés sur Mme Hopgood.

« — Mon Dieu ! Mon Dieu ! » dit-elle, « pauvre agneau, pour ainsi parler, c'est... » et elle éclata brusquement : « il étouffe de colère, voilà ! voilà ! »

Mon courage m'abandonna. Je restai la soirée au poste avec les douaniers. Ils me donnèrent du pain, du fromage et un cidre terrible. Je passai devant la cuisine en revenant. Un feu y brûlait encore, et deux silhouettes, vagues dans l'obscurité, s'agitaient avec des rires étouffés, comme des esprits craignant d'être surpris à un repas humain. C'était Pasiance et Mme Hopgood, et les œufs et le lard avaient une odeur si délicieuse, et les deux femmes semblaient se réjouir si tendrement de ce réveillon que je sentis les affres de la faim, et les réprimai de mon mieux en montant sans bruit à ma chambre.

Au milieu de la nuit, je m'éveillai et je crus entendre crier ; puis il me sembla que le vent secouait les arbres, puis qu'un tambourin résonnait au loin, accompagné d'une voix humaine. Brusquement, tout s'arrêta — deux longues notes gémirent comme des sanglots —

le silence régna; et j'écoutai pendant plus d'une heure, sans plus rien entendre...

4 août.

...Depuis ma dernière lettre, voici trois jours, rien n'est arrivé. J'ai passé les matinées sur la falaise à lire et à contempler les étincelles que le soleil fait pleuvoir sur la mer. C'est magnifique ici; tout est couvert de genêts, les mouettes se chauffent sur les rochers, les perdrix crient au milieu des blés, et, de temps en temps, un jeune faucon plane dans le ciel. Je passe l'après-midi sous les arbres du verger. L'habituelle routine continue à la ferme : on trait les vaches, on fait le pain ; John Ford sort et rentre à cheval ; Pasiance, dans son jardin, cueille de la lavande et parle aux domestiques ; odeur du trèfle, des vaches et du foin, bruit des poules, des porcs et des pigeons, voix douces et traînantes, sourd grincement des charrettes, et de jour en jour les pommes deviennent plus rouges. Enfin, lundi dernier, Pasiance a été absente du lever du soleil jusqu'au soir — personne ne l'a vue sortir — personne n'a su où elle était allée. C'était une journée étrange et merveilleuse — un ciel gris argent et bleu, avec une flotte de nuages ; tous les arbres soupiraient un peu ; la mer enflait dans une houle longue et lente ; les animaux étaient inquiets, les oiseaux silencieux, excepté les mouettes, avec leur rire de vieillard et leur miaulement de chat.

Une inquiétude sauvage était dans l'air; elle semblait traverser les dunes et la combe, entrer dans la maison, comme un air passionné qui vient flotter à vos oreilles quand vous êtes endormi. Mais qui aurait pensé que l'absence de cette jeune fille pendant quelques heures aurait pu faire tant de ravages? Nous étions comme des âmes en peine ; les joues de pomme de Mme Hopgood semblaient positivement se flétrir à vue d'œil. Je rencontrai une laitière et un domestique qui en parlaient, stupides et la figure allongée. Même Hopgood, homme coriace, aux épaules immenses, oublia à tel point son imperturbabilité qu'il harnacha son cheval et partit en m'assurant qu'il en serait pour ses frais. Longtemps, John Ford ne parut s'apercevoir de rien, mais tard, dans l'après-midi, je le trouvai assis, les mains sur les genoux, regardant droit devant lui. Il se leva lourdement en me voyant et sortit. Le soir, comme j'allais demander aux douaniers de m'aider à fouiller la falaise, Pasiance arriva ; elle pouvait à peine avancer un pied après l'autre. Ses joues étaient écarlates, elle se mordait les lèvres pour empêcher des larmes de fatigue de monter à ses yeux. Elle passa devant moi sur le seuil, sans un mot. L'anxiété subie coupa la parole au vieillard. Il s'avança, prit le visage de l'enfant entre ses mains, lui fit un grand baiser et partit. Pasiance tomba à terre sur le pavé du corridor sombre et cacha son visage dans ses mains. « Laissez-moi tranquille », disait-elle seulement. Au bout d'un instant, elle se traîna en haut de l'escalier. Bientôt, Mme Hopgood vint à moi.

« — J'peux pas lui tirer un mot — et al'ne veux pas manger une bouchée et j'avais un pâté tout près, un pâté bien parfait. Le bon Dieu sait la vérité, al'a demandé de l'eau de vie; avez-vous de l'eau-de-vie, Monsieur ? Hopgood n'en boit pas et M. Ford ne permet rien que d'la liqueur de coucou. »

J'avais du whisky.

La bonne âme saisit le flacon et partit en le serrant dans ses bras, Elle me le rapporta à moitié vide.

« — Elle a bu comme un petit chat boit du lait. Je pense que c'est fort, pauvre agneau, et ça lui a délié la langue. « Ça y est », m'a-t-elle dit, « Mamie ! ça y est ! » Et elle a ri comme une folle; et puis, Monsieur, elle a pleuré et m'a embrassée et m'a poussée à la porte. Grand Dieu ! Qu'a-t-elle fait ? »

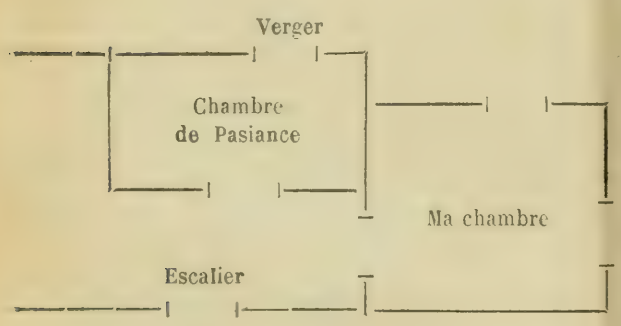
Il plut le lendemain et le jour suivant. Vers cinq heures, la pluie a cessé ; je suis parti vers Kingswear sur le bidet de Hopgood pour voir Dan Treffy. Chaque arbre, chaque ronce, chaque fougère dans les sentiers dégouttait d'eau ; et chaque oiseau chantait du fond de son cœur. Je pensais à Pasiance tout le temps. Son absence de l'autre jour était encore un mystère ; on ne cessait pas de se demander ce qu'elle avait fait. Il y a des gens qui restent toujours enfants ; ils n'ont pas le droit de faire certaines choses. Les actes ont des conséquences, et comment les enfants pourraient-ils subir les conséquences de leurs actes ?

Dan était sorti. Je soupai à l'hôtel et rentrai lentement. La route obscure s'étendait devant moi, et je pouvais toucher les deux côtés du chemin avec mon fouet ; je ne pensais à rien qu'à Pasiance, et à son grand-père ; le crépuscule s'harmonisait à mon étonnement et à mon incertitude. La nuit était tombée quand j'entrai dans la cour. Deux jeunes bœufs reniflèrent ; une poule endormie se leva et s'enfuit avec un cri d'effroi. Je mis le cheval à l'écurie et je fis le tour de la maison. Il faisait noir comme dans un four sous les pommiers et toutes les fenêtres

étaient sombres. Je restai là un moment, respirant le parfum délicieux du verger après la pluie ; brusquement, j'eus l'impression gênante d'être surveillé. Avez-vous jamais senti cela par une nuit sombre ? Je criai enfin : « Qui est là ? » Pas de réponse. J'allai jusqu'à la porte... rien. Les arbres s'égouttaient encore avec de doux sifflements, mais c'était tout. Je refis le tour de la maison, et après être entré et avoir barricadé, j'allai me coucher à tâtons. Mais je ne pus dormir. Je restai longtemps éveillé; je sommeillai enfin et m'éveillai en sursaut. Des voix étouffées murmurèrent tout près de moi ; le chuchotement s'arrêta. Une minute passa, tout à coup un bruit sourd se fit entendre, un bruit pareil à une chute; je sautai du lit et me précipitai à la fenêtre. Rien mais, au loin, quelque chose qui pouvait être des pas. Un hibou hulula; puis, d'une voix claire comme le cristal mais tout à fait basse, Pasiance se mit à chanter dans sa chambre :

Les pommes sont mûres et prêtes à tomber.
Ohé, ohé, ohé et prêtes à tomber.

Je courus frapper à sa porte.
Voici la disposition de nos chambres :



« — Qui est là ? » cria-t-elle.
« — Qu'avez-vous ? »
« — Quoi ? »
« — Qu'avez-vous ? »
« — Ah ! ah ! ah ! ah ! bonsoir », puis, tout à fait bas, je l'entendis retenir son souffle, durement. Pas d'autre réponse, pas d'autre bruit. Je retournai me coucher et restai éveillé pendant des heures...

(*A suivre*) JOHN GALSWORTHY.

UN MOIS DE REPORTAGE VINICOLE (1)

Sommières, 15 février. — J'ai dû acheter un chapeau, mon habitude d'aller tête nue ne donnant pas confiance aux gens. Il faut être fou, voyons... soit ! Je souris un peu en pensant aux vertus trouvées à cet usage, à cette simplification de vivre, depuis un an que je l'expérimente absolument. J'ai donc coiffé une affreuse prison, un beau chapeau noir de propriétaire, et retrouvé incontinent mon ancien rhume, mes maux de tête et cette crainte sénile du froid, de l'humidité, des courants d'air, oubliée depuis une année...

Je voyage chaque jour. Il pleut. C'est dans les troisièmes des trains qu'on me renseigne le mieux. Il s'y raconte de belles histoires, gaies ou tristes, qui raviraient le peintre Vlaminck. On commence à me confier autorité dans la matière vinicole. Pauvre de moi ! Je m'en sers traîtreusement.

Je lis les journaux avec profit, réduisant les articles à des phrases. J'ai rencontré dans une grande gare, mon ami l'éminent rédacteur, qui venait d'interviewer un député membre de la commission parlementaire. A partir de lundi, je « ferai » les marchés...

***

Marché de Nîmes. Lundi 17 février. — Si le marché se réchauffe un peu, c'est de café brûlant autour des tables où le courant d'un vent marin, qui souffle bruyamment des Arènes à la Maison Carrée, a chassé les vignerons. Interview : un membre de la Chambre d'Agriculture : « Mon avis ? Supprimer l'Algérie. C'est la seule solution... et puis les petits vins, supprimer les petits vins... La fraude ? Naturellement ! Pas de fraude, c'est le B.A. BA... Le Gouvernement seul le peut... Comment l'exiger ? Voilà !... S'entendre ! »

Un conférencier : (voix mâle et nuancée d'habitué) : « ...Qu'un vin soit dans le Midi le pur jus du fruit et qu'il puisse être dans le Centre un mélange de jus de raisin et de jus de betterave !... Pour la troisième fois le Gouvernement nous apporte une loi, pour la troisième fois elle se retourne contre nous... ».

On manifeste hors de la tribune : « Il a raison. — Non. — Il prêche pour sa paroisse. —

(1) V. la *Revue Bleue* du 17 mai 1930.

Un son de cloche... — Jamais de la vie ! ». C'est la voix de la Vidourlencque, de la Vaunage, de Camargue ou du Gardon. Nous sommes en France : cela s'appelle mouvements divers...

Coudoiement, interpellations, contradictions, chahut ! La voix du plus fort s'insinue, fait sa place :

« ...Si cela n'est pas honteux ! La taxe sur le vin supérieure à la taxe de luxe ! Un litre de vin paye davantage qu'un bâton de rouge, une frivolité ! »

Applaudissements. Unanimité. Enthousiasme...

La nuit. Les cours ont semblé marquer une légère tendance à la hausse. Il vente. Notre moteur ne veut pas démarrer. Le froid pique. Au sud du pic Saint-Loup, parmi des collines trop bleues, le soleil s'est chauffé à rouge avant de choir. « Rouge de vesprée, beau temps j'aurai ! »

⁂

Montpellier, 18 *février*. — « Le gouvernement, voulez-vous que je vous dise ? Le gouvernement se f... de nous. Oui monsieur... »

Le métier de reporter, même vinicole, a de ces exigences : dire ce qu'on entend, tel qu'on l'entend.

Nous venons de quitter Boisseron. Le vent violent d'hier a cessé. Le soleil, pâle, colore des ruisseaux d'eau de pluie qui stagnent partout dans les vignes. La tendance est à la hausse, légèrement. Pourtant les voyageurs de mon compartiment s'inquiètent. C'est le marasme, disent-ils. L'un d'eux surenchérit : « la débacle, oui... » C'est alors qu'est venue la discussion sur le Gouvernement, qui, d'ailleurs, venait de tomber... A Montpellier, devant la Comédie, les groupes, les grappes de vignerons, de courtiers, de négociants, se forment, s'étendent, noircissent les larges trottoirs où d'autres groupes ornés de bérets, de chandails et de pantalons charlestones s'attroupent ; étudiants préparant carnaval. Envahis les cafés. Les grosses mains rouges, tannées, au bout des manches de vieilles vestes noires conservées la semaine durant dans les vieux cabinets parfumés de sauge et de thym, refusent les réclames distribuées. C'est ici le pays d'une économie domestique savante. Ce n'est pas le moment d'acheter...

On manifeste bruyamment dans le pavillon populaire où a lieu la même conférence entendue hier à Nîmes. Contredite, réfutée ou acclamée bruyamment, la sortie s'en effectue dans le brouhaha, parmi les préparatifs cocasses du mardi-gras.

J'ai demandé, dans le train du retour, l'impression qu'on avait du marché. S'y était-il traité des affaires ? Non, rien, mais chacun prend la crise en discours et propose des remèdes particuliers. Mon éminent ami l'a écrit dans son journal : « On est à la recherche d'un exécutoire ».

⁂

Sète, 19 *février* 1930. — Entre Montpellier et Sète, les vignes du bord de la voie paraissent beaucoup moins inondées. Voilà, c'est du sable...

Voici la mer. La lumière devient plus claire. Elle blondit. J'ai compris la couleur des vins de Frontignan. On apprend toujours...

Frontignan. Un canal aux plats bords. Tirées sur les berges de terre dorée, où des taches d'herbes verdoient, ces petits bateaux plats d'étang : les bètes. Des entrepôts, des caves, grandes maisons qui, dans le paysage, délimitent, contiennent une gamme de gris, de gris-bleus, de bleus, de violets et de verts pâles qui vous prennent le cœur par la vue et vous le baignent dans de la tendresse. De grosses lettres sur fond rouge chantent dans tout cela : vermouth. Puis, jusqu'à Sète, jouxte la voie à droite, à gauche, partout les marais, ocres, mauves, verts, que mon ami Antral a si bien peints, toujours dans leur lumière blonde.

Comme on comprend Paul Valéry d'avoir fait picorer ses focs. Ils sont là : quatre, sept, dix, trente... Les clinfocs piquent vers la vague, se redressent, tournent, s'éloignent, se rapprochent, trempent le bec d'un beaupré effilé. J'en atteste ici : ils picorent.

⁂

J'ai cherché sur le marché de Sète des agriculteurs. J'ai surtout trouvé des commerçants. N'importe, écoutons-les impartialement :

« — Aujourd'hui, les propriétaires se défendent. On leur a dit : on va prélever les vins pauvres pour l'alcool, le reste se défendra. Ils attendent la hausse. »

Une voix de propriétaire intervient : « Ils ont raison. »

Voici l'espèce de mosquée blanche de la Chambre de Commerce et voici son courtois et charmant président.

— Quels sont les cours ?

— Il n'y a point de cours.

— Comment ?

— Ah ! voilà... marasme. Ce sont les propriétaires qui proposent leurs prix... et ils sont exorbitants...

— N'est-ce pas vous qui le dites ?

— Non, c'est ainsi, et l'on n'achète pas.

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'on ne pourrait pas vendre, voyons !

C'est clair. Poursuivons :

— L'Algérie ?

— Rien ne rentre en ce moment ,ou très peu. Seuls des marchés passés antérieurement nous envoient leurs vins.

J'erre sur les quais des canaux. Un pont tournant m'arrête pour laisser entrer un chaland chargé de barriques. La blondeur du soleil tourne au gris. Je m'approche des muids rassemblés, pleins, fraîchement débarqués. Je lis ces mots en lettres blanches : « Grèce, Sète ; Grèce, Sète ; Grèce, Sète... ».

Cela ne se commente pas.

Un seul bateau sur le canal charge des fûts : la *Ville de Marseille*. J'ai lu dessus l'origine : Frontignan et les destinations : Pondichéry, Nouméa, Copenhague... Cela s'appelle exportation, n'est-ce pas ? Allons, tant mieux ! Mais les autres vins...

***

Narbonne, 20 février. — Temps froid, venteux, piquant. Soleil. Des kilomètres carrés de plaine inondée, de Béziers à Narbonne, m'ont empoigné par leur désolation. Des vagues y festonnent, comme à la mer. La couleur jaunâtre des crues y décèle par place, d'une légère teinte verte, quelque sous-marine prairie ; et parfois, inattendue, triste comme une épave, apparaît la trame d'une vigne.

Dialogue en mon compartiment :

— Vous direz ce que vous voudrez, il n'est rien comme le vin grec.

— C'est possible, monsieur, répond l'autre, pour un de Constantinople comme vous. Mais pour un d'ici, un de France, de Baumugnes, de Paris ou d'ailleurs, peut-être est-il d'autres opinions.

— Vous le connaissez, le vin grec ?

— Oui, monsieur. C'est vrai qu'il est fameux, sur un « soudjouki », par exemple... Mais j'avoue que de tels repas démontent mon estomac français en trois jours.

***

La gare de Narbonne a l'air d'une « gare P.V. » J'ai longé des avenues larges, bordées ici de maisons cossues, là d'entrepôts, de demi-muids, de vastes cours. « Vous prendrez la rue Jean-Jaurès... ». Bien. J'ai suivi le canal de la Robine, qui, dans huit jours aura sa part dans le déluge dévastateur, jusqu'à la promenade des Barques, où se tient mon marché des vins. Là, grands cafés, belles banques, cours cimenté que des balustres ensoleillés posent à même un beau paysage de vieux pont, de maisons sur l'eau, de tour antique sur ville neuve, d'arbres blancs. Le touriste s'écrie : « pittoresque ! », et l'artiste moderne : « pictural ! ». De barques, point. Quelques viticulteurs. Jeunes gens ; ouvriers agricoles sans doute débauchés ; chapelets d'écolières ; belles filles ; autos... Tout le monde a l'accent de Delteil.

On boit au café du « punch ». A ma table, deux vignerons audois, athlètes à figure sanguine, proposent un marché à un autre de visage long, exsangue, à fine moustache. Ils veulent vendre un cheval, pour alléger leurs charges. J'entends : « C'est un bon cheval. Il a quatre ans. Il ne travaille pas. Toutes mes vignes sont inondées. Si, dans deux mois, dans trois mois, vous voulez le vendre, je vous le reprends... Allez, il se lève bien, il se couche bien, il a bon appétit... ». Celui qui ne parle pas, le frère sans doute, trahit par l'éclat de son regard tous les sentiments qu'il porte à la bête sacrifiée, tandis que l'autre la décrit, l'évoque. Mes trois voisins sont recouverts d'amples pardessus de ratine, ont l'air de mylords. Cette scène peut ajouter aux définitions du mot crise.

Ailleurs, loulant les *l* avec flénésie, un autre tente vainement d'obtenir 115 francs de son vin qui pèse 10 degrès, 5. Je tends encore l'oreille vers d'autres groupes : « Cette année, mes vendanges m'ont perdu. J'avais dit : il faut faire la côte d'abord ; on a vendangé la côte d'abord. L'inondation est venue. C'était fini. J'ai perdu la moitié de mon pinard et l'autre moitié ne vaut rien... »

Je n'ai pas réussi à toucher la C.G.V. directoriale. Au fond d'une ruelle, proche du marché, ses bureaux sont propres, ses employés affables, son travail sérieux. C...G...V..., ces trois lettres sonnent à l'oreille d'un journaliste vinicole comme l'appel et le répons de trois sentinelles détachées. Je vais voir ici, m'a-t-on dit, veiller aux meurtrières des hommes probes, inquiets certes, mais assez compétents et actifs, assez répandus et protégés pour ne douter de rien et ne rien craindre.

Je n'ai pu voir que deux éminents avocats, par

surcroît propriétaires, très au courant de la question, qui ont bien voulu me conseiller. Tous deux sont amis de mon ami l'éminent journaliste, amis de leur député socialiste M. Blum, qui leur a promis, s'ils le faisaient élire, de tuer désormais chez eux, dans l'œuf, toute grève révolutionnaire ; ils seraient amis du roi Henri IV, s'il revenait, parce qu'il aimait le vin, et de Trotsky si celui-ci avait le pouvoir de le faire mieux vendre...

Qu'ils me pardonnent le ton de cela. Je peux témoigner de leur indéniable valeur, de leur connaissance de l'objet vin, de l'autorité de leurs dires. Ils vivent au sein du vignoble, au cœur de la circulation de son sang, de son commerce. Ils m'ont dit les dangers de la vérité nue, quand on l'expose à des curiosités profanes, et qu'elle nuit à la diplomatie des cours...

J'ai dû méditer pour savoir si, prenant leurs conseils pour devise, je les suivrais. Ma nature a dit non, a dit que la diplomatie, jeu d'adresse et de subterfuge, ne vaut pas la magique impulsion d'un cœur pur et d'un esprit droit, pour illimiter, en hauteur, les joies et les forces de vivre. Que mille cœurs et mille esprits aient besoin de diplomatie ?... Cela est autre reportage... Pardonnez.

Premier monsieur. — (Il m'aparaît engoncé dans un grand fauteuil, dans l'ombre ; on m'a fait asseoir face à lui en m'introduisant. Il parle d'une voix cassante) :

— Missieu, c'i très sirieux, le vin... C'i très sirieux, v'savez !

Suit une plaidoirie incomparable, débitée sans respiration. Ivre de parler du vin dont il vit, dont il n'a peut-être jamais bu une goutte, il fait la bêbe, roule des yeux. J'ai cru qu'il allait m'enterrer. Pourtant il achevait. Ses yeux s'adoucissaient, s'éclairaient, s'illuminaient de leurs belles qualités humaines.

Très sérieux? Le vin? Mais qui le nie? Très sérieux ? Et la vie, donc ?...

Deuxième monsieur. — (Celui-ci est presque un vieillard. Sa voix chante. Son regard clair atteste un dévouement toujours prêt, toujours présent, féminin écrirait-on si on l'osait dire, à cet esprit malicieux du vin auquel il a voué sa vie. Lui aussi a peur de la vérité, comme d'un baiser, « comme d'une abeille »...).

« Et d'abord, m'a-t-il expliqué, n'être point clair... Si l'on veut écrire sur le vin, écrire des phrases compliquées, incorrectes, où le lecteur ne puisse retrouver trop précisément la pensée. C'est à peu près le seul moyen qu'on ait de ne pas se compromettre... »

Est-ce dommage pour le lecteur ? Est-ce plus utile à tout le monde ? Conclure me serait impudent. Mais n'est-ce pas que l'amour et la crainte de la vérité se rencontrent dans une âme candide ? Une telle révélation m'était bonne, à l'ouïr, comme un baiser, et j'ai regretté de n'avoir point osé, plus haut, écrire le mot : « féminin ».

*
* *

Béziers, 21 *février*. — J'ai quitté Sète, hélas ! sans voir son port, et Narbonne sans pouvoir rechercher dans l'ombre de ses vieilles murailles l'évocation des troubadours passionnés et l'ombre magnifique des Cours d'Amour de jadis, mais non sans avoir salué au fronton de l'Hôtel de Ville les trois fleurs de lys, la clé et la croix confiées à M. Léon Blum.

Soleil. Tiédeur. Dans le train, discussion :

« Vous ne possédez pas un pied de souche, non monsieur, puisque vous causez comme ça... Parce que, je vais vous dire, à 80 francs l'hecto vous ne pouvez pas faire vos affaires. Non monsieur. Et s'il vient une gelée, vous êtes perdu... Au prix de la vie d'à présent, il faut que vous vendiez le vin de 120 à 140 francs pour pouvoir vivre... »

Je traduis cela du patois. Mon vigneron est hors de soi. Ses confrères du compartiment voisin se sont dressés pour mieux l'entendre, et l'approuvent par-dessus la cloison.

J'ai changé de compartiment et je regarde encore la plaine d'eau, qui, dans huit jours sera terrible. Près de moi, deux nouveaux voyageurs, deux négociants, sont affairés :

« Le wagon de 135 hectos, je vous l'enverrai pour le Corbière, et de plus grands pour les petits vins... Qu'est-ce que c'est, ces centaines de wagons-foudres, sur les voies ? c'est pas plein ?

— Non, c'est plein de vide. Voyez, on est en train d'en remplir un.

— Oui, enfin, écoutez... pour nous, nous en avons maintenant d'avance. Tant qu'ils ne baisseront pas leurs prix, n'achetez rien...

*
* *

Les allées sont noires de monde. La Citadelle aussi. Les cours affichés contre le théâtre marquent les chiffres respectifs des deux Chambres, sans qu'on puisse comprendre pourquoi, tirés des mêmes sources (les ventes indiquées par les courtiers), ils sont différents.

Commerce. — Vins rouges : de 7,50 à 10,50 le degré.

Agriculture. — Mêmes vins : de 8 à 11.

On m'a expliqué. Chaque Chambre défend les siens, défend sa paroisse, et tout le monde est content. Tant mieux ! Mais un monsieur énigmatique, et qui avait l'air renseigné, m'a dit, en me touchant du coude :

— Ces cotes sont fictives, n'en doutez pas. Le gouvernement a promis d'agir, l'on maintient les prix. Sans ça...

Les hommes de vin, rassemblés, conversent ensemble. Crise, crise, crise... Ils n'ont pas l'air très malheureux. Des marchands vendent par terre, à l'évent, des couteaux, des sécateurs, des cordes, des cépages. « Combien les plants de Riparia ? ai-je demandé. » La marchande s'empresse : « Les Gloire? 400 francs le mille, oui monsieur. » Mes voisins les trouvent trop chers, moi aussi. « Pardi, pense tristement la marchande, c'est la crise... ». Dans le soleil, chacun s'affaire, flâne, puis va s'intégrer dans l'assemblée compacte du marché. Des marques d'autos aperçues au dernier Salon roulent lentement, éblouissantes. Femmes et enfants attendent papa, qui hume le vent de la crise dans son groupe. Je pense à des foules connues de mineurs du Nord, remontant du puit et s'épandant, et à leurs menus estaminets où le vin d'ici montera, un jour ou l'autre...

*
* *

Nîmes, 17 mars. — Lundi, jour de marché. Un fait nouveau, sensationnel, est commenté partout : depuis cinq jours la *taxe unique* est votée. Les uns se font fort de présumer l'optimisme. D'autres préfèrent attendre et juger des effets. On vend, on achète très peu. Les cours affichés sont les mêmes. Jusqu'hier, il a plu presque chaque jour...

La plupart des vignes sont lacs ou bourbiers, par toute la plaine. Plus que de la mévente des vins les conversations sont emplies de l'état du malheureux Sud-Ouest.

A Sommières, l'alerte a été chaude. Toute une nuit s'est passée dans la crainte du télégramme annonçant la crue. Les commerçants déménageaient leur boutique aux étages supérieurs. Une partie de la population surveillait la montée du torrent Vidourle, devenu fleuve, le long des rives envahies peu à peu. Les quartiers bas commençaient à être inondés, à minuit, lorsque la nappe limoneuse a décru. Ailleurs, hélas !...

Le Syndicat des Vignerons du Sud-Est a fait distribuer un prospectus qui est un exposé concis, édifiant, de l'état de contribuable, du vigneron français comparé à celui de son collègue algérien. Il se termine par ces mots :

« Lors de la conquête de l'Algérie, en 1850, le maréchal Bugeaud déclarait : « L'Algérie ne « doit produire que des denrées que la métropole « ne produit pas. Une ordonnance devrait im- « médiatement prohiber en Algérie la fabrica- « tion du vin, et n'autoriser la culture de la « vigne que pour l'usage de la table et pour pro- « duire comme usage commercial le raisin sec. »

« A cette époque, nous exportions nos vins en Algérie. Depuis 1928, l'Algérie produit 13 millions d'hectolitres, demain, ce sera 20 millions.

« Si nous ne pouvons plus vendre nos vins, c'est que les vins d'Algérie chassent les nôtres.

« Ils continueront à les chasser jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de vignes chez nous. »

Ce document suggère *un seul remède* : « L'établissement immédiat d'un DROIT COMPENSATEUR des privilèges économiques algériens, avec LIMITATION DES IMPORTATIONS en France ».

Ce sont toujours les mêmes conditions méridionales de l'aménagement des marchés méridionaux: contingentement, taxe compensatrice. Certains comités de lutte sont dans l'eau... Je pense à celui de Puichéric, si combatif, si sympathique, que l'état d'un pays ravagé a jeté sans doute corps et âmes dans des activités plus tristes encore. Mais d'autres groupements méditent, décidés à ne rien improviser, prévoient les remèdes extrêmes, s'unissent, se concertent, contribuent chacun par son effort à une propagande toujours intense.

*
* *

Pour moi, qui ai pris les fonctions de contempler le monde au lieu de le prendre, afin de n'avoir jamais à le quitter, je suis venu pour y méditer dans les vieilles arènes où des foules romaines apportèrent leur soif, leur cruauté, leur ivresse et leur joie de vivre. Je pense aux magnifiques illusions par lesquelles les hommes de tous temps, éternellement tourmentés, éternellement semblables, éternellement brisés, désunis, révoltés ou vainqueurs devant la vie, perpétuent celle de leurs races. Je pense au vin, « fils ainé du Soleil » qui, en leur mesurant les forces et les joies, peut leur mesurer la sapience. Et j'évoque mes solides aïeuls à qui la terre avait donné, en échange de luttes quotidiennes, sa tranquille et passive sérénité.

ANDRÉ SAVANIER.

VARIÉTÉS

DANS LA JUNGLE A JAVA

Le chasseur et son domestique, le maître blanc et le serviteur cuivré, devenus de bons compagnons à force de chasser ensemble, sont à l'affût à l'orée de la clairière herbeuse, au cœur de la forêt. Peu leur importe la bête qui approche, l'animal ne peut être que vigoureux ou agile, doué de la force nécessaire pour l'attage ou la fuite, c'est une proie assurée.

En silence et sans hésitation, ils avancent dans la morne obscurité des bois. La nuit les enveloppe, ils ignorent où ils posent les pieds, la nuit frôle leur visage qu'effleure la masse des feuilles humides de rosée. A une hauteur prodigieuse au-dessus d'eux, s'élève une voûte de pourpre ardente qu'ils aperçoivent à travers les sombres cimes pareilles à d'obscurs nuages flottant très bas.

L'air est tout imprégné de vie. Si l'odeur est fade et persistante, elle décèle la vie immobile de la terre et des pierres. A l'endroit où les effluves sont âcres et fugitifs, comme la lueur soudaine de rayons éphémères, la vie animale a passé prestement. Qu'était-ce? Un oiseau venant de quitter la tiédeur du nid obscur, un écureuil aux yeux rouges qui d'un seul élan a bondi au plus épais du feuillage, ou encore une vache sauvage dont le veau tout en marchant mordillait le pis gonflé? Peut-être cette odeur forte s'est-elle dégagée des flancs ruisselants d'un cerf qui a traversé le lac à la nage pour rejoindre la biche parmi les grands roseaux du rivage.

Les deux hommes respirent profondément. Ils flairent toutes les émanations. La vie multiforme les pénètre, et ils sentent leur propre vitalité croître et se déchaîner. Leurs yeux brillent d'une ardeur belliqueuse. Ils marchent sans bruit. Muets, ils s'avertissent du regard ou du geste. Sous leurs pieds, tout autour d'eux, par dessus leur tête, la forêt semble une montagne de feuilles, et ils avancent dans les sentiers presqu'invisibles tracés par les charbonniers et les rôdeurs des bois qui frappent le palmier arong pour en faire gicler la sève sucrée, comme dans des couloirs que les taupes auraient creusés dans cette masse résistante de verdure. Souvent aussi, il leur faut se frayer eux-mêmes un chemin. A l'aide de leur couteau large et court, ils taillaient les buissons, les jeunes arbres et passent à travers les fourrés de la canne à sucre épineuse qui les flagelle de ses fouets à piquants recourbés. Des feuilles secouées tombent des averses de sangsues qui s'agrippent à eux et les piquent si furieusement que leurs vêtements en sont rouges de sang. Ils n'y prennent pas garde ; ils chassent. Bleu violacé et vert avec des reflets d'or, un coq de bruyère bat des ailes. Un chat sauvage dont les yeux jaunes flamboient crache sur leur passage. Hurlant de peur, une bande de singes saute de branche en branche sur l'arbre au pied duquel passe en rampant la panthère noire tachetée.

Dans les hautes herbes des solitudes inexplorées, les daims entendent et fuient avec des bonds éperdus ; les porcs sauvages entendent et prennent le galop, faisant trembler la terre sous le martèlement de leurs sabots. Dans les maigres champs de riz, sur le flanc de la colline, les paysans entendent et plantent là bêche et hoyau pour courir vers la porte du village, étroite ouverture percée dans l'enceinte de pieux aux pointes acérées. A l'intérieur des huttes de paille tressée, les femmes entendent et s'élancent à la recherche de leurs enfants qui jouent dehors. A la lisière de la forêt, le chasseur entend, il exulte. Son compagnon conduit les hommes apeurés à la battue et les range en un vaste demi-cercle : en criant et en tapant sur des blocs de bois creux, ils entraîneront le tigre jusqu'à l'orée du bois où le chasseur est à l'affût, accoté contre un arbre, tournant le dos au tigre. Il perçoit un bruit de course rapide et de plantes froissées, ce bruit approche de plus en plus. Il ne bouge pas, mais il est sur le qui-vive ; l'oreille tendue, l'esprit en éveil, et son doigt attend sur la gâchette. Les branches se brisent sous des foulées lourdes et souples. Dans l'air passe un souffle empoisonné, une odeur infecte de sang et de pourriture. Il entrevoit les jarrets noirs et jaunes à la démarche traînante. A l'endroit même qu'il a choisi, à une distance de trente pas, sa balle frappe le tigre au cou. Quand le terrible fauve bondit et fait volte-face en rugissant, que sa tête flamboyante fonce sur le chasseur, la seconde balle ne manque pas son but.

Le compagnon se penche sur les mâchoires béantes et ensanglantées pour en arracher les moustaches, qu'il cache dans les plis de son turban comme talisman. Les habitants du village s'empressent d'accourir, ils savent que le

chasseur leur abandonnera sa proie, pour qu'ils puissent réclamer l'argent de la prime.

Huit d'entre eux portent la formidable dépouille sous laquelle ils ont passé un tronc de bambou qui plie et grince. Les blancheurs du ventre et de la gorge, dont l'extrême délicatesse était faite pour le demi-jour et le frais éclat tamisé des bruns et des verts du sol forestier, se trouvent maintenant exposées aux brûlures du soleil, l'énorme tête pend, inerte, le mufle et les yeux d'or déjà vitreux, le large front heurtent les pierres et les racines noueuses. Le chasseur détourne les yeux. Des profondeurs les plus secrètes de son cœur monte, envahissant tout son être et ses sens, cette volupté de vie et de mort qui précipite les forts sur tout adversaire à leur taille.

Chez cet homme qui a vécu en solitaire, et qui se sent déjà vieillir, cette ardeur existe depuis si longtemps qu'il est convaincu de l'avoir toujours éprouvée. Ce désir a grandi en lui, si impétueux et si puissant, au cours de tant d'années passées à chasser, et s'est révélé si absolument le plus grand et le plus fort, qu'il croit n'en connaître plus d'autre. Voici pourquoi, il éprouva un tel désarroi, quand soudain, à une heure semblable à toutes les autres, alors qu'il était en embuscade, guettant l'animal qu'il abattrait, sans se soucier de son espèce, quand, il sentit naître en lui un sentiment par lequel cette passion si intense et si absolue se laissa dominer au point de lui céder la place. D'ailleurs, aujourd'hui encore, il ne comprend pas très bien ce qui lui est arrivé à ce moment-là.

Toujours à l'affût, il se tenait bien caché à la lisière d'une prairie lumineuse, au cœur de la forêt, ses yeux perçants veillaient, et son compagnon était posté non loin de lui, tout aussi invisible. La vie de nombreux animaux étaient entre leurs mains ; remplis de contentement, ils s'apprêtaient à déchaîner la mort sur quelque robuste créature sauvage. La prairie se déployait vert tendre aux premiers rayons du soleil. Les fleurs écarlates des mimosas touffus se dressaient éclatantes au-dessus des éventails poudrés de rosée des petites feuilles qui tardaient à s'ouvrir.

Soudain les buissons craquèrent, violemment écartés. Presqu'au même instant deux animaux, l'un couleur tan, l'autre jaune strié de noir, bondirent hors des taillis épais et firent irruption dans la clairière ensoleillée. Ils s'arrêtèrent, l'espace d'une seconde, interdits par l'ardeur du soleil. Puis, en folâtrant comme le vent qui s'esquive à travers les feuilles, le premier s'enfuit et l'autre s'élança derrière lui ; tous deux prenant leurs ébats se livrèrent à une fuite et à une chasse fantasques, d'un bout à l'autre de la prairie en fleurs, en décrivant des cercles rapides. Celui qui poursuivait en se jouant était un faon, celui qui s'amusait à se sauver était un tout jeune tigre.

Le faon monté sur de hautes pattes raides, trottait en penchant capricieusement de côté sa tête fine, et quand il faisait mine de foncer sur son compagnon, baissant son petit front tout rond, aux poils frisottés, il quittait tout à coup le sol des quatre pieds et faisait un bond qui le surprenait lui-même et le laissait tout dérouté. Le jeune tigre avait une grosse tête soyeuse, de grosses pattes souples, une petite panse bien ronde qui se gonflait, pleine de lait, les taches claires autour de sa gueule en évoquaient la blancheur. Et il courait de toutes ses forces, comme si sa vie était en jeu. Il rabattait ses oreilles, les appliquant contre sa tête, et il filait dans l'herbe comme un trait, puis se ramassait sur lui-même, lançait un coup d'œil vers son camarade et, brusquement, se couchait sur le flanc pour l'attendre Une fois allongé-là, on aurait dit une tache claire de soleil, et ses stries noires semblaient autant de raies d'ombre projetées par les brins d'herbe ou les tiges de mimosa.

Le petit faon s'avançait à pas menus, les pattes raides, la tête de côté. Puis, immobile, il sembliat alors une motte arrachée au sol de la forêt, toute mouchetée par les ronds de soleil qui filtrent à travers les feuilles qu'aucun souffle n'agite. S'aplatissant contre la terre, le petit tigre s'approchait en rampant, ses omoplates saillaient, sa petite queue large et frémissante battait son échine mince et anguleuse. Il se ramassait sur lui-même comme s'il allait bondir, mais au même instant le faon sautait et son élan le faisait passer par dessus le tigre et l'emportait loin dans la prairie avant qu'il pût se retrouver d'aplomb sur ses pieds. Il n'était pas encore arrêté que, déjà, le petit tigre prenait la fuite. Il courait et le faon le poursuivait parmi les herbes et les fleurs, éparpillant la rosée. Le petit tigre filait, pareil au vent qui fait onduler les herbes folles, le faon bondissait, pareil à la brise qui passe dans les buissons et incline les crosses des fougères ; le pelage moucheté de l'un des camarades de jeu luisait comme des taches de soleil, les zébrures de l'autre comme des raies de lumière.

Et, brusquement, tout comme le vent, et les

rayons de soleil s'évanouissent, ils disparurent tous deux au même instant. Ce fut seulement quand son compagnon grommela qu'ils étaient partis pour de bon que le chasseur se rendit compte qu'il n'avait pas bougé. Etait-il donc resté assis là, tout tranquillement, au milieu de la feuillée, son sourire aux lèvres, oubliant son fusil?... Puis il vit que son camarade souriait aussi. Il rentra chez lui sans hâte et sans mot dire. Ce soir-là, quand les indigènes vinrent le trouver, lui apportant des nouvelles bien faites pour réjouir un chasseur, il leur donna, comme à l'habitude, des pièces de monnaie, mais il ne la feuillée, le sourire aux lèvres, oubliant son compagnon. Il resta tout seul, assis dans l'obscurité, ayant conscience d'une présence étrangère, bien longtemps après leur départ, tandis que les grillons commençaient à chanter dans les feuilles et que les étoiles se levaient dans le ciel, si sereines et si calmes. La chanson des grillons avait un accent que jamais encore il n'avait entendu, une douceur joyeuse pleine de tendresse. Fut-il impressionné par la lueur des étoiles? A son esprit vint s'imposer la vision des yeux de sa toute jeune mère qu'il avait perdue quand il était encore enfant.

AUGUSTA DE WIT.

(Traduit du hollandais par Mlle L. Baillon de Wailly).

LA MUSIQUE

COSIMA WAGNER

Elle vient de mourir, il y a quelques semaines, à Bayreuth. Cétait la veuve de Richard Wagner. Certaines personnes, et notamment des historiens tout à fait impartiaux, pourront estimer, en modifiant le vers célèbres de Musset, que « sans doute il est trop tôt pour déjà parler d'elle ». Mais depuis longtemps elle appartenait à l'histoire contemporaine, c'est-à-dire à l'histoire qui commence à se faire.

Fille de Liszt et de la comtesse d'Agoult, elle naquit en 1837 près du lac de Côme (d'où son prénom de Cosima).

De naissance, comme une sorte de génie, elle reçut une énergie dominatrice et la soif des grandes choses. Elle voulait se découvrir un rôle, se créer « une mission ».

— C'est une nature de Sémiramis, constatait Richard Wagner. Et Liszt l'appelait : « Ma *terrible* fille ».

Liszt, génial, grande âme généreuse, et alors le « lion romantique » du piano et de l'amour ; — la comtesse d'Agoult, romancière qui mettait dans sa vie les romans de passions et d'aventures, — quels ascendants ! Chez l'enfant, sommeillèrent des germes ardents, des possibilités extraordinaires. Plus tard, aux minutes de crise, les deux hérédités devaient fermenter comme un mélange instable, explosif. Vitalité débordante, impulsive ; indépendance effrénée, tumultueuse ; mais aussi intelligence active, avide, à la fois noble et enfiévrée, multipliée par une volonté impérieuse et tenace.

Mariée à Hans de Bülow, puis épouse de Wagner en 1870, mêlée pendant quarante ans soit aux œuvres suprêmes de ce prodigieux créateur, soit à la fondation et à la direction artistique du théâtre de Bayreuth, Cosima Wagner, dans le mouvement musical, occupait une place fort importante. Cette femme, d'un corps frêle mais galvanisé par l'énergie, vient de s'éteindre à quatre-vingt-treize ans. Ses dernières années s'écoulèrent dans la tristesse d'un Bayreuth abandonné et dans un état voisin de la gêne.

Quelle destinée tragique, contrastée, où bien des éléments se mêlent ! Souvent, cette veuve d'un grand homme fut jugée sévèrement : sans doute on exagérait; on oubliait qu'une telle existence, entraînée par une obsession fatale, sort de la commune moyenne des qualités et des défauts ordinaires. On reprochait aussi à Cosima Wagner son caractère impérieux, dictatorial, son âpreté au gain, sa dureté à noircir l'image de la première femme de Wagner (1).

Les Français, même en pratiquant le pardon des injures, peuvent aussi lui reprocher d'avoir trop souvent, après nos défaites de 1871, appelé la France une « nation dégénérée », et Paris « une fille entretenue ». Sur ce point, il ne faut pas oublier un indélébile élément de la race teutonne, née pour se réjouir et s'engraisser de la guerre : *gens bello lœta,* écrivait Tacite, il y a vingt siècles ; et l'empereur allemand, en 1914, célébrait « la guerre fraîche et joyeuse », où allaient périr huit millions d'hommes. Vivant avec Richard Wagner, Cosima était donc grisée par l'ivresse pangermaniste : l'orgueil de toute l'Allemagne exaltait son personnel instinct de domination et de commandement. Wagner, se-

(1) Voir *Chez les Musiciens*, première série.

lon sa propre expression, l'avait germanisée (*eingedeutscht*). — Il lui avait aussi inoculé une haine aveugle et violente, parce qu'elle était aveugle et violente en lui-même : c'est la haine des Juifs. — Pour toutes ces raisons, Cosima se suscita donc plus d'un ennemi.

D'autre part, elle trouva des panégyristes enthousiastes. L'un d'eux, par exemple, publia une biographie d'elle : le récit du début de sa vie, jusqu'en 1883 (mort de Wagner), occupe plus de mille pages. Pour le demi-siècle qui s'étend jusqu'à nos jours, il en faudrait encore deux mille. Faut-il ajouter que ce biographe est allemand ?... Pour lui, qui manque peut-être du sens de la mesure, Cosima est « la plus grande figure féminine du siècle ».

*
* *

Sans lui attribuer un tel rang, et même sans oublier qu'elle n'eut pas certaines qualités qui font le mérite et le charme de plus d'une femme, on est obligé de lui reconnaître de la grandeur.

Grandeur d'homme, ou plutôt de conquérant.

On sait qu'elle fut aimée de Nietzsche, mais cet amour n'osa pas s'avouer. Cosima, par son ascendant, le refoula. Longtemps plus tard, le poète-philosophe, travaillé, épuisé par l'excessive et morbide fermentation de ses idées visionnaires, laissa deviner cet amour : hélas, ce n'était plus que parmi les suprêmes sursauts d'une pensée déjà touchée par la folie. — Ainsi la grandeur de Wagner, la grandeur de Cosima, lui en avaient longtemps imposé ; et il s'était fait l'annonciateur du wagnérisme. Soudain, sa pensée fiévreuse, sa douleur, son impuissance de demi-musicien, sa rancune, dans *Humain trop humain*, puis dans le *Cas Wagner* et dans d'autres brochures, firent éclat et scandale.

Le titre d'un ouvrage de Nietzsche peut servir à caractériser Cosima. C'est *la Volonté de puissance*. Cette femme, par nature, aspirait au maximun de domination. Elle était une force qui va, — une force qui veut s'accroître. Avant de rencontrer Nietzsche, elle était *nietzschéenne*. Sa raison instinctive, son mobile intérieur, spontané, fatal, ce fut « la volonté de puissance », ou l'impérialisme du moi.

A trente ans, elle s'empara du plus puissant moyen d'action que le sort lui présentait : c'était Richard Wagner. Il avait alors un peu plus de cinquante ans. Son génie créateur, arrivant à son zénith, exerçait déjà son fascinateur pouvoir d'attraction et promettait un rayonnement illimité. Une telle force, vraiment surhumaine, allait donc devenir la chose de Cosima.

La jeune femme la conquit. Mais aussi elle fut conquise elle-même. — Or, à ce moment, elle était l'épouse de Hans de Bülow.

Un tel mariage n'intéressait guère son cœur. La mère de Cosima, Marie d'Agoult, ne manquait pas de clairvoyance, quand elle écrivait à une amie, en octobre 1856 :

— Cosima est une fille de génie, très semblable à son père ; son imagination puissante l'entraînera hors des voies communes ; elle sent le démon intérieur, et lui sacrifiera toujours résolument tout ce qu'il demandera. Les circonstances l'ont poussée à un mariage dans lequel il n'y aura, je le crains, du bonheur pour personne (1). »

Cosima aima Wagner, dès le premier jour qu'elle le vit. Elle l'aima de toute son âme, c'est-à-dire de toute sa force, et qui était impérieuse. Lui-même aussi, il était une force impérieuse.

Ici, selon nous, il faut faire deux parts dans les événements si curieux et peut-être uniques, que nous allons rapporter. Deux parts, parce qu'il y a deux aspects ou deux points de vue.

Si l'on regarde de l'extérieur ces trois êtres, c'est chose banale, bizarre, et avec plus d'une ombre: c'est le trio d'un vaudeville cocasse, le mari, la femme et le troisième.

Mais si l'on consière ce qu'ils pensent, et surtout leurs sentiments ou leurs aspirations, alors tout ce qui est mesquin disparaît. On entre alors dans une fantasmagorie pompeuse, théâtrale, à côté de la réalité usuelle, mais qui n'est ni fausse ni irréelle. Car elle comporte un élément extraordinaire : c'est le génie de Wagner. Et il transfigure tout. Ici, pour être exact et clairvoyant, il faut utiliser des formules de Nietzsche: il y a transmutation de valeur. Les choses se transportent dans un autre cadre, dans une autre « table des valeurs ».

Regardons, un moment, le côté commun, banal, car c'est lui, tout extérieur, qui apparaît en premier. La fille de Liszt, Cosima, épouse du musicien distingué, Hans de Bülow. Elle-même, de naissance et par culture, est fort sensible à la musique. Pour Liszt, pour Bülow et pour Cosima, Wagner est un grand artiste. Elle le renconte, elle l'aime, devient sa maîtresse, divorce et l'épouse. Tels sont les faits, assez mesquins.

(1) Lettre publiée par M. Marcel Herwegh, dans son livre *Au printemps des Dieux* (1929).

Ils comportent même des épisodes comiques et du genre *Boubouroche*. Bülow, évidemment, est le seul, pendant plusieurs années, à ignorer son infortune. Il se fait le défenseur de la musique de Wagner, devient son factotum, et lui prête de l'argent ; il vend des bibelots, afin de pouvoir l'obliger. En retour, Wagner lui écrit que ce n'est pas en faire assez...

Un beau jour, l'impulsif Wagner, bien qu'exilé d'Allemagne (comme révolutionnaire), mais toléré à Munich grâce à Louis II, est obligé de fuir en Suisse. Il s'était mis à polémiquer, dans les journaux, contre les ministres bavarois. D'autre part, une chanteuse qui l'aimait, ou du moins le poursuivait, activait les médisances, afin de le faire chasser de Munich et, par conséquent, de le séparer de Cosima. Il fuit, tout seul... Il écrit à Cosima de ne pas le rejoindre... Mais celle-ci, passionnée, farouche, n'attend pas la lettre; c'est son mari, Hans de Bülow, qui reçoit la lettre et qui l'ouvre.

Bülow, en Suisse, rejoint les fugitifs. On s'explique... Et Bülow s'en va, s'éloigne... Il a compris qu'ils s'aiment : malgré sa douleur, le faible Bülow s'efface devant deux êtres énergiques. Bien plus, comme chef d'orchestre, il reste le dévoué, le fidèle, le prosterné serviteur des œuvres de Wagner.

On dira que Bülow n'aimait pas Cosima. Mais l'on se trompera. Il souffrit. Il continua de l'aimer, et il continua d'admirer Wagner et de propager sa gloire. Quatorze ans plus tard, lorsque Wagner meurt, Bülow ne pense qu'à la douleur de Cosima, et lui adresse, en français, l'émouvante dépêche :

— Sœur, il faut vivre.

« Vivre », pour eux, c'était vivre pour Wagner et pour sauver, pour répandre sa pensée.

Voilà le mot de l'énigme, qui fait soudain apparaître l'étrange grandeur qui se cachait sous de mesquins faits-divers. Richard Wagner, sur tous ceux qui l'approchaient, exerçait un pouvoir fascinateur. Son intelligence, son ascendant, l'ardeur de sa parole, son faste qui restait théâtral jusque dans la gène, s'ajoutaient au rayonnement de son génie musical. Car l'auteur de *Tristan* répandait autour de lui l'énivrement que sa musique garde encore.

Près de lui, et grisée par son œuvre, l'ardente Cosima, qui portait dans son corps frêle l'indomptable vitalité du grand Liszt, sentit, en elle-même, toutes ses forces profondes s'exalter:

— « Je vois où est ma destinée », écrivait-elle au peintre Lenbach, je n'ai plus d'autre pensée que l'accomplissement de ma mission, dans laquelle je trouverai également mon propre bonheur. »

On le constate : on n'est plus là dans le vaudeville ni dans les platitudes d'un ménage à trois. L'obsession qui domine tout ici, c'est le génie de Wagner. Nos trois personnages seraient dans le faux et le grotesque, s'il s'agissait d'un demi-artiste ou d'un raté. Mais il s'agit de servir un créateur prodigieux, qui achève la *Tétralogie*, écrit *Parsifal*, fait construire Bayreuth, et qui va provoquer, dans l'ensemble du monde civilisé, un mouvement artistique comme on n'en connaît pas encore d'aussi formidable.

En se dévouant à un si haut idéal, Hans de Bülow ne mérite plus les deux syllabes molièresques. Il prend même une imposante grandeur. Aussi Cosima, dans une fête où l'on célébrait le triomphe de Wagner et de Bayreuth, rendit justice à celui qui se sacrifia pour servir un génie. Elle s'écria:

— Béni soit Hans!... C'est à lui que nous devons cela ! »

*
* *

Elle mourut à Bayreuth. Elle avait vécu trop longtemps pour ne pas connaître l'adversité.

D'abord, la grande guerre. Plus de représentations wagnériennes, à Bayreuth. Plus de gains. Et déjà la richesse acquise, en Allemagne, était menacée de ruine. Mais un nouvel aspect de la gloire de Wagner pouvait faire illusion. Wagner devenait un des prophètes du pangermanisme. Sur combien de tranchées, creusées par le Germain dans le sol de la France, les noms de son théâtre lyrique planaient-ils comme des héros protecteurs: tranchée Siegfried, abri Hans Sachs, tranchée des Walkyries... Et puis, ce fut la défaite allemande, la débâcle du mark, la ruine totale des classes moyennes en Allemagne.

A Bayreuth, plus d'argent. L'œuvre de Wagner était dans le domaine public. Plus de droits à toucher. L'Allemagne oubliait la veuve de son musicien national. En 1926, deux théâtres suisses, par pitié, envoyaient *un pour cent à l'octogénaire*.

Bayreuth abandonné, ruiné, esseulé... On parlera de reprendre les festivals lyriques d'autrefois. On essayera, dès 1928, de les reprendre. Mais retrouvera-t-on jamais les enthousiasmes, les exaltations d'avant 1900? Alors, dans le crépuscule du XIXe siècle, le culte de Wagner tournait à l'illuminisme... Mais Bayreuth, avec tant de solitude autour de l'animatrice qui se survit trop longtemps, n'est plus qu'une cité

d'agonie. Dix années après l'armistice, les décors du théâtre, roulés sur la scène, s'effritaient sous l'humidité. La fosse de l'orchestre, appelée jadis « l'abîme mystique », n'était plus qu'un trou noir, et qui sentait la moisissure... Toute la petite ville, perdant son factice éclat de Mecque musicale ou de centre de tourisme esthétique et international, n'était plus que silence et mélancolie. Plus de foules de « pèlerins ». Plus de fanfares héroïques, pour les appeler au théâtre, sur la « colline sacrée »... Dans la gare déserte, ne venait plus qu'un petit train de trois voitures, une pour chaque classe. Et c'était encore trop, pour les huit ou dix voyageurs qui s'égrenaient, tristement, un à un, dans la ville assoupie.

Les années s'accumulaient. L'illustre veuve dépassait ses quatre-vingt-dix ans. Pendant presque un demi-siècle, elle avait régné sur la capitale, sur la Rome du monde artistique. Désormais, dans sa demeure de Wahnfried, où tout lui parlait du grand disparu, elle n'attendait plus que la mort. Mais la mort tardait à venir. Peut-être, comme une autre femme passionnée, se disait-elle aussi: « On ne meurt donc jamais ! »

La conquérante d'autrefois ne quittait plus guère la chambre du premier étage. Devant ses fenêtres, dans la pelouse, elle voyait une large dalle de marbre blanc... *Richard Wagner*... Il était là, sous la pierre fatale, où elle vient de le rejoindre.

ADOLPHE BOSCHOT.
Membre de l'Institut.

LES BEAUX-ARTS

LES SALONS

I

Les deux Salons des Artistes Français et de la Société Nationale se sont ouverts, cette année encore, selon le rite habituel, parmi les sourires du ciel printanier (bientôt changés, hélas! en tristes déluges), et dans la satisfaction générale des bons élèves et des bons maîtres. Plus que jamais pareils l'un à l'autre et fraternellement unis, ces Salons ne se distinguent que par la nuance des tapis que l'on y foule, et, d'un côté peut-être, par l'obstination inexplicable que met M. Van Dongen à exposer dans un milieu si honnêtement scolaire. Environ cinq mille toiles, cartons et dessins, ce chiffre provoque toujours la même question naïve : mais où tout cela peut-il bien se caser? Car les toiles ne sont pas celles de l'an dernier, et la radiographie ne révèlerait point sous ces paysages et ces natures mortes des compositions d'histoire périmées ou des sujets religieux, qui n'ont pas trouvé preneur; tout est neuf, toiles ou papiers, tout est frais et soigné, tout est sage; c'est le triomphe de l'artiste moyen.

Sans chercher la nouveauté qui saisit, qui émeut — il n'y en a guère — on aura cependant plaisir à remarquer bon nombre d'œuvres qui continuent de façon parfois excellente, presque toujours très honorable, de précédentes séries, ou la tradition d'un genre. Les deux grandes toiles de M. Henri Martin, *Le labour, préparation des vignes* et *Ouvriers fouissant les vignes*, panneaux décoratifs destinés à la préfecture de Cahors, nous apparaissent comme de puissantes pages du poème que ce bel artiste consacre sans se lasser à la gloire de son Quercy natal. Il peint avec amour les rouges sillons que retournent le soc et la pioche dans cette terre féconde d'où il semble tirer lui-même un renouveau de jeunesse. Le soleil illumine doucement la pente presque nue des coteaux où, parmi l'alignement des ceps, quelques arbres fleuris de blanc et de rose égaient cette austérité rustique, cette fête exemplaire du travail.

L'une des deux toiles de M. Henri Martin nous avait été montrée, il n'y a pas longtemps, dans la galerie Georges Petit, où elle dominait, un ensemble resplendissant de tableaux du même maître. Voilà, une fois de plus, l'honneur durable de la Société des Artistes Français; et voilà, il faut le constater mélancoliquement, les seuls décors que les commandes officielles puissent offrir à notre admiration. Ces commandes se sont adressées à des peintres d'une indiscutable habileté; elles n'ont pas fait jaillir l'étincelle sacrée. M. Gilbert Bellan, dans une esquisse largement aérée, nous montre, autour de l'Arc de Triomphe, la foule massée entre les avenues et le long des Champs-Elysées, où l'on distingue vaguement la tache que fait un cortège. Cela s'appelle: *L'hommage à Clemenceau, 1er décembre 1929*, mais ce pourrait être n'importe quelle cérémonie patriotique; des indications d'ensemble, des taches heureuses, et c'est tout, et ce n'est pas un tableau d'histoire. Au contraire, M. Albert Laurens, ayant à repré-

senter la *Remise de la croix de la Légion d'honneur à l'Ecole Centrale par M. le Président de la République*, a cherché avec un scrupule extrême le caractère de chacun des assistants; on reconnaît, au premier coup d'œil, les membres des diverses Académies, groupés sur une estrade au pied de laquelle se pressent, vus à mi-corps, des spectateurs; mais de toutes ces études individuelles il ne résulte pas une scène composée et vivante; l'atmosphère manque autour de ces personnages si bien dessinés, et tous de valeur égale. Je voudrais pouvoir adresser les mêmes compliments mêlés de critiques à M. Georges Leroux, auteur d'un grand triptyque destiné peut-être à la Sorbonne, qui s'intitule: *A la science française;* mais je suis désolé d'y voir, dans un décor déplorablement banal de cartouches et de guirlandes fleuries, dans une lumière jaunâtre peu plaisante, des figures bien connues, que j'ai peine à reconnaître: n'y avait-il pas un meilleur parti, un admirable parti à tirer du visage si expressif du recteur de notre Université ?

Puvis de Chavannes comprenait autrement ces glorifications des lettres et des sciences; il est vrai qu'il les traitait par l'allégorie, à la façon des maîtres anciens; il lui arrivait cependant de mêler l'idéal et le réel: qu'on se rappelle son *Hommage à Victor Hugo*. Comment ne pas penser à lui devant l'harmonieuse composition de M. Gustave Pierre: *Le poète instruisant les paysans?* Le vieil Homère est assis sous un marronnier feuillu; il parle, et ses auditeurs l'écoutent avec une attention profonde. Les attitudes sont justes, le paysage précis et vaste, les couleurs malheureusement un peu dures; je changerais une ou deux figures peut-être (l'homme accroupi aux pieds du vieux barde; la femme et l'enfant un peu trop grands, à gauche); il me semble que l'on aurait là un très beau carton de tapisserie. Du même M. Pierre, un nu de femme au bord de la mer, très bien modelé dans l'atmosphère, mais d'une structure vulgairement réaliste (des pieds affreux). Tout vaut mieux cependant que la mythologie désuète de M. Paul Gervais, les bacchantes couronnées de pampres, les peaux de tigre et le gros Silène pour boîte de dragées, ou que l'absurde *Fantaisie* de M. Poughéon, qui ne se sert, en pince-sans-rire, de sa prodigieuse habileté que pour se mystifier lui-même ainsi que ses amis; ses chevaux de panathénées emporteront leurs étranges amazones vers la mer bleue où piaffe déjà le *Centaure* de M. Aubry.

M. Balande a ordonné, comme il sait le faire, un très beau décor de paysage, pour y grouper, ou plutôt pour y amonceler des corps nus ou drapés de jeunes femmes autour d'une figure à demi solennelle qui les préside; c'est l'*Offrande*, pourquoi? Rubens, dans ces sujets-là, faisait déborder la joie charnelle et ruisseler la lumière; les couleurs de M. Balande sont tristes, et sa composition se ressent d'un grand effort, si Rubens l'intimide ou lui déplaît, qu'il songe donc à Poussin, à la noblesse, à la discipline apportées par ce grand maître dans l'expression des fêtes de la vie !

Que dire de la peinture religieuse? Elle est représentée aux Artistes Français par quelques images un peu niaises d'anges et de madones, par une composition toute franciscaine de M. l'abbé Van Hollebeke, *Neige et soleil, bénissez le Seigneur*, par le *Poverello* de Mlle Odette Pauvert, qui gâche ses dons excellents dans une recherche de fausse miniature, selon le genre démodé de Luc-Olivier Merson; elle l'est encore, si l'on veut, par les beaux intérieurs d'églises de M. Sabatté, de M. Rigaud, de Mlle Saint, enfin et surtout par un triptyque destiné à la salle des mariages de l'église Saint-François de Sales à Paris. Ce *Mariage chrétien*, bien malgré son auteur, qui avait les meilleures intentions du monde, a scandalisé les incroyants autant que les fidèles. Trois scènes se suivent au bord d'un fleuve (est-ce le fleuve de la vie ?), dans la lumière d'un doux ciel de printemps: une aimable jeune fille, assistée de son ange gardien, contemple deux colombes qui se becquètent; cela lui donne à penser; elle revêt une robe blanche à traîne, et (au bord du fleuve), met sa main dans celle d'un aimable officier; le Christ plane dans les airs pour bénir les époux; un chien (est-ce celui de Tobie ?) sert de témoin. Un enfant naît, et le curé de la paroisse le baptise, toujours au bord du fleuve. Je le regrette pour M. Léon Félix, et pour le vaillant prêtre, bien connu de tout Paris, de toute la France même, qui prend très vivement sa défense mais cela me paraît, dans sa banalité trop candide, et malgré certains mérites indéniables de la peinture, parfaitement inconvenant.

Tournons-nous du côté des peintures militaires, dont deux au moins sollicitent l'attention. M. Charles Fouqueray a quitté les reconstitutions historiques des siècles passés, où il excelle, pour nous rendre un des drames les plus fameux de la Grande Guerre, *la Reprise de Douaumont, 24 octobre* 1916. A-t-il réussi, malgré toute son ingéniosité, à donner, dans ces dimensions héroïques, autre chose qu'une illus-

tration agrandie? Je n'en suis pas sûr. Ces éclatements d'obus, ces fumées mortelles, ces vivants qui bondissent au milieu de ces morts, je les vois, mais ce n'est qu'une image; la réalité tragique ne me saisit point. Cependant, la voici, cette réalité, sensible et poignante dans une autre peinture de guerre, *La patrouille surprise*, de M. René Gautier. Le malheureux qui se soulève et râle, prisonnier des fils barbelés, dans la demi-clarté nocturne, parmi les corps de ses compagnons, résume toute l'horreur de la lutte sournoise, traduite avec une émotion tendue jusqu'à l'extrême, une observation impitoyable, un métier robuste et sûr. Au-dessus de tant d'images vaines ou fausses, cette peinture s'impose comme le cri de la vérité.

M. René Gautier est un élève de Jules Adler, dont le *Soir de Paris* restera une des meilleures toiles de ce Salon. Parmi les tableaux de vie familière, on regardera apec plaisir *La petite Annamite*, de Jules Grün, la *Novice*, d'Emmanuel Fougerat, fidèle aux leçons de Jean-Paul Laurens ; la *Cour de ferme bretonne*, de M. Montézin, de qui les animaux sont mieux rendus que le paysage; la *Place du marché à Bastia*, de M. Canniccioni; les *Femmes de Provence*, de M. Montagné; la *Diseuse de bonne aventure*, d'Henri Zo; les *Carriers, retour du travail*, d'André Gagey. *Le port de Collioure*, de M. Martin-Ferrières, marque un progrès très sensible dans l'ordonnance lumineuse de la composition chez un artiste dont le beau talent n'a pas à chercher loin un illustre modèle.

De bon nombre d'autres sages et actifs paysagistes nous nous contenterons de dire qu'ils demeurent égaux à eux-mêmes; ainsi MM. Henri Foreau, Charreton, Morchain, Quost, Moreteau, Gosselin, Broquet-Léon, Diéterle, Emile Humblot, Louis Graux, l'abbé Paul Buffet. Parmi les peintres d'intérieurs et de natures mortes, voici M. Paul Thomas, Mme Rosemberg, MM. Molle, Arpad de Migl, Channazar, une nouvelle venue, Mme de l'Enferna Gontel, dont on aimera l'atmosphère lumineusement dorée de la *Bibliothèque de Versailles* ; et, toujours magistral et impeccable dans le rendu de la matière et des reflets, M. Bompard.

Un des éléments les plus importants de l'exposition, où l'enseignement de l'école se manifeste à l'ordinaire de la façon la plus régulière et la plus sûre, ce sont les portraits; cette année, sans qu'il y ait rien d'exceptionnel, l'ensemble en est des plus méritoires. Les maîtres renommés sont là, M. Marcel Baschet, avec l'effigie très ressemblante du baron de Zuylen, M. Paul Chabas, avec deux très gracieuses figures d'enfants saisis au passage, de la façon la plus spontanée, comme ils vont jouer au bord d'un lac cher à leur peintre, M. Ferdinand Humbert, qui donne toujours, malgré les années, le merveilleux exemple de sa jeunesse d'esprit et de main, M. Etcheverry, parfait imagier des élégances féminines, et M. Cyprien-Boulet, qui marche rapidement sur les traces de ce grand aîné; M. Laszlo, qui nous fait voir surtout la face mondaine de M. le maréchal Lyautey ; M. Jonas, immortalisant un des plus brillants sous-secrétaires d'Etat dans le somptueux cabinet du Palais-Royal, dont il fut l'hôte passager; M. Devambez, M. Constantin Font, M. Louis Roger, M. Emile Renard, portraitiste de Mgr Mério; MM. Pierre Laurens, Umbricht, Serveau, Grün, Guillonnet, M. Friant, dont les charmants dessins font oublier la détestable peinture ; Mlle Madeleine Carpentier, M. Czedekowski, peintre fort estimable du président de la République polonaise; M. Edgard Maxence, qui a, pour la Société des Ingénieurs électriciens de Londres, tracé une bien amusante et romantique silhouette d'Ampère; M. Narbonne, enfin, qui, auprès d'une de ces intéressantes compositions de nus pour lesquelles on l'apparentera volontiers aux grands décorateurs italiens et français de la Renaissance, nous offre une sorte de chef-d'œuvre, le *Portrait de Martini*. Qui donc est Martini ? interroge le plus sagace et consciencieux de nos critiques d'art, après avoir, comme il convient, loué la peinture. Cher ami, regardez les affiches, et rougissez de ne pas connaître le roi des vermouths; et vous, lecteur, si vous demandez un Martini, faites-le servir par Narbonne.

André Pératé.
Conservateur des Musées de Versailles.

LE THÉATRE

LE NOUVEAU RÉALISME AU THÉATRE

Il y a deux manières de parler d'une pièce ; au moment où elle paraît, et l'on fait alors de cette critique qui a la prétention de fixer le destin des œuvres, ou longtemps après, quand elle a réussi, et l'on fait alors de l'histoire. Dans le premier cas, l'on juge la qualité esthétique de l'œuvre, ou, du moins, on le croit ; dans le se-

cond, on constate un fait dont il reste à chercher les causes. A la répétition générale, on peut naturellement se tromper sur la carrière future d'un ouvrage. A la centième, il n'y a plus ce risque-là, évidemment, mais on peut encore se tromper sur les raisons du succès.

S'il m'avait été possible d'assister à la première représentation de l'*Acheteuse*, la pièce de M. Stève Passeur, qui triomphe au Théâtre de l'Œuvre, je ne sais si j'aurais annoncé ce triomphe. Je puis du moins affirmer que je le comprends aujourd'hui parfaitement, et que les motifs que j'en aperçois sont d'une signification très générale et peuvent nous aider à saisir quelques-unes des caractéristiques de l'époque actuelle au théâtre.

Certes, la critique du lendemain avait longuement insisté sur l'originalité de l'œuvre, sur sa hardiesse, sur la conception de la vie qui s'y trouvait impliquée. Bref, on avait mis en avant tous les poncifs qui se répètent d'âge en âge toutes les fois que l'on entreprend de justifier une réussite littéraire, singulièrement, une réussite théâtrale.

A la réflexion, rien de tout cela ne me paraît subsister.

Où serait, en effet, la hardiesse du fond ? Un homme d'aujourd'hui, un jeune homme, se lance naturellement dans les affaires et dans le bluff. Comme la plupart des hommes d'affaires et de bluff, il manque d'estomac et tombe bien vite en déconfiture. Une vieille fille l'aime : il se résigne à l'épouser. Ce thème n'est-il pas devenu la banalité même dans le théâtre et dans le roman ? C'est entendu, les femmes aujourd'hui achètent les hommes qui sont tous à vendre... On en tient marché à la Michodière, et la haute et philosophique observation du meilleur observateur de la jeunesse, l'auteur de *Voici ton maître*, constate que la femme est désormais sans défense contre ce nouvel appétit des jeunes générations masculines. Il n'y a donc dans le choix de cette donnée courante ni grand courage ni grande invention... Tout au plus pourrait-on admirer la logique de l'auteur, qui a su tirer de ces faciles prémisses des conclusions excessives, et, par conséquent, neuves, en transformant littéralement l'acheteuse en tortionnaire et l'acheté en esclave... On comprend que celle-ci en veuille pour son argent... On ne comprend pas toujours que l'autre lui donne satisfaction... J'irai même plus loin, et je me demande si l'auteur, malgré sa résolution d'extrémiste, n'a point passé à côté d'une vérité psychologique de premier ordre, qu'il a d'ailleurs effleurée, et pour laquelle il a même trouvé une assez belle expression, que je n'ose malheureusement pas rapporter ici... L'homme subit son esclavage avec révolte, c'est entendu, mais est-ce qu'il ne finit point par aimer cette servitude même ? Lorsqu'il est libéré de sa dette matérielle, et peut, par conséquent, s'affranchir, on devine en lui cette hésitation et l'on se demande s'il n'avait point fini par être vaincu et devenir réellement la propriété psychologique de son acheteuse... Il s'en va tout de même et elle se tue... C'est moins psychologique, mais c'est plus théâtral et voici que nous sommes ainsi tout naturellement conduits à la vérité... La plupart des pièces d'aujourd'hui sont écrites par des auteurs qui connaissent le métier dramatique, parce qu'il n'y a pas de métier plus facile à apprendre pour un homme intelligent comme Jean Giraudoux, mais qui ne sont pas des hommes de théâtre...

Stève Passeur est un homme de théâtre qui ne sait pas encore très bien son métier.

***

Il y avait, dans l'ancienne dramaturgie, ce que l'on appelait « le coup de théâtre » dans une situation donnée, que le spectateur croyait inextricable, survenait à l'improviste un événement qui bouleversait le tout, événement qui ne pouvait être prévu et qui, cependant, devait paraître, une fois réalisé, tout naturel... La supériorité des grands dramaturges se mesurait à la fréquence de leurs coups de théâtre, il en fallait au moins un par acte.

Stève Passeur est le seul dramaturge qui soit revenu tout bonnement, non par théorie, j'imagine, mais par instinct, à la pratique des coups de théâtre... Seulement, comme il est assez fécond en ressources pour en mettre au moins deux ou trois par scène, on finit par ne plus reconnaître, dans une telle prodigalité, la nature des dons qu'il fait.

Dans un acte de Stève Passeur, il se passe plus de choses qu'il n'en faudrait pour écrire toute une pièce ordinaire. Voyez au premier acte ; voici une vieille fille qui nous révèle un amour auquel elle ne peut plus résister... En un tournemain, elle dit cet amour à son père, le père le dit au vieil ami qui est le père du jeune homme. Le père refuse par orgueil paternel ; le fils, qui est à Paris, est un tel garçon ! Et voici le fils qui arrive. Il est accompagné par un ami... Il arrive parce qu'il vient de faire fail-

lite dans ses affaires ; le compagnon de voyage est le créancier, qui vient pour être payé tout de suite... On pense à une autre jeune fille, qui a commis une faute et l'on s'arrange avec la mère, mais aussitôt surgit le père de l'enfant, qui est un homme très bien et ce rescapage projeté n'est plus possible... Qu'à cela ne tienne... La vieille fille se décide, elle achète le failli... Et tout cela, rapide, en mouvement, et les événements tombent sur la tête du spectateur. On dirait une suite de coups de marteau qui vous mettent dans une sorte de peur, de peur des coups... C'est très curieux et vraiment assez neuf comme effet produit...

Voilà donc le vrai mérite de ce jeune auteur dramatique; voilà par où il plaît réellement à tous les publics. Mais ce n'est point par là, si j'ose dire, que les gens croient qu'il leur plaît...

Comme tous ceux qui cherchent l'outrance, Stève Passeur fait mine de pessimiste et, comme tous les pessimistes, il prend l'air de peindre uniquement la réalité. On ne trouvera donc chez lui que des gens médiocres ou mauvais, des faibles comme l'esclave, des méchants comme l'acheteuse. Par là, ce théâtre rentre directement dans la tradition — ininterrompue, au fond — du théâtre libre et toute cette notion de la vie humaine est parfaitement cynique... Mais le réalisme de jadis s'en tenait à la réalité, en ce sens qu'il était le plus souvent pratique. Mais le réalisme de Stève Passeur n'a presque rien de réel... C'est, si j'ose dire, une réalité d'imagination et le travail créateur chez lui est presque le même que celui de Balzac, toutes proportions gardées... Il est certain que rien, dans la vie, ne se passerait, comme dans la pièce de Stève Passeur et que les personnages qui se trouvent sous nos yeux, nous ne les avons jamais vus... Mais cela n'importe pas... La pièce devient sa propre réalité et ces personnages vivent d'une vie qui n'est pas la nôtre, mais qui est tout de même une vie. Le geste romantique du dénouement, quand l'acheteuse expropriée glisse son révolver sur sa poitrine, situe ce monde étrange entre l'existence humaine et la fiction.

GASTON RAGEOT.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Allemagne.

Dans la *Deutsche Rundschau*, fasc. de mai (« Chronique politique »), « Martellus » écrit, en discourant des résultats de la Conférence de Londres :

« Aujourd'hui comme hier, le droit du plus fort est la seule chose qui compte dans la vie internationale... Que l'on n'oublie pas que l'Italie vient d'ajouter à sa marine les deux solides unités qui s'appellent le « Zara » et le « Fiume ». Les ambitions du fascisme exigent, pour aboutir, une marine puissante. La marine italienne doit viser à couper la route aux transports de la France à travers la Méditerranée... La France n'ignore pas le danger et elle cherche à y parer : cependant, en admettant qu'elle maintienne ses forces navales au niveau de celles de sa voisine, il reste que l'esprit est sensiblement meilleur dans les troupes italiennes... « *Il mare nostro* », le mot ne vaut plus seulement pour l'Adriatique, il vaut désormais pour la Méditerranée... En dépit du soin que prend la presse française de gauche d'en réduire l'importance, la question demeure entière et on asesz vu à la Conférence de Londres qu'elle revêtait dès à présent une singulière gravité.

« Nous ne saurions, quant à nous, accorder trop d'attention aux événements : nous nous trouvons en effet en contact avec les deux rivaux et les décisions de notre politique sont également pour les intéresser tous deux ».

Pologne.

« Les Français boudent-ils la littérature polonaise ? ». C'est, paraît-il, une question que l'on se pose sur les bords de la Vistule. L'*Europe Centrale* (fasc. 27) y répond en faisant siennes les conclusions à ce sujet de M. Franck L. Schœll dans le journal *La Pologne*, conclusions qu'elle tient d'ailleurs pour valables dans bien d'autres cas que celui des lettres polonaises.

A comparer la documentation — souvent surprenante — de nos amis du Nord sur notre histoire, nos écrivains et nos artistes à « nos chétives et chancelantes notions sur Varsovie, les Jagellons et Mickiewiez », patent est en effet « le déséquilibre »... lequel ne sous-entend cependant nulle « bouderie » de notre part ni dédain d'aucune sorte, assurément.

L'inégalité dans les échanges intellectuels entre les deux pays ne s'explique-t-elle pas d'abord par l'extraordinaire rayonnement de la pensée française aux XVIIe et XVIIIe siècles et par les partages qui, pour plus de cent années, rayèrent la Pologne de la carte de l'Europe ? — Ne convient-il pas en outre de compter avec ceci que l'attention du public français (et, en général, des Européens qui lisent notre langue) est à l'heure présente sollicitée comme jamais en sens divers ? De toute évidence, il y a d'ailleurs lieu de distinguer ici entre les littératures anglaise, américaine, allemande et russe et celles de tels pays « dont on peut dire qu'ils pèsent d'une masse moins lourde dans la vie internationale et intercontinentale ». C'est ainsi que (bien qu'en France, par exemple, l'intérêt soit de longue

tradition à l'égard des deux autres grandes nations latines) les traductions de l'italien et de l'espagnol ne s'adressent déjà qu'à un public plus restreint.

La littérature polonaise n'est malheureusement qu'une des quelque trente autres concurrentes qui se disputent l'audience de l'univers. « La Scandinavie en particulier est solidement retranchées derrière un certain nombre de prix Nobel... Puis, il y a les littératures flamande, hollandaise, tchèque, portugaise, etc... » Et n'oublions pas les nouveaux venus, « ceux que l'on traduisait pas avant la guerre,... les Vénézuéliens et les Finlandais, les Chinois et les Japonais »... Demain, les Turcs, les Persans et les Afghans...

On reproche aux Français de n'avoir d'yeux que pour leur propre littérature... « alors que bien souvent ils lisent davantage Wells et Chesterton, ou Ludwig et Thomas Mann, que Gide ou Valéry ! »

Le résultat de la terrible compétition entre les littératures étrangères candidates à la traduction en français, c'est que « pour les litératures qui ne sont pas de grande consommation mondiale, seules de premier ordre et d'un intérêt suffisamment général peuvent trouver accueil auprès des éditeurs parisiens, lesquels ne sont que les modestes serviteurs du goût moyen ».

Suisse.

Agrippa d'Aubigné — dont, à l'occasion du tricentenaire, M. Jean Plattard évoque dans la *Bibliothèque Universelle* et *Revue de Genève* (fasc. de mai) les dernières années et la mort dans la ville de Calvin — mena de front la guerre, la politique, l'étude, la poésie et l'apologétique.

On sait le caractère, à première vue au moins un peu bien sévère, qui distingue aux yeux de la postérité cette haute et étonnante figure.

Par quoi l'œuvre littéraire d'Agrippa d'Aubigné peut-elle cependant intéresser notre temps ? se demande M. J. Plattard.

Hé ! elle offre, cette œuvre, autre chose « que des documents pour le psychiâtre, des singularités pour l'érudit et des témoignages pour l'histoire des guerres de religion » et elle a une valeur bonne à toucher le cœur plus qu'à piquer la curiosité.

« Sous ce style inégal, la surprise est de découvrir des aspects inattendus dans ce caractère qui semble au premier abord si entier et si raide. M. Samuel Rocheblave a noté, dans sa *Vie d'un héros*, qu'il y avait chez d'Aubigné « un papa, voire un très bon papa », qui prenait plaisir à conter des histoires à ses enfants juchés sur ses genoux. Ce partisan se révèle animé d'une bonne foi touchante ; ce guerrier que l'on a plaisanté sur ses gasconnades ; cet historien, dont on a dit que son histoire était vraiment sienne parce qu'il n'y était question que de lui, nous charme par des aveux d'une candeur imprévue : il confesse sans détour qu'il a fui, qu'il s'est laissé emporter par une panique, ou qu'il a manqué un coup de main, faute d'avoir préparé les échelles indispensables à l'escalade ».

GACTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

HENRY BORDEAUX, de l'Académie Française. — *L'Abbé Fougne.* 1 vol. in-18 jésus, 277 pages. Flammarion, éd.

Avec le chaud coloris qui convient à Marseille — *Porte de l'Orient*, — Henry Bordeaux nous montre l'Abbé Fougne, un fils du terroir, courant inlassablement, le chapeau en bataille, de Sainte-Anne à Saint-Tronc, de la rue de l'Estelle à la rue d'Aubagne. Cordial avec tous, il se dépense sans compter pour les pauvres, les malades, les coupables, les abandonnés, les anormaux, les tout petits, les très vieux, les jeunes filles honnêtes, les filles perdues. Il recueille les uns, soigne, élève, réconforte, place les autres, réhabilite à force de charité les êtres qui sont tombés le plus bas.

On ne compte plus ses fondations : dès qu'il rencontre une misère, bien vite il s'en empare. Sa témérité ne connait pas de bornes, sa charité lui fait faire des folies, folies aux yeux du monde, mais folies que Dieu encourage et soutient : « L'abbé Fougne ne fut jamais un bohême de la charité. Il y avait en lui une âme d'artiste, de poète. Il était tourmenté du besoin de créer. » Et il créa sans répit jusqu'à sa mort se donnant lui-même à tous sans compter.

Il est difficile de rencontrer une vie aussi féconde et plus admirable que celle de ce saint prêtre ; Henry Bordeaux nous la conte avec infiniment d'agrément.

M. B.

Livres nouveaux déposés au Bureau de la Revue

GILBERT D'ALEM. — *L'une des Sept.* A. Michel.
ANDRÉ ARMANDY. — *Les Cribleurs d'océan.* Lemerre.
PAUL ACHARD. — *Un œil neuf sur l'Amérique.* Edit. des Lettres françaises.
J.-J. BROUSSON. — *Les nuits « sans-culottes ».* Flammarion.
VON BULOW. — *Documents allemands sur la bataille de la Marne.* Payot.
PAUL BERTHELOT. — *Hériot de Grandières, le roi des Vignerons.* J. Tallandier.
LÉON BOCQUET. — *Léon Deubel, roi de Chimère.* B. Grasset.
LUCE CLARENCE. — *Sonnets d'Angleterre dle Thomas Wyat à Francis Thompson.* C. Balland.
HENRI CHABROL. — *La Chair est forte.* Flammarion.
F. CAMBO. — *Les Dictateurs.* Alcan.
J. CALVET. — *L'Enfant dans la littérature française des origines à nos jours.* Lanore.
B. CLOCHE. — *Dernières nouveautés et révolution de la Grande Guerre.* Les Etincelles.
F. CHAFFIOL-DEBILLEMONT. — *Au pays des eaux mortes.* Marcel Seheur.
GÉNÉRAL JOHN CHARTERIS. — *Le Maréchal Haig.* Payot.
ANDRÉ CHANCEREL. — *Les deux amours de M. de Tourgeville.* Edit. des Portiques.
ALEXANDRE DAVID-NEEL. — *Initiations lamaïques.* Edit. Adyar.
GEORGES DUHAMEL. — *Scènes de la vie future.* Mercure de France.
PIERRE DOMINIQUE. — *La Commune.* Grasset.

MAURICE DEBLAY. — *Théâtre intérieur.* Edit. de l'Epi de blé.
DAUPHIN-MEUNIER. — *La Vie intime et amoureuse de Mirabeau.* J. Taillandier.
ETSU INAGAKI SUGIMTO. — *Etsu, fille de Samourai.* V. Attinger.
DANIEL ESSERTIER. — *Philosophes et Savants français du XXe siècle*, tome V. Alcan.
PHILIPPE ERLANGER. — *L'Invincible.* Edit. Argo.
ELIAN J. FIMBERT. — *Hussein.* Grasset.
ORESTES FERRARA. — *El Panam ericarnismo y la opinion europea.* Le Livre libre.
EMILE FAGUET. — *Histoire de la Poésie française : Jean de La Fontaine.* Boivin.
GUSTAVE GUICHES. — *La Part d'Amour.* Fasquelle.
HENRI GHÉON. — *Louange de Notre-Dame.* Bloud et Gay.
MAURICE GENEVOIX. — *L'Assassin.* Flammarion.
COLONEL GODCHOT. — *La Fontaine et Senèque.* Edit. de Ma Revue, à St-Cloud.
RENÉ GILLOUIN. — *De l'Alsace à la Flandre : Le Mysticisme linguistique.* Edit. Prométhée.
VICOMTE DE GUICHEN. — *Les relations russo-allemandes du XVIIIe siècle à 1870.* Imp. R. Bassière.
CHARLES S. HEYMANS. — *La vrai Mata Hari.* Edit. Prométhée.
V. HOSTACHY. — *Défense et illustration du XIXe siècle littéraire.* Desclée de Browr.
HERMANN HESSE. — *Demian.* Stock.
HENRI-ROBERT. — *Le Palais et la Ville.* Hachette.
JEHAN D'ILLYS. — *Le Frisson des Palmes.* Revüe des Indépendants.
RENÉ JOLIVET. — *Epave.* Edit. des Portiques.
Dr FRANÇOIS JEHLICKA. — *Une étape du calvaire slovaque : Le Procès Tuka.* Edit. Argo.
BERTRAND DE JOUVENEL. — *Vers les Etats-Unis d'Europe.* Lib. Valois.
A. LAURAIN. — *Le Chemin d'Enfer.* Edit. Argo.
FERNAND LAUDET. — *Léon XIII.* Bloud et Gay.
EMILE LEGOUIS. — *Shakespeare's Hamlet.* Aryan Presse, à Calcutta.
HENRY LYONNET. — *Les Comédiennes.* Marcel Seheur.
LUCIEN LEHMAN. — *La Seule Issue.* Edit. Maissonneuve.
MAURICE LAPORTE. — *Le Bouge de la Mère Andrelli.* A. Rieder.
ET. MARTIN ST-LÉON. — *La Société des Nations.* Edit. Spes.
JEAN-MARIE MESTRALLET. — *Rythmes épars.* A. Messein.
GIUSEPPE MESSANA. — *La Pattuglia.* Séculorum Gymnasium, à Milan.
RENÉ MAUNIER. — *Mélanges de sociologie nord-africaine.* Alcan.
TH. G. MASARYK. — *L'Idéal d'Humanité.* Marcel Rivière.
CHARLES MAURRAS. — *Corse et Provence.* Flammarion.
A. NAVARIAN. — *La Mort de Byzance.* Jouve et Cie.
LÉO PERUTZ. — *Le Marquis de Bolibar.* A. Michel.
PIUS SERVIEN. — *Les Rythmes comme introduction physique à l'Esthétique.* Boivin.
— *Lyrisme et structures sonores.* Boivin.
R. POINCARÉ. — *Les Responsabilités de la Guerre.* Payot.
PIERRE POUVILLON. — *Les Cœurs émus.* Edit. des Portiques.
DÉSIRÉ ROUSTAN. — *La Culture au cours de la vie.* Edit. de l'Institut Pelman.
MARQUIS DE ROUX. — *La Restauration.* A. Fayard.
W. D. ROSS. — *Aristote.* Payot.
J. RENOUARD. — *La Céramique ancienne.* Collect. des Collectionneurs.
JEAN ROSTAND. — *La Formation de l'Etre.* Hachette.
RAOUL STEPHAN. — *Isabelle Eberhardt ou la révélation du Sahara.* Flammarion.
ANDRÉ SUARNET. — *Les Rampants.* Les Etincelles.
ERNEST SEILLIÈRE. — *La religion romantique et ses conquêtes.* H. Champion.
RAOUL DE THUIN. — *Le Crime de Thémis.* Edit. Finacom, à Bruxelles.
LÉONARD WOOLLEY. — *Vor 5000 Jahren.* Keller. à Stuttgart.
HENRY WILLIAMSON. — *Tarka La Loutre.* Stock.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LE FILM EN TCHECOSLOVAQUIE EN 1929.

L'année 1929 marque, comme d'ailleurs les années précédentes, une hausse dans l'importation des films étrangers ; on a présenté 2.255 films à la censure, tandis que en 1928, il n'y en eut que 2.008. Tous les pays étrangers, sauf quelques rares exceptions, ont augmenté leur importation de films. Exception doit être faite pour le Brésil, la Suisse et la Yougoslavie qui, ayant envoyé en 1928 chacun un seul film, n'ont pas participé à cette importation.

La production tchécoslovaque a augmenté à son tour. On a composé 409 pièces (en 1928, 398), qui représentent une longueur de 218.825 mètres. Parmi eux figurent 36 drames, une comédie, 18 documentaires sur l'industrie, 59 documentaires sur les paysages, 13 films sportifs et 282 films d'actualité.

Les studios tchécoslovaques les plus actifs sont surtout Elekta-Journal (avec ses 40.481 m. de films) ; puis Frères Degl (29.457 m.) ; Favoritfilm, Starfilm, Propagafilm, etc...

La plupart des films importés proviennent des Etats-Unis, qui ont envoyé 957 pièces (dont 334 drames, 309 comédies, 2 documentaires sur l'industrie, 11 films sportifs, 71 documentaires sur les paysages et 230 films d'actualités). L'Allemagne a exporté en Tchécoslovaquie 550 pièces (587.847 m.), dont 179 drames. Suit la France avec 186 pièces (6 de moins qu'en 1928). La Russie a été très favorisée : 35 films au lieu de 11 en 1928 (ce sont surtout des drames — 25 ; outre cette classe, il y eut 6 documentaires — paysages et 4 films — actualités). Le film anglais ne fut pas mal accueilli : 30 films au lieu de 19 en 1928 (dont 21 drames, 5 comédies et 4 documentaires-paysages). L'Autriche a fourni 46 pièces : 11 drames, 3 comédies, 2 films industriels, 5 films sportifs et 25 paysages. Viennent ensuite le Danemark (avec 7 pièces), la Pologne (4), l'Italie (7), la Norvège (4), la Hollande (2), la Roumanie (1) et le Japon (1).

La censure a interdit en 1929 83 films : 38 allemands, 31 américains, 7 russes, 5 autrichiens, 1 anglais et 1 tchécoslovaque. Sur ce nombre purent être représentés 17 films, après avoir été modifiés. 283 films sur 2.255 ont été déclarés films éducatifs.

STANISLAS LYER.

BELGRADE.

Belgrade, la capitale de l'ancien Royaume de Serbie, est aujourd'hui, la capitale du Royaume de Yougoslavie.

Au point de vue historique, Belgrade présente un intérêt particulier. Dans l'antiquité déjà, il y avait une cité à cet emplacement, puis, plus tard, les Celtes construisirent leur forteresse : Singidunum.

Cette cité, dans la suite, a subi la domination des Romains et de nombreuses invasions.

A leur arrivée dans les Balkans, au IXe siècle, les Serbes en prirent possession en lui donnant le nom de Belgrade : Cité Blanche. Lors de l'invasion des Turcs en Europe, Belgrade subit le sort de tout l'empire serbe du Moyen-Age.

Sous ses remparts se sont brisées, au cours des siècles, qu'elles vinssent du Nord ou du Nord-Ouest, du Sud ou du Sud-Ouest, toutes les hordes de conquérants qu'avait attirées sa terre bénie et fertile.

On sait comment, selon la fortune des armes, Belgrade fut, après la bataille de Kossovo, alternativement aux mains des Hongrois, des Turcs, puis à nouveau des Serbes, qui y rentrèrent en 1806, sous Karageorges, pour céder à nouveau, en 1813, la ville aux Turcs, mais pour, plus tard, après avoir été vassaux plus ou moins autonomes de la Turquie, y revenir à nouveau en maîtres légitimes. Ainsi, Belgrade fut, pendant plusieurs siècles, le rempart de la civilisation occidentale contre l'invasion du Croissant.

La place manquerait ici pour rappeler, même succinctement, la tragédie de Belgrade pendant la grande guerre. Contentons-nous de reproduire la citation qui accompagnait la Croix de la Légion d'honneur qu'en 1921 le Gouvernement français faisait remettre à la ville martyre : « L'une des premières et des plus illustres victimes de « la grande guerre, dont la population, malgré les bom- « bardements et l'occupation ennemie, n'a cessé de faire « preuve d'une bravoure sans défaillance ; fut le magni- « fique symbole de la résistance, puis, de la victoire, d'une « nation héroïque décidée à ne pas périr. »

Se trouvant sur la ligne du Simplon-Orient-Express, à 38 heures de Paris, située sur un plateau élevé dominant les vastes plaines du Srem et de la Voïvodina, au confluent de deux grands fleuves navigables, la Sava et le Danube, au centre de régions extrêmement fertiles, Belgrade, après avoir joué dans le passé un rôle si considérable au point de vue historique, est aujourd'hui le siège des hautes institutions politiques, intellectuelles, économiques et financières du Royaume de Yougoslavie.

Belgrade, qui compte actuellement une population d'environ 236.000 habitants, — c'est-à-dire plus du double d'avant-guerre, — par sa situation géographique et par ses communications ferroviaires et fluviales, constitue un véritable carrefour international au point de vue commercial. De ce fait, elle est devenue, aujourd'hui, le trait d'union pour le développement des relations économiques entre l'Occident et l'Orient.

Ce rôle l'a amenée à réaliser des progrès rapides au point de vue de l'embellissement et des constructions de grands immeubles qui donnent à l'heure actuelle, à la ville de Belgrade, l'aspect d'une cité moderne. Elle détient, en effet, le record à ce point de vue.

Les destructions occasionnées par le bombardement, les dévastations et le pillage méthodiques auxquels se sont livrés les Austro-Allemands au cours de la guerre européenne, ne permettaient pas d'espérer une reconstruction aussi rapide. D'après les données statistiques de la commission de construction de la municipalité belgradoise, on a construit à Belgrade, pendant la période de 1919 à 1928, plus de 3.000 nouveaux immeubles avec à peu près dix mille appartements (29.000 chambres et 5.300 salles de bain), 1.140 magasins de vente, 210 salles publiques, 55 restaurants et 535 locaux divers. La valeur totale de ces constructions est évaluée à 2 milliards de dinars environ. L'Etat a fait construire également de spacieux bâtiments pour les diverses administrations publiques. L'industrie hôtelière a, de même, fait de grands progrès. Il existe, notamment, à Belgrade, plusieurs hôtels de premier ordre, avec tout le confort moderne.

Citons parmi les institutions et les organismes qui sont concentrés à Belgrade, résidence de Sa Majesté le roi Alexandre : les Ministères, les Hautes-Cours de Justice, l'Université, l'Ecole Polytechnique, plusieurs lycées et écoles professionnelles, l'Académie des Sciences, les Musées nationaux, la Bibliothèque Nationale et le Théâtre National, l'Association littéraire serbe, puis la Banque Nationale, le Crédit Foncier du Royaume de Yougoslavie, la Caisse d'Epargne Postale, enfin de grandes Institutions économiques, telles que la Chambre de Commerce de Belgrade, la Chambre de l'Industrie, la Chambre des Métiers, l'Association des Industriels, la Bourse. Mentionnons encore les palais luxueux des grands Etablissements de Banque, les Hôtels des grands journaux, etc...

Quand, averti de l'histoire de la ville, on se promène dans les rues de Belgrade, on y éprouve une sensation que l'on oublie difficilement : celle de s'être trouvé en un des points spécifiques du contact, pour ne point dire du heurt, de deux civilisations : celle de l'Occident, celle de l'Orient. Ce contraste se trouve non seulement dans l'aspect général des rues, mais encore dans le costume, et le voyageur venant d'Occident reste souvent émerveillé à suivre du regard les groupes harmonieux circulant dans la capitale, en des costumes admirablement pittoresques.

Le joli parc de Kalémégdan d'où l'on domine l'immense panorama qu'est la réunion de la Sava au Danube, les landes brunes à perte de vue et les fortes collines danubiennes, allongées au bord du fleuve comme des femmes aux formes pleines qui viendraient se brunir au soleil, Toptchider, le grand parc près de Belgrade, le mont boisé Avala, où se trouve la tombe du Héros Inconnu, sont de jolis buts de promenade.

Avec ses institutions spéciales, correspondant aux grands intérêts du pays tout entier, Belgrade est, aujourd'hui, à la fois la capitale nationale, économique et intellectuelle de tous les Yougoslaves.

B. B. M.

BULLETIN MARITIME

LES COLONIES FRANÇAISES ET L'EXPOSITION D'ANVERS.

Les colonies françaises qui sont actuellement en Extrême Asie l'objet d'une certaine inquiétude, sont à l'honneur, par contre, en Europe et en Afrique du Nord.

Tandis qu'à Alger, à la faveur des belles fêtes du Cen-

tenaire de la Conquête de l'Algérie, la France et le monde se rendent compte officiellement, et avec quelque surprise dirait-on, de l'importance magnifique de notre œuvre, de celle de nos colons, de nos religieux, de nos soldats, des familles qui vivent là-bas, faisant la meilleure des colonisations; de l'étendue de notre empire, enfin, à Anvers, d'autre part, vient de s'ouvrir une « Exposition coloniale, maritime et d'art flamand » qui a été inaugurée le 26 avril dernier, par S. M. Albert Ier, Roi des Belges et qui met en relief entre autres efforts, l'œuvre de la France dans tout son empire colonial.

C'est à l'occasion de la célébration du Centenaire de son indépendance nationale que la Belgique, en principe, a décidé de faire cette manifestation, mais il semble bien qu'elle ait voulu surtout faire ressortir l'importance de son port, comme, d'autre part, la magnifique œuvre coloniale accomplie par elle au Congo. Le Gouvernement belge en accordant son patronage à une Section horticole et agricole, a voulu montrer aussi combien ces deux branches de l'activité économique avaient pris récemment de l'importance en Belgique.

Pour souligner la valeur que la Belgique attache à son domaine colonial, disons que le hall des colonies
ches de l'activité économique avaient pris récemment d'importance en Belgique.

On sait que, en même temps que l'Exposition d'Anvers, se tient à Liége, une Exposition de machines, métallurgie et objets fabriqués : à Anvers, ont été réservés les transports, marine, aviation et les colonies, ainsi que l'art flamand qui eut son berceau dans ce grand port.

*
* *

Vingt-huit pays avaient été invités par la Belgique à participer à l'Exposition d'Anvers, parmi lesquels il convient de citer en particulier l'Angleterre, la Hollande, l'Italie et la France; ce dernier pays a élevé, outre son magnifique « Palais de Paris » et ses « Caves de France », installés dans un fort, deux immenses palais, consacrés, l'un aux Sections de la Marine marchande, des transports, industries diverses, l'autre, tout entier, à une exposition coloniale française qui se trouve être une sorte de préface à la grande exposition coloniale qui se tiendra à Paris, en 1931.

Cette Exposition Coloniale Française à Anvers compte parmi les plus intéressantes qui aient été organisées. Si nous en parcourons les divers stands, nous remarquons d'abord la participation de l'Afrique Equatoriale Française, voisine du Congo Belge, et qui est particulièrement brillante. Une grande salle décorée d'une frise, inspirée des multiples branches de l'activité locale, contient des vues caractéristiques du pays, présentées sous forme de photographies sur verre en couleurs. Tandis que de très beaux spécimens de bois rares du Gabon sont livrés à l'admiration des visiteurs, une très copieuse, intelligente et précise documentation est mise, d'autre part, à leur disposition. On trouve, en particulier, parmi ces documents, de très complets renseignements sur l'état d'avancement du chemin de fer « capital », du Congo à l'Océan.

L'Algérie est évoquée par deux dioramas de Bouchaud « Vue d'Alger » et « Vue de Ghardaia au clair de lune ». Là encore, il faut noter la documentation très complète qui permet d'apprécier en particulier les relations économiques entre la Belgique et notre belle possession d'Afrique du Nord.

La Tunisie met en relief les spécimens de ses cultures, de ses arts et montre l'œuvre accomplie par la France depuis cinquante ans.

Le Maroc, de même, donne la mesure du magnifique essor qu'il a su prendre en moins de vingt ans dans tous les domaines.

La salle consacrée à Madagascar, toute décorée de scènes originales de la vie malgache, contient une belle collection de gemmes et des spécimens très curieux de l'art pictural et sculptural malgache, ainsi que toute une série d'échantillons de ses produits coloniaux. Là encore, une documentation remarquable et bien présentée complète et éclaire la leçon donnée dans les stands.

La section de l'Indo-Chine, où se remarque une très belle collection de cartes et plans urbains qui soulignent les progrès réalisés par la France en ce qui concerne l'aménagement des villes et l'hygiène, présente de nombreux spécimens de ses produits agricoles et miniers (riz, café, charbon, etc..., etc...).

Les autres colonies françaises ne sont, d'ailleurs, pas oubliées; citons, parmi les plus remarquables des autres stands, celui de l'Afrique Occidentale Française et celui de la Nouvelle-Calédonie.

*
* *

L'Exposition d'Anvers est, ainsi que nous le disions précédemment, une Exposition Internationale Coloniale Maritime et d'Art Flamand. La Section française de cette Exposition est placée sous le haut patronage du Ministre du Commerce et de l'Industrie, assisté de ses collaborateurs, et ainsi que sous celui des Ministres des Colonies, de la Marine, de la Marine Marchande, de l'Agriculture et celui du Haut-Commissaire du Tourisme.

Le Comité d'organisation de la Section Française de l'Exposition a pour Président le Baron Thénard et pour Vice-Présidents MM. François-Marsal, ancien Président du Conseil, Paul Jourdain, Sénateur, l'Amiral Lacaze, ancien Ministre, Georges Philippar, Président du Comité Central des Armateurs de France et des Messageries Maritimes, Gaston Menier, Sénateur, Fontaine et du Vivier de Streel. On sait que certaines de ces hautes personnalités ont déjà pris, avec succès, une part très active à l'organisation d'autres expositions françaises à l'Etranger.

Nous avons dit, ici même, les magnifiques résultats de l'Exposition française organisée, l'an dernier, au Caire par M. Georges Philippar, Président des Messageries Maritimes, que nous retrouvons cette année parmi les organisateurs de l'Exposition d'Anvers.

Ajoutons que le groupe de la Navigation a été placé sous la présidence de M. Maurice Tillier, Administrateur-Directeur de la Compagnie Générale Transatlantique, et que le Groupe des Colonies a pour Président M. Henri Gourdon, ancien Inspecteur Général de l'Instruction Publique en Indo-Chine.

Nous aurons, d'ailleurs, à reparler de cette Exposition à propos de la Semaine Française, qui doit se tenir à Anvers, en juillet prochain.

Le Gérant : M. Hedan

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 12 68e ANNÉE 21 JUIN 1930

L'EXPÉDITION D'ALGER : 1830

Nous présentons ici des extraits des mémoires du baron Tupinier.

Né à Tournus en 1779, il entra avec une dispense d'âge à l'Ecole Polytechnique, où il fit partie de la première promotion. Il en sortit comme ingénieur hydrographe, et fut un des cinq ingénieurs chargés de la construction de la flottille du camp de Boulogne. En 1805, il fut envoyé à Venise pour diriger les grands travaux de l'arsenal. Il consacra dix années à la régénération de l'arsenal vénitien. Son nom est resté célèbre dans cet établissement, où l'on conserve ses manuscrits et ses plans. Directeur des ports sous la Restauration, il prépara l'expédition d'Alger. Deux fois ministre de la Marine sous la Monarchie de Juillet, pair de France, grand officier de la Légion d'honneur, il fut mis à la retraite par la révolution de 1848. Il employa ses loisirs à écrire ses mémoires et mourut en 1850, à Paris. M. Charles Dupin prononça son éloge à la cérémonie des obsèques le 3 décembre 1850.

HENRI BARAUDE.

Une affaire grave préoccupait à cette époque le gouvernement.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis que le dey d'Alger avait insulté grossièrement le Consul de France dans une de ses audiences publiques. Aucune réparation n'avait encore été obtenue pour cette violation scandaleuse du droit des gens.

Une escadre français bloquait les ports de la régence ; mais le blocus ne conduisait à rien ; il était même arrivé que le commandant de l'escadre, s'étant présenté comme parlementaire pour essayer d'amener le dey à de meilleurs sentiments, avait été canonné par les batteries du port, au moment où son vaisseau s'en éloignait.

L'opinion publique accusait le gouvernement d'insouciance et de mollesse, l'honneur de la France exigeait qu'elle tirât une vengeance éclatante du pirate présomptueux qui semblait vouloir braver sa puissance. On citait l'expédition de lord Exmouth comme un exemple de ce que les Anglais savaient faire quand leur susceptibilité nationale se trouvait éveillée. Ce qu'avaient fait les canons de l'Angleterre, les nôtres pouvaient le faire avec le même succès. Le souvenir des leçons données aux Algériens par Duquesne était d'ailleurs très propre à nous inspirer une entière confiance dans les résultats d'une expédition sérieuse, si on se déterminait enfin à l'entreprendre.

D'un autre côté, le ministère entrevoyait dans le bruit que ferait une expédition de ce genre, un moyen de distraire l'attention publique des tristes débats dans lesquels la politique intérieure se trouvait engagée et dont on pouvait à bon droit redouter les conséquences.

Cependant, avant de prendre à ce sujet une détermination définitive, on voulut examiner avec soin les questions relatives au choix à faire entre les différents moyens d'attaquer Alger, de façon à faire payer au dey les frais d'une guerre que sa conduite seule avait rendue nécessaire.

Une Commission, réunie sous la présidence du lieutenant général comte de Loverdo, fut chargée de préparer un travail complet sur cette matière. Je reçus l'ordre d'y représenter la marine de concert avec M. le contre-amiral baron de Mackau, devenu mon collègue, dans les bureaux du ministère en qualité de directeur du personnel.

Les discussions de la Commission s'établirent, dès le début, sur les propositions développées dans un excellent mémoire rédigé sur les lieux mêmes par M. Boutin, chef de bataillon du génie que l'empereur Napoléon avait chargé autrefois de la mission, difficile autant que dangereuse, d'aller explorer les alentours d'Alger et de dresser un plan d'attaque de cette place pour le cas où la France cesserait d'être en paix avec le dey.

Sauf de légères modifications, le plan proposé par le commandant Boutin fut trouvé très bon ; il ne restait d'incertitude que sur les moyens à employer pour porter en Afrique l'armée qui serait chargée de l'expédition.

Les séances de la Commission, malgré le secret dont elles étaient enveloppées, donnaient lieu au dehors à des discussions fort animées. Dans la marine, les officiers généraux les plus accrédités repoussaient avec force l'idée d'une entreprise que l'état de la mer, si souvent houleuse à la côte d'Afrique, pouvait rendre désastreuse. De mon côté, je soutenais que nous avions mauvaise grâce d'accueillir cette objection. L'histoire attestait que si les diverses expéditions tentées contre Alger dans les siècles précédents, avaient été manquées, les difficultés du débarquement n'y avaient contribué en rien, puisque toujours les armées expéditionnaires avaient été mises à terre sans aucun obstacle sérieux. Il était donc évident qu'en choisissant bien l'endroit de la côte sur lequel on voudrait opérer et l'époque de l'année où la mer y est calme le plus longtemps, on devait espérer que nos marins, non moins habiles que leurs devanciers, obtiendraient le même succès.

Cependant, le temps s'écoulait et il tardait au gouvernement de prendre un parti; j'avais tout à fait rangé à mon opinion M. le baron d'Haussez : elle était également partagée par le ministre de la Guerre, M. le comte de Bourmont, à qui le commandement de l'armée de terre était réservé si l'expédition avait lieu.

Dans l'espoir d'en finir, la Commission fut convoquée à une conférence chez M. le prince de Polignac, à laquelle les officiers généraux de la Marine qui se trouvaient à Paris furent invités à se rendre. J'engageai M. d'Haussez à y faire appeler, pour donner des renseignements, MM. Dupetit-Thouars et Gay de Taradel, capitaine de frégate qui avaient récemment commandé des bricks dans la division chargée du blocus d'Alger.

Ces deux officiers déclarèrent que, pendant de longues croisières qu'ils venaient de faire devant Alger, ils avaient rencontré de nombreuses circonstances où il eût été facile d'opérer un débarquement sur les plages voisines ; qu'une opération de ce genre présenterait toujours des difficultés ; mais qu'avec les précautions dont les marins avaient l'expérience, on parviendrait aisément à en triompher ; qu'au surplus, les mois de mai, juin et juillet étaient ceux pendant lesquels les coups de vent étaient le moins à redouter et où l'état de la mer serait le plus favorable pour une pareille opération. M'appuyant sur cette déclaration, j'insistai fortement sur l'opinion que j'avais émise dans le sein de la commission. Mais je fus rudement combattu par plusieurs des amiraux présents ; l'un d'eux alla jusqu'à déclarer qu'il regardait l'entreprise projetée comme tout à fait téméraire ; que les chances défavorables en seraient, suivant lui, dans la proportion de 99 sur 100, et qu'il faudrait s'attendre à une effroyable catastrophe si on ne décidait à braver de pareils dangers.

La conférence se termina sans que les ministres fissent connaître leur résolution ; ils se réservaient encore d'en délibérer entre eux en présence du roi.

Mon titre de conseiller d'Etat me donnait accès aux réceptions du matin aux Tuileries, et j'en avais profité deux ou trois fois pour aller présenter mes hommages au roi. Dans ces réceptions, M. le dauphin était le seul qui entreprît d'avoir avec moi une conversation un peu suivie sur les affaires de la marine. Je lui avais été présenté comme directeur des ports et, en sa qualité d'amiral de France, il m'adressait de nombreuses questions sur l'état de nos forces navales et sur le matériel maritime. Quant au roi, à Madame la dauphine et à Madame la duchesse de Berry, je me bornais à leur faire une révérence, qui était toujours accueillie poliment, mais sans mot dire.

Je fus agréablement surpris de recevoir pour la première fois une invitation au Cercle du roi. Mon étonnement fut plus grand encore quand je vis Sa Majesté s'approcher de moi et m'appelant par mon nom, me témoigner sa satisfaction de mes services dont M. le dauphin lui avait rendu compte.

Le mot de cette énigme me fut donné, quelques instants après, par le ministre de la Guerre, M. de Bourmont, qui m'aborda de l'air le plus satisfait, en me disant : « Eh bien, l'expédition aura lieu et c'est à vous que nous le devons ! »

Le lendemain, le ministre de la Marine me confirma le fait en m'annonçant que, sous peu de jours, une résolution définitive serait prise et qu'en attendant il désirait avoir mon avis sur les meilleures dispositions à prendre pour que tous les préparatifs de l'expédition pussent être faits en trois mois, au plus.

Je me concertai aussitôt avec M. le baron de Mackau pour faire marcher de front les mesures relatives au personnel de l'expédition et celles qui concernaient le matériel.

Le 7 février 1830, la résolution du Cabinet fut décidément arrêtée et le 8, des ordres furent envoyés dans tous les ports pour armer les vaisseaux et les frégates qui s'y trouvaient en état d'aller à la mer. Les préfets maritimes furent chargés en même temps de passer des marchés avec les armateurs dont les navires seraient jugés propres à servir au transport des munitions de guerre. Une activité dont la tradition semblait perdue se développa aussitôt dans tous nos arsenaux ; il y eut entre les ports une sorte d'émulation qui tourna au profit de la célérité des opérations ; pas une seule objection ne fut élevée au sujet de l'excès des travaux ordonnés : partout, on promit de faire en sorte qu'ils fussent terminées pour l'époque indiquée.

Consulté, ainsi que M. le baron de Mackau, par le ministre, sur le choix de l'officier général de la marine qu'on chargerait de commander l'armée navale, nous tombâmes d'accord pour lui conseiller de désigner le vice-amiral Duperré qui était alors préfet maritime à Brest. On avait d'abord pensé à donner cette mission à M. de Rigny ; il se trouvait à la mer dans le voisinage : les bâtiments de l'escadre du Levant, dont il avait alors le commandement, auraient pu former le noyau de celle qu'il s'agissait de réunir à Toulon. Mais les préventions qu'avait excitées contre cet officier général son refus d'entrer dans le ministère n'étaient pas encore effacées, on donna la préférence au vice-amiral Duperré et il reçut l'ordre de venir sans délai à Paris.

Aussitôt qu'il y fut arrivé, je le mis au courant de ce qui avait été dit pour et contre l'expédition dans la conférence tenue chez le prince de Polignac. Il parut d'abord se ranger à l'avis des opposants dont il trouvait les objections très fortes ; et ce fut dans ce sens qu'il en parla dans sa première entrevue avec M. le baron d'Haussez. Mais, après un peu de réflexion, il envisagea l'affaire sous un tout autre point de vue. Le ministre lui ayant donné l'assurance que le commandement de l'escadre resterait entièrement indépendant de celui de l'armée expéditionnaire, qu'il serait le maître de dresser comme il l'entendrait le plan de l'opération dont il aurait seul la responsabilité ; et qu'enfin tout ce qu'il demanderait, soit en moyens matériels, soit en assistance personnelle, pour en assurer le succès, lui serait accordé sans difficulté ; il n'hésita plus à se charger de cette grande et hasardeuse entreprise.

Pendant qu'elle se préparait avec le concours empressé de tous les officiers civils et militaires attachés à nos arsenaux maritimes, les affaires intérieures prenaient chaque jour un caractère plus inquiétant. Une ordonnance royale du 6 janvier avait convoqué les deux Chambres pour le 2 mars, mais le 19 de ce mois, après que la Chambre des Députés eut présenté au roi la célèbre adresse des 221, la session ayant été prorogée au 1er septembre, le bruit se répandit aussitôt qu'une dissolution prochaine de cette Chambre amènerait de nouvelles élections. Puis on parlait d'un coup d'Etat comme du seul moyen de faire cesser le dissentiment profond qui venait de se manifester entre la Chambre des députés et le gouvernement. Une sombre inquiétude était répandue partout.

Au commencement d'avril, M. le baron d'Haussez m'annonça qu'il avait l'intention d'aller visiter les ports avec M. le contre-amiral baron de Mackau et moi.

Nous partîmes en effet quelques jours après pour Cherbourg, qui semblait être devenu le principal point de mire des ministres de la Marine quand ils entreprenaient de voyager.

Revenus à Paris après une absence de peu de jours, notre plan de campagne, au lieu de s'étendre à tous les ports, comme le ministre l'avait dit d'abord, se restreignit tout d'un coup à la visite de Toulon, où nous aurions pour but d'inspecter l'escadre que M. le vice-amiral Duperré y organisait avec une activité qui tenait du prodige.

Bientôt, j'appris que ce voyage coïnciderait avec celui que Monseigneur le dauphin projetait de faire pour le même objet, sans pourtant que nous dussions faire partie de sa suite. Il était convenu que nous le précéderions sur quelques points importants, notamment à Marseille et à Toulon.

Au fond, l'expédition d'Alger, n'était que le prétexte plausible de cette longue promenade du fils du roi et du ministre de la Marine ; le but réel en était bien plutôt d'exercer sur l'opinion publique une influence qui pût être favorable au gouvernement dans les élections dont l'époque n'était pas encore fixée, mais que tout le monde considérait comme devant être prochaine.

Dans cette intention, au lieu de suivre la route la plus directe, le ministre dirigea successivement ses visites vers plusieurs chefs-lieux de départements et d'arrondissements, où il comptait se faire porter comme candidat à la députation. Dans plusieurs de ces villes, il avait exercé de hautes fonctions, on y gardait un souvenir reconnaissant de sa bonne administration ; aussi partout il fut reçu avec les marques les plus touchantes d'affection et de respect. A Grenoble et à Nîmes, l'empressement public se fit particulièrement remarquer ; chacun s'évertuait à rappeler quelques circonstances de l'époque où M. d'Haussez y était préfet et à montrer les établissements utiles dûs à ses soins éclairés.

A Grenoble, il se rendit seul chez M. de Chantelauze, premier président de la cour royale. Plus tard, on sut que cette visite avait eu pour principal objet de presser l'honorable magistrat d'accepter un portefeuille dont l'offre lui avait été faite inutilement quelques mois auparavant.

Nous étions depuis vingt-quatre heures à Marseille quand M. le dauphin y arriva.

J'essaierais en vain de peindre la joie qui se manifesta dans la population de cette ville quand le prince y fit son entrée ; les femmes surtout exprimaient leur enthousiasme par les plus bruyantes acclamations, leur ivresse allait jusqu'à la folie.

Le port de Marseille venait d'être tenu dans une activité inaccoutumée pour les préparatifs de l'expédition d'Alger. Les navires affrétés dans les principaux ports de la Méditerranée y avaient été réunis afin d'y être installés de manière à pouvoir servir au transport des chevaux, des poudres et de toutes les munitions de guerre dont l'armée expéditionnaire devait être pourvue. Les derniers de ces navires allaient partir pour Toulon quand nous les visitâmes.

Notre arrivée dans ce dernier port précéda de quelques heures seulement celle de Monseigneur le Dauphin. Le ministre attendit le prince pour visiter le port et sa rade.

Ce fut le 4 mai que cette visite eut lieu.

Son Altesse Royale m'avait fait l'honneur de me désigner, ainsi que M. le baron de Mackau, pour prendre place dans son canot de parade, dont le préfet maritime, M. le contre-amiral de Martinencq, tenait la barre. Le temps était magnifique, c'était une des plus admirables journées de printemps que pût offrir le climat de la Provence où cette saison est toujours si belle.

Qu'on se figure, s'il est possible, le spectacle magique qui s'offrit à nos regard quand le canot du prince dépassa les musoirs de la Darse ! Il y avait devant nous 10 vaisseaux de ligne, 25 frégates, 36 bâtiments de guerre plus petits, 7 bâtiments à vapeur, 28 bâtiments de charge armés, et 358 navires de commerce affrétés pour servir au transport du matériel de l'expédition. Tous ces bâtiments étaient pavoisés ; ils présentaient à l'œil, le plus brillant étalage de pavillons de toutes les couleurs.

Aussitôt, que l'embarcation royale parut en rade, le vaisseau la *Provence*, portant le pavillon de commandement du vice-amiral Duperré, le vaisseau le *Trident*, sur lequel le contre-amiral de Rosamel était embarqué et la corvette la *Créole*, montée par le capitaine de vaisseau Hugon, qui commandait en chef la flottille des transports, effectuèrent un salut de trois salves tirées par bordées, dont le fracas fit retentir les échos de la rade. Le prince monta à bord du vaisseau amiral où il exprima la vive satisfaction que lui faisait éprouver le spectacle qu'il avait sous les yeux et son admiration pour l'ordre qui paraissait régner déjà dans une flotte si rapidement improvisée.

Par un heureux hasard, les vigies de la côte signalaient au large, au même instant, le vaisseau le *Nestor*, venant de Brest et le dernier de ceux qui devaient composer l'escadre.

M. le baron d'Haussez employa deux jours encore à voir tout ce que les établissements maritimes de Toulon avaient d'intéressant pour le ministre de la Marine. Il emporta de ce port une haute idée des ressources que la France pouvait déployer comme puissance navale et de l'activité avec laquelle on saurait faire usage de ces ressources quand l'intérêt du pays le rendrait nécessaire.

Nous retrouvâmes Monseigneur le dauphin à

Lyon, où des fêtes lui furent offertes par la ville et par le préfet. A la soirée donnée par ce magistrat, Son Altesse Royale eut la bonté de me faire appeler ainsi que M. de Mackau et de nous dire, en présence de l'élite de la société de Lyon : « qu'il savait toute la part que nous avions prise, l'un et l'autre, au succès des préparatifs dont il venait de voir l'imposant résultat à Toulon, qu'il en rendrait compte au roi, dont il ne doutait pas que la satisfaction n'égalât celle que lui-même nous en exprimait. »

Nous étions de retour à Paris le 10 mai.

Pendant toute la durée de ce voyage, M. le baron d'Haussez avait été d'une amabilité parfaite pour ses compagnons de route et pour toutes les personnes avec lesquelles il avait dû se mettre en rapport. Il ne me paraissait pas douteux que ses séductions électorales, si, en effet, il avait eu l'intention d'en exercer, ne dussent avoir le succès le plus complet.

Souvent, dans l'abandon de la conversation, alors que la voiture nous emportait rapidement, il avait été question des coups d'Etat dont se préoccupaient les populations au milieu desquelles il était si bien accueilli ; maintes fois, il nous répéta que, suivant son opinion, *un coup d'Etat perdrait la monarchie ;* que, par cette raison, il serait toujours d'un avis opposé s'il en était question dans le Conseil du roi. Je n'ai jamais douté qu'il ne fût de la plus parfaite bonne foi quand il faisait spontanément cette déclaration de principes.

Cependant, les événements se pressaient, tant à Paris que dans la Méditerranée.

Le 16 mai, une ordonnance royale prononça la dissolution de la Chambre des Députés et prescrivit les dispositions à suivre pour de nouvelles élections, conformément à la charte constitutionnelle et aux lois en vigueur.

Trois jours après, M. le comte de Chabrol de Crouzol se retira du ministère des Finances ; le ministère de la Justice fut donné à M. de Chantelauze et M. le comte de Peyronnet devint ministre de l'Intérieur, en remplacement de M. le comte de Montbel, qui reçut le portefeuille des Finances.

Croyant à une disgrâce pour mon ancien et bon ministre, M. de Chabrol, je m'empressai d'aller le voir. Il me rassura sur ce qui le concernait personnellement en me donnant l'assurance que sa retraite du ministère avait été volontaire. Mais, dans le cours de notre entretien, malgré la scrupuleuse discrétion dont il s'enveloppait, je crus voir que si sa démission avait été spontanée, elle n'en était pas moins la conséquence des discussions qui avaient eu lieu au sein du Conseil et dans lesquelles il s'était complètement séparé de ses collègues sur les questions brûlantes dont le gouvernement s'occupait depuis quelques mois et qui mettaient en émoi l'opinion publique.

Pendant que l'agitation produite dans toute la France par les intrigues électorales faisait diversion aux sombres inquiétudes du Cabinet, l'amiral Duperré avait achevé ses préparatifs, l'armée s'était embarquée à Toulon le 16 mai ; l'escadre avait commencé son mouvement de départ le 18 et, le 25, elle faisait route vers sa destination. On peut juger avec quelle anxiété étaient attendues les dépêches télégraphiques de Toulon !

Une des premières apporta la fâcheuse nouvelle des deux bricks de guerre le *Sylène* et l'*Aventure* qu'un violent ouragan avait fait échouer à la côte d'Alger ; leurs équipages étaient tombés entre les mains des Bédouins accourus en grand nombre sur la plage dans l'intention de piller les deux bâtiments naufragés. Il était à craindre que nos braves marins ne fussent exposés à d'affreux traitements. Bientôt, on sut qu'ils avaient pu gagner Alger et qu'ils y avaient été mis sous la protection des consuls européens.

Quelques jours plus tard, on apprit, qu'après avoir entrevu la côte d'Alger, l'état de la mer s'y étant trouvé mauvais, l'amiral Duperré avait jugé prudent de se retirer aux îles Baléares afin d'y attendre des circonstances meilleures.

Déjà, *comme il arrive toujours dans notre bon pays de France*, la rumeur publique accusait la marine d'avoir fait manquer l'opération, et peu s'en fallait qu'on ne criât à la trahison, quand on apprit que le 14 juin, grâce à la prudence et aux excellentes dispositions de l'Amiral, toute l'armée expéditionnaire avait été débarquée sur la plage de *Sidi el Ferruch*, avec son artillerie légère, les munitions et les vivres nécessaires pour entrer en campagne. Alors les critiques durent se taire ; l'opinion publique passa subitement du plus injuste dénigrement à un excès indicible de confiance.

Après le départ de l'escadre de Toulon, les ports étaient retombés dans le calme d'où les travaux extraordinaires des premiers mois de l'année les avaient fait sortir. Mes occupations, au ministère, devinrent alors moins pressantes et je profitai de cette circonstance exceptionnelle pour demander l'autorisation de prendre un peu de repos. Dans les premiers jours de juillet, je partis pour aller passer trois semaines

à Châtillon, près de Fontenay-aux-Roses, où ma belle-mère était établie depuis deux mois.

Peu de jours après, je fus agréablement surpris par un message de M. Coster, chef du Bureau des mouvements, qui me remplaçait par intérim à la direction des ports (1) : il m'écrivait qu'une dépêche télégraphique de Toulon venait d'arriver, annonçant au gouvernement qu'Alger s'était rendue le 5 juillet.

Le dimanche 11, jour de réception chez le roi, je vins à Paris dans l'intention de joindre mes félicitations à celles qui seraient adressées à Sa Majesté. La physionomie de Charles X exprimait la plus vive satisfaction, il laissait même échapper des mots dont tout le monde ne comprenait pas alors la portée, mais que les événement ultérieurs se chargèrent d'expliquer: « La prise d'Alger était, disait-il, un événement d'autant plus heureux, que son gouvernement y puiserait nécessairement plus de force pour assurer le bonheur de la France. »

Baron TUPINIER.

LA "VESTURE" DE LA PUCELLE

M. Adrien Harmand vient de consacrer un très beau, très savant et très utile ouvrage aux costumes et à l'armure de Jeanne d'Arc (2). Ce livre est le fruit d'un travail infini. L'auteur s'est efforcé de reconstituer exactement les vêtements — et jusque dans leurs moindres détails — l'armure, les armes que pouvait porter l'héroïque enfant, depuis les heures où elle entendait ses « voix » dans l'enclos paternel à Domrémy, jusqu'au moment de son supplice sur la place du Vieux-Marché à Rouen. M. Harmand a consulté des milliers de documents contemporains, écriture et iconographie : chroniques, comptes, correspondances — sans parler des deux fameux procès — tableaux, miniatures, sculptures, pierres tombales, et le reste. Il a voulu préciser autant que possible les dates des documents dont il faisait état. Peut-être même s'est-il trop exclusivement attaché aux dates en question sans tenir assez rigoureusement compte des contrées diverses d'où les documents émanaient.

Voici dans le texte et dans les illustrations du livre de M. Harmand, des éléments italiens, flamands, allemands, anglais et français. Nous trouvons cités, parmi les sources utilisées pour la reconstitution du costume de Jeanne d'Arc, Gentile de Fabriano et Mazolino de Panicale, Pisanello et Jacopo Bellini: Italiens vivant en Italie, peignant en Italie pour des Italiens. Les journaux de modes n'étaient pas, en ce temps, répandus comme de nos jours, avec tendance à uniformiser la manière de se vêtir. Il n'y en avait pas du tout, ni rien qui en approchât. On ne s'habillait pas à Florence ou à Pise, comme à Tours ou à Paris. Très loin de là. Et cela est si vrai que, sur la fin de ce quinzième siècle, alors qu'entre la France et l'Italie, les modes avaient pu se rapprocher par suite des rapports plus fréquents et plus nombreux entre les deux pays, on distinguait à Rome ceux qui s'habillaient parfois à la française — comme César Borgia — *more gallico*, de ceux qui étaient toujours vêtus à la romaine ou à la florentine.

Je sais bien que le lieutenant de Jeanne d'Arc, Barthélemy Baretta, était un Italien et qu'une grande partie de ses hommes étaient des Italiens ; il ne s'ensuit pas qu'elle s'habillât à la mode de chez eux.

Les frères Van Eyck étaient vraisemblablement des Allemands. Ils peignaient en Flandre pour des Bourguignons, alors ennemis des Français. Ont-ils autorité pour nous documenter sur les vêtements des entours de Charles VII ?

Pour représenter la mître en papier dont on affubla Jeanne marchant au supplice, M. Harmand nous offre celle dont la coiffa Jean Huss. Voilà deux mîtres, en papier il est vrai l'une et l'autre, qui se ressemblent de bien loin.

M. Harmand écrit par ailleurs :

« On sait qu'avant la Renaissance, les artistes habillaient leurs personnages, qu'ils fussent anciens ou modernes, à la mode du moment où ils exécutaient leurs travaux. »

Ce n'est peut-être pas rigoureusement exact. Henry Martin, en ses précieux travaux sur nos vieux miniaturistes et qui font autorité, a montré que les charmants illustrateurs, quand il s'agissait des scènes des temps passés, très souvent donnaient à leurs personnages les façons, les vêtements de la génération antérieure, voire

(1) Les Sous-Directeurs avaient été supprimés, M. Boucher était passé au Conseil d'amirauté en qualité de Secrétaire, en vertu d'une ordonnance royale du 8 Août 1829.

(2) ADRIEN HARMAND. *Jeanne d'Arc, ses costumes, son armure*. Paris, libr. Ern. Leroux. Un vol. gr. in-4 de 402 pages, illustré.

de celle qui l'avait précédée. J'accorde que l'air général, la physionomie, l'atmosphère de leur propre époque y étaient. C'est ainsi que Téniers copiant le Titien, nous donne, non du Titien, mais du Téniers. Serait-ce un motif pour se fier à ces images pour la précision des détails ?

Réserves minuscules et qui n'enlèvent que très peu de chose à l'ensemble magnifique et concluant des résultats obtenus par M. Harmand en ses longues et intéressantes recherches et qu'il met sous nos yeux d'une manière à la fois si claire et si attrayante. Il est certain qu'archéologues et artistes trouveront dans son livre matière aux plus fécondes méditations.

D'autant que le livre, avec ses illustrations documentaires, du tirage le plus soigné, est d'un goût parfait, charmant, séduisant. Nous avons là, outre les modèles complets, de nombreux « patrons » pour huques, robes, cottes, braies, chemises, chausses, houseaux, chapeaux, chapelets et chaperons, avec indication des dimensions et moyen d'assembler les différentes parties entre elles.

M. Harmand donne plusieurs reconstitutions de l'ensemble des costumes divers que Jeanne devait porter aux différentese époques de sa courte et prodigieuse existence : Jeanne quittant Vaucouleurs pour aller à Chinon, Jeanne en son armure de guerre, Jeanne en sa huque battue d'or lors de sa sortie de Compiègne à la tête de ses gens, Jeanne portant son étendart, Jeanne sur la place du Vieux-Marché, Jeanne mitrée de papier blanc, prête à monter sur le bûcher. La plupart de ces reconstitutions ne sont pas seulement de grande valeur archéologique, mais d'un charme prenant.

En terminant, M. Harmand indique le but qu'il s'est proposé en son long et patient travail, Il a voulu donner aux artistes, appelés à reproduire la personne de la Pucelle, les moyens de la présenter en un costume ou en une armure correspondant exactement à la réalité. M. Harmand semble tenir surtout à ce que l'héroïne soit fidèlement figurée en des vêtements, en un accoutrement entièrement masculins, ayant toujours les cheveux coupés courts et « rondis » au-dessus des oreilles à la mode des varlets du temps. Idée sur laquelle l'auteur revient plus d'une fois :

« Que peintres et sculpteurs en prennent leur parti : pour représenter Jeanne d'Arc avec toute l'exactitude possible dans les différentes phases de son existence, depuis son départ de Vaucouleurs jusqu'au jour de son martyre, il faut d'abord en faire un garçon. »

Et M. Harmand appuie son opinion de témoignages divers ; rappelant notamment qu'à son arrivée à Chinon la Pucelle fut, au premier abord, prise pour un garçon par de nombreuses personnes présentes.

Mais nous ne pouvons partager ici la manière de voir du savant écrivain dont l'œuvre nous impose d'ailleurs tant de respect et d'admiration.

Les gens qui, à Chinon, ou à Orléans, ou à Mehun-sur-Yèvre, ou à Compiègne, ont pu prendre un moment Jeanne pour un garçon, n'ont pas tardé à reconnaître en elle la femme, la charmante jeune fille qu'elle était : par le son de sa voix, cette voix si douce et gracile, par les gestes gentils et gracieux, par l'humeur, par le caractère même si clairement féminins. Sous les vêtements masculins dont elle s'était couverte, la femme ne tardait pas à travestir son enveloppe. C'était donc bien une femme que les contemporains voyaient en Jeanne, et c'est ce qui fit son caractère, son charme, sa séduction et — ma foi ! — son autorité.

Or, les statues de nos artistes, leurs tableaux ne parlent pas, ils ne remuent pas. Où est ce ton de voix d'une douceur délicieuse et dont parlent, non sans émotion, ceux qui l'ont entendu ? Où sont les gentilles brusqueries et ces gracieuses sautes d'humeur, ces colères d'oiseau qui se met en boule en hérissant ses plumes, cette mutinerie, peut-être plus féminine encore? Enfantillages charmants qui se mêlaient à sa vaillance et à sa valeur guerrière et mettaient tant de sympathie autour de la divine enfant.

En figurant Jeanne de nos jours, ce qui importe avant tout, c'est de renouveler, dans la mesure du possible, l'impression qu'elle a faite sur ceux qui l'ont vue et l'ont fréquentée. Aussi, est-ce avec raison qu'en vrais artistes qu'ils étaient, la princesse d'Orléans, puis Chapu, Frémiet, Paul Dubois, Réal del Sarte, d'autres encore, ont marqué à leur pouvoir, et par les moyens dont ils disposaient ce caractère féminin, dans l'image de la libératrice. Et ils nous ont donné des chefs-d'œuvre. La statue de Frémiet notamment, place des Pyramides, est une merveille. Elle se dresse, à peu de chose près, à l'endroit même où Jeanne d'Arc tomba blessée, le 8 septembre 1429, ce qui ajoute à son émouvante beauté. Œuvre des plus complètement belles de la sculpture de tous les temps, parfaitement belle et j'oserai dire parfaitement exacte, bien que l'artiste ait donné à la sublime guerrière des cheveux de femme, des cheveux longs. Et peut-être est-elle là devant nous si belle précisément parce que l'artiste lui a donné

ses cheveux longs, contrairement à la vérité matérielle.

Que si l'on voulait se soumettre rigoureusement aux données que nous imposerait le beau livre dont nous nous occupons et, dans la représentation de Jeanne d'Arc, faire d'elle entièrement un garçon, on risquerait de la faire paraître à nos yeux, aux yeux de la postérité, telle que se la représente le « Bourgeois de Paris » en sa Chronique, ou ce Wavrin de Forestel que cite M. Harmand : on ne sait quel être monstrueux, désagréable et déconcertant.

M. Harmand reproche aux artistes d'avoir sacrifié la vérité à l'esthétique. Hé ! mais c'était leur métier ! On dira plus : c'était leur devoir. Un artiste n'est pas un archéologue et le diplôme d'élève de l'Ecole des Beaux-Arts ne se confond pas avec celui d'élève de l'Ecole des Chartes.

Au reste, en sacrifiant la vérité à l'esthétique, il n'est pas bien certain que ce ne soit précisément cette vérité qui ne soit le plus fidèlement servie.

Relisons cette page d'un grand peintre qui fut, quand et quand, un grand écrivain et un homme d'infiniment de goût et d'esprit. Il s'agit d'Eugène Fromentin en son admirable *Sahara et Sahel* (1) :

« On a voulu prouver, écrit Fromentin, que les anciens maîtres avaient défiguré la Bible par la peinture et que, s'il restait un moyen de la ressusciter, c'était d'aller la contempler, toute réelle encore et dans son effigie vivante, en Orient. Cette opinion s'appuie sur un fait vrai en lui-même, c'est que les Arabes, ayant à peu près conservé les habitudes des premiers peuples, doivent aussi, mieux que personne, en garder la ressemblance. Il est certain, ajoute-t-on, que Rachel et Lia, filles du pasteur Laban, n'étaient point habillées comme Antigone, fille du roi Œdipe. Il est non moins certain que les patriarches devaient vivre comme les Arabes, comme eux gardant les moutons, ayant comme eux des maisons de laine, des chameaux pour le voyage et le reste. »

Mon opinion, poursuit Fromentin, la voici :

« C'est que les hommes de génie ont toujours raison. Costumer la Bible, c'est la détruire ; la placer dans un lieu reconnaissable, c'est la faire mentir à son esprit. Comme à toute force il faut vêtir l'idée, les maîtres ont compris que dépouiller la forme, supprimer toute couleur locale, c'était se tenir aussi près que possible de la vérité... *Et ego in Arcadia*... Sont-ce des Grecs ? Est-ce l'Arcadie? Oui et non ; non, pour le drame ; oui, dans le sens de l'éternelle tragédie de la vie humaine.

« Donc, en dehors du général, pas de vérité possible dans les tableaux tirés de nos origines ; et, bien décidément, il faut renoncer à la Bible ou l'exprimer comme l'ont fait Raphaël et Poussin. Avec le burnous saharien et le machla de Syrie, on ne représentera jamais que des Bédouins. »

Et cette opinion, ajoute le grand artiste, « se confirme à mesure que je voyage et précisément dans le pays qui semblerait devoir produire sur moi un entraînement contraire ».

Cette page étonnante de clairvoyance et de sentiment artistique s'applique immédiatement, semble-t-il, à la question qui s'est posée ici.

En peignant Jeanne d'Arc, en façonnant son image dans le marbre ou le bronze, chercher avant tout à montrer en elle la femme héroïque, l'enfant sublime, celle que l'on peut entre toutes nommer la Vierge des combats. Mettons-y de l'exactitude archéologique, tant que nous pourrons, mais dans la mesure où elle ne viendra pas heurter ce que Fromentin nomme « l'esprit », l'esprit qui prime tout.

Il est bien heureux, comme dit Fromentin, que Léonard et Raphaël, Roger de la Pâture et Rembrandt n'aient pas costumé le Christ, la Vierge et la Madeleine en Juifs de la Palestine : — il est bien heureux que, place des Pyramides, se dresse la Vierge vaillante et non un garçon aux cheveux « rondis » à l'écuelle par-dessus les oreilles.

Ce qui n'empêchera pas, non seulement les « illustrateurs » de Jeanne d'Arc, mais tous les artistes qui voudront peindre, dessiner, graver ou sculpter des sujets empruntés au quinzième siècle français, de consulter avec le plus grand profit — sans parler du grand plaisir — le très beau et très savant ouvrage de M. Adrien Harmand.

FUNCK-BRENTANO,
Membre de l'Institut.

(1) La citation qui suit est quelque peu abrégée.

UN HOMME DU DEVON (1)

Nouvelle.

Ce soir Dan est venu pendant le souper ; il a tendu un rouleau de musique à Pasiance ; il l'avait acheté à Torquay. Le marchand, dit-il, lui avait assuré que c'était « épatant ».

C'était la « chaconne » de Bach. Je regrette que vous n'ayez pas vu briller les yeux de la petite, ses doigts trembler comme elle tournait les pages. Il semble bizarre de la voir prosternée dans le temple de Bach, aussi bizarre que de voir un poulain sauvage courir de son plein gré dans les brancards ; mais c'est ainsi, avec elle on ne sait jamais.

« — C'est céleste », disait-elle sans cesse.

John Ford posa son couteau et sa fourchette.

« — Musique païenne », grommela-t-il, et brusquement il éclata : « Pasiance ».

Elle leva les yeux en tressaillant, rejeta la musique loin d'elle et reprit sa place.

Pendant les prières du soir qui, chaque jour, viennent immédiatement après le repas, son visage était l'image de la révolte. Elle alla se coucher de bonne heure. Nous nous séparâmes assez tard, car pour une fois, le vieux Ford avait parlé de sa vie de colon. Lorsque nous sortîmes, Dan leva la main. Un chien aboyait. « C'est Lass », dit-il, « elle va éveiller Pasiance ».

L'epagneul aboyait furieusement. Dan courut l'arrêter. Il fut bientôt de retour.

« Quelqu'un était dans le verger et vient de partir vers la baie. » Il descendit le sentier en courant. Je courus aussi, horriblement inquiet. Devant nous, dans l'obscurité, montait l'aboiement de l'épagneul ; les lumières du poste des douaniers brillaient au loin. J'arrivai le premier sur la plage ; le chien vint à moi immédiatement, en agitant la queue pour s'excuser. On entendait un bruit de rames ; seule, la crête écumeuse des lames était visible. Dan dit derrière moi : « C'est inutile ! Il est parti ! » Sa voix était rauque, comme celle d'un homme étouffé par la colère.

« — Georges », balbutia-t-il, « c'est ce coquin. Je voudrais lui loger une balle dans le corps ». Tout à coup une lumière éclaira l'obscurité de la mer, sembla se balancer doucement et disparut. Sans ajouter un mot, nous remontâmes la colline. John Ford se tenait à la porte, immobile, indifférent ; il n'avait encore rien compris. Je chuchotai à Dan : « Ne disons rien. »

« Non », dit-il, « je vais vous montrer. Il frotta une allumette et chercha lentement les traces de pas dans l'herbe mouillée du verger. « Voyez... ici. »

Il s'arrêta sous la fenêtre de Pasiance et agita son allumette au-dessus du sol. On voyait clairement que quelqu'un avait sauté, ou était tombé. Dan leva l'allumette au-dessus de sa tête.

« — Et, regardez ici », dit-il. Sous la fenêtre, une branche de pommier était cassée. Il souffla l'allumette.

Je pouvais voir le blanc de ses yeux qui brillaient comme ceux d'un animal irrité

« — Ne dites rien, Dan », dis-je.

Il tourna subitement sur ses talons et balbutia : « Vous avez raison. »

Mais, en se retournant, il se trouva devant John Ford.

Le vieillard se tenait là, comme une grande force ,plus sombre que l'obscurité, fixant la fenêtre, comme s'il était stupéfié. Nous n'eûmes pas un mot à dire. Il semblait ne pas s'apercevoir de notre présence. Il se retourna et nous laissa là.

« — Suivez-le », dit Dan. « Suivez-le, pour l'amour de Dieu. C'est dangereux. » Nous le suivîmes. Courbé et marchant lourdement, il monta l'escalier. Il frappa à la porte de Pasiance. « Ouvre-moi », dit-il. Je tirai Dan dans ma chambre. Pasiance tourna la clé, ouvrit violemment la porte et parut en chemise de nuit, une bougie à la main, le visage écarlate et si jeune avec ses cheveux courts et frisés et ses joues rondes. Le vieillard, semblable à un géant devant elle, leva les mains et les posa sur ses épaules.

« — Qu'est-ce ceci ? Tu as eu un homme dans ta chambre ? »

Elle ne baissa pas les yeux.

« — Oui », dit-elle. Dan poussa un gémissement.

« — Qui ? »

« — Zachary Pearse », répondit-elle d'une voix semblable à une cloche.

Il la secoua rudement, laissa tomber ses mains, puis les leva comme pour la frapper. Elle le regarda dans les yeux ; ses mains retombèrent, et il gémit lui aussi. Autant que je

(1) Voir la *Revue Bleue* du 17 mai et du 7 juin 1930.

pouvais le voir, le visage de la jeune fille n'avait pas changé.

« — Je l'ai épousé ! » dit-elle, « entendez-vous ? Epousé ! Sortez de ma chambre ! » Elle laissa tomber la bougie aux pieds du vieillard et fit claquer la porte à sa figure. Ford resta une minute immobile, saisi de stupeur, puis descendit à tâtons.

« — Dan », dis-je, « est-ce vrai ? »

« — Oui », répondit-il,, « c'est vrai ; vous ne l'avez pas entendue ? »

J'étais content de ne pas voir son visage.

« — Cela met fin à tout », dit-il, « il faut penser au vieux ».

« — Que fera-t-il ? »

« — Il ira trouver l'autre cette nuit même ». Il semblait ne pas en douter. Fiez-vous à un homme d'action pour en connaître un autre. Je murmurai que j'étais un étranger. Je me demandai si je pouvais faire quelque chose.

« — Eh bien ! » dit-il lentement, « je crois que je suis aussi un étranger maintenant ; mais j'irai avec lui, s'il le permet. »

Il descendit. Quelques minutes plus tard, ils sortaient à cheval de la cour. Je les regardai dépasser la ligne des meules de foin, et se perdre dans les ombres plus sombres des pins ; puis le piétinement des sabots décrut dans l'obscurité et s'éteignit enfin.

Depuis, je vous écris assis dans ma chambre, et ma bougie est presque consumée. Je continue à me demander comment tout ceci finira, et je me reproche de ne rien faire. Et cependant, qu'aurais-je pu faire ? Je suis peiné pour elle-même, plus peiné que je ne puis dire. La nuit est si calme, je n'ai rien entendu ; est-elle endormie, éveillée, pleure-t-elle, est-elle triomphante ?

Il est quatre heures ; j'ai dormi.

Ils sont de retour, Dan est couché sur mon lit. J'essayerai de vous dire son histoire aussi fidèlement que je puis, en employant ses propres termes:

« — Nous sommes passés », dit-il, « par le chemin d'en haut, évitant les sentiers, et nous sommes arrivés à Kingswear à onze heures et demie. Le bac s'était arrêté et nous avons eu de la peine à trouver quelqu'un pour traverser. Nous avons payé l'homme pour qu'il nous attende, et nous avons pris une voiture au château. A notre arrivée au Moulin, il était presque une heure, il faisait noir comme dans un four. Avec le vent sud-est, je pensais que Pearse ne pouvait pas être là avant une heure au moins. Le vieux ne m'avait pas parlé une seule fois, et j'espérais que nous ne trouverions pas notre homme. Nous arrêtâmes le cocher sur la route, et fîmes le tour de la maison pour trouver la porte. Alors quelqu'un cria : « Qui est là? ».

« — John Ford ».

«— Que désirez-vous ? » C'était le vieux Pearse.

« — Voir Zachary Pearse ! »

« La longue fenêtre du porche où nous étions assis l'autre jour était ouverte et nous entrâmes Il y avait une porte au bout de la pièce et une lumière en sortait. John Ford s'avança ; je restai dehors dans l'ombre.

« — Qui est avec vous? »

« — M. Treffy. »

« — Qu'il entre ». J'entrai. Le vieux était au lit, bien tranquille sur ses oreillers, une bougie à son côté ; en le regardant, on ne voyait que ses yeux pleins de vie. C'était bizarre d'être là avec ces deux vieillards. »

Dan s'arrêta, sembla écouter, puis continua d'un ton bourru :

« — Asseyez-vous, messieurs », dit le vieux Pearse. « Pourquoi voulez-vous voir mon fils? » John Ford s'excusa ; il avait quelque chose à dire qui ne pouvait attendre.

« Ils étaient très polis l'un et l'autre », murmura Dan...

« — Voulez-vous me laisser un message pour lui? » dit Pearse.

« — Ce que j'ai à dire à votre fils est personnel. »

« — Je suis son père ! »

« — Je suis le grand-père de mon enfant, et son seul appui. »

« — Ah ! murmura le vieux Pearse. La fille de Rick Voisey. »

« — J'ai l'intention de voir votre fils. »

« Le vieux Pearse sourit. Il a un drôle de sourire ; une sorte de douceur ironique.

« — On ne peut jamais dire où est Zack, » dit-il. « Vous croyez que je veux le protéger? Vous vous trompez ; Zack est assez fort pour se défendre. »

« — Votre fils est ici », affirma John Ford, « je le sais. » Le vieux Pearse nous jeta un regard bizarre.

« — Vous entrez la nuit dans ma maison comme des voleurs », dit-il, « et vous venez m'accuser de mensonge ! »

« — Votre fils est entré la nuit dans la chambre de mon enfant comme un voleur; c'est pour cela que je veux le voir, et alors, « dit Dan, il y eut un long silence. Enfin Pearse reprit :

« — Je ne comprends pas ; s'est-il mal conduit? »

« John Ford répondit : « — Il l'a épousée où, je le jure devant Dieu, je le tuerai. »

« — Vous ne connaissez pas Zack », dit-il, je suis bien fâché pour vous et aussi pour la fille de Rick Voisey, mais vous ne connaissez pas Zack. »

« — Bien fâché » grogna John Ford, « il a volé mon enfant, et je le punirai. »

« — Le punir? » cria le vieux Pearse, « nous n'acceptons pas les punitions dans notre famille. »

« — Capitaine Jean Pearse, aussi vrai que je suis ici et vous couché là, le châtiment de Dieu tombera sur vous et sur votre descendance. »

Le vieux Pearse sourit :

« — M. John Ford, c'est possible, mais aussi sûr que je suis couché là, nous ne l'accepterons pas de vous. Vous ne pouvez punir si vous ne touchez notre cœur, et cela n'est pas en votre pouvoir. »

Et c'est la vérité.

Dan continua :

« — Vous ne voulez pas me dire où est votre fils? ». Mais le vieux Pearse ne sourcilla pas.

« — Non », dit-il, « et maintenant partez. Je couche toutes les nuits ici, et je suis vieux et seul, et je ne peux pas me servir de mes jambes, et la maison est toujours ouverte, n'importe quel coquin pourrait entrer ; croyez-vous que j'ai peur de vous? »

« Nous étions battus et nous sortîmes sans un mot. Mais ce vieux, — j'ai beaucoup pensé à lui, — quatre-vingt-douze ans et il couche tout seul dans cette maison. Quoiqu'il ait fait, et on raconte de drôles de choses sur son compte, quoi que son fils puisse faire, c'est un homme. Il n'a pas dit grand'chose, et il n'y avait rien à craindre à ce moment-là... Imaginez ce vieux tout seul, la nuit, dans cette maison. Je ne crois pas qu'on puisse voir quelqu'un qui ait autant de cran... Nous gardâmes le silence après cela ; dehors, la lumière commençait à frémir parmi les feuilles. Le monde était plein de bruissements comme s'il s'agitait dans son lit. »

Tout-à-coup Dan reprit :

« — Il m'a mis dedans. J'ai payé pour qu'il parte et la laisse tranquille. Croyez-vous qu'elle dort?

« Il ne m'a pas demandé de sympathie, il prendrait la pitié pour une insulte, mais il est très malheureux. »

« Je suis mort de fatigue » dit-il enfin, et il s'endormit sur mon lit.

Il fait grand jour maintenant ; moi aussi je suis mort de fatigue...

V

Samedi, 6 août.

...Je reprends mon histoire où je l'ai laissée hier. Dan et moi nous partîmes aussitôt que nous pûmes obtenir du café de Mrs Hopgood. La vieille dame était plus curieuse, plus indécise, plus avide que je ne l'avais jamais vue. Elle était manifestement inquiète ; Hopgood qui « ne dort pas » — si les ronflements sont la preuve du sommeil — avait crié, la nuit : « Entends-tu les chevaux? » Avions-nous entendu? Et où allions-nous maintenant? C'était très tôt pour partir, le déjeuner n'était pas prêt. Hopgood avait dit qu'il allait pleuvoir. Mlle Pasiance n'était pas encore à son violon et M. Ford restait dans sa chambre. Etait-ce?.... Serait-il?... « Bon un 'anneton, y n'est pas en retard çui-là ». Elle a une façon étonnante de fondre sur ces insectes avant que j'aie eu le temps de les voir. Elle l'écrasa distraitement dans ses doigts et se mit à manœuvrer d'une autre façon. Bien avant qu'elle eût atteint son but, nous avions avalé notre café et étions partis. Mais comme nous sortions à cheval, elle arriva en courant, sa jupe relevée à pleines mains, leva ses yeux brillants et anxieux dans leur cadre de fines rides et dit :

« — C'est-y du chagrin pour elle ? »

Elle obtint un haussement d'épaules pour toute réponse. Nous suivîmes les sentiers, et traversâmes des cours de fermes en pente, où l'on ne voyait que de la paille et des fermiers avec la lèvre supérieure rasée et des favoris jusque sous le menton ; nous dépassâmes des champs de blé, où des alouettes chantaient. A travers monts et vallées, nous ne nous arrêtâmes pas avant d'arriver à l'hôtel de Dan.

La rivière scintillait devant nous sous une brume couleur arc-en-ciel qui mettait une auréole autour de chaque chose. Une affinité semblait exister entre la terre et le ciel. Je n'ai jamais vu cette douce union hors du Devon. Et chaque navire, noir ou moderne, sur ces eaux pâles, avait l'aspect d'un navire de rêve. Les grands bois verts, la terre rouge, les maisons blanches, tout se fondait dans une brume opale. Il pleuvait, mais le soleil brillait derrière la pluie. Les mouettes s'ébattaient près de nous

— fantômes des vieux aventuriers au cœur avide qui avaient erré sur la mer.

Nous avions dit aux deux bateliers de nous conduire à la « Sorcière ». Ils partirent avec grande résolution puis se reposèrent sur leurs rames.

« — La *Sorcière*? Monsieur », demanda l'un poliment, « et qui c'est donc? »

Cela peint le campagnard de l'ouest. Il ne dit jamais « non », ne perd jamais une occasion, n'avoue jamais qu'il ne sait pas ou ne peut pas faire quelque chose — il est indépendant et cherche toujours à profiter de la chance. Nous prononçâmes le nom de Pearse.

« — Le capitaine Zachary Pearse? » Ils échangèrent un regard où l'amusement se mêlait à l'admiration.

« — Le *Tournesol !* vous voulez dire. C'est cela. Eh, là-bas, du *Tournesol !* »

Comme nous montions à bord du navire noir, j'entendis l'un d'eux qui disait :

« — La *Sorcière !* Ça, c'est un nom parfait — un nom assorti au bateau ». Ils riaient tout en faisant force de rames.

Le second de la *Sorcière* ou du *Tournesol*, quel que fut son nom, vint à notre rencontre, — grand jeune homme en manches de chemise, halé jusqu'à la racine des cheveux, avec des bras musclés et tatoués, et de grands yeux brûlés pour avoir trop regardé le ciel.

« — Le patron est à bord », dit-il. « Nous sommes très occupés, comme vous le voyez ; si vous voulez que je vous aide, fainéants ! », cria-t-il à deux hommes qui ne faisaient rien. Dans tout le navire, les hommes hissaient, épissaient et amassaient la cargaison.

« C'est aujourd'hui vendredi ; nous partirons mercredi si la chance nous sourit. Voulez-vous venir par ici? » Il nous fit traverser le capot et nous conduisit à un trou sombre qu'il appelait le salon. « — Quel nom lui dirai-je? Quoi? » dit-il à Dan, « vous êtes M. Treffy? Alors nous sommes associés ». Son visage exprima une joie d'écolier.

« — Voyez, » dit-il, « je vais vous montrer quelque chose », et il ouvrit la porte d'une cabine. La pièce semblait ne rien contenir sauf un grand morceau de toile goudronnée qui pendait, gonflée de la couchette du haut. Il la tira. On avait enlevé la couchette inférieure et à sa place s'étalait la masse horrible d'un canon démonté.

« Nous en avons six comme ça » murmura-t-il avec un mystère, à travers lequel se montrait sa franchise naturelle. « Ils valent leur pesant d'or maintenant, c'est ce que dit le patron. Nous avons aussi des tas de fusils et des quantités de munitions. Il m'a donné une part sur les bénéfices. C'est mieux que le P.O. et que de jouer au cricket sur le pont avec les passagers. J'avais déjà décidé de lâcher tout cela et d'aller planter des cannes à sucre, quand j'ai rencontré le patron. C'est un type épatant, le patron. Je vais l'avertir. Il a été absent toute la nuit ; il n'est monté à bord qu'à quatre heures; il fait la sieste maintenant ; mais pour vous, il ne sera pas fâché qu'on le réveille. »

Il s'éloigna. Je me demandai comment un jeune homme de ce genre pouvait être attiré par Zachary Pearse ; c'était sans doute un des douze enfants d'un prêtre de campagne, — il devait brûler de tuer quelques nègres et resterait toujours jeune et franc.

Il revint les mains pleines de bouteilles. « Que voulez-vous boire? Le patron sera ici dans un clin d'œil. Excusez-moi, je retourne sur le pont. Nous sommes si occupés. »

Et en cinq minutes, Zachary Pearse arriva. Il n'essaya pas de nous tendre la main, et je l'en estimai davantage. Son visage paraissait fatigué, et plus défiant que de coutume.

« — Eh bien ! messieurs? » dit-il.

« — Nous venons vous demander quelles sont vos intentions » dit Dan.

« — Je ne crois pas », répondit Pearse, « que cela vous regarde. »

Les petits yeux de Dan étaient semblables à ceux d'un porc irrité.

« — Vous m'avez soutiré cinq cents livres », dit-il, « pourquoi croyez-vous que je vous les ai données? »

Zachary se mordit les doigts.

« — Cela m'est égal », dit-il. « Je pars mercredi. Votre argent ne risque rien. »

« — Savez-vous ce que je pense de vous? » demanda Dan.

« — Non, et vous n'avez pas besoin de me le dire. » Puis, avec un de ces changements qui lui sont particuliers, il sourit : « Comme vous voudrez. »

Le visage de Dan devint très sombre. « — Répondez-moi nettement », dit-il, « qu'allez-vous faire d'elle? »

Zachary le regarda sous ses sourcils.

« — Rien. »

« — Etes-vous assez lâche pour nier que vous l'avez épousée? »

Zachary le regarda froidement : « Pas du tout », répondit-il.

« — Au nom de Dieu, pourquoi avez-vous fait cela? » .

« — Vous n'êtes pas le seul mari possible, M. Treffy. »

« — Mettre une enfant dans cette position. N'avez-vous pas un cœur d'homme? Pourquoi êtes-vous venu furtivement, la nuit? Parbleu ! Ne savez-vous que vous avez fait une chose ignoble? »

Le visage de Zachary s'assombrit, il serra les poings. Puis, il sembla enfermer sa colère en lui-même.

« — Vous désiriez que je vous la laisse » railla-t-il. « Je lui ai donné ma parole de l'emmener loin d'ici, et nous serions partis mercredi sans bruit, si vous n'étiez venu découvrir toute l'histoire avec votre sacré chien ; la mèche est vendue. Il n'y a aucune raison pour que je l'emmène à présent. Je reviendrai la chercher quand je serai riche, et si j'échoue, elle ne me reverra pas. »

« — Et en attendant? » insinuai-je.

Il se tourna vers moi de façon conciliante.

« — Je l'aurais prise pour éviter le bruit — je l'aurais certainement prise — ce n'est pas ma faute si la chose s'est découverte ; ce que j'entreprends est très risqué. Sa présence à mes côtés peut tout ruiner, cela m'enlèverait tout courage. Elle ne serait pas en sécurité. »

« — Et quelle sera sa situation », dis-je, « pendant que vous serez là-bas? Croyez-vous qu'elle vous aurait épousée si elle avait su que vous alliez la laisser? Renoncez à votre entreprise. Vous avez agi comme un voleur avec Pasiance. Sa vie est entre vos mains ; ce n'est qu'une enfant. »

Un frisson passa sur son visage : on voyait qu'il souffrait.

« — Renoncez-y », insistai-je.

« — J'y ai mis jusqu'à mon dernier sou », soupira-t-il, « je ne retrouverai jamais pareille occasion. »

Il me regarda d'un air de doute et de supplication ; il semblait apercevoir, la première fois de sa vie, ce dilemme de conséquences que les hommes de sa nature ne reconnaissent jamais. Je pensais qu'il allait céder. Tout à coup, à mon horreur, Dan grommela : « Conduisez-vous comme un homme ! »

Pearse tourna la tête : « Je n'ai pas besoin de vos conseils », dit-il, « je ne me laisserai pas gouverner. »

« — Jusqu'à votre dernier jour », dit Dan « vous me répondrez de la façon dont vous l'avez traitée. »

Zachary sourit.

« — Voyez-vous cette mouche?» dit-il. Eh bien ! je ne me soucie pas plus de vous », et il écrasa la mouche sur son pantalon blanc. « Au revoir. »

Les nobles marins qui manœuvraient notre bateau se dirigèrent vigoureusement vers le rivage. A peine étions-nous éloignés qu'un violent orage éclata sur le bateau, et la « Sorcière » disparut à nos yeux, ne nous laissant que l'image du second qui agitait sa casquette par dessus le bastingage, et de son jeune visage bronzé, penché vers nous, souriant, fin et amical.

...Nous atteignîmes la côte, trempés, chacun irrité contre l'autre et contre soi ; je repris tristement le chemin de la maison. Comme je passais devant un verger, une pomme, détachée par la pluie, tomba avec un bruit sourd.

...Les pommes étaient mûres et prêtes à tomber, Ohé !Ohé !Ohé ! et prêtes à tomber...

Je décidai de faire mes paquets et de sortir. Mais il y a ici une étrange fascination qui hante. Pour vous qui ne connaissez pas ces gens, cela ne vous paraîtra peut-être qu'une extravagance assez sordide. Mais ce qui est bon, évident, utile, n'a pas pour nous le sortilège des choses bizarres, obscures, mystérieuses, qu'elles soient bonnes ou mauvaises.

Le soleil avait reparu lorsque j'arrivai à la ferme ; le toit de chaume brillait à travers les arbres comme s'il abritait un trésor de joie et de bonnes nouvelles. John Ford vint lui-même ouvrir la porte.

Il commença par une excuse qui me fit sentir plus que jamais que j'était un intrus ; puis il dit :

« — Je n'ai pas parlé à ma petite-fille, j'attendais d'avoir vu Dan Treffy. »

Il était sévère et triste, comme un homme qui porte un lourd chagrin sur ses épaules. Il avait l'air de n'avoir pas dormi ; ses vêtements étaient en désordre, il ne s'était pas déshabillé, je crois. Ce n'est pas un homme dont on puisse avoir pitié. Je sentis que je commettais une indiscrétion en m'occupant de cette affaire. Quand je lui dis où nous étions allés, il répondit :

« — Je vous suis très reconnaissant de toute la peine que vous avez prise. Dire qu'il a fallu en venir là. Mais puisque de telles choses sont arrivées !... » Il fit un geste plein d'horreur. Il donnait l'impression d'un homme dont l'or-

gueil lutte contre une blessure mortelle. Au bout d'un moment il demanda :

« — Vous dites que vous l'avez vu? Il a reconnu ce mariage? A-t-il donné une explication? »

J'essayai de lui faire comprendre la pensée de Pearse. Devant ce vieillard avec sa volonté inflexible et son sentiment du devoir, j'avais l'impression de défendre la cause de Zachary et d'avoir à lui rendre justice.

« — Laissez-moi comprendre », dit-il enfin. « Il s'est emparé d'elle, dites-vous, pour être sûr que personne ne la prendrait, et il l'abandonne au bout de quinze jours? Le croyez-vous? »,

Avant que j'aie pu répondre, je vis Pasiance debout à sa fenêtre. Je ne puis dire depuis combien de temps elle était là.

« — Est-il vrai qu'il va me laisser ici? » cria-t-elle.

Je ne pus que faire un signe affirmatif.

« — Vous l'avez entendu vous-même ? ».

« — Oui. »

« — Mais il a promis ! Il a promis ! »

John Ford alla vers elle.

« — Ne me touchez pas grand-père, Je déteste tout le monde. Qu'il fasse ce qu'il veut, cela n'est égal. »

Le visage de John s'assombrit encore.

« — Pasiance », dit-il. « as-tu tant envie de me laisser? »

Elle se retourna vers nous et répondit d'un ton sec :

« — A quoi bon raconter des histoires? Je sais bien que je vous fais de la peine, mais je n'y puis rien. »

« — Que crois-tu trouver loin d'ici? »

Elle rit.

« — Trouver? Je ne sais pas... rien ; je n'étoufferai pas en tout cas. Maintenant sans doute vous allez m'enfermer parce que je suis une fille faible, pas forte comme les hommes. »

« — Silence ! » dit John Ford, « je le forcerai à t'emmener. »

« — Non », cria-t-elle : « je ne veux pas. Il est libre de faire ce qu'il veut. Il est libre — je vous le dis à tous — il est libre. » Elle disparut en courant.

John Ford fit un mouvement comme s'il sentait le monde s'écrouler sous ses pieds. Je le laissai.

J'allai à la cuisine ; Hopgood, assis devant la table, mangeait du pain et du fromage. Il se leva en me voyant et m'apporta du lard froid et une pinte de bière.

« — Je suis content de vous voir, monsieur », dit-il, entre chaque bouchée, « on n'a pas l'cœur à manger dans c'te maison aujourd'hui. La vieille all' se creuse la tête sur mam'zelle Pasiance. Les jeunes filles, c'est de drôles de créatures... » Il passa sa manche sur sa mâchoire dure et large, et bourra une pipe — « pis surtout que c'est dans son sang à celle-là. Le squire Rick Voisey était un monsieur, et Mme Voisey — eh bien ! all' était ben jolie ; mais... » il fit rouler le tuyau de sa pipe d'un coin à l'autre de sa bouche — « mais quell mégère que c'était. »

Hopgood est un brave homme, et aussi doux je le crois, qu'il a l'air dur, mais ce n'est pas l'homme qu'on choisirait pour discuter une affaire de ce genre. Je montai et je commençai mes paquets ; mais au bout d'un moment, je les laissai pour prendre un livre, et m'endormis.

Je m'éveillai et regardai ma montre ; il était cinq heures. J'avais dormi quatre heures. Un unique rayon de soleil s'étendait obliquement d'une fenêtre à l'autre, et on entendait le son frais du lait qui tombait dans les seaux, puis tout à coup, une agitation d'alarme et des pas lourds.

J'ouvris ma porte. Hopgood et un douanier montaient lentement Pasiance. Elle restait dans leurs bras sans bouger, le visage plus blanc que sa robe, une égratignure au front avec deux ou trois gouttes de sang séché. Ses mains étaient jointes et lentement elle pliait et redressait ses doigts. Quand ils tournèrent en haut de l'escalier, elle ouvrit les lèvres et dit d'une voix haletante : « Très bien. Ne me posez pas. Je peux le supporter. » Ils passèrent et avec un demi sourire dans les yeux, elle me dit quelque chose que je ne pus saisir ; et la porte fut fermée et les chuchotements agités recommencèrent en bas. J'attendis que les hommes fussent descendus, et j'attrapai Hopgood. Il essuya la sueur de son front.

« — Pauvre petite », dit-il. All' est tombée ...des falaises... c'est son dos... le douanier l'a vue... on est allée la chercher. Que l'Seigneur aie pitié d'elle... peut-être all n'est pas trop endommagée. Et M. Ford ne sait pas... J'vas checher le docteur. »

Plus d'une heure se passa à attendre le docteur, un jeune homme, presque un enfant. Il avait l'air très grave en sortant de la chambre.

« — Cette vieille femme... elle l'aime. Elle la soigne bien?... Dévouée comme un chien. Bon !... Je ne sais pas... Je ne puis me pronon-

cer. Je crains que ce soit la colonne vertébrale, il me faut un autre avis. Quelle courageuse enfant ! Dites à M. Ford de prendre le meilleur docteur qu'il puisse trouver à Torquay. Il y a C.... Je reviendrai de bonne heure demain matin. Qu'elle soit très tranquille. J'ai laissé un remède pour la faire dormir ; elle aura la fièvre cette nuit. »

John Ford arriva enfin. Pauvre vieux. Combien cela a dû lui coûter de ne pas aller à elle par peur de l'agiter ! Combien de fois pendant les heures suivantes, l'ai-je entendu venir en bas de l'escalier ; sa lourde respiration, et ses soupirs, et le bruit désespéré de ses pas quand il s'éloignait ! Vers onze heures, comme j'allais me coucher, Mrs Hopgood vint à ma porte.

« — Voulez-vous venir, Monsieur », dit-elle, all' vous demande. J'ai beau dire et beau faire, all' veut vous voir ; c'est idiot, pas vrai? » Une larme glissa le long de la joue de la vieille femme. « Venez : ça lui fera p'tète du mal, mais j'sais pas... sans ça all' sera toute agitée. »

J'entrai doucement dans la chambre. Couchée sur ses oreillers, elle respirait rapidement, les yeux à demi clôs. Rien ne montrait qu'elle dédirait me voir ou s'apercevait de ma présence La mèche de la bougie posée près du lit avait été coupée trop court et ne donnait qu'une faible lueur ; la porte et la fenêtre étaient ouvertes, cependant il n'y avait pas de courant d'air et la faible petite flamme brûlait droite et calme, une faible tache jaune sur le plafond, comme le reflet d'un bouton d'or tenu sous un menton. Ces plafonds sont beaucoup trop bas. Sur l'immense fenêtre basse les branches de pommiers tombaient en raies noires et immobiles. Il faisait trop sombre pour voir clairement les choses. Mme Hopgood était assise sur un coffre au pied du lit et remuait les lèvres sans parler. Un parfum de réséda, de pomme et de savon se mêlait à l'odeur aigre des des vieilles choses. Le parquet n'avait pas de tapis, le seul objet sombre était le violon suspendu à un clou au-dessus du mur. Une petite pendule ronde faisait un tic-tac solennel.

« — Pourquoi ne me donnez-vous pas cette drogue, Mamie? » dit Pasiance d'une voix faible et aiguë. « Je veux dormir. »

« — Souffrez-vous beaucoup ? » demandai-je.

« — Oh! oui ; partout. »

Elle tourna son visage vers moi.

« — Vous croyez que je l'ai fait exprès, mais vous vous trompez. Je l'aurais mieux fait que cela. Je n'aurais pas cette douleur affreuse. » Elle mit ses doigts sur ses yeux. « C'est horrible de se plaindre. Mais j'ai si mal. Mais je ne me plaindrai plus... je le promets. »

Elle but volontiers le narcotique et fit une grimace comme une enfant qui boit un remède.

« — Dans combien de temps croyez-vous que je pourrai jouer de nouveau? Oh ! j'oubliai. Regardez ma bague. Mariée, c'est drôle, n'est-ce pas? Pauvre grand-père. Vous voyez, je n'avais aucune raison pour agir ainsi, mais c'est toujours comme ça que j'agis. Mamie est là — mais elle ne compte pas, pourquoi ne comptez-vous pas Mamie? »

La fièvre luttait contre le remède ; elle avait repoussé le drap de sa gorge, et de temps en temps levait un peu un bras mince comme si cela la soulageait ; ses yeux étaient devenus grands et innocents comme ceux d'un enfant, la bougie aussi avait grandi et brûlait, haute et claire.

« — Personne ne doit lui dire. Personne ! promettez !... Si je n'avais pas glissé, tout aurait été différent. Que serait-il arrivé alors? Vous ne savez pas, et je ne sais pas — c'est drôle. Croyez-vous que je l'aimais? Personne ne se marie sans amour, n'est-ce pas ; pas tout à fait sans amour, je veux dire. Mais vous voyez, je voulais être libre, il avait dit qu'il me prendrait, et maintenant il m'a laissée malgré tout. Je ne veux pas être laissée, je ne veux pas. Quand je suis allée sur la falaise, à l'endroit où pousse le lierre, la mer était juste en dessous; aussi je pensais que je m'y jetterais et que ce serait très simple ; j'ai grimpé sur le rocher, cela paraissait plus facile de là, mais c'était si haut, j'ai voulu redescendre et alors mon pied a glissé, et maintenant tout est douleur. On ne peut pas penser beaucoup quand on souffre. »

Dans ses yeux, je vis qu'elle s'endormait.

« — Personne ne peut vous enlever à vous-même. Il ne faut pas lui dire... pas même... Je ne veux pas que vous partiez... parce... »

Mais ses yeux se fermèrent et elle s'endormit.

On ne semble pas savoir ce matin si elle est mieux ou plus mal...

(*à suivre*)

JOHN GALSWORTHY.

Traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire.

LE TRAVAIL DE COULEUR DANS NOS COLONIES

Pour quiconque participe à cette activité productrice du pays qui joue ardemment sa partie dans l'universelle bataille économique et sociale, le problème du travail avec notre développement colonial a désormais changé de face.

Actuellement, il s'agit de savoir si nous pouvons, si nous devons assimiler nos effectifs de couleur à nos effectifs blancs? Quelle est la solution qui servira le mieux l'intérêt national?

Essayons de résoudre la question par un examen purement objectif. Elle se circonscrit en somme à l'Afrique continentale, à Madagascar, à l'Indochine. Car l'amalgame s'est pourtant, sinon totalement, du moins déjà pour beaucoup établi. Des siècles de vie française dans ces vieilles colonies, la Martinique, la Guadeloupe, la Réunion, ont réalisé ce miracle que l'Algérie plus proche n'a mis que vingt lustres à obtenir. Là on peut dire que la situation des travailleurs est à peu de choses près celle des métropolitains : le salariat fonctionne sous la sauvegarde de notre législation du travail. Il en est de même pour nos colonies du Pacifique, essaim de la ruche natale.

***

Des trois pays retardataires, le plus éloigné, par la distance, de la métropole est celui qui s'en rapproche davantage et le plus rapidement à tous points de vue, et d'abord quant au régime du travail. L'Indochine réunit plus de vingt millions de Jaunes sur des territoires égaux à peu près à une fois et demie la France. Un admirable mouvement démographique s'y traduit par plus de cent mille, on dit 180.000 naissances annuelles, et l'on peut espérer ainsi de doubler la population à peu près aussi rapidement qu'aux Indes Néerlandaises. Là, il n'est guère pratiqué d'appels de main-d'œuvre extérieure, les effectifs du travail, bien que surtout abondants dans les provinces du nord de l'Annam et dans le delta du Tonkin, suffisent en principe aux besoins. Là s'annonce une assimilation, pour peu de temps encore peut-être différée, avec nos effectifs métropolitains.

Le travail est entièrement libre, si l'on s'en rapporte aux dernières déclarations du gouverneur général Pasquier. L'Annamite n'est astreint qu'à des prestations qui revêtent un caractère plutôt fiscal et qu'il peut racheter. La question du statut des travailleurs ne s'est guère posée que lors de la création de grandes exploitations industrielles et minières.

Elles ont conduit, dans un esprit de protection des effectifs, à la formule du « travail réglementé ». Cette réglementation comporte des opérations de recrutement, la rédaction d'un contrat entre l'employeur et l'employé, des sanctions et un contrôle de l'Inspection du travail.

Mais elle a révélé à l'expérience de sérieux inconvénients, et tout conduit à convenir avec le gouverneur général, que si le régime du libre louage de services comporte des aléas, « il est dans la logique de l'évolution des conditions du travail qu'il se généralise », et le développement de l'outillage y aidera sans aucun doute.

C'est dans notre métropole seconde que le progrès social, ce compagnon et ce stimulateur, de la richesse, a gravi le plus allègrement les marches fatidiques. Il semble que le patronat se soit pénétré du souci de suivre l'effort de protection, de développement des forces humaines appelées à collaborer avec lui, dont les grandes industries métropolitaines, les entreprises métallurgiques les premières, ont donné l'exemple.

C'est par ces méthodes, et c'est encore, selon des exemples bien connus, par des associations réelles, sous la forme d'apports de capitaux et de places aux Conseils d'administration dans des entreprises locales, de capitalistes autochtones (parfois sortis des rangs obscurs du travail) que nos forces nationales, — et j'entends par là tout l'effectif, depuis le chef jusqu'au manœuvre, — pourront assimiler celles du travail de couleur.

Là, beaucoup plus que dans la force incertaine, ou je ne sais quel illusoire hermétisme, réside notre chance suprême de contreminer les sapes destructrices ou de barrer les infiltrations de la vague rouge. Là réside notre fortune, la pérennité de cette œuvre grandiose qui arrachait un salut si ample à d'illustres visiteurs. Quand nous serons reliés à elle par l'avion, par la radiophonie (nous venons de l'être par le téléphone), quand nos hommes aussi, voudront par de fréquents séjours compléter plus largement cette interprépénétration commençante des intérêts et des sentiments, alors il faut bien croire que même haussée à une conscience nationale, l'In-

dochine sera et demeurera profondément, éternellement française par mille liens humains indestructibles. Et ceci paraîtra répondre aux inquiétudes suscitées par les incidents actuels qu'il ne faut pas grossir.

⁂

Revenant maintenant à des régions qu'on doit considérer comme l'axe de notre puissance mondiale, notre prolongement direct, il semble que nous percevions un porte à faux, quelque chose d'anormal.

L'Afrique Occidentale et l'Afrique Equatoriale, chacune grande comme quatre fois au moins la France, rassemblent 13 millions 1/2 et 3 millions d'hommes respectivement, et Madagascar, égale à notre territoire, contient en somme la population de Paris. Au total, une vingtaine de millions d'humains sur quelques 5 millions 1/2 de km2.

Combien, parmi ces humains, sont des adultes, et combien parmi ceux-ci des travailleurs aptes à un labeur soutenu, de rigueur moyenne ? Les approximations les plus favorables donnent au plus un million d'hommes pour les formidables étendues noires. Encore estime-t-on qu'en A. O. F. nous ne disposons guère que d'un effectif de 250.000 hommes disponibles, sur lesquels 50.000 sont utilisés pour l'armée et 45.000 au service des travaux publics et dans les cadres de l'administration. « Le nombre des chantiers à ouvrir est donc limité par les effectifs à obenir, » comme l'a fort bien dit Pierre Lyautey.

Les hécatombes de la traite, celles des fléaux et des famines ont restreint sinon tari la fécondité de ces races prolifiques. Pendant des siècles, les noirs de la Côte d'Afrique ont été exportés vers nos colonies de plantation et surtout vers les Antilles. Les éléments conservés ont souffert de répartitions défectueuses, des tribus entières se sont réfugiées dans des territoires lointains, malsains et impropres aux cultures ou aux échanges. Les déplacements occasionnés par nos appels de main d'œuvre, par le simple fait de la circulation intensifiée ont entraîné de lourdes conséquences. Enfin, l'Afrique, en ce laps de temps, a perdu des centaines de mille peut-être plus d'un million d'hommes au profit de la Nigéria et de la Gold Coast, colonies anglaises.

Le fameux réservoir africain, tout le monde est donc aujourd'hui d'accord pour reconnaître qu'il n'est qu'un mythe. Quant au pouvoir d'achat de notre Africain, on peut le mesurer à sa valeur économique. Alors que celle du métropolitain dépasse 2.600 francs, la sienne atteint à peine 180 francs par an... Est-ce avec un pareil chiffre que notre économie nationale pourra être améliorée ? Est-ce avec de tels éléments que la Métropole créera ce fameux « marché colonial » dont certaines proclamations abusent, qu'elle trouvera des clients et des associés ?

Ainsi, épuisement des effectifs, valeur d'achat, valeur économique plus que médiocres, telle est la situation. Il y a crise aiguë, incontestablement, du point de vue de cette valeur même dont notre vieil auteur, Monchrétien, disait « il n'est de richesses que d'hommes » bien avant que le grand penseur anglais Ruskin l'ait plus tard magnifiée.

Et, par suite, la main d'œuvre s'effrite, la main d'œuvre fait souvent complètement défaut. Les hommes les moins suspects d'esprit de critique, de méconnaissance du labeur accompli — héroïquement souvent, avec des moyens insuffisants presque toujours — nos représentants, administrateurs, techniciens, savants, intellectuels, l'ont attesté, plus ou moins hautement, mais tout de même avec un singulier accord. Nos gouverneurs généraux de l'A. O. F., de l'A. E. F., et de Madagascar en conviennent. Et tel qui se refuse à fournir le moindre élément de discussion de notre œuvre — comme si l'on diminuait sa gloire à la vouloir chef-d'œuvre ! — tel gouverneur retourné là où naguère l'émerveillait l'exubérance d'un peuple de chasseurs et de pêcheurs, laisse échapper sa consternation devant la sinistre solitude qui l'accueille aujourd'hui.

Je n'y insisterai pas longuement, car je ne vois pas bien ce qu'on pourrait objecter à l'éloquence des chiffres officiels que j'ai produits. Accroître nos effectifs de couleur, tel apparaît donc notre plus pressant devoir. Mais d'abord, efforçons-nous de centupler nos forces par des machines, par cet outillage moderne qui permet à un seul Américain du Montana aidé de quelques ouvriers de cultiver le blé sur 35.000 hectares, à quelques dockers de Rosario de suffire au circuit énorme des denrées entre le silo, le bateau, le wagon. Multiplions l'outillage de la circulation, terrestre et fluviale. Et tout cela, accompagnons-le surtout du matériel sanitaire, susceptible, comme notre Service de santé l'a bien compris, de prévenir encore plus que de guérir. Il nous faut plus que ces 180 millions

dont en 1928 nous disposions pour notre bataille contre les fléaux tropicaux, dévorateurs de peuples.

Nos incomparables médecins coloniaux sont trop peu, une poignée de 6 à 700 Européens pour toute la France d'outre-mer, en face d'épidémies qui râflent d'un coup des milliers et des milliers d'existences ! Et ils sont désarmés, ils n'ont même pas d'autos, d'ambulances mobiles, le matériel moderne élémentaire ! Donnons-leur donc le possible et l'impossible, nos fils, notre argent, tout ce qui peut sauver, tout ce qui peut créer ! Coûte que coûte, il faut refaire des races là-bas !

Mais, quand nous aurons fait là tout notre devoir, quand par les emprunts, par l'investissement large et méthodique des grands capitaux animateurs de vastes entreprises, seules capables de fournir ces amples outillages économiques et sociaux, nous aurons en partie racheté l'intolérable carence de la métropole. Il nous restera d'autres moteurs à mettre en œuvre, et le premier ce sera l'exemple.

***

Il est grand temps de payer plus largement de nos personnes. Chef d'œuvre de l'individualisme de la race, l'œuvre colonisatrice requiert aujourd'hui l'effort de la collectivité nationale toute entière.

Il est vrai que la guerre a fauché trois millions de bras français, il est vrai, comme l'a dit J.-H. Rosny, que nous ne sommes plus « l'ancienne France énorme et populeuse, mais une île d'hommes, après avoir été un continent ». Je crois fermement cependant, j'ai écrit et je m'excuse de me citer, que l' « émigration aux colonies repeuplerait la France ».

Ce n'est pas aux lecteurs de cette Revue que j'apprendrai quelque chose en assimilant la création d'une famille nombreuse à celle d'une usine. « L'une est entreprise sociale et l'autre entreprise économique », disait l'un de nos maîtres, le clairvoyant Guyau. A toutes deux, il faut la même qualité d'initiative, et c'est si vrai que je connais beaucoup d'enfants à maints grands industriels.

Or, l'esprit de colonisation, c'est l'esprit d'initiative à son plus haut degré. Et comment un champ d'action illimité comme celui de la France d'outre-mer ne pourrait-il susciter l'esprit de colonisation, quand il invite de façon si pressante à s'y manifester l'esprit d'entreprise ? Que nos industries aux colonies se multiplient et nous donnent la certitude d'y caser nos fils, ne voilà-t-il pas, comme conséquence logique, la certitude que, loin de dépeupler la France, notre pays y gagnera un relèvement de sa natalité ?

Et puis, enfin, il faut une fois pour toutes dire si nous voulons vivre, c'est-à-dire progresser, diminuer de plus en plus la famille française ou l'accroître, et tenir ou récuser nos engagements, considérer comme une formule active ou passive cette incorporation de la France extérieure à la France continentale dont on a fait un *leit-motiv*.

Pour coloniser, il ne suffit pas de compter sur l'autochtone, qui par le dévouement surhumain de quelques zélateurs par trop rares, ou par une sorte d'inhibition à distance de nos méthodes et de notre expérience, deviendrait un metteur en œuvre merveilleux de son sol et de son sous-sol. Nous ne prétendons pas, bien entendu le suppléer, mais il faut en abondance aux effectifs noirs régénérés des instructeurs, des cadres, des guides, et pour tout dire des « modèles ». Il faut ce moteur premier : l'exemple. Le colon, le technicien, c'est notre représentant, c'est un peu du pays qu'il emporte là-bas, il nous en faut beaucoup qui en emportent une grande part. Il nous faut des hommes que leur intelligence, leur travail ou leur fortune désignent pour exploiter économiquement le pays où ils viennent s'installer, des hommes qui, pour former une population capable de se piquer d'émulation, sachent comprendre, maintenir, répandre sous d'autres cieux, la civilisation, les traditions, la langue et les mœurs de la Mère-Patrie.

Voilà pourquoi nous devons faire nôtre le précepte anglais que « tout bon citoyen doit un fils aux colonies ». Si nous ne savons pas diriger sur notre Afrique ces exemples vivants, méditons les prophéties d'hommes parfaitement pénétrés pourtant de notre œuvre, qu'ils ont admirée sur place et à plusieurs reprises, des étrangers très francophiles : « L'Afrique aux Africains ! » deviendra la devise des politiciens indigènes. Le mouvement nationaliste et religieux de l'Egypte peut trouver bientôt son pendant à Tunis, en Algérie, au Maroc. L'avenir de l'empire français d'Afrique ne serait assuré que si une beaucoup plus grande proportion de colons français s'installait dans ces pays ».

Rien de plus vrai. Notre politique d'association nous commande de ne pas laisser l'élément autochtone élevé par nous, refouler l'élément

colonisateur. On sait qu'en Tunisie, s'affirme la tendance de l'indigène à remplacer le colon ; il achète la terre imprudemment cédée. En Indochine, sur un million d'hectares demandés en concession, 800.000 le sont par des indigènes. Au Tonkin seulement, on compte 36 exploitations agricoles indigènes de plus de 200 hectares et leur superficie totale s'étend sur 26.000 hectares. Au Tonkin encore, pour la période de 1923 à 1927, 155 entrepreneurs européens ont été déclarés adjudicataires de travaux publics, s'élevant à une somme totale de 1.857.000 piastres, tandis que les entrepreneurs annamites au nombre de 447 en exécutaient pour 4.356.000. Demain, après-demain, si l'on veut, l'Afrique offrira peut-être ces mêmes exemples.

On vit beaucoup trop, au reste, sur la division paresseuse de nos territoire d'outre-mer en *colonies d'exploitation* et *colonies de peuplement*, les seules celles-ci où l'Européen pourrait travailler et faire souche.

Nous devons peu à peu réduire à son minimum cette discrimination, car la nature, et le climat, par conséquent, n'ont-ils pas été appropriés par l'homme aux nécessités de son existence, partout où il a fermement résolu de s'établir ? C'est ce que, dès mon enfance, j'ai du moins appris du bon Jules Verne, auquel le génie inventif de l'ingénieur, du savant, apparaissait comme le guide, le compagnon de toute entreprise au loin, c'est-à-dire en somme de toute colonisation. Or, nous voici au siècle de l'ingénieur. Demain, l'ingénieur Georges Claude bouleversera peut-être radicalement toutes les données du problème de la vie européenne sous les ciels des tropiques. En tout cas, dès aujourd'hui, que fait donc l'ingénieur Georges Belime, avec le grand canal de Sotuba, dispensateur prochain de l'irrigation vivifiante, de l'essor agricole, de la repopulation de toute une contrée ?

(*à suivre*)

J.-L. Gheerbrandt.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES ÉVÈNEMENTS DE ROUMANIE

...Ce fut un joli coup de théâtre. Ce jeune prince qui, renonçant à la vie amoureuse et aventureuse, va retrouver en avion son trône déserté, son fils et même sa femme, aux acclamations de tout un peuple empressé à tuer le veau gras en l'honneur de ce fils prodigue. Quelle aimable image d'Epinal ! Le romanesque rentre donc dans la politique ; le jeune roi Carol aura pour lui les femmes, les foules et les journaux illustrés.

A la vérité, quand on considère l'évènement de plus près, il n'est ni si inattendu ni si romanesque. Le retour du prince Carol était en réalité la dernière carte du ministère Maniu qui se trouvait réellement aux abois.

De tous les pays de l'Europe, la Roumanie est peut-être celui qui a retiré de la guerre les plus larges bénéfices. Toutes ses aspirations nationales ont été satisfaites et son territoire a presque doublé. Mais c'est aussi le pays qui, lorsqu'il s'est agi d'assimiler et d'unifier ces nouvelles populations, roumaines, parfaitement roumaines, de race et de langue, à l'exception de quelques minorités beaucoup moins fortes que celles qui ont été englobées dans la Pologne et la Tchécoslovaquie, s'est trouvé aux prises avec les plus grosses difficultés. Les paysans étaient encore soumis à un régime à demi-féodal, et il était de toute nécessité, si l'on voulait éviter une révolution sociale analogue à celle qui venait de bouleverser la Russie, de procéder à une réforme agraire radicale. Elle fut faite hardiment. L'expropriation des grands propriétaires et « l'impropriation » des paysans, comme on dit en Roumanie, fut une véritable révolution. Elle se fit pacifiquement parce que les propriétaires dépossédés se rendirent parfaitement compte de la nécessité d'un sacrifice qui eût été total s'il leur avait été arraché par la force, mais elle n'en laissa pas moins derrière elle beaucoup de ruines à relever et beaucoup de problèmes à résoudre.

Elle détermina d'abord une crise agricole. Les nouveaux propriétaires manquant de capitaux et d'expérience, la production se trouva fortement diminuée. Elle laissa aussi subsister beaucoup de germes de mécontentement, non seulement parmi les anciens propriétaires dépossédés

et insuffisamment indemnisés, mais même parmi un certain nombre de nouveaux propriétaires qui n'étaient pas satisfaits de la nouvelle répartition des terres. Ajoutez à cela la difficulté de faire entrer dans le cadre de l'Etat roumain des populations qui étaient roumaines à la vérité, mais qui, ayant longtemps vécu sous la domination hongroise ou sous la domination russe, avaient contracté certaines habitudes administratives ou politiques, une crise financière et monétaire, dont tous les pays de l'Europe souffraient, mais dont la Roumanie était plus gravement atteinte que les autres, à cause de sa faiblesse économique, enfin, une crise dynastique...

Il semble bien que la conduite du prince Carol ait été quelque peu noircie par les chefs libéraux qui l'écartèrent du trône, mais il est incontestable que ses aventures sentimentales et la légèreté avec laquelle il avait sacrifié ses devoirs d'héritier du trône aux exigences de son cœur, n'apparaissait pas comme une très bonne préparation au métier de roi et il a fallu l'attachement puissant du peuple roumain à sa dynastie pour que le prestige de celle-ci résistât à des dissensions trop publiques. Toujours est-il que tant que M. Jean Bratiano vécut, la Roumanie parut pouvoir se contenter de son roi-enfant, le petit Michel Ier, à qui son père avait été contraint de céder ses droits. Ce grand homme d'Etat avait institué une véritable dictature. Ses talents, sa forte personnalité, les services éminents qu'il avait rendus à son pays, la justifiaient dans une large mesure, mais après sa mort, elle n'apparut plus que comme la tyrannie d'un parti ou même d'un clan.

M. Ventila Bratiano qui succéda à son frère dans la direction du gouvernement et du parti libéral, n'avait, en effet, pas l'envergure nécessaire au maintien d'un régime qui avait contre lui les nouvelles provinces, la Transylvanie et la Bessarabie, toute la démocratie paysanne, un certain nombre de conservateurs et le monde industriel. On lui reprochait vivement sa politique économique qui consistait essentiellement à protéger la Roumanie contre l'intrusion du capital étranger. M. Ventila Bratiano craignait, assez justement, qu'en faisant trop largement appel à la finance internationale et spécialement à la finance américaine, la Roumanie ne finisse par renoncer à son indépendance économique. Cette thèse se défend très bien, mais il est des cas où, surtout dans le domaine économique, nécessité fait loi. La Roumanie, qui a d'immenses ressources naturelles mais aucune réserve d'or, ne peut se passer du capital étranger pour les mettre en valeur, et M. Ventila Bratiano ne put poursuivre sa politique protectionniste qu'au moyen d'expédients dont le contribuable et le producteur roumains faisaient les frais. C'est ce qui détermina sa chute. Il fut renversé par le parti national paysan dirigé par M. Maniu, sur un programme de libéralisme économique et d'assainissement politique.

M. Maniu avait annoncé bruyamment qu'il allait mettre fin à la dictature, revenir au régime de la sincérité électorale et du gouvernement parlementaire, renoncer au favoritisme et au népotisme qui sont une des plaies de la politique roumaine. Malgré sa bonne volonté, son patriotisme et son talent, il n'y est pas parvenu. Les difficultés économiques se sont accrues, les difficultés politiques plus encore. Il semble bien que M. Maniu ne soit pas même arrivé à maintenir dans son propre parti la discipline nécessaire à l'exercice du pouvoir. Depuis quelques mois, il a été la victime de toute une série d'aventures et de scandales, dont il n'est sans doute pas tout à fait responsable, mais qui n'en ont pas moins rendu sa vie politique de plus en plus difficile.

Ce fut d'abord l'affaire Stere. M. Stere, un des principaux soutiens du gouvernement, jouit en Bessarabie, sa province natale, d'une influence considérable, mais on lui reproche d'avoir donné son appui aux Allemands pendant l'occupation et d'avoir activement collaboré avec eux. C'est à propos de ce passé qu'il fut l'objet d'une violente campagne journalistique et parlementaire, si bien que M. Maniu finit par lui demander « amicalement » sa démission. M. Stere y consentit. Par une lettre publique, il déclara se retirer du parti national-tzaraniste et de la vie politique dans le but d'enlever tout prétexte à l'opposition et de la démasquer, mais en même temps, il reprochait à M. Maniu d'avoir compromis la situation du parti par ses concessions continuelles aux libéraux.

Cette démission provoqua la plus vive émotion parmi les députés bessarabiens qui, dans des débats très agités, délibérèrent sur l'attitude à adopter par eux entre M. Stere et M. Maniu ; les plus intransigeants proposaient de démissionner en bloc du Parlement et de se retirer en même temps du parti national-tzaraniste. Finalement, grâce surtout aux efforts de M. Pan Halippa, ministre pour la Bessarabie, une solution moins extrême fut adoptée. Seul, M. Codreanu se retira du Parlement. A la séance de la Chambre du 8 avril, M. Leanca lut au nom de

36 députés bessarabiens, une déclaration : les signataires rappelaient les services éclatants rendus par M. Stere à la Bessarabie et à la cause nationale, protestaient contre la démission qui lui avait été imposée et, tout en affirmant l'union inébranlable de la Bessarabie aux autres provinces roumaines, se constituaient en une fraction parlementaire indépendante qui restait dans les cadres du parti national-tzaraniste et soutiendrait le gouvernement dans la mesure où il serait fidèle au programme du parti ; cette fraction se réservait toute liberté d'action pour défendre les intérêts de la Bessarabie. A la même séance, M. Sratan lut, au nom d'une douzaine d'autres députés bessarabiens, une déclaration dont les signataires affirmaient également leur sympathie pour M. Stere, mais refusaient de former un groupe à part dans le parti national-tzaraniste. Ce parti n'en sortit pas moins parlementairement fort diminué de cette aventure, et M. Maniu en fut personnellement atteint.

Là-dessus, sont venus se greffer deux autres incidents de caractère également régional. M. Moldavan, directeur général de la Bessarabie, accusé par les journaux de l'opposition d'avoir déserté pendant la guerre, a fini par céder à l'orage et par démissionner, de même M. Dobrescu, ancien sous-secrétaire d'Etat à l'agriculture et directeur général de la Transylvanie. Accusé par un de ses subordonnés, aujourd'hui sous les verroux, d'avoir participé à une affaire de corruption de fonctionnaire, il a résigné ses fonctions « pour se mieux défendre ». Bref, attaqué de toute part et frappé d'impuissance le gouvernement de M. Maniu ne savait vraiment où donner de la tête quand il entra en pourparlers avec le prince Carol.

Les libéraux avaient senti la manœuvre ; quelques jours après un grand congrès de son parti où il avait une fois de plus déclaré la guerre au gouvernement, M. Ventila Bratiano envoyait à tous les présidents des organisations départementales du parti, une circulaire pour dénoncer le péril d'une crise constitutionnelle: « Des journaux ayant des relations bien connues avec le gouvernement, y était-il dit, et des membres de la majorité ministérielle discutent sans en être empêchés en rien et publiquement la question du prince Carol ; des membres du gouvernement et des leaders du parti national-tzaraniste se rendent à Paris, font des démarches et répandent des bruits auxquels le ministère n'oppose aucun démenti ; à défaut du gouvernement, la Régence aurait à affirmer de la façon la plus décisive l'intangibilité de l'acte du 4 janvier 1926 (déchéance du prince Carol de ses droits au trône) ; la Régence cependant n'assumant pas l'attitude que les circonstances et son devoir lui imposent, le parti libéral se trouve dans l'obligation de manifester de la façon la plus énergique sa résolution de lutter contre une agitation factice qui tend à entraîner la Roumanie dans de dangereuses aventures. » M. V. Bratiano annonçait enfin aux organisations locales l'envoi d'une brochure, supplément à celle publiée en 1927 par le gouvernement Bratiano et prouvant que les actes de l'ex-prince héritier ont rendu à jamais moralement impossible son accession au trône.

Le même jour, un article de l'*Indépendance* constatait la carence du gouvernement dans tous les domaines, politiques et économiques, et en dernier lieu en matière d'ordre constitutionnel ; dans la question de la succession au trône, M. Maniu et son parti ont suivi et suivent une politique contradictoire, incohérente, pleine de réticences et de compromissions, qui constitue une menace permanente pour la tranquillité du pays.

M. Ventila Bratiano et son parti n'étaient donc pas pris de court, mais ils n'en ont pas moins été emportés par une véritable vague de fonds. Le prince Carol a beau avoir mis le gouvernement dans la conspiration, il semble bien qu'il ait été reçu partout aussi bien par la population que par l'armée, avec un véritable enthousiasme. A peine était-il arrivé, que tout le pays se donnait à lui. Il lui a suffi de paraître devant l'assemblée pour que celle-ci lui rendît sa couronne, et la rapidité avec laquelle les évènements se sont déroulés, semblent bien montrer que cette restauration un peu théâtrale était désirée par tout le pays...

Sans doute, cela tient-il en partie à la séduction personnelle du prince? Ce peuple indulgent aux faiblesses sentimentales ne lui en a jamais voulu sérieusement. « C'est bien dommage qu'il ne veuille pas être roi, me disait, il y a deux ans, un Roumain avec qui je causais à Bucarest, il est si charmant ». Il paraît qu'il lui a suffi de vouloir être roi pour que les Roumains ne se souvinssent que d'une chose : c'est qu'il était charmant.

Il y a cependant à cette restauration des causes plus profondes. Comme tous les pays où le parlementarisme est une nouveauté, la Roumanie n'est pas mithridatée contre le virus que développe le régime. On n'y voit d'abord que ses défauts. Les partis sont des clans, des coalitions d'intérêts plus que de véritables partis. La vie politique n'apparaît plus que comme une ba-

taille autour de la feuille des bénéfices. Quand le monde est tranquille, quand le pays est prospère, ce régime est supportable et d'autant plus aisément que la masse de la nation se désintéresse complètement de la politique. Il n'en est pas de même en des temps troublés comme ceux que nous traversons. Sous la menace des crises économiques ou des crises nationales, ces peuples neufs qui, heureusement, ont un vigoureux instinct national, ces peuples éprouvent le besoin de se sentir gouverner, de se donner un chef. De là, la dictature d'un Mussolini en Italie, d'un Pilzudski en Pologne, le ralliement autour du trône des Yougoslaves et la mise en sommeil de la constitution, de là, la restauration du prince Carol. La masse du peuple roumain n'était guère satisfaite du gouvernement de M. Maniu qui devenait de plus en plus impopulaire, mais elle n'avait aucun désir de revenir au gouvernement de M. Bratiano. Ce qu'il demande, c'est un roi qui gouverne d'une main ferme et en dehors des partis.

Il semble que le roi Carol l'ait compris dès le premier instant. Il s'est empressé de proclamer son désir d'apaisement. Il cherche à réaliser un ministère de concentration. Y réussira-t-il? En cas d'échec, aura-t-il la force de gouverner dictatorialement à la façon de son voisin le roi Alexandre, de Yougoslavie, qui, lui, bénéficie d'un immense prestige personnel? C'est le secret de l'avenir.

Il a, du moins, l'avantage de n'avoir contre lui, qu'une opposition totalement désorganisée. M. Ventila Bratiano n'a pu lui opposer que de vaines protestations et des cris de colère impuissante. Il n'est même pas suivi par l'ensemble de son parti. Son neveu Georges, fils de Jean Bratiano, fait défection et adhère au nouveau régime entraînant avec lui tout l'élément jeune du parti libéral. Malheureusement, l'enthousiasme ne suffit pas à résoudre les problèmes économiques. « Bien taillé, disait Catherine de Médicis, maintenant il s'agit de recoudre ».

Une des raisons qui ont facilité la restauration du roi Carol, c'est peut-être la politique balkanique de l'Italie. La mainmise de M. Mussolini sur l'Albanie, la froideur de ses relations avec la Petite Entente, ses coquetteries avec la Hongrie, ont causé à Bucarest, une certaine inquiétude. On y a senti le besoin d'une politique extérieure attentive, ce qu'il était illusoire d'attendre d'un Conseil de Régence généralement divisé, et d'un ministère généralement instable. Le roi Carol a une belle partie à jouer...

L. Dumont Wilden.

LE ROMAN

LE LYS ET LE CROISSANT (1)

M. Louis Bertrand ne pouvait laisser passer le centenaire de la conquête de l'Algérie, sans prendre la part qui lui revenait dans cette commémoration. N'est-ce pas à lui qu'il appartenait de nous donner *Le Roman de la Conquête ?*

Il est devenu, en effet, tout naturellement et comme par la force des choses, le romancier de l'Algérie. Depuis qu'un heureux destin envoyait sur les rivages de l'antique Mauritanie le jeune humaniste, nourri des lettres romaines, et lui révélait ce monde latinisé une seconde fois par notre colonisation, l'Afrique du Nord est devenue pour lui une terre d'élection. Son premier roman, *Le Sang des Races*, était une évocation puissante de l'Algérie d'aujourd'hui, avec son mélange de peuples, et c'est cette Algérie encore que nous retrouvons dans *La Cina, Pépète et Balthasar, La Concession de Madame Petitgand.* Mais, déjà, l'auteur de ces études de mœurs et de ces tableaux pittoresques avait saisi d'une vue d'ensemble, au delà des aspects extérieurs qu'il avait sous les yeux, la destinée de cette terre. Il suffit de se rappeler la scène grandiose qui termine *La Cina* ; l'archevêque africain, cardinal de l'Eglise romaine, enveloppant de sa bénédiction, du haut de la colline, sa ville, son peuple, l'Afrique et la mer...

Car, telle est bien la grande idée de M. Louis Bertrand : la domination musulmane n'a été qu'une longue interruption dans le glorieux destin de l'Afrique du Nord, conquise et civilisée par les armes de Rome, par l'Eglise de Rome, et appelée à redevenir riche, prospère, heureuse par la seconde victoire que le génie latin doit aux armes de la France. Après *Saint Augustin* et *Sanguis Martyrum*, il était inévitable que M. Louis Bertrand écrivît *Le Roman de la Conquête*, et il nous reste à souhaiter qu'il réalise le dessein plus vaste auquel fait allusion son avant-propos, qu'il nous raconte la suite de la conquête, « cette tragique et magnifique histoire qui touche à l'épopée » et à laquelle l'imagina-

(1) Louis Bertrand, de l'Académie française : *Le Roman de la Conquête*, 1830. A. Fayard et Cie.

tion ne peut plus rien ajouter. Si, quelque jour, nous dit-il, il essaie à son tour de la raconter, « ce sera en historien et non plus en romancier... » Aujourd'hui, c'est encore au romancier que nous avons affaire.

Il s'est montré merveilleusement habile. Ce *Roman de la Conquête* est un véritable roman, avec toute l'action, toutes les intrigues, toutes les péripéties d'un roman d'aventure. Un chapitre est intitulé *La bague vénéneuse ;* mais un autre, le dernier, se développe sous l'exergue latine *Conculcata lilia,* les lys foulés aux pieds, et c'est la chute de la dynastie des Bourbons. Cette opposition suffit à montrer l'étendue et la diversité du champ où M. Louis Bertrand a su faire mouvoir à la fois son imagination et sa pensée. Le lecteur est également saisi par ces deux aspects d'une œuvre si adroitement historique et romanesque.

L'histoire, nous assure l'auteur, est scrupuleusement respectée dans ses grandes lignes et ses personnages authentiques. Les dispositions du roi et de ses ministres à la veille de l'expédition, leurs illusions sur la solidité du régime à l'intérieur, les vues étroites du Président du Conseil, le prince Jules de Polignac, ministre des Affaires étrangères, qui voyait surtout dans l'expédition une mesure de politique électorale: tout cela fait le fond sur lequel se détachent le charme, la grâce et la grandeur du roi, l'habileté lucide et ferme du général de Bourmont. A ces deux figures, M. Louis Bertrand réserve manifestement toutes ses complaisances. Avec Charles X entrant dans la salle du Conseil, il voit apparaître « un passé merveilleux, à jamais évanoui, toutes les grâces et toutes les magnificences de l'ancienne cour. » Mais ce n'est pas seulement l'extérieur qui est royal, c'est aussi le vif sentiment de l'honneur et de la grandeur de la nation en même temps que de la monarchie. Pour Charles X, une considération, au moment de décider cette grave affaire, domine tout : c'est qu'un chef de pirates a insulté le représentant de la France. La pensée du souverain s'élève plus haut encore, jusqu'à cette idée qu'il appartient à la monarchie française d'affranchir les nations chrétiennes d'une honte plusieurs fois séculaire : le tribut aux barbares et de rendre la liberté aux mers. Chez ce descendant de Saint-Louis revit l'idée d'une croisade.

Si M. Louis Bertrand embellit ou non la figure du dernier roi de la dynastie des Bourbons, ce n'est pas à nous de le décider ici, ni d'ouvrir dans une parenthèse un débat historique de cette importance. Ses sympathies ne sont pas moins évidentes à l'égard de Bourmont, qui a été souvent jugé d'une manière si sévère. M. Louis Bertrand ne veut voir en lui que le champion fidèle et le défenseur constant de la légitimité. Sous Bonaparte, il n'avait servi que la France, sans cesser de nourrir le dessein d'un retour à la monarchie légitime. M. Louis Bertrand nous montre le général de Bourmont comme un chef d'une grande lucidité d'intelligence et d'une égale fermeté de jugement, rompu au métier des armes, mais non moins habile aux finesses et accommodements de la diplomatie, l'homme qui, depuis si longtemps, avait l'habitude des situations difficiles, qui avait passé sa vie à nouer et à dénouer des intrigues, qui était familiarisé avec les ruses et les traquenards de l'adversaire : bref, le chef qu'il fallait pour mener à bien une entreprise où l'instinct du négociateur n'était pas moins indispensable que les qualités militaires et le don du commandement.

C'est cette figure du général de Bourmont qui est vraiment le centre de l'action et qui domine tout le récit. Nous voyons le succès du débarquement dépendre de sa volonté et de son intervention énergiques, l'avenir de la conquête reposer sur sa décision. Nous le voyons déjouer les intrigues de l'Angleterre, éliminer immédiatement le Dey au lendemain de la capitulation d'Alger, et laisser ainsi le champ libre à la France : tout cela décidé sans instructions de Paris, avec la rapidité que commandaient les circonstances, le sens des responsabilités qui incombent au général victorieux. Quand éclate comme un coup de foudre la révolution de juillet, Bourmont, le défenseur de la légitimité, qui se trouve éloigné et dans l'impossibilité de venir à son aide, se demande s'il n'est pas responsable de sa chute et si « en croyant ajouter à son prestige, il n'avait travaillé qu'à sa ruine. » Scrupule tragique par lequel s'achève, sur une résignation douloureuse la courte épopée de ce vainqueur. Et le voici qui fait voile vers l'Espagne, sur un bateau de commerce, exilé volontaire en route vers un royaume où il a servi la même cause, celle qui, dans sa propre patrie, est maintenant une cause perdue.

*
* *

Dans ce cadre strictement historique, M. Louis Bertrand ne s'est pas contenté d'insérer le romanesque dont il avait besoin pour conduire le récit : il a su ajouter du même coup à son intérêt et à sa signification. Avec beaucoup d'art, l'in-

vention procède, si l'on peut dire, par degrés. Amédée de Bourmont, le fils aîné du général, est encore un personnage réel, et il a été tué, en effet, dans une des premières opérations, à la bataille de Sidi-Khalef. Mais M. Louis Bertrand lui a prêté une aventure qui le fait passer du plan de la réalité sur celui du roman et lui donne en même temps une valeur expressive. Fiancé à une cousine sans fortune. Amédée de Bourmont devient le type du jeune officier français qui a besoin de conquérir un grade et qui, d'ailleurs, sent frémir en lui, à l'appel des armes, la vocation de servir son roi et son pays. C'est ce noble sentiment qui le poussera un peu plus tard à quitter l'état-major de son père pour aller combattre avec la troupe et qui l'engagera ainsi dans la voie au bout de laquelle est le sacrifice. Cet officier privilégié, auquel la destinée semblait sourire, sera un des premiers à tomber sur le champ de bataille. S'il suffisait à M. Louis Bertrand de romancer un peu le personnage d'Amédée de Bourmont, il en est d'autres qu'il lui fallait inventer. Dans cette invention nous retrouvons sa profonde connaissance de la vie indigène et de l'âme de l'Islam. Messaoud et Khadidja sont des figures dans lesquelles se résument tous les caractères et toutes les intrigues de ce monde africain au seuil duquel la conquête d'Alger laissait nos soldats et nos administrateurs. Dans le roman de M. Louis Bertrand, ils nous donnent l'impression que la tâche ne sera facile ni pour les uns ni pour les autres.

Messaoud est le fils révolté d'un grand chef indigène, vassal et fidèle lieutenant du Dey d'Alger : le Bey de Tittéri. Il ne pardonne pas à son père de lui avoir enlevé une petite orpheline avec laquelle il avait été élevé, Khadidja, pour la donner au Bey Hussein-Pacha, qui en a fait une des favorites de son harem. Messaoud, ambitieux et violent, n'a qu'une idée : profiter de l'arrivée des Roumis, pour se venger de ses ennemis et prendre leur place. C'est le jeu qu'il joue, en provoquant une défection de ses Kabyles à la bataille de Staouéli, la première de l'expédition, et en se laissant faire prisonnier pour passer du côté des vainqueurs et recevoir de leur chef l'investiture. Mais les événements lui ont permis de retrouver Khadidja, qui, de son côté, essayait de les utiliser à son profit. Il s'impose à elle par la double force de son ambition et de son amour. Cependant Khadidja devient l'obstacle à la réalisation du vaste dessein qu'il a conçu et qu'il est sur le point de réaliser. Le Bey, en effet, avait accepté de se laisser embarquer et favorisait, par sa docilité, les plans du général de Bourmont lorsque, soudainement avisé de la disparition de Khadidja, il exige qu'elle lui soit rendue et fait de cette restitution une condition de son départ. Voilà Bourmont obligé de l'exiger lui-même de Messaoud, dont il soulève ainsi l'indignation et la colère. Mais l'ambitieuse et calculatrice Khadidja, vaincue par l'amour, comprend qu'elle peut être l'obstacle au grand destin de Messaoud; elle s'empoisonne afin de lui laisser la route libre. Messaoud désespéré, rejette sur les Français et sur leur chef la responsabilité de son malheur, et rejoint dans les montagnes du Sersou l'Emir Abd-el-Kader, qui venait de proclamer la guerre sainte contre les Infidèles. Désormais, la France n'aura pas d'ennemi plus impitoyable ni plus irréductible.

*
* *

Ainsi l'Islam reste l'Islam, et la lutte est engagée dès lors entre lui et la grande force bienfaisante qui, jadis maîtresse de l'Afrique du Nord, vient d'y reparaître : la latinité chrétienne, héritière à la fois de la Rome des Césars et de la Rome de saint Pierre.

M. Louis Bertrand retrouve ici la grande idée qui domine toute son œuvre africaine, et pour qu'aucun doute ne subsiste à cet égard, il a voulu terminer son roman par un épilogue. Soixante ans plus tard, Jules Cambon étant Gouverneur général de l'Algérie et le cardinal Lavigerie, archevêque de Carthage et Primat d'Afrique, une messe est célébrée dans la cathédrale, à Alger, qui est devenue une grande ville européenne. C'est un service de commémoration pour les morts de l'armée d'Afrique et des missions du Sahara. Officiers, fonctionnaires civils, représentants des Assemblées locales et membres du Parlement sont rassemblés à la convocation du prince de l'Eglise :

Le Cardinal est là sur son siège archi-épiscopal, très pâle dans la pourpre étalée de la *cappa magna*, d'une pâleur qui semble annoncer déjà sa mort proche.

Les magnificences liturgiques se déploient sous les voûtes de la jeune cathédrale. Le prélat monte en chaire. Drapés dans leurs burnous de laine, des missionnaires du Sahara, de jeunes Pères Blancs, sont disposés sur les marches de la chaire, comme de vivantes statues allégoriques autour d'un monument triomphal.

Après le signe de la croix initial, l'orateur prononce lentement les paroles du texte biblique, qu'il a choisies pour la circonstance :

« *Ecce ego aperiam tumulos vestros et educam vos de sepulcris vestris, populus meus, et inducam vos in terram Israel...* Voici, dit le Seigneur Dieu, que j'ouvrirai vos tombeaux et que je vous ressusciterai, ô mon peuple !

Et je vous conduirai dans la terre d'Israël » (*Ezéchiel*, XXXVII, 12).

M. Louis Bertrand cite et commente les principaux passages de ce discours dans lequel l'orateur rappelait que, le 6 juillet 1830, devant l'autel dressé par nos soldats dans la cour de la Casba pour la première messe célébrée dans l'Alger française, Bourmont avait dit aux aumôniers : « Vous venez de rouvrir avec nous la porte du christianisme en Afrique. Espérons qu'il y viendra bientôt faire refleurir la civilisation qui s'est éteinte... »

Civiliser l'Afrique, la rechristianiser... Un siècle passe. En mai 1930, le Congrès eucharistique tenait ses assises à Carthage et y déployait ses pompes triomphales. M. Louis Bertrand prononçait à cette occasion un discours qui est une évocation lumineuse et magnifique de l'Afrique chrétienne à travers les âges. L'œuvre, interrompue pendant des siècles, a été reprise par la France lorsqu'elle a arraché, il y a cent ans, l'Algérie aux pirates barbaresques. L'auteur de *Saint Augustin* et de *Sanguis Martyrum*, du *Jardin de la Mort* et des *Villes d'Or*, avait mis en lumière les titres d'honneur et glorifié les origines de cette tradition splendide. Il lui appartenait de montrer comment la France, avec la conquête de 1830, l'a renouée. Sa part restera belle, entre les romanciers contemporains, d'avoir su trouver un grand sujet et de s'être montré capable d'en comprendre, d'en évoquer la grandeur.

FIRMIN ROZ.

LES BEAUX-ARTS

LES SALONS

II

Quelqu'un se souvient-il encore d'un singulier roman de Mrs Oliphant: *La ville enchantée*, qui fut, il y a une vingtaine d'années, traduit par M. l'abbé Bremond, et fit les délices de Barrès ? La ville enchantée ! Barrès écrivait, dans une charmante et pénétrante préface :

« Sur un thème infiniment mystérieux et profond se déroule le récit le plus familier. Les habitants d'une petite ville française d'aujourd'hui sont, un beau matin, expulsés de leurs maisons, poussés hors des rues et jusque dans la campagne. Par qui donc ? C'est le secret du livre. Mais je puis vous le dire sans crainte de diminuer votre curiosité, bien au contraire, avec l'assurance de l'augmenter : ceux qui chassent ainsi de Semur, en Bourgogne, ses habitants stupéfaits, ce sont les morts (1) ».

Dans nos Salons de peinture, les morts n'ont pas chassé les vivants, mais ils se sont installés auprès d'eux, en leur intimité et à leur seuil, ils les entourent, ils les enveloppent, ils les obligent à la modestie et leur imposent le silence.

Non pas, il est vrai, ceux que, pour le plus grand bien de la Société Nationale, M. Goulinat, avec une patience et un amour dignes des meilleurs éloges, a exhumés, et qu'il nous présente revêtus de leur linceul de pourpre. Ce sont des revenants du Salon de 1737. Ils regardent d'assez haut leurs pauvres successeurs, car ils s'appellent Wattier, Boucher, Natoire, Tocqué, Hubert Drouais, Desportes, Chardin, Aved, Jean-François De Troy, Tournières, Oudry, Lajoue, Charles Parrocel, Joseph Christophe, Antoine Coypel, Jean Restout, Jean-Baptiste et Carle Van Loo. C'est toute notre belle peinture de la première moitié du dix-huitième siècle (Fragonard n'a pas encore paru), qui fait cortège, avec une déférence joyeuse, au maître du portrait, à Maurice Quentin de La Tour. *M. Duval de l'Epinoy*, assis à son bureau, jambes croisées, se retourne et sourit. Je ne sais s'il va nous offrir une pincée de l'excellent tabac dont il vient de se barbouiller les narines, mais il est visiblement satisfait de son bel habit de moire grise, dont les pans, rejetés sur les bras du fauteuil, insultent par leur chatoiement à nos costumes tristement étriqués. Les délicieuses esquisses de l'*Histoire d'Esther*, par Jean-François De Troy, nous donnent en abrégé cette fête de couleurs qui se déploie avec magnificence dans la tenture illustre des Gobelins; et je découvre avec intérêt, non loin de là, dans une peinture de Jean Restout, une des compositions que l'on croyait perdues de la suite des *Arts*, qui devait être exécutée aux Gobelins pour le Roi. Elle représente l'*Architecture*, c'est-à-dire « Didon qui fait voir à Enée les bâtiments de Car-

(1) *La Ville enchantée*, par MM. OLIPHANT. Emile-Paul, 1911, page II.

thage ». Or, Carthage, c'est Paris, à moins que ce ne soit Versailles, et l'aimable Didon, sous son parasol, vous a l'air d'une Pompadour qui accompagne son royal amant.

Tout cela est un peu loin de notre art d'aujourd'hui. Je dirai cependant, à l'honneur de M. Jaulmes, qu'il a su, après une méconnaissance générale dont nous avons longuement souffert, restaurer parmi nous, dans leur calme et leur noblesse, les lois essentielles de la tapisserie. Les quatre grands cartons qu'il expose sous ce titre : *Les fleuves de France* (*Seine, Rhône, Garonne et Loire*) font songer aux harmonieuses tentures du seizième siècle, par leur décor de feuillages et d'attributs encadrant des médaillons d'angle et des compositions de milieu bien rythmées, dans une harmonie bleue et blonde des plus agréables. Et je crois entendre le bon Chardin déclarer en riant à son ami Maurice Lobré qu'il n'aurait, lui, jamais su rendre avec cette perfection, tel *Brûle-parfums* ou telles *Porcelaines de Saint-Cloud* que ce bel artiste, qui daigne être un grand amateur, a tirés de ses collections, et Chardin, après avoir donné un coup d'œil satisfait à l'*Escalier du Petit Trianon*, accepterait de goûter dans cette salle à manger dont la glace reflète, derrière l'éclat d'un bouquet de fleurs, la joie exquise d'une *Boiserie bleue*. Je ne doute pas aussi que nos maîtres du dix-huitième siècle n'acceptent gracieusement en leur compagnie, M. Forain, tout en lui faisant observer qu'il a fréquenté chez Daumier peut-être plus souvent que chez eux-mêmes ; mais le rire puissant de Daumier couvre les voix gentilles du dix-huitième siècle.

Non, les morts redoutables pour les pauvres vivants d'aujourd'hui, ce ne sont pas les peintres du temps de Louis XV, mais ceux de notre temps, qui nous ont appris à voir la nature non plus comme un décor de théâtre, mais comme un visage vivant, les grands impressionnistes qui reprennent, après une période d'hésitation et de trouble, la place qui ne leur sera pas disputée, et, avant eux, l'homme dont le génie domine désormais tout notre art du siècle dernier, Delacroix. Les expositions rétrospectives, les centenaires, dont notre attention est presque uniquement occupée, nous détournent inévitablement des Salons, ou, s'ils nous y ramènent, ce ne peut-être que pour nous en faire sentir les faiblesses. Nous n'avons pas eu encore la grande rétrospective qui nous est promise de Claude Monet ; mais nous avons vu, dans les jolies salles de l'Orangerie des Tuileries, celle de Pissarro, le plus ancien et le plus inégal des impressionnistes, dont on pourrait dire qu'il a eu au moins quatre personnalités successives, subissant l'influence de Corot, passant de Manet à Renoir, et se laissant conquérir par Seurat et Signac, pour aller, le malheureux, jusqu'à Maximilien Luce. En même temps, les galeries Durand-Ruel nous offraient une admirable exposition de Sisley, celui qui, dans le groupe, a conservé, par la sagesse de son métier, la fraîcheur délicate des premières impressions ; où trouver, dans nos salons, l'équivalent de telle petite page résumant toute la joie d'un jour de printemps, le ruisseau rapide qui court dans l'herbe fleurie, au long d'un chemin qu'ombragent de grands arbres, et l'envol des nuages dans un ciel de lumière ?

Plus restreinte, l'exposition de Corot, dans la galerie Rosenberg, renouvelait la leçon que, depuis tant d'années, le bon et simple ami de la nature et de tous ceux qui l'aiment apporte, sans être toujours bien compris, à nos innombrables paysagistes. Il dirait à M. Goulinat : « Peut-être avez-vous trop cherché le style, et la solidité magnifique de vos terrains porte un manteau aux plis duquel je voudrais sentir davantage le duvet du printemps. » De même, à M. Paul de Castro, il demanderait ds ciels plus légers et joyeux; mais il aimerait l'allure superbe de son *Chêne vert*, qui domine un coin de paysage provençal, et la paix de ce joli village de *Lourmarin*, si bien campé entre sa colline et ses prairies. La Bretagne de M. Dauchez est demeurée inconnue à Corot ; nous en avons récemment goûté la saveur salée et respiré l'air vivifiant dans une exposition très large et complète aux galeries Georges Petit ; la Société Nationale nous offre, en place d'honneur, quelques-unes de ces peintures où le talent très personnel de l'artiste donne au pays qu'il aime si exclusivement un accent de vérité saisissante.

Je ne puis m'empêcher, devant les vues de haute montagne que nous propose encore ce Salon, de penser toujours à Corot. Il ne s'est pas approché, comme fait M. Communal, des rocs sourcilleux et de l'éclat brutal des glaciers : il a contemplé de loin la neige pure des Alpes, mais il a su merveilleusement en rendre la ligne lumineuse par-dessus un rideau d'arbres et un premier plan de prairies en fleurs, où de jeunes paysannes se récréent dans la dou-

ceur d'un air vivifiant. M. Communal nous éblouit par des coulées de métal et d'émail, par une joaillerie où je ne retrouve plus l'âpre forteresse de *la Meije*. Non, Corot serait plus indulgent pour les études de montagne, parfois un peu timides, mais où l'on sent un amour sincère, de M. Robert Laumonnier, et je suis sûr qu'il se plairait infiniment aux si délicats paysages d'Italie de M. Bernard Harrison. M. Harrison, qui vit à Paris, est un de ces Anglais voyageurs dont les *Sketches in Italy*, pour employer le titre des charmants Essais de Symonds, nous ont appris à mieux aimer des beautés sans apprêt, et d'autant plus précieuses. Il nous montrait, hier, à la galerie Ecalle, des refuges de nature et l'art où, loin de la foule odieuse, on est accueilli par une solitude souriante. Le lac d'Orta, qui a gardé ses prédilections; Portofino, les jardins et les vieux murs de Vérone lui révèlent leurs multiples séductions du matin et du soir ; et voici que, aux portes de Paris, il a rencontré cette même solitude dans les allées régulières des jardins d'autrefois, conquête nouvelle qui élargit sa vision sans en diminuer le charme subtil.

Ne quittons pas encore l'excellent Corot : dans notre promenade au long des salles de la Société Nationale, je l'imagine qui s'arrête, tournant le dos au panneau triomphal de Lobre, devant un ensemble de petits portraits d'allure modeste, tout pénétrés de vie intérieure, et je crois l'entendre dire : « Comme j'aime cet homme-là ! » C'est M. François Guiguet, dont l'habileté surprenante est toute enveloppée de bonhomie, dessinateur prodigieusement adroit, coloriste si discret qu'au premier abord ses figures, dans la clarté demi-voilée d'un appartement, ne frappent point le visiteur qui passe ; mais s'il ne cherche pas la secousse électrique d'un Van Dongen, s'il se plaît à l'expression pensive, aux vertus agissantes ou secrètes que trahit un visage, ce passant s'arrêtera longuement ; de telle image de vieille dame ou de jeune fille, il emportera un souvenir aimable et profond, où se résume le meilleur, le plus durable de notre race. Ah ! nous sommes loin des effigies mondaines de ce pauvre Dagnan-Bouveret, dont l'exposition récente à l'Ecole des Beaux-Arts nous révélait toute la fadeur ; et cependant, très jeune, il laissait espérer de si beaux dons, il se préparait à de telles victoires ! La grande œuvre de sa carrière ? de Peintre, cette *Cène* qui fut jadis célébrée avec tant de lyrisme, nous est apparue, après de longues années, terriblement artificielle et théâtrale, avec son éclairage de rampe ; encore y a-t-il, sous les recherches et les études qui ont précédé, une émotion sincère, dont la trace demeure perceptible.

Nulle part cette sincérité d'une âme toute vibrante, mêlée à une haute séduction intellectuelle, ne nous est apparue plus harmonieusement que dans l'exposition posthume d'Ernest Laurent, d'un cher et grand artiste, plus cher et plus grand encore aux yeux de ses amis depuis que cette réunion si bien dirigée de son œuvre de dessinateur et de peintre en a pu montrer tout au long d'une vie exemplaire, l'admirale continuité. Jamais peut-être on ne reverra, dans ces salles claires et attirantes de l'Orangerie, rien qui commande plus absolument la sympathie et l'amitié. Ces portraits si variés par les lignes du visage et si fraternels par le sentiment, où la grâce fragile de l'enfance et la joie pleine de la jeunesse s'associaient à la mélancolie de l'âge, la volupté aussi délicate que pénétrante des études de nus et de fleurs, et certains paysages d'une ténuité de rêve, tout cela qui aurait pu n'être que le triomphe de l'intelligence, l'était en même temps de la sensibilité, l'était encore du métier, du plus subtil métier qui, sorti de l'impressionnisme, se soit fait une personnalité reconnaissable au premier coup d'œil. On sortait de cette Exposition comme d'un concert, où la voix s'est mariée au violon, l'âme enrichie de jouissances nouvelles ; et plus d'une femme spirituelle et charmante a dû se dire, avec un vif regret : « Pourquoi ne l'ai-je pas connu ? il eût été mon peintre. »

Le Salon des Tuileries, qui s'ouvre à son tour, permettra je l'espère, de nous évader du passé, et de découvrir un art qui mérite le nom de vivant ; mais, s'il y faut renoncer, il nous restera le Louvre avec sa splendide exposition du plus grand des peintres modernes ; et Delacroix doit suffire, en vérité, à qui veut apprendre jusqu'où peuvent s'élever la volonté persévérante et la passion unies à la discipline et à la science.

André Pératé.

VARIÉTÉS

PAGES POSTHUMES D'UN MAITRE DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Nous n'oublierons jamais ce 25 septembre 1927, où la nouvelle nous parvint de la mort subite de notre maître, M. Georges Pariset. Les vacances s'étaient passées joyeuses. Un à un, les universitaires rentraient à Strasbourg pour reprendre leur labeur quotidien. Il y avait de l'enthousiasme dans l'air, en ces premiers jours d'automne. C'était comme un renouveau tardif et l'automne est si beau en Alsace.

Soudain, dans un foyer si fortement uni, l'effondrement, la brisure d'une pensée en pleine activité, l'arrêt brusque d'un cœur généreux. Dans la nef de Saint-Thomas, M. le recteur Pfister, la voix brisée, évoquait le passé : la carrière brillante, le séjour à Berlin, les correspondances au *Temps*, la chaire de Nancy, la thèse magnifique, Strasbourg enfin, où Georges Pariset, avec la publication de deux volumes dans l'*Histoire de France contemporaine de Lavisse*, avait atteint l'apogée de sa renommée scientifique. L'horizon était soudainement barré... Puis le temps passe ; lentement, l'apaisement se glisse au cœur de ceux qui avaient souffert, et dans le silence des mois sans joie s'élabore peu à peu une nouvelle œuvre qui devait être, grâce à la piété de son fils, en quelque sorte le testament scientifique du défunt : *les Etudes d'Histoire révolutionnaire et contemporaine* (1).

J'ai ouvert ces pages. Dès le premier feuillet, j'ai retrouvé tout entier Georges Pariset, dans ce portrait qui éclaire et anime le livre. Nulle photographie ne pouvait mieux évoquer le maître qu'il fût, son regard droit, pénétrant, aigu, qui laisse transparaître une pensée loyale et profonde ; son front haut ; son visage énergique de savant qui sait voir et saisit des siècles l'ensemble et le détail complexe, qui est à la fois vie et résurrection du passé. Un maître, il le fut par ses travaux et par ses relations quotidiennes, bienveillant à chacun, sachant accueillir l'étudiant qui n'ose et balbutie ; riche de ce don psychologique qui lui inspirait le mot juste, la phrase qui encourage et décide du sort d'une carrière. Cette bonté d'accueil, cette bonhomie charmante, je les retrouve dans ce beau portrait pensif.

***

La Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg à tenu à rendre un hommage solennel à la mémoire d'un de ses meilleurs ouvriers, en publiant ces pages. Pages posthumes, hélas ! mais combien vivantes. Anthologie, dira-t-on, mais dont le maître n'aurait rejeté aucun des morceaux. Nul volume ne pouvait mieux montrer la richesse de son esprit et l'ampleur d'une pensée qu'aucun problème historique ne laissa indifférent. Car — et nous voudrions insister sur ce trait caractéristique de son érudition, — il n'était pas l'homme d'une seule période, d'une spécialité. Il avait débuté dans le difficile métier d'historien, en donnant une magistrale contribution à l'histoire de la Prusse : *Les Rapports de l'Eglise et de l'Etat sous Frédéric-Guillaume-Ier*. Il consacra une autre partie de sa carrière à dresser le bilan, et quel bilan ! de la Révolution, du Consulat et de l'Empire, sans jamais négliger par ailleurs les aspects contemporains les plus variés de l'histoire.

Il dispersa dans de nombreux recueils des articles d'une haute tenue scientifique, où il versait toute sa compréhension des choses du passé. Le compte-rendu qu'il donna au *Journal des Savants*, en 1906, sur la politique extérieure du grand Electeur, est l'une des pages de critique les plus claires et les plus solides qui aient paru sur la question. Mais les revues, comme il avait coutume de le dire, ne sont que des nécropoles. Que de science généreusement dispersée souvent en pure perte ! Aussi sommes-nous heureux de la publication de ces *Etudes*, qui ont permis de tirer de l'oubli certaines pages dignes d'un meilleur sort. Je connais peu de récit aussi alerte, aussi vif que celui où il narre les *Aventures de Louis-François Vanilhe, prisonnier de guerre chez les Anglais*. « Vanilhe ! Il s'appelait Louis-François Vanilhe et pour comble de disgrâce, il était riz-pain-sel naval ! Ses camarades le plaisantaient : Vanille ! en parfumait-il son biscuit de ration !... ». Le thème se développe ainsi, spirituel et doublé d'une très fine sensibilité, pendant cinquante pages, dont les papiers de l'Affaire, conservés aux archives de l'Amirauté à Londres et à celles de la Marine à Paris, lui avaient fourni les matériaux. A cette

(1) Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 46, Paris. Les Belles Lettres, 1929. Un portrait hors texte, XXXII-328 pages.

trame, il ne manquait même pas, pour être piquante, le fil de l'amour, non plus qu'une conclusion imprégnée de philosophie souriante.

Mais l'analyse de ce tempérament vigoureux d'historien nous révèle d'autres éléments. Si, grâce à sa verve, il sait évoquer le passé en phrases fraîches et pimpantes, il sait aussi s'élever d'un degré jusqu'aux sphères de la philosophie de l'histoire. Il se passionne pour les grandes questions doctrinales. Sa pensée avait besoin d'espace. Son regard se plaisait à embrasser de vastes horizons. Comme penché sur les siècles, il scrutait la pensée de ceux qui en avaient été les inspirateurs ou les précurseurs. Il remontait le cours des ans pour surprendre le secrèt des filiations mystérieuses des grands systèmes constitutionnels. Et il nous donne, par exemple, l'admirable parallèle de *Sieyès et de Spinoza*. Poussant à fond l'analyse, il montrait, avec beaucoup de pénétration que, historiquement, « la pensée politique de Spinoza offrait de singulières affinités avec la doctrine générale de la Révolution », et que « l'originalité de Sieyès était dans la forme lapidaire, dans les ressources d'un esprit ordonnateur et systématique, abstrait et métaphorique » et qu'il y avait eu en lui comme « l'alliance paradoxale de la pensée la plus personnelle dans la forme et la moins créatrice en réalité » ; bref, que l'oracle n'avait été « qu'un écho ».

Ce penchant à jouer avec les idées, à opposer les doctrines et les thèses, nous le rejoignons dans cette partie des *Etudes* intitulée *Nouveautés révolutionnaires*, qui constituent le corps de l'ouvrage. Pour saisir sur le vif l'élaboration de la pensée de Georges Pariset dans ses deux volumes sur la Révolution et l'Empire, il faudra désormais se reporter à ces pages posthumes. Dans ses leçons à la Faculté des Lettres, il aimait parfois à commenter devant ses étudiants l'un ou l'autre des paragraphes essentiels de son beau livre sur la Convention ; à sa voix, on saisissait mieux encore la profondeur de ces phrases que certains trouvaient sybillines, parce qu'elles étaient tout simplement chargées de trop de pensée, et qu'ils ne voulaient point voir — dans leur jugement superficiel, — l'effort fait par le Maître pour en ramasser la substance essentielle. Désormais, le voile tombe pour les plus aveugles. Comme un fleuve majestueux épandu en une large plaine, le récit se développe dans toute son ampleur, les nuances s'accusent davantage ; la beauté de l'effort s'affirme pleinement. Prenez le paragraphe « Socialisme révolutionnaire » du Tome II de l'*Histoire de France contemporaine*, et comparez-le avec les pages si bien venues sur l'*Etat économique et social sous la Convention*, et vous aurez un exemple de ce double travail de synthèse.

Georges Pariset préparait une histoire de la période directoriale. Son point de vue était différent de celui de bien des historiens contemporains. Dans son cours public sur les *Partis conservateurs en France depuis la Révolution*, dont la valeur historique et philosophique nous fait regretter que l'état du manuscrit n'ait pas permis de lui réserver une place dans les *Etudes*, — Georges Pariset avait déjà mis en lumière ce fait que l'Etat centralisé et napoléonien était en puissance dans la France du Directoire et qu'il n'avait manqué à ce gouvernement, pour réussir dans l'œuvre de réforme du pays, qu'une plus grande stabilité et les moyens de résister aux assauts convergents des intrigues politiques. Ce sont ces idées que nous retrouvons dans le tableau général si brillant : *l'Administration, les Affaires, le Pays sous le Directoire*.

Ces pages éclairent tout un côté de la physionomie de l'historien. Ce savant, qui nourrissait son cours de l'exposé des systèmes et des doctrines, avait plus que tout autre le sens des réalités. L'histoire économique n'avait pas de plus fidèle défenseur. A l'Institut Supérieur d'Enseignement Commercial de Strasbourg, il fit un cours magistral sur les grands chefs d'entreprises. Les Ballin, les Krupp, les Rothschild, n'avaient pas d'observateur plus passionné, ni plus averti.

Dans la notice qui ouvre l'ouvrage, M. Chr. Pfister a dit, en termes excellents, l'homme d'action qu'il fut à Strasbourg. « Scolarque » au Gymnase protestant, président du comité strasbourgeois de la Société des Nations, chargé du cours d'histoire d'Allemagne au centre d'Etudes Germaniques de Mayence, Georges Pariset fut l'animateur, j'allais dire l'apôtre, de toutes les grandes idées généreuses. Il fut présent partout où il y eût de bonne besogne à faire. Jamais il ne sut refuser son concours désintéressé. Il gagnait très vite son auditoire avec sa voix chaude et cette conviction qui émanait de toute sa personne. Que de conférences, que de discours n'a-t-il pas prononcés, dans les dix dernières années de sa vie ! Nous en retrouvons trois dans les *Etudes*, pour marquer en quelque sorte le point et pour qu'il reste une trace durable de cette ardeur et de cette énergie qui se donnèrent sans compter : *l'éloge de Gambetta, la Bourgeoisie Française, l'Histoire du Régionalisme Français*. Les pages sur le régionalisme

sont une nouvelle preuve de son éclectisme scientifique. Si nous avons dû renoncer à l'espoir de voir paraître cette grande Histoire du Régionalisme à laquelle il songeait, du moins en conservons-nous le résumé solide, l'armature franche et bien arrêtée. Georges Pariset avait foi dans le Régionalisme. Il y voyait pour la France une source de rajeunissement. Ramenant la question aux grands principes qui l'ont inspiré jusqu'au bout, il liait l'avenir de ce régionalisme avec celui de la Société des Nations. Car « la Société des Nations elle-même n'est au fond que l'idée régionaliste et fédérative au service des relations internationales ».

Nous avons tourné lentement les pages des *Etudes d'Histoire révolutionnaire et contemporaine*. Nous les avons fermées, avec ce navrement que l'on ressent pour tout ce qui est fini à jamais. Georges Pariset est mort debout, comme un soldat. Mais l'exemple de sa vie laborieuse ne périra pas. Sa mémoire durera, car elle repose sur deux colonnes contre lesquelles les assauts des ans ne pourront rien : le monument qu'il a élevé à la gloire de l'histoire qui fut sa passion, et le bien qu'il fit avec un abandon de soi et une générosité agissante sans bornes. Quant à nous, nous nous inclinons une fois encore respectueusement devant la mémoire de ce Maître vénéré et fidèle, à qui nous avions voué une admiration que le temps ne saurait altérer.

FÉLIX PONTEIL.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

MAURICE MURET. — *Guillaume II* d'après les plus récents témoignages. 1 vol. in-8°. Les Portiques.

M. Maurice Muret a dégagé de tous les souvenirs qui, depuis la guerre ont été publiés en Allemagne sur Guillaume II, une image qui pourrait bien être à peu près celle que ce souverain gardera devant l'histoire. Guillaume II, malgré ses moustaches en croc, ses mots à l'emporte-pièce et ses brutalités d'officier de la Garde, n'était rien moins qu'énergique et résolu. Il passa sa vie, au contraire, à subir les influences et, comme par un fait exprès, les influences auxquelles il se montra le plus accessible, furent toujours les plus pernicieuses. M. Muret attribue plus particulièrement à trois conseillers de Guillaume II une influence funeste : au baron Holstein, à Tirpitz et à Kiderlen Waechter. Ce qu'il en dit n'est pas d'ailleurs pour diminuer la responsabilité de Guillaume II. Il revendiquait hautement la responsabilité de tout ce qui s'accomplissait sous son règne, et il apparaît clairement qu'il aurait pu, en effet, avec un peu plus de sens du réel et un plus sincère amour de la paix, imprimer au développement du Reich une direction toute différente. Il reste en définitive l'auteur responsable des malheurs qui se sont abattus sur l'Europe et sur le monde entier. Les Allemands eux-mêmes commencent à s'en rendre compte, et c'est ce qui ressort clairement du remarquable ouvrage que M. Maurice Muret vient d'écrire sur l'ancien empereur.

CHARLES BENOIST, de l'Institut. — *La Restauration rénovatrice*. 1 vol. in-8° carré (Plon).

Ce volume est le troisième d'une trilogie où M. Charles Benoist a exposé le résultat de son expérience et de ses études politiques. Dans les *Maladies de la démocratie*, il avait montré quels dangers nous faisait courir notre régime politique actuel. Dans *les Lois de la politique française*, il avait ensuite dressé un tableau théorique où il expliquait ce qui lui paraissait souhaitable. Il a jugé qu'il fallait compléter, rendre vivantes sa critique et sa doctrine en donnant un exemple précis, tiré de ce qui s'était passé en Espagne il y a un peu plus d'un demi-siècle.

Au moment où l'Espagne semblait dans l'état le plus troublé, en 1874, l'énergie et la perspicacité de Canovas del Castillo la remirent dans la bonne voie en appuyant le *pronunciamiento* de Martinez Campos, qui ramenait sur le trône le fils d'Isabelle II, Alphonse XII.

M. Charles Benoist, qui a bien connu Canovas del Castillo, assassiné en 1897, et qui a beaucoup appris dans ses conversations avec le grand homme d'Etat espagnol, fait d'abord une étude complète de son caractère. Puis, remontant le cours des événements, il rappelle ce qu'a été l'histoire de l'Espagne depuis le début du dix-neuvième siècle et par quelle suite de troubles presque ininterrompus elle a passé, rivalités dynastiques, révolutions et réactions, dictatures militaires, règnes d'un prince étranger, enfin proclamation de la République, anarchie sanglante ou dormante, menaces de dissolution de la société et de la nation elle-même.

C'est alors que Canovas comprit que, pour rétablir l'ordre il fallait faire une restauration de la branche légitime, mais une restauration rénovatrice qui institue une monarchie constitutionnelle, inspirée d'idées libérales. Après avoir fait le récit des événements de décembre 1874, il analyse la constitution de 1876 et fait dans une conclusion très instructive un résumé, d'après l'exemple espagnol, des conditions générales et particulières dans lesquelles est possible une restauration rénovatrice. Cette conclusion dégage la leçon non seulement du livre ou de la série d'ouvrages, mais de toute la vie politique et scientifique de l'auteur : elle marque l'état définitif de sa pensée et de son action.

Livres nouveaux déposés au Bureau de la Revue

MARCEL ASTRUC. — *Trois mois payés*. Edit. du Tambourin.
L. AMBARD. — *La Biologie*. Editions de Boccard.
Général PAUL AZAN. — *Sidi-Brahim*. Charles Lavauzelle.
ANDERSEN. — *Contes*. Stock.
Général AZAN. — *Bugeaud et l'Algérie*. Petit Parisien.
RENÉ BONNEFOY. — *Tête à tête*. Editions des Portiques.
CHARLES BECKENHAUPT. — *Race, Langue ou Patrie?* Librairie Istra.

André Baillon. — *Le neveu de Mlle Autorité*. Ed. Rieder.
C. Chatterji. — *Skrikanta*. Stock.
Paul Colberg. — *L'Architecture de l'Univers*. Gauthier-Villars.
George Deherme. — *Démocratie et Sociocratie*. Editions Promothée.
Marguerite d'Escola. — *La Fée blanche*. Crès.
Louis Fabre. — *Histoire de Camélas*. Imprimerie catalane à Perpignan.
Edmond Goblot. — *La barrière et le niveau*. Alcan.
Gustave Guiches. — *La vie amoureuse de Murat*. Flammarion.
Comte H. de Keyserling. — *Analyse spectrale de l'Europe*. Stock.
Robert Lorette et Fernand Fizaine. — *Frontière*. Firmin-Didot.
Auguste Lumière. — *Tuberculose*. Imp. Sézanne, à Lyon.
H. Meltzgle. — *La Chimie*. Editions de Boccard.
O. V. de L. Méldsz. — *Poèmes*. J. O. Fourcade.
Marguerite Yerta Méléra. — *Rimbaud*. Firmin-Didot.
Henri Pourrat. — *Le pavillon des amourettes*. A. Michel.
J. Pérès. — *Les sciences exactes*. Editions de Boccard.
Charles Richet. — *L'Anaphylaxie*. Alcan.
M. Rocca. — *Le fascisme et l'anti-fascisme en Italie*. Alcan.
Louis Roule. — *Bernardin de St-Pierre*. Flammarion.
G. Sommi-Picenardi. — *Demain j'aurai vingt ans*. V. Attinger.
J. Segond. — *Le problème du Génie*. Flammarion.
Ch. Urbain et Levesque. — *L'Eglise et le Théâtre*. Grasset.
R. de Villeneuve-Trans. — *L'Evadée*. A. Rodier.
Pierre Véry. — *Le Testament de Basil Crookes*. Librairie des Champs-Elysées.
Comte F. U. Wrangel. — *Première visite de Christine de Suède à la Cour de France*. Firmin-Didot.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

ZAGREB

Centre de croisement de grandes lignes internationales, parmi lesquelles celle du Simplon-Orient-Express, reliée ainsi à de nombreuses capitales d'Europe, à la mer, aux Alpes, Zagreb, la capitale de la Croatie-Slavonie, le siège de la banovine de la Sava, entre le pied de la montagne de Zagreb et la rivière de la Sava, sur une superficie de 66. 87 kilomètres carrés, compte actuellement 139.000 habitants environ.

Par le tracé de ses artères, la construction de ses édifices, par ses institutions communales aussi, tout à fait modernes, Zagreb se compare aux villes les mieux aménagées de l'Ouest européen, à quoi s'ajoute l'importance très grande et sans cesse grandissante encore, qu'il faut lui accorder, de sa fonction culturale et économique dans les Balkans.

En ce qui concerne plus particulièrement Zagreb, on peut affirmer que cette ville est aujourd'hui un centre très animé de tourisme, parcouru par plusieurs centaines de mile touristes nationaux et étrangers qu'attirent la beauté de son site, l'intérêt de son séjour, la vie peu chère, l'accueil aimable de la population, l'intensité des relations et sa position géographique et ferroviaire, qui en font le centre et le point de départ de presque toutes les excursions dans le royaume de Yougoslavie.

Les quartiers nouveaux de la ville de Zagreb sont tracés suivant les méthodes les plus modernes. Partout, de longues avenues bien pavées et parfaitement éclairées, partout aussi une population saine et gaie où l'étranger remarquera à tout moment la beauté des femmes. Les constructions sont harmonieuses et elles offrent, à l'intérieur, un confort remarquable. Le nombre considérable des parcs et jardins publics rend plus sympathique encore l'aspect avenant et riant de la ville aux étrangers, et les laisse surpris de trouver une cité moyenne dotée de tant d'agrément et de confort.

La vie publique et commerciale, dans son entier, se déroule au centre de la ville; en s'écartant un peu du centre, on a, par ailleurs, l'agréable surprise de découvrir partout de ravissants cottages, en bordure de superbes bois de chênes séculaires, de hêtres et de pins qui, aménagés en vastes promenades et parcs publics, prirent nom de Touchkanatz et Maximir, et se prolongent jusqu'au sommet de la montagne de Zagreb (1.030 mètres) sans discontinuer, même sur l'autre versant.

Zagreb est le siège de l'Académie yougoslave des Sciences et des Beaux-Arts, fondée par l'évêque Stressmayer; elle possède, en outre, une Université avec Facultés de droit, de théologie, de philosophie, de sciences économiques et forestières et de médecine, à laquelle sont rattachés l'Institut de Médecine sociale, l'Ecole d'Hygiène, l'Institut Epidémiologique, l'Ecole des sœurs infirmières, etc...

L'Université de Zagreb, par la disposition et l'installation tout à fait moderne de ses locaux, instituts, laboratoires et cliniques, peut être considérée comme la plus importante dans les Balkans, et, même en Europe occidentale, on se plaît à lui attribuer un rang très honorable.

L'enseignement supérieur comporte en outre, l'Ecole Polytechnique, l'Ecole de Médecine vétérinaire, l'Ecole des Hautes Etudes économiques et commerciales, l'Ecole supérieure pédagogique, l'Académie des Beaux-Arts et l'Académie de Musique.

La ville de Zagreb compte vingt-neuf bibliothèques publiques, avec environ, 420.000 volumes. Parmi ces établissements, il faut citer spécialement la bibliothèque de l'Université, tout à fait remarquable par son aménagement moderne, et qui concentre plus de 300.000 volumes, dont beaucoup d'incunables, et de nombreux manuscrits; elle possède un très beau cabinet d'estampes, avec, entre autres, une très riche collection de vieux maîtres français : Duret, Gourmand, Delanne, de Leu, Callot, Besse, Dorigny, Collignon, Cochin, Landry, etc...

Parmi les collections citons la galerie des tableaux (dans le palais de l'Académie), don de l'évêque Strossmayer, et enrichi par d'autres dons parmi lesquels le plus important est celui de feu le marquis de Piennes, gendre du maréchal Mac-Mahon; on y remarque une belle collection de maîtres français du XVIIIe et XIXe siècles. Les écoles italiennes anciennes y sont assez bien représentées et on y trouve, bien entendu, tous les peintres yougoslaves modernes.

Le Musée national a deux sections : celui des Sciences naturelles, montrant la faune, la flore et les minerais du sol yougoslave, et le Musée archéologique qui renferme les

antiquités grecques et romaines découvertes en Yougoslavie : armes et trophées historiques, une très riche collection de monnaies, etc..,

On y trouve aussi une importante collection de momies et d'autres reliques égyptiennes, parmi lesquelles fut découvert, sur le palimpseste d'une bandelette de momie, le plus grand texte connu de la langue étrusque.

Citons encore le Musée pédagogique, le Musée des Arts et Métiers, enfin le Musée ethnographique, extrêmement remarquable, et où le visiteur émerveillé trouvera la plus riche collection d'art textile yougoslave national : tissus, broderies, dentelles, tapis, costumes, joaillerie, sculpture, etc., collection unique au monde comme richesse et comme beauté, et qui fait l'admiration des plus notables connaisseurs d'art à l'étranger.

A mentionner aussi les Archives Nationales qui, avec leurs documents de l'histoire nationale, concentrent les archives vénérables du royaume de Croatie, les archives du Chapitre, celles de l'archevêché, des municipalités, et enfin celles de nombreuses familles appartenant à la noblesse nationale.

Dans le Trésor de la cathédrale, on trouvera des reliques très intéressantes, des richesses artistiques de tous genres et de toutes époques, même des plus anciennes, objets d'admiration pour les amateurs d'art religieux.

Notons enfin l'Institut Géophysique, le Jardin d'acclimatation et les deux théâtres.

Zagreb est un des plus grands centres économiques du pays, et son développement ira sans doute encore en grandissant par suite de ses relations ferroviaires avantageuses avec l'Europe occidentale et centrale. Les voies ferrées attirent vers Zagreb, non seulement le trafic d'une grande partie de la Croatie et partiellement aussi de la Slovénie, mais encore de notables quantités de marchandises destinées à être écoulées dans les provinces éloignées du pays, notamment en Voïvodina, en Serbie, en Bosnie, traversant le marché de Zagreb.

Aux excellentes bases du développement industriel et commercial de Zagreb, s'ajoute un facteur important : l'activité et l'esprit d'initiative des intéressés qui ont compris en temps utile le parti qu'on pouvait tirer de la force économique de Zagreb et qui ont dirigé leurs efforts en conséquence. Zagreb compte 315 maisons d'industrie, grandes et petites, où le capital international collabore avec celui du pays. Quant au capital social et aux réserves, les banques de Zagreb en réunissent, à elles seules, le tiers du montant total dans tout le royaume.

En raison de ses nombreux hôtels, ses restaurants excellents et cafés avec leurs terrasses, du caractère enjoué de la population ,du pittoresque de ses costumes nationaux d'un coloris éclatant et varié que l'on peut voir sur les marchés, de même que des Congrès intéressants organisés à Zagreb, l'on y voit affluer un grand nombre d'étrangers.

Excellents hôtels et très bons restaurants, le gourmet y trouvera de bonnes choses arrosées d'excellents vins du pays, et s'il est doublé d'un érudit, il en savourera la finesse, comme ses yeux se seront régalés des beaux monuments que nous avons cités. B. B. M.

LA FLOTTE DANUBIENNE ET LA TCHÉCOSLOVAQUIE

Avant la guerre, la flotte danubienne se composait de 100 vapeurs à voyageurs, 330 remorqueurs, 10 cargos à moteur et 30 petits bâtiments à moteur; au total environ 150.000 chevaux. Les péniches métalliques étaient au nombre de 1.850, le nombre de péniches en bois, celui deradeaux s'évaluait à 700 unités jaugeant 1.200.000 tonnes.

Cette flotte appartenait, pour la plupart, avant la guerre, à 10 grandes sociétés de navigation, dont trois allemandes, deux magyares, une serbe, une roumaine, une russe et deux bulgares.

Après la guerre, certaines de ces sociétés ont été dissoutes, d'autres sont nées. Parmi celles-ci il faut nommer la Société Française de Navigation, avec le siège à Braïla, la Société Tchécoslovaque et la Société Hollandaise.

Le trafic sur le haut Danube était représenté avant la guerre par du pétrole, bois, charbon, pruneaux, etc. Vers l'embouchure on transportait surtout du charbon, bois, ciment, produits manufacturés et sucre.

Après la guerre, toute cette situation a été changée. Certaines difficultés s'élevèrent et entravèrent le trafic. Les formalités douanières, policières et celles de port ne contribuèrent pas non plus au développement rapide du trafic. La situation financière des sociétés de navigation était menacée par la crise qu'il fallait écarter par une entente commerciale entre tous les intéressés.

La Société Tchécoslovaque de navigation montra, dès le début de sa fondation, une force vitale extraordinaire. Son activité est représentée par les chiffres suivants qui indiquent le nombre de wagons transportés par les navires de ladite Société (en 10.000 kgr.) :

1920	8.394
1921	8.380
1922	3.720
1923	10.855
1924	14.095
1925	19.788
1926	27.688
1927	32.649
1928	34.695
1929	32.841

Comme on le voit, l'activité augmente d'une année à l'autre. En 1929, les grandes gelées et la baisse du niveau de l'eau ont déterminé une petite décroissance du trafic. celui-ci était presque toujours d'un caractère international; pour l'intérieur de la Tchécoslovaquie on ne peut compter que 3 o/o du chiffre total.

Le mouvement dans le port de Bratislava — le principal port tchécoslovaque sur le Danube — en 1929, s'évaluait à 346.758 tonnes. Cette ville est devenue le centre du transport danubien au centre de l'Europe; on y a importé et exporté 14.690 wagons de marchandises; suit Budapest avec 14.350 wagons, Vienne avec ses 6.100, Komárno en Tchécoslovaquie avec 5.000, etc.

D'après les chiffres ci-dessus indiqués, on voit que les ports tchécoslovaques ont concentré la pupart du trafic du Danube central et que la flotte fluviale tchécoslovaque n'est pas un facteur négligeable sur ce fleuve.

STANISLAV LYER.

Le Gérant : M. HEDAN.
Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 13 68e ANNÉE 5 JUILLET 1930

RACINE, MAITRE DE L'ÉLOQUENCE FRANÇAISE

Jules Lemaître, dans une de ses conférences, dit que « Racine est un de ceux que l'on découvre toujours davantage. » Beaucoup ont commencé par ne le goûter que modérément et ont fini par le chérir. Ce fut mon cas, et, peut-être ne sera-t-il pas tout à fait sans intérêt que je raconte comment, et à quel moment de ma vie, j'ai découvert Racine.

Il y aura tantôt quinze ans, j'en étais, comme tout le monde, à l'avoir lu sur les bancs de l'école, à l'avoir repris, de temps à autre, avant ou après une représentation de la Comédie française. Sans y songer souvent, d'ailleurs, je restais sous l'impression de ce qu'avait pu être à la Cour de Louis XIV ce théâtre soumis à des disciplines rigides, où des seigneurs à perruque et des dames en paniers déclamaient, sous la clarté des chandelles, de nobles alexandrins. Mais, brusquement, sur la scène du monde, le rideau se lève sur une autre tragédie : la guerre ; et c'est pendant la guerre, sous les flambeaux noirs de l'exil, que je me suis mis vraiment à chérir Racine, que j'ai vu, que j'ai senti pour la première fois, jusqu'au plus profond de mon être, tout ce qu'il y a de grâce et de raison, mais aussi de force, de passion, bien plus, de frénésie, parfois même de férocité, dans la tragédie racinienne.

Les devoirs de ma charge, j'étais alors ministre de l'Intendance, m'obligeaient à faire, tous les quinze jours, le trajet du Havre à La Panne et au front. C'était, à chaque voyage, cinq cents kilomètres d'auto, d'une affilée, par une route monotone, où l'on avait tôt fait de s'ennuyer sans espoir. Que faire, dès lors, pour rendre la course moins fastidieuse? Des lectures continues étaient, sur des chemins cahotants, impossibles. Néanmoins, j'avais toujours avec moi quelque bouquin — des vers le plus souvent — et tandis que défilaient les poteaux télégraphiques, je me récitais à moi-même les *Fleurs du Mal*, des poèmes de Samain, de Verlaine ou de Verhaeren, et avec une prédilection qui allait toujours en croissant, des tirades entières de Racine.

Souvent aussi, pendant les longues soirées du Havre, dans une maison amie, nous nous rencontrions, à quelques-uns, pour tuer le cafard ; il m'arrivait, cédant à mon nouvel emballement, de lire à haute voix, d'un bout à l'autre presque sans prendre haleine, les cinq actes de l'une ou l'autre tragédie : *Andromaque*, par exemple, jusqu'à cette extraordinaire finale, où la fureur et le désespoir d'Oreste prennent les formes d'un délire halluciné. Cela tient, à la fois de la Salpêtrière et de la Cour d'Assises. C'est du Grand Guignol, mais sublime. Quelle exactitude clinique ! Quel mouvement — j'allais oser dire : quel mouvement oratoire ! Et avec cela, dans cette œuvre de jeunesse radieuse, ou Racine a mis, chez *Andromaque*, tant

de douceur et de tendresse, quelle puissance d'évocation de l'inexorable Destin !

J'ai retrouvé Racine, peu d'années après, en 1922, lorsque je me rendis à Moscou, pour plaider, avec des avocats russes et allemands, devant le tribunal révolutionnaire. Soucieux de nous voir le moins possible en contact avec la population, le gouvernement soviétique avait logé hors ville les défenseurs étrangers. Nos quartiers étaient à trois lieues de Moscou, dans une propriété qui avait appartenu au comte Voronzoff Dachkoff, ci-devant vice-roi du Caucase. Nous eûmes la surprise aimable, d'y trouver, réunie à notre intention, toute une bibliothèque anglaise et française où, à côté de Shakespeare et de Hugo, Corneille, Molière et Racine étaient en bonne place.

J'eus le loisir, en attendant l'ouverture du procès, de les relire, intégralement, méthodiquement, dans l'ordre chronologique. Cela m'a permis de me rendre un compte plus exact de ma *réaction personnelle* à l'égard des trois grands classiques français. Je souligne le mot : réaction personnelle. Il ne s'agit pas, après mille autres, de porter un jugement, mais de dire, ou si l'on préfère, d'avouer, son sentiment intime.

Et bien, à parler net, Corneille, le grand Corneille m'ennuie. La Harpe dit quelque part que nul n'a fait de plus beaux vers, quand ils sont beaux. Soit. Il y a dans le *Cid*, dans *Cinna* ou dans *Polyeucte* des moments sublimes, mais aussi combien de fichus quarts d'heure ! Vous protesterez? Je vous scandalise? Faites une expérience. Essayez de lire en public, ne fût-ce qu'un acte de l'une de ses tragédies. On verra bien si vos auditeurs y résistent, si vous y résistez vous-mêmes.

Pour Molière, ce « moqueur pensif comme un apôtre », disait Victor Hugo, c'est autre chose. Ne pas reconnaître que *l'Avare*, ou *les Femmes savantes*, *le Misanthrope* ou le *Tartuffe* soient des chefs d'œuvre, serait pécher contre l'esprit. Mais, tout de même, si je m'interroge, avec l'absolue sincérité d'un examen de conscience, je ne puis pas ne pas avouer que si j'admire, au fond de moi, je n'aime guère. La guenille du bonhomme Chrysale ne m'intéresse que médiocrement. Le terre à terre de cette bourgeoisie qui commence à grimper par dessus les nobles est terrible. Elle déborde de sens commun. Elle vous oblige à lui donner raison, mais quand on songe à ce qu'elle est devenue par la suite, on enrage d'être obligé de lui donner raison.

Bref, à dire le vrai, les seuls que j'aime, mais alors de tout cœur, parmi les grands écrivains de ce siècle de Louis XIV, pompeux, compassé et dévot, c'est La Fontaine, c'est Pascal et surtout, et par dessus tout, celui dont le Grand Frédéric disait qu'il eût été plus fier d'avoir fait *Athalie* que la Guerre de sept ans : Jean Racine. Je l'aime, celui-là, et pas seulement parce qu'il fut — ainsi que l'a proclamé Anatole France — « le plus parfait des poètes français et le plus grand par la continuité de sa grandeur », mais encore — et c'est ici que se manifeste la réaction personnelle — parce qu'à le lire, comme je l'ai lu au Havre, comme je l'ai lu en Russie, je suis arrivé à cette conviction qui, sans doute, fera crier au paradoxe : c'est que depuis deux cent cinquante ans, il y a eu en France, quatre grands *poètes* et *orateurs* lyriques : Jean Jaurès, Lamartine, Victor Hugo et Racine.

Je vois bien à quel point une telle affirmation, non préparée, risque de paraître fantaisiste, pour ne pas dire absurde. Pour Lamartine et Victor Hugo, dira-t-on, passe encore. M. Louis Barthou a écrit un livre excellent sur *Lamartine orateur* et l'on s'émerveille, quand on les relit aujourd'hui, de voir combien restent actuels et frémissants de vie, les discours que Victor Hugo faisait en 1849, à la Législative, contre la dictature qui approchait. Mais Jaurès, qui n'a jamais, que je sache, écrit un seul vers ! Mais Racine, qui ne parla guère en public que deux ou trois fois de toute sa vie !

Je ne me dédis pas cependant. J'ai souvent entendu Jaurès. En un temps où, selon le mot d'Emile Verhaeren « les poètes sont dans l'action », je tiens qu'il fut, avec Victor Hugo, le plus grand lyrique français du XIXe siècle. Dans l'orage de ses discours, des éclairs de poésie jaillissent à chaque instant. Que l'on songe, par exemple, au couplet célèbre de l'un de ses premiers discours en 1893 : « Vous avez interrompu la vieille chanson qui berçait la misère humaine... » Ou bien à cette délicate image, si bien à sa place dans une causerie sur Racine : « Les gentilshommes de la Loire... n'étaient pas, comme les autres hobereaux, des mouches condamnées à danser éternellement dans un rayon du soleil royal... » Ou, encore, cité par Lévy Brühl, dans sa belle esquisse biographique — *Jean Jaurès* — à ce passage où, comme poète en prose, Jaurès atteint les plus hauts sommets : « Il n'est pas de plus grand effort que de donner sa vie et de la donner, si je puis dire, avec réflexion et sagesse, en obtenant du sacrifice consenti le plus d'effet possible pour la patrie. Gar-

der la maîtrise de soi-même et la lucidité de commandement jusque dans l'extrémité du péril et en ces minutes mêmes d'un sublime équivoque, où *l'homme ne sait plus de quel côté de la mort il se trouve*, c'est le devoir de l'officier. » Mais on me concédera, peut-être, sans trop de peine, que Jaurès, le grand orateur, fut aussi, à sa manière, un grand poète.

Par contre, je puis craindre que le reproche de paradoxe soit strictement maintenu, si je persiste à soutenir que Racine, le poète Racine, fut aussi, tout au moins en puissance, un grand, un très grand orateur. Je persiste cependant ; je persiste à dire, que dans toute la littérature française, il n'y a rien de plus oratoire, de plus exaltant à lire, pour qui c'est le métier de parler, que les discours — les discours en vers — de ses principaux personnages : Mithridate ou Oreste, par exemple, Joad ou Acomat, sans oublier Athalie ou Agrippine, aussi éloquentes que les plus éloquents des hommes. Discours par personnes interposées, dira-t-on. Certes, mais il ne paraît point douteux que Racine le fils ait raison quand il écrit que, suivant quelques personnes éclairées, son père « était né orateur autant que poète. »

Qu'il se soit, dès sa jeunesse, vivement intéressé à l'éloquence, c'est ce que montrent les notes techniques si suggestives que Racine mettait en marge des discours de Cicéron. Qu'il ait été, d'autre part, un lecteur incomparable dont l'enthousiasme communicatif transportait ses auditeurs, tous les témoignages de ses contemporains s'accordent à l'affirmer. Valincourt, cité par Louis Racine, rapporte par exemple qu'il était avec lui à Auteuil chez Boileau, avec M. Nicole et quelques autres amis distingués. On vint à parler de Sophocle, dont il était si grand admirateur qu'il n'avait jamais osé prendre un de ses sujets en tragédie. Plein de cette pensée, il prend un Sophocle grec et lit l'*Œdipe roi*, en le traduisant sur le champ. Il s'émeut à tel point, dit M. de Valincourt, que tous les auditeurs éprouvèrent les sentiments de terreur et de pitié dont cette pièce est pleine. « J'ai vu, ajoute-t-il, nos meilleures pièces représentées par nos meilleurs acteurs : rien n'a jamais approché du trouble où me jeta ce récit, et au moment où j'écris, je m'imagine encore voir Racine, le livre à la main et nous tous concentrés autour de lui. »

Quand on lit ainsi, on peut parler de même. Au reste, une fois au moins, Racine eut l'occasion de montrer, directement, ce que, comme orateur, il eut pu être. Son discours de réception à l'Académie avait été simple et court, prononcé d'une voix si basse que Colbert, venu pour l'entendre, n'en entendit rien. A dire vrai, ce fut un *four*. Mais il prit une revanche éclatante, dans la même Assemblée, lorsqu'il eut à faire l'éloge de Corneille et de Bergeret, premier commis du secrétaire d'Etat des Affaires étrangères. Jules Lemaître, commentant ce discours, cite, avec raison comme une des pages classiques de l'éloquence française le tableau de l'Europe à la veille de la Diète de Ratisbonne, où le Roi Soleil, apparut comme le maître de l'heure : « Le Roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avait résolu qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes et les envoie à son ambassadeur à La Haye. Là-dessus les provinces délibèrent, les ministres et hauts alliés s'assemblent, tout s'agite, tout se remue ; les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande ; les autres redemandent ce qu'on leur a pris, mais tous ont résolu de ne point poser les armes. Mais lui, qui sait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs assemblées, et comme le Jupiter d'Homère, après avoir envoyé la terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance lui-même aux portes de Mons ; ici il envoie des généraux à des alliés, là il fait foudroyer Gênes ; il force Alger à lui demander pardon ; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, soulage des peuples et les fait jouir par avance des fruits de la paix ; et, enfin, comme il l'avait prévu, voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a apportées, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter, ou, pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avait plu de leur tracer. »

Avec de telles facultés d'expression oratoire, et avec ce tempérament, ce *pectus*, qu'il montrait en lisant Sophocle, et qui le faisait errer autour du bassin des Tuileries en se déclamant à lui-même des vers de Mithridate, que manque-t-il donc à Racine pour être un orateur comme le furent Lamartine ou Victor Hugo? La réponse est simple : il lui manqua la tribune, la tribune libre et publique, l'Agora, le Forum, ou, comme en Angleterre, dès alors, le Parlement.

Cette carence oratoire du grand siècle, et

d'une manière générale de l'ancien régime, Voltaire l'expliqua, avec son habituelle pénétration d'esprit au mot éloquence, du *Dictionnaire philosophique* : « La grande éloquence, dit-il, n'a guère pu, en France, être connue au barreau, parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs, comme dans Athènes, dans Rome, et comme aujourd'hui dans Londres, et n'a point pour objet de grands intérêts publics : elle s'est réfugiée dans les oraisons funèbres, et elle tient un peu de la poésie. Bossuet, et après lui Fléchier, semblent avoir obéi à un précepte de Platon, qui veut que l'élocution, d'un orateur soit quelquefois celle même d'un poète. » Si Racine, après la cabale de *Phèdre* et sa renonciation au théâtre, était entré, comme il y songea, dans les ordres, peut-être eut-il, lui aussi, abordé la chaire et provoqué les mêmes transports que Bossuet, Fléchier ou Bourdaloue. Mais il jugea comme on sait, que ce serait une pénitence suffisante que de donner sa main et de faire des enfants, beaucoup d'enfants, à une femme excellente, qui n'avait jamais lu ou entendu un seul vers de ses tragédies !

Pour ce qui est du barreau, quand il était aux granges de Port Royal, M. Antoine Lemaitre, qui lui enseignait la rhétorique, eût bien voulu que le « petit Racine » devînt avocat. Mais je crois bien que lire les plaidoyers de M. Lemaitre, qui avait été, avant de venir à Port Royal, l'avocat le plus éloquent de Paris, fut une raison suffisante pour l'en dissuader. On imagine difficilement quelque chose de plus ridicule que ces plaidoyers du temps où l'on citait les Antiques à propos d'un mur mitoyen, où l'on parlait d'Andromaque dans l'affaire de Marie Cognot, désavouée par sa mère, et où M. Lemaître lui-même ne craignait point de s'écrier : « Dans les premiers siècles après le déluge, les seuls enfants mâles succédaient à la principauté de famille ».

Pour être Racine, le tendre Racine, dont la patte de velours, souvent laissait passer la griffe, s'est-il souvenu de cette plaidoirie de son bon maître, quand il écrivait dans *les Plaideurs* : « Avocat, ah, passons au déluge ! » Il ne fit jamais d'autres plaidoyers, en tout cas, que ceux de Petit Jean et de l'Intime. Dès lors, à défaut de la barre, de la chaire de vérité et de la tribune, il ne restait à ses possibilités oratoires qu'une issue : le théâtre.

Aussi bien à aucune époque, l'art dramatique ne fut aussi fertile en discours qu'au siècle de Louis XIV. Dans ses chapitres de l'ancien régime sur l'esprit classique, Taine montre fort bien la note dominante de l'éloquence de ces pièces de l'époque.

« Point de personnage qui ne soit un orateur accompli ; chez Corneille, chez Racine et Molière lui-même, un confident, un roi barbare, un jeune cavalier, une coquette de salon, un valet, se montrent passés maîtres dans l'art de la parole. Jamais on n'a vu d'exordes si adroits, de pensées si bien disposés, de raisonnements si justes, de transitions si fines, de péroraisons si concluantes. Jamais le dialogue n'a si fort ressemblé à une joute oratoire. Tous les récits, tous les portraits, tous les exposés d'affaires pourraient être détachés et proposés en modèle dans les écoles, avec les chefs-d'œuvre de la tribune antique. Le penchant est si grand de ce côté, qu'au moment suprême et dans le plus fort de la dernière angoisse, le personnage, seul et sans témoins, trouve moyen de plaider son délire et de mourir éloquemment ».

On voudra reconnaître que ce passage de Taine prête un sérieux appui à cette thèse que, dans le théâtre le plus oratoire qui fût jamais, Racine fut le plus oratoire de tous. Pour le mieux montrer, au surplus, il faudrait refaire ce que tant de fois j'ai fait moi-même : des lectures comparatives à haute voix. Lire, par exemple, le discours de *Ruy Blas* : Bon appétit, Messieurs ! Essayer d'aller jusqu'au bout d'un acte de *Cinna* ou de *Polyeucte*, pour ne point parler d'*Attila*, ou de *Rodogune*. Puis, après cela, un ou plusieurs actes d'*Andromaque*, de *Phèdre* ou d'*Athalie*. On aurait vite fait, je crois, de se convaincre, expérimentalement en quelque sorte, qu'après l'éloquence heurtée et, parfois amphigourique de Victor Hugo, après les tirades pompeuses, sauf des éclairs de génie — du vieux Corneille, l'éloquence de Racine est, pour un liseur, un récitant ou un orateur, le plus pur délice.

Point n'est question naturellement, de prétendre que chez Racine, le côté oratoire l'emporte sur le reste. Ce serait aussi absurde que de préférer chez Lamartine ses discours sur la nationalisation des chemins de fer à *Jocelyn* ou aux *Méditations poétiques*, ou chez Victor Hugo, ses invectives contre le Prince Président à la *Fête chez Thérèse* ou à Booz, de la *Légende des siècles*.

Phèdre reste *Phèdre* et *Andromaque*, *Andromaque*. Mais, à tout le moins, dans l'éloquence de Joad, il y a des choses qui ne se trouvent nulle part ailleurs chez Racine, et ces choses, il les eût dites lui-même, s'il avait vécu en d'autres temps. Nul ne s'y méprit d'ailleurs. Les courtisans se sentirent touchés. Le roi dresse l'oreille.

Athalie ne fut jouée par les demoiselles de Saint-Cyr, qu'à huis clos, dans une chambre sans théâtre, en habits ordinaires. Racine lui-même, suspect de jansénisme, et coupable, peut-être, d'avoir confié à la Maintenon un Mémoire sur la misère du peuple, fut tenu à l'écart et, soixante-dix ans après, Voltaire, vieilli, écrivait encore que si *Athalie* était le chef-d'œuvre de la scène, c'était aussi le chef-d'œuvre du fanatisme et que Joad était un très mauvais exemple : « Si un roi avait dans ses Etats un homme tel que lui, il ferait bien de l'enfermer. »

Mais aux approches de la Révolution, la police s'inquiéta de ce que ces mêmes vers, qui avaient été si fraîchement accueillis, étaient couverts d'applaudissements et, l'on comprend bien pourquoi, si l'on veut se souvenir, que, plus tard, quand l'absolutisme revint, Fouché, ministre de la police, songeait à interdire une pièce où la souveraineté, non du peuple, mais de Dieu, limitait le pouvoir d'un monarque.

Autre fait, qui ne donne pas moins à penser : dans la préface qu'il écrivit pour ses discours — *Avant l'Exil*, — Victor Hugo raconte que si lui-même improvisait presque toujours (peut-être se vantait-il ?) d'autres, au contraire, ne laissaient rien à l'improvisation. « Sur dix harangues de Robespierre, dit-il, neuf sont écrites. Dans les nuits qui précèdent son apparition à la tribune, il écrivait ce qu'il devait dire, lentement, correctement, sur sa petite table en sapin, *avec un Racine ouvert sous les yeux...* ». Preuve de plus, et je puis conclure de l'étrange attraction qu'exerce Racine sur ceux qui sont ou veulent devenir orateurs.

Mais qu'on n'aille pas, de grâce, se figurer qu'en faisant ce rapprochement — Racine et Robespierre — j'aurai esquissé une tentative qui serait assez sotte, de grimer, de camoufler Racine, le plus dévôt et le plus royal des poètes, en une sorte de précurseur de la Révolution. Comme Fénelon, comme Vauban, Boisguillebert et tant d'autres, au déclin du règne, Racine a eu des mots très durs pour les excès et les faiblesses du pouvoir suprême. Mais comme eux, et peut-être plus qu'eux, il fut sincèrement, profondément, passionnément monarchiste. Comme eux, il en appelait contre les abus, non pas à la justice des hommes, mais à la justice de Dieu, de ce « Dieu vivant » qu'invoque Joad.

On a mis Voltaire et Rousseau au Panthéon. On a laissé Pascal et Racine dans l'église voisine de Saint-Etienne-du-Mont, où deux plaques modestes signalent leur présence. Et c'est très bien. Ils sont les uns et les autres sur le Mont Sainte-Geneviève. Il n'y a entre eux que la largeur d'une rue. Cette proximité symbolise ce qui les rapproche cette séparation, ce qui, fondamentalement, les différencie. Ceux-ci ont voulu sauver, en l'amendant, l'ancien régime. Ceux-là ont annoncé et préparé sa chute. Ils représentent, dans la dialectique de l'histoire, la thèse et l'antithèse. Quant à la synthèse, elle se réalise en nous, mais dans un éternel devenir.

EMILE VANDERVELDE,
Ancien Ministre des Affaires Etrangères de Belgique.

MORALE ET SCIENCE AUX ÉTATS-UNIS

La population des Etats-Unis, « société grégaire de rendement, dit André Siegfried, ne se soucie guère d'individualisme ni de réalisme intellectuel latin. » Elle suit « la tradition héréditaire d'un milieu authentique de professeurs et de docteurs germaniques, assis sur leurs systèmes, croyant dur comme fer aux statistiques, à la Science officielle, aux réglementations policières s'étendant jusqu'à la police de la pensée ».

Une docte, austère Minerve d'Heidelberg remplace ici l'Athéna compréhensive et sourianie des Grecs.

Cette attitude intellectuelle est très générale. Elle se développe sous l'influence du vaste public bigarré des Collèges et des Universités, et elle marque très fortement tous les aspects de la culture et de la vie américaines.

Science et civilisation à tendance nettement germanique, l'activité intellectuelle et culturelle américaine nous dévoile sans peine son origine. Notre problème sera donc de rechercher les faits et les idées qui ont pu marquer le développement de ce groupe nordique anglo-saxon, et ont pu lui donner, dans sa manière d'attaquer les questions scientifiques, cette attitude morale et moralisatrice.

De son environnement de forêts, de plaines, de marais, de brouillards, qui lui donnaient une vie âpre, sauvage et difficile à soutenir, la race nordique a gardé un sentiment d'oppression, de terreur, et d'obligation, inconnu sous

cette forme aux peuples de la Méditerranée. Nourris des produits variés d'un sol généreux, accoutumés au soleil, à la pleine lumière qui dissipe les fantômes, expose le réel, ces peuples amis du vin et de ses transports dégagés de contrainte, ont pris coutume de regarder aux choses essentielles de la vie avec une liberté admirable. Leur idée de la divinité, aimable et semblable à eux-mêmes, dans ses faiblesses et ses passions, ne pouvait éclore que sous le ciel sans ruse du Midi. Le mot qui leur est commun, pour désigner Dieu, exprime lui aussi une liberté d'attitude de la part de ses partisans, que le mot germanique n'implique pas ; c'est au contraire la peur, l'effroi pour ce qui se dissimule dans le brouillard de la mer et peut en surgir tout-à-coup, que l'idiome germanique indique clairement, par son allure gutturale et contrainte.

Notre première constatation peut donc se résumer comme suit : la race nordique reçoit de son environnement un sentiment de contrainte, de *responsabilité* personnelle inconnu aux Grecs et aux Latins.

C'est de ce sentiment seul que pouvait surgir un esprit comme Kant, avec tout ce que ce nom implique d'austère, de lourd, de sauvage. C'est ce même sentiment qui fait son mot d'ordre si impératif et si catégorique pour ceux de sa race, et c'est l'absence de ce sentiment qui lui donne si peu de prise sur les Latins.

Karl Marx et Woodrow Wilson sont d'autres personnifications de cet esprit rigide, éloigné de l'essence même de la vie, hypnotisé par la théorie et ses lois, ignorant de la réalité .

La morale d'un groupe humain reflète ses sentiments sociaux. Le groupe nordique («groupe » correspondant mieux à notre idée présente que « race »), comme le groupe méditerranéen de la rive nord, a subi puissamment l'influence de son cadre naturel. Sa morale reflétera par conséquent cette influence ; sa morale en sera l'expression sociale.

Si nous examinons les Etats-Unis, nous voyons que l'esprit protestant, l'esprit puritain (pour enclore davantage le problème) domine ce vaste pays, depuis le temps de l'établissement des premiers colons, des « pélerins », même si, après eux, la composition de la population américaine a été grandement transformée par l'apport des Noirs, des Latins, des Asiatiques. L'organisme primitif se défend.

L'esprit puritain est précisément l'exemple le plus rigide, le plus étroit de ce sentiment nordique de terreur physique et imaginative, le terrible « awe » des Anglais, la conscience de la responsabilité morale personnelle, la notion du péché, pour s'exprimer comme les Américains.

On a dit que ceux-ci étaient moralement craintifs, et par suite, hypocrites dans leur pruderie, comme tous les faibles. Ne faut-il pas dire plutôt, qu'ils sont restés fidèles à l'attitude ancestrale qui les a signalés, depuis le temps des forêts omineuses et effrayantes de la Germanie?

L'activité mentale et les formes qu'elle revêt, dépendent presque complètement de l'éducation. Si notre intuition est juste, il faut donc nécessairement que nous retrouvions cette attitude morale et moralisatrice, avant tout, dans l'instruction et la Science, telles qu'elles se manifestent aux Etats-Unis. L'observation la plus superficielle nous le démontre.

Un examen plus attentif nous en assurera mieux encore, et c'est à l'expérience, au contact journalier avec éducateurs et élèves, que nous allons demander quelques exemples pour étayer notre idée des rapports étroits de la morale et de la science aux Etats-Unis d'Amérique.

L'éducation commence à la maison, et la mère a sur l'enfant une première et décisive influence. Aux Etats-Unis, la mère exerce cette influence comme ailleurs, et je dirais même plus qu'ailleurs, particulièrement dans l'Ouest. Au pays encore neuf, où les hommes sont absorbés par les multiples travaux du développement matériel des ressources, il est naturel que l'enfant soit très fortement sous la direction maternelle. Quoi qu'on en puisse croire à l'étranger, l'enfant, en particulier le garçon, est moins libre en Amérique qu'ailleurs. Ceci est dû à ce même sentiment que nous signalons, et les mères américaines développent chez leurs enfants un sentiment de contrainte, de refoulement, de répression, dont ils porteront le poids toute leur vie.

Les mères américaines combattront, avec une persévérance inlassable, toute veilléité d'expression personnelle chez l'enfant, lui inculquant une horreur de l'originalité et un sentiment de la moralité, de la responsabilité, du châtiment, dont beaucoup de traits de la vie américaine portent la marque. Notons en passant que nous ne prétendons pas faire un jugement de valeur, mais simplement une constatation des différences existant entre les méthodes américaines et celles d'autres pays.

C'est cette attitude des mères qui prépare pour la femme américaine le parfait mari : c'est-à-dire l'homme parfaitement obéissant, décidé à travailler sans répit pour pourvoir à l'entretien et au superflu de sa famille, en limitant jusqu'à l'extinction sa liberté personnelle. Le

parfait mari, qui allumera le feu le matin, fera les courses à son retour du travail, et lavera la vaisselle, dans cette société sans domestiques. Il a reçu dès ses plus jeunes années cette attitude passive de machine. Et qu'il ne s'avise pas de se rebeller : le divorce est là, tout près, facile, certain. Cette situation est si vraie que l'étude des histoires humoristiques publiées chaque jour dans les journaux en offre une preuve continuelle. L'exception, qui existe, où l'homme se libère de cette tutelle, où il établit une harmonie consentie entre son travail et celui de sa femme, ne sert qu'à confirmer la règle d'une écrasante majorité de cas.

L'éducation si bien commencée à la maison est poursuivie à l'école, où l'immense pluralité de femmes dans le corps enseignant assure la continuité de l'influence féminine, tendue, consciemment ou non, à émasculer le mâle, et à détourner son besoin d'expansion et d'expression vers les sports. Ces exercices athlétiques n'ont du reste, de spécifiquement masculin, que l'apparence. Quant aux femmes, elles sont entraînées depuis leur plus tendre enfance à accepter cette attitude de la part de l'homme, non comme un hommage, mais comme un dû. L'Américain, en effet, n'accomplit pas ces besognes variées pour montrer son libre sacrifice de liberté personnelle à l'intérêt de ceux qu'il aime, mais il les exécute selon l'habitude prise dès l'enfance, sous la direction jalouse de sa mère. Ainsi la tutelle féminine se poursuit, vigilante, à travers toute la vie de l'homme.

Il va de soi que ce résultat de l'éducation, quoique fortement déterminé par les circonstances, est aidé par la complicité de beaucoup d'hommes, qui ne demandent pas mieux, à la maison comme au bureau, que de n'avoir pas de responsabilité, et qui adorent être gâtés. Voilà pourquoi on édite ici des brochures à l'usage des femmes, leur indiquant les moyens infaillibles de conserver leurs maris, ou, cas échéant, de s'en débarrasser. Il est hors de doute qu'en Amérique du Nord, le développement économique est un résultat direct de l'appétit féminin, et que la civilisation est entièrement orientée vers la satisfaction de cet appétit.

Les annonceurs et directeurs de publicité le savent bien ; aussi peut-on voir leurs efforts se concentrer sur les goûts de la femme, depuis le Salon de l'Automobile jusqu'au restaurant où, au lieu de gravures et peintures « à la française » comme on dit ici, on remarque sur les murs des photos d'athlètes ou d'acteurs de cinéma.

Un pareil entraînement ne peut s'arrêter avec l'école, et doit se continuer sous une forme ou une autre, à travers l'Université, c'est-à-dire dans le laboratoire même de la Science présente et future.

A une autorité si absolue doit se substituer une autre puissance, pour ceux qui ne tombent pas de suite dans les liens du mariage, et par là, de « business » à outrance pour l'assouvissement des idées de luxe innombrables de la femme. L'Américain, accoutumé à l'obéissance passive, arrive à l'Université avec un esprit complètement discipliné et réceptif, mais parfaitement incapable de création et de raisonnement personnel : le système d'éducation préparatoire a annihilé ses réactions personnelles, émasculant l'individu au profit de l'éducation collective. C'est une expérience journalière en classe, qui nous permet d'affirmer hautement ces faits. La curiosité très réelle de l'étudiant est si parfaitement satisfaite par la parole du maître, et mieux encore par le texte écrit, qu'il ne questionne jamais, privé de sens critique qu'il est, par la méthode que nous avons signalée.

Le résultat de cette docilité est la création d'un système d'autorité, d'une dogmatique que nous avons signalée ailleurs.

Comme une conséquence naturelle de son atavisme nordique, l'Américain s'est tourné vers l'Allemagne pour l'organisation de sa science, de ses programmes, de ses méthodes d'investigation. Ce n'était certes pas là ce qui allait le libérer de l'emprise.

Tel est l'état de fait que constate André Siegfried, dans le passage que nous citons au début de cette étude.

Nous pouvons désormais formuler la cause profonde de cette situation : l'attitude dogmatique de la Science américaine n'est pas l'un des aspects d'une rigoureuse méthode, parvenue à une certitude mathématique implacable — ce qui, pourtant, serait sa seule justification ; cette attitude n'est pas scientifique, c'est une attitude *morale*. C'est la suite directe du système moral commencé par la mère américaine dans l'éducation de ses enfants. Nous reconnaissons ce visage familier et sermonneur, cette même incapacité totale de *self-control* par l'ironie, cette même allure simpliste dans ses déclarations, dont la phraséologie rappelle le conte de fées ou l'annonce du martinet.

C'est en vain que la jeune Amérique se croit blasée, indépendante et un peu vicieuse dans une partie de sa jeunesse et de ses artistes ; c'est en vain qu'elle pense déguiser son complexe moral sous les termes ronflants de sa psycholo-

gie. Ces termes même la dénoncent : « Sophistication » et « Behaviorism » sont les deux points d'une oscillation morale. La culture américaine n'est pas intellectuelle, c'est une culture morale. Comme Jean-Jacques Rousseau respire toujours l'esprit de Genève, ainsi l'Amérique étale son sens de la responsabilité morale, sa conscience du péché.

Ceux d'entre nous qui vivent en étroit contact avec le monde scientifique américain savent combien cela est vrai. Combien sont-ils, les professeurs de biologie, de physique, de littérature anglaise, de droit, etc., qui parlent de leur *audace* à traiter des sujets parfaitement anodins, sinon du plus étroit point de vue moral? Leurs étudiants sont déjà leurs disciples. C'est toujours le côté moral qui prime, même si l'on semble insister sur le côté matériel. Le redoutable remords protestant, sans la soupape de la confession, torture la conscience américaine.

Il est à la science américaine des limites, mais ce sont des limites qu'elle s'impose elle-même, d'ordre fondamentalement moral. A cette attitude morale, de décadence et de convenance, correspond un orgueil de racheté, d'élu ; c'est pourquoi, dans l'ordre matériel, la science ici ne se connaît pas de limites. Certaine de son salut, à la suite des sacrifices qu'elle s'impose, elle avance avec autorité. Le texte imprimé dépend de la Bible, s'appuie sur elle, et reçoit en échange une partie de son autorité. Il devient la Loi.

Le savant est le ministre d'une religion authentique et indiscutable, Le peuple avide des fidèles remplit les auditoires de cours, répète les formules comme des prières, imite les gestes du prêtre, comme sa situation de contribuable démocrate lui « en donne le droit ». Ainsi, s'élève de cette grande nation un prodigieux concert cacophonique de louanges opposées et absolues, jazz étonnant offert en hommage au Dieu des Puritains.

JEAN-CHARLES CHESSEX,
de l'Université de Washington, Seattle, U.S.A.

UN HOMME DU DEVON (1)

(Nouvelle.)

VI

Mardi, 9 août.

Il me semble que trois semaines, plutôt que trois jours, se sont écoulés depuis que j'ai écrit. Le temps passe lentement dans la maison d'un malade... Les docteurs sont venus ce matin ; on lui donne quarante-huit heures. Pas une plainte n'est sortie de ses lèvres depuis qu'elle sait. En la voyant, on a peine à la croire malade ; ses joues n'ont pas eu le temps de se flétrir ou de perdre leur couleur. Elle ne souffre pas beaucoup ; mais une paralysie lente l'envahit... C'est John Ford qui a voulu qu'on l'avertisse. Elle a tourné la tête vers le mur et a soupiré. Puis, elle a dit à la pauvre vieille Mme Hopgood qui pleurait de tout son cœur : « Ne pleurez pas, Mamie, cela m'est égal. »

Après le départ des docteurs, elle a demandé son violon. On le tenait et elle a passé l'archet sur les cordes ; mais les notes qui en sont sorties étaient si tremblantes et si incertaines qu'elle a laissé retomber l'archet, et a eu une crise de sanglots. Depuis lors, nulle plainte, ni gémissement d'aucune sorte...

Mais revenons en arrière. Dimanche, le lendemain du jour où je vous ai écrit, comme je revenais d'une promenade, j'ai rencontré un petit garçon qui tirait de tristes sons d'un sifflet d'étain.

« — Venez », dit-il, « la demoiselle all' veut vous voir. »

Je montai à sa chambre. Le matin elle avait paru mieux, mais elle était maintenant épuisée. Elle tenait une lettre à la main.

« — Voici », dit-elle, « je ne comprends pas. Il veut que je fasse quelque chose... mais je ne peux pas penser et mes yeux sont drôles. Lisez-moi sa lettre, je vous prie. »

La lettre était de Zachary. Je la lus à voix basse, car Mme Hopgood était dans la chambre, les yeux toujours fixés sur Pasiance par dessus son tricot. Quand j'eus fini, elle me la fit relire

(1) Voir la *Revue Bleue* des 17 mai, 7 juin et 21 juin 1930.

puis demanda encore de recommencer. D'abord elle parut contente, presque émue, puis eut un regard fatigué et méprisant ; la troisième fois, elle s'endormit avant la fin. C'était une lettre remarquable : en la lisant on voyait l'homme qui l'avait écrite. Je la glissai dans les doigts de la jeune fille, sur les draps, et je sortis. J'eus l'idée d'aller à la falaise d'où elle était tombée. Je trouvai la pointe du roc où la cascade de lierre coule le long de la falaise : le gradin sur lequel elle avait grimpé était à ma droite — une place vertigineuse — cela montrait clairement quelles émotions désordonnées la poussaient. Derrière était un champ de blé à demi coupé, bordé de coquelicots, et des essaims d'insectes rampaient et volaient : dans le blé encore debout un râle criait. Le ciel était bleu jusqu'à l'horizon et la mer merveilleuse, sous cette falaise noire tachée ça et là de rouge. Au-dessus des dépressions des champs, de grands nuages blancs pesaient sur la terre. Sur cette côte d'Est, les cieux ne sont jamais éclatants, mais couverts de nuages toujours sommolents, aux doux contours qui se meuvent et changent avec subtilité. Des passages de la lettre de Zachary Pearse montaient à mes lèvres. Après tout, il est tel que l'ont fait son pays natal, sa vie et sa race. On ne trouve pas d'idéalistes dans les pays où l'air est doux et les choses belles à voir : pour être idéaliste, l'homme doit avoir à lutter pour créer de la beauté ou du bien-être ; il ne peut être un homme de loi et d'ordre, celui dont les pères ont contemplé la mer nuit et jour pendant des milliers d'années — la mer pleine de promesses de choses inconnues, jamais tout à fait la même, esclave de ses impulsions. L'homme est un animal imitateur....

La vie est trop dure, écrivait-il, pour que je t'enchaîne. Ne pense pas trop durement à moi. Te rendrais-je plus heureuse en t'entraînant dans le danger? Si je réussis, tu seras riche ; mais j'échouerai si tu es avec moi. Je m'amollis en te regardant. En mer, un homme rêve à toutes les bonnes choses de la terre, il rêve à la bruyère et au miel — et tu leur ressembles, et il rêve aux pommiers et à l'herbe des vergers — tu leur ressembles ; parfois, il s'allonge sur le dos et songe à ses désirs — et tu ressembles à mes désirs, c'est surtout à cela que tu ressembles... »

Je me rappelle que, lorsque je lus ces mots, une étrange expression, douce et presque méprisante, passa sur le visage de Pasiance, et une fois elle dit : « Mais ce ne sont que des bêtises, n'est-ce pas? »

Puis suivait un long passage sur ce qu'il gagnerait s'il réussissait, sur tout ce qu'il risquait ; l'impossibilité d'un échec s'il gardait son sang-froid. « Ce n'est qu'une question d'un mois ou deux », continuait-il, « reste où tu es, chérie, ou va chez mon père. Il sera content de t'avoir. Tu prendras la chambre de ma mère. Personne ne t'empêchera de jouer du violon, tu pourras jouer près de la mer, et les nuits sombres tu verras danser les étoiles sur l'eau, aussi nombreuses que les abeilles. Je les ai souvent regardées en pensant à toi.... »

Pasiance me chuchota : « Ne lisez pas ce passage », et à la seconde lecture, je le sautai... Puis, son côté sensuel se montrait. « Quand j'aurais réussi, le monde entier sera devant nous. Que de pays je te montrerai ! J'en connais un, ni trop chaud, ni trop froid, où tu pourras rester assise tout le jour à l'ombre et regarder les lianes et les palmiers immobiles ; rien à faire, aucun souci ; tous les fruits que tu peux imaginer ; pas de bruit, sauf les perroquets et les cours d'eaux, et le plouf d'un nègre qui plonge dans l'eau. Pasiance, c'est là que nous irons. Avec un bateau de dix-huit tonnes, quelle est la mer que nous ne pourrions affronter? Le monde est beau pour ceux qui savent s'en emparer ; que de richesses inconnues il contient ! Je mettrai tant de trésors sur tes genoux, ma jolie, que tu ne te reconnaîtras plus. Un homme n'est pas fait pour rester chez lui... »

Dans toute cette lettre — malgré sa passion réelle, — on sentait combien cet homme tenait à son projet. Le projet plutôt sordide de son aventure. Il en est inconscient, car il aime Pasiance, mais il doit arriver à ses fins. Il est vivant, terriblement vivant. Je m'étonne moins maintenant qu'elle ait cédé. Quelles visions n'a-t-il pas évoquées devant elle ! Et il y a l'attrait physique aussi — je n'ai pas oublié l'expression que j'ai vue sur le visage de la jeune fille au Moulin Noir. Mais surtout elle l'a épousé parce qu'elle est Pasiance Voisey, qui agit, puis voudrait défaire ses actes. Et elle est couchée là, mourante ; ni lui ni aucun homme ne l'emmènera jamais. C'est pitoyable de penser qu'il bouillonnait de passion, dans le trou sombre de sa cabine, en écrivant cette lettre à l'enfant condamnée : « J'ai toujours désiré l'argent, » écrivait-il, « depuis que j'étais un petit garçon assis dans les champs au milieu des vaches... Je le désire pour toi maintenant, et je veux l'avoir. J'ai étudié cette affaire pendant deux ans ; je sais de quoi il retourne... Dès

que cette lettre sera à la poste, je partirai pour Londres. Il y a cent choses à surveiller sur place, je ne puis avoir confiance en moi si près de toi, tant que l'ancre ne sera pas levée. Quand j'ai rebaptisé la *Sorcière*, j'ai pensé à toi. — Tu m'as ensorcelé... »

Puis, il la suppliait d'être sur le chemin de la baie à sept heures, le mercredi matin (c'est-à-dire demain) ; il descendrait pour lui dire au revoir. C'était signé : « Ton mari qui t'aime, Zachary Pearse ».

Je restai longtemps au bord de ce champ de blé ; c'était très paisible. Les cloches de l'église s'étaient mises à sonner. De longues ombres tombaient furtivement des meules ; les pigeons sauvages se levaient un à un et battaient des ailes et le dernier rayon de soleil baignait les dunes et la combe. Temps parfait pour la moisson, mais comme ce calme et cette attente oppressent le cœur...

A la ferme, la vie continue comme de coutume. Nous avons les prières du matin et du soir. John Ford les lit d'une voix farouche, il semble prêt à se révolter contre son Dieu. Le matin et le soir, il va la voir, sort en respirant lourdement et rentre dans sa chambre pour prier, je crois. Depuis le matin fatal, je n'ai pas osé lui parler. Il est fort, malgré son âge, mais le malheur le brisera...

VII

Kingswear, samedi 13 août.

C'est fini — je pars demain et je vais à l'étranger.

L'après-midi était calme — pas un souffle de vent dans le cimetière. J'étais là une demi-heure avant leur arrivée. Quelques vaches rouges, égarées dans le verger voisin, se frottaient la tête contre la grille. Tandis que j'étais là, une vieille femme vint les chasser ; puis elle se baissa et ramassa les pommes tombées avant leur temps.

...Les pommes sont mûres et prêtes à tomber ;
Ohé ! Ohé ! Ohé ! et prêtes à tomber ;
Et vint une vieille femme pour les cueillir toutes;
Ohé ! Ohé ! Ohé ! pour les cueillir toutes...

...On a appelé Pasiance très simplement — aucun odieux équipage funèbre, grâce à Dieu — les hommes de la ferme la portaient, et il n'y avait personne, si ce n'est John Ford, les Hopgood, le jeune docteur, et moi-même. On a lu les prières sur sa tombe. Je pouvais entendre John Ford répondre « Amen ». Quand ce fut fini, il s'éloigna nu-tête au soleil sans un mot. Je suis retourné ce soir au cimetière ; et j'ai erré au milieu des tombes. « Richard Voisey », « John Voisey », fils de Richard et Constance Voisey, « Margery Voisey » ; tant de générations de Voisey dans ce coin ; puis « Richard Voisey » ; puis « Richard Voisey et Agnès sa femme », et ensuite, ce nouveau tertre où un moineau se pavanait et où les ombres des pommiers se posaient déjà...

Je vais vous dire le peu qui reste à dire...

Le mercredi après-midi, elle me demanda de nouveau.

« — Il n'est que sept heures », murmura-t-elle. « Il viendra certainement. Mais si... je devais mourir d'abord... alors dites-lui... j'ai de la peine pour lui. On me dit tout le temps : « Ne parlez pas, ne parlez pas. » C'est stupide. Comme si ce n'était pas ma dernière occasion. C'est le dernier soir où je puis parler. Que tout le monde vienne, je vous prie. Je veux les voir tous. Quand on meurt, on est plus libre qu'on ne l'a jamais été... Personne ne vous force à faire ceci ou cela, vous pouvez dire tout ce que vous voulez... Il m'a promis que je ferais ce que je voudrais si je l'épousais. Je ne l'avais jamais cru vraiment... mais maintenant je peux faire ce que je veux, et dire tout ce que je désire. » Elle resta silencieuse ; elle ne pouvait malgré tout dire les pensées intérieures qui sont en chacun de nous, si sacrées qu'elles s'évanouissent à l'approche des mots.

Je la reverrai toujours comme cela, un sourire rayonnant dans ses yeux à demi clos, ses lèvres rouges entr'ouvertes — une expression si bizarre de moquerie, de plaisir, de regret sur son petit visage rond, la chambre blanche, pleine de fleurs fraîches, le vent qui agitait les feuilles de pommier contre la fenêtre. Dans la nuit on avait décroché le violon et on l'avait emporté ; elle ne s'était pas aperçu de son absence... Quand Dan arriva, je lui donnai ma place. Il lui prit doucement la main dans sa grosse patte, sans parler.

« — Comme ma main a l'air petite là-dedans », dit-elle ; « trop petite ». Dan la posa doucement sur les draps et s'essuya le front. Pasiance cria d'une voix basse et aiguë : « Fait-il si chaud ici? Je ne le savais pas ». Dan se pencha, posa ses lèvres sur les doigts de Pasiance, et sortit.

L'après-midi fut longue, la plus longue que

j'aie jamais passée. — Quelquefois, Pasiance semblait dormir, quelquefois elle parlait toute seule, de sa mère, de son grand-père, du jardin, ou de ses chats — toutes sortes de souvenirs sans conséquences, banals ou même ridicules semblaient remplir son esprit — pas une seule fois, je crois, elle ne parla de Zachary, mais de temps en temps, elle demandait l'heure...

Elle s'affaiblissait à vue d'œil. John Ford était assise près d'elle, immobile, et on n'entendait pas d'autre bruit que sa respiration lourde ; quelquefois, elle frottait ses doigts à la main du vieillard sans parler. C'était un résumé de leur vie ensemble. Une fois, il pria tout haut pour elle d'une voix rauque ; alors les yeux impatients de Pasiance me firent signe.

«— Vite » chuchota-t-elle, « je veux Zachary, il fait si froid. »

Je sortis et descendis en courant le sentier qui mène à la baie. Zachary était appuyé à une barrière ; une heure avant le moment fixé, vêtu des mêmes vieux vêtements bleus et de la casquette de cuir qu'il portait le jour où je l'avais vu pour la première fois. Il ignorait tout ce qui s'était passé. Mais dès les premiers mots, je suis sûr qu'il devina la vérité, quoi qu'il ne voulût pas se l'avouer. Il répétait : « C'est impossible. Elle sera guérie dans quelques jours — ce n'est qu'une foulure. Croyez-vous que le voyage en mer... Est-elle assez forte pour partir tout de suite? »

Son visage était pénible à voir, si plissé par la lutte entre son instinct et sa vitalité. La sueur ruisselait sur son front. Il se retourna tandis que nous montions le sentier et montra la mer. Son bateau était là. « Je pourrais la mener à bord tout de suite. Impossible? Qu'est-ce donc alors? L'épine dorsale? Grand Dieu. Les docteurs... Quelquefois ils font des miracles. » Les efforts qu'il faisait pour s'aveugler étaient pitoyables... « C'est impossible, elle est trop jeune. Nous marchons trop lentement. » Je lui dis qu'elle était mourante.

Une seconde, je crus qu'il allait s'enfuir. Puis il redressa sa tête d'une secousse et s'élança vers la maison. Au pied de l'escalier, il me saisit par l'épaule.

« — Ce n'est pas vrai » dit-il, « elle ira mieux maintenant que je suis là. Je resterai. J'abandonnerai tout. Je resterai. »

« — C'est le moment de montrer que vous l'aimez, » dis-je. « Aimez-vous, mon ami. » Il tremblait de la tête aux pieds.

« — Oui » répondit-il.

On ne pouvait croire qu'elle fût sur le point de mourir ; ses joues colorées, ses lèvres tremblantes qui faisaient la moue comme si on venait de les baiser, ses yeux rayonnants, ses cheveux bruns et frisés, son visage si jeune...

Une demi-heure plus tard, j'approchai doucement de la porte ouverte de sa chambre. Elle était immobile et blanche comme ses draps. John Ford se tenait au pied du lit ; Zachary était assis et courbé au niveau des oreillers, la tête dans ses poings serrés. Tout était calme. Le bruissement des feuilles s'était tu. Dans les grandes crises de la vie, on éprouve peu de sentiments ; ni crainte, ni pitié, ni chagrin, plutôt le désir de s'en aller, comme au théâtre lorsque la pièce est finie.

Tout à coup, Zachary se leva, passa devant moi sans me voir, et descendit l'escalier en courant.

Quelques heures plus tard, je sortis dans le chemin qui menait à la baie. Il faisait noir comme dans un four ; la lumière de la *Sorcière* brillait encore, à peine plus grande qu'un ver luisant. Alors j'entendis sangloter — les sanglots d'un homme — nul son n'est aussi terrible. Zachary Pearse se leva à dix pas devant moi.

Je n'eus pas le courage de le suivre, et je m'assis dans la haie. La fraîche obscurité de la jeune nuit avait une ressemblance subtile avec Pasiance : le talus, le parfum des chèvrefeuilles, le contact des fougères et des ronces. La mort nous saisit tous, et quand c'est fini, c'est fini ; mais qu'il est sombre le destin de ceux qui restent...

Un peu plus tard, le bateau siffla deux fois ; la lumière brilla faiblement à tribord, et ce fut tout...

VIII

Torquay, 30 octobre.

...Vous rappelez-vous les lettres que je vous écrivis de Moor voici presque trois ans? Aujourd'hui, j'y suis allé à cheval. Je me suis arrêté à Brixham pour déjeuner et je suis descendu jusqu'au quai. Une averse venait de tomber, mais le soleil brillait de nouveau, rayonnant sur la mer, sur les voiles d'un brun rougeâtre et sur le rempart de toits d'ardoises.

Un chalutier était là, qui avait évidemment subi un abordage. L'homme à la barbe en pointe et aux lèvres épaisses, vêtu d'un jersey

bleu déchiré et de bottes, qui dirigeait les réparations me dit non sans fierté.

« — Y a eu abordage, monsieur, vous voulez voir? ». Puis, tout à coup, plissant ses petits yeux, il ajouta :

« — Mais je vous remets. J'vous ai conduit avec la jeune dame dans ce bateau-là. »

C'était Prawle, l'aide de Zachary Pearse.

« — Oui, » continua-t-il, « le cutter ! »

« — Et le capitaine Pearse? »

Il appuya son dos au quai et cracha :

« — C'était un homme épatant ; je n'en ai jamais vu comme lui. »

« — Avez-vous réussi là-bas? »

Prawle me jeta un regard aigu.

« — Réussir? Non, ça a mal marché du commencement à la fin — des embêtements tout le temps. Tout c'qu'on peut faire, le patron y l'a fait. Quand les choses peuvent pas marcher y a des gens qui disent que c'est la Providence. Tout cela, c'est de la blague. C'que j'dis, moi, c'est qu'à c't époque, y a trop de gens, des gens qui font leurs embarras, le monde est trop petit. »

A ces mots, je vis, le temps d'un éclair, Drake écrasé dans notre vie moderne, dans un monde qui a perdu son ampleur ; Drake saisi dans les enchevêtrements de la bureaucratie, les fils électriques et toutes les sublimes découvertes de notre civilisation. Un type d'homme peut-il survivre à son époque ; vivre dans des temps qui n'ont pas de place pour lui? La race est là — et quelquefois l'homme sent renaître en lui l'âme d'un ancêtre. Est-ce simple imagination? Que sais-je?

« — Vous avez donc échoué? demandai-je.

Prawle se tortilla.

« Ça n'est pas un mot que j'voudrais dire, monsieur, il est trop vilain. Diable », ajouta-t-il en fixant ses bottes, « c'était à cause de moi aussi. Nous étions chez les païens, et j'm'ai cassé la patte. Le capitaine, il a pas voulu me laisser. « Un homme du Devon », a-t-il dit, « n'en abandonne pas un autre ». Nous sommes restés six jours au lieu de deux, et quand nous sommes revenus au bateau, un croiseur l'avait pris à cause des canons.

« — Et qu'est devenu le capitaine Pearse? »

Prawle répondit : « Monsieur, je crois qu'il est allé en Chine ; c'est pas sûr. »

— Il n'est pas mort? »

Prawle me regarda avec une sorte d'inquiétude irritée : « C'est pas des choses à dire, monsieur. C'est vrai que les hommes meurent un jour. Mais il y en a pas un meilleur que le capitaine Zachary Pearse. »

Je le crois ; il sera dur à tuer. Je le revois, avec son parfait équilibre, ses yeux défiants et son sourire doux, la façon dont le poil de sa barbe frisait et noircissait sur les joues ; l'impression de casse-cou qu'il donnait ; et ce sentiment que personne, pas même lui, ne tirerait parti de ses ressources.

Je me séparai de Prawle en même temps que d'une demi-couronne. Je n'avais pas quitté le quai que je l'entendis dire : « Y a eu abordage, madame. Voulez-vous voir? »

Après le déjeuner, j'allai à Moor. La vieille maison paraissait la même ; mais les pommiers étaient dépouillés de leurs fruits, et leurs feuilles commençaient à jaunir et à tomber. Un des chats de Pasiance qui guettait un oiseau passa devant moi dans le verger ; il portait encore un ruban autour du cou. John Ford me montra ses dernières améliorations, mais ni d'un mot, ni d'un signe ne fit allusion au passé. Sans beaucoup d'intérêt, il demanda des nouvelles de Dan, retourné en Nouvelle-Zélande. Sa barbe et ses cheveux embroussaillés ont blanchi ; il a pris de l'embonpoint et j'ai remarqué que ses jambes lui obéissent mal ; il s'arrête souvent pour s'appuyer sur sa canne. Il a été très malade l'an dernier ; et quelquefois on dit qu'il s'endort au milieu d'une phrase.

Je m'arrangeai pour passer quelques minutes avec les Hopgood. Nous parlâmes de Pasiance, assis dans la cuisine sous une rangée d'assiettes, et l'odeur tenace de la fumée de bois, du lard et de la vieillesse évoquait des souvenirs comme seules peuvent le faire les odeurs. Les bandeaux de la chère vieille dame soigneusement lissés sur son front, sous son bonnet, ont quelques fils d'argent, et son visage est un peu plus ridé. Les larmes montent encore à ses yeux quand elle parle de son « agneau ».

De Zachary, je n'ai rien appris, mais elle m'a parlé de la mort du vieux Pearse.

« — On l'a trouvé mort pour ainsi dire au soleil — mais Hopgood peut vous le dire », et Hopgood, toujours roulant sa pipe, grommela quelque chose et fit son sourire de bois.

Il vint m'accompagner dans la cour : « C'est comme la mort dans la ferme, monsieur », dit-il, tandis qu'il bouclait ma sangle. « Mr. Ford... Eh bien ! Et pas un de la vieille souche pour remplacer l'maître quand il sera parti... Ah ! ça été dur ; ma vieille, all' s'est pas relevée. C'est des choses qui vaut mieux pas trop y penser. »

Je me détournai de mon chemin pour passer au cimetière. Il y avait des fleurs fraîches, des chrysanthèmes et des asters, au-dessus de la pierre blanche, déjà tachée :

PASIANCE
Epouse de ZACHARY PEARSE.

...Le Seigneur l'a donnée
et le Seigneur l'a reprise...

Les vaches rouges étaient là aussi ; le ciel plein de grands nuages blancs, quelques oiseaux qui sifflaient un peu tristement, et dans l'air l'odeur des feuilles mortes...

JOHN GALSWORTHY.

Traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire.

LE TRAVAIL DE COULEUR DANS NOS COLONIES (1)

J'aurais trop à dire sur cette société africaine dont je prétends qu'en la relevant de son déclin, nous devons faire la fortune avec la nôtre, non dans les mots, mais dans les actes, par le secours de notre outillage et la vertu de notre exemple, puis par le travail libre et doté de notre législation protectrice.

Je confesse que je suis de ceux pour qui prime le jugement des admirables zélateurs que sont, avec nos missionnaires, nos administrateurs et officiers des services indigènes, ayant vécu étroitement avec ces hommes pour les connaître, et tous les ayant compris et les aimant. Tous conviennent que l'amour du paysan noir pour la terre n'est pas contestable ; il en a tellement le sens qu'il l'a surnaturalisée, la peuplant de dieux jaloux de sa fécondité. Le noir est aussi un familial, il a le souci de la conservation de sa famille, et il n'y a pas d'hommes pour qui la naissance des enfants soit un bienfait plus grand. Il sera donc naturellement conduit à pourvoir par la culture à l'entretien de sa descendance. Je sais que là s'oppose une réputation de paresse invétérée. Mais ces traits que je viens d'esquisser, traits irréfutables, déjà diminuent la part d'une pareille légende.

Le noir est beaucoup plus intelligent qu'on ne le pense communément, et je ne suis pas seul à me demander s'il y aurait parfois avantage à confronter paysans blancs et noirs. Vis-à-vis d'un travail qui met en jeu son intérêt, qui lui présente un enrichissement certain, je garantis que c'est un fin Normand, de teint obscur sans doute, non d'esprit. Sait-on qu'il existe une confrérie, au Sénégal, la secte musulmane des Mourites, dont le principe premier est : « quiconque travaille prie » ? Elle a si bien prié, ses membres ont si bien... paressé comme des nègres, qu'ils ont pu ériger la magnifique mosquée de Diourbel, et pris un compte en banque de 50 millions, dit-on. On invoque le bienfait de la contrainte en Côte d'Ivoire, les plantations indigènes de cacao, dont le bénéfice resplendit autant pour notre prestige et notre industrie dans l'automobile de tel planteur nègre que pour son plaisir et sa gloire. Ce n'est pas la paresse, mais bien plutôt la bonne volonté et le bon sens du noir qu'on démontre ainsi, car sa dérobade eût été certaine, si le profit personnel n'avait tôt fait de remplacer le travail contraint par le libre, le volontaire, le fructueux labeur.

Mais il arrive que le noir paraît récalcitrant aux suggestions européennes, fermé à son propre intérêt. Ou bien le mobile du lucre, — tout relatif, — ne joue plus, il se contente même si le salaire est large, et plus large il est, de la paie de quelques journées, avec une même nonchalance dans le gain et la dépense, tout comme nos « Sublimes » en somme (1).

Là il faut jeter un bref regard en arrière.

A notre arrivée, l'esclavage était le seul système productif de travail et pour un cercle restreint d'individus. L'indigène lui-même ne concevait pas la possibilité d'une autre organisation, et sitôt sorti des chaînes, le premier souci d'un affranchi était d'acquérir des esclaves. Nous avons donc trouvé là une organisation bien plus sociale que politique.

Ce sera notre éternel honneur d'avoir été les premiers à briser l'esclavage, à supprimer les abus honteux de la traite humaine. Mais aussi, nous avions fort à faire pour remplacer un système séculaire par notre organisation libérale, si lentement acquise chez nous-mêmes ! Nous

(1) Voir la *Revue Bleue* du 21 juin 1930.

(1) Voir *Le Sublime*, par J. L. GHEERBRANDT. *Revue Bleue*, avril 1914.

ne pouvions pas d'emblée faire, de ces libérés des temps barbares, des hommes libres du XIXe siècle. De longues années encore, il fallait préparer cette assimilation des effectifs du travail de couleur aux effectifs blancs.

Nous avons donc institué le régime de l' « indigénat », restrictif des libertés indigènes et disciplinaire. Ce n'était certes pas là un idéal, mais une nécessité justifiable dans la mesure où les circonstances l'exigeaient, comme la mentalité des autchtones elle-même. Et peu à peu nous nous sommes efforcés de modifier le système pour suivre l'évolution des unes et des autres. D'autre part, des textes nombreux sont venus successivement rapprocher la condition de ces descendants d'esclaves de celle des travailleurs libres de notre terre natale. Décrets, règlements sur le travail n'ont cessé d'être mis au point et améliorés, nous avons sans conteste accompli une tâche sociale considérable (1).

Nous en avons été récompensés d'ailleurs pendant la guerre par un bel élan des troupes de couleur, et par une participation effective des autochtones à la défense de leurs territoires, tenus par de maigres effectifs européens. Mais ces améliorations successives n'ont pas, il s'en faut, suivi la marche précipitée des événements, et pour n'être que transitoire, mis au point un régime accepté sans fermentations profondes, ou, si l'on veut, à tout le moins, sans malaise aujourd'hui.

Une première révolution, simple en somme, opéra la libération des esclaves contre le chef d'exploitation d'autrefois. Le nouveau chef, ce fut, pour les travaux des champs et d'utilité publique, l'autorité civile ou familiale indigène. Pour les entreprises particulières, ce fut l'Européen, directeur commercial, industriel moins que commerçant, et beaucoup moins encore agriculteur : on ne me fera pas dire que l'exploitation avait simplement changé de mains, mais il y eut sans conteste une période à laquelle on peut appliquer cette définition de l'économiste anglais Adam Smith, que « de tous les gouvernements celui d'une seule compagnie de marchands est le plus mauvais de tous ».

Cependant, une deuxième révolution, infiniment plus complexe, et de portée bien plus lointaine que la première, était intervenue avec le salaire individuel. Or, le salaire individuel devint bientôt un appât illusoire pour le noir, déjà dépouillé en partie pour le chef, puis par l'impôt. D'abord, payé en francs papier à un taux infime (4 francs à l'intérieur, 10 francs à Dakar pour le travail spécialisé), il vit de plus en plus hors de sa portée tout ce que les factoreries offraient à ses convoitises, et la cherté de la vie devint là-bas à peine moins qu'ici pressante. Ensuite, il eût de plus en plus le sentiment que là où son intérêt l'appelle, il n'est pas libre de suivre son instinct ou sa raison. Trop souvent, la contrainte l'en détourne, la corvée administrative répétée, d'abusives tracasseries, le grand travail d'intérêt général ,la réquisition militaire. Par des incidences aussi, où la pression administrative ne joue certes aucun rôle, mais enfin qui ne laissent aucune alternative, il se trouve astreint à subir tels embauchages plutôt qu'à les accepter.

Et voilà comment ces hommes, si arriérés dit-on, se réunissent la nuit en de confidentielles palabres où l'on se communique les noms des bons et des mauvais maîtres, les chiffres des salaires lucratifs ou dérisoires. Voilà comme on prépare les évasions dont j'ai parlé vers les colonies étrangères ; quand on ne peut demeurer là où la paie est bonne, voilà comme on tombe dans l'apathie, quand on n'écoute pas certaines rumeurs, certaine propagande, aussi rapide et plus sûre que la T. S. F. dans ces pays pourtant si vastes.

*
* *

Si la guerre a scellé le bloc colonial au bloc national français, elle a aussi, et pour tous les pays de colonisation, par le fait de l'intervention des troupes de couleur sur les champs de bataille, apporté dans les relations entre européens et races indigènes un bouleversement profond, et pour parler avec franchise, une certaine perte de prestige de la part du blanc.

Le Traité de Versailles, la création de mandats, ont introduit dans ces masses plus ductiles qu'on ne saurait le croire à la circulation des idées, la notion nouvelle de l'indignité et de l'incapacité d'une nation européenne dans l'accomplissement de sa mission coloniale, de même que le principe des interdépendances universelles.

Enfin, la mission civilisatrice est apparue, renversant la vieille théorie commerciale, avec le concept des intérêts des populations colo-

(1) A l'occasion de son voyage en Algérie et du Centenaire, le Président de la République vient de supprimer pour une large part les textes répressifs en vigueur en Algérie.

niales servies et non dominés par les intérêts européens.

Puis l'endosmose des fermentations a opéré. Qu'on se rappelle les agitations sanglantes des Iles néerlandaises, les mouvements de rébellion aux Philippines, l'agitation constante de l'Inde, qui refuse une offre de « Dominion ». Qu'on réfléchisse au mouvement indigène sud-africain pour un « self-government », à l'état de siège en Angola, aux incidents tragiques de Loanda, enfin à la dernière révolte dans les Etats du Nord, en Nigéria anglaise, où se réalisera selon bien des probabilités — et c'est grave pour nous — un projet de prochain « dominion » encastré ainsi, comme les pays sous mandats, dans notre bloc africain !

De toutes parts, donc, la mentalité des autochtones a subi la pression du dehors, l'action des impondérables, le choc en retour des secousses sociales et politiques. Les faits ont marché, ils iront toujours plus vite, et que sera-ce, quand, par le Transsaharien, les liaisons aériennes, l'automobile, la radiodiffusion, le monde extérieur pénètrera cet univers déjà peu à peu pénétré? Et voici, pour achever de faire prendre conscience d'eux-mêmes à ces hommes, que s'est produite leur accession directe sur le marché économique !

On observera le caractère capital de cette troisième révolution, et comme elle a gagné les autres de vitesse ! Elle s'est manifestée par le recul des cours du caoutchouc et du cacao, et la hausse du riz dont le prix a doublé de 1900 à 1926. La production des indigènes a été le facteur exclusif de ces phénomènes, car le caoutchouc hollandais produit par eux de leur propre initiative jaugeait environ 200.000 tonnes sur 600.000, alors qu'on l'avait considéré comme négligeable, le cacao en Gold Coast, planté sans pression aucune par les natifs, égale la moitié de la production totale du monde et régularise les cours de cette denrée, et les Annamites produisent pour l'exportation un million et demi de tonnes de riz par an.

Imagine-t-on l'effet que peut produire, au regard du travail de couleur cette autre sorte de révolution d'où résulte qu'il peut peser aujourd'hui sur les fluctuations du marché mondial, demain peut-être exercer quelque main-mise ?

Il n'est pas douteux que pour nos Africains, auxquels rien de tout cela n'est inconnu, une poussée nouvelle, une évolution plus accentuée, vers le travail libre et le profit personnel, n'en soit résultée. Il faut compter avec ces faits, convenir que tout travail contraint, obligé, est de rendement faible, et que le seul moyen de former un prolétariat prêt à se consacrer au développement des entreprises européennes, c'est d'abord de supprimer toutes tracasseries, réquisitions, corvées, séparation de la famille, puis d'offrir avec un profit séduisant ces avantages dont les cités ouvrières métropolitaines, par toutes leurs organisations sociales, démontrent l'excellence.

Le même parti s'impose en ce qui concerne les travaux d'intérêt général, qui disputeront ce qu'ils pourront aux entreprises personnelles, puisque, selon la toute dernière circulaire du gouverneur général de l'A. O. F. : « selon toute vraisemblance le gros de nos exportations futures proviendra de l'exploitant indigène, vivant de moins en moins de la production naturelle, de plus en plus des fruits de son travail ».

Que dire à cela, sinon avec ce grand administrateur que « tous les coloniaux véritables voient dans ces transformations la conséquence naturelle de leur présence et de leur action » ? Et alors, comment ne pas entrer résolument dans la voie des réformes fécondes, avec la volonté ferme et loyale de porter sans retard à leur terme logique toutes ces transformations?

*
* *

On entendait hier, lors du magistral exposé d'un de nos grands chefs de guerre, un chef de l'industrie française faire allusion aux conséquences fâcheuses de la conscription quant à la mise en valeur de notre Afrique centrale. Dans un groupement colonial, où le gouverneur général de l'A. E. F. convint lui-même de la contrainte exercée pour recruter 10 à 15.000 hommes, qu'un outillage sérieux eût rendu pour moitié inutiles, on signalait voici quelques mois jusque dans le Togo, pays sous mandat pourtant, un exode des autochtones, objets, je reproduis le texte « de tracasseries administratives exagérées ». Dans une assemblée scientifique coloniale, citant le chiffre des achats de l'indigène de la Gold Coast en 1927 : 240 millions de marchandises européennes, un ingénieur colonial évaluait à vingt fois moins celui des achats de l'habitant de notre Côte d'Ivoire. Et, bien que notre colonie ait gagné à la culture obligatoire si vantée du cacao, il la déclarait anémiée par une émigration résultant des impôts jugés excessifs, des prestations estimées trop lourdes, et surtout du service militaire encore et toujours !

Dans un groupement économique, le digne successeur au Congo de Mgr Augouard, en janvier dernier, demandait publiquement pour l'A. E. F. une réglementation du travail très sérieuse et appropriée aux besoins de la population. Eviter certains gaspillages de main-d'œuvre, laisser au village assez de bras pour les plantations, faire un choix dans le recrutement, ne pas expatrier trop loin les effectifs, ne pas priver du chef la femme et les enfants en bas âge, encourager la famille nombreuse, autant de nécessités absolues sur lesquelles s'étend avec raison cet éminent missionnaire, qui recommande en outre le versement direct du salaire à qui l'a gagné.

Quand de telles opinions s'élèvent, il serait absurde de sourire ou de nier, surtout quand, renchérissant dans des fins de conquête économique, bien plus que certaines nations prolifiques, une nation alourdie d'or, avide de débouchés géants, lance en avant ses missions de tout ordre, confessionnelles et scientifiques, et vise une internationalisation profitable de trésors laissés en friche, de masses humaines, encore fidèles, mais déçues ou inquiètes...

Si un régime transitoire s'impose encore, il y a donc, sans doute, des mesures à prendre pour l'alléger, il y a peut-être des innovations courageuses à tenter, une nouvelle politique de la main-d'œuvre à instaurer. C'est ce dont nous aimons à trouver l'indication dans une circulaire déjà citée, et dont la loyauté fait le plus grand honneur à son signataire, le gouverneur général de l'A. O. F., M. Carde. Ne s'inquiète-t-elle pas des méthodes à étudier pour tourner vers nos propres territoires les migrations saisonnières des travailleurs ?

Sera-ce, en conséquence, émettre un vœu trop exigeant que de souhaiter la fin rapide d'un régime de contrainte, de ces prévisions admi- service militaire obligatoire appliqué aux travaux, pour lesquels on entend suspendre les engagements des travailleurs par les particuliers, de façon à réquisitionner la main-d'œuvre, déjà prélevée pour partie sur la deuxième portion du contingent militaire indigène, astreint au service de trois ans dans les compagnies de travailleurs ?

Il y a là, je le sais bien, une sorte d'extension à l'A. O. F., du système du S. M. O. T. I. G., Service militaire obligatoire appliqué aux travaux d'intérêt général, qui, avec un luxe admirable d'heureuses modalités, dues à M. le gouverneur général Olivier, constitue une excellente école du travail. Mais ce qui se peut admettre dans une île, et pendant un temps limité, ne convient pas à l'Afrique Centrale, avec tous ses voisinages.

*
* *

Et puis, soyons de grands entrepreneurs modernes, parlons « kilowats » ou « chevaux-vapeur » et non toujours « matériel humain ». Cessons de traiter notre riche Afrique, comme nous ferions de nos fermes en Beauce, si nous les cultivions à la manière de nos grand-pères. Ne thésaurisons pas, faisons circuler l'argent, donnons au salaire son pouvoir d'achat, dégonflons les caisses de réserve, et de même que pour leurs rails d'Afrique, Pawling and C°, payant à guichets ouverts de bons salaires avec les milliards d'Erlanger, recrutons librement nos travailleurs d'entreprises publiques.

Aidons enfin l'administration. Que le patronat lui-même comprenne son rôle subime de modeleur de cette généreuse « matière humaine », matrice et nourricière de l'évolution universelle, les masses du travail d'où surgit en définitive le renouvellement des couches sociales, d'où la prospérité monte de l'individu à la nation. Qu'il soit, là-bas où la « matière » s'épuise, où il faut « refaire » des hommes, fondre des alliages si divers, plus généreux et inspiré encore qu'ici. Rien ne contribuera mieux à élargir et à élever l'unité nationale. Français, n'oublions pas que les entreprises coloniales belges en 1928 dépensaient pour leur seul service d'hygiène ouvrière 200 millions de francs, quand à la même époque, pour toute notre France extérieure, nos dépenses d'Etat, n'atteignaient, je l'ai dit, que 180 millions.

Le génie français n'a pas cessé d'étonner le monde, et rien ne saurait le justifier plus que notre œuvre colonisatrice. C'est pour cela qu'il importe peu à notre sens d'épiloguer sur le terme « travail forcé », ou obligatoire, ou commandé, sur l'étiquette quelle qu'elle soit d'un régime de travail qui, dans la part la plus immense et la plus proche de notre pays, notre Afrique, a cessé de répondre non seulement aux faits, à l'évolution du temps présent, mais aux aspirations mêmes de la nation et à l'élan raisonné de ses destins.

Quand nous entendons chez nous ruiner à sa base le marxisme, dont l'argumentation a pour pivot la guerre des classes, — dogme aussi du communisme — nous envisageons non certes de supprimer entièrement les classes elles-

mêmes, mais de les rendre de moins en moins fermées. Telle est du moins la doctrine de grands industriels contemporains, d'hommes d'action d'intellectualité bourgeoise, qui ont pris pour signe de ralliement le *Redressement français*.

Or, le communisme qui s'attaque aujourd'hui à nos colonies, comme à celles de l'étranger, n'a pas fait autre chose, en y fomentant la guerre des races, que d'universaliser le potentiel de destruction de la guerre des classes. La même méthode de contre-mine ne saurait donc manquer de paraître possible et nécessaire. Que toute notre doctrine de colonisation soit en somme sa mise en œuvre progressive, il ne fait doute. Mais que cette progressivité retarde, et pour tout dire, que la grande masse des populations de couleur demeure à l'égard de notre propre population plus rigidement fermée que ces classes mêmes dont les séparations tendent de plus en plus à s'assouplir, voilà qui ne se peut davantage contester.

Le jour est donc venu de choisir entre la lente pénétration à distance, ou l'interpénétration accélérée, par tous les moyens plus haut esquissés, y compris l'application appropriée de notre législation sociale et ouvrière. Veut-on ruiner l'offensive bolchevique aux colonies, et non certes supprimer entièrement toutes les différences de races, mais intégrer autrement que par une formule ces hommes de toutes races à la nôtre ? Il est temps alors d'accepter résolument pour terme logique de cette libération que nous avons entendu opérer par l'abolition de l'esclavage, le régime le plus proche de notre liberté elle-même. Il est temps d'y préparer avec ardeur et confiance les hommes dont ne nous sépareront bientôt plus les barrières de la distance et des aspirations, sinon celles des mœurs et des idées. Mais il importe qu'un tel régime se trouve en harmonie avec ce système d'ententes internationales dont chaque jour vient affirmer les progrès, soutenus et développés par l'interdépendance des conditions de la vie universelle.

C'est pour cela que nous sommes à Genève — sans dépit et sans inquiétude — mais peut-être avec le regret de n'avoir pas devancé l'initiative. Nous nous sommes refusés, un certain nombre de « coloniaux » dont je suis, à cette prétention exprimée si follement, d'en « démolir l'entreprise ! »

Il n'est plus besoin, je crois, d'en débattre si, respectueux des décisions du gouvernement, on observe l'union que commande son attitude — combien rassérénante — parce que nous vivons dans une ère d'accords internationaux, d'où notre nation, notre territoire mondial tout entier, ne peuvent s'exclure.

Il n'est plus besoin de rappeler non plus comment la situation se présentait. En 1926, l'organisation internationale du travail, instituée par les signataires du Traité de Versailles dont le B. I. T., dirigé par M. A. Thomas est le laboratoire, mais dont la direction se compose des délégués des gouvernements (50 %) des grands industriels (25 %), a décidé de nommer une Commission d'experts — tous coloniaux qualifiés, MM. Merlin et Lejeune pour la France — afin de se renseigner sur les conditions du travail aux colonies. Au tout premier rang, fut placée la question du « travail forcé ou obligatoire », selon le terme qu'on préfère, pour qualifier la réalité d'un labeur non volontaire. Un questionnaire fut adopté en mai 1929, et c'est ce questionnaire qu'en ce mois de juin les gouvernements ont débattu. Un livre bleu, édité par le B.I.T. vient de publier leurs réponses, qui concordent à beaucoup près avec celles de la France, déjà communiquées dans leurs grandes lignes au Sénat par M. Piétri, voici quelque temps.

Donc, notre gouvernement est à Genève. Il n'a pu, il est vrai, s'y présenter avec l'immédiate abolition du travail forcé. Mais il ne voit rien que de juste et de profitable dans une convention internationale fixant les modalités d'un régime transitoire. La noblesse de sa décision repose sur la haute conscience qu'il a de notre traditionnelle politique d'humanité, et c'est avec cette conscience qu'il se prêtera aux suggestions dignes de seconder encore notre œuvre civilisatrice.

Il faut souhaiter profondément que le patronat adhère au geste gouvernemental. L'influence morale en sera considérable. Auprès de nos populations tout entières, comme de ces peuples de l'univers, qui n'ont pas cessé de placer leurs plus hautes espérances en notre tradition libérale, il peut nous rendre à notre historique mission d'arbitrage du progrès humain.

J.L. GHEERBRANDT,
Directeur de l'Institut Colonial français.
Membre du Conseil supérieur des Colonies

LA POLITIQUE MINORITAIRE DANS LA RÉGION DE VILNO ET L'ENSEIGNEMENT SCOLAIRE

Un des plus graves problèmes que la Pologne ait eu à résoudre après avoir récupéré droit de cité en Europe était celui de sa politique minoritaire.

On sait déjà qu'au point de vue légal, il n'est fait aucune différence entre les citoyens polonais, quelle que soit leur origine. Entre toutes, cependant, la question de l'enseignement, par sa complexité, surtout en ce qui concerne les écoles publiques, se trouve être la pierre de touche de l'attitude d'un Etat envers ses minorités nationales. Le conflit qui subsiste à l'état latent en Allemagne orientale, à Dantzig et en Prusse, entre les minorités polonaises et les autorités du Reich, sur les libertés culturelles et d'enseignement, ne paraît pas notamment très proche d'un apaisement définitif.

Il en va tout autrement en Pologne.

En ce qui concerne l'enseignement privé, les droits des minorités nationales sont respectés au même titre que ceux de tous les citoyens polonais. L'article 110 de la Constitution polonaise stipule en effet : « Les citoyens polonais, appartenant à des minorités nationales, religieuses ou de langue étrangère, ont, avec tous les autres citoyens polonais, le droit de fonder, de surveiller et de diriger à leurs propres frais toutes les institutions religieuses, sociales et de bienfaisance, écoles et tous autres établissements d'éducation, ainsi que d'y parler librement leur langue et d'y pratiquer leur religion ».

Il convient d'ajouter que les établissements d'enseignement privé, beaucoup plus nombreux que les établissements d'enseignement public, confèrent les mêmes droits à leurs élèves que ces derniers.

Les renseignements précis, appuyés de documents photographiques, qui nous ont été fournis par M. Pogorzelski, le très distingué inspecteur de l'enseignement primaire pour la voïevodie de Wilno, permettent de se rendre clairement compte et constituent un exemple frappant de ce qui a été accompli par la Pologne dans une région comprenant 2 millions d'habitants répartis sur 51.000 km. carrés et dont la population composite présente le plus curieux mélange de races, de religiens et de langues : Polonais, Blancs ruthènes, Lithuaniens, Juifs, Tatars, Karaïms et Russes orthodoxes y vivent en commun. Des statistiques officielles, faites récemment par les autorités scolaires, il résulte que 52 % de la population enfantine fréquentant les écoles parle le polonais, 30 % le blanc-ruthène, 8 % le yiddish et l'hébreu, 4 % le russe et 2 % le tatare et le caraïme.

En vertu de l'article précité de la Constitution polonaise, toutes les minorités ont le droit imprescriptible de fonder et d'entretenir des écoles privées, soumises au même contrôle et jouissant des mêmes droits que les écoles publiques.

D'autre part, en vertu de la loi du 31 août 1924, toutes les fois que la minorité nationale d'une région représente au moins 25 % de la population, la langue d'enseignement dans les écoles publiques peut devenir celle de cette minorité à condition que le nombre des postulants soit au moins de quarante et qu'il n'y ait pas de contre-déclarations. Il suffit toutefois de 20 postulants pour que l'enseignement y soit donné dans les deux langues (en langue polonaise et dans la langue de la minorité qui le demande). Il en résulte que dans une école publique de 300 enfants, la présence de 20 enfants minoritaires oblige les autorités scolaires à appliquer l'enseignement bilingue. Il existe aussi un troisième type de l'école publique où la langue polonaise étant celle de l'enseignement, la langue minoritaire est enseignée comme objet.

C'est ainsi qu'en dehors de 3 écoles privées, les Blancs-ruthènes disposent dans les voïvodies de Wilno et Nowogrodek de 22 écoles primaires publiques où la langue d'enseignement est le blanc-ruthène et de 44 écoles bilingues. La langue blanc-ruthène est en outre enseignée dans 30 écoles publiques polonaises. La minorité blanc-ruthène possède d'autre part 3 établissements privés d'enseignement secondaire, 2 à Nowogrodek et 1 à Wilno, tous trois subventionnés par le gouvernement polonais. En raison de la carence des organisations autochtones, signalons enfin que des cours de langue blanc-ruthène ont été institués à Cracovie par le ministère de l'Instruction publique qui fit d'autre part rédiger et publier des « Lamantar » ou manuels en langue blanc-ruthène à l'usage des écoles.

La population lithuanienne des arrondissements de Troki et Swieciany dispose pour 80.000 habitants de 49 écoles primaires dont 47 écoles privées et 2 écoles publiques, où la langue d'enseignement est le lituanien, de 15 écoles pri-

maires publiques bilingues et de 50 écoles primaires publiques où le lithuanien est objet d'enseignement. Sur deux établissements privés d'enseignement secondaire, l'un à Wilno, l'autre à Swieciany, celui de Wilno confère aux élèves les mêmes droits que les lycées d'Etat. A l'école normale de Swieciany l'enseignement de la langue lithuanienne est obligatoire.

Particulièrement concentrée et bien organisée dans la région de Wilno, la minorité juive y possède 59 écoles privées où la langue d'enseignement est l'hébreu, 11 écoles privées où l'hébreu est objet d'enseignement, 65 écoles privées où la langue d'enseignement est le yiddisch, deux écoles privées où le yiddisch est enseigné comme objet et deux écoles publiques polonaises, où l'on observe le sabbat.

L'enseignement secondaire comporte 5 lycées hébraïques, 4 lycées où l'on enseigne en yiddisch et quelques lycées polonais où l'hébreu est enseigné comme objet.

Enfin la société juive Tarbut subventionne une école normale d'hébraïsants, et le Comité central d'Enseignement juif, un séminaire où la langue d'enseignement est le yiddisch.

Il existe en outre de nombreuses écoles juives d'enseignement pratique et de science appliquée qui forment des artisans et des ouvriers spécialisés.

Deux écoles primaires et deux lycées suffisent aux besoins de la minorité et de l'émigration russe.

Mentionnons aussi une école primaire allemande, subventionnée par des négociants allemands et maintenue en vertu d'un privilège spécial accordé par le roi de Pologne, Stanislas-Auguste, au XVIIIe siècle et que justifie plutôt une ancienne tradition que le nombre infime des élèves.

Les Karaïms, peu nombreux, reçoivent, dans les écoles polonaises, un enseignement spécial, donné par des maîtres directement rétribués par le gouvernement polonais.

Il existe enfin à Wilno un lycée franco-polonais, comme il en existe dans presque tous les centres universitaires en Pologne,

Si fastidieuse que soit cette énumération, elle met en évidence cependant la tolérance du gouvernement polonais, qui, tout en satisfaisant au droit des minorités, se les concilie, en respectant leur langue et en leur permettant ainsi de se développer conformément à leur propre culture.

S. DANYSZ.

POEMES

INQUIÉTUDE

Vous nous dites : Le monde est un jeu, l'apparence
Nous mène et le désir suit un fantôme vain
Qui se forme et s'efface et toujours recommence
La même illusion au même mur d'airain :
Acteur et spectateur de ces métamorphoses,
L'esprit, qui veut percer l'enveloppe des choses,
Voit l'ombre insaisissable et fuyante, sans fin !

Hélas ! l'âme n'est point dupe de sa souffrance,
Le réel est pétri par toutes ses amours,
Sous le fouet du destin tragique, elle s'avance
En traînant votre poids, regrets, deuils, sanglots lourds :
Son drame intérieur étonne le silence,
Mais parfois, ressentant sa solitude immense,
Elle tremble, en allant vers l'inconnu des jours.

UN SOIR DE SEPTEMBRE

Le tourbillonnement des feuilles dans le vent
Arrache à la forêt son manteau d'or mouvant
Et colle les lambeaux de la pourpre royale
Sur le flanc limoneux de la terre automnale.
La forêt se dévêt et, lavés par l'hiver,
Bientôt sévères, nus, houleux comme la mer,
Les squelettes noircis des branches frissonnantes
Gémiront dans la nuit sous l'orgue des tourmentes ;
Car déjà le vent hurle et l'on entend la voix
Du tourbillonnement des feuilles dans les bois...
Et toi, cœur, tu comprends, à l'ombre qui s'allonge,
Le décor reconnu de ton propre mensonge,
Et tu vois, sous le flux de cet océan noir,
Sous la flamme rapide et sanglante du soir,
Dans le suprême éclat de leurs vanités brèves,
Le tourbillonnement dévasté de tes rêves !

ANDRÉ CAZAMIAN.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA GUERRE DOUANIÈRE ENTRE LES DEUX MONDES ET LA FÉDÉRATION EUROPÉENNE

Beaucoup d'Américains s'en rendent compte et précisément les plus cultivés, les plus ouverts, à l'esprit nouveau, ceux qui ont compris que l'Atlantique ne les sépare pas de cette civilisa-

tion spéciale à la race blanche, qui n'est peut-être plus aussi solide que nous le croyons, leur pays vient de prendre une lourde responsabilité en élevant ses tarifs douaniers de telle manière que l'économie de presque tous les peuples européens en est menacée. « La nouvelle élévation des droits aura pour objet de rétablir pleinement l'équilibre financier légèrement atteint par la crise générale qui n'épargne pas plus les Etats-Unis que les autres pays », a dit M. le Sénateur Watson. Une telle déclaration est vraiment surprenante, venant d'un pays où les charges publiques sont relativement des plus légères, l'impôt sur le revenu n'étant que de 9 % alors qu'il atteint un taux deux ou trois fois supérieur dans la plupart des pays d'Europe. « D'une autre déclaration faite par diverses personnalités américaines, dit M. Eugène Fougère, député de la Loire, il résulterait que les exportations françaises en particulier seraient peu touchées par les nouveaux droits, n'intéressant que des produits de luxe pour lesquels le bon marché n'est pas la qualité essentielle. Affirmation non moins surprenante, et ce pour deux raisons essentielles : la première, c'est que la France n'exporte pas aux Etats-Unis que des produits de luxe ; la seconde, c'est qu'à une limite de prix que nul ne connaît, mais qu'il ne faut pas s'exposer à atteindre, le consommateur s'abstient d'acheter, même des produits de luxe. Or, jamais le consommateur n'a été plus réservé qu'à l'heure présente, car la crise économique l'atteint dans ses propres ressources, et il va de soi qu'il incline davantage à réduire le superflu que l'indispensable. »

D'autres pays, comme l'Italie, la Belgique, la Suisse notamment, sont plus gravement atteints encore, et si désireux que soient les gouvernements de ne pas rompre les liens d'ordre parfois sentimental, mais toujours financiers qui les unissent à la grande république américaine, il est infiniment probable qu'ils seront amenés à prendre des mesures de représailles par une opinion publique lésée à la fois dans ses sentiments et dans ses intérêts.

Et voilà la guerre allumée... Or, une guerre, même uniquement économique et douanière, on sait comment ça commence, on ne sait jamais comment ça finit. L'Amérique elle-même ne sera probablement pas la dernière à en souffrir. Dans tous les cas, le conflit ne fera qu'accentuer la crise économique dont souffre le monde entier.

***

Aurait-il cependant une conséquence heureuse : celle d'apprendre à l'Europe qu'il est temps de mettre un terme à ses vieilles querelles? Beaucoup de gens vont par le monde répétant à l'envi que si nous ne nous unissons pas c'en est fait de nous, de notre prospérité, de notre civilisation, menacée par la fermentation du monde jaune, par la IIIe Internationale ou par l'impérialisme économique des Etats-Unis. « Pan-Europa », « Etats-Unis d'Europe », « Fédération européenne », l'instinct de défense prend les formes les plus diverses.

De tous ces projets plus ou moins vagues, celui qui a le plus d'importance, ne fut-ce que par la personnalité de son auteur, c'est le mémorandum adressé par M. Briand à vingt-sept nations, sur une Fédération européenne. Il a été accueilli partout avec une déférence au moins apparente. Il est conforme en effet, à l'idéologie pacifiste à laquelle tous les gouvernements, tous les hommes d'Etat adhèrent avec une apparente bonne foi : il n'y a que M. Mussolini qui se permette de temps en temps d'évoquer le spectre de la guerre, de parler de canons et de mitrailleuses, et il fait scandale. Comment repousserait-on *a priori* un projet d'entente et de pacification générale?

Qu'y-a-il de positif dans le mémorandum de M. Briand? A cette occasion, on a loué notre ministre des Affaires étrangères de sa modestie. Son mémorandum, en effet, n'est pas ambitieux. Il ne nous promet pas la fédération européenne tout de suite et toute faite. Il se rend compte des difficultés et il commence par dire ce qu'elle ne sera pas et ce qu'elle ne fera pas.

« Il ne s'agit nullement, dit-il, de constituer un groupement européen en dehors de la Société des Nations, mais au contraire d'harmoniser les intérêts européens sous le contrôle et dans l'esprit de la Société des Nations, en intégrant dans son système universel, un système limité d'autant plus effectif. La réalisation d'une organisation fédérative de l'Europe serait toujours rapportée à la Société des Nations comme un élément de progrès à son actif dont les nations extra-européennes elles-mêmes pourraient bénéficier.»

La Fédération européenne par rapport à la Société des Nations serait donc quelque chose comme la Petite Entente, une alliance limitée dans la grande alliance des peuples.

On pourrait craindre qu'elle n'empiète sur la compétence juridique de la Société des Nations : A Dieu ne plaise !

« Loin de constituer une nouvelle instance contentieuse pour le règlement des litiges, l'As-

sociation européenne qui ne pourrait être appelée en pareille matière à exercer ses bons offices qu'à titre purement consultatif, serait sans qualité pour traiter à fond des problèmes particuliers dont le réglement a été confié par le pacte ou par les traités à une procédure spéciale de la Société des Nations ou à toute autre procédure expressément définie. Mais dans les cas même où il s'agirait d'une tâche essentielle réservée à la Société des Nations, le lien fédéral entre Etats européens jouerait encore un rôle très utile en préparant l'atmosphère favorable aux règlements pacifiques de la Société ou en facilitant dans la pratique l'exécution de ses décisions ».

Que les juges de La Haye et les éminents juriconsultes qui font métier d'arbitres internationaux se rassurent donc et accueillent avec faveur le projet de fédération européenne. Il n'empiète nullement sur leurs prérogatives.

Mais que deviendra la souveraineté des Etats? Ne va-t-on pas ainsi constituer un super-Etat, ce super-Etat que, dans la pensée de quelques-uns, la Société des Nations aurait dû être? N'ayez crainte. M. Briand sait bien que certains Etats sont extrêmement jaloux de leur autorité souveraine. « Il importe, dit-il, de placer très nettement l'étude proposée sous cette conception générale, qu'en aucun cas et à aucun degré, la constitution du lien fédéral recherché entre les gouvernements européens ne saurait affecter en rien aucun des droits souverains des Etats, membres d'une telle association de fait. »

Mais une fédération européenne qui unirait des grands et des petits, des forts et des faibles n'aboutirait-elle pas en fait à l'hégémonie d'une ou de plusieurs grandes nations?

N'ayez crainte : « C'est sur le plan de la souveraineté absolue et de l'entière indépendance politique, que doit être réalisée l'entente entre nations européennes. Il serait d'ailleurs impossible d'imaginer la moindre pensée de domination politique au sein d'une organisation placée directement sous le contrôle de la Société des Nations dont les deux principes fondamentaux sont précisément la souveraineté des Etats et leur égalité de droits. Et avec les droits de souveraineté, n'est-ce pas le génie même de chaque nation qui peut trouver à s'affirmer encore plus consciemment dans sa coopération particulière à l'œuvre collective sous le régime d'une union fédérale pleinement compatible avec le respect des traditions et des caractéristiques propres à chaque peuple? »

Enfin, dira-t-on, une alliance, une union, une fédération, c'est toujours fait contre quelqu'un. Contre qui sera dirigée la pointe de la Fédération européenne? Contre personne bien entendu :

« La politique d'union européenne à laquelle doit tendre aujourd'hui la recherche d'un premier lien de solidarité entre les gouvernements d'Europe, implique en effet une conception absolument contraire à celle qui a pu jadis déterminer en Europe la formation d'unions douanières tendant à abolir les douanes intérieures pour élever aux limites de la communauté une barrière plus rigoureuse, c'est-à-dire constituer en fait un instrument de lutte contre les Etats situés en dehors de ces unions ».

Et voilà l'Amérique rassurée !

Au premier abord, quand on s'est bien rendu compte de ce que ne sera pas le lien fédéral européen, on se demande ce qu'il sera et à quoi il servira. Que pourrait bien être cette fédération européenne qui ne sera ni un instrument d'arbitrage, ni un super-Etat, ni une alliance, ni une union douanière destinée à nous défendre contre l'impérialisme économique des Etats-Unis?

Tout simplement une espèce de congrès périodique doté d'un secrétariat permanent dans le genre de celui de la Société des Nations, une Assemblée régulière où les gouvernements signataires s'engageraient « à prendre régulièrement contact pour examiner en commun toutes les questions susceptibles d'intéresser au premier chef la communauté des peuples européens ».

C'est peu de chose.

C'est cependant quelque chose. Le moindre service qu'ait rendu la Société des Nations n'est pas d'avoir institué ces réunions périodiques où les hommes d'Etat et les hommes politiques des diverses nations prennent contact les uns avec les autres, apprennent à se connaître et constatent qu'ils ont des intérêts communs, quand ce ne serait même que des intérêts personnels. Cela crée une atmosphère qui adoucit les conflits, qui permet d'ajourner les questions brûlantes ; en politique internationale, l'ajournement d'une question vaut quelquefois mieux qu'une solution. Il ne serait pas inutile que de semblables conférences se réunissent sous le signe de l'Europe. Il n'est pas mauvais d'employer souvent ces mots : *Europe, Européen.* Les peuples et les hommes d'Etat finiront par se persuader qu'ils veulent dire quelque chose.

Cependant, même réduit à ce peu de chose, le projet de fédération européenne rencontre dès à présent de très grosses difficultés. La plus considérable, c'est l'Angleterre.

Il est difficile de concevoir une fédération eu-

ropéenne sans l'Angleterre qui a toujours joué et qui joue encore en Europe un des plus grands rôles. Or, on ne voit pas très bien comment l'Empire Britannique qui n'est pas une puissance purement européenne, qui réunit dans son *Common Wealth* des Etats non européens, ayant les mêmes droits que le vieux Royaume-Uni, pourrait faire partie d'une fédération dont les intérêts seraient, par définition, purement européens. Il y a dans tous les cas, une formule à trouver. Les Anglais voudront-il la chercher?

Une autre difficulté plus grave peut-être, c'est qu'une fédération européenne implique la reconnaissance formelle du *statu quo* territorial. Or, cette reconnaissance *formelle* et *définitive*, croit-on que dans l'état actuel des esprits, il soit possible de l'obtenir de l'Allemagne, de la Hongrie, même de l'Italie? N'oublions pas que dans le traité de Locarno, il n'est pas question des frontières orientales de l'Allemagne. Bref, n'est-il pas à craindre qu'à un congrès qui aurait pour tâche de fixer les statuts de la Fédération européenne, les peuples ne commencent par présenter la note de leurs revendications?

Enfin, il y a la Russie?

La Russie soviétique fait-elle oui ou non partie de l'Europe? Si oui, comment admettre dans une Fédération européenne un Etat dont l'organisation politique, économique et sociale, est en opposition directe, en position de combat contre celle de tous les autres?

A ces objections, les admirateurs de M. Briand répondent que le monde ne s'est pas fait en un jour, que ce n'est pas parce qu'une œuvre est difficile qu'il faut renoncer à l'entreprendre et que cette bonne volonté constructive de la France pacifique, augmente son prestige...

Et puis, il y a cette offensive douanière de l'Amérique qui a imposé à un immense public, que les considérations politiques et juridiques ne touchent guère, l'opinion qu'une union et une organisation économique de l'Europe sont devenues une nécessité. Jadis, les prétentions économiques et le protectionnisme de l'Angleterre ont été l'occasion de la création des Etats-Unis d'Amérique ; par un juste retour des choses d'ici-bas, le protectionnisme de l'Amérique serait-il l'occasion de la création des Etats-Unis d'Europe?...

L. Dumont-Wilden.

LES BEAUX-ARTS

LES SALONS

III

Le Salon des Tuileries, le huitième depuis la Sécession, ne nous révèle rien de plus que ses aînés. Etait-ce donc la peine de quitter, dans la tempête, cette pauvre Société Nationale, comme un navire désemparé, pour n'abriter, sous un nouveau pavillon, qu'une réduction du Salon d'Automne? Cependant il a, cette année, l'avantage d'être clairement et gentiment logé, au Cours-la-Reine, dans les planches et les toiles de la Société d'Horticulture ; il succède à l'Exposition des Fleurs, à l'endroit même où, aux temps héroïques, nous eûmes les belles surprises des Indépendants. Ingénieusement distribué d'ailleurs, il nous ouvre une longue allée centrale occupée par la sculpture, et fort bien encadrée par des boxes où, fraternellement, vieux et jeunes dissidents se côtoient sans se nuire ; mais, vers la Seine, une allée plus étroite, réservée en son milieu aux dessins, pastels et gravures, est également ornée de peintures dont la plupart seraient trop honorées d'être traitées de fauves et de cubistes, n'étant que des enfantillages auxquels manque l'excuse de l'enfance ; et c'est ici que la Société Nationale, toute affaiblie qu'elle nous paraisse, prend sa revanche.

De même que l'on retrouve, sans déplaisir, aux Salons officiels les œuvres dont se paraient, un mois plus tôt, les expositions de deux grands cercles parisiens, on pouvait espérer revoir ici tout un heureux choix de peintures harmonieusement groupées, il y a quelques semaines, dans l'excellente galerie Charpentier (pourquoi cette Société nouvelle a-t-elle pris le titre de « Peintres actuels » ?). M. Besnard, dont l'activité demeure merveilleusement jeune, a préféré nous montrer une œuvre d'autrefois à laquelle se rattachent pour lui d'émouvants souvenirs, une *Maternité*, dans le décor touffu d'un grand parc d'automne. M. Maurice Denis, qui, là-bas, ornait tout un pan de mur d'un lumineux carton de tapisserie ; *Les jardins d'Armide*, s'est contenté ici de toiles modestes, parmi lesquelles la *Légende bretonne* et le *Baiser des bannières* ont la poésie pénétrante du terroir ; mais

qui, parmi les jeunes peintres, s'intéresse maintenant à la vraie poésie ? A côté de l'excellent maître, Mme Pauline Peugniez nous charme par l'intimité naïve de ses petites compositions, où la légende et la nature se mêlent pour le plaisir de l'esprit et des yeux ; et, plus loin, M. Georges Desvallière, le nouvel élu de l'Institut, révèle en quelques esquisses le sens profond du pathétique par où il s'apparente aux plus grands artistes de l'Espagne religieuse ; il serait vain, pour l'instant, de chercher ailleurs quelques traits du grand drame chrétien. Le *Projet de décoration pour l'église Saint-Dominique*, de Mme Jeanne Lucien-Simon, oppose de façon un peu singulière la vision extatique d'une sainte à la froide curiosité de spectateurs dont quelques-uns, famille et amis, sont aisément reconnaissables; et il est vrai que les maîtres de la Renaissance italienne ont souvent procédé de la sorte, remplaçant l'émotion pieuse par le rythme décoratif ; mais convient-il de les imiter en cela, plutôt que de reprendre, avec Maurice Denis, la tradition de l'Angelico, ou, avec Desvallières, celle de Greco et de Zurbaran?

Les paysages sont nombreux, et certains fort bons ; ceux de M. André Strauss parmi les meilleurs : l'or de ses arbres d'automne vibre admirablement sur un décor de roches et de maisons grises que surplombe un ciel orageux. Mlle Adrienne Jouclard, qui nous avait montré, au printemps, chez Marcel Bernheim, qu'elle ne cherchait pas uniquement à saisir comme au vol l'harmonie brutale des gestes de la boxe, mais qu'elle goûtait la fraîcheur profonde des campagnes vertes, nous apporte quelques-unes de ses notes si justes et délicates de paysage, parmi lesquelles voici que s'avance, avec ses contrastes de costumes vibrants comme des fleurs, la *Procession à Onville*. Les études un peu rapides de Jules Adler sont lumineuses et gaies. La Provence en été de M. Seyssaud nous éblouit durement, et l'Anjou de M. Deltombe est presque aussi éclatant ; le Morvan de M. Léon Parent est plus grave, la Normandie de M. Morisset plus joyeuse ; les décors de nature de M. Gaston Balande ont toujours leurs lignes heureuses et sobres. Les *Fleurs d'automne* et les *Zinias* de M. Jacques-Emile Blanche, ce vétéran des Salons, luisent comme des émaux, tandis que les roses, les dahlias, les tulipes de M. Adrien Karbowsky conservent, dans le blanc et or des boiseries, le charme d'un rêve d'autrefois ; et M. Henry Déziré sait donner à une rose, à un brin de muguet, la vie et l'émotion d'une figure souriante dans ses magnifiques natures mortes.

Une seule toile de M. Flandrin rappelle l'exposition qu'il nous offrit à la galerie Druet de ses nouvelles vues de Rome, si larges et si délicatement aérées, avec le sentiment parfait de l'atmosphère qui nous ravit dans les anciennes études de Corot ; le beau peintre du Dauphiné a su, pour la première fois peut-être, se dépayser en Italie ; qu'il en soit cordialement félicité !

M. Bernard Harrison, que nous avons rencontré déjà à la Société Nationale, nous offre ici un de ses morceaux les plus raffinés, une vue du *Lac d'Orta* au lever du jour. La petite île qui est le joyau de ce lac s'enveloppe encore d'ombre, alors que le soleil colore les pentes qui la dominent ; toute la douceur et la fraîcheur du matin baignent ce petit tableau.

Les études de nu ne prêtent, comme on pouvait s'y attendre, qu'à des interprétations grossières, ou, si par hasard, et c'est le cas pour M. Asselin, le métier en est habilement conduit, à des intentions suspectes. L'exposition spéciale de *Nus* que l'on pouvait voir ces jours-ci à la galerie Druet était bien instructive sur la manière dont les maîtres les plus grands, d'Ingres et de Corot à Puvis de Chavannes (en passant par l'indécence provocante de Courbet), ou les plus modernes, de Bonnard et de Maurice Denis à Segonzac et à Rouault, ont compris et rendu ce thème essentiel de la peinture.

Parmi les dessins, aquarelles et gravures, on ne peut manquer de se plaire toujours aux mélancoliques et harmonieux pastels d'Aman-Jean, aux camaïeux de Jacques Beltrand et aux archaïques eaux-fortes de Jean Frelaut ; mais la sculpture est mieux servie que les autres arts, et les bustes féminins de Despiau et de Halou, masculins de Geneviève Gay-Peynaud, les grandes figures de Guénot, de Drivier, de Louis Dejean, de Popineau surtout, font un cortège superbe au bronze du très regretté Bourdelle, *La Victoire*.

Au Grand-Palais, la médaille d'honneur a été très justement donnée à la figure nue de Constant Roux, la *Colère d'Achille ;* le meilleur des enseignements de l'Ecole s'y résume ; et, certes, toutes les belles leçons de l'art classique sont résumées aussi dans les quatre figures d'*Apollon* et de *Diane*, du dieu *Pan* et de *Thésée vainqueur du Minotaure*, que le maître Sicard a exécutées pour une fontaine momunentale destinée à la ville de Sydney, où elle glorifiera les soldats Australiens et Français morts pendant la guerre. Mais pourquoi, en plein xx° siècle, cette dépense de mythologie? Est-ce que le symbolisme de Bourdelle n'eût pas été d'un goût plus

français, et d'une plus haute signification? Qu'Apollon et son cortège ne servent plus qu'aux exercices d'Ecole, et que la Vénus et les Amours et les Naïades dont M. Cassou a enjolivé sa banale fontaine laissent leur sucre se fondre pour la grande joie des enfants qui s'y abreuveront.

La sculpture religieuse, hélas ! bien pauvre, nous renvoie, par certaines figures de *Jésus ouvrier* aux magasins de la rue Bonaparte ; mais il y a un bel élan dans la figure de *Jeanne d'Arc* de M. Réal del Sarte, et M. Roger de Villiers, pour une fontaine, a dressé sur une colonnette la statue charmante d'une *Vierge à l'Enfant*, qui s'ouvre comme le bouton d'un lis au sommet de sa tige.

M. Bouchard a été romantique à souhait dans ses images héroïques de *Victor Hugo* et de *Lamartine*, dont les manteaux soulevés par le vent paraissent sortir d'une gravure de Johannot. L'*Abélard* de M. Jégou et surtout le *Jean Fouquet* de M. Bacqué sont d'un style excellent ; le monument au bon poète *Anatole Le Braz*, par M. Armel Beaufils, est tout breton de sentiment comme de granit, et la *Statue tombale de Mme la duchesse de Chartres*, par M. Paul Gasq, continue dignement une tradition qui l'honneur de notre art. Quant au plâtre colossal de Paul Dardé, commandé par l'Etat, qui prétend représenter l'homme des cavernes, il n'est que ridicule, et on peut lui appliquer le mot de Degas à propos de certaines compositions de peinture un peu encombrantes : « Mais ça se dégonfle ! »

Le Grand-Palais, dépouillé de ses collections de tableaux et de statues, conserve pour un temps encore l'attrait de son exposition des Artistes décorateurs, à laquelle, cette année-ci, comme elle fit il y a vingt ans, la collaboration allemande apporte une réclame nouvelle. Le contraste est absolu de la section française à l'autre : d'un côté, l'effort qu'on peut dire extrême du luxe et du raffinement appliqué au bien-être ou à son apparence ; de l'autre, une simplicité active, rigide et nue. Quelles princesses américaines, quelles étoiles de cinémas, ou quelles étranges amies des fermiers généraux du jour se prélasseront dans ces chambres où le cristal, l'ivoire et l'acier, remplaçant le bois, s'associent aux satins, aux velours et aux fourrures? Quels banquiers, ou quels romanciers à la mode s'assiéront devant ces bureaux faits pour la parade, parmi ces bibliothèques d'où le livre est absent? Cependant voici, autour d'un atrium où des fontaines chantent dans leurs étuis de cristal, des vitrines où les livres illustrés aguichent le passant, et se parent de toutes les somptuosités des cuirs les plus modernes. Voici, plus loin, des piscines de marbre et de mosaïque ; voici surtout que le génie toujours inventif de Lalique nous ouvre les portes d'une salle à manger qui est bien ce que l'on peut imaginer de plus délicatement précieux. Quelles fées, sur cette table de cristal et d'argent, viendront boire la rosée dans des calices de fleurs? et quelles demoiselles élues de la Renaissance italienne ou anglaise y écouteront la musique des sonnets de Pétrarque ou de Shakespeare? Mais, tout près de là, des murailles claires, sans ornement, enferment, en un espace restreint, tout le mobilier nécessaire à la vie ; l'Allemagne nous le propose. Des tiges d'acier se recourbent pour former des chaises, des lits, des tables, que des roues légères font glisser sur des parquets de caoutchouc ; des échelles d'acier passent d'un étage à l'autre. Sont-ce les mitrailleuses réformées dont les tubes vont servir à l'activité des années de paix? Ce qu'on nomme ailleurs le style n'existe plus, ce qu'on nomme l'art ou la poésie a fait son temps. La vie simple, forte et nue s'offre à la démocratie nouvelle, et les vieilles frontières des génies humains sont abolies. Dans le monde que transforment incessamment les inventions d'une science exigeante et dominatrice, l'art est fatalement sacrifié ; et l'industrie, qu'il devrait embellir, cherche encore sa voie.

André Pératé.

LE THÉATRE

PROBLÈMES D'ESTHÉTIQUE THÉATRALE

Les réflexions qui vont suivre m'ont été suggérées par deux faits assez sensationnels de la vie théâtrale dans ces dernières semaines d'une saison qui s'achève, comme tant d'autres, par de bien faibles concours de tragédie et de comédie au Conservatoire. Le premier est la représentation d'une œuvre, et le second une polémique.

*
* *

Un poète du plus haut mérite et qui joint à tous les dons du talent toutes les ressources matérielles de l'art, Armand Godoy, nous a conviés, dans une petite salle très moderne des Champs-Elysées, à une réalisation esthétique et technique du plus vif intérêt et de l'originalité la plus authentique. Il a entrepris de nous figurer la Passion du Christ mais, délibérément, après avoir choisi ce sujet entre tous accessible, il a voulu le traiter de manière non seulement personnelle, mais théâtralement nouvelle. Il semble qu'il ait conçu d'écrire, non pas un spectacle, mais un poème dialogué avec des tableaux qui fussent comme des images dans un texte. La plupart des acteurs sont invisibles et l'on entend bien plus de voix que l'on ne distingue de visages. Le premier tableau nous montre un autel et le Christ debout. Un évangéliste, avec son pupitre et son texte sacré, remplit le rôle de récitant... Le Christ prononce les paroles divines au moment marqué par le récit de l'Evangéliste et font de même tous les autres personnages cachés dans la coulisse... A l'acte suivant, quand la tragédie du calvaire se déroule, le Christ lui-même a disparu de la scène et seul l'Evangéliste est resté à son pupitre...

Il est donc certain que l'on ne peut pousser plus loin le respect de la poésie et le dédain du théâtre au sens habituel du mot... Nous assistons là à un effort admirable de spiritualisation spectaculaire et nous sommes obligés de convenir que nulle poésie ne se prêtait mieux à cette expérience que la poésie éclatante et rythmée d'Armand Godoy... Mais, à parler franc, cette poésie gagne-t-elle ou perd-elle à être ainsi présentée?... Je crains bien que cette très belle, très audacieuse et très suggestive tentative aboutisse une fois de plus à nous montrer l'inéluctabilité des lois qui caractérisent le genre théâtral... Comment ce que le poète a conservé de vision et d'action, si peu que ce fût, se peut-il justifier et l'impression confuse de tous ceux qui sont assis dans les petits fauteuils bas de la jolie salle se résume en ceci sommes-nous des auditeurs ou des spectateurs? Pourquoi encore cela ou cela seulement...?

*
* *

Nous avons la chance de vivre en une époque où, malgré tant d'apparences contraires, la sensibilité esthétique demeure fort frémissante. Il suffit quelquefois d'aborder les sujets les plus désintéressés pour provoquer dans le monde littéraire des réactions encourageantes, tant il est vrai que les soucis matériels n'absorbent pas uniquement les consciences supérieures.

Dans un banquet, où les poètes avaient été conviés à ne négliger aucun moyen nouveau d'exprimer cette essence mystérieuse qui constitue la poésie elle-même, que peut mettre à leur disposition la science et la technique modernes, le Directeur d'un grand théâtre subventionné ayant cru apercevoir dans le cinéma une menace prochaine pour l'art dont il avait la défense, s'abandonna à l'espérance que cet art si redouté pourrait être du moins relevé par la collaboration des véritables écrivains, notamment des poètes : le parallèle d'après dîner entre le théâtre et le cinéma provoqua un vif mouvement d'opinion, d'abord parmi les auditeurs et ensuite dans la presse. La polémique fut par elle-même sans grande importance comme toutes les discussions d'ordre esthétique; mais elle constitua au moins par sa soudaineté et par sa vivacité un événement extrêmement significatif. En fait ou en théorie, par des tentatives d'art comme celle à laquelle je faisais allusion plus haut ou par des négociations comme celles qui troublent les poètes, il devient évident qu'un problème se trouve posé, d'abord celui des rapports du théâtre et du cinéma et en second lieu celui du cinéma d'art.

La tentative d'Armand Godoy se trouve donc ainsi rattachée à un très grand mouvement de réforme théâtrale, si j'ose dire, dont l'essence serait de rechercher un mode nouveau de figuration. C'est là, on le sent bien, s'exerçant sur un poète, la même influence que nous avions signalée il y a bien des années déjà sur une esthétique théâtrale comme celle de M. Lenormand par exemple. M. Lenormand avait purement et simplement imaginé d'assouplir la forme théâtrale en y appliquant le procédé cinématographique de la succession rapide des images par la multiplication des tableaux. Il est permis de penser que notre grand dramaturge, Henri Bernstein lui-même, n'a pas dédaigné de tenter une expérience du même genre avec *Mélo*. Chez le poète d'aujourd'hui, le procédé est inverse : on élimine le plus possible d'images ; mais, par là-même, on s'efforce de substituer au déroulement visuel de l'action ordinaire, des tableaux d'un caractère symbolique. Dans l'un et l'autre cas, par action ou par réaction, on s'efforce de modeler le théâtre sur

un art qui n'est pas lui. A juger par les effets actuellement acquis dans l'une ou l'autre direction, il semble bien que la différence des genres n'ait fait que s'accuser par l'effort tenté pour les assimiler et, bien loin de menacer le théâtre en l'annexant, le cinéma n'aurait fait que le rappeler plus rigoureusement à sa destination essentielle.

*
* *

En second lieu, les directeurs de théâtre, les auteurs dramatiques, les comédiens et tous ceux qui s'intéressent à la production théâtrale ne sont pas sans redouter, non plus une influence esthétique exercée par l'écran sur la scène, mais tout simplement une concurrence commerciale. Il est donc intéressant de rappeler ici, avec l'espérance ou l'illusion de calmer quelques-unes de ces inquiétudes, que les faits aussi bien que le raisonnement permettent de prévoir le contraire.

Si l'on considère, en effet, les recettes des théâtres, on s'aperçoit que les plus grandes succès financiers ont été obtenus dans ces derniers temps et que, à Paris aussi bien qu'à l'étranger, des pièces capables de tenir plusieurs années de suite l'affiche, ne sont pas rares ; le cinéma n'a donc point porter préjudice au théâtre,du moins lorsqu'il s'agit de grands succès. On pourrait même se demander si, à l'usage, et tant que les films resteront dans l'état où on les voit, un certain désenchantement cinématographique ne sert pas aux pièces capables d'intéresser le même public. Tout ce que vous pourrez constater peut-être, c'est que les conditions du succès du théâtre ont changé, que les succès d'estime deviennent de plus en plus rares et que les directeurs de théâtre se trouvent réduits aux grandes entreprises. Esthétiquement, le théâtre semble encore plus à l'abri de toute concurrence cinématographique et le film parlant lui-même n'a pas contribué jusqu'à maintenant dans une faible mesure, à marquer la différence essentielle qui sépare le théâtre du cinéma ; du moment, en effet, que l'on faisait dialoguer des personnages, il était naturel de concevoir le dialogue et l'action de ces films par analogie avec l'action et le dialogue d'une pièce. Or, l'expérience montre que les films tirés des pièces ne sont pas ceux qui réussissent le mieux et l'on arrive ainsi à cette constatation que le cinéma, même parlant, reste entièrement distinct d'une œuvre dramatique ; ce qui caractérise le cinéma, c'est la rapidité et la souplesse en la succession des images, la facilité de synthèse visuelle d'une part, d'autre part, la faculté merveilleuse de synchroniser ces images visuelles avec les sensations des autres sens sous la forme du langage articulé, du chant et de la musique instrumentale. Il y a là un appel à l'imagination dynamique qui rapproche, tout en le laissant radicalement distinct, l'art cinématographique, tel qu'on peut le concevoir dans l'avenir, de la création romanesque et surtout poétique ; on doit donc conclure que le théâtre conservera toujours son indépendance à l'égard de son redoutable concurrent d'aujourd'hui et, si jamais ils venaient à s'opposer ou à se confondre, c'est qu'ils auraient l'un et l'autre méconnu leur essence.

GASTON RAGEOT.

VARIÉTÉS

NOTES SUR LA MUSIQUE CHINOISE

Ainsi que tous les fils de Han (improprement appelés Chinois), mon ami A Tinh est un homme fort doux et de façons excellentes. Je le connus autrefois à Pékin, et son voyage en France me fut une occasion bien agréable de reconnaître les procédés dont il usa en m'initiant à une foule de choses de son pays, particulièrement au théâtre et à la musique : le lettré A Tinh était membre du bureau de musique sous les empereurs. Le Bureau de musique dépend du ministère des Rites depuis sa fondation, 2.000 ans avant notre ère. Le rôle bien défini de cet organisme antique est : « ...d'étudier les principes de la mélodie et de l'harmonie, de se livrer à la composition, d'inventer des instruments nouveaux et d'adapter les anciens aux circonstances où leur emploi est requis... » Une bibliothèque est annexée à ce Bureau et la neuvième section du Catalogue impérial lui est consacrée.

Un mois durant, je conduisis A Tinh à tous les théâtres, dans tous les concerts. Il semblait continuellement ravi, applaudissait comme les autres, mais gardait sur les lèvres un sourire toujours égal qui me faisait douter de sa joie

réelle. Les grandes émotions artistiques font disparaître l'air satisfait des gens courtois, fussent-ils mandarins. Pourtant, je ne voulus pas l'interroger avant le moment de son départ, mais le jour venu, je le priai de me communiquer ses impressions.

Il me déclara avec une très grande simplicité qu'il ne comprenait rien à nos sons. Ceux-ci lui semblaient inférieurs à ce qu'il avait coutume d'entendre. Seule, la musique religieuse s'apparentait un peu aux hymnes taiotistes.

Ainsi Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Berlioz, Wagner, d'Indy, Debussy, cela ne valait pas sa musique ! J'évoquais, tout quinaud, ce qui m'avait paru de terribles cacophonies de flûtes aigres, de violons criards, de gongs, de tambours, de cymbales, tout ce que j'avais entendu au théâtre, aux cérémonies, aux funérailles. Je me tus, par politesse.

Le bon A Tinh me prévint que c'était une question d'écoles, comme celle qui divisa les partisans des Italiens et ceux des Allemands, et il vanta en termes doctes l'école chinoise :

Nous sommes à des degrés différents, me dit-il. Au dix-septième siècle, vous avez divisé le mode majeur et le mode mineur, d'où la complication de votre harmonie. Nous en sommes restés au temps du chant ambrosien et même du chant grégorien. De plus, nous n'avons pas erré. Notre empereur Houang-Ti proclama, voici quatre mille ans passés, que *la musique est l'expression des lois naturelles telles qu'elles sont exprimées par les diagrammes classiques*. Il fit couper un bambou entre deux nœuds et prit pour base de son système le son rendu par ce tube. Ce fut son diapason. Il désigna ensuite douze bambous de même diamètre et de différentes longueurs et les nomma *principes* (lus), répondant chacun à un élément cosmique. Il fit publier que cet étalon musical servirait à accorder tous les instruments de l'empire. »

Je fis réflexion que la plupart des notes sont séparées par des intervalles trop longs ou trop courts relativement à notre gamme et qu'ainsi l'oreille chinoise et l'oreille européenne, possédant une accoutumance différente, ne pouvaient pas goûter leur musique réciproque. Leur octave, surtout, est trop haute ou la nôtre trop basse.

A Tinh poursuivit :

« Nos musiciens ne cherchèrent point à tirer des séries chromatiques. Ils se contentèrent des notes rendues par les cinq premiers lus. Ils les nommèrent : *Kung, Chang, Chiao, Chih, Yu*, correspondant :

« Aux cinq planètes : Mercure, Jupiter, Saturne, Vénus, Mars ;

« Aux cinq éléments : bois, eau, terre, métal, feu ;

« Aux cinq points du compas : sud, nord, est, ouest, centre ;

« Aux cinq couleurs : noir, violet, jaune, blanc, rouge.

« Sous le règne des Chaou, on ajouta deux notes : *pien Kung* et *pien Chih*. Cela donnait, dans votre gamme : *ut*, Kung ; *ré*, Chang ; *mi*, pien Chih ; *fa dièse*, Chih ; *sol*, Yu ; *si*, pien Kung.

« L'invasion des Mongols apporta quelques modifications et donna un nom différent aux notes : *ut*, ko ; *ré*, su ; *mi*, yi ; *fa*, chang ; *sol*, chih ; *la*, Kung ; *si*, fan ; *ut*, lin ; *ré*, wou.

« Comme on le voit, le chang (fa naturel) remplaçait le chih (fa dièse). Cette nouveauté blessa le sentiment musical et l'on changea le chang (fa naturel) en Kou (fa dièse).

« Les Mandchous, qui nous amenèrent les Ming, réduisirent la gamme mongole à l'échelle pentatonique : *ut*, ho ; *ré*, su ; *fa*, chang ; *sol*, chih ; *la*, kung ; *ut*, lin ; *ré*, wou.

« Enfin, les Tsings, que la République vient de remplacer, reprirent la gamme mongole, sauf le Kou, ce qui donne à notre musique actuelle : *ut*, ho ; *ré*, su ; *mi*, yi ; *fa*, chang ; *sol*, chih ; *la*, Kung ; *si*, fan ; *ut*, lin ; *ré*, wou.

« Toutefois, cet arrangement est resté surtout théorique. Les fils de Han se servent de cinq notes seulement, pour des raisons cabalistiques. Elles correspondent : à l'Empereur (ou au Pouvoir), aux Ministres, au Peuple, aux Affaires publiques, au Monde matériel.

« La musique est vraiment, chez nous, le langage des sons. Chaque note est désignée par un signe qui indique le ton. Nous écrivons la musique sans portée, en lignes verticales, qui se lisent de droite à gauche, comme l'écriture. Les signes plus grands que les autres indiquent la durée plus grande de la note. Des blancs marquent les temps et les repos. »

Je me souvins que rien n'indique, dans la musique chinoise, la mesure et le mouvement. Il en résulte que les Chinois ne lisent jamais à première vue ; ils jugent l'allure selon le genre de la poésie qui accompagne toujours la musique et qui se chante à l'unisson. Souvent, dans leurs orchestres, chaque musicien joue à son idée et cette façon d'opérer séparément est gênante pour notre entendement d'Occidentaux. Je ne fis point part de cette réflexion à A Tinh, que je priai de me parler des instruments.

« Nous avons d'abord, dit-il, des instruments sacrés. Le *té-ching*, plaque de marbre ou de jade en équerre suspendue par l'angle à un cadre de bois : seize de ces plaques forment les *pien-ching*, dont on trouve un exemplaire dans chaque temple de Confucius. On en joue au moyen d'un petit marteau.

« Dans les temples, on se sert d'instruments en bois : le *chu*, sorte d'auge que l'on frappe avec un maillet ; le *yu*, espèce d'objet d'art représentant un tigre sculpté avec un dos en dent de scie que l'on frôle brusquement avec une baguette pour en tirer un son à la fin de chaque strophe récitée ; les *pai-pan*, ou castagnettes ; le *mu yu*, ou tête de mort, fait d'un bloc de bois creusé sur lequel on bat la mesure. Il y a les instruments funéraires, notamment la trompette à coulisse.

« Pour les appels, nous employons les cloches, les *chien* ou mortiers, les gongs, les cymbales, les tambours à main et à baguettes, les tambours fixes que frappe une boule de cuivre suspendue, les tambourins.

« Enfin, la lutherie : le *chin*, sorte de lyre à cinq ou sept cordes tendues sur des boutons de jade. Pour en jouer, on le place horizontalement sur une table et l'on pince les cordes des deux mains. Le *sé* et le *tsang* sont des lyres à vingt-cinq et quatorze cordes. Le *pi-pa* est une guitare ovoïde à quatre cordes ; le *chouang-chin* est une guitare octogonale ; le *san-sien* est un banjo à trois cordes tendues sur une peau de serpent. Le *yueih chin* est une guitare ronde ; le *hu-chin* et le *er-sin* sont des violons à une ou deux cordes dont on joue avec un archet, et la harpe horizontale *yang-chin* est formée d'une caisse en trapèze sur laquelle sont tendues seize cordes que l'on fait vibrer au moyen de deux plectres de roseau. Vous avez pu admirer la virtuosité de nos exécutants sur ces instruments délicieux, dont les cordes sont en soie.

« Nous possédons des flûtes en bambou : le *yieh* à trois trous, le *siao* à cinq trous, le *ti-tzu* à huit trous, le *chih* à dix trous. Le *pai-chïo* est une flûte de Pan à seize tubes fixés sur un support richement décoré. Le *So-na* et le *Kouang-tzu* sont les clarinettes.

« L'orchestre de théâtre comprend en général une harpe horizontale, deux violons, une flûte, deux guitares ovoïdes et un guitare à trois cordes. Sur la scène, les choryphées forment des chœurs alternants et là se trouvent les gongs et les tambours, dont les éclats soulignent les phases de l'action dramatique. Le plus humble comme le plus lettré des fils de Han raffolent de ce théâtre, inconnu en Europe. J'ai lu vos grands tragiques grecs, Eschyle et Sophocle : vous trouveriez dans notre répertoire des drames aussi poignants que les leurs, servis par une musique qui confine à la perfection .

« Notre peuple aime la musique. Le *suau*, ou ocarina à cinq trous, est dans tant de mains ! Les laboureurs jouent d'instruments formés de faisceaux de bambous avec une courge pour caisse sonore. Nos soldats sonnaient naguère dans des conques et des trompes. Voilà cinq mille ans que nous employons tous ces instruments. Ne sommes-nous pas vraiment des musiciens ? conclut A Tinh avec son plus malicieux sourire. »

Je saluai le lettré A Tinh sans répondre. Je sais que les Européens sont immodestes. Egalement, que le mot cacophonie, que j'écrivis plus haut, fut prononcé jadis à propos des œuvres de maîtres vénérés aujourd'hui. Et je n'ose émettre qu'une opinion : c'est que je n'irais pas entendre de musique chinoise, même si j'avais le bonheur de retourner dans le Royaume Fleuri.

L. G. Numile.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans

Léo Perutz. — *Le Marquis de Bolibar*. (Traduit de l'allemand par Odon Niox Chateau). 1 vol. in-16 (A. Michel).

Malgré la fidélité de certains récits et les qualités de coloris et d'exactitude qui permettent à l'auteur de faire revivre, sous une forme saisissante, l'Espagne de 1812 et la guerre de l'indépendance, il ne s'agit pas ici, à proprement parler, d'un roman historique. La fantaisie s'est donné, au contraire, libre cours et de la façon la plus heureuse. Et la réelle beauté des descriptions, l'incontestable valeur de certaines reconstitutions ne représentent ici, à tout prendre, que des éléments d'intérêt, appréciables sans doute mais secondaires, en présence de celui que donnent à l'ouvrage les traits mystérieux et les allures fantastiques du Marquis de Bolivar et du Comte de Salignac, ces deux figures à la fois si effrayantes et si attachantes dont la création place l'auteur au rang d'Hoffmann.

Dès les premières pages, les acteurs du drame sanglant sont livrés aux forces inéluctables d'une destinée rigoureuse ; une invisible main les conduit, à travers mille péripéties, vers la terrible catastrophe dont ils sont les artisans indirects et finalement les victimes. Il n'est pas

possible de trouver banal un récit qui fait le meilleur usage de cet attrait puissant qu'exercent sur toutes les âmes, la magie, la suggestion, les légendes populaires, les substitutions de personnalités, etc..; l'attention sans cesse en éveil, le lecteur captivé se rettrouve aisément dans ce labyrinthe d'incidents, d'intrigues, et de luttes sanglantes que dénoue, dans les montagnes des Asturies, le plus horrible des carnages.

GILBERT D'ALEM. — *L'une des Sept.* 1 vol. in-16 (A. *Michel*).

Il n'y a peut-être pas de sujet d'une actualité plus saisissante que le grand drame du conflit des races. On a encore à la mémoire la mutinerie sanglante du Haut-Tonkin et la recrudescence de la piraterie.

L'Une des Sept, qui cependant est un roman, et un roman d'amour, vous permettra de comprendre ces récents événements et de pénétrer l'âme si complexe et si fugitive de l'Annamite.

Que de descriptions prestigieuses de récits de combats, quels merveilleux tableaux de la singularité des mœurs et des êtres, quelle touchante évocation du caractère simpliste et des sentiments passionnés de la jeune Nénuphar, la plus gracieuse des Sept!

Ce roman de M. Gilbert d'Alem, d'une belle tenue et d'un noble optimiste, porte les marques de la force en même temps que d'un humour extrêmement alerte.

Livres nouveaux déposés au Bureau de la Revue

H. C. ANDERSEN. — *Le Conte de ma vie.* Stock.
CAMILLE AYMARD. — *Les Précurseurs.* Flammarion.
BAMDRY DE SAUNIER. — *Education sexuelle.* Flammarion.
LÉON BERTHAUT. — *Histoires de Bêtes pour les gens d'esprit.* Revue des Indépendants.
MAX BRIDGE. — *Ciranouche, Fleur de Pêcher.* Edit. Argo.
GIOVANO BRUNO-CAUSE. — *Principe et Unité.* Alcan.
RENÉ BENJAMIN. — *Les paroles du maréchal Joffre.* Cahiers libres.
J. BÉZARD. — *La pensée captive.* Vuibert.
BRIEUX. — *Théâtre complet.* Stock.
PIERRE CHAINE. — *Les Mémoires d'un rat.* Payot.
ANDRÉ CORTIS. — *Pèlerinages en Espagne.* Fasquelle.
JEAN CASSOU. — *Les nuits de Musset.* Emile-Paul.
OCTAVE CHARPENTIER. — *L'Altrochs dans les Bégonias.* La Caravelle.
PIERRE COUTRAS. — *Les tribulations d'un jeune écrivain.* Editions Proarte.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LETTRE DE ROUMANIE

Pour les étrangers qui ont assisté, ces jours passés, au coup d'état du roi Carol II, et qui, dans l'occurrence, ne seraient point satisfaits du régime politique de leur pays, la tentation doit être grande de s'inspirer de l'audace de ce jeune monarque, car jamais prétendant ne s'empara d'une couronne avec autant d'aisance, d'élégance et de rapidité.

Le secret, d'abord, il faut le reconnaître, a été merveilleusement gardé. Non seulement dans la société roumaine la plus rapprochée du pouvoir, mais même parmi le monde gouvernemental, la grande majorité n'a pas soupçonné un instant ce qui allait se passer. La nouvelle a commencé à circuler à Bucarest vers le soir, mais pour un petit nombre d'initiés seulement. A l'heure de la sortie des théâtres on commençait à en parler d'une manière plus répandue. Mainte grande dame, ou maint personnage important, n'ont pas fermé les yeux cette nuit-là, suspendus à leur téléphone, réclamant ou communiquant des nouvelles.

Jamais, à notre connaissance, la rue ne présenta autant d'animation et de gaieté que le lendemain : des drapeaux flottaient à toutes les fenêtres. Tout le monde souriait et avait l'air heureux. L'empressement de la foule autour des feuilles publiques gonfla bientôt de monnaie l'escarcelle des petites tsiganes qui les offraient. Puis, les événements se succédèrent, à telle allure que lorsque le souverain, rétabli dans la légitimité de ses droits par le vote de l'assemblée nationale, parut au balcon du Palais, une clameur immense, frénétique, le salua, une véritable clameur d'apothéose.

Pourquoi cette fièvre, cet enthousiasme? Quelles sont les raisons de cette popularité?

La jeunesse, d'abord, le charme personnel du roi, le souvenir vénéré de son père, la mélancolie des quatre années d'exil, une injustice peut-être, ou du moins trop de sévérité à l'origine de son bannissement, le sentiment dynastique toujours très fort chez le peuple roumain, tout cela y contribua, mais il faut ajouter aussi une extrême lassitude des discordes parlementaires, cette plaie des démocraties modernes, le dégoût, la nausée de ces furieuses mêlées d'intérêts particuliers, de convoitises personnelles, d'ambitions mal déguisées, dont la première victime est la nation, et pour le bénéfice de qui?... de bandes de flibustiers et d'aigrefins!...

Le parti libéral, on s'en souvient, avait dû se démettre du pouvoir dans une extrême lassitude, une profonde désillusion de l'opinion publique. On avait tant espéré, tant attendu de lui! Et, depuis la guerre, n'était-on pas, en somme, autorisé à dire que la situation allait chaque année en empirant? On sentait que ce parti avait besoin de changer de direction et de méthode. Mais qui donc aurait osé le proposer? Quant à la Régence, surtout depuis la mort du Président Buzdugan, elle n'était plus qu'une institution sans force et sans autorité, tandis que le parti national-tsaraniste, arrivé au pouvoir au sommet d'une vague immense de popularité, voyait déjà cette faveur décliner, en raison des difficultés d'ordre multiple auxquelles se heurtait le gouvernement, et dont en grande partie il n'était pas responsable. C'est, en effet, la situation mondiale qu'il faudrait accuser. Celle de la Roumanie n'en est qu'un accident particulier.

*
* *

L'année passée, elle a pu exporter près de 300.000 wagons de céréales. Cette année, où la récolte s'annonce encore plus belle, on estime à plus de 500.000 wagons le surplus disponible, richesse énorme qu'il faudra écouler, sous peine de voir le pays dépérir rapidement. La solu-

tion de ce problème dépend du monde entier et non des gouvernants roumains.

L'arrivée du roi a fait passer, au milieu de ces déceptions, comme le souffle d'une immense espérance. Population dangereuse, d'ailleurs, par son excès même, car si beaucoup de difficultés ont disparu par le fait de son avènement, si par exemple la dissolution de la Régence est déjà par elle-même un immense bienfait, le Roi ne peut rien changer, pour le moment du moins, à la situation économique, qui commande la vie tout entière de la nation, et pour laquelle la collaboration de l'Europe, nous l'avons dit, est nécessaire. D'autre part, on fait ressortir que le souverain est peut-être un peu seul, qu'il a besoin de se créer des amis personnels, et de s'assurer des soutiens.

Si cette observation est fondée, nous ne pensons pas que ce lui soit bien difficile. Mais pour ceux qui vivent en Roumanie et qui en connaissent les ressorts et les ressources, nul doute que ce pays ne puisse entrer bientôt dans un mouvement de renaissance, si les partis veulent bien le comprendre, et faire trêve un instant à leurs divisions. Cette renaissance, elle peut se faire, d'une part avec les excellents éléments du ministère actuel, les Maniu, les Mironesco, les Madgearo, d'autres personnalités appartenant à des groupements différents, puis avec la jeunesse.

Ne soyons pas injustes, cependant. N'oublions pas les mérites des anciens dirigeants. Rappelons entre autres que M. Vintila Bratiano a toujours été un loyal, un sincère ami de la France. Mais sa politique de nationalisme exaspéré a fini par tourner contre elle l'opinion du monde entier, et il est bien qu'un jeune chef, M. Georges Bratiano, le propre fils du grand Jean Bratiano, se soit levé à l'horizon du parti libéral. Le Roi et George Bratiano sont deux hommes à peu près du même âge. C'est vers eux, c'est vers les jeunes énergies des autres groupements que se tournent involontairement tous les regards. De toutes parts on attend une politique nouvelle, entièrement différente de l'ancienne, laquelle au jugement même des plus conciliants et des plus optimistes, n'a donné aucun résultat satisfaisant.

Nous allons donc assister d'ici peu à des désagrégations et à des formations imprévues. Bientôt, si ce qu'on entend raconter est exact, à l'Académie, puis à Florica, sur la tombe de Jean Bratiano, le Roi prononcera des paroles capables d'apaiser, de concilier et de guérir. Bien regrettable alors et bien malhabile apparaîtrait la rancune de ceux qui ne veulent pas oublier, et s'imaginent, s'il doit y avoir un lever de soleil, qu'on en puisse masquer les rayons avec les lourdes vapeurs et les fermentations rampantes de la haine.

N. Doro.

LA POLITIQUE FINANCIÈRE DU Dr CHVRLJOUGA, MINISTRE DES FINANCES DU ROYAUME DE YOUGOSLAVIE

Une nouvelle phase de l'histoire de la Yougoslavie a commencé avec la rentrée en scène politique du financier croate, le Dr Chvrljouga. Désormais, la marche des événements yougoslaves est nettement indiquée, c'est-à-dire vers la consolidation définitive du Royaume. Les forces matérielles qu'il avait mises en mouvement ont déjà débordé les quelques mécontentements de jadis.

Avant d'être choisi comme ministre des Finances, le Dr Chvrljouga fut le représentant de la haute finance croate. Banquier prudent et avisé, possédant une intelligence remarquable des affaires, il tenait le premier rang dans toutes les opérations de banque qui se traitaient entre la Yougoslavie et l'étranger.

Très estimé et très respecté, non seulement des milieux bancaires et industriels croates, mais aussi de ceux de l'Europe Centrale et Orientale, et surtout des milieux américains, toutes les grandes tractations internationales passaient pour ainsi dire par son établissement : Banque d'Escompte de Zagreb, qui représente une organisation financière de toute première importance.

Dans le conflit serbo-croate, heureusement liquidé maintenant, le Dr Chvrljouga a joué l'un des principaux rôles comme modérateur, cherchant la solution de ce problème du côté pratique et matériel.

Aux heures difficiles du Royaume yougoslave, avec toutes les organisations bancaires qu'il représentait, le Dr Chvrljouga s'est mis hardiment du côté de l'unité nationale. En jetant dans la balance du conflit le prestige de sa personnalité, et la puissance financière qu'il détenait, les difficultés furent résolues en faveur de l'unité nationale.

En homme d'Etat clairvoyant et en banquier d'une expérience consommée, le Dr Chvrljouga a compris le premier qu'il fallait chercher la solution du problème serbo-croate dans la fusion des intérêts matériels communs qui, d'après lui, seule était logique et nécessaire. Le tout était de trouver le point de fusion, et le Dr Chvrljouga l'avait trouvé le premier.

Ce qui l'a hissé devant les masses yougoslaves sur le piédestal du plus grand homme d'Etat constructeur parmi les Croates, c'est le fait d'avoir démontré qu'un homme d'Etat ne saurait pas se passer d'audace dans ses suggestions, qui ne représentent plus un rêve mais des forces matérielles.

Grâce à son concours financier et à celui de ses innombrables succursales et maisons d'affaires en Croatie, l'unité nationale yougoslave est devenue une réalité, car il arrive que lorsqu'un rêve s'empare du cerveau des masses il devient, selon l'expression de Marx, « une force matérielle », c'est-à-dire une réalité.

Le grand honneur revient au banquier croate qui a su et pu trouver, le premier parmi les hommes d'Etat croates, ce lien entre Serbes et Croates qui est l'élément essentiel de l'unité nationale. En agissant ainsi, il a apporté le meilleur de son génie et a imposé la notion de solidarité créatrice des forces des trois branches yougoslaves : Serbe, Croate et Slovène.

En défendant aussi énergiquement les positions financières yougoslaves, ce grand banquier croate a joué un des rôles principaux parmi les ouvriers de l'unité nationale yougoslave et a rendu des services signalés à la monarchie du Roi Alexandre.

N'oublions pas que feu Raditch ne fut que le représentant spirituel des masses croates, mais que c'est bien le Dr Chvrljouga qui représentait cette force matérielle décisive, c'est-à-dire la puissance financière et économique de la Croatie et qui n'avait pas dit son mot à l'époque des conflits intérieurs aigus de la Yougoslavie.

Dans cette nouvelle réorganisation yougoslave, ces forces matérielles ont agi par son prestigieux intermédiaire, le Dr Chvrljouga, qui a su donner une forme pratique à une conception qui était jusqu'alors, selon la formule politique de feu Raditch, difficilement applicable.

A première vue, on est frappé par l'importance quasi décisive que nous attribuons aux facteurs économiques et financiers du banquier croate, pour la réalisation d'une Yougoslavie. Ces facteurs matériels ont été prépondérants et furent l'élément décisif dans la marche de l'unité politique et spirituelle yougoslave; ils suffisaient à cimenter la paix intérieure des Yougoslaves.

Le bloc yougoslave, aujourd'hui, a pris une conscience organique, qu'il n'avait pas auparavant à l'époque de feu Raditch et Pachitch.

A l'heure actuelle, la vie yougoslave telle que le roi Alexandre l'a organisée, avec des ministres de l'envergure du Dr Chvrljouga, présente ce caractère absolu de santé et de force défensive et reconstructive dans la restauration européenne et reste l'élément de l'équilibre pacifique des Balkans.

En marchant hardiment à la tête des formations financières massives croates vers l'unité yougoslave, le Dr Chvrljouga s'est rendu célèbre, de sorte que l'unanimité nationale est d'ores et déjà complète autour du roi Alexandre.

Actuellement, passe sur la Yougoslavie un grand souffle de fierté nationale et de confiance dans les destinées de la dynastie sur laquelle repose la sécurité du royaume.

La branche croate du peuple yougoslave, en se groupant en formation massive derrière son roi Alexandre Karageorgevitch, a bien voulu lui témoigner son attachement inébranlable en envoyant à Belgrade, pour saluer le monarque unificateur, des milliers de délégués.

Il est notoire que le budget de la Yougoslavie élaboré par son Ministre des Finances croate, pour l'exercice 1928-1929, s'est clôturé avec un excédent de 278 millions de dinars; et en 1929-1930, avec un excédent de 450 millions de dinars. En 1929, l'excédent des exportations sur les importations s'est élevé en Yougoslavie à 327 millions de dinars et les rentrées nettes provenant des envois de fonds faits par les nationaux émigrés hors d'Europe se sont élevées à 120 millions. Au cours de l'année dernière, les sommes dépensées en Yougoslavie par les touristes étrangers ont été également d'un rapport appréciable, qui se chiffrent à 900 millions de dinars. Le service de la dette extérieure et autres paiements effectués par l'Etat yougoslave à l'étranger s'est opéré sans aucune difficulté ni retard.

La politique monétaire du ministre Chvrljouga a été appliquée avec succès. Les dépenses ont été évaluées dans les limites des crédits accordés par le budget. Certaines recettes comme, par exemple, celles des douanes et des monopoles, ont donné des excédents importants. La stabilisation de fait du change national yougoslave s'est maintenue pendant toute l'année 1929, et la stabilisation légale du dinar au niveau actuel est chose faite.

La politique fiscale du nouveau Ministre des Finances est imprégnée de principes démocratiques. En introduisant l'élargissement à tout le pays de l'obligation du paiement des impôts sur la consommation des eaux-de-vie et des vins, le Ministre Chvrljouga a forgé la fiscalité démocratique.

Il promulgua la loi sur les Contributions directes : celle du 28 mars 1929, par laquelle est diminuée l'échelle des impôts complémentaires, et celle du 14 juin 1929 qui établit une réduction spéciale des impôts sur les revenus fonciers. De plus, il augmenta l'impôt sur l'alcool. Par contre, il diminua de 25 0/0 l'impôt sur la consommation de l'essence, afin d'intensifier les communications automobiles.

Ce réformateur financier yougoslave, le 7 décembre 1929, promulgua une autre loi de grande importance sur l'organisation de l'Administration financière qui a servi de base pour l'introduction de l'ordre et de la rapidité dans l'expédition des affaires de l'Administration financière yougoslave. Toutes ces mesures, prises et appliquées par lui au cours de l'année dernière, ont contribué à l'assainissement de la situation financière générale qui continue à être bonne et solide.

Ainsi donc, grâce à la politique financière du Ministre Chvrljouga, la bonne situation financière et économique de la Yougoslavie permet à son Gouvernement de déterminer en toute liberté sa politique commerciale, économique et financière. La Yougoslavie a retrouvé son équilibre monétaire. Le dinar est stable, aucun danger ne menace plus la devise nationale yougoslave.

La politique financière du Ministre Chvrljouga a donc apporté des satisfactions aux masses yougoslaves. Nous constatons qu'il y a partout en Yougoslavie un désir d'action neuve réformatrice qui montre que le pays ami a pleinement retrouvé sa santé.

Dans la lutte pour l'idée d'unité intégrale yougoslave, le Dr Chvrljouga a porté, par la puissance des forces économiques et financières, de rudes coups aux séparatistes croates d'alors, en entrant dans la bataille allègrement, avec la seule préoccupation d'être fidèle à sa conscience yougolave.

De l'ensemble une impression se dégage que l'atmosphère politique yougoslave s'épure et s'assainit de plus en plus.

La vie du Dr Chvrljouga restera l'exemple pour les jeunes générations yougoslaves, de la droiture, de l'indépendance et de la prodigieuse activité qui le hissèrent à cette place d'honneur qu'il occupe avec autant de dignité que de prestige.

Il a apporté au nouveau problème yougoslave les solutions hardies que les partis politiques yougoslaves n'ont pu ni préconiser, ni résoudre. Tout l'honneur lui en revient.

L'œuvre financière du Ministre Chvrljouga restera grandiose, ses réformes se sont opérées sans le moindre heurt, par un silencieux travail sans précédent, et nous devons faire appel à notre réflexion pour admirer les résultats de tant d'efforts.

S'affirmant pendant 17 mois comme un Ministre des Finances clairvoyant, tout à la fois souple et tenace, habile et courageux, il a grandi au pouvoir. Il est désormais l'une des plus précieuses réservés de la monarchie yougoslave.

Général Schlosser.

BULLETIN MARITIME

QUELQUES OPINIONS EN MATIÈRE DE DÉCORATION DES NAVIRES

Le *Fairplay* du 24 avril dernier a publié un long article plein d'intérêt sur les opinions exprimées récemment en Angleterre sur la décoration des grands paquebots. Voici comment on peut les résumer :

M. Frank Brangwyn, l'un des plus célèbres artistes anglais actuels, alors qu'il venait d'achever le grand dessin qu'il a composé pour la décoration de la salle à manger de première classe du paquebot *Empress of Britain*, appartenant à la Canadian Pacific Line, a exprimé l'avis, surprenant de la part d'un peintre, que les architecte et les ingénieurs des paquebots actuels devraient s'attacher à laisser visible le plus souvent possible la structure d'acier intérieure, en réduisant au strict minimum les matériaux et, en particulier, les peintures destinées à la dissimuler. Il ajoutait qu'il pensait que le public apprécierait cette manière de faire.

Commentant cette opinion, le *Fairplay* s'exprimait de la manière suivante :

« Si le public apprécie ou n'apprécie pas un tel changement de méthode n'est pas facile à dire, car le « client » est tout aussi difficile à satisfaire à bord qu'à terre. « Mais », ajoutait le grand journal maritime, « il ne fait pas de doute que les idées de M. Brangwyn trouvent de sérieux partisans parmi les experts en matière de construction, ceux du moins qui participent au nouveau mouvement représenté par l'Association Britannique de Construction d'Acier », et il citait cette autre opinion, d'un grand industriel anglais cette fois : « En ce qui concerne par exemple la décoration intérieure d'un navire, il ne fait pas de doute qu'il y a là un large champ pour permettre à l'acier de s'exprimer librement dans la simplicité de ses lignes et de ses surfaces, sans l'encombrement de caractéristiques architecturales qui appartiennent aux siècles passés. »

« L'architecte a un large champ devant lui pour donner au matériaux de notre époque leur grâce propre, sans déguisement et sans enjolivements inutiles, et l'architecte naval, plus et mieux que tout autre, nous a montré comment, en suivant les lois d'une étroite appropriation, les lignes et les formes de nos paquebots modernes se conforment aux plus hauts exemples de la beauté de l'acier. »

« Les mêmes préceptes s'appliquent aux bâtiments construits en acier où l'architecte s'efforce d'harmoniser les modèles classiques avec les particularités de la structure d acier et d'exprimer dans son œuvre l'esprit de l'époque.»

Le *Fairplay* donne encore les appréciations suivantes : Un autre expert dans les constructions en acier est aussi d'accord avec M. Brangwyn. Il exprime l'opinion que l'acier est un moyen d'expression de la grâce et de la force. Mais il ajoute que, se plaçant à un point de vue purement utilitaire, la structure en acier doit, à l'intérieur d'un bateau, être couverte, afin d'empêcher la condensation de la vapeur.

Le directeur général d'une Société bien connue, qui a construit un grand nombre de paquebots pour passagers, dit : « Un certain nombre de navires dont j'ai eu à m'occuper dans le passé présentaient dans les salles à manger, etc..., une certaine quantité d'armatures en acier, restées visibles, et personnellement j'aime cela. Mais, à l'heure actuelle, le public ne l'aime pas. Si M. Brangwyn veut cultiver le goût du public, il devrait essayer de le faire à terre. Pourquoi nos nouveaux hôtels et les autres constructions neuves ne laissent-ils pas paraître leur charpente d'acier ? Ils sont en très grande partie construits de piliers et de poutres d'acier et il n'y a pas de raison pour que ces éléments ne restent pas visibles. »

Ce pratique constructeur de navires ajoute aussitôt : « A bord des navires, si les carcasses d'acier restent exposées à l'air libre, il est très possible qu'elles transpirent dans une atmosphère humide. Pour certains trafics, en tout cas, c'est presque une nécessité de faire recouvrir l'acier. ». Sa conclusion est que, si les efforts de M. Brangwyn se concentraient sur la simplicité de la décoration et sur le choix de tonalités délicates, il obtiendrait un résultat plus parfait qu'en essayant de laisser à nu la charpente d'acier. « L'armature d'acier », fait-il remarquer, « n'est pas toujours géométriquement harmonieuse et elle ne le sera jamais à bord d'un navire. Il est donc très souvent sage de cacher les racommodages quelque peu disparates et les défectuosités analogues qui doivent forcément se produire. »

Venant ensuite à l'opinion des décorateurs spécialisés dans les aménagements pour navires, le *Fairplay* signale que l'un d'eux, M. Ashby Tabb, directeur général de la maison de décoration et ameublement Heaton et C°, ne trouve pas l'idée de M. Brangwyn nouvelle : « Dès que l'on a commencé à construire en acier sur une large échelle » ,dit-il, « des essais ont été faits pour laisser la structure libre de tout revêtement et j'ai le regret de dire que les résultats ont été moins que satisfaisants. C'est un idéal qui ne sera jamais réalisé », et d'une manière pleine d'humour M. Tabb énumère longuement ensuite tous les méfaits des ingénieurs de la ventilation, des ingénieurs électriciens, etc..., etc..., qui viennent détruire par leurs installations, pourtant nécessaires, les perspectives pures, les lignes harmonieuses, primitivement conçues pour telle ou telle pièce, où le métal étincelant et poli ne peut plus désormais conserver son bel aspect, et M. Tabb de conclure : « Si un grand artiste, comme M. Frank Brangwyn, dépense son génie sur des surfaces planes toutes prêtes, il rencontrera des difficultés suffisantes sans se préoccuper de toutes les complications que je viens de mentionner et probablement obtiendra mieux les louanges des voyageurs que s'il les condamnait à s'asseoir à l'intérieur d'un tank galvanisé. »

Le *Fairplay* cite, enfin, l'avis d'un autre artiste décorateur de navires, Sir Charles Allom. Pour cet artiste, M. Brangwyn serait bien le premier et le seul homme à apprécier l'aspect hideux de plaques d'acier à l'intérieur des cabines et des locaux communs d'un paquebot. « Une telle idée », remarque-t-il, « pourrait conduire à cette extrémité de ne plus munir de portes les cabines. »

« L'idée de M. Brangwyn rappelle, suggère Sir Charles Allom, ce malheureux enseignement d'un grand nombre d'écoles modernes d'architecture, d'après lequel il ne faut pas dissimuler ou cacher la construction réelle. » Il écrit ensuite : « Si l'idée de M. Brangwyn était mise à exécution jusqu'à l'extrême, la vie serait réduite aux plus dures nécessités et nous vivrions dans de pauvres abris, sans tapis et probablement sans aucune ambition de rendre nos intérieurs beaux et attrayants. Je suis très enclin à penser que le désir le plus vif au monde est celui qui porte le genre humain à rendre son propre foyer aussi beau qu'il peut se le permettre. La nature entière en est une preuve; les oiseaux eux-mêmes garnissent de plumes leurs nids. »

(A suivre).

Le Gérant : M. Hedan.

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1903-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 14 68e ANNÉE 19 JUILLET 1930

LE SEUIL ENSANGLANTÉ

(*Nouvelle.*)

I

Lorsque Midas Ontiveros, se trouvant sans emploi, ne vit plus aucun moyen de gagner sa vie à la ville, il rendit visite à tous ses amis pour leur en exprimer sa satisfaction.

— En fin de compte, c'est un bienfait pour moi : à la ville je ne suis jamais sorti de la pauvreté, parce qu'un employé n'a pas le temps de s'occuper d'affaires. Maintenant je pars pour la campagne, et j'ai un tas d'idées qui me bouillonnent dans la tête.

Et les amis de s'en réjouir, car il s'agissait d'un brave père de famille. Il était veuf, quadragénaire, et avait à sa charge une fille, Maria-Juana, qui, à quinze ans à peine passés, administrait la maison ; puis deux garçons de six et sept ans, Aquiles et Hector, en outre de l'aïeule, mère de sa femme, dont il constituait l'unique appui.

Avec une joie bruyante, il donna lui-même à sa famille la nouvelle de la perte de son emploi, comme si ç'eût été l'occasion d'une fortune.

— Nous irons à la campagne. Un frère de mon père, l'aîné des Ontiveros, — don Pedro Pablo — est un vieux garçon qui va sur les cent ans, propriétaire d'un établissement agricole dans la *Sierra*, à Inti-Huassi. Comme il n'a pas d'autres parents que nous, ce sera pour lui une félicité que nous tombions un beau jour dans sa maison, serait-ce en en crevant le toit.

II

Il n'eût pas été difficile de crever le toit de don Pedro Pablo Ontiveros, car il était en paille, fixé avec de la boue sur une fragile claie de roseaux, liée avec des lanières sur des barres de peuplier. Cependant il ne fut pas nécessaire d'entrer ainsi, car, depuis des années, le vieillard lui-même avait écrit à Midas pour l'inviter à passer l'été à Inti-Huassi.

Il vivait à une lieue de Canteros, gros village montagnard depuis longtemps renommé parmi les citadins riches qui, pendant les dernières années, en avaient parsemé tous les chemins d'élégantes maisonnettes et de chalets pittoresques.

« Tu n'auras pas autant de luxe qu'à la ville, — écrivait don Pedro Pablo à son neveu, — mais tu seras à ton aise. J'ai un puits dont l'eau semble frappée tant elle est fraîche, et un figuier, plus vieux que moi, qui me couvre la cour et la moitié du parc aux jeunes veaux. A l'heure de la sieste, j'installe mon lit de sangle près du puits et je dors comme un roi. »

Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il dormait d'habitude jusqu'à l'aube du lendemain, au mi-

lieu de sa roselière, mais à côté d'une dame-jeanne d'un petit vin couleur de caramel, âpre de saveur, que récoltait un colon de Canteros.

La lecture de deux ou trois lettres de ce genre fit germer dans le cœur de Midas Ontiveros l'ambition d'aller s'établir là-bas, pour administrer ou exploiter de façon rationnelle cette propriété qu'il appelait « l'établissement de mon oncle », sans oser, toutefois, l'appeler *estancia*.

A l'esprit poétique de Maria-Juana, qui lut la lettre du vieillard par une brûlante après-midi du dernier été, Inti-Huassi, avec son figuier et « l'eau frappée » de son puits apparut comme un lieu de délices et d'ombrages, où, tout au moins à la sieste, elle pourrait se reposer de sa rude tâche de ménagère.

III

Le breack qui avait pris les voyageurs à Canteros pénétra dans la cour de Inti-Huassi par une large porte pratiquée dans la « pilca », rustique mur de pierres sèches qui entourait le champ. Ils mirent pied à terre à l'ombre du figuier, au milieu du vacarme des chiens qui aboyaient, et des jurons de don Pedro Pablo qui s'efforçait de ramener l'ordre à coups de fouet.

— Mes enfants ! s'écria le vieillard en ouvrant les bras pour y recevoir Midas, Maria-Juana et les deux garçons. Et lorsque la grand'-mère descendit péniblement, il ôta son chapeau, d'une couleur indéfinissable, sans ruban et déformé en bonnet, puis s'inclina jusqu'à terre :

— *Muy señora mia*, cette pauvre maison est à vous : disposez-en ainsi que de votre serviteur... Et, s'approchant de l'oreille de la vieille dame, il ajouta : Mon figuier ne va pas tarder à donner des figues d'été. Vous verrez quelles figues, *señora !*

Midas Ontiveros jetait sur les choses un coup d'œil d'expert, et tentait de contenir de la main l'émotion de son cœur, parce qu'il sentait qu'il allait falloir mettre ses idées en contact avec les brutales réalités.

Le vieux lui susurra à l'oreille.

— J'ai mis à rafraîchir, suspendue par le goulot dans le puits, une dame-jeanne d'un petit vin couleur de caramel que récolte un ami à moi... Tu verras quel vin !

L'heure du déjeuner était proche et Midas avait soif, aussi répondit-il brièvement, en homme préoccupé par les affaires :

— Goûtons ce vin !

Don Pedro Pablo vit que *ña* Léopolda, une mulâtresse âgée qui le servait, s'était chargée de faire aux dames les honneurs de la maison, et que les gamins s'amusaient déjà à tirer la queue aux veaux dans leur parc : il pouvait donc, avec son neveu, s'en aller jusqu'au puits sans être vu de personne.

— Viens ! lui dit-il avec un clin d'œil d'intelligence. Et Midas le suivit sans crainte des chiens qui lui flairaient les bottes.

Il s'était, en effet, acheté à la ville un costume complet de *gaucho*, le supposant plus approprié au cadre dans lequel il allait vivre ; il avait même été surpris de voir son oncle en pantalon et veston de coutil, et les pieds nus dans des espadrilles.

Le puits se trouvait dans une roselière fraîche et verte, dont les cannes touffues pouvaient cacher un homme à cheval et le rendre invisible à deux mètres.

— Lorsque les vaches ou les chèvres ne me la mangent pas l'hiver, cette roselière est très belle, — dit don Petro Pablo, hissant, avec un soin délicat, la dame-jeanne suspendue au bout d'une lanière de cuir de viscache attachée à la margelle.

— Mais, mon oncle ! s'écria Midas. Cette roselière est une fortune ! A la ville, pour une canne à tête de loup on vous demande deux ou trois piastres ; vous devez avoir là de quatre à cinq mille roseaux : dix mille piastres !

— Comment dis-tu? demanda le vieux sans interrompre son intéressante opération.

— Vous en avez-là pour dix mille piastres, au moins.

— Par dessous la jambe !

— Dix mille piastres?

— Le vieux fit une moue désintéressée, parce que, en cet instant, la bombonne enveloppée de toiles ruisselantes, apparaissait au dessus de la margelle.

— Cette eau est glacée !... Si nous nous asseyions ici même? Que t'en semble?... A la maison les femmes doivent aller de côté et d'autre, elles ne viendront pas nous déranger.

— Comme vous voudrez, mon oncle, répondit Midas, en train de faire des chiffres dans un carnet.

Portant la dame-jeanne par le col, don Pedro Pablo pénétra entre les roseaux, en coupa deux ou trois et s'assit sur le sol noir de mousse.

— C'est que je n'ai pas de verre, ici !... Ça ne te fait rien de boire à même le goulot?

— Non, mon oncle.

— Elle n'est pas très lourde, la petite dame-

jeanne, s'écria le vieux en la soulevant jusqu'à sa bouche.

Le vin chanta un bon moment son glouglou ! tandis que Midas faisait ses chiffres ; ensuite, à bout d'haleine, don Pedro Pablo redressa la bombonne qu'il remit à son neveu avec cette observation philosophique :

— C'est beaucoup mieux ainsi, parce qu'on ne s'effraie pas de ce qu'on absorbe...

IV

Le figuier avait poussé dans une fissure d'un énorme rocher au pied duquel jaillissait une source.

Le rocher se dressait taillé et fendu comme un livre posé sur sa tranche ; dans les endroits où le soleil ne pénétrait jamais croissaient des fougères aux feuilles dorées, et, à la cime, des touffes de menthe. Le figuier, n'ayant pu s'élever perpendiculairement, s'étendait comme un long chevalet à deux mètres du sol, et projetait des branches grosses comme des troncs d'arbres séculaires.

Vue du haut du rocher, cette masse de feuillage semblait être un petit bois qui résonnait dès l'aube du bourdonnement des abeilles sylvestres et des trilles de tous les oiseaux de ce ciel.

Maria-Juana, qui avait respiré toute la nuit l'ardent parfum du pâturage entrant par la fenêtre de sa chambre, s'éveilla, le premier jour, au chant des grives.

— Avez-vous beaucoup de cages d'oiseaux, ici? demanda-t-elle à *ña* Léopolda, occupée à découvrir dans les cendres les braises du foyer pour faire du feu.

— Des cages !... *niña*, il n'y en a point ici.

— Et ces oiseaux qui chantent là?

— Ce sont ceux du figuier qui vont manger les figues aussitôt qu'ils les verront mûres.

Par la suite, la jeune fille prit l'habitude d'aller, au saut du lit, cueillir les figues mûries au soleil de la veille et rafraîchies par le serein. Elle se déchaussait pour ne pas glisser, puis, de branche en branche, grimpait jusqu'à la cime où les fruits mûrissaient plus tôt, souvent éventrés et comme ensanglantés par le bec des grives. Elle déposait les meilleurs dans une assiette et les portait à la grand'mère qui les couvrait de feuilles de balisier et les serrait dans un placard pratiqué dans le mur d'adobes.

Un matin qu'elle était à sa cueillette, don Pedro Pablo, pénétrant sous le feuillage s'écria :

— Quel est donc cet oiseau si grand et si joli qui est en train de manger mes figues?

Maria-Juana rit et descendit pour baiser la main ridée de son oncle.

— La bénédiction des vieillards porte bonheur, lui dit ce dernier en lui dessinant du pouce une petite croix sur le front. Ton père, dès son lever, s'est mis à griffonner des chiffres. Il me semble qu'il n'a pas envie de m'accompagner jusqu'au champ pour parcourir les clôtures. Veux-tu venir, toi?

— A pied?

— A cheval. Tu prendras la monture et la selle de Midas.

— A la porte du parc se trouvaient deux chevaux sellés que contemplaient, bouche bée, Aquiles et Hector. L'un portait la simple et rustique selle de don Pedro Pablo, avec ses épaisses peaux de mouton râpées; l'autre, une luxueuse selle mexicaine, fraîchement sortie des mains du bourrelier : c'était celle de Midas, qui jugeait indispensable, pour faire des affaires à la campagne, d'être pourvu du meilleur harnachement.

Maria-Juana, montée en amazone, suivit son oncle qui s'engagea dans un petit sentier escarpé bordé de broussailles.

Ils atteignirent ainsi la plus élevée des collines qui entouraient la maison, collines pelées et pauvres de pâture, où fleurissait le thym et où les viscaches creusaient leurs terriers.

Toute la région était une vallée flanquée au levant d'une chaîne abrupte de montagnes noires, et au couchant de verts côteaux en pente douce, qui s'échelonnaient en d'infinies ondulations jusqu'aux bruns et stériles flancs de l'Achala.

— Ton père est un chimérique, disait à Maria-Juana don Pedro-Pablo. D'abord, j'ai eu confiance en lui ; de ma vie je n'avais vendu une canne ; avec tous ses calculs, il m'a décidé à lui laisser couper la roselière, et je lui ai même donné de l'argent pour transporter sa récolte à Cordoba, où on devait la lui payer, disait-il, deux piastres la pièce.

— Et combien a-t-il fait? demanda la jeune fille, talonnant son cheval pour le maintenir à la hauteur de celui du vieux.

— Je crois qu'il est parvenu à vendre deux douzaines de cannes. Les autres sont en train de pourrir dans un ravin où il les a fait jeter, las de payer le loyer de la surface qu'elles occupaient au marché. Il a perdu... ou plutôt j'ai perdu, moi, une bonne poignée de piastres.

— Il vous les paiera, mon oncle...

— Qu'est-ce qu'il va payer, ma pauvre enfant ! Peu m'importe si cela doit contribuer à le guérir de ses fantaisies... Et malgré cela, il me semble qu'il est en train de machiner quelqu'autre affaire du même genre.

— Il faut bien qu'il s'occupe à quelque chose.

— Il ferait mieux de ne s'occuper de rien. Est-ce que je ne lui donne pas le vivre et le couvert?... Et je voulais t'en parler parce que tu me sembles plus sérieuse que ton père. Toi seule as mis de l'ordre chez moi où tout était sens dessus dessous entre les mains de Léopolda. Qui sait si tu ne seras pas aussi capable d'administrer un jour les affaires du dehors?

— Un jour?...

— Oui, ma fillette, quand je mourrai et que tout vous reviendra.

— Quelles idées vous avez, mon oncle, par une matinée si belle !

Ils se trouvaient près d'une borne de pierre plantée sur la plus haute ondulation des côteaux qui dominaient la gorge de Inti-Huassi.

— Ceci est la limite de mes terres. Elles s'étendent jusqu'au ruisseau où se déverse la source du figuier. Il y a là-bas une autre borne qui forme croix avec celle-ci.

Le vieillard se tut et contempla sa petite nièce qui, dressée sur la selle afin de mieux voir, semblait baigner de la lumière de ses yeux le vaste paysage, depuis les noires montagnes de l'orient jusqu'à la crête brune de la Cordillère d'Achala. Ses yeux paisibles, d'un bleu si pur, bien qu'elle fût d'un type plutôt brune que blonde, révélaient une âme profonde et pleine d'illusions, mais douce et tranquille.

Un gamin suivait à pied le chemin de Canteros, poussant devant lui un petit troupeau d'ânes chargés de bois mort qu'il allait vendre en ville.

Don Pedro-Pablo entrait en fureur chaque fois que son regard découvrait ce tableau, car cette misérable industrie qu'exerçaient les paysans paresseux, vivant au jour le jour, avait dépouillé les bois de la région, ainsi appauvrie et rendue stérile.

Le vieux allait parler, mais il demeura saisi de voir son enfant s'approcher du gamin et engager conversation avec lui.

— Si j'avais rencontré, dit-il, une petite femme comme toi il y a soixante ans, alors que j'en avais une vingtaine, j'aurais maintenant des petits-fils.

Marie-Juana rougit comme si le compliment lui fût venu d'un jeune homme.

Ensuite don Pedro-Pablo ajouta tristement :

— Mais je crains que tu ne sois pas capable des choses que je pensais.

— Pourquoi, mon oncle?

— Tu dois avoir moins d'énergie que ton père, malgré sa tête de linotte.

— Je ne sais comment est papa, répondit mélancoliquement la jeune fille, qui commençait à douter de la capacité de son père pour les affaires, mais qu'est-ce qui vous fait penser que je n'ai pas d'énergie?

— Tes yeux bleus te dénoncent, mon enfant. Pour moi, avec de tels yeux, on n'est capable que de s'amouracher et de pleurer.

Maria-Juana éclata de rire et le vieux changea de thème.

— Tu vois cette fissure dans la Cordillère?... Lorsque le soleil se couche, un faisceau de rayons passe par là et va tomber juste sur ces maisons blanches. Les vois-tu?

— Oui, mon oncle. Canteros, n'est-ce pas?

— Oui, Canteros. Et ce rayon de soleil, en décembre, suit tout le long les limites de mon terrain ; de sorte que, si les bornes se perdaient et tous mes papiers se brûlaient, on pourrait, à l'aide de ce rayon, mesurer de nouveau la propriété.

Maria-Juana regardait dans la direction indiquée, mais don Pedro-Pablo hocha la tête :

— Non, non, mon enfant ! avec ces yeux bleus tu ne dois pas avoir l'énergie nécessaire pour tuer une mouche.

V

La source du figuier coulait au fond de la gorge et jetait ses eaux fraîches et son fin sable doré dans une rivière à peine plus grosse qu'elle après les pluies.

Un peu au delà d'un petit tertre de pierres vertes qu'elle éclaboussait au passage, se trouvait, à l'abri de cette sorte de jetée, la piscine magnifique de Maria-Juana.

— Ce tertre, expliqua un jour don Pedro-Pablo, est tout en « pierre à crapaud ». Et il montrait un mortier creusé dans une grosse dalle qu'il avait trouvée là.

Midas boudait depuis l'échec de son affaire de cannes, ensuite de celui d'une vente en grand de cresson qu'il avait agitée dans sa cervelle, puis d'une exploitation de nids de perroquets « des falaises », dont il avait imaginé de pourvoir les hôtels de la ville, sans compter quel-

ques autres affaires qui lui avaient glissé entre les doigts. Aussi n'attendit-il pas davantage pour se remettre à ses calculs, sachant combien la « pierre à crapaud » est propre à de curieuses sculptures, et il se mit à envoyer à la ville des chargements de pierres.

Le second été que les Ontiveros passaient à Intí-Huassi était à demi-écoulé. La grand'-mère, clouée dans un fauteuil par les rhumatismes, restait sous la galerie à regarder les poules ; Aquiles et Hector chassaient à coups de pierres les merles dans les champs de maïs, et don Pedro-Pablo continuait ses excursions au puits, quand il pensait n'être pas vu, pour y rendre visite à la dame jeanne de ce petit vin couleur de caramel qu'il dégustait dans la roselière sans en mesurer les rations.

C'était Maria-Juana qui, peu à peu, mettait de l'ordre en toutes choses, améliorant ainsi la production : elle faisait garder les œufs du poulailler, et comptait les chèvres du troupeau qui revenait, au crépuscule, dormir dans son enclos de « pilcas » ; ensuite, elle veillait à ce que les veaux nouveau-nés fussent préservés des tiques, enfin elle organisait des chasses au puma, lorsqu'on découvrait quelque poulain égorgé, à demi dévoré par le fauve.

Un jour, Tiburcio, un jeune domestique chargé par Aquiles et Hector de leur apprendre à confectionner des pièges à grives, entra dans la salle à manger à l'heure du dîner, son chapeau en entonnoir dans une main et son fouet court dans l'autre, et raconta ce qu'il avait appris en ville d'où il revenait avec son âne :

— On dit que Roque Carpio est revenu.

Le vieil Ontiveros releva la tête avec un vif mouvement de curiosité et murmura :

— Comment !... Les vingt ans seraient déjà écoulés?... Dieu ! comme le temps passe ! Et, pour expliquer sa manifestation de contrariété, il ajouta :

— Cet homme sort de prison. Il avait tué sa femme par jalousie et si méchamment qu'il n'échappa au peloton d'exécution que par sa qualité de *caudillo* (1) politique très estimé. Quel beau garçon c'était alors ! Il ne devait pas avoir plus de vingt-deux ans et on le jugeait capable de renverser par les cornes un taureau sauvage.

— Dieu nous garde ! murmura la vieille dame.

(1) « Leader » régional dont l'influence est très recherchée au point de vue électoral.

— Ne craignez rien, *señora*. Il est de sentiments nobles, au fond. J'ai connu son père ; il me devait quelques services, et lui se le rappellera certainement.

Aquiles et Hector allèrent se coucher, imaginant des aventures auxquelles prenait part ce sombre personnage.

Dans les yeux bleus de Maria-Juana passa, comme un léger nuage, un peu de la crainte de sa grand'mère, mais elle conserva dans sa mémoire le nom de Roque Carpio.

VI

Une nuit de la mi-décembre, on entendit un grand vacarme d'aboiements du côté du parc aux chevreaux.

— C'est peut-être le lion, dit *ña* Léopolda en passant la tête par l'entrebaillement de la porte de sa chambre, mais sans oser sortir.

Don Pedro-Pablo qui dormait comme une souche sur son matelas de paille de maïs fraîche, ne bougea pas. Maria-Juana se leva et, sur la pointe des pieds, sortit sous la galerie.

La lune superbe se levait comme un disque d'or au-dessus de la crête de la montagne.

Il n'est pas encore tard, pensa-t-elle en regardant les ombres qui s'allongeaient sur le sol jaune de la cour. Elle fit quelques pas, mais ne put savoir pourquoi les chiens avaient aboyé.

VII

Ce matin-là, trois jours avant Noël, un homme qui semblait avoir dormi sous le saule, près du confluent de la source et de la rivière, sellait tranquillement son cheval, un alezan brûlé, velu et maigre.

Il produisait l'impression d'un vigoureux quadragénaire. Sa barbe, très noire, lui donnait un aspect inquiétant, malgré la finesse de ses traits, et bien que les détails de son costume et de sa monture ne révélâssent rien de suspect.

Son regard paraissait attiré vers la maison de don Pedro Pablo, dont le séparaient quelque deux cents mètres de roselière, et au dessus de laquelle un panache de fumée s'élevait doucement dans l'air pur.

Son indécision était visible. Il se demandait apparemment s'il irait saluer le propriétaire, ou s'il suivrait son chemin.

— Voici un bon endroit pour se baigner, les jours de chaleur, pensait-il en contemplant la

petite crique formée par le tertre de « pierre à crapaud ». Mais une marque dans le sable attira son attention ; il s'en approcha d'un pas, et la regarda avec curiosité.

C'était la trace d'un pied, trace fine et nettement imprimée dans le sable mouillé.

— Ce n'est pas le pied d'un jeune garçon, se dit-il, mais c'est un pied délicat... un pied de femme...

Il semblait ému, comme si cette marque avait remué les cendres de ses sentiments et de ses souvenirs. Il ne pouvait la quitter des yeux, et ne fut distrait ni par un craquement de roseaux qui se brisaient derrière lui pour livrer passage à un jeune garçon, ni par le sifflement d'une pierre projetée par une fronde et qui alla se perdre dans le bois.

Ce ne fut que lorsque le gamin se trouva près de lui que Roque Carpio cessa de considérer la trace du pied et s'adossa à son cheval.

Aquiles interrompant sa chasse aux perroquets à travers le champ de maïs, s'approcha de lui sans défiance, ne pouvant s'imaginer qui était cet intrus.

— Bonjour, petit. Cette maison, là-bas, est celle du vieil Ontiveros, n'est-ce pas?

— C'est bien la sienne. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Rien. Je suivais le chemin, et je me suis approché de la rivière pour faire boire mon cheval.

— Mais le terrain est clos ; comment avez-vous pu entrer?

— Il y a une porte dans la *pilca*.

— Ah ! c'est vrai ! s'écria Aquiles. Qui êtes-vous?

L'homme répondit par une autre question :

— Il est toujours en vie, don Pedro-Pablo Ontiveros?

— Oui.

— Il doit être pas mal âgé.

— En effet.

— Je l'ai beaucoup connu et j'étais son ami.

Ils se turent un instant, distraits par une bande de pigeons brun cannelle qui se posa sur le saule.

Le regard de Roque Carpio s'étant de nouveau porté sur la trace de ce pied, il ne put réfréner sa curiosité.

— Qui est venu hier soir sur cette plage pour laisser une si jolie trace?

— Ma sœur s'est baignée là hier soir.

— Ce pied est donc le sien?

— On le dirait.

— Joli pied ! s'écria malgré lui Roque Carpio. Votre sœur, petit, qu'est-elle par rapport à don Pedro Pablo?

— Petite nièce.

— Le vieux, quand je l'ai connu, n'avait qu'un neveu, Midas Ontiveros.

— C'est mon père.

— En ce cas, elle doit être bien jeune, celle à qui appartient ce pied.

— On dit qu'elle a dix-huit ans.

Roque demeura pensif, le regard fixé sur la trace.

On entendit de nouveau un bruit de roseaux brisés, et Hector apparut entre les cannes, car les petits bandits ne savaient aller que hors de tout chemin, afin de surprendre les oiseaux « chez eux ».

L'ex-prisonnier se mit à serrer le dernier nœud de la sangle qui maintenait les peaux de mouton de sa selle, puis il monta à cheval et dit :

— Je repasserai plus tard pour visiter don Pedro Pablo... Voulez-vous lui dire, enfants, que Roque Carpio lui envoie le bonjour?

Aquiles et Hector faillirent en tomber de leur haut. Ils attendirent que l'homme eût disparu dans un fourré pour courir porter à la maison la singulière nouvelle.

VIII

Quelques jours après, la veille de Noël, les habitants de la *Sierra* haute qui descendaient à Canteros pour la messe de minuit, remarquant sur le chemin les traces d'un cheval ferré, conclurent que son cavalier était étranger à la région, où personne ne s'aventure autrement qu'à dos de mule, ou sur de petits chevaux montagnards au pied menu, qu'on ne ferre pas, afin qu'ils ne glissent pas sur les versants pierreux de la Cordillère.

— Il va seul ! se dirent les paysans. Comment a-t-il eu le courage de venir jusqu'ici sans guide?

Et ils se l'imaginaient perdu dans ce désert de roches grises ou jaunes, rongées par les vents et les pluies de tant de siècles, où l'on n'entend que le vent qui bourdonne aux creux des rocher, où la mélancolique mélodie des petites sources, et, tout au plus, de temps à autre, le cri guttural d'un *caracara* affamé.

Ils pensaient aussi qu'ils ne tarderaient pas à voir les condors et les aigles entrelacer leur vol circulaire au-dessus d'un ravin au fond duquel gisait leur proie, un cadavre : ce serait certainement le cavalier et sa monture, égarés et

morts de faim dans les sinistres solitudes d'Achala.

Ils se trompaient, cependant, car Roque Carpio connaissait parfaitement les sentiers de ces montagnes, et, à travers le brouillard ou la neige, alors que, le soleil étant caché, il n'y a pas moyen de découvrir les tortueux sentiers effacés, il savait, lui, marcher dans la direction voulue sans s'en écarter d'une palme.

Les vingt années passées en prison ne lui avaient pas fait perdre la mémoire, et s'il montait un cheval originaire d'une autre région, c'était parce qu'il n'en avait pas d'autre et n'aurait pu s'en procurer un sans entrer dans des explications.

Il s'était proposé de traverser la *sierra* pour atteindre la *pampa* de San Luis, immense plaine qui s'étendait sur des lieues et des lieues de pâturages propres à l'élevage des moutons.

***

Lorsqu'il se fit annoncer chez don Pedro-Pablo, celui-ci ne le fit introduire ni dans l'une des pièces, ni même sous la galerie : on mit deux chaises à l'ombre du figuier, et c'est là qu'il le reçut, comme s'il eût voulu le tenir à l'écart de sa famille.

Roque Carpio remarqua le dédain du vieil ami de son père et il ne l'estima pas injuste, car un homme qui sort de prison n'a pas le droit de prétendre être reçu à bras ouverts. Toutefois cet accueil lui fut douloureux. Il était venu comme poussé par une force supérieure à sa volonté, avec l'illusion de connaître celle qui avait laissé la trace de son pied dans le sable de la source.

Comment cette folle obstination était-elle entrée dans sa tête? C'était son destin certainement que de s'éprendre d'une façon incompréhensible pour les autres hommes. Il en avait été ainsi auparavant, il en était, de nouveau, de même à présent.

Il s'en fallut de peu que sa visite ne s'achevât sans qu'il eût atteint le but qu'il poursuivait dans cette maison. Mais le vieil Ontiveros ayant observé que son inquiétant visiteur semblait froissé, voulut le flatter en lui offrant de ses figues, et il appela Maria-Juana qui apporta l'assiette couverte de feuilles de balisier.

Roque dût faire appel à toute son énergie pour ne pas révéler l'émotion trouble que lui causa la vue de cette jeune fille. Elle s'éloigna, du reste, à l'instant, sans lui accorder un regard, mais il demeura empoisonné à jamais d'une passion forte comme la mort.

— Ils me méprisent, se dit-il en crachant à terre au moment de monter à cheval pour repartir, avec l'intention de ne plus revenir dans cette maison ; et cependant, si je voulais revenir une nuit, alors que le père fait la fête au bourg, et que le vieux cuve son vin..., qui la défendrait? Ses chiens? Ils m'ont laissé dormir la nuit dernière près du parc aux chèvres, et si je voulais entrer, ils ne m'en empêcheraient pas. Et elle, que pourrait-elle me dire? Avec ses yeux bleus de Sainte Vierge..., elle s'évanouirait avant que je ne la touche, et je pourrais l'emporter là où personne ne la découvrirait jamais. Qui connaît mieux que moi les chemins de la *sierra*?

Cependant, à mesure qu'il s'éloignait d'Inti-Huassi la tentation s'affaiblissait. Quelle folie ! à quarante ans, avec son amère expérience de ce que coûte une minute d'égarement, il ne devait pas agir comme un écervelé. Telle était la vérité bien claire, et puisqu'il était banni des lieux habités, il en trouverait d'autres où gagner sa vie.

Pour son âme sombre déjà faite à l'exil, la retraite serait d'autant meilleure que plus lointaine et solitaire.

Au dernier magasin de comestibles du bourg, il donna à son cheval une bonne ration de maïs, tandis qu'il remplissait de vivres ses sacoches et buvait un petit verre de genièvre.

Au moment où il se disposait à sortir, un homme entra ; Roque demeura, sa curiosité piquée, jusqu'à ce qu'il eût appris que c'était Midas Ontiveros, et qu'il l'eût vu prendre un petit verre comme il l'avait fait lui-même et tout comme les autres paysans.

C'étaient donc ces gens-là qui se croyaient en droit de le recevoir sous le figuier, dans cette maison où il était venu en ami !

Il sella son cheval, y chargea ses sacoches et partit sans rien dire à personne de la direction qu'il allait prendre.

Deux jours de bonne marche lui auraient suffi pour atteindre l'endroit où il avait jugé bon de s'établir, sans crainte du désert, pour y élever des moutons, mais, à mesure qu'il s'éloignait, maintenant, son ferme propos s'amollissait et son jugement se troublait.

Il prit des sentiers perdus, cherchant les ravins où il pourrait trouver quelque pâture pour réparer les forces de son cheval, et, à l'heure où le soleil de décembre tombait d'aplomb, calcinant les roches éternelles, il se

reposa dans le lit ombragé des torrents à sec, et, la nuit, laissant au pied du rocher, sa monture entravée, s'abritait dans les anfractuosités où nichent les aigles. C'est ainsi qu'il ne rencontra personne au cours de son voyage, mais il n'en fut que plus seul avec ses pensées et la tentation.

Chose incroyable ! A peine connaissait-il la voix de cette jeune fille qu'il n'avait qu'entrevue auprès du vieillard, lui apportant une assiette de figues : s'il l'avait revue, il ne l'aurait pas reconnue, parce que sa mémoire ne conservait rien d'elle, rien que le regard fuyant de ses yeux bleus qui ne voulaient pas le regarder. Mais il se rappelait bien la trace de son pied ; il frémissait au souvenir de cette marque dans le sable, et son sang impétueux affluait dans son cœur comme un torrent. A quoi donc lui servait sa force?

Il y avait dans la *sierra* des gorges boisées, perdues dans le désert des roches que n'atteignaient jamais les hommes à la recherche du bétail égaré, car les troupeaux de juments, de moutons et de vaches fuyaient ces lieux où ils flairaient l'âpre odeur des pumas.

Là, un homme courageux pouvait vivre dix ans sans que personne vînt troubler sa tranquillité. Combien de temps lui faudrait-il pour se faire aimer d'une femme qui n'aurait d'autre protection que celle de son bras, ni d'autre toit que celui qu'il lui préparerait dans cette gorge?

Au troisième jour, il tournait bride, fouetté par ces pensées.

IX

Don Pedro-Pablo passa l'après-midi à laver à l'eau de son puits quelques dames-jeannes qui avaient contenu ce diable de petit vin couleur de caramel qu'il buvait à même le goulot sans s'effrayer de la ration absorbée.

Midas, tout modestement, l'aidait non seulement parce que c'était bien juste, puisqu'il l'avait aidé à les vider, mais aussi parce qu'il s'était mis en tête une affaire de pierre à chaux qui, d'après ses calculs, allait produire des tas d'or, pourvu qu'il obtînt un petit prêt, pour la mise en train.

Mais le vieux, sourd à l'énoncé des chiffres, revenait à son thème favori.

— Mon ami, le vigneron va me vendre ce qui lui reste de ce vin, à condition qu'aujourd'hui même je lui apporte des dames-jeannes. Cette nuit nous irons à la messe de minuit en famille, et j'en profiterai pour les lui porter à dos d'âne.

Tout joyeux dans la perspective d'acheter du vin un peu meilleur marché, il persista dans sa fermeté à ne pas promettre un centime à son neveu. Après le dîner, il fit seller des cheveaux pour eux, Maria-Juana et les deux garçons, et bâter ses trois ânes.

Doña Claudia resta à prier, sous la galerie, en compagnie de *ña* Léopolda, attendant le lever de la lune.

— Je ne me coucherai pas avant ton retour, avait-elle dit à sa petite-fille. La nuit sera claire bien que la lune doive se lever tard, car elle diminue maintenant.

Sur le chemin ils rencontrèrent de nombreux groupes de paysans qui allaient, eux aussi, au bourg. Comme ils ne pouvaient les reconnaître dans l'obscurité, ils les saluaient sans les nommer, et passaient en sifflant les ânes qui se confondaient souvent dans les caravanes, et donnaient fort à faire pour les en démêler.

La messe fut joyeuse, particulièrement pour Maria-Juana, dont l'esprit à la fois enfantin et religieux jouissait de manière indicible de ces traditions que la campagne presque seule a conservées.

A la sortie de l'église elle ne retrouva, rattachés aux acacias de la place, que son cheval et ceux de ses frères.

— Don Pedro-Pablo, leur dit un vieux paysan qui semblait les attendre, m'a chargé de vous dire que vous n'aviez qu'à partir en avant, puisque vous connaissez le chemin, parce qu'il allait jusque chez le marchand de vin avec les ânes et don Midas.

Maria-Juana hésita un moment, puis, considérant la nombreuse compagnie qui ferait route avec elle, sous une lune resplendissante comme un bel écu neuf, vu de trois quarts, elle se mit en selle d'un bond et partit au trot allongé.

Sa grand'mère l'attendait pour se coucher, et qui sait quond son père et son oncle en auraient fini avec l'affaire du marchand de vin?

La jeune fille pensait avec tristesse que son père perdait chaque jour un peu plus de sa dignité. Plus d'une fois il était rentré du bourg à l'aube, le chapeau sur les yeux, et s'était jeté sur le lit pour y dormir jusqu'après la sieste.

Ce n'était certes pas le vieil Ontiveros qui pouvait le retenir sur cette pente, quoiqu'il tînt à honneur, lui, de ne boire aucune autre espèce de spiritueux que du vin, et spécialement son favori, qui semblait coloré avec du sucre brûlé.

Un homme, posté dans l'ombre des acacias,

avait vu Maria-Juana sortir de l'église, et il n'eut pas besoin de s'approcher pour écouter ce que lui disait le paysan, car il venait de l'entendre de la bouche de don Pedro-Pablo lui-même.

Aussitôt qu'elle fut partie, il monta à cheval et se mit en route à son tour, au petit trot, par des chemins écartés. Dans une dépression de terrain où s'étendait un bois sombre de mimosas, il mit pied à terre et travailla un moment à déferrer sa monture à l'aide de son gros couteau. En bon « criollo » qu'il était, il avait observé qu'avec un peu d'expérience de ce genre de filature, on pouvait le suivre à travers la montagne, parce que ses traces étaient distinctes de celles des autres cavaliers. Maintenant elles étaient semblables.

Il palpa le cou de son cheval qu'il trouva amaigri par les rudes étapes qu'il avait couvertes.

— Il est pourtant fort, pensa-t-il. Enfin, il aura là-bas de la bonne pâture pour se refaire.

Et il se remit en selle.

X

Bien que Maria-Juana s'abstînt de galoper, afin de ne pas trop s'éloigner de son père, dans la pensée qu'il ne tarderait pas à la rejoindre, elle arriva à la gorge d'Inti-Huassi toute seule avec ses frères, et, s'écartant de la grande route, elle pénétra résolument dans l'ombre des vieux caroubiers, haute et silencieuse comme une nef gothique. Au fond de ce couloir naturel si propre à une embuscade, on reconnaissait la tâche blanchâtre de la maison.

— Ils nous auront rejoints avant que nous n'arrivions, disait la jeune fille sans la moindre crainte.

Mais elle arriva seule avec ses jeunes compagnons, et la grand'mère qui les attendait, comme elle l'avait dit, s'écria :

— Dieu soit loué ! car j'étais tout de même inquiète... Mais ils y sont donc restés, eux?

Maria-Juana relata ce qui était arrivé, tout en dessellant les chevaux que l'un des enfants lâcha ensuite dans le champ.

Aquiles et Hector entrèrent dans leur chambre, un cabinet isolé des pièces où dormait le reste de la famille. *Na* Léopolda s'était déjà retirée, et Maria-Juana, qui tombait de sommeil, raconta sans enthousiasme à *doña* Claudia ce qu'elle avait vu à l'église.

Toutes deux se mirent au lit, et, afin que l'oncle et le neveu pussent entrer lorsqu'ils arriveraient, la jeune fille ne barra pas en dedans la porte de sa chambre, mais la laissa entrebâillée et simplement étayée par la traverse.

La lune, filtrant par cette fissure, rayait le sol de terre battue de la chambre d'une étroite bande argentée qui se déplaçait lentement.

Maria-Juana s'endormit, mais les yeux de l'aïeule se fixèrent machinalement sur ce rayon lumineux.

Toutes les rumeurs d'une nuit si pure lui parvenaient par l'entre-bâillement de la porte. Elle était inquiète sans qu'elle eût pu expliquer pourquoi, mais le chant des grillons amoureux de la paix la tranquillisait.

Tout à coup, dans la campagne déserte, résonna l'aigre chuintement d'une chouette. La vieille dame prêta l'oreille.

— Ce sont eux qui rentrent, murmura-t-elle.

Presqu'aussitôt aboyèrent les deux petits chiens qui n'avaient pas voulu suivre don Pedro-Pablo avec les autres.

— Ce sont bien eux, répéta *doña* Claudia, et elle tendit davantage l'oreille, espérant entendre le bruit de tambour étouffé du trot des ânes ; mais elle n'entendit que les aboiements des chiens, et, soudain, un cri plaintif de l'un d'eux, puis plus rien.

— Quelqu'un qui a perdu son chemin, se dit la dame. Mais pourquoi les deux chiens se sont-ils tus?

Brusquement la raie lumineuse qui entrait par l'ouverture de la porte disparut.

— C'est un nuage qui passe, dit *doña* Claudia en se redressant, ou quelqu'un qui s'est arrêté devant la porte sous la galerie.

Elle descendit péniblement de son lit et s'approcha de celui de sa petite fille qu'elle trouva réveillée et le cœur agité.

— As-tu entendu, grand'mère?... Les chiens n'aboient plus et il y en a un qui se plaint. J'ai entendu des pas dans la cour ; ...quelqu'un est tout près de la porte.

Maria-Juana chuchotait ces paroles à l'oreille de sa grand'mère qui ne pouvait articuler péniblement que « oui, oui. »

Les grillons, eux aussi s'étaient tus et on percevait distinctement le frottement d'une main qui cherchait à tâtons la traverse avec laquelle on avait étayé la porte.

— Jésus nous protège ! s'écria la jeune fille en sautant du lit. Assurons la traverse, grand'mère !

Elle se jeta sur la porte avec une telle violence que la main de l'intrus dut être pincée en se re-

tirant, car on entendit une plainte, puis une voix qui s'efforçait d'être aimable :

— Ouvrez, *niña !* N'ayez pas peur de moi. Voici votre papa et votre oncle.

Maria-Juana, reconnaissant la voix de Roque Carpio, s'appuya de tout le poids de son corps sur la porte qui commençait à céder.

C'était une grosse porte de caroubier à un seul vantail. Pourvu qu'elle parvînt à l'ajuster dans sa feuillure et à planter une cheville dans un trou creusé exprès dans le seuil, il n'y avait pas de force humaine capable de l'enfoncer.

Sans retirer la traverse qui servait d'étai, elle dit d'une voix calme :

— Grand'mère, passez-moi la cheville et aidez-moi à ajuster la porte.

Ses paroles parvenant à l'homme, au dehors, on entendit un petit rire moqueur.

— N'ayez donc pas peur, *niña*, et ouvrez-moi. Vous ne voudriez pas que j'attende au serein votre oncle et votre papa?

La grand'mère, plus morte que vive, claquant des dents, se traîna et remit à la jeune fille un gros pieu.

— Si j'arrive à le ficher dans le trou, pensa celle-ci, nous sommes sauvées. Ensuite je mettrai en place la traverse.

Elle redoubla ses poussées, mais l'effort qu'elle fit ne servit qu'à lui démontrer que si la porte lui résistait moins, c'était parce que Carpio ne s'appuyait pas contre avec force.

On entendit de nouveau son rire d'homme sûr de lui, mais qui garde la violence pour la dernière extrémité.

— Ne vous fatiguez donc pas, *niña ;* c'est inutile. Avec un seul doigt je puis vous vaincre : voyez !

La grand'mère poussa un cri de terreur : un peu du rayon de lune rentra dans la pièce et la fissure s'élargit.

Alors les garçons, réveillés en sursaut, se mirent à pleurer, et *ña* Léopoldo, comprenant qu'on assaillait la maison, poussa des hurlements et se retrancha dans sa chambre.

Le vacarme exaspéra Carpio qui, avec un puissant effort, passa le pied par l'ouverture de la porte. Maria-Juana se jeta désespérément sur l'étai et le cala si fortement dans le sol qu'il put résister à une violente poussée de l'assaillant.

— Maudite gamine ! grommela celui-ci entre ses dents. Ouvrez-moi la porte ou j'entre par la fenêtre !

La malheureuse eut un instant de découragement à la vue de sa fenêtre entr'ouverte, sans autre protection que des barreaux de bois vermoulu et un volet assuré par un mince verrou.

Son salut exigeait non seulement qu'elle empêchât la porte de s'ouvrir, mais aussi à éviter que le bandit pût retirer son pied. Il lui fallait le maintenir prisonnier à tout prix, aussi s'appuya-t-elle de flanc sur l'étai ; le *gaucho* soufflait de douleur tout en s'efforçant de se délivrer.

Doña Claudia disait le Trisagion, à genoux, les bras en croix, au milieu de la pièce.

— Grand'mère, lui dit Maria-Juana à voix basse, n'avez-vous pas une arme quelconque?

— Rien, mon enfant.

— Pas même un couteau?

— Des couteaux de table seulement. Dieu saint, saint et fort, saint et immortel !...

— Grand'mère, passez-moi les ciseaux. Venez, appuyez-vous sur l'étai. Si nous parvenons à le caler sous cette traverse, vous pourrez le maintenir seule, pendant que moi je m'occuperai d'autre chose.

La vieille dame s'approcha, toute tremblante, remit les ciseaux et se laissa tomber, inerte, sur l'étai.

— Un peu plus grand'mère... Ça y est !

Roque Carpio souffrit horriblement tandis que la solide porte broyait son pied, mais il exerça une si violente poussée qu'il la secoua sur ses gonds sans la faire céder.

— Ouvrez-moi, canejo ! s'écria-t-il avec fureur, et, en ce même instant, une lame aiguë s'enfonçait dans sa chair.

Il poussa un épouvantable rugissement et se mit à lutter avec la force du désespoir pour enfoncer la porte et délivrer ce pied que Maria-Juana était en train de cribler de coups de pointe, avec ses ciseaux maniés en poignard. Mais la porte était comme un étau qui semblait se reserrer à mesure que son pied enflait et que sa botte se remplissait de sang.

A chacun de ses blasphèmes accompagné d'une poussée qui secouait jusqu'au toit de la chambre, Marie-Juana plantait sa lame à travers le cuir de la chaussure, tout en répondant d'une voix haute et ferme à l'oreille de sa grand'mère.

— Saint, saint, saint est le dieu des armées. Seigneur, secourez-moi promptement.

On n'entendait plus les pleurs des enfants ni les hurlements de *ña* Léopolda, couverts par les rugissements de lion du bandit martyrisé de cette manière épouvantable.

Et cela dura toute la nuit.

Cependant ni don Pedro-Pablo ni Midas ne rentraient. Ils avaient laissé chevaux et ânes à la porte de la boutique, aux mains de Tiburcio, le jeune domestique, et absorbaient verres sur verres : l'oncle, fidèle à sa tradition, le petit vin couleur de caramel, le neveu, de tout ce que buvaient les autres paysans qui le stimulaient par leur attention, non exempte d'ironie, à écouter ses grandioses projets.

Enfin, l'aube tendit à l'Orient sa frange de pourpre, et les montagnes noires s'enlevèrent en vigueur sur ce fonds lumineux.

Depuis un long moment Roque Carpio avait cessé de gémir. Son corps gisait près du seuil, couvert de sang, et son pied était encore serré dans la fissure de la porte.

XI

Lorsque, au grand jour, Tiburcio ouvrit la barrière pour laisser passer les bêtes chargées de dames-jeannes, et, derrière elles, les deux Ontiveros, le chapeau sur les yeux pour dissimuler le trouble du regard, le jeune homme, dirigeant vers la maison son coup d'œil de paysan, s'écria :

— Là-bas, sous le figuier, il y a l'alezan brûlé de don Roque Carpio !

Le vieux se dégourdit à l'instant, et, piquant des deux, partit au galop, suivi de Midas qui ballottait comme un sac.

A la vue du corps gisant sous la galerie, ils se regardèrent avec épouvante.

Cependant le bruit des chevaux attira au dehors Léopolda puis les enfants, et, enfin, s'ouvrit l'invincible porte de caroubier, et Maria-Juana apparut, le teint jaune et les yeux cernés par l'insomnie, mais calme et sévère, en reconnaissant les deux hommes qui l'avaient abandonnée.

La grand'mère était étendue, évanouie, au pied du lit, et, dans une flaque de sang coagulé qui descendait du seuil, les ciseaux étaient restés ouverts en croix.

HUGO WAST.

(Traduit par Louis M. Montpellier).

LE ROMAN D'AUJOURD'HUI

Le roman français subit, en ce moment, une évolution qu'il me semble bien difficile de nier et dont il n'est pas exagéré d'attendre une manière de renouvellement. Quelles causes l'ont provoquée, et dans quel sens se produit-elle? C'est ce que se proposent de déterminer les réflexions suivantes, simples notes d'un caractère peut-être un peu trop personnel.

Au lendemain de la guerre, le roman littéraire manifesta des tendances confuses ; de leur ensemble (en laissant de côté tout ce qui ressortissait au domaine du roman d'aventures, dont il faudrait traiter à part), on peut en extraire deux. Mais il sied de voir d'abord d'où était venue la confusion. On ne risque pas de se tromper en l'attribuant à l'excès de vogue que connut le roman, vogue qui poussa auteurs et éditeurs à couvrir du pavillon « roman » des marchandises douteuses, vogue qui était elle-même la conséquence de ce goût de la facilité dont le monde, aux alentours des années 1919-1929, donna, en d'autres domaines, maints scandaleux exemples. Le roman gagna donc aux dépens de ses voisins, les autres genres littéraires, et ce gain apparent n'alla point sans abâtardissement.

De cette confusion se dégagèrent deux genres qui remportèrent des suffrages abondants : le récit psychologique et le roman poétique (nous verrons à définir ce mot).

Le premier, le récit psychologique, appartient à une tradition dont la France peut légitimement s'enorgueillir : c'est celle qui, de Mme de La Fayette à Benjamin Constant, de Fromentin à M. André Gide a doté nos lettres d'un grand nombre d'œuvres importantes. Classique, cette tradition l'est par un sens très aigu des idées générales, par un amour marqué pour l'abstrait, par un certain penchant pour ce qui est délié, lucide et sec. *Le Bal du Comte d'Orgel*, de Raymond Radiguet est un bon exemple d'une telle forme d'art, à laquelle certains disciples un peu hâtifs, M. Martin-Chauffier et M. Jacques Sindral, tentèrent d'apporter le bénéfice de l'analyse proustienne. Mais, avec ou sans Proust, cette tendance est traditionnelle et M. Henri Massis l'a fort bien montré dans l'étude qu'il a consacrée au Roman français et à Raymond Radiguet.

Une autre tendance, plus originale, se manifesta simultanément. Le roman annexant, du moins par l'artifice de la couverture, les autres genres, n'était-il pas légitime d'utiliser à des fins romanesques les procédés de ces genres?

C'est ce que tentèrent divers jeunes, notamment en ce qui concerne la poésie. Pendant près de dix ans nous avons assisté à des efforts, de mérites divers, pour intégrer la poésie à la matière romanesque, pour substituer à l'action et au développement psychologiques un élan lyrique et en même temps pour demander au style d'étayer la construction.

Ainsi sont nés tous ces romans d'il y a sept ou huit ans, qui tiennent de la confession et du poème, et où l'éclat, souvent remarquable, du style, dissimule la pauvreté de l'action et celle plus grande encore de l'observation humaine. Ce n'est pas que, dans l'ensemble de ces œuvres, il n'en est qui soient d'un extrême intérêt : comme représentants de la tendance à la confession lyrique, les livres de M. Ph. Soupault et de M. René Crevel ont une valeur indéniable, de même que ceux de M. Delteil comme résolutions de problèmes de style. Mais ces livres ont souffert d'être appelés *romans* et le roman en a souffert encore plus qu'eux.

Entre ces deux tendances, il restait de la place pour ceux qui, tout en restant fidèles aux vieux cadres du roman d'avant-guerre, cherchaient à le renouveler en adoptant une attitude d'esprit plus critique et un style plus neuf : *Lewis et Irène* en est un exemple, que M. Paul Morand lui-même ne doit pas tenir pour un modèle du genre romanesque, esquisse plutôt que développement.

En somme, pendant une période assez longue, on ne voit guère apparaître de romanciers nouveaux. Un Morand, un Montherlant, sont de bons écrivains mais non des romanciers. Les vrais romanciers de ces dix ans sont des hommes comme M. Estaunié, M. Roger Martin du Gard, M. Duhamel, M. A. de Chateaubriant : ils prolongent, avec des différences plus ou moins importantes, la grande tradition naturaliste. Et le cas de M. Jacques Chardonne doit être réservé : romancier éminent, mais qui, dans la période où nous nous plaçons, n'a publié qu'un livre, *L'Epithalame*, et qui, depuis sa rentrée en scène, a publié trois romans entrant dans trois genres différents.

La situation a changé, le genre « récit psychologique » continue, certes, à fleurir, et fleurira sans doute tant qu'il existera, sur terre des Français. Mais le genre « roman poétique » est moribond et Paul Morand lui-même a renoncé aux effets de style trop voyants. Les romans qui s'imposent aujourd'hui sont des œuvres longues, patientes, écrites en grisaille, douées d'actions assez compliquées et lentes, et plus strictement calquées sur la vie, même si elles visent à la transposer. De qui procède ce roman nouveau dont MM. Julien Green, Marcel Arland, Emmanuel Robin, Emmanuel Bove et Georges Bernanos, sont parmi les représentants?

La première influence active me paraît être l'influence étrangère. On dit souvent Dostoïevski. Il est vrai, mais non exclusivement. Green, Robin, Bernanos subissent l'influence dostoïevskienne de la façon la plus nette ; mais chez Bove, je discernerais plus volontiers Tchékhov et chez Arland, l'action dominante est de toute évidence celle d'un Français, Martin du Gard. En fait, deux grands courants se sont fondus et ont agi sur les jeunes lettres françaises ; un courant russe et un courant anglais. Si Green est influencé par Dostoïevski, il l'est bien davantage par les sœurs Brontë et par Georges Eliot. Russes et Anglais (et parmi les Anglais, les plus récents), ont eu une action indéniable et qui se marque dans la conception des personnages autant que dans le dessin général du roman français contemporain. Chez l'un, ce sera le personnage qui trahira l'influence (Green), chez l'autre ce sera plutôt la construction générale (Martin du Gard).

Les Faux-Monnayeurs de Gide, livre qui vous laisse insatisfait, mais dont l'importance est de tout premier plan, jouent le rôle d'un véritable truchement : c'est la première et la plus consciente des tentatives faites jusqu'à ce jour pour accommoder aux nécessités françaises les principes généraux du grand roman étranger.

Enfin, il est hors de doute que le naturalisme, après une éclipse passagère, a de nouveau de l'influence sur les jeunes ramonciers, un naturalisme, certes, bien différent de celui de Médan, dépouillé de ce qu'il y avait de trop extérieur et de facile dans l'ancienne école, un naturalisme spiritualisé qui se préoccupe des choses de l'âme et dont les romans récents d'André Thérive sont d'intéressants exemples.

Cette brève énumération d'influences ne suffirait pas à définir le roman tel qu'il se présente aujourd'hui. Et toute définition, forcément limitative, risque de réduire singulièrement la portée d'une forme d'art dont le principal mérite est sa richesse. On ne peut donner aujourd'hui que quelques indications, en laissant aux historiens littéraires le soin de juger après coup.

L'influence d'André Gide a orienté le roman vers une conception du « roman pur », qui n'est pas le récit psychologique, non plus que le roman poétique. Mais, s'il a fallu quelque vingt mois pour fixer le sens de la poésie pure, sans doute en faudrait-il quarante pour proposer une définition acceptable de la pureté en matière romanesque. Le roman pur représente toujours un dosage, un dosage plus ou moins habile d'action, de psychologie, voire de poésie. Mieux vaut chercher des définitions d'un ordre plus technique.

Le roman suppose en premier lieu l'existence dans l'intrigue de caractères différenciés, dont la mise en contact, les conflits, créent la matière romanesque. Il suppose donc une certaine complexité, analogue à celle que présente la vie à l'observateur. L'analyse d'un personnage unique et vu de l'intérieur reste le domaine du récit psychologique, genre *Adolphe*.

En conséquence, l'action proprement romanesque doit exprimer l'être ; les gestes qu'accomplissent les personnages doivent signifier ces personnages, dans leurs habitudes vitales, dans leur milieu. Mais sans nulle théorie tainienne : il s'agit plutôt ici de caractères que de milieu (dans *l'Ordre*, de Marcel Arland, un seul passage est franchement médiocre, celui où il étudie le « milieu » des communistes).

Autre conséquence, l'importance donnée à la conversation, moyen d'extérioriser le caractère sans avoir à employer les ressources de l'analyse discursive ; il est frappant de constater que les romans les plus récents augmentent la part du dialogue. (Peut-être y aurait-il lieu de voir dans ce fait une influence du théâtre et du cinéma.)

Enfin, il sied de noter encore ce symptôme d'un ordre uniquement pragmatique; les « romans » d'il y a dix ans, à quel genre qu'ils appartinssent, étaient de simples plaquettes imprimées en corps 12, et où le lecteur n'avait pas plus de deux cents pages (ce à quoi les éditeurs disaient que les Européens du xx° siècle, — rapides, avions, T. S. F. — voulaient des œuvres brèves : ce qui n'empêche pas les Américains de publier des romans de 450 pages, comme *Babbitt*, de Sinclair Lewis). Le retour à une forme de roman plus proprement romanesque, comportant des intrigues longues et des conflits de caractères, a imposé le retour aussi à des dimensions plus vastes, faute de quoi l'auteur eût étouffé dans les limites de son papier.

La dernière conséquence, et non la moins importante, de cette évolution, touche au style du roman. Les observations qui précèdent signifient, en somme, une plus grande soumission du roman à son objet, qui est la peinture de la vie, — étant bien entendu que peinture ne veut pas dire photographie, et qu'un livre comme le *Léviathan* de Julien Green, tout dépourvu qu'il soit de réalité et de vérité exacte, n'en est pas moins une peinture de la vie. Aussi le roman s'accommode-t-il mal de certaines grâces de style. M. Edouard Estaunié a dit sur ce point tout l'essentiel, en montrant que le style romanesque le meilleur est celui qui fait le moins écran ; s'il a pu être contredit par M. J. Delteil, c'est uniquement à cause de l'amphibologie que j'ai indiquée touchant le mot *roman*.

Toute la critique, quand elle parle des romans des jeunes romanciers, depuis 1927, répète en chœur : style en grisaille, allure volontairement morne. D'accord. Les jeunes romanciers professent, à l'égard de leur sujet, une réelle humilité. Ils la doivent en partie au grand exemple de Roger Martin du Gard. Ils ont complètement renoncé à travailler pour les anthologies ; à leurs yeux, un roman est une œuvre qui doit être vue d'ensemble et dont il importe peu qu'une page prise individuellement soit belle ou non. Un morceau de littérature comme celui que M. Duhamel consacre aux chaussures dans *Le Club des Lyonnais*, pour admirable qu'il soit en soi, n'en est pas moins un hors-d'œuvre, excusable seulement en raison de la longueur d'ensemble du Cycle de Salavin.

Cela ne veut pas dire qu'on doive renoncer à tout effet de style, mais seulement qu'on doit sacrifier tout ce qui ne sert pas à expliquer un personnage, à définir un cadre, à créer une atmosphère. De même que l'humilité à laquelle nous nous référions plus haut ne suppose pas du tout l'acceptation du système de la « tranche de vie » ; il semble bien, au contraire, que les jeunes romanciers, sans tomber dans le travers de la thèse, cherchent à orienter leur point de vue, à *polariser* leur thème. Peintres du réel, ils veulent que ce réel ait des résonances qui ne soient pas seulement pratiques. Ainsi, en même temps qu'une technique, se crée une esthétique nouvelle du roman.

Qu'il soit encore trop tôt pour juger des résultats, il n'est pas douteux. Mais au sortir de dix ans de confusion et d'hésitation, il est satisfaisant de voir s'établir quelques points de repère solides, ou pour mieux dire, quelques coordonnées dans l'angle desquelles il reste à inscrire des courbes.

DANIEL-ROPS.

UN GRAND CHEF COLONIAL

LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL PIERRE PASQUIER

On ne connaît pas M. Pierre Pasquier si on ne l'a pas vu dans une de ces résidences d'Annam qui s'échelonnent le long de la route Mandarine pour accueillir dans leur paix le voyageur fatigué.

Le matin seulement, le résident a été avisé que le Gouverneur général, se rendant à Saïgon, dînerait le soir même et passerait la nuit dans sa résidence. Il ne s'est pas affolé, car il sait que M. Pasquier aime avant tout la simplicité. Il s'est contenté d'inviter son adjoint, le Tong doc (le plus haut mandarin de la province), l'inspecteur de la garde indigène et quelques fonctionnaires annamites.

Selon son habitude, M. Pasquier arrive avec une bonne heure d'avance sur l'horaire. Comme on le connaît, le piquet de miliciens est quand même là et lui présente les armes presque aussi bien qu'un peloton de gardes républicains.

M. Pasquier serre la main du résident, s'incline devant les mandarins qui lui font des « lays », et on entre dans le hall de réception.

La province marche-t-elle bien ? M. Pasquier n'a pas besoin de le demander au résident. Sur la route, tout à l'heure, il a vu que la récolte s'annonce bonne; au bac il n'y avait pas de mendiants et les visages partout reflètent la paix des esprits sûrs du lendemain et des estomacs pleins. Un rapide coup d'œil, en arrivant, sur les mandarins, l'a confirmé dans son opinion : ça va.

Les mandarins sont debout, le dos voûté dans leurs robes bleues empesées, les mains jointes sur l'éventail. M. Pasquier se dirige vers eux et il demande au tong-doc des nouvelles de sa famille. Celui-ci rougit d'abord, flatté de l'attention qui le grandit auprès de ses subordonnés qui sont là, près de lui, puis retrouve vite son calme sous le regard bienveillant et, semble-t-il, malicieux (est-ce l'effet du lorgnon ?) qui le fixe.

M. le tong-doc est content: un onzième enfant lui est né, il y a deux mois et son fils aîné a été promu quan an; Monsieur le Gouverneur général est trop bon de s'intéresser ainsi à sa santé; sa vue baisse et les douleurs viennent, on n'est plus aussi valide que lorsque Monsieur le Gouverneur général était résident de la province, mais aussi il y a près de vingt ans de cela. Oui, c'était le bon temps alors, on ne parlait pas de communisme et les jeunes gens respectaient leurs parents. Aujourd'hui, ceux qui sont allés aux écoles prétendent tout savoir, tout diriger, ils ne rendent plus aux ancêtres le culte traditionnel, ils raillent leur vieux père. Où donc allons-nous ? Et ce ne sont que de tout jeunes gens, Monsieur le Gouverneur général, qui répandent des tracts communistes; le plus vieux qu'on ait arrêté n'a pas encore 22 ans.

La conversation est engagée, elle devient bientôt générale. Quel est ce jeune mandarin que M. Pasquier ne connaît pas ? Ah! c'est le fils de S. E. Dai ? Et il est déjà quan-bô ; Monsieur le Gouverneur général a bien connu votre père, Monsieur le Quan-Bô, ils ont travaillé ensemble il y a vingt-cinq ans, alors que Monsieur le Gouverneur général n'était encore qu'adjoint ; oui, ils ont beaucoup travaillé et Monsieur le Gouverneur général n'a jamais connu de mandarin plus honnête, plus droit que le père de Monsieur le Quan-Bô.

Après le dîner, c'est avec l'inspecteur de la garde indigène que s'entretiendra M. Pasquier. Il sait que la sécurité du pays repose sur la milice et que celle-ci ne vaut que ce que valent ses chefs. Ceux-ci, heureusement, sont exceptionnels, connaissent à fond leurs hommes et leurs provinces et M. Pasquier ne cache pas l'estime particulière qu'il a pour eux.

D'une façon générale, d'ailleurs, son affection va aux petits, aux humbles, à tous les broussards ignorés qui sont l'armature de l'Indochine, qu'ils soient douaniers, colons, forestiers ou miliciens. Quand on lui demande quels furent les grands ouvriers de l'Indochine, il a coutume de répondre : « Pourquoi citer des noms ? il en faudrait citer dix mille et peut-être davantage. Ceux qui ont fait l'Indochine étaient ce que certains appellent « de petites gens », ils sont morts et ceux qui ne sont pas morts sont aussi ignorés que les morts. Leur souvenir survit encore chez quelques anciens comme moi, mais bientôt ce sera la nuit, la nuit complète, totale, la nuit qui enveloppe la mémoire de tous les bâtisseurs d'empires. »

L'Indochine représente une somme de dévouements et de sacrifices dont peu de gens ont une idée, même approximative. M. Pasquier, lui, le sait et le colon qui vient le voir sent qu'il a devant lui un homme qui le comprend.

C'est une chose profondément émouvante

que d'entendre une conversation de M. Pasquier avec un vieux broussard. Peu à peu, les souvenirs montent en eux et le passé les submerge, des ombres se lèvent de plus en plus nombreuses: « Et Fornereau? Vous en souvenez-vous? Quel homme c'était ! Il ne pouvait s'arracher au Laos où il errait nu pieds comme Pavie.

— Oui, je l'ai vu mourir à Cam-Keut. Dysenterie terrible. Il m'avait fait appeler et je suis arrivé trois heures avant sa mort. Rien à faire, bien entendu, il était usé à fond.

« Il n'a jamais eu la moindre histoire avec les indigènes ; c'était la loyauté même. Et Pierre Morin, qui est resté 14 ans à Xieng Khouang, vous rappelez-vous ?

— Si je me rappelle, Monsieur le Gouverneur général! Je l'ai vu une fois partir en congé, mais à Paksé des aventuriers lui firent un poker et il perdit toutes ses économies; obligé de remonter à Xieng khouang.

« Savez-vous que les indigènes au Tranninh ne l'ont pas oublié ? Vous pouvez encore leur dire aujourd'hui : « Je suis un ami de M. Pierre Morin », vous verrez comme vous serez reçu. »

Et l'entretien continue ainsi pendant des heures, rendant pour un instant à la vie le souvenir de ceux qui ont tout donné à l'Indochine.

Ne soyez pas surpris : M. Pasquier est arrivé en Indochine en 1898 et depuis il n'a jamais cessé de servir dans la colonie : au Tonkin, il a été chancelier de résidence, chef de province, résident-maire, directeur des bureaux ou du cabinet du Gouverneur général; en Annam, il a été adjoint, résident, résident-supérieur; en Cochinchine il a été chef de province, chef de cabinet du gouverneur. Personne ne connaît mieux que lui les pays annamites, et sa prodigieuse mémoire lui permet de rappeler avec précision des faits vieux de 20 ou 25 ans, de reconnaître des visages qu'il n'a pas vus depuis de longues années.

Depuis l'âge de vingt ans, il n'a pas cessé de vivre auprès des Annamites et il les connaît comme s'il était de leur race. Il sait même mieux qu'eux leur histoire, leurs traditions, leurs légendes, et il n'avait pas trente ans lorsqu'il publia cet étonnant *Annam d'autrefois*, qui excita l'admiration des lettrés indigènes.

De l'Annam, M. Pasquier n'a pas seulement cette connaissance indispensable à l'Européen pour ne pas faire d'impair ou ne pas paraître ridicule ; c'est l'âme annamite elle-même qu'il s'est assimilée et ç'a été là non pas une simple opération de l'esprit, la virtuosité d'une intelligence merveilleusement fine et souple, mais surtout un élan du cœur, un don total de l'être.

On ne comprend bien que ce qu'on aime et voilà pourquoi M. Pasquier connait admirablement choses et gens du pays d'Annam.

D'ailleurs, ceux qui l'ont vu converser avec des indigènes n'ont aucun doute : il est lui-même un lettré d'Annam, un mandarin, le plus élevé certes, mais aussi le plus bienveillant et le plus compréhensif.

Il y a des Français qui parlent l'annamite mieux que M. Pasquier; il y en a qui connaissent aussi bien que lui les milieux indigènes, leurs traditions et leurs aspirations ; le merveilleux n'est pas là, il est dans le fait que M. Pasquier, en s'assimilant, en s'intégrant l'âme annamite, est resté l'homme de sa race et de sa mission. Il ne s'est pas laissé éblouir par la virtuosité de son esprit, il n'a pas succombé à l'engourdissement qui étreint généralement l'âme de ceux qui ont compris l'Asie, il est resté le Français, c'est-à-dire le chef, et c'est pourquoi il est devenu le grand chef sur qui maintenant repose l'avenir de la France d'Asie.

Quelque satisfaction intellectuelle qu'ait trouvée cet humaniste, ce fin lettré à pénétrer de son esprit subtil les arcanes d'une race séduisante entre toutes, il n'a jamais perdu de vue que cette connaissance du passé devait servir à éclairer le présent et à préparer l'avenir, que cette compréhension des plus intimes ressorts de l'âme annamite devait permettre d'agir avec sûreté dans le plan d'une civilisation si étrangère à la nôtre, de ménager une évolution savamment conçue et ordonnée.

Cet esprit passionné de discussion et d'hypothèses sait aussi soustraire à son propre exercice certains principes qu'il pose en postulats et sur lesquels il ne revient jamais.

Certains Annamites veulent précipiter l'évolution de leur pays ou se font les agents de l'action bolchevique en essayant de se faire passer pour de grands patriotes annamites. M. Pasquier n'est pas dupe ; il a connu en Annam les « ongles longs », les vieux lettrés irréductibles figés dans le culte d'un passé mort dont ils ne voulaient voir que les grandeurs ; il ne confond pas de vulgaires assassins avec des patriotes et il n'hésite pas à affirmer : « C'est là affaire de gouvernement, entre cette minorité et nous question de force. »

Dans une conférence qui eut un grand retentissement et au cours de laquelle il énumérait les principes qui doivent inspirer le gouverne-

ment de l'Indochine, M. Pasquier posait il y a deux ans comme premier point: « La souveraineté française est incontestée et ne peut pas être discutée. »

L'énergie chez lui n'est jamais brutale ni provocante ; c'est la fermeté calme et douce de ceux qui sont sûrs de leur puissance et qui savent ce qu'ils veulent et où ils vont. Pas de rodomontades, jamais de menaces ; des avertissements et s'ils ne sont pas efficaces, des sanctions.

Les sanctions sont prises sans haine, sans violence, car M. Pasquier est foncièrement bon, de la grande bonté des forts et ses décisions sont toujours marquées de cette sérénité qui est le caractère principal de la justice et de l'équité.

Dans tous ses actes, il est avant tout et essentiellement homme de gouvernement. Prenant une mesure, il en envisage toutes les conséquences et les possibilités de l'avenir sont sans cesse présentes à ses yeux dans toute leur complexité. La gravité d'un événement ne lui fait pas oublier les problèmes qui, à côté, attendent une solution et, au lendemain des attentats de Yen-Bay, on le voit organiser l'Institut du bouddhisme.

Le sang-froid, qui est la première qualité des hommes d'Etat, est aussi la qualité maîtresse de M. Pasquier. Instantanément, chaque chose se classe dans son esprit à son plan exact et rien ne saurait lui faire perdre la vision de l'ensemble des problèmes qui requièrent son attention.

Sa ténacité est bien connue et aucun surnom ne lui convient mieux que celui de « doux autoritaire » qui lui est attaché depuis plus de vingt ans. On ne l'a jamais vu se briser contre un obstacle insurmontable ; avant d'y arriver, il le jauge et, s'il juge qu'il ne peut l'abattre d'un coup d'épaule, il le contourne et il profitera du premier moment favorable pour le jeter à terre. Patiemment, il attend son heure.

Les récents troubles du Tonkin et d'Annam ne l'ont pas pris au dépourvu. Il a été le témoin impuissant de tant d'erreurs, de tant d'imprudences dont il a suivi les répercussions plus ou moins rapides, plus ou moins étendues !

Il n'ignore pas que tout se tient, et c'est dans les domaines économique et financier aussi bien que dans le domaine politique qu'il poursuit la réalisation de son programme de réformes suivant le rythme qu'il s'est fixé. Dès qu'il eut pris possession de ses fonctions, il fixa définitivement le régime des concessions de terrains ruraux, il créa les conseils locaux des intérêts français et le Grand Conseil de l'Indochine, il imposa à certains corps la connaissance des langues indigènes, puis il remit les finances en ordres, réajusta les taxes, supprima les débits généraux d'alcool, créa des cadres d'interprètes français, remania le régime d'abonnement des pensions, stabilisa la piastre, etc. Demain, ce sera la réorganisation du gouvernement général, la refonte du système de l'enseignement, la réorganisation des régies, la préparation d'un second emprunt, etc... Sur le vaste échiquier indochinois, chaque pièce est poussée à son tour, et rien ne saurait troubler la calme sérénité du chef.

La France, dit-on souvent, jouit de ce rare bonheur de disposer toujours de l'homme qu'il lui faut lorsqu'elle vit une heure critique. Ce doit être vrai puisque, après M. Clemenceau qui força la victoire, après M. Poincaré qui sauva le franc, la France, au moment précis où une crise de croissance aggravée par les intrigues soviétiques secoue l'Indochine, a trouvé M. Pierre Pasquier.

BAUDUIN DE BELLEVAL.

LE POÈTE PORTUGAIS TEIXEIRA DE PASCOAES

De même que la politique portugaise ne cessa jamais d'osciller, d'une époque à l'autre, entre le colonialisme extensif et les préoccupations d'aménagement métropolitain, entre les entreprises de *Transport* et celles de *Fixation*, comme a pu dire de saisissante manière l'éminent essayiste et penseur Antonio Sergio, la poésie galaïco-lusitanienne a célébré tour à tour, avec une égale ferveur, la Montagne et la Mer, l'Aventure et le Foyer familial. Tout à la fois sensuelle et mystique, païenne et chrétienne, elle s'alimente d'invincible nostalgie, et cette aspiration passionnée, que semble engendrer l'atmosphère atlantique, pourrait être aisément rapportée à un certain atavisme issu des Celtes, si elle ne faisait également partie du prophétisme bibli-

que. Par bonheur, elle trouve au Portugal sa limite et sa règle dans le culte hellénique de la Beauté. Seuls, les tempéraments puissamment doués ont réussi à fondre, au creuset de leur génie, ces éléments d'inspiration plutôt contradictoires. Les modes étrangères aidant, il y eut là-bas bien des luttes de conscience, dont la poésie lyrique, surtout celle du XIXe siècle, nous a conservé les échos.

Aussi bien, Bernardim Ribeiro et Joâo de Deus mis à part, rares sont les poètes de Portugal qui ne doivent aux influences du moment quelque chose de leurs idées et de leur style. C'est dans l'essence de leur sensibilité que réside leur originalité foncière et, de ce fait, ils sont malaisément traduisibles.

Sans doute est-ce dans le paysage lusitanien que l'âme et le génie proprement portugais prennent leur source. Mais qui donc, avant Garrett (que des influences britanniques aiguillèrent vers le Romantisme), s'était penché avec amour sur le Paysage portugais? Bientôt l'académisme livresque devait reprendre le dessus, et il fallut attendre la fin du siècle dernier, c'est-à-dire l'apparition des *Simples* de Guerra Junqueiro, pour que fussent définitivement redécouvertes les divines sources cachées au cœur de la Terre ancestrale.

Cependant les *Simples* n'étaient encore qu'un acheminement, une prospection de génie. Ils ne touchaient pas encore les profondeurs. Surtout ils ne pouvaient laisser pressentir qu'un poète allait surgir, qui saurait amalgamer dans son inspiration le charme bucolique d'un Bernardim Ribeiro, la sensibilité rêveuse de Joâo de Deus et l'angoisse métaphysique d'un Anthero de Quental, pour en composer la plus extraordinaire alchimie lyrique que l'on ait encore eu l'occasion d'admirer dans la Péninsule. Ce sont les Espagnols qui gardent le mérite d'avoir proclamé les premiers l'intense originalité de la poésie révélée par Teixeira de Pascoaes. Ils n'eurent pas de peine à découvrir, en l'auteur du *Retour au Paradis*, le frère spirituel du grand Miguel de Unamuno. Tour à tour Miguel de Unamuno lui-même, Diez Canêdo, Eugénio d'Ors, Adolfo Bonilla y San Martin, Fernando Maristany n'hésitèrent pas à désigner Pascoaes, non seulement comme l'incarnation du plus pur esprit lusitanien, mais comme l'un des plus hauts représentants de la race ibérique et comme un grand poète européen. La Catalogne, au cours d'une tournée de conférences, lui fit un accueil triomphal ; mais le culte qui lui fut voué de bonne heure en Galice, province dont la langue ancestrale est un dialecte portugais, est peut-être plus significatif encore.

De fait, la voix nostalgique de Pascoaes a bien le même accent que celle de Rosalia de Castro, de Valentin Lamas Carvajal, de Noriega Varela, artisans passionnés de la renaissance intellectuelle en Galice. Des parentés analogues ont fait comparer la poésie de Pascoaes à celle de Wordsworth et de Shelley. J'ajouterai que l'atmosphère du grand visionnaire de Lusitanie est assez comparable à celle que dégage l'œuvre de l'Irlandais William Butler Yeats, avec quelque chose de plus angoissé et de plus tragique. Et l'on a aussi prononcé, à propos de Pascoaes, le nom de Leopardi. Mais le pessimisme du poète italien n'a rien à voir avec le *saudosisme* portugais.

La nostalgie passionnée qui forme le fond de l'âme lusitanienne, et dont Pascoaes a fait une sorte de force divine et créatrice, la *Saudade*, en un mot, est la synthèse du Souvenir et de l'Espérance. Cette espérance, où palpite le désir d'une rédemption, est d'essence messianique. La *Saudade* renferme l'annonciation d'un nouveau Christ, c'est-à-dire que, lasse de rationalisme scientifique, l'âme, assoiffée d'idéal, désire entendre la Parole vivante, créatrice d'une foi nouvelle, la Parole qui allume l'aurore des belles civilisations, le *Fiat Lux !* Par là-même, Pascoaes s'efforce d'arracher la Poésie à son attitude d'inerte contemplation et d'immobilité extatique, pour lui restituer sa mission apostolique. Il en fait une sorte de délire révélateur et, nouvel Orphée, il n'hésite pas à proclamer que la pensée *saudosiste* n'est pas autre chose qu'une forme païenne du Christianisme animée par un songe mystérieux de rédemption divine. Voilà qui est essentiellement portugais ; voilà ce que l'on ne pouvait exprimer qu'à force de vie intérieure et de méditations lentement poursuivies au sein du paysage lusitanien. Pascoaes est le fils de la Montagne portugaise. Dans le chaos rocheux de son pays natal, il a puisé une sorte de terreur religieuse, qui imprègne toute sa poésie, d'ailleurs éminemment métaphysique et musicale. Cette poésie est le fruit d'une sensibilité remarquablement vibrante, et que n'entamèrent point les influences desséchantes de l'Ecole. Ainsi le Poète a-t-il pu surprendre les voix secrètes aux résonances profondes, et nul mieux que lui n'a réussi à saisir les relations mystérieuses, qui font communier la vie individuelle avec la Vie universelle...

Pascoaes, par ailleurs, est parvenu à totaliser en lui-même les muettes aspirations instinctives

de la Race. Ce n'est que peu à peu, toutefois, qu'il est arrivé à conquérir la maîtrise de son propre verbe. Il a pour souci primordial d'être humain, non d'être parfait.

De ce fait, son vers évoque plus qu'il ne peint ; il est une découverte plutôt qu'une création volontaire et réfléchie. Plus que la Beauté aux pures lignes immobiles, Pascoaes chérit le mouvement, qui est l'émotion et la vie. Il méprise l'artifice, et l'excessif souci de la forme n'est point son fait. Sa poésie est un jaillissement d'eau vive au clair de lune, et la réalité ne lui est que prétexte à suggérer l'invisible. Il ne s'inquiète guère de situer un décor précis. Ce qui le rend attentif, ce sont les harmonies inexprimables qui naissent de la rêverie passionnée, au sein d'un paysage où votigent de chères âmes en allées. Et l'on peut affirmer sans crainte que nul poète n'est allé plus loin que Pascoaes dans la recherche de ces musiques shelleyennes, dont le poème de *La Sensitive* est considéré comme le plus parfait modèle. Le miracle est celui-ci : sans jamais vouloir se servir d'un langage hermétique, mais au contraire en restant simple et spontané, le poète de *Maranos* a créé une poésie vraiment faite pour une élite d'esprits ; car de l'émotion la plus terre à terre il s'élance comme sans effort, jusqu'aux cieux du lyrisme prophétique.

Teixeira de Pascoaes (Joaquim Pereira Teixeira de Vasconcellos), naquit à Amarante, province de Douro, le 2 novembre 1877. Son père, riche viticulteur des bords du Taméga, était pair du royaume sous la monarchie. Il fut longuement mêlé aux luttes politiques de son pays et il exerça, sous la dictature de Joâo Franco, les charges les plus élevées. A la chute de la monarchie, il revint soigner ses vignobles et méditer au milieu de sa famille, en son domaine de montagne. Les plus authentiques vertus patriarcales florissaient au foyer des Vasconcellos.

Ayant terminé ses études secondaires au gymnase d'Amarante, le jeune Teixeira de Pascoaes alla prendre ses inscriptions de droit en la vieille Université de Coimbre. C'est dans l'atmosphère enchantée du Mondégo, que s'éveilla pour la première fois sa vocation lyrique.

En 1897, il publie ses premiers vers : *Semira ;* en 1899, il donne *Terra prohibida*, deux volumes pleins d'éclairs. En août 1901, il quitta Coimbre pour venir se fixer à Porto, en vue d'y exercer la profession d'avocat. Mais le *Digeste* et les *Pandectes* n'étaient guère faits pour un tempérament tel que le sien, et il ne tardait pas à rejoindre la montagne natale... Là, dans une solitude virgilienne, il compose et publie tour à tour le meilleur de son œuvre : *Jesus e Pan* (1903), *Vida Eterea* (1904), *As Sombras* (1907), *Maranos* (1909), *Virgem da Noite* (1909), *Regresso ao Paraiso* (1912).

Le Retour au Paradis est une œuvre aux images puissantes, pleines de symbolisme métaphysique, un véritable poème d'âme sans équivalent dans la littérature française, et qui a bien quelque chose de dantesque.

J'avais suivi passionnément l'ascension du poète, quand, en février 1912, je fis, par hasard, sa connaissance personnelle, sur le pont du bateau qui m'amenait à Lisbonne et qui, pour un jour, faisait escale dans le port de Leixôes. Le Poète était venu, en compagnie de quelques fonctionnaires de ses amis, contempler le coucher du soleil sur l'immense Atlantique, et il m'advint de nouer conversation à propos de poésie portugaise. Peu à peu la nuit était tombée. Au moment de prendre congé, Teixeira de Pascoaes me tendit sa carte. Je poussai un cri d'étonnement, et bientôt il fut convenu que nous passerions ensemble la journée du lendemain. Le Poète vint me prendre sur le môle et me fit faire la connaissance de sa famille.

Jamais je n'oublierai la promenade à travers les rues abruptes de Porto, en compagnie du plus éminent des ciceroni.

Pascoaes venait de prendre la direction de *Renascença portuguêsa*, qui devait exercer une si féconde influence sur la pensée portugaise. En même temps, il inaugurait la série de ses conférences *saudosistes* et publiait cet évangile nationaliste : *Arte de ser português* (1914). En 1913 avaient paru : *O Doido e a Morte*, et *Elegias*.

En 1918, il met au jour en prose *Verbo escuro* et *Poetas lusiadas*, où il rassemble les conférences faites à Barcelone. En 1929 naissent les *Cantos indecisos*.

Soucieux cependant de donner à ses poèmes une forme définitive, en plein accord avec ses convictions d'art les plus mûrement établies, Teixeira de Pascoaes entreprend de remettre sur le chantier chacune de ses œuvres. Il rejette sans pitié tout ce qui peut paraître une survivance de la convention académique, et c'est à une transformation véritable que nous assistons. Il est rare qu'un poète se soit infligé de cœur léger une pareille tâche. Et il faut dire, à sa louange, que chaque volume ainsi corrigé ne nous procure que des surprises heureuses. L'édition définitive des *Œuvres complètes* est sur le

point de paraître. Mlle Suzanne Jeusse doit prochainement donner en traduction française un choix de poésies empruntées aux principaux recueils de Pascoaes. *Le Retour au Paradis* suivrait ce premier volume de présentation.

Rares sont les poètes dont l'œuvre traverse les frontières de leur patrie. Pascoaes, qui mérite la gloire d'un Shelley, doit éveiller et retenir l'estime des lettrés de France.

Ces cinq vers empruntés aux *Cantos indecisos*, le définiront tout entier pour conclure :

Dans ma poitrine jamais tu ne reposes,
Mon cœur !
Tu entends l'amour qui pleure...
Il est vrai qu'aucun fleuve ne dort dans son lit ;
La voix de la mer ne cesse de l'appeler.

PHILÉAS LEBESGUE.

POEMES

L'OMBRE DE L'HOMME

Quand d'un sommeil aérien tout dort,
Que les ténèbres rappellent une lumière éteinte
Et que le silence, chimérique et informe,
N'est qu'un chant interrompu.

Quand un pin, là-bas, dans l'indécision
De la nuit, qui le trouble et lui fait mal,
Se voit perdu en une confusion sans contours,
Et se croit transformé en forêt;

Quand dans l'ombre épaisse,
Tu coules, ô ma fontaine,
Mouillant de son le visage de l'horizon,
Qui, comme nous, soufre et pleure quelquefois,

Quand en paix tout repose, je rêve...
Remords ? Exaltation ? Délire fiévreux ?
J'entends alors des voix qui montent de l'abîme
Creusé dans mon être de mes propres mains.

J'entends des voix et des pas... Qui me parle ?
Est-ce toi, ô pluie ? ô vent ? ou est-ce moi ?
Ah ! comment distinguer ma voix
Des voix qui passent tristement dans les cieux ?

D'avoir tant communié avec la Nature.
De l'avoir tant aimée avec elle je me confonds !
Maintenant qui suis-je ? Dans cette incertitude
Je m'appelle. Qui me répond ? Le monde.

Je m'appelle et l'étoile me répond.
Je m'appelle encore et la mer dit : Qui appelle ?
Et la fleur me dit : Où es-tu ?
Voilà le terrible sort de celui qui aime !

Qui n'est qu'amour s'évanouit,
N'existe plus que dans les choses :
Aussi, quand l'amour nous attriste,
Tout sourit-il autour de nous...

Quelle est la joie, ô Création ?
La douleur de la créature :
Aussi la joie de notre cœur
Est-elle l'infinie douleur universelle.

Vivre, c'est recevoir la vie des autres ;
Mourir, c'est rendre sa propre vie.
Pour que d'une lampe jaillisse la lumière,
Que de gouttes d'huile sont consommées !

En nous Dieu s'exalte et se vivifie :
Et nous, en Dieu, nous mourons par amour.
Le divin silence est ma voix ;
La joie divine est ma douleur.

O Dieu, en moi tu es fragilité,
Ombre qui, par enchantement, surgit et passe ;
En lui, je suis profonde Eternité,
Extase, Béatitude, Charme et Grâce !

Prier, c'est voir Dieu en nous,
C'est voir en Dieu. En cette vision,
Hommes de la Terre, j'ai consumé mes yeux !
A ce feu-là j'ai jeté mon cœur !

Chaque humble chose, chaque créature
Est le bois qui conserve toujours allumé
Le bûcher de Dieu dans la sombre nuit,
La nuit glacée, la nuit sans fin de la Nature...

ÉLÉGIE

Te souvient-il, mon amour,
Des après-midi d'automne,
Quand seuls nous allions
Tous deux nous promener
Loin de notre allègre
Village et des fermes,
Là-bas où Dieu seul pouvait
Nous entendre parler ?
Tu tenais à la main
Un lys énamouré,
Et tu me donnais le bras ;
Et moi, tout pâle, je rêvais
A la vie, à Dieu, à toi...
Là-bas le soleil en or
Se mourait, et des harmonies astrales
Baisaient tes oreilles ;
Un crépuscule terne
Et doux diluait
Dans l'ombre ton profil,
Avec les monts endoloris.
Les chants du soir erraient dans l'azur,
Chants que de bien loin
Le vent vagabond
Apportait dans sa mémoire :
Tel celui qui partit

Sur une frêle caravelle,
Pour parcourir le monde.
Conserve dans son cœur
L'image des choses vues.
Parfois, distraite,
Tu me regardais,
Comme, du haut des rochers, l'on regarde
La mer, à la tombée du jour.
Et je me mettais à rêver,
Comme un flot qui s'endort,
Quand le vent repose
Aussi dans les bocages...
Tu me regardais...
Mon corps rude et grossier
Vibrait comme l'onde
Qui se dissipe dans le brouillard.
Tu me regardais...
O douleur, aujourd'hui encore,
J'entends l'idéale musique
De ton premier regard!
J'entends clairement ta voix
Dans le silence sans fin;
Je vois mieux ton visage
Dans la complète obscurité!
Je t'entends dans ma douleur,
Je t'entends dans mon chagrin;
Je te vois dans mon éternel rêve de poète!
Le soleil mourait au loin
Et l'ombre de la tristesse
Veillait avec amour sur nos fronts affligés...
Heure où la fleur médite,
Où la pierre songe et prie
Et s'évanouissent de chagrin
Les sources cristallines,
Heure sainte et parfaite,
Où nous allions tout seuls,
Heureux à travers le village silencieux.
La main dans la main, en rêvant
Le long des sentiers,
Autour de nous, toutes les choses
Avaient une âme;
Tout était sentiment,
Amour et piété,
La feuille qui tombait
Etait une âme qui montait...
Et sous nos pieds
La terre était regret,
La pierre émotion,
Et la poussière mélancolie.
Tu parlais d'une étoile
Et de ces bois en fleurs,
Des aveugles sans pain,
Des pauvres, sans manteau;
De toutes tes paroles
Emanait un charme de douleur éthérée;
Voilà pourquoi ta voix
M'impressionnait tant!
Et je commençais à penser
Que, pour ta bonté, ta pureté,
Le ciel t'appellerait
Bientôt, hélas!
J'éclatais en sanglots,
Quand une ombre venait
Se poser sur ton front,
Que le clair de lune
Couvrait comme un voile...
Quel effroi me causait
Ta pâleur!
Ton corps était si menu,
Si léger (quelle tristesse!)
Que je tremblais de sentir
Passer le vent!
Dans mon âme tombait la neige de ton visage.
Comme je devenais muet
Et triste sur la terre!
Une fois, — la nuit
Ensevelissant le village, —
Tu crias de peur
En regardant la montagne :
— Quel incendie! disais-tu;
Moi, en riant, je répondis
— Mais, c'est la pleine lune!...
Et tu souris de ton erreur.
La lune enivrée d'une chaste splendeur,
Sœur de la tienne,
Eleva son front blanc
Au-dessus du bois de pins,
Et je baisai sans le vouloir
Ses rayons virginaux.
Alors elle tendit ses bras vers nous;
Elle nous réunit
Dans le même embrassement
Spirituel, profond :
Elle nous emporta ainsi
Avec elle jusqu'aux cieux...
Mais hélas! tu restas là-haut,
Et moi, je revins seul sur la terre...

TEIXEIRA DE PASCOAES.
(Traduit du portugais par Suzanne Jeusse).

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'EUROPE INQUIÈTE

L'Europe est inquiète : l'Europe a la fièvre. Une crise économique qui n'épargne aucun pays et qui, vraisemblablement va s'aggraver encore, les discours incendiaires de M. Mussolini et les attaques de la presse italienne contre la France, l'échec relatif de la Conférence de Londres, enfin les incidents germano-polonais ont engendré des méfiances mutuelles bien défavorables à ce projet de fédération européenne dont M. Briand s'est fait le promoteur. On aurait pu espérer que l'évacuation de la Rhénanie provoquerait une heureuse détente. Il n'en a rien été. Les déplorables incidents qui se sont produits à Mayence, à Wiesbaden, à Trèves, les violences pangermanistes exercées non seule-

ment contre les Rhénans suspects de séparatisme, mais même contre de pauvres gens dont le seul crime était d'avoir vécu courtoisement avec les troupes d'occupation ; l'attitude étrange du gouvernement allemand qui, non seulement n'a pas su empêcher ces violences, mais a paru les tolérer, ont font naître entre la France et l'Allemagne un malaise qui ne se dissipera pas de si tôt. Et ce qu'il y a de plus inquiétant, c'est que le malaise créé par ces incidents semble avoir été voulu par le Reich. Il coïncide étrangement avec un rapprochement italo-allemand qui ne peut être dirigé que contre nous. Par son discours de Livourne, par son article retentissant et enfin par sa réponse au mémorandum Briand, M. Mussolini s'est posé en syndic des mécontents ; aussitôt le gouvernement du Reich a répondu : présent. « Une fédération européenne n'est possible, déclare le Duce, que si elle est précédée d'une revision générale des traités de 1919 et que si on y admet la Russie des Soviets ». « Evidemment, répond le Reich ». Auraient-ils dons partie liée?

Et aussitôt, s'esquisse en Europe un nouveau groupement des puissances qui, hélas, répond mieux à la réalité que tous les autres : d'un côté celles qui ont plus ou moins bénéficié de la guerre, les puissances victorieuses, de l'autre les puissances vaincues, à la tête desquelles se met l'Italie victorieuse mais ambitieuse et mécontente.

C'est là qu'est le gros danger de l'heure présente car dans l'état actuel des esprits et des passions nationales, une révision des traités ne pourrait se faire sans provoquer immédiatement la guerre générale. Et ce danger s'accroît encore de l'attitude de l'Anglettere qui, uniquement préoccuppée de ses difficultés intérieures, de la question du chômage et de ses embarras coloniaux, ne paraît guère disposée à s'intéresser aux questions européennes qui sont pourtant pour elle aussi d'une importance capitale.

C'est un rôle fort ingrat que celui du magister de La Fontaine : à l'écolier qui est tombé à l'eau, il ne suffit pas d'expliquer pourquoi il est tombé à l'eau, mais il n'est cependant pas sans intérêt de constater que l'imbroglio actuel est une suite inévitable des imprécisions que l'on n'a pas su éviter dans l'établissement dt système européen d'après-guerre. La constitution de la Société des Nations et de tout le système juridique international dont elle était l'expression, impliquait la suppression des alliances particulières et des groupements de puissances ; mais, privée de moyens de sanctions et même, dans une certaine mesure, de moyens d'action, la Société des Nations n'inspira aux Etats et aux nations qu'une confiance relative. On l'acclamait. On l'admirait. Tout le monde reconnaissait officiellement qu'elle devait servir de base au système politique du monde. On proclamait dans maints discours qu'elle avait créé un esprit nouveau, ce qui est en partie exact, mais aucune des grandes nations qui lui accordaient leur concours n'osait se fier à elle. Et d'autre part, comme toutes les tentatives de désarmement réel ont échoué, force était pour les peuples qui, à tort ou à raison, se croyaient menacés, de conclure des allances défensives comme l'accord militaire franco-belge, comme les traités qui nous lient à la Pologne, à la Yougoslavie, à la Petite-Entente. Hélas, les alliances défensives sont toujours faites pour se défendre contre quelqu'un; elles sont tournées contre ce quelqu'un qui les considère bientôt comme des alliances offensives et aussitôt se forment d'autres alliances destinées à faire contre-poids. Le système de l'équilibre n'est peut-être pas aussi mauvais qu'on le dit ; il nous a valu une assez longue période de paix, de 1871 à 1914, mais il est en contradiction formelle avec le système juridique de la Société des Nations et du pacte Kellogg. Il faut que tôt ou tard l'un des deux systèmes ruine l'autre. Le moment de l'inévitable conflit serait-il arrivé?

Ce qui contribue encore à l'inquiétude générale, c'est l'accueil assez décourageant, en somme, qui a été fait au mémorandum. Il n'a reçu d'approbation sans réserve que de la part des puissances qui, comme celles de la Petite-Entente, sont nettement et nécessairement attachées au maintien des traités. Mais les autres ont mis à leur adhésion des conditions telles, que cette adhésion est à peu près nulle.

Il était extrêmement modeste ce mémorandum. M. Briand avait pris toutes sortes de précautions oratoires ; il s'était efforcé de ménager toutes les susceptibilités. Ce qu'il proposait, en somme, c'était la création d'un groupement européen au sein de la Société des Nations, une réunion périodique et concilliatoire des délégués de l'Europe ; un premier pas vers la fédération plutôt qu'une véritable fédération. N'empêche qu'on lui a prêté toutes sortes d'arrières-pensées. Les petites puissances ont craint que dans son projet, elles ne fussent sacrifiées aux grandes ; on l'a accusé de vouloir « stabiliser » l'hégémonie de la France et la presse italienne, à laquelle la presse allemande et la presse russe se sont empressées de faire chorus, n'a pas manqué de rééditer ses éternelles accusations contre

« l'impérialisme français ». C'est une véritable campagne de calomnie qui a été déchaînée contre la France depuis quelques semaines. On a retrouvé dans les journaux italiens comme dans les journaux allemands, des phrases qui ont rappelé aux rares Français qui ont de la mémoire, les campagnes pangermanistes de 1912-1913.

Est-il vrai, comme on le prétend dans certains milieux, que l'initiative de M. Briand était importune et qu'elle a permis à certains gouvernements de dire avec éclat des choses qu'il eût mieux valu ne pas dire? Je ne me prononcerai pas ; il est trop facile de prédire après coup — mais le fait est, que si les puissances européennes n'arrivent pas à s'entendre et à régler pacifiquement leurs différends, elles vont à la catastrophe.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire la presse soviétique et de se rendre compte de l'état d'esprit qui règne dans les milieux dirigeants de l'U.R.S.S. La situation, la situation économique, politique et sociale, paraît très tendue en Russie soviétique et le seul espoir des gouvernants c'est qu'avant la crise qui les menace, une crise aussi grave sinon plus grave, guerre générale ou troubles sociaux n'éclatent en Occident. Une personnalité mystérieuse « très liée avec les milieux agissants de Moscou » vient de donner à l'*Europe Nouvelle*, un très curieux article sur ce sujet.

« Pour les dirigeants de Moscou, dit le mystérieux observateur, le monde capitaliste a été frappé à mort par la guerre et par la révolution russe. Il se débat depuis onze années dans des contradictions insolubles. Il n'est pas de stabilisation concevable tant que subsistera l'Etat socialiste, « corps étranger dans l'univers capitaliste ». La thèse est qu'en face de la construction socialiste en U.R.S.S. et de la mise en œuvre du plan de cinq ans, tous les Etats sont atteints de crises plus ou moins profondes. Quel rapport cette sombre analyse a-t-elle avec l'appréciation du projet de fédération européenne? C'est ce que divers écrivains et hommes politiques russes se sont efforcés d'expliquer dans la littérature soviétique. Karl Radek, qui, après avoir été banni pour hérésie trotsziste, callobore de nouveau aux journaux de Moscou, a consacré ces temps derniers à Pan-Europe plusieurs articles de la *Pravda*. Essayons de résumer objectivement sa théorie :

« L'Europe est aujourd'hui le théâtre d'un regroupement des forces. La France s'évertue à consolider ses alliances, l'Italie fait valoir ses ambitions, l'Allemagne émet elle aussi des prétentions. Ces zigzags de la politique européenne, ces tentatives d'un nouveau partage européen ne sont pas étrangers à l'initiative de M. Briand, mais ne suffiraient pas à l'expliquer. L'explication, les théoriciens bolchevistes la cherchent dans l'état présent de l'économie européenne. La crise de l'écoulement, la cherté des prix, l'improductivité du marché financier, voilà quelle est, d'après eux, l'origine du projet fédéral. »

Tout cela est assez bien vu et les soviets n'ont pas tort quand ils considèrent l' « appel de M. Briand comme une sorte de signal d'alarme » donné par la bourgeoisie française à l'Europe capitaliste. « Lorque les initiateurs du pacte, disent-ils, insistent sur les difficultés de l'économie européenne, sur le recul de l'influence du continent européen, dans le commerce international, ils traduisent une inquiétude réelle ».

Pourquoi ferions-nous difficulté de le reconnaître? La révolution russe, l'impérialisme économique des Etats-Unis, l'agitation de l'Asie, n'a pas précisément jeté notre Occident dans l'état de panique que décrit complaisamment la presse soviétique afin de donner de la patience au peuple russe, mais ces divers facteurs ont mis tout le continent dans un état d'inquiétude et d'incertitude auquel il convient de parer. Le mémorandum de M. Briand est un symptôme : d'accord, mais c'est aussi un avertissement et quand il n'aurait fait qu'attirer l'attention du monde sur les périls de l'heure et sur les difficultés d'une organisation européenne indispensable, il n'aurait pas été inutile. Il oblige certaine puissance à « dire des choses qu'il aurait mieux valu ne pas dire »; peut-être à bien examiner, faut-il se féliciter qu'elles aient été dites. Les réponses conjuguées de l'Italie et de l'Allemagne constituent une précieuse indication sur les intentions de ces deux puissances. Le projet de fédération européenne peut être considéré à certain point de vue, comme une dernière tentative de donner une base stable au statut juridique de l'Europe ; si elle échoue par la faute de ceux qui veulent la subordonner à une revision des traités, il faudra bien revenir au système des groupements équilibrés.

DUMONT-WILDEN.

L'HISTOIRE

DE LA CHRÉTIENTÉ A LA SOCIÉTÉ DES NATIONS (1)

On saisit pourquoi le travail de M. René Pinon, imposant par les proportions de l'ensemble, extrêmement agréable dans le détail, ne commence qu'au XVIe siècle. Alors seulement fut inaugurée, entre les Etats européens, la diplomatie *permanente*. De Maulde La Clavière, voici quelque quarante ans, en a raconté les origines. De plus, c'est la coutume de placer le développement de la diplomatie moderne sous le vocable de Nicolas Machiavel. Inclinons-nous devant la coutume. M. Pinon est pourtant trop avisé pour se prendre à cette illusion. Il sait que l'histoire diplomatique « implique toutes les autres branches de l'histoire nationale », qu'elle « les met en action ». Si donc, depuis ce partage de 843 où la France, par le hasard d'une succession, vit se poser la question de ses frontières continentales dans le pays de Meuse et en Lotharingie, certaines volontés fortes, un Suger, un Louis IX, un Philippe le Bel ont poussé « ce travail interne de création intellectuelle et sociale » qui s'est appelé la civilisation de la France, on aimerait, bien qu'Imbart de la Tour les ait situés exactement, à trouver leur nom ici, comme celui de ce Philippe-Auguste qu'Emile Bourgeois montrait récemment rassemblant la terre de France, voire celui d'une Blanche de Castille, premier modèle de reine-régente avant Catherine de Médicis, une Catherine de Médicis qui n'aurait pas respiré l'air florentin et qui n'aurait pas été mariée par un pape de la Renaissance. Après tout, il suffit que notre auteur le reconnaisse quand il montre dans la France du XIIe siècle, vivant dès Bouvines sa vie nationale, l'organisme le plus ancien et le plus complet de la chrétienté, engagée déjà dans la double politique à elle imposée par la géographie : politique continentale et politique de la mer.

C'est le grand charme du livre de M. Pinon, le grand service aussi qu'il rendra aux Français, de les orienter si clairement dans la suite, nécessairement touffue, de ce qui fut leur destin dans le passé. La France, sortie en effet vers 1500, avec les autres Etats d'Europe, de l'âge de la chrétienté, s'est vue jetée dans les guerres de rivalités nationales au cours desquelles elle a tendu de tout son effort vers le Rhin gallo-romain, où sa présence garantissait l'équilibre pacifique du continent, — et vers la Méditerranée (plus que vers l'Océan) où le même équilibre devait être cherché avec le Turc, les villes italiennes, enfin la nouvelle monarchie d'Espagne. Or, dès 1519, par son dessein avoué de domination universelle, le souverain espagnol, devenu empereur dans les Allemagnes, s'applique à contrarier cette expansion. Davantage, par la faculté qu'il s'assure de faire, sur les routes dont M. Pinon a tracé soigneusement le circuit, cheminer ses troupes d'encerclement, du Milanais à la Comté et aux Pays-Bas, il étouffera la France quand il le voudra. Du moins le croit-il, passant sa vie à rôder autour d'elle « à cheval, en bateau, en litière. » Mais il se trouve que la France est alors la mieux équipée pour les luttes nationales, beaucoup mieux, en tout cas, que le sultanat disparate de Charles-Quint et de Philippe II. Ceux-ci poursuivent simplement leur ambition, qui n'est qu'une chimère ; la France défend sa vie. Et de telle manière qu'elle s'imposera, comme « fondement de l'ordre européen », au respect d'un Henri VIII d'Angleterre, de la papauté, dont elle fait après 1516 une puissance temporelle, du souverain ottoman de qui elle reçoit, comme prix de son amitié, la tutelle, émancipatrice, des chrétiens d'Orient. Soutien de tous les ennemis de César, des républiques d'Italie comme des princes luthériens d'Allemagne, glorieuse du « voyage d'Austrasie » au cours duquel son Henri II cueille les évêchés de Meuse et de Moselle, fière des entreprises de ses armateurs et marins pour le service desquels François Ier fonde Le Havre, elle eût conservé à Vaucelles le bénéfice de son activité sans ces intrigues napolitaines par lesquelles la papauté, au dire de Pasquier, amusait les princes étrangers. Le désastre militaire de Saint-Quentin, atténué par Calais repris, nous vaut le désastre diplomatique de Cateau-Cambrésis. Alors, les hommes de plume sacrifient honteusement le labeur des hommes d'épée. Plus d'équilibre en Italie, d'où la France disparaît et où s'installe l'Espagne, maîtresse au surplus de la Méditerranée. Le pire, c'est que, dans les

(1) Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française : *Histoire de la Nation Française*, tome IX. — *Histoire diplomatique* (1515-1928), par René PINON, professeur à l'Ecole des Sciences politiques (Paris, Librairie Plon). L'ouvrage a obtenu le grand prix Gobert à l'Académie Française.

trente années où les discordes religieuses vont déchirer le pays, elle se donnera comme la puissance chez laquelle seule les autodafés du roi « catholique » auront conservé l'orthodoxie, séduisant ainsi des catholiques de chez nous qui croiront légitime d'en appeler à ses services intéressés.

Grande misère ; grand scandale aussi pour ces têtes politiques : Catherine de Médicis, le cardinal de Lorraine, François de Guise et pour ces grands bourgeois qui repoussent également « une France huguenote et une France papaline ». Sous leurs yeux, excès des huguenots et fureurs de la Ligue, alliances étrangères mendiées, mercenaires étrangers embauchés par les deux factions ont commencé la dislocation de la France. A eux, cependant, de faire reconnaître dans le Béarnais, simple capitaine d'aventures s'il demeure hérétique, le roi « né au vrai parterre des fleurs de lys », de conquérir le roi pour qu'il conquière le royaume. C'est l'œuvre d'Henri IV, roi national et roi catholique, que reconnaîtront tout de suite, avec les « bons Français », tous ceux qu'en Europe n'intoxique pas le « catholicon » d'Espagne. Œuvre menée en même temps que la reconstruction intérieure, par les armes d'abord puis par un travail de négociations qui allait réunir, « pour le bien public et la liberté allemande », les princes germaniques, les Provinces-Unies, la Savoie, Venise et l'Angleterre même. Ravaillac l'arrêta. Une fois de plus, la Providence avait « assisté la sérénissime maison d'Autriche ».

On comprend l'obstination, traversée de colères, des Français à déjouer sur ce point les prétendus desseins de la Providence. Les plus grands y dépenseront leur vie : et Richelieu, volonté ardente guidée par la raison, négociant partout contre Madrid et contre Vienne pour affranchir son maître des républicains rochelois, le pape et les Hollandais de l'Espagnol, les princes allemands du Habsbourg, l'Italie du Nord, « ce cœur du monde », des *Tedeschi* lourdauds et pillards, protégeant au besoin les Rhénans contre l'ambition débordante de l'allié Suédois, clamant au père Joseph une victoire sur le Rhin pour l'aider en son agonie, anxieux, ayant déjà quatre armées en campagne, de « se rendre puissant sur la mer qui donne entrée à tous les Etats du monde », d'étendre la chrétienté aux terres neuves, de participer à la distribution des mondes nouveaux ; — et le Mazarin, ce « condottière de la diplomatie », mais artisan de la paix de Westphalie où la France assure à tous ses alliés l'équitable compensation de leurs sacrifices, hasardeux et « joueur » (en s'alliant à Cromwell il a joué avec le feu), mais qui, ayant installé le Roi dans la Ligue du Rhin, lui mit en mains pour le jeu final le plus magnifique atout (quoi qu'on en ait dit) : celui du mariage d'Espagne ; — et Louis XIV lui-même, si appliqué, et passionné de politique comme Philippe II, sans discerner plus que lui le moment où la politique de prestige devient politique d'aventure, finissant par garder Strasbourg, Besançon, Perpignan et Lille, mais dépouillé après La Hougue de la maîtrise des mers (que Duquesne avait ravie à Ruyter), glorieux, sans doute, d'avoir exorcisé le fantôme de la monarchie universelle des Habsbourg, substituant à Madrid une dynastie de Bourbon à la dynastie « autrichienne », vaincu en définitive par cette Angleterre avec laquelle, après Ryswick, il avait essayé de s'entendre loyalement, mais qui, non contente de commencer à démolir l'empire colonial de Richelieu et de Colbert, inaugurait ses grandes fautes continentales en grandissant contre nous l'Autriche et la Prusse. En 1715, pour le plaisir de la *gentry* et de la cité de Londres, l'Autrichien est installé à Bruxelles, à Milan et à Naples, et, au centre de l'Allemagne, armée contre nos alliés de la Vistule et de la Baltique, la monarchie militaire des Hohenzollern.

Alors, c'est la guerre de cent ans qui recommence, mais sur un plan autrement vaste, si les diplomates français du XVIIIe siècle doivent tenir compte d'éléments nouveaux : despotisme tsarien, militarisme prussien, ajoutés au mercantilisme britannique. « Situation embrouillée qui exige des décisions rapides, des choix hardis. La politique française ne fut pas toujours assez alerte pour y faire face. C'est toute l'histoire du règne de Louis XV. » En ce règne du dernier roi fainéant, seul, en effet, un Choiseul discerna vers 1765 que l'enjeu de la lutte était bien le Canada et l'Hindoustan, que la guerre véritable était la guerre contre l'Angleterre, non la guerre en dentelles sur le continent pour l'amitié d'Elisabeth de Russie, et pour les beaux yeux de Marie-Thérèse. Louons ici M. Pinon, et sans réserve, d'avoir osé dater de la paix « bête » de 1748 la décadence irrémédiable de la monarchie bourbonienne. Elle y perd le respect de l'étranger et des Français. « Le roi qui annexe la Silésie méprise le roi qui rend la Belgique » après Fontenoy. La nation française fait de même. Divorce fatal que rendra définitif la honte du traité de Paris, que ne réparera pas le demi-succès de celui de Versailles, pre-

mier en date. Et comme les erreurs appellent les erreurs, voici nos amis suédois, polonais, que l'on abat et le « système français » en échec partout en Orient. La nation, qui le sent, en arrive, forte au surplus de ses ressources et de son idéal propre, à délaisser ce programme que Vergennes jugeait digne d'un roi-citoyen : « paix continentale, prospérité commerciale et coloniale », et, à peine affranchie de l'absolutisme, s'exalte pour la propagande révolutionnaire et la construction de « l'Empire français ».

L'œuvre, comprise diversement par Mirabeau, Talleyrand et Danton, s'atteste difficile jusqu'en thermidor de l'an II, alors que la France est menacée du même démembrement que la Pologne. La paix de Bâle, modelée sur les formules de Vergennes et de Choiseul, est saccagée par les entreprises extérieures du Directoire, aux ordres d'un jeune général qui ne pratique guère que la diplomatie du coup de canon. Bonaparte a cru durable sa paix d'Amiens fondée sur la présence des Français à Anvers et à Tarente (car « la République française, dit-il à Cobenzl, regarde la Méditerranée comme sa mer et veut y dominer ») ; pour les Anglais ce n'est qu'une trève acceptée par lassitude, détresse financière, manque temporaire d'un « soldat continental ». Bonaparte pourra bien réduire l'Europe centrale à sa vassalité, y créer, lui, nouvel Empereur, des rois à sa guise, ranger à son alliance Autriche et Prusse, bloquer contre l'Anglais les ports du continent, écartant Talleyrand qui propose l'alliance avec Vienne pour s'en tenir à la seule alliance russe, s'interdire par là même de résoudre en clarté la question de Pologne, Londres a ressaisi à Trafalgar la maîtrise de la mer, amoindri par avance la portée d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland. La seconde guerre de cent ans se termine par Waterloo. Ainsi 1815 marque « le naufrage des aspirations séculaires de la France », mal servies par Napoléon et que les Bourbons renient. Prusse et Bavière sur la rive gauche du Rhin, Belgique sous le joug de La Haye pour le compte de l'Angleterre, la frontière des Alpes mutilée, l'Alsace offerte littéralement aux convoitises germaniques, voilà ce qu'acceptent Louis XVIII et Talleyrand au nom de la « légitimité ».

Si le roi, cependant, se résigne à une telle situation dépendante, signera même cette Sainte-Alliance que les peuples, qui la connaissent mal, croient spécialement dirigée contre eux, la nation n'a pas accepté ; elle revendique avec Quinet « la gloire comme l'ornement de la liberté », pressent avec Chateaubriand que se lèveront contre Villèle et ses successeurs, ministres pacifiques, administrateurs excellents et financiers habiles, ces légions qui se cherchaient « pour des destinées extraordinaires », et d'abord pour cet enjeu : « la ligne du Rhin, de Strasbourg à Cologne ». Comment elle y échouera, c'est toute l'histoire française jusqu'à 1871, le secret des révolutions qui précipitent Charles X pour avoir préféré Alger (mais pouvait-on prévoir, en Afrique du Nord, ce merveilleux travail d'un siècle?) à la Rhénanie, et Louis-Philippe pour avoir tenté de faire vivre l'entente cordiale, en face d'un Palmerston chicanant sur toutes nos initiatives, sans le concours des forces françaises. « C'est Palmerston qui a tué la monarchie de Juillet », écrit M. Pinon. Il se peut. Cependant que la royauté victorienne, où un Cobourg redonne vigueur à la tige de Hanovre, encouragera les Allemands à oublier leurs libertés pour suivre « l'homme qui forgera leur unité en les entraînant contre la France ». Comme se déroule dès lors simplement la politique française de 1848 à 1871 ! enthousiaste et imprudente de la part d'un peuple parti pour libérer Pologne et Italie et qui, freiné par ses gouvernants, se donnera un Napoléon pour démolir 1815 ; aventureuse avec ce même Napoléon, incapable de choisir entre l'alliance anglaise, qui le mène en Crimée, et l'alliance russe, empêtré dans le guêpier romain, finissant par déchaîner la grande crise des nationalités dont l'ébranlement dure encore. Sedan, qui est un Waterloo « sans les Anglais », en permettant, sur initiatives russe et italienne la ruine du « droit public » que Talleyrand, à grand peine, avait sauvegardé, a ouvert les yeux aux Français. Face à un empire allemand établi sur l'exploitation, commune aux tribus germaniques, du Reichsland Alsace-Lorraine, la France, attentive désormais aux intérêts français, attend, tout en se constituant un splendide domaine colonial, le moment, prévu par Manteuffel, où « le sentiment public de l'Europe » se retournerait contre la nation prussianisée, dénoncée par ses « violences hautaines » comme incapable de porter le fort vin de la victoire. La première réaction, Gambetta avait compté qu'elle viendrait de l'Angleterre. Mais non. En 1878, Londres, complice de Berlin, écartait la Russie des Balkans pour y pousser l'Autriche, avant-garde du germanisme. Erreur cruelle, non pas la dernière de l'ère victorienne. Du moins l'alliance avec Pétersbourg, si mal exploi-

tée ait-elle été, offrit aux Français un abri provisoire contre les crises que provoquaient à travers le monde les chantages répétés du prétendu « peuple de maîtres ».

Londres finit par les dénoncer, lors des premières démonstrations de mégalomanie navale chez Guillaume II. C'est alors que le travail d'un Delcassé (à qui il ne semble pas que M. Pinon ait rendu pleine justice) s'attesta de bonne tradition diplomatique : liquider tout différend, maritime ou colonial, avec l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne, que depuis 1887 la politique de Berlin avait plus ou moins enserrées, laisser subsister la Triple Alliance en la vidant, par l'accord de 1902 avec l'Italie, d'une partie de son contenu, s'entendre avec Madrid pour une collaboration marocaine, en arriver à épauler l'alliance russe d'une entente avec l'Angleterre pour surmonter les crises à naître des ressentiments d'outre-Rhin ; programme de haute intelligence que la clairvoyance d'Edouard VII développera plus tard en Triple-Entente, sauvegarde de la paix en Europe et en Asie. Plus tard seulement. Car, en 1905, au premier bluff venu de Berlin, un Rouvier, médiocre et apeuré, sacrifiait Delcassé sans élégance comme sans prudence. Il n'évitait pas autant Algésiras, opération bismarckienne par laquelle Guillaume II éprouvait l'entente anglo-française, de même que les révolutions de 1908 dans les Balkans, soudoyées de même origine, éprouvaient (avec combien plus de danger !) l'entente anglo-russe. L'événement prouva que les deux ententes tenaient, qu'en face, au contraire, ne subsistait guère plus que l'alliance impériale de 1879, par laquelle les Magyars avaient rivé à Berlin la double monarchie danubienne, et « jusqu'à la mort ». Cependant, comme la Russie a fléchi en Extrême-Orient, se développe « une combinaison germano-turque... de Strasbourg en Perse, soutenue dans les Balkans par une expansion austro-hongroise ». Voilà l'origine véritable de la dernière guerre. Le reste suit : révolution jeune-turque, à la suite de laquelle l'Allemagne gagne « l'épreuve de force » de 1909 ; conflits marocains répétés, pour la solution germanique desquels Berlin tient prêtes « cinq millions de baïonnettes » ; coup d'Agadir de 1911 dont la France se tire sans trop de dommage, grâce au loyal appui de l'Angleterre ; guerres d'Orient, du fait de l'Italie et des Balkaniques, défavorables aux clients de Berlin et de Vienne et qui mettent Allemagne et Autriche « en état d'échec général ». De là date, chez les empires centraux, le dessein d'une opération « préventive » contre la France, l'Angleterre et le Slavisme pour la réalisation d'une carte de guerre et d'hégémonie (les géographes de Leipzig la publieront en 1915) : Salonique-Constantinople-Bagdad, et pour l'absorption de l'Autriche. Là contre, et pour sauver l'indépendance européenne, deux forces seulement : la flotte anglaise (que l'empereur allemand n'osera pas attaquer) ; l'armée française dont « dépend le sort final de la lutte ».

M. Pinon, qui n'avait pas à raconter la guerre, en a fort heureusement schématisé l'aspect politique : l'Autriche bloquée dès 1915 par ses Slaves et ses Latins ; les empires hétérogènes (y compris le russe) travaillés par les aspirations des nationalités ; la liberté des mers réclamée par les Etats-Unis, d'abord contre l'Angleterre puis contre les sous-marins allemands ; une coalition qui attire à elle jusqu'à dix Etats sud-américains, le Siam et la Chine, mais sans direction militaire avant avril 1918, sans direction diplomatique, sans idée précise pour mettre hors d'état de nuire l'Allemagne prussianisée ; par dessus tout, la jalousie contre la France militaire et victorieuse. Puis, la série des erreurs accumulées par les auteurs du traité, réduits par les conditions mêmes de la victoire à reconstruire le seul Occident : les Etats « à intérêts limités », injurieusement écartés, à l'encontre de nos traditions, et parce que nos amis naturels, des délibérations capitales, les préjugés anglo-saxons ameutés contre un impérialisme français inventé pour la circonstance ; la ruine de trônes protestants et orthodoxes mettant l'église d'Angleterre en défiance contre la France et la Pologne ; le problème du Rhin mal abordé par Lloyd George, qui tient à faire peser sur la France les conséquences de Waterloo, par Clemenceau qui ne l'a pas compris, ne semble même avoir eu qu'une idée de manœuvre : tout accorder à l'Angleterre pour en obtenir ensuite le règlement durable de « la question d'Occident ». Or, l'Angleterre, désormais nantie, en faisant miroiter la fallacieuse garantie militaire anglo-américaine, lui refuse l'essentiel : l'organisation de la sécurité. C'est grande pitié de voir ce magnifique chef de guerre aux prises avec les jongleurs de boules creuses, ne jouant pas vraiment le jeu, mais livrant de prime abord son jeu à l'adversaire. A la place du vieux politicien radical, on imagine un Mazarin... Mais, pour traiter avec Cromwell, Mazarin ne parlait pas anglais.

Il est pourtant sorti quelque chose des tractations chaotiques de Versailles : l'indépendance complète d'une Belgique désentravée de sa neu-

tralité ; d'une Bohême ou Tchécoslovaquie qui, selon la prophétie de Palacky, « sera encore » après l'Autriche-Hongrie ; la sanction donnée, par la désannexion immédiate de l'Alsace et de la Lorraine, au travail de restauration française de 1871 à 1919 ; enfin, tandis que la Russie se laisse muer par ses dictateurs en Moscovie d'avant 1712, une Pologne ressuscitée. « La preuve est faite, écrit M. Pinon, qu'on n'assassine pas une nation : les trois dynasties copartageantes ont disparu et la Pologne vit. » Revanche de justice dont l'histoire n'est pas prodigue ; mais aussi maxime qui n'évoque plus ni Bismarck, ni Frédéric, ni même Machiavel, et nous ramène, par delà les « Princes » selon le cœur du Florentin, au temps où la politique s'inclinait parfois devant une morale supérieure. De 1500 à 1920, dit M. Pinon, « âge des luttes nationales ». Qui y mettra fin? Le traité de Versailles répond : une société de ces mêmes nations. Résurrection inattendue de la chrétienté du moyen-âge, mais étendue au monde entier, avec son centre non plus à Rome, mais dans cette ville-église dont parle Georges Goyau et que nos pères appelaient la Rome protestante. Notion d'origine française que le rédacteur du *Covenant*, désavoué par ses concitoyens, a laissée au vieux continent formulée en cinquième Evangile. Mais quand ce Verbe wilsonien, qui doit être, en effet, au commencement, deviendra-t-il chair vivante? Quand l'organisme supranational de Genève sera-t-il, pour mettre à la raison les mauvais garçons de la planète, doté de moyens indispensables d'action et de sanction? Sera-ce enfin la Société des Nations ou la France, réduite à ses seules forces, qui devra résoudre pour elle-même et pour l'Europe le problème essentiel de ce temps et de l'avenir : « articuler une Allemagne pacifique à une Europe pacifiée » ? L'historien qui, dans cinquante ans, donnera (avec, souhaitons-le, la même maîtrise) une suite au livre de M. Pinon, nous en dira des nouvelles.

PAUL FEYEL.

LES BEAUX-ARTS

PEINTRES D'ALSACE

Les peintres d'Alsace, aujourd'hui valent-ils ceux d'hier : les Henner, les Brion, les Théophile Schuler ? Une remarque préliminaire : les peintres d'Alsace plus anciens que ceux que nous venons de nommer : le tragique Grunewald, qu'on admire au musée de Colmar ; Martin Schongauer ou Hans Baldung Grien ne sont pas Alsaciens. Du temps qu'elle faisait partie du saint empire germanique, l'Alsace était terre du Rhin, terre du Midi pour la nostalgique Allemagne. Peut-être cette province si riche ne produit-elle pas de grands artistes. Il y a des généraux d'Alsace. Il n'y a pas, en art, de grands Alsaciens. Le sculpteur inconnu à qui l'on doit le pilier des anges à la cathédrale de Strasbourg, peu nombreux sont les critiques qui le tiennent pour un indigène. Il n'y a pas de civilisation alsacienne à proprement parler. Les styles gothiques ou français, je pense notamment à celui du dix-huitième siècle, apparaissent vigoureux mais alourdis à Strasbourg.

On trouvera de nos jours, pour en revenir aux peintres, toutes proportions gardées, un modeste successeur aux Grunewald, Schöngauer et Hans Baldung Grien en la personne d'Henri Ebel, qui vécut près de quarante ans dans un village du Bas-Rhin où l'on va fêter le jour de son quatre-vingtième anniversaire. Henri Ebel, originaire du Palatinat, Alsacien d'adoption, est un paysagiste primitif qui s'est trompé de plusieurs siècles. C'est un douanier Rousseau du clair de lune allemand, l'évocateur familier des lampes de famille, des lumières nocturnes, allumées par la main des hommes ou de Dieu. Aucun des artistes vivants de l'Alsace ne l'a égalé, du moins dans son œuvre picturale.

Les artistes vivants de l'Alsace sont nombreux. Aucun d'eux ne doit sa renommée à l'art. Prenez quelques-uns des plus connus. Spindler, Stoskopf, Hansi, tous ils doivent à leur vie plus qu'à leur art. Leur personnalité humaine est plus développée que l'autre. Leur activité a imposé leur art. Leur vision ne s'est pas imposée d'elle-même.

En l'occurrence, cela ne les diminue pas. Disons quelques mots de Spindler, Stoskopf, J.-J. Waltz (Hansi). En parlant d'eux, nous par-

lerons de leur province. Mêlés à la vie de l'Alsace, chacun y a marqué son passage. Spindler a su grouper autour de lui une école : les peintres de Saint-Léonard. Stoskopf, pour ces peintres et avec eux, a créé la Maison d'art alsacienne à Strasbourg. Hansi, le bon polémiste, a violemment pris à partie l'Allemand. Vigoureux combattant, aux côtés de Zislin, il a collaboré à l'œuvre de défense alsacienne et française entreprise à Colmar avant 1914. Son action populaire a été considérable.

Au demeurant, Spindler est un mainteneur de tradition. Plutôt que peintre il est marqueteur, et plutôt qu'artiste artisan. Mais comme Hansi il est écrivain. Son activité est plus sociale, celle de Hansi fut politique. Spindler est aussi le créateur de la *Revue alsacienne illustrée*, dont la direction plus tard passa aux mains expertes du docteur Bucher. Stoskopf ajoute à ses talents d'organisateur par la création d'un théâtre de dialecte. Ce théâtre a rendu des services autrefois. Ce n'est pas la faute de son fondateur, je suppose, si trente ans après sa création ce sont encore les mêmes pièces qui tiennent le programme. Ne désespérons pas d'un renouveau, ce qui fut utile peut le redevenir.

Spindler est le créateur doué de mobiliers alsaciens. Là, non sans bonheur, il s'inspire de la tradition populaire. Les salles à manger de Spindler, créées avec le concours de la maison Jacquemin à Strasbourg, sont une création alsacienne réussie. De même les marqueteries de Spindler sont-elles remarquables. Hansi est l'auteur d'aquarelles et de peintures souvent délicates, l'auteur et l'enlumineur d'albums populaires et charmants. Mais qui ne connaît son œuvre de polémiste avant et pendant la guerre le connaît incomplètement. Quant à Gustave Stoskopf, si on lui doit d'agréables vaudevilles et une comédie de mœurs, *Môsieu le Maire*, il est aussi peintre de paysans. Un peu monotone parfois, surtout dans ses paysages, il réussit assez bien le portrait rural. Son art gagnerait à se souvenir un peu moins des musées et du Salon des artistes français !

Quittons Gustave Stoskopf, qui est presque un ancêtre, pour en venir à Robert Heitz, un benjamin de trente-trois ans. Polémiste comme Hansi, Heitz a collaboré à un délicieux album où l'on prend à partie les autonomistes. Le critique d'art chez lui ne le cède pas au polémiste, ni le peintre au critique d'art. C'est une curieuse personnalité alsacienne que celle de Robert Heitz. Des débats retentissants l'ont mis aux prises avec Gustave Stoskopf, lui aussi critique et fort intransigeant. L'auteur de *Môsieu le Maire* n'a pas gagné à ces rencontres, du reste inoffensives, qui marquent surtout l'écart entre deux générations. Et puis la bonne humeur en Alsace reprend toujours le dessus. Nous n'étonnerons personne en écrivant que bientôt Gustave Stoskopf et Robert Heitz seront d'excellents amis.

Le cas du peintre strasbourgeois Emile Schneider semble un peu différent, il ne l'est pas beaucoup. Il nous reste donc parmi les jeunes — dont beaucoup ont près de 50 ans — à faire la différence entre artistes tributaires de la région ou de Paris, différence qui n'est pas rigoureuse, mais que, néanmoins, l'on peut être tenté d'établir.

Passons à un peintre l'Alsace un peu exceptionnel. Il s'agit de Simon Lévy, originaire de Strasbourg. Simon Lévy, peintre et chef d'école, habite Paris et ne relève plus de l'Alsace. Il a pris l'habitude de n'exposer à Strasbourg que des toiles de troisième ordre, marquant bien par là qu'il n'estimait pas devoir tenir compte des provinciaux, Alsaciens ou non. Peut-être, en effet, n'a-t-il rien de commun avec eux. Du moins, Simon Lévy a-t-il trouvé des disciples à Strasbourg, Paul Welsch, par exemple, talent probe, aquarelliste et illustrateur doué. En peinture, la personnalité de Paul Welsch, grand théoricien comme le patron, n'apparaît point distincte. Cette personnalité, au premier abord, semble plus critique que créatrice, mais on pourrait s'y tromper. Welsch est l'auteur d'aquarelles fraîches et vives qui promettent beaucoup. Par ailleurs, de grandes compositions équilibrées, un peu mornes, de plus petites souvent charmantes, témoignent d'un effort persistant.

Martin Hubrecht n'est pas un disciple, mais un ami de l'école. Je crois son cas assez intéressant. Vigoureux auteur de portraits et de caricatures — les deux à la fois, représentés par les mêmes œuvres — il a délaissé ce genre. Martin Hubrecht, plus encore que Welsch, était né pour traduire ses visions par la petite peinture et l'aquarelle. Il le fait avec une frémissante et féminine sensibilité. Ses œuvres de jeunesse, excessives, sont les témoins d'un premier effort. Peut-être sa palette depuis n'est-elle pas devenue plus riche. Mais il est demeuré curieux et personnel. Un artiste à la mode d'aujourd'hui, qui ne doit pas beaucoup à l'Alsace — mais qu'importe ! et qui, après un premier succès considérable, s'imposera à Paris. Hubrecht et, près de lui, Charles Schenkbecher, plus Alsa-

cien que son ami, et paysagiste charmant, sont les derniers parmi ces artistes attirés vers Paris que nous citerons. Depuis quelque temps l'étrange art original d'un peintre fort curieux, Paul Iské, gloire naissante au ciel strasbourgeois, fait parler de lui. Cette gloire ne doit rien à Simon Lévy. Elle se souvient des impressionnistes et de Renoir. L'originalité d'Iské semble à quelques-uns devoir effacer celle de ses confrères. Mais tout ce qu'on peut dire jusqu'ici c'est que le talent de Paul Iské ajoute une note nouvelle au concert —symphonie de couleurs — exécuté par les artistes vivants de l'Alsace.

J'en arrive à deux artistes vigoureux : Daniel Schoen et Louis-Philippe Kamm. Le premier, consciencieux coloriste, dessinateur de grand talent, le second le seul artiste vivant de l'Alsace qui, par son talent d'illustrateur, soit assuré de vivre à jamais. Tous deux sont de beaux peintres, Schoen du Midi, Kamm de sa belle terre de Wissembourg, dont il évoque maîtrement les paysans. Mais les dessins de Kamm illustrant le *Bisali* des poètes Albert et Adolphe Matthis, poètes du terroir écrivant en dialecte alsacien ; d'autres dessins, illustrant le *Moulin des Sept-Fontaines*, de Claude Odilé, témoignent d'un talent original, foncièrement honnête, atteignant à la perfection. Le peintre, l'auteur de vitraux, le décorateur d'églises en Kamm sont d'autre part remarquables. Louis-Philippe Kamm est-il le plus authentique et le plus Alsacien à la fois des artistes vivants de l'Alsace ? Je le crois et cela se pourrait bien. Le restera-t-il toujours ?

A côté du talent de Kamm, celui de Balthasar Haug, le charmant illustrateur de *Candide*, apparaît plus cultivé, plus graphique, plus séduisant. Ce sont du reste, Kamm et Haug, deux artistes qui n'ont rien à s'envier ; essentiellement différents, ils sont tous deux au premier rang parmi nos illustrateurs alsaciens.

Balthasar Haug, créateur d'un groupe intéressant, le groupe de mai, et conservateur des musées de la ville de Strasbourg, brillant illustrateur de *Candide*, exerce une action personnelle sur le mouvement d'art.

Relatons aussi l'œuvre très belle de l'illustrateur Brunck de Freudeck.

L'Alsace doit, enfin, à un grand et consciencieux talent, celui de René Allenbach, de belles eaux-fortes, *Cathédrale et rue du Dévidoir, Port du Rhin*, aussi précieuses pour nous que ses solides peintures. Il faut citer, dans cet ordre d'idées, l'œuvre de Paul Dubois.

Je ne les ai pas nommés tous, ce n'était pas mon intention. Et puis, ils sont trop. Rappelons les noms de Jacques Gachot, Dorette Muller, G. Daniel Krebs. Kammerer, Lucien Blumer, Georges Ritleng. Mais surtout mentionnons deux peintres au tempérament pictural prononcé, deux artistes d'avenir, vigoureux, intéressants : Lucien Hueber et Lucien Haffen, qu'il faut ranger parmi les meilleurs.

L'art en Alsace est mêlé, on l'a vu, à la vie en Alsace.

Les peintres eux-mêmes se sont chargés de le démontrer. *Ceux d'Alsace*, de Charles Spindler (aux Horizons de France), et le beau livre que Hansi publie sur l'Alsace (aux éditions Arthaud, à Grenoble) témoigent de l'effort de vulgarisation de deux artistes, tous deux des plus connus, dont les vues, qui semblent s'exclure, pourraient, en définitive, se compléter.

Au demeurant, que faut-il retenir de cette brève excursion au pays de Jean-du-trou-du-cousin ? — Quoi ? Que me dites-vous ? Vous ne connaissez pas Jean-du-trou-du-cousin ? Vivement, que je vous rappelle son histoire ! Jean-du-trou-du-cousin est le héros populaire de l'Alsace et la chanson le dit, cette chanson dont l'auteur anonyme en sait plus sur notre province que bien des volumes à douze francs qu'on publie, à Paris et ailleurs, sur l'Alsace et *le malaise alsacien*.

Jean-du-trou-du-cousin
A tout ce qu'il veut.
Et ce qu'il veut
Il ne l'a pas,
Et ce qu'il a
Il ne l' veut pas.
Jean-du-trou-du-cousin
A tout ce qu'il veut.

Mais revenons à nos moutons, parfois enragés. Ils le seront, soyez-en sûrs, après m'avoir lu. Ils constituent, ces moutons, je veux dire ces peintres, une phalange d'art orientée vers Paris ou vers l'Alsace, vers les deux le plus souvent. Les uns sont plus Parisiens qu'Alsaciens, c'est le cas de l'original Martin Hubrecht, ainsi que celui de Welsch ; d'autres, foncièrement Alsaciens — et croyez bien que les deux artistes que je vais nommer, dans leur cœur, sont foncièrement Français : Louis-Philippe Kamm, le robuste peintre du pays de Wissembourg, et le très doué et sympathique René Allenbach. Tous ces peintres, vivants d'ailleurs, honorent grandement leur province.

Que Paris les connaisse un peu mieux ! Et

surtout, que Paris ne croie pas un mot de ce que lui disent quelques-uns de nos artistes trop « parisianisés ». Car les régionaux, parmi ces bons ouvriers, ne le cèdent en rien aux autres, du moins en art. Il suffira de peu de temps pour qu'on s'en aperçoive. Et puis pourquoi renoncer à s'inspirer des paysages du Rhin, qui sont parmi les plus beaux de France ? En art du moins, que l'Alsace demeure un peu elle-même, on ne lui en voudra pas. L'école alsacienne d'aujourd'hui, en tout cas, est remarquable, digne d'un intérêt qui lui a manqué trop longtemps. Qu'elle cherche ses inspirations à Paris, Moscou, Rome ou Strasbourg, ce n'est pas inquiétant. Mais qu'elle demeure ce qu'elle est : vivante, la France y gagnera.

CLAUDE ODILÉ.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

LOUIS-LUCIEN HUBERT. *Figures parlementaires.* Les présidents des assemblées françaises au XIXe siècle. Un vol. in-18 jésus. 284 pages. (Flammarion).

Avec un grand agrément, une scrupuleuse impartialité une modération constante, une érudition impeccable, L.-L. Hubert passe successivement en revue la Chambre des Députés sous la Restauration, dont le président le plus éminent est assurément Royer-Collard; la Chambre de la monarchie de Juillet, avec la grande figure de Casimir Périer; puis il passe aux assemblées de la seconde République pour aborder après le corps législatif du second Empire, dont il décrit minutieusement la composition. Il brosse du duc de Morny un portrait inoubliable, nous le montrant à la présidence exerçant ses fonctions avec une maîtrise et une originalité spéciale. Après Sedan, l'auteur nous introduit à l'assemblée nationale, où domine la silhouette de Jules Grévy. Il termine par l'étude de la Chambre sous la 3e République, période qui touche à l'histoire actuelle. Nous voyons défiler successivement les plus grands noms : Gambetta, Henri Brisson, Paul Deschanel « qui semblait fait pour la présidence », Léon Bourgeois, pour ne citer que les morts.

L.-L. Hubert s'est abstenu légitimement d'aborder, dans cette intéressante galerie de portraits, les anciens présidents encore vivants. M. B.

Me HENRI-ROBERT. *Le Palais et la Ville. Souvenirs.* (Un vol. in-18 jésus. 229 pages. Hachette).

Il y a beaucoup de choses et fort diverses dans le nouveau livre, si riche de souvenirs de l'ancien bâtonnier.

A côté des habitués du *Palais*, magistrats de haute envergure ou types à la Daumier, qu'il connaît si bien et qu'il a fréquentés durant tant d'années, nous passons sans arrêt du grave au doux, du plaisant au sévère. Me Henri-Robert pratique l'humour, mais l'humour bienveillant, jamais ses pointes de malice ne blessent à fond; sa longue pratique des gens lui a conféré une indulgence souriante; sa sympathie paraît universelle; nulle rosserie envers les confrères les plus capables d'en mériter.

A côté du Palais, nous pénétrons aussi dans la *Ville*, parmi les familles qui ont vu les débuts mondains du jeune Henri-Robert, qui ont applaudi à ses dons de comédien amateur, qui ont été témoins de ses enthousiasmes juvéniles.

Nous assistans chez la Comtesse de Maupéou à une soirée musicale où les gens du monde rivalisent avec les professionnels célèbres, nous pénétrons également chez la Duchesse de Rohan entourée d'une cour d'hommes politiques, de littérateurs, d'artistes que nous voyons dans l'intimité.

Défilé amusant et instructif. M. B.

A. LUGAN. — Le grand Poète du Siècle d'Or de l'Espagne; Fray Luis de Leon. *L'Homme; Le Poète* (sa formation, son âme, son art, ses vers originaux traduits). 1 vol. in-16.

De retour d'un voyage en Espagne Maurice Barrès manifestait à un ami le regret que Luis de Leon ne fût pas plus connu en France. On a traduit de lui deux livres : *Les Noms du Christ* et *La Parfaite Epouse*, mais son œuvre poétique est ignorée. Elle ne l'était pas au XVIIe siècle où Brébeuf la cite et l'imite plusieurs fois. Bossuet a parlé du fameux commentaire sur le *Cantique des Cantiques*, cause de tous les déboires du grand moine.

C'est pour répondre au désir exprès de Maurice Barrès qu'il y a quinze ans A. Lugan entreprit l'étude de Fray Luis de Leon et traduisit les poésies originales de l'illustre prisonnier de l'Inquisition.

Ce volume comprend une étude d'ordre purement littéraire sur Luis de Leon. Homme et Poète et Les Poésies originales de Luis de Leon en castillan, avec la traduction française en face. M. Lugan s'est appliqué à suivre la lettre et le rythme de l'original.

Les odes de Fray Luis de Leon sont aussi universellement connues dans les pays de langue espagnole que les fables de La Fontaine, en France.

Livres nouveaux déposés au Bureau de la Revue

PAUL DESCAMPS. — *Etat social des peuples sauvages.* Payot.
ROBERT DESNOS. — *Corps et biens.* Gallimard.
J. L. DUPLAN. — *Sa majesté la Machine.* Payot.
JACQUES DEBU-BRIDEL et MARC BENOIST. — *La guerre qui paie : Alger 1830.* Editions Prométhée.
Général DEBENEY. — *Sur la sécurité militaire en France.* Payot.
RENÉ DELAGRANGE. — *Elsie.* Editions Argo.
GEORGES DUMAS. — *Nouveau traité de psychologie.* Alcan.
CHARLES DROULERS. — *La cité de Pascal.* Marcel Rivière.
CHARLES DROULERS. — *Chemin faisant avec l'abbé Lemire.* Marcel Rivière.
ROGER DUMON. — *Le rôle du Rhin.* Editions Prométhée.
DANIEL ESSERTIER. — *Philosophes et savants français,* Tome IV. Alcan.

Jean-Paul Echague. — *Paroles argentines*. Le Livre libre.
Henry d'Estre. — *Les conquérants de l'Algérie*. Berger-Levrault.
Claude Farrère. — *Loti*. Flammarion.
Georges Fourest. — *La négresse blonde*. Editions Kra.
Césare Galli. — *Un coup de Tam-Tam*. Chez l'auteur, à Saint-Germain.
David Garnett. — *Elle doit partir*. Grasset.
Robert Goueste. — *Mon Rêve*. Figuière.
Hermann Hesse. — *Demian*. Stock.
Henri-Robert. — *Le Palais et la Ville*. Hachette.
Blanche Jacob. — *Un « Schadschen »*. Flammarion.
Rudyard Kitling. — *Mais ceci est une autre histoire*. Mercure de France.
Kikou Yamata. — *Japon dernière heure*. Stock.
Maurice Kellersohn. — *La vie d'une mort*. Stock.
L. Klages. — *Les principes de la caractérologie*. Alcan.
Guy Lavaud. — *Poétique du ciel*. Emile-Paul.
Germaine Lagalice. — *Les gâcheurs de vie*. Edit. Argo.
Henri Lichtenberger. — *La sagesse de Gœthe*. Renaissance du Livre.
Cécile de Multaud. — *Mirages et Chimères*. A Messein.
Maurice Magre. — *La nuit de Haschich et d'opium*. Flammarion.
Emile Mireaux. — *Les miracles du crédit*. Editions des Portiques.
Maurice Mæterlinck. — *La vie des fourmis*. Fasquelle.
François Mauriac. — *Ce qui était perdu*. Grasset.
Rémy Montalée. — *Marie Monton*. Figuière.
Stéphane Manier. — *Les Vardot*. Edit. Denoël et Steelen.
Princesse Lucien Murat. — *La vie amoureuse de Christine de Suède*. Flammarion.
W. B. Maxwell. — *Gabrielle*. Hachette.
E.-A. Rheinhardt. — *Vie d'Eleonora Duse*. Perrin.
René Roy. — *Vers la Lumière*. Fasquelle.
Costa du Rels. — *La hantise de l'or*. Fasquelle.
Henri de Régnier. — *Jeux de Plume*. Cahiers libres.
Emile Roger. — *La péniche du Vert-Galant*. Edit. Argo.
Myrtil Schwartz. — *Vers l'idéal par la montagne*. Librairie Fischbacher.
Maurice Simard. — *Rhéa*. Figuière.
J. et J. Tharaud. — *Le gentil douanier et un artiste maudit*. Cahiers libres.
Paul Valéry. — *Mer, marines, marins*. Firmin-Didot.
J. Léonard Woolley. — *Les Sumériens*. Payot.
Miloutine Yovanovitch. — *Le régime absolu yougo-slave*. Editions Pierre Bossuet.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

L'AUTONOMIE DE LA RUSSIE SUBKARPATHIQUE

Les journaux magyars et ceux de l'opposition tchécoslovaque ne cessait de réclamer l'autonomie de la Russie subkarpathique, en criant que la promesse que la République tchécoslovaque a donnée à ce pays n'est pas tenue. Ils citent toujours la Constitution de la République Tchécoslovaque pour montrer que leurs réclamations sont justifiées.

Et il est vrai que dans la Constitution de la République Tchécoslovaque on parle de la Russie subkarpathique comme d'une partie inséparable de l'Etat Tchécoslovaque et comme d'un territoire qui sera doué de la plus large autonomie que l'on puisse accorder sans porter préjudice à la sécurité de la République. La Russie subkarpathique aura son assemblée nationale chargée d'élire sa présidence et de légiférer pour tout ce qui concerne la langue, l'enseignement, le culte, l'administration et les autres questions que les lois lui confieront.

Les lois qui sont adoptées ont été signées par le Président de l'Etat tchécoslovaque, ainsi que par le gouverneur de la Russie subkarpathique. Celui-ci est nommé par le Président, sur la proposition du gouvernement; il est également responsable devant l'assemblée.

La Russie subkarpathique sera représentée au Parlement; ses fonctionnaires seront choisis de préférence parmi les fils du pays.

En fait, un bien petit nombre de ces stipulations ont été mises en vigueur. La cause en a été la situation politique et économique de la Russie subkarpathique qui entrava l'exécution de ce programme.

D'après le statut général légèrement modifié le 26 avril 1920, le gouverneur provisoire devait représenter le pays jusqu'au jour où l'assemblée de la Russie subkarpathique serait convoquée. Il possède un certain pouvoir, surtout quant à la nomination des fonctionnaires et quant au régime administratif. Il a, pour le seconder, un vice-gouverneur qui exerce effectivement le pouvoir exécutif proprement dit.

Ce régime dura jusqu'à 1928, date à laquelle une réforme donne à la Russie subkarpathique la même administration qu'aux autres pays. La fonction de gouverneur persiste, mais son rôle est très restreint et assez mal déterminé.

Depuis le début de l'existence de la Russie subkarpathique, les éléments d'opposition n'ont jamais cessé de réclamer l'autonomie promise. Ce sont particulièrement les Magyars qui ne veulent pas admettre que cette région ne reviendra jamais à la Hongrie. Mais les hommes d'Etat tchèques ont bien compris qu'il faut, tout d'abord, relever ce pauvre pays, au double point de vue intellectuel et économique. Un travail intense a été entrepris qui n'est certes pas sans succès.

Après douze mois d'efforts acharnés, l'aspect du pays est tout à fait transformé. Les fonctionnaires, les instituteurs, les ingénieurs tchèques ont donné le branle, un intéressant essor. L'enseignement, avec tous ses degrés, a été créé, l'industrie et le commerce mis sur pied, l'agriculture réformée, les villes modernisées. Il va sans dire que dans un temps si court, on ne peut ratrapper ce qui fut négligé pendant des siècles. Mais nul de ceux qui connurent le pays avant la guerre ne peut nier le progrès incroyable qui s'y est réalisé.

A l'heure actuelle, on peut dire que l'époque préparatoire a vécu. L'ère des constructions fécondes a vu le jour. Maintenant, il y a lieu de songer à organiser l'autonomie future. Mais, *caveant consules*. Comme le pays n'est pas encore assez mûr au point de vue politique (la démagogie et le désordre règnent encore entre les partis politiques qui doivent, tôt ou tard, prendre part à la direction de leur pays), il faut s'y prendre avec une extrême prudence et examiner encore une fois toutes les mesures et tous les règlements avant de les présenter à un peuple dépourvu du passé politique.

Le temps où la Russie subkarpathique aura son autonomie s'est rapproché. Mais, ainsi qu'on se prépare très soigneusement à recevoir un hôte impatiemment, il faut que les partis se préparent à accueillir l'autonomie de la façon la plus noble : en se tendant la main l'un à l'autre et en se promettant qu'ils travailleront d'accord et en bonne intelligence pour le bel avenir de leur pays et de tout l'Etat Tchécoslovaque, son bienfaiteur.

STANISLAV LYER.

BULLETIN MARITIME

L'ARCHITECTURE INTÉRIEURE DES NAVIRES

Nous avons vu dans notre précédent numéro (1) ce que certains artistes et certains ingénieurs anglais pensaient de la décoration des navires.

Le *Fairplay* continuant de traiter ce sujet qui est, à l'heure actuelle, d'une si grande importance, résume, dans son dernier numéro du 3 juillet, les idées exprimées par deux auteurs différents sur l' « Architecture intérieure des navires ».

Voici, d'ailleurs, comment s'exprime le *Fairplay* :

La communication sur l' « Architecture intérieure des navires », soumise récemment en Hollande par le professeur Hillhouse et M. M. C. Innes Gardner à la réunion de l'Institution des Ingénieurs et des Constructeurs de Navires en Ecosse et de l'Institution de la Côte Nord-Est des Ingénieurs et Constructeurs de Navires, traitait d'un certain nombre de sujets fort intéressants.

Les auteurs ont posé, par exemple, comme un axiome bien connu que le public désire pour la traversée des océans une série de locaux communs, etc...., correspondant approximativement aux installations d'un hôtel de première classe. Les ultra-puristes en matière de critique d'art, admettent les auteurs, tiennent cette idée pour tout à fait erronée et considèrent qu'un navire doit être traité avec des motifs architecturaux navals et qu'appliquer des formes d'architecture terrestre à des navires est un principe faux. Logiquement, une telle critique contient en elle-même des prémices fausses. Le paquebot est une production moderne et les formes qui rappellent les splendides galères de l'antiquité, d'une construction de bois magnifiquement décoré, appliqués à un navire d'acier seraient fausses. A moins qu'il n'y ait une révolution « rouge » en matière d'architecture s'entend, nous devons nous contenter d'accepter toutes les formes et les styles traditionnels qui nous ont ont été laissés par les générations précédentes et en faire usage et les appliquer au traitement des larges espaces et des pièces d'un paquebot.

*
* *

Dans leur application, disent les auteurs, ces formes et ces styles traditionnels ont été éprouvés et acceptés par notre génération en général comme parfaitement convenables. En effet, on peut trouver à bord des paquebots de grande classe des pièces de la plus parfaite architecture.

La tendance devient de plus en plus forte en vue d'obtenir des hauteurs plus grandes et, en outre, de reproduire les caractéristiques de l'architecture terrestre. Obtenir ces beaux effets architecturaux, tel est donc le problème en face duquel se trouve maintenant l'architecture navale auquel on a recours de plus en plus et auquel on demande d'accepter de nouvelles et difficiles suggestions.

Il est probable que ce fut quelque courageux armateur qui, le premier, eut l'idée d'une salle à manger ayant deux hauteurs de pont, cet homme ayant l'expérience de l'effet déprimant qu'entraîne une très grande pièce à plafond bas. L'idée de séparer les compartiments de la cheminée en deux parties et de les disposer de chaque côté de la ligne centrale du navire où ils traversaient les lieux communs pour se rejoindre ensuite en une seule cheminée au-dessus des superstructures avait un but purement architectural. Ici encore, l'architecte naval avait à répondre. Ce fut un très gros progrès pour le grand paquebot, car cela permit de magnifiques installations pour les grandes salles de réceptions, l'escalier principal, les entrées, le hall ou la salle de danse, le jardin d'hiver, etc..., toutes ces pièces formant un ensemble sur un axe central dans un grand style constructif.

*
* *

La relativité des proportions, prétendent les auteurs, est un point d'une grande importance. L'augmentation de la dimension des pièces, en vue de pouvoir y installer de grands nombres de passagers, qui provient du développement du grand paquebot, exige, précisent-ils, une augmentation de plus de deux dimensions. Il y a toujours une troisième dimension dans une pièce et c'est la dimension importante de la hauteur. Les hauteurs devraient toujours être soigneusement étudiées, lorsque l'on dessine des pièces et les deux dimensions horizontales d'une chambre ne devraient pas être trop grandes si la hauteur du pont est relativement petite. Il est très difficile de varier les hauteurs des ponts qui sont habituellement attribuée aux lieux communs, mais on pourrait faire beaucoup en élevant les plafonds partout où cela est nécessaire, tout en conservant les plafonds bas pour les pièces plus petites. Toute cette question devrait, est-il précisé, être l'objet d'une discussion entre l'architecte naval et le constructeur de navires au moment de la préparation d'un paquebot, car il est évident que l'augmentation des hauteurs entreponts, l'élévation des plafonds dans les pièces de grandes dimensions, les dômes lumineux, etc..., ne pourraient être tentés avec succès que si l'architecte naval les a étudiés au point de vue de la stabilité du navire.

(1) *Revue Bleue* du 5 juillet 1930 : « Quelques opinions en matière de décoration des navires ».

Le Gérant : M. HEDAN.
Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 15 68e ANNÉE 2 AOUT 1930

LA VIE SOCIALE EN FRANCE ET EN ANGLETERRE

On parle bien souvent d'amitié, d'entente avec nos cousins éloignés (aux deux sens du mot) les Américains des Etats-Unis, mais nous nous préoccupons fort rarement des rapports que nous entretenons avec la France, notre voisine la plus proche. Quand il en a été question, ce fut à propos d'événements où notre attitude hostile ne pouvait que nuire à de bonnes relations : tels la pitoyable attaque de Mr Lloyd George, reprochant au dernier gouvernement conservateur sa « dépendance servile » vis-à-vis de la France en politique étrangère, et les éloges dithyrambiques dont on accabla Mr. Snowden, quand il combattit les idées des hommes d'Etat français à La Haye.

Non seulement les territoires de ce qu'on appelle les métropoles sont voisins, mais encore les colonies et les pays de mandat des deux puissances sont souvent contigus et ont des frontières communes, qui s'étendent sur des milliers de kilomètres. La France possède le plus grand empire colonial après l'Angleterre ; une collaboration des deux pays est essentielle dans une demi-douzaine de sphères ; or, une telle collaboration n'est possible que si l'entente règne entre eux ; dans le domaine commercial, la France n'est guère une rivale pour nous, et elle devrait, plus que toute autre grande nation, devenir notre collègue outre-mer. De plus, tout en faisant la part des désillusions et des rancœurs suscitées depuis par les discussions touchant les droits des belligérants, il n'en reste pas moins acquis que les deux pays ont combattu côte à côte avec un héroïsme et un esprit de sacrifice inégalables, dans un même but.

Avant que la France eût conquis, ou commencé à organiser sur une grande échelle, les immenses territoires de ses colonies actuelles, elle nourrissait une jalousie assez légitime à l'égard des possessions de l'Angleterre, jalousie qui venait s'ajouter au souvenir amer et toujours vivant des pertes que celle-ci lui avait fait subir. Mais ce temps n'est plus. Une nation qui a progressé à ce point et obtenu les résultats que la France a pu enregistrer en Algérie, au Maroc, dans l'Afrique occidentale française et en Indo-Chine, n'a rien à envier à qui que ce soit aujourd'hui. L'ancienne politique traditionnelle du quai d'Orsay, qui enjoignait à tous les diplomates ou administrateurs à l'étranger, de créer tous les obstacles possibles aux coloniaux, aussi bien en territoire français, que chez nous, a pris fin, n'ayant plus de raison d'être. Cette doctrine survécut pendant de longues années à l'Entente, mais son intégrité

(1) La *R. B.* est heureuse de mettre sous les yeux de ses lecteurs l'opinion d'un grand esprit généreux, libéral et ami de la France.

a été sérieusement atteinte par les événements d'après guerre, par les mouvements bolchevistes et la propagande anti-impérialiste qui se sont développés partout et menacent aussi gravement notre pays que la France : il n'y a rien de tel que l'apparition d'un ennemi commun pour mettre fin à la méfiance et à l'antipathie qui séparent deux pays ou deux individus.

Il faut donc chercher ailleurs qu'autrefois les raisons qui empêchent la bonne harmonie de régner. Je crois que cet état de choses procède de deux sources différentes : d'abord de griefs et de soupçons réciproques au sujet de la situation matérielle des deux pays résultant de la guerre, ensuite de la façon opposée dont les deux pays envisagent l'avenir, qui vient d'une part, de leurs conditions géographiques respectives et, d'autre part, du fait que l'un est surtout agricole et rural, et l'autre industriel et urbain.

Quand on étudie la première de ces causes, on soulève tant de questions délicates, on réveille de telles passions, que tout homme d'Etat de chacune des puissances ne devrait se permettre d'aborder ce sujet qu'avec le plus grand tact et la plus grande circonspection. Ceux qui chez nous critiquent la France, se plaisent à faire cette constatation indéniable, que nous payons intégralement nos dettes de guerre, ce que ne fait aucune des autres nations belligérantes, et que nos impôts sont les plus lourds de tous ; puis ils concluent en déclarant que cette charge fiscale écrasante, de même que la crise commerciale et le chômage, sont la conséquence de ce double fait. Les Français, eux, nient l'existence d'une telle corrélation. Ils font remarquer que nos services sociaux sont les plus importants et les plus coûteux du monde et que nos chômeurs sont souvent plus à l'aise que les ouvriers français qui ont du travail. « Si, disent-ils, cette organisation sociale grève votre industrie de frais aussi lourds, et si vous payez aussi largement les sans-travail, pourquoi vous étonner de ce que vos exportations languissent et de ce que le chômage subsiste à l'état endémique ? De plus, comment pouvez-vous assumer de telles dépenses si vos contributions sont vraiment aussi élevées que vous le prétendez ?

Passons à une autre controverse. Il est avéré que la France est à peu près la seule des nations de l'Europe occidentale qui n'ait pas à se débattre contre la crise du chômage, et aussi que ses habitants savent échapper à une bonne partie des exigences du fisc, enfin qu'une des conséquences de la guerre a été d'augmenter la valeur et l'importance de ses ressources industrielles et minières. Aucun Français intelligent ne contestera l'exactitude de ces faits, mais il les interprétera autrement que les insulaires qui critiquent son pays, il les attribuera à de tout autres causes.

Il répondra qu'en général les Français travaillent beaucoup plus que nous, qu'ils s'imposent des privations et font des économies, choses que nous ne savons plus faire depuis longtemps, que leurs budgets individuels sont moins élevés que les nôtres et qu'ils dépensent moins pour leurs plaisirs ; enfin, que jamais depuis cinquante ans et même plus, les professions libérales et la classe moyenne n'ont eu autant de peine à joindre les deux bouts qu'aujourd'hui. Un économiste anglais répliquerait alors que malgré l'oisiveté et les folles dépenses qu'on nous reproche, les salariés de Grande-Bretagne placent plus d'argent qu'auparavant dans les coopératives, les mutuelles, les caisses d'épargne des combattants, et ainsi de suite. Mais si nous poursuivions une telle discussion, nous n'aboutirions qu'à étouffer à sa source même tout sentiment d'estime et de confiance mutuelles.

Quand on passe à l'analyse des tendances différentes qui se manifestent dans la vie quotidienne des deux pays et qui dépendent de la situation géographique, de la race, des formes d'activité et du milieu, on se trouve en présence d'une tâche formidable car il est difficile d'établir une ligne de démarcation très nette entre ces diverses causes. Elles sont, en effet, extrêmement liées ; somme toute on est ramené à l'ancien problème qui consistait à déterminer dans quelle mesure l'hérédité et l'ambiance contribuent à la formation des individus et des nations, problème devant lequel un profane fait mieux de laisser la place aux savants. Je me contenterai, pour le but que je poursuis, d'indiquer comment les quatre facteurs que je viens d'énumérer ci-dessus ont créé des conditions économiques différentes.

La France est encore un pays agricole, quoique l'agriculture n'y tienne plus une place tout à fait aussi importante qu'autrefois. A la veille de la guerre franco-prussienne, 72 o/o de sa population vivait à la campagne ; aujourd'hui ce pourcentage se trouve réduit à un peu moins de la moitié, à 47 o/o, je crois. La Grande-Bretagne (le sud de l'Irlande mis à part) est, avec la Belgique, le pays de l'Europe occiden-

tale où l'urbanisme et l'industrie ont atteint leur plus grand développement. Il est évident que ce fait aura pour résultat une importante divergence de vue.

En France, les régions agricoles se suffisent à elles-mêmes, ou presque. On peut faire cent kilomètres de suite en auto, et même davantage dans certaines provinces, sans rencontrer autre chose que des villages ou des petits bourgs où se tiennent les marchés, sans voir une ville ou un centre industriel important. Dans les campagnes, les petites entreprises où, la plupart du temps, les différents membres d'une même famille assurent la main-d'œuvre, connaissent une prospérité à laquelle on n'arrive plus en Angleterre depuis plus d'une génération. Nombreuses sont les familles où l'on a continué à exercer la même profession pendant des siècles, à travers tous les troubles de l'histoire. Les tonneliers, selliers, menuisiers, cordonniers, tailleurs, tels sont quelques-uns des artisans qui travaillent à la main dans un petit hangar ou une modeste boutique des matières premières qui ne sont pas traitées mécaniquement dans les usines comme elles le seraient en Angleterre. Cet état de choses est favorable au développement des tendances conservatrices, au sens général du mot, et je trouve que cette attitude est parfaitement justifiée en présence de la situation économique. Le moindre pouce de terre est cultivé à l'heure actuelle, si bien qu'une population plus nombreuse ne trouverait pas à s'employer dans l'agriculture. D'autre part, la production industrielle en série et la consommation intensive qui existent aux Etats-Unis, et que nous essayons de copier ici dans la mesure de nos faibles moyens, serait la mort de la plupart des petits métiers que je viens de citer.

Les consommateurs et les capitalistes français disposent de ressources si modiques qu'une importante population qui se fixerait dans le pays sans participer à sa vie économique, population qui a tant contribué à la prospérité des comtés du sud de l'Angleterre, ces dernières années, y serait plutôt mal accueillie. De plus, le Français, comme la Française, quand il n'a pas une besogne bien définie, est beaucoup plus heureux à Paris ou dans les grandes villes de province qu'à la campagne ; c'est là que viennent tout naturellement se fixer les gens qui n'ont plus besoin de travailler ou qui ont des revenus suffisants pour vivre sans travailler.

Lorsqu'à tous ces faits vient s'ajouter la sécurité que donne une agriculture encore florissante, on comprend aisément combien les petites villes, qui sont si nombreuses, et les villages envisagent d'un mauvais œil toute perspective de changement n'ayant pour objet que de modifier ce qui les satisfait, et se refusent à courir le risque de compromettre cette vie traditionnelle en affaiblissant les défenses militaires et aériennes. Le réalisme sensé et confortable des ruraux repousse aussi bien les utopies extravagantes des citadins extrémistes, socialistes ou communistes, que l'idéalisme du pacifiste international. La lutte est plus difficile à soutenir étant donné les nouveaux chiffres que j'ai indiqués à propos de la répartition de la population rurale et urbaine. Mais la première, outre ses propres recrues, a parmi la petite bourgeoisie des grandes villes des alliés qui, s'ils attendent les grandes occasions pour se montrer, n'en sont pas moins indéfectibles.

En mettant en parallèle ce qui se passe chez nous, nous nous rendons compte à quel point les situations diffèrent. Nous avons depuis longtemps sacrifié notre agriculture au développement de notre industrie. Nous avons préparé la mort de l'agriculture, qui ne peut même plus se maintenir dans son état actuel de médiocre activité que grâce au système d'exploitation foncière que pratiquent les propriétaires qui ont d'autres sources de revenus leur permettant de fournir des capitaux à un taux d'intérêt inférieur au cours normal. Il suffit de comparer les frais de construction et d'entretien dans un grand domaine au rapport qu'on en tire pour contrôler l'exactitude de ce que j'avance. Partout, chez les nombreux fermiers qui, depuis la guerre, sont devenus propriétaires de leur ferme et l'exploitent, on peut constater que l'état des bâtiments, du drainage, des clôtures et des chemins privés est de plus en plus défectueux. Avec la baisse des prix, quand il ne dispose pas d'autres ressources que celles que lui procure sa ferme, un fermier propriétaire ne peut pas subvenir à l'entretien et au renouvellement du matériel que les grands propriétaires fonciers continuent à assurer en employant des fonds d'une autre provenance.

Je pourrais signaler aussi en passant, qu'étant donné la situation, le parti socialiste acquerra un immense capital le jour où il arrivera à nationaliser la terre. S'approprier la terre en la confisquant ou en contractant des emprunts à long terme est tout autre chose que d'avoir à fournir les capitaux nécessaires à une entreprise non protégée qui ne vit encore aujourd'hui que soutenue par le propriétaire foncier si mal-

traité. Dans l'un des pays vous avez une industrie sûre, solide et vivace dans toute l'étendue des régions agricoles, tandis que dans l'autre l'agriculture est non seulement languissante, mais ne subsiste qu'artificiellement, grâce aux apports pécuniaires qui lui viennent d'autres domaines.

Les différences ne s'arrêtent pas là naturellement. Nous vivons de notre formidable commerce d'exportation et d'entrepôt, et de la prodigieuse activité de nos banques ; de nos compagnies de navigation et de nos compagnies d'assurances. Ce sont nos remparts défensifs, comme l'agriculture en France. Avant la guerre nous pensions que leur béton résistant leur assurerait une durée éternelle, bien qu'ils aient déjà été si ébranlés dans leurs assises par la concurrence des Allemands et d'autres rivaux que, sans la guerre, nous les aurions vu crouler tôt ou tard. Quoi qu'il en soit, les plus optimistes reconnaissent que la solidité de ces murs est aujourd'hui compromise. Rebâtis, ils seront peut-être plus inattaquables que jamais ; seul l'avenir nous le dira. Mais, en tous cas, n'importe quel observateur intelligent peut se rendre compte qu'ils ont de profondes lézardes.

On a beaucoup abusé du terme « psychologie », cher à tous les hommes politiques au moment où ils s'apprêtent à céder devant l'effervescence populaire ou à corrompre l'électeur. Toutefois, le sceptique lui-même reconnaîtra l'existence d'une psychologie nationale sur laquelle tout changement des conditions économiques exerce une profonde influence. La révolution industrielle, le déplacement de la main-d'œuvre au détriment de l'agriculture et au profit de l'industrie a profondément modifié l'état d'esprit en Angleterre ; l'inquiétude et l'instabilité des années d'après guerre ont amené un nouveau changement.

Le mot d'ordre des conservateurs aux dernières élections, qui leur attira de si vives critiques « La sécurité avant tout », contient une vérité profonde, à savoir qu'il est impossible d'assumer le risque de supprimer les rouages d'une organisation ancienne sans être certain que ceux qui les remplaceront seront meilleurs. Mais le public n'a pas été de cet avis, ou plutôt, a interprété autrement cette formule. On se demandait ce qui assurerait la sécurité. Des budgets énormes, un chômage formidable semblaient faire cortège à tous les gouvernements. Le fait que la grève générale vint accentuer ces deux calamités échappa aux électeurs qui oublient complètement les événements importants et dramatiques d'il y a six mois. Où était la sécurité ? Les bonnes gens ne le savaient guère et leur indécision se reflète dans la composition de la Chambre des Communes actuelle.

Or, en France, la doctrine de « la sécurité d'abord » représentait parfaitement l'opinion courante de l'électeur dans les régions agricoles. Il est possible et il arrive que l'électeur vote pour des candidats parlementaires qui se réclament des partis différents et sont obligés de se lancer dans des polémiques personnelles des plus violentes pour masquer l'extrême analogie de leurs idées politiques, mais ni lui, ni ses représentants ne se bercent de l'illusion qu'il serait possible de changer l'organisation statique et fondamentale de la vie des campagnes.

La terre est une maîtresse exigeante ; toutefois, dans les pays où, comme en France, on la traite équitablement, elle subvient aux besoins de ses fils et de ses filles d'une façon permanente, sinon large ; mais elle et ses enfants n'ont pas de temps à consacrer aux théories sentimentales, ni à autre chose qu'aux dures réalités de la vie quotidienne. Ils ne peuvent s'offrir le luxe de s'occuper des besoins de ceux qui ne font pas partie de la famille. Ainsi la France demande à ses enfants de se soumettre à l'obligation militaire pour être prêts et aptes à la défendre contre l'invasion, de s'abstenir de troubler l'ordre intérieur sous peine d'encourir de dures pénalités, enfin, elle exige aussi qu'ils obéissent à ses lois raisonnables.

A d'autres égards, les Français et les Françaises qui n'ont pas à subir l'intervention du pouvoir exécutif, de l'opinion publique ou des restrictions volontaires, jouissent d'une liberté que les Anglais ignorent depuis longtemps. Ils peuvent parcourir les routes en auto à la vitesse qui leur convient, manger et boire quand et comme ils veulent ; la construction et la salubrité de leurs demeures, sauf dans les grandes villes, est leur affaire personnelle et non celle de la municipalité. A la campagne, le nombre des heures de travail n'est nullement limité, chacun abat la besogne qu'il veut. Le travail a chez eux une toute autre signification que chez nous. Je ne veux pas dire par là que l'ouvrier français l'emporte sur les meilleurs ouvriers anglais, mais le premier, en accomplissant sa tâche, fait un acte méritoire aux yeux de tous, tandis que le second fait une chose que l'on est arrivé à considérer dans son pays comme une nécessité regrettable, en face de laquelle il faut prendre toutes les précautions

possibles et imaginables pour protéger la santé et la dignité de l'individu.

Voici, d'après moi, ce qui résulte d'un tel état de choses : le Français, malgré son exubérance et son émotivité, a un fond de réalisme solide, résistant, que rien n'entame et qui le porte à ne se préoccuper que de ses affaires, de sa famille et de la défense de la France, autrement dit de la terre. L'Anglais, sous son masque de froideur et de détachement, s'agite et s'inquiète non seulement de son propre bien-être, mais aussi de celui de la collectivité auquel il voudrait contribuer si son cerveau peu inventif lui suggérait comment s'y prendre.

Après avoir ainsi passé en revue quelques-unes des raisons qui suscitent des différends entre les deux pays, je désire énumérer, pour conclure, certains facteurs favorables au développement de cette entente et de cette amitié mutuelles, qui sont si souhaitables. De toutes les grandes capitales occidentales, Paris et Londres sont celles qui ont, je crois, la plus grande affinité spirituelle, à cause de l'admiration réciproque que leur inspirent leurs mérites et leurs valeurs littéraires. Pendant des siècles, quand bon nombre des autres puissances n'existaient pas encore, bien avant que l'on ait découvert l'Amérique ou entendu parler du Japon autrement que dans les contes, la France et l'Angleterre, à travers toutes les vicissitudes de leurs guerres et de leurs révolutions, ont toujours fièrement porté toutes deux, et porté très haut l'étendard et la palme de la civilisation occidentale moderne. Au grand dam de l'humanité, des guerres et des querelles les ont souvent séparées. Il y a un peu plus d'un quart de siècle, une ère nouvelle d'alliance a commencé entre elles. Rompre maintenant serait payer bien cher l'accord le plus parfait avec toute autre puissance étrangère.

LORD WINTERTON,
Membre du Parlement, Ancien Ministre de l'Inde.

(Traduit de l'anglais par Mlle L. Baillon de Wailly).

LES TROIS COUPS DE CHASSE-MOUCHES DU DEY D'ALGER AU CONSUL DEVAL

Depuis que l'on a commencé à préparer les fêtes du *Centenaire de la Conquête de l'Algérie*, des publication nombreuses ont voulu marquer le point de départ, les causes de l'action de la France en 1830 ; et les auteurs qui se sont particulièrement occupés de la scène survenue entre le Dey d'Alger et notre consul Deval ont tous donné de fâcheuses entorses à l'Histoire. Je citerai particulièrement M. Chaboseau : *La légende du coup d'éventail* (*Mercure de France*, 1er sept. 1929) ; divers commentateurs (*Mercure de France*, 15 sept. 1929 ; 1er nov. 1929) ; Georges Montorgueil : *Autour d'un coup d'éventail* (*Le Temps*, 1930), et surtout M. René Boislaigue « *Le consul général Pierre Deval et la Conquête de l'Algérie* (*Revue Bleue*, 5 avril 1930).

C'est à la suite de cet article que, sur ma demande, la *Revue Bleue* a bien voulu m'accorder son hospitalité pour relever les erreurs et exposer la vérité historique (1).

*
* *

M. Chaboseau, le fameux autonomiste breton, débute vivement : « On ressassera pour la millième fois... que cet affront fut la cause de la guerre. Il n'y aura divergence que sur la nature de l'affront, quelques écrivains affirmant qu'il s'agit d'un soufflet, d'autres *préférant un coup d'éventail*, d'autres encore tenant pour trois coups donnés avec le manche d'un chasse-mouches... » Et comme M. Chaboseau est plein d'humour, il ajoute : « Les trois coups du régisseur pour que se lève le rideau sur le spectacle de notre expansion coloniale, ou plutôt de sa période moderne. »

Il fait alors l'historique de nos établissements sur les côtes algériennes : *Le Bastion de France* (1561) ; de leur destruction en 1799 ; des com-

(1) Il m'arrivera de souligner certains passages, je ne puis l'indiquer chaque fois.

pétitions de l'Angleterre en 1807 ; des projets de Napoléon et de l'envoi à Alger du commandant du génie *Boutin*, pour y étudier un projet de descente et d'attaque de la ville par terre. Il montre l'Angleterre abandonnant nos postes en 1817 ; notre consul Deval, gérant le Consulat depuis 1815, lorsque le 28 février 1818, le Dey Hussein prit le pouvoir, et arrivant avec lui à une convention du 24 juillet 1820, qui réglait la réoccupation de nos postes, La Calle, Bone, Collo, à perpétuité sous condition de paiement d'un loyer ; puis, continuant les discussions anciennes à propos du paiement de dettes du gouvernement français, depuis le Directoire, aux Juifs Busnach et Bacri, sur lesquelles le Dey prétendait à une redevance.

L'on n'entrera pas ici dans la discussion de cette affaire dont furent saisis les tribunaux français, qui a été *ressassée* à satiété dans tant d'ouvrages, que M. Chaboseau n'a pas trop mal expliquée, en faisant intervenir de temps en temps les consuls anglais, Mac Donnell, puis Saint-John, qui « était de la célèbre audience du 30 avril 1827, avec son collègue suédois, Schultz, avec Deval et son beau-frère Jobert, avec d'autres Européens ».

« Scène... un patio... les visiteurs alignés... en face, Hussein est assis en tailleur sur un divan. Plusieurs mètres d'espace vide le séparant des Roumis. Il lui est impossible de se lever et de franchir cet espace sans que tous les Roumis s'en aperçoivent. Or, Schultz et Jobert, en 1842, ont affirmé à un journaliste, Aumerat, que, depuis l'entrée de Deval jusqu'à sa sortie, le Dey n'avait pas bougé de son divan et que, par surcroît, il n'existait entre ses mains, ni à sa portée, nul éventail, chasse-mouches, ni objet quelconque...

« Les témoignages recueillis par Aumerat ont été reproduits en 1906 dans le *Bulletin* de la Société Algérienne d'Etudes politiques et sociales. A la même époque, William Busnach, petit-fils du banquier Michel, a communiqué à l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* ses souvenirs de famille sur la mémorable affaire. Il y traite l'histoire comme il traitait l'art dramatique et la langue française... »

Je me souviens aussi que le vénérable doyen de la presse algérienne, M. Aumerat, m'avait à moi-même parlé des témoignages qu'il avait recueillis et que j'avais discutés avec lui lors d'une séance à la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord. Il avait failli me convaincre... Mais, depuis, j'avais étudié l'affaire et en étais formellement arrivé à considérer comme nuls les renseignements des éventuels témoins.

M. Chaboseau écrit donc que Hussein, durant cette audience, avait prévenu Deval qu'il en avait assez des atermoiements, qu'il avait écrit directement au roi de France et espérait une réponse favorable :

« Deval fut naturellement froissé que de tels propos lui eussent été tenus devant les représentants d'autres puissances et nous verrons qu'il avait un autre motif d'irritation. Il se laissa aller à prononcer des paroles aussi maladroites qu'absurdes, en tout cas une insolence : un roi de France ne correspond pas avec un Dey d'Alger.

— Roh, Roumi ben el Kelb : Sors, Chrétien, fils de chien, vociféra le Dey.

« Deval sortit, *accompagné, il est bon de le préciser, de toutes les personnes qui avaient été admises à l'audience avec lui.*

« C'est tout ; c'est beaucoup, mais c'est tout... »

Le malheur, c'est que tout cela est inexact, de même que la suite, car M. Chaboseau explique que, *le* 30 *avril* 1827, « les Roumis de l'audience se concertèrent chez Saint-John. Le consul de Suède opina que l'incident avait une importance médiocre... Saint-John protesta... Le représentant de la France avait été insulté positivement.... » et fit si bien « que Deval crut ne pouvoir se dispenser d'envoyer à Paris un compte-rendu de l'audience. Le consul britannique avait réussi à pousser le conflit vers une phase critique... »

Conclusion en 1830 :

« Le 13 *juin*, débarquement dans cette baie de Sidi-Ferruch, que Boutin avait indiqué à Napoléon... »

*
* *

Le 15 novembre 1929, *Le Mercure de France*, revenant sur la question, écrit à propos de « *la légende* » du coup d'éventail et la « Bacriade » de Barthelemy et Mery, « que l'article Chaboseau « *a détruit la légende* », et « *voilà les origines de la Conquête de l'Algérie dépouillées de tout romanesque* ».

Puis, le 1er novembre 1929, après avoir dit : « *M. Chaboseau a droit à toute notre reconnaissance* », il ajoute : « Mais son étude des événements qui précédèrent la conquête d'Alger présente tant de points faibles que l'on peut douter de la valeur de l'épisode central ; la légende du coup d'éventail. »

« Les rapports officiels sur l'audience du 30 avril 1827 n'indiquent pas que l'altercation entre le Dey et Deval ait eu des témoins. Deval dit avoir été frappé avec *le manche* d'un chasse-mouche.

« Le consul d'Angleterre, renseigné par l'entourage du Dey, donnera la même version dans sa lettre du 14 mai 1827. »

On ne voit donc pas en quoi M. Chaboseau *a droit à notre reconnaissance*, car ce qui précède se rapproche de la vérité et le contredit.

*
* *

Quant à M. Georges Montorgueil, qui s'est complu, dans *Le Temps*, à nous donner un long article : « *Autour d'un coup d'éventail* », on peut dire que, ce jour-là, lui, si fin, toujours si bien documenté, a continué de se laisser berner par son correspondant William Busnach.

Il pose d'abord la question : « Le Dey a-t-il vraiment frappé de son éventail le consul français ? » ; nous conte que Mme Henriette Célarié a romantisé la scène et fait prononcer des paroles inexactes, et, comme elle affirmait que la scène n'avait pas eu de témoins, « si, dit M. Montorgueil, il y a eu *un témoin*, mais Chaouch à la cour du Dey : Youssef *Turki* » (qui, précisément, ne connaissait pas le turc, langue dans laquelle le Dey et le consul s'étaient entretenus) et il en a écrit à un nommé Si Ali Ratki; d'après lui, « le Dey aurait lancé dans la direction de notre consul son éventail, qui était en réalité un chasse-mouches...

« *Après ce témoignage... le coup de l'éventail est définitivement acquis à l'histoire...* » (!!)

Mais G. Montorgueil ajoute : « le Dey lui cria, en lançant son éventail dans sa direction : « Sors, Roumi, fils de chien. »

Et tout cela à propos des créances sur la France de deux Juifs, dont l'un, *Bou Chénack*, avait transformé son nom en *Büsnach* et l'autre *Joseph Bouchris*.

Alors, voici la plaisanterie *Busnach*.

« Le nom de Michel Busnach m'avait frappé, dit-il. Ne serait-il pas un parent de ce William Busnach, auteur dramatique fécond?... C'était son grand-père ! » Et M. Montorgueil demanda son témoignage à M. W. Busnach, qui « *s'y prêta avec une spirituelle bonne grâce* ». Aussi avons-nous la lettre de celui-ci qui nous vaut « sur le spéculateur en grains, Michel Busnach, dont le Dey avait fait *une manière de ministre des Finances, des révélations qui ne manquent pas de saveur* ».

Disons de suite qu'elles ne supportent pas l'examen. Le grand-père aurait été ministre du Dey en 1830. Accusé de concussion, il se serait réfugié en France. Le roi Charles X aurait refusé l'extradition. D'où le coup d'éventail.

M. William Busnach s'est agréablement moqué de son correspondant, auquel d'ailleurs il raconte ensuite une histoire de cuisinière qui aurait épousé son grand-père. Et M. Georges Montorgueil conclut aimablement :

« Mais n'eût-il pas été *dommage de manquer le dyptique* où la scène de l'éventail... voisine avec la scène où l'homme cause de cette scène ne trouve rien de mieux que... de détacher du cou de la servante, dont il avait fait son épouse légitime, des bijoux » pour les mettre autour du cou de William Busnach.

Ah ! mon cher Monsieur Montorgueil, vous n'eussiez pas raconté cette histoire (du moins, je l'espère), dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*.

*
* *

Maintenant nous en arrivons à l'article de M. René Boislaigue : « *Le consul général Pierre Duval et la Conquête de l'Algérie* », où les erreurs étonnent puisque M. Boislaigue affirme avoir été documenté par la famille du Consul. Voici d'ailleurs ce qu'il dit :

« La *Légende* veut que, le 30 *avril* 1827, le Dey ait frappé au visage avec son éventail M. Pierre Deval, consul général de France et chargé d'affaires du roi Charles X. La légende... » On a polémiqué sur « le point de savoir si le consul général fût « vraiment frappé par le Dey ou si ce dernier fit seulement un geste de violente menace à l'égard du représentant de la France à Alger.

« Il semble bien qu'on *ait en vain recherché jusqu'ici des précisions à ce sujet*. Le consul général Pierre Deval mourut en 1829, un an avant la conquête d'Alger... *Il ne laissa officiellement aucun document concernant la scène du 30 avril* 1827. » Puis M. Boislaigue refait, à sa manière, un petit historique de notre établissement sur les côtes d'Algérie, où *diverses compagnies* avaient « *acquis des Arabes... une étendue de côtes assez considérable* ». Il fixe au 28 novembre 1820 la transaction régulière approuvée par le Roi de France et le Dey d'Alger où « la créance fût arrêtée à 7 millions, payables par douzièmes à partir du 1er mars 1820 ». Il narre la question des lettres du Dey envoyées direc-

tement au baron de Damas, ministre des Affaires étrangères, qui ne répondit pas. Et il en arrive à la scène du 30 *avril* 1827, dont, dit-il, il a puisé le récit dans les archives de la famille Deval. (Ce récit est celui que le consul général lui-même fit plusieurs fois, à son entourage intime).

« *La scène aurait eu lieu en présence de tous les agents diplomatiques accrédités auprès du Dey.* » Le Dey dit à Deval d'un ton hautain : « J'ai écrit à ton gouvernement à propos des Juifs, comment se fait-il qu'il ne réponde pas ? »

Le neveu du consul, « Casimir Jobert, assistait à la réception » ; Deval aurait alors été très correct. Deval répondit : « Mon maître ne t'a pas répondu ; ce sera par moi, qui suis son représentant. »

« Le Dey s'impatienta alors et répondit au consul : « Retire-toi de ma présence, tu n'es qu'un chien de chrétien ». « En disant cela, il fit le geste de lui donner un soufflet avec le chasse-mouches.

« Il est faux qu'il l'ait frappé ; le consul était à une trop grande distance pour que cela fût possible.

« M. Deval répondit alors :

« Tu viens de m'insulter mortellement, souviens-toi qu'en outrageant ma personne, tu as insulté le Gouvernement de la France, qui saura en tirer vengeance. »

« Et il se retira. Aussitôt après, il fit amener son pavillon et demanda des instructions.

« On lui répondit qu'il eût à exiger des réparations et des excuses ; mais le Dey ne voulut rien accorder... »

Deval alors, rentra en France, où il se dépensa en efforts, avec ses neveux, Deval et Jobert, pour *amener* l'expédition.

Enfin, il faut recueillir ces dernières erreurs, étranges, alors que l'on connaît l'œuvre du commandant Boutin :

« Ce fut notamment M. Casimir Jobert qui désigna la baie de Sidi-Ferruch comme étant le point le plus favorable des environs d'Alger pour le débarquement des troupes et qui traça la marche qu'elles auraient à suivre pour se diriger de ce point sur la ville. »

Et, plus loin : « M. Pierre Deval fut, en réalité, *la cheville ouvrière* de l'expédition et *sans ses travaux et ses efforts, ou elle n'eût pas été entreprise ou elle eût échoué...* »

Je rends à notre consul l'hommage qui lui est dû, et je renvoie à l'histoire pour *infirmer* ces dernières allégations.

*
* *

Pour éclaircir toutes ces « *légendes* » et réduire à néant tant de protestations, de prétentions, et d'erreurs, il suffisait, semble-t-il, d'aller au ministère des Affaires étrangères pour s'assurer si oui ou non (comme l'affirmait la famille Deval et après elle M. Boislaigue) le consul Deval *n'avait laissé aucun récit officiel* de la célèbre scène d'avril 1827.

Là, on me renvoya aux *Mémoires et Documents. Algérie. Vol. II*, où je trouvai *le Rapport Officiel du consul Deval*, daté d'Alger le 30 *avril* 1827 et *relatant la scène* qui avait eu lieu la veille 29 *avril* 1827.

Voici une partie de ce rapport, la seule qui fixe décidément l'histoire (1).

Consulat général de France
à Alger.
Affaires étrangères
Division commerciale
n° 338.

Alger, le 30 avril 1827.

Monseigneur,

« Je m'empresse de rendre compte à Votre Excellence d'une scène déplorable qui eut lieu hier entre le Day d'Alger et moi.

« *Le privilège accordé aux consuls de France en cette ville de complimenter en audience particulière le Day, la veille des fêtes mahométanes*, me fit demander au Chateau l'heure où Son Altesse voulait me recevoir. Le Day me fit dire qu'il me recevrait à une heure après midy, mais qu'il voulait voir la dernière dépêche que la Goëlette du Roi destinée à la station de pêche m'avait apporté.

Je fis répondre aussitôt par le drogman turc du Consulat que je n'avais reçu aucune lettre de Votre Excellence par cette occasion, mais une seule de S. E. Mr le Ministre de la Marine et des Colonies qui avait raport à la station de pêche. Je ne fus cependant pas peu surpris de la prétention du Day de connaître par lui-même les dépêches que Votre Excellence me fait l'honneur de m'adresser, je ne pouvais concevoir quel en était le but.

(1) Je donne l'orthographe même du Consul.

Je me rendis néanmoins au Chateau à l'heure indiquée ; introduit à l'audience, le Day me demanda s'il était vrai que l'Angleterre eût déclaré la guerre à la France. Je lui dis que ce n'était qu'un faux bruit, provenant des troubles du Portugal, dans lesquels le Gouvernement du Roi n'avait pas voulu s'immiscer. — Ainsi donc, dit le Day, le Gouvernement de France accorde à l'Angleterre tout ce qu'elle veut et à moi rien du tout. — Il me semble, Seigneur, que le Gouvernement de Sa Majesté vous a toujours accordé tout ce qu'il a pu. — Pourquoi votre Ministre n'a-t-il pas répondu à la lettre que je lui ai écrite ? — J'ai eu l'honneur de vous en porter la réponse aussitôt qu'elle m'est parvenue. — Pourquoi ne m'a-t-il pas répondu directement ? Suis-je un manant, un homme de boue, un va-nu-pieds ? Mais c'est vous qui êtes cause que je n'ai point reçu de lettre de votre Ministre ; c'est vous qui lui avez insinué de ne pas m'écrire : vous êtes un méchant, un infidèle, un idolâtre ! *Se levant alors de son siège, il me porte avec le manche de son chasse-mouches trois coups violents* sur le corps et me dit de me retirer. — Je répartis vivement — « Je vous prie, Seigneur, d'être bien convaincu que je crains Dieu mais non les Hommes, et je puis affirmer à Votre Altesse que j'ai transmis fidèlement à Son Excellence le Ministre de Sa Majesté la lettre de votre Altesse sans aucune insinuation quelconque de ne point écrire à votre Altesse. Son Excellence vous a répondu par mon entremise, suivant les formes usitées. » — « Au reste, me dit-il, sachez que je n'entends nullement qu'il y ait des canons au Fort de la Calle. Si les Français veulent y rester comme de simples négociants à la bonne heure, autrement qu'ils s'en aillent. Je ne veux pas qu'il y ait un seul canon des infidèles sur le territoire d'Alger. Je voulus répliquer, mais il m'ordonna de me retirer. »

Constatons d'abord qu'il n'y avait aucun autre personnage consulaire présent à l'audience. Si ces collègues étrangers eussent été là, *ce qui eût aggravé l'outrage*, il n'eût pas manqué de le relater. Il était seul par suite d'un Privilège spécial.

Le Dey se leva pour frapper le Consul.

Il le frappa de trois coups violents du manche de son chasse-mouches. Après quoi, Deval fut très correct et recueillit une dernière plainte du Dey qui, alors, lui ordonna de se retirer.

Tout cela, ferme, formel, net, clair et devant, je pense, mettre fin aux Légendes sur l'*Histoire*.

Le Rapport se poursuit en indiquant les démarches que fit aussitôt le consul Deval auprès du Kasnadji, Premier Ministre, pour lui faire « le narré de cette scène violente et de l'injustice du procédé du Dey » à son égard. Le Ministre lui dit : « Il faut prévenir que les vitres ne se cassent, mais quand elles sont cassées, quel remède y a-t-il ? — Celui, dis-je, d'en remettre des neuves à la place. »

C'est ce que la France a fait en débarquant à Sidi-Ferruch, le 14 juin 1830, le corps d'armée du comte de Bourmont.

Après le Premier Ministre, Deval alla voir l'Aga, ministre de la Guerre, qui parut très peiné de la scène scandaleuse, mais s'en rapporta au Ministre de la Marine et des Affaires Etrangères qui demanda pourquoi le Ministre français n'avait pas « écrit directement au Dey en réponse à sa lettre du 10 septembre 1824 ». — Deval répondit que ce n'était pas l'usage, et donna de longues explications qui allongeraient inutilement ces pages, et portant surtout sur l'argent dû : explications qui, basées sur la transaction Hely d'Oissel-Mounier et Plevelle, acceptée, le 12 avril 1820 par le Dey, résumaient la question et la mettaient au point.

Le Consul parla aussi de « la prétention du Dey de ne pas permettre de canons au fort de la Calle » ; et une discussion s'éleva aussi là-dessus. Puis le Consul conclut ainsi son rapport.

« Votre Excellence me permettra de n'ajouter aucune réflexion au détail de cette affaire qui est devenue un véritable esclandre. Je la prie de se faire représenter ma dépêche du 18 octobre dernier n° 326 (Affaires commerciales) ; elle est uniquement la conséquence de ce que j'avais dès lors prévu. Votre Excellence jugera dès lors sans doute que dans le respect des convenances, il ne m'est pas permis de continuer pour le moment ma résidence à Alger. *Si Votre Excellence ne veut pas donner à cette affaire la suite sévère et tout l'éclat qu'elle mérite, elle voudra bien m'accorder la permission de me retirer par congé*, et elle pourrait charger M. Jobert, en qualité de député de la Nation, de l'*Agence du Consulat Général* pendant mon absence.

« Par la suite que le Dey donnera à la marche de nos affaires qui se compliquent tous les jours davantage, Votre Excellence jugera le parti le plus convenable à prendre, dans la dignité de la Couronne, l'honneur du Gouvernement du Roi et les intérêts du commerce français et de notre marine qui sont attaqués dans leurs sources. Dans tous les cas je prie Votre Excellence de m'adresser une lettre ostensible dont

l'original me sera certainement demandé par le Day.

« Dans cette circonstance, je ne dois laisser ignorer à Votre Excellence l'opinion que M. Shaler, Consul Général des Etats-Unis à Alger, a émise sur les relations de la France avec ce pays, et qu'il a consignée dans un livre nouvellement imprimé à Boston et qui a paru depuis peu à Alger. Je remets ci-joint à Votre Excellence la traduction française des deux paragraphes qui concernent le Gouvernement du Roi. Ayant eu ici quelque publicité, j'ai pensé qu'il était nécessaire de les porter à la connaissance de Votre Excellence.

Je suis avec un profond respect,
Monseigneur,
de Votre Excellence
le très humble et très obéissant serviteur
Le Chev. Deval.

Cependant, il y avait une autre question historique à éclaircir nettement : celle de la présence d'autres Consuls à la fameuse scène, et particulièrement du Consul anglais Sr John, chez qui Deval et les assistants se seraient rendus après la séance du 29 avril, et qui spécialement aurait envenimé le conflit, d'après M. Chaboseau.

Je me suis donc adressé à Lord Tyrrell, l'aimable Ambassadeur de S. M. Britannique à Paris, pour être renseigné positivement ; et S. E. a mis un grand empressement à me satisfaire.

Voici sa réponse :

Dans un livre : « The scourge of Christendom », écrit par Sir R. Lambert Playfair, qui fut dans le temps Consul Général d'Angleterre à Alger, deux rapports sont publiés sur cet incident. Ces rapports sont du Consul Général d'Angleterre et du Consul Général du Portugal à leurs Gouvernements. Voici un extrait du premier :

« 14 *mai* 1827.

« J'ai l'honneur de rendre compte qu'à une récente *audience accordée par le Dey au Consul Général de France*, ce dernier fut *assailli* (1) par Sa Hautesse et obligé de quitter le Pavillon de l'audience.

« *Il paraît* qu'une chaude discussion s'est élevée entre eux sur deux points : l'un se rattachant au droit pris par le Gouvernement français de réparer le vieux fort de La Calle et d'y mettre une garnison ; et l'autre, sur la question soulevée à propos des affaires de banqueroute du Juif, de quelque renom à Alger, nommé Bacri.

« On dit que le Consul se serait laissé aller à des expressions vraiment grossières et irritantes et que, après avoir été toléré pendant un moment, il excita l'indignation du Dey à un tel degré, qu'il le porta à oublier sa propre dignité et le caractère aimable qui le distingue particulièrement.

« Que peut-il résulter de cette affaire ? Cela reste à voir.

« *Jusqu'à présent le Consul n'a fait aucune communication sur cela à aucun de ses collègues et son intention ne semble pas de le faire*, de telle sorte que le plus grand silence est observé par rapport aux deux affaires (1). »

Ce rapport est signé par le Consul Général, M. *Morris Thomas*, qui l'a adressé au Comte Bathurst.

Où se trouve le Consul Général Sr John là-dedans ?

Le 15 *juin* suivant (1827), le Consul portugais, rendant compte à son gouvernement, raconte simplement la visite faite par le Consul de France « *pour faire le compliment d'usage* au Dey à l'occasion de la fête du Beyran » ; la dispute pour les motifs indiqués par Deval, et il termine : « Il *est probable* que le Consul lui a répondu avec trop de vivacité ; mais *le fait est que le Dey en colère frappa le Consul du bout d'un éventail dont le manche est en bois et qu'il tient* constamment dans sa main pour chasser les mouches. »

Je crois pouvoir penser que, cette fois, la cause est entendue et qu'il faut renvoyer dos-à-dos MM. Chaboseau, Montorgueil et Boislaigue et tous autres « *épris de Légendes* ».

Quant aux documents américains, ce sera une autre histoire.

Amélie-les-Bains, 30 avril 1930.
Colonel Godchot.

LEGENDE OU VÉRITÉ

M. René Boislaigue, à qui nous avons communiqué l'article qui précède, nous a envoyé les quelques réflexions suivantes :

(1) Terme propre : *assaulted*, du verbe *assault-assaillir*, *commettre des voies de fait*.

(1) Sir Playfair. *Op. cit.*, p. 309 et 310 (Smet Elder and C°, 1884). L'Ambassadeur de France à Londres m'a confirmé simplement les faits.

« Epris de légende », dit avec quelque hauteur dédaigneuse M. le colonel Godchot. En ce qui nous concerne, « épris de justes réparations » serait plus exact ; nous avons eu l'impression, en parcourant les documents de famille mis à notre disposition par le dernier descendant du consul général Pierre Deval, que le rôle de ce dernier était tout de même trop laissé dans l'ombre et dans l'oubli au moment où se célébrait le centenaire de l'Algérie. Nous avons pensé sincèrement que Deval était, dans la circonstance, victime, lui aussi, de la tendance qui veut que l'on évoque le moins possible aujourd'hui tout ce qui concerne la conquête proprement dite, les difficultés qui l'ont rendue inévitable, les faits d'armes qui l'ont marquée, et cela pour ménager la susceptibilité indigène. Le précédent gouverneur général ne déclarait-il pas au directeur d'une grande firme cinématographique qu'il n'autoriserait la projection d'aucun film dans lequel les Arabes risqueraient de voir apparaître les soldats de Bourmont ou de Bugeaud... Un tel souci de flagornerie sans grandeur ne règne heureusement plus au gouvernement général. Mais, cependant, dans les fêtes qui viennent de se dérouler, toute la justice nécessaire, tous les hommages justifiés ont-ils bien été rendus ?

En ce qui concerne le consul général Pierre Deval, nous persistons à penser qu'il ne devrait pas être oublié... Et ce sentiment seul nous a incité à faire état des documents de famille que voulut bien nous confier M. Charles Deval, luthier et professeur de musique à Chartres, dernier descendant du consul général.

Ces documents, nous les avons suivis à la lettre, nous gardant bien de rien inventer, de rien romancer. La famille Deval, comme tant d'autres, a connu l'adversité. Ceux qui, cependant, ont rédigé les notes pieusement conservées et transmises de génération en génération, étaient des hommes distingués par leurs fonctions et par leur culture. Peut-on vraiment penser qu'ils aient, par esprit de famille, rédigé un panégyrique inexact ? Tout ce qu'ils racontent et tout ce que nous avons raconté, d'après eux, paraît inspiré par les déclarations du consul général à ses proches. Le récit de la scène du 29 avril 1827, figure à deux reprises dans les documents de la famille Deval, et il est identique. Le consul général a-t-il atténué la scène aux yeux des siens après l'avoir grossie aux yeux de son ministre, dans son rapport officiel, sitôt après l'affront ? Autant de questions qui se peuvent poser sans que puisse être mise en doute, pensons-nous, notre entière bonne foi.

D'ailleurs, l'outrage à la France subsiste, sensiblement aussi grave avec un geste de menace et des injures grossières qu'avec trois coups d'éventail et les mêmes injures...

D'après M. le colonel Godchot, le consul général n'aurait joué aucun rôle intéressant après son départ d'Alger, alors que les papiers de famille disent qu'il a été « la cheville ouvrière de l'expédition ». Le mot, en effet, n'est pas de nous. Nous l'avons reproduit. A ce propos, pourtant, il y a une lettre du consul général lui-même, datée du 20 juin 1829, et que nous avons reproduite. Il se plaint de sa santé très altérée par l'âge et par la rudesse du climat parisien. Puis il poursuit : « Ajoutez à cela cette interminable affaire algérienne qui me donne du chagrin et du dégoût par les immenses travaux auxquels je me suis livré à ce sujet, et qui me deviennent tous les jours plus inutiles par ce changement continuel de ministères. » Qu'est-ce donc à dire, sinon que Pierre Deval jouait tout de même un rôle, pas aussi primordial peut-être que le disent les documents de famille, du moins suffisamment notable et utile. N'était-il pas, d'ailleurs, commandeur de la Légion d'honneur, chevalier du Lys et de Saint-Louis ? En 1829, ces titres-là devaient bien correspondre, tout de même, à quelques services réellement rendus...

Pour conclure, nous croyons qu'il serait possible, dans la circonstance, de paraphraser Sieyès : Qu'a fait le consul Pierre Deval ? Tout, auraient tendance à répondre ses archives de famille. — Rien, aurait tendance à dire M. le Colonel Godchot. — Quelque chose, croyons-nous nécessaire de rectifier. Et quelque chose que l'on paraît avoir tout de même oublié à l'occasion de ce centenaire...

René Boislaigue.

JEUNE FILLE, FLEUR ..

Pièce en un Acte.

GRAND'MÈRE.

ANDRÉE. — *(Toutes ses premières répliques avec une désinvolture un peu forcée).*

Une pièce charmante et défraîchie, pleine de choses qui ont été jolies, mais aujourd'hui passées de mode. Un ensemble accueillant, souriant et pâli comme la

bonne vieille dame assise dans son fauteuil, qui lui donne son sens profond).

ANDRÉE (*elle entre en coup de vent*). — Bonjour, ma grand'mère !

GRAND'MÈRE. — Bonjour, mon petit enfant, comme te voilà belle encore, aujourd'hui ! C'est pour moi, toute cette élégance ?

ANDRÉE. — Mais oui !

GRAND'MÈRE. — Veux-tu bien ne pas mentir !

ANDRÉE. — C'est un peu aussi pour moi.

GRAND'MÈRE. — Et puis pour beaucoup d'autres.

ANDRÉE. — Si tu veux. Je fais de la toilette par goût et par principe ; l'élégance est pour moi le plus raffiné des arts et en même temps une nécessité. Je m'habille pour la lutte, comme on s'arme.

GRAND'MÈRE. — L'ennemi ne doit pas résister beaucoup...

ANDRÉE. — Plus que tu ne penses, grand'mère. La guerre a taillé fâcheusement dans nos réserves et la concurrence est active.

GRAND'MÈRE. — Et tu crois que l'élégance mène à tout ?

ANDRÉE. — Quand on n'a qu'elle pour faire sa place au soleil, il faut bien s'en servir.

GRAND'MÈRE. — Mais tu n'as pas qu'elle, mon petit, tu es intelligente aussi.

ANDRÉE. — Je n'ai pas l'intelligence de tout repos qui plaît aux maris... l'intelligence conjugale. Je suis trop curieuse, trop hardie... je leur fais un peu peur. Ils en sont encore aux vieilles formules, ces innocents, à la jeune fille timide et volontiers ignorante, qui baisse facilement les yeux. Baisser les yeux ? Il faudrait avoir honte, et je ne fais aucun mal. J'aime tant, au contraire, regarder les gens en face ! Je suis d'ailleurs une questionneuse incorrigible et ne me plais qu'avec ceux qui en savent plus long que moi. Quand on n'a rien à m'apprendre, on ne m'intéresse pas.

GRAND'MÈRE. — Heureusement qu'à vingt ans, malgré le baccalauréat et les conférences en Sorbonne, on n'a pas épuisé le fond des choses. Tu dois rencontrer beaucoup de gens intéressants.

ANDRÉE. — Pas tant que ça !

GRAND'MÈRE. — Vaniteuse !

ANDRÉE. — Non, grand'mère. Mais je lis beaucoup et j'ai plus d'expérience que tu ne crois.

GRAND'MÈRE. — Gageons que, de nous deux, c'est toi la grand'mère.

ANDRÉE. — Qui sait ? Tu vis un peu à l'écart du monde et tu ne connais pas très bien les nouvelles générations. Mais, pour en revenir à ce que nous disions, tu ne trouves pas qu'il est plus joli, plus crâne et même plus honnête de regarder les gens dans les yeux ?

GRAND'MÈRE. — Sans doute, mais comme on ne peut, longtemps, soutenir ce regard-là, si ce n'est toi qui cèdes la première, ce sera donc le Monsieur d'en face. Tu l'auras vexé et il t'en voudra.

ANDRÉE. — C'est qu'il a mauvais caractère ou qu'il n'est pas intelligent ; n'en parlons plus. D'ailleurs, pour se marier, il faut surtout être riche, et comme je ne le suis pas...

GRAND'MÈRE. — Dis donc, mon petit, c'est pour me raconter des sornettes que tu es venue me voir aujourd'hui ?

ANDRÉE. — Je te parle comme à une amie, grand'mère, une vieille amie que j'aime beaucoup. Tu m'as toujours écoutée avec patience, j'en abuse naturellement et je te dis tout ce qui me passe par la tête.

GRAND'MÈRE. — Tu n'es pas triste un peu, toi ?... Voyons tes yeux. Approche donc au lieu de trotter par la chambre comme un furet...

ANDRÉE. — Je regarde si tout est bien en place... Oui, rien de changé... la grosse lampe avec son abat-jour déteint...

GRAND'MÈRE. — Tu peux m'en offrir un autre, si tu veux.

ANDRÉE. — Ce serait dommage. Les tons passés ont un charme discret qui va bien avec tes cheveux blancs... La potiche verte, toujours boudeuse derrière le piano ..

GRAND'MÈRE. — C'est toi qui l'as mise en pénitence, le nez au mur, comme un coupable.

ANDRÉE. — Elle est affligée sur l'endroit d'une protubérance regrettable — fruit ? fleur ? ou visage ? on ne sait trop. Un péché fut commis là Cachons cette tare. Et le guéridon fatigué... il boîte un peu.

GRAND'MÈRE. — Tu ne vas pas faire l'inventaire de toutes mes vieilleries ?

ANDRÉE. — J'ai l'âme d'un fripier, grand'mère, d'un fripier que son métier passionne, qui fouille avidement les débris et le passé, avec l'espoir toujours frais d'y découvrir quelque perle.

GRAND'MÈRE. — Pour te la mettre au doigt, coquette ? Tu peux fouiller, mon trésor, ce n'est pas ici que tu trouveras des perles.

ANDRÉE. — J'en ai trouvé une, ma grand'mère, c'est toi... (*elle l'embrasse avec emportement*).

GRAND'MÈRE. — Qu'as-tu à me demander ? ou à te faire pardonner ? La jeunesse ne prête guère

sans intérêt. Pour me flatter si impudemment, tu attends de moi quelque chose ?

ANDRÉE. — Rien du tout ; te voilà bien attrapée.

GRAND'MÈRE. — C'est à voir... (*un temps*). Et tes parents ?

ANDRÉE. — Ils vont bien.

GRAND'MÈRE. — C'est tout ?

ANDRÉE. — Mais oui, que veux-tu de plus ? Ils vont bien, ils sont très occupés, ils sont même si absorbés par leurs affaires que je ne peux pas leur demander de s'occuper des miennes.

GRAND'MÈRE. — Ah ! voilà... Et c'est à moi qu'on pense quand on a besoin de faire une petite causette ? Je suis là pour çà, tu sais...

ANDRÉE. — Tu ne m'en veux pas d'arriver chez toi sans tambour ni trompettes ?

GRAND'MÈRE. — Au contraire, mon chéri, j'adore çà... tu entres, comme le soleil, sans te faire annoncer, avec l'insolence tranquille de tout ce qui est sûr de plaire. Mais assieds-toi donc, que je te voie ! Tu sais bien que cette sciatique m'empêche de marcher.

ANDRÉE (*s'asseyant sur un siège bas, tout près de grand'mère*). — Ma pauvre grand'mère... là... ne te fâche pas...

(*Grand'mère essaie de la regarder au fond des yeux, mais la petite se dérobe et parle pour détourner son attention.*)

ANDRÉE. — On est bien chez toi, grand'mère... Quand j'arrive ici, c'est toujours la même impression de repos, de sécurité, de douceur retrouvée. On s'y sent à l'abri de tout, bien loin, ailleurs... C'est comme un voyage qu'on ferait. Et toi, tu es toujours assise dans le même fauteuil, au milieu des mêmes choses, et tu tricotes des lainages délicieux tout en feuilletant cet interminable Voltaire ouvert à côté de toi depuis les temps des temps... On ne lit plus Voltaire aujourd'hui, mais un autre que lui, à cette place, et plus jeune surtout, me ferait l'effet d'un intrus. Grand'mère ! Grand'mère ! il y a une telle fidélité dans cette atmosphère de vieux papiers, de vieux meubles, de vieux souvenirs...

GRAND'MÈRE. — Que tu en es toute retournée, oui, je vois... Tu n'as pourtant pas l'habitude, mon petit, de t'attendrir si fort sur mes tentures fanées, ni même sur Voltaire... que tu traitais, l'autre jour, de perruque. Quant à moi, dont tu admires la stabilité persistante, n'as-tu pas voulu me couper les cheveux sous prétexte que, tondue, j'aurais une belle tête d'homme ?

ANDRÉE. — J'ai beaucoup changé, grand'mère, depuis quelque temps...

GRAND'MÈRE. — Ah ! Mais c'est vrai... Comme te voilà grave...

ANDRÉE. — Ce n'est pas parce que j'éclate de rire à tout propos que je suis une écervelée... Je pense très souvent à des choses sérieuses... Je réfléchis beaucoup.

GRAND'MÈRE. — Mais j'en suis sûre, mon chéri.

ANDRÉE. — Non, grand'mère, tu ne me connais pas... C'est ma faute, je le sais bien, j'arrive ici bride abattue, je mets tout en l'air, je bavarde sans arrêt pour ne pas dire grand' chose, et quand je te laisse enfin, étourdie de paroles et de mouvements, tu soupires, en lissant tes cheveux ébouriffés par quelque geste extravagant : « Mon Dieu ! quelle gamine ! Et dire qu'on peut marier ça du jour au lendemain ! » Si... si... c'est cela que tu penses et tu crois que je me laisse vivre sans soucis, sans appréhensions, comme un petit animal bien soigné. Ce n'est pas drôle, pourtant, de végéter sous le signe de l'incertitude, de flotter dans le vague en attendant que le hasard veuille bien s'occuper de vous ! Tandis que les garçons travaillent carrément à leur situation et savent où ils vont, nous faisons le guet, nous autres, pour surprendre les intentions cachées de l'Avenir ; nous affrontons les aléas d'une loterie, nous attendons le coup de dé qui décidera pour nous. On nous reproche de tourner la tête comme des girouettes : c'est pour mieux voir, grand'mère, de quel côté nous viendra la chance... ou la guigne... Et quelle fixité peut-on nous demander, puisqu'il faut, à tout instant, que nous soyons prêtes à partir et que nous ne savons pas où... ?

GRAND'MÈRE. — Il y a pourtant quelque charme, dans cette attente, même anxieuse, du prince charmant...

ANDRÉE. — Le prince charmant ! Oh ! grand'mère, que tu es jeune !

GRAND'MÈRE. — Eh bien ! si tu préfères... dans cette pause légère, sur la branche, d'oiseau qui cherche sa direction... Elle évoque tant d'heureuses possibilités ! C'est le moment des rêves intrépides, des débordements d'imagination qui seront, plus tard, peut-être ce que tu trouveras de mieux conservé dans le coffret aux souvenirs. Il n'est pas défendu, à ton âge, de bâtir des châteaux en Espagne.

ANDRÉE. — Pour les voir s'écrouler...

GRAND'MÈRE. — Mais non, mon petit, mais non... Quand on est ouvrière habile et qu'on ne monte pas trop haut sa charpente... Et puis, le hasard, dont tu parlais tout à l'heure, est quelquefois grand magicien.

ANDRÉE. — Je n'escompte guère les générosités occultes, grand'mère. Quand on fait de beaux rêves, il faut savoir un jour s'en séparer. Moi, je m'attache aux miens et j'ai peur, le moment venu, de ne plus pouvoir les lâcher...

GRAND'MÈRE. — Petite cervelle tourmentée, c'est au bal que tu attrapes ces papillons noirs ?

ANDRÉE. — Je ne vais plus au bal, grand'mère.

GRAND'MÈRE. — Seigneur ! Mais qu'est-ce qui se passe ?

ANDRÉE. — Justement, il ne se passe rien...

GRAND'MÈRE. — Tu t'ennuies ?

ANDRÉE. — Je ne sais pas.

GRAND'MÈRE. — Et les conférences ? les thés dansants ? les sorties en bande avec des camarades ?

ANDRÉE. — Oui, oui, évidemment.

GRAND'MÈRE. — On vous laisse tellement libres aujourd'hui, enfants gâtées que vous êtes ! Vous vous promenez avec des jeunes gens, vous allez au théâtre, vous partez en voyage sans père ni mère, ma parole ! en balançant par la portière tous les préjugés qui ligotaient, de mon temps, nos aspirations juvéniles.

ANDRÉE. — Grand'mère, ne parle pas de ton temps. C'est à faire frémir.

GRAND'MÈRE. — Nous n'étions pas si malheureuses que ça...

ANDRÉE. — Le bon vieux temps ! La lampe à huile pour se coucher et cocotte pour voyager.

GRAND'MÈRE. — Evidemment, le pouls nous battait moins vite qu'à vous. Mais ce n'est pas quand on a la fièvre qu'on se porte le mieux.

ANDRÉE. — Pas d'électricité, grand'mère ! Y songes-tu ? Le monde au ralenti, sans la possibilité de donner des gaz et de changer de vitesse ! Et nous, les femmes ? Serrées dans des corsets et incrustées dans les maisons. La mère à son fourneau, la fille à ses bas et le fiancé naïf, pour ne pas dire mieux, venant sussurer sur ce tableau de mœurs des couplets attendrissants...

GRAND'MÈRE. — Il y avait des fiancés dans ce temps-là...

ANDRÉE. — Affaire de mode... la crinoline n'est pas de tous les temps, le fiancé non plus.

GRAND'MÈRE. — Oui, ça se porte moins. Tout de même, nous étions moins folles que vous, moins avides, moins coquettes.

ANDRÉE, *taquine*. — Parce que vous étiez plus surveillées. Mais ce n'est pas l'envie qui vous manquait de l'être davantage. Vous péchiez par pensée, faute de pouvoir pécher par action. Tu feras ton purgatoire comme moi, grand'mère. D'ailleurs, au fond, les jeunes filles se ressemblent à toutes les époques ; si l'on admet pour elles le symbole du bouton de rose, le bouton s'ouvre plus ou moins, voilà tout. Cela dépend du soleil qu'il fait, c'est-à-dire des libertés qu'on laisse à la jeunesse.

GRAND'MÈRE. — Elles ont surtout de commun le désir de trouver un mari.

ANDRÉE. — On ne les élève qu'en vue du mariage, il est tout naturel qu'elles y pensent.

GRAND'MÈRE. — Et toi comme les autres, bien entendu ?

ANDRÉE. — Oh ! moi, je ne trouverai jamais ce qu'il me faut.

GRAND'MÈRE. — Je voudrais bien voir ça !

ANDRÉE. — Je suis difficile, grand'mère.

GRAND'MÈRE. — Il faut l'être, mais pas trop. Avant d'exiger d'un homme toutes les qualités, songe à tes petits défauts.

ANDRÉE. — On ne doit épouser, n'est-ce pas ? qu'un homme qui vous plaise tout à fait... Sinon... Imagine, grand'mère, qu'après un mariage tiède, je rencontre enfin l'homme vraiment fait pour moi, celui que j'attends et que je dois aimer... Où sera mon devoir ?

GRAND'MÈRE. — Que va-t-elle chercher là ? Mais il n'est pas du tout question d'un mariage tiède ! Enfin, que demanderas-tu donc au Monsieur qui se présentera devant toi avec des intentions sérieuses ?

ANDRÉE. — Je veux d'abord qu'il soit bien bâti, dégagé, sportif...

GRAND'MÈRE. — D'accord, il faut penser aux enfants futurs et leur réserver toutes les chances de santé.

ANDRÉE. — C'est aussi à moi que je pense.

GRAND'MÈRE. — Egoïste ! Après ?

ANDRÉE. — Après... S'il n'est pas intelligent, il pourra courir les cent mètres et gagner tous les championnats, ce n'est pas moi qui lui offrirai le laurier du triomphateur.

GRAND'MÈRE. — Naturellement. Tu ne voudrais pas m'amener ici un imbécile. Je suppose aussi que tu le désires instruit. Il aura, comme toi, ses deux bachots.

ANDRÉE. — Tu veux rire, grand'mère.

GRAND'MÈRE. — Les grandes écoles, alors ?

ANDRÉE. — Dame !

GRAND'MÈRE. — C'est un cerveau qu'il nous faut, je m'en doutais. Tu compliques ta vie, mon petit. Un savant, c'est une source intarissable de chiffres. Que feras-tu de cette machine à calculer ? Quand tu lui demanderas quelque renseignement pratique, il te posera zéro et retiendra tout. Le chimiste ne pense qu'à ses cornues et le mathématicien qu'à ses équations ; ils sont pos-

sédés, la place est prise. Et ne crois pas qu'avec un homme de lettres ce sera beaucoup mieux : celui-là te considérera comme un sujet d'analyse et tu passeras ta vie devant l'objectif. Tu ne pourras faire un mouvement ou dire un mot sans que l'appareil enregistreur fonctionne impitoyablement. Tu seras disséquée et mise en morceaux. Il notera tes battements de cœur pour en faire des poèmes, et si tu bâilles, tu n'obtiendras rien de lui qu'il n'ait découvert les origines psychologiques de ton bâillement. Moi, ces différentes perspectives me feraient reculer.

ANDRÉE. — Mais, grand'mère, on peut sortir d'une grande école et s'adonner aux affaires. Il y a l'industrie, la banque, le commerce.

GRAND'MÈRE. — C'est déjà mieux. Mais tous ces brasseurs d'argent sont un peu inquiétants. Ils font beaucoup de poussière autour de leurs autos... (*Andrée est distraite, elle regarde attentivement le vide ; grand'mère bifurque.*) Mais, dis-moi, pourquoi ne vas-tu plus au bal, toi qui parais t'envoler chaque fois que tu bouges, toi qui danses ta vie comme une libellule ?

ANDRÉE. — Parce que ça ne m'amuse plus. J'ai vingt-deux ans et je suis déjà revenue de beaucoup de choses.

GRAND'MÈRE. — Mon Dieu, que c'est triste...

ANDRÉE. — Les premiers bals, oui, c'est délicieux, on sort du lycée, on a des romans plein la tête. Ces rencontres légères avec de jeunes hommes sont les premiers pas, encore incertains, d'une force qui s'essaie, les premières réalisations dans le domaine un peu trouble du sentiment. On titube, mais on part quand même à la conquête des toisons d'or... Il y a, dans un bal, une combinaison étourdissante de musique, de lumière, de mouvement et d'attrait assez angoissant pour les garçons qu'on nous permet d'effleurer. Cela vous monte à la tête comme un champagne exquis et l'on enveloppe dans une même ivresse les danseurs blonds, les danseurs bruns ; après — oh ! cela vient vite ! — on sélectionne. On remarque celui-ci, celui-là. Certains hommages, pourtant sincères, vous agacent par leur insistance. D'autres, qu'on désirerait, ne viennent pas... Il est des lendemains de bal déserts et transis, que pas un souvenir ne réchauffe et qui vous laissent la bouche amère. Danser, oui, mais pas avec n'importe qui...

GRAND'MÈRE. — Mais ces hommages qui ne viennent pas, mon chéri, il serait possible, sans doute, de les amener à soi, en s'y prenant bien ; tu t'habilles comme une fée, tu n'es pas sotte, mais...

ANDRÉE. — Tu as raison, grand'mère, l'élégance ne suffit pas, ni l'intelligence.

GRAND'MÈRE. — Tu as pourtant des petites amies qui se marient.

ANDRÉE. — Elles sont riches.

GRAND'MÈRE. — Oh ! encore ? Mais, mon enfant, ton grand-père m'a épousée sans un sou Il y a des êtres désintéressés.

ANDRÉE. — Les jeunes gens le sont quelquefois... leur famille, jamais. Ils obéissent, grand'mère. La famille, c'est le mur qu'on ne peut pas sauter. Et puis, quoi ? faire des avances ?

GRAND'MÈRE. — Oh ! il y a la manière !

ANDRÉE. — Comme je te le disais tout à l'heure, grand'mère, la concurrence est forcenée. Trop de jeunes filles sans orgueil — je ne les blâme pas, c'est leur façon à elles de lutter — se livrent à des coquetteries attristantes. Elles sont à genoux par vocation, elles offrent des conquêtes faciles...

GRAND'MÈRE. — J'ai connu des hommes qui n'aimaient pas les conquêtes faciles.

ANDRÉE. — Ils sont rares. Presque tous gardent leurs efforts pour le travail ou les sports et considèrent la société des femmes comme un repos bien gagné. Il ne faut pas leur demander la lune. Adulés d'ailleurs et n'ayant que l'embarras du choix, pourquoi se fatigueraient-ils ? Ils sont très fiers de leur valeur en Bourse et savent en profiter...

GRAND'MÈRE. — Oui, oui... Mais toi, mon petit, tu ne cherches pas à provoquer certaines tendresses ?

ANDRÉE. — Oh ! moi, c'est plutôt par l'ironie. J'ai assez le sens de la blague, et cela me vaut quelques succès.

GRAND'MÈRE. — La blague, mon chéri, c'est un peu desséchant. Tu dois avoir, dans tes cordes, quelque chose de plus émouvant, de plus instinctif...

ANDRÉE. — Ah ! tu touches un point douloureux... Je n'ose pas quelquefois regarder jusqu'au fond de moi-même... Les femmes ont toujours dépendu des hommes, et même à présent, qu'elles font tant d'efforts pour se libérer, beaucoup de celles qui apprennent un métier gardent l'arrière-pensée de l'abandonner dès le jour où, peut-être, elles se marieront. Elles sont donc, vis-à-vis de l'homme, dont elles espèrent leur bonheur et leur subsistance, en état d'attente et de désirs, c'est-à-dire d'infériorité. Quand on n'a ni la force, ni l'autorité et qu'on veut pourtant satisfaire son cœur, ses goûts, ses ambitions, il faut bien, n'est-ce pas ? adopter la tactique du faible vis-à-vis du fort, donc, les détours, les dis-

simulations, la ruse. Il faut manœuvrer, il faut plaire...

GRAND'MÈRE. — Sans doute. Chacun travaille selon ses moyens.

ANDRÉE. — Plaire, grand'mère ! C'est la fatalité des femmes. Depuis que le couple humain existe, elles accomplissent, pour plaire, tous les gestes de l'esclave.

GRAND'MÈRE. — Bon ! tu pousses tout au tragique, tu vas chercher midi à quatorze heures.

ANDRÉE. — Je ne dis que la vérité. —

GRAND'MÈRE. — Eh bien ! l'esclave, quand elle n'est pas trop maladroite, elle arrive à faire tout ce qu'elle veut et elle n'est plus une esclave, voilà.

ANDRÉE. — Mais elle conserve au fond d'elle-même tous les stigmates de la servilité. Malgré les libertés acquises aujourd'hui et l'éducation plus ouverte, ses moindres mouvements, dès qu'il s'agit de l'Homme, ondulent encore des... des reptations ataviques.

GRAND'MÈRE. — Que d'histoires ! mon pauvre chéri, mais tu te rends malheureuse avec ces théories barbares. Pourquoi ne pas te laisser vivre comme tant d'autres, sans chercher des solutions que personne ne trouvera jamais ? La vie est bien plus simple. Voyons, as-tu rencontré l'homme que tu voudrais épouser ?

ANDRÉE, *désespérée*. — Oui, grand'mère.

GRAND'MÈRE. — Et ce grand nigaud n'a pas compris, ou pas voulu comprendre que tu l'avais élu ?

ANDRÉE. — Si, il a compris et, de son côté, il est venu vers moi.

GRAND'MÈRE. — Alors ?

ANDRÉE. — Alors, c'est sa mère qui ne permet pas... Il est tellement superbe et tellement doué qu'elle entrevoit pour lui je ne sais quel avenir de domination supérieure... Elle le veut premier partout, par la fortune — et je ne suis pas riche — par les relations — et je n'en ai pas à lui offrir — comme il l'est déjà par le charme, l'intelligence et le savoir. Et puis, moi, j'inspire peut-être des craintes. Je suis, comme je te le disais, un peu trépidante, un peu bavarde, un peu raisonneuse...

GRAND'MÈRE. — Il fallait mettre une sourdine à tout cela. Moi, qui sais ce que tu vaux, tu ne m'épouvantes pas, mais d'autres moins renseignés...

ANDRÉE. — C'est ma franchise qui lui plaisait, à lui. C'est à cause d'elle qu'il m'a aimée. Je ne voulais pas y toucher.

GRAND'MÈRE. — Où l'as-tu rencontré, la première fois ?

ANDRÉE. — A Paris, chez les Sorbier. Puis à la campagne, au bord de la mer, un peu partout.

GRAND'MÈRE. — Et ç'a été le coup de foudre, tout de suite ?

ANDRÉE. — Je crois... oui. Mais je n'ai rien laissé voir.

GRAND'MÈRE. — Tiens, tiens ! et cette franchise irréductible ?...

ANDRÉE. — C'eût été trop maladroit. Avec ce garçon-là. Il fallait rester sur ses positions. Pour toutes celles qui l'approchaient, trop engageantes, il avait au coin de la lèvre un pli imperceptible, une toute petite fleur d'ironie dont peut-être il n'avait pas conscience, mais que je tenais beaucoup à ne pas provoquer.

GRAND'MÈRE. — Tu t'es retirée à l'écart et il t'a distinguée de toutes ces étourdies qui couraient après lui.

ANDRÉE. — Oh ! je m'arrangeais tout de même, surtout quand j'avais une toilette réussie...

GRAND'MÈRE. — Alors, c'était souvent.

ANDRÉE. — Enfin, de temps en temps. J'étais bien aise qu'il me remarquât... et je me plaçais... enfin, tu comprends...

GRAND'MÈRE. — Dans son rayon visuel ? Sans doute. Et tu évitais de le regarder toi-même, et tu paraissais être à cent lieues de là ? C'est classique, mon petit.

ANDRÉE. — Tu vois bien que moi aussi, je suis affligée de la tare héréditaire... Toujours les détours, faute de pouvoir marcher droit au but, c'est décourageant.

GRAND'MÈRE. — Mais ne te plains donc pas d'être telle que le Bon Dieu nous a faites ! Tu ne pouvais décemment aller vers ce garçon et lui dire : « Je vous aime, épousez-moi ! » Ça ne se fait pas ; et, puisqu'il te plaisait, il fallait bien aussi l'amener à te considérer. Tout cela est parfaitement légitime et régulier, pourvu qu'on ait des antennes et du doigté. Les hommes sont quelquefois très niais, malgré leur intelligence, ils ont besoin qu'on leur mette les points sur les i... Celui-ci n'a pas eu la tête trop dure, au moins ?

ANDRÉE. — Oh ! non ! j'ai bientôt compris qu'il désirait ma présence autant que moi la sienne, et nos entretiens intermittents, au hasard des rencontres, nous laissaient chaque fois plus gravement touchés. Ce fut un délice de plusieurs mois. Si tu savais, grand'mère, comme il est prenant avec sa face un peu hautaine de garçon tranquille et déjà puissant ! Des yeux verts, durs pour tout le monde, qui, pour moi, fondaient en douceur, et dont le regard, tout à coup exigeant, se posait comme un baiser... Grand'

mère ! grand'mère, sentir son pouvoir sur l'être qu'on aime ! Savoir qu'il vous attend ou qu'il vous cherche ! qu'où que vous soyez, il saura vous trouver, qu'il vous dira des choses qu'il ne dit à personne, que vous êtes pour lui la vibration initiale, l'élément de choix, la source intarissable ! J'ai tout perdu, grand'mère...

Grand'mère. — Mais non, peut-être pas... continue, mon pauvre petit.

Andrée. — J'ai fait trop de jalouses et trop d'yeux nous dévisageaient ; sa mère comprit ou fut mise au courant. Elle n'eût pas surveillé un flirt, mais elle s'arma contre un amour qui ne devait pas être pour moi.

Grand'mère. — Mais lui ? Mais lui ?

Andrée. — Je crois qu'il m'aime toujours.

Grand'mère. — Il t'aime toujours et tu dis que tout est perdu ?

Andrée. — Il se marie dans un mois, grand'mère, je connais sa fiancée.

Grand'mère. — Voyons... voyons... Mais on étouffe ici, donne un peu d'air, veux-tu ? (*Andrée ouvre la fenêtre.*) Tu dis donc... qu'il se marie... ?

Andrée. — Je n'ai plus le droit d'espérer.

Grand'mère. — Mais il t'aime encore ?...

Andrée. — Il aime aussi sa mère.

Grand'mère. — Et c'est toi qu'il sacrifie ?

Andrée. — C'est sans doute un devoir. Il n'a pas voulu rompre avec celle qui l'a tant choyé, qui a fait de lui un être d'exception, à laquelle, en vérité, il doit tout. Je ne peux pas le condamner. Il y a des dettes de reconnaissance devant lesquelles on ne se dérobe pas...

Grand'mère. — Mais son attitude, à lui, devant toi ?

Andrée. — Il a bien fallu qu'il se défît, peu à peu, de tous les liens qui l'attachaient à moi. Imagine, grand'mère, nos rencontres d'abord refroidies, puis espacées, puis supprimées tout à fait. Ses élans retenus et détournés par de savantes mains. Ses yeux qui n'osaient plus me regarder, mais si éloquents lorsqu'ils s'abandonnaient encore. Imagine la détresse qui me faisait grelotter quand je l'apercevais là-bas, causant avec d'autres, et que je l'attendais et qu'il ne venait plus... C'était comme une mort lente... Plusieurs fois, j'ai failli le reprendre ; quand je pouvais l'approcher, lui parler, je le sentais frémissant et désespéré, prêt à me revenir. Mais la tactique maternelle consistait à l'orienter vers des milieux nouveaux, il fallait le soustraire à mon influence, et c'est par l'éloignement qu'on me l'a volé. Sous prétexte d'études, de travaux, de voyages d'affaires, il disparut peu à peu des réunions où je le rencontrais. Il ne m'avait rien promis, il n'a rien eu à me reprendre. Il s'est retiré sans bruit, comme le jour qui baisse et derrière lequel il ne reste que la nuit... Ah ! grand'mère, j'ai lutté, pourtant ! Puisque je n'avais ni fortune ni relations, je m'appliquais depuis longtemps à racheter cette tare par un accroissement de valeur personnelle. J'ai voulu être la plus intelligente, la plus cultivée, la plus élégante, puisque je n'étais ni la plus riche ni la mieux placée ; je me suis astreinte à des efforts continus pour acquérir un esprit souple et solide qui me permît une défense honorable dans la conversation des hommes. J'ai demandé à mes parents des sacrifices d'argent pour suivre des cours exceptionnels, des leçons coûteuses, et j'ai développé sévèrement ce qu'il pouvait y avoir en moi de dons artistiques, sportifs ou mondains. Enfin, j'ai raffiné sur tous mes goûts, déjà portés au luxe et à la sélection. Que n'aurais-je pas fait pour me rapprocher de lui ? Il me semblait que je comblais ainsi les fatales lacunes et que je pourrais lui présenter, au jour venu, le bouquet savamment composé que sa souveraineté réclamait...

Grand'mère. — Tout ce que tu as pu apprendre et fortifier en toi te restera, mon chéri ; c'est un acquis légitime, précieux, un capital assuré. On ne joue pas sur ces valeurs-là.

Andrée. — Peut-être. Mais elles comportent des exigences, un milieu choisi, des moyens suffisants. Je me suis trop habituée aux belles choses, grand'mère. Je ne conçois plus, maintenant, qu'on puisse vivre mal habillée, au milieu d'objets qui ne soient pas rares, ou d'êtres peu éduqués, dont les soucis esthétiques ne soient pas aigus. C'est une intoxication et je n'en veux pas guérir. Je serai donc celle dont les désirs ne transigent pas et qui souffre éternellement de ne pouvoir les satisfaire, une déclassée, quoi.

Grand'mère. — Savoir limiter ses désirs, ne pas demander trop à la vie, qui ne peut tout donner, c'est une délicatesse morale qui devrait te tenter, elle aussi. Certaines discrétions, par l'élégance de cœur qu'elles supposent, sont des œuvres d'art. Et puis, si je te disais, mon pauvre petit, que ton grand chagrin s'apaisera, guérira peut-être tout à fait, tu ne voudrais pas me croire... Tu répondrais : « Grand'mère, tu ne sais pas, tu ne peux pas comprendre. » Mais si, je sais, mais si, je comprends. J'en ai connu, va, des gamines désespérées qui croyaient que tout était fini, j'en ai connu... une surtout, puis, le temps bienfaisant a passé sur leur misère avec ses pieds de velours. Les beaux jours sont reve-

nus et les fleurs, et les petites ont senti que rien n'était perdu... elles ont eu d'autres espoirs et fait d'autres rêves. Le temps, c'est une tendresse de toutes les heures qui travaille beaucoup sans qu'on s'en aperçoive. A ton âge on a tant d'avenir devant soi qu'on ne distingue pas tout l'horizon, et quand on est secoué par quelque orage, il y a toujours, derrière la nuée noire, un soleil nouveau qui se lève. Plus tard, quand tu seras vieille, tu les regretteras encore, ces durs moments-là...

(*Andrée n'écoute pas, elle pense et son visage se durcit ; elle dit d'une voix un peu rauque, les dents serrées*) :

ANDRÉE. — Grand'mère...

GRAND'MÈRE. — Mon petit...

ANDRÉE. — Je connais celle qu'il épouse ; cette femme-là ne le retiendra pas longtemps ; elle n'a pas ce qu'il faut pour lui plaire. Aujourd'hui, elle me prend mon fiancé, demain je lui prendrai son mari.

GRAND'MÈRE. — Oh ! Andrée...

ANDRÉE. — Elle sera sa femme comme tant d'autres sont les femmes de leur mari, c'est-à-dire en façade, pour le monde ; elle tiendra sa maison, recevra ses invités, portera son nom. Mais c'est moi qu'il aimera, je saurai attendre. Sa mère à lui le renierait s'il n'obéissait pas. Mais quand il sera marié, elle dira : « Qu'il aille, cela ne me regarde plus », et ce sera mon heure...

GRAND'MÈRE. — Tu ferais mieux de pleurer, va, ça te soulagerait.

ANDRÉE. — Je ne pleure jamais devant quelqu'un.

GRAND'MÈRE. — Mais devant moi ? Je ne suis pas quelqu'un, moi, je suis ta grand'mère... Andrée ?

ANDRÉE. — Grand'mère...

GRAND'MÈRE. — Moi aussi j'ai passé par là...

ANDRÉE. — Toi aussi, grand'mère, et tu n'es pas morte ?

GRAND'MÈRE. — Tu t'illusionnes, mon chéri, on ne meurt pas d'amour.

ANDRÉE. — Et tu as pu vivre, comme une autre ?

GRAND'MÈRE. — Comme une autre.

ANDRÉE. — Et tu ne l'as jamais revu, lui ?

GRAND'MÈRE. — Si, très souvent.

ANDRÉE. — Ah !!!

GRAND'MÈRE. — Les premières fois, j'en perdais la tête... et puis, je me suis habituée, lentement, à le considérer comme les autres hommes, à le situer dans un milieu commun, sous la lumière crue de tous les jours, celle qui accuse les traits, sans indulgence. Je l'ai regardé à l'épreuve du détail quotidien, dégagé des halos illusoires... Mon exaltation tomba...

ANDRÉE. — Il n'était pas ce que tu l'avais cru ?

GRAND'MÈRE. — L'amour, vois-tu, c'est un peu une affaire d'éclairage. Il ne m'avait pas trompée. C'est ma candeur qui le plaçait trop haut, dans des lueurs de vitrail qui divinisent. Ramené au jour simple et blanc de la raison, il m'apparut capable d'inspirer l'affection, mais dépouillé des splendeurs que seule mon imagination lui avait prêtées. Et puis, je me suis mariée à mon tour et j'ai eu, comme tous, ma part de joies et de chagrins. Aujourd'hui que me voilà vieille et que je considère de haut toute ma vie, ce souvenir lointain me donne plus d'attendrissement que d'amertume ; j'étais une bonne petite, comme toi, qui avait besoin d'aimer, voilà tout...

ANDRÉE (*roulant sa tête désolée sur les genoux de la vieille dame et pleurant, enfin*). — Mais moi, grand'mère, ce n'est pas la même chose, je ne me trompe pas... je sais ce qu'il vaut, j'en suis sûre... j'en suis sûre...

GRAND'MÈRE. — Oui, mon chéri... oui...

ANDRÉE. — Tu ne peux pas savoir, grand'mère..

GRAND'MÈRE (*lui caressant les cheveux*). — C'est vrai, c'est vrai... Je ne peux pas savoir...

HENRIETTE NOËL-BENOIST.

POEMES

LE FLEUVE

C'est ici que le fleuve à l'Océan se mêle.
Par les sables sans fin que la bise flagelle
Son grand flot limoneux s'abîme dans la mer.
L'âcre écume blanchit la grève solitaire
Et l'ivre goéland planant au ciel sévère
Fait retentir ses cris aux espaces déserts.

Et tandis que le vent prête sa sombre plainte
Aux récifs, à la nue, à l'écumeuse enceinte,
O fleuve, je revois en un site plus doux
De vaporeux côteaux ta berge souriante
Et l'azur, les bois verts dont la feuille s'argente
Dans leur éclat d'été border ton lent remous.

Et dans mon songe encor respire un paysage
Calme, où rien ne traduit l'hostile et froid rivage
Qui termine la grâce souple de ton flot :
Obscurcissant en son miroir la rive chaude,
Ton sein noir se moirait d'ombrages d'émeraude,
Des canards sillonnaient d'argent le fil de l'eau.

Sans fin de peupliers accompagnant sa course,
Ta force transparente était la vive source
Où buvaient et les bois et les prés plantureux,
Ton souffle humectait l'herbe odorante et profonde
Et, liés au rustique char, sabots dans l'onde,
Vers le soir, à ton flot, s'abreuvaient les grands bœufs.

Et ton cours devant moi large et déjà saumâtre,
Qu'avec fureur combat la mer opiniâtre,
Semble porter l'haleine en fleur des pays verts,
Le reflet, jusqu'ici, des bois et des prairies
Et relie aux douceurs de la Terre ravie
L'agonie et l'effroi de l'Océan amer.

*
* *

L'ABSENCE

Je suis roi de ce lac à l'eau verte et d'argent
Où le reflet changeant des peupliers répète
Dans le ciel gris, dessus les frondaisons muettes,
Les jeux du matin pâle avec le flot mouvant.

Alentour, la forêt, de ses joyeux gazons
Incline vers les eaux la pente d'émeraude
Et de feuillage et d'ombre où nul rayon ne rôde,
Ferme ces seuils en fleur de sa vaste prison.

Recueillement. Silence. Extase des verdures...
Le marronnier profond intercepte le jour,
Le sapin rêve et dans ses transparents atours
Le platane du ciel laisse voir la nacrure.

L'arbre boit dans le lac de ses mille racines ;
Mais rien jusques à moi de ce songe prenant
Ne parvient, car ton cher visage en est absent
Qui d'un tendre reflet les choses illumine (1).

ALEXANDRE EMBIRICOS.

(1) M. A. Embiricos publiera prochainement un volume intitulé : *Les Paysages vivants*.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES RELATIONS FRANCO-ALLEMANDES ET L'AFFAIRE DE LA SARRE

On avait espéré que l'évacuation anticipée de la région rhénane, corollaire de la politique de reconciliation inaugurée à Locarno, inaugurerait, dans les relations franco-allemandes, une ère de rapprochement et d'entente, voire de collaboration. Le petit monde de pacifistes bien intentionnés qui, des deux côtés de la frontière, rêve de baser la paix future sur la réconciliation définitive des deux grands peuples continentaux, dont la civilisation a toujours joué en Europe le rôle prépondérant, y comptait. Hélas ! il a fallu en rabattre. L'évacuation a été l'occasion d'incidents dont le monde officiel a vainement essayé de diminuer l'importance et qui ont montré que l'état d'esprit qui règne en Allemagne n'est rien moins que rassurant.

L'explosion de joie qui a suivi le départ des derniers bataillons français est assez naturelle. On pouvait même s'attendre à quelque sévices contre les Rhénans suspects de séparatisme mais non à une telle explosion de haine, à de tels pillages ni surtout à une telle... indifférence des autorités, pour ne pas parler de complicité.

Certes, une grande partie de la presse allemande et notamment toute la presse de gauche, a réprouvé ces excès du nationalisme démagogique, mais il semble qu'elle ait été sans influence sur un gouvernement de plus en plus faible en présence du maréchal président, dont les sympathies pour la droite nationaliste ne sont ignorées de personne. Et tout cela est de nature à faire réfléchir les plus pacifistes des Français. En 1914, aussi, on croyait pouvoir compter sur le pacifisme et l'esprit « européen » des partis de gauche en Allemagne...

Il semble bien que ces événements et l'état d'esprit qu'ils ont déterminé des deux côtés de la frontière aient pesé assez lourdement sur les négociations relatives à la Sarre qui viennent d'être ajournées, rompues, interrompues... On

n'est pas d'accord sur le mot ; en tous cas, qui, pour le moment, n'ont pas réussies.

***

La liquidation de la question de la Sarre apparaissait-elle aussi comme un corollaire de l'évacuation de la Rhénanie, de l'adoption du plan Young et même de Locarno? C'est ce que l'on pensait en Allemagne et un peu aussi en France. Mais, en France, on estimait généralement que dans ce règlement, la bonne volonté qu'on montrait méritait de justes compensations ; en Allemagne, où l'on excelle au marchandage, on allait jusqu'à exiger le retour pur et simple de la Sarre et de ses mines, au Reich comme un droit.

On sait que le traité de Versailles a donné à la France, l'administration du territoire de la Sarre et l'exploitation de ses mines de charbon à titre provisoire en compensation de la destruction systématique des charbonnages du Nord à laquelle s'est livrée l'armée allemande à la fin de l'occupation. En août 1935, un plébiscite organisé par la Société des Nations, doit permettre aux Sarrois de décider de leur sort et de choisir leur statut politique : retour à l'Allemagne, rattachement à la France, autonomie sous le contrôle de la Société des Nations. Dès le lendemain de Locarno, peut être même à Locarno même, on s'est demandé si l'Allemagne et la France n'auraient pas un égal intérêt à liquider la question avant l'échéance de 1935. L'intérêt de l''Allemagne est évident : elle récupèrerait immédiatement un territoire fort riche et elle effacerait encore un témoignage de sa défaite. Aussi la Fance, au cours des négociations, était-elle parfaitement fondée à prétendre quelle était demanderesse. Quel était l'intérêt de la France?

Les Allemands prétendent que lors du plébiscite de 1935, il est hors de doute que l'immense majorité des Sarrois se prononcera pour le retour pur et simple à l'Allemagne, et ils n'ont peut-être pas tort ; on peut bien le dire dans une Revue comme celle-ci où l'on cherche avant tout la vérité. Trompés par une tradition historique désuète, nous nous sommes leurrés sur les sentiments des Rhénans à notre égard. Nous avons cru, plus que de raison, à la persistance des souvenirs français dans une région où ils se sont en effet maintenus jusqu'aux environs de 1866. Les Rhénans ne sont pas des Prussiens mais ce sont des Allemands et ils ont été saisis comme les autres Allemands par cet orgueil de race que Bismarck a su si habilement exploiter, que la victoire de 1870 a exalté et que la défaite de 1918 n'a pas aboli. Au lendemain de l'armistice, au moment où l'empire des Hohenzollern s'écroula dans la honte et dans le sang, une politique énergique et hardie aurait peut-être pu aboutir sinon à rattacher la Rhénanie à la France du moins à la neutraliser. L'Allemagne s'effondrait . Elle paraissait vouée à la dislocation et pour plusieurs générations à l'effacement et à la misère. On pouvait craindre que la révolution sociale n'y triomphât : les Rhénans peu enclins aux attitudes héroïques et désespérées, ne demandaient qu'à échapper aux conséquences de la défaite. Il aurait été possible, semble-t-il, de les désolidariser du Reich. Mais cette politique hardie, nos alliés anglais et américains nous ont empêchés de la faire. L'occasion a été très rapidement perdue. Si grande qu'ait été la part des associations nationalistes de l'intérieur, dans les incidents qui ont suivi l'évacuation, ces incidents n'en montrent pas moins que le sentiment public en Rhénanie est essentiellement allemand. Il est infiniment probable qu'il en est de même dans la Sarre. Les renseignements que nous donnent à ce sujet les fonctionnaires français et belges, qui ont administré le pays, ne nous laissent guère d'illusions. Alors, à quoi bon attendre qu'un plébiscite démontre qu'en quinze ans, nous ne sommes pas arrivés à nous attacher une population que nous avons administrée pourtant avec le plus généreux libéralisme?

Soit. Mais d'ici cinq ans, beaucoup d'eau passera sous les ponts du Rhin ; la situation économique et financière du Reich n'a rien d'enviable ; un retournement d'opinion est toujours possible et la sagesse des nations nous enseigne qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Bref, l'avantage de l'Allemagne est immédiat et positif, celui de la France est un risque à courir.

Dès lors, il est juste que l'évacuation de la Sarre comporte des compensations sérieuses. Ces compensations ne peuvent être que d'ordre économique, mais le gouvernement français poursuivant inlassablement la politique de Locarno, aurait voulu qu'elles contribuassent à la collaboration économique de l'Allemagne et de la France, prélude à un rapprochement politique qui assureait la sécurité de l'Europe et permettrait le désarmement. Ces compensations, il les voyait essentiellement sous la forme d'une participation française à l'exploitation des mines. L'Allemagne s'est obstinée à ne lui offrir que de simples avantages commerciaux. Dès lors,

il était bien difficile que les négociatons aboutissent.

*
* *

Comment se sont-elle déroulées? La *Gazette de Francfort*, organe du monde économique allemand, les résume ainsi, après avoir constesté leur échec momentané :

« Les négociations sarroises, dit-elle, sont terminées pour l'instant. Dans le communiqué très prudent qui indique à l'opinion le résultat très modeste de huit mois de négociations, il est bien dit qu'on fonde des espoirs sur octobre prochain, mais à une condition tacite, à savoir que les experts qui se séparent maintenant à Paris, ne se rencontreront à nouveau que lorsque les hommes politiques auront déblayé la route.

« Au fond, c'est une nouvelle défaite du système des experts. On a essayé, une fois de plus, d'enlever à des questions politiques leur vrai caractère, de les soumettre au régime de l'expertise. Mais cette tentative a été un nouvel échec pour le principe, car la politique ne s'est jamais dégagée complètement de l'examen concret des questions. Et en s'efforçant de ne voir qu'une thèse économique sous la rubrique « Territoire de la Sarre » on a créé de la confusion et perdu du temps.

« Quel était le raisonnement à la base? On voulait, après l'évacuation des pays rhénans, et conformément à l'esprit de Locarno, faire disparaître aussi vite que possible ce sujet de conflts entre les deux peuples. Ni la France ni l'Allemagne ne tenaient à recourir au plébiscite de 1935, qui comporte des inconvénients.

« Le traité de Versailles qui, indépendamment de ce plébiscite, assure aux Français certains avantages économiques, à savoir notamment que, sous le régime de la Société des Nations, le territoire reste sous la souveraineté douanière de la France, que les mines seront exploitées par des Français et qu'après 1935, les anciens propriétaires des mines, l'Etat prussien et l'Etat bavarois devront les acheter à un prix honorable, le même traité à stipulé que ces questions économiques devraient être réglées si l'on voulait rendre la Sarre à l'Allemagne en 1935.

« Dans ces conditions, on n'a pas négocié sur la question de la réintégration en général, pas plus que sur les complexes dispositions à prendre pour faire concorder les droits de souveraineté de la Société des Nations avec les arrangements éventuels entre l'Allemagne et la France. On a discuté sur le régime économique du territoire de la Sarre, c'est-à-dire sur le futur régime douanier et le caractère futur de l'administration des mines. Cependant on n'a pu empêcher que la politique dressât son profil derrière ces questions.

Les Français n'ont jamais manqué de faire observer aux Allemands que c'étaient les Allemands qui étaient demandeurs et qui, à ce titre, devaient donner des compensations pour une réintégration anticipée. Pour la France, cette compensation était essentiellement la participation aux mines. En effet, au cas où la Sarre se prononcerait en faveur de l'Allemagne en 1935 les Français n'auraient plus la possibilité de revendiquer une telle participation après cette date. Les Français ne manquaient pas d'arguments économiques. Par exemple, la France a trop peu de charbon et constitue pour les mines de la Sarre un débouché naturel — mais ces arguments ne suffisent pas à expliquer l'opiniâtreté avec laquelle on cherche à s'assurer des livraisons de charbon sarrois uniquement au moyen de la participation ».

Et le grand journal francfortois d'ajouter : « On ne doit pas se tromper en pensant qu'en cherchant cette participation, la délégation française visait un but non économique, mais politique ».

Eh parbleu ! Elle cherchait tout simplement à marier l'économie à la politique, si l'on peut ainsi dire, dans un but de collaboration réciproque. L'inquiétant, c'est que l'Allemagne n'ait pas voulu le comprendre et nous ait prêté toutes sortes d'arrière pensées et qu'elle ne veuille pas reconnaître les sacrifices que la France a faits à la pacification de l'Europe, la preuve de confiance qu'elle a donnée au Reich en évacuant la Rhénanie avant la date fixée par les traités, et en consentant à abandonner la Sarre.

Et ce n'est pas seulement la presse nationaliste qui méconnaît la nature de la situation, la *Vossische Zeitung* elle-même, se plaît à renverser les rôles :

« Du point de vue politique, dit-elle, la rupture des négociations cause un préjudice incalculable. Sans doute, selon la lettre du traité, la France est dans son droit. Elle a le droit de rester sur la Sarre jusqu'en 1935. L'Allemagne était disposée à monnayer par des avantages économiques de toute sorte la restitution anticipée, mais la France y a mis des conditions dépassant de beaucoup ce que l'Allemagne pouvait donner pour gagner modestement trois ou quatre ans.

« A cette heure, précisément, en raison de

l'évolution dangereuse de la situation politique générale de l'Europe, on commence à se rendre compte à Paris que la France à la longue aura au moins autant besoin de l'Allemagne que l'Allemagne de la France, et qu'un rapprochement sincère, loyal, dégagé de toute rancune, entre les deux pays est une condition essentielle de la paix en Europe et constitue, par conséquent, une garantie de sécurité pour la France elle-même.

« Croit-on vraiment à Paris que la façon dont ont été menées les négociations sarroises est le bon moyen pour parvenir à ce but? Par sa politique de mesquinerie et d'égoïsme à courte vue, la France a déjà perdu le bénéfice moral de l'évacuation anticipée des pays rhénans. Si l'on devait refaire la même faute pour la Sarre, cela aurait en Allemagne des répercussions que l'on ne pourrait que sincèrement regretter dans l'intérêt du rapprochement réciproque ».

On voit la menace qui s'esquisse. Le moins qu'on puisse en dire c'est qu'elle tombe bien mal à-propos : car l'Allemagne, la France, l'Europe entière ont le plus grand besoin d'une entente. Il y aura fort à faire à l'Assemblée, à Genèce, en septembre.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

LE DÉSÉQUILIBRE CONTEMPORAIN ET L'ACCORD AVEC LA VIE (1)

M. Jacques de Lacretelle, à qui l'Académie française vient de décerner le Grand Prix du Roman pour *Amour nuptial* (2), donne un épilogue à une œuvre précédente, ce *Silbermann* qui suivit de près, il y a huit ans, son livre de début, *La Vie inquiète de Jean Hermelin*, et marqua la place de l'auteur au premier rang des écrivains de sa génération. C'est une forte étude, ou plutôt une saisissante esquisse, celle de ce jeune Juif parmi ses camarades de lycée, d'autres Juifs plus souples et plus louvoyants que lui, un protestant, séduit par son intelligence, puis exalté par la mission de le soutenir, de le défendre contre les persécutions du clan « nationaliste ». Réduites à l'essentiel, les péripéties prennent tout leur relief et font ressortir l'âpre avidité d'apprendre, qui éperonne l'adolescent, son besoin de briller, l'élan de ses ambitions incertaines et fiévreuses, son amitié avec le camarade protestant qui raconte l'histoire, l'hostilité des autres, enfin la brusque rupture, quand Silbermann, dans un mélange de plaintes et de malédictions, exhale sa rancune, sa déception et sa colère. Eh bien ! oui, il renoncera à ce rêve d'être Juif et Français, réalisant ainsi ce qu'il considère comme la condition essentielle pour accomplir de grandes choses. Il abdiquera l'ardente ambition de son adolescence : façonner le génie de sa race selon le caractère du pays qu'il veut faire sien, employer son intelligence, sa ténacité, toutes ses qualités « à faire connaître et à pénétrer le patrimoine intellectuel » qui n'est pas le sien, mais qui, un jour, sera peut-être accru par lui parce qu'il veut se l'approprier d'abord, puis lui ajouter ses propres ressources. Impossible rêve sans doute, dont la faillite l'a rejeté vers ceux de sa race et l'idéal auquel ils sont condamnés de rechercher la puissance par la richesse. Silbermann est parti pour l'Amérique où il a un oncle dans le commerce des pierres précieuses. Et voici maintenant la suite de l'aventure, en voici la fin.

Le récit, toujours dans la même manière, précise, nette, un peu sèche, un peu dure, est divisé en deux chapitres dont le premier nous montre Silmermann en Amérique, après son départ de Paris vers sa seizième année, et le second le suit quand il y revient, quatre ou cinq ans plus tard, jusqu'à la fin de sa triste vie. Ce ne sont pas seulement deux phases distinctes de cette vie qui nous sont ainsi présentées, c'est encore le double aspect du personnage, pris sous deux angles opposés, et tel qu'il apparaissait, d'une part à un cousin de New-York, qui l'a vu là-bas dans l'activité des affaires, de l'autre à une amie de Paris, juive aussi, intellectuelle comme lui, qui fut sa compagne et le témoin de sa faillite et de sa mort. Ainsi se précise la psychologie de ce personnage singulier, tenté par les aventures et les rêves, tourmenté par le génie de sa race, aussi incapable de s'en affranchir qu'impuissant à le dominer.

Silbermann est allé en Amérique, chez son oncle Josuah, le lapidaire, parce qu'il voulait

(1) Jacques de Lacretelle : *Le retour de Silbermann*. 1 vol. Nouvelle Revue Française. André Lamandé : *Les leviers de commande*. 1 vol. Bernard Grasset.

(2) Voir la *Revue Bleue* du 15 février 1926.

apprendre à gagner de l'argent, et son zèle égale d'abord son inexpérience. Le premier courtage que lui rapporte sa profession est la cause d'une grande joie, parce que le gain lui paraît un présage de force ; mais la profession elle-même, il ne l'aime pas, elle n'est pour lui qu'un moyen sans nul attrait par soi, nulle valeur en soi. Aussi la première ardeur tombe-t-elle bien vite ; le métier l'ennuie, l'appât du gain n'étant pas soutenu, vivifié, transfiguré, comme chez son oncle et chez son cousin, par une passion joyeuse. A vingt-ans, il tente une autre chance et ouvre une boutique de librairie, où s'assemblent d'autres Juifs, intellectuels comme lui, et qui s'affirme bien vite une mauvaise affaire. Il liquide son commerce et tourne aux idées anarchistes, en même temps qu'il se sent attiré par les Juifs les moins américanisés, les plus fidèles aux pures traditions de la race. Il écrit des tracts contre les patrons. Son oncle, qui avait continué de l'aider, lui supprime toute assistance, et après une dernière explication fort violente, suivie de rupture, consent seulement à lui faire tenir un billet de passage pour la France où l'appelait, à la mort de sa mère, la défense de ses intérêts menacés par un second mari.

Une nouvelle phase, la dernière, s'ouvre avec le retour. Ce qu'elle a été, nous allons l'apprendre de la femme qui fut, durant ces deux années, la compagne de Silbermann. En bref, « c'est la déchéance d'un homme incompris de tous et aigri peu à peu par la pauvreté et l'insuccès ». Comment Silbermann n'a-t-il pas fait un meilleur usage des dons qu'il possédait à un si haut degré? De tels dons ne pouvaient-ils pas le conduire au succès et à la fortune? Le point faible, le ver dans le fruit, c'est qu'il y a en lui un virtuose de l'orgueil et de l'exaltation. Sa susceptibilité, son humeur changeante, découragent les uns, mettent les autres en défiance. Sa mauvaise santé achève la ruine. Alors cet exalté, ce raffiné, transposant son jeu, devient un virtuose de la défaite. Dans un pays où comme le lui a déclaré un riche banquier de sa race et de sa religion, « les Juifs ne sont pas malheureux », il sera l'isolé du malheur, le prédestiné, la grande victime. Il pousse sa maîtresse à lui être infidèle avec le plus dévoué de ses amis afin de se ménager « cette jouissance, à présent désirée, d'être trahi par les deux seuls êtres qui lui restaient sur terre ». Il y a une sorte de logique rectiligne et comme une géométrie d'épure dans cette psychologie impitoyable. Sa fierté aussi, il la transpose. A une sœur de charité, assise un jour près de lui dans le petit square au chevet de Notre-Dame, et qui, l'ayant écouté expliquer l'histoire de la cathédrale, commenter le détail des sculptures, lui demandait comment il savait tout cela et pouvait parler si bien des maisons du Bon Dieu, il répond avec un petit ricanement, après l'avoir regardée en face : « ...Comment je sais tout cela, ma sœur? C'est que je suis le diable ». Il ne croyait pas dire si juste, ni donner, sous une forme ironique, une explication si précise de son impuissance, de son échec. Il y a en effet quelque chose de satanique dans son intelligence, incapable d'arriver à un acte constructeur. Il ne peut construire ni une fortune, ni une œuvre, ni une doctrine. Il se dégage de lui une électricité qui excite et stérilise. « Je ne reviendrai plus », dit un jour à sa compagne un sioniste qu'elle lui avait amené avec quelques autres amis pour animer un peu sa solitude de malade, « ne me demandez plus de revenir, il finirait par tuer mon idée ».

Mais il faut aller plus loin dans l'explication. Ce satanisme lui-même, si le mot n'est pas trop fort, d'où vient-il? Il y a des Juifs, et ils sont nombreux, qui construisent une fortune. Il y en a, comme Spinoza, qui construisent un système. D'autres ont brillé dans les régions de l'art. Le cas de Silbermann est précisé dans cet aveu que, tout près de sa fin, d'un ton grave, il fait un jour à son amie en lui déclarant qu'il ne l'a jamais fait à personne :

« Je n'ai jamais eu vraiment d'admiration pour les Juifs, je n'ai jamais eu foi en leur avenir. Dès que j'ai commencé à réfléchir et à juger la beauté des choses, dès que j'ai entrevu, à travers l'histoire des civilisations, les grands trajets de la pensée humaine, je me suis senti attiré hors de ma race. Au lycée, je n'avais qu'un idéal : m'éloigner des Juifs et imiter les autres. Tout ce que je disais sur nous et contre les chrétiens, c'était parce que l'on m'attaquait et pour me défendre avec des armes que je trouvais toutes prêtes. Mais je n'y croyais pas. Et on m'aurait offert de changer de sang que j'aurais accepté avec joie. Plus tard, en Amérique, quand j'ai essayé de revenir sur une autre route, c'était trop tard. Je ne pensais qu'à tout ce que j'avais appris et aimé en FFrance, et cela se dressait entre moi et ma vie de Juif. Combien de fois, chez mon oncle, m'est-il arrivé de pleurer de rage. Et tout ce que j'ai entrepris ensuite, je l'ai fait sans amour véritable, par une attitude que mon goût critiquait sans cesse. Là-bas, quand je prenais la parole dans les *Jewish Associations*, je méprisais mes auditeurs, je ne voyais que leur ignorance, leur crédulité, leurs tares physiques. Et je ne pouvais m'empêcher de ricaner intérieurement à la pensée que je disais à ces têtes de moutons : Vous qui êtes de la race élue... »

Cependant, rien n'est expliqué encore, tant qu'il reste quelque chose à expliquer. Il faudrait

maintenant savoir pourquoi ce cas fut tel, alors que tant d'autres sont différents, pourquoi Silbermann se montre également impuissant à demeurer lui-même et à se transformer. L'art n'explique pas, il représente, et il ne représente que l'individuel. La force psychologique du récit de M. de Lacretelle et sa valeur littéraire viennent de la qualité de cette représentation, où sont fondus comme en une synthèse tous les éléments, c'est-à-dire toutes les circonstances particulières que l'analyse pourrait rechercher, isoler. Tel quel le cas particulier qu'il a mis sous nos yeux nous intéresse à la fois par sa vérité et sa signification, par ce qui n'appartient qu'à lui et parce que notre intelligence y retrouve de plus général qui nous permet de le comprendre. S'il est vrai qu'il n'y ait de science que du général, pour l'artiste il n'y a certainement de connaissance que du particulier. Ce qui ne veut pas dire que cette connaissance du particulier ne puisse s'éclairer par la science du général, mise à son service comme moyen. La supériorité de l'art tient à ce qu'il se suffit à lui-même, à ce qu'il est, lui, une fin.

*
* *

C'est une aventure bien différente que nous conte M. André Lamandé, et son Claude Descamps ne s'est écarté de l'ordre des choses que pour y rentrer avec une volonté plus éclairée, plus consciente et plus ferme, s'y établir en pleine connaissance de cause, la main sur les « leviers de commande » de la vie, après avoir failli être victime, non de sa nature, mais de son temps.

M. André Lamandé est un des jeunes romanciers qui observent le plus attentivement et avec le plus de clairvoyance la crise de leur époque. Il a la noble ambition d'écrire « le Roman de l'après-guerre », et le troisième volume de ce cycle, *Les Enfants du Siècle* (1), est un témoignage dont la valeur égale l'intérêt. Nous reconnaissons en Claude Descamps un de ces inquiets, atteints de la contagion. Il se sent, comme les ancêtres romantiques, emprisonné dans une affreuse solitude, dont il n'a pas, comme eux, la ressource de s'évader « par l'une de ces deux voies : le suicide ou Dieu ». Cette génération est plus attachée à la vie que celle de 1830, et d'autre part elle a une sensibilité moins religieuse. « Je suis las à mourir et je veux vivre ». Ce n'est pas un désespéré : on définirait plutôt son état un déchirement, produit par « la lutte d'une mélancolie secrète et d'un bonheur inconnu qui voulait s'épanouir ». En lui, l'équilibre traditionnel a été rompu : le ménage désuni de ses parents, la guerre, qui lui a fait connaître à l'intérieur du lycée, de quatorze à dix-huit ans, une bruyante solitude et une indiscipline de grandes vacances ; la solitude froide de la maison, et « l'exemple d'un père qui gagnait un argent monstrueux en vendant n'importe quoi aux soldats qui allaient mourir ». Et puis, l'après-guerre et « la civilisation montrant des faiblesses mortelles », le désarroi des intelligences et des cœurs, le charme équivoque de l'hésitation et d'une instabilité un peu perverse, — tout cela le conduisant « au mépris des lois traditionnelles et à ce désir de trouver une loi nouvelle, la sienne, qui eût épousé la courbe de son désir ».

A ce moment précis, quand il eût suffi de peu pour le redresser, pour déterminer son choix dans le sens où l'orientait « un avertissement venu du profond de l'être et de la race », alors une influence décisive est apparue, qui allait s'exercer en sens contraire : celle d'un écrivain plein de sortilèges, dont le talent substil, insidieux, glorifie l'anarchie intellectuelle, l'orgueil de l'esprit, la divinité du désir. Claude pousse à fond l'expérience et y entraîne avec lui une victime, une femme, plus sensible encore que lui au poison qu'il a glissé dans ses veines, et incapable de l'éliminer. « Lui, Claude, avait assisté à cette décomposition, — son œuvre, — avec une malsaine curiosité jusqu'au jour où Lucienne, le désir desséché et un gouffre sombre de tous côtés, n'entrevit qu'une lueur de salut : le néant ». Elle s'est suicidée et c'est le premier anniversaire de sa mort qui ramène vers les lieux où s'est accompli le drame, Claude désemparé.

Mais ce n'est pas l'analyse de la maladie que nous offre cette fois l'auteur, c'est l'histoire ou plutôt la genèse de la guérison. Celle-ci sera l'effet d'une double révélation : l'une qui s'adresse à l'intelligence de Claude Descamps, l'autre à son cœur. On peut dire que le principal personnage du roman de M. André Lamandé, c'est l'étrange petite ville de Roc-Amadour. Elle lui avait fourni son titre primitif : *L'Escalier dans l'azur*. Elle s'élève du gouffre et s'impose comme la vision d'une conquête. Dès le premier contact, le jeune homme s'étonne du pouvoir que ces lieux prennent sur lui. Il n'en comprend d'abord ni la raison ni le sens, pas plus qu'il ne

(1) Voir la *Revue Bleue* du 19 février 1927.

comprend pourquoi le séduisent avec un charme si fort la grâce légère, la fraîcheur vive, la délicieuse pureté d'une jeune fille, aperçue là, Suzel, devant laquelle il s'était arrêté sur la place Sainte-Marie-des-Fleurs pour la regarder, les bras nus, jetant en l'air des miettes de pain, tout en imitant le roucoulement des colombes... Comme avant qu'une influence néfaste eût décidé de son choix, le voilà de nouveau disputé entre deux appels contraires ; mais nous savons d'où, cette fois, viendront l'aide et le salut.

L'art de M. André Lamandé a consisté à suivre parallèlement les deux influences qui s'exercent sur son personnage principal et à nous les montrer comme les deux aspects d'une même force, d'une même vérité. Peu à peu, Claude Descamps comprendra la leçon de Roc-Amadour, la ville plongeant comme lui dans le gouffre, touchant comme lui les bas-fonds de la terre, mais qui a réussi à s'élever, « dans le plus rude, le plus tenace, le plus magnifique effort spirituel qu'on pût concevoir ». Il n'en faut pas plus pour orienter sa conduite : « Réaliser Roc-Amadour en lui, voilà l'acte orgueilleux et dur qu'il devait accomplir ». Où en trouverait-il la force, si Suzel, pour le guider ne marchait allègrement devant lui, dans la lumière? Il commencera cependant par se demander s'il a le droit de la suivre et c'est là toute la crise de son amour. Ne risque-t-il pas de prendre pour une révélation ce qui pourrait n'être qu'une tentation? Ne s'expose-t-il point à perdre Suzel avec lui, entraînés ensemble par son lourd passé, plutôt que d'être sauvé par elle? Il faut louer M. André Lamandé d'avoir ajouté à son récit les richesses psychologiques de ce débat intérieur dont la contre-partie est, chez Suzel, une épreuve de ses propres sentiments. L'heure vient même où il croit qu'il doit fuire Suzel pour la sauver, et lui avec elle. Mais ces péripéties, qui ajoutent à l'intérêt de l'action, n'en sauraient modifier le dénouement, inscrit en caractères si nets dans la nature des choses. Insensiblement, Claude a trouvé ce qu'il cherchait : les leviers de commande de la vie. Il les a vus dans leur vivante réalité : « travail, ordre, spiritualité ». Il les a vus parce que la tendresse de Suzel a mis en lui de la clairvoyance, ou plutôt parce que Suzel elle-même est la vivante image de ces lois, mises de toute éternité au service des hommes et qu'elles font partie de sa vie tout en ayant pour son cœur de plus simples noms : amour, confiance, travail. Quand Claude a reconnu cette identité, il n'a plus à craindre l'illusion d'un nouveau désir, il peut être sûr de l'accord de sa raison et de son cœur, sûr de son choix qui n'a plus rien d'arbitraire, sûr de son avenir qui n'a plus rien d'incertain.

La claire pensée de M. André Lamandé, son art lumineux, ont peut-être marqué trop de complaisance pour la symétrie de la conception et le parallélisme des développements : sous l'influence du sujet, sans doute, l'architecture du roman n'est pas moins volontaire que celle de la ville. Louable excès, où il faut voir aussi une réaction fort méritoire, et qui pourra être féconde, contre le désordre de la nouvelle littérature et tout ce que, dans la forme comme dans le fond, elle recèle d'anarchie. Enfin, l'auteur des *Leviers de commande* ne réagit pas avec moins de vigueur contre une certaine sécheresse brutale, une préférence pour la laideur physique et morale, qui sont le caractère commun de beaucoup d'œuvres contemporaines. Ardente et tendre, celle-ci nous laisse l'impression qu'un élan de spiritualité la soulève dans un épanouissement de beauté. La vérité s'y transpose en poésie ; mais cette transposition, que réalise d'une manière si complète le personnage de Suzel, n'est elle-même qu'un achèvement, car l'auteur ne s'évade pas du réel pour chercher un idéal qu'il appartient à l'effort humain d'en dégager. En ce sens, qui est le bon, les personnages principaux sont plus ou moins idéalisés : Annie, dont la sagesse résignée, mélancolique, s'attache à préparer pour une autre le bonheur qui a manqué à sa propre vie ; Claude Descamps, partagé entre le mauvais enchantement du passé et l'appel de l'avenir ; le vieux prand-père de Suzel, fidèle, toute sa longue existence, à l'idéal traditionnel de « garder intacte la maison et la remettre, à sa mort, aussi prospère qu'on l'avait reçue ». Comme il reste humain dans son expérience sereine, le vieux sage des Fonts d'Anice, lorsqu'il se rend compte qu'il n'a pas fallu plus, non seulement pour remplir sa vie, mais encore pour la gouverner : « Toutes nos passions, les bonnes et les mauvaises, jugulées ensemble par le travail et la coutume, tiraient dans le même sens ». Voilà le vrai. Suzel a hérité de cette sagesse, et sa jeunesse confiante se donne la tâche de l'adapter bravement au temps présent. Tout le roman de M. André Lamandé est baigné dans une saine atmosphère d'optimisme, de vigueur et de poésie, où nous avons l'impression de nous reposer et de nous réconforter après avoir gravi avec lui « l'escalier dans l'azur ».

FIRMIN ROZ.

L'ÉCONOMIQUE :

HISTOIRE DE LA BANQUE DE FRANCE (1)

On sait que l'histoire, qu'on dirait plus que jamais soucieuse de faire appel à la sentence dédaigneuse de Renan et de devenir vraiment ce que Michelet souhaitait si vivement qu'elle fût, s'oriente de plus en plus vers cet ordre de recherches qui tend à nous restituer tout un aspect de la vie passée que négligeaient, quand ils ne l'ignoraient pas systématiquement, les historiens de l'ancienne école. Nous voulons parler de l'immense effort que, dans tous les grands pays, depuis nombre d'années, déploient savants et travailleurs en vue de reconstituer, le plus exactement qu'il se peut, la vie économique des générations d'autrefois.

A cet égard, la science historique française a assumé une tâche qu'on ne saurait ignorer et apporté à l'œuvre collective la plus large contribution (2).

En ce qui concerne le passé de la France, qui n'a lu les importants résumés d'ensemble que renferme, sur la vie matérielle, la grande histoire de Lavisse? Pour n'avoir pas, sans doute, les mêmes lecteurs que les « vies romancées », les savantes et synthétiques études de MM. Henri Hauser et Henri Sée, relatives aux derniers siècles de l'ancien régime et aux premières années du XIXe siècle, sont néanmoins bien connues. En tout ce qui touche aux finances publiques depuis 1715 jusqu'à l'époque contemporaine, n'est-ce pas dans la monumentale « Histoire Financière » de M. Marion que, pendant longtemps, hommes d'Etat et administrateurs iront puiser de lumineuses leçons sur la gestion de nos gouvernements successifs? Quelle clarté les beaux travaux de M. Albert Mathiez n'ont-ils pas projetée, tant sur les dernières années de la Monarchie que sur la période révolutionnaire, en nous montrant à quel point serait incomplète toute « histoire générale » qui, pour l'explication de ces moments critiques de la vie d'un pays, ne ferait pas aux facteurs économiques la part qui leur revient?

C'est peut-être dans le domaine de l'histoire économique mondiale que l'effort accompli, en ces dernières années, apparaîtra le plus remarquable, puisqu'il a à peu près libéré le lecteur français de l'obligation où il se trouvait si souvent d'avoir recours à la science étrangère, à celle de l'Allemagne surtout, terre classique des « Weltgeschichten » : qu'il nous suffise de rappeler, entre autres, l' « Histoire du Travail » publiée sous la direction de M. G. Renard, grande synthèse collective de douze volumes, sur le point d'être terminée, qui constitue, en dépit de son titre un peu étroit, un résumé, précis mais substantiel, du développement économique de tous les pays depuis les temps les plus reculés ; ou encore les quatre grandes histoires générales, honneur de la science française, qui, actuellement en cours d'achèvement, groupent, sous les directions respectives de MM. Henri Berr, Glotz, Cavaignac, Halphen et Sagnac (1), une élite de savants et de professeurs ; contrairement aux errements anciens, de larges chapitres, parfois même des volumes entiers y retracent, — ou y retraceront, — en les intégrant dans la trame même du récit et par là en marquant en quoi et dans quelle mesure ils ont pu influencer la marche générale des événements, en bref, constituer des « facteurs historiques », les efforts de toutes sortes, collectifs ou individuels, vers un mieux-être toujours poursuivi, ainsi que les progrès plus ou moins définitifs qui les ont couronnés.

***

Est-ce à dire que de tels travaux épuisent leur objet et qu'ils ne laissent plus guère qu'à glaner? Il va de soi qu'il n'en est rien. Pour s'en tenir à la France, on sait, — la remarque en a souvent été faite — combien le seul dix-neuvième siècle, par exemple, devra pendant longtemps encore solliciter le zèle des historiens-économistes. Aussi devons-nous leur savoir gré, chaque fois que l'un d'eux enrichit d'un trait, important et définitif, le tableau d'ensemble qu'il sera peut-être un jour possible de composer, à la fois exact et complet, de cette époque. C'est le cas, si nous ne nous trompons, de l'ou-

(1) GABRIEL RAMON. *Histoire de la Banque de France d'après les sources originales* (B. Grasset).

(2) Cf.: *Histoire et historiens depuis 50 ans.* Méthode, organisation des résultats du travail historique de 1876 à 1926. 2 vol. in-8° (Alcan).

(1) *L'Evolution de l'Humanité* (100 vol.). *Histoire générale* (50 vol.). *Histoire du Monde* (14 vol.). *Peuples et civilisations* (20 vol).

vrage que M. Gabriel Ramon a publié, il y a quelques mois, sur un sujet de première importance : l'Histoire de la Banque de France depuis ses origines.

Disons tout de suite qu'en dépit de la foisonnante littérature dont la vie de notre Institut d'émission a provoqué l'éclosion, — littérature où abondent surtout les travaux de circonstance et de polémique, — et de quelques monographies qui ne sont pas sans intérêt, mais à objet limité, M. Ramon joignant ses aptitudes d'historien (1) à celles que lui vaut une solide connaissance des questions économiques a, comblant la grave lacune qu'elle présentait jusqu'à maintenant, doté l'histoire financière de la France d'un chapitre capital (2).

*
* *

« Historiquement, la Banque de France a été « créée avec la pensée d'en faire une institution « nationale, exerçant son influence et son action « sur le pays tout entier », écrit M. Ramon, à propos des discussions soulevées, un peu avant la Révolution de 1848, par les projets de suppression des Banques Départementales.

Cette idée, fille des puissantes conceptions centralisatrices de Napoléon, M. Ramon, dans des pages extrêmement vivantes, — où, chemin faisant, on lira avec intérêt ce que la naissance de la Banque, ses premiers pas, son organisation définitive en 1806, la conscience qu'elle prend peu à peu de son rôle, doivent respectivement au Maître et à Mollien, son grand conseiller financier, — nous la montre revenant fréquemment dans la bouche de l'empereur. On le voit se préoccupant sans cesse d'assurer un jour à tout le pays le bénéfice d'un taux d'intérêt aussi uniforme et aussi stable que possible, et de cette vue — vue prophétique mais prématurée — c'est à la Banque de France, et à elle seule, que, dans son esprit, en incomberait la réalisation. D'ailleurs, la création, à partir de 1810, de trois comptoirs en province n'en était-elle pas, quoique encore timide, un premier essai, qui ne devait pas être oublié dans la suite?

Née viable dès le début parce qu'elle répondait à un besoin réel de l'économie du pays — auquel des institutions analogues, dont M. Ramon nous narre brièvement les annales, avaient essayé, entre 1776 et 1800, de satisfaire — la Banque de France, comme tout organisme sain, a toujours tenté de « persévérer dans son être » et, en dépit de quelques éclipses passagères, a rarement méconnu la pensée créatrice et féconde de son fondateur.

C'est cette pensée qui, agissant à la manière d'une idée-force, sera en quelque sorte le guide que suivront de plus ou moins près, selon les circonstances économiques et politiques, et parfois aussi selon les hommes, ceux qui, à un titre quelconque, auront charge des destinées de la Banque. Pour le lecteur contemporain, c'est elle qui, se dégageant de l'accumulation de faits et d'événements, souvent bien petits, — mais que M. Ramon, en ouvrier consciencieux, se devait de ne pas laisser dans l'ombre, — donne, nous semble-t-il, sens et portée à cette histoire, et lui confère une unité qui n'est peut-être pas une simple vue de l'esprit.

Un peu perdue de vue durant les quinze années de la Restauration qui virent la Banque se replier sur elle-même (1) et parfois douter de son destin — la stagnation économique de cette période en était sans doute une des causes — elle reprit force et vigueur avec la Monarchie de Juillet, époque d'où date réellement, en France, le début de l'essor industriel. La Banque n'hésite plus alors sur sa vocation. Le crédit, qui, sous des formes de plus en plus nombreuses et complexes, devient le levier par excellence et la condition de tous les progrès futurs, elle voit nettement que c'est à elle qu'il incombera de le distribuer et de devenir l'organe régulateur suprême auquel un jour ou l'autre finira par s'accrocher tout le système bancaire français. Ce jour fut bien près d'être atteint, lorsque, après quelques rapides étapes, création, à partir de 1836, de succursales dans les principaux centres industriels et commerciaux, suppression des Banques Départementales, elle se vit confier,

(1) M. Ramon est l'auteur d'une thèse remarquée sur Frédéric de Dietrich.

(2) Soulignons le caractère d'œuvre de première main que M. Ramon, qui semble avoir été formé à bonne école, a imprimé à son travail, en utilisant, pour ainsi dire, exclusivement les sources originales et notamment les archives elles-mêmes de la Banque, qui, par une heureuse rencontre, lui ont été ouvertes avec la plus grande libéralité. Bien qu'il se contente, sans jamais y faire aucun renvoi particulier, de les citer, une fois pour toutes, dans sa bibliographie, le lecteur attentif se rendra compte qu'il n'est pas un fait cité, un chiffre reproduit, une opinion rapportée, pour lesquels on ne puisse remonter au document original qui les contient. C'est dire l'impression de sécurité qui se dégage de tout son exposé.

(1) Dès 1817, les trois comptoirs du premier Empire avaient cessé d'exister.

après la Révolution de Février, le monopole exclusif d'émission de la monnaie fiduciaire. Ce monopole, consécration du principe de l'unité de banque qui ne rencontrait plus alors que de rares contradicteurs, n'était que la juste récompense des services éminents qu'elle avait rendus au cours de ces dix-huit années écoulées.

Ce monopole, aussi bien, d'autres services, — et combien plus grands ! — qu'elle allait rendre à la France durant les années de grande prospérité du second Empire, et surtout au cours de la guerre de 1870-71 et de sa douloureuse liquidation financière, devaient lui permettre de le justifier amplement, et en dépit de certaines attaques, aussi vives qu'intéressées, dont elle fut l'objet, de 1860 à 1865 (1), d'affirmer encore la confiance que le pays tout entier avait mis en elle.

***

« Ce sont les faits qui louent »... ou qui blâment. Si, Ramon, en historien dont l'objectivité est la loi, devait se contenter de les laisser parler, en revanche, il n'est pas interdit à l'interprète de tenter de dégager l'enseignement qu'ils renferment.

Vue d'un peu haut cette histoire de notre Institut d'émission atteste la solidité du principe même qui a présidé à sa naissance et l'excellence d'une constitution qui, malgré l'épreuve de crises nombreuses, n'a appelé en cent et quelques années, que des retouches de détail. Cette résistance victorieuse que la Banque de France a su opposer dans les moments de grand péril — guerres extérieures, troubles civils, crises financières — où elle a été, chaque fois, le roc inébranlable vers lequel se tournaient tous les espoirs, plus encore peut-être, cette « plasticité » qui lui a permis de s'adapter sans heurts aux conditions si souvent renouvelées du progrès économique et de seconder, parfois même de promouvoir les efforts publics et privés, il semble que l'on doive en faire honneur à l'organisation très particulière où la pensée napoléonienne s'est marquée d'une manière si indélébile, qu'elle présente encore aujourd'hui les mêmes traits qu'en 1806.

(1) Ces attaques, à l'origine desquelles ne furent pas étrangers la Banque de Savoie et le groupe financier qui la poussait à résister à son absorption par la Banque de France, eurent leur aboutissement dans la fameuse Enquête de 1865, d'où la Banque sortit avec une situation moralement plus forte que jamais.

C'est dans cette constitution, faite essentiellement d'une dualité de pouvoirs de nature et d'origine foncièrement différentes, que l'esprit se plaît à trouver le secret d'une réussite pour ainsi dire continue : d'une part, un groupe — le Conseil Général — issu du libre choix des seuls actionnaires, auquel incombe le rôle, grâce à la compétence reconnue que lui confère une expérience consommée des affaires, de connaître les besoins de toutes les branches de l'activité du pays, d'y pourvoir par une organisation rationnelle du crédit et une surveillance incessante de ceux auxquels il le distribue ; d'autre part, le gouvernement proprement dit de la Banque, — le Gouverneur assisté de deux Sous-Gouverneurs — auquel la puissance publique a dévolu la nécessaire mission de la représenter et de soustraire à l'emprise possible de forces privées une activité qui, en fin de compte, par son importance vitale, relève du contrôle de la nation tout entière ou, ce qui est tout un, de son « sensorium » commun, l'Etat.

Il est peu de pages de l'histoire de M. Ramon qui ne disent les fruits dus à l'intime collaboration de ces deux pouvoirs qui, en se complétant, en se faisant harmonieusement contrepoids, n'ont connu, dans une pensée et une action communes, que le service de l'intérêt général.

***

Aux termes de ces quelques réflexions suggérées par l'œuvre de M. Ramon, qui soulignent à peine l'importance de la contribution apportée à notre histoire financière, nous sera-t-il permis de faire un reproche à l'auteur? Aussi bien le prions-nous de n'y voir que l'expression ardente d'un vœu, que nous serions étonné d'ailleurs que beaucoup de lecteurs n'aient pas déjà formulé. Pour des raisons dont il était évidemment le seul juge, M. Ramon n'a pas cru devoir consacrer à la période contemporaine (1), — précisons, à la période qui, commençant avec la liquidation financière de la guerre de 1870, et l'établissement du cours légal, se termine en 1920, — des développements aussi nourris qu'à la précédente. Ces quelques quarante dernières années, si pleines cependant à tous égards, qui ont vu la Banque par un élargissement progressif de sa mission essentielle et une extension toujours plus grande de son rôle financier, de-

(1) Une cinquantaine de pages, dont vingt-deux pour la période 1914-1920, contre trois cent quatre-vingt-treize.

venir sans conteste et définitivement, la pièce maîtresse de notre système économique, — bancaire et monétaire — ne donnent lieu le plus souvent qu'à un résumé, parfois un peu trop schématique, qui laisse insatisfaite une curiosité envers laquelle M. Ramon a contracté, qu'il le sache bien, de strictes obligations !

Faisant figure désormais d'historiographe de la Banque, qu'il se persuade donc que, soit dans une deuxième édition, que nous souhaitons prochaine, soit sous forme d'un volume complémentaire, il nous doit de ces années une relation qui s'égale aux pages si vivantes et substantielles de la période précédente.

Ajoutons qu'il comblerait nos vœux s'il pouvait la poursuivre jusqu'au jour, où, après des vicissitudes qui sont encore présentes à toutes les mémoires, une nouvelle ère monétaire s'est ouverte, inaugurant à la charge de la Banque de France, une tâche considérablement élargie, et marquant le début d'un rôle, de plus en plus actif, à jouer dans l'œuvre de collaboration internationale.

G. DE SINÇAY.

VARIÉTÉS

LE SALUT

Le salut dont il est question ici n'a rien à voir avec la théologie, c'est tout simplement *la parole* ou *le geste* avec lequel *nous accueillons* ou nous *prenons congé* de nos semblables.

Il est amusant de constater combien les formules de salut sont en rapport avec les us et coutumes des différentes nations, et à différentes époques encore, car chez certaines nations les dits us et coutumes évoluent continuellement.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que ces formules sont un reflet de la mentalité des peuples qui les emploient ; constatons néanmoins qu'elles la dénoncent fréquemment ; témoin le laconisme, nous dirions presque la brutalité de la phrase d'accueil entendue si souvent dans les rues de notre Paris du xxe siècle : « Ça va? » Et l'interlocuteur de répondre, avec la seule variante du manque d'interrogation : « Ça va ».

Si nous faisons une rapide promenade à travers l'antiquité, dans le domaine du salut verbal, nous verrons les Grecs se saluer par ces mots : « *Travaille* », ou encore : « *Porte-toi bien* ».

Ces simples paroles ont leur éloquence : elles reflètent la principale préoccupation des Hellènes : le bon fonctionnement du corps, nécessaire à sa robustesse, à son harmonie ; elles indiquent aussi l'honneur où le travail était tenu chez le petit peuple qui a accompli de si grandes choses.

Chez les Romains, le salut matinal se traduisait par « *Ave* », à celui qui arrivait, et par : « *Vale* » à celui qui partait.

Ici encore, le salut du départ comporte un souhait de bon équilibre physique, tandis que le salut d'accueil a trait au bonheur en général.

N'est-il pas gracieux ce : « *Sois heureux !* » si bref en langue latine, et ne dépasse-t-il pas de beaucoup en portée nos pauvres saluts modernes qu'il résume tous?

En plus du salut matutinal, les Romains avaient encore un salut vespéral qui servait en même temps à la bienvenue et au congé ; c'était le : « *Salve* » gravé dans les mosaïques qui décoraient l'entrée de l'*atrium*.

Les formules variaient chez les autres peuples. Les Hébreux se souhaitaient la chose nécessaire s'il en fût à leur époque — et à toutes les époques par ricochet — : « *Scialom* » (la paix). Cette paix, non pas seulement avec les ennemis du pays, mais encore la paix du cœur que les catholiques, après les Hébreux, estiment si haut et qui revient fréquemment dans leur salut liturgique « *Pax tecum* ».

Les Turcs aussi se saluent par : « *Salam aleïk* — la paix soit avec toi ». — C'est de cette phrase qu'est dérivée notre formule de : « Faire des salamalecks ».

Le temps où régnaient le servage, le seigneur, les vassaux, a donné naissance à l'expression : « Votre très humble serviteur » ou tout simplement « Votre serviteur », en guise d'adieu. Formule orale ou écrite qui est allée en se perdant au cours des siècles ; notre indépendant xxe siècle la voit tomber en désuétude complète.

Quant au salut exprimé par *les gestes*, il en existe bien des variétés ; nous ne pouvons les passer toutes en revue ; nous nous en tiendrons aux plus courantes.

Les diverses époques, les différents peuples ont tous dans ce domaine leurs caractéristiques spéciales.

Parmi les armées de chaque nation, on constate un mode de salut particulier : le *garde-à-*

vous national, qui, bien que divergeant selon les latitudes, constitue toujours, au point de vue esthétique, l'attitude la plus virile et la plus respectueuse, en même temps, qu'un soldat puisse prendre devant un supérieur.

Esthétique aussi dans son amplitude est le salut à la romaine que le fascisme a remis à la mode.

Mentionnons encore ici le geste imagé et plein de dignité des peuples orientaux, geste qui consiste à porter la main à la poitrine, puis au front, ensuite aux lèvres, déclaration mimée pour exprimer que le souvenir de celui que vous saluez est resté fidèlement dans votre cœur, que vous n'avez cessé de penser à lui, tandis que votre bouche lui adresse un baiser symbolique.

Dans nos pays occidentaux — dont la pompe est bannie — le geste le plus ordinaire du salut masculin consiste à ôter son chapeau.

C'est l'habituelle expression de respect, de courtoisie, — à laquelle quelques-uns attachent encore une idée de soumission et de fidélité. —

Dans les temps anciens, le seul fait de se présenter dépourvu de casque — c'est-à-dire renonçant à son meilleur moyen de préservation ou de défense — signifiait qu'on accordait une confiance absolue à la personne devant laquelle on paraissait ainsi.

L'histoire, qui a enregistré tant d'anecdotes à propos de Napoléon, nous en a conservé deux émouvantes au sujet du grand homme tête nue.

Une fois, c'était durant une froide journée d'hiver : la pluie, la neige faisaient rage : debout sur une éminence, Napoléon assistait au défilé des drapeaux de divers régiments. Au grand étonnement des troupes qui savaient leur empereur si frileux, il s'était découvert.

Une autre fois, à l'issue d'une grande victoire, Napoléon, disant : « Honneur à la valeur malheureuse », avait mis chapeau bas pour regarder passer un convoi d'Allemands blessés et prisonniers.

Au point de vue hygiène (1), le fait de rester tête nue dans la rue par tous les temps, comme il est de mode à l'heure actuelle, ne peut donner lieu à une interdiction générale ; il suffit de remarquer que certains hommes délicats — surtout s'ils sont chauves — supportent difficilement l'impression de froid sur leur chef.

(1) Ce côté ne peut être passé sous silence puisque les renseignements suivants émanent du *Bollettino della cooperativa Farmaceutica di Milano*, qui n'a garde d'oublier l'hygiène.

Cette sorte d'hommes, tout spécialement, portait jadis, à l'époque où le chauffage central n'existait pas, et où l'eau gelait facilement dans les chambres à coucher, les fameux bonnets de coton.

Parmi les gestes d'accueil ou d'adieu qui établissent le contact entre deux personnes se rencontrant — sans parler du frottement de nez légendaire des Chinois — mentionnons la *poignée de main* répandue un peu partout chez les civilisés.

Quelques hygiénistes berlinois sont récemment partis en guerre contre cette coutume, qui peut parfois constituer un vrai péril, puisque la main est la partie de notre corps qui a le plus d'occasions de se contaminer. Elle touche à tout, elle se place en écran devant la bouche des gens, malades ou non, qui toussent et éternuent, puis, qui vous la tendent, quelques instants après, si vous arrivez ou si vous partez à ce fâcheux moment.

Pour parer à cette contamination éventuelle, on a bien songé à préconiser la seule poignée de mains aux gens gantés — encore faudrait-il que leurs gants fussent impeccables ! — mais cette solution a paru peu pratique.

Un autre mode de salut — plus intime celui-là — c'est *le baiser* qui a le don d'exaspérer certains hygiénistes, non seulement de Berlin, mais d'ailleurs.

Il est évident que ce malencontreux baiser — inventé, selon Jean Psichari, au XIIIe siècle (1) — peut être transmetteur de germes et d'infections, il peut même provoquer une sensation moins qu'agréable lorsqu'il provient d'une bouche mal tenue, ou simplement orifice d'un estomac malade.

Actuellement, avec la diffusion de la mode, consistant à se peindre les lèvres, il est des gens prudents qui nous mettent en garde, non pas contre le péril rouge, mais bien contre le péril du rouge.

Un médecin américain, entr'autres, Shirley Wynne, après avoir examiné divers petits bâtons à fleurir les lèvres pâles, et rencontré chez tous des traces de benzol, s'est dépensé généreusement pour mettre les femmes au courant des périls auxquels elles s'exposaient en usant desdits bâtons. Sa campagne ne s'est pas arrêtée

(1) Il va sans dire que l'opinion du professeur au Collège de France, exprimée dans une conférence, produisit parmi l'auditoire quelques sourires discrets.

là : il en a entrepris une autre auprès des hommes auxquels il a conseillé chaleureusement de boycotter les lèvres féminines rendues vermeilles par la teinture.

Pour conclure à propos du baiser, il est essentiel d'établir une distinction précise et absolue.

Il y a des baisers de convenance qui s'échangent très facilement en guise de salut entre les femmes et les enfants ; ceux-là sont justement combattus par les hygiénistes, soit qu'ils mettent directement les lèvres en contact — dans ce cas avec un péril évident — soit qu'il se produise comme une simulation de baiser, ainsi qu'il arrive souvent. Cette manifestation-là est non seulement parfaitement inutile, mais encore contraire aux lois de l'hygiène. A son propos, il faut apprendre aux enfants à s'abstenir de se baiser entr'eux, pas plus d'ailleurs qu'ils n'ont à s'adonner à cet acte envers les adultes. Ces derniers auront à se garder encore davantage de ce geste à l'égard des enfants.

Il y a enfin une seconde catégorie de baisers, contre laquelle aucun hygiéniste au monde ne peut s'illusionner de combattre victorieusement.

« En tous temps, en tous lieux ce baiser, fleur « de l'âme — ainsi s'exprime le Dr Eugenio « Bajla — a été le maître du monde. Il est im« possible de se tromper en disant qu'il vivra « aussi longtemps que le soleil brillera sur les « hommes. »

Que les hygiénistes se consolent donc de leur impuissance à enrayer ce baiser intangible, et qu'ils emploient leur activité à trouver un autre mode de salut tendre, mais inoffensif celui-là.

MADELEINE BARRÉ.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans

BOLESLAS PRUS. — L'*Avant-poste*. Traduit par Marie Rakowska. Ed. de N. R. F.

De tous les écrivains polonais de la deuxième moitié du XIXe siècle, Boleslas Prus (Alexandre Glowacki) est celui qui donne sans doute l'image la plus fidèle de l'ensemble de la vie polonaise de cette époque.

Son apprentissage dans le métier des lettres, qu'il fait à l'école du journalisme lui permet d'aborder et d'étudier tous les milieux. Dès 1872, dans ses « Esquisses Varsoviennes », puis dans ses « Chroniques » hebdomadaires au *Courrier de Varsovie*, auxquelles il devait consacrer pendant plus de vingt ans une grande partie de son activité, il s'affirme comme peintre de mœurs savoureux, plein de clairvoyance et d'humour, et comme moraliste.

« Le journalisme, — écrit Prus, se doit d'être le chroniqueur de son temps. Il ne lui appartient pas de s'ériger en juge, en prophète ou en exécuteur des hautes œuvres — qu'il se contente d'être un bon observateur ». L'écrivain réalise à la lettre le programme du journaliste. Avec une ironie tempérée de bonne humeur et de bienveillance, tolérant et pénétré du libéralisme que donne une haute culture, il campe dans ses tableaux de la vie courante, des types hautement représentatifs de toutes les classes de la société polonaise : ses chroniques sont d'un artiste par l'acuité de la vision que ne troublent pas les partis pris d'une politique personnelle, et d'un penseur qui sous le particulier sait faire entrevoir la synthèse.

La place marquante qu'occupe dans son œuvre l'intérêt qu'il porte aux paysans, à la situation des Juifs en Pologne qu'il étudie avec une rare impartialité, aux classes pauvres et qui lui vaudrait aujourd'hui l'étiquette de « Populiste », est incontestablement à l'origine du mouvement démocratique et national qui unit toutes les classes et les Polonais de diverses origines, dans la lutte contre la domination étrangère.

Son originalité reste toutefois, d'avoir agi sur ses contemporains avant tout comme artiste, par le moyen d'une œuvre où l'invention littéraire ne le cède en rien à la fidélité de l'observateur. L'objectivité du peintre est égayée cependant par le sourire attendri du moraliste dont la satire rappelle par sa qualité tantôt Dickens, tantôt Tourgenieff.

Il débute par toute une série de nouvelles qu'on pourrait intituler « Scènes de la vie polonaise », et qui n'ont presque rien perdu de leur actualité.

Son premier roman, où il s'attache à mettre en évidence le rôle important du paysan dans la vie de la nation, est l' « *Avant-Poste* ». Il était tout indiqué de lui donner la première place dans la « *Collection Polonaise* » publiée par la N. R. F.

Très différent des « Paysans » (1) de Reymont, dont la consciencieuse traduction française se ressent cependant des difficultés présentées par le texte original, l' « Avant-Poste », en un raccourci saisissant, évoque sous ses aspects multiples, l'attachement mystique du paysan polonais pour la terre, et sa lutte pleine de grandeur, d'une grandeur puisée dans sa foi, pour la conserver.

L'extraordinaire dialogue du paysan Slimak avec la Terre, sa terre rétive et comme peuplée de génies qu'il faut asservir, est un des plus beaux morceaux qu'on ait écrits sur la psychologie paysanne et digne de figurer dans une anthologie des livres de Nature.

Remarquablement traduit et fidèlement restitué par l'éminent écrivain polonais et lettré français qu'est Marie Rakowska, document de mœurs incomparable sur l'un des aspects essentiels de la vie polonaise, l' « Avant-Poste » se trouvera à sa place dans les bibliothèques auprès des œuvres de maîtres tels que Dickens, Thackeray, Sterne ou Tourgenieff.

S. D.

(1) Les Paysans. Trad. par F. Scholl. Payot.

Histoire

Général Azan. *Bugeaud et l'Algérie*. Préface de M. André Maginot (1 vol. in-18. Petit Parisien).

Désireux, à l'occasion du Centenaire de l'Algérie et à la veille de l'Exposition Coloniale, de faire mieux connaître encore au grand public ceux qui, depuis Cartier, Dupleix, Montcalm jusqu'à Bugeaud, Brazza, Galliéni, Lyautey, ont été les bons serviteurs de la plus grande France, le *Petit Parisien* a décidé la publication d'une collection, *Nos gloires coloniales*, dont il a confié la direction à notre distingué confrère M. René Moulin, directeur du *Panorama*.

Le premier volume de cette collection dont l'auteur est le Général Azan, chef du Service historique de l'armée, est consacré à Bugeaud. M. Maginot, Ministre de la Guerre, a écrit, pour cet ouvrage où de nombreuses photographies souvent inédites ajoutent encore à l'intérêt du récit, une magistrale et substantielle préface.

BULLETIN MARITIME

LES PAQUEBOTS ET L'ARCHITECTURE

Nous avons vu, d'après le *Fairplay*, quelles idées ont été échangées récemment en Hollande à propos de la décoration des navires.

Le *Syren and Shipping* du 9 juillet nous donne, sur la communication faite à ce sujet, un certain nombre de détails complémentaires :

Cette communication exposait en détail les différences fondamentales qui existent entre les fonctions et la structure d'un navire et celles d'une maison, et la différence qui en découle en ce qui concerne l'architecture intérieure de ces deux sortes de constructions.

Les auteurs insistèrent tout particulièrement sur le fait que chaque chose à bord des navires doit être aussi légère que possible et qu'il faut y économiser l'espace, cette dernière nécessité résultant du manque de hauteur. Ils firent allusion à l'effet obtenu en donnant au pont formant le plafond de la principale salle à manger une courbe élancée, avec un dôme passant à travers les faux-ponts et aux dispositions architecturales nécessaires pour faire face à cette innovation. Ils indiquèrent aussi les moyens de donner un support aux extrémités intérieures des poutres de pont coupées, sans le recours d'une rangée de colonnes.

En ce qui concerne le manque de hauteur, disent les auteurs, les caractéristiques de la construction du navire qui affectent le plus l'architecture intérieure, sont la courbe, dans le sens de la largeur du navire, et la courbe dans le sens de la longueur. Les tables, les chaises et les divans doivent être accommodés et mis en harmonie avec ces courbes et les portes adaptées à leur disposition. Cette difficulté a souvent été aplanie de nos jours en faisant le plancher de la salle à manger sans courbe latérale. La forme bombée du pont n'est pas nécessaire, excepté peut-être sur les ponts extérieurs exposés aux intempéries et la courbe longitudinale n'existe pas dans la partie centrale des navires. En outre, l'aplanissement du plancher d'une salle à manger, alors que l'on maintient ou même que l'on augmente la courbe du pont supérieur, donne une impression supplémentaire d'élévation et de grâce et, puisqu'un navire en mer est rarement exempt de tout mouvement, il n'y a pas de difficultés sérieuses à faire écouler l'eau qui pourrait se trouver à la surface, même si les ponts extérieurs étaient construits tout à fait plats.

La communication explique aussi le système moderne d'éclairage et montre comment on peut donner l'apparence intérieure de larges baies, alors qu'évidemment il n'est pas possible d'en placer sur les flancs du navire.

Les armateurs ne peuvent pas toujours faire comme ils veulent. Ils sont obligés de considérer ce qu'aime le public et de fabriquer des navires qui soient « à la mode ». Le plus qu'ils puissent faire est de s'adapter aux grands principes fondamentaux du dessin architectural.

En matière de décoration, les auteurs ont signalé la valeur du plâtre-fibreux. Cette matière, dirent-ils, est, à première vue, une matière non appropriée, mais l'expérience a prouvé qu'elle était extrêmement utile; c'est une matière légère qui résiste au feu et qui se prête à la décoration simple ou compliquée.

Tandis que la question de l'art et de l'architecture peut être discutée presque interminablement, les propositions d'ordre pratique faites par les armateurs ne devraient jamais être perdues de vue et les auteurs réclament moins de raffinement dans la décoration des navires.

Les décorations somptueuses ne peuvent être que coûteuses et exigent un travail d'exécution très délicat. La simplicité demande encore plus d'habileté de la part de l'architecte et une pièce noblement construite a toujours excité, du moins chez l'artiste, un sentiment plus élevé qu'une décoration somptueuse, à la manière d'un palais, quelque parfaite que soit l'exécution de cette dernière.

***

Les communications furent suivies d'une intéressante discussion.

L'attention des assistants fut attirée sur un point qui est d'un intérêt tout particulier pour les constructeurs de navires, c'est-à-dire la tendance à charger des contractants à l'extérieur de l'œuvre décorative. On exprima l'opinion que, tandis que l'artiste-décorateur a sa place dans la préparation du projet de la décoration, cette décoration elle-même doit être exécutée en étroite collaboration avec le constructeur qui, après tout, est la personne la plus qualifiée pour juger des possibilités.

Le Gérant : M. Hedan.
Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame. Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 16 68e ANNÉE 16 AOUT 1930

LETTRE INÉDITE

Fait curieux et presque inexplicable, à notre époque de vies romancées, nous n'avons pas de biographie complète de Dostoievsky. Il n'en n'en existe pas plus en France qu'en Russie où en ce moment on s'occupe peut-être plus que jamais des œuvres et de la personnalité de l'auteur de L'Idiot.

M. Dolinine, écrivain russe bien connu, qui a consacré sa vie littéraire à rechercher tous les matériaux concernant les œuvres de Dostoievsky, travaille depuis plusieurs années à la biographie de ce romancier, mais nous ignorons encore à quelle date, plus ou moins proche ou éloignée, doit paraître ce livre qui sera un événement littéraire de premier ordre.

M. Dolinine depuis bien longtemps s'occupe également de recueillir toute la correspondance de Dostoievsky. Sous sa direction vient de paraître à Moscou (1) *un volume de lettres que Dostoievsky écrivit de* 1867 *à* 1871, *pendant son séjour à l'étranger.*

On peut donc dire sans aucune exagération que cette correspondance est une sorte de biographie rêvée. Toutes les lettres, qu'on les considère dans leur ensemble ou séparément, nous révèlent Dostoievsky dans toutes ses « grandeurs et misères ». La lettre que nous présentons ici à l'attention du lecteur justifiera sans doute cette déclaration. Il n'y a qu'à la lire pour se représenter tous les soucis, toutes les craintes, toutes les aspirations de cet écrivain génial dont toutes les œuvres furent des vies romancées et toute la vie un roman vécu.

A Monsieur A.-N. Maïkov,

Genève, le 16 août 1867.

Combien de temps, mon cher et inoubliable ami Apollon Nicolaïevitch, j'ai gardé le silence sans répondre à votre précieuse lettre. Je vous appelle « *mon ami inoubliable* » et je sens dans dans mon cœur que ce nom est justifié. Vous et moi, nous sommes des amis anciens et tellement liés l'un à l'autre que la vie qui nous séparait et qui est même arrivée à nous séparer plusieurs fois, n'a pas réussi et en fin de compte nous a unis définitivement et pour toujours. Si vous m'écrivez que mon absence vous attriste, vous devez comprendre combien je souffre de la vôtre. Sans parler de la conviction qui croît en moi tous les jours, et qui me dit que nos opinions, nos idées et nos sentiments sont toujours absolument pareils, il vous faut encore vous rappeler qu'en vous perdant je suis tombé dans un pays étranger où non seulement je ne trouve

(1) « La Correspondance de Dostoievsky », Moscou 1930. « Editions d'Etat ».

ni gens russes, ni livres russes, ni soucis et pensées russes mais où manquent aussi des gens gentils tout simplement. Peut-être que ces gens-là sont gentils, mais ils le sont entre eux et aucunement, semble-t-il, à notre égard. *Je vous assure que c'est comme ça.* Comment peut-on passer toute sa vie à l'étranger? Ma foi, il est bien pénible de vivre hors de la patrie. Je comprends encore qu'on parte pour six mois, pour un an. Mais partir comme je l'ai fait, moi, c'est-à-dire partir sans savoir, sans pouvoir imaginer pour combien de temps, c'est mal et infiniment pénible. Cette idée seule me fait déjà mal. J'ai besoin de la Russie, elle m'est nécessaire pour mon travail, pour mon œuvre littéraire, sans parler du reste. Oh ! quel besoin j'en ai ! On dirait que je suis ici comme un poisson sans eau ; les forces et les ressources me manquent à chaque pas.

Nous en reparlerons. J'ai beaucoup à vous dire et je veux vous demander un conseil et un secours. Vous êtes le seul homme à qui je puisse parler d'ici.

A propos, gardez cette lettre pour vous seul et ne racontez jamais rien de moi à personne. Vous allez comprendre pourquoi.

Vous me demandez pourquoi je ne vous ai pas écrit depuis si longtemps. Il ne m'est pas possible de vous répondre de façon satisfaisante. Ma situation n'étant pas stable, j'attendais d'avoir un domicile, aussi petit fût-il, pour commencer ma correspondance avec vous. C'est sur vous, uniquement sur vous, que je compte. Ecrivez-moi plus souvent, ne m'abandonnez pas, mon cher ami. Moi aussi je vous écrirai souvent et d'une manière régulière. Au nom de Dieu, donnons à cette correspondance un caractère constant. Cela me remplacera la Russie et me communiquera des forces.

Je vais vous raconter tant bien que mal, en toute sincérité, ma vie durant ces quatre derniers mois.

Vous savez déjà dans quelles conditions et pour quelles raisons je suis parti. Il y avait deux causes principales : 1° j'ai été obligé de sauver non seulement ma santé mais même ma vie. Mes crises d'épilepsie commençaient à se répéter chaque semaine et il m'était insupportable de sentir cette décomposition de nature nerveuse et cérébrale et de m'en rendre compte. Car vraiment mon esprit avait commencé à se décomposer. Je le sentais et cet état me donnait souvent des crises de rage.

La seconde cause.... c'est l'état de mes affaires pécuniaires. Mes créanciers ne voulaient pas attendre plus longtemps et se sont ligués pour me poursuivre par voie de justice exactement avant mon départ. Encore quelques jours et j'étais obligé de rester en Russie. A vrai dire (et je ne cherche pas à faire de l'esprit) la prison serait pour moi un asile très utile — un nouveau monde, une seconde « Maison des Morts » (1), en un mot, j'y aurais trouvé quatre ou cinq mille roubles de sujets et d'idées. Mais d'autre part, je venais de me marier et je craignais de ne pouvoir supporter un été chaud dans la prison pour dettes.

Je suis parti la mort dans l'âme .Ce départ pour l'étranger ne m'inspirait aucune confiance, c'est-à-dire que je croyais que l'influence morale de l'étranger sur moi serait des plus mauvaises. Seul, sans argent, ayant la responsabilité d'un être tout jeune, qui, naïf et plein d'enthousiasme, brûlait du désir de partager mes vagabondages ! Est-ce que cette joie ne révèle pas une inexpérience complète et une fièvre juvénile? Voilà ce qui me tourmentait le plus et me rendait confus. Je craignais qu'Anna Gregorievna ne s'ennuyât à rester toujours seule avec moi. Et en effet jusqu'ici nous vivons tout seuls, sans amis, sans personne. Quant à moi, je n'avais aucune illusion : j'ai une âme malade et je prévoyais que ma femme souffrirait beaucoup avec moi.

Je dois à la vérité de dire qu'Anna Gregorievna est une nature plus forte et plus profonde que je ne le supposais, et dans beaucoup de cas, elle a été vraiment mon ange gardien. Mais tout de même elle est encore si enfant, si « vingt ans », ce qui est extrêmement beau et naturellement *nécessaire*, que cela m'effraye : aurai-je, moi, assez de forces et de facultés pour me mettre à l'unisson avec elle. Voilà ce qui occupait toutes mes pensées durant les jours qui précédèrent notre départ, et je vous dis que je ne suis pas encore absolument tranquille bien que, je vous le répète, Anne Gregorievna soit plus forte et plus gentille que je ne le croyais.

Et en outre, mes ressources assez faibles m'inquiétaient. Nous sommes partis avec très peu d'argent sur nous, et nous devions déjà une somme de 3.000 roubles à Katkov, directeur de la Revue *Rousski Viestnike ;* je comptais me mettre au travail immédiatement, dès mon arrivée à l'étranger, mais que s'est-il donc passé? Jusqu'ici je n'ai rien fait ou presque, et ce n'est

(1) « La Maison des Morts », le chef-d'œuvre de Dostoievsky qui a écrit ses mémoires de forçat après son séjour de 10 ans au bagne et en exil.

que maintenant que je commence à faire un travail sérieux et assidu. A vrai dire, je ne suis pas absolument sûr de n'avoir encore rien fait. Pendant ce temps, j'ai beaucoup médité et déjà quelque chose *s'est fixé en moi*. Mais je n'ai presque rien écrit, il y a peu *de noir sur du blanc*, et pourtant ce *noir sur du blanc est la* chose la plus importante, la chose décisive et c'est *elle seulement* qu'on nous paye.

Quittant au plus vite Berlin ennuyeux (où je suis resté un jour seulement, où en si peu de temps les Allemands ont réussi à m'énerver jusqu'à la rage et où j'ai trouvé un petit moment pour aller aux bains russes), nous sommes arrivés à Dresde et nous avons loué un appartement pour nous y installer provisoirement.

La première impression fut des plus étranges. Presque immédiatement je me suis posé une question : pourquoi suis-je parti pour Dresde, précisément pour Dresde et non ailleurs? Et pour quelle raison avais-je tout abandonné dans *une* ville et suis-je parti pour une *autre?* Est-ce que cela en valait la peine? La réponse a été parfaitement claire (ma santé, mes dettes, etc), mais je souffrais de reconnaître que partout *ce serait pareil*, qu'à Dresde ou ailleurs, n'importe où à l'étranger, je serais une *branche coupée*. Dès que je me suis au travail, j'ai senti que cela ne marchait pas, et que je ne trouvais pas l'atmosphère dont j'avais besoin. Alors que faisais-je? Je végétais. Je lisais, j'écrivais un peu, je souffrais de la chaleur, j'avais des angoisses. Des jours passaient, monotones. Régulièrement nous allions, ma femme et moi, après le dîner, au Grand Jardin, nous y entendions une musique au-dessous de la moyenne, après nous lisions, et après encore, nous nous couchions.

Enfin, l'ennui nous a tellemnet accablés que nous n'avons pu rester à Dresde. Et surtout les faits suivants nous ont forcés de prendre une décision irrévocable : 1° D'après les lettres que mon beau-fils (1) m'a fait suivre de Russie, j'ai compris que mes créanciers avaient commencé à me poursuivre par voie de justice, je n'avais donc aucun espoir de rentrer en Russie avant le règlement complet de mes dettes. 2° Ma femme s'est trouvée enceinte. Que cela reste entre nous, je vous en prie. Elle doit accoucher vers le mois de février. Voilà une belle raison de plus pour ne pas retourner en Russie. 3° Une question s'est posée : que vont devenir tous mes parents et toute ma famille que je fais vivre? De l'argent, de l'argent, mais nous n'en avons pas. 4° Si nous sommes obligés de passer l'hiver à l'étranger, où nous installerons-nous? D'ailleurs, je voulais montrer quelque chose à ma femme, la distraire, voyager avec elle.

Nous avons décidé de passer l'hiver quelque part en Suisse ou en Italie. Mais nous sommes déjà arrivés au bout de nos ressources. Nous avons dépensé tout ce que nous avions emporté. J'ai écrit à Katkov, je lui ai exposé notre situation désespérée et je lui ai demandé cinq cents roubles à titre d'avance. Figurez-vous qu'il me les a envoyés. Quel homme généreux ! Alors, nous sommes partis pour la Suisse...

Mais c'est ici que je dois commencer à vous relater tous mes forfaits honteux et odieux. Mon cher Apollon Nicolaïevitch, je sens que je peux vous prendre pour juge. Vous êtes homme et citoyen ! Vous êtes homme de cœur, je le sais depuis longtemps. Vous êtes un mari et un père exemplaires, et c'est pourquoi j'ai toujours fait grand cas de votre jugement. Je n'ai pas honte de me confesser à vous. Mais en ce moment j'écris exclusivement pour *vous seul*. Ne me livrez pas à la justice humaine !

En passant près de Baden, j'ai pris la décision d'y aller un petit moment. Une idée séduisante me tourmentait : sacrifier dix louis d'or pour gagner peut-être deux mille francs. Pensez que cette somme suffirait à payer toutes mes dépenses pendant quatre mois — y compris l'argent que j'envoie régulièrement à mes parents à Saint-Pétersbourg ! Le plus scandaleux a été qu'y il a peu de temps encore je gagnais parfois. Mais le plus terrible, c'est ma nature mauvaise et trop passionnée. Partout et toujours je vais jusqu'à l'extrême limite ; bien plus, toute ma vie, j'ai dépassé cette limite.

Presque immédiatement le diable m'a joué un mauvais tour. En trois jours environ, j'ai gagné quatre mille francs avec une facilité surprenante. Et maintenant permettez-moi de vous raconter en détail la progression de mes pensées. D'un côté, ce gain facile : avec cent francs, j'en ai ramassé quatre mille en trois jours. De l'autre côté, mes dettes, les poursuites de mes créanciers, mon angoisse indescriptible et l'impossibilité de retourner en Russie. Enfin, troisièmement — et ceci est le plus important — le jeu lui-même. Savez-vous ce que c'est? Non, non, je vous jure que ce n'était pas seulement l'amour du lucre qui me poussait, bien que j'eusse besoin d'argent pour l'argent lui-même. Ma femme me suppliait de me contenter de quatre mille francs et de partir sans perdre une mi-

(1) Le fils de la première femme de l'écrivain.

nute. Mais j'avais à ma portée un moyen si simple et si facile de tout réparer ! Tant d'exemples s'offraient à moi ! Sans parler de ce que j'ai gagné moi-même, j'ai vu souvent, presque chaque jour, des gens qui emportaient vingt mille et même trente mille francs. Et quant aux perdants on ne les voit presque pas. Ceux qui savent s'éloigner à temps sont des saints ! j'ai beaucoup plus besoin d'argent qu'eux.

Bref, j'ai tout risqué ; j'ai continué à jouer et j'ai perdu. J'ai commencé à perdre mon argent, le dernier qui me restait, puis, m'énervant jusqu'à la fièvre, j'ai tout perdu. Alors j'ai engagé nos effets. Ma femme a engagé tout ce qu'elle possédait, ses derniers effets. Quel ange ! Comme elle me consolait ! Comme elle s'ennuyait en ce maudit Baden dans nos deux chambrettes au-dessus de la forge où nous nous étions installés.

Enfin, j'ai perdu absolument tout ! Oh ! que les Allemands sont vils ! Ce sont des escrocs, des usuriers, des filous — tous jusqu'au dernier d'entre eux ! La propriétaire de notre appartement, se rendant compte que nous ne pouvions déménager avant de recevoir de l'argent, a augmenté notre loyer.

Bref, nous avons été obligés de nous sauver et de quitter Baden. J'ai de nouveau écrit à Katkov pour lui demander encore cinq cents roubles, sans lui parler de ma situation. Mais comme ma lettre était timbrée de Baden, il a sans doute tout compris. Eh bien ! il m'a envoyé l'argent. Il me l'a envoyé ! C'est-à-dire que la mère de ma femme l'a reçu. Je lui dois maintenant quatre mille roubles. Mais voilà ce qui se passe : la moitié de ces cinq cents roubles a été dépensée pour payer les intérêts au garde-meuble où se trouve notre mobilier en ce moment. Avant de quitter Baden, nous avons payé nos dettes qui se montaient environ à cent roubles. Il nous restait deux cents francs pour aller à Genève. (Pourquoi Genève, allez-vous me demander? Mais est-ce que je sais pourquoi, moi? Peu m'importe où je vais, que voulez-vous que ça me fasse?) Nous sommes donc arrivés à Genève, nous y avons loué une chambre meublée chez deux petites vieilles, et au bout de quatre jours, il nous restait un capital de dix-huit roubles que la mère d'Anna Gregorievna ne nous a pas encore remis. Et voilà tout ce qui nous reste pour un laps de temps absolument indéterminé, autrement dit jusqu'au prochain envoi de Katkov. Mais il est impossible que je lui redemande *déjà* de l'argent. Dans deux mois, ce sera différent : alors, je lui enverrai des « papiers » pour quinze cents roubles, et je lui raconterai toute ma belle situation. Je lui rendrai mille roubles et je lui en demanderai de nouveau cinq cents. Je compte absolument sur lui ; c'est un homme bon et noble.

Mais comment passer ces deux mois? Ne me jugez pas mal et soyez mon ange gardien. Je sais bien, mon cher ami, que vous n'avez, vous-même, pas d'argent superflu. Pour rien au monde, je ne vous demanderais des secours, mais je me noie, je suis déjà complètement noyé. Dans deux ou trois semaines, il ne me restera plus un copek ; l'homme qui se noie ne tend-il pas la main sans consulter son esprit? C'est exactement ce que je fais. Je sais que vous êtes plein de bonnes dispositions pour moi, mais d'autre part je sais aussi que vous pouvez ne pas être en mesure de me prêter de l'argent. Et bien que je m'en rende parfaitement compte, je vous adresse cette demande, je vous supplie de m'aider, car à part vous je n'ai *personne* et je périrai, je périrai sans doute si vous ne venez à mon aide.

Et voilà ma prière.

Je vous demande cent cinquante roubles. Envoyez-moi l'argent à Genève, poste restante. Dans deux mois *Rousski Viestnike* vous enverra cinq cents roubles de ma part. Je demanderai moi-même à l'administration de cette Revue de le faire. Et sans aucun doute elle exécutera ma demande pourvu que je lui envoie mon roman. Et sans aucun doute, je l'enverrai à temps.

Donc, je vous en prie, l'argent pour *deux mois* seulement. Mon très cher ami, sauvez-moi. Vous en serez récompensé par mon amitié et par mon attachement. Si vous n'avez pas d'argent vous-même, empruntez-en quelque part pour moi. Excusez-moi de vous écrire *ainsi*, mais ne suis-je pas un noyé?

N'ayez pas peur, mon cher ami, je ne vous mettrai jamais dans une situation équivoque. Je ne vous demande en ce moment que votre aide amicale et c'est tout ! Car, à part vous, je n'ai *personne*, *personne* à Saint-Petersbourg sur qui je puisse compter.

Et je vous supplie aussi de m'écrire le plus tôt possible. Ne me laissez pas seul. Le Bon Dieu vous récompensera. Mon adresse : M. Theodore Dostoievsky, Suisse, Genève, poste restante.

Dans tous les cas, je vous envoie une instante prière de m'écrire au plus tôt et de me donner autant de nouvelles que vous le pourrez sur tous mes parents. Je voudrais connaître dans les moindres détails tout ce qui se fait, tout ce qui se prépare. Donnez-moi donc de vos nouvelles. En un mot, étanchez ma soif, ne fût-ce que

d'une goutte ! — une âme séchée dans le désert. Au nom de Dieu !

Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai d'autres choses. Donnez-moi un bon conseil. Donnez-moi encore votre avis sur ma situation. Nous menons à Genève une vie très retirée et je n'ai pas encore vu un seul Russe.

Je n'ai pas entendu un mot russe, ni vu un visage russe !

Au revoir, je vous embrasse fort et longuement.

Entièrement à vous.

FHEODORE DOSTOIEVSKY

(Traduit du russe par Zinovy Lvovsky et Jeanne Fournier-Pargoire).

LES ENFANCES DE BOSSUET

I. — A L'OMBRE DE SAINT-BÉNIGNE.

Comme ce saint Bernard, qu'il a si magnifiquement loué, comme sainte Jeanne de Chantal, comme Lacordaire enfin, il est Bourguignon, Dijonnais même, de naissance et d'hérédité. Il est bien de cette race, à laquelle appartiennent aussi Buffon et Lamartine : race de poètes et d'orateurs, de parlementaires et de conseillers d'État, où le ferme bon sens se rehausse de l'éclat d'un verbe sonore et coloré, où la logique fuit la sécheresse et se pare volontiers de poésie, d'éloquence ou d'idéalisme, où la raison oratoire semble emprunter au vin du pays sa générosité et sa chaleur.

Jacques-Bénigne Bossuet naquit donc à Dijon le 27 septembre 1627, et il fut baptisé le même jour à l'église voisine de Saint-Jean, sa paroisse. Il était le septième des dix enfants de maître Bénigne Bossuet, avocat au Parlement de Bourgogne, et de damoiselle Marguerite Mochet, fille elle-même de noble Claude Mochet, d'Azu, avocat au même Parlement et de damoiselle Anne Humbert.

De la mère de Bossuet nous ne savons, à notre grand regret, à peu près rien. Elle s'était mariée en 1618, et elle vivait encore en 1644 ; nous ignorons la date de sa naissance et celle de sa mort. Elle appartenait à une famille nombreuse et très bien apparentée de magistrats et de militaires bourguignons dont l'ascension sociale s'était faite laborieusement et progressivement, et où le loyalisme monarchique semble avoir été une vivante tradition. Son père, Claude Mochet, fut l'un de ces courageux parlementaires que le président Frémyot, le père de sainte Jeanne de Chantal, avait entraînés à Semur, dans sa lutte contre la Ligue (1) : il fut chargé d'importantes et heureuses missions à l'étranger, combattit vaillamment à Arques, fut, plus tard, en 1614, député aux Etats-Généraux. C'était, selon toute apparence, un homme d'action, de haute pensée juridique, de forte et persuasive parole.

Marguerite Mochet était-elle, comme on l'a conjecturé, pieuse, sans austérité excessive d'ailleurs, et fort charitable? Il est possible, et les deux ou trois menus faits qui nous sont rapportés d'elle peuvent autoriser cette conjecture. « Ce je ne sais quoi de plus féminin que nous aimons chez Jacques-Bénigne, dit à ce propos l'abbé Brémond, je ne veux certes pas dire la faiblesse de caractère, mais la tendresse de cœur, le goût des longues prières, l'oubli de soi, la facilité de se perdre, de se fondre dans les objets qui le ravissent, ou je me trompe fort, ou tout cela, en un mot toute la poésie qui est en lui, doit lui venir de sa mère. Lorsque le meilleur, le vrai Bossuet nous parle, c'est peut-être Marguerite Mochet que nous entendons. » L'hypothèse est plausible, et l'on voudrait qu'elle fût autre chose qu'une vue, ou une divination, de poète psychologue.

Ce qui est sûr, c'est que Bossuet ressemblait assez peu à son père. Celui-ci, né en 1592, marié à vingt-six ans environ, avait soixante-quinze ans quand il mourut en 1667. Il n'était point dépourvu de hardiesse et de courage ; mais il est surtout ce qu'on appelle un habile homme, très adroit à se pousser et à pousser tous les siens, à saisir au vol toutes les occasions qui s'offrent d'arrondir sa fortune, de ménager à ses nombreux enfants toute sorte d'avantages temporels. Au demeurant, laborieux, actif, religieux, mais sans fanatisme, lettré, « homme d'honneur et de bon sens », extrêmement serviable, apte aux missions les plus diverses, sachant vivre d'ailleurs et ne détestant point le monde, mais « aimant d'être dans sa petite fa-

(1) Voyez là-dessus notre *Sainte Jeanne de Chantal* (Flammarion, 1929, p. 12).

mille », de relations agréables et cordiales, très souple, trop souple peut-être, et, dit-on, « fort courtisan ». Peut-être, dans quelques-unes des faiblesses que trahissent les dernières années de Bossuet, y a-t-il eu quelque survivance des dispositions paternelles.

Originaire de la vivante petite ville bourguignonne de Seurre, héritière d'un long passé plébéien de cultivateurs et d'artisans, la famille des Bossuet, comme celle des Pascal, a franchi lentement, méthodiquement, par degrés, les étapes qui séparent les classes populaires de la noblesse de robe. Au XVIe siècle, elle émigre à Dijon. Elle est féconde, laborieuse, et elle ne manque pas d'ambition ; elle a l'esprit de suite et de persévérance, et l'administration municipale ou provinciale l'attire invinciblement. Elle ne dédaigne pas les biens de fortune, mais elle s'ouvre volontiers aux choses de l'esprit. Elle aime une religion raisonnable, assez peu mystique, avec une nuance marquée de gallicanisme. Visiblement, tous ces Bossuet détestent la dispersion, l'anarchie, l'irrégularité, l'aventure. De père en fils, par conviction autant que par intérêt, ils sont les serviteurs et les soutiens de l'autorité royale : leur loyalisme monarchique est sans défaillance. Une foi, une loi, un roi, voilà leur devise. Plus d'un de ces traits se retrouvera dans le plus illustre de leurs descendants.

Dans cette robuste dynastie provinciale, il faut mettre à part, pour leur personnalité propre, et pour le rayonnement de leur action, le grand-père et l'oncle de Bossuet. — Grand chrétien et grand magistrat, l'aïeul, Jacques Bossuet, conseiller au Parlement de Bourgogne, fait songer à cet autre citoyen que fut le père de sainte Jeanne de Chantal, le président Frémyot. Quand celui-ci, indigné que l'on pût, au nom de la « Sainte-Ligue », battre en brèche l'autorité du roi, fût-il hérétique, fit sécession et alla constituer, avec quelques conseillers fidèles, à Flavigny, puis à Semur, un petit Parlement légal, Jacques Bossuet fut, avec Claude Mochet, de ceux qui l'accompagnèrent et le secondèrent courageusement. La paix signée, comme M. Frémyot encore, Jacques Bossuet se refusa généreusement aux représailles. C'est lui que ses concitoyens, en 1612, envoient à Paris pour défendre leurs libertés municipales ; à son retour, ils le nomment maire de Dijon. Ce grave et religieux magistrat fut un maire très « laïque », peu disposé, en tout cas, à excepter du droit commun les membres du clergé régulier. Lui aussi avait été touché par l'esprit gallican.

De ses deux fils, celui qui lui ressemblait le plus, était l'aîné, Claude Bossuet, sieur d'Aiserey. Celui-là n'est pas un agité un peu intrigant, de l'espèce de son frère Bénigne : c'est un caractère. Esprit « ferme et judicieux », ami des lettres, il remplit pendant trente ans ses fonctions de conseiller au Parlement, commissaire aux requêtes, avec une si haute conscience professionnelle que, quand il se retire en 1642, la Cour, « toutes Chambres assemblées », lui exprime ses regrets et sa gratitude. Élu, puis réélu, cinq ans après, maire de Dijon, il s'oppose vigoureusement à la Fronde, ne voulant pas que « le mal de Paris » se puisse glisser à Dijon. Condé, le protecteur de sa famille, a beau changer de camp, Claude Bossuet n'en reste pas moins fermement attaché à l'autorité royale ; il prend contre le parti des frondeurs de sévères mesures, et quand la révolte touche à sa fin, c'est encore lui qui, à Seurre, ira pacifier les derniers rebelles.

Généreux héritier d'une illustre famille,

le Bossuet que nous connaissons aura le loyalisme monarchique dans le sang.

Il était né, comme plusieurs membres de sa famille, avec une de ces âmes profondément et naturellement chrétiennes, qui prédisposent au sacerdoce. Son frère aîné, Claude, fut aussi d'Église. Une de ses sœurs cadettes, Marguerite, fut dominicaine ; « à quatorze ans, comme ses supérieures hésitaient à la recevoir à profession, parce qu'elle relevait à peine d'une grave maladie, elle coupa elle-même ses cheveux », pour bien marquer son irrésistible vocation. Au moment où Jacques-Bénigne vint au monde, son grand-père et son parrain, le vieux Jacques Bossuet, ouvrant sa Bible au hasard, tomba sur ce verset du Deutéronome : *Dominus circumduxit eum, et docuit, et custodivit quasi pupillam oculi*, « le Seigneur l'a guidé, instruit et gardé comme la prunelle de ses yeux. » Horoscope symbolique où, de bonne heure, l'enfant dut voir une sorte de mystique prédestination. Une tradition veut que sa mère, en relevant de ses couches, soit allée en pèlerinage à Notre-Dame d'Étang et qu'elle y ait consacré son nouveau-né à la Vierge. Celui-ci, en grandissant, se prêtait apparemment sans résistance aux pieuses suggestions du milieu familial, — un milieu qui semble n'avoir rien eu de trop austère. Il fut toujours, — ce fut sa grandeur, — de ceux qui s'encadrent et qui acceptent, non de ceux qui se révoltent.

A huit ans, en 1635, ses parents le conduisirent à Langres, pour y recevoir des mains de l'évêque réformateur Sébastien Zamet la tonsure ecclésiastique. Sérieux comme il l'était déjà, ce ne dut pas être pour lui une formalité banale, et il est à croire qu'il se sentit intérieurement engagé pour toujours. Sortir « en soutane » dans les rues, assister « en surplis » aux offices de la paroisse, n'était-ce pas pour lui l'apprentissage de la prêtrise? L'écho des événements extérieurs qui, de 1630 à 1636, préoccupèrent ou désolèrent la Bourgogne vint certainement jusqu'à lui, mais ne paraît pas avoir eu grand retentissement dans son âme. Tout au plus peut-on conjecturer que ces émeutes, ces révoltes et ces guerres l'ont confirmé dans son goût héréditaire d'un gouvernement fort, puissamment armé contre tous les agents de désordre et de désunion, les ennemis du dedans comme ceux du dehors. On avait dans sa famille conservé un pieux souvenir d'Henri IV, le roi qui avait refait l'unité française et dont la mort avait plongé le pays dans la consternation. « Il n'y a personne de nous, écrira plus tard Bossuet, qui ne se souvienne d'avoir ouï souvent raconter ce gémissement universel à son père ou à son grand-père, et qui n'ait encore le cœur attendri de ce qu'il a ouï réciter des bontés de ce grand roi envers son peuple, et de l'amour extrême de son peuple envers lui. »

En 1638, — Jacques-Bénigne a onze ans, — son père, voyant à Dijon sa carrière fermée, prend le parti de la poursuivre au Parlement de Metz, récemment institué, et il émigre à Toul, avec sa femme et quelques-uns de ses enfants. Préoccupé sans doute de ne pas interrompre leurs études, commencées au collège des Godrans, que dirigent les Jésuites, il laisse à Dijon deux de ses fils, Antoine et Jacques-Bénigne, et les confie à son frère Claude. Sous la direction éclairée de cet oncle dont « il faisait les délices », et qui s'enchantait à l'entendre « réciter indéfiniment des vers de Virgile », Jacques-Bénigne se développait en tous sens. Bien qu'il n'eût rien d'un enfant prodige, si du moins le jeu de mots célèbre qu'on avait fait sur son compte a quelque sens, — *Bos suetus aratro*, disaient de lui ses condisciples, — ses heureuses dispositions le firent vite apprécier de ses maîtres : l'un d'eux, le P. Etienne Le Grand, est l'auteur d'une *Vie* partielle de saint Bernard : n'aurait-il pas exercé sur l'aimable, docile et pieux enfant une secrète et mystique action? On fit à celui-ci des avances pour entrer dans la Compagnie. Mais l'oncle Claude, plus ami peut-être du clergé séculier que du clergé régulier, s'opposa fermement à ce dessein, et en 1642, jugeant sans doute que le laborieux étudiant n'avait plus rien à apprendre à Dijon, obtint du père qu'on l'envoyât achever ses études à Paris.

De tous les souvenirs de sa prime jeunesse, il en est un sur lequel le futur évêque de Meaux ne se lassait pas de revenir, comme sur l'un de ceux qui lui étaient le plus chers au cœur. Bénigne Bossuet revenait de temps à autre à Dijon et il s'émerveillait des progrès de son fils. Un jour, celui-ci, — il était alors en seconde ou en rhétorique, — avise dans la bibliothèque paternelle une Bible latine. « C'était la première fois qu'il ouvrait les livres saints. Il y trouva un goût et une sublimité qui les lui firent préférer à tout ce qu'il avait lu jusqu'alors. » La « profonde impression *de joie et de lumière* » que lui fit cette lecture ne devait point s'effacer. Il avait découvert son livre de chevet, le livre essentiel qu'il cherchait obscurément et qu'il n'avait point trouvé encore, celui où, pendant plus d'un demi-siècle, va s'alimenter son génie. Du premier coup la Bible l'avait conquis.

Lamartine, qui a prononcé sur Bossuet quelques paroles mémorables, a essayé de se le représenter « à l'âge d'Éliacin ». Et le portrait qu'il trace de lui, charmant d'ailleurs, ingénieux et fin, mais un peu trop romancé d'après Jocelyn, s'est attiré les justes critiques de Sainte-Beuve. « Allez plutôt voir au Louvre, écrit ce dernier, son buste par Coysevox : noble tête, beau port, fierté sans jactance, front haut et plein, siège de pensée et de majesté ; la bouche singulièrement agréable en effet, fine, parlante même lorsqu'elle est au repos ; le profil droit et des plus distingués : en tout une expression de feu, d'intelligence et de bonté, la figure la plus digne de l'homme, selon qu'il est fait pour parler à son semblable et pour regarder les cieux. Otez de ce visage les rides, répandez-y la fleur de la vie, jetez-y le voile de la jeunesse, rêvez un Bossuet jeune et adolescent, mais ne vous le décrivez pas trop à vous-même, de peur de manquer à la sévérité du sujet et au respect qui lui est dû. »

II. — Sur les bancs de Sorbonne.

Au moment où le jeune Bossuet arrivait à Paris, — septembre ou octobre 1642, — Richelieu mourant y rentrait, après une absence de huit mois, ayant envoyé à l'échafaud les der-

niers conspirateurs, Cinq-Mars et de Thou, porté, presque couché dans une sorte de maison mobile, si haute et si large, qu'il avait fallu abattre des murs, ouvrir des brèches pour lui faire place. Fut-il, comme le veut la tradition, mêlé parmi la foule silencieuse, témoin de cet émouvant spectacle? Ce qui est sûr, c'est qu'il assista aux magnifiques funérailles qui, trois mois après, furent faites au tout-puissant cardinal : l'impression qu'il en retira, nous dit-on, « demeura *très avant* dans sa mémoire ». Déjà le grand moraliste chrétien s'éveillait en lui. « Le cardinal de Richelieu mourut peu regretté de son maître, qui craignait de lui devoir trop », a-t-il dit plus tard. Quelques mois après, le maître mourait à son tour. Comment, disposé comme l'était Bossuet, l'idée de la vanité des grandeurs de chair ne se fût-elle pas dès lors profondément ancrée dans son esprit?

Il est entré comme pensionnaire au Collège de Navarre. Avec cette puissance et cette facilité de travail qui ne l'a jamais quitté, il y fait sa philosophie et y complète ses études d'humaniste. Je doute que, comme l'affirme Ledieu, il ait « appris le grec à fond ». A l'inverse de Fénelon, Bossuet ne me paraît pas un très « grand Grec ». Certes, il a su très suffisamment la langue de Démosthène et de saint Jean Chrysostome, qu'il recommande « pour la prédication ». « Je ne connais que Virgile et un peu Homère », parmi les poètes, dira-t-il, trop modestement sans doute. « J'ai peu lu de livres français, avouera-t-il encore ; et ce que j'ai appris du style, *je le tiens des livres latins, et un peu des Grecs ;* de Platon, d'Isocrate et de Démosthène dont j'ai lu aussi quelque chose. » Cicéron, Tive-Live, Salluste et Térence, « voilà ses auteurs pour la latinité. » Bossuet est surtout un grand Latin : la virtuosité, le dilettantisme helléniques l'attirent peu ; le mâle, impérieux et social esprit romain le séduit bien davantage, et il estime infiniment, il estime « surtout la langue latine dont le génie n'est pas éloigné de celui de la nôtre, ou plutôt qui est tout le même ».

Le grand-maître du florissant Collège de Navarre était alors Nicolas Cornet, homme docte, sage et pieux, homme de tradition et de juste milieu, ennemi né des « chicanes raffinées » et des innovations téméraires en matière doctrinale. Le jeune Bossuet s'attacha à lui et devint bien vite son disciple préféré. Saint-Simon eût dit que leurs deux sagesses s'amalgamèrent. Dans cette vive jeunesse des Écoles, Jacques-Bénigne avait laissé le renom d'un étudiant modèle, visiblement destiné par son labeur et son talent précoce à un grand avenir, et, en même temps, d'un aimable et gai compagnon, « doux et toujours le premier au jeu ». « Ses compagnons, nous dit Ledieu, étaient étonnés de le voir le premier et le plus vif à leurs divertissements, comme s'il n'eût eu d'autre inclination. » Divertissements qui n'avaient sans doute rien de déréglé. Mais quoi ! ne sommes-nous pas bien aises de savoir que le superbe et vivant portrait de « cette verte jeunesse » que nous admirons dans le *Panégyrique de saint Bernard* a dû être composé d'après des souvenirs personnels?

A la fin de sa première année d'études il soutenait avec éclat en public une thèse de philosophie, qui était dédiée à Mgr de Cospéan, l'éloquent évêque de Lisieux. Celui-ci, qui avait déjà entendu parler le jeune étudiant et qui, devinant en lui un futur orateur, lui avait donné d'excellents conseils, déclarait un jour qu'il serait « une des plus grandes lumières de l'Église ». Si le mot fut rapporté au brillant élève de Navarre, il ne lui fut qu'un encouragement à redoubler de zèle et d'ardeur. Il conquiert successivement tous ses grades. Maître ès-arts en 1644, bachelier en 1648, licencié, puis docteur en 1652, il a parcouru tout le cycle des études théologiques. Sa réputation a franchi les portes du collège. Quand il soutient sa *tentative*, Condé, auquel la thèse était dédiée, vient en grand appareil assister à cette triomphale soutenance, et il fut, paraît-il, tenté d'argumenter contre le victorieux candidat. Une harangue solennelle que le nouveau bachelier prononça, en qualité de « paranymphe », développait ce thème caractéristique de sa pensée la plus constante, *Deum timete ; regem honorificate*, « craignez Dieu, honorez le Roi. » Mais l'autorité de la Sorbonne lui était moins sacrée que l'autorité royale, et en 1650, la soutenance de sa *sorbonique* lui fut une occasion de protester, au nom du Collège de Navarre, contre les privilèges abusifs de l'antique maison. L'affaire fit grand bruit au quartier latin, fut portée devant le Parlement, et si la fameuse *sorbonique* n'avait pas été de premier ordre, si elle n'avait pas été magistralement défendue, elle eût été probablement annulée.

Et le 9 avril 1652, dans la chapelle des archevêques de Paris, entouré de ses maîtres et condisciples de Navarre, Jacques-Bénigne Bossuet recevait des mains du chancelier de l'Université le bonnet de docteur. Dans quels sentiments? Lui-même va nous le dire. Un an avant sa mort, il

feuilletait devant son secrétaire Ledieu le recueil des harangues d'Arnauld ; et à propos du discours qu'Arnauld avait prononcé quand il fut fait docteur : « Il n'est pas le seul, observe-t-il, qui ait eu de pareils sentiments. » Et s'animant, et se promenant dans sa chambre, il récite de mémoire, avec une flamme toute juvénile, la brûlante harangue que, un demi-siècle auparavant, il adressait au chancelier, au moment de partir pour Notre-Dame, où doit se faire la consécration suprême :

« *Ibo, te duce, lœtus ad sanctas illas aras...* J'irai joyeux, sous ta conduite, aux saints autels témoins de la foi des docteurs et qui entendirent si souvent nos ancêtres. Là, tu exigeras de moi ce serment magnifique et sacré par lequel *je dévouerai ma tête à la mort pour Jésus-Christ et tout mon être à la vérité.* O voix, non plus d'un docteur, mais d'un martyr, si toutefois elle ne convient pas d'autant plus à un docteur qu'elle convient mieux à un martyr ! Un docteur, en effet, n'est-il pas un témoin de la vérité? C'est pourquoi, ô souveraine Vérité, conçue dans le sein du Père, vous qui, échappée du ciel, vous êtes donnée à nous dans les Écritures, *nous nous enchaînons tout entiers à vous, nous vous consacrons tout ce qui respire en nous ;* ceux-là ne peuvent épargner leurs sueurs à son service qui doivent être, pour elles, prodigues de leur sang. »

« La belle scène ! » s'écrie à ce propos l'abbé Brémond, qui a commenté cette soif lyrique du martyre et cette ardeur d'apostolat avec une bien ingénieuse admiration. Ce « serment magnifique et sacré » que, dans la ferveur de ses vingt-cinq ans, Bossuet a prêté avec tant d'enthousiasme, il l'a, tout au cours de sa vie, merveilleusement tenu. Et quarante-sept ans plus tard, il pouvait écrire avec vérité : « Je n'ai jamais mis la main à la plume que pour défendre l'Église. »

Ici, une question capitale se pose, qu'il nous faut aborder avec franchise. Ce tout jeune docteur, cet ardent apôtre de la vérité révélée a-t-il jamais connu le doute? Quelques lignes, d'un accent très personnel, de l'*Oraison funèbre de la Palatine*, pourraient nous le faire croire : « Mais qu'ont-ils vu, s'écriait l'orateur sacré, qu'ont-ils vu, ces rares génies, *qu'ont-ils vu plus que les autres?* Quelle ignorance est la leur ! et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits ! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et *que les autres qui les ont vues les ont méprisées ?* » Ce curieux passage, sous une autre plume, pourrait, avouons-le, légitimer tous les soupçons. Brunetière, parlant un jour incidemment de Bossuet, allait jusqu'à dire, dans une phrase magnifique, qu'il avait « traversé comme les autres les angoisses du doute et sué, dans le secret de ses méditations, l'agonie du désespoir ». N'est-ce pas là un Bossuet un peu bien romantique, un Bossuet conçu sur l'image, — à mon gré irréelle, — qu'on s'est bien souvent formée de Pascal? Or, je suis de ceux qui pensent que Pascal n'a jamais douté. Il a pu se représenter avec une grande force l'état d'esprit de ceux qui doutent, leurs plus spécieuses objections ; mais ces objections, ces inquiétudes n'ont jamais, selon moi, entamé le fond de sa croyance personnelle. Pareillement pour Bossuet. Pendant ses dix années d'études philosophiques et théologiques, dans les « controverses » ou autres exercices scolaires, ou encore dans les discussions juvéniles qui s'agitaient entre étudiants, les thèses favorites de l'incrédulité contemporaine ont dû assez souvent être développées devant lui. Il a pu être plus d'une fois, et provisoirement, embarrassé pour y répondre. Je ne crois pas qu'il en ait jamais été ébranlé dans sa croyance, — pas plus qu'il ne l'a été plus tard en discutant avec tel ou tel incrédule qu'il a pu connaître. Je soupçonne même qu'il n'a jamais dû être assailli par ces « tentations contre la foi » (1) que tant de saints personnages ont connues. Ce n'est assurément là qu'une conjecture, l'auteur des *Élévations sur les Mystères* ne nous ayant jamais fait de confidences. Mais l'éducation qu'il avait reçue, l'atmosphère morale du temps, les milieux qu'il a traversés, et, par-dessus tout peut-être, l'inaltérable « candeur » qui formait le fond de sa nature et qui frappait tous ceux qui l'approchaient, et cette sorte de virginité intellectuelle dont il ne s'est jamais dépouillé, tout, ce me semble, a conspiré pour écarter de sa pensée le

(1) En ce qui concerne les tentations d'un ordre plus grossier, si, ce que nous ignorons, il a pu en éprouver quelques-unes, toutes les vraisemblances psychologiques sont pour qu'il n'y ait jamais succombé. Bossuet est de la race des purs. Revoyant après coup son manuscrit du *Panégyrique de Saint Bernard*, il jetait au bas de la page où il décrivait en termes si chauds et si drus les mille passions de la jeunesse cette note significative : « Saint Bernard ne se prend point parmi tant de pièges : *il n'a jamais souillé la source de l'amour.* » Voilà, si je ne m'abuse, un mot « déterminant ». Et je ne m'attarderai pas à discuter la légende, mise en circulation par ce polisson de Voltaire, du mariage de Bossuet.

trouble et l'incertitude. La conception chrétienne, disons mieux, catholique du monde et de la vie le satisfaisait pleinement et, comme eût dit Pascal, « remplissait tous ses besoins ».

Qu'on n'aille pas croire là-dessus que ces dix années de noviciat aient été des années de vie claustrale, uniquement absorbées dans la pensée du diplôme à conquérir et du salut éternel à assurer. Ce robuste Bourguignon de bonne santé et de belle humeur n'a rien d'un ascète : il a été jeune, nous l'avons dit, et il a été, sinon un mondain, tout au moins il a été, dès sa jeunesse, fort mêlé au monde. A Navarre, il a pour condisciples et pour amis l'abbé de Rancé, un Le Tellier, un Colbert. Un de ses oncles, « Bossuet le riche », est un ami de Fouquet, et lui ouvre la haute société. Il fréquente chez Mme du Plessis-Guénégaud, chez les Feuquières, chez la marquise de Senecey, future gouvernante de Louis XIV, chez sa fille, la comtesse de Fleix. On le voit aussi à l'hôtel de Rambouillet, et comme on lui a fait une réputation méritée d'orateur précoce, c'est là qu'un soir il prononce un de ses premiers sermons, ce qui fait dire à Voiture qu'il n'a « jamais ouï prêcher ni si tôt ni si tard ». Cospéan aurait voulu le faire prêcher devant la reine. Enfin il va au théâtre, au moins jusqu'à son sous-diaconat, et il admire comme il convient, « la force, la véhémence » des tragédies de Corneille. Toute cette jeune expérience de la vie sociale ne lui a point été inutile : suivant une belle formule de Bourdaloue qu'on peut lui appliquer, il a appris, dans ces fécondes années d'apprentissage, à « enter le christianisme sur le monde ».

Le monde d'ailleurs ne lui a point fait oublier « la chose uniquement nécessaire ». Sa vocation n'a pas fléchi, et les troubles de la Fronde, en suspendant ses cours, n'ont pas interrompu ses études : il ira les poursuivre à Metz où son père, depuis sept ans déjà, lui a ménagé un canonicat opportun. Ses succès de salon ne l'ont pas gâté : il reste un clerc fidèle, ardent et pieux. Il est à Navarre directeur de la confrérie du Rosaire ; il est affilié à la Compagnie du Saint-Sacrement ; il entre en relations avec saint Vincent de Paul, le vrai chef alors du catholicisme français. Vite distingué et deviné par « Monsieur Vincent », grand connaisseur et puissant conducteur d'hommes, il admira fort son génie d'organisation, son absolu désintéressement, « sa simplicité admirable », son zèle apostolique, et il subit très profondément son action. Et il franchit peu à peu tous les degrés qui le séparent encore de l'autel : sous-diaconat, diaconat, prêtrise. Il est ordonné prêtre le 16 mars 1652, après une retraite à Saint-Lazare, sous la haute direction de M. Vincent. Avec quelle religieuse ferveur, avec quel mystique abandon, et quel don absolu de tout l'être intime, il accomplit cet acte décisif de la vie sacerdotale, c'est ce que nous pouvons entrevoir. On a retrouvé parmi ses papiers une méditation, datant probablement de la retraite qui a précédé son sous-diaconat, et qui exprime avec une admirable éloquence la pensée profonde, disons mieux, l'âme ardente et grave de ce jeune clerc, au moment où il va contracter les engagements suprêmes :

« C'est bien peu de chose que l'homme, et tout ce qui a fin est bien peu de chose. Le temps viendra où cet homme qui nous semblait si grand ne sera plus, où il sera comme l'enfant qui est encore à naître, *où il ne sera rien*. Si longtemps qu'on soit au monde, y serait-on mille ans, *il en faut venir là*. Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais : cette différence est bien petite, puisqu'à la fin je serai encore confondu avec ce qui n'est point : ce qui arrivera un jour où il ne paraîtra pas seulement que j'aie été, et où peu m'importera combien de temps j'ai été, puisque je ne serai plus. *J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir ; je viens faire mon personnage*, je viens me montrer comme les autres ; après il faudra disparaître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer ; ceux-là même donneront à leurs successeurs le même spectacle ; *et tous enfin se viendront confondre dans le néant*.

« Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent : qu'il y a eu de temps que je n'étais pas ! qu'il y en a que je ne serai point ! *et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! Je ne suis rien ;* ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. *Je ne suis venu que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre*. Ma partie est bien petite en ce monde, et si peu considérable, que, quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici, et que tout ce que je vois ne sont que de vains simulacres : *Præterit figura hujus mundi*.

« *Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus* ; et, *pour aller là*, combien de périls faut-il passer ? par combien de maladies, etc. ? A quoi tient-il que le cours ne s'en arrête à chaque moment ? Ne l'ai-je pas reconnu quantité de fois ?

J'ai échappé la mort à telle et telle rencontre : c'est mal parler, « j'ai échappé la mort ». J'ai évité ce péril, mais non pas la mort : la mort nous dresse diverses embûches ; si nous échappons l'une, nous tombons en une autre ; à la *fin, il faut venir entre ses mains.* Il me semble que je vois un arbre battu des vents ; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment ; les unes résistent plus, les autres moins ; que, s'il y en a qui échappent de l'orage, toujours l'hiver viendra qui les flétrira et les fera tomber. Ou, comme dans une grande tempête, les uns sont soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues, et lorsqu'il croit avoir évité tous les périls, après avoir duré longtemps, un flot le pousse contre un écueil, et le brise ; il en est de même ; le grand nombre d'hommes qui courent la même carrière fait que quelques-uns passent jusques au bout ; mais après avoir évité les attaques diverses de la mort, arrivant au bout de carrière où ils tendaient parmi tant de périls, ils la vont trouver eux-mêmes, et tombent à la fin de leur course : leur vie s'éteint d'elle-même *comme une chandelle qui a consumé sa matière.*

« Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus, et de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie? Le sommeil est plus semblable à la mort ; l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrais-je avoir effacé de mon adolescence ? et quand je serai plus âgé, combien encore? Voyons à quoi tout cela se réduit : qu'est-ce que je compterai donc? car tout cela n'en est déjà pas. Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur? Mais combien ce temps est-il clairsemé dans ma vie? *C'est comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelque distance ; vous diriez que cela occupe bien de la place ; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main.* Si j'ôte le sommeil, les maladies, les inquiétudes, etc., de ma vie, que je prenne maintenant tout le temps où j'ai eu quelque contentement ou quelque honneur, à quoi cela va-t-il? Mais ces contentements, les ai-je eus tous ensemble ? Les ai-je eus autrement que par parcelles? Mais les ai-je eus sans inquiétude? et s'il y a inquiétude, les donnerai-je au temps que j'estime ou à celui que je ne compte pas?... Mais que m'en reste-t-il? des plaisirs licites : un souvenir inutile ; des illicites : un regret, une obligation à l'enfer ou à pénitence, etc. *Ah ! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps ! Nous le passons véritablement, et nous passons avec lui.* Tout mon être tient à un moment. Voilà ce qui me sépare du rien : celui-là s'écoule, j'en prends un autre ; ils se passent les uns après les autres ; les uns après les autres, je les joins, tâchant de m'assurer ; et je ne m'aperçois pas qu'ils m'entraînent insensiblement avec eux, *et que je manquerai au temps et non pas le temps à moi...*

« *Eh bien ! mon âme, est-ce donc si grand chose que cette vie?* et si cette vie est si peu de chose, parce qu'elle passe, qu'est-ce que les plaisirs qui ne tiennent pas toute la vie, et qui passent en un moment? Cela vaut-il bien la peine de se damner? Cela vaut-il bien la peine de se donner tant de peine, d'avoir tant de vanité? *Mon Dieu, je me résous de tout mon cœur en votre présence, de penser tous les jours au moins en me couchant et en me levant à la mort.* En cette pensée : « J'ai peu de temps, j'ai beaucoup de chemin à faire, peut-être en ai-je moins encore que je ne pense », je louerai Dieu de m'avoir retiré ici pour songer à la pénitence. *Je mettrai ordre à mes affaires, à ma confession, à mes exercices, avec grande exactitude, grand courage, grande diligence, pensant non pas à ce qui passe, mais à ce qui demeure.* »

*
* *

Cela est aussi beau que le *Mystère de Jésus.* Même ferveur mystique ; même accent de large et profonde humanité ; même secrète tendresse. Mais quel écrivain que celui qui, à vingt et un ans, est capable de jeter sur le papier une pareille page ! Et surtout quelle âme ardemment et absolument chrétienne ! Bossuet est déjà là tout entier, et dans cette effusion lyrique il nous a livré le secret de son cœur.

Trois mois après son ordination il partait pour Metz.

VICTOR GIRAUD.

LES LOUPS

(Nouvelle.)

Lorsque l'automne apportait le froid crépitant, que les étangs et les marécages gelaient et qu'une couche de neige de plusieurs aunes s'étendait sur tout le pays, les bandes de loups commencaient à rôder autour des fermes solitaires de la forêt.

Par les nuits glaciales, quand les gens étaient réveillés par les détonations du gel dans les murs et, sans pouvoir se rendormir, écoutaient les craquements des rondins, un hurlement de loup coupait soudain le silence des hommes. Et parfois les hurlements se succédaient sans interruption, semblaient sortir d'un gouffre infernal débordant de gueules furieuses. Mais d'autre fois ils s'interrompaient, se changeaient en claquements de mâchoires, tandis qu'un son plaintif s'élevait de temps en temps, comme si la nuit du dehors eût été pleine de lutte et de souffrance.

Quand les gens sortaient le matin, ils voyaient partout des empreintes de loup.

Lorsque la neige égalisait les sous-bois noueux et qu'une glace épaisse couvrait les lacs, on frayait un passage à travers la forêt, habituellement sans chemin.

Alors le paysan de la ferme la plus enfoncée au cœur des montagnes tirait son cheval de l'écurie et, pendant que l'animal, tout fumant, devenait blanc de givre, l'homme apportait du cellier et de la grande salle l'abondante provision de beurre et de fromage du dernier été. Il descendait du grenier des peaux et des fourrures. Et dans la cabane où il faisait fumer les viandes, il prenait de la poitrine et des cuisses de mouton.

Tout cela était chargé sur un traîneau. Quelques jambons d'ours s'y ajoutaient souvent, avec des grappes de grands oiseaux de la forêt ou des tas de perdrix des neiges.

Par-dessus les marchandises, le paysan jetait une peau d'ours, qui embrassait le chargement de ses quatre jambes écorchées. Puis il s'éloignait lentement de la ferme.

Dans le courant de la journée, il atteignait une autre ferme. A son tour, le paysan de celle-ci chargeait un traîneau. Il suivait ensuite le premier.

Au fur et à mesure qu'on allait de ferme en ferme, le nombre des chevaux et des hommes croissait. Le voyage durait plusieurs jours... Et il pouvait y avoir une cinquantaine de chevaux, lorsque la troupe arrivait chez le négociant du rivage.

*
* *

Ils voyageaient un jour ainsi... longue file de chevaux et de gens... sur le chemin du retour. Steinar se trouvait parmi eux. Plus on s'enfonçait dans la forêt, plus la troupe diminuait.

Soudain, il y en avait un qui faisait tourner son cheval dans un petit sentier latéral, criait : adieu ! et s'en allait seul vers sa demeure solitaire. Ou bien toute la troupe s'arrêtait dans une cour de ferme, que traversait le chemin. Peu après, ils continuaient leur route. Mais le paysan qui possédait la ferme restait en arrière et rentrait son cheval à l'écurie.

C'est ainsi que la file d'hommes et de chevaux diminait de jour en jour.

A la fin, Steinar se trouva seul. Son cheval aux poils embroussaillés se retourna plusieurs fois pour adresser un hennissement à un dernier compagnon, dont il pouvait encore entendre les pas sur le petit sentier menant à une ferme : la neige craquait sous les sabots et les patins du traîneau grinçaient sur la neige durcie.

Quand le bruit qui venait de cette direction se fut éteint, qu'il n'y eut plus dans la forêt que le chant lourd de ses propres sabots et la mélopée de son propre traîneau, qui s'effilait dans l'air paisible comme le son d'un archet grinçant sourdement contre des cordes, le cheval retourna encore une fois la tête, regarda Steinar et hennit doucement.

Steinar fit claquer sa langue. « Voyons ! voyons ! » dit-il, et d'un petit signe de tête, il montra à l'animal qu'il le comprenait.

Alors le cheval se secoua, s'installa commodément dans son harnais et se mit à presser l'allure. La tête tendue et les oreilles en avant, il allait à grands pas souples, de plus en plus vite, de plus en plus vite... il s'agissait maintenant de rentrer chez soi.

Pendant qu'ils avançaient à travers la forêt sans fin, un long hurlement de loup rompit le silence. Le cheval s'arrêta. Le harnais cliqueta doucement, comme si l'animal avait frissonné. Dans le traîneau, la tête de l'homme surgit au-dessus de la peau d'ours. Steinar leva les bras, écarta de ses oreilles son bonnet de fourrure... et écouta.

Ce ne fut qu'au bout d'un moment que le

hurlement revint. Mais l'écho continuait à le rouler dans la forêt. Ce son avait l'air de faire trembler les arbres. De fines parcelles de givre tombaient de branche en branche. Et à travers un grand sapin qui se dressait au bord du chemin, un craquement gémit des racines au sommet.

Le hurlement revint. Il fut suivi de plusieurs autres. Ce n'était plus un seul animal hurlant sans bouger. C'était toute une troupe qui haletait à travers la forêt.

L'homme resta immobile encore un instant, énumérant pour ainsi dire les hurlements essoufflés. Puis, il bondit hors du traîneau, enleva vivement sa pelisse et se mit à décharger les sacs de farine et les caisses. A la fin, il n'y eut plus qu'une grande cuve sur le traîneau vide.

Alors, il se rassit et excita son cheval.... tout bas, mais avec feu... en faisant claquer sa langue.

L'animal, qui sentait que le poids du traîneau s'était allégé, se mit à courir... une course un peu lourde, mais infatigable. Ses sabots de derrière cognaient ses sabots de devant, de telle sorte qu'un cliquetis d'acier rythmé chantait dans la forêt. De temps en temps, son trot s'accélérait jusqu'à un galop bondissant, puis redevenait du simple trot, et le choc de l'acier contre l'acier continuait à chanter. Une vapeur blanche se dégageait de ses flancs couverts de sueur et s'élevait comme une brume légère entre les arbres. L'homme s'était à moitié redressé dans le traîneau, il se tenait maintenant à genoux. Sa pelisse était posée à côté de lui. Il criait sans arrêt pour exciter le cheval. Ses narines se dilataient, semblaient renifler l'air. Et ses yeux avaient un regard fixe dans son visage tendu.

Les hurlements se rapprochaient de plus en plus, devenaient si rauques et si furieux, que l'homme croyait sentir déjà le souffle des gueules rouges aboyantes.

Il y avait dans la forêt un lac de plusieurs milles. Steinar en était maintenant assez près pour pouvoir entendre la glace gémir sous le froid. A travers les hurlements des loups et le tintement des sabots, il entendait passer d'une rive à l'autre des sortes de détonations.

Alors il fit tourner son cheval et s'engagea sur le lac.

Le cheval foula prudemment la croûte glacée des bords. Mais dès que son sabot d'acier trouva un appui sûr dans la glace solide et brillante, il s'élança. Un grand son s'exhala aussitôt de la glace... un craquement musical, qui continua à vibrer et à vibrer, comme si les sabots revêtus d'acier eussent frappé contre une immense caisse de résonance.

La vitesse augmentait de plus en plus, à mesure que le cheval s'habituait à courir sur ce sol glissant.

L'homme baissait la tête, pour ne pas recevoir les morceaux de glace qui étaient projetés par les sabots.

Les hurlements se faisaient entendre maintenant à une très faible distance.

Steinar se retourna et vit toute une bande de loups culbuter sur la glace. Ils ne pouvaient pas garder leur équilibre. Ils glissaient et tombaient les uns par-dessus les autres, en un grand tas.

L'homme éclata de rire à cette vue... d'un rire qui ressemblait à une toux... une courte quinte de rire.

Puis il redevint sérieux et poussa des cris pour exciter son cheval.

Lorsqu'il se retourna une seconde fois, les loups avaient escaladé la croûte gelée de la rive et étaient retournés dans la forêt.

Les hurlements haletants retentirent de nouveau. Les animaux suivaient la lisière des bois, le long du lac.

Steinar put les entendre se rapprocher, jusqu'au moment où ils coururent côte à côte avec lui.

De temps en temps, il en voyait un ou plusieurs descendre au bord du lac, trébucher sur la glace, tomber, regrimper, puis disparaître sous les arbres.

Les coups de sabots du cheval commençaient à devenir plus sourds et plus ternes. L'homme leva la tête, jeta un regard autour de lui, et son visage se contracta une seconde, comme sous l'empire d'une soudaine terreur.

Aussi loin que pouvait s'étendre sa vue, la glace était maintenant toute raboteuse, toute couverte de neige. Et il vit la troupe de loups surgir de la forêt. Les animaux ne glissaient plus, ils arrivaient à toute vitesse sur l'étendue blanche et ferme. Les corps velus balayaient la plaine, comme emportés par un ouragan.

Steinar sortit sa hache du traîneau. A genoux, cette arme dans sa main droite, il continuait à exciter le cheval. Il criait maintenant d'une voix aiguë et sauvage.

Mais quand les animaux furent assez près pour qu'il pût voir une écume blanche rouler hors de leurs gueules rouges, il eut une brusque inspiration. Il desserra la longue courroie de cuir et la laissa pendre derrière le traîneau.

Et il arriva cette chose extraordinaire, que les

loups suivirent le traîneau au bout de la courroie. Leurs yeux injectés de sang semblaient rivés à cette courroie mystérieuse par quelque sortilège. Aucun n'osait la dépasser pour aller se jeter sur le cheval et l'homme.

Cela marcha ainsi... longtemps.

Le cheval galopait sauvagement, poussé par la peur.

Steinar reprit brusquement haleine, comme délivré de toute inquiétude. Un court beuglement de joie se fraya passage hors de sa gorge. Devant lui, de nouveau, s'étendait à l'infini une nappe de glace, brillante comme un miroir.

Mais au moment même où le cheval plantait dans la glace ses crochets d'acier, il glissa... un fer s'était détaché.

L'animal tomba sur les genoux... se redressa d'un bond, puis retomba.

Une idée rapide comme l'éclair traversa l'esprit de Steinar.

Il renversa du traîneau la grande cuve et se glissa dessous.

Au même instant, les loups se jetaient sur le cheval. L'animal redressa violemment la tête et cria... un cri sauvage et déchirant.

Ce cri vibrait encore que déjà le cheval était mis en pièces. Tandis qu'un gargouillement d'agonie s'échappait de sa gorge, il ne restait plus de lui qu'un amas de fibres sanglantes.

Steinar risqua un coup d'œil sous la cuve et vit les loups acharnés après le cheval, comme des mouches sur une charogne.

Et il entendait de nouveaux hurlements sortir de la forêt. Attirés par l'odeur du sang, d'autres troupes descendaient vers le lac.

Le jour s'écoula.

L'homme resta sous sa cuve, pendant que la nuit déversait son obscurité entre les arbres de la forêt et que la lune étendait sa lumière bleue sur la glace étincelante.

Il écouta le bruit des fortes dents faisant claquer la chair et broyant les os. De temps en temps, il entendait se fermer les mâchoires furieuses, dévorantes.

Vers le matin, des museaux commencèrent à flairer les bords de la cuve.

Steinar avait sa hache au poing. Dès qu'une patte velue pénétra sous la cuve en creusant la neige, il y planta son arme.

Un hurlement de douleur retentit, et la patte coupée resta sous la cuve.

Mais à l'extérieur, il y eut au même instant une bataille épouvantable. Et Steinar entendit un loup gémir pitoyablement.

Cette plainte s'éteignit bientôt. Puis il y eut de nouveau des claquements et un bruit d'os broyés.

Il comprit que la bête blessée avait été déchiquetée par ses compagnons, qui la dévoraient maintenant.

Quand le jour s'éclaircit tout à fait, la troupe de loups quitta la glace pour retourner dans la forêt.

Après leur départ, Steinar rampa hors de la cuve. Ses jambes étaient engourdies, il pouvait à peine se tenir debout.

Autour de lui gisaient des touffes de poils et des taches de sang.

Il se retourna pour écouter, mais n'entendit aucun son.

Alors, courbé et misérable, il se traîna vers sa ferme, qu'il atteignit le soir.

ANDRÉAS HAUKLAND.

(Traduit du norvégien par Marguerite Gay et Gerd de Mautort).

LES PEINTRES DE BARBIZON ET LA COMPLAINTES DES " PEINT'A GANNE "

Si Barbizon doit d'être connu à l'usage qui s'établit chez les peintres au lendemain de 1830, d'aller s'y fixer plusieurs mois de l'année, les sites qui l'environnent, comme le carrefour de la *Reine Blanche*, le *mont Péré*, la croix du *Grand-Veneur*, les gorges d'*Apremont* et de *Franchard*, non seulement n'étaient pas ignorés de la cour, quand elle séjournait à Fontainebleau et que de là rayonnaient ses promenades et ses chasses à courre, mais Sénancourt nous rapporte dans son *Obermann* que, déjà, aux derniers étés de l'Ancien Régime, il arrivait au marcheur solitaire d'y rencontrer, assis au milieu des rochers, sur le sable ou la bruyère, des parisiens qui étaient venus des quartiers de la rue Saint-Jacques ou de la rue Saint-Martin jusque dans cette nature sauvage passer les jours de leur congé. Barbizon n'en demeura pas moins

longtemps le plus modeste des hameaux nés en lisière de la forêt.

Il s'y chantait, autrefois, une complainte dite des « Peint. à ganne » (1), désignant ainsi les pensionnaires d'un aubergiste de ce nom. Elle y avait été composée en 1846, et était venue fixer la physionomie de l'école juste au moment où s'achevait la phase romantique de son histoire. Trois années après, en 1849, l'arrivée de Millet apportait dans le village les promesses de fastes nouveaux.

Le chemin de Barbizon sous la pluie, un jour de juin de 1849. Un groupe de passants, chargés comme des bohémiens et mêlés d'enfants, s'y dirige vers le hameau, achevant l'étape d'une lieue et demie qui le sépare de Fontainebleau. Tout à l'heure, la large route de Paris les a vus descendre de la diligence, s'enquérant par où prendre pour gagner ce certain village dont le nom a sa terminaison en *zon*. Du moins est-ce ainsi que l'un des voyageurs, les premières fois, parvenait juste à le désigner (2).

Ce voyageur, assez porté à la bonne humeur, est le graveur aquafortiste de scènes rurales et de paysages, caricaturiste, vignettiste et demain peintre, ancien troupier à l'armée du siège d'Anvers en 1832, futur aviculteur et même futur bâtisseur de maisons pour villégiatures, Charles Jacque, que la nature avait doué de la plus étonnante diversité d'aptitudes.

Millet est là, avec sa femme et ses trois premiers enfants, dont il a hissé l'un sur ses épaules, et avec une petite servante. Il y a peu de temps qu'il a découvert une forme d'art répondant enfin à ses origines et à son enfance rustique, répondant à ses horizons devant lesquels l'avait placé son village marin de Gruchy, à la haute poésie dont ses lectures autant que les scènes agricoles lui ont à jamais empli l'âme, à sa conception grave et même attristée des choses, à un certain sentiment religieux déposé en lui par de pieux exemples. Deux toiles, le *Vanneur*, qu'il a exposé en 1848, et le *Repos des Faneurs*, destiné à l'Etat et qui est aujourd'hui au Louvre, lui ont donné la notion de son génie. Et il vient chercher dans une retraite à Barbizon non seulement un peu plus d'espace pour loger les siens que n'en offrait une mansarde parisienne, mais une plus sûre fructification de ses essentiels instincts. Il vient au milieu des paysans, tirer comme eux de la terre le pain quotidien, en composant d'après ses aspects des tableaux qui le lui procureront peut-être.

La route de Barbizon ramène aussi Charles Jacque, dont les origines sont modestes, au cadre d'existence qui convient à son naturel. Il n'a guère peint encore, mais de belles eaux-fortes, entre autres la *Truffière*, ont déjà fait connaître son nom. Il lui adviendra dans des dessins de laisser reconnaître l'empreinte de son compagnon.

Ils arrivent en pataugeant par l'Allée des Vaches et voient devant eux, dans son prolongement, déboucher une rue de village qui fut longtemps la seule, et qui est la principale aujourd'hui. Ni tuiles, ni ardoises encore aux toitures ; du chaume où la belle saison a multiplié les fleurettes.

Peut-être ont-ils une surprise bien propre à les émouvoir, car il arrivait souvent de croiser sur son chemin un bouvier avec son troupeau, ou de l'entendre, de sa trompe, rallier les bêtes dispersées. Des parties de la forêt étaient alors accessibles en effet au bétail, qui y paissait et sommeillait. C'était des endroits appelés des dormoirs. Par les jours d'été, on y voyait sous les ombrages et au milieu des herbes fraîches flamber pour ainsi dire cette belle tonalité que sait prendre, par certain éclairage, la robe d'une vache à poils roux. Des toiles de Rousseau nous ont conservé ces souvenirs. Les moutons aussi allaient fournir plus d'un motif à Millet et à Charles Jacque avant d'être le thème favori de Chaigneau.

Jusqu'à ce qu'ils aient trouvé l'un et l'autre un logis, ils viennent s'asseoir à la table d'hôtes servie par les époux Ganne.

C'est Diaz qui avait persuadé à Charles Jacque de venir habiter Barbizon, et Charles Jacques y avait à son tour décidé Millet. Ils trouvent Diaz animant de son verbe chaleureux la colonie d'artistes qui, chaque soir, tient ses assises dans la pièce des repas. Ses quarante ans approchant n'ont encore rien retiré à son visage, de cette jeunesse qui sera l'âge de ses habituelles inspirations. De sa légendaire jambe de bois il a fait le complément amusant de sa silhouette.

Un jour, il a jeté au mur de la pièce, les tons d'une double fantaisie. On n'a pas tardé à la voir apparaître entourée d'une guirlande de femmes due au pinceau d'un jeune commensal du nom d'Emile Perrin, qui n'était autre que le futur administrateur du Théâtre-Français.

Il n'y aura bientôt plus de surface qui ne soit

(1) J. Gassies. *Le vieux Barbizon* (préface de Georges Lafenestre).

(2) E. Moreau-Nélaton, *Millet raconté par lui-même*, t. I, ch. II.

couverte d'une peinture. (1). Aux signatures de Diaz, Rousseau, Hugues Martin, Français, Célestin Nanteuil, viendront s'ajouter celles de Paul Huet, Jadin, Corot, Anastasi, Desjobert, Ternante, Edme Saint-Marcel. Déjà, court une blanche frise de Grecques élégamment drapées, aux gestes simulant la surprise, que Gérôme a tracées là dans le goût des figures de lécythes — Gérôme, un des plus jeunes de la colonie, depuis hier rendu célèbre par son *Combat de coqs*. Bien qu'il n'ait été amené à Barbizon que par le positif besoin d'une cure d'air et nullement par l'amour de la nature, qui le laisse assez insensible, ne l'excluons point de la colonie, c'est lui qui serait le principal auteur de la « Complainte des peint' à Ganne ».

On la verra, cette complainte, affichée dans l'auberge (2). Chacun la sait par cœur, la fredonne quand il chemine. Elle se chante sur l'air, non encore oublié, de Fualdès :

Une auberge à la lisière
D'la forêt d'Fontain'bleau,
Où s'en vont boire de l'eau
Les peintres à la lisière.
Quand on voit quell'barbe i-z-ont,
On dit qu'i sont d'Barbizon.

Dieu sait si lisière de bois fut un thème ressassé à l'époque ! L'auberge plaçait donc à pied d'œuvre l'apprenti peintre, encore « à la lisière ». Le couplet, d'un trait, nous la dessine avec la physionomie de ses habitués, à deux pas de la forêt à laquelle alors on accédait par une simple allée tapissée de bruyère, sillonnée d'ornières et souvent recouverte de flaques d'eau. C'est cette Allée des vaches par où nous avons vu arriver, sous la pluie, Charles Jacque et Millet avec sa famille.

Avant l'existence de l'auberge les peintres n'auraient su découvrir un gîte à moins de deux kilomètres de la forêt. Ils regaganient, sur la chaussée de Chailly-en-Bière, l'enseigne du *Cheval Blanc*, où la mère Lemoyne leur garantissait, pour deux francs cinquante par jour, la nourriture, le lit et la chandelle. C'est ainsi qu'elle hébergea Diaz et Rousseau dans leurs commencements.

Mais pour la première fois, en octobre 1832, on voit apparaître, dans les archives de l'art français le nom de François Ganne (1). Broscassat, le peintre de paysages et d'animaux, charge par missive un de ses amis de solder chez l'hôtelier une dette demeurée en souffrance depuis une année. Ce François Ganne était un tailleur qui, tout en manipulant ses ciseaux, tenait avec sa femme une petite épicerie. On prit sans doute l'habitude d'entrer s'approvisionner dans sa boutique, puis on s'y arrêta pour « casser la croûte ». Il fixa dès lors, au-dessus de sa porte, la branche de pin ou de genèvrier signalant son nouvel état.

La lettre de Broscassat nous fait connaître en outre que Corot et son compagnon d'Aligny, revenant d'Italie, furent parmi ses premiers hôtes. Mais, de même qu'ils conservaient à leur art cette pondération qu'enseigne le paysage de la campagne romaine, ils n'offraient rien de ce farouche propre à justifier la rime en *bison* faisant écho à Barbizon. Ce n'était pas encore l'entrée en scène, chez le père Ganne des hirsutes « barbes de bison ».

C'est l'auberge du pèr'Ganne.
On y voit de beaux panneaux.
. . . . . .
. . . . . .
On y voit des pétarades
De Diaz de la Pena,
Des fagots verts où s'qu'y a
Des jaun's d'œufs en marmelades.
Ce peintre de Barbizon
A la barbe d'un bison.

Que de fois n'a-t-on pas évoqué à son propos les mises en scène de *Comme il vous plaira* ou du *Songe d'une nuit d'été !* La forêt, sous son faire mol et volontiers papillotant, est cadre de rêverie et de volupté, prête à devenir pays de plaisance et de villégiature, au lieu de conserver, ainsi que sous l'instrument ferme et nerveux de Rousseau, son caractère primitif, d'être maintenue comme à l'écart, endroit de retraite et de méditation. Sous le soleil qui y pénètre et s'y joue par mille lumières mobiles, des nymphes, des fées, des bohémiennes, précédant la venue des élégantes, y font luire ces épaules nacrées qui avaient tant donné chez le peintre de genre de 1830. Mais comme trop de débutants se laissaient ensorceler par les « combinaisons de sa palette un peu chimérique », par son « clapotis de couleurs », pour nous servir des expressions d'Eugène Fromentin, qui subit la contagion lui-

(1) *Illustration*, 1853, 2e semestre, p. 424-425, article d'A. de la Fizelière, *Les auberges illustres*.

(2) J. Gassies, dans *Le vieux Barbizon*, l'a reproduite in extenso.

(1) *Nouvelles archives de l'art français*, 1900, t. XVI, (3e série), pp. 162-163.

même dans les premiers temps de sa carrière, par ses « pétarades », comme vient de dire la chanson, celle-ci a marqué le danger :

Diaz, avec sa patte adroite,
Quand il va peindr' son fatras,
A tous il donne le pas.
Aussitôt chacun en boîte,
Ils le suiv'nt à Barbizon,
Comme un troupeau de bisons.

Quelques mots facétieux de cette sorte suffisent souvent aux ateliers pour formuler la plus juste critique. Chaque hôte du père Ganne trouvait dans le couplet qui lui était consacré, à côté de traits plaisants, s'attaquant à de petits travers personnels, un qui concernait son talent, mérité et parfois cruel :

Ledieu (sur tous les murs bâcle
L'grand homme et son p'tit chapeau ;
C'est à fair'fuir d'Fontain'bleau
Comme au temps d'la grand'débâcle).
Les cerfs dans ses chasses ont
L'élégance... du bison.

Allusion sans doute à un défaut constant chez Philippe Ledieu, cet élève d'Horace Vernet, prédécesseur de de Penne. La gracilité du cerf est périlleuse à plus d'un peintre de chasses (1).

Mais voici que nous est présenté un artiste dont le séjour à l'école de Barbizon dut être d'assez courte durée si l'on en juge par sa manière de peindre, si étrangère à celle qui s'y pratiquait :

Français, à la barbe raide,
A peint du vert et du bleu,
Entre la glace et le feu.
Aussi c'est un peintre tiède.
(Il jabotte à Barbizon
De Fourier comme un bizon).

Il tarde à Français d'avoir amassé le pécule suffisant pour s'en aller dans la campagne de Rome achever son éducation. Il n'est pour l'instant que l'élève de Corot ; c'est un traducteur charmant des promenades des environs de Paris qui a déserté à Bougival l'auberge, devenue célèbre aussi, de la mère Sauvent ; mais son talent aussi bien que sa légendaire physionomie se dessinent ; il est déjà en possession de sa vision propre, car ce que le couplet marque exactement, c'est sa tendance à baigner ses verdures dans le bleuté et à les faire de la sorte apparaître derrière de la moiteur d'atmosphère.

A un autre pensionnaire, Victor Wéry, son homonymie avec un restaurateur fameux du Palais-Royal, a mérité ce rapprochement :

Wéry, gloire sans pareille,
Pour ses dîners cher cotés,
A Barbizon fricotte et
N'fait qu'potag's à l'oseille.
Ses tableaux couleur gazon
Transporteraient un bison.

On le vit aux Salons, de 1845 à 1852, exposer des vues de Barbizon, d'Apremont, du Bas Bréau et de la Vallée de la Solle.

Des noms qui appartiennent à des talents avortés ou fauchés par la mort prématurément attestent l'ardeur à peindre qui régnait dans le hameau. Tout y était motif à s'exercer.

Au mur de la salle même, n'en avons-nous pas le témoignage par les *Harengs saurs et les échalotes* d'Hugues Martin, morceau que le chansonnier n'a eu garde d'oublier. Le Bordelais Hugues Martin, qui, à Barbizon, retrouvait en Diaz un camarade de l'atelier de Sigalon, était en herbe un décorateur de scène pour le théâtre de l'Opéra.

En forêt, l'étude vous enchaînait à elle sans répit :

Qui rôtit sa nourriture
Sur ces rocs ? c'est Paturot.
Comm'l'Indien il fait son rôt
Et s'croit plus près d'la nature.
Il tomb'rait en oraison
Pour les grillad's de bison.

*
* *

Mais on dirait que tout à coup le ton change à la complainte. C'est qu'elle arrive au chef de l'école, que Diaz parfois montrait s'éloignant le matin, pourvu d'un pochon qui renfermait son déjeuner, ou faisait apercevoir immobile dans le lointain, souvent sous une vaste houppelande qui lui donnait l'apparence d'une ruche :

Parmi ces grands noms on voit
Rousseau, dont rien on ne voit.
Quand par hasard on en voit,
Queuq'chose, rien on n'y voit.
Les jurés sont des oisons,
Qui ne val'nt pas des bisons.

Rousseau, que ses retentissants échecs au Sa-

(1) De Philippe Ledieu : « *La Saint-Hubert*, suite de vingt dessins de chasse à courre à plusieurs teintes accompagnés des fanfares usitées. A Paris, chez Baptiste, professeur de trompe... » Album de lithographies publié en 1842 (Au cabinet des estampes, Kc 24).

lon ont rendu âprement inflexible mais signalent à la curiosité du commun, n'aime point à montrer ce qu'il fait, si ce n'est à Diaz dont le désir de fortifier ses dons à le regarder peindre et les discrets signes de déférence ont fini par se pratiquer un chemin jusqu'à lui. Là où les autres ne voient qu'assemblage confus et hasardeux de touches, Diaz discerne les indices d'un œil exceptionnellement doué et d'une âme pathétiquement vibrante.

Il n'y avait pas si longtemps que Rouseseau s'était définitivement fixé à Barbizon. Cette détermination avait été prise en 1847. Mais depuis l'époque où, jeune homme d'une vingtaine d'années, il descendait à Chailly, à l'auberge de la mère Lemoyne, il n'avait jamais cessé de revenir de temps en temps travailler dans la forêt. Il la trouvait, clavier docile à toute la variété de ses inspirations. Si d'elle il a été l'interprète parfait, elle était aussi de lui l'interprète intime et fidèle : lui, tantôt s'associant d'aise au libre, joyeux jaillissement de sa sève, parfois souffrant des entraves opposées à ses ardeurs de vie, des coups portés à ses richesses par l'âpreté de la saison ou par la cognée du bûcheron, et elle, de son côté, lui renvoyant l'écho de tous ses sentiments, lui retraçant l'image de ses combats comme de ses apaisements, aidant ici sa pensée à se porter vers l'idée de l'immensité et du grand tout, renfermant là son observation pénétrante dans un cercle étroit mais où la vie surabonde, tantôt se soulevant dans le désordre de formes qu'appelait son âme de romantique, tantôt se replaçant dans un rythme de lignes qui le ramenait à la sagesse d'un Poussin et quelquefois même comme à son sentiment de l'antique.

Il a trente-huit ans. Il est parvenu au milieu de sa carrière, qui peut, depuis son retour d'Auvergne en 1830, se partager de la façon suivante en se fondant sur trois amitiés de sa vie : première période, celle de Charles De Laberge, d'études en commun sur les hauteurs de Saint-Cloud et surtout devant le Mont Saint-Michel, où le désir de tout exprimer, en s'élevant « du petit au grand », dont son compagnon lui donnait l'exemple, ne l'a jamais quitté et s'est le plus manifesté dans ses dernières productions ; deuxième période, celle de Jules Dupré, dont il retient, selon ses propres expressions, « l'art de *machiner* le tableau et d'en condenser les forces » ; troisième période, à partir de 1849, celle de Millet, où rien n'est beau comme d'observer dans leurs relations les existences et les œuvres de ces deux sages.

Quand le nouveau venu fait son apparition dans le village, précédé déjà de quelque réputation, Rousseau a quitté depuis peu une « triste maison basse et froide de bûcheron » (1), pour celle qui subsiste encore et qu'on voit aujourd'hui attenante à une chapelle ; mais, comme nous le montre une petite vue qu'il a dessinée à la plume vers cette époque, il vit toujours sous le simple chaume (2).

Il doit déjà à des sites de la région l'inspiration de plusieurs œuvres célèbres, qui leur ont donné à eux-mêmes du renom : entre 1836 et 1837, cette *Allée des Vaches* par laquelle nous avons vu, l'été, sous la pluie, arriver Millet avec Charles Jacque, mais figurée par le peintre « sous un ciel de novembre qui l'empourprait et se jouait sur les bruyères et les graminées » (3) et dans une facture si passionnée que le tableau, avant qu'un élève de Rousseau, le chevalier de Knyff, ne l'emportât avec lui en Belgique, était connu dans les ateliers sous le nom de la « Danse des arbres » ; la *Plaine de Macherin*, cette plaine que l'on découvre derrière Barbizon bordant la route de Chailly à Macherin, et qu'il peignit sous un ciel pluvieux et froid qui fit sur Diaz une telle impression que le fervent disciple acheta le tableau ; le *Dormoir du Bas-Bréau*, longtemps dans la collection Laurent Richard, aujourd'hui au Louvre, dont les arbres coupés par le cadre, vous enferment au plein cœur des choses, dans une enveloppante harmonie automnale.

Puis, de 1837 à 1840, ce sont des aspects de la région sur lesquels on voit s'acharner une fatalité destructive : les *Terrains d'automne* qu'il peignit et repeignit, et qui devinrent la propriété du chanteur Baroilhet ; la toile qu'il se décida à appeler les *Bûcheronnes* (ancienne collection Edwards) à cause de deux pauvres femmes qu'on y voit sur le chemin achever de dépouiller un chêne brisé de ses branches basses, tandis qu'une autre s'éloigne sur son ânon et une quatrième, courbée sous son fagot ; puis, dans deux images similaires dont l'une fut conservée toute sa vie par Thore (4), l'ami du peintre et l'autre, acquise en 1850 par l'Etat, est au musée du Louvre, cette *Lisière de forêt* qui n'est pas précisément une lisière de forêt mais, sur le plateau de Bellecroix (son « obser-

(1) Alfred Sensier, *Souvenirs sur Théodore Rousseau*.

(2) Album d'héliogravures d'Amand Durand, consacrées à l'œuvre de Th. Rousseau, planche 21.

(3) Sensier, *op. cit.*, page 95.

(4) Il l'a fait reproduire en eau-forte par Janron au début de son *Salon de* 1844.

vatoire » habituel) la « route ronde » devinée à travers les branches des chênes et les buissons et où deux voyageurs se hâtent sous un ciel bas et brumeux qui recouvre toutes choses de son manteau glacé. Enfin, il a relevé un « motif » auquel il travaillera jusqu'au terme de sa vie et qui, finissant par se dégager des particularités, deviendra, à l'instar des œuvres de Millet, son nouveau compagnon, une œuvre de synthèse : la dévastée *Forêt d'hiver* (1).

Depuis peu, il a commencé une vue du vaste cirque d'Apremont, dont le ciel devait rester inachevé (2). C'était alors un désert ; les roches entassées, où poussaient quelques rares bouleaux, n'avaient pas disparu sous l'invasion, qu'il déplorait tant, des uniformes pins de Sibérie.

La nature, à ceux qui demeurent profondément sensibles à ses spectacles, assure pour toujours la fraîcheur et la jeunesse des impressions. Quelquefois, Théophile Thoré, celui qui fut le témoin quotidien de ses premiers combats, vient de Paris le surprendre dans sa chaumière, et les voici s'enfonçant dans la forêt. Rousseau se retrouve le même avec lui qu'à vingt ans, dans son expédition sur les montagnes de la Faucille, associé à cette fantaisie inépuisable dont débordait Lorentz, le compagnon d'alors. D'une de ces randonnées Thoré a jeté tout brûlant le récit sur le papier et l'a publié en feuilleton dans le *Constitutionnel* (3). Rousseau se retrouvera tel encore avec Millet à plus de quinze années de là. Mais il ne se révélait qu'à de rares intimes avec ce jaillissement de sentiments. Des autres il se tient à distance, et c'est ce que nous a bien marqué le couplet de la chanson, non sans une pointe de mauvaise humeur.

***

La chanson continue son long dénombrement où figure plus d'un nom resté obscur, et où jouent assez comiquement les allitérations :

Citons encore, ô ma Muse,
Guignet, peintre qu'on cognaît...

(qu'on connaît pour son romantisme à la Decamps, poussé jusqu'à l'ultra-romantisme),

Coignet, peintre qui guignait
La gloire qui l'homme amuse...

(mais s'est détournée de cet ancien, né en 1798 et disciple du conventionnel Victor Bertin, pour sourire à l'école nouvelle) (1).

Pour peindre ils brav'nt la bise, on
Les prendrait pour des bisons.

Sautons quelques couplets concernant Brissot de Warville, petit-fils du Girondin Guillemin, son beau-frère et leur ami Toudouze; il se rencontre parfois des lithographies reproduisant de leurs tableaux, mais elles tendraient à prouver qu'ils se désintéressaient de la forêt et de ses environs, et même de l'art du paysage, pour s'adonner aux sujets de genre, dont ils espéraient plus de succès.

Un peintre de bonne trempe
A Chailly coule ses jours.
Barbizon demande toujours
A quand Decamps en décampe,
S'il venait à Barbizon,
Il s'rait le roi des bisons.

A chacun, l'objectif approprié à son génie. Pourquoi Decamps songerait-il à se rapprocher de la lisière ? Son romantisme, méthodique dans la combinaison des formes, qui recherche les horizons rectilignes, tout à l'opposé du romantisme spontané, jaillissant, de Diaz, le rend peu curieux d'élaborer des paysages en face d'horizons rétrécis et d'analyser des sous-bois. C'est l'observateur de la nature le moins soumis, le moins soucieux de se renouveler. Il lui demande de se prêter à sa conception, de répondre à son instinct, ainsi de lui fournir des modèles de vastes ciels tragiquement éclairés ou appesantis, de vastes étendues où allonger et harmoniser des lignes de terrains, projeter des ombres, répercuter des lumières, et où faire intervenir soit quelque épisode de la Bible ou de l'histoire romaine ou encore des Fables de La Fontaine ou du Don Quichotte, soit la silhouette d'un chasseur qui se hâte sous la pluie. Pas de matin, de plein midi, toujours la lumière du couchant qui jaillit d'entre les nuages. A l'auberge du

(1) Gravée à l'eau forte par Brunet-Debaisne. Le Louvre en possède la première pensée dessinée au fusain.
(2) Album d'Amand Durand, planche 16.
(3) *Par monts et par bois*, 1847.

(1) C'était vraiment un artiste d'une ardeur infatigable, qui remplit des albums lithographiques d'études d'arbres et de paysages, voulait réagir comme Corot, son ancien condisciple à l'atelier de Victor Bertin, contre la convention, parcourut, le crayon à la main, l'Italie d'abord, puis la France, les bords du Rhin, le Tyrol, l'Egypte, la Syrie, le Bosphore...

Cheval blanc, dont il demeura longtemps l'hôte fidèle, Dechamps adapte à sa vision comme à ses recettes cette plaine de Chailly qui l'environne, et sur laquelle Millet, à son tour, viendra souvent arrêter son regard.

La complainte ensuite, quittant la personnalité des artistes, porte notre attention sur quelques-uns des thèmes que la forêt propose à leur étude.

L'étang, bien moins, la simple mare est un élément banal du paysage de 1830. Celles que les pluies entretiennent dans la forêt n'ont point été dédaignées. Des noms de peintres sont même restés attachés à deux d'entre elles : la *mare à Dagnan* sur le plateau de Bellecroix, évoquant le séjour d'un délicat peintre de transition dans l'atelier duquel, dès 1831, on s'entretenait de la commune gloire naissante de Diaz et de Rousseau (1), la *mare à Cabat*, rappelant que Louis Cabat, ce naïf talent de l'Ecole de 1830, vint peindre un effet d'hiver en 1837, avant de partir pour la campagne de Rome. Deux autres avoisinant Barbizon étaient fort fréquentées par notre colonie : la *mare à Piat* et la *mare aux Evées* (2) :

Près de la mare aux Evées
Ils entassent leurs effets.
Ils nag'nt à l'heur' des effets
Comm' des grenouill's éprouvées,
Barbottent sans caleçon,
Pas plus décents que des bisons.

Faut-il faire état de pareils couplets qui ne visent qu'au burlesque ?

Les piocheurs, plaçant leur tente
Dans les chemins pas trop doux,
Plant'nt leur piqu' dans les cailloux,
Les cailloux piquent leur plante.
La plante des pieds qu'ils ont
Ne vaut pas cell' des bisons.

Mais ce dernier couplet appelle nos regards vers le terrain, partie du paysage dont un artiste de Barbizon ne négligeait pas le modelé, qu'il aimait à faire sentir solide, résistante sous le pied, et à laquelle un Rousseau, un Millet ont fait exprimer parfois de grandes choses par les tracés d'un simple dessin.

Tous ces grands homm's en peinture,
Vêtus comme des gorets,
Ils s'en vont dans la forêt,
Fair' du chic d'après nature.
Avec un cloporte ils ont,
L'adress' de faire un bison.

Faire du chic d'après nature ! — Précisément contre cela ils ont souci de se mettre en garde. Venir s'installer à Barbizon et ne pas tirer leçon du champ merveilleux d'étude qui s'y offre de toutes parts, serait une dérision méritant son couplet dans la chanson. Voyons donc ce champ merveilleux d'étude :

Deux rochers avec trois chênes,
Trois chên's avec deux rochers,
Un chêne tout bancroch' et
Des rochers qui font la chaîne.
Quels jolis horizons ont
Les peintres de Barbizon !

Mais quelle image, en revanche, serrée et complexe, cet horizon rapproché leur impose ! Le regard du peintre, si enfermé qu'il y soit, n'est pas mesuré dans ses découvertes, au contraire : il voit, dans ce silence, des sous-bois des rais de soleil jaillir et rejaillir, allumant tout un chatoiement de tons ; du printemps à l'hiver, il est près de ce qui va éclore comme de ce qui va périr. Ce qu'il en rapporte et nous présente à savourer tient souvent dans un petit cadre, mais c'est comme une liqueur forte. A circonscrire, à fouiller de la sorte son champ d'observation, un Rousseau a contracté l'habitude des nuances et des multiples notations, qui devient une des marques de son art et qu'il conserve, même quand il sort de ses taillis.

Mais voici Millet s'installant à son tour à Barbizon. Son œil, qui s'est formé devant le spectacle des paysages marins, se tournera d'instinct de la lisière des bois vers l'air libre du village et des espaces qui l'environnent, et désormais l'ancien hameau, qui doit l'origine de sa fortune au voisinage de la forêt, va devenir à côté d'elle une source nouvelle d'inspirations.

PROSPER DORBEC.

(1) Nouvelles archives de l'art français, 1900, t. XVI (3e série), page 159.

(2) Petites couleuvres. Rousseau, sachant qu'il était question d'assainir cet endroit, dont il aimait le caractère sauvage, en dessina, vers 1849, une vue, qui est reproduite dans l'album d'héliogravures, déjà cité, d'Amand Durand (planche 14).

TAM O'SHANTER

(*Conte*)

Ces chansons sont pleines d'elfes et de lutins.
GAWIN DOUGLAS.

Quand les marchands ambulants quittent les rues,
Et que les voisins au gosier sec rencontrent les voisins;
Comme les jours de marché vont finir,
Et que les compagnons commencent à prendre la porte;
Tandis que nous nous asseyons autour des pots de bière,
Et que nous sommes fous et vraiment heureux,
Nous ne pensons pas alors aux longs milles écossais,
Aux marais, aux ruisseaux, aux sentiers, aux barrières
Qui se trouvent entre nous et notre intérieur,
Où se tient assise notre boudeuse et colérique dame,
Rassemblant ses sourcils, comme rassemblant un orage,
Et entretenant sa colère pour la tenir chaude.

Aussi reconnaissait-il cette vérité, l'honnête Tam O'Shanter
Quand d'Ayr nuitamment il revenait au petit trot,
De la vieille Ayr que nulle ville n'a surpassée,
Pour ses honnêtes gens et ses gentes bachelettes,

O Tam! si tu avais eu seulement la sagesse
De suivre les conseils de ta propre femme, Kate.
Elle te disait bien que tu étais un coquin,
Un blagueur, un vantard, un ivrogne fainéant,
Qui, de Novembre à Octobre,
N'avait jamais été tempérant un jour de marché;
Qu'à chaque transport de blé, avec le meunier,
Tu restais assis aussi longtemps que tu avais de l'argent;
Qu'à toutes les fois qu'il fallait ferrer le cheval,
Le forgeron et toi faisiez la fête et tapagiez de compagnie;
Qu'en allant à la maison du Seigneur chaque dimanche,
Tu buvais avec Kirton Jean jusqu'au lundi.
Elle prédisait que tôt ou tard,
Tu serais trouvé noyé au fond du Doon,
Ou attrapé par les sorciers dans l'ombre,
Près de la vieille église hantée d'Alloway.

Ah! gentilles dames, cela m'afflige grandement,
De penser combien de doux conseils,
Combien de sages avis, longs d'une aune,
D'une douce épouse, un mari méprise,

Mais à notre conte! Un soir de marché,
Tam était planté gaillardement,
Dans un coin auprès d'un beau feu clair,
Avec de la bière mousseuse qui divinement désaltérait;
A son coude, le savetier Johnny,
Son ancien, fidèle et altéré compère.
Tam l'aimait comme son propre frère,
Ils avaient fait la fête ensemble des semaines,
La nuit se passait en chants et en trépignements;
Et la bière même paraissait meilleure;
L'hôtesse et Tam devenaient intimes;
C'étaient des témoignages d'amour, des secrets doux et [précieux.
Le cordonnier racontait ses plus piquantes histoires;
Le rire de l'hôte était prêt à faire chorus,
L'orage au dehors pouvait gronder et rouler,
Tam se moquait bien de l'orage!

Le souci affolé de voir un homme si heureux,
A la fin se noya dans la bière,
Comme les abeilles butinent, chargées de leurs trésors,
Les minutes volaient leur route de plaisir.

Les rois peuvent être fortunés, mais Tam était glorieux,
Victorieux des maux de la vie.

Mais les plaisirs sont comme des pavots tombés,
Vous saisissez la fleur, son épanouissement disparaît!
Ou comme des flocons de neige sur la rivière,
Un moment blancs, — puis fondus pour toujours;
Ou comme les aurores boréales,
Qui disparaissent avant que vous ayez remarqué leur place,
Ou comme les couleurs charmantes de l'arc-en-ciel,
S'évanouissant dans la tempête. —
Nul homme ne peut mettre une longe au temps ni à la [marée;
L'heure approche où il faut que Tam saute en selle;
A cette heure, — clef de voûte de l'arche noire de la Nuit,
A cette heure silencieuse, il chevauche sa monture;
Et il se met en route par une nuit telle,
Que jamais pauvre pécheur ne vit en voyage.
Le vent soufflait comme s'il allait rendre son dernier [souffle,
Les averses grésillantes se levaient dans la tempête;
Les éclairs précipités dévoraient les ténèbres.
Haut, profond, prolongé, le tonnerre grondait,
Cette nuit-là un enfant pouvait comprendre,
Que le diable avait des affaires en main.

Bien monté sur sa jument grise, Meg,
— Une meilleure jamais ne trotta, —
Tam galopait à travers les mares et les vases,
Méprisant le vent, et la pluie et le feu,
Tout en maintenant son bon béret bleu,
Tout en fredonnant quelque vieux refrain écossais,
Tout en veillant autour de lui avec des précautions pru- [dentes,
De crainte que les revenants ne le prissent au dépourvu.
L'Eglise d'Alloway approchait,
Où les fantômes et les hiboux gémissent.

Par ce temps, il passait le gué,
Où dans la neige un marchand étouffa;
Il passait devant les bouleaux, les pierres tombales
Près desquelles l'ivrogne Charlie s'était cassé le cou,
Et à travers les genêts, et devant les tables druidiques,
Où les chasseurs trouvèrent des enfants assassinés;
Et près du bassin qui touche la fontaine,
Où la mère de Mungo se pendit.
Devant lui le Doon roule tous ses flots,
L'orage redoublant rugit à travers les bois,
Les éclairs brillent d'un pôle à un autre pôle;
De plus en plus près, le tonnerre gronde;
Quand, illuminée entre les arbres gémissants,
L'église d'Alloway semble incendiée,
Dans chaque flaque les flammes se reflètent,
Et haut résonnent les réjouissances et les danses. —

Inspiré et hardi Jean Graindorge (1).
Combien de dangers nous as-tu fait mépriser!
Pour deux pences nous ne craignons plus aucun mal;
Avec du whisky nous ferions face au diable! —
Leurs fumets troublaient si bien la caboche de Tammy,
Qu'à jeu égal il ne se fût plus soucié des démons que [d'un boddle (2).
Mais Maggie se tenait immobile d'étonnement,
Jusqu'à ce que, par le talon et la main admonestée,
Elle s'aventurât dans la lumière.
Alors vraiment Tam vit un étrange spectacle :
Sorciers, magiciennes en danse,
— Non le cotillon, apporté dernièrement de France,

Mais hornpipes, gigues, strathspeys et rondes,
Mettant la vie et le vif-argent dans leurs talons.
Au banc d'une fenêtre de l'Orient
Est assis le vieux Nick, sous la forme d'une bête,
Un chien grognon, noir, renfrogné, énorme,
De leur donner musique avait charge;
Il soufflait dans les cornemuses et les faisait crier,
A en ébranler le toit et les poutres. —
Des cercueils se trouvaient autour comme des armoires [ouvertes,
Qui exhibaient les morts dans leurs derniers vêtements,
Et par quelque diabolique et adroite sorcellerie,
Chacun dans sa froide main tenait une lumière,
A l'aide de laquelle l'héroïque Tam était capable,
De remarquer, sur la Sainte-Table,
Les os d'un meurtrier enchaîné avec les fers du gibet.
Deux mains de malheureux non baptisés,
Un voleur récemment puni de ses crimes,
Dans un dernier râle, la bouche béante.
Cinq tomahawks teints d'un sang rouge;
Cinq cimeterres souillés de meurtre,
Une jarretière avec laquelle on avait étranglé un enfant;
Un couteau qui avait charcuté la gorge d'un père,
Auquel son propre fils avait arraché la vie,
Les cheveux gris encore collés au manche...
Et des choses encore plus horribles et effrayantes,
Que même de les nommer serait un crime.

Comme Tammy regardait, s'étonnait et s'intéressait,
Les réjouissances et les danses devenaient de plus en plus [folles et plus furieuses.
Le Joueur de cornemuse soufflait de plus en plus fort;
Les danseurs volaient de plus en plus vite,
Ils s'élançaient, se joignaient, se croisaient, s'attrapaient,
Jusqu'à ce que chaque commère suât et fumât,
Et jetant ses haillons pour la circonstance,
Vint y sautiller, en chemise!

Maintenant Tam, ô Tam! si elles avaient été des coquines
Et dodues et grandelettes, dans leur fleur;
Et leurs chemises au lieu d'être de grise toile,
Faites de lin blanc comme la neige!
Mes culottes, ma seule paire,
Qui autrefois étaient de velours d'une belle couleur bleue,
Je les aurais même enlevées de mes reins,
Pour un regard des jolis oiseaux!
Mais des sorcières flétries, vieilles, ricaneuses,
Des vieilles de landes qui enfantent des ânons,

(1) *Un Barleycorn*, nom burlesque donné à la bière.
(2) Menue monnaie écossaise ancienne.

Et s'élancent, chevauchant des vaches aux cornes torves,
Je m'étonne qu'elles ne t'aient pas tourné l'estomac.

Mais Tam savait ce que c'est qu'une belle.
Il y avait une gaie et jolie créature
Qui cette nuit là brillait dans la troupe,
(Longtemps célèbre sur le rivage de Carrick!)
Par ses sorts elle tua plus d'une bête,
Et fit naufrager plus d'un bon vaisseau,
Et gâta bien du blé et de l'orge,
Et remplit tout le voisinage de crainte.
Sa courte chemise de lin de Peisley,
Qu'étant jeune fille elle avait portée,
Etait vraiment trop courte,
Mais c'était sa meilleure, et elle en était fière, —
Ah! elle ne savait guère, ta respectable grand-mère,
Que cette chemise qu'elle acheta pour sa petite Nannie,
Pour deux livres écossaises. (C'était là toute sa richesse),
Servirait à parer une danse de sorcière.

Mais ici ma muse doit replier son aile;
Aussi bien ces vols sont au-delà de son pouvoir.
Pour chanter comment Nannie sautait et dansait,
(C'était une souple et gaie luronne),
Et comment Tam se tenait, ainsi qu'un ensorcelé,
Et pensait que ses yeux étaient éblouis.
Même Satan regardait et s'agitait,
Et tournait et soufflait de toute sa force.
Jusqu'à ce qu'à la suite d'une cabriole, puis d'une autre,
Tam perdit sa raison complètement,
Et cria un : « Bien fait, la courte chemise!... »
Alors dans un instant tout devint sombre,
Et c'est à peine s'il avait éperonné Maggie,
Quand la légion infernale s'élança.

Comme les abeilles bourdonnent en une colère importante
Quand les troupeaux saccageurs s'élancent du côté de leurs [ruches,
Comme les ennemis déclarés de Pussy (1)
Quand, pop! il s'élance de devant leur nez;
Comme la fureur court parmi la foule du marché,
Quand un « Empoignez le voleur! » résonne à voix haute;
Ainsi Maggie court, les sorcières suivent
Avec plus d'un hululement et d'un râle effrayant.

Ah! Tam! Ah! Tam! tu auras ton présent!
Dans l'enfer tu rôtiras comme un hareng!
En vain ta Kate attend ta venue,
Kate bientôt sera une malheureuse femme!
Maintenant fais ton dernier effort, Meg,
Et gagne le milieu du pont.
Là vers eux tu pourras agiter ta queue,
Ils n'oseront jamais traverser une eau courante (2);
Mais avant qu'elle puisse atteindre le milieu du pont,
Par le diable! elle n'aura plus de queue à secouer!
Car Nannie bien avant les autres
Sur la noble Maggie se précipite
Et se jette en un bond furieux sur Tam.
Mais elle ne connaissait pas la fougue de Maggie,
Qui d'un bond emporta son maître sain et sauf,

(1) Pussy, nom familier donné au lièvre en Ecosse.
(2) Les sorcières, d'après les légendes écossaises, ne suivent jamais quelqu'un sur un pont.

Mais laisse derrière elle une queue grise.
La sorcière l'avait empoignée par la croupe,
Et lui en laissa à peine un petit bout.

Maintenant, qu'en lisant ce conte véritable,
Chaque mari, et tous ceux qui ont une mère prennent [garde !

Si à boire vous êtes enclins,
Ou si vous avez dans l'esprit de courir les robes courtes,
Pensez ! vous pouvez acheter ces joies très cher,
Souvenez-vous de la jument de Tam O'Shanter.

ROBERT BURNS.

Traduit de l'Ecossais par Hugues Rebell.

LE ROMAN

LE JEUNE HOMME MODERNE ET LA FEMME (1)

Si c'est déjà un plaisir, et qui devient de plus en plus rare, de rencontrer dans une œuvre littéraire la réussite complète, on ne saurait guère trouver mieux que le nouveau roman de M. Marcel Prévost. Il est fait, comme on aimait à dire jadis, de main d'ouvrier. L'intérêt du sujet, pris au vif du temps présent, l'actualité des personnages, le mouvement de l'action, l'habileté de la composition, l'aisance du récit s'unissent pour donner à cette lecture tout l'agrément possible, et l'on ne garde pas souvent l'impression de mieux connaître un aspect de l'existence d'aujourd'hui, d'avoir pénétré, par-delà les allures et le décor que lui donnent ses traits extérieurs, jusqu'à la réalité des sentiments, des caractères et des âmes.

M. Marcel Prévost n'a jamais été un observateur austère ni chagrin. Il se plaît à l'étude des mœurs de son temps, et il semble s'y plaire d'autant plus qu'il y rencontre plus de liberté, d'audace, de nouveauté scabreuse. Ce goût ne fut sans doute pas étranger à son succès. Celui-ci date d'un roman dont le titre, il y a trente-cinq ans, ne laissait pas d'être déjà assez sensationnel pour l'époque : *Les Demi-Vierges*. On n'a pas oublié comment l'accueil fait aux *Lettres de Femmes* encouragea l'auteur à les multiplier et à faire suivre la première série d'une deuxième, puis d'une troisième, sans que jamais la moindre lassitude chez ses lecteurs ou lectrices vînt l'avertir qu'il fût temps de s'arrêter. Aucun autre écrivain n'est plus maître à la fois de son talent et de son public, ne sait mieux ce qu'il veut faire et comment il faut le faire. En bon observateur qui ne doit ni rester en arrière de ses contemporains, ni les devancer, il ne lui reste qu'à choisir ceux à côté desquels il se tiendra avec le plus de plaisir et de profit. Le choix de M. Marcel Prévost fut toujours habile, souvent heureux. Il se pourrait que ce clairvoyant romancier eût cette fois trouvé la matière la plus appropriée à sa manière et les conditions les plus favorables au plein épanouissement de sa virtuosité. A qui soutiendrait que *Voici ton Maître* est son chef-d'œuvre, je ne vois pas trop ce qu'il y aurait à répliquer.

C'est le récit d'une jeune femme qui a trente et un ans en 1929 et qui en avait donc seize quand la guerre vint effectuer dans les conditions de la vie la grande coupure. Elle appartient à une époque de transition. L'auteur va nous montrer comment elle s'adapte. La plus sérieuse de toutes les jeunes filles que nous voyons en 1915 dans le pensionnat Billiac, à Arcachon, la plus traditionnelle aussi et la plus conforme, par sa nature et son éducation, au modèle ancien, est précisément celle qui se pliera avec le plus de souplesse aux conditions nouvelles et s'accordera avec le plus d'aisance au rythme moderne de la vie. Après la guerre, Andrée vient rejoindre à Lille sa mère qui, en vaillant chef d'industrie, est restée à son poste pendant l'occupation afin de sauver tout ce qui pouvait être sauvé ; elle l'aide à remettre en marche l'usine, à rétablir dans ses affaires l'ordre et la prospérité ; elle épouse sagement l'homme dont l'actif et intelligent concours a facilité cette tâche, et la vie sans doute continuerait ainsi pour elle, si la mort soudaine de son mari, après deux ans de cette existence commune, n'était venue y mettre fin. Quelques mois encore de rude labeur pour régler une seconde fois l'organisation de la firme, et Andrée, que ses forces, surmenées de toute manière — car elle avait un mari exigeant — abandonnent maintenant, va faire en Suisse une longue cure de repos d'où elle sortira renouvelée, avec le sentiment qu'elle ne doit pas continuer son avenir dans le sens de son passé.

Ce qu'elle veut, en somme, c'est la liberté, et elle est prête, pour la conquérir, à faire sa propre révolution. Elle se révolte donc d'abord con-

(1) MARCEL PRÉVOST. *Voici ton maître*. Editions de France, 1 vol.

tre sa sagesse, qui l'a soumise, asservie, à sa mère, à son mari, à sa famille, à son milieu lillois : ne s'en est-il pas fallu de peu aussi qu'elle se soumette à son beau-frère, prêt à tenir auprès d'elle la place et le rôle du disparu ? D'un coup sec, elle brise tous ses liens, elle rejoint à Paris les compagnons de « l'époque heureuse où elle s'était gouvernée elle-même », des quatre années d'Arcachon, qui avaient constitué jusqu'à présent son trésor de bonheur. Avec eux, c'est-à-dire sous les auspices de Fanoute, de Max, de Roland, d'Arthez et de leurs compagnons habituels, elle va faire l'apprentissage de son époque.

Fanoute et son frère Roland de Lasparren, Max de Vence, le docteur Arthez : figures d'aujourd'hui que M. Marcel Prévost s'est plu à faire vivre non seulement dans le détail de leur vérité individuelle, mais aussi avec leur signification psychologique. Un roman de mœurs ne saurait être un document d'époque s'il n'est en même temps un document humain, car les personnages sont pris dans cette alternative ou d'avoir une âme, auquel cas ils sont à la fois d'aujourd'hui et de toujours, ou de n'en avoir point, et ils ne sont alors que des mannequins datés. L'observation de M. Marcel Prévost est très précise et ses personnages nous donnent l'impression qu'ils sont tout à fait réels, des pièces d'un ensemble que nous percevons confusément autour de nous, et c'est cette concordance même, c'est cette cohésion qui est, dans l'ordre social comme dans l'ordre scientifique, le signe essentiel de la vérité.

Trois d'entre eux sont d'une importance à peu près égale et restent, d'un bout à l'autre du récit, à peu près sur le même plan : Andrée Simonis — celle qui raconte l'histoire, — Fanny de Lasparren, et son frère cadet, le jeune Roland, qui était un gamin de douze ans en 1914 et n'en avait donc encore que vingt-cinq en 1929. C'est lui le véritable héros du livre, comme l'indique le titre et comme le précise l'avant-propos : il s'agit dans ce roman-là, comme dans le précédent, *L'Homme vierge*, nous dit M. Marcel Prévost, « du jeune homme moderne en présence de la femme ». Mais les deux cas sont très loin d'avoir une égale portée. L'auteur, très nettement conscient comme toujours de ce qu'il veut faire, s'est attaché à nous représenter avec Arnal « une conscience supérieure » ; celui-là est, « par l'absolu de son caractère, sinon une exception, au moins un cas limite, tandis qu'il existe en ce moment une centaine de Rolands en France, ni meilleurs, ni pires, ni plus ni moins intelligents, et concevant à la façon de Roland l'amour, l'honneur, la sensibilité, l'argent ». En d'autres termes, « Roland s'inscrit... parmi ceux qui offrent tous les caractères spécifiques de leur époque, *sans presque rien y ajouter d'individuel.* » Et M. Marcel Prévost s'étonne d'être le premier à essayer de dépeindre un modèle si différent du modèle ancien, si intéressant et si courant.

Très différent du modèle ancien, en effet, Roland de Lasparren présente tous les traits à quoi se reconnaissait naguère encore l'homme mûr : prédominance de la volonté sur la sensibilité, de l'esprit positif sur l'imagination, du calcul sur la spontanéité, de l'ambition sur l'amour. Cette ambition est, par surcroît, fort positive elle-même, terre-à-terre et brutale : c'est l'ambition de gagner de l'argent, d'en gagner vite, d'en gagner beaucoup. De tout temps, sans doute, et depuis la Révolution plus qu'avant, il y eut de jeunes ambitieux ; mais ils étaient une exception et leur ambition, d'autre part, avait quelque chose de désintéressé, de poétique, d'idéal : ils rêvaient de gouverner les hommes ou de les enchanter, d'être poètes, artistes, hommes d'Etat. Sur les genoux de leur mère, combien avaient été bercés, au cours de ce XIXe siècle qui, d'un bout à l'autre fut un siècle romantique, par la fameuse romance :

> Ange du ciel, que seras-tu sur terre ?
> Homme de paix ou bien homme de guerre,
> Prêtre à l'autel, beau cavalier au bal,
> Brillant poète, orateur, général ?...

Les jeunes gens rêvaient... Le signe caractéristique de ceux que représente le Roland de M. Marcel Prévost est peut-être qu'ils ne rêvent plus. Dès qu'ils ont l'âge d'entrer dans la vie, ils agissent et leur action n'a qu'un but : s'emparer de ce qu'ils considèrent comme l'unique instrument de supériorité, de puissance et de plaisir, l'argent. Pour l'atteindre, couper au plus court, par une voie nouvelle, directe, qui n'est plus celle des études, des concours, des grandes écoles, mais la voie des « affaires ». Elle est large, comme le mot lui-même, ouverte à tous. On le croit du moins, car rien n'en défend l'entrée ni ne la garde. Libre à tous de s'y engager, de s'y élancer. La liberté, ne fut-ce pas toujours l'inspiratrice de la jeunesse ? Certes ; non toutefois dans le même sens. Ce qui était cher aux jeunes hommes après les disciplines si rigoureuses du lycée, l'étroite surveillance de la famille, c'était cette simple joie d'aller et de venir, de se trouver maître de ses mouvements, d'échapper à la règlementation de toutes ses

heures, d'entrer et de sortir à son gré. Ils en jouissaient d'autant plus vivement qu'ils savaient qu'elle était un bien éphémère. Ne se trouvait-elle pas limitée pour beaucoup à la durée des vacances, pour d'autres, qui se classaient parmi les favorisés, à leurs années d'étudiants ? Demain, viendraient les obligations nouvelles, celles de la carrière aimée, choisie. On reprochait alors, non sans raison, aux jeunes Français un goût excessif pour les perspectives d'une activité réglée. C'est son activité même que le jeune homme moderne souhaite soustraire à toute contrainte imposée, quitte à s'imposer, quand il le faut, la plus dure de toutes, celle de l'intérêt et à « businesser », comme dit Roland, vingt-quatre heures de suite, « sans manger, ni dormir, rien que boire ».

A vingt-cinq ans, Roland possède déjà plus d'un million, qu'il a su gagner en buvant des cocktails avec des Américains qu'il promène dans des boîtes de nuit et auxquels il vend des tableaux, en spéculant aussi quelque peu sur des valeurs de bourse. Un million, une pauvre petite « unité » (car c'est par millions que comptent ces garçons-là, comme on comptait dans la génération précédente par milliers de francs), qu'est-ce autre chose qu'un commencement, un point de départ, un tremplin pour sauter plus haut ? La grande affaire est donc de continuer, de ne pas s'arrêter en si bon chemin, en si bel essor. Le reste est bien secondaire. Aussi Roland ne fait-il aucune attention à la charmante amie de sa sœur, Andrée Simonis, quand il rencontre cette Lilloise avec Fanoute et sa bande au « Pigett », une boîte de nuit, et la ramène à son hôtel. Elle ne prendra quelque intérêt à ses yeux que lorsqu'il saura qu'elle possède un Crayer, et il s'empressera alors de lui rendre visite pour lui en offrir « cinq cents billets », entendez des billets de mille. On pense combien Andrée, qui déjà, sans le vouloir, ni presque sans le savoir, n'est préoccupée que de ce garçon, sera touchée de la démarche. Mais il n'a pas fini de lui faire voir du pays, comme on disait naguère, et bientôt, fauché par la baisse, il vient lui emprunter neuf cent mille francs, si parfaitement ivre d'ailleurs qu'elle est obligée de le coucher dans son propre lit et qu'il lui faut, à lui, attendre le lendemain matin pour aborder la question.

C'est pourtant ainsi qu'ils s'acheminent vers l'amour, et dès le début l'habileté de l'auteur ne nous laisse aucun doute à cet égard : « On finira tout de même par être deux camarades... croyez-moi... », avait dit Roland à Andrée, en se retirant après la proposition d'achat du tableau. Nous le savons bien et nous savons même ce que sera inévitablement cette camaraderie, tout ce qui s'y ajoutera pour en faire quelque chose de plus grand, de plus fort. Un jour viendra, qui n'est pas loin, où ils sentiront qu' « une entente profonde, une entente complexe, solide » s'était établie entre eux depuis longtemps, et la claire conscience qu'ils auront de cet accord déterminera leur conduite : il ne leur restera plus qu'à s'épouser. Egalement pratiques, chacun à sa manière, ils en viendront du même pas à cette conclusion, réalisant ainsi la réussite parfaite dans un monde et un temps auxquels ils avaient su s'adapter.

Tous ne réussissent pas. Ce que peut être la misère d'une faillite en de telles conditions, nous le voyons par l'exemple de Fanoute. A quoi lui ont servi sa beauté, son allant, son charme irrésistible ? Mal mariée et redevenue libre, elle se fait l'esclave d'un ruffian, comme elle dit, qui la trompe, la ruine et finit par l'abandonner pour épouser des dollars du Michigan. Sa santé n'a pas résisté à la tension nerveuse, à la fièvre constante que lui ont imposées cette vie folle, ce surmenage ininterrompu du corps, de la tête et du cœur. Brusquement, les ressorts se brisent dans une double débâcle physique et morale ; elle s'abat, terrassée ; en même temps que ses forces, elle a usé, épuisé sa volonté de vivre, et si elle meurt, c'est surtout parce qu'elle se laisse mourir.

Fanoute, elle aussi, représente toute une catégorie de femmes de notre temps. Il y a quelque chose de pathétique dans son destin. Autour d'elle se groupent des comparses de cette tragique comédie. Le monde où l'on s'amuse : comme il a changé depuis les brillantes années aujourd'hui légendaires, du Second Empire ! Comme il nous apparaît plus indifférent à la fois et plus brutal, plus pressé et plus tendu, plus cosmopolite et plus fermé, pareil à une Internationale du plaisir qui prendrait les allures d'une société secrète. Ce sont d'assez singulières et troublantes figures qu'a dessinées avec sa sûreté de traits et sa pénétration, M. Marcel Prévost, sous les noms de Max de Vence, Dolorès et Ramon Belclan, Margaret Leslie, Brigitte Bolton. Oui, comparses qui, avant même la fin de l'histoire, auront déjà commencé de se disperser. Et Fanoute étant tombée sur le chemin, il ne restera plus que les deux vainqueurs, ces deux créatures de choix : le cynique et hardi garçon d'aujourd'hui, pas plus mauvais qu'un autre peut-être, et la femme moderne, dégagée des tra-

ditions de sa race, mais encore appuyée sur les avantages solides que, dans l'ordre moral et social, elles lui ont transmis.

La question suprême se pose alors, celle qui se dresse devant Andrée elle-même quand elle s'interroge sur ses propres sentiments à l'égard de Roland : « Est-ce que cela peut s'appeler de l'amour ? » M. Marcel Prévost semble avoir voulu que la réponse s'exhale du roman et flotte dans son atmosphère. S'il la condensait dans une formule, ce serait sans doute dans celle-ci : Pourquoi pas ? L'amour ne saurait-il, comme les autres sentiments, comme toutes les choses humaines, changer avec les époques, prendre la forme et la couleur du temps ? Et, sous toutes les métamorphoses, ne garde-t-il pas, aussi bien, un fond immuable, un élément essentiel à quoi il se reconnaît, quelque chose d'éternel ? L'éternel masculin, l'éternel féminin... Le reste varie, suit les mœurs, la mode. M. Marcel Prévost se plaît à saisir ces variations, mais il n'oublie pas ce qui demeure. Et c'est à ce sens du permanent, uni à son goût de l'éphémère, à cette double faculté d'observer les apparences et de pénétrer jusqu'à l'humaine réalité, qu'il doit ses qualités de moraliste et une belle part de son talent de romancier.

Firmin Roz.

LE THÉATRE

LA SAISON A LONDRES

L'amateur de théâtre qui visite Londres pendant la « season » doit s'attendre à voir nombre de farces puériles, de comédies sentimentales et de drames policiers, souvent américains. En revanche, il peut espérer trouver quelques pièces remarquables ou du moins neuves par certain côté, et quelques reprises intéressantes d'œuvres remontant à l'une ou plusieurs des quatre périodes notables du théâtre anglais : les temps de Shakespeare, la Restauration, les années 1760-1780 et les années 1890-1914.

Cette année-ci, il sera des deux points de vue quelque peu désappointé.

*
* *

En fait de reprises de ce qu'on peut appeler le répertoire classique (celui antérieur au XIXe siècle) il n'en trouvera qu'une seule, celle des *Beaux Stratagemes*. La pièce est familière aux Parisiens grâce à M. Dullin, qui, le premier, je pense, à révélé au public français ce qu'il est convenu d'appeler le théâtre de la Restauration. Farquhar en est un représentant typique, encore que, chronologiquement, il date du temps où les Stuarts avaient déjà repris le chemin de l'exil. Et on a souvent révélé que sa première pièce coïncide avec la publication de la fameuse brochure de Collier, qui a déchaîné contre la comédie mondaine, et à vrai dire passablement licencieuse de l'époque, ce vent de puritanisme qui amena si vite sa disparation. Mais, ainsi que l'a remarqué Henry Bidou, le théâtre peint plutôt les mœurs de la génération passée que celle de la génération présente. Et puis les façons de vivre et de penser ne changent que lentement. Enfin les règnes de Guillaume III et d'Anne coïncident avec les longues luttes contre Louis XIV et les temps de guerre marchent souvent de pair avec une morale relâchée. Pour toutes ces raisons, les héros de Farquhar n'ont guère plus de scrupules que ceux des comédies de la génération précédente. Il a hérité aussi de Wycherley, Congreve et Vanbrugh leurs sens du théâtre, et leur dialogue, aussi alerte et aussi épicé que l'action de leurs pièces. Les milieux dans lesquels le jeune Irlandais a passé sa brève et aventureuse existence (1677-1707) étant encore plus libres que la Cour fréquentée par ses prédécesseurs, son ton est même parfois encore plus monté que le leur.

Considéré en lui-même, Farquhar est un vrai homme de théâtre. Ses deux dernières pièces : *L'officier recruteur* et *Le stratagème des roués*, malgré quelque faiblesses dans leurs dernières parties, dues probablement à la hâte avec laquelle elles ont été composées, sont vives, originales et amusantes. Si l'auteur avait vécu il aurait peut-être atteint aux chefs-d'œuvre.

Le *Royalty* disposant de plus de moyens que l'*Atelier* il a pu monter les *Stratagèmes* avec autant de luxe que de goût. On reconnaît la main de M. Nigel Playfair, de l'homme grâce auquel *L'opéra du Mendiant* a fait le tour de l'Europe, et qui a remis en honneur *La Duègne* de Shéridan, *Le Chemin du Monde*, de Congreve et d'autres comédies classiques dont les noms seuls étaient en fait connus.

Le Royalty a pu aussi réunir une troupe de pre-

mier ordre. Le principal rôle féminin est tenu par Miss Edith Evans. Cette actrice, jouant très en dehors, passe pour originale ici, où la plupart de ses camarades n'appuient pas sur des effets faciles. A nous, bien que très jeune, elle rappelle un peu la manière de Mme Sorel. J'ai signalé l'excellence de la mise en scène ; pourtant une réserve s'impose : pourquoi jouer la pièce en costumes Louis XV? On me répondra qu'on a vu souvent à Paris les héros de pièces datant de la fin du règne de Louis XIV, porter la perruque poudrée. C'était même jadis la règle. Ce ne l'est plus aujourd'hui, heureusement. Et puis, en l'espèce, nombre de détails — il est entre outre question de la guerre de Succession d'Espagne — datent la pièce de l'année où elle fut écrite.

Une autre observation, celle-ci d'une portée générale, vient à l'esprit toutes les fois qu'on voit une pièce du répertoire de la Restauration. On rapproche souvent ses auteurs de Molière. Sans doute, ils l'ont beaucoup étudié. Mais, à part Wycherley peut-être, ils s'apparentent, et par leurs intrigues et par leurs personnages et par leur tendance à peindre des mœurs plutôt que des caractères, de leurs véritables contemporains français : Regnard, Lesage, surtout Dancourt.

Si la plus grande partie du règne de Victoria fut dramatiquement parlant stérile, sa fin fut marquée par une renaissance qui promettait même plus qu'elle n'a tenu. *The nineties*, les années quatre-vingt-dix, (ou, pour parler plus clairement, la dernière décade du XIXe siècle) sont une date pour la scène britannique. Elles ont même donné naissance à l'excellent *Théâtre Anglais* d'Augustin Filon. Cette année, par un de ces retours de la mode si fréquents en Grande-Bretagne, on y est revenu. L'hiver dernier, on a remonté un certain nombre de pièces à succès de l'époque. Mais comme tout se fait sans plan arrêté, on a négligé la plupart des pièces marquantes. De Pinero on a repris un vieux vaudeville, fin et amusant par ailleurs. Henry-Arthur Jones est resté complètement oublié. Si bien que des triumvirs qui régnaient il y a trente-cinq ans, seul Oscar Wilde est revenu au premier plan. Ne nous plaignons pas de cette préférence. Pour des raisons diverses, des dramaturges de son temps, il est le plus connu sur le continent, et les reprises de son meilleur vaudeville (*The importance of being Ernest* : titre intraduisible), et de sa meilleure comédie, *L'Eventail de Lady Windermere*, nous permettent de le juger plus exactement comme homme de théâtre. Ce qui frappe d'abord, c'est qu'à la scène, ses pièces nous donnent beaucoup moins de plaisir qu'à la lecture. Et le pourquoi appert clairement. A part, peut-être, Bernard Shaw, aucun dramaturge anglais n'a eu plus d'esprit. Son dialogue est un véritable feu d'artifice. D'aucuns estiment qu'il abuse du procédé facile qui consiste à provoquer le rire en renversant les préjugés sociaux et les idées prévalantes. Ainsi : un de ses personnages déplore que le peuple ait perdu la notion du devoir social et ait cessé de donner de bons exemples aux classes aisées. C'est, écrivait Filon, l'esprit d'Oxford qui consiste à provoquer le rire en marchant sur la tête. Mais d'abord, il n'est pas facile de marcher sur la tête pendant plusieurs actes. Et puis l'esprit de Wilde est loin d'être monocorde ; plusieurs de ses épigrammes montrent une connaissance profonde de la vie, tout au moins de la vie mondaine. Ses simples boutades sont souvent de la drôlerie la plus imprévue ; exemple : un pianiste amateur demande à quelqu'un qui se trouve dans la pièce voisine : « Connaissez-vous le morceau que je jouais? » — « Je n'ai pas cru poli d'écouter aux portes ». Et puis, il a le style, qui, à côté de tant d'autres mérites, a celui de la personnalité.

A la scène, toute cette pyrotechnie ne laisse pas que de nous divertir, d'autant plus que le dialogue de Wilde est celui d'un homme de théâtre, il passe la rampe. Cependant, elle n'arrive pas à nous cacher l'action, et celle-ci est cruellement dépourvue de toute originalité. Pour ses intrigues, Wilde s'est contenté d'imiter les auteurs en honneur dans sa jeunesse ; dans *The importance* il a copié les vaudevilles naïfs de Byron (l'homonyme mais non le rival du grand poète) ; pour ses comédies, il s'est tourné vers le Sardou de *Dora*, pièce qui vers 1880, jouit à Londres d'une vogue incroyable non encore complètement éteinte. Heureusement, il avait le sens du théâtre ; ses intrigues peu neuves, sont du moins bien agencées. Peut-être même sont-elles, étant donnés les goûts conservateurs du grand public, un des éléments de son succès actuel.

*
* *

Avant d'arriver aux nouveautés londoniennes, disons un mot des pièces françaises. On n'en joue actuellement que deux : *Désiré*, de Sacha Guitry et *Monsieur Lambertin*, de Verneuil. J'ai déjà vu représenter ces mêmes pièces à Munich et à Vienne. Elles semblent donc avoir plus de succès à l'étranger que dans leur propre pays.

Pour *Monsieur Lambertin*, la chose se comprend ; drame rapide, très bien fait, original ou donnant l'impression de l'originalité ne fût-ce que par le nombre, restreint à deux, des personnages ; il se jouerait plus fréquemment à Paris s'il se trouvait pour l'adopter un couple de grands acteurs ou tout simplement un protagoniste de premier ordre comme M. Bassermann en Allemagne ou Mme Mary Newcomb, à Londres.

Quant à *Désiré*, on lui a reproché à Paris d'être une pièce bien mince. L'esquisse d'une esquisse, a écrit M. Pierre Brisson, antérieurement à ses démêlés retentissants avec l'auteur. Les spectateurs étrangers seraient-ils moins accoutumés à des plats largement servis? Ou bien pardonnent-ils les faiblesses de la comédie en considération de la parfaite originalité du sujet et du brio du dialogue? Toujours est-il que *Désiré* plaît à Londres plus encore qu'à Vienne. Il faut dire qu'il est joué de façon parfaite. Le rôle principal y est même mieux tenu qu'à Paris en ce sens que M. Owen Nares (acteur par ailleurs réputé), nous présente un véritable domestique, tandis qu'à Paris l'auteur, qui s'était chargé du rôle de Désiré, restait avant tout M. Sacha Guitry. A part les Français, les seuls étrangers traduits sont des Hongrois. On donne deux pièces de Molnar, dont l'une *Le Cygne*, fut, il n'y a pas très longtemps, donnée à l'Odéon, et une pièce de Lothar. Cette popularité du théâtre magyar est un phénomène on peut dire paneuropéen. Il date d'après-guerre. Les Français n'ont pas à s'en plaindre car c'est à l'école des dramaturges de Paris, beaucoup plus qu'à celle du théâtre allemand ou scandinave, que se sont mis les écrivains de Buda-Pesth.

Le prestige des vieux romans français transparaît aussi dans une nouvelle adaptation des *Trois Mousquetaires*. Après en avoir fait un drame, bien différent de celui que Dumas lui-même avait tiré de son roman, les Anglais nous les présentent sous forme d'une opérette à grand spectacle qui, si je ne me trompe, a, sous sa forme primitive, paru en Allemagne. C'est un succès énorme grâce, pour beaucoup, à une mise en scène d'un luxe inouï et d'une interprétation *di primo cartello*.

*
* *

Peu de Français ignorent le fameux chapitre de *L'histoire de la Littérature Anglaise* où Taine a parallèlement étudié Musset et Tennyson, montrant dans le premier un représentant typique du Paris d'il y a cent ans et dans le second l'incarnation poétique de l'ère victorienne. A ce compte, *Le Diable et la Dame*, pièce que le futur poète-lauréat écrivit à quatorze ans, et qu'on vient de découvrir après plus d'un siècle, paraîtrait, au premier abord, plutôt une œuvre de jeunesse de Musset. C'est une diablerie médiévale, haute en couleur, d'une reine nettement élisabéthaine, tenant peu compte des scrupules nouveaux ou religieux des auditeurs. On ne retrouve le Virgile anglais que dans quelques vers, empreints d'un sentiment délicat et juste de la nature, et aussi hélas ! dans une intrigue monotone et un dénouement brusqué. En effet, l'auteur des *Idylles du Roi*, tout grand poète qu'il fût, n'était pas doué pour le théâtre. Des sept pièces, petites et grandes, qu'il écrivit dans sa maturité, seule une, *Becket*, a tenu quelque temps l'affiche. Encore le succès était-il dû pour beaucoup à Henry Irving, — qui monta et joua admirablement la pièce — et à l'auréole qui entourait le nom du poète, qui faisait alors figure de gloire nationale.

Malgré tout, *Le Diable et la Dame* reste une curiosité littéraire de choix. Il faut féliciter le *Arts Theatre Club* de l'avoir montée et profiter de l'occasion pour dire les services que cette société, qui monte chaque semaine une pièce anglaise ou étrangère intéressante, rend à l'art dramatique. Il faut regretter seulement que ses spectacles ne soient pas accessibles au grand public.

*
* *

Passons aux nouveautés. On chercherait en vain quelque nouvelle pièce signée d'un nom célèbre à l'étranger : Pinero, Barrie, Somers et Maugham. De Bernard Shaw lui-même, pourtant si prolifique, on ne joue qu'un petit acte : *L'Impératrice bolchevique ;* encore est-ce dans un petit théâtre, donnant des spectacles genre Chauve-Souris, et situé assez loin du centre : le Grafton. Par contre, deux auteurs jouissent en pays anglo-saxons d'une notoriété méritée : M.-M. Harwood et St. John Ervine remportent de grands succès.

Harwood, déjà connu par quelques pièces, surtout une charmante comédie-vaudeville des temps de guerre : *Le billet de logement*, s'était, en 1920, imposé à l'attention par *The grain of Mustard Seed*, (le Grain de moutarde évangélique). C'était une fine étude des milieux politiques doublée d'une histoire d'amour sortant des banalités. La pièce était forte, variée, originale. Elle annonçait un grand auteur drama-

tique. *Le Pélican* (1924), malgré son succès prolongé, a moins retenu l'attention de la critique. Cette année l'auteur a donné deux pièces, qui sont toutes deux de très grands succès : *The Man in Possession*, et *Cynara*. La première rappelle par sa donnée à la fois audacieuse et fantaisiste, et par certaine scène d'une liberté inattendue sur un théâtre anglais, le répertoire du Théâtre-Michel ou des Mathurins. Ses héros sont une demi-mondaine et un greluchon délicat. On soupçonnerait M. Harwood de bien connaître le théâtre français, même si on ne savait pas qu'il a heureusement adapté plusieurs comédies-vaudevilles parisiens, entre autres *L'Ecole des Cocottes*. Par ailleurs il ne copie pas : ses personnages, son intrigue et son dialogue, sont nettement londoniens. Tout ce que j'ai voulu dire, c'est que sa pièce relève d'un genre que nous n'ignorons pas.

Nous connaissons aussi le genre auquel appartient *Cynara*, c'est celui de Galsworthy. Drame d'amour auquel la justice se trouve mêlée ; une dizaine de tableaux dont chacun est un instantané d'un milieu différent et dont certains mettent en scène un grand nombre de personnages. Mais encore ici, pas d'imitation, sauf pour le cadre extérieur de la pièce. Les personnages sont vivants et peu usés. On y trouve quatre caractères de femmes et, oh ! miracle, aucun n'est conventionnel. Les esquisses des personnages épisodiques sont dessinés d'un crayon sûr ; la scène d'un concours de beauté organisé par un club de natation faubourien est prise sur le vif et offre un ragoût d'actualité. N'étaient deux tableaux ratés (le 3e et le 5e du second acte) j'aurais dû à *Cynara* un agrément sans mélange. Telle quelle, on peut en recommander une adaptation.

M. St. John Ervine est un des premiers critiques londoniens. J'avais vu jadis de lui à New-York un drame populaire avec, pour cadre, l'Irlande, patrie de l'auteur, qui était d'une vigueur et d'une vérité singulières. *La première madame Fraser* m'a laissé une impression moins franche. L'anecdote qui fait le fonds de la pièce relève du théâtre de deuxième zone : une femme, que son mari a abandonnée pour épouser une jeune fille, découvre par un artifice dénué de vraisemblable, que cette seconde épouse trompe son mari ; elle la force à divorcer en prenant tous les torts à sa charge (chose importante en Angleterre), après quoi le ménage primitif se reconstitue. C'est une intrigue que Scribe aurait imaginée si Louis XVIII n'avait pas aboli le divorce. M. Ervine en porte le poids. C'est en vain qu'il a eu soin de la couvrir d'un dialogue brillant, de suspendre la réconciliation entre M. et Mme Fraser, et de ne mettre en scène que des personnages empruntés à la vie. On enrage de voir tant d'originalité et tant d'observation mises au service d'une histoire banale. On passe tout de même une bonne soirée. Les spectateurs qui ne cherchent pas la petite bête en passent une excellente et la pièce se joue sans interruption depuis plus de douze mois.

***

La place me manque pour parler des autres pièces pouvant attirer l'attention des amateurs. Citons pour mémoire *Badger's Green* de R.-C. Sheriff. Le succès mondial de *La fin du voyage* avait fait attendre avec impatience la seconde pièce du trop heureux auteur. Elle a confirmé l'impression qu'on était en présence d'un homme né pour le théâtre. Mais le sujet — une satire de la passion des petits centres provinciaux pour les sports — a paru d'un intérêt limité et plus propre à nourrir un acte que trois. Aussi la nouvelle comédie a-t-elle assez rapidement disparu de l'affiche.

Citons aussi à titre de curiosité *Nine to six* (De neuf heures à six), pièce où aucun homme n'apparaît, et qui fut d'ailleurs écrite par une femme. D'ailleurs, seule un auteur appartenant au sexe faible pouvait avoir une connaissance aussi approfondie de tous les détails de la vie du personnel exclusivement féminin d'un magasin de mode. C'est ce côté documentaire qui fait l'intérêt de la pièce, l'action en est assez languissante.

Signalons enfin *Petticoat influence* (L'influence des Jupons) comme caratéristique des défauts et des qualités qu'on retrouve souvent dans les comédies littéraires anglaises. Un excellent premier acte, un style soigné, de l'esprit, de l'observation, mais une action flottante et affaiblie par des épisodes invraisemblables. Ce qui aide ces pièces à se tenir tout de même debout, c'est une mise en scène soignée à l'extrême et une interprétation excellente. A ces deux égards, les progrès réalisés depuis trente ans sont considérables. Tous les rôles, y compris les plus petits, sont tenus à la perfection. Tous les acteurs jouent avec un naturel parfait ; ils n'éprouvent pas le besoin de souligner d'un geste tous les mots qu'ils prononcent. Aucun protagoniste ne tire à lui la couverture. Sauf

exception, on sent la main ferme d'un excellent régisseur. Quel exemple pour certaines scènes du continent !

En somme, période de stagnation sinon de recul.

A. Andréadès,
Membre de l'Académie d'Athènes,
Correspondant de l'Institut.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Allemagne.

A la *Deutsche Rundschau* (fasc. de juillet), « Martelius » écrit dans sa « chronique politique » :

« Au moment où ces lignes paraîtront, toutes les cloches sur les bords du Rhin allemand sonneront la délivrance pour nos frères trop longtemps courbés sous une poigne implacable et condamnés à se débattre sous l'oppression dans les conditions les plus dures. Nous nous félicitons ici d'avoir pendant des années préconisé et soutenu la politique qui triomphe aujourd'hui. Bien que l'Allemagne n'ait point encore réussi à l'heure qu'il est à secouer complètement le joug à elle imposé par le Traité de Versailles, cette politique-là a fait brillamment ses preuves. C'est d'ailleurs pour notre peuple une obligation d'honneur de se rappeler que le nom de Stresemann reste indissolublement lié aux résultats qui en attestent dès à présent le bien-fondé. Les événements se précipitent avec une singulière rapidité et nous vivons à une époque où il y a grandement lieu de craindre que la sagesse de ceux qui auront si heureusement défendu la cause de la souveraineté allemande en Rhénanie ne soit vite oubliée. Nous entendons, quant à nous, nous empresser de rendre hommage à leur œuvre... en souhaitant que les hommes nouveaux-venus à la Wilhelmstrasse comprennent aussi bien la politique qu'il leur appartient de poursuivre et tant à l'intérieur que par delà les frontières.

« Nous avons assez dit quels sont notamment, à notre avis, certains des devoirs qui leur incombent et dont il ne semble pas au demeurant qu'on se soit avisé jusqu'ici.»

Pologne.

M. Casimir Smogorzewski nous donne dans l'*Europe Centrale* (fasc. n° 30), d'intéressantes précisions sur le trafic maritime de son pays. — Le port de Dantzig a vu quadrupler le chiffre de ses affaires depuis l'établissement de l'union douanière avec la Pologne : de 2.134.607 tonnes en 1913, le total des marchandises chargées ou déchargées à Dantzig s'est élevé à 8.559.651 tonnes en 1929. — Mais la Pologne rendue à elle-même a en outre créé sur son littoral le port de Gdynia, dont le mouvement se chiffrait dès l'an dernier par près de 3 millions de tonnes. — Le trafic total de Dantzig et de Gdynia représentait en 1929 la moitié approximativement (45 0/0) du commerce extérieur de la Pologne. Aujourd'hui, celle-ci est pour ainsi dire « voisine de tous les Etats maritimes du monde.»

Qu'on imagine « le couloir » redevenant allemand, le Reich y exercerait le monopole des communications avec le continent, contrôlant « le commerce britannique, scandinave, français, hollandais, belge et américain, et non seulement avec la Pologne, mais encore avec tous les pays de l'Europe centrale. »

Telle est bien au surplus l'opération que l'Allemagne prétend réaliser... sans coup férir et en procédant simplement par intimidation. Cependant, « il y a beaucoup de bluff dans les propositions de MM. Rechberg, Ehrhardt et von der Lippe » : la paix n'est pas si fragile et l'épouvantail moscovite n'impressionne pas tant qu'ils le croient. « En tout cas, la politique polonaise ne connaît pas de problème du « couloir » de Dantzig ou de la Vistule. L'unanimité ferme, virile et raisonnée est faite en Pologne sur ce point. Nationalistes et socialistes sont également convaincus que les frontières germano-polonaises sont humainement justes, politiquement viables, économiquement saines » et aucun homme d'Etat polonais n'acceptera de les remettre en discussion.

Autriche.

Dans la même publication, sous la signature de Mme Junia Letty, cette « vue de Vienne », qui est pour réveiller tant de souvenirs chez ceux d'entre nous qui ont connu la capitale autrichienne sous le règne de François-Joseph :

« En face de Prague bouillonnante d'avenir et qui s'américanise à un rythme rapide, c'est Vienne qui fait aujourd'hui figure de beauté « en robe surannée » et d'autant plus touchante, c'est sur elle que s'attendrissent les amis du bon vieux temps, c'est dans ses petites rues et sur ses vastes places que l'on respire une atmosphère élégiaque et nostalgique. On aurait tort cependant de forcer cette note. La tristesse inséparable des choses qui furent plus grandes qu'elles ne le seront s'unit dans l'air de Vienne en un curieux mélange avec l'optimisme naturel des habitants, leur sympathique façon de ne rien prendre au tragique, leur délicieuse propension à la vie au jour le jour. »

Suisse.

La *Bibliothèque Universelle* et *Revue de Genève* publie dans son numéro de juillet sur « la question de la Sarre » un substantiel article signé de trois X. C'est sous tous ses aspects, semble-t-il, que l'auteur envisage le problème. Et il n'a garde de négliger un point de vue dont on risque peut-être trop de méconnaître l'intérêt.

« Les pays qui forment aujourd'hui le Territoire de la Sarre, écrit-il, ont toujours été un lien entre deux pays de cultures beaucoup plus voisines qu'on ne le dit. Leur culture germano-latine et non prussienne leur permet de saisir les relations de cette culture avec la française. Au début de leur histoire, les Sarres moyenne et inférieure ont subi profondément l'influence gauloise, puis gallo-romaine. Plus tard, au moyen-âge, deux grands centres latins, Mettlach et Tholey, brillent d'un très vif éclat. C'est de la France qu'ils tirent les directives de leur enseignement... »

Quant aux princes qui, avec l'archevêque de Trèves, sont les maîtres ici, ils ont beau être la plupart du temps de souche allemande et faire d'ailleurs partie du Saint-Empire romain-germanique, leurs relations sont fréquentes et leurs alliances sont nombreuses avec la société française. « Les filles de France jouent ici un rôle de premier plan. » C'est leur influence qui porte vers la France non seulement les dirigeants, mais toute la noblesse et la haute bourgeoisie de la région.

Gaston Choisy.

LES LIVRES NOUVEAUX

Beaux-Arts

JEAN PRÉVOST. *Eiffel.* (1 vol., Rieder).

M. Jean Prévost n'a voulu considérer en Eiffel le savant que dans la limite où la science reste le moyen d'un art, et s'il s'est arrêté aux qualités du technicien, plus qu'il n'aurait fait pour un sculpteur ou pour un peintre, c'est que la technique était le support d'un art encore inconnu : l'architecture du fer — architecture des temps modernes. M. Prévost présente Eiffel comme un novateur et un grand classique, postulant que le classique est celui qui remporte sur une matière donnée la complète victoire de l'esprit. Avec le fer, que ses équations disciplinaient comme le ciseau régente la pierre, Eiffel a créé une architecture nouvelle, si éloignée des habitudes visuelles qu'il faut, pour la comprendre et la goûter, savoir la regarder avec des yeux nouveaux. Cette architecture de fer n'est plus statique, ainsi que fut celle de tout l'antérieur; ses matériaux n'ont pas passé de leur état fragmentaire à l'état de repos. Par son élément unique, le fer, elle est en continuel travail de résistance et, sa musculature étant toute visible, le spectateur peut prendre conscience de son effort, recevoir du monument une impression inattendue de dynamisme, analogue esthétiquement à l'impression de vie. D'autre part, si l'on s'en tient à cette définition de la beauté : adaptation parfaite de l'être ou de l'objet à sa destination, l'architecture de fer, appuyée sur la seule raison mathématique, atteindrait la beauté suprême. Notre sensibilité l'accepte mal, parce que nous sommes encore des hommes métaphysiques; nos descendants l'admettront sans doute, mais à côté de cet art vivant selon des normales mécaniques, ils ne parviendront plus à pénétrer l'art qui exprime au-delà des lois de l'équilibre et de la résistance. En s'engageant dans ces « terres inconnues » de la critique d'art, M. Jean Prévost a fait acte hardi d'intelligence.

MARCEL BRION. *Turner* (1 vol., Rieder).

Artiste plastique, c'est-à-dire contraint à exprimer sa vie intérieure par les formes de la nature. Turner n'aime pas la matière solide qui construit les aspects terrestres; il fut toujours attiré par ce qui, dans la nature, s'apparente au rêve, par ce qui est immatériel, instable, changeant, insaisissable et pourtant modifie toutes réalités : la lumière, les reflets, l'âme extérieure, celle de l'individu libre; mais, ainsi que tout Anglais, il était docile aux influences de race et celles-ci lui prescrivaient un réalisme qu'il mêla, ou plutôt subordonna, à son imagination. Muni de cette double constatation, M. Marcel Brion a fait de Turner une étude clairvoyante et émue, plus juste que celle de Ruskin parce que le recul, et aussi des comparaisons avec la peinture toute récente, lui ont, dans un champ plus vaste, assuré une totale impartialité. De cette impartialité, il faut être reconnaissant à l'auteur, car elle a dû parfois lui coûter. Rarement, un critique a offert au peintre qu'il examine une sensibilité si identique à la sensibilité de son sujet; dans les descriptions écrites de M. Brion passe la vibration même qui détermina l'acte pictural de Turner; bien souvent le critique donne l'impression de ne pas seulement comprendre l'œuvre, mais de « l'éprouver » dans son principe aux côtés du peintre. Cette similitude singulière arrête M. Brion à considérer longuement la psychologie de Turner, cherchant à pénétrer un caractère tout en contrastes violents, attribuant une cause sentimentale à une dualité dont l'origine, peut-être plus simple, tiendrait à ce fait : en Turner cohabitèrent à égalité l'artiste et l'homme du petit négoce populaire, le magicien de la lumière et le rejeton du barbier de Maiden-Lane. L'esprit souffle où il veut, il ne transforme pas toujours l'argile originelle.

Soixante reproductions hors-texte des peintures et des aquarelles de Turner illustrent l'ouvrage.

Histoire

W.-A. RICHEUX. *L'Espagne* (1 vol. Editions Pierre Roger).

La situation politique et économique de l'Espagne a subi des modifications importantes, du plus puissant intérêt et du plus profitable enseignement, depuis la Grande Guerre. Peu d'ouvrages, cependant, en ont traité. La monographie écrite par M. W.-A. Richeux expose cette situation de façon claire et précise. C'est, autant que nous sachions, le seul livre paru dans lequel le rôle de Primo de Rivera soit assez complètement et surtout nettement indiqué. La mort soudaine et quelque peu tragique de l'ex-dictateur ajoute à l'actualité de l'ouvrage. C'est un petit livre de lecture facile et attrayante qui renseignera très utilement et documentera tous ceux qui s'intéressent au passé, au présent et à l'avenir de la nation voisine et amie.

Romans

JEAN YOLE. *Le Malaise Paysan* (1 vol. de la collection *La Nef*; Editions Spes).

C'est un problème formidable que ce livre soulève. Bien qu'il ne vise que la France et une province de France, le malaise qu'il signale est universel. Il devient évident qu'un peu partout l'homme se dégoûte et se détourne de la terre; quand le divorce sera complet, l'homme ayant méconnu la source de sa nourriture ne va-t-il pas mourir de faim ? On sait que l'Italie impériale faillit connaître cette extrémité. De tous les livres, quelques-uns un peu conventionnels et fades, que cette question a provoqués, celui de Jean Yole se distingue nettement. C'est le livre d'un médecin, d'un clinicien, qui a l'habitude d'ausculter des malades et de les laisser parler. Il a laissé parler le malade; et les paysans de la Vendée qui l'aiment lui ont dit le fond de leur âme douloureuse, le fond de leur âme qu'ils cachent aux enquêteurs d'occasion. C'est le livre d'un artiste : l'enquête sociale est menée comme un roman, par l'étude concrète de familles vraies dont l'histoire âpre, touchante et mélancolique est mise sous nos yeux avec des traits sûrs et vifs. Ici, le romancier des *Démarqués* et de *La Servante sans gages* se retrouve avec cette vision des choses agrestes et des choses humaines, cette vision vibrante et pénétrée de tendresse. Le problème paysan étant assurément un problème économique, Jean Yole en exa-

mine la donnée économique et il indique, à son tour, les solutions économiques qu'on propose ici ou là et qui ne sont pas à dédaigner. Il y apporte un désir de voir clair et un sens du réel qui bousculent parfois quelques positions où la paresse se réfugie. Mais il ne croit pas à l'efficacité de ces solutions matérielles si elles restent isolées. Le malaise vient des faits mais il est au fond des âmes; si on veut atteindre la racine du mal, il faut guérir les âmes. On n'aime plus la terre, on n'aime plus le métier de paysan, peut-être parce qu'une société qui aujourd'hui par peur en vante la noblesse l'a trop dédaigné et ridiculisé. Le cinéma et les discours du Comice agricole ne peuvent rien pour cicatriser cette plaie. Il faut créer une nouvelle mystique de la terre. Tous ceux qui aiment la terre, tous ceux qui se préoccupent en artistes et en économistes de son avenir, tous ceux qui s'intéressent au problème paysan, liront et répandront le livre si franc, si sain et si savoureux de Jean Yole.

J. Calvet.

Livres nouveaux déposés au Bureau de la Revue

André Armandy. — *La désagréable partie de campagne.* Lemerre.
Détective Ashelbe. — *Les curieuses enquêtes de M. Petit-villain détective.* Editions A.I.D.
André Andréadès. — *Philippe Snowden.* Alcan.
Théodore Bohnenblust. — *Pour bien savoir l'allemand.* Payot.
Herman Bang. — *Tine.* Stock.
Marie-Thérèse Bigot. — *Taches d'ombre et de lumière.* Editions Argo.
Broder Christiansen. — *Die Kunst.* Druck von Branstetter, Leipsig.
Jean Blanzat. — *Enfance.* Grasset.
René Behaine. — *Au prix même du bonheur.* Grasset.
Eugénie Buffet. — *Ma vie, mes amours, mes aventures.* Figuière.
Antoine Coullet-Tessier. — *Toche parmi les femmes.* Renaissance du Livre.
André Cortis. — *La Nuit incertaine.* Fasquelle.
Coissac de Chavrebière. — *Histoire des Stuarts.* Payot.
Armand Charpentier. — *Les métamorphoses de l'amour.* Fasquelle.
Pierre Coutras. — *Les tribulations d'un Poilu.* Editions La Sauterelle, à Marseille.
Général H. Colin. — *La division de fer*, 1914-1918. Payot.
M. H. Cornejo. — *Sociologie générale.* Tome I. Marcel Giard.
Marcel Coussot. — *L'homme devant Dieu.* Revue des Indépendants.
Alfred Decelles, fils. — *Notre beau parler de France.* A Ottawa.
C. Etchegoyen. — *Mon tour viendra.* Mignard.
Marcel Guiard. — *Natacha et le Tchékiste.* Edit. Argo.
Henri Galis. — *Mon visage fait horreur.* Les Etincelles.
Dom Hadelin de Moreau. — *Dom Hildebrand de Hemptinne.* Lethielleux.
Myriam Harry. — *La Jérusalem retrouvée.* Flammarion.
Léon Homo. — *La civilisation romaine.* Payot.
J.-J. Woslay Ithier. — *La littérature française à l'Ile Maurice.* M. Lac.
Edmond I. Jabès. — *Illusions sentimentales.* Figuière.
Dr Ernest Kretschmer. — *La structure du corps et le caractère.* Payot.
Ludwig Lewisohn. — *Israël où vas-tu?* Stock.
Jean Lefebvre. — *Dans la Brousse vivante.* Renaissance du Livre.
Lacour-Gayet. — *Talleyrand*, Tomes I et II. Fayot.
Pierre Lafue. — *Kurt et Grete, Allemagne 1929.* Editions Prométhée.
Liam O'Flaherty. — *Le réveil de la brute.* Stock.
Fernand Laudet. — *Politesse et savoir-vivre.* Bloud et Gay.
Jacques de Lacretelle. — *L'amour nuptial.* Gallimard.
Jacques de Lacretelle. — *Le retour de Silbermann.* Gallimard.
Lorenzi de Bradi. — *Don Juan.* Librairie de France.
André Martignon. — *Montagne.* Stock.
Hélène Metzger. — *Newton, Stahl, Boerhaave et la doctrine chimique.* Alcan.
Jean Mariotti. — *Takla d'Aimor.* Flammarion.
Dr Pierre Mauriac. — *Nouvelles rencontres.* Grasset.
Mermeix. — *Histoire romaine.* Fayard.
Eugène Marsan. — *Instances.* Editions Prométhée.
Henri de Man. — *La joie au travail.* Alcan.
Marcel Nathan. — *Troubles juvéniles de l'affectivité et du caractère.* Flammarion.
Jean-Jacques Neuville. — *Trois dans un Typhon.* Fasquelle.
Comtesse de Noailles. — *Exactitudes.* Grasset.
Comtesse d'Orsay. — *Quand les Cyprès se penchent.* Editions Argo.
Victor Piquet. — *L'Algérie française.* A. Colin.
Marcellin Pellet. — *Vieilles histoires.* Edit. Occitania.
P. Pelot. — *Foch.* Bloud et Gay.
D. Parodi. — *Du positivisme à l'idéalisme.* J. Vrin.
Athanase G. Politis. — *L'Hellénime et l'Egypte moderne.* Alcan.
René Quinton. — *Maximes sur la guerre.* Les Cahiers verts.
Léon Rollin. — *Sous le signe du Monroë.* Alcan.
Samuel Rocheblave. — *Agrippa d'Aubigné.* Editions Le Sers.
MM. de Roux. — *La Restauration.* Fayard.
Georges Riguet. — *Sérénades.* Imprimerie ouvrière de Montceau-les-Mines.
Jacques Rivière. — *Rimbaud.* Editions Kra.
Georges Soulié de Morant. — *Divorce anglais.* Flammarion.
Charles de Saint-Cyr. — *L'autre livre d'Iseult.* Editions F. Roches.
Mario Simonatti. — *On prépare un crime : La guerre franco-italienne.* Revue Mondiale
Frédéric Schnack. — *La vie des Papillons.* Stock.
Bernhard Schwertfeger. — *Les cornets de Schartzkoppen.* A. Rieder.
Pierre Souty. — *La Pologne et la mer.* Editions des Amis de la Pologne.
Suzanne Spezzafumo de Faucomberge. — *Tendresse de Dieu.* Flammarion.
J. Segond. — *Traité de Psychologie.* A. Colin.
Charles Saurel. — *Juillet* 1870. Payot.
Marcelle Vioux. — *Le désert victorieux.* Fasquelle.
Pierre Weill. — *Poèmes.* Figuière.
Stefan Zweig. — *Casanova.* V. Attinger.
Général D. Zavarzine. — *Souvenirs d'un chef de l'Okhrana.*

Le Gérant : M. Hedan.
Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 17 68e ANNÉE 6 SEPTEMBRE 1930

LE PARAPLUIE

(*Nouvelle.*)

I

Quoique le village de Slicup fût plus grand, plus riche, et plus beau qu'il ne l'avait imaginé d'après les rares lettres de sa sœur, quoiqu'on y trouvât une banque imposante et un cinéma (ouvert un soir par semaine et justement ce soir-là), quoique la gare fût un embranchement qui possédait trois quais et quatre voies, M. Arthur Malpatent eut l'impression, en prenant la rue principale, qu'il quittait le monde, son monde, pour entreprendre une aventure inconnue, étrange, d'un romanesque baroque.

C'était un homme d'environ cinquante ans, gris, mince, le visage mince, mobile, expressif, les yeux vagues. Il parlait tout seul et souriait en brandissant son parapluie. Tout observateur de la physionomie des professions aurait affirmé qu'il était acteur et rêvait quand il ne jouait pas. Il était soigneusement vêtu d'un costume de sport qui s'accordait avec son abondante chevelure, et portait des bottines à boutons, un grand chapeau et une cravate aux couleurs d'un club négligemment nouée.

La soirée était belle et chaude et, bien qu'il fût neuf heures et demie, la nuit n'était pas encore tombée. M. Malpatent avait demandé le chemin du « Bocage », la maison de sa sœur. Il devait marcher tout droit, puis prendre la seconde rue à gauche. C'est ce qu'il fit. Si la rue principale du village était escarpée, le petit chemin l'était plus encore, avec un sol meurtrier pour les fines bottines à boutons. M. Malpatent vit deux pavillons jumeaux ; ni l'un ni l'autre n'était le « Bocage »; puis il vit une maison ; sur la porte ouverte du jardin, une inscription la nommait : le « Bocage ». C'était la dernière maison, la plus haute, et elle s'élevait au milieu d'un jardin sur la lande — la lande, cependant, était agréablement couverte de buissons et de petits arbres. M. Malpatent monta la pente raide du petit jardin et sonna. Puis il se retourna sur le pas de la porte et contempla le merveilleux panorama de l'estuaire lointain.

« Charmant ! Charmant ! s'écria-t-il. Mais l'hiver, ce doit être bien morne ! »

Telle était donc la demeure de Muriel ! Elle vivait là avec une seule bonne. Dans ses lettres, elle avait annoncé que ses voisins étaient tous, sans exception, des gens bizarres, mais M. Malpatent se demandait si quelqu'un pouvait être plus bizarre que sa chère et originale Muriel. La porte ne s'ouvrait pas. Aucun bruit dans la

maison. M. Malpatent sonna encore. Il sonna deux fois. Pas de réponse.

« Oui, » réfléchit-il avec impartialité. « J'aurais mieux fait de l'avertir. Cependant, qu'importe après tout? La vie de l'homme est un songe. Où serons-nous demain? »

Une lune immense, à demi-cachée par les nuages, s'approcha de lui au-dessus de la colline. Vraiment, tout était romanesque. Par hasard, il s'appuya contre la porte qui s'ouvrit.

« Par exemple ! »

Il vit le vestibule sombre de la maison de Muriel.

« Y a-t-il quelqu'un ? » cria-t-il. Pas de réponse. « Ai-je le droit d'entrer simplement parce que c'est la maison de ma sœur ? » se demanda-t-il ; il trancha la question en entrant, et en fermant la porte. « Pourquoi pas ? » dit-il. « Nous avons toujours été en excellents termes. Mais comme les femmes peureuses peuvent être imprudentes ! » Il cria de nouveau : « Il n'y a personne ? » Sa voix résonna d'une façon sinistre. Pas de réponse. « En voilà une histoire, » dit-il, et il entra successivement dans le salon à gauche et dans la salle à manger à droite.

Jolies pièces, pleines — trop pleines — de vieux meubles, de gravures, de bibelots ; il en reconnut quelques-uns avec un doux émoi. Oui, Muriel avait l'art du confortable. Il revint dans le vestibule. L'escalier l'invitait.

« Allons-y ! » Et il monta, s'enfonça ainsi dans un inconnu plus grand. « La pauvre fille dort peut-être, » se dit-il.

Quatre portes sur le palier ; toutes fermées, comme si elles cachaient des secrets ! Il frappa à la première, l'ouvrit et y jeta un coup d'œil. Une chambre à coucher vide. La seconde était pareille. Deux chambres emmaillotées de draps pour les préserver de la poussière.

« Elle pourra très bien me loger, » dit M. Malpatent.

La troisième porte était fermée à clé. M. Malpatent en eut la chair de poule.

La quatrième porte s'ouvrit sur la chambre la plus vaste et la plus riche — bourrée de meubles variés. Elle était vide, mais l'état de la coiffeuse indiquait qu'elle était habitée.

« Je suis seul dans cette maison, » dit M. Malpatent, saisi, et il envahit hardiment la chambre.

D'une fenêtre, il voyait le grand jardin de derrière la maison. Il était beaucoup mieux entretenu que le petit jardin de devant dont l'allée était encombrée de mauvaises herbes. Mais le jardin était aussi vide que la maison. M. Malpatent revint au milieu de la chambre et aperçut, avec étonnement, un téléphone au chevet du lit.

« Le téléphone sur la lande ! » murmura-t-il. « Le monde tourne après tout. Pourquoi donc Muriel a-t-elle le téléphone ? »

Il ne pouvait deviner que l'appareil était l'héritage d'un ancien locataire et que sa sœur l'avait gardé pour donner des ordres aux commerçants du village.

« Eh bien, » dit-il gaiement à la chambre, « si ma chère sœur s'imagine que je vais l'attendre toute la nuit, elle se trompe. »

Il n'était pas dans la maison depuis plus d'un quart d'heure, mais c'était un homme impatient, bien que jovial et bon. Il laissa tomber son parapluie par terre, près du lit et prit le récepteur.

« La gare, je vous pris », dit-il, assis négligemment sur le lit.

Quand il eut obtenu la communication, il demanda :

« Y a-t-il des trains ce soir ? »

« Dans quelle direction, monsieur ? »

« N'importe. Ça m'est égal. »

Il était ainsi. Il apprit que dans vingt-cinq minutes un train partirait à destination de Bristol.

« Oh, Bristol ! » dit-il. « Très bien, j'irai à Bristol. Je n'y suis jamais allé, mais je crois que Bristol me conviendra. Merci. J'ai laissé mes bagages au porteur dans la salle d'attente. » (Slicup, quoique embranchement, était sans prétention et n'avait pas de consigne.) « Voulez-vous lui dire de les porter sur le quai ? »

« Quel nom, monsieur ? »

« Malpatent. Le professeur Malpatent. Il y a des étiquettes. »

L'observateur se serait trompé en le prenant pour un acteur. Il ressemblait simplement à un acteur. Il était professeur de mathématiques à l'Université de Leeds. Cependant les acteurs et les professeurs qui se sont consacrés aux mathématiques ont une ressemblance très marquée.

En cinq minutes, il avait quitté la maison de sa sœur. Il aurait pu rencontrer Muriel sur la route ; en ce cas, il serait retourné à la maison avec elle et aurait envoyé chercher ses bagages à la gare. Mais, comme il ne la rencontra pas, il l'oublia. Il était extrêmement distrait. Se trouvant sur la côte, à quelques kilomètres de Slicup, il avait eu brusquement l'idée de faire une visite à sa sœur. Charmante idée frater-

nelle ! Sa sœur n'était pas chez elle. Il n'y pensa plus. Cette idée disparut comme elle était venue. Il était ainsi.

Dans le train seulement il s'aperçut qu'il avait laissé son parapluie au « Bocage ». Regrettable peut-être, mais tant pis ! Il pouvait s'en passer. Grâce à son insouciance, il était toujours heureux.

II

Le lendemain matin — il faisait merveilleusement beau — une dame mince et assez élégante, tout en blanc, balançant une paire de gants blancs sortait du « Bocage ». C'était Miss Malpatent. Même dans Bond Street ou à Hyde Park, une après-midi de dimanche elle aurait été présentable. Elle se faisait un devoir d'être toujours présentable et allait jusqu'à la poudre et au rouge (bien que ces auxiliaires eussent un peu terni sa réputation à Slicup). Elle voulait prouver combien est fausse la détestable théorie masculine qui prétend que les femmes ne s'habillent que pour les hommes .

Vingt-cinq ans plus tôt, Miss Malpatent avait été dupée par un coquin dont elle avait eu la stupidité d'être follement amoureuse. Depuis, tous les hommes — à l'exception peut-être de son frère qu'elle voyait rarement — étaient pareils pour Miss Malpatent. D'abord elle les détesta ; ensuite elle les plaignit hautainement, mais elle ne fit jamais aucune différence entre eux. Elle était ravie quand un étranger la regardait avec admiration. L'admiration est agréable, et sans doute Miss Malpatent aimait être admirée, mais ce qu'elle aimait le mieux, c'était l'occasion de répondre par un regard de froid mépris.

Elle avait cinquante ans et ne les paraissait pas, malgré ses cheveux gris, parce qu'elle avait gardé sa sveltesse et parce que le charme de son joli visage ne dépendait pas de son teint mais de la forme de ses traits et de la beauté de ses yeux. Comme toutes les femmes minces, elle craignait de devenir trop maigre, et elle essayait, sans y réussir, de prendre un peu d'embonpoint. Elle enviait sa servante, Annie, fille vigoureuse, d'environ quarante ans. Annie paraissait plus âgée que sa maîtresse, mais son ampleur était un charme incomparable pour Miss Malpatent. On peut tirer de là une leçon morale.

Annie nettoyait la fenêtre du salon lorsque Miss Malpatent sortit dans l'allée encombrée d'herbes.

« Je rentrerai bientôt, Annie, » dit Miss Malpatent avec le sourire doux et fraternel de la perle des maîtresses qui s'adresse à la perle des servantes. « Je vais seulement dire au jardinier de venir sarcler le jardin. »

Annie fit un signe de tête. On aurait jugé que ces deux femmes, seules habitantes du « Bocage », n'éprouvaient l'une pour l'autre que des sentiments d'estime et d'amitié.

Miss Malpatent s'arrêta devant les pavillons jumeaux. Une certaine Mrs Pastow habitait le premier, un certain M. Pastow habitait le second. Ils étaient mari et femme ; ils étaient amis, et, cependant, ils habitaient des maisons séparées. Slicup, Miss Malpatent avait raison de le dire, avait ses originaux. Mrs Pastow, affublée d'un tablier à bavette et de gants, frottait les cuivres de sa porte. C'était une dame sans façon et sans fausse honte. Son mari avait une bonne, mais elle ne voulait pas de servante, et son pavillon était certainement le plus propre et le mieux tenu des deux.

« Puis-je entrer ? » demanda Miss Malpatent, délicieuse, quoique brusque.

Or, Mrs Pastow, dans sa franchise, réprouvait les visites du matin. Elle affirmait que l'amitié, le voisinage et la simplicité de la vie campagnarde ne pouvaient justifier le sans-gêne — et surtout le sans-gêne des visites du matin. Elle savait que Miss Malpatent partageait son opinion. Elle devina donc immédiatement que Miss Malpatent avait une confidence urgente à lui faire.

« Entrez, Muriel », dit-elle cordialement en enlevant ses gants épais.

Son robuste bon sens, son temps et sa connaissance de la nature humaine étaient toujours à la disposition de ses amis, mais elle recevait sans courtoisie ceux qui, pour des raisons insignifiantes, réclamaient une part de son expérience et de ses loisirs.

« Asseyez-vous, » dit-elle en débarrassant le fauteuil d'un livre. « J'ai lu la moitié du second volume de « Orley Farm ». Je n'ai pu m'empêcher de lire un peu ce matin au milieu de mon travail. »

Toutes deux étaient de ferventes admiratrices d'Anthony Trollope. Elle ne lisaient guère que ses œuvres et méprisaient les partisans des Brontë et de Jane Austen.

« Vous êtes toute bouleversée. »

C'est ainsi que Mrs Pastow enjoignit à Muriel Malpatent de commencer le récit de ses malheurs. De dix ans plus jeune, elle la trai-

tait cependant comme une nièce. Les deux femmes s'assirent.

« Si je suis bouleversée ! » La voix de Muriel était faible et incertaine. Elle savait que toute feinte était inutile avec Mrs Pastow. « C'est au sujet d'Annie. »

« Oh ! le modèle des bonnes ! Elle s'est mise à boire ? Je l'avais toujours prédit. Là ! Je vais enlever mon tablier. » Mrs Pastow enleva son tablier et le mit sous sa chaise.

« Oh non, c'est pire que ça. »

« Impossible, ma chère. »

Muriel Malpatent secoua la tête avec un sourire désolé.

« Cette fille, » dit-elle, « était décidée à me faire sortir hier soir, Il y avait cinéma. La semaine dernière, elle a vu un film qui s'appelle « Les Filles de l'Orage » ; ça lui a plu. Ce film a eu un tel succès qu'on l'a donné de nouveau hier et Annie a voulu que j'y aille. Elle n'avait jamais rien vu de si beau, et patati et patata. Elle sait que je n'aime pas le cinéma. Cependant, elle a tant insisté que j'ai cédé. Je ne voulais pas la froisser. En tout cas, je suis sortie. Mais je ne suis pas allée au cinéma. La soirée était si belle que je suis descendue à Mersington par la colline. Quand je suis rentrée, madame était couchée — du moins elle était dans sa chambre et la lumière était éteinte. Mais savez-vous ce que j'ai trouvé dans ma chambre ? »

« Non. Quoi ? »

« Un parapluie d'homme ! Oui ma chère. Un parapluie d'homme dans ma chambre ! » La voix de Muriel Malpatent tremblait en prononçant ces mots terribles. « Tout près du lit. Elle a fait entrer un homme dans la maison. J'avais bien vu qu'elle voulait que je m'en aille. Elle avait un rendez-vous. »

« Vous en êtes sûre ? »

« Le parapluie n'est pas monté tout seul dans ma chambre. »

« Mais pourquoi dans votre chambre ? »

« Ma chère ! A cause du téléphone. Je regrette bien de ne pas m'en être débarrassé ! Et ce n'est pas tout. Le parapluie est très beau. Annie fait la vie avec un gredin au-dessus de sa situation, ou bien c'est un voleur et il a volé le parapluie... Qu'en pensez-vous ? »

« Je ne sais pas. Vous lui avez parlé ? »

« Non, c'était à elle à commencer. J'ai simplement posé le parapluie sur une chaise et je l'ai laissé là. Je n'ai pas beaucoup dormi, vous le croirez sans peine. Un homme, dans ma chambre, qui s'est servi de mon téléphone et probablement s'est assis sur mon lit ! En m'apportant mon thé ce matin, elle a vu le parapluie. Vous ne pouvez imaginer comme elle a sursauté ! Malgré ses efforts, elle n'a pu réprimer son émotion. Elle a rougi. Et j'étais si énervée que j'ai rougi aussi. Mais je n'ai rien dit. J'ai été aussi aimable que d'habitude. J'ai fait ce que j'ai pu pour faciliter une explication. Mais pas un mot ! Elle sait qu'elle est dans le pétrin et ne peut s'en sortir — tout ça parce que Monsieur a oublié son parapluie — et cependant elle ne dit rien. Elle ne m'a pas seulement demandé si je m'étais bien amusée au cinéma. Hier après-midi, elle ne parlait que du film. Ce matin pas une syllabe. Est-ce concevable, ma chère ? Voilà une femme qui a toujours prétendu que les hommes ne l'intéressaient pas — quelle sotte ! On aurait cru qu'elle détestait les hommes ! Et je crois que c'était vrai. Et maintenant elle fait la noce ! Je la traitais en amie plutôt qu'en bonne. »

« C'est toujours une erreur. »

« Je sais, je sais, » cria Miss Malpatent, admettant sa faute. « Mais c'est ainsi. Et voilà comme elle me récompense. J'avais déjà remarqué quelques petites choses dernièrement, dans son travail, des oublis. Elle devenait capricieuse, insouciante. Je comprends maintenant. Elle pensait au propriétaire du parapluie. Bien entendu, je ne peux pas la garder. Elle était parfaite. Si dévouée, si prévenante, si ponctuelle. »

« Il n'existe pas de bonne parfaite. Je l'ai toujours dit, » observa Mrs Pastow. « Où est le parapluie maintenant ? »

« Sur la chaise. Elle a fait la chambre sans le toucher ! Quelle impudence ! Je ne sais que faire. »

« Je sais bien ce que je ferais à votre place, » dit Mrs Pastow avec la robuste décision qui la caractérisait.

« Et quoi ? »

« Je n'irais pas par quatre chemins. Je m'expliquerais avec elle, tout de suite. »

« Jamais ! » protesta Miss Malpatent. C'est à elle à commencer. Elle me doit une explication. »

« C'est vrai. Mais si elle ne la donne pas ? Vous savez comment sont ces gens-là. »

« Je me demandais si... »

« Si quoi ? »

« Si Amélie ne saurait rien. »

La vieille Amélie était la bonne de M. Pastow dans le pavillon voisin.

« Je parle le moins possible à Amélie, » répondit brièvement Mrs Pastow.

« Mais elle parle à M. Pastow, n'est-ce pas ? l me raconte souvent leurs conversations, c'est mourir de rire. »

« Eh bien ! Charlie vient déjeuner aujour-'hui. Quand il est fatigué de la cuisine d'Amé-e, il me demande de l'inviter. Je verrai s'il ait quelque chose. Mais je ne me fie guère aux ommérages d'Amélie. »

« Bien sûr. »

« C'est très ennuyeux pour vous, ma hère, » dit Mrs Pastow avec bonté, tandis que Irs Malpatent se levait pour partir. « Mais, suiez mon conseil. Forcez-la à s'expliquer. »

Miss Malpatent secoua tristement la tête. Elle araissait brisée par le malheur. Cependant elle arda une attitude assez fière en traversant le illage. A son retour au « Bocage » elle fut ussi charmante pour Annie que s'il n'avait jaais existé un seul parapluie sur terre. Mais nnie était singulièrement maussade — jusu'à la grossièreté. La tâche de maîtresse de aison est compliquée.

III

En arrivant chez sa femme, M. Pastow était articulièrement jovial. C'était un homme corulent, de quarante-deux ans ; il avait le visage ouge, la barbe et les moustaches châtains, la oix forte. Il n'était pas toujours gai ; au conraire, comme beaucoup d'hommes corpulents, l avait souvent des moments de grande dépression quand sa conscience ou quelque chose de e genre le tourmentait. C'était à ces momentsà que sa femme l'aimait le mieux. Quand il tait jovial, elle était ironique et il ne savait amais pourquoi ; elle ne le lui disait pas, sahant bien que les airs mystérieux inspirent du espect aux hommes. Elle ne lui reprochait que leux choses : sa barbe et son inconséquence. Il enait à sa barbe qui lui évitait la corvée quoidienne de se raser. Il avait occupé la chaire le psychologie à l'université, mais lorsqu'il iérita une fortune rondelette, il abandonna la chaire en déclarant qu'il ne voyait pas pourquoi il travaillerait puisqu'il n'en avait pas besoin. Il publiait encore des brochures et des livres ; sa femme souriait avec indulgence et affirmait que le pire roman d'Anthony Trollope contenait plus de vérité que le meilleur manuel de psychologie.

Leur installation actuelle était le fruit de son inconséquence. En cherchant une maison, ils avaient vu les deux pavillons jumeaux.

« Installons-nous chacun chez nous, » proposa-t-il.

Sa femme se mit à rire.

« Pourquoi pas ? » demanda-t-il, défendant cette idée, subite, fantasque, inconsidérée.

Sur quoi sa femme avait consenti, pour le mettre à l'épreuve. Il était prêt à faire cette expérience bizarre et extravagante. Elle se demandait combien de temps cela durerait. Cela durait depuis quatre ans. A sa surprise, cette situation lui convint autant qu'à lui. Elle unissait toutes les joies du mariage en laissant de côté la plupart de ses inconvénients.

Ils déjeunèrent à la cuisine pour des raisons domestiques : dans ces occasions Mrs Pastow était cuisinière en même temps qu'épouse.

« Tu ne le croirais, Sally, » commença-t-il en attaquant avec entrain sa rôtie au fromage, « mais Muriel perd sa haine pour les hommes. »

« Que veux-tu dire, mon garçon ? »

« Elle s'est amourachée d'un homme. »

Mrs Pastow n'en croyait rien, mais dans sa surprise elle redoubla de précautions.

« Oh ! » dit-elle sèchement.

« Oui, » reprit-il. « Je ne me suis jamais autant amusé. L'Annie de Muriel a fait des confidences à la vieille Amélie, à huit heures du matin, et, bien entendu, Amélie m'a apporté la conversation toute chaude à neuf heures, avec mon thé et mon lard. C'est sans doute la matinée la plus dramatique de l'histoire de Slicup. »

« Oh ! »

« Oui. Il paraît que notre chère Miss Malpatent a fait semblant d'aller au cinéma hier soir, mais elle n'y est pas allée. Nous le savons (Nous, c'est Annie et Amélie) nous le savons parce que la fille qui est au guichet est notre amie, et elle a juré que Miss Malpatent n'a pas mis le pied au cinéma hier soir. Où était donc Muriel hier soir ? Nous pouvons répondre à cette question. Annie était sortie ; ce n'était pas son soir de congé, mais elle n'avait rien à faire à la maison — elle est allée au village, et là, elle a appris que la fille du cinéma n'avait pas vu Miss Malpatent. En revenant — il était assez tard — elle voit Miss Malpatent qui descend la colline. « Oh ! pense Annie, c'est bizarre ! » elle se cache derrière une haie pour attendre que Miss Malpatent soit rentrée ; elle avait peur d'être grondée puisqu'elle était sortie sans permission. Puis elle rentre tout doucement. Miss Malpatent devait savoir qu'elle sortirait, elle y comptait, sans doute, car, ce matin, en lui apportant son thé, Annie a compris, par une

preuve convaincante, indéniable, qu'un individu du sexe masculin était entré hier soir dans la chambre de Miss Malpatent. Annie n'a rien dit, Miss Malpatent non plus, mais elle a rougi comme une coupable. On suppose que Miss Malpatent, sachant qu'Annie sortirait, a introduit un homme dans la maison, puis elle l'a fait sortir et l'a probablement accompagné jusqu'à Mersington. »

« Oh ! »

« Oui. »

« Et quelle était la preuve convaincante, indéniable ? »

« Cet homme a oublié son parapluie — il l'a laissé dans la chambre ; ils étaient sans doute montés pour téléphoner. C'est ce qui me fait dire que Muriel perd sa haine pour les hommes, et elle en a honte. Autrement, pourquoi cacherait-elle cette visite? pourquoi feindrait-elle d'aller au cinéma? Pourquoi rougirait-elle lorsqu'Annie aperçoit le parapluie masculin ? »

Un silence tomba entre le mari et la femme. Mrs Pastow saisit brusquement les assiettes vides et jeta des assiettes propres sur la table pour le jambon et la salade.

« Ma chère, » dit M. Pastow, « tu es étrangement émue. »

Mrs Pastow éclata de rire.

« Mon pauvre ami, » dit-elle, « je me demande comment tu peux t'intéresser à de tels commérages. C'est tout. »

« Il n'y a pas de quoi rire, » observa le mari. « D'après ce que j'ai pu comprendre, l'excellente Annie considère ces événements comme une insulte personnelle. Muriel et elle s'accordaient si bien pour mépriser le sexe d'en face. Et puis, l'histoire du parapluie ! Quant à moi, ces nouvelles me comblent de joie. Ce serait idyllique de voir Muriel flirter — peut-être se marier. J'assisterais à ses noces avec satisfaction. Quelle bonne blague ce serait ! Ah ! » ajouta-t-il pensivement, « rien ne vaut la vie au village ; aucune ville n'offre autant de distractions ! »

« Si tu veux des fruits, » dit Mrs Pastow, « ils sont sur le buffet. »

« Tu me laisses ? »

« Oui, je sors. »

« Mais, tu n'as pas mangé de jambon et de salade ; ils sont délicieux. »

« Je n'en veux pas — du moins pour le moment. »

IV

« Ma chère ! » s'écria Mrs Pastow lorsqu'elle arriva au « Bocage » et y trouva Miss Malpatent qui se promenait avec agitation dans son jardin, les yeux pleins de larmes. Mrs Pastow s'était hâtée de gravir la colline pour dire à Miss Malpatent, sans perdre de temps, que quelque erreur avait eu lieu et que quel que fût le coupable, ce n'était pas Annie. Si la maîtresse et la servante n'avaient pas assez de bon sens pour s'expliquer franchement, Mrs Pastow était décidée à leur parler dans leur intérêt et pour le plus grand bien de leur bonheur terrestre.

« Qu'y a-t-il donc ? » demanda brusquement Miss Malpatent en réprimant un sanglot.

« J'ai découvert quelque chose », répondit Mrs Pastow du ton qu'elle prenait pour tranquilliser les âmes en peine. « Annie ne sait pas d'où vient ce parapluie ; elle a été aussi étonnée que vous de le voir dans votre chambre. »

Miss Malpatent foudroya du regard la robuste Mrs Pastow.

« Ma chère amie, » répondit-elle avec amertume, « ma chère amie, vous avez sans doute d'excellentes intentions, mais votre histoire m'ennuie plus qu'elle ne m'aide. Je vous l'ai déjà demandé ; ce parapluie est-il monté tout seul dans ma chambre, oui ou non ? Vous ne m'accusez pas de l'y avoir mis, j'espère ? »

« Certainement non. »

« Eh bien alors ? »

Mrs Pastow était assez sage pour s'avouer vaincue et battre en retraite avec le minimum de pertes. Elle comprit que la raison avait fui l'intelligence de Muriel, et elle décida d'attendre que cette raison eût repris sa place. Elle rit tristement de la faiblesse de la nature humaine et la première chose qu'elle fit en rentrant chez elle fut de rabrouer M. Pastow.

Au milieu de l'après-midi, Miss Malpatent, qui n'avait rien mangé à déjeuner et qui avait repris un peu de calme, sonna pour le thé.

La grosse Annie l'apporta au salon d'une façon agressive.

« Attendez un moment, Annie, » dit Miss Malpatent au moment où la bonne allait sortir. « Le lait a tourné. » La voix mielleuse de Miss Malpatent était un chef d'œuvre de dissimulation.

« Que voulez-vous que j'y fasse ? » riposta Annie. « Je ne suis pas responsable du temps. Rien ne vous plaît, mademoiselle, voilà la raison. Je vous avais préparé un bon petit déjeu-

ner et vous avez fait la grimace à tout. Je suis aussi sensible que les autres. Et maintenant, c'est le lait qui a tourné ! »

La mine faisait enfin explosion. Il fallait s'y attendre.

« Je ne permets pas qu'on me parle sur ce ton, » dit Miss Malpatent.

« Vous voulez que je parte ? »

« Comme vous voudrez, Annie. » Miss Malpatent fit un effort pathétique pour paraître indifférente.

« Je pars, » dit Annie avec emportement. « Je pars. A l'instant. Sans faire mes huit jours. Vous pouvez garder mes gages pour vous dédommager. »

Elle ferma bruyamment la porte et monta. Un moment après, Miss Malpatent monta aussi et redescendit avec le parapluie. Au bout de vingt minutes, Annie, vêtue de sa robe du dimanche, rouge, agressive, descendit à son tour. La porte du salon était ouverte.

« Je pars, mademoiselle, » cria-t-elle du vestibule, « j'enverrai un homme avec une brouette pour prendre ma malle. »

« Annie, » dit Miss Malpatent en s'approchant. « Prenez ce parapluie, » et elle lui tendit le parapluie. Les deux femmes regardèrent avec horreur cet objet accusateur, origine d'un immense désastre.

« Je ne prends pas de parapluie, encore moins celui-là. »

« Prenez ce parapluie, » répéta Miss Malpatent d'un ton glacial et autoritaire.

C'était un duel. Par simple force d'autorité, Miss Malpatent gagna la victoire. Annie emporta le parapluie.

Seule dans la maison, Muriel Malpatent versa des larmes tragiques sur cette victoire.

Or, comme elle descendait vers Slicup, Annie croisa un monsieur qui montait.

Il avait des cheveux gris, un harmonieux costume gris, et une démarche pompeuse ; il chantait. Il regarda Annie, le parapluie et s'arrêta ; Annie aussi s'arrêta, sans savoir pourquoi.

« Que faites-vous de ce parapluie, madame? » demanda l'étranger en regardant Annie effrayée.

« Rien, monsieur, » balbutia-t-elle.

« Je vous demande ce que vous faites de ce parapluie ? »

« Miss Malpatent m'a dit de l'emporter, monsieur. »

« Eh bien, rapportez-le alors. En avant, marche. Ce parapluie m'appartient. Je l'ai oublié hier soir. Je suis le professeur Malpatent. Vous êtes la parfaite Annie dont ma sœur m'a parlé?

Annie fut contente de cette excuse pour retourner au « Bocage », mais elle laissa le professeur passer le premier.

V

« Tu aurais bien pu laisser un mot, Arthur, pour dire que tu étais venu, » dit Miss Malpatent à son frère.

La maîtresse et la servante s'étaient réconciliées au cours d'une de ces explications où s'effondrent toutes les barrières de classe.

« Nous n'avons pas eu confiance l'une dans l'autre, » murmura Miss Malpatent à Annie. « Ne recommençons pas ; c'est trop grave. »

« Oui, mademoiselle. »

Mrs Pastow eut un sourire indulgent ; le village rit ; M. Pastow s'esclaffa.

ARNOLD BENNETT.

(Traduit de l'anglais par Mme Fournier-Pargoire).

LES GRENOUILLES

Les mains posées à terre, tu répètes révérencieusement ta prière, ô grenouille !

Poésie ancienne.

I

Peu d'impressions de voyage ayant trait aux sens ne demeurent associées de façon plus intime ni plus vive avec le souvenir d'un pays inconnu que les bruits, —les bruits de la pleine campagne. Seul un voyageur sait combien les voix de la Nature, voix de la forêt, de la rivière et de la plaine peuvent varier selon la région ; et c'est presque toujours quelque particularité locale de leur ton et de leur caractère qui s'adresse au sentiment et pénètre dans la mémoire, nous donnant ainsi l'impression de l'inconnu et du lointain. Au Japon, cette sensation est éveillée en particulier par la musique

des insectes, hémiptères qui émettent un langage de sons extraordinaire très différent de ceux de leurs congénères occidentaux. A un degré moindre, cet accent exotique est également reconnaissable dans le chant des grenouilles japonaises, bien que ce soit surtout l'ubiquité de ce son particulier qui produise une impression sur le souvenir. Le riz étant cultivé dans tout le pays, non seulement sur les flancs des montagnes et les cîmes des collines, mais jusqu'aux confins mêmes des villes, il y a partout des grenouilles. Et nul, ayant voyagé au Japon, ne pourrait oublier la clameur des rizières.

Toutes les voix des marécages, qui se sont tues seulement pendant la fin de l'automne et le très bref hiver, se réveillent dès le premier éveil du printemps, — chœur infini et sonore que l'on pourrait croire émis par le sol renaissant lui-même. Et le mystère universel de la vie semble frémir avec une mélancolie particulière dans cette vaste clameur que des générations oubliées de travailleurs ont écoutée à travers les siècles, — clameur sans doute de plusieurs myriades d'années plus ancienne qu'aucun homme.

Or, cette chanson des solitudes a été depuis des siècles le thème préféré des poètes japonais ; mais le lecteur occidental éprouvera peut-être quelque surprise en apprenant qu'ils sont tous d'accord pour reconnaître en elle plutôt un bruit agréable qu'une manifestation de la Nature.

***

Des poèmes innombrables ont été écrits sur le chant des grenouilles, mais beaucoup d'entre eux seraient incompréhensibles si l'on croyait qu'ils faisaient allusion à des grenouilles ordinaires. Lorsque le chœur général des rizières suscite des louanges dans la poésie japonaise, le poète exprime son plaisir dans le grand *volume* de bruit émis par le frisson d'innombrables petits coassements, — frisson qui produit vraiment un effet agréable et qui a été très justement comparé à la pluie qui tombe. Mais lorsque le poète qualifie de mélodieux un cri individuel de grenouille, il ne parle pas de la grenouille ordinaire des rizières. Bien que la plupart des grenouilles japonaises coassent, il existe une exception remarquable, c'est le *Kajika*, ou véritable grenouille chanteuse du Japon, qui est toute différente des autres grenouilles. Dire qu'elle coasse serait faire injure à sa note, qui est aussi douce que le pépiement d'un oiseau. On l'appelait autrefois *Kawazu*, mais cette vieille appellation s'est confondue avec *Kaeru*, le nom courant des grenouilles ordinaires, et aujourd'hui on l'appelle tout simplement *Kajika*. On a réussi à l'apprivoiser et on peut la trouver chez plusieurs marchands d'insectes de Tokio. On la tient dans une cage particulière ; la partie inférieure contient un bassin rempli de sable, de cailloux, d'eau fraîche et quelques petites plantes, — et la partie supérieure est composée d'une armature de toile métallique. Parfois le bassin est disposé comme un *Ko-niva* ou jardin miniature ; aujourd'hui la *Kajika* est considérée comme une des chanteuses du printemps et de l'été ; mais autrefois, on la classait parmi les mélodistes de l'automne, et les gens faisaient des excursions à la campagne dans le seul but de l'entendre. Et, de même que certains endroits étaient célébrés pour la musique de variétés particulières de grillons, d'autres étaient renommés pour les *Kajika*.

Or, c'est le cri mélodieux du Kajiku ou Kawazu qui est si souvent vanté dans la poésie extrême-orientale ; et on le trouve mentionné comme le chant de divers insectes, dans les plus vieilles collections de poèmes japonais encore existant. Dans la préface de la fameuse anthologie appelée Kokinshu, compilée par décret impérial pendant la cinquième année de la période de Engi (905 après J.-C.), — le poète Ki-no Tsusayuki, rédacteur en chef de cet ouvrage, fit les observations suivantes qui présentent un vif intérêt.

« La poésie du Japon prend racine dans le cœur humain d'où elle a poussé en une expression multiforme. L'homme de ce monde ayant cent millions de choses à entreprendre et à terminer, a été encouragé à exprimer ses pensées et ses sentiments à propos de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il entend. Lorsque nous entendons le *Uguisu* chanter parmi les fleurs et la voix du *Kawazu* qui habite l'eau, quel est le mortel (littéralement *qui donc parmi les vivants qui vit?*) qui ne compose point de poèmes? »

Le *Kawazu* auquel Tsusayoshi fait ainsi allusion, est, bien entendu, la même créature que la Kajika moderne. Car on n'aurait jamais mentionné une grenouille ordinaire en la louant pour son chant dans la même phrase que cet oiseau merveilleux qu'est le Uguizu. Et nulle grenouillle ordinaire n'eut pû inspirer à un poète classique une idée aussi charmante que la suivante :

Te wo tsutté
Uté moshi agusu
Kawazu Kana.

« Les mains posées à terre, tu répètes révérencieusement ta prière, O grenouille ».

Le charme de ce petit poème sera surtout apprécié par ceux qui sont familiers avec l'étiquette extrême-orientale réglant l'attitude à observer pendant que l'on s'adresse à un supérieur : à genoux, le torse respectueusement incliné en avant, les mains appuyées à terre, les doigts tournés à l'extérieur.

Il n'est guère possible de déterminer l'antiquité de la coutume d'écrire des poèmes sur des grenouilles. Mais dans le *Manyoshu*, qui date du milieu du VIIIe siècle, il y a un poème qui suggère que même à cette époque la rivière Asuka était depuis longtemps célèbre pour la chanson de ses grenouilles.

Ima mo ka mo
Asuka no Kawaso
Yu sarazu
Kawazu, naku se no
Kiyoku aruran.

« La rivière Azuka, où le Kawazu chantait nuitamment, est toujours claire de nos jours ».

Nous trouvons également dans la même anthologie la curieuse allusion suivante au chant des grenouilles :

Omo-boyezu
Kimaseru kimi wo
Sasagava no
Kawazu kikasezu
Kayoshi tsuru kamo.

« Je reçois à l'imprévu la visite de mon seigneur. Hélas, il est reparti sans entendre les grenouilles de la rivière Sawa ! ».

Et dans le Rokûjoshû, autre compilation fort ancienne, on trouve les agréables vers suivants sur le même thème :

Tamagawa no
Hito wo me yogize
Asu Kawazu
Kone yu kikeba
Oshiku ya wa aranu?

« En écoutant ce soir les grenouilles de la Rivière des joyaux ou Tamagawa, — qui chantent sans craindre l'homme, comment puis-je m'empêcher d'aimer le moment présent? ».

II

Ainsi il apparaît que pendant plus de onze siècles les Japonais ont écrit des poèmes sur des grenouilles. Et il est même possible que certains vers sur le sujet conservés dans le Manyôshu fussent composés même avant le VIIIe siècle. Depuis la plus ancienne période classique jusqu'à nos jours, le thème n'a jamais cessé d'être un des préférés chez les poètes de tous les rangs. Un fait digne d'être remarqué par rapport à ceci, est que le premier poème écrit dans le mètre appelé *hokku* par le célèbre Bashô traitait de grenouilles. Le triomphe de cette forme de vers extrêmement brefs, (trois lignes de 5,7 et 5 syllabes). est de créer un tableau à sensation tout à fait complet. Et le poème de Bashô réussit cet exploit, qu'il est difficile sinon impossible de répéter en anglais :

Furu iké ya
Kawazu Tobikomu
Midzu no oto

« Vieil étang, — plongeon de grenouilles, — bruit d'eau ».

Un très grand nombre de poèmes sur des grenouilles furent ensuite écrits dans ce mètre. Aujourd'hui même, les hommes de lettres s'amusent à écrire de courts poèmes sur des grenouilles ; parmi ceux-ci, un des plus distingués est un jeune poète connu du monde littéraire du Japon sous le nom de Roséki, qui élève des centaines de grenouilles chanteuses dans son jardin d'Osaka. A des intervalles réguliers il invite tous ses amis poètes à une fête, au cours de laquelle chacun s'engage à composer un poème sur les habitantes de l'étang. Il a ainsi obtenu une collection de poèmes qui fut imprimée à ses frais pendant le printemps de 1897 ; — d'amusants dessins de grenouilles ornaient les couvertures et le texte.

Malheureusement, il n'est guère possible, dans une traduction, de donner une idée exacte de l'étendue et du caractère de la littérature sur les grenouilles. Car la plupart des compositions sur les grenouilles dépendent précisément pour leur valeur littéraire de ce qui est intraduisible, d'allusions locales incompréhensibles hors du Japon, de jeux de mots, de l'emploi de mots à double et même triple sens. A peine si un ou deux poèmes sur cent peuvent supporter la traduction. De sorte que je ne puis guère donner ici que des observations générales.

Que les poèmes d'amour forment une pro-

portion considérable de cette curieuse littérature, voilà qui ne paraîtra pas étrange au lecteur s'il se souvient que l'heure des rendez-vous est également celle où le chœur des grenouilles donne à pleine voix, et qu'au Japon du moins, le souvenir de ce bruit s'associerait à celui d'une rencontre clandestine dans à peu près chaque endroit solitaire. La grenouille à laquelle il est fait allusion dans ces poèmes n'est pas, en général, la Kajika. Mais les grenouilles sont introduites dans les poèmes d'amour de mille façons ingénieuses. Je puis donner deux exemples de compositions populaires modernes de ce genre. La première contient une allusion du célèbre proverbe : *I no naka no Kawazu daikai wo skirazu.* (La grenouille de puits ne connaît point la mer). Une personne qui ignore les usages du monde est souvent comparée à une grenouille dans un puits. Et nous pouvons nous imaginer que c'est une charmante petite campagnarde qui répond avec un joli tact à une remarque peu généreuse :

« *Moquez-vous de moi si vous voulez ; appelez-moi votre grenouille dans le puits.*
Dans mon puits les fleurs tombent, et son eau reflète le ciel. »

Le deuxième poème est le cri d'une femme qui a de bonnes raisons d'être jalouse :

« *Vous avez trouvé que l'esprit de votre maîtresse était terne comme une mare stagnante.*
Mais la mare stagnante peut parler ; vous entendrez le cri de la grenouille ! »

En plus des poèmes d'amour, il y a des centaines de vers sur les grenouilles ordinaires des étangs et des rizières. Certains font surtout allusion au volume de bruit qu'émettent les grenouilles :

« *En écoutant les grenouilles des rizières, il me semble que l'eau chante.*

Lorsque nous inondons les rizières au printemps, la chanson des grenouilles coule avec l'eau. »

« *Elles s'appellent de rizière en rizière :*
Défis et réponses se croisent incessants.

Tandis que s'approfondit la nuit,
Toujours plus fort s'élève le chœur des grenouilles d'étang. »

« *Les voix des grenouilles sont si nombreuses que je me demande*
Si l'étang n'est pas plus large la nuit que le jour ! »

« *Les barques à rames elles-mêmes ont peine à avancer,*
Tant la clameur des grenouilles de Horié est épaisse. »

L'exagération de ce dernier poème est, bien entendu, voulue, — et non sans effet dans l'original. Dans certaines parties du monde, comme par exemple dans les marais de la Floride et de la Louisiane, la clameur des grenouilles ressemble en certaines saisons au rugissement d'une mer déchaînée. Et quiconque l'a entendue peut apprécier l'idée qui fait comparer ce bruit à un obstacle.

D'autres poèmes comparent ou associent le bruit des grenouilles à celui de la pluie :

« *Le bruit des premières grenouilles,*
Plus faible que la pluie qui tombe. »

« *Ce que j'ai pris pour la pluie qui tombe*
N'est que le chant des grenouilles. »

« *Maintenant je vais rêver, endormi par le bruit de la pluie,*
Et par le chant des grenouilles. »

D'autres poèmes encore ne sont que de minuscules tableautins, — de simples esquisses, — tels que ce *hokku* :

« *Sentier entre les rizières,*
Grenouilles qui s'écartent à droite, à gauche, sautant. »

Ou bien celui-ci, qui a mille ans :

« *Là où les fleurs du yamabuki se reflètent dans l'eau du marais,*
On entend la voix du Kawazu. »

Ou bien encore cette amusante conception :

« *La grenouille chante, et sa voix est parfumée ;*
Car les pétales du cerisier tombent dans le ruisseau brillant. »

Naturellement, les deux derniers poèmes font allusion à la véritable grenouille chanteuse.

Beaucoup de poèmes très courts sont adressés

directement à la grenouille, — qu'elle soit kaeru ou kajika. Parmi ceux-ci se trouvent des poèmes mélancoliques, affectueux, humoristiques, religieux et même philosophiques. Parfois on y compare la grenouille à un esprit se reposant sur une feuille de lotus ; parfois à un prêtre répétant des sûtras pour l'amour des fleurs qui se meurent ; parfois à un amoureux transi ; parfois à un hôte qui reçoit des voyageurs ; parfois à un blasphémateur qui commence éternellement une injure aux dieux mais n'ose pas l'achever. La plupart des exemples suivants sont tirés du récent livre de poèmes sur les grenouilles publié par Roséki. Chaque paragraphe de ma traduction en prose représente un poème distinct :

« *Tous les invités étant partis, pourquoi demeures-tu encore respectueusement assise, ô grenouille?* »

« *Reposant ainsi les mains à terre, est-ce la pluie que tu accueilles, ô grenouille?* »

« *Dans le vieux puits, tu brouilles la lumière des étoiles, ô grenouille !* »

« *Le bruit de la pluie est sommolent, mais ta voix me fait rêver, ô grenouille !* »

« *Tu commences toujours à dire quelque chose contre le grand ciel, ô grenouille !* »

« *Tu as appris que le monde est vide : tu ne le regardes jamais tandis que tu nages, ô grenouille !* »

« *Ayant vécu dans l'eau claire du torrent des montagnes, ta voix ne pourra jamais devenir stagnante, ô grenouille !* »

Le dernier poème prouve dans quelle estime on tient les dons vocaux supérieurs du *kajika*.

III

Je trouvai tout d'abord étrange de ne pas découvrir dans ces centaines de poèmes sur ces amphibies une seule allusion à la qualité visqueuse et froide de la grenouille. Sauf, quelques phrases un peu railleuses sur les attitudes bizarres qu'elles prennent parfois, — la seule allusion que je pus trouver se rapportant à ses qualités peu attrayantes fut :

« Vue au grand jour, comme tu es peu intéressante, ô grenouille ! »

Tout en m'étonnant de cette réticence concernant la nature froide, visqueuse et flaccide des grenouilles, il me vint tout à coup à l'esprit que, dans des centaines d'autres poèmes japonais que j'avais parcourus, j'avais également constaté que toute allusion aux sensations du *toucher* faisaient totalement défaut. Des impressions de couleur, de bruits, d'odeurs étaient traitées avec une délicatesse exquise et surprenante. Mais les sensations de goût étaient rarement notées, et les sensations du toucher étaient absolument ignorées. Je me demandai s'il ne fallait pas chercher la raison de cette réticence ou de cette indifférence dans le tempérament ou l'habitude mentale spéciale de la race. Mais je n'ai pas encore pu résoudre cette question. Me souvenant que la race japonaise vit depuis des siècles sur une nourriture qui paraît dénuée de goût au palais occidental, et que tous les gestes tels que l'étreinte des mains, le baiser, ou toute autre démonstration physique de sentiments affectueux sont tout à fait étrangers au caractère oriental, on est tenté d'émettre la théorie que les sensations du toucher et du goût, agréables ou autres, sont moins développées chez les Japonais que chez nous. Mais il y a bien des preuves contraires à cette théorie ; et les triomphes de l'artisanat japonais nous assurent de la délicatesse incomparable de toucher qui s'est développée en certaines directions.

Quelle que soit la signification physiologique du phénomène, sa signification morale est de la plus haute importance. Autant que j'aie pu en juger, la poésie japonaise ignore en général la qualité inférieure de sensation tout en s'adressan de la façon la plus subtile aux qualités supérieures que nous appelons esthétiques. Mais, s'il ne représente rien d'autre, ce fait représente l'attitude la plus heureuse et la plus saine pour contempler la nature. Nous autres Occidentaux ne reculons-nous pas devant beaucoup d'impressions purement naturelles simplement à cause de la répulsion développée par une sensibilité tactile morbide? La question vaut la peine d'être considérée. Mais, ignorant ou maîtrisant pareille répulsion, acceptant la nature nue telle qu'elle est, c'est à dire toujours aimable si elle est bien comprise, les Japonais découvrent des beautés où nous nous imaginons aveuglément la laideur, l'informe ou le répugnant, — la beauté dans les insectes, dans les pierres, dans les grenouilles. Le fait qu'ils sont les seuls à avoir réussi à appliquer à un usage artistique la forme du centipède est-il sans signification? Que ne pouvez-vous voir ma blague à tabac achetée à Kyôto, — et dont le cuir frappé porte des centipèdes en or qui courent comme des ondulations de feu !

LAFCADIO HEARN.

(Traduit de l'anglais par Marc Logé).

MALHERBE SPÉCULATEUR A TOULON

A Toulon, ces temps-ci, on parle volontiers de « personnalités bien parisiennes », qui ont fait un gain appréciable, en vendant à la Marine des terrains qu'elles venaient d'acheter, et dont celle-ci avait besoin. Sait-on que, dans cette même ville, en plein centre, une spéculation sur des terrains fut tentée, il y a trois siècles, par Malherbe? Cette affaire, qui dura plusieurs années, met en lumière l'esprit pratique du poète normand. Avide d'argent, il comptait que les magnifiques éloges qu'il adressait au souverain et à ses favoris lui rapporteraient des cadeaux et des pensions. De fait, il en obtint plusieurs ; mais que de peine il se donna, que de démarches il dut faire, que d'échecs il subit !

Henri IV fut généreux surtout en paroles. En 1608, il lui fit don des droits de mutation pour la vente de la terre de Bouc (arrondissement d'Aix) ; le cadeau était de peu d'importance, et le poète officiel espérait une pension sur une abbaye ou un évêché. Le roi la lui promit en 1607 et les années suivantes, mais jamais Malherbe ne la reçut. Aussi, en lisant cette phrase dans le traité de Sénèque sur les *Bienfaits* : « Encore que ce que l'on vous donne ne vienne pas à effet, l'obligation est pareille », il l'écrivit sur une feuille de papier, en y ajoutant cette remarque désabusée : « Exemple de moi, à qui le Roi donna une abbaye ! »

La régente, Marie de Médicis, était plus libérale que son mari. A Malherbe, dont les boutades l'amusaient, et dont les vers célébraient ses talents politiques, elle accorda bientôt une pension, qui, dès l'année 1612, fut augmentée.

En 1615, Brûlart de Sillery, le président Jeannin et Villeroy sont ministres ; mais, en fait, le gouvernement est aux mains du favori de la reine, Concini, que Malherbe appelle « le grand Pan », et qu'après sa mort, en 1617, il vouera à l'exécration publique. Cette année-là, le poète multiplie ses efforts pour obtenir une nouvelle pension, un nouveau don. Normand de naissance, il fréquente Harlay de Chanvallon (1), qui va être nommé archevêque de Rouen ; il espère obtenir une pension sur son archevêché. Pendant ce temps, Mme de Malherbe, qui appartient à la noblesse parlementaire de Provence et qui habite Aix, se hâte d'annoncer à la princesse de Conti, protectrice de son mari, la mort de l'évêque de Digne, et de lui rappeler qu'on a promis à Malherbe une pension sur cet évêché (1). Vaines démarches : jamais il ne tirera de l'argent d'un évêché ou d'une abbaye.

Mais, avant ce double échec, il tente un grand coup : le 7 juin, il présente au roi un placet demandant le don de deux terrains situés sur le port de Toulon, dont chacun mesure 95 cannes (185 mètres) sur quinze (29 m. 25). Malherbe n'est pas revenu à Toulon depuis dix ans au moins, il réside à Paris. Mais qu'importe? Ces terrains prendront de la valeur ; il y fera bâtir des maisons, qu'il vendra ou louera un bon prix.

Le calcul était habile, mais le poète spéculateur ne se doutait pas qu'il allait s'attirer de longs ennuis et un procès avec les Consuls de Toulon. Nous pouvons suivre cette affaire, grâce à des copies de pièces plus ou moins correctes qui sont conservées aux archives de Toulon et à celles des Bouches-du-Rhône ; en les comparant, on peut rétablir le texte exact.

Le Chancelier de France envoya le placet aux trésoriers généraux de Provence, pour avoir leur avis. Ils ne semblent pas l'avoir donné. Mais Mme de Malherbe venait d'être gravement malade. Son époux ne lui témoignait pas une très vive affection ; cependant, après dix ans de séparation, il décida de se rendre à Aix : ainsi il reverrait sa femme et son fils, et en même temps — faut-il dire *surtout?* — il s'occuperait des affaires d'argent qu'il avait en Provence. Il partit pour Aix pendant l'hiver. Son séjour fut bref : dès la fin d'avril 1616 il retourna à Paris, en compagnie de son illustre ami, Guillaume du Vair, qui venait d'être nommé garde des sceaux. Les démarches qu'il fit dans la capitale de la Provence et la protection du nouveau garde des sceaux, qui éprouvait une

(1) C'est chez lui que, selon Racan, Malherbe s'endormit après déjeuner : réveillé, il refusa d'aller entendre son sermon, alléguant qu'il « dormirait bien sans cela ! »

(1) Déjà, en 1613, Malherbe s'était fait donner par le roi les droits de mutation pour deux ventes successives de la seigneurie de Saint-Martin-de-Renacas, petite commune de l'arrondissement de Forcalquier.

grande admiration pour son talent poétique, donnèrent une impulsion à l'affaire de Toulon.

Le 21 juillet 1616, sur l'avis du Conseil d'Etat, le roi renvoie le placet aux trésoriers de France en Provence et leur enjoint d'entendre à son sujet les consuls de Toulon. Le 19 août, M. de Pontevès, au nom de Malherbe, requiert le trésorier Badier, chargé de cette affaire, de se transporter à Toulon. Le 7 octobre, Badier arrive dans cette ville et descend au logis du Chapeau Rouge. Après avoir pris connaissance des pièces, les consuls Isnard, Fournilhier et Reynaud se présentent à lui, et l'informent qu'en 1595 la municipalité de Toulon a obtenu d'Henri IV le don des terrains qui entourent la darse, afin d'y construire des maisons qui « la mettraient à l'abri du vent et embelliraient la ville ». Ce don a été confirmé par un arrêt royal de 1606. Si, ajoutent-ils, on donne satisfaction au « sieur de Malherbe », les maisons qu'il construira, diminueront l'étendue de la darse et celle du quai, « qui sert d'ornement et embellissement principal en la ville, et à l'abord de tout le commerce et négoce maritime » ; il n'y aura plus de place pour les constructions navales et pour le grenier à sel royal, qui doit être édifié...

En conséquence, les consuls demandaient que le placet restât sans effet. Mais le poète provençal Balthazar de Vias, qui, en qualité de « procureur » de Malherbe, accompagnait le trésorier Badier, fit décider, malgré cette remontrance que l'expertise aurait lieu, comme il était convenu.

Le 8 octobre, les trois « estimateurs-jurés » de la ville et un maçon toulonnais se rendirent sur les lieux. Les emplacements demandés par Malherbe étaient à l'intérieur du « port fermé » de Toulon, entre les deux premières *tenailles* qui, au Levant et au Ponant, défendaient la darse. A cette époque une enceinte était formée de courtines et de bastions, et une *tenaille* était un élément de fortification qui comprenait, au centre, une courtine et, aux extrémités, deux demi-bastions. Aujourd'hui cette darse s'appelle la Vieille Darse ; du côté de la ville, elle est bordée par le quai Cronstadt, au milieu duquel s'élève l'Hôtel de Ville, orné des fameuses cariatides de Puget ; les autres darses sont postérieures au règne de Louis XIII.

Le lendemain, les experts poursuivirent leur tâche, et, le 10, ils remirent un rapport qui leur fut payé trente-deux livres ; on en donna lecture aux consuls qui persistèrent dans leur opposition.

Malgré la disparition du plan qui y était joint (1), ce rapport est extrêmement clair et précis. Les dimensions y sont données en *cannes* et *pans*, mesures alors employées dans le Midi. D'après les calculs de Furetière, la canne de Provence équivalait à six pieds de roi, donc à 1 m. 95.

***

Voici les principales dispositions du rapport. Les terrains seront conquis sur la mer, profonde de deux mètres, et leur surface devra dépasser de cinquante centimètres le niveau de l'eau. L'enceinte est longée par un boulevard intérieur, appelé *lice* ou *régalle*, de seize mètres de large. Une fois la mer comblée, le nouveau rivage sera à trente mètres (2) de la lice : d'abord dix mètres pour un quai, puis vingt mètres pour les maisons à bâtir. Du côté de la mer le quai sera construit en pierres de taille.

Chacun des deux terrains aura une largeur de 80 cannes, soit exactement 156 mètres (Malherbe réclamait 95 cannes). Sur chacun on pourra édifier onze maisons, ayant respectivement vingt mètres de long sur douze mètres de large. Entre la cinquième et la sixième on établira une rue de huit mètres de large. En additionnant la largeur de la rue et celle des maisons, on trouve 70 cannes, et non 80 : j'ignore ce que les experts comptaient faire des dix cannes de terrains non bâtis. Etant donnée la longueur des maisons, chacune d'elles devait comprendre une cour.

Pour combler la mer, le concessionnaire des terrains devra verser trois mille cannes cubes de terre (22 ou 23.000 mètres cubes) ; ce remplissage coûtera quinze mille livres. Les pierres de taille du quai reviendront à 4.500 livres. Soit une dépense totale de près de vingt mille livres.

Chacun des vingt-deux emplacements de maisons vaudra, en moyenne douze cents livres.

Ainsi, d'après ce rapport, l'opération devait rapporter au concessionnaire un bénéfice net de six mille neuf cents livres, de 30 o/o supérieur à la somme dépensée. Enfin, contraire-

(1) Déjà, à son placet de 1615, Malherbe avait joint un dessin ; celui-là non plus n'a pas été conservé.

(2) Exactement 29 m. 25, comme Malherbe l'avait demandé.

ment à leurs consuls, les experts ne voyaient aucun inconvénient à l'accomplissement de ce projet ; ils affirmaient à la fin que les maisons abriteraient du vent les galères royales.

⁂

A la suite de cette expertise, les trésoriers généraux en Provence émirent, le 21 novembre 1616, un avis favorable à la requête de Malherbe ; ils déclaraient que son projet aurait pour effet d'embellir et d'améliorer la ville. Pour chaque maison il paierait une redevance annuelle de deux écus, en cas d'aliénation les droits seigneuriaux seraient réservés au roi.

Fort de cet avis, Malherbe fit remettre à Louis XIII, par le secrétaire d'Etat Salomon, un nouveau placet, demandant le don des terrains. Une lettre dans laquelle il recommandait sa requête à un haut personnage, débute par cette déclaration trop modeste pour être sincère :

Monsieur, il peut y avoir des importunités moins fâcheuses les unes que les autres, mais certes celles qui viennent de personnes de si peu de mérite comme je suis (*sic!*), ne peuvent être qu'insupportables. Il n'y a remède, Monsieur. La nécessité fait tout faire, et votre courtoisie tout espérer...

Plus d'une fois, il dut entretenir de cette affaire le garde des sceaux Du Vair. De son côté, le savant provençal Peiresc, qui habitait alors à Paris et qui était un des plus chers amis de notre poète et de Du Vair, allait, sur la demande de Malherbe, relancer Salomon. Ces efforts furent couronnés de succès : le 20 juin 1617, le Conseil d'Etat, siégeant à Fontainebleau, donnait un avis favorable, et le 30, des lettres patentes, qu'Armand Gasté a jadis publiées, déboutaient les consuls de leur opposition et accordaient les terrains au persévérant solliciteur. Heureux de l'aubaine, Malherbe affirmait à Peiresc qu'il composerait un poème à la gloire de Du Vair ; mais, soit ingratitude, soit manque d'inspiration, il ne fera paraître en l'honneur du garde des sceaux que quelques lignes banales en tête de sa traduction de *Tite-Live* !

Allait-il entrer aussitôt en possession des terrains ? Non pas. Il fallait que le Parlement de Provence vérifiât et enregistrât les lettres patentes. Malherbe y comptait de nombreux parents et amis. Cependant neuf mois se passèrent dans l'attente.

A la fin de mars 1618, au nom de Malherbe, M. de Pontevès requit par deux fois la Cour des Comptes de procéder à la vérification. Le 2 avril, par ministère d'huissier, elle fit connaître ces requêtes aux consuls de Toulon ; mais, loin de s'incliner, l'un d'eux s'écria : « En vain M. de Malherbe poursuivra ce don. » Dans une troisième requête, le poète demanda à la Cour de ne tenir aucun compte de la « réponse tout à fait inconsidérable » des consuls et de vérifier et enregistrer les lettres. C'est ce qu'elle fit le 6 avril ; en outre, elle dispensa Malherbe de payer les frais d'enregistrement.

⁂

Après trois ans d'attente Malherbe croyait être au bout de ses peines, mais les consuls de Toulon étaient décidés à tout faire pour sauvegarder les intérêts de leurs administrés : ils firent durer l'affaire encore quinze mois ! Le poète, qui avait déjà soutenu bien des procès — en particulier avec sa famille — fut obligé de leur en intenter un. Dans ce procès, ses intérêts furent défendus par M. de Pontevès et par François Du Périer, avocat au Parlement d'Aix. On sait la longue et étroite amitié qui unit Malherbe à Du Périer ; à la Cour, il lui rendait des services ; non seulement il avait immortalisé par ses vers la fille de son ami, mais, en 1616, il s'était donné la peine de corriger une harangue que devait prononcer le fils de François, Scipion Du Périer.

A la demande de Malherbe, un sergent cite les consuls à comparaître devant J.-B. de Beaurecueil, conseiller à la Cour des Comptes. Nous connaissons un de leurs mémoires. Ils continuaient à fonder leur opposition sur les lettres patentes de 1595, par lesquelles Henri IV avait accordé aux Toulonnais les terrains de la darse en récompense de leur inébranlable fidélité pendant la Ligue et des grandes dépenses qu'ils avaient faites pour fortifier leur ville. Les consuls se plaignaient que Louis XIII fût mal informé et qu'on ne les eût pas consultés. Ils critiquaient quelques modalités du projet de Malherbe : les deux groupes de maisons ne suffiraient pas à protéger les navires de cette vaste darse ; du reste, elles pourraient être construites plus commodément par la Ville que par le demandeur, qui ne résidait pas sur les lieux.

Malherbe répliqua aux défenseurs, au moins deux fois, par la bouche de Du Périer. Quel ton hautain que celui de ses deux répliques ! Peu s'en faut qu'il n'accuse de lèse-majesté ses adversaires ! Leur opposition, lit-on, « n'est

fondée que sur une pure opiniâtreté » ; puisqu'ils ont été déboutés en 1617 par le Conseil d'Etat et par le roi, et en 1618 par le Parlement de Provence, « on ne peut, sans offenser en quelque façon l'autorité de tant de jugements... remettre en doute ce que tant de préjugés (*décisions antérieures*) ont rendu indubitable... La question a été décidée par Sa Majesté, qui est la loi vivante de ce royaume. »

Cependant il daigne discuter les affirmations des consuls : à tort on allègue que l'arrêt du Conseil d'Etat « a été donné par surprise » : au contraire, les parties ont été entendues avant que ce corps prît sa décision ; le roi a jugé en « connaissance de cause ».

« Le mérite du sieur de Malherbe est pour le moins autant considérable que la cause pour laquelle » le feu roi a donné des terrains aux Toulonnais.

Les lettres patentes de 1595 concernaient une petite darse, « un petit enclos entourné de pavés de pin, liés avec des ais, depuis un côté de la ville jusqu'à l'autre » ; mais la darse actuelle, qui est entourée de murailles, est dix fois plus grande, et elle a été faite dix ou douze ans après ces lettres patentes. En 1595, les terrains que Louis XIII vient d'accorder à Malherbe, ne pouvaient servir à aucune construction ; par suite ils ne pouvaient être compris dans le don fait par Henri IV. Enfin, ces terrains sont à plus de vingt-cinq cannes (cinquante mètres) de la darse primitive ; on ne peut donc les confondre avec ceux de ladite darse qui sont destinés à l'arsenal et à la construction des vaisseaux.

En conséquence, les consuls doivent renoncer à troubler le demandeur « en la jouissance d'une faveur que son mérite extraordinaire (*sic*) a exigé de la bonté du Roi. »

Presque rien ne subsiste de l'abondante correspondance que Malherbe a échangée avec François Du Périer jusqu'à la mort de celui-ci, survenue en 1623. Mais il est permis de supposer qu'il a inspiré ou même rédigé une partie de ces deux mémoires. Ainsi, j'y retrouve deux fois un mot emphatique que le poète affectionnait fort : l'épithète *indubitable*, qui figure à la fin de l'ode consacrée à l'attentat de 1605 et qu'il venait d'insérer deux fois dans la harangue de Scipion du Périer : *des assurances indubitables... des témoignages indubitables...* De plus, si le père de Marguerite du Périer et les autres lettrés d'Aix tenaient en grande admiration les vers de Malherbe, leur opinion était encore dépassée par celle du poète lui-même ; les passages des deux mémoires dans lesquels on vante son mérite, peuvent très bien avoir été rédigés par l'orgueilleux auteur de ces vers :

> Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour témoin,
> Connoissez-le, mon Roi, c'est le comble du soin
> Que de vous obliger ont eu les Destinées...
> Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

L'éloquence de Du Périer, jointe à la subtilité normande de Malherbe, obtint gain de cause : le 15 juin 1619, la Cour des Comptes déboutait les consuls et entérinait les lettres patentes de 1617 ; Du Périer et le « procureur » de la partie adverse eurent à payer vingt écus d'épices.

*
* *

Les archives de Provence ne contiennent aucune pièce postérieure à cet arrêt : le lecteur s'en félicite, car, bien que je lui aie épargné maint *comparant* et maint *exploit*, toutes ces chicaneries lassent l'attention. Mais qu'il se garde de croire que Malherbe put enfin combler une partie de la darse, construire un quai, bâtir et vendre vingt-deux maisons...

En 1620 il demanda à un secrétaire d'Etat de lui faire obtenir le droit de mutation sur ces terrains. Nous ne savons pas si on le lui accorda, mais il ne semble plus s'être occupé de cette affaire : désormais ni ses lettres, ni celles de Peiresc n'y font allusion. Il passa à Aix l'été de l'année 1622, et s'y employa à atténuer les effets d'une frasque de son fils. Puis il continua à solliciter de diverses manières : en 1626 il brigua vainement un office de quatrième président à la Cour des Comptes, ensuite il obtint une charge de trésorier de France en Provence. Mais les dernières années de sa vie furent surtout occupées par les deux duels de son fils : il dépensa beaucoup de temps et d'argent d'abord pour faire grâcier Marc-Antoine qui avait tué en duel son adversaire, ensuite pour faire exécuter ceux qui avaient blessé à mort ce duelliste impénitent.

C'est en vain que Malherbe avait sollicité le roi, le garde des sceaux et les secrétaires d'Etat, payé les frais d'expertise et de procédure, et recouru à la complaisance de Peiresc, de Vias et de Du Périer : quand sa veuve testa pour la dernière fois en 1629, elle légua à son neveu « tous les droits qu'elle pourrait prétendre pour raison du don fait par Sa Majesté en faveur de

son mari, des places de maisons à Toulon » ; donc, rien n'était construit.

Vingt ans plus tard, les consuls, après en avoir pris copie, restituèrent à l'agent des héritiers de Malherbe une dizaine de pièces de la procédure. Il ne semble pas que les héritiers aient exécuté le projet de leur oncle ; peut-être ont-ils signé une transaction avec les consuls pour leur céder leurs droits. Au reste, ce projet, mis au point par les experts, était sur le papier très judicieux et très rémunérateur, mais, pour qu'il fût viable, son auteur eût dû habiter à moins de deux cents lieues de Toulon ! En somme, l'affaire des terrains de Toulon, qui a dû coûter à l'avide Normand presque autant de peine qu'une pièce de vers, peut être résumée en ces mots : *beaucoup de bruit pour rien* (1) !

RAYMOND LEBÈGUE.

(1) A une date que j'ignore, Malherbe se fit aussi accorder les salines de Castigneau, qui étaient entre Toulon et la Seyne; mais en a-t-il retiré un profit ? J'en doute.

LE DUEL ET LA MORT DE POUCHKINE

Les lettres russes s'enorgueillissent de deux grands poètes, Lermontov et Pouchkine : et, par une curieuse rencontre, tout deux sont morts en duel, Tous deux à l'apogée de leur gloire ; tous deux jeunes, Lermontov à 27 ans et Pouchkine à 38 ; tous deux dans des circonstances romantiques. Et, comme s'ils avaient pressenti leur fin tragique, tous deux l'ont décrite à l'avance : Pouchkine dans *Eugène Onéguine*, Lermontov dans *Un Héros de nos Jours*.

Toutefois, le duel de Lermontov fut moins romanesque que celui de Pouchkine. Lermontov était alors officier dans un régiment du Caucase, où le duel était une habitude, et la provocation fut futile, mais l'adversaire, bretteur de profession, en fit un assassinat.

Mais la mort de Pouchkine est un événement dont on parlera longtemps, parce qu'il soulève des problèmes psychologiques dont la réponse n'est pas encore trouvée ; problèmes passionnants tant par eux-mêmes qu'à cause de la forte personnalité du poète. Les Russes ont pour Pouchkine un culte fervent. L'époque où il vivait (celle qui suivit la chute de Napoléon), est une des plus ardentes de leur histoire, aux évolutions si rapides. Les personnages du drame, d'Anthès, le vieux baron de Heeckeren, Nathalie Pouchkine et ses sœurs, offrent des figures très caractéristiques. Le drame lui même est fatal, sanglant, inexorable. Le mystère dont il est entouré ajoute à l'intérêt qu'il suscite. On pressent la vérité sans pouvoir la saisir, on devine une tragédie complexe et ramifiée, des forces violentes et contraires déchirant une belle âme éperdue et marquée par le destin.

D'autre part, il a paru, sous la plume de Schtchegolev (1), un ouvrage qui semble contenir tous les documents et toutes les sources actuellement connues sur le duel et la mort de Pouchkine. Plusieurs de ces documents sont inédits, ou inconnus en France. Peut-être le moment est-il venu, avec ces lumières nouvelles, d'essayer une explication au moins provisoire.

*
* *

Récapitulons les principaux faits, dont beaucoup sont curieux, de la vie de Pouchkine. Né à Moscou en 1799, il descendait du côté paternel d'une ancienne famille noble. Sa mère, elle, était l'arrière-petite-fille d'un Abyssin, volé, dit-on, au Sérail de Constantinople, puis acheté par Pierre le Grand au cours de ses voyages, et que l'on appelait Annibal. C'était un homme supérieur, brave ; il mourut Amiral et Grand-Maître de l'Artillerie ; lettré, il laissa une bibliothèque importante où se voyaient beaucoup d'ouvrages français ; et le Tsar Pierre ne l'avait pas jugé indigne de s'allier à une vieille famille moscovite. Pouchkine a raconté, romantiquement, l'histoire de ce mariage (*Le Nègre de Pierre le Grand*).

(1) P. E. SCHTCHEGOLEV : *Le duel et la mort de Pouchkine. Recherches et Documents.* Fascicules XXV-XXVII de *Pouchkine et ses contemporains, Documents et Recherches*, publié par la Commission pour l'édition des Œuvres de Pouchkine instituée par la Section de la Langue et des Lettres russes de l'Académie Impériale des Sciences. Pétrograd, avril 1916, Typographie de l'Académie Impériale des Sciences, un vol. de XXI-370 et 376 pages in-18).

Pouchkine fut élevé dans le lycée noble de Tsarskoïe Selo qu'avait fondé l'Empereur Alexandre Ier : il fut de la première promotion. Il prit là des idées libérales, alors favorisées par l'Empereur, mais qui cessèrent bientôt de lui plaire : et quelques imprudences de Pouchkine, amenèrent sa désignation pour des fonctions administratives, un peu loin, en Bessarabie nouvellement conquise. Pouchkine voyagea sur les mêmes bords qu'Ovide, et, comme Ovide, y écrivit des vers : on mit notamment sous son nom un poème très libre, *La Gavriliade*, imité de Parny. Mais aussi, plein d'ardeur et de vie, il fit la cour aux dames, des dettes, et quelques autres incartades et fut enfin relégué dans ses terres, à Mikhailovskoïe, gouvernement de Pskov. C'est là, dans cette retraite obligée, que mûrit son génie. Il y prit contact avec la *terra patria*, et il disait lui-même que sa vieille nourrice, Arina Rodioniovna, « lui avait appris le russe et la Russie. »

Très mêlé au mouvement littéraire et social, Pouchkine publiait un peu partout des poésies dont le succès s'affirmait chaque jour : et, à l'avènement de Nicolas Ier, en 1825, sa renommée était assez grande pour que l'Empereur se plût à l'appeler près de lui. Il ne quitta plus, alors, Saint-Pétersbourg, sauf pour quelques voyages en Russie ou dans ses propriétés : notons aussi qu'il alla, comme volontaire, moitié civil, moitié militaire, prendre Erzeroum aux Turcs en 1828.

En 1830, il se maria : et là commence le drame qui se termina par sa mort. Sa fiancée, Nathalie Gontcharov, appartenait à une famille de marchands, de noblesse récente. Elle avait douze ans de moins que lui. Elle était d'une beauté rare, brune, grande, bien faite. On disait que Pouchkine, le premier poète romantique russe, devait épouser la première beauté romantique russe.

J'ai vu beaucoup de belles femmes, dit un contemporain (1), mais jamais aucune réunissant tant de perfections dans ses traits régulièrement classiques et dans sa stature. Elle était plutôt grande, avec une taille extraordinairement fine et des épaules et une poitrine luxuriantes. Sa petite tête, comme un lys sur sa tige, se penchait en se tournant gracieusement sur un cou élancé. Jamais je n'ai vu de profil plus pur... Oui, c'était une beauté auprès de laquelle toutes les autres, même les plus charmantes, pâlissaient.

(1) Comte V. A. Sollogoub. *Mémoires*. Saint-Pétersbourg, 1887, pages 117-118.

Mais, ajoute le Comte Sollogoub, « elle était réservée et même froide, parlait peu. » Un poème de Pouchkine qui, d'après les commentateurs, s'applique à Nathalie, nous donne la même note (1) :

Non : ces transports passionnés, ces extases sensuelles, ces folies, cette exaltation, ces gémissements, ces cris de la jeune bacchante ondulant dans mes bras comme un serpent, et qui précipite le frisson final par ses bonds, ces caresses ardentes et la morsure de ces baisers, — là n'est pas la passion.

Combien je te préfère, ma colombe, combien tu me rends plus douloureusement heureux quand, cédant à mes longues instances, tu te livres enfin à moi, tendre, sans ivresse, pudique et réservée. Tu réponds distraitement à mes transports; tu m'écoutes à peine, puis peu à peu tu t'enflammes et tu partages enfin mon délire.

La vie de Pouchkine, pas toujours exemplaire, était faite de succès littéraires, de dissipations sentimentales, et de travail — un travail acharné, sous la dure nécessité de gagner de l'argent, toujours plus d'argent. Ses amis étaient des poètes comme lui, Viazemski, Tourgueniev, Delvig, et surtout Joukovski dont nous reparlerons. Pouchkine n'était cependant pas mondain, tandis que la beauté de Nathalie lui valait à la Cour les plus brillants succès, y compris, dit-on, les hommages de l'Empereur, qui avait fait Pouchkine gentilhomme de la Chambre. Or, Pouchkine avait le double tort d'être jaloux et de prendre tout passionnément.

***

Posons, maintenant, les autres personnages du drame.

A Saint-Pétersbourg vivait un vieux diplomate, le baron de Heeckeren, ambassadeur de Hollande. M. de Heeckeren avait adopté, pour des raisons, a-t-on dit, assez difficiles à expliquer, comme à vérifier, un jeune officier des Chevaliers Gardes, Georges d'Anthès. D'Anthès était de famille alsacienne, étant né à Colmar en 1812 : ancien élève de Saint-Cyr, il avait pris du service en Russie, et portait généralement le nom de son protecteur : toutefois, nous lui conserverons, pour plus de clarté dans ce récit difficile, son nom de d'Anthès. Il était fort beau, le lion des fêtes et des bals de la Cour qui résidait tantôt à Saint-Péterbourg, tantôt à Tsarskoïe Selo, le Versailles des Tsars.

(1) Cette poésie se trouve dans le t. III, p. 298, de l'Edition Souvorine.

D'autre part, il y avait trois sœurs Gontcharov : Catherine, l'aînée, et Nathalie, la cadette qui se maria la première, en 1830, avec Pouchkine. C'étaient deux beautés, du type méridional. La troisième sœur, Alexandra, née entre les deux, bien faite de corps, mais moins belle de visage, avait, par contre, une intelligence et une sensibilité supérieures. Elle était la plus capable de comprendre son beau-frère le poète, qui ne lui était pas d'ailleurs indifférent ; mais nous verrons cela plus loin.

Suivons maintenant la succession des événements. La scène se passe à Saint-Pétersbourg, en 1837. La saison était très brillante ; Nathalie Pouchkine en était l'une des reines, et parmi ses sujets et adorateurs, le beau d'Anthès était le plus assidu et semblait le mieux accueilli. La jalousie de Pouchkine était éveillée ; les médisances allaient leur train, et l'aveugle mari était moqué. Un jour, le 4 novembre 1836, il trouva dans son courrier un diplôme de cocu.

Ce fut une explosion de fureur : dès le lendemain, d'Anthès recevait une provocation en règle. Mais il se produisit une péripétie bizarre : d'Anthès déclara au témoin de Pouchkine que ses assiduités envers Mme Pouchkine étaient apparentes, qu'il y avait un malentendu, et que ses aspirations allaient vers sa sœur, Catherine Gontcharov, qu'il demandait en mariage. Ce revirement était l'œuvre de Joukovski et de Mme Zagriajski, tante de Mme Pouchkine, qui avaient trouvé cette combinaison pour éviter le duel.

Pouchkine accepta cette explication inattendue : les fiançailles furent courtes, et, le 10 janvier 1837, le mariage de d'Anthès et de Catherine Gontcharov fut célébré.

Toutefois, Pouchkine n'avait pas pardonné à d'Anthès, et les deux beaux-frères se voyaient peu. Pouchkine se méfiait, et il avait raison, car ce mariage n'avait pas interrompu les relations entre d'Anthès et Mme Pouchkine. Il y eut des rendez-vous secrets dont Pouchkine eut connaissance.

C'est alors, le 26 janvier 1837, que Pouchkine envoya à d'Anthès sa seconde provocation. Pour éviter toute intervention, il la cacha à Joukovski et à tous ses autres amis : seule Alexandra, sa belle-sœur, la connut. Probablement pour être plus sûr du succès, c'est-à-dire du duel, et persuadé, d'ailleurs, que le vieux baron favorisait les amours de son fils adoptif et de Nathalie, c'est à M. de Heeckeren et non à d'Anthès que Pouchkine envoya son cartel. Le voici tel qu'il fut écrit, en français :

26 janvier 1837, Saint-Pétersbourg.

Monsieur le Baron, permettez-moi de faire le résumé de ce qui vient de se passer. La conduite de Monsieur votre fils m'étoit depuis longtemps connue et ne pouvoit m'être indifférente. Je me contentois du rôle d'observateur, quitte à intervenir lorsque je le jugerois à propos. Un incident qui dans tout autre moment m'eût été très désagréable, vint fort heureusement me tirer d'affaire; je reçus les lettres anonymes. Je vis que le moment était venu et j'en profitai. Vous savez le reste : je fis jouer à Monsieur votre fils un rôle si pitoyable, que ma femme, étonnée de tant de lâcheté et de platitude, ne put s'empêcher de rire, et l'émotion que peut-être elle avait ressentie pour cette grande et sublime passion s'éteignit dans le mépris le plus calme et le dégoût le mieux mérité.

Je suis obligé d'avouer, Monsieur le Baron, que votre rôle à vous n'a pas été tout à fait convenable. Vous, le représentant d'une tête couronnée, vous avez été paternellement le maquereau de Monsieur votre fils. Il paraît que toute sa conduite (assez maladroite d'ailleurs) a été dirigée par vous. C'est vous qui, probablement, lui dictiez les pauvretés qu'il venait débiter et les niaiseries qu'il s'est mêlé d'écrire. Semblable à une obscène vieille, vous alliez guetter ma femme dans tous les coins pour lui parler de l'amour de votre bâtard ou soi-disant tel; et lorsque, malade de vérole, il était retenu chez lui, vous disiez qu'il se mourait d'amour pour elle; vous lui marmottiez : rendez-moi mon fils.

Vous sentez bien, Monsieur le Baron, qu'après tout cela je ne puis souffrir que ma famille ait la moindre relation avec la vôtre. C'était à cette condition que j'avais consenti à ne pas donner suite à cette sale affaire, et ne pas vous déshonorer aux yeux de votre cour et de la nôtre, comme j'en avais le pouvoir et l'intention. Je ne me soucie pas que ma femme écoute vos exhortations paternelles. Je ne puis admettre que Monsieur votre fils, après l'abjecte conduite qu'il a tenue, ose adresser la parole à ma femme, ni encore moins qu'il lui débite des calembours de corps de garde et joue le dévouement et la passion malheureuse, tandis qu'il n'est qu'un lâche et qu'un chenapan. Je suis donc obligé de m'adresser à vous pour vous prier de mettre fin à tout ce manège, si vous tenez à éviter un nouveau scandale devant lequel, certes, je ne reculerai pas.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Baron, votre très humble et très obéissant serviteur, Alexandre Pouchkine [1].

Heeckeren ne pouvait se battre, ne fût-ce qu'en raison de son caractère diplomatique ; peut-être n'en avait-il pas d'ailleurs grande envie. Il transmit donc à d'Anthès cette lettre d'injures, et le même jour un attaché de l'Ambas-

[1] *Correspondance de Pouchkine*, Saint-Pétersbourg, 1911, tome III, pages 444-445.

sade de France, le vicomte d'Archiac, se présenta chez Pouchkine pour lui demander réparation.

Pouchkine prit comme témoin un ancien camarade de lycée, le colonel d'Anzas. Le duel eut lieu le lendemain.

*
* *

Nous laisserons maintenant la parole à Joukovski, le plus fidèle ami de Pouchkine. Joukovski (1785-1851) était le fils d'un propriétaire du nom de Bounine et d'une esclave turque. Il fut l'un des premiers poètes romantiques russes, et, outre des poèmes, ballades, romances, empreintes d'un caractère national marqué, il traduisit les romantiques allemands qui eurent une si grande influence sur la littérature russe. Homme de haute valeur, de grande culture, il fut très bien accueilli à la Cour, et choisi comme précepteur du Tsarevitch, futur Alexandre II. C'était un grand ami à la fois de Pouchkine et de l'Empereur. Déjà, lors de la première provocation, il s'était entremis, et avait trouvé le moyen de calmer Pouchkine. Aussi Pouchkine lui avait-il caché sa colère renaissante et la seconde provocation, connue de la seule Alexandra.

Après la mort de son ami, Joukovski écrivit au vieux père de Pouchkine un récit qui donne un tableau exact et palpitant du grand drame. Sa lettre était destinée d'abord à calmer la douleur du vieillard ; mais elle cherchait aussi un autre but, celui d'adoucir le ressentiment de l'Empereur, et même de l'opinion, contre Pouchkine. Joukovski voulait placer au-dessus de toutes ces contingences la gloire de Pouchkine, pour lequel il avait une admiration passionnée.

Ce récit, dont se sont inspirés les biographes français et étrangers de Pouchkine, a été publié sous différentes formes (1) ; on en trouvera ici tous les passages essentiels :

15 février [1837].

Je n'ai pas eu le courage de t'écrire, mon pauvre Serge Lvovitch. Qu'aurais-je pu te dire, accablé que je suis par notre malheur commun ? Il est tombé sur nous comme une avalanche, et nous a tous anéantis. Notre Pouchkine n'est plus. Hélas ! voilà la réalité. Mais cela paraît encore incroyable. La pensée qu'il n'est plus n'est pas encore rentrée dans l'ordre des idées ordinaires, évidentes, journalières. Par habitude, on continue à le chercher ; il serait si normal de le retrouver, à certaines heures connues. Au milieu de nos entretiens, il semble que sa voix résonne encore ; on dirait qu'on entend encore son rire si vif et si gai, et là où il venait chaque jour, rien n'est changé. Aucun signe de l'affreuse perte : tout est dans l'ordre habituel, tout est à sa place ; lui seul n'est plus, et pour toujours. Impossible de comprendre. En un instant, une vie s'est perdue, forte, vigoureuse, pleine de génie, brillante d'espoir. Je ne parle pas de toi, pauvre père infirme ; je ne parle pas de nous, ses amis qui le pleurent, mais de la Russie, qui a perdu son poète national, son poète bien aimé. Elle l'a perdu en plein épanouissement, au moment où il atteignait le haut de la colline, là où notre âme fait ses adieux à la force de sa jeunesse, bouillonnante, audacieuse, quelquefois désordonnée, tourmentée par le génie, et s'adonne à la saine virilité, plus tranquille, plus sereine, aussi fraîche parfois que la jeunesse, mais moins impétueuse, mais plus créatrice. Quel Russe, après sa mort, n'a pas senti que quelque chose se détachait de son cœur ?

Le Tsar a perdu en lui son œuvre, son poète, qui aurait fait partie de la gloire de son règne comme Derjavine de la gloire de Catherine et Karamzine de celle d'Alexandre.

... Les premiers moments de terrible chagrin sont passés pour toi. A présent tu peux m'écouter et pleurer. Je te dirai donc tout ce qui s'est passé pendant les derniers moments de ton fils, ce que j'ai vu moi-même, ce que m'ont raconté les autres témoins oculaires. Je dirai simplement les faits. Le 27 janvier à dix heures du soir, je suis allé chez le Prince Viazemski. Entré dans l'antichambre, on m'annonça que le Prince et la Princesse étaient chez Pouchkine. Cela me parut étrange. Pourquoi n'ai-je pas été invité ? En bas de l'escalier, je suis entré chez Valouïev, qui m'accueillit par ces mots : « Avez-vous reçu le mot de la Princesse ? Il y a longtemps qu'on a envoyé chez vous. Allez chez Pouchkine, il se meurt ; il est blessé mortellement ». Abasourdi, je descendis en courant l'escalier et me fis mener directement chez Pouchkine. Mais, en longeant le Palais Mikhaïlovski, sachant que le Comte Vielhorski se trouvait chez la Grande Duchesse (chez laquelle il y avait concert), je le fis appeler et lui dis ce qui se passait, afin qu'il vienne me rejoindre aussitôt après la soirée. J'entrai dans le vestibule (qui donnait directement sur le cabinet de travail

(5) Deux rédactions en ont été publiées. La première, abrégée, dans *Le Contemporain* (*Sovremenik*), 1837, tome V, pp. I-XVII. La seconde, complète, dans *Archives Russes*, 1864. Dans la collection de A. Th. Onéguine, à Paris, sous le n° 63, il existe deux copies de ladite lettre : 1° Un cahier de 12 feuillets de papier à lettre grand format, dont le texte occupe 11 feuillets. C'est le brouillon de Joukovski, avec beaucoup de corrections de sa main. 2° Un cahier de 18 feuillets, dont 17 de texte ; c'est la rédaction définitive, qui comporte de nombreuses suppressions. Nous avons adopté pour notre traduction le texte le plus complet, celui de la rédaction primitive, tel qu'il fut écrit, sans les corrections ni suppressions, autres que celles de forme. Schtchegolev (*op. cit.*, p. 7), a publié cette même lettre, avec des notes critiques (*Lettre de Joukovski à A. S. Pouchkine comme source de la biographie de Pouchkine*), en indiquant par des crochets les passages supprimés par Joukovski dans la rédaction définitive. La collection Onéguine a été léguée par son propriétaire, M. Otto, à l'Académie des Sciences de Pétrograd où elle a été transportée récemment.

de ton fils mourant, et j'y trouvai les docteurs Arendt et Spaski, le Prince Viazemski, le Prince Mechtcherski, Valouïev. A ma question : « Comment va-t-il ? » Arendt, qui depuis le début n'avait plus aucun espoir, me répondit : « Il va très mal ; il va mourir ».

Voici ce que l'on m'a raconté.

Le duel a été décidé la veille, le 26 janvier. Le matin du 27, Pouchkine, qui n'avait pas encore de témoins, a quitté sa maison de bonne heure. Ayant rencontré dans la rue son camarade de Lycée, le Colonel d'Anzas, il l'a pris avec lui dans son traineau et l'a amené chez d'Archiac, témoin de son adversaire. Là, ayant donné lecture en présence de d'Anzas de la copie, écrite de sa propre main, de sa lettre au Baron de Heeckeren, lettre qui avait amené la provocation du jeune baron, laissant d'Anzas convenir avec d'Archiac des conditions du duel, il rentra chez lui et attendit tranquillement. Son calme était surprenant ; il s'occupa du *Sovremenik* (1), et, une heure avant de se battre, écrivit une lettre à Mme Ichimova (2), qui travaillait pour sa revue ; dans cette lettre assez longue, il lui parlait des poésies qu'il désirait qu'elle traduisît ; il entrait dans des détails sur son ouvrage historique, faisant des observations critiques avec autant de simplicité et d'attention que s'il n'y avait rien d'autre dans son esprit en ce moment. Cette lettre témoigne d'une force d'âme étonnante : on ne peut la lire sans attendrissement, sans une pieuse tristesse. Un style clair, ingénu, émouvant, quand on songe en lisant que celui qui l'écrivait avec tant de sérénité gisait, une heure après, mourant de ses blessures.

Pouchkine devait se rencontrer à l'heure convenue avec son témoin, à la confiserie Wolf, je crois, pour aller, de là, au lieu du duel. Il arriva chez Wolf à... (3) heures. D'Anzas l'attendait déjà avec un traineau : on partit ; l'endroit choisi était dans la forêt, près de la maison de campagne du commandant (4). En sortant de la ville, on aperçut devant soi un traineau ; c'était Heeckeren avec son témoin. Ils s'arrêtèrent presqu'en même temps, et on quitta le chemin avec de la neige jusqu'aux genoux. Quand on eût choisi la place, il fallut piétiner la neige et la tasser pour faire un emplacement où les deux adversaires pussent être à leur aise et marcher l'un vers l'autre. Les deux témoins et Heeckeren s'occupèrent de ce travail... Pouchkine s'assit sur un tas de neige et regarda ces tristes préparatifs avec indifférence. Enfin, un petit sentier fut nivelé, d'un archine de large (5) et de 20 pieds de long, sur lequel on étala les manteaux. On marqua les distances, à dix pas l'une de l'autre : chacun se plaça à cinq pas en arrière de la sienne. D'Anzas fit un signal avec son chapeau ; ils commencèrent à marcher. Pouchkine alla presque jusqu'à la distance ; Heeckeren fit feu avant d'atteindre la sienne ; Pouchkine tomba, le visage sur un manteau, et son pistolet s'enfonça dans la neige ; le canon se remplit de neige. « Je suis blessé (6), dit-il en tombant. Heeckeren voulut s'approcher, mais il lui dit : « Ne bougez pas, je me sens assez fort pour tirer mon coup (1) ». D'Anzas lui tendit un autre pistolet. Il s'appuya sur sa main gauche, et, toujours couché, visa Heeckeren, tira, et Heeckeren tomba, renversé par la force du coup : la balle avait traversé les chairs du bras droit, avec lequel il protégeait sa poitrine, et ayant perdu de sa force, était allé buter contre un des boutons de la bretelle, au niveau du sternum. Ce bouton a sauvé Heeckeren, Pouchkine, voyant Heeckeren à terre, jeta son pistolet en l'air et s'écria : « Bravo ! », tandis que le sang coulait de sa blessure avec abondance.

On dut soulever le blessé, mais on ne put le porter jusqu'au traineau. On approcha alors le traineau, ce qui obligea à briser la clôture de bois. Dans ce traineau, il fut transporté jusqu'à la route où l'attendait le landau de Heeckeren, dans lequel il prit place avec d'Anzas. Aucun médecin n'assistait au duel. Il ne souffrit pas, probablement, pendant le voyage, du moins on n'en vit rien ; il était plutôt gai, causait avec d'Anzas et lui racontait des anecdotes.

Ils arrivèrent à la maison vers six heures. Son domestique le prit dans ses bras et le porta dans l'escalier. « Cela te fait de la peine, de me porter ? » lui demanda Pouchkine.

Sa pauvre femme vint à sa rencontre dans le vestibule et tomba sans connaissance. On le transporta dans son cabinet de travail. Il demanda du linge propre, se déshabilla et se coucha sur le divan. Sa femme, qui avait recouvré ses sens, voulut entrer ; mais il s'écria d'une voix forte : « N'entrez pas ! (2) » car il craignait de montrer sa blessure, qu'il savait être dangereuse. Sa femme est entrée seulement quand il fut couché.

On envoya chercher les médecins. On ne trouva pas Arendt ; Scholtz et Zeidler sont venus. Pendant ce temps, d'Anzas et Pletnev (3) étaient auprès de Pouchkine. Il demanda que tout le monde sortît.

« Je vais mal », dit-il, en tendant la main à Scholtz. On examina la blessure, et Zeidler alla chercher les instruments nécessaires. Resté seul avec Scholtz, Pouchkine demanda : « Que pensez-vous de ma blessure ? J'ai senti, quand il a tiré, comme un coup violent dans le côté, puis des douleurs brûlantes dans les reins : cela a beaucoup saigné pendant le trajet. Dites-moi franchement : que pensez-vous de cette blessure ? » — « Je ne vous cacherai pas qu'elle est dangereuse ». — « Dites-moi, mortelle ? » — « Mon devoir est de ne pas vous le laisser ignorer, mais attendons l'opinion d'Arendt et de Solomon, qu'on est allé chercher ». — « Je vous remercie ; vous avez agi envers moi en honnête homme (4), dit Pouchkine. Il se tut, se frotta le front, puis ajouta : « Il faut que j'arrange ma maison : il me semble qu'il coule beaucoup de sang (5) ». Scholtz examina la blessure ; le sang, à ce moment, coulait moins abondant. Il posa une nouvelle compresse. « Ne voulez-vous point voir quelques-uns de vos amis les plus proches ? » demanda Scholtz. « Adieu, mes amis », dit Pouchkine, et ses yeux se tournèrent vers sa bibliothèque. A qui disait-il adieu

(1) *Le Contemporain*, revue fondée par Pouchkine en 1836.

(2) P. A. Ichimova, femme de lettres et traductrice, notamment de l'anglais. La lettre de Pouchkine est publiée dans sa *Correspondance*, tome III, p. 451.

(3) Lacune dans le texte.

(4) Résidence d'été du Général Gouverneur de Saint-Pétersbourg.

(5) 75 centimètres environ.

(6) En français dans le texte.

(1) *Id.*

(2) *Id.*

(3) P. A. Pletnev, homme de lettres, un des amis intimes de Pouchkine.

(4) En français dans le texte.

(5) *Id.*

en ce moment, à ses amis vivants ou morts, je l'ignore. Quelques instants après, il demanda : « Pensez-vous que je puisse vivre une heure encore ? » — « Oh non, mais je croyais qu'il vous serait agréable de voir quelqu'un des vôtres. M. Pletnev est ici ». — « Oui, mais je voudrais Joukovski. Donnez-moi de l'eau, j'ai mal au cœur ». Scholtz tâta le pouls, trouva la main assez froide, le pouls faible, rapide, comme dans une hémorragie interne. Il sortit pour rapporter à boire, et on m'envoya chercher. Je n'étais pas chez moi à ce moment, mais d'ailleurs, je ne sais pourquoi, personne n'y est venu. Entre temps Zeidler et Solomon arrivèrent. Scholtz laissa le malade qui lui serra la main affectueusement, mais sans lui dire un mot.

Immédiatement après vint Arendt. A première vue, il sentit qu'il n'y avait aucun espoir. Sa première préoccupation fut d'arrêter l'hémorragie interne. On commença à poser des compresses froides et de la glace sur le ventre et à donner des potions rafraîchissantes, ce qui amena l'effet voulu et l'hémorragie s'arrêta. Tout cela fut confié à Spaski, le médecin de la famille de Pouchkine, qui vint après Arendt et resta toute la nuit au chevet du malade.

« Cela va mal », dit Pouchkine en voyant Spaski et en lui tendant la main. Spaski essaya de le tranquilliser, mais Pouchkine fit de la main un geste de négation. A partir de ce moment, il sembla ne plus s'occuper de soi-même, et toutes ses pensées se tournèrent vers sa femme. « Ne donnez pas d'espoir inutile à ma femme », dit-il à Spaski, « ne lui cachez pas la situation. Elle ne sait pas dissimuler, vous la connaissez. Au reste, faites de moi ce que vous voudrez, je consens à tout, je suis prêt à tout ».

Quand Arendt, en s'en allant, s'approcha de lui, il lui dit : « Priez l'Empereur de me pardonner; sollicitez pour d'Anzas, c'est un frère pour moi, il n'est pas coupable. C'est moi qui l'ai entraîné ». Arendt partit.

Tout le monde était là : le Prince Viazemski, la Princesse, le Comte Vielhorski, moi-même. La Princesse était auprès de Mme Pouchkine, dont l'état était indescriptible; comme un fantôme, elle se glissait dans la chambre où gisait son époux mourant; il ne pouvait pas la voir, car il était couché sur le divan, les pieds vers la porte; mais il redoutait son approche, car il ne voulait pas qu'elle vît les douleurs qu'il réprimait avec un courage admirable, et, chaque fois qu'elle entrait, ou s'arrêtait seulement devant la porte, il sentait sa présence. « Ma femme est ici », disait-il, « reconduisez-la ». « Que fait ma femme ? » demanda-t-il une fois à Spaski. « Elle souffre sans l'avoir mérité, la pauvre. Dans le monde, on va la déchirer ».

Depuis le commencement jusqu'à la fin de ses souffrances, à part les deux ou trois heures de la première nuit, où elles surpassèrent les possibilités de la patience humaine, il fut admirablement fort. « J'ai vu trente batailles », disait le docteur Arendt, « et beaucoup de mourants; mais peu de semblables ».

Et ce qui est particulièrement remarquable, c'est que, pendant ces dernières heures de sa vie, il paraissait être devenu un autre. Les orages qui, quelques heures auparavant, tourmentaient violemment son âme, s'étaient apaisés; aucune trace, aucune allusion, aucun souvenir du duel n'étaient restée, dans son esprit. Une seule fois, d'Anzas fit allusion à Heeckeren. « Ne me vengez pas », dit-il, « j'ai tout pardonné ».

Mais voici un trait tout particulièrement touchant. Le jour même du duel, de bon matin, il reçut une invitation aux funérailles du fils de M. Gretch. Il se le rappela au milieu de ses souffrances. « Si vous voyez Gretch », dit-il à Spaski, « saluez-le de ma part et dites-lui que je sympathise avec lui de tout mon cœur dans sa douleur ».

On lui demanda s'il voulait recevoir les derniers sacrements et se confesser. Il acepta volontiers et il fut décidé qu'on appellerait le prêtre le lendemain matin.

A minuit, le docteur Arendt revint.

Il avait été au Palais, après avoir quitté Pouchkine, mais n'avait pas trouvé l'Empereur, qui était au théâtre. Il dit au valet de chambre d'informer Sa Majesté, dès son retour, des événements. Un peu avant minuit, un chasseur vint de la part de l'Empereur chez Arendt, avec l'ordre de se rendre immédiatement chez Pouchkine et de lui communiquer une lettre qu'il venait de lui écrire, de sa propre main, et de venir aussitôt lui rendre compte de sa mission. La lettre devait être rendue à l'Empereur. « Je ne me coucherai pas, j'attendrai », avait indiqué l'Empereur dans sa note à Arendt. Que disait cette lettre ? « Si Dieu ne permet pas que nous nous revoyions, accepte mon pardon, et avec lui ce conseil de finir ta vie en chrétien. Ne t'inquiète pas de ta femme et de tes enfants, je les prends à ma charge ».

PH. DALLY et V. MILLER.

(*A suivre*).

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES DOCUMENTS FRANÇAIS SUR LES ORIGINES DE LA GUERRE

En 1919, le prestige de la France était immense; personne ne contestait sérieusement que l'armée française eût été le principal instrument de la victoire. Aussi, toute l'Europe ainsi que les Etats-Unis, furent-ils saisis de la crainte affreuse que la paix ne consacrât son hégémonie. Telle est l'origine psychologique, l'origine profonde de toutes les imperfections, de toutes les incohérences du traité de Versailles et de tous nos déboires communs de l'après-guerre. C'est en profitant, avec une incontestable habileté, de cette crainte, que l'Allemagne est parvenue à échapper à un bon nombre de conséquences de sa défaite et de son agression.

Dictée par des traditions historiques et des

préjugés désuets, cette crainte était absolument chimérique. Pas plus en 1919 qu'aujourd'hui, la France n'était ni d'humeur ni de force à tenter d'établir son hégémonie sur l'Europe ; elle n'a pas oublié ce que lui ont coûté les tentatives de ce genre qu'elle a faites autrefois, alors qu'elle était la puissance la plus unie, la plus riche, avec la natalité la plus forte qu'il y eût dans le Vieux-Monde. Si les dirigeants de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Amérique et autres lieux avaient mieux connu l'histoire diplomatique de ce dernier demi-siècle et l'avaient méditée sans parti-pris, peut-être se fussent-ils rendu compte de cette incontestable vérité.

Le tome second de la première série des *Documents diplomatiques français sur les origines de la guerre de 1914*, publiés par les soins du Ministère des Affaires Etrangères, est, à ce point de vue, plein d'enseignements. La première série va de 1871 à 1900 ; le tome second comprend les documents du 1er juillet 1875 au 31 décembre 1879. Il y est question des troubles d'Herzégovine, de la guerre russo-turque, du traité de Berlin et de son application, des questions d'Egypte et de Tunisie, de l'accord austro-allemand qui précéda la Triple Alliance, mais ce qui nous intéresse surtout ce sont les rapports de la France et de l'Allemagne.

On peut dire qu'alors que les dix années qui ont suivi le Traité de Versailles ont été principalement remplies des efforts de l'Allemagne pour échapper aux conséquences de sa défaite et pour saboter le traité qu'elle avait signé en attendant qu'elle eût la force de le déchirer, les dix années qui ont suivi le traité de Francfort ont été remplies par les efforts de la France pour reprendre en Europe sa situation de grande puissance, en respectant sa signature obtenue par la force, tout comme la signature de l'Allemagne à Versailles.

Dès ce moment, la politique de la France à l'égard de l'Allemagne, comme à l'égard de toute l'Europe, est essentiellement pacifique. Il ne peut être question pour elle de reconnaître pour légitime l'arrachement de l'Alsace et de la Lorraine ; la protestation de Bordeaux reste entière, mais la France attend du temps et, si l'on veut, de la justice immanente, la réparation du droit violé. Dans tous les cas, elle ne cherchera jamais à provoquer en Europe quelqu'imbroglio sanglant, dont elle pourrait tirer profit. L'influence qu'elle excerce est toujours apaisante et conciliante. On dirait que la défaite de 1870, venant après celle de 1815, l'a guérie définitivement du goût des aventures glorieuses et des guerres de propagande. Elle veut suivre paisiblement sa destinée, cherchant dans une magnifique œuvre de colonisation la compensation nécessaire de l'humiliation de Francfort. S'il y eût en France un parti de la revanche, il n'y eut jamais de gouvernement de la revanche. La revanche, la juste revanche, n'a été rendue possible que par l'agression de l'Allemagne, conséquence de la folle politique de Guillaume II.

C'est la vérité qui se dégage, avec une éblouissante clarté, des documents publiés par le Quai d'Orsay, aussi bien d'ailleurs que de ceux qui ont été publiés naguère par la Wilhelmstrasse.

Ceux de 1875 à 1879 sont particulièrement probants. En 1875, nous sommes au lendemain d'une dangereuse tension. Inquiet vraiment, ou faussement inquiet des progrès de l'armée française ou des intentions d'un gouvernement qu'il croit, ou qu'il feint de croire prisonnier des ultramontains, ses pires ennemis du moment, Bismarck a eu, à l'égard de la France, un langage comminatoire. Le duc Decazes, ministre des Affaires Etrangères du maréchal de Mac-Mahon, a su lui tenir tête et maintenant (juillet 1875), le prince chancelier a pris une attitude tout à fait différente. La politique russe lui donne des inquiétudes ; il n'a plus aucune confiance dans son « ami » Gortchakoff, ni dans le tsar Alexandre qu'il considère comme un esprit malade. Les affaires d'Orient lui donnent du souci, enfin il se dispose à opérer avec l'Autriche-Hongrie un rapprochement qui effacerait tous les fâcheux souvenirs de 1866. C'est pourquoi il désire aussi une entente avec la France. Ses dispositions se manifestent dès le commencement de l'année 1877, bien que l'Allemagne ait refusé de participer à l'exposition de 1878 à Paris, mais c'est quand M. Waddington remplacera le duc Decazes au Quai d'Orsay, que l'on entrera décidément dans la voie du rapprochement et de la confiance.

C'est un homme modéré qui, par tempérament aussi bien que par politique, craint les aventures. Il commence par remplacer, à l'ambassade de Berlin, le vicomte de Gontaut-Biron, qui paraît s'être un peu usé, par le comte de Saint-Vallier qui connaît bien l'Allemagne et y dispose de quelques sympathies. M. de Saint-Vallier se donne pour mission de faire la conquête du chancelier et il y réussit. Le prince, qui dispose alors dans toute l'Europe d'un prestige extraordinaire, témoigne bientôt à l'ambassadeur de la République une confiance singulière. Il cause souvent avec lui et les dépêches

de M. de Saint-Vallier nous montrent un Bismarck assez inattendu. Certes, il n'aime pas la France ; il n'aime que l'Allemagne ou plutôt son œuvre : l'Empire allemand constitué sous l'hégémonie de la Prusse, mais il nous rend justice. Grand homme d'Etat, il comprend très bien qu'une France puissante et apaisée est indispensable au repos de l'Europe, et il veut appuyer ses légitimes ambitions dans la Méditerranée : dans l'affaire tunisienne son appui est assuré.

Il compte d'ailleurs sur la France pacifique pour faire régner la paix, sa paix, en Europe, et il croit sincèrement que M. de Saint-Vallier et M. Waddington l'y aideront. En novembre 1879, l'ambassadeur est invité à Varzin où le prince chancelier l'y reçoit presque familièrement. Un soir, il lui fait de véritables confidences que M. de Saint-Vallier rapporte à son ministre dans une dépêche extrêmement vivante. C'est un véritable cours de politique européenne que fait le chancelier, et quelques-unes de ses observations éclairent encore la politique d'aujourd'hui. Au fond, elles éclairent la politique de tous les temps.

M. Waddington a donné pour instruction à son ambassadeur d'essayer de savoir quelle est la portée précise de la convention austro-allemande qui vient d'être conclue à Vienne. Bismarck ne fait aucun difficulté de s'expliquer. Il prend même les devants. Toutes les dépêches seraient à citer ; contentons-nous de passages essentiels :

« Personne, dit le prince chancelier, ne sait exactement ce qui nous a contraints, Andrassy et moi, à agir comme nous l'avons fait ; on ignore que nous avons été menacés de la guerre par la Russie, non seulement dans les journaux officieux, non seulement dans les dépêches officielles, non seulement dans les paroles comminatoires de l'empereur Alexandre à nos ambassadeurs, mais dans deux lettres de la main du tsar lui-même, l'une adressée à l'empereur Guillaume, l'autre à l'empereur François-Joseph ».

Puis, il raconte toute l'histoire de ses démêlés avec la Russie, ce qui l'amène à s'expliquer sur sa politique de 1866 :

« J'avais obéi, dit-il, à des nécessités inéluctables, en déchirant la vieille Confédération germanique, mais je ne l'avais pas fait sans me rendre compte des graves conséquences de cette guerre civile, de cette guerre entre frères, de cette séparation définitive succédant aux querelles de ménage de la diète de Francfort. En faisant la guerre de 1866, j'ai marché contre le sentiment public non seulement allemand mais prussien. J'ai affronté la plus grande impopularité la plus lourde responsabilité que j'ai assumée de ma vie ; la victoire m'a absous ; vaincu, la mort eût été mon refuge, mais ma mémoire aurait été vouée à l'exécration nationale.

« Ce sentiment allemand contre lequel j'ai dû lutter alors n'a pas disparu ; il me commande l'alliance, l'intimité avec l'Autriche, de même qu'il m'a commandé en 1866 de ne pas la mutiler du moment que je ne voulais pas la détruire. On détruit une nation si votre force vous le permet ou si votre intérêt l'exige, on ne la mutile pas inutilement, et l'Histoire, ce grand maître des hommes d'Etat, nous apprend qu'on a toujours à s'en repentir. En mutilant, en humiliant la Prusse, Napoléon a fait naître les Stein, les Scharnhorst ; en vous enlevant à vous, Metz et un lambeau de la Lorraine, l'empereur, mon maître, et les militaires qui lui ont inspiré cette résolution ont commis la plus grave des fautes politiques.

« Pour en revenir à l'Autriche, j'avais deux partis à prendre après sa défaite ; la détruire entièrement ou respecter son intégrité en préparant notre réconciliation future. J'ai choisi le second parti, car le premier à mes yeux eût été la dernière des folies. L'Autriche disparue, voyez les résultats : il fallait annexer à l'empire allemand les provinces allemandes, c'est-à-dire grossir démesurément l'élément antiprussien, déjà si fort en Bavière, en Wurtemberg, en Bade, en Hesse : c'était enlever la prépondérance à la population protestante dévouée ou assimilable au nouvel état de choses et la donner à l'élément catholique réfractaire au régime prussien. Je n'ai pas fait le *Kulturkampf* par plaisir ou par sentimentalisme protestant : je l'ai fait à mon corps défendant, sous l'empire d'une nécessité absolue, en vue de réaliser l'unité ; je vous demande ce qu'eût été le *Kulturkampf* avec dix millions de catholiques en plus et des fanatiques comme les Tyroliens et les Styriens. Je me serais brisé dans la lutte, et l'Etat avec moi. J'aurais réalisé la chimère caressée par Napoléon III, les deux Allemagnes ennemies, papiste au sud, huguenote au nord. Voilà ce qu'aurait fait, ce que ferait l'annexion à l'empire des provinces allemandes de l'Autriche, voilà pourquoi, moi vivant, cela ne sera jamais.

« Ce n'est pas tout d'ailleurs : l'Autriche détruite, vous figurez-vous Vienne, la ville impériale séculaire, devenue chef-lieu de province? Quel amas de haines et de rancunes dans

cette décapitalisation ! Maîtres de Vienne, nous ne pouvions en rester là ; il fallait aller jusqu'à Trieste, le port naturel, le complément forcé de Vienne. Trieste, c'est-à-dire la lutte perpétuelle contre l'Italie, et cet affaiblissement redoutable de jeter dans notre milieu allemand les populations hostiles de l'Istrie, de la Carniole et de la Dalmatie. Et le Trentin, impossible à garder, et que nous devrions donner à l'Italie, c'est-à-dire lui donner la clef des Alpes? Puis la grande Hongrie à constituer, sous quelle forme, sous quel régime ? Un seul était possible : la République des Kossuth, de Turr, l'élément révolutionnaire de la Save établi sur notre frontière sud-est et donnant la main contre nous à l'élément révolutionnaire italien menaçant notre Sud-Ouest. La Galicie serait devenue la proie de la Russie, qui aurait dévoré de même les Slaves de l'empire autrichien. Restait la Bohême, le champ de bataille éternel de l'Europe, le grand plateau où naissent tous les fleuves qui nous traversent, le vaste camp retranché élevé par Dieu au centre de notre continent ; la Bohème aux mains de la Russie, ce serait notre asservissement : la Bohème à nous, la guerre sans merci ni trêve avec l'empire des tsars. Vous voyez que pour notre propre vie, il faut que l'Autriche vive. »

Et Bismarck, continuant l'entretien, explique avec une réelle franchise toutes les phases de sa politique russe et autrichienne, et conclut:

« Veuillez rappeler à monsieur Waddington ce que je lui ai dit au Congrès de Berlin, rappelez-vous ce que je vous ai dit à vous-même avant le Congrès, comme depuis dans toutes les occasions : « Je veux la paix en Europe ; je « la veux fermement pour le jour où nous som- « mes et pour le lendemain, tant que la chose « sera possible » ; c'est le mobile principal de ma politique et je m'en suis inspiré dans mes arrangements de Vienne. Dans l'état actuel, sur les six puissances européennes, il y en a trois résolument pacifiques : l'Allemagne, l'Autriche, la France ; une quatrième, l'Angleterre, belliqueuse au-delà des mers mais pacifique en Europe ; puis, de l'autre côté, une agressive et conquérante, la Russie, et une inquiète et prête aux aventures, l'Italie ; le moyen de contenir les puissances belliqueuses, c'est de réaliser l'entente des puissances pacifiques. Aussi me suis-je réjoui de votre intimité avec l'Angleterre ; j'y ai applaudi ; je l'ai encouragée auprès des Anglais comme auprès de vous. Votre alliance avec l'Angleterre, c'est à mes yeux un gage essentiel de notre tranquillité à tous, car la France, appuyée sur l'Angleterre, n'a rien à craindre pour sa sécurité et, se sentant forte, elle veut vivre paisible, loin des entreprises hasardeuses ; en l'affermissant, l'Angleterre la contient et elle, à son tour, contient l'Angleterre, qui pourrait se laisser entraîner dans la voie des aventures si elle se sentait isolée. Eh bien ! notre accord avec l'Autriche est le complément du vôtre avec l'Angleterre ; c'est le groupement en deux faisceaux reliés entre eux par l'amour de la paix des éléments tranquilles et pacifiques de l'Europe. L'alliance austro-allemande, l'alliance franco-anglaise, les bons rapports entre les deux groupes, voilà la garantie la plus solide de la paix européenne... »

Bismarck expliquait ainsi, — avec cette franchise cynique dont il se servait aussi bien que, quelquefois, de duplicité, — le système d'équilibre, alliances et contre-alliances, auquel il s'est tenu toute sa vie ; car la Triplice a peut-être bien été à ses yeux un moyen de contenir l'Italie qui ne lui a jamais inspiré confiance. Au lendemain de la guerre, ce système semblait avoir été condamné par l'opinion universelle. C'est à lui qu'on attribuait la funeste crise de 1914. A bien examiner les documents allemands et français qui ont été publiés, ce jugement est faux. Appliquée par des hommes comme Bismarck, comme Waddington, plus tard comme Delcassé et Edouard VII, la politique d'équilibre était la meilleure garantie de paix. Tout a été faussé par l'orgueil, l'incohérence, l'impulsivité de Guillaume II qui, d'ailleurs, ne fut jamais entouré que de courtisans ou de gens médiocres ; Kiderlen Waechter n'était guère qu'un petit intrigant et Bulow, qui fit un instant illusion, paraît bien surfait maintenant qu'on connaît les pièces du procès. Cet encerclement, dont l'Allemagne eut la phobie, fut l'œuvre de l'empereur et de son entourage. Il n'est pas moins responsable des encouragements donnés à l'absurde politique anti-slave de la monarchie austro-hongroise. Il n'est donc pas vrai que le système de l'équilibre conduise fatalement à la guerre, et si le système juridique dont la Société des Nations est le centre n'arrive pas à assurer aux peuples la sécurité, il faudra bien y revenir. N'y est-on pas revenu d'ailleurs, assez hypocritement, par le moyen des ententes défensives « dans le cadre de la Société des Nations » ? Il y a, en politique, quelques vérités élémentaires éternelles. Le moindre mérite de la publication des documents français n'est pas de le démontrer...

L. DUMONT-WILDEN.

LE ROMAN

UN ROMAN DES DESTINÉES ARMÉNIENNES (1)

Mlle Paule Henry-Bordeaux était en 1922 une toute jeune fille lorsqu'elle accompagna son père en Orient. Elle ouvrait sur les enchantements de ce monde chargé d'histoire et de rêve des yeux neufs, prêts à servir une curiosité passionnée, une intelligence toujours en alerte. Le résultat de ce stimulant contact fut une riche moisson d'impressions, d'ébauches et de projets, l'éveil d'une vocation héréditaire. Bientôt paraissait un charmant récit, *Sur la route de Palmyre*, suivi d'une copieuse et vivante monographie, *Lady Hester Stanhope en Orient*, dont l'ampleur s'était dédoublée en deux volumes : *La Circé du désert, La Sorcière du Djoun*. Un nouvel ouvrage, sorti des mêmes sources, ne tardait pas à s'ajouter aux précédents : *Une princesse babylonienne chez les Druses*.

Mais au cours de ces années fécondes, l'auteur n'avait pas perdu de vue son grand dessein, qui était d'écrire le roman de l'Arménie contemporaine. Elle a inscrit en effet au bas de la dernière page ces deux dates « En mer juin 1922 — Paris, juin 1930 » et elle l'a dédié à son père auquel il appartient, lui dit-elle, « puisque c'est vous qui m'avez montré Antaram de Trébizonde sur le bateau qui nous ramenait de Syrie... ». L'œuvre nouvelle se rattache donc, elle aussi, à cette féconde période. Autour de la figure évocatrice qui en est le centre et lui donne son nom, s'ordonnent les scènes imaginées de manière à nous représenter la tragique destinée d'un peuple héritier d'un glorieux passé, sa lutte par trop inégale et son éternelle espérance.

*
* *

Comme on comprend la fascination d'un tel sujet sur une sensibilité et une imagination encore si fraîches, la puissance de ce coup d'archet sur des cordes prêtes à vibrer ! L'Arménie est une des plus vieilles contrées historiques du monde, une des terres les plus imprégnées de la poésie du passé, une de celles qui ont payé le plus cher aussi leur antique prestige. Au cœur de la forteresse naturelle gardant les routes de l'Asie, elle forme le lien naturel entre les hauts plateaux de l'Asie-Mineure et ceux de l'Iran. Rude et pittoresque, elle est à la fois sauvage et riante, avec ses montagnes, les grands lacs, ses dépressions et les rivières coupées de rapides qui courent dans ses vallées, au nord vers le Tchorouk, la Kouza et son affluent l'Arax, au sud vers le Tibre, à l'Orient vers les deux branches de l'Euphrate, le Kara-Sou et le Mourad-Tchaï. Dans ce décor, quel défilé des siècles ! Antaram l'évoque pour sa jeune amie française :

> Au pied de l'Ararat, toute notre histoire palpite. Cela, je le sentais confusément alors. Plus tard, j'ai donné à mon trouble son sens véritable. J'ai su l'orgueil délicieux d'appartenir au plus vieux pays du monde, le pays où fleurissait le Paradis Terrestre, où la Tour de Babel se dressait dans le ciel comme un défi, où l'Arche s'est posée, où Jason a brisé le roc pour que l'Araxe descendit jusqu'à la mer, où Sémiramis a élevé ses murailles, ses jardins, ses palais qui se réflétaient dans l'eau pure du Lac de Van.
>
> ...Nous avons connu tous les peuples, toutes les civilisations, tous les conquérants et nous vivons encore ! Ces montagnes ont vu passer Cyrus et Darius et Alexandre-le-Grand ; elles ont été témoins des luttes de Tigrane et de Mithridate contre Lucullus et Pompée ; elles ont enseveli dans un linceul de neige les troupes d'Antoine pressé de retrouver Cléopâtre dans la douceur d'Antioche ; elles ont été illuminées par les villages en flamme que ravageait Togruhl-Bey ; elles ont entendu les hurlements agonisants d'Ani emportée d'assaut par Alp-Arslan et dont les « habitants étaient fauchés comme de l'herbe » ; elles ont résonné sous le galop des chevaux de Gengis-Khan et de Timour-Lenk ; elles n'ont pas arrêté les hordes musulmanes et persanes se déchirant les débris de l'Arménie. Comment les blés ont-ils pu grandir et les enfants naître ?

Oui, comment les Arméniens ont-ils pu résister à travers tant de désastres ? C'est le tragique et la grandeur de leur histoire, d'une histoire compliquée et sanglante, dont Mlle Paule Henry-Bordeaux a trouvé très habilement le moyen de nous apprendre, au cours de son récit, tout ce que nous avons besoin de savoir pour qu'il ne perde rien ni de son intérêt ni de sa signification. Nous saurons donc comment ce peuple se maintint à travers les guerres et les dévastations, jusqu'à ces massacres de 1895 et de 1896, qui ensanglantèrent même Constantinople et provoquèrent en Europe un mouvement favorable à la cause arménienne, lequel resta d'ailleurs purement sentimental et ne fut suivi d'aucun effet. Les événements de 1914 allaient déchaîner de nouvelles catastrophes pour ce peuple voué aux malheurs. La Turquie se range du côté austro-allemand et « sous le fallacieux prétexte

(1) Paule Henry-Bordeaux : *Antaram de Trébizonde*. 1 vol. Albin Michel, 1930.

de supprimer les éléments non turcs de l'Empire » procède aux effroyables déportations de 1915 et aux massacres de 1916 à Rasul-Aïn, à Meskené, à Deïr-ez-Zôr : un million d'Arméniens sont anéantis en deux ans. C'est à ces épisodes que se rattache le roman de Mlle Paule Henry-Bordeaux.

Une figure le domine : celle d'une jeune fille arménienne, Antaram Djivanian, vivant symbole de sa race et de son pays. Avec une étonnante maîtrise et un art très sûr, Mlle Paule Henry-Bordeaux enveloppe son personnage de mystère et sait lui faire exercer sur nous une véritable fascination. Avant que nous connaissions rien de son histoire, nous y pressentons, nous y devinons le reflet, dans une destinée individuelle, de tout ce qu'il y a de tragique dans la destinée de l'Arménie, et nous attendons, puis nous suivons le récit avec une curiosité que l'auteur excelle à provoquer et à tenir en haleine... Oui, dès que paraît Antaram, elle fait naître en nous l'idée de quelque chose d'inconnu, de secret, d'inaccessible : une étrange lassitude, et cette indifférence, cet accablement, qui ne s'expliquent pas non plus que le contraste entre le teint si pur et les yeux aux inoubliables flammes, entre la jeunesse qui rit dans les fossettes et la tristesse qui donne aux lèvres un pli si amer... Que signifie aussi, seule ombre sur ce visage trop parfait, une sorte de tache, de point bleu entre les sourcils bien arqués? Rien ne s'explique d'ailleurs dans l'attitude de cette charmante créature ni dans celle de ceux qui l'entourent : sa mère, son grand-père le colonel Bedros Arzrouni ; mais l'auteur est là qui veille, qui veut savoir, et ce que cette autre jeune fille veut, elle le veut bien. Elle saura. De la cabine voisine, celle d'Antaram, n'est-il pas venu tout à l'heure, avant le départ, un bruit de sanglots? Une curiosité alertée dans de telles conditions et que chaque détail observé, chaque parole entendue contribuent à exciter, ne s'apaise pas avant d'être satisfaite, surtout quand il s'y mêle les dispositions d'une sympathie prête à s'ouvrir. C'est cette sympathie partagée qui incline Antaram à alléger dans des confidences le poids des secrets trop lourds dont son cœur est accablé.

Quand le récit commence, à la page 90, c'est-à-dire un peu plus loin que le premier quart du livre, nous sommes aussi bien préparés que possible à l'entendre, car nous avons déjà l'impression vive d'être en plein mystère, et nous ne savons rien, sinon que l'aventure individuelle d'Antaram est enveloppée dans l'histoire nationale et que sa destinée de jeune fille fut probablement emportée comme une feuille dans l'orage. La grande image de l'Arménie se dresse et domine cette figure encore énigmatique. Nous savons, par les récits du colonel Bedros Arzrouni, ce que fut le miracle de la marche sur Van en 1915, l'organisation du corps arménien dans les derniers jours de 1917 après la révolution de Kerensky et la débâcle de l'armée russe. Cependant, toutes ces conversations sur la guerre nous ont laissés dans l'ignorance complète de ce qu'a fait Antaram durant cette période et même des lieux où elle se trouvait. « D'où vient-elle? Où va-t-elle? Jamais elle ne s'anime, jamais une teinte rose ne monte à ses joues ». Dans sa jeunesse, elle a passé un an à Genève : « Elle parle de sa jeunesse comme si elle était une vieille femme courbée par les ans ». Sur le bateau, elle vient deux fois par jour à la salle de jeux des enfants et reste là, « détachée, lointaine, presque égarée » sans même les regarder. Enfin, nous l'avons vue surtout un soir de fête à bord, de bal travesti, apparaître dans un costume de femme Kurde, d'une magnificence barbare et danser une danse de guerre et d'amour, au son d'une sorte d'orchestre arabe improvisé et invisible, tandis que Bedros Arzrouni, pâle et les yeux exprimant tout-à-coup une douleur désespérée, après être resté une seconde comme hébété, la bouche ouverte, est parti dans la nuit comme s'il fuyait... En rapprochant tous ces indices, arriverait-on à surprendre, à deviner, à entrevoir quelque chose du drame caché qui ravage cette famille? Qu'importe, puisque nous avons la certitude qu'Antaram va le révéler.

Non pas tout de suite pourtant, ni d'un seul coup. Ce que la jeune fille révèle d'abord, c'est son enfance à Trébizonde, son éveil à la vie, les premiers contacts avec son pays, les étés au Lac de Van, la découverte du passé, de l'histoire, avec ses horreurs et son héroïsme, les violences de la domination Seldjoukide et l'épouvante des ruées asiatiques, tout ce qui lui a « composé une âme bien singulière, vagabonde, mystique et sensuelle ensemble, tout ce qui a fait d'elle une jeune fille si différente de celles de chez nous ». En 1914, elle était à Genève où son père l'avait laissée pendant un de ses longs voyages en Europe. En juin, elle s'embarque pour Trébizonde avec sa mère dont la maladie les y retient au cours de l'été et de l'automne. La guerre a éclaté et elles n'y ont pas pris garde : ces affaires européennes ne les concernent pas. Mais voici que les Turcs ont déclaré la guerre à la Russie et le Sultan a déclaré la guerre sainte contre les infi-

dèles ; elles sont prises au piège, les communications coupées. M. Djivanian croit sa femme et sa fille en sûreté à Erivan, le grand-père en Arménie suppose qu'étant donnés les événements, elles n'ont pas quitté l'Europe. Et elles sont là, perdues dans la tempête. Bientôt, les Turcs, exaspérés par leurs premières défaites, lancent l'ordre de proscription : 25 juin 1915. L'exode commence parmi des scènes d'une inconcevable horreur. Deux femmes dévouées vont essayer de sauver Antaram, dont la mère encore trop faible est laissée en ville, sous la protection du directeur de la Mission américaine : l'une est sa nourrice Chouchane, l'autre la vieille Siranouch Thorossian, veuve d'un caissier de M. Djivanian, qui a disparu dès le premier jour de la tourmente, probablement assassiné.

Ce que sont les étapes de ce troupeau chassé, que poussent devant eux les gendarmes turcs, il faut renoncer à le décrire. Pour protéger Antaram contre la convoitise des gardiens, Chouchane l'a rendue méconnaissable, avec ses sourcils rasés et sa peau passée au charbon et à l'iode, son visage couvert de pustules par l'application chaque nuit de plantes vénéneuses ; elle essaie même de la rendre répugnante en cachant sous son aisselle une sorte d'ail sauvage qui répand une odeur nauséabonde. « Moi qui avais été élevée comme une princesse, avec mes caprices et mes désirs pour loi, j'étais jetée sur les chemins, destinée à pourrir dans les ravins de la montagne ou à devenir une fille publique dans un Khan de passage. Mon plus précieux trésor, à l'heure actuelle, c'était une dose de poison. Mais quelque chose tout au fond de moi voulait vivre. Mon espérance ne consentait pas à mourir ». Tant de souffrance et cette volonté de vivre qui persiste, qui veut espérer encore, n'est-ce pas le symbole de l'Arménie?

Antaram n'est pas morte, elle a traversé ces horreurs, d'autres encore, jusqu'au jour... Mais ici l'intérêt est encore une fois très habilement suspendu. Le colonel a appelé sa petite-fille: manifestement il ne veut pas qu'elle parle. Et il est plus évident encore qu'elle n'a pas tout dit, qu'elle n'a pas dit l'essentiel. Elle porte un mal plus profond que la douleur des autres. Elle n'a pas dit son secret. Le navire fait escale à Bizerte. On visite Tunis, les Souks, où, par un singulier caprice, Antaram achète et emporte, comme un trésor convoité, des babouches d'enfant. L'auto marche mal, et il est visible que la très étrange jeune fille a un instant l'espoir de manquer le bateau. Mais la voiture arrive, le bateau repart, et nous aurons la suite du récit, non pas avant toutefois que le colonel Bedros Arzrouni n'ait raconté les événements de Bakou dans les huit premiers mois de 1918 et montré cet autre aspect du désastre arménien : la lutte héroïque, la volonté de vivre, affirmée dans la résistance et les combats. Ainsi alternent les deux voix qui font surgir, au-dessus des destinées individuelles, l'évocation du destin de la patrie.

Les récits du colonel sont si incontestablement destinés à compléter ceux d'Antaram et à en former la contre-partie qu'un instant l'auteur s'arrête : « Qui l'emportera dans mon souvenir? L'homme de Bakou ou l'enfant jetée sur les routes d'Anatolie? » L'un et l'autre s'uniront quand sera connue la fin de l'histoire, pour lui révéler ensemble et lui permettre de nous faire comprendre toute l'Arménie.

Il faut lire cette fin dans le roman lui-même, y voir comment Antaram, vendue à un chef kurde, se reprend à vivre aussitôt qu'elle peut manger à sa faim, boire à sa soif, s'arrêter de marcher et cesser de souffrir. Ses forces renaissent et elle est reprise par les forces de la vie, c'est-à-dire qu'elle recommence à vivre, oui, dans ces conditions nouvelles, sur les plateaux du Dersim, au milieu des cavaliers qui dressent leurs tentes, l'été, parmi les troupeaux et se réfugient l'hiver sous leurs toits appuyés aux parois de la montagne. Elle vit là, quatre années, y devient une autre femme, une femme, d'abord, une mère, — et y goûte une sorte de bonheur ; puis, nous voyons comment elle est retrouvée, enlevée, ramenée parmi les siens, et pourquoi elle se sent désormais, parmi eux, une étrangère; pourquoi elle ne peut plus vivre ainsi « pauvre femme éternellement déchirée entre sa race et son amour, entre ses parents et son fils... Jamais plus elle ne pourra profiter de l'heure qui passe sans se rappeler et sans souffrir... Revenue au Dersim, elle se souviendra, avec une amertume que l'éloignement grandira, de tout ce qu'elle a laissé. Restée en France, elle mourra d'être séparée de son enfant. » Elle ne reste pas en France.

Il est remarquable que l'auteur ne se soit pas laissé entraîner par les sympathies de son imagination et de son cœur. Antaram reste dans la vérité la plus humaine, et entre les diverses images que nous présentent les scènes du roman nous n'avons pas à choisir parce qu'elles sont toutes vraies, « vraies comme la vie changeante ». C'est le dernier mot du roman ; il nous confirme dans le sentiment, si fortement éprouvé à la lecture, que l'auteur est un romancier. An-

taram, qui a tant admiré les femmes de sa race, mortes plutôt que de faillir, n'a pas choisi la mort, et pourtant elle n'a rien renié, rien trahi. Elle a voulu, elle a cru rester fidèle : elle a baptisé son fils et elle ne lui a appris que l'arménien. Et le chef kurde qu'elle a aimé est un ennemi des Turcs. Mais aux yeux de son grand-père, il faut que le passé soit aboli. Pour elle, il ne peut pas l'être. Antaram est le pathétique symbole d'une Arménie trop malheureuse, vaincue, écartelée.

Cette Arménie-là, le colonel Bedros Arzrouni ne veut plus qu'on en parle ; il faut qu'on en détourne les regards pour les reporter sur l'autre, celle de l'avenir : l'Arménie irréductible, infrangible. C'est bien celle-là qu'il représente, lui, le rude soldat du Caucase, le compagnon d'Andranik et d'Hamazasp, le sauveur d'Erivan, l'homme de Bakou. Lui non plus, Mlle Paule Henry-Bordeaux ne l'a pas idéalisé. Elle nous a montré ses travers, ses ridicules, sa rigidité aussi, sa cruauté inconsciente. Mais comment ne pas admirer « le vieillard aux yeux de flammes et qui portait sur lui toute la douleur, toutes les tortures et aussi tout le courage et toute l'espérance de son pays? » En face de l'Arménie des massacres se dresse l'Arménie de la résistance. « En gardant intacte sa foi dans l'avenir, il la faisait naître chez les incrédules ». S'il n'y avait pas d'Arméniens comme lui, l'Arménie n'existerait plus ; et c'est parce qu'il y en a toujours eu, parce qu'il y en a beaucoup encore, que l'Arménie ne peut pas, ne doit pas mourir.

L'Arménie : c'est toujours à elle que revient Mlle Paule Henry-Bordeaux, et c'est ce qui fait de ce beau roman un grand roman. Enveloppé d'une atmosphère d'histoire et de légende, de malheur et d'héroïsme, il est le roman d'un peuple et de ses destinées. Il fallait au jeune auteur une belle audace pour s'attaquer à un sujet d'une telle envergure ; mais cette heureuse héritière des plus beaux dons de romancier n'avait pas trop présumé de ses forces, et c'est pour elle une juste autant que magnifique récompense d'avoir à ce point réussi.

FIRMIN ROZ.

L'ÉCONOMIQUE

LA MISE EN VALEUR DE L'ALGÉRIE
LA MONNAIE ET LE CRÉDIT

Le centenaire de l'Algérie a été célébré par des fêtes officielles dont l'éclat n'avait jamais été plus impressionnant. Pour en perpétuer le souvenir, une commission présidée par le recteur de l'Académie d'Alger a été chargée de publier une série d'ouvrages sur les progrès économiques, intellectuels et sociaux réalisés dans notre colonie africaine depuis un siècle. Cette collection d'une trentaine de volumes, fort bien imprimés et parfois illustrés, renferme des renseignements indispensables à consulter pour se rendre compte de l'essor de l'Algérie. Parmi ces œuvres du plus haut mérite, il nous est agréable de citer le livre si captivant de M. P. Ernest-Picard sur *La Monnaie et le Crédit depuis 1830* (1). Nul n'était mieux qualifié que le Directeur général de la Banque de l'Algérie pour exposer un problème technique parfois difficile à comprendre. M. Ernest-Picard avait suivi, lorsqu'il était sous-gouverneur de la Banque de France, les crises du change de 1924 et de 1926, dont nous avons fait le récit dans notre volume sur *Les Batailles du franc* (2) et il avait fait partie du Comité des experts, présidé par M. Charles Sergent, appelé à donner son avis sur les mesures à prendre pour y porter remède.

La stabilité de la monnaie et la diffusion du crédit sont les conditions essentielles de l'essor de la production et des échanges, de l'accroissement général du bien-être qui constitue le véritable progrès social. L'Algérie a été privée, au début de l'occupation, de ces deux grands avantages. Il n'existait, en 1830, qu'une circulation monétaire des plus hétéroclites. Aucun rapport légal ne pouvait s'établir entre les diverses espèces métalliques dont les changeurs, installés au coin de chaque rue, appréciaient le pouvoir d'achat tant bien que mal et toujours à

(1) La Monnaie et le crédit en Algérie depuis 1830, par M. P. Ernest-Picard. 1 vol. Plon, Paris 1930.

(2) Les batailles du franc. La Trésorerie, le Change et la Monnaie, par Georges Lachapelle. 1 vol. Félix Alcan, Paris, 1928.

leur profit. Cette monnaie primitive contenait une quantité plus ou moins forte de métaux précieux. Fabriquée sans contrôle à l'aide des objets d'or ou d'argent achetés aux indigènes ou extorqués par les pirates, elle s'accumulait en partie dans le Trésor beylical. Il en restait pour un montant d'environ 48 millions lorsque ce Trésor, où s'entassaient pêle-mêle les pièces métalliques sans distinction de valeur, de titre et d'origine, fut livré aux autorités françaises. Quant au crédit, il n'en était pas question ou, pour mieux dire, il n'était fourni que par d'âpres usuriers. La France devait, par conséquent, doter l'Algérie d'une saine circulation monétaire et créer toute une organisation bancaire s'adaptant aux besoins économiques de la colonie.

Rien n'est plus difficile, dans un pays à peine ouvert à la civilisation, que d'acclimater un nouvel instrument d'échange. La monnaie française ne s'est donc substituée que lentement aux espèces falsifiées largement répandues en Algérie. La période de chaos monétaire s'est prolongée pendant une vingtaine d'années. On avait songé, pour y porter remède, à fonder à Alger une succursale de la Banque de France. Mais la révolution de 1848, bientôt suivie de l'établissement du cours forcé des billets, ne permit pas de donner suite à ce projet. Après diverses expériences qui ne répondaient pas au dessein poursuivi, la loi du 4 août 1851 organisa la Banque de l'Algérie dont les débuts furent naturellement pénibles.

Le nouvel établissement ne disposait en effet que de faibles moyens d'action. Son capital initial de 3 millions avait été souscrit jusqu'à concurrence du tiers par l'Etat français. Ses statuts lui imposaient l'obligation de n'émettre des billets que dans une mesure restreinte. Aux termes de l'article 6 de la loi de 1851, « le montant des billets en circulation, cumulé avec celui des sommes dûes par la Banque en compte-courant, ne pouvait excéder le triple du numéraire existant en caisse ». Et comme si cette disposition rigide ne suffisait pas à assurer le remboursement des billets, le même article ajoutait que « l'excédent du passif sur le numéraire en caisse ne pouvait dépasser le triple du capital réalisé ». Les opérations de la Banque de l'Algérie étaient cependant à peu près semblables à celles de la Banque de France : escompte des effets de commerce, avances sur titres, dépôts en comptes-courants. Toutefois les escomptes pouvaient être accordés aux lettres de change portant seulement deux signatures et à échéance de 100 jours ; une seule signature suffisait même pour les effets garantis par le dépôt d'un connaissement d'expédition des marchandises déposées dans les magasins publics.

Sans cesse remaniés par des lois ou des règlements qui remplissent un volume de près de deux cents pages, les statuts de la Banque de l'Algérie ne sont pas encore définitivement fixés. Un projet de loi ayant pour objet de « réformer le statut monétaire de la Banque de l'Algérie » a été rapporté par M. Antonelli, mais n'a pu être voté avant la clôture de la dernière session parlementaire. C'est tout à fait regrettable. Le statut monétaire nouveau est une conséquence logique de la loi du 25 juin 1928 sur la stabilisation du franc. L'émission des billets de la Banque de France n'est plus désormais soumise, en vertu de l'article 4 de cette loi, à l'autorisation des pouvoirs publics. La Banque est simplement tenue « de conserver une encaisse en lingots et en monnaies d'or égale au minimum à 35 % du montant cumulé des billets en circulation et des comptes-courants créditeurs ». Cette méthode de couverture des billets et des engagements à vue est infiniment plus souple et plus simple que les précédentes. Elle permet, selon les termes de l'exposé des motifs de la loi en vigueur, « de proportionner constamment le volume de la circulation à l'importance des avoirs métalliques de l'Institut d'émission ». En limitant, au contraire, par des règles impératives, la circulation des billets, on expose la Banque centrale soit à paralyser prématurément l'essor des affaires en tentant de réduire ses émissions par un relèvement de son taux d'escompte, soit de solliciter des pouvoirs publics une augmentation du contingent d'émission ». C'est l'évidence même et c'est précisément pour cette raison que tous les pays, sauf l'Angleterre, ont adopté le principe appliqué à la circulation de la Banque de France. Il n'y a, par conséquent, aucun motif de ne pas en assurer les avantages à la Banque de l'Algérie.

Ce n'est cependant pas la restriction de son pouvoir d'émission qui a, dans le passé, empêché la Banque de l'Algérie de courir des risques : c'est plutôt, et comme toujours, les trop larges crédits qu'elle a dû consentir à certains de ses clients. Une banque d'émission doit éviter les immobilisations d'actif susceptibles de compromettre la convertibilité de ses billets. Lorsqu'elle accorde des avances à la production et au commerce sous forme d'escomptes d'effets garantis par la solvabilité des signataires, elle sait que les billets qu'elle prête re-

viendront dans ses caisses à des échéances déterminées. Mais les règles tutélaires de l'escompte sont difficiles à appliquer dans un pays, comme l'Algérie, dont l'exploitation agricole, qui nécessite des crédits à terme plus long que le commerce, constitue la principale richesse. Il ne faut donc pas s'étonner que la politique de la Banque de l'Algérie se soit heurtée à des critiques qui l'ont parfois obligée à s'écarter des principes de prudence que ses statuts lui imposaient. Ses libéralités ne lui avaient toutefois causé que des dommages assez vite réparés pendant la période qui s'est écoulée depuis sa fondation jusqu'à la veille de la guerre de 1870. Son crédit était déjà affermi et ses moyens d'action étendus par l'augmentation de son capital porté à 10 millions de francs. Son taux d'escompte était resté à peu près stationnaire à 6 % et son portefeuille d'effets de commerce s'élevait à 156 millions. Elle avait enfin contribué à l'accroissement de la richesse de la colonie qui se manifestait, en 1870, par des exportations de 124 millions et des importations de 172 millions ; son commerce extérieur s'était ainsi augmenté, depuis 1851, de 253 %.

La signature du Traité de paix de 1871 fut suivie, en Algérie comme en France, d'un large accroissement de la production. La Banque d'émission devait accomplir une tâche considérable que de nouvelles sociétés de crédit allaient du reste rendre plus aisée. La Compagnie Algérienne, le Crédit Foncier et Agricole d'Algérie, les succursales du Crédit Lyonnais, d'autres encore, n'avaient pas tardé à s'établir à Alger et dans les villes importantes. L'essor rapide de la colonisation garantissait à l'agriculture des bénéfices croissants. Mais ce développement économique avait pour effet d'exagérer outre mesure les moyens de crédit mis à la disposition des producteurs. La Banque de l'Algérie se laissait entraîner, sous l'influence du milieu, à escompter du papier hypothécaire à long terme, dont les renouvellements lui procuraient sans doute de larges profits, mais devaient l'exposer à des risques importants, lorsque, à la période d'abondance, succèderaient de mauvaises récoltes. La liquidation de ses immobilisations imprudentes lui causa de sérieux dommages. Elle fut obligée d'acquérir de vastes domaines ruraux qui n'avaient pas trouvé d'autres acheteurs, puis de limiter « les crédits de campagne » comportant des échéances renouvelables. Une enquête officielle fit ressortir les dangers de cette politique; la Banque de l'Algérie fut réorganisée par la loi du 5 juillet 1900 qui, en échange de certains avantages en faveur de l'État et certaines garanties, étendait son privilège jusqu'en 1920. Pour la soustraire à des influences locales, son siège social était transféré à Paris, où se concentrent, depuis cette époque, ses services de comptabilité et s'établissent des rapports étroits avec le Trésor métropolitain.

Le redressement financier de la Banque de l'Algérie était la condition de son crédit et de son développement. Il s'est poursuivi avec une remarquable continuité. Après avoir porté son capital à 25 millions, elle obtint, en 1911, la confirmation de son privilège d'émission qui s'appliquait, depuis 1904, à la Régence de Tunis. Elle obtenait, en outre, la faculté de faire des opérations de change sur les monnaies étrangères ; sa circulation, dont le maximum s'élevait à 250 millions, pouvait être portée à 400 millions. Elle n'avait plus, grâce à la fondation de sociétés nouvelles, à supporter seule tout le poids du crédit foncier, commercial et industriel. Le crédit agricole, qu'elle subventionnait sans le distribuer, s'organisait progressivement. En juin 1914 et à la veille de la nouvelle guerre, la politique de la Banque de l'Algérie, habilement dirigée depuis 1906 par son précédent directeur général M. Emile Moreau, avait obtenu le plus vif succès, favorisé d'ailleurs par le progrès continu de la production et du commerce dans l'Afrique du Nord.

La situation économique de l'Algérie était des plus prospères lorsqu'éclata, en 1914, le long conflit déchaîné par l'Allemagne. Son commerce extérieur s'était largement accru, passant de 84 millions en 1851 à 1.168 millions en 1913. Ses chemins de fer s'étendaient sur une longueur de 3.337 kilomètres. Les récoltes de céréales occupaient une superficie de plus de 3 millions d'hectares, produisant 24.661.829 quintaux ; le vignoble, plus de 7 millions d'hectolitres ; la culture du tabac et de l'olivier se développait dans des proportions intéressantes. De tels progrès devaient assurer à la Métropole de précieux avantages au cours des dures épreuves que la guerre mondiale lui faisait subir. La Banque de l'Algérie lui fournissait, pour ses achats de vivres et ses dépenses militaires, des avances de 400 millions, tandis que les régiments indigènes s'unissaient aux troupes françaises pour défendre nos frontières. La question du renouvellement du privilège de la Banque de l'Algérie ne se posait, dans ces conditions, pour ainsi dire plus, lorsque la loi du 29 dé-

cembre 1918 en prolongea la durée jusqu'en 1945. Le décret du 28 mars 1919 devait, en raison des circonstances, porter le chiffre de ses émissions de billets à 1.100 millions et fut progressivement élevé à 2.400 millions le 1er août 1929. Le vote du projet de loi dont nous avons parlé plus haut fera cesser le régime des émissions limitées par des lois ou des décrets : il a pour objet d'obliger simplement la Banque de l'Algérie « à conserver une encaisse en lingots d'or, monnaies d'or françaises ou tunisiennes, billets de la Banque de France ou disponibilités à vue sur la France, pour un total égal à 35 % du montant cumulé de ses billets au porteur en circulation et de ses comptes courants créditeurs ». C'est, on le voit, une mesure analogue à celle qui a été prise à l'égard de la Banque de France en vertu de la loi monétaire de 1928. Elle aura l'avantage de mettre un terme à de vaines discussions théoriques et à des incertitudes susceptibles de gêner les opérations de la Banque de l'Algérie.

L'ordre monétaire assuré par des statuts définitifs et l'expansion du crédit indispensable à la création des richesses constituent pour les producteurs et les commerçants algériens le plus précieux des stimulants. Si l'on en juge par les chiffres officiels cités dans le volume de M. P. Ernest-Picard, les progrès économiques réalisés à la veille du centenaire font naître pour l'avenir de notre belle colonie africaine des espérances sans fin. La population totale de l'Algérie s'élève aujourd'hui à près de 6 millions d'habitants, parmi lesquels 658.000 Français. Son commerce extérieur atteint environ 9 milliards et, en tenant compte de la dévaluation monétaire, la comparaison entre 1913 et 1928 s'établirait de la manière que voici : 1.168 millions de francs-or en 1913 et 1.800 millions en 1928, soit, par tête d'habitant, 212 francs en 1913 et 300 francs en 1928. La production agricole et l'industrie elle-même se développent avec une progression remarquable.

Nous ne pouvons nous dispenser d'analyser, en terminant, le chapitre X du livre de M. P. Ernest-Picard qui est l'un des plus intéressants ; il renferme l'exposé d'un problème assez peu connu et dont les données n'avaient jamais été, jusqu'ici, croyons-nous, clairement élucidées. Nous voulons parler du change franco-algérien dont le mécanisme a été poussé à un tel degré de souplesse que le public ne s'aperçoit même pas de son fonctionnement. Le change n'est, au fond, qu'une compensation entre les dettes et les créances extérieures ; mais la balance des comptes accuse sans cesse des différences plus ou moins sensibles. D'autre part, les règlements s'opèrent, en Algérie, comme en France, par des billets de banque qui ne possèdent pas, des deux côtés de la Méditerranée, un pouvoir de libération identique ; les billets de la Banque de l'Algérie n'ont cours légal que sur le territoire algérien et tunisien, de même que les billets de la Banque de France ne sont acceptés en payement que dans la Métropole. Sans doute, le déficit de la balance des comptes pourrait être couvert par des expéditions de numéraire ; mais, en pratique, ce n'est pas à ce procédé qu'on a recours. Si, d'ailleurs, les débiteurs algériens envoyaient de l'or à leurs créanciers français, les réserves métalliques de la Banque Centrale s'affaibliraient et, pour maintenir le rapport légal entre la circulation et l'encaisse, il faudrait user du moyen classique qui consiste à élever le taux d'escompte. Ajoutons que les deux Banques d'émission ayant la faculté de ne rembourser leurs billets qu'en lingots d'or, d'une valeur dépassant 200.000 francs, il serait assez peu commode d'user de ce mode de règlement. Comment aboutir, dans ces conditions, à une stabilité absolue du change franco-algérien?

La balance commerciale de l'Algérie n'a guère été créditrice qu'au cours des années 1917, 1918 et 1919 ; en 1927, elle accusait un déficit de 852 millions et, en 1928, de 472 millions. Mais la balance commerciale n'est qu'un des éléments, à la vérité essentiel, de la balance générale des comptes. Il s'ajoute, à l'actif de la colonie, les dépenses de souveraineté effectuées par la France; les importations de capitaux des sociétés industrielles ; les frais de voyage et de séjour d'un nombre croissant de touristes ; une partie des salaires expédiés en Algérie par les services indigènes travaillant en France ; les intérêts des valeurs mobilières françaises ou étrangères possédées par les Algériens et qui n'atteignent pas encore des sommes importantes, etc. En définitive, et grâce à ce complément de ressources de change, les règlements s'équilibrent, ou à peu près, entre la France et l'Algérie ; s'ils restaient en déficit pendant une certaine durée, il suffirait d'élever le taux d'escompte pour attirer en Algérie les capitaux français ou étrangers nécessaires pour le combler. Mais, par ce procédé, la Banque de l'Algérie nuirait aux intérêts économiques de la colonie ; elle ne doit, par suite, l'employer qu'avec une extrême prudence et lorsqu'elle ne peut agir

d'une autre manière sur les règlements extérieurs.

Par contre, l'ouverture du compte du Trésor métropolitain à la Banque de l'Algérie permet de régulariser les mouvements de capitaux qui, en dernière analyse, déterminent les cours du change et peuvent assurer, sous un régime monétaire normal, sa parfaite stabilité. Le compte de la Trésorerie s'alimente de toutes les sommes encaissées par la France à un titre quelconque : impôts, consignations, perceptions diverses, dépôts des titulaires de carnets de chèques-postaux, etc. ; il est le réservoir commun où le Trésor puise les ressources nécessaires à ses payements dans la colonie. Si l'Algérie a une dette à payer en France, le Trésor ou la Banque centrale reçoivent en Algérie les billets algériens destinés au payement de cette dette ; les correspondants de la Banque ou du Trésor remettent ensuite au créancier français des billets de la Banque de France. Si la France a une dette à payer à l'Algérie, elle s'en acquitte par le procédé inverse : les correspondants de la Banque ou le Trésor encaissent des billets de la Banque de France destinés au payement de cette dette ; la Banque d'Algérie ou le Trésor remettent au créancier indigène des billets algériens. Ce mouvement de capitaux s'exerce aujourd'hui avec la plus grande aisance dans les deux sens par l'entremise des comptes de chèques-postaux ; le débiteur algérien envoie à son créancier français un mandat de virement ou un chèque postal ; le débiteur français liquide sa dette envers son créancier algérien par la même méthode de payement.

Quels vont-être les effets de ces mouvements de capitaux? Si l'Algérie acquitte une dette en France par l'entremise du Trésor, celui-ci bénéficie des versements de billets algériens remis par le débiteur indigène et le solde de son compte créditeur s'élève à Alger ; d'autre part, lorsque la Banque de l'Algérie reçoit ces billets en contre-partie du paiement qu'elle doit effectuer au dehors, ses disponibilités extérieures vont naturellement diminuer. En sens inverse, le réglement des dettes de la France en Algérie aura pour résultat de diminuer le solde créditeur du Trésor, ou d'accroître les fonds dont la Banque de l'Algérie dispose à l'extérieur.

Pour que le mécanisme fonctionne sans secousse, il est indispensable, il est vrai, que le Trésor ne réclame pas, en France, le règlement de son solde créditeur à Alger, ou qu'il attende que les disponibilités extérieures de la Banque d'Algérie soient suffisantes pour le rembourser. Mais, en échange du service, qu'il rend d'ailleurs beaucoup plus à la colonie qu'à sa banque d'émission, le Trésor exige que son compte courant créditeur soit productif d'intérêts ; en sorte que c'est la Banque de l'Algérie qui supporte les frais de la stabilité du change, lesquels ont parfois absorbé, comme en 1907, 40 % de ses bénéfices nets.

Sans doute, l'obligation qui s'impose à la Banque de l'Algérie de conserver en France d'assez fortes disponibilités, dont elle pourrait trouver dans la colonie un emploi plus avantageux, lui fait subir une perte en ce sens qu'elle restreint les bénéfices de ses émissions. Mais l'existence de ses réserves extérieures n'en offre pas moins pour elle l'avantage d'assurer la couverture de ses tirages sur la France et l'étranger, d'une part, et, de l'autre, le rapport légal entre son encaisse et sa circulation fiduciaire. Au surplus, et comme le fait remarquer, avec raison, M. P. Ernest-Picard, cette entente entre le Trésor et la Banque de l'Algérie était indispensable au maintien de la stabilité monétaire et l'expérience en a démontré les bienfaits. Des conventions de même nature ont été du reste conclues entre la Tunisie et la Banque, de même qu'entre le Trésor français et la Banque d'Etat du Maroc.

A cet égard, comme à tant d'autres, l'union de la métropole et de la colonie a fait ses preuves. Elle a créé, entre elles, des liens d'amitié et de confiance fortifiés par une étroite communauté d'intérêts. L'Algérie n'est, après tout, que le prolongement de la France continentale dont elle n'est séparée que par une route maritime franchie avec une vitesse sans cesse accélérée. Cent années de collaboration ont assuré sa prospérité économique qui a pu s'accroître, comme l'écrit M. P. Ernest-Picard, « malgré les difficultés de toutes sortes, et, parfois même, malgré les événements tragiques qui ont marqué l'espace d'un siècle. En cette matière, comme dans les autres domaines de l'activité humaine, la colonisation française a été largement profitable au pays ; l'organisation du crédit tient une place intéressante dans l'œuvre de civilisation pacifique et de collaboration des races accomplie par la France en Algérie. »

GEORGES LACHAPELLE.

Le Gérant : M. HEDAN

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 18 68e ANNÉE 20 SEPTEMBRE 1930

LA POLITIQUE COLONIALE DE LA FRANCE

L'année passée, à la même époque, nous avons, à cette place, analysé en deux articles les questions importantes et d'actualité touchant à la politique coloniale de la France.

Nous relevions, dans une partie de la presse étrangère, les attaques injustes et passionnées contre nos méthodes, et cela précisément à la veille de la XIIIe session de la Conférence du Travail au Bureau International de Genève. Alors qu'il allait être procédé à l'établissement du questionnaire définitif devant servir de base à l'étude des dispositions d'un projet de convention sur le travail obligatoire, les journaux étrangers empruntaient aux critiques faites par des auteurs français de mauvaise foi, en quête de publicité ou sans expérience coloniale aucune, l'argumentation favorable à leurs desseins.

La campagne dirigée contre nous portait sur les causes de la dissidence des peuplades de la Haute-Sangha et les conditions de traitement des travailleurs employés aux chantiers du chemin de fer de Brazzaville à l'Océan. Dans le même temps, M. Maginot, alors ministre des Colonies, avait à répondre à la Chambre à plusieurs interpellations sur l'Afrique équatoriale française. Quatre séances devaient être consacrées à ce débat. La lecture inopinée du décret de clôture empêcha le ministre d'intervenir après les nombreux orateurs qui occupèrent chacun la tribune un temps appréciable.

Cette année, encore une fois, la clôture de la session parlementaire fut prononcée alors que se poursuivait la discussion des projets de loi d'emprunt des colonies portant sur près de quatre milliards cinq cent millions. Deux séances de la Chambre ont été consacrées, non pas complètement, il est vrai, à ces projets, mais par une diversion politique, à la question du travail obligatoire qui doit, à la rentrée, faire l'objet de deux interpellations. Souhaitons que, dès le mois de novembre, le Parlement ratifie les lois d'emprunt indispensables à l'équipement de nos colonies et dont les projets ont été déposés voici plus d'une année déjà.

Par une coïncidence malheureuse, également, à la veille de la XIVe session de la Conférence du Travail qui se tint à Genève en juin dernier, un grand quotidien de Paris publiait sous une manchette voyante : *Marché d'esclaves*, la carte de notre colonie des Somalis, tandis qu'en réalité il s'agissait de la survivance de la traite en Ethiopie.

Les journaux français et étrangers donnaient de longs articles et d'abondantes informations sur la situation politique en Indochine, qui de-

vait faire, d'ailleurs, l'objet d'un débat de quatre séances à la Chambre. Des reporters français, arrivés, en toute hâte, dans la colonie, justifiaient leur mission coûteuse par l'envoi télégraphique à leur journal, d'articles commentant les moindres incidents avec un luxe de détails vraiment extraordinaire. A ce débordement de conseils, de critiques et de renseignements, opposons simplement la tenue vraiment digne de la presse britannique de tous les partis, si anxieusement réservée devant les événements douloureux et infiniment plus graves dont l'Inde britannique continue d'être le théâtre. En Indochine, un avion bombarde, à Co-Am, un repaire de rebelles : des explications sont aussitôt demandées au Ministre des Colonies. Dans l'Inde britannique, des avions bombardent fréquemment des agglomérations dissidentes du Nord-Ouest : aucune explication n'est demandée au gouvernement travailliste de M. Macdonald. En Indochine, les casernes de Yen-Bay sont attaquées par des rebelles : la presse énerve l'opinion sur ce sujet. Le même jour, aux Indes Néerlandaises, deux administrateurs sont assassinés : les faits et la répression sont passés sous silence.

Que s'est-il donc passé en Indochine?

Notre colonie d'Extrême-Orient a connu une agitation de nature semblable à celle que nous pouvons observer dans les autres pays d'Extrême-Orient : au Japon, en Corée, en Malaisie, aux Philippines, en Chine, dans l'Inde, ailleurs. En Indochine, toutes les tentatives d'insurrection ont été de lamentables échecs : coup de main sur les casernements de Yen-Bay, manifestations tendant, en Cochinchine, à déborder les forces de police.

Sauf la reprise des bâtiments du 4e Tonkinois, jamais, pendant l'agitation révolutionnaire, la force armée n'a été appelée à intervenir. Il a suffi, dans tous les cas, de la garde indigène et de la police pour rétablir l'ordre. Il s'est agi de petits incidents multiples, grâce aux mesures de précaution prises, depuis plus d'une année, par les autorités locales prévenues des mouvements révolutionnaires en préparation.

L'agitation en Indochine a été attribuée aux causes les plus diverses, à la propagande communiste principalement. Le rêve moscovite sous la Russie des Tsars comme sous la Russie bolchevique, a toujours été de dominer l'Asie. Ceci explique l'activité de la IIIe Internationale en Chine jusqu'au jour où Borodine fut remercié de ses services. La faiblesse, montrée depuis quelques années, par les Puissances ayant des intérêts en Chine, a considérablement diminué le prestige de l'Occident, de même que l'exode vers le Nord de ce grand pays de nombreux Russes blancs, miséreux au point de traîner les pousses ou de s'engager comme simples soldats dans les armées révolutionnaires.

Le cataclysme humain que fut la guerre, n'a pas été sans susciter des ambitions d'émancipation chez les peuples jaunes dont le passé le plus lointain démontre l'impuissance à s'administrer et à se gouverner eux-mêmes. La lecture des journaux et des tracts révolutionnaires, répandus à profusion et dont aucune mesure n'interdit la circulation, a été un atout sérieux pour la propagande communiste. Les encouragements à la révolte et les attaques violentes contre les gouvernements sont lus avec satisfaction. Les Annamites, qui reviennent d'Europe où ils se sont nourris de la prose communiste, ceux qui ont été aux écoles révolutionnaires de Chine et de Moscou, ont fait le rêve présomptueux et insensé de diriger les affaires de leur pays. Ils y deviennent les meneurs qui fomentent les troubles dont d'autres, innocents, sont, en général, les victimes. Peu importe. Pour défendre leurs folles entreprises vouées à l'échec, ils trouvent des politiciens aveuglés, des ligues et des journaux bien responsables.

Le malaise, dû à la crise économique mondiale, est vigoureusement exploité contre les puissances colonisatrices. C'est toujours à la faveur de telles difficultés que, politiquement, la crédulité des masses est mise à l'épreuve. Si la récolte du riz avait été bonne en Indochine et si la prospérité commerciale avait régné dans la colonie, il est bien probable que celle-ci n'eût pas connu l'agitation de ces derniers mois.

Il a suffi naturellement des incidents indochinois pour que chacun s'emploie à rechercher leurs causes profondes et à découvrir parmi elles la carence administrative. Jeu facile ! En a-t-on proposé, des solutions ! En a-t-on préconisé, des réformes, depuis Yen-Bay ! Comme si rien n'avait été fait, depuis notre occupation, par les grands gouverneurs généraux qui se sont succédé dans cette colonie, émerveillement des voyageurs impartiaux de toute nationalité se rendant en Extrême-Orient (1) Chambarde-

(1) « Ce que j'ai vu de l'Administration française en Indochine m'a rempli d'admiration, déclarait, ces jours derniers M. Max Léo Gérard, Président de la Société

ment des méthodes, nomination d'une commission d'enquête, création d'un sous-secrétariat d'Etat pour l'Indochine, rien n'a été oublié ! Et, d'abord, comme l'a judicieusement déclaré M. Piétri, ministre des Colonies, on ne réforme pas devant l'émeute.

Certes, il y a beaucoup à réaliser encore en Indochine, mais n'oublions pas le chemin déjà parcouru, et ne perdons pas de vue que nous sommes dans une colonie où notre occupation ne remonte qu'à soixante-dix années. On ne transforme pas de fond en comble, d'un coup de baguette magique, pas plus qu'on administre à dix mille kilomètres de distance. Et, enfin, l'agitation actuelle n'est pas sans précédent. Souvenons-nous des troubles de 1896, des attaques d'Haïphong, d'Haiduong, de Thaï-Binh et de Hanoï en 1897 et 1898, de la révolte des « cheveux coupés » de 1907 en Annam, de la sédition des troupes indigènes de la garnison d'Hanoï, des actes de piraterie des bandes du De-Tham, des attentats terroristes de Thaï-Binh et d'Hanoï en 1913, des tentatives de rebellion en Annam en 1916, des mouvements populaires de 1914 et de 1916 en Cochinchine, des grèves scolaires qui, en 1926, éclatèrent dans tous les pays annamites.

Avec la vague de nationalisme et de xénophobie qui déferle sur tous les pays d'Asie, il faut s'attendre à la répétition d'incidents semblables à ceux qui se sont produits ces derniers mois. Le fait n'est pas spécial à l'Indochine. A nous de tenir bon, car, somme toute, suivant la formule de l'ambassadeur Harmand, la domination résulte de la conscience qu'a la puissance colonisatrice, de sa supériorité militaire, économique et morale. Si cette puissance venait à n'avoir plus foi dans cet ascendant, la seule politique qui lui conviendrait serait celle de Siméon Stylite. Ne dramatisons donc pas les choses lorsque nous apprenons que des manifestations ont eu lieu et que des mouvements insurrectionnels localisés se sont produits. Trente mille hommes de troupes blanches et jaunes, soixante mille au total en y comprenant la garde indigène sont là pour assurer la sécurité intérieure et extérieure dans une collectivité de plus de vingt millions d'êtres humains. Notre domination, on s'en rend compte, est en somme relativement bien peu coûteuse.

On ne répétera jamais assez que l'Indochine est une œuvre purement française, et qu'elle ne serait pas sans la France. Nous avons constitué une Fédération de peuples très différents : Cambodgiens, Laotiens, Cochinchinois, Annamites. Livrés à eux-mêmes, ces éléments de population entreraient en lutte : non seulement l'anarchie régnerait, mais le pays deviendrait la proie immédiate de convoitises extérieures, du Nord, de l'Est et de partout ailleurs.

L'Indochine subit rudement les conséquences de l'Etat inorganique de la Chine. L'insécurité est constante sur sa frontière du Nord, bordée du Yunnan, du Kouang-Si et du Kouang-Toun qui sont les refuges faciles de la piraterie et des agitateurs annamites. L'impuissance, l'inertie et l'absence totale du gouvernement chinois ont laissé impunis les attentats contre notre consulat de Lang-Tchéou et contre nos missionnaires. Il importe qu'avant toute installation en Indochine des consulats chinois prévus par une convention récente, nous obtenions des Célestes l'éclatante réparation à laquelle nous avons droit comme suite au coup de main du 10 février dernier contre la personne du Consul de Lang-Tchéou. Il y va de notre prestige.

Cinq cent milles Célestes vivent en colonies dans notre Indochine. Ils forment la majorité de la population dans plusieurs agglomérations, profitant, dans l'ordre que nous assurons, des bienfaits de notre colonisation. Nous avons à surveiller l'évolution de ces collectivités qui, à n'en pas douter, subissent l'influence des envoyés de Nankin. Ceux-ci incitent les Chinois à ne plus envoyer leurs enfants dans nos écoles, à ne plus porter leurs différends devant nos tribunaux, à n'être plus les protégés reconnaissants envers la colonie où ils font de bonnes affaires. En tout état de cause, nous ne pouvons admettre qu'à quelques kilomètres de notre frontière du Tonkin, on tue nos aviateurs, on saccage un consulat français, on mette à sac les établissements de nos missions, on menace la voie ferrée du chemin de fer du Yunnan, alors que les Chinois installés en Indochine s'enrichissent dans la sécurité.

En face du danger communiste, les puissances d'ordre ne sauraient demeurer inertes en Extrême-Orient. Il est temps qu'elles rassemblent leurs efforts pour lutter contre les menées révolutionnaires, qu'elles se communiquent les renseignements qu'elles détiennent, et

d'Economie Politique de Belgique, chargé par la Société des Nations d'une enquête sur la question de l'opium.

Du point de vue purement économique, l'Indochine fait sur le visiteur une impression magnifique. La somme d'intelligence et de travail dépensée là en soixante ans est digne d'une œuvre française ». Et plus loin « Le maintien de l'Indochine est nécessaire à l'équilibre des Puissances en Asie ».

qu'elles agissent vigoureusement suivant un plan concerté. En observant cette discipline que commandent les événements, elles décourageront une propagande qui n'obtient de résultats qu'à la faveur d'une absence d'entente et de plan dans les pays et colonies où elle s'exerce.

Comme l'a exposé, à la Chambre, le 13 juin, avec beaucoup de clarté le ministre des Colonies, le contrôle politique doit être étroit et constant en Indochine comme dans les autres possessions. Les fonctionnaires d'autorité doivent circuler beaucoup et séjourner le temps nécessaire dans les agglomérations. Leur présence fréquente dans les villages donnera confiance aux indigènes qui n'hésiteront pas à soumettre leurs revendications. Il y a toute une action indispensable à mener, dans ce sens, si l'on veut prévenir les surprises et empêcher les éléments de troubles de prendre quelque ascendant sur des individus crédules au possible. L'insouciance et la paresse du contrôle seraient criminelles dans les conditions présentes.

D'autre part, la mise en valeur de l'Indochine a été conduite suivant une formule d'extension des concessions rurales et d'accroissement des voies de communication. On doit se préoccuper de vulgariser les méthodes tendant à l'augmentation du rendement des terres dans les régions peuplées. L'accession à la pretite propriété du prolétariat agricole doit être favorisée dans les régions ouvertes à la colonisation (delta du Mékong, régions d'irrigation).

On ne saurait trop recommander la multiplication des caisses de crédit agricole qui protègeront les petits cultivateurs contre les usuriers, de même que celle des sociétés de prévoyance qui permettront de résister aux conséquences si désastreuses des sécheresses, des typhons et des inondations.

L'achèvement du transindochinois facilitera le déplacement des individus des régions surpeuplées du Nord vers les régions méridionales de la Cochinchine. Le Tonkinois s'en ira plus volontiers offrir ses services dans le Sud par la voie ferrée que par la voie maritime. Le chemin de fer contribuera ainsi à établir l'équilibre démographique nécessaire.

Beaucoup de jeunes Indochinois viennent faire leurs études en France dans le but, souvent, de bénéficier de l'extrême indulgence des examinateurs à l'égard des exotiques. Trop libres, ils sont exposés aux relations les plus pernicieuses et reviennent chez eux gavés de notions fausses mais avides de les répandre. La création d'écoles supérieures de droit et de médecine en Indochine peut réduire le nombre des étudiants qui viennent en France. Encore convient-il d'assurer à la jeunesse pourvue de diplômes universitaires l'accès à des emplois dans les administrations et dans les entreprises privées afin de ne pas constituer dans le pays une classe de déclassés.

Autrefois, l'Européen avait plus de loisirs pour apprendre la langue indigène. Ses compatriotes étaient peu nombreux et la solitude l'obligeait de fréquenter davantage les gens du pays, de les comprendre et de se faire comprendre d'eux. Aujourd'hui, il est rebuté par la difficulté de la langue. Très peu d'Européens connaissent d'une façon suffisante l'annamite ou le cambodgien, tandis que nombre de Hollandais des îles de la Sonde parlent couramment le malais, évidemment beaucoup plus facile.

Une certaine catégorie d'Européens — celle des petits employés de l'administration et des entreprises privées — ne saisissent pas suffisamment la différence qui s'impose entre l'élément indigène instruit et le boy. Envers les premiers, ils n'ont pas les égards nécessaires. Les maladresses qu'ils commettent ne sont pas sans froisser des hommes de bonne éducation et dont l'instruction a été poussée. Nombre d'Annamites accueillis par les familles françaises pendant leur séjour dans la Métropole éprouvent une déception amère de se voir tenus à l'écart par les Européens dans leur pays où ils sont de retour.

Il faut, peu à peu et autant que possible, libérer les colonies en général, du prolétariat européen qui ne rehausse nulle part le prestige de la puissance colonisatrice et qui, dans les petits emplois d'exécution qu'il occupe, peut fort avantageusement être remplacé par des éléments indigènes. Ce prolétariat est devenu pour les services et les entreprises qui l'emploient, une charge telle et nullement en rapport avec son rendement, qu'il faudra l'éliminer, ne serait-ce qu'en raison des frais vraiment excessifs de transport maritime qu'il nécessite.

Nous terminerons par l'exposé de quelques-unes des mesures nous paraissant utiles lorsque nous aurons indiqué le danger d'affecter inconsidérément des agents annamites hors de chez eux, au Laos et au Cambodge par exemple. L'attribution d'emplois à des hommes d'une autre race est mal supportée par les indigènes. L'observation s'applique aussi bien en Indochine qu'à Madagascar où la venue d'employés de l'administration — instituteurs, postiers ou au-

tres — est mal vue des Sakalaves et des Baras, par exemple.

En réalité, il y a lieu de procéder moins à des transformations radicales de méthodes qu'à une orientation administrative dans le sens indiqué. Il faut compter désormais sur un élément nouveau d'agitation, stimulé et enhardi par l'anarchie de pays voisins, et dont notre domination ne doit tolérer nulle incartade. L'action dissolvante de la IIIe Internationale, séparée en théorie, mais si proche cependant de celle du gouvernement de Moscou, s'exerce avec force en Asie. Active hier en Chine, elle porte plus spécialement son effort, en ce moment, vers la Perse et vers l'Afghanistan sans perdre de vue les colonies étrangères d'Extrême-Orient. Souhaitons que très prochainement les puissances colonisatrices comprennent la nécessité d'établir un front unique contre une propagande dont elles peuvent venir à bout, à la condition de coordonner leurs efforts.

Nous avons fait allusion, au début de cette étude, à l'examen par la Chambre des projets de loi d'emprunt dont la ratification est d'autant plus urgente que de grands travaux pourront aussitôt être entrepris dans les plus importantes de nos colonies. Les dispositions de ces projets de loi ont paru moins intéresser nos représentants que la question du travail obligatoire, examinée peu de jours auparavant par la Conférence internationale de Genève. Les députés d'un groupe de l'Assemblée se plaignaient de l'échec total de la Conférence, dû à l'attitude courageuse des délégués gouvernementaux français, MM. Diagne, député, et Arthur Fontaine. Un avant-projet de convention avait été soumis à l'examen de la Commission et de la Conférence plénière par les dirigeants du Bureau International, dans l'espoir de faire triompher la conception socialiste, en ce qui a trait au renforcement du contrôle international sur les domaines coloniaux. On souhaitait à Genève, qu'à l'exemple de l'année passée, le gouvernement français envoyât à Genève soit les délégués habituels, soit comme délégué-adjoint ou comme conseiller technique tout au plus, un fonctionnaire sur qui il serait bien facile de faire pression ou qu'au besoin on ne manquerait pas de faire rappeler sévèrement à l'ordre au cas où il refuserait de se plier à la ligne de conduite suggérée par le B.I.T. Le choix de M. Diagne déjoua bien des projets. Notre gouvernement n'hésita pas, en effet, à confier à un Noir d'Afrique, au député le mieux qualifié par son expérience coloniale et son talent, le soin de défendre la position française dans l'examen d'une Convention d'une importance capitale pour l'avenir de nos grandes colonies. Notre pays était particulièrement favorable à un texte, dont il a devancé, d'ailleurs, l'application depuis bien des années partout où, vraiment, l'état social des populations le lui a permis. Il a fallu bien des manœuvres fâcheuses pour que la Conférence aboutisse à un résultat absolument contraire à celui que nous attendions : l'abstention nécessaire de la plupart des puissances colonisatrices d'Afrique : France, Belgique, Portugal, dans le vote sur l'adoption de la convention par la Conférence.

Alors qu'il eût été logique d'élaborer un texte édictant quelques principes généraux, la Conférence a présenté une convention qui est une monstruosité parce que la préoccupation dominante a été, au fond, de gêner certaines puissances dans leur essor colonial par des dispositions inacceptables ou inapplicables.

On s'est d'abord efforcé à dénaturer le véritable caractère éducatif du travail par réquisition, appelé « travail forcé » pour lui donner une physionomie de rigueur et de contrainte, près de l'assimiler à l'esclavage. Or, quiconque a séjourné suffisamment dans certaines régions d'Afrique et a connu les difficultés d'administrer certaines peuplades attardées, est obligé, de bonne foi, de reconnaître que la réquisition est encore indispensable pour assurer l'exécution des premiers grands travaux d'utilité publique. Dans ces pays de très faible peuplement, les demandes d'emploi ne donnent lieu à aucune offre. Il faut un temps plus ou moins long pour que d'eux-mêmes les indigènes viennent se proposer aux chantiers. Cette réquisition nécessaire n'a rien de révoltant. Les travailleurs des chantiers sont mieux traités, mieux nourris, mieux soignés qu'ils ne le sont dans leur village. Mais avec quel empressement a-t-on fait état, pour les besoins d'une cause, d'erreurs regrettables, aussitôt réparées, auxquelles avaient donné lieu, autrefois, dans une colonie, certains recrutements trop hâtifs pour des chantiers insuffisamment préparés à recevoir les travailleurs? Sur ces mêmes chantiers, les rengagements volontaires sont aujourd'hui très nombreux. Au lieu de faire confiance aux puissances colonisatrices qui se réclament, à juste titre, d'un long passé d'expérience, au lieu de s'en

remettre à elles pour déterminer, par étapes, au fur et à mesure des possibilités, le moment où il serait possible de ne plus recourir à la réquisition, on a voulu les contraindre à fixer impérativement la période trop brève pour certaines régions, où elles ne pourraient plus faire appel au travail obligatoire. Les puissances coloniales ont refusé de s'associer à une telle disposition qui suspectait leur désir d'aboutir, au plus tôt, à la formule du travail libre. Et, on peut s'étonner que la Grande-Bretagne ait fait exception, alors qu'elle procède, elle-même, si fréquemment, à l'appel de travailleurs par les chefs, et que, dans un rapport, le Sous-secrétaire politique du Colonial Office reconnaissait, voici peu de temps, que la Nigéria avait recruté 12.000 hommes pour les chantiers d'utilité publique. On s'attendait à plus de solidarité et à une plus étroite communauté de vues des puissances colonisatrices puisqu'elles se heurtent, en fait, aux mêmes difficultés dans des régions semblables.

Notre œuvre coloniale fut particulièrement visée à propos de la levée d'hommes appartenant au deuxième contingent de la conscription militaire. Fort des instructions qu'il tenait de son Gouvernement, M. Diagne repoussa les amendements qui tendaient à atteindre nos droits souverains. Il se refusa, avec énergie, à adhérer à toute disposition proposée concernant l'utilisation du deuxième contingent. Avec non moins de vigueur, le député du Sénégal repoussa le texte qui prétendait fixer la durée d'emploi des travailleurs, puisqu'il rendait inapplicable la convention dans certaines régions étendues et à très faible densité de population.

Certains fondaient de grands espoirs sur les conséquences de l'adoption de la Convention du « travail forcé ». Ils y voyaient l'amorce d'une politique nouvelle de contrôle international étroit sur les colonies pour aboutir peu à peu à une extension de la formule des mandats. Les Puissances colonisatrices n'ont pas voulu tomber dans ce piège. Qu'elles soient félicitées de leur perspicacité.

* * *

On parle et on écrit beaucoup en France sur nos colonies. Ne nous en plaignons pas. La propagande active porte ses fruits. Elle trouvera, en 1931, une éclatante consécration lorsque l'Exposition Coloniale Internationale ouvrira ses portes à Vincennes. Dans les villes industrielles de la Métropole, peu à peu, se constituent des comités et des offices de documentation. Un effort sérieux se poursuit, dans cette voie, sous l'impulsion certaine du Ministère des Colonies.

Mais nous avons simultanément à nous préoccuper du redressement des inexactitudes propagées à l'étranger sur l'œuvre colonisatrice de notre pays. Nous avons à répliquer à des films de circonstance, à des photographies truquées, à des articles tendancieux, à toute une campagne de dénigrement systématique de nature à tromper le public sur le véritable caractère de notre action colonisatrice. Par la radiodiffusion, par le cinématographe, par les tracts, les livres et les journaux traduits en anglais, en allemand, en espagnol, et répandus à profusion, il importe de détruire les légendes répandues d'une France incapable de mettre en valeur des possessions bien trop étendues pour ses moyens, exclusivement soucieuse de lever des bataillons pour son armée, d'une France qui peuple ses colonies de bagnes, et dont les administrateurs brutalisent et exploitent les populations coloniales. Une telle mauvaise foi ne saurait nous laisser indifférents, car l'insistance avec laquelle elle s'exprime et s'étale finit par convaincre une opinion qui ne connaît aucune réponse à tant de calomnies et de mensonges.

Les belles déclarations d'attachement à leur pays des hommes de couleur qui siègent sur les bancs du Parlement français, et les multiples témoignages de loyalisme qu'adressent les indigènes de nos colonies à la mère-patrie ne sont pas connus à l'étranger. Les voix de ces Français d'Asie, d'Afrique et d'Amérique ne portent pas hors des frontières de la France des cinq parties du monde. Il nous appartient de faire connaître la vérité et, sans forfanterie, de présenter le bilan d'une œuvre grandiose et profondément humaine, menée avec le souci constant d'améliorer le sort des populations coloniales associées à nos efforts et conscientes de l'affection que leur assure la mère-patrie en toutes circonstances.

XXX

L'ANGE ET LE SENTIMENT DE L'AMOUR

Le mysticisme particulier à l'âme espagnole fait une chose toujours actuelle du rapport qui exista de tout temps chez ce peuple entre les choses de la dévotion, le divin et, d'autre part, le sentiment de l'amour et même la sensibilité poétique. Mysticisme dont certains traits chez les grands mystiques s'apparentent aux méthodes de spiritualité des sectes ésotériques de l'Islam, et qui, dans ses formes plus voisines dans le temps, a son terrain d'élection dans une intimité familière avec les choses saintes plus naturelle en Espagne qu'en d'autres pays. Elle peut, cette familiarité, être l'effet d'un réalisme extérieur des manifestations du culte, agissant fortement sur l'âme populaire, ou bien être la conséquence d'une si longue intangibilité de la foi et de l'orthodoxie à la critique ou à l'hérésie, qu'elle est presque sans exemple. Terre de grands mystiques, la péninsule est encore le pays où la mysticité, comme disposition d'esprit, est si peu exceptionnelle que la limite, ou plutôt la transition entre les choses religieuses et le siècle est à peine sensible. Dans quel autre pays un roman, d'ailleurs très moral et ayant eu un succès de bon aloi, pourrait-il avoir pour sujet l'histoire d'une jeune religieuse, n'ayant pas, il est vrai, prononcé de vœux définitifs, que son habit ne préserve pas d'être courtisée et poursuivie pour le bon motif par celui qui, finalement, réussit à la faire sortir du cloître et l'épouse. Histoire qui n'a rien que de très plausible, si l'on songe que, pour beaucoup de jeunes filles élevées par les sœurs, il arrive que l'éducation terminée n'interrompt pas le séjour au couvent, soit par attachement aux exercices et aux plaisirs innocents de la vie conventuelle, ou bien, ce qui était le cas pour la *hermana San-Sulpicio*, par suite d'une contrainte des parents, en raison d'un milieu familial hostile ; et, dans cet état d'expectative, elles sont amenées à faire l'essai de la vocation religieuse. Mais, par une alternance du sacré et du profane, il peut se faire aussi que les contingences du dehors, convenances familiales ou autres, tournent de telle façon (nous en avons un exemple dans la *Loca de la casa* de Perez Galdos), qu'elles amènent la rentrée de ces demi-religieuses dans le siècle. En sorte que l'essai de vocation conventuelle aura été un prélude à l'état de fiancée comme par un stage d'amour divin.

Le rapport entre la mysticité et l'amour revêt d'ailleurs des formes multiples. Combien le cas de la conversion effectuant par la voie du renoncement le transfert d'aspirations trop humaines dans le plan de la spiritualité apparaît différent de cette mégalomanie juvénile de l'être aux puissances de vie intactes qui lui fait identifier bonheur, sentiment, amour, Dieu, idéal, ainsi que l'exprime un passage émouvant du *Faust* de Gœthe ! Mais celle-ci même peut comporter des manifestations très dissemblables. Il n'y a presque pas de traits communs entre l'héroïne de la *Comedia* de Galdos, et cette touchante et délicieuse Maria Fulgencia, la création de Gabriel Miró dans son roman sur le monde des ecclésiastiques et des dévots, *El Obispo leproso*.

D'une façon générale, chez l'être prédisposé à la mysticité, n'y a-t-il pas, dans cette attente de l'amour souvent décrite par les poètes, sous son aspect profane, moment pathétique de l'adolescence, et qui est déjà un amour sans objet, indéterminé, et comme un amour de l'amour, quelques traits et comme une image de l'amour divin? Cet amour en quête de son objet, c'est l'idéal allant à la rencontre du réel et arrivant, ou bien à le reconnaître identique à la perfection pressentie, ou bien à le transfigurer. Termes presque trop abstraits encore pour caractériser les théophanies particulières dans lesquelles un état d'âme de ce genre trouve son mode d'expression intime et suffisant.

Maria Fulgencia, elle, attend, espère la rencontre de l'Ange. Image d'une pureté ingénue qui, tout en voilant de délicate mysticité les réalités terrestres, n'est que la formulation innocente de son idéal de femme-enfant. Fille de don Trinitario, *jefe politico* de l'Estramadure, elle a été confiée, après la mort de ses parents, au doyen d'Oleza, filleul et créature de don Trinitario, au crédit duquel il était redevable de son élévation après l'avoir été de sa formation sacerdotale. Mais le brave ecclésiastique, passionné de miniatures sur parchemin et de calligraphie ornée, ne sait bientôt que faire de cette fillette entichée d'images d'anges qu'elle ne cesse d'acheter, jusqu'à offrir de payer de toute sa fortune la célèbre image d'ange de Salcillo laquelle, d'ailleurs, n'est pas à vendre. Pensant la mettre en bon chemin et s'en frottant les mains d'avance, il s'affranchit de cette charge « ni plus

ni moins », formule qui est un de ses tics, en la remettant aux mains des religieuses de Notre-Dame de la Visitation. Après tout, cette dévotion à l'Ange n'avait-elle pas quelque fumet d'hérésie ! Et, passant en voiture en sa compagnie, sa pupille n'a-t-elle pas soudain poussé un cri à la vue d'un charmant collégien en uniforme, Pablo Galindo, bien connu du doyen, en qui elle prétendait reconnaître l'Ange, et au sujet duquel elle multiplie les questions ! Voilà notre doyen maintenant plus rassuré et bien tranquille.

Au couvent, une fois subies les épreuves de mortification et d'abnégation qui sont de règle, la fraîche spontanéité et la nature aimante de la fillette tiennent tout le monde sous le charme, sans désarmer, toutefois, l'attitude de sévérité soupçonneuse de la *Llavaria*, sœur porte-clefs, une sorte d'intendante et de ministre de l'abbesse.

« Elle éprouvait une jubilation enfantine, courait à travers les cloîtres, le jardin, la salle de travail et celle du chapitre. Ce n'était que questions ; tout lui convenait. Tout lui semblait être sien, comme en une possession sentimentale de nièce et héritière de Notre-Dame. Elle ouvrit les bahuts, les armoires, les paniers. Elle éparpilla son linge, ses chapelets, ses mille brimborions, ses flacons d'essences. Elle distribuait fleurs et bonbons ; elle baisait ses tourterelles, les berçant sur son cœur. Elle voulut voir sa chambre et la parer. Elle demanda à revêtir l'habit de novice et à faire profession. Elle s'appellerait sœur Maria-Fulgencia de l'Ange de Gethsémani. En été elle partirait avec la communauté pour ses belles propriétés de Murcie. La *Llavaria*, grande, massive, les yeux creusés d'un cerne violet qui mettait un masque d'ombre sur la couperose de ses joues, lui lançait des regards soupçonneux, et faisait un cri aigre d'oiseau à chaque élan de joie expansif de ce jeune cœur : « Quelle minaudière et quelle folle ! » Elle se promettait de la surveiller et de la tenir de court. »

Or, voici qu'une circonstance du dehors, objet de véhémente préoccupation pour la communauté, va susciter chez notre jeune novice, toute pénétrée de zèle, une initiative, mieux encore, une inspiration, sans rien que de sensé et de charitable qui, dans cette atmosphère de religiosité, se revêt assez plaisamment du surnaturel d'une révélation, au point de faire craindre à la bonne Supérieure le redoutable honneur d'abriter dans sa maison une sainte en herbe.

Il y avait, en ce moment, émulation entre les communautés d'Oleza et de la région, dans leurs efforts pour contribuer à la guérison de la cruelle maladie à laquelle leur évêque était en proie, ou à l'allègement de ses souffrances. Onguents souverains, eaux miraculeuses, reliques parvenaient de toutes parts au palais de Sa Grandeur. La Supérieure de son Ordre voulut obtenir de la maison-mère de la Visitation en Haute-Savoie l'ostensoir de la communauté où était conservée une relique de Jeanne Chantal, dont l'imposition avait produit maintes guérisons du même mal. L'abbesse de la maison-mère aurait consenti, mais elle craignait pour le précieux objet, confié au service de la poste, la promiscuité irrévérencieuse à laquelle il serait exposé parmi les cartes illustrées immondes, les imprimés de toute nature, les plis de valeurs déclarées à l'estampille des banques juives. Horrible perspective, en effet, et dont l'idée ne se pouvait soutenir, convinrent les religieuses, et, pendant quelques jours, les douces nonnes furent saisies de consternation.

« Le Dimanche de la Visitation, au moment de se prosterner dans le guichet pour communier, voici Maria Fulgencia allant vers l'abbesse, toute palpitante, et ses beaux yeux veloutés resplendissant d'une allégresse de gloire.

« — Mère, oh ! mère, Notre-Seigneur m'illumine ! — Communie, mon enfant, et tu parleras ensuite ! — Je ne puis, mère, de la hâte que j'ai de parler, je ne puis ! — Mais est-ce que tu as eu quelque révélation qui t'en fasse un empêchement? — Je ne sais, je ne sais, balbutiait la sœur avec un accent de plus en plus passionné. »

Toutes communièrent. Quelle aventure, se disait la mère supérieure, effrayée de sa responsabilité. « En quinze ans de vie abbatiale, ni transports, ni sécheresse, ni tentations, ni convulsions, ni rafales de mysticisme, la vie du cloître toute paisible. Et voici que cette pauvrette apportait avec elle les alarmes de la Sainteté. Et que ferais-je d'une sainte toute jeune, avec ses passages incompréhensibles de la joie extatique aux larmes ! Les saints, vraiment, ne devraient se manifester que morts, sur les autels. Des états de ravissement, Seigneur, non, non ! On était si tranquille, n'est-ce pas sœur *Llavaria* ? toutes dociles, bonnes, très bonnes. »

Sœur Maria Fulgencia insistait. « — Vous ne m'entendez pas, mère? C'est le reliquaire, le reliquaire qui vient, qui peut venir sans danger ! » L'abbesse pressentit que la grâce du mi-

racle allait fleurir : « Offrons la communion en remerciement d'un tel bonheur. » L'office terminé, la communauté se rassemble dans la salle de couture non dans la salle du Chapitre. Point de lieux de cérémonie prêtant aux effets extatiques. « Dans son humilité, la Mère supérieure oubliait que le berceau du miracle est la simplicité des cœurs. Peut-être croyait-elle qu'au voisinage du dévidoir les inspirations de Maria Fulgencia s'arrêteraient de fleurir. Toutes la regardaient, elle devint rouge et elle était encore plus belle. La Mère pâlit. Serait-ce que cette enfant exhale le précieux parfum céleste des corps bienheureux? Ce doux souffle qu'exhale sa peau si fine, ce tremblement de sa poitrine ! — Vous pouvez parler, permit-elle avec un soupir. Et Mlle Valcarcel dit : — Mon cousin Maurice est attaché militaire à l'ambassade de Vienne... Une brise fit vaciller les cornettes, voleter les voiles et tinter les croix de poitrine. Cri de la sœur *Llavaria :* — Très sainte Mère, c'est à la communion, en présence de notre Seigneur qu'elle a pensé au monde ! La Supérieure montra quelque fâcherie, pour la forme, secrètement soulagée, cependant, par ce repliement en bon ordre de l'extraordinaire. — Qu'elle continue ! — Que sa charité continue, demandèrent plusieurs voix. Tout en se soumettant, la *Llavaria* murmura que c'était trop d'impertinence. La Mère opina que des paroles de la sœur pouvait sortir un bien pour le malade aimé. — Mon cousin Maurice est attaché militaire à... — Nous le savons, interrompit l'austère religieuse. — A l'ambassade de Vienne, et il va venir à Murcie en permission.

« — Et comment votre charité l'a-t-elle su, s'interposa de nouveau la Llavaria ? — Mon oncle Eusèbe et ma tante Yvonne-Catherine me l'ont écrit. Ils m'ont écrit qu'ils passeraient le Carême et la Semaine Sainte dans leurs terres de Murcie. La Révérende mère a la lettre. Maurice doit s'arrêter en Savoie. Il viendra à Pâques, à Murcie. Et je me suis dit, sans doute inspirée par Notre-Dame : pourquoi ne lui confierait-on pas le véritable ostensoir ? La Révérende pourrait écrire à la Mère Anne de Saint-François et moi, pécheresse, à lui. »

La *Llavaria* exceptée, toutes bénirent l'inspiration du projet de recourir à la voie diplomatique. Revenant vers sa cellule, la Mère eut à supporter les aigres réflexions de son ministre. Faute irrémédiable que d'avoir permis à la sœur de parler à sa guise. Ne sera-t-elle pas un danger pour la suavité de cette maison ? Ses grâces appartiennent au siècle. L'abbesse baissait le front. « Nous aimons toutes la sœur. Les novices goûtent une joie d'élues depuis qu'elle est parmi nous. Une sainte a dit : le Seigneur dotera de grâces une de nos compagnes pour qu'elle soit notre récréation. Et Maria Fulgencia n'est pas encore sœur. D'ailleurs, nous ne pouvons ni ne devons toutes aspirer à la sainteté.

« Et, pressant ses doigts un à un comme si elle comptait, elle se retira dans sa cellule. Là, elle éleva ses mains et les reposa sur un livre de compte, entre les pages duquel elle laissait ses lunettes. Pourquoi, étant si rigide, la *Llavaria* avait-elle choisi cet ordre qui ne fut pas créé pour les dures pénitences ? Heureux les doux. Elle atteignit sur une étagère en plâtre le Guide des religieuses. Tournant les pages jaunies du livre, la Mère s'arrêta soudain au chapitre : Qu'est-ce que vivre conformément à l'esprit? Si une sœur est douce, agréable, et que je l'aime tendrement, et qu'elle m'aime aussi, qui ne voit que je l'aime selon la chair, le sang et les sens ? Elle s'arrêta et regarda par la fenêtre la ronde gracieuse des postulantes qui tournaient en chantant sous une pergola de rosiers en fleur. Apparition timide, Mlle Valcarcel apporte la lettre destinée à son cousin et sort aussitôt. La mère continuait à lire. Si une autre sœur est sèche et rébarbative, et que, malgré cela, non par goût, mais par amour de Dieu, je l'aime, la sers et l'assiste, c'est bien l'amour conforme à l'esprit, parce que la chair n'y a point de part. Et, sans le vouloir, l'abbesse pensait : c'est toujours la *Llavaria* qui a le bon bout. C'était selon l'esprit qu'étant en difficulté avec elle, elle l'aimait. Et quant à la demoiselle-sœur qui n'était pas une professe, mais seulement un petit oiseau qui s'était jeté, effarouché, dans ce colombier de Notre-Dame... Non, c'était à fendre le cœur. Elle se mit à écrire, et à peine tracée la croix du haut de la page, la *Llavaria* parut. La Mère lui dit : regarde la jolie lettre de la sœur ! on dirait qu'un ange lui a tenu la plume sur le papier. — Oui, la sœur n'a jamais eu une écriture soignée comme aujourd'hui. L'abbesse regarda davantage l'écriture comme tombée de haut : — Oh Dieu ! que de peine ! Et la religieuse s'en alla, caressant sa ceinture. Toujours elle lançait de subtils avertissements et se retirait aussitôt, laissant la Mère dans les tribulations de l'incertitude. »

Ce n'est, jusqu'ici, que l'idylle dans les roseraies, idylle d'une douceur franciscaine parmi les lys et les nards dont Maria Fulgencia a décoré le jardin du couvent. Mais les suspicions et les sévérités de la *Llavaria* ne désarment pas.

Hélas, la petite sœur a communiqué, à quelques-unes de ses compagnes ses imaginations d'ange et d'archange (la venue prochaine de l'attaché, porteur de la relique ayant donné corps à l'idée d'archange) ; leurs nuits sont troublées par des visions, et la suavité de la vie conventionnelle est compromise. Deux rigides ecclésiastiques consultés, le pénitencier et le P. Bellod, préconisent l'imposition, au côté de la pécheresse, du reliquaire contenant le cœur de Saint-François ; et, quant aux tourterelles, goût trop mondain, que la petite sœur aimait, caressait, et auxquelles elle témoignait plus de sollicitude qu'au prochain, qu'à la *Llavaria*, par exemple, cela au grand danger de la vocation, le P. Bellod proposait froidement leur auto-da-fé. Et cela finit par un éclat.

« Ce fut une grande agitation. Le doyen implorait le calme, la Supérieure gémissait, la *Llavaria*, plus raide que jamais, tourmentait sa ceinture. Mlle Valcarel crie et montre la cage des tourterelles. — C'est elle, la *Llavaria* ! Elle lui a écrasé son petit cœur avec ses ongles. Elle m'a tué le mâle. Je venais de le baiser et je l'avais laissé si beau ! C'est elle, je l'ai vue sortir. — Moi? Et le mâle, dites-vous? Le mâle? Ainsi il y avait un mâle? — Oui, Madame, comme dans tous les couples, et dans celui d'Adam et Eve. — Votre charité ! votre charité ! implore la Mère. — Laissez, je veux que sa charité me dise comment elle a su la chose de mâle ou de femelle. Pour moi, ce n'étaient que deux tourterelles. — Madame, vous êtes sotte et mauvaise. »

L'altercation montée à son comble s'interrompt sur ces mots de Mlle Valcarcel : « Je m'en vais d'ici, seigneur Doyen. — Où t'en vas-tu ? — A Murcie, je pars avec vous. Je me marierai. — Tu te marieras... — Avec le premier qui se présente. »

Prise au mot, l'enfant ignorante et sans défense, jouet des forces tyranniques qui ont déjà assombri le destin de Paulina, mère de ce Pablo, en qui Maria Fulgencia reconnaîtra l'Ange, est jetée irrémédiablement dans les liens d'un mariage pour la forme, arrangé par le pénitencier et le P. Bellod, et dans lequel elle restera, pour l'opinion, la religieuse. Or, elle rencontrera Pablo. Entre ces deux destinées, c'est l'isolement mutuel d'êtres sans action sur les contingences qui les séparent, et qui ne les réuniront que pour les séparer ensuite définitivement. Mais c'est comme le privilège d'un âge et d'une ingénuité si proches de l'enfance que les scènes qui les acheminent, oublieux de tout ce qui n'est pas eux-mêmes, vers le fatal dénouement, se déroulent en beauté et en douceur. Moments de grâce et comme en dehors du temps, avec lesquels le cours irréversible des événements semble suspendu. Divine souveraineté de l'instant présent et du hasard sans lendemain.

Les circonstances font que Pablo vient dans la maison du mari de Maria Fulgencia. Il ne connaît pas Maria Fulgencia. Surprise d'un bonheur non préparé. Elle est devant lui.

« Est-ce que vous êtes de Murcie? Connaissez-vous l'Ange? Vous demandez mon mari? — Alors, vous seriez la ... — Vous pouvez le dire, la religieuse. A la Visitation j'étais Mlle Valcarcel, et dans le siècle on m'appelle la religieuse ; enfin, je suis la femme de don Amancio. — La femme de don Amancio ! Mais vous êtes comme moi, et j'ai dix-sept ans. Elle, de confusion, ramenait ses mains vers son visage et se caressait les cheveux, et elle fut encore troublée davantage parce que l'Ange contemplait sa bouche, sa poitrine et la douce angoisse de son être. Et tout son regard fut ensuite pour ses yeux. Maintenant, oui, Seigneur, son Ange lui était vraiment apparu. Vous êtes comme moi et je n'ai que dix-sept ans. Elle se répétait ses paroles et se remettait à le regarder, confiante. Et cette allégresse enfantine, quand il prononçait ces paroles ! Adolescence de pâleur et de beauté, il avait un front d'orgueil, des lèvres et des yeux de pureté, de volupté et d'infortune. »

Une seconde fois il a la surprise de son apparition. « Il y avait, dans sa beauté et dans sa voix, un accent de fierté et de volonté. Et ce qui lui plut beaucoup en elle, c'était un gracieux froncement de sourcil. Nous nous ressemblons ! »

La scène dans le jardin vient aussi naturellement que dans quelque roman du moyen-âge ou dans un conte shakespearien. Lieu idéal pour la faute imaginaire. Et quelle chose se situe plus évidemment en dehors du temps que le classicisme inné, pourrait-on dire, d'amours adolescentes?

« Il courait au jardin, et ses bras et ses lèvres l'accueillirent. — Toi tu tardais et te faisais attendre, et tu viens content maintenant, et moi je me mourais de ne pas te voir ! Et elle ne put se contenir dans son amour, jusqu'à ne pouvoir attendre d'être sous leur abri du grand citronnier, mais au milieu de l'allée de jasmins elle l'étreignit, le couvrant de baisers ; et elle le tenait écarté d'elle pour le regarder et l'em-

brassait plus fort, comme font les enfants qui regardent le fruit avant de le mordre. »

Et, dans l'atmosphère de conte merveilleux qu'irradient leurs brèves et juvéniles amours, ne manque même pas le nain malfaisant des légendes. Ce sera le bossu Diego, neveu de don Amancio, épiant le couple enivré de bonheur.

« De dessous les arbres fruitiers vint le rire du bossu comme un hurlement. Maria Fulgencia se tourna vers les profondeurs du jardin, et pressant doucement les épaules de Pablo l'entraîna vers la petite porte ; elle fixait sans voir les roses, les jasmins qui s'ouvraient à côté d'elle, et semblait regarder au loin. « Il s'en est allé, mais il est allé chercher son oncle qui sera avec ton père ». Arrivée au seuil elle l'écarta doucement : — Ne sois pas si près, mais regarde-moi bien. Elle lui prit la main, lui sourit et le congédia avec ces mots : — Sois béni. »

Drame éternel des amours impossibles. C'est la fin de l'Ange ; elle ne verra plus l'Ange, écrira-t-elle, retirée dans sa maison de Murcie, à la mère de Pablo, venue la visiter et qu'elle n'a pas voulu voir. « Que ne vous ai-je connue et aimée à Oleza, écrit-elle à celle qui, tout obsédée qu'elle fût par ses idées de salut éternel se sentait pour Maria Fulgencia un cœur de mère. Mais, maintenant, comment pourrais-je vous voir, aller vous voir sans faire apparaître mon Pablo devant moi. Vous êtes sa chair, son sang. Ses mains sont comme les vôtres, et sa bouche, et ses cheveux, et l'angoisse de ses yeux. Quelle vie si profonde de femme devez-vous sentir en vous, étant sa mère... Quand j'ai compris que Diego nous avait surpris — pardonnez-moi de revenir là-dessus — je n'ai pas voulu user de feinte. Penser à l'opinion des autres jusqu'à devoir les induire en erreur, était, déjà, se sentir nus, comme on dit que s'apparurent à eux-mêmes nos premiers parents. Et par cette rougeur que j'éprouvais par avance, j'eus le pressentiment que mon paradis m'était fermé. Je pris la main de votre fils et le conduisis à la petite porte ; je voulus qu'il me regardât bien pour la dernière fois. Et comme on m'appelait, je laissai Pablo et, faisant le tour des parterres, j'allai à mon mari et lui dis la vérité comme si mon mari n'était pour moi qu'un Don Amancio. Pauvre entrevue ! Tout s'est passé sans drame ni comédie. »

La femme-enfant est morte. Dans l'accent passionné de ses confidences on lit distinctement que son amour arrive à sa maturation dans le renoncement. Amoureuse mystique, disions-nous. Mais aussi amoureuse très humaine. Son mysticisme met de l'infini, de l'absolu, dans son amour humain. Mystique est chez elle, le langage et le symbole de l'amour, mystique son imagination de l'Ange, uniquement cherché, rencontré et perdu, mystique cette abstraction à l'égard des contingences, mais non de l'idée de la faute.

Le mysticisme de Victoria, dans la pièce de Galdos, rafale de l'âme, ravissement, choc interne qui précède les résolutions formidables est évidemment plus caractérisé, Victoria n'est pas une toute jeune fille. Celui de Maria Fulgencia est, pourrait-on dire, à la mesure de sa théophanie. Théophanie de l'Ange, ce diminutif gracieux et joli du divin.

C'est suivant la même proportion que l'histoire de Maria Fulgencia et de Pablo aurait son point de comparaison dans la légende de Tristan et Yseult. A la fatalité comme ressort du drame légendaire fait pendant ici l'action de contraintes s'exerçant sans résistance possible contre un âge sans défense, qui tirent leur force d'une atmosphère oppressante de bigoterie surannée. Le fond de tableau sur lequel se détache, en effet, l'idylle gracieuse de Maria Fulgencia et de Pablo dans le roman de M. Gabriel Miró, d'une si riche complexité, — est l'histoire d'une famille et d'une ville. D'une ville dans laquelle l'élément carliste fanatique tient le haut du pavé, tempéré par endroits par un humanisme jésuite plus compréhensif, mais dont on entrevoit qu'elle finira par s'ouvrir à une vie moins renfermée et moins farouchement isolée, non sans quelques retours offensifs des survivants arriérés de l'ancien état de choses, hostiles à un saint évêque. D'une famille : celle de don Alvaro Galindo y Serralonga où les mêmes forces oppressives assombrirent l'existence et envoûtèrent moralement l'âme douce et confiante de l'épouse. En sera-t-il du foyer familial comme de la ville? Là aussi un air plus respirable assainira-t-il l'ambiance hallucinante et tyrannique? La libération sera-t-elle le fait de la génération suivante? Viendra-t-elle avec le charmant Pablo pour lequel la tendresse de sa mère fut une tendresse trempée de larmes ? Mais la vie se recommence. A Maria Fulgencia, après le sourire du premier amour, échoit un sort non pas même pareil à celui de Paulina, mais peut-être pire. La péripétie de l'action, dédaigneuse de concession au romanesque facile, ne nous aura montré que pour le faire évanouir, le bonheur *qui aurait pu être*. Et cela est d'un art très pur.

JEAN PÉRÈS.

UN CONSEIL

(*Nouvelle*)

Chalom Rabinovitch, connu sous son pseudonyme de Chalom-Alei-Khem (« paix sur vous », salut échangé entre Juifs qui se voient pour la première fois ou revenant de voyage), est né en Ukraine en février 1859 et mourut à New-York en 1916.

A quinze ans, en 1874, il publia ses premiers récits, à vingt-et-un ans il fut admis comme rabbin d'une importante communauté. C'est pendant les trois années de son ministère sacré que Chalom-Aleïkhem se révéla un délicieux observateur des mœurs et type du ghetto et il fut le premier auteur de l'Est européen qui sût parmi les Juifs amuser sans acrimonie, distraire sans aucun but moralisateur, égayer sans sermonner. En un mot, voilà l'humoriste authentique qui, d'une plume légère, sut charmer le lecteur sans l'accabler de la traditionnelle manie de prêchi-prêcha indispensable en l'occurence à cette époque.

Ce fut un souffle nouveau de vie légère, un courant novateur d'idées et d'images que l'apport de Chalom-Aleïkhem aux lettres yidich étouffant dans le carcan satirico-didactique.

Lui décréta le rire sain et franc comme une nécessité physique. Riez, mes amis, le médecin l'ordonne. D'ailleurs, dans son testament connu de tous les Juifs, le maître du rire juif demanda qu'au jour anniversaire de sa mort ses proches relussent ses contes les plus gais.

Dès la fin du siècle passé, Chalom-Aleïkhem fut l'écrivain populaire par excellence, et il l'est demeuré de nos jours. Prolixe et divers, on lui doit plus de trente volumes de contes, nouvelles, romans, pièces de théâtre, monologues, poèmes, et tout ce qui porte sa signature mérite la plus vive attention des lettrés et l'enthousiasme le plus absolu des foules.

Il est appelé le Mark Twain de la littérature yidisch ; mais il est incontestable que plus que le célèbre humoriste yankee Chalom-Aleïkhem a contribué à l'enrichissement du vocabulaire du ghetto, de quoi les philosophes et folkloristes lui savent infiniment gré.

Chalom-Aleïkhem mena la vie d'un véritable Juif errant. Souffrant et ayant subi plusieurs opérations, l'humoriste juif voyagea à travers tous les pays d'Europe et d'Amérique, lisant dans les agglomérations juives ses inoubliables nouvelles qui eurent toujours un succès inégalé. Pendant ce temps, ses enfants poursuivaient leurs études dans les écoles de France, de Suisse, d'Allemagne et d'Italie et il leur adressait des lettres où l'humour le plus fin s'allie à une tendresse paternelle ineffable.

Ses œuvres sont toutes traduites en hébreu ; beaucoup le sont en russe, allemand, polonais, anglais, espagnol et, depuis quelque temps en français. (Voir l'Anthologie des Conteurs yidisch, chez Rieder). La « Revue Littéraire Juive » publia un grand nombre de nouvelles de Chalom-Aleïkhem traduites par L. Blümenfeld.

L. B.

***

— Voilà trois jours qu'un jeune Monsieur vient te chercher le matin, à midi et le soir, disant qu'il a absolument besoin de te voir.

C'est par ces paroles que je fus reçu à la maison en rentrant de voyage.

Sans doute, un auteur qui désire me soumettre une « œuvre », pensai-je en m'asseyant à ma table de travail. Vlan ! La sonnette retentit, la porte s'ouvre, quelqu'un remue dans l'entrée. On enlève des caoutchoucs, on toussotte, on se mouche, bref, je reconnais tous les signes d'un jeune auteur, mais je brûle déjà de voir mon personnage. Dieu merci ! Il entra dans ma chambre, fit une respectueuse révérence en reculant de quelques pas menus, cependant qu'il frottait ses mains l'une contre l'autre et se présentait. Mais il proféra son nom de telle sorte que je pus à peine en distinguer les syllabes.

— Asseyez-vous ; en quoi puis-je vous être utile ?

— Je suis venu chez vous pour une affaire très urgente, c'est-à-dire urgente pour moi, très urgente, voire, on peut dire que ma vie en dépend, et vous seul, selon moi, serez capable de me comprendre. Vous écrivez tant que vous devez tout connaître et savoir tout expliquer. C'est ce que je pense, c'est-à-dire je ne le pense pas, je suis convaincu que c'est ainsi.

Je regardai mon personnage ; le type accompli de l'émancipé villageois, de l'auteur ; un homme tout jeune, pâle, avec deux grands yeux qui demandent pitié, de ces yeux qui vous supplient : ayez pitié d'une âme isolée, sans appui. Je n'aime point cette sorte d'yeux, je crains ces yeux. Jamais ils ne rient, ils n'ont

aucune expression gracieuse, mais toujours ils gardent leur gravité — je n'aime pas ces yeux-là !

— Allons, montrez-moi donc ce que vous avez ! — fis-je au visiteur, après avoir déposé la plume et, appuyé contre le dossier de la chaise, j'attendis, sûr qu'il allait tirer de sa poche intérieure un gros manuscrit, quelque roman en quatre parties, long comme l'exil juif, ou un drame en cinq actes dont les personnages s'appelleraient : Filsdemeurtrier, Honnêtehomme, Cœurpieux, Merblanche, etc., ce qui vous donne déjà une idée de l'œuvre. Ou, peut-être des vers nouveaux sur Sion :

Là-bas, vers les monts, ça l'attire,
Là-bas où l'aigle se retire ;
Là-bas, où fleurit l'olivier,
Là-bas où les Prophètes se sont reposés
Devant leur dieu, agenouillés...

Je connais de tels poèmes, ces rimes me sont familières ; on est venu souvent m'en donner la primeur.

Mais imaginez-vous que cette fois-ci je n'y étais pas du tout. L'étranger ne fit point le mouvement de tirer un manuscrit de sa poche intérieure et il n'avait nullement songé à me lire un roman, un drame ou des poèmes sionistes. Il mit seulement de l'ordre dans sa toilette, toussotta plusieurs fois et me dit ceci :

— Je suis donc venu chez vous simplement vous confier les peines amères de mon cœur et vous demander un conseil. Un homme comme vous me comprendra. Vous écrivez tant que vous savez sûrement tout et pourrez me prodiguer un bon conseil. Et, croyez-moi, ce que vous me conseillerez, je le tiendrai à la lettre. je vous en donne ma parole d'honneur. Ne m'en veuillez pas de vous prendre votre temps.

— Cela n'est rien, absolument rien, racontez, racontez. C'est par ces paroles que je m'adressai à l'étranger, heureux de n'avoir pas à écouter ses « œuvres ».

Le personnage s'approcha de la table et commença son histoire, lentement d'abord, puis de plus en plus animé.

— Je suis, il faut que vous le sachiez, un bonhomme villageois, c'est-à-dire mon village n'est point si petit que ça, on peut même l'appeler une ville, mais à côté de votre ville, ce n'est qu'un village. Ce village, je crois que vous le connaissez parfaitement bien, mais je me garde de le nommer. Car, sait-on jamais, vous seriez capable de le rendre public, et cela ne me convient pas pour une foule de raisons... Vous voulez savoir ce que je fais... Hum... Je fais, pour l'instant, je ne fais encore rien. Je prends ma nourriture chez mes beaux-parents. C'est-à-dire que nous y sommes logés et jouissons de toute l'aisance. Car il faut que vous sachiez qu'Elle est la fille unique, c'est-à-dire ses parents n'ont pas d'autres enfants, et ils peuvent, ça ne fait rien, nous héberger une bonne dizaine d'années encore. Car vous devez savoir qu'ils sont aisés, on peut dire même qu'ils sont riches, et, chez nous, ils passent pour de grands richards, puisqu'il n'y a pas plus riches qu'eux. Je crois que vous connaissez mon beau-père, mais il serait inconvenant de dire son nom. C'est un homme qui fait tout pour se faire connaître par le monde. Par exemple, c'est lui qui a donné le plus pour les sinistrés de Bobroïsk ; aux pogromes de Kichlnev, c'est encore lui qui a donné la plus grande obole.

Certes, on peut dire qu'il ne donne rien aux malheureux de sa propre localité, mais il aime à donner beaucoup au dehors ; il veut que son nom soit connu au loin. Il n'est pas si bête que ça, allez ! Il sait qu'au village on le craint déjà assez, et il y est respecté sans se montrer généreux. Alors, plutôt que de leur manifester sa largesse, il fait la figue à ses compatriotes. A vrai dire, c'est un juif qui ne peut guère donner. Quand on se présente chez lui pour demander la charité, il devient blême et dit : « Hein ! Vous êtes déjà venu m'en prendre ! Tenez, voilà les clefs, allez chercher tout ce qu'il vous faut dans l'armoire ! » Vous pensez qu'il donne ses clefs comme il le déclare ? Alors, excusez-moi, vous êtes dans l'erreur. Le fait est que les clefs de l'armoire sont enfermées dans un tiroir dont la clef est mystérieusement cachée.

Voilà quelle sorte d'homme est mon beau-père. Quant à sa réputation, l'homme a toujours le surnom qu'il mérite, et, entre nous soit dit, on l'appelle le pourceau... Bien entendu, derrière lui ; en sa présence tous le flattent, et les lécheries qu'on lui prodigue vous écœurent. Mais lui prend tout pour de la bonne monnaie, se caresse la bedaine et se laisse vivre. Dire vivre ! il y a une différence entre vivre et vivre... Songez donc, un homme qui ne trempe pas sa main dans l'eau froide, qui est bien logé, bien nourri, qui dort bien, que voulez-vous de plus ? Après la sieste, il fait atteler le cabriolet pour une promenade à travers les marécages. Puis, rentré le soir, des gens se réunissent pour jaser,

qui content des anecdotes, qui pratiquent la médisance, est-ce que je sais ? On arrange tout le village par la basse moquerie. Le samovar est servi, alors commence la partie de dominos avec Schmuel-Abba le sacrificateur. Il faut que vous sachiez que Schmuel-Abba le sacrificateur, bien que portant des payès, est déjà un homme émancipé, un esprit de notre temps, avec son col blanc, ses bottes soigneusement vernies ; il ne fuit point la compagnie des femmes, il a une jolie petite voix, est abonné à un journal et joue à merveille aux échecs et aux dominos. Quand ils se mettent à jouer chez nous, ils peuvent ainsi passer toute la nuit, et vous êtes obligé de les voir faire sans bouger en bâillant, jusqu'à vous décrocher la mâchoire. Au lieu de m'en aller dans ma chambre faire une peu de lecture, je suis obligé, par politesse, de rester là. Car, comment s'en aller alors qu'il y a des invités à la maison ? Il vous faut remarquer que mon beau-père se fâche pour une telle attitude à l'égard de ses amis. C'est-à-dire, il ne dit rien, mais il boude et se refuse à tout entretien, ce que voyant, ma belle-mère l'imite à la lettre. Et du moment que ses parents me boudent, *Elle* aussi me fait la tête et regarde au diable vauvert. N'est-elle pas l'enfant unique, le chouchou de ses parents, leur vie, leur âme, la prunelle de leurs yeux ? Et pour la moindre des indispositions, vlan ! le docteur ; le monde est bouleversé. Eh bien, étonnez-vous encore qu'un être comme elle soit gâté et qu'elle s'imagine que tout l'univers fut créé pour son seul agrément. Avec tout cela, il faut tenir compte qu'elle n'est pas trop intelligente. C'est-à-dire dans la conversation courante, elle n'est pas, ce me semble, si bête que ça, on peut même dire qu'elle est fine, très fine même, raffinée, avec la tête d'un homme sur les épaules. Mais ce qu'il y a, c'est qu'elle est trop gâtée, cajolée ; elle est capricieuse comme une chèvre folle. Du matin au soir, et du soir au matin, c'est, ou bien : Ha ! Ha ! Ha ! ou elle se jette sur le lit pleurant comme une enfant : qu'est-ce qu'il y a ? Où as-tu mal ? Pourquoi ces pleurs ? Que veux-tu ? Mais est-ce que le mur répond ? Bah, cela aussi, on le supporterait encore à la rigueur ; c'est un demi-mal. Une femme pleure tout son saoûl, puis plus rien... Il y a un seul défaut là-dedans : la belle-mère. La belle-mère apprend la nouvelle et la voilà qui se précipite son châle turc sur les épaules ; elle se tord les doigts et se met à réciter avec l'air des Lamentations, et elle vous a une voix d'homme : « Qu'as-tu, ma fille, ma vie ? Encore lui ? Ce meurtrier, ce bandit ! Malheur à moi ! Est-ce que ça le dérange, par exemple, que j'aie seulement un seul « œil au front » ! Le ventre ne lui a pas fait mal ! Ce n'est pas son sang ! » Ainsi elle déverse un flot de paroles comme si elle vidait un sac. J'ai l'impression qu'elle continuerait de cette façon sans s'arrêter. Et ça me racle sur le cœur, j'ai une langueur à l'âme ; il me vient le désir d'empoigner son châle turc, de le chiffonner, de le piétiner et de le déchirer en mille morceaux. Mais, entre nous soit dit, est-ce que son châle m'a fait quelque chose ? C'est un châle comme tous les autres châles turcs qui viennent de Brody... Vous devez connaître ces sortes de châles : ils ont des carreaux rouges, jaunes, verts, blancs et noirs, mouchetés et sont bordés de franges.

— Excusez-moi, jeune homme — l'interrompis-je au bon milieu — il me semble que vous vouliez me consulter au sujet d'une affaire...

— Ne m'en veuillez pas, fit-il en respirant, est-ce que je vous prends votre temps ? Vous comprenez, tout cela était nécessaire justement à l'affaire en question. Il faut que vous connaissiez d'abord la maison et ses habitants, et quand vous connaîtrez la maison et ses habitants, alors vous saisirez ma situation... Donc, quand elle n'est point bien — Dieu ne le veuille ! — je veux dire la mienne, la belle-mère commence à bougonner et mon beau-père ordonne d'atteler le cabriolet pour aller chercher le docteur, le nouveau docteur — c'est ainsi qu'on l'appelle justement chez nous. Je ne veux pas dire son nom, que le diable l'emporte ! Et c'est alors que commence l'affaire véritable dont justement je voudrais vous entretenir pour suivre votre conseil.

Mon personnage reprend haleine, s'éponge le front en sueur, se rapproche davantage de moi avec sa chaise et s'apprête à continuer son récit. En attendant, il s'empare d'un objet pour le tenir entre les mains. Car il y a des gens qui ne pourraient raconter la moindre historiette sans tenir quelque chose entre leurs mains. Sur ma table de travail sont disposés divers objets, bibelots, poupées, coupe-cigares, une minuscule bicyclette, etc. Cette bicyclette plaisait tellement à mes visiteurs que tous, en me parlant, s'en amusaient. Mon jeune monsieur avait aussi une préférence pour la bicyclette. D'abord, il la couvait d'un regard de tendresse, puis il se mit à la faire tourner sur la table et finit par la tenir entre ses mains ; et ainsi il reprit son récit.

— Donc, le « nouveau docteur ». Il faut que

vous sachiez qu'il y a dans notre village autant de médecins que de chiens. Il y a des médecins chrétiens et des médecins juifs ; il y a même des docteurs sionistes, c'est-à-dire des gens qui s'occupent de sionisme. Mais le docteur dont je vous parle est encore très jeune ; il est originaire de la localité, fils d'un tailleur qui n'est plus tailleur, car il est trop orgueilleux maintenant pour exercer sa profession. Je veux dire son fils le docteur se croirait déshonoré d'avoir un père tailleur, et quel tailleur ! Le tailleur parmi les tailleurs. Par exemple : il faut que vous sachiez que c'est un juif de petite taille — le vêtement doublé d'ouatine — qui est bigle et montre toujours ses doigts crochus. Et ça vous a une voix de crécelle, jour et nuit, qui ne fait que grincer : « Hé, mon docteur a eu une pratique, hier, hé, quelle pratique ! Mon docteur, il fait tout ce qu'il veut ! Mon docteur ! » Il assourdit tout le monde avec son docteur. Il faut encore vous dire, pour compléter le portrait, que ce docteur est un accoucheur, et tous les secrets des femmes connus du docteur, la crécelle du père les répand par tout le village. Malheur à la femme ou à la jeune fille qui tombe entre les mains de ce docteur et dans la bouche de son tailleur de père. Tout récemment, il est arrivé ceci : une jeune fille...

— Excusez-moi, jeune monsieur — l'interrompis-je encore une fois — je croyais que vous vouliez me demander un conseil...

— Ne m'en veuillez pas, est-ce que je vous prends votre temps ? Mais je vous parle du docteur, car c'est lui mon bourreau, justement. Sans lui, qu'est-ce qui me manquerait, je vous le demande ? Puisque j'ai une jeune épouse, il faut que vous le sachiez, jolie, on peut dire une beauté, nous n'avons point encore d'enfant et ma femme est fille unique ; après cent vingt ans tout le bien des siens lui reviendra à elle, c'est-à-dire à moi et je n'ai pas à me plaindre, Dieu merci ! des honneurs, dus au gendre d'un notable comme mon beau-père. La première place à la synagogue ; les sabbats et les fêtes, les honneurs sont pour moi à la lecture de la Torah ; de même aux cérémonies de la circoncision ; lorsqu'on processionne avec le cédrat et le Hosannah, je viens tout de suite après mon beau-père ; bien entendu, le hazan d'abord, puis le rabbin, après quoi vient mon beau-père suivi de moi-même, et le public ne vient que derrière. Même au bain, quand je pénètre déshabillé dans la salle, le gérant du bain fait un vacarme. Attention, les autres, le gendre du notable passe ! Je vous dirai, par ma foi, que ça me choque, je ne l'aime pas. Enfin, qu'est-ce à dire ne pas l'aimer ? La flatterie plaît à tout le monde et personne ne refuse les honneurs. Mais ce qui est trop est trop. Surtout quand je sais ne l'avoir pas mérité. Pourquoi tout cela ? Parce que mon beau-père est le fameux millionnaire ? Qu'ils aillent le flagorner, lui, qu'ils le lèchent à satiété, est-ce que ça me regarde ? Des êtres sauvages, je vous l'affirme, tout à fait sauvages, et je dois vivre là comme dans une prison. Car, est-ce que le gendre d'un tel beau-père peut fréquenter n'importe où, causer avec le premier venu ? Quant à m'entretenir avec mon beau-père, peine perdue. Il faut que vous sachiez que c'est un esprit tout ce qu'il y a de simple, et avec ça d'une ignorance crasse.

Comme il ne m'entends pas, ça ne lui fera pas de mal... Et elle, une chèvre folle, comme je vous l'ai déjà dit, fille unique, tantôt elle rit, tantôt elle pleure. La voilà qui pousse un : ha ! ha ! puis, vlan ! elle fait un plongeon dans le lit et envoie quérir le nouveau docteur, le diable l'emporte ! Dès que je pense à lui, toute la vie me devient à charge. Vous pouvez m'en croire, il y a des jours où je m'enfoncerais un couteau dans le cœur ou me jetterais à l'eau, tant j'éprouve de dégoût pour le nouveau docteur.

Le jeune monsieur s'arrête, assombri, attristé.

— Alors, vous la soupçonnez ?... dis-je à mon interlocuteur, tout en me gardant d'une parole inconsidérée...

— Pas du tout ! se reprend-il en sursautant et en se rapprochant davantage de moi. Dire que je la soupçonne ? Qu'est-ce ? Elle est une enfant juive ; une enfant pure... Je parle de lui — du beau docteur, qu'il arde comme le feu ! Et pas tellement du docteur que de son gracieux père, le tailleur bigle au caftan ouatiné, que le feu le dévore! Lui trotte jour et nuit par le village, grinçant, raclant et tambourinant.

Vous croyez que ça a de l'importance ? Pouah ! moins que rien ! Ça a une langue et ça jacasse. Ça me ferait, imaginez-vous, le même effet que la neige de l'an passé. Mais il y a là un défaut : les gens ont des oreilles, et celles-ci sont contentes d'entendre. Et quand on écoute bien, l'on entend des choses qu'il vaudrait mieux ne pas entendre, surtout dans notre village. C'est un pays, sachez-le, plein de calomniateurs, de mauvaises langues et de médisants qui ont une réputation méritée de par le monde,

Quand on entreprend quelqu'un chez nous, il peut renoncer à tout. En face de moi, imaginez-vous, on se garde encore, mais j'ai pu surprendre des propos qui m'ont obligé à faire attention, à faire bien attention, à attraper des mots, à soupeser des paroles et, que vous dirai-je ? Je ne me suis convaincu de rien, absolument de rien ; j'ai seulement remarqué que lorsqu'il vient à la maison, elle se fait une autre personne avec un autre visage, d'autres yeux, C'est-à-dire le même être, le même visage, les mêmes yeux, mais le regard est changé... Vous comprenez ? C'est un tout autre regard avec un éclat singulier. Vous pensez que je n'ai pas été assez curieux pour lui demander : Dis-moi donc, qu'est-ce que c'est que ça, ma petite âme, pourquoi changes-tu tellement quand le docteur est là ? Eh bien, devinez ce qu'elle m'a répondu là-dessus ! Elle partit d'un éclat de rire, et je crus que j'allais m'engloutir sous terre de honte... Comme les autres fois, elle se jeta sur le lit avec de telles clameurs que ma belle-mère accourut pour la ranimer, le châle turc sur les épaules. Pendant quelle débitait ses jérémiades, mon beau-père fit atteler la voiture qui devait nous amener le docteur. C'est moi-même qui fus chargé de l'aller chercher ! Et dès son arrivée, elle se sentit mieux, ses couleurs lui revinrent, ses yeux brillaient comme des perles... Et songez à ma situation ! Croyez-moi, pour passer le seuil de sa maison, c'est pour moi pire que d'aller en enfer. Il doit être moins désagréable de pénétrer dans les lieux infernaux. Maintenant, allez regarder son beau petit visage, rouge comme une tomate, parfois violet, et tout criblé de boutons ! Et avec ça, toujours souriant ; une habitude comme ça, il sourit comme un mort avant d'être lavé ; qu'il le faille ou non, — lui a le sourire. Et affectueux avec le premier venu, à plus forte raison avec moi. Toujours doux et tendre comme un baume sur une plaie ; sa bonté pour moi n'a pas de limites. Récemment, je n'étais pas en bonne santé, j'avais la maladie à la mode, l'influenza, Il fallait voir comme il était empressé à me soigner ! C'était même trop de bonté ! Et, c'est curieux, plus il se montre bon pour moi, plus (Dieu me pardonne !) je le déteste. Je ne peux plus le voir, surtout chez nous, quand il est là et que ma femme et lui se regardent dans les yeux. Il me semble que si je pouvais l'empoigner au collet et le mettre dehors, ça me ferait du bien. Je ne peux pas supporter sa façon de la regarder, comme il la regarde, ni son sourire fixé sur elle. Et je me suis donné ma parole d'y mettre fin une fois pour toutes. Jusqu'à quand vais-je supporter tant d'humiliation ? Il faut que vous sachiez que toute la ville s'occupe maintenant de moi. Il n'y a pas d'autre issue à ma situation. C'est le divorce qu'il me faut, je ne vois pas autre chose. Vous me direz : est-ce une solution ? Il y a un beau-père riche, une femme, fille unique ; dans cent ans tout sera à elle, c'est-à-dire à moi. Tant pis ! Qu'est-ce que j'ai fait avant de me marier ? Est-ce que d'autres jeunes gens ne vivent pas ? Il n'y a pas autre chose à faire. Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas que la meilleure solution, c'est le divorce.

***

Mon bonhomme reprit haleine, s'épongea le front et attendit mon avis.

— Est-ce que je sais ? Moi aussi, je crois qu'il n'y a pour vous rien d'autre à faire qu'à divorcer. Surtout quand je constate que l'amour pour elle n'est pas si terrible, que vous n'avez point d'enfants ; d'autant plus que le village murmure ; alors, à quoi bon tant de tracas ?

Pendant que je parlais, mon personnage tournait entre ses mains les petites roues de la bicyclette et ses yeux piteux ne me quittaient pas. Etquand j'eus fini, il se rapprocha encore de moi et commença dans un soupir :

« Vous dites « aimer » : Qu'est-ce à dire ? Je ne la déteste point. Pourquoi la haïr ? On peut même dire que je l'aime, je l'aime encore beaucoup ! Quant à ce que le village murmure et chuchote, eh bien, qu'il continue ! C'est à cause de lui, que le feu le dévore ! à cause de lui et d'elle ! Pourquoi cette joie dès qu'elle le voit ? Pourquoi, dites-le-moi, je vous prie, ne rougit-elle pas et ne se réjouit-elle pas quand elle m'aperçoit, moi ?

Est-ce parce que lui est médecin et moi non ? Si on m'avait appris, j'aurais peut-être fait un docteur comme lui, peut-être même un meilleur médecin que lui. Vous pouvez me croire sur ma foi que, tel que vous me voyez, je m'y connais dans les petits caractères. Et quant à l'hébreu, il y a bien des chances que je lui damerais le pion. Mais tout en réfléchissant, je suis en train de me demander : qu'est-ce que j'ai donc trouvé en elle de si extraordinaire pour divorcer ? Vous dites : et le docteur ? Mais, qu'est-ce que je ferais si, à la place du docteur, il y avait un autre coquin ? Et dans quel texte est-il donc écrit qu'une jeune épouse ne

doive pas se lier avec un médecin ? Et d'une ! Maintenant, examinons ma situation le jour où j'aurais divorcé. Il faut que vous sachiez que je suis un orphelin, un esseulé, sans parents ni amis. Alors, recommencer par l'alphabet ? Redevenir séminariste et chercher de nouveau à me marier ? Est-ce que je suis sûr par avance de trouver mieux ? Et si je tombe dans un enfer encore plus cuisant ? Quoi qu'il en soit, ici du moins je connais déjà mon malheur. Je suis malgré tout kronprinz, comme dit l'autre, le gendre du riche notable ; dans cent ans tout reviendra à elle, c'est-à-dire à moi. Comprenez-vous ? A quoi bon chercher des combinaisons, des spéculations ? Tout n'est-il pas un jeu, une loterie ? Quoi ? N'est-ce pas ? Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas que tout est un jeu, une loterie ?...

— Je pense, dis-je, comme vous, que tout est un jeu, une loterie ; pour sûr que la paix vaut mieux que le divorce.

Et, intérieurement, je fus heureux que la situation tournât en faveur d'un accord, et je me croyais déjà rassuré, l'affaire était finie.

Mais voilà qu'il reprend la petite bicyclette et se rapproche de moi au point que son souffle me frôle :

— La paix, vous avez raison. Mais je pense à lui, le diable l'emporte ! C'est-à-dire le docteur au visage criblé de boutons. Son père, le tailleur bigle, sachez-le, vadrouille partout et tambourine à travers tout le village que la fille du richard demandera le divorce. Mais puisqu'il en est question partout, qu'est-ce que j'ai à perdre ? Comme on dit ; le crâne ne deviendra pas plus crâne. Aussi longtemps que la chose était tenue secrète, cela pouvait aller, comme dit l'autre : on se pince les joues pour leur donner des couleurs. Mais maintenant que tous parlent du divorce, je crois que ce serait de ma part une grossièreté de ne pas m'y prêter. Hein, n'est-ce pas qu'il n'y a plus d'autre issue que le divorce ? Dites, quel est votre avis là-dessus ?

— Je pense, fis-je, comme vous. Du moment que tous parlent de votre affaire et prononcent le mot « divorce », je songe, en effet, qu'il serait un peu indélicat de ne pas accepter cette solution.

— Donc vous tenez, dit-il, en se poussant presque sur moi, que je dois à tout prix divorcer ? Méditez bien la chose. Mettez-vous dans la peau du rabbin : je viens chez vous avec ma femme demander le divorce. Vous me posez la question suivante :

— Dis-moi, jeunet, pourquoi veux-tu divorcer ? Qu'est-ce que je vous répondrais ? C'est que, vous dirais-je, elle regarde trop le docteur, et le docteur la regarde aussi beaucoup. Peut-on lui bander les yeux ? Et comment me montrer devant le monde après ça ? je vous en prie, dites-le vous-même. j'aurai divorcé d'avec une très jolie femme, fille unique de parents cossus, dans cent ans tout sera à elle, c'est-à-dire à moi. Quoi ? Que dira le monde ? Un fou ? Hein ? Quoi ? N'est-ce pas ? Ai-je raison, oui ou non ; frais, sain et fou !

— Je dis comme vous : frais, sain et fou !

Il était à ce moment-là si près de moi que nos jambes s'enchevêtraient et à la place de la bicyclette, qu'il avait abandonnée, il caressait maintenant mon encrier.

Après avoir poussé un profond soupir, il continua son exposé :

— Vous dites avec désinvolture : frais, sain et fou ! je serais curieux de savoir, par exemple, ce que vous feriez s'il vous arrivait une pareille histoire à vous-mêmes. C'est-à-dire d'avoir pour beau-père un manant, pour belle-mère une femme toujours enveloppée d'un châle turc et bougonnant sans cesse ; une épouse en bonne santé, mais qui ferait appel à tout propos au médecin et que la ville, sur votre passage, murmurât en vous montrant du doigt : « Le voilà, l'époux de la chèvre folle ! ».

Il me semble que vous vous lèveriez en pleine nuit, divorceriez et vous sauveriez au diable vauvert. N'est-ce pas ?

— je pense comme vous, lui dis-je, que je me lèverais au milieu de la nuit, divorcerais et me sauverais où croît le poivre gris...

— Bien sûr, vous pouvez dire ça d'un cœur léger, se reprit-il tout d'un bond. Divorcer et s'enfuir. C'est facile à dire : « Fuir ! » où fuir ? Pourquoi fuir ? Qui, quoi, comment ? Se sauver sous terre ! Et le fait qu'elle est la fille unique ? Dans cent ans tout sera à elle, c'est-à-dire à moi ? Ça ne compte donc pas ? Et, cela écarté, qu'est-ce que je puis lui reprocher, somme toute ? Non, non ! Dites-le moi, que puis-je lui reprocher, après tout ?

— Moi aussi, repris-je, je me le demande : qu'avez-vous à lui reprocher ?

— Voyons ! sursauta mon bonhomme, et le docteur ? Vous avez donc oublié le docteur ? Aussi longtemps que je verrai ce bourreau devant mes yeux, je ne pourrai la regarder, elle, je ne saurai la supporter !

— Puisque c'est ainsi, fis-je, le divorce est inévitable.

— Mais, quel en sera le résultat ? demanda-t-il. Qu'est-ce que peut faire un homme comme moi à notre époque si difficile ? je vous le demande, à vous qui êtes un sage.

— Alors, repris-je, il ne faut pas divorcer.

— Eh bien ! et le docteur ? Aussi longtemps...

— Il faut divorcer, l'interrompis-je, pour en finir.

— Divorcer ? Quelle en sera la conséquence, voyons ?...

— Alors, on ne divorce pas !

— Bon, et le docteur ?

***

Je ne sais ce qui m'est arrivé, mais tout mon sang m'afflua à la tête, mes yeux s'injectèrent de sang. J'empoignai mon bonhomme par le cou, le poussai contre le mur et hurlai d'une voix surhumaine :

— Il faut divorcer ! Bâtard ! Divorcer ! Divorcer ! Divorcer !

Aux cris poussés par nous deux, toute la maison est accourue.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui arrive ?

Quand je me regardai dans la glace, je faillis m'évanouir, tant mes traits étaient tirés par cette scène.

Je me répandis en mille basses excuses devant mon interlocuteur, le suppliant d'oublier la scène qui venait de se dérouler.

— Il peut arriver, lui dis-je, qu'un être humain sorte de son état normal...

Lui, à son tour, se montra troublé, confus, avouant qu'un homme peut en effet s'oublier et perdre son sang-froid...

Et, de même qu'il est entré chez moi en exécutant mille révérences et génuflexions, de même, il m'a quitté.

— Ne m'en veuillez point, je vous ai peut-être dérangé dans vos travaux. Merci beaucoup du précieux conseil ; bonne santé et vivez en paix !

— Bon voyage, il n'y a vraiment pas lieu de me remercier.

CHALOM ALEIKHEM.

(Traduit du yidisch par L. Blumenfeld.)

LA VICTOIRE DE LA VISTULE

(16 AOUT 1920)

La Grande Guerre terminée depuis deux ans, le traité de Versailles signé, la Pologne indépendante mais dévastée se relève à peine de ses ruines que les armées soviétiques après avoir triomphé des armées blanches commandées par Koltschak et Denikine, se préparent à attaquer la Pologne et à ouvrir ainsi les voies nouvelles d'une dictature du prolétariat sur l'Europe. Il s'agissait de mettre à profit en les déchaînant les foyers révolutionnaires qui couvaient un peu partout de Germanie jusque sur la Méditerranée.

Prévenir l'attaque était le seul moyen d'éviter l'invasion. Le 23 avril 1920, le maréchal Pilsudski s'assure l'aide du hetman ukrainien Petlioura ; le 27 il occupe Kiev où il concentre l'armée polonaise renforcée de deux divisions ukrainiennes.

Cependant l'armée soviétique, massée au nord de Vilno, sous le commandement de l'ancien lieutenant de la Garde Impériale, Toukhatchewsky, déclanche l'offensive sur le front nord et le 15 mai, les Ire et IVe armées polonaises disposées en cordons d'avant-postes tout le long de la frontière, doivent se replier à cent kilomètres vers le sud. En Ukraine pénètrent quatre divisions de cavalerie sous les ordres de Budienny. Le 13 juin, le maréchal Pilsudski évacue Kiev. Le 4 juillet, le généralissime Kamenef, ordonne de Moscou l'offensive générale. Toukhatchewski attaque au nord, Budienny au sud et c'est la retraite forcée des armées polonaises.

En dépit de quelques résistances locales, et après avoir laissé aux mains de l'ennemi Vilno, Minsk, Grodno, Bialystok, Brzesé, la Ire et IVe armées polonaises arrivent à maintenir du 29 juillet au 8 août l'armée Toukhatschewski sur le Bug à Malkin (à cent kilomètres à l'Est Nord-Est de Varsovie), — au sud, la 18e D. I. repousse Budienny et le 4 août occupe Brody.

Quelles sont les forces en présence?
Du côté russe 160.000 hommes (1).
Du côté polonais 95.000 hommes.

(1) Toukhatschewsky : La marche au-delà de la Vistule. Annexe à « L'année 1920 ». Payot.

L'armement est sensiblement aussi défectueux de part et d'autre, avec une supériorité toutefois à l'avantage des Soviets qui utilisent entre autres le matériel enlevé aux armées Koltschak et Denikine. Le matériel de guerre employé par l'armée polonaise, d'origine autrichienne, russe, allemande et française, complique singulièrement manœuvres et ravitaillement. Les munitions envoyées par la France n'arrivent qu'après la bataille. Enfin le ravitaillement en vivres est irrégulier. Les troupes vivent sur le pays.

La Pologne se trouve entièrement livrée à elle-même. De tous les pays alliés, seule la France prête appui à la Pologne, pour lui donner, comme le dit si justement le général Sikorski, « aide technique et réconfort moral ».

***

L'ennemi est aux portes de Varsovie. La Pologne en danger de mort risque d'entraîner dans sa perte les pays voisins, désorganisés et travaillés par les émissaires de l'Internationale communiste. Une fois de plus la Pologne est le champ de bataille où se jouent les destins d'Occident. A Varsovie on délibère. Au Grand Etat-Major Général, les généraux Rozwadowski, Sosnkowski, Weygand arrivés le 25 juillet — en présence du maréchal Pilsudski, arrivé, lui, le 2 août et qui ne dit mot — s'entretiennent de la situation. Elle est désespérée. Au Nord, sous les ordres du général Haller, face au gros de l'armée soviétique, supérieure en nombre, les groupes Sikorski et Roja (Ire et IIe armées), sont pressés par l'ennemi qui menace de tourner l'aile gauche polonaise et de couper toutes communications avec la mer — au centre Sosnkoswski tient la tête de pont de Varsovie, qui se trouve déjà presque à portée de canon des armées soviétiques — au sud — Iwaszkiewicz avec les 1re, 3e et 18e D. I. contient Budienny.

Que faire? On parle de la Marne :

« *La Marne*, écrit Pilsudski, *était très fréquemment citée dans toutes les conservations, et dans ces conversations, le général Weygand et le général Sosnkowski manifestaient une prédilection particulière pour la Marne. Comme jadis le maréchal Joffre, qui avait tenu à interposer un fleuve et une rivière, la Seine et la Marne, entre lui et l'ennemi, pour effectuer un regroupement de ses forces en retraite, vers son aile gauche, c'est-à-dire du côté de Paris; ici on cherchait à se couvrir d'une rivière et d'un fleuve, le San et la Vistule, pour protéger une puissante manœuvre par l'aile gauche, dans la région de Madlin-Varsovie...*

Personnellement, je prenais peu de part à ces controverses... (1)

Deux conceptions s'affrontent : renforcer le front nord entre Pultusk et la frontière prussienne, sur lequel portait le principal effort de l'ennemi, « contre-attaquer du Nord au Sud l'ennemi attaquant Varsovie et engager une action enveloppante aux deux ailes » (2). Conception préconisée par l'état-major, qui paraissait la prudence même, en groupant les forces polonaises à l'endroit même où Toukhatchewsky devait, selon toute probabilité, porter le « suprême coup de bélier » (3).

« Non-sens tratégique » (4), devait écrire plus tard le maréchal Pilsudski, qui, dès le 2 août, pense à ne garder sous Varsovie que les forces strictement nécessaires pour retenir l'ennemi, puis déclancher sur les derrières du gros des armées soviétiques, en débouchant du Wieprz, une attaque décisive avec des troupes regroupées et reposées, prélevées sur la 4e armée qui avait été le moins éprouvée. Attaquer en un mot et désorganiser l'ennemi par surprise en marchant sur Malkin, où il s'y attendait le moins — le couper de ses liaisons avec le G.C.G. russe à Minsk, de son ravitaillement en vivres et en munitions et consommer ainsi sa défaite en lui coupant la retraite.

Ces divergences d'opinion aboutirent en fin de compte à l'ordre du maréchal portant la date du 6 août, qui, tout en tenant compte des postulats essentiels des deux conceptions, réglait ainsi les lignes générales de l'offensive :

Fixer l'ennemi au Sud en couvrant Lwow et les puits de pétrole.

Briser l'ennemi au Nord et l'empêcher de percer (le gros de l'armée polonaise, sous le commandement du général d'armes J. Haller qui commande les Ve armée (Sikorski) et Ire armée (Latinik), reste ainsi sur ses positions face au gros de l'armée Toukhatchewsky) ; enfin, — et c'est là ce qui devait porter le coup de

(1) *L'année* 1920. P. Pilsudski. (Renaissance du Livre).
(2) *La campagne polono-russe de* 1920. Général Sikorski. Payot.
(3) Toukhatchewsky, *Op. cit.*
(4) J. Pilsudski. *Op. cit.*

grâce à l'armée soviétique, — « *attaquer au centre, qui constitue sous le commandement du général Rydz-Smigly le « groupe de manœuvre » et doit profiter de l'affaiblissement de l'ennemi résultant de ses attaques sur la tête de pont de Varsovie et bénéficier de notre regroupement à l'aile, pour infliger une défaite décisive aux forces principales ennemies* » (1).

Prévue pour le 17, la manœuvre se déclanchera le 16 août à l'aube, sous la pression et les instances réitérées de la capitale, d'où parvenaient des nouvelles angoissantes au Q.G. de Pulawy où s'était retiré, depuis le 13 août, accompagné d'un état-major réduit à 5 officiers, le Maréchal, pour prendre en mains personnellement la direction des opérations du « groupe de manœuvre », formé par la IVe et la Ve armées.

C'est ainsi que l'armée de manœuvre comprenait : la IVe armée, général Skierski (25.700 baïonnettes, 950 sabres, 461 mitrailleuses, 98 canons) et la IIIe armée, dont le « groupe d'attaque », sous les ordres du général Rydz-Smigly (17.000 baïonnettes, 3.451 sabres, 258 mitrailleuses et 89 canons) et le corps d'observation (13.600 baïonnettes, 2.060 sabres, 239 mitrailleuses, 83 canons) (2).

*
* *

Mais tandis que se préparait à l'attaque le « groupe de manœuvre au centre », les 24e et 27e divisions soviétiques marchent sur la tête de pont de Varsovie, attaquent Radzymin à 23 km. de Varsovie, percent le front polonais et le soir se trouvent à 11 km. de la capitale. Le 15 les troupes polonaises reprennent Radzymin.

Au nord de Varsovie, Sikorski attaque sur Ciechanow et passe la Wkra ; la 8e brigade de cavalerie du général Karnicki accompagné du colonel français Loir prend Ciechanow, met la main sur les archives de la IVe armée soviétique, sème le désordre et démoralise l'ennemi.

Au sud, Budienny marche sur Lwow que défendent les volontaires polonais. Il est repoussé.

Enfin, le 16 au matin, le maréchal Pilsudski déchaîne l'attaque. Les IIIe et IVe armées, commandées par les généraux Skierski et Rydz Smigly, parcourent 80 km. en deux jours sur un front de 150 km., culbutent la 57e et la 50e D. S. et la 2e D. I. soviétique. Les IIIe et XVIe armées soviétiques battent précipitamment en retraite.

Le 18 août au matin, écrit Pilsudski, *quand je me levai les canons ne tonnaient plus : calme complet.*

Les Polonais tiennent Brzesé, Siedlce et Minsk Mazowiecki (à peu près en ligne droite de Varsovie vers l'est jusqu'à Brzesé).

Ce même jour le maréchal donne l'ordre de la poursuite générale. Le 19, les troupes polonaises occupent Ciechanow, le 20 Mlawa, puis Lomza, Kolno, Bialystok.

Près de Lwow à Zadworze, un détachement polonais résiste héroïquement à l'une des divisions de cavalerie de Budienny qui se retire sur Lublin.

Le 28 août, le bilan matériel de la « victoire sur la Vistule » se chiffrait par 66.000 prisonniers, 231 canons, et 1.023 mitrailleuses, au prix de pertes infimes.

La majeure partie des troupes soviétiques était passée en Prusse orientale et en Lithuanie. La cavalerie de Budienny battait en retraite ; il ne restait plus que des bandes isolées qui ne tardèrent pas, soit à se rendre, soit à passer la frontière.

Tels sont les faits sommaires, ainsi qu'ils résultent des études critiques publiées par le maréchal Pilsudski, « L'année 1920 », par le général Sikorski « La campagne polono-russe de 1920 » et du remarquable exposé du général Camon: « La manœuvre libératrice du Maréchal Pilsudski contre les Bolcheviks », et qui, s'ils diffèrent dans l'interprétation, ne s'accordent pas moins à mettre en évidence l'immense portée d'une victoire gagnée, selon les mémorables paroles du général Weygand, par la Pologne seule sous la responsabilité et d'après le plan établi par son chef, le maréchal Pilsudski.

Comme la « Victoire de la Marne », la « Victoire de la Vistule » aura marqué un tournant décisif dans les annales de l'histoire européenne — ou de la défense de l'Occident.

JEAN DARCY.

(1) J. Pilsudski, *Op. cit.*
(2) Général Sikorski, *Op. cit.*, p. 313.

LE DUEL ET LA MORT DE POUCHKINE[1]

Joukovski souligne ici la bonté du souverain envers Pouchkine, sa sollicitude, puis il continue :

Quand Arendt donna lecture à Pouchkine de la lettre de l'Empereur, au lieu de répondre, il la baisa et la garda longtemps dans ses mains. Mais Arendt ne pouvait la lui laisser. Plusieurs fois Pouchkine répéta : « Donnez-moi cette lettre, je veux mourir avec elle... La lettre, où est la lettre ? » Arendt le tranquillisa en lui promettant de demander à l'Empereur la permission de la lui rapporter, puis il s'en alla.

Jusqu'à cinq heures, Pouchkine souffrit, mais modérément. L'hémorragie s'arrêta grâce aux compresses froides. Mais, vers cinq heures, les douleurs abdominales devinrent intolérables, et leur force surmonta celle de l'âme; il commença à gémir. On envoya chercher Arendt. Quand il arriva, il jugea nécessaire de donner un lavement; mais il n'eut aucun effet et ne fit qu'augmenter le mal, qui dura avec une violence exceptionnelle jusqu'à sept heures du matin.

Que serait-il arrivé de sa pauvre femme, si elle avait pu, deux heures durant, entendre ces cris ? Je suis certain que sa raison n'aurait pas supporté cette torture de l'âme. Mais voilà ce qui s'est passé : complètement exténuée, elle s'était couchée dans le salon, la tête vers la porte qui la séparait seule du lit de son mari. Au premier cri de douleur qu'il poussa, la Princesse Viazemski, qui était auprès d'elle, se précipita vers elle, craignant un malheur; mais, bien qu'une minute auparavant elle parlât encore, elle la trouva étendue et sans mouvement. Un sommeil lourd, léthargique, l'avait envahie, et cette torpeur, que l'on peut dire expressément envoyée d'en haut, cessa au moment même où, derrière la porte, se fit entendre le dernier gémissement. D'ailleurs, même dans ces heures d'épreuve cruelle, au dire de Spaski et d'Arendt, la fermeté d'âme du mourant se montra dans toute sa force; prêt à crier, il gémissait seulement, craignant, disait-il, que sa femme n'entendît, et ne voulant pas l'effrayer. Vers sept heures du matin les douleurs se calmèrent.

Remarque que pendant tout ce temps, et jusqu'à la fin, sa pensée resta lucide, et sa mémoire présente. Avant l'apparition des douleurs les plus violentes, il appela Spaski et lui demanda de lui donner un certain papier écrit en russe, qu'il fit brûler. Puis il appela d'Anzas et lui dicta une note sur certaines dettes. Mais cela le fatigua, et il ne put ensuite donner aucune instruction.

Quand, vers le matin, les grandes douleurs s'apaisèrent, il dit à Spaski : « Ma femme, appelez ma femme ». Je ne te décrirai pas ces minutes suprêmes.

Puis il fit appeler ses enfants. Ils dormaient. On les apporta à demi éveillés. Il tourna les yeux vers chacun d'eux, sans rien dire. Il posa sa main sur leur tête, les bénit, puis, d'un signe de la main, les renvoya.

« Qui est là ? » demanda-t-il à Spaski et à d'Anzas. On me nomma ainsi que Viazemski. « Qu'ils approchent », dit-il d'une voix faible. Je m'approchai, je pris sa main qui devenait froide; elle était étendue vers moi, je la baisai. Je n'ai pu rien lui dire. Il fit un signe de la main; je m'écartai.

Il fit aussi ses adieux à Viazemski. A ce moment entra le Comte Vielhorski; il lui tendit la main pour la dernière fois.

Il était évident qu'il se hâtait de régler ses derniers comptes terrestres. On aurait dit qu'il écoutait la mort venir vers lui. Il prit son pouls et dit à Spaski : « La mort vient ».

« Mme Karamzine (1) est-elle ici », demanda-t-il quelques minutes après. Elle n'y était pas. On envoya immédiatement la chercher, et elle arriva très vite. Leur entrevue ne dura qu'un instant. Quand Catherine Andreevna s'éloigna du lit, il la rappela et lui dit : « Bénissez-moi ». Puis il lui baisa la main.

Sur ces entrefaites arriva le docteur Arendt. « J'attends la parole de l'Empereur pour mourir tranquillement », lui dit Pouchkine. Ce fut pour moi une indication, et je décidai immédiatement de me rendre chez l'Empereur pour lui rendre compte de ce que je venais d'entendre.

Il faut savoir qu'après avoir dit adieu à Pouchkine, j'étais revenu près de son lit en lui disant : « Peut-être verrai-je l'Empereur, que faut-il lui dire de ta part ? » — « Dis-lui, me répondit-il, que je regrette de mourir, car j'aurais été tout à lui ».

En descendant le perron, j'ai rencontré le courrier de cabinet qu'on m'avait envoyé. « Pardonne-moi de te déranger », me dit l'Empereur, quand j'entrai dans son cabinet. — « Sire », répondis-je, « je venais vers vous en toute hâte, quand j'ai rencontré le courrier qui venait me chercher ». Et je lui rapportai les paroles de Pouchkine. « J'ai cru de mon devoir de vous faire ce compte-rendu. Je suppose que Pouchkine s'inquiète du sort de d'Anzas ». — « Je ne peux changer l'ordre légal », répondit l'Empereur, « mais je ferai tout le possible. Dis à Pouchkine que je le félicite d'avoir fait son devoir de chrétien : il ne doit avoir aucun souci pour sa femme et ses enfants; ils sont à moi. Je te charge, s'il meurt, de mettre les scellés sur ses papiers. Tu les examineras ensuite toi-même ».

Je revins chez Pouchkine avec cette réponse réconfortante de l'Empereur. Quand j'eus parlé, il leva les mains au ciel dans une sorte de convulsion. « Comme je suis consolé », me dit-il, « dis à l'Empereur que je lui souhaite un très long règne, que je lui souhaite le bonheur dans son fils, que je lui souhaite le bonheur dans sa Russie ». Sa voix était devenue faible, haletante, mais était encore distincte.

L'opium qu'il avait pris l'avait un peu soulagé. On commença à appliquer sur son ventre, au lieu de compresses froides, des compresses émollientes. Cela lui fut agréable et il subit désormais sans récriminer les prescriptions des médecins, jusque là obstinément repoussées. Ses douleurs l'épuisaient, et il demandait la mort pour les voir cesser. Il devint docile comme un enfant : il mettait lui-même les compresses sur son ventre et aidait ceux qui s'empressaient autour de lui; en un mot, il devint beaucoup plus calme.

(1) V. la *Revue Bleue* du 6 septembre 1930.

(1) Catherine Andreevna Karamzine, demi-sœur du Prince Viazemski, et deuxième femme de l'historiographe Karamzine.

Le docteur Dahl (1), qui vint vers 2 heures, le trouva dans cet état. « Cela va mal, frère », dit Pouchkine en lui souriant. Et pourtant il était, en ce moment, plus tranquille, ses mains plus chaudes, son pouls mieux marqué. Dahl, qui depuis le début avait plus d'espoir que tout le monde, l'encouragea. « Nous espérons tous », lui dit-il, « et tu ne dois pas désespérer toi-même ». — « Non », répondit Pouchkine, « la vie d'ici-bas n'est plus pour moi; je mourrai. Il paraît d'ailleurs que cela vaut mieux ».

A ce moment, son pouls était plus plein et mieux frappé. Un peu de fièvre commença à se manifester. On mit des sangsues. Le pouls devint plus régulier, plus lent, et beaucoup moins dur. « Je m'accrochais à ce dernier espoir », dit Dahl, « comme un homme qui se noie saisit une paille. J'ai dit timidement mon espoir, et j'ai failli me tromper et tromper les autres ».

Pouchkine, pensant que Dahl était rassuré, lui prit la main et lui demanda : « Il n'y a personne ici ? » — « Personne ». — « Dahl, dis-moi la vérité; mourrai-je bientôt ? » — « Nous avons bon espoir, Pouchkine, vraiment nous avons bon espoir ». — « Merci » répondit-il; mais ce fut sans doute la seule fois où il se laissa leurrer.

Ni avant ni après cette minute il n'eut un moment d'espérance.

Presque toute cette nuit (du 28 au 29), Dahl resta à son chevet, et moi, Viazemski et Vielhorski dans la chambre voisine. Presque toute la nuit, il tint la main de Dahl. Il prenait une cuillerée de glace pilée, se servant soi-même, prenant son verre sur le guéridon voisin : il se frottait les tempes avec de la glace, mettait lui-même des compresses sur son ventre, les enlevait lui-même, etc.

Il souffrait moins de ses douleurs que d'une angoisse extrême. « Ah ! quelle angoisse », s'écriait-il parfois en mettant ses mains sous sa nuque. « Mon cœur se consume ».

Puis il demanda qu'on le soulevât, qu'on le retournât de l'autre côté, ou qu'on arrangât son oreiller; avant que ce soit fait, il nous arrêta en disant : « Cela va bien comme cela; c'est très bien, assez; maintenant c'est très bien », ou bien : « Attends, il ne faut pas; tire-moi seulement par la main; c'est parfait ». Ce sont ses propres expressions. « En général », dit Dahl, « il est docile et obéissant comme un enfant; il fait tout ce que je lui demande ».

Une autre fois, il demanda à Dahl : « Qui est chez ma femme ? » Dahl lui répondit : « Beaucoup de braves gens qui s'intéressent à toi. Le salon et l'antichambre sont pleins du matin au soir ». — « Merci », dit-il, « mais tout de même va dire à ma femme que, grâce à Dieu, tout va bien; sans quoi, Dieu sait ce qu'on peut lui raconter ».

Dahl disait vrai. Dès le matin du 28, quand la nouvelle se répandit par la ville que Pouchkine se mourait, l'antichambre se remplit de visiteurs. Les uns envoyaient prendre de ses nouvelles, d'autres, des gens de toutes conditions, amis ou inconnus, venaient eux-mêmes. Un sentiment touchant de douleur nationale et générale s'exprimait dans ce mouvement spontané et nullement préparé.

Le nombre des visiteurs devint si grand que la porte de l'antichambre (qui était près du cabinet où gisait Pouchkine), s'ouvrait et se refermait sans cesse; cela gênait le malade. Nous eûmes l'idée de fermer la porte du vestibule, en mettant devant elle un banc; nous ouvrîmes une autre porte, plus étroite, qui donnait directement de l'escalier dans l'office, et nous séparâmes le salon de la salle à manger par un paravent. A partir de ce moment, l'office se remplit de monde. Les amis seuls entraient dans la salle à manger. Les visages exprimaient une compassion sincère; beaucoup pleuraient.

L'Empereur recevait des nouvelles par le docteur Arendt, qui vint voir le malade six fois dans la journée et plusieurs fois dans la nuit. La Grande Duchesse (1), qui aimait beaucoup Pouchkine, m'écrivit plusieurs billets, auxquels je donnai une réponse détaillée selon la marche de la maladie.

La sympathie des étrangers était pour moi une surprise et une consolation. Nous perdions ce qui était notre bien; était-il étrange que nous fussions tristes ? Mais eux, qui donc les touchait à ce point ? Je pense à l'honorable Baranto (2), qui resta longtemps désolé au milieu de l'antichambre, entendant autour de lui chuchoter avec des mines éplorées sur ce qui se passait de l'autre côté de la porte. Il n'est pas difficile de deviner la cause de cette tristesse. Le génie est un bien commun, et appartient à tous. Dans le culte du génie, tous les peuples sont parents, et quand il quitte la terre prématurément, tous le sentent avec la même douleur fraternelle. Par son génie, Pouchkine appartenait non seulement à la Russie, mais à toute l'Europe. C'est pourquoi l'Ambassadeur de France (lui-même un écrivain célèbre), vint jusqu'à sa porte avec une douleur *personnelle*, en pleurant *notre* Pouchkine, comme le *sien*. C'est pourquoi Lutzerode, Ministre de Saxe, dit à ses invités du lundi : « Ce soir on ne dansera pas chez moi, c'est l'enterrement de Pouchkine ».

Je reviens à mon récit. En envoyant Dahl réconforter sa femme par l'espérance, Pouchkine n'en avait plus soi-même. Il demanda une fois : « Quelle heure est-il ? » et quand Dahl lui eut répondu, il continua d'une voix haletante : « Souffrirai-je longtemps ? De grâce, plus vite ! » Il répéta plusieurs fois : « La fin est-elle proche ? », et il disait chaque fois : « De grâce, plus vite ».

En général, sauf pendant les deux heures de souffrances aiguës de la première nuit, il fut d'une patience surprenante. Lorsque l'angoisse et la douleur le terrassaient, il remuait les bras ou gémissait, mais sans qu'on pût presque l'entendre. « Il faut être patient, mon ami, rien à faire », lui disait Dahl. « Mais n'aie pas honte de tes douleurs, gémis, cela te soulagera ». — « Non », disait-il en s'arrêtant à chaque mot, « non... il ne faut pas gémir..., ma femme entendra... Il est absurde que ces bêtises prennent le dessus sur moi; je ne le veux pas ».

Je le quittai à 5 heures et revins deux heures après, vers 7 heures. La nuit avait été presque tranquille; j'étais retourné chez moi, quasi rassuré. Mais quand je revins, je trouvai un changement. Arendt me dit avec netteté que tout était fini, et qu'il ne passerait pas la journée. Effectivement, le pouls était devenu faible et commençait à fléchir visiblement et ses mains se refroi-

(1) Vladimir Ivanovitch Dahl, d'origine danoise, poète et médecin, auteur d'un célèbre *Dictionnaire expliqué de la langue russe*.

(1) Elena Pavlovna, née Princesse Charlotte de Wurtemberg, épouse du Grand Duc Michel (1806-1873).

(2) Amable Guillaume Prospère Brugère, Baron de Barante, Ambassadeur de France (1782-1866).

dissaient. Parfois il prenait un peu de glace les yeux fermés, et se frottait les tempes.

Deux heures sonnèrent, et il ne restait à Pouchkine que trois quarts d'heure de vie. Il ouvrit les yeux et demanda de la compote de moroschka (1). Quand on l'apporta, il dit distinctement : « Faites venir ma femme : je veux qu'elle me serve ». Elle vint et se mit à genoux à son chevet, et lui donna une cuillérée, puis une autre de moroschka. Puis elle mit son visage contre le sien; Pouchkine caressa sa tête, et dit : « Eh bien, ce n'est rien. Dieu merci, tout est bien... va ». L'expression tranquille de son visage et la fermeté de sa voix trompèrent sa pauvre femme; elle sortit, le visage éclairé par la joie. « Vous verrez », dit-elle au docteur Spaski, « il vivra, il ne mourra point ».

Mais le dernier épisode de sa vie commençait déjà. J'étais près de son lit, à son chevet, avec le comte Vielhorski. Tourguenev (2), se tenait à son côté. Dahl murmura : « Il s'en va ». Mais sa pensée restait claire; parfois seulement un assoupissement la rendait nébuleuse. Une fois il tendit la main à Dahl, et, en la serrant : « Soulève-moi donc », lui dit-il dans un murmure « allons, et plus haut... plus haut... eh bien, plus haut... » Mais revenu à soi, il dit : « J'ai rêvé que je m'élevais, en volant avec toi, très haut, sur ces livres et ces rayons, et la tête m'a tourné ».

Quelque temps après, il commença de nouveau, sans ouvrir les yeux, à chercher la main de Dahl, et, l'attirant vers soi, lui dit : « Eh bien, allons, je t'en prie, et tous les deux ensemble ». Dahl, sur sa demande, le prit sous les aisselles, et le souleva un peu plus haut; et tout d'un coup, comme s'il se réveillait, il ouvrit vivement les yeux, son visage se rasséréna, et il dit : « La vie est finie ». Dahl, qui n'avait pas bien entendu, lui répondit : « Oui, c'est fini, nous t'avons installé ». « La vie est finie », répéta-t-il, distinctement et posément. « J'ai peine à respirer, je suis oppressé ». Ce furent ses dernières paroles. J'avais alors les yeux fixés sur lui sans les déplacer et je remarquai que les mouvements de sa poitrine, jusque là lents, devinrent haletants. Ils cessèrent bientôt. Je regardais attentivement, j'attendais le dernier soupir; mais je ne l'ai pas constaté. Le silence qui l'enveloppa nous parut un apaisement. Tous se taisaient au-dessus de lui. Un instant après, je demandai : « Comment va-t-il ? » — « C'est fini », me répondit Dahl. Son âme se retira si doucement, si mystérieusement. Nous restâmes longtemps penchés sur lui, silencieux, immobiles, n'osant pas interrompre le grand mystère de la mort, qui venait de se produire sous nos yeux dans son émouvante sainteté.

Quand tous furent partis, je m'assis près de lui, et pendant longtemps, seul, je regardai son visage. Jamais je n'avais vu sur ses traits ce qui m'apparut dans ce premier instant de la mort. Sa tête était un peu penchée, ses mains, qu'animait quelques instants auparavant un mouvement convulsif, étaient tranquillement étendues, comme tombées dans le repos après un pénible labeur.

Mais mes paroles ne peuvent exprimer ce que disait son visage. C'était pour moi si nouveau et en même temps si connu. Ce n'était pas le sommeil; ce n'était pas le repos; ce n'était pas l'expression d'intelligence qui jadis caractérisait ses traits. Ce n'était pas non plus l'expression poétique, non. Des pensées profondes, merveilleuses, se développaient; quelque chose comme une vision, comme une connaissance pleine, profonde, heureuse. Mes regards étaient fixés sur lui; j'avais sans cesse le désir de lui demander : « Que vois-tu, ami ? » Que m'aurait-il répondu, s'il avait pu, pour un instant, renaître ?

Voilà des minutes de notre vie que l'on peut appeler grandes. Après cela, on peut dire : j'ai vu la mort elle-même, divinement mystérieuse, la mort sans voiles. Quel sceau a-t-elle posé sur son visage, et de quelle manière saisissante transcrivit-elle sur lui son propre mystère et celui de Pouchkine ? Jamais, je te jure, je n'ai vu sur ses traits l'expression d'une pensée aussi profonde, majestueuse, solennelle. Sans doute, elle se montrait aussi jadis, quelquefois, mais elle ne se manifesta avec une telle pureté que quand tout ce qui est terrestre se sépara de lui, au contact de la mort.

Telle fut la fin de notre Pouchkine.

Je te décrirai en quelques mots ce qui se passa ensuite. Par bonheur, je me souvins à temps qu'il fallait faire un moulage. Cela fut fait sur le champ. Ses traits n'avaient pas eu le temps de s'altérer. Certainement, cette première expression que la mort leur avait imprimée ne s'était pas conservée; mais néanmoins, nous avons un moulage captivant. Ce n'est pas la mort, c'est le sommeil (1).

Trois quarts d'heure après (je ne l'ai pas quitté des yeux pendant tout ce temps; j'ai regardé intensément son beau visage comme pour l'incruster dans mon souvenir), le corps fut transporté dans une pièce voisine, et moi, en exécution de l'ordre de l'Empereur, je mis les scellés avec mon propre cachet sur son cabinet de travail.

Je ne te relaterai pas ce qui se passa avec sa pauvre femme. La Princesse Viazemski, Mlle Zagriajski, le Comte et la Comtesse Strogonov, ne la quittèrent pas. Le Comte se chargea des soins relatifs aux funérailles.

Pour moi, je suis resté encore un peu dans la maison; puis je me rendis chez Vielhorski pour dîner. Je trouvai chez lui tous ceux qui avaient vu les derniers moments de Pouchkine. Il avait été lui-même invité à ce dîner qui était celui de mon anniversaire.

J'ai cru de mon devoir d'aller rendre compte à l'Empereur de la fin de Pouchkine et de ses derniers instants. Nous étions seuls dans son cabinet de travail. Je n'oublierai jamais cette belle heure de mon existence.

Le lendemain, nous, les amis de Pouchkine, le mimes en bière de nos propres mains, et le jour suivant, vers le soir, on le transporta dans l'église Konuchennaïa.

Ces deux journées, la pièce où reposait le corps de Pouchkine était constamment pleine de monde. Plus de dix mille personnes y passèrent, certainement, pour le voir une dernière fois. Beaucoup pleuraient; d'autres s'arrêtaient longuement, comme s'ils voulaient graver ses traits dans leur mémoire. Il y avait quelque chose de frappant à le voir immobile, au milieu de ce mouvement, et quelque chose de mystérieusement touchant dans les prières qu'on entendait, douces et monotones, au milieu de cette rumeur.

Tout le monde savait que le souverain avait réconforté

(1) Espèce de mûre sauvage, à chair jaune.

(2) Alexandre Ivanovitch Tourguenev, (1785-1846), parent éloigné du célèbre Ivan S. Tourguenev.

(1) Ce moulage est dans la Bibliothèque de l'Université de Youriev (Dorpat, Esthonie).

les derniers instants de Pouchkine, la part qu'il avait eue dans sa mort chrétienne, ce qu'il avait fait pour les orphelins (2), les honneurs qu'il avait décernés à son poète, et qu'au moment même, comme un juge, comme un gardien suprême de la morale, il avait blâmé la malheureuse affaire qui nous avait privés inopinément de Pouchkine.

Ils furent rares, ceux des visiteurs qui, après avoir prié devant le cercueil, ne prièrent pas aussi pour l'Empereur, et on peut dire que l'expression de la tristesse nationale pour le poète fut la glorification la plus émouvante de son généreux protecteur.

Le service funèbre eut lieu le 1er février. Beaucoup de nos amis et tous les ministres étrangers étaient à l'église. Nous transportâmes ensuite le cercueil dans le caveau où il devait rester jusqu'à son transfert. Le 3 février à 10 heures du soir, nous nous rassemblâmes une dernière fois près de ce qui nous restait de Pouchkine. Nous chantâmes un dernier *Requiem*. On pesa la caisse contenant le cercueil sur un traineau; le traineau se mit en marche à la lueur de la lune; je le suivis des yeux pendant quelque temps. Bientôt il tourna l'angle de la maison, et tout ce qui était le Pouchkine terrestre disparut pour toujours à mes yeux.

Ce récit est complété par les quelques lignes suivantes de A. I. Tourguenev (2), qui accompagna la dépouille mortelle :

Pouchkine avait souvent dit à sa femme qu'il désirait reposer au cimetière de l'Assomption de Sviaty-Gory, où sa mère venait d'être enterrée. Ce monastère se trouve dans le Gouvernement de Pskov, dans le district d'Opotschka, à quatre verstes de distance du village de Mikchaïlovskoïe, où Pouchkine passa les premières années de sa vie poétique. Le 4 février, vers 9 heures du soir, le corps arriva à Pskov, d'où, sur les ordres des autorités il fut, cette même nuit du 4, dirigé en passant par la ville d'Ostrov sur le Monastère de Sviaty-Gory; il y arriva vers 7 heures du soir. Le défunt se hâtait vers sa dernière demeure; il passa devant sa maison de campagne, que sa mort avait fait déserte; devant les trois pins préférés, qu'il avait chantés si récemment (3). Le corps fut déposé à Sviaty-Gory, dans l'église de l'Assomption, et un *Requiem* fut chanté, le soir. Toute la nuit on creusa la fosse, près de celle où reposait sa mère. Le lendemain à l'aube, après une messe funèbre, on chanta le dernier *Requiem* et le cercueil fut descendu dans la tombe en présence de Tourguenev et des paysans de Pouchkine, venus de Mikchaïlovskoïe rendre leurs derniers devoirs à leur bon maître. A tous ceux qui étaient présents, le verset de la Bible qui accompagna les pelletées de terre jetées sur le cercueil : *Tu es poussière*, parut étrange.

Nous avons donné ici la version historique du duel et de la mort de Pouchkine. Malgré l'abondance des détails, beaucoup de points restent en suspens. On comprend mal, par exemple, comment la première provocation ne fut pas suivie d'effet, comment d'Anthès, gentilhomme, officier des Chevaliers Gardes, fils adoptif d'un diplomate, put consentir à jouer la comédie de ce vain mariage avec Catherine, et comment la seconde provocation, au contraire, aboutit si fatalement au duel.

Il faut ici signaler une interprétation de ces faits qui éclaire un peu ce drame : elle met en cause la sœur de Nathalie Pouchkine, Alexandra. Quelles étaient les relations de Pouchkine et d'Alexandra? Des plus affectueuses. Alexandra suivait ses travaux, l'admirait, l'aimait beaucoup : elle avait toute sa confiance, et tout permet de supposer que les déceptions et les inquiétudes conjugales de Pouchkine, ses jalousies, furent confiées à Alexandra. Peut-être même il y avait entre eux quelque chose de plus. Une histoire, une historiette, sans doute maligne, a été invoquée par la fille (du second mariage) de Nathalie, Mme Arapova (1) ; on aurait trouvé un jour, dans le lit de Pouchkine, une croix qu'Alexandra portait habituellement au cou. D'Anthès était sans doute au courant de cette intrigue. Faut-il croire qu'une des causes de la haine de Pouchkine était sa crainte de voir d'Anthès révéler son intimité avec Alexandra? Rien ne permet de l'affirmer, et cette intimité même ne serait qu'un racontar des mémorialistes, comme Troubetzkoï (2), ou Mme Arapova, qui défendait sa mère, si nous n'avions pour appuyer ces soupçons des notes assez troublantes extraites des carnets sur lesquels Joukovski a noté, de jour en jour, les événements qui ont précédé le duel (3). Alexandra y tient une grande place, et il y a une allusion évidente à l'histoire de la croix (§ II). Voici ces notes :

I

4 novembre. — Les lettres anonymes.

6 novembre. — M. Gontcharov chez moi. Je vais voir Pouchkine à Pétrograd. Apparition de Heeckeren. Mon

(1) Pouchkine laissait quatre enfants en bas âge.

(2) Cette note a été publiée dans *Le Contemporain* à la suite de la lettre de Joukovski. A. I. Tourguenev y fait allusion dans son *Journal*.

(3) Dans un poème sans titre daté du 26 septembre 1835.

(1) V. *N. N. Pouchkina-Lanskaya*, dans le *Supplément au Novoïe Vrémia*, 1907-1908.

(2) *Récit des Rapports de Pouchkine avec Dantès*, écrit *d'après le récit du Prince Alexandre Vassilievitch Troubetzkoï, 74 ans, Général Major. Le dimanche 21 juin* 1887. *Pavlovski, Villa Kraïevsky* (Plaquette tirée à 20 exemplaires et non mise dans le commerce).

(3) Collection Onéguine, n° 25.

retour chez Pouchkine. Le reste du jour chez Vielhorski et Viazemski. Le soir chez Mme Zagriajski.

7 novembre. — Je me rends le matin chez Mme Zagriajski, de chez elle chez Heeckeren. Mes antécédents. L'inconnu exécuté avant ce qui a eu lieu. Les découvertes de Heeckeren sur l'amour de son fils envers Catherine (mon erreur sur le nom). Découverte de la parenté; du mariage projeté. Ma parole. L'idée de tout arrêter. Retour chez Pouchkine. Les révélations. Sa fureur. Entretien avec Heeckeren. Vielhorski le renseigne. Le jeune Heeckeren chez Vielhorski.

8 novembre. — Pourparlers. Heeckeren chez Zagriajski, moi chez Pouchkine. Grande tranquillité. Ses larmes. Ce que j'ai dit sur les relations.

9 novembre. — Les révélations de Heeckeren. Une offre entrevue.

10 novembre. — Le jeune Heeckeren chez moi. Je renonce à l'entrevue. Ma lettre à Heeckeren. Sa réponse. Mon entrevue avec Pouchkine.

II

Après mon refus Mme Zagriajski m'envoie chercher. Ce que Pouchkine a dit à Alexandra qui entra chez Heeckeren. Il exige une lettre. Refus de Pouchkine. La lettre dans laquelle le mariage est mentionné. L'entrevue de Pouchkine avec Heeckeren chez Mme Zagriajski. La lettre de d'Anthès à Pouchkine et sa fureur. De nouveau le duel. Témoins. Lettre de Pouchkine. Note de (1) à moi adressée et mon conseil. C'était au bal de Ficquelmont. Les fiançailles. L'arrivée des frères (2). Après le mariage, deux visages : tristesse devant elle, gaieté derrière son dos. Les révélations d'Alexandra. Devant sa tante (3), tendresse envers sa femme. Devant Alexandra et les autres, ceux qui pouvaient raconter, des brusqueries. A la maison, gaieté et grand accord.

L'histoire du lit. Le gaillard très bien, vous m'avez porté bonheur.

III

Il s'est levé gaiement à 8 heures. Après le thé, il a beaucoup écrit jusqu'à 11 heures. Après 11 heures, dîné et marché de long en large dans la chambre. Il chante très gaiement. Puis, il voit d'Anzas par la fenêtre et va à sa rencontre joyeusement. Il le rencontra sous le porche; ils entrèrent dans le cabinet de travail, il ferma la porte. Quelques instants après, on envoya chercher des pistolets. D'Anzas parti, il commença à s'habiller. Il se lava tout le corps, s'habilla de neuf, demanda son manteau, sortit, rentra, mit une grande pelisse, et alla jusqu'à la voiture. Il était exactement une heure. Quand il revint, il faisait déjà sombre, il était dans une voiture fermée. D'Anzas entra, demanda si Madame était chez elle. Les domestiques le transportèrent de sa voiture, son valet de chambre l'avait pris dans ses bras. Il lui demanda « s'il était triste de le porter ». Mme Pouchkine le rencontra dans l'antichambre. Evanouissement. « N'entrez pas ». Pot de chambre. On l'étendit sur le divan et tout (1) il demanda lui-même sa chemise, puis se coucha. D'Anzas était toujours auprès de lui. Quand sa femme entra, il était déjà habillé. Arendt était là. Zeidler, Arendt vers 9 heures.

(1) Un mot illisible.
(2) Les frères Gontcharov.
(3) Mlle Zagriajski.

***

Nul ne saura jamais, sans doute, — car les morts gardent leurs secrets, — la vérité sur ce drame, qui appellera certainement une réalisation sur la scène ou l'écran : notre vaine curiosité n'a été récompensée par aucune trouvaille, et le mystère reste entier. Le considérable recensement des sources de Pouchkine qui a été entrepris en Russie par l'Académie impériale n'apporte aucune lumière définitive. Peut-être vaut-il mieux ainsi laisser refroidir dans la gloire ces cendres illustres.

Ph. Dally et Vladimir Miller.

POEME

TAMATAVE

Bruits de la mer sur les brisants...
Choc éternel au rythme sourd.
Trois bateaux dansent sur la houle
Et danse aussi ce soir la foule
Au son d'un jazz au souffle court.

Bruit de la mer sur les brisants...
Est-ce aujourd'hui ? Etait-ce hier
Que fouillant l'ombre déjà dense
Je croyais voir au loin dans l'anse
Ton grand vaisseau aux contours fiers ?

Bruit de la mer sur les brisants...
Sanglots et rires tout à tour
Que personne ne veut entendre.
Chant douloureux, cruel et tendre,
Chant des départs et des retours.

.. ..

Mais un jazz est bien plus grisant,
Pauvre flot, que tes noirs brisants !

Dancing de la plage,
Madagascar, juin 1929.

Monette Klersan.

(1) Un mot illisible.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

CRISE EN ALLEMAGNE

A l'heure où j'écris je ne connais pas encore le résultat des élections allemandes, mais elles se font dans une telle confusion que ce résultat ne peut être qu'un nouveau symptôme de la crise profonde que traverse ce pays, crise qui menace la tranquillité de l'Europe entière ; le désordre allemand s'ajoutant au désordre russe, on ne sait par quelle barrière militaire et douanière on en pourrait garantir le reste de notre vieux continent.

Cette crise est multiple. Crise économique : il y a trois millions de chômeurs et les plus puissantes industries sont aux prises avec de graves embarras financiers ; cet état de chose n'est qu'une conséquence de la crise mondiale, mais l'Allemagne, encore mal remise de la défaite et de la révolution, devait nécessairement en souffrir plus que les autres pays. Crise politique ; la constitution de Weimar ne satisfait personne, parce que la formule parlementaire que les constituants ont adoptée dans la fièvre de la défaite et sous la crainte de la révolution sociale, ne répond ni à l'éducation politique, ni, peut-être, au caractère du peuple allemand ; crise morale... Celle-ci est peut-être la plus grave.

Dans un récent article de la *Revue des Deux Mondes*, M. René Pinon écrivait :

« L'Allemagne se cherche et ne se trouve pas : c'est le mot qui caractérise le mieux la crise actuelle, la plus importante sans doute depuis la révolution de 1918. Elle ne sait pas exactement ce que doit être et quelle forme doit prendre l'Etat allemand, ni quels seront les rapports entre le Reich et les « Pays » ; elle a conscience que le *Deutschtum* est bien une réalité vivante et puissante, mais elle se demande s'il existe une nation allemande et dans quelle forme elle est appelée à cristalliser. »

On ne peut mettre avec plus de sûreté le doigt sur la plaie.

Le sentiment national est très puissant chez les Allemands et beaucoup plus ancien qu'on ne le croit généralement en France ; au lendemain de la guerre, beaucoup de Français, et des plus éminents, se figuraient encore qu'on pourrait la diviser comme au temps du traité de Westphalie et substituer *les* Allemagne à l'Allemagne ; en réalité, comme le montre très bien M. Georges Grosjean dans son remarquable et récent ouvrage sur *La politique extérieure de la Restauration*, le sentiment de l'unité allemande existait déjà avant 1806, à tel point que, dans leurs rivalités les plus ardentes, les princes et les Etats avaient toujours peur d'avoir l'air de le trahir, mais il est très différent du sentiment national français. Il est fondé sur l'idée puissante mais confuse de la race. Le Français sait qu'il appartient à un peuple, à une formation *politique* qui a *créé* une culture ; l'Allemand croit qu'il appartient à une espèce d'hommes particulière qui n'a pas créé sa culture, mais qui l'a reçue de la nature, de Dieu. C'est pourquoi le peuple français est un peuple politique — bien entendu, ça ne l'empêche pas de commettre des erreurs politiques, elles ont généralement pour origine le fait qu'il croit que tous les peuples lui ressemblent — le peuple allemand ne l'est pas.

L'Etat bismarckien était fort bien adapté à cette psychologie nationale : l'empereur allemand représentant le *Deutschtum* avec toute sa force impérative et dominant de toute son autorité mystique les particularismes et les divergences religieuses. C'est pourquoi il faut comprendre ceux des Allemands qui regrettent la monarchie, alors même qu'ils reconnaissent que les Hohenzollern, ayant manqué à leur devoir, ne sont plus dignes d'occuper le trône.

Toujours est-il, que, depuis qu'il n'y a plus d'empereur, l'immense majorité des Allemands ont le sentiment qui leur manque quelque chose d'essentiel : un phare, une boussole, une force qui leur impose la direction dans laquelle ils doivent agir. Le socialisme lui-même, républicain en principe, s'était fort bien encadré dans l'Allemagne impériale ; il semble désemparé dans l'Allemagne républicaine d'aujourd'hui. Il reste le meilleur soutien de la constitution de Weimar mais on dirait qu'il la défend sans beaucoup de conviction.

Est-ce à dire que nous soyons à la veille d'une restauration monarchique? Je ne le pense pas. On ne restaure que bien difficilement une monarchie quand la tradition est rompue ; les Hohenzollern sont à jamais déconsidérés et les autres familles princières de l'Allemagne manquent de prestige, mais s'il surgissait un homme, un Hindenburg de moins de quatre-vingts ans, un Ludendorff ou même un Hittler de quelque bon sens, toute l'Alle-

magne serait prête à acclamer sa dictature. Il existe les éléments d'un fascisme allemand.

Malheureusement, si celui-ci arrivait à se constituer, il serait probablement encore plus belliqueux que le fascisme italien. Il est à remarquer, en effet, qu'il n'y a qu'un point commun dans le programme des 16 ou 17 partis qui se sont présentés aux électeurs, c'est la revision du traité de Versailles et la rectification tout au moins, des frontières orientales du Reich. C'est au *diktat* de Versailles qu'on attribue toutes les misères de la Germanie, c'est au « couloir polonais » qu'on attribue le dépérissement d'ailleurs fort relatif de la Prusse orientale.

Si l'on se place à un point de vue positif et pratique, c'est une plaisanterie ; le couloir polonais ne gêne pas le trafic mais il est incontestable qu'il apparaît à la plupart des Allemands comme une insupportable humiliation nationale. En 1879 Bismarck, causant avec l'Ambassadeur de France, M. de Saint-Vallier, à Varzin, où il l'avait invité, disait : « On détruit une nation si votre force vous le permet et si votre intérêt l'exige, on ne la mutile pas impunément et l'histoire, ce grand maître des hommes d'Etat, nous apprend qu'on a toujours à s'en repentir. » L'Allemagne estime qu'elle a été mutilée. Or, les populations du couloir aussi bien que celle de la Posnanie sont en grande majorité polonaises. Malgré tous les efforts de la Prusse, la colonisation allemande n'y a pas réussi ; les provinces polonaises de l'ancien Empire n'ont jamais été tout à fait germanisées et l'élément germanique n'a cessé de diminuer depuis 1919. Dès lors, la Pologne est parfaitement fondée à répondre par un *non possumus* absolu aux Allemands qui réclament la restitution « pacifique » du couloir et la rectification des frontières en Posnanie. Non seulement ils peuvent rappeler qu'on leur a promis solennellement un accès à la mer, mais le « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » rend leur position juridiquement inattaquable. Dans sa campagne révisioniste, l'Allemagne a essayé de créer en Europe une obsession et de persuader aux nations étrangères que jamais le monde ne serait tranquille tant que ses anciennes provinces de l'Est ne lui seraient pas restituées, tant que les traités de 1919 ne seraient pas revisés ; la Pologne répond : la revision c'est la guerre, comme M. Benès, le très pacifique ministre des Affaires Etrangères de Tchécoslovaquie, déclara naguère : l'*Anschluss*, c'est la guerre. Dès lors le problème est insoluble et la fédération politique de l'Europe ne peut être qu'un idéal lointain. Il ne sera réalisable que quand l'Allemagne aura retrouvé son équilibre et aura compris la nécessité de la résignation.

A la suite de l'évacuation de la Rhénanie elle a essayé du grand chantage, il n'a pas réussi ; et l'explosion de l'esprit de revanche auquel le départ des troupes françaises a donné lieu, puis la campagne révisioniste, ont eu pour effet immédiat de montrer à tous ceux qui cherchent à apprécier la situation politique de l'Europe avec impartialité et bonne foi, que le nationalisme allemand, forme nouvelle du pangermanisme d'avant-guerre, est toujours pour la paix du monde le danger le plus urgent.

Un certain nombre d'esprits politiques en Allemagne se rendent d'ailleurs compte de la faute commise et le correspondant parisien de la *Kölnische Zeitung* publiait dernièrement à ce sujet un article bien curieux. Avec toutes sortes de précautions oratoires il y donnait, en somme, à ses compatriotes, un sérieux avertissement :

« Depuis l'évacuation de la Rhénanie, dont les partisans d'une politique de réconciliation dans les deux pays espéraient une amélioration des rapports mutuels, le grand public français, disait-il, a l'impression absolue que ces rapports sont devenus décidément plus mauvais.

Cela a commencé avec les fêtes de l'évacuation. On montrait bien encore une certaine compréhension du fait que la population rhénane se réjouissait d'être débarrassée de l'armée d'occupation. Un certain nombre de journaux ont donné des descriptions plus ou moins exactes du bon accord dans lequel les membres de l'armée d'occupation avaient vécu avec la population, et dans lequel ils se seraient séparés. Ces articles évitaient de parler politique et étaient tous exempts de remarques inamicales. La foule pouvait donc encore continuer à croire que tout était parfaitement en ordre entre la France et l'Allemagne. Mais dans les milieux cultivés on entendit parfois, dès ce moment, l'expression d'un certain étonnement du fait que les Allemands faisaient un tel étalage de l'évacuation de la Rhénanie et qu'ils la célébraient même en certains endroits comme une victoire. On crut avoir le sentiment d'un manque de sincérité. On crut que la grande masse du peuple allemand ne semblait pas du tout voir le but de la politique allemande dans la réconciliation et l'entente, mais que celles-ci servaient seulement de prétexte derrière lequel se

cachait le but véritable, qui était l'évacuation de la Rhénanie.

Lorsque l'on connut les sévices contre les anciens séparatistes, cette méfiance contre le « manque de sincérité » de la politique allemande grandit. Il fut aisé de remarquer nettement comme la « mise en garde contre l'Allemagne » s'étendait, dans les journaux, depuis l'extrême-droite vers la presse modérée et parfois même jusqu'aux journaux de gauche.

Tout cela n'aurait pas été grave, car les partisans de la politique de paix de Briand présentaient encore tous ces incidents comme sans importance et signalaient que dans les rapports vraiment importants, c'est-à-dire dans les rapports officiels, aucun changement n'était survenu. A ce moment, le chancelier Brüning prononça un discours qui, certainement, n'aurait guère été remarqué ici, si l'opinion publique française n'avait été rendue particulièrement attentive par les événements antérieurs. Car le chancelier ne disait que des choses que la France, officielle et non officielle, connaissait déjà. On savait déjà par Stresemann, qui jouit dans les milieux français démocrates d'un respect sincère comme une sorte d'apôtre de la paix, que l'Allemagne ne consentirait, dans aucun cas, à reconnaître ses frontières orientales par ce que l'on appelait un « Locarno oriental », et l'on connaissait aussi la réponse du Ministre des Affaires étrangères Curtius, à la proposition d'union européenne de Briand. »

Puis ce furent les discours de M. Tréviranus et ses explications embarrassées et insuffisantes. Bref, le correspondant de la *Kölnische Zeitung* montre assez exactement comment la France a été amenée à renoncer à son rêve de rapprochement franco-allemand. Il est vrai que l'on savait parfaitement, dans les milieux officiels, que Streseman lui-même s'était toujours refusé à reconnaître comme définitives les frontières orientales de l'Allemagne, mais on considérait ce refus comme une concession à l'opinion publique. On pensait qu'avant la guerre, jamais un gouvernement français n'aurait pu renoncer officiellement et définitivement à l'Alsace et à la Lorraine mais qu'il y avait renoncé en fait. La France attendait la restitution des provinces perdues de la justice immanente ; elle n'aurait jamais fait la guerre pour les reconquérir. On croyait pouvoir attendre de l'Allemagne cette résignation de fait. La campagne révisioniste, les discours de MM. Brüning et Tréviranus ont montré qu'on s'était trompé. « La révision n'est qu'un thème électoral » disent, en France, quelques partisans obstinés du rapprochement à tous prix. Elle n'en est que plus périlleuse. Le danger, c'est que le peuple impolitique, affolé d'inquiétude par une crise économique et politique prolongée, n'en arrive à se jeter, tête baissée, dans la plus folle aventure, avec cette humeur sombre, ce goût des catastrophes qui le saisit à certain moment de son histoire. Et, là-bas, à l'extrême est de l'Europe, les Soviets n'attendent que cette occasion...

L. Dumont-Wilden.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire littéraire

Pierre de Nolhac, de l'Académie Française. — *Souvenirs d'un vieux Romain* (1 vol. Plon).

M. Pierre de Nolhac a réuni les souvenirs qu'il a conservés de ses nombreux séjours à Rome et en Italie.

Jeune étudiant envoyé en 1882 à l'Ecole française de Rome, il travailla trois années à la Bibliothèque Vaticane sous le pontificat de Léon XIII et fit, entre autres découvertes, celle du manuscrit autographe des Poésies de Pétrarque. Mais il mêlait déjà à ses études de savant des voyages archéologiques et pittoresques, qui laissent leurs traces dans maintes pages de son nouveau livre. Il eut depuis de fréquentes occasions de retourner à Rome qu'il connaît mieux que personne et où il a toujours eu, dans tous les milieux, d'illustres amitiés.

Les principaux chapitres des *Souvenirs d'un vieux Romain* sont consacrés au palais Farnèse, au Palatin, à la villa d'Este, au Vatican, à la curieuse audience du pape Pie XI accordé à son confrère en érudition, à la Rome vivante et transformée d'aujourd'hui. Pierre de Nolhac évoque aussi la reine Marguerite de Savoie, le poète Carducci, l'historien de Venise, Molmenti, le célèbre archéologue Boni et l'Université de Rome où il a professé autrefois un cours public sur les peintres français à Rome.

René Gérin. *Jean-Jacques Rousseau* (avec 60 planches en héliogravure. Collection des Maîtres des Littératures. Editions Rieder).

Cet ouvrage est le résumé fort intéressant et fort bien fait de la vie de Jean-Jacques Rousseau.

L'auteur s'est proposé également de répondre aux critiques passionnées et aux calomnies, que son œuvre et ses mœurs ont suscitées, du moins il précise quelles excuses peuvent être invoquées pour ses fautes ; il ne dissimule pas ses faiblesses, tout en mettant en relief ses grandeurs.

Quand on veut juger Jean-Jacques, il faut se garder d'oublier que, né pauvre — et après avoir été tour à tour apprenti, chemineau, valet, séminariste, commis du ca-

dastre, professeur de musique, précepteur, inventeur sans succès, secrétaire d'ambassade, caissier, copiste de musique, compositeur et auteur — il est resté pauvre, en repoussant les avantages qu'on lui offrait et cela pour vivre selon sa pensée. C. M.

Georges Goyau, de l'Académie française. *Le Cardinal Mercier.* (Collection « Les Grands Cœurs ». Un vol. Flammarion).

Lorsque le Cardinal Mercier, répondant au vœu de l'Amérique, traversa l'océan, il fut acclamé par tous sans distinction de confessions ou d'opinions. Le grand rabbin de Philadelphie salua l'exemple héroïque qu'il donna à l'humanité tout entière, la Chambre de Commerce de New-York s'inclina devant l'illustre homme de science, le soldat intrépide, le chef spirituel, l'inspirateur de grandes actions.

En reproduisant ces paroles, Georges Goyau les commente exactement — sans en avoir l'air — tout au long de son livre et en les commentant il ajoute d'autres titres encore à la reconnaissance de tous pour l'illustre Cardinal qui fut à la fois le savant élève de Charcot, le restaurateur fécond des études thomistes « jetant le pont entre les spéculations du Moyen-âge et les méthodes d'observation les plus modernes. »

Il fut le soldat intrépide, aimant passionnément sa petite patrie Belge et la défendant pied à pied contre l'envahisseur. Ame de la résistance, quatre années durant, il soutint la lutte en faveur du droit et proclama ce droit bien au-delà des frontières.

Le Cardinal Mercier fut le chef spirituel, dans toute l'acception du terme, puisant sa force dans la prière et dans l'ascétisme de toute sa vie. « Architecte intellectuel », comme l'appelle Georges Goyau, chef d'école, inspirateur des conversations de Malines pour l'unité chrétienne, justificateur de la papauté.

« Il fut, selon le mot de Foch, la plus grande figure de ce temps. » Noble figure que Georges Goyan a dessinée avec une compréhension parfaite et un pieux respect.

M. B.

Léon Bocquet. *Léon Deubel, roi de Chimérie.* (Collection « La Vie de Bohême ». Un vol. Grasset).

Le titre de Léon Bocquet est une trouvaille; oui, ce poète, « marqué du signe invisible du génie, était marqué du sceau non moins visible et redoutable de la fatalité. » Jamais il ne sut sortir du domaine de la chimère qu'il avait érigée en royaume. Conscient — trop conscient même de son génie — il traversa la vie, hypnotisé par ses dons exceptionnels, méprisant toutes les contingences matérielles, perdu dans son rêve; attendant que l'inspiration vienne, renonçant tour à tour à toutes les situations capables de lui assurer la dignité de la vie, roulant dans les bas-fonds, remontant, dissipant successivement plusieurs petits héritages, comptant sur la générosité de ses amis — pauvres pour la plupart — qui partageaient avec Deubel le nécessaire, ce Deubel qu'ils plaignaient et admiraient.

Léon Bocquet, poète lui-même, qui comptait parmi les amis les plus dévoués, était tout désigné pour écrire la vie de ce poète malheureux qui, « fatigué de porter ses misères hautaines », mit fin à ses jours par le suicide.

Il nous a fait connaître Deubel sous un jour indulgent, avec une touchante compréhension et une bienveillance fraternelle. M. B.

Alfred de Celles. *Notre beau parler de France.* (Une plaquette de 104 pages. Editée à Ottawa).

Déjà au XIIIe siècle, le maître de Dante, Brunetto Latini, disait que le français était la langue la plus délicate qui existât.

Cet éloge n'est pas mince venant d'un Italien, dont la douce langue est si harmonieuse.

Nous savons, certes, que l'idiome de nos pères surpasse tous les autres en clarté et en élégance, et qu'il est par excellence la langue diplomatique. Mais, si nous apprécions le français à sa juste valeur, nous sommes heureux de constater qu'on lui rend justice; cet hommage nous est d'autant plus sensible lorsqu'il nous vient d'un Canadien comme Alfred de Celles.

On sait au prix de quels efforts et de quels sacrifices les Canadiens Français ont conservé la langue de leurs ancêtres — cela on ne le répétera jamais assez. — Sous la domination anglaise depuis 1763, les 65.000 colons du début ont lutté héroïquement pour garder leur langue primitive.

Par une ténacité admirable, ils ont fait ce miracle de parler au XXe siècle la langue de Louis XIV. Ce brevet leur est décerné — si nous avons bonne mémoire — par André Thérive, bon juge en la matière.

Il convient de constater que ce sont dans les endroits les plus à l'écart des communications que le français s'est le mieux conservé.

Avec un soin méticuleux, l'auteur enregistre tous les anglicismes, tous les américanismes qui portent atteinte à la pureté de la langue. On ne saurait vraiment s'étonner de leur nombre quand on voit ce qui se passe en France, où nous n'avons pas les mêmes excuses que les Canadiens pour les employer.

Soyons reconnaissants à Alfred de Celles de l'amour qu'il porte à notre langue et des efforts qu'il fait pour en maintenir au Canada les saines traditions. M. B.

Alpinisme

Myrtil Schwartz. *Vers l'idéal par la montagne.* (1 vol. in-4° illustré. Fischbacher).

M. Myrtil Schwartz, qui est un alpiniste consommé et un artiste, a eu le mérite de nous montrer dans ce livre les beautés grandioses de la montagne et tout le profit moral qu'en peuvent tirer ceux qui la pratiquent. Bien comme le spectacle de la montagne n'élève l'esprit et le cœur. L'alpiniste, quand il a gravi les cimes, oublie, en face de la nature immense, toutes les mesquineries de la vie ordinaire et goûte les joies de la liberté au-dessus des convoitises et des misères journalières.

M. Myrtil Schwartz a su fort bien traduire l'exaltation quasi religieuse de l'alpiniste qui dans un magnifique effort a su se surmonter lui-même.

Livres reçus au Bureau de la Revue

Binet-Valmer. — *La femme qui travaille.* Flammarion.

Louis Bertrand. — *D'Alger la romantique à Fez la mystérieuse.* Editions des Portiques.

André Corthis. — *Pèlerinages en Espagne.* Fasquelle.

Reginald Graulich. — *Maître Pou, notaire de province.* Figuière.

Henry de Golen. — *Carré de Rois.* Editions des Portiques.

JH HERGOLSHEIMER. — *Linda*. Perrin.
EDOUARD HERRIOT. — *Sous l'olivier*. Hachette.
DANIEL HALÉVY. — *La fin des notables*. Grasset.
Dr ADOLPHE JAYAL. — *Mes luttes avec M. Leburcau*. Flammarion.
R. P. LECANUET. — *La vie de l'Eglise sous Léon XIII*. Alcan.
FRÉDÉRIC MISTRAL. — *Dernière prose d'Almanach*. Grasset.
ODETTE V. — *Mon ami Pierre Loti*. Flammarion.
THÉODORE PLIVIER. — *Les galériens du kaiser*. Flammarion.
PLEQUÉRIAUX — *Circulez*. Editions Denoël et Steele.
PIC D'OSSAU. — *Isis mystérieuse*. Figuière.
MARCEL RÉJA. — *Au pays des miracles*. Editions des Portiques.
RAYMOND RECOULY. — *Le Quatre Septembre*. Hachette.
ALBERT RENARD. — *Paix ou guerre ?* Alcan.
EMILE RIPERT. — *Mireille, mes amours*. Editions Spes.
SAINT-FLORIS. — *M'Bala*. Berger-Levrault.
MARCEL SEGRESTE. — *La Lettonie*. Rieder.
GEORGES SOYER. — *Quand tout va de guingois*. Collection de la Nouvelle Clairière.
JULES VÉRAN. — *La jeunesse de Frédéric Mistral et la belle histoire de Mireille*. Emile Paul.
MARCELLE VIOUX. — *Au Sahara*. Fasquelle.
MAXIMA VINCENT. — *Nannerle de Nuir*. Editons de la *Revue littéraire et artistique*.
STEFAN ZWEIG. — *Amok*. Stock.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LA CROATIE.

Zagreb, la ville principale de la Croatie, en sa qualité de ville la plus moderne de toute la Yougoslavie, mérite sous tous les rapports d'être visitée. En effet, l'on y voit affluer un grand nombre d'étrangers, en raison de ses nombreux hôpitaux, sanatoria, cliniques et spécialistes médicaux de tout genre travaillant dans ces établissements.

Zagreb possède, en outre, un grand nombre de villas et de jardins soigneusement entretenus et des environs boisés d'un caractère pittoresque, qui offrent aux convalescents un séjour agréable par ses ressources artistiques variées, telles que concerts, théâtres, etc...

En raison de ses nombreux hôtels, ses excellents restaurants et cafés avec leurs terrasses, du caractère enjoué de la population, dont la partie féminine par sa beauté attire tout particulièrement les regards des voyageurs, du pittoresque de ses costumes nationaux, d'un coloris éclatant et varié, que l'on peut voir sur les marchés, de même que des congrès intéressants organisés à Zagreb dans le courant des dernières années, l'on y voit affluer un grand nombre d'étrangers.

En outre, Zagreb représente le point de jonction de la majorité des principales lignes de communication du pays, de façon à servir de point de départ pour toutes les directions.

Nous entreprendrons d'ici une tournée à travers les stations balnéaires de la Croatie, en nous servant à cet effet de la ligne locale, aboutissant à Varajdine-Tchékovatz, traversant une région montagneuse et pittoresque dont le charme fait oublier la lenteur du train. Après que l'on a dépassé la station de Zabog, la route fait un détour jusqu'à *Soubitchki-Toplitzé*, station balnéaire avec des sources radio-actives, située au pied des montagnes de Sleme, offrant aux visiteurs des installations modestes à des prix modérés.

On trouve sur la même ligne la station balnéaire de *Soutinski Toplitzé*, fort recherchée par les malades (maladies féminines), à laquelle l'on parvient après une heure de trajet depuis la station du même nom et qui satisfait aux exigences modestes.

En montant à la station de Zabok-Krapinski Toplitzé ou en prenant la ligne automobile directe de Zagreb, on atteint la station hypothermique intermittente de Krapinski Toplitzé, où l'on trouve des installations médicales de premier ordre, de même un séjour confortable et une table excellente.

Un trajet de 80 kilomètres en chemin de fer par la même ligne ou en automobile de Zagreb nous amène à la station balnéaire de *Varajdine*, dont les sources sulfureuses, d'une température de 50°, étaient déjà connues des Romains et jouissent aujourd'hui d'une réputation universelle. Ces bains recherchés par les malades gravement atteints qui ne manquent pas d'y obtenir le rétablissement de leur santé ou tout au moins un soulagement, constituent la propriété du Chapître de la cathédrale de Zagreb. *Varajdinske Toplitzé*, avec ses magnifiques environs boisés, l'ancien parc de son établissement balnéaire, avec ses installations munies d'un confort varié et directement reliées au moyen de galeries couvertes, avec de nombreux bassins et cabines, représente la station balnéaire la plus importante et la plus recherchée de toute la Yougoslavie; elle demeure ouverte durant toute l'année.

La station balnéaire de *Topousko*, avec ses bains de 49°,5 à 58°, que l'on atteint en chemin de fer après avoir dépassé Karlovatz ou Sissak, ne saurait être prise en considération qu'au point de vue de la satisfaction des besoins locaux, en raison du fait qu'elle constitue la propriété de la Nation et que la majorité des logis sont cédés aux fonctionnaires et aux officiers à titre gratuit ou à des prix réduits. Le nombre des visiteurs à Topousko est de 8.500 par saison.

La ligne de Zagreb-Novska-Banova-Yarouga nous amène jusqu'à la station balnéaire de *Lipik*, propriété de l'Etat, située dans un site pittoresque et ombragé. Elle possède des sources alcalo-muriatiques-hypothermiques d'une température de 64° dont les eaux sont utilisées pour l'usage interne de même que pour les inhalations. Les institutions balnéaires et leurs dépendances sont munies d'un confort de premier ordre, et le même soin est apporté aux logis et à la table des malades, bien que les personnes de ressources plus modestes y trouvent également la satisfaction de leurs besoins. L'établissement possède un ancien parc méritant d'être visité et qui offre des ressources variées aux personnes cherchant le repos et les distractions.

Une ligne de chemin de fer d'un parcours limité nous amène de là à la station thermale de *Darouvar*, pittoresquement située et possédant des sources hypothermiques diverses. Ses sources ferrugineuses et boueuses accu-

sent une température de 42° à 48° et sont principalement fréquentées par les femmes et les enfants. Darouvar est visité par environ 2.500 personnes pendant la saison.

Nous passerons de là à la principale attraction du pays, c'est-à-dire la mer, à laquelle nous accèderons par la voie ferrée de Zagreb-Souchak qui nous déposera sur le littoral de la Croatie, et par la ligne dite de Lika, qui nous transportera par Ogoulin et Knin en Dalmatie, cette terre du soleil. Par la première de ces lignes, après avoir dépassé la jolie ville de *Karlovatz*, avec ses pittoresques bains fluviaux, de Korana, nous rejoignons à Ogoulin, situé à une distance de 100 kilomètres, la ligne de Lika et traversons Plachko pour atteindre Vrhovina, d'où, après un parcours de 20 kilomètres en automobile, l'on accède à l'une des plus remarquables merveilles du monde entier : les lacs de *Plitvitzé*, que tous les touristes ne sauraient manquer de venir admirer.

Ces quinze lacs superposés en terrasses, d'un azur profond émaillé de paillettes, sont reliés entre eux par des cataractes étincelantes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, entourés d'épaisses forêts de hêtres et de sapins avec un fouillis de lianes et de fougères, entrecoupées par endroits de rochers abrupts d'un effet merveilleusement romantique, par dessus lesquels la Korana se précipite d'une hauteur de 80 mètres, de grottes et cavernes, dont quelques-unes renferment des parcs souterrains naturels, tandis que d'autres, semblables à des fleuves infernaux, engloutissent toutes les eaux qui s'y précipitent avec fracas.

Les visiteurs trouvent tout le confort possible et une table de premier ordre à l'hôtel Kokoji, situé au bord du lac supérieur (Kosjak) et qui possède une terrasse merveilleuse de laquelle on jouit d'une vue magnifique, de même que dans de belles villas et une série d'hôtels de moindre importance. Les visiteurs peuvent s'y livrer aux sports de la natation et du canotage, de même qu'à la pêche aux truites et aux écrevisses, à la chasse au gibier de montagne et en automne à la chasse à l'ours.

Les lacs de Plitvitzé, que l'on atteint aussi au moyen d'automobiles, transportant le courrier de *Karlovatz*, sont reliés par un service d'automobiles postales, à travers le Vratnik, d'une altitude de 800 mètres, du sommet duquel on jouit d'une vue merveilleuse sur toute la baie de Quarnero, avec l'ancienne forteresse orientale de Senj, d'où partent quotidiennement des vapeurs dans toutes les directions.

En reprenant notre itinéraire abandonné à Ogoulin, nous traversons *Vrbovsko*, *Srpske Moravitzé*, *Skrad*, *Delnitzé*, *Foujine*, *Gorski Kotar*, avec ses magnifiques forêts vertes et ses belles régions montagneuses, offrant en été, en raison de la proximité immédiate de la mer, un séjour rafraîchissant, en hiver les conditions les mieux appropriées aux sports d'hiver, et à toute époque de l'année, l'occasion d'intéressantes excursions dans les montagnes, d'où la vue s'étend par endroits jusqu'au littoral italien.

Après un court trajet sur cette ligne, présentant un intérêt considérable tant au point de vue des beautés du paysage qu'au point de vue technique, l'on parvient, après avoir traversé une série de tunnels, jusqu'à la station de *Plassé*, où l'admiration des touristes est éveillée par la vue merveilleuse embrassant tout le Quarnero, de même que la baie enchanteresse de Bakar. Une ligne automobile partant de là vers les bains de mer de Crikvenitzé, les plus importants du pays, est placée à la disposition des touristes préférant éviter de voyager par voie de mer.

B.-B. Mirkovitch.

BULLETIN MARITIME

EXPOSÉ SOMMAIRE DES RÉSULTATS DE LA CONFÉRENCE INTERNATIONALE DE LONDRES SUR LES LIGNES DE CHARGE DES NAVIRES DE COMMERCE RÉUNIE EN 1930

Convention du 5 juillet 1930.

Sur l'invitation du Gouvernement Britannique, une Conférence internationale comprenant les délégués de trente puissances maritimes, s'est tenue à Londres, le 20 mai 1930. Les travaux de cette Conférence ont abouti à la conclusion et à la signature par les trente délégués d'une convention et d'un règlement, dont le but précis est d'assigner à la capacité de transport du navire, suivant ses dimensions, son type et la solidité de sa construction, la limite qu'impose la sécurité de l'équipage et celle du navire et de la cargaison.

Cette convention internationale est la suite et le complément de la convention internationale pour la sauvegarde de la vie humaine en mer, qui a été signée en mai 1929, à Londres.

Lorsque les deux conventions auront été ratifiées et mises en vigueur par les gouvernements signataires, les navires du monde entier effectuant des voyages internationaux se trouveront placés sur un pied d'égalité absolue.

*
* *

I. — *Historique de la convention.*

En 1875, sur l'initiative d'un des membres de son Parlement, Samuel Plimsoll, le Gouvernement Britannique introduisit dans sa législation nationale l'obligation, pour les armateurs, de marquer sur les murailles de leurs navires, en un point qui n'était pas déterminé, la ligne de charge maxima. Ce régime fut remplacé, en 1890, par le Load Line Act, qui rendait obligatoire l'emploi des Tables de franc-bord et la méthode de calcul élaborées par une Commission instituée spécialement dans ce but par le Board of Trade. En 1906, un Merchant Shipping Act consacra une révision générale des réglements et des tables précédemment institués et, d'aurre part, imposa l'observance des règles anglaises de franc-bord à *tous navires prenant charge dans un port du Royaume-Uni*, ce qui entraîna, pour les grandes puissances maritimes, l'obligation de porter soit les marques anglaises, soit des signes équivalents. La France, à cet effet, chargea, en 1907, le Bureau Véritas de préparer un règlement qui fut approuvé par les décrets du 21 septembre 1908 et du 20 février 1909 et obligea tous les navires de plus de 25 tonnes de jauge brute, chargeant dans un port français, à posséder un certificat de franc-bord, délivré par une Société de classification, reconnu en conformité avec ce règlement.

L'Allemage fit reconnaître en France et en Angleterre l'équivalence des Règles qu'appliquait, depuis 1904, la Seeberuftgennossenschaft. Les Pays-Bas et le Japon optèrent pour les règles anglaises ; les Etats-Unis et les Etats de l'Amérique du Sud qui, à cette époque, n'envoyaient guère de navires en Europe, n'introduisirent aucune disposition concernant la ligne de charge dans leur législation. Les

autres nations maritimes adoptèrent les Règles du Bureau Véritas.

Cependant, des différences d'interprétation et des retouches successives qui étaient intervenues dans ces Règlements internationaux amenèrent l'Angleterre à instituer, dès 1913, une Commission comprenant des représentants du Board of Trade, ainsi que des représentants du Lloyd's Register, du Bureau Véritas et de la British Corporation, en vue d'une mise au point des dits règlements. Interrompus par la guerre, les travaux reprirent sous la présidence de Sir Charles Sanders et le rapport de la Commission en date du 13 août 1929, ainsi que le projet de règlement qui y était annexé, furent joints à l'invitation que le gouvernement Britannique adressa aux puissances maritimes pour prendre part à la Conférence Internationale de mai 1930. Ajoutons que la République Argentine et le Brésil furent les seules puissances maritimes qui ne répondirent pas à l'appel du Gouvernement Britannique.

*
* *

II. — *Dispositions principales de la convention.*

La Convention Internationale sur les lignes de charge fixe les conditions générales de l'entente internationale et les dispositions arrêtées d'un commun accord pour assurer l'application de la nouvelle réglementation à tous les navires de plus de 150 tonneaux de jauge brute effectuant des voyages internationaux.

La nouvelle convention entrera en vigueur le 1er juillet 1932. Les navires dont la quille aura été élongée à cette date ou ultérieurement sont considérés comme des navires neufs aux termes de la Convention et toutes les dispositons concernant le calcul de franc-bord, ainsi que les conditions d'assignation de ce franc-bord, leur sont applicables.

Les navires justiciables de la nouvelle réglementation recevront un certificat de franc-bord international. Il n'est pas apporté de modifications aux dispositions en vigueur pour le calcul et la vérification du franc-bord, ainsi que pour la délivrance des certificats : les Sociétés de classification habilitées à cet effet par les différents Gouvernements continueront à être chargées de ces opérations.

Bien que les nouvelles règles établies par la Convention pour le calcul du franc-bord diffèrent quelque peu des règles appliquées jusqu'à ce jour (la notion de réserve de flottabilité est abandonnée), on peut dire que les francs-bords, calculés conformément à la Convention nouvelle, ne diffèreront pas très sensiblement des francs-bords qui auraient été obtenus par l'application des règles actuelles.

Des prescriptions détaillées concernant la construction des panneaux de chargement et l'agencement des dispositifs de fermeture de toutes les ouvertures dans les ponts, les murailles du navire et les parois de superstructure, ont été introduites dans le règlement. La Commission anglaise, en effet, et avec elle tous les experts réunis à Londres, ont estimé que la réalisation d'une installation parfaite des fermetures assure une sécurité plus grande qu'un accroissement appréciable du franc-bord.

En ce qui concerne les navires existants, c'est-à-dire ceux qui sont actuellement en service ou ceux qui seront mis en construction antérieurement au 1er juillet 1932, la Conférence a admis, sur l'intervention énergique des délégués de la France, que l'on pourrait soit leur assigner le nouveau franc-bord car, dans certains cas, ce nouveau franc-bord peut être légèrement plus avantageux — soit leur laisser le franc-bord qu'ils ont actuellement, à condition que ce franc-bord résulte de l'application du Merchant Shipping Act (ce qui est le cas pour les navires français). Cependant, il n'a pas été possible d'obtenir qu'on les dispense complètement de l'observance de certaines conditions d'assignation ; celles-ci portent, en effet, sur la fermeture des panneaux par exemple. D'ailleurs, toutes les dispositions nouvelles sont réalisées par les navires actuels dans leur principe. La grande majorité des délégations a été d'avis que, dans la mesure où ce serait raisonnable et possible, l'administration, ou l'autorité désignée par elle, appliquerait aux navires existants certaines dispositions de détail ayant pour but la protection des ouvertures. Il ne peut évidemment, en aucun cas, s'agir de transformations ni de modifications importantes.

*
* *

III. — *Conditions d'application du système des zônes.*

Ce qui caractérise la nouvelle Convention par rapport au règlement appliqué jusqu'à présent, c'est l'établissement dans toutes les mers du globe de zones qui ont reçu le nom de zones tropicales, zones d'été, zones périodiques d'hiver, suivant qu'elles sont soumises à des conditions météorologiques plus ou moins favorables. Dans certains cas, on a envisagé la création de zônes périodiques tropicales, c'est-à-dire qu'elles sont alternativement zônes tropicales et zones d'été. Ces zones correspondent à des lignes de charges déterminées. En principe, un navire ne doit pas avoir un enfoncement plus grand que celui qui est déterminé par la ligne de charge correspondant à la zône où il se trouve.

Au point de vue du contrôle de l'observance de ce système, les autorités maritimes des ports se borneront à vérifier :

Au départ, que le navire est chargé à l'enfoncement permis par la zône du port de départ à l'époque considérée ;

A l'arrivée, que le navire observe la ligne de charge qui correspond à la zône du port d'arrivée et à l'époque de l'arrivée.

D'une façon générale, le contrôle se bornera à la constatation de la ligne et ce n'est que dans des cas exceptionnels lorsque le navire aura subi des modifications ou des avaries qui le mettront dans un état manifeste d'insécurité, que l'Inspecteur pourra intervenir et aviser le consul du pays dont relève le navire.

*
* *

Telle est dans ses grandes lignes l'œuvre accomplie par la Conférence Internationale de Londres. Malgré les imperfections inévitables dans un travail de cette ampleur, la nouvelle règlementation accroîtra la sécurité des équipages et donnera une meilleure garantie de la propriété sur mer. Elle apportera en même temps, dans le commerce maritime, un nouvel élément d'équité.

Le Gérant : M. Hedan.

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 19 68e ANNÉE 4 OCTOBRE 1930

LES CRIMES DE LUCRECE BORGIA

Nous venions de relire le sombre drame de Victor Hugo où la jeune duchesse de Ferrare est surchargée des crimes les plus odieux, adultère, inceste, assassinat et finit par être tuée par son fils auquel elle vient de faire verser du poison — « Lucrèce la monstrueuse », l'appelle le poète — quand nous tombèrent sous les yeux les deux portraits de Lucrèce, l'un en peinture par le Pinturiccio, l'autre en gravure en médaille par le « médailleur à l'Amour captif ». Ces deux portraits, faits indépendamment l'un de l'autre, représentent bien la même jeune femme, avec ses longs cheveux blonds, que le Giorgione disait « parfilés du soleil », ses grands yeux clairs, si clairs qu'un contemporain les voyait « blancs », ses traits si fins, ses longues mains fines, distinguées, élégantes et sa vive allure, si légère qu'il semblait, quand elle allait d'un point à un autre, qu'elle ne pesât rien.

Comparant ces images au drame romantique, nous nous disions qu'il était surprenant que la délicieuse petite créature mise sous nos yeux, et d'une manière visiblement fidèle, fût l'horrible mégère, la « virago poignard-et-poison », assoiffée de luxure et de sang, que le poète fait agir sur la scène. Et nous pensions à ce qui se dit et redit, à ce qui s'est imprimé et réimprimé concernant le père de Lucrèce, le pape Alexandre VI : « Dans ses appartements du Vatican, le Souverain Pontife s'est fait représenter par le Pinturiccio, à genoux, les mains jointes, adorant la Vierge Marie qu'il a fait peindre sous les traits de Julia Farnèse, la femme adultère, sa maîtresse ».

Mais, nous disions-nous, l'admirable fresque du Pinturiccio est toujours au Vatican, dans les appartements Borgia, où l'on voit effectivement Alexandre VI, à genoux, les mains jointes, le trirègne à ses pieds : or, il n'y est pas en adoration devant la Vierge, — c'est devant le Christ sortant du tombeau qu'il prie avec dévotion !

Et de conclure :

Si l'on nous débite de pareilles sornettes : Alexandre VI faisant peindre la Vierge sous les traits de sa maîtresse, imputation dont la fausseté apparaît à tous, puisqu'aussi bien elle crève les yeux — sur quels fondements peut bien reposer l'histoire des Borgia telle qu'elle nous est présentée?

A ceux qui lui reprochaient d'avoir exagéré les crimes de Lucrèce, Victor Hugo répondait en la préface de son drame :

« Lisez Guicciardini, lisez Tomasi, lisez surtout le *Diarium* ».

Et nous nous mîmes à lire le *Diarium* avec presqu'autant d'attention que de patience, car

il y fallut beaucoup de patience : trois gros volumes en latin ! Nous avons même dû lire l'ouvrage deux fois, car une première lecture n'était pas parvenue à nous faire découvrir dans la vie de Lucrèce l'ombre d'un crime. Une seconde lecture ne fut pas plus heureuse ; ce qui nous amena à reprendre l'histoire tout entière par les sources diverses auxquelles nous pouvions puiser.

Voici quelques-unes des conclusions auxquelles nous sommes arrivé.

*
* *

Le 18 août 1500, Alfonse d'Aragon, le jeune mari de Lucrèce, fut assassiné par son beau-frère César Borgia assisté de son sicaire familier nommé Michelletto, presque entre les bras de la jeune femme, dans sa chambre même, au palais de Sainte-Marie-au-Portique, contigu au Vatican. Lucrèce avait vingt ans. Ce crime la faisait veuve pour la seconde fois, son premier mari, Jean Sforza, seigneur de Pesaro, ayant été chassé par son père, le pape Alexandre, et par son frère César.

Mais ce voile des veuves, Lucrèce ne le conservera pas longtemps. Dix-huit mois ne seront pas écoulés que son père et son terrible frère l'auront marié pour la troisième fois. Court veuvage marqué par trois événements : le premier en apparence des plus surprenants, le second fera scandale et le troisième contribuera à donner à la jeune femme la renommée d'une criminelle qu'elle a gardée jusqu'à nos jours.

Le 27 juillet 1501, le pape Alexandre VI quitta Rome à la tête d'une force armée, emmenant scribes et hommes de loi, pour se rendre en la petite ville de Sermoneta dont la Chambre apostolique avait vendu la seigneurie à Lucrèce, le 12 février 1500. Sermoneta se trouvait le centre d'une région où Alexandre s'était mis à dépouiller de leurs terres, de leurs châteaux et de leurs domaines, hobereaux et barons locaux, sous des motifs plus ou moins plausibles : plutôt moins que plus : Sermoneta, fief des Gaëtani ; Gennazzaro, fief des Colonne ; Castel-Gandolfo et autres. De ces conquêtes légales — nous les nommons ainsi parce qu'on y faisait intervenir des hommes de loi. — il avait formé une seigneurie qu'il attribuera le 1er octobre 1501, avec le titre de duc de Sermoneta, à son petit-fils, Rodrigue, l'enfant que Lucrèce avait eu de son union avec son second mari, Alfonse d'Aragon.

L'opération faisait partie d'un plan de centralisation et unification des États romains que le Pontife avait conçu et qui devait former le premier échelon de la grandeur de sa famille liée à celle de la papauté, pour se couronner, sous l'autorité de l'Eglise, incarnée dans les Borgia, par l'unification de l'Italie.

En quittant Rome, le pape abandonna l'administration des affaires pontificales et le souci des intérêts de l'Eglise à... sa fille Lucrèce. Le maître des cérémonies pontificales, Burckard, en parle précisément en son fameux *Diarium* :

« Avant de quitter la ville, Sa Sainteté confia le palais tout entier et l'expédition des affaires courantes à Madame Lucrèce, sa fille ; il lui donna pouvoir d'ouvrir les lettres qui arriveraient pour Sa Sainteté. Dans les cas difficiles, Madame Lucrèce aurait à prendre conseil du cardinal de Lisbonne ».

Voilà l'un des faits qui, dans l'histoire d'Alexandre VI et de sa fille Lucrèce, ont soulevé le plus d'émotion,

Nous n'en nions pas la singularité. Toutefois, ne conviendrait-il pas d'en exagérer l'importance. Et d'abord il ne s'agit que d'affaires temporelles, affaires civiles. Le domaine spirituel de l'Eglise demeurait en dehors des attributions de la jeune femme. Puis, dans cette administration temporaire et limitée, Lucrèce était subordonnée à Georges Costa, cardinal de Lisbonne. Alexandre VI savait l'esprit réfléchi et prudent de sa fille. Elle s'était déjà acquittée d'un rôle semblable durant un séjour que le pape lui avait fait faire en la seigneurie de Spolète et s'en était fort bien tirée.

N'oublions pas qu'Anne de Beaujeu a été, on ne dira pas seulement la plus grande souveraine, mais peut-être le plus grand souverain que nous ayons eu en France. Il est à peu près certain qu'Alexandre VI mit, en cette circonstance, les affaires pontificales en bonnes mains ; aussi bien l'on ne sache pas que Lucrèce se soit mal tirée de la tâche qui lui avait été impartie. Que si quelque bévue avait été commise, on peut être certain que Burckard, qui détestait les Borgia, se serait empressé de le noter en son *Diarium*. Observons enfin qu'il ne s'agit que d'une commission de courte durée, car le voyage du Souverain Pontife ne prit que quelques jours.

Alexandre VI, dans sa tendresse pour son enfant, — car il aimait ses enfants d'une tendresse infinie — vit sans doute là un moyen de contribuer à la tirer du chagrin dont, pensait-il, l'assassinat d'Alfonse d'Aragon, qu'elle aimait beaucoup, avait dû l'affliger. C'était marque de confiance et d'amitié qu'il lui donnait ainsi.

Au fait, nous avons quelques détails sur ce

fameux gouvernement pontifical de la petite Lucrèce.

Voici qu'un beau jour notre homme d'Etat en jupons se trouve en face d'une affaire qui lui paraît aussi grave que difficile à résoudre. Aussitôt, suivant le conseil paternel, elle mande Georges Costa, cardinal de Lisbonne :

— Eminence, Sa Sainteté m'a dit que si mon administration venait à se trouver en face d'un cas grave et embarrassant, j'aurais à prendre votre avis. Voici de quoi il s'agit...

Le cardinal examina l'affaire, puis en riant :

— Mais cela est sans importance... Cependant, quand Sa Sainteté soumet quelque affaire au Consistoire, le vice-chancelier ou, en son lieu et place, l'un ou l'autre cardinal, met par écrit le procès-verbal de la délibération. Je crois qu'il serait utile que, nous aussi, nous ayons ici un secrétaire qui mettrait notre délibération par écrit.

— Mais, dit Lucrèce, je sais écrire.

— Fort bien, dit le cardinal, où donc est votre plume?

Il avait peine à tenir son sérieux. Lucrèce vit qu'il plaisantait. Et tous deux de rire et de terminer l'affaire comme il se devait.

Tout cela n'est-il pas charmant? Ajoutons que, des rapports que le cardinal de Lisbonne eut en ces circonstances avec la fille d'Alexandre VI se forma une grande sympathie de l'homme d'Eglise pour la jeune femme, dont il donnera des témoignages dans la suite.

Aussi nous refusons-nous à lever les bras au ciel dans un mouvement d'indignation stupéfaite devant le scandale que donna Lucrèce en dirigeant les affaires de la Chrétienté. Nous trouvons au contraire l'historiette— on n'ose pas dire l'histoire — de bon aloi et du ton le meilleur.

***

Puis, le grand scandale de la fête de nuit au Vatican. Cinquante hétaïres — c'est l'expression philosophique pour dire « cocottes » — s'y seraient livrées aux plus joyeux ébats. La description que Burckard en donne à la date du 31 octobre 1501, est remplie de détails ignobles. Scènes crapuleuses où coureuses de remparts et valetaille du Vatican se seraient mêlés en des contacts répugnants sous les yeux du Souverain Pontife, de César Borgia et de Lucrèce, qui auraient ensuite décerné des récompenses aux plus vaillants.

Paris de Grassi, qui remplissait avec Burckard les fonctions de maître des cérémonies de la chapelle pontificale, disait de son collègue :

« Il n'a rien d'humain ; c'est un être plus brutal que toutes les bêtes, très haineux et très jaloux. »

Ce grand maître des cérémonies — il s'agit de Burckard — se plaisait dans la saleté. Par exemple, il a inséré dans son *Diarum* des histoires de confessionnal qui viennent là sans raison aucune, ou plutôt pour la raison que ce sont des malpropretés.

Cette fameuse description de l'orgie vaticane du 31 octobre 1501 est tout imaginaire. Burckard n'assistait pas à ce beau spectacle qu'il détaille si complaisamment. On parlait d'une fête assez leste donnée au Vatican, non par le pape, mais par César en ses appartements privés. Connaissant les goûts scatologiques du maître des cérémonies, quelque plaisantin se sera diverti à lui servir un récit à faire rougir un orang-outang et que le pauvre sire a avalé comme petit lait ; à moins que le malheureux n'ait pris toute l'histoire en sa pauvre cervelle.

Cette scène fameuse est généralement désignée sous le nom de « bal des châtaignes ». Entre autre divertissement, Alexandre VI, César Borgia et Lucrèce auraient fait courir devant eux à quatre pattes sur le plancher, entre des flambeaux allumés, des femmes nues en quête de châtaignes qui y avaient été répandues. Et cette course aux châtaignes serait encore ce qui se serait passé cette nuit-là de plus décent.

Nous osons affirmer que les scènes présentées ici par Burckard sont de toute fausseté, d'abord par leur invraisemblance. Quelque conception que l'on puisse se faire de la moralité d'Alexandre VI, de César et de Lucrèce, il est un point hors de discussion, c'est la distinction de leurs personnes, le charme, la belle allure qui les caractérisent tous trois ; distinction qui interdit d'admettre, nous ne disons pas qu'ils aient pu prendre plaisir aux scènes abjectes, laides et sales dessinées dans le *Diarium*, mais qu'ils aient pu les supporter.

Ajoutez que d'autres personnes que notre maître des cérémonies ont parlé de l'orgie du 31 octobre 1501, notamment les « orateurs » nous dirions ambassadeurs — florentins auprès de la Cour pontificale. Par les sources d'information auxquelles ils avaient incessamment recours, ils étaient mieux renseignés que le piètre auteur du *Diarium* sur les détails de la vie mondaine au Vatican : or, leurs récits sont en contradiction avec le sien. Tandis que Burckard met en scène des traîneuses de boulevards et de la valetaille, Ma-

tarazzo, en sa chronique, parle de dames et de seigneurs de la Cour romaine, ce qui rend plus invraisemblables encore les scènes vulgairement ordurières décrites par le maître des cérémonies.

Sous la plume des orateurs florentins, Francesco Pepi et Francesco Capello, il s'agit simplement de quelques courtisanes que César Borgia aurait fait venir au Vatican, en son appartement privé et avec lesquelles, lui et le pape, se seraient divertis et auraient ri la nuit durant. Ni l'un ni l'autre ne parlent de la présence de Lucrèce. L. Thuasne, en sa préface au *Diarium*, a déjà fait observer : « On peut s'étonner de la présence de Lucrèce à ce moment surtout, où, fiancée depuis deux mois à Alfonse d'Este, elle était tenue à une réserve plus grande ».

La Maison d'Este, qui régnait à Ferrare, était une des plus anciennes et des plus respectées d'Italie. La Cour de Ferrare elle-même était des plus dignes et des plus décentes. Hercule, duc de Ferrare, et son fils Alfonse étaient l'un et l'autre hommes de grande valeur par l'intelligence et par le caractère. Ils avaient fait difficulté pour agréer Lucrèce comme fiancée de l'héritier de leur couronne ducale. Ils entretenaient à Rome des observateurs qui se mêlaient à tous les mondes, pénétraient en tous les milieux; aux écoutes, avides de recueillir nouvelles, bruits et propos divers, qu'ils transmettaient ensuite à leur maître. L'orgie vaticane s'ébruita, non seulement à Rome, mais, comme le note Matarazzo, dans toute l'Italie. Les agents du duc de Ferrare en entendirent certainement parler : nul sujet n'était pour eux plus chargé d'intérêt. S'ils avaient pu apprendre que Lucrèce avait été mêlée à des bacchanales scandaleuses, les fiançailles de la jeune femme eussent certainement été rompues ; mais qu'écrivent-ils de Rome au duc Hercule, en date du 28 décembre, moins de deux mois après l'orgie à laquelle Lucrèce aurait pris part :

« Plus nous étudions Madame Lucrèce, plus attentivement nous considérons les détails de son existence, plus nous sommes pénétrés de sa bonté, de sa décence, de sa modestie, de sa discrétion. La vie qu'elle mène en son intérieur n'est pas seulement celle d'une chrétienne, mais d'une âme pieuse et religieuse ».

L. Thuasne dit en conclusion à ses observations sur l'orgie du 31 octobre :

« On doit, jusqu'à plus ample informé et jusqu'à découverte de nouveaux témoignages irrécusables, faire bénéficier Lucrèce de l'incertitude de la critique ».

Nous n'hésitons pas à faire un pas de plus et à conclure des déductions qui précèdent, que la présence de Lucrèce à l'orgie du Vatican est d'une telle invraisemblance et repose sur une base si incertaine qu'il est impossible d'en faire état.

Disons enfin que nous ne sommes pas les seuls à tenir pour suspect le récit du *Diarium*. Henri de l'Epinois écrit en son étude publiée par la *Revue des Questions historiques* : « Le pape Alexandre a eu des enfants d'un commerce illégitime, cela est certain ; mais on l'a accusé sans preuve d'avoir fait du Vatican un théâtre d'orgie qui feraient pâlir les plus lascifs tableaux que l'on puisse rêver ». Et Reumond, dans l'*Archivio storico italiano* : « Sales récits d'orgies vaticanes, autrefois trop souvent répétés ; aujourd'hui, presqu'unanimement repoussés par ceux qui connaissent le caractère des ragots romains de cette triste époque ».

***

Le troisième fait dont il s'agit consiste en deux bulles scellées par le pape Alexandre VI, le 1er septembre 1501. Par la première, le pape déclare qu'un enfant du nom de Jean (Giovanni) — auquel il conférera dans la suite le titre de duc de Nepi, mais qui est généralement appelé par les historiens l'*Infant romain*, — est le fils de César Borgia ; par la seconde de ces bulles le pape déclare que cet enfant, fils de César Borgia, est son fils à lui.

Les deux actes ont pour but de légitimer l'enfant naturel. Actes qui inspirent au savant Emile Gebhart les réflexions suivantes :

« Sur ce Giovanni que Lucrèce, devenue duchesse de Ferrare élèvera à sa Cour en qualité de frère, repose le plus douloureux mystère de la vie d'Alexandre VI comme de celle de César. En 1498, Lucrèce avait, en effet, donné le jour à un fils dont la naissance coïncide avec les dates portées aux bulles de 1501. Plusieurs autres actes de la chancellerie vaticane, en 1502, attribuent encore cette paternité à César... Ce double aveu de paternité, ajoute Gebhart, cette confusion contradictoire nous permettent d'indiquer seulement les termes du triste problème sans essayer de le résoudre. »

Bref, dans la pensée de l'éminent historien, nous aurions quelque raison de supposer que cet Infant romain aurait été le fils, soit d'Alexandre VI et de sa fille Lucrèce, soit de César et de sa sœur.

Il n'y a d'ailleurs là que des hypothèses. Sont-elles plausibles? Le seraient-elles que ce ne seraient encore que des hypothèses, et qui ne reposent que sur ce seul fait : en février 1498, moins d'une année après sa séparation d'avec Jean Sforza, Lucrèce aurait eu un enfant. Malheureusement pour l'hypothèse, heureusement pour la mémoire de Lucrèce, celle-ci n'eut aucun enfant en 1498. Les seuls témoignages de cette prétendue maternité consistent en deux lettres, dont l'une fut adressée le 15 mars 1498, à son maître, et datée, non de Rome où, il n'était pas, mais de Venise, par le représentant du duc de Ferrare auprès de la Sérénissime République, disant que le bruit lui venait de Rome que Lucrèce aurait eu un enfant.

La seconde lettre fut écrite, non de Rome où il n'était pas non plus, mais de Bologne, par Christophe Poggio, secrétaire du tyran Bentivoglio, au marquis de Mantoue, disant qu'il apprenait de Rome, que Perotto, premier camérier du pape, était en prison pour avoir rendu mère Lucrèce Borgia.

Il faut savoir quel foyer de nouvelles plus fantaisistes et plus absurdes, surtout plus scandaleuses et plus graveleuses les unes que les autres, était alors la ville des papes, nouvelles dont les « orateurs » italiens, avides de transmettre à leurs commettants des faits sensationnels, ne se faisaient que trop complaisamment les échos.

Voilà : on entend dire de Rome que Lucrèce a eu un enfant. A Rome, on n'en trouve nulle trace ; Burckard en son *Diarium*, si attentif à noter les faits de ce genre quand il s'agit de la fille du Souverain Pontife, n'en dit rien. Qu'importe ! Lucrèce est la maîtresse de son père parce qu'en 1498 elle a eu un enfant, qu'elle n'a pas eu, dont le père, au reste, aurait été le camérier Perotto, enfant auquel se rapporteraient, avec de la bonne volonté, les bulles contradictoires publiées par le Souverain Pontife en 1501. A y regarder de près, on voit même que la première de ces allégations, par le fait même qu'elle était adressée au duc de Ferrare, fut certainement reconnue sans fondement. En cet automne de l'année 1501 se négociait le mariage de Lucrèce avec Alfonse d'Este. En épousant Alfonse d'Este, Lucrèce deviendrait un jour duchesse de Ferrare et donnerait au trône de Ferrare ses futurs souverains. Le duc Hercule était homme de grand caractère, comme nous l'avons fait observer. Son fils, qu'il était question de remarier, était veuf de la belle-sœur de l'empereur d'Allemagne. Louis XII lui proposait la main de Louise de Savoie, la jeune veuve du duc d'Angoulême, la propre mère de François Ier. Est-il admissible que, s'il eût attaché la moindre importance aux racontars recueillis par son ambassadeur vénitien, il eût consenti à mettre sur le trône de ses aïeux une jeune femme qui avait déjà contre elle d'être la fille naturelle d'un prêtre et qui, par surcroît, aurait donné dans le moment même, pareille preuve de dévergondage et d'immoralité.

La seconde lettre n'est pas plus digne de créance que la première : en premier lieu par la fausseté des circonstances . A cette date Perotto n'était pas en prison. Y a-t-il jamais été? En outre, elle était adressée à François de Gonzague, marquis de Mantoue, gendre du duc de Ferrare. François de Gonzague est celui qui contribuera le plus au mariage de Lucrèce avec son beau-frère Alfonse d'Este. Nous le verrons, ainsi que sa femme Isabelle, accorder à Lucrèce, mariée à l'héritier de la couronne de Ferrare, toute leur estime et toute leur affection.

Ajoutons que Louis XII, très honnête homme, tenait beaucoup à la conclusion du mariage de Lucrèce avec Alfonse d'Este. Eût-il insisté sur cette union, comme il le fit, si le duc de Ferrare lui avait objecté l'inconduite de sa protégée. Ni l'un ni l'autre n'étaient caractères à mettre une gourgandine sur l'un des trônes les plus respectés de la Chrétienté.

Enfin, le comte de Maricourt, en son *Procès des Borgia*, a fait cette opportune constatation :

« L'annulation du mariage de Lucrèce avec Jean Sforza fut prononcée le 20 décembre 1497 ; que si Lucrèce avait mis au monde un enfant en février ou en mars 1498, l'annulation du mariage, fondée sur l'impuissance du mari, n'aurait pu être prononcée ».

Bien loin de prendre part, dans les salles du Vatican à des saturnales crapuleuses et de mettre au monde des enfants naturels, Lucrèce jouissait à cette date, tout au moins dans la meilleure société romaine, d'une grande considération. En veut-on une preuve nouvelle? Nous apprenons par une lettre du 8 novembre 1500, écrite par l'orateur florentin près le Saint-Siège, Francesco Capello, que le cardinal Orsini était dans une grande colère contre Alexandre VI qui venait de fiancer Lucrèce avec Alfonse d'Este. Son neveu, le duc de Gravina, avait précédemment sollicité du Saint-Père la main de sa fille, celui-ci la lui avait promise : et voici qu'il la fiançait à l'héritier de la couronne de Ferrare ! Dans son chagrin, Gravina venait de quitter la ville.

Devenue duchesse de Ferrare, Lucrèce élèvera l'infant romain à sa Cour, en le disant son frère,

ce qu'il était vraisemblablement. Et c'est encore un argument, non en faveur, mais contre sa maternité. Tandis que Lucrèce n'élevait pas auprès d'elle à Ferrare son propre fils, Rodrigo, né légitimement de son union avec Alfonse d'Aragon, mais en avait abandonné l'éducation à son père le pape Alexandre, elle aurait élevé parmi ses enfants légitimes, nés de son mariage avec Alfonse d'Este, l'enfant qu'elle aurait eu de son père ou de son frère !

« Quelques historiens, note Charles Yriarte en son livre sur César Borgia, ont insinué que l'Infant romain pourrait être le fruit de l'inceste et né de Lucrèce ; mais sa présence à la Cour de Ferrare, la protection que lui accorde Alfonse d'Este, un homme d'une extrême violence, très bien informé des faits concernant le Pontife et de celle qui devait être un jour sa femme, ne permettent pas d'admettre cette hypothèse ».

Resterait à expliquer la contradiction qui se trouve entre les deux bulles de septembre 1501. En sa *Lucrèce Borgia,* Gregorovius l'a fait très judicieusement.

Les lois canoniques, dit-il, interdisaient au pape de reconnaître un enfant né durant son pontificat. Alexandre voulait léguer à l'Infant romain, son fils, des biens considérés comme biens de famille, et le placer, quoique né durant son pontificat, sur le même pied que ses autres bâtards nés de Vanozza Catanei à l'époque où il n'était encore que cardinal, et reconnus par lui. Il trancha la difficulté en déclarant, en une première bulle, l'enfant en question fils de César Borgia, puis, l'état civil du gamin étant de la sorte bien établi et l'enfant dûment légitimé, — pour prévenir des complications ultérieures possibles, il lui maintient tous les droits accordés dans la bulle précédente, tout en confessant que Giovanni est son fils à lui.

*
* *

Il n'est pas un seul des crimes, voire une seule des mauvaises actions reprochés à Lucrèce Borgia qui ne disparaisse à l'examiner de près. Nous dirons plus : il est impossible d'imaginer un caractère plus différent de celui qui a été formé par la légende et par la littérature, que le caractère de Lucrèce Borgia tel qu'il apparaît dans les documents du temps.

Ce qui suit nous aidera peut-être à nous faire comprendre.

La diversité, parmi les hommes, des caractères et des tempéraments est très grande assurément, mais le nombre en est nécessairement beaucoup moins grand que l'infinie multitude des individus qui se sont succédé sur terre dans le cours des siècles, de sorte que, inévitablement, les mêmes caractères, les mêmes tempéraments, des natures pareilles en arrivent à se répéter.

Le tableau suivant dû à l'infatigable observateur de l'être humain que fût Retif de la Bretonne, nous fait irrésistiblement — quoique nous en ayons et fassions pour nous en défendre — penser à Lucrèce Borgia en son palais du Vatican.

Mais que les cadres sont différents ! que les conditions sont dissemblables ! Que les époques sont distantes !

Tout ce que vous voudrez : ces deux petites femmes sont identiques.

Retif se promenait des nuits entières dans les rues de la capitale, observant, scrutant, écoutant aux portes, pénétrant dans les bouges, se mêlant aux scènes les plus diverses, notant ce qu'il avait vu et entendu ; d'où est sortie cette œuvre si curieuse : les *Nuits de Paris.*

Nous sommes sous le règne de Louis XVI. Il était deux heures du matin. Retif de la Bretonne arrivait place Vendôme. Il faisait clair de lune. Sur le banc de pierre d'un hôtel se tenaient assis un homme et une jeune femme qui paraissait une enfant de douze ans. En s'approchant, Retif vit qu'elle en avait au moins dix-huit ; mais elle était petite, menue et fûtée :

— Que faites-vous, mes enfants, à pareille heure, sur un banc, dans la rue?

— Madame n'a pu rentrer, répondit l'homme, je l'ai trouvée seule à la porte et je l'accompagne le reste de la nuit.

— Mon père et ma mère, ajouta la petite dame, demeurent rue des Frondeurs et mon mari dans la rue Tirechappe. Il est sujet à boire ; alors il ferme sa porte, se couche et s'endort sans penser à moi. Je travaille chez une raccommodeuse de dentelles, rue des Capucines. Nous avions de l'ouvrage pressé ; je n'ai pu me faire ouvrir et j'ai pris le parti d'aller chez mes parents. Monsieur a vu mon embarras et a bien voulu m'accompagner. Mais je n'ai pu faire ouvrir la porte de l'allée de mes parents, alors nous nous sommes promenés, nous nous sommes assis, nous avons causé. Je me tiens près de la maison de ma maîtresse pour y rentrer de bonne heure.

— Je suis fatigué, reprit l'homme. Voulez-vous rester avec Madame?

— Volontiers.

Il se retira.

« La petite personne, dit Retif, me parut fort

naïve ; bonne, sans fiel. Elle n'en voulait ni à son mari, ni à ses parents qui lui avaient fait prendre un ivrogne malgré elle. J'attendis qu'il y eût des cafés ouverts pour lui faire accepter quelque chose et, comme elle me paraissait accablée, je la fis asseoir. Elle pencha sa tête sur moi. Je la laissai s'appuyer et elle s'endormit. Ce petit être ne connaissait pas l'inquiétude, le souci, le chagrin. Elle dormit jusqu'au jour. Nous étions sous un portail de la place Vendôme. A six heures, le portier ouvrit et fut très surpris de voir deux créatures humaines dormir paisiblement sur la dure, à la fraîcheur piquante du matin. Hélène s'éveilla et nous allâmes au café. Je la fis déjeuner ; je voulus la conduire chez sa maîtresse à laquelle cette jeune infortunée raconta son histoire devant moi. »

Comme la petite femme rencontrée et décrite par celui qui s'est nommé lui-même le *Spectateur nocturne*, notre petite Lucrèce ne connaissait ,elle aussi, ni l'inquiétude, ni le souci ; le chagrin, pour vif qu'il fût à l'assassinat d'un mari ou à la perte d'un père aimé, ne tardait pas à s'effacer. Elle non plus n'en voulait, ni à son père, ni à son frère de tout le mal, des traverses, quelques-unes épouvantables, dont ils avaient coupé sa vie ; elle aussi allait paisiblement dans son existence, par insouciance et légèreté, sinon de cœur, du moins de caractère, et par douceur et égalité d'humeur. De part et d'autre, même passivité, où nul événement, quel qu'en puisse être le poids et la violence, ne parvient à creuser un sillon profond.

« Je plie et ne romps pas » dit le roseau de La Fontaine. Petite Lucrèce ne pliait même pas, si fine, si frêle qu'il semblait que la tempête ne pût y trouver prise pour la courber.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO,
membre de l'Institut.

POEME

HYMNE A L'HOMME QUI VIENDRA

Seigneur !
Il est certain et je le sais ;
du haut de ton trône éthéré tu vas faire le geste,
qui rendra, dans le tintamarre, les remous et les ouragans, manifeste
le Sauveur ! Il viendra, fort et magnifique,
de ta voix faisant tonner ton Nom et son Nom
Il viendra,
et le monde, stupéfait à son aspect et à son commande-
[ment
extatique tressaillera en l'anxiété qui est soif et faim,
ancienne et immortelle anxiété vers la justice et la gloire, anxiété
haletante violemment pour l'amour et pour le bien, anxiété
que je n'ai jamais trouvée mensongère ni illusoire ;
mais clairvoyante, âpre et tenace, brûlante fièvre,
songe aussi,
qui m'accompagna, fidèle, à travers ma jeunesse tumul-
[tueuse,
illuminant auroralement mes longs cauchemars,
songe
d'un avenir d'or,
d'intègre, d'intrépide vertu
d'abord reconstruction par dessus les troubles démantèle-
[ments,
songe fauve
de la brumeuse réalité lointaine,
certitude aujourd'hui
de ce qui va prendre corps et s'approcher,
parmi la sourde manifestation des foules sanglantes hur-
[lant vengeance,
Certitude,
pressentiment foncier,
intrinsèque espérance de ceux
que la misère et l'opprobre et la douleur et la révolte
[consument,
certitude
que cet âge va enfin voir surgir
cet Homme !

SEVERIANO DE REZENDÉ.

Traduit par l'auteur et PH. LEBESGUE.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

MARIUS-ARY LEBLOND

Comme les Goncourt, dont ils ont aimé l'effort linguistique ; comme hier les Rosny, leurs grands amis, ils sont deux : Marius, qui, avec sa barbiche et son lorgnon, ressemble à feu Elémir Bourges, Ary, dont la large figure et la barbe carrée font penser à Gambetta ou encore à Alphonse Daudet. Ils sont deux, et ils écrivent : *je*. C'est qu'ils entendent fondre intimement leurs esprits, leurs sentiments et leurs goûts jusqu'à n'en faire qu'une seule expression. Ils ont beau y tendre et prétendre : en surface aussi bien qu'en profondeur, leur œuvre est trop riche et trop multiple pour n'être que d'un seul homme.

Quoique jeunes encore puisque ni l'un ni l'autre n'ont atteint la cinquantaine, ils ont, depuis vingt-cinq ans, déployé une activité formidable et fervente : romanciers, critiques d'art, poètes, directeurs de revue, voyageurs, conférenciers, hommes politiques dans le sens élevé du mot, — dans tous ces rôles ils ont apporté la grave et pure application d'esprits attentifs doublés de cœurs généreux.

Amoureux de la France, de sa terre qu'ils ne se lassent de parcourir, de ses arts dont ils ne cessent d'exalter les beautés, ils sont de ceux qu'un noble patriotisme n'empêche point d'aimer avec dévouement les autres peuples de la terre, puisqu'ils proclament que la nationalité française impose le devoir magnifique de se consacrer aux intérêts de l'Humanité. Et, du reste, depuis de longues années ils luttent avec acharnement en faveur des peuples deshérités, dont ils réclament la liberté et l'indépendance.

*
* *

Arrivés de l'île de la Réunion avec, au fond de leur esprit, l'image d'une France idéale et idéaliste, ils commencèrent par ne parler que des colonies où ils avaient vécu, — c'est-à-dire qu'ils eurent la sagesse de n'écrire que sur ce qu'ils connaissaient bien. Leurs nouvelles, leurs romans furent aussitôt appréciés comme étant l'expression ardente, colorée, sincère et personnelle d'écrivains observateurs et appliqués. Ils apportèrent une littérature coloniale *vraie*, pourtant nouvelle, puisqu'ils abandonnaient les clichés conventionnels, si fréquents dans la littérature exotique, œuvre souvent de voyageurs d'occasion.

Ayant vécu dans l'Ile de la Réunion, voyagé et séjourné dans plusieurs autres colonies, Marius Ary Lebond nous offraient la peinture de l'âme primitive et à la fois complexe des multiples races qu'ils y avaient connues de près. Leur littérature coloniale qui, à leurs yeux, ne doit, du reste, pas être considérée comme exotique mais comme faisant partie de la grande France, n'était pas que stricte et riche observation, mais une littérature de généreuse et ferme interprétation. Dès leurs premiers romans se manifestaient leurs préoccupations politiques dans le sens social du terme. Sans donner un aspect de thèse à leurs œuvres, lesquelles demeuraient purement littéraires, purement artistiques, ils suggéraient indirectement des idées sur les rapports des différentes races, sur les caractères de la civilisation européenne en face de l'âme noire ou jaune. Cette tendance « socialiste » et « internationale » devait de plus en plus fort occuper leur esprit.

D'éducation austère, d'âme religieuse dans le sens large et abstrait du mot, Marius-Ary Leblond ont su voir et comprendre les multiples visages, — sensuel, puéril, idéaliste, animal — des différentes races parmi lesquelles ils avaient passé leur jeunesse.

Celui-là même qui n'a jamais foulé le sol d'une colonie, peut se rendre compte de la sincérité et de la vérité avec lesquelles leurs œuvres sont bâties, non seulement grâce au ton que l'on y trouve palpitant de vie, mais à cet autre caractère capital et précieux, à savoir que les différents types qu'ils dépeignent présentent des particularités essentielles. A ce sujet, leurs *Sortilèges*, recueil de quatre longues nouvelles, sont démonstratifs. Ces *Sortilèges*, que je n'hésite pas à placer parmi les nouvelles les plus belles de toute la littérature française, décrivent quatre races différentes : l'Indien, le Malgache, le Cafre et le Chinois. Chacun de ces quatre types est dépeint avec une telle personnalité propre, au détail psychologique tellement spécifique et si vivant, que ce livre pourrait servir à une étude comparative de ces quatre races.

C'est un véritable monument littéraire et documentaire que Marius-Ary Leblond ont élevé, avec soin et persévérance, à la vie des colonies françaises, dans *Le Zèzère*, *Le Secret des Robes*, *La Sarabande*, *L'Oued*, *Anicette et Pierre Desrades*, *Fétiches*, *Ulysse Cafre*, et j'entends réserver une place toute particulière à *L'Ophélia*, pur chef-d'œuvre par sa construction nette et sûre, par la haute envergure du sujet et par son expression simple, colorée et suggestive. Ce roman, qui se passe dans une île isolée de l'Océan Pacifique ne contenant qu'une demeure, possède toutes les qualités d'une œuvre digne d'être aimée de ce qu'on appelle « l'élite » ainsi que du « grand public ». Suggestive description de cette île dont les oiseaux créent la seule richesse, que, dans un geste symbolique, l'unique colon chasse malgré lui, comme on détruit, sans s'en douter, un grand idéal indispensable.

Je recommande vivement ce roman aux cinéastes. Ils y trouveraient matière à un film magnifique, vivant, curieux, émouvant et d'une très forte impression.

*
* *

Dès leur arrivée en France, Marius-Ary Leblond créent un périodique, *La Grande France*,

où, malgré leur jeunesse, ils plantent les jalons de leurs idées sociales.

« Il suffit à la France, disent-ils, d'être *moralement* grande : la grande France est celle qui a appelé l'Europe à la liberté et à la fraternité, qui a défendu, dans la mesure du possible, les intérêts des petits peuples, qui a soutenu leurs revendications. La grande France est l'âme purement désintéressée des futurs Etats-Unis d'Europe ».

Cette conception, artistique et internationale, d'une grande France n'a pas, un seul instant, cessé de se dégager de leur multiple activité, laquelle n'a jamais glissé vers l'impéralisme.

En 1909, l'Académie Goncourt accorde son prix à leur roman *En France*, qui est comme le cordon ombilical reliant leur littérature coloniale à leur œuvre métropolitaine. Sans renoncer aux projets de travaux coloniaux, ils vont de plus en plus vers l'étude, vers la peinture de la vie en France et en Europe. Ils nous donnent ainsi un certain nombre d'essais et de romans : *La Pologne Vivante, la Société Française sous la IIIe République, L'Idéal du* XIXe *siècle, La France devant l'Europe*, etc., ensuite vient ce roman frais comme un honnête sourire, *L'Amour sur la Montagne*, où la jeune fille reprend, sur le terrain de l'amour, la place qu'elle a perdu depuis bon nombre d'années, et *Nature*, poèmes en prose qui sentent bon le foin et l'espace, saine exaltation de l'amour intégral en face des plantes, des bêtes, de la vie, car *tout ce qui est pur, tout ce qui est naturel, tout ce qui est grand, les attire et les captive*. Voilà pourquoi Galliéni, le grand homme de travail et de probité, devait les intéresser rapidement.

Marius-Ary Lebond ont approché de près un nombre important d'hommes politiques, dont Bourgeois, Poincaré, Viviani, Briand, Leygues et vingt autres, mais Galliéni possédait si bien les qualités qu'ils exigent d'un homme public, — probité, force de travail, culture générale, vues d'ensemble sur toute chose et surtout dévouement intégral et sans réserve à la cause publique, — qu'un lien solide et affectueux les attacha au grand général. C'est les Lebond qu'il chargea d'écrire l'historique de son ministère, ce qui nous valut deux volumes de mémoires, de notes et d'impressions d'un intérêt extrême : *Galliéni parle*.

C'est là, dans ces deux volumes, que se devine le roman en quatre parties que Marius-Ary Leblond nous donnent maintenant : *Les Martyrs de la République*. Si, dans leur *Galliéni*, ils exposent les idées et les sentiments du gouverneur militaire de Paris, il n'en est pas moins vrai que leurs propres idées et sentiments, leurs préférences et leurs admirations respirent dans cette œuvre d'honnête et objective ferveur.

On y peut aisément constater que l'amour de Marius-Ary Leblond pour leur pays est sans aveuglement et sans parti-pris et que les idées les attachent bien plus que tel ou tel homme. Ce qui est réconfortant, c'est ceci : alors même qu'à nos yeux ils ont tort, les Leblond le font avec une bonne foi et une générosité qui impriment de la beauté à leur attitude. Les partis, les hommes ne les intéressent qu'en fonction des caractères, des conceptions d'ordre général, des actes qu'ils nous apportent. Avec la même admiration et dans une même page, à divers points de vue, Marius-Ary Leblond ne voient pas d'inconvénient à citer Barrès à côté de Jaurès, Léon Daudet à côté de Combes.

Certains hommes politiques voient avant tout la politique, les intérêts de leur parti ; pour Marius-Ary Leblond, la politique n'est que ce qu'elle doit être, à savoir un *moyen*, un moyen au service du Pays. Jamais ce ne doit être un but. D'une manière générale, l'Homme politique s'imagine être un pouvoir, alors qu'il n'est qu'une arme, qu'un outil ; le ministre se croit obligé de défendre avant tout son ministère, alors qu'en réalité, entre lui et « son » ministère, il y a le Pays, le Pays qui, seul, devrait dicter sa conduite.

Toutes ces idées se trouvent, à côté d'autres, dans le *Galliéni parle*, déjà. On y peut voir aussi la haine de l'alcool, l'amour du travail, de la bonté et surtout l'amour du peuple. Je sais que depuis vingt-cinq ans, Marius-Ary Leblond se préparent à écrire une *Beauté du Peuple ;* mais telle est leur probité intellectuelle et tellement grande à leurs yeux est la noblesse du peuple et de la démocratie, qu'ils n'osent pas encore entreprendre la réalisation d'un labeur aussi splendide et aussi grave. Car ce qui forme un des caractères de ces deux écrivains, c'est justement la gravité avec laquelle ils envisagent les problèmes de l'humanité et les aspects de la vie. *La Vie*, c'est, du reste, le titre de la Revue qu'il dirigent depuis bientôt quinze ans, avec une unité de vues et de direction surprenante.

Cette gravité et cette unité dans leur existence est, pratiquement, — il faut bien le dire, — le point faible de leur belle carrière : la foule des petits s'effarouche, celle des mesquins s'esclaffe en face de ces deux hommes intègres, qui ne gaspillent pas leur rire dans la légèreté et qui cherchent leur joie dans les hauts plaisirs artistiques et leur satisfaction dans l'accomplisse-

ment du devoir intégral. Les moindres faits, les activités les plus modestes, ils entendent les rattacher aux intérêts de la France et de l'humanité.

En somme, si rien de ce qui est « paraître », de ce qui est superficiel, ne les retient, tout ce qui est vivant les intéresse. Il suffit, pour s'en convaincre, de connaître leur intérieur, véritable musée d'un éclectisme intelligent et d'où tout snobisme est exclu. Meubles, peintures, sculptures, poterie, éditions de luxe, l'ancien aussi bien que le moderne sans préférence autre que celle du talent, — il y a là une importante collection réunie avec un rare discernement. On y peut voir Odilon Redon à côté de David, Charles Lacoste voisiner avec Le Nain, et le grand Bourdelle parmi des masques nègres.

Ce sont donc ces deux hommes, ces deux écrivains qui, après de nombreux voyages à travers la France, les colonies et l'étranger, après avoir étudié la vie de toutes sortes de pays, après avoir frayé avec un grand nombre d'hommes politiques de première importance, après avoir longuement et solidement réfléchi aux aspects de la vie politique et sociale, ont écrit *Les Martyrs de la République*, roman contemporain, histoire dramatique — sous son aspect littéraire — de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Nous y rencontrerons des prêtres et des laïcs, des violents et des êtres doux, des gouvernants nommément désignés. A travers le récit, à travers l'intrigue, à travers le détail vivant, nous apercevrons la conception politique et sociale de Marius-Ary Leblond et nous verrons comment la maladie politique peut miner l'amour et la famille. Quelle que soit leur conception, quelques conclusions qu'elle entraîne, nous savons dès maintenant qu'en plus d'une œuvre hautement et largement artistique, nous nous trouverons en présence d'une sincérité intégrale appuyée sur des faits multiples et sur une réflexion appliquée. Nous savons dès maintenant que nous nous trouverons en présence d'une *Œuvre*, écrite par des *Hommes*.

MATEI ROUSSOU.

CE QUE LA LITTÉRATURE DOIT A UNE COLONIE : LA RÉUNION

Pas un département français ne peut se flatter d'avoir donné à la littérature autant de si grands ou séduisants écrivains, dont, en cent ans quatre — Parny, Leconte de Lisle, Edouard Hervé, Joseph Bédier — furent de l'Académie Française et un, Dierx, l'eût été s'il n'avait refusé de s'y présenter, alors que la population blanche — cultivée — de l'île s'élève seulement à quelques milliers d'âmes et qu'un éloignement considérable interdit presque aux neuf dixièmes de ses habitants d'aller à Paris chercher un éditeur. La fécondité intellectuelle de la Réunion apparaît d'autant plus prodigieuse.

A quoi tient-elle ?

On a généralement répondu que la beauté de la nature, si majestueuse en Suisse, n'y a pas fait jaillir d'aussi grands poètes. En effet, nous attribuerons bien plutôt cette fécondité à la sentimentalité de la race créole : enveloppant et échauffant l'âme de l'enfant, elle le rend particulièrement sensitif à la naïveté, à l'exubérance et à l'esprit des gens de couleur qui l'entourent et le cajolent, au pittoresque des fêtes et des mœurs, au chatoiement des paysages et de la mer. Le caractère du panorama, sa sublimité, le rapprochement magnifique des cîmes sereines et de la mer agitée, la *fierté* éprouvée à revendiquer la suprématie de splendeur pour leur petite patrie sont des déterminantes plus actives que cette splendeur elle-même. Le récit des voyages innombrables accomplis par tant de créoles qui reviennent à l'île ou y écrivent crée aussi une atmosphère propice à la vocation littéraire. L'humanisme et l'humanitarisme entretenus par la culture française viennent ordonner et épanouir chez maints enfants de la Réunion les dons expressifs de compréhension et de propagande qui se gaspillent dans d'autres îles par l'effet des préjugés, voire des haines de races. Enfin, le créole, même quand sa personnalité est farouche, s'avère infiniment moins individualiste que le fils d'autres nations intelligentes : sa modestie enthousiaste et le goût de l'idéal entraînent sa timidité native à poursuivre la perfection comme une possession amoureuse du monde.

Pour goûter tout l'enchantement de l'île, il ne suffit point de contempler les sites et, d'ailleurs, vous ne les comprendrez bien eux-mêmes que si vous avez lu, relu Leconte de Lisle et Dierx ; de même vous ne comprendrez bien tous les auteurs réunionnais, Joseph Bédier ainsi que Parny, et comment Galliéni a admiré le créole dans l'amiral Lacaze, que si vous avez étudié autant que la nature, les femmes et le milieu. Ce n'est pas que la société soit toute aussi « littéraire » qu'elle le pourrait, devrait l'être ; les professeurs ne vont pas assez dans les salons, dans les familles ; on n'y parle pas de ses lectures : cela paraîtrait « poseur ». Ceux qui savent ont peur de sembler vouloir le montrer. Tout au contraire de ce qui se passe dans les salons parisiens dont le prosélytisme, même snob, fait la vitalité. Pour lui donner une juste idée de la valeur créole, ce n'est pas dans telle ou telle case que nous ferons entrer l'étranger de passage, sauf s'il désire trouver la compagne « enchanteresse » ; nous le conduirons à l'Hôtel de Ville, à une conférence de Georges François, de Poucque, du Dr Ozoux, ou de Victor Gautrez : *Les figures de femmes créoles dans la poésie française. La conception que les Européens ont des créoles. Rapports entre la poésie et la science. Le sentiment de la nature à La Réunion.*

Presqu'autant qu'à un concert, la société s'y presse et ce n'est jamais par le fait du snobisme, extrêmement rare aux colonies. Le gouverneur est présent, écoute de sa figure sérieuse et préoccupée de recevoir de partout les directives qui ne lui viennent pas du ministère ; les hommes d'affaires, les grands agriculteurs accompagnent leurs familles, recherchant tous divertissements intellectuels qui ne soient pas chargés d'une érudition fastidieuse : ils aiment les sujets qui, brièvement, les mettent au courant des derniers progrès de la métropole dans la philosophie, la science, les arts. Les figures s'animent aux formules qui éclairent. Les femmes brillent aux mots d'esprit. Tout ce milieu est des plus attachants, très intelligent, pas très curieux, mais plein de bonne volonté, et ceux qui ont occupé les plus hautes situations sont modestes, attentifs. On a vu à Saint-Denis le vénérable de la Loge aller écouter Mgr Fuzet pour admirer la composition de ses sermons. Un homme simple, désintéressé, passionné pour les buts qu'il poursuit, peut tirer d'un tel public les plus magnifiques résultats pour le service de l'idéal français et même de l'Etat.

Quelle est la nature de l'intelligence des créoles ? Est-elle vraiment féminine, comme on l'a dit ?

Au premier âge, elle se porte vers l'amour des oiseaux, entre tous les animaux, des palmiers et des bananiers entre tous les arbres, des floraisons écarlates de flamboyants. Elle est tendre, tour à tour lente et prompte, plus nerveuse que musclée, plus fière que vaniteuse. Le pressentiment de l'amour se confond presque chez tous avec l'éveil du sens de la poésie, aussi favorisé par le salon créole — celui qui rappelle le plus la cour d'amour du moyen âge — que par la nature. Le sens élégiaque est aussi répandu que le sens épique est rare et volontiers criblé d'épigrammes ; et c'est pourquoi le poète lépreux Dayot se trouve si souvent récité par les jeunes filles dont les joues sont les plus saines, la romance langoureuse préférée aux récitatifs. La société créole se montre à la fois courtoise et moqueuse. La jeune fille fait l'éducation du jeune homme à coups de « fichants ». Le sens critique est donc aussi spontané que la prédisposition poétique : il ne s'exacerbe guère jusqu'à l'humeur satirique et l'esprit de persécution. L'éloignement entretient un sentiment général d'être abandonnés, mais celui-ci ne tourne pas à l'amertume, simplement à une mélancolie persifleuse qui tient lieu de philosophie.

Voilà le grand écueil qu'il importe de signaler aux éducateurs des vieilles colonies ; la moquerie nous paraît le plus dangereux gaspillage, voire dévergondage, de l'intelligence créole ; paresse des esprits malicieux, elle émousse ou décourage bien des facultés studieuses éveillées vers le progrès. La moquerie est la Circé des îles françaises, Antilles ou Mascareignes. Elle ne détourne d'ailleurs de l'action que les gens mous, les oisives et les belles susceptibles. Le créole, quoique volontiers désintéressé, est pratique ; on a eu grand tort de l'accuser d'inhabileté aux affaires ; il sait s'y prendre, il a de l'entreprise ; seulement peut-on dire que beaucoup se laissent trop vite entraîner à la spéculation. L'imagination de Dumas père n'a pas manqué à un Grenard, qui fut un créateur, à bien d'autres organisateurs de banque ou de crédit qui avaient, sinon toujours les connaissances techniques, l'étoffe du grand banquier. On n'y a pas assez songé, pour peu qu'ils débutent par des études spéciales à Paris et qu'ils entretiennent leur intelligence, nombre de créoles sont prédestinés à devenir les meilleurs banquiers de l'Océan Indien. La qualité principale n'est pas la précision mais une souplesse intuitive et inventive.

Il y a un génie créole, qui n'est pas le génie colonial. Si vous voulez en sentir le prix, pensez à Leconte de Lisle ou à Dierx, nous affirmons même qu'il est dans l'auteur de *Tristan et Iseult,* sans d'ailleurs le limiter en le circonscrivant dans l'expression de leurs sensibilités. Une philosophie contemplative, presque indienne, de la vie, mais énervée ou musclée par l'exaltation française (que le climat rend tout juste un peu passive) ; l'adoration de la beauté, assez rare chez les coloniaux des pays neufs ; le goût prédominant de la grâce ; l'art de la politesse ; le besoin d'admirer, surtout, l'Européen ; le désir enthousiaste et ensorceleur ; une sorte de langueur musicale ; un goût de sieste artiste pour les sens et la pensée ; la mémoire distillant sans cesse un miel de souvenirs ; une sensualité de l'œil pour les nuances roses ou azurées ; le choix original du détail esthétique là où beaucoup d'Européens ne cherchent que l'intérêt ou le pittoresque ; quelque dédain du luxe, sinon toujours du faste ; l'absence d'avarice et même d'économie ; un caractère aryen prononcé ; la révérence de la pureté et l'apothéose de la jeunesse ; un penchant à l'extase ; un natif édénisme qui ne contrarie point une courtoise sociabilité ; un instinct de la fécondité qui éloigne presque tous du pessimisme de Leconte de Lisle et de Dierx ; en voilà des traits. Ils s'harmonisent tous dans une sorte d'intimisme de l'exotisme où les créoles goûtent, avec simplicité et gourmandise, le merveilleux de la nature et des mœurs coloniales — qui paraît extraordinaire aux Européens sédentaires — parce qu'il est pour eux l'atmosphère même qui nourrit et compose leur personnalité dès la naissance.

UN SIECLE DE LITTERATURE INTENSIVE

C'est la note élégiaque qui prélude. On peut même dire que les chefs-d'œuvre de l'élégie ont été donnés à la littérature française par ses créoles, ou des créolisés comme Desbordes-Valmore ou Jammes.

Evariste Désiré de Forges de Parny est né à Saint-Paul, où il végéta dix ans, fit ses études à Rennes, se crut la vocation religieuse, entra au Séminaire, le quitta précipitamment pour l'armée où il devint officier de dragons ; il y fonda la société anacréontique *La Caserne.* Un ordre de sa famille (1) le rappela à Bourbon a vingt ans; il y connut Esth Lelièvre,qu'il chanta sous le nom d'Eléonore ; chargé de son instruction musicale, il fit d'elle son « écolière en amour ». Mais son père, s'opposant au mariage, le renvoya désespéré en France. A Paris, il publia les *Poésies Erotiques* (1778) qui lui assurèrent la renommée ; Voltaire l'appelait « son cher Tibulle ». Quand il revint à la Réunion, il trouva Eléonore mariée ; son chagrin se transmua en nouvelles *Elégies,* son chef-d'œuvre, dont le succès fut immense. Ses contemporains estimaient qu'il était le premier à « faire parler le véritable amour ». « Eléonore, dit Foucque, devint la rivale de Julie et de Corinne, et, jusqu'au jour où viendra Elvire, c'est elle qui entretiendra la flamme dans l'imagination de la jeunesse française. »

Aujourd'hui, les Européens, polissons en bibliophilie, voient davantage en Parny l'auteur de *La Guerre des dieux* (1799) ; il ne faut guère tenir compte de cette production des années les plus corrompues de la Révolution. Les créoles, justement, passant sur l'érotisme qui déplaît au pays, goûtent de lui la jeunesse toujours fraîche de ses poésies amoureuses et ses *Chansons Madécasses* (1787). Le critique très connu, Henri Potez, qui a consacré un livre érudit à l'*Elégie en France avant le romantisme* (1889), juge que, « si l'on met à part l'admirable poète antique que fut André Chénier, Parny est l'exemplaire le plus parfait de la poésie d'un siècle qui n'en n'eut guère ».

Antoine de Bertin, né en 1752 à Sainte-Suzanne, fils d'un « commandant de l'île », passa une partie de son enfance au chateau de Gol, dans une vie luxueuse, parmi un peuple d'esclaves. A 19 ans, on l'embarqua pour la métropole, où il fit d'excellentes études, devint capitaine de chasseurs à cheval, rejoignit les Parny et « *La Caserne* », entra à la cour comme écuyer du comte d'Artois, conquit la bienveillance de Marie-Antoinette. Après diverses collaborations aux Almanachs des Muses, il publia ses *Amours,* qui le sacrèrent poète élégiaque. Les deux premières parties célèbrent Eucharis (Marie-Catherine Santuary). que son père lui interdit formellement d'épouser; la troisième, Catilie, qui le consola de la trahison de sa maîtresse avant de faire un mariage fortuné. Sa mobilité se plut à de nombreux voyages dans les provinces françaises ; en 1789, il s'embarqua pour Saint-Domingue, où il devait épouser Mlle de Lestang ; dès son arrivée, il tomba dangereusement malade ; on les maria alors qu'il avait à peine la

(1) Nous résumons ici Hippolyte Foucque, agrégé des lettres, qui a accompli sur place l'étude documentaire et sensitive du sujet.

force de prononcer le « oui » sacramentel. Il expira quelques jours après à trente-huit ans.

Le classicisme est représenté dans la première moitié du XIXe siècle *par Etienne Azena* (1776-1851), fabuliste et traducteur de Virgile ; puis par le Millevoye créole, *Eugène Dayot* (1810-1852), martyr de la lèpre, qui mérite d'être cité pour la « sincérité poignante de ses sentiments », pour son roman historique révélateur sur la chasse aux esclaves marrons, *Bourbon Pittoresque* (on le trouve dans les *Œuvres choisies*, Challamel, 1878) (1).

Judicieusement, Foucque classe parmi les romantiques *Auguste Lacaussade*, qui naquit en 1817 au Champ Borne, d'une humble famille ; ce second péché originel lui ferma le Collège Royal et lui ouvrit la solitude où croît l'admiration de la nature. Il alla faire à Nantes ses études, revint tâter du notariat à Bourbon, regagna la France, où il se voua à la littérature. En 1839, il publia les *Salaziennes*, dédiées avec ferveur à Hugo, puis la traduction des *Œuvres Complètes d'Ossian*. Devenu secrétaire de Sainte-Beuve, il collabora aux grandes Revues et devait même en diriger une. En 1852, parurent ses *Poèmes et Paysages*, couronnés d'un prix important par l'Académie Française en 1861. Les *Epaves*, 1871 ; *Le cri de guerre* et le *Siège de Paris*, 1888 ; la traduction des poésies de Léopardi. Il vivait d'une pension du Conseil général et d'une place de bibliothécaire au Luxembourg. Il mourut à 80 ans, en 1897. La gloire et la sublimité de l'œuvre de Leconte de Lisle ont quelquelque peu terni la valeur de la sienne. Elle est faite d'un ardent sentiment de la nature, auquel manquent la précision et le relief mais non la tendresse, la musicalité, l'extase.

Comme le Piton des Neiges, Leconte de Lisle domine la littérature réunionnaise en même temps que tout le mouvement parnassien. Né à Saint-Paul en 1818, il passa dans l'île nombre d'années de l'enfance et de la jeunesse ; il est essentiellement créole jusque dans son hellénisme ; la Grèce, l'Inde, la Perse, la Chine, l'Océanie, il les a contemplées à travers la Réunion, dont les vues si variées ont composé sa vision synthétique du Monde. Quand il revint pour la seconde fois en France, il participa avec énergie au mouvement socialiste et à la Révolution de 1848 ; l'échec de celle-ci le fit rentrer pour jamais dans la solitude, où il distilla longuement le miel des souvenirs créoles. L'originalité farouche et la puissance altière de ses livres lui valurent l'admiration de Hugo, qui le désigna comme son successeur à la vénération de tous les poètes. Il mourut en 1894, avec le rayonnement d'un olympien.

Tout son génie lui vient de la Réunion ; il est très précisément la synthèse de toutes les races qui s'harmonisent depuis longtemps sous le ciel de la Réunion. C'est pour avoir vécu en son adolescence au milieu d'Indiens, de Madécasses, d'Arabes et de Cafres, qu'il prit ce goût des races qui devait lui donner l'idée splendide de ces poèmes où chaque race a pris sa place caractéristique et éclatante, qu'il réalisa cet exotisme pour ainsi dire universel qui ne pouvait être l'œuvre que d'un Français né aux colonies ; c'est pour avoir grandi dans une île aux hautes montagnes sauvages, aux ravines de fraîcheur mélodieuse, aux forêts parfumées et quasi vierges, c'est pour avoir senti son âme éclore sur une terre nouvelle qu'il se découvrit, aussitôt en France, la fierté d'être un homme nouveau, qu'il proclama son culte de la pureté, de la chasteté, qui est en même temps le culte de la beauté et de la force. Le premier, Leconte de Lisle bouleversa la conception qu'on gardait jusqu'alors du créole : les romans de Bernardin de Saint-Pierre, de Châteaubriand, de Lamartine, de Balzac et de George Sand avaient habitué les Européens à considérer le créole comme un être indolent, gracieux, léger, badin. Baudelaire a avoué son étonnement que Leconte de Lisle fût créole. Il pensait aux Bertin et aux Parny et il était surpris de la profondeur philosophique de l'esprit de Leconte de Lisle, de la fermeté et de la noblesse de son caractère. Si vous ne perdez pas de vue qu'il fut le premier à avoir exprimé non seulement la grâce parfumée de son île, mais la splendeur de toute la nature africaine, héroïsant en images diamantaires et en rythmes immortels l'esthétique de sa flore et de sa faune, que, le premier, il transposa dans une langue européenne le génie indien et le génie persan, qu'il défendit dans les vers les plus éloquents les indigènes de l'Océanie, traqués par l'anglo-saxon, vous conviendrez qu'il aura contribué plus que qui que ce soit à faire de la petite île française où il naquit le foyer de civilisation de l'Océan Indien ; et il n'est pas impossible qu'on puisse dire un jour que Bourbon a joué dans la mer des Indes le même rôle que la Grèce antique dans la Méditerranée.

Léon Dierx, né à Saint-Denis 20 ans après, fut son élève sans jalousie. Il n'est pas moins

(1) C'est un roman que les jeunes devraient reprendre et refaire.

intimement créole. Ses *Poèmes et poésies* (1863), ses *Lèvres closes*, ses *Amants* (1879), font briller tendrement un exotisme presque virginal, le culte de la beauté, le sens le plus musical de la peinture (il célébra en odes Corot et Puvis de Chavannes), un pessimisme mélodieux qui n'est que la forme parnassienne du génie élégiaque. A la mort de Mallarmé, il fut élu prince des poètes et mourut en 1912.

Son ami, *Emile Bellier* (1837-1905), *François Saint-Amand*, *Emile Cotteret*, *Auguste Vinson*, furent des poètes à qui la sensibilité ne manque point ; *Auguste de Villele* a un sens plus puissant de la couleur locale et de la poésie essentielle.

Jean Ricquebourg, qui idolâtrait Léon Dierx et honore le Parnasse, publia chez Lemerre ou d'autres éditeurs, plusieurs volumes qui le mettent au premier rang des poètes français d'Indochine et il y a longtemps que les Réunionnais d'Indochine auraient dû lui élever un buste car ses *Chères Visions*, les *Coupes de Porphyre*, *les Nénuphars*, *les Héroïsmes*, *l'Encens et le riz*, *la Terre du Dragon* attestent un très noble et studieux talent, la conscience avec la passion de son art, la compréhension sensitive des êtres et des choses de notre empire d'Asie.

Georges François débuta par le symbolisme avec un talent indolemment mallarméen que des séjours artistes en plusieurs colonies ont clarifié de visions vives, rapides, colorées.

Auguste Brunet a donné, en 1920, *Les Exils Dorés des Iles*, d'un art très raffiné et debussyste, dont le nostalgisme s'apparente à celui de Jammes, dont le vers s'égale souvent aux plus exquis.

André Cazamian a publié chez Grasset et Lemerre *Sous le voile*, *les Feuilles de l'Arbre*, où des sentiments très délicats, des idées décoratives, une philosophie méditative s'expriment avec une recherche subtile de mètres souples. *Raphael Barquissau*, comme lui universitaire, a fait imprimer à Saint-Denis *L'Année mélancolique* et *le Livre des fiancés*, auquel s'ajoutèrent bientôt de sensibles et savants poèmes d'Indochine.

Dans la prose s'affirma d'abord *Edouard Hervé* (1835-1899). Né à Saint-Denis, il fit les plus brillantes études, eut le prix d'honneur de philosophie au Concours général et entra avec le numéro un à l'Ecole Normale, mais il démissionna pour se vouer au journalisme. Il mena campagne contre l'Empire, refusa une préfecture, et, sous la République, se proclama monarchiste, fonda en 1873 le *Soleil*, auquel il donna de l'éclat, collabora à la *Revue des Deux Mondes*. Il était la loyauté même, proclama Sully-Prudhomme, et Maxime Du Camp célébra son « unité morale ». « C'est une des premières plumes diplomatiques de l'Europe », disait J.-J. Weiss. Sa *Crise Irlandaise* a prouvé qu'il fut « un des esprits les plus profonds de ces quarante dernières années » (Paul Deschanel). Ses œuvres, comme les essais historiques de Leconte de Lisle, attestent que les Réunionnais atteignent à un esprit politique élevé et puissant par le respect des races, de leurs valeurs et de leurs droits.

Joseph Bédier s'apparente à lui par la haute moralité de l'esprit, la précision et la délicatesse du sens critique, la fermeté des vues et la décision des idées, un humanisme transcendental comme celui de Leconte de Lisle. Tout cela se signifie avec énergie dans ses *Crimes allemands* et son *Effort français ;* mais, bien avant, ses *Fabliaux* et ses *Légendes* attestent qu'à toutes ces qualités s'ajoutent une finesse intuitive, une discrète mais intense faculté poétique qui lui ont permis de donner à ses thèses la richesse d'une compréhension sensitive de la complexité de la vie. L'auteur de *Tristan et Iseult* n'est pas seulement un grand poète, comme plusieurs autres de ses compatriotes, mais une haute conscience morale. L'énergique droiture de Leconte de Lisle, d'Edouard Hervé et de Joseph Bédier fait resplendir que la Réunion a des cîmes morales aussi élevées et sereines que ses pures montagnes.

Dans l'Université, un autre Réunionnais, Louis Cazamian, professeur à la Sorbonne, s'est fait un nom très respecté. Ses ouvrages, *Le Roman social en Angleterre*, *Carlyle*, *La Grande-Bretagne et la guerre*, *L'Evolution psychologique de la littérature anglaise*, font autorité.

Pierre Alype s'est distingué, lui, dans l'histoire coloniale. Ses livres sur l'ingérence de l'Allemagne dans notre empire colonial, sur l'Abyssinie, sont des œuvres remarquables d'érudition, de jugement diplomatique, de dialectique, de vues nettes, énergiques et amples. Gouverneur de Damas pendant l'insurrection, il s'est attesté dans l'action comme par la plume un esprit organisateur très lucide.

Nous ne mentionnerons ici nos livres que pour marquer tout ce que nous devons à notre île natale, même dans le genre de la critique que nous avons tâché de renouveler par la sensibilité créole.

L'idéal du XIXe *siècle* offre une philosophie et une anthologie de l'édénisme. Comme Edouard Hervé s'était par devoir laissé attirer à l'Irlande,

sans même penser à cet exemple, nous nous sommes voués à la défense de la *Pologne vivante*, de plusieurs autres nationalités pour lesquelles a été créée *La Vie*, où les idées les plus chères à Leconte de Lisle sont développées et adaptées au devoir français contemporain par plusieurs Réunionnais. C'est l'impersonnalisme hérité de Leconte de Lisle que nous avons appliqué, en opposition au subjectivisme de Loti, à rénover le genre du voyage dans *La grande île de Madagascar*, où la sympathie créole s'attarde à exprimer le plus fidèlement les âmes indigènes. Nous ne parlerions pas de nos romans si nous ne devions ici, par piété de reconnaissance envers notre île, attester que nous lui devons psychologie et esthétique. Dans le *Miracle de la Race*, nous avons voulu donner au jeune enfant créole un bréviaire de la poésie et de la charité nécessaire à son bonheur individuel et à l'accomplissement de son devoir envers ses compatriotes. *Ulysse Cafre* est le témoignage que la Réunion apporte aux autres colonies pour l'élucidation de la morale dont ils peuvent tirer le plus d'ordre et d'altruisme.

Ce sentiment de mission, plus ou moins conscient, a toujours inspiré les autres écrivains réunionnais ; les hommes politiques, *François de Mahy* (1830-1902), plusieurs fois ministre, qui a laissé, outre ses discours qu'il faudrait recueillir, un charmant *Voyage autour de la Réunion et de Madagascar ; Dureau de Volcomte*, *Edouard Leroy* (1847-1920), auteur d'études (*Pour la France*, la *Dépopulation de l'Isère*, la *France sauvée*). *Louis Brunet* (1841-1906), poète, journaliste, romancier, historien, sénateur, a joué un grand rôle très actif d'animateur, d'illustrateur et de propagandiste. Il a eu l'intelligence des sujets locaux qu'eussent conseillés Erckmann-Chatrian : *Histoire générale de l'Association des Français créoles*, *Rigaud de Montaudevert*, *Fille de France* et un esprit national vigilant : *Denfert-Rochereau*, *l'Œuvre de la France à Madagascar*, *De Marseille à Tamatave*. Et il a été l'éducateur de ses quatre fils, tous remarquables : le poète Auguste, gouverneur général, puis député ; Charles, essayiste barrésien, Sully et Emmanuel, qui sont en belle place dans l'Anthologie des écrivains morts à la guerre.

A côté de la famille Brunet s'est fait aussi fort apprécier la famille *Azema* ou, à côté du poète, il y a l'historien, Georges Azéma (1821-1864), deux médecins et hommes politiques et publicistes, Mazaé et Henri Azéma, auteur du *Journalisme à l'Ile de la Réunion*. Il faut citer à côté d'eux *Elie Pajot*, *Crestien*, auteur des *Causeries historiques* ; *Voloy Focard*, *Emile Trouette*, *H. Lacaze* ; le savoureux *Dr Vinson*, qui a laissé entre autres un livre fort intéressant sur Madagascar d'avant la conquête, où il avait été médecin de la reine.

Sans conteste, le plus important historien est *Jules Hermann* (1845-1920), né à Saint-Pierre, qui fouilla dans les notariats et les archives de quoi constituer une vivante et vivifiante *Colonisation de l'île Bourbon*, avec plusieurs autres ouvrages d'érudition et d'intuitions curieuses. Polémiste, essayiste, premier président de l'Académie de la Réunion, personnalité intense et savoureuse, il a grandement contribué à éveiller la conscience de l'île chez les créoles comme son successeur, l'exquis professeur *Meziaire Guignard*, en a propagé la conscience poétique.

Le lycée de la Réunion, où se font d'excellentes études, où se sont formés tant de hauts fonctionnaires de nos grandes colonies, s'honore de professeurs de premier ordre parmi lesquels aujourd'hui se distinguent particulièrement *Raphaël Barquissau* et *Hippolyte Foucque*, à qui l'on doit des volumes d'histoire littéraire et de critique qui valent par la science et la finesse les plus sérieuses productions métropolitaines.

Même dans la critique d'art, la Réunion est brillamment représentée par *Ambroise Vollard*, célébrité parisienne qui, dans son *Cézanne*, son *Renoir*, s'est créé une manière d'un engouement et d'une causticité fort originaux.

La richesse d'une telle production montre avec éclat tout ce qu'une direction métropolitaine plus vigilante pourrait tirer de ses Vieilles Colonies pour le développement intellectuel et patriotique des nouvelles qui ne sauraient de longtemps avoir d'égales ressources, pour le rayonnement du plus pur génie français jusqu'aux antipodes.

MARIUS-ARY LEBLOND.

SATISFAIT

(Nouvelle.)

La satisfaction est sans doute le but suprême que la vie nous propose. Etre satisfait c'est la même chose que d'être heureux.

On court après le bonheur, on recherche la satisfaction. Les uns en amassant de l'argent,

les autres dans la boisson, d'autres encore dans l'amour. Quelques-uns, peu nombreux, dans le travail. Mais il en est peu qui trouvent ce qu'ils cherchent.

J'ai vagabondé une bonne partie de ma vie et j'ai rencontré bien des hommes, mais une seule et unique fois, j'ai trouvé un homme qui était entièrement satisfait de la vie, de lui-même et de son entourage, c'est-à-dire : il prétendait l'être.

Qu'il fût réellement satisfait, aussi satisfait qu'il voulait me le faire croire, je ne puis le dire, mais qu'il fût en apparence l'homme le plus satisfait que j'eusse jamais rencontré, j'en puis jurer. Cette satisfaction, je ne la compris pas alors, et je dois avouer que, depuis, je n'ai pas appris à la comprendre. Peut-être qu'un lecteur ou un autre sera plus heureux que moi.

C'était un hiver, là-bas, à Mobile. J'étais arrivé de Cuba quelques mois plus tôt, avec une infection purulente du pied, et j'avais passé six à sept semaines à l'hôpital maritime. Je m'en étais enfui par une nuit sombre, parce que le médecin-chef estimait qu'étant si grand et si fort, je pouvais bêcher l'immense jardin de l'hôpital sur ma jambe et demie.

Pour moi, j'avais une tout autre opinion de mes forces et de la meilleure manière de les employer.

Ainsi arriva-t-il que, durant quelques jours, je rôdai et flânai sur le port, sans un *cent* en poche. En ces temps-là, on n'était pas forcé de mourir de faim à Mobile pour peu qu'on fût un brin débrouillard. La nature m'avait assez bien armé sous ce rapport et quelques années de vagabondage n'avaient pas émoussé mes facultés.

J'avais déjeuné à bord d'un bateau fruitier de Stavanger. Nous attendions justement le dessert quand le second fit irruption dans le poste de l'équipage et nous chassa tous à terre.

Je crois bien que j'aurais pu rester à bord si j'avais dit au second qui j'étais, car je le connaissais très bien, encore qu'il fût plus âgé que moi de bien des années. Mais je ne m'étais encore jamais rabaissé et je n'avais pas l'intention de me rebaisser à ce point, en tout cas, pas pour un dessert.

Privé de dessert, je continuai à flâner par les rues. Je ne voulais pas prendre la mer. Le printemps était proche. Je voulais remonter dans les terres jusqu'aux plaines incultes du Nord-Ouest.

Je passai devant un bureau de placement qui engageait exclusivement des gens pour la forêt et les innombrables scieries qui s'y cachent. Je m'arrêtai devant la vitrine pour parcourir les annonces qui y étaient accrochées, où je trouverais peut-être une occasion d'obtenir le voyage gratuit vers le Nord.

Je ne vis toutefois rien qui pût me convenir et je me disposais à m'en aller quand un monsieur d'un certain âge vint à moi et me demanda si je désirais travailler. Je lui répondis affirmativement, non sans réserve. Il possédait une scierie à une trentaine de kilomètres dans le Sud, et il avait précisément besoin d'un homme sérieux.

C'était vers le Nord que je voulais aller et il se peut que mon visage ait trahi mon improbation, car l'homme se hâta d'ajouter à la somme qu'il m'avait indiquée comme salaire journalier.

Comme dit, j'étais à sec et ne pouvais, en conséquence, faire le difficile, et puis, qu'importaient quelques kilomètres de plus ou de moins. Je pouvais bien essayer, je pourrais toujours bien tenir une semaine ou deux et alors j'aurais assez d'argent pour ma grande expédition. J'acceptai et l'homme m'accompagna à la gare, paya mon billet, s'assura *de visu* de mon départ, me recommandant constamment de bien faire attention de ne pas dépasser la station.

L'après-mid était fort avancée. Je crois que c'était en mars; mais, si loin dans le Sud, le soleil était déjà de belle force par les jours de temps clair.

Le wagon où j'étais installé était divisé en deux. Le plus grand compartiment était pour nous — les blancs — le plus petit pour les noirs. Dans mon compartiment, il n'y avait que quelques rares voyageurs; mais, dans le compartiment des noirs c'était assez animé, car le chant et la musique font partie des nécessités de la vie des nègres, et leur rire éclatant — un rire dont aucune autre race d'hommes ne possède le pareil — rendait un son étrange et lointain à travers la porte fermée, dans cette heure somnolente d'après-midi.

Je me renversai sur ma banquette et laissai l'univers se tirer d'affaire tout seul. Aucun grand souci ne m'accablait et aucune grande joie ne me stimulait. Atone et indifférent, je laissais toutes choses suivre leur cours. Ma plus grande joie était d'être assis là où je me trouvais ; mon plus grand souci était la pensée du travail vers lequel j'allais.

Quand le train s'arrêtait, je tournais un peu les yeux pour étudier l'écriteau sur les petites gares. Mais quand je voyais que l'initiale ne correspondait pas à celle du nom que le vieux

monsieur m'avait si énergiquement inculqué, je ramenais mes yeux à leur place, où ils se fermaient machinalement.

La forêt, rien d'autre que la forêt. Il n'émane aucune beauté de cette forêt. Il s'y attache trop de travail éreintant, trop de cupidité, trop de choses qui, non seulement rappellent l'esclavage, mais qui le surpassent en partie, depuis que les esclaves ont cessé d'avoir de la valeur.

Puis le train s'arrêta de nouveau. De nouveau je tournai les yeux, et alors, je bondis littéralement sur ma banquette... debout... dehors... tandis que le nom de la gare dansait devant moi, dans mon cerveau. A tel point, l'homme avait martelé ce nom en moi. Dehors, je m'arrêtai, complètement ahuri, comme si j'avais oublié quelque chose. Mon bagage ? Non, je l'avais dans mes poches.

Un vieux bâtiment délabré, qui servait de gare, un couple de mules à longues jambes devant une voiture étroite, deux nègres en train de charger quelques caisses sur la voiture, c'était tout ce qu'il y avait à voir. Et puis, la forêt, brûlée par le soleil, uniforme, banale, rebutante.

J'allai parler aux nègres, prononçai le nom du vieux monsieur. « S'ils le connaissaient ? » rirent-ils en montrant leurs dents. Ils travaillaient pour lui. Ils venaient seulement chercher ces caisses, puis ils retourneraient à la scierie qui se trouvait à quatre ou cinq kilomètres dans la forêt.

L'un des nègres était noir comme Belzébuth, mais avec un visage assez régulier. L'autre était encore plus noir, et avec un visage auquel seule une mère pouvait trouver de l'agrément. Je restai, sans doute, plus longtemps qu'il n'était convenable, à le fixer. Et je me souviens que je pensais : « Tiens, voilà un homme que l'évolution a oublié. Dieu sait si la mort aussi l'oubliera. »

Il est bien inutile de décrire le voyage en voiture à travers la forêt telle qu'elle m'apparut ce jour-là. Il ne me reste aucune représentation claire de rien, si ce n'est une cruelle trépidation qu'il me semble sentir encore rien que d'y repenser.

Nous arrivâmes enfin à la scierie, une des petites scieries ordinaires dont il se trouve des milliers dans les forêts du Sud. Le contremaître s'avança pour nous recevoir. C'est lui dont traite cette histoire. L'homme le plus satisfait que j'aie rencontré.

De structure, il était court et gros. Son visage jovial n'était qu'un vaste sourire. Mais chez lui, le sourire était trop vaste pour être contenu dans le visage. Il se répandait par tout le corps. Il riait avec les épaules, avec les pieds, avec les mains, et je suis sûr que ses orteils se tordaient d'un rire voluptueux dans ses grands souliers. Et ce n'était pas du ventre qu'il riait le moins.

Je n'avais pas été longtemps avec lui avant de voir que chez lui la joie de vivre avait son siège dans une couche plus profonde que le vernis extérieur qui, si souvent, chez bien des gens, se façonne en un sourire sempiternel. Je pus le voir tout de suite, dans ses rapports avec les ouvriers, à la manière humaine dont il les traitait.

C'était le premier contremaître blanc que j'eusse vu à qui les nègres ne jetaient pas en-dessous des regards pleins de haine. C'était une chose toute nouvelle pour moi. J'en restais bouche bée, je la dégustais, je m'en délectais. Pensez, quel événement de voir un négrier qui néanmoins demeurait un être humain.

En règle générale, les contremaîtres avaient coutume de circuler avec un énorme revolver dans leur poche et de jurer et pester, tout le long du jour, tant et si bien que la sueur leur ruisselait du corps. C'était cela que j'étais habitué à entendre, partout où les ouvriers étaient des nègres ; c'est pourquoi ceci me fit l'effet d'une douche froide.

Dans cette petite Utopie, je me rendis compte qu'il y avait donc un endroit au monde où le travail et l'amitié marchaient la main dans la main, où l'on souriait au lieu de jurer, où un contremaître blanc était l'ami des ouvriers noirs.

Je pouvais le voir aux petits enfants noirs qui s'arrêtaient, étonnés, devant moi et dévisageaient l'étranger. Le travail était terminé pour ce jour-là. Les enfants jouaient devant les modestes huttes blanchies à la chaux tandis que les mères faisaient la cuisine.

Jusqu'à présent, je n'avais pas vu un seul blanc, excepté le contremaître, et quand nous arrivâmes à sa maison, j'en vins à lui demander où se tenaient les blancs.

Alors seulement j'appris que sa famille était la seule famille blanche de l'endroit. « Mais il ne faut pas t'en inquiéter, s'empressa-t-il d'ajouter, tu demeureras chez moi. »

Mon visage laissa sans doute voir que ce n'était pas là ce que j'attendais. Voulait-il dire par là que moi, un blanc, je devrais travailler avec des nègres ?

« Oh ! il ne faut jamais t'inquiéter de cela! »

cria-t-il, dans la crainte que je ne le quitte peut-être. « Tu auras une bonne place, pour peu que tu veuilles rester ici. Il ne faut pas penser à t'en retourner. Il faut que tu restes ici... Ah ! tu peux le croire, c'est un endroit délicieux que celui-ci, quand tu t'y seras habitué, quand tu le connaîtras ! » continua-t-il avec beaucoup d'ardeur dans la terreur que lui inspirait mon indécision visible. « Nous nous amusons tant ! Je ne peux pas t'expliquer tout l'amusement que nous avons ! Tu ne comprendrais pas ! Tu ne le croirais pas ! Chaque samedi soir, nous avons danse, chant, musique ; tu devrais entendre cette musique ! Elle n'a pas sa pareille ! Elle est enchanteresse ! Et les gens ici !... Ce sont les êtres les plus exquis au monde. »

« Cela peut être, parvins-je enfin à placer, mais ce ne sont que des nègres. »

La vérité est que je pensais sérieusement à m'éclipser dès qu'il ferait nuit. Pourquoi ne pas me dédire et m'en aller ? J'aurais certes pu le faire, dans ce cas-là ; mais, dans la plupart des cas, cela peut vous attirer bien des désagréments. Car le propriétaire de la scierie avait payé mon billet. Je n'avais pas travaillé, ni ne l'avais remboursé. Et les lois des Etats du Sud sont cruelles pour les ouvriers ; les législateurs ont encore dans le sang l'époque de l'esclavage.

Le Sud m'avait en tout cas appris à être circonspect. Au reste, je ne pouvais pas savoir comment se comportait cet homme souriant quand quelque chose le contrariait. On voit tant de gens et on ne les connaît pas du premier coup. Et quand on a appris à les connaître, les désillusions sont nombreuses et amères.

« Allons, viens ! cria-t-il tout à coup, je vais te montrer la mère et les filles. Et puis, il doit bientôt être temps de dîner ! J'ai de charmantes petites filles, sourit-il encore, et une épouse céleste. Viens, je vais te les montrer. »

La satisfaction de cet homme, satisfait de tout ce qui l'entourait, depuis les grosses négresses jusqu'à son épouse et à ses enfants, commençait à me sembler peu naturelle. Je n'avais vraiment rien vu qui pût en aucune façon me ravir. Tout était mesquin et banal, étranglé dans la forêt. Quelques négresses, d'aucunes avec du sang blanc, n'étaient pas trop mal, mais même leurs formes demi-nues ne m'intéressaient guère dans de telles circonstances. Je me demandais si cet homme n'avait pas quelque chose de dérangé dans l'esprit. Une telle satisfaction, de si peu, d'une vie si misérable, et si renfermée, m'apparaissait comme l'indice possible de bien des choses. Je résolus de jouer l'esclave fidèle, constant et satisfait... pour me défiler dans l'obscurité de la nuit.

Dans la cuisine, je fus assailli par l'épouse du contremaître — une beauté brune de trente-cinq ans — qui faillit me sauter au cou, par simple joie de rencontrer un blanc. On appela les enfants. Grand Dieu... les enfants ! Au lieu d'enfants, deux jeunes dames de dix-huit, dix-neuf ans, s'avancent vers moi. Et je dois avouer qu'à leur vue, un démon murmura dans mon âme: « Tu devrais t'arrêter ici quelque temps. »

Ces gens ignoraient la timidité. J'avais été attaqué, vaincu et incorporé à la famille, avant d'avoir eu le temps de réfléchir. Et ma résolution touchant l'évasion, qui avait été si ferme, s'affaiblissait notablement, s'évaporait en quelque sorte dans un lointain bleuâtre, sous l'amabilité de ces gens.

Nous nous mîmes à table. L'homme continuait tout le temps à m'expliquer toutes les joies qui m'attendaient, pour peu que je restasse chez eux. La femme, non moins ardente, plaçait un mot ou une phrase entière, sans attendre que l'homme eût fini. Ils continuèrent ainsi à parler tous deux à la fois, jusqu'au moment où les filles, qui ne s'amusaient pas moins, se mirent à rire du zèle de leurs parents. Ce fut au milieu de tout ce panégyrique que nous prîmes tout notre repas ! Des yeux de ces quatre personnes rayonnaient la même joie de la vie, la même étrange satisfaction. Ils étaient comme quatre frères et sœurs. Ils jouaient et riaient, les filles se jetaient au cou du père et l'embrassaient, à tout bout de champ, et ma résolution de m'éclipser s'affaiblissait de plus en plus.

Le soir, nous restâmes assis sur le balcon. Des huttes autour de nous, une musique s'insinuait dans le silence. L'étrange chant des nègres et leur enchanteresse musique d'instruments à cordes semblaient se glisser comme des esprits dans la forêt. Nous prêtions tous l'oreille.

Tout à coup, le silence se fit, les sons s'éteignirent, les ténèbres s'étendirent sur la terre.

« Tu ne regretteras jamais d'être resté ici », commença le contremaître, et les trois femmes firent chorus : « Non, jamais ! » « Le sentiment que tu as éprouvé ce soir, je l'ai éprouvé, moi aussi, quand je suis arrivé ici, continua l'homme. Voilà bientôt vingt ans de cela. »

« Quand tu auras été ici vingt ans, tu te sentiras exactement comme moi... joyeux, satisfait, courageux devant la vie. Oui, tu sou-

ris aujourd'hui ; mais, attends un peu. Tu verras. Tu en viendras à te rappeler mes paroles. Je suis arrivé ici comme toi, solitaire et abandonné. Maintenant, j'ai femme et enfants ; la plus charmante femme et les plus charmants enfants du monde et jamais l'idée ne me viendrait, même un instant, de quitter cet endroit. Je m'étiolerais. Je mourrais. Il en sera de même pour toi. Attends un peu. On ne s'en va jamais d'ici. Personne ne s'en va ; on devient amoureux de l'endroit. Reste ici une semaine seulement, et tu verras que j'ai raison. Si tu restes ici une semaine, tu y resteras un mois. Si tu y reste un mois, tu y resteras un an. Si tu y restes un an, tu y resteras vingt ans... oui, toujours. Tu ne souhaiteras plus jamais de t'en aller. »

Nous nous étions dit bonsoir. J'étais assis dans ma chambre, près de la fenêtre ouverte qui donnait sur le jardin. Je réfléchissais aux paroles de l'homme, à l'affabilité de toute la famlle, à la beauté des femmes. L'homme aurait-il dit vrai? Une de ces belles jeunes femmes deviendrait-elle la chaîne qui m'enchaînerait à cet endroit pour le restant de mes jours ? Déjà, je me sentais faible, je me sentais comme quelqu'un qui voit distinctement un danger imminent, mais qui n'est pas assez fort pour l'éviter.

Une image d'avenir surgit devant mon imagination ; à vingt ans, en avant. Je me vis moi-même, un homme demi-vieux, je vis ma femme et mes enfants. Et sans délibérer plus longtemps, je me glissai par la fenêtre... à travers le jardin... dans la forêt obscure. Ce n'était pas une manière d'agir élégante, mais il n'y avait rien à y faire. J'attachais plus de prix à mon avenir qu'à ma réputation.

C'est, ainsi que je quittai l'homme le plus heureux que j'eusse rencontré. Il ne lui manquait que la société d'un blanc. Ainsi n'était-il sans doute pas tout à fait heureux, lui non plus.

OLAI ASLAGSSON.

(*Traduit du norvégien par Georges Sautreau.*)

UNE EXPLORATION DES COTES BARBARESQUES EN 1663 (1)

Des côtes de Sicile qui regardent le Midi.

Depuis notre partement de Maïorque qui fut le ... (la date est laissée en blanc), jusqu'à cette heure (jusqu'au 17 septembre 1663) nous avons couru toute la côte de Barbarie, à prendre depuis Bougi (Bougie) jusqu'à Forca (2), visitant tous les ports et rades pour essayer de rencontrer des corsaires et reconnaître tous les postes. A ce devoir nous y avons réussi, les ayant vus de près et avec bien du déplaisir de voir que de si beaux et si riches pays étaient possédés par des gens si indignes de les habiter, car, pour dire la vérité, rien n'approche de la fertilité ni de l'agrément de toutes les côtes de l'Afrique.

Bougi est une très avantageuse place, mal fortifiée sur le bord de la mer, avec une rade à mouiller cent navires. De là on voit le cap de Bougearone (*Bougaroun*), donc celui d'Estor (de *Stora*) est voisin... ensuite celui de Bonne (*Bône*), qui fait une anse en terre, où les plus grands vaisseaux peuvent mouiller à une demi-portée du canon de cette petite ville point fortifiée. De là, il y a peu de chemin au bastion de France qui ne vaut rien. Tabarque (*Tabarca*) petite île que tiennent Messieurs de Gênes, est tout contre, qui leur vaut des millions de revenu, quoique sans port et presque sans rade. De Tabarque il n'y a rien de considérable jusqu'à Biserte, lieu où il y descend une petite rivière, laquelle forme un très joli port pour mettre les galères de Tunis qui sont au nombre de sept, les grands navires n'y pouvant entrer, mais, à cinq lieues de là, vous trouvez un grand golfe de quinze lieues de cap en cap, où il fait partout bon mouiller, dans lequel est Porte Farine (*Porto Farina*) le plus joli lieu du

(1) Relation inédite du chef d'escadre Guillaume d'Almeras (plus tard lieutenant-général des armées navales et tué à la bataille d'Agosta le 25 mars 1676). Cette relation, textuellement reproduite, d'après une sorte de brouillon de l'auteur (avec une simple rectification de l'orthographe, sauf pour les noms propres), était sans doute destinée à François de Vendôme, duc de Beaufort, amiral de France.

(2) Je n'ai pu découvrir le nom moderne de cette île ou ville.

monde et où nous avons vu, sans leur pouvoir rien faire, à mon grand regret, les sept vaisseaux de guerre de Tunis, enfermés comme dans une boîte et gardés par deux manières de citadelles qui sont assez bonnes du côté de la marine, mais de la terre ne valent chose du monde. Voyant l'impossibilité d'entrer dans le port, nous allâmes de l'autre côté de cette baie et doublâmes le cap de Cartage, fameuse ville dont il ne reste aucun vestige, pas même des masures, mais bien la marque du plus beau lieu du monde.

De ce cap l'on entre sous la Goulette où nous fûmes, croyant que sous cette forteresse qui tient l'entrée du grand lac par où l'on va à Tunis, deux lieues dans les terres, nous y trouverions quelques vaisseaux mouillés, mais l'appréhension générale qu'ils ont les fait tellement cacher qu'il ne nous parut âme qui vive, (mais) beaucoup de gens à la côte à un quart de lieue de nous, à cheval et à pied, qui couvraient toute celle belle habitation de Cartage, qui ne se présente qu'une plaine accompagnée de tous les agréments imaginables, laquelle est arrosée de la mer qui fait une rade de plus de sept ou huit lieues de tour, également bonne. Tous ces Mores ne demandaient pas mieux que de venir à notre bord, si nous avions mis pavillon blanc, qui est la marque de sûreté, mais étant pour leur faire la guerre, nous ne voulûmes point leur donner aucune espérance de paix et (mot illisible) sur l'heure à la mer, doublâmes le cap Bon et vînmes sous la forteresse de Galippa (*Kelibia?*), qui tient toute la hauteur d'un rocher qui touche la mer, sous lequel il n'y avait encore nul navire, non plus qu'à la Mahomette (*Hammamet*), Sussa (*Sousse*), le Monastère (*Monastir*) et Africa, qui sont tous des lieux fortifiés et où les rades sont excellentes.

Je vous dirai que je rasais exprès à la portée du canon depuis Galippa jusqu'à Forca, où il y a trente-cinq lieues, observant très particulièrement la valeur qui est fort médiocre, ne se fiant, pour les garder, qu'à la multitude de gens qui les environnent, qui est grande, parce que le pays est si bon et si agréable qu'il attire un nombre infini de Mores qui l'habitent.

Les Turcs se contentent de laisser dans ces places des garnisons très faibles qui, néanmoins, font contribuer (astreignent à payer tribut) tous les Mores, qu'ils traitent comme de vrais esclaves, avec une poignée de monde, en tirant des sommes immenses de tributs, ce qui fait qu'ils sont haïs mortellement mais encore plus craints.

D'Africa, ville grande comme Vendôme, mais entourée de mille maisons de plaisance et de jardins, nous retournâmes pour gagner Malthe, et mouillâmes à la Campadosée (au sud-ouest de la Sicile), pour y faire de l'eau et du bois. C'est une île qui a deux lieues de tour, qui n'est point habitée, Barberousse en ayant chassé les chrétiens en rasant le château, aisé à raccommoder. Dans cet endroit, il y a un port excellent pour les galères et les navires ; il s'y rencontre une chapelle en laquelle il y a deux Notre-Dame, une moresque de pierre et une autre de marbre blanc, un autel tout préparé avec une pierre sacrée, tous les ornements nécessaires pour dire la messe, et tout ce qui peut être utile pour donner à manger et habiller les pauvres gens qui y feront naufrage à cette île là. Des Turcs y ont, dans la même chapelle, une manière de tombeau de Mahomet. Eux et les chrétiens y vont également en dévotion et y font de même leurs aumônes, chacun y laisse des hardes et de l'argent, nous y en avons trouvé de toute sorte de monnaies. Jamais personne, ni d'eux, ni de nous, n'y prend un seul sol, ni ne touche à ces hardes ni à tout ce qu'il y rencontre, quoiqu'il y ait des enseignes turques et des étendarts français. Enfin, c'est une chose assez extraordinaire, on tient (que), si un vaisseau avait dérobé la moindre chose de cela, il lui serait impossible d'en partir qu'il ne l'eut restitué. Si cela est, je m'en rapporte, mais ce qui est constant, est que nos matelots sont les plus grands voleurs du monde et des gens enragés à faire toute sorte de désordres, et, néanmoins, pas un n'ose toucher à cet argent. Nous y avons laissé encore plus de cent écus, du pain, du vin, de l'huile, des figues, des raisins, et généralement tout ce qui est utile à la vie et au vêtement de ceux qui pourront se trouver là, jusqu'à des allumettes.

Un pilote de la Capitane de Malthe va tous les ans prendre l'argent qu'il trouve là et le porte à Notre-Dame de Trapano (Trapani?) qui est en Sicile, où une des Notre-Dame de ce lieu-là a été portée. Le seul pilote, ce dit-on, peut toucher à cet argent.

De là, ne pouvant aller, le vent étant contraire, à Malthe, nous avons croisé la mer jusqu'en Sicile où nous sommes présentement, à la vue du mont Gibel (Etna) qui jette toujours du feu, à son accoutumée. Nous n'y mouillerons point, et, dès que le vent nous le permettra, nous irons voir avec Messieurs de Malthe s'il n'y a pas moyen de rien entreprendre, car, à moins que cela (sans cela) nous sommes à bout

d'espérance, de prendre des Turcs et à la fin de nos vivres...

J'envoie cette dépêche de Sicile à Rome pour la faire tenir le plus promptement que l'on pourra à Paris . »

Pour copie conforme :

HENRI D'ALMÉRAS.

SILHOUETTES PÉRIMÉES

En une période d'évolution aussi brutale que la nôtre, le passé s'efface, laisse à peine un souvenir... C'est pourquoi j'ai cru intéressant de fixer ici des silhouettes qui, avant peu, prendront visages de légende. Les jeunes liront ces portraits courts, mais représentatifs d'une époque, avec un sourire, les personnes mûres avec des réminiscences émues. Les vieillards avec des larmes de regret... Et ces images effacées de l'ardoise moderne survivront peut-être dans l'ouvrage d'un auteur épris du passé et l'aideront à en reconstituer l'atmosphère. Elles y feront figures d'enluminures.

LE MARQUIS DE LAVAL MONTMORENCY.

La première silhouette qui se profile dans mes souvenirs d'enfant est celle du marquis de Laval.

Je ne réalisais pas, à l'âge tendre où je l'aperçus, le passé de grandeur qui illustra ce nom ; pas davantage sa déchéance en la personne de ce vieillard altier, recueilli par le comte Louis de Grandsaigne d'Hauterive, notre cousin, dans son délicieux château de Loupiac, en Aveyron.

A cette époque, les d'Hauterive n'étaient pas riches. La Révolution ne s'était point contentée de raser à mi-hauteur les quatre tours de leur château, elle s'empara de leurs biens, ne laissant derrière elle que des parchemins et des murs.

La famille d'Hauterive appartient à la forte race aveyronaise qui ne redoute ni l'effort ni la lutte. Dès son adolescence, le gentilhomme en question se mit à l'œuvre. Dépouillant tout préjugé, il devint lui-même son propre fermier et reconstitua lentement le domaine.

Comment connut-il et où rencontra-t-il le vieux marquis de Laval, ceci s'est effacé de ma mémoire. C'est pendant un séjour que je fis avec mes parents au château de Loupiac que je vis apparaître ce fantôme du passé.

Le jour même de notre arrivée, M. d'Hauterive, fier de son potager, nous proposa de l'aller voir. Un vieux jardinier, misérablement vêtu, mais droit comme une canne, arrosait les légumes. Il ne se détourna pas au bruit de nos voix.

— Eh bien ! Monsieur de Laval — interrogea le comte d'Hauterive — est-ce que vos melons seront bientôt mûrs?

Le vieillard fit *oui* de la tête sans daigner nous regarder.

— Apportez-en un le plus tôt possible. J'ai hâte d'en manger.

Nous sortions du jardin. Mon père demanda :

— Où avez-vous trouvé ce drôle de jardinier muet?

— Mon cher, c'est un Laval-Montmorency ! Il mourait de faim sans se plaindre. On me l'a signalé. Je l'ai pris ici, mais, dame, je ne suis pas riche. Il a dû gagner sa croûte tout comme moi. Je l'ai prié de choisir une fonction. Le jardin l'attirait. Il le cultive depuis plusieurs années et, ma foi, à merveille. Jamais nous n'avons mangé tant de légumes frais et d'aussi savoureux. Il arrose du matin au soir.

— Pauvre homme ! formula mon père ému d'une pareille infortune.

— Ne le plaignez pas. Il est heureux dans sa solitude de plein air. Il revit le passé brillant de sa race en sarclant les carottes. Vous allez le voir à midi. Il déjeûne avec nous, bien entendu.

*
* *

La cloche du déjeûner avait réuni autour de la table tous les hôtes de Loupiac quand la porte de la salle à manger s'ouvrit et un singulier personnage parut. C'était un grand vieillard au profil accusé. Il était vêtu d'un habit bleu barbeau et de culottes nankin. Des dentelles roussies retombaient sur des mains impressionnantes. Un jabot s'échappait de l'ouverture de l'habit. Des bas de coton blanc, bien tirés, gainaient les jambes maigres, et des escarpins qui ne tenaient plus complétaient l'ensemble. Les cheveux d'argent, rejetés en arrière et comme soufflés par le vent, élargissaient les tempes. Le visage était d'un beau dessin et d'une indéniable aristocratie.

Sans un mot le vieux gentilhomme s'assit au bout de la table et se mit à manger. Quand il eut terminé son repas, il se leva, fit un grand signe de croix et sortit.

— Tous les jours, à midi, il revêt son habit — nous dit M. d'Hauterive. J'ai voulu lui donner un vêtement plus conforme à nos occupations. Il l'a repoussé avec fierté et dédain et j'ai compris qu'en insistant je tuais en lui la dernière illusion... Tous les jours, et une heure par jour il redevient le marquis de Laval et cela suffit à ses yeux pour sauvegarder sa dignité... Le soir, il soupe dans sa chambre d'un bol de lait et ne se montre pas... L'habit, comme l'homme, a besoin de repos.

*
* *

L'année suivante nous revinmes à Loupiac. Je souhaitais, par-dessus tout, revoir le jardinier grand seigneur qui avait si vivement frappé mon imagination.

— Et M. de Laval, questionna mon père ne le voyant pas au repas de midi.

— Mort cet automne... Tombé avec les feuilles !.. Il est parti sans bruit comme il a vécu et, jusqu'au dernier moment, il a conservé sa dignité et sa conscience professionnelle. Comme on venait de l'administrer, il a ouvert les yeux ; son regard voilé m'a cherché :

— Il faudra faire arroser les courges — a-t-il dit dans un souffle — sans cela, elles sécheraient.

Et d'Hauterive ajouta tandis qu'une larme discrète glissait le long de son nez :

— C'était une grande âme que le mauvais destin n'a pu faire plier...

Puis, faisant oraison funèbre : On n'en verra plus de ce calibre, l'espèce est perdue.

La duchesse Oudinot de Reggio, née de Coucy.

Il me serait facile de parler de son nom de jeune fille dont s'enorgueillit l'armorial de France ; de son nom de femme qui l'unit étroitement à l'une des gloires les plus pures de l'épopée napoléonienne.

Je dirai simplement ce qu'elle fut dans sa vie privée après avoir été dame d'honneur de la princesse la plus éprouvée, la plus courageuse et sans doute la plus calomniée d'une époque où le drame illustra l'histoire.

Petite, menue, enveloppée dans des mantes de dentelle, son doux visage spirituel encadré des courtes boucles d'argent qui marquent une époque, ses mains fines rendues plus fines par le bouton blanc — organdi ou mousseline — dont elles sortaient, telle apparaît la Maréchale Ondinot de Reggio dans mes souvenirs d'enfant.

Sa simplicité était si extrême que, n'eut été sa grande distinction et l'exquis raffinement de son éducation et de son cœur, on eût pu la prendre pour une châtelaine de province n'ayant rien connu du luxe des cours... Et c'est pourtant dans les cours qu'elle vécut sa jeunesse et son âge mûr.

Quand la duchesse de Reggio quittait sa magnifique résidence de Jeand'heur, près Bar-le-Duc, pour se rendre chez sa fille, la comtesse de V..., elle faisait visite aux parents de cette dernière, plus riches en parchemins qu'en écus. Jamais elle ne manifesta la moindre surprise de la simplicité de leur vie provinciale. Elle admirait tout ce qu'on pouvait admirer chez eux avec ce tact et cette mesure qui donnent tant de prix au moindre compliment.

Lorsqu'il se trouvait dans la maison où elle était reçue de vieux serviteurs, cette grande dame leur rendait visite *chez eux*, à l'office, leur prodiguant des mots bienveillants et personnels qui témoignaient d'un intérêt direct et touchaient jusqu'à l'âme ces braves cœurs.

Cette femme de race et d'esprit qui pouvait conter tant d'anecdotes savoureuses sur la vie des princes dont elle avait été l'amie, la confidente et parfois la consolatrice, ne parlait d'eux qu'avec la plus extrême réserve et seulement quand on l'en priait. S'adaptant sans cesse au milieu où elle se trouvait, elle savait parler à chacun sa langue avec cette facilité de transposition qui naît de la volonté d'être aimable et d'être bonne.

Jamais elle ne s'enorgueillit de sa naissance, de la devise de sa maison, l'une des plus fières qui soit (1). Seule la gloire qui auréolait le nom de son mari la paraît d'un magnifique orgueil et elle s'en est allée sans bruit, comme s'effacent dans certaines tapisseries de haute lice ces personnages de légende dont on distingue à peine la silhouette, mais qui gardent dans leur dernière apparence la grâce souveraine d'une beauté supérieure.

Le comte d'A.z.c.

Le comte Albert d'A. naquit à la campagne et y vécut.

Le collège n'assouplit pas cette nature fruste, robuste au moral comme au physique.

Dès son bachot, le jeune Albert rentra chez lui pour y mener l'existence libre, paresseuse et

(1) « Roy ne suis. Prince ne daigne. Je suis le sire de Coucy ».

douce qu'il aimait. Comme il n'avait été ni averti ni perverti par un séjour dans les villes, il resta le paysan noble, avec le bon sens des ruraux, inspiré de la terre et des lois qui la régissent.

Dès l'abord, Albert d'A. donnait l'impression d'une force sans contrôle enfermée dans un corps solidement bâti.

Il était blond, de ce blond fade, roussi de soleil, des filles des champs. La tête, aux traits aristocratiques, décelait seule la race. Il avait des mains courtes, charnues et fermes dont la vigueur ne faisait pas de doute. C'étaient des tenailles redoutables qui lui assuraient le respect de tous.

Obéissant à un atavisme certain, le jeune d'A. aima le cheval au-dessus de tout comme ceux de sa race l'avaient aimé.

On prête, en effet, à ses ascendants de singuliers exploits. L'un d'eux, dit la petite histoire, descendait au galop les marches de l'Orangerie, à Versailles, et un vieux dicton anglais attribuait à ses ancêtres le pouvoir magique de réduire les cavales indomptées. Quand un haut fait de ce genre était signalé chez nos amis anglais, on disait du cavalier. « C'est le diable ou M. d'A.z.c. »

Ce ne furent point ces légendes, plus ou moins véridiques, qui déterminèrent la vocation du terrien gentilhomme, car, sans doute, il les ignora. Il obéit à son instinct comme d'autres à leurs passions, sans en rechercher les racines.

Le paysan aimait cet homme fort qui d'un coup de poing l'eut abattu et qui se montrait simple, débonnaire et si près de la terre qu'il le rejoignait en dépit de son nom et des hiérarchies sociales.

Imbu de solides principes par une mère ultracatholique, Albert d'A. avait atteint depuis longtemps l'âge de l'amour sans connaître l'amour. Il se révéla à lui avec quelque brutalité, et la campagne étant favorable à ses jeux, deux jeunes bergères connurent par lui le droit du seigneur.

Il épousa une fille du nord qu'il aima sans la comprendre. Celle-ci fit de même, et des enfants naquirent de ce conflit du soleil et de la brume. Le père les mit à cheval et leur éducation équestre, seule, l'intéressa.

*
* *

Le comte d'A. possédait une île dans le plus riant décor du doux paysage périgourdin. La Dordogne — cette capricieuse — l'entourait d'une ceinture d'argent.

Dans cet oasis de verdure et d'eau, le gentilhomme élevait des chevaux pour la remonte et c'était là son parc de prédilection.

Après un copieux repas, car il avait l'appétit des ancêtres, Albert d'A. quittait son château et prenait le sentier familier qui conduit à l'eau. Arrivé là, il se dévêtait, pliait ses habits, les cachait sous une touffe verte et mettait à regret l'étroit caleçon réclamé par le curé. Puis, sans se soucier d'une congestion possible, il passait à la nage et par tous les temps la rivière.

Dans l'île, il revêtait, l'hiver, une veste de bure grossière et des culottes de velours fatiguées qui avaient pour armoire la mangeoire des chevaux. L'été, il conservait le caleçon de bain qui séchait sur sa peau. Alors les voyageurs du train qui passe à proximité de l'île jouissaient d'un étrange spectacle : un homme deminu, bâti en hercule et monté sur un cheval sans selle, franchissait de redoutables obstacles. De la voix, il excitait l'animal que ses jambes travaillaient. Ni bride ni cravache, la bête obéissait à l'inflexible volonté du cavalier. Quand un cheval se défendait ou s'emportait, le comte d'A. ne s'émouvait pas. Il resserrait l'étreinte des jambes et l'animal bientôt suffoqué, les jarrets frémissants, s'arrêtait net.

Quand la journée était chaude, Albert d'A. s'étendait sous un arbre sans se soucier des ronces, des bêtes embusquées dans l'humidité des racines. Il allumait sa pipe et rêvait, ses yeux d'un bleu de porcelaine perdus dans un infini où s'ébrouaient des cavales. Autour de lui, juments et poulains prenaient leurs ébats. Comme le maître, les bêtes étaient libres. L'écurie restait ouverte jour et nuit et le palefrenier qui veillait sur elles avait, lui aussi, l'insouciance heureuse de l'homme qu'aucune entrave n'asservit.

Parfois, le maître et le valet échangeaient quelques paroles, toujours relatives à leurs élèves ; puis le silence retombait, coupé de hennissements et du bruit cristallin de l'eau glissant le long des berges.

Quand l'horizon s'empourprait des derniers rayons du jour, Albert d'A. repassait la rivière, rentrait dans ses vêtements et s'allait coucher après un solide repas. Car ce terrien se levait avec le soleil et se couchait avec lui.

Sans cesse il achetait de la terre, afin d'arrondir son domaine et d'éloigner les voisins, et il s'étonnait d'en trouver toujours en bordure

de son territoire. Pour le comte d'A., l'homme le plus riche du monde s'il ne s'enracinait au sol par une terre ancestrale n'était qu'un chemineau.

Ce gentilhomme lisait le *Nouvelliste de Bordeaux*, feuille excessive aujourd'hui disparue, et il s'énervait jusqu'à la colère des actes du Gouvernement.

C'était aux repas, lorsque la conversation s'engageait sur la politique, que son indignation s'exprimait par des gestes. Saisissant le couteau à large manche et à lame aiguë qui lui était personnel, il l'assujettissait solidement dans son poing fermé, reculait le coude et d'un élan dont la vigueur entrechoquait sur la table porcelaines et cristaux, il enfonçait la lame dans l'épaisseur du chêne avec ces mots dont le paysan seul connaît le sens et la valeur :

— Ah ! malheureux !

Et il tuait ainsi virtuellement chaque jour un ou plusieurs membres d'un Gouvernement qu'il exécrait.

Plus tard, quand ses petits enfants demanderont : « Qui donc taillada ainsi la table? », on répondra évasivement : « C'était la place du grand-père. »

Mademoiselle de S..c.ny.

Mlle de S..., fille noble et noble fille, a connu jeune l'ivresse de se sentir supérieure dans la société mélangée et médiocre d'une petite ville provinciale encore imbue de hiérarchie sociale et respectueuse du blason.

Les romans blancs jadis en honneur l'ont intoxiquée d'une sentimentalité fade et les années ont fui tandis qu'elle attendait le prince charmant qui ne se fit pas voir.

Mlle de S... a donc vécu incomprise, déçue, mais opiniâtre dans sa foi romanesque... Sa taille qui fut jolie a dévié ; son visage qui fut piquant n'a plus d'attrait... Brimée par une existence misérable parce que victime d'un banquier sans honneur, elle végète, s'étiole et ne meurt pas. Entourée d'objets d'art de la meilleure époque, de portraits d'ancêtres signés, de meubles authentiques dont elle sait la valeur, Mlle de S... vit de privations... Les cheveux épars sur son torse voûté, vêtue de loques qui furent belles, elle frotte, astique la lourde argenterie armoriée et celle des vitrines. De chaque objet elle s'est fait un ami, conte à tous ses déboires, son inutile vertu, et l'espoir furtif d'une tardive compensation. L'amour qu'elle n'a pas rencontré l'obsède, dévore ce pitoyable cœur où fermente encore l'illusion... Mourir sans le connaître, voilà le drame de cette vie sans histoire.

Enfermée dans le sombre et bel appartement d'un hôtel provincial, la vieille demoiselle remâche en époussetant, en préparant son maigre fricot, les rancœurs de sa vie... Elle ne voit personne, mais elle s'entretient avec les ancêtres, car elle est spirite.

Quand une circonstance l'oblige à recevoir, Mlle de S... redevient la fille de bonne maison qui connaît le protocole. Elle redresse son torse et son énergie, met un somptueux couvert où le vermeil étincelle et, sans compter, offre un repas digne de son rang.

Ce jour-là, coiffée avec soin, vêtue en jeune douairière, des diamants aux oreilles et au corsage, elle est vraiment grande dame. Demain, elle partagera avec son chat une maigre goutte de lait.

Un dernier trait fixera le dessin un peu flou de cette figure étrange, mais non sans grandeur. Obsédée par les antiquaires qui guettent sa détresse pour la dépouiller, Mlle de S... s'en défait comme elle peut, bien décidée à vivre et à mourir entourée des confidents de sa misère. Elle les entend lui dire : « N'es-tu pas fière de ta race, toi dont les ancêtres enrichirent une province?... Ne peux-tu supporter le présent quand le passé te couvre de sa gloire?... » Alors elle sourit, consolée, presqu'heureuse.

*
* *

Un jour qu'un amateur d'ancien, entre tous opiniâtre, essayait de la convaincre de lui céder un meuble en bois de rose infiniment rare, elle opposait à ses offres un refus obstiné.

L'homme rendu insolent par l'aspect effacé et minable de la pauvre fille, lui dit brutalement :

— Qu'est-ce que vous en ferez, de vos meubles?... Vous n'avez pas d'enfant, pas de famille... Après vous, on vendra tout ça sur le trottoir.

Mlle de S... eut un haut-le corps ; puis, essayant de se reprendre :

— Et vous, qu'en ferez-vous? demanda-t-elle sans trop savoir ce qu'elle disait.

L'homme se rengorgea :

— Moi, j'ai une famille ; j'ai des enfants... Je le leur léguerai.

Il ricanait, grossier.

Soudain le sang des preux afflua au vieux cœur de Mlle de S... Elle se dressa, montra la porte à l'intrus dans un geste d'une incomparable hauteur et dit du ton d'une femme qui défend son honneur :

— Et moi, Monsieur, j'ai mon bâtard...

*
* *

Dans une seconde de rebellion morale, la noble fille venait d'effacer d'un mot définitif, tout un passé d'honneur, de vertu et de silencieuse abnégation.

Le vicomte de Boisvernelle.

Son frère, attaché d'ambassade à Londres, disparut de la façon la plus mystérieuse et les recherches de la famille restèrent sans effet. On ignora toujours le sort de ce gentilhomme.

Le vicomte Alméric de B..., son cadet, n'avait point quitté le sol. Après de brillantes études, il revint à la terre parce que, rebelle à toute règle, à toute loi, enchaîné seulement par ses croyances et la tradition, il menait sur elle une existence d'homme libre.

Il aimait les bois, le grand vent du soir dans les mélèzes, les matins diamantés de la rosée des nuits. Il aimait les bêtes ; la chasse par atavisme. De haute stature, svelte, vigoureux, entièrement vêtu de cuir fauve, chaussé de bottes imperméables et tête nue, il affrontait toutes les températures, entrait dans le lit de la rivière qu'il passait à gué ou à la nage, selon les époques et les crues.

Sa femme appartenait comme lui à la noblesse du Périgord — noblesse ruinée en partie qui vivait à l'époque plus modestement que le paysan d'aujourd'hui. Elle était douce, obéissante et pieuse. Elle aima sans discuter ce mari au profil d'aigle dont la distinction persistait sous la carapace brutale du costume, dans l'épreuve du vent, du soleil et de la vie rurale.

Ce ménage uni, bien que peu assorti, eut plusieurs enfants. La dernière fille naquit avec le nez corbin et les arêtes aiguës du visage paternel. A peine eut-elle atteint l'âge de se tenir debout, le père s'en empara, la fit sienne chair contre chair, si l'on peut dire, car il la portait tout le jour sur son dos « à la chèvre morte » selon l'expression périgourdine, les jambes passées sur sa poitrine, les petits bras noués à son cou.

L'enfant grandit. Sa petite tête énergique domina peu à peu celle du père, et l'on s'accoutuma dans le pays à les voir ainsi unis. A cheval, à la pêche, à la chasse ou à la charrue, le rude gentilhomme apparaissait coiffé des cheveux de son enfant qui se soulevaient, ruisselaient ou s'éparpillaient selon le caprice du vent, de l'eau ou de la brise.

Ce fut couvert de ce cimier vivant que le vicomte de B... prit une part active à la campagne électorale de son cousin, voisin et ami, le comte de Lapanouze. Muni d'un pot de colle, d'un ballot d'affiches, d'une échelle portative et de sa fille, il couvrit les murs de la circonscription de placards royalistes, car c'était un fervent qui attendait le roy.

Quand parut la loi sur l'instruction laïque et obligatoire, Alméric arma son meilleur fusil, le plaça près de la porte de sa gentilhommière et en promit la charge au premier inspecteur qui aurait l'audace de se présenter. On se le tint pour dit et nul ne vint contrôler le genre d'éducation donné à ses enfants par ce croyant décidé à faire respecter leur foi.

Bien qu'elle possédât des terres importantes, la famille du vicomte de B... menait, comme son chef, une vie simple, et si de beaux meubles anciens et une parfaite éducation n'avaient attesté la race, on eut pu la prendre pour une famille de hobereaux mal lotis dans l'existence.

La rusticité des repas, en particulier, surprenait ceux qu'une large hospitalité attirait à Boisvernelle. On n'y mangeait que ce que l'on tuait ou cultivait sur la propriété. Jamais un fournisseur n'entrait dans la maison. Jamais un serviteur n'en sortit pour aller chercher des vivres à la ville. Le jardin donnait les légumes et Thon, la vieille cuisinière, faisait le pain, savoureux et frais mélange de blé et de seigle.

Le fusil du vicomte fournissait la viande, gibier de toute sorte appelé à l'honneur de nourrir l'homme. Le blaireau, les corbeaux, hérissons et belettes connurent à leurs dépens la valeur de leur chair.

L'hiver, quand le vent soufflait dans le balancement des grands bois, Alméric appelait sa fille :

— Petite, viens avec moi chercher la pitance. Il n'y a rien pour souper.

Et tous deux, le fusil sur l'épaule, partaient sous la rafale. Ils rentraient munis d'un étrange butin que Thon faisait cuire avec des sauces diaboliques qui en atténuaient la singulière odeur.

Quand le comte de Lapanouze venait dîner chez son ami, on se mettait en frais pour le recevoir. Mme de B... sortait le vieux service armorié, qui constituait avec l'argenterie ancienne tout le luxe de la table. Son mari s'armait d'une dague et se faisait amener le meilleur mouton du troupeau. D'un seul coup, il lui enfonçait la dague dans le cœur et la douce bête tombait.

Ce jour-là, on mangeait à la suite trois plats de mouton et, le lendemain, on l'achevait de la tête à la queue.

Le vicomte de B... mourut debout comme il convenait à un homme de sa trempe... On l'enterra tout près de la propriété qu'il avait tant aimée et le cortège de paysans qui l'accompagna au lieu de son repos couvrit sa tombe de feuillage en guise de couronnes. On croisa sur lui des branches d'arbre et, durant trois jours, on attacha auprès une brebis qui bêla à la mort.

Sa fille assista droite et fière à l'enterrement du père. Elle sentait en elle revivre son énergie et communiait encore avec lui... Sa douleur méprisait les larmes. Dès le lendemain, on la vit au labour, jupes courtes, bottée de cuir, les cheveux en folie autour de sa fine tête d'oiseau, et les paysans disaient, se découvrant devant cette « jeunesse » : « Celle-là, c'est pas une bâtarde. »

Mademoiselle de Saint-Cyr.

Celle-ci n'était point aigrie.

Parce qu'elle fut jolie et adulée, elle resta femme dans le célibat, et femme aimable, gaie, sans rancune contre la vie.

Sa jeunesse avait été tissée d'illusions. Elle en vécut comme certains papillons vivent de pétales de roses, et l'illusion colorant encore sa maturité, elle n'aperçut pas le subtil brouillard de l'âge qui, lentement, lui dérobait sa jeunesse.

A la jeune fille courtisée pour son joli visage et son esprit en étincelles succéda une personnalité intéressante et, plus tard, la dame d'âge, accueillante, spirituelle, hospitalière, que l'autorité masculine, parfois si despotique, n'a ni diminuée, ni ternie.

Personne cependant n'apparaissait plus femme que cette femme sans mari.

Créole d'origine, nonchalante avec grâce, pourvue d'un embompoint douillet, elle s'immobilisa de bonne heure dans le vaste fauteuil 1830 qui devint en quelque sorte le cadre de sa personnalité romanesque, car cette fille qui ignora l'amour eut toute sa vie le culte de l'amour.

*
* *

Le bel hôtel de Mlle de Saint-Cyr était un centre. On s'y retrouvait entre amis ; on y conduisait les étrangers de marque qui passaient dans la ville, mais la porte ne s'entrouvrit jamais devant les nouveaux riches, ni pour ceux qui font fi de la tradition.

Aimable causeuse, Mlle de Saint-Cyr avait le sens du comique et de l'humour. Cousine par alliance d'Adrien Hébrard, elle s'apparentait à lui bien plus par l'intelligence que par les liens de famille. Lorsqu'ils se rencontraient, c'était entre eux un feu d'artifice de mots, le jeu permanent de l'esprit. L'éminent directeur du *Temps* quittait parfois son château de Pompignan où il venait prendre quelque repos pour se rendre près de sa cousine. Ils échangeaient alors des paroles légères, bien françaises, soulagées de toute emphase et libérées des conventions rituelles de la conversation de province.

Mlle de St-Cyr dont la plume avait l'élégance des conteurs du XVIIIe aurait eu sa place marquée parmi les auteurs gais de son époque si elle avait consenti à se plier à la discipline littéraire et journalistique imposée à l'écrivain moderne. La pensée d'enfermer sa prose dans un nombre de pages déterminé ou de limiter sa verve aux lignes d'un article lui était insupportable. Elle écrivait pour son plaisir et, parfois, assise à son bureau, on l'entendait rire, secouée d'une crise d'hilarité par une idée drôle qui traversait en flèche son cerveau.

Esprit gai, spontané, prompt à la riposte, la vieille demoiselle enfantait des mots qui tombaient à l'improviste dans la conversation et lui donnaient un tour imprévu.

Elle s'est éteinte avec discrétion et son œuvre littéraire disparut avec elle. Adrien Hébrard qui, seul, avait su en apprécier la valeur l'avait précédée dans la tombe.

Ainsi s'effaça la silhouette de la dernière demoiselle de province qui sut être bas-bleu sans ridicule, douairière sans époux et vieille fille sans amertume.

Comtesse Xavier d'Abzac.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA FÉDÉRATION EUROPEENNE

Les élections allemandes ont porté un coup très dur à toute la politique d'entente, de collaboration, de réconciliation franco-allemande et de pacifisme général à laquelle M. Aristide Briand a consacré sa vie. On a beau attribuer, et peut-être avec quelques raisons, le succès de Hitler et des communistes à la crise économique, à la misère qui règne en Allemagne, au manque d'éducation politique d'un pays qui en est encore à l'apprentissage du régime parlementaire, il n'en est pas moins vrai qu'étant donnée la portée de la propagande électorale, ces élections montrent clairement que l'immense majorité des Allemands considère le traité de Versailles comme la source de tous ses maux et ne songe plus qu'à le déchirer, de commun accord si c'est possible, par la force et l'intrigue si c'est indispensable.

Aussi les résultats de ces élections, quand ils parvinrent à Genève, causèrent-ils une véritable consternation. Les délégués allemands ne se montraient pas les moins marris de l'aventure ; ils ne savaient quelle contenance prendre et M. Wickham Steed, qui donne ses impressions d'une façon fort vivante dans le *Sunday Times*, eut l'impression « qu'au fond du cœur ils se réjouissaient de voir que la vigilance anglo-française en faveur de la paix — elle venait de se manifester par les compliments mutuels que s'étaient adressés MM. Briand et Henderson — auraient peut-être pour effet de refréner les éléments ignorants et irresponsables d'une Allemagne dont les élections avaient révélé certains traits peu sympathiques. »

« Quelques-uns de ces traits, ajoute M. Steed, sont vraiment peu agréables et il est peu probable qu'ils s'embellissent dans un avenir prévisible. Au milieu d'une crise économique et financière, aggravée par la fuite éperdue d'énormes quantités de capitaux allemands, la turbulence d'une génération inexpérimentée et peu cultivée de la jeunesse allemande, croyant à la violence et toute disposée à y avoir recours, risque de mener le pays à une catastrophe. La guerre civile latente, menée depuis deux ans d'une façon intermittente entre les nationaux-socialistes et les communistes, avec accompagnement d'assassinats politiques et de conflits armés, risque d'éclater en une guerre ouverte. Il se peut que la campagne menée contre le paiement des annuités de réparations, conformément au plan Young, porte la discorde intérieure à un tel degré que n'importe quel gouvernement allemand pourrait se sentir tenté de soulever quelque dangereuse question de politique étrangère comme moyen désespéré d'unir l'opinion nationale. »

Dans ces circonstances on attendait avec impatience le discours de M. Curtius, ministre des Affaires étrangères du Reich ; il avait à répondre à MM. Briand et Henderson qui venaient de parler avec plus ou moins de lyrisme de la Fédération européenne.

Cette impatience a été déçue. M. Curtius n'a rien dit. Il discourut comme s'il n'y avait pas eu d'élections en Allemagne. Il est vrai qu'à tout prendre son discours était peut-être plus intéressant par ce qu'il omettait que par ce qu'il y avait mis.

Il ne fit, en effet, aucune allusion, ni directe, ni indirecte, à l'évacuation de la Rhénanie, ni aux effets bienfaisants de la coopération entre M. Stresemann et M. Briand dans le passé. Ces effets, il les nia, au contraire, implicitement, en déclarant que « certains développements avaient donné lieu à un grave désappointement », par rapport aux espoirs proclamés, il y a quatre ans, par M. Stresemann. Il est vrai qu'il fit bon accueil, *en principe*, à l'idée de la coopération européenne, et qu'il déclara qu'elle signifiait, en réalité, une union économique et douanière européenne au succès de laquelle l'Allemagne était toute disposée à travailler de bon cœur. Mais il ne fit entendre, pour son propre compte, aucune note de foi ou d'espérance.

Etant donné la psychologie gènevoise, ce n'était peut-être pas très habile. La réaction de l'Assemblée se produisit incontinent et M. Curtius s'en aperçut. Aussi, s'adressant, deux heures plus tard, au déjeuner de presse annuel de l'Assemblée, modifia-t-il son ton et promit-il de suivre les traces de M. Stresemann. Sur ce, M. Henderson et M. Briand lui donnèrent l'un et l'autre certains avertissements auxquels il n'y avait pas à se méprendre. M. Henderson parla de sa profonde admiration pour l'œuvre de M. Briand, ajoutant catégoriquement que les divergences d'opinion sur les méthodes de coopération n'impliquaient aucune divergence de but ; qu'il n'existait et qu'il n'avait existé aucune divergence de ce genre entre M. Briand et lui, ni entre M. Briand et le gouvernement bri-

tannique. M. Briand confirma cordialement cette assurance, il prédit un accord franco-britannique, même sur les méthodes, et il en appela aux mânes de M. Stresemann que, comme « citoyen du monde », il avait réalisé ses promesses et tenu parole.

Et cette fois l'Assemblée fut pleinement satisfaite. Elle retrouvait cette atmosphère d'optimisme un peu douçâtre qui est spécifiquement genevoise. On allait pouvoir reparler de la paix avec autant de vague que de lyrisme. Hitler et Hugenberg semblaient oubliés.

*
* *

Malheureusement Hitler, Hugenberg et la volonté revisioniste allemande s'imposent avec la brutalité d'un fait et rendent assez difficile la réalisation de cette fédération européenne qui est, pour l'instant, la grande espérance de tous les pacifistes de notre vieux continent. Tous les hommes indépendants, même les plus pacifistes, le constatent.

« Sauf parmi les pédants et les superlogiciens, dit M. Wickham Steed, il n'y a pas d'espoir que la Fédération européenne puisse jamais être réalisée, grâce à un pacte politique ou économique accepté par vingt-sept Etats. »

Sans être aussi péremptoire, on peut dire que cet espoir, pour l'instant, paraît assez lointain. Il est évident que l'on se moque de nous quand on nous dit triomphalement que le mémorandum de M. Briand a reçu vingt-sept réponses favorables. S'imagine-t-on qu'un seul Etat eût pu s'aviser de répondre que la Fédération, l'union, l'entente, ne lui paraisse pas désirable? Ils ne pouvaient dire autrement qu'ils ne l'ont fait. « Une Fédération européenne ! Une entente économique qui nous délivrerait de concurrences ruineuses ! Mais comment donc ! Quoi de plus désirable? Seulement, comment la réaliser?» Telle est, en substance, la réponse de la plupart des vingt-sept Etats, sans parler de ceux qui, comme l'Allemagne, ont, en somme, posé des conditions préalables et irréalisables comme la revision ou, pour employer un euphémisme à la mode, le réajustement des traités.

Après quelques beaux discours qui prendront place dans le florilège de la Société des Nations, le projet a donc été mis à l'étude et c'est là la grande épreuve.

Ceux qui, étant habitués au système de paix par l'équilibre des forces ont peine à croire à un système de paix juridique *sans sanctions* sont tentés de dire du projet Briand ainsi encommissionné, autant en emporte le vent ! Ce n'est pas exact. A côté des réponses officielles qui ont été faite au mémorandum Briand, il y a l'accueil des peuples. Il est évident que le projet de Fédération européenne répond à cette vague espérance qui, après la grande guerre, a envahi les cœurs de tous les humains : ce sera la dernière guerre. Alors que tout va mal, le Français ou l'Anglais, ou le Suisse moyen se tourne avec angoisse vers M. Briand, le grand faiseur de projets et attend de lui la parole d'espoir. C'est quelque chose que d'avoir polarisé tant d'espérances et de leur avoir donné une forme concrète.

Il ne faut pas trop méconnaître les forces morales, les impondérables, comme on disait pendant la guerre, mais après s'être incliné devant ces puissances « idéalistes », il est sage d'envisager froidement les difficultés.

Celles-ci sont immenses. Pour réaliser une entente fédérale des Etats européens si lâches et flexibles qu'en soit les liens, le premier point est d'établir une atmosphère de confiance qui est loin de régner pour le moment. A Genève, quand on assiste aux séances solennelles et publiques et qu'on écoute les grands discours de parade des délégués les plus en vue, on pourrait croire que le monde est à la veille de la réconciliation universelle ; dès que les commissions se réunissent et qu'on quitte le terrain des généralités pour aborder des problèmes concrets, tous les vieux antagonismes, toutes les nouvelles rivalités commerciales ou politiques se réveillent, et la bonne foi disparaît des discussions; des manœuvres obliques viennent embrouiller les questions les plus simples, telle cette protection des minorités qui revient sans cesse sur le tapis et qui ne sert aux peuples qui, naguère, faisaient de l'oppression des minorités le fond de leur politique intérieure, telle l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, que de prétextes pour troubler l'ordre des jeunes Etats qui ont assumé la tâche difficile de faire régner le droit nouveau et de concilier le droit des minorités avec les nécessités de la souveraineté.

Ce qui, d'autre part, a dicté une attitude expectante à tant de puissances, petites et grandes, c'est la crainte absurde, mais quelquefois sincère que le projet Briand cachât une manœuvre de la France pour assurer son hégémonie ; la bonne entente de la France avec la Pologne, la Roumanie, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie est le cauchemar de beaucoup d'hommes d'Etat qui ne sont pas tous Italiens.

C'est par crainte de voir la France y dominer que l'on a si bien maintenu le projet dans le cadre de la Société des Nations que la Fédération européenne ne peut plus guère être qu'une section consultative de la Société des Nations.

Mais la difficulté la plus grave, c'est la volonté préalable de l'Allemagne et de toutes les puissances vaincues de subordonner toute Fédération à la revision des traités. « La Fédération, disent-elles, c'est la consolidation de l'état de choses existant, or, cet état de choses nous le considérons comme injuste et inacceptable, nous ne le reconnaîtrons jamais. » Dans ces conditions on se demande comment une Fédération politique serait possible.

Reste la Fédération économique. Etant donné la crise que traverse le monde entier, étant donné le protectionisme forcené des Etats-Unis et leur impérialisme économique, c'est ce qui, aux yeux de beaucoup de gens, paraît le plus urgent et le plus aisément réalisable. Le désordre économique aggravé par le dumping soviétique fait souffrir toutes les nations, et l'utilité d'ententes, de cartels, d'ajustements douaniers saute aux yeux. Malheureusement il est bien difficile de conclure des ententes économiques entre nations que la politique oppose sur tous les points. Peut-être la meilleure méthode est-elle celle du tâtonnement.

C'est celle qui fut suggérée dans un assez bref discours, mais fort remarqué, de M. Schober, chancelier d'Autriche.

Prétendant que la conclusion d'un pacte général se ferait nécessairement attendre assez longtemps et que l'Autriche ne pouvait attendre, il demanda que si l'on ne pouvait pas appliquer immédiatement à toute l'Europe de nouvelles méthodes d'ententes économiques régionales, celles-ci devraient être mises en pratique immédiatement dans les pays qui, par suite de la similitude des conditions d'existence et de la nécessité vitale d'une assistance mutuelle, les désirent ardemment. Si de tels groupes de pays étaient formés, la fusion des divers groupes deviendrait bientôt réalisable.

C'est une méthode qui a d'autant plus de chance de retenir l'attention quelle évite les questions brûlantes. Eviter les questions brûlantes à la Société des Nations, tout est là. Cet organisme qui polarise les espérances d'une humanité qui a besoin de la paix est encore bien faible. Il ne faut pas trop lui demander...

L. DUMONT-WILDEN.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Angleterre.

Dans *The Fortnightly Review*, la capitaine Hart s'inscrit en faux contre cette idée que les moyens et méthodes qui se sont imposés dans un conflit donné cessent de valoir pour le conflit suivant. Nombreux sont ceux qui le pensent. Mais il suffit d'y regarder de près pour voir que c'est là une lourde erreur.

La comparaison entre les expériences de 1904 et celles de 1914-1918 est instructive sous ce rapport. Que de choses nous paraissaient nouvelles il y a quinze ans qui ne l'étaient pas ! La guerre russo-japonaise avait démontré bien avant la Grande Guerre le terrible pouvoir de l'artillerie, l'inefficacité des attaques de front et l'importance des tranchées et des fils barbelés.

Tout donne à présumer que la prochaine guerre se déroulera dans les mêmes conditions générales. Il y a lieu toutefois de compter qu'elle usera sur une bien autre échelle des tanks et surtout des avions, voire des gaz toxiques. N'oublions pas que l'emploi des cultures microbiennes, outre qu'il prête à la protestation des neutres, devient d'ailleurs vite « une arme à deux tranchants ».

Et puis, qu'on se rappelle la maxime de Lénine : « Révolution d'abord à l'intérieur » et que l'on se garde de négliger dans la prévision des événements les effets trop certains de la propagande défaitiste.

Mais l'intervention à l'arrière des forces aériennes reste la menace la plus redoutable pour l'avenir et tenons pour établi qu'aucun peuple ne pourra plus vivre désormais quatre années durant à l'abri de ses armées...

Pologne.

L'Europe Centrale (fasc. 48) soumet à ses lecteurs un extrait d'un intéressant article, paru dans la *Pologne Littéraire*, où M. H. Jelinek traite du rapprochement qui va s'accentuant « entre les intellectuels de tous pays ».

Ne semble-t-il pas dès maintenant qu' « un public européen » soit en voie de se former ? « Déjà, il y a des auteurs européens, dont les œuvres paraissent presque simultanément en plusieurs langues : un Galsworthy, un Chesterton, un Wells, un Joyce, un Shaw, un Giraudoux, un Maurois, un Thomas Mann, un Karel Capek, pour n'en nommer que quelques-uns, sont là pour le prouver. » Pour écrire à l'usage d'une clientèle se recrutant aux quatre coins de l'horizon, nul besoin au surplus de dépouiller son caractère national et « c'est justement dans la différenciation nationale que repose le charme de l'écrivain, c'est par là qu'il a le plus de chance de conquérir la faveur du public européen ».

« Il y a des hommes politiques qui, depuis des années, se plaisent à parler des Etats-Unis d'Europe. Laissons leur cette généreuse idée, mais, en attendant qu'ils la réalisent, travaillons d'abord, en toute modestie, à mieux nous connaître les uns les autres. Préparons cet avenir, encore lointain, par un échange d'idées, par un échange de ce que nous avons de meilleur et de plus précieux dans notre patrimoine intellectuel ».

Tchécoslovaquie.

En tentant de définir « les frontières de l'Occident », M. Jacques Ancel nous propose dans *L'Europe Centrale* (p. 47), des aperçus qui portent loin et de fort judicieuses remarques.

Ses intérêts, comme ses ambitions, attachent l'Europe à « une glèbe solide, fertile et ramassée ». Notre continent est « le domaine des paysans ». « Quoi que fasse la civilisation moderne, régie par la machine, elle n'entraîne pas dans un sillon de pure mécanique cette main-d'œuvre traditionnelle, courbée sur la terre et qui cultive son champ avec l'amour de la patrie... La crise de 1914 est née de l'erreur de 1815 : la paysannerie nationale écartée en faveur des empires-monstres ».

L'Angleterre ne fut européenne que jusqu'au jour où elle s'aperçut qu'elle était une île. Ce jour-là, elle commença à déserter l'Europe pour la mer. « Le colonialisme anglais date du moment où l'Anglais, désillusionné sur ses espoirs de la Guerre de Cent ans, prétend tirer parti des découvertes et tend vers les pays neufs la proue dorée de ses navires... » et le voilà luttant contre la France qui ne sait pas se décider entre le continent et la mer, contre la Russie qui s'efforce de déboucher sur la Méditerranée, contre l'Allemagne qui jette vers l'Inde « la tentacule ferrée de la *Bagdadbahn* ». — Peu à peu, les pays anglo-saxons se créent outre-Océan. Survient « le schisme de 1776 ». Apparaissent alors les *Dominions*... Lente évolution, qui aboutit à la révolution d'étiquette enregistrée par la Conférence impériale de 1926 : le roi change son titre, mais pareillement l'Empire... La capitale du *Commonwealth* n'est pas plus à Londres qu'à Ottawa ou à Pretoria. « Allez demander à un gouvernement des antipodes de surveiller les conflits possibles de la taupinière européenne, le couloir polonais ou les montagnes albanaises !... Le nouvel Empire britannique se fonde en de formidables Etats-Unis, dissociés par la distance mais associés par la mer... L'empire politique de 1926 va se muer en un empire économique et le *Commonwealth* devient une Communauté d'intérêts ». C'est bel et bien la désertion de l'Europe...

Grèce.

A lire dans le fascicule de septembre de la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève* une intéressante chronique où M. Th. Aghnidès se demande si « la renaissance de l'art grec est aujourd'hui possible ».

Il n'y a que cent ans que la Grèce a recouvré son indépendance... et d'ailleurs la proximité des chefs-d'œuvre de l'antiquité fut ici plutôt préjudiciable au développement d'un art moderne : « Qui eût osé, devant les merveilles du passé, prêcher une nouvelle doctrine ?... » Mais l'unité nationale se parachève. « Or, si l'art d'une nation est un élément d'unité, la réciproque est tout aussi vraie ». Et l'auteur prévoit pour son pays une floraison « d'un art d'autant plus riche qu'il bénéficiera de l'apport des Grecs d'Asie-Mineure, de ces réfugiés qui ont reflué en Grèce avec toutes leurs richesses d'âme et de vision ».

« L'éclosion d'un art moderne grec digne de ce nom et apparenté à son passé est une possibilité plus que probable, à condition que ce peuple jouisse de la paix et d'un minimum de bien-être nécessaire pour travailler et créer ».

GASTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Education

DÉSIRÉ ROUSTAN, Inspecteur Général de l'Enseignement Secondaire. — *La Culture au cours de la vie.* (1 vol. Editions de l'Institut Pelman).

De quels moyens dispose un adulte pour développer sa culture première ? Le métier lui apporte-t-il un secours ou un obstacle ? Quelles conditions, quel régime de vie et quelles habitudes de pensée favorisent l'acquisition de la culture ? Comment lire et que lire pour se cultiver ? Quelles études entreprendre ? Comment s'initier à l'art d'écrire ? à l'art de traduire ? Comment acquérir l'esprit scientifique et l'esprit philosophique ? Quel profit tirer des voyages ? Comment rester capable de sentir ?

Cette simple énumération suffit à faire entrevoir la multiplicité des problèmes auxquels l'auteur s'est efforcé d'apporter des solutions, en utilisant une expérience acquise au cours de sa carrière d'éducateur et de ses longs voyages dans les cinq parties du monde.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

UNE SOLENNITÉ SYMBOLIQUE DE L'UNITÉ NATIONALE EN YOUGOSLAVIE.

Le 6 septembre, jour anniversaire de la naissance du prince héritier Pierre, la Yougoslavie tout entière a communié dans un esprit de fraternité et d'union nationales, car c'est ce jour que le Roi Alexandre, parachevant ainsi l'Etat et de la nation yougoslaves.
symboliquement l'œuvre de consolidation intérieure, remit le nouveau drapeau yougoslave, symbole de l'unité de

La cérémonie de la remise du nouveau drapeau s'est déroulée en présence des membres du Gouvernement, du corps diplomatique, des autorités civiles et militaires et d'une foule évaluée à 120.000 personnes, venue de toutes les parties du royaume pour assister à cette solennité historique. C'est sur le champ de manœuvres de Bagnitza, près de Belgrade, que cette cérémonie a eu lieu.

Après la bénédiction des drapeaux par l'aumônier en chef catholique, par l'archiprêtre serbe-orthodoxe et par l'aumônier-major islamique — preuve éclatante de la tolérance et de l'égalité confessionnelles régnant en Yougoslavie — les commandants et porte-drapeaux des régiments approchèrent successivement de la tribune royale où Sa Majesté le Roi Alexandre procéda à la cérémonie de la remise du nouveau drapeau.

La cérémonie terminée, le Roi, s'adressant aux troupes, prononça une vibrante allocution dont, étant donnée sa haute signification, nous détachons les passages suivants :

« A partir de ce moment, nos vieux drapeaux couronnés de gloire appartiennent à notre lumineuse histoire nationale. C'est sous ces couleurs que nos glorieux régiments pendant de longues guerres volèrent de combats en com-

bats, de front en front, de victoires en victoires, à travers les tempêtes les plus violentes et les souffrances les plus dures, au faîte de la gloire militaire.

« C'est par leurs hampes que furent tracées les frontières de la Yougoslavie, c'est de leurs plis guerriers que souffla fortement et pour toujours l'esprit de libération et d'union nationales.

« Que les nouveaux drapeaux que je vous confie soient à partir d'aujourd'hui les emblèmes sacrés de vos régiments, le symbole de ralliement héroïque et le gage de votre honneur militaire.

« C'est à eux que vous devez votre dernier souffle et la dernière goutte de votre sang. Dressez-les bien haut et défendez-les héroïquement, comme votre honneur. C'est en eux que sont le Roi et la Patrie, sur eux planent les mânes des héros et des vainqueurs tombés ».

Le surlendemain de cette cérémonie qui a eu un profond retentissement dans toute la Yougoslavie, les restes de Karageorges, le chef de la première insurrection serbe contre les Turcs oppresseurs et le fondateur de la dynastie régnante, furent pieusement et solennellement, en présence du Roi, de la famille royale et des membres du Gouvernement, tranférés de l'église votive de Topola (village natal de Karageorges) à l'église votive d'Oplenatz, où sont inhumés les restes de son neveu le Roi Pierre Ier, le Libérateur, figure légendaire de la grande guerre.

C'est autour du mausolée de ces deux grandes figures de l'histoire yougoslave qu'on a déposé les anciens étendards de l'armée serbe qui monteront la garde d'honneur sur les deux glorieuses tombes.

L'église votive d'Oplenatz fut commencée en 1910, mais elle n'a été achevée que cette année. Tout en marbre, elle est ornée de riches mosaïques couvrant une superficie de trois mille mètres carrés et dont les motifs s'inspirent des monastères serbes.

Les solennités du 6 septembre à Belgrade et du 8 septembre à Oplenatz, ainsi que les discours prononcés par le Roi et par le Président du Conseil durant ces solennités, ont une haute signification morale et politique pour la nation yougoslave, car ils montrent indiscutablement la volonté inébranlable du Roi et du Gouvernement yougoslave de parachever l'œuvre d'union nationale inaugurée énergiquement par le Roi Alexandre, le 6 janvier 1929, dans la fraternité et l'égalité complète de tous les fils de la Yougoslavie, réunis désormais dans un Etat national après plusieurs siècles de séparation.

BULLETIN MARITIME

UN ORDRE FRANÇAIS NOUVEAU : LE MERITE MARITIME.

Une loi, en date du 9 février 1930, a institué un Ordre du Mérite Maritime, destiné à récompenser la valeur professionnelle des marins et le mérite des citoyens qui se sont distingués dans le développement de la marine marchande, des ports, des pêches et des sports nautiques.

Le 21 mai dernier, M. Louis Rollin, Ministre de la Marine Marchande, a fait signer au Président de la République un décret portant exécution de cette loi et le *Journal Officiel* du 15 août a publié la première promotion dans cet Ordre, comprenant 16 cravates de commandeur, 180 rosettes d'officiers et environs 475 rubans de chevalier.

Destiné avant tout à récompenser la valeur professionnelle des marins français, le Mérite Maritime a été accordé au personnel navigant de la flotte de commerce et de pêche, dans la proportion de sept-dixièmes du contingent annuel, fixé par la loi. Deux dixièmes sont réservés aux personnes qui se sont distinguées pour le développement de la marine marchande et le dernier dixième est destiné au personnel de la marine militaire.

En principe, il faut, pour recevoir le Mérite Maritime, être âgé de 30 ans au moins et justifier de 15 ans de services rendus à la marine marchande.

Sur la proposition de M. Rollin, le Parlement, désireux de rehausser le prestige de cet Ordre nouveau et d'en augmenter la valeur morale, a décidé qu'il serait astreint aux mêmes règles que l'Ordre de la Légion d'Honneur. Seul, avec lui, le Mérite Maritime comporte un Conseil de l'Ordre.

Ce Conseil qui s'est réuni pour la première fois dans le bureau de M. Louis Rollin, Ministre de la Marine Marchande, le 18 juillet dernier, a pour Président, Grand-Maître de l'Ordre du Mérite Maritime, le Ministre de la Marine Marchande, pour Vice-Président, le Vice-Amiral Le Bris, qui est membre du Conseil de l'Ordre de la Légion d'Honneur, et pour membres, le Vice-Amiral Robert, le Conseiller d'Etat Pierre Caillaux, l'Administrateur Général de première classe Baudoin et M. G. Lecourbe, Directeur du Service des Pêches maritimes et du Personnel au Ministère de la Marine Marchande.

Ajoutons qu'en ce qui concerne le contingent des personnalités qui se sont distinguées pour le développement de la Marine Marchande, quatre cravates de commandeur ont été cette année attribuées à : MM. le Vice-Amiral Le Bris; Fould, Président de la Chambre Syndicale des Constructeurs de Navires; Georges Philippar, Président du Comité Central des Armateurs de France et Président de la Compagnie des Messageries Maritimes et Théodore Tissier, Président de l'Office Scientifique et Technique des Pêches Maritimes.

On sait que les premiers Ordres français furent institués pour réunir, sous une même loi, des chevaliers qui se vouaient, soit aux soins des pèlerins venus en Terre-Sainte, soit à la conquête ou à la garde du Saint-Sépulcre. A côté de ces Ordres religieux, les Rois de France avaient institué des Ordres laïques comme moyen de s'attacher par des liens d'une fidélité plus étroite quelques-uns de leurs sujets. C'est ainsi que naquirent en France, les Ordres de Saint-Michel, du Saint-Esprit, etc...

Des Ordres du Mérite furent institués en grand nombre pour récompenser le mérite sous ses diverses formes : agricole, artistique, civile, industrielle, littéraire, militaire, navale, scientifique. L'Ordre du Mérite Militaire fut fondé en France par Louis XV et cessa d'être conféré en 1830.

On sait qu'un Ordre du Mérite Naval avait été créé, en 1866, par Isabelle II d'Espagne, et on a rappelé, d'autre part, à l'occasion de l'institution du Mérite Maritime que Louis XIV, en 1693, avait fait frapper une médaille, décrite en ces termes, dans l'ouvrage intitulé : « Médailles sur les principaux événements du règne de Louis-le-Grand (Paris, 1702) » :

« L'attention particulière du roy à tout ce qui regarde la marine l'a maintenue dans l'état florissant où il l'a

mise. Comme il a toujours récompensé la valeur jusque dans les moindres soldats, il a voulu que les bons matelots et les habiles pilotes se ressentissent de ses libéralités. Dans cette vue, pour exciter entre eux une noble émulation, il a fait frapper des médailles qu'on distribue à ceux qui se sont le plus signalés. Ils la portent comme une marque publique et honorable de leurs services ».

C'est le sujet de cette médaille. On voit le roi assis sur une poupe de vaisseau. Un pilote s'avance respectueusement pour recevoir une médaille dont il plaît à Sa Majesté de l'honorer. Les mots de la légende : *Virtuti nauticæ præmia data* signifient : Marques d'honneur accordées à l'habileté dans l'Art de la Navigation. L'exergue marque la date de 1693.

L'avers de la médaille représentait le profil de Louis XIV et était l'œuvre du graveur Roussel, tandis que le revers avait été gravé par Mauger.

Des modules en or et en argent de cette médaille sont conservés dans le médaillier du Roi au Département des médailles de la Bibliothèque Nationale et la collection de l'Hôtel des Monnaies en possède également des reproductions qui sont mises en vente.

On remarque, en l'examinant minutieusement, que le Roi-Soleil tend au marin une médaille ornée d'un ruban et, d'après le texte même de la description: « Ils la portent comme une marque publique, etc... », il semble bien que la médaille remise aux marins devait être une décoration qu'ils portaient à l'aide d'un ruban. Un journal (1) a précisé que, d'après les études approfondies, le ruban aurait été bleu foncé et de fait c'est un ruban bleu outremer à liserés verts, séparés par un filet bleu, qui a été adopté comme ruban de la nouvelle médaille du Mérite Maritime.

Bien entendu, il était impossible de reproduire l'effigie de la médaille royale.

La nouvelle médaille du Mérite Maritime est une rose des vents à seize branches, portant en son centre l'effigie de la République Française, vue de face, se détachant sur une ancre marine. Au revers, sont inscrits les mots : « Mérite Maritime — Marine Marchande ».

On sait qu'à l'occasion de cette institution de l'Ordre du Mérite Maritime, une exposition de médailles navales s'est tenue dans l'un des Salons de l'Hôtel des Monnaies, à Paris. Sous le titre : « La numismatique de la Marine Marchande Française », M. Pierre Jacques Charliat, Chargé de Mission au Ministère de la Marine Marchande, a fait paraître une étude très complète pour le Catalogue de cette Exposition des Médailles et Vaisseaux dont il était le principal organisateur. Il y a lieu de citer tout particulièrement dans cette exposition les superbes jetons de Paris et des vieilles corporations touchant à la marine, les jetons des ports de France, les jetons si curieux des frères de l'Océan français et les populaires médailles de sauvetage. Très intéressante aussi était l'exposition des jetons des Compagnies de Navigation et des Compagnies d'Assurances.

De nombreux visiteurs défilèrent dans les magnifiques salons du quai Conti et les marques d'intérêt qu'ils témoignèrent en faveur de cette exposition, si différente de toutes celles qu'ils ont l'habitude de fréquenter, encourageront, espérons-le, le Comité de cette Exposition des Médailles et Vaisseaux qui comprenait de hautes personnalités, telles que l'Amiral Lacaze, le Colonel Charcot et M. Bigard, à réunir, en d'autres occasions, des expositions analogues.

Il serait fort intéressant, par exemple, de grouper les médailles que les Compagnies de Navigation françaises ont coutume de frapper à l'occasion du lancement de leurs principales unités. Souhaitons aussi que celles des Compagnies de Navigation françaises qui avaient cessé de sacrifier à cet usage en reprennent l'habitude; aucune collection ne peut être plus précieuse pour l'Histoire de la Marine Marchande depuis la création de la Navigation à vapeur qu'une collection de cette sorte.

(1) *Le Matin.*

BIBLIOTHEQUES TECHNIQUES A BORD DES PAQUEBOTS MODERNES.

Nous avons signalé ici même l'intérêt que va présenter à bord du *Félix-Rousel*, nautonaphte des Messageries Maritimes, l'aménagement de cabines de luxe à balcons, cabines vastes et spacieuses, ouvrant largement sur la mer et constituant, pour de longues traversées, un véritable progrès par rapport aux précédentes cabines de luxe. Nous disions, à ce propos, que les passagers des Messageries Maritimes, plus que d'autres, en raison de leurs longs voyages, pouvaient être désireux de travailler longuement à l'abri de tout bruit dans ces pièces qui devenaient, en plus d'une chambre à coucher, un véritable salon de travail.

Les Messageries Maritimes ont voulu faire plus et mieux encore. Elles viennent de décider qu'à bord des nautonaphtes *Jean-Laborde*, *Félix-Roussel* et *Georges Philippar* seraient aménagés des salons de correspondance pour hommes d'affaires, c'est-à-dire des pièces où, à l'écart de tout bruit, loin de la musique, des réunions et des jeux d'enfant, les industriels, hommes de lettres, hommes de sciences, etc..., etc..., pourraient se consacrer aux études techniques de leurs spécialités pendant la durée de leurs longs voyages.

Pour parfaire ce projet, il a été décidé que des bibliothèques techniques seraient mises à la disposition de cette catégorie de passagers, bibliothèques qui grouperont, en dehors des ouvrages de renseignements généraux, tels que : annuaires, statistiques, réglementation d'ordre administratif, etc..., des études sur l'économie, l'administration, la politique des pays dans lesquels ils se rendent, sur les grands marchés des ports touchés, etc.., etc...

Si nous ajoutons que, d'autre part, un journal de bord est mis à leur disposition contenant notamment tous les renseignements transmis du monde entier par télégraphie sans fil à la cabine du sans-filiste du bord, on comprendra que de plus en plus à bord des paquebots modernes, à bord des paquebots des Messageries Maritimes, en particulier, l'homme occupé peut continuer de mener sa vie d'affaires et de travail comme il le ferait à terre et que vraiment, plus que jamais, un navire moderne est un fragment de terre natale qui se déplace vers l'étranger.

Le Gérant : M. Hedan.

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 20 68e ANNÉE 18 OCTOBRE 1930

LE CHARME DE LA SUÈDE

Je me rappelle avoir croisé, sur les routes de Dalécarlie, des paysannes à bicyclette en costume traditionnel, le costume de leur village · coiffe en pointe, gorgerette blanche, corsage chamarré et jupe noire recouverte d'un tablier rayé rouge, jaune, vert et blanc, escarcelle au côté. Combien de fois, depuis, en visitant la Suède, ses forêts et ses prairies, ses lacs et ses villages, ses villes et ses fleuves, me suis-je remémoré ces robustes et accortes filles de la terre suédoise. Elles sont restées pour moi l'image de leur pays, qui a si admirablement amalgamé les bienfaits du progrès et le respect de la tradition.

Nulle nation en Europe n'a poussé aussi loin l'organisation, ni profité davantage des applications de la science.

Ses anciennes industries du fer, du cuivre, du bois, de l'acier, après être passées des mains des ruraux dans celles de puissantes sociétés, ont été équipées à la moderne. La montagne de fer de Kiruna, la Kirunavaara des Lapons, les mines de cuivre de Falun, les aciéries de Domnavert, les premières du monde par la qualité de l'acier produit, les scieries mécaniques et les usines à pâte de bois de Sundsvall où tout s'accomplit mécaniquement, sans que l'intervention de l'homme apparaisse, en sont l'irrécusable témoignage. Les innombrables cours d'eau qui, descendus de l'arête centrale de la péninsule Scandinave, strient du Nord-Ouest au Sud-Est de vallées parallèles ses immenses forêts, ont été canalisés et pourvus, au passage des lacs, de barrages flottants, afin de permettre aux arbres abattus d'arriver d'eux-mêmes à la scierie ou à l'usine qui les transformera, sur l'heure, en planches lisses ou en pâte à papier. Les formidables chutes d'eau de Trollhättan, de Forshnvudforsen, de Porjus en Laponie font tourner des turbines, qui fournissent toute la Suède de courant électrique, les dernières installées en plein roc à quatre-vingt mètres de profondeur pour les soustraire aux froids mortels des grands hivers. Enfin, tout le monde sait à quel degré de perfection une puissante firme suédoise, qui fournit le monde entier, a porté la fabrication des allumettes, et une autre les roulements à billes. Quant au téléphone, il couvre le territoire d'un réseau serré. Il est partout, dans le moindre village et jusque dans la plus humble chaumière, dans les gares, au théâtre et, on peut le dire, à tous les coins de rue. Les services téléphoniques, automatiques bien entendu, comptent un abonné sur trois habitants.

Et quelle exactitude règne dans tout cela ! La Suède est, par excellence, le pays de l'ordre.

Je n'en connais pas de mieux organisé. Les

trains n'y ont jamais de retards, les wagons y reluisent d'une impeccable propreté, sans cesse entretenue en cours de route par des femmes de charge qui renouvellent inlassablement l'eau des carafes et nettoient les verres dont chaque compartiment est pourvu.

Les hôpitaux, où se révèle une merveilleuse adresse à éviter toute impression d'angoisse, présentent un luxe pimpant avec leurs tapis en caoutchouc, leurs revêtements de céramique, leurs escaliers en ciment, leurs salles d'opération laquées, leurs hautes vitres et, je n'ai pas besoin de l'ajouter, leur reluisante netteté.

Les écoles, même primaires, ne leur cèdent en rien. Hauts bâtiments dégagés de tous côtés, que la lumière inonde, elles sont pourvues non seulement de lavabos perfectionnés, mais de salles de bains, de douches, de piscines, de gymnases, de terrains de sport, d'ateliers où l'on s'efforce de discerner les aptitudes professionnelles des élèves, d'amphithéâtres de physique et de chimie, de laboratoires, de collections de toutes sortes. Les classes, peintes de couleurs claires, sont meublées de sièges et de tables en pitchpin verni, ornées de multiples tableaux d'enseignement. D'innombrables et grandioses bibliothèques populaires, ouvertes très tard dans la nuit, mettent à la disposition des ouvriers un grand choix de livres.

Les bienfaits d'une rigoureuse organisation s'étendent jusqu'aux plus minces détails de la vie journalière, ce qui n'est pas sans y apporter beaucoup de commodité. C'est ainsi qu'à Stockholm, au Central téléphonique, est un tableau de toutes les stations de taxis. Quand une voiture s'arrête à l'une d'elles, le chauffeur, à l'aide d'une clef spéciale, allume sur le dit tableau une petite lampe rouge. Un client désire-t-il une automobile, il téléphone à ce service qui, aussitôt, avertit celle de la station la plus proche du domicile du client d'aller le prendre. Tout est à l'avenant. Partout des distributeurs automatiques tiennent à la disposition du passant des bonbons, des fruits, des gâteaux, des cigarettes, des cigares, des allumettes et mille autres objets dont il pourrait avoir besoin. Pas une boîte aux lettres à côté de laquelle il n'y ait un distributeur de timbres-poste. Certaines maisons sont pourvues non seulement du chauffage central, mais de frigidaires. Chacun, y compris les ouvriers, dispose d'une salle de bains. Aucun perfectionnement propre à assurer le bien-être n'est omis.

Que la Suède soit le pays de l'ordre, elle le doit, surtout, à ses habitants. Fils robustes d'une terre solide, où le granit affleure à chaque pas, perce les prés, les bois et la mer, — les innombrables archipels, qui bordent la côte suédoise d'une poussière d'îlots ne sont pas autre chose que des saillies de sa rude ossature, — les Suédois, qu'endurcissent encore de rigoureux hivers, où le soleil n'apparaît que deux ou trois heures par jour, quand il ne disparaît pas tout à fait, ont le sérieux, le calme et la gravité de tous les peuples habitués à une vie dure. Froids de tempérament, tout au moins en surface, ils apportent à tout ce qu'ils font un soin méticuleux. Si la conscience professionnelle disparaissait du monde, elle se réfugierait en Suède. Le souci de l'hygiène, la rigoureuse propreté, sur soi et alentour, sont universels, Avec cela, les Suédois nourrissent un rigide souci du devoir, qui les empêche de négliger quoi que ce soit. Ajoutez-y une honnêteté native. Pour rien au monde, un employé, si modeste soit-il, n'acceptera une indemnité ou un pourboire auquel il n'a pas droit. Personne ne touchera à un objet, de valeur ou non, déposé par le facteur dans ou près de ces boîtes aux lettres, situées parfois très loin des maisons auxquelles elles appartiennent, qui jalonnent les routes dans la campagne.

Comment un tel peuple ne serait-il pas organisé? Il l'est plus qu'un autre, car il n'y en a pas de plus discipliné. Unissant le sens de l'intérêt général à celui de la hiérarchie, qui s'allient, chez lui, au sentiment très poussé de la dignité personnelle, il est disposé à obéir, sans croire pour cela, bien au contraire, se rabaisser. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir avec quelle docilité, à l'arrivée des trains, les chauffeurs de taxis répondent à l'appel de l'agent de police qui leur attribue à chacun, par rang d'ordre, un client.

Pour les mêmes raisons, la Suède est un pays foncièrement démocratique, non en paroles, mais en fait. Non que les gens du peuple méconnaissent les supériorités, ni même les différences de classes. Loin de là ; si un ouvrier se juge l'égal du souverain, c'est en tant qu'homme, — la personnalité humaine, ayant, aux yeux de tout Suédois, un prix infini. Ceci admis, il reconnaît que la valeur intellectuelle, morale ou sociale crée d'incontestables différences. Nulle démocratie, chacun pouvant accéder aux premiers rôles, ne tient plus en vénération ses élites. Le culte qu'elle voue à ses grands hommes le prouve. En retour, il ne viendrait jamais à l'idée de quiconque est au

sommet de l'échelle sociale de mépriser ou seulement dédaigner ceux qui sont en dessous. Le monarque n'hésite pas à se rendre chez de simples particuliers pour y dîner, y goûter ou, plus simplement encore, pour y jouer au tennis. Un grand financier ne craint pas d'inviter à sa table un employé. Les rapports sociaux y gagnent une simplicité d'allure et une cordialité qui en facilitent singulièrement le jeu. Telle grande dame ne croira pas indigne d'elle, si elle a besoin de gagner sa vie, de s'établir masseuse ou si elle veut voyager, sans en avoir les moyens, de s'engager comme « chauffeur » en pays étranger, voire comme femme de chambre à bord d'un paquebot. Mais, aussi, rien ne distingue au dehors les conditions sociales. Un maçon est aussi bien habillé qu'un bourgeois ou un comte : il fréquente les mêmes restaurants, se distrait de la même manière. L'ouvrier, du reste, gagne largement sa vie, sans compter que, éduqué avec autant de sollicitude qu'un bourgeois, il est sûr d'être soigné en cas de maladie, assisté et retraité dans sa vieillesse, tant, en Suède, les œuvres sociales sont, à la fois, nombreuses et efficaces. Comme démocratie aristocratique, je ne crois pas qu'on puisse faire mieux. A l'affût de tous les progrès, la Suède est attentive à en appliquer toutes les conquêtes.

Maintenant, que ce pays, que d'aucuns estiment « américanisé », ne le soit qu'au dehors, dans l'ordre des choses pratiques ; qu'il ait, autrement dit, conservé sa nature, son caractère, ses traditions, son art, ses goûts et, d'un mot, son originalité, cela est un miracle ou, plutôt, en serait un si ses qualités d'organisation mêmes ne provenaient pas, précisément, du sérieux, du calme et de l'attachement au devoir de son peuple.

La terre suédoise et ses habitants ne sont pas seulement rudes, calmes et froids ; de cette terre et de ce peuple se dégage un charme qui ne peut pas ne point saisir les moins sensibles aux nuances du paysage et du caractère.

Le charme suédois ! Je ne trouve pas de mot plus approprié pour définir la grâce un peu nonchalante et sauvage de ces paysages de lacs et de forêts ,de champs et de prairies qu'animent de leur feuillage léger les frêles bouleaux qui mettent une note argentée d'une frissonnante gracilité sur le vert sombre des grands pins qui, en rangs pressés, dévalent des montagnes. Beaux lacs qui reflétez le ciel d'un bleu doux et comme tempéré par l'impalpable brume d'une diaphane luminosité qui flotte sur vos rives serties du vert tendre des prairies parsemées de fleurs jaunes, blanches et roses, ou du vert profond des sapins ; noires forêts de hêtres et de conifères qui abritez toute une végétation de ronces, de framboisiers, de myrtil, d'airelle, de fougères et de mousses, entrecoupées de clairières où pousse la bruyère et le phlox sauvage ; grasses prairies où paissent, placides, des vaches blanches et noires dépourvues de cornes qui fournissent de si bon lait et une crème onctueuse ; profondes vallées tapissées d'arbres dont une large rivière ou un tumultueux torrent charrie, comme jonchets d'un jaune ivoire, les troncs abattus ; pimpantes maisons de bois d'un rouge vif cerné d'une bande blanche aux croisées, n'invitez-vous pas à une douce et vaporeuse rêverie comme la buée légère qui vous enveloppe d'une grâce un peu mystérieuse? Le charme qui émane de ce sol dégage une intense poésie, à lui particulière, qui confère à ses légendes et aux œuvres de ses grands écrivains une teinte inimitable. Les longs hivers, favorables à la méditation et au repliement sur soi-même propice aux songeries, qui ouatent de blanc toute cette nature, que pique seulement de points rouges les maisons de paysans, et qui tout d'un coup, comme par miracle, éclatent sous la poussée du vert feuillage, viennent ébranler les imaginations que la solitude et une quasi obscurité ont concentrées. La Suède est bien la terre privilégiée de la poésie, d'une poésie intérieure, qui est étroitement mêlée aux grands, comme aux plus petits phénomènes de la nature. Dans ces régions, glacées toute une moitié de l'année, où le plus verdoyant printemps prend subitement la place du plus blanc hiver, où à l'obscurité des interminables nuits du Nord succèdent la clarté des jours sans fin, les esprits accordent à la nature une importance que les régions tempérées ignorent. Quel charme ne dégagent-elles pas ces nuits d'été où le soleil ne se couche pas ou presque, où le mauve opalescent de l'aube naissante succède par nuances insensibles, sans interruption d'ombre, aux dégradés d'or, de rose, de bleu et de gris, fondus ensemble, que le crépuscule prodigue dans le ciel qu'il irise ! Comment décrire la lumière blanche, qu'on dirait lunaire, des nuits d'été, lumière pâle et sans ombre, parfaite image d'une pureté immaculée et comme translucide, à qui toute mauvaise pensée, tout repli suspect, toute tache et toute tare seraient inconnus, pureté virginale s'il en fût,

lumière immatérielle qui idéalise tout ce qu'elle touche ?

Le charme est bien le trait dominant du pays suédois depuis sa pointe sud jusqu'à l'extrême nord. La Scanie, abondante et riche, avec ses humides prairies, ses champs de pommes de terre, de seigle, d'orge et de blé à peine ondulés, qu'entrecoupent des bois de hêtres et que sillonnent de longs canaux, a une grâce mélancolique qu'accentuent la platitude de ses rives qui viennent se perdre dans la mer, parmi les marécages fréquentés des échassiers, et les longues ailes des moulins à vent qui tournent inlassablement au souffle du large. Le Småland, où la roche déchire le sol pour former des cascatelles et de petits lacs bordés de bruyère parmi les forêts au arbres tordus, présente, à tout instant, des perspectives de jardin japonais. Il en a l'élégance nerveuse et torturée. Quant à la douce Dalécarlie, tour à tour éclatante des fleurs de ses champs, des costumes de ses femmes, de l'émeraude ou du saphir de ses lacs, du rouge de ses maisons et discrètement voilée par les écharpes de brume bleutée qui courent au-dessus de ses montagnes boisées, de ses prairies émaillées de corolles et du miroir argenté de ses eaux, que dire de sa grâce, à la fois robuste et délicate, qui n'ait déjà été chanté? Les montagnes, les profondes forêts et les lacs immenses du Vermland, — dont le Vänern qui a quelques centaines de kilomètres de longueur, — ne lui cèdent en rien, non plus que le Uppland et cet extraordinaire lac Mälar qui, à lui tout seul, en forme plusieurs, avec ses méandres compliqués, ses golfes sinueux,, ses détroits et ses passes, qu'enserrent des promontoires rocheux aux contours déchiquetés et ses îles de granit auxquelles s'accroche une végétation tenace. Plus avant vers la mer, après Stockholm qui en garde l'entrée, il baigne, de concert avec le flot marin, un archipel d'îlots où viennent se briser la houle et les vents du golfe. Puis, c'est le Nordland et le charme puissant qui émane, sur d'interminables étendues, de ses profondes forêts d'un vert sombre, de ses vallées bleues où courent de larges fleuves, jusqu'à l'extrême nord, là où la végétation étiolée par les grands froids n'a pu s'aventurer que sous forme de bouleaux nains. Eux-mêmes cèdent la place, en Laponie, à de grêles arbustes et, entre de gigantesques roches encapuchonnées de glace, à la touffeur des herbages enchevêtrés qui, imbibés d'eau par la fonte des neiges, forment un matelas humide. Quel n'est pas, le charme étrange, durant les mois d'été, de cette lumineuse Laponie aux montagnes rocheuses d'un gris clair au pied desquelles courent des torrents écumeux où dorment de grands lacs aux reflets métalliques ! Nous sommes bien là au royaume de la blancheur, pureté idéale que ne viennent jamais ternir ni les passions, ni les fumées des villes. Ce charme-là est un charme grandiose qui élève l'âme tout comme celui des hautes altitudes et qu'on ne peut comparer qu'à l'intense poésie des cimes.

Le charme des villes prolonge celui des campagnes avec lesquelles il s'accorde naturellement. Les villes sont, en Suède, l'efflorescence du sol. Construites en bois comme Malmö, Jönkeping, Rättvik et tant d'autres, elles ne sont qu'une halte dans la forêt, un campement de longue durée. Même les grandes cités, comme Götheborg, Stockholm, bâties qu'elles sont en granit du pays, ne déparent pas le paysage environnant. Leur architecture simple, mais élégante dans sa nudité, offre les lignes nettes de la roche sur laquelle elles sont édifiées. Il n'est pas jusqu'aux usines qu'un soin jaloux des beautés naturelles préserve de gâter le paysage. Pareillement, les grandes villes ne sont point entourées de la lèpre hideuse des faubourgs qui déparent la plupart des cités d'Europe. A Stockholm même, aussitôt les spacieux quartiers urbains finis, commence la sylve, sans guinguettes, ni apprêt. Et puis, toutes ces villes sont ceinturées de parcs, égayées de jardins aux fleurs d'un coloris d'autant plus éclatant que, pour elles, l'été forme une longue journée de plusieurs mois pendant laquelle elles sont, sans interruption, inondées de la clarté d'un soleil qui ne se couche réellement pas. Des fleurs, il y en a partout, aux terrasses des restaurants et des cafés, aux fenêtres des maisons, dans les gares, en corbeilles aux pilastres des réverbères, sur le port, dans les rues, à chaque maison particulière. Le quartier commerçant de Götheborg est enclos de parcs, de jardins aux fines pelouses égayées de rutilants massifs qui viennent mirer leurs couleurs dans l'eau dormante d'un canal, devenu bassin où voguent des cygnes... Aux abords de Stockholm, les hautes frondaisons des grands parcs ornés de plates-bandes d'un joyeux coloris mirent leur verdoyante opulence au miroir des eaux vives qui s'alanguissent tout juste assez pour ne pas en troubler la sérénité. C'est que le peuple suédois aime la nature d'un amour sans égal. Les environs de Stockholm, îles du Mälar

ou de l'archipel, sont peuplés de riantes villas surgies de la verdure et des fleurs que caressent les flots clapotants au remous desquels oscille un essaim de barques de plaisance dont les laques et les cuivres étincellent. Les Suédois aiment tellement la nature que la mort, qui nous fait rentrer dans son sein, n'est pas pour eux un objet d'effroi. Leurs cimetières ne constituent pas, comme les nôtres, des cités de pierres où les moëllons et les marbres semblent vouloir éloigner des vivants les corps ensevelis et les défendre contre la terre à laquelle ils appartiennent, — cités d'autant plus lugubres que l'artifice y apparaît jusque dans les contournements d'une statuaire emphatique et les affreux colifichets dont on se croit, pour témoigner son chagrin, obligé d'enlaidir les prétentieux tombeaux des pauvres morts, qui n'en peuvent mais. Ici, rien de pareil. Disséminées dans un parc autour de l'église, que surmonte un clocher de bois, quand il n'est pas, comme à Mora ou à Lexsand, posé à côté, rien d'autre ne signale les tombes qu'une stèle de marbre ou de pierre portant le nom du défunt, les deux dates de sa naissance et de sa mort, au-dessus d'un massif de fleurs, pieusement entretenu, entouré d'un vert gazon et d'une petite allée sablée consciencieusement ratissée. Le cimetière, qui fait partie intégrante de la campagne où il est posé et sur qui veille le pauvre clocher fait du bois de la forêt voisine, loin d'être un lieu macabre, en est un de promenade où viennent jouer les enfants, soupirer les amoureux et, le dimanche, se délasser les villageois, qui restent ainsi en contact avec les êtres chers, qui les ont quittés, dans les sites qu'ils ont aimés. Cet amour de la nature, qu'avive la longue privation des nuits hivernales, se trahit jusque dans l'ordonnance de la capitale qui, posée sur ses îles au sortir du détroit qui fait communiquer le Mälar avec la mer, est disposée en avant-garde sur les eaux que sillonnent, outre les yachts effilés, la blanche flottille des bateaux à vapeur qui font le service du lac et de l'archipel. De grandes vitres, derrière les quelles s'abritent les terrasses des cafés et des restaurants, donnent sur les quais que surplombe la masse imposante du Palais-Royal, cependant que l'antique cité se presse dans l'île de Riddharholmen ouverte à tous les vents de la mer et du lac.

Il n'est pas jusqu'à l'art du XVIIIe siècle français, mis en vogue par Gustave III et qu'on retrouve tant à l'intérieur du château de Grypsholm qu'au Palais Royal, qui n'ajoute à l'air d'élégance de la capitale suédoise. Les nouveaux édifices, dont ses habitants sont si fiers, ne sont pas, bien qu'édifiés en briques, pour contredire cette impression. Le monumental Hôtel de Ville qui se dresse au bord de l'eau au-dessus de son parterre de broderie, qu'orne une statue au naturel de Strindberg, en impose par sa svelte robustesse et ses intérieurs d'une élégante somptuosité où se marient les styles gothique et vénitien sous le signe scandinave. On peut en dire autant de l'église d'Ingelbrecht où le modernisme le plus accusé s'allie aux formes traditionnelles.

Cette alliance est l'un des charmes du caractère suédois, qui en est plein. Au culte du progrès et du modernisme le plus aigu, les Suédois joignent un sens de la tradition que leur inspirent leurs attaches avec la nature, dont ils sont, plus que d'autres, les enfants. Non seulement ils vénèrent leurs antiques usages, mais ils s'efforcent d'en perpétuer la coutume. C'est ainsi que le Gouvernement accorde une indemnité aux paysannes qui s'engagent à porter les costumes d'autrefois. Partout, à Rättvik, à Sundsvall, à Bästad, à Mora, comme au fameux Skansen de Stockholm, sont religieusement conservés de vieilles fermes, de vieux moulins, de vieilles forges, de vieilles églises, de vieux clochers, de vieilles maisons en troncs superposés jusqu'au toit, sur lequel poussent des herbes et parfois des arbres. Cette fidélité à la tradition se révèle encore au cérémonial du XVIIIe siècle, que les Suédois et les Suédoises de la société observent scrupuleusement, ce qui donne à leur politesse un cachet de préciosité un peu surannée, qui en accroît la saveur, tels l'usage de la révérence pour les jeunes filles, voire pour les soubrettes, et l'habitude, avant de porter le verre à ses lèvres, de saluer l'un des convives, le *skäl*. Cette politesse se double d'une serviabilité sans bornes. Un passant se détournera de son chemin pour vous conduire à l'endroit que vous lui demandez de vous indiquer. Désirez-vous un renseignement ou rencontrer quelque personnalité, aussitôt, je ne dis pas on se mettra en quatre, mais on vous donnera satisfaction avec une simplicité et une célérité déconcertantes. Il n'y a pas de prévenances dont l'étranger ne soit entouré. Il est impossible de recevoir un accueil plus chaleureux, une hospitalité plus attentive, à la fois empressée et discrète. C'est, à la lettre, un enchantement. Personne ne regarde ni à son temps, ni à sa peine pour vous être agréable. Cela nous reporte aux rites sacrés de l'hospita-

lité d'autrefois que, partout ailleurs qu'en Suède, la trépidation de la vie moderne a bien laissé tomber en désuétude.

Aussi bien, le caractère suédois, où se combinent étroitement une rudesse primitive et une politesse raffinée, exerce-t-il un attrait puissant. Nature et civilisation y composent un piquant mélange, comparable à celui qui unit, dans ce pays, les forces sauvages au progrès le plus avancé. De ce mélange les Suédoises sont le prototype, qui, sous la sveltesse de leurs corps et leur gracieuse simplicité d'allure, cachent des muscles d'acier et une résistance à toute épreuve, entraînées qu'elles sont, comme leurs congénères masculins, aux sports les plus violents, foot-ball et ski. Véritables Dianes chasseresses, plutôt que viriles, — ce que démentent leur grâce blonde et leur fraîche carnation, — elles n'hésitent pas à se mettre en culotte pour monter à motocyclette, voire toutes nues pour nager. Avec cela, femmes du monde accomplies, fort instruites, accessibles à toutes les idées, éprises d'art, très indépendantes, mais sentimentales, elles constituent de beaux exemplaires de la femme moderne, précisément pour avoir su conserver leur charme naturel, au point de ne pas se farder, ni même de se mettre du rouge aux lèvres. Habillées avec une sobre élégance, elles sont saines, élancées et vigoureuses comme ces vierges antiques où, jadis, se complaisait la Grèce. Les hommes sont à l'unisson, souples et forts, sportifs et lettrés, raffinés et frustes, corrects et rudes.

La littérature et l'art suédois doivent leur charme propre à cette originalité d'unir la nature et la civilisation, la force et la grâce, le réalisme et la poésie. Cette fusion s'opère au creuset d'une vie intérieure d'autant plus intense que la race suédoise est peu expansive. Sous l'apparence de froideur et la réserve de ce peuple, que l'hiver du nord incline au recueillement en comprimant tous ses élans, couve un feu intérieur qui se mue en rêverie, en mélancolie — le fameux « lœngtam » — ou en révoltes toujours prêtes à se faire jour avec l'impétuosité de ces forces naturelles dont la contrainte qu'on leur impose exaspère l'élan. Voyez Strindberg qui vitupère contre l'humanité, la famille, la cité, dans ses romans et ses drames, et pousse aux extrêmes la malédiction. Voyez, par ailleurs, la fantaisie ailée de Selma Lagerlöf qui fait parler les animaux, non à la manière de La Fontaine, en leur attribuant des sentiments humains, les moins nobles, mais selon leur espèce, en toute simplicité et vraisemblance. Lilienfors, le grand peintre suédois, ne pénètre pas moins avant dans leur intimité, qu'il dépeint avec une telle puissance de poésie qu'il atteint au plus vivant réalisme. Cette communion avec la nature, à quoi incline, pour y échapper, la mélancolie suédoise, revêt d'une incomparable séduction les tableaux de Zorn, ses paysages et ses figures de Dalécarliennes, qu'il se plaît à montrer dans leur splendide nudité auréolée de blondeur aux rives lumineuses du lac Siljan. Elle imprègne d'une indéfinissable langueur les crépuscules du Prince Eugène et tant d'autres peintures modernes. N'est-ce pas cette communion avec les êtres et les choses, enfin, qui a fait traiter de « païenne » l'âme suédoise? Quand elle ne s'absorbe pas dans la nature, qu'elle transfigure suivant ses lois profondes — d'où le réalisme poétique caractéristique de l'art suédois — la puissance de rêve qui vibre au cœur de ce peuple s'épanche en fantaisie : fantaisie des anciens Vikings qui couraient les mers à la recherche d'aventures ; fantaisie d'un Gustave-Adolphe ou d'un Charles XII, qui vécurent de prodigieuses épopées ; fantaisie d'un Gösta Berling, l'ancien pasteur, dont Selma Lagerlöf nous conte la vie extravagante à la tête des « Cavaliers d'Ekeby » ; fantaisie de ces paysans qui projettent d'aller s'établir en Terre Sainte pour être plus près du Seigneur. Cette fantaisie empreint d'un charme incomparable, non seulement les livres de la prestigieuse romancière, mais ceux d'un Fröding, d'un Heidenstamm, ainsi que les poèmes du séduisant Bellmann, dont, tous les ans, au printemps, les habitants de Stockholm célèbrent la mémoire, qu'ils associent à la joie du renouveau. Cette fantaisie, qui mêle intimement la poésie à la réalité, l'excentricité à la sagesse, la chaleur du tempérament à la froideur du maintien, est peut-être, en dernière analyse, ce qui fait du charme suédois quelque chose d'unique, qui est bien le trait saillant de ce pays, où, même la lumière, est d'une irréelle limpidité.

Que la Suède n'ait rien perdu de son charme, malgré une organisation sans défaut, l'utilisation scientifique des derniers progrès du machinisme, une stricte observance des lois de l'hygiène, son souci méthodique de la vie humaine, qu'en définitive elle ne soit pas « américanisée » au mauvais sens du mot, elle le doit à son amour de la nature, à son respect des traditions et, surtout, à la divine fantaisie, dont la terre suédoise est la toujours jeune et, je suis tenté d'ajouter, la toujours vierge inspiratrice.

PAUL GAULTIER.
de l'Institut.

LA MAISON DE DULCINÉE

Le Toboso est un village unique, étonnant. A peine est-on sorti de Criptana, la plaine ondule doucement, rousse, jaunâtre, grise dans les parties en friche, d'un vert imperceptible dans les pièces de terre ensemencées. On marche une heure, une heure et demie ; on ne voit ni un arbre, ni une mare, ni le moindre îlot de verdure. Les pies sautillent un moment au milieu du chemin ; elle jouent, nerveuses et pétulantes, de leurs longues queues, puis s'envolent de nouveau. Des pierres grises recouvrent à l'infini de maigres terres cultivables. Et, de loin en loin, à travers un champ cultivé plus étendu où l'orge lève à peine, chemine un couple de mules et un valet de ferme guide la charrue au long des interminables sillons.

— Que fait-on là ? demandez-vous, un peu surpris de voir détruire ainsi les semailles.

— On donne un second labour à la terre, vous répond-on simplement.

Rejacar, c'est conduire le soc de la charrue dans tout l'espace existant entre les sillons pour arracher les mauvaises herbes.

— Mais, on ne gâte pas les semailles ? interrogez-vous de nouveau. — Le laboureur et les mules ne foulent-ils pas et n'écrasent-ils pas sous leurs pieds les tendres tiges ?

Le voiturier qui vous conduit sourit légèrement de votre ingénuité ; vous êtes sans doute un de ces pauvres hommes — comme l'auteur — qui ne sont jamais sortis de leurs livres.

— Ça ! s'exclame le rustre. La semence, en cette saison, plus on la foule, plus elle vaut !

Les terres grisâtres, roussâtres, jaunâtres, se découvrent aux yeux toutes semblables avec une désespérante monotonie. Il y a une heure que vous êtes sorti de Criptana ; enfin, pour la première fois, au détour d'un côteau, vous distinguez, dans le plus reculé lointain, là-bas, aux confins de l'horizon, une tour toute modeste et puis une tache noirâtre à peine visible dans l'uniformité plombée du paysage. C'est là le village du Toboso. Il faut encore cheminer une couple d'heures avant de pénétrer dans ses rues. Le panorama ne se renouvelle pas ; on voit les mêmes jachères, le même sol sauvage, les mêmes orges maigres. Parfois, au flan d'une lointaine colline, vous découvrez un carré d'olivier couleur de cendres, solitaires, symétriques. Mais vous n'arriverez pas à voir, dans toute cette immensité, le moindre soupçon de verdure. Les chênes, qui étaient au voisinage du Toboso et au milieu desquels Don Quichotte attendait le retour de Sancho ont disparu. Le ciel, au fur et à mesure que la soirée s'avance, se couvre d'un épais voile de plomb. La carriole chemine en cahotant, soulevée par les blocs de pierre et retombant dans de profondes ornières. Nous voici enfin auprès du village. A présent, on peut voir la tour carrée, robuste, jaunâtre de l'église et les toitures sombres des maisons. Un silence profond règne dans la plaine ; on commence à voir de chaque côté du chemin de gros murs en ruines. Dans le fond, à droite, on distingue un couvent tout croulant, entouré d'arbres également sombres, dont la cîme dépasse d'énormes murs de torchis qui s'effondrent. On se sent envahi par une sensation profonde de solitude et d'abandon. Il flotte aux abords de ce village comme une manière de condensation, comme une synthèse de toute la tristesse de la Manche. Et la carriole continue d'avancer.

Nous sommes à présent au Toboso. Les ruines des murailles, celles des maisons, des basses-cours sont allées en s'accumulant. On voit s'étendre autour de soi les champs couverts de pierres grises, de murs effondrés, de vestiges de cimetières. Le silence est profond ; on ne découvre pas un seul être vivant ; on dirait que le repos s'est cristallisé. Et dans le fond, par-delà toutes ces ruines, se détachant sur un ciel cendré, livide, ténébreux, sauvage, tragique, se distingue un amas de sombres masures, grises, terreuses, noirâtres, aux murs crevassés, aux angles branlants, dont les toits sont défoncés, les cheminées dégradées, dont les planchers s'incurvent et plient jusqu'à tomber, dont les maigres patios sans portes s'ouvrent largement sur la nuit...

Et vous n'entendez pas la moindre rumeur, ni le roulement lointain d'une voiture, ni l'aboiement d'un chien, ni l'appel lointain et métallique d'un coq. Alors, vous commencez à rôder parmi les ruelles du village. Vous voyez les mêmes murs crevassés, en ruines ; la sensation d'abandon et de mort qui avait commencé de vous envahir s'appesantit sur vous jusqu'à la douleur, à mesure que vous parcourez ses rues et que vous respirez cette ambiance.

Des demeures grandes, larges, nobles, se sont effondrées et les vestiges de leurs murailles ont servi d'appui à d'humbles et sombres appentis. On découvre d'antiques et nobles architectures envahies de grossières pierrailles ; on voit se détacher ça et là, entre les masures de terre battue, la pierre de taille d'un riche et vénérable écusson sculpté dans la pierre, parmi des amoncellements de chaumines basses et des accumu-

lations de décombres... Et l'on va marchant lentement par les voies étroites que rien ne traverse, dont rien ne vient rompre le silence. On parvient ainsi à la place. La place, c'est un vaste espace solitaire ; d'un côté, se détache l'église, solide, indestructible sur les ruines de la cité ; sur la gauche, on voit les restes d'une habitation seigneuriale ; à droite, un couvent vieilli, branlant, et un long mur aux baies larges ouvertes. La nuit s'avance. Vous vous tenez un moment sur la place. Dans le ciel plombé s'est ouverte une large déchirure, par où se déversent les clartés du crépuscule. Et, durant cette minute, vous demeurez immobile, recueilli, à contempler les ruines de cette ancienne cité morte, qui s'illumine d'une splendeur de pourpre sinistre. Vous distinguez — et cela achève de compléter votre impression — vous voyez se détacher, dans ce profond silence, sur le mur en ruine qui s'appuie au couvent, la cîme aiguë d'un cyprès noir, rigide, et, en avant de sa sombre tache, le feuillage fin, argenté, d'un olivier silvestre, qui tremble et se balance dans le silence, avec légèreté, par moments...

Comment le village de Toboso a-t-il pu glisser jusqu'à ce point de décadence ? — pensez-vous en vous-même, en quittant la place. — « Le Toboso — vous dit-on — était autrefois habité par une population nombreuse ; aujourd'hui, il n'est même plus l'ombre de ce qu'il fût jadis. Les maisons qui s'écroulent ne sont pas relevées; les habitants émigrent vers des villages voisins; les vieilles familles seigneuriales — qui ont formé entre elles des unions consanguines depuis deux ou trois générations — s'éteignent sans postérité. » Et l'on se remet à cheminer de rues en rues. Et l'on retrouve des murs en ruine, des portes closes, des arcades effondrées. Où était la maison de Dulcinée ? Dulcinée était-elle réellement cette Aldonza Zarco de Morales, dont parlent les mémorialistes ? Au Toboso abondent ceux qui s'appellent Zarco. La maison de la princesse incomparable s'élevait à l'une des extrémités du village touchant aux champs ; on en découvre encore les vestiges. Descendez par une toute petite ruelle qui prend dans un coin de la place déserte ; arrêtez-vous au pan de mur ancien tout dépouillé de pierre de taille qui se dresse devant vous, puis tournez sur la droite ; faites encore quelques pas et vous y voici parvenus. Vous trouvez devant vous un large édifice, vieux, décrépi; jadis cette habitation dut avoir un étage ; mais tout le haut est tombé à terre, et aujourd'hui, juste au-dessus de la porte, la vieille maison s'est abritée sous un bien modeste toit, pas plus haut que la porte, et toutes les ouvertures de ces vieux et nobles murs de pierre ont été aveuglées sous un placage de terre battue.

Voici donc la résidence de la plus admirable de toutes les princesses de la Manche. Aujourd'hui, c'est un prosaïque moulin à huile. Et, pour comble d'humiliation et de triomphe, dans le patio, dans un coin, sous des fagots de bois d'olivier, mutilés, écornés, gisent les deux magnifiques blasons qui figuraient auparavant sur la façade. Un long pan de mur part du logis et ferme la ruelle dans la direction de la campagne.

— Sancho, mon fils, mène-moi au palais de Dulcinée ; il se pourrait que nous la trouvions éveillée, disait à son écuyer Don Alonso, entrant au Toboso à l'heure de minuit.

— A quel palais faut-il donc vous conduire, *cuerpo del sol*, répondait Sancho, car je ne connais ici rien d'autre qu'une maison qui, pour ses dimensions, ne m'a guère parue grande.

La maison de la Dulcinée présumée, la senora dona Aldonza Zarco de Morales était bien au contraire grande et seigneuriale. Nous jetons sur ses ruines un dernier regard ; déjà, les ombres de la nuit s'allongent ; les cloches de la tour haute et sévère laissent tomber sur la cité morte leurs résonances ; dans la rue du Diable — la principale de la ville — quatre ou six paires de mules qui rentrent des champs traînent leurs charrues avec un sourd fracas. Et c'est un spectacle profondément suggestif que de voir à cette heure, dans ce repos immuable, dans cette atmosphère d'abandon et de décadence, se glisser de loin en loin, dans la pénombre du crépuscule, la grave silhouette d'un vieil hidalgo enroulé dans sa cape, sur le fond de quelque porche aveuglé, à l'angle de quelque façade mutilée ou d'un mur en ruine, que surmontent les amandiers en fleur ou les cyprès...

AZORIN.

La Ruta de Don Quijote.

(Traduit de l'espagnol par Albert Francastel).

L'HOMME AUX 45 MENUS

(*Nouvelle.*)

« Si je te dis la vérité, tu ne m'écouteras « pas : ...mais tu m'écouteras, si je te dis : « c'est une fable... »

(Kalamatra à son disciple).

Lorsque cet homme parlait sa voix avait un tel accent de vérité que, cette voix s'étant tue,

nous nous sommes regardés les uns les autres. L'un de nous (qui était-ce? je ne sais !) l'un de nous a exprimé notre idée commune : « Il faut dire cela. Puisque vous savez, il faut parler. Dites ce que vous venez de nous dire. »

Alors l'homme a haussé les épaules.

Quelqu'un, un autre, a demandé : « Pourquoi ne voulez-vous pas le dire? »

Et l'homme a répondu en lançant un rond de fumée vers le plafond : « Phûût ! ! à quoi bon? On ne me croirait pas ! »

Tous, à la fois, nous nous sommes mis à parler, comme lorsqu'il est arrivé un accident dans la rue, vous savez, et que chacun veut donner son avis, sans écouter les autres. Puis, tous, en même temps, nous avons eu la sensation que nous étions parfaitement idiots d'agir ainsi, et nous nous sommes, soudain, tus en attendant que l'un de nous parlât.

L'homme fumait paisiblement son Clay et regardait la fumée bleue qui montait au plafond. Il s'était détaché de tout ici-bas, sauf de ces légers nuages bleuâtres et il s'appliquait consciencieusement à former des ronds bien réguliers.

Alors j'ai fait un pas en avant, car nous nous étions tous levés et j'ai hasardé : « Eh bien ! si vous ne voulez pas le dire, moi, je l'écrirai et ON me croira ! »

C'est un homme très savant et très sage. Il sait plus de vingt langues et il n'emploie jamais que les mots propres. Il est aussi respectueux du protocole des Mandchous ou des Indiens Gualibis ou des Ouaparaous de la Polynésie que du cant britannique ou de l'étiquette espagnole car il sait qu'il y a un « bon-ton » pour chaque cas particulier d'espèce.

Comme il me regardait en scillant les yeux, j'ai frappé du pied et j'ai crié, oui j'ai crié : « Je vous l'assure : ON me croira ! »

Alors, comme il sait, *toujours*, ce qu'il faut dire, il s'est mis à rire et m'a dit : « Chiche ! »

Or, voici ce que j'ai à dire :

Hier, je dînais chez mon ami Georges Rainfort, le voyageur. Nous étions là six routiers du globe, venus pour en retrouver Un qui est « Le Grand-Routier », notre aîné à tous, et notre maître. Il connaît les cent-mille routes du monde et en sait toutes les bornes, tous les détours. Il a fouillé tous les continents et parcouru toutes les mers. Il a pris toutes les îles de tous les océans, les unes après les autres, les a tournées, retournées, pesées, grattées et a passé son doigt « sur toutes leurs coutures » et il ne les a abandonnées dans l'eau qui en fait des îles que lorsqu'il a bien su qu'elles ne lui cachaient plus rien. Ce qu'il ignore du globe ne vaut vraiment pas la peine d'être su.

Pendant tout le repas, l'homme n'a presque rien dit. Il suivait la conversation en ayant l'air de penser à autre chose. Nous essayions de trouver le diapason qui le ferait vibrer, mais il s'en rendait compte. Par jeu, par dédain, par orgueil, il ne se livrait pas. Ce qu'il avait dit lorsqu'on en fut aux liqueurs n'arrivait même pas au niveau d'une conversation avec le coiffeur qui vous rase.

A ce moment, quelqu'un a dit : « mystérieuse, cette affaire de Montblanc, n'est-ce pas ? La strychnine a-t-elle joué un rôle dans tous les empoisonnements? Pourquoi tous les invités des deux noces ont-ils été malades? Qui pourra expliquer ça? Crime à vaste envergure ou étrange concours de coïncidence? Empoisonnement? Avec quoi? »

C'est alors que l'homme releva la tête. Il pétrissait une boulette de pain d'un geste machinal. Mais, soudain, il la posa, l'écrasa d'un coup net sur la nappe et il parla.

Sur un ton uniforme et bas, comme en un monologue, et c'en fut un, l'homme nous dit :

« Empoisonnement? Avec quoi? Avec tout ! avec rien !... Oui !... Les gens ne savent pas. Ils croient savoir et ils ne savent pas. Ils croient qu'il faut du poison pour empoisonner... La strychnine? La strychnine... sans doute ! La strychnine, c'est du poison. Ça tue. Mais les symptômes de l'empoisonnement par la strychnine sont connus. Et puis, *il faut* se procurer la strychnine. Alors, pourquoi s'en servir?... Des poisons?... Mais il y en a des centaines ; mais ils sont connus aussi ; et, même ceux qu'on ne connaît pas, une analyse des viscères peut les déceler. Alors?... Il y a « ce-qui-est-du-poison » et il y a « ce-qui-n'est-pas-du-poison ». Le poison et le non-poison. Tuer avec le poison, ce n'est pas malin, c'est à la portée du premier imbécile venu, si cet imbécile a l'instinct du meurtre, ou le désir, ou le besoin. Il y a tellement de gens qui tuent pour tellement de raisons : par vengeance, par jalousie, par intérêt, par ignorance, par haine... ou par amour... pour voir... ou pour ne plus voir. Les gens sont si bêtes !

« On veut tuer. On n'a pas le courage de tuer en face ou même de faire, par derrière, le geste homicide ; alors on va, chez le droguiste du coin, acheter de la mort-aux-rats ; on en verse au gendre ou à la riche héritière... ou au voisin d'en face... ou au mari ... ou à l'amant. Et puis

il n'y a plus qu'à attendre en lavant soigneusement la tasse : la mort fera son œuvre. Et puis, chacun fera ce qu'il aura à faire : la faucheuse, le médecin de l'état-civil, le gendarme, le juge d'instruction, le P. de la R., le jury, le geôlier, et, après tous ceux-là, peut-être Deibler.

« Votre chance, c'est qu'il y en ait un, dans la série, qui ne fasse pas son métier, ou qui ne le sache pas ou qui le fasse mal... ou qui ait autre chose à faire. Mais, tout de même, *tous* peuvent faire ce qu'ils ont à faire, et alors ?... Ce n'est pas malin ! Vous avez la possibilité que le crime... (oui : le crime) ne soit pas découvert?... Evidemment...

« Sur dix empoisonnements, il y en a quatre qui sont dûs à l'imprudence..., à l'absorption, par imprudence, d'un poison. Ces quatre ne sont pas intéressants... pas du tout. Il y en a cinq qui ont le poison « versé par la main du crime » à leur origine. Trois sont ignorés en tant que crimes ; deux poursuivis. Un seul de ces deux-là reçoit une sanction... Une sanction. Je ne dis pas : un châtiment. Ça fait : quatre + trois, + deux : neuf. Neuf cas. Neuf cas dûs au poison. Pas du tout intéressants, ces neuf cas-là... C'est le dixième qui vaut qu'on l'admire. Oui, je dis bien : qu'on l'admire : l'empoisonnement par ce-qui-n'est-pas-du-poison !

« Ah ! Ah ! celui qui a trouvé ça : le poison-qui-n'est-pas-du-poison, celui-là, c'est une fripouille, sans doute, une rude fripouille, mais c'est un as. *C'était* un as. Il a fait école, allez... je sais.

« Empoisonner sans poison? Avec quoi? Avec quoi? avec des choses excellentes parbleu ! Avec un menu. Avec un bon petit menu bien sympathique ou même, si on n'est pas pressé, avec une bonne petite suite de bon petits menus bien sympathiques... Ah ! Ah ! Ah ! ça, oui, c'est crapule ; mais c'est de l'Art ! J'ai connu des artistes...

« J'ai connu un cuisinier. Il était annamite. Nug-Hyen, il s'appelait... Thû-Nug-Hyen de Phò-Vàn-Nhoc. Celui-là s'entendait comme pas un à composer un menu. Je puis dire son nom, car il est mort de mort violente... Nous lui devions bien ça... Et Abbas-Ilahim, hôtelier à Batavia. Celui-là aussi, il savait les menus, les bons-repas-qui-font-mourir. Il en est mort aussi... indirectement. Et encore Randriajafy, le gouverneur brave concessionnaire de Tsifory au pays des Antandroys à Madagascar. Il « connaissait banquet pour M. l'administrateur-inspecteur ». Et cet animal de Pitacunca, le sorcier Antipas du Haut-Amazone... il en est décédé avant l'âge. Et cette vieille fripouille de Dolorès-Maria-Virgine Alvarez, qui tenait auberge (quelle auberge, bon Dieu) sur la route de Cuzco, en pleine cordillère, par où passent les chercheurs d'or en rentrant chez eux... au bout de quelques années. Et... et tant d'autres ! Phûùtt ! finis finis !... Tous ceux-là, à leur tour, y sont passés pour en avoir fait passer bien d'autres... Ils le méritaient, n'est-ce pas? Le doigt de Dieu... qu'on aide un peu. « Seigneur, que Votre droite est terrible ! »... Après tout, elle ne vaut pas un browning... ou même une corde, une simple ficelle, solide et bien cirée.

« Mais, tout de même, ceux-là, les bons repas qu'ils savaient combiner ; rien que des plats délicieux dont tout le monde, et eux tous les premiers, se délectait... quels chefs-d'œuvre ! Comment voulez-vous vous méfier quand votre cuisinier ou votre hôte, votre excellent hôte si attentionné, se régale comme vous vous régalez?

« Ah ! Ah ! comment se méfier? Mais n'est-ce pas, on ne sait pas, on n'y pense pas. Il faut savoir. »

« Le lait, c'est exquis, n'est-ce pas? C'est le type de l'aliment sain !... L'artichaut, quel charmant légume (est-un légume? est-ce une fleur?) surtout quand il est tout jeunet et bien tendre. C'est sain, l'artichaut. Bon... Le lait est sain. L'artichaut est sain. Parfait... MAIS si vous mangez un artichaut *après* avoir mangé du lait, le lait se caille dans votre estomac et vous êtes indisposé... Donc : lait + artichaut = nocif !... Ah ! Ah ! Ah ! Ceci est l'origine et l'explication de tout.

« Il y a, dans la nature, des quantités de choses qui sont excellentes par elles-mêmes. MAIS qui ont un réactif, un catalyseur qui, mis dans l'estomac, en leur présence, provoque soit la formation d'un produit nocif, soit une réaction homicide. Presque tous les éléments peuvent se décomposer et donner naissance à des acides ou à des sels dangereux. Tout est dans le menu.

« Tantôt c'est positif ; tantôt c'est négatif, si l'on peut dire. Disons que c'est positif lorsque ce sont certains plats du menu qui, en se combinant, provoquent une réaction chimique stomacale ou intestinale, laquelle réaction provoque à son tour un empoisonnement. Il s'agit, dans ce cas positif, pour l'empoisonneur, de ne pas manger de l'un des plats dont la combinaison doit être suivie de mort. Par exemple : Ramon, José et Josélita. Ramon, que les deux autres veulent faire mourir. Les deux plats à combinaison nocive sont, le ragoût (très fré-

quent le ragoût) et la salade. Ramon se sent menacé ; il surveille ses hôtes. José évite de prendre du ragoût. Ramon jette un regard sur Josélita qui en mange de grand cœur. *Naturellement* Ramon en mange aussi. Il ne sait pas. Tout le monde prend du poisson et du rôti. On sert la salade. Josélita dit : « Je n'ai plus faim ! » José réponds : « Tu as tort ! » et il mange de la salade. Pourquoi Ramon s'abstiendrait-il? Il en mange. Il a absorbé les éléments de la combinaison : ragoût + salade = mort. Il en meurt dans un délai plus ou moins long, suivant le besoin. Le repas était excellent.

« Disons qu'un menu est négatif lorsqu'il est combiné de telle sorte, qu'il suffit de ne pas manger d'un certain plat pour le rendre dangereux. Par exemple : Pierre, de passage chez Paul et Julie, et rentrant d'une chasse aux pépites. On se met à table et tout le monde mange de bon appétit. Pierre, vaguement inquiet, observe autour de lui sans rien dire. Hors-d'œuvre, entrée, poisson, tout va bien. Mais voici le rôti. C'est un jeune singe. Négligemment Paul remarque : « On dirait le cadavre d'un nouveau-né ! » Ça coupe l'appétit à Pierre qui déclare : « Non, merci ; pas de jeune singe pour moi. » « Laissez-le, dit Julie. Paul et moi y sommes habitués ; mais nous avons un cuissot d'antilope en réserve. » *Tout le monde mange du cuissot.* Pierre n'a *rien* mangé que les autres n'aient mangé *aussi*. Ils ont même plus mangé que lui. C'est lui qui a eu tort. Il aurait dû manger du jeune singe malgré sa répulsion, car c'était dans le singe, dans sa sauce ou dans sa farce, que se trouvait la substance qui aurait empêché la réaction homicide de se produire. C'est très bien combiné, n'est-ce pas.

« Alors, voyez-vous, si les gens des pays civilisés admettaient qu'il est possible de produire dans l'estomac ou dans l'intestin d'un individu de ces réactions nocives, de ces poisons qui ne sont pas des poisons, peut-être bien s'étonnerait-on moins des morts incompréhensibles.

« Il y a des centaines de siècles que des peuples entiers savent ça. Thû-Nug-Hyen, Abbas-Ilahim, Randüanjafry, Pitacunca, la señora Alvarez savaient ; beaucoup de leurs semblables savaient aussi... et il y en a d'autres, encore, qui savent. Et, croyez-moi, ils peuvent être nombreux les gens de notre vieille Europe, ignorante parce qu'elle croit tout connaître, ne connaissant que quelques choses, ils peuvent être nombreux, les Européens ignares qui ont *pu* s'instruire au hasard de leurs étapes sur les chemins de cette terre de perdition.

« Le jour où Thû-Nug-Hyen, de Phô-Vân-Nhoc, est mort (vraiment, vous savez, il fallait qu'il meure), ce jour-là il pleurnichait parce que ses jambes lui faisaient très mal (pourquoi, aussi, avait-il fait tant de difficultés pour parler?) il pleurnichait et il disait : « Est-ce ma faute à moi, humble serviteur, si la dame de M. l'Ingénieur, n'a pas mangé du poisson à la sauce aux câpres. Mon menu *était bien fait.* Vous avez tout mangé et vous n'avez rien et vous êtes, là, à « prier » le pauvre Thin de parler... Est-ce ma faute? »

Thomas, l'ingénieur, qui avait les yeux tout rouges des pleurs qu'il avait versés sur le cadavre déjà raidi dans la pièce à côté, Thomas, il a poussé, du bout du pied, le bougeoir où la bougie faisait sa petite flamme bien douce.

Et Nug-Hyen, la sinistre crapule, assis sur la chaise, s'est mis à pleurer très fort et puis il a dit, avec une toute petite voix : « Enlevez la bougie, M. l'Ingénieur, je vous prie, enlevez-la: la chaise n'a pas de fond... c'est vrai. Je *savais* que Mme Thomas n'aimait pas la sauce aux câpres. »

« Et c'est pour cela, voyez-vous, qu'il est mort ; mais, auparavant, il avait eu le temps de me raconter les menus qu'il savait, les bons-menus-qui-font-mourir. Et Abbas Ilahim et les autres aussi, « ils m'ont raconté des menus ». Mais c'est encore Dolorès-Maria-Virgin qui « s'est fait le plus prier » pour raconter ces choses. Et pourtant, elle, elle était un as... vraiment !

« Quarante-cinq menus, ils m'ont raconté entre tous, et elle, elle toute seule, elle m'a enseigné onze choses exquises et cinq façons délicieuses de cuire le café. Si l'on mange une de ces onze choses avec le café de tout le monde, si l'on boit le café cuit d'une de ces cinq façons, Ah ! ah ! c'est fini la vie. Trop bien mangé, gagné mourir, comme disait Moko-Samba. Celui-là...

« Voilà ! Tous ceux-là, ils savaient. Moi je sais. Mais, ici, ON ne sait pas. Non. ON croit savoir, ou presque tout, et ON ne sait rien.

« Et si quelqu'un disait que ces choses excellentes sont des choses qui peuvent faire mourir, ON lui rirait au nez. Pensez donc !...

« Mais, pensez au lait et à l'artichaut !

« Quarante-cinq menus, je vous dis et seize « variations » sur le café.

« Et, cependant, les autres ne mentaient pas car... ils allaient mourir et... ils le savaient. Mais notre vieux monde?... Phûût ! notre vieux

monde ! Trop jeune ! Il a encore tout à apprendre... et ... il n'apprendra rien.

« Quarante-cinq menus, et je n'en sais pas la millième partie, des bons-menus-qui-font-mourir !

Maintenant, je prendrai mon Clay et une Fine ! Non, cela, croyez-moi, ça ne se fait pas... c'est excellent... Toujours? Peut-être... »

JEAN-TOUSSAINT SAMAT.

LE BI-MILLÉNAIRE DE VIRGILE DANS L'ANCIEN ET LE NOUVEAU CONTINENT

Depuis sept années déjà — davantage peut-être — des manifestations étaient projetées dans l'un et l'autre hémisphère pour commémorer dignement le deuxième millénaire de Virgile. On sait, en effet, que le grand poète est né en 70 avant J.-C., c'est-à-dire en l'an 684 de la fondation de Rome.

Le 15 *octobre* 1930 sera donc son deux-millième jour de naissance, et son deux-millième anniversaire tombera l'année suivante.

A l'exception de l'Italie, les grandes fêtes académiques officielles n'auront cependant pas lieu d'une manière générale le 15 octobre de l'une ni de l'autre année, soit parce que ce jour se trouve dans la période des vacances, soit pour des raisons particulières dans lesquelles nous n'avons pas à entrer.

La série des manifestations commémoratives, ayant commencé à se dérouler depuis un certain temps déjà, ne se terminera vraisemblablement qu'à l'époque de clôture du bi-millénaire.

Nous indiquerons seulement ici quelques manifestations importantes destinées à l'année 1930 et au *bis millesimus dies Natalis* (15 octobre 1930).

Pour cela, nous nous placerons au seuil de ladite année donnant ainsi l'aperçu d'ensemble qu'on en pouvait avoir à cette époque. C'est le plus sûr moyen d'éviter de léser certaines villes ou certains pays dont les projets de commémoration ne seraient pas venus à notre connaissance.

Du reste, le tableau qui s'offre à nos yeux au début de l'année 1930 est suffisamment imposant.

Si imposant même qu'on ne peut se défendre d'un certain étonnement en considérant l'unanimité de l'intérêt passionné porté à Virgile.

Nul n'ignore qu'après la Bible, *l'Enéide* est probablement le livre le plus universellement lu ; à nos yeux, cette raison est insuffisante pour expliquer la profondeur et la généralité de l'intérêt manifesté ; nous l'attribuons — en dehors de la beauté incontestable de l'œuvre virgilienne — à d'autres causes.

Tout d'abord, il semble logique qu'après la grande tourmente qui a ébranlé le monde, et dont les soubresauts l'agitent encore, un grand désir de paix, de calme ait passé sur la généralité des peuples (1).

Or, nulle autre comme l'œuvre virgilienne ne répond à ce besoin presque unanime de l'humanité. Virgile, certes, fut un patriote ardent, fier de sa patrie, dont il a chanté les origines presque divines dans *l'Enéide ;* mais jamais au cours de son œuvre il n'a magnifié le principe de la guerre ; à maintes reprises, au contraire, il a exprimé son horreur des guerres civiles, de ces luttes fratricides plus ou moins sanglantes qui assombrissent notre xxe siècle.

Si Virgile appartenait à la race des conquérants du monde, il ne faut pas oublier que ces conquérants troquaient volontiers les armes contre la charrue ; — le trait de Cincinnatus est trop connu pour que nous le rapportions ici — qu'ils étaient un peuple agriculteur par excellence.

Ce que notre xxe siècle goûte surtout en Virgile — sans négliger certes pour cela l'exquise perfection de ses vers — c'est sa douceur, sa sensibilité pénétrante, qui n'ont rien de romain, ou du moins du Romain conquérant ; c'est encore son amour de la campagne, son admiration et sa compréhension si parfaite de l'agriculture traduite avec toute la poésie possible dans *les Géorgiques*. Rappelons que Virgile y a consacré un chant tout entier à la culture des champs, un autre aux arbres — tout spécialement à l'olivier et à la vigne, — un troisième aux bestiaux ; enfin le quatrième aux abeilles.

Ce culte de Virgile pour les choses de la

(1) Nous exceptons bien entendu l'Allemagne et sa digne alliée la République des Soviets qui envoie un peu partout des agents perturbateurs chargés de fomenter des guerres civiles.

nature a quelque chose de direct, d'intime, comme s'il s'agissait d'êtres humains ; c'est ainsi que Virgile aime ou hait les plantes, selon qu'elles sont utiles ou nuisibles à l'homme.

Or, cette compréhension de la nature chez les uns, ce besoin de campagne, de vastes horizons tranquilles chez les autres, sont assurément une caractéristique de notre trépidant XXe siècle (1), à laquelle répond Virgile.

A une autre nécessité de notre époque répond encore Virgile : si nous constatons, d'une part, l'exode momentané des villes vers les campagnes, nous enregistrons, de l'autre, l'exode définitif d'une partie des villages vers les grandes agglomérations. Partout — mais particulièrement en France — on signale le danger de la terre qui meurt faute de bras pour la travailler ; on préconise des remèdes à ce péril, on prêche, on encourage le retour à la terre.

Ici encore Virgile est d'actualité : chez ce peuple d'agriculteurs qu'étaient les Romains dès qu'ils avaient déposé les armes, on signalait déjà 700 ans après la fondation de Rome, la désertion des campagnes ; c'est pour ramener, retenir à l'agriculture ceux qui l'avaient délaissée ou ceux qui voulaient l'abandonner que *Mécène* demanda à Virgile de composer *les Géorgiques* (2), comptant sur l'éloquence du poète pour faire pénétrer dans l'âme des agriculteurs le goût et l'amour des champs qu'ils fécondaient, pour leur montrer l'utilité, la grandeur de leur labeur, pour leur faire sentir les avantages et les joies de la vie champêtre : *O fortunatæ agricolæ !*

Pour nos contemporains encore, beaucoup plus que pour les générations antérieures, la vie et l'œuvre de Virgile sont d'un exemple frappant ; nous n'en effleurons ici que quelques traits.

En notre XXe siècle, on signale de tous les points du globe, *la crise de la famille* ; elle sévit avec plus ou moins d'intensité dans les différents pays. Sans parler des troupeaux d'enfants abandonnés de la Russie soviétique, on connaît le peu d'enthousiasme des ménages modernes pour accueillir les enfants qui devraient naître et qui ne naissent pas. On n'ignore pas davantage combien les liens familiaux se distendent — envisagés souvent comme une chaîne pesante. — Quant aux parents, on les considère fréquemment comme des *bagages encombrants*, bons tout juste à fournir les subsides nécessaires. Or, l'œuvre de Virgile est empreinte à un tel point du *culte de la famille* qu'elle a fourni au professeur Paribeni le sujet d'une des conférences du cycle cité plus haut.

Notre époque se distingue aussi par la recherche effrénée du *moindre effort*. Si la généralité travaille, c'est parce qu'elle a besoin de beaucoup d'argent. Elle en veut gagner très vite en se donnant le moins de mal possible. Le travail est considéré comme une dure nécessité : bien peu — à tous les degrés de l'échelle sociale — l'accomplissent avec joie comme cela était souvent le cas jadis : tout est bâclé, l'amour du fini est mort dans les professions libérales comme dans les professions manuelles ; on effleure ce que l'on touche sans l'approfondir.

Ici encore Virgile est notre modèle : poète, il eût pu s'abandonner à son merveilleux tempérament, sans étudier longuement comme il l'a fait à Crémone, à Milan, à Naples, et cela non seulement la poésie grecque — qu'il a tant aimée et dont il s'est imprégné — mais encore l'histoire, la philosophie, les mathématiques, la médecine. Il a travaillé *sept ans aux Géorgiques, douze ans à l'Enéide ;* déjà malade, il est allé passer trois ans en Grèce pour achever son immortel poème.

C'est pour mourir seulement qu'il s'est décidé à rentrer dans sa patrie ; à peine en eût-il touché le seuil à Brindisi, qu'il s'éteignit.

La vie et l'œuvre de Virgile sont *une glorification du travail* (1), un exemple de conscience professionnelle, une recherche jamais satisfaite de la perfection : toutes choses à apprécier à une époque où elles s'en vont !

Enfin — et comme dernière leçon — nous citerons la modestie de Virgile, modestie rare s'il en fût à une époque comme la nôtre où beaucoup s'imposent par leur seule audace, leur bluff, et arrivent à force d'assurance à persuader le public de leur talent tant ils y croient eux-mêmes.

On sait qu'en mourant, à 52 ans, Virgile demanda que son *Enéïde* fût brûlée parce qu'inachevée.

Ses amis ne l'achevèrent pas, mais ne la détruisirent pas non plus.

---

(1) Compréhension et besoin qu'il ne faut pas confondre avec l'engouement factice pour les choses champêtres mis à la mode par les œuvres de J.-J. Rousseau.

(2) Nous verrons tout à l'heure que dans les Conférences du Cycle Virgilien données à Rome en 1929, le professeur Pietro Fedele avait choisi : *Virgile et le retour à la terre* comme sujet de la sienne.

(1) Titre d'une conférence donnée l'année dernière à Rome par le professeur Giuseppe Bottai.

*
* *

Dans l'énumération que nous allons donner des manifestations projetées au seuil de l'année en cours en l'honneur du bi-millénaire de Virgile (1), nous traverserons tout d'abord l'Atlantique, et nous signalerons *le Brésil* et *le Canada* comme se préparant à une imposante commémoration.

Quant aux *Etats-Unis*, leurs préparatifs sont grandioses et méritent qu'on s'y arrête. Dès 1928, *l'American Classical League* s'est entendue avec les autres grandes associations de culture intellectuelle du pays, et avec l'*Italy-America Society*, qui a tant fait déjà pour le centenaire de Dante.

Elles ont constitué pour cela trente comités groupés de la manière suivante :

On Finance and Securing Patrons ;
On Publicity through Lectures, Newpapers, Magazines, Posters, Post-Cards, and Bulletins ;
On Cooperation with Classical Organizations, Non-Classical Organisations, the N.E.A., and the U. S. Bureau of Education ;
On affiliation with Like Movements in other Countries ;
On Promoting Vergilian Courses in Colleges and High Schools ;
On Private Reading and Reading Circles ;
On Publishing Books, Bibliographies, and Lists of Illustrative Material ;
On Celebrations in Cities, Clubs, Colleges and Schools ;
On Preparation of Programs for Celebration, Incelding Pageants, Plays and Scenarios ;
On Commemorative Medals, Plaques, and Bookplates ;
On Awarding Prizes ;
On Pilgrimages to Places Made Famous by Vergil.

A la tête de ces trente comités figurent trente présidents, présidés eu-mêmes par un président général — une femme, Miss Anna P. Mac Vay — une femme dont le sexe rappelle l'héroïne immortalisée par Virgile : la fameuse Didon.

Depuis deux ans, le Comité central s'occupe inlassablement d'inspirer et d'encourager toutes les formes d'activité ayant pour but de vulgariser pour le grand public les œuvres de Virgile.

Le Comité a sollicité et obtenu le concours d'écrivains, de poètes, de musiciens ; il a retenu une légion de conférenciers.

Il a fait appel aux entreprises cinématographiques, aux directeurs de théâtre, afin que des faits, tirés de la vie et des œuvres de Virgile, soient mis à l'écran et à la scène.

Il a passé des accords avec les compagnies de navigation afin qu'elles organisent des croisières aux lieux rendus célèbres par des épisodes de la vie du poète ou par ses œuvres.

Ces manifestations imposantes ne font pas négliger les formes les plus populaires de pénétration, publication d'une carte géographique de l'*Enéide* dont une femme[e]: Miss Eva Long, de l'Université de Pittsbourg, est l'auteur ; publication d'un calendrier virgilien pour 1930, avec des citations choisies dans les œuvres de Virgile par un savant professeur de l'Université de Colombia, et des illustrations tirées de manuscrits du XVIe siècle, appartenant au bibliophile connu Georges A. Plimpton, qui exposera à New-York, au cours de l'année 1930, sa belle collection de manuscrits et de livres virgiliens.

La bibliothèque publique de New-York organise, elle aussi, une exposition concernant Virgile ; on cite, parmi les plus grandes merveilles, un exemplaire des *Géorgiques*, du XVe siècle, des exemplaires des Xe et XIIIe siècles de l'*Enéide*.

Dans la section française, on admirera l'unique exemplaire de la première édition des œuvres virgiliennes, imprimé à Paris, en 1470 et 1472.

Enfin, une des institutions les plus intéressantes, — on dirait presque la plus touchante, — c'est celle des *cercles de lectures virgiliennes*, qui se réuniront une fois par semaine durant toute l'année 1930 pour lire, expliquer, commenter Virgile.

Le *Corpus* authentique de Virgile sera divisé en autant de parties qu'il sera nécessaire pour que la lecture soit terminée à la fin de l'année 1930.

Là où il sera impossible de réunir des latinisants, le cercle se formera quand même : Virgile sera lu dans de bonnes traductions, ou lecture sera faite d'œuvres se rapportant à lui.

Mentionnons encore que soixante-dix éditeurs des Etats-Unis, voulant apporter eux aussi leur concours à ce beau mouvement ont accordé de

(1) Nous nous documentons pour cela sur les savantes données du professeur Vincenzo Ussani de l'Université royale de Rome, membre de la commission italienne de coopération intellectuelle.

fortes remises durant le cours de l'année sur la vente de la littérature virgilienne.

*
* *

Si d'Amérique nous passons en Europe, nous constaterons que, du nord au sud, de l'est à l'ouest, les différents pays rivalisent pour célébrer avec toute la pompe possible l'immortel poète.

Dès l'année 1929, *la Suède* s'en est occupée ; *à Göteborg*, le professeur Lundström a fait un cours complet sur les *Eglogues* de Virgile ; il a promis à la Société italo-suédoise une conférence sur Virgile.

En *Pologne*, le congrès slave des philologues classiques qui s'est tenu en Posnanie, a organisé la publication de *Mélanges virgiliens*.

La *Tchécoslovaquie* s'est distinguée particulièrement ; à *Prague*, l'Union des philosophes tchèques prépare, elle aussi, un volume de *Mélanges sur Virgile*, et sur *l'Influence exercée par Virgile en Tchécoslovaquie sur la vie intellectuelle*. Le volume en question sera présenté à l'Union en octobre 1930 ; une assemblée doit être convoquée à cette occasion pour célébrer Virgile dans une conférence commémorative.

Quant à la Société des Amis de la culture classique, elle prépare un cycle de conférences publiques sur l'influence de Virgile au moyen-âge et dans les temps modernes.

L'Université populaire de Prague, ne voulant pas être en reste, organise également un cycle de conférences sur la vie et les œuvres de Virgile. Le conférencier, professeur à l'Université de Prague, prépare aussi pour le volume de *Mélanges*, cité plus haut, un article sur *Virgile dans le monde slave*.

L'intérêt soulevé par le bi-millénaire de Virgile est très vif dans toute la Tchécoslovaquie.

Les Universités de Prague, de *Brno*, de *Bratislava* organisent de grandioses manifestations.

En *Yougoslavie*, une séance solennelle extraordinaire aura lieu à l'Académie de *Zagreb*.

En *Roumanie*, l'Université de *Bucarest* commémorera Virgile ; deux prix seront distribués à cette occasion : l'un, pour une dissertation sur l'influence exercée par Virgile sur un écrivain roumain ; l'autre, pour une dissertation sur les traducteurs roumains de Virgile.

Si nous passons à *l'Allemagne*, nous constaterons, qu'à *Berlin*, au cours du 1er semestre de l'année 1930-1931, le professeur Norden prononcera, à l'Université, un discours commémoratif sur Virgile ; il publiera aussi, dans une grande Revue, une étude de vulgarisation sur le chantre d'Enée.

A *Breslau*, la Société silésienne de Culture Nationale organisera une séance solennelle présidée par Wilhelm Kroll, et une autre séance consacrée à la récitation d'œuvres virgiliennes.

Dans *les Pays-Bas*, on annonce deux commémorations solennelles aux Universités d'*Amsterdam* et de *Leyde*. A Amsterdam, M. de Groot traitera de l'appréciation de Virgile au cours des siècles ; il a consacré toute l'année dernière à la lecture du sixième livre de *l'Enéide*, à son cours de latin. Il faisait précéder la lecture d'une introduction sur la technique esthétique du poète.

La Belgique n'est pas restée en arrière : différentes villes rivalisent entre elles. Tout d'abord, à *Bruxelles*, l'Université libre a mis au programme pour l'année 1929 à 1930 des textes virgiliens ; puis, au Cercle de philologie classique, une manifestation grandiose est projetée. Le tome premier des Travaux de la Faculté des Lettres va paraître sous le titre : « Les Masques et les Visages », dans les *Bucoliques*, de Virgile.

A *Louvain*, l'Université Catholique organisera deux séances académiques solennelles : l'une française, l'autre flamande, pour célébrer dignement le millénaire.

En *Espagne*, la Fundacio Bernat Metge, de *Barcelone* publiera, en 1930, une édition de *l'Appendix Vergiliana*.

A la Faculté des Lettres de la même ville, le professeur Balcells a consacré tout son cours en 1929 à *l'Enéide* ; à partir du mois de janvier 1930, il fera un cours extraordinaire sur l'Evolution de la technique littéraire dans Virgile.

En *Angleterre*, différentes associations se sont réunies pour organiser une série de réunions et de conférences qui auront lieu soit avant, soit après les fêtes de Mantoue ; ce sont : l'Académie Britannique, la Société d'Etudes Classiques et la Société d'Encouragement aux Etudes romaines.

D'autre part, le Club des Voyageurs en Grèce prépare, sous la direction du Professeur Conway, un pèlerinage au lieu de naissance de Virgile (1).

(1) Pour tous les peuples jusqu'ici le lieu de naissance de Virgile était *Mantoue*, ou plus exactement *Andes*, petit village situé près de cette ville ; le professeur R. S. Conway n'est pas de cet avis ; il attribue à *Calvisano*, près de

En *France*, en nous plaçant toujours à la date choisie jusqu'ici, nous constatons qu'au début de 1930, les projets élaborés étaient les suivants :

A *Paris*, le Comité France-Italie, désirait célébrer le deuxième millénaire de Virgile, au Collège de France. Pour associer au souvenir du plus grand poète latin celui du plus grand poète italien, il avait choisi la date du 25 *mars*, anniversaire de la rencontre poétique de Dante et de Virgile.

Le point culminant de la solennité devait être la lecture d'une adresse à l'Académie Royale d'Italie, faite au nom de l'Académie Française, par un de ses membres, Albert Besnard, — qui séjourna longtemps à Rome où il présida aux destinées de la Villa Médicis, — et la remise de cette adresse au délégué de l'Académie d'Italie : Ettore Romagnoli.

L'Académie Française y devait être représentée par Camille Jullian, qui prendra la parole en son nom, tandis qu'Emile Picard parlera au nom de l'Académie des Sciences, René Cagnat représentera l'Académie des Belles-Lettres ; Charles Widor prononcera un discours au nom de l'Académie des Beaux-Arts, et Alfred Rebelliau, pour les Sciences Morales.

Les Académies de province, le Collège de France, la Sorbonne (Faculté des Lettres) seront également représentés.

Les orateurs qui prendront la parole au nom du Comité France-Italie ont été désignés ainsi : le général Gouraud, vice-président d'honneur du Comité Pierre de Nolhac, de l'Académie Française et Jean Rivain, vice-président du même Comité, enfin André Bellessort (1), vice-président de la Commission des Lettres.

Mentionnons qu'autour de la solennité du Collège de France, qui en sera le pivot, toute une série de manifestations s'organiseront ayant pour objet de glorifier Virgile et de témoigner en même temps l'union étroite qui existe entre les élites intellectuelles italiennes et françaises issues de la même race.

Brescia, l'honneur d'avoir donné le jour au chantre de l'*Enéide*. Il va sans dire qu'il ne nous appartient pas d'entrer dans cette polémique que nous tenions cependant à mentionner.

(1) A une fête qui eut lieu l'année dernière en Belgique en l'honneur du grand poète latin sous le nom de *Denier de Virgile*, M. André Bellessort prononça un discours exquis dans lequel il dit les plus jolies choses à propos de l'immortel chantre de l'*Enéide*.

***

Si un génie comme celui de Virgile appartient à l'humanité entière, qui tient à honneur de le célébrer, il va sans dire qu'il appartient beaucoup plus étroitement à *l'Italie*, dont il est issu. Dans la péninsule, la commémoration de Virgile présente un intérêt national que *le Duce* a admirablement compris ; c'est lui qui a donné le thème d'un concours ouvert aux étudiants de la classe supérieure des lycées d'Italie : *L'enseignement agraire de Virgile et la politique rurale du fascisme*.

Le jury qui jugera ce concours a été nommé par le ministre de l'Education nationale (1).

Cette manifestation virgilienne s'étendant à toutes les villes de l'Italie possédant un lycée, à tous les villages mêmes dont les fils fréquentent lesdits lycées, il convenait de la mettre en tête. A sa suite, nous parcourrons les différentes villes qui se sont particulièrement distinguées dans leurs projets de commémoration.

En première ligne *Mantoue*, puisque, n'en déplaise au docte professeur R. S. Conway, c'est là qu'est né Virgile : « *Mantua me genuit.* »

Là aussi que l'Académie Virgilienne a été la première à publier, dès 1923, un programme de fêtes commémoratives. Les principales doivent avoir lieu le 15 octobre 1930.

Lorsque, en 1927, cette Académie, en séance extraordinaire, pour l'inauguration du monument élevé à Virgile dans sa ville natale, se réunit, elle fixa définitivement le programme des fêtes qui comprend quatre parties :

1° La publication d'une édition spéciale des œuvres de Virgile sous la direction du professeur Albini.

L'édition sera ornée de 49 xylographies, dont une pour la première initiale de chaque *églogue des Bucoliques*. (On sait qu'il y en a 10.)

Une autre pour la première initiale de chacun des quatre livres des *Géorgiques*.

Une autre enfin, pour chacun des 12 livres de *l'Enéide*.

Ces deux dernières œuvres auront en tête de chaque livre, un bandeau, gravé sur bois également.

L'édition comprendra une couverture pour l'ensemble, et un frontispice et un cul-de-lampe pour chacune des trois œuvres (toujours en xylographie).

(1) C'est l'*Italia letteraria*, Revue hebdomadaire de Rome, qui a ouvert ledit concours.

Toutes les gravures représenteront des sujets virgiliens indiqués par le professeur Albini.

Il va de soi que cette édition sera artistique — on a déjà pu le constater — imprimée en deux couleurs : noir et rouge, sur papier spécial, et en caractères bodoniens.

L'éditeur apportera le plus grand soin à la ponctuation, les éditions actuelles étant, à son avis, très défectueuses à ce sujet.

Il sera imprimé mille exemplaires de cette édition, destinés à toutes les sociétés correspondantes de l'Académie, et aussi aux érudits, tant italiens qu'étrangers, spécialisés dans les études virgiliennes.

2° La publication d'un volume de *Studi Virgiliani*, auquel seront appelés à collaborer certains spécialistes italiens ou étrangers des études sur Virgile. Ce volume sera tiré également à mille exemplaires.

3° Le volume *Atti e Memorie* de l'Académie pour l'année 1930, aura pour but d'intensifier les études virgiliennes.

4° Enfin, le 15 octobre 1930, une réunion des éminents spécialistes auxquels nous avons fait allusion plus haut, aura lieu à *Mantoue ;* c'est là que leur seront remises les publications indiquées plus haut.

A la même occasion, une *exposition virgilienne* sera inaugurée dans le fastueux *Palais des Gonzague*, dont une des plus belles salles — qu'on vient de restaurer — sera dédiée à Virgile.

Ce programme n'est que celui de l'Académie ; il ne forme qu'une partie des projets élaborés par la ville de Mantoue, qui comprennent différentes manifestations, parmi lesquelles nous citerons l'inauguration à *Pictole*, (Virgilio), par l'Association forestière italienne, dont *Arnaldo Mussolini* est président, d'un bois composé des arbres chers à Virgile.

Si de Mantoue nous passons à *Milan*, où Virgile étudia, nous y voyons le mouvement intellectuel se développer d'une manière prodigieuse, en même temps que s'accroît la prospérité de cette ville laborieuse.

Là, l'Institut royal de Lombardie a organisé deux concours dotés de récompenses pour deux œuvres sur Virgile ; l'une d'un caractère plus spécialement savant, l'autre destinée au grand public.

Quant à la Bibliothèque Ambrosienne et à l'Institut royal de Lombardie, ils ont entrepris ensemble la publication en phototypie du *Virgilius Petrarcæ*, c'est-à-dire de l'exemplaire de Virgile annoté par *Pétrarque*.

La section milanaise de l'Association Atene e Roma, de son côté, et avec le concours d'autres sociétés savantes, organise un cycle de conférences pour les premiers mois de l'année 1930.

Les conférenciers traiteront les sujets suivants :

Virgile et le retour à la terre ;

L'Art de Virgile ;

Les Géorgiques ; une conférence spéciale sera consacrée à *Didon ;* une autre au *saccage de Troie*, dans *l'Enéide*.

Dans une même conférence, le héros *Pallas* et le *rôle de Virgile au Moyen-Age* seront abordés par le professeur Ussani, déjà cité au début de cet article.

Une femme parlera de *l'Outre-tombe de Virgile ;* tandis qu'une séance sera réservée à *Virgile dans la conception de Dante*.

Enfin, *les Antiquités italiques dans Virgile*, et la *Pensée philosophique dans Virgile*, clôtureront ce brillant cycle.

Si de Milan, nous nous arrêtons à *Turin*, nous constatons que la *Revue des Etudes médiévales* a lancé une circulaire en latin annonçant qu'elle consacrera à Virgile, à l'occasion du bi-millénaire de sa naissance, un volume de *Mélanges* précisant le rôle joué par Virgile durant le Moyen-Age.

Quant à *Pérouse*, qui organise depuis plusieurs années des conférences spécialement destinées au étrangers, et données en été, elle confiera au savant professeur Albini une série de leçons sur Virgile.

En descendant vers le sud, nous verrons à *Florence* la bibliothèque Laurentienne s'occuper de la publication en phototypie du *Codex Mediceus* de Virgile, en « capitalis rustica » du ve siècle.

Dès 1924, la Société italienne pour la diffusion et l'encouragement des études classiques, dont une section se trouve également dans la Ville du Lys Rouge, avait annoncé pour l'année du millénaire, la publication de *Mélanges virgiliens internationaux*.

***

Comme on pouvait s'y attendre, c'est à *Rome* que les manifestations en l'honneur de Virgile seront particulièrement nombreuses, et là aussi qu'elles revêtiront un caractère tout spécialement solennel.

C'est de Rome que partira la coordination de

toutes les cérémonies qui se dérouleront dans l'Italie entière. La haute direction en a été confiée par Mussolini à l'Académie d'Italie, dont le siège est à Rome.

Avant même que l'Académie eût reçu ce mandat, voici quels étaient les projets :

1° Inauguration, en l'honneur de Virgile, des nouvelles fouilles et des nouveaux travaux de restauration des forums impériaux ;

2° Une *édition critique des œuvres de Virgile* sera publiée au cours de l'année 1930, confiée à R. Sabbadini ; *une édition critique des « Scholies », de Virgile*, sera également mise sous presse ;

3° L'Association internationale des études méditerranéennes combinera différents pèlerinages étrangers en Italie, de manière à former une manifestation internationale en l'honneur de Virgile ;

4° L'Institut des études romaines publiera en un volume, au cours de l'année 1930, *les Conférences du cycle virgilien*, faites l'année précédente. En voici les titres :

Virgile et les mouvements religieux et philosophiques de son époque ;

La glorification du travail dans l'œuvre de Virgile ;

Traces de topographie romaine dans les légendes virgiliennes du Moyen-Age ;

De la mort de César à la bataille d'Actium ,

La fondation du Principat ;

Le rappel à la terre, l'exhortation perpétuelle de Virgile ;

L'idée latine et la latinité de Virgile ;

La légende de Rome dans l'art dans ses rapports avec l'Enéide ;

Monuments et aspects de la Campanie dans l'Enéide ;

Ce que fut Virgile pour l'Italie ;

Le paysage dans le poème virgilien ;

Le culte de la famille dans Virgile ;

Echos du poème virgilien dans les auteurs chrétiens ;

Impressions et reflets des peintures cycliques dans l'Enéide ;

Le culte de Virgile et l'Allégorie aux cinq premiers siècles de l'ère chrétienne.

Virgile dans l'art de la Renaissance ;

Les études virgiliennes à Rome à l'époque de la Renaissance.

5° Dans les premiers mois de l'année 1930, il sera fait à l'Institut des études romaines, une lecture intégrale de *l'Enéide*, qui constituera un hommage de toutes les Universités italiennes à Virgile.

Le premier livre devant être lu le mercredi 15 janvier ; les autres livres seront lus les onze mercredis suivants. Les lecteurs ont été choisis dans toutes les parties de la péninsule ; c'est ainsi que nous voyons figurer des professeurs à l'Université royale de Rome, aux universités de *Milan*, de *Pise*, de *Pavie*, de *Cagliari*, de Palerme ; le directeur de l'Institut supérieur du *Piémont*, un professeur de l'Université catholique du Sacré-Cœur, un ancien ministre de l'Instruction Publique, un professeur à l'Institut supérieur de *Florence ;* enfin, un autre de l'Ecole Normale de Pise.

La Ville du Vatican ne demeurera pas étrangère à ce grand mouvement national, bien loin de là. La Bibliothèque vaticane contribue à la célébration du millénaire par la reproduction en phototypie du *Codex Vaticanus Palatinus* en « capitalis rustica » du ve siècle.

Le Souverain Pontife prend une part personnelle aux manifestations par ses écrits sur le *Virgilius Petrarcæ*, qui seront reproduits dans l'édition citée plus haut.

Comme nous avons commencé par *Mantoue*, berceau de Virgile, nous terminerons par *Naples*, qui abrita son tombeau. On sait que c'est près de Naples, ou plus exactement de *Pouzzoles*, que l'on montre l'emplacement de l'endroit où reposa la dépouille du grand poète.

Il était naturel que de grandes manifestations eussent lieu à Naples pour le millénaire.

Citons parmi elles la restauration du tombeau de Virgile et de ses accès, la restauration également de l'antre de la Sybille de Cumes et des routes qui y conduisent.

Tous ces travaux doivent être terminés pour le 15 octobre ; c'est la direction générale des Antiquités et des Beaux-Arts qui en a la charge.

*
* *

Tel est le tableau, — si éloquent en lui-même qu'il pourrait se passer de commentaires — de la façon si unanime, si expressive et si complète, dont Virgile est célébré au cours de l'année 1930.

MADELEINE BARRÉ.

POEME

VIE

Un jour viendra sans doute, ô Vie! où je saurai,
Surmontant cet amour ivre et désespéré
Qui pour ta beauté me consume.
T'affronter sans désir, t'honorer sans émoi,
Peser tes dons, qui n'auront pas été pour moi,
D'un geste paisible... ou posthume.

Mais souffre qu'aujourd'hui, chassée avant la fin
De la table encor pleine où j'avais encore faim,
Vers la nuit, le désert, la friche...
Je sois le pauvre aux poings aigus, aux yeux ardents,
Qui derrière la vitre où s'irritent ses dents,
Regarde festoyer le riche.

Ce pauvre, s'il n'a point la taille d'un héros,
Du moins, ne jettera jamais dans les carreaux
La pierre où son talon trébuche.
Mais il songe : Pourquoi mon malheur ? Qu'ai-je fait ?
Ce dur dépouillement est-il sur moi l'effet
D'une vengeance... ou d'une embûche ?

Je crus tendre à tes dons un cœur tout innocent.
Coupable avant de vivre, apportais-je en naissant
Un compte insoldé d'anciens crimes ?
Le chiffre astral inscrit au ciel, fut-il de ceux
Qui règlent l'horoscope ingrat des malchanceux,
Des parias ou des victimes ?

Dieu m'a-t-il appelée à l'effroyable honneur,
Moi qui criais tragiquement vers le bonheur,
De lui fournir de la souffrance ?
Providence, karma, destin, fatalité :
Ton secret ambigu, l'ai-je assez médité
Sans instruire mon ignorance ?

Ai-je assez, moins fidèle aux Testaments divins,
Interrogé la Bible occulte des devins,
Les tarots des bohémiennes ?
Du silence au mensonge égarée, aujourd'hui
Je comprends que la grande Main qui me conduit,
Toujours, éludera les miennes.

Qu'importe! sans savoir d'où l'on vient, où l'on va,
Pourquoi la voie, aux uns, est rocs, ronciers, gravats,
Aux autres, mousse, et palme, et plaine...
Il faut, de l'aube au soir, en couvrir un tronçon,
Sans espérer de gerbe entrer dans la moisson,
Rire aux heureux, aider qui peine;

Se résigner ? non pas : c'est trop... ou c'est trop peu.
Face à face avec soi, si ce n'est avec Dieu,
Pesant sa part, que nul n'envie,
Saluer dans son cœur l'immense liberté
De ceux qui n'ont plus rien à perdre, en vérité,
Que le souffle étroit de leur vie.

N'avoir plus rien à perdre! Et ne redouter plus
Le temps qui fait craquer les bonheurs vermoulus,
Griffe les fragiles visages;
La mort qui marche dans les pas des bien-aimés,
Les sépulcres rouverts, les volets refermés,
Les surprises ou les présages.

Mais posséder, trésors jamais clos ou détruits,
Le ciel des jours vibrant de vols, le ciel des nuits
Où pendent des grappes de mondes;
L'horizon couronné de rameaux... mais sentir,
A son cœur écrasé de richesse, aboutir
Tous les rythmes, toutes les ondes!

Etre seule ? qu'importe. Et sans bonheur... tant mieux!
Percevrais-je glisser ce souffle sinueux
Qui dans mes mains chaudes se couche,
Ce nuage gonflé, voilure à son départ,
Si j'étais suspendue au rayon d'un regard,
A la promesse d'une bouche ?

Un jour viendra sans doute, ô Vie! où concevant
Qu'un cœur vide est parfois le cœur le plus fervent,
Je te chérirai... pour les autres.
Mais de ces beaux refus, généreux ou hautains,
En vain mes rêves, mal servis par mes instincts,
Se font les candides apôtres.

Je t'aime pour tes dons, fussent-ils désastreux;
Pour ces cruels bonheurs que s'arrachent entre eux
Ces vivants crispés sur des tombes...
Et j'écoute, en mon cœur despotique et jaloux,
Tour à tour, grommeler de famétiques loups,
Gémir d'amoureuses colombes. (1)

AMÉLIE MURAT.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

QUAND M. BRITTLING VERRA-T-IL CLAIR ?

On se souvient de ce roman de Wells, qui parut pendant la guerre, et que l'on avait traduit un peu approximativement ainsi : *M. Brittling commence à voir clair*. M. Brittling, c'était l'incarnation de l'heureuse, joyeuse, ignorante Angleterre d'avant 1914, de l'Angleterre qui croyait tranquillement qu'elle était si bien faite pour gouverner les vagues et par conséquent le monde, que rien ne pouvait atteindre sa prospérité. Or, en 1916, M. Brittling commençant à s'apercevoir que la guerre continentale menaçait très gravement cette puissance et cette prospérité séculaires, il s'avisa que c'était

(1) Madame Amélie Murat doit publier prochainement un livre de poèmes : *Solitude*.

sérieux et que l'entente cordiale n'était pas seulement un thème de discours, mais aussi un traité de garantie mutuelle dont l'Angleterre ne pouvait pas plus se passer que la France. Et, de fait, à partir de ce moment, le Royaume-Uni se donna à la guerre de toutes ses forces et de tout son grand courage ; M. Brittling avait vu clair. Malheureusement, il ferma les yeux à l'armistice : l'Europe et lui-même sont en train de payer cher son aveuglement.

Et celui-ci dure toujours. Le seul résultat positif de la dernière session de la Société des Nations est la convention d'assistance financière aux Etats « victimes, ou menacés d'agression. » L'Allemagne, l'Italie, le Japon ont refusé d'y adhérer ; l'Angleterre l'a signée, mais avec mauvaise grâce, et l'opinion — M. Brittling — est loin de ratifier cette signature. Toute la presse libérale proteste ; le *Daily Telegraph* félicite les Dominions de ne pas se laisser entraîner par les « chercheurs de sécurité » dans des alliances embarrassantes, et le *Morning Post* fait de l'ironie :

« La convention que notre représentant a paraphée hier, dit-il, a pour objet d'assurer une assistance financière aux nations victimes ou menacées d'une agression. Il est déclaré dans l'Ecriture sainte que les humbles hériteront de la terre, et voici un projet qui tend à réaliser cette prédiction. Lorsqu'un conflit s'élève entre deux Etats, le Conseil devra donc décider lequel des deux est le plus humble, et c'est lui qui héritera non pas de la terre précisément, mais du crédit britannique sous forme de garantie d'un emprunt. Il semble plutôt qu'on nous demande de miser sur le camp qui a le plus de chance d'être battu, et ce n'est pas, à notre avis, une très bonne affaire. Mais il y a, bien entendu, une autre possibilité. Il se peut que la « victime d'une agression » ne soit humble que parce qu'elle ne possède pas le nerf de la guerre : une fois qu'elle sera fortifiée par un emprunt gagé sur la Trésorerie britannique, il est fort possible que son humilité se change en férocité.

« Afin de défendre l'emprunt que nous aurons garanti, nous pourrions être entraînés, nous aussi, dans la guerre. C'est évidemment dans l'intérêt de la paix que nous combattrions, mais n'empêche qu'il nous faudrait intervenir — sous peine de perdre notre argent — dans un conflit ne nous intéressant peut-être nullement. »

Il est vrai que l'officieux *Daily Herald* défend la convention, mais comment !

« Ce traité, dit-il, a éveillé en Grande-Bretagne, et c'est assez naturel, une certaine inquiétude. Agression, menace d'agression, sont des termes qu'il n'a pas été possible de définir jusqu'ici. Et ailleurs, quelle que soit la définition adoptée, un Etat pourrait parfaitement être la « victime », du point de vue technique, mais avoir en réalité provoqué l'agression.

« Toutefois cette inquiétude devrait être apaisée par les conditions dont s'entoure le traité.

« Il ne peut entrer en vigueur qu'en vertu d'une décision unanime du Conseil, ce qui revient à dire qu'il ne peut entrer en vigueur qu'avec le consentement du gouvernement britannique.

« Et certes aucun gouvernement britannique ne pourrait, sans enfreindre la Constitution, donner ce consentement autrement qu'avec l'assentiment du Parlement. L'accorder, en effet, serait prendre des engagements financiers qui ne pourraient être tenus qu'en vertu d'un vote de la Chambre des Communes ».

Nous voilà avertis. Cela signifie que, malgré le traité d'assistance financière, l'Angleterre gardera somme toute les mains libres. Elle en est toujours au même point : elle reste fidèle à toute sa politique d'après-guerre ; elle ne veut s'engager à rien pour assurer la sécurité des nations continentales qui se sentent menacées, mais... elle les engage à désarmer.

Sur la question du désarmement, en effet, M. Henderson, ministre des Affaires étrangères du gouvernement travailliste, dont la pensée est généralement assez enveloppée, est absolument formel. A Genève, tout en couvrant M. Briand des fleurs rituelles, il s'est rallié à la thèse allemande : désarmement ; la sécurité en découlera..., peut-être. Il alla même jusqu'à déclarer en propres termes « que les Etats vainqueurs ont promis de désarmer et que ces engagements n'ont pas été tenus bien que les conditions exigées fussent remplies ».

A ces bonnes paroles, les électeurs allemands ont immédiatement répondu en donnant treize millions de suffrages aux partis de la revanche, ou du moins aux partis qui font de la révision des traités et du sabotage du plan Young leur principale plateforme électorale.

Et pour que la leçon soit complète, nous avons eu ensuite la mobilisation des cent mille Casques d'acier, véritable manifestation militaire, accompagnée de toutes les grandiloquences de la littérature guerrière germanique : le bruit du pas des soldats en marche, l'appel de la race, la libération de la patrie allemande et jusqu'au vieux dieu allemand de Guillaume.

Le réveil est rude. Hitler n'est pas du reste la seule voix belliqueuse qui se fasse entendre. En Italie aussi, on se charge de nous dire que le moment de désarmer n'est pas venu. On pouvait lire, ces jours-ci, dans le *Popolo d'Italia*, le journal de M. Arnaldo Mussolini, un article singulièrement inquiétant :

« Il n'y aura pas de paix en Europe, dit en substance le journal du frère du « Duce », tant que les traités ne seront pas revisés et que la crise économique, qui peut devenir une vaste convulsion sociale, ne sera pas terminée. Du reste, si demain il y a en Allemagne un triomphe des communistes, la soudure entre la République allemande et celle des Soviets se fera presque automatiquement. La Pologne et la Tchécoslovaquie seraient alors immédiatement écrasées. La France n'ignore pas d'ailleurs que l'Allemagne, ne pouvant s'armer chez elle, se prépare indirectement à travers la Russie. Elle ne peut non plus se faire d'illusions sur la prétendue pénurie de soldats allemands, car si l'Allemagne est poussée au désespoir, derrière elle surgira un bloc de millions de soldats russes qui, encadrés par la technique militaire allemande, pourront devenir une force irrésistible. La France enfin ne peut compter sur une intervention de l'Italie à ses côtés. Car, étant donné l'état actuel de l'opinion publique dans la péninsule, l'Italie, tout au plus, resterait neutre. »

On ne peut appuyer plus complètement l'espèce de chantage que pratique aujourd'hui la politique allemande. Les Allemands les plus raisonnables, ceux qui passent pour les plus pacifiques et même les plus pacifistes, nous disent : « Prenez garde ! Ne poussez pas l'Allemagne au désespoir ». Les électeurs d'Hitler appartiennent aux nouvelles générations, celles qui ont grandi sous le signe de la défaite et dans le regret de la prospérité perdue. Ils savent bien qu'une guerre serait une chose terrible ; mais la paix qu'on leur a faite leur paraît également terrible. Donnez à l'activité allemande un exutoire, à l'orgueil allemand une compensation, sans cela nous ne répondons pas de ce qui pourrait arriver ». Conclusion : « Révisez les traités. Rendez à l'Allemagne le couloir polonais et la Haute-Silésie. Evacuez la Sarre. » On ne parle pas encore de l'Alsace-Lorraine, mais on parle déjà des cantons d'Eupen et de Malmédy à arracher à la Belgique.

Personne ne soutient que les traités de 1919 sont parfaits ; les frontières ne sont pas toujours très bien tracées, et l'on pourrait soutenir que certains ajustements sont désirables ; mais ce ne sont pas de modestes ajustements que réclament l'Allemagne et la Hongrie : c'est bien une révision totale. On sait quel est le programme d'Hitler : réunion de tous les Allemands en une grande Allemagne, suivant le libre choix des peuples ; suppression des *inégalités* du Traité de Versailles et du Traité de Saint-Germain ; restitution des colonies ; retour à la conscription ; dénonciation de la thèse de la culpabilité de l'Allemagne; dénonciation du plan Young; suppression du couloir polonais. Mettons que ce soit là un programme maximum auquel tous les Allemands n'adhèrent pas ; mais tous sont d'accord pour exiger une nouvelle révision du plan Young et pour la suppression du couloir polonais. Presque tous sont d'accord sur l'*Anschluss*. Dès lors, qui ne voit, si l'on admet la révision des traités, qu'on se heurte à des prétentions inacceptables, à des conditions que, jamais, ni la Pologne ni la Tchécoslovaquie ne pourront accepter? Qui ne voit que la révision, c'est la guerre?

Il est déjà difficile à concevoir que l'Italie accepte cette éventualité : « L'Italie tout au plus resterait neutre », dit le journal de M. Arnaldo Mussolini. Croit-il que cela lui serait possible et qu'en cas de conflit général les Yougoslaves laisseraient passer l'occasion de vider leurs vieilles querelles? Mais, il serait inconcevable que l'Angleterre aussi consentît à courir un pareil risque. Ceux qui insinuent que « la perfide Albion » verrait sans déplaisir un conflit continental dont elle se tiendrait à l'écart, et grâce auquel, sous le couvert d'une profitable neutralité, elle retrouverait son ancienne prééminence économique, font du roman. L'Angleterre est sincèrement pacifique ; elle comprend parfaitement qu'elle n'aurait rien à tirer d'une ruine générale de l'Europe, mais jusqu'à présent elle s'est refusée à admettre le danger allemand. Nos craintes lui ont paru chimériques, quand elle n'a pas vu dans leur expression un prétexte pour justifier notre « militarisme ». La tradition anglaise veut que la France soit une nation essentiellement belliqueuse ; elle n'en veut pas démordre et, jusqu'à présent, la majorité de l'opinion britannique s'est refusée à croire, non seulement aux armements secrets du Reich, mais même à l'esprit de revanche des nouvelles générations allemandes. Les élections hitlériennes et la menaçante manifestation des Casques d'acier lui ouvriront-ils les yeux?

Il est certain que les derniers événements d'Allemagne ont produit outre-Manche une im-

pression profonde ; mais la tradition est si forte qu'il est à craindre qu'elle ne soit pas durable. Dans tous les pays du monde, l'opinion va d'instinct aux idées simples qui sont généralement des idées fausses. Au lendemain de l'armistice, l'immense majorité de l'opinion en pays anglo-saxons fut persuadée que la France, tirant à elles les meilleurs fruits de la victoire, s'efforcerait d'en abuser et d'instituer son hégémonie en Europe. Toutes les mesures de sûreté que nous avons prises pour soutenir la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, furent représentées comme des manœuvres impérialistes. Dès lors, la politique de l'Angleterre n'était-elle pas de se poser en arbitre et de défendre l'Allemagne contre nos empiètements?

C'est à cette fausse conception que sont dus bon nombre de nos déboires communs. Dans l'Europe inquiète et déséquilibrée d'aujourd'hui, avec une Allemagne intérieure bouleversée, pleine de rancunes et de désirs; une Italie mécontente, jalouse et aventureuse ; de jeunes Etats encore mal assurés, comme le démontrent les crises polonaises et roumaines ; et par-dessus tout la menace et l'universelle conspiration bolchevique, la France et l'Angleterre forment les seuls grands pouvoirs modérateurs. Etroitement unis comme ils le furent à la fin de la guerre, ils sont maîtres de la situation ; divisés, ils laissent le champ libre à tous les éléments de désordre.

Certains Anglais, ceux qui n'ont pas trop l'esprit insulaire, le comprennent enfin, et les violentes manifestations revanchardes de l'Allemagne ouvrent bien des yeux. On ne peut trop s'en réjouir. Dans le dernier numéro de la *Fortnightly Review*, le publiciste politique fort écouté qui signe *Augur*, publiait un article significatif. Il y a peut-être quelque naïveté de sa part à attribuer uniquement le désordre politique et la fièvre nationaliste de l'Allemagne d'aujourd'hui aux *Junkers* de la Prusse orientale ; mais la conclusion de son article n'en mérite pas moins d'être soulignée :

« Il va de l'intérêt de l'Angleterre, dit-il, que la République triomphe en Allemagne, car c'est le seul moyen d'obtenir une paix permanente pour l'Europe. Le mouvement réactionnaire en Allemagne est essentiellement dirigé contre les intérêts britanniques, car ce que l'on appelle le corridor polonais, seul débouché indépendant sur la mer, est le seul moyen qui puisse véritablement empêcher l'établissement d'un monopole allemand sur les tarifs des ports et des chemins de fer. En outre, les demandes réitérées, en vue d'une révision de la frontière orientale de l'Allemagne, ne manqueront pas d'avoir pour conséquence la demande d'annulation des clauses du Traité de Versailles, prescrivant le maintien d'une zone de territoire démilitarisé sur le Rhin. En tant que signataire du Traité de Locarno, la Grande-Bretagne doit préférer le maintien de la zone neutre qui constitue une garantie contre une reprise soudaine des hostilités. »

Rien de plus juste, et nous voudrions être assurés que le Foreign Office en est convaincu. En 1914, si le gouvernement de l'empereur Guillaume avait su que la France et la Russie trouveraient l'Angleterre à leurs côtés, il est infiniment probable que la guerre n'eût pas éclaté ; si l'Allemagne d'aujourd'hui *sait* que l'entente cordiale, ressuscitée dans toute sa cordialité, veut le maintien du *statu quo*, les partisans de la révision des traités, « fût-ce par la force », remettront leurs espérances à plus tard et la paix sera assurée, pour un certain nombre d'années tout au moins, le temps de donner à la Société des Nations la force dont elle manque encore aujourd'hui.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

AUTOUR DE LA VIGNE

Puisque Vendémiaire (du 22 septembre au 21 octobre) était le mois des vendanges, n'est-ce pas l'occasion de faire ici une place à cette curieuse étude de mœurs bordelaises que M. Paul Berthelot a publiée sous le titre : *Herlot de Grandières, le roi des vignerons* (1) et qui a reçu le Prix des Vignes de France ? L'auteur lui a donné, très agréablement, la forme romanesque, et il nous avertit que, dans ce livre, « l'imagination tient autant de place que la réalité ». La réalité y tient certainement une grande place. Les noms, parfois, sont à peine changés, et il n'est pas un lecteur, si peu familier soit-il avec la vie locale, qui ne reconnaisse le cardinal Bonnet, de célèbre mémoire, et tout aussi bien le fondateur de la *Garonne*, Gounoleau, et son fils,

(1) « Collection du Temps présent ». 1 vol. Editions Jules Tallandier.

alors « en train de lancer avec une largeur de vues et une foi quotidienne un journal en passe de devancer l'essor des grands régionaux ». Il se pourrait que, pour les initiés, Herlot de Grandières ne fût pas un personnage moins transparent. Il nous donne l'impression de la réalité, et, de toute manière, cette impression doit être comptée à l'actif de l'auteur : si son personnage est imaginaire, il a su le faire vrai ; s'il est réel, il a su lui maintenir, dans la traduction de l'œuvre d'art, un caractère vivant.

*
* *

Herlot de Grandières n'est pas né vigneron ; il l'est devenu, et cette carrière ne s'est pas présentée à lui comme une profession de tout repos, destinée à l'enrichir, une industrie pareille à une autre, dans laquelle il chercherait une occupation plus ou moins conforme à ses goûts ou une rémunération plus ou moins avantageuse de ses capitaux : il n'y aurait là nulle matière pour le romancier. Le cas est tout différent et le personnage a une autre envergure. Toute sa vie, nous dit-il, « a été consacrée à la poursuite de la belle aventure. » Elève des saints-simoniens, il a « mêlé à l'amour des grandes affaires, la passion du chercheur d'avenir ». Il a pris part à la guerre de Sécession et nous pouvons supposer qu'il avait une quarantaine d'années quand la guerre de 1870 vint briser son élan. C'est dans les années qui précèdent immédiatement 1880 que sa puissance de travail, sa foi dans le progrès, son ardeur de servir, reçoivent une orientation imprévue mais, comme la suite le montrera, en accord profond avec les tendances de sa nature. Le cardinal-archevêque de Bordeaux lui a signalé la lutte ouverte dans cette région pour la défense d'une précieuse richesse nationale ; il lui a conseillé d'y entrer avec toutes ses armes, de se faire vigneron. Ce ne sera pas déroger : « Dans les pays de grands crus, le nom du vigneron est un titre de noblesse terrienne. »

Cette noblesse se rehaussera encore de l'enthousiasme et du désintéressement avec lesquels Herlot de Grandières entreprendra sa tâche ou plutôt comprendra sa mission. Il y apporte des aptitudes de saint-simonien et un caractère de croisé. Sa devise sera dès lors : la vigne avant tout ; son but : la défendre contre ses ennemis les insectes, les parasites, défendre aussi le vin contre les ferments qui menacent de l'altérer et contre les mercantis qui, sans respect pour sa pureté, sont toujours prêts à la compromettre pour accroître leurs profits ; ses moyens : lutter avec toutes les ressources de la science contre l'empirisme. Il organisera des laboratoires d'expérience ; il s'entourera de creusets, de cornues ; il fera appel aux spécialistes ; il surveillera ses ceps, ses chais, fera désinfecter les hardes de ses vendangeurs, habillera de toile neuve les fouleurs de grappes pour préserver ses moûts de la souillure. Il sera toujours sur la brèche ; il vivra comme un paysan, « un paysan-chimiste ». Pour vaincre, il a engagé dans la lutte sa fortune et sa santé. Vous voyez bien que c'est, comme il le voulait, une aventure. Et c'est un drame aussi.

Herlot de Grandières, comme il arrive toujours en pareil cas, voit se dresser contre lui l'intérêt et l'orgueil alarmés. Il va falloir se défendre contre leurs attaques, et, ce qui est plus dur encore, contre leur injustice. Il se heurte à la double opposition des châteaux et des comptoirs, c'est-à-dire des propriétaires qui récoltent le vin et des négociants qui le vendent. Il inquiète les producteurs, parce qu'il bouleverse leurs traditions, leurs habitudes, leurs routines ; il inquiète encore plus les marchands, parce qu'il a la méfiance de leurs combinaisons et voudrait se passer d'eux. Il suffit de réussir un grand vin et d'en fonder le succès sur une réputation si solide que l'action des intermédiaires deviendrait inutile. Ce que la célébrité de M. de Montesquieu avait fait au XVIIIe siècle, pourquoi la renommée du Grand Varly ne le ferait-elle pas de notre temps ? Herlot de Grandières n'a pas écrit l'*Esprit des lois ;* mais il estime que la qualité de son cru pourrait lui servir de courtier, comme le président en avait trouvé un dans son génie. Il n'en faut pas plus, on le comprendra, pour rendre Herlot suspect, dangereux même, et provoquer les résistances, voire les hostilités.

Mais elles ne sont pas ce que ce vaillant doit craindre le plus. Habile intrigant, un autre adversaire est là, prêt à intervenir sous les apparences d'un ami, d'un auxiliaire. Volin-Madurier est un parvenu. Fils d'un ancien charretier de grand vignoble, il s'est élevé jusqu'à la condition de négociant, de « bistrouilleur » comme dit, avec mépris, Herlot de Grandières. « Il est mûr pour l'achat d'un château [c'est-à-dire d'un vignoble]. Mais il n'ose pas le choisir dans le Médoc, où il craint d'être déplacé. Il suit Herlot, curieusement, travaillé par le vague espoir de profiter de ses études, sans compromettre le rendement, de créer, au bord de la lande, un domaine de grande lignée qui pourrait porter

son nom sans ridicule, non seulement sur des factures, mais dans le Monde, ce Monde où son fils a déjà pénétré par le cercle. » Volin est l'homme qui guette la faillite de l'enthousiasme pour la liquider à son profit. De même que Herlot a la passion de la vigne, il a, lui, la passion de la réussite. Herlot veut servir et défendre la vigne ; Volin veut la posséder, parce qu'elle est une richesse et parce qu'elle anoblirait sa basse roture. Il était inévitable qu'il y eût un intérêt dramatique dans cette rencontre entre deux hommes animés de passions qui ne désarment pas. Et voilà des passions qui valent d'être étudiées, suivies dans leur développement et dans leurs effets. Elles nous changent des autres, toujours les mêmes, dont a tant abusé.

*
* *

Ce qui fait le drame, c'est que, prises dans cet étau, d'autres existences sont broyées.

Herlot de Grandières a recueilli une jeune Irlandaise, Aleen, dont le père, qui était venu s'établir en Bordelais, s'y est ruiné à la culture de la vigne. Cette jeune fille, devenue sa secrétaire, s'est attachée à lui par reconnaissance et aussi parce qu'elle avait comme un espoir, en luttant avec Herlot, de l'aider à vaincre cette force de la nature dont elle avait été, avec les siens, la victime : elle voulait prendre sa revanche sur la vigne, sur le vin. Mais « avec sa nature à la fois idéaliste et logique » elle s'est prise au jeu : elle s'est donnée à l'œuvre de cet homme, qui n'est pas seulement son bienfaiteur, mais qui est aussi un grand esprit, un grand cœur. Elle s'est vouée à son service et elle se rend compte qu'elle lui est utile, indispensable même, par l'ordre qu'elle introduit et qu'elle maintient dans ses affaires, par tous les correctifs qu'elle apporte aux audaces, aux impulsions d'un maître trop dépourvu de sens pratique dans tout ce qui concerne le détail matériel de ses affaires.

Cette charmante fille, qui est aimée d'un très séduisant collaborateur scientifique, d'Herlot de Grandières et qui est loin d'être insensible à cet amour, écarte tout dessein de mariage, parce qu'elle considère que ce serait une trahison d'abandonner son maître et de le laisser seul aux prises avec les difficultés croissantes de sa situation. Mais Volin-Madurier a édifié tout un plan. Il a compris quels avantages son fils qui, par lui-même, n'est propre à rien, pourrait trouver dans le mariage avec une fille comme Aleen. Ce que lui-même ne saurait aisément réaliser deviendrait facile au jeune homme ou plutôt au jeune couple. Il y a dans le voisinage du Grand-Varly un vignoble mal en train qui, reconstitué, pourrait devenir de premier ordre. Et il y a le Grand-Varly même, qui s'y joindrait un jour ou l'autre, un jour très prochain, sans doute, car Herlot de Grandières n'a pas moins épuisé ses forces que ses ressources. Volin-Madurier est le principal créancier ; il a en mains des billets plusieurs fois renouvelés, que son débiteur ne peut payer. Aleen est devenue l'enjeu de la partie : si elle se dérobe, Herlot de Grandières est perdu : c'est l'effondrement de toute sa vie et de tout son rêve. Au lutteur acharné qui ne voit plus que sa chimère, Volin-Madurier a persuadé qu'il allait trouver, avec un disciple, toutes les ressources nécessaires à son entreprise. Herlot se montre bien quelque peu surpris de cet amour soudain de la vigne qui serait venu au fils Volin : l'aime-t-il donc vraiment tant que cela ? « — Il l'aimerait, bien marié avec une femme de sens et de jugement, sa conseillère, sa collaboratrice, pour l'application de vos procédés, pour la mise en œuvre large et patiente de vos idées, de vos découvertes... »

L'intrigant sait parler à l'enthousiaste, il sait le prendre. Herlot, d'ailleurs, est à bout de forces et le temps presse ; il tombe malade, il meurt, non sans avoir légué, dans un suprême effort, à sa secrétaire, la tâche de défendre son œuvre et de la continuer, par le mariage projeté : les ongles du mourant se sont enfoncés dans la chair de la jeune fille, qu'il a fallu dégager lentement de cette emprise.

« Le Mort avait vaincu. » Oui, il a vaincu la résistance d'Aleen, dont sa volonté impérieuse va maintenant dominer la vie, mais ne meurt-il pas vaincu lui-même ? Herlot de Grandières n'a jamais vu que son idée, son œuvre, sa chimère. Il est mort croyant avoir assuré l'union qu'il rêvait de la science, de l'intelligence et du capital. Idée fixe du saint-simonien, mais quand l'idée fixe n'est que la foi absolue dans une idée, l'esclave de l'idée fixe est un apôtre. Herlot s'est dévoué, non seulement à un rêve, mais à un devoir. « J'ai aimé la vie, la vigne et la France ». En servant la vigne, il a pensé et voulu servir la France. Il s'est sacrifié à son idéal, c'était son droit : ne l'a-t-il pas dépassé en y sacrifiant d'autres êtres, sa propre femme peut-être, Aleen sûrement et celui qu'elle aimait ?

*
* *

On ne peut contester à M. Paul Berthelot

d'avoir vu toute l'ampleur de son sujet. Parti de la réalité la plus précise et la plus concrète — la culture de la vigne dans le Bordelais — il a ordonné autour de ce point fixe une peinture de mœurs bordelaises, très précise aussi, très concrète. Mais il a fait plus : il a opposé deux types d'hommes, il a montré des passions aux prises, développé leurs conséquences, indiqué un drame humain où se brisent deux cœurs, touché enfin ce haut problème des rapports de l'idée fixe avec la foi de l'apôtre. Et son œuvre reste d'un bout à l'autre un roman de terroir, où nous ne trouvons jamais rien de vague, de banal, d'abstrait. Il faut souhaiter que chacun nous parle ainsi de ce qu'il connaît et que la fiction nous représente, dans leur variété, dans leur richesse, tous les aspects de sa vie. Il y a plus de choses sur la terre que n'en connaissent — ou tout au moins que ne nous en font connaître — les éternels rabâcheurs d'histoires sentimentales, de drames passionnels, de psychoses, névroses et autres détraquements du cœur et des sens. Même si l'art ne veut peindre que les passions, le choix est vaste, car il peut puiser dans toutes les formes de l'activité et de la vie. Félicitons M. Paul Berthelot d'avoir choisi la passion du vigneron pour sa vigne : elle en vaut une autre ; elle valait mieux pour lui même qu'aucune autre, puisqu'il en a une connaissance toute particulière, avec les meilleures raisons, je suppose, de la bien comprendre et de nous la faire partager.

FIRMIN ROZ.

LE THÉATRE

UNE DOUBLE EXPÉRIENCE THÉATRALE

Il est très remarquable que deux auteurs dramatiques, particulièrement avisés, traitant naturellement le même sujet, à savoir l'amour, l'aient présenté au public sous deux aspects exactement opposés et dans des conditions techniques radicalement contraires ; il est donc possible de faire à la fois la constatation matérielle et l'anticipation esthétique les plus intéressantes.

M. Charles Méré, en effet, intitule sa pièce psycho-analytique, pour parler le langage courant, *La Chair ;* et M. Henri Duvernois intitule son analyse psychologique : *Cœur*. De plus, le premier s'est appliqué à rendre sensibles les mouvements dramatiques de la passion en empruntant les moyens du cinéma, alors que M. Henri Duvernois fait appel aux ressources les plus intellectuelles du dialogue, du style et de la réflexion des personnages eux-mêmes.

M. Charles Méré, à qui ses qualités d'auteur dramatique ont également servi dans la défense de ses confrères et ont largement contribué à établir sa haute autorité de président de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, est certainement l'un des représentants les plus authentiques de ce qui s'appelle « le don du théâtre ». Comme sa personne, la véhémence, le mouvement, l'énergie du verbe et du geste caractérisent son œuvre. Il ne faut jamais attendre de lui que des caractères poussés jusqu'à la limite de la vraisemblance humaine et des passions exaltées jusqu'au paroxysme. Par là, il réalise très exactement le tempérament classique du dramaturge et surtout il accomplit parfaitement la destination essentielle du théâtre. C'est pourquoi il aborde si naturellement les sujets éternels et, dans sa dernière pièce, a entrepris de nous peindre le supplice de la jalousie. C'est donc par une justesse particulière d'observation, en même temps que par le besoin instinctif de frapper l'attention du public, qu'il a intitulé cette « observation », ainsi que disent les médecins, *La Chair*, puisque l'instinct est sans doute l'essence de la jalousie. Mais, d'autre part, M. Charles Méré se préoccupe à la fois personnellement et professionnellement de tous les mouvements modernes de la pensée et de la technique, s'est résolu à traiter sa matière dans une forme d'autant plus audacieusement nouvelle que la matière elle-même se présentait avec un caractère plus marqué de perpétuité.

L'expérience qu'a voulu tenter M. Charles Méré est très nette : elle pose le problème en présence duquel se trouvent sans cesse les auteurs dramatiques de tous les temps. En effet, André Chénier avait prescrit aux poètes :

« *Sur des pensers anciens, faisons des vers nouveaux.* »

Cette formule légèrement transposée exprime la loi impérieuse de ce qu'on peut appeler l'éternelle actualité du théâtre. Parce qu'il s'adresse à une foule distraite et hétéroclite, le théâtre ne peut aborder que les thèmes les plus généraux de la sensibilité humaine car, si nos idées

changent avec une rapidité parfois vertigineuse, nos instincts et nos passions, malgré toutes les apparences de culture et de raffinement, ne se modifient que dans une bien faible mesure. Il s'adresse, d'autre part, à un public qui ne cesse de subir les influences du mouvement extérieur et que, particulièrement à notre époque, obsède l'idée de la nouveauté et d'attente de l'originalité. C'est donc uniquement par les moyens d'expression, c'est-à-dire par la technique, que l'auteur dramatique peut tenter de résoudre ce difficile problème, aux éléments contradictoires, en tentant de présenter sous la forme la plus inédite, la permanence de nos passions.

Après quelques autres, mais avec plus de résolution et de méthode, M. Ch. Méré a ainsi décidé de chercher si le cinéma ne pouvait pas offrir des procédés inédits au théâtre : la nouveauté de l'expérience est d'avoir été radicale.

Psychologiquement, M. Ch. Méré a voulu nous peindre, dans son personnage principal, l'obsession du jaloux. Chacun a pu constater, et la critique n'a pas manqué d'affirmer que cette peinture avait été courageusement poussée par l'observateur jusqu'à la pathologie; la jalousie n'est-elle pas de nature morbide ? Ce serait là déjà un grand mérite de la part de l'auteur dramatique que d'avoir exprimé cette essence de la passion la plus meurtrière des hommes, puisqu'elle est non pas seulement cruelle à ceux qui l'inspirent, mais aussi mortelle à ceux qui la ressentent. Pour mettre l'accent moderne sur son analyse, M. Charles Méré nous a montré son jaloux évoluant dans les milieux qui donnent généralement l'impression d'être les plus avancés, et il a motivé la naissance de cette infirmité par le passé même et le mystère de la femme qu'il nous a peinte ; nous voyons un homme riche, libre, actif, soudainement pris d'amour pour une danseuse russe qu'il épouse et élève jusqu'à lui. Ils vivent dans le monde agité des dancings et des bars, et on peut se demander si M. Charles Méré n'a pas songé à suggérer ce qui peut se cacher de sadique dans toute jalousie exaspérée. On voit, en effet, dans cette brutale action dont une première originalité dramatique est de ne durer que quelques heures de nuit, ce passionné jeter dans les bras de celle qu'il aime un danseur professionnel : est-ce pour l'éprouver, pour s'exalter lui-même par la souffrance, ou pour les deux à la fois ? On ne peut nier, en tout cas, que cette peinture ne soit une des plus hardies et des plus fortes qu'ait encore inspirées, à un auteur dramatique de notre temps, le martyre de la chair.

Reste à examiner la réalisation scénique de ce beau sujet.

Matériellement, nous avons vu apparaître une construction qui, par son dispositif, permet de réaliser le vieux rêve de Shakespeare ou d'Alfred de Musset, à savoir : une succession ininterrompue de tableaux. Nous voyons donc des personnages passer d'une pièce dans l'autre, et il semble même que certains tableaux, notamment celui d'une salle de bain où l'on voit, à l'émerveillement du public, fumer l'eau de la baignoire, ne sont là que pour réaliser un spectacle.

Et voici le problème qui se pose dans toute son acuité : le cinématographe dispose pour ces changements de décor de l'instantanéité, les images y peuvent passer avec le rythme même de la vision. Le cinéma vole, si j'ose dire. Il suffit, au contraire, d'avoir entendu à la Renaissance le roulement de la machine et d'avoir suivi le lent mouvement qui accompagne ce bruit, pour se rendre compte que, durant le changement, toute l'illusion du spectateur se dissipe ; le théâtre rampe. Il est donc essentiellement en dehors de ses moyens d'imiter le cinéma. Cette lourde mécanique ne fait que rendre matériellement perceptible — et c'est un grand service peut-être qu'elle aura rendu à tous — l'incompatibilité du cinéma psychologique, qui est une course d'images visuelles, et du théâtre, qui est une peinture des passions.

Je crois donc que l'on pourra être redevable à Ch. Méré de toute la lumière qu'il a projetée sur la pendante querelle du cinéma et du théâtre. Les auteurs dramatiques semblent craindre parfois le triomphe du rival heureux et c'est pourquoi instinctivement, ils ont tenté de lui emprunter ses moyens d'action sur les foules. Qu'ils se rassurent ; nous savons maintenant que les procédés cinématographiques sont en opposition radicale avec les lois essentielles du théâtre, d'où nous pouvons conclure avec sérénité que, à la condition de rester indépendants l'un de l'autre, ils garderont chacun leur rôle et leur prestige. Peut-être le cinéma aura-t-il rendu au théâtre le service de le rappeler lui-même à sa véritable destination, et c'est précisément ce que l'on doit espérer lorsque, passant du théâtre de la Renaissance au théâtre des Nouveautés, on se trouve en présence de la pièce d'Henri Duvernois.

Adressons à M. Ch. Méré tous les compliments que mérite son grand talent, sa maîtrise

des passions et le courageux sujet qu'il a abordé dans sa dernière œuvre. Adressons-lui des remerciements pour avoir, avec tant de netteté et d'autorité, tenté une entreprise qui permette des conclusions aussi nettes.

Les admirateurs d'Henri Duvernois avaient jusqu'ici gardé l'obscur sentiment, me semble-t-il, que son œuvre de romancier demeurait plus heureuse, plus originale, et pour tout dire, plus magistrale, que son œuvre d'auteur dramatique. D'aucuns qui l'aimaient et l'admiraient avec plus de prédilection encore, se réjouissaient même de cette inégalité, estimant qu'un bon roman ou une bonne nouvelle sont des œuvres d'art d'un ordre supérieur. Avec « Cœur », il n'est plus personne qui puisse réserver une préférence pour l'un des deux aspects du si souple, si tendre et si spirituel talent d'Henri Duvernois. Sa dernière pièce vaut un de ses contes et il faut dire qu'elle ressemble, en effet, très exactement à n'importe lequel de ses contes les plus réussis. Dans le même temps où nous assistons à l'effort d'un maître technicien pour élargir et enrichir les ressources matérielles du théâtre, nous en voyons un autre renoncer délibérément à tout ce qui peut être un moyen matériel de concevoir une pièce, non pas comme une péripétie scénique, mais comme une sorte d'aventure spirituelle, dans laquelle ne passent que des nuances de sentiments et des traits d'esprit. Là, maximum d'action, et ici, minimum.

Un jeune homme, naturellement aussi séduisant que M. Roger Gaillard lui-même, rencontre une jeune femme, naturellement aussi captivante que sa délicieuse interprète. Ils s'aiment et pour la première fois la jeune femme connaît le vertige des commencements sans rémission. L'amour va naturellement jouer son jeu. D'abord, c'est la femme qui aime et qui souffre, puis ce sera l'homme qui croira aimer et souffrir et enfin, tous deux, après cette expérience, s'aimeront avec la philosophie de ceux qui ont beaucoup souffert, beaucoup compris, et qui se résignent à un petit bonheur pour éviter un grand malheur. Mais l'auteur dramatique n'a pas voulu ici développer ce thème par la seule analyse et il a cherché une figuration théâtrale qui restât pourtant purement psychologique. Il a imaginé le rôle d'un médecin à la Coué qui traite psychologiquement les victimes de l'amour ; la jeune femme est venue lui demander de la libérer de sa passion exclusive, c'est-à-dire, d'aimer moins son amant et l'amant lui-même est venu demander d'aimer sa maîtresse davantage. Avec des apparences de médecin consultant, ce docteur a donc simplement hâté le fonctionnement de la loi naturelle et a contribué à mettre plus vite au point moderne l'amour des éternels amants. Lui-même, d'ailleurs, ne s'illusionne pas sur sa propre méthode, dont il a fait vainement l'essai sur lui-même. Il est éperdûment amoureux de sa femme qui le trompe gentiment : en vain se répète-t-il, comme il prescrit à ses clients : « Je ne peux pas être malheureux. » Et l'une des plus jolies scènes du théâtre d'aujourd'hui est certainement celle où l'on voit ce philosophe médical prendre dans ses bras le petit être, qui a enchaîné son cœur et lui parler comme à un enfant, tandis qu'elle s'endort et même ronfle ; là se dégage en quelques répliques tendres et passionnées tout l'effrayant mystère de l'amour !

GASTON RAGEOT.

VARIÉTÉS

GUSTAVE FLAUBERT ET GŒTHE

Il y a une dizaine d'années, au cours des visites que j'avais l'inappréciable joie de faire regulièrement au génial auteur de la *Nef*, Elémir Bourges — l'un des précurseurs du grand roman européen, l'auteur de : *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent* — comme nous parlions de Gœthe : « Il serait curieux, me dit-il, de tenter un rapprochement entre Gœthe et Flaubert. Vous savez combien il admirait l'auteur de *Faust*. »

Quelque temps après, j'eus l'occasion d'apprendre qu'un écrivain suisse, de Berne, M. Lucien Degoumois, préparait un *Flaubert à l'école de Gœthe* (1). Dès la publication de cette étude, que l'auteur eut l'amabilité de m'adresser, je la présentai à E. Bourges qui la lut avec un sensible plaisir.

Au moment où l'on célèbre le cinquantenaire de la mort de Flaubert, décédé le 8 mai 1880, il n'est pas sans intérêt de rappeler en effet la parenté intellectuelle de l'auteur de la *Tentation de saint Antoine* et du créateur de *Faust*.

(1) Imprimerie Sonor. Genève, 1925.

Certes, la descendance et la formation gréco latine de Flaubert sont visibles mais non moins réelle est l'ascendance septentrionale de ce grand Européen. On sait, d'autre part, la vive sympathie intellectuelle de Gœthe pour la France. Il songea même en 1808 à s'établir à Paris, où l'illustre tragédien Talma, « l'acteur de la pensée », si loué par Gœthe, le pressait de séjourner. Comme Gœthe, Flaubert était attiré vers le Midi et l'Orient. M. L. Degoumois, à qui l'on doit une savante et ingénieuse étude sur *L'Alaérie et A. Daudet,* a transposé avec raison, en éloge une phrase de Barbey d'Aurevilly, qui fut non moins injuste envers Gœthe qu'envers Flaubert. — « Gœthe est le générateur de Flaubert », dit Barbey. Bien que l'auteur de *Madame Bovary* soit au confluent de Chateaubriand et de Balzac, les affinités électives entre lui et Gœthe sont incontestables. Tous deux avaient une communauté d'idéal, d'aspirations et surtout d'opinions esthétiques.

Ils sont « d'un climat identique »... « L'œuvre de Gœthe, dit en termes excellents, M. Degoumois, est à celle de Flaubert comme un puissant fleuve souterrain, qui coulerait parallèlement a un beau fleuve de plaine, s'alimentant aux mêmes sources, roulerait les mêmes eaux et parfois de dessous, et par mille soupapes, dégorgerait son trop plein dans le courant supérieur.. ». — Comment s'est opérée cette influence? En réalité, plus par transfusion que par imitation. L'hérédité intellectuelle n'implique-t-elle pas des affinités, des ascendances et des filiations? L'histoire a ses familles d'esprits et le génie son arbre généalogique. Les génies les plus originaux commencent par être souvent des imitateurs fervents et d'habiles assimilateurs, en aimant et étudiant à fond les maîtres — leurs modèles. C'est ainsi qu'à travers la nature l'art et les chefs-d'œuvre, ils découvrent lentement cette identité des lois, des sources de vision et d'idéal qui, au fond, masquent l'identité de l'âme et des êtres.

Ce n'est que de nos jours qu'on s'est cru original pour « n'être pas le fils de quelqu'un » en reniant toute ascendance et en exaltant les principes de la table rase. Rien de plus original que *la Tentation de saint Antoine* — « livre plein comme une forêt » disait V. Hugo — et cependant qui soit plus relié à une tradition orientale et occidentale. En cela, Flaubert suivait l'exemple de Gœthe, qu'avec Homère et Shakespeare il étudiait sans cesse : « Etudiez à fond Shakespeare et Gœthe pour apprendre à vivre et à penser », disait-il aux jeunes gens.

Louons E. Degoumois d'avoir découvert les concordances de fond et de forme qui existent entre les premières œuvres de Gœthe et de Flaubert, entre *Werther* et les *Mémoires d'un fou,* les *Années d'apprentissage de W. Meister* et l'*Education* — surtout l'*Education sentimentale* de 1869.

L'engendrement de la *Tentation* n'est-il pas déjà discernable dans la première *Education*? — « Toute la *Tentation* y est en substance et comme arrangée à l'avance sur le plan où elle se déroulera ». Les œuvres de jeunesse elles-mêmes, reflètent l'influence de Gœthe ; elles traduisent la crise intellectuelle que traversait alors Flaubert et amorcent en quelque sorte la *Tentation.* Il n'est pas jusqu'à *Madame Bovary,* l'*Education* et *Bouvard et Pécuchet* qui ne s'apparentent à Faust, ainsi qu'il ressort des judicieux rapprochements précisés par L. Degoumois. C'est d'ailleurs le même conflit, la même disproportion entre le rêve et la réalité, ce conflit qui est au fond de tant de grandes œuvres — de *Don Quichotte* par exemple. Quant à la *Tentation,* contrairement aux assertions de Faguet, le *Second Faust* n'aurait pas eu sur la pensée de Flaubert la même prise que l'ancien *Faust* romantique. Le volume de Faguet sur Flaubert, il est vrai, si discutable, se ressent de cette facilité d'improvisation, qui permettait à un critique, de talent d'ailleurs, d'aborder tous les sujets, non parfois sans quelque dicordance et incompétence. — « Je ne suis pas un artiste » disait-il. Mais alors pourquoi consacrer une étude à Flaubert, qui fut un artiste complet, c'est-à-dire un philosophe à sa manière, comme le reconnaissait Taine? L'Art n'a-t-il pas des racines profondes, n'implique-t-il pas. outre une technique une vision intérieure et générale des choses et des êtres, une science et des principes?

L'étude de L. Degoumois, à laquelle Madame Franklin-Grout, la nièce de Flaubert a donné son agrément, est donc une précieuse contribution à la haute littérature comparée du XIXe siècle. Elle témoigne d'une fouille profonde et d'une investigation minutieuse des textes confrontés. On a pu dire qu'elle était une des plus fortes et pénétrantes études, qui eussent paru depuis longtemps sur le solitaire de Croisset

Quand parut, en 1874, la *Tentation de saint Antoine,* la plupart des critiques ne comprirent pas ce chef-d'œuvre. Il n'en fut pas ainsi à l'étranger : de Berlin, Tourgueneff envoyait à

(1) A. François. *Revue de littérature comparée,* décembre 1925.

Flaubert des articles très élogieux. Si la *Revue des Deux Mondes* publia un article déplorable, traitant la *Tentation* de « sottie », de mystification, G. Flaubert s'en consola en lisant la lettre de Renan et l'article enthousiaste de Drumont. Les dossiers de ses lettres révèlent de magnifiques témoignages. — « Quelle gigantesque et magnifique vision, lui écrivit Coppée. J'en suis positivement ébloui. Jamais, à mon humble avis, on n'a poussé à ce degré l'intensité de la couleur et la netteté du dessin, et, en vous admirant, je pense à la fois à Rembrandt et à Durer. Encore n'osé-je vous parler que de l'œuvre d'art et d'imagination, ne pouvant que m'incliner, en ignorant et en profane, devant l'immense travail historique et la belle synthèse philosophique et religieuse. »

— « Combien je me réjouissais à l'avance de connaître Flaubert, nous disait Elémir Bourges, mais je remettais sans cesse, désirant, au moment voulu, lui présenter le *Crépuscule des Dieux*. ». E. Bourges attendait avec une extrême impatience l'apparition de la *Tentation* et après l'avoir lue et relue, il écrit de Marseille, où il habitait alors et travaillait à plusieurs romans : « Ce livre est d'une haute portée philosophique, semblable par la forme à de certains passages du *Second Faust*, mais plus clair, mieux dessiné et mené à bien sans dévier un seul instant du but, sans s'écarter pendant une phrase de la pensée génitrice... Au fond et malgré la conclusion toute chrétienne, c'est un livre de négation, une sorte de formulaire douloureux des doutes de la pensée humaine dans tous les temps. Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est au lieu d'avoir revêtu ses idées de formes sèches et abstraites, — ce qui n'aurait fait qu'un livre de philosophie de plus, — de les avoir incarnées en formes palpables, visibles et magnifiques, ce qui en fait surtout une œuvre littéraire, élevée sur une base philosophique. » A ce précieux témoignage d'un jeune homme de vingt-deux ans, déjà initié aux chefs-d'œuvre et qui devait un jour, après vingt ans de travail, animer et créer des profondeurs de l'être, une des grandes œuvres de la Littérature, *La Nef*, vaste somme et épopée métaphysique, qu'on a située, auprès du *Faust* et de la *Tentation*, je joindrai un fragment inédit de la lettre d'un ami d'Elémir Bourges et de Paul Bourget, Amédée Pigeon, mort en 1905. Poète et romancier de talent, lecteur français auprès de l'Impératrice Augusta et du Kronprinz, de Bonn, où il vient d'apprendre le matin du 11 mai 1880 la mort de G. Flaubert, Pigeon, en proie à une douloureuse émotion, écrit sur-le-champ à son ami. Après s'être indigné de certains articles nécrologiques, déclarant, avec l'impudeur de l'ignorance et de l'outrecuidance, l'*Education sentimentale*, *illisible* et la *Tentation de saint Antoine*, *inaccessible*, il s'écrie : « Ils devraient avoir au moins quelque pudeur et répéter de temps en temps : nous sommes des ânes. Il devrait même y avoir quelqu'un spécialement chargé de leur dire... Enfin, nous le pleurerons, nous, ce grand Flaubert, et nous l'aimerons. Gautier disait : il faut aller causer avec les grands hommes, il avait raison. Nous avons eu tort, toi surtout, de ne pas aller le voir. Bouchor l'a vu et le comprenait fort bien ; il m'a parlé avec sa grande intelligence et sa grande finesse du Flaubert caché, doux comme un enfant, écoutant silencieusement tous ceux qui avaient la moindre chose à lui dire... Quel dommage vraiment que tu ne l'aies pas connu ! Il est évident qu'il t'aurait beaucoup aimé... ».

Et cela était écrit quelque temps après que Brunetière alléguait : — « les *Trois Contes* sont certainement ce que Flaubert avait encore exécuté de plus faible ». Et quant à la *Légende de saint Julien l'Hospitalier*, c'est bien, d'après lui, « la plus singulière erreur d'artiste qu'il eût encore commise » !

Demandons en terminant à un homme qui a bien aimé Flaubert de conclure — témoignage d'autant plus émouvant qu'il émane d'un homme d'église, du Père Didon : — « C'est une âme de haut vol, écrivait-il à Mme de Commanville, la nièce de l'auteur de *Madame Bovary* ; il est impossible que ce regard si grandement ouvert sur l'idéal n'ait pas entrevu l'Infini, et je crois que ces êtres-là sont de la race des Immortels que le Christ recueille » (3).

Il y avait donc à la mort du Solitaire de Croisset une élite, une jeunesse à laquelle l'enthousiasme donnait « cette intelligence suprême des choses » comme aimait à le dire Flaubert, dont la gloire, en dépit des inévitables réactions, n'a fait que croître, depuis sa mort, jusqu'à devenir européenne et l'élever au rang des plus grands écrivains du XIXe siècle.

LOUIS BUZZINI.

(1) Lettre inédite. A Mme Chomé. Mai 1880.
(2) Le roman naturaliste.
(3) Lettres à Madame de Commanville.

LES LIVRES NOUVEAUX

Colonies

Georges Maspero. *Un empire colonial français : L'Indochine.* 1 vol. in-4°. Illustré de plusieurs centaines de reproductions dans le texte et de nombreuses planches et cadres hors texte. (Editions G. Van Œst).

M. Georges Maspero, ancien Résident supérieur en Indochine, dont on connaît les savants travaux sur l'Extrême-Orient, a réuni, parmi les bons ouvriers de l'œuvre française en Indochine, ceux dont la compétence en chaque matière est reconnue.

M. A. Sarraut a écrit pour cet ouvrage une vibrante introduction.

Le premier volume décrit d'abord le pays lui-même, son aspect physique, ses divisions politiques et ses caractéristiques, trace l'histoire des différents Etats qui le composent, montre le développement de leurs civilisations tant au point de vue social qu'administratif, et dit enfin sous quelles formes leur génie artistique s'est manifesté.

Le second volume expose l'œuvre que la France a accomplie en Indochine : œuvre d'organisation administrative, œuvre sociale, développement de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, enfin, mise en valeur des richesses artistiques et scientifiques.

Cet ouvrage de premier plan est indispensable à tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent à notre vaste empire colonial.

Chaque volume, abondamment illustré de gravures dans le texte, auxquelles s'ajoutent des planches hors texte, comporte une copieuse bibliographie, un index et plusieurs cartes documentaires, dont la plupart en couleurs, établies d'après les données les plus récentes et imprimées avec un soin minutieux.

Divers

Bennet J. Doty. *La légion des damnés.* (Traduction de l'anglais par M. Prévost. 1 vol. Stock).

S'il est une liberté, c'est bien celle d'entrer ou de n'entrer pas à la Légion Etrangère; ceux qui s'y engagent savent ce qui les y attend : ils sont suffisamment avertis. Pourquoi s'y engagent-ils? Maurois répond, mais sa réponse, selon Doty, ne s'applique qu'aux Européens. Ceux-ci, qui seraient uniquement les humiliés, les offensés de la vie, les criminels, y vont pour s'évader de leur personnalité, pour faire peau neuve, pour changer d'horizon; les Américains, selon l'auteur, s'y enrôlent pour bien d'autres motifs. Quant à lui, avant de s'y engager, il avait erré des mois durant à travers le monde sans but déterminé, et puis, surtout, la jeune fille qu'il aimait s'était mariée avec un autre. Apprenant que la Légion se battait au Maroc, Doty voulut, lui aussi, s'y battre. De son passage parmi ceux qu'il appelle *les damnés*, il ne rapporte nulle vision de supplices infligés aux hommes coupables de peccadilles — comme la légende se plaît à le raconter : — même pour des fautes graves; les gradés sont sévères, certes, mais jamais injustes, — opinion qu'il est bon d'enregistrer.

La vie est dure à la légion; avec les cerveaux brûlés dont elle se compose, la douceur ne serait pas de saison; une vigueur exceptionnelle est exigée par les minutieuses visites médicales. Doty acceptait bien la dureté de cette existence dès qu'il s'agissait du dressage nécessaire, ou bien de participer à des engagements, de marcher en colonne pesamment chargé, sous un ciel brûlant, mais ce qui le révoltait, c'était ce métier de porteur de pierres, de bâtisseur de murailles, de remparts, dès qu'il fallait installer un camp.

Un beau jour, écœuré, il déserta, fut repris et n'échappa au peloton d'exécution que grâce à des interventions puissantes.

Avec sobriété, pittoresque, avec le souci louable d'éviter les crudités, habituelles dans pareil milieu, Doty nous conte son odyssée parmi les légionnaires. Son récit est passionnant, et le lecteur s'y abandonne d'autant plus volontiers qu'il le sent impartial. M. B.

Ch. Heymans. *La vraie Mata Hari.* Courtisane et espionne. Préface de Louis Dumur. (1 vol. Editions Prométhée).

Mata Hari a fait couler des flots d'encre. La femme était belle, aussi la majorité des historiographes se sont constitués ses défenseurs passionnés; le fait de fusiller une femme leur semblait une infamie, et tous de l'innocenter à qui mieux mieux.

Sachons gré au journaliste hollandais Heymans d'avoir remis les choses au point et, une fois pour toutes, d'avoir détruit la légende que la célèbre courtisane avait habilement tissée et répandue. Légende sur laquelle se basaient jusqu'ici livres, conférences, tous les genres de diffusion des faits et gestes de l'espionne.

Péremptoirement, — Hollandais comme Mata Hari, ayant comme elle séjourné longtemps à Java, ayant interrogé de nombreuses personnes l'ayant connue là-bas, étant parvenu à retrouver l'ex-mari de la danseuse, gentilhomme très digne, enfin, ayant eu communication des papiers de famille relatifs à la naissance, au mariage, à la vie conjugale de l'hétaïre — l'auteur a montré que la légende était fausse d'un bout à l'autre.

Le premier, il nous a fait voir la vraie Mata Hari, fille indisciplinée, épouse indigne, mère dénaturée, courtisane du plus bas étage, espionne dans l'âme, mue par une passion unique : l'amour de l'or et de la gloriole. Celle qui par ses honteuses manœuvres causa la mort de milliers de soldats mérita hautement la fusillade du 15 octobre 1917 qui supprimait avec elle un être dangereux pour la société. M. B.

Gaston Derys, Membre de l'Académie des Gastronomes. *Où déjeunerons-nous?* (Indicateur des Bons Restaurants de France). Albin Michel.

M. Gaston Derys vient de publier sous le titre : *Où déjeunerons-nous?* un livre qui est une innovation intéressante : c'est, sans que la publicité intervienne sous quelque forme que ce soit, un indicateur des bons restaurants de France, des coins ignorés où l'on peut faire un agréable repas à prix moyens, et des spécialités qu'on y trouve. Ce dictionnaire, a écrit Curnonsky, dans la préface qu'il a consacrée à cet ouvrage, « n'est pas seulement

l'œuvre impartiale et désintéressée qu'on pouvait attendre de la probité de Gaston Derys », c'est aussi le seul où les adresses soient classées par ordre alphabétique, et c'est de beaucoup le mieux informé, le plus *up to date*, comme dirait un Anglais.

Livres reçus au Bureau de la Revue

EMILE AMMANN. — *Au service d'une milliardaire américaine.* Les Etincelles.
CAMILLE BLOT. — *Le détour romanesque.* E. Figuière.
ANDRÉ CORTHIS. — *Pélerinages en Espagne.* Fasquelle.
C. CLÉMEN. — *Les Religions du monde.* Payot.
FRANCIS CARCO. — *La Rue.* A. Michel.
ALBERT DELPLANQUE. — *La Pensée de Fénelon.* Desclée de Brouwer.
HÉLÈNE ELIAT. — *Saba visite Salomon.* Grasset.
LOUIS GROISARD. — *Les bruits du large.* Editions de la Kahena, à Tunis.
HENRY GUENSER. — *Le premier Faust.* E. Figuière.
FRANCIS HACKETT. — *Henri VIII*, 1491-1547. Payot.
SARAH LÉVY. — *Ma chère France.* Flammarion.
J. LE GRAS et RAOUL VÈZE. — *Casanova.* Berger-Levrault.
A.-L. LALLY. — *Kakkini Bougouri.* E. Figuière.
GEORGE MASPERO. — *L'Indochine.* Editions Van Oest.
MICHEL MISOFFE. — *La vie volontaire d'André Tardieu.* Flammarion.
PECQUÉRIAUX. — *Circulez.* Editions Denoël et Steele.
PIC D'OSSAU. — *Isis mystérieuse.* L. Figuière.
MARCEL PROUST. — *Lettres.* Editions Kra.
RAYMOND RECOULY. — *Le quatre septembre.* Hachette.
EMILE RIPERT. — *Mireille mes amours.* Editions Spes.
PAUL REBOUX. — *Le nouveau savoir-vivre.* Flammarion.
FÉLIX SERRET. — *La belle aztèque.* Librairie Coffin.
ALBERT THIBAUDET. — *Mistral ou la République du Soleil.* Hachette.
MARCELLE VIOUX. — *Au Sahara.* Fasquelle.
MAXIME VINCENT. — *Nannerlé de Mar.* Editions de la Revue littéraire et artistique.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LES ORIGINES DE LA VILLE DE ZARA.

Prenant texte du fameux discours de Milan, le journal de la Maison Mussolini, *Il Popolo d'Italia* a écrit dans un de ses éditoriaux de l'époque « Zara, la ville sainte, la seule ville italienne en Dalmatie, sentinelle vigilante sur notre Adriatique ».

Examinons la question de plus près. La vérité jaillira d'une simple énumération des faits.

Le nom de Zara a un son indiscutablement italien, mais ce son — comme il arrive très souvent — n'est qu'une pure apparence, trompeuse. Le nom slave de *Zadar* reproduit beaucoup plus fidèlement l'ancien nom de *Jadera* (chez les chroniqueurs du XIIe siècle, il y a aussi : *Cazera*) qui n'est point du tout italien, comme on serait tenté de le croire, mais d'origine *illyrique* ou peut-être *celte*.

Cette ville proclamée italianissime par la famille de Mussolini, cédée à l'Italie à Rapallo dans le seul but d'éviter de graves complications européennes, n'a jamais été italienne, mais ultra-slave. Jusqu'au XVe siècle, elle s'est insurgée plusieurs fois contre Venise, en combattant pour la cause de la Couronne Hungaro-Croate dont elle se réclamait sans cesse, avec fierté.

Zara s'insurgea *neuf* fois contre la République de Venise : en 1040, en 1115, en 1170, en 1180 (en 1202, elle fut prise d'assaut par les Croisés incités à ce méfait par le doge Henri Dandolo, ce qui leur valut l'excommunication de la part du pape Innocent III), en 1242/44, en 1311/13, en 1345/46 (terrible siège, lorsque les Zaratiens se nourrirent de rats pour ne pas se livrer aux Vénitiens), en 1357/58 et en 1409. Neuf insurrections étouffées dans le sang, mais qui auraient été couronnées de succès, si la Hongrie n'avait été livrée aux compétitions dynastiques et aux dissensions civiles.

En 1410 Zara fut tout simplement *vendue* à Venise pour la somme de 100.000 ducats vénitiens, (environ 12 millions de francs) par le roi Ladislas d'Anjou-Naples qui était toujours à court d'argent et qui, par ailleurs, n'avait pas le moindre droit de disposer de Zara, puisque le roi légitime de Hongrie n'était pas lui, mais Sigismond de Luxembourg. Ladislas n'était qu'un pauvre prétendant et le candidat au trône hongrois d'une fraction insignifiante de magnats. Il n'a jamais régné en Hongrie. Venise le savait fort bien. Aussi fit-elle le possible et l'impossible pour obtenir de Sigismond et de ses successeurs la sanction légale de l'acquisition illégale de Zara, mais inutilement. Elle s'empara, entre 1410 et 1421, de toute la Dalmatie par la force des armes, surtout de sa puissante flotte, mais jamais la Couronne Hungaro-Croate ne reconnut *de jure* cette occupation et l'annexion consécutive vénitienne de la Dalmatie. Du reste, Zara et les autres villes dalmates ne se soumirent à Venise que par peur des Turcs. En présence de la carence du roi de Hongrie et de Croatie, il leur fallut choisir entre le lion de St-Marc et le Croissant de Mahomet. Le choix n'était pas douteux.

Cet état de choses se prolongea jusqu'à la chute de la République de St-Marc, en 1796. Depuis cette époque jusqu'en 1918 (exception faite de l'intermezzo napoléonien 1806-1814), Zara, avec toute la Dalmatie, appartient à la Monarchie austro-hongroise qui la tenait en vertu des droits inaliénables de la Couronne hungaro-croate de St-Etienne, datant du XIIe siècle (et même avant comme héritière de la Couronne croate).

C'est donc à Rapallo seulement, en 1921, que la Yougoslavie céda Zara au Royaume d'Italie. On en a vu les raisons d'ordre purement européen. Un douloureux sacrifice pour la paix du monde !

En preuve que Zara-Zadar a de tout temps été *slave*, voici un fait probant et éloquent : lorsqu'après la défaite subie par l'Empereur Frédéric Barberousse à Legnano, le 29 mai 1176, où la Ligue des Communes lombardes écrasa l'armée allemande, le Pape Alexandre III, chef moral de la Ligue, accourut à Venise pour se rencontrer avec l'Empereur vaincu et négocier la paix entre le souverain allemand et les communes italiennes, un violent orage dans l'Adriatique (on était en hiver) obligea le Pape à faire relâche à Zara. Toute la population était sur pied. Elle fit au Souverain Pontife un accueil enthousiaste et le

peuple de Zara accompagna processionnellement le Pape à la cathédrale *au chant d'hymnes slaves* (« *slavis cum canticis* »). Ce sont les propres expressions du cardinal Baronius (1538-1607) dans ses « Annales Ecclésiastiques ». Baronius n'était certainement pas un ...nationaliste slave!

Au siècle passé, le Conseil municipal de Zara était composé de conseillers slaves. Zara fit en 1848 et avant de l'Illyrisme et du Yougoslavisme en plein, jusqu'au jour où le gouvernement autrichien, alarmé de l'attitude slave de la ville et du grand mouvement slave en Dalmatie, par des manigances électorales, fit élire un Conseil municipal italianisant et austrophile (au fond en grande partie composé de purs Slaves « italiens » par snobisme) au grand dam de la cause yougoslave et des vrais intérêts de la ville. Aussi longtemps que Zara fut réellement autochtone et libre de disposer d'elle-même (au moins relativement) toute l'aristocratie et toute la bourgeoisie authentique de la ville de Zara ont manifesté avec chaleur leurs sentiments slaves. L'Italie n'a fait qu'hériter du legs autrichien de la seconde moitié du siècle passé.

Depuis l'annexion de Zara à l'Italie, cette ville (privée de son territoire yougoslave) est devenue le déversoir de l'élément italien du Royaume (les fameux « regnicoli ») et ceci n'a rien à voir avec le caractère réel de la ville, de « l'unique ville italienne en Dalmatie ».

HISTORICUS.

LES TCHÉCOSLOVAQUES A L'ÉTRANGER.

Le nombre des Tchécoslovaques qui sont fixés hors de leur patrie est évalué par les statistiques à 2.250.000. Un tiers d'entre eux sont citoyens de la République Tchécoslovaque; le reste s'est fait naturaliser par l'Etat où ils demeurent.

En Europe, il y a — la République Tchécoslovaque exceptée — 900.000 Tchécoslovaques. Le plus grand nombre est fixé en Autriche (200.000 personnes, dont 70.000 sont citoyens tchécoslovaques); ensuite, vient la Hongrie avec 200.000 (dont la plupart sont des Slovaques), la Yougoslavie avec 150.000 (la moitié en est représentée par les Slovaques); suivent l'Allemagne (80.000), la Pologne (60.000), la Roumanie (50.000), la France (40.000), la Russie (30.000), la Bulgarie (3.000), la Suisse (3.000), l'Italie (2.800), la Belgique (1.000), la Grande-Bretagne (850), la Hollande (400). Dans les Etats Baltes, on en trouve environ 800, en Espagne presque 200 et en Turquie un peu plus de 100.

D'après les statistiques américaines de 1920, les Etats-Unis hospitalisent environ 1.243.000 de nos compatriotes (une moitié de Tchèques, l'autre de Slovaques); plus de 350.000 sont des ressortissants de la Tchécoslovaquie). Au Canada, il y en a 40.000, au Brésil 7.000 et dans les autres Etats sud-américains à peu près un millier de Tchécoslovaques.

En Chine, on en a compté 900; en Afrique, les Tchécoslovaques sont, quoique très clairsemés, fixés au Maroc, en Algérie, en Abyssinie et dans les Etats sud-africains. Quelques centaines s'en rencontrent même en Australie et en Océanie.

Ces minorités qui sont parsemées dans tout le monde serviront certainement à l'avenir — il faut le croire — de points de repère et d'appui pour le commerce extérieur de la jeune République Tchécoslovaque.

STANISLAS LYER.

BULLETIN MARITIME

UN DINER FRANCO-BELGE A BORD DE L' « ERIDAN ».

Le Comité d'organisation de la Section française de l'Exposition Internationale d'Anvers a offert, le mercredi 1er octobre, à Anvers, le dîner dont nous rendons compte ci-dessous à bord du nautonaphte *Eridan*, courrier d'Australie des Messageries Maritimes.

Les installations de ce navire, absolument neuf, puisque son entrée en service ne remonte qu'au 19 novembre de l'année dernière, ont été particulièrement admirées.

Les six tables autour desquelles se réunissaient les convives étaient présidées par : M. Gaston Gérard, Haut-Commissaire du Tourisme, M. Peretti de la Rocca, Ambassadeur de France à Bruxelles, M. le Baron Thénard, Président du Comité d'organisation, M. Georges Philippar, Président des Messageries Maritimes, M. de Saboulin Bollena, Directeur Général des Messageries Maritimes et le Commandant Lhotellier, Commandant de l'*Eridan*.

A signaler particulièrement, parmi les invités, du côté belge : M. Lippens, Ministre des Transports et de la Marine, M. Heymans, Ministre de l'Instruction et du Travail, M. le Baron Holvoet, Gouverneur de la Province d'Anvers et Mme Holvoet, M. Van den Broeck, Président du Conseil d'Administration de l'Exposition, M. le Baron de Terwangue, Directeur Général de l'Exposition; et du côté français : Mme Peretti de la Rocca, Mme la Baronne Thénard, M. Andras, Chef de Cabinet de M. Gaston Gérard, le Général Chardigny, attaché militaire à l'Ambassade de France à Bruxelles et Mme Chardigny, M. le Comte de Courson, etc...

Au dessert, divers toasts ont été portés : à LL. MM. le Roi et la Reine des Belges par M. Gaston Gérard, au Président de la République française, par M. Lippens, puis respectivement, aux hôtes belges qui honoraient le dîner de leur présence, par M. Georges Philippar, et à la Belgique, dont les expositions d'Anvers et de Liége attestent la résurrection triomphale, par M. le Baron Thénard.

M. Georges Philippar a heureusement rappelé la longue tradition d'affaires qui unità la ville d'Anvers les Messageries Maritimes et, comme Président de cette dernière société, a exprimé sa satisfaction de recevoir dans les eaux de la Belgique des hôtes belges sur le morceau de terre française qu'est le nautonaphte *Eridan*.

La *Brabançonne* et la *Marseillaise* se sont fait entendre à la suite des toasts.

Rien, nous semble-t-il, ne saurait contribuer mieux que des réceptions de ce genre à la perpétuelle illustration des liens désormais indissolubles scellés entre la Belgique et la France.

Le Gérant : M. HEDAN

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 21 68e ANNÉE 1er NOVEMBRE 1930

FRÉDÉRIC NIETZSCHE ET LA MALADIE

Ce qui ne tue pas me rend plus fort.

Innombrables sont les cris de souffrance qu'exhale le corps martyrisé de Nietzsche. C'est un tableau de tous les maux physiques, avec cent inscriptions, et, au-dessous, le terrible trait final : « A tous les âges de la vie l'excès de la douleur a été chez moi monstrueux. » Effectivement, aucun martyre diabolique ne manque dans cet effrayant pandémonium de la maladie : maux de tête, des maux de tête martelants et étourdissants, qui, pendant des journées, étendent stupidement sur un divan ou sur un lit ce pauvre être en délire ; crampes d'estomac, avec des vomissements de sang, migraines, fièvres, manque d'appétit, abattements, hémorroïdes, embarras intestinaux, frissons de fièvre, sueurs nocturnes, — c'est un effroyable circulus. Ajoutez à cela les « yeux aux trois quarts plongés dans la nuit », qui se gonflent dès le moindre effort et se mettent à pleurer et qui ne tolèrent à ce travailleur intellectuel qu' « une heure et demie de lumière par jour ». Mais Nietzsche méprise cette hygiène du corps, et il reste dix heures de suite à sa table de travail. Alors, le cerveau surchauffé se venge de ces excès par de furieux maux de tête, par une tension nerveuse, car, lorsque, le soir, le corps est depuis longtemps fatigué, le cerveau, lui, ne s'arrête pas immédiatement, mais continue à élaborer des visions et des pensées, jusqu'à ce qu'il faille des soporifiques pour l'endormir. Mais il en faut des quantités toujours plus grandes (en deux mois, Nietzsche emploie cinquante grammes d'hydrate de chloral, pour se procurer un peu de sommeil). Puis c'est l'estomac qui se refuse, de son côté, à payer un si haut tribut et qui se révolte. Et maintenant (cercle vicieux), ce sont des vomissements spasmodiques, de nouveaux maux de tête, qui nécessitent de nouveaux remèdes. C'est une lutte implacable, insatiable et passionnée, des organes exacerbés, qui se renvoient mutuellement, dans un jeu fou, la balle à piquants de la souffrance. Jamais un point de repos, dans ces transes-là. Jamais un bref moment de satisfaction, un petit mois de contentement et d'oubli de soi-même.

En vingt ans, on ne peut pas compter une douzaine de lettres où un gémissement ne sorte de quelque ligne. Et toujours plus furieux, toujours plus violents, deviennent les cris de celui qu'aiguillonnent ses nerfs, trop vifs, trop délicats et déjà trop enflammés : « Rends donc ton sort plus léger ; meurs ! » s'écrie-t-il à lui-même ; ou bien il écrit : « Un pistolet est pour moi, maintenant, une source de pensées agréables. » Ou bien encore : « Le martyre terrible et presque incessant me fait aspirer à la

fin et, à certains indices, la libération, la congestion cérébrale, est proche. »

Depuis longtemps, il ne trouve plus, pour exprimer ses souffrances, les superlatifs nécessaires ; ils sont devenus presque monotones dans leur exaspération et dans la rapidité de leur répétition, ces cris atroces, qui n'ont presque plus rien d'humain et qui retentissent vers les hommes avec tant de déchirement, du fond de ce qui est réellement pour lui « une existence de chien. »

Voici que soudain flamboie (et l'on tressaille d'effroi devant une contradiction aussi monstrueuse) dans son *Ecce Homo* cette profession de foi forte, fière et lapidaire, qui semble taxer de mensonge tous les cris précédents : « Somme toute, j'ai été (il s'agit des quinze dernières années) en bonne santé. »

Que faut-il donc croire ? Les mille cris de douleur ou le mot monumental ? Les deux à la fois. Le corps de Nietzsche était organiquement fort et capable de résistance. Son tronc bien charpenté pouvait supporter le faix même le plus lourd. Ses racines s'enfonçaient profondément dans la terre saine d'une famille de pasteurs allemands. Dans l'ensemble, d'une manière générale, en tant que tempérament, qu'organisme, dans les fondements de sa chair et de son esprit, Nietzsche était réellement un homme sain. Seuls, ses nerfs sont trop délicats pour la violence de ses sensations. Et c'est pour cela qu'ils sont continuellement agités et révoltés. (Mais c'est là une révolte qui ne pourra jamais ébranler la force d'airain, la force de domination de son esprit.)

Nietzsche a lui-même trouvé un jour l'expression la plus heureusement imagée, pour désigner cet état de demi-danger, de demi-sûreté, lorsqu'il parle des « petits coups de feu de ses souffrances. » En effet, jamais, dans cette guerre, le retranchement intérieur de son énergie n'est réellement forcé. Nietzsche vit comme Gulliver à Brobdignac, simplement assiégé d'une manière permanente par un fourmillement de pygmées : ses souffrances. Ses nerfs sont éternellement alertés, il est continuellement en train de veiller et de faire le guet, toute son attention est accaparée par les soins exténuants et absorbants de sa propre défense. Mais jamais une véritable maladie ne réussit à le terrasser ou à le vaincre, sauf peut-être uniquement cette maladie qui, pendant vingt ans, creuse une galerie de mine sous la citadelle de son cerveau et qui, ensuite, soudain, la fait exploser. Un esprit gigantesque comme Nietzsche ne succombe pas sous une petite fusillade ; seule, une explosion peut avoir raison du granit d'un tel cerveau. Ainsi, à une énorme capacité de souffrance s'oppose une énorme résistance à la souffrance, de même qu'une véhémence trop forte de la sensibilité s'oppose à une trop grande délicatesse nerveuse du système moteur.

Car chaque nerf de l'estomac, comme du cœur et des sens, représente chez Nietzsche un manomètre d'une exactitude extrême, d'une délicatesse de filigrane enregistrant les plus petites modifications et tensions, avec un déclanchement monstrueux d'excitations douloureuses. Rien ne reste inconscient pour son corps (comme pour son esprit). La plus petite fibre qui, chez les autres, est muette, lui signale aussitôt son message par un tressaillement et un déchirement, et cette « irritabilité folle » rompt en mille éclats térébrants, incisifs et dangereux, sa vitalité naturellement énergique.

De là viennent ensuite ces cris atroces, lorsqu'au moindre mouvement, au moindre pas soudain qu'il fait dans sa vie, il heurte un de ses nerfs à vif et tout frémissants.

Cette hyper-sensibilité fatale et presque démoniaque des nerfs de Nietzsche, que les nuances les plus fugitives, ne franchissant pas chez autrui le seuil de la conscience, ébranlent douloureusement, est la seule racine de ses souffrances et aussi la source de sa géniale capacité d'appréciation des valeurs. Chez lui, il n'est pas nécessaire, pour que son sang frémisse sous l'effet d'une réaction physiologique, qu'il y ait quelque chose de tangible ou une affection réelle : la simple atmosphère, avec ses modifications météorologiques changeant d'heure en heure, est déjà, pour lui, la cause de souffrances infinies. Peut-être n'a-t-il jamais existé d'intellectuel aussi sensible aux conditions atmosphériques, aussi atrocement accessible à toutes les tensions et oscillations des phénomènes météorologiques, lui qui est, dans tout son corps, un manomètre, un véritable mercure, l'irritabilité même : entre son pouls et la pression atmosphérique, entre ses nerfs et le degré d'humidité de la sphère paraissent exister de secrets contacts électriques ; ses nerfs enregistrent aussitôt chaque mètre d'altitude, chaque pression de la température, sous forme de douleurs dans les organes et ils réagissent par une rébellion concordante à chaque bouleversement de la nature. La pluie, un ciel assombri dépriment sa vitalité : « Un ciel couvert m'abat profondément. » Il ressent presque

dans ses intestins l'influence d'un ciel chargé de nuages ; la pluie réduit son « potentiel », l'humidité l'affaiblit, la sécheresse l'anime, le soleil lui rend la vie, l'hiver est pour lui une espèce de tétanos et de mort. L'aiguille frémissante du baromètre de ses nerfs oscillant comme une température d'avril ne reste jamais immobile : ce qu'il lui faut, c'est se rendre au plus vite dans un paysage sans nuage, sur les hauts-plateaux de l'Engadine que ne trouble aucun vent. Et, tout comme l'effet de la moindre charge et de la moindre pression dans le ciel physique, ses organes inflammables ressentent aussi l'effet de toutes les charges, de tous les troubles et de toutes les libérations atmosphériques dans le ciel intérieur de l'esprit. Car, chaque fois que frémit en lui une pensée, elle fulgure, comme un éclair, à travers les nœuds tendus de ses nerfs : l'acte de la pensée s'accomplit, chez Nietzsche, avec un enivrement si extatique, avec un tressaillement si électrique qu'il agit toujours sur son corps à la manière d'un orage et que, à chaque explosion de sa sensibilité, un clin d'œil, au sens le plus strict, suffit pour modifier la circulation de son sang. Le corps et l'esprit, chez le plus vital de tous les penseurs, sont liés si intimement aux choses de l'atmosphère, que, pour Nietzsche, les réactions intérieures et extérieures sont identiques : « Je ne suis ni esprit, ni corps, mais une tierce chose. Je souffre pour tout et partout. »

Or, cette tendance innée à la différenciation de toutes les excitations, cette tendance à réagir avec véhémence à chaque impression est puissamment développée par l'atmosphère immobile et confinée de sa vie, par les dizaines d'années que Nietzsche passa dans la solitude. Comme pendant les trois cent soixante-cinq jours de l'année, rien de corporel n'entre en contact avec lui, en dehors de son propre corps (ni femme ni ami), comme pendant les vingt-quatre heures de la journée il n'est guère autre chose que son propre sang pour s'entretenir avec lui, il poursuit une sorte de dialogue ininterrompu avec ses nerfs.

Continuellement, au milieu de ce monstrueux silence, il tient dans ses mains la boussole de ses sensations, et, à la manière de tous les ermites, des hommes qui vivent seuls, des célibataires et des originaux, il observe en hypochondriaque jusqu'aux plus minimes modifications qui se produisent dans les fonctions de son corps. D'autres s'oublient parce que leur attention est détournée par les conversations et les affaires, par les jeux et la lassitude, parce qu'ils noient leur sensibilité dans le vin et l'indifférence. Mais un Nietzsche, un diagnostiqueur aussi génial, éprouve continuellement la tentation de se donner, jusque dans ses propres souffrances, un plaisir curieux de psychologue en se prenant lui-même pour sujet de « sa propre expérimentation ».

Continuellement, avec des pinces aiguës (à la fois médecin et malade), il met à nu ce que ses nerfs ont de douloureux et, par là, comme toutes les natures nerveuses et pleines d'imagination, il ne fait qu'irriter encore davantage sa sensibilité déjà exacerbée. Méfiant à l'égard des médecins, il devient son propre médecin « et se médecinise » continuellement pendant toute sa vie. Il essaye tous les moyens et toutes les cures imaginables, massages électriques, mesures diététiques, cures par les eaux et les bains ; tantôt il émousse ses excitations avec du bromure, tantôt il les stimule de nouveau avec d'autres mixtures. Sa sensibilité météorologique le pousse sans interruption à chercher une atmosphère particulière, un endroit qui soit fait pour lui, « un climat de son âme ». Tantôt il est à Lugano, à cause de l'air du lac et de l'absence de vent, puis à Pfäfers et à Sorrente ; puis il imagine que les bains de Ragaz pourraient le délivrer de son moi douloureux et que la zone salubre de Saint-Moritz, les sources de Baden-Baden ou de Marienbad pourraient lui faire du bien. Pendant tout un printemps, c'est l'Engadine, dont il découvre la parenté avec sa propre nature, par suite de son « air roboratif et ozoné » ; puis ce sera une ville du Sud, Nice, avec son air « sec », puis encore Venise ou Gênes. Tantôt, il voudrait être dans les bois, tantôt au bord des mers, tantôt au bord des lacs, tantôt dans de petites villes sereines, « avec une nourriture bonne et légère ».

Dieu sait combien ce *fugitivus errans* a parcouru de milliers de kilomètres de chemin de fer, uniquement pour découvrir ce lieu fabuleux où ses nerfs cesseraient de le brûler et de le tirailler et où ses organes cesseraient d'être éternellement sur le qui-vive. Peu à peu, il distille de ses expériences pathologiques une sorte de géographie sanitaire à son propre usage, il étudie de gros ouvrages de géologie pour découvrir cet endroit qu'il cherche, comme un anneau d'Aladin, pour conquérir enfin la maîtrise de son corps et la paix de son âme. Aucun voyage ne serait trop long pour lui. Barcelone est dans ses projets et il songe aussi aux hautes montagnes du Mexique, à l'Argentine et même au Ja-

pon. La position géographique, la diététique du climat et de la nourriture deviennent peu à peu sa deuxième science particulière. A chaque endroit, il note la température, la pression de l'air ; il mesure au millimètre, avec l'hydroscope et les appareils hydrostatiques, les précipitations atmosphériques et l'humidité ambiante, tellement son corps est déjà devenu analogue à la cornue ou à la colonne de mercure d'un baromètre. Dans sa vie, il y a la même impressionnabilité excessive. Là aussi, il y a tout un « registre », toute une tablature médicinale de précautions. Le thé doit être d'une certaine marque et dosé suivant une certaine force, afin de ne pas lui faire de mal ; une alimentation carnée lui est néfaste, les légumes doivent être préparés d'une certaine manière. Peu à peu, cette « médication » et cette diagnostication prennent un caractère d'égotisme maladif, deviennent la manie de quelqu'un de figé dans son propre moi. Rien n'a rendu les souffrances de Nietzsche aussi douloureuses que cette éternelle vivisection. Comme toujours, le psychologue souffre deux fois plus que n'importe qui, parce qu'il ressent deux fois sa souffrance : d'abord dans la réalité et puis en s'observant lui-même.

Mais Nietzsche est un génie des oppositions violentes. Contrairement à Gœthe, qui savait génialement s'écarter des dangers, il a une façon extrêmement audacieuse d'aller au-devant d'eux et de prendre le taureau par les cornes.

La psychologie, l'intellectualité (j'ai essayé de le montrer), poussent profondément l'homme impressionnable vers la souffrance et jusque dans l'abîme du désespoir ; mais précisément la psychologie, précisément l'esprit, le ramènent à la santé. Comme sa maladie, la guérison de Nietzsche vient de la connaissance géniale qu'il a de lui-même. La psychologie, d'une manière magique, devient ici une thérapeutique, une application sans pareille de cet « art de l'alchimie » qui se vante « d'extraire une valeur de quelque chose qui n'en a pas ». Déjà après dix ans de tourments incessants, il est au « point le plus bas de sa vitalité » ; déjà on le croit abattu, anéanti par ses nerfs, en proie à une dépression désespérée, au pessimisme et à l'abandon de lui-même. Voici que soudain il se produit dans l'attitude spirituelle de Nietzsche un de ces « rétablissements » véritablement inspirés et semblables à un coup de foudre, une de ces self-reconnaissances et un de ces self-sauvetages, qui rendent d'un dramatique si grandiose et si émouvant l'histoire de son esprit. Brusquement il tire à lui la maladie qui mine son sol et la presse contre son cœur. C'est là un moment tout à fait mystérieux (dont on ne peut pas fixer la date exacte), une de ces inspirations fulgurantes au milieu de son œuvre, où Nietzsche « découvre » sa propre maladie ; où, — étonné de se trouver encore en vie et de voir que parmi les dépressions les plus profondes, aux époques les plus douloureuses de son existence, sa productivité n'a fait que croître, — il proclame avec la conviction la plus intime de ses souffrances, que ses privations font partie « de la cause », de la cause sacrée de son existence, la seule cause qui soit sacrée pour lui. Et à partir de ce moment, où son esprit n'a plus pitié de son corps, ne prend plus part à ses souffrances, il voit, pour la première fois, sa vie sous une nouvelle perspective et sa maladie selon un sens plus profond. Les bras ouverts, il l'accepte sciemment, dans son destin, comme une nécessité, et, comme, en tant que fanatique « avocat de la vie », il aime tout dans son existence, il dit même à sa souffrance le oui hymnique de Zarathoustra, ce joyeux : « Encore une fois ! Encore une fois, pour toute l'éternité ! » La simple connaissance devient chez lui une reconnaissance et la reconnaissance une gratitude ; car, dans cette contemplation supérieure qui élève ses regards au-dessus de sa propre souffrance et qui ne voit dans sa propre vie qu'un chemin pour aller à lui-même, il découvre (avec cette joie excessive que lui donne la magie des choses extrêmes), qu'il n'est aussi attaché à aucune puissance de la terre et qu'il ne lui doit autant qu'à sa maladie, et que précisément il est redevable au plus cruel bourreau de son bien le plus précieux : la liberté, la liberté de l'existence extérieure, la liberté de l'esprit ; car, partout où il risquait de se reposer, de se livrer à la paresse, de s'alourdir et de perdre de son originalité en se pétrifiant prématurément dans une fonction, une profession et une forme spirituelle, c'est la maladie qui l'en a chassé par la violence avec son aiguillon ; c'est à la maladie qu'il doit d'avoir été sauvé du service militaire et rendu à la science, c'est à elle qu'il doit de n'être pas resté figé dans cette science et dans la philologie ; elle l'a fait sortir du cercle de l'Université de Bâle pour le faire entrer dans la « retraite » et par là dans le monde, c'est-à-dire pour le ramener vers lui-même. Il doit, à ses yeux malades, d'avoir été « libéré du livre », « le plus grand service que je me sois rendu à moi-même ». La souffrance

l'a arraché (douloureusement, mais utilement) à toutes les écorces qui menaçaient de se former autour de lui, à toutes les liaisons qui commençaient à l'encercler. « La maladie me libère pour ainsi dire par sa propre action », dit-il lui-même ; elle a été pour lui l'accoucheuse de l'homme intérieur, et les souffrances qu'elle lui a causées ont été celles de l'enfantement. Grâce à elle, la vie est devenue, pour lui, non pas une routine, mais un renouvellement, une découverte : « J'ai découvert la vie, en quelque sorte, comme une nouveauté, moi-même y compris. »

Car (et c'est ainsi que cet homme torturé exalte maintenant avec gratitude ses tourments dans son hymne grandiose à la sainte douleur) seule la souffrance donne la science. « La santé de l'ours », qui est un simple héritage et qui n'a jamais été ébranlée, se satisfait sans appréhension et manque de lucidité. Elle ne désire rien, elle ne pose aucune question, et c'est pourquoi il n'y a pas de psychologie chez les bien portants. Tout savoir provient de la souffrance, « la douleur cherche toujours à connaître les causes, tandis que le plaisir a tendance à rester où il est et sans regarder en arrière. » On devient « toujours plus fin dans la douleur ». La souffrance, qui toujours fouille et gratte, laboure le terrain de l'âme, et c'est ce travail douloureux de creusement intérieur qui, comme la charrue, ameublit le sol, pour la nouvelle récolte spirituelle. « La grande douleur est le dernier libérateur de l'esprit ; elle seule nous contraint à descendre dans nos dernières profondeurs », et justement celui pour qui elle a été presque mortelle a ensuite le droit de prononcer pour son compte cette fière parole : « Je connais mieux la vie, parce que j'ai été si souvent sur le point de la perdre. »

Ce n'est pas par un artifice, par une négation, par des palliatifs et en idéalisant sa détresse corporelle, que Nietzsche surmonte toutes ses souffrances, mais bien par la force primitive de sa nature, par la connaissance ; le souvenir « trouveur » de valeurs se découvre à lui-même la valeur de sa maladie. Martyr à rebours, il n'a pas d'abord la foi, pour laquelle il subit ses tourments ; ce n'est que dans les tourments, dans la torture qu'il puise cette foi. Mais sa savante chimie découvre, non seulement la valeur de la maladie, mais aussi le pôle opposé à cette dernière : la valeur de la santé ; il faut les deux choses réunies pour donner le plein sentiment de la vie, l'éternel état de tension qui va du tourment à l'extase et qui projette l'homme dans l'infini. Toutes les deux sont nécessaires : la maladie, comme moyen, et la santé, comme fin ; la maladie, comme chemin, et la santé, comme but. Car la souffrance, au sens de Nietzsche, n'est que la rive obscure de la maladie ; l'autre rive brille dans une lumière indicible ; elle s'appelle guérison et on ne peut l'atteindre que par la rive de la souffrance. Or guérir, recouvrer la santé, signifie plus qu'atteindre simplement l'état de la vie normale ; ce n'est pas seulement une transformation, mais c'est infiniment plus ; c'est une ascension, une élévation et un accroissement de finesse. On sort de la maladie « avec une peau neuve », plus délicat, avec un goût plus fin du plaisir, avec une langue plus exercée à apprécier toutes les bonnes choses, avec une sensibilité plus heureuse « et une seconde innocence plus dangereuse au milieu de la joie », semblable à un enfant et cent fois plus raffiné qu'on ne l'a jamais été ; et cette seconde santé, qui suit la maladie, cette santé « fruit de la conquête et de la souffrance », qui n'est pas un bien gratuit, aveuglément reçu, mais un trésor ardemment désiré, recherché avec beaucoup de peine, acheté par cent soupirs, cris et douleurs, est mille fois plus vivante que le bien-être grossier de ceux qui se portent toujours bien. Celui qui a goûté une fois à la frémissante douceur, à l'ivresse pétillante de cette guérison, brûle d'envie d'éprouver toujours cette même sensation ; toujours il se jette à nouveau dans le flot de feu et de soufre des tourments dévorants, uniquement pour retrouver cette « impression enchanteresse de la guérison », cet énivrement doré qui pour Nietzsche remplace, en les surpassant mille fois, tous les stimulants vulgaires de l'alcool et de la nicotine.

Mais à peine Nietzsche découvre-t-il le sens de sa douleur et la grande volupté de la guérison qu'il veut en faire un apostolat et y voir le sens de l'univers. Comme tous les possédés du démon, il est l'esclave de sa propre extase et il ne peut plus se rassasier de cette éblouissante alternance du plaisir et de la douleur ; il veut que les tourments le martyrisent encore plus profondément pour pouvoir s'élancer plus haut dans la sphère suprême et bienheureuse du rétablissement, qui est toute clarté et vigueur. Et, dans cette étincelante et ardente ivresse, il confond peu à peu sa furieuse volonté de guérison avec la chose elle-même, sa fièvre avec la vitalité, et le vertige de sa chute avec un accroissement de force. La santé ! La santé, cet homme

ivre de lui-même brandit comme une bannière ce mot au-dessus de lui : ce doit être là le sens de l'univers, le but de la vie, le seul étalon de toutes les valeurs. Et celui qui pendant des dizaines d'années a tâtonné lui-même dans les ténèbres, de tourment en tourment, étouffe maintenant ses cris dans un hymne célébrant la vitalité, la force brutale et ivre d'elle-même. Avec d'ardentes couleurs, il déroule monstrueusement le drapeau de la volonté de puissance, de la volonté de vivre, de la volonté d'être dur et cruel, et il tend ce drapeau extatiquement à une humanité à venir, — sans se douter que la force qui l'anime et qui lui permet de tenir si haut cet étendard est la même qui tend l'arc avec la flèche qui va le tuer.

Car cette dernière santé de Nietzsche, qui dans son exaltation se stimule elle-même jusqu'au dithyrambe, est une auto-suggestion, une santé « inventée » ; précisément au moment où il lève joyeusement les mains au ciel, dans l'enivrement de sa force et où il vante (dans *Ecce Homo*) sa grande santé et jure qu'il n'a jamais été ni malade, ni décadent, la foudre vibre déjà dans son sang. Ce qui chante et triomphe en lui, ce n'est pas sa vie, mais c'est déjà sa mort ; ce n'est plus l'esprit fait de science, mais le démon qui saisit sa victime. Ce qu'il prend pour de la lumière, pour la chaleur rouge de sa force, recèle les germes mortels de sa maladie, et le regard clinique de chaque médecin diagnostique aujourd'hui clairement dans ce merveilleux sentiment de bien-être qui s'empare de lui, dans ses dernières heures, ce que nous appelons l'euphorie, cet état de béatitude typique qui précède la fin. Déjà, la clarté argentée qui se répand sur ses dernières heures ne fait que projeter devant lui la vibration d'une autre sphère, celle du démon, celle de l'au-delà ; mais lui, dans son ivresse, ne le sait plus. Il se sent uniquement illuminé par toute la splendeur et toutes les grâces de la terre.

Les idées jaillissent en lui comme du feu ; la langue frémit d'une puissance primitive, par tous les pores de son discours, et la musique inonde son âme ; partout où il regarde, il voit rayonner la paix. Les hommes de la rue lui sourient. Chaque lettre est un message divin et, étincelant de bonheur, il s'écrie dans sa dernière lettre, adressée à son ami Péter Gast : « Chante-moi un nouveau chant. Le monde est transfiguré et tous les cieux se réjouissent. » C'est précisément de ce ciel transfiguré que sort le rayon de feu qui l'atteint, confondant la souffrance et la béatitude, dans une seule et indissoluble seconde. Les deux extrémités du sentiment pénètrent en même temps sa poitrine haletante, et dans ses tempes frémissantes le sang fait bruire à la fois la vie et la mort, en une musique unique et apocalyptique.

STÉFAN ZWEIG.

Traduit de l'allemand par Alzir Hella et O. Bournac.

LA LANGUE AUXILIAIRE EN PROGRÈS

Est-ce que le bon sens finirait par triompher ? Il me semble que depuis dix années que j'ai... découvert l'esperanto (1), j'entends beaucoup moins s'élever contre cette langue auxiliaire, qui se développe progressivement dans tous les pays, des objections, qui, pour être souvent catégoriques, n'en sont pas moins vaines.

Je voudrais, pour les personnes encore mal informées sur ce sujet, reprendre ces objections et y répondre.

On a répété bien souvent :

« Une langue internationale tuerait les langues nationales. » A supposer que ce rêve utopique soit celui de quelques mystiques, il ne saurait se réaliser, fort heureusement. La langue internationale est un moyen nouveau correspondant à des besoins nouveaux. Si l'on veut une comparaison, la sténographie n'a point tué l'écriture : elle en est l'auxiliaire. La langue internationale ne saurait de même aspirer qu'au rôle d'*auxiliaire* de la langue nationale et peut, par conséquent, devenir l'auxiliaire de la pensée nationale.

Notre belle langue française n'a rien à redouter de l'esperanto. Elle sera toujours apprise par l'élite des étrangers cultivés.

Peut-être y gagnerons-nous, au contraire, de voir se raréfier l'innommable « charabia » dont

(1) L'esperanto a été créé, il y a une cinquantaine d'années par un Polonais, le docteur Zamenhof. Ma « découverte » se borne à celle de l'ingéniosité de cette langue dont la Chambre de Commerce de Paris a décidé d'encourager la propagation. (Rapport adopté le 9 février 1921).

certains touristes, qui croient avoir appris le français, écorchent nos oreilles.

Quant à faire de notre langue la langue internationale, il n'y faut, hélas ! pas songer. Chacun sait que si une langue nationale tend actuellement à se généraliser et à devenir la langue des affaires, c'est l'anglais. Cet avantage, considérable pour la Grande-Bretagne et ses Dominions ainsi que pour les Etats-Unis, n'est souhaitable ni du point de vue politique ni du point de vue économique. C'est là qu'il faut voir la raison des efforts faits, en faveur de l'esperanto au Japon, notamment.

Reconnaissant qu'une langue nationale ne saurait être choisie comme langue auxiliaire, on s'est alors cabré contre le principe d'une langue artificielle. Malheureusement, ceux qui critiquent celle-ci n'ont généralement oublié qu'une chose : c'est de l'étudier pour la connaître.

D'abord, on s'en prend à la prononciation : « Comment voulez-vous, me disait avec conviction un diplomate distingué, que tous les peuples prononcent de la même manière ? Un Anglais fait entendre la même voyelle de diverses façon selon le mot dans lequel on la rencontre : il ne saurait prononcer une phrase en esperanto comme un Espagnol ».

Erreur grossière que démontrent les faits de l'expérience et qui résulte de la méconnaissance de la langue.

Les faits de l'expérience : j'ai assisté à plusieurs Congrès espérantistes qui groupaient les délégués de plus de trente nations. Les discussions s'y poursuivaient sans qu'il fût possible de déterminer la nationalité de l'orateur.

La méconnaissance de la langue : si mon diplomate eût connu ce qu'il prétendait critiquer, il aurait su que l'esperanto est *entièrement phonétique :* il n'existe pas de diphtongues ; à chaque lettre correspond un son et *un seul.*

a, *i*, *o* se prononcent comme en français.

e se prononce : *é*.

u se prononce : *ou*.

Bien entendu, si un Anglais n'a pas appris cette règle élémentaire, il hésitera devant chaque voyelle ; mais, la connaissant, il ne pourra se tromper, toutes les lettres s'énonçant les unes après les autres avec leur prononciation unique et *invariable*. C'est ainsi qu'il ne faut pas prononcer le mot : Esperanto, comme si la troisième syllable contenait la diphtongue *an* (comme dans le mot : *pan*), mais bien en faisant entendre l'*a* et l'*n* séparément (comme dans le mot : *vanne*). Prononcez . *Espérannto*. (1)

A l'issue du Congrès de Venise, en 1923, alors que je n'avais encore consacré à l'esperanto que quelques heures d'étude sans professeur, j'ai compris un Chinois et me suis fait comprendre de lui (2).

Admettant ces faits indiscutables concernant la prononciation, certains sceptiques invoquent l'échec du volapück.

Or, le volapück est à l'esperanto ce que la machine volante d'Ader est aux aéroplanes modernes: il était, comme lui, trop lourd, trop complexe pour s'envoler ; mais, comme lui, il avait posé le premier jalon d'un progrès, et lorsque le progrès est en marche, rien ne saurait l'arrêter (3).

Le principal défaut du volapück consistait dans sa grande difficulté d'assimilation.

Au contraire, l'esperanto est d'une facilité telle qu'il suffit à une personne de culture moyenne de *dix heures* sans professeur pour l'écrire correctement à l'aide d'un lexique. Une trentaine d'heures suffisent pour le parler assez couramment.

La raison en est facile à comprendre : la grammaire ne comporte que 16 règles, *sans exceptions*.

Il n'existe aucune irrégularité de pluriels, de participes, etc... On apprend à conjuguer *tous* les verbes en retenant seulement 12 terminaisons, alors que le français en compte environ deux mille.

L'expérience est facile à tenter et je l'ai réalisée maintes fois : plusieurs personnes, piquées par la curiosité, se sont procuré une grammaire et un lexique (4) et m'ont écrit, après dix heures d'étude sans professeur, une lettre parfaitement correcte, donc compréhensible pour des correspondants de n'importe quelle nationalité qui feraient le même effort.

Or, sait-on que ces correspondants existent

(1) L'accent tonique se place toujours sur l'avant-dernière syllabe.

(2) M. Wonn Kenn, Délégué des Chambres de Commerce de Pékin et de Tien-Tsin.

(3) Descartes, dans une lettre au Père Mersenne, avait conçu les principes d'une langue artificielle dont les caractéristiques sont précisément celles de l'esperanto.

(4) J'ai « fait mes études » en lisant simplement, mais attentivement : « l'Esperanto en dix leçons » de Th. Cart. Dictionnaire français-esperanto et esperanto-français de Grosjean-Manprin. Librairie esperantiste, 51, rue de Clichy, Paris (9e).

beaucoup plus nombreux qu'on ne le suppose généralement ?

S'il est impossible de recenser exactement les espérantistes du monde entier (qu'on évalue à quelques centaines de mille), on connaît du moins les noms et adresses des délégués officiels de l'organisme central U. E. A. (1).

L'annuaire de janvier 1930 révèle qu'il en existe 2.313, répartis dans 1.830 villes appartenant à 80 pays différents.

On n'y relève pas moins de 39 associations nationales, 948 groupes espérantistes et 53 journaux.

On y constate aussi qu'il existe déjà dans 39 pays de notre planète 461 hôtels où l'on parle l'esperanto.

Les foires d'échantillons de Paris, Lyon, Leipzig, Vienne, Francfort, Malmœ, etc., utilisent couramment cette langue pour leur propagande et ont constaté, par le nombre des réponses, qu'elle occupe le quatrième rang (après l'anglais, le français et l'allemand).

Le tableau suivant donne le détail de cette statistique. Nous avons classé les pays en tenant compte du nombre de villes possédant des délégués de l'U. E. A. On remarquera que la Russie ne possède pas de délégation, le régime politique de l'Union des Républiques soviétiques n'étant pas, dit l'annuaire, compatible avec les principes de l'U. E. A.

	Pays	Nombre de villes possédant au moins un délégué	Associations nationales	Journaux	Groupes esperantistes locaux	Nombre d'hôtels où l'on parle esperanto
1	Tchécoslovaquie ..	339	2	3	96	54
2	Allemagne	258	1	4	227	74
3	France	167	1	4	69	49
4	Grande-Bretagne ..	121	1	2	69	45
5	Pologne	74	1	1	44	18
6	Suède	61	1	2	26	10
7	Etats-Unis	67	1	1	24	17
8	Roumanie	64	1	—	13	8
9	Italie	63	1	3	24	27
10	Autriche	62	2	2	55	26
11	Hollande	58	1	4	40	28
12	Espagne	52	2	3	37	14
13	Belgique	47	1	2	34	13
14	Hongrie	39	2	2	16	5
15	Finlande	35	1	1	11	2
16	Suisse	29	1	1	24	19
17	Bulgarie	28	1	1	18	9
18	Yougoslavie	24	1	1	17	3
19	Lettonie	18	1	1	8	2
20	Danemark	16	1	1	6	2
21	Japon	15	1	5	27	1
22	Australie	13	1	1	5	1
23	Brésil	10	1	1	6	7
24	Norvège	10	1	1	2	4
25	Lithuanie	9	1	1	8	—
26	Esthonie					
27	Sarre	8	1	—	5	1
28	Rép. Argentine ..	7	1	1	2	—
29	Canada	7	—	—	2	1
30	Indes Néerland. ..	7	1	1	—	3
31	Portugal	7	1	—	—	3
32	Chine	6	—	3	3	—
33	Maroc	6	—	—	—	3
34	Egypte	5	—	—	3	—
35	Uruguay	5	1	—	4	1
36	Nouv.-Zélande	5	—	—	—	—
37	Perse	5	—	—	1	—
38	Grèce	4	1	1	4	2
39	Turquie	4	—	—	—	—
40	Colombie	3	—	—	1	—
41	Madère	3	—	—	1	—
42	Syrie	3	—	—	1	—
43	Afrique du Sud ..	3	—	—	—	-
44	Islande	3	—	—	—	1
45	Palestine	2	—	—	2	—
46	Dantzig	2	—	—	2	1
47	Mexique	2	—	—	1	1
48	Cuba	2	—	—	1	1
49	Iles Hawaï	2	—	—	—	1
50	Indes anglaises ..	2	—	—	—	—
51	Chili	2	—	—	—	—
52	Congo belge	2	—	—	—	-
53	Açores	1	—	—	—	—
54	Albanie	1	—	—	—	—
55	Algérie	1	—	—	—	—
56	Birmanie	1	—	—	—	—
57	Bolivie	1	—	—	—	—
58	Bornéo	1	—	—	—	—
59	Ethiopie	1	—	—	—	—
60	Philippines	1	—	—	1	—
61	Gibraltar	1	—	—	—	—
62	Guinée espagnole..	1	—	—	—	—
63	Indochine	1	—	—	—	—
64	Irak	1	—	—	—	—
65	Irlande	1	1	1	2	2
66	Iles Canaries	1	—	—	—	—
67	Corée	1	—	—	1	—
68	Costa-Rica	1	—	—	—	—
69	Lybie italienne ..	1	—	—	—	1
70	Mozambique	1	—	—	—	—
71	Panama	1	—	—	—	—
72	Rhodésie	1	—	—	—	—
73	Ile de Rhodes	1	—	—	—	—
74	St-Domingue	1	—	—	—	—
75	St-Marin	1	—	—	—	—
76	Afrique Occ. portugaise	1	—	—	—	—
77	Tanganyika	1	—	—	—	—

(1) Universala Esperantista Asocio U. E. A.), 1, Tour de l'Ile, à Genève.

78	Iles de la Trinité.	1	—	—	—	—
79	Vénézuela	1	—	—	—	—
80	Union des Républ. Soviétiques	0	1	3	—	—
	Totaux	1830	39	59	948	461

Telle est, à l'heure actuelle, l'ossature, nullement négligeable, du réseau d'intercommunication par la langue auxiliaire.

Le développement de ce réseau dépend naturellement des services qu'il est appelé à rendre.

Tout ce qui est d'essence internationale (commerce, sciences, tourisme, transports, aviation, radiodiffusion, cinématographie, collections, police, religions, etc...), et même d'intérêt national (propagande), est nécessairement intéressé à suivre le mouvement qui, chaque jour, s'amplifie.

Si, dans cette énumération, j'ai placé le commerce en première ligne, c'est que je crois que cette branche de l'activité humaine est, chronologiquement, appelée à utiliser au maximum la langue auxiliaire. Elle l'utilise déjà. (1)

En vertu de la loi du moindre effort, il est présumable, en effet, que l'usage de la langue écrite se répandra plus rapidement que celui de la langue parlée.

Or, la correspondance joue un grand rôle dans les échanges internationaux. Pour les importateurs et exportateurs de tous pays, l'esperanto apparaît comme un *code* d'intercompréhension universelle dont l'acquisition ne demande qu'un léger effort de quelques heures.

C'est la raison pour laquelle les Chambres de Commerce et les groupements économiques, ne sauraient se désintéresser de cette question.

André Baudet,
Président de la Chambre de Commerce de Paris.

(1) Pour tous renseignements, s'adresser à l'Association « Esperanto et Commerce » pour l'expansion économique française par l'Esperanto, 23, rue N.-D. des Victoires, Paris (2e).

RETOUR AU JAPON

Midi sur la ville et la mer. La poussière se désagrège et vole sur la route. Les toits tiennent encore leurs écailles qu'une chair racornie abandonne. Partout les ciments se retirent autour des tuiles, les murs, se tassent sous les auvents dans l'ombre courte.

L'été consume la côte japonaise. L'air attaque la mer. Mille épées d'or transpercent la rade, sabrent le ciel, tranchent les regards, puis elles retournent au soleil et, sous l'éclatante jonglerie, la mer s'immobilise comme une piste de métal.

Je m'avance dans cette ardeur qui vibre et ma marche rapide ne déplace pas le paysage exaspéré. Je m'éloigne des palissades qui ne donneraient à mes épaules aucun frais manteau noir. Je vais au milieu de la route, l'éventail déplié sur le visage.

Parfois, l'écume de la terre monte et cendre mes pas. Mon manteau ne flotte plus, mon grand jupon de soie, terni par l'été farineux, grisaille.

A travers la ville mourante, j'écrase en marchant le bruit dépouillé de mes socques. Et derrière les palissades, de chaque côté de moi, les cigales, au crescendo qui brûle comme une douleur s'élance, ne se taisent jamais dans les jardins.

Ma ville s'évapore dans le soleil avec ses feuillages dont il ne restera que la nervure. Le cœur aride, il me faut la quitter. Une larme même ne lui donnerait pas son humide douceur.

Au bord du Yezo, l'île centrale, d'autres ports connaissent le mouvement des vaisseaux. Kobé et Yokohama s'étendent sur les collines. Maison par maison, une belle reproduction cellulaire semble grandir les villes, mais Nagasaki se fendille, arbre mort couché sur l'eau de sel. Je marche sur un squelette et son bruit d'os. J'ai peur de me retourner sur un sillage de cendres.

Autrefois, c'était le port par excellence, l'unique voie du commerce étranger. Les premiers livres d'Occident s'ouvrirent sur ses quais. A l'abri de ses jonques, les denrées aux odeurs inconnues éveillèrent en nous le flair des nouveautés. Hollandais, Portugais erraient dans ses ruelles. Bientôt, on apprit plus d'une langue étrangère en déformant sa bouche.

A l'heure du bœuf même, le veilleur de nuit bien passé, mon grand-père tirait de sa poitrine

un traité d'anatomie où les viscères s'offraient à son regard. Devant cette science interdite, tout tremblant, il se disait : « Mon corps à moi contient-il les mêmes choses ? » Pour son âme, il la croyait alors moins différente.

Durant ces années de filtrage, ma famille surveilla Nagasaki, cette étoile de mer qui travaille à la pointe verte du pays. Elle connaissait de père en fils la couleur de ses phares, la forme de ses vaisseaux et leur trace dans la mer. On l'appelait l'œil de la ville, et c'est elle qui, la première, prit contact avec la peau blanche, de la main à la main.

Aujourd'hui, dans la lumière sans parfum, je me dirige vers la maison des Takeda pour le dernier adieu. J'ai quitté les collines, humides et fraîches, qui font vivre la ville. Je viens du cimetière. Là, les tombes respirent par leurs mousses. Hiératiques sous les chapiteaux, la pierre cicatrisée portant le nom des générations, elles ont de longs visages qui pensent. Plus petites, agenouillées, les tombes de femmes gardent leur grâce et leur humilité. Devant les monuments, des bénitiers, déjà, retournent aux formes du bloc primitif.

Je me suis incliné devant chaque stèle de ce parterre, puis, seul, parmi ces esprits, les nommant tour à tour, j'ai salué d'autres tombes encore. Ce second cortège fixé parmi les plantes douces, c'est une autre famille échelonnée, celle de mon sang. Les comptes rendus au passé, je m'en allai, puis, moi parti, voilant les durs idéogrammes de la pièce, l'encens traça les siens, plus souples, indéfinis.

J'appartiens par le nom au premier groupe de granit. Mon père, cadet de famille, fut adopté, selon l'usage, par les Takeda pour leur succéder. Cela se passait avant la Restauration impériale et le retrait des Tokougawa.

Ceux de mon sang ont possédé des rizières d'eau, des collines de céréales égrenées en collines de perles sèches. Au jour de l'an, ils envoyaient chez les « clients » leur fils, accompagné des serviteurs chargés d'offrandes. Les hottes ne revenaient point vides et mesuraient l'importance de leur rang. Ces aïeux ont festoyé dans une maison de bois choisis, en paillards, parmi des servantes. Mais ceux de mon nom furent des savants probes, des dignitaires. Adopté par eux dès l'âge de sept ans, mon père connut la pauvreté. Un jour qu'un incendie brisait la demeure en gerbes d'or volant, il revint au logis paternel. A nouveau renvoyé, il apprit la fierté qui ne transige jamais.

Plus tard, afin d'étudier les langues d'Europe, il vendit ses kimonos plutôt que réclamer un seul des chapelets d'argent de son père. Mais par les rues, le soir, quand la lune casquait sa tête et la ville et la rade, il exerçait droit de vie sur la plèbe. Surgi de la nuit, le chignon serré, la main sur le sabre, d'un cri guttural, il apeurait les marchands en fraude, aplatissait contre terre les joueurs de dés qui suppliaient : « Grâce ! O jeune seigneur ! épargnez la tête ! la tête tout au moins ! »

Ainsi, pieds nus, dépouillé de tout sauf du spirituel et de l'arme pure, mon père jouit âprement de l'orgueil de sa race. C'est pourquoi, moi qui n'ai plus ni sabre ni chignon, cet orgueil me redresse à mon tour, plus dur et plus haut qu'une lance.

A cette époque, — un demi-siècle auparavant — un consul de France, des missionnaires, leur langue, leur science, vinrent à Nagasaki. Alors un feu follet ensorcela mon père. Le vieil instinct des aventures mentales le faisait danser comme autrefois devant les barques chinoises chargées de bouddhas et d'idéogrammes.

A ce moment, l'Ere de la Lumière fut proclamée, le pays ouvert à l'Occident. Le Shogun déchu, l'Empereur sortit des ténèbres. Obéissant à la loi nouvelle, le sabre de mon père ne rebondit plus à l'angle des maisons sur un chien endormi avec le bruit et l'éclat d'une soie, l'impatience de son vol autour des corps. Le chignon de mon père, coupé, reposa, bien mort, dans une boîte de camphrier. Ce moignon lourd et luisant, on me l'a montré avec son premier chapeau d'Occident. Symboles, souvenirs ? Non, deux témoignages orgueilleux de la race indépendante de l'influence et des accessoires.

L'Empereur s'était acheminé vers Yeddo après quelques émeutes. Kyoto, la vieille capitale, s'arrêtait net dans son temps et l'angle relevé de ses sanctuaires recueillait les esprits entraînés par les eaux. La nouvelle cité, Fleur des incendies et des tremblements de terre, transformait un port de pêche en siège gouvernemental, Tokyo.

En même temps, à Nagasaki, mon père abandonna les classiques chinois et l'escrime. « Je ne leur dois qu'un cerveau piqué de cent mille traits d'idéogrammes, et des bosses au front ! me disait-il. J'allais chaque jour auprès du consul et du missionnaire. Après la Chine et l'Inde, ces études donnaient à mon âme ses premières voluptés d'Occident. »

Mais le sang des possesseurs de douces rizières fut trahi par celui des guerriers. Apprenant sa grammaire, mon père refusa au missionnaire

d'apprendre son Dieu. Il ricanait le jour où le consul, tout blême, se retira de la leçon parce qu'un garçon de seize ans était condamné au harakiri pour le vol d'une montre.

Toujours l'instinct racial, comme la poutre pendue à l'intérieur de la pagode assure son équilibre !

Mon père quitta le pays parmi les premiers pour étudier la chimie subtile et imprévue. Il revint se marier au Japon, bien plus tard, déjà mûr, satisfait. Puis, sur les eaux suaves, loin du monde, il retourna aux limites de ses îles. A nouveau, le seul Nippon se suffisait.

Telle est l'histoire de mon père et du passé. Les Annales des Règnes disent le conte de la race. Le nom qu'elles portent dans l'histoire ne désigne qu'une des phases psychologiques de notre peuple.

Ce jour-là, toute ma sensibilité tendue par la chaleur, je vibrai dans la ville, effritée au bord de sa rade. Je me rappelais ces choses d'autrefois. Je voulais comprendre les miens, puisque je partais à mon tour. Tokyo, la capitale, rassemblait les élites afin de prendre d'assaut, non point l'Occident, mais le siècle moderne. Dans ce siècle, la terre entière tournait, mêlant dans sa vitesse couleurs et formes, heurtant ses ondes et brouillant ses saisons.

La chaleur volatilisait le passé, le monde étranger, l'avenir. Une grande vibration sèche m'entourait que mes socques ne parvenaient pas à franchir.

Désormais fixé à l'Université de Tokyo, mon père vendait la maison ancestrale. Chargé des derniers départs, je la quittais déjà avec des souvenirs. L'amertume tirait mon visage. Le passé parfumé d'encens au rythme de mes mains, à chaque prière, avait été beau dans cet autrefois laissé au cimetière. Il était enfoui sous les stèles, bornes enracinées. Je m'en allais, à jamais mobile sur la terre.

Qui possédait les rizières si tendres au regard, les rires des femmes sous un toit d'écailles lourdes ? Où retrouver les sabres trempés en état d'abstinence, les livres lus à l'aube, les porcelaines, les peintures que saluait l'esthète ? Mon père avait troqué ces biens pour des cornues où les éléments s'animaient selon l'Ingwa bouddhique. La science occidentale illustrait là pour lui une philosophie ancienne. Les découvertes physiques et les principes spirituels se révélaient régis de lois pareilles.

Il y avait eu, à l'époque de ces transformations, quelques événements. Une défaite, un accident... je ne savais. Le point de démarcation me demeurait obscur.

« Ton grand-père, ruiné par la Restauration, s'est tranché la gorge, voilà tout », disait mon père. Le nez paternel, sur une belle courbe pleine, portait un grain noir d'un éclat merveilleux. Et les narines de ce nez aristocratique, dans un pays où tant d'autres sont camus, s'écartaient alors en deux ailes narquoises.

Entre le passé et l'avenir, j'allais dans la poussière, les mains vides, lasses d'incertitude. Seules, les cigales grignotaient avec ferveur les arbres sonores.

Enfin, dans la rue poudreuse, je vis la demeure des miens. L'entrée dallée regardait des communs sombres. La résidence aux bois polis comme un vieux front cachait le « koura » dont le ciment eût résisté aux flammes comme un roc parmi des sapinières en feu. Je venais, dernier possesseur, saluer les nouveaux propriétaires. Ceux-ci, loin de la vie moderne du pays, couleraient une existence mesurée.

Pour moi, que posséderais-je désormais ?

Je me prosternai dès l'entrée brunie par les politesses. On me reçut dans la pièce d'intimité. Il y planait une ombre froide, et le cimetière, sous les arbres, paraissait plus vivant. Un relent vieillot montait des boiseries, comme d'une champignonnière. Cette paille huilée par le contact des peaux humaines, pieds et mains frôleuses, toujours propres, attentives sur les choses, exhalait l'odeur de ma famille, de sa chair et de ses vertus.

On m'offrit des tranches de pastèque, viande légère et végétale. On se dit honoré suprêmement d'habiter cette demeure. Puis la conversation tourna comme une ombrelle sur l'épaule, comme un éventail dans la main par jour chaud.

Tout à coup, levant les yeux, je vis le placard entr'ouvert sur nos têtes. L'autel des ancêtres dans sa respiration d'encens lançait de là le regard lisse de ses ors.

Je me souvins d'un jour où, pénétrant dans la pièce après mon père, je l'avais trouvé debout, la main sur la planche de laque.

Ma mère avait allumé une veilleuse. J'avais lu au minium sur la tablette du grand-père, symbole de son âme, un nom posthume, celui de la grand'mère encore vivante qui s'unissait ainsi à son mari.

Il y avait alors sur l'autel ces fruits du biwa, si blonds au regard, qui croissent à Nagasaki sous un feuillage dur. Mon père, les ailes nar-

quoises de son nez soulevées, m'en avait tendu : « Tiens, petit, mange ! »

Et mon père, sacrilège, mordit les fruits. Sa bouche humectée de pulpe cracha à même l'autel, en souriant, les gros noyaux vernis.

Nous nous étions cachés des femmes. J'avais nettoyé l'étagère.

Certes, on mange les offrandes faites aux mânes, mais avec respect, agenouillé à leurs pieds, à l'heure du repas quotidien...

Je regardais toujours cet autel où les locataires nouveaux logeaient désormais leurs âmes à eux.

Tout à coup, mes sourcils se plissèrent, serrés par deux lambeaux de phrase. J'étouffai un élan de mon cœur. Après cette vente, au cours des déménagements, qu'étaient devenus mes ancêtres à moi ?

Par ordre de mon père, me disait-on, remisés, oui, remisés au temple du quartier. La fosse commune des âmes... Avec bienséance, nos hôtes murmuraient : « Ne vous inquiétez pas, Takeda-san. Nous en prendrons soin. Bien sûr, eux, ne pouvaient quitter leur ville ! »

Mais je fuyais. Mes socques craquaient avec leur bruit d'os, laissant derrière moi dans la poussière un chiffre deux indéfiniment répété. Je m'éloignai de cette demeure, habitée par d'autres vivants, pire encore, d'autres morts. Ma maison ! Au bord de la route émiettée et de la rade, c'était le passé qui ne pouvait ni périr ni s'en aller.

De leur crécelle, les cigales monotones, jamais lasses, soutenaient la chaleur. Jusqu'au départ du train, elles bruissaient, accrochées à mon cœur.

Et je distinguai mal ce qui vibrait ainsi, leurs ailes ou mon chagrin (1).

KIKOU YAMATA.

FORTUNE

(*Nouvelle.*)

— Je maintiens, affirmait Jean Leroux d'une voix décidée, je maintiens et maintiendrai toujours que, seuls, dans la vie, arrivent à la fortune ceux dont la conduite, la ponctualité, la probité, la...

— Quel style, Seigneur, interrompit Lucien David. Quel amas de lieux communs, dans ton discours, digne d'une fin de banquet mutualiste ! Cela se dit aux distributions de prix, à des gosses ignorant tout de la vie, pour les en régimenter dans la grosse cohorte des résignés et des modestes. Mais si tu n'es pas toi-même un naïf, peux-tu nier que l'habileté, de nos jours, prime, hélas ! la probité, et que ce qui régit le monde, c'est l'imprévu, l'impondérable. Ce qui décide d'une existence, c'est le hasard, la chance, la veine... qui font trouver un protecteur, une femme aimante, la fortune, le bonheur... En revanche, ce qui est néfaste, c'est la guigne, qui vide les poches, isole les maisons, amène l'abandon, le désespoir, le déshonneur, le crime bête que l'on expie et, pour la femme, une déchéance plus pénible. Cela n'existe pas, selon toi, la rencontre heureuse ou déplorable, le succès d'une démarche ou la catastrophe, l'automobile que vous jette pantelant sur le pavé, la faillite d'un banquier, la fuite d'un notaire, que sais-je, moi, tout ce qui peut arriver de redoutable dans la vie ?

Les deux interlocuteurs dont nous venons d'entendre les propos — deux exemplaires corrects d'hommes encore jeunes — arrivèrent, tout en parlant, à l'angle de la place de l'Etoile et de l'avenue du Bois-de-Boulogne. Une buée légère atténuait le soleil ardent déjà par ce matin de printemps nouveau. Les frondaisons lointaines fermant la perspective de la grande voie verdoyante et poudreuse étaient d'un vert délicat. De l'autre côté, l'Arc et les maisons de la place triomphale semblaient vibrer à travers une fine poussière d'or. A ce moment, une luxueuse voiture vint à passer très lentement contre le trottoir au bord duquel marchaient les deux causeurs. Une très jolie femme, qui se trouvait dans cette voiture, répondit par un sourire gracieux au salut de grand style que lui adressa Lucien.

— Fichtre, dit simplement Jean, impressionné par la beauté de la dame, son élégance et l'allure de son équipage.

Lucien se mit à rire.

— Tiens, mon cher, c'est l'incarnation de la veine, que je viens de saluer. C'est, en chair admirable, la réponse qui démolit ton discours de tout à l'heure. Les qualités que tu énumérais à la façon de Joseph Prudhomme constituent à peine des contingences de succès. Les qualités, les aptitudes, ce sont les zéros du million. La veine, c'est le chiffre précis qui, placé brusquement devant cette ligne de chiffres neu-

(1) Mme Kikou Yamata va publier prochainement un roman intitulé : *La trame au milan d'or* (Stock).

tres, en détermine la valeur, inexistante un instant auparavant. Sans la veine, les plus rares mérites peuvent amener leur homme à l'asile de Nanterre ou au suicide.

— Ton incarnation de la veine est rudement séduisante. Conte-moi donc son histoire?

— Aussi bien, répliqua Lucien après un instant de silence, je puis sans tort te narrer l'aventure capitale de cette belle passante. Tu ne la connais pas plus que ceux qui furent ses protagonistes. Ce récit nous aidera à gagner les lacs. Je commence.

Voici quelque dix ans, un brave garçon de mes amis — je le nommerai Pierre Ixe — menait à Paris cette existence médiocre, élément de tant de gens vraiment doués, par ce siècle de bistros-dieux, d'avocats-rois et de gens de finance tyranniques. Tu sais que je n'admire pas mon époque et que je hais autant et plus encore le gros enrichi que la brute famélique et alcoolique à bouche injurieuse, qui casse les carreaux aux jours de grève. Pierre Ixe n'était cependant pas plus dépourvu d'intelligence que d'initiative. En vingt épreuves, il avait témoigné d'une sérieuse valeur, d'aptitudes multiples et d'énergie. Mais le grand coup de chance n'était pas venu pour lui : il subsistait d'un emploi modeste dans une usine de banlieue.

Sa distraction consistait à fréquenter, non le monde, d'abord trop coûteux pour qui n'est point installé dans une situation à gros revenu (quels qu'ils soient), mais cette société baroque que doit chérir tout ironiste et qui est au vrai monde ce que la lie est au grand cru. Cercle riche en sujets d'observation, eau trouble où se pêchent parfois d'originales aventures, relations que l'on quitte lestement dès que l'on se marie ou que l'on se range. Monde curieux plus titré que l'ancienne Cour, étalant sans vergogne les noms sonores de familles éteintes. Là se rencontrent surtout des femmes divorcées, des veuves plus ou moins légales, des maris sans leurs épouses, des rastas, des gens du vrai monde, ruinés ou véreux, des provinciaux fourvoyés, quelques étrangers de petite importance (les autres vont dans les maisons cotées), voire de bons bourgeois heureux de vivre dans la clinquaille des couronnes en toc, des particules usurpées et de recevoir chez eux quelque chose comme le Gotha des gotons. Tous ces gens lisent assidument les échos mondains de la presse bien pensante, et citent par leurs prénoms ou leurs noms tout court les personnages de l'aristocratie réelle ou du grand art. Monde tout en façade, et façade en carreaux de plâtre. D'aucuns ne reçoivent jamais les autres, faute de domicile avouable. Certains seraient fort empêchés de faire soudainement une dépense imprévue. Les antécédents sont parfois cocasses. Pas un sur dix n'avouerait son authentique biographie.

— Tu as fréquenté cela? demanda Jean Leroux.

— Oui, puisque j'en trace un crayon assez fidèle.

— Une eau-forte, plutôt.

— Donc, Pierre Ixe m'accompagnait dans cette société. Sans grand plaisir d'ailleurs, simplement pour ne pas rester en tête-à-tête avec ses pensées. La sociabilité est souvent faite de l'ennui que l'on s'inspire à soi-même. Comme il était d'esprit observateur et caustique, il s'amusait parfois, ce qui n'arrive pas tous les jours au xxe siècle.

Un soir, en sortant d'une réunion chez la princesse Gastibelza, l'idée nous vint d'entrer au bar de l'Olympia. Pourquoi là plutôt qu'ailleurs, puisque dix cafés étaient proches et que nous n'étions point mûs par la concupiscence, comme dirait ton aïeul Joseph Prudhomme, déjà nommé? Mystère. Fatum. Ananké. C'était écrit. Tout en buvant je ne sais quelle mixture, nous parlions des gens que nous venions de quitter et de la soirée que donnait le surlendemain la comtesse de Gaves, cette ancienne montreuse de singes qui, tout en exhibant moins ses simiesques élèves qu'une superbe anatomie dans les musicos de Paris, devint cette cocotte huppée que nous connaissions, Mme de Gaves recrutait les décavés du monde pour s'en faire un repoussoir. Ses amants croyaient, en pénétrant dans sa chambre à coucher, entrer en plein armorial de France. Ça flatte un monsieur qui paie, d'être présenté à des fils de croisés. Au fond, cette Mme de Gaves était une bonne personne, recevant fort bien, et nous nous promettions de ne point manquer son invitation, lorsqu'une très jolie habituée vint nous demander à boire. On le lui offrit et elle se mit à bavarder. C'était une créature fort drôle, intelligente, douée d'un bagout d'enfer et d'une incontestable allure. Je ne sais comment je laissai échapper cette phrase, dont devait dépendre le destin de trois mortels :

— Dommage que cette belle fille ne soit pas des nôtres après demain, dis-je à Pierre. On s'amuserait à la voir dans le d'Hozier percé (nous nommions ainsi ces salons trop abondamment pourvus de gens à particules douteuses et à revenus imprécis).

Pierre Ixe me regarda en riant. Puis :

— Veux-tu aller en soirée après-demain chez des femmes de la haute? demanda-t-il à la jeune hétaïre.

— Tu blagues, répondit-elle froidement.

— Parole, non. Si tu le veux, je te présenterai au fond du panier de Paris, comme une cousine de passage ici.

— Tiens, mais... je veux bien, répondit-elle au bout d'un instant. Et tu n'auras pas honte de moi.

Elle appuya ces simples paroles de toutes sortes de propos où l'absence de modestie ne le cédait qu'à une appréciation très désavantageuse des hommes de toutes les catégories. Elle avait de l'expérience, ayant connu en petit équipage tels gens qui ne nous apparaissent que somptueusement chamarrés.

Dès le lendemain, perfidement, Pierre Ixe alla voir la comtesse de Graves, pour s'excuser, en termes attristés, de ne pouvoir se rendre à la si charmante réunion où il avait compté prendre tant de grand plaisir. Mais il devait consacrer son temps à une jeune cousine soudainement venue à Paris. Comme on le prévoyait, la comtesse répondit en priant Pierre d'amener cette dame, qu'elle serait trop heureuse d'accueillir ! Selon quoi, le surlendemain, vers 22 heures, Pierre fit son entrée dans les salons de Mme de Gaves, en compagnie de Mlle... mettons Mlle Simone Zède, vraiment délicieuse de grâce pudique et de chaste élégance. Elle était à croquer.

Parmi les invités, se trouvait le richissime Mufflinger, un industriel spéculateur dont la comtesse de Gaves visait, à n'en pas douter, le portefeuille, quitte à sacrifier à ce qui sommeille, dit-on, dans le cœur de tout homme. La pauvre comtesse dut plus tard se repentir d'avoir été si accueillante ce soir-là.

Mufflinger fut littéralement ébloui par Simone, et ce fut justice ou plutôt revanche du sort, cet ironiste supérieur. Mufflinger était ladre, vaniteux, méchant, capable de provoquer une guerre pour réaliser un coup de Bourse. Jamais une bonne œuvre ne fut son fait. Jamais une idée généreuse, un goût délicat ne fut manifesté par lui. Cet homme donnait une impression d'antipathie et de révolte à excuser les pires folies anarchistes. C'était Ploutos néfaste et triomphant, avec une vilaine tête.

Or, il fut pris sur le champ, impérieusement, inéluctablement, d'une passion folle pour Simone. Vue dans ce cadre, elle lui parut être celle que l'on attend toujours et qui vient si rarement : l'idéal incarné.

Il s'approcha d'elle et parla, ou plutôt, bafouilla lamentablement. Elle, très amusée, déploya une verve stupéfiante. Cette créature comptait cinq années de quartier latin dans ses états de service et elle avait posé en ateliers. Elle en avait rapporté un vernis artistico-littéraire assez baroque, qu'elle servait avec une drôlerie irrésistible, des gestes à elle et des yeux ! des yeux à damner les douze apôtres !

A un moment, Pierre, craignant qu'elle ne forçât la note, la prit un instant à part :

— Sois sérieuse, lui dit-il. Mufflinger ne s'occupe que de toi. Si tu continues, il va t'enlever.

— Je ne demande pas mieux, répondit-elle.

Ixe eut la petite mort. On devient lâche, devant la conséquence imprévue de certaines blagues. Une idée lui vint :

— Pour une aventure que tu peux trouver ailleurs, tu raterais une pareille occasion? répondit-il dédaigneusement.

Simone eut un geste de surprise et dix secondes de réflexion. Puis, vivement :

— Ça, c'est chic, dit-elle, c'est très chic de me prévenir. Tu as raison. Je vais te l'emballer !...

Elle fit si bien, qu'à la fin de la soirée Mufflinger était absolument affolé. Il se demandait comment s'y prendre pour revoir cette femme extraordinaire et, trop sot pour se tirer d'affaire par ses propres moyens, il se souvint à propos que Pierre lui avait été présenté par un ami commun, désireux d'intéresser le millionnaire aux travaux du jeune ingénieur. Même, les pourparlers n'avaient donné aucun résultat à cause de l'indifférence de Mufflinger. Mais pour celui-ci et dans cette circonstance, ce Pierre Ixe, dédaigné naguère, était le parent de cette incomparable créature. Il devenait intéressant, et ses affaires par dessus le marché, s'il le fallait.

Mufflinger s'approcha de Pierre et, avec sa brutalité d'enrichi, lui témoigna sans préambule le grand plaisir éprouvé à le revoir, le regret de n'avoir pu, jadis, consacrer le temps nécessaire à l'étude des remarquables choses qu'il lui avait proposées, et lui déclara que, prêt à reprendre sérieusement les pourparlers ébauchés, il attendait sa visite.

— Ça se corse, dit Jean Leroux. Je vois venir la saignée au coffre-fort.

— C'est plus beau que tu ne pourrais le croire, répliqua Lucien.

Il flamba une cigarette et continua en ces termes :

— Mufflinger invita donc Pierre à revenir chez lui.

— Je ne le pourrai pas avant quelques jours, lui répondit mon ami assez sèchement.

Il devinait le mobile du financier, et sa répugnance était extrême à acheter un succès au prix d'une entremise de cette sorte.

— Pourquoi? répondit l'autre, surpris et soudain alarmé. Est-ce Madame votre parente qui vous retient? On m'a dit qu'elle était de passage à Paris. Peut-être absorbe-t-elle tous vos instants durant son séjour?

— Rien n'est plus vrai, Monsieur, répondit Pierre, tout heureux du prétexte.

— En ce cas, oserai-je vous prier d'inviter cette dame à déjeuner demain au Bois avec nous deux? Nous pourrons causer et vous ne la laisseriez pas seule.

— C'est parfait, cela, Monsieur, interrompit Simone qui s'était approchée adroitement. Pierre viendra me chercher et nous vous rejoindrons.

— Comme vous êtes bonne, Madame, répondit bêtement l'homme épris. Pierre était pris au piège : il accepta le déjeuner.

Il accepta et il tint. Simone avait trop bien visé les millions de Mufflinger pour ne pas poursuivre l'occasion tant cherchée par ses pareilles : le richissime affolé, les transformant en reines de ce Paris vicié, symbole de la France aux yeux des étrangers, qui prennent pour nos mœurs à tous la crapule de quelques-uns.

Le surlendemain matin, elle était chez Pierre, à qui elle avait déjà écrit la veille pour lui rappeler ce déjeuner.

J'omettais de te dire qu'avant de quitter la maison de Mme de Gaves, Mufflinger avait tenté de savoir qui était au juste cette délicieuse parente de Pierre. Comme nul ne la connaissait, il avait dû finalement s'adresser à mon camarade lui-même.

— C'est une personne libre, répondit-il aux questions du financier.

— Veuve? Divorcée?

— Non. Jeune fille indépendante, mais très pauvre.

— Voilà qui peut s'arranger.

— Comment l'entendez-vous ? demanda Pierre assez sèchement.

— Comme un homme désireux de faire une existence heureuse à la femme qu'il distingue !...

— Quelle gifle tu recevrais, si réellement Simone était ma parente, pensa Pierre, qui se contenta de toiser l'homme en lui jetant cette réponse de mélo ;

— Monsieur, toutes les femmes pauvres ne sont pas disposées à accepter le secours du premier venu !

— Diable ! Diable. Je n'ai pas voulu dire cela !

— Bah ! vos offres seront les bienvenues ailleurs, ajouta Pierre, goguenard.

Mufflinger ne sut qu'insister afin que l'on ne manquât pas de venir à son invitation pour le surlendemain.

Pierre était fort ennuyé en s'y rendant. Il avait cru assez naïvement décourager Simone en lui rapportant ces propos. Il pensait que jouer le rôle de femme sérieuse serait au-dessus de ses forces. Grave erreur : à la révélation de Pierre, elle devint rouge de joie et lui prit les mains.

— Tu as dit cela, vrai?

— Certainement ! Il comprendra, je pense, qu'il n'y a rien à faire avec toi. Il te laissera tranquille.

— Tu es un chic type, toi, un vrai chic type. Ne crains rien : tu vas voir comment je vais mener cela !

— Mener quoi?

— Tiens ! mon mariage avec le coffre-fort à pattes, donc ! Ce vieux-là est pincé à fond, j'ai vu ça ! Et, vraiment, le coup à tenter est trop beau. Quelle fortune, si je réussis ! Je te revaudrai cela.

— J'ai fait du joli, pensa Pierre. Après tout, tant pis !

Tant pis, ou plutôt tant mieux. Ce Mufflinger, cet homme froid, implacable, dur aux pauvres, rude envers ses collaborateurs, ses employés, ses serviteurs, ce ladre qui rétribuait chichement les tâches accomplies à son service, cet homme dont toute dépense, même celles inspirées par ses goûts et ses vanités, correspondait à l'exploitation d'un homme ou à l'avilissement d'une femme, ce tyranneau du xxe siècle risquait de devenir le jouet de qui? D'une déclassée qui, vue par lui hors de son cadre habituel, allait incarner à son sujet cette revanche du sort que les gens grandiloquents appellent la justice immanente et les croyants, le doigt de Dieu.

Il paraît que jamais femme ne fut plus simple, plus réservée, plus gaie, plus naïve que Simone au cours de ce déjeuner. J'abrège la suite. Mufflinger conquis, grisé, en passa par où elle voulut. Jamais elle ne lui permit de la

venir voir. Elle refusa des joyaux princiers, des crédits chez les faiseurs en renom. Elle vécut fort sagement, de crainte d'une surveillance. Elle ne lui livra jamais son adresse, dont elle avait changé : elle vint habiter une sévère et simple pension de famille et subsista en vendant des bijoux et des hardes. Elle voyait Mufflinger rapidement, au Bois ou dans un Musée. Elle acceptait rarement un dîner et seulement au restaurant, en compagnie de Pierre. Relis dans Balzac les affres de Nucingen amoureux d'Esther, et tu connaîtras le supplice de Mufflinger exaspéré par le sourire calme de la jeune femme et son éternel :

— Mais, je ne veux rien de vous, mon ami... qui accueillait les offres les plus somptueuses et les déclarations les plus enflammées. Il convient de dire que Pierre, très amusé maintenant, conseillait la jolie Simone et lui servait au besoin de secrétaire. A titre tout à fait désintéressé, de toutes les manières.

Un jour, Mufflinger annonça son brusque départ à Simone.

— Je n'y tiens plus, dit-il. Vous me faites perdre la tête.

— Partez, mon ami. Cela vaudra mieux, en effet, lui dit-elle.

— Mais je vous aime ! je vous aime ! Pourquoi ne m'aimez-vous pas?

— Parce que je ne peux pas être votre femme et que je n'aimerai jamais que mon mari. Allez donc, cher ami. Ce voyage vous guérira d'un caprice pour une petite bourgeoise que vous avez amusée.

Et elle le planta là tout net, avec son plus joli sourire.

Deux mois plus tard, elle était Mme Mufflinger, avec une dot reconnue, un hôtel, des terres, un luxe de souveraine, les toilettes les plus élégantes de Paris, que sais-je encore? Tu viens de la voir !

Et Pierre Ixe dut littéralement se laisser imposer une situation. Fou de sa femme, Mufflinger délégua à un fondé de pouvoir — Pierre — une grande part de ses importantes besognes. Pierre fut le plus utile et le plus intelligent des collaborateurs. Mufflinger proclamait volontiers ses mérites.

Malheureusement pour lui, cet homme périt brutalement dans un accident d'automobile. Simone, qui avait été l'irréprochable épouse, devint une veuve sérieuse. Elle manifesta un chagrin correct et recueillit simplement un héritage somptueux.

— Et Pierre?

— Célibataire endurci. A conservé ses fonctions dans la maison qu'il dirige sous le nom de la veuve.

— Il ne l'épouse pas?

— Pierre est un garçon plein de dignité, qui admet recevoir la juste rétribution de son travail mais qui, par ailleurs, ami souriant et indulgent, ne cherche pas à profiter de circonstances qu'il a provoquées et dont il n'est pas très fier. Au surplus, cela n'offre plus d'intérêt. La morale de cette histoire établit que la veine joue son rôle pour nous autres mortels. Sans une fumisterie d'un goût déplorable, Mufflinger n'aurait point connu Simone. Celle-ci vivrait au hasard et en piètre équipage. Pierre fût resté ce pauvre diable qui, souventes fois, n'a pas dîné pour s'acheter des gants. Les éléments richesse, beauté, intelligence, non amalgamés par le hasard, n'auraient pas produit ce qui fut : du bonheur pour trois personnes.

— Pourtant, pas trop pour ce pauvre Mufflinger !...

— Surtout pour lui : il est mort en pleine félicité !

L.-G. Numile.

LES GRANDES CONCESSIONS DU CONGO FRANÇAIS

Un régime périmé.

Le *Journal Officiel* de la République française a publié, ces derniers mois, une série de décrets et de conventions qui constituent une liquidation, passée assez inaperçue, du régime des grandes concessions de notre Congo, devenu l'Afrique Equatoriale Française.

Avant d'analyser la tendance générale de ces textes, élaborés avec le plus grand soin par la Commission des concessions coloniales et des domaines, avec le concours de la Direction des affaires politiques du ministère des Colonies, il semble intéressant de rappeler succinctement l'histoire assez extraordinaire de ces grandes concessions, car elle est liée à celle même de notre expansion au Congo.

A partir de 1890, sous l'impulsion d'Eugène Etienne, on se préoccupa de rechercher par

quels textes légaux il deviendrait possible d'octroyer de tels privilèges qui semblaient nécessaires à la mise en valeur de certaines régions étendues et d'occupation récente. Fallait-il recourir à un décret en Conseil d'Etat ou à la loi ? La discussion se poursuivait lentement, lorsqu'en 1893, sans même attendre que le Parlement se fût prononcé, Delcassé accordait, en même temps qu'une concession immense à Verdier en Côte-d'Ivoire pour le récompenser d'y avoir maintenu les droits de la France en 1870, une concession à Daumas, au Gabon, avec jouissance pleine et entière de plus de onze millions d'hectares dans la région du Haut-Ogooué.

En 1895, le Parlement exigea des explications du gouvernement, qui dut s'engager à publier les conventions.

Bien que le Comité du Contentieux, consulté, émît un avis déclarant valables les deux concessions accordées, deux ministres des Colonies, M. Chautemps, en 1895, et M. Guieysse, en 1896, prirent des arrêtés de déchéance, le premier contre M. Verdier, l'autre contre les héritiers et les ayants-cause de M. Daumas. Mais, en 1897, le Conseil d'Etat annula ces arrêtés. Une transaction intervint avec Verdier. La Société du Haut-Ogooué, qui succédait aux droits de Daumas, conserva sa concession. Notons qu'à la même époque, une concession de 2.735.000 hectares était accordée, en toute propriété, à la Société d'étude et d'exploitation du Congo français pour la couvrir de ses frais de recherche, d'une voie de communication entre Loango et Brazzaville.

Lorsqu'en 1885, nos droits sur la rive droite du bas Congo furent reconnus tandis que, sous l'impulsion de Léopold II, était constitué l'Etat indépendant du Congo, l'objectif du gouvernement français fut de justifier, dans les moindres délais, l'occupation des régions septentrionales, inconnues, mais convoitées. C'est alors que l'on songea à favoriser la création de grandes compagnies de colonisation, suivant la formule adoptée pour certaines compagnies anglaises et allemandes. On pensait que ces entreprises pourraient occuper, administrer et mettre en valeur le pays, avec, en contre-partie, la faculté pour elles d'exercer tous les monopoles économiques.

Les demandeurs furent nombreux. En 1898, le ministre des Colonies, M. Trouillot, constitua une Commission des concessions qu'il chargea d'élaborer un projet de décret et de cahier des charges auxquels les concessionnaires seraient tenus de se soumettre. En 1899, quarante sociétés obtiennent des concessions. Les obligations principales qui leur sont imposées sont les suivantes : création de plantations, aménagement des ressources naturelles, observation des « réserves » indigènes, paiement d'une redevance fixe, participation de la colonie aux bénéfices. Quant aux sociétés, elles devaient recevoir à l'expiration de leur privilège la propriété définitive de surfaces proportionnelles à celles constatées en valeur.

Ce régime trentenaire, dont la liquidation est aujourd'hui achevée, devait susciter les plus violentes campagnes de presse, de retentissantes interpellations au Parlement, des interventions diplomatiques et indisposer, semble-t-il, l'opinion à l'égard d'une jeune et vaste colonie lointaine que nous devions aux magnifiques ressources de fermeté et d'intelligence de deux hommes : Savorgnan de Brazza et Emile Gentil. L'affaire si complexe et bien connue de la N'Goko Sangha suffit, seule, à illustrer les difficultés qui, sans cesse, surgirent.

L'acte de Berlin, du 26 février 1885, réservait la liberté du commerce pour toutes les nations dans le bassin conventionnel du Congo. Or, nos concessionnaires allaient, dès l'origine, s'élever contre les empiètements de firmes étrangères sur leurs terrains. Finalement, en 1906, après une action internationale, des interpellations auxquelles dut répondre M. Clémentel, ministre des Colonies, et des polémiques très vives dans les journaux, une transaction intervint par laquelle les Sociétés étrangères obtinrent l'une une indemnité, l'autre un terrain en toute propriété.

Nombre de concessionnaires, sans expérience coloniale, ne purent résister, et plusieurs sociétés allaient disparaître à partir de 1902. D'autres cherchèrent à se grouper. Puis, suivant les fluctuations des cours du caoutchouc, les sociétés connurent des hauts et des bas, et, par étapes, procédèrent à des concentrations. En 1908, les sociétés de la région de la Sangha décidèrent de se syndiquer en vue d'une exploitation en commun et de la centralisation de leurs services administratifs. En 1910, intervint une convention-type avec onze sociétés auxquelles se substitua la Compagnie forestière Sangha-Oubangui. Les concessions qui leur avaient été accordées en 1899 étaient déclarées caduques. Le privilège d'exploitation de la nouvelle société porta sur le caoutchouc seulement, avec une durée de dix ans. Des terres furent octroyées pour les cultures vivrières, et il fut décidé que le privilège d'exploitation du caoutchouc serait renouvelé pour dix ans sur une étendue égale à dix fois

celle mise en valeur. Dix-sept millions d'hectares furent ainsi ouverts au commerce libre. Au Gabon, en 1911, sept sociétés renoncent à leurs anciennes concessions moyennant l'attribution de terrains en toute propriété ou un privilège d'exploitation des bois : 7.150.000 hectares sont ainsi rendus au commerce libre.

L'accord franco-allemand du 4 novembre 1911 fait passer en territoire allemand 17.800.000 hectares sur les 70 millions qui avaient été concédés de 1899 à 1905, en dehors de la concession de la Société du Haut-Ogooué, et de la propriété du Kouilou-Niari. Les pouvoirs publics manifestent leur volonté de revenir sur un régime qui a déçu dans son application quand survint la guerre de 1914-18. Celle-ci aura pour conséquence sans doute de favoriser la prorogation de quelques privilèges ; mais elle hâtera aussi la disparition des grandes concessions. Si bien qu'en 1929, quand prend fin le régime de 1899, six sociétés du type primitif subsistent seulement, représentant 9.640.000 hectares, ce qui, avec la propriété du Kouilou-Niari, donne 12.400.000 hectares encore interdits au commerce libre sur les 86.400.000 hectares qui avaient été concédés à la fin de l'année 1900.

L'un des concessionnaires, le plus important, puisqu'il dirigeait la société de l'Alimaïenne et la Compagnie française du Haut-Congo, représentant 5.330.000 hectares dans leur ensemble, avait, en 1927, sollicité la prorogation de son privilège pour une période de dix ans. Fort de l'avis émis, à l'époque, par la Commission des concessions coloniales, deux ministres, M. Léon Perrier, à la Chambre, puis M. André Maginot, au Sénat, donnaient au Parlement l'assurance qu'aucune des concessions ne serait renouvelée ni prolongée dans les conditions où elles avaient été accordées. C'est alors que ces sociétés sollicitèrent un privilège d'exploitation des essences oléagineuses, du tabac, du caoutchouc, des dépouilles d'animaux.

A l'expiration de leur privilège, les deux sociétés n'obtinrent que provisoirement l'exploitation des essences oléagineuses sur les territoires de leurs anciennes concessions. Au même moment, la Compagnie du Haut-Congo fusionnait avec sa filiale, la Compagnie du Bas-Congo et acquérait l'actif de la Société l'Alimaïenne, sous la raison sociale de Compagnie française du Haut et du Bas-Congo. En fin de compte, la Compagnie signa, le 13 août 1930, une convention approuvée par décret du 14, qui lui réservait le monopole de traitement industriel des fruits du palmier à huile et du palmier raphia dans un rayon de 30 km. autour des huileries créées par elle, ou qu'elle déciderait de créer dans un délai de 18 mois. Cette protection consentie, dès maintenant, doit prendre fin dix ans après la mise en marche des huileries. Des facilités sont accordées à la Société pour la création de palmeraies.

La Compagnie a pris l'engagement de payer les fruits de palme aux indigènes à un prix dont le minimum sera fixé par le Gouverneur Général, d'exporter un tonnage d'huile de palme et de palmistes croissant avec les années et allant de 2.000 tonnes, un an après la signature de la convention, à 12.000 tonnes, douze ans après cette signature, d'accepter enfin certaines dispositions relatives à la protection sanitaire des indigènes.

La Compagnie a consenti à la colonie une participation dans ses bénéfices, qui doit être réalisée par l'attribution d'actions d'apport. Ainsi, le Gouvernement de l'Afrique Equatoriale, en plus de son rôle de puissance concédante, prend celui d'un véritable associé. Au lieu de stipuler une redevance ordinaire, fonction des bénéfices réalisés, la colonie considère les avantages consentis à la Compagnie comme un apport dont elle évalue le prix et pour la rétribution duquel elle reçoit des actions qui resteront sa propriété durant l'existence de l'entreprise. Les actions seront des actions de capital qui donneront à la colonie droit au remboursement de leur valeur nominale lorsque la Société remboursera son capital. Des dispositions ont été prévues en vue de maintenir au même taux la participation de la colonie dans les bénéfices, réserves et plus-values d'actif. Ajoutons que les droits de la colonie sur la Compagnie sont mobilisables : elle pourrait éventuellement aliéner ses actions et tirer un profit immédiat de ses droits à venir ; elle pourrait les attribuer en dotation à un office ou s'en servir pour gager un emprunt.

Telle est l'économie du seul système nouveau qui ait succédé aux concessions du régime de 1899. Nous le devons à M. Piétri, ministre des Colonies, qui, cette année, avec le concours de la Commission des concessions coloniales, a définitivement réglé le contentieux de la Société du Haut-Ogooué, de la Compagnie de l'Ouhamé-Nana, de la Compagnie commerciale de colonisation du Congo français. La situation des sociétés titulaires de privilèges d'exploitation forestières au Gabon a été régularisée de même que celle de la Compagnie du Kouango.

Aujourd'hui, toutes les concessions de 1899 ont disparu, et 81 millions 1/2 d'hectares sont re-

tournés au droit commun. Seuls, deux régimes spéciaux continuent d'exister sur ces territoires : le privilège d'exploitation du caoutchouc de la Compagnie forestière Sangha-Oubangui, accordé jusqu'en 1935, sauf possibilités de renouvellement, et qui laisse le commerce entièrement libre ; une protection du traitement industriel des fruits du palmier à huile et du palmier à raphia en faveur de la Compagnie française du Haut et du Bas-Congo, qui diffère moins encore que le précédent du droit commun.

Le régime des grandes concessions étant, dès lors, périmé, il est possible de rechercher, avec objectivité, ce qu'il faut en penser. Il n'est pas douteux que la formule de 1899 a déçu par ses résultats. Mais il ne faut pas perdre de vue les difficultés exceptionnelles auxquelles on s'est heurté dans son application : empiètements de firmes étrangères sur les concessions, interventions diplomatiques, interprétation de l'acte de Berlin, pétitions aux Chambres, demandes d'indemnités, conséquences de la convention franco-allemande de 1911, puis guerre de 1914-1918 et complications de toutes sortes suscitées par ces événements. Les contestations entre l'administration et les sociétés ont été nombreuses. Et la fameuse affaire de la N'Goko Sangha ne sera, peut-être, pas exclue par les historiens de l'avenir des causes profondes de la guerre.

En toute impartialité, nous estimons que les hommes qui ont eu à élaborer le projet-type de décret et de cahier des charges de 1899 ne pouvaient faire mieux, à l'époque. Lorsqu'on relit les dispositions de ces documents, on est frappé du luxe de précautions prises, alors que tout était à peu près inconnu des régions attribuées en concessions. Politiquement, il était urgent de justifier l'occupation de l'immense territoire qui venait de s'ouvrir à notre expansion. Et il est à retenir que ni l'opinion, ni le Parlement n'eussent consenti à procurer à l'administration locale l'appui financier, aussi faible fût-il, nécessaire à l'aider dans ses débuts difficiles. N'était-ce pas cependant, logiquement, à cette administration, qu'il revenait de guider la colonisation par l'inventaire précis et méthodique des possibilités agricoles et des ressources naturelles? Que les sociétés concessionnaires aient eu des obligations trop larges, nul ne saurait le contester, mais il n'en est pas moins que l'administration, jusqu'à l'expiration de leur privilège, a disposé de moyens dérisoires pour en contrôler l'observation comme il convenait.

Oui, précisons-le bien, notre Congo, avec son climat pénible, sa population d'une densité exceptionnellement faible, les adversités de toutes sortes qu'il a connues, n'a pas reçu, à ses débuts, l'aide que lui devait la Métropole. Et les budgets locaux ont végété longtemps, alimentés par l'impôt de capitation déjà insuffisant pour faire face aux dépenses d'un personnel européen numériquement dérisoire.

Aux concessionnaires, livrés à eux-mêmes, sur de vastes étendues, bien trop vastes pour les capitaux investis, on a reproché, non pas toujours sans raison, certaines mauvaises gérances, des frais généraux trop lourds à Paris, une contrainte parfois abusive sur la population pour obtenir des travailleurs, alors que l'administration s'est toujours opposée à toute intervention dans le recrutement de la main-d'œuvre pour des fins d'intérêt privé.

Mais le procès est facile. Le commerce libre eût-il fait davantage, en présence d'une administration qui ne disposait d'aucun moyen pour exécuter les travaux indispensables à l'évacuation de la production, pour guider de ses conseils la prospection agricole et la prospection minière ? Non.

A bien considérer les choses, l'Afrique Occidentale, colonie de commerce libre, n'a dû son avance sur l'Afrique Equatoriale, jusqu'en ces dernières années, qu'en raison d'une population quatre fois et demie supérieure. Exception faite de la culture de l'arachide par l'indigène au Sénégal, malgré ses voies ferrées et ses ports, elle s'est, à peu près, cantonnée dans le commerce trop facile avec les indigènes de l'achat de produits de cueillette et de la vente des articles européens. Il n'y a pas si longtemps qu'elle est entrée dans la voie des cultures méthodiques du cacaoyer, du coton, du caféier, de la banane, du sisal. Et, du point de vue de la prospection de son sous-sol, l'Afrique Occidentale est bien en retard, aussi en retard que l'est l'Afrique Equatoriale par rapport aux colonies étrangères voisines. L'exploitation des produits de cueillette a été poussée pour augmenter la faculté de consommation des indigènes. Mais on ne discernait encore, voici dix années, aucun programme agricole ou minier de nature à préparer l'avenir par le développement rationnel du pays. La faute n'en est pas plus aux administrations locales, trop soucieuses peut-être du présent et du rendement immédiat, qu'aux entreprises privées qui trouvaient dans le commerce la possibilité de réaliser les meilleurs bénéfices. Pour celles-ci, l'article importé rapporte ; le produit exporté est, en général, peu rémunérateur. On conçoit, dès lors, le peu d'engouement qu'ont montré les

puissantes sociétés commerciales de l'Ouest africain à créer des entreprises agricoles, incertaines et lentes à faire fructifier les capitaux investis. L'Etat aurait dû intervenir, c'est à lui que revient la responsabilité d'avoir pu supposer que des pays neufs pouvaient atteindre la prospérité par leurs propres ressources, sans concours effectif de sa part.

Revenons, pour conclure, à l'objet même de cette étude. Et constatons le résultat intéressant obtenu cette année grâce à l'esprit de décision de M. Piétri, ministre des Colonies, par la liquidation délicate d'un régime que l'expérience a condamné. Enregistrons la tendance vers une formule nouvelle consistant à protéger, pour en favoriser la création, les industries de traitement des matières premières provenant de l'exploitation de ressources naturelles sans qu'il n'en résulte aucune entrave pour le commerce libre. Notons tout l'ensemble de dispositions prises pour que les droits concédés aient pour contrepartie des obligations précises favorables à la mise en valeur et, par voie de conséquence, à la colonisation en général.

XXX

SILHOUETTES D'AVOCATS

Me BETOLAUD

Me Bétolaud vient de quitter les cimes pour plaider à la première Chambre. Il a paru dans l'affaire de cette domestique légataire, accablée subitement par un héritage de trois millions. Il a fait feu de toute sa logique pour démontrer que l'intérêt de cette fille, qui ne saurait pas signer une quittance de trois francs, voudrait que l'on réduisît sa succession de plus de moitié.

... Je me reprends : Me Bétolaud n'a pas fait feu, car il ne connaît pas la flamme. Il est un pur esprit, la raison en rabat. Il est le Droit, le Code, la Glose, la Loi. Il flotte dans les espaces subtils de la théorie entre Papinien et Ulpien. Il ignore son siècle et ses doutes. Il n'est du reste d'aucun siècle. Ce parfait avocat plaide comme plaidait Cochin et comme on plaidera toujours, s'il est toujours des cœurs mortels épris de la passion des textes. Ou plutôt, s'il vit quelque part, arrêté dans le temps et l'espace, il vit auprès de Justinien. Sa folie est pour les Pandectes. Il vous cite, cependant qu'il parle, mille lois, toutes en *ibus*, qui s'évaporent à la lumière du jour, comme des momies sorties d'un sarcophage.

Sa voix se mouille par moment, c'est qu'il vient de parler de Pothier; et, s'il emploie la *supplosio pedis*, préconisée par Cicéron, c'est que, sur quelque point douteux, Cujas lutte avec Dumoulin, ou Barthole avec Tiraqueau. Il poursuit l'antiquité classique d'un tel amour, qu'il tente de lui attribuer nos plus modernes inventions. Il emprunte, dans ses plus grands transports, à je ne sais quel jurisprudent en délire, des espèces comme la suivante : si Seïus prête à Sempronius un cheval, et si Sempronius rend à Seïus.... quoi ? un sablier, une clepsydre ?... Non, — une montre à répétition. O produit merveilleux de la dialectique pure : Archimède-Bréguet, créé par Bétolaud-Gaïus.

Post-Scriptum. — Tel quel, Me Bétolaud jouit d'une destinée bizarre. Il semble né pour humilier le plus grand enchanteur du Palais. Me Allou paraît ; sa prestance impose. Il parle; l'inspiration orne son abondance. Son discours reflète l'azur du ciel, les fleurs de la rive, l'éclat de la foudre. L'orateur s'assied; son procès est perdu.

De l'autre côté de la barre, sur une carcasse osseuse et austère, son adversaire dresse une petite tête à moitié déplumée, tout en nez par devant, en occiput par derrière. Sa voix bien timbrée, mais monotone, débite une sèche argumentation, qu'un geste de l'index découpe méthodiquement en tranches impassibles. Quand il conclut, on ne l'applaudit pas. Il triomphe. Croyez, après cela, aux Syrènes !

Me OSCAR FALATEUF

En règle générale, il n'est pas indifférent, avant de juger un avocat, de s'enquérir du lieu qu'il habite. Nous ne voyons pas volontiers Me Bétolaud voisinant avec le Chat Noir, ni Me Barboux faisant vis-à-vis à Bullier. Il est des rapports secrets entre le quartier et le talent. D'où cet axiome: « Dis-moi où tu loges, je te dirai comment tu plaides. »

Me Falateuf a choisi les boulevards, et, parmi les boulevards, le seul, le vrai, entre l'Opéra et le Vaudeville, le Café américain et le *Gil-Blas*. Il ne peut point sortir de son cabinet sans met-

tre le pied sur la partie la plus parisienne de notre asphalte, le carré de trottoir au-delà duquel commence la morne steppe de la province. Maintenant, déduisez !

*
* *

Il est une heure de la journée, pendant laquelle un avocat trahit, malgré lui, le secret de sa clientèle. C'est l'heure de l'appel des causes, alors que les greffiers laissent traîner sur les barres les placets qui composent les rôles. Or, prenez les placets blasonnés, les placets où s'étalent des noms qui ne sont ni Durand, ni Dupont ; toujours, vous lirez à la marge : Falateuf : — Falateuf, tenant de la noblesse de nos rois, de la noblesse du premier Empire, de la noblesse du second, de la noblesse papaline, sans parler de celle que l'on se décerne à soi-même. Il n'est point d'affaires bien nées, de différends de qualité, procès de haras ou d'alcôve, petits chagrins de mari ou grosses douleurs de sportsmen, prix contesté d'un attelage ou note de grand couturier, où l'on ne tienne à gloire de solliciter son talent.

Vous vous doutez en conséquence que Me Falateuf a, sur la politique, les opinions les plus comme il faut. Il serait peu flatté d'être tenu pour républicain. La haute clientèle honore cette aversion et le barreau adore ces convaincus. Car il est devenu réactionnaire furieusement. Des parquets et des tribunaux, les magistrats démissionnaires sont tombés chez lui comme criquets, — expulsés devenus expulseurs !

*
* *

Lèbre jure que Me Falateuf a de l'esprit. Parbleu, la belle trouvaille ! Serait-il, sans cela, Falateuf ? J'ose le dire, figurerait-il sur ces notes qui ne sont point d'un détracteur ? Pour moi, j'entends marquer, parmi ses qualités, la singulière, la dominante, l'extravagante ; celle qui, formant son originalité, le jette à deux doigts de l'excès, celle qui, chez les doués, détermine le génie en l'approchant du ridicule : la protubérance enfin qui, grossie d'une ligne, deviendrait un gibbosité.

Me Falateuf vibre perpétuellement. Les tristesses de ses procès l'accablent. Il prend pour son compte les douleurs de ses clients. Il lève son regard vers le ciel, à qui son œil demande raison de tant d'iniquités ; ou bien, sa tête s'affaisse, sa main retombe lourdement sur ses notes. Son discours aime les pauses désolées. Son éloquence est sujette aux syncopes.

*
* *

En revanche, il possède cent autres mérites. Il va jusqu'à faire tolérer une jolie voix à la barre. La sienne semble mélodieuse dans ses attendrissements comme dans ses colères, qui sont rares. Bref l'auditeur ne sait jamais quoi le plus admirer, de la suavité de l'organe ou de l'harmonie des périodes. Mme de Staël, qui ne pouvait se retenir de pleurer à l'audition de cette phrase : « Les orangers des rois maures et les citronniers de Grenade », se fût pâmée a de telles plaidoiries.

Finissons. Si quelque Béroalde de Verville demandait à Me Falateuf le moyen d'arriver au Palais, Me Falateuf répondrait: « Caressez, enlacez! » Il y paraît le chef des tendres. Il flatte toutes les mains ; il se pend à toutes les épaules, il... Léandre, Léandre, vous abusez. Que veut Béroalde céans ? Pourquoi ne pas accorder à votre modèle une sensibilité sincère ? Son cœur se plaisait à s'émouvoir sans calcul. Il recevait le choc, se dilatait, il s'usait. On le vit bien quand, après ces lignes, l'avocat parut à la barre, dans une de ses dernières affaires. Il y fut saisi d'un si grand trouble qu'il s'affaissa et que nous en fûmes bouleversés. L'événement nous avait attirés : Falateuf aux Assises, défenseur de Paul Déroulède, au nom de nos vieilles traditions ! Nous eûmes notre compte, certes, — imprévu. La puissance du sentiment épuisa tellement l'orateur que, tout d'un coup, il s'arrêta. Nous venions de l'entendre, supérieur à lui-même, cherchant nos âmes de toute la sienne ; subitement la voix faillit; il se passa la main sur le front, le regard vague, l'air étonné. Il s'assit, et des gouttes de sueur perlaient sur son visage. Au bout d'un certain temps, il reprit. La stupeur nous tenait. Mais la musique était changée. L'instrument fatigué grinçait. Le maître ne reparut plus souvent au Palais. Sa santé déclina. Il mourut jeune encore ; il fallait lui rendre justice.

Me Falateuf chérissait le monde ; il était châtelain, près de Tonnerre, je crois. Les réceptions de son bâtonnat rendirent ce bâtonnat brillant. Voilà ce qu'il importait d'ajouter sur le mode respectueux (1).

J. Munier-Jolain.

(1) M. Munier-Jolain annonce la publication prochaine d'un volume intitulé : *Silhouettes d'hier : Le barreau de Paris* (J. Tallandier).

LES TOMBES SENTIMENTALES

Il est, parmi les nécropoles parisiennes, des tombeaux qui attirent les artistes, les amoureux ou les simples curieux. Au cimetière Montmartre se trouve un monument en forme de sarcophage, bien connu des amants : celui d'Alphonsine Plessis, dite Marie Duplessis, la dame aux camélias...

Je ne pense pas que les visiteurs évoquent Marie sous les traits radieux qu'elle eut au temps de sa jeunesse fêtée, telle que nous la montre une miniature offerte par elle à son docteur et que possède actuellement la bibliothèque de la Comédie-Française : longues boucles dansantes, si sombres sur la nacre des épaules, teint de lait, regard « angélique », vanté par Janin, minceur critiquée en un temps où l'on appréciait les hanches d'almées et les poitrines rondes. Maigreur que Marie dissimulait avec art sous les légers volants de ses jupes bouffantes et les plis harmonieux d'un cachemire des Indes... Car la petite campagnarde de Nonant avait su, en peu d'années, avec un tact inné et un goût très sûr, devenir la reine incontestée de toutes les élégances...

Non, les amoureux ne se représentent point ainsi la frêle courtisane. Car, au cours des ans, Marie a changé maintes fois de visage... Elle fut tour à tour blonde, brune, élancée ou dodue, selon la silhouette de l'actrice qui l'incarnait au théâtre. Mais son « cœur brisé » et son sacrifice librement consenti ont fait pleurer également les générations successives... Si, à vingt-deux ans, Mlle Duplessis, malade et démunie d'argent, fut, en ses derniers jours, presque oubliée et si, en février 1847, deux hommes seulement parmi la « fleur des pois » de ses courtisans, suivirent son blanc convoi, la dame aux camélias reste toujours vivante, et reçoit encore aujourd'hui l'hommage de nouveaux admirateurs...

Les couples se penchent sur le marche sévère où un nom s'inscrit avec les seules dates de la naissance et de la mort, éloquentes en leur rapprochement. Alors, émus, les tendres pèlerins laissent une trace manuscrite de leur passage. Durant la guerre, il me souvient avoir lu, crayonné sur la dalle : « Je voudrais être aimé comme le fut Armand... » ; c'était signé : un gars du Nord... Un impatient, d'un stylo rageur, avait écrit : « Voilà une heure que je t'attends, j'en ai assez, je m'en vais... »

D'autres dessinent leurs initiales ou de galants attributs... La direction du cimetière s'est depuis longtemps effarouchée de ces griffonnages qui ne marquaient pas tous la douleur ou la pitié. Un écriteau, apposé sur le mur voisin, indique qu'il est défendu d'inscrire quoi que ce soit sur le monument. Aussi le tronc d'un tilleul proche sert de vivante tablette aux amoureux ; ils y tatouent des cœurs percés de flèches, de majuscules entrelacées, des dates lourdes de brûlants souvenirs. Et l'arbre, en poussant, agrandit ces marques passionnées et les rend durables, alors que la ferveur de ceux qui les gravèrent est peut-être détruite et sans doute affaiblie...

Une après-midi d'automne, alors que je stationnais devant la tombe, je vis arriver un touriste anglais, suivi d'un gardien. Ce dernier s'arrêta et énonça gravement : « Ici, repose la dame aux camélias... »

L'Anglais examina la pierre verdie, une maigre couronne, un bouquet de myosotis artificiels, puis soudain demanda : « Et... où est le camélia ?... »

Le gardien expliqua que cet ornement floral n'avait probablement jamais existé que dans l'imagination de Dumas fils. Le tombeau de Marie conservait le même aspect depuis le jour de carnaval et de pluie où on avait exhumé la belle « lionne » d'une autre partie du cimetière, pour la placer définitivement où elle se trouve encore...

Mais ces renseignements ne satisfaisaient point l'insulaire. La casquette sur l'œil, les mains au chaud dans les poches de son vaste loden, l'Anglais, au grand embarras de son bénévole cicérone, répétait, têtu et désappointé, avec un terrible accent britannique : « Je veux voa le camélia... »

Surplombant la place du Trocadéro, des murs altiers et rébarbatifs ressemblent à l'enceinte de quelque château-fort... En réalité, ces murailles ne délimitent qu'une macabre corbeille de marbres et de fleurs. Quand on pénètre dans le silencieux enclos de Passy, une volumineuse chapelle, sommée d'une croix byzantine, attire le regard. Sur une des parois, on lit quatre vers de Theuriet cernés d'un vol de papillons d'or... Au bas, une nomenclature d'œuvres picturales... Là dort Marie Bashkirtseff...

Affolée de gloire, hantée comme le fut Loti par l'idée du néant, Marie s'efforça de rester par-

delà la mort... Elle a composé plusieurs toiles, un peu froides, mais qui font preuve de talent, surtout lorsqu'on songe à l'extrême jeunesse de l'auteur. Marie nous a laissé son journal, bouillonnant d'enthousiasme, de désespoir, de craintes, de désirs, d'enfantillages... Nous connaissons ainsi le caractère complexe de la petite Russe et même son physique, car elle nous confie qu'elle avait le corps cambré et les hanches larges. Dans une étude exécutée par elle-même, et qui se trouve au Musée de Nice, nous la voyons sous les traits d'une jeune fille aux joues pleines et roses, aux yeux clairs, au front volontaire, voilé d'une frange de cheveux blonds. Tony Robert Fleury, un de ses maîtres, la peignit en toilette de ville. Marie se savait poitrinaire. Portant une robe de sa femme de chambre, elle était allée consulter un médecin qui ne lui avait pas caché l'importance de son mal, aggravé par une terrible hérédité : un père affaibli, deux tantes bossues, des oncles phtisiques... Presque sourde et souvent aphone, Marie parlait avec détachement de son état, « cela me rend intéressante », assurait-elle... Pourtant, la jeune fille conservait l'espoir de guérir, puisqu'elle décidait sur son cahier : « Je serai célèbre après la trentaine. » Il est vrai que trois lignes plus loin elle affirmait sans se tromper : « On m'enterrera l'année prochaine. » Marie avait minutieusement arrêté les rites de ses funérailles. Elle demandait qu'on fît d'elle un portrait, après avoir disposé ses cheveux de la façon dont elle aimait autrefois se coiffer, le front ceint de feuillages. Marie se promenait ainsi parée dans son jardin de Nice sous la neige capiteuse des orangers et le duvet d'or des mimosas. Mlle Bashkirtseff désirait qu'on lui élevât un tombeau si vaste, que ses amis puissent s'y réunir plusieurs fois l'an, afin d'entendre de la bonne musique... L'architecte Bastien-Lepage, qui fut son camarade, lui construisit un imposant mausolée, moins grandiose peut-être que ne le souhaitait l'orgueilleuse artiste. Au lieu d'ériger en cette chapelle funéraire quelque pieux autel, on y apporta l'atelier de Marie. On y disposa ses coussins de rutilante soie orientale, sa palette cravatée de crêpe, son prie-Dieu, une table, des toiles commencées... Avec une idée bien païenne, il semblait à la famille que le double errant de la petite morte de vingt-quatre ans se sentirait à l'aise parmi ces bibelots... Marie serait moins seule, entourée des objets qu'elle avait aimés...

Maintenant, quarante-six ans ont coulé... Après celle qui les anima, les choses, aujourd'hui, se meurent à leur tour... Les coussins ont perdu leurs teintes, une croûte de poussière a rendu opaques les pendeloques de cristal du lustre. La chaise est vermoulue. Le crêpe noué à la palette effrite ses lambeaux. Ce qui pouvait braver le temps : un buste de marbre sculpté par Saint-Marceaux, des icones d'émail, ont été récemment emportés par une quelconque héritière.

Vers la Toussaint, le gardien du lieu fait le ménage de l'atelier. Il secoue le tapis et chasse sur le sol les croustillantes feuilles d'automne que le vent jette à poignées par la grille ouverte. Les curieux qui traversent le cimetière s'approchent, intrigués. Certains connaissent la brève destinée de celle qui gît là. Apitoyés, ils déposent alors, en souvenir, une jaune touffe d'immortelles ou un piquant rameau de houx. Des étrangers, qui lurent le journal de Marie et rêvèrent de la blonde Slave, lui offrent parfois une gerbe de roses...

Les femmes, une de leurs mains gantée cramponnée aux barreaux rouillés de la porte, l'autre, en auvent sur leurs yeux, essaient de percer la pénombre du monument. Et elles restent étonnées et vaguement inquiètes en distinguant les détails du funèbre salon, car rien n'est impressionnant comme ce mobilier croulant au service d'un fantôme...

Huguette Champy.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CAMPAGNE POUR LA RÉVISION DES TRAITÉS

La campagne pour la révision des traités s'intensifie tous les jours. La révision, c'est tout le programme de la politique extérieure de l'Allemagne et le chancelier Brüning, au fond, est là-dessus complètement d'accord avec Hitler, c'est le programme de la Hongrie, voilà que c'est le programme de l'Italie. M. Mussolini, dans une de ces harangues incendiaires au moyen desquelles il aime à secouer l'Europe, en véritable joueur de buccin, vient d'y adhérer solennellement. Naturellement il assure que s'il veut se prêter à la révision des traités, c'est pour éviter la guerre.

« L'Italie fasciste, dit-il, ne prendra jamais l'initiative d'une guerre.

« Même notre politique de révision des traités, qui n'est pas d'hier, mais qui fut envisagée dès juin 1928, a pour but d'éviter la guerre, de faire l'économie, l'immense économie d'une guerre. La révision des traités de paix n'est pas d'intérêt surtout italien, mais européen et mondial. Ce n'est pas une chose absurde ni irréalisable, puisque cette possibilité de révision est prévue dans le pacte même de la Société des Nations. Seule est absurde la prétention à l'immobilité des traités.

« Par la conclusion du traité avec l'Autriche, nous avons inauguré une période de paix qui peut se passer de canons, de forteresses en béton armé et de casemates souterraines. A la conférence de Londres nous avons confirmé notre volonté pacifique en proposant la parité entre les grandes nations.

« Mais, tandis qu'on parle de la fédération européenne, l'Europe est toujours divisée en deux camps et si les implacables traités de paix ne sont pas bientôt révisés, ils ne manqueront pas de déchaîner de nouvelles guerres. Pour empêcher que l'Europe ne sombre dans une catastrophe encore plus terrible que la précédente, il faut ouvrir la voie à la révision des traités de paix.

« Le Gouvernement fasciste veut une révision loyale, en faveur des nations sacrifiées et sans aucune arrière-pensée d'hégémonie. Le seul moyen de pacifier l'Europe, a conclu le Duce, c'est de réparer les injustices accomplies à Versailles. »

Malgré son éloquence et même sa grandiloquence, ce texte a été soigneusement étudié. M. Mussolini, qui se pose, de plus en plus, en syndic des mécontents, prend des précautions oratoires. Il se ménage les pacifistes et prononce comme tout le monde des paroles propitiatoires, par lesquelles nos hommes d'Etat s'imaginent peut-être sincèrement qu'on peut écarter le spectre de la guerre, tout en entretenant les risques de guerre, mais, en même temps, il lance contre le fragile édifice de la paix européenne telle que l'ont établi les traités le plus dangereux des brûlots. La révision des traités, telle que la conçoivent nos révisionnistes, c'est, dans l'état actuel de l'Europe, le plus redoutable des conflits implacables que l'on puisse imaginer.

Ecartons toute hypocrisie. La révision des traités pour l'Allemagne, c'est la restitution de ses colonies et, surtout et avant tout, la rectification de ses frontières orientales, autrement dit, la suppression du couloir polonais. Or, la suppression du couloir polonais c'est, à bref délai, la réalisation du Mittel-Europa et l'établissement de la suprématie allemande, ce à quoi ni la France ni la Pologne ni les Etats de la Petite Entente ne peuvent consentir sans renoncer à leur rôle de grande puissance et à leur avenir. « L'Anschluss, c'est la guerre » disait, il y a peu, M. Bénès. « La suppression du couloir, c'est la guerre » disent tous les Polonais. La révision des traités, c'est donc la guerre générale à bref délai et ceux qui s'imaginent qu'il serait possible de convaincre pacifiquement la Pologne ne connaissent pas la question.

*

On dit, un peu trop facilement en Europe et même en France, que ce couloir est absurde. L'idée de voir un grand pays coupé en deux par un terrain étranger choque notre besoin de logique ou, plutôt, notre sens esthétique de la géographie, mais la géographie n'est pas faite pour les cartographes. Le couloir n'a pas été inventé en 1919 par les négociateurs de Paris pour donner à la Pologne un accès vers la mer ; il existait ; c'est un couloir naturel créé par l'ethnographie et l'économie naturelle des pays qu'il traverse. C'est ce que disent, en propres termes, les deux professeurs de l'Université d'Harvard qui remplissaient l'office d'experts territoriaux dans la délégation américaine :

« La Pologne avaient besoin d'un accès vers la mer, disent-ils dans leur livre : *Quelques problèmes de la conférence de la paix*, mais ce n'est pas seulement pour cela qu'elle l'a obtenu. La Conférence de la Paix n'aurait probablement pas donné satisfaction à ce désir si des raisons ethniques ne l'y avaient autorisée. La Conférence n'a pas inventé le corridor : il existait déjà et il est inscrit sur toute carte linguistique honnêtement dressée. »

La vérité, c'est que le couloir est habité par une immense majorité de Polonais, ce qui s'explique par ce fait qu'il appartenait à la Pologne avant le premier partage, celui de 1772. D'après le recensement polonais du 30 septembre 1921, le nombre d'habitants polonais et allemands de la voievodie de Poméranie était de 757.801 (81 o/o) Polonais et 175.771 Allemands.

« Si les chiffres donnés par nous sont suffisamment probants pour le caractère essentiellement polonais du corridor, dit M. Casimir Smogorzewski, dans son livre définitif : *La Po-*

logne, l'Allemagne et le corridor, on peut encore les corroborer cependant par un fait qui ouvrira les yeux aux plus méfiants. C'est que les huit districts dont se compose le « corridor » — durant la période d'occupation allemande et durant les treize législatures qui eurent lieu depuis 1871 jusqu'en 1912 (19) — n'ont jamais envoyé un seul député allemand siéger au Reichstag de l'Empire, mais toujours et sans interruption des députés polonais... Cela malgré toutes les pressions politiques et administratives prussiennes.

Les Allemands essaient quelquefois d'obscurcir ce fait en s'écriant : « Mais non ! Sur 13 circonscriptions électorales de la Prusse occidentale, trois seulement envoyaient des députés polonais au Reichstag... » Les Allemands créent ainsi une confusion entre la « Prusse occidentale » et le « corridor ». Territorialement, ce n'est pas la même chose, car toute la Prusse occidentale, ancienne unité administrative allemande, n'a pas été attribuée à la Pologne par le Traité de Versailles. Ce qu'on appelle le « corridor » n'est, en quelque sorte, que la partie centrale de la Prusse occidentale. Il est vrai que les Polonais n'envoyaient leurs députés au Reichstag que dans trois circonscriptions. Mais quelles sont ces circonscriptions? La première englobe les arrondissements de Puck, de Whizherowo et de Kartuzy ; la deuxième ceux de Koscierzyna, de Storogord et de Tczew ; la troisième, ceux de Chozniee et de Ruchola. La proportion des voix données aux candidats polonais allemands et socialistes dans les circonscriptions au premier tour de scrutin était, en 1912, la suivante :

Circonscription	Polonais	Allemands	Socialistes
Kartuzy, Puck, Wigerowa	17.344	9.224	316
Koscierzyna, Storogord, Tczew	16.259	10.056	374
Chozniee, Ruchola	9.104	6.266	45

Reportons-nous à la carte, Nous constaterons que les huit arrondissements forment très exactement le « corridor » actuel. L'argumentation allemande n'aboutit donc qu'à la confirmation rigoureuse de la vérité.

Et, comme la vérité ethnographique est ici en faveur de la Pologne, les Allemands s'efforcent de l'affaiblir en distinguant entre les Polonais et les Cachoubes. Il paraît que les Cachoubes — qui habitent dans la partie nord du « corridor » — et les Polonais, parlant chacun dans sa langue maternelle, ne se comprennent pas... Du moins, certains Allemands l'affirment Comme cette allégation n'a rien de scientifique, il est inutile de la discuter. Les Cachoubes parlent un dialecte polonais, comme les montagnards de Zakopane en parlent un autre, mais un intellectuel de Varsovie les comprend fort bien tous les deux. Les Cachoubes n'ont jamais manifesté le moindre séparatisme antipolonais. Au contraire : ils envoyaient avant la guerre des députés polonais au Reichstag ! Leur poète Jarosz Derdowski a fort bien exprimé leur sentiment patriotique en lançant, en 1885, ce mot d'ordre lapidaire :

Pas de Cachoubes sans la Pologne,
Pas de Pologne sans les Cachoubes !...

Au point de vue ethnographique, comme au point de vue linguistique, la cause est donc entendue et les géographes allemands, quand ils sont de bonne foi, le reconnaissent. La suppression du corridor, c'est donc le sacrifice d'environ trois millions de Polonais au prestige allemand et aux convenances des Junkers de la Prusse orientale qui, tout en appelant chez eux la maind'œuvre polonaise, parce qu'elle est bon marché, craignent d'être un jour submergés par la population slave.

Si l'on se place au point de vue du droit des peuples, à disposer d'eux-mêmes, il ne saurait donc être question de restituer le corridor à l'Allemagne. De même, si l'on se place au point de vue économique, la Pologne n'a, en effet, pas d'autre débouché vers la mer. Il est vrai que M. Gustave Hervé, qui fait de la politique avec son cœur, suggérait dernièrement dans sa *Victoire*, que l'on pourrait bien conseiller aux Lithuaniens de s'entendre avec les Polonais. Ils fusionneraient avec eux, à condition que ceux-ci consentent à restituer le corridor aux Allemands. C'est de l'enfantillage. On peut soutenir qu'en 1919 la Lithuanie apparaissait comme une création assez artificielle. Mais, maintenant, elle existe, et la supprimer pour faciliter l'établissement d'un nouveau statut européen serait contraire à tous nos principes de droit public. Ce ne serait pas la peine d'avoir créé la Société des Nations pour revenir au système des partages territoriaux que pratiquait la diplomatie du XVIIIe siècle. Tout le montre : les Lithuaniens n'ont aucune envie de devenir Polonais pour faire plaisir à M. Gustave Hervé.

La solution lithuanienne écartée, si la Pologne est privée de son accès à la mer, elle étouffe.

Elle ne peut plus vivre économiquement que dans la dépendance de l'Allemagne. Etant donné que la frontière russe lui est pratiquement fermée, elle ne peut plus exporter ni une tonne de charbon, ni une tonne de betteraves, ni un sac de blé sans l'assentiment du Reich. Or, il faudrait être de la dernière naïveté pour s'imaginer qu'une pareille dépendance économique n'entraînerait pas immédiatement la dépendance politique au bout d'un petit nombre d'années. Les Polonais le sentent bien et ne cachent pas leurs craintes. « Si on nous abandonne dans la question du couloir, disent-ils, si, malgré notre volonté de résister, nous étions finalement obligés de céder, c'en serait fait de notre indépendance ; nous serions les alliés forcés de l'Allemagne. L'Anschluss suivrait inévitablement, et la Mittel-Europa rêvée par les pangermanistes du temps de Guillaume II serait réalisée.

Accepter la révision des traités telle qu'elle se présente aujourd'hui serait donc, pour la France, une abdication lourde des plus grosses conséquences. Le traité de Versailles prévoit des possibilités de révision. C'est entendu. Le statut européen tel qu'il a été établi à Versailles n'est pas plus définitif qu'aucun de ceux qui l'ont précédé, nous sommes d'accord là-dessus, mais admettre la révision dans l'état actuel de l'Europe, c'est aller tout droit à un imbroglio dont on ne pourra sortir que par la guerre. Est-ce la guerre que désire M. Mussolini? L'Italie aurait plus à y perdre qu'à gagner.

L. Dumont-Wilden.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

M. ÉDOUARD HERRIOT ET L'IDÉOLOGIE DE LA PAIX

C'est un assez grand et passionnant spectacle que la naissance d'une idéologie populaire. Il n'en est guère de plus passionnant, de plus dramatique, ni qui implique de plus graves conséquences depuis que l'humanité a renoncé à enfanter des religions.

Spectacle désordonné, dont l'ensemble, le progrès, le lent affermissement nous échappent en raison de son amplitude ; sa confusion si apparente, les ferveurs, les espoirs qui créent son puissant dynamisme, l'espèce de délire dont il embrase les imaginations mystiques nous rappellent infailliblement les grands mouvements religieux. Et c'est bien une révolution — révolution des âmes et des mœurs, et l'on ne sait si elle est née premièrement de celles-ci ou de celles-là — mais enfin un bouleversement profond où tout l'avenir humain est engagé, que nous propose l'apparition en ces dix dernières années d'une idéologie de la paix.

L'enjeu est si effrayant qu'on n'ose envisager un échec : l'intérêt prodigieux d'une partie que nous n'avons pas le droit de perdre domine et oriente tous les débats de ce temps : l'humanité, sommée d'arracher de sa chair sa plus ancienne maladie, vit présentement l'une des heures décisives et peut-être la plus héroïque de sa longue histoire.

Voilà sans doute ce qu'il convient de se dire et de ne pas perdre de vue lorsqu'on assiste au débordement de littérature médiocre et de répugnant verbalisme dont s'enveloppe, par une fatalité douloureuse et inéluctable, une révolution organique aussi importante : tout l'être du corps social est en transformation ; les organes les moins nobles aussi bien que les plus subtils mécanismes de la pensée participent à cette fièvre... Pour parler sans figure, les apôtres sont suivis d'une foule intarissablement disputeuse et bavarde ; et sans doute l'assentiment de maintes cervelles à l'évent et de tout ce que notre époque compte de suiveurs, de démagogues de l'esprit, et de simples profiteurs, témoigne du prestige de l'idée ; les esprits réfléchis s'en offensent s'ils ne s'en alarment pas. Ajoutons que toutes ces discussions empruntent la langue de la politique, qui est en tous pays le pire des idiomes modernes, le plus médiocre, le plus fallacieux. L'idéologie de la paix se défend mal contre le péril qui menace toutes les grandes causes contemporaines : péril de la vulgarité envahissante, de la sentimentalité douceâtre ou violente, de l'imprécision, de la logomachie... Comment s'étonner que déjà certains esprits, d'entre les meilleurs, n'abordent plus sans répugnance ce grossier désordre ? Pourtant, leur concours est plus que jamais indispensable s'il n'est de progrès possible que par l'exactitude et la dure recherche de la vérité.

(1) Edouard Herriot. *Europe* (1 vol. Rieder).

*
* *

Un livre de M. Edouard Herriot intitulé *Europe*, on ne l'ouvre ni sans curiosité ni sans inquiétude : un brillant esprit si profondément engagé dans les dédales de la politique, et que tyrannisent tant de responsabilités, d'intérêts et d'ambitions contradictoires, violenté par les choses, les partis et les hommes, que pouvons-nous attendre de lui ? Quelle excessive prudence, règle ordinaire des louvoiements parmi les pièges et les dangers de la carrière politicienne ? Nul n'est moins maître d'exprimer sa pensée, ni de servir purement la pure intelligence que les puissants du jour. Un Edouard Herriot s'évade aisément de ces servitudes par le biais de l'éloquence. Mais nous sommes bien las de la rhétorique, fût-elle, comme celle de l'ancien et futur président du Conseil, ornée de tous les prestiges d'une élégante et solide culture aristocratique et gréco-latine. Dieu nous garde de confondre l'éloquence d'un Herriot avec cette facilité oratoire dont nous avons la nausée et qui déconsidère aux yeux du public étranger nos mœurs publiques ; le talent lui-même, qui ne sert trop souvent qu'à éluder, nous est suspect...

Disons tout de suite qu'à parcourir ce petit ouvrage, on est vite rassuré : je le dis sans ironie puisqu'aussi bien le talent de l'écrivain n'est pas ici en question.

Nous avons tous la certitude qu'il est temps d'arracher l'idéologie de la paix à l'éloquence, au lyrisme, au romantisme de haute et surtout de basse qualité dont nous sommes excédés après une décade de débauche verbale et sentimentale.

La paix n'est pas la route de velours qu'imaginaient nos pacifistes de sous-préfecture, mais un chemin montant, malaisé. La paix n'ouvre pas devant nous une voie de désertion et de facilité, mais peut-être la voie la plus difficile qu'ait encore parcourue l'humanité, et, pour tout dire, la voie du suprême effort.

On demeure confondu devant les désolations, les dépits et les subites colères que le récent tumulte allemand a suscités parmi nos pacifistes. Quelle illusion puérile nourrissait donc leur pacifisme ? Hommes de peu de foi, si leur foi n'osait ou ne savait envisager les fondrières et les précipices qu'il nous faudra franchir.

C'est en de tels instants qu'on mesure l'insuffisance doctrinale dont nous souffrons depuis la paix. Que font donc nos écrivains et nos penseurs s'ils ne savent pas définir nos rapports avec l'univers — et d'abord l'Allemagne — et tirer du présent chaos les éléments d'une plus grande sécurité intellectuelle ?

M. Edouard Herriot vient, fort opportunément, nous inviter à préciser quelques points de départ.

Peut-être n'était-il pas indispensable d'invoquer Descartes pour nous convaincre que la paix n'est pas un problème simple, mais un ensemble, une somme de problèmes qui requièrent tous une solution particulière — en sorte qu'il s'agit d'abord d'établir un dénombrement exact et complet d'inconnues, de délimiter des ordres de recherche, et de préciser des fins concrètes. Cartésien ou non, M. Edouard Herriot, en remplissant ce programme, obéit à l'une des évidences de l'heure, et répond aux justes préoccupations de quiconque envisage avec angoisse non pas les périls certains d'aujourd'hui et de demain, mais la méthode dont nous nous prévaudrons pour les surmonter.

Son petit ouvrage, sorte de manuel, incomplet, de son propre aveu, possède d'abord une valeur d'exemple : essai d'application et non pas simple indice d'une méthode. Nous entrons ici dans la précision, c'est-à-dire la technicité, avertis d'ailleurs par M. Aristide Briand, dont M. Edouard Herriot cite une judicieuse harangue, que la technicité ne suffit pas, qu'il convient de la dépasser, et qu'après la dispersion de l'analyse, un effort de synthèse devra orienter notre jugement : penser politiquement, tel est le but ; la tâche n'est point aisée si l'on en juge par l'attitude de notre presse — de droite ou de gauche — cette sentimentalité, ces alarmes et ces crises de nerfs où l'on nous convie arbitrairement à découvrir les réactions du bon sens national.

Si la première réforme à accomplir est la rationalisation de l'Europe — M. Edouard Herriot le pense avec M. Aristide Briand, et avec lui adopte un plan d'études positives — nous consentons qu'on nous ouvre une série de chapitres, embryons de livres et de bibliothèques futurs, dont voici les titres : économie générale, outillage économique, communications et transit, finances, travail, hygiène, coopération intellectuelle, rapports interparlementaires, administration... Souhaitons qu'une telle division du travail, proposée par la France aux gouvernements européens dans le mémorandum du 1er mai 1930, favorise cette exactitude, et cette rigueur intellectuelle dont les conseillers de la politique internationale ne devraient plus se départir.

Qu'en résultera-t-il ? Avec une probité d'es-

prit dont nous lui savons gré, M. Edouard Herriot déclare ;

« La Fédération européenne se créera-t-elle ou non ? Ou plutôt les Etats d'Europe consentiront-ils à prendre contact sous la forme prudente que conseille, selon nous, la sagesse, pour dégager peu à peu leurs intérêts communs ? A cette question, nous nous garderions bien de répondre... »

Prophétiser n'est point préparer l'avenir, et nous en avons assez des diseurs de bonne aventure.

Il nous plaît enfin qu'avec M. de Keyserling, M. Edouard Herriot condamne « tout plan qui serait une internationalisation et tendrait à créer une abstraite unité. » Ayant tenté naguère de montrer la puissante diversité du concret et de suggérer que toute philosophie ou politique internationale devait se fonder sur l'étude de « la différence » (1) — différence apparente et surtout différence secrète, différences multiples, si souvent imprévues, et qui, toujours, se vengent de n'avoir point été minutieusement observées — on est heureux d'applaudir un politique soucieux des particularités de la terre, du climat, de l'atavisme et de l'économie naturelle, toutes forces qui déterminent la destinée des hommes et le caractère de leur pensée et de leur activité.

*
* *

Et c'est tout justement parce qu'on approuve en ces pages l'influence de l'esprit réaliste, qu'il paraîtra légitime de chercher à M. Edouard Herriot une petite querelle.

Il reprend Mlle Hélène Vacaresco d'avoir exprimé à Genève, devant la Société des Nations, quelques scrupules excessifs. Avec une vigueur dialectique qui n'est pas si fréquente chez les poètes et les poétesses, Mlle Vacaresco s'élevait contre la menace d'un prochain nivellement des individus et des sociétés ; elle redoute non pas l'interpénétration spirituelle des peuples, mais la pénétration, l'étouffement du plus faible par le plus fort — et, dans le domaine littéraire, l'écrasement des petits peuples par les grandes nations.

M. Edouard Herriot rend hommage à la « magnificence » du discours et prétend rassurer la poétesse roumaine ; il invoque l'histoire, toujours complaisante à qui sait la consulter ; il cite une série d'exemples de fécondation du génie national par des semences et des germes étrangers ; la liste en pourrait être considérablement allongée, sans rien prouver, en l'occurence. Certes, ces germes n'ont point altéré, ils ont, au contraire, stimulé des originalités préexistantes... Mais tout justement, en une Europe uniformisée, arasée, dépouillée de sa diversité fondamentale, le mot même d'emprunts ou d'échanges perdrait tout sens intelligible ; c'est, à vrai dire, la pauvreté d'un conformisme européen trop absolu que redoute Mlle Vacaresco, M. Edouard Herriot répond à côté ; plus pertinente, sa réponse nous l'eût montré d'accord sur le fonds avec sa courageuse partenaire; comme elle, désireux d'échanges et de communions intellectuels, il entend sauvegarder toutes les sources fraîches dont la multiplicité entretient l'extraordinaire et durable opulence du génie européen, et c'est bien ce qui importe d'abord à la vie de l'esprit.

Lucien Maury.

(1) *Babel* (1 vol. Perrin).

LE THÉATRE

LA VIE ROMANCÉE AU THÉATRE

Nous avons déjà eu l'occasion de constater plusieurs fois que le théâtre, dont la première condition est de s'adresser au public tout entier, retarde sur le roman, lequel, en général, retarde à son tour sur la poésie. Toute mouveauté procèderait ainsi : par la poésie, elle se fraierait une route, parfois difficile, dans l'étroite élite qui prépare l'avenir ; elle s'étendrait par des romans ou des essais de tirages moyens, serait diffusée par des ouvrages de moindre mérite et de plus de succès, et enfin, parviendrait, à des intervalles variables, sur la scène : c'est là la consécration définitive d'un mouvement et quelquefois aussi sa fin.

Ne pouvons-nous pas trouver une application particulière et éclatante de cette loi dans l'apparition à la fois au théâtre de l'Atelier d'une pièce de Pierre Frondaie, et au théâtre Antoine, d'une pièce d'Alfred Savoir, qui offrent l'une et l'autre très exactement les caractères de ce genre

qui, depuis une dizaine d'années, s'appelle dans l'édition, l'histoire romancée ?

Il n'est que faire de définir ici cette espèce nouvelle et triomphante de littérature documentaire. Les causes de son succès sont très claires : elles viennent à la fois du public et des écrivains.

Dans le public, en effet, je ne dirai pas que se soit manifestée une lassitude du roman courant au thème sempiternel d'amour, mais le désir de s'instruire est incontestablement un des traits essentiels et la plus respectable des générations nouvelles.

Pour l'auteur, le problème se complique, il faut commencer par une distinction qui n'est pas seulement de la prudence, mais de la justice. A l'heure présente, en effet, il n'est guère d'écrivain notoire qui n'ait été sollicité d'écrire dans quelque collection de vies romancées, et c'est un fait que beaucoup de nos meilleurs écrivains ont ainsi réussi des ouvrages, dont ils ne se fussent pas avisés eux-mêmes, mais qui ne laissent pas, néanmoins, de leur faire grand honneur. Ceux-là étaient soit des spécialistes du roman, qui n'ont pas eu de peine à mettre leur talent et leur technique au service d'un sujet emprunté à l'histoire, soit des historiens, auxquels il n'a pas été difficile, non plus, de mettre leur savoir au service d'un récit de vulgarisation. Ce sont ces ouvrages des maîtres de l'une ou l'autre catégories, qui ont donné à l'hybride nouveauté son premier prestige et légitimé son succès. Mais, cette réserve faite, il ne reste pas moins que l'histoire romancée peut être traitée par des auteurs qui ne soient ni romanciers, ni historiens. L'histoire, en leur fournissant le sujet, les dispense d'observation et d'imagination, et le roman, en leur fournissant une excuse, les dispense de rigueur et même d'exactitude. L'œuvre passe ainsi entre le talent de l'artiste et la science du chercheur. Finalement, on se trouve conduit à faire sur le genre de l'histoire romancée les plus expresses réserves ; si, par un côté, cette vogue apparaît comme un bien, il est à craindre, de l'autre côté, qu'elle ne soit l'origine d'une sorte de tare intellectuelle qui, à la longue, finirait par devenir celle de notre époque et remplacerait la force créatrice du roman par l'à peu près de l'histoire et la vérité de l'histoire par la fiction du roman.

Quoi qu'il en soit, le flot atteint maintenant le théâtre. Certes, il y avait eu déjà d'éclatants précédents, et Sacha Guitry, notamment, semblait, à un moment donné, avoir entrepris d'exposer au théâtre une galerie de portraits, de Pasteur à Mozart. Un grand poète, René Fauchois, avait aussi remporté de brillants succès dans l'évocation des grands hommes. Il semble pourtant que la tentative simultanée d'auteurs dramatiques aussi avisés et aussi habiles que M. Pierre Frondaie et Alfred Savoir constitue un fait aussi nouveau que significatif. Je m'empresse d'ajouter que leur succès constitue, lui aussi, la preuve que le public s'associe à ce mouvement théâtral, comme il s'était précédemment associé au mouvement romanesque.

*
* *

M. Pierre Frondaie a toujours cherché dans le choix de ses pièces un thème de réalité, et c'est ainsi que, dans l'*Insoumise*, par exemple, il avait renouvelé la passion par l'observation des races. Il présente la double caractéristique du romancier et du dramaturge. Sa curiosité de romancier lui sert dans son art de dramaturge, alors qu'il n'est pas toujours certain que ce don de dramaturge lui serve dans ses romans. Il y a, dans son talent, une vigueur, une netteté, parfois même une violence qui le prédestinent incontestablement davantage à la synthèse théâtrale qu'à l'analyse romanesque. Or, il semble que, dans sa dernière pièce au théâtre de l'Atelier, il ait trouvé le moyen d'harmoniser définitivement ses dons et qu'après avoir choisi un sujet de roman, il en ait tiré le plus heureusement du monde une affabulation scénique. La fantaisie et le pathétique s'y mêlent également et c'est ainsi que Pierre Frondaie est parvenu à une réussite d'art qui comptera particulièrement dans sa carrière.

La pièce est maintenant trop connue pour qu'il soit utile d'en rappeler ici les détails. Avec l'habileté à la fois du metteur en scène et de l'historien, Pierre Frondaie s'est rendu compte que les personnages considérables de l'histoire ne pouvaient pas être pris, si j'ose dire, de face ; les types trop accusés ne laissent aucune place à la liberté de l'imagination créatrice. Ce n'est donc pas Don Quichotte, mais le fils de Don Quichotte que Pierre Frondaie a pris comme personnage principal. La silhouette, si fortement accusée pourtant par Dullin, du Chevalier de la Triste-Figure ne nous apparaît ainsi que dans le lointain, spectralement, si j'ose dire, et sous cette grande ombre l'auteur dramatique reste complètement libre de nous proposer, avec le Fils de Don Quichotte, tous les événements qu'il lui plaira de nous dévelop-

per, toutes les considérations qu'il lui plaira de nous suggérer.

M. Pierre Frondaie a usé habilement et richement de ce droit et son succès a été complet.

*
* *

De même, afin de traiter selon l'exigence du genre le personnage de la Grande Catherine, M. Alfred Savoir n'a voulu la peindre que dans sa jeunesse. C'est la « Petite Catherine » arrivant dans la cour étrangère, encore incertaine d'elle-même, de son ambition, de sa nature, qu'il nous a peinte, et il n'est pas possible de ne point constater que le succès général de la pièce s'est pourtant réparti un peu inégalement et que les épisodes ont été d'autant plus appréciés qu'ils se rapportaient davantage à la « Petite Catherine » et, qu'au contraire, à mesure que les événements nous rapprochaient du règne proprement dit de la « Grande Catherine », l'effet s'atténuait.

Nous avons été ici même assez sévères parfois à l'égard de M. Alfred Savoir qui, à la parfaite connaissance des moyens techniques du théâtre moderne ajoute les dons les plus précieux et les plus rares : Nous lui avons parfois fait grief, de ce que précisément, trop dédaigneux de ses dons, il se fiait trop à son savoir professionnel. C'est donc avec une joie particulière que nous constatons aujourd'hui la parfaite harmonie qu'il a établie cette fois-ci, entre tous les éléments de son talent. Il en a été récompensé par un triomphe, d'autant plus sensationnel aujourd'hui que la vie est dure au théâtre, et dont nous espérons qu'il gardera toujours le souvenir et la leçon.

Il semble donc que nous puissions conclure de ces deux exemples que le théâtre et le roman, une fois de plus, se trouvent soumis à des lois bien différentes ou même opposées si, en effet, il est nécessaire de faire toutes les réserves que nous avons tenté de suggérer sur l'histoire romancée, on peut se demander, au contraire, si l'histoire dramatisée ne répond pas essentiellement à l'une des destinations du théâtre. Tous les âges classiques se sont inspirés de la légende et, même au XVIe siècle, nos tragiques n'ont cessé de chercher leur inspiration dans les événements de Rome et de la Grèce. Le théâtre, en effet, poursuit le pathétique, uniquement, et du moment qu'il obtient ce résultat, tous les moyens sont également justifiés. Or, l'histoire, la légende offrent une matière particulièrement propre à provoquer l'émotion du spectateur. Le défaut des livres d'aujourd'hui, c'est que, sous couleur de divertissement, ils continuent pourtant de se proposer comme objet la vérité. Cette sorte d'équivoque entre le point de vue de l'artiste et celui du savant constitue le danger du genre. Au théâtre, au contraire, pas de malentendu possible ; nul n'aura l'ingénuité d'attendre du dramaturge une leçon d'histoire ; il suffira toujours qu'il poursuivre un effet de beauté. Si donc l'histoire lui facilite cette tâche, rien de plus légitime, de plus conforme à la tradition et qui, d'après l'exemple de Pierre Frondaie et d'Alfred Savoir, ne soit aussi d'un meilleur augure pour l'avenir.

GASTON RAGEOT.

LES BEAUX-ARTS

Pour répondre au désir que lui ont manifesté un certain nombre d'abonnés, la Revue Bleue *a décidé de faire une place plus large à ses rubriques d'art.*

Elle publiera dorénavant un compte rendu régulier des manifestations — concerts et expositions — dignes d'être relatées.....

Elle fera paraître des études et enquêtes sur les sujets d'actualité.

Elle se propose enfin de créer un centre d'action artistique en organisant sous son patronage des expositions et concerts pour lesquels nos abonnés bénéficieront d'avantages appréciables.

UN ENTRETIEN AVEC ALFRED TRICOT, SCULPTEUR ANIMALIER

On pouvait admirer au dernier Salon des Tuileries, signées d'un sculpteur animalier qui n'a encore que rarement exposé, M. Alfred Tricot, trois pièces : un *Milan*, un *Tigre* et une *Panthère* — ouvrages également remarquables, et dont le dernier, par une construction impeccable des plans et des volumes, par la justesse rigoureuse des lignes et des proportions en même temps que par le frémissement de la vie coulé dans le bronze, méritait le nom de chef-d'œuvre. En particulier, une torsion audacieuse de l'échine exprimait la souplesse ardente du fauve, ses formes dansantes, avec une vérité et une force saisissantes.

On pressentait dans cette œuvre d'élection une conception d'art si réfléchie, une esthétique si sûre, que j'ai voulu connaître l'auteur, un jeune homme de 32 ans au regard fin, aux traits d'une douceur pénétrante.

Les propos de riche substance que je vais rapporter

montreront quel fonds il est permis de faire sur un artiste appelé à se placer au premier rang, et qui, ayant l'avenir devant lui, renouvellera peut-être la grande sculpture d'un Barye.

— Tout d'abord, lui ai-je demandé, dites-moi comment s'est manifestée votre vocation de sculpteur animalier, quelle en est l'origine.

— Elle est la même, je pense, que celle de beaucoup d'autres artistes. Elle tient tout à la fois à l'amour des animaux et à celui du dessin. Dès l'enfance, j'ai aimé les bêtes, toutes les bêtes, et particulièrement celles dites « sauvages », pour parler comme M. Demaison. On ne pouvait pas me faire de plaisir plus vif que de me conduire au Jardin des Plantes.

— Plaisir commun à cet âge.

— Evidemment. Mais j'avais aussi, ce qui est peut être moins commun, un penchant prononcé pour le dessin. De retour à la maison, je m'appliquais à retracer les silhouettes, les attitudes, les mouvements qui m'avaient frappé. Plus tard, le dessin ne m'a pas suffi, et pour obtenir une représentation plus complète, j'ai commencé à modeler. Lorsqu'on est entré dans cette voie, on ne la quitte plus, car notre art est passionnant.

Toutefois, avant de me vouer exclusivement à la sculpture, j'ai travaillé comme dessinateur industriel. Je ne pense pas que ce stage ait été inutile.

A dessiner des pièces de machines, des bielles, des roues dentées, j'ai pris l'habitude de l'exactitude. J'ai appris aussi à comprendre le sens des articulations, ce qui m'a aidé plus tard à pénétrer la logique des formes animales. Je m'émerveille toujours de voir combien, chez la plupart des bêtes, le corps est une mécanique de précision et quelle adaptation intime relie leur structure à leurs besoins, aux nécessités de leur vie ou de leur défense.

J'étudie actuellement une gazelle. C'est un pauvre animal qui, lorsqu'il est attaqué, ne possède aucun moyen de riposte et n'a d'autre chance de salut que dans la fuite. Fort heureusement, la nature l'a pourvu de muscles courts, aptes aux détentes rapides, presque immédiates, et de tendons longs qui lui permettront de fournir une course prolongée et d'échapper à la poursuite.

Considérez, au contraire, un lion ou un tigre. Il a des muscles énormes grâce auxquels, il fait des bonds prodigieux. En revanche, ses tendons sont courts. Il se fatigue vite et il serait incapable de maintenir longtemps un train rapide. C'est une compensation pour la gazelle.

Je pourrais multiplier ces exemples dans chaque espèce animale. Il appartient à l'artiste d'approfondir ces liaisons et un bon sculpteur devrait avoir dans son bagage de fortes études d'histoire naturelle.

— Benvenuto Cellini le recommandait déjà à ses élèves pour l'étude du corps humain. Selon lui : « le point important dans l'art du dessin est de bien faire un homme et une femme nus ». Vous connaissez peut-être son précepte rapporté par Vasari : « Tu dessineras, disait-il, l'os qui est placé entre les deux hanches. Il est très beau et s'appelle croupion ou sacrum ». Parlez-moi maintenant de votre art lui-même. Indiquez-moi votre idéal, vos principes — votre doctrine, en un mot.

— Deux principes me guident dans mes recherches.

A la base, le soin d'une exactitude plastique rigoureuse : celle de la conformation de la bête, de ses proportions, de ses attitudes. Pour y parvenir, il faut mesurer, dessiner — dessiner inlassablement... Je couvre mes cahiers de croquis. Vous vouliez bien me parler de ma panthère des Tuileries, de cette courbure du corps qui vous avait frappé. Elle est le fruit de longues observations et m'a coûté beaucoup de peine. Je pourrais, concernant la justesse du mouvement, vous représenter tout un album de notations qui sont de véritables témoins, des justificatifs.

Je vais au Jardin des Plantes presque chaque matin. J'y ai de grands amis comme ce jeune tigre qui ronronne joyeusement quand je le caresse à travers ses barreaux, cette panthère à demi paralysée, rongée d'escarres, si malheureuse et si triste, cette autre pleine de vie au contraire, si pure de formes mais indifférente, mystérieuse — une princesse lointaine — ou encore ce singe gibbon, gymnaste émérite, qui exécute pour m'éblouir ses tours les plus savants et ce couple de chimpanzés qui dansent ensemble à mon approche et qui frappent en cadence leur barre d'appui...

Mais un modelé scrupuleux ne forme que le travail préliminaire et le plus difficile reste à faire. *En art, l'exactitude n'est pas la vérité.*

Il s'agit ensuite de trouver et de dégager le caractère saillant de l'animal, de comprendre son esprit. Il faut pour cela procéder à certaines éliminations, accentuer certains traits. C'est le moment crucial de la création artistique.

— Je vous entends fort bien. Taine n'enseignait pas autre chose aux étudiants de l'Ecole des Beaux-Arts. « L'artiste véritable, leur disait-il, est celui qui altère les rapports des parties de façon à rendre sensible un caractère essentiel de l'objet. » C'est, je crois, la meilleure doctrine.

— L'art supérieur est à ce prix. Il se mesure au sens et à la qualité des sacrifices.

Voyez les grands animaliers de tous les temps et de tous les pays. Considérez les Japonais (je ne dis pas les Chinois), les Egyptiens avec leurs chats, leurs oiseaux, quel admirable don de simplification et de relief dans leurs ouvrages !

Pensez à Dürer, si minutieux, si appliqué et qui cependant n'est jamais littéral.

— J'ai justement revu cet été au Musée Bonnat de Bayonne, son *Aile de geai*, un magnifique dessin, réplique d'une pièce fameuse que je connais au Musée de l'Albertine à Vienne. En dépit de l'acuité du trait, quelle merveille de grâce sensible !

— Voilà bien le miracle. Pousser la description analytique jusqu'à son terme ultime, et cependant éviter la sécheresse, garder la palpitation de la vie...

Les synthèses sont beaucoup plus larges dans un lion de Rembrandt ou un tigre de Barye. Ceux-là sacrifient beaucoup. Ils n'expriment que l'essentiel, mais tout ce qui compte est rendu — et avec quelle force, quelle puissance de vie !

C'est probablement la raison pour laquelle leurs ouvrages, même dans un format restreint, offrent tant de grandeur et dégagent tant d'émotion.

Connaissez-vous rien de plus poignant qu'un de ces petits pastels de Barye : un fauve errant isolé dans le désert, à la tombée du jour, tenaillé par la faim et en quête d'une proie ?

Donc, une analyse suivie d'une synthèse — ou plus exactement une synthèse reposant sur une analyse minutieuse et dépouillée ensuite de tout le superflu, de tout l'accessoire. Voilà, je crois, le fond et le secret des chefs-d'œuvre en sculpture comme en peinture.

— Cette doctrine si sûre doit vous dicter, en même temps que vos admirations, vos aversions ?

— Bien entendu. Je ne vous citerai pas de noms, mais vous savez comme moi qu'il ne manque pas dans nos

Salons de sculpteurs animaliers pourvus du métier le plus correct, à qui vous ne trouverez à reprocher ni une faute dans les mesures ni une erreur de mise en place, mais qui sont incapables de s'élever au-dessus de la littéralité. Ceux-là n'atteindront jamais aux cimes et resteront à mi-côte. Je ne les aime guère.

Par contre, j'aime peut-être encore moins ceux à qui manque cette technique formant la base de notre art, ceux qui pêchent par la construction ou par le dessin (il faut toujours en revenir là) et qui, pour masquer leur insuffisance de métier, se livrent, comme ils disent, à des stylisations. Quel terme commode pour déguiser un savoir incertain !

Ceux-là pourront produire des pièces pittoresques, décoratives, spirituelles, selon le genre et la qualité de leur talent.

Ils resteront superficiels et autant de leur œuvre emporteront les caprices de la mode.

— Un dernier mot. Le plus grand d'après vous, et le plus complet selon vos définitions, de nos sculpteurs animaliers contemporains ?

— Sans hésiter, Jane Poupelet.

— Je le crois comme vous. Sa *Vache* du Musée du Luxembourg, si négligemment exposée au bas d'une vitrine, est un morceau promis au Louvre.

HENRI CHASSINAT-GIGOT.

LES LIVRES NOUVEAUX

Beaux-Arts.

PROSPER DORBEC. — *Les Lettres françaises dans leurs contacts avec l'Atelier de l'Artiste.* (Les Presses Universitaires).

Si de grands écrivains ont prouvé qu'ils savaient voir en peintres ou en sculpteurs, quelles productions de dessin ont agi sur leurs conceptions ? N'est-il pas des œuvres d'art qu'il conviendrait de juxtaposer à leurs chefs-d'œuvre et qui y feraient mieux discerner ou apprécier certaines beautés de relief ou de coloration ?

Voilà les questions que s'est posées Prosper Dorbec et qu'il a résolues avec son goût sûr et sa grande érudition. Taine, nous apprend-il, déjà frappé par certains rapprochements en visitant les musées, avait songé à rapprocher, par exemple, telle figure de héros blessé de ce passage de l'Iliade où Homère, parlant de Ménélas atteint par une flèche, dépeint le corps du héros, ses « cuisses bien formées, ses jambes tachées par le sang qui descendait jusqu'à ses beaux talons ».

Et Taine s'écriait : « Cela est *vu*, vu comme par un peintre et par un sculpteur; Homère oublie la douleur, le danger, l'effet dramatique, tant il est frappé par la couleur et par la forme. »

Fort de cet exemple et de l'opinion de Taine, Prosper Dorbec, recherche et dévoile les effets de cette pénétration réciproque depuis la Renaissance française, s'arrêtant sur les rapports des poètes de la Pléiade et des peintres, sur la sensibilité de l'artiste chez La Fontaine et chez Fénelon; l'influence de la statuaire et de la peinture d'histoire dans les tragédies de Racine, la co-pénétration de Watteau et de Marivaux pour arriver à Lamartine et à ses affinités de début avec l'italianisme de Corot et de Léopold Robert, à Victor Hugo et Sainte-Beuve, influencés par la fréquentation des ateliers romantiques, à l'action de l'impressionnisme dans le roman et la poésie : Huysmans et Mallarmé.

Mais un tel livre, bourré de constatations et d'aperçus ingénieux, ne peut s'analyser en quelques lignes, il faudrait bien des pages pour en assimiler la substance et pour dire le mérite du probe écrivain d'art qu'est Prosper Dorbec. Car tout menu qu'il paraisse, un tel ouvrage est le résultat de maintes rencontres et de beaucoup de recherches.

LA COLLECTION DES COLLECTIONNEURS : J.-L. BLANCHOT : *Les bijoux anciens;* J. RENOUARD : *La céramique ancienne;* CL. SEZAN : *Les Poupées anciennes.* (Les Editions pittoresques, 3 vol. in-8°, héliogravures et phototypies).

Jamais le goût de la collection n'a été plus vif qu'à notre époque, et si les curieux effectuaient tous leurs achats avec discernement le résultat en serait admirable. Malheureusement, faute d'un sentiment heureux de la beauté, d'informations exactes, maintes erreurs déparent leurs choix.

Pour les renseigner, corriger leur information, voici une nouvelle collection fort bien présentée. Chaque volume contient, en tête, une bibliographie sommaire de la matière, un vocabulaire des termes techniques, puis une introduction qui situe à merveille l'objet ou les particularités de sa fabrication, des illustrations fidèles et bien choisies. M. Blanchot, le directeur de la collection, s'est réservé l'étude des *Bijoux anciens* et son livre est un exemple de méthode et de soin. C'est plaisir d'être initié par lui aux différentes familles de bijoux, à la répartition des gemmes, puis ainsi renseigné, d'être guidé à travers les plus caractéristiques productions du monde méditerranéen antique, de rencontrer aussi l'Occident et ses splendides productions des XVIIe et XVIIIe siècles, l'orient et ici et là les créations savoureuses des civilisations attardées : bijoux nègres, préhistoriens, etc... Si la céramique est mieux connue, J. Renouard, bibliothécaire de la Manufacture de Sèvres, n'apporte pas moins à la matière une contribution précieuse, faite de savoir et de goût, dans son volume sur la *Céramique ancienne.* Enfin, je suis certain que le livre de Claude Sezan sur les *Poupées anciennes* obtiendra un vif succès. Que de révélations nous offre ce petit monde fait à notre image, miroir de nos coutumes et de nos mœurs ! Tout est passé en revue, depuis les poupées égyptiennes, grecques et romaines jusqu'aux santons marseillais, témoins nécessaires de toute belle crèche à l'époque de Noël ! La seconde partie du volume est consacrée à la *Vie des Marionnettes* qui, elles aussi, sont de tous les temps et enchantent nos petits enfants comme elles nous ont enchanté, et avant nous ceux de tous les siècles, de toutes les races. Les images du volume nous révèlent aussi que le Victoria and Albert Museum, de Londres est bien pourvu en objets d'autrefois et riche par surcroît de leur mobilier et de leur vaisselle.

CHARLES SAUNIER.

Le Gérant : M. HEDAN

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 22 68e ANNÉE 15 NOVEMBRE 1930

COMENIUS
1593-1670

La Tchécoslovaquie commémorait, en 1928, en un troisième centenaire, un des événements les plus douloureux de son histoire : l'exil, en 1628, de Comenius et de ses frères en religion (ceux qu'on devait appeler les « Frères Moraves »), triste effet de la réaction catholique des Habsbourg en Bohême et en Moravie. Une plaquette, avec portrait de Comenius, fut éditée à cette occasion, mais en langue anglaise. On ne voulut pas, sans doute, qu'elle le fût en allemand, bien que l'Allemagne eût adopté de longue date, dans ses écoles, les méthodes pédagogiques du réformateur slave, et que, depuis 1892, une revue mensuelle y paraisse sous son nom. Mais ses idées ne sont pas moins en faveur dans les pays anglo-saxons, aux Etats-Unis d'Amérique aussi bien qu'en Angleterre. La France, certes, avait également rendu hommage au pédagogue ; toutefois, elle ne possédait pas, jusqu'à présent, un ouvrage d'ensemble qui fît connaître l'homme tout entier et son œuvre, laquelle dépasse, de beaucoup, la simple pédagogie, à moins qu'on n'estime que celle-ci doive comprendre et embrasser tout. Ce livre, en langue française, qui nous manquait, l'Institut des Etudes Slaves vient de le donner : *Jean Amos Comenius*, par Anna Heyberger, professeur dans un collège des Etats-Unis, docteur de l'Université de Paris. Mlle Heyberger est d'origine tchèque, ce qui lui a permis d'utiliser, outre les ouvrages latins de son auteur, ceux qu'il a écrits dans sa langue maternelle, et qui n'ont pas encore été traduits. L'occasion est bonne d'étudier, avec une aide aussi précieuse, une des figures les plus intéressantes de l'histoire des idées au XVIIe siècle, et que la restauration de son pays vient de remettre singulièrement en honneur.

⁂

Un article du *Dictionnaire* de Bayle, en 1695, est fort injuste pour Comenius. Le personnage est traité de « fanatique » et de « visionnaire », qui pis est, « d'escroc » et de « chevalier de l'industrie » (*sic*). Bayle avait eu tort de s'en rapporter, pour cela, à deux adversaires de mauvaise foi. Comenius leur avait répondu, et même à deux reprises ; mais Bayle ne connaissait pas, sans doute, les réponses, surtout la seconde, dont un exemplaire seulement est conservé à la Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg : une revue tchèque l'a publiée en 1913 (1).

Que Comenius ait, en grande partie, vécu de subsides, son excuse (s'il en a besoin) n'est-elle pas dans la situation précaire où il se trouvait, en exil et avec de lourdes charges de famille : cinq enfants de sa seconde femme, la première

étant morte de privations avec un nouveau-né et son frère ; la seconde mourut aussi, et il en avait épousé une troisième, qui fut une mère pour les cinq orphelins. En Pologne, où il s'était d'abord réfugié, comme il voulait organiser un collège à Leszno, un comte palatin, seigneur de l'endroit, lui offrit son aide pécuniaire. Pouvait-il refuser? En Angleterre, un admirateur, qui ne le connaissait que par un de ses livres, veut le faire venir lui-même, et s'informe : « Comment vit-il? » On lui répond : « Dans la gêne, comme tous les autres exilés. » Il lui fait aussitôt parvenir un petit secours, *vitæ subsidiolum*. Et quand, enfin, Comenius s'est rendu à ses instances en 1641 (« Venez, venez, venez, » lui écrivait-on), il le présente à de hautes personnalités du monde politique et ecclésiastique. Si grande est la confiance qu'il inspire, que le Parlement s'intéresse à ses projets : réforme des études, et, en outre, organisation, comme l'avait demandé Bacon, d'une Société de savants, qui travailleraient de concert à l'avancement des sciences. Cela, en 1642 : la guerre civile allait éclater. Mais un autre admirateur, Louis de Geer, le presse de venir en Suède, où le chancelier Oxenstiern et la reine Christine elle-même lui font le meilleur accueil. Il est chargé officiellement de la réorganisation des écoles : la générosité de Louis de Geer, qui était fabuleusement riche, aurait pourvu à tout.

Plus tard, le prince de Transylvanie, Ragoczy, (il ne pouvait refuser à ce protecteur des réfugiés de Bohême et de Moravie dans sa principauté), obtient qu'il vienne un moment organiser un collège modèle à Saros-patak en Hongrie : on pourvoit, bien entendu, à sa subsistance et à son entretien. De retour en Pologne, il dut fuir encore, après avoir tout perdu dans l'incendie de Leszno, en 1656. Il trouve un refuge en Hollande : après bien des tempêtes, c'est enfin le port. Un fils de Louis de Geer, non moins généreux que le père, fera tous les frais de ses publications. Le Conseil de ville d'Amsterdam, jaloux d'assurer d'abord à ses écoles le bienfait de réformes dont les autres pays profiteront ensuite, lui donne toute facilité pour son travail. Il fait venir sa famille. « Ainsi », disent ses amis, « nous vous aurons tout entier. » C'est là qu'il achève sa vie, honoré et pensionné ; il meurt le 15 novembre 1670, âgé de près de soixante-dix-neuf ans.

Comenius n'en pouvait mais, si de tous côtés on se disputait sa présence et ses conseils, non seulement chez les nations protestantes, mais aussi dans des pays catholiques. A Vienne même, où dominaient les jésuites, on pensa un moment à faire un essai, en face d'eux, de ses réformes pédagogiques. Et Richelieu lui-même eut l'idée de le faire venir à Paris ; mais Comenius ne savait pas le français, et, d'ailleurs, le tout-puissant ministre mourut presque aussitôt, le 4 décembre 1642.

La première publication pédagogique de Comenius, en 1631, lui valut aussitôt une grande notoriété dans tous les pays où l'on se préoccupait des études, les hommes d'Etat aussi bien que les doctes et les pédagogues. Et les offres qui lui étaient faites, n'avaient rien que de très honorable. Son désintéressement était bien connu. Un personnage considéré, superintendant des églises et directeur de la plus grande école en Silésie, le comparait à un certain Ratichius, qui avait aussi inventé, disait-il, une méthode pour faciliter les études ; mais c'était son secret et il ne le communiquait à personne, espérant qu'un roi ou un prince lui en offrirait un jour un bon prix : « Ce n'est pas ainsi que se « conduisaient les Prophètes, les Apôtres, le « Christ lui-même. Toi, au moins, mon cher « Comenius, tu fais comme eux : tous tes tré- « sors, tu les offres à tout le monde, et pour « rien. » Sa *Juana Linguarum* était traduite, sans qu'il en fût toujours informé, en douze langues européennes, et même (il ne le sut qu'après coup) en six langues asiatiques. On ne doit donc pas être surpris que, dans ces conditions, des libéralités, qu'il n'avait pas sollicitées, bien qu'il fût plutôt dans le besoin, lui soient venues de différents côtés, témoignage spontané de gratitude envers cet homme de grand labeur qui, dans une vie si tourmentée, n'écrivit pas moins de *cent quarante-deux ouvrages*.

« Visionnaire », dit encore Bayle. Qu'importe, après tout, si c'était cela qui le soutenait au travers de toutes ses épreuves. Faut-il rappeler que, par trois fois, il dut s'enfuir de la ville qu'il habitait, et qui était livrée aux flammes par l'ennemi : Straznice, en 1605 — il n'avait que treize ans, quelle impression sur un enfant ! Fulnek, en 1621, — il n'avait pas 30 ans ; et surtout Leszno, en 1656, — il était âgé de soixante-quatre ans. Là, tout fut consumé, ses livres, ses papiers, sauf quelques-uns, cachés dans un trou et déterrés après l'incendie. Et, au cours d'une fuite éperdue, il avait fallu, jeunes et vieux, coucher sur la paille (quand on en avait) et en plein air : le Christ n'avait-il pas aussi passé sa dernière nuit à la belle étoile sur le Mont des Oliviers ! Comenius, s'il ne fut

pas lui-même visionnaire, adopta sans doute trop facilement les visions d'autrui : celles d'un tanneur, d'une jeune fille et surtout d'un certain Drabicius, à qui il ajouta foi jusqu'à la fin. Mais quoi ! Leurs prétendues révélations avaient toujours le même objet : dans un avenir plus ou moins proche, destruction de la Maison d'Autriche, coupable de tant de forfaits, et triomphe, en une juste revanche, de l'église et de la nation tchèque. Comenius n'était pas seul à s'abuser ainsi : outre ses frères moraves, exilés comme lui, et nombre de pasteurs graves avec eux, bien d'autres encore ne furent pas moins crédules, en France et à Paris, c'est Bayle qui nous l'apprend, sans avoir l'excuse d'une foi aveugle et d'un patriotisme blessé au vif et qui saignait toujours. Comment, après cela, ne pas être indulgent pour Comenius et les beaux rêves qu'il caressait en son âme de ministre de l'Evangile et de patriote?

Puis le silence se fit en France sur son nom, et il fallut attendre, pour qu'on le célébrât, la seconde moitié du XIXe siècle. Alors deux maîtres de la pédagogie française : Gabriel Compayré et Ferdinand Buisson, rendirent un juste hommage au pédagogue. Ce n'était pas tout l'homme cependant ; mais c'en était la meilleure partie à leurs yeux. Sa théologie les mettait en défiance sur sa valeur de philosophe ; et on lui reprochait même son sectarisme. Mais s'il fut un des hauts dignitaires (l'équivalent d'un évêque) et en dernier lieu le chef suprême de sa petite église, personne, entre tous les croyants, n'eut moins que lui l'esprit de secte, avec ce que cela entraîne de fanatisme et d'intolérance. Victime, pendant presque toute sa vie (plus de cinquante ans), lui et son peuple, de cruelles persécutions, jamais il ne fut, et jamais il n'aurait été lui-même persécuteur. Son rêve, à l'égard des différentes églises, était de les réunir toutes en une seule, qui serait la véritable église chrétienne, l'église universelle. Mais pour cela, nulle violence ni contrainte ; point de châtiment ni de correction : la rigueur ne peut amener « qu'un débordement, une inondation d'athéisme, d'hypocrisie, et..... de martyre ». Ce sont ses propres termes dans un petit livre de 1631, à l'usage des écoliers aussi bien que des maîtres : on ne saurait inculquer trop tôt à la jeunesse des principes d'humanité. Et plus tard, dans une de ces représentations scéniques qu'il aimait comme exercices scolaires, il fait dire à un des jeunes acteurs : « Haïr quelqu'un parce qu'il pense autrement, « qu'il agit autrement que nous, par igno- « rance, c'est indigne d'un homme, et encore « plus d'un chrétien : le Christ, en effet, qui « a sauvé tous les hommes, vous-mêmes aussi « bien que nous, ne nous a laissé qu'un per- « pétuel exemple de patience et de douceur. »

Dans le même temps, toutefois, que nos deux pédagogues, et même avant eux, un Alsacien d'un grand cœur, homme d'action pédagogique et non pas simplement théoricien, Frédéric Rieder, avait, dès 1867, révélé à un auditoire français Comenius, ses principes d'enseignement et ses méthodes. On en fit une première application dans la petite école, d'une bourgade voisine de Strasbourg, Bischwiller. Mais quelque temps après, en 1874, Rieder les appliqua lui-même, en grand, dans un établissement dont il fut le fondateur à Paris, l'Ecole alsacienne. Le succès fut immédiat et ne fit que s'accroître. Un ministre de l'Instruction publique, et qui s'intéressait d'ailleurs aux choses d'Alsace, Jules Ferry, suivit de près cette expérience : lors de la réforme de notre enseignement primaire, en 1882, ses instructions officielles s'inspirèrent en partie de Comenius ; mais le nom du réformateur n'y apparaissait pas.

Michelet, puis Ernest Denis, qui ne s'en tinrent pas seulement au pédagogue, firent plus peut-être pour sa renommée. Michelet d'abord, dans son livre de *Nos Fils*, en 1870, loue et magnifie, sans doute, le grand éducateur : il lui consacre trois pages, comme il savait les écrire. Mais il ne se contente pas de saluer en Comenius « le Galilée de l'éducation » : ce qui le séduit, dans ses ouvrages, c'est une aspiration constante à l'universalité. Comenius prêche une église vraiment catholique, c'est-à-dire vraiment universelle (n'est-ce pas le sens du mot « catholique » en grec?) Et cela, non pas à la façon de Rome : « la petite secte romaine, « ose dire Michelet, pour son exclusivisme est « anti-catholique » ; mais d'une façon largement humaine, et qui, d'un point de vue supérieur, embrasse toute l'humanité. Elan universel d'énergie (*panegersia*), universalité de lumière (*panaugia*), préparant, dit-il encore, l'universalité d'éducation (*panpædia*), laquelle, appliquée aux nations diverses, diminuera leur diversité, effacera les oppositions, plus apparentes que réelles, préparera « la grande harmonie ».

Ernest Denis, avec moins de lyrisme et plus de précision, dans son livre : *La Bohême depuis la Montagne blanche*, donne aussi une idée complète de Comenius. Une quinzaine de pa-

ges lui sont consacrées, p. 219-233. Notre auteur note bien le caractère de son patriotisme tchèque, qui ne connaît pas la haine ; il note de même sa conception d'une église universelle, qui ne comporte pas non plus l'intolérance : église, dit-il, qui n'est jamais arrivée à une doctrine définitive, et qui demeure ainsi ouverte à tous, sans exclure personne, qui s'insinue doucement dans les âmes et (n'est-ce pas toute la vie de Comenius?) les amène à la résignation par l'espérance. Surtout Ernest Denis rappelle le *Testament* qu'il adressait à ses frères, à tout son peuple tchèque, lorsque son église, oubliée au traité de Westphalie, semblait devoir mourir : testament spirituel, car il ne laissait pas d'autres biens après lui. Il lègue donc sa méthode d'enseignement, que tous peuvent adopter, quelles que soient les différences de nationalité ou de religion. Il lègue en même temps sa volonté d'épurer, d'embellir, de développer « notre chère langue tchèque bien-aimée » ; un peuple, en effet, qui laisse périr sa langue, est menacé de périr lui-même comme peuple, tandis que, s'il la conserve, il entretient sa vie propre, même sous le joug étranger, et il ne peut manquer de recouvrer un jour son indépendance.

Ernest Denis publia son livre en 1903. Quinze ans après, les espérances de Comenius (sinon les prophéties de Drabicius) se réalisèrent enfin. Un fils spirituel du grand ancêtre, Thomas Garrigue Masaryk, avait fait de ce *Testament* son livre de chevet. Pendant la guerre de 1914 à 1918, il l'emporta avec lui dans sa tournée diplomatique à travers le monde, et même les deux mondes, sollicitant, ainsi qu'avait fait jadis Comenius, les puissances alliées et associées en faveur de son peuple. Et il eut la joie indicible, le 18 octobre 1918, d'en proclamer l'indépendance, aussitôt reconnue de tous, et suprême récompense de ses efforts, d'être élu, le 14 novembre suivant, par l'Assemblée nationale de Prague, le premier Président de la République Tchécoslovaque.

*
* *

En 1616, à vingt-quatre ans (il était né le 28 mars 1592), Comenius fut institué ministre du Saint-Evangile. En 1618, ses supérieurs l'envoyèrent à Fulnek, principale ville de l'Eglise des Frères Moraves : il était chargé à la fois de l'administration de la paroisse et de la direction d'une école. Aussitôt il y introduisit une méthode plus douce d'enseignement. Comenius n'était pas, remarquons-le, un vieux pédagogue, à qui l'indulgence serait venue avec l'âge ; il pouvait avoir encore les vivacités, les impatiences, les emportements même de la jeunesse. Mais la douceur lui était naturelle. Beaucoup n'avaient pas confiance cependant, et Comenius se plaignait qu'on n'écoutât pas ses conseils : une mine renfrognée, un ton rude et... des châtiments corporels paraissaient toujours nécessaires à l'autorité du maître ; mais on donne ainsi aux écoliers une âme d'esclave, et on ne leur inspire que de la crainte, au lieu de l'affection. Le rêve de notre réformateur est que l'écolier aime le maître comme un second père ; que les compagnons d'étude se regardent entre eux comme des amis, comme des frères. Alors, on ne verra plus l'enfant s'échapper de l'école comme d'une prison, et se donner avec ivresse le champ libre au dehors.

Non que Comenius soit ennemi de toute discipline : une école sans discipline est « comme un moulin sans eau ». Et dans le mobilier d'une salle de classe, il n'oublie pas la férule (sans y ajouter, toutefois, comme fait un traducteur trop attaché à un vieil usage, la verge et le fouet). Mais le maître ne doit pas être, comme disait autrefois le bon Horace, trop porté aux coups, *plagosus*. Cependant, si un écolier se montre d'une opiniâtreté incorrigible, qu'on ne le laisse pas avec les enfants sages : on retire du troupeau une brebis galeuse. Mais l'école ne doit pas être un endroit où l'on peine, où l'on souffre, un lieu de torture, une « bourrellerie », dira un traducteur français en son vieux langage (Montaigne appelait aussi les pédagogues « des bourreaux d'enfants ») ; ce doit être un lieu de plaisir et même de délices. Et Comenius reprend le terme des anciens : l'école, pour les Romains, était la maison où l'on joue, *ludus*, et pour les Grecs, un lieu de plaisance, un endroit destiné aux ébats (σχολή).

Il justifie cette appellation. Une analyse ingénieuse lui fait découvrir dans le jeu jusqu'à sept conditions qu'il retrouve, exactement les mêmes, dans une classe bien conduite. Qu'est-ce, en effet, que le jeu? Un exercice du corps ou de l'esprit ; on ne reste pas inactif, inerte, on se donne du mouvement : l'écolier ne doit pas non plus être laissé à ne rien faire, auditeur passif du maître. Le jeu demande qu'on y mette de la bonne humeur, un entrain joyeux ; on ne joue point par force, ou ce n'est plus un plaisir, c'est un supplice, comme tout ce qu'on fait malgré soi : que l'enfant aille aussi à l'école, d'un pied léger et d'un cœur épanoui, grâce à

la variété attrayante de ce qu'on y enseigne. Au jeu, on n'est pas seul, on a des compagnons avec qui on forme une petite société, comme il convient à des hommes : avec les camarades de classe ne fait-on pas aussi l'apprentissage de la vie sociale? Le jeu est une lutte, soit pour un gain matériel ou simplement pour l'honneur : de même entre écoliers on se dispute la première place. Tout jeu a ses règles qu'on doit observer, et on les observe scrupuleusement : de même, dans une classe, le règlement ; et cela donne peu à peu le sentiment, le besoin, l'habitude de l'ordre. Dans le jeu, la pratique est tout, ou la théorie si peu que rien ; c'est en jouant qu'on devient bon joueur : de même encore à l'école, un enseignement abstrait, qui prétend s'imposer du dehors, doit être banni ; que l'écolier apprenne à réfléchir lui-même, à agir lui-même. Enfin, le jeu ne saurait être continu, il comporte de temps en temps une détente, une relâche : le jeu de la classe demande aussi « des jeux » au sens ordinaire du mot, récréation, promenade, causerie, ou même jeu de quilles, escarpolette, arbalète, la course, la natation (non dans une rivière, toutefois, ce serait dangereux) : l'étude ensuite n'en a que plus d'agrément. Le but que vise Comenius, c'est que, dans son école, tous ensemble, les maîtres qui enseignent et les écoliers qui s'instruisent, y prennent un égal plaisir.

Si l'activité de l'enfance, puis de la jeunesse (on pourrait ajouter : de toute la vie) doit revêtir cette forme du jeu. Comenius distingue cependant des degrés successifs et comme des étapes. C'est ainsi qu'il répartit les études sur quatre étapes, de six années chacune. La première, celle de la petite enfance, s'achève au giron et sur les genoux des mères : c'est l'école maternelle, le terme est de Comenius, et il trouve, pour la décrire, des accents d'une exquise tendresse. Puis, de six à douze ans, c'est l'école publique, en langue du pays, école élémentaire, où l'étude des choses accompagne toujours l'étude des mots. Puis, de douze ans à dix-huit, l'école latine, collège, gymnase, où se donne ce que nous appellerions l'enseignement secondaire : Comenius, orphelin de bonne heure et recueilli par une tante, n'avait pu commencer le latin qu'à seize ans, et le regrettait fort. Enfin, de dix-huit ans à vingt-quatre, c'est l'Université, ou Haute-Ecole, ou Académie, d'où l'on sort, selon les Facultés, maître ès-arts, docteur en médecine, en droit, en théologie. Ainsi tombe le reproche adressé à Comenius, de s'en tenir aux éléments du latin, et au langage courant et usuel, au lieu de s'attaquer aux bons auteurs, aux grands écrivains de l'antiquité. Mais il ne veut pas qu'on les aborde trop tôt, qu'on engage un enfant dans des lectures à tous égards au-dessus de son âge : autant, dit-il, « pousser sur le vaste océan une petite nacelle qui ne demanderait qu'à se jouer sur quelque petit lac ; elle risque de s'égarer ou de périr dans les flots, ou de revenir au port sans aucun profit. » Mais lorsque l'adolescent est familiarisé avec la langue, Comenius dresse une liste des ouvrages à lui mettre entre les mains, et on y retrouve tous les grands noms de la littérature latine.

Toutefois, ceci ne vaut que pour une élite, et la préoccupation constante de Comenius est ailleurs. Il veut l'école ouverte à tous sans distinction de naissance ni de fortune ni de sexe même, non pas, sans doute, pour les deux dernières étapes, école latine et université, réservées aux plus aptes, mais au moins l'école élémentaire, où l'enseignement se donne dans la langue du pays ; les enfants y reçoivent de solides leçons, de choses en même temps que de mots, et nous le verrons aussi, une instruction intégrale. Comenius répond fort bien là-dessus à deux objections. A quoi bon, d'une part, cet enseignement réel, ces notions pratiques sur les travaux des champs, sur les métiers des artisans, et d'autres occupations manuelles (comme la sténographie, récemment inventée), pour des enfants qui iront ensuite à l'école latine ? Réponse du pédagogue : ils emporteront de chez-moi des sens et des organes, bien exercés, bien aiguisés, la vue, l'ouïe même, et la langue pour s'exprimer, et la main, grâce à l'usage quotidien des outils, et c'est la meilleure préparation pour acquérir ensuite un grand savoir : ce qu'on bâtit est solide sur de tels fondements. Mais, d'autre part, les gens de métiers eux-mêmes et ceux qui travaillent aux champs, à quoi leur servira-t-il d'avoir appris tant de choses? Réponse : à ressembler à des hommes plutôt qu'à des brutes, à prêter plus d'attention au prêche et à le mieux entendre, à se montrer plus sensés dans la conduite de leurs affaires. Ainsi, chez le peuple même, le petit peuple (*in plebe*), disparaîtront peu à peu grossièreté, brutalité, barbarie, absence de religion.

Mais ce sont là des considérations générales, et Comenius est surtout préoccupé de pédagogie pratique : c'est à des livres de ce genre qu'il doit sa renommée. Déjà de bons esprits avaient songé à rassembler dans un certain ordre, qui ne serait pas celui des dictionnaires,

tous les mots de la langue latine, pour qu'on les apprît plus aisément. En 1611, un jésuite d'Irlande, le P. Bathe, avec son frère et un autre religieux de la même Compagnie, avait publié, au Collège irlandais de Salamanque, en Espagne, sous le titre de *Janua Linguarum*, un recueil de mots latins, méthodiquement disposés. L'ouvrage se répandit dans maintes écoles d'Allemagne, et non des moindres. Comenius eut connaissance de ce livre des « Pères Irlandais », et tout en leur rendant pleine justice, « inventer est toujours plus difficile que de perfectionner », il entreprit de faire mieux.

Il retient le titre de *Janua Linguarum*. (Un traducteur y ajoutera, sans le lui dire, l'épithète d'*aurea*, « Excellente Porte », « Porte d'or ».) Le livre comprend cent chapitres ; ils contiennent mille phrases ; et dans celles-ci, on compte huit mille mots. Le latin de Plaute et de Térence est largement mis à contribution pour le langage familier et même vulgaire ; quelques néologismes s'y ajoutent, pour désigner des objets inconnus de l'antiquité (les découvertes et inventions modernes en auraient exigé bien plus encore, si l'on avait continué dans la même voie, tâche impossible à moins d'adopter cette autre nouveauté slave, l'*esperanto*). La méthode suivie a deux grands avantages. D'abord les mots, au lieu de se succéder dans l'ordre alphabétique (celui des dictionnaires), sont groupés en autant de groupes qu'il y a d'objets que l'on veut faire connaître. Ensuite ces mêmes mots, au lieu d'être rangés un à un, isolément, sont insérés dans des phrases, non pas artificielles et simplement mnémotechniques, sans aucun sens, comme parfois chez les Pères Irlandais (et Comenius en cite de curieux exemples), mais toujours avec une signification appropriée à l'objet qu'elles expliquent, ce qui est le meilleur moyen de fixer des mots dans la mémoire. A la fin du volume, un index permet de retrouver chaque mot à la page où il est employé. Tout l'univers est ainsi passé en revue : Dieu et la création, le firmament, les astres et les étoiles, le premier homme, son corps et son âme, les travaux des champs, les métiers et les arts, les vices et les vertus, la cité et les institutions politiques, les religions, et même la fin du monde, avec un chapitre sur la Providence et les Anges.

Le livre ainsi présenté fut accueilli partout avec faveur. Les jésuites mêmes s'en servirent dans leurs collèges. Encore aujourd'hui, ce livre est intéressant à parcourir. Mais ce qui l'est davantage, c'est l'aspect nouveau, original, que Comenius allait lui donner : premier essai d'une réforme dont les heureux effets, depuis bientôt trois siècles, n'ont pas cessé de s'affirmer.

La *Janua Lingarum* devint, en 1658, l'*Orbis pictus*, que Michelet traduit : « Encyclopédie en images », ce qui vaux mieux que « Peinture de l'Univers ou du Monde », ou encore « Le Monde ou l'Univers en peinture ». Ce ne sont pas des images sans paroles : tous les objets dont Comenius avait donné les noms avec une description ou une explication détaillée pour chacun d'eux, sont figurés chacun à sa page, surmonté du titre qui le désigne, et accompagné du texte qui s'y rapporte, texte latin, ou allemand, français, etc., suivant la traduction. L'enfant n'apprend plus seulement des noms qu'il récite, caquetant comme un perroquet en cage, et qui ne peuvent être pour lui que des sons : il voit en même temps les objets que ces noms signifient ; et les deux, l'objet et le nom, s'associent pour toujours dans son esprit. Les mots seuls, que sont-ils ? « Coquilles de noix sans noix, fourreau sans épée, ombre d'un corps sans le corps même, ou plutôt corps sans âme. » Chaque objet donne lieu à un petit tableau, une vignette, dont les différentes parties, numérotées, correspondent à des numéros du texte explicatif.

Outre les images du livre, Comenius recommande de montrer à l'enfant les objets eux-mêmes, soit à la maison, dans la réalité qui l'entoure, ou bien à l'école, qui doit être pourvue d'un petit musée pédagogique ; et, pour l'entretien de ce musée, il compte sur les libéralités des familles. Et avant même que l'enfant ne sache lire et n'aille en classe, on peut déjà lui mettre le livre sous les yeux : il regardera les images, qui lui feront deviner d'abord le titre de chacune : il apprendra ainsi à lire, sans cette épellation routinière, d'une insupportable lenteur, vrai supplice pour l'esprit des enfants (1). D'ailleurs, les premières pages du livre sont consacrées à l'alphabet ; chaque lettre, ou plutôt le son de chaque lettre, évoque le cri d'un animal ou le bruit qu'il fait naturellement, et cet animal est figuré en regard : ainsi un agneau pour la lettre *b*, bée. Mais, si les êtres vivants ainsi que les objets matériels peuvent être ainsi représentés, comment fera-t-on pour ce qui ne se voit pas, ne s'entend pas, ne se touche pas, en un mot ne tombe pas sous nos sens ? Comenius ne s'embarrasse pas pour si peu. Dieu, qu'il nomme tout d'abord, est figuré par la lumière. Plus loin, il présente, pour

l'âme humaine, une sorte de décalque et comme un double du corps, figuré par des hachures ; à vrai dire, ce n'est que l'ombre du corps. Les vertus se reconnaissent facilement aux actions qu'elles inspirent, et dans le même tableau on voit aussi les gestes caractéristiques des vices. Pour terminer, une vue sommaire du Jugement dernier. Ainsi, d'un bout à l'autre, — et ce qui se fait pour le latin, peut aussi bien se faire pour n'importe quelle langue, comme on l'a compris en tout pays, — le livre offre à la fois un amusement pour l'œil et un enseignement pour l'esprit : pour l'un comme pour l'autre, c'est toujours un jeu, le jeu de l'école, *ludus*.

Mais Comenius entend encore autrement ce terme de « jeu » employé à l'école. D'abord, chaque classe doit être comme la mise en action de la leçon du jour : maîtres et élèves, tous en sont les acteurs, chacun y remplit un rôle, et un rôle actif : échange de demandes et de réponses et de répliques, c'est un dialogue continu, et à plusieurs personnages ; le monologue est interdit : ceux qui écoutent, ou semblent écouter, restent passifs, et celui qui parle l'est peut-être aussi, plus qu'on ne croit. En outre, Comenius recommande des représentations théâtrales, au moins devant les familles : une toutes les six semaines, huit par an. Mais là des difficultés surgirent. Le recteur du Collège de Saros-patak, qui avait été le premier à appeler Comenius en Hongrie, fut aussi là-dessus son premier et principal adversaire. Jouer la comédie dans les collèges, il fallait laisser cela aux jésuites : ce n'était pas pour de tels amusements qu'on l'avait fait venir. A quoi Comenius répond que ces amusements ont pour objet des choses très sérieuses. Les jésuites, qui s'y entendent, se montrent en cela de vrais « enfants du siècle » ; préparant ainsi leurs disciples à la vie publique, et même à la vie tout court, ils font habilement leurs affaires ; et nous, « enfants de la lumière », nous resterions les bras croisés, quand il s'agit des nôtres ! Il propose d'emprunter à la *Janua Linguarum* le sujet de ses représentations scéniques? Elle fournirait le canevas, les vingt premiers chapitres, par exemple, pour un premier acte, et il se chargeait de la mise au point, avec les modifications convenables. Il choisit comme personnage principal, et centre de toute l'action, le roi d'Egypte, Ptolémée, à cause de la Bibliothèque d'Alexandrie, où s'ajoutaient à tous les ouvrages profanes les Livres Saints, traduits de l'hébreu en grec ; et il lui donne un entourage de savants de l'antiquité et même de philosophes modernes, ceux du XVIe siècle, tous rôles tenus par les maîtres et les élèves du collège, qui figurent aussi pour leur propre compte. En huit séances, dans des scènes dialoguées et mimées, est exposée la création des plantes et des animaux, celle de l'homme, avec les parties du corps humain et les facultés de l'âme, les inventions et les découvertes dans les arts et dans les sciences, le fonctionnement d'une école, puis d'une université, l'organisation de la famille, de la cité, le gouvernement des Etats, les religions (paganisme, judaïsme, christianisme, mahométisme). Cinquante à soixante jeunes acteurs sont en scène, parfois davantage, soixante-dix, quatre-vingts même. Comenius fait dire à l'un d'eux : « Il n'y a pas longtemps encore, nous étions muets : et voici que maintenant nous parlons. Nous étions timides, nous n'osions lever les yeux ; et voici que nous soutenons le regard de tout un public en plein théâtre. Ce ne sont là que jeux, dira-t-on. Sans doute; mais ces jeux nous habituent à nous appliquer à des choses sérieuses et importantes. » Comenius revient sur cette idée, qui lui est chère entre toutes.

Les représentations eurent beaucoup de succès. On y accourut de vingt milles à la ronde. La dernière eut lieu en présence de la princesse-mère de Transylvanie et de toute la cour : applaudissements unanimes ; le recteur lui-même, hostile au début, s'avoue désarmé. On prie Comenius de rédiger et de publier ces 8 comédies, pour qu'on puisse les jouer encore les années suivantes après son départ. Il y consent : d'où le livre intitulé *Schola ludus*, dont on voit maintenant le sens, et encore mieux par le sous-titre : *Encyclopædia viva, hoc est Janua Linguarum praxis comica.* « Encyclopédie vivante (ou vécue). La Porte des Langues mise en comédie. » Le terme *comica* de la 1re édition fut remplacé dans les suivantes (était-ce scrupule de théologien?) par celui de *scenica* simplement : « mise à la scène ». En effet, les sujets traités n'avaient rien de particulièrement « comique » ; et d'ailleurs Comenius, sans être ennemi d'une douce gaieté, s'en tenait plutôt au sourire, et jugeait même contraire à la bienséance que l'on rît aux éclats. Mais il avait à cœur ses représentations théâtrales, et l'idée d'un théâtre scolaire ou pédagogique lui paraissait une partie essentielle de sa réforme.

(*A suivre.*)

CHARLES ADAM,
Membre de l'Institut.

LE CHAT DE L'HOTEL RITZ

(*Nouvelle.*)

Quand je fis sa connaissance, c'était une vieille, vieille femme, au visage tout ridé, pâle et transparent. On aurait dit qu'une lumière intérieure en éclairait les maigres pommettes saillantes, mais cette illumination devait être toute matérielle, car, jamais, il n'y avait eu la moindre spiritualité chez Miss Wannop. Elle était sèche comme une vieille coque de noix.

Toute sa vie, sa peau avait été l'objet de la sollicitude la plus minutieuse. Souvent sa toilette ne durait pas moins de deux heures et, même très âgée, elle prenait soin de sa personne comme si elle était une grande beauté avec le devoir de veiller sur le trésor que Dieu lui avait confié. Pourtant, elle n'était point belle, et n'avait jamais dû l'être. Elle avait le nez trop fin, les tempes trop étroites, et la bouche trop petite et trop mince.

Son extérieur répondait tout à fait à l'idée qu'on se fait d'une « dame », elle s'enorgueillissait d'ailleurs de cet air de distinction, qui, finalement, lui fut plus utile que tout son argent pour abuser les gens et conquérir ainsi les choses qu'elle prisait, excepté l'amitié, les liens du sang et même la sympathie humaine.

Tous ces détails, je les tins, après sa mort, de la personne qui était restée à son service pendant onze ans, et qui est maintenant la femme de mon maître d'hôtel. Le souvenir de Miss Wannop continue à s'imposer à son esprit comme une sorte d'obsession. Parler de Miss Wannop, c'est le sujet de conversation qu'elle préfère à tous les autres, quels qu'ils soient.

Ce qui était inexplicable, c'est d'où venaient à Miss Wannop, ce raffinement, singulier et cette maigreur aristocratique, car l'un de ses grands-pères était boucher à Brooklyn et l'autre avait une boutique de cordages et de toiles à voiles sur les quais de West street. S'étant lancé sur le tard dans le commerce en gros de la viande, le boucher avait commencé d'édifier la grosse fortune qui devait, en fin de compte, être employée de façon si étrange par Miss Wannop.

Je fis sa connaissance par l'intermédiaire d'un individu qui s'appelait le marquis de Vestiglione. C'était un petit homme besogneux, aux vêtements râpés, qui ne pouvait prétendre à la notoriété que parce qu'il avait été le mari d'une beauté célèbre à Paris, aux alentours de 1875. La dame l'avait épousé car elle avait besoin d'un *cocu* (1) qui lui permettrait de faire montre d'honorabilité en échange de la gloire dont bénéficierait le prince consort d'une personnalité aussi connue. Ce fait décrit à lui seul le monsieur. Il était de ces êtres veules qui aiment à se montrer en compagnie de cocottes qui s'affichent. Il vivait de l'argent que sa femme recevait de ses amants, et quand elle mourut, il disparut du monde qui oublia complètement ce triste sire insignifiant et sans le sou.

Il avait maintes façons assez mystérieuses de se procurer l'argent qui lui assurait le vivre et le couvert ; l'une d'elles consistait à explorer les campagnes en quête de vieux meubles qu'il vendait ensuite à des marchands ou à de riches Américaines, grâce à une ou deux des anciennes relations de la défunte. Mon père collectionnait les porcelaines de Saxe, et c'est ainsi qu'il avait connu le marquis de Vestiglione. Après la mort de mon père je reçus un mot du marquis, rédigé dans un style affecté et servile, et dont l'écriture, ornée de fioritures, passait pour élégante et de bon ton vers 1875. Il me disait qu'une de ses amies, une certaine Miss Savina Wannop (dame américaine qui habitait Paris depuis si longtemps qu'elle en était vraiment devenue française), s'intéressait aux porcelaines de Saxe et avait entendu parler de la collection de mon père. Il ajoutait qu'elle était fort riche et que je pourrais, au cas où je voudrais me défaire de cette collection, la lui vendre un très bon prix.

« Je crois, continuait-il, que je suis la personne dont l'aide est tout indiquée, car je n'en suis plus à mes débuts en tant que connaisseur (il évitait soigneusement de se servir du mot trop précis de courtier) et je saurais apprécier exactement la valeur de votre collection. Nous conviendrions, bien entendu, de la commission par la suite.

« Miss Wannop, écrivait-il, n'ignorant pas quelle est votre situation mondaine, désire vivement que ceci n'ait pas le caractère d'une affaire purement commerciale. Vivant depuis si longtemps chez nous, elle est au courant des procédés délicats dont il convient d'user pour une transaction de cette sorte entre gens de notre classe. C'est pourquoi, si la chose vous intéresse, elle vous prie de bien vouloir prendre

---

(1) En français dans le texte.

le thé avec nous au Ritz jeudi, afin de vous être présentée. Elle habite au Ritz. Je vous attendrai dans le hall, du côté de la place Vendôme, à cinq heures. »

Le ton prétentieux de cette lettre m'amusa, ainsi que certaines des remarques, entr'autres celle qui avait trait aux procédés délicats entre gens de notre classe, car, en affaires, les classes n'existent plus en France. Quand il s'agit d'acheter ou de vendre quelque chose, duchesses et concierges ne font plus qu'un.

D'autre part, je fus très surpris de n'avoir jamais rencontré une dame qui était à Paris depuis si longtemps, et qui était si riche et si pleine de respect pour les habitudes de courtoisie de la haute société. Ma mère, en effet, était américaine, et, dans ma jeunesse, de nombreux Américains fréquentaient la maison. Cependant le nom de Miss Wannop avait une consonnance qui ne m'était pas tout à fait étrangère et cette impression de familiarité m'agaça de plus en plus à mesure que le jour fixé pour le thé approchait. Ces deux syllabes ne me laissaient plus de répit et il m'arrivait, une fois couché, de répéter dans mon lit : « Miss Wannop, Miss Savina Wannop... » Et puis, tout à coup, au beau milieu de la nuit, je trouvai pourquoi je connaissais le nom sans connaître la dame. C'était un des noms qui figuraient régulièrement dans les colonnes des mondanités du *Paris-Herald*.

Du vivant de ma mère cette rubrique avait été pour nous une source de divertissement. Tous les jours paraissait invariablement la même liste de noms. Leurs propriétaires semblaient emportés dans le tourbillon d'une vie de plaisirs perpétuels. Si l'on en jugeait par les colonnes du *Herald*, ces gens là allaient de réunion en réunion, ayant parfois jusqu'à quatre thés, réceptions, ou ventes de charité dans un seul après-midi. Nous connaissions tous ces noms et, pourtant, nous ne connaissions aucun de ces personnages. C'était un monde étrange où se retrouvaient les compatriotes de ma mère et des Français comme le marquis de Vestiglione. C'était un monde qui semblait être un mythe, et on aurait dit que chacun des individus qui en faisaient partie avait ce qu'on pourrait appeler un agent de publicité. Ils assistaient toujours à des fêtes payantes.

Parmi ces noms, on lisait celui de Miss Savina Wannop. Nous le retenions parce qu'il nous paraissait si drôle ! Je ne pouvais me souvenir de l'avoir vu récemment ; mais j'avais cessé de parcourir la rubrique depuis la mort de ma mère. Le lendemain matin, je pris le *Herald* parmi les journaux, et je l'y découvris aussitôt miraculeusement.

« *Au nombre des personnalités qui assistaient à la soirée et au bal, toujours si réussis, donnés hier soir au Ritz, au bénéfice des orphelins russes de Crimée, se trouvaient le marquis de Vestiglione et Miss Savina Wannop.* »

II

Le vieillard, qui était vêtu d'une jaquette élimée et dont les gants jaunes étaient sales, se trouva devant moi comme je venais de franchir le tambour de la porte. Il était tout sourires et me salua avec un empressement servile, car c'était un flagorneur qui ne réagissait qu'en présence des gens qu'il estimait personnages d'importance. Une fois seul dans sa chambre, je ne peux me le représenter que doué d'une existence végétative. En cette conjoncture j'imagine qu'il fut impressionné par la famille et le nom français de mon père, et par la fortune de ma mère qui était américaine. Ajoutez à cela l'agitation où le jetaient les négociations entamées au sujet des porcelaines.

Il frotta l'une contre l'autre ses vieilles mains sèches et ridées, aux ongles douteux et parla des froids de janvier. « Miss Wannop nous attend, ajouta-t-il, je suis sûr que vous serez heureux de faire sa connaissance. »

Nous étions en plein hiver, et la plupart des tables se trouvaient occupées.

Ils étaient tous là : millionnaires américains, demi-mondaines, grands-ducs et cousins de rois détrônés, qui avaient mangé leur patrimoine, acheteurs allemands qui s'exprimaient dans un mauvais anglais dans l'espoir d'être pris pour des Américains, Anglais titrés, Argentins, rois du bétail, « princes » italiens qui étaient des maîtres-chanteurs, jeunes Américaines encore au collège qui apprenaient à connaître la vie, actrices, ducs espagnols, vieilles beautés fanées qui avaient eu leur heure de célébrité. Tandis que je suivais mon marquis râpé à travers cette cohue, mes yeux se posèrent sur une dame âgée assise toute seule auprès d'une colonne et qui, j'en étais sûr, devait être Miss Wannop. Elle était lourde et corpulente, elle avait une perruque rousse, d'énormes boucles d'oreille en diamant et une grande bouche aux lèvres mal fardées.

« Ceci doit être Miss Wannop, me dis-je. Voilà ce que deviennent les Américaines de sa

génération « quand elles vivent depuis si longtemps chez nous, » pour reprendre les termes de mon ami.

Je m'apprêtai à saluer et à m'asseoir, mais nous passâmes devant les diamants et la perruque rousse en les ignorant. Une seconde après Vestiglione s'arrêta brusquement devant une vieille dame qui n'aurait, certes, jamais attiré mon attention. S'inclinant, il dit : « Voici Miss Wannop... Permettez-moi de vous présenter le prince de S... »

Il s'exprima en anglais, mais elle répondit aussitôt dans le français le plus impeccable et le plus élégant : « Il est inutile de parler anglais. Je sais très bien le français. Je suis presque française ; je vis depuis si longtemps chez vous. »

Ce n'était pas du tout la Miss Wannop que je m'attendais à rencontrer. Elle ne ressemblait nullement à la majorité des Américaines de la génération de ma mère qui, ayant épousé des Français ou des Italiens, ont vu leur beauté se faner et ont tourné à l'aigre, ou bien se sont teint les cheveux et ont pris des amants, ou encore, ont fini, en désespoir de cause, par s'intéresser à l'art, à la musique ou aux œuvres. D'autre part, elle n'avait rien, naturellement des jeunes Américaines de notre époque, sémillantes, belles et pleines d'assurance. C'était une petite dame âgée, d'une extrême distinction, sans rien, toutefois, de ce raffinement dissolu et averti du XVIIIe siècle, mais... comment dirais-je... plutôt Louis-Philippe, fagotée et d'une préciosité un peu manquée. Cette expression qui revenait toujours : « Je vis depuis si longtemps chez vous », me donna la clef de l'énigme. « Voici, pensai-je, une Américaine qui a réussi, là où tant d'autres de ses compatriotes de la même génération ont échoué. Elle a fui une Amérique qu'elle trouvait dure et vulgaire, pour une France qu'elle voyait à travers un halo sentimental, fermant les yeux sur son aristocratie annihilée et la grossière balourdise de sa troisière république bourgeoise. Et elle était réellement parvenue à se faire française. Tous ses amis, je le pressentais, devaient être des Français. Un simple hasard l'avait mise en rapport avec Vestiglione dont elle avait accepté l'entremise. A la voir, elle m'apparaissait en tous points semblable à ma grand'mère française.

Elle était menue et mince, habillée de violet et de noir ; elle portait aux doigts des améthystes et des diamants dont les montures étaient massives et démodées. Au moment où je m'étais approché, elle avait laissé tomber la tapisserie au petit point à laquelle elle travaillait, avec l'attitude d'une duchesse qui doit recouvrir de ses mains ses sièges anciens, parce que c'est de tradition dans sa famille.

Je lui dis : « Je parle assez bien l'anglais, c'est tout naturel. Ma mère était américaine. »

Elle eut un sourire affable qui signifiait : « Est-il nécessaire de le dire à quelqu'un qui vit depuis si longtemps chez vous ? » Et de sa petite voix grêle, aristocratique, elle répliqua : « Oui, je sais tout cela. Votre grand' mère et moi avons fait partie, autrefois, du comité de la même œuvre. Je parle de celle qui était française, évidemment, de la vieille princesse. Je n'ai pas été en Amérique depuis quarante ans.

De nouveau, il me vint à l'esprit qu'il était étrange que je n'eusse jamais entendu parler d'elle, si ce n'est dans les journaux et encore seulement dans un monde dont ma mère et moi mettions fort en doute l'existence.

« J'imagine que vous y trouveriez de grands changements, si vous y retourniez à l'heure actuelle. »

« Oh, je n'y retournerai jamais maintenant. Il y a trop longtemps que je suis partie. Et ma foi, je ne sais même pas ce que sont devenus les membres de ma famille, exception faite d'une cousine qui revient de temps à autre. Elle a épousé un Français. Elle baissa la voix, et presque tout bas, comme si elle allait parler d'une chose déshonorante, elle dit : « Ce n'était naturellement qu'un titre de noblesse bonapartiste : le prince de Bézancourt. »

Je murmurai que j'avais l'honneur de connaître la princesse, sa cousine, femme charmante et primesautière.

« Mais ce n'est pas la même chose. » dit-elle et, en fermant les yeux, j'aurais pu jurer que j'entendais les intonations de ma grand' mère. Mais ma grand' mère, elle, était une Française dont le père était mort sur l'échafaud au XVIIIe siècle, et elle était beaucoup plus près de Napoléon. On pouvait comprendre pourquoi, puérilement, ma grand' mère voyait en lui un parvenu. « Ma cousine Emma continua-t-elle, ne s'est jamais pliée aux usages de sa nouvelle patrie. Elle n'a fait aucun effort dans ce sens. » Et la petite bouche mince se tut, tout en prenant une expression désagréable pour manifester sa désapprobation.

« Mais elle a été heureuse, protestai-je. C'est un des rares mariages de ce genre qui aient été heureux. Son mari l'a adorée jusqu'à la dernière minute de son existence. Il en est devenu

une sorte de personnage légendaire : un des rares Français que l'histoire puisse citer comme mari fidèle. Elle n'a cessé de l'amuser, ainsi que tous ses amis. »

Je la voyais encore, sa cousine Emma, la princesse de Bézancourt ; cette vieille dame paisible et raffinée et elle étaient aussi différentes que le jour et la nuit. Même âgée et avec sa perruque rousse, Emma de Bézancourt a assez de feu et de verve pour que les jeunes gens s'empressent autour d'elle.

Mais la voix froide, affable et distinguée poursuivait : « Mais ce n'est pas la même chose. Bézancourt était lui-même le petit-fils d'un forgeron. Et ma cousine Emma avait des devoirs envers sa nouvelle patrie. »

C'étaient les mots même dont ma grand' mère s'était servie en parlant d'Emma de Bézancourt... il y avait de cela combien de temps?... Trente ans peut-être. Tout simplement parce qu'Emma était pleine de vie, de compréhension et de personnalité.

« Mais elle a rendu son mari et ses enfants très heureux. »

Cet argument parut négligeable à mon interlocutrice et Vestiglione, qui attendait l'occasion d'évoquer les jours où la France était encore un pays qu'un gentilhomme pouvait habiter, entama le récit interminable du séjour qu'il avait fait au château de Bézancourt, au temps où il était le mari trompé de la Beauté. Miss Wannop avait l'air de ne pas écouter, comme si un tel monde était entièrement dépourvu d'intérêt aux yeux d'une personne toute dévouée à la cause royaliste. A un moment donné, au milieu de son récit, le marquis me lança un regard d'intelligence et murmura : « Miss Wannop n'a que de l'indifférence pour ces gens-là. » Sa mimique était insolente et de mauvais goût. Je vis que ce n'était plus à Miss Wannop, mais à moi, maintenant, qu'il faisait la cour. La vieille dame qui, je pense, n'était pas très fine, ne s'en aperçut pas.

Quand il eut fini, Miss Wannop reprit le fil de la conversation, comme si ce malencontreux intermède bonapartiste n'avait pas existé. Enfin nous en vînmes à l'affaire délicate des porcelaines de Saxe. Elle connaissait depuis longtemps, me dit-elle, l'existence de la célèbre collection de mon père. Elle était elle-même amateur. Elle avait eu un hôtel particulier rue de l'Université, mais elle avait renoncé à y habiter pendant la guerre, à cause de la grande difficulté de garder des domestiques. Depuis lors elle s'était installée au Ritz et toutes ses affaires étaient au garde-meuble.

Elle omit de parler d'argent et se garda d'insinuer que je pourrais baisser mon prix. Pour la première fois, elle me sembla différente de ma grand'mère. Ma grand'mère aurait marchandé jusqu'au dernier sou.

Le marquis, tout en dévorant des gâteaux et des sandwichs, avec l'air affamé de quelqu'un qui n'a pas déjeuné, s'étendit sur la beauté et la valeur de la collection ; tout cela, bien entendu, en songeant à sa commission. Je demandai à Miss Wannop de venir déjeuner le lundi suivant pour examiner les porcelaines et elle accepta sur le champ, presqu'avec vivacité.

A ce moment-là, je vis s'avancer vers nous la femme gigantesque à perruque rousse et aux boucles d'oreille de diamant.

« Ah ! fit Miss Wannop, avec un sourire languissant, voici Olivia. Vous devez déjà la connaître, Monsieur de S... C'est une femme charmante, n'est-ce pas ? Et l'une des Noires les plus ardentes » (1).

Je dus avouer que je ne connaissais pas la Duchesse, mais l'instant d'après, je lui étais présenté. En entendant mon nom, le vieux visage pervers de la Duchesse s'éclaira comme si on avait tourné un commutateur électrique derrière ce masque au déplorable maquillage. « Ah! mais oui, dit-elle, en se laissant tomber lourdement sur une des chaises dorées, j'ai connu votre grand'-mère, la vieille princesse, en Italie... Nous étions toutes deux du Comité créé pour venir en aide aux orphelins que laissaient les victimes de la peste.

Les fameuses œuvres dont s'occupait si activement ma pieuse grand'mère, lui avaient, songeai-je tout à coup, valu de drôles de relations.

Ce qui frappait le plus quand on voyait la Duchesse, c'était qu'à mon avis, elle avait besoin d'un bain sérieux. Le rouge et la poudre qui couvraient son visage hommasse y avaient été étalés en couches successives, jusqu'à former une véritable croûte. Le corsage qu'emplissait son opulente poitrine témoignait qu'elle mangeait malproprement.

Je notai ensuite qu'elle n'avait pas adressé la parole à Vestiglione et qu'il avait fait pivoter sa chaise pour s'écarter un peu d'elle. Je me sentis tout à coup mal à l'aise en compagnie de cet étrange trio. Mon impression était difficile à

(1) Les « Noirs », sont les gens qui renoncèrent à toute activité politique en Italie après 1871.

définir, mais j'éprouvai le vif désir de me soustraire à l'impression d'accablement qui s'emparait de moi, et le seul moyen qui s'offrait était de fuir ces gens. Je me levai et baisai la main des deux dames, d'abord la blanche main, immaculée et merveilleusement soignée de Miss Wannop aux doigts couverts d'améthystes et de diamants dont les lourdes montures d'or étaient démodées, puis la grosse main huileuse de la Duchesse aux yeux voraces.

Vestiglione se leva aussi rapidement, mais il ne baisa que la main de Miss Wannop. C'est alors que se produisit un incident bizarre : je vis paraître une expression d'horreur dans les yeux, bleu porcelaine, de Miss Wannop. Je l'entendis crier : « L'affreuse bête ! » et elle s'évanouit complètement. A ce cri perçant des gens se retournèrent aux tables voisines, et un grand chat blanc s'élança de dessous notre guéridon. Il s'esquiva à travers la foule et disparut dans le couloir qui conduisait rue Cambon.

Affolés, nous montâmes précipitamment notre hôtesse dans sa chambre, accompagnés de la Duchesse qui s'exclamait : « C'est inouï ! C'est incroyable ! Comment peut-on laisser vivre cette sale bête ! »

Miss Wannop avait une chambre et un salon qui donnaient sur le jardin et ces deux pièces étaient pleines de porcelaine de Saxe, sèchement alignées dans de hideux cabinets et vitrines Louis-Philippe. Pourquoi en voulait-elle davantage? Je n'en avais pas la moindre idée. Au milieu de ces objets allait et venait sa femme de chambre, qui était grande, haute en couleur et s'appelait Amélie. C'est elle qui réussit à faire reprendre connaissance à Miss Wannop. J'abandonnai la vieille dame à la sollicitude affectueuse de la Duchesse, mais Vestiglione resta rivé à mes côtés. Je ne tardai pas à en découvrir la raison. Il voulait que je le reconduise dans mon auto jusqu'à l'hôtel médiocre, mais respectable où il habitait. Je me doute aussi qu'il éprouvait quelque plaisir et un certain respect pour sa personne, à se faire voir arpentant les corridors du Ritz en compagnie d'un homme qui était riche, honorable, et faisait grande figure dans le monde.

Dans l'auto, il continua à laisser paraître la vilenie de son caractère. Cela commença quand je lui demandai qui pouvait bien être la Duchesse de Ventorello. Ce nom m'obsédait comme avait fait celui de Miss Wannop.

« C'est, me dit-il, une inconnue qui porte un de ces titres italiens sans valeur aucune, qui courent les rues. C'est une vieille femme commune qui vit aux crochets de Miss Wannop. »

« Mais, répliquai-je, elle semble couverte de diamants. »

« Ils sont tous en strass ! Même ces bijoux, elle se les est fait donner par Miss Wannop. Il soupira : Miss Wannop a trop bon cœur, elle est trop confiante et trop généreuse. »

Je songeai que si j'avais emmené la Duchesse et non lui, dans ma voiture, celle-ci m'en aurait dit tout autant du « petit Vestiglione ». Ces deux épaves, ces deux sangsues, exploitaient la naïveté de la vieille dame. Et, pourtant, elle n'était point naïve, car elle était beaucoup trop insensible. Elle devait être un peu bête. Elle aurait pu trouver mieux que ces deux parasites-là.

Espérant qu'il se compromettrait davantage, j'insistai : « Miss Wannop n'a pas l'air d'une personne à qui on puisse en faire accroire. »

Trouvant une échappatoire, il se borna à répéter : « Elle est beaucoup trop bonne, beaucoup trop bonne. » C'était là, je le savais, une absurdité. Quelles qu'aient pu être les vertus de Miss Wannop, la bonté ne figurait pas parmi elles. En lui parlant, on avait l'impression de s'adresser à une colonne de marbre. Elle n'avait aucune cordialité ; rien ne vous répondait en elle. Elle était sans élan, impassible et métallique.

Je parlai de l'incident du chat.

« Elle a la phobie des chats, dit-il. Quand il y en a un dans la même pièce qu'elle, elle le sent. Ce chat blanc est au Ritz depuis des années... du côté de la rue Cambon, dans le grill-room. »

Je lui répondis que je connaissais bien le chat, que je l'aimais même. « Mais il doit la tracasser continuellement », ajoutai-je.

« Oh, elle ne va jamais dans le bâtiment qui donne rue Cambon. C'est en partie à cause du chat, mais surtout je crois, à cause des gens qu'on y rencontre. Ils l'offusquent, voyez-vous.

« Pourtant, il y a beaucoup plus d'animation et on s'y amuse davantage que dans ce repaire plein de vieux tableaux où nous avons pris le thé aujourd'hui.

Il ne sourcilla pas : « Oui, mais, voyez-vous, elle est d'un autre temps, et d'un autre monde. Ensuite, le bar est toujours plein d'Américains, et elle vit depuis si longtemps chez nous... »

Cette fois-ci, la remarque m'exaspéra. « Elle devrait bien savoir, fis-je, que la jeune France s'efforce d'être aussi américaine que possible. »

« Mais ce n'est pas la même chose. Votre

mère n'avait rien de commun avec la foule bruyante et vulgaire. Elle était... elle était comme Miss Wannop. »

Tout en m'irritant, cette réflexion me mit sur la voie ; je pus définir, pour la première fois, l'effet que me produisait la vieille dame. Elle me parut tout à coup, malgré ses grands airs et ses manières raffinées, la femme la plus vulgaire que j'eusse jamais connue.

« Ma mère ne ressemblait certainement pas à Miss Wannop. »

« C'est bien possible, répliqua-t-il, conciliant.

« Mais le chat. Si la présence des chats l'affecte ainsi, je ne vois pas pourquoi elle reste au Ritz. »

« Elle menace toujours de s'en aller, mais on sait bien qu'elle ne le fera pas. »

« Pourquoi donc ? Elle est riche, elle est libre. »

« Elle ne pourrait vivre seule. Au Ritz, elle voit ses amis. Au bout de quelques minutes, il reprit : « Trait curieux, en ce qui concerne le chat, il ne quitte les salons de la rue Cambon pour venir dans ceux de la place Vendôme, que lorsqu'elle y est. On dirait qu'elle exerce une fascination sur lui. »

Quand le chauffeur ouvrit la porte pour que descendît le marquis minable, le vieil homme me jeta : « Ne craignez pas de demander un bon prix de vos porcelaines. L'argent ne compte pas pour elle quand elle est impressionnée, et vous lui avez fait grande impression. »

En prononçant ces paroles énigmatiques, il s'engouffra dans la porte jaune criard de son hôtel.

Sur le chemin du retour, je ne cessai d'être obsédé par ce nom de Ventorello, et puis, tout à coup, la lumière se fit. Il figurait aussi parmi les noms du monde mystérieux du *Paris-Herald*. Arrivé chez moi, je repris le journal. Oui, elle aussi, elle avait assisté au dîner pour les orphelins de Crimée en compagnie de Miss Wannop et de Vestiglione.

III

Le lundi, jour où je devais recevoir à déjeuner Vestiglione et Miss Wannop, j'ouvris le *Herald* et j'y lus : « *Parmi les personnalités qui ont reçu leurs amis, au cours de la soirée particulièrement brillante de dimanche au Ritz, se trouvait Miss Wannop, qui avait comme hôtes la duchesse de Ventorello, le marquis de Vestiglione et le prince Puriatine.*

Elle avait donc encore un autre « ami », un rescapé des hordes de Russes échoués à Paris Je me représentai Miss Wannop entourée de trois épaves au lieu de deux.

A ma surprise, Miss Wannop arriva pour déjeuner, suivie d'une femme de chambre, cette même grande auvergnate dénommée Amélie. C'était assurément une domestique fort capable, malgré l'expression railleuse et dégagée de ses yeux noirs. Je trouvai que Miss Wannop faisait un peu d'esbrouffe d'être ainsi accompagnée, à l'instar d'une personnalité de sang royal. J'envoyai Amélie prendre son repas dans la salle des gens.

Nous déjeunâmes dans la salle à manger verte dont mon invitée admira les boiseries, le paravent en laque de Coromandel, les cristaux — en un mot, tout ce que mon père avait rassemblé là, et dont je ne voulais pas me défaire. Je vis les petits yeux verts de Vestiglione évaluer chaque objet ainsi que la somme qu'il en pourrait tirer à titre de commission, en les faisant acheter par quelque riche Américain qui ne marchandait pas.

Je déclarai : « Je n'ai pas l'intention de vendre autre chose que les porcelaines. Ma mère m'a laissé beaucoup d'argent. Je ne suis pas pauvre. »

Miss Wannop ignora cette allusion vulgaire à l'argent américain, comme si elle avait honte de sa propre richesse dont j'ignorais alors la provenance. Mon antipathie pour elle augmentait. Ce n'était pas le froid mépris que m'inspirait Vestiglione, mais un sentiment où entrait plus d'hostilité et que provoquait la vue de ce masque marmoréen de patricienne, de ces yeux bleus inexpressifs, et impassibles, et de ces mains fines aux veines bleues.

Poussé par un instinct de malignité plutôt blâmable, je lui dis combien je déplorais le fâcheux incident du chat.

Tout aussitôt elle se troubla : « N'en parlons pas. Le fait seul d'y penser me rend malade. »

Je me sentis alors pris d'un vague désir, assez singulier chez moi qui suis naturellement porté à la bienveillance, de la tourmenter, elle, vieille dame sans défense, et qui aurait pu être ma grand' mère.

Elle se mit à parler de la partie du Ritz qui donnait rue Cambon. « Naurellement, tout est changé aujourd'hui. Je puis me rappeler le temps où l'on n'y voyait que des femmes du meilleur monde et des gentlemen. Il en est à peu près de même partout. » Elle abandonna un moment sa fourchette Elle mangait avec avi-

dité, en découvrant de jolies petites dents blanches et pointues. « Savez-vous, M. de S..., que je n'ai jamais eu beaucoup de sympathie pour mes compatriotes ; même quand j'étais jeune fille, je ne me sentais dans mon élément qu'avec les vrais Français. »

« Voici, songeai-je, une réflexion bien vieux jeu. On dirait du Henry James ; et il me vint tout à coup à l'esprit que dans sa jeunesse, elle avait dû être fort semblables à ces Américaines errantes que l'on rencontrait parfois en feuilletant les livres de cet auteur. Je savais ce qu'elle entendait par « vrais » Français. Elle tenait pour tels ceux qui étaient royalistes et catholiques romains avec fanatisme, qui considéraient les salles de bains et le chauffage central comme le comble de la vulgarité, et dont la conversation, quand elle ne roulait pas sur l'idée fantastique de placer sur un trône imaginaire quelqu'incapable dénué d'intelligence, n'avait plus pour thème que leurs navets et leurs rhumatismes.

« Je trouve que mes compatriotes — ou plutôt mes anciens compatriotes restent insensibles à tant de choses. »

(Cette fois, pensai-je, elle va même plus loin que Henry James.)

Après le déjeuner, nous regardâmes les porcelaines de Saxe. Elle les admira avec une curiosité et un enthousiasme banal, bien qu'elle me parût tout à fait ignorante en la matière, elle ne savait absolument rien des dates, du brillant, des marques, rien de tout ce qu'une personne qui possède une collection d'une telle importance et manifeste un intérêt aussi vif, aurait dû savoir. Comme nous les examinions une à une, elle pria Vestiglione de nous précéder et d'enlever tous les groupes où figuraient des chats. C'était d'ailleurs un sujet extrêmement rare : il n'y en avait que deux.

« Gardez celles-ci pour vous, dit-elle. Je vous achète le reste ; je n'ai pas de place où les mettre au Ritz, mais j'enverrai quelqu'un qui les emballera pour que je puisse les faire mettre au garde-meubles avec mes affaires.

« Mais nous n'avons pas parlé du prix ! » protestai-je.

J'ai confiance en vous. Je n'aime pas parler argent. Je suis sûre que je puis me fier à M. de S... »

Pouvais-je répondre autrement qu'en haussant les épaules?

Tout cela avait un peu l'air d'un enfantillage.

On alla chercher Amélie dans la salle des gens, et quand elle fit son entrée, elle semblait encore deux fois plus robuste et rubiconde. En s'en allant Miss Wannop dit : « Il faut que vous veniez dîner avec moi dimanche pour conclure le marché. »

Mon premier mouvement fut de refuser, puis j'eus envie d'en savoir plus long sur elle, et de voir comment les choses se termineraient, si, toutefois, il devait y avoir un dénouement. Elle descendit l'escalier et disparut dans son auto respectable, à la carosserie haute et démodée.

Après son départ Vestiglione commença à me dire que nous pouvions lui demander le prix qui nous conviendrait pour les porcelaines... je lui déclarai que je ferais venir un expert pour évaluer la collection et fixer un chiffre, je vis alors son regard avide s'assombrir sous le coup de la déception.

« Mais pourquoi, demandai-je, le prix lui est-il indifférent? Personne n'est riche à ce point. »

« En effet, répliqua-t-il, mais elle vieillit et elle... il hésita... elle tâche de se débarrasser de son argent. Elle n'a personne à qui le laisser. Elle est seule au monde. »

« Mais pourquoi voudrait-elle donc me le donner, à moi... un inconnu? Car, en somme, cela revient à cela. »

Il hésita derechef : « Mon Dieu, voyez-vous, elle est royaliste. Elle désire venir en aide aux gens de l'ancien régime.

Ces paroles me donnèrent envie de rire, toutefois, je me contentai de riposter : « Mais je suis déjà riche. Cela ne me servira à rien. Et, d'ailleurs, je ne suis pas assez idiot pour être un royaliste convaincu. »

« Il se peut que ce ne soit pas tout à fait cela. Il me regarda d'un air fin. Vous ne le comprendrez peut-être pas... mais elle sera contente de vous avoir à sa table au Ritz.

IV

Le dimanche soir, il y avait comme autres convives, la Duchesse, Vestiglione et un prince russe qui buvait beaucoup trop et qui ne semblait pas d'une vive intelligence.

Il s'appelait le prince Puriatine. Je m'ennuyai à périr, entre le Russe qui s'enivrait au point de sombrer dans un abrutissement complet, la Duchesse et Vestiglione qui se décochaient des regards haineux et luttaient à qui l'emporterait dans les bonnes grâces de Miss Wannop. Quant à notre hôtesse, elle ne semblait pas s'apercevoir de la piteuse figure que nous faisions, elle n'avait d'yeux que pour les tables voisines. Elle les regardait à travers son

face à main et l'on ne pouvait se méprendre à l'expression de satisfaction qui animait sa physionomie. Les autres tables n'étaient guère plus brillantes que la nôtre. Il y avait énormément d'épaves, semblables aux amis de Miss Wannop, disséminées parmi des femmes d'une corpulence extraordinaire, qui portaient des lorgnons et avaient des kilomètres de passementerie sur leurs robes ; le contentement peint sur leurs visages ressemblait fort à celui qui rosait les joues délicates de Miss Wannop. Elles avaient la certitude qu'elles évoluaient enfin dans la haute société d'Europe. Les personnages titrés ne manquaient pas non plus, je suis sûr qu'il y en avait de tous les côtés. C'étaient, tous, les titres dont ma mère s'était moquée tant de fois, car je me trouvais, enfin, au cœur même de ce monde nébuleux qui, nous en étions alors convaincus, n'existait pas.

Le lendemain matin, je lus dans le *Herald* : « *Parmi les personnalités qui ont reçu leurs amis, au cours de la soirée particulièrement brillante de dimanche au Ritz, se trouvait Miss Wannop, qui avait comme hôtes le prince de S..., la duchesse de Ventorello, le marquis de Vestiglione et le prince Puriatine.* »

J'eus, en quelque sorte, l'impression d'avoir subi une dégradation publique.

V

A deux reprises, Miss Wannop m'invita aimablement à un « dîner particulièrement brillant » au Ritz, mais je n'acceptai pas. J'en souffris cependant, car mon nom figura comme d'habitude dans les colonnes du *Herald*, parmi ceux des hôtes de Miss Wannop.

J'en vins alors à penser que quelque mystérieuse agence fournissait à la rubrique du *Herald* sa liste d'invités et s'y prenait parfois trop d'avance.

Les porcelaines furent emballées et envoyées au garde-meuble.

Je découvris que Vestiglione avait essayé de vendre la collection un prix beaucoup plus élevé que celui indiqué par l'expert, et, après une discussion violente, je me débarrassai de lui pour toujours. Cette affaire, une fois terminée, je tournai la page et j'oubliai les « relations amicales » que j'avais eues avec Miss Wannop, sans me douter que je faisais ce que des quantités d'autres personnes avaient fait avant moi. Je n'avais aucune sympathie pour elle et elle était ennuyeuse. De plus, je ne sais trop pour quelle raison, elle m'apparaissait toujours comme la femme la plus vulgaire que j'eusse jamais connue.

Mais les choses ne devaient pas en rester là. Un beau jour, trois mois plus tard, Henri, mon maître d'hôtel, vint m'annoncer qu'il avait l'intention de se marier et me demanda si j'y verrais des inconvénients.

« Non, lui dis-je, pas le moins du monde, du moment que votre ouvrage n'en souffrira pas. » Je le félicitai et m'enquis de la personne.

Henri se dandina, embarrassé, avant de répondre : « Elle s'appelle Amélie. Peut-être Monsieur s'en souvient-il? C'est la femme de chambre qui est venue déjeuner avec Miss Wannop, la vieille dame du Ritz. »

« Je pense bien ! Mais elle n'a pas l'air très commode. Je suppose qu'elle restera au service de Miss Wannop. »

Henri se balança d'un pied sur l'autre avant de répondre. « Eh ! non, Monsieur, c'est justement cela. Je me demandais si Monsieur n'aurait pas pu l'employer dans la maison. »

Je réfléchis un moment : « Je crois que ce serait possible. Mais, voyez-vous, Henri, il me serait désagréable de penser que j'enlève à Miss Wannop sa femme de chambre. »

« Monsieur ne la lui enlèverait pas. Amélie a l'intention de s'en aller de toute façon .»

« Mais il y a longtemps qu'elle sert Miss Wannop. »

« Sept ans, Monsieur. Et elle donne toujours toute satisfaction.

C'est Amélie qui s'en va. Elle dit qu'elle est décidée à ne pas rester plus longtemps auprès... auprès d'un monstre, c'est le mot dont elle s'est servi. »

« Miss Wannop, un monstre ! Allons donc ! c'est une vieille dame très bien. »

« Parfois, Monsieur, les gens aparaissent sous un jour différent à leurs domestiques, ...je veux dire davantage tels qu'ils sont. Amélie dit qu'elle deviendrait folle si elle restait plus longtemps auprès de Miss Wannop. »

« Pourquoi est-elle restée si longtemps alors? »

« Mon Dieu, Monsieur, c'est une bonne place au point de vue de l'argent. Amélie a des gages triples de ceux d'une femme de chambre, du simple fait qu'elle reste là. Il semble que Miss Wannop n'arrive pas à garder une domestique autrement. Ce doit être une vieille dame joliment terrible pour qu'Amélie renonce à tout cet argent. » Sa voix eut une intonation un peu malicieuse. « Amélie est aussi auvergnate, et

Monsieur sait combien les auvergnats tiennent à l'argent. »

« Et que fait donc Miss Wannop pour qu'Amélie veuille la quitter ? »

« Je n'arrive pas à le comprendre au juste, Monsieur. C'est simplement qu'elle est... voyons... Amélie dit que ce n'est pas un être humain. »

Cette réponse ne voulait pas dire grand'chose, mais j'eus l'impression que je n'en saurais pas davantage en continuant à l'interroger :

« J'y penserai. Peut-être pourrai-je trouver un poste à Amélie. »

Deux jours plus tard, avant que j'eusse donné une réponse à Henri, Amélie elle-même me demanda au téléphone. Elle me dit, d'une voix bouleversée, qu'elle était désolée de me déranger, mais Miss Wannop était morte subitement pendant la nuit, et elle ne savait que faire. Elle avait bien téléphoné aux amis de Miss Wannop, mais sans résultat. »

« Lesquels ? demandai-je. »

J'entendis la voix de la grande Auvergnate me répondre d'un ton plein de mépris : « Mme la Duchesse, M. le Marquis, M. le Prince. » Ni la Duchesse, ni Vestiglione ne voulaient se déranger, et le prince Puriatine était trop ivre pour qu'on lui fasse comprendre quoi que ce soit. Je me débattis, disant que, sûrement, Miss Wannop devait avoir d'autres amis qui la connaissaient mieux que moi. »

« Non, répliqua Amélie, elle n'avait pas d'autres amis. » Je consentis donc à me rendre chez elle sur le champ.

VI

Amélie, excitée et larmoyante, attendait debout au milieu du salon rempli de porcelaines de Saxe. Elle était habillée pour sortir et avait ses paquets à côté d'elle.

« Il va de soi, dis-je, que vous n'allez pas vous en aller juste au moment de la mort de Miss Wannop. »

Mais elle ne voulut rien entendre. Elle était décidée à partir à l'instant même. « Je la reconnais bien là, dit-elle avec amertume, ...mourir le jour où je devais me marier ! Déjà, je vais être en retard. »

Je parlai de dévouement. « Du dévouement ! glapit-elle. Pourquoi lui serais-je dévouée ? Elle m'a torturée pendant sept ans. »

Je lui demandai comment, mais elle ne sut que s'écrier, d'une voix perçante : « De mille et une façons. C'était un monstre. Je croyais vivre auprès d'une morte. »

Elle fut incapable de m'expliquer ce que la pauvre Miss Wannop avait fait, mais elle entama avec volubilité le récit de la vie de la vieille dame. « Monsieur veut savoir comment elle était ? Eh bien, elle n'a jamais eu un seul ami... jamais depuis que je la connais... Si ce n'est des sangsues comme Mme la Duchesse et M. le Marquis. Elle avait l'habitude d'acheter toutes sortes de choses, des meubles, des tableaux, des porcelaines à des gens comme vous, à des gens honorables, qui faisaient figure dans la société, uniquement pour entrer en relation avec eux. Mais cela ne durait jamais. On venait la voir deux ou trois fois, et puis c'était fini. Vous avez fait tout comme les autres. Les gens avec qui elle aurait pu se lier ne lui paraissaient jamais dignes d'elle. Que dis-je ? elle a dû fermer sa maison parce que personne ne voulait y venir et qu'elle ne parvenait pas à garder de domestiques. » Amélie se mit à pleurer : « Ah ! Monsieur ne sait pas ce que j'ai enduré. »

Je l'ignorais, en effet, et il me semblait impossible d'arriver à le savoir.

Amélie saisit ses paquets et s'élança hors de la pièce pour aller épouser Henri et continuer à vivre. Je restai seul ; j'entendis un faible bruit dans la pièce voisine et je m'aperçus qu'avec Miss Wannop se trouvait un entrepreneur des pompes funèbres à la barbe d'un noir bleu. Il était en train de la préparer pour sa dernière demeure.

J'entrepris alors des recherches dans la chambre pour découvrir un indice susceptible de me révéler l'existence d'un testament ou l'adresse de son notaire, désireux, avant tout, je dois l'avouer, de trouver le moyen de me décharger de la responsabilité que j'avais assumée, concernant cette vieille dame pour laquelle je n'éprouvais qu'éloignement. Je fus bientôt en possession de l'adresse du notaire. Je trouvai aussi une pile de gros livres aux coûteuses reliures de maroquin rouge, dorées au fer, j'en ouvris un. Ce n'était pas un livre ordinaire, il était fait de feuillets de papier blanc sur lesquels on avait collé des coupures de journaux. Il y en avait, des pages et des pages, beaucoup avaient jauni avec le temps, certaines avaient été découpées dans les « Mondanités » des journaux français, d'autres, les plus récentes, venaient des colonnes du *Daily Mail*, des numéros publiés une fois que les *Harmsworth* eurent découvert que les Américains aussi pouvaient faire monter le tirage : « *Parmi les personnalités qui*

reçurent, au cours de la soirée particulièrement brillante de dimanche au Ritz, se trouvait Miss Savina Wannop, etc., etc. » En les feuilletant, on y voyait figurer tous les noms qui avaient si souvent fait rire ma mère autrefois, tous les noms dont était fait ce monde qu'elle affirmait ne pas exister. On aurait dit le registre de présence de quelque recoin misérable de l'Enfer où se pressaient les ombres des grands ducs insolvables, des faux princes, des chanteuses d'opéra sans engagement, des comtes de pacotille, des duchesses pratiquant l'escroquerie. Voilà donc quel avait été le monde de Miss Wannop. Ces livres étaient l'histoire de sa vie. Elle avait vécu pour eux, et, maintenant elle était morte dans la solitude, n'ayant réussi à saisir que des fantômes, images mêmes de la ruine et de la déchéance.

La voix de l'employé des pompes funèbres vint interrompre mes réflexions. Il était sur le seuil de la porte et se frottait les mains. « Si vous voulez voir Mademoiselle, elle est prête. »

J'y allai, car il me semblait de la plus élémentaire décence que quelqu'un lui témoignât assez d'intérêt pour lui accorder un regard avant qu'on ne ferme le cercueil, et que cette personne ne fût ni une domestique, ni un employé des pompes funèbres ou un directeur d'hôtel.

Elle était vêtue de la robe noire et violette qu'elle portait la première fois que je l'avais vue, mais les bijoux manquaient. Ayant conscience de ma responsabilité, je demandai à l'employé ce qu'ils étaient devenus.

« C'est moi qui les ai, expliqua-t-il ; une femme est venue qui a essayé de s'en emparer, mais je connais la loi et j'ai refusé de les lui laisser prendre. Elle disait qu'elle était la sœur de Miss Wannop. »

Je m'exclamai : « Sa sœur ! Mais elle n'avait pas de sœur. » Mes soupçons prirent rapidement corps. « Comment était cette femme? »

Il me la décrivit — une femme d'une forte corpulence, qui avait des boucles d'oreilles en diamant et les doigts couverts de diamants. Quant à ses cheveux, mon Dieu... la nature, à son avis, n'avait peut-être jamais été l'auteur d'un roux aussi flamboyant. Elle devait aussi, croyait-il, prendre fort peu de soin en mangeant. Elle était très grosse et extrêmement maquillée.

Je lui demandai de me laisser seul un moment ; ensuite je m'agenouillai pour prier au chevet de la vieille femme que son amie avait essayé de dépouiller alors qu'elle gisait morte. Ma prière achevée, je restai longtemps à scruter les traits de ce vieux visage. Dans la mort, il semblait plus que jamais ciselé dans du marbre, plus fin et plus aristocratique, et plus que jamais toute émotion, toute passion et toute individualité en étaient absentes. Il était dépourvu de toute expression, et ce vide qui lui était propre, vous inspirait une sorte d'horreur et de répulsion. Je commençai à avoir une idée de ce qu'Amélie n'avait pu exprimer par des mots.

Et voilà que, tout à coup, j'eus la sensation qu'on m'observait et je m'aperçus que le rideau de la fenêtre bougeait imperceptiblement. En baissant les yeux, je vis surgir une patte d'un blanc douteux et, un instant plus tard, mon regard plongeait dans une paire d'yeux bleu porcelaine atones et légèrement bordés de rouge. Pendant quelques secondes, je fus la proie d'une épouvante sans nom, je crus que je devenais fou, car c'étaient les yeux de Miss Wannop et ces yeux étaient vivants. Puis, subitement, la lumière se fit dans mon esprit et je me rassurai. C'était le chat du Ritz. Il avait fini par la découvrir au dernier moment, alors qu'elle ne pouvait plus crier sa terreur, ni s'évanouir, ni lui échapper. Il avait tout à fait les yeux de Miss Wannop. Je compris et ne doutai plus d'avoir inutilement prié pour l'âme de celle-ci, car elle n'avait jamais eu d'âme. Elle ne différait en rien du chat pour lequel elle éprouvait une telle répulsion.

Chassant l'animal devant moi, je fermai la porte derrière laquelle reposait la dernière de ces Américaines qui avaient vécu si longtemps chez nous qu'elles en étaient devenues vraiment françaises. Le chat détala jusqu'au rez-de-chaussée et de la cage de l'escalier montèrent des voix qui avaient l'accent américain, et le tintement de la glace remuée dans les verres où l'on buvait des cocktails américains. Il n'y avait pas que Miss Wannop qui gisait morte dans la chambre qui ouvrait sur le salon des porcelaines de Saxe.

LOUIS BROMFIELD.

(Traduit de l'anglais par Mlle L. Baillon de Wailly).

PHILOSOPHIE AGRICOLE AMÉRICAINE

L'esprit conservateur des campagnes européennes se manifeste aussi aux Etats-Unis, malgré les progrès mécaniques appliqués à la culture du sol, malgré la T. S. F., l'automobile et l'intense réclame qui sévit ici sur tout le territoire. Il semble que ces vastes horizons, ces plaines infinies n'ont donné à l'homme qui les peuple et les cultive qu'une notion toute matérielle de la grandeur : il a développé en grand son outillage, mais son esprit est resté étroit, et n'a pas adopté les larges vues qui s'harmoniseraient avec le prodigieux paysage.

C'est du moins ce qui semble ressortir d'une enquête très intéressante, menée récemment parmi les agriculteurs, par un magazine fait pour eux, le *Country Home*, de New-York. Cette Revue a tenté, au moyen d'un questionnaire habilement composé, d'obtenir des fermiers américains une réponse aux problèmes qui préoccupent aujourd'hui l'opinion. Les sujets les plus divers avaient leur place dans la liste, et ce ne sont pas ceux qui touchent le plus directement à l'agriculture, qui semblent avoir suscité le plus grand intérêt. Comme on le verra plus loin, ce n'est pas cela qui doit nous faire conclure à une grande largeur de vues parmi les campagnards. En effet, si ceux-ci ont montré de la curiosité pour quantité de sujets divers, leur attitude d'esprit marque une étroitesse presque incroyable, et qui semble surprendre beaucoup les citadins de ce pays.

L'examen des milliers de réponses obtenues va nous aider à esquisser un tableau de la mentalité actuelle des fermiers américains.

Le *Country Home* demandait à ses lecteurs quel message ils aimeraient à voir diffusé dans toute l'Amérique, c'est-à-dire quelles paroles d'exhortation, quelles affirmations leur paraissaient résumer les expériences présentes. On peut dégager des réponses et de leurs variantes une sorte de credo national, en se rappelant toutefois qu'il n'émane que des campagnes ou de petites communautés rurales.

Près des deux tiers des réponses préconisent le maintien des conditions existantes, le solide attachement à ces principes moraux qui ont fait la grandeur et la puissance de la république. En définitive, cela revient à dire que les campagnes s'appuient toujours sur la religion et plus fortement encore que les villes américaines, qui sont cependant si étonnantes déjà à ce point de vue pour l'observateur européen. Il paraîtrait donc qu'il y a, entre la vie spirituelle rurale et la foi des villes aux Etats-Unis, une différence aussi grande que celle qui distingue la religion des villes et celle des campagnes en Europe.

Pour l'Européen, il semble que la mentalité religieuse des cités américaines soit assez proche de celle des villages de chez lui. Quels sont donc les principes qui animent les paysans des Etats-Unis, si ceux-ci trouvent leurs villes trop libérales et trop hérétiques ?

Ce sont des principes d'une grande rigidité morale, d'une autérité bizarre, comme on va le voir tout à l'heure. Par exemple, les agriculteurs réprouvent généralement la conduite de la jeunesse actuelle, la mode féminine, la danse, les divorces faciles, les amusements du dimanche, les cigarettes... et la vente à crédit.

Voilà une liste bien bariolée, et l'on a peine, au premier abord, à distinguer la raison commune qui condamne des choses si diverses. Il vaut bien cependant de s'y arrêter.

On conçoit aisément pourquoi les exagérations de la mode, ou les libertés excessives de la jeunesse ne trouvent pas grâce aux yeux d'êtres qui doivent leur existence à la stabilité et au respect d'une hiérarchie patriarcale. La même raison s'applique aux divorces faciles. L'agriculteur, en effet, n'a guère de temps pour s'occuper du ménage, et il entend que sa compagne assure la subsistance de la maisonnée sans avoir à craindre des changements dans ses affections et ses habitudes, changements qui compromettraient la bonne économie et le succès de l'entreprise.

Remarquons que, sur ces points-là tout au moins, la morale des paysans américains n'a rien de révolutionnaire ni de nouveau, mais qu'elle correspond au contraire à l'attitude générale des communautés catholiques du monde entier. L'élément de stabilité si apparent dans le catholicisme se retrouve ici, dans les groupements en grande partie protestants, parce que les lois fondamentales de leur existence les obligent à s'y conformer.

Ce que l'on comprend moins facilement, c'est que les paysans s'élèvent contre la danse, les amusements du dimanche, et les cigarettes. Ici, il faut avoir recours à la psychologie spéciale des protestants américains, pour y voir clair. Si l'on remonte à l'origine de la grande démocratie d'outre-Atlantique, du temps que

New-York était un bourg, on trouve cette étroitesse puritaine maîtresse de tous. Si Washington, Jefferson et Franklin faisaient figure de grands seigneurs ou de bourgeois tant soit peu libéraux, la grande majorité de la nation observait avec zèle le repos dominical, durant lequel tout amusement, tout mouvement pour ainsi dire, était sacrilège. La tradition du sabbat, dans sa plus rigide austérité, était en honneur.

Ce n'est du reste pas le seul respect qui engageait les puritains à observer si rigoureusement le dimanche, mais aussi la responsabilité de leur salut éternel. Restent les cigarettes. Comment expliquer la mauvaise réputation dont elles jouissent ici dans les campagnes ? C'est que les cigarettes ont été associées, comme beaucoup d'autres objets aussi hétéroclites, à une conception populaire de vie dissipée et légère. Combien d'Etats, encore aujourd'hui, interdisent la vente de ces inoffensifs « instruments de plaisir » ? Dans combien d'institutions, d'universités, est-il encore défendu de fumer ?

On est assez communément d'accord ici que les femmes sont peu tentées de fumer la pipe ou le cigare, et répugnent à priser ou à chiquer. Ce qui est au moins une chose que les femmes américaines ne font pas. Mais la cigarette est une terrible tentation, et celui qui cède dans les petites choses est prêt à céder dans les grandes. Les Américains, qui se connaissent, savent qu'il est nécessaire pour eux de se mettre des barrières, afin de ne pas tomber en tentation. C'est là la principale raison de la prohibition.

La cigarette a donc subi l'ostracisme des pasteurs et des fermiers, et, dans la réponse au questionnare du *Country Home*, une forte majorité de ces derniers s'est déclarée contre toute réclame en faveur de l'usage du tabac. Cependant, une aussi forte majorité a décidé qu'il était parfaitement légitime pour les fermiers de cultiver et de vendre du tabac, si tel était leur bon plaisir.

Cette apparente contradiction doit-elle nous étonner ? Non, si nous nous rappelons l'étrange casuistique dont usaient déjà les puritains anglais, dans la manière qu'ils avaient de ménager leur commerce et leur foi. On se souvient de ce que Voltaire en pensait, et les agriculteurs des Etats-Unis prouvent une fois de plus, « qu'il est avec le ciel, des accommodements. »

Pour ce qui est du dernier article que nous avons relevé dans la liste noire, la vente à crédit, on pourrait fournir à son sujet plusieurs explications : tout d'abord, les fermiers sont des gens qui doivent apprendre à compter avec mesure, car nul ne sait si la récolte se fera, et les conditions actuelles de l'agriculture américaine ne sont pas favorables ; en outre, on pourrait ajouter que « chat échaudé craint l'eau froide », et il est fort probable que beaucoup de fermiers ont subi des pertes sensibles dans la terrible débâcle qui suivit l'an passé la folie de spéculation de Wall Street. Une politique de prudence s'impose donc pour eux. Ce qui est moins concevable est qu'ils désirent voir tout leur peuple suivre des principes qui s'appliquent surtout à eux.

Près des quatre cinquièmes des paysans désirent maintenir la prohibition, ce qui est un fort appoint dans le camp des « secs ». Ce parti en a grand besoin, au moment où la faveur nationale le quitte ouvertement, à l'heure où les défections se produisent nombreuses dans ses rangs, et où les transfuges se glorifient de changer d'étendard.

Il est assez probable que la campagne américaine est en effet la partie du pays qui suit le plus scrupuleusement la loi, sans qu'on puisse avancer toutefois que l'abstinence y règne en maîtresse ; ce serait insulter les « cow-boys » du Far-West. Mais là encore, on remarque la tendance à moraliser les autres. Ce qui se passe dans l'immense prairie ne passe pas ses frontières, tandis que le moindre scandale des villes est immédiatement porté à la connaissance de tous par la presse.

Ce qui fait la grande surprise de la réponse des fermiers, c'est leur attitude concernant la limitation des naissances, sujet assez à l'ordre du jour ici, et qui fait le scandale ou l'amusement du public. Les agriculteurs américains, pour les deux tiers de ceux qui ont répondu au questionnaire, sont d'avis qu'il faudrait rendre légale une espèce d'éducation malthusienne. Le problème ne semble en tous cas pas les avoir choqués, et l'on veut expliquer leur attitude par le fait que, intervenant constamment dans les desseins de la nature par leur réglementation de la procréation du bétail, ils sont toujours en contact avec une question parallèle à celle de la propagation humaine. Cependant, on ne voit guère qu'ils aient établi pour eux-mêmes aucune limitation dans ce domaine, et les grandes familles, aux Etats-Unis comme ailleurs, se trouvent à la campagne. Il est vrai qu'ils commencent peut-être à sentir les effets de l'aisance, et que cela les incite à limiter le nombre des naissances. En effet, les dernières statistiques montrent que le pourcentage des naissances tend à faiblir. Mais rien ne prouve

encore que ce soit spécialement le fait des campagnes. Au contraire, les conditions d'existence dans les grandes villes américaines semblent être responsables, dans une très large mesure, de cette diminution de la natalité.

Or, il ne serait pas étonnant qu'une semblable enquête menée dan les villes, n'arrivât pas à un pareil accord sur la question. Les centres urbains sont-ils plus inconscients ou plus hypocrites que les communautés rurales, nous ne saurions le dire. Sur ce sujet, les organisations féminines catholiques viennent précisément d'élever une protestation indignée, ce qui ne surprend pas de leur part. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que précisément les femmes des campagnes ont préconisé, en plus grand nombre que les hommes, l'adoption de mesures légales, qui contribueraient à limiter les naissances.

Nous devons voir là un des résultats du féminisme intense qui régit les Etats-Unis. Sans doute, les paysannes sont encore loin d'égaler dans ce domaine leurs sœurs des villes. Cependant, il faut bien constater que les idées d'émancipation ont fait d'immenses progrès ici ; le droit de vote a donné une conscience nouvelle à la femme, et elle semble se soucier de ses droits autant que de ses devoirs, et c'est exprimer la situation avec optimisme. Aussi voyons-nous dans les campagnes une volonté, de la part des femmes, de se donner autant de liberté qu'en ont leurs compagnes des grandes cités. Les maternités trop nombreuses les attachent au sol et leur enlèvent le temps qu'elles voudraient consacrer à d'autres objets.

Cette attitude est-elle véritablement une preuve du modernisme des fermiers américains ? Nous ne le croyons pas. Il ne faut pas oublier que Malthus, le premier à prêcher les doctrines de répression, était pasteur. C'est au nom de sa foi qu'il avançait ses théories, que l'on a du reste déformées par la suite. Nous trouvons l'esprit puritain une fois de plus à l'œuvre, même sur ce sujet. C'est bien *religieusement* que les fermières américaines envisagent la réglementation du problème. Si elles prévoient une action civile, c'est sous une inspiration morale, religieuse, qu'elles voudraient voir traiter la question. Ne proposent-elles pas, en effet, de donner cette éducation sexuelle d'un genre spécial « aux couples » que le mariage vient d'unir, et non aux individus ? Elles font cette concession de demander aux médecins et non aux ministres du Culte, les informations nécessaires.

En conclusion de notre examen, nous arrivons à un tableau de la mentalité campagnarde américaine, qui n'est guère réjouissant. Il semble bien que l'immobilisme des paysans européens est dépassé. L'esprit le plus conservateur, le plus étroit préside encore aux méditations rurales, et la méfiance inhérente aux gens de la terre est plus marquée ici qu'ailleurs. Les seuls éléments quelque peu libéraux que l'on trouve dans ces réponses sont voilés sous une terrible intransigeance, et la tendance à imposer une solution à des groupes entièrement différents s'étale complaisamment.

Enfin, cette enquête démontre, au grand regret des meilleurs esprits américains, qu'une « standardisation » effrénée des idées s'est emparée du vaste territoire agricole des Etats-Unis. On peut s'étonner que les moyens infinis dont dispose ici l'éducation, ne soient pas parvenus à transformer les couches profondes de la population rurale. Mais n'est-ce pas encore cet automne que l'on vient d'ouvrir, au centre même des Etats-Unis, une Université nouvelle, basée sur l'inspiration directe de la Bible, et dans laquelle nul professeur n'est admis qu'il n'ait signé une déclaration qui répudie l'évolution ? Cependant, au même moment, on inaugure à New-York une église dont le portail compte, parmi ses saints et ses apôtres, les statues d'Einstein et de Darwin...

Nous vivons ici en vérité dans un pays prodigieux, fait de contradictions violentes, de tentatives désespérées, d'efforts gigantesques ; il semble que les Etats-Unis gémissent encore des douleurs de l'enfantement, qui doit apporter au monde sa civilisation de demain.

JEAN-CHARLES CHESSEX,
Professeur à l'Université de Washington.
(Seattle)

POEMES

José Marti, poète et libérateur de Cuba, fut tué sur le champ de bataille en 1895, à l'âge de 42 ans, laissant un recueil de vers et dix volumes en prose : discours, théâtre, romans, études et critique. Nous donnons ici plusieurs de ses poèmes traduits en français par M. Armand Godoy.

*
* *

Je veux sortir de ce monde
Par la porte d'un beau jour,
Et qu'un arbre vert m'inonde
De son végétal amour.

Non, je ne veux pas l'obscure
Nuit pour mon dernier sommeil.
Je suis bon, j'ai l'âme pure.
Je mourrai face au soleil.

*
* *

Devant l'humble métairie,
Où gît le brave artilleur,
Le fils passe en éclaireur
Des bourreaux de sa patrie.

Le père qui, solitaire,
Dort, le drapeau pour linceul,
Se lève et, d'un coup, d'un seul!
Jette, mort, son fils par terre.

L'éclair luit, la foudre tombe
Fauchant l'orge et le maïs.
Le père emporte le fils
Et le couche dans sa tombe.

*
* *

Moi qui, rongé par les vers
De la tombe, vis toujours,
L'autre nuit j'ai découvert
Le remède de l'amour.

Quand, courbé sous sa misère,
L'homme veut quitter cet antre,
Il sort, fait le bien et rentre
Tout inondé de lumière.

*
* *

Voyant tes yeux trop cernés
Et ta broche trop mal mise,
J'imaginais ta nuit prise
Par les doux jeux condamnés.

Je t'en voulais d'une haine
Atroce, d'un courroux noir,
Tout écœuré de te voir
Si divine et si vilaine!

Et par le billet détruit
Et relu — quand? où? pourquoi? —
J'ai su qu'en songeant à moi,
Tu pleuras toute la nuit.

*
* *

Ce fut hier, au salon
Des peintres, ce fut hier
Que, percé par deux yeux clairs,
Mon cœur comprit Apollon.

Elle est assise par terre
Dans la toile. A son côté
L'époux dort, et, volontaire,
Se colle au sein un bébé.

Parmi quelques brins de paille
Un morceau de pain, un seul!
Le drap qui serre la taille
Est étroit comme un linceul.

Nulle viole, nulle aide,
Nulle rose sur le sol!
Qu'elle est loin, la maison tiède!
Qu'il est loin, le rossignol!

Telle est la femme aux yeux clairs
Et doux qui, dans le salon
Des nouveaux peintres, hier
Me fit comprendre Apollon.

MINUIT

Quelle honte! Les fleurs et les broussailles
Ont replongé dans l'âme du soleil;
La mer a fait surgir de ses entrailles
De nouveaux flots pour les bateaux vermeils.
Le mont sentit germer d'autres semences
Parmi ses pierres, au contact du jour.
La création sans cesse recommence
Dans chaque ventre. Frissonnants d'amour,
Les fauves, les insectes et les arbres
Suivent les doux roucoulements des nids,
Et jusqu'au cœur inerte et blanc des marbres
Tout vibre sous l'appel de l'Infini.
Moi seul, j'ai mis mes pauvres bras sans ailes
A repolir mon lit et ma vaisselle.

Je suis un être vil! et le sommeil
Avec raison méprise mes paupières.
Ivre d'un vin amer, je vais pareil
A ces damnés qui cherchent un repaire
Plus obscur et plus calme que la mort.
Mais le ciel me poursuit comme un remords.
Il sait que je suis lâche et qu'en moi-même
Sur chaque espoir je porte un anathème.

O soif d'amour, ô cœur ensorcelé
Par tout ce qui s'agite; par la feuille
Qui deviendra chenille; par le blé
Doré qui tremble, chante et se recueille
Pour frissonner encor; par les sanglots
De l'écume, du vent, des solitaires
Arbres — vieux arcs sans flèche, javelots
Sans cible, vieux forçats de l'âpre terre —;
Par les pieds nus de ces petits crieurs
Qui dans la boue et l'ombre et la misère
Font danser vers l'azur journaux et fleurs.

O cœur qui sous le masque de la chair
Ne vois ni l'or, ni l'ambre, ni la lèvre
Gloutonne : ô cœur qui portes comme un fer
Brûlant le pouls de l'éternelle fièvre,
Malgré toi, prisonnier de chaque atome,
Je fuis, honteux, le grand combat des hommes.

José Marti.
(Traduction d'Armand Godoy.)

DIEU EN FRANCE

Sous ce titre qui rappelle la curieuse locution de son pays « heureux comme Dieu en France », un écrivain allemand, M. Frédéric Sieburg vient de publier une étude sur le caractère français infiniment plus digne de notre attention que beaucoup de ces ouvrages allemands sur la guerre, dont nous commençons à être submergés. C'est, en effet, et cela se révèle au premier coup d'œil, l'œuvre d'un homme qui a longtemps vécu et qui vit sans doute encore parmi nous, qui ne s'en est point trouvé mal, et aussi d'un observateur pénétrant qui sait discerner et préciser les nuances indispensables dans une tâche aussi délicate. Profitons donc de l'occasion qui nous est offerte de nous regarder un instant dans ce curieux miroir.

M. Sieburg fait converger tout ce qu'il a observé de notre caractère vers un principe unique, vers ce qu'il appelle notre « idée nationale » et dont l'origine selon lui remonte à Jeanne d'Arc. La clé de l' « énigme française », il la trouve dans notre certitude absolue que l'homme peut résister aux lois de la nature et opposer sa volonté réfléchie à leur aveugle action. « La nature crée des forces mais l'homme « les ordonne, les groupe, les utilise : il leur « impose ses propres valeurs. » Ce pouvoir de la raison est constant, éternel ; il se confond avec l'idée même de la civilisation. Il s'oppose à tout ce qui est anormal, au génie même quand au lieu de lui apparaître comme son expression supérieure, il surgit soudainement avec la figure d'une exception révolutionnaire. Ce principe enfin a une valeur universelle — la raison étant partout identique — et fournit aux Français un étalon pour mesurer la valeur intellectuelle et morale des autres peuples. Toute l'histoire de France n'en est que l'éclatante illustration et la dernière guerre elle-même « la guerre du Droit » a dressé l'ordre dans la raison contre l'indiscipline intellectuelle « Jeanne d'Arc contre Luther ».

Le Français, dit-on, n'aime pas la nature. M. Sieburg ne conteste point cette affirmation, mais il observe en même temps que le Français est le plus naturel de tous les peuples civilisés. N'a-t-il point en effet trouvé depuis longtemps la loi qui lui est propre ? Et « la vie du Français présente la même unité que sa nation. » Ne pas aimer la nature, c'est pour lui ne point laisser au milieu d'elle se dissoudre sa personnalité. Il ignore la contemplation extatique de l'Asie ou ce qu'engendrent les brumes de l'Edda. Il reste lui-même et avec une telle horreur de ce qui pourrait le submerger, que même pour l'éducation de ses enfants, il préfère s'appuyer sur la raison. En aucun cas, « il ne veut faire de la nature son destin ». Est-ce à dire qu'il ne la comprenne pas ? « Toute la peinture française moderne, de Courbet à Ségonzac, indique une telle pénétration de la nature que l'on peut dire que le monde visible est devenu par elle plus beau et plus profond. Mais si l'on met à part quelque cas isolés comme celui de van Gogh, l'esprit humain sert ici non pas le destin, mais la vie. Devant les *Nymphes* de Corot, ou *le Déjeuner en plein air* de Manet, l'on s'effraie de sa propre cécité. »

La raison française « humanise » la nature. Elle en saisit d'abord le côté utile, ordonné (c'est elle qui a créé le jardin), l'harmonie discrète, le caractère architectural, la manière dont la nature se dessine autour des fermes et des manoirs, dont elle s'accorde avec leur air habituel de vétusté. Le paysage français, raisonné, souriant, habilement nuancé et ennobli par la tradition, est à l'image de l'esprit français. Aussi ne saurait-on s'étonner si la plupart de nos compatriotes, même à notre époque de trépidation, n'éprouvent point cette « Wanderlust », cette frénésie d'aller ailleurs qui est dans le sang des Anglo-Saxons et des Germains. Pourquoi chercheraient-ils dans d'autres pays des satisfactions qu'ils ne sauraient trouver plus complètes et mieux accordées à leur esprit ? L'auteur allemand est bien près de leur donner raison : « Celui qui voit le bonheur de l'homme dans une harmonieuse réalisation de lui-même, celui qui juge parfait le peuple qui peut exprimer totalement son sens de la vie dans la chair, dans la pierre ou dans la parole, celui enfin qui ne peut vivre sans les œuvres de l'esprit, celui-là aimera la France et lui criera comme dans *Faust* : « Tu es si belle, reste donc ! »

Paris n'est point la France, mais il en offre le résumé et la plus vive expression. Car Paris est plus qu'une ville : c'est une personne et qui nous laisse une impression unique. Elle a sa couleur, son rythme, sa profonde et insaisissable originalité. En même temps, c'est une merveilleuse réunion des quartiers et des vies les plus diverses : Ville immense sans doute « ville mondiale », mais si différente de New-

York ou de Berlin, de la grande cité moderne. Elle n'en a ni la monotonie tumultueuse, ni le fonctionnement automatique, ni l'aspect de voracité, de faim perpétuelle, de convoitise fiévreuse et d'obscur désespoir. Elle reste une province, la première des provinces françaises et l'artisan parisien qui sait préserver son individualité jusque dans le métro ne diffère pas tellement au fond, du bourgeois de la petite ville. Tous les deux, même dans le travail, songent au loisir où ils peuvent redevenir eux-mêmes : tous les deux ont la même conception de l'argent qu'ils envisagent comme but, mais non comme moyen, de l'argent qui ne crée pas, mais qui protège et qui donne un profit régulier. Voici, selon l'auteur, comment se décompose la population d'une petite ville : « 30 o/o de rentiers, 20 o/o de ruraux, 30 o/o de marchands, 20 o/o d'ouvriers. Le bourgeois se tient le matin devant la porte, regarde d'où vient le vent, visite le champ ou la vigne s'ils ne sont pas affermés, lit tous les jours deux journaux, un local, l'autre de Paris, se demande depuis cinq ans s'il doit échanger ses papiers d'Etat contre des actions industrielles et pour arriver à une décision achète parfois un troisième journal, financier celui-là, et qui sera cause de tout, si en fin de compte l'affaire tourne mal. »

Pour finir, M. Sieburg se pose une série de questions. Le Français a-t-il du « tact » ? Oui, sans doute, car il trouve tout de suite et d'instinct le ton qu'il doit prendre dans ses relations avec les autres. Mais il ne s'est point aperçu que s'il obtient à peu près tout ce qu'il désire dans les réunions internationales, c'est en maugréant toujours, c'est par les moyens d'un « enfant gâté ». Il excelle à faire durer pour rien une discussion dont il écarte tout ce qui est élémentaire, primitif, passionné. « Il n'effleurera jamais la blessure de l'adversaire mais il ne lui viendra pas à l'idée de vouloir la guérir. »

Le Français est-il vraiment, comme il le croit, le peuple le plus poli du monde ? Il a, quand il le veut, des manières charmantes, il sait écrire une gentille lettre et tourner un compliment à une dame. Mais il n'est vraiment aimable et poli que lorsqu'il ne se sent point menacé dans son esprit égalitaire. C'est dire qu'il réserve ses prévenances plutôt à celui qui est au-dessous qu'à celui qui est au-dessus de lui. Voyez le peu de courtoisie des garçons de café, des chauffeurs de taxi, de beaucoup de vendeurs et de vendeuses, celles-ci particulièrement, quand elles ont affaire avec une clientèle féminine. Vis-à-vis de l'étranger le Français est courtois, mais il ne cesse point de le considérer comme quelqu'un qui a le grand honneur d'être en France où il reçoit plus qu'il ne donne.

Enfin, que doit-on croire de la supériorité du « goût français » ? Ici notre Allemand, un peu gêné, prend des détours. N'est-il pas exagéré, demande-t-il, de vouloir faire du goût la mesure de toutes les œuvres, même les plus grandes, des fresques de la Chapelle Sixtine, ou de la Neuvième Symphonie ? Le goût français, de plus en plus étriqué, a conduit à cette imitation lamentable des anciens styles qui se retrouve dans tant de mobiliers français. Il ne s'est conservé vraiment que dans la langue.

Personne ne manie sa langue avec plus de dextérité et de précision que le Français. C'est que sa langue, elle aussi, est un produit de la raison. « Il ne l'utilise pas comme un don de la nature, mais comme une arme contre elle Il ne s'en sert point pour se manifester mais pour causer et convaincre. » Dans cette « langue finie », achevée, le mot, certains mots, jouent un grand rôle politique et social. Et cela s'applique également à la littérature qui, comme la langue, est un produit de la société La littérature française offre un ensemble unique et, l'on peut dire, supérieur à toutes les autres littératures par la richesse psychologique, la clarté et la perfection de la forme. Mais n'y cherchez pas autant qu'ailleurs ces œuvres imparfaites peut-être mais qui montent vers le ciel comme un effort désespéré et sublime de l'esprit humain. La littérature française tend vers une moyenne ! aussi s'insère-t-elle aisément dans la vie publique du pays où elle jouit d'une influence que ne possèdera jamais le poète allemand isolé, forcément rebelle à ses entours et en proie à une langue qui, elle, n'est jamais achevée, « fertig », et lui ouvre d'infinies possibilités.

C'est ainsi que se dessinent chez l'auteur les grands traits de notre caractère national. Ce qui frappe tout de suite, ce qui frapperait encore davantage, si au lieu d'une large esquisse nous avions donné tous les détails du tableau, c'est l'espèce de fixité, de raideur, d'immobilité intellectuelle que M. Sieburg attribue à notre nation. Il lui concède tous les avantages, hormis le mouvement : « Reste encore, ô France ! » Dans cette adjuration empruntée au *Faust*, n'y a-t-il pas comme une secrète commisération pour un pays qui semble vivre sur ses richesses passées et incapable de s'adapter à l'Europe nouvelle ?

On l'aime, mais avec cette tendresse un peu distante que l'on montre pour les choses en train de mourir. « Si la France disparaissait, le monde perdrait infiniment en sourires, en chaleur, en vie intérieure. La France reste le pont qui nous conduit dans les domaines où règnent le goût simple de la vie, le noble repos, la mesure et la joie. » Est-il donc si sûr, cet Allemand que la France reste indifférente aux grands problèmes qui tourmentent le monde et ne se laisse-t-il pas prendre à une apparente inertie des choses, à la surface tranquille de notre vie provinciale, à un scepticisme de conversation qui n'empêche ni d'innover, ni de faire preuve, s'il le faut, d'une féconde énergie ? Où son analyse se montre singulièrement insuffisante, c'est quand il étudie notre vie politique : il n'en perçoit que certains côtés extérieurs et contradictoires ! L'opposition à l'Etat, par exemple, avec le désir secret d'en obtenir des faveurs. Et lorsqu'il essaie d'enfermer notre littérature dans une formule rigide, ne se trouve-t-il pas décontenancé devant un Pascal ou un Baudelaire ? Mais à quoi bon reprendre par le détail un jugement dont le sens général est si clair ? M. Sieburg, tout en admettant notre solide équilibre, nous reproche de ne pas éprouver cette inquiétude perpétuelle de ses compatriotes, ce désir de ne pas « être » mais de « devenir », dans lequel il voit toute grandeur et la plus haute promesse pour l'avenir. Il arrive toujours un moment où, après avoir pénétré aussi avant que possible dans l'âme étrangère, on rencontre une dernière enveloppe, imperméable celle-là. En écrivant sur la France, M. Sieburg nous fait toucher ce qu'il y a pour nous d'inconcevable dans l'âme germanique.

MARIUS PAUZE.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA FRANCE ACCUSÉE

En politique, il faut se garder du romanesque et ne pas croire trop facilement aux histoires de brigands et de conspirateurs masqués. Cependant, pour peu qu'on voyage en ce moment en Europe et qu'on suive de près la presse étrangère, on constate qu'une véritable campagne contre la France a été organisée avec une savante perfidie et que dans plusieurs pays que nous pouvions croire favorables, elle a plus ou moins retourné l'opinion contre nous. Comme M. Franklin-Bouillon l'a constaté à la Chambre dans un discours qui a eu d'autant plus de retentissement qu'il était plus modéré, la France depuis dix ans a fait à la cause de la paix des sacrifices innombrables et incessants. Ce Traité de Versailles qu'en 1919 M. Franklin-Bouillon comme M. Marin trouvait insuffisant, a subi toutes sortes d'atténuations. Les clauses pénales, auxquelles M. Lloyd George et l'opinion anglaise attachaient tant de prix, ont été abandonnées les premières ; aucun « coupable de guerre » n'a été ni réclamé, ni poursuivi. Les réparations ont été si bien réduites par le plan Dawes puis par le plan Young, qu'elles ne feront plus guère que compenser nos dettes envers l'Amérique. De tout l'immense édifice du traité il ne reste plus que ces clauses territoriales contre lesquelles s'insurgent l'Allemagne tout entière et derrière l'Allemagne, la Hongrie, la Bulgarie et enfin, par une imprudence qui ne s'explique guère que par un accès de nervosité, l'Italie. Et cependant la France est en quelque sorte mise en accusation, c'est à elle, à son « impérialisme », à son « désir d'hégémonie » que l'on attribue l'angoisse qui pèse sur le monde. C'est tout juste si à Genève, à la conférence du désarmement, on ne lui a pas imputé l'échec de toutes les tentatives pacifistes qui ont été faites jusqu'ici.

De subtiles campagnes de presse et de discours sont arrivées à répandre en Allemagne, en Angleterre, en Italie, et même dans les pays scandinaves, la conviction que la France est la plus forte puissance militaire du monde, que l'or qui s'accumule dans les caves de la Banque de France n'est qu'un trésor de guerre et que ce pays qui, depuis tant d'années, ne rêve que de déclarer la paix au monde, comme disait Michelet, est repris tout entier par les ambitions guerrières que les manuels d'histoire attribuent à Napoléon et à Louis XIV.

D'où vient cette campagne ? Au fond cette compagne a la même origine que celle qui poursuit la révision des traités ou plus exactement la révision du statut territorial de l'Europe. Dans l'esprit d'un Traité de Versailles et du *covenant* qui est à la base de la Société des Nations, c'est une institution qui devait être la gardienne des traités, et c'est en grande partie parce qu'elle n'a pas su remplir ce rôle que

l'Europe est en ce moment dans un complet désarroi. L'Allemagne évidemment devait un jour prendre sa place dans la société des nations mais son admission impliquait une adhésion sans réserve aux traités.

En entrant dans la Société des Nations, le Reich en acceptait les statuts et, par conséquent, l'intégrité des frontières de tous les Etats qui en faisaient partie. Il déclare, il est vrai, qu'il ne recourra pas à la violence pour obtenir les rectifications dê frontières qu'il réclame, mais puisque les peuples menacés déclarent que jamais ils ne cèderont de bon gré les territoires qu'il revendique, on se demande comment il les obtiendrait autrement que par des procédés belliqueux.

Au fond, d'ailleurs, le pacte de Locarno, si peu explicite qu'il ait été sur la question des frontières de l'Est, comporte également une reconnaissance du statut territorial actuel. N'est-il pas temps de le rappeler ?

Et pourtant, il s'est trouvé même en France des gens pour pratiquer la politique du moindre effort au point d'admettre que pour contenter l'Allemagne on puisse toucher au couloir polonais. « Les Polonais et leur couloir sont un obstacle au rapprochement franco-allemand : tant pis pour le couloir. Quant aux Polonais, on aime autant ne pas y penser. » Seulement, ils se rappellent et ils se rappelleront toujours davantage à notre souvenir. Ce vieux peuple que la victoire des alliés a fait sortir du tombeau n'est nullement disposé à y rentrer. Or, toutes les puissances qui ont signé les traités de 1919 sont garantes de ses frontières comme des frontières de tous les pays qui ont été constitués ou agrandis conformément aux quatorze points du président Wilson. Malheureusement toutes les puissances l'ont oublié ou ont paru l'oublier ; la Société des Nations, se sentant encore mal assurée, a évité soigneusement de toucher à ce problème délicat, et la France seule s'est trouvée la gardienne d'un état de choses dont elle n'était pas la seule ni même la principale bénéficiaire. La Société des Nations manquant à son rôle sur ce point, l'Angleterre, après l'Amérique, se désintéressant de la politique continentale, l'Italie pratiquant le *sacro egoismo* avec un cynisme bien traditionnel, les nations nouvelles nées de la victoire commune se sont tournées vers la France de sorte que c'est notre armée qui, par sa seule existence, remplit le rôle de la gendarmerie internationale, que l'on a refusé à la Société des Nations.

Telle est, au fond, l'origine de la colère qui gronde contre elle chez tous les mécontents.... Aucun n'est en situation de faire la guerre à lui tout seul, mais tous pensent confusément que si la guerre éclatait sans qu'on pût leur en imputer la responsabilité, ils pourraient en tirer parti. En 1879, causant avec M. de Saint-Vallier, ambassadeur de France, Bismarck lui disait : « La politique de l'Italie, c'est celle du malade qui souffre dans son lit et veut occuper celui du voisin pour voir s'il n'y trouvera pas le soulagement de ses maux ; c'est un besoin d'intrigues, d'agitations que rien ne peut satisfaire, car il faudrait pour de nouvelles annexions un voisin de bonne volonté qui consentît à infliger à l'Italie une de ces déroutes complètes auxquelles elle a dû chacun de ses agrandissements successifs. » Les derniers discours de M. Mussolini, son adhésion à un projet de révision des traités qui lèserait des pays dont l'Italie, conjointement avec les autres signataires de la paix de Versailles, de celle de Trianon et de celle de Saint-Germain, ne font-ils pas penser que Bismarck n'avait pas tout à fait tort et que l'Italie d'aujourd'hui ressemble à celle de 1879 ?

Et l'Allemagne réclamant la suppression du couloir, une nouvelle révision, un nouvel adoucissement du plan Young, n'entretient-elle pas une agitation qui, en fin de compte, ne peut profiter qu'à la Russie soviétique ?

Il apparaît donc de plus en plus nettement que la France est le principal élément de stabilité qu'il y ait en Europe. C'est ce que sentent très bien du reste les puissances menacées par le bouleversement que l'on médite : Pologne, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Roumanie. Tous ces pays, n'ayant pas encore la forte structure des Etats occidentaux, ont été gravement touchés par la crise économique, mais ils sont pleins de ressources, de richesses naturelles et pleins d'hommes. Ils ont le même intérêt que la France au *statu quo*. C'est pourquoi ils en sont les alliés naturels, et non pas ses clients, comme on dit en Allemagne. L'Europe, telle qu'elle est, ne peut pas ne pas tenir compte de leur existence et de leur légitime ambition. Laisser toucher à la frontière polonaise, c'est menacer du même coup les frontières tchécoslovaques, yougoslaves et roumaines. Malgré ceux qu'égare l'esprit de parti ou le mysticisme pacifiste, la France l'a compris. Selon le mot si juste de M. Franklin-Bouillon, elle sait d'instinct que la frontière du Rhin peut parfaitement se défendre sur la Vistule. C'est pour-

quoi ceux qui ont intérêt au désordre l'accusent avec tant d'astuce et de mauvaise foi d'être militariste et impérialiste. L'armée de la France ne peut servir à des conquêtes puisque la France depuis longtemps n'a que faire de conquête ; elle est achevée. L'armée de la France est la garante de la paix.

L. Dumont-Wilden.

LE THÉATRE

DE L'ANCIEN SACHA GUITRY AU NOUVEAU JULES ROMAINS

M. Sacha Guitry vient de faire reprendre au théâtre de la Madeleine sa pièce intitulée *Jalousie ;* j'ai admiré cette œuvre avec mélancolie. Comment, en effet, reconnaître dans cet ancien Sacha Guitry celui qui, depuis...?

M. Sacha Guitry est probablement l'écrivain qui a cumulé le plus de dons parmi les écrivains de sa génération ; il était également né pour éblouir comme auteur dramatique et comme comédien ; il possédait, à un rare degré, la science du théâtre, soit pour composer une scène, soit pour détacher un mot, et il est certain, par exemple, que dans une pièce comme celle du théâtre de la Madeleine, l'harmonie entre la conception de l'auteur et l'exécution du comédien constituent un enchantement. De plus, Sacha Guitry apportait dans sa jeunesse une intuition psychologique des plus rares : il exprimait, en effet, des nuances de sensibilité ; il ne pénétrait pas en profondeur, pourrait-on dire, mais il se développait en surface lumineuse, en facettes étincelantes ; il apportait moins la vérité que la vie, en ce sens que la vérité suppose une connaissance abstraite, et la vie simplement du mouvement. Toutes ces qualités ont également rayonné dans sa première jeunesse : que de promesses qui n'ont guère été tenues !...

Psychologue délié et non profond, Sacha Guitry n'a pas entrepris de nous découvrir dans la peinture de la jalousie des traits originaux. Il n'a pas cherché à discriminer, notamment, ce qui, dans cette passion cruelle, vient du caractère du sujet ou de la conduite de l'objet. Il est seulement parti de cette observation que la peur est mauvaise conseillère et que l'on se jette sur un obstacle dès qu'on le redoute. La crainte d'une disgrâce la provoque fatalement et il y a des femmes qui ne peuvent être soupçonnées sans avoir aussitôt envie de justifier le soupçon. Voici donc le personnage principal de Sacha Guitry, c'est-à-dire Sacha lui-même, qui vient de commettre à l'égard de sa femme une injustifiable peccadille. Il rentre en retard chez lui, très troublé par ce retard, et sa femme est plus en retard que lui... Elle est plus troublée encore... En faut-il davantage ?... Dès lors, toutes les preuves d'un mensonge et d'un secret ne vont cesser de se multiplier et, avec elles, les gaffes du jaloux. Sa femme intriguait pour le faire décorer (le motif a vieilli...). Comment, au cours de cette intrigue avec le jeune et brillant neveu d'un homme influent, ne succomberait-elle pas, au moins une fois, à la tentation de donner raison à son mari?... C'est à partir de ce moment, d'ailleurs, qu'elle sera le mieux en état de lui rendre la paix.

*
* *

Dans le théâtre contemporain, il n'y a pas de place plus considérable que celle de Jules Romains ; il a le privilège, si j'ose dire, du prestige intellectuel. On connaît sa culture philosophique, ses doctrines unanimistes, ses aptitudes égales de penseur, de poète, de romancier, d'auteur dramatique, de cinéaste. Sa faculté première, pourtant, semble bien être celle de comprendre, avec une précision de savant, tous les problèmes que posent l'art et la technique. Il vient de donner au théâtre Pigalle une nouvelle et éclatante preuve de cette maîtrise.

Sous le titre de *Donogoo Tonka,* Jules Romains avait écrit un conte pour écran qui nous révèle les « miracles de la science »... M. Le Trouhadec, professeur de géographie au Collège de France et candidat à l'Institut, a eu la malchance de mentionner au tome IV de son principal ouvrage, comme centre d'une importante région minière au Brésil, la ville de Donogoo Tonka, laquelle n'existe pas. Par bonheur, Lamendin, candidat au suicide, s'est trouvé, par les bienfaits du professeur Miguel Rufisque, directeur de l'Institut de Psychologie biométrique, mis en rapport avec l'infortuné profes-

seur de géographie et finalement obligé, pour assurer l'élection de celui-ci à l'Institut, de fonder lui-même la ville imaginaire. Le piquant de l'aventure, c'est que Lamendin n'avait d'abord entrepris que de constituer une société financière, laquelle, comme tant d'autres, n'avait qu'une base fictive et que la ville est née spontanément du seul retentissement de l'affaire. L'erreur de l'illustre savant n'avait été qu'une anticipation un peu hardie et pour laquelle il mérite bien d'avoir sa statue dans la belle cité née de sa méprise. Cette satire, comme on voit, présentait deux caractères bien frappants : elle était philosophique, puisqu'elle nous donnait en spectacle le mouvement même des illusions humaines et elle était « mondiale », puisqu'il ne s'agissait pas d'analyser les sentiments individuels de personnages déterminés, mais de suivre, sous toutes les latitudes, la marche d'un rêve. Ajoutons que, conçue comme un film, cette fantaisie pouvait aussi bien servir à l'utilisation d'une machine perfectionnée de spectacle.

La machine s'est rencontrée rue Pigalle, mais c'était une si belle machine qu'il en avait été, jusqu'ici, comme des jouets trop perfectionnés dont les enfants commencent par avoir peur : on ne savait pas la manière de s'en servir... C'est alors qu'est intervenue la souveraine intelligence de Jules Romains, puisque l'intelligence n'est que la faculté de résoudre toutes les difficultés proposées par la vie. S'il n'avait pas eu écrit son conte déjà, il l'aurait trouvé instantanément... Mais l'œuvre existait déjà, bien avant la machine... Ne nous étonnons donc pas d'une réussite aussi parfaite puisque, par une sorte d'harmonie préétablie. Jules Romains était depuis longtemps destiné à résoudre le problème technique posé dans le théâtre d'aujourd'hui par la machinerie et à le résoudre dans un sens et avec une mesure qui permettent à ce théâtre de devenir réellement « spectaculaire » sans se confondre cependant avec le cinéma.

GASTON RAGEOT.

VARIETES :

LE VRAI DON JUAN

Voici un livre de l'auteur de *La vraie figure de Bonaparte en Corse* qui a, à un plus haut degré encore peut-être, le mérite, déjà éminent dans l'autre, de renouveler complètement l'intérêt d'un sujet en lui-même passionnant.

Avec *Don Juan — La Légende et l'Histoire*, — M. Lorenzi de Bradi, replace cette fois dans la réalité de l'histoire une figure qui est, en grande partie, l'œuvre de l'imagination populaire et à laquelle, postérieurement et d'après celle-ci, le génie des dramaturges et des lyriques confèrera, dans des intentions qui varieront, sa valeur d'impérissable symbole. Figure complexe et, historiquement, double. Car, le Don Juan de la légende eut deux prototypes réels. Le premier, qui vécut à l'époque de Pierre-le-Cruel et mena comme son affreux maître une vie effrayante de stupre et de sang, fut Don Juan Tenorio, et Tirso de Molina le mit à la scène génialement dans sa tragédie : *Le Trompeur de Séville et le Convié de pierre*, dont Molière emprunta d'une version italienne son *Don Juan ou le Festin de Pierre* et le célèbre dénouement de la statue du Commandeur. Le second, qui n'a de commun avec le précédent que d'être né comme lui un peu moins de trois siècles plus tard à Séville, fut Don Miguel Magnara Vincentelo di Leca, riche seigneur débauché et spadassin de qui la famille était originaire de la Corse. Son personnage a grandement contribué à la formation de la légende dont la poésie la plus haute s'est finalement emparée.

C'est la vie extraordinaire de cet Espagnol, aux veines duquel coulait un sang corse, que M. Lorenzi de Bradi nous contera dans la seconde partie de son livre, qui en est, à vrai dire, la pièce capitale : *Le vrai Don Juan*. La première s'intitule : *Principales incarnations de Don Juan à travers les Ages*. C'est que, dans la pensée de l'auteur, il existe un lien de fait de l'imaginaire au réel, du mythe à l'histoire.

Et tel est le sens profond de son livre. Il fallait, pourrait-on dire, qu'un Miguel Magnara eût vécu sur cette terre, en Espagne ou ailleurs, pour accomplir pleinement, et on verra de quelle autre manière que la brute médiévale contemporaine de Pierre-le-Cruel et que tant d'autres

avant et après lui : un des types en lesquels l'humanité de tous les temps se plût à se surhumaniser dans le bien ou dans le mal. Avec Miguel Magnara, un homme de chair et d'os lui présentera d'elle-même une image surnaturalisée doublement; par la satanisation, d'abord, et puis par la sanctification, et dont l'ampleur dépassera en merveilleux les plus grands rêves de la création poétique même.

Dans un chapitre qui sert d'avant-propos, *L'Homme fauve,* M. Lorenzi de Bradi prend position. Je lui dirai que je n'aime pas beaucoup ce qualificatif romantique de fauve qui ne convient qu'à la bête. Pourquoi pas tout simplement l'Homme primitif, celui qui obéit surtout à ses instincts et, pour les assouvir, a ingénument recours à la violence qui brise les obstacles ou à la ruse qui les tourne? Nous savons assez qu'il se survit jusque dans nos cités, où nous le coudoyons. Mais je ne chercherai pas une querelle de mots à l'auteur. Fauve, soit. Une « vertu », au sens latin, le distingue. Il la tient de son bras musculeux, de sa figure terrible ou de sa fertile astuce. Il y ajoutera plus tard un charme, un sortilège, pour mieux dire : ses paroles dorées, chaîne magique. La femme qu'il a désirée est dédaigneuse de tous autres. Il la fascine. Instinctivement et à la lettre, elle l'adore. Il lui représente et il signifie pour le chétif troupeau de tous les autres mâles, à qui il inspire un religieux effroi, le génie de l'espèce triomphante en lui. Il participe à un degré suréminent de la force cosmique d'où procède ce qui naît et meurt sous le ciel.

Ainsi l'original de Don Juan remonte au commencement des âges. Et qu'il doive revivre virtuellement au cœur de tous les hommes, dans le rêve qu'ils font tous d'exercer sur la femme un attrait vainqueur, c'est ce que l'expérience confirme. Quel jeune homme n'a point souhaité, dans sa vingtième année, le sort de ceux à qui ne résistent pas les femmes? Mais d'amour chez la femme, sans admiration il n'en existe pas. On ne devra pas, en effet, confondre amour avec tendresse. La proposition serait, dira-t-on, au moins aussi vraie de l'homme, qui n'aime point non plus sans admirer. Mais non, toute supériorité reconnue d'elle peut provoquer l'admiration de la femme, à condition qu'elle réponde à son idéal personnel. L'homme, au contraire, ce n'est pas une supériorité de la femme, c'est son charme physique qui l'attire, l'aimante, sous réserve, bien entendu, de correctifs qu'il n'est pas besoin de spécifier, si l'on s'en tient au fond permament de la nature primitive. Originellement, donc, de certains hommes furent déifiés à la fois par l'idolâtrie de la femme et par la crainte superstitieuse des autres hommes. On conçoit qu'ils s'affirmaient à eux-mêmes leur qualité surhumaine, à la faveur de cette double latrie. De tels hommes, nécessairement, ne connaissent pas de lois. Elles découlent d'un idéal religieux ou moral, et l' « idéal » est une billevesée pour Don Juan », nous dit M. Lorenzi de Bradi. Ou elles sont des conventions au-dessus desquelles il leur appartient de se mettre.

M. Lorenzi de Bradi a noté encore avec beaucoup de sagacité que l'homme du type Don Juan, tel qu'il l'a défini, s'enivre de sa puissance et l'exerce pour l'exercer. Il ne regarde plus au prix de la proie ; tout gibier lui convient. Pourvu qu'il se prouve à lui-même sa virtuosité, la laide vaut la belle, la vieille vaut la jeune. Inutile de dire que s'il faut tuer des gêneurs, il les expédie avec facilité. C'est un ragoût de surcroît.

Où l'auteur ne laisse pas d'étonner, c'est quand il assure que le Don Juan, force de la nature, que sa plume ardente a décrit, est non pas un monstre, mais bien l'homme vrai. Rousseau approuverait peut-être, mais que dirait Voltaire? Je pense qu'il ne faut voir là que la boutade un peu forte d'un esprit généreux, exaspéré par l'hypocrisie civilisée. J'avoue ne point si fort m'insurger contre l' « hommage », que le civilisé hypocrite rend à une conception de l'humanité qui n'est plus celle de la brute aux « joyeuses libertés ». Veut-on de celle-ci exalter la fière franchise? Mais c'est ne point prendre garde que, ou bien elle ignore la laideur animale de ses ébats, ou bien elle juge que son bâton de gorille, comme plus tard sa rapière, la dispense de dissimuler. Faudra-t-il croire, enfin, que l'inconscience soit par elle-même un état béatifique?

La série des courts chapitres qui suivent et ont pour titres : *Don Zeus, Don Prométhée,* qui n'est pas le Prométhée d'Eschyle ; *Don Alexandre ; Don Jules César ; Don Néron,* répond au dessein de l'auteur, déjà signalé, de montrer comme principe essentiel de la mythologie populaire, soit qu'elle humanise des dieux, soit qu'elle divinise des hommes, l'instinctive glorification du mâle. Quant au sixième et dernier chapitre de cette série : *La Résurrection de Don Lazare,* on sera moins choqué de voir le miraculé de l'Ecriture fourvoyé en si compromettante compagnie quand on aura pris connaissance du *Saint Don Juan,* par lequel se clôt le livre.

Je ne pourrais même effleurer les incarnations diverses de Don Juan à travers les diverses lit-

tératures. Ce n'est pourtant pas la partie la moins attachante de l'ouvrage. Mais, je l'ai dit, le morceau de résistance en est surtout la vie extraordinaire, la vie merveilleuse de Don Miguel Magnara. Après avoir établi l'origine corse du personnage, M. Lorenzi de Bradi en reconstitue l'existence tout entière d'après les éléments de la tradition, « qui est souvent la plus véridique et la plus loyale des histoires », des témoignages écrits et les procès-verbaux en vue de sa béatification. Je ne sache pas de roman plus captivant, à commencer par le mystérieux phénomène psychologique qui décida du donjuanisme de Don Miguel. C'est un cas unique. Il avait assisté à une représentation du *Trompeur de Séville*. Elle fit sur lui une impression si vive qu'il se jura d'être désormais un autre don Juan Tenorio et le fut effectivement. Le fantôme de théâtre, à proprement parler, le posséda. Même libertinage, même mépris de la vie humaine, même impiété. Il pourra dire de lui-même, et je cite ici un admirable passage de ce beau livre : « Je porte un habit aux mille couleurs qui changent de nuances selon la brise ou le soleil, tel est mon esprit. L'amante est un hochet que je brise selon mon caprice. Je ne trouve dans mes amours ni douleurs ni déceptions, mais uniquement le plaisir que je désire. Je suis l'Exécuteur ». Ecrire de ce style, c'est se classer.

A cet homme, sa sœur, ou plutôt sa demi-sœur, apprenant de lui qu'il est son frère, prêt à l'inceste, criera rugissante : « Mon frère ! Misérable ! Quel monstre es-tu ? » Un monstre, en effet. Il va le lui faire voir, incontinent, quand Anfriano, son parent et son hôte, survenant, lestement il le tuera.

Comment du monstre la grâce fit un saint que l'Eglise a songé à mettre sur les autels, la fin de l'histoire nous l'apprend. Ce fut une sorte de miraculeuse résurrection spirituelle, telle que l'hagiographie en rapporte en grand nombre et dont le symbole consolant et fortifiant avait été la résurrection physique de Lazare, de « don Lazare », grand pécheur du péché de volupté, lui aussi, avant d'être devenu l'ami du Christ.

M. Lorenzi de Bradi est depuis longtemps un écrivain qui compte. Son *Don Juan* achève de le placer à son rang, entre les premiers.

EUGÈNE HOLLANDE.

LES BEAUX-ARTS

EXPOSITION DAHLSKOG.

Un artiste suédois, M. Dahlskog (1), qui jouit dans son pays d'une grande réputation, expose dans cette galerie un ensemble de peintures, d'aquarelles et de marqueteries qui mérite d'être visité.

Des paysages très différents, les uns se rapportant à la Suède, d'autres à l'Afrique, sont traités avec des moyens très variés et manifestent de grands mérites remarquables de composition et de couleur En particulier, certaines vues de Stockholm, des quais et des boulevards sous la neige, évoquent par leur facture synthétique, leurs qualités d'enveloppe et d'atmosphère, l'art ancien de Marquet.

Des aquarelles largement traitées et de curieuses marqueteries, composées et chatoyantes comme de véritables tableaux grâce à un assemblage savant de ronces ou de loupes d'essences diverses, complètent cette belle exposition.

H. CHASSINAT-GIGOT.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Allemagne.

La Société des Nations ? Une parlotte, au dire de « Reinoldus » dans le fascicule d'octobre de la *Deutsche Rundschau* : « *Eine kostspielige Theaterschule* » : quelque chose comme « une école de déclamation dont l'entretien coûte très cher ».

Non, après la dernière réunion des délégués des peuples sur les bords du Léman, plus de doute possible à ce sujet... et que les gens raisonnables en prennent décidément leur parti.

« Il suffit, poursuit le chroniqueur, il suffit à l'heure qu'il est de consulter le baromètre pour constater que la tempête se lève derechef sur le continent européen ». Et ce « Reinoldus » de triompher. Car, en Allemagne, tous les bons esprits — lesquels savaient dès longtemps à quoi s'en tenir — ne se sont-ils pas efforcés de mettre l'univers en garde ? En vain, hélas ! En vain, quelque zèle et quelque persévérance qu'ils aient apportés dans leurs avertissements : par delà les frontières du Reich, personne n'a voulu les en croire.

« On se refusait à rien voir et à rien entendre. Aujourd'hui, les élections du 14 septembre ont ouvert les yeux de tous, voire de ceux qui estimaient manifestement plus commode de s'aveugler. Le résultat de notre dernière consultation nationale a produit à Genève le même effet que

(1) Galerie Barreiro, 30, rue de Seine.

sur le Congrès de Vienne la nouvelle du retour de Napoléon... Une affreuse angoisse a tout à coup glacé sur les lèvres de tant de malheureux dirigeants le facile sourire auquel ils nous avaient habitués et, devant le geste du peuple allemand se levant en masse pour crier sa souffrance, c'est à présent au-dessus du beau lac comme le sombre nuage projeté par quelque brutale explosion.

« Et maintenant ?... Ma foi, le sort de l'Europe est lié à celui de l'Allemagne... Que si l'on ne comprend pas le cas de l'Allemagne et si l'on ne vient pas à son secours, c'en est fait pour une longue période de toute civilisation en Occident... »

Italie.

M. Benigno Crespi constate dans la *Critica Fascista* que sous le ciel de son pays la jeunesse instruite elle-même est désormais trop nombreuse qui aspire à gagner son pain sans quitter la mère patrie. Dans le commerce surtout et dans l'industrie, on ne saurait vraiment plus trouver ici, fût-on du reste dix fois diplômé, qu'un salaire dérisoire et qui est pour rendre parfaitement enviables les compétences et le sort d'un chauffeur ou d'un simple concierge, par exemple. Aussi bien, tant de « candidats aux affaires » n'ont-ils la plupart du temps que des conceptions et des visées ridiculement mesquines.

Il n'est d'école sérieuse que celle de la vie et de ses dures réalités... A notre époque, il faut, pour être « un homme », voyager, se risquer, lutter. Partout, en Europe, les frontières sont aujourd'hui trop resserrées... mais il y a le marché du monde, ses besoins et ses immenses possibilités.

Que ceux, dans les rangs de cette jeunesse, qui comprennent la grandeur des objectifs que poursuit le nouveau régime et qui veulent contribuer au triomphe de « l'économie fasciste », s'exilent et accomplissent leur tour du monde.

Suisse.

La *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève* publie dans son n° d'octobre un important fragment d'un livre non encore paru en français (*Erziehung und Selbstrziehung*, « Education et Formation personnelle »), du professeur W. F. Foerster, le psychologue allemand auquel sa courageuse protestation en plein conflit contre les visées de conquête et les méthodes de guerre de ses compatriotes coûta sa chaire à l'Université de Munich et qui vit aujourd'hui en Suisse.

Il s'agit ici du « traitement pédagogique des anomalies morales ». L'étude, intéressante, soulève plusieurs de ces aperçus devant lesquels il peut arriver que l'on s'étonne de « n'y avoir pas pensé plus tôt ». Ainsi lorsque l'auteur écrit : « La publicité qu'on donne à notre époque aux travaux des pathologistes fait que le public et même les tribunaux exagèrent le caractère fatal des manifestations pathologiques... L'indulgence moderne pour le mal et le dogme de la responsabilité atténuée tendent à détruire la personnalité et font de l'homme le jouet de ses nerfs, de ses hérédités, de son entourage... A force d'entendre parler des limites de notre volonté, nous perdons notre force morale ».

Se recommande grandement à l'attention des parents et des maîtres, nous semble-t-il, ce que le philosophe dit du rôle de l'amour-propre dans l'éducation. « Ménager l'amour-propre ne signifie point du tout le dorloter et le laisser prédominer. Mais le besoin d'estime doit être satisfait dans la mesure du possible pour éviter son développement maladif sous l'effet des résistances. Au moment d'une réprimande salutaire, on prendra garde de ne pas ôter à l'enfant l'entrain et le courage. On s'efforcera d'éveiller sa confiance en lui-même... Si l'enfant, déprimé par une critique légitime, est humilié au point de perdre sa propre estime, il repoussera le blâme de toutes les forces de son âme blessée ». Qu'on s'abstienne donc « de parler avec mépris » aux êtres déchus : repentants, ils sont parfois plus près de Dieu que celui qui les juge. Dostoïewski enseigne qu' « on peut aider les êtres les plus bas tombés en leur témoignant des égards et même du respect » — et c'est « la supériorité pédagogique de la religion », qui ne nous dispense d'ailleurs pas du regret de la faute, de restituer le ciel au repentir sincère...

Autriche.

Mme Junia Letty confie aux lecteurs de *L'Europe Centrale* (1er fasc. d'octobre), qu'en se promenant à Baden cet été dernier, elle a aperçu — au fond d'une calèche traînée par quatre chevaux bien nourris et conduits par un cocher comme on n'en voit plus que dans les opérettes — une vieille, une très vieille dame en jupe à balayeuse, corsage de velours ajusté, longs gants mousquetaires, mantelet de blonde, chapeau de paille de riz, tulle et rubans. Ce chapeau abritait un aimable sourire rose et blanc, « voilé de crème ». L'apparition maniait un précieux face à main et, pour répondre à l'hommage des passants, abaissait légèrement la tête d'un mouvement si distingué qu'il n'était même pas ridicule. Ancienne Dulcinée d'un prince du sang, ex-diva du « Burgtheater », confidente d'une archiduchesse ou cette archiduchesse elle-même ? Mme Junia Letty se résigne à n'en jamais rien savoir.

Moi, m'est avis que cette vieille dame pourrait bien être tout simplement l'Autriche d'antan, l'Autriche qui achève de mourir...

Quels destins préparent à ce pays les maîtres qu'il se donnera demain ?... Vienne nous fait signe, un dernier signe, parée « du charme souverain de ce que jamais plus nous ne verrons deux fois... » « Car, plus jamais peut-être, elle ne nous apparaîtra aussi paisible, aussi insouciante, aussi gentiment résignée » que pendant « cet été encore locarnien de 1930 ».

GASTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Poèmes

GABRIEL BOISSY. — *Stances du mortel sourire.* (Flammarion).

M. Boissy nous donne dans ce recueil de charmantes « stances sans prosodie », brèves modulations musicales vibrant d'une émotion délicieuse. La phrase est simple et dépouillée à l'extrême. Son charme consiste dans l'ondoiement de sa ligne pleine de vie, dans la délicatesse frémissante du sentiment qu'elle révèle :

J'ai dit à ma bien-aimée
La brise du soir a du passer dans les lilas...
Elle m'a répondu en souriant :
« La saison des lilas n'est pas encore venue... »
Puis elle s'est enfuie
Et je n'ai plus senti que la brise...

C'est la manière ingénieuse et concise du vieil Omar Khayâne. De lui aussi le coloris tendre et pathétique, l'ivresse de vivre et la sagesse profonde qui fait l'attrait de ce volume. Goûtez le fin chatoiement des images dans la stance intitulée *Aurore :*

Eveille-toi, ma Belle Amie, éveille-toi!
Ta chair de nacre, ta chevelure flamboyante
Ton sourire ensoleillé et les roses délicats de tes joues,
Le vert hésitant de tes yeux et la pâleur de ta gorge,
Viens! viens! Je veux que tu les contemples toi aussi!...
Regarde!... Voici l'aurore qui se lève!

Une comparaison pleine de grâce, un trait chargé de signification : voilà toute la substance de ces petites pièces. Mais que de poésie, il y a derrière ces trouvailles et quelle sensibilité exquise les a élaborées! Ce sont des souffles aériens, des scintillements d'eaux-vives, des colorations fugitives de nuage qui aussitôt nées se résolvent dans l'air, laissant toutefois dans notre âme une impression profonde et durable.

ALEXANDRE EMBIRICOS.

Livres reçus au Bureau de la Revue

LOUIS ARTUS. — *Au Soir de Port-Royal.* Grasset.
PAUL ACHARD. — *Ia.* Edit. des Lettres françaises.
VICTOR BÉRARD. — *Le Drame épique.* Grasset.
ANDRÉ BRIDOUX. — *Souvenirs du temps des morts.* A Michel.
E. BEAU DE LOMÉNIE. — *Les demeures de Châteaubriand.* Edit. des Portiques.
Général A. BRAILLON. — *Méditations d'un ancien croyant.* Edit. Argo.
BLANCHE BENDAHAN. — *Mazaltob.* Edit. du Tambourin.
HENRI BRÉMOND. — *Racine et Valéry.* Grasset.
J. BRUNO RUBY. — *Sig l'Aventurier.* Edit. des Portiques.
PAUL BASSET. — *Bouquets de Savoie.* E. Figuière.
BILLY CASTEL. — *Bombes et Roses.* Edit. Argo.
GASTON CHARBONNIER. — *Clartés sur le Chemin.* La jeune Académie.
E. CORMIER. — *Le Bonheur.* Chez l'auteur à Vazelles (Indre-et-Loire).
ROSE CELLI. — *Comme l'eau.* Edit. du Tambourin.
CLAIRE CAILLEAUX. — *Mon bien-aimé repose en moi.* Edit. du Tambourin.
PIERRE CHANLAINE. — *Trois danseurs nus.* Nouvelle Société d'Editon.
EUGÈNE CHATOT. — *Lettres de Léon Daudet.* Le Rouge et le Noir.
JULES CHAIX-RUY. — *Pascal et Port-Royal.* Alcan.
GABRIEL CHEVALLIER. — *La Peur.* Stock.
ALBERT DESBRANCHES. — *Ames rustiques.* Peyronnet et Cie.
FRED. DORIAN. — *Le Halo d'Or.* Le Rouge et le Noir.
CHARLES DICKENS. — *Esquisses.* par Boz. Stock.
CLAUDE FARRÈRE. — *Le Chef.* Flammarion.
JEAN FEUGA. — *Le Vent à l'Etrave.* Lemerre.
VICTOR GIRAUD. — *Bossuet.* Flammarion.
MME B.-G. GAULIS. — *La question arabe.* Berger-Levrault.
GEORGES GAUDY. — *Les Galons noirs.* Edit. Jules Tallandier.
LÉO GAUBERT. — *Ceux que l'ombre emporte.* Renaissance du Livre.
GILBERT DE VOISINS. — *Les Grands Voiliers.* Grasset.
EDOUARD HERRIOT. — *Europe.* Edit. Rieder.
CH. DU HEMME ET HUBERT-JACQUES. — *Français, garde à vous.* Edit. Bossard.
HUGO DE HOEMANNSTHAL. — *La Femme sans ombre.* Stock.
GEORGES IMANN. — *Le Tourmenteur.* Grasset.
ANDRÉ JOUSSAIN. — *Les Chants de l'aurore.* A. Messein.
H. JELINEK. — *Anthologie de la Poésie tchèque.* Edit. Kra.
C. JEGLOT. — *La jeune fille et le célibat.* Edit. Spes.
C. JEGLOT. — *La jeune fille et la profession.* Edit. Spes
CTE H. DE KEYSERLING. — *Psychanalyse de l'Amérique.* Stock.
GUSTAVE LE BOZEC. — *L'Homme et ses dieux.* E. Figuière.
LEGRADY-OTTO. — *Justice pour la Hongrie.* A Budapest.
CH. LE GOFFIC. — *La Chouannerie.* Hachette.
JANE LATY. — *Sylvaine ou l'instinct.* Edit. Argo.
JULES LÉVY. — *Loin des Hommes.* Crès et Cie.
ANDRÉ LETOUSEY. — *L'Evangile règle de Vie.* Desclée de Bronwer.
MARIUS MELLOT. — *L'Internationale.* A. Messein.
FRANÇOIS MILLEPIERRES. — *La Pyramide d'Hontsen.* A. Messein.
ALFRED MORTIER. — *Etudes italiennes.* A. Messein.
JEAN MICHEL. — *Anthologie des Poètes néo-grecs.* A. Messein.
MÉRIMÉE. — *Œuvres choisies,* tomes I et II. J. Lefort, à Lille.
PIERRE MILLE. — *Mes Trônes et mes Dominations.* Edit. des Portiques.
MAURICE MAGRE. — *Confessions.* Fasquelle.
JEAN MARTET. — *Azraël.* A. Michel.
EMILE MAGNE. — *Voiture et l'hôtel de Rambouillet.* Emile Paul.
SUZANNE MALARD. — *Essors.* Perrin et Cie.
ED. MARTIN-VIDEAU. — *Le Pèlerinage amoureux.* Jouve et Cie.
RENÉ C. OPPITZ. — *Optimisme clairvoyant.* Le Rouge et le Noir.
MAURICE D'OCAGNE. — *Hommes et Choses.* Lib. Vuibert.
A.-A. PRÉNAAR. — *Histoire d'une famille de lions.* Stock.
WALTER PATER. — *Portraits imaginaires.* Stock.
RENÉ PUAUX. — *Découverte des Américains.* Fasquelle.
Général SIMON. — *Le Commandant Verlet-Hanus.* Peyronnet et Cie.
ANDRÉ SIEGFRIED. — *Tableau des partis en France.* Grasset.
TEIXERA DE PASCOAES. — *Poésies.* A. Messein.
MARY WEBB. — *Sarn.* Grasset.
HERBERT WILD. — *Le regard d'Apollon.* A. Michel.
HENRIETTE WILLETTE. — *Au Maroc.* Fasquelle.
HANS ZULLIGER. — *La Psychanalyse à l'Ecole.* Flammarion.

BULLETIN MARITIME

BULLETIN MARITIME

LE « GEORGES-PHILIPPAR ».

La Compagnie des Messageries Maritimes, comme d'ailleurs la plupart des Compagnies de Navigation en France et à l'Etranger, a toujours eu pour coutume d'attribuer à un certain nombre de ses unités les noms de ceux de leurs Présidents qui se sont distingués, au cours de leur carrière, par d'éminentes qualités. C'est ainsi, notamment, que la flotte des Messageries Maritimes a compris déjà, dans les premiers temps de son existence, les paquebots *Ernest-Simons* et *Armand-Behic*, et va tout prochainement s'augmenter du *Félix-Roussel* dont le nom est celui du regretté Président de la Compagnie décédé en 1925.

Il est moins fréquent de voir attribuer à une unité

nouvellement construite le nom d'un Président encore en fonctions. Ce fut le cas, néanmoins, de l'*André-Lebon*, paquebot actuellement en service sur la ligne d'Extrême-Orient. M. André Lebon qui, ainsi qu'on le sait, est actuellement Président d'honneur des Messageries Maritimes, était, en effet, Président en fonctions (et l'était depuis onze ans) lorsqu'en 1912 le personnel de la Compagnie des Messageries Maritimes exprima le vœu, ratifié par le Conseil, que son nom fût attribué au prochain paquebot construit, rendant ainsi hommage à l'autorité avec laquelle M. André Lebon avait présidé aux destinées de sa Compagnie dans une période rendue particulièrement difficile par l'application de conventions postales dont les charges se révèlaient hors de proportions avec leur rémunération.

C'est également sur un vœu unanime du personnel de la Compagnie des Messageries Maritimes que le Conseil, heureux de rendre un nouvel hommage à l'action personnelle et féconde de M. Georges Philippar et de témoigner des services rendus par lui, tant aux Messageries Maritimes, qu'à l'armement français tout entier, prit la décision, en avril 1929, d'attribuer le nom de Georges Philippar au paquebot qui allait être commandé pour la ligne d'Extrême-Orient. C'est afin de marquer combien il avait été sensible à ce vœu du personnel de sa Compagnie que le Président Philippar décida de donner, pour marraine au nautonaphte *Georges-Philippar* la fille de l'un de ses collaborateurs de l'Agence Générale de Marseille.

Les raisons qui avaient dicté aussi bien le vœu du personnel que la décision du Conseil des Messageries Maritimes sont trop bien connues pour qu'il faille y revenir. Qu'il nous suffise de rappeler que, grâce à l'énergique action de M. Philippar, les services des Messageries Maritimes ont été dotés, depuis 10 ans, d'une flotte neuve digne de lutter, avec avantage, avec les plus belles unités des Compagnies étrangères. Au surplus, cette activité, qui s'étend à un grand nombre d'entreprises liées à l'industrie maritime dans lesquelles il représente les intérêts des Messageries Maritimes, donne à M. Georges Philippar une place marquée dans le monde des affaires. On se rappelle qu'en juillet 1928, il fut appelé à la présidence du Comité Central des Armateurs de France en remplacement de M. Dal Piaz, président de la Compagnie Générale Transatlantique. Cette nomination consacrait la situation de fait véritablement prépondérante que M. Philippar s'était créée dans le monde maritime en si peu d'années et à un âge qui ne connaît pas habituellement en France d'honneurs aussi élevés.

En donnant le nom de *Georges-Philippar* à l'un de ses paquebots, la Compagnie des Messageries Maritimes n'a pas seulement tenu à mettre en relief le rôle de premier plan joué par son Président dans ses propres affaires; elle a rendu un public hommage à l'un des chefs d'entreprises qui font actuellement le plus grand honneur à la France.

Le *Georges-Philippar* a été commandé aux Ateliers et Chantiers de la Loire, à Saint-Nazaire où il a été construit sous la surveillance spéciale du Bureau Véritas.

Les caractéristiques principales du *Georges-Philippar* seront les suivantes :

Longueur hors tout	172 m. 30
Longueur entre perpendiculaires	165 m. 415
Largeur hors membrures	20 m. 800
Creux sur quille au pont C	14 m. 300
Tirant d'eau moyen en pleine charge	8 m. 500
Déplacement correspondant à ce tirant d'eau.	20.945 Tx.
Approvisionnement en mazout à pleine charge	1.100 Tx.
Volume net des cales et entreponts à marchandises	12.500 M³.
Port en lourd en marchandises	7.216 T.
Port en lourd total	10.200 T.

Le navire sera aménagé pour recevoir 1.076 passagers répartis de la manière suivante :

193 passagers de 1re classe,
dont 4 en cabines luxe,
et 6 en cabines de 1/2 luxe.
131 passagers de 2e classe.
102 passagers de 3e classe.
640 passagers d'entrepont.

La décoration du *Georges-Philippar* s'inspirera du style Renaissance français, tel qu'on peut l'admirer dans un certain nombre de châteaux français : château d'Azay-le-Rideau, dans la Vallée de la Loire, château de Lourmarin, en Provence, hôtel Lallemand, à Bourges, etc...

Comme de coutume à bord des paquebots des Messageries Maritimes, on aura recours, pour cette reconstitution, à l'utilisation des procédés modernes. Toute cette reconstitution sera faite en bois de tonalité claire.

La totalité des locaux décorés du navire sera traitée, y compris le fumoir, dans le même style. Il y aura donc, à bord du *Georges-Philippar*, unité absolue d'inspiration artistique et, d'autre part, l'ensemble sera d'une grande simplicité.

Toutefois, les appartements de luxe seront décorés, l'un dans le style Empire, l'autre dans le style Louis XVI, et les cabines de demi-luxe seront conçues dans les styles soit notamment : Louis XV, Directoire, Révolution, Restauration, soit encore art nouveau, époque 1900 ou art moderne.

Ainsi on tendra à obtenir une sorte d'évocation tout à fait originale d'une vieille demeure française interprétée à la moderne. Une époque dominera pour l'ensemble et, dans une autre partie, toute la série des appartements de luxe, on trouvera, en résumé, une manière d'histoire de ce qu'a été notre décoration dans le domaine du mobilier notamment. Chacun sait assez ce que représentent nos divers styles qui sont passés dans le vocabulaire courant de tous les pays pour se rendre compte de ce que peut donner une telle tentative et de l'intérêt qu'elle présentera à des titres divers.

Il est trop tôt pour que l'on puisse signaler déjà les détails de cette décoration qui promet d'être fort belle. Disons, cependant, que dans le salon de première classe figurera le buste du Président Philippar, par M. Auguste Maillard, statuaire de grand talent. Dans cette même pièce, seront placés, sous forme de médaillons, les portraits de MM. Besson, fondateur et Armand Behic, Président de la Compagnie des Messageries Maritimes. Des licornes et des armoiries de la Compagnie des Messageries Maritimes compléteront la décoration de cette pièce qui, ainsi qu'on peut le voir, s'inspirera de l'histoire des Messageries Maritimes.

Le Gérant : M. Hedan.
Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 23 68e ANNÉE 6 DECEMBRE 1930

FUJI-NO-YAMA

Fuji-no-Yama.
Kité miré ba
Sahodo madé nashi.
Fuji-no-Yama !

Vue de près, la montagne de Fuji ne répond pas à nos espoirs.
(Philosophie proverbiale japonaise.)

Le plus beau spectacle du Japon, et certainement l'un des plus beaux du monde, est l'apparition du Fuji perçant à travers le brouillard par une journée sans nuages, et en particulier au printemps et à l'automne, lorsque la plus grande partie du pic est couverte de neiges tardives ou précoces. Il est rare qu'on puisse distinguer la base sans neige, qui demeure de la même couleur que le ciel ; on ne perçoit que le cône blanc qui semble suspendu dans le ciel ; et l'image japonaise qui compare sa forme à un éventail renrenversé à demi ouvert est encore plus exacte grâce aux minces striures qui descendent du haut comme les ombres de baguettes d'éventail. Plus légère qu'un éventail paraît la vision ; on dirait plutôt le rêve ou le fantôme d'un éventail. Pourtant, la réalité matérielle à une centaine de milles de là est une des plus grandioses parmi toutes les montagnes du globe. S'élevant à près de 12.500 pieds d'altitude, Fuji est visible dans treize provinces de l'empire japonais. C'est, cependant, une des montagnes les plus faciles à gravir, et depuis mille ans des multitudes de pélerins en font chaque année l'ascension. Car ce n'est pas seulement une montagne sacrée ; c'est *la* montagne la plus sacrée du Japon, l'éminence la plus vénérée du pays appelé Divin, l'Autel Suprême du Soleil. Et il est du devoir de tous ceux qui vénèrent les anciens dieux d'en entreprendre l'ascension au moins une fois au cours de leur existence. C'est pourquoi les pélerins se dirigent annuellement vers Fuji, venant de toutes les régions de l'Empire, et il existe, dans presque toutes les provinces des sociétés de pélerins, Fuji-Ko, organisées dans le but de venir en aide à ceux qui désirent visiter le pic sacré. Si tout le monde ne peut s'acquitter personnellement de cet acte de foi, on peut tout de même l'accomplir « par procuration ». Tout hameau, si éloigné soit-il, peut de temps à autre envoyer un représentant prier devant l'autel de la divinité de Fuji, et saluer le soleil levant du haut de cette éminence sublime. Ainsi, une seule troupe de pèlerins peut fort bien se composer d'hommes provenant d'une centaine de localités différentes.

Le Fuji est vénéré par les deux religions nationales. La déité Shinte de Fuji est la belle déesse Ko-no-hama-saku-ya-himé qui, environnée de flammes, accoucha de ses enfants

sans douleur, et dont le nom signifie « Fleurissant-radieuse-comme les Fleurs des Arbres », ou bien suivant d'autres commentateurs « Celle qui fait épanouir radieusement les fleurs ». Un temple lui est consacré sur la cime et il est dit, dans certains livres anciens, que certains mortels l'ont aperçue voltigeant comme une nuée lumineuse au-dessus du bord du cratère. Des serviteurs invisibles se tiennent aux aguets près des abîmes afin d'y précipiter celui qui oserait s'approcher de son sanctuaire sans s'être d'abord purifié le cœur.

Le bouddhisme aime la montagne magnifique parce que sa forme rappelle le bouton blanc de la fleur sacrée, et parce que les huit cornes qui surmontent la cime, pareilles aux huit pétales du Lotus, symbolisent les Huit Intelligences de la Perception, de la Volonté, du Parler, de la Conduite, de la Vie, de l'Effort, de l'Attention et de la Contemplation.

Mais les légendes et les traditions se rapportant à Fuji, qui narrent comment la montagne surgit de la terre au cours d'une seule nuit, et comment une pluie de pierres précieuses tomba une fois du haut de sa cime, et qui parlent du premier temple qui fut construit sur son sommet il y a onze cents ans, et de la Vierge lumineuse qui entraîna jusqu'au cratère un Empereur que l'on ne revit jamais plus, mais que l'on adore encore dans un petit sanctuaire érigé à l'endroit même où il disparut, et du sable qui, projeté chaque jour au bas de la montagne par les pieds des pèlerins, regagne la nuit son emplacement originel, toutes ces choses n'ont-elles pas été décrites dans des livres? Vraiment il ne me reste presque plus rien à raconter sur Fuji, si ce n'est mon expérience personnelle le jour où j'en entrepris l'ascension.

Je pratiquai l'ascension par le chemin de Gotemba, qui est le moins pittoresque, mais aussi la moins ardue, des six ou sept routes dont on a le choix. Gotemba est un petit village qui consiste surtout en auberges pour pèlerins. On y accède de Tôkyô en environ trois heures par le chemin de fer du Tokaido, qui monte pendant plusieurs milles à mesure qu'il approche du célèbre volcan. Gotemba est à beaucoup plus de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et il y fait donc relativement frais, même pendant les plus fortes chaleurs. La campagne des alentours monte en pente vers Fuji, mais en pente si graduelle que le plateau semble presque plat. Par un temps parfaitement clair la montagne paraît désagréablement proche, formidable en sa proximité, bien qu'étant encore éloignée de plusieurs milles. Pendant la saison des pluies, il se peut qu'elle apparaisse et disparaisse alternativement plusieurs fois au cours d'une seule journée, comme un spectre énorme. Mais, par la grise matinée d'août où je pénétrait comme pèlerin à Gotemba, tout le paysage était étouffé par des vapeurs, et Fuji était totalement invisible. J'arrivai trop tard pour entreprendre ce même jour l'ascension ; mais je fis tout de suite tous mes préparatifs pour le lendemain, et j'engageai deux *goriki* (hommes « tire fort ») ou guides expérimentés. Je fus très rassuré en voyant leurs larges visages honnêtes, et leurs corps trapus et robustes. Ils me donnèrent un bâton de pèlerin, de lourds *tabi* bleus, c'est-à-dire des bas à doigts destinés à être portés avec des sandales, un chapeau de paille dont la forme rappelait celle du Fuji, et tous les autres accessoires qui complètent l'équipement d'un pèlerin. Et ils me dirent de me tenir prêt à partir avec eux le lendemain matin dès quatre heures.

Les chapitres suivants comprennent une série de notes prises au cours de l'ascension, mais que je corrigeai et développai par la suite, car les notes que l'on griffonne tout en marchant sont nécessairement très hâtives et imparfaites.

I

24 août.

Des centaines de serviettes sont suspendues telles des oriflammes à des cordes tendues au-dessus du balcon sur lequel donne ma chambre d'auberge, serviettes bleues et blanches qui portent imprimés en caractères chinois les noms des associations de pèlerins et de la divinité de Fuji. Ce sont des cadeaux que les pèlerins ont faits à l'auberge et qui servent comme annonces... Il pleut. Ciel uniformément gris. Fuji est toujours invisible.

25 août.

3 h. 30 du matin. — Impossible de dormir, tumulte toute la nuit. Groupes de pèlerins revenant très tard de la montagne ou arrivant pour le pèlerinage, battements bruyants de mains pour appeler les domestiques, chants et bruits de festins dans les pièces voisines, ponctués de temps à autre d'éclats de rire effrayants. Petit déjeûner de potage, poisson et riz. Les *goriki* arrivent dans leur tenue professionnelle et me trouvent prêt à les suivre. Ils insistent pourtant pour que je me déshabille et que je revête des

sous-vêtements très épais, me prévenant que même dans la période très chaude de Doyô (qui est celle de la plus grande chaleur d'été) au pied de la montagne, il fait toujours Daikan (période du plus grand froid) à sa cime. Ils partent en avant, portant les provisions et des ballots de vêtements chauds. Un kuruma m'attend avec trois coureurs, deux pour me pousser et un pour tirer, car la montée est rude. Je puis atteindre cinq mille pieds en kuruma.

Aube noire et légèrement froide, avec une pluie fine ; mais je serai bientôt au-dessus des nuages de pluie. Les lumières de la ville disparaissent derrière nous. Le kuruma roule sur une route campagnarde. On ne distingue rien au delà de la pénombre vacillante projetée par la lanterne en papier du premier coureur, mais je puis voir vaguement les silhouettes des arbres et de temps en temps celles des maisons, maisons de paysans aux toits pointus.

Lumière grise et blême qui imprègne lentement l'air humide : l'aube pointe à travers la brume... Peu à peu le paysage se définit avec ses couleurs. La route traverse des bois rabougris. De temps à autre nous passons devant des maisons aux toits de chaume qui ressemblent à des fermes... Mais on ne voit nulle part de la terre cultivable.

Ensuite, c'est la rase campagne avec des touffes éparses d'arbres, sapins et mélèzes. Rien à l'horizon sauf les faîtes dégarnis des arbres qui dépassent au-dessus du bord de ce qui semble être une vaste lande... Nul signe de Fuji. Je remarque, pour la première fois que la route est noire, faite apparemment de sable noir et de cendres, de cendres volcaniques. Les roues du kuruma et les pieds des coureurs les broient en s'y enfonçant.

La pluie s'est arrêtée et le ciel redevient d'un gris plus clair... Les arbres se rapetissent et deviennent moins nombreux à mesure que nous avançons...

Ce que j'ai pris pour l'horizon se fond brusquement devant nous, s'éloigne, fumant à gauche et à droite. Dans la brèche apparaît une grande masse d'un bleu sombre, une portion de Fuji. Presque au même instant le soleil perce les nuages derrière nous, mais la route s'engage dans un boqueteau qui recouvre la base d'une petite crête, et la vue est coupée... Nous faisons halte devant une maisonnette enfouie sous les arbres ; c'est un abri de pèlerins où nous trouvons les *goriki* qui nous attendent, car ils ont progressé beaucoup plus rapidement que mes coureurs. Nous achetons des œufs qu'un des *goriki* enroule dans une étroite bande de nattes en paille, attachant les nattes très solidement entre chaque œuf avec une corde de paille, de sorte que le chapelet d'œufs ressemble quelque peu à un chapelet de saucisses. Je loue un cheval.

Le ciel s'éclaircit à mesure que nous avançons. Un soleil blanc inonde tout. La route se remet à monter et nous émergeons sur les landes. Et, devant nous, paraît Fuji, nu jusqu'à la cime, stupéfiant, effrayant, comme si tout nouvellement surgi de la terre. Rien ne saurait être plus beau. Un vaste cône bleu, d'un bleu chaud, presque violet à travers les vapeurs que le soleil n'a pas encore dissipées, avec deux stries blanches près du faîte : ce sont deux profonds ravins remplis de neige, mais d'ici ils ne paraissent guère avoir plus d'un centimètre de long. Mais le charme de l'apparition dépend moins du charme de la couleur que de celui de la symétrie, une symétrie de belles lignes arrondies, d'une courbe ressemblant à celle que dessine un câble tendu au-dessus d'un espace si vaste qu'on ne peut le tendre raide. Cette comparaison ne se suggéra pas à moi tout d'abord. La grâce de ces lignes me fit, sur le moment, une impression de féminité ; je me surpris songeant à certaines épaules exquises s'évasant vers le cou. Je ne puis rien imaginer de plus difficile à dessiner à première vue. Mais l'artiste japonais, grâce à son habileté merveilleuse à manier le pinceau, habileté qui lui a été transmise par des générations de calligraphes, affronte aisément ce rébus. Il dessine le contour de la silhouette par deux longues lignes ondulantes, et réussit à rendre l'esprit exact des courbes un peu comme un archer professionnel atteint la cible, sans viser consciemment, mais grâce à une précision longuement acquise de l'œil et de la main.

II

Je vois les *goriki* qui se hâtent là-bas dans le lointain ; l'un d'eux porte les œufs suspendus autour de son cou... Il n'y a plus, maintenant, d'arbres dignes de ce nom ; rien que des arbustes rabougris. La route noire serpente au-dessus d'une vaste lande herbageuse. Çà et là j'aperçois sur la surface verte de grandes tâches noires, des espaces nus de cendres et de scories, qui révèlent que cette mince peau verte recouvre un énorme gisement volcanique de date récente. C'est un fait historique que toute cette région

fut enfouie en 1707 sous deux mètres de cendres par une éruption qui jaillit d'une fissure dans le flanc de Fuji. Et, dans la lointaine Tôkyô, la pluie de cendres atteignit sur les toits une épaisseur de seize centimètres. Point de fermes dans cette région, car il y a peu de sol cultivable, et il n'y a point d'eau. Mais la destruction volcanique n'est pas une destruction éternelle ; les éruptions sont même fertilisatrices ; et la divine Princesse « qui fait fleurir brillamment les fleurs », fera de nouveau sourire cette désolation d'ici quelques centaines d'années.

...Les taches noires dans les surfaces vertes deviennent plus grandes et plus nombreuses. Quelques arbustes nains se mêlent encore à l'herbe rude. Les vapeurs se lèvent ; Fuji change de couleur. Il n'est plus d'un bleu flamboyant mais d'un bleu sombre et terne. Des irrégularités cachées jusqu'ici par la pente du terrain apparaissent dans la partie inférieure des grandes courbes. L'une d'elles, à gauche, qui a la forme d'une bosse de chameau, représente le foyer de la dernière éruption.

Maintenant, le sol n'est plus vert avec des taches noires, mais noire avec des taches vertes ; et celles-ci diminuent visiblement dans la direction de la cime. Les arbustes ont disparu. Les roues du kuruma et les pieds des coureurs s'enfoncent davantage dans le sable volcanique. Le cheval est, maintenant, attelé au kuruma et j'avance plus rapidement. La montagne paraît encore très éloignée, pourtant nous gravissons son flanc à une hauteur de plus de cinq mille pieds.

Fuji n'est plus du tout bleu. Il est noir ; d'un noir de charbon ; c'est un effroyable tas de cendres éteintes, de lave et de rocs... Toute trace de verdure a à peu près disparu. Et aussi toute illusion. L'extraordinaire vérité noire et nue qui se délinit à chaque instant d'une façon plus accusée, plus sombre, plus atroce, est une stupéfaction, un cauchemar. Là-haut, à plusieurs kilomètres de nous, les taches de neige scintillent et s'accusent contre cette noirceur, hideusement. Je songe au scintillement de dents que j'entrevis une fois dans un crâne, un crâne de femme, calciné et craquant sous la suie.

Ainsi une des plus belles, sinon la plus belle des visions terrestres, se résoud à un spectacle d'horreur et de mort... Mais tous les idéals humains de beauté n'ont-ils pas été créés comme la beauté de Fuji vue de loin, par les forces de la mort et de la douleur? Ne sont-ils pas tous, à leur façon, les composés de la mort aperçus rétrospectivement à travers le brouillard magique d'un souvenir ancestral?

III

La verdure a tout à fait disparu : tout est noir. Plus de route, rien que la large désolation de sable qui monte en se rétrécissant vers ces taches éblouissantes et moqueuses de neige. Mais il y a une piste, sentier jaunâtre, faite des milliers de sandales de paille (*maraji*) dont les pèlerins se sont débarrassés. Les sandales de paille s'usent vite sur ce graillon noir ; et chaque pèlerin en emporte plusieurs paires avec lui. S'il me fallait entreprendre l'ascension seul, je pourrais retrouver le chemin en suivant ce sillon de sandales usées, ligne jaune qui monte en zigzag à perte de vue à travers toute cette noirceur.

6 h. 40 du matin. — Nous parvenons à Tarôbô, la première des dix stations qui jalonnent l'ascension : altitude 6.000 pieds. Cette halte est une grande maison en bois, dont deux des chambres ont été transformées en boutique où l'on vend des cannes, des chapeaux, des manteaux de pluie et des sandales, en somme tout ce dont les pèlerins peuvent avoir besoin. J'y renrontre un photographe ambulant qui m'offre des vues de la montagne qui sont à la fois excellentes et très bon marché. Les *goriki* prennent leur premier repas ; je me repose. Le kuruma ne peut pas aller plus loin ; je congédie donc mes trois coureurs, mais je garde le cheval, animal docile et très sûr, car il pourra me porter jusqu'à *Ni-gô-gosoki* ou la station numéro 2 1/2.

Nous partons pour la station 2 1/2, gravissant la pente de sable noir, ayant soin de garder le cheval au pas. Numéro 2 1/2 est fermé pour la saison. La pente devient aussi raide qu'un escalier et il serait difficile de continuer à monter à cheval. Je mets pied à terre et me prépare pour la montée. Un vent froid souffle si fort que je suis obligé d'attacher mon chapeau solidement au moyen d'une ficelle. Un des *goriki* déroule autour de sa taille une solide ceinture en coton, et me tendant une extrémité, il passe l'autre au-dessus de son épaule afin de me hisser. Il avance ensuite pardessus le sable d'un pas court et régulier ; je le suis, l'autre guide se tenant tout près derrière moi, afin de me retenir si je venais à glisser.

Cette ascension n'a rien d'extrêmement difficile si ce n'est la fatigue d'avancer à travers le

sable et les cendres ; on croirait marcher dans les dunes. Nous montons par zig-zags. Le sable bouge avec le vent et j'ai l'impression, le sentiment seulement, et non la perception, car j'ai soin de tenir mes yeux fixés sur le sable, de la hauteur qui s'élève au-dessus de la profondeur... Il me faut surveiller de près mes pas et employer constamment mon gourdin, car la pente est maintenant très raide. Nous sommes dans un brouillard blanc, car nous passons à travers des nuages. Même si je voulais regarder en arrière je ne pourrais rien voir à travers cette vapeur. Mais je n'ai pas la moindre envie de regarder en arrière. Le vent a soudainement cessé, coupé peut-être par une crête. Et il y a un silence qui me rappelle mon séjour aux Antilles : la Paix des Altitudes. Il n'est brisé que par le bruit des cendres qui s'écrasent sous nos pas. J'entends distinctement battre mon cœur. Le guide me dit que je me penche trop, et il m'ordonne de me tenir droit, et, en marchant, de poser toujours le talon le premier. Je le fais et j'éprouve un soulagement immédiat. Mais cette ascension à travers les cendres et le sable commence à me lasser. Je transpire et halète. Le guide me prie de tenir mon honorable bouche fermée et de ne respirer que par mon honorable nez !

Nous ressortons du brouillard. Tout à coup j'aperçois au-dessus de moi, à une petite distance, quelque chose qui ressemble a un trou carré pratiqué dans la face de la montagne : une porte ! C'est la porte de la troisième station, hutte en bois à demi enterrée sous des scories noires. Combien délicieux de pouvoir s'accroupir de nouveau, même dans un nuage de fumée de bois bleu et sous des poutres noircies ! Heure : 8 h. 30 du matin. Altitude : 7.085 pieds.

Mais malgré tout, la station est suffisamment confortable à l'intérieur. Nous y trouvons des nattes propres, et même des agenouilloirs. Pas de fenêtres, naturellement, ni aucune autre ouverture, sauf la porte ; car la construction est à demi-cachée dans le flanc de la montagne. Nous déjeûnons. Le gardien nous raconte que, récemment, un étudiant est allé à pied de Gotemba au haut de la montagne et retour en *géta*. Or, les *géta* sont les lourdes sandales ou socques de bois, retenus au pied simplement par un lien passant entre l'orteil et le premier doigt du pied. Les pieds de cet étudiant doivent être d'acier !

M'étant reposé, je sors pour jeter un coup d'œil aux alentours. Très loin au-dessous de moi des nuages blancs se déroulent comme d'immenses guirlandes. Au-dessus de la hutte et la recouvrant littéralement, l'immense cône noir surgit jusqu'au ciel. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est la ligne extraordinaire du flanc gauche, ligne qui, maintenant, ne révèle aucune courbe, mais tombe à pic bien au-dessous des nuages, et monte toute droite comme la corde tendue d'un arc, les dieux seuls savent jusqu'où, car je ne puis en distinguer l'extrémité ! Le flanc droit est très rocailleux et brisé. Mais, quant au gauche, je n'ai jamais cru possible qu'il put exister même sur un volcan, une ligne absolument lisse et droite, et s'étendant à une distance aussi énorme, à un angle aussi fantastique ! Cette pente stupéfiante me donne le *vertige*, et un sentiment totalement inconnu d'émerveillement. Une telle régularité paraît peu naturelle, effroyable, mais au contraire, articicielle sur une échelle surhumaine et diabolique. Je m'imagine que si on tombait de là-haut jusqu'en bas, on continuerait à choir pendant des lieues. Mais les *goriki* m'assurent qu'il n'y a nul danger sur cette pente qui est toute en sable très doux.

(*A suivre.*)

LAFCADIO HEARN.

Traduit de l'anglais par Marc Logé.

COMENIUS[1]

1592-1670

Comenius ne fut pas seulement un grand pédagogue : il se piquait aussi d'être un philosophe. Cette « porte ouverte » sur les mots des langues, *Janua Linguarum*, ne doit-elle pas avoir comme pendant une « porte ouverte » sur les choses, *Janua Rerum*, « Porte de la Sagesse » (entendez aussi « la Science »), *Sapientiæ Porta*, comme il l'appelle encore ! Le titre qu'il adopta pour un grand ouvrage, à ce sujet, est significatif : *Pansophia*. Il l'empruntait d'ailleurs à un devancier, Petrus Laurenbergius, mais l'entendait autrement. La Pansophie de Laurenbergius était une sagesse toute profane, selon Aristote : pas un mot du Christ, source de toute sagesse, pensait Comenius. Pour lui, la

(1) V. la *Revue Bleue* du 15 novembre 1930.

sagesse universelle ne saurait être que la pansophie chrétienne, *Pansophia christiana.*

Toute sa vie, il médita sur ce sujet, et ce fut même la cause de sérieux dissentiments entre lui et ses protecteurs, et sans doute il souffrit d'avoir à se partager entre des obligations qui le réclamaient tout entier et peut-être ses préférences secrètes. Une première ébauche, publiée d'ailleurs à son insu, l'an 1637, en Angleterre, sous ce titre : *Porta sapientiæ sive Pansophiæ Christianæ Seminarium,* puis une seconde, en 1639, « Avant-coureur » ou « Messager » de la Pansophie, *Prodromus,* excitèrent une grande attente : on voyait déjà en lui un organisateur des recherches scientifiques, comme sa *Janua Linguarum* avait annoncé un réformateur des études. Et, en 1642, ses amis anglais ne le laissèrent partir d'Angleterre, qu'après avoir obtenu de lui l'engagement qu'il s'occuperait surtout de cette Pansophie. Mais en Suède, Oxenstiern, homme d'Etat, par conséquent très pratique, lui conseilla fort de laisser sa Pansophie et de ne travailler qu'à la réforme scolaire pour laquelle, d'ailleurs, il devait être appointé. Par contre, la reine Christine, éprise surtout de philosophie, lui enjoignit de donner au plus tôt ce grand œuvre. Comenius aurait voulu satisfaire tout le monde, et de temps à autre, pour faire prendre patience et répondre à des rappels, il interrompait ses travaux pédagogiques et publiait au moins une esquisse de ce qu'il méditait. L'ouvrage était presque achevé, semble-t-il, lorsque l'incendie de Leszno le consuma en 1656. Comenius dut se remettre au travail ; mais il n'était plus jeune, et il avançait lentement, bien que toujours pressé par ses amis de Hollande. Il comparait son cas à celui d'une rivière qui, à mesure qu'elle s'éloigne de sa source, doit entraîner une masse d'eau plus considérable. En janvier 1670, relevant d'une maladie qui l'avait encore interrompu près de quatre mois, il demandait au Ciel un délai : qu'il pût vivre encore assez pour l'achèvement de cette Pansophie, commencée depuis si longtemps, et que beaucoup attendaient. Mais quelques mois après il mourut, sans avoir terminé. Faut-il le regretter beaucoup ? Pour en juger, voyons son attitude en présence et à l'égard d'un vrai philosophe.

Descartes fut consulté par des amis sur la Pansophie, annoncée par les deux publications de 1637 et 1639, et sa réponse fut communiquée à Comenius. Celui-ci la mentionne avec plusieurs autres, comme la seule qu'il ait reçue, dit-il, d'un catholique romain : Descartes n'approuve pas son projet, « à cause du mélange de théologie », *ob theologiæ mixturam.* Mais un luthérien ne l'approuvait pas davantage, pour la même raison, et aussi parce qu'il y soupçonnait une machination en vue d'introduire en fraude, sous couvert de philosophie, le calvinisme ! Bien plus, et ceci dut être surtout sensible à Comenius, un coreligionnaire de sa propre église signala le danger de ce mélange des choses divines avec les choses humaines, du christianisme avec le paganisme, de la lumière avec les ténèbres.

Peu après, lorsque Comenius se rendit d'Angleterre en Suède, des amis l'arrêtèrent en Hollande, et l'emmenèrent de Leyde faire visite à Descartes, qui demeurait dans une fort agréable retraite, près de la ville, à Endegeest. Ceci fin juin ou commencement de juillet 1642. L'entretien dura environ quatre heures. Descartes dévoila, dit Comenius, les secrets de sa philosophie ; et Comenius soutint que toute connaissance humaine qui ne vient que des sens et du raisonnement est imparfaite : elle a comme un trou. On se quitta d'ailleurs bons amis : Comenius engageant Descartes à publier ses « Principes », ce qu'il fit, dit-il, l'année suivante (plus exactement deux ans après, en 1644) ; et Descartes de même l'engageant à mûrir ses idées. Quant à lui, il se tiendra toujours sur le terrain de la philosophie, ne s'aventurant pas au delà. Ainsi, dit-il, on trouvera chez moi « une partie », il voulait dire une partie de la science universelle, « mais avec vous on aura « le tout ». Ce fut le mot de la fin ; et Comenius le rapporte sérieusement, sans en remarquer, ce semble, l'ironie.

Comenius, à son tour, voulut aussi juger Descartes, et faisant coup double, il jugea en même temps Copernic. Pas plus que les nouveautés du philosophe, il ne goûtait celles de l'astronome : la terre demeurait toujours, à ses yeux, le centre du monde, autour duquel tournent les sphères célestes et le firmament. Cet ouvrage fut de ceux qui périrent dans l'incendie de Leszno, en 1656 : « Réfutation de la Philosophie cartésienne et de l'Astronomie copernicienne ». Comenius le regretta fort, y ayant mis, dit-il, tous ses soins. En 1659, il publia une autre réfutation ; mais surtout, en 1667, un ami, Serarius, lui ayant envoyé un écrit anonyme : « La Philosophie interprète des Saintes Ecritures », *De S.S. Scripturarum interprete Philosophia,* il s'émut. Comme on pouvait le prévoir et comme il l'avait craint, au nom des principes cartésiens, la critique ra-

tionaliste prenait l'offensive. Bientôt Spinoza en donnera un exemple qui devint un modèle, dans son « Traité théologico-politique » ; le mouvement se poursuivra ; il ne devait plus s'arrêter.

Comenius entreprend donc une réfutation en règle de la philosophie de Descartes, se référant à des articles qu'il cite des *Principia*. Nous ne le suivrons pas dans cette démarche : on s'explique, chemin faisant, les réserves de Compayré et de Buisson à l'égard du philosophe.

Sur deux points, cependant, Comenius se rapproche de Descartes, bien qu'il en reste encore assez éloigné. Il adopte, comme première règle de la méthode, de décomposer l'objet qu'on veut connaître en autant de parties qu'il serait requis pour cela : c'est l'analyse, commencement de connaissance. On rassemble ensuite ces parties, remettant chacune à sa place et reconstituant le tout : c'est la synthèse, progrès sérieux déjà dans la connaissance. Mais à ces deux règles Comenius en ajoute une troisième, qui est de comparer l'objet à tous les objets du même genre : c'est la méthode comparative ou syncrétisme, selon lui indispensable achèvement de la connaissance. Et il reprend l'exemple classique (qui se trouve aussi dans notre « Logique de Port-Royal ») : pour connaître une horloge, on démonte d'abord tous les ressorts, tous les rouages ; puis on les remonte et on remet le mécanisme en mouvement. Mais cela ne suffit pas : il faut encore examiner les ressemblances et les différences de cette horloge et de tous les autres modèles. On a beau décomposer un objet et le recomposer, on ne le connaît pas parfaitement pour cela, si on le considère à part, isolément. Il faut le comparer aux objets du même genre, pour en avoir une connaissance parfaite. Comenius dit aussi une connaissance « claire et distincte », et ce sont les propres termes de Descartes. Mais aux deux conditions qu'exigeait notre philosophe, analyse et synthèse, Comenius en ajoute une troisième, la méthode « syncrétique », qui n'est pas la moins importante à ses yeux. Et c'est sans doute parce que lui-même n'a pas borné sa vue à une seule nation ni à une seule religion, la sienne, mais les a embrassées toutes, religions et nations, d'un même regard d'ensemble, qu'il s'est élevé, nous le verrons, à des considérations supérieures d'universalité et d'unité.

Sur un autre point encore Comenius se rapproche de Descartes, et même le rejoint plus qu'il ne croit. Notre philosophe distinguait deux parties de l'âme, l'entendement et la volonté. Comenius ne pense pas que cela suffise à expliquer toute notre activité. Il y ajoute encore une troisième partie, qui est précisément la faculté d'agir, de faire œuvre utile et bonne. Savoir, vouloir, pouvoir, voilà, selon lui, tout l'homme. Et on reconnaît ici l'homme d'action, qui ne se contente pas de la simple pensée, ni même de faire de beaux projets dans son cabinet d'étude, mais qui entend bien, en outre, agir au dehors par la parole et par l'exemple, par ses prédications, par ses créations et organisations d'écoles, et sa réforme de l'enseignement, bref, comme on l'a dit avec raison, en apôtre véritable, d'abord apôtre de l'éducation. Ne recommandait-il pas d'enseigner, dès l'enfance, trois choses : à penser ou à réfléchir, à parler ou à exprimer ses idées, et une troisième, qui n'est pas la moins importante : à agir, l'action ne dût-elle consister à cet âge qu'en de menus travaux manuels, qui exercent l'intelligence, l'attention, en y joignant cette chose si utile, une main habile et sûre. Ce pouvoir de réaliser quelque chose, qu'acquiert ainsi l'enfant, lui donne le goût de la réalisation : commençant par de petites choses, il s'élèvera peu à peu à de plus sérieuses. L'école devient ainsi une préparation à la vie, une vie qui deviendra elle-même plus large, plus haute, non plus seulement celle de l'individu, mais de la nation et même de l'humanité tout entière. L'école, dit Comenius, doit être comme un atelier où l'on fait apprentissage d'humanité, *officina humanitatis*.

Nous sommes ainsi ramenés à la « Pansophie », à la Sagesse ou à la Science universelle. En somme, c'est l'ensemble des connaissances humaines, mais contemplées du point de vue de la Bible et sur le plan biblique. L'enseignement consiste à donner d'abord à l'enfant un premier aperçu de toutes choses. Son regard ne peut aller bien loin ; il suffit qu'on lui fasse tourner les yeux de tous les côtés. Puis, à mesure qu'il avance en âge, le même spectacle, auquel on revient à plusieurs reprises, s'étend de plus en plus à sa vue. Il est placé sur un sommet : autour de lui le voisinage immédiat s'éclaire d'abord ; puis la clarté se répand de proche en proche, selon la portée plus ou moins grande qu'on donne à l'esprit. Les progrès de la connaissance peuvent être figurés par autant de cercles concentriques qui vont toujours s'élargissant. Pour chaque cercle nouveau, on revient au centre qui est le point de départ, mais c'est pour repartir de plus belle et dépasser chaque fois le cercle précédent. Cette con-

ception d'un enseignement, on dirait aujourd'hui « intégral », procédant par additions successives, rappelle la formule « un peu de tout », ou mieux encore « des clartés de tout. »

Voilà en quel sens Comenius serait un philosophe. S'il suffit pour cela d'avoir une méthode, il a bien la sienne propre ; elle ressemble même, pour deux règles, à celle de Descartes, qu'il pense à compléter par une troisième règle, à lui. Mais il méconnaît la première, la principale, celle qui précisément caractérise la réforme cartésienne, et qui fait qu'un philosophe l'est véritablement : « Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, qu'on ne la connût évidemment être telle. »

Suffit-il encore, pour être philosophe, d'avoir un principe de connaissance, et qui soit en même temps un principe d'action ? Comenius en avait un, certes, mais il le tirait de la Bible, et l'amalgamant avec les sens et le raisonnement, par une illusion singulière, il croyait toujours penser librement : *philosophandum est* LIBERE *ad sensus, intellectus, Scripturæque dictamen.*

Enfin, si, pour être philosophe, il faut apporter un système, Comenius n'en a pas laissé, et ne le pouvait pas non plus, faute d'une idée directrice, d'une idée maîtresse, à moins que l'on ne considère comme telle l'idée du Dieu de la Bible et de l'Evangile, du Dieu de l'Ecriture. Mais, à ce compte, il n'aurait pu que refaire un « Somme » à la façon de saint Thomas, « le Docteur angélique », dont il ne parle, d'ailleurs, qu'avec une réelle sympathie, ne demandant qu'à mourir comme lui, « la Bible dans la « main, sur les lèvres et dans le cœur, et di- « sant : Ce qui est dans ce Livre, je le crois. »

*
* *

Touchons-nous ici le fond de l'âme de Comenius? Ou faut-il pénétrer encore plus avant? Que prétend-il être, en effet, lui-même ? Pédagogue? Plus que cela. Philosophe? Mieux encore. Le titre qu'il revendique avant tout est celui de théologien. Ce fut, toutefois, un théologien d'une espèce singulière : théologien sans théologie (comme tout à l'heure philosophe sans philosophie), c'est-à-dire sans doctrine arrêtée, sans dogme et sans formulaire. La croyance des Apôtres, le *Pater*, et pour règle de conduite les dix commandements, voilà, disait-il, toute sa profession de foi et sa formule d'oraison.

Aussi se tient-il en dehors des sectes, au-dessus d'elles plutôt : il les domine. En Angleterre déjà, lors de son séjour de 1641-42, il voulait mettre un terme aux dissentiments entre sectes protestantes. A son arrivée en Suède, Oxenstiern lui promet d'abord un bon accueil de la part des évêques luthériens, parce que, dit-il, « vous n'êtes pas calviniste, mais hus- « site ». Plus tard, cependant, il sera suspect de calvinisme aux yeux de ces mêmes évêques : n'avait-il pas étudié, de préférence, à Herborn et à Heidelberg, deux Universités d'Allemagne qui suivaient Calvin? Mais, pour le moment, Oxenstiern, ne pouvant le retenir en Suède et ne voulant pas qu'il s'éloignât trop, s'il retournait en Pologne, lui conseille d'aller à Elbing, petite ville de Prusse, et cela pour une raison bien curieuse : « Là, dit-il, vous serez « tranquille ; on est sans parti-pris (indifférent) « en matière de religion. Il y a des luthériens, « et il y a d'autres réformés : tous, pour leurs « prêches, se servent de la même chaire dans « les mêmes temples, et pour les sacrements, « du même autel. »

Suspect de calvinisme chez les luthériens, les catholiques, d'autre part, ne le jugeaient pas si éloigné d'eux. Ils tentèrent même un jour de le convertir, mais sans succès. C'est plutôt lui qui aurait voulu amener à soi de tels adversaires.

Son rêve, avons-nous dit, était de réunir toutes les églises en une seule, qui serait vraiment catholique, c'est-à-dire universelle. L'église romaine n'en serait pas exclue d'ailleurs : n'est-elle pas la mère de toutes les églises chrétiennes, bien que plusieurs de ses filles aient dû se séparer d'elle? Les différences de culte ne sont pas un obstacle insurmontable, ni même, bien que ce soit plus sérieux, les différences de dogme, la religion vraie consistant surtout en deux choses, la foi et les œuvres. Comenius a, semble-t-il, à cœur de répandre cette idée dans la jeunesse. Le chapitre de la *Janua Linguarum*, intitulé « du Temple ou de l'Eglise », *de Templo*, conclut ainsi : les cérémonies ne sont pas les mêmes chez tous, ni la façon d'instituer les ministres de la religion ; mais cette diversité n'est aucunement nuisible ou dommageable, *innoxia seu innocua est* : de tels rites sont de pures « adiaphories » ou choses indifférentes (mettons de simples formalités), *mera adiaphora vel res indifferentes.* Cette assertion redoublée pouvait paraître téméraire : elle inquiéta sans doute les consciences timorées, car, dans une édition postérieure, la phrase est abrégée : *disparitas hæc innoxia est,* « cette diversité n'est

point dommageable », et c'est tout ; les mots « choses indifférentes » ne s'y trouvent plus. Ce n'est pas, d'ailleurs, l'indifférence à l'égard du sentiment religieux, loin de là, mais seulement quant aux formes extérieures du culte (ce à quoi peut-être les fidèles tiennent le plus), et quant aux formules étroites des systèmes théologiques (ce à quoi tiennent le plus les théologiens).

Une autre condition nécessaire pour la réconciliation générale, c'est que la nature humaine n'y soit pas rebelle. Mais l'homme n'est-il pas, au dire des rigoristes, radicalement mauvais? Certes, Comenius croit au péché originel avec ses funestes conséquences : nos premiers parents, chassés du paradis terrestre et toute leur postérité punie pour leur faute. Mais la misère de notre condition présente et surtout la mort ne sont-elles pas une punition suffisante, sans que notre âme, en outre, porte en elle un vice indéracinable? Un texte curieux révèle peut-être la pensée intime de Comenius à ce sujet. Nous l'avons vu, il croit fermement aux anges ; il croit aussi aux démons, qui seraient des anges déchus et punis. Les âmes pieuses sont assistées d'anges gardiens en ce monde ; mais Comenius ne pense pas que chaque créature soit affligée aussi d'un démon, qu'il faille d'abord d'exorciser. « Ce que quelques-« uns affirment, dit-il, dans sa *Janua Lingua-« rum*, de deux génies assignés à chacun, un « bon et un mauvais, est incertain. » Ainsi, parlant du baptême, il ajoute, dans une parenthèse, que chez les catholiques romains, ce sacrement s'administre avec exorcisme préalable (*apud catholicos romanos cum exorcismo ;* mais la parenthèse a disparu dans une édition postérieure, et ces simples mots la remplacent, sans qu'il soit plus fait mention de Rome : le baptême se fait, ici, avec exorcisme, ailleurs sans exorcisme, *alibi cum, alibi sine exorcismo*, comme s'il s'agissait encore d'une chose indifférente. Comenius ne croyait plus au mal radical ; et les luthériens avaient bien tort de le suspecter de calvinisme.

Mais, sans faire intervenir le surnaturel, ne rencontre-t-on point des natures (et ici le pédagogue reparaît), dont on ne peut rien obtenir que par la contrainte? L'objection se trouve dans un des drames scolaires qu'affectionnait Comenius. Voici la réponse : ce ne sont pas seulement les natures généreuses qui demandent à être conduites par la raison ; toute créature humaine veut être traitée humainement. C'est Platon qui répond ainsi ; mais Comenius prend à son compte la réponse. Sa devise, qu'on retrouve à la première page de ses traités et qu'il voudrait voir gravée aux portes de toutes les écoles, est telle : que tout ici coule en liberté ; qu'en soit bannie la violence : *Omnia sponte fluant, absit violentia rebus.*

Optimiste, et en ce monde même, il est peut-être plus difficile de l'être à un théologien, surtout à un théologien réformé. Comenius l'est au fond de l'âme. Déjà, dans son *Prodromus*, en 1639, il annonce la réconciliation générale, la pacification universelle. Oxenstiern, que cet endroit avait frappé, l'entreprend là-dessus à son passage en Suède : « Vous espérez donc, lui « dit-il, une ère de lumière, une ère de religion, « une ère de paix, ce qu'on appelle un âge « d'or. — Oui, certes, je l'espère », répond Comenius avec un bon sourire. Mais le chancelier, prenant un visage sévère : « Est-ce sé-« rieux et pensez-vous ce que vous dites? Ou « n'est-ce qu'une plaisanterie? » Comenius riposte qu'il ne se permettrait de plaisanter en matière aussi grave : on ne se moque pas de l'Eglise de Dieu. Et cette espérance qu'il garde est sa consolation et ce qui le soutient dans la ruine de son église et de son peuple. En vain Oxenstiern lui objecte un texte de l'Ecriture : la paix sera loin de régner sur terre, lorsque le Christ viendra pour le jugement dernier. Ce texte, selon Comenius, est seulement une ombre qui fait mieux ressortir la lumière du tableau ; bien d'autres textes prédisent, par contre, le triomphe définitif de l'Eglise. Sur quoi le chancelier, quittant le langage de théologien pour celui d'un homme d'Etat : « Nous, dit-il, « qui sommes au gouvernail, nous voyons com-« bien il est aisé de soulever les querelles, et « sous les prétextes les plus futiles, et comme « on a de peine ensuite à les apaiser. On ne voit « partout que dissentiment : d'où peut vous « venir cette espérance de pacification? — De l'Ecriture Sainte et de la raison », affirme Comenius. Oxenstiern l'a écouté avec attention ; il le congédie en lui souhaitant... que Dieu le bénisse.

Mais, si tel est le but final, comment l'atteindra-t-on ? Deux choses distinctes sont à considérer : union des églises et union des nations. C'est la question politique et la question religieuse, toutes deux bien difficiles à résoudre. Par où commencer? Comenius regarde son église tchèque comme l'aînée des églises réformées. Avec Jean Huss, en effet, plus d'un siècle avant Luther et Calvin, pour la première fois, toute une nation avait embrassé la réforme reli-

gieuse ; il y avait bien eu, antérieurement, des tentatives du même genre, mais isolées, ou dans de moindres groupes, quand elles ne restaient pas individuelles, tandis que la Bohême entière avait lancé un appel aux consciences révoltées par les abus de Rome. Cette primauté de l'Eglise tchèque, cette sorte de droit d'aînesse, qui la place au-dessus du luthéranisme et du calvinisme, ne l'autorise-t-elle pas à s'adresser à toutes les confessions et à sonner autour d'elle comme le ralliement?

Mais l'union des cœurs (car c'est cela qu'est la religion) serait peut-être plus difficile à réaliser que celle des esprits. Aussi, avant d'étendre à toutes les Eglises cette unité qui est déjà celle des Frères Moraves (*Unitas fratrum*), Comenius songe à établir l'universalité des sociétés humaines. Mais, comme instrument nécessaire pour cela, ne faudrait-il pas une langue universelle? Pour un tel office en ce temps-là, le latin était tout indiqué.

Effacer les différences de langage, c'est rapprocher singulièrement les esprits, et atténuer, sinon effacer, entre eux les dissentiments. Mais il faut, pour cela, se réunir : que des délégués de toutes les nations échangent leurs idées, et cherchent en commun la conciliation de leurs intérêts. Ceci était bien dans l'esprit de Jean Huss. Deux siècles auparavant, le premier roi hussite de Bohême, Georges Podiebrad, proposait déjà une Société des Nations, dont le président eût été, en ce temps-là, le roi de France. Comenius s'adresse maintenant à Louis XIV : qu'il convoque un Congrès ou un Concile (tous les souverains, le pape même en serait), pour mettre fin aux guerres et assurer la libération des peuples. Il a une telle confiance dans le pouvoir de la vérité ! Il suffit qu'elle se montre clairement ; elle se fait aussitôt entendre ; elle se fait admettre d'elle-même ; elle se défend bien toute seule. Mais, pour cela, que l'on délibère, que l'on décide tous ensemble, sans exclure personne. Quand il s'agit du salut de tous, que tous soient entendus ! Ce ne doit être la prérogative d'aucune nation de dire « que rien de ce qui me touche ne se fasse sans moi » ; c'est un privilège accordé par le ciel à tout le genre humain. Si on le méconnaît, si, dit-il, nous décidons les uns sans les autres, et cependant sur les affaires des autres, ce ne sera que soupçons, plaintes, querelles, violences, guerres, désastres sans fin. On entend ici, par avance, les petites nations qui réclament à bon droit leur place au conseil à côté des grandes. Et Comenius ne s'en tient pas à des traités théoriques. Un de ses derniers écrits, en 1667, s'adresse à deux puissances belligérantes : l'Angleterre et la Hollande, avant qu'elles n'engagent les hostilités. Il a pour titre : « Messager de paix », ou « Ange de paix », *Angelus Pacis*, et par dessus la tête des Anglais et des Hollandais, tout prêts à en venir aux mains, il s'adresse à toutes les nations de l'Europe et même à tous les peuples de la terre. N'a-t-il pas dit, ailleurs, que nous sommes tous cosmopolites, et il traduit : citoyens du même monde et il ajoute : de la même religion? La préface est dédiée à tous les Européens, *ad omnes Europæos*.

Mais cet esprit européen, on dirait aujourd'hui « international », ne faisait aucun tort en lui à ce qu'on pourrait appeler aussi son « nationalisme. » Personne n'a mieux su concilier les deux, tout en portant chacun à son comble. Durant toute sa vie, il s'employa à solliciter des protecteurs à son peuple et à son église, inséparables dans son esprit. Après la mort de Frédéric palatin, qui fut roi de Bohême un hiver, et celle du roi de Suède, Gustave-Adolphe, en qui il avait mis tant d'espérance, il adjura Oxenstiern de venir en aide à ses Frères exilés, puis les princes de Transylvanie, Sigismond Ragoczy, gendre du palatin Frédéric, et après lui, Georges Ragoczy, et entre les deux, le roi de Suède encore, Charles-Gustave, puis le prince Rupert, un fils du même Frédéric et finalement, en désespoir de cause, le roi de France, Louis XIV lui-même : le mot « France » étant pour les peuples synonyme de liberté. En même temps, pour réconforter ses frères dans leurs épreuves, il ne cessait d'écrire, en tchèque, des traités de consolation, qui devaient avoir encore, deux siècles et demi plus tard, une action bienfaisante sur les âmes angoissées pendant la grande guerre. Ce sont « Le Labyrinthe du Monde », et « Le Paradis du cœur », achevés en 1623 et publiés en 1631, le *Centrum securitatis*, publié en 1633 et qui date de 1626. Et voici des titres bien significatifs : « les Affligés » en 1650 « les Affligés » encore en 1624 ; toujours « les Affligés » en 1650, avec ce sous-titre : « gémissement de la tourterelle captive dans des rochers escarpés ». Et encore, en 1660 : « La triste voix du berger qui fait ses adieux à son troupeau dispersé. » Rappelons surtout « le Testament de l'Unité (c'était le nom de son Eglise, Unité des Frères), de l'Unité, mère mourante », en 1650, au lendemain des traités de Westphalie. Des promesses avaient été faites au début de cette Guerre de Trente ans, des engagements avaient été pris. Un conseiller de la reine Chris-

tine, à qui on osait insinuer que les calvinistes ne fussent pas compris dans la paix religieuse, répondait encore en 1646 : les compagnons de guerre doivent rester compagnons de paix : *erantarmorum socii, pacis quoque socii debent esse.* Mais à Munster on oublia la Bohême qui demandait seulement alors à être traitée en membre du Corps germanique : on l'abandonna comme un de ses Etats héréditaires à la Maison d'Autriche, inféodée à Rome. Tout espoir n'était-il pas perdu ? Non, proclame Comenius ; et père commun de tous ses fidèles, il les conjure de conserver leur foi et de pourvoir toujours au ministère de leur culte. N'avait-il pas répondu déjà à des propos sceptiques d'Oxenstiern en 1642 : jamais il ne faut perdre espoir, même si tout semble désespéré, *nunquam esse desperandum, etiamsi videantur omnia desperata.* Mais, avec cette confiance absolue dans les destinées de son pays, il gardait aussi la préoccupation constante, et si philosophique, d'universalité et d'unité, à la fois dans la science, la politique, la religion. Bientôt un philosophe, Spinoza, considérera toutes choses, suivant une formule célèbre, « sous forme d'éternité » *sub specie æternitatis.* Sans s'élever à une telle hauteur, Comenius les considère toujours au moins « sous forme d'universalité. »

CHARLES ADAM,
Membre de l'Institut.

LA MORT DE BENJAMIN CONSTANT

Benjamin Constant mourut le 10 décembre 1830, à la nuit tombante. Depuis quelques semaines, sa santé était dans un tel état que son entourage était convaincu qu'il n'atteindrait pas la fin de l'année.

Le 10 au matin, après une nuit d'agitation, il s'assoupit doucement et ne se réveilla plus. Il avait soixante-trois ans.

La nouvelle se répandit dans Paris avec une rapidité singulière, et l'on vit bien alors qu'il ne se vantait ni ne se leurrait, quand il parlait de sa popularité. « Pour accompagner au séjour suprême la dépouille mortelle d'un homme qui avait si bien mérité du libéralisme, la ville entière fut debout », dit Louis Blanc, qui assista à la funèbre cérémonie. Le gouvernement s'associa au deuil et voulut honorer de toutes les pompes officielles le grand homme dont il avait eu peur. Ce fut un magnifique cortège qui le conduisit au temple protestant, où fut célébré l'office funèbre. Un escadron de cavalerie ouvrait la marche. Les six premières légions de la Garde nationale précédaient le cercueil, surchargé de couronnes de lauriers, les six dernières légions le suivaient. Des jeunes gens des écoles s'étaient attelés au corbillard. Derrière, entourant M. Delaberge, qui conduisait le deuil, marchaient dans un impressionnant silence les ministres, les pairs de France, les députés, les généraux en grand uniforme. Les représentants du Haut et du Bas-Rhin, fiers d'avoir compté le défunt parmi leurs collègues, portaient un brassard avec le mot *Alsace.* Mais ce qui était plus émouvant que toute cette pompe officielle et militaire, c'était l'immense foule anonyme qui s'était jointe au cortège, toute la jeunesse des écoles, celle de Polytechnique, de la Sorbonne, de la Faculté de Droit, de la Faculté de Médecine, de l'Ecole des Beaux-Arts, Bousingots et Jeune-France, fraternellement unis dans l'admiration du grand libéral puis, par milliers, des bourgeois, des gens du peuple qui, combattants des Trois Glorieuses, croyaient encore à la Liberté.

A la sortie du temple, un grand remous se produisit dans la foule. « Au Panthéon ! Au Panthéon ! » criaient des jeunes gens enthousiastes. Il y eut un moment d'hésitation, mais le préfet de la Seine, intervenant, ordonna à la Garde nationale de suivre l'itinéraire fixé et, comme la foule faisait mine de protester : « Force restera à la loi ! » dit-il d'une voix tonnante : la nouvelle monarchie quasi-légitime vivait dans la terreur de l'émeute. Ceux qui avaient prémédité cette manifestation craignirent de troubler une cérémonie funèbre qui s'était déroulée jusque-là dans une si touchante majesté. Ils se rendirent sur la place du Panthéon, où ils esquissèrent une sorte d'apothéose, qui, d'ailleurs, tourna court : tout se borna à quelques brèves harangues et à des acclamations.

Cependant, le cortège reprenait le chemin du cimetière. Sa marche fut si lente que la nuit était venue quand on arriva au Père-Lachaise. Le temps était humide et sombre. C'est à la lueur des torches que l'on avança au milieu des tombes. Quand le corps eut été descendu dans la fosse, le vieux Lafayette sortit de la foule

pour prononcer quelques paroles d'adieu. Mais, au premier mot, on le vit chanceler. Accablé d'émotion, il faillit choir lui-même dans la tombe ouverte. On se précipita pour le soutenir et le ramener à sa voiture. Puis l'immense foule s'écoula dans les ténèbres du sombre Paris nocturne de ce temps-là...

L'impression que produisirent ces funérailles à la fois officielles et populaires fut immense, mais Guizot s'empressa de dire ce qu'il répète dans ses Mémoires, qu'il y manqua « un respect et une émotion vraie ». Il préparait ainsi l'opinion de cette grande bourgeoisie que Benjamin Constant avait si bien servie, et qui fut si ingrate. Il est de ceux qui ont démontré par leur exemple qu'il faut aux gens de lettres beaucoup de désintéressement pour se mettre au service des partis du « juste milieu », comme des partis conservateurs.

Peu d'hommes ont été jugés avec autant de sévérité que Benjamin Constant. Au temps de sa jeunesse, il passait pour méchant, parce qu'il avait l'esprit caustique et qu'aimant par-dessus tout les idées, il n'avait aucune considération pour les grands personnages qui croient pouvoir se dispenser d'avoir des idées. Sa sécheresse de cœur et son égoïsme sont passés en articles de foi.

Egoïste ! Eh ! sans doute, il fut égoïste, mais à la manière de tous ceux qui ont une vie intérieure intense et qui croient qu'ils ont une tâche à remplir en ce monde. Quant à sa sécheresse de cœur... Quelle étrange sécheresse de cœur que celle d'un homme qui ne pouvait résister au spectacle des larmes, et qui supporta douze ans la plus lourde des chaînes dans la crainte, sans doute illusoire, de briser le cœur d'une femme qu'il avait aimée, d'un homme d'une sensibilité si mobile qu'elle suffit à expliquer cette étonnante faiblesse de caractère dont on lui a fait grief. « Benjamin est si bon », disait la pauvre Charlotte (1). Elle voyait plus juste que tant de juges altissimes. Peut-être cette bonté n'était-elle faite que de l'incapacité à être méchant dont parle La Rochefoucauld ; mais cela, aussi, est de la bonté.

Ce qui lui fit le plus de tort, ce fut son cynisme, masque d'une timidité foncière qui ne le quitta jamais tout à fait, vêtement trop éclatant d'une sincérité rare. Car ce qui a peut-être le plus profondément choqué les contempteurs sévères de Benjamin Constant, c'est sa sincérité. Il était trop intelligent pour ne pas avoir compris de bonne heure que la dissimulation, le secret, l'aptitude à jouer un personnage sont parmi les premières conditions du succès. Par moments, il s'y efforça, mais la nature était la plus forte. Très vite, il redevenait lui-même, et il se confiait : il se confiait généralement au moins digne.

Mais c'est surtout à lui-même qu'il ne cachait rien de lui-même. Avec quelle clairvoyance et quelle rigueur il se jugeait ! Catholique, il eût eu la hautaine humilité de Pascal. S'amusant du spectacle d'ailleurs, car personne n'eut autant que lui le don de l'ironie intérieure. Que de fois, tout en commettant les pires sottises, ne s'est-il pas donné la comédie !

Grâce à ses lettres, à son carnet, à son journal intime, — le charmant *Cahier Rouge* est peut-être un peu littéraire, — nous savons tout ou presque tout des mouvements de son cœur. Il se met à nu bien plus franchement qu'un Rousseau qui, tout de même, joue presque toujours un personnage, le personnage de la sincérité. C'est ce que pardonnent le moins ceux qui se portent devant eux-mêmes comme un Saint-Sacrement. Humain, trop humain ! Le commun des hommes n'aime pas ce qui est trop humain...

Et puis, il était nuancé à l'extrême, ce que ne comprennent jamais ceux qui, ayant adopté une fois pour toutes une attitude devant la vie, veulent s'y tenir quoi qu'il arrive, ceux qu'on appelle les grands caractères, sans doute parce qu'ils sont très limités et qu'on ne peut les voir qu'en bloc. Sa sincérité était infiniment variable, comme toutes les vraies sincérités : « Le matin incrédule, on est dévôt le soir. » Enfin, il eut le malheur ou le bonheur d'appartenir à une de ces époques intermédiaires où de nouvelles vérités sociales remplacnt des vérités périmées, où les masques tombent et laissent voir un moment l'homme nu. Pour les gens de 1820, qui croyaient avoir une foi, il appartenait encore au XVIIIe siècle sceptique et cynique : il satanisait. Le peuple, qui l'admira, l'aurait-il deviné ? Ces jeunes gens des écoles qui s'attelèrent à son corbillard, savaient-ils à quel homme ils donnaient leur enthousiasme ? Comment le peuple, comment la jeunesse des « Trois Glorieuses » auraient-ils pu connaître le plus nuancé, le plus insaisisable des êtres ? Ce qu'on acclamait, en ce triste jour de décembre 1830 où tout Paris se portait au Père-Lachaise, c'était

(1) Il s'agit de Charlotte de Hardenberg que Benjamin Constant avait épousé pour échapper aux fureurs de Mme de Staël.

un idéal à quoi l'on prêtait un nom, c'était la Liberté !

Et ceux qui, par la sensibilité, l'âme profonde, sont le plus près de lui, les poètes, les écrivains romantiques de la génération de 1830, ne le comprirent pas davantage : il parlait encore la langue de Voltaire. Cependant, d'âme bien plus sincèrement romantique qu'un Chateaubriand, comme il était spécifiquement des leurs, ce contemporain de Werther et d'Obermann !

Mais ceux qui l'ont le moins compris et le moins aimé, ce sont ses compagnons d'armes sur le terrain politique, ses fils spirituels, ces libéraux de 1830 qui lui devaient presque toutes leurs idées. Il avait des dettes : il était joueur et bretteur ; quand sa passion s'éveillait, il n'écoutait qu'elle ; avec tout son désordre, sa négligence de toilette, il avait l'élégance naturelle, la fringante allure (au moral, s'entend) d'un gentilhomme cosmopolite ; il n'arrivait pas à s'engoncer dans sa cravate de mousseline ; ils étaient raides, compassés, bourgeois, ostentoirement honnêtes, affamés de respectabilité et de considération. Entre les deux types, il y a un abîme.

Et puis, ils ont eu un allié inattendu en la personne de Sainte-Beuve, qui a jugé Benjamin Constant en moraliste rigide, presque du point de vue de Port-Royal. Peut-être l'auteur de *Volupté* avait-il vu en lui un frère, un frère ennemi...

Comment, après cela, Benjamin Constant n'aurait-il pas, dans l'histoire des lettres et des idées, fait figure de grand homme manqué ?

Et cependant, ses idées, du moins, ont eu une assez rare fortune. Anatole France écrivait :

« J'avais l'honneur de causer hier (c'était en 1886) avec un homme politique fort attaché au parti républicain modéré qu'il honore par sa correction et sa mélancolie. Il me parla de Benjamin Constant comme d'un père avec respect et vénération. On eût dit à l'entendre, un sage, un Solon, presque un Lycurgu. Il ne m'appartenait pas d'en disputer avec un pareil interlocuteur. D'ailleurs, on ne peut nier l'autorité de Benjamin Constant en matière de droit constitutionnel. Mais j'étais tenté de sourire intérieurement en songeant à la source des idées politiques dont la sagesse et la gravité imposent, et en me représentant les faiblesses du Solon de 1828. »

Quand il écrivait ces lignes, Anatole France ne s'occupait pas de politique ; l'affaire Dreyfus ne l'avait pas encore fait sortir de sa tour d'ivoire. Un peu plus tard, il eût mieux compris l'espèce de respect que les républicains de la génération formée sous le Second Empire portaient à Benjamin Constant. Ils n'étaient pas, ceux-là, de la grande classe bourgeoise pour qui Benjamin Constant était un homme qui avait des dettes. Ils se souvenaient — quelquefois — qu'ils avaient été des étudiants pauvres, des robins besogneux, et puis ils avaient vécu sous un régime de censure au moins aussi dur que celui de la Restauration.

Sous le règne de Napoléon III, le prestige de Benjamin Constant, en effet, n'avait fait que grandir, et le libéralisme dont il avait donné la formule était apparu comme un idéal, d'autant plus splendide qu'il paraissait plus lointain. Ses idées essentielles, d'ailleurs, ses idées sur la souveraineté du peuple, la liberté individuelle, la liberté d'opinion, la liberté de la presse, la liberté industrielle, la responsabilité des ministres, toute l'organisation des Assemblées représentatives ont passé dans la Constitution de 1875. Son ombre planait sur les discussions de l'Assemblée nationale.

Il n'était pas républicain, cependant, — il avait cessé de l'être depuis l'année 1800, — mais l'Assemblée qui nous a légué la République ne l'était pas davantage. Le régime « qui nous divise le moins » n'était, dans la pensée de ceux qui nous l'ont donné, qu'un régime provisoire, en attendant la monarchie constitutionnelle, celle de Benjamin Constant. Il a duré cependant. Il dure toujours. Il a duré parce que les partis monarchistes en France n'ont jamais pu s'accorder entre eux, parce que la légitimité et la quasi-légitimité ont laissé dans l'âme populaire, imprudemment éveillée, de trop mauvais souvenirs, parce que l'Empire a été balayé par la défaite et l'invasion, parce que la République, qui a su grouper autour de son nom les grands intérêts bourgeois et les grandes espérances populaires, a bénéficié des circonstances extérieures et du courant général qui portait le monde vers la démocratie. Mais il lui a toujours manqué quelque chose : un pouvoir exécutif assez fort pour imposer dans certains cas les solutions nationales et pour résister aux agitations désordonnées et à la tyrannie des Assemblées. La place du Roi, du Roi que Benjamin jugeait nécessaire, restait vacante. Personne n'a su la prendre.

Et Benjamin avait parfaitement prévu les dangers de cette omnipotence tyrannique d'un pouvoir législatif qui absorbe tout. Si, dans l'ensemble, ses écrits politiques ont vieilli, on

y trouve sur ce sujet quelques pages qui, après plus de cent ans ont pris, tout à coup, une singulière actualité :

« Aucune liberté ne peut exister dans un grand pays, dit-il, sans Assemblées représentatives investies de prérogatives légales et fortes. Mais ces Assemblées ne sont pas sans danger, et pour l'intérêt de la liberté même il faut préparer des moyens infaillibles de prévenir leurs écarts.

« Lorsqu'on n'impose point de bornes à l'autorité représentative, les représentants du peuple ne sont point des défenseurs de la liberté, mais des candidats à la tyrannie : or, quand la tyrannie est constituée, elle est peut-être d'autant plus affreuse que les tyrans sont plus nombreux. Sous une Constitution dont la représentation nationale fait partie, la nation n'est libre que lorsque les députés ont un frein.

« Une Assemblée qui ne peut être ni réprimée ni contenue est, de toutes les puissances, la plus aveugle dans ses mouvements, la plus incalculable dans ses résultats pour les membres mêmes qui la composent. Elle se précipite dans des excès qui, au premier coup d'œil, sembleraient s'exclure. Une activité indiscrète sur tous les objets, une multiplicité de lois sans mesure, le désir de plaire à la partie passionnée du peuple, en s'abandonnant à son impulsion ou même en la devançant ; le dépit que lui inspire la résistance qu'elle rencontre, ou la censure qu'elle soupçonne ; alors l'opposition au sens national et l'obstination dans l'erreur ; tantôt l'esprit de parti qui ne laisse de choix qu'entre les extrêmes, tantôt l'esprit de corps qui ne donne de force que pour usurper ; tour à tour la témérité ou l'indécision, la violence ou la fatigue, la complaisance pour un seul ou la défiance contre tous ; l'entraînement par des sensations purement physiques comme l'enthousiasme ou la terreur ; l'absence de toute responsabilité morale, la certitude d'échapper par le nombre à la honte de la lâcheté ou au péril de l'audace : tels sont les vices des Assemblées lorsqu'elles ne sont pas renfermées dans des limites qu'elles ne puissent franchir.

. . . . . .

« ... Il faut donc que les Assemblées représentatives subsistent libres, indépendantes, animées ; mais il faut que leurs écarts puissent être réprimés. Or, la force répressive doit être placée au dehors. Les règles qu'une Assemblée s'impose par sa volonté propre sont illusoires et impuissantes. La même majorité qui consent à s'enchaîner par des formes brise à son gré ces formes et reprend le pouvoir après l'avoir abdiqué. »

Quel est le président de République et même le roi constitutionnel d'aujourd'hui qui oserait, dans un message ou un discours du trône, reprendre ces pensées d'un grand parlementaire libéral ?

S'il avait eu l'occasion du pouvoir, Benjamin Constant n'eût été vraisemblablement qu'un assez pauvre homme d'Etat ; il manquait de constance et de volonté ; peut-être était-il trop intelligent... Mais de telles pages montrent qu'il y avait en lui un grand penseur politique, un précurseur. Elles montrent aussi qu'il avait trop de finesse, de bon sens et de claire raison pour se laisser enfermer dans un système ; ce libéral savait faire sa part au principe d'autorité. « Il défendit la liberté sans y croire », dit Anatole France. La vérité, c'est qu'il crut à la Liberté, mais avec les restrictions qui s'imposent à un homme qui connaît les hommes, pour avoir participé lui-même à toute l'humaine faiblesse (1).

L. Dumont-Wilden.

(1) M.-L. Dumont-Wilden va faire paraître une Vie du grand tribun libéral. (Gallimard, édit.).

LES MAINS DE QUELQU'UN

(Nouvelle.)

Le cachet tapait de sa face plate tour à tour le coussinet imbibé d'une encre noire et le registre des lettres remises à leur destinataire. On aurait dit quelqu'un pris d'un accès de rage et cognant de la tête contre un mur. Après quoi le registre se couvrit d'empreintes circulaires ajourées, pareilles à des arabesques de dentelle noire. C'est ainsi que des caractères d'imprimerie, disposés en rond, formaient des dessins, tandis qu'au milieu se prélassaient les méandres des chiffres.

Le bras de Karol et sa tête étaient secoués en cadence comme un hochet.

Des airs de danse, des mélodies légères venaient se superposer au claquement sourd du cachet. Karol accueillit même avec un sourire ces réminiscences d'une musique de jazz. mais, aussitôt, il se rembrunit en glissant à la dérobée un regard vers la vitre de son guichet.

Il fallut enfin entr'ouvrir ce guichet de malheur, mais pas plus qu'il n'était absolument nécessaire pour que sa partie inférieure fût envahie par l'obscurité. Jamais la vitre, fixée à demeure ne se soulevait plus haut que cela. C'était ainsi que le monde de Karol se trouvait séparé de celui que représentaient tous ces gens qui attendaient là, à la queue leu-leu.

Sur le parapet du guichet, venaient se poser alternativement des enveloppes blanches, roses, vertes ou bien tout simplement jaunes. Dans son encadrement, des mains paraissaient, marionnettes échappées à je ne sais quel guignol. Les unes montaient à l'assaut, allongeant leurs doigts prêts à saisir, les autres fléchissaient comme des brins d'osier, il y en avait encore qui allaient et venaient lourdement, indolemment, les doigts ourlés de crasse, tandis que celles-là, gonflées de graisse, rampaient, pareilles à des asticots blancs. Il y en avait aussi dont les ongles avaient l'air de petits boutons roses, et de toutes pâles et maigres, pareilles à de grosses araignées.

La cécité de ces quasi-créatures attristait comme le spectacle d'une infirmité. Elles obéissaient à tâtons à l'ordre de Karol. Il n'avait qu'à leur dire : quarante-cinq, ou bien quatre-vingt-dix, pour faire sonner de petits disques de métal ou voir s'échapper des billets de banque. Karol leur passait un timbre-poste, et des doigts, pareils à de petites pattes agiles, s'emparaient avec précaution du petit morceau de papier, le portaient vers un vase où trempait une éponge et le collaient dans un coin de l'enveloppe, frappant dessus comme un martelet. Ensuite, ils ramenaient à eux la bande étroite du récépissé et se perdaient dans l'obscurité comme des grenouilles dans une eau sombre.

Les paroles que leur adressait Karol étaient rares et boudeuses. Quelles autres aurait-il bien pu leur dire, à ces mains aux gestes muets ? Il n'y avait encore eu que saint François-d'Assises pour psalmodier de longs sermons à des poissons muets. Et c'était ainsi que les lèvres de Karol se serraient de plus en plus étroitement et qu'enfin elles ne furent plus qu'un mince trait qui coupait son visage livide, gonflé comme un ballon de caoutchouc gris.

Et cela ne lui faisait plus rien de voir des mains s'agiter sur les boursouflures de la vitre ou bien d'entendre des voix irritées d'un chœur invisible. Un promoteur bruyant se chargeait de déclencher ce murmure d'impatience !

— « Eh là ! Ne lambinez pas ! On n'a pas le temps ! »

Mais qu'était-ce, au fond, que ce temps que l'on clamait là, derrière le guichet fermé ? Karol l'avait là, à lui, dans cette chambre même, emprisonné comme un oiseau apprivoisé dans sa cage. Et il l'entendait qui bruissait, qui grondait et qui, lassé enfin, s'endormait, les ailes grises déployées sur les murs. Le cœur du temps battait la mesure, toujours la même, au fond de la pendule ronde. Il n'était donc point besoin de se hâter, quoique là, dans cet autre monde, celui de derrière la vitre, quelqu'un clamait son temps à lui dont les minutes se suivaient en une course échevelée.

Il arrivait cependant qu'en ces moments si doucement cadencés, des pensées maussades vinssent se loger sous la surface nue du crâne chauve de Karol. D'habitude, ça tombait juste à l'époque où, au premier jour tiède du printemps, le bruit de la rue montait jusqu'à la fenêtre ouverte et s'y déversait comme un liquide bouillant qui s'échappe sur un fourneau de cuisine. Alors Karol grognait comme un ours, et les lettres qu'il formait s'inscrivaient tout de travers sur les petites bandes de son registre. Il déchirait les pointillés sans la moindre précaution, et sa balance n'arrivait pas à indiquer le poids des lettres.

Et lorsque le ronflement des autos qui roulaient sur le pavé arrivait jusqu'à son bureau, Karol s'emparait de sa minuscule balance, puis l'écartait, la rangeait au fond d'une petite niche en bois, où elle avait l'air d'un champignon. Un aide-mémoire criblé d'une grêle de petits chiffres secourables faisait son possible pour l'éclairer ; mais Karol promenait dessus des yeux voilés de tristesse et n'y trouvait pas bien longtemps les évaluations dont il avait besoin.

Et c'était juste alors que le temps, quasi apprivoisé, s'approchait, en voletant, de la profondeur bleue de la fenêtre ou bien se précipitait vers le battant brun de la porte. Mais, refoulé à chaque reprise, par les poings vigoureux, il rentrait se replacer dans la cage des murs. Quant à Karol, celui-ci, coincé entre les clameurs de la rue et les murmures menaçants qui lui arrivaient, de derrière le guichet, se raidissait, son cœur devenait dur comme un noyau de pêche au fond de sa pulpe.

— « Eh bien, libre à eux de s'égosiller ! Et ils peuvent bien sacrer autant que çà leur chante ! »

Il remontait le guichet avec une taquinerie sournoise et s'approchait de la fenêtre embaumée par le vent. Il exposait la tête à ce vent doux et palpitant et regardait, tout en bas, se dérouler le ruban luisant de l'asphalte, bordé de l'ourlet vert des arbres. Le regard de Karol se prolongeait et, pareil à une mince ligne de pêcheur, sondait les profondeurs de la rue. Peu lui importait ce qu'il en ramènerait : c'était ou bien un passant quelconque, pareil à un crabe aplati, ou bien quelques autos, insectes d'eau, noirs et luisants. Pour un bref moment, le regard, nasse largement étendue, s'emparait de toute chose. Mais le chaos trépidant de la rue brisait ses attaches et se dispersait, en se sauvant à toutes jambes, de droite et de gauche.

Cette pêche de Karol n'était, bien sûr, qu'une distraction d'amateur, aussi ni lui-même ni personne n'en tirait nul profit. Ainsi donc, à la fin, force lui était de retourner à son bureau où tout se suivait dans un ordre conforme à la réalité des choses, où chacun des objets avait par lui-même son sens profond et son utilité indéniable. Ainsi sa balance battait l'air de ses ailes de cuivre, pareille à un oiseau qui prend son essor, s'envolant vers des buts désignés d'avance. Ses crayons reposaient dans une sorte de petite gouttière et leurs pointes bien taillées faisaient penser à des museaux de renard. L'entonnoir bleu de son encrier vrillait avec aisance l'eau limpide du cristal, et ses coussinets-tampons respiraient l'humidité de l'encre de chine noire et amarante. Des cachets étaient passés dans des ouvertures d'une rosace, comme les têtes de Chinois émergeant de leur carcan. Le registre, bien sûr, prenait le plus de place libre ; quant aux lettres, il fallait les mettre en petits tas, comme on empile des planches dans une scierie. De grandes feuilles de timbres-poste s'enroulaient sur elles-mêmes comme les parchemins des livres sacrés.

Là, tout prenait pour Karol des aspects multiples : chaque chose en avait un, d'abord, le sien propre, et puis un autre encore, emprunté à divers objets qui, eux, occupaient peut-être dans l'univers une place plus importante.

C'est pourquoi on pouvait bien imaginer que des pièces d'argent, déposées dans un tiroir de bureau, pépiaient comme de petites hirondelles tenaillées par la faim ; et que des liasses sales de billets de banque bruissaient comme des feuilles de platane, rendant un petit crissement doux, atténué par l'humidité.

C'est là, devant son bureau, que Karol régnait en maître, prodiguant à toute chose des soins méticuleux. Il avait fixé, une fois pour toutes, sa place à chaque objet. Le dessus de son large bureau resplendissait comme le parquet d'une salle de bal, car, ici, il fallait absolument garder l'ordre, si doux à son cœur.

Lorsque, le matin, Karol venait à son bureau et qu'il serrait la main fraîche de son camarade qui se tenait en face de lui, devant un autre bureau identique et devant un guichet tout pareil au sien, tout ce qui était à lui respirait le calme et la propreté. Les garçons de bureau craignaient de changer quoi que ce fût à l'ordre établi, et même des mottes grises de gomme qui jonchaient le bureau de Karol avaient l'air de petits cailloux engravés dans le sol.

Karol expliquait à son camarade que ce qui règle le mieux la vie, c'est le taylorisme.

— « Toute chose à sa place, tout dans un ordre parfait ! »

Ensuite on buvait du thé, chargé et sucré comme du miel, on mangeait des tartines au jambon frais et salé. Tout cela, sans la moindre hâte, car les doigts qui trottinaient sur la vitre blanche étaient par trop irrésolus et le toussotement qui se faisait à peine entendre n'avait en soi rien de péremptoire. On n'ouvrait le guichet que lorsque les mâchoires s'étaient bien reposées après la mastication ; que l'on avait fumé quelques cigarettes et lu le journal du matin. Mais c'était encore à ce moment-là que le camarade de Karol exprimait son infaillible jugement sur la situation politique et que Karol récapitulait pendant un instant le tremblement de terre survenu en Californie.

— « Il y a quelque chose qui cloche dans le taylorisme de la nature », bouffonnait son camarade.

Karol ripostait : — « Mais moi, j'ai tout ce qu'il me faut à la portée de la main, et ce n'est pas moi qui vous emprunte tantôt des ciseaux, tantôt un crayon ; c'est bien vous n'est-ce pas ? qui me les empruntez, hein ? »

Le camarade de Karol était jeune et il se moquait de lui impudemment :

— « En voilà un type ! ma foi ! »

Lorsqu'il n'y avait pas trop de monde, on accordait un peu plus d'attention aux lettres. Certains noms des destinataires était déjà familiers et presque amis ; d'autres étaient étrangers et indifférents, comme des passants quelconques. Les lieux de leur destination étaient dis-

persés dans l'imagination comme sur une carte géographique. De temps en temps, l'image de quelques petites villes et des bourgades, jadis entrevues, se précisait, émergeait brusquement, illuminée par une petite flamme, pareille à celle qui jaillit d'une allumette. Parfois la nostalgie de ces grandes villes, les plus grandes qui existent au monde, les empoignait, les déchirait de ses petites griffes acérées. On écrivait alors sur la bande du récépissé : Paris, Londres, New-York, et en même temps un frisson d'envie courait tout le long du crayon. Le rectangle portant au milieu la lettre « R » stigmatisait l'enveloppe des désirs jamais satisfaits et le cachet rond s'acharnait après des timbres comme un poing furieux.

Pendant que le corps alourdi s'enlisait ainsi, au fil des jours, dans le bourrelet d'une chaise, on concevait au hasard des idées saugrenues. On feignait devant soi-même que tout ce qui se passait à l'entour était particulièrement important et intéressant. Et c'était non seulement parce que les lettres, marquées par le cachet, s'en allaient aux quatre coins du monde, mais, aussi, parce que ces lettres mêmes, ces adresses qu'elles portaient, devenaient une profonde leçon de la vie, une révélation des hommes. On n'avait qu'à bien ouvrir les yeux et qu'à s'imprégner du sens de toutes ces choses.

Et voilà pourquoi les yeux clignaient en étudiant les adresses et furetaient parmi les bâtons, les pleins et les déliés des caractères. Avec ces bribes d'observations et de conjectures, on pouvait faire des ébauches de caractères, on pouvait aussi blâmer l'un, estimer l'autre, se défier de celui-ci, et même se sentir ému par celui-là.

Le camarade de Karol, voyant se rembrunir son front penché sur une lettre, se moquait de lui :

— « Vous n'avez qu'à vous établir graphologue. Quel gagne-pain ! Çà vaudrait bien mieux que votre maigre traitement. Ce que je vous conseillerais... »

— Votre écriture ? Ah ! voilà qui nous ferait savoir sur vous des choses intéressantes !

— Bien sûr ! J'ai des idées de meurtre, quoi ! Comme je voudrais mettre le feu à cette sale baraque, lorsque le printemps est là, dehors, et que les fillettes se promènent rue du Nouveau-Monde... »

Cependant les taquineries de son camarade n'avaient pas, aux yeux de Karol, la moindre importance et ne pouvaient changer, en quoi que ce fût, ses inoffensives habitudes. Il s'était ainsi créé un système pour connaître les gens qu'il n'avait jamais vus.

Il réussissait à obtenir les mêmes résultats, ou peut-être des résultats plus importants encore, pour les mains qui apparaissaient sur le parapet du guichet. On n'avait qu'à user d'astuce, qu'à les surprendre adroitement, et alors elles lui livraient leur secret, en se révélant jusqu'au poignet. Ainsi donc, lorsque le gros doigt s'écartait de la paume, formant avec celle-ci un angle obtus, des pièces d'argent coulaient de la main largement et négligemment. Lorsque les doigts s'empêtraient avec maladresse, toute petite, une pièce prenait de l'importance et semblait suinter une réflexion pénible. Il y avait aussi de gros doigts qu'écrasaient de lourdes bagues. Ils faisaient sonner le métal et froissaient des billets de banque, avec une rumeur impertinente, pleine de présomption.

— Le visage n'en dirait pas plus, pensait Karol, les mains seules suffisent à révéler toute chose ! La vitre me dérobe peut-être une figure souriante, et les mains de la même personne trahissent son désespoir. La figure peut exprimer une morne indifférence, tandis que les doigts s'agitent nerveusement sur un rythme anxieux.

— Le visage ? Quel imposteur ! — pérorait Karol. Non, jamais je ne me fierais à un visage !

— Et au mien non plus, hein ? grimaçait son camarade.

— Non, car vous, vous avez l'air d'un garçon décent, et vous n'êtes qu'une petite canaille. Ce sont vos ongles trop soignés qui me le disent.

— Je vois bien qu'avec vous il faut se tenir sur ses gardes. Voyez un peu ce sorcier égaré dans un bureau de poste !

Le jeune homme avait beau se moquer de Karol, ces sorcelleries-là étaient déjà devenues son divertissement indispensable. Les faces de derrière la vitre, restées invisibles, se trouvèrent ainsi livrées à la discrétion de Karol.

Seul, le contenu des lettres, dont le secret était gardé sous le croisement des diagonales d'une enveloppe, apparaissait vague, incertain, tel un spectre dans une séance spirite et restait pour toujours à peine pressenti. Il faut avouer que ce mystère des lettres le faisait souffrir, parfois, mais enfin, il avait assez de volonté et un sentiment du devoir assez ferme pour ne pas trop laisser se préciser la tentation. Oh ! pour ça, jamais, jamais cela ne lui était arrivé, au cours des dix années pendant lesquelles il

avait exercé ses fonctions ! Quelquefois, les zigzags indistincts des mots transparaissaient à travers le papier mince de l'enveloppe ; mais alors ses yeux discrets les fuyaient, et la tentation coupable était pourchassée et exorcisée à coups d'articles de la loi, de règlements et de prescriptions en vigueur. Tous, ils étaient d'accord pour sauvegarder le secret de la correspondance.

C'est ainsi que s'organisait la vie intime de Karol, c'est ainsi que sa destinée de petit employé des postes s'accomplissait en de menus incidents parcimonieusement dosés. Les plantes minuscules qui germaient dans son sillon poussaient dans le dense brouillard de la vie journalière et commençaient déjà à se décomposer, formant avec leurs couches superposées, une sorte de tourbière. Le travail et le plaisir commençaient, l'un et l'autre, à n'être plus pour lui autre chose qu'une habitude mécanique, et la pendule ronde lui sonnait les heures avec indifférence.

Un jour, deux mains longues, lisses et blanches, se posèrent vivement sur le parapet du guichet. Une grosse émeraude pareille à un insecte vert ornait un de leurs index. Karol se réveilla et tomba en arrêt. Ces mains-là ne rentraient dans aucune des catégories qu'il avait établies, elles ne se laissaient ranger dans aucun des compartiments de son schéma. La lumière jouait sur leurs ongles, comme au fond des petites veilleuses roses, leurs paumes prenaient la forme des coquillages d'une pâleur translucide. Des pièces d'argent s'échappaient de leurs doigts comme de petits disques sonores, et le récépissé froissé semblait n'avoir pour elles aucune sorte d'importance.

L'enveloppe de la lettre trahissait la même indifférence seigneuriale dans les caractères élancés, sveltes, de l'écriture qui caressaient distraitement un beau prénom masculin et un nom princier que personne n'ignorait dans le pays. Le verso de l'enveloppe portait, écrite en petits caractères serrés, cette formule insignifiante : Hanna, poste restante.

Et ce ne fut qu'alors que Karol goûta l'âcre saveur de la curiosité. Mais le vélin de l'enveloppe, mat et jaune comme de l'ivoire, gardait fidèlement son secret. Et tout dut se passer selon les règles : le cachet rond fit son office, s'appliquant sur le timbre, puis ce fut le tour du rectangle rouge qui encadrait le « R » et, enfin, celui du cachet qui marquait la date.

A vrai dire, Karol aurait sans doute oublié son angoisse et son mécontentement malgré leur insistance inopportune, pareille à celle d'une pluie d'automne. Mais les belles mains (comment, Dieu, aurait-on pu les appeler autrement ?) réapparurent tous les huit ou dix jours. Alors Karol les étudia en connaisseur, mesurant les proportions et l'inclinaison de leurs ongles. Cependant il n'arriva qu'avec beaucoup de peine à tirer de tout cela des conclusions positives : c'est qu'il n'avait jamais vu les doigts de ces mains autrement qu'ouverts, ouverts dans un geste d'une beauté merveilleuse. Et ils n'avaient pas, évidemment, la moindre envie de se prêter aux conjectures de Karol. Toutes les théories de celui-ci restaient vaines, et sa perspicacité s'épuisait sans effet, s'appliquant à pénétrer cette vie secrète.

Quelquefois Karol croyait surprendre de légers changements dans la disposition et la manière d'être de ces mains. Il y attachait des regards inquisiteurs, qu'il braquait dessus, comme un objectif de microscope. Mais bientôt il s'aperçut que tout lui glissait des mains. Car pouvait-il affirmer en toute conscience qu'un jour ces doigts tremblassent avec un peu plus de nervosité et qu'un autre, ils fussent plutôt las qu'indifférents ? Leurs ongles brillaient toujours d'un même éclat, et l'émeraude, pareille à un moucheron affamé, s'incrustait dans le doigt. Et les lettres de l'adresse étaient invariablement légères et un peu fanées.

Cependant, ces tentatives d'espionnage manquées épuisaient Karol comme des cauchemars compliqués. Il aurait voulu tenir en main une certitude et au lieu de cela la tête lui tournait, prise de vertige, énivrée de lourdes fumées de pressentiments.

Karol pensa : il en résultera bien quelque chose; autrement, pourquoi donc serais-je ainsi tenaillé par la curiosité ?

— « Comme elle est parfumée, cette lettre, on la sent même ici, — bavardait indiscrètement le camarade de Karol. Oh, le suave parfum ! Il vous prend envie de le caresser comme de beaux petits doigts de femme. »

Karol le cingla d'un regard pareil à un coup de fouet : — « Laissez donc en paix mes lettres à moi, que diable ! Vous avez bien les vôtres, fourrez-y le nez, si ça vous fait plaisir. »

— Mais quelle mouche vous a piqué, bon Dieu ? Est-ce qu'elle s'adressait à vous, par hasard, cette lettre ? Et toutes les gentillesses parfumées qu'il y a dedans, elles ne sont pas pour vous, mais pour un autre, pas ?

— Bien sûr — pensait Karol, qu'elles sont pour un autre, oui, d'accord, mais n'est-ce pas

moi qui suis chargé des affaires de ces belles mains ? Et il sentit courir le long de son corps un frisson bizarre : une gorgée d'eau glacée qu'on avalerait le jour d'une chaleur étouffante.

Mais lui-même, qui était justement une sorte de messager chargé de transmettre les paroles renfermées dans cette lettre à leur destinataire inconnu, il devait ne rien négliger de ce qui les touchait, ne rien abandonner un seul moment. Connaître la vie secrète de ces mains, tel fut désormais l'impératif de sa volonté consciente. Comment pourrait-il n'être guère autre chose de plus qu'un simple conducteur du courant ou bien qu'un instrument passif irraisonnablement serviable ? Il n'était pas, somme toute, une machine inanimée et il avait, ma foi, un cerveau capable de réfléchir. Oui, ce n'était qu'en ce moment qu'il se rendait compte des obligations que lui imposaient ses fonctions d'employé des postes. Chacune de ces lettres qu'on lui apportait, ne lui enlevait-elle pas quelque parcelle de son énergie ? Et cela n'était-il pas indispensable pour qu'elles pussent arriver à destination ? Il avait raison de chercher à étudier la cause première de ces lettres, l'homme.

Karol était donc obligé de connaître les mains et l'écriture des auteurs de ces lettres avant même que celles-ci eussent pris le chemin du vaste monde que leur aurait indiqué sa volonté efficace, consciente de ses devoirs.

Karol réfléchissait souvent à tout cela et s'efforçait de présenter à son camarade l'aspect métaphysique de ces questions essentielles, quoique difficilement saisissables.

Son camarade était loin de prendre la chose au sérieux.

— Je m'en suis bien un peu douté, qu'on n'est pas les premiers venus ! Vous surtout ! Avec un tel embonpoint, on occupe pas mal de place dans l'économie de l'univers. Tandis que moi, pauvre gringalet que je suis, si je pouvais me targuer d'un avantage quelconque sur vous, ce serait peut-être dans le stade. Quant à votre sagesse métaphysique, je ne trouve pas à y redire. »

— Je sais bien, moi, que vous n'y comprenez rien de rien, car vous avez la tête creuse comme un ballon, mais quel mal y aurait-il pour vous, je vous en prie, à être fixé pour de bon sur une chose que vous sentez obscurément ?

Cependant, pour le moment, Karol était seul à tâtonner dans son subconscient à lui, y découvrant des trésors insoupçonnés. Il savait bien maintenant que rien n'arrive sans une cause, fût-elle lointaine, et que toute contrainte intérieure vise à un but marqué d'avance. C'est pourquoi rien ne doit rester secret. Il faut surmonter des difficultés pour pénétrer un mystère, comme en surmontait l'homme primitif pour se frayer un passage à travers les lianes des fourrés.

Puisque les belles mains se défendaient et qu'elles refusaient de livrer leur secret, il lui faudrait rassembler toutes ses forces, mettre en œuvre toute son intuition. Il lui faudrait même feuilleter quelques livres qui prétendent détenir des éléments nécessaires à la révélation du mystère des mains. Ils pourraient peut-être venir en aide à sa propre expérience.

Mais, malgré les indications savantes de la chirognomonie, les mains qui venaient fleurir le parapet du guichet étaient rebelles à ses investigations. Karol souffrit de cette humliation comme d'un abcès qui se forme, et se leurra même de quelques artifices mais, au bout du compte, il fut obligé de s'avouer franchement qu'il avait fait fausse route.

Son mécontentement se mua en une haine de ce mystère trop bien gardé. Il vécut comme dans une fièvre délirante. Ses yeux brillaient à la contemplation des lettres dont les caractères lui semblaient brûler comme un fil de métal à la flamme d'une bougie. Et lorsque son regard, pareil à une onde d'air, palpitante et surchauffée, se portait vers son guichet, il lui semblait voir les doigts de la main mystérieuse se refermer nerveusement et se rouvrir, comme si leurs mouvements avaient été réglés par des lanières de caoutchouc.

Ceci représentait déjà une sorte d'acquis, quelque chose comme des rudiments incertains d'une connaissance, et Karol les recueillait en investigateur savant, les résumait, les juxtaposait, les comparait. Chaque apparition de es mains pouvait, assurément, mettre en valeur ces menues découvertes et y ajouter un détail plus important. Cependant, jusqu'à présent, tout manquait de cohésion, rien n'était vraisemblable. La seule chose sûre, c'était que, chaque fois que la lettre arrivait, son insupportable camarade s'écriait :

— « Voilà encore le même parfum ! Maintenant c'est moi qui jouerai au devin. Je constate que la dame doit être fidèle jusqu'à l'absurde. D'abord parce qu'elle ne se lasse pas d'expédier ses missives, et puis parce qu'elle se parfume toujours à la même essence ! »

Karol pensa : « Elle a de longs doigts fins et lisses, il se peut donc bien qu'elle soit vraiment fidèle. Mais ces mains ne se posent jamais de tout leur poids, et cela, c'est plutôt un trait qui ne va pas avec la fidélité. »

Des jours se traînèrent, alourdis de pénibles réflexions, de conjectures de plus en plus perspicaces, accomplissant leur travail, pareil à celui d'une bêche qui creuse un puits en profondeur. Peu importait à Karol que dans la masse gluante de l'argile de ce puits un mince filet d'eau brillât, de cette eau vive de la vérité, puisque là encore, il fallait se débarrasser des dépôts troubles d'erreurs et chercher des méthodes infaillibles, pour arriver à la connaissance.

Lorsque, plusieurs jours de suite, les mains angoissantes ne réapparurent plus au guichet, l'inquiétude agita son cœur, comme une rafale qui secoue les branches d'arbres assoupies. Et son sang, qui circula plus vivement, lui sembla faire un tumulte pareil à celui d'une mer houleuse.

Il apprit alors ce qu'est le temps qu'on ne tient plus en laisse, ce que c'est que d'être pressé et de s'impatienter. Mais ce qui, surtout, l'effrayait, c'était le vide de tous ces jours à venir. Car, peut-être, les mains blanches ne viendraient-elles plus jamais s'enlever sur le fond sombre du guichet. Et, alors, il n'apprendrait plus jamais, comment elles auraient vécu leur mystère.

Au guichet, Karol déchargeait sa bile, brutalisant toutes les mains qui lui étaient devenues par trop familières. Leur docilité le dégoûtait, la franchise qu'elles mettaient à avouer leurs qualités et leurs défauts lui paraissait tout simplement ridicule.

— « Un jour ou l'autre on vous reprendra vertement de vos procédés malhonnêtes avec le public », prophétisait son camarade, et Karol s'en fâchait tout rouge, en ripostant :

— « Mêlez-vous de ce qui vous regarde ! »

Il fut quand même obligé de se calmer et de remplir ce qu'il appelait « sa mission » et qui, à des moments pareils, n'avait en soi rien de sublime. Il fut tout simplement forcé de faire le travail imposé par les mains qui se suivaient au guichet.

Un temps infini s'était écoulé de cette façon, et les belles mains ne réapparaissaient plus. Le camarade de Karol observa :

— « Voilà longtemps qu'on n'a pas eu de lettre parfumée. » Puis, après avoir longtemps attendu en vain une réponse et la riposte d'usage, il ajouta :

— « Il me semble que cela vous ennuie aussi de ne plus humer ce beau parfum. »

Mais Karol se taisait. Il n'avait plus envie de discuter avec le stupide joueur de balle. Et, d'ailleurs, toutes ces taquineries auraient été inutiles, puisqu'il fallait bien reconnaître que son système avait fait faillite ; que tout cela n'avait été au fond qu'un jeu d'enfant ou une manie ridicule. Toutes ses affaires, force lui était de les prendre comme elles venaient au-devant de lui, au fil des jours. Mais lorsque ces idées se présentaient ainsi dans son esprit, une journée de travail en devenait vraiment trop lourde à porter.

Un jour que le bruit des voix frappait le guichet fermé comme une averse et que Karol, par taquinerie, tapait de son cachet sur le papier : toc, toc, toc, les belles mains attendaient déjà, appuyées contre le parapet, et une enveloppe blanche, oblongue, cognait légèrement contre l'encadrement du guichet, comme un amant tape contre la croisée non éclairée de sa maîtresse.

Karol souleva paresseusement le guichet et son souffle resta en suspens sur ses lèvres minces. Car voilà que les doigts des belles mains s'étaient manifestement tordus, s'enlaçant comme des champions dans une rencontre décisive et désespérée.

Les yeux de Karol s'y attachèrent comme des crampons et fixèrent pendant de longs instants cet aveu public d'une chose qui fait souffrir ou qui irrite, ou bien encore, qui, vraiment, désespère.

— « Eh bien, à quoi bon vous dérober ainsi, belles mains? Faites des aveux? Faites des aveux, confessez-vous jusqu'au bout ! Encore, encore, continuez ! Que vos doigts se stigmatisent de taches rouges et que vos paumes pâlissent en se tordant violemment ! »

Il s'acharnait, comme un hypnotiseur, à leur imposer sa volonté. Mais l'étreinte mutuelle des deux mains s'était relâchée, et l'une d'elles, à peine tremblante, lui tendit la lettre. Ainsi donc elles avaient échappé, une fois de plus, au panneau de l'observation qui leur avait été tendu, et, maintenant elles reposaient tranquillement, comme si elles avaient caché leur secret dans leurs deux paumes réunies. Karol détourna les yeux : « Non, jamais je ne saurai rien de plus ! »

Il ne restait plus qu'à se consoler par cette pensée que les mains avaient réapparu quand même, et qu'on pourrait les revoir de temps en temps, oui, sûrement, les revoir au moins

puisqu'elles ne voulaient pas qu'on sût quelque chose d'elles.

Mais, lorsque Karol se fût soumis ainsi à leur volonté, lorsqu'il eût renoncé au droit de connaître leurs préoccupations bizarres et capricieuses, il remarqua que les lettres qui formaient l'adresse déchiraient presque l'enveloppe de leurs traits coupants. La lettre était plus lourde que d'habitude et elle avait l'air de se trouver à l'étroit sous son enveloppe, dont les bords gommés adhéraient mal à l'endroit où ils étaient appliqués. Karol crut aussi avoir remarqué que les pièces d'argent comptées sur le parapet par les mains qu'il guettait avaient sonné aujourd'hui avec plus de force, comme les grelots d'un traîneau impatient, prêt à un voyage hâtif.

Et ce fut à ce moment-là que la tentation fit rouler de ses épaules voûtées le pesant fardeau des injonctions, des prescriptions formelles relatives à son service. Il eut tout à coup une sensation de légèreté et de liberté. Ses yeux brillèrent comme ceux d'un enfant qui médite une espièglerie et il dissimula vivement la lettre en la glissant sous un livre. Pendant les interminables heures de bureau, il s'astreignit à ne pas oublier que la lettre était là, comme un cadeau qui repose sous une serviette.

— « C'est dommage vraiment, — pensa-t-il, que je me sois imposé cette torture tant de semaines ! Cependant, c'était si facile de connaître le secret de ces mains et de leur vouer mon affection, comme à un ami qui m'eût choisi pour confident ! »

Puis, lorsque son camarade s'en fût allé et que Karol eût donné un tour de clé à la porte, il put se mettre au travail. Il souleva un coin de l'enveloppe en s'aidant d'une allumette, après quoi le pan triangulaire de l'enveloppe sauta comme un couvercle. Puis les doigts de Karol, recourbés et acharnés, en arrachèrent la lettre. Ses yeux ne perçurent d'abord qu'un essaim de lettres dispersées. Mais, bientôt, les lettres se rangèrent en lignes. Les yeux de Karol les suivirent consciencieusement l'une après l'autre. Il lut ainsi les huit pages de la lettre.

Puis il recolla avec précaution l'enveloppe pour que rien ne pût trahir sa coupable curiosité. Les cachets rendirent un bruit sourd, pareil à celui des mottes de terre qui retombent sur un cercueil. En même temps un chant de deuil monta en lui traversant son cœur et son cerveau : « Je ne vous reverrai jamais, jamais, jamais plus, ô mains !.... » Et alors ses mains à lui retombèrent lourdement sur le dessus brillant de son bureau.

GERMINIE NAGLER.

Traduit du polonais par S. Jarocinska-Malinowska.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'ÉNIGME DE L'U. R. S. S.

Il est bien difficile de commenter la situation politique de la Russie soviétique, l'U.R.S.S., comme ils disent à l'américaine, dans une Revue qui ne peut suivre l'actualité qu'à quelque distance. Tout change, en effet, de jour en jour dans cet étrange pays. Les bruits les plus fantastiques ne cessent de courir et ils sont tous incontrôlables. Au moment où j'écris, on parle d'une grave mutinerie militaire ; une partie de l'armée rouge se serait révoltée contre le gouvernement. On racontait avant-hier que Staline avait été assassiné, hier qu'il avait maté ses adversaires et les faisait passer en jugement — on sait ce que cela veut dire. Aujourd'hui, on assure qu'il a été déposé par Voroschiloff, lequel s'est adjugé la dictature.

Il est impossible de savoir ce qu'il y a de vrai dans tout cela, mais puisque les événements de Russie dominent en ce moment la politique internationale, on peut chercher à se rendre compte des chances de durée du régime soviétique et de l'influence qu'il a exercée ces derniers temps en Europe et dans le monde.

*
* *

Depuis 1927, toute l'activité et toutes les espérances du gouvernement soviétique tournent autour du fameux plan quinquennal de réorganisation industrielle, le *Gosplan* comme on dit à Moscou. Il fut exposé pour la première fois en mars 1927, sous forme d'un gros volume intitulé : *Perspectives de développement de l'économie nationale de* 1926-1927 *à* 1930-31. Il ne s'agit de rien moins que d'une refonte totale de l'économie publique dont l'idée princi-

pale est d'établir un rythme d'accroissement de la production industrielle globale atteignant 27 % à la fin de la cinquième année. Cet accroissement doit être obtenu « par voie socialiste, c'est-à-dire par des méthodes de direction systématique, car toute solution des questions économiques par le libre jeu des forces élémentaires est une solution qui affermit les éléments capitalistes de l'économie ». Le Gosplan, implique « une modification de la géographie économique, de l'économie nationale et la reconstruction du système de la répartition des foyers productifs du pays ». Il a pour base « la rationalisation du processus de production dans son entier ». Il comporte aussi, en raison de l'hostilité du monde capitaliste, « le renforcement des capacités défensives de l'U.R.S.S. ».

M. Auguste Gauvain, qui le commentait dernièrement dans un ses lucides articles du *Journal des Débats*, citait à ce propos une curieuse étude de M. le professeur Prokovicz, économiste russe émigré à Prague, qui y faisait très impartialement le récit d'un voyage d'études et de documentation, organisé par la Fédération française des coopératives de consommation auprès du Centrosoyus. Les représentants des coopératives françaises ne nourrissaient aucune prévention contre les Soviets. Arrivés au début de l'application du Gosplan, ils constatèrent qu'il était l'objet de toutes les préoccupations, le ressort de toutes les activités. « Il faut, relatent-ils, que telle société coopérative ait recruté tant de membres nouveaux, tant de capitaux de plus, qu'elle ait augmenté de tant de milliers de roubles ses chiffres de ventes ou d'achats. Il faut qu'elle représente, au bout du temps prévu, tant pour cent de l'ensemble du commerce ou de telle production. Il faut que tel centre de culture ait réduit de tant pour cent le nombre des analphabètes ou que le nombre des papiers édités s'élève à un chiffre donné... Le plan quinquennal est une idée-force. Elle galvanise toutes les énergies. »

Le paradis au bout de cinq ans et la victoire sur les États capitalistes, ce sont incontestablement là des idées-forces et il semble qu'au premier moment elles aient réellement galvanisé tout au moins une partie du peuple russe.

C'est s'exposer à de graves erreurs que de se figurer que le personnel soviétique n'est composé que de jouisseurs et de bandits — le bolchevique au couteau entre les dents —. Certes parmi les « diplomates » et les agents commerciaux de l'U.R.S.S. à l'étranger, on voit beaucoup d'étranges et louches figures : ce qu'on connaît du passé de certains commissaires du peuple est singulièrement trouble, mais il semble bien que la majorité de ceux qui dirigent le mouvement soit composé de fanatiques et d'illuminés — ce sont d'ailleurs les plus dangereux — que gouverne despotiquement une sorte de sombre idéal ; l'armée rouge, ou du moins l'élite de l'armée rouge, fait songer à ces soldats de Cromwell qui ravagèrent si cruellement l'Irlande pour lui apprendre à vivre vertueusement. Ils sacrifient sans regret toute une génération russe, et ils sacrifieraient sans moins de regrets encore le reste de l'Europe à l'idéal d'une humanité mécanisée selon la doctrine de Marx, d'ailleurs assez mal comprise. Staline a dit à ces fanatiques : « Donnez-moi cinq ans. Dans cinq ans la Russie sera heureuse et le monde sera changé. » Qu'est-ce que cinq ans dans la longue et confuse histoire de la vieille terre russe ? Et ils se mirent à diriger le travail avec un sombre enthousiasme. Qu'importent les souffrances présentes au prix du paradis futur ? Mais ces fanatiques n'étaient qu'une faible minorité dans l'immense masse russe, anémiée, abrutie, terrorisée. Pour la réalisation du Gosplan, il fallait condamner cette masse ignorante et affaiblie à un travail forcé qu'elle n'a jamais connu sous les plus mauvais propriétaires de l'ancien régime tsariste. Il semble que le moment soit venu où la bête de labour tombe dans le sillon et ne se relève plus sous les coups...

Il ne semble pas douteux, du reste, que le fameux plan quinquennal ait fait faillite, et que le monstrueux procès intenté aux professeurs et aux techniciens pour crime de sabotage n'ait d'autre but que de le cacher.

La quantité n'est obtenue qu'au préjudice de la qualité. Les frais de production, au lieu de diminuer de 35 o/o, sont à peu près stabilisés au double de ceux d'avant-guerre. Il y a discordance entre la perfection de la nouvelle machinerie et la défectueuse préparation technique du personnel qui s'en sert. Malgré la rigueur de la discipline, le travail des ouvriers pêche par négligence. Quant à la production agricole, elle échappe entièrement aux règles du plan. La « collectivisation » a produit de déplorables résultats, matériellement et moralement.

Les révoltes sporadiques des paysans sont incontestables.

La production agricole est tout à fait insuffisante et le rationnement de la population devient de plus en plus sévère. Les journaux, qui, comme on le sait, sont tous officiels, attribuent

bien entendu toute cette misère à l'hostilité de l'Europe capitaliste, mais il semble bien que le peuple ne les croit plus.

*
* *

Dans ces conditions, il est peu probable que le régime puisse se maintenir longtemps tel qu'il est, mais on peut tout craindre des soubresauts de son agonie. Plus il est compromis à l'intérieur, plus il intensifie sa propagande extérieure. Ses dernières ressources y passent. Quel triomphe, en effet, quel coup de fouet pour l'enthousiasme bolchevique expirant, si un mouvement communiste arrivait à s'imposer, ne fût-ce que quelques jours, dans un grand pays de l'Occident ! Lénine n'a-t-il pas dit, d'ailleurs, que pour triompher, il fallait que la Révolution fût mondiale ?

Heureusement, si profondément troublée que soit la situation économique dans une grande partie de l'Europe, il semble que le bolchevisme soit un phénomène exclusivement russe. Le parti communiste en Europe Occidentale n'est guère qu'une sorte de syndicat de mécontents, aile gauche du socialisme, laissé pour compte de l'anarchie « littéraire ».

Les hommes qu'ils ont envoyé siéger dans les parlements étonnent par leur médiocrité, leur absence de talent. Leurs journaux n'ont même pas la sombre éloquence de l'éternelle revendication des pauvres contre les riches. Evidemment les fauteurs de la révolution russe, les Lénine et les Trotzki étaient d'autres hommes, mais la Russie tsariste en 1917, était aussi dans un état de décomposition dont les Etats de l'Europe occidentale sont encore loin. Dans un livre remarquable qu'il vient de publier (librairie Alcan), *Les Révolutions, comment on les éteint, comment on les attise*, M. A. Gorovtseff, ancien professeur de Droit à la Faculté de Pétrograd, montre que si Kérinsky avait déployé la moitié de l'énergie que le comte Witte montra en 1905, le bolchevisme eût été étouffé dans l'œuf. Bien que, par une étrange faiblesse, ils tolèrent que sous le couvert de l'immunité diplomatique les soviets établissent chez eux de véritables foyers d'espionnage et de conspiration, nos gouvernements sont armés, et à moins qu'ils ne s'abandonnent à une révolution communiste, cela paraît impossible.

Aussi le gouvernement moscovite se contente-t-il d'entretenir le désordre comme il peut, désordre économique au moyen du *dumping*, d'un *dumping* dont les pauvres esclaves des usines russes font les frais, désordre politique, en appuyant tous les mécontents qui veulent réviser les traités de 1919.

L'entente de l'Allemagne et des Soviets est déjà ancienne — on se souvient de Rapallo ; celle des Soviets et de l'Italie est plus récente et plus paradoxale. Les admirateurs français de Mussolini saluaient en lui le restaurateur de l'ordre. On proposait naguère cette alternative : bolchevisme ou fascisme. Voilà le bolchevisme et le fascisme unis ou sur le point de s'unir pour livrer l'assaut à la civilisation occidentale.

Il est certain que le gouvernement de M. Mussolini ne l'entend pas ainsi. Il prétend faire de la politique réaliste à la manière de Machiavel ou du XVIIIe siècle. Les historiens à son service rappelleront sans doute que le roi très chrétien s'alliait jadis aux protestants d'Allemagne et même au Grand Turc contre le roi catholique, mais le premier résultat de son machiavélisme n'en sera pas moins tout simplement de ranimer le foyer de désordre que constitue le gouvernement russe actuel et de renforcer les éléments de trouble qu'il combat en Italie.

On ne peut jouer plus imprudemment avec le feu. Si par malheur le bloc des mécontents, en exigeant la révision des traités et la rectification des frontières rallumait la guerre générale, l'Italie, particulièrement exposée, sans réserve d'or, sans charbon, sans fer, sans pétrole, en serait très probablement la première victime. On ne remplace pas les matières premières par de l'enthousiasme, d'autant plus qu'on en arrive à se demander si cet enthousiasme n'est pas de commande.

Quelques-uns assurent que toute cette manœuvre n'a d'autre but que d'obliger la France à entrer en composition et à conclure l'alliance italienne aux conditions que M. Mussolini voudrait fixer. Ce serait d'une bien pauvre psychologie. On attendait mieux du Duce...

L. D.-W.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

LETTRE OUVERTE A BERNARD GRASSET

Cher Monsieur Grasset,

Tant de bons et beaux livres sont sortis de votre librairie depuis le temps déjà lointain — il me semble d'hier — où vous débutiez dans l'édition, qu'on prête volontiers l'oreille à un nouveau venu solennellement présenté par vos soins. Solennellement. Vous ne vous contentez plus d'inventer des auteurs, de les produire au monde et de les aider à y faire quelque bruit. Vous patronnez les meilleurs, les plus proches de votre cœur et de votre esprit. Vous nous associez à vos joies littéraires ; nous sommes les confidents de vos « plaisirs » de lecture... L'ambition vous est venue d'avoir à votre tour du talent, et d'en témoigner par vos écrits, non pour concurrencer vos « poulains », mais pour les escorter, les précéder ou les suivre auprès du lecteur hésitant, méfiant ou sceptique ; vous décernez des brevets ; l'estampille de votre firme montre le contre-seing du clerc. Vous voulez être, vous êtes un clerc... La plupart de vos collègues du Cercle de la Librairie, pour lettrés qu'ils soient, redouteraient une aussi lourde aggravation de leurs responsabilités. On cite, il est vrai, l'un d'entre eux, exception éclatante... Mais vous vous êtes jusqu'ici refusé le roman. Vous vous révélez austèrement moraliste, philosophe de l'action, censeur des mœurs et des idées.

L'éditeur que vous consentez à demeurer se double aujourd'hui d'un critique pour nous présenter un curieux ouvrage traduit de l'allemand (1). Le clerc, cette fois vient au secours de l'éditeur, comme si une justification — non pas une excuse — avait paru à l'un et à l'autre nécessaire. Laissez-moi vous assurer qu'ils me semblent tous deux s'être bercés d'une commune illusion ; heureuse illusion puisqu'elle vous a dicté ces pages d'une veine élégante et ces développements joliment nuancés, où la réfutation, implicite plutôt que formulée, a sans doute moins d'importance que la courtoise et discrète leçon de savoir-vivre.

(1) Friedrich Sieburg. *Dieu est-il français?*

Etait-il donc si inconvenant cet Allemand ? Attentait-il si ouvertement à la pudeur française qu'on dût le revêtir d'une préface et d'une postface ? Grasset devant, Grasset au verso ; entre ces deux discours, Friedrich Sieburg et son étendard. Cet homme-sandwich nous plait ainsi ; nous n'aurions pas rougi de le contempler nu ; et nous avons appris à considérer avec sang-froid son drapeau.

Le livre que nous vous devons, nous vous remercions fort, cher Monsieur Grasset, de nous l'avoir donné : parce qu'il est brillamment écrit, et que le talent ne saurait être chez nous ni méconnu ni rabaissé; et parce qu'il nous apporte un témoignage important, je n'ose dire considérable, non sur nous-mêmes — il nous apprend peu de choses à cet égard — mais sur l'Allemagne, mieux, sur l'intelligence allemande de l'heure présente. Déduites par un Français, les conclusions que nous sommes bien obligés d'extraire de ce livre eussent paru suspectes : un Allemand nous les offre ; son succès dans son pays, le caractère traditionnel de sa polémique, et quelques autres indices nous démontrent qu'il n'est point un isolé ni un excentrique. Il est en outre un ami de la France, un précieux ami allemand, c'est-à-dire un admirateur sentimentalement lyrique — et très sincère — de certains aspects de notre vie, de nos lettres et de nos arts ; il l'affirme ; vous l'affirmez après lui, avec cette émotion qu'aucun Français ne saurait refouler en présence de semblables manifestations. Nous aimons passionnément qu'on nous aime. Et bien entendu Friedrich Sieburg raille, avec tous les étrangers, ce charmant travers national. Vous ne lui en offrez pas moins, très justement, l'hommage de ce frisson voluptueux, que ressentent tous les épidermes français au premier essai, si gauche fût-il, de déclaration.

Cet honnête homme nous aime, avec discernement, et ne nous l'envoie pas dire. J'approuve fort, pour ma part, cette discrimination, et me réjouis qu'un étranger déteste en nous ce qu'il y a d'éternellement haïssable en tout être humain. J'irai même jusqu'à ne pas contester au critique étranger le droit d'exécrer quelques-unes de nos plus certaines qualités ; et si, au total, il nous abomine, qualités et défauts, je n'irai point crier à l'injustice et au scandale. Tout homme — et tout peuple — a bien le droit de mériter quelque ennemi.

Votre Friedrich Sieburg n'est sans doute pas notre ennemi ; il l'est sans l'être et désespéré de l'être, comme il est un chaleureux ami, passionnément épris de notre mort, qu'il souhaite

prochaine, et de notre agonie, déjà commencée à l'en croire, et si pathétiquement intéressante qu'il sacrifierait volontiers son existence à la vivre avec nous. Par notre mort, entendez l'anéantissement de notre esprit rationaliste, universaliste, humaniste et humain, et du principe et de l'âme qui ont suscité depuis toujours les formes les plus désintéressées de notre civilisation... Voilà pour l'âme ; quant aux corps, ce philosophe et ce poète ont la discrétion de n'en point parler, et de ne pas envisager l'extermination qui hâterait si favorablement un inévitable processus biologique. D'autres, sans doute, auront la charité d'y penser, et peut-être y pensent déjà, tant est puissante la tendance des rêves bien intentionnés et des prophéties généreuses à se traduire en réalités stratégiques, en bombardements péremptoires et en providentiels nettoyages de tranchées.

Est-ce là ce que nous présage Friedrich Sieburg en tels obscurs oracles où la menace craindrait de se mieux définir ? Certes ses pronostics sont peu encourageants pour les partisans d'une réconciliation franco-allemande :

« La réconciliation avec l'Allemagne a été appuyée par les gauches avec une grande sincérité, et même avec un beau courage. Mais il en est de ce rapprochement, pour la gauche, comme il en allait de Dreyfus pour les révisionnistes, qui auraient été fort étonnés si Dreyfus avait tout à coup ouvert la bouche, et s'il avait à son tour pris la parole. »

Plaignons les gauches, plaignons surtout cette grande majorité raisonnable du peuple français, qui souhaite l'entente avec l'Allemagne et la croit possible... Mais tout justement la raison, si l'on en croit Friedrich Sieburg, serait odieuse à l'Allemagne et au génie allemand, voués à la glorification de l'anti-raison.

Un tel culte, hélas ! pratiqué et prêché avec emphase, équivaudra toujours en France à un certificat de démence.

Fallait-il donc que cet importun vînt, par votre entremise, Bernard Grasset, ressusciter sous nos yeux les spectres, les entités fantômales, tout cet enfer dissimulé au plus profond de l'âme allemande, qu'il invoque nommément, et qui la font communiquer avec les éléments, les forces de la nature, les sources du génie ! Nous étions sur le point d'oublier cette inquiétante et luciférienne mythologie, dont les ennemis de l'Allemagne ont parfois abusé. Apprenons à compter avec ce génie, qui peut être sublime, qui peut aussi bien être un faux génie et précipiter l'Allemagne, comme il l'a fait une fois déjà — et nous-même avec elle — où vous savez.

Soyons plus raisonnables que jamais.

L'admirable professeur de sagesse que nous a délégué l'Allemagne ! Celui-là, du moins, ne nous dissimule rien des périls qui nous attendent. Espère-t-il nous intimider ? Nous arracher à cette sécurité mentale, à ce nonchalant optimisme qui l'exaspèrent et lui paraissent intolérables ? Il nous montre, entre l'Allemagne et nous, « un abîme ». N'attendez pas de lui qu'il tente de lancer sur ce béant espace une fragile passerelle ; il n'est point, dit-il, hostile à une architecture de ce genre ; à peine nous laisse-t-il entrevoir qu'il n'y croit pas... Sa grande affaire, c'est cet abîme, qu'il s'efforce de consolider, et peut-être d'élargir.

Qu'importent, après cela, les douceurs dont il nous accable et les duretés qu'il ne nous marchande pas — fort heureusement, — car c'est la partie non seulement la plus piquante, mais souvent la plus vraie de son livre (je veux dire ce petit pamphlet de nos mœurs, épars çà et là, auquel souscriront avec bonne humeur tous les esprits indépendants de ce pays).

Qu'importent ces grâces, et ces flèches légères, ces agenouillements, ce rire et cette satire, et maints traits plaisants qui se retourneraient si aisément contre leur auteur ? Qu'importent ces impressions émues, malicieuses, vivement contées, et qui n'excèdent pas la portée du florilège incessamment et universellement renouvelé par la sympathie et la médisance internationales !

Qu'importe tout cela, qui est amusement et chronique de l'hospitalité, auprès d'une pensée profonde, sinueuse, parfois souterraine, parfois bondissante avec une fauve allégresse, et qui nous inflige durement le souvenir d'un implacable réquisitoire !

Reconnaissons tout d'abord les vieux arguments qui eurent peut-être un sens il y a deux siècles et ne sont plus aujourd'hui que lettre morte, car il y eut un temps où la pensée et les lettres allemandes, en posture de cadettes devant les nôtres, éconduisirent assez rudement notre influence ; certains esprits allemands en ont gardé un pli indélébile et dénoncent éternellement l' « hégémonie » française. L'esprit allemand opprimé par la raison gauloise, ou par qui que ce fût, on en rirait, si ce n'était absurde. Nous connaissons trop, hélas, ce travers atavique, assez semblable au délire de la persécution, qui inspire si fréquemment à nos voisins un ton de récrimination, de protestation violente,

et ces objurgations et ces appels pathétiques inintelligibles à la plupart de nos compatriotes.

Il est vrai qu'au dire de Friedrich Sieburg cette calamiteuse raison, dont il nous attribue le monopole plus généreusement que nous ne le faisons nous-même, opprimerait avec l'Allemagne l'univers entier. Qu'en pensent l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, les Etats-Unis et tant d'autres peuples majeurs, exempts de la durable phobie d'outre-Rhin ? (1)

Cette oppression, cette tyrannie, cette hégémonie, Friedrich Sieburg en recherche les origines dans le passé. A l'en croire, notre histoire ne serait guère qu'une perpétuelle conspiration visant à l'asservissement du globe. Le génie de Jeanne d'Arc, ce fut de naturaliser Dieu en France, ou plutôt de le confisquer au profit de nos détestables entreprises. Friedrich Sieburg écrit sur elle des pages poétiquement senties, et d'autres qui semblent résumer la philosophie de M. Piou, du bon Déroulède, ou du catéchisme de persévérance. Il oublie qu'avant Jeanne d'Arc le continent avait accueilli — et appelé — le rayonnement intellectuel de nos diverses régions ; il oublie notre XIIIe siècle, et que ce n'est pas un complot nationaliste qui machina le succès de nos trouvères, de nos chanteurs de gestes, de nos bâtisseurs de cathédrales, et qu'enfin nos arts et notre esprit avaient paru aimables universellement bien avant la naissance d'une France unifiée. Cette unification, le ressort de l'Etat français, le progrès de notre esprit scandalisent Friedrich Sieburg sans l'éclairer ; il en donne les plus naïves raisons... Hégémonie française, qu'entend-il par là ? On ne sait, car il prête à nos pères une conception des pouvoirs spirituels qui ne pouvait naître que de la monstrueuse hypertrophie de l'Etat moderne... Il use en somme, et il abuse de l'histoire avec cette liberté étonnante et cette imagination anachronique des Allemands qui en tirent à leur gré mythes et idées-forces et billevesées meurtrières.

Partant d'un contresens fondamental dans l'interprétation de notre passé, Friedrich Sieburg n'éprouve aucune peine à instruire le procès de notre présente civilisation française ; nous en connaissons les forces, les faiblesses, les problèmes, dont on nous invite bien singulièrement à intervertir les valeurs... Mais ici, que de questions ne faudrait-il pas poser à ce donneur de conseils ! Car ses obscurités, ses constantes amphibologies et ses paralogismes semblent bien trahir une idéologie assez incertaine et contradictoire.

Il nous reproche, l'Allemagne nous reproche notre agitation, la place trop largement comptée que nous vaut notre activité dans le monde — et de la même haleine une immobilité assez voisine de la paralysie ; notre impérialisme et notre esprit petit bourgeois ; notre conformisme national et notre individualisme anarchique... Et sans doute la physionomie d'un peuple est faite de contrastes. Mais alors mesurez mieux l'équilibre de l'ensemble. En face d'une France stagnante, en proie à l'ankylose, à l'artériosclérose, et déjà rongée des vers, l'Allemagne figure l'ardeur dynamique, le mouvement créateur... Où la conduisent, demanderons-nous, ce dynamisme et ce mouvement ? Ambitionne-t-elle ce rôle de trublion de l'Europe qu'on nous a si fort reproché d'assumer à certaine époque de notre histoire ? Du moins nos motifs étaient-ils désintéressés ; ceux de l'Allemagne semblent assez égoïstes et parfois sordides. Avant d'invoquer son exemple, ne vaudrait-il pas mieux éclairer le désordre dont elle est aujourd'hui l'un des plus inquiétants symboles !

Qu'entend-on par « européanisation » de la France ? Par isolement de l'esprit français dans l'univers contemporain ? L'opposition France-Allemagne serait un duel France-univers ; on le suggère à chaque page de ce livre ; on l'affirme sans le moindre commencement de preuve.

L'Allemagne, victime d'une fièvre obsidionale, rêve d'une situation renversée où la France connaîtrait à son tour le châtiment d'une condamnation universelle ; il y a là une tendance puissante de la politique de nos voisins...

Mais Friedrich Sieburg est-il donc au service de cette politique ?

Qu'un tel soupçon se précise à la lecture de divers chapitres, voilà défini le caractère de ce livre, enveloppé d'une évidente ambiguité, nimbé peut-être d'une certaine imprécision germanique des termes et des idées, mais sans doute aussi d'une auréole de volontés assez mystérieuses ; comment ne jugerait-on pas équivoque en France ce mélange d'intentions pures, de bienfaisantes critiques, de troubles passions, d'attentats au bon sens, et d'appels au Destin (traduisez Némésis) ?

Ce procès de la spiritualité française qui constitue le fonds de son ouvrage, Friedrich Sieburg l'instruit-il vraiment au nom de l'Allemagne

(1) Ni l'Angleterre ni les autres pays d'Europe et d'Amérique ne sont cités en ce livre où il n'est question que d'un antagonisme France-Univers. Evoquant notre rôle dans la guerre mondiale, Sieburg a ce lapsus (?) admirable : « la sanglante lutte *avec les puissances européennes*... »

contemporaine ? De quelle Allemagne ? N'aperçoit-il pas la solidarité de l'intelligence, partout menacée et, nous assure-t-il, assez humiliée en son pays ?

Sa dialectique nous paraîtrait plus cohérente — et son assaut plus grave, ou peut-être moins, selon les points de vue — s'il parle au nom de Moscou... Mais nous n'en savons rien.

Nous voilà loin, cher Monsieur Grasset, de la lumière sereine où il nous semble, à vous et à moi, que devrait s'élever et s'achever en un colloque sans aigreur l'éternel, l'odieux, l'oiseux et vain débat franco-allemand. Le rôle de l'Allemagne, d'une certaine Allemagne, querelleuse et violente, sera-t-il toujours de nous appeler et de nous défier au combat ? Nous sommes les plus sages, disons-le hardiment, humblement, fièrement, car nos fous ne comptent guère, et notre peuple unanime est las de cette querelle où il n'entend pas périr... L'Allemagne, qui ne se connaît pas elle-même, ne connaît pas autrui. Une certaine Allemagne qui se cherche ne nous pardonne pas de nous être trouvés il y a longtemps, et nous croit, par une confusion bien regrettable, incapables de nous chercher plus avant, c'est-à-dire de vivre. Elle en veut au Traité de Versailles et non point à la guerre ; à la France, et non point à elle-même, et nous enterre avant l'heure... Tels de ses fils nourrissent de fuligineux desseins, et cette imagination catastrophique, et cette appétence d'un crépuscule des dieux, à la façon des anciens Germains... Par prudence, sachons les entendre.

Grâce à vous le plus civil d'entre eux vient à nous, amical, prophétique et joyeusement lugubre, avec ce geste éternel des foudres abrités sous une branche d'olivier...

Comptez sur notre gratitude, et lui sur notre plus attentive audience.

LUCIEN MAURY.

LA POÉSIE
ALEXANDRE EMBIRICOS

Cent ans après les *Orientales*, des chants alternés continuent à monter des rivages d'Hellade et de France.

La Grèce de 1930 rend à notre pays sa visite de 1830.

Dans cette tâche civilisatrice, les meilleurs ambassadeurs seront les poètes. Saluons-les donc ceux qui, à une époque de matérialisme et de quantité, s'efforcent de sauvegarder la notion de qualité, ceux pour qui, dans son intangible royauté, l'Esprit demeure : un Paul Baldassera jetant de l'île où naquit Aphrodite, son ardent appel : « *Reçois, mon cœur, ô vie !* ». Et ce poète que, comme Jean Moréas, Paris a conquis à la Grèce et dont les lecteurs de la *Revue Bleue* connaissent le talent puissant et nuancé : Alexandre Embiricos.

M. Alexandre Embiricos est un des poètes les mieux doués de la jeune génération. Ce qui le distingue de la plupart de ses émules, c'est qu'il continue la tradition de la poésie plastique et colorée que lui légua l'Ecole parnassienne. Dès le premier abord, on est frappé par la richesse d'imagination et l'intensité de vie qui se manifestent dans ses vers : nourriture autrement savoureuse que celle qu'il nous est donné de goûter quotidiennement en maint recueil prôné par les petites coteries qui croient détenir le monopole de la poésie authentique.

Les *Poèmes de l'Egée*, qui avaient marqué les débuts d'Alexandre Embiricos dans la poésie française, nous étaient apparus, chargés de toutes les lumières, de tous les parfums des îles où ses strophes avaient pris leur vol. Malgré certaines gaucheries d'adolescent, certain abus de la note violente et paroxyste, Alexandre Embiricos avait su exprimer avec le lyrisme le plus coloré les grâces des îles égéennes.

Ile heureuse ! Tu mets le printemps des jardins
Auprès du gonflement des mers retentissantes.
Et les cyprès, pasteurs des troupeaux smaragdins,
Mirent leur cime d'ombre en la vague éclatante.

Apollon et le satyre, dont Nietzsche eût aimé le clair dualisme et le vif élan vers une plus haute spiritualité, incarne, comme l'a dit M. Ernest Raynaud, le douloureux conflit entre l'Esprit et la Chair, la déification de la Volonté. Peut-être M. Embiricos n'y a-t-il pas encore acquis la pleine maîtrise de son instrument. Le poète traverse une période de tâtonnements et de recherches, compliquées du fait qu'il rejette dans cette œuvre les restrictions de la prosodie traditionnelle, auxquelles il s'était scrupuleusement assujetti dans son premier livre.

Faut-il se soumettre à cette rigoureuse discipline ? Faut-il s'en libérer ? Grave problème qui s'est posé aux poètes, à toutes les époques de notre littérature et que chacun d'eux résolut,

suivant les ressources de son talent et les préférences de son esprit.

Alexandre Embiricos cherche et trouve. Et sa Chanson du satyre, capricieuse, fluide, pleine d'images fuyantes et subtiles, exprime à merveille le mystère de la forêt hellénique, qui, malgré le *Satyre de Victor Hugo*, l'*Après-midi d'un faune*, de Mallarmé, n'a pas encore dit tout son secret.

Avec le *Poème funèbre*, l'âpreté héroïque, la dureté même de cette inspiration se tempèrent d'émotion et de souffrance très humaine. Lorsque le poète plonge aux abîmes de la désespérance, c'est pour en ressortir avec une foi dans la vie plus forte et plus brûlante.

Anges au vol serein, que vos légions blanches,
Avec des hymnes d'or sur son repos se penchent;
Dans un ambroisien flocon, surgis des cieux.
Peuplez l'étrange aurore émerveillant ses yeux,
En son vermeil d'azur, ouvrant une aile calme,

La prosodie de ce *thrène* oscille, comme dans *Apollon et le Satyre* entre le vers libre et le vers traditionnel. Aussi bien dans une composition symphonique aux mouvements multiples et aux harmonies nombreuses comme le *Poème funèbre*, cette polyrythmie et cette liberté rendent la forme plus souple, mieux adaptée aux nécessités de l'action intérieure.

Les *Paysages vivants*, le récent recueil d'Alexandre Embiricos, constitue un retour vers les formes strictes de la prosodie classique, qui s'enrichit de mille fleurs cueillies dans les jardins, dans les forêts où son inspiration l'a conduit. Ces *Paysages vivants* sont mieux que des descriptions, « des états d'âmes », ayant la force de souffrir et d'aimer.

Telle cette *Automnale :*

La tendre floraison de sève et de jeunesse
Se meurt, et moi, hélas ! je n'y ai point touché.
Le don vert et joyeux des beaux jours, ô tristesse,
A mon tardif désir offre un spectre rouillé.

Tant d'émeraudes et tant de tremblantes topazes
M'appelaient, et mon cœur était sourd à leurs [charmes.
Bel été disparu, combien ce cœur s'attache.
A ton faste mourant qui tombe larme à larme.

Un autre trait de ce recueil, c'est le rétrécissement volontaire du cadre, la sage modestie des intentions : un site d'arbres, un champ au bord de la mer, une barque de pêcheur sous le ciel crépusculaire, voici les sujets devant lesquels s'arrête volontiers l'inspiration du poète. Mais en arrière-plan, quel infini de nostalgie et de tristesse! Et quel instrument précis et brillant ce visuel a su maintenant forger à son rêve !

Et puis, fort heureusement, les douces harmonies d'Ile-de-France n'ont pas effacé celles plus éclatantes de l'Hellade. Ainsi, après deux grisailles de chez nous, le jeune dieu Thésée fait sous sa virile tunique une triomphale apparition.

O jeune dieu qui sous sa virile tunique
Rayonne d'élégance et de grâce ionique,
Et dont les blonds cheveux bouclés d'adolescent,
Au marbre de ton col ondulent, languissants.
On oublie, en voyant l'attrait de ton sourire,
Les monstres que ton bras splendide sut détruire.

Entre deux poèmes des *Paysages vivants*, j'ai relu les dernières correspondances que, voici quelques mois, René Puaux envoya d'Athènes, les nobles méditations d'Edouard Herriot, *Sous l'Olivier* de Grèce. Et il m'a paru réconfortant qu'en cette année du centenaire de l'Indépendance hellénique cet olivier tende avec tant de force et tant de grâce ses branches amicales vers le pays de Ronsard et de Victor Hugo, d'André Chénier et de Renan.

PIERRE PARAF.

LE THÉATRE

UN RENOUVEAU DE L'ANCIEN THÉATRE

Je suis persuadé que les spectateurs qui se croient les plus systématiquement portés vers le nouveau n'ont pas accueilli sans surprise le très vif plaisir que leur a procuré, à la Comédie-Française, la reprise de *Belle Aventure*. Je ne suis pas éloigné de penser que ces mêmes spectateurs n'auront pas éprouvé un moindre étonnement, ni un moindre plaisir, à la représentation de *Un Ami d'Argentine* au théâtre de l'Athénée. Cette reprise, qui nous reporte nettement en arrière, et cette nouveauté, qui remet

simplement à la page ou à la mode du jour certaines manières d'autrefois, ne sont-elles pas très caractéristiques d'une orientation inattendue, tant elle est nécessaire sans doute, du public? Alors que l'on s'inquiète jusque dans les grands quotidiens de la crise du théâtre, que les auteurs dramatiques s'évertuent à un retour de conscience sur eux-mêmes, ces petits faits nous paraissent de nature à répondre mieux qu'aucune dissertation au problème posé en nous rappelant simplement que si le théâtre a traversé une crise, c'est parce que, pour des raisons d'ailleurs fort louables et tout à fait légitimes, il a complètement cessé d'être du théâtre.

Dès que le théâtre proprement dit reparaît, le public revient au théâtre.

Chacun connaît l'histoire sur laquelle les trois auteurs, Robert de Flers, Gaston de Caillavet et Etienne Rey ont construit leur délicieuse comédie. Une mère a contrecarré, pour des motifs personnels, l'inclination de deux jeunes gens, en expédiant son fils à l'étranger et en fiançant sa nièce à un jocrisse amoureux : nous sommes au jour même du mariage et, providentiellement, l'amoureux surgit et n'a pas de mal à l'emporter sur le fiancé : fuite des amoureux, stupeur du marié et des assistants et de la mère acariâtre. Rien que de naturel et de simple, et pas très original non plus, dans cette exposition. C'est au second acte que les auteurs ont fait une trouvaille. Les fugitifs, en effet, se sont arrêtés chez une grand'mère, brouillée avec la méchante tante, et qui fut réellement toute l'affection de la jeune fille jusqu'à l'amour ; comment révéler à cette honnête et passionnée grand'mère, l'équivoque de la situation? Tout l'effet scénique résulte de l'innocence avec laquelle la pure grand'mère protège et même stimule l'amour, encore indécis, des deux jeunes gens. J'ajoute que deux interprètes ornent la pièce de leur grand mérite personnel : l'admirable Bovy, dans la grand'mère et l'excellent Bertin dans le jocrisse amoureux. Aussi conçoit-on sans peine que de telles représentations enchantent encore le public qui voudrait bien revenir à la vérité du spectacle.

*
* *

Tristan Bernard a, semble-t-il, appliqué littéralement à sa dernière pièce le précepte poétique d'André Chénier :

Sur des pensers anciens, faisons des vers nou-
[veaux.

Un *Ami d'Argentine* ne doit pas, en apparence, le meilleur de son succès à son originalité : on a l'impression que le public se retrouve avec joie, comme un voyageur dans un pays autrefois connu, parmi des personnages familiers, et en présence de sentiments ordinaires. Nous trouvons là une jeune fille qui se dévoue à son vieux père, qui tremble pour la mémoire de sa mère, qui rompt dignement des fiançailles avec un fiancé qu'elle méprise et se met à travailler en sacrifiant l'argent de sa toilette pour assurer, le dimanche de son père aux courses. D'autre part, nous pressentons que, dans cette famille, il y a eu jadis un drame d'amour, une femme infidèle, et nous ne sommes pas étonnés d'apprendre, soudain, que l'ami d'Argentine, qui avait autrefois fréquenté la maison, vient de mourir en laissant une fortune énorme à la jeune fille délaissée et laborieuse. Nous admirons aussi l'habileté scénique avec laquelle, devenue riche, mais craignant, par son héritage inopiné d'agiter les esprits, notamment celui de son vieux père, la jeune fille s'arrange pour fonder une banque avec ses fonds en feignant de la faire diriger par un astronome hurluberlu. Tout cela, pourtant, n'accuse que la technique désinvolte du maître dramaturge Tristan Bernard et si nous nous plaisons à ces combinaisons tout à la fois raffinées et naïves, n'est-ce pas précisément parce qu'il n'y a là qu'une apparence et que toute cette grâce d'expérience et de métier recouvre la plus spontanée, la plus profonde et la plus déliée des observations psychologiques? Certes, on a déjà vu des jeunes filles faire elles-mêmes leur propre destin et diriger des affaires : pas comme celle-ci. L'héroïne de Tristan Bernard est, si l'on peut dire, dans un rôle classique, un personnage essentiellement d'aujourd'hui. De même, on a déjà vu de petits garçons intéressés renoncer à la main d'une amoureuse, qu'ils croyaient riche et qu'ils découvraient pauvre, sans vergogne et sans chagrin : pas comme celui-ci. Ce jeune fantôche qui, en réalité, et comme on le verra dans la suite, aime profondément la jeune fille qu'il abandonne, est surtout un faible, d'autant plus faible, selon la loi d'aujourd'hui, comme représentant du sexe masculin, que sa partenaire est plus forte, comme représentante du sexe féminin. Sans en avoir l'air, Tristan Bernard a donc noté, avec une extrême précision, en même temps qu'avec une profonde bonne humeur, le véritable renversement d'équilibre qui caractérise aujourd'hui les relations des jeunes gens entre eux. Autrefois, c'étaient les filles que ma-

riaient les parents, aujourd'hui, ce sont les garçons qui obéissent à leur maman alors que les filles sont obligées d'assurer, en même temps que leur propre sort, celui de leurs vieux parents.

Il ne fallait pas, d'ailleurs, que cette comédie eût jamais l'air de devenir sérieuse et il est certain que si la noble jeune fille avait pu douter de la mémoire de sa mère, nous n'aurions pas été nous-mêmes sans amertume ; par bonheur, la faute est plus lointaine et il suffit d'une génération pour l'effacer : ce n'est pas la mère, mais la grand'mère de notre héroïne qui a été l'amie de « l'ami d'Argentine » ; en conséquence, une fortune qui vient de si loin, tout à la fois dans le temps et dans l'espace, est vraiment bien légitime et parfaitement acceptable.

Tristan Bernard est volontiers un pessimiste et il l'est si parfaitement qu'il s'arrange toujours de manière à ce que ses observations, aussi cruelles que fines, nous acheminent pourtant à des conclusions optimistes. Peut-être le secret, tout à la fois, de son esprit, de sa grâce, de sa profondeur et même de son style et de son dialogue, réside-t-il dans cette harmonieuse contrariété de l'esprit qui voit tout, et du cœur qui pardonne tout.

GASTON RAGEOT.

LES BEAUX-ARTS

QUELQUES ŒUVRES D'ART (1)

La galerie Petit s'est modernisée. Les antiques tentures rouges de la grande salle ont été remplacées par d'autres d'un ton beige clair qui baignent dans une lumière diffuse.

Aux murs, sur les sellettes et dans les vitrines, des peintures, des sculptures et des objets d'art sont disposés selon la toute dernière mode du jour. On y trouve le meilleur et le pire. A la place d'honneur Despiau, le premier sculpteur de notre temps, dont la gloire grandit chaque jour, et qui est bien, sans qu'on mésuse de ce grand mot, un artiste de génie.

Il est représenté ici par une *Bacchante endormie*, noble et pure comme un antique, deux portraits de femme magnifiques et surpassés encore par un buste placé dans le vestibule : une femme aux paupières baissées, qui, par le frémissement de la vie intérieure, une sorte d'ardeur contenue et de tristesse secrète, forme peut-être le chef-d'œuvre le plus émouvant que le sculpteur nous ait encore donné. Devant une si haute figure on pense au Vinci et on la situe auprès de ces divins crayons de la Bibliothèque ambroisienne, visages aux joues creuses « regorgeant d'idées et de sensations inexprimées ».

Pourquoi faut-il qu'à côté de cette merveille de sensibilité et d'intellectualité raffinées on ait placé une pièce d'art nègre : un corps squelettique surmonté d'une tête monstrueuse, objet barbare où se révèlent seulement le tâtonnement d'un cerveau obscur et l'effort impuissant d'une main maladroite ? Quelle dérision !

Parmi les peintures, une toile de Matisse : une femme dont le châle fleuri se relie à une tenture historiée suivant ces harmonies subtiles qui font pardonner à l'artiste certaines outrances et quelques œuvres de Dufy dont le cas — pourquoi ne pas le dire comme nous le pensons ? — nous semble affligeant.

Comme nous avons aimé ses œuvres anciennes, ces *Plages* pleines de verve, scintillantes de couleur, qu'il exposait autrefois aux Indépendants ! Aujourd'hui — croit-il donc se montrer plus sincère, ou plus beau, ou plus spirituel ? — l'artiste se complait à dessiner volontairement à la manière d'un enfant qui s'essaie. En particulier, il a créé un type féminin extravagant dont on trouve ici un exemple : une maritorne à la tête énorme, au buste démesuré, au ventre ballottant sur de courtes jambes et noyée dans une couleur brique uniforme. Comment Dufy ne voit-il pas qu'il profane ses dons et jusqu'à son art lui-même ?

Dans les vitrines, des verreries de Lalique (inspirées de Marinot) qui s'irisent comme des glaçons, et des faïences de Mayodon — coupes et vases à fond rouge ou vert — décorées comme des lécythes.

VERRERIES DE MARINOT.

L'exposition annuelle des verreries de M. Marinot suscite toujours un vif intérêt. Il s'agit, en effet, d'un des plus beaux artistes de notre époque et tel que l'art mineur du verrier ne le cède chez lui à aucune des formes des arts majeurs.

Les pièces qu'il nous montre cette année ne diminueront pas l'admiration qu'on lui voue depuis longtemps.

Des flacons, des bouteilles pansues, des coupes et des coupelles aux formes amples et robustes, aux parois épaisses, brillent de ces irisations que la lumière fait surgir des blocs de glace. Parfois une mystérieuse alchimie et de secrets mélanges les teintent de bleu, de rouge ou de noir de fumée, où l'on voit encore, incluses dans l'épaisseur de la matière, des parcelles de métal scintiller comme des pointes de diamant. Quel magicien que ce verrier !

H. CHASSINET-GIGOT.

(1) Galerie Petit, 6, rue de Sèze.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LE MONUMENT DE LA RECONNAISSANCE YOUGOSLAVE A LA FRANCE

« On revient toujours à ses anciennes amours » *surtout* en politique. Quand les événements projettent l'image

d'une nation sur l'écran que contemplent les peuples du jour, les lettres se mettent alors à formuler les caractéristiques de la nation en question comme s'il s'agissait de découvertes toutes neuves; cependant en feuilletant les parchemins jaunis par le temps, on trouve ces « révélations » toutes tracées dans les catacombes des bibliothèques.

Quand on parle de reconnaissance yougoslave, ou d'amitié française, on rapporte des sentiments à la récente guerre mondiale de 1914, alors qu'il s'agit de relations inaltérées depuis le XIIIe siècle.

Etant donné la preuve millénaire que toute race malgré les invasions, exterminations, croisements de sang, reste pareille à elle-même, il est logique que les regroupements politiques se répètent à travers les changements des âges, avec l'obstination des sympathies provoquées par les mêmes agents. Ainsi les Francs, précisons les Français, dans leurs pérégrinations à partir des croisades, ne se sont jamais mieux trouvés dans le proche Orient que lorsqu'ils se fiaient à leurs vieux amis Serbes, que ceux-ci fussent désignés sour le nom d'Esclavons, Blas de Rascie, Triballes ou Yougoslaves, leur affinité a toujours été assez forte pour reconnaître sous les noms nouveaux, les anciens amis.

L'empereur Baudoin de Flandres succomba obscurément près d'Andrinople, selon d'autres historiens en captivité à Trnovo (capitale de Bulgarie); Pierre de Courtenay qui devait lui succéder fut mis à mort en Albanie par le despote Théodore d'Epire et n'atteignit pas à l'empire qui lui était échu. Alors le fils du malheureux Pierre, Robert de Courtenay par intuition, ou par sa bonne étoile, prit lui, la route de Serbie pour atteindre son patrimoine distant. Mais avant de franchir le Danube il hésita « car il « n'avoit mie bien les passoiges à sa volenté. Il avoit « avec lui un sergent qui estoit nes de Lisle en Flandres. « Aucun disoit qu'il estoit oncle de bas cestui Robert qui « alloit pour estre emperour. Cil vallès avoit une belle « damoiselle qui estoit sa fille. Robert d'Aussoire la fist « richement apparillier et disoit que c'estoit sa cousine. « Puis fist parler de mariage de li et dou roi de Servie. « Li rois, qui cuidoit que ce fut voirs, s'accorda au ma- « riage. Li furent faites les noces en grand sollempnité. « Par ce mariage et par l'aide des Blas alla Robert d'Aus- « soire sûrement jusqu'à Constantinople, là où il fut « recu en grant joie, etc... »

Les recherches historiques au sujet de cette belle Billoise sont restées infructueuses. Le « roi des Serviens » était à cette époque marié à la petite fille d'Henrico Dandolo, il a donc dû se dédire au profit de quelque seigneur de sa cour dont le prestige fut égal au sien, espérons qu'ils « cuidèrent que ce fust voirs, » car ils traversèrent la Serbie dans les craintes usuelles dans les Balkans, en ces temps-là.

Un autre empereur latin Henri de Flandre s'était une fois donné rendez-vous avec le roi de Hongrie au centre de la Serbie sans prévenir le souverain du pays de sa visite. Etienne de Serbie en fut alarmé; il fit ses dévotions dans la chapelle du palais pour invoquer le Dieu des armées et voilà que l'expédition rebrousse chemin, sans coup férir. Le roi lui-même a décrit ce fait historique mais... dans un style d'hagiographe. Il a attribué à l'intervention des St-Siméon (son feu père), le revirement pacifique du guerrier franc et il a ajouté *in petto*, en parenthèses, qu'il avait fait bloquer toutes les issues (les défilés ne manquant pas dans ce pays montagneux). Ainsi ces voisins nouveaux-venus dans les Balkans virent que malgré les dangers dans ces parages, on peut rentrer sain et sauf à condition de s'entendre à l'amiable! Lecture a été donnée de cette chronique par le Baron de Borchgrave à la commission historique de l'Académie des Sciences de Bruxelles.

Henri de Flandre ne fût pas un ingrat. Dans son domaine se trouvait une presqu'île (la Chalcydique), recouverte de monastères peuplés d'hagiorites et privée de toute autre population. Comme ces couvents recelaient de grands trésors votifs dédiés aux saints, ils furent maintes fois assiégés et pillés par les pirates normands, catalans et autres. Les Serbes y avaient aussi de nombreux couvents dotés avec la magnificence inspirée par la pitié de l'époque. Ils soutinrent des sièges où d'anciens hardis capitaines et ci-devant gentilshommes ayant renoncé au monde, en prononçant les vœux, les défendirent avec l'enthousiasme que l'on met à défendre les forteresses de la foi. L'empereur venu de Flandre, tout en considérant ces moines comme schismatiques, épargna à ces serviteurs du Christ les horreurs d'un sac complet et « ils trouvèrent toujours en lui un loyal défenseur ». Echange de bons procédés, Henri lui-même avait été épargné par les Serbes dans les gorges dangereuses des défilés de Nish.

C'est dans ce même ancien repaire de corsaires, le golfe de Salonique, que les Français débarquèrent pendant la guerre mondiale quand la voie de Gallipoli fut trouvée impraticable; alors les cendres de Boudoin Ier durent frémir en terre sous le pas des soldats français traversant le pays de son trépas obscur, resté sans sépulture chrétienne. Ainsi, les mêmes races sur les mêmes terrains groupées comme au temps jadis. Les armes, les stratégies changent, les amitiés demeurent.

Le monument de reconnaissance yougoclave, érigé au château fort de Belgrade, sous les glacis fortifiés à la Vauban par le prince Eugène de Savoie, porte en relief une image familière et chère aux cœurs Serbes : *la France-Instructrice*.

Au moyen-âge, l'Occident fruste et naïf vint demander au Levant un peu de braise du foyer classique et à la Renaissance les flambeaux des humanistes éclairèrent l'Europe. A leur tour les Orientaux sentant le frisson près d'un âtre qui décline, vinrent demander des tisons qu'on leur accorda en gerbes brillantes et la flamme comme un serpent de vie revint au point de départ. C'est ainsi, que les cercles cosmiques servent de route tracée aux hommes, qui doivent avancer toujours sans connaître le but, mais la noblesse de l'effort ardu est agrémentée par les efforts communs des nations unies pour le progrès général.

BULLETIN MARITIME

LANCEMENT DU « GEORGES-PHILIPPAR ».

Le 6 novembre, à 3 h. 15 de l'après-midi, a eu lieu, à Saint-Nazaire, le lancement du nautonaphte *Georges-Philippar*, construit par la Société des Ateliers et Chantiers de la Loire pour les Messageries Maritimes, qui le destinent à leur service de la ligne de la Chine et du Japon.

C'est sur un vœu qui lui était présenté par l'ensemble du personnel des Messageries Maritimes que le Conseil d'Administration de cette Société, heureux de rendre hommage à l'action personnelle et féconde de M. Philippar et de témoigner des services rendus par lui, tant aux Messageries Maritimes qu'à l'armement français tout entier, prit la décision, en avril 1929, d'attribuer le nom de *Georges-Philippar* au paquebot qui allait être construit pour la ligne d'Extrême-Orient des Messageries Maritimes.

On sait, d'autre part, que M. Georges Philippar a été appelé, en juillet 1928, à la présidence du Comité Central des Armateurs de France, en remplacement de M. Dal Piaz. Il était donc naturel, dans ces conditions, que le lancement d'un navire portant le nom du représentant de l'armement français tout entier fût l'objet de manifestations d'un caractère tout particulièrement important. En ces circonstances, M. Rollin, Ministre de la Marine Marchande, avait tenu, malgré la date récente de la reprise des travaux parlementaires, à honorer de sa présence le lancement de cette magnifique unité, entouré de ses collaborateurs et d'un grand nombre de représentants des deux Chambres.

Répondant à l'aimable invitation que leur avaient adressée M. Petitjean, Président du Conseil d'Administration de la Société des Ateliers et Chantiers de la Loire, et ses collègues du Conseil d'Administration, de très nombreuses personnalités du monde des sciences, des lettres, des arts, de la politique, etc... se pressaient dans l'enceinte qui leur avait été réservée. On remarquait, parmi elles, la famille de M. Georges Philippar, ses proches amis et ses collaborateurs les plus intimes, les représentants du Comité Central des Armateurs de France, les membres des Conseils d'Administration des Messageries Maritimes, les membres du Conseil d'Administration de la Société des Ateliers et Chantiers de la Loire à Paris et à Saint-Nazaire, des représentants de la Loire-Inférieure au Parlement, de hautes personnalités de Nantes et de Saint-Nazaire, M. le Préfet de Nantes, M. le Sous-Préfet de Saint-Nazaire, les hauts représentants des principales Compagnies de Navigation françaises, des membres de l'Académie de Marine dont M. le Président Philippar fait partie, ainsi que les membres du haut personnel des Messageries Maritimes et des Chantiers de la Loire.

M. le Président Philippar, afin de marquer combien il avait été sensible au vœu du personnel de sa Compagnie, avait tenu à ce qu'une importante délégation, tant du personnel de la Direction Générale de Paris, que de celui de l'Agence Générale de Marseille, fût représentée à la cérémonie du lancement et, c'est parmi ce personnel qu'il a désiré choisir la gracieuse marraine du nautonaphte, Mlle Lydia Porché, dont le père compte parmi les plus anciens employés de l'Agence Générale de Marseille.

La cérémonie du lancement se déroula suivant le rite habituel avec tout le succès désirable. Après que Mlle Porché eut, à l'aide d'une petite hache, tranché le ruban tendu au-devant de l'étrave et répandu sur les flancs du navire le contenu d'une bouteille de champagne, le signal fut donné et lentement la coque majestueuse glissa sur son berceau et prit possession de son élément au son de *la Marseillaise* et aux applaudissements enthousiastes de la foule.

A l'issue du lancement, les assistants, répondant à l'invitation de M. G. Philippar, montèrent à bord du *Félix-Roussel* où un buffet excellent était servi. Tandis que l'orchestre du bord exécutait un programme musical parfaitement bien choisi, les invités levèrent leurs coupes à l'heureuse et longue carrière du navire, et M. G. Philippar tint à rappeler, en une brève allocution, la carrière du Président Félix Roussel et à indiquer les raisons qui avaient conduit le Conseil des Messageries Maritimes à donner à ce navire le nom de son ancien Président.

Dans la soirée, un grand banquet fut offert par la Société des Ateliers et Chantiers de la Loire, dans les salons Mauduit, à Nantes. A l'issue du dîner, des discours furent prononcés par M. Petitjean, Président de la Société des Ateliers et Chantiers de la Loire, M. Le Gallen, Vice-Président des Services Contractuels des Messageries Maritimes, et M. Rollin, Ministre de la Marine Marchande.

Ces discours, ainsi que le compte-rendu du lancement et l'allocution prononcée par M. le Président Philippar, à bord du *Félix-Roussel*, furent diffusés par radio à travers toute la France.

RECEPTIONS A BORD DU « FELIX-ROUSSEL ».

A la suite des réceptions organisées à Saint-Nazaire et à Nantes, le 6 novembre, par la Société des Ateliers et Chantiers de la Loire, les Messageries Maritimes ont invité à Saint-Nazaire, les 7 et 8 novembre, de nombreuses personnalités, parmi lesquelles des représentants du commerce, de l'industrie, du monde des arts, des sciences et des lettres, à visiter le *Félix-Roussel*, nautonaphte construit dans les Chantiers de la Société des Ateliers et Chantiers de la Loire, et qui, après avoir procédé à ses essais, entrera en service prochainement sur la ligne de la Chine et du Japon.

A bord de ce magnifique navire qui avait été fort admiré la veille par M. Rollin, Ministre de la Marine Marchande, venu à Saint-Nazaire pour le lancement du *Georges-Philippar*, un déjeuner a réuni, au cours de chacune de ces deux journées, dans la vaste salle à manger de première classe, décorée en style khmer, les invités des Messageries Maritimes, les membres du Gouvernement, représentants officiels des colonies françaises et des pays desservis par les Messageries Maritimes, journalistes, représentants du commerce et de l'industrie française et étrangère.

A l'issue du déjeuner du 7 novembre, M. Outrey, député de la Cochinchine, prit la parole et rappela quel rôle prépondérant jouaient les Messageries Maritimes dans notre belle colonie d'Extrême-Orient en particulier.

Au cours du déjeuner du 8 novembre, c'est M. Edgard David, ancien Président de la Chambre de Commerce de Marseille, qui félicita les Messageries Maritimes, au nom des représentants du commerce dans notre grand port méditerranéen, du grand essor qu'elles donnent au commerce et à l'industrie française, en mettant à leur disposition d'aussi belles unités.

M. le Président Philippar, lui-même, prit la parole à bord du *Félix-Roussel*, les 7 et 8 novembre. Au cours d'allocutions qui furent fort applaudies, il rappela dans quelles circonstances le Conseil des Messageries Maritimes avait été appelé à donner le nom de *Félix-Roussel* au nautonaphte qui allait être construit et quelles idées directrices ont présidé à la construction de cette unité, comme aussi de celle du *Georges-Philippar*.

Le Gérant : M. Hedan

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 24 68e ANNÉE 20 DECEMBRE 1930

DES MARINS DE LA GARDE AUX FUSILIERS MARINS

Antérieurement à 70, avait-on vu figurer les marins dans les guerres continentales ? L'amiral Grivel, dans ses *Mémoires*, parle des marins de la Garde : sont-ce les ancêtres de nos fusiliers ? En tout cas, et à lire Grivel, il semble bien que la création des marins de la Garde ne remonte pas plus loin que le camp de Boulogne. Grivel n'était alors qu'un petit enseigne à qui l'on venait de confier l'armement et le commandement d'une canonnière dans le port de Lannion, ma ville natale (nouvelle raison pour m'intéresser à l'homme et à ses souvenirs).

Je fus tout de suite sous le charme, écrit-il, lorsqu'on m'offrit cette chance inespérée. Etre appelé capitaine, ne plus connaître d'égal à mon bord, etc., c'était merveilleux, éblouissant... J'allai donc à Lannion, où se trouvait ma canonnière. On venait de la lancer quand j'arrivai, et il faut voir comme je la parcourus amoureusement de fond à cave, dès que je pus mettre le pied à bord. Il est vrai que je n'eus pas grand chemin à faire, attendu que, lorsque je me tenais debout sur la carlingue, ma tête venait au ras du pont. Je me souviens seulement que je désapprouvai d'abord les coulisses massives qu'elle avait devant et qui devaient servir à des canons de vingt-quatre... Il y avait même, dans le cas d'un échouage sur une plage, cet inconvénient que, si la canonnière n'était pas parfaitement droite, ses canons ne pouvaient suivre qu'après de grands efforts le chemin de bois dans lequel ils étaient emprisonnés. Enfin, tel qu'il était, et malgré ses défauts, mon navire me charma. Je m'occupai de son installation au fur et à mesure que les instructions m'arrivaient, car toutes ces embarcations, devant coopérer à une même fin, devaient être arrangées suivant le même plan. Pendant ces soins, je fus fait lieutenant de vaisseau et mon frère Richied enseigne.

On avançait vite en ces âges consulaires (1802). Quoi qu'il en soit, pensant rester un certain temps à Lannion, notre petit officier prit ses dispositions en conséquence. Un notaire de la localité — quel dommage que Grivel ne nous ait pas révélé son nom ! — le logea chez lui « pour douze francs par mois, y compris pension pour déjeuner et dîner 3 francs ». La phrase est assez ambiguë, je le concède. Au total pension et logement faisaient-ils 15 francs par mois ? C'est fort possible. La vie était à si bon marché en Bretagne au commencement du XIXe siècle ! D'ailleurs la table ne comportait pas de vin, mais l'ordinaire était excellent « et le gibier, ainsi que le meilleur poisson, y abondaient ».

Grivel s'était lié à Lannion avec des officiers de chasseurs à cheval qui y tenaient garnison et « dont le capitaine, dit-il, qui se nommait Lion et a fini par commander les chasseurs de la Garde impériale dans les derniers temps, portait à la joue une balafre très respectable ». Ces officiers prêtaient des montures à Grivel et à son second et faisaient avec eux de grandes che-

vauchées dans la campagne. Quoique républicains, ils étaient fort bien vus dans la bourgeoisie locale et jusque dans les châteaux voisins, où commençaient à rentrer les émigrés.

Grivel rapporte à ce propos une scène curieuse qui se passa chez les Rogon de Carcaradec, au manoir de Kerivon, dont les magnifiques avenues plantées d'ormes et de hêtres plusieurs fois centenaires sont la parure de la banlieue lannionnaise. Mon enfance y mena ses premiers rêves, marauda même quelque peu sous les halliers et dans les étangs du domaine, foisonnant d'anguilles et de tanches. Que fût-il arrivé, *bone Deus*, si le garde m'avait surpris ! Les Carcaradec étaient de vieux clients de notre maison ; ils avaient fait imprimer chez nous, pour leur fille Hervine, une vie de saint Hervé son patron, qui n'était peut-être pas le dernier mot de l'art typographique, mais qui présentait cette particularité, appréciée des bibliophiles, d'avoir été tirée à un seul exemplaire. Ma bonne mère Manon, fort attachée aux Carcaradec, fût morte de honte si son fils avait été compromis sur leurs terres dans une histoire de braconnage. Grivel, lui, et ses amis les officiers de chasseurs n'avaient point à craindre pareille aventure ; ils se présentaient à Kerivon en invités ; ils y avaient été priés à un bal de noces suivi de souper, qui leur « donna lieu, dit Grivel, d'admirer le savoir-faire et les manières distinguées de la châtelaine ».

Et, là encore, nous regrettons un peu l'imprécision du narrateur. Nous eussions aimé de trouver un nom, un prénom plutôt, sous le portrait séduisant qu'il nous fait de cette fine diplomate.

C'était, dit-il, une femme qui avait peut-être quelque chose au-delà de la trentaine, mais elle l'emportait par la grâce et la tenue sur presque toutes les autres. Il est difficile de trouver réunies plus de courtoisie et de franche politesse. On peut juger, par un petit incident qui arriva pendant la fête, de sa présence d'esprit. Lorsque le moment fut venu de donner la main aux dames pour le souper, les cavaliers bretons, qui étaient tous parents ou amis de la famille, se trouvèrent naturellement acceptés et par conséquent logés à table avant les étrangers. C'était tout simple, et cependant, comme les discordes civiles n'étaient encore qu'assoupies, nous fûmes un peu surpris de nous voir seuls au milieu du salon, et de cette surprise à un sentiment de défiance, il n'y avait pas loin. La maîtresse de la maison, qui s'en aperçut, vint droit à nous et, donnant la main au capitaine Lion, elle nous dit gaiement : « Messieurs, je vous ai tous réservés pour ma table ». C'était peut-être vrai, ajoute Grivel, mais, si cela ne l'était pas, on est forcé de convenir que jamais mensonge ne fut plus gracieux et plus utile.

Ne croirait-on pas lire une scène des *Chouans*? Il y a un épisode presque semblable dans le roman de Balzac...

Brusquement, ordre au lieutenant de vaisseau Grivel d'être à Brest dans les vingt-quatre heures. L'intéressé, non sans une pointe d'inquiétude, se demandait à quelle fin ? La traite était longue. C'est à la préfecture maritime seulement qu'il apprit qu'on l'avait désigné « pour faire partie de la Garde des Consuls ».

Il faut se reporter au temps, dit Grivel, pour comprendre l'effet que devait faire cette nouvelle sur un jeune officier plein d'ardeur comme je l'étais et d'envie de se distinguer. Je fus ébloui.

L'idée d'incorporer des marins dans sa Garde émanait-elle du Premier Consul ou lui avait-elle été suggérée par son ministre de la Marine Decrès? Grivel ne le dit pas. Mais la suite semble bien montrer que Decrès n'y donna la main qu'à contre-cœur : la Garde était un corps d'élite ; on n'aurait dû y faire entrer que l'élite de nos équipages. Or, d'après Grivel, il fut loin d'en être ainsi.

Nous avions un chef distingué à plusieurs égards, dit-il, et digne comme homme de toute confiance, mais il laissait à désirer comme marin et manquait d'élan, ce qui était un véritable défaut dans sa position. Il n'aimait ni les fatigues ni les dangers, bien qu'il se comportât en brave, quand il y était jeté. A sa suite s'étaient glissés quelques non-valeurs, comme il s'en trouve toujours à Paris lors des créations nouvelles, et aussi plusieurs officiers desquels il n'y avait rien à dire ni en bien, ni en mal. Les matelots n'avaient pas été mieux choisis. Il y en avait quelques-uns d'excellents, mais les médiocres étaient en grand nombre, et, dans la Méditerranée surtout, on les avait pris à la taille beaucoup trop souvent.

Le chef dont parle Grivel s'appelait Augier. Ce premier et lointain prédécesseur de l'amiral Ronarc'h n'était que capitaine de vaisseau. Mais, comme on le fit en 1870 pour les officiers supérieurs des bataillons de marche qui opéraient avec Chanzy, comme on l'a fait en 1914 pour ceux de la brigade navale qui opérait sur l'Yser, son titre fut « militarisé » et le capitaine de vaisseau Augier devint « le colonel » Augier.

J'en dois bien conclure que les marins de la Garde ne formaient qu'un régiment. Mais, chose curieuse, les subdivisions de ce régiment avaient conservé leur nom maritime, et les compagnies s'y appelaient des « équipages ». Grivel était affecté, pour sa part, au commandement du cinquième équipage. Le régiment des marins de la Garde avait été cantonné à Courbevoie, en même temps que des grenadiers à pied chargés de lui apprendre l'exercice. « On ne préten-

dait pas nous rendre très habiles en ce genre, dit Grivel, mais enfin il était convenable que nous en sussions assez pour ne pas trop déparer les revues de la Garde et pouvoir nous défendre dans l'occasion. » Eh ! mais, c'est tout justement comme on procéda dans la dernière guerre, où nos fusiliers marins, cantonnés eux aussi à Courbevoie, Saint-Denis, Villetaneuse, Stains, durent apprendre en huit jours l'école de bataillon.

Par exemple, l'hésitation avait été longue sur le genre d'armement qu'il convenait de donner aux marins de la Garde, et Grivel n'a pas assez de moqueries pour les haches d'abordage, gaffes et barres d'anspect dont on les avait gratifiés au début. Finalement, on leur donna des fusils. Et je crois bien que cette fois nous brûlons : ainsi équipés et formés en bataillons de marche, ne sommes-nous pas en droit de dire que voilà bien les premiers fusiliers marins ?

Reste à connaître leur histoire, généralement ignorée ou présentée fragmentairement, et ici encore je suivrai Grivel, bien que, pendant tout un temps, il ait appartenu à une formation détachée, et quitte à le compléter sur les points défaillants.

Malgré tant de vices de naissance et en dépit de notre peu de valeur intrinsèque, écrit-il modestement, nous prîmes pied dans la Garde et nous y fûmes franchement accueillis. C'est que nous avions heureusement parmi nous plusieurs officiers au cœur chaud et dévoués à l'honneur du corps... Le diable n'y perdait rien, il est vrai, et dans notre intérieur, nous étions bien toujours la marine, c'est-à-dire que nous nous disputions souvent entre nous et que la subordination n'allait que juste au point où elle devait aller pour ne pas mettre le public dans la confidence de nos différends.

Les marins de la Garde, mieux partagés que leurs héritiers de 1914, eurent tout le temps pour s'entraîner, car ils demeurèrent à Courbevoie un grand semestre, au bout duquel on les dirigea sur le Havre, où ils demeurèrent encore plusieurs jours, faute de pouvoir forcer le blocus assez serré qui en était fait par les Anglais. Enfin, ils purent s'embarquer pour Boulogne où ils arrivèrent avec un à-propos bien maritime le jour même de la première distribution des croix de la Légion d'honneur. Une grande fête avait été commandée à cette occasion par l'empereur, des estrades dressées sur le quai. La maladresse des exécutants faillit tout gâter : plusieurs des bateaux manquèrent leur entrée et furent donner du nez sur la plage. L'accident n'eut pas de suites fâcheuses. Mais Napoléon dit le soir même à Decrès :

— Je vous avais demandé des loups de mer pour la Garde, et vous ne m'avez fourni que des blancs-becs.

A quoi Decrès riposta :

— Sire, aucun des blancs-becs n'a manqué le port et ceux qui l'ont manqué sont officiers depuis huit ans.

Le pire est que c'était strictement vrai, ce qui ne fait pas l'éloge des officiers bleus qui avaient remplacé les officiers du Grand-Corps. Les marins de la Garde ne tardèrent pas d'ailleurs à remonter dans l'estime du grand homme. Ils tinrent fort bravement sous le feu des catamarans anglais. On les avait cantonnés à Etaples, Boulogne, Vimereux. L'armée n'attendait qu'un vent favorable et l'arrivée de Villeneuve pour appareiller. Mais Villeneuve se fit battre sottement aux Quinze-Vingts, l'Autriche entra dans la coalition et l'expédition fut renvoyée *sine die*. Il est probable que les marins de la Garde suivirent Napoléon à Austerlitz. Mais Grivel n'était pas de la fête : il avait été envoyé en détachement avec 120 hommes dans la direction d'Ulm. Les succès de la campagne napoléonienne furent si rapides, le vol de l'aigle si foudroyant, que, « malgré toute notre diligence, dit-il, nous ne pûmes rallier la Garde qu'au-delà du Danube. »

La paix survint presque aussitôt. Grivel, qui avait accompagné Napoléon à Schoenbrunn, fut séparé une fois de plus de son corps. Il le retrouva à Augsbourg et fit route avec lui, par petites étapes, jusqu'à Strasbourg et, de là, jusqu'à Paris.

Je passe sur une assez longue reconnaissance du littoral de l'Adriatique dont fut chargé l'année suivante le « colonel » Augier, à qui l'on avait adjoint Grivel et son ami Teissier de Marguerittes. La petite caravane visita Raguse, Fiume, Pola, Venise, Cattaro, etc. Une nouvelle coalition l'en rappela. Voilà derechef Grivel en Allemagne avec les marins de la Garde. Il entre à leur tête à Kœnigsberg, à Dantzig. Friedland, le 14 juin 1907, met fin à la campagne ; les marins de la Garde sont dirigés sur Tilsitt, qui se prépare et se pare pour l'entrevue de Napoléon et d'Alexandre ; c'est à eux que doit revenir l'honneur de promener sur le Niémen le grand homme et son « auguste frère », dans « un beau fort canot, armé de douze avirons à couple ».

Hélas ! le « beau canot » ne put être utilisé : le Niémen était trop bas, le tirant d'eau du canot trop grand. C'est dans une autre embar-

cation que Napoléon fut conduit au radeau historique.

Grivel ne se consola pas d'avoir perdu cette occasion unique « de voir de près le souverain de toutes les Russies et d'entendre causer amicalement deux hommes extraordinaires ». Les marins de la Garde partirent le lendemain pour Stralsund où ils travaillèrent à transborder des chevau-légers bavarois dans l'île de Rügen. Peu après ils furent rappelés en France et reprirent leur ancien cantonnement à l'Ecole militaire.

Ils n'y restèrent pas longtemps : l'Espagne entrait en combustion. On les dirigea sur Madrid, puis, avec la division Dupont, dont ils formaient une partie de la réserve, sur Cadix, où ils devaient, dans l'esprit de l'empereur, « renforcer les équipages que nous avions dans ce port. » Les choses allèrent bien pour commencer. Tout le monde était gai, plein d'allant ; le « colonel » Augier faisait mille saillies. Mais, aux approches de Baylen, dans un défilé aux allures de coupe-gorge, l'ennemi, que nous avions refoulé sans grande difficulté en avant de Cordoue, garnit les hauteurs et s'arrangea si bien que toute la division fut enveloppée.

Qu'y avait-il à faire dans un cas semblable ? demande Grivel. Un parti à prendre, je crois, mais un grand parti : il fallait réunir tous les hommes valides en une seule masse, les former en colonne d'attaque, mettre nos blessés au milieu et tenter une trouée. On eût pu profiter, pour faire le mouvement, du brun de nuit et de la fraîcheur qu'il amène. J'ignore si nous eussions réussi ; mais, en tout état de cause, nous eussions succombé bravement et comme il convenait à notre renommée militaire.

Dupont, on le sait, bon manœuvrier jusque-là, perdit la tête, signa le revers. Fureur des marins, que leurs officiers eurent grand'peine à calmer. Aux termes de la capitulation, ils devaient être renvoyés dans leurs foyers avec armes et bagages : autant en emporte le vent. Seuls, les officiers et les gradés conservèrent leurs sabres. Pas bien longtemps : à Rota, la foule, avec de grands cris, les leur arracha. Il n'était plus question de rapatriement ni pour eux ni pour leurs hommes. Et le fait est que, quelques jours plus tard, une partie fut envoyée à Cabrera, le reste interné sur les pontons de Cadix.

Grivel était de ces derniers : son ponton était une corvette désaffectée et aux trois quarts pourrie, la *Vieille-Castille*. Le régime pénitentiaire semble avoir été moins dur à Cadix qu'à Cabrera ; on y jouissait d'une certaine liberté ; les munitionnaires accostaient régulièrement le bord et venaient y vendre de la viande, du pain, des légumes, des fruits.

Cela conduisit notre homme à tenter un coup audacieux. Il faut dire que les contingents français, depuis quelque temps, avaient pris position sur l'autre côté de la baie. Le 22 février 1810, vers dix heures, un de ces gros bateaux de munitionnaires qu'on appelle des « mulets » était en train d'écouler sa marchandise le long du bord. Grivel avait choisi ce moment, d'autant plus favorable en l'espèce que le vent d'est, qu'on appelle à Cadix le vent de Médine, commençait à s'établir et portait vers nos lignes. Une vingtaine de prisonniers seulement étaient du complot. Grivel ouvre tout à coup les bras : c'était le signal. Les conjurés sautent à la gorge des matelots espagnols qui, sans plus de résistance, se jettent à la mer. Grivel descend dans la barque avec ses hommes et se met au gouvernail, mais on n'a ni couteau ni hache pour couper l'amarre : un aspirant, Dumoustier, regrimpe sur le ponton et fait sauter la boucle qui retenait le « mulet » à un des patins du gaillard d'avant.

Nous dérivâmes de suite, continue Grivel, et, pendant que nous dérivions, on s'efforça de hisser la voile. Nous avions compté sur un moment de stupéfaction qui eut lieu en effet, et les canonnières qui voyaient notre action, à moins d'une encablure, n'en croyaient pas leurs yeux. Mais leur hésitation ne dura pas. Elle nous eût suffi, néanmoins, pour échapper à leur feu sans un accident causé par l'intervention de la garde que nous avions à bord et qui, avertie par les cris du factionnaire, monta en toute hâte et nous envoya des balles presque à bout portant. Cette décharge porta sur le matelot Francisque, de la Garde impériale, qui tenait le point, dans lequel on n'avait pas pu encore passer l'écoute, et le tua raide. La voile se mit à battre avec force et il devint difficile de s'en rendre maître. Heureusement, un brave aspirant, Belleguie, de Douarnenez, réussit à la saisir et ne la lâcha plus, bien qu'emporté par elle hors du bateau. Sa ténacité bretonne nous sauva : on finit par frapper l'écoute et dès lors nous respirâmes.

Une demi-heure après, non sans quelques autres menues péripéties, le « mulet » venait s'échouer sur le sable, au droit du port Sainte-Catherine occupé par les Français. On imagine la joie de nos gens. C'était le maréchal Soult qui commandait sous Cadix. Il fit appeler Grivel qui n'en menait pas large, car enfin la capitulation de Baylen, ces fourches caudines de la Grande-Armée, n'était pas un titre à l'avancement : l'Empereur, toute une semaine, en avait perdu le sourire. Le maréchal rassura l'évadé.

— Tâchez de refaire votre compagnie, lui dit

il, et sachez que vous êtes toujours « capitaine » de la Garde, quoi qu'il arrive.

Grivel n'en demanda pas davantage. D'esprit expéditif, en moins de huit jours, grâce aux évasions qui se multipliaient, il fut à la tête d'une centaine d'hommes résolus. Un nouveau régiment de marins, aux ordres de M. de Saizieu, se formait à San-Lucar : Grivel l'y rejoignit. Entre temps, des marins de l'escadre Rosily, échappés de Cadix, étaient venus grossir sa compagnie et l'avaient portée à son plein effectif. La participation des troupes de mer à la prise du Trocadéro est connue ; à peu près démunies de tout, elles avaient érigé à la dignité de chaloupes canonnières une cinquantaine de méchantes barcasses du pays. Telles quelles, les ravitailleurs à qui nous donnions la chasse n'osèrent s'y frotter. Mais la coopération personnelle des marins de la Garde ou de ce qui en restait ne fut pas poussée plus loin, ordre leur étant venu de rallier Séville pour rentrer en France après une absence qui avait duré près de cinq ans. Or, on pense si, ces cinq ans, des lurons comme nos marins et dans un pays d'amadou comme l'Espagne avaient su les employer ! Les Espagnoles, sans doute, n'ont pas dégénéré et, d'un seul cœur, d'une seule voix, ces petites-nièces de Chimène eussent voué à la rôtissoire tous les démons de Français, si chacune, en son particulier, n'avait fait exception pour son amant.

— Ah ! celui-là, ma chère, *es un angel*, c'est un ange.

Comment se séparer d'un « ange » ? Ainsi l'effectif du convoi se trouva soudain doublé, tant et tant qu'à Séville une revue sévère s'imposa. Il y eut des larmes, des cris, des grincements : rien n'y fit, et les femmes nanties d'un certificat matrimonial en due forme furent seules autorisées à suivre le convoi.

Cette séparation douloureuse, mais prévue, dit Grivel, ne souffrit aucune difficulté apparente de la part de nos hommes, et je me félicitai de l'avoir accomplie résolument. Je vis même avec plaisir que les matelots ne s'en félicitaient pas moins que moi. Cependant, tous n'en furent pas quittes ainsi qu'ils l'espéraient et nous découvrîmes plus tard deux ou trois belles opiniâtres qui avaient suivi leurs amoureux, malgré vent et marée et qui arrivèrent fort bien jusqu'à Paris où je fis régler leur situation devant le magistrat et l'Eglise.

Grivel n'a pas écrit un historique des marins de la Garde, mais des mémoires personnels, ce qui explique son décousu et le peu d'intérêt qu'il accorde aux actions où lui-même n'a pas figuré. Il consacre tout un chapitre, fort curieux d'ailleurs, à la conspiration Malet, qui éclata peu après son arrivée à Paris : à peine s'il nous dit un mot de la campagne de Russie où les marins de la Garde jouèrent pourtant un assez beau rôle, sous les ordres du « colonel » (capitaine de vaisseau) Baste, qui avait succédé au « colonel » Augier et à qui l'Empereur était si obligé de son attitude énergique lors des pourparlers de Baylen qu'il l'investit du commandement supérieur de toutes les troupes de débarquement, réservé d'abord au vice-amiral Ganteaume.

Outre deux compagnies de marins de la Garde, forte de 200 hommes chacune, ces troupes comprenaient un bataillon de la flottille de Boulogne et un autre, mixte, à la fois français et hollandais, de la flotille du vice-amiral Verhuel : chargées d'assurer l'approvisionnement de l'armée par voie d'eau, elles coopérèrent à la défense des places fortes du Niémen. Mais les deux compagnies des marins de la Garde entrèrent seules à Moscou, où elles furent casernées au Kremlin. L'Empereur les tenait en si haute estime qu'il voulut dès ce moment, selon le capitaine de vaisseau Emile Bertrand, qu'elles eussent, « comme les autres corps d'infanterie, leur artillerie régimentaire », savoir : six pièces de 12 et deux obusiers pris dans l'arsenal de Moscou. Au cours de la difficile retraite, quand toute l'armée fondait, les marins de la Garde se distinguèrent par leur cohésion et leur discipline. On connaît le trait, d'une énergie antique, rapporté par Philippe de Ségur :

Deux marins de la Garde venaient d'être coupés de leur colonne par une bande de Tartares qui s'acharnaient sur eux. L'un perdit courage et voulut se rendre ; l'autre, tout en combattant, lui cria que, s'il commettait cette lâcheté, il le tuerait, et, en effet, voyant son compagnon jeter son fusil et tendre les bras à l'ennemi, il l'abattit d'un coup de feu entre les mains des Cosaques. Puis, profitant de leur étonnement, il rechargea promptement son arme, dont il menaça les plus hardis. Ainsi, il les contint, et, d'arbre en arbre, il recula, gagna du terrain et parvint à rejoindre sa troupe.

A peine si Le Bourget et Dixmude nous offriront de plus beaux traits.

Nous retrouvons les marins de la Garde à Lutzen, à Bautzen, à Leipzig, mêlés à d'autres formations marines qui prirent également part à ces combats. Les marins, passés fantassins, s'y battirent « comme des lions », dit le commandant Bertrand. Vieux cliché toujours d'emploi. Dix-huit croix récompensèrent leur bravoure ; Baste reçut les étoiles et Grivel lui-même, qui avait rejoint à Dresde, fut fait

capitaine de frégate et chevalier de la Légion d'honneur.

Pendant la campagne de France, les marins se battent encore à Brienne, où fut tué le vaillant Baste, à Champaubert, à Montmirail, à Montereau. Leur résistance, au pont d'Arcis-sur-Aube, conjura le désastre imminent.

Nous venions de terminer le pont, dit Grivel et, nous nous retirions selon notre usage, pour nous rendre ailleurs, — car, à cette époque, nous n'avions pas besoin d'ordres et nous courions de nous-mêmes au plus pressé — lorsque le général Exelmans se présenta devant nous, encore tout échauffé du combat, et nous dit que la cavalerie ennemie était aux trousses de la nôtre en nombre extrêmement supérieur et que, si nous ne défendions pas le passage de la rivière, tout était compromis. Nous revînmes nous embusquer au bord de l'eau jusqu'au moment où le dernier cavalier fut passé. Nous démantibulâmes le pont immédiatement et opérâmes notre retraite au travers de la prairie. Il était temps, car les boulets nous enlevèrent quelques hommes, comme nous la traversions.

L'épopée touche à son dénouement.

C'est pendant que nous étions à Reims, dit encore Grivel, que l'Empereur fit tomber sur nous sa dernière munificence et que je fus fait capitaine de vaisseau. Quelques autres avancements et plusieurs croix nous furent également accordés. Ces récompenses furent bien reçues, quoiqu'elles ne fussent pas nécessaires pour nous animer, et, pour mon compte, je n'avais nul besoin d'un pareil stimulant. J'étais plein de foi, malgré nos malheurs quotidiens, et ma confiance dans une bonne fin n'était pas ébranlée.

Même à Fontainebleau, on espérait encore, quand arriva la nouvelle de la capitulation de Paris et du « revirement » de Marmont. Le 18 avril, Napoléon abdiquait. Il n'emmenait avec lui, à l'île d'Elbe, que 724 hommes de sa vieille Garde, parmi lesquels 20 marins. Les autres reçurent ordre « d'aller au Havre pour y être licenciés » ou plutôt reversés dans la Flotte.

Ils y étaient à peine rentrés qu'éclata la nouvelle du débarquement de l'Empereur sur la côte de Provence. L'Aigle, suivant l'expression fameuse, volait de clocher en clocher. L'ancien ordre renaissait ; les marins de la Garde furent reformés, mais Grivel n'y reprit pas sa place : on le désigna comme adjoint à l'amiral Duperré, qui était envoyé à Toulon. D'où une nouvelle lacune dans ses *Mémoires*. Mais nous savons par le commandant Bertrand que les marins de la Garde, dans la campagne de Belgique, « marchaient avec le 3e corps commandé par le général Vandamme », que ce furent eux qui s'emparèrent du pont de Charleroi et qu'ils se battirent encore — intrépidement — à Ligny et à Waterloo.

Dernier effort, suprême flambée de l'héroïque brigade... Tant morts que blessés, les deux tiers de son effectif étaient hors de combat ; elle-même sombra dans le naufrage de l'Empire. Ni la Restauration ni le Gouvernement de Juillet n'accordèrent de place aux marins dans les formations continentales. Ainsi jusqu'au 5 juin 1856, où, sur un rapport de l'amiral Hamelin à Napoléon III, fut créé le premier bataillon de fusiliers marins qui ait porté officiellement ce nom. Peu après (décret du 23 février 1861), était créé un second bataillon. On ne voit pas qu'ils se soient signalés jusqu'à la guerre franco-allemande. Mais alors, par exemple, ils prirent leur revanche. Rigault de Genouilly, le nouveau ministre de la Marine, avait fait venir des ports 200 pièces de gros calibre et 24.000 marins et inscrits rendus à l'inactivité par la vacance des opérations maritimes. On les versa, avec les deux bataillons de fusiliers, dans les troupes de terre. Commis à la garde des forts ou répartis en régiments de marche, les marins de 70 ont écrit sur la Loire, avec Gougeard, et au siège de Paris, avec Saisset, des pages qui sont dans toutes les mémoires. Ce qu'on sait moins et qui a été justement mis en lumière, dans leur intéressant *Historique du service de la mousqueterie*, par les lieutenants de vaisseau Ch. Barrières et F. Ollivier, c'est qu'à l'armistice, une division de 12.000 hommes ayant été seule autorisée à conserver ses armes, les marins des forts d'Ivry, de Montrouge, de Noisy, de Rosny et de Romainville furent parmi les rares privilégiés à qui échut cet honneur.

Nos fusiliers de Dixmude, de Saint-Georges et du Moulin de Laffaux avaient, on le voit, de qui tenir.

CHARLES LE GOFFIC,
de l'Académie française.

UN NOUVEL ACADÉMICIEN

CHARLES LE GOFFIC

L'Académie Française, en élisant Charles Le Goffic, a touché le cœur des gens de lettres. C'est qu'il est, pleinement et exclusivement, un des leurs. Enfin ! s'écrient-ils. Car on a beau répéter que l'Académie est un salon, que, pour avoir l'honneur de s'y asseoir, il n'est pas mauvais d'avoir publié des volumes, mais qu'il importe davantage de se présenter avec des quartiers de noblesse, des étoiles à la manche, une réputation d'homme d'Etat, une expérience de mondain, le renfort d'un tailleur entendu et d'un coiffeur à la mode, l'opinion réagit invariablement, chez les écrivains, même chez leurs lecteurs. Les titres qu'elle réclame sont avant tout des titres de livres. Elle veut qu'il y en ait beaucoup, et qu'ils soient connus. *Dixmude* en est un, et l'*Ame bretonne* en est un autre, ainsi qu'*Amour breton, le Pays, la Payse, le Crucifié de Keraliès* (je ne choisis pas). Sur le cimier doré du gentilhomme, le comte de Vigny avait mis « une plume de fer » qui ne lui paraissait pas « sans beauté ». Le Goffic n'a ni cimier ni casque, rien que sa plume. La Compagnie a décidé, après mûre délibération, qu'elle suffisait.

*
* *

Il n'y a pas de talent qui ne soit contesté : on en déborde, on n'en a pas l'ombre. On est un maître, un apprenti, un flambeau, un quinquet fumeux. Point d'académicien, j'imagine, sinon peut-être M. Paul Valéry, qui échappe à l'instabilité commune. Mais, sur la personne du nouvel élu, l'accord des confrères est édifiant. Ils connaissent sa netteté professionnelle. Ils le savent probe, serviable, sans façon, dévoué comme pas un à la corporation dont il fut, une année durant, le représentant le plus officiel et le moins distant. Un éditeur s'étant avisé de leur faire désigner, au scrutin ultra-secret, le meilleur camarade, ce fut son nom qui sortit des enveloppes. Qu'on ne se figure d'ailleurs pas une amabilité de principe et de surface, une douceur sirupeuse et melliflue. Il sait choisir. Il sait dire non. Il a des réflexes assez brusques. Il peut foncer avec entrain sur l'adversaire : mais un bon argument l'arrête court. En somme, la franchise et la candeur mêmes. Le visage le moins composé qui soit. Tel que je le vois, les jambes nues, les pieds dans l'écume des lames, du côté de la Torche de Penmarch ou en tenue de pêcheur, dans une barque de Trégastel, le doigt sur sa ligne à lieus et à vieilles, tel il est sous l'habit de soirée, et le monocle en position. Aussi incarne-t-il à souhait sa Bretagne, un pays auquel le mot *nature* m'a toujours paru s'appliquer mieux qu'à tout autre, encore que certains Bretons sachent fort bien adopter une attitude, et même en pousser le souci bien plus loin que leur Chateaubriand. Lui, il paraît et tient à paraître exactement ce qu'il est. Ce n'est peut-être pas une vertu politique ; mais c'est une vertu tout court.

*
* *

Le voilà immortel. Et la facétieuse question ne s'esquive pas : « Que restera-t-il de son œuvre ? »

Vigny, pour le citer encore, distinguait dans toute œuvre la part de l'homme de lettres, de l'écrivain, du poète, celle-ci étant le réduit sacré, le diamant inaltérable, la perle élaborée pour l'avenir au fond de l'Océan intime. Le Goffic a beaucoup écrit pour les journaux. Il y a des chances que bon nombre de ses articles relèvent de l'homme de lettres, c'est-à-dire de l'homme de métier, et que ces feuilles volantes s'envolent comme tant d'autres, quoi qu'il n'y en ait aucune, sans doute, à ne porter avec sa signature le témoignage de sa conscience, qui est exigeante, et de son savoir, qui est encyclopédique : je ne parle pas de son savoir-faire.

Quant à ses livres, admettons qu'on y découvre aussi, en cherchant bien, quelques éléments livresques, attribuables pareillement au métier. Il est né dans une librairie, comme son émule et compatriote Le Braz dans une maison d'école. Son étonnante mémoire, qui à soixante ans passés, enregistre et retient tout, a commencé par le pillage du magasin paternel. Puis sont venus le Parnasse breton, l'Union régionaliste bretonne, l'Union panceltique, qui lui ont demandé des pages et en ont obtenu. Ajoutons-y le prestige de Renan, dont le Rosmapanion voisinait avec Lannion et Perros. Renan avait ses idées sur les races celtiques : il est naturel qu'un disciple jeune et enthousiaste ait eu à cœur de les justifier. Le Braz, dans cette voie,

est allé loin. Mais, chez Le Goffic aussi, je note ça et là une tendance, dont j'entrevois les origines, à sortir un peu de sa stricte vérité et de son expérience rigoureusement personnelle.

Et qui donc, tenant une plume, a toujours la force de résister au morceau qui se présente, au développement qui vient trop bien? Qui se préserverait de toute confusion entre ce qu'il a vu ou senti, et ce qu'on attend? Or, la Bretagne est devenue un thème littéraire sur lequel de certaines variations sont attendues, avec l'aide d'un folklore complaisant. Le Goffic ne s'est pas interdit d'en exécuter quelques-unes en y apportant beaucoup de virtuosité et de goût. Je les apprécie, mais le Breton de la grève, des champs, de la rue et du manoir n'entretient guère de ces commerces délicats avec Viviane, Urgande, Arthur. Et ce n'est pas là, non plus, que je chercherai le vrai Le Goffic.

*
* *

Il y a dans son œuvre deux choses qui devraient durer : d'abord, une masse de documents sur son pays, admirablement ordonnés et interprétés, et telle qu'on peut la déclarer sans pareille ; et puis, quelques très purs spécimens de musique intérieure. La part de l'écrivain et celle du poète.

L'écrivain, qui ne proscrit pas, certes, la poésie, s'est voué à sa Bretagne. Il l'observe et la décrit en fils pieux, mais surtout attentif, heureux de ses perfections, affligé de ses erreurs. Les quatre volumes de son *Ame bretonne* sont un monument de vérité, auquel on peut adjoindre *Sur la côte* et *La Tour d'Auvergne*, en attendant son livre de la chouannerie, dont la *Revue de France* vient de publier, sur l'épisode central de Quiberon, un large extrait. On ne saurait trop redire que la tendresse filiale de ce Breton ne flatte pas, et qu'il est capable de présenter des marins de son littoral sans tomber dans un sentimentalisme de style, d'ausculter le cœur du premier grenadier de la République en clinicien averti et sans préjugé. Ignore-t-on que la plupart de ses récits en apparence imaginaires ne sont pas autre chose que des études romancées sur l'un ou l'autre point du sujet qui le passionne? S'il use volontiers de la fiction, c'est évidemment qu'il en a le goût, mais c'est aussi qu'il connaît l'aisance de mouvements qu'elle procure à l'observateur. En fait, le *Crucifié de Keraliès* nous instruit avec une chaude précision des ravages causés par le fanatisme en des consciences restées primitives, *la Payse* des misères de l'émigration bretonne, *Madame Ruguellou* des méfaits de la politique locale. Ce dernier roman a choqué, paraît-il, des puissances : c'est la meilleure preuve de son réalisme. En pareil cas, les protestataires ne manquent d'ailleurs jamais de crier à l'erreur, voire au mensonge. Ils nient, contestent, retranchent, ajoutent, rétablissent — à leur façon — l'authenticité et l'intégralité des faits, oubliant qu'ils récrimineraient bien davantage, si le romancier n'avait usé de son droit et de son devoir de métamorphoser. Tarascon ne reconnnaîtra jamais Tartarin.

Ecartons un autre grief : l'œuvre sent sa province. Mais est-ce encore un grief? Une province qui a donné en un siècle Chateaubriand, Lamennais et Renan ! Nos provinces n'ont cessé, depuis cent ans, d'alimenter notre littérature. Et dans la moindre province, dans le moindre canton, toute l'humanité se fait sa place. Exemple : c'est pour revoir des compatriotes que Le Goffic est allé, en 1915, du côté de l'Yser, et son *Dixmude* a fait le tour du monde.

*
* *

Un mot, pour terminer, sur le poète. Ses premiers vers, qui ont plus de quarante ans en librairie, furent salués comme une révélation par Anatole France et Paul Bourget, bons juges. C'en était une. Sans annonce, sans fracas et comme sans effort, avec les mots de tout le monde et les rythmes usuels, ce jeune homme se mêlait de réussir, d'emblée, ce qu'essayaient à grand ahan tant de verlainiens : joindre « l'indécis au précis », fixer, non pas figer le « soluble dans l'air », saisir la « nuance » amie, non « la couleur » décidément trop parnassienne.

Je lisais récemment que son vers est parnassien. Flagrante inexactitude et, pour dire plus, injustice. Son *Nouveau Traité de versification française*, écrit en collaboration avec E. Thieulin et publié en 1890, nous montrait en lui un métricien accueillant, bien dégagé des canons du Parnasse. Pour son compte, sans recourir au vers libre et en n'usant que discrètement de l'impair, il a toujours évité la rigidité sculpturale en honneur autour de Leconte de Lisle. Dans ses poèmes les plus caractéristiques, je vois tantôt un alexandrin assoupli par le libre jeu de la pensée, flexible, étiré, sinueux, tantôt un décasyllabe, un octosyllabe qui ne « pèse »

ni ne « pose », prêt au chant. Si des « romances sans paroles » sont une chimère, faisons fête à ces romances parlées. Et n'oublions pas son livret du *Pays*, qui offrait à la musique de Guy Ropartz une prose déjà si musicale.

Elle vaut qu'on l'admire, cette prose jaillissante, toute pareille à la poésie. Et l'on ne saurait trop admirer ces romances, d'un accent unique. Renan y aurait reconnu l'essence de la poésie celte, telle qu'il l'entendait : grâce douloureuse, délectation morose, volupté de la solitude et du regret. Et des contemporains de M. Brémond peuvent les saluer comme des spécimens réussis de poésie pure. Pure de jonglerie, pure de rhétorique. Il y en a bien huit ou dix dans *Amour breton*, autant dans le *Bois Dormant*. On y ajouterait presque tout le *Treizain de la Nostalgie et du Déchirement*, le dernier en date de ses recueils, soit une trentaine de pièces, pas bien longues. Qui osera dire que c'est peu pour assurer une mémoire? Si Lamartine n'avait donné que ses *Premières Méditations*, sa gloire se fonderait sur une demi-douzaine de poèmes, et ce n'en serait pas moins la gloire.

AUGUSTE DUPOUY.

FUJI-NO-YAMA (1)

IV

Bien que trempé de transpiration par les efforts de la première ascension, me voici déjà sec, et j'ai froid.

...Nous montons de nouveau. L'ascension se poursuit au début à travers la cendre et le sable comme auparavant. Mais, bientôt de grandes pierres se mêlent au sable, et le chemin devient toujours plus escarpé... Je glisse continuellement. Rien de ferme, rien de solide sur quoi poser le pied ; les pierres libres et les cendres se détachent à chaque pas... Si un grand bloc de lave tombait d'en haut ! Malgré mes guides et mon gourdin je glisse sans cesse et suis de nouveau tout en sueur... Chaque pierre que je foule se dérobe sous moi. Pourquoi aucune pierre ne se dérobe-t-elle jamais sous les pieds des goriki? Ceux-ci ne glissent jamais, ne font jamais de faux pas, ne paraissent jamais moins à l'aise que s'ils marchaient sur un plancher couvert de nattes. Leurs petits pieds larges et bruns se posent toujours sur les galets à l'angle voulu. Ils sont pourtant plus lourds que moi, mais ils se meuvent avec la légèreté d'oiseaux... Me voici obligé de m'arrêter tous les six pas pour me reposer... La ligne de sandales de paille usées suit les zigzags que nous prenons. Enfin... enfin, voici une autre porte percée dans la face de la montagne. Nous pénétrons dans la quatrième halte et je me jette épuisé sur les nattes. Il est 10 h. 30 du matin. Altitude 7.937 pieds seulement... pourtant, j'ai l'impression d'être déjà tellement loin !

Nous repartons... De pire en pire. Je ressens une angoisse nouvelle due à la raréfaction de l'air. Mon cœur bat comme dans une grande fièvre : la pente est devenue très escarpée. Elle n'est plus composée de cendres et de sable mêlé de pierres, mais seulement de pierres, fragments de lave, morceaux de ponce, scories de toutes sortes, brisés comme par un marteau. Tous paraissent également avoir été taillés de façon à se retourner dès que l'on place le pied sur eux ! Pourtant, il me faut avouer qu'ils ne se dérobent jamais sous les pieds des *goriki*... Les sandales usagées recouvrent la pente en nombre toujours plus considérable. Sans les *goriki* j'aurais fait plusieurs mauvaises chutes. Evidemment, je ne suis pas fait pour les ascensions. Altitude 8.659 pieds, mais la cinquième halte est fermée... Il faut continuer jusqu'à la prochaine... Comment ferai-je pour y parvenir?... Et dire qu'il y a des gens qui ont gravi Fuji trois et quatre fois *par plaisir !*... Je n'ose regarder en arrière. Je ne vois toujours rien que les pierres noires se dérobant sous mes pas et les pieds bronzés de ces merveilleux *goriki* qui jamais ne glissent, ne halètent ni ne transpirent... Mon gourdin commence à me brûler les mains. Les *goriki* me hissent, me traînent... Je sais qu'il est honteux de ma part de leur donner tant de mal. Ah !... la sixième halte ! Que toutes les myriades de dieux bénissent mes *goriki !* Il est 14 heures 7 minutes. Altitude : 9.317 pieds.

Me reposant, je contemple l'abîme du seuil de la porte. Le pays est maintenant vaguement visible par des déchirures dans une prodigieuse désolation de nuages blancs ; dans ces fissures, tout paraît presque noir... L'horizon s'est élevé effroyablement et s'est étendu d'une façon monstrueuse. Mes *goriki* me préviennent que la

(1) V. la *Revue Bleue*, du 6 décembre 1930.

cime est encore fort éloignée. Il nous faut nous hâter.

Le zigzag est certainement plus escarpé qu'auparavant... Des rochers anguleux se mêlent maintenant aux pierres. Il nous faut parfois contourner de bizarres blocs noirs qui ressemblent à du basalte. Sur la droite, une hideuse crête déchiquetée et noire s'élève à perte de vue : c'est un ancien courant de lave. La ligne de la pente de gauche se dresse toujours, tendue comme la corde d'un arc. Je me demande si le chemin va devenir plus escarpé, je doute qu'il puisse être plus rude. Des rochers que mes pieds délogent tombent sans bruit : je n'ose les suivre des yeux. Leur disparition silencieuse me donne une sensation qui ressemble à celle des chutes qu'on fait dans les rêves...

Un scintillement blanc au-dessus de nous : la limite extrême d'une lumineuse nappe de neige. Nous longeons maintenant un ravin rempli de neige; c'est la dernière de ces taches blanches qui, ce matin, à première vue, paraissaient n'avoir guère plus d'un centimètre de long. Il faudra une heure pour la traverser ! Un guide court en avant tandis que je m'appuie sur mon gourdin ; il revient avec une grosse boule de neige. Quelle neige curieuse : ni floconneuse, ni douce, mais ressemblant plutôt à une masse de globules transparentes exactement pareilles à des perles de verre. J'en mange : elle est délicieusement rafraîchissante. La septième halte est fermée. Comment parviendrai-je à la huitième? Heureusement il est moins difficile de respirer... Le vent souffle de nouveau, entraînant des tourbillons de poussière noire. Les *goriki* se tiennent très près de moi et s'avancent avec précautions ; je dois m'arrêter à chaque tournant afin de me reposer : je ne puis parler tant je suis fatigué ; je ne sens rien, je suis beaucoup trop fatigué pour soutenir quoi que ce soit. Me voici enfin, je ne sais comment, parvenu à la huitième station. Je ne ferai pas un pas de plus aujourd'hui, même pour un million de dollars. Il est 16 h. 40, et nous sommes à 10.693 pieds d'altitude.

V

Il fait beaucoup trop froid pour se reposer ici sans vêtements d'hiver, et je comprends la raison des robes chaudes emportées par les guides. Ce sont des robes bleues ornées de grands caractères chinois blancs tracés sur le dos : elles sont rembourrées comme des édredons ; mais elles paraissent légères. L'air est vif, glacé, comme en février. On prépare un repas : je remarque qu'à cette altitude le charbon de bois agit d'une façon réfractaire et qu'on ne peut entretenir un feu que grâce à des soins constants. Le froid et la fatigue aiguisent l'appétit : nous consommons une quantité surprenante de *Zûzui*, de riz bouilli avec des œufs et un peu de viande. On a décidé, à cause de ma fatigue et de l'heure avancée, de passer la nuit ici.

Tout éreinté que je sois, je ne puis m'empêcher de me traîner jusqu'à l'entrée pour y contempler le spectacle effrayant. A quelques pieds du seuil la pente sinistre des rochers et des cendres tombe dans un disque prodigieux de nuages à plusieurs kilomètres au-dessous de nous, nuages aux formes innombrables, mais qui se composent, en général, de guirlandes et d'entassements laineux. Toute la masse pelotonnée qui s'étend presque jusqu'à l'horizon est d'une blancheur éblouissante sous le soleil. Cette immense étendue de nuages est fort bien dénommée par les Japonais *Wata-no-Umi*, « la Mer de Coton ». L'horizon lui-même, énormément exhaussé, et fantastiquement développé, paraît à mi-chemin au-dessus du monde; large ceinture lumineuse enserrant la vision creuse. Creuse, dis-je, car les distances extrêmes au-dessous de l'horizon sont vagues et couleur de ciel ; de sorte que vous avez l'impression non d'être sur une hauteur sous une voûte, mais d'être sur une hauteur s'élevant en une stupéfiante sphère bleue, dont cet horizon immense représenterait la zone équatoriale. Il est impossible de se détourner d'un spectacle semblable. Je le regarde jusqu'à ce que le soleil qui baisse en ait changé les valeurs, transformant la *Mer de Coton* en une *Toison d'Or*. Une gloire jaune grandit et flambe à demi autour de l'horizon. Au-dessous, ici et là, à travers les fentes des nuages, de vagues espaces colorés se définissent ; je vois maintenant une nappe d'eau dorée où pénètrent de longs éperons pourpres, tandis que, derrière, s'amoncellent des rangées de pics violets ; ces espaces ressemblent étrangement à des portions d'une carte topographique teintée. Pourtant, la plus grande partie de ce paysage n'est qu'illusion. Même mes guides, en dépit de leur longue expérience et de leurs yeux d'aigles, ont peine à distinguer le réel de l'irréel, car les nuages bleus, pourpres et violets qui se meuvent sous la Toison d'Or imitent exactement les contours et les tons de pics et de caps éloignés. On ne peut distinguer ce qui est vapeur que par sa forme qui se meut len-

tement. L'or rutile, de plus en plus éclatant. Des ombres arrivent d'Occident, des ombres projetées par une pile de nuages sur une autre, et ces ombres, de même que les ombres du soir sur la neige, sont d'un bleu violacé. Ensuite des tons orangés paraissent à l'horizon ; puis un rougoiement cramoisi. Maintenant, la plus grande partie de la Toison d'Or est redevenue ouate, ouate blanche teintée de rose. Les étoiles se mettent à scintiller. La désolation des nuages blanchit uniformément, s'accumulant vers l'horizon. L'occident s'assombrit. La nuit vient, et tout s'obscurcit, sauf cet extraordinaire globe blanc, la Mer d'Ouate.

Le gardien de la halte allume ses lampes, fait pétiller un feu de branchages, prépare nos lits. Dehors il fait terriblement froid, un froid qui s'accentue à mesure que la nuit tombe... Je ne puis, cependant, me détourner de cette vision surprenante. Des étoiles innombrables scintillent maintenant dans le ciel noir bleu. Il n'y a plus rien de visible du monde matériel, sauf la pente noire du pic à mes pieds. L'énorme disque de nuages là, en bas, est toujours blanc ; mais on dirait qu'il est devenu d'un blanc uniforme et liquide, informe, un flot blanc. Ce n'est plus la Mer d'Ouate. C'est une Mer de Lait ; la mer cosmique de l'ancienne légende hindoue, toujours lumineuse, comme animée d'une vie fantomatique.

VI

Accroupi près du feu de bois, j'écoute les *goriki* et le tenancier de la halte raconter d'étranges aventures survenues sur la montagne. Je me souviens avoir lu dans un journal de Tôkyô un des incidents dont ils parlent : je l'entends raconter maintenant par un des hommes qui y fit figure de héros.

Un météorologue japonais nommé Nonaka se décida fort imprudemment à passer l'hiver sur la cime de Fuji afin d'y poursuivre des études scientifiques. Il ne serait peut-être pas difficile d'hiverner sur le pic dans un observatoire solide, muni d'un bon poêle et de tous les conforts nécessaires. Mais Nonaka ne put se permettre qu'une petite cahute en bois dans laquelle il serait forcé de passer toute la saison des froids *sans feu*. Sa jeune femme insista pour partager ses travaux et ses périls. Les jeunes gens commencèrent leur séjour sur le sommet vers la fin de septembre. Vers le milieu de l'hiver on apprit à Gotomba qu'ils étaient tous deux en train de mourir.

Leurs amis et parents essayèrent d'organiser une expédition de secours. Mais il faisait un temps épouvantable ; le pic était couvert de glace et de neige ; les chances de mourir étaient innombrables ; les *goriki* refusaient de risquer leurs vies. Ils ne se laissèrent pas tenter par les promesses de plusieurs centaines de dollars. Enfin on leur adressa un appel désespéré. Ne représentaient-ils pas la bravoure et la virilité japonaises ? On leur assura que ce serait une honte pour le pays de permettre à un savant de mourir sans faire un effort désespéré pour le sauver : on leur dit qu'ils tenaient entre leurs mains l'honneur national. Deux volontaires répondirent à cet appel : l'un était un homme très fort et courageux, surnommé par ses collègues *Onguma*, « L'Ours-Démon » ; l'autre était le plus vieux de mes deux *goriki*. Ils croyaient tous deux aller à une mort certaine. Ils prirent congé de leurs familles, de leurs parents et de leurs amis, buvant solennellement la coupe d'eau de l'adieu, *midzu-no-sakazuki*, que ceux qui sont sur le point d'être séparés par la mort ont coutume d'absorber. Puis, après s'être enveloppés d'épaisses couches d'ouate, et ayant fait tous les préparatifs nécessaires pour escalader la glace, ils partirent emmenant avec eux un brave médecin-major qui avait offert spontanément ses services. Après avoir surmonté des difficultés sans nom, le petit groupe parvint à la cime. Mais là, le savant et sa femme refusèrent de leur ouvrir. Nonaka déclara qu'il préférait mourir plutôt que d'affronter la honte d'avoir échoué dans son entreprise; et sa femme dit qu'elle avait résolu de mourir avec son mari ! Cependant, cédant à la force et aux arguments, le jeune couple fut enfin amené à un meilleur état d'esprit ; le médecin administra des cordiaux et des médicaments ; les malades, soigneusement emmitouflés, furent attachés aux dos des guides ; et on entreprit la descente. Mon *goriki* qui porta la jeune femme croit que les dieux l'aidèrent à franchir les pentes glacées. Plus d'une fois ils se crurent tous perdus ; mais ils parvinrent cependant au pied de la montagne sans mésaventure sérieuse. Après plusieurs semaines de soins attentifs, les téméraires jeunes gens furent déclarés hors de danger. La femme souffrit moins et guérit plus rapidement que le mari.

Les *goriki* m'ont averti de ne pas m'aventurer au dehors dans la nuit sans les appeler. Ils ne veulent pas me dire pourquoi et leur avertissement est particulièrement sinistre. D'après des expériences précédentes au cours de mes voyages au Japon, je présume que le danger

qu'ils redoutent est surnaturel. Mais je sens qu'il serait inutile de demander des explications.

La porte est fermée et barricadée. Je m'étends entre les guides qui s'endorment aussitôt comme me l'apprend leur lourde respiration. Je ne puis trouver le sommeil ; sans doute les fatigues et les surprises de la journée m'ont-elles énervé. Je regarde les poutres noires du plafond, les paquets de sandales, et les ballots de bois qui sont rangés ou suspendus, et qui projettent des ombres bizarres sous la lueur des lampes. Il fait terriblement froid, même sous mes trois édredons, et le bruit du vent au dehors ressemble étonnamment à celui des grands brisants ; c'est une succession continue de rugissements éclatants, suivis chacun par un sifflement prolongé. La hutte à demi enterrée sous des tonnes de rocher et de lave ne bouge pas ; mais le sable bouge et s'infiltre entre les poutres, et après chaque coup de vent des petites pierres se détachent avec un fracas de galets dans le sillon d'une vague qui se retire.

4 heures du matin. — Je sors seul, malgré l'avertissement de la veille mais je ne m'éloigne pas de la porte. Il y a un grand vent glacial. La Mer de Lait est inchangée ; elle s'étend bien au-dessous du vent. Au-dessus la lune se meurt ; les guides, s'apercevant de mon absence, me rejoignent. Ils me grondent de ne pas les avoir éveillés ; ils ne veulent pas me laisser dehors seul ; je rentre donc avec eux.

L'aube. — Une zone perlée grandit autour du monde. Les étoiles disparaissent ; le ciel s'éclaircit. Un ciel feu, avec des stries sombres qui passent à une hauteur énorme. La Mer de Lait est redevenue ouate et il y a de grandes déchirures. La désolation de la pente noire, toute la laideur des rochers et des pierres anguleuses se précisent de nouveau... Maintenant l'ouate se trouble, se désagrège. Un flamboiement jaune court le long de l'orient comme le rougeoiement d'un incendie poussé par le vent. Hélas ! je ne serai point parmi ces heureux mortels qui peuvent se vanter d'avoir vu du haut de Fuji le premier flamboiement de l'aurore ! De lourds nuages se sont accumulés à l'horizon au point où le soleil devrait se lever. Maintenant je sais qu'Il s'est levé, car les extrémités supérieures de ses haillons de nuages pourpres rougeoient comme des charbons ardents. Mais j'ai été bien déçu !

Le monde creux devient de plus en plus lumineux. Des entassements de nuages cotonneux se fendent soudain. A une distance invraisemblable une lumière dorée joue sur l'eau. Le soleil demeure invisible d'ici, mais l'Océan le voit. Ce n'est pas un scintillement, mais une espèce d'irradiation dorée ; à une telle distance les vagues sont invisibles. Les nuages, s'éparpillant toujours de plus en plus, dévoilent un vaste paysage gris et bleu : des centaines et des centaines de kilomètres s'ouvrent brusquement à la vue. Sur la droite, je distingue la baie de Tôkyô et l'île sacrée de Enoshima, pas plus grande que le point sur cet *i* ; à gauche la côte plus farouche du Seruga et le promontoire aux dents bleues d'Ietzu, et l'emplacement du village de pêcheurs où j'ai passé l'été, pointe d'épingle dans ce rêve doré de collines et de côtes. Les rivières paraissent des scintillements du soleil sur des fils d'araignée : les voiles des barques de pêche sont de la poussière blanche s'attachant au verre gris-bleuté de la mer. Et le tableau disparaît et apparaît alternativement tandis que les nuages le traversent et se ferment en des îles et des montagnes spectrales et des vallées ayant toutes les couleurs de l'Elysée.

VII

6 h. 40 du matin. — Nous partons pour la cime. C'est l'étape la plus difficile et la plus rude du voyage, à travers une désolation de blocs de lave. Le sentier monte en zigzaguant entre de vilaines masses de rochers qui surgissent de la pente comme des dents énormes. La piste de sandales abandonnées est plus large que jamais. Je dois me reposer presque toutes les minutes. Je parviens à une nouvelle longue étendue de neige qui ressemble à des perles de verre et j'en mange un peu. La halte suivante est fermée et la neuvième n'existe plus. Une crainte soudaine m'étreint, non de l'ascension mais de la descente par une route qui est même trop escarpée pour qu'on puisse s'y laisser confortablement glisser assis. Mais le guide m'assure qu'il n'y aura aucune difficulté et que le trajet de retour se passera en grande partie par un autre chemin au-dessus de l'étendue interminable qui me surprit hier, et qui est presque toute en sable doux avec très peu de pierres. On l'appelle le *bashiri* (glissade), et nous la descendrons au pas de course.

Tout à coup une famille de campagnols s'égaille sous mes pas, prise de panique ; le *goriki* qui me suit en attrape un et me le remet. Je tiens un instant cette petite vie frissonnante afin de l'examiner ; puis je lui rends la liberté. Ces petits animaux ont de très longs museaux

pâles. Comment vivent-ils dans cette désolation sans eau et à une pareille hauteur, surtout pendant la saison des neiges? Car nous sommes maintenant à plus de onze mille pieds d'altitude. Les *goriki* me disent que les souris trouvent des racines qui poussent sous les arbres.

Plus farouche... plus escarpée, pour moi du moins, l'ascension se pratique à certains endroits à quatre pattes. Il y a des barrières que nous franchissons à l'aide d'échelles. Il y a des endroits effrayants avec des noms bouddhistes, tels que *Sai-no-kwara* ou *le Lit Desséché de la Rivière des âmes*, désolation noire sur laquelle sont éparpillés des rochers entassés, pareils à ces tas de pierres que les âmes des enfants construisent dans les tableaux boudhistes du monde souterrain.

Douze mille et quelques pieds : la cime ! L'heure : 8 h. 20 du matin. Huttes de pierre. Autel Shinto avec torii : puits glacé avec la Source d'Or : tablette de pierre portant un poème chinois et l'image d'un tigre : et, entourant tout cela, sans doute pour le protéger contre le vent, murs grossiers en blocs de lave. Puis l'immense cratère mort qui a sans doute un demi-mille de large, mais qui se rétrécit jusqu'à trois ou quatre cents pieds au bord des détritus volcaniques, cavité horrible jusque dans les tons de ses murs jaunes croûlants, striés et tachés de toutes les teintes de cicatrices anciennes et nouvelles. Je remarque que le sentier de sandales se termine dans le cratère. De hideuses croûtes de lave noire, comme les lèvres déchiquetées d'une monstrueuse cicatrice surgissent des deux côtés à plusieurs centaines de pieds au-dessus de l'embouchure. Pourtant, je ne me donnerai, certes, pas la peine de les escalader. Cependant, vues à travers la brume de cent kilomètres, elles ressemblent aux pétales neigeux et entr'ouverts du bourgeon de Lotus Sacré... Aucun endroit dans ce monde ne peut être plus horrible, plus atrocement triste, que l'extrémité calcinée du Lotus sur lequel on se tient... Mais la vue, la vue qui s'étend à mille lieues, la lumière du monde lointain, rêveur, les vapeurs irréelles du matin, les guirlandes merveilleuses de nuages, tout ceci et ceci seulement me console de mes efforts et de mes douleurs. D'autres pèlerins ascensionistes, tôt levés, perchés sur le roc le plus haut, les visages tournés vers l'Orient immense, frappent dans leurs mains à la mode des prières Shintos, saluant le jour naissant. L'immense poésie du moment me transperce d'un frisson. Je sais que la vision colossale qui s'étend devant moi est déjà devenue un souvenir ineffaçable, souvenir dont aucun détail lumineux ne s'effacera jusqu'à l'heure où ma pensée elle-même s'effacera, et où la poussière de mes yeux se mêlera à celle des myriades d'yeux qui, en des époques déjà oubliées avant ma naissance, ont contemplé, du sommet suprême du Fuji, le Lever du Soleil.

LAFCADIO HEARN.

Traduit de l'anglais par Marc Logé.

APOTHÉOSE DE BOLIVAR

Il s'agit d'un tableau à l'huile exécuté en Amérique, au cœur des Andes, par une main inconnue, au lendemain de la mort du Libérateur, Simon Bolivar. Au moment où le monde entier s'apprête à célébrer le centenaire du héros, qui, prématurément, a succombé près de Santa-Marta (Colombie), le 17 décembre 1830, le sujet traité par l'artiste, équatorien sans doute, se présente manifestement avec un véritable regain d'actualité.

Une coïncidence fortuite me fit rencontrer à Quito, en avril 1925, cette œuvre offrant une réelle valeur picturale en dépit de son style des plus conventionnels, propre à l'époque où elle a été conçue et exécutée. L'artiste semble s'être, suivant la mode d'alors, donné à tâche de traduire par le pinceau les métaphores et allégories littéraires de la tradition classique. Si les couleurs sont assez vives et, en même temps, harmonieuses, le dessin, ingénu, n'est pas exempt de gaucherie. Les multiples allégories et allusions donnent à l'ensemble un aspect artificiel et même assez étrange, à cause du mélange des symboles de l'antiquité mêlés aux souvenirs propres aux anciens peuples des Andes, à l'Empire des Incas.

Mais, en même temps, il faut bien le reconnaître, la naïveté même de l'œuvre n'est pas sans, à certains égards, contribuer à son mérite. Elle exprime avec sincérité et vigueur le sentiment national des jeunes Républiques, filles du génie de Bolivar. Pour qui sait lire les intentions de l'artiste, admirateur fervent du Libérateur, sur cette toile sont condensés plusieurs siècles d'histoire, tous les précédents ayant inspiré le

fondateur de l'indépendance de sa patrie et de quatre autres nations de même langue. C'est ce que nous voudrions montrer en quelques mots.

Cette peinture est, selon toute vraisemblance, une production (aux environs de 1831), de l'Ecole de Quito, renommée depuis le XVIe siècle dans tout le Continent sud-américain.

L'Océan brillant et calme s'étend jusqu'au fond du tableau ; resserré en avant, entre l'Europe à gauche, l'Amérique à droite. Dans le ciel, apparaît le large disque du soleil (voilé), haut sur l'horizon.

Sur un nuage, au-dessus de l'Amérique, dans un char antique, décoré du faisceau des licteurs entre des cornes d'abondance, Bolivar, assis, tient l'épée haute, dans la main droite. La Gloire ou la Victoire le couronne de la main gauche et lui présente, de la dextre, la palme de l'Immortalité. La Renommée le précède, trompette en bouche, et tenant dans la main gauche les rubans tricolores, jaune, rouge, bleu, du drapeau de la Grande Colombie, créée par Miranda (1806). Ces rubans, connus là-bas sous le nom d'*arco iris* (l'arc-en-ciel), servent d'attelage au char traîné par la Déesse.

Un peu plus haut, le soleil, près du zénith. Le Temps, sous la figure d'un vieillard à barbe grise, ne saurait arrêter la course du triomphateur. L'antique Cronos, vaguement étendu sur des nuages, tient la faux et le classique sablier. Un peu plus loin, à la même hauteur, l'Aigle ou Condor des Andes brandit dans sa serre gauche une pique surmontée du bonnet phrygien.

De sa serre droite, le Condor lance les traits de la foudre sur les Rois d'Europe, figurés par l'image d'un seul monarque assis au bord de l'Océan, sceptre en main, avec, à ses pieds, les écussons héraldiques de cinq nations : France, Autriche, Espagne, Russie, Angleterre.

En face, sur le continent américain, Sucre debout, vainqueur du Pichincha, 24 mai 1822, et d'Ayacucho, 9 décembre 1824, ressuscite Atahualpa, le dernier des Empereurs Incas exécuté sur l'ordre du conquistador François Pizarre à Cajamara (Pérou), décembre 1532.

Atahualpa, fils de Huayna Canae, a une couronne de plumes aux couleurs nationales: jaune, rouge, bleu, et contemple au ciel l'image de Bolivar. Sucre, principal lieutenant de Bolivar, d'origine française, est debout à terre à côté du tombeau d'Atahualpa qu'il semble ressusciter en le touchant de son épée. Sucre a, en même temps, le regard fixé sur l'Espagne : celle-ci figurée sous les traits d'une femme voilée, en deuil, pleurant son Lion de Castille, mort, dont un corbeau picore les blessures.

Plus loin, dans la plaine, des bataillons de patriotes républicains, formés en carrés compacts, sont aux prises avec l'infanterie espagnole rangée en ligne, accompagnée de quelques escadrons et d'une pièce de canon. On n'aperçoit, du reste, qu'une partie de ces troupes royales venues de la Péninsule jusqu'au fond des Andes pour défendre, comme par chevalerie, la cause, ruinée par la base, perdue d'avance, du pouvoir absolu.

*
* *

Sur le char de l'apothéose, Bolivar porte un uniforme bleu avec larges revers rouges brodés d'or, formant plastron : les manches sont également à revers rouges, brodés comme le plastron; de fortes épaulettes à franges d'or, et un ceinturon rouge avec plaques en cuivre doré complètent l'uniforme qu'achèvent une culotte blanche et de hautes bottes.

L'ensemble présente un cachet indiscutable de sincérité, évoquant le personnage tel qu'il apparaissait à ses contemporains.

Même ces dernières caractéristiques, toutes matérielles, semble-t-il, de l'uniforme militaire, ne sont pas sans présenter quelque sens métaphorique, quelque portée symbolique.

Bolivar, dans les dernières années de sa vie surtout, ne laissa pas, tout Libérateur qu'il était, de jouer le rôle de dictateur. Il repoussa bien, en 1825, à Lima, le titre d'Empereur des Andes, que lui offrait Paez. Mais, en 1828, à Bogota, il restreignit la liberté de la presse, rouvrit les couvents, contrairement au code politique du pays ; il exila sans jugement.

Il y a donc là un trait commun de plus entre l'Empereur et le Libérateur, entre le soldat de la Révolution en Europe, que fut Bonaparte, et le champion de l'indépendance, titre immarcescible que garde Bolivar en Amérique du Sud.

Le héros, jeune encore (47 ans), est mort voici un siècle, déjà entré dans la gloire, la déception au cœur — *he arado el mar* (j'ai labouré la mer). S'il ressuscitait aujourd'hui, il pourrait être fier de son œuvre. Non seulement les cinq Républiques fondées par lui, mais quinze, vingt autres Etats du même continent, nés à la même époque ou plus récemment, comme Cuba, à la vie politique, rendent à son génie un solennel hommage, auquel les nations du monde entier — en première ligne la France avec l'Espagne elle-même — tiennent à s'associer.

Si la tâche d'organisation fut âpre et rude, pleine de traverses et de luttes, l'Emancipation idole du vainqueur de Carabobo, de Boyaca, de Junin, a finalement triomphé non seulement de ses ennemis extérieurs, mais d'elle-même. Au prix de dures écoles, la liberté politique du Nouveau Monde sait, désormais presque toujours, se soumettre à cette discipline spontanée, volontaire et réfléchie, indispensable aux peuples comme aux individus.

*
* *

De plus en plus, les nations sud-américaines, filles des Bolivar, des San-Martin, des O. Higgius, des Xavier Silva (Tiradentes) (1789), des Junot, des Dom Joao et des Dom Pedro (1808-1822), savent, comme leur grande sœur, fille des Washington et des Franklin, obéir aux lois qu'elles-mêmes se sont données dans leur indépendance et qu'elles demeurent libres de se donner chaque jour.

En cela, elles se montrent fidèles à la pensée, à l'inspiration des grands ancêtres spirituels, les immortels Pères Pèlerins du *May Flower*, débarqués le 11 novembre 1620, en escale, à Province Town, Cape Cod, avant de s'arrêter définitivement à Plymouth (Massachusetts), région alors comprise dans la grande Virginie du Nord, encore presque déserte (1).

Ils allaient chercher là-bas outre Atlantique la liberté, la liberté de conscience et la liberté politique, non le désordre : le droit de ne pas payer d'impôts, de n'obéir qu'à des lois qu'ils auraient eux-mêmes votées, mais non celui de vivre dans l'anarchie, c'est-à-dire de descendre au-dessous du niveau de la brute.

Tel est l'esprit que Bolivar a fait triompher en Amérique du Sud avec son épée vaillante et loyale. Voilà pourquoi il mérite d'être à jamais glorifié non seulement par ses propres compatriotes, mais par les citoyens de toutes les patries maîtresses de leurs destinées, sur cette terre.

Ed. Clavery.

(1) V. *France-Amérique*, septembre 1928.

LA PAIX DE NOEL

Nouvelle.

Aujourd'hui, au Jutland, la vie est paisible et même, aux approches de Noël, la tranquillité passe toute imagination. Mais il y a deux générations à peine, la sécurité n'était pas aussi grande et Noël était, de toute l'année, le temps particulièrement consacré à la paix. N'est-il donc pas singulier que précisément cette paix de Noël ait été si souvent troublée au temps jadis ? Dans les récits d'autrefois ce ne sont que vieilles haines qui éclatent, réglements de comptes entre ennemis mortels, forfaits atroces commis soit dans la nuit de Noël, soit le lendemain de la fête et jusque dans l'église même ! Quelques individus, bien certainement, mettaient à profit ce moment où tous étaient sans défiance et ne songeaient qu'à la paix ; d'autres assuraient par un crime capital leur propre tranquillité durant les fêtes.

Sur la lande de Soenderup vivait un homme qu'on appelait Toerve Christen ; les gens le craignaient bien qu'il fût inoffensif. C'était un honnête petit fermier qui possédait sur la lande une misérable petite maison, et pour le reste gagnait sa vie en allant faire des journées. Mais c'était un meurtrier : Toerve Christen, un soir de Noël, avait tué le raccommodeur de faïence. Bien qu'il eût été acquitté et remis en liberté, on ne prononçait jamais son nom sans une certaine réticence ; il avait du sang sur les mains.

Le raccommodeur de faïence était un voleur et un forçat qui avait son domicile dans le pays. On raconte encore aujourd'hui ses méfaits, on dit qu'il faisait partie de la bande de chourineurs de Hole. Pourtant, en dépit de sa basse origine et de la peur qu'il inspirait, un reflet de la joyeuse barbarie des temps héroïques reste attaché à sa mémoire. C'était un luron qui amusait le monde par ses farces et avait commis plus d'un délit par pure fantaisie ; probablement une de ces têtes brûlées qui ne sont peut-être, au fond, que des héros dévoyés. Son fort, c'était de s'évader de la maison d'arrêt : il s'avisait de ruses incroyables; pas moyen de le retenir. La tradition veut qu'il ait eu les mains et les pieds exceptionnellement petits et que jamais gardien ne se soit aperçu qu'il pourrait facilement se dégager de ses liens. Mais, de

quelque façon qu'il s'y prît, quelques ruses nouvelles qu'il imaginât, chaque année, régulièrement, on le retrouvait lâché dans le pays. Il faut savoir que sa femme et sa fille vivaient dans une masure, sur la lande de Soenderup, non loin de la maison qu'habitait Toerve Christen.

Quoique leur condition fut, à peu de chose près, également misérable, il y avait, au point de vue social, un abîme entre les deux familles. De là était née, d'abord chez le raccommodeur de faïence, une haine qu'il nourrissait depuis des années, et, à la rigueur, on peut le comprendre. Lorsque, chaque année, avec des peines infinies, il avait réussi à s'évader de la prison et que, comme une bête sauvage traquée par les chiens, il était parvenu à rentrer chez lui, la première chose qui, de ses fenêtres méprisées, frappait sa vue, c'était la pauvre mais irréprochable petite demeure de Toerve Christen ! de Toerve Christen, l'apôtre besogneux qui, de tout temps, s'était bien gardé d'entrer en conflit avec ceux qui possèdent, de qui la conduite discrète et irréprochable, n'avait jamais porté préjudice à personne, qui ne se croyait jamais assez modeste et résigné et que rien n'ébranlait jamais dans son mépris pour les malhonnêtes gens ! Il voyait les trois enfants que Toerve Christen s'était permis d'avoir, aller et venir autour de la maison avec des airs d'anges descendus du Paradis, tandis que leur père, courbé sur sa bêche, s'épuisait à cultiver son lopin de bruyère. Le raccommodeur de faïence mourait d'envie de l'enduire de poix, ce pauvre hère orgueilleux, de mettre le feu à sa tignasse et de le transformer en un saint livré aux flammes ! Chaque fois qu'il était au pays, il s'efforçait d'engager Toerve Christen dans quelque querelle mais le prudent petit fermier vaquait à ses affaires et n'avait nulle envie de se mesurer avec lui en quoi que ce fût. A la fin, ce n'était plus seulement pour revoir les siens que le raccommodeur brûlait de retourner au pays, c'était tout autant à cause de Toerve Christen. Il le haïssait à mort et le jour vint qu'il ne sut plus se contenir.

C'était la veille de Noël, par un jour gris et sans lumière ; le village de Soenderup, où personne ne soupçonnait rien, fut alarmé jusqu'en ses moindres recoins par le passage d'un demi-escadron de dragons de Randers. La nuit allait tomber, l'humble et douce paix de Noël commençait à s'étendre sur le village. Tous les bruits s'étaient amortis, tout souci du monde extérieur s'était évanoui quand apparut à travers le brouillard une troupe nombreuse de cavaliers vêtus de bleu avec des casques et des cuirasses de métal. Vision effrayante, elle traversa le village au galop, faisant jaillir autour d'elle la neige fondante et la boue de la route ! Les vieilles gens sentirent leurs genoux trembler de peur. Ils se souvinrent d'un autre Noël où ils avaient vu des dragons au village de Soenderup. Il y avait de cela bien des années. Il s'agissait alors du maire et de quatre hommes qui s'étaient rendus sur la lande où habitaient aussi en ce temps-là des misérables, un homme avec sa femme et deux fils qui, depuis longtemps, allaient tondre, la nuit, les moutons restés aux champs et inquiétaient le pays de bien d'autres manières. Ces gens de Soenderup voulant en finir, et qu'on les laissât en paix pendant les fêtes de Noël, avaient pénétré dans la hutte et exterminé les habitants à coups de hache. Mais c'était un mauvais calcul : ne pouvant invoquer le cas de légitime défense, ils furent exécutés tous les cinq.

On sut bientôt pourquoi les dragons venaient cette fois ; derechef, le raccommodeur de faïence avait forcé sa prison et dans des circonstances pires que les fois précédentes, car il avait porté au gardien un coup de poing, auquel celui-ci n'avait pas survécu. C'est pourquoi l'on attachait tant d'importance à sa capture et l'on espérait bien le surprendre au sein de sa famille, la veille de Noël.

Arrivés sur la lande, les dragons se partagèrent, partirent en même temps à fond de train et, en un moment, eurent cerné la maison. Mais le raccommodeur n'était pas chez lui. Ils fouillèrent partout, examinèrent jusqu'aux faîtières de la masure, interrogèrent la femme et la fille, retournèrent le moindre fétu mais ne le trouvèrent pas et durent s'en retourner comme ils étaient venus. Lorsqu'il furent à une bonne distance, l'homme sortit en rampant d'un trou creusé dans le sol d'argile battue, que l'on avait aplani au-dessus de sa tête et dissimulé au moyen de poussier de tourbe. Il était plus fin qu'eux.

Deux heures après, la cloche de l'église de Soenderup se mit à sonner pour saluer le saint jour. Sous le ciel obscur, un grand silence sonore s'était fait. Seule, dans sa tour, la cloche de l'église avait la parole ; de sa voix singulière, elle balbutiait dans la nuit de dégel, au-dessus du village bas, craintivement blotti sur le sol, au milieu de la vaste campagne.

Le vent allait et venait ; dans les fossés, sous la neige fondante, l'eau suintait et s'écoulait goutte à goutte. La cloche parlait, tantôt lasse, tantôt chantante, découragée ou joyeuse, montant et descendant comme la voix d'un vieil-

lard plein d'expérience. Et à la fin elle se tut, après une longue résonnance, comme un très vieil homme qui hoche la tête pour appuyer ce qu'il a dit. Le ciel nocturne s'éclaircit, dans l'espace profond les étoiles s'allumèrent et demeurèrent suspendues, petites, froides, scintillantes. Des crépitements coururent à la surface du sol, le bruit de l'eau s'assourdit, le froid de la nuit monta. Puis le bruit anxieux de l'eau glacée cessa aussi, comme en rêve, après quelques faibles craquements : il gelait et la gelée tint.

Tous maintenant étaient chez eux, portes closes. Seul, un homme de Soenderup, qui avait dû s'absenter du village, s'en revenait par la lande à la nuit tombante. A son indicible frayeur il rencontra le raccommodeur de faïence qui s'avançait, une boîte de goudron à la main. « Bonsoir ! dit le raccommodeur, qui semblait de très bonne humeur. N'aie pas peur, petit Knud, je ne te ferai pas de mal. Je m'en vais mettre le feu à la tignasse de Toerve Christen. Que Dieu te garde, et joyeux Noël !

Dans la chambre chez Toerve Christen, la fête de Noël avait commencé. Elle se manifestait par une tranquillité croissante. La mère rangeait comme pour recevoir des hôtes étrangers. Les trois enfants avaient dû, chacun à son tour, passer un douloureux moment devant le trépied portant la cuvette et le savon. Jeppe et Laurine, les deux aînés, se laissèrent laver avec une grande force de caractère, ils avaient conscience de la signification profonde de la sainte veillée qui s'approchait. Jeppe avait cinq ans et Laurine, quatre ; ils se rendaient compte déjà de beaucoup de choses. Une fois, ils étaient entrés dans le village de Soenderup où on les avait vu errer en se tenant par la main. C'était le plus riche événement de leur vie. Ils avaient examiné le portillon du cimetière et les autres merveilles du village, un grand jardin profond où s'élevait un arbre portant de grosses poires ; derrière des barreaux, auprès d'une belle maison, ils avaient vu patauger quantité de canards et, après avoir ensuite humé l'air devant la porte cochère du presbytère et avoir aperçu à l'intérieur, à travers les vitres claires, de merveilleuses plantes en fleurs, ils étaient sortis du village, toujours la main dans la main, et n'étaient rentrés à la maison qu'à la nuit tombante. Karen-Marie n'avait que deux ans, elle était trop petite pour comprendre. C'est pourquoi elle avait pleuré quand sa mère l'avait lavée. Jeppe et Laurine, bien plus avancés à tous les points de vue, avaient déjà l'expérience du monde extérieur : ils connaissaient les plantes et les insectes de la lande, ils estimaient en connaisseurs les graines brillantes des roseaux et des carex, les cailloux rouges et ronds et les tessons de couleur. Ils cueillaient les tout petits cônes du myrte des marais ; c'étaient des vaches avec lesquelles ils jouaient ; ils faisaient devant la maison des pâtés de terre mouillée qu'ils aplanissaient bien, et faisaient voguer des éclats de bois sur une flaque d'eau. Tout le long de l'été, ils jouaient dehors, dans le chemin creux et sinueux où le fin sable noir chauffait dans les ornières et glissait entre leurs petits orteils. Maintenant l'hiver les avait confinés dans la maison depuis un temps immémorial. On leur avait permis de tendre par la porte une main frileuse pour attraper les gouttes qui tombaient du toit, ils avaient goûté l'eau amère qui coulait le long des vitres quand elles dégelaient. Le banc à couvercle, sous la fenêtre, était leur séjour d'hiver. La nuit, il s'ouvrait pour les recevoir dans le tiède embrassement des édredons familiers ; ils passaient la journée sur son couvercle poli par l'usage. Dans l'embrasure de la fenêtre, ils avaient leurs trésors : Jeppe, de précieux fossiles et de belles pierres ; Laurine, des flots de bouts de laine et du papier d'argent. Karen-Marie était trop petite pour posséder quoi que ce fût.

Maintenant que les enfants étaient lavés et peignés, et qu'elle leur avait mis leurs plus beaux sarraux, la mère leur recommanda d'être bien sages, si sages que ce n'est pas à dire ! et elle commença à mettre la table en étendant dessus une nappe blanche. La bouillie d'aujourd'hui, tout à fait blanche, d'une farine plus fine et plus chère que le gruau d'orge de tous les jours, faisait dans la marmite de fonte de grasses bulles qui disaient « Puh ! », comme si elle faisait tous ses efforts pour devenir excellente. Et la mère, dans son silence, était si heureuse ! Lorsque Toerve Christen rentra de son travail, courbant son long corps penché pour entrer sous le plafond bas, il vit ses trois rejetons assis en rang sur le banc derrière la nappe blanche, trois paires de tout petits sabots pointant sous la table, trois petites mines solennelles rougies par le savon, trois toupets blonds dans l'espace faiblement éclairé.

Le silence emplissait la chambre. Tandis que le repas s'apprêtait, les enfants furent témoins que leur père se lavait, oui, il se savonnait la tête : lui aussi devait souffrir pour la fête solennelle, se sanctifier en vue de l'ineffable. En-

suite, ils se mirent à manger, d'abord la fine bouillie puis du lard rôti et des pommes de terre. Ils se sentaient si contents. Quelque part, ici-bas ou là-haut, quelque chose était arrivé qui concernait tous les hommes, de sorte que toutes les chambres, si étroites fussent-elles, étaient illuminées. La part de Toerve Christen, c'était ces trois enfants aux yeux clairs assis là, tenant chacun entre ses petits doigts un morceau de lard succulent, de riche nourriture. La pièce était tiède. La mère avait en réserve une surprise que l'on entendait rissoler derrière la porte fermée du four. La chandelle, sur la table, dorait toute la chambre qu'emplissait un honnête et paisible bonheur.

Tout à coup, une des vitres vola en éclats. Des débris de verre tombèrent dans les cheveux de Laurine, la mère jeta un cri de terreur. Toerve Christen, levant les yeux, aperçut dans le carreau brisé le luisant d'un fer de bêche. Il se dressa pâle comme la mort. On entendait du dehors la voix du raccommodeur de faïence, haute comme à l'ordinaire : « Par le diable, il faut que je t'enduise de poix, espèce de Saint-Boniface... »

Depuis longtemps, depuis que le raccommodeur l'avait menacé de mort, Toerve Christen s'était fait faire une pique. Il la détacha de la solive et se dirigea vers la porte.

Le combat eut lieu dans le petit corridor. Le raccommodeur avait ouvert la porte de la maison et voulait y pénétrer, mais Toerve Christen le menaçant de sa pique, le fit reculer. Le raccommodeur lui lança une grêle d'injures, mais ne parvint pas à l'atteindre avec son louchet. Ils restèrent longtemps sur leurs positions, mais le raccommodeur, petit et leste, saisit le moment et détacha à Toerve Christen un coup de son louchet tranchant ; le coup était perfide et Toerve Christen, qui était lourd et gauche, l'esquiva à grand'peine. Il n'avait pas cru jusqu'alors que l'autre en voulait à sa vie. Il se mit à trembler. « Prends garde! » dit-il avec des larmes dans la voix. Et comme le raccommodeur faisait mine de lui allonger un nouveau coup, il l'avertit tristement : « Prends garde ! ou je te perce le corps ! »

— « Tu n'oserais pas, espèce de prophète que tu es ! » dit le raccommodeur pour l'irriter. Il grondait encore, mais ses yeux avaient pris une chaleur singulière et sa langue commençait à bredouiller. Tout d'un coup, cessant d'invectiver et d'user de gros mots, il s'avança de côté, guettant le moment avec sa bêche.... Alors, Toerve Christen sentit qu'il devenait dangereux. Tout se mit à bourdonner et à tournoyer dans sa tête : le ciel clair d'hiver au dehors, la porte assiégée par un scélérat qui voyait rouge, la chambre derrière lui, pleine de terreur et de cris d'enfants. Et comme le raccommodeur, avec une grimace de boucher, prenait du champ et s'élançait, Toerve Christen, se penchant en avant, et pesant de tout son poids sur la pique, lui transperça la poitrine. Le sang du cœur jaillit comme une soupe chaude, coula le long du manche et vint souiller les mains de Christen. Après un courte et violente agonie où, grondant comme un mouton, il saisit le manche de la pique à deux mains, et, renversé sur le dos, essaya même de porter les pieds jusqu'à ce fer qui le perçait, le raccommodeur de faïence mourut.

Quand ce fut fini, Christen soupira, cilla pour faire tomber les larmes qui lui emplissaient les yeux. Après un moment de réflexion, il traîna le corps à une petite distance de la maison, avant de rentrer auprès des siens. Une heure après, il était au village dans le corridor du maire et se constituait prisonnier. On le conduisit à la ville, où il fut mis en détention. Mais, après avoir subi un interrogatoire, il fut, naturellement, remis en liberté.

JOHANNES V. JENSEN.

Traduit du danois par Mlle A. de Rothmaler.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LE CENTENAIRE DE L'INSURRECTION POLONAISE

L'Europe serait-elle sujette à des accès de fièvres périodiques qui se reproduiraient de siècle en siècle ? Il est certain qu'en ce moment elle fait de la température, comme disent les médecins ; elle a même des accès de délire. Est-ce une consolation de penser qu'il en fut de même il y a cent ans ?

L'année 1830, en effet, fut une de ces années climatériques où tout est remis en question et comme celle qui s'achève, dans l'inquiétude et le trouble, ce fut une année de crise économi-

que ; ce fut parmi les chômeurs qu'on trouva le personnel des émeutes et des révolutions. Et alors, comme à présent, on s'aperçut que la question polonaise était comme la clef de voûte de l'équilibre européen. L'insurrection de Varsovie faillit provoquer la guerre générale, qui avait été évitée au moment de la Révolution belge, et il fallut toute la prudence du roi Louis-Philippe pour maintenir la paix dont il avait tant besoin. Il faillit même un moment y perdre ce trône où il venait à peine de prendre place. Le peuple parisien, ivre de liberté, ne rêvait que de se porter au secours des insurgés polonais. « Nous vivions en Pologne », écrit Louis Blanc et si, à l'occasion d'un centenaire, deux peuples peuvent s'unir pour évoquer des souvenirs communs, ce sont à l'occasion des cérémonies commémoratives de cette fin d'année, le peuple français et le peuple polonais.

Il n'est cependant pas exact que la révolution de juillet ait été pour quelque chose dans l'insurrection polonaise ; ce n'est pas l'exemple des Parisiens qui jeta les Polonais dans la plus cruelle aventure de leur histoire. Elle a pour origines les fautes et les erreurs de la politique russe.

Le tsar Alexandre Ier, se souvenant qu'autour du grand duché de Varsovie Napoléon avait un instant paru réaliser les espérances de la nation polonaise, avait tenté de s'appuyer sur la haute noblesse de ce pays. Cette puissante et brillante aristocratie dont les querelles et les fautes, le manque d'esprit politique et même de sentiment national étaient à l'origine des partages, s'était ressaisie dans le malheur. Elle avait pris, avec une générosité souvent héroïque, la direction du mouvement patriotique et les Czartoriski notamment avaient profité du crédit dont ils jouissaient à Saint-Pétersbourg pour obtenir à leur malheureux pays un régime de semi-liberté, le seul auquel alors il paraissait pouvoir prétendre. Au moment d'entrer en lutte avec Napoléon, Alexandre leur avait promis, sinon l'indépendance, du moins la reconstitution de leur patrie. A Vienne, en 1814, il n'avait pas réussi à tenir sa promesse mais, du moins, par la charte du 15 novembre 1815, avait-il donné à ses provinces polonaises une Constitution qui en faisait une sorte d'Etat vassal et non une province russe. La Pologne avait obtenu ainsi un vice-roi national, des diètes, des juges inamovibles, une armée qui, quoique commandée par un membre de la famille impériale, n'en était pas moins exclusivement polonaise. S'il eût consenti à joindre la Lithuanie à l'ancien royaume, la noblesse polonaise sinon le peuple entier eût pu se tenir pour satisfaite. Mais s'il y eût songé, l'opinion publique russe, qui comptait beaucoup plus qu'on ne le croit généralement, même sous le régime autocratique, ne le lui eût pas permis, car la Lithuanie passait alors pour une terre russe. Il n'en fut pas question et la revendication polonaise en ce qui concerne ce pays fut le commencement du refroidissement d'Alexandre à l'égard de l'aristocratie polonaise. A la fin de son règne, il était d'ailleurs fort revenu des velléités libérales. « Les jours de l'indépendance sont proches, disait en 1825 l'historien polonais Lelewell ; de telles paroles poussaient la cour de Russie à reprendre la manière forte et, quand Nicolas Ier succéda à Alexandre, on s'aperçut tout de suite à Varsovie que tout était changé.

Le jeune empereur qui, dès le commencement de son règne, montra qu'il entendait revenir aux plus rudes traditions de l'autocratie, commença par prescrire une enquête sur la propagande patriotique dans l'armée polonaise, fit poursuivre un certain nombre d'officiers qui, ayant été acquittés par les tribunaux polonais, n'en furent pas moins arrêtés. Il suspendit les pouvoirs civils dans tout le royaume et remis le gouvernement avec pleins pouvoirs au grand duc Constantin. Ce fut un état de siège extrêmement rigoureux, et qui parut d'autant plus dur à la nation polonaise qu'on lui avait fait concevoir plus d'espérances.

Cette rigueur parut d'abord réussir. Ce fut le silence dans les universités, dans les salons, dans les villes et quand, au mois de mai 1830, l'empereur vint tenir la diète de Varsovie pour lui dicter ses volontés et lui apprendre qu'au moindre écart il supprimerait toutes les libertés accordées par Alexandre, il put croire d'abord que la nation se résignerait, comme elle avait paru le faire lors du second partage, mais la révolte couvait. Ce qui la détermina, ce fut la mobilisation de l'armée, que le tsar, qui aurait voulu à tout prix maintenir l'intégrité des traités de Vienne, méditait d'envoyer rétablir l'ordre à Bruxelles puis à Paris. Les régiments polonais furent remplacés par des régiments russes. La noblesse des cadets répondit par une protestation unanime qui lui valut de nombreuses arrestations, mais, le lendemain, l'émeute éclatait dans les rues de Varsovie et les Russes étaient chassés de la ville.

Comme les premières journées de la révolution belge, ce n'étaient là que des troubles locaux et, de même qu'en Belgique, les hautes classes

en furent d'abord effrayées. Adam Czartoriski, Michel Radziwill, le général Chlopicki Lelewell lui-même étaient pour la conciliation et offraient au grand duc l'appui de leur loyalisme. Ils envoyèrent à Saint-Pétersbourg une mission chargée d'obtenir du tsar lui-même des promesses que le grand-duc Constantin avait dit ne pouvoir leur faire. Ils demandaient qu'on leur laissât leur vie nationale dans le cadre de l'empire russe. Il est douteux que le tsar le leur eût accordé, mais ils demandaient aussi la réunion de la Pologne et de la Lithuanie et Nicolas était bien décidé à ne rien entendre sur ce point; pour toute la Russie, la question lithuanienne était une question nationale. Aussi l'empereur répondit-il à la démarche conciliatrice de la noblesse polonaise par un manifeste qui était un véritable réquisitoire non seulement contre les patriotes polonais mais aussi contre l'aristocratie polonaise en temps que classe. Il faisait appel au peuple contre « ces ambitieux qui l'avaient trompé. »

Le peuple ne se laissa pas prendre. Il répondit au manifeste par l'insurrection et l'armée russe massée sur les frontières de la Lithuanie sous le commandement du général Diebitch s'ébranla. La lutte fut héroïque et sanglante. Un moment la fortune des armes parut sourire à l'insurrection ; le recul de l'armée russe à Ostrolenska puis la capitulation de Varsovie eurent en Europe un retentissement extraordinaire. En France, le parti « du mouvement », le parti de la propagande libérale et républicaine, se reprit à espérer le soulèvement de tous les peuples d'Europe contre la réaction. Il y eut à Paris une véritable émeute, au cours de laquelle les vitres de l'ambassade de Russie furent brisées. « Ce sera la guerre avec la Convention », s'écria le duc de Dahlberg. Louis-Philippe en eut peur et pour l'éviter renvoya le ministère Lafitte.

La politique de Louis-Philippe était sage. Il n'aurait pu secourir la Pologne sans se mettre à peu près l'Europe entière sur les bras. Les libéraux anglais manifestaient bien quelque sympathie aux insurgés, mais le gouvernement n'était nullement disposé à intervenir. Quant au roi de Prusse et à l'empereur d'Autriche, ils avaient immédiatement mobilisé leurs troupes sur la frontière ou rappelé leurs consuls et isolé la Pologne. En cas de besoin, ils auraient volontiers prêté main-forte au tsar. Mais celui-ci n'en avait pas besoin ; les forces étaient trop disproportionnées.

La répression fut impitoyable. L'élite de la population périt dans les combats ou dût s'exiler. Toutes les libertés polonaises furent supprimées et l'œuvre de russification commença.

Elle n'aboutit jamais et le martyre de la Pologne, qui dura près d'un siècle, devait démontrer qu'il est impossible de supprimer une nation qui veut vivre, mais, durant ce siècle, la Pologne cessa de compter et depuis le jour où « l'ordre régna à Varsovie », il manqua quelque chose à l'équilibre de l'Europe.

La Pologne avait été sacrifiée au besoin de paix des puissances occidentales. Et, en effet, la paix régna sur l'Occident pendant dix-huit ans et davantage puisque les révolutions de 1848 ne provoquèrent pas immédiatement les guerres qu'elles portaient en germe ; mais, à partir du moment où la Pologne disparut de la société, des Etats européens, l'Occident libéral eut toujours à craindre cette alliance des trois empereurs dont la menace pesa si longtemps sur lui. La politique de rapine et d'intrigue qui avait prévalu au XVIIIe siècle, et que Frédéric II et Catherine la Grande représentent si bien, continua à exercer ses ravages dans les rapports entre les nations. Par sa situation géographique et par la nature de sa civilisation la nation polonaise est destinée à faire contre-poids à l'impérialisme russe et à l'impérialisme teutonique.

C'est pourquoi ce centenaire est plein d'enseignements actuels. Aujourd'hui comme en 1831, on rencontre certaines gens dans les milieux « européens » qui sont tout prêts à sacrifier la Pologne à la paix immédiate. « Va-t-on risquer de compromettre l'œuvre de la Société des Nations, pour le couloir polonais ? », disent-ils. Qu'ils ne se dissimulent pas que la suppression du couloir, c'est un nouveau partage, que tout le peuple polonais ne la considère pas autrement, et qu'il est absolument vain de croire qu'on pourrait le réaliser pacifiquement. Sacrifier la Pologne à la paix d'aujourd'hui, c'est préparer d'interminables guerres futures. Ajoutez à cela qu'étant donnés la résolution du peuple polonais et le sentiment très net de la Petite Entente, cette société d'assurance contre l'Anschluss, la suppression du couloir polonais et l'Anschluss, sa conséquence immédiate, provoqueraient instantanément la guerre. Le seul moyen d'assurer la paix et de permettre à la Société des Nations de poursuivre son œuvre d'apaisement, qui est nécessairement une œuvre lente, c'est d'opposer aux revendications injustifiables de l'Allemagne une inébranlable fermeté.

L. DUMONT-WILDEN.

LE ROMAN

L'IMPUISSANCE D'AIMER ET LE CŒUR FÉMININ (1)

Une *aura* enveloppe le nouveau roman de M. Marc Chadourne, *Cécile de La Folie*. C'est dans une inquiétante atmosphère de déraison, d'inconscience et de fatalité que se déroule ce récit dont la subtile et cruelle analyse s'exerce à vif sur le réel et, loin de l'immobiliser en planches d'anatomie, lui laisse toujours, en les exaspérant plutôt à mesure qu'elle y fouille, ses palpitations et ses frémissements. Il y a là une hardiesse de conception, une sûreté d'exécution, une lucidité et une spontanéité qui font de cet étrange et classique récit une étude et une œuvre d'art.

L'auteur, après un essai, *Marehurehu* (1924), en collaboration avec Maurice Guierre, avait imposé à l'attention son premier roman, *Vasco* (2). L'ouvrage qu'il nous donne aujourd'hui est peut-être un des témoignages où s'exprime avec le plus d'intensité, d'acuité, de sincérité douloureuse, l'inquiétude de sa génération. *Irrequietum est cor nostrum :* oui, certes, voilà un cœur de jeune homme qui n'a su ni trouver, ni chercher même l'équilibre et le repos. Et le sacrifice inutile de la jeune fille n'a rien pu pour celui à qui elle s'est immolée. De ces deux personnages, quel est le plus important ? L'incertitude de l'auteur révèle d'une manière assez significative qu'il serait difficile de trancher la question. D'après son propre aveu, il s'est rendu compte, après coup seulement, que le personnage principal, « le seul héros de ce livre », était la jeune fille, avec sa « fidélité passionnée ». Cédant alors aux « justes raisons » d'amis clairvoyants, il changea son titre, *Le Fou du Temps*, pour celui qu'ils lui suggéraient. Mais il n'alla pas jusqu'à récrire les quatre pages en italiques qui servent de prélude à son récit et qui le présentent en fonction de François Meynace, comme une réponse aux interrogations que posait son cas : « Par quelle courbe un caractère peut-il se développer au rebours de ce qu'il promet ? Comment des aspirations les meilleures la destinée parvient-elle à tirer les pires effets ? » C'était donc là son sujet : de Cécile, pas un mot. François seul l'intéressait, avec sa soif de connaître et d'aimer, son impatience de vivre, la noblesse d'un cœur qui avait besoin d'être trempé par la vie, et puis, soudain, cette dérive, ce naufrage... Essayons de comprendre comment, en face de cette figure, une autre s'est dressée, qui a partagé d'abord l'attention de l'auteur, et a fini peut-être par prendre dans sa création une plus grande place. A vrai dire, elles sont liées si étroitement, au cours du récit, et chacune est si indispensable au développement de l'autre, qu'il est impossible de les séparer.

*
* *

Cécile avait vingt ans, François quatorze ou quinze quand, pour la première fois, ils se rencontrent. Il était naturel, inévitable, qu'elle prît l'avantage et menât le jeu. Mal dégrossi par sa vie rustique, solitaire, l'adolescent, qu'un prêtre vient quatre fois par semaine préparer au baccalauréat, s'est replié sur lui-même auprès d'une mère active, rigide, soupçonneuse et fermée, veuve d'un coureur doublé d'un hurluberlu qui, après maintes aventures et la fuite finale avec une créole ramassée à Périgueux, est allé mourir au Gabon. Si elle l'aime, c'est à sa manière, qui ne paraît pas la meilleure et surtout n'a rien d'attirant. De qui tient-il ? De l'un et de l'autre, sans doute. Mais de qui surtout ? « D'un doigt rêche, elle lui lisse le front comme l'on cherche une serrure, se demandant ce que donnera le produit de deux vies, de deux natures si contraires, jalouse déjà de le garder, de l'amener à sa ressemblance. » L'arrivée de Cécile, une cousine quelque peu lointaine, est une apparition. Sur une page de son carnet secret, François avait écrit en majuscules : *LE JOUR OU TU VIENDRAS*. Elle est venue. Laideur ou beauté ? Il n'aurait su le dire. Elle s'est révélée à lui dans sa grâce sauvage, sa vitalité un peu folle. Et lui, médusé par le regard des sombres yeux, « sidéré comme par la visite d'un archange », la voyait moins sous les traits d'une femme que sous ceux de quelque génie...

Une première période commence, qui correspond pour François à l'ouverture d'un âge nouveau, à l'avènement d'une mystique sentimentale sur laquelle elle va régner. Amour d'adolescent que la jeune fille domine, un peu touchée sans doute elle-même, un peu troublée, car « il devait émaner de lui, malgré la bâtardise de

(1) Marc Chadourne : *Cécile de La Folie*. Librairie Plon, 1930.

(2) « Roseau d'or », n° 22. En édition ordinaire, 22e mille. Librairie Plon, 1928.

cet âge, une sorte de charme ». Deux ans de suite, les de La Folie reviennent au Merlon, dans la maison de paysans que Mme Meynace leur abandonne, à deux heures de chemin de sa propre demeure. Cécile, excellente pianiste, mais dont la fougue et la fantaisie s'accommodent mal d'une discipline, a échoué pour la seconde fois au concours du Conservatoire. Quand François, qui vient poursuivre ses études à Paris, l'y retrouve, l'emprise persiste, et le renversement des rôles s'accentue. C'est elle qui exerce son influence. Sans le vouloir, sans le savoir, elle a développé chez ce garçon de dix-huit ans un idéalisme passionné. Il est devenu une sorte d'étrange animal métaphysique pour qui le monde extérieur n'existe pas et les autres êtres vivent, « pensées pures, hors de l'espace et du temps ». Il se nourrit d'idéalisme allemand, de musique surtout, grâce à l'ardente virtuosité de l'étrange fille et elle l'entraîne jusqu'à l'occultisme. « Si je suis un peu... à part, comme tu dis », avoue-t-il à un ami, « c'est à elle que je le dois ». Et l'ami est frappé du contraste qui le fait paraître plus féminin qu'elle, tandis que dans le mouvement de ses yeux, lorsqu'il lui parle, pointe une inquiète timidité.

Un instant, soulevé par un élan irraisonné et presque morbide d'enthousiasme, il pense à l'épouser, à vivre avec elle « pauvrement, s'il le fallait, mais purement, noblement ». Des mois passent, le dur hiver de 1913, le printemps de 1914. Rêve-t-il ? se demande son ami. Est-il sincère ? S'il ne l'est point, quel est le jeu ? Lui-même, bien sûr, ne sait pas. Ce qu'il voit, c'est moins Cécile qu'une image d'elle, plus réelle pour lui qu'elle-même. Moins une image, en somme, qu'une sorte de symphonie, d'intime accord entre l'essence vivace et pure de cet être et un besoin vital de son cœur à lui. Elle, le voit-elle mieux ? L'un et l'autre, ne font peut-être que vive un rêve. Il reçoit sa feuille de service militaire, et dans le moment même où il lui déclare que, près ou loin, ils ne seront jamais séparés, qu'elle sera toujours avec lui, il s'en faut de peu qu'un inconscient et singulier démenti ne s'indique dans un sourire. « Partir, tourner la page. Plaisir sournois qui se découvre tout d'un coup. » Pauvre Cécile !

N'avons-nous pas le pressentiment, déjà, qu'elle est condamnée ? Il se précise au cours de la scène qui suit et qui termine cette première période : une dernière soirée avant la séparation, la nuit du 13 au 14 juillet 1914. Les rôles renversés se rétablissent. C'est bien François qui tient celui de l'homme, ce soir. Et le renversement s'est fait aussi dans les cœurs : Cécile aime François, maintenant, alors que lui, commençant à la voir dans sa déconcertante et parfois baroque réalité, n'est plus halluciné par le mirage. Elle lui propose de monter chez lui. Mais il a pris, bien à la légère et sans trop savoir pourquoi, un autre rendez-vous à onze heures. Ils font un tour de fête, et Cécile, exaltée, fiévreuse avec dans les yeux une lueur d'égarement, attire l'attention. François entend la réflexion d'une femme du peuple : « Elle est piquée, l'artiste. » Pris de panique, il l'entraîne. Dans le taxi, elle n'est plus qu'une pauvre créature fléchissante, dolente : « Pourquoi m'avoir fait vous aimer ainsi ? » C'est l'aveu, qu'il reçoit à l'heure même où, découvrant sur son visage, pour la première fois, « l'amour humain, dans son expression de chair souffrante, avide et altérée », il se demande s'il l'aime encore ou ne l'aime plus. Poser la question, c'était y répondre. Qu'importe, après cela, qu'il soit encore capable quand, dans sa détresse, elle élève vers lui ce cri comme une prière : « Vous ne me laisserez pas, François », de lui dire de tout son cœur où parle de nouveau la voix profonde : « Jamais, mon petit, jamais. »

***

La voix profonde... Comme elle dialogue dramatiquement avec l'autre, dans ce cœur incertain, partagé ! D'une part, des tendances à une vie plus spéculative que pratique, des excès de sensibilité, des velléités affectives, qui continuent à sourdre, à affluer, « disponibilités grossissantes de tendresse sans emploi, progression à demi-inconsciente de nostalgies mal connues de lui-même... » : une aspiration, une hantise, un besoin, de quoi ? vers quoi ? « Pour lui, accepter un pis-aller était le commencement d'une détresse. » Mais, d'autre part, les sources se noient à travers les réserves les plus marécageuses de sa nature : nature problématique, divisée... Elle n'aurait pu atteindre à l'unité qu'en sacrifiant ses parties basses, pour répondre à l'appel de l'amour, ou en immolant les parties hautes, pour suivre tel ami, « plus égal en son acceptation de la dérive » et dont l'ironie est excitée par ses hauts et ses bas. Cette oscillation sera désormais toute la vie de François Meynace, avec une amplitude supérieure progressivement diminuée au profit de l'amplitude inférieure, un fléchissement final de la courbe distendue qui ne peut plus rebondir au-dessus de son axe.

M. Marc Chadourne a décrit avec une inexorable

lucidité les péripéties de ce va-et-vient douloureux, tragique, aboutissant à un double désastre: François ne peut pas aimer Cécile et, quand il revient de la guerre, il ne l'aime plus, si tant est qu'il l'eût jamais aimée et qu'on puisse appeler amour le sentiment assez étrange des trois ou quatre premières années. Mais l'emprise subsiste encore et dans le Paris désordonné d'après-guerre, dans l'atmosphère de désordre et de licence où vit la nouvelle génération, François se dégagera de plus en plus, à mesure que Cécile, au contraire, sera plus dominée et possédée par un amour qui prend chaque jour davantage les caractères du don gratuit et absolu, de l'abnégation, du sacrifice.

François n'obéit qu'à sa faiblesse, aux contradictions de sa nature divisée. Il est victime ainsi de ce déterminisme intérieur auquel il ne serait pas défendu de donner le nom de fatalité, si nous ne devions le réserver pour le concours de forces extérieures et supérieures qui pèsent sur Cécile et finissent par l'accabler. Cécile continue d'attirer François comme la force attire la faiblesse, comme l'unité attire la multiplicité, comme le simple attire ce qui est complexe. Mais elle le repousse par tout ce qui inquiète ou déplaît en elle au jeune homme, par tout ce qui heurte ou alarme son égoïsme. Autant elle est incapable de s'installer en elle-même, de renoncer à cette spontanéité, à cet élan, qui lui rendent faciles et naturels l'oubli de soi, le don de soi, la générosité, l'abnégation, autant il lui est impossible à lui de sortir du cercle où l'enferme son égoïsme. Si, au milieu de la vie décousue et affreusement vaine à laquelle il s'abandonne, le réveil d'une aspiration, la peur de s'enliser dans la médiocrité agissent sur lui comme un appel, provoquent un mouvement, déclenchent un effort, il est aussitôt ramené en arrière, rejeté dans les limites hors desquelles il semble condamné par ses hésitations et son impuissance à ne jamais s'évader. Tantôt il entrevoit que Cécile l'habite encore, qu'il en est comme hanté, qu'elle garde « à demeure dans la région la moins connue de lui-même, au milieu de souvenirs perdus et d'impressions ignorées, au fond d'il ne savait quelle caverne à rêves, sa place et, peut-être, une occulte influence » ; il se rappelle les premiers jours, et il recommenc à s'intéresser à elle », se reprenant à l'admirer, à la prendre en exemple, à l'envier et même à s'émouvoir. Tantôt cette hantise même l'irrite, lui fait peur ; il ressent contre la femme qui s'impose ainsi à lui, contre l'intruse, de l'exaspération, de la haine.

Mais il ressent aussi de la pitié. Et tous ces sentiments contraires entretiennent la malheureuse dans son illusion, épaississent le malentendu. Les retours de François font croire à Cécile qu'il l'aime encore ; ses ménagements, quand il veut en finir avec l'équivoque, et aussi son incertitude perpétuelle, arrêtent sur ses lèvres les paroles décisives. Le résultat est que la situation se prolonge indéfiniment, avec les mêmes alternatives de pitié et de colère, chaque avance suivie d'un recul, chaque velléité d'une défaillance, chaque élan d'une chute. Et l'un et l'autre poursuivent, à travers tous les incidents et toutes les péripéties que ces alternatives comportent, leurs voies divergeantes, Cécile vers le sacrifice, François vers l'oubli de soi dans le plaisir et l'anéantissement d'une personnalité inquiète, impuissante, déchirée.

A mesure que François cède à ce déterminisme intérieur contre lequel sa volonté n'a pas la force de réagir, la fatalité qui pèse sur la vie de Cécile resserre son étreinte et manifestement ne la relâchera plus. Pour François, c'est la liaison avec Dickie, jeune divorcée complètement affranchie de toute obligation et de tout scrupule, aussi égoïste que lui-même, mais sans aucune contre-partie d'inquiétude ou d'aspiration: le joli animal humain. Pour Cécile, c'est, durant cette période, l'aggravation des difficultés de sa vie, son père plus malade, les leçons de piano plus rares, la fatigue toujours accrue, la tension nerveuse toujours plus dure, la malchance toujours plus évidente. Si François s'est encore laissé reprendre un jour par cette idée d'un être qui l'aime et qui pourrait faire revivre en lui l'aspiration qu'il avait crue à jamais tombée, il se ressaisit bien vite et juge avec une cruelle rigueur la malheureuse fille dont il revoit aussitôt l'autre aspect, sans que le premier, pourtant, disparaisse. Il fallait, se dit-il alors, qu'il fût fou, « fou comme elle... Ses pauvres sacrifices, cette vie exaltée, qu'était-ce d'autre qu'un grain de folie ? Elle n'était pas normale. Pourquoi n'était-elle pas comme tout le monde?... Mais l'éclat de rire d'un témoin invisible intervenait : Comme tout le monde ? C'était donc cela qu'il admirait ? Comme tout le monde ? N'était-ce pas sa rareté, sa beauté, de n'être pas comme tout le monde ? » Sans doute, si cette originalité ne s'identifiait trop souvent avec une déplaisante et inquiétante bizarrerie, quelque chose comme le halo de l'*aura* ou la soumission à une influence néfaste. Une petite soirée qu'elle a voulu organiser pour que François rencontre sa jolie élève argentine, finit dou-

loureusement dans le ridicule. « Une fois de plus, tout avait tourné contre elle. » Elle a dû naître sous une mauvaise étoile. Mais dans l'horoscope établi par l'extraordinaire astrologue écossais que François a rencontré chez elle un jour — « il avait la dégaine d'un Don Quichotte paralytique déguisé en bibliothécaire » — elle a voulu lire surtout et retenir cet oracle correspondant au vœu le plus profond et le plus secret de son cœur : « Celui que la destinée vous assigne... » Et elle s'y cramponne avec une obstination désespérée. Tandis que lui se préoccupe surtout d'échapper à son destin : « Tout plutôt que de se retrouver dans cette atmosphère de naufrage. » Mais en même temps qu'il accueille, qu'il caresse le désir d'évasion, il en éprouve une honte intolérable : toujours sa « nature problématique, divisée... »

Cependant, l'heure vient où Cécile a compris. Elle a compris que François vient par charité, qu'il lui est aussi impossible, à lui, de l'aimer qu'à elle d'aimer le soldat aveugle dont elle s'occupe et dont elle est parfois bien embarrassée. Elle a compris que François voudrait sortir du cercle de son égoïsme et qu'il ne le peut pas, qu'il y est enfermé comme elle est enfermée dans le cercle de la fatalité. Elle a compris qu'elle ne pouvait plus rien pour lui, sinon, peut-être, l'empêcher de souffrir en l'aidant à rester ce qu'il est. Elle fait alors le suprême effort, lui donne le suprême conseil, et consomme le suprême sacrifice : « Vous avez raison, il faut être égoïste. » Si tout cela doit mal finir, que le désastre soit pour elle.

*
* *

Le sort, pourrions-nous dire, en est jeté. Les événements vont poursuivre leur cours fatal, dans le sens déjà si fortement accentué. Un nouvel épisode, la rencontre de Belle, qui est dans cette période le pendant de sa liaison avec Dickie dans la précédente, va nous montrer François plus incapable que jamais de se conduire et Cécile plus que jamais impuissante à vaincre son mauvais destin. Elle est trop accablée par les circonstances et il est trop faible contre les occasions. Mais jusqu'au bout elle demeure d'accord avec elle-même et marche à la lueur de son rêve ; François, au contraire, se laisse porter, va sans cesse à la dérive, ne se rend compte clairement ni de ce qu'il éprouve, ni de ce qu'il pense, ni de ce qu'il veut. Cette perpétuelle indécision, cette incertitude et cette impuissance le conduiront à agir finalement comme un halluciné, sous l'influence — symbolique ici — de la drogue. Que le hasard ait mis à sa portée, dans l'instant où va se dénouer toute l'aventure, une prise de cocaïne, c'est le terme naturel et inévitable non pas voulu par lui, mais imposé par sa logique des choses à sa lente abdication. L'automatisme déclenché par ce procédé artificiel n'est que la forme exaspérée de son habituelle passivité.

Rien n'est plus triste et ne serait plus monotone que le progrès continu, avec des sursauts de plus en plus faibles, de cette déchéance, si l'auteur n'avait su animer le détail par des dons exceptionnels d'expression et une vive peinture des personnages accessoires, ainsi que des milieux. Le salon de Mrs Bouts, la figure de Belle et toute son histoire révèlent une rare puissance évocatrice et un admirable talent de romancier. Mais c'est sur les deux protagonistes que se concentre, comme il convient, d'un bout à l'autre, notre intérêt. Chacun va avec une logique inexorable vers une fin prévue, fatale : pour lui, une sorte de dissociation équivalente à l'anéantissement et plus douloureuse ; pour elle, la faillite de son rêve et l'inutilité de son sacrifice. Le sentiment exalté, dominateur de Cécile, correspond dans l'ordre de la passion humaine — s'il est permis de rapprocher ainsi le profane et le sacré — à ce qu'on a appelé, dans l'ordre de l'amour divin, la folie de la croix. Conduite par le seul amour, possédée du seul besoin de s'y dévouer, de s'y sacrifier et de s'y perdre, cette fille de trente ans ne défend plus rien de ce qui aurait pu soutenir sa propre vie ou la redresser. Une à une, elle a perdu toutes ses leçons et en est réduite, pour ne pas mourir de faim, avec sa vielle bonne, à tenir le piano dans un cinéma. Elle ne s'habille plus que d'oripeaux fripés, débris d'anciens cadeaux de ses élèves. Sa santé est ruinée, son appartement à l'abandon. Depuis dix ans, consciemment ou non, elle ne vit plus que d'un idéal, et cet idéal se dérobe. Epuisement physique, détresse matérielle, faillite du rêve : elle n'est plus que l'ombre, pis, hélas ! la caricature d'elle-même. Et le dernier sursaut de son énergie va s'abîmer à son tour dans la dernière lâcheté de François.

La séduisante et décevante aventurière que le jeune homme a rencontrée chez Mrs Boots, et dont il a été une nuit l'amant, va retourner dans son pays. Maintenant, il n'a plus qu'une idée : la suivre, s'accrocher à elle, bien qu'elle le repousse, essayer de la rejoindre. Or, Cécile, qui avait compris que tout était fini, puisque non seulement il ne l'aimait plus, s'il l'a jamais aimée, mais qu'il en aimait une autre, autant qu'il

est capable d'aimer, décide, avec son fol héroïsme, de lui laisser le droit d'être heureux. Elle réalise ses dernières ressources en vendant deux fauteuils de prix et ne voit plus d'autre issue que de se libérer par la fuite, de s'éloigner de François, qui s'est à jamais éloigné d'elle. Comme si elle gardait encore quelque chose de sa vitalité de naguère, une dernière réserve d'espérance ou d'illusion au fond de l'inconscient, Cécile, avec cet argent, rêve de partir, elle aussi, d'aller s'installer quelque part dans un pays de soleil, en Algérie, au Maroc. Là, peut-être — dattiers, toits en terrasses, cases blanches — elle se reprendrait à vivre, elle se referait une vie...

A ce moment, poussée par l'incoercible force qui ne peut pas mourir, elle vient voir François, lui dire adieu peut-être, et le trouve comme possédé, aliéné de lui-même, dans un état d'inconscience où se mêlent l'exaltation et la dépression. Il ne lui cache rien ; il étale devant elle, avec complaisance, son cynisme, sa veulerie, son délire. S'il avait de l'argent, il partirait, car, avec la femme qu'il aime il ne peut pas reculer devant les grands moyens. Elle « a besoin de preuves, d'actes insensés, sans quoi, elle ne croit pas. Elle méprise un amour mesquin. Elle a raison. Nous ne savons pas aimer. Nous ne savons rien lâcher, rien sacrifier, rien risquer ». C'est à Cécile qu'il parle ainsi, lui, alors que c'est toute son histoire avec elle, qu'elle a tout lâché, tout sacrifié, tout risqué, alors qu'il ne faisait rien, ne donnait rien. Mais, précisément, parce que ce fut leur histoire, elle peut comprendre. Elle fournira à François les moyens de partir. Elle le prépare avec quelques mots, une feinte : elle sait bien qu'il croira ce qu'il veut croire, et quelques heures plus tard, elle revient, glisse sous sa porte dans une enveloppe douze billets de mille et s'en va.

François ne partira même pas : il est au dernier degré de ses abandons, comme elle est au dernier terme de son sacrifice. Il n'est plus capable d'aucun acte ; elle ne peut plus se rattacher à aucun espoir. Ils n'ont plus l'un et l'autre qu'à mourir, elle en s'évadant de la vie, lui en continuant de vivre. Ils se rencontrent une fois encore, dans les lugubres et hallucinantes phases de ce dénouement, où nous voyons Cécile aller à la mort sous l'inconsciente impulsion de ce meurtrier qui s'ignore et qui se réveille du sommeil trouble de la cocaïne, « stupide, sans oser, sans vouloir comprendre. Il l'aimait. Puisqu'il l'aimait... »

*
*

L'aimait-il ? Là précisément est la question, et l'essentiel du livre nous échappera, sans doute, si nous ne saisissons pas sur ce point toute la pensée de l'auteur et toutes ses intentions. Plus âgée de cinq ou six ans que François, Cécile s'est révélée à lui quand il était encore presque un enfant, non pas tant comme une femme que comme une force. Son visage « n'offrait... d'autre attrait que l'extrême beauté des yeux. Non éclairés par eux, les traits eussent paru durs... Chez elle, le regard était si fort qu'il semblait perpétuellement refondre la matière de ce visage, sa forme, ses lignes et son dessin... Ses gestes, ses paroles tendaient au mouvement et à l'effort... Cette force émanait d'elle comme un courant. Il la sentait, en quelque sorte, agir sur lui, si infiniment même à un moment qu'il se demanda si ce n'était pas elle qui le retenait ». Et cette force lui apparut d'abord libératrice. L'étrange fille, dès qu'il se fut un peu familiarisé avec elle, « lui révélait d'un coup tout ce qu'il fallait haïr ». Elle lui apprenait « à se défaire de ses gaines, à désobéir, à regarder en face, à montrer ses livres, ses vers, à avouer ses secrets, à se vanter, à s'ouvrir... Elle était la vie, la vie libre et folle ». L'adolescent est comme ivre : « J'aime Cécile *à la folie.* » Cependant, elle se comportait avec lui comme un autre garçon, et, plus tard, quand il la retrouve à Paris, il n'y aura jamais entre eux que cet attrait intérieur, l' « intime accord entre l'essence vivace et pure de cet être et un besoin vital de son cœur à lui. » Mais ce cœur est divisé, et déjà, quand François est appelé au régiment, une part obscure de lui-même se détache, nous l'avons vu, avec le « plaisir sournois qui se découvre tout d'un coup » de partir, de tourner la page. François est l'Incertain, qui ne peut se fixer. Sa tare incurable se révèlepar degrés : c'est l'incapacité de sortir de lui-même, l'impuissance d'aimer. Un instant, il a pu se faire illusion, dans les conditions et circonstances si spéciales de la guerre, quand l'*avenir était hors de cause*, puisque la mort guettait chaque heure du présent. C'est alors que Cécile s'est refusée, avec « la peur de le lier à elle au-delà de ses désirs par le don qu'elle eût pu lui faire ». Et lui, dans la suite, ne cessera plus de se dérober parce qu'il aura le constant souci de *dégager l'avenir*. Ce dérober, en la ménageant, par charité, mais aussi peut-être par inconscient désir de se ménager un retour possible, de la maintenir engagée tout en prenant soin de ne pas s'engager

lui-même. L'égoïsme masculin apparaît ici en saisissant contraste avec le désintéressement absolu, l'abnégation totale de la jeune fille. Il n'aimait que lui. Mais Cécile aussi n'aimait que lui. Et voilà sans doute pourquoi un lien très fort l'attachait à elle. « Je tiens à elle plus qu'à tout au monde », déclarait-il un jour, exaspéré, à l'impertinente et audacieuse Dickie avec qui il prenait plaisir à l'oublier. Il tenait à elle parce qu'elle s'identifiait à lui dans un même amour.

*
* *

L'intérêt du fond ne doit pas nous faire oublier que nous sommes ici en présence, non d'un document, mais d'une œuvre littéraire. Elle est des plus remarquables et révèle, par sa vérité poignante, sa précision aiguë, des qualités de premier ordre qui ne se retrouvent peut-être à un égal degré chez aucun des romanciers de cette génération. Ces qualités s'affirment d'un bout à l'autre du minutieux, du méticuleux récit que poursuit l'auteur avec le souci exclusif de satisfaire aux exigences de son sujet, de se soumettre lui-même entièrement à son objet. Voilà bien en quoi consiste et à quoi se reconnaît la véritable sincérité de l'artiste, la plus haute probité de l'art. Point d'artifice, point de procédé, point de concessions à un lecteur qu'on voudrait séduire : le dessein manifeste de dire tout ce qui est nécessaire, rien de moins, rien de plus, et le besoin naturel de le dire le mieux possible. Nous ne saurions trop louer de telles dispositions, admirer un tel talent. Ajoutons qu'il est riche en nuances et en « dessous », sensible aux nuances, au clair-obscur, au mystère. Nous avons commencé en disant que le livre était enveloppé d'une *aura*. Disons, pour finir, qu'il est tout baigné de poésie et fourmille de beaux vers, tissés dans le texte comme des fils d'or.

FIRMIN ROZ.

P.-S. — Cet article était « sur le marbre » quand le Prix Fémina a été décerné à *Cécile de la Folie*. La décision du jury lui apporte une confirmation que nous sommes heureux de lui ajouter.

F. R.

LE THÉATRE

UNE CONTRE-ÉPREUVE : UN SUCCÈS DE CHARLES VILDRAC

Nous n'avons cessé, depuis des années, de signaler toutes les tentatives faites pour moderniser le théâtre et nous avons été obligé de conclure, chaque fois, que, quelle qu'ait été l'ingéniosité de la mise en scène, de la composition, de l'analogie choisie, notamment avec le cinéma, le résultat avait été le même, et qu'on n'avait jamais abouti qu'à dénaturer le théâtre. Chaque fois, nous avons profité de l'occasion pour montrer que le théâtre, dont tant d'alarmistes prévoyaient la disgrâce ou la fin, pouvait être, en effet, compromis fort gravement, mais qu'il n'avait d'autre ennemi, en définitive, que lui-même. Par voie de conséquence, nous prédisions que, dès qu'il reviendrait à sa destination première, il retrouverait toutes les faveurs du public et n'aurait, au contraire, que profité de toutes les rivalités qui avaient paru d'abord si pernicieuses. La première constatation en faveur de ces idées avait été faite à propos de certaine reprise qui, en nous reportant à des formules éprouvées d'avant-guerre, avait restitué aux spectateurs l'illusion du vrai théâtre ; épreuve décisive : le succès d'une pièce inédite et à la Comédie Française !

Certes, la nouvelle œuvre de Charles Vildrac est assez riche pour qu'il puisse être procédé à une analyse minutieuse de ses mérites complexes : j'estime pourtant que son caractère essentiel, dans la production contemporaine, est de nous offrir l'observation la plus simple et la plus rigoureuse des lois générales du théâtre et principalement du théâtre comique. C'est, en tout cas, uniquement ce caractère que nous voudrions mettre en relief, de telle façon que ce triomphe particulier puisse devenir un rappel universel à l'ordre nécessaire des lois esthétiques.

D'abord, conformément à la conception et au tempérament qu'il avait manifestés avec *Le Paquebot Tenacity*, Charles Vildrac ne fait appel à cette mise en scène sur laquelle ont été fondés

depuis trente ans tant d'espoirs que dans une mesure comparable à celle des auteurs classiques : il procède par actes, c'est-à-dire que, renonçant à toute espèce de procédé de « visualisation », il n'a besoin que d'un cadre très déterminé pour concentrer pendant la durée de la crise qui constitue chaque acte la vie de ses personnages : l'accessoire est ici réduit au minimum et je crois qu'il n'est fait appel que très rarement au téléphone, deux fois au plus, le téléphone étant devenu simplement un procédé de dialogue. Les lieux choisis, aussi bien que l'ameublement, n'ont d'autre prétention que celle de nos appartements eux-mêmes,et le décor ne joue, par conséquent, que son rôle naturel, qui est secondaire. Nous sommes d'abord dans un salon de brasseur d'affaires après un déjeuner, puis nous restons, jusqu'à la fin de la pièce, dans le cabinet de travail d'un architecte. On peut se demander si, par une comparaison des moyens employés par Charles Vildrac dans l'ordre matériel avec ceux que l'on s'est efforcé de multiplier sur d'autres scènes avec tant d'éclat, on ne doit pas conclure à cette loi supérieure du spectacle théâtral, à savoir : que l'effet général est en raison inverse de l'effet poursuivi par la mise en scène.

Psychologiquement, la pièce de Charles Vildrac présente la même unité et la même rigueur de composition : deux familles vivaient, depuis vingt ans, dans la plus étroite intimité ; une brouille survient ; la brouille se prolonge, et puis la brouille finit. Le petit incident n'aura servi qu'à provoquer le mouvement des sentiments et des caractères et à dégager, par eux, une signification humaine. Tout l'intérêt du spectateur portera donc uniquement sur la vérité de ces caractères, l'humanité de ces personnages et il ne songera même pas à l'action qui sert à les mettre en lumière. Dans une telle conception, exactement comme dans le théâtre classique, le succès sera entièrement subordonné au dialogue, et l'ensemble du spectacle ne s'adressera qu'aux facultés les plus hautes du spectateur.

Troisièmement, le théâtre ne peut réussir qu'à la condition d'être la peinture des mœurs et, par conséquent, d'offrir aux spectateurs leur propre image. Il doit, à la fois, toucher leur cœur et égayer leur esprit ; il doit émouvoir et faire rire ; c'est ce que les plus grands auteurs dramatiques ont toujours compris et réalisé d'instinct. Au spectacle offert par Charles Vildrac, nous goûtons ce double plaisir, suffisamment dosé, du grave et du plaisant ; certaines notes sentimentales font venir les larmes aux yeux et, dans le même moment, le rire éclate. C'est que l'auteur n'a eu d'autre dessein que la vérité et que cette vérité se présente nécessairement à lui sous ses aspects multiformes qui sont ceux de la vie.

***

Dumas s'occupe d'affaires ; Pain est architecte ; l'un possède une fille, l'autre un fils et tous deux une femme. Les jeunes gens sont fiancés, les femmes sont fort différentes, l'une, Mme Dumas, réalisant le type harmonieux de la bourgeoise sentimentale, très français, l'autre, Mme Pain, réalisant un type, non moins français, de bourgeoise domestique. Les deux amis se sont rendu de mutuels services, l'homme d'affaires faisant des commandes et même des avances, parfois, à l'architecte, l'architecte assurant à l'entrepreneur de travaux un collaborateur de tout repos. Ils ont actuellement un projet en train : la construction d'un casino que financerait l'un et que bâtirait l'autre. Il ne peut pas exister entre deux amis d'amitié plus étroite, entre deux familles d'intimité plus familiale. Survient la catastrophe : Dumas, pour ses entreprises, a besoin de connaître et de fréquenter toutes sortes d'individus que l'architecte, en son indépendance d'artiste, méprise. Au déjeuner qui vient de finir, la présence d'un parlementaire avec lequel Pain se révolte d'avoir déjeuné provoque entre les deux amis une de ces explications où, au milieu des deux familles, ils arrivent à se dire des vérités sonnant l'irréparable : c'est la brouille.

Au second acte, conséquences de la brouille. Plaintes de Mme Pain qui regrette l'affaire du casino, des jeunes gens dont les amours sont contrariées et, chagrin solitaire des deux amis. Comment s'opérera la réconciliation? Tout est là ; la trouvaille de Charles Vildrac a été d'utiliser, afin de désarmer l'orgueil de Pain, le personnage délicat de cette bourgeoise sentimentale qui est Mme Dumas. Elle vient le trouver, avec une délicatesse d'honnête femme parfaitement honnête, mais aussi parfaitement femme, pour lui expliquer que c'était elle qui s'était trouvée, en réalité, la première victime de l'algarade et qu'il est des affections, telle que celle qui les unit, qui ne doivent jamais être brusquées tant leur nature est d'une nuance susceptible. Après cette sorte de bain senti-

mental, l'architecte a perdu toute la rigidité de sa bouderie. D'autre part, la jeune femme a suggéré à son mari que si, après avoir désigné l'architecte Pain pour la construction du casino, il se trouvait réduit à en choisir un autre, cette disgrâce inexpliquée ne manquerait pas de faire le plus grand tort au malheureux Pain. Ainsi, pris par ce qu'ils ont de meilleur chacun dans leur amitié inaltérée, les deux amis finissent, au troisième acte, par tomber dans les bras l'un de l'autre, estimant conjointement qu'ils n'ont eu chacun, d'autre tort, le jour de l'éclat, que de parler devant leur famille. La comédie finit comme elle avait commencé.

GASTON RAGEOT.

LES BEAUX-ARTS

LES PETITES EXPOSITIONS

EXPOSITION D'ŒUVRES NOUVELLES DE LALIQUE (1).

Le grand maître verrier a coutume d'exposer à cette époque ses productions nouvelles. Celles qu'il présente en fin d'année attestent une fois de plus ce renouvellement dans l'inspiration et cet effort de perfection dans la pratique qu'on admire chez lui depuis longtemps.

On peut distinguer dans l'œuvre de Lalique deux parts distinctes. Tantôt il produit des pièces usuelles auxquelles il s'attache à conférer un caractère décoratif. Tantôt il crée des pièces uniques à cire perdue qui sont, au même titre qu'une statue ou un tableau, des œuvres d'art originales. Les unes et les autres manifestent l'imagination la plus vive en même temps que le métier le plus sûr.

L'artiste nous montre par exemple de curieux surtouts de table formés d'une plaque de verre épaisse présentée sur champ et dans laquelle il a inscrit quelque motif décoratif : poissons, oiseaux se becquetant dans le feuillage, ou même une caravelle aux voiles déployées.

Le sujet se creuse dans l'épaisseur de la matière. Un éclairage savant distribuant les ombres et les lumières, accusant les modelés, donne l'illusion d'une sculpture en bas-relief.

La même ingéniosité s'observe dans une lampe avec abat-jour, ornée d'un décor de feuillage, dans une veilleuse présentée sous la forme d'une statuette féminine.

Tous ces charmants objets échappent à la banalité qui est l'écueil redoutable à éviter quand il s'agit d'art appliqué.

Conçues dans un autre esprit — celui de l'art pour l'art — les cires perdues de Lalique sont des pièces magnifiques. Tel vase ceint d'une ronde d'amours, tel autre enveloppé de sirènes, s'apparentent, si moderne qu'en soit la facture, aux belles traditions ornementales du XVIIIe siècle, et l'artiste apparaît ici comme l'héritier d'un Coysevox.

Ajoutons que l'exécution est toujours hors de pair. La matière en fusion a été si intimement liée à la maquette, elle en épouse si étroitement les contours et en marque si finement les délicatesses, que la pièce apparaît comme ciselée ou sculptée en taille directe. H. C.-G.

(1) 24, Place Vendôme.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Outre-Manche.

Dans le *Woman's Journal*, Mme Marian Castle nous confie sur un ton aussi spirituel que résolu son sentiment, tout son sentiment, en une matière qui n'a assurément pas fini d'intéresser les femmes, mais où il semble bien, à certains indices, qu'elles commencent à marquer quelque lassitude.

La femme a combattu pour la conquête de « ses droits politiques », et elle a eu à peu près partout gain de cause. Puis elle a revendiqué « son indépendance sur le terrain économique » — et où donc la loi l'entrave-t-elle encore beaucoup à ce point de vue ? Enfin, elle a voulu davantage et elle n'aura été contente que le jour où elle aura pu — sans se diminuer... au moins en apparence — adopter les façons du sexe laid. Ah ! le bonheur de voter et de concurrencer son compagnon dans la bataille pour le pain quotidien, et de dépenser à son gré, et de se couper les cheveux par surcroît, et de discuter et de boire, de jouer, de fumer, etc, etc. !... Seulement, voici que déjà celles-là cessent d'être si rares qui commencent à en avoir assez, de ce bonheur-là.

Tenez : demandez plutôt à celles qui ont dépassé la trente-cinquième, voire la trentième année et qui, si elles vous répondent selon leur vraie pensée...

Mais à ce compte, notre *authoress* trahit ses sœurs ! Tout juste. Elle trahit et elle l'avoue le plus tranquillement du monde.

Foin de l'indépendance économique, des cocktails et du bridge !... La cigarette ? Merci... La vie, c'est autrement sérieux que tout ça... et c'est beaucoup moins fatigant. Le bonheur ? Un mari (qui ne sera pas plus parfait que vous, c'est entendu, que diable !), de longues promenades avec ce mari, de beaux enfants, un bon gros chien et la paix de la conscience. Voilà. Ah ! parlez-moi du *home*...

*
* *

Estimant que l'on connaît moins Mussolini lui-même que l'œuvre qu'il est en voie de réaliser, M. Bradford trace du dictateur italien, pour les lecteurs du *Harper's Magazine*, un portrait qui, sans être très nouveau, résume son modèle dans « un raccourci » intéressant.

La figure de Mussolini présente telles caractéristiques qui sont incontestablement celles d'une personnalité « hors cadre », écrit le chroniqueur anglais. C'est ainsi que le Duce — qui n'a pas d'amis et qui n'en cherche pas — préfère d'évidence l'austère isolement. Ainsi encore que non seulement il ne boit, ni ne fume, ni ne joue, mais que rien non plus ne semble le tenter de ce qui est du

monde, de ses triomphes et de ses joies, qu'il tient pour trop faciles : les adversaires de son gouvernement et jusqu'à ses ennemis rendent hommage à son extrême réserve devant l'argent, à la simplicité de ses goûts et à son parfait mépris des honneurs. De même, pour instruit qu'il soit (car à la différence de tant de politiciens, il l'est vraiment), il proclame : « Je n'ai jamais pratiqué qu'un gros livre... et le gros livre, c'est la vie avec ses dures réalités. » Mussolini est homme d'action avant tout et son action travaille passionnément à la restauration de la grandeur romaine. Et quand il « s'extériorise » par la parole, quand il livre sa pensée, c'est uniquement qu'il juge utile de s'expliquer et d'expliquer son système.

Avec le fascisme le danger pour l'Europe vient de ce que son chef considère comme vérité absolue tout ce qu'il croit vrai au service de son pays et que onques il ne doute de ses idées. — Pour l'Italie, le danger, c'est que Mussolini se confond avec sa politique... Son œuvre entière repose sur lui... Et l'on n'y songe pas sans songer aussitôt à la fragilité de l'œuvre où s'attachèrent le génie d'Alexandre et celui de Napoléon... — Et puis, est-il si certain, après une trop courte expérience, que la démocratie reste décidément incapable de se gouverner ?...

Tchécoslovaquie.

L'Europe Centrale note, dans son fascicule du 15 novembre, que les Tchèques sont très heureux de constater que les Autrichiens se sont, pour l'immense majorité, sagement abstenus, lors de leur récente consultation nationale, de suivre l'exemple des électeurs du Reich. Car la Tchécoslovaquie ne saurait voir d'un œil indifférent ses voisins méridionaux s'engager dans une voie pleine de périls — et « il est intéressant, à cet égard, de remarquer que toute l'opinion tchécoslovaque, y compris les partis modérés, et à la seule exception d'une partie des catholiques, avait en somme mis son espoir dans la victoire des socialistes autrichiens ». Les *Lidové Listy*, l'organe du parti catholique, écrivent eux-mêmes : « Le socialisme n'a pas été vaincu... La coalition entre les chrétiens-sociaux et les Heimwehren est désormais beaucoup plus dangereuse qu'auparavant, car elle pourrait jeter l'Autriche dans la guerre civile... C'est le moment, pour Mgr Seipel, de faire ses preuves d'homme d'Etat : il s'agit de savoir s'il sacrifiera ses projets de réforme constitutionnelle à la tranquillité du pays ou s'il tentera de les réaliser à travers tous les obstacles et tous les échecs possibles. »

Hollande.

Entre l'Etat et l'opinion longue fut en Hollande la lutte qui se termina en 1920, par la mise sur le même pied, au point de vue financier, des écoles primaires publiques et des écoles privées. « Le réveil religieux qui commença vers le milieux du XIXe siècle s'inquiéta de l'éducation irréligieuse des enfants, écrit M. Rutgears dans la *Bibliothèque Universelle* et la *Revue de Genève*. Les évêques catuoliques se prononcèrent contre l'école dite neutre. Mais ce fut surtout le renouveau des principes calvinistes qui apporta à l'armée des partisans de la liberté scolaire des masses convaincues et dévouées. » Le nombre des élèves dans les écoles primaires publiques était de 486.000 en janvier 1875, de 570.000 en janvier 1920 et de 472.000 en janvier 1929, alors qu'il passait dans les écoles privées de 123.000 en 1875 à 683.000 en janvier 1929.

GASTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Géographie et Voyages

Atlas pittoresque des Colonies françaises. (Recueil de vues géographiques de toutes les colonies, accompagnées de notices et de légendes explicatives, dues à de nombreux collaborateurs.) Les Editions Pittoresques, 101, rue du Faubourg Saint-Denis.

La colonisation a été longtemps en France l'apanage d'une minorité. Mais les Français ont enfin compris que leurs colonies faisaient partie intégrante du patrimoine national; qu'elles étaient les greniers d'abondance d'où pouvaient leur venir toutes matières premières pour l'alimentation, le vêtement, la construction; qu'elles offraient aux esprits avisés et hardis les possibilités d'un établissement agréable et largement rémunérateur; que les indigènes n'étaient pas nécessairement des ennemis ou des victimes, mais des associés, des collaborateurs et — la guerre l'a prouvé — des défenseurs; bref, depuis que les colonies sont considérées à juste titre comme le prolongement, le complément économique, social, moral de la France même, qui donc n'est pas, peu ou prou, colonial ?

Or, pour être colonial, il faut *aussi* connaître les colonies; et cette connaissance, en l'absence d'ouvrages destinés à éclairer le grand public, est souvent en défaut. Certes, les livres ne manquent pas qui nous renseignent sur les colonies, leur géographie, leurs ressources, leurs possibilités d'exploitation; d'autres viendront, plus documentés que leurs prédécesseurs, plus « à la page »; il n'en est pas encore qui donnent des habitants, des paysages, des villes ou des villages, des rivières, des monts, de la steppe ou de l'oasis, de la jungle ou de la forêt, de la savane ou de la brousse des images révélatrices destinées à soutenir, à localiser, à vivifier les connaissances plus froides de l'économie politique et sociale.

Il appartenait aux Editions pittoresques d'effectuer cette initiation. Elles l'entreprennent sous la forme qui a réuni tous les suffrages avec l'*Atlas pittoresque de la France*, d'Onésime Reclus. Une illustration abondante, variée, caractéristique, comprenant près d'un millier de photographies; des cartes claires dont la simplicité ne néglige rien d'essentiel; un texte explicatif, ayant surtout pour but de commenter le document photographique et la carte géographique, voilà ce qu'on trouvera dans le volume que nous publions sous le titre d'*Atlas pittoresque des Colonies Françaises*.

Nous sommes assurés que le public lui fera même accueil qu'à l'*Atlas pittoresque de la France*, qu'il complète, comme les colonies elles-mêmes complètent la métropole et forment avec elle la nation agrandie.

L'*Atlas Pittoresque des Colonies Françaises* complète très heureusement l'*Atlas Pittoresque de la France*, de O. Reclus, paru précédemment. Les éditeurs consentent un *prix de faveur* pour l'acheteur des deux ouvrages à la fois.

BRUNEAU DE LABORIE. *Chasses en Afrique Française.* Un vol. in-8° illustré (Société d'Edition).

Ce livre contient les notes du grand explorateur, spé-

ciaiement consacrées à la chasse. On y peut se rendre compte des préoccupations et de la vie d'un chasseur en Afrique équatoriale, dans cette Afrique où il a trouvé la mort. C'est un livre passionnant, qui nous renseigne sur les grands animaux de l'Afrique, sur leur vie et leurs mœurs.

De pittoresques illustrations viennent en compléter l'attrait.

Jérôme et Jean Tharaud. — *La Palestine*. 1 vol. in-4° illustré (Editions Alpina).

Voici un magnifique volume, abondamment et artistiquement illustré. Ces illustrations parfaites viennent à l'appui de la magistrale étude que Jérôme et Jean Tharaud consacrent à la Palestine. On y retrouve leur vision aiguë, leur style précis, leur élégance nerveuse, ainsi que leur habituelle pénétration psychologique. A tous égards, ce livre est un livre d'art, tant pour son texte que pour ses illustrations et planches hors texte. Il est, en même temps, un inappréciable document.

Camille Mauclair. *Vérone et le Lac de Garde*. 1 vol. in-8°, trente planches en couleurs d'après les tableaux du peintre J.-F. Bouchor, ornementations de David Burnand. (H. Laurens).

Camille Mauclair et le peintre J.-F. Bouchor nous conduisent cette année à Vérone et au Lac de Garde. C'est comme pour les précédents volumes une promenade captivante dans cette ville belle et sévère couleur d'ocre avec ses innombrables toits plats recouverts de tuiles décolorées et dominées par des campaniles. L'auteur décrit l'histoire et les monuments de la cité, tandis que le peintre en de magnifiques planches en couleurs les fait revivre avec sa palette.

Puis nous quittons la grave Vérone, et nous parcourons le Lac de Garde. C'est un voyage d'un rare attrait. L'écrivain et le peintre s'arrêtent dans tous les endroits délicieux, villa, grotte de Catulle, vieux ports peuplés de bateaux à voiles rouges. Ils gravissent les sommets escarpés où se dressent les châteaux des Scaliger.

Tous ceux qui ont suivi Camille Mauclair et J.-F. Bouchor à *Florence*, à *Venise*, à *Assise*, à *Naples*, les suivront cette fois encore et ce sera pour eux un enchantement merveilleux.

Biographies

Pierre Béarn. — *Grimod de la Reynière*. Un vol. in-16 (Gallimard).

Cette vie du célèbre financier et gastronome émérite, est de la plus haute saveur, c'est le cas de le dire.

L'auteur a su rendre cette physionomie vivante et pittoresque et faire revivre ce milieu si curieux du XVIIIe siècle jusqu'où il a évolué.

Louis Hourticq, de l'Institut. — *Delacroix*. Un vol. in-8° (Hachette).

Ce livre contient, en planches séparées toute l'œuvre de Delacroix, habilement étudiée dans une substantielle préface et commentée, tableau par tableau, par M. Louis Hourticq. Ce livre est un inappréciable répertoire.

Romans

André Fribourg. *Les Dupes*. 1 vol. in-16 (Librairie Valois).

Les Dupes, ce sont les anciens combattants. Le livre d'André Fribourg, qui vient de paraître sous ce titre n'est autre que le roman des dix années qui ont suivi la guerre. C'est le roman de la paix. Personne encore ne l'avait écrit. Personne encore n'avait dit avec tant d'énergie et d'âpreté la lutte qu'ont dû soutenir les anciens combattants à la fois contre les vieux qui n'étaient pas partis et contre les jeunes qui les jalousaient. André Fribourg lance le cri de révolte des dupes, dupes de la guerre, puis dupes de la paix. Après l'avalanche des livres de guerre, voici le premier « livre de paix ».

Lahy-Hollebecque (Mme). — *Agnès et le Vaste Monde*. Un vol. in-16. Armand Colin.

Mme Lahy-Hollebecque a dévoué sa vie à la cause de la jeunesse. Son attentive vigilance a eu sa récompense : elle lui a livré l'insaisissable clé des cœurs juvéniles, elle lui a permis d'offrir aujourd'hui aux jeunes le livre qu'ils attendaient, leur livre.

En regardant vivre leur sœur, Agnès, en assistant à l'éclosion de cette âme tout à la fois tendre et tumultueuse, les jeunes se retrouveront eux-mêmes avec leur soif de connaître, leurs enthousiasmes, leurs inquiétudes, leurs tristesses subites, leurs éclatantes joies. A travers l'âme d'Agnès, c'est celle de tous les hommes qu'ils apprendront à connaître, car ils découvriront avec la jeune héroïne que chaque âme nouvelle revit dans son développement l'histoire même de l'humanité. Conduits par l'imagination d'Agnès, ils referont par grandes étapes le merveilleux voyage qui, des premiers jours du monde au siècle de l'aviation, a façonné cette humanité dont ils font partie et qui continue, grâce à eux, sa marche. Comme Agnès, après avoir vécu de la vie de tous les héros, ils comprendront, en fermant le livre, que l'heure est venue pour eux de vivre à leur tour et de suivre le chemin que l'histoire a tracé.

Livres reçus au Bureau de la Revue

Marguerite Aron. — *Un animateur de la Jeunesse au XIIIe siècle*. Desclée de Brouwer.

D'Auxion de Ruffé. — *Le Capitaine Fantôme*. Editions du *Petit Parisien*.

Léon Adoue. — *Reines d'outre-mer*. E. Figuière.

Simone Bourhis. — *Les Gas de la Plaine*. Editions de la *Revue Mondiale*.

André Breton. — *Second manifeste du Surréalisme*. Editions Kra.

Henri Brémond. — *Les plus belles pages de Fénélon*. Flammarion.

P. Barrière. — *Alfred de Vigny*. E. Figuière.

Victor Bérard. — *Genève et les Traités* 1589-1816. Colin.

Victor Bérard. — *Genève et les Traités* 1817-1921. Colin.

Marcel Batilliat — *La Flamme de l'automne*. Fasquelle.

Paul Bouju. — *Quarante mois à l'Hôtel de Ville*. E. Figuière.

Ferdinand Bac. — *La Cour des Tuileries sous le Second Empire*. Hachette.

Binet-Valmer. — *Le Jardin de l'impure*. Flammarion.

René Chardon. — *La faillite sentimentale*. Editions Prométhée.

ALBÉRIC CAHUET. — *Moussia et ses amis.* Fasquelle.
THÉRÈSE CASEVITZ. — *Le Cœur en peine.* E. Figuière.
LÉON DOUARCHE. — *Le vin.* Alcan.
RENÉ-PAUL DUPLESSIS. — *Considérations actuelles.* Editions de la *Revue mondiale.*
CHARLES DERENNES. — *Les Porte-bonheur.* Editions des Portiques.
JEAN DORSENNE. — *Le Sang de l'Amour.* Lemerre.
FERDINAND DUVIARD. — *Le Bonheur.* Fasquelle.
HENRI DELACROIX. — *Le Langage et la Pensée.* Alcan.
ED. DEMARTINCOURT. — *La Fuite en Egypte et les premiers miracles du Petit Jésus.* Editions Argo.
J.-L. DUPLAN. — *L'Humour est enfant de Paris.* Crès et Cie.
EMILE EVRAT. — *Le Féminisme dans l'Enéide et dans la Jérusalem délivrée.* Editions Argo.
HENRY FORD. — *Le Progrès.* Dayot.
JEAN FLORYDE. — *Le Berger et la Dryade.* Editions de la *Revue Mondiale.*
ALBERT FUA. — *France, ta lumière pâlit.* Editions de la *Revue Mondiale.*
ALBERT FLAMENT. — *L'Homme aimé.* Flammarion.
HENRI FALCONNIER. — *Malaisie.* Stock.
JEAN DE LA FRÉMOIRE. — *L'Amour sans aveux.* Flammarion.
ARMAND GODOY. — *Les Litanies de la Vierge.* — A. Meissein.
JACQUES GUNSETT. — *Ce que m'a dit le Fou.* Editions de la *Revue Mondiale.*
ALBERT GUYRAUD. — *Quatre Bas-reliefs à la Gloire de l'Homme.* L'Archer.
MARION GILBERT. — *La Maison du Doute.* Editions des Portiques.
LOUIS GABRIELLI. — *Un Château de cartes.* Editions du Tambourin.
A. GOROVTSEFF. — *Les Révolutions.* Alcan.
JULES GUIEYSSE. — *La Vie est belle.* Figuière.
G. HANOTAUX. — *Histoire des Colonies*, tome II, *L'Algérie.* Plon.
LOUIS HOURTICQ. — *Delacroix.* Hachette.
Général IBOS. — *Le Général Cavaignac.* Hachette.
LOYS LABÈQUE. — *Au Chef des Chantres.* Editions Saint-Michel.
A. LUGAN. — *Le Catholicisme aux Etats-Unis.* Letouzey.
PIERRE LAFUC. — *Lénine.* Editions Prométhée.
LAVY-HOLLEBECQUE. — *Agnès et le vaste monde.* A. Colin.
CAMILLE MAUCLAIR. — *Les Métèques contre l'art français.* Editions de la *Nouvelle Revue critique.*
PAUL MOUGIN. — *Images de la douce France.* A. Lemerre.
MAURICE MOREL. — *La Cité des Bêtes.* A. Colin.
NELLY NOURY. — *L''Art en Amour.* Editions de la *Revue Mondiale.*
A. NAVARIAN. — *Poèmes d'Orient.* Jouve et Cie.
C.-J. POPP-SERBOIANU. — *Les Tsiganes.* Payot.
YVES PASCAL. — *La Place déserte.* A. Fayard.
EMILE PICARD. — *Un coup d'œil sur l'Histoire des Sciences.* Gauthier-Villars.
G. PEYTAVI DE FOUGÈRES. — *Images et silhouettes roumaines. Mercure de Flandre*, à Lille.
JACQUES RAULET. — *Un Cœur aux quatre vents : Charlotte Corday.* Hachette.
HENRY ROLLIN. — *La Révolution russe*, I, *Les Soviets.* Delagrave.
RENÉ RUDLER. — *La Grenade.* Editions Argo.
ANTOINE RÉDIER. — *Zita. La Revue Française.*
HENRY ROLLIN. — *La Révolution russe. Le parti bolcheviste.* Delagrave.
F. SOLIER. — *La farce des trois compères.* Figuière.
L. SABATIER. — *Palabre du Serment au Darlac*, à Hanoï.
MAURICE SIMART. — *Interprétation du monde moderne.* Flammarion.
ALBERT DE TENEUILLE et TRUONG-DINH-TRI. — *Ba-Dâm.* Fasquelle.
VERINE. — *Les Femmes et l'Amour dans la Société de demain.* Editions Spès.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LA SLOVENIE

En arrivant du Nord-Ouest, par la voie de Yessénitzé, les voyageurs éprouvent, aussitôt qu'ils ont pénétré dans la région de Karavanké, l'impression de se sentir transportés dans un pays enchanté lorsque le train s'arrête à Bled, en vue du célèbre lac, cette perle de la Yougoslavie.

Nous abandonnerons aux poètes le soin de décrire les beautés de ces forêts alpestres, dominées par les sommets des Alpes Karavankes et Juliennes couvertes de neiges et de glaces éternelles (le Triglav atteint 2.863 mètres), de même que des féériques villas et châteaux parmi lesquels on distingue l'ancienne citadelle et le châtau royal de Souvobor, où la famille royale séjourne deux à trois mois pendant la saison d'été, ou la description des montagnes entourant ce lac merveilleux, où en raison du climat favorable, il est possible de se baigner durant tout l'été.

Il y a lieu cependant de relever que Bled est le séjour d'été enchanteur, qui, en raison de ses hôtels et pensions de premier ordre était déjà recherché autrefois par le public international le plus élégant et qui possède, en outre, un grand nombre d'établissements hydrothérapiques parfaitement organisés et munis de toutes les installations nécessaires, parmi lesquels le plus renommé est celui de « Ritli » (bains de lumière et de soleil), de même qu'un établissement de bains acrothermiques de 23°. Bled offre en outre, aux riches touristes, des divertissements de toutes sortes, tels que la chasse et la pêche.

On ne saurait assez recommander une excursion à travers le défilé de Vindgar, au sud de Bled, au lac de Bohigné, dont le caractère bien différent du charme séducteur de Bled est sévère et majestueux, en raison de sa proximité immédiate de la masse du Triglav, au sommet duquel on accède par cette région. Bien que les hôtels n'y soient pas aménagés avec le luxe qui distingue ceux de Bled, ils offrent néanmoins aux touristes toutes les conditions nécessaires au point de vue du confort et de la salubrité.

En pénétrant en Yougoslavie par l'ancienne voie ferrée méridionale Vienne-Gratz-Maribor et en descendant à la gare de Chpilié pour prendre la ligne locale, ou en montant dans le train de Maribor pour poursuivre la route en automobile, on atteint la station balnéaire de Slatina-Radentzi, dont les six sources thermales présentent les mêmes qualités que celles de Vichy, de Naucheim, de Franzensbad et de Marienbad, et peuvent être utilisées pour l'usage intérieur ainsi que pour des bains. L'on y trouve toutes les installations modernes perfectionnées, toutefois les habitations et la table y étant quelque peu

modestes, ces bains ne sauraient être recommandés qu'aux personnes réellement désireuses d'y faire une cure dont elles obtiendront les résultats les plus satisfaisants. En montant en wagon sur la même ligne pour poursuivre la route depuis la station de Grobolna par une branche locale, sur laquelle un wagon direct est attaché durant la saison aux trains express circulant dans les deux directions, l'on atteint au bout d'une heure la station balnéaire de Rogachka Slatina, jouissant d'une renommée universelle, la plus luxueuse et la plus élégante de la Yougoslavie, aménagée de façon à satisfaire aux exigences les plus raffinées du public international qui y afflue, aussi bien en raison de l'efficacité de ses eaux que du confort, des plaisirs et des distractions variées qui lui sont offerts. Les sources renommées de « Stiriya », « Tempel » et « Donat » fournissent une eau fort recherchée, dont l'exportation annuelle s'élève à 3 millions et demie de bouteilles. Leurs eaux sont principalement utilisées pour l'usage intérieur, bien qu'aussi pour des bains, en raison du fait qu'elles contiennent une proportion fort élevée d'acide carbonique. La station balnéaire de Rogachka Slatina est munie de toutes les installations médico-thérapeutiques et physiques modernes.

En prenant la même ligne, on traverse la charmante petite ville de Celjé, avec sa piscine de Savina, située au milieu d'un merveilleux parc public et entourée d'une plage de sable, qui attire un public des plus nombreux, et l'on suit une route d'automobile d'un parcours de 18 kilomètres, aboutissant à la station balnéaire de Dobrina, pittoresquement située au milieu d'une forêt de conifères et de parcs magnifiques et protégée contre la poussière, les vents et les brouillards. Dobrina possède des installations confortables pour les personnes venant y faire une cure contre les maladies des femmes et les affections cardiaques, et ses bains sont également fort recherchés.

En poursuivant la route depuis Celjé, dans la direction du Sud, l'on arrive après une demi-heure environ de trajet à Lachko, station balnéaire fort efficace, homéo-thermique de 37,5 o/o, très recherchée avant la guerre par les Viennois et les Triestains, et possédant toutes les installations nécessaires au point de vue sanitaire de même que pour le confort des visiteurs. L'on atteint ensuite au bout de vingt minutes par la même route la station balnéaire de Rimske Toplitzé, située sur une rive élevée. Ainsi que l'indique son nom, elle avait été déjà fort recherchée du temps des Romains et bien que n'étant peut-être pas munie de tout le luxe moderne, elle peut être considérée comme un séjour offrant aux visiteurs toutes les conditions requises au point de vue du confort et de la propreté.

Bien que nous clôturions ici l'énumération des stations thermales de la Slovénie, il n'est nullement dit par là que la liste en soit épuisée, car l'on pourrait citer encore un grand nombre de sources et de stations thermales des plus efficaces méritant d'être visitées; toutefois, elles ne sont utilisées que pour les besoins de la population locale. Il y a toutefois lieu de relever qu'il est possible de trouver sur toute l'étendue de la Slovénie, sans en excepter les localités les moins importantes et les moins connues, des logis confortables et une table satisfaisante à des prix modérés, capables de répondre aux besoins des touristes et que leur population honnête, avenante, d'un naturel gai et hospitalier envers les étrangers, comprend les langues étrangères et tout particulièrement le français et l'allemand.

Borivoïé B. Mirkovitch.

LES LIGNES AEROPOSTALES EN TCHECOSLOVAQUIE

La Tchécoslovaquie est, par sa position, un pays destiné à être le point de croisement des principales lignes aéropostales de l'Europe centrale. Et, en effet, environ quinze lignes la relient avec tous les Etats voisins. L'exploitation de ces relations est partagée entre plusieurs compagnies.

Les principales villes des provinces de la République tchécoslovaque sont desservies par la Compagnie des lignes aériennes d'Etat. Celle-ci voit se développer son trafic avec un essor sans cesse croissant. Le trajet accompli par ses services de 1924 à 1929 représente plus de deux millions de kilomètres. Les appareils très modernes et très rapides fournissent une sécurité très grande qu'est venu compromettre un seul accident mortel, durant la même période, d'ailleurs dû à des conditions atmosphériques défavorables.

A côté de cela, il y a la Compagnie Aéropostale tchécoslovaque dont les avions relient Prague avec Rotterdam et Londres. Elle a fait, en 1929, plus de 320.000 kilomètres.

Paris, Varsovie, Bucarest, Belgrade, Constantinople et Ankara sont reliés avec Prague par les avions de la Compagnie Internationale de la Navigation Aérienne (Cidna). Cette Compagnie a réorganisé son service aérien de telle sorte qu'il est possible, à l'heure actuelle, de parcourir la distance Paris-Bucarest en une seule journée. Le trafic entre Paris et Prague est si considérable qu'on sera bientôt obligé d'intensifier les services.

Mais quoique les liaisons aériennes soient assez denses, il est encore besoin de les multiplier. On projette une ligne sur Moscou par Varsovie; mais les Polonais ne veulent pas la permettre; il faudra donc s'adresser à la Roumanie, qui sera sans doute beaucoup plus accessible sous ce rapport. Une autre ligne, qui est urgente, devrait être tracée de Uzhorod à Kharkov et à Odessa, d'où nous aurions une correspondance avec la Perse et l'Inde. Les liaisons avec l'Orient s'imposent de plus en plus, d'autant plus que les Allemands y ont déjà pourvu pour leur compte.

Une autre relation qui n'est pas sans intérêt pour la Tchécoslovaquie est celle entre Prague et Zagreb et Susak, d'une part, et avec Salonique, d'autre part. De Susak on pourrait la prolonger jusqu'à Raguse, du moins pendant la saison d'été, au cours de laquelle environ vingt mille Tchécoslovaques ont coutume de séjourner en Dalmatie.

L'Allemagne a refusé d'autoriser les transports aériens entre Prague, Zurich et Bâle, via Munich. Il faut tâcher de s'entendre avec l'Allemagne sur ce point, car cette question est pour la Tchécoslovaquie d'une importance primordiale.

Il faut espérer que ces projets, suggérés par la position géographique de la République tchécoslovaque, ne tarderont pas à être réalisés, en dépit des obstacles qui semblent s'y opposer.

Stanislas Lyer

Le Gérant : M. Hedan.

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

BINDING LIST APR 1 1931

254395

P
LF
R

Revue bleue politique et littéraire.
Vol.68. 1930.

DATE.

NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED